This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06824985 7

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PHILOSOPHIE.

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PHILOSOPHIE.

[illegible]

CHOIX

DE

)NUMENS PRIMITIFS

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

AVEC NOTICES LITTÉRAIRES

PAR J. A. C. BUCHON.

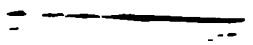
CORRESPONDANCE ENTRE PLINE ET TRAJAN AU SUJET DES CHRÉTIENS.
TERTULLIEN. = VINGT-TROIS TRAITÉS.
MINUCIUS FELIX. = OCTAVIUS.
SAINT CYPRIEN. = DOUZE TRAITÉS.
TANCE. = MORT DES PERSÉCUTEURS. — INSTITUTIONS DIVINES. — COLÈRE DE DIEU. — ŒUVRE DE DIEU
J.-F. MATERNUS. = ERREURS DES RELIGIONS PROFANES.

PARIS

A. DESREZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-GEORGES, 11.

M DCCC XXXVII.



A

M. L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

A LA PERSÉVÉRANCE DE SES EFFORTS

EN FAVEUR D'UNE MEILLEURE INSTRUCTION DU CLERGÉ.

A SON DÉVOUEMENT INFATIGABLE

DANS LA CAUSE DE LA LIBERTÉ ET DE L'HUMANITÉ.

A LA PUISSANCE REDOUTABLE DE SON STYLE,

QUI RÉUNIT

LA NOUVEAUTÉ A LA PURETÉ,

L'ONCTION A L'A-PROPOS,

LA VIVACITÉ A LA GRAVITÉ,

LA GRACE A LA FORCE.

HOMMAGE RENDU

PAR SON TOUT DÉVOUÉ SERVITEUR ET ADMIRATEUR,

J. A. C. BUCHON.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
53328
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

PLINE LE JEUNE,

NÉ A COME, L'AN 61 DE J.-C. — MORT L'AN 116.

Le nom de Pline le jeune ne se trouve mentionné ici à la tête des premiers monumens écrits sur l'histoire de l'Église chrétienne, que parce que c'est dans sa lettre à l'empereur Trajan qu'on trouve pour la première fois, dans les écrivains latins, une mention un peu détaillée de la situation des chrétiens sur la fin du premier siècle. Cette lettre fut, à ce qu'on pense, écrite vers l'an 110 de Jésus-Christ. Pline était alors gouverneur de Bithynie et de Pont. Son administration fut digne de Trajan qu'il y représentait : lorsqu'il s'élevait des difficultés majeures, il en référait à l'empereur, et un commerce affectueux s'entretenait entre ces deux grands hommes. Les deux lettres relatives aux chrétiens, attestent la tolérance éclairée de l'un et de l'autre. Pline le jeune, neveu et fils adoptif de Pline le naturaliste, avait eu pour amis Quintilien, Suétone, Silius Italicus, Martial, Tacite, Helvidius, Virginius Rufus qui refusa l'empire, et enfin tout ce qu'il y avait alors d'illustre et d'éclairé à Rome. Il avait écrit l'histoire de son temps, des poésies et des plaidoyers qui sont perdus. Il ne nous reste de lui que son panégyrique de Trajan et ses lettres. Je me suis servi, pour les deux lettres que je rapporte, de la traduction qu'en a donnée Sacy.

TERTULLIEN.

NÉ A CARTHAGE, VERS L'AN 145. — MORT VERS L'AN 220.

Quintus-Septimus-Florens Tertullianus naquit à Carthage, vers l'an 145 ou 150 de Jésus-Christ. Il perdit, encore enfant, son père qui était centenier dans une légion du proconsul en Afrique, et trouva dans sa mère un guide tendre et éclairé. Doué d'une imagination ardente, d'un esprit facile, d'une grande puissance d'élocution, il obtint de bonne heure des succès comme avocat et professeur de rhétorique. On sait, par ses propres déclarations, qu'à cette époque il se laissa entraîner par la vivacité de son organisation africaine dans toutes les folles dissipations de la jeunesse; mais il fallait à cette imagination ardente ou une lutte dangereuse pour y déployer sa force, ou un joug de fer pour la comprimer. Il trouva l'une et l'autre dans les idées chrétiennes.

On ne sait pas précisément à quelle époque Tertullien embrassa le christianisme. Il l'avait longtemps combattu et stigmatisé, et il en devint un des plus ardens apôtres. Ce qu'on peut conjecturer de ses ouvrages, c'est que le spectacle de la constance déployée par les martyrs, agit fortement sur son imagination, et que, comme il arrive d'ordinaire aux cœurs généreux, la persécution le détermina à se placer dans les rangs des persécutés. On croit que ce fut vers l'an 185. Tertullien se maria l'année suivante à une femme chrétienne. Il ne pouvait rester longtemps confondu parmi les soldats vulgaires de la milice chrétienne; c'était au premier rang qu'il voulait combattre et braver tous les dangers. L'ordre de prêtrise lui fut conféré vers 192. Tertullien était alors marié, mais il n'y avait aucune constitution qui défendît aux ecclésiastiques de se marier, et encore moins de conférer les ordres aux hommes précédemment mariés. Tertullien, arraché aux désordres de la jeunesse, continua à vivre dans la régularité maritale avec sa femme. On a de lui deux livres qu'il lui adressa en forme de testament, et d'une date fort postérieure à sa conversion, et dans lesquels il l'engage [1], au cas

[1] Livre 1, chap. 7.

où il mourrait le premier, à observer la continence et «à faire dans la viduité ce qu'il ne lui était pas possible de faire dans le mariage.» Ces paroles sont assez claires pour ne pas avoir besoin d'explication.

Tertullien ne put rester longtemps soumis à la marche régulière et méthodique de la société chrétienne, les émotions des persécutions avaient, comme on l'a vu, ouvert son cœur aux nouvelles croyances, et dans les intervalles des persécutions, son esprit impatient cherchait encore des dangers à braver, des perfections à atteindre, des sacrifices à faire, de la gloire à acquérir. Il lui semblait que les chrétiens mettaient trop de tiédeur dans leurs prières, dans leurs paroles, dans leurs privations, dans leurs martyres. La vie était pour lui une lutte dont une mort généreuse pouvait seule lui faire gagner le prix. Le clergé italien, moins ardent que le prêtre d'Afrique, l'engagea à plus de ménagemens envers des chrétiens créés si faibles. Il s'indigna. Ils s'emportèrent à leur tour contre lui et le blâmèrent de sa facilité à se jeter hors des voies reçues, pour suivre les traces de Montanus, qui courait risque de tout corrompre en exagérant tout, et dont l'austérité voulait prescrire aux hommes une perfection qui dépassait leurs forces. Tertullien, provoqué, poussa les choses à l'extrême et se sépara publiquement d'eux en adoptant le montanisme.

«Ce que l'on peut dire de plus probable sur ce changement, dit l'auteur d'une fort bonne dissertation critique sur Tertullien et ses ouvrages[1], c'est que comme la discipline de Montanus paraissait fort austère, que ses sectateurs affectaient une grande continence, qu'ils observaient de fréquens jeûnes et des dévotions outrées, qu'ils multipliaient les prières, qu'ils élevaient le martyre jusqu'à soutenir qu'il n'était permis ni d'éviter la persécution par la fuite, ni de racheter la vie à prix d'argent, Tertullien, que son génie ardent et sévère poussait à porter toutes choses dans les excès, embrassa de lui-même une discipline qui s'accordait si bien avec son humeur. Il est vraisemblable, car on n'en peut rien dire de certain, que ce fut vers l'an 199 de Jésus-Christ.»

Séparé de la principale Église chrétienne, il n'en montra que plus d'ardeur à défendre le christianisme et à prendre à partie chacune des sectes qui voulaient élever un drapeau indépendant. Lui-même les imita toutefois, en se séparant de ses nouveaux amis les montanistes, et en créant une secte plus exaltée encore, et dont on trouvait encore des traces en Afrique au temps de saint Augustin.

[1] En tête d'une *nouvelle édition* de l'Apologétique, traduite par Giry, Amsterdam, 1701, 1 vol. in-12.

Les derniers ouvrages de Tertullien sont de l'année 217 ou 218, et on place sa mort vers l'an 220.

On divise ses ouvrages en deux classes : ceux écrits avant sa séparation de l'Église romaine; ceux écrits après son adhésion au montanisme. Je les ai tous distribués dans la table ci-jointe, qui fera connaître l'époque présumée de leur composition, et le nom des divers traducteurs français. Son ouvrage le plus célèbre est l'*Apologétique*. J'ai réuni tous ceux de ses traités, au nombre de vingt-trois, qui m'ont paru propres à jeter du jour sur l'histoire de l'Église chrétienne. Plusieurs de ces traités n'avaient jamais été traduits en français. M. Collet a bien voulu se charger de cette traduction. Ce n'est qu'en publiant des traités complets que l'on peut donner une idée exacte de l'histoire des hommes et de leurs idées. La crainte de grossir trop démesurément ce volume, m'a seule empêché de donner le petit nombre d'autres traités qui restaient[1]. Les cinq livres contre Marcion sont la partie la plus volumineuse de ce qui n'est pas publié ici. J'ai donné seulement l'extrait qu'en a fait l'abbé de Gourcy. Voici une courte analyse du traité sur l'*Ame* :

«Nous avons, dit Tertullien, disputé avec Hermogène sur l'origine de l'âme, qu'il soutenait avoir été créée par une suggestion de la matière plutôt que par le souffle de Dieu, maintenant nous examinerons d'autres questions, et sur beaucoup, nous entrerons en lutte avec les philosophes. Socrate, même dans sa prison, s'occupa de l'état de l'âme, mais le temps et le lieu étaient mal choisis pour cet examen. L'âme du philosophe était consternée ou par les apprêts de la mort, les pleurs de sa femme, presque déjà veuve, les cris de ses jeunes enfans, déjà orphelins, ou par les efforts qu'elle faisait pour demeurer calme et immobile au milieu de ces violentes secousses. Que devait chercher d'ailleurs tout homme condamné injustement, et à plus forte raison un philosophe, cet être qui se repaît de gloire, qu'on ne peut consoler sans l'irriter, que devait-il chercher alors, si ce n'est du soulagement à l'injustice qui le frappait? Aussi Socrate, en présence de la mort, invoquant l'immortalité pour son âme, présume cette vérité pour braver la vengeance d'Anytus et de Mélitus. Mais il ne l'avait pas découverte. Qui en effet peut connaître Dieu sans connaître le Christ, le Christ sans connaître l'Esprit-Saint, et l'Esprit-Saint sans le sacrement de la foi? Socrate était livré à un autre esprit. Dès sa jeunesse, un démon, à ce qu'on dit, lui fut attaché, c'est-à-dire un maître perfide dans ses leçons. Les chrétiens n'avaient pas encore démontré qu'une telle puissance était toujours mauvaise, qu'elle était partisan des erreurs des hommes, et l'ennemie de toute vérité. Cependant la pythie déclara Socrate le plus sage de tous les hommes. Combien alors doit être grande la sagesse de la religion chrétienne, qui a renversé de son souffle

[1] Il en reste neuf, on les trouvera indiqués dans le tableau qui suit cette notice.

toute la puissance des démons! C'est cette sagesse qui repousse les dieux du ciel, ou, pour mieux dire, les dieux du siècle, qui s'avilirait en sacrifiant un coq à Esculape, qui n'établit pas un nouveau culte de démons, mais qui repousse l'ancien, qui ne corrompt point, mais affermit la jeunesse dans de bonnes mœurs, qui fait disparaître l'erreur, au nom de la vérité, non pas d'une seule ville, mais encore de tout l'univers, qui se dévoue, pour soutenir cette même vérité, à tous les tourmens et à tous les supplices; c'est cette sagesse et non celle des philosophes qui découvrira, en suivant les lois de Dieu, ce qu'on doit croire sur l'âme. Certes nul ne peut mieux que Dieu, qui l'a créée, en faire connaître la nature. Qui en effet révélera ce qu'il a formé? Comment pourra-t-on le savoir? Il est plus sûr d'ignorer, parce que Dieu n'a pas révélé, que de savoir parce que l'homme a présumé. Nous ne nions point cependant que les philosophes n'aient pu quelquefois trouver la vérité. Au milieu des tempêtes qui troublent le ciel et la mer, un port, par un heureux hasard, peut se montrer au pilote; et au sein des ténèbres, un aveugle bonheur découvrir une issue. Ainsi beaucoup de vérités nous sont suggérées par notre nature; mais quel fondement établir sur la philosophie? habile à construire et à détruire, et persuadant plus en disant qu'en instruisant, elle régente la nature, la plie à ses lois, et contredit celles que le Créateur lui a imposées. Bien plus, elle a puisé beaucoup de sa science dans les livres sacrés (car l'antiquité a cru que des dieux avaient écrit des livres), et ces livres sont apocryphes. Nous devons, à ce sujet, nous rappeler les faux prophètes et les esprits rebelles qui essayent par la ruse de leur génie de tromper les hommes; aussi faut-il n'accepter de leur enseignement que ce qui est conforme à la loi et aux prophètes. Enfin chez ces philosophes, on trouve plus de diversité que d'accord, et de grandes différences parmi les membres d'une même école. Toutefois ils émettent des vérités conformes à la Bible; et elles sont encore à redouter, parce qu'elles y sont au service de l'erreur. Tertullien annonce qu'il dégagera chez ces philosophes le vrai du faux, et combattra lorsque l'occasion se présentera les opinions erronées qu'il soutiennent. Les philosophes et les médecins ont beaucoup écrit sur l'âme; partout obscurité, disputes, incertitudes Le chrétien n'a pas besoin de beaucoup connaître à ce sujet, car les choses certaines sont toujours peu nombreuses, et il ne lui est pas permis de chercher plus qu'il ne peut trouver. L'apôtre défend les questions sans bornes. Il n'est permis de trouver que ce qui est appris par Dieu, et ce qui est appris par Dieu est tout. Après ce long préambule, Tertullien entre en matière et expose ses idées sur l'âme.

L'âme a été créée par le souffle de Dieu, et non par son esprit; elle est matérielle et composée d'une substance différente du corps et particulière; elle a toutes les qualités de la matière, mais elle est immortelle; elle a une figure comme les corps; elle naît en même temps que la chair, et reçoit un caractère d'individualité qu'elle ne perd jamais. Elle est complice des fautes du corps, et comme telle, elle est punie. Après la mort, elle descend aux enfers où elle attend le jugement dernier.

L'âme est créée, dit Tertullien, et il combat à ce sujet l'opinion de Platon qui la fait exister de toute éternité L'Écriture tranche toute difficulté en décidant que Dieu anima l'homme de son souffle. Un grand nombre de philosophes établissent la corporalité de l'âme: c'est Hipparque et Héraclite avec le feu, Hippon et Thalès avec l'eau, Empédocle et Critias avec le sang, Épicure avec ses atomes, Critias et ses péripatéticiens avec je ne sais quelle quintessence. Les platoniciens repoussent cette opinion. Tout corps, disent-ils, est animé, ou inanimé. S'il est inanimé, il est mû ou peut être mû extérieurement; s'il est animé, il est mû intérieurement. Or l'âme n'est pas mue extérieurement, et elle n'est pas mue non plus intérieurement; donc elle n'est pas un corps, puisqu'elle échappe aux deux conditions qui font les corps. Or on ne saurait admettre la proposition de Platon. Si les corps seuls sont mus extérieurement; l'âme qui est mue extérieurement, qui entre en colère, qui prophétise, qui se passionne en présence des objets extérieurs, est donc un corps.

Mais tout corps se nourrit en s'assimilant d'autres corps; c'est là une preuve de leur nature. Eh bien, l'âme se nourrit au moyen des études. Bien plus encore, Soranus démontre que sans nourriture, elle faiblit, elle languit, elle abandonne enfin le corps.

Cléanthe établit que les fils ressemblent à leurs pères non par leur extérieur seulement, mais encore par leurs qualités morales; et que l'âme se moule sur le corps.

Mais comment les sens corporels et intellectuels remplissent-ils leurs fonctions chez l'homme? Les qualités des choses corporelles, comme terre, feu, eau, arbres, répondent aux sens corporels, c'est-à-dire au tact, à la vue, à l'ouïe, etc.; les qualités des choses incorporelles, comme la bonté, la méchanceté, la douceur, répondent aux sens intellectuels.

Mais pour établir la corporalité de l'âme, nous avons assez cité les philosophes; recourons à l'Évangile. Ce saint livre nous montre une âme dans les enfers, dévorée par les flammes et tourmentée par la soif; elle demande à l'âme d'un bienheureux qu'il daigne laisser tomber de son doigt une goutte d'eau. Pensera-t-on que le mauvais riche qui se lamente et le pauvre qui se réjouit ne soient qu'une parabole? Mais ce n'est point une parabole: on donne à l'un d'eux le nom de Lazare. Mais lors même que ce ne serait point la vérité, c'en serait toujours une image. Si l'âme n'avait pas un corps, en prendrait-elle l'apparence, et l'Écriture ferait-elle mention de ses membres?

L'âme a donc un corps; il est conséquent qu'elle ait une figure, c'est-à-dire les trois dimensions matérielles. « Il est aujourd'hui une de nos sœurs, dit Tertullien, douée du pouvoir des révélations. En extase dans l'esprit, elle les éprouve pendant les services divins; elle converse avec les anges, quelquefois avec le Seigneur; elle voit et entend les sacremens, connaît les cœurs de quelques hommes, et donne des remèdes à ceux qui en ont besoin. Soit qu'on lise les Écritures, qu'on chante les psaumes, qu'on adresse des allocutions au peuple, ou qu'on accorde des demandes, elle trouve là matière à ses visions. Par hasard je ne sais quelle chose nous dîmes sur l'âme pendant qu'elle était dans l'esprit. Le service saint célébré, et le peuple sorti... « Entre autres choses, dit-elle, une âme s'est montrée à moi corporellement, et je voyais l'esprit revêtu entièrement d'une forme humaine, brillante, et d'une couleur d'azur (*ætherii coloris*). Voilà sa vision. »

Elle confirme une conséquence tirée de la corporalité de l'âme. Ainsi « lorsque Dieu eut soufflé le souffle de vie sur la face de l'homme, et que l'homme eut été

fait en âme vivante, ce souffle fut aussitôt par la face transmis dans l'intérieur et répandu dans toutes les parties du corps; et en même temps il se condensa sous la divine aspiration, se comprima dans les limites corporelles qu'il avait remplies comme s'il avait été jeté dans un moule...» Ainsi, dès la création, l'âme fut placée dans le corps d'Adam, afin qu'elle devint la semence de la substance et de la condition de toutes les âmes.

Quoique cette âme soit répandue dans tout le corps, elle a néanmoins un séjour principal dans la partie du corps où elle réside, et sans laquelle elle ne peut plus y demeurer. Cette partie vitale et sapientiale s'appelle *hegemonicum*. Des philosophes la nient, d'autres l'établissent; et d'après l'Écriture, elle est placée dans le cœur. Dieu voit le secret des cœurs; les prophètes en devinent les mystères. Dieu dit à son peuple : «Que pensez-vous de mauvais dans vos cœurs? «David s'écrie : «O mon Dieu! donnez-moi un cœur pur.» Et Paul : «Cœur, croyez à la justice.» Et Jean dit : «Chacun est repris par son cœur.» Enfin «Celui qui désirera la femme d'autrui est déjà adultère dans son cœur.»

Ensuite, Tertullien examine les reproches qui ont été adressés aux cinq sens, parcourt les opinions des systèmes philosophiques à leur sujet. Platon établit leur impuissance à découvrir la vérité. C'était pour Tertullien une question importante que de réfuter cette opinion, car elle est la base de beaucoup d'hérésies. Il argumente ainsi : «Les sens trompent-ils en effet? Ils sont en général fidèles; ils ne trompent que lorsqu'ils passent à travers des circonstances particulières, mais qu'on peut prévoir. Ainsi un bâton plongé dans l'eau semble se briser; mais c'est un effet physique dont l'on tient compte. Une tour carrée vue de loin paraît ronde; mais c'est un effet du trop grand éloignement, etc. Ces erreurs des sens sont facilement prévenues. On ne doit pas en conséquence repousser le témoignage des sens.»

Après cette digression, Tertullien examine si l'intellect se trouve toujours dans l'âme. En effet certains philosophes croyaient que dans l'enfance l'homme n'avait point d'intellect et qu'il lui était donné extérieurement à un âge plus avancé; mais à peine sorti du sein de sa mère, l'enfant salue la lumière par ses vagissemens; il comprend qu'il est né; il fait usage de ses sens, il odore, il goûte, il voit. Il se plaint d'une position incommode, et ses larmes en réclament le changement. Son esprit distingue déjà sa mère, sa nourrice, les personnes qui veillent sur lui; il repousse le sein d'une étrangère et distingue son petit berceau. Tertullien voit dans ces indices la preuve de l'intelligence de l'enfant dès sa naissance.

Il semble que Tertullien eût du exposer ses idées sur l'origine de l'âme que d'autres faisaient descendre du ciel pour animer le corps, ou sur la conception de l'âme, que d'autres conduisaient dans le corps après l'enfantement.

L'âme, suivant lui, ne descend pas du ciel, mais elle vient du souffle de Dieu; elle existe en même temps que la chair.

Il est des hommes audacieux, ajoute-t-il, qui soutiennent que l'âme n'est point conçue dans l'utérus avec la formation de la chair, mais que l'accouchement opéré, elle est introduite dans le corps de l'enfant. Cette opinion est partagée par les stoïciens, par OEnésidème, et par Platon, lorsqu'il dit que l'enfant reçoit l'âme avec son premier souffle et qu'elle s'enfuit avec le dernier souffle de l'homme. Tertullien a ici un beau mouvement. «O mères, ô femmes enceintes, répondez. Je ne veux point interroger les hommes ni celles que la stérilité afflige. C'est vous, mères, qui rendrez témoignage à la vérité, qui attesterez vos souffrances. Ne sentez-vous point pendant votre grossesse des mouvemens intérieurs qui fatiguent vos flancs, grossissent votre ventre et le font tressaillir? Ces mouvemens font votre joie et votre bonheur; c'est pour vous une assurance que votre enfant vit et joue dans votre sein. S'il cesse de remuer ses petits membres, vous tremblez déjà. N'écoute-t-il point en vous le bruit qui frappe vos oreille? N'éprouvez-vous point pour son compte des appétits de nourriture ou des répugnances? Il ressent le contre-coup de votre santé; il partage dans votre sein les douleurs qui vous frappent, et il annonce par ses mouvemens qu'il prend part aux injures que vous recevez. Cet enfant a donc une âme. L'Écriture en effet nous montre les enfants des saintes femmes prophétisant déjà dans le ventre de leur mère. Ésaü et Jacob se battent dans les entrailles de Rebecca.»

Mais si les âmes naissent avec le corps, il s'ensuit qu'elles ne peuvent rien avoir appris d'un état antérieur, et qu'elles ne se rappellent pas plus tard ce qu'elles ont su autrefois; il s'ensuit aussi qu'elles ne peuvent avoir partagé auparavant le sort d'autres individus. Tertullien attaque à ce sujet d'abord Platon, ensuite Pythagore et Héraclite.

Il reproche à Platon, après avoir égalé l'âme à Dieu, en la faisant incréée, immortelle, éternelle, incorruptible, incorporelle, d'une nature indivisible, raisonnable, intelligente, de la rendre capable d'oubli. Si l'âme est éternelle et incréée, le temps ne mesurera point son commencement, sa durée, sa fin; mais si elle n'est pas soumise au temps, le temps n'aura aucune action sur elle; donc elle ne pourra perdre la mémoire. Mais Platon établit que cela a eu lieu par son emprisonnement dans le corps; cet emprisonnement ne saurait rien changer à la nature de l'âme. Or on la voit apprendre et chercher à s'instruire sur les choses de l'autre monde; c'est donc qu'elle n'en a jamais rien su.

Platon émet l'opinion que les vivans naissent des morts; mais cette maxime est fausse; elle a été empruntée à Pythagore, à un imposteur. Ce philosophe se fit passer pour mort, et pendant sept ans se cacha dans un souterrain; là il se faisait raconter par sa mère ce qui se faisait chez ses concitoyens. Enfin il sortit de sa caverne comme s'il échappait aux enfers. Qui, après avoir cru à sa mort n'eût pas cru aussi à sa résurrection, surtout en l'entendant rapporter des faits qu'il paraissait n'avoir pu apprendre que chez les morts? De là aussi cette maxime que les vivans naissent des morts. Mais Pythagore pourrait-il me persuader ses diverses transformations? qu'il a été Éphalides, Euphorbe et le pêcheur Pyrrhus et Hermippas avant d'être Pythagore? Peu importe qu'il reconnaisse le bouclier d'Euphorbe consacré à Delphes, qu'il ait dit lui appartenir et qu'il l'ait prouvé au peuple! Songez au souterrain et croyez. Si celui qui se disait Euphorbe et le prouvait par son bouclier, l'était réellement, comment ne reconnut-il aucun Troyen de ses compagnons? Comment personne autre que lui ne peut-il se rappeler les transformations éprouvées? Il est impossible de concevoir aussi qu'une même âme se soit manifestée avec des apparences si contradictoires dans l'esprit de Pyrrhus, d'Euphorbe, d'Éphalides, de Pythagore. Ces hommes étaient différens d'inclination, de manières et d'état.

Si les vivans venaient des morts et les morts des vi-

vans, il y aurait toujours un même nombre de vivans, mais on voit le contraire. Une infinité de nations ne pouvant plus nourrir une population trop abondante, ont été forcées d'envoyer des colonies.

Il ajoute ensuite contre la doctrine de la métempsycose: qu'il ne peut y avoir de rapport entre les âmes des hommes et celles des bêtes. « Comment, dit-il, l'âme d'un homme remplira-t-elle un éléphant ou s'introduira-t-elle dans un puceron? elle ne pourrait le faire qu'en ajoutant à sa nature, ou en en perdant. Or, si elle faisait cela, elle ne serait plus la même âme: il ne saurait donc y avoir métempsycose. »

Après ces questions accessoires, Tertullien examine les différentes qualités de l'âme. Ayant établi que toutes les âmes étaient d'une même substance, il lui importe de dire comment il se fait qu'elles n'aient point un même caractère, une même intelligence, de mêmes dispositions. Toutes les qualités, expose-t-il, sont renfermées en un germe dans la substance de l'âme; en d'autres termes, l'âme a la faculté de tout faire, mais elle rencontre dans ses actes des circonstances intérieures ou extérieures, qui lui donnent une direction plutôt que telle autre. Sénèque, d'accord avec nous, dit que l'âme a en germes tous les arts et toutes les sciences. De là la différence des caractères, des génies entre les hommes. L'âme de l'un suit une pente; l'âme d'un autre une autre. C'est ainsi que les graines d'une même plante se développent différemment et ne donnent pas la même qualité de fruits. L'air, le sol, l'exposition des lieux, l'état du corps, son embonpoint, sa maigreur, ses maladies, contribuent à modifier et à diriger les expressions des âmes. Elles sont aussi aiguillonnées par les passions ou s'en mettent plus ou moins à l'abri, élevées vers Dieu ou tentées par le démon. Mais quoi qu'il en soit, l'âme humaine n'a qu'une seule substance, celle que Dieu donna à l'âme d'Adam, et qu'il nous a transmise de génération en génération.

L'âme est le directeur et en quelque sorte le cocher du corps; néanmoins on dit que la chair est pécheresse; c'est que l'âme, en commettant des fautes, n'est pas seule coupable, le corps lui prête ses offices; et quelquefois ce sont les mauvais penchans du corps, sa gourmandise, sa luxure, qui entraînent l'âme dans la violation des lois morales. Ainsi le corps est justement puni avec l'âme.

L'âme est toujours en état d'action; elle ne connaît point le repos comme le corps. Tandis que celui-ci, épuisé sous les fatigues du jour, remet par le sommeil le calme dans ses sens, elle parcourt les mers, les terres, elle commerce, elle s'enrichit, elle s'inquiète, elle pleure, elle rit elle poursuit le juste ou l'injuste, elle montre ainsi ce qu'elle peut sans l'office des corps, et ce que nous devons attendre après la fin de cette vie.

Lorsque la mort s'est emparée du corps, l'âme le quitte aussi et il n'en reste rien dans son enceinte. C'est en vain qu'on cite la croissance des ongles, de la barbe et des cheveux, qui s'opère après la mort. C'est là un effet physique qu'on peut expliquer par l'action de l'air, mais qui ne peut prouver qu'une parcelle de l'âme reste dans le corps; car la mort est indivisible et parce qu'elle attaque l'âme indivisible et immortelle de sa nature, et parce que de sa nature elle est indivisible aussi. Platon compare le corps à une prison, mais l'apôtre de Dieu dit: que lorsqu'il est avec Jésus-Christ, il est un temple. Cependant il est vrai que le corps renferme l'âme, l'obscurcit, la souille par la lie de la chair, par son contact (*et concretione carnis infecat*); la lumière ne lui parvient que confuse et comme à travers une corne. et dès quelle a brisé les entraves qui la retenaient, elle revient à soi, se reconnaît dans sa propre substance, et semble sortir d'un songe. L'âme, en s'échappant du corps, descend dans les enfers, c'est-à-dire dans une immense étendue souterraine, placée dans les entrailles de la terre. « Nous ne croyons point, dit-il, que les enfers soient un souterrain tout nu, et une sentine recouverte d'un toit dans quelque partie du monde. » Les enfers sont, suivant lui, placés sur les abîmes inférieurs. Toutes les âmes descendent dans les enfers et y sont renfermées jusqu'au jour du jugement. « Mais, répondra-t-on, Jésus-Christ y est descendu et nous en a rachetés! Qu'on n'oublie point que les âmes ne peuvent être transportées au ciel que lorsque la trompette de l'archange sonnera. Ainsi elles descendent toutes aux enfers, dis-tu? Pendant cette demeure transitoire dans ce lieu, souffrent-elles et sont-elles récompensées selon leurs mérites? Sans aucun doute, car dans l'attente du jugement qui sera prononcé, elles se réjouissent ou sont rongées dans leur cœur. »

La première édition de Tertullien est celle de Froben. Bâle, in-fol., 1521, avec une préface et des notes.

L'édition sur laquelle j'ai collationné les traductions est celle de Wibourg. 2 vol. in-12, 1780 et 1781.

OUVRAGES DE TERTULLIEN.

N. B. Les titres en italiques indiquent les traités compris dans ce volume.

	TITRES.	ÉPOQUE DE LA COMP.	TRAD. FRANÇAISE.	TRAD. INSÉRÉE ICI.
	AVANT SON ADOPTION DU MONTANISME.			
	Du Baptême	Vers l'an 190	Le père Caubère. 1733.	Le père Caubère.
	De la Pénitence	*Id.*	Manessier. 1667.	Traduction originale.
	De l'Oraison	*Id.*	Hobier. 1640.	Traduction originale.
	DEPUIS SON ADOPTION DU MONTANISME.			
	(DIVISÉS EN QUATRE CLASSES.)			
	1. Ceux qui regardent la discipline. — 2. Ceux qui combattent les hérétiques.			
	3. Ceux qui attaquent l'Église. — 4. Les ouvrages apologétiques et l'Exhortation au martyre.			
1re CLASSE.	*Contre les Spectacles*	L'an 203, à l'occasion des fêtes données à Carthage le jour de naissance de Géta.	Le père Caubère. 1733.	Le père Caubère.
	De l'Idolâtrie	L'an 203.		Traduction originale.
	De l'Ornement des Femmes	*Id.*	Le père Caubère. 1733.	Le père Caubère
	Des Habillemens des Femmes	*Id.*		Traduction originale.
	A sa Femme	*Id.*		Traduction originale.
	Du Voile des Vierges	*Id.*		Traduction originale.
	Exhortation à la Chasteté	*Id.*		Traduction originale.
	De la Couronne du Soldat	L'an 208.	Audebert Macéré 1572.	Audebert Macéré.
	Du Manteau	L'an 208.	Manessier. 1665.	Traduction originale.
2e CLASSE.	*Contre Marcion*	L'an 207. (Tertullien dit lui-même, l. I, c. 15, l'avoir écrit la 15e an. du règne de Sévère.)	Extrait fait par l'abbé de Gourcy. 1785.	De Gourcy.
	De la Chair de Jésus-Christ	*Id.*	Louis Giry. 1661.	Giry.
	De la Résurrection de la Chair	*Id.*	Louis Giry. 1661.	Giry.
	De l'Ame	*Id.*	Non traduit.	Extr. dans cette notice.
	Contre les Juifs	L'an 208.	Non traduit.	Non inséré.
	Contre les Valentiniens	*Id.*	Non traduit.	Non inséré.
	Contre Praxée	L'an 209.	Non traduit.	Non inséré.
	Contre Hermogène		Non traduit.	Non inséré.
	Scorpiaque		Non traduit.	Non inséré.
	Prescriptions	L'an 209.	Labroue. 1612. — Hébert. 1683. — Brayer. 1725. — Gourcy. 1780.	Gourcy.
3e CLASSE.	De la Pudicité		Non traduit.	Non inséré.
	De la Fuite dans la Persécution		Non traduit.	Traduction originale.
	Des Jeûnes		Non traduit.	Non inséré.
	De la Monogamie		Non traduit.	Non inséré.
	Extase	Mentionnés par saint Jérôme ; mais aujourd'hui perdus.		
	Contre Apollonius			
4e CLASSE.	*Apologétique*	L'an 217.	Audebert Macéré, 1562. — Giry. 1701. — Vassoult. 1714. — Gourcy. 1780. — Meunier. 1822	Gourcy.
	Témoignage de l'Ame		Non traduit.	Traduction originale.
	A Scapula		Non traduit.	Traduction originale.
	Aux Nations	Fait en même temps que l'Apologie pour s'adresser au peuple tandis que l'Apologie s'adressait aux magistrats.	Non traduit.	Traduction originale.
	Exhortation au Martyre	L'an 217.	Manessier. 1667. — Colomès	Traduction originale.
	De la Patience		Hobier. 1640. — Le père Caubère. 1733.	Le père Caubère.
	SUPPOSÉS.			
	Catalogue des Hérésies	A la suite des Prescriptions.		
	La Genèse, poëme	Probablement de Salviat, évêque de Marseille.		
	Sodome, poëme	*Ib.*		
	Au Sénateur, poëme	Auteur inconnu.		
	Contre Marcion, poëme	*Id.*		
	Jugement de Dieu, poëme	Probablement de Vérecundus, évêque d'Afrique.		
	Jonas et Ninive, poëme	Auteur inconnu.		

MINUCIUS FÉLIX,

NÉ VERS LA FIN DU SECOND SIÈCLE.

Tout ce qu'on sait sur Marcus Minucius Félix, c'est qu'il était né en Afrique, sur la fin du deuxième ou au commencement du troisième siècle, qu'il vint s'établir à Rome, où il acquit la réputation d'un des premiers orateurs de son siècle, et qu'il a écrit d'un style fort élégant le dialogue d'*Octavius*, que l'on trouve dans ce volume. Cet agréable petit traité est plutôt sans doute la production d'un homme d'esprit et d'un homme du monde, que celle d'un théologien de profession; mais tel qu'il est, on le lit avec beaucoup de plaisir, et il donne des idées fort justes sur l'état du paganisme déclinant et du christianisme croissant. On avait longtemps regardé ce traité comme le huitième livre du traité d'Arnobe, *Adversus gentes;* mais Adrien de Jonghe, célèbre philologue hollandais, s'aperçut le premier de cette bévue, et depuis ce temps le traité d'*Octavius* a été plusieurs fois réimprimé séparément et sous le nom du véritable auteur, Minucius Félix, dont Lactance et saint Jérôme ont parlé avec beaucoup d'éloges.

La première édition séparée du traité de Minucius Félix est celle donnée à Heidelberg, in-8°, 1560.

Il a été traduit plusieurs fois en français. J'ai revu l'ancienne traduction française sur le texte, et je l'ai corrigée.

SAINT CYPRIEN,

NÉ EN AFRIQUE, VERS 210. — MORT A CARTHAGE, EN 258.

Schoell a donné dans son quatrième volume de l'*Histoire de la Littérature romaine*, un article dans lequel saint Cyprien se trouve fort judicieusement apprécié comme homme et comme écrivain.

«Saint Cyprien ou Thascius Cœcilius Cyprianus, était, dit Schoell, né en Afrique, peut-être à Carthage. Il enseignait la rhétorique lorsque, dans les années 244, 245 et 246, un prêtre de Carthage, nommé Cœcilius[1], le convainquit de la vérité du christianisme. Ce fut alors que, par reconnaissance, il ajouta le nom de ce prêtre aux deux noms qu'il portait auparavant. Son érudition et son zèle lui méritèrent, peu après, le baptême et l'ordre de la prêtrise. L'année suivante, il fut évêque de Carthage. Ce fut en 249 qu'éclata la persécution ordonnée par l'empereur Décius. Comme elle était principalement dirigée contre les chefs de l'Église, la populace païenne de Carthage demanda avec fureur que saint Cyprien fût jeté aux lions[1]. L'évêque crut devoir se soustraire à la fureur de ses ennemis et se cacha jusqu'en 251. Du lieu de sa retraite, il exhorta son troupeau à la constance. Après que la persécution se fut apaisée, il s'éleva dans l'Église catholique une dispute très-chaude sur la question du savoir si l'on pouvait recevoir dans le sein de l'Église ceux qui, au lieu de mériter la couronne du martyre, avaient eu la faiblesse de se soumettre à quelques-uns de ces actes dont les païens se contentaient, parce qu'ils les interprétaient comme une abjuration du christianisme. Saint Cyprien, d'accord avec le pape saint Corneille, conseilla de ne pas pousser trop loin la rigueur contre ces malheureux repentans. Novatus, prêtre de Carthage, qui était l'ennemi de Cyprien, parce que ce prélat l'avait cité devant son tribunal à cause de la corruption de ses mœurs, et

[1] C'est à ce qu'on croit le même personnage qui dans le dialogue de Minucius Félix est représenté comme opposant les arguments les plus forts à la doctrine du christianisme, qu'il embrassera lui-même depuis.

[1] Une peste avait éclaté et on accusait les chrétiens des malheurs de l'empire.

Novatianus, l'antagoniste de saint Corneille à la papauté, refusèrent de rester en communion avec des apostats et formèrent un schisme que saint Cyprien ne cessa de combattre. Une nouvelle persécution des chrétiens fut ordonnée en 257, par Valérien. Le proconsul d'Afrique se contenta d'exiler saint Cyprien à Curubis. L'année suivante, on lui permit même d'habiter sa campagne près de Carthage. Cependant le proconsul ayant reçu, pendant qu'il séjournait à Utique, de nouveaux ordres qui ne lui permettaient plus d'observer de ménagemens, ordonna d'amener saint Cyprien dans cette ville. L'évêque se cacha, non parce qu'il voulait se soustraire au martyre, qu'il disait lui avoir été annoncé par Dieu, même dans un songe, mais parce qu'il voulait mourir au sein de son troupeau. Aussi le proconsul fut-il à peine retourné à Carthage, que saint Cyprien sortit de sa retraite. Il fut décapité le 14 septembre 258. Il existe 14 ouvrages de saint Cyprien, et de plus, 83 lettres intéressantes pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique. Une des productions les plus importantes de saint Cyprien, est son traité de l'*Unité de l'Église*. Les protestans veulent le faire regarder, sinon comme l'auteur de cette maxime fondamentale de la religion catholique, au moins comme celui qui l'a le premier developpée et lui a donné sa forme systématique. Ils lui reprochent aussi l'éloge excessif, selon eux, qu'il donne aux bonnes œuvres et aumônes, dans son traité qui porte ce titre. Tous les partis conviennent que saint Cyprien était un homme pieux et zélé pour le maintien de l'ordre et de la discipline dans son Église. Il ne se distingua pas comme dogmatiste, ni comme interprète des saintes Écritures. Son principal mérite, comme écrivain, consiste dans sa morale. Lactance, qui a été professeur de rhétorique, loue son style [1], saint Jérôme son éloquence et sa clarté. Les modernes n'ont pas confirmé ce jugement dans tous ses points; on trouve que saint Cyprien a les défauts de son modèle, Tertullien; et que, comme celui-ci, il manque de simplicité. La considération personnelle qu'il acquit par sa piété, par son zèle et par le courage avec lequel il mourut pour sa foi, lui ont acquis dans l'Église catholique une grande autorité, et il est un de ceux qui ont fixé la dogmatique et la phraséologie sacrée, ou ce qu'on appelle la *latinité ecclésiastique*. Sa réputation fut cause qu'on forgea par la suite sous son nom beaucoup d'ouvrages que la critique a rejetés comme supposés; de ce nombre sont plusieurs pièces en vers.»

La lettre écrite par saint Cyprien à son ami Donat, quelque temps après leur baptême, complétera cette notice de Schoell, en faisant connaître plus intimement la direction d'idées habituelles de saint Cyprien.

« Vous avez raison, mon cher Donat, de m'avertir de m'acquiter de ma promesse. Car je me souviens de vous avoir promis ce que vous me demandez, et cette saison est tout-à-fait favorable pour cela, puisque c'est le temps des vendanges, où l'esprit libre de tous soins se délasse des fatigues du reste de l'année. La beauté même du lieu où nous sommes s'accorde fort bien avec celle du jour, et la face riante de ces jardins conspire avec la douceur de l'automne à flatter agréablement les sens. Je suis donc d'avis que nous passions ici ce beau jour à nous entretenir, et à nous instruire l'un l'autre des divins préceptes. Et de peur que quelque profane ne vienne troubler notre entretien, ou que le bruit de la maison ne nous incommode, allons nous asseoir là-bas où ces pampres de vigne qui serpentent alentour de ces ormeaux forment un couvert et une retraite agréable. Ce lieu, ce me semble, est fort propre à notre dessein; et en même temps que cette belle verdure réjouira nos yeux, notre esprit se nourrira avec plaisir des choses que nous dirons, quoique je voie bien que vous ne vous souciez maintenant que de m'entendre, et que, méprisant tous ces objets qui pourraient charmer vos yeux, vous les tenez seulement attachés sur moi; car l'affection que vous me portez vous rend extraordinairement attentif. Mais que puis-je vous dire qui soit capable de répondre à cette grande attention, et de vous satisfaire? La médiocrité de mon esprit n'est pas suffisante pour produire de grandes choses, et ne vous attendez pas à recueillir une moisson bien riche. Je m'efforcerai néanmoins selon mon pouvoir, puisque aussi bien la matière que j'ai à traiter est avantageuse. Au barreau, ou devant le peuple, l'éloquence a un vaste champ pour paraître; mais lorsqu'on parle des choses de Dieu, la vérité et la simplicité sont le plus bel ornement du discours. C'est pourquoi n'attendez pas de moi des choses éloquentes, mais fortes; ni que j'emploie ici des mots choisis et recherchés comme si j'avais à parler devant le peuple. Je vous entretiendrai d'une façon simple et grossière, comme la plus propre au dessein que j'ai de relever la bonté et la miséricorde de Dieu. Car ce dont je vous veux parler se sent avant qu'on l'apprenne, et ne s'acquiert pas par une étude longue et pénible, mais est l'effet d'une grâce prompte et puissante.

« Lors donc que je languissais dans les ténèbres d'une nuit profonde, et que flottant sur la mer orageuse du siècle, j'étais incertain de ce que je devais faire, rebelle à la lumière et à la vérité, je trouvais extrêmement dur ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour être sauvé: qu'on pût naître encore une fois, en sorte que recevant une nouvelle vie dans les eaux du baptême, on se dépouillât de ce qu'on était auparavant, et qu'un homme changeât entièrement d'esprit, son corps demeurant tou-

[1] « Saint Cyprien avait, dit Lactance, un esprit subtil, agréable et une grande netteté, ce qui est une des plus belles qualités du discours. Son style est orné, son expression facile, son raisonnement doué de force et de vigueur; il plaît, instruit, persuade, et fait si bien ces trois choses qu'il serait difficile de dire dans laquelle il excelle le plus. (*Institutions divines*, liv. v, chap. 1.)

jours le même. Comment, disais-je, un si grand changement est-il possible? Comment se défaire tout d'un coup de ce que la nature ou l'habitude ont tellement fortifié? Ce sont là des choses profondément enracinées dans l'âme. Comment un homme accoutumé à faire bonne chère apprendra-t-il en un moment la sobriété? Peut-on croire qu'une personne qui s'est toujours superbement vêtue, et qui a porté jusqu'ici des habits d'or et de soie, se puisse résoudre à s'habiller simplement et modestement? Un autre qui aura passé sa vie dans des charges et des emplois considérables, se réduira-t-il à une condition privée? Et celui qui s'est toujours vu accompagné d'une foule de personnes qui dépendaient de lui, ne regardera-t-il pas la solitude comme un supplice? Il faut que ceux qui ont vécu depuis si longtemps sous l'empire de leurs passions, en soient encore dominés; que la débauche les entraîne, que l'orgueil les enfle, que la colère les enflamme, que l'avarice les tourmente, que la vengeance les anime, que l'ambition les charme, que la volupté les précipite. Voilà ce que je repassais souvent en moi-même. Car comme je me trouvais engagé dans une infinité de mauvaises habitudes dont je ne croyais pas pouvoir sortir, je secondais mes inclinations vicieuses; et désespérant de devenir meilleur que je n'étais, je m'accoutumais avec mes maux, qui m'étaient déjà comme passés en nature.

Mais lorsque les souillures de ma vie passée étant nettoyées par l'eau salutaire de la régénération, la lumière se répandit d'en haut dans mon cœur; lorsque, ayant reçu le Saint-Esprit, une seconde naissance m'eut fait devenir un nouvel homme: aussitôt mes doutes s'éclaircirent, mon esprit s'ouvrit, mes ténèbres furent dissipées; ce que je trouvais difficile me sembla facile, et je crus qu'on pouvait faire ce que j'avais estimé jusque alors impossible; en sorte qu'il était aisé de reconnaître que ce qu'il y avait auparavant en moi de charnel et de déréglé venait de la terre, et que ce que le Saint-Esprit animait déjà venait de Dieu. Vous savez vous-même aussi bien que moi, et vous le reconnaissez, ce que cette mort de nos crimes et la vie des vertus a ôté en nous et y a mis. Vous le savez, et je n'ai que faire de le publier; car la louange de soi-même est odieuse; quoi qu'on puisse dire que ce n'est pas une vanité, mais une reconnaissance d'attribuer la gloire d'une chose à Dieu et non pas à l'homme, et d'imputer à la grâce de la foi de ce qu'on ne pèche plus, comme à l'erreur humaine de ce qu'on a péché autrefois. Oui c'est de Dieu que nous tenons tout ce qu'il y a de force en nous. C'est lui qui nous fait vivre; c'est lui qui nous anime, et qui, nous donnant une nouvelle vigueur, fait que dès ce monde nous avons déjà des pressentimens de l'avenir. Ayons seulement soin de vivre toujours dans la crainte, comme étant la gardienne de notre innocence, afin que Notre-Seigneur qui a fait reluire les rayons de sa grâce en notre âme, soit convié à y demeurer par le plaisir que nous prendrons à bien faire, et qu'il n'arrive pas que l'assurance du pardon de nos fautes nous rende négligens, et laisse une porte ouverte à l'ancien ennemi pour rentrer en nous. Mais si vous ne sortez point de la voie de la justice et de l'innocence; si vous y marchez d'un pas ferme et égal; si, vous tenant attaché à Dieu de tout votre pouvoir et de tout votre cœur, vous demeurez toujours le même que vous avez commencé d'être, la grâce spirituelle s'augmentera en vous et vous donnera de nouvelles forces. Car les dons célestes ne ressemblent pas aux bienfaits des hommes; ils ne reçoivent ni bornes ni mesure. Le Saint-Esprit qui se répand abondamment, n'est resserré par aucunes limites, et ne se renferme point dans un espace fixé. Ses eaux coulent toujours, et se débordent de toutes parts. Que notre cœur seulement soit altéré et ouvert, et elles l'inonderont à proportion que la grandeur de sa foi le rendra capable de les recevoir. Lorsque nous serons chastes et purs, modestes dans nos actions, retenus dans nos paroles, nous pourrons même guérir les malades, et éteindre la malignité du poison qui les infecte; nous pourrons rendre la santé spirituelle à ceux qui l'ont perdue, la tranquillité aux outrageux, la paix aux colères, la douceur aux emportés; nous pourrons obliger par nos menaces les esprits immondes et vagabonds qui tourmentent les corps des hommes à confesser ce que nous leur demanderons, les presser de se retirer par des fouets invisibles, et lorsqu'ils résisteront, qu'ils pleureront, qu'ils gémiront, redoubler leurs châtimens, les battre de nouveau de verges spirituelles, et les brûler par le feu de nos prières. Car les exorcismes que nous faisons sur les possédés se voient; mais les tourmens qu'en souffrent les démons qui les possèdent ne se voient point. Ainsi le Saint-Esprit agit avec liberté et autorité à cause de la grâce que nous avons déjà reçue par le baptême; mais parce que nous n'avons pas encore changé de corps, nos yeux sont couverts de nuages et ne sauraient apercevoir ce qui se passe. Combien un esprit ainsi renouvelé par les eaux du baptême est-il fort! combien est-il puissant! puisqu'il n'est pas seulement délivré des attachemens qu'il avait au monde et à couvert des efforts de l'ennemi par la pureté et l'innocence qu'il a reçue; mais que sa vigueur et ses forces étant encore augmentées, il commande avec empire à toute l'armée des démons.

Mais afin que vous compreniez encore mieux l'éminence de cette grâce, je veux éclaircir cela davantage, et mettre cette vérité dans un plus grand jour. Imaginez-vous donc que vous êtes transporté sur le sommet d'une haute montagne, d'où vous voyez tout ce qui se passe au-dessous de vous; et que jetant les yeux de tous côtés, vous contemplez dans un calme d'esprit tout entier toutes les tempêtes et les agitations du monde. N'est-il pas vrai que vous commencerez à en avoir pitié, et que cela vous faisant faire réflexion sur vous-même, et sur la grâce que Dieu vous a faite, vous serez encore plus aise d'être échappé d'un si grand péril? Considérez les chemins remplis de voleurs, les mers couvertes de corsaires, les guerres qui répandent partout l'effroi et l'horreur. Toute la terre est teinte du sang des batailles. L'homicide est un crime quand un particulier le fait, mais on l'appelle vertu et courage lorsqu'on le commet plusieurs ensemble; et ce n'est pas la raison de l'innocence, mais la grandeur de la cruauté qui le rend impuni. Que si vous tournez la vue du côté des villes, vous y trouverez une compagnie plus à craindre que la plus affreuse solitude. On y prépare des spectacles de gladiateurs pour repaître les yeux des assistans de sang et de carnage. On nourrit ces victimes publiques de viandes solides, et on huile leurs membres charnus, afin qu'ils soient plus forts et plus souples, et qu'ils vendent plus chèrement leur vie. Un homme est tué pour donner du plaisir à un homme. Ainsi l'on ne commet pas seulement les crimes, mais on enseigne à les commettre. Se peut-il rien imaginer de plus barbare et de plus inhumain que cela? Mais que di-

rez-vous de ceux qui s'exposent aux bêtes, quoique personne ne les y ait condamnés? Des gens à la fleur de leur âge, bien faits, bien vêtus, s'apprêtent de sang-froid à faire eux-mêmes leurs funérailles, et sont assez misérables pour se glorifier de leur misère. Les bêtes combattent ainsi contre des bêtes, non pour expier leurs crimes, mais pour assouvir leur fureur. Les pères regardent combattre leurs enfans; un frère est dans l'amphithéâtre, et sa sœur est présente; une mère assiste au triste objet de sa douleur, et elle-même fournit aux frais et à la dépense. Et ils croient qu'au milieu de ces spectacles impies et funestes leurs yeux ne sont pas parricides! De là jetez la vue sur d'autres spectacles qui ne sont pas moins dangereux, et vous verrez sur les théâtres des choses pitoyables et honteuses tout ensemble. La tragédie se fait gloire de représenter les crimes passés, et l'on y renouvelle l'horreur des parricides et des incestes, de peur que la mémoire de ces belles actions ne s'efface par le temps. Tout le monde est averti par là qu'on peut faire ce qui s'est déjà fait. On a trouvé cette invention pour ne laisser jamais mourir le souvenir des crimes, et pour les faire passer à la postérité Ces crimes ont cessé, et on en fait des exemples. Les bouffonneries honteuses des comédies représentent les infamies qui se font dans les maisons, ou apprennent celles qu'on y peut faire. Car l'on apprend à commettre des adultères, lorsqu'on en voit; et l'autorité du magistrat qui approuve ces désordres flattant nos mauvaises inclinations, une femme qui était peut-être allée chaste à la comédie, en revient impudique. D'ailleurs, combien les postures indécentes des farceurs sont-elles capables de corrompre les mœurs et de fomenter les vices! Quoi! voir représenter des incestes, et des actions infâmes qui violent les lois de la nature! Les hommes y deviennent efféminés; tout l'honneur et toute la vigueur du sexe y est énervée par des actions molles et lascives, et celui qui est plus femme est celui qui plaît davantage. Les crimes y tournent à gloire, et l'on est estimé d'autant plus habile qu'on est plus infâme. Quelles impressions n'est point capable de donner un homme de cette sorte? Il émeut les sens, il flatte les passions, il bannit toute honte des cœurs les plus chastes. Ajoutez à cela qu'ils ne manquent jamais d'autoriser ces crimes par des exemples illustres, afin que se faisant écouter favorablement, ils les insinuent davantage dans l'esprit de ceux qui les écoutent. Ils représentent les impudicités de Vénus, l'adultère de Mars, leur Jupiter, qui est plutôt le premier des dieux à cause de ses crimes que de son sceptre, brûlant avec ses foudres pour des beautés mortelles, tantôt prenant la forme d'un cigne, tantôt se changeant en pluie d'or, et tantôt se servant du ministère d'un aigle pour enlever des enfans. Demandez-moi maintenant si une personne qui voit ces choses peut demeurer chaste? Ils imitent les dieux qu'ils adorent, et ils consacrent leurs crimes.

« Mais si du haut de ce lieu élevé vous pouviez pénétrer dans les secrets des maisons, combien verriez-vous de crimes que commettent les impudiques, qu'un homme qui a un peu de pudeur ne saurait même regarder sans rougir? Vous verriez des crimes que c'est même un crime de voir. Vous verriez des actions si horribles, que ceux qui sont bien aises de les commettre n'oseraient les avouer. Les hommes poussés d'une volupté furieuse et brutale se déshonorent l'un l'autre. Ils font des choses que ceux mêmes qui les font ne sauraient approuver; ils sont les premiers à en blâmer les autres. Un infâme crie contre des infâmes, et croit par là être moins coupable, comme si la conscience ne suffisait pas pour le rendre criminel. Ils condamnent en public ce qu'ils font en particulier; et en censurant les autres, ils se censurent eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils joignent l'impudence à l'impudicité. Et ne vous étonnez pas de cette effronterie, c'est le moindre de leurs crimes.

Mais après avoir ainsi considéré les chemins pleins d'embûches, les combats répandus par toute la terre, les spectacles ou sanglans ou honteux, les impudicités qui se commettent dans les lieux consacrés à la débauche, ou celles qui se font dans les maisons des particuliers, et dont la licence est d'autant plus grande que les fautes sont plus secrètes, peut-être que vous croirez que le palais de la justice est un lieu saint et exempt de toute sorte de désordres. Mais jetez les yeux dessus, pour voir ce qui s'y passe, et vous y trouverez encore plus de choses que vous détesterez et qui vous feront horreur. Car quoique les lois soient gravées sur douze tables d'airain, et qu'elles soient exposées en vue à tout le monde, on pèche au milieu des lois mêmes, et l'innocence est violée jusque dans le lieu où elle est défendue. Les plaideurs y font éclater leur fureur et leur rage, et les cris différens dont retentit le barreau forment au milieu de la paix une image de la guerre. L'on y voit des épées et des haches, des ongles de fer, des chevalets, des roues, enfin plus d'instrumens pour gêner le corps d'un seul homme qu'il n'y a de membres dans son corps. Parmi tout cela qui est-ce qui secourt ceux qui sont opprimés? Les avocats? Ce sont des traîtres et des prévaricateurs. Les juges? Ils vendent leurs jugemens. Celui qui est assis sur le tribunal de la justice pour venger les crimes, les commet, et un juge devient coupable pour faire périr un innocent. Les vices y règnent de toutes parts, et s'y font voir sous toutes sortes de formes. Celui-ci suppose un testament; cet autre falsifie un acte public; ici on arrache aux enfans la succession de leurs pères; là des étrangers sont mis en la place des héritiers légitimes. L'on y voit partout des ennemis, des calomniateurs, des faux témoins, des bouches vénales prostituées au mensonge. Encore, si les coupables étaient enveloppés dans une même ruine avec les innocens! L'on s'y moque des lois et des magistrats; car on ne craint point ceux qu'on peut corrompre. C'est même une espèce de crime d'être innocent parmi des coupables; qui n'imite point les méchants, les offense. Les lois mêmes sont en quelque sorte d'accord avec les crimes, et ce qui est public commence à être permis. Quelle pudeur, quelle intégrité peut-il y avoir en un lieu où il n'y a personne pour condamner les coupables, parce qu'il n'y a que des criminels? Mais de peur qu'il ne semble que nous choisissons les plus mauvaises choses pour les décrier toutes, et que nous ne vous fassions arrêter la vue que sur des objets funestes qui offensent tous ceux qui ont de l'honneur et de la conscience, je veux vous montrer les choses que l'ignorance du monde appelle biens, et vous verrez si elles ne sont pas à fuir aussi bien que le reste. Qu'est-ce que vous pensez que ce soit que ces charges, ces faisceaux, ces commandemens, ces magistratures, cette opulence? C'est une misère véritable couverte de l'apparence d'une félicité trompeuse; c'est un poison qu'on boit dans une coupe d'or. Car, voyez-vous cet homme-là qui marche avec une robe tout éclatante d'or et de pourpre? par combien de bassesses est-il arrivé où vous le voyez? Combien d'indignités lui a-t-il fallu es-

suyer? Combien de fois s'est-il morfondu à la porte d'un grand? Combien a-t-il souffert d'affronts lorsqu'il accompagnait les autres par honneur, afin de pouvoir lui-même un jour être accompagné d'une troupe de gens qui font plutôt la cour à sa dignité qu'à sa personne? Mais considérez un peu la fin de ces gens-là! combien elle est honteuse, lorsqu'ils ne sont plus environnés de cette foule de flatteurs, lorsqu'ils se trouvent seuls et abandonnés! C'est alors qu'ils connaissent le désordre de leurs affaires, et qu'ils se repentent à loisir d'avoir tant dépensé d'argent pour acheter la faveur et les bonnes grâces du peuple. Folle et vaine dépense, également inutile à ceux qui la font, et à ceux pour qui elle se fait! Et quant à ces autres que vous estimez riches, qui joignent héritage à héritage, qui envahissent la terre des pauvres pour étendre la leur et se faire des parcs sans bornes, qui ont des monceaux d'or et d'argent et des trésors cachés, ne sont-ils pas continuellement agités de frayeurs au milieu de leurs richesses? n'appréhendent-ils pas sans cesse les voleurs, ou les ennemis, ou l'envie des personnes puissantes? Ils ne mangent ni ne dorment en repos. Vous les voyez soupirer dans les festins, où ils boivent des perles et de l'ambre gris. Et lorsque, après s'être remplis de toutes sortes de mets délicats, ils se vont coucher dans leurs lits mous et douillets, ils veillent au milieu de la plume. Et ces pauvres malheureux ne comprennent pas que toutes ces choses ne sont que de beaux supplices, qu'ils sont liés de chaînes d'or, et qu'ils sont plutôt possédés de leurs richesses qu'ils ne les possèdent. Misérable aveuglement d'une convoitise insensée! Se pouvant décharger du poids qui les accable, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en être encore davantage accablés. Ils cherchent de nouvelles matières de peines et de tourments. Ils ne font aucune largesse de leurs biens à ceux qui leur appartiennent, ils n'en font aucune part aux pauvres, et ils appellent leur un argent qu'ils gardent chez eux avec autant de soin et de précaution que s'il était à d'autres; car bien loin de distribuer quoi que ce soit à leurs amis ou à leurs enfans, ils n'en prennent pas seulement pour eux-mêmes. Ils ne le possèdent qu'afin qu'un autre ne le possède pas. Cependant, voyez quel renversement, ils appellent biens, des choses dont ils ne se servent que pour faire du mal. Mais ne croyez-vous pas au moins que ceux-là soient en assurance au milieu de leurs richesses à qui la fortune a mis une couronne sur la tête, et qui sont environnés de gardes et de sentinelles? Ils sont encore moins assurés que les autres, et craignent au moins autant qu'ils se font craindre. Ils ont beau avoir des gardes à leurs côtés, ils ne sauraient se garantir des misères qui accompagnent la grandeur. Leur propre puissance les épouvante avant qu'elle donne de la terreur à leurs sujets. La fortune ne leur rit que pour leur être ensuite plus cruelle; elle ne les flatte que pour les tromper; elle ne les attire à soi que pour les perdre; elle ne les élève que pour les précipiter. Plus elle les avantage de ses biens, plus elle leur en fait payer de gros intérêts.

« Le seul moyen donc de vivre en paix et en assurance, c'est de se mettre à l'abri des tempêtes du siècle dans un port favorable; de lever sans cesse les yeux au ciel; et lorsqu'on a été une fois admis au bain salutaire, et qu'on se voit déjà proche de son Dieu, de regarder combien est au-dessous de soi ce que les autres estiment de plus haut et de plus élevé. Et en effet, qu'est-ce que peut souhaiter dans le monde celui qui est plus grand que le monde? Que c'est un état heureux et assuré d'être sorti des piéges du siècle, et de contempler avec un œil pur la lumière céleste et immortelle! Considérez les dégâts que l'ennemi faisait auparavant en nous; car la considération de notre vie passée nous doit donner plus d'amour pour celle que nous menons à cette heure; et pour arriver à celle-ci, il n'est point besoin d'argent, de faveur, de crédit, comme il en faut pour entrer dans les charges. C'est un don gratuit de Dieu, et une chose très-aisée; car le Saint-Esprit se répand comme le soleil répand ses rayons, comme une fontaine répand ses eaux, comme le ciel verse la pluie. Après qu'une âme en contemplant le ciel a connu son créateur, élevée au-dessus de toutes les puissances de la terre, elle commence à être en effet ce qu'elle croit qu'elle est. Vous seulement qui êtes déjà enrôlé dans l'armée céleste, prenez garde de conserver inviolables les lois de cette milice spirituelle, et de vous affermir de plus en plus dans la vertu. Priez ou lisez sans cesse. Tantôt parlez à Dieu, et tantôt que Dieu vous parle. Qu'il vous instruise de ses préceptes et vous forme. Celui qu'il aura enrichi ne deviendra jamais pauvre. On ne doit plus appréhender l'indigence, depuis qu'on a été une fois rassasié des biens célestes. Vous n'aurez plus que du mépris pour ces lambris dorés, et pour ces planchers de marbre et de jaspe, lorsque vous penserez que c'est vous même qu'il faut orner, vous qui êtes cette maison dont le Seigneur fait son temple, et où le Saint-Esprit a commencé à habiter. Que l'innocence donc pare cette maison, et que la justice l'éclaire. Jamais elle ne tombera en ruine par la vieillesse, et les peintures effacées, ou l'or terni et emporté par le temps, ne la gâteront point. Tout ce qui est fardé est frêle, et l'on ne saurait s'assurer de posséder longtemps des choses qui ne sont pas solides. La beauté de cette maison au contraire est toujours fraîche, toujours nouvelle, toujours durable; elle ne peut être détruite; elle peut seulement être changée en mieux, lorsque le corps ressuscitera. En voilà assez pour cette heure, mon cher Donat. Car encore que votre complaisance, la solidité de votre esprit, et la grandeur de votre foi vous fassent prendre plaisir à ouïr des choses saintes et salutaires, et que je reconnaisse bien qu'on ne vous puisse rien dire qui vous soit plus agréable, je crois, néanmoins, qu'il n'est pas mauvais que nous nous modérions un peu, puisque nous sommes toujours ensemble, et que nous nous pourrons encore entretenir quand il nous plaira. Et puisque nous sommes maintenant au temps des vacations, et que nous n'avons rien à faire, passons joyeusement le reste de cette journée, et que l'heure même du repas ne soit pas exempte des grâces du ciel. Chantons des psaumes avant de nous mettre à table; et comme vous avez bonne mémoire et la voix belle, que ce soit vous qui preniez la peine de le faire, s'il vous plaît. Nourrissons-nous de ces cantiques spirituels, et qu'une si divine harmonie charme nos oreilles et nos cœurs. »

A la mort de saint Cyprien, les fidèles enterrèrent son corps avec un grand respect, près du chemin de Mappalia. Dans la suite une église fut élevée sur ce lieu vers l'an 806. La tradition des Églises catholiques rapporte que des ambassadeurs de Charlemagne revenant de Perse et passant

à Mappalia, obtinrent d'un souverain mahométan la permission d'ouvrir le tombeau de saint Cyprien et d'en enlever les reliques. Ils les déposèrent, dit-on, d'abord à Arles, d'où elles furent portées à Lyon, et Charles le Chauve les fit ensuite transporter de là dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille qu'il venait de faire bâtir à Compiègne.

Les plus anciennes éditions des œuvres de saint Cyprien avec date, sont de l'année 1471, l'une à Rome, de Conrad Sweynheim; l'autre à Venise, par Vindelinus de Spire; une troisième sans date paraît être à peu près de la même époque.

Une des plus célèbres est celle d'Oxford, 1682, par deux évêques anglicans.

La plus belle et la meilleure est celle préparée par Baluze et achevée par dom Maran, et imprimée au Louvre en 1726, in-fol.

Les œuvres de saint Cyprien ont été réimprimées l'année dernière (1836), à Besançon, en un vol. in-8°, à deux colonnes.

Les 14 traités et les 83 lettres de saint Cyprien ont été traduits en français par Jacques Tigeon, Paris, 1574, in-fol.; et par Lambert, Rouen, en 2 vol. in-4°, chez Antoine Leprevôt, 1716. C'est cette dernière traduction que j'ai adoptée.

LACTANCE,

FLORISSAIT AUX IIIe ET IVe SIÈCLES.

Il se trouve à la bibliothèque du roi deux traductions inédites de tous les ouvrages de Lactance, à l'exception de son *de Mortibus persecutorum*, récemment traduit alors par Maucroix. La première est en 2 vol in-4° par M. Louis Chevalier, président au parlement de Paris, en 1726. Elle contient même une traduction de l'abrégé des Institutions divines. Le style en est traînant et diffus, et le sens de la phrase latine n'est jamais serré d'assez près. La seconde, sans nom d'auteur, porte le numéro 1340 et provient de l'abbaye de Saint-Victor; elle est en 1 vol. in-4°, d'une écriture cursive du XVIIe siècle. Elle contient les sept livres des *Institutions divines*, le traité de la *Colère de Dieu* et le traité de l'*Ouvrage de Dieu*. Le style en est ferme et précis, et le sens est toujours rendu nettement et exactement. Ce manuscrit est d'autant plus intéressant qu'on n'a jamais publié de Lactance que la *Mort des persécuteurs*, et le premier livre de ses *Institutions divines*. J'ai fait prendre copie du numéro 1340, et on le trouvera publié en entier dans ce volume. L'auteur a fait précéder son travail d'un avertissement que je reproduis exactement et en entier. Ce morceau est d'un homme fort pieux.

«L'histoire de l'Église, dit le traducteur anonyme, a rendu justice aux écrits de Lactance; a loué l'élégance de son style, son grand zèle pour la véritable religion et son parfait désintéressement; mais elle ne nous a rien appris ni de son pays, ni de ses parens, ni du lieu de sa naissance, ni de celui de sa mort, et n'a marqué que de légères circonstances de sa vie et de ses actions. Dès sa jeunesse il étudia sous Arnobe, et se proposant Cicéron à imiter, il fit de si merveilleux progrès d'ans l'art de bien parler et de bien écrire, qu'il approcha plus près que nul autre de la perfection de son modèle.

«Les Grecs, tout éloignés qu'ils étaient de vouloir céder à aucune nation en bel esprit et en politesse, n'osèrent en disputer la gloire à Lactance, et Eusèbe reconnut de bonne foi qu'il surpassait en éloquence tous les écrivains de son siècle. Sa réputation le fit rechercher par deux empereurs, Dioclétien et Constantin, d'ont l'un s'était déclaré ennemi de la religion chrétienne, et dont l'autre s'en était déclaré protecteur. Le premier l'attira à Nicomédie pour y faire des leçons publiques, et le second lui confia l'éducation de son fils Crispus. Mais ils se contentèrent de lui avoir donné ces marques stériles de leur estime, sans se mettre en peine de reconnaître son érudition, ni de récompenser son travail. Ces emplois dont ils l'honorèrent n'empêchèrent pas qu'il ne souffrît les incommodités de la pauvreté, ni que dans un âge avancé il manquât souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Ce n'était pas aussi au fantôme de leur faveur qu'il avait consacré ses veilles, et jamais il n'avait employé sa plume ni à excuser leurs défauts, ni à flatter leurs passions.

« Il commença à écrire dès le temps qu'il étudiait sous Arnobe et fit un petit traité auquel il donna pour titre *Entretiens de table*. Pendant qu'il enseignait la réthorique à Nicomédie, comme il n'y était pas chargé d'écoliers, et que la langue latine n'y était pas communément entendue, il eut le loisir d'y composer plusieurs ouvrages, dont les uns ont été perdus et les autres conservés. Ceux du premier ordre sont : une description, en vers hexamètres, des lieux qu'il avait vus en allant d'Afrique en Bythinie; un livre intitulé le Grammairien, deux livres à Asclépiade, et huit livres de lettres. Les ouvrages qui ont été conservés sont : un livre de la *Persécution*, donné depuis peu au public, en latin et en français [1], les sept livres des *Institutions de la religion chrétienne;* l'*abrégé* des mêmes livres, un livre de la *Colère de Dieu*, et un livre de la *Création de l'homme*.

« Dans le premier livre des *Institutions de la religion chrétienne*, Lactance établit l'existence d'une providence souveraine et éternelle, l'unité de Dieu, et prouve d'une manière invincible que ceux que les païens ont pris pour des dieux n'étaient que des hommes que d'autres hommes avaient vu naître et mourir.

« Il recherche dans son second livre l'origine de la superstition qui a abaissé les hommes jusqu'à se prosterner devant des idoles insensibles; et suivant, en général, le progrès qu'elle a eu dans les descendans de Caïn, il montre comment les uns ont adoré les cieux et les astres, et les autres les élémens et les bêtes. Descendant ensuite au particulier, il fait voir de quelle manière les Romains ont élevé des temples à un grand nombre de dieux étrangers.

« Dans le troisième livre il découvre la faiblesse de la sagesse humaine, les égaremens des philosophes et l'inutilité de leurs études, incapables d'étouffer les vices et d'apaiser les passions.

« Dans le quatrième livre il explique le mystère de l'incarnation du Verbe, parle des deux natures du Fils de Dieu, de ses souffrances et de sa mort. Sur la fin, il montre que les hérésies qui ont altéré la pureté de la foi ne sont nées que de l'ignorance de l'Écriture sainte et que de l'avarice et de l'orgueil de ceux qui les ont inventées.

« Dans le cinquième livre il représente quelle est l'injustice des païens, et envers Dieu quand ils l'abandonnent pour adorer ses ouvrages, et envers les chrétiens quand ils exercent toutes sortes de cruautés pour les obliger à renoncer à la foi.

« Dans le sixième livre il leur reproche la fausseté du culte où ils s'engagent, lorsqu'ils immolent des victimes à leurs dieux, comme s'ils étaient altérés du sang des animaux et affamés de leur chair, puis il convainc les philosophes de s'être éloignés de la vérité dans les principaux points de leur morale, puisque par tous leurs préceptes ils n'ont pu arracher aucun vice du cœur humain, ni inspirer de la libéralité à un avare, ni de la tempérance à un débauché.

« Dans le septième livre il examine en quoi consiste le souverain bien, propose plusieurs argumens pour prouver l'immortalité de l'âme, montre que l'on ne peut parvenir à cette immortalité que par la vertu, marque les présages qui précéderont la fin du monde, décrit la rigueur du dernier jugement, et conclut enfin son ouvrage en exhortant ses lecteurs à renoncer à l'erreur et à embrasser la piété.

« Le sujet du livre de la *Colère de Dieu* est de combattre les épicuriens, qui soutenaient qu'il n'y avait point de dieux, ou que, s'il y en avait, ils étaient également insensibles et aux services et aux injures que les hommes prétendaient leur faire. Le principal argument dont Lactance se sert contre eux est que leur opinion détruit la Providence et la religion, et qu'en ôtant aux dieux le soin de gouverner le monde, elle ôte aussi au monde le soin d'honorer les dieux. Pour bien entendre sa pensée il est nécessaire de remarquer qu'il prend toujours la colère pour un mouvement de l'âme qui se porte à punir les péchés, ce qui l'aida à justifier que la colère qu'il attribue à Dieu est exempte du trouble auquel celle des hommes est pour l'ordinaire très-sujette.

« Quant au livre qui a pour titre de *l'Ouvrage de Dieu*, il tend principalement à prouver la Providence par le soin particulier qu'elle a pris de former le corps de l'homme et de l'animer. Il est divisé en deux parties, dont la première est employée à répondre aux plaintes que certains philosophes formaient sur la condition humaine, en exagérant avec excès la faiblesse de notre naissance, la difficulté de notre éducation, les douleurs de nos maladies et la nécessité de mourir, à laquelle nous sommes sujets. Elle contient aussi une description détaillée du corps humain et des fonctions auxquelles chaque partie est destinée. Dans la seconde partie du livre il est traité de l'âme raisonnable, des opinions des philosophes touchant ses actions et de sa véritable origine, qui n'est autre que Dieu même.

[1] Baluze le publia pour la première fois, en latin, en 1689, et le chanoine Maucroix fit paraître, en 1690, sa traduction que je reproduis dans ce volume. Les mots *depuis peu* déterminent ainsi l'époque de la traduction donnée dans le manuscrit 1340, et publiée ici pour la première fois.

« Saint Jérôme admirant la force de notre auteur a témoigné qu'il aurait été à souhaiter qu'il l'eût aussi heureusement employée à établir les maximes de la religion chrétienne, qu'à ruiner les erreurs du paganisme [1]. Mais parce qu'il est incomparablement plus difficile d'édifier que de détruire, il a clairement montré les superstitions des païens et n'a pas suffisamment expliqué la sainteté des mystères chrétiens. Pour le premier, il ne fallait qu'un sens exquis, un jugement solide, un esprit exempt des préjugés populaires, une âme assez généreuse et assez intrépide pour mépriser les promesses et les menaces des princes. Mais le second demandait outre cela une connaissance exacte de l'Écriture sainte et une méditation profonde des vérités que l'esprit de Dieu a révélées à l'Église et que l'on ne trouve pas dans Lactance. Il a prouvé l'antiquité de la religion chrétienne et de l'Écriture sainte, et donné une haute idée de Dieu en le décrivant comme un être souverain et indépendant de qui les autres procèdent et dépendent. J'ai déjà remarqué qu'il avait bien traité la matière de la Providence et bien expliqué en quoi consiste proprement le culte qui est dû à Dieu. Il n'a parlé que légèrement du péché du premier homme, de la réparation de la nature humaine, de l'incarnation du Verbe, de l'économie de l'Église, et en traitant toutes ces matières, il y a mêlé diverses sortes d'erreurs.

« Quelques-unes de ces erreurs ne regardent que la philosophie, comme quand il fait un grand discours, pour prouver qu'il n'y a point d'antipodes, d'autres ne regardent que la chronologie et l'histoire comme quand il fait Moïse près de neuf cents ans plus ancien que la prise de Troie, au lieu qu'il ne l'était que de trois et demi, selon le calcul d'Eusèbe; mais les plus considérables et les plus dangereuses sont celles qui touchent la religion. C'est, pour rapporter quelques exemples, une erreur capitale de nier, comme il le fait, l'éternité du Fils de Dieu, en disant que le père le produisit avant que de créer le monde. C'en est encore une de soutenir que les âmes, au sortir du corps, sont enfermées dans des prisons où elles sont gardées jusqu'au dernier jugement. Enfin, Lactance a suivi les égaremens des millénaires, touchant les deux résurrections et le règne de mille ans. »

Je n'ajouterai que quelques dates à cette notice donnée, comme on le voit, par un catholique zélé que je crois de l'école de Port-Royal.

L'opinion commune est que Lactance naquit en Afrique puisqu'il étudia dans la ville de Sicca en Numidie, bien que son nom de *Firmianus* ait fait conjecturer à quelques savans qu'il était né à Fermo dans la marche d'Ancône.

Dioclétien l'appela pour enseigner les belles lettres à Nicomédie vers l'année 290.

Il paraît avoir renoncé au paganisme vers l'an 300, et composé ses Institutions vers 310.

De Nicomédie, où il résida jusqu'en 317, Constantin l'appela dans les Gaules pour lui confier l'éducation de son fils Crispus, déjà *césar*; et il mourut à Trèves, probablement vers l'an 325.

A peine l'imprimerie était-elle inventée, que les ouvrages de Lactance furent reproduits; ils furent imprimés dans le monastère de Sublac, en 1465, in-fol. C'est le premier livre imprimé en Italie, avec date. Le *de Mortibus persecutorum* ne fut publié qu'en 1680, par Baluze. Ce livre, dont personne depuis saint Jérôme n'avait parlé, fut trouvé dans les manuscrits de l'abbaye de Moissac en Quercy, d'où il passa dans la bibliothèque Colbert.

L'édition la plus complète et la mieux exécutée, est celle du père Édouard de Saint-François Xavier. Rouen, 1754-59, 14 vol. in-8°.

Je me suis servi pour mes collations, de l'édition de Deux-Ponts, 1786, en 2 vol. in-8°, et de l'édition publiée en 1 vol. in-8°, à deux colonnes, en 1836, à Besançon.

Les Institutions de Lactance ont été traduites en français par René Famé. Paris, 1542, in-fol. Cette traduction est aujourd'hui illisible; elle est plate et diffuse. Le premier livre a été aussi traduit par Drouet de Maupertuy, et imprimé à Avignon, en 1710. La traduction de Drouet de Maupertuy est élégante et facile; c'est celle dont je me suis servi pour ce livre, en regrettant qu'il n'ait pas donné suite à son projet de publier le reste des ouvrages de Lactance.

La Mort des persécuteurs a été traduite par Maucroix, chanoine de Reims; Paris, 1680, in-12; par Basnage, d'après la version anglaise de Burnet; Utrecht, 1687, in-8°; et par Godescard. J'ai choisi celle de Maucroix.

Aucune traduction des autres ouvrages n'avait jamais été publiée; il en restait cependant deux manuscrits à la bibliothèque du roi. J'ai fait choix de la traduction contenue dans le n° 1340, ainsi que je l'ai indiqué au commencement de cette notice.

[1] Lactantius quasi quidam fluvius eloquentiæ tullianæ utinam tam nostra confirmare potuisset, quàm facilè aliena destruxit.

(*Epître 13 à Paulin.*)

MATERNUS,

VIVAIT AU IVe SIÈCLE.

Tout ce qu'on sait de lui est tiré de ses seuls écrits: On apprend de lui seul qu'il était personnage consulaire; qu'il vivait sous les fils de Constantin; et on conjecture qu'il composa ses ouvrages sur l'*Erreur des religions profanes* vers l'an 345. Cet ouvrage n'avait jamais paru traduit en français, j'en ai trouvé la traduction à la suite de celle de Lactance, dans le n° 1340 des manuscrits de la bibliothèque du roi, et je la publie ici. Voici l'avertissement du traducteur ancien auquel on doit ce manuscrit.

«J'ai joint à la traduction de Lactance celle d'un autre ouvrage composé sur le même sujet, par Julius Firmicus Maternus, et adressé à Constantius et à Constant, fils de l'empereur Constantin.

«Cet écrivain célèbre, que quelques-uns croient avoir été évêque de Milan, réfute les erreurs des religions profanes; et commençant par la superstition du culte rendu aux élémens, montre que les Égyptiens ont adoré l'eau sous le nom d'Osiris; que les Assyriens ont adoré l'air sous le nom de Junon et de Vénus, et que les Perses ont adoré le feu sous le nom de Jupiter. Ensuite il découvre l'origine de plusieurs fêtes, comme celle des bacchanales, instituée en l'honneur de Bacchus, roi de Thèbes; celle d'une autre fête instituée en l'honneur d'un autre Bacchus, fils de Jupiter; celle d'une fête instituée par Cérès, en l'honneur de Proserpine, sa fille; et celle enfin d'une autre fête instituée par les Athéniens, en l'honneur de Cérès, de qui ils avaient appris l'art d'ensemencer les terres et de recueillir les moissons. A l'occasion des cérémonies superstitieuses que les païens observaient dans la célébration de leurs mystères et des paroles qu'ils prononçaient pour reconnaître ceux qui y étaient initiés, il parle clairement de l'incarnation, du Fils de Dieu, de sa mort, de sa résurrection et même du sacrement de son corps, et du pain céleste qui nourrit l'âme fidèle. «Ce qui fait voir qu'il n'est pas absolument vrai que les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles aient toujours caché ce mystère-là aux païens. Vers la fin de son livre, il représente avec beaucoup de clarté et de force, la vanité et la faiblesse des idoles, et exhorte les empereurs Constantius et Constant, à employer leur autorité à abolir les sectes de l'idolâtrie. »

On attribue à ce même Firmicus, huit livres sur l'astronomie, imprimés d'abord par Alde Manuce, en 1501, et réimprimés plusieurs fois depuis; mais plusieurs critiques assurent que ces huit livres sont d'un autre Firmicus que celui dont je publie ici l'ouvrage, d'après le manuscrit 1340 que j'ai collationné sur l'édition donnée à la suite de saint Cyprien, dans l'édition de Besançon, en 1 vol. in-8°, 1836.

Paris, 10 mars 1837.

J.-A.-C BUCHON.

CORRESPONDANCE

ENTRE

PLINE ET TRAJAN AU SUJET DES CHRÉTIENS.

LETTRE DE PLINE A TRAJAN.

ANNÉE 110 DE J.-C.

Je me suis fait un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes; car qui peut mieux que vous me guider dans mes incertitudes ou éclairer mon ignorance? Je n'ai jamais assisté aux informations contre les chrétiens; aussi j'ignore à quoi et selon quelle mesure s'applique ou la peine ou l'information. Je n'ai pas su décider s'il faut tenir compte de l'âge, ou confondre dans le même châtiment l'enfant et l'homme fait; s'il faut pardonner au repentir, ou si celui qui a été une fois chrétien ne doit pas trouver de sauvegarde à cesser de l'être; si c'est le nom seul, fût-il pur de crime, ou les crimes attachés au nom, que l'on punit. Voici toutefois la règle que j'ai suivie à l'égard de ceux que l'on a déférés à mon tribunal comme chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je leur ai fait la même demande une seconde et une troisième fois, et les ai menacés du supplice. Quand ils ont persisté, je les y ai envoyés; car de quelque nature que fût l'aveu qu'ils faisaient, j'ai pensé qu'on devait punir au moins leur opiniâtreté et leur inflexible obstination. J'en ai réservé d'autres, entêtés de la même folie, pour les envoyer à Rome; car ils sont citoyens romains. Bientôt après, les accusations se multiplièrent, selon l'usage, par l'attention qu'on leur donnait; le délit se présenta sous un plus grand nombre de formes. On publia un écrit sans nom d'auteur, où l'on dénonçait nombre de personnes qui nient être ou avoir été attachées au christianisme. Elles ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les dieux, et offert de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues de nos divinités; elles ont même prononcé des imprécations contre le Christ: c'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens. J'ai donc dit qu'il les fallait absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens, et se sont rétractés aussitôt, déclarant que véritablement ils l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns depuis plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt ans. Tous ont adoré votre image et les statues des dieux; tous ont chargé le Christ de malédictions. Au reste, ils assuraient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci :

Ils s'assemblaient à jour marqué avant le lever du soleil; ils chantaient tour à tour des vers à la louange du Christ comme d'un dieu; ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol, de brigandage, d'adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt; après cela, ils avaient coutume de se séparer, et se rassemblaient de nouveau pour manger des mets communs et innocens. Depuis mon édit, ajoutaient-ils, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations, ils avaient renoncé à toutes ces pratiques.

J'ai jugé nécessaire, pour découvrir la vérité, de soumettre à la torture deux femmes esclaves

qu'on disait initiées à leur culte; mais je n'ai trouvé qu'une superstition ridicule et excessive. J'ai donc suspendu l'information pour recourir à vos lumières : l'affaire m'a paru digne de réflexion, surtout par le nombre de personnes que menace le même danger. Une multitude de gens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront chaque jour impliqués dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier, et qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés; et que les sacrifices, longtemps négligés, recommencent; on vend partout des victimes, qui trouvaient auparavant peu d'acheteurs. De là on peut juger combien de gens peuvent être ramenés de leur égarement, si l'on fait grâce au repentir.

RÉPONSE DE TRAJAN A PLINE.

Vous avez fait ce que vous deviez faire, mon cher Pline, dans l'examen des poursuites dirigées contre les chrétiens. Il n'est pas possible d'établir une forme certaine et générale dans cette sorte d'affaires : il ne faut pas faire de recherches contre eux. S'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir. Si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien et qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire, en invoquant les dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, dans nul genre d'accusation, il ne faut recevoir de dénonciation sans signature : cela serait d'un pernicieux exemple et contraire aux maximes de notre règne.

TERTULLIEN.

APOLOGÉTIQUE

OU

DÉFENSE DES CHRÉTIENS CONTRE LES GENTILS.

VERS L'AN 200 DE J.-C.

I. S'il ne vous est pas libre, souverains magistrats de l'empire romain, qui rendez vos jugemens en public, et dans le lieu le plus éminent de cette capitale; s'il ne vous est pas libre, sous les yeux de la multitude, de faire des informations exactes sur la cause des chrétiens; si la crainte ou le respect humain vous portent à vous écarter, en cette seule occasion, des règles étroites de la justice; si la haine du nom chrétien, comme il arriva dernièrement, trop disposée à recevoir les délations domestiques, ferme les oreilles à toute défense judiciaire: que la vérité puisse du moins, par le canal secret de nos lettres, parvenir jusques à vous.

Elle ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne point. Etrangère sur la terre, elle s'attend bien à y trouver des ennemis. Fille du ciel, c'est là qu'elle a son trône, ses espérances, son crédit et sa gloire. Elle ne souhaite qu'une chose ici, c'est de ne pas être condamnée, sans avoir été entendue. Qu'avez-vous à craindre pour vos lois, en permettant à la vérité de se défendre dans le siége de leur empire? Est-ce que leur puissance se montrerait avec plus d'éclat en condamnant la vérité sans l'entendre? Mais outre la haine que vous attire une injustice si criante, vous faites soupçonner que vous ne refusez de l'entendre que parce que vous savez que vous ne pourriez plus la condamner si vous l'aviez entendue.

Voilà notre premier grief, cette haine injuste pour le nom chrétien.

Votre ignorance même, qui semblerait devoir l'excuser, est précisément ce qui prouve cette injustice, et la rend encore plus criminelle. Quoi de plus injuste en effet que de haïr ce qu'on ne connaît pas, quand même ce qu'on ne connaît pas serait par hasard haïssable! Sans doute ce n'est pas le hasard, mais la connaissance du crime qui peut fonder votre haine et la rendre légitime. Sans cette connaissance, comment justifier votre haine? Puis donc que vous haïssez parce que vous ne connaissez point, pourquoi ne vous arriverait-il pas de haïr ce qui ne mérite point d'être haï?

De là nous concluons: et que vous ne nous connaissez pas tant que vous nous haïssez, et que vous nous haïssez injustement tant que vous ne nous connaissez pas. Votre ignorance est un témoin qui vous condamne en déposant pour vous.

Tous ceux qui nous haïssaient autrefois, faute de savoir ce que nous étions, cessent de nous haïr dès qu'ils le savent. Bientôt ils deviennent chrétiens; et vous conviendrez que c'est avec connaissance de cause. Ils commencent à détester ce qu'ils étaient, et à professer ce qu'ils détestaient. Leur nombre est à présent innombrable. Aussi se plaint-on amèrement que la ville est assiégée, que les campagnes, les îles, les châteaux, sont remplis de chrétiens, que tout âge, tout sexe, toute condition, courent en foule s'enrôler parmi eux.

Et vous n'en concluez pas qu'il y a quelque bien caché dans notre religion? Vous ne voulez

ni renoncer à d'injurieux soupçons, ni vous assurer par vous-mêmes de la vérité : dans cette occasion seule la curiosité est morte. Vous vous plaisez à ignorer ce que d'autres sont ravis de connaître, et vous prétendez les juger ! Vous méritez bien plus la censure d'Anacharsis que ceux qui jugeaient des musiciens sans l'être eux-mêmes. Vous vous plaisez à ignorer, parce que c'est pour vous un parti pris de haïr. Vous préjugez donc que ce que vous ignorez est tel que, si vous le saviez, vous ne pourriez plus le haïr. Cependant, en approfondissant la vérité, ou vous trouverez qu'il n'y a pas de motifs de haine, et en ce cas sans doute il faut cesser de haïr injustement ; ou vous en découvrirez de raisonnables, et alors, loin d'éteindre votre haine, vous la rendrez plus durable en la rendant légitime.

« Mais enfin, dites-vous, de ce qu'un grand nombre d'hommes embrassent le christianisme, il ne s'ensuit pas que c'est un bien. Que de gens embrassent tous les jours le vice ! Que de transfuges de la vertu ! » Personne ne le nie. Mais cependant, parmi ceux même que le vice entraîne, il n'en est point qui osent le faire passer pour la vertu. La nature a puni le mal ou par la crainte ou par la honte. Les méchans cherchent à se cacher ; tremblent, s'ils sont découverts ; nient, s'ils sont accusés ; ils n'avouent qu'à peine dans les tortures, ou même ils n'avouent point : condamnés enfin, ils se font eux-mêmes les plus vifs reproches ; ils se désespèrent ; ou, ne voulant pas se reconnaître pour les auteurs du mal qu'ils avouent, ils attribuent au destin, à leur étoile, et les emportemens et les égaremens de leurs passions.

A-t-on jamais rien vu de semblable parmi les chrétiens ? Jamais un chrétien ne rougit, ne se repent, si ce n'est de n'avoir pas toujours été chrétien. Si on le dénonce comme tel, il en fait gloire ; si on l'accuse, il ne se défend pas ; interrogé, il confesse hautement ; condamné, il rend grâces. Quelle étrange sorte de mal, qui n'a aucun des caractères du mal, ni crainte, ni honte, ni détours, ni répentir, ni regret ! Quel mal, dont le prétendu coupable se réjouit, dont l'accusation est l'objet de ses vœux, dont le châtiment fait son bonheur ! Vous ne sauriez taxer de fanatisme ce que vous êtes convaincus d'ignorer.

II. Enfin, s'il est certain que nous sommes criminels et très-criminels, pourquoi donc ne sommes-nous pas traités comme les autres criminels ? Aux mêmes crimes le même traitement n'est-il pas dû ? Les autres accusés peuvent se défendre, et par eux-mêmes, et par le ministère vénal des avocats. Ils ont toute liberté de contester et de répliquer, parce que la loi défend de condamner personne sans l'avoir entendu. Les chrétiens sont les seuls à qui il n'est point permis de parler, pour prouver leur innocence, pour défendre la vérité, pour empêcher un jugement inique. On n'attend qu'une chose pour les condamner (elle est nécessaire à la haine publique), c'est qu'ils confessent leur nom. Pour leur crime, on ne pense pas seulement à en informer. Au lieu que s'il s'agit de tout autre criminel, il ne suffit pas qu'il s'avoue homicide, sacrilége, incestueux, ennemi de l'État (voilà les qualifications dont on nous honore) ; vous interrogez encore, avant de juger, sur toutes les circonstances, la qualité du fait, le lieu, le temps, la manière, les témoins, les complices. Cependant il faudrait également arracher des chrétiens l'aveu des crimes qu'on leur impose ; de combien d'enfans égorgés ils auraient goûté ; combien d'incestes ils auraient commis à la faveur des ténèbres ; quels cuisiniers, quels chiens auraient été complices. Quelle gloire en effet pour un magistrat de déterrer un chrétien qui aurait mangé de cent enfans !

Nous trouvons qu'on a même défendu d'informer contre les chrétiens. Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, après avoir condamné à mort quelques chrétiens, en avoir privé d'autres de leurs places, effrayé de leur multitude, consulta l'empereur Trajan sur ce qu'il avait à faire dans la suite. Il expose dans sa lettre, que tout ce qu'il a découvert des mystères des chrétiens, outre leur entêtement à ne pas sacrifier, se réduit à ceci : Qu'ils s'assemblent avant le jour pour chanter les louanges de Christ, leur dieu, et pour entretenir parmi eux une exacte discipline ; qu'ils défendent l'homicide, l'adultère, la fraude, la trahison, et généralement tous les crimes. Trajan répondit, qu'il ne fallait pas les rechercher, mais les punir quand ils seraient dénoncés. Étrange et insoutenable arrêt ! Trajan défend de recher-

craindre que ce chrétien, après avoir été renvoyé absous, ne se moque de vous, et ne redevienne chrétien comme auparavant ?

Puis donc que vous en usez à notre égard tout autrement qu'avec les autres coupables; que vous n'exigez de nous qu'une chose, à savoir, que nous renoncions au nom de chrétien (nous y renonçons, quand nous nous permettons ce qui est défendu aux chrétiens); vous voyez clairement qu'on ne nous charge d'aucun crime; qu'on n'a à nous imputer que notre nom. La rivalité de religion le poursuit avec acharnement. Elle commence par vous empêcher d'approfondir ce que vous êtes certains d'ignorer. C'est pourquoi vous croyez sur notre compte ce qui n'a jamais été prouvé; et vous ne voulez pas faire de recherches, de peur de trouver des preuves du contraire. Vous aimez à conserver vos préjugés, pour pouvoir, sur notre seule confession, condamner un nom odieux. C'est pour cela qu'on nous met à la torture, si nous confessons; qu'on nous condamne au supplice, si nous persévérons; qu'on nous absout, si nous nions; parce qu'on ne fait la guerre qu'à notre nom.

Enfin, pourquoi dans vos arrêts de mort ne nous condamnez-vous que comme chrétiens, et non pas comme homicides, comme incestueux, comme coupables en un mot de tous les crimes que vous nous imputez ? Nous sommes les seuls dont vous n'osiez en nous condamnant nommer les crimes, car vous en rougiriez. Mais si le nom chrétien n'est celui d'aucun crime, n'est-ce pas le comble de la déraison et de la fureur qu'il suffise cependant pour nous rendre criminels ?

III. Que dis-je ! La haine du nom chrétien est si aveugle dans la plupart, que même en louant un chrétien, ils lui font un crime de son nom. « C'est un homme vertueux, dit-on, que Caius Seius, mais il est chrétien. » — « Il est fort étonnant, dit un autre, qu'un homme aussi sage que Lucius se soit tout d'un coup fait chrétien. »

Personne ne remarque que Caius n'est vertueux, ni Lucius un sage, que parce qu'ils sont chrétiens, ou qu'ils ne sont devenus chrétiens, que parce qu'ils étaient sages et vertueux. Nos ennemis louent ce qu'ils connaissent, blâment ce qu'ils ne connaissent pas, et corrompent ce qu'ils savent par ce qu'ils ignorent. Au lieu de juger de ce qu'ils ne connaissent point par ce qu'ils connaissent, ils condamnent ce qu'ils connaissent par ce qu'ils ne connaissent pas.

D'autres, croyant décrire les chrétiens, qu'ils connaissaient avant leur conversion pour des gens perdus de réputation, font leur éloge, tant la passion les aveugle. Quoi ! dit-on, cette femme qui était si libre, si galante, ce jeune homme autrefois si débauché, les voilà chrétiens ! On fait honneur au nom chrétien de leur changement.

Quelques-uns, pour satisfaire leur haine, sacrifient leurs propres intérêts. Un mari, quoique forcé de n'être plus jaloux, répudie une femme devenue chaste en devenant chrétienne. De même, un père déshérite un fils soumis dont il tolérait auparavant les désordres. Un maître chasse un esclave fidèle, qu'il avait traité jusque-là avec douceur. Tout homme qui se corrige en devenant chrétien se rend par-là même odieux; tant la haine du nom chrétien l'emporte sur tout le bien dont il est le principe ! Mais quel crime peut-on reprocher à un nom, si ce n'est peut-être de choquer l'oreille par quelque son barbare, de présenter à l'esprit des idées sinistres, des images impures ? Rien de tout cela dans le mot *christianus*, tiré d'un mot grec qui signifie *onction*[1]. Il signifie *douceur*, lorsqu'il est prononcé peu correctement *chrestianus*. Il est donc vrai qu'on hait un nom innocent dans des hommes irréprochables.

C'est la secte, dit-on, qu'on hait dans le nom de son auteur. Mais qu'y a-t-il de nouveau que les disciples prennent le nom de leur maître ? D'où vient le nom des platoniciens, des épicuriens, des pythagoriciens ? Les stoïciens et les académiciens ont emprunté le leur du lieu de leurs assemblées; les médecins, d'Érasistrate; les grammairiens, d'Aristarque; les cuisiniers, d'Apicius. S'est-on avisé de leur en faire un crime ? Sans doute si on prouve qu'une secte est mauvaise, que l'auteur est un séducteur, on prouvera que le nom est mauvais, mais à cause de la secte et de l'auteur. C'est pour cela qu'avant de prendre en aversion le nom de chrétien, il fallait s'attacher à connaître la secte par

[1] Χριστός, signifie oint, et χρηστός, doux, agréable, utile.

l'auteur, ou l'auteur par la secte. Mais ici, sans information, sans éclaircissement ni sur la secte ni sur l'auteur, on accuse, on persécute le nom du chrétien; on condamne la religion des chrétiens et son auteur, sans les connaître, sur leur nom seul.

IV. Après ces observations préliminaires, qui m'ont paru indispensables pour combattre le plus injuste préjugé contre le nom chrétien, j'entreprends de prouver directement notre innocence, non-seulement en nous justifiant de ce qu'on nous impute, mais en confondant nos calomniateurs, en montrant qu'ils font en public les mêmes choses qu'il nous accusent de faire en secret, et pour lesquelles ils nous regardent comme les plus méprisables, les plus insensés, les plus punissables et les plus corrompus des hommes. Souillés de crimes eux-mêmes, qu'ils rougissent, je pourrais dire d'accuser les hommes les plus vertueux, du moins d'accuser ceux qu'ils prétendent leur ressembler. Mais en vain la vérité aura-t-elle répondu à tout par ma bouche; vous nous opposez l'autorité suprême de vos lois, après lesquelles, dites-vous, il n'est pas permis d'examiner, et que vous êtes obligés de préférer à la vérité. Commençons donc par discuter ce qui regarde ces lois dont vous êtes les ministres.

Lorsque après avoir prononcé durement : « Il ne vous est pas permis d'être chrétien, » vous vous montrez inflexible, vous annoncez du haut de votre forteresse la violence et la tyrannie, si vous prétendez que cela ne nous est pas permis, parce que telle est votre volonté, et non parce qu'en effet cela ne doit pas l'être; si c'est par la raison que cela ne doit pas être permis, sans doute le mal seul ne peut l'être, et tout ce qui est bien, par-là même est permis. Si donc je réussis à prouver que la religion que votre loi défend est un bien, j'aurai prouvé que cette loi n'a pu la défendre, comme elle aurait droit de le faire si c'était un mal. Si votre loi s'est trompée, c'est qu'elle est l'ouvrage d'un homme, et qu'elle ne tire pas son origine du ciel. Qu'y a-t-il de surprenant qu'un législateur se soit trompé, et qu'il se soit réformé lui-même? Lycurgue fut si affligé des changemens que les Lacédémoniens firent à ses lois, qu'il se condamna à mourir de faim dans le lieu de sa retraite. Vous-mêmes, à la faveur du flambeau de l'expérience, qui a dissipé les ténèbres de l'antiquité, n'éclaircissez-vous pas tous les jours, par des rescrits et par des édits, l'immense et confuse forêt de vos lois? L'empereur Sévère, tout ennemi qu'il est des innovations, n'a-t-il pas dernièrement abrogé une loi peu réfléchie, quoique vénérable par son antiquité, la loi Papia, qui ordonnait d'avoir des enfans avant le temps fixé par la loi Julia pour le mariage? La loi barbare qui permettait au créancier de mettre en pièces un débiteur insolvable, a été abolie par les suffrages unanimes du peuple romain : la peine de mort a été commuée en une peine infamante. Au lieu de répandre le sang, on a voulu qu'il servît à tracer sur le front la honte du banqueroutier, que la loi punit par la confiscation de ses biens.

Quelle réforme ne vous reste-t-il pas à faire dans vos lois, s'il est vrai que ce n'est ni leur ancienneté ni la dignité de leurs auteurs, mais leur équité seule qui les rend respectables! Mais dès qu'elles sont injustes, on a droit de les condamner ces mêmes lois qui nous condamnent. Je dis injustes : je devrais dire insensées si elles punissent le nom seul de chrétien. Si ce sont les actions qu'elles punissent, pourquoi donc nous punissent-elles sur la seule confession de notre nom, tandis que tous les autres, elles ne les punissent que sur la preuve du crime? Je suis incestueux, pourquoi n'informe-t-on pas contre moi? Infanticide, que ne me met-on à la question? Coupable envers les dieux, envers les empereurs, pourquoi ne pas entendre ma justification? Il n'y a point de loi qui défende d'examiner les preuves du crime qu'elle condamne. Il n'y a point de juge en droit de punir, s'il ne sait que le crime a été commis. Il n'y a point de citoyen qui puisse observer la loi, s'il ne sait ce qu'elle punit.

Ce n'est pas assez que la loi se rende, pour ainsi dire, à elle-même témoignage de son équité. Il faut qu'elle la fasse connaître à ceux dont elle exige l'obéissance. Elle devient suspecte quand elle ne veut pas qu'on l'examine. Elle est tyrannique quand elle commande une obéissance aveugle.

Pour remonter à l'origine des lois qui nous concernent, il y avait un ancien décret qui défendait aux empereurs de consacrer aucun dieu sans l'approbation du sénat. M. Æmilius sait ce

qui arriva à ce sujet à son dieu Alburnus. Il n'est pas indifférent pour notre cause de remarquer que c'est le caprice de l'homme qui décide de la divinité. Si le dieu ne plaît pas à l'homme, il ne sera point dieu. C'est au dieu à rechercher la faveur de l'homme. Tibère, sous le règne de qui le nom chrétien commença à être connu dans le monde, rendit compte au sénat des preuves de la divinité de Jésus-Christ, qu'il avait reçues de Palestine, et les appuya de son suffrage. Le sénat les rejeta, parce qu'elles n'avaient pas été soumises à son examen. Mais l'empereur persista dans son sentiment, et menaça des plus grands châtimens les accusateurs des chrétiens.

Consultez vos annales, vous verrez que Néron est le premier qui a tiré le glaive contre la secte des chrétiens. Nous faisons gloire de le nommer pour l'auteur de notre condamnation. On ne saurait douter que ce que Néron a condamné ne soit un grand bien. Domitien, qui avait hérité d'une partie de la cruauté de Néron, avait commencé aussi à persécuter les chrétiens. Mais comme il n'avait pas dépouillé tout sentiment d'humanité, il s'arrêta bientôt, et rappela même ceux qu'il avait exilés.

Voilà quels ont été nos persécuteurs, des hommes injustes, impies, infâmes : vous-mêmes vous les condamnez, et vous réhabilitez ceux qu'ils ont condamnés. De tous les princes qui ont connu et respecté le droit divin et le droit humain, nommez-en un seul qui ait persécuté les chrétiens. Nous pouvons en nommer un qui s'est déclaré leur protecteur, c'est le sage Marc-Aurèle. Qu'on lise la lettre où il atteste que la soif cruelle qui désolait son armée en Germanie fut apaisée par la pluie que le ciel accorda aux prières des soldats chrétiens. S'il ne révoqua pas expressément les édits contre les chrétiens, du moins les rendit-il sans effet, en portant des lois encore plus rigoureuses contre leurs accusateurs.

Quelles sont donc ces lois contre les chrétiens qui ne sont exécutées que par des princes impies, injustes, infâmes, cruels, insensés ; que Trajan a éludées en partie en défendant de rechercher les chrétiens ; que n'ont jamais autorisées ni Adrien, si amateur de toute curiosité, ni Vespasien le destructeur des Juifs, ni Antonin, ni Verus ? Cependant c'était à des princes vertueux à exterminer une secte de scélérats, et non pas à d'autres scélérats.

VI. Que ces grands zélateurs des lois et des usages de leurs pères me disent maintenant, s'ils les ont respectés tous, s'ils les ont toujours observés scrupuleusement, s'ils n'ont pas entièrement oublié et comme aboli les règlemens les plus sages et les plus nécessaires pour la pureté des mœurs. Que sont devenues ces lois somptuaires, ces lois si sévères contre l'ambition, qui fixaient à une somme modique la dépense d'un repas, qui défendaient d'y servir plus d'une volaille, encore n'était-il pas permis de l'engraisser, qui chassaient du sénat un patricien possesseur de dix livres d'argent, comme convaincu par là d'une ambition démesurée, qui faisaient raser les théâtres à peine élevés, comme n'étant propres qu'à corrompre les mœurs, qui ne souffraient pas qu'on usurpât impunément les marques des dignités et de la noblesse ?

Je vois à présent donner des repas nommés centenaires, parce qu'ils coûtent cent mille sesterces. Je vois l'argent des mines converti en vaisselle, je ne dis pas pour l'usage des sénateurs, mais des affranchis, des esclaves qui à peine ont rompu leurs fers. Je vois qu'on multiplie les théâtres, qu'on les met à couvert des injures de l'air. Et sans doute c'est pour garantir du froid ces voluptueux et délicats spectateurs que les Lacédémoniens inventèrent leurs manteaux.

Je vois les dames romaines parées comme les courtisanes, et confondues avec elles. Ces anciennes coutumes, si favorables à la conservation de la modestie et de la tempérance, sont abolies. Autrefois les femmes ne portaient point d'or, à l'exception de l'anneau nuptial que leurs maris leur avaient mis au doigt. L'usage du vin leur était si rigoureusement interdit, qu'on fit mourir de faim une femme pour avoir ouvert un cellier ; et sous Romulus, Mécénius tua impunément sa femme, qui n'avait fait que goûter du vin. Les femmes étaient obligées d'embrasser leurs proches parens, pour qu'on pût s'assurer si elles avaient observé cette défense. Qu'est devenue cette antique félicité du mariage, fondée sur les mœurs qui en cimentèrent tellement l'harmonie, que pendant près de six cents ans, il n'y eut pas un seul exemple de di-

force ? Aujourd'hui tout le corps d'une femme plie sous le poids de l'or. La passion des femmes pour le vin ne leur permet plus de recevoir d'embrassemens. Le divorce est comme le fruit et le vœu du mariage.

Vous avez même aboli les sages ordonnances de vos ancêtres sur le culte des dieux. Les consuls, conformément au décret du sénat, avaient chassé Bacchus et ses mystères non-seulement de Rome, mais de toute l'Italie. Les consuls Pison et Gabinius, qui cependant n'étaient pas chrétiens, avaient interdit l'entrée du Capitole, c'est-à-dire du palais des dieux, à Sérapis, à Isis, à Harpocrate et à celui qu'on représente avec une tête de chien; ils avaient renversé leurs autels, et arrêté le cours de ces vaines et infâmes superstitions. Vous avez rétabli ces divinités dans tout leur éclat. Où est la religion, où est le respect dû à vos pères? Vous dégénérez en tout des exemples qu'ils vous ont laissés, par votre habillement, vos goûts, votre luxe, vos sentimens, votre langage. Vous louez sans cesse l'antiquité, et rien de plus nouveau que la manière dont vous vivez. Vous vous éloignez de plus en plus des sages institutions de vos pères, pour ne les imiter que dans leurs égaremens. Je pourrai même vous montrer dans la suite que, semblables en ce point aux chrétiens, à qui cependant vous en faites un crime capital, vous négligez, vous méprisez, vous détruisez le culte de vos propres divinités, quoique vous vous piquiez d'avoir hérité du zèle religieux et aveugle de vos pères, quoique vous ayez comme naturalisé parmi vous Sérapis, dont vous avez relevé les autels, Bacchus dont la fureur célèbre les orgies. Mais je vais répondre aux accusations de crimes secrets, pour passer ensuite aux autres.

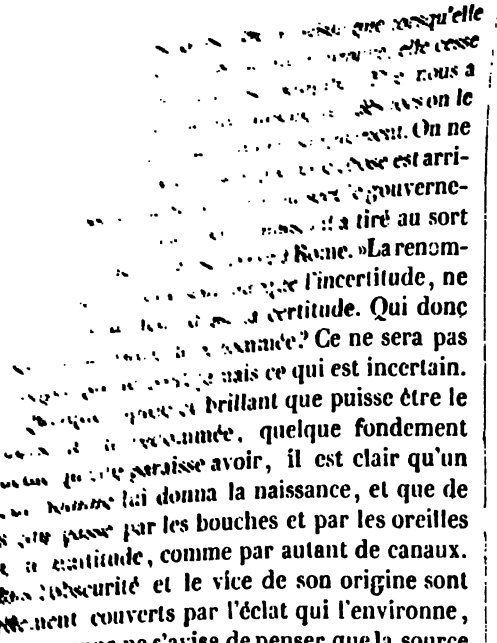
VII. On dit que dans nos mystères nous égorgeons un enfant, que nous le mangeons, et qu'après cet horrible repas nous nous livrons à des plaisirs incestueux, lorsque des chiens complices de ces infamies ont renversé les flambeaux, et qu'en nous délivrant de la lumière, ils nous ont affranchis de la honte. On le dit toujours; mais depuis si longtemps qu'on le dit, vous n'avez pas pensé à informer de ces crimes. Si vous les croyez, informez-en donc; ou si vous ne le faites pas, ne les croyez donc point. Votre négligence à cet égard prouve assez qu'il n'y a rien de réel dans ce que vous n'osez éclaircir. Aussi donnez-vous au bourreau des chrétiens une commission bien étrange. Vous ordonnez de les tourmenter pour les forcer non pas à avouer ce qu'ils font, mais à nier ce qu'ils sont.

La religion des chrétiens a commencé sous Tibère. La vérité s'est fait haïr dès qu'elle s'est fait connaître. Autant d'étrangers, autant d'ennemis : les Juifs par jalousie, les soldats par l'avidité du pillage, nos serviteurs par la malignité naturelle de leur état. Tous les jours on nous assiége, tous les jours on nous trahit. Très-souvent on vient nous faire violence dans nos assemblées. Quelqu'un a-t-il jamais entendu les cris de cet enfant que nous immolons ? Nommez-moi le dénonciateur qui a fait voir au juge nos lèvres teintes de sang, comme celles des Cyclopes et des Sirènes. Vos femmes chrétiennes vous ont-elles donné lieu de soupçonner les infamies que vous nous imputez ? Mais si quelqu'un avait été témoin de ces abominations, les aurait-il cachées ; se serait-il laissé corrompre par les mêmes hommes qu'il traînait devant les tribunaux?

Si, comme vous le dites, nous nous cachons toujours, comment donc ce que nous faisons a-t-il été découvert? Par les coupables mêmes? Cela ne peut être. Le secret est ordonné dans tous les mystères. Il est inviolable dans ceux d'Éleusis et de Samothrace : il le sera à plus forte raison dans les nôtres, qui ne peuvent être révélés sans attirer aussitôt la vengeance des hommes, tandis que celle du ciel est suspendue. Si les chrétiens ne se sont pas trahis eux-mêmes, ils ont donc été trahis par des étrangers? Mais d'où les étrangers ont-ils pu avoir connaissance de nos mystères, puisque toutes les initiations même des hommes pieux écartent les profanes ? Les impies seraient-ils les seuls qui ne craignissent rien ?

Il ne reste donc que la renommée qui puisse nous accuser. Mais la nature de la renommée est connue de tout le monde. Votre poëte l'appelle « le plus rapide de tous les maux [1]. » Pourquoi l'appelle-t-il un *mal*, sinon parce qu'elle est presque toujours menteuse? Elle l'est même lorsqu'elle annonce la vérité ; parce qu'elle l'altère toujours, soit en diminuant, soit en exagérant. Que dis-je ? La renommée ne vit

[1] Fama malum, quæ non aliud velocius ullum.
VIRGILE, *Æneid.*, IV, v. 174.



brillant que puisse être le
renommée, quelque fondement
paraisse avoir, il est clair qu'un
homme lui donna la naissance, et que de
par les bouches et par les oreilles
crédulité, comme par autant de canaux.
L'obscurité et le vice de son origine sont
heureusement couverts par l'éclat qui l'environne,
que personne ne s'avise de penser que la source
pourrait bien en être infectée par le mensonge;
ce qui arrive pourtant, tantôt par jalousie, tantôt par des soupçons téméraires, tantôt par ce penchant naturel d'une partie des hommes pour le mensonge. Heureusement,

Il n'est rien à la fin que le temps ne découvre :

cela est passé en proverbe parmi vous. La nature a voulu que rien ne pût être longtemps caché, pas même ce qui a échappé à la renommée.

Ce n'est donc pas sans raison que depuis tant de temps la renommée seule a connaissance de nos crimes. Oui, voilà le seul accusateur que vous produisez contre nous, et qui jusqu'ici n'a pu rien prouver de ce qu'il publie partout et avec tant d'assurance.

VIII. J'en appelle à la nature contre ceux qui jugent de tels bruits dignes de créance. Je suppose que nous proposions en effet la vie éternelle comme la récompense de ces crimes. Croyez pour quelques momens ce dogme incroyable. Mais je vous le demande, quand même vous seriez parvenus à le croire, voudriez-vous acheter si cher la récompense? Oui, venez plonger le fer dans le sein d'un enfant, qui n'a pu faire mal à personne, qui n'a pu se rendre coupable d'aucun crime, et que vous regardez comme votre enfant commun. Ou si ce barbare ministère est commis à un autre, venez voir mourir votre semblable, presque avant d'avoir vécu. Soyez attentifs au moment où s'échappera l'âme qui vient de l'animer. Recevez ce sang qui commence à couler, trempez-y votre pain, rassasiez-vous. Remarquez pendant le repas, remarquez avec soin où est votre mère, où est votre sœur, afin qu'il n'y ait point de méprise, dès que les flambeaux seront éteints; car ce serait un crime de manquer à commettre un inceste. Initiés de la sorte aux mystères, vous êtes sûrs de l'immortalité. Répondez-moi de grâce, voudriez-vous de l'immortalité à ce prix? Non sans doute. Aussi ne sauriez-vous croire qu'elle soit à ce prix. Mais quand vous le croiriez, vous n'en voudriez point; et quand vous le voudriez, vous ne le pourriez point. Comment donc d'autres le pourraient-ils, si vous ne le pouvez pas? Et si d'autres le peuvent, comment ne le pourriez-vous pas? Sommes-nous d'une autre nature que vous? Nous croyez-vous des monstres? La nature nous aurait-elle formés singulièrement pour l'inceste et pour les repas de chair humaine? Si vous croyez ces horreurs d'un homme, vous pouvez les commettre : vous êtes hommes comme les chrétiens. Si vous ne pouvez les commettre, vous ne devez pas les croire : les chrétiens sont hommes comme vous.

« Mais on trompe, on surprend les nouveaux chrétiens. » Comme s'ils pouvaient ignorer les bruits qui courent à ce sujet; comme s'ils n'avaient pas le plus grand intérêt à les approfondir, à s'assurer de la vérité. D'ailleurs l'usage est que tous ceux qui demandent à être initiés vont trouver l'hiérophante, pour savoir de lui les préparatifs qu'ils ont à faire. Il leur dira donc : « Il faut avoir un enfant qui ne sache pas ce que c'est que la mort, qui rie à la vue du couteau. Il faut du pain pour tremper dans le sang, des flambeaux et des chiens, pour renverser les flambeaux. Avant tout, il est nécessaire que vous veniez avec votre mère et avec votre sœur. » Mais si elles ne voulaient pas venir, ou même si le postulant n'en avait point, s'il était seul de sa famille? On ne serait donc pas reçu chrétien, si on n'avait ni mère ni sœur?

Mais quand même les nouveaux chrétiens n'auraient été prévenus de rien, du moins ils savent tout dans la suite. Ils le souffrent et ne

se plaignent pas! Craindraient-ils d'être punis? Ils sont sûrs, en nous accusant, de trouver des défenseurs. Après tout, ils préféreraient la mort à une vie souillée de crimes. Je veux que la crainte leur ferme la bouche. Pourquoi s'obstinent-ils à rester dans cette secte? Des engagemens qu'on n'eût pas pris, si on les eût connus, on les rompt aussitôt qu'on les connaît.

IX. Pour donner une nouvelle force à notre justification, je vais prouver que vous vous permettez, et en secret et en public, les mêmes crimes dont vous nous accusez sans fondement; et c'est peut-être pour cela que vous nous en croyez capables. En Afrique on immolait publiquement des enfans à Saturne, jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit attacher les prêtres de Saturne aux arbres mêmes du temple qui couvraient ces affreux sacrifices, comme à autant de croix votives. Je prends à témoin les soldats de mon pays, qui exécutèrent les ordres du proconsul. Cependant ces détestables sacrifices continuent encore en secret. Ainsi les chrétiens ne sont pas les seuls qui vous bravent. Aucun crime ne se déracine, et surtout un dieu ne peut changer. Saturne qui n'a pas épargné ses propres enfans, aurait-il épargné des étrangers, que leurs pères et leurs mères venaient d'eux-mêmes lui offrir, et qu'ils caressaient au moment où on les immolait, pour les empêcher de pleurer? Vous voyez combien le parricide enchérit sur l'homicide.

Pour les Gaulois ils sacrifiaient des hommes à Mercure. Vos théâtres retentissent des cruautés de la Tauride. Mais dans cette ville religieuse des pieux descendans d'Énée, n'adore-t-on pas un Jupiter, que dans ses jeux même on arrose de sang humain? « C'est du sang de criminels, dites-vous! » En sont-ils moins des hommes? N'est-il pas encore plus honteux de répandre en l'honneur des dieux le sang des méchans? Que ce Jupiter doit vous paraître chrétien! Il ne dégénère pas de son père, du moins pour la cruauté.

Mais puisqu'il importe peu qu'on immole ses enfans pour honorer les dieux, ou par quelque autre motif, je vais à présent parler au peuple.

Combien je vois ici de gens altérés de notre sang! Combien même de vos magistrats les plus intègres pour vous, les plus rigoureux contre nous, je pourrais confondre par des reproches trop fondés d'avoir eux-mêmes ôté la vie à leurs enfans aussitôt après leur naissance! Vous ajoutez encore à la cruauté par le genre de mort. Vous les noyez, vous les faites mourir de faim et de froid, vous les exposez aux chiens: ce serait une mort trop douce de périr par le fer. Pour nous à qui tout homicide est défendu, il nous est également défendu de faire périr le fruit d'une mère dans son sein, avant même que l'homme soit formé. C'est un homicide prématuré d'empêcher la naissance. Et dans le fond n'est-ce pas la même chose d'arracher l'âme du corps, ou de l'empêcher de l'animer? Vous avez détruit un homme en détruisant ce qui allait le devenir: vous avez étouffé le fruit dans le germe.

Pour en venir à ces repas de sang et de chair humaine, qui font frémir, vous pouvez lire dans Hérodote, si je ne me trompe, qu'il y a des peuples qui, après s'être tiré du sang aux bras, se le présentent à boire les uns aux autres, comme pour sceller par là leurs traités. Il s'est passé quelque chose de semblable dans la conjuration de Catilina. On dit qu'il y a des Scythes qui mangent leurs parens après leur mort. Mais pourquoi chercher des exemples si loin? Ici même, pour être admis aux mystères de Bellone, il faut avoir bu du sang, qu'on tire de la cuisse, et qu'on reçoit dans la main. Et ceux qui sont attaqués d'épilepsie ne les voit-on pas, pour se guérir, sucer avec avidité le sang encore tout bouillant des criminels qui viennent d'expirer dans l'arène?

Ceux qui mangent des animaux tués dans le même lieu, ne se nourrissent-ils pas de la chair de leurs semblables? Car ce sanglier s'est abreuvé du sang du malheureux qu'il a déchiré; ce cerf n'a expiré qu'après s'être baigné dans le sang d'un gladiateur; et dans le ventre des ours on voit encore palpiter les membres des hommes qu'ils ont dévorés. Vous ne pouvez le nier, vous êtes des anthropophages. En quoi donc diffèrent vos repas des prétendus repas des chrétiens? Et ceux qui s'abandonnent à des plaisirs infâmes et contre nature, sont-ils moins criminels, sont-ils moins homicides? [1]

Rougissez d'imputer aux chrétiens des crimes, dont ils sont si éloignés, qu'ils se sont

[1] Il y a ici dans le texte un dévergondage d'images qui ne doit pas être fidèlement rendu.

même interdit dans leurs repas le sang des animaux, et que par cette raison ils s'abstiennent des bêtes étouffées et mortes d'elles-mêmes. C'est pour cela que vous leur présentez des mets pleins de sang. Or je vous le demande, pouvez-vous vous persuader que les mêmes hommes, qui ont horreur du sang des animaux, seront altérés du sang de leurs semblables, hormis peut-être que vous n'ayez trouvé celui-ci plus délicat ? Que ne joignez-vous donc le sang humain au feu et à l'encens pour éprouver les chrétiens ? Vous les reconnaîtrez et les enverrez au supplice, s'ils goûtent du sang, comme s'ils refusent de sacrifier. Et certainement vos tribunaux et vos arrêts ne vous laisseront pas manquer de sang.

Vous nous accusez aussi d'inceste. Mais qui doit être incestueux comme ceux qui ont reçu des leçons de Jupiter lui-même ? Ctésias écrit que les Perses abusent de leurs propres mères. Les Macédoniens ne sont pas exempts de soupçon; témoin leurs indécentes équivoques, lorsqu'ils entendaient OEdipe déplorant sur le théâtre sa malheureuse destinée. Et parmi vous, jouets éternels d'une passion désordonnée, voyez combien les méprises sont propres à multiplier les incestes. Vous exposez vos enfans, vous les abandonnez à la compassion des étrangers qui passent, ou vous les émancipez pour les faire adopter à de meilleurs pères. Insensiblement le souvenir d'une famille à laquelle on ne tient plus s'efface, et avec l'erreur le crime d'inceste se répand et se perpétue. Comme cette honteuse passion vous tyrannise partout, qu'elle vous suit même au delà des mers, il doit arriver que les fruits déplorables de votre incontinence semés en tous lieux, inconnus à vous-même, s'allient ensemble ou avec leurs auteurs, sans le soupçonner.

Pour nous la chasteté la plus religieuse et la plus sévère nous garantit de ces malheurs : en nous donnant de l'horreur de tout écart, de tout excès, elle nous met à l'abri de l'inceste. Il y en a qui éloignent jusqu'à l'ombre du danger, en gardant la continence jusqu'au tombeau, vieillards tout ensemble et encore enfans. Si vous aviez pris garde que c'est chez vous que se trouvent tous ces désordres, vous auriez remarqué aussi que nous en sommes innocens : le même coup d'œil vous aurait démontré l'un et l'autre. Mais, par un double aveuglement trop ordinaire, vous ne voyez pas ce qui est, vous croyez voir ce qui n'est point. C'est ce que je vous ferai observer pour tout le reste. Venons à ce qui est public.

X. « Vous n'adorez pas nos dieux, nous dites-vous, et vous n'offrez pas de sacrifices pour les empereurs. » Sans doute; nous n'offrons de sacrifices pour personne, puisque nous n'en offrons pas pour nous-mêmes. C'est qu'en un mot nous n'adorons pas vos dieux. Voilà pourquoi nous sommes poursuivis comme criminels de lèse-majesté divine et humaine. Voilà le point capital de notre cause, ou plutôt la voilà toute entière. Elle mérite bien que vous l'approfondissiez. Nous demandons seulement de n'être point jugés par la prévention ou par l'injustice. L'une s'interdit jusqu'à l'espérance de trouver la vérité, l'autre refuse de la voir.

Nous avons cessé d'adorer vos dieux, depuis que nous avons reconnu qu'ils ne sont point dieux. Ainsi vous avez droit d'en exiger de nous la preuve, puisqu'ils mériteraient d'être adorés, s'ils étaient réellement dieux. Et les chrétiens seraient punissables, s'il était certain que ces dieux qu'ils n'adorent pas, dans la persuasion qu'ils ne sont point dieux, l'étaient en effet.

« Mais, dites-vous, nous les tenons pour dieux. » Nous appelons de vous à votre conscience. Qu'elle nous juge, qu'elle nous condamne, si elle peut nier que tous vos dieux ont été des hommes. Et si elle pouvait le nier, elle serait confondue par les monumens de l'antiquité, qui vous en ont transmis la connaissance, et qui subsistent encore, par les villes où ils sont nés, par les pays où ils ont vécu, où ils ont laissé des traces de leur existence, où on montre même leurs tombeaux. Je n'ai garde d'aller discuter ce qui regarde ce nombre innombrable de dieux, anciens, nouveaux, barbares, grecs, romains, étrangers, captifs, adoptifs, particuliers, communs, mâles, femelles, de la ville, de la campagne, marins et guerriers. Il serait superflu même de les nommer. Je n'ai qu'un mot à dire, non pour vous les faire connaître, mais pour vous rappeler ce que vous feignez d'avoir oublié.

Vous n'aviez point de dieu avant Saturne. C'est de lui que viennent vos principaux dieux et les plus connus. Ainsi ce qui est certain du

premier auteur, il faudra l'avouer de ses descendans. Or ni Diodore de Sicile, ni Cassius Sévérus, ni Thallus, ni Cornélius Népos, ni aucun autre écrivain de l'antiquité ne parlent de Saturne que comme d'un homme. Si nous consultons les monumens, on ne peut en trouver de plus authentiques qu'en Italie, où Saturne, après plusieurs expéditions, et à son retour de l'Attique, fut reçu par Janus. Il donna son nom à la montagne où il s'était retiré, à la *ville* qu'il fonda (elle le conserve encore à présent), à toute l'Italie enfin qui perdit dès lors le nom d'OEnotrie. Il fut le premier qui donna des lois à cette contrée et qui y fit battre monnaie. C'est pour cela qu'il préside au trésor. Saturne est donc un homme : s'il est homme, il est fils d'un homme, et non pas du ciel et de la terre. Mais comme ses parens étaient inconnus, il était aisé de le faire passer pour le fils du ciel et de la terre, qu'on peut regarder comme les père et mère communs de tous. Qui par respect ne consentirait volontiers à leur donner ce nom ? N'avons-nous pas même coutume de dire de ceux que nous ne connaissons pas, et qui apparaissent tout d'un coup devant nous, qu'ils sont tombés du ciel ? et n'appelle-t-on pas vulgairement enfans de la terre les hommes, dont on ignore l'origine? Voilà précisément ce qui est arrivé à Saturne. Je pourrais dire que dans ces temps reculés où nos pères étaient si grossiers, l'aspect d'un personnage inconnu les frappait, comme aurait pu le faire quelque divinité ; tandis qu'aujourd'hui même leurs descendans, avec tant de lumières, mettent au nombre des dieux des hommes dont quelques jours auparavant le deuil public attestait la mort. Ce peu de mots sur Saturne suffira. Nous démontrerons par le même argument que Jupiter fut homme, puisqu'il était fils d'un homme, et que les essaims des dieux qui en sortent, furent, comme leurs auteurs, des hommes mortels.

XI. Comme vous n'osez le nier, vous avez pris le parti d'assurer qu'ils furent faits dieux après leur mort. Examinons quelles ont pu en être les causes. Il faut d'abord que vous admettiez un Dieu suprême et propriétaire de la divinité, qui ait pu la communiquer à des hommes. Car ceux qui ne l'avaient pas n'ont pu se la donner eux-mêmes ; et personne n'a pu la leur donner que celui qui la possédait en propre. En un mot c'est une absurdité de prétendre qu'ils aient été faits dieux, s'il n'existe pas un être qui fasse des dieux. S'ils avaient pu se faire dieux eux-mêmes, sans doute ils ne fussent jamais descendus à la condition d'hommes. Si donc il existe un être qui puisse faire des dieux, je reviens aux raisons qui l'auraient engagé à en faire parmi les hommes. Je n'en vois pas d'autres que les services dont ce grand Dieu aurait eu besoin dans ses fonctions. Mais d'abord il est indigne de Dieu d'avoir besoin de quelqu'un, et surtout d'un mort. Pourquoi ne pas créer plutôt un dieu ? Et d'ailleurs quel service aurait-il pu tirer de ce nouveau dieu ? Car que le monde existe par lui-même, comme le soutient Pythagore, ou qu'il ait été, comme l'enseigne Platon, fait, construit, ordonné et gouverné avec une sagesse admirable, perfection et source universelle de perfections, il n'attendait ni Saturne ni sa race.

Il faudrait être bien simple pour douter que la pluie, la lumière, les astres, le tonnerre soient aussi anciens que le monde; que Jupiter ait craint la foudre que vous lui mettez à la main; que la terre ait produit toutes sortes de fruits avant Bacchus, Cérès et Minerve, et même avant le premier homme. Car tout ce que la Providence avait prévu et préparé comme nécessaire à l'homme n'a pu être postérieur à l'homme. On dit bien que les hommes ont découvert différentes choses nécessaires à la vie, mais non pas qu'ils les ont faites. Or ce qu'on découvre existait auparavant, et doit être attribué à celui qui l'a fait, non à celui qui n'a pu que le découvrir. Au reste si Bacchus est regardé comme un dieu, pour avoir montré aux hommes l'usage de la vigne, on a commis une injustice à l'égard de Lucullus en ne lui déférant pas le même honneur, pour avoir transporté le premier des cerisiers du Pont en Italie. Si donc rien ne manquait à l'univers dès le commencement, si toutes les parties de l'univers servaient aux usages pour lesquels elles étaient destinées, qu'était-il besoin de faire des dieux, pour leur assigner des emplois et des fonctions qui étaient remplis sans eux et avant eux ?

Vous alléguez une autre cause. Vous prétendez que la divinité a été donnée pour récompenser le mérite. Vous accorderez sans doute

que ce Dieu par excellence, qui fait les dieux, est souverainement juste, qu'il ne prodiguera pas une telle récompense, qu'il ne la donnera point au hasard et sans fondement.

Voyons donc si vos dieux ont mérité d'être élevés au ciel, ou précipités au fond du Tartare, qui est, selon vous, la prison et le lieu des supplices des enfers. C'est là que sont tourmentés tous les enfans dénaturés, les incestueux, les adultères, les ravisseurs, les corrupteurs d'enfans, les hommes cruels, les meurtriers, les voleurs, les fourbes, tous ceux en un mot qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux. Il n'en est pas un seul que vous puissiez justifier, à moins que vous ne niiez qu'ils aient été des hommes. Mais vous ne sauriez le nier; et d'un autre côté vous ne sauriez soutenir non plus que de tels hommes on ait pu faire des dieux. Car si vous êtes établis pour punir ceux qui leur ressemblent, si tous les gens de bien fuient les méchans et les infâmes, et que Dieu se soit associé de tels hommes, pourquoi condamnez-vous ceux dont vous adorez les collègues? Votre justice accuse le ciel. Faites plutôt l'apothéose des plus grands scélérats. Vous êtes sûrs de flatter vos dieux et de les honorer, en rendant un culte divin à leurs semblables.

Mais c'est trop parler de ces infamies. Je suppose que vos dieux ont été des hommes vertueux et irréprochables. Cependant combien avez-vous laissé dans les enfers de personnages supérieurs à eux, un Socrate par sa sagesse, un Aristide par sa justice, un Thémistocle par sa valeur, un Alexandre par sa grandeur d'âme, un Polycrate par son bonheur, un Crésus par ses richesses, un Démosthènes par son éloquence? Nommez-moi un de vos dieux plus sage que Caton, plus juste et plus brave que Scipion, plus grand que Pompée, plus heureux que Sylla, plus riche que Crassus, plus éloquent que Cicéron. C'est de tels hommes que le Dieu suprême, à qui l'avenir ne peut être caché, devait attendre pour les placer au rang des dieux. Il s'est hâté bien mal à propos de faire son choix. Il a fermé le ciel, et il rougit à présent d'entendre au fond des enfers les murmures des âmes qui méritaient assurément la préférence.

XII. Je finis sur cet article. En vous montrant clairement ce que sont vos dieux, je vous montrerai, par une suite nécessaire, ce qu'ils ne sont pas. Or, quant à leurs personnes, je ne vois que des noms de morts; je n'entends que des fables, et je me suis convaincu que leur culte n'a d'autre fondement que ces fables. Quant à leurs simulacres, la matière est la même que celle de la vaisselle et des meubles ordinaires. C'est même de ces meubles que vous les faites (telle est la force de la consécration!) après que l'art en a changé la forme, non sans outrager vos dieux d'une manière sanglante. Nous nous consolons en leur voyant souffrir, pour obtenir les honneurs de la divinité, les mêmes tourmens auxquels nous sommes tous les jours exposés à cause d'eux. Vous attachez les chrétiens à des croix, à des poteaux: n'y attachez-vous pas vos dieux, lorsque vous en formez l'ébauche? N'est-ce pas sur un gibet qu'ils reçoivent les premiers traits? Vous déchirez les côtés des chrétiens avec des ongles de fer: mais les scies, les rabots et les limes tourmentent encore plus violemment tous les membres de vos dieux. On tranche la tête aux chrétiens: vos dieux n'en ont pas si le statuaire ne leur en donne une. Nous sommes exposés aux bêtes: n'y exposez-vous pas Bacchus, Cybèle et Cérès? On nous jette dans les flammes: combien de fois vos dieux n'éprouvent-ils pas le même supplice? On nous condamne aux mines: c'est de là qu'on tire vos dieux. On nous relègue dans les îles; vos dieux ont coutume d'y naître ou d'y mourir. Si c'est à tout cela que tient la qualité de dieu, vous déifiez donc ceux que vous punissez: les supplices sont des apothéoses. Ce qu'il y a de certain, c'est que vos dieux sont également insensibles aux insultes, aux mauvais traitemens et aux honneurs.

«O impiété! ô sacrilége!» vous écriez-vous. Frémissez, déchaînez-vous contre nous tant qu'il vous plaira. C'est vous cependant qui avez applaudi Sénèque, lorsqu'il s'élevait avec encore plus de force contre votre superstition. Nous refusons d'adorer des statues, des images froides et inanimées, et par là même plus ressemblantes. Les milans, les rats, les araignées n'en sont pas la dupe. Notre courage à rejeter un culte évidemment erroné ne mérite-t-il pas plutôt des éloges que des châtimens? Et pouvons-nous craindre d'offenser ce qui n'est pas, ce qui par conséquent ne peut rien sentir?

XIII. «Quoi qu'il en soit, insistez-vous, nous

les tenons pour dieux.» Mais si vous les tenez pour dieux, comment pouvez-vous vous rendre coupables à leur égard d'impiété, de sacrilége, d'irrévérence? Vous êtes persuadés que ce sont des dieux, et vous les négligez; vous les craignez, et vous les détruisez; vous les vengez, et vous les outragez. Jugez si j'en impose.

Premièrement, comme chacun parmi vous adore les dieux qu'il lui plaît, vous offensez ceux que vous n'adorez point. La préférence en faveur des uns est un affront pour les autres: vous rejetez ceux que vous ne choisissez pas: vous méprisez ceux que vous rejetez, et vous ne craignez pas leur ressentiment. C'est le décret du sénat qui a fixé le sort de chacun de ces dieux. Celui dont l'homme n'a point voulu, que l'homme a réprouvé, ne peut être un dieu. Les dieux domestiques que vous appelez Lares, sont traités en effet parmi vous comme des domestiques. Vous les vendez, vous les engagez, vous les convertissez dans les meubles les plus vils; à mesure qu'ils vieillissent et qu'ils s'usent par les hommages mêmes qu'ils reçoivent; à mesure qu'ils éprouvent l'impression d'un dieu plus puissant qu'eux, la nécessité. Pour les dieux publics, vous les insultez avec l'autorité du droit public. Il sont soumis aux impôts, ils sont adjugés à l'enchère, ils sont inscrits sur les registres du questeur, comme tout autre effet public, comme le Capitole, comme les marchés.

Des terres chargées d'impôts perdent beaucoup de leur prix. Les hommes soumis à la capitation en sont moins estimés: ce sont des marques de servitude. Il en est tout autrement des dieux. Plus ils paient d'impôts, plus ils sont honorés, ou plutôt, plus ils sont honorés, plus ils paient d'impôts.

On trafique de la majesté des dieux. Leurs ministres ne rougissent pas d'aller mendier dans tous les cabarets. On paie le droit d'entrer dans les temples, et la place qu'on y occupe. Il n'est pas possible de les connaître qu'il n'en coûte.

Quels honneurs rendez-vous de plus aux dieux qu'aux morts? N'élevez-vous pas des autels et des temples aux seconds comme aux premiers? Leurs statues ne sont-elles pas de même? En devenant dieux, ne conservent-ils pas aussi leur âge, leur état, leur profession? Quelle différence y a-t-il entre les festins en l'honneur de Jupiter et ceux des funérailles; entre les officiers qui en sont chargés, entre les vases même dont on se sert pour les libations?

C'est avec raison que vous rendez à vos empereurs morts les honneurs divins, que vous leur aviez déférés pendant leur vie. Vos dieux vous sauront gré, et se féliciteront eux-mêmes d'avoir leurs maîtres pour collègues. Mais quand vous placez entre Cérès et Diane une courtisane telle que Laurentia (encore si c'était Laïs ou Phryné); quand vous érigez une statue à Simon le-magicien, avec cette inscription: «Au dieu saint;» quand vous mettez parmi les dieux un infâme favori, quoiqu'à dire vrai vos anciennes divinités ne valent pas mieux; cependant elles regardent comme une injure que d'autres viennent partager avec elles un droit dont elles étaient en possession depuis tant de siècles.

XIV. Venons à vos rites religieux. Je ne parle pas de vos sacrifices, où vous n'offrez que des victimes de rebut, à demi mortes, infectes et couvertes d'ulcères. Et s'il s'en trouve de meilleures, vous avez grand soin de ne laisser que les extrémités, que vous n'auriez pu donner qu'à vos esclaves et à vos chiens. De la dîme que vous devez à Hercule, il n'en paraît pas le tiers sur ses autels. Je loue votre sage économie, qui sauve du moins une partie de ce qui sans cela serait absolument perdu.

Mais si je jette les yeux sur les ouvrages où vous puisez des leçons de sagesse et de conduite, que je vois de fables ridicules! Vos dieux, partagés entre les Grecs et les Troyens, combattent les uns contre les autres à la manière des gladiateurs. Vénus est blessée d'une flèche lancée par une main mortelle. Mars languit treize mois dans les fers, où il est menacé de périr. Jupiter doit à un monstre de ne pas subir le même sort, que lui préparait la troupe des dieux. Tantôt il pleure la mort de son fils Sarpédon; tantôt, brûlant d'un amour incestueux pour sa sœur, il lui nomme toutes ses maîtresses, et lui jure qu'aucune d'elles ne lui a jamais inspiré une passion si vive.

Enhardis par l'exemple de leur prince, quels poëtes après cela seront arrêtés par la crainte de déshonorer les dieux? L'un fait garder à Apollon les troupeaux du roi Admète; l'autre

loue Neptune à Laomédon pour bâtir les murs de Troie. Pindare, ce fameux lyrique, chante qu'Esculape fut brûlé de la foudre pour avoir exercé la médecine avec une avarice criminelle. Si c'est la foudre de Jupiter, on ne peut excuser Jupiter d'inhumanité, pour avoir lui-même tué son petit-fils, ni d'envie, pour avoir fait périr un si habile homme. Des hommes religieux ne devaient pas divulguer ces faits s'ils sont vrais, ni les inventer, s'ils sont faux. Les poëtes tragiques et comiques ne sont pas plus réservés que les autres ; ils se plaisent à prendre pour sujets de leurs pièces les malheurs ou les égaremens de quelqu'un de vos dieux.

Je ne parle pas de philosophes : je ne citerai que Socrate, qui, pour se moquer des dieux, avait coutume de jurer par un chêne, par un bouc et par un chien. Aussi a-t-il été condamné comme athée : le sort de la vérité fut toujours d'être haïe et persécutée. Cependant les Athéniens ayant cassé dans la suite ce jugement inique et puni les accusateurs de Socrate, lui ayant dressé à lui-même une statue d'or dans un temple, l'ont suffisamment justifié. Diogène n'a-t-il pas fait certaines railleries sur Hercule ? Et le cynique romain Varron a imaginé trois cents Jupiters sans têtes.

XV. Les auteurs de vos farces ne vous divertissent qu'en couvrant d'opprobres les dieux. Croyez-vous rire des comédiens ou des dieux, dans les mimes des Lentulus et des Hostilius ? dans Anubis adultère, la lune homme, Diane battue de verges, le Testament de Jupiter, les trois Hercules affamés ? Ne représente-t-on pas au naturel toute la turpitude de vos dieux ? Le soleil pleure son fils précipité du ciel, vous en riez : Cybèle soupire pour un berger dédaigneux, vous n'en rougissez pas, on chante les histoires scandaleuses de Jupiter ; Pâris juge Junon, Vénus et Minerve, et vous le souffrez.

De plus se sont les derniers, les plus infâmes des hommes qui jouent les rôles de vos dieux, qui représentent un Hercule, une Minerve. N'est-ce pas là insulter, avilir la majesté des dieux ? Et vous pouvez applaudir !

Êtes-vous plus religieux dans le cirque, où, parmi l'horreur des supplices, parmi des flots de sang humain, vos dieux viennent danser et fournir aux criminels le sujet des farces qu'ils donnent au public ? Souvent même ces malheureux prennent la place et subissent le sort
dieux. Nous avons vu celui qui jouoit Atys
dieu de Pessinunte, devenir eunuque su
théâtre, l'Hercule expirer dans les flam
Nous avons vu, non sans rire beaucoup, c
les jeux barbares du midi, le Mercure so
les morts avec sa verge brûlante ; le frèr
Jupiter précipiter dans les enfers, à coup
marteau, les corps des gladiateurs. Si ce
j'ai dit, et ce que d'autres pourront remar
après moi, outrage et déshonore vos dieux
pareilles licences décèlent par conséquen
souverain mépris pour leurs personnes, et c
les acteurs et dans les spectateurs qui
applaudissent.

« Mais, dites-vous, ce ne sont là que des je
Si j'ajoute donc, ce que tout le monde avo
au moins tout bas, que c'est dans vos tem
que c'est au pied des autels que se traiten
adultères, les plus infâmes commerces ;
c'est pour l'ordinaire chez les prêtres et les
nistres des dieux, sous les bandelettes, so
pourpre et les ornemens sacrés, tandis
l'encens fume encore, que la passion s'asso
je ne sais si vos dieux n'auront pas plus
plaindre de vous que des chrétiens. Du m
tous les sacriléges sont parmi vous : les c
tiens n'entrent pas, même de jour, dans
temples. Mais peut-être que s'ils adoraien
pareilles divinités, ils les voleraient co
vous.

Qu'adorent-ils donc ? Il y a lieu d'abor
présumer qu'ils adorent le vrai Dieu, puisq
rejettent les faux dieux ; qu'ils ne donnent
dans l'erreur, puisqu'ils l'ont abjurée dès c
l'ont reconnue. Je vous expliquerai bientô
dogmes secrets de notre religion. Mais il
auparavant effacer les fausses impressions
vous en avez prises.

XVI. Quelques-uns de vous ont rêvé
notre Dieu était une tête d'âne : Tacite est
teur de ce conte. Dans le cinquième livre de
histoire, où il parle de la guerre des Juif
remonte à l'origine de cette nation ; et a
avoir dit sur cet article, sur le nom et la
gion des Juifs, tout ce qu'il lui a plu, il rac
que les Juifs, libres du joug de l'Égypte
comme il pense, chassés de ce pays, et tra
sant les vastes déserts de l'Arabie, étaient
de mourir de soif, lorsqu'ils aperçurent

ânes sauvages qui allaient boire, et qui leur montrèrent une source : il ajoute que par reconnaissance ils ont érigé l'âne en divinité. De là on a conclu que les chrétiens, comme enclins aux superstitions judaïques, adoraient la même idole.

Cependant ce même historien, si fertile en mensonges, rapporte dans la même histoire, que Pompée, après s'être rendu maître de Jérusalem, entra dans le temple pour connaître ce qu'il y avait de plus secret dans la religion des Juifs, et qu'il n'y trouva point ce simulacre. Assurément si c'eût été un objet d'adoration pour les Juifs, ils l'eussent placé dans le sanctuaire plutôt que partout ailleurs, puisqu'il y eût été à l'abri des regards profanes. Il n'était permis qu'aux prêtres seuls d'y entrer; et le voile qui le séparait du reste du temple en dérobait la vue à tous les autres. Pour vous, vous ne nierez pas que vous n'adoriez les chevaux et les bêtes de charge, avec leur déesse Épone. Voilà peut-être ce que vous trouvez à redire dans les chrétiens, c'est que vivant parmi les adorateurs de toute espèce de bêtes ils se bornent à vénérer l'âne.

Quant à ceux qui nous reprochent de rendre un culte à la croix, diffèrent-ils de nous au fond s'ils en rendent un au bois ? Qu'importe ici la forme si la matière est la même, et si cette matière est censée le corps d'un dieu ? Y a-t-il grande différence d'une croix à la Pallas athénienne, à la Cérès du Phare, qui n'est autre chose qu'une pièce de bois grossière et informe ? Tout morceau de bois fait partie d'une croix : ainsi nous adorerions le dieu tout entier. Nous avons vu plus haut que vos dieux se forment sur une croix. D'ailleurs, en adorant les victoires, vous adorez les croix qui sont au milieu des trophées. Vos armées révèrent leurs enseignes, jurent par elles, les préfèrent même à tous les dieux. Ces images superbes, ces voiles, ces étoffes précieuses de vos drapeaux et de vos étendards, semblent destinées à décorer et à enrichir les croix. Je loue votre goût, de n'avoir pas voulu les adorer nues et sans ornemens.

D'autres, avec plus de vraisemblance et de raison, croient que le soleil est notre dieu. Il faudrait alors nous ranger parmi les Perses, quoique nous n'adorions pas comme eux l'image du soleil sur nos boucliers. Le fondement de ce soupçon est apparemment que nous nous tournons vers l'orient pour prier. Mais ne voit-on pas la plupart de vous, tournés vers le même point du monde, affecter d'adorer le ciel et de remuer les lèvres ? Si nous donnons à la joie le jour du soleil, c'est pour une raison toute autre que pour le culte du soleil. Nous célébrons le jour qui suit immédiatement celui de Saturne, que vous passez dans l'oisiveté et les festins, bien différemment des Juifs, dont vous ignorez la loi et les rites.

Mais depuis peu on a fait paraître notre Dieu dans cette ville sous une forme nouvelle. Un de ces hommes qui se louent pour combattre contre les bêtes, a exposé un tableau avec cette inscription : « Le Dieu des chrétiens, race d'âne. » Il y était représenté avec des oreilles d'âne, un pied de corne, un livre à la main, et vêtu de la toge. Nous avons ri, et du nom et de la figure. Mais dans le vrai, ce monstre était le dieu qui convenait parfaitement à ceux qui adorent des divinités avec des têtes de lion et de chien, des cornes de chèvres et de bélier, boucs depuis les reins, serpens depuis les cuisses, portant des ailes au dos ou aux pieds.

Je n'étais pas obligé d'entrer dans ce détail : je l'ai fait pour ne pas être soupçonné d'avoir voulu rien déguiser. L'exposition de notre foi va mettre le sceau à notre apologie.

XVII. Ce que nous adorons est un seul Dieu, qui par sa parole, sa sagesse et sa toute-puissance, a tiré du néant le monde avec les élémens, les corps et les esprits, pour être l'ornement de sa grandeur. C'est pour cela que les Grecs ont donné au monde un nom qui signifie ornement[1]. Dieu est invisible, quoiqu'il se montre partout; impalpable, quoique sa grâce nous trace son image; incompréhensible, quoique la raison humaine le connaisse. C'est ce qui prouve à la fois son existence et sa grandeur. Car ce qu'on peut voir à la manière ordinaire, ce qu'on peut toucher et comprendre, est moindre que les yeux qui voient, que les mains qui touchent, que la raison qui comprend. Mais ce qui est immense ne peut être parfaitement connu que de soi-même. Rien ne donne une idée plus magnifique de Dieu que l'impossibilité de le concevoir : son infinie perfection le découvre et le cache tout à la fois aux hommes. Voilà pourquoi

[1] Κόσμος signifie monde et ornement.

ils sont inexcusables de ne pas reconnaître celui qu'ils ne sauraient ignorer.

Voulez-vous que nous prouvions l'existence de Dieu par ses ouvrages, par ceux qui nous environnent, qui nous conservent, qui nous réjouissent, qui nous effraient ? par le témoignage même de l'âme, qui, malgré la prison du corps, malgré les préjugés et la mauvaise éducation, malgré la tyrannie des passions, l'esclavage des faux dieux, lorsqu'elle se réveille comme de l'ivresse ou d'un profond sommeil, lorsqu'elle recouvre pour ainsi dire la santé, invoque Dieu sous le seul nom qui lui convienne? « Grand Dieu ! Bon Dieu ! Ce qui plaira à Dieu. » Ce langage est à la bouche de tout le monde. Elle le reconnaît aussi pour juge par ces paroles : « Dieu le voit. Je mets ma confiance en Dieu. Dieu me le rendra. » O témoignage de l'âme naturellement chrétienne ! Et en disant cela elle ne regarde pas le Capitole, mais le ciel. Elle sait que c'est là que Dieu a son palais; que c'est de là qu'elle-même tire son origine, puisqu'elle la tire de Dieu.

XVIII. Pour nous donner une connaissance plus parfaite de lui-même et de ses volontés, Dieu nous accorde le secours de l'Écriture, que consultent tous ceux qui le cherchent dans la vue de croire en lui, et de le servir après l'avoir trouvé ; car dès le commencement il a envoyé dans le monde des hommes dignes, par leur justice et leur innocence, de le connaître. Il les a inondés de son esprit, pour annoncer qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé, qui a formé l'homme de terre (c'est là le vrai Prométhée); qui a réglé pour jamais le cours des saisons; qui a semé la terreur de ses jugemens par les feux et par les eaux; qui a donné des préceptes pour lui plaire, que vous ignorez, ou que vous transgressez, mais auxquels sont attachées des récompenses dignes de lui. Car à la fin du monde tous les morts ressusciteront et comparaîtront à son tribunal, pour recevoir le supplice ou la récompense qu'ils auront méritée. Il accordera à ses fidèles adorateurs une félicité éternelle ; il condamnera les profanes à des flammes également éternelles. Nous avons ri comme vous de ces dogmes ; nous avons été des vôtres : les hommes ne naissent pas chrétiens: ils le deviennent.

Les prédicateurs dont nous avons parlé, sont appelés prophètes parce qu'ils prédisaient l'avenir. Leurs prophéties et les miracles qu'ils ont faits, pour prouver la divinité de leur mission, sont consignés dans des livres sacrés, qui sont maintenant publics. Le plus savant des Ptolémées, surnommé Philadelphe, très-curieux en tout genre de littérature, ayant conçu le projet de former une nombreuse bibliothèque, à l'exemple peut-être de Pisistrate, donna tous ses soins pour rassembler les livres les plus anciens et les plus renommés ; et par le conseil du célèbre Démétrius de Phalère, son bibliothécaire, il fit demander aux Juifs leurs livres écrits en leur langue, et qui ne pouvaient se trouver que chez eux. Les prophètes, qui étaient tous Juifs, n'avaient prophétisé que pour les Juifs, que Dieu avait adoptés pour son peuple dans la personne de leurs pères. Les Juifs sont originairement Hébreux. C'est pour cela qu'ils parlent hébreu, et que leurs livres sont écrits en cette langue. Pour en donner l'intelligence à Ptolémée, ils lui envoyèrent soixante-dix interprètes. Menedème, philosophe religieux, a été frappé de l'uniformité de leur version : Aristée vous en a laissé l'histoire en grec. On voit encore aujourd'hui ces livres dans la bibliothèque de Ptolémée, près du temple de Sérapis, avec l'original hébreu. Les Juifs ont la liberté de les lire publiquement moyennant un tribut : on a coutume d'aller entendre cette lecture payée le jour du sabbat. Si on y va pour connaître le vrai Dieu, on le trouvera; on ne pourra même se dispenser de croire en lui.

XIX. La grande antiquité de ces livres leur donne une autorité supérieure à celle de tous les autres. Chez vous l'antiquité va de pair avec la religion. Or les livres d'un seul de nos prophètes, qui sont comme un trésor où se gardent tous les mystères de la religion juive, et par conséquent de la religion chrétienne; oui, ces livres devancent de plusieurs siècles ce que vous avez de plus antique : vos édifices, vos monumens, vos origines, vos ordres, votre histoire, les sources de votre histoire, la plupart même des nations, les villes les plus fameuses, jusqu'aux caractères de l'écriture, témoins et gardiens de toutes les choses humaines. Je n'en dis pas assez; ils sont antérieurs de plusieurs siècles à vos dieux, à vos temples, à vos oracles, à vos sacrifices.

Si vous avez entendu parler de Moïse, il est contemporain d'Inachus, roi d'Argos[1], antérieur de cent soixante-dix ans à Danaüs, un de vos plus anciens rois, de près de huit cents à la fondation de Rome, d'environ mille au désastre de Priam[2]. Je pourrais aussi, avec plusieurs chronologistes, le faire précéder Homère de plus de cinq cents ans. Tous les autres prophètes sont postérieurs à Moïse; et cependant les moins anciens devancent encore les plus anciens de vos sages, de vos législateurs, et de vos historiens.

La preuve de ce que je viens d'avancer n'est pas difficile, mais elle est immense, elle demande de longs calculs. Il faut ouvrir les archives des peuples les plus anciens, des Égyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens; il faut consulter leurs historiens, Manéthon d'Égypte, Bérose de Chaldée, Iromus de Phénicie, roi de Tyr, et ceux qui ont écrit d'après eux, Ptolémée de Mendès, Ménandre d'Éphèse, Démétrius de Phalère, le roi Juba, Apion, Thallus et le Juif Joseph, qui tantôt les suit, tantôt les combat. Il a écrit en grec les antiquités de son pays.

Il faudrait aussi conférer les annales des Grecs, s'attacher à fixer les dates de chaque événement, pour former une chaîne des temps exacte et lumineuse; il faudrait feuilleter les histoires du monde entier. Nous avons déjà fait une partie de la preuve, en indiquant les sources d'où on peut la tirer. Nous nous en tenons là aujourd'hui, de peur ou de la tronquer en nous pressant, ou de nous écarter trop, en voulant la mettre dans tout son jour.

XX. Nous allons vous dédommager de ce délai. Si nous ne prouvons pas à présent l'antiquité de nos écritures, nous faisons quelque chose de plus, nous allons prouver leur divinité. La preuve ne se fera pas attendre ni chercher; nous l'avons sous les yeux : c'est le monde même et tout ce qui s'y passe. Ce qui arrive, ce que nous voyons tous les jours, a été prédit; il a été prédit que la terre engloutirait des villes; que la mer submergerait des îles; que des guerres intestines et étrangères déchireraient les hommes; que les royaumes se choqueraient les uns les autres; que la famine, la peste, des calamités publiques, désoleraient certains pays; que les bêtes féroces feraient de grands ravages; que les petits seraient élevés, et les grands humiliés; que la justice deviendrait plus rare; que l'injustice se fortifierait; que l'amour de toutes les vertus s'affaiblirait; que les saisons mêmes et les éléments se dérangeraient; que des monstres et des prodiges troubleraient le cours de la nature.

Tandis que nous souffrons toutes ces épreuves, nous les lisons dans nos Écritures. Mais nous ne pouvons les y reconnaître sans avoir en même temps une preuve invincible en faveur des livres où elles sont annoncées. L'accomplissement des prophéties est, ce me semble, un garant de leur divinité. Les prophéties déjà accomplies nous font croire celles qui restent à s'accomplir. Les mêmes bouches les ont prononcées, les mêmes mains les ont écrites, le même esprit les a dictées. Il n'y a qu'un temps pour les prophètes : à leurs yeux tout est présent. Les hommes ordinaires distinguent avec soin tous les temps : l'avenir devient le présent, et le présent est aussitôt le passé. Or, je vous le demande, avons-nous tort de croire pour l'avenir ceux que nous avons trouvés si vrais pour le présent et pour le passé?

XXI. Comme nous venons de dire que la secte des chrétiens a pour fondement les livres des Juifs, les plus anciens qui existent, et que cependant, de notre aveu même, elle ne remonte pas au delà du règne même de Tibère, on nous accusera de chercher à répandre des opinions nouvelles et téméraires, à l'ombre d'une religion fameuse et permise dans l'État, tandis que nous n'avons rien de commun avec elle; ni l'ancienneté, ni l'abstinence de certaines viandes, ni les fêtes, ni la circoncision, ni même le nom, ce qui devrait être, selon vous, si nous reconnaissions le même Dieu. Le peuple même sait que le Christ a paru sur la terre comme un homme ordinaire, et que les Juifs l'ont jugé tel. De là il se croit fondé à nous accuser d'adorer un homme.

Nous n'avons garde de rougir de Jésus-Christ. Nous nous glorifions au contraire d'être persécutés et condamnés pour son nom; mais nous n'avons pas d'autre Dieu que les Juifs. Pour me faire entendre, il est nécessaire de vous expli-

[1] Moïse est postérieur à Inachus de plus de deux siècles, et antérieur à Danaüs d'environ un demi-siècle.

[2] Il faudrait, pour l'exactitude chronologique *d'environ trois cents ans.*

quer en peu de mots notre croyance sur la divinité de Jésus-Christ.

Les Juifs seuls étaient agréables à Dieu, à cause de la foi et de la justice de leurs pères. De là la grandeur de leur nation. Leur royaume florissait et était heureux à un tel point que Dieu lui-même les instruisait, les avertissait de lui être fidèles et de ne point l'offenser; mais follement enflés des vertus de leurs ancêtres, ils abandonnèrent sa loi pour se plonger dans l'impiété et dans toute sorte de crimes. Quand ils n'en conviendraient pas, leur état actuel le prouverait assez. Dispersés, vagabonds, bannis de leur patrie, ils errent partout, sans avoir ni Dieu ni homme pour roi; sans qu'il leur soit permis de mettre le pied dans leur pays, même comme étrangers.

Les saints oracles qui les menaçaient de ces malheurs leur annonçaient aussi que dans les derniers siècles Dieu se choisirait parmi tous les peuples et dans tous les lieux des adorateurs beaucoup plus fidèles, à qui il accorderait des grâces plus abondantes, à cause de la dignité du nouveau législateur. Il était prédit que l'auteur de cette grâce et de cette loi, le maître qui viendrait éclairer, réformer et conduire le genre humain, serait le Fils de Dieu; mais non pas un fils qui rougit du nom de fils, et des désordres de son père, qui dût le jour à l'inceste d'une sœur, à la faiblesse d'une fille, à l'infidélité d'une épouse étrangère, à un père métamorphosé en serpent, en taureau, en oiseau, en pluie d'or (vous reconnaissez là votre Jupiter). Le Fils de Dieu n'est pas même né d'un mariage : sa mère ne connaissait aucun homme. Je vais vous expliquer sa nature, pour vous faire entendre le mystère de sa naissance.

J'ai déjà dit que Dieu avait créé le monde par sa parole, sa raison et sa puissance. Vos philosophes même conviennent que le monde est l'ouvrage de Dieu, c'est-à-dire de la parole et de la raison. C'est le sentiment de Zénon, qui l'appelle destin, Dieu, l'âme de Jupiter, la nécessité de toutes choses. Selon Cléanthe, ce sont là les attributs de l'esprit répandu dans toutes les parties de l'univers. Nous disons aussi que la propre substance du Verbe, de la raison et de la puissance par laquelle Dieu a tout fait, est un esprit; verbe, quand il ordonne; raison, quand il dispose; puissance, quand il exécute. Nous avons appris que Dieu l'a proféré, et en le proférant l'a engendré; que pour cette raison on lui donne le nom de Fils de Dieu, et celui de Dieu, à cause de l'unité de substance; car Dieu est l'esprit. Lorsque le soleil darde un rayon, ce rayon est une portion d'un tout : mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est son rayon; et il ne se fait pas une séparation, mais seulement une extension de substance. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière est une émanation de la lumière. La source de la lumière ne perd rien, ni de sa substance ni de son éclat, en se communiquant et en se répandant. De même, ce qui procède de Dieu est Dieu et Fils de Dieu (et les deux ne sont qu'un), esprit de l'esprit, Dieu de Dieu; autre en propriété non en nombre, en ordre non en nature, sorti de son principe sans le quitter.

Ce rayon de Dieu, comme il a toujours été prédit, est descendu dans une vierge, s'est fait chair dans son sein : il naît homme uni à Dieu. La chair animée par l'esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et c'est le Christ. Recevez toujours cette fable semblable aux vôtres, en attendant que je vous montre comment on prouve la divinité du Christ. Ceux qui parmi vous ont inventé des fables pour détruire la vérité que je vous annonce, savaient que le Christ devait venir. Les Juifs le savaient : c'est à eux que les prophètes l'avaient promis. Ils l'attendent encore à présent, et le grand sujet de contestation entre eux et nous, c'est qu'ils soutiennent qu'il n'est pas encore venu. Deux avénemens du Christ sont marqués dans les prophètes, l'un dans la bassesse de la condition humaine, il est passé; l'autre dans la majesté de la Divinité qui se manifeste, c'est pour la fin des siècles. Les Juifs, ne comprenant pas le premier, espèrent le second qui a été prédit avec plus de clarté, et croient qu'il est l'unique. Leurs crimes les ont empêchés de croire le premier, qu'ils auraient cru s'ils l'eussent compris, et qui les aurait sauvés s'ils l'eussent cru. Ils lisent eux-mêmes dans leurs livres que Dieu, pour les punir, leur a ôté la sagesse et l'intelligence, l'usage des yeux et des oreilles. L'abaissement de Jésus-Christ le faisant paraître aux Juifs comme un pur homme, sa puissance devait le faire regarder comme un magicien.

D'un mot chassant les démons des corps des hommes, éclairant les aveugles, guérissant les lépreux, ranimant les paralytiques, ressuscitant les morts, commandant aux élemens, apaisant les tempêtes, marchant sur les eaux, il se montrait partout le Verbe éternel de Dieu, son premier-né, toujours rempli de sa sagesse, de sa puissance et de son esprit. Mais les docteurs et les premiers d'entre les Juifs révoltés contre sa doctrine, qui les confondait, furieux de voir le peuple courir en foule sur ses pas, forcèrent Pilate, commandant en Judée pour les Romains, de le leur abandonner pour le crucifier. Lui-même il l'avait prédit. Ce n'est pas assez, les prophètes l'avaient prédit longtemps auparavant. Attaché à la croix il rendit l'esprit en parlant, et prévint le ministère du bourreau. A l'instant le jour disparut en plein midi. Ceux qui ignoraient que ce phénomène avait été prédit pour la mort du Christ, le prirent pour une éclipse. Dans la suite ne pouvant en découvrir la raison, ils l'ont nié, mais vous le trouvez rapporté dans vos archives.

Après qu'on eut détaché de la croix le corps du Christ, et qu'on l'eut mis dans le tombeau, les Juifs le firent garder avec soin par une troupe de soldats, dans la crainte que ses disciples ne l'enlevassent, et ne fissent croire à des gens déjà prévenus qu'il était ressuscité le troisième jour, comme il l'avait prédit. Mais le troisième jour la terre trembla tout à coup, la pierre qui fermait le tombeau fut renversée, les gardes furent saisis de frayeur; et sans qu'il eût paru aucun de ses disciples, on ne trouva plus dans le tombeau que les dépouilles d'un tombeau. Cependant les principaux d'entre les Juifs, intéressés à supposer un crime pour éloigner de la foi, pour retenir tributaire et dépendant un peuple prêt à leur échapper, répandirent le bruit que le corps du Christ avait été enlevé par ses disciples. Le Christ ne se montra pas à la multitude, pour laisser les impies dans leur aveuglement, pour que la foi destinée à de magnifiques récompenses coûtât quelque chose à l'homme; mais il demeura pendant quarante jours avec ses disciples dans la Galilée qui fait partie de la Judée, leur enseignant ce qu'ils devaient enseigner eux-mêmes. Ensuite les ayant chargés de prêcher son Évangile par toute la terre, il monta au ciel environné d'une nuée qui le déroba à leurs yeux. Ce prodige est plus sûr que celui des Romulus, dont vous n'avez que des Proculus pour garans. Pilate, chrétien dans le cœur, rendit compte de tout ce que je viens de dire à l'empereur Tibère; et les empereurs eux-mêmes auraient cru au Christ s'ils n'étaient pas nécessaires au monde, ou qu'ils eussent pu être empereurs à la fois et chrétiens. Les apôtres, fidèles à leur mission, se partagèrent l'univers; et après avoir beaucoup souffert des Juifs avec le courage et la confiance que donne la vérité, ils semèrent le sang chrétien à Rome dans la persécution de Néron.

Nous vous produirons des témoins irréprochables de la divinité du Christ, ceux mêmes que vous adorez. Vous serez étonnés que nous nous servions, pour vous faire croire les chrétiens, de ceux qui vous empêchent de les croire.

En attendant voilà l'histoire et la date exacte de notre secte, de son auteur et de notre nom. Qu'on ne cherche plus à nous décrier comme des imposteurs. Il n'est permis à personne de mentir en parlant de sa religion; car en disant qu'on adore ce qu'on n'adore pas en effet, on renie le véritable objet de son culte; on abjure sa religion en transportant à un autre les honneurs divins. Oui, nous le disons publiquement, au milieu des tortures et tandis que le sang jaillit de nos plaies, nous confessons hautement que nous adorons Dieu par le Christ. Croyez-le un homme si vous voulez. C'est par lui et en lui que Dieu veut être connu et adoré.

Je répondrai aux Juifs qu'eux-mêmes ils ont appris d'un homme, c'est-à-dire de Moïse, à servir le vrai Dieu. Je répondrai aux Grecs qu'Orphée dans la Thrace, Musée à Athènes, Mélampe à Argos, Throphonius dans la Béotie, initiaient les hommes aux mystères des dieux. Je répondrai à vous-mêmes, ô maîtres de l'univers: Numa, qui n'était qu'un homme, mit les Romains sous le joug des plus gênantes superstitions. Qu'il soit donc permis au Christ de révéler le mystère de sa nature divine; je ne dis pas de chercher, comme Numa, à dompter, à humaniser un peuple grossier et farouche par le spectacle imposant et par le culte d'une foule de divinités; mais qu'il soit permis de dessiller les yeux et de faire connaître la vérité à des hommes bien civilisés sans doute, mais trompés par leur urbanité même.

Examinez donc si le Christ est véritablement Dieu, si sa religion corrige et rend meilleurs ceux qui la professent. Si cela est, il s'ensuit que toute autre religion qui lui est opposée est fausse; particulièrement celle qui, se cachant sous des noms et des images de morts, n'a pour preuve de sa divinité que quelques prétendus prodiges et des oracles.

XXII. Nous reconnaissons des substances spirituelles, et le nom même que nous leur donnons n'est pas nouveau. Les philosophes savent qu'il y a des démons: Socrate n'attendait-il pas la réponse de son démon, qui s'était attaché à lui dès l'enfance, et qui ne pouvait que le porter au mal? Les poëtes savent qu'il y a des démons; le peuple même le plus ignorant le sait; il emploie fréquemment dans ses juremens et dans ses imprécations le nom des démons et de leur chef qui est Satan. Platon reconnaît aussi des anges. Si nous écoutons les magiciens, nous apprendrons qu'il y a des démons et des anges. Mais comment, de quelques anges qui se sont volontairement pervertis, est venue la race plus perverse encore des démons réprouvés de Dieu avec leurs auteurs et leur chef? c'est ce qu'il faut voir en détail dans les livres saints.

Il suffira de parler de leurs opérations : elles tendent toutes au malheur de l'homme. Dès le commencement du monde leur méchanceté s'est signalée en ce genre avec un succès trop complet. Ils causent au corps des maladies, de funestes accidens, font éprouver tout à coup à l'âme des émotions violentes et désordonnées: la subtilité de leur nature, qui échappe à tous nos sens, est très propre à cela. On ne peut apercevoir des esprits lorsqu'ils agissent, on ne les reconnaît qu'aux maux qu'ils ont faits; soit, par exemple, qu'une secrète altération de l'air fasse tomber les fleurs, étouffe les germes, ou gâte les fruits, soit que devenu infect il exhale des vapeurs pestilentielles.

C'est par des ressorts aussi cachés que les anges et les démons remuent les âmes, les corrompent, les jettent dans des accès de fureur et de démence, leur inspirent d'infâmes passions; les aveuglent à un tel point qu'ils se font adorer eux-mêmes, qu'ils vous font offrir à leurs simulacres des sacrifices et des parfums, dont ces esprits impurs se repaissent. Mais ce qu'il y a de plus délicieux pour eux, c'est d'éloigner l'homme du vrai Dieu par leurs prestiges et par leurs oracles que je vais vous dévoiler.

Tout esprit a la vitesse d'un oiseau; c'est pourquoi les anges et les démons se transportant partout en un moment. Toute la terre n'est pour eux qu'un seul et même lieu; il leur est aussi facile de savoir ce qui se passe quelque part que de le publier. Leur vélocité, qui est le propre d'une nature qu'on ne connaît pas, les fait aisément passer pour dieux. Ils veulent paraître les auteurs de ce qu'ils annoncent; ils le sont quelquefois du mal, jamais du bien; ils ont même appris les desseins de Dieu, autrefois par les prophètes, à présent par leurs écrits. C'est ainsi qu'en dérobant à la Divinité ses secrets, ils sont parvenus à la contrefaire.

Quant à leurs oracles, Crésus et Pyrrhus peuvent nous apprendre combien ils sont habiles à les envelopper de manière qu'ils s'accordent toujours avec l'événement, quel qu'il soit. Si la prêtresse sut à Delphes que Crésus faisait cuire une tortue, c'est que le dieu s'était transporté en Lydie dans le moment. Répandus dans l'air, portés sur les nues, voisins des astres, il leur est fort aisé de prédire les changemens de temps.

Vous avez bien raison de vanter leur bienfaisance à guérir les maladies; ils commencent par les donner, ils ordonnent ensuite des remèdes inouïs ou contraires à la maladie; et on croit qu'ils ont guéri le mal, lorsqu'ils ont cessé simplement d'en faire. A quoi bon citer après cela les prodiges et les prestiges de ces esprits trompeurs, ces fantômes sous la figure de Castor et de Pollux, l'eau qu'une vestale porte dans un crible, le vaisseau qu'une autre tire avec sa ceinture, cette barbe qui devient rousse sur-le-champ? Et pourquoi tous ces prodiges? pour faire adorer des pierres au préjudice du vrai Dieu.

XXIII. Or, si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfans, à des chèvres, à des tables, s'ils imitent les prodiges en habiles charlatans, s'ils savent même envoyer des songes par le moyen des anges et des démons qu'ils ont invoqués, et qui leur ont confié leur pouvoir; à plus forte raison ces puissances séductrices feront-elles pour elles-mêmes

ce qu'elles font pour des intérêts étrangers. Mais si vos dieux ne faisaient rien de plus que les anges et les démons, que deviendrait la prééminence, la supériorité qui caractérise essentiellement la nature divine ? Vous persuaderez-vous que les dieux ne soient rien de plus que les anges et les démons ? N'est-il pas vraisemblable que ces mêmes esprits, qui par leurs prodiges vous font croire aux dieux, se font aussi adorer de vous sous leur nom ? Ou toute la différence viendrait-elle des lieux, de sorte que ceux que vous reconnaissez pour dieux dans les temples, cessent de l'être partout ailleurs ? Il faudrait dire de même que ceux qui courent sur les tours des temples ne sont pas fous comme ceux qui courent sur les toits de leurs voisins, ceux qui se mutilent comme ceux qui se coupent la gorge. Des extravagances si semblables n'annoncent-elles pas le même principe ? Mais jusqu'ici ce ne sont que des paroles : voici la démonstration par le fait, que les dieux et les démons sont absolument les mêmes.

Qu'on fasse venir devant vos tribunaux un homme qui soit reconnu pour possédé du démon ; qu'un chrétien, quel qu'il soit, n'importe, commande à cet esprit de parler. Il avouera et qu'il est véritablement démon, et qu'ailleurs il se dit faussement Dieu. Qu'on amène également quelqu'un de ceux qu'on croit agités par un dieu, qui en respirant avec force sur les autels aient reçu la divinité avec la vapeur, qui parlent avec effort et comme hors d'haleine : oui, si la vierge Célestis, déesse de la pluie, si Esculape, inventeur de la médicine, qui a rendu à la vie Socordius, Thanatius et Asclépiodote, destinés à la perdre une seconde fois, si n'osant mentir à un chrétien, ils ne confessent pas qu'ils sont des démons, répandez sur le lieu même le sang de ce téméraire chrétien.

Qu'y a-t-il de plus manifeste et de plus sûr qu'une pareille preuve ? Voilà la vérité elle-même avec sa simplicité et son énergie. Que pourriez-vous soupçonner ? De la magie ou de la fourberie ? Vos yeux et vos oreilles vous confondraient. Non, vous n'avez rien à opposer à l'évidence toute nue, pour ainsi dire, et sans art. Si vos dieux le sont véritablement, pourquoi disent-ils faussement qu'ils sont démons ? Est-ce par déférence pour nous ? Leur divinité est donc soumise aux chrétiens. Eh ! quelle divinité qui dépend des hommes, et, ce qui serait encore plus humiliant, de ses adversaires ? Si d'un autre côté ils sont anges ou démons, pourquoi répondent-ils qu'ailleurs ils se donnent pour des dieux ? De même que ceux qui passent pour dieux, s'ils l'étaient réellement, ne se diraient pas des démons, pour ne point se dégrader eux-mêmes ; ainsi ceux que vous savez certainement être des démons ne prendraient pas le nom de dieux s'il y en avait effectivement. Sans doute ils n'oseraient profaner la majesté de leurs maîtres. Tant il est vrai que la divinité que vous adorez n'existe point, puisque, si elle existait, elle ne serait ni usurpée par les démons ni désavouée par les dieux ! Les uns et les autres concourent à vous prouver qu'ils ne sont pas dieux. Reconnaissez donc qu'ils sont tous des démons ; cherchez donc ailleurs la Divinité. Les chrétiens après vous avoir convaincus de la fausseté de vos dieux par vos dieux mêmes, vous font découvrir par la même voie quel est le vrai Dieu : s'il est unique ; si c'est celui que reconnaissent les chrétiens ; s'il faut croire en lui et l'adorer, comme la foi et les rites des chrétiens le prescrivent.

Oui, que vos dieux vous disent qui est Jésus-Christ, si son histoire n'est qu'un roman, si lui-même il n'est qu'un homme ordinaire ou un magicien, si ses disciples ont enlevé son corps du tombeau, s'il est encore parmi les morts, s'il n'est pas plutôt dans le ciel, s'il ne doit pas en descendre sur les ruines du monde au milieu des frémissemens et des gémissemens de tous les mortels, les chrétiens seuls exceptés ; s'il ne doit pas en descendre avec la majesté de celui qui est la puissance et l'esprit de Dieu, son Verbe, sa sagesse, sa raison, son fils. Qu'ils rient avec vous de nos mystères, qu'ils nient que le Christ, après la résurrection générale, jugera tous les hommes ; qu'avec Platon et les poëtes ils placent sur son tribunal Minos et Radamanthe ; que du moins ils essaient d'effacer l'ignominie de leur condamnation ; qu'ils osent nier qu'ils sont des esprits immondes, ce qui paraît assez par les sacrifices infects dont ils font leurs délices, et par toutes les infamies que se permettent leurs prêtres ; qu'ils nient qu'ils doivent être condamnés au jour du jugement avec leurs adorateurs et leurs ministres.

Le pouvoir que nous avons sur les démons nous vient du nom de Jésus-Christ, et des menaces que nous leur faisons de sa part et de celle de Dieu. Craignant le Christ en Dieu et Dieu dans le Christ, ils sont soumis aux serviteurs de Dieu et du Christ. Aussi en notre présence, à notre commandement, effrayés par la pensée et par l'image du feu éternel, vous les voyez sortir des corps pleins de fureur et couverts de honte : vous les croyez lorsqu'ils vous trompent, croyez-les de même lorsqu'ils vous disent la vérité. On ment bien par vanité, mais jamais pour se déshonorer : aussi sommes-nous bien plus portés à croire ceux qui font des aveux contre eux-mêmes que ceux qui nient pour leur propre intérêt. Les témoignages de vos dieux font beaucoup de chrétiens, parce qu'on ne peut les croire sans croire au Christ. Oui, ils enflamment la foi à nos saintes Écritures, ils affermissent le fondement de notre espérance. Vous leur offrez en sacrifice le sang des chrétiens : comment donc pourraient-ils se résoudre à perdre des serviteurs si utiles, si zélés, s'exposer, en les rendant chrétiens, à se voir un jour chassés par eux, s'il leur était permis de mentir, quand un chrétien veut en votre présence tirer la vérité de leur bouche ?

XXIV. Toute cette confession de vos dieux qui avouent qu'ils ne le sont pas, qu'il n'y a pas d'autre dieu que celui des chrétiens, suffit sans doute pour nous justifier de l'accusation d'avoir offensé la religion romaine; car, s'il est certain qu'ils ne sont pas dieux, il l'est, par une suite nécessaire, que ce n'est pas une religion. Mais si ce n'est pas une religion, comment pouvons-nous être coupables envers la religion ? Votre accusation retombe sur vous seuls qui adorez le mensonge, qui non-seulement méprisez, mais combattez la vraie religion du vrai Dieu, et qui par conséquent vous rendez coupables du crime trop réel d'irréligion.

Et quand il serait sûr que ce sont des dieux, ne convenez-vous pas, selon l'opinion générale, qu'il est un être plus élevé, plus puissant et comme le roi du monde; que le pouvoir suprême ne réside qu'en lui, quoiqu'il partage avec plusieurs les fonctions de la Divinité ? Voilà pourquoi Platon nous représente le grand Jupiter dans le ciel à la tête d'une armée de dieux et de démons. Selon vous, il faut adorer avec lui tous ceux qu'il a établis ses lieutenans. Mais quel crime commet-on en ne voulant plaire qu'à lui, en attendant tout de lui, en refusant de communiquer à plusieurs le nom de dieu ainsi que celui d'empereur? C'est un crime capital que d'appeler ou de souffrir qu'on appelle empereur qui que ce soit, hors l'empereur lui-même.

Permettez à l'un d'adorer le vrai Dieu, à l'autre Jupiter, à l'un de lever les mains au ciel, à l'autre vers l'autel de la foi, à celui-là de compter, comme vous dites, les nuages, à celui-ci les panneaux d'un lambris; à l'un enfin de s'offrir lui-même à Dieu, à l'autre d'offrir un bouc. Prenez garde que ce ne soit une espèce d'irréligion d'ôter la liberté de religion et l'option de la Divinité, de ne pas me permettre d'adorer le Dieu que je veux adorer, de me contraindre d'adorer celui que je ne veux point adorer. Quel dieu recevra des hommages forcés ? un homme n'en voudrait point.

Les Égyptiens ont toute liberté de se livrer à l'extravagance de leurs superstitions, de mettre toute sorte de bêtes au rang des dieux, de punir de mort quiconque aurait tué un de ces dieux. Chaque province, chaque ville a ses dieux. La Syrie a Astarté, l'Arabie Disare, la Norique Bélénus, l'Afrique Célestis; la Mauritanie a ses rois. Je crois n'avoir nommé que des provinces romaines, et cependant leurs dieux ne sont pas les dieux des Romains. Ceux des villes municipales d'Italie ne sont pas plus honorés à Rome. Delventinus est adoré à Cassin, Visidianus à Narni, Ancaria à Ascoli, Nursia à Vulsin, Valentia à Ocriculum, Nortia à Sutrin, Curis à Falèse, Curis qui a donné son nom à sa fille Junon. Nous sommes les seuls à qui l'on refuse la liberté de conscience. Nous offensons les Romains, ils ne nous regardent plus comme Romains, parce que notre Dieu n'est pas adoré des Romains. Mais que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, notre Dieu est le Dieu de tous les hommes; et chez vous il est libre d'adorer tout hors le vrai Dieu, comme si le Dieu de qui nous dépendons tous ne devait pas être adoré de tous.

XXV. Je crois n'avoir rien à ajouter à ma démonstration de la fausseté de vos dieux, et de la vérité du nôtre. L'autorité de vos dieux même est venue mettre le sceau à l'évidence et

orce du raisonnement. Mais puisque je de parler des Romains, je ne refuserai entrer en lice avec ceux qui soutiennent est à cause de leur zèle pour la religion s Romains se sont élevés à ce haut point ire, qu'ils sont les maîtres du monde; et e preuve sensible que leurs dieux sont vés, c'est que leurs plus religieux adorasont aussi les peuples les plus puissans.

là donc la récompense que les dieux ont lée aux Romains, j'entends Sterculus, ius, Larentina; car pour les dieux étranil n'est pas croyable qu'ils aient préféré mains à leurs compatriotes, qu'ils aient onné à des peuples ennemis la terre où reçu le jour, où ils ont passé leur vie, où ont signalés et où reposent leurs cendres. s Cybèle chérit peut-être dans Rome le royen, les descendans de ses compatrio- l'elle défendit autrefois contre les Grecs. voulu passer chez leurs vengeurs, qu'elle yait devoir mettre un jour sous le joug les iérans de la Phrygie. Aussi a-t-elle donné tre temps une preuve bien éclatante de sa té, lorsque l'empereur Marc-Aurèle ayant ilevé à la république, près de Syrmium, les calendes d'avril, le vénérable chef des s faisait néanmoins des libations de son e sang le 9 des calendes du même mois, nait les prières ordinaires pour la santé t empereur, alors au rang des morts. O seux courrier, ô tardives dépêches qui ont ché Cybèle d'être plus tôt instruite de la de l'empereur! En vérité, les chrétiens nt bien d'une pareille divinité.

piter a-t-il pu voir d'un œil indifférent le de Crète ébranlée jusque dans ses fonns par les faisceaux romains? A-t-il ainsi é l'antre du mont Ida, et les danses des antes, et le parfum de sa nourrice? Son eau ne lui est-il pas plus cher que la ce? et n'est-ce pas à la terre qui couvrait endres qu'il devait accorder l'empire du de?

Junon aurait-elle souffert que Carthage, cité chérie, qu'elle préférait à Samos e, fût renversée par la race d'Énée; cette où étaient son char et ses armes, et qu'elle itionnait, qu'elle s'efforçait de faire régner outes les nations, si les destins l'eussent permis [1]? » Épouse et sœur infortunée de Jupiter, elle ne pouvait rien contre les destins: Jupiter lui-même leur est soumis [2]. Les destins ont donc livré Carthage aux Romains malgré les vœux et les efforts de Junon; et cependant les Romains ne leur ont jamais rendu tant d'honneurs qu'à Larentina, cette infâme prostituée.

Il est constant que plusieurs de vos dieux ont régné. Or, si ce sont eux à présent qui distribuent les royaumes, de qui tenaient-ils les leurs? Quelles divinités Jupiter et Saturne adoraient-ils? quelque Sterculus apparemment. Mais Sterculus et ses compatriotes n'eurent des autels à Rome que longtemps après.

Quant à ceux de vos dieux qui n'ont pas régné, il est certain que de leur temps il y avait des rois qui ne leur rendaient point de culte puisque ces dieux ne l'étaient pas encore. Il y avait des princes longtemps avant vos dieux; il faut donc chercher ailleurs les dispensateurs des couronnes.

Mais que c'est avec peu de fondement qu'on attribue aux dieux la grandeur de Rome, comme prix des honneurs qu'ils en ont reçus, puisque ces honneurs sont postérieurs à sa grandeur! Car quoique Numa soit le premier auteur de vos superstitions, néanmoins vous n'aviez de son temps ni statues ni temples; la religion était frugale, les cérémonies pauvres; il n'y avait pas de Capitole rival de l'Olympe, mais des autels de gazon dressés à la hâte, des vases d'argiles, une fumée légère; le dieu ne paraissait nulle part, l'art des Grecs et des Étrusques n'avait pas encore rempli Rome de figures. En un mot les Romains n'étaient pas religieux avant d'être grands; ils ne sont donc pas grands parce qu'ils ont été religieux: et comment le seraient-ils, si l'irréligion a été la source de leur grandeur?

En effet, les royaumes et les empires, si je ne me trompe, s'établissent par les guerres, s'agrandissent par les victoires; mais les guerres et les victoires entraînent nécessairement la ruine des villes. Les villes ne peuvent être rui-

[1] . . . . . Hic illius arma
Hic currus fuit: hoc regnum dea gentibus esse,
Si qua fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
(Virg., *Æneid.*, liv. I, v. 16-18.)

[2] . . . . . Fato stat Jupiter ipse.

nées sans que les dieux en souffrent. Les murailles et les temples s'écroulent à la fois, le sang des prêtres coule mêlé avec celui de leurs concitoyens; les mêmes mains enlèvent l'or sacré et l'or profane; ainsi autant de trophées des Romains, autant de sacriléges; autant de triomphes sur les peuples, autant de triomphes sur les dieux; autant de dépouilles ravies à l'ennemi, autant de simulacres des dieux captifs. Et ces dieux consentent à recevoir les hommages de leurs ennemis et de leurs vainqueurs! Ils donnent un empire sans bornes à ceux dont ils ont à payer les outrages plutôt que les adorations!

Mais on outrage impunément, comme on adore vainement les dieux qui ne sentent rien. Eh! comment pourrait-on faire honneur à la religion de la grandeur des Romains, qui l'ont offensée à mesure qu'ils se sont agrandis, ou même qui ne se sont agrandis qu'en l'offensant! D'ailleurs, tous ces peuples vaincus, dont les royaumes ont été réduits en provinces de l'empire romain, n'avaient-ils pas aussi leurs religions?

XXVI. Voyez donc si le dispensateur des couronnes ne serait pas cet Être souverain de qui dépendent également et la terre et ceux qui règnent sur la terre; si celui qui était avant les temps, qui a fait les temps et les siècles, n'a pas réglé la durée des vicissitudes des empires; si les cités ne s'élèvent et ne s'abaissent point au gré de celui qui dominait le genre humain, lorsqu'il n'y avait pas encore de cités.

Pourquoi chercher à vous tromper vous-mêmes? Rome sauvage est plus ancienne que quelques-uns de vos dieux : elle régnait avant d'avoir donné cette enceinte immense au Capitole. Les Babyloniens régnaient avant vos pontifes, les Mèdes avant vos quindécemvirs, les Égyptiens avant vos saliens, les Assyriens avant vos luperques, les Amazones avant vos vestales. Et si c'étaient véritablement vos dieux qui disposassent des royaumes, les contempteurs de tous les dieux, les Juifs, n'eussent jamais régné. Vous avez offert des victimes à leur Dieu, des présens à son temple; vous avez honoré de votre alliance la nation, que vous n'auriez jamais subjuguée, si elle n'eût commis un dernier attentat contre le Christ.

XXVII. Nous nous sommes suffisamment justifiés d'avoir offensé vos dieux, en prou qu'ils ne sont rien moins que dieux. A quand on nous presse d'aller leur sacri nous nous en défendons toujours par les mières de notre conscience, qui nous app à qui se rapportent les hommages qu'on à ces simulacres et à ces hommes déifiés. il y en a parmi vous qui nous traitent d'in sés, de perdre la vie par entêtement, au de la sauver en sacrifiant, sans changer cela d'opinion. Vous nous donnez là un conseil pour vous tromper : nous reconnais sans peine quel est celui qui vous l'a sugg et comment il essaie de tous les moyens p bles, tantôt de l'artifice, tantôt de la crua pour triompher de notre constance. C'est esprit ange et démon, qui, devenu notre nemi par sa réprobation, et envieux des g divines, s'insinue dans vos âmes, d'où il fait la guerre et vous inspire, sans que vo soupçonniez, ces jugemens iniques et ba res dont je me suis plaint au commence de cet apologie.

Car quoique les démons nous soient sou cependant, comme de méchans esclaves mêlent souvent l'insolence à la crainte; ils ravis de nuire à ceux qu'ils craignent; la h est la fille de la crainte. Condamnés sans e rance, leur unique consolation est de joui fruit de leur méchanceté, tandis que leur plice est encore suspendu; mais ce n'est qu loin qu'ils osent nous attaquer. A notre proche, vaincus et supplians, ils rentrent sitôt dans leur condition. Ainsi, lorsque blables à des esclaves échappés des fers, prisons ou des mines, ils s'élancent contre maîtres avec d'autant plus de fureur q sentent l'inégalité de leurs forces, oblig combattre ces vils ennemis, nous leur résis avec une constance égale à leur acharnem et nous n'en triomphons jamais plus gloriu ment que quand nous mourons pour la foi.

XXVIII. Mais forcer des hommes libr sacrifier, c'est une injustice trop criante, une violence inouïe. Eh! quoi de plus d sonnable que de vouloir contraindre un homme à rendre à la Divinité des hommages que de lui-même il est assez intéressé rendre? N'aurait-il pas droit de répondre : ne veux pas, moi, me rendre Jupiter pro

de quoi vous mêlez-vous? Que Janus se fâche; qu'il me tourne quel visage il voudra, que vous importe? C'est pour cela que ces esprits pervers vous ont suggéré de nous faire sacrifier pour les jours des empereurs. Vous vous croyez obligés de nous y contraindre, et nous le sommes de courir risque de la vie.»

Nous voilà donc arrivés au crime de lèse-majesté humaine; mais cette majesté est pour vous plus auguste que la divine. Vous craignez, vous respectez plus l'empereur que Jupiter dans l'Olympe: vous avez raison sans doute, si vous ne l'ignorez pas, puisque le dernier des vivans est préférable à quelque mort que ce soit; mais ce n'est point là le motif qui vous fait agir. Vous avez plus d'égard pour la puissance des empereurs, parce que vous l'avez sous les yeux, et vous êtes véritablement coupables envers la Divinité de lui préférer une majesté humaine. Aussi vous parjureriez-vous plutôt en jurant par tous vos dieux que par le génie seul de César.

XXIX. Il faut d'abord s'assurer que ceux à qui vous sacrifiez peuvent rendre la santé aux empereurs ou à quelque autre homme. Si cela est, traitez-nous en criminels; mais si ces esprits méchans, anges ou démons, sont capables de faire quelque bien; si condamnés, si perdus eux-mêmes sans ressource, ils justifient et ils sauvent les autres; si des morts (vous avez ce qui en est) garantissent les vivans, qu'ils commencent donc par garantir leurs statues et leurs temples, qui ne sauraient se passer des gardes que leur donne l'empereur. Et ces statues, ces temples, la matière n'en est-elle pas tirée des mines et des carrières de l'empereur? Les temples ne dépendent-ils pas absolument de lui? Plusieurs dieux ont éprouvé sa colère; d'autres se sont ressentis de sa magnificence et de sa faveur. Or ceux qui sont au pouvoir de l'empereur, qui tiennent tout de lui, comment seront-ils les arbitres de sa destinée? Comment leur devra-t-il sa conservation, tandis qu'eux-mêmes ils lui sont redevables de la leur?

Voilà donc pourquoi nous sommes criminels de lèse-majesté; parce que nous n'abaissons pas les empereurs au-dessous de ce qui leur est soumis; parce que nous ne nous jouons pas du salut des empereurs, en les plaçant dans des mains de plomb. Pour vous, vous êtes religieux envers les empereurs, parce que vous cherchez leur salut où il n'est point, que vous le demandez à ceux qui ne sauraient l'accorder; tandis que vous ne pensez point à celui de qui il dépend uniquement, et que vous faites une cruelle guerre aux chrétiens, qui seuls savent comment il faut le demander et par conséquent peuvent seuls l'obtenir.

XXX. Car nous invoquons pour le salut des empereurs le Dieu éternel, le vrai Dieu, le Dieu vivant, que les empereurs souhaitent se rendre favorable, plutôt que tous les dieux ensemble. Peuvent-ils ignorer que c'est de lui qu'ils ont reçu et l'empire et la vie; qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui; qu'ils sont en sa puissance; qu'ils sont immédiatement après lui, avant tous les dieux? Ils sont au-dessus de tous les hommes vivans, à plus forte raison donc au-dessus de ces dieux morts. Ils connaissent les bornes de leur pouvoir; ils sentent qu'ils ne peuvent rien contre celui par qui ils peuvent tout. Que l'empereur déclare la guerre au ciel; qu'il le traîne captif attaché à son char de triomphe; qu'il mette des sentinelles dans le ciel; qu'il rende le ciel tributaire; extravagantes chimères! Il n'est grand qu'autant qu'il reconnaît son maître dans le Dieu du ciel. L'auteur du ciel et de toutes les créatures est aussi le sien; c'est par lui qu'il est empereur, et qu'avant d'être empereur il est homme; il tient sa couronne du Dieu dont il tient la vie. Les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures; la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien; sans ministre qui nous enseigne des formules de prières, parce que c'est le cœur qui prie, nous demandons pour les empereurs une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les troupes, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde; enfin tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut désirer.

Je ne puis demander tout cela qu'à celui de qui je suis assuré de l'obtenir; il est le seul qui puisse l'accorder, et je suis le seul qui puisse l'obtenir, comme son serviteur et son adorateur, prêt à être immolé pour sa loi. Je lui offre la plus précieuse victime qu'il m'a demandée lui-même, la prière, qui vient d'un corps chaste, d'une âme innocente, et du Saint-

Esprit. Je ne lui offrirai pas quelques grains d'un vil encens, ou d'autres parfums d'Arabie, des gouttes de vin, du sang d'un bœuf languissant qui désire la mort, beaucoup moins encore une conscience infecte. Je suis toujours étonné de voir les prêtres les plus corrompus faire le choix des victimes, et qu'on examine plutôt les entrailles des animaux que les cœurs des sacrificateurs.

Tandis que nous prions de la sorte, déchirez-nous, si vous voulez avec des ongles de fer; attachez-nous à des croix, jetez-nous dans les flammes, tirez le glaive contre nous, exposez-nous aux bêtes: le chrétien qui prie est disposé à tout souffrir. Pour vous, magistrats zélés, hâtez-vous d'arracher la vie à des hommes qui l'emploient à prier pour l'empereur. La vérité, la fidélité à Dieu, voilà donc nos crimes.

XXXI. Mais nous sommes des flatteurs dont le but est d'échapper au supplice à la faveur de l'imposture. En vérité, cet artifice nous réussit à merveille. Sans doute vous croyez, et vous nous laissez prouver tout ce que nous voulons. Si cependant vous êtes persuadés que nous ne prenons aucun intérêt à la vie des empereurs, ouvrez nos livres, qui sont la parole de Dieu même : nous ne les cachons à personne, et différentes circonstances les ont fait passer dans les mains des étrangers ; vous verrez qu'il nous est ordonné de prier, par un excès de charité, pour nos ennemis, de souhaiter du bien à nos persécuteurs. Or qui sont les plus grands ennemis, les plus ardens persécuteurs des chrétiens, sinon ceux dont ils sont accusés d'offenser la majesté ? De plus nous lisons en termes exprès dans les saintes Écritures : « Priez pour les rois et pour toutes les puissances, afin que vous jouissiez d'une paix parfaite. » En effet l'empire ne peut être ébranlé que tous ses membres ne le soient: et nous-mêmes, quoique regardés comme étrangers, nous nous trouvons nécessairement enveloppés dans ses malheurs.

XXXII. D'ailleurs nous sommes obligés, par une raison particulière, de prier pour les empereurs et pour l'empire romain: c'est que nous savons que la fin du monde, avec les calamités affreuses dont elle menace tout le monde, est suspendue par le cours de l'empire romain. En demandant à Dieu que cette horrible catastrophe soit retardée, nous demandons par conséquent que la durée de l'empire r soit prolongée.

Si nous ne jurons point par le génie d pereurs, nous jurons par leur vie, plus a que tous les génies, qui ne sont que d mons. Nous respectons dans les empere jugemens de Dieu, qui les a établis pou verner les peuples. Nous savons qu'ils n pouvoir que celui que Dieu leur a donné. demandons la conservation de ce que Di même a voulu ; et c'est là pour nous un serment. Quant aux génies, nous les conj pour les chasser du corps des hommes n'avons garde de jurer par eux, pour le férer un honneur qui n'appartient qu'à

XXXIII. Mais pourquoi parler davant nos sentimens religieux pour l'empereur vons-nous ne pas les avoir pour celui qu Dieu a placé sur le trône, et qu'à ce titr sommes fondés à regarder spécialement notre empereur ? Je puis aussi plus qu'u contribuer à sa conservation, non-seul parce que je la demande à celui qui pe corder, et que je suis ce qu'il faut êtr l'obtenir ; mais encore parce qu'en abais majesté au-dessous de Dieu, et de Die je dispose Dieu par là à lui être favora n'égalerai point l'empereur à Dieu, je n pellerai point dieu, et parce que je ne s mentir, et parce que je le respecte tro me moquer de lui, et parce que lui-mê voudra point s'entendre appeler dieu, p est homme, et que le devoir ainsi que l' de l'homme est de se reconnaître infé Dieu. C'est bien assez pour lui d'avoir d'empereur, titre auguste qu'il tient de Qui l'appelle dieu, nie qu'il soit emper ne peut être empereur sans être un h Lors même qu'il est porté sur ce pompe de triomphe, on a soin de l'avertir q homme ; quelqu'un est placé derrière l lui dire : « Regarde derrière toi, et souvi que tu es homme. » Rien de si flatteu propre à lui donner la plus haute idée gloire, que cette précaution qu'on juge saire, de le faire ressouvenir de ce qu'i serait moins grand si on l'appelait dieu qu'il sentirait que c'est une fausseté. Il e plus grand quand on l'avertit de ne croire un dieu.

XXXIV. Le fondateur de votre empire, Auguste, ne souffrait pas qu'on le nommât seigneur. Ce nom en effet appartient à la Divinité. Je consens cependant à donner à l'empereur le nom de seigneur, pourvu que ce ne soit pas dans le même sens que je le donne à Dieu. Je ne suis point l'esclave de l'empereur; je n'ai proprement qu'un Seigneur, le Dieu tout-puissant et éternel, qui est également le Seigneur de l'empereur. D'ailleurs comment le père de la patrie en serait-il encore le seigneur? Un nom qui respire la douceur et l'amour n'est-il pas préférable à celui qui n'annonce que la puissance? Aussi les chefs de famille en sont-ils appelés les pères plutôt que les seigneurs.

Le nom de dieu convient encore bien moins à l'empereur. Ce n'est qu'à la plus honteuse et à la plus funeste flatterie qu'il appartient de le lui donner. Tandis que vous avez un empereur, osez-vous saluer empereur quelqu'un de ses sujets? Par ce sanglant outrage vous attireriez infailliblement la vengeance de l'empereur sur votre tête, peut-être même sur celui que vous auriez nommé empereur. Rendez à Dieu le culte qui lui est dû, si vous voulez ménager à l'empereur sa protection; cessez de reconnaître un autre dieu; cessez d'appeler dieu celui qui ne peut se passer du secours de Dieu. Si cette basse et sacrilége adulation ne rougit pas de son imposture, qu'elle en redoute les suites: vous-même ne maudissez-vous pas quiconque appelle l'empereur dieu avant son apothéose?

XXXV. Les chrétiens sont donc les ennemis de l'État, parce qu'ils rendent à l'empereur des honneurs qui ne sont ni vains, ni faux, ni sacriléges; parce que faisant profession de la véritable religion, ils célèbrent les jours de fête de l'empereur par les sentimens de leurs cœurs, et non par la débauche? Grande preuve de zèle en effet, d'allumer des feux et de tendre des lits dans les rues, d'y faire des grands festins, de changer Rome en taverne, de répandre le vin partout, de courir en troupes pour insulter et commettre toute sorte de désordres! La joie publique ne s'annonce-t-elle donc que par la honte publique? Ce qui serait indécent un autre jour, devient-il décent dans les jours consacrés au prince? Ceux qui observent les lois par respect pour le prince, les violeront-ils à cause de lui? La licence et le déréglement s'appelleront-ils piété? Une occasion de dissolution passera-t-elle pour une fête religieuse?

Nous sommes bien coupables sans doute: nous acquittons les vœux pour les empereurs sans cesser d'être sobres, chastes et modestes. Dans ces jours de joie nous ne couvrons pas nos portes de lauriers; nous n'allumons pas des lampes en plein midi: rien cependant n'est plus honnête alors que de donner à sa maison l'air d'un lieu de prostitution.

Il est à propos maintenant de mettre dans tout son jour la sincérité de vos démonstrations pour la seconde majesté, qu'on nous accuse d'offenser par un second sacrilége, lorsque nous refusons de célébrer avec vous les fêtes des empereurs d'une manière également opposée à la bienséance, à la modestie et à la pudeur. Il faut voir si ceux qui nous refusent le nom de romains, qui nous traitent d'ennemis des empereurs, ne sont pas plus criminels que nous. J'interroge donc les Romains; je demande à cette immense multitude, qui remplit vos sept collines, si jamais dans son langage romain elle épargne les empereurs: le Tibre et les écoles des gladiateurs peuvent en rendre témoignage. Si la nature n'eût couvert les cœurs que d'une manière transparente, on y verrait l'objet de leurs vœux secrets, les images de nouveaux princes qui se succéderaient sans cesse pour faire des largesses et des distributions au peuple. Oui, voilà les vœux secrets de ces Romains, dans le temps même qu'on les entend crier: « O Jupiter! retranche de nos années pour les donner à l'empereur![1] » Un chrétien ne sait point tenir ce langage; il ne sait point non plus souhaiter un nouvel empereur.

Le peuple, dites-vous, est toujours peuple: fort bien; mais cependant ce sont là des Romains, et nos plus grands ennemis. Les autres ordres de l'État, selon le rang qu'ils y tiennent, sont sans doute d'une fidélité à l'épreuve; jamais il ne s'est trouvé de factieux dans le sénat, dans l'ordre équestre, dans les camps, dans le palais. D'où sont donc sortis les Cassius, les Nigers, les Albinus; ceux qui assassinent leur prince entre deux bosquets de laurier; ceux qui s'exercent dans les gymnases, pour les étrangler habilement; ceux qui forcent le palais

[1] De nostris annis tibi Jupiter augeat annos.

à main armée, plus audacieux que les Sigerius et les Parthenius [1] ? Si je ne me trompe, tous ces gens-là étaient Romains, c'est-à-dire n'étaient pas chrétiens. Tous, jusqu'au moment où leur rébellion a éclaté, sacrifiaient pour le salut de l'empereur, juraient par son génie, et surtout ne manquaient pas de donner aux chrétiens le nom d'ennemis publics.

Les complices ou les partisans des dernières factions qu'on découvre tous les jours, restes échappés d'un parti, dont les parricides chefs viennent d'être moissonnés, n'ornaient-ils pas leurs portes des branches de laurier les plus fraîches et les plus touffues ? N'avaient-ils pas dans leurs vestibules les plus brillantes illuminations ? Ne remplissaient-ils pas la place de lits superbes ; non à la vérité dans l'intention de prendre part à la joie publique, mais pour former leurs vœux particuliers dans une fête tout à fait étrangère, pour faire en quelque sorte dans le secret l'inauguration de celui à qui ils destinaient le trône ?

Ceux qui consultent les astrologues, les aruspices, les augures, les magiciens, sur la vie des empereurs, n'ont pas moins d'empressement à s'acquitter de ces devoirs religieux. Pour les chrétiens, jamais ils n'ont recours à des sciences inventées par les anges rebelles et maudits de Dieu. Et d'où peut venir cette curiosité de s'informer des jours des empereurs, si on ne trame rien contre eux ; si du moins on ne souhaite et on n'attend pas leur mort ? car on ne tire pas l'horoscope de ses maîtres par le même motif qu'on tire celui des personnes qu'on aime : la curiosité du sang et de l'amitié est bien différente de celle de l'esclavage.

XXXVI. S'il est donc certain que ceux que vous appeliez Romains, et qui passaient pour tels, sont convaincus d'être les ennemis de l'empire, ne pourrait-il pas se faire aussi que ceux qui passent pour ennemis, et à qui vous refusez le nom de Romains, fussent effectivement romains, et rien moins qu'ennemis ? Non, la fidélité et le dévouement dus aux empereurs ne consistent pas dans de vaines démonstrations, sous le masque desquelles la trahison sait si bien se cacher. Ils consistent dans les sentimens que nous sommes obligés d'avoir pour tous les hommes, comme pour les empereurs ; car ce n'est pas aux empereurs seuls que nous devons vouloir du bien. Nous faisons le bien sans acception de personnes, parce que c'est pour nous-mêmes que nous le faisons, sans attendre ni louange ni récompense d'aucun homme. Notre rémunérateur est Dieu seul, qui nous fait une loi de cet amour universel pour tous indistinctement. Nous sommes les mêmes pour les empereurs que pour tous ceux avec qui nous avons quelque rapport. Il nous est également défendu de vouloir du mal à qui que ce soit, d'en faire, d'en dire, d'en penser même. Ce qui ne nous est pas permis contre l'empereur ne l'est contre personne : ce qui ne l'est contre personne l'est peut-être encore moins contre celui que Dieu a fait si grand.

XXXVII. Si, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr ? S'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent, pour ne pas nous rendre aussi coupables qu'eux, qui nous sera-t-il permis d'offenser ?

Vous-mêmes, je vous en fais juges, combien de fois exercez-vous des cruautés contre les chrétiens, ou de votre propre mouvement, ou pour obéir aux lois ! Combien de fois le peuple, sans attendre vos ordres, ne nous accable-t-il pas de pierres, et ne met-il pas le feu à nos maisons ? Dans la fureur des bacchanales on n'épargne pas même les morts : oui, l'asile de la mort est violé. Du fond des tombeaux où ils reposent, on arrache les cadavres des chrétiens, quoique méconnaissables, quoique déjà corrompus, pour leur insulter et les mettre en pièces. Cependant avez-vous remarqué que nous ayons jamais cherché à nous venger de cet acharnement qui nous poursuit au delà du tombeau ? Une seule nuit avec quelques flambeaux, c'en serait assez s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal : mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine ait recours à des moyens humains pour se venger, ou qu'elle se laisse abattre par les épreuves ! Si au lieu de nous venger sourdement, nous voulions agir en ennemis déclarés, nous ne manquerions ni de forces ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit, renfermée après tout dans ses limites, est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'en

[1] Noms de ceux qui tuèrent l'empereur Domitien.

ıtres que l'univers ? Nous ne sommes que
', et nous remplissons tout, vos villes, vos
ros châteaux, vos bourgades, vos conseils,
ımps, vos tribus, vos décuries, le palais,
ıat, le forum : nous ne vous laissons que
:mples.

serions-nous pas bien propres à la guerre,
à forces inégales, nous qui nous laissons
si volontiers, si ce n'était une de nos
mes : qu'il vaut mieux souffrir la mort que
donner ? Sans même prendre les armes,
nous révolter, nous pourrions vous com-
simplement en nous séparant de vous;
cette multitude d'hommes vous eût quittés
se retirer dans quelque contrée éloignée,
te de tant de citoyens de tout état aurait
votre gouvernement, et vous eût assez
: vous auriez été effrayés de votre soli-
du silence, de l'étonnement du monde,
ırait paru comme mort; vous auriez cher-
qui commander; il vous serait resté plus
emis que de citoyens. A présent, la mul-
des chrétiens fait que vos ennemis pa-
nt en petit nombre.

qui vous délivrerait de ces ennemis cachés,
funestes à vos âmes qu'à vos corps, je
dire des démons que nous chassons sans
t et sans récompense? Il suffirait, pour
vengeance, de vous laisser à la merci de
prits immondes. Et vous, sans nous tenir
te d'un service de cette importance, sans
hir que loin de vous être nuisibles, nous
ommes nécessaires, vous nous traitez en
nis : nous sommes à la vérité ennemis
'és, mais ennemis de l'erreur, et nulle-
du genre humain.

XVIII. Il fallait donc traiter avec douceur, et
e du moins au rang des factions permises,
:ligion à qui on ne peut rien reprocher de ce
craint des factions justement proscrites.
s a proscrites, si je ne me trompe, pour
nquillité publique, pour empêcher que la
ıe fût déchirée par des partis opposés : ce
ırait troublé les assemblées du peuple et
nat, les harangues et les spectacles, sur-
dans un temps où l'on vend jusqu'aux
ices qu'on commet.

ur nous qui ne brûlons point de la pas-
le la gloire et des honneurs, nous n'avons
ntérêt de former des cabales. Nous ne
nous mêlons jamais des affaires publiques : le monde, voilà notre république. Nous renonçons sans peine à vos spectacles : pleins du mépris pour tout ce qui s'y passe, nous avons en horreur la superstition qui en est la mère. Nous n'avons rien de commun avec les extravagances du cirque, avec les obscénités du théâtre, avec la barbarie de l'arène, avec la frivolité des gymnases. N'a-t-il pas été permis aux épicuriens de se faire de la volupté l'idée qu'il leur a plu ? Vous offensons-nous en adoptant d'autres plaisirs que les vôtres? Et si nous voulions nous sevrer de toute sorte d'amusemens, ce ne serait pas à vous, ce ne serait qu'à nous-mêmes que nous ferions tort. Nous condamnons vos plaisirs, j'en conviens, comme vous-mêmes vous ne pouvez goûter les nôtres.

XXXIX. Je vais montrer maintenant à quoi s'occupe la faction des chrétiens ; après l'avoir défendue contre les calomnies, il faut la faire connaître. Unis ensemble par les nœuds d'une même foi, d'une même morale, nous ne faisons qu'un corps. Nous nous assemblons pour prier Dieu ; nous formons une sainte conjuration, pour lui faire une violence qui lui est agréable ; nous prions pour les empereurs, pour leurs ministres, pour toutes les puissances, pour l'état présent de ce monde, pour la paix, pour le retardement de la fin de l'univers. Nous nous assemblons pour lire les Écritures, où nous puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissemens dont nous avons besoin. Cette sainte parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre confiance, resserre de plus en plus la discipline, en en inculquant le précepte.

C'est là que se font les exhortations et les corrections, que se prononcent les censures au nom de Dieu. Certains que nous sommes toujours en sa présence, nous jugeons avec grand poids, et c'est un terrible préjugé pour le jugement futur, quand quelqu'un a mérité d'être retranché de la communion des prières, de nos assemblées, et de tout ce saint commerce.

Des vieillards président ; ils parviennent à cet honneur, non par argent, mais par le témoignage d'un mérite éprouvé. L'argent n'influe en rien dans les choses de Dieu ; et si l'on trouve chez nous une espèce de trésor, nous n'avons pas à rougir d'avoir vendu la religion.

Chacun fournit tous les mois une somme modique, ou lorsqu'il le veut, s'il le veut et s'il le peut; on n'y oblige personne : rien de plus libre que cette contribution; c'est un dépôt de piété qu'on ne dissipe point en repas et en débauches; il n'est employé qu'à nourrir et à enterrer les pauvres, les orphelins sans bien, les domestiques cassés de vieillesse, les malheureux qui ont fait naufrage. S'il y a des chrétiens condamnés aux mines, détenus dans les prisons, ou relégués dans les îles, uniquement pour la cause de Dieu, ils y sont entretenus par la religion qu'ils ont professée.

Il se trouve néanmoins des gens qui nous font un crime de cette charité. « Voyez, disent-ils, comme ils s'aiment; » car pour nos censeurs, ils se haïssent tous. « Voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres; » pour eux, ils sont plutôt prêts à s'entr'égorger. Quant au nom de frères que nous nous donnons, ils ne le décrient que parce que chez eux tous les noms de parenté ne sont que des expressions trompeuses d'attachement. Nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, la mère commune de tous les hommes. Il est vrai que vous êtes de mauvais frères; à peine êtes-vous des hommes. De véritables frères sont ceux qui reconnaissent pour père le même Dieu, qui ont reçu le même esprit de sainteté, qui sortis du sein commun de l'ignorance, ont vu avec transport luire le jour de la même vérité.

Mais peut-être qu'on ne nous croit pas frères, ou parce que notre nom ne se trouve jamais dans vos tragédies, ou parce que nous vivons en commun et en frères, des mêmes biens qui chez vous divisent tous les jours les frères. Ne faisant tous qu'un cœur et qu'une âme, pourrions-nous avoir de la répugnance à communiquer nos biens? Tout est commun entre nous, hormis nos femmes : nous sommes divisés sur ce seul point qui réunit les autres hommes. Ils font entre eux comme un échange des droits que leur donne le mariage, à l'exemple sans doute de leurs sages, d'un Socrate parmi les Grecs, d'un Caton parmi les Romains, qui abandonnèrent à leurs amis des femmes qu'ils avaient épousées, pour en avoir des enfants dont ils ne seraient point les pères. Fut-ce malgré elles? on peut en douter. Indignement prostituées par leurs propres m pouvaient-elles être bien jalouses de la teté conjugale? O sagesse attique! O g romaine! Un philosophe et un censeur do l'exemple du plus infâme commerce!

Pour les chrétiens, il n'est pas étonnar s'aimant si tendrement, ils aient des communs. Vous cherchez à décrier nos pers non-seulement comme criminels, comme somptueux. C'est apparemment nous que Diogène disait : « Les Mégariens gent comme s'ils devaient mourir le lende et bâtissent comme s'ils étaient immo On voit plutôt une paille dans l'œil d' qu'une poutre dans le sien. L'air est infec digestions de tant de tribus, de curies décuries. Les saliens [1] ne donnent pas d pers sans faire d'emprunt. Il faut de g calculs pour arrêter les frais des festi l'honneur d'Hercule. On choisit les plus h cuisiniers pour les apaturies [2], les dionysi les mystères de l'Attique. La fumée des s de Sérapis éveille tous ceux qui sont pr pour les incendies : et l'on ne parle q repas des chrétiens!

Leur nom seul montre quel en est le On les appelle *agapes*, d'un mot gr signifie *charité*. Quoi qu'ils puissent c nous nous croyons bien dédommagés p vantage de faire du bien; nous soul par là les pauvres; nous ne rassemblon comme vous des parasites qui font gl vendre leur liberté, et de venir à vos s'engraisser au prix de mille avanies traitons les pauvres comme des homn qui la Divinité attache ses regards avec de complaisance.

Vous voyez combien le motif de nos s est honnête : tout ce qui s'y passe y rép est également réglé par des vues de re on n'y souffre ni bassesse ni immodes ne se met à table qu'après avoir fait la p Dieu. On mange autant qu'on a faim; comme il convient à des gens qui font sion de chasteté; on se rassasie comme

[1] Prêtres institués par Numa pour la garde cliers sacrés.

[2] *Apaturies*. Fêtes grecques en l'honneur d rentes divinités.

[3] Fêtes de Bacchus.

prier Dieu cette même nuit; on converse, comme sachant que Dieu écoute. Après qu'on s'est lavé les mains, et qu'on a allumé les flambeaux, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu qu'il tire des saintes Écritures, ou qu'il compose lui-même. On voit par là combien il a bu. Le repas finit comme il a commencé, par la prière. On sort de là, non pour faire du désordre, pour commettre des insolences et des meurtres, mais avec modestie, avec pudeur: on sort d'une école de vertu, plutôt que d'un souper.

Condamnez, proscrivez nos assemblées, si elles ont quelque rapport avec les assemblées dangereuses et criminelles, si on peut leur faire le même reproche qu'aux factions ordinaires. Mais nous sommes-nous jamais assemblés pour nuire à qui que ce soit? Nous sommes tels assemblés que séparés, tous ensemble que chacun en particulier, n'offensant personne, n'affligeant personne.

XL. Une assemblée de gens de bien, de gens vertueux, pieux et chastes, n'est point une faction, c'est un sénat: le nom de faction convient à ceux qui conspirent contre ces hommes vertueux; qui demandent à grands cris leur sang; qui prennent pour prétexte de leur haine, que les chrétiens sont la cause de toutes les calamités publiques. Pitoyable prétexte! Si le Tibre inonde Rome, si le Nil n'inonde point les campagnes, si le ciel est fermé, si la terre tremble, s'il survient une famine, une peste, on entend crier aussitôt: « Les chrétiens aux lions! » Quoi! tous les chrétiens aux lions! Mais dites-moi, je vous prie, avant Tibère, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ, la terre, les villes n'ont-elles pas éprouvé les plus grands malheurs? L'histoire ne nous apprend-elle pas que Hiérapolis, que les îles de Délos, de Rhode et de Cos, ont été submergées avec plusieurs milliers d'hommes? Platon assure que la mer Atlantique a couvert la plus grande partie du continent de l'Asie ou de l'Afrique. Un tremblement de terre a mis à sec la mer de Corinthe. La violence des flots a détaché la Lucanie de l'Italie, et en a fait l'île de Sicile. De tels changemens dans le globe n'ont pu arriver sans faire périr quantité d'hommes. Où étaient, je ne dis pas les chrétiens ces contempteurs de vos dieux, où étaient vos dieux eux-mêmes, lorsque le déluge a submergé toute la terre, ou du moins les plaines, comme Platon l'a prétendu? Les villes où vos dieux sont nés, où ils sont morts, celles même qu'ils ont bâties prouvent assez qu'ils sont postérieurs au déluge: autrement elles ne subsisteraient pas aujourd'hui.

Les essaims des juifs d'où les chrétiens tirent leur origine n'étaient pas encore sortis de l'Égypte, pour aller se fixer dans la Palestine, lorsqu'une pluie de feu consuma sur les frontières les villes et le pays de Sodome et de Gomorrhe. La terre de cette contrée exhale encore une odeur infecte; et si on y voit quelques fruits, ils tombent en cendres dès qu'on y porte la main.

La Tuscie et la Campanie ne se plaignaient pas des chrétiens, lorsque Vulsinie[1] fut brûlée par le feu du ciel, et Pompéia[2] par celui de sa montagne. Personne n'adorait à Rome le vrai Dieu, lorsque Annibal, après la sanglante journée de Cannes, remplissait un boisseau des anneaux des Romains. Tous vos dieux étaient adorés de vous tous, lorsque les Gaulois sénonnais investirent le Capitole. Pour tout dire en un mot, les villes n'ont jamais essuyé de désastres que les temples ne les aient partagés. Les dieux ne sauraient donc être regardés comme les auteurs des calamités dont ils se sont eux-mêmes ressentis.

La race des mortels n'a cessé d'offenser Dieu, soit en négligeant son culte, en ne cherchant pas cet Être suprême qui s'était laissé entrevoir à eux, soit en se faisant des dieux pour les adorer: et parce qu'ils n'ont pas cherché l'auteur de l'innocence, le juge et le vengeur du crime, ils se sont livrés à toute sorte de vices et de déréglemens. S'ils l'eussent cherché, ils le connaîtraient; s'ils le connaissaient, ils l'adoreraient: s'ils l'adoraient, ils éprouveraient sa clémence, au lieu d'être en butte à sa colère. Le même Dieu dont les hommes ont ressenti la vengeance avant qu'il y eût des chrétiens, les châtie encore aujourd'hui. Avant qu'ils se fussent forgé des dieux, ils jouissaient de ses bienfaits, sans penser à leur bienfaiteur. Qu'ils apprennent que c'est également de lui que viennent les maux qu'a mérités leur ingratitude.

[1] Ville de la Tuscie ou Étrurie, aujourd'hui la Toscane.
[2] Ville de la Campanie, engloutie par l'éruption du mont Vésuve l'an 80 de J.-C.

Si cependant nous nous rappelons les calamités qui désolèrent autrefois la terre, nous verrons que les hommes sont traités avec moins de rigueur depuis qu'il y a des chrétiens. Depuis cette époque l'innocence a balancé le crime; la terre a eu des intercesseurs auprès de Dieu. Lorsque les pluies d'hiver et d'été suspendues menacent d'une affreuse stérilité, vous remplissez les bains, les cabarets, les lieux de débauche, vous sacrifiez à Jupiter, vous avertissez le peuple de demander de l'eau nu-pieds; vous cherchez le ciel au Capitole, vous comptez faire descendre les nuages des voûtes des temples, tandis que vous outragez Dieu et le ciel. Pour nous, exténués par le jeûne, purifiés par la continence, sevrés de tous les plaisirs, sous le sac et la cendre, nous désarmons le ciel; et lorsque nous avons arraché le pardon, on remercie Jupiter.

XLI. C'est donc vous qui êtes à charge à la terre; c'est vous qui, méprisant Dieu pour adorer des statues, causez tous les malheurs de l'État. C'est ce Dieu que vous méprisez qui vous fait sentir sa colère, et non point ces prétendus dieux que vous servez avec tant de zèle. Ce serait de leur part le comble de l'injustice de punir leurs propres adorateurs à cause des chrétiens, d'envelopper dans les mêmes désastres des hommes si différens.

Il est aisé, dites-vous, de rétorquer la difficulté contre vous-même. Votre Dieu souffre donc que ses fidèles serviteurs soient punis de nos sacriléges?

Apprenez quels sont les desseins de Dieu, et vos objections finiront. Dieu, qui a renvoyé après la fin du monde le jugement éternel de tous les hommes, ne précipite point avant ce terme la séparation, qui sera la suite du jugement. En attendant, il paraît traiter de même tous les hommes: il veut que les infidèles partagent les biens de ses serviteurs, et que ses serviteurs aient part aux maux des infidèles: que les uns et les autres éprouvent et sa bonté et sa sévérité. Instruits par lui-même de ses décrets, nous aimons sa bonté, nous craignons sa sévérité. Pour vous, vous méprisez l'une et l'autre: de là il arrive que tous les maux qui sont pour vous de véritables punitions ne sont pour nous que des avertissemens. Nous ne nous plaignons point, parceque nous n'avons d'autre intérêt dans ce monde que d'en sortir au plus tôt.

D'ailleurs nous savons que ce sont vos crimes qui attirent sur la terre les fléaux du ciel; et quoique nous nous en ressentions nécessairement, faisant partie avec vous de la même société, nous voyons avec joie l'accomplissement des oracles divins, qui affermissent notre foi et notre espérance. Si au contraire il était vrai que ceux que vous adorez vous envoyassent tous ces maux à cause de nous, comment pourriez-vous adorer encore des dieux, et si ingrats et si injustes, qui devraient vous en garantir et vous combler de faveurs en haine des chrétiens?

XLII. On nous fait un autre reproche: on dit que nous sommes inutiles au commerce de la vie. Comment cela pourrait-il être? Nous vivons avec vous; nous avons la même nourriture, les mêmes habits, les mêmes meubles, les mêmes besoins. Nous ne ressemblons pas aux brachmanes et aux gymnosophistes des Indes: nous n'habitons pas les forêts, nous ne fuyons pas les hommes. Nous nous souvenons que nous devons rendre grâces à Dieu, le seigneur et le créateur de toutes choses: nous ne rejetons rien de ce qu'il a fait pour nous, mais nous sommes en garde contre l'excès et contre l'abus. Nous nous trouvons avec vous à la place, au marché, aux bains, aux boutiques, aux hôtelleries, aux foires, dans tous les lieux nécessaires au commerce de la vie. Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons, nous exerçons les mêmes arts et pour votre usage. Je ne comprends pas comment nous vous sommes inutiles, tandis que nous vivons avec vous, et de ce que nous gagnons à votre service.

Si je ne fréquente pas vos cérémonies, je ne laisse pas de vivre ces jours-là. Je ne prends pas le bain la nuit pendant les Saturnales, pour ne pas perdre le jour et la nuit. Je le prends à une heure convenable, pour ne pas me glacer le sang: il sera assez temps après ma mort d'être pâle et raide au sortir de l'eau. Je ne mange point en public aux fêtes de Bacchus, à l'exemple des bestiaires, qui font leur dernier repas; mais quelque part que je soupe, on me sert les mêmes mets qu'à vous. Je n'achète pas de couronnes de fleurs, mais j'achète des fleurs; et que vous importe comment je m'en serve?

Je les aime mieux quand elles ne sont pas liées ensemble, qu'elles ne forment ni couronnes ni bouquets. Les couronnes même je les approche du nez : j'en demande pardon à ceux qui ont leur odorat dans les cheveux. Nous n'allons pas aux spectacles; mais quand j'ai envie de ce qui s'y vend, je l'achète plus volontiers chez les marchands. Nous n'achetons pas d'encens, il est vrai; si les Arabes s'en plaignent, les Sabéens savent que nous achetons des aromates plus chers et en plus grande quantité pour ensevelir les morts que vous n'en perdez à enfumer vos dieux.

Du moins, dites-vous, on ne saurait nier que les revenus des temples ne diminuent tous les jours. Qui est-ce qui met encore dans les troncs? C'est que nous ne pouvons pas suffire à donner aux hommes et aux dieux, et que nous ne croyons devoir donner qu'à ceux qui demandent. Que Jupiter tende la main, nous lui donnerons. Enfin vous faites moins d'offrandes dans vos temples que nous ne faisons d'aumônes dans les rues. Et combien le fisc n'a-t-il pas à se louer des chrétiens! Car si l'on examine combien les différentes impositions perdent par vos fraudes et vos fausses déclarations, tandis que nous les payons avec cette même bonne foi qui ne nous permet pas de faire tort à qui que ce soit, on trouvera que le seul article, où vous pouvez nous reprocher d'être inutiles à l'État est bien compensé par tous les autres.

XLIII. Il faut l'avouer cependant, il y a des gens fondés à se plaindre qu'il n'y a rien à gagner avec les chrétiens. Et qui sont-ils? Ceux qui font un commerce infâme et leurs vils esclaves; les ravisseurs, les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les devins, les astrologues : on gagne beaucoup à ne rien faire gagner à tous ces gens-là. Mais s'il était vrai que notre secte vous causât quelque préjudice, convenez qu'elle vous en dédommage bien. Comptez-vous pour rien d'avoir parmi vous des hommes, je ne dis plus qui chassent les démons, qui invoquent pour vous le vrai Dieu, mais du moins de qui vous n'avez rien à craindre?

XLIV. Une perte réelle, une perte irréparable pour l'État, une perte à laquelle personne ne fait attention, c'est celle de tant d'hommes vertueux, irréprochables, qu'on persécute, qu'on fait mourir tous les jours. Je prends à témoin vos registres, vous qui jugez tous les jours les prisonniers, qui condamnez tant d'hommes coupables de toutes sortes de crimes, des assassins, des filous, des sacriléges, des séducteurs; y en a-t-il un seul d'entre eux qui soit chrétien? ou parmi ceux qui vous sont déférés comme chrétiens, s'en trouve-t-il un seul coupable d'aucun de ces crimes? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons, que s'engraissent les bêtes : c'est de leurs cris que retentissent les mines, c'est parmi les vôtres qu'on choisit des troupeaux de criminels pour servir de spectacle. Nul d'entre eux n'est chrétien, ou il n'est que chrétien; s'il est coupable de quelque autre crime, non il n'est point chrétien.

XLV. Nous seuls donc, nous seuls sommes innocens? Qu'y a-t-il là qui doive nous surprendre? L'innocence est pour nous une nécessité, oui une nécessité; nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même, qui est un maître parfait; nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un juge qu'on ne peut mépriser. Pour vous ce sont des hommes qui vous l'ont enseignée, ce sont des hommes qui vous l'ont ordonnée. Vous ne pouvez donc ni la connaître comme nous, ni craindre comme nous de la perdre. Eh! peut-on compter sur les lumières de l'homme pour faire connaître la vraie vertu, sur son autorité pour la faire pratiquer! Ses lumières égarent, son autorité est méprisée.

D'ailleurs quelle est la loi la plus sage de celle qui dit : « Vous ne tuerez point, ou de celle qui dit : « Vous ne vous mettrez point en colère? » Lequel est le plus parfait de condamner l'adultère, ou la simple concupiscence des yeux; les actions mauvaises, ou jusqu'aux paroles; de défendre de faire injure à personne, ou de défendre même de repousser l'injure? Et remarquez que vos lois ont emprunté ce qu'elles ont de bon d'une loi plus ancienne, qui est la loi divine. Nous avons parlé plus haut du temps auquel vécut Moïse.

Mais encore une fois combien toutes les lois humaines sont impuissantes! Presque toujours on peut leur échapper en se cachant; la passion, comme la nécessité, les brave; et le supplice dont elles menacent est d'une si courte durée! du moins on ne peut le prolonger au

delà de la vie. C'est par cette raison qu'Épicure méprisait tous les tourmens et toutes les douleurs. « Si la douleur est légère, disait-il, elle est par conséquent aisée à supporter ; si elle est violente, elle ne dure pas. » Pour nous qui devons être jugés par un Dieu qui voit tout, et qui savons que ses punitions sont éternelles, nous sommes les seuls qui embrassons la vraie vertu, et parce que nous la connaissons parfaitement, et parce que le supplice destiné au crime est non pas de longue durée, mais éternel. Nous craignons l'Être souverain que doit craindre celui qui juge des hommes qui le craignent. Nous craignons Dieu, et non le proconsul.

XLVI. Je crois avoir justifié les chrétiens de tous les crimes que leur imputent des accusateurs altérés de leur sang. J'ai tracé sans rien déguiser le tableau de leur religion. L'autorité et l'ancienneté de nos Écritures, la confession même des démons, voilà mes preuves. Si quelqu'un entreprend de me réfuter, qu'il laisse là l'artifice du discours; qu'il réponde avec la franchise et la simplicité dont je lui ai donné l'exemple.

Mais l'incrédulité convaincue par sa propre expérience de l'excellence du christianisme se retranche à dire qu'il n'a rien de divin, que ce n'est qu'une secte de philosophie, comme les autres. « Les philosophes, nous dit-on, enseignent comme vous, font profession comme vous d'innocence, de justice, de patience, de sobriété, de chasteté. » Pourquoi donc, si notre doctrine est la même que la leur, ne nous est-il pas permis de la professer comme à eux? Pourquoi, s'ils sont d'une secte semblable à la nôtre, ne les oblige-t-on pas aux mêmes choses, que nous ne pouvons refuser sans courir risque de la vie? Quel est en effet le philosophe qu'on ait contraint de sacrifier, de jurer par les dieux, d'allumer follement des flambeaux en plein midi?

Tout est permis aux philosophes. Ils détruisent ouvertement le culte de vos dieux, écrivent contre vos superstitions, et vous leur applaudissez : la plupart même se déchaînent contre vos princes, et vous le souffrez; au lieu de les condamner aux bêtes, vous leur décernez des récompenses, vous leur élevez des statues. Vous avez raison de le faire; ils prennent le nom de philosophes et non pas de chrétiens : et le nom de philosophe ne met pas en fuite les démons. Que dis-je? les philosophes placent les démons au second rang après les dieux. « Si mon démon le permet, » disait Socrate. Ce philosophe, qui du moins entrevoyait la vérité, puisqu'il niait qu'il y eût des dieux, ordonna cependant, sur le point de mourir, qu'on sacrifiât un coq à Esculape; sans doute par reconnaissance pour son père Apollon, dont l'oracle l'avait déclaré le plus sage des hommes. Mais quelle imprudence de vanter la sagesse d'un homme qui ne reconnaissait pas les dieux!

Plus la vérité est odieuse, plus celui qui la professe sans déguisement révolte les esprits. Mais un moyen sûr de plaire à tous ceux qui la persécutent, c'est de l'affaiblir et de l'altérer : c'est ce que font les philosophes qui se vantent d'enseigner la vérité, et qui n'ont d'autre but que la gloire. Les chrétiens au contraire qui ne pensent qu'à leur salut recherchent nécessairement la vérité, et la professent dans toute sa pureté. Les philosophes ne sont donc pas, comme vous le pensez, à comparer aux chrétiens, soit pour la doctrine, soit pour les mœurs.

Thalès, ce grand physicien, put-il répondre quelque chose de positif à Crésus sur la Divinité, après avoir pris cependant plusieurs délais pour y penser? Chez les chrétiens, le dernier artisan connaît Dieu, le fait connaître aux autres, et satisfait à toutes vos questions sur l'Auteur de l'univers; tandis que Platon nous assure qu'il est bien difficile de le connaître, et encore plus d'en parler devant le peuple. Les philosophes prétendraient-ils nous le disputer pour la chasteté? Je lis dans l'arrêt de mort de Socrate qu'il fut condamné comme corrupteur de la jeunesse : jamais on ne reprochera à un chrétien de violer les lois de la nature. Diogène ne rougissait pas d'assouvir sa passion avec la courtisane Phryné ; Speusippe, disciple de Platon, fut tué en commettant un adultère : un chrétien ne connaît que sa femme. Démocrite se crevant les yeux, parce qu'il n'était plus maître de lui-même lorsqu'il voyait une femme, publie assez son incontinence par la punition qu'il s'impose : un chrétien garde ses yeux et ne voit pas les femmes, parce que son cœur est aveugle pour la volupté. Parlerai-je de l'humilité? Je vois Diogène fouler, de ses pieds

couverts de boue, l'orgueil de Platon avec un orgueil plus grand encore : un chrétien ne connaît pas la hauteur, même avec un pauvre. S'agit-il de la modération : Pythagore veut règner sur les Thuriens, Zénon sur les Priéniens : un chrétien ne brigue pas même l'édilité. Si je viens à l'égalité d'âme, Lycurgue se fit mourir de faim, parce que les Lacédémoniens avaient changé quelque chose à ses lois : un chrétien remercie ceux qui l'ont condamné. Si je compare la bonne foi, Anaxagore nie le dépôt qu'il a reçu de ses hôtes : la bonne foi des chrétiens est vantée par les païens même. Si je considère la bonté, Aristote fait chasser son ami Hermias de la place qu'il occupait : un chrétien n'humiliera point son ennemi ; Aristote flatte bassement Alexandre pour le gouverner; Platon, Denys le Tyran pour être admis à sa table ; Aristippe, sous la pourpre et sous le masque de la plus grande austérité, s'abandonne à la débauche ; Hippias est tué lorsqu'il veut opprimer sa patrie : jamais un chrétien ne s'est rien permis contre l'État, même pour venger les chrétiens, quoique traités inhumainement.

On dira peut-être qu'il y a des gens parmi nous qui s'affranchissent des règles sévères de notre morale : qu'on ajoute aussi que nous ne les comptons plus au nombre des chrétiens. Mais les philospohes, après tant de crimes et de bassesses, conservent parmi vous le nom et les honneurs de sages.

Et comment pouvez-vous comparer un philosophe avec un chrétien, un disciple de la Grèce avec un disciple du ciel, un homme qui n'est occupé que de la gloire avec celui qui n'a que son salut à cœur, un homme qui parle en sage avec un homme qui vit en sage, un homme qui détruit tout avec un homme qui établit ou maintient tout ? Comment pouvez-vous comparer le partisan et l'adversaire de l'erreur, le corrupteur et le vengeur de la vérité, celui qui l'a dérobée, et celui qui en est le possesseur et le gardien de tout temps ? Qu'y a-t-il de commun entre deux hommes si opposés ?

XLVII. L'antiquité de nos livres établie plus haut doit vous disposer à les regarder comme le trésor d'où les sages venus ensuite ont tiré toutes leurs richesses. Si je ne craignais de trop grossir cet ouvrage, il me serait aisé de le démontrer. Quel est le poëte, quel est le sophiste qui n'ait puisé dans les prophètes ? C'est dans ces sources sacrées que les philosophes ont essayé d'éteindre leur soif. C'est pour cela qu'on les compare aux chrétiens ; c'est même à cette occasion que quelques états les ont chassés, tels que Thèbes, Sparte et Argos. Ces hommes passionnés uniquement pour la gloire et l'éloquence s'efforcèrent d'atteindre à l'élévation de nos Écritures ; et lorsqu'ils y trouvaient quelque chose qui pouvait servir à leurs vues, ils se l'appropriaient. Ne les regardant pas comme divines, ils ne se faisaient pas scrupule de les altérer : d'ailleurs, ils ne pouvaient avoir l'intelligence de bien des passages voilés même pour les Juifs à qui ces livres appartenaient. Des esprits pointilleux et méprisans ne pouvant goûter ni croire la vérité simple et sans ornement, la corrompirent par le mélange de leurs conjectures. Au lieu d'enseigner le dogme de l'unité de Dieu tel qu'ils l'avaient trouvé, ils disputèrent sur sa nature, sur ses attributs, sur le lieu de sa demeure. Les uns, tels que les platoniciens, croient que Dieu n'a point de corps ; les autres, tels que les stoïciens, soutiennent le contraire. Épicure veut qu'il soit composé d'atomes, Pythagore de nombres, Héraclite de la matière du feu. Suivant Platon, il a soin de tout, il préside à tout ; suivant Épicure, il est toujours dans le repos et dans l'inaction, il est nul, pour ainsi dire, dans tout ce qui arrive aux hommes. Les stoïciens le supposent hors du monde, qu'il meut comme le potier tourne sa roue : les platoniciens le placent dans le monde même qu'il régit, comme le pilote conduit son vaisseau. Ils ne s'accordent pas plus sur le monde : les uns prétendent qu'il a été fait, les autres qu'il est éternel ; les uns assurent qu'il doit finir, les autres qu'il durera toujours. Ils ne s'accordent pas plus sur la nature de l'âme, qui, selon ceux-ci, est divine et éternelle, selon ceux-là, est mortelle et corruptible. Chacun, en un mot, a changé ou ajouté à sa fantaisie.

Il ne faut pas s'étonner que les philosophes aient défiguré de la sorte des livres si anciens, puisque des hommes sortant des écoles des philosophes ont corrompu les nouveaux livres des chrétiens, en y interpolant avec leurs opinions particulières des dogmes philosophiques :

d'un seul chemin droit ils ont fait une multitude de sentiers détournés où l'on se perd; ce que je dis ici en passant, de peur que le grand nombre de sectes qui divisent les chrétiens ne fournissent un nouveau prétexte de nous comparer aux philosophes, et qu'on ne confonde avec elles la vérité de notre religion.

A tous ces corrupteurs de l'Évangile, nous opposons l'argument invincible de la prescription; que la seule véritable religion est celle qui, enseignée par Jésus-Christ, nous a été transmise par ses disciples, auxquels tous ces novateurs sont postérieurs. C'est dans la vérité même que, par la suggestion des esprits trompeurs, ils ont trouvé des matériaux pour élever leurs systèmes d'erreurs. Ce sont ces esprits qui ont infecté notre salutaire doctrine par un alliage impur. Ce sont eux qui ont inventé des fables à l'imitation de nos dogmes, pour affaiblir la croyance due à la vérité, et se l'attirer à eux-mêmes tout entière, soit en détournant de croire les chrétiens, par la raison qu'on ne peut pas croire les poëtes et les philophes, soit en faisant même croire d'autant plus ceux-ci, qu'ils ne sont pas chrétiens.

Ainsi, prêchons-nous le jugement de Dieu, on se moque de nous, parce que les poëtes et les philosophes ont imaginé aussi des juges dans les enfers. Menaçons-nous de feux souterrains qui sont destinés à la punition du crime, on rit encore plus fort, parce que la fable fait couler un fleuve de feu dans le séjour des morts. Parlons-nous du paradis, ce lieu de délices préparé par Dieu même pour les âmes des saints, et séparé de notre globe par une portion de la zone de feu, nous trouvons que les Champs Élysées se sont emparés de tous les esprits. Or, qui est-ce qui a pu donner aux poëtes et aux philosophes l'idée de fictions si semblables à nos mystères, sinon nos mystères même, d'ailleurs beaucoup plus anciens? Nos mystères doivent donc paraître plus croyables et plus certains, puisqu'on croit même ce qui n'en est que l'ombre et l'image. Dira-t-on que les poëtes et les philosophes sont les créateurs de la fable? il s'ensuivra donc que nos mystères seront l'image de ce qui leur est postérieur, ce qui est contre l'essence des choses: jamais l'ombre n'est avant le corps, ni la copie avant l'original.

XLVIII. Que quelque philosophe vienne soutenir, comme Laberius le dit suivant les principes de Pythagore, qu'après la mort le mulet est changé en homme, la femme en couleuvre; qu'il emploie tout l'art du raisonnement pour le prouver: ne vous séduira-t-il pas, ne vous persuadera-t-il pas de vous abstenir de la chair des animaux, vous faisant craindre de manger vos ancêtres en mangeant du bœuf? Mais qu'un chrétien vous assure que vous ressusciterez tels que vous étiez, ce ne sera pas assez pour la populace de le charger de coups, elle prendra des pierres pour le lapider. Si cependant il y a quelque fondement à l'opinion du retour des âmes humaines dans les corps, pourquoi ne reviendraient-elles pas animer les mêmes corps? C'est ce qu'on appelle ressusciter, redevenir ce qu'on était. Séparées du corps, elles ne sont plus ce qu'elles avaient été; car elles n'ont pu devenir ce qu'elles n'étaient pas qu'en cessant d'être ce qu'elles avaient été.

Je perdrais trop de temps, et j'apprêterais trop à rire, si je voulais examiner ici en quelle sorte de bête chacun devrait être changé: il vaut mieux continuer notre apologie et faire remarquer qu'il est bien plus raisonnable de croire que chaque homme redeviendra ce qu'il avait été, que la même âme animera de nouveau le corps, quoique peut-être la figure ne soit pas absolument la même. La résurrection est essentielle pour le jugement dernier, où l'homme doit comparaître le même qu'il était dans ce monde, pour recevoir de Dieu la récompense ou la punition qu'il aura méritée. Les corps doivent être rétablis tels qu'ils avaient été, et parce que les âmes sont incapables de sentir sans le corps, et parce qu'elles ont mérité dans le corps et avec le corps le traitement qu'elles éprouveront en vertu du jugement de Dieu. Mais comment, dites-vous, cette matière réduite en poussière pourra-t-elle de nouveau former un corps? Homme, jetez les yeux sur vous-même, et vous n'aurez plus de peine à croire. Qu'étiez-vous avant d'être homme? rien sans doute. Si vous aviez été quelque chose, vous vous en souviendriez. Vous n'étiez rien avant d'être; vous ne serez plus rien, lorsque vous aurez cessé d'être. Pourquoi alors ne recommencerez-vous pas d'être, si celui qui vous a tiré du néant le veut? Qu'y aura-t-il de

nouveau ? Vous n'étiez rien, lorsque vous avez été fait. Lorsque vous ne serez plus, vous serez encore fait. Expliquez-moi le premier, je vous expliquerai le second. Ne semble-t-il pas que vous redeviendrez encore plus facilement ce que vous avez été déjà, après que Dieu vous a fait sans aucune difficulté ce que vous n'aviez jamais été ? Révoquerez-vous en doute la puissance de Dieu, qui a tiré l'univers du néant, qui a donné la vie à tout ce qui respire ? Pour vous aider à croire, il vous a tracé plusieurs images de la résurrection.

Tous les jours la lumière expire et renaît ; sans cesse les ténèbres lui succèdent pour lui faire place : les astres semblent et s'éteindre et se rallumer. Toutes les révolutions des temps se renouvellent. Les fruits finissent pour recommencer ; les semences se corrompent pour multiplier ; tout se conserve par sa destruction même, se reproduit par sa mort. Homme, être sublime, si tu as appris de l'oracle d'Apollon à «te connaître toi-même, comme le seigneur de tout ce qui meurt et de tout ce qui renaît,» toi seul en mourant tu périrais pour toujours ? Quelque part que tu sois mort, quelque corps que ce soit qui ait détruit le tien, qui l'ait englouti, consumé, et, ce semble, anéanti, il te le rendra : le néant obéit à celui à qui le monde entier obéit.

«Quoi donc, dites-vous, faudra-t-il toujours mourir, toujours ressusciter ?» Si le Maître de l'univers l'avait ainsi réglé, il vous faudrait bon gré mal gré subir sa loi ; mais il n'a rien réglé là-dessus, que ce qu'il nous a lui-même appris. La même sagesse qui a composé l'univers, ce tout si bien assorti, des élémens les plus opposés, qui fait concourir à sa perfection le plein et le vide, les êtres animés et inanimés, ce qui tombe sous nos sens et ce qui leur échappe, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort ; la même sagesse a placé à la suite l'une de l'autre deux périodes de siècles bien différentes : la première qui a commencé avec le monde, et qui finira avec lui ; la seconde que nous attendons, et qui se confondra avec l'éternité.

Lors donc que sera arrivé ce terme qui sépare le temps de l'éternité, la figure de ce monde s'évanouira ; le rideau tiré, l'éternité paraîtra. Tous les hommes ressusciteront, pour recevoir le salaire et le châtiment de ce qu'ils auront fait en cette vie, pour être heureux ou malheureux à jamais : ainsi, il n'y aura plus ni mort ni résurrection. Redevenus ce que nous sommes à présent, nous ne changerons plus. Les fidèles adorateurs de Dieu revêtus de l'immortalité, jouiront éternellement de Dieu. Les profanes, tous ceux qui ne seront pas irréprochables devant Dieu, seront condamnés à des flammes éternelles et divines, qui auront la vertu de les rendre incorruptibles. Les philosophes même ont connu la différence de ce feu d'avec le feu ordinaire. Celui-ci qui sert à tous nos usages est tout autre que celui que Dieu a préparé pour être l'instrument de ses vengeances ; soit qu'il tombe du ciel en forme de foudre, soit qu'il s'élance de la terre à travers le sommet des montagnes. Il ne consume pas ce qu'il brûle : il répare à mesure qu'il détruit. Les montagnes brûlent et subsistent toujours. Celui qui est frappé de la foudre parmi vous, n'a plus rien à craindre du feu [1]. Faible image de ce feu éternel qui, en vertu du jugement du Tout-Puissant, exercera toujours son activité sur les méchants et les ennemis de Dieu. Pourquoi ne pourraient-ils pas éprouver ce que nous voyons arriver aux montagnes qui brûlent sans se consumer ?

XLIX. Ces dogmes, vous ne les traitez de préjugés que chez nous : chez les philosophes et les poëtes, ce sont des connaissances sublimes. Ils sont tous des génies transcendans : pour nous, nous ne sommes que des idiots. Ils sont dignes de toute sorte d'honneurs : nous ne méritons que le mépris, et ce qui est encore pis, des châtimens.

Je veux que nos dogmes ne soient que fausseté et préjugés, ils n'en sont pas moins nécessaires ; que ce soient des absurdités, elles sont cependant utiles ; car ceux qui les croient sont obligés de devenir meilleurs, tant par la crainte des supplices éternels que par l'espérance d'une récompense également éternelle. Ainsi il n'est pas à propos de traiter de fausseté et d'absurdités des dogmes qu'il est à propos qu'on croie. On ne peut avoir aucune raison

[1] Il était défendu par les lois romaines de brûler les corps de ceux qui avaient été tués par le tonnerre. *Hominem ità exanimatum cremari fas non est. Condi terrâ religio tradidit.* (Pline, lib. II, hist., c. 54.)

de condamner ce qui est véritablement avantageux; et c'est de votre part un préjugé que de les condamner. Quand même, ce qui ne peut être, ce seraient des fausseté et des absurdités, au moins elles ne sauraient porter préjudice à personne. Il faudrait alors mettre nos dogmes dans la classe de tant d'opinions vaines et fabuleuses, que personne ne vous défère, que vous ne punissez point, que vous permettez même comme indifférentes; et si vous êtes absolument décidés à les punir, punissez-les par le ridicule, et non point par le fer, le feu, les croix et les bêtes.

Ce n'est pas seulement une aveugle multitude qui triomphe de ces cruautés révoltantes, et qui nous insulte : il en est parmi vous qui cherchent à gagner la faveur du peuple par ces injustices, et qui en font gloire, comme si le pouvoir que vous avez sur nous ne venait pas de nous-mêmes. Assurément je suis chrétien, parce que je veux l'être : vous ne me condamnerez donc que parce que je voudrai bien être condamné. Puisque vous n'avez de pouvoir sur moi qu'autant que je vous en donne, ce n'est donc pas de vous, mais de moi seul que vous le tenez; et la multitude triomphe bien vainement de nous voir persécutés. C'est nous qui avons droit de triompher, puisque nous aimons mieux être condamnés que d'être infidèles à Dieu : et nos ennemis devraient s'affliger, plutôt que de se réjouir, puisque nous avons obtenu ce que nous avions choisi.

L. « Cela étant, dites-vous, pourquoi vous plaignez-vous d'être persécutés, puisque vous voulez l'être? vous devez aimer ceux de qui vous souffrez ce que vous voulez souffrir. » Sans doute nous aimons les souffrances, mais comme on aime la guerre, où personne ne s'engage volontiers, à cause des alarmes et des périls; cependant on combat de toutes ses forces, on se réjouit de la victoire après s'être plaint de la guerre, parce qu'on en sort chargé de gloire et de butin. On nous déclare la guerre lorsqu'on nous mène devant les tribunaux, où nous combattons pour la vérité au péril de notre tête. Nous remportons la victoire, puisque nous obtenons ce qui fait le sujet du combat. Le fruit de la victoire, c'est la gloire de plaire à Dieu, c'est la conquête de la vie éternelle. Nous perdons la vie, il est vrai, mais nous emportons en mourant ce qui fait l'objet de notre ambition. Nous mourons au sein de la victoire, et par notre mort nous échappons à nos ennemis. Tournez-nous en ridicule tant que vous voudrez sur ce qu'on nous attache à des poteaux pour nous brûler avec des sarmens : ce sont les instrumens de notre victoire, les ornemens et le char de notre triomphe.

Les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer : aussi nous traitent-ils de furieux et de désespérés. Mais cette fureur et ce désespoir, quand ils sont produits par la passion de la gloire et de la réputation, sont chez vous l'étendard de l'héroïsme. Scévola brûle lui-même sa main : quelle constance! Empédocle se précipite dans les flammes du mont Étna : quel courage! La fondatrice de Carthage préfère un bûcher à un second mariage : ô prodige de chasteté! Régulus, plutôt que d'être échangé contre plusieurs ennemis, souffre dans tout son corps des tourmens inouïs : ô magnanimité digne d'un Romain vainqueur, tout captif qu'il est! Anaxarque, tandis qu'on le broyait dans un mortier : « Frappe, disait-il, frappe le fourreau d'Anaxarque; Anaxarque ne sent rien. » Quelle force d'âme dans ce philosophe, pour pouvoir plaisanter sur son état!

Je ne dis rien de ceux qui ont prétendu s'immortaliser en se donnant la mort avec le fer, ou de quelque autre façon plus douce. Vous-mêmes vous célébrez la constance à souffrir les tourmens. Une courtisane d'Athènes, après avoir lassé le bourreau, se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage du tyran, pour qu'il lui fût impossible de révéler les conjurés, dans le cas où vaincue par la douleur, elle le voudrait elle-même. Zénon d'Élée, interrogé par Denys à quoi pouvait servir la philosophie : « A braver la mort, » répondit-il; et le tyran l'ayant fait mourir à coups de fouet, ce philosophe scella sa réponse de tout son sang. Dans la flagellation des jeunes Lacédémoniens, que la présence et les exhortations de leurs parens rendent encore plus cruelle, la mesure du sang répandu est la mesure de la gloire dont ils se couvrent.

Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine. Il n'y a ici ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices : il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il

t défendu d'endurer pour Dieu. Vous élevez
s statues à ces héros profanes : vous gravez
urs éloges sur le marbre et l'airain, pour éter-
iser leur nom, s'il était possible : vous vous
efforcez par là de les rappeler en quelque sorte
à la vie : le héros chrétien, qui attend de Dieu
la véritable récompense, et qui souffre pour
lui dans cette espérance, vous le regardez
comme un insensé.

Pour vous, dignes magistrats, assurés comme
vous l'êtes des applaudissemens du peuple, tant
que vous lui immolerez des chrétiens, con-
damnez-nous, tourmentez-nous, écrasez-nous :
votre injustice est la preuve de notre innocence ;
c'est pourquoi Dieu permet que nous soyons
persécutés. Dernièrement, condamnant une
chrétienne à être exposée dans un lieu infâme
plutôt qu'au lion, vous avez reconnu que la
perte de la chasteté est pour nous le plus grand
des supplices, et plus terrible que la mort
même.

Mais vos cruautés les plus raffinées ne servent de rien : c'est un attrait de plus pour notre religion. Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez : notre sang est une semence de chrétiens. Plusieurs de vos philosophes ont écrit des traités pour engager à souffrir la douleur et la mort, comme Cicéron ses *Tusculanes*, Sénèque, Diogène, Pyrrhon, Callinicus : mais les exemples des chrétiens sont plus éloquens que tous les ouvrages des philosophes. Et cette invincible fermeté dont vous nous faites un crime est une instruction. Qui peut en être témoin sans être ébranlé, sans vouloir en pénétrer la cause ? Quand on l'a pénétrée, ne vient-on pas se joindre à nous ? Ne désire-t-on pas de souffrir pour obtenir la grâce de Dieu, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses péchés ? Car il n'en est point que le martyre n'efface : c'est pour cela que nous vous remercions des arrêts que vous portez contre nous. Mais que les jugemens de Dieu sont opposés à ceux des hommes ! Tandis que vous nous condamnez, Dieu nous absout.

TRAITÉ

DES PRESCRIPTIONS CONTRE LES GENTILS.

I. Les circonstances présentes m'obligent d'avertir qu'on ne s'étonne point ni qu'il y ait des hérésies, car elles ont été prédites, ni qu'elles renversent la foi de quelques personnes, car Dieu ne les permet que pour mettre notre foi à l'épreuve. C'est donc sans fondement que le grand nombre se scandalise de ce que les hérésies font tant de progrès. Eh ! que serait-ce s'il n'y en avait point ?

II. Lorsqu'une chose est, elle a nécessairement et sa cause finale pour laquelle elle est, et son énergie propre qui en fait l'essence, et sans quoi elle ne peut être. Nous ne sommes pas surpris que la fièvre, ce principe de douleur et de mort pour l'homme, existe ni qu'elle mine le corps humain : telle est sa nature. Par conséquent si nous sommes effrayés que les hérésies puissent ébranler et même déraciner la foi, nous devons l'être d'abord qu'elles existent ; car n'existant que pour produire cet effet, elles ont nécessairement ce pouvoir dès qu'elles existent. C'est parce que nous savons que la fièvre est un mal, et par sa cause finale et par sa nature, qu'elle nous effraie sans nous étonner. Ne pouvant l'extirper, nous faisons tous nos efforts pour nous en garantir. Mais pourquoi nous étonner que les hérésies qui nous brûlent de feux bien plus dévorans, et qui donnent la mort éternelle, puissent avoir de tels effets, au lieu d'empêcher qu'elle ne les aient ? C'est uniquement ce dernier point qui dépend de nous.

Au reste elles n'ont de pouvoir qu'autant que nous nous en laissons effrayer : troublés par la

frayeur, nous nous scandalisons; et en nous scandalisant nous nous persuadons que ce pouvoir ne vient que de la vérité. Il serait étonnant sans doute que le mal eût tant de pouvoir, si c'était sur d'autres que sur des hommes faibles dans la foi. Dans les combats d'athlètes et de gladiateurs, le victorieux n'est pour l'ordinaire ni brave ni encore moins invincible; mais il a eu en tête un faible adversaire. Aussi lui en oppose-t-on un plus courageux? Le vainqueur est vaincu à son tour. Il en est de même des hérésies; puissantes par notre faiblesse, elles ne peuvent rien sur une foi ferme et solide.

III. Les âmes faibles sont encore entraînées par la chute de certains personnages. Comment, dit-on, des personnes si sages, si fermes, si éprouvées dans l'Église, ont-elles pu passer dans le parti de l'erreur? Ceux qui font l'objection pourraient eux-mêmes y répondre, que ces personnes n'étaient dans le fond rien de tout ce qu'on suppose, puisque l'hérésie les a perverties.

Mais d'ailleurs est-il bien extraordinaire que des hommes d'une vertu à l'épreuve se soient démentis dans la suite? Saül, distingué parmi tout son peuple, succombe bientôt à la jalousie. David, ce prince selon le cœur de Dieu, est souillé du double crime d'adultère et d'homicide. Salomon, comblé des dons de Dieu, rempli de sa sagesse, est plongé dans l'idolâtrie par ses femmes. Il était réservé au Fils de Dieu seul de persévérer jusqu'à la fin sans péché. Quoi, si un evêque, si un diacre, si une veuve, si une vierge, si un docteur, si un martyr même tombe dans l'hérésie, en sera-t-elle plus vraie? Jugeons-nous de la foi par les personnes, ou des personnes par la foi? Point de sage que le fidèle, point de grand homme que le chrétien, point de chrétien que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin.

Homme, vous ne connaissez d'un autre homme que l'extérieur: vous croyez ce que vous voyez, vous ne voyez que jusqu'où porte votre vue; l'œil de Dieu seul est perçant. « Il lit au fond des cœurs, tandis que l'homme s'arrête à la physionomie[1]. » Aussi, « Dieu connaît ceux qui sont à lui; il arrache toute plante que son père n'a point plantée[2]. » « Il nous fait voir les derniers parmi les premiers; il tient le va sa main, pour nettoyer son aire[1]. » Que l légère vole au gré du premier souffle d tations, le froment en sera plus pur d greniers du Seigneur.

N'y eut-il pas même plusieurs disci Sauveur qui se scandalisèrent de lui et donnèrent[2]? mais les autres ne lui en re pas moins attachés. Sachant qu'il ve Dieu, « et qu'il était la parole de vie, » compagnèrent jusqu'à la fin, quoiqu'il l laissé la liberté de se retirer s'ils le jug propos. Ce fut un de ses apôtres qui le après cela il n'y a pas lieu d'être surp son apôtre ait été abandonné par un Phy un Hermogène, un Philétus, un Hy Nous nous étonnons de voir ses église données de quelques personnes; mais nous souffrons à l'exemple de Jésus-Ch ce qui montre que nous sommes ch « Ils sont sortis d'entre nous, dit son bien-aimé, mais ils n'étaient pas des S'ils en eussent été, ils seraient demeu nous[3]. »

IV. Souvenons-nous des oracles du S et de ses apôtres, qui en nous prédis y aurait des hérésies[4], nous ont ordonn fuir. Et comme nous ne sommes pas t parce qu'il y en a, nous ne devons p surpris des suites qu'elles ont, et pour le il nous est recommandé de les fuir. Le S nous avertit « qu'il viendra un grand de loups ravissans sous des peaux de br Quelles sont ces peaux de brebis, si dehors du christianisme? Quels sont c ravissans, sinon des esprits trompeurs tiennent cachés pour ravager le trou Jésus-Christ? Qui sont les faux prophète les docteurs de l'erreur[6]? Qui sont l apôtres, sinon des corrupteurs de l'Évа Qui sont les antechrists à présent et d les temps, sinon des hommes rebelles Christ[8]? Il y a actuellement des héré n'infectent pas moins l'Église du venin erreurs que l'antechrist ne la déchi jour par les cruautés inouïes de la pers avec cette différence que la persécution

[1] I. Reg., 16. — [2] Tim., 2.

[1] Matt., 15, 19 et 3.
[2] Joan., 6. — [3] *Ib.*, 2. — [4] I. Cor., 2. — [5] Ma
[6] *Ib.*, 7. — [7] II. Cor., 2 — [8] I. Joan., 2.

, et que l'hérésie ne fait que des apos-

lait, selon l'apôtre, qu'il y eût des hé-
pour faire connaître ceux qui sont à
e et des fureurs de la persécution et
éduction de l'hérésie ; car saint Paul
e pas « hommes à l'épreuve » ceux qui
ment la foi pour l'hérésie, quoiqu'ils
nt d'interpréter en leur faveur un autre
même apôtre qui dit : « Examinez tout,
z ce qui est bien [2]. » Comme si, après
il examiné, on ne pouvait pas se trom-
boisissant ce qui est mal.
l'apôtre s'élève contre les schismes et
ons, qui sont sans contredit des maux,
médiatement après il leur joint les hé-
l témoigne par là qu'il les regarde
n mal et un mal plus considérable,
croit qu'il y a des schismes et des
, parce qu'il sait « qu'il faut qu'il y ait
s hérésies. » La perspective d'un plus
al lui en rend un plus léger vraisem-
l prend de là occasion d'avertir qu'il
as se laisser troubler par les plus fortes
s, dont le but est de faire connaître
s à l'épreuve, celles que l'hérésie n'a
ller. Enfin si le passage de l'apôtre ne
à maintenir l'union et à éteindre toutes
sions, et si les hérésies ne sont pas
contraires à l'union que les schismes ;
it manifestement que l'apôtre range les
et les schismes dans la même classe, et
. bien éloigné par conséquent de regar-
me des hommes à l'épreuve ceux qui
séparés par l'hérésie ; d'autant plus qu'il
ne toute séparation, et qu'il recom-
de parler et de penser tous de même,
ne permet point l'hérésie.
e nous arrêtons pas davantage sur ce
uisque c'est le même apôtre qui, dans
aux Galates [3], met l'hérésie au nombre
hés de la chair, et conseille à Tite de
ut hérétique après une première correc-
irce qu'il est perverti et condamné par
ne [4]. » Dans presque toutes ses épîtres
aul nous inculque qu'il faut éviter les
doctrines. Il désigne sous ce nom les hé-
dont ces fausses doctrines sont le fruit.

or., 2. — [2] I. Thessal., 5. — [3] Gal., 5. — [4] Tit., 3.

Hérésie vient d'un mot grec [1] qui signifie *choix*, parce que l'hérétique choisit effectivement la doctrine qu'il invente ou qu'il adopte. C'est pourquoi l'apôtre dit que l'hérétique est condamné par lui-même ; car c'est de lui même qu'il a choisi la doctrine qui le fait condamner. Pour nous il ne nous est permis ni d'inventer ni de choisir ce qu'un autre aurait inventé. Nous avons pour auteurs les apôtres du Seigneur, qui eux-mêmes n'ont rien inventé ni choisi, mais qui ont transmis fidèlement à l'univers la doctrine qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ. Aussi quand un ange viendrait du ciel nous annoncer un autre Évangile [2], nous lui dirons anathème. Le Saint-Esprit nous avait prévenus que l'ange séducteur [3] transformé en ange de lumière obsèderait la vierge Philumène [4]. C'est lui dont les prestiges ont engagé Apelle à inventer une une nouvelle hérésie.

VII. Ce sont là les doctrines des hommes et des démons, nées de la sagesse profane [5] pour charmer les oreilles curieuses [6]. Le Seigneur a traité cette sagesse de folie [7], et a choisi ce qui est folie selon le monde, pour confondre la philosophie. La philosophie qui entreprend témérairement de sonder la nature de la divinité et de ses décrets, a fourni matière à cette sagesse profane. C'est elle en un mot qui a inspiré toutes les hérésies. De là viennent les Éons, et je ne sais quelles formes bizarres, et la trinité humaine de Valentin, qui avait été platonicien. De là le dieu bon et indolent de Marcion, sorti des stoïciens. Les épicuriens enseignent que l'âme est mortelle. Toutes les écoles de philosophie s'accordent à nier la résurrection des corps. La doctrine qui confond la matière avec Dieu est la doctrine de Zénon. Parle-t-on d'un dieu de feu ; on suit Héraclite. Les philosophes et les hérétiques traitent les mêmes sujets, s'embarrassent dans les mêmes questions : « D'où vient le mal, et pourquoi est-il ? d'où vient l'homme, et comment ? » Et ce que Valentin a proposé depuis peu : « Quel est le principe de Dieu ? » A l'entendre, c'est la pensée et un avorton.

Que je plains Aristote d'avoir inventé pour

[1] Αἵρεσις. — [2] Gal., 1. — [3] II. Cor., 11.
[4] Fille d'Alexandrie, et l'oracle d'Apelle, disciple de Marcion.
[5] Coloss., 2. I. Tim., 4. — [6] II. Tim., 4. — [7] I. Cor., 1.

eux la dialectique, cet art de la dispute, également propre à détruire et à édifier, vrai Protée dans ses systèmes, bizarre dans ses conjectures et dans le choix de ses sujets, contraire à elle-même, sans cesse défaisant tout ce qu'elle vient de faire !

De là ces fables[1], ces généalogies sans fin, ces questions oiseuses, ces discours qui gagnent comme la gangrène, contre lesquels veut nous prémunir l'apôtre, qui dans son épître aux Colossiens avertit de se tenir en garde contre la philosophie[2]. « Prenez garde que quelqu'un ne vous trompe par le moyen de la philosophie, et des discours séducteurs, selon la tradition des hommes, et contre la sagesse du Saint-Esprit. » Il avait été à Athènes, où il avait connu par lui-même cette sagesse profane, qui se vante d'enseigner la vérité qu'elle corrompt, et divisée en plusieurs sectes, qui sont, comme autant d'hérésies, ennemies jurées les unes des autres.

Mais qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, l'Académie et l'Église, les hérétiques et les chrétiens ? Notre secte vient du portique de Salomon, qui nous a enseigné à chercher Dieu avec un cœur simple et droit. A quoi pensaient ceux qui prétendaient nous composer un christianisme stoïcien, platonicien et dialecticien ?

VIII. Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherches après l'Évangile. Quand nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au delà. Nous croyons même qu'il n'y a plus rien à croire.

Je viens à une objection dont les nôtres se servent pour autoriser leur curiosité, et les hérétiques pour nous embarrasser. Il est écrit, dit-on : « Cherchez et vous trouverez[3]. » Faisons attention au temps dans lequel Jésus-Christ dit ces paroles : c'était dans les commencemens de sa prédication, lorsque tout le monde doutait s'il était le Christ, lorsque Pierre n'avait pas encore déclaré qu'il le reconnaissait pour le Fils de Dieu, lorsque Jean, qui en était assuré, venait de mourir. C'est donc avec bien de la raison que Jésus-Christ disait : « Cherchez et vous trouverez, » lorsque, n'étant pas encore connu, il fallait nécessairement le chercher.

[1] Tim., 1. Tit., 3. — [2] Coloss., 2. — [3] Matt., 7.

Au reste tout ceci regarde les Juifs qui é à portée de chercher le Christ : « Ils ont, di lui-même, Moïse et Élie[1], » c'est-à-dire, l les prophètes qui annoncent Jésus-Christ ce qu'il dit encore plus ouvertement ail « Consultez vos Écritures, dont vous e le salut, car elles parlent de moi[2] : » c'est- « cherchez et vous trouverez. »

Il est évident que la suite du texte s'a aux Juifs : « Frappez et on vous ouvrira. » fois les Juifs seuls étaient dans l'Église de d'où ils furent chassés pour leur infidéli gentils au contraire en étaient exclus à petit nombre près, qu'on peut comparer goutte d'eau ou à un grain de poussi celui qui a toujours été dehors frapp où il n'a jamais été ? Connaît-il une por n'a point été admis, par laquelle même jamais sorti ? Mais celui qui a été intro chassé dans la suite, connaît la porte et frapper.

Les paroles suivantes, « demandez e recevrez, » conviennent à ceux qui savaie ils devaient demander, et qui avaient des promesses : je veux dire le Dieu d'Ab d'Isaac et de Jacob, que les gentils ne c saient pas plus que ses promesses. C'es quoi le Sauveur disait : « Je ne suis qu'aux brebis perdues de la maison d'Is Il ne jetait pas encore aux chiens le p enfans ; il n'avait pas encore ordonné chez les gentils.

Ce ne fut qu'après sa résurrection q voya ses disciples enseigner et baptiser les nations[4], après qu'ils auraient reçu l Esprit, qui devait bientôt leur apprendr vérité[5], comme il arriva en effet. Si les a chargés d'enseigner les nations devaien eux-mêmes le Saint-Esprit pour maîtr bien certain que ces paroles, « cherchez trouverez, » ne nous regardaient poin que les apôtres devaient venir cherch nous instruire, après avoir été instrui mêmes par le Saint-Esprit. A la vérité to paroles de Notre-Seigneur sont pour to Juifs qui les ont entendues elles sont jusqu'à nous. Mais comme pour l'ordina

[1] Luc., 16. — [2] Joan., 5. — [3] Matt., 15.
[4] *Ib.*, 28. — [5] Joan., 14.

regardent directement, elles renferment des leçons pour nous que des exemples.

IX. Je veux bien ne pas faire valoir tous mes avantages; supposons que ces paroles, « cherchez et vous trouverez, » s'adressent à tout le monde; on conviendra cependant qu'il faut consulter la raison pour en découvrir le véritable sens. Pour pénétrer les oracles divins, il ne faut pas s'arrêter à la terre: il est nécessaire d'en approfondir l'esprit et l'énergie.

Je commence par poser un principe très-lumineux : c'est que Jésus-Christ a enseigné pour tous les peuples un symbole de foi fixe et invariable, que tout le monde est obligé de croire, et qu'on doit chercher par conséquent pour le trouver et le croire. Mais ce symbole unique et invariable ne demande point des recherches infinies. Cherchez jusqu'à ce que vous trouviez, croyez quand vous aurez trouvé : alors il ne vous reste plus qu'à garder ce que vous croyez; pourvu cependant que vous croyiez que vous n'avez rien de plus à chercher ni à croire, dès que vous avez trouvé, et que vous croyez ce qu'a enseigné celui qui vous défend de rien chercher au delà.

Si quelqu'un est incertain de ce que Jésus-Christ a enseigné, on lui démontrera que la doctrine de notre divin maître ne se trouve que chez nous. Assuré de la force de mes preuves, et craignant que certaines personnes ne donnent une interprétation arbitraire et déraisonnable à ces paroles, « cherchez et vous trouverez, » je les préviens qu'elles n'ont rien à chercher au delà de ce qu'elles ont cru devoir chercher.

X. Au reste, toute cette discussion peut se réduire à trois points; la chose même, ou l'objet des recherches; le temps, ou quand il faut chercher; le terme, ou jusqu'à quand. Il faut chercher ce que Jésus-Christ a enseigné, tant que vous n'avez pas trouvé, et jusqu'à ce que vous trouviez. Vous avez trouvé quand vous avez cru, car vous n'auriez point cru si vous n'aviez pas trouvé. Comme vous n'avez cherché que pour trouver, vous ne trouvez que pour croire; en croyant, vous mettez fin à toutes vos recherches; le fruit même de vos recherches, quand vous l'avez recueilli, vous avertit de vous arrêter. Voilà aussi le terme que vous a marqué celui qui vous ordonne de ne croire, et par conséquent de ne chercher que ce qu'il a enseigné.

Mais si par la raison que les uns ont enseigné une chose, les autres une autre, nous voulons chercher tant que nous pourrons trouver, il faut nous attendre à chercher toujours et à ne croire jamais. Oui, quel sera le terme de mes recherches et de mes découvertes, le point fixe de ma croyance? Chez Marcion? Mais Valentin me crie de son côté : « Cherchez et vous trouverez. » Chez Valentin? Apelle me tient le même langage. Ébion, Simon, tous en un mot emploient le même artifice pour m'attirer à leur parti. Je ne pourrai donc me fixer nulle part, tant que je suivrai tous ceux qui me crieront : « Cherchez et vous trouverez; » comme si je ne pouvais trouver en aucun lieu, en aucun temps, ce que Jésus-Christ a enseigné, ce qu'il faut chercher, ce qu'il est nécessaire de croire.

XI. C'est sans conséquence qu'erre ainsi de côté et d'autre quiconque n'abandonne rien : on a droit seulement de lui reprocher ses courses vagabondes. Mais si j'ai cru ce que je devais croire en effet, et qu'après cela je m'imagine que je dois chercher encore, j'espère donc trouver quelque chose de plus; or je ne puis l'espérer que parce qu'avec l'air de croire, je ne croyais pas réellement, ou parce que j'ai cessé de croire. Mais si je renonce à la foi me voilà apostat; en un mot, si je cherche, c'est que je n'ai pas encore trouvé, ou que j'ai perdu. Cette femme de l'Évangile avait perdu une de ses dix drachmes : c'est pourquoi elle la cherchait. Mais l'a-t-elle trouvée, elle met fin à ses recherches[1]. Un homme n'avait pas de pain : c'est pour cela qu'il frappait à la porte de son voisin. Dès qu'on lui a ouvert, et qu'on lui a donné ce qu'il demandait, il cesse de frapper[2]. Une veuve sollicitait une audience de son juge, qui refusait de l'entendre : dès qu'elle l'a obtenue, elle demeure tranquille[3]. Tant il est vrai qu'il doit y avoir un terme à tout, soit qu'on cherche, qu'on frappe, ou qu'on demande. Car « on donnera à celui qui demande, dit Jésus-Christ; on ouvrira à celui qui frappe, et quiconque cherche trouvera[4]. »

Faites-y attention, vous qui cherchez tou-

[1] Luc, 16. — [2] Luc, 11. — [3] *Ib.*, 18.
[4] Matt., 7. Luc, 11.

jours sans trouver, vous cherchez où l'on ne trouve point ; vous qui frappez toujours sans qu'on ouvre, vous frappez où il n'y a personne; vous enfin qui demandez sans qu'on vous accorde, vous demandez à qui ne peut rien accorder.

XII. Pour nous, quand il nous faudrait chercher encore, quand il nous faudrait chercher toujours, où chercherions-nous ? Chez les hérétiques, où tout est étranger, tout est opposé à la vérité chrétienne, et avec qui il nous est défendu de communiquer? Quel est le serviteur qui attend sa nourriture d'un étranger, pour ne pas dire de l'ennemi de son maître? Et quel est le soldat, si ce n'est un déserteur, un transfuge, un rebelle, qui va demander sa solde ou une gratification à un prince qui n'est point allié du sien, à un prince ennemi ? Cette femme cherchait sa drachme, mais dans sa maison ; cet homme frappait, mais à la porte de son voisin ; cette veuve sollicitait un juge dur, à la vérité, mais après tout qui n'était pas ennemi. Que peut-on édifier avec ceux qui ne savent que détruire? Quelles lumières espérer, où tout est ténèbres ? Cherchons donc chez nous et parmi les nôtres, mais seulement ce qui peut tomber en question, sans blesser la règle de la foi.

XIII. Or, voici la règle ou le symbole de notre foi ; car nous allons faire une déclaration publique de notre croyance. Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, auteur du monde, qu'il a tiré du néant, par son Verbe engendré avant toutes les créatures. Nous croyons que ce Verbe qui est son Fils est apparu plusieurs fois aux patriarches sous le nom de Dieu, qu'il a toujours parlé par les prophètes ; qu'il est descendu par l'opération de l'Esprit de Dieu le Père, dans le sein de la Vierge Marie, où il s'est fait chair ; qu'il est né d'elle, que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a prêché la loi nouvelle et la promesse nouvelle du royaume des cieux. Nous croyons qu'il a fait plusieurs miracles ; qu'il a été crucifié ; qu'il est ressuscité le troisième jour après sa mort ; qu'il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père ; qu'il a envoyé à sa place le Saint-Esprit, pour éclairer et conduire son Église ; enfin qu'il viendra avec un grand appareil pour mettre les saints en possession de la vie éternelle et de la béatitude céleste, et pour condamner les méchants au feu éternel, après avoir ressuscité les corps des uns et des autres.

XIV. Voilà la règle de foi que [illegible] Christ nous a donnée, comme nous le prouvons, et sur laquelle il n'y a jamais parmi de disputes, sinon celles qu'élève l'hérésie qui font les hérétiques. Non, elle ne doit souffrir d'atteinte, quoi que vous cherchiez, quelque essor que donniez à votre curiosité. Mais si quelque [illegible] vous paraît obscur ou équivoque, vous [illegible] vos frères qui ont reçu le don de la [illegible] qui ont été instruits par des docteurs [illegible] més ; vous en avez qui, curieux comme [illegible] chercheront avec vous. Enfin, si vous [illegible] que vous devez savoir, il vous est plus [illegible] geux d'ignorer le reste, de peur d'apprendre que vous ne devez point savoir. Jésus-[illegible] a dit : « Votre foi vous a sauvé[1], » et [illegible] l'examen et la discussion des Écritures. [illegible] consiste à ne pas se départir de la règle. [illegible] qui l'ordonne est formelle, et le salut est [illegible] ché à l'observation de la loi : la discussion [illegible] de la curiosité, et aboutit à la stérile [illegible] passer pour docte. Que la curiosité cède [illegible] foi, la vaine gloire au salut ; ou qu'ils [illegible] nent tranquilles, ou du moins qu'ils [illegible] sent tranquilles. Ne rien savoir contre la [illegible] c'est tout savoir.

Quand même les hérétiques ne seraient [illegible] les adversaires de la vérité, quand même [illegible] ne serions pas avertis de les fuir, que peut-on [illegible] apprendre en conférant avec des hommes [illegible] conviennent qu'ils cherchent encore? S'ils cherchent sérieusement, ils n'ont donc rien [illegible] de certain : et ils montrent bien par là combien peu ils comptent sur ce qu'ils se vantent d'avoir trouvé. Vous qui cherchez de votre côté [illegible] vous vous adressez à des gens qui cherchent [illegible] aussi ; irrésolu, incertain, aveugle, vous [illegible] infailliblement conduit dans le précipice [illegible] des hommes également irrésolus, incertains [illegible] aveugles.

Mais lorsqu'ils font semblant de chercher [illegible] dans la vue de vous jeter dans l'inquiétude [illegible] de vous insinuer leurs erreurs, après vous [illegible] attirés par cet artifice ; lorsque vous les [illegible] défendre opiniâtrément ce qu'ils disaient

[1] Matt., 9.

mal qu'il fallait encore chercher, déclarez-
r que vous êtes déterminés à renoncer à eux
ôt qu'à Jésus-Christ ; car puisqu'il cher-
ent encore, ils n'ont donc pas trouvé : ils ne
oient pas, ils ne sont pas chrétiens. Mais
rsqu'ils croient, et qu'ils disent qu'il faut
ore chercher, pour défendre leur sentiment ;
ant de le défendre, ils le désavouent donc,
isqu'ils confessent qu'ils ne croient pas en-
re, tandis qu'ils cherchent. Ils ne sont donc
s *chrétiens* de leur propre aveu. Le seraient-
s pour nous? avec tant de fausseté, quelle foi
uvent-ils avoir? emploient-ils le mensonge
ur faire recevoir la vérité?

XV. Mais, dit-on, ils ne s'appuient que sur
s Écritures ; ils ne prétendent nous convaincre
e par les Écritures : comme si on pouvait
us prouver sur les matières de la foi que par
s livres de la foi. Nous voici arrivés à ce qui
t proprement l'objet de cet ouvrage : c'est à
oi tendait le préambule qu'on vient de lire.
ous allons attaquer nos adversaires dans le
ute même d'où ils nous défient. Leur audace
s'armer des Écritures en impose d'abord à
elques personnes : dans le combat ils fati-
ent les plus forts ; ils triomphent des faibles ;
s ébranlent les autres. C'est pourquoi nous les
rêtons dès le premier pas, en soutenant qu'ils
ne sont point du tout recevables à disputer sur
les Écritures. C'est là leur arsenal ; mais avant
qu'ils puissent en tirer des armes, il faut exa-
miner à qui appartiennent les Écritures, pour
ne pas les laiser usurper à ceux qui n'y ont
aucun droit.

XVI. On pourrait croire que je parle de la
sorte par défiance de ma cause, ou dans la
crainte d'engager le combat, si je n'avais pour
moi de fortes raisons, et surtout l'autorité de
l'apôtre, qui doit être notre règle en ce qui
regarde la foi. Il nous recommande d'éviter les
questions inutiles, les nouveautés profanes[1], et
de fuir l'hérétique, « après une réprimande, et
non après la dispute[2]. » Il interdit tellement la
dispute, qu'il ne permet d'aller trouver l'héré-
tique pour le réprimander, et cela une seule
fois ; sans doute parce qu'il n'est pas chrétien,
et qu'on ne doit pas lui faire plusieurs répri-
mandes, ni en présence de deux ou trois té-
moins, comme à un chrétien. C'est par la raison
même qu'on ne doit pas disputer avec lui
qu'il est ordonné de le réprimander. D'ailleurs
la dispute sur les Écritures n'est bonne qu'à
épuiser la tête et les poumons.

XVII. L'hérésie rejette certains livres des
Écritures, et ceux qu'elle reçoit comme cano-
niques, elle ne les reçoit pas entiers ; elle les
altère et par ce qu'elle en retranche et par ce
qu'elle y ajoute pour les plier à son système.
Ceux qu'elle reçoit entiers, elle les pervertit
encore par les interprétations qu'elle imagine ;
car il est également contraire à la vérité d'al-
térer le sens ou le texte. L'audacieux novateur
n'a garde de reconnaître ce qui le confond ;
mais il cite avec affectation tout ce qu'il a falsi-
fié, et les passages obscurs dont il abuse. Tout
versé que vous êtes dans la science de l'Écriture,
qu'espérez-vous gagner par la dispute? Tout ce
que vous avancerez, il le niera opiniâtrément,
tandis qu'il soutiendra tout ce que vous nierez ;
d'une pareille conférence vous ne remporterez
que beaucoup de fatigue et d'indignation.

XVIII. Celui pour qui vous vous étiez engagé
dans cette discussion des Écritures, et dont
vous prétendiez dissiper les doutes, se tour-
nera-t-il du côté de l'erreur ou de la vérité?
Surpris que vous n'ayez eu aucun avantage
marqué ; que de part et d'autre on ait nié et
affirmé également, et qu'on soit resté au même
point où on en était, il vous quittera peut-être
encore plus indécis qu'auparavant, sans pouvoir
juger où est l'hérésie. Rien de plus aisé que de
rétorquer tout ce que nous avons dit. L'héré-
tique ne se fera pas scrupule d'assurer que c'est
nous qui corrompons l'Écriture et l'interprétons
mal, et que lui seul défend la cause de la vérité.

XIX. Il ne faut donc pas en appeler aux
Écritures ni hasarder un combat où la vic-
toire sera toujours incertaine, du moins le pa-
raîtra. Mais quand même ce ne serait point là
l'issue de toutes les disputes sur l'Écriture,
l'ordre des choses demanderait encore qu'on
commençât par examiner ce qui va nous occu-
per : à qui appartiennent les Écritures et la foi,
de qui est-elle émanée, par qui, quand, et à
qui a été donnée la droctrine qui fait les chré-
tiens ; car où nous verrons la vraie foi, la vraie
doctrine du christianisme, là indubitablement
se trouvent aussi les vraies Écritures, les vraies

[1] I. Tim., 6. II. Tim., 2. — [2] Tit., 3.

interprétations, les vraies traditions chrétiennes.

XX. Quel que puisse être Notre-Seigneur Jésus-Christ (qu'il me permette de parler ainsi dans ce moment); quel que soit le Dieu dont il est le Fils; quelle que soit la nature du Dieu-Homme, la foi dont il est l'auteur, la récompense qu'il promet; lui-même, tandis qu'il était sur la terre, soit dans ses discours au peuple, soit dans ses instructions particulières à ses disciples, il a enseigné ce qu'il était, ce qu'il avait été, les volontés de son Père, dont il était chargé, et ce qu'il exigeait des hommes. Parmi ses disciples, il en choisit douze pour l'accompagner et pour devenir dans la suite les docteurs des nations. L'un d'entre eux ayant été retranché de ce nombre, il commanda aux onze autres, lorsqu'il retourna à son Père après sa résurrection, d'aller enseigner toutes les nations, et de les baptiser au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Aussitôt après, les apôtres (ce nom signifie *envoyés*) ayant choisi Matthias, sur qui tomba le sort, pour remplacer le traître Judas, selon la prophétie de David[1], et ayant reçu avec le Saint-Esprit qui leur avait été promis le don des langues et des miracles, ils prêchèrent la foi en Jésus-Christ, et ils établirent des Églises, d'abord dans la Judée; ensuite s'étant partagé l'univers, ils annoncèrent la même foi et la même doctrine aux nations, et fondèrent des Églises dans les villes.

C'est de ces Églises que les autres ont emprunté la semence de la doctrine, et qu'elles l'empruntent encore tous les jours, à mesure qu'elles se forment. Par cette raison on les compte aussi parmi les Églises apostoliques, dont elles sont les filles. Tout se rapporte nécessairement à son origine; c'est pourquoi un si grand nombre d'Églises, si considérables, sont censées la même Église, la première de toutes, fondée par les apôtres, et la mère de toutes les autres. Toutes sont apostoliques, toutes ensemble ne font qu'une seule Église, par la communication de la paix, la dénomination de frères, et les liens de l'hospitalité qui unissent tous les fidèles. Tout ce que nous venons de dire a pour base l'unité de la foi et de l'enseignement, que prouvent toutes ces Églises.

[1] Ps. 10.

XXI. Voici comme nous tirons de là notre seconde prescription. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut donc point recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connaît le Père que le Fils, et ceux à qui le Fils l'a révélé, et parce que le Fils n'a révélé qu'aux apôtres, envoyés pour prêcher ce qu'il leur a révélé.

Mais qu'ont prêché les apôtres, c'est-à-dire que leur a révélé Jésus-Christ? Je prétends, fondé sur la même prescription, qu'on ne peut le savoir que par les Églises que les apôtres ont fondées, et qu'ils ont instruites de vive voix et ensuite par leurs lettres. Si cela est, il est incontestable que toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces Églises apostoliques, matrices, aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que les Églises ont reçue des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ, Jésus-Christ de Dieu; et que toute autre doctrine par conséquent ne peut être que fausse, puisqu'elle est opposée à la vérité des Églises, des apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu.

Il ne nous reste qu'à démontrer que notre doctrine, dont nous avons présenté plus haut l'abrégé, vient des apôtres, et que par une conséquence nécessaire, toutes les autres sont fausses. Nous communiquons avec les Églises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur : voilà notre démonstration.

XXII. Mais comme elle est si claire et si précise qu'elle ne laisse rien à répliquer, quand elle a été mise dans tout son jour, avant de la faire, écoutons ce que peuvent opposer nos adversaires pour affaiblir cette prescription. Ils ont coutume de faire deux objections contradictoires, mais tout aussi extravagantes l'une que l'autre. « Les apôtres n'ont pas tout su. Les apôtres ont tout su, sans doute, mais ils n'ont pas pour cela tout enseigné à tous. »

C'est donc Jésus-Christ même qu'ils accusent d'avoir choisi ses disciples ou peu instruits, ou peu fidèles. Mais quel est l'homme sensé qui pourra soupçonner d'ignorance les disciples du Seigneur, qu'il avait donnés pour maîtres à l'univers, qu'il avait eus dans sa compagnie tous les jours de sa vie mortelle, à qui il expliquait en particulier tout ce qui avait besoin d'éclaircissement, leur disant qu'il leur était

accordé de pénétrer des secrets inaccessibles à la multitude? Qu'est-ce qui a pu être caché à Pierre, ainsi appelé, parce que sur lui, comme sur la pierre fondamentale, fut bâtie l'Église; à Pierre qui avait reçu, avec les clefs du royaume des cieux, le pouvoir de lier et de délier, tant dans les cieux que sur la terre? Qu'est-ce qui a pu être caché à Jean, le disciple bien-aimé, sur le sein de qui le Sauveur se reposait, à qui seul il montra le traître Judas, et qu'enfin il substitua à lui-même, pour tenir lieu de fils à Marie? Qu'aurait voulu cacher Jésus-Christ aux trois apôtres, à qui il avait fait voir sa gloire, Moïse et Élie, et à qui il avoit fait entendre du ciel la voix de son Père; non pas qu'il rejetât les autres, mais parce que «le témoignage de trois personnes suffit pour constater un fait [1]»? Enfin ceux à qui il avait daigné expliquer toutes les Écritures, dans le chemin même, après sa résurrection, ont-ils pu rien ignorer?

Il est vrai que le Sauveur avait dit auparavant à ses apôtres : « J'aurais encore à vous parler de bien des choses; mais vous ne pouvez pas les porter à présent [2]. » Mais aussi il ajouta : «Lorsque l'esprit de vérité sera venu, il vous enseignera lui-même toute vérité.» Il marquait clairement par là qu'ils n'ignoreraient plus rien lorsqu'ils seraient remplis de l'Esprit saint qu'il leur promettait. Il ne manqua pas d'accomplir sa promesse. Les Actes des apôtres nous apprennent la descente du Saint-Esprit sur les apôtres [3]. Ceux qui ne reçoivent pas ce livre ne peuvent se vanter d'avoir été instruits par le Saint-Esprit, puisqu'ils ne reconnaissent point que le Saint-Esprit ait été envoyé aux fidèles. Ils sont même hors d'état de défendre l'Église, puisqu'ils ne sauraient prouver quand ni comment elle fut établie. Mais ils aiment mieux s'ôter à eux-mêmes les preuves des vérités qu'ils conservent, que d'en fournir d'invincibles contre les erreurs qu'ils y ont mêlées.

XXIII. Ils objectent, pour prouver cette prétendue ignorance des apôtres, que Pierre et tous ceux qui l'accompagnaient furent repris par Paul. «C'est une preuve sans réplique, disent-ils, et que les premiers ignoraient quelque chose, et que d'autres dans la suite eurent des connaissances plus étendues, tels que Paul, qui en conséquence reprit ses anciens.»

Nous pourrions leur répondre : Puisque vous rejetez les Actes des apôtres, il vous faudrait d'abord montrer qui est ce Paul, ce qu'il était avant son apostolat, et comment il y est parvenu, d'autant plus que vous vous prévalez de son autorité pour bien d'autres choses. Que Paul atteste que de persécuteur il est devenu apôtre, cela ne suffit point pour quiconque ne croit qu'après un mûr examen. Le Sauveur lui-même n'a pas voulu en être cru sur son témoignage.

Mais qu'ils croient, j'y consens, sans l'autorité des Écritures, pour croire contre les Écritures : il ne leur servira de rien d'alléguer que Pierre a été repris par Paul s'ils ne prouvent en même temps que Paul a introduit un Évangile différent de celui de Pierre et des autres apôtres [1]. Bien loin de là, Paul, de persécuteur changé en apôtre, est conduit et présenté aux frères, comme un d'entre eux, par les frères mêmes qui avaient reçu la doctrine et la foi des apôtres : ensuite il va à Jérusalem, comme il le raconte lui-même, pour voir Pierre [2] : c'était à la fois son droit et son devoir, comme collègue de Pierre dans le ministère de la prédication du même Évangile; car les fidèles sans doute n'auraient pas vu avec tant d'étonnement le persécuteur devenu prédicateur s'il eût prêché un Évangile contraire au leur. Ils n'auraient pas non plus glorifié Dieu de ce que son ennemi Paul était venu parmi eux. Ils ne lui auraient pas donné la main en signe d'amitié, d'union et de conformité de sentimens. Et s'ils partagèrent les fonctions du ministère entre Pierre et Paul, ce n'était pas que les deux apôtres dussent prêcher deux Évangiles différens, mais pour qu'ils prêchassent le même à différens peuples, Pierre aux Juifs, Paul aux gentils.

Au reste, si Pierre a été repris de ce qu'après avoir vécu avec les gentils, il s'en séparait par respect humain, c'était une faute de conduite, et non pas une erreur dans la doctrine. Aussi n'annonçait-il pas un autre Dieu que le Créateur, un autre Christ que le fils de Marie, une autre espérance que la résurrection.

[1] Matth., 18. — [2] Joan., 16. — [3] Act. apost., 2.

[1] Gal., 1. — [2] Gal., 2.

XXIV. Je n'aspire pas assurément à la gloire; pour parler plus juste, je n'aurai pas la témérité de faire combattre ensemble deux apôtres : mais comme nos adversaires ne nous objectent cette réprimande de Paul que pour rendre suspecte la doctrine de Pierre, je répondrai, pour celui-ci, que Paul lui-même [1] a dit qu'il s'était fait tout à tous, Juif pour les Juifs, gentil pour les gentils, afin de les gagner tous. Ainsi les apôtres, eu égard aux motifs, aux circonstances des temps et des personnes, blâmaient certaines choses, qu'ils faisaient eux-mêmes dans des circonstances différentes. Pierre aurait pu reprendre à son tour Paul de ce que défendant la circoncision il avait cependant fait circoncire Timothée. C'est à ceux qui jugent les apôtres à peser toutes ces considérations. Du moins on accordera que Pierre et Paul furent réunis dans le martyre.

Quoique Paul, ravi au troisième ciel, y ait appris de grands mystères [2], cela n'a pu apporter de changement dans sa prédication, puisqu'ils étaient de nature à n'être révélés à personne. Si cependant ils sont venus à la connaissance de quelqu'un, et que des hérétiques se vantent de les soutenir, il faut aussi qu'ils conviennent que Paul a violé le secret, ou qu'ils nous fassent voir quelque autre ravi au ciel depuis qui ait eu permission de publier ce qu'il était ordonné à Paul de taire.

XXV. Mais, comme nous l'avons dit, c'est une égale folie, en avouant que les apôtres n'ont rien ignoré, et qu'ils n'ont pas prêché de doctrines opposées, de prétendre cependant qu'ils n'ont point communiqué à tous tout ce qu'ils savaient; mais qu'ils ont enseigné certaines choses publiquement et à tout le monde, et d'autres en secret et à un petit nombre de personnes seulement. On se fonde sur ce que Paul a dit à Timothée : « Gardez le dépôt [3]; » et ailleurs : « Gardez le précieux dépôt [4]. » Mais quel est ce dépôt secret qu'on prétend renfermer une doctrine nouvelle? Est-ce le précepte dont il dit : « Je vous recommande ce précepte, mon fils Timothée [5]; » ou cet autre dont il parle en ces termes : « Je vous recommande devant Dieu [6], qui donne la vie à tout, et devant Jésus-Christ, qui a rendu sous Ponce Pilate un témoignage éclatant à la vérité, de garder ce précepte? »

Mais quel est donc ce précepte? Il est aisé de voir par ce qui précède et ce qui suit qu'il ne s'agit nullement de je ne sais quelle doctrine cachée; que l'apôtre insiste au contraire sur l'obligation de n'en pas recevoir d'autre que celle qu'il avait apprise à son disciple, et sans doute en public, « en présence d'un grand nombre de témoins [1], » dit-il. Peu nous importe que, selon nos adversaires, il n'entende point l'Église par ce grand nombre de témoins : il nous suffit que ce qui se dit devant un grand nombre de témoins n'est rien moins que secret. Et quand Paul recommande à Timothée « de confier ce qu'il a entendu de lui à des hommes fidèles, et capables d'en enseigner d'autres [2], » il ne saurait non plus désigner par là un Évangile secret, puisque c'est devant plusieurs témoins qu'il a parlé à son disciple [3]. Du reste, ce n'est pas sans raison qu'il avertit ceux à qui il commet le ministère de l'Évangile de s'en acquitter avec discernement et avec prudence, pour ne pas, selon la parole de Jésus-Christ, « donner les choses saintes aux chiens, et jeter les perles devant les pourceaux [4]. »

XXVI. Jésus-Christ parlait en public, et n'a jamais demandé qu'on tînt secret aucun article de sa doctrine : il disait au contraire à ses disciples : « Ce que vous entendez en particulier et dans les ténèbres, prêchez-le au grand jour et sur les toits [5]. » Il donnait à entendre la même chose dans une parabole, « qu'il ne fallait pas enfouir une mine [6]; » c'est-à-dire cacher sa parole, au lieu de lui faire porter du fruit. Il remarquoit, « qu'on ne mettait point la lumière sous un boisseau, mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison. » Les apôtres n'auraient point entendu tout cela, ou n'en auraient tenu aucun compte, s'il était vrai qu'ils eussent caché une partie de la lumière, c'est-à-dire de la parole de Dieu et de l'Évangile. Ils ne redoutaient ni la fureur des Juifs, ni celle des païens. Et comment n'eussent-ils pas parlé librement dans l'église, tandis qu'ils parlaient avec tant

[1] I. Cor., 9. — [2] II. Cor., 12. — [3] I. Tim., 6. — [4] II. Tim., 2. [5] I. Tim., 1. — [6] I. Tim., 6.

[1] I. Tim., 6. — [2] II. Tim., 2. [3] Voyez la IIe épître à Timothée, c. 2. [4] Matth., 7. — [5] Matth., 10.

[6] Ancienne monnaie grecque du poids de cent drachmes attiques, selon Pline.

de hardiesse au milieu des synagogues et dans tous les lieux publics? Jamais ils n'auraient converti les Juifs ni persuadé les païens s'ils ne leur eussent expliqué avec ordre et avec clarté la religion qu'ils leur annonçaient. On n'imaginera pas non plus qu'ils aient caché aux églises qui croyaient déjà les dogmes qu'ils confiaient en secret à un petit nombre de personnes. Quand même ils auraient tenu des conférences particulières sur la foi, il est contre toute vraisemblance qu'on y enseignât un symbole de foi différent de celui qu'ils avaient enseigné publiquement; qu'ils annonçassent un Dieu dans l'église, et un autre Dieu dans les maisons; un Christ en public, et un autre Christ en secret; une résurrection pour la multitude, et une résurrection particulière pour quelques personnes choisies. Les apôtres, dans leurs épîtres, ne recommandent-ils pas instamment aux fidèles de tenir tous un seul et même langage, sans souffrir jamais de schisme ni de division, parce que tous les ministres de l'Évangile, soit Paul ou tout autre, enseignaient absolument la même doctrine? Ils se souvenaient du précepte de leur divin Maître: «Dites, cela est, cela n'est pas, oui ou non: ce que vous ajouteriez de plus vient d'un mauvais principe[1].» Il voulait qu'il régnât une parfaite uniformité dans leur enseignement.

XXVII. Il n'est donc pas croyable que les apôtres aient ou ignoré ou caché quelque chose de la doctrine qu'ils étaient chargés de prêcher: mais peut-être que les Églises ne l'auront pas entendue; car il n'est point de chicanes auxquelles nous ne soyons exposés de la part des hérétiques. Il est certain, disent-ils, que les Églises ont été reprises par l'apôtre. «O Galates insensés! s'écrie-t-il, qui vous a donc aveuglés?... Vous couriez si bien, qui vous a arrêtés[2]?» Et dès le début de l'épître: «Je m'étonne que vous ayez abandonné sitôt celui qui vous a appelés à sa grâce pour suivre un autre Évangile[3].» Il écrit aux Corinthiens, «qu'ils sont encore charnels[4]; que c'est pour cela qu'il ne leur donne que du lait, et qu'ils ne sont pas en état de prendre une nourriture solide; qu'ils se flattent de savoir quelque chose, tandis qu'ils ne savent pas même comment il faut savoir.»

Nous convenons que ces Églises ont été reprises; mais n'y a-t-il pas lieu de présumer qu'elles se sont corrigées? D'ailleurs, nous les voyons aujourd'hui unies de communion avec les Églises dont l'apôtre loue la foi, la science et la conduite, et pour lesquelles il rend grâces à Dieu.

XXVIII. Supposons, si vous voulez, que toutes les Églises se soient trompées; que l'apôtre lui-même se soit trompé en leur rendant témoignage; que le Saint-Esprit n'ait eu soin d'instruire de la vérité aucune des Églises, lui que Jésus-Christ avait envoyé, avait demandé à son Père pour être le docteur de la vérité; supposons que le ministre de Dieu, le vicaire de Jésus-Christ, ait oublié totalement les fonctions qu'il avait à remplir, laissant les Églises croire et entendre toute autre chose que ce qu'il avait enseigné lui-même par l'organe des apôtres: est-il vraisemblable que tant et de si nombreuses Églises se soient réunies pour la même erreur? Où doit se rencontrer une diversité prodigieuse, la parfaite uniformité ne saurait régner; l'erreur aurait nécessairement varié. Non, ce qui se trouve le même parmi un très-grand nombre n'est point erreur, mais tradition. Qui osera faire remonter l'erreur à la source de la tradition?

XXIX. Mais de quelque part que vienne l'erreur, elle a donc régné jusqu'à ce qu'elle ait été détruite par l'hérésie. La vérité attendait donc que les marcionites et les valentiniens vinssent la délivrer! Cependant on prêchait mal, on croyait mal, tant de milliers de milliers étaient mal baptisés, tant d'œuvres de foi mal faites, tant de prodiges mal opérés, tant de dons surnaturels mal conférés, tant de sacerdoces et de ministres mal exercés, tant de martyrs enfin mal couronnés. Et si ce n'était ni mal ni en vain, comment donc pouvait-il y avoir une religion, un culte de Dieu, avant que Dieu fût connu des chrétiens, avant qu'on eût trouvé le Christ? Comment l'hérésie existait-elle avant la véritable doctrine, puisqu'en toutes choses la vérité précède l'image, l'ombre suit le corps? Mais quelle absurdité de prétendre que l'hérésie est antérieure à la véritable doctrine, qui nous a annoncé qu'il y aurait

[1] Matth., 15. — [2] Gal., 3, 5. — [3] *Ib.*, 5.
[4] I. Cor., 3, 8.

des hérésies, et qui nous avertit de les éviter !

C'est à l'Église, dépositaire de cette doctrine, qu'il est dit, ou plutôt c'est cette doctrine même qui dit à l'Église : « Si un ange vient du ciel vous annoncer un autre Évangile que celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème [1]. »

XXX. Où était alors Marcion, ce pilote du Pont-Euxin, ce stoïcien zélé? Où était Valentin le platonicien? Car il est constant qu'ils vivaient il n'y a pas longtemps sous Antonin, et qu'ils professèrent la doctrine catholique dans l'Église romaine sous le pontificat de saint Éleuthère, jusqu'à ce que leur caractère inquiet et leurs opinions, qui séduisaient les fidèles, les firent chasser de l'Église par deux fois l'un et l'autre, et Marcion même avec deux cents sesterces qu'il avait apportés. Depuis ce moment ils répandirent plus que jamais le venin de leurs hérésies. Enfin Marcion ayant abjuré ses erreurs, on consentit à lui donner la paix, sous la condition qu'il accepta de ramener à l'Église ceux qu'il lui avait enlevés ; mais la mort ne lui en laissa pas le temps.

Il fallait, nous le répétons, qu'il y eût des hérésies. Ce n'est pas à dire pour cela que l'hérésie soit un bien, comme s'il ne fallait pas qu'il y eût aussi du mal. Eh! « n'a-t-il pas fallu que Notre-Seigneur fût trahi? Cependant malheur au traître [2]. » Qu'on n'essaie donc pas de justifier par là l'hérésie.

Pour en venir à Apelle, il est encore plus moderne que Marcion, qui fut son maître. Ayant eu commerce avec une femme, au mépris de la continence marcionienne, et ne pouvant pas soutenir les regards de son saint maître, il s'enfuit à Alexandrie. De retour quelques années après, sans s'être corrigé, à cela près qu'il n'était plus marcionite, il se laissa séduire par une autre femme. C'est cette Philumène, dont nous avons déjà parlé, qui devint ensuite une infâme prostituée : elle l'obséda à un tel point qu'il écrivit sous sa dictée des révélations. Il y a encore des gens qui se souviennent d'avoir vu ces personnages : nous voyons même à présent leurs disciples et leurs successeurs ; de sorte qu'il n'est pas possible d'en imposer sur le temps où ils ont vécu. D'ailleurs, comme dit Notre-Seigneur, ils se font assez connaître par leurs œuvres : puisque Marcion a séparé le Nouveau Testament de l'Ancien, il est postérieur à ce qu'il a séparé, et qui était par conséquent uni avant la séparation, comme avant celui qui l'a faite.

De même Valentin, qui ne se contente pas d'interpréter singulièrement les Écritures, mais qui prétend les corriger, sous prétexte qu'elles étaient autrefois corrompues, reconnaît donc par là qu'elles existaient avant lui.

Je ne nomme que ceux-ci, comme les plus insignes faussaires. Quant à un certain Nigidius, à Hermogène et à tant d'autres, dont l'occupation unique est de pervertir, qu'ils produisent les titres de leur mission. S'ils prêchent un autre dieu que le nôtre, comment peuvent-ils se servir contre celui-ci de son nom et de ses Écritures? si c'est le même, pourquoi le prêchent-ils autrement? Qu'ils prouvent donc qu'ils sont de nouveaux apôtres ; que Jésus-Christ est descendu une seconde fois sur la terre ; qu'il a de nouveau enseigné ; que de nouveau il a été crucifié, est mort et ressuscité ; que de plus, il leur a communiqué le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges que lui-même : c'est à ces traits que nous reconnaissons les vrais apôtres de Jésus-Christ. Mais je ne dois pas taire les prodiges de ces nouveaux apôtres, malheureux imitateurs des apôtres de Jésus-Christ : ceux-ci rendaient la vie aux morts, et les autres donnent la mort aux vivans.

XXXI. Revenons à ce principe que la vérité a existé dès le commencement, et que l'erreur n'est venue qu'après. Dieu sème d'abord le bon grain, et le diable, son ennemi, vient ensuite y mêler l'ivraie [1]. Cette parabole désigne manifestement des doctrines opposées. La parole de Dieu, dans le même chapitre, est appelée semence. Il suffit donc de faire attention à l'ordre des temps pour conclure que ce qui a été enseigné le premier est vrai et divin, et que ce qui a été ajouté depuis est faux et étranger. Voilà ce qui confondra à jamais toutes les hérésies modernes, dont aucune ne saurait se répondre à elle-même d'avoir la vérité de son côté.

XXXII. Au reste si quelques-unes de ces sectes osent se dire contemporaines des apôtres

[1] Gal., 1. — [2] Luc., 24 ; Matth., 26.

[1] Matth., 13 ; Marc., 4.

pour paraître en venir, faites-nous donc voir, leur répondrons-nous, l'origine de vos Églises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux apôtres, ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion des apôtres; car c'est ainsi que les Églises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont. Ainsi l'Église de Smyrne montre Polycarpe que Jean lui a donné pour évêque, l'Église de Rome Clément ordonné par Pierre. Toutes nous montrent de même ceux que les apôtres ont établis leurs évêques, et par le canal de qui elles ont reçu la semence de la doctrine apostolique. Que les hérétiques inventent du moins quelque chose de semblable. Après tant de blasphèmes tout leur est permis; mais ils auront beau inventer, ils ne gagneront rien : car leur doctrine, rapprochée de celle des apôtres, prouve assez par son opposition qu'elle n'a pour auteur ni un apôtre ni un homme apostolique. Les apôtres n'ont pu être opposés les uns aux autres dans leur enseignement; les hommes apostoliques n'ont pu l'être aux apôtres, si vous excepte ceux qui les ont abandonnés. Oui, que les hérétiques montrent la conformité de leur doctrine à la doctrine apostolique; c'est le défi que leur font ces Églises trop modernes pour avoir pu être fondées par les apôtres et par leurs successeurs immédiats, ou qui même s'établissent tous les jours; mais comme elles professent la même foi, elles n'en sont pas moins regardées comme apostoliques, à cause de la consanguinité de la doctrine.

Toutes les hérésies sont donc sommées par nos Églises de justifier par leur doctrine ou par leur origine qu'elles sont apostoliques, comme elles le prétendent; mais elles ne sauraient justifier ce qui n'est point. La différence de leur doctrine démontre au contraire qu'elles ne sont rien moins qu'apostoliques : c'est pourquoi aucune Église apostolique ne les reçoit à la paix et à la communion. Je vais à présent passer en revue leur doctrine, qui remonte au temps des apôtres, puisque les apôtres l'avaient découverte et anathématisée. Pourront-elles échapper à leur condamnation, après qu'elles seront convaincues ou d'avoir existé dès lors, ou du moins de sortir des hérésies qui existaient dès lors?

XXXIII. Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, condamne les hérétiques qui nient ou révoquent en doute la résurrection : c'était l'erreur des saducéens, adoptée en partie par Marcion, Apelle, Valentin, et les autres qui rejettent la résurrection des corps. Dans l'épître aux Galates, il s'élève contre les observateurs et les partisans de la circoncision et de la loi : c'est l'hérésie d'Ébion. Instruisant Timothée, il censure ceux qui défendent le mariage : Marcion et son disciple Apelle le défendent.

Il reprend aussi les sectaires qui soutiennent que la résurrection est déjà faite; les valentiniens l'assurent par rapport à eux. Lorsqu'il parle de généalogies sans fin, on reconnaît aussitôt Valentin : suivant lui, un je ne sais quel *Éon,* à qui il donne un nom bizarre et même plusieurs noms, engendre de « sa grâce le sens et la vérité; » le sens et la vérité produisent « le verbe et la vie, » qui engendrent « l'homme et l'Église. » Voilà la première huitaine d'Éons, dont naquirent dix autres Éons, et enfin douze, appelés des noms les plus singuliers, pour compléter la fable des trente Éons. L'apôtre, blâmant ceux qui rendent un culte aux élémens, désigne Hermogène, qui imagine une matière éternelle, qu'il met en parallèle avec le Dieu éternel, et qu'il fait la mère et la déesse des élémens : il n'est pas étonnant après cela qu'il lui rende aussi un culte.

Jean, dans l'Apocalypse[1], menace ceux qui mangent des viandes offertes aux idoles, et qui s'abandonnent à l'impureté : il y a actuellement encore d'autres nicolaïtes, qu'on appelle caïniens. Et dans ses épîtres il traite d'antechrist quiconque nie que Jésus se soit incarné[2] et ne le reconnaît pas pour le Fils de Dieu. Marcion soutient la première erreur, Ébion la seconde. L'apôtre Pierre regardait comme une espèce d'idolâtrie, et condamna dans Simon la magie qui rend un culte aux anges.

XXXIV. Voilà, ce me semble, les différentes sortes de fausses doctrines qui étaient déjà connues du temps des apôtres, comme les apôtres eux-mêmes nous l'apprennent. Cependant, parmi tant de sectes perverses, il n'en

[1] Apoc., 2. — [2] I. Joan., 2, 4; II. *Ib.*

est pas une qui ait osé s'attaquer au Dieu créateur de l'univers. Personne n'avait osé soupçonner même un autre Dieu : c'était plutôt sur le Fils que sur le Père qu'on se permettait des doutes; jusqu'à ce que Marcion, outre le Créateur, imagina un autre Dieu, qui est le bon principe; jusqu'à ce qu'Apelle soutint que le Créateur était un ange du souverain Dieu, d'une substance ignée, le Dieu de la loi et des Juifs; jusqu'à ce que Valentin sema, pour ainsi dire, ses Éons, et fit naître le Dieu créateur de la substance défectueuse d'un d'entre eux.

C'est à eux, et à eux seuls qu'ont été révélés les mystères de la Divinité. Le diable, ce superbe rival de Dieu, les a éclairés au point que, contre la parole du Sauveur, il a rendu les disciples plus savans que le maître dans ces sciences empoisonnées. Que les hérésies choisissent donc les temps auxquels elles voudront rapporter leur origine; il n'importe, puisque jamais elles ne prouveront qu'elles viennent de la vérité. D'abord celles dont les apôtres n'ont point parlé n'étaient pas de leur temps, autrement ils n'eussent pas manqué d'en faire mention, pour les condamner; et celles qui étaient de leur temps, ils les ont en effet condamnées. Soit que les hérésies de nos jours soient les mêmes pour le fond, mais seulement plus polies et plus raffinées, elles se voient dès les temps apostoliques frappées d'anathème; soit qu'elles n'aient fait qu'emprunter quelques dogmes de ces anciennes sectes, dès qu'elles partagent leur doctrine, elles doivent aussi partager leur condamnation.

Quant aux hérésies qui n'auraient rien de commun avec celles qui ont été déjà proscrites, leur nouveauté seule fait leur condamnation. C'est ici qu'a lieu l'argument invincible de prescription. Dès que les apôtres n'en ont point parlé, elles sont indubitablement fausses, et du nombre des erreurs que les apôtres ont prédites.

XXXV. Par cet argument nous écartons, nous confondons toutes les hérésies, soit postérieures aux apôtres, soit contemporaines même des apôtres, dès là qu'elles ne s'accordent pas avec la doctrine des apôtres, dès là que les apôtres les ont désignées et condamnées, ou nommément, ou autrement; qu'elles répondent enfin, qu'elles opposent aussi la prescription à notre doctrine. Si elles nient que notre doctrine soit la véritable, qu'elles le prouvent comme nous l'avons prouvé de la leur; qu'elles nous apprennent donc où il faut chercher la vérité, puisqu'il est constant qu'elle ne se trouve pas chez elles.

Notre doctrine est la plus ancienne de toutes; elle est donc la véritable : la vérité est la première partout. Les apôtres, loin de condamner notre doctrine, la soutiennent; car ne la condamnant point, après avoir condamné toute doctrine étrangère, ils témoignent assez qu'ils la soutiennent, parce qu'ils la regardent comme leur propre doctrine.

XXXVI. Mais voulez-vous satisfaire une louable curiosité qui a pour objet le salut? Parcourez les Églises apostoliques, où président encore et dans les mêmes places les chaires des apôtres, où, lorsque vous entendrez la lecture de leurs lettres originales, vous croirez les voir eux-mêmes, entendre le son de leur voix. Êtes-vous près de l'Achaïe, vous avez Corinthe; de la Macédoine, vous avez Philippes et Thessalonique. Passez-vous en Asie, vous avez Éphèse; êtes-vous sur les frontières de l'Italie, vous avez Rome, à l'autorité de qui nous sommes aussi à portée de recourir. Heureuse Église, dans le sein de qui les apôtres ont répandu et leur doctrine et leur sang! où Pierre est crucifié comme son maître, où Paul est couronné comme Jean-Baptiste, d'où Jean l'évangéliste sorti de l'huile bouillante sain et sauf est relégué dans une île.

Voyons donc ce qu'a appris et ce qu'enseigne Rome, et en quoi elle communique particulièrement avec les Églises d'Afrique. Elle croit en un seul Dieu créateur de l'univers, en Jésus-Christ son Fils né de la Vierge Marie; elle confesse la résurrection de la chair : elle reçoit avec la loi et les prophètes les Évangiles et les lettres des apôtres. Voilà les sources où elle puise sa foi : elle fait renaître ses enfans dans l'eau; elle les revêt du Saint-Esprit; elle les nourrit de l'eucharistie, les exhorte au martyre, et rejette quiconque ne professe pas cette doctrine. C'est cette doctrine, je ne dis plus qui nous annonçait des hérésies pour les temps à venir, mais de qui elles sont sorties; il est vrai que du moment qu'elles se sont élevées contre elle, elles ne lui appartiennent plus. Du noyau

d'un fruit doux et nécessaire, de l'olive, des grains de la figue la plus exquise, viennent des plantes trompeuses et stériles, des oliviers et des figuiers sauvages. De même les hérésies, quoique nées dans notre fond, nous sont absolument étrangères : la semence de la vérité a dégénéré chez elles, et le mensonge en a fait comme autant de plantes sauvages.

XXXVII. S'il est certain que la vérité ne peut se trouver que du côté de ceux qui suivent religieusement la règle de foi donnée à l'Église par les apôtres, aux apôtres par Jésus-Christ, à Jésus-Christ par Dieu même, nous sommes donc fondés à soutenir que les hérétiques ne doivent pas être admis à disputer sur les Écritures, puisque nous prouvons, sans le secours des Écritures, qu'ils sont absolument étrangers aux Écritures; car ils ne sauraient être chrétiens dès là qu'ils sont hérétiques, et qu'ils ne tiennent pas de Jésus-Christ ce qu'ils ont choisi de leur autorité privée et comme hérétiques. Or, n'étant pas chrétiens, ils n'ont aucun droit aux Écritures des chrétiens.

Qui êtes-vous? peut leur dire l'Église. Depuis quand et d'où êtes-vous venus? Que faites-vous chez moi n'étant pas des miens? A quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? Qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? Qui vous autorise, Apelle, à ébranler mes bornes? Comment osez-vous semer et vivre ici à discrétion? C'est mon bien. Je suis en possession depuis longtemps, je suis en possession la première; je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques ; je suis héritière des apôtres, et je jouis conformément aux dispositions de leur testament, aux charges du fidéicommis, au serment que j'ai prêté. Pour vous, ils vous ont renoncés et déshérités comme étrangers et comme ennemis. Mais pourquoi les hérétiques sont-ils étrangers et ennemis des apôtres? parce que la doctrine que chacun d'eux a inventée ou adoptée suivant son caprice est directement opposée à la doctrine des apôtres.

XXXVIII. Mais où l'on remarque cette opposition doit se trouver sans doute l'altération des Écritures. Ceux qui ont formé le projet de changer l'enseignement se sont vus forcés d'en changer aussi les sources. Eh! comment introduire une nouvelle doctrine sans avoir de quoi la fonder !

Mais comme la corruption de la doctrine supposait déjà celle des livres dépositaires de la doctrine, nous ne pouvions non plus la conserver pure et saine sans conserver ces livres dans toute leur intégrité. Nos Écritures auraient-elles donc contenu quelque chose qui nous fût contraire? Aurions-nous eu besoin, pour nous en débarrasser, pour établir des systèmes qu'elles renversaient, de changer, de tronquer, d'interpoler? Ce que nous sommes, les Écritures le sont, et dès leur origine. Nous sommes chrétiens par elles, avant qu'il y eût rien qui nous fût contraire, avant que vous eussiez pu les altérer.

Toute altération a pour principe la haine et l'envie, nécessairement postérieures et étrangères à l'objet altéré. Ainsi un homme sensé ne pourra jamais se persuader que, nous qui sommes nés avec les Écritures, nous les ayons corrompues plutôt que leurs ennemis, qui sont venus après elles. L'un en effet a corrompu le texte, l'autre le sens. Et bien que Valentin semble recevoir l'Ancien Testament tout entier, dans le fond il n'est pas moins ennemi de la vérité que Marcion; il est plus artificieux. Marcion, le fer à la main au lieu de crayon, a mis en pièces toutes les Écritures pour donner du poids à son système. Valentin a eu l'air de les épargner, et de chercher moins à les accommoder à ses erreurs qu'à concilier ses erreurs avec elles; et cependant il a plus interpolé que Marcion, en ôtant à tous les mots leur énergie et leur signification naturelle, pour leur donner des sens forcés, et en imaginant tous ces êtres invisibles et fantastiques.

XXXIX. Ce sont là les esprits pervers avec qui nous avons à combattre, que nous devons par conséquent connaître : ils sont nécessaires à la foi pour faire le discernement des élus et des réprouvés. C'est pour cette raison qu'ils ont tant de talent et de facilité pour imaginer et construire l'édifice de leurs hérésies. Au reste il n'y a rien là d'étonnant et de singulier; puisque nous voyons qu'on tire des livres profanes à peu près le même parti qu'ils tirent de nos Écritures. Ne vient-on pas de trouver dans la fable de Virgile une autre fable, en adaptant le sujet aux vers, les vers au sujet? Osidius

Géta n'a-t-il pas emprunté de Virgile sa tragédie de *Médée* tout entière? J'ai un parent qui s'est amusé à chercher dans le même poëte l'explication du tableau de Cébès[1]. Les *Centons* d'Homère ne sont autre chose que des poëmes composés de vers d'Homère pris de différens endroits qu'on a su réunir en un corps.

Les Écritures divines offrent un champ bien plus vaste pour toutes sortes de sujets. Aussi je ne crains pas d'avancer que c'est par une permission particulière de Dieu qu'elles ont été composées de manière que les hérétiques pussent y trouver la matière de toutes leurs erreurs. Nous y lisons qu'il faut qu'il y ait des hérésies: et il ne peut y avoir d'hérésies sans les Écritures.

XL. Si l'on demande qui inspire les hérésiarques, je répondrai que c'est le diable, dont l'office est de dérober aux hommes la vérité, et qui prend à tâche d'imiter dans les mystères des faux dieux les saintes cérémonies de la religion chrétienne. Il plonge aussi dans l'eau ses adorateurs, et leur fait accroire qu'ils trouveront dans ce bain l'expiation de leurs crimes. Il marque au front les soldats de Mithra lorsqu'on les initie, il célèbre l'oblation du pain, il offre une image de la résurrection, et présente à la fois la couronne et le glaive; il défend au souverain pontife les secondes noces; il a même ses vierges.

Au reste, si nous examinons les superstitions que Numa a instituées, les fonctions des prêtres, leurs ornemens, leurs priviléges, les cérémonies, les vases, et généralement tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices, ce qui regarde les expiations et les vœux, nous ne pourrons douter que le diable n'ait voulu copier les rites de la loi mosaïque. Or celui qui a affecté d'appliquer au culte des idoles tout ce que nous pratiquons dans la célébration de nos mystères n'a pas manqué de faire aussi servir nos livres saints à établir une doctrine sacrilége et ennemie de la nôtre; il a pour cela altéré et le sens, et les termes, et les figures. Il est donc certain que c'est le diable qui a inspiré tous les hérésiarques, et que l'hérésie ne diffère pas au fond de l'idolâtrie, puisqu'elles ont le même auteur, qui les a formées toutes les deux sur le même dessein.

Si toutes les hérésies ne supposent pas un Dieu ennemi du Créateur, du moins elles représentent celui-ci tout autre qu'il n'est. Or tout mensonge, toute fausseté qui a pour objet la Divinité, est une espèce d'idolâtrie.

XLI. Je ne dois pas omettre de décrire ici la conduite des hérétiques, combien elle est frivole, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans disciplice, parfaitement assortie à leur foi. On ne sait qui est catéchumène, qui est fidèle. Ils entrent, ils écoutent, ils prient pêle-mêle, et même avec des païens s'il s'en présente. Ils ne se font pas scrupule de donner les choses saintes aux chiens, et de semer des perles (fausses à la vérité) devant des pourceaux[1]. Le renversement de toute discipline ils l'appellent simplicité, droiture; et notre attachement à la discipline, ils le traitent d'affectation. Ils donnent la paix à tout le monde indifféremment. Opposés les uns aux autres dans leur croyance, tout leur est égal, pourvu qu'on se réunisse pour triompher de la vérité. Tous sont enflés d'orgueil, tous promettent la science. Les catéchumènes sont parfaits avant que d'être instruits. Et leurs femmes que ne se permettent-elles pas? Elles osent dogmatiser, disputer, exorciser, promettre des guérisons, peut-être baptiser.

Leurs ordinations se font au hasard, par caprice et sans suite. Tantôt ils élèvent des néophytes, tantôt des hommes engagés dans le siècle, tantôt même nos apostats, pour s'attacher par l'ambition ceux qu'ils ne peuvent retenir par la vérité. Nulle part on n'avance, comme dans le camp des rebelles, où la rébellion tient lieu de mérite. Aussi ont-ils aujourd'hui un évêque, et demain un autre: celui qui est diacre aujourd'hui sera demain lecteur, le prêtre redeviendra laïque; car ils chargent les laïques des fonctions sacerdotales.

XLII. Que pourrais-je dire de leur prédication? ils n'ont point à cœur de convertir les païens, mais de pervertir les nôtres. Ils mettent leur gloire à renverser ceux qui sont debout, au lieu de relever ceux qui sont tombés. Je ne m'en étonne pas; ils ne peuvent s'élever

[1] Philosophe de Thèbes en Béotie, à qui on a attribué un ouvrage intitulé: *le Tableau de la vie humaine.*

[1] Matth., 7.

eux-mêmes que sur les débris de la vérité : c'est pourquoi ils s'efforcent de faire écrouler notre Église pour bâtir la leur. Otez-leur la loi de Moïse, les prophètes, le Dieu créateur, et vous leur fermez la bouche; ils n'entendent rien à édifier, leur unique talent est de détruire : ce n'est que dans cette vue qu'ils sont flatteurs, humbles et soumis.

Du reste ils ne connaissent pas le respect même pour leurs prélats; et c'est par cette raison qu'il n'y a guère de schismes parmi eux. On ne les remarque point; mais leur union même est un schisme perpétuel; sans cesse ils varient, ils s'écartent de leurs propres règles; chacun tourne à sa fantaisie la doctrine qu'on lui a enseignée, comme celui de qui il l'a reçue l'avait inventée à sa fantaisie. L'hérésie dans ses progrès ne dément point sa nature et son origine. Les valentiniens et les marcionites ont autant de droit d'innover à leur gré dans la religion que Valentin et Marcion. Toutes les hérésies, si on les examine à fond, s'éloignent en bien des points des sentimens de leurs auteurs. La plupart des hérétiques n'ont pas même d'Églises : ils sont errans et vagabonds, sans mère, sans foi, sans feu ni lieu.

XLIII. Ils sont encore décriés par le commerce qu'ils ont avec les magiciens, les charlatans, les astrologues, les philosophes, tous gens d'une curiosité effrénée. Ils n'oublient jamais ces paroles : « Cherchez et vous trouverez. » Par leurs mœurs on peut juger de leur foi. Ils assurent qu'on ne doit pas craindre Dieu : aussi vivent-ils avec la plus grande licence.

Mais où est-ce qu'on ne craint pas Dieu, sinon où il n'est point ? Où Dieu n'est point, la vérité n'est pas non plus; et où la vérité n'est pas, on doit voir de telles sectes. Où est Dieu au contraire, là se trouve la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse; où est la crainte de Dieu se trouvent l'honnête gravité, l'exactitude scrupuleuse, le soin vigilant, le choix éclairé, la communication réfléchie, l'élévation méritée, la soumission religieuse, le service fidèle, la modestie en public, une Église unie et Dieu partout.

XLIV. Cette ferme et vertueuse discipline est une dernière preuve de la vérité de notre croyance. On demeurera inviolablement attaché à cette croyance si l'on se souvient du jugement futur, où nous comparaîtrons tous au pied du tribunal de Jésus-Christ pour y rendre compte de tout et en particulier de notre foi.

Que répondrez-vous alors, vous qui aurez souillé par le commerce adultère de l'hérésie cette foi vierge que Jésus-Christ vous avait confiée ? Direz-vous, pour vous excuser, que ni lui ni ses apôtres n'avaient annoncé ces doctrines perverses pour les derniers temps, et ne vous avaient ordonné de les fuir et de les détester [1] ? Reconnaissez de bonne foi que vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes, et nullement à ceux qui vous avaient prévenus si longtemps auparavant.

Mais vous ne manquerez pas de prétextes pour relever l'autorité des docteurs de l'hérésie. Ils avaient donné, direz-vous, les plus éclatantes preuves de leur mission; ils avaient guéri les malades, ressuscité les morts, prédit l'avenir; en sorte qu'on ne pouvait douter que ce ne fussent de vrais apôtres : comme s'il n'était pas écrit qu'il viendrait plusieurs séducteurs, qui seraient des prodiges, pour prouver une doctrine fausse et pernicieuse.

Apparemment que vous obtiendrez grâce [2], tandis que ceux qui se seront souvenus des oracles du Seigneur et de ses apôtres, et qui auront persévéré dans la foi orthodoxe, courront risque de leur salut.

J'avais annoncé, il est vrai, leur dira le Seigneur, qu'il viendrait des maîtres du mensonge, en mon nom, au nom de mes prophètes et de mes apôtres. J'avais ordonné à mes disciples de répéter les mêmes prédictions. J'avais confié à mes apôtres mon Évangile et le symbole de la foi. Mais comme vous refusiez de croire, il m'a plu ensuite d'y faire des changemens. J'avais promis la résurrection de la chair, mais j'ai craint de ne pouvoir pas accomplir ma promesse. J'avais montré que j'étais né d'une Vierge, mais j'ai rougi d'une pareille naissance. J'avais assuré que le Créateur du monde était mon Père, mais un meilleur Père m'a adopté. Je vous avais défendu de prêter l'oreille aux hérétiques, mais j'étais moi-même dans l'erreur.

[1] I. Tim., 4; II. Tim., 3. — [2] Matth., 14.

Voilà les absurdités que sont forcés de dévorer ceux qui s'écartent de la règle, et qui ne sont point en garde contre le danger de perdre la foi.

Nous venons de donner des armes pour combattre généralement toutes les hérésies. Nous leur avons opposé des prescriptions certaines, fondées, invincibles, qui les emp
ront à jamais d'être reçues à disputer s
Écritures. Dans la suite, si Dieu nous en
grâce, nous répondrons à quelques héré
particulier. Que la paix et la grâce de N
Seigneur Jésus-Christ soient avec ceu
liront ceci dans la foi de la véritable rel

TRAITÉ DU BAPTÊME.

I. Heureux sacrement que celui de notre baptême! quel effet ne produit-il pas? il efface la tache de nos péchés passés, il nous rend enfans de Dieu, et nous ouvre l'entrée à la vie éternelle. Un traité sur cette matière ne sera pas sans doute inutile, soit pour instruire nos catéchumènes, soit pour convaincre ces fidèles indolens qui, se contentant simplement de croire, sans se mettre en peine de considérer ce que l'Écriture et la tradition nous enseignent, négligent par cette ignorance affectée d'apprendre les fondemens sur quoi la foi qu'ils professent est appuyée. Il est arrivé depuis peu qu'une femme, ou plutôt une vipère des plus venimeuses de la secte hérétique des caïniens, a séduit par sa mauvaise doctrine un assez grand nombre de personnes. Elle attaque surtout le baptême, en quoi elle agit selon son naturel et son caractère. Vipères, aspics et autres semblables serpens fuient ordinairement l'eau, et ne cherchent que les lieux secs et arides. Pour nous qui sommes comme des poissons conduits par Jésus-Christ notre chef, nous naissons dans l'eau, et nous ne pouvons autrement conserver notre vie qu'en demeurant dans cette eau. Mais Quintille, ce serpent horriblement monstrueux, qui n'avait pas même le droit d'enseigner, a su trouver un moyen infaillible de faire périr ces poissons, en les mettant hors de l'eau.

II. Voyez, je vous prie, quelle est l'adresse des esprits pervers, et combien elle est puissante pour ébranler la foi ou pour empêcher de la recevoir dans toute sa plénitude! Ils sapent cette vertu par ses fondemens, en tâchant de détruire ce qui en fait comme le caractè
sentiel. Rien ne leur paraît plus étrange n
incroyable, que de voir d'une part la m
très simple dont Dieu veut se servir da
ouvrages divins, et de l'autre les magni
effets qu'il y attache. Tel est notre bap
tout y paraît simple, nul appareil, nulle p
nulle magnificence. Ainsi parce qu'un h
est simplement plongé dans l'eau et lavé
le temps qu'on prononce quelque peu
roles, on veut d'autant moins se persuad
cet homme puisse par ce moyen obtenir
éternelle, qu'il ne paraît sortir de ce b
plus pur ni plus net. Parmi les idolât
contraire, il paraît peut-être quelque ch
mieux concerté : appareil, pompe, dé
voilà ce qui frappe et qui inspire du res
de la vénération pour leurs mystères e
les fêtes de leurs idoles. Malheureuse in
lité, qui refuse de reconnaître en Dieu s
priétés principales, savoir, la simplicité
puissance! Quoi, répondra quelqu'un, n
pas étrange qu'avec un peu d'eau la mort
être détruite? Et c'est pour cela même
faut d'autant plus le croire que l'effet e
merveilleux; car quels doivent être les
ges de Dieu, que des ouvrages au-dess
toute conception? Pour nous, nous les
rons; mais c'est parce que nous croyo
esprits forts les admirent aussi, mai
croire. Ils regardent les choses simples c
des choses inutiles, et les magnifiques
impossibles. Si vous êtes dans cette fauss
nion, l'oracle divin suffit pour vous détro

« Dieu a choisi des hommes simples selon le monde, pour confondre la sagesse du monde[1] : » et « ce qui est très difficile aux hommes est très facile à Dieu[2]. » En effet, si Dieu est très-sage et très-puissant, comme tout le monde en convient, il doit avoir employé pour la matière de ses ouvrages ce qui nous semble opposé à la sagesse et à la puissance, c'est-à-dire ce qui nous paraît folie ou impossibilité. Jamais les choses ne paraissent avec plus d'éclat que quand elles sont opposées à leurs contraires.

III. Quelque impression que doive faire sur nous ce divin oracle, qui doit être pour nous un principe invincible, examinons cependant plus au long s'il est ridicule ou impossible que l'homme soit régénéré de l'eau. Pour être moins surpris que cette matière ait pu être élevée à une si haute dignité, il est bon de considérer cet élément jusque dans son origine. Elle est noble cette origine, elle est illustre dès le commencement du monde; car l'eau est un de ces élémens, lequel avant que l'univers eût reçu toute sa perfection demeurait comme caché dans la puissance de Dieu. « Au commencement, dit l'Écriture sainte, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était invisible et sans ornement; les ténèbres étaient sur l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux[3]. » Voilà d'abord, ô hommes! de quoi révérer la substance de l'eau par l'ancienneté de son usage, et de quoi respecter ensuite sa dignité; elle était le siége de l'esprit divin et plus privilégiée alors que les autres élémens. Tout n'était qu'un chaos affreux; les étoiles ne rendaient point encore de lumière; tout était informe; la mer était lugubre, la terre sans ornement, les cieux sans beauté. L'eau, la seule eau toujours matière parfaite, toujours excellente, toujours pure, servait de trône à l'esprit de Dieu. Ajoutez que quand Dieu fit ensuite l'arrangement des différentes parties de l'univers, il le fit par le moyen des eaux; car pour suspendre au milieu du monde le firmament, il sépara les eaux d'avec les eaux[4]. Pour suspendre la terre, il fit une semblable séparation. Le monde étant enfin arrangé dans toutes ses parties par la disposition de ses divers élémens, comme il devait être habité, ce fut aux eaux en premier lieu qu'il commanda de produire des âmes vivantes[1]. C'est donc l'eau qui la première produisit ce qui a vie, afin qu'on ne soit pas surpris que dans le baptême l'eau puisse donner la vie éternelle à notre âme. Dans la formation même de l'homme, Dieu employa l'eau pour achever ce sublime ouvrage. La terre est à la vérité la matière dont l'homme fut fait; mais cette terre n'eût pas été assez disposée pour cet ouvrage, si elle n'avait été humide et détrempée. C'est le limon qui, ayant été tempéré de l'humide et du sec dès le quatrième jour de la création du monde, fut employé par le Créateur pour former l'homme.

S'il était nécessaire de descendre dans un plus long détail des principales prérogatives de l'eau, que ne pourrais-je pas dire de sa vertu et de sa fécondité? Quels bienfaits, quelle fertilité, quels secours le monde n'en reçoit-il pas? Mais je craindrais qu'on ne m'accusât de faire plutôt un panégyrique de l'eau que d'expliquer la matière du baptême. Cependant par là je montrerais plus sensiblement que si Dieu fait servir l'eau à tant de choses et à tant d'ouvrages, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il l'ait aussi employée dans les sacremens pour nous procurer une vie surnaturelle qui durera éternellement dans les cieux.

IV. Il suffit d'avoir rapporté ce que nous venons de dire pour y découvrir comme une espèce de préjugé en faveur du baptême, et un signe qui en était la figure dès le commencement du monde. L'esprit de Dieu, qui était porté sur les eaux, nous indiquait alors qu'il procurerait une régénération spirituelle aux baptisés; car ce qui est saint ne pouvait être porté que sur une chose sainte; ou bien ce qui portait empruntait la sanctification de ce qui était porté. Et comme toute matière inférieure participe aux qualités de celle qui est dessus, de même la substance corporelle participe à la vertu de la substance spirituelle, d'autant plus que celle-ci peut aisément, à cause de sa subtilité, pénétrer et animer celle-là. Ainsi la nature des eaux, sanctifiée par l'Esprit saint, a reçu le pouvoir de sanctifier l'homme dans le sacrement.

Quelqu'un me dira, est-ce que nous sommes aujourd'hui baptisés dans ces mêmes eaux qui

[1] I. Cor. — [2] Matth., 19. — [3] Gen., 1. — [4] Prov., 8.

[1] Gen., 1

furent au commencement du monde? Je réponds : elles ne sont pas à la vérité entièrement les mêmes, elles y ont néanmoins le même rapport que plusieurs espèces ont à un seul genre; or les attributs du genre conviennent aux espèces. Aussi est-il égal d'être baptisé dans la mer ou dans un étang; dans un fleuve ou dans une fontaine; dans un lac ou dans un bassin. Il n'y a sur ce point nulle différence entre ceux que Jean a baptisés dans le Jourdain et ceux que Pierre a baptisés dans le Tibre. L'eunuque que le diacre Philippe baptisa de l'eau qui se rencontra par hasard en chemin [1] n'en acquit ni plus ni moins de grâce. Toute sorte d'eau a donc, par son ancienne prérogative d'avoir porté le Saint-Esprit, le pouvoir et la disposition à devenir le sacrement de la sanctification, au même temps que Dieu est invoqué pour cet effet; car aussitôt le Saint-Esprit descend, et s'arrêtant sur les eaux, les sanctifie par sa présence; les eaux ainsi sanctifiées deviennent, pour ainsi parler, empreintes d'une vertu de sanctifier elles-mêmes. D'ailleurs elles ont un rapport spécial aux desseins de Dieu dans l'action du baptême. Nous sommes souillés par nos péchés comme par autant de honteuses taches : les eaux sont propres à purifier. Mais comme les péchés ne paraissent pas sur la chair, car personne ne porte à l'extérieur la marque de l'idolâtrie, de l'adultère, de la fraude, ils impriment leur tache dans l'âme, qui est la principale cause du péché. C'est l'esprit qui commande, et la chair ne fait qu'obéir. Cependant la faute est commune à tous les deux : à l'esprit, parce qu'il commande, et à la chair, parce qu'elle obéit. Ainsi les eaux ayant reçu pour ainsi dire une vertu médicinale par la descente de l'esprit du Seigneur, l'âme y est lavée par le moyen du corps, et la chair y est purifiée par le moyen de l'esprit.

V. Les gentils eux-mêmes, tout éloignés qu'ils sont de la connaissance des choses spirituelles, attribuent à leurs idoles un pouvoir également efficace, quoiqu'ils se trompent dans l'usage des eaux vides de toute vertu. Ils ont coutume d'initier par une espèce de baptême leurs néophytes à certains mystères de la déesse Isis, ou du dieu Mithra. Ils honorent même leurs dieux par des ablutions solennelles qu'ils font de leurs simulacres. De plus, s'agit-il de faire des lustrations expiatoires, vous voyez leurs prêtres porter de l'eau de toutes parts : bourgades, maisons, temples, villes entières, tout est arrosé. Il est certain encore qu'aux jeux Apollinaires et Éleusiniens, ceux qui les célèbrent se font plonger dans l'eau; cérémonie qu'ils se croient obligés de pratiquer pour être régénérés et pour obtenir l'impunité de leurs crimes. De même parmi les anciens, si quelqu'un s'était souillé d'un homicide, il nettoyait cette tache par une eau lustrale. Si ces aveugles gentils sont persuadés que l'eau par sa vertu naturelle peut effacer leurs crimes, combien sera-t-il plus vrai de dire qu'elle peut produire le même effet par l'autorité d'un Dieu qui est le créateur des élémens et de toutes leurs propriétés? S'ils croient que la religion donne à l'eau une vertu salutaire, quelle plus sainte religion que celle qui honore le Dieu vivant? Le connaître, ce vrai Dieu, c'est en même temps connaître les artifices du démon, toujours prêt à contrefaire les ouvrages de Dieu. En effet, il a un baptême qu'il fait recevoir aux siens. Mais quel rapport? c'est l'impur qui purifie, c'est l'esclave qui affranchit, c'est le condamné qui absout. N'est-ce pas détruire son propre ouvrage que d'effacer des péchés que lui-même il inspire? Tout ce que je viens d'expliquer n'est que pour convaincre ceux qui, rejetant la lumière de la foi, nient que Dieu puisse faire des choses dont ils attribuent néanmoins le pouvoir au rival de Dieu.

N'est-ce pas aussi une opinion vulgaire, sans recourir même à aucun sacrement, qu'il y a des esprits immondes répandus sur les eaux? comme si c'était pour imiter la manière dont l'esprit divin était porté sur elles au commencement du monde. C'est ce que l'on raconte de tant de sombres fontaines, de ruisseaux affreux, de piscines dans les bains, de cuves dans les maisons, de puits, de citernes, que l'on assure engloutir ou étouffer les hommes, sans doute par la force du malin esprit; car on appelle suffoqués, lymphatiques, hydrophobes, ceux ou que les eaux ont fait mourir, ou qu'elles ont rendus furieux et hypocondriaques. Pourquoi rapportons-nous ces choses? afin qu'il paraisse moins incroyable que

[1] Act., 8.

l'ange du Seigneur préside aux eaux et qu'il les agite pour le salut des hommes, puisque le mauvais ange se sert du même élément pour leur perte. S'il paraît étrange que l'ange intervienne à cet effet admirable des eaux, l'exemple de ce qui arrivait autrefois suffit pour lever tout scrupule. Un ange descendait du ciel et remuait l'eau de la piscine probatique qu'on appelait en hébreu *bethsaïde*[1]. Les malades attendaient cette agitation pour recouvrer leur santé; le premier qui descendait dans ces eaux ainsi agitées était infailliblement guéri. Ce remède corporel était une figure du remède spirituel que nous recevons, comme il arrive assez ordinairement que les choses matérielles nous élèvent à la connaissance des choses spirituelles.

La grâce de Dieu s'étant répandue ensuite plus abondamment sur les hommes, les eaux ont reçu une plus grande vertu et l'ange un plus grand pouvoir. Ce qui guérissait autrefois les corps guérit aujourd'hui les âmes; ce qui procurait une santé temporelle nous procure le salut éternel; et ce qui autrefois ne délivrait qu'un seul homme chaque année en délivre aujourd'hui une infinité en effaçant le péché; car dans le baptême la coulpe est remise, et la peine l'est aussi. C'est ainsi que l'homme rentre dans l'amitié de Dieu, en devenant semblable à ce premier homme qui fut autrefois créé à l'image de Dieu. L'image se rapporte à l'original, qui regarde l'éternité. C'est alors que l'homme recouvre cet esprit saint qu'il avait reçu au commencement par le souffle de Dieu, mais qu'il perdit ensuite par sa désobéissance.

Je ne veux pas dire que les eaux nous donnent le Saint-Esprit, mais l'eau à laquelle l'ange préside, nous purifiant de nos crimes, nous prépare à le recevoir cet Esprit saint. Nous avons encore de ceci une figure qui avait précédé le baptême-sacrement. Car comme Jean fut le précurseur du Seigneur en lui préparant ses voies, de même l'ange préposé au baptême dirige les voies au Saint-Esprit par le moyen de l'eau qui lave et qui efface le péché : mais avec la profession de foi que nous faisons, et qui est scellée du sceau du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que nous prenons tous trois à témoin[1]. Car si un témoignage est établi sur la parole de trois témoins, combien plus notre espérance est-elle solidement établie sur le nombre des trois personnes divines, puisque nous avons ainsi pour garans de notre salut les mêmes qui sont les cautions de notre foi? Notre profession de foi et la promesse du salut étant donc engagées sur les trois divines personnes qui en répondent, il faut nécessairement qu'on fasse mention de l'Église ; car là où se trouvent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, là se trouve aussi l'Église, qui est le corps mystique des trois personnes divines.

VI. Au sortir du bain salutaire on fait sur nous une onction sainte, suivant l'ancienne cérémonie où l'on avait coutume de prendre de l'huile renfermée dans une fiole pour en oindre ceux que l'on consacrait au sacerdoce. C'est ainsi qu'Aaron fut sacré par son frère Moïse[2]. C'est de même aussi que Jésus est appelé Christ, du mot *chrême,* qui marque l'*onction* par laquelle Dieu le Père l'a rempli de son esprit saint; suivant ce qui est rapporté dans les Actes : « Ils se sont véritablement assemblés en cette ville contre votre saint Fils, que vous avez oint[3]. » Ainsi l'onction que nous recevons se fait à la vérité sur la chair; mais son effet se répand dans l'âme. De même l'action du baptême est extérieure, puisqu'il n'y a que le corps qui soit plongé dans l'eau : mais l'effet en est tout spirituel, puisque nous sommes purifiés de nos péchés.

VII. Après cela on nous impose les mains en invoquant et attirant sur nous le Saint-Esprit par la prière qui accompagne cette sainte cérémonie. Nous avons une figure authentique de ceci dans l'Ancien Testament. Le patriarche Jacob ayant fait venir deux de ses petits-fils, Éphrem et Manassès, tous deux enfans de Joseph, les bénit en mettant et croisant ses mains sur leurs têtes[4]. On peut dire qu'en croisant ainsi ses mains, il représenta par avance la forme de Jésus-Christ en croix : ce fut comme un présage de la bénédiction que nous devons recevoir ensuite par Jésus-Christ.

VIII. C'est donc alors que l'Esprit très-saint descend volontiers du sein du Père sur les corps ainsi purifiés et bénis : il se repose sur les

[1] Joan., 5.

[1] Matth., 18. — [2] Levit., 8. — [3] Act., 4. — [4] Gen., 48.

eaux du baptême, comme s'il reconnaissait son ancien trône. Il descendit de même sur notre Seigneur sous la figure d'une colombe[1]. Il voulait nous faire ainsi connaître son caractère par la simplicité et l'innocence de cet oiseau aimable et doux : car on assure que les colombes n'ont point de fiel. C'est pour cela que Jésus-Christ dit à ses disciples : « Soyez simples comme les colombes[2]. » Ainsi après le déluge, qui lava les iniquités des hommes, la colombe, sortie de l'arche[3] et revenue ensuite avec une branche d'olivier, annonça la paix au monde en faisant entendre que la colère de Dieu était apaisée (on sait que parmi les gentils l'olivier est aussi le symbole de la paix); de même aussitôt que notre terre, c'est-à-dire notre corps terrestre a été lavé de ses anciens péchés dans les eaux salutaires du baptême, le Saint-Esprit, cette céleste colombe, vole sur nous en nous apportant la paix de Dieu. Elle descend du ciel, comme elle sortit jadis de l'arche, qui était la figure de l'Église. Mais le monde s'est souillé ensuite de nouveaux crimes, et c'est pour cela qu'il doit être purifié de nouveau par le feu, aussi bien que l'homme, qui retombe dans de nouveaux péchés après son baptême. Ce que je dis ici en passant, les pécheurs doivent l'écouter comme un avis salutaire que je leur donne.

IX. Voyez donc combien d'avantages du côté de la nature, combien de privilèges du côté de la grâce, combien de cérémonies solennelles, combien de témoignages et de figures ont annoncé de tout temps le sacrement et la vertu admirable de l'eau. En premier lieu lorsque le peuple d'Israël sortit de la captivité d'Égypte, comment évita-t-il les poursuites de Pharaon[4] ? Ce fut en traversant les eaux de la mer Rouge : mais les mêmes eaux engloutirent ce roi avec toute son armée. Quelle figure plus manifeste du sacrement de baptême ? Les nations sont délivrées de l'esclavage du siècle; et le démon, cet ancien tyran, perd son orgueilleux pouvoir dans les eaux. En second lieu l'eau, d'amère qu'elle était, redevient douce dès que Moïse la touche avec une branche de bois[5]. Le bois de cette branche représentait la croix, à laquelle Jésus-Christ a été attaché pour convertir, par sa vertu divine, en des eaux salutaires des eaux autrefois insipides et empoisonnées. Les eaux salutaires sont les eaux du baptême. Elles étaient encore figurées par l'eau que Moïse fit miraculeusement sortir de la pierre, et qui accompagnait le peuple d'Israël[1]. Or, si cette pierre était Jésus-Christ, il est hors de doute que les eaux du baptême sont bénies en Jésus-Christ[2].

Pour nous confirmer davantage dans l'idée du baptême, considérons encore l'estime spéciale que Dieu et son Fils font de l'eau. Il est probable que cet élément accompagne toujours Jésus-Christ. D'abord il est baptisé lui-même dans les eaux du Jourdain[3]. Les premiers miracles qu'il fait de son souverain pouvoir, c'est lorsqu'il change l'eau en vin aux noces de Cana. Lorsqu'il enseigne les peuples, il invite à venir ceux qui ont soif à venir boire de cette eau éternelle, qui n'est autre que lui[5]. Autre part il déclare qu'un verre d'eau donné pour l'amour de lui est une œuvre de charité qui ne demeure point sans récompense[6]. Il se délasse auprès du puits de Jacob[7]; il marche sur les eaux, il traverse souvent le lac de Génézareth; il demande de l'eau dans un bassin pour laver les pieds à ses disciples[8]. Enfin, le témoignage du baptême persévère jusqu'à la passion. Lorsque le Fils de l'Homme-Dieu est condamné à la mort, l'eau intervient à cette condamnation, et c'est quand Pilate se lave les mains en abandonnant Jésus-Christ à la fureur des Juifs[9]. Enfin, c'est qu'il est blessé après sa mort, il sort de l'eau de son côté.

X. Jusqu'ici nous avons parlé, autant que notre capacité médiocre l'a pu permettre, de tout ce qui peut servir de fondement à la vérité du baptême. Je vais maintenant pourvoir le moins mal que je pourrai, ce qui reste à expliquer touchant la nature de ce sacrement. Voici d'abord des questions à quoi il faut répondre. La première fut proposée par le Seigneur lui-même aux pharisiens, à l'occasion du baptême que Jean prêchait[10]. Le baptême de Jean, leur demanda-t-il, était-il céleste ou terrestre ? Ils n'eurent garde de rien répondre, parce qu'ils ne voulaient pas croire ce qu'il fallait. Pour

[1] Matth., 3. — [2] Matth., 10. — [3] Gen., 8. — [4] Exod., 14. — [5] Exod., 15.

[1] Num., 20. — [2] I. Cor., 10. — [3] Matth., 3. — [4] Joan., 2. — [5] Joan., 7. — [6] Mat. — [7] Joan., 4. — [8] Joan., 13. — [9] Matth., 27. — [10] Mat.

nous pouvons décider, selon les règles de notre foi, que le baptême de Jean était divin, en ce que Dieu l'avait commandé ; mais sans y avoir attaché aucune vertu surnaturelle. Car l'Écriture nous apprend que Dieu avait à la vérité envoyé Jean pour baptiser ; mais quant à la nature de ce baptême, il n'y avait rien que d'humain. Par lui-même il ne produisait point la grâce ; il disposait seulement l'homme à la recevoir par le moyen de la pénitence, qui est au pouvoir de l'homme. Les pharisiens, et les docteurs de la loi, n'ayant pas voulu croire, ne firent point aussi pénitence. S'il est donc vrai que cette pénitence était seulement quelque chose d'humain, il faut nécessairement que le baptême fût de même condition. Autrement s'il eût été céleste, il aurait donné le Saint-Esprit et la rémission des péchés ; mais il n'y a que Dieu qui remette les péchés, et qui donne le Saint-Esprit. D'ailleurs le Seigneur déclarait lui-même qu'avant qu'il fût retourné à son Père le Saint-Esprit ne descendrait point[1]. Or ce que le maître ne donnait point encore, pensez-vous que le serviteur pût le donner ?

Nous trouvons en effet dans les Actes des apôtres que ceux qui avaient reçu le baptême de Jean n'avaient pas reçu le Saint-Esprit, dont ils n'avaient pas même entendu parler[2]. Par conséquent ce qui ne produisait pas des effets célestes n'était point céleste. Puisque d'ailleurs ce que Jean avait reçu de céleste, c'est-à-dire l'esprit de prophétie, vint tellement à lui manquer, après que toute la plénitude du Saint-Esprit fut passée dans le Seigneur, que ne connaissant presque plus celui dont il avait annoncé l'avénement prochain, il lui envoya demander s'il était véritablement le Messie qui devait venir[3]. Ce baptême de la pénitence ne faisait donc que disposer à la rémission et à la sanctification qu'on devait obtenir ensuite par Jésus-Christ ; car quoique Jean prêchât le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, cela ne doit néanmoins s'entendre que d'une rémission future[4]. La pénitence précède, la rémission ne vient qu'après, et c'est ce qui s'appelle préparer la voie. Or celui qui prépare n'est pas le même que celui qui achève ; il dispose seulement, afin qu'un autre mette la dernière main. Jean avoue lui-même que ce qu'il faisait n'était point céleste ; cela n'appartenait qu'à Jésus-Christ. « Celui qui vient de terre, disait-il, parle un langage terrestre ; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous[1]. » Enfin il déclare que pour lui il ne donne qu'un baptême de pénitence ; mais qu'il viendrait bientôt un autre plus grand que lui, qui baptiserait dans le Saint-Esprit et dans le feu[2] ; c'est-à-dire que comme les vrais fidèles sont purifiés par le baptême d'eau pour leur sanctification, de même les hypocrites et les infidèles recevront un baptême de feu pour leur condamnation.

Quelqu'un dira peut-être : le Seigneur est venu sans qu'il ait néanmoins baptisé ; car nous lisons, « ce n'était pas cependant Jésus qui baptisait, c'étaient seulement ses disciples[3]. » Il semble pourtant qu'il avait été prédit par Jean que Jésus baptiserait lui-même de ses propres mains. Je réponds que les paroles de Jean doivent être entendues selon une manière de parler assez commune. On dit, par exemple, l'empereur a publié un édit ; le gouverneur a fait souffrir la flagellation à un tel. Est-ce que l'empereur publie lui-même ? est-ce que le gouverneur donne lui-même les coups ? Le maître est toujours censé agir, lorsque ses gens exécutent ses ordres. C'est de la même sorte qu'il faut expliquer ces paroles : Il vous baptisera, c'est-à-dire vous serez baptisés ou par lui ou en lui[4]. Quelques autres seront encore surpris que Jésus-Christ ne baptisât pas lui-même ; mais quel aurait pu être son baptême ? Eût-ce été celui de la pénitence ? Qu'aurait-il eu affaire de précurseur ? Eût-ce été un baptême pour la rémission des péchés ? Mais il ne lui en coûterait qu'un mot pour les remettre. Eût-ce été un baptême administré en son propre nom ? Il prenait trop de soin de se cacher sous le voile de l'humilité. Enfin, aurait-il baptisé dans le Saint-Esprit, lorsque cet Esprit n'était pas encore descendu du Père ; ou au nom de l'Église, quand les apôtres n'avaient pas encore commencé de la former ? C'étaient donc les apôtres qui baptisaient en qualité de ministres de Jésus, ainsi que son précurseur l'avait fait auparavant ; et ils ne conféraient que

[1] Joan., 16. — [2] Act., 19. — [3] Matth., 11. — [4] Luc., 3.

[1] Joan., 3. — [2] Luc., 3. — [3] Joan., 4. — [4] Luc., 3.

le baptême de Jean ; on ne doit pas s'imaginer qu'ils en donnassent un autre ; car il n'y en a point d'autre que celui que Jésus-Christ institua ensuite, et qui ne pouvait encore alors être administré par les disciples, puisque le Seigneur n'était point parvenu au plus haut degré de sa gloire, et qu'il n'avait pas encore établi l'efficacité du baptême sur sa passion et sur sa résurrection. Or notre mort ne devait être détruite que par sa passion, et notre vie rétablie que par sa résurrection.

Nous ne pouvons ignorer d'ailleurs que nul ne saurait être sauvé sans le baptême ; c'est le Seigneur qui nous le déclare lui-même par ces paroles : « Nul ne peut obtenir la vie, s'il ne renaît de l'eau [1]. » Là-dessus, certains esprits pointilleux ou téméraires proposent cette question : S'il est certain que sans le baptême il n'y a point de salut, comment est-ce que les apôtres ont pu être sauvés ? car nous ne trouvons point qu'ils aient été baptisés dans le Seigneur, excepté saint Paul. De plus, si le seul Paul entre les apôtres a reçu le baptême de Jésus-Christ, il faut ou que ceux qui n'ont pas reçu ce baptême soient condamnés pour vérifier l'oracle du Sauveur, ou que cet oracle soit faux s'ils ont été sauvés sans le baptême. Dieu m'est témoin que j'ai entendu des gens raisonner de la sorte et je l'affirme, afin qu'on ne me croie pas assez bizarre pour imaginer ou supposer de gaieté de cœur des difficultés, pour satisfaire une démangeaison d'écrire, et pour avoir le stérile plaisir d'exciter des scrupules dans les autres.

Je m'en vais donc répondre le mieux qu'il me sera possible à ceux qui nient que les apôtres aient été baptisés. Je dis d'abord : s'il est vrai, comme il paraît incontestable, que les apôtres avaient reçu le baptême humain de Jean, ils souhaitaient sans doute de recevoir le céleste baptême de Jésus-Christ, puisque ce divin Sauveur avait déclaré qu'il n'y a qu'un baptême, lorsqu'il dit à Pierre, qui se refusait de se laisser laver les pieds : « Celui qui est une fois sorti du bain [2] » n'a pas besoin d'y rentrer une seconde. Certainement il n'aurait point parlé de la sorte à un homme qui n'aurait pas été baptisé ; et c'est une nouvelle preuve contre ceux qui prétendent que les apôtres reçu le baptême de Jean, afin de pouvoir rejet baptême de Jésus-Christ. Est-il croyabl la voie du Seigneur, c'est-à-dire le baptên Jean, n'ait pas été préparée à ceux qui ét eux-mêmes destinés à montrer la voie du gneur à tout l'univers? Jésus-Christ, tout peccable qu'il était, a voulu néanmoins baptisé, et des pécheurs n'auront pas b de l'être !

Cependant, répliquera-t-on, n'est-il pa que plusieurs n'ont pas été baptisés ? J'en viens, mais ce ne sont pas assurément les ciples de Jésus-Christ : ce sont tout au pl ennemis de la foi, entre autres les scribes pharisiens ; d'où je tire cette conséquence. si les adversaires de Jésus-Christ n'ont pas recevoir le baptême, ses amis l'ont vérit ment reçu, pour ne pas imiter la folle sa de ses ennemis. Depuis surtout que Jésus-C leur maître eût rendu un si glorieux t gnage de Jean par ces paroles : « Entre le fans des femmes, il n'en a pas paru de grand que Jean-Baptiste [1]. »

Quelques autres disent que les apôtres fi suffisamment baptisés, lorsque étant da barque ils furent couverts des flots de la que Pierre lui-même fut assez plongé lor marcha sur les eaux du lac de Génézareth [3]. moi, je pense au contraire qu'il y a bien différence entre être couvert d'eau par la lence d'une tempête, et être lavé par ur de religion. Cette barque au reste n'était q figure de l'Église, qui est agitée dans la n ce monde par des tourmentes continu c'est-à-dire par les tentations et les per tions : tandis que le Seigneur semble d tranquillement, jusqu'à ce que, éveillé enfi les prières des saints, il apaise les flots d cle et calme la crainte des siens.

Enfin, que les apôtres aient été baptisés manière ou d'une autre, ou qu'ils aient jusqu'à la fin sans baptême, il suffit de s que c'est nous en particulier que regar oracle de Jésus-Christ qui nous fait ent dans la personne de Pierre qu'il n'y a baptême. Du reste, c'est témérité que de loir nous ériger en juges du salut des ap

[1] Joan., 3. — [2] Joan., 13.

[1] Matth., 11. — [2] Matth., 8. — [3] Matth., 14.

Comme si la grâce de leur vocation et le privilége d'avoir été ensuite les amis inséparables de Jésus-Christ n'aurait pas pu leur tenir lieu de baptême; d'autant plus qu'ils étaient les disciples chéris de celui qui promettait le salut à tous ceux qui croyaient en lui : « Votre foi, disait-il, vous a guéri[1]. » Et ailleurs : « Vos péchés vous sont remis[2], » disait-il à un autre qui avait la foi, mais qui sans doute n'avait pas reçu encore le baptême. Si cette grâce de rémission a manqué aux apôtres, je ne comprends pas comment la foi des autres aura été plus efficace que la leur. L'un abandonne son bureau des fermes au premier mot que lui dit le Sauveur[3]; l'autre renonce à son père, à sa barque et au métier qui le faisait vivre[4]; enfin cet autre[5], qui ne retourna pas même ensevelir son père, obéit à la voix de Jésus-Christ avant même qu'il lui eût entendu dire : « Celui qui ne préfère son père ou sa mère n'est pas digne de moi[6]. »

XIII. Quelques-uns, également audacieux et impies, proposent encore plusieurs questions. Si la foi, disent-ils, suffit, le baptême n'est donc pas nécessaire. Or Abraham devint agréable à Dieu sans autre sacrement que celui de la foi. Je réponds : les lois postérieures prévalent à celles qui ont précédé. Supposons qu'on ait pu être sauvé par la foi seule, avant la passion et la résurrection de Jésus-Christ; mais quand on nous a imposé une nouvelle obligation de croire en sa nativité, en sa passion et en sa résurrection, il a été ajouté en même temps un nouveau sacrement. C'est le baptême, qui est comme le sceau de notre foi et comme un ornement dont est revêtue cette vertu, laquelle était autrefois une foi nue, et ne pouvait rien sans l'observation de la loi. Or la nécessité du baptême a été imposée, et la forme en a été prescrite. « Allez, dit le Seigneur aux apôtres, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[7]. » Cette loi est clairement confirmée par cet autre arrêt définitif : « Nul ne peut entrer dans le royaume des cieux s'il ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit[8]. » Paroles qui nous marquent indubitablement la nécessité du baptême. Depuis cet oracle, tous ceux qui commencèrent d'entrer au nombre des fidèles furent baptisés. Dès que Paul eut cru, il reçut le baptême. Le Seigneur le lui avait recommandé dans le temps qu'il le rendit aveugle. « Levez-vous, lui dit-il, entrez dans Damas, et là on vous apprendra ce que vous devez faire[1], » c'est-à-dire que vous devez recevoir le baptême. C'était la seule chose qui manquait à Paul; car du reste il avait assez appris et suffisamment cru que Jésus de Nazareth était le fils de Dieu.

XIV. A propos de l'apôtre saint Paul, on propose de nouvelles difficultés sur ce qu'il dit : « Le Seigneur ne m'a pas envoyé pour baptiser[2]. » Peut-on s'imaginer que l'apôtre parlant de la sorte prétendit détruire le baptême, et ne baptisa-t-il pas lui-même Caïus, Crispus et toute la famille d'Étienne[3]? D'ailleurs, quand Jésus-Christ n'aurait pas envoyé Paul pour baptiser, ne savons-nous pas qu'il avait commandé aux autres apôtres de le faire? Enfin saint Paul n'écrivait de la sorte aux Corinthiens que par rapport à ce qui se passait alors parmi eux. On lui avait appris qu'ils en étaient venus à des schismes et à des divisions : « Je suis à Paul, » disait l'un; « je suis à Apollo[4], » disait l'autre. C'est pour cela que cet apôtre, amateur de la paix, pour ne point paraître partisan des uns plutôt que des autres, dit qu'il n'a point été envoyé pour baptiser, mais pour prêcher; car il faut commencer par prêcher et ensuite baptiser. Or, celui qui a eu le pouvoir de prêcher a pu aussi baptiser.

XV. Je ne sais si l'on attaque le baptême par d'autres sophismes également frivoles. Quoi qu'il en soit, je vais reprendre ce que j'avais omis ci-devant, pour ne pas laisser les principales questions indécises. Il n'y a qu'un seul baptême, comme nous l'apprenons par l'Évangile de Jésus-Christ et par les épîtres de l'apôtre : « Un seul Dieu, un seul baptême, une seule Église[5]. » Cet unique et véritable baptême se trouve seulement parmi nous; mais pour ce qui regarde les hérétiques, il faut examiner ce qu'on doit observer avec eux : la chose est de notre compétence. Or les hérétiques n'ont point de part à notre discipline; dès qu'ils sont séparés de notre communion, nous devons les regarder

[1] Luc, 18. — [2] Matth., 9. — [3] *Ib.*, 9. — [4] *Ib.*, 4.
[5] Matth., 8. — [6] *Ib.*, 10. — [7] *Ib.*, 28. — [8] Joan., 3.

[1] Act., 9. — [2] I. Cor., 1. — [3] *Ib.* — [4] *Ib.* — [5] Ephes., 4.

comme des étrangers. Je ne dois point reconnaître en eux ce qui n'appartient qu'à moi, parce qu'ils n'ont pas le même Dieu et le même Christ que nous. Par conséquent l'unité du baptême n'est point chez eux, puisque leur baptême n'est pas le même que le nôtre [1]. Ne l'ayant donc pas tel qu'il faut, c'est comme s'ils n'en avaient aucun; ainsi ils ne peuvent le donner, puisqu'ils ne l'ont point. Mais nous avons déjà traité cette matière fort au long dans le livre que nous avons écrit en grec là-dessus. Nous ne recevons donc qu'une fois le baptême; nos péchés n'y sont lavés qu'une fois, pour nous faire comprendre que nous ne devons point les commettre de nouveau. Le peuple juif se lave tous les jours, parce que tous les jours il contracte quelque souillure. Pour prévenir le besoin d'une semblable purification, il nous a été déclaré qu'il n'y a qu'un seul baptême. Heureuse eau, qui lave une fois, qui est si salutaire aux pécheurs et qui met ceux qu'elle a une fois lavés en état de ne plus contracter de nouvelles taches!

XVI. Il est vrai que nous avons un second baptême, qui est le baptême de sang, mais qui est aussi unique. C'est de ce baptême que parlait Jésus-Christ lorsqu'il disait : « J'ai à être baptisé d'un baptême [2], » quoiqu'il eût été déjà baptisé; car il était venu par l'eau et le sang [3], comme écrit saint Jean, afin qu'il fût lavé par l'eau et glorifié par le sang. C'est pour cela aussi que voulant nous appeler par l'eau et faire des élus par le sang, il fit rejaillir de la plaie de son côté ces deux baptêmes; parce que ceux qui devaient croire en son sang devaient être purifiés par l'eau, et ceux qui seraient purifiés par l'eau devaient aussi boire son sang. C'est enfin ce baptême qui supplée au défaut du baptême d'eau, et qui répare le défaut quand on a eu le malheur de perdre l'effet du baptême.

XVII. Pour finir ce petit traité, il reste à parler de la discipline qu'il faut observer dans l'administration du baptême. Le droit d'administrer ce sacrement appartient d'abord au grand prêtre, qui est l'évêque. Les prêtres et les diacres le peuvent aussi conférer; mais non sans permission de l'évêque, pour respecter l'Église dans son chef et pour y maintenir la paix par cette subordination. Du reste les laïques ont aussi quelquefois le pouvoir d'administrer le baptême. Ainsi, lorsqu'il ne se trouve ni évêque, ni prêtre, ni diacre, nul ne doit recéler le don du Seigneur. Par conséquent le baptême étant un des biens que Dieu distribue aux hommes sans exception, tous peuvent aussi le communiquer. Cependant les laïques doivent toujours se souvenir de la modestie et du respect qu'ils doivent exactement garder envers leurs supérieurs, en qui réside principalement ce pouvoir. Qu'ils prennent donc garde de ne pas s'attribuer un office qui n'appartient qu'à l'évêque. L'émulation est la mère des schismes. Le très-saint apôtre a dit que « tout était permis; mais que tout n'était pas expédient [1]. Qu'il suffise donc à un laïque d'user de ce pouvoir dans les cas seulement de nécessité, c'est-à-dire lorsqu'il y sera obligé, eu égard aux circonstances du lieu, du temps et de la personne; car alors la conjoncture du péril où se trouve l'un excuse suffisamment l'office secourable de l'autre. On se rendrait autrement coupable de la perte d'une âme si on refusait de lui accorder ce qu'on a pu lui donner.

Au reste, l'insolence de certaines femmes qui ont usurpé le droit d'enseigner les portera-t-elle à s'arroger encore celui de baptiser? J'ai de la peine à le croire, à moins qu'il ne paraisse quelque nouveau monstre aussi hardi que le premier. Que si quelques-unes de ces femmes téméraires, qui lisent sans aucun discernement les écrits de saint Paul, osent justifier leur prétention par l'exemple de Thècle, à laquelle, dit-on, cet apôtre donna le pouvoir d'enseigner et de baptiser, qu'elles sachent que le livre duquel elles s'autorisent n'est point de saint Paul, mais d'un prêtre d'Asie, qui le composa sous le nom de saint Paul, quoique tissu de ses propres rêveries. Ce prêtre, ayant été ensuite convaincu par sa confession même qu'il avait composé cet ouvrage, fut chassé et déposé. En effet, y a-t-il la moindre apparence que saint Paul accorde aux femmes le pouvoir d'enseigner et de baptiser, lui qui leur donne à peine la permission de se faire instruire publiquement? « Que les femmes se taisent, dit-il;

[1] Tertullien ne parle que de certains hérétiques.
[2] Luc, 12. — [3] I. Joan., 6.

[1] I. Cor., 6.

et si elles ont quelque difficulté, qu'elles consultent en particulier leurs maris [1]. »

XVIII. Du reste ceux qui sont obligés par office d'administrer le baptême n'ignorent pas qu'il ne faut point le conférer sans de grandes précautions. Ces paroles, « donnez à quiconque vous demande [2], » ont leur restriction, comme le devoir de faire l'aumône. Ou plutôt il faut se souvenir de ces autres paroles : « Ne donnez point aux chiens ce qui est saint, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux [3]. » Et ailleurs : « N'imposez pas facilement les mains, de peur que vous ne vous chargiez de la faute d'autrui [4]. » Philippe, dites-vous, conféra d'abord le baptême à l'eunuque ; mais faisons réflexion qu'il intervint en cela un ordre exprès et manifeste du Seigneur; car l'esprit saint avait commandé à Philippe de prendre un certain chemin [5]; et l'eunuque lui-même, pour ne pas perdre le temps, était occupé de la lecture sainte des prophètes, sans penser alors à demander le baptême. Il pensait seulement à aller faire sa prière dans le temple de Jérusalem, et en chemin faisant il lisait les saintes Écritures. C'est dans des dispositions si religieuses que le diacre Philippe devait trouver celui vers lequel Dieu l'avait envoyé. Il reçoit ordre de se joindre au char du ministre de la reine de Candace; il trouve en lui un commencement de foi, au moyen de la lecture des livres divins. L'eunuque se rend aux instructions du nouvel apôtre; le Seigneur se découvre à lui; sa foi se ranime et ne peut souffrir de retardement : l'eau se trouve à propos. Dès que le baptême est fait, l'envoyé de Dieu pour baptiser est aussitôt enlevé miraculeusement. Paul fut aussi baptisé sans délai [6], j'en conviens; mais Jude son hôte avait appris d'abord que Paul était destiné pour être un vaisseau d'élection. La bonté spéciale de Dieu se fait distinguer par certains priviléges. Au reste, eu égard à l'état, à la disposition et à l'âge, il est plus expédient de différer le baptême que de le donner d'abord, surtout aux petits enfans; car pourquoi, s'il n'y a pas de nécessité pressante, exposer les parrains à un très-grand péril? Ceux-ci peuvent mourir, par conséquent ils ne peuvent acquitter leurs promesses; s'ils vivent, le mauvais naturel des enfans peut tromper leurs espérances.

Il est vrai que Notre-Seigneur a dit au sujet des enfans : « Ne les empêchez pas de venir à moi [1]. » Qu'ils viennent donc lorsqu'ils seront plus avancés en âge; qu'ils viennent lorsqu'ils seront en état d'être instruits, afin qu'ils connaissent leurs engagemens. Qu'ils commencent par savoir Jésus-Christ, avant que de devenir chrétiens. Pourquoi tant presser de recourir à la rémission des péchés un âge encore innocent? Les hommes du siècle en usent avec plus de précaution; ils n'osent confier l'administration des biens terrestres à des enfans auxquels cependant on se hâte de distribuer les biens du ciel. Que les enfans apprennent donc à demander le salut, afin qu'il paraisse qu'on n'accorde qu'à ceux qui demandent. Il n'y a pas moins de raison de différer les adultes qui ne sont point encore mariés, parce que dans cette situation ils sont trop exposés à des tentations violentes ; les garçons et les filles, à cause de la maturité de leur âge, et les veuves, à cause de leur dissipation au dehors. Qu'ils attendent donc les uns et les autres jusqu'à ce qu'ils soient mariés, ou qu'ils soient bien affermis dans la continence. Si l'on comprend bien les obligations importantes que l'on contracte par le baptême, on craindra plus de le recevoir que de le différer. La foi parfaite n'a rien à craindre pour le salut.

XIX. Le jour solennel du baptême est le jour de Pâques, lorsque le temps de la passion de Notre-Seigneur, dans laquelle nous sommes baptisés, est accompli. On peut même regarder comme une figure du baptême l'ordre que Jésus-Christ donna à ses disciples pour la préparation de la pâque. « Vous trouverez, leur dit-il, un homme portant une cruche d'eau [2]. » Il leur indiqua l'eau, pour marque du lieu où ils devaient célébrer la pâque. Un autre jour solennel du baptême est la Pentecôte, lorsqu'il s'est passé un assez long intervalle de temps pour disposer et instruire ceux qui doivent être baptisés. C'est durant cet intervalle que Jésus manifesta souvent sa résurrection à ses disciples, qu'il leur promit le Saint-Esprit, et qu'il les assura de revenir une seconde fois, lorsque

[1] I. Cor., 14. — [2] Luc, 6. — [3] Matth., 7.
[4] I. Tim., 5. — [5] Act., 8. — [6] *Ib.*, 9.

[1] Matth., 19. — [2] Marc., 14.

étant remonté aux cieux les anges dirent aux apôtres : « Vous le verrez revenir comme vous l'avez vu remonter dans le ciel[1]. » On ne peut douter que cette promesse n'ait été accomplie le jour de la Pentecôte. D'ailleurs, quand le prophète Jérémie dit : « Je les rassemblerai des extrémités de la terre[2] » au jour de la fête, il parle sans doute de la pâque et de la Pentecôte, l'une et l'autre étant spécialement la grande fête. Du reste, tout jour est le jour du Seigneur; tout temps, toute heure est propre à conférer le baptême. Quelque égard qu'il faille avoir à la solennité, peu importe pour la grâce du sacrement.

XX. Ceux qui aspirent au baptême doivent s'y disposer par de fréquentes prières, par des jeûnes, par des génuflexions, par des veilles et par la confession de tous leurs péchés passés, afin qu'ils représentent aussi le baptême de Jean-Baptiste. « En confessant leurs péchés, dit l'Écriture, ils recevaient de lui le baptême[3]. » Pour nous, nous avons un très-grand avantage de ne pas confesser publiquement comme eux nos iniquités et nos désordres. Par la mortification de l'esprit et du corps, nous satisfaisons pour nos fautes passées, et en même temps nous nous prémunissons contre les tentations à venir. « Veillez et priez, dit le Seigneur, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation[4]. » La cause, si je ne me trompe, pourquoi les apôtres y tombèrent, c'est parce qu'ils se laissèrent aller au sommeil; d'où il arriva qu'ils abandonnèrent leur maître dès qu'ils le virent arrêté par ses ennemis. Celui-là même qui eut d'abord le courage de le suivre et de mettre l'épée à la main pour le secourir eut ensuite la faiblesse de le renier. Il avait été dit auparavant que nul ne peut acquérir le royaume des cieux, s'il n'a été éprouvé par la tentation[5].

[1] Act., 1. — [2] Jérem., 31.
[3] Matth., 3. — [4] *Ib.*, 26. — [5] Luc, 22.

Le Seigneur lui-même voulut bien après son baptême être tenté en différentes manières, au bout de son jeûne de quarante jours[1].

Si cela est, dira quelqu'un, nous devons aussi jeûner après le baptême plutôt qu'auparavant. Et qui est-ce qui le défend, si ce n'est l'obligation où se trouvent les nouveaux baptisés de passer le temps pascal au milieu de la joie spirituelle et des solennelles actions de grâces dues à Dieu, qui les a fait heureusement entrer dans la voie du salut? D'ailleurs le Seigneur, ce semble, nous reproche notre intempérance dans la personne des Israélites. Ce peuple, après avoir miraculeusement traversé la mer, après avoir été conduit dans le désert et y avoir été nourri durant quarante ans d'une viande céleste, pensait plutôt à sa bouche qu'il ne se souvenait de Dieu[2]. De plus, Jésus-Christ s'étant retiré dans le désert après son baptême, après y avoir accompli son jeûne de quarante jours, nous fait assez clairement entendre que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu[3]; et que l'abstinence est un moyen assuré de rendre inutiles les tentations de la gourmandise et de l'intempérance.

C'est pourquoi, heureux néophytes que la grâce de Dieu a appelés et attendus avec tant de bonté, dès que vous commencez à sortir de ce bain sacré où vous recevez une nouvelle régénération, et à être unis avec vos frères dans le sein de l'Église votre mère, demandez au Père céleste, demandez au Seigneur des biens sacrés, des grâces surnaturelles, des dons du Saint-Esprit. « Demandez, dit Jésus-Christ, et vous recevrez[4]. » Vous avez cherché jusqu'à cette heure, et vous avez trouvé; vous avez heurté, et l'on vous a ouvert. La grâce que je vous demande à mon tour, c'est que dans vos prières vous vous souveniez de Tertullien le pécheur.

[1] Matth., 4. — [2] Num., 11. — [3] Matth., 4. — [4] *Ib.*, 7.

TRAITÉ DE L'ORNEMENT DES FEMMES.

I. Illustres servantes du Dieu vivant, et mes très-chères sœurs en Jésus-Christ, souffrez qu'en qualité de votre confrère, quelque indigne que je sois de ce glorieux titre, je vous adresse cette courte instruction, non par un sentiment de vanité, mais par le seul motif de la charité qui m'intéresse à l'affaire de votre salut. Or cette affaire, à quoi nous devons tous également travailler, consiste principalement à donner des preuves irréprochables d'une pureté entière. Comme nous sommes tous le temple de Dieu par la consécration que le Saint-Esprit en a faite dans notre baptême, il faut que la pureté soit, pour ainsi parler, le portier et le gardien de ce temple, afin qu'elle n'y laisse entrer rien d'immonde, rien de profane; de crainte que le Seigneur, qui l'habite, voyant sa demeure souillée, ne vienne à l'abandonner avec indignation. Mon dessein néanmoins n'est pas aujourd'hui de vous faire voir la nécessité de la pureté, les préceptes divins sont assez formels là-dessus. Je me contente de vous expliquer un des devoirs importans qui regardent cette vertu, c'est-à-dire la manière dont vous devez régler votre extérieur; car plusieurs d'entre vous (qu'il me soit permis de vous faire ce reproche, bien que moi-même je sois le plus répréhensible de tous les hommes), plusieurs d'entre vous, dis-je, s'abusant, ou par une ignorance affectée, ou par une dissimulation audacieuse, se comportent au dehors avec aussi peu de retenue que si la pureté consistait dans le seul éloignement des plaisirs charnels. Comme si l'extérieur, je veux dire la parure et les ornemens du corps, était une chose tout à fait indifférente.

Elles conservent ainsi tout le soin qu'elles prenaient autrefois de cultiver leur beauté et leur bonne grâce; en sorte qu'on ne saurait remarquer presque nulle différence entre elles et les femmes païennes, auxquelles le caractère de la véritable pudeur est malheureusement inconnu. Je dis que ces infidèles ne savent ce que c'est que la véritable pudeur, parce que dès qu'on ignore Dieu, maître et dépositaire de toute vérité, on ne peut suivre que les voies de l'erreur et du mensonge. En effet, quand on pourrait croire qu'il y a de la chasteté parmi les païennes, leur vertu est néanmoins si imparfaite et si défectueuse que, quelque chastes qu'elles soient peut-être dans l'âme, il paraît trop de dissolution dans le luxe de leurs habits. Telle est leur vanité : c'est se procurer une partie du plaisir quand on ne peut l'avoir tout entier. Combien en trouverez-vous enfin, parmi celles-là même qui affectent de ne plaire qu'à leurs maris, qui ne prennent un soin particulier d'orner et d'embellir leur corps pour attirer les regards des étrangers, quelque semblant qu'elles fassent de n'avoir en cela aucune mauvaise intention ? Disons mieux : il est assez ordinaire à ces chastes païennes de ne pas oser à la vérité commettre le crime, mais d'en avoir néanmoins le désir; ou, si elles n'ont pas actuellement ce désir formel, au moins de ne se faire aucune violence pour le prévenir. Faut-il en être surpris ? Tout ce qui ne vient pas de Dieu ne saurait être que déréglé. Ces personnes, ne pouvant obtenir un bien parfait, gâtent le peu même qu'elles possèdent par le mélange du mal qui s'y trouve.

II. Pour vous, mes très-chères sœurs, vous devez vous distinguer d'elles autant dans vos habits que vous vous en distinguez dans tout le reste, parce que vous devez être parfaites comme votre Père céleste est parfait [1]. Or cette perfection, je veux dire cette pureté chrétienne, doit non-seulement ne pas vous faire désirer d'être aimées, mais encore vous faire haïr et détester tout ce qui peut allumer quelque

[1] Matth., 5.

dangereux amour dans les autres. En premier lieu, parce que ce désir de plaire par des grâces artificielles ne peut venir que d'un cœur gâté et corrompu. On sait combien ces grâces et ces parures servent d'amorce pour attirer au plaisir défendu. Pourquoi donc travaillez-vous à allumer ces flammes dangereuses ? Pourquoi invitez-vous à un plaisir que vous faites profession de regarder comme illicite ? En second lieu, parce que nous ne devons pas frayer le chemin aux tentations, qui deviennent souvent victorieuses à force d'attaques, ou qui du moins troublent furieusement la paix de l'âme. Ah ! Seigneur, préservez-nous d'un si funeste écueil. Nous devons paraître avec un extérieur si modeste, si réglé, si chrétien, que notre conscience n'ait aucun reproche à nous faire : désirant de persévérer toujours en cet heureux état, mais prenant garde à ne pas trop présumer de nous-mêmes ; car en présumant de ses propres forces, on appréhende moins, on se précautionne moins, on s'expose plus. La crainte est le fondement du salut ; et la présomption est opposée à la crainte. Il est donc avantageux de nous défier de notre vertu : cette défiance nous fera craindre ; la crainte nous rendra plus circonspects, et la circonspection nous mettra en état d'éviter le danger. Au contraire si nous comptons sur nous-mêmes, soit en ne craignant point ou en ne considérant pas assez le péril, il nous sera très-difficile de ne pas tomber. Celui qui marche avec trop de sécurité, ne prenant garde à rien, il ne sera jamais bien affermi. Mais celui qui est attentif à tout, qui appréhende tout, se met en état d'être tranquille et assuré. Plaise au Seigneur que ses serviteurs éprouvent les effets de sa protection, et qu'ils puissent toujours se glorifier en lui des grâces dont il les favorise!

Pourquoi travaillons-nous donc à faire périr nos frères ? Pourquoi par ces embellissemens affectés portons-nous le feu de la convoitise dans leur cœur ? Si la loi nouvelle du Seigneur punit également le désir et l'action déshonnête, pensez-vous que celui qui aura causé la perte des autres demeure sans punition [1] ? Or sachez que vous faites périr votre frère, lorsque, exposant votre beauté à ses yeux, vous lui faites naître des désirs impudiques : il a déjà commis en son âme ce qu'il a criminellement désiré, et vous devenez, pour ainsi parler, l'épée dont il se tue. D'ailleurs, quand il n'y aurait de votre part aucune faute positive, vous n'êtes pas pour cela excusables. Ainsi lorsqu'il s'est commis un meurtre dans une maison, quoique le maître du logis n'en soit pas coupable, son inattention ne laisse pas d'être exposée aux rigueurs de la justice, dès là que l'action criminelle s'est passée chez lui.

Ornez-vous donc maintenant, embellissez soigneusement votre corps, afin que vos frères périssent en vous voyant. Mais que deviendra ce divin précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même [1] ? » Hélas ! si vous avez peu de soin de votre salut, ne ruinez pas du moins le salut des autres. Ne croyez pas que le Saint-Esprit se soit expliqué de la sorte par rapport seulement à certains devoirs de charité en particulier : il a parlé par rapport à toutes les occasions où nous pouvons être utiles au prochain. Puisqu'il est donc vrai que notre bien spirituel et celui des autres est en péril par le soin qu'on prend d'augmenter des attraits déjà trop dangereux par eux-mêmes, soyez persuadées que vous ne devez pas seulement rejeter cet appareil d'ornemens, au moyen desquels la passion commence de s'allumer ; mais que vous devez encore laisser diminuer ou effacer l'éclat de votre beauté naturelle, par une espèce de négligence qui ait Dieu pour principe. De cette sorte vous arrêterez les écarts dangereux que les yeux ont accoutumé de faire. Car bien qu'il ne faille pas condamner absolument la beauté, en tant qu'elle est un avantage du corps, un ornement de l'ouvrage de Dieu, et un voile honorable de notre âme, cependant le tort que nous pouvons causer à ceux qui nous voient doit nous faire appréhender les mêmes effets que la beauté de Sara fit craindre autrefois à Abraham [2]. Ce père des croyans fut obligé de cacher sa femme sous le nom de sœur, afin de la délivrer de l'insulte des Égyptiens.

III. D'ailleurs, que la beauté ne soit point à craindre ; qu'elle ne soit ni dangereuse pour les

[1] Matth., 5.

[1] Matth., 19. — [2] Gen., 12 et 20.

personnes en qui elle est, ni funeste à ceux qui vivent avec nous ; qu'elle n'expose à aucune tentation, ou qu'elle ne cause aucun sujet de scandale et de chute : ne suffit-il pas qu'elle n'est point nécessaire aux vierges de Jésus-Christ ? car dès qu'on est chrétiennement chaste, on n'a que faire de beauté temporelle, puisque, à proprement parler, elle n'a pour usage et pour fruit que l'impudicité. Je ne vois pas qu'on en doive juger autrement. Laissons donc le soin de rehausser les grâces qui sont en nous, ou d'acquérir celles que nous n'avons pas. Laissons, dis-je, un semblable soin à ces femmes insensées qui croient travailler pour elles-mêmes en cultivant leur beauté, lorsqu'elles travaillent pour les autres. Quoi ! demandera quelqu'un, quand même on serait chaste, sera-t-on criminel pour entretenir sa beauté ? N'est-il point permis de tirer avantage des ornemens du corps, et de goûter le plaisir d'être bien fait ? Je laisse la chose à examiner à celui qui veut tirer son mérite des prérogatives de sa chair. Pour nous, nous devons mépriser ce fol avantage qui est le caractère d'une âme vaine : or la vanité ne convient nullement à ceux qui font profession de l'humanité chrétienne. D'ailleurs si toute gloire est vaine et inutile, combien plus le sera celle qu'on tire d'un faible ornement du corps ? Fidèles disciples de Jésus-Christ, c'est à vous seulement que je parle. S'il est permis de se glorifier de quelque chose, c'est uniquement des biens spirituels ; les belles qualités du corps doivent nous toucher peu, parce que nous ne devons penser qu'à embellir notre âme. Nous ne devons nous réjouir que des choses à quoi notre possession demande que nous réussissions. Notre gloire est le mérite de nos bonnes œuvres.

A la bonne heure, néanmoins qu'un chrétien se glorifie de sa chair ; mais d'une chair macérée par la pénitence et endurcie, pour ainsi parler, à de saintes autorités, afin que la chair ainsi mortifiée fasse triompher l'esprit, bien loin de l'avilir en attirant sur elle les regards et les soupirs de quelque jeune homme insensé. Ainsi convaincues, mes très-chères sœurs, que la beauté vous est entièrement inutile, mettez-vous peu en peine de ne la pas avoir, ou négligez-la saintement si vous l'avez. Une femme chrétienne peut naturellement être bien faite ; mais sa beauté ne doit pas être un sujet de scandale. Si cela arrivait, elle devrait non-seulement ne pas rechercher la vue des hommes, mais même éviter avec soin de se faire connaître à eux.

IV. Voulez-vous que je vous parle moins chrétiennement, et que je vous donne les mêmes avis que je me contenterais de donner à des femmes païennes ? Soyez persuadées que vous ne devez tâcher de plaire qu'à vos maris. Or vous leur plairez autant que vous aurez soin de déplaire aux autres. Ne craignez rien, une femme ne paraît point laide à son époux. Elle lui plut assez, lorsque les qualités du corps ou de l'âme la lui firent choisir pour épouse. Ne croyez donc pas qu'en méprisant les parures et les ornemens vous attiriez la haine ou l'indifférence de vos maris : un mari, quel qu'il soit, exige de sa femme une chasteté inviolable plus que toute autre chose. Un chrétien ne doit pas faire attention à la beauté, parce que les avantages qui flattent les gentils doivent nous toucher fort peu. Un infidèle regarde même cette beauté comme une chose suspecte et dangereuse. Pour qui voulez-vous donc embellir votre visage ? Le chrétien ne demande pas cela de vous, et l'infidèle s'en défie. Pourquoi tant d'application à rechercher des ornemens qui excitent et le mépris de celui-là et les soupçons de celui-ci ? N'est ce pas perdre votre travail ?

V. Ce que je viens de dire n'est pas pour vous inspirer des manières rustiques et dégoûtantes, ou pour vous conseiller de la malpropreté dans votre personne. Mon dessein est seulement de vous remontrer jusqu'à quel point et suivant quelles lois vous pouvez prendre soin de votre corps, en sorte que la pudeur n'y soit pas intéressée. Il ne faut point aller au-delà de ce qu'exige une modeste bienséance et une honnête propreté. Il faut commencer par plaire au Seigneur. Ce qui l'offense grièvement, c'est l'extravagante attention qu'ont plusieurs femmes à user de cent sortes d'ingrédiens pour rendre leur peau blanche et unie, pour farder leur visage, pour colorer leurs joues avec du vermillon, pour noircir leurs yeux avec de la suie. Sans doute que l'ouvrage de Dieu leur déplaît ; elles y trouvent à redire ; elles condamnent la sagesse du souverain Créateur de

toutes choses ; car c'est véritablement le condamner que de corriger, que de retoucher ce qu'il a fait. Mais qui leur apprend à en user de la sorte ? Hélas ! c'est l'ennemi de Dieu, c'est le démon qui les instruit ! En effet, quel autre pourrait montrer à défigurer le corps, sinon celui dont la malice a su transformer l'esprit de l'homme ? C'est lui, n'en doutons point, c'est lui-même qui est l'inventeur de tous ces coupables artifices, afin que dans nous il puisse en quelque sorte déclarer la guerre à Dieu même. Ce que nous recevons en naissant est l'œuvre de Dieu : par conséquent ce que l'on y ajoute est l'œuvre du démon. Or, employer le secours de Satan pour réformer l'ouvrage de Dieu, quelle audace, quelle témérité ! Nos esclaves n'osent rien emprunter de nos ennemis ; nos soldats ne demandent rien aux généraux du parti contraire : ils se font un crime de recourir à l'adversaire de celui de qui ils dépendent. Et les chrétiens auront recours à leur plus dangereux ennemi, c'est-à-dire à l'esprit malin ! Que dis-je les chrétiens ? peuvent-ils être appelés de ce glorieux nom après une telle infidélité ? Ils doivent plutôt être nommés les disciples de celui dont ils aiment à suivre la doctrine.

A ces traits, mes chères sœurs, reconnaissez combien il est indigne du nom de chrétien et contraire à la religion que vous professez de prendre un agrément artificiel, pendant qu'on vous ordonne une sainte simplicité en toute votre conduite ; de déguiser votre visage, pendant qu'on vous défend de déguiser aucun de vos sentimens ; de désirer ce que la Providence n'a pas voulu vous accorder, pendant qu'on vous commande de ne rien souhaiter du bien d'autrui ; de travailler à relever vos attraits, pendant qu'on exige de vous une chasteté parfaite. Dites-moi, je vous prie, comment observerez vous ce qu'il y a de plus difficile dans la loi si vous ne gardez pas même ce qu'il y a de plus doux et de plus léger ?

VI. J'en vois quelques-unes de vous tout occupées à enduire incessamment leurs cheveux pour leur donner une couleur blonde. Elles rougissent presque de leur patrie ; elles sont fâchées de n'avoir pas pris naissance dans les Gaules ou dans la Germanie. Elles tâchent de se dédommager en transportant à leur chevelure ce que la nature a donné à ces nations. Triste présage que cette brillante chevelure ! vaine et triste beauté qui se termine enfin en laideur ! En effet, sans parler des autres inconvéniens, n'est-il pas vrai que par l'usage de ces parfums on perd insensiblement les cheveux ? N'est-il pas vrai que le cerveau même est ordinairement affaibli par ces humeurs étrangères qui le gâtent à la fin, et par l'excessive ardeur du soleil, auquel vous prenez plaisir d'enflammer et de sécher votre tête ? Peut on aimer des ornemens qui produisent de si funestes effets ? Faut-il appeler beau ce qui n'est qu'un composé de choses si peu convenables ?

Une femme chrétienne fait de sa tête une espèce d'autel où elle répand avec profusion des parfums. Car n'est-ce pas une sorte de sacrifice que ce qu'on fait brûler en l'honneur de l'esprit immonde ? Au lieu d'employer ces matières aux usages pieux, utiles et nécessaires, à quoi Dieu a destiné chaque créature. D'un autre côté que dit Jésus-Christ ? Qui de vous peut faire d'un cheveu blanc un cheveu noir, ou d'un noir en faire un blanc[1] ? Ce sont les femmes qui osent démentir Dieu. Voyez, disent-elles, comment, d'une chevelure blanche ou noire, nous en faisons une blonde pour avoir meilleure grâce. Il vient néanmoins un temps où elles n'omettent rien pour changer leurs cheveux blancs en noirs, lorsque, parvenues à une fatale vieillesse, elles sont désolées d'avoir trop vécu. Quelle incongruité ! On rougit d'un âge où l'on a ardemment désiré de parvenir. On se plaint d'une perte à quoi l'on devait s'attendre longtemps auparavant. On soupire après une jeunesse qui s'est passée dans le crime. On voudrait rappeler les occasions des plaisirs illégitimes. A Dieu ne plaise qu'une telle folie entre jamais dans l'esprit d'une personne chrétienne ! Plus on s'efforce de cacher sa vieillesse, plus elle se découvre. Voulez-vous ne vieillir jamais, conservez votre innocence baptismale ? C'est cette beauté incorruptible que nous devons avoir soin d'entretenir jusqu'à ce que nous arrivions au ciel, où nous trouverons le prix de notre innocence. Vous travaillez sans doute à vous approcher, et à sortir au plus tôt de ce monde malheureux, vous qui regardez comme

[1] Matth., 5.

une difformité insupportable de toucher de près votre fin.

VII. Que sert à votre salut ce soin fatigant que vous prenez d'orner votre tête? Quoi, vous ne sauriez laisser vos cheveux en repos! Tantôt vous les frisez, tantôt vous les défrisez; tantôt vous les rehaussez, tantôt vous les abaissez; aujourd'hui vous les tressez, demain vous les laissez flotter avec une négligence affectée; et quelquefois vous vous chargez d'un tas énorme de cheveux empruntés, que vous accommodez tantôt en forme de bonnet pour y emprisonner votre tête, tantôt en forme de pyramide pour montrer votre cou à découvert. Quelle prodigieuse bizarrerie de vouloir contrarier le commandement exprès du Seigneur! Personne, dit Jésus-Christ, ne peut rien ajouter à sa taille [1]. Et vous y voulez ajouter quelque chose, en accumulant sur votre tête des touffes de cheveux chargés d'ornemens, comme le milieu d'un bouclier. Si vous ne rougissez pas du poids de ce fardeau, rougissez du moins de son indignité. Ne mettez pas sur une tête sanctifiée par le baptême les dépouilles de quelque misérable mort dans ses débauches, ou de quelque scélérat condamné à expirer sur l'échafaud. Une tête libre doit bannir la servitude de toutes ces gênantes parures. En vain vous cherchez à paraître magnifiquement ornées; en vain vous employez les gens les plus habiles dans l'art d'accommoder les cheveux: Dieu veut que vous soyez voilées. Pourquoi? sans doute afin qu'on ne voie pas la tête de certaines femmes [2].

Plût à Dieu qu'au grand jour du triomphe des chrétiens il me fût permis, tout misérable que je suis, d'élever ma tête jusqu'à votre fière hauteur, pour apercevoir si vous ressusciterez avec votre fard, avec votre vermillon, avec vos parfums, avec vos superbes chevelures, et si les anges vous présenteront à Jésus-Christ avec ces parures mondaines et ces embellissemens fastueux! Il est hors de doute que si Dieu ne désapprouve pas aujourd'hui ce luxe, vous le retrouverez au jour du jugement dernier, et que vos corps brilleront de l'éclat des mêmes ornemens dont vous faites gloire de les parer en ce monde. Mais le corps et l'âme ressusciteront alors dépouillés de toute parure étrangère. Ce qui assurément ne ressuscitera pas avec l'âme et avec le corps doit être réprouvé, parce qu'il ne vient point de Dieu. Rejetez donc dès maintenant ce que vous serez alors contraintes d'abhorrer: que le Seigneur vous voie aujourd'hui telles qu'il vous verra en ce dernier jour.

VIII. Il est aisé à un homme, me direz-vous, et surtout à un homme peu complaisant pour le sexe, de condamner dans les femmes ce qui peut les rendre agréables. Mais quoi! est-ce que je ne désapprouve pas aussi dans notre sexe certaines vanités peu conformes à la gravité de la religion? car les hommes n'ont pas moins de passion de plaire aux femmes que les femmes en ont de plaire aux hommes. C'est dans les uns et dans les autres un vice que la nature leur a donné. Ainsi les hommes ont aussi leurs industries pour embellir leur personne par des beautés étudiées. Ils aiment à se faire raser, à arracher les poils de la barbe; à friser, à agencer industrieusement leurs cheveux; à cacher les marques de leur vieillesse et le désagrément de leurs cheveux blancs; à donner à leur corps un air de jeunesse; à se farder même comme les femmes; à polir délicatement leur peau avec une poudre singulière; à consulter incessamment leur miroir, quelque appréhension qu'ils aient de le trouver trop fidèle: comme si la connaissance du vrai Dieu, qui nous interdit tout désir de plaire, en nous interdisant toute impureté, ne suffisait pas pour nous faire rejeter ces choses comme inutiles et contraires à la pudeur; car où Dieu réside, là se trouve aussi la pudeur avec cette sainte gravité qui l'accompagne. Comment donc ferons-nous triompher la pureté sans ses armes, c'est-à-dire sans la modestie et la gravité? Mais aussi comment ferons-nous servir cette gravité à la pudeur, s'il ne se répand une honnête sévérité sur notre visage, sur nos habits, et sur toute notre personne?

IX. Ainsi devez-vous, par rapport même à votre habillement et à l'embarras de parures dont vous vous chargez, couper, retrancher, bannir ce luxe immodéré qui vous est superflu; car que servira-t-il qu'on admire sur votre visage les marques d'un chrétien pieux, humble, simple, modeste, conformément aux re-

[1] Matth., 6. — [2] I. Cor., 11.

gles de l'Évangile, si vous étalez sur le reste de votre extérieur un faste vain et une mollesse indécente? Il est aisé de comprendre combien ce luxe est contraire à la pureté chrétienne, et fraie le chemin aux plus grands désordres. Comment cela? En prostituant, pour ainsi dire, les grâces de la beauté par la mollesse des habits. Ce qui est si vrai que sans le secours de ce luxe on regarde un visage bien fait comme une beauté peu touchante, désagréable, dépourvue de ses charmes; comme une beauté qui a fait divorce avec les grâces. Au contraire si la beauté naturelle manque, on emploie le blanc et le rouge avec les autres secours de la vanité pour y suppléer. Enfin on voit que les personnes mêmes qui sont parvenues à un âge de tranquillité, et qui sont entrées dans le port de la modestie, sont encore souvent émues par la splendeur et la magnificence des ornemens, et troublées par les désirs violens qu'allume l'éclat des habits, malgré la froideur de leur âge.

Rejetez donc, fidèles servantes de Jésus-Christ, rejetez courageusement ces embellissemens et ces parures, comme vous fuiriez ces hommes infâmes qui font métier de vendre la pureté des vierges. Ou si vous êtes obligées d'avoir égard à votre naissance, à votre qualité, à votre dignité, paraissez avec une magnificence si modeste qu'elle ne fasse aucun tort à la véritable sagesse que vous avez aquise par l'Évangile. Du moins prenez garde que le prétexte de la nécessité ne vous fasse point franchir les bornes que la religion vous prescrit. Car comment pourrions-nous pratiquer l'humilité, dont nous faisons profession, si nous ne corrigeons cet usage immoderé des richesses et des ornemens qui ne servent qu'à entretenir la vaine gloire? Or cette gloire ne nous convient point.

Ne nous est-il pas permis, me direz-vous, de nous servir de ce qui est notre bien? Le voici : c'est l'apôtre qui nous avertit d'user de ce monde comme si nous n'en usions pas. « Car, dit-il, la figure de ce monde passe [1]. » Et au même endroit, « que ceux qui font des acquisitions soient comme s'ils ne possédoient rien. » Pourquoi cela? « parce que le temps est court [2]. » Si l'apôtre ordonne aux maris de regarder même leurs femmes comme s'ils n'en avoient point, à cause de la brièveté du temps, que faut-il penser de ces vains ornemens dont nous parlons? C'est par le même motif que plusieurs personnes s'obligent de garder une virginité perpétuelle, et que pour acquérir le royaume des cieux, ils se privent d'un plaisir dont l'usage pourrait leur être permis. Quelques autres s'interdisent l'usage de ce que Dieu lui-même a créé pour la nécessité, en s'abstenant de vin et de viande, quoique cet usage ne puisse causer ni péril ni remords; mais ils sont bien aises d'assujettir et d'immoler leur âme au Seigneur par cette mortification du corps.

Jusqu'ici vous avez assez usé de vos richesses et de vos agrémens : vous avez assez recueilli le fruit de vos qualités naturelles. Il est temps de suivre des maximes plus salutaires. Nous sommes ce peuple chéri que Dieu a fait naître à la fin des siècles. Il nous a destinés de toute éternité pour juger sainement de la valeur du temps, afin que, instruits par ses divines leçons, nous retranchions toutes les superfluités du siècle [1]. Nous sommes spirituellement circoncis à l'égard de toutes choses, soit par rapport à l'esprit, soit par rapport au corps; car dans l'un et dans l'autre nous faisons profession de réformer les maximes du monde.

X. Au reste, croyez-vous que ce soit Dieu qui ait enseigné l'art de teindre les laines avec le suc de certaines plantes et avec l'huile de certains poissons? Peut-être oublia-t-il au commencement du monde de faire naître des brebis rouges ou bleues : c'est pour cela apparemment qu'il a découvert ensuite le secret de colorer les étoffes, afin que, se trouvant trop minces et trop légères elles-mêmes, le seul prix en augmentât le poids. C'est apparemment Dieu qui a produit ces ouvrages d'or où brillent tant de pierres précieuses; c'est lui qui a percé le bas de vos oreilles, pour y attacher des perles magnifiques. Il a jugé si nécessaire de tourmenter son propre ouvrage, et de fatiguer des enfans malcontens de leur premier sort, que des cicatrices faites sur une chair née pour le travail on vît pendre je ne sais quels grains dont les Parthes, peuples barbares se couvrent

[1] Cor., 7. — [2] *Ibid.*

[1] Philip., 8.

entièrement le corps en forme de col-
rpendant ce même or qui nous enchante
loyé par certains peuples à faire des
et des menottes, comme nous l'apprenons
s historiens. Tant il est vrai qu'on es-
s choses, non parce qu'elles sont bonnes
mais parce qu'elles sont rares.

leurs, qui en a fait la découverte ? Ce
anges rebelles qui ont fait connaître aux
s ces productions terrestres. Ensuite le
et l'industrie, joint à leur rareté, les ont
s beaucoup plus précieuse par la folle
de satisfaire le luxe des femmes. Néan-
selon le témoignage d'Énoch, Dieu a
né à des ténèbres éternelles les mauvais
pour avoir montré ces matières dange-
je veux dire l'or, l'argent, avec les
es qu'on en fait, et pour avoir enseigné
l'art de colorer le visage et les étoffes
n s'habille. Comment plairons-nous à
i nous aimons les ouvrages de ceux que
ce a été obligée de punir éternellement ?
supposons que Dieu ait donné toutes ces
et qu'il les ait permises [1] ; supposons que
hète Isaïe n'ait jamais déclamé contre
es d'écarlate ; qu'il n'ait jamais réprouvé
ues d'or ; qu'il n'ait rien dit contre tant
s vains ornemens. Ne devons-nous pas
stinguer toujours des gentils, et ne pas
évaloir de ce qu'ils ont de précieux ?
ons-nous que nous n'avons d'autre mai-
le véritable Dieu qui nous a instruits,
est jaloux que ses divins enseignemens
nt point violés. Persuadons-nous, comme
udent et plus sûr de le faire, que dès le
ncement du monde ce divin ouvrier
t sagement à tout, et qu'il disposa tel-
les métaux et les minéraux qu'ils ser-
d'épreuve à la vertu de ses fidèles
s, afin que la liberté qu'ils auroient
er augmentât leur mérite par le soin
priver. Ne voit-on pas quelquefois qu'un
re de famille expose à dessein certains
s pour éprouver la fidélité de ses do-
ues ? Heureux s'ils donnent des marques
probité et de leur modération ! Mais
n plus louable est le serviteur qui s'abs-
ntièrement de ce qui lui est offert, et
qui craint même la trop grande indulgence du maître ? Tel est le sentiment de l'apôtre : « Tout m'est permis, dit-il, mais tout n'édifie pas [1]. » Combien appréhendera-t-on d'user des choses qui sont défendues, quand on se sera accoutumé à craindre celles qui sont permises ?

XI. Mais enfin quelle raison avez-vous de paraître si pompeusement ornées, puisque vous êtes séparées de ces autres femmes qui n'ont besoin de cet attirail que pour des motifs qui ne vous touchent point ? Vous ne visitez pas les temples des gentils ; vous n'assistez pas à leurs spectacles ; vous ne célébrez pas les fêtes des dieux. Cependant voilà les sujets ordinaires pourquoi l'on étale cette prodigieuse pompe d'habits : c'est pour se trouver aux assemblées ; c'est pour voir et pour être vues ; c'est pour faire parade d'une vaine gloire ; c'est pour exposer en vente la pudicité. Mais pour vous, fidèles servantes du Seigneur, vous n'avez que des motifs salutaires pour sortir de chez vous ; il s'agit alors ou de visiter les malades, ou d'assister au saint sacrifice, ou d'entendre la parole de Dieu. Or toutes ces choses sont des exercices de retenue et de modestie. Il n'y faut ni habits extraordinaires, ni robes magnifiques ou traînantes. Que si la bienséance, l'amitié ou le devoir vous obligent de rendre visite aux dames païennes, pourquoi ne paraissez-vous pas munies de vos armes, d'autant plus que vous voulez suivre les chemins de la foi ? Par là vous montrerez la différence essentielle entre les servantes de Dieu et les servantes du diable. Vous leur servirez d'exemple ; vous les édifierez. Enfin, comme parle l'apôtre, Dieu sera « glorifié en votre corps [2] : « car s'il est glorifié par la pureté, il l'est aussi par des habits et des manières honnêtes.

Je sais ce qu'objectent quelques-unes de vous. Nous appréhendons, disent-elles, que le nom de Dieu ne soit blasphémé, si l'on nous voit renoncer à nos anciennes parures. Par cette règle, il faut que nous ne renoncions point aussi à nos anciens vices. Il faut que nous gardions les mêmes mœurs, puisque nous voulons garder les mêmes dehors : et alors les nations ne blasphémeront point le nom de Dieu. Voilà certes un grand blasphème, quand on dira de

[1] I. Cor., 10. — [2] Philip., 1.

quelqu'une de vous : cette femme paraît plus modeste depuis qu'elle est devenue chrétienne! Quoi ! devez-vous craindre de passer pour plus pauvres depuis que vous êtes devenues plus riches, ou de paraître plus négligées depuis que vous êtes devenues plus estimables ? Un chrétien doit-il suivre les maximes des gentils, ou les maximes de Dieu ?

XII. Ah ! plutôt craignons que nous ne donnions de l'autre côté un plus juste sujet de blasphème ; car quoi de plus scandaleux que de voir des femmes chrétiennes, qui portent le titre de sacrées gardiennes de la pureté, paraître ornées et embellies comme des courtisanes ? Quelle différence alors se trouve-t-il entre vous et ces malheureuses victimes de l'impureté ? La sévérité des lois les sépara autrefois des matrones, et leur défendait les ornemens des personnes de qualité ; on voit aujourd'hui la licence du siècle, qui devient tous les jours plus insolente, égaler ces misérables aux plus illustres dames, sans pouvoir distinguer les unes d'avec les autres. Aussi l'Écriture sainte nous donne à entendre que les parures et le fard du visage marquent la prostitution du corps. Le Seigneur ayant appelé du nom de prostituée cette superbe cité, située sur sept collines, sur une grande étendue d'eaux, quel habit lui a-t-il donné conforme à ce nom ? « Elle est vêtue de pourpre et d'écarlate, toute brillante d'or et de pierreries [1]. » Ornemens maudits, sans quoi elle ne serait pas représentée comme une prostituée et une abominable [2]. Judas ayant aperçu Thamar assise sur le grand chemin avec un ornement et une parure extraordinaire, s'imagina d'abord, malgré le voile sous lequel elle cachait son visage, qu'elle était là pour exercer un trafic peu honnête : à la qualité de l'habit il reconnut à quel exercice elle était disposée à s'occuper. L'expérience lui apprit bientôt qu'il ne se trompait pas. Ce qui nous montre que nous devons travailler avec un soin particulier à ne donner dans notre extérieur aucune mauvaise opinion de notre vertu. Car que sert l'intégrité de l'âme si elle est violée et corrompue par les soupçons d'autrui ? Pourquoi donné-je sujet aux autres de désirer criminellement ce que je déteste en moi-même ? Pourquoi mes habits ne rendent-ils pas t gnage de mes mœurs, afin d'ôter à l'impu tout prétexte de souiller une âme. Il est p de paraître chaste, et il est défendu de pa impudique.

XIII. Quelqu'une de vous me dira peut peu m'importe d'avoir l'approbation des mes, leur témoignage m'inquiète peu ; seul est l'inspecteur de mon cœur ; lui seu être mon juge. Supposons que cela soit souvenons-nous en même temps de ce q l'apôtre : « Que votre retenue paraisse aux de tous les hommes [1]. » Pourquoi ? N'est-c afin que la malignité ne trouve rien à dans notre conduite, et que notre bon ex serve comme de reproche eux méchans ; est encore le sens de ces paroles : « Q actions luisent devant les hommes [2] ? » Pou Jesus-Christ nous appelle-t-il la lumiè monde ? pourquoi nous compare-t-il à un bâtie sur une montagne ? si ce n'est afi nous éclairions les hommes de ténèbres, nous nous élevions au-dessus des gens pl dans le vice. En effet, si vous cachez la lu sous le boisseau, on sera en droit de vous ser d'une coupable négligence, puisqu étouffez cette lumière.

Ce qui nous fait devenir les flambeau monde, ce sont nos bonnes œuvres. Or ce vres, quand elles sont pleines et vérit n'aiment point les ténèbres : elles veul montrer, et il convient qu'on les conna qu'on les voie. Ce n'est donc pas assez pc chrétien d'être chaste ; il faut encore le pa Cette pureté doit être si abondante, pour primer de la sorte, que du cœur elle se ré sur les habits, et que de l'intérieur elle lisse sur la personne. Elle défendra ains térieur de la place par des fortificatio dehors, et conservera plus sûrement la f qu'elle doit à Dieu ; car enfin il faut absol renoncer à cette molle délicatesse, d douceur ne peut qu'énerver la vertu l généreuse.

Je ne sais, au reste, si des mains accout aux bracelets pourront soutenir la pes des chaînes. Je doute si des jambes tant

[1] Apoc., 17. — [2] Gen., 18.

[1] Philip., 4.
[2] Matth., 5. — [3] *Ibid.*

nées de bandelettes de soie pourront supporter la douleur des entraves. Je crains qu'une couverte d'émeraudes et de diamans ne lâchement sous le glaive dont nous sommes menacés à toute heure. C'est pourquoi, fidèles servantes de Jésus-Christ, accoutumons-nous aux choses les plus pénibles, et nous ne les retirons pas dans l'occasion. Renonçons aux plaisirs et aux agrémens, et nous ne les regretterons pas un jour. Tenons-nous continuellement prêts à souffrir les plus rudes coups; n'ayons rien que nous ayons de la peine à quitter. Tous les biens de ce monde sont autant de liens qui arrêtent l'essor de notre espérance. Rejetons tous ces ornemens de la terre si nous voulons briller dans le ciel.

Gardez-vous d'aimer cet or funeste où sont gravés, pour ainsi dire, les premiers crimes du peuple d'Israel [1]. Vous devez haïr ce qui perdit les Juifs en leur faisant abandonner Dieu pour adorer l'ouvrage de leurs propres mains. D'ailleurs le temps des chrétiens est toujours, et principalement aujourd'hui, un siècle de fer, et non un siècle d'or. On nous prépare les étoles du martyre : les anges semblent déjà nous les présenter. Paraissez donc, à la bonne heure, parées des ornemens et des grâces des apôtres. Que la simplicité et la pudeur fassent seules vos agrémens. Peignez vos yeux d'une humble modestie qui parte d'un intérieur bien réglé. Attachez la parole de Dieu à vos oreilles, et le joug de Jésus-Christ à votre cou. Soumettez-vous à vos maris, et vous voilà assez parées. Occupez vos mains à filer, et retenez vos pieds dans l'enceinte de vos maisons : vous les rendrez ainsi plus ornés que s'ils étaient couverts d'or. Choisissez pour vos plus riches atours la joie de la sagesse, la sainteté, la pureté. Ornées et embellies de la sorte, vous aurez Dieu pour votre fidèle et éternel amant.

TRAITÉ CONTRE LES SPECTACLES.

I. Fidèles serviteurs de Jésus-Christ, vous, catéchumènes, qui désirez d'être bientôt unis à lui par le baptême, et vous, chrétiens, qui l'avez déjà confessé en participant à ses mystères, apprenez par les règles de la foi, par les principes de la vérité et par les lois de la discipline, l'obligation où vous êtes de renoncer au plaisir des spectacles, de même qu'aux folies du siècle. Instruisez-vous, afin que vous ne péchiez point, les uns par ignorance, les autres par dissimulation; car la force du plaisir est si grande, qu'elle entraîne dans l'occasion les ignorans, et porte les autres à trahir leur propre conscience : double malheur qui n'arrive que trop souvent. En effet, il se trouve des gens qui, séduits agréablement par les fausses maximes des païens, raisonnent ainsi : il n'y a, disent-ils, rien d'opposé à la religion dans ce plaisir que l'on donne aux yeux et aux oreilles, puisque l'âme n'en souffre aucune atteinte; Dieu n'est point offensé par un divertissement au milieu duquel l'homme conserve toujours la crainte et le respect qu'il doit à son divin maître. Illusion, mes frères, erreur dangereuse, très-contraire à la véritable religion et à la parfaite obéissance que nous devons à Dieu : c'est ce que j'ai principalement résolu de vous démontrer.

Il y en a qui pensent qu'un chrétien, c'est-à-dire un homme qui doit se tenir toujours prêt à mourir, ne se prive des plaisirs que par poltronnerie. Comment cela? le voici, dit-on. Comme les chrétiens sont un peuple lâche et timide, ils cherchent à se fortifier contre les attaques de la mort. Afin de pouvoir plus aisément mépriser la vie, ils rompent insensiblement les liens qui nous y attachent le plus; ils trouvent par conséquent moins d'embarras à la fin de leurs jours, et moins de peine à abandonner une chose qu'ils se sont déjà rendue

[1] Exod., 32.

comme inutile; ils meurent ainsi avec moins de regret. De là cette constance stoïque qu'ils font paraître dans les tourmens, et qui est plutôt l'effet d'une prévoyance humaine qu'une véritable soumission aux ordres du ciel. On a vu en effet que ceux d'entre les chrétiens qui se sont longtemps attachés à ces divertissemens ont témoigné une peine extrême à mourir pour Jésus-Christ. Supposons que cela soit, du moins une telle précaution n'a pas été inutile, puisqu'elle a produit cette admirable générosité qui les a élevés au-dessus de toutes les frayeurs de la mort.

II. Voici encore le frivole prétexte que font valoir une infinité de gens. Dieu, disent-ils, a créé tout ce qui est dans le monde et en a fait présent aux hommes (nous l'avouons nous-mêmes). Or toutes les créatures sont bonnes, puisque leur auteur est essentiellement bon. Il faut sans doute mettre dans ce rang tout ce qui sert aux spectacles; par exemple, le cirque, le lion, les forces du corps et les agrémens de la voix. Ainsi l'on ne saurait regarder comme une chose contraire à la volonté de Dieu ce qui a été créé par lui-même. Par conséquent les serviteurs de Dieu ne doivent point fuir ce que leur maître ne hait pas. On ne peut donc soutenir que les amphithéâtres soient condamnés par le Seigneur, puisque c'est lui qui a fait les pierres, le ciment, le marbre, les colonnes. Enfin les jeux et les spectacles ne se passent qu'à la vue du ciel, qui est aussi l'ouvrage de Dieu. Ignorance humaine, combien fais-tu valoir tes vaines raisons, surtout lorsqu'il s'agit de la perte de quelque plaisir!

On trouve en effet mille gens qui s'éloignent de la religion chrétienne plutôt par la crainte d'être privés des divertissemens que par la crainte de perdre la vie; car quelque insensé que l'on soit, on a néanmoins assez de courage pour ne pas craindre la mort, parce qu'on la regarde comme un tribut dû à la nature; mais pour le plaisir, l'attrait est si puissant que les plus sages n'en sont pas moins frappés que les fous, parce que le plaisir fait le plus doux charme de la vie pour les uns et pour les autres.

Personne ne nie (puisqu'on ne peut ignorer ce que la seule lumière naturelle nous fait connaître), personne, dis-je, ne nie que Dieu ne soit le créateur de toutes choses. On convient de même que toutes les créatures sont bonnes et qu'elles ont été données à l'homme pour son service. Mais quand on ne peut connaître Dieu que par la lumière naturelle, et non par le flambeau de la foi; quand on ne le regarde que de loin et non de près, on ne le connaît qu'imparfaitement. Ainsi on ignore le véritable usage qu'il veut que nous fassions des créatures; on ignore encore les desseins de cet implacable et invisible ennemi qui nous sollicite à user des présens de Dieu tout autrement que Dieu ne prétend. La raison de cette ignorance est qu'en ne connaissant Dieu qu'imparfaitement on ne saurait distinguer sa volonté d'avec l'intention de son adversaire. Il faut donc non-seulement considérer celui qui a fait toutes choses, mais savoir encore comment l'usage en est perverti. Par ce moyen on verra clairement quel est l'ouvrage et quel usage on en doit faire. Il y a une très-grande différence entre ce qui est corrompu et ce qui est pur et sain, parce qu'il y en a une très-grande entre l'auteur et le corrupteur.

Au reste tant de mauvaises choses, que les païens défendent eux-mêmes rigoureusement, ne se font-elles pas par le moyen des créatures que Dieu a produites? Vous voulez commettre un homicide, choisissez ou le fer, ou le poison, ou la magie. Mais le fer n'est-il pas l'ouvrage de Dieu aussi bien que les herbes vénéneuses et les mauvais anges? Croyez-vous cependant que le Créateur ait produit ces créatures pour faire périr les hommes? ou plutôt n'a-t-il pas prononcé lui-même un arrêt de mort contre l'homicide, quand il a dit: « Vous ne tuerez point?[1] » De même qu'est-ce qui a produit l'or, l'argent, le cuivre, l'ivoire, le bois et toutes les autres matières dont on se sert pour fabriquer les idoles? Qui a formé ces métaux, si ce n'est celui qui a créé aussi la terre? Cependant leur a-t-il donné l'être afin qu'on les adorât en sa place? Non certainement, puisque l'idolâtrie est le plus grand outrage que l'on puisse faire à Dieu. Nous ne prétendons donc pas que ce qui offense Dieu ne vienne point de Dieu; mais l'usage qu'on en fait pour l'offenser n'est plus l'ouvrage de Dieu.

[1] Exod., 20.

L'homme lui-même, auteur de toutes sortes de crimes, n'est-il pas l'ouvrage et de plus l'image de Dieu? Cependant il a abusé de son âme et de son corps pour se révolter contre son Créateur. Il est certain que nous n'avons point reçu les yeux pour allumer en nous les feux de la concupiscence, ni les oreilles pour écouter de mauvais discours, ni la langue pour la médisance, ni la bouche pour la gourmandise, ni l'estomac pour la débauche, ni les mains pour dérober, ni les pieds pour courir au crime. De même notre âme n'a point été unie au corps pour être l'arsenal des fraudes et des injustices. Donc, s'il est vrai que Dieu, étant infiniment bon, déteste le mauvais usage qu'on fait de ses créatures, il s'ensuit évidemment qu'il n'a point créé pour de mauvaises fins ce qu'il condamne lui-même, puisque les choses dont on ne sert pour faire le mal ne sont mauvaises que par le mauvais usage qu'on en fait. Nous donc qui en connaissant Dieu connaissons aussi son rival, et qui avons appris à distinguer le créateur d'avec le corrupteur de la créature, nous ne devons être nullement surpris du changement qu'a fait le démon dans le genre humain; sachant que ce mauvais ange a eu le pouvoir de faire tomber d'abord de l'état d'innocence l'homme créé à l'image de Dieu, nous ne devons point douter qu'il n'ait perverti et l'homme lui-même, et ce que l'homme a reçu de son Créateur. Il a été indigné que le domaine sur les créatures ait été donné à l'homme, c'est pourquoi il a tâché d'envahir ce domaine et de s'en servir pour rendre l'homme coupable.

III. Instruits, comme nous devons l'être, de ces vérités, contre l'aveuglement et les fausses opinions des païens, consultons maintenant les oracles de notre religion; car il se trouve quelquefois des fidèles, ou trop simples ou trop difficultueux, qui veulent être convaincus par l'autorité des Écritures pour se résoudre à renoncer aux spectacles, ou qui doutent s'ils doivent absolument s'abstenir de ce que Dieu ne leur a pas défendu en termes exprès. Il est vrai que nous ne trouvons point formellement cette défense : vous n'irez point au cirque, au théâtre, au stade, à l'amphithéâtre, comme nous trouvons expressément ces paroles : « Vous ne tuerez point, vous n'adorerez point d'idole, vous ne déroberez point, vous ne commettrez point d'adultère[1]. » Mais nous voyons suffisamment cette défense dès le commencement du premier psaume de David. « Heureux, dit-il, celui qui n'est point allé aux assemblées des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis sur une chaire empestée[2] ! » Car bien qu'en cet endroit le prophète semble parler principalement de l'homme juste qui n'a voulu prendre aucune part au conseil des Juifs qui délibéraient de se soulever contre leur divin Maître, on peut néanmoins donner plusieurs significations à l'Écriture sainte, surtout lorsque le sens moral paraît conforme à celui que la lettre présente d'abord.

Ainsi ces paroles de David peuvent très-bien s'entendre d'une défense spéciale d'assister aux spectacles. En effet, s'il a donné le nom d'assemblée à une petite multitude de Juifs, à combien plus forte raison ne doit-on pas appeler de ce nom ces prodigieuses assemblées de païens? A moins que les païens ne soient aujourd'hui moins pécheurs et moins ennemis de Jésus-Christ que les Juifs ne le furent autrefois. Le reste a le même rapport; car dans les amphithéâtres il y a des voies où l'on se tient pour assister aux spectacles. On appelle *voies* ces amas de degrés qui séparent le peuple des chevaliers. De même on appelle chaires ces grands siéges où les sénateurs s'étendent mollement dans l'orchestre. S'il est donc vrai de dire avec le prophète : malheur à celui qui entre dans quelque assemblée que ce soit des impies, qui s'arrête dans les différentes voies des pécheurs, et qui est assis dans la chaire de corruption; soyons bien persuadés que ces paroles doivent s'entendre dans un sens général, quoique elles puissent être aussi interprétées dans un sens particulier; car souvent le discours s'adresse tellement à des particuliers qu'il regarde en même temps tout le monde. Ainsi lorsque Dieu fait des commandemens ou des défenses aux Israélites, il est certain qu'il parle aussi à tous les hommes[3]. Lorsqu'il menace de détruire l'Égypte et l'Éthiopie, ses menaces s'étendent à toute sorte de nations rebelles[4] : l'espèce renferme le genre, et sous le nom de ces deux royaumes, il comprend tout

[1] Exod., 1. — [2] Ps. 1. — [3] Exod., 20. — [4] Is., 19.

l'univers. De même quand parlant des spectacles il les appelle du nom d'assemblée des impies, il passe du général au particulier.

IV. Mais afin qu'on ne s'imagine pas que je m'amuse ici à subtiliser, venons à la principale autorité qui nous défend les spectacles; elle est fondée sur notre baptême. Lorsque nous sommes entrés aux fonts baptismaux, nous avons fait profession de la foi chrétienne dans les termes qu'elle nous prescrit. Au même temps nous avons promis solennellement de renoncer à Satan, à ses pompes, à ses anges. Or y a-t-il quelque chose où le diable domine plus avec ses suppôts que dans l'idolâtrie? N'est-ce pas là comme le trône de l'esprit immonde et le siége de l'impiété? Je le prouverai ailleurs plus au long. Si je montre donc ici que tout l'appareil des spectacles est fondé sur l'idolâtrie, ce sera un préjugé évident que dans le baptême nous avons renoncé aux spectacles, dont l'idolâtrie a fait une espèce de sacrifice à Satan et à ses anges. Voyons donc l'origine de chaque spectacle en particulier, comment ces jeux ont été introduits dans le monde. Examinons ensuite leurs titres, comment ils sont appelés. En troisième lieu, leur appareil et avec combien de superstitions on les prépare. En quatrième lieu, leurs différentes circonstances, à qu'elles divinités ils ont été dédiés. Enfin, leur représentation et quels en ont été les instituteurs. Si quelqu'une de ces choses n'a point de rapport aux idoles, nous avouerons que cela ne regarde ni l'idolâtrie, ni l'abjuration que nous avons faite dans notre baptême.

V. Comme l'origine des jeux est obscure et inconnue à la plupart de nos frères, il ne faut point la chercher ailleurs que dans l'histoire des païens. Il y a plusieurs auteurs parmi eux qui ont écrit sur cette matière. Voici ce qu'ils en racontent. Ils disent, suivant le rapport de Timée, que les Lydiens sortis de l'Asie sous la conduite de Thyrrhénus, qui avait été contraint de céder le royaume à son frère Lydus, s'arrêtèrent dans la Toscane, et que là, parmi plusieurs autres cérémonies superstitieuses, ils instituèrent des spectacles sous un manteau de religion. Les Romains ensuite, ayant appelé chez eux quelques-uns de ces étrangers, empruntèrent et les cérémonies de ces jeux, et le temps où l'on devait les célébrer; de sorte que dans la suite on donna à ces spectacles le nom latin *ludi*, à cause des Lydiens de qui ils venaient. Il est vrai que Varron dérive ce terme du verbe *ludere*, jouer, c'est-à-dire badiner, se divertir, comme on disait autrefois les jeux *luperciens*, parce que la jeunesse les célébrait d'une manière folâtre, ce qui n'empêche pas que l'auteur n'attribue l'origine de ces jeux et de ces divertissemens à la célébration de quelque fête, à la dédicace de quelque temple, ou à quelque autre semblable motif de religion.

Mais pourquoi nous arrêter à une question de nom, lorsque tout paraît idolâtrie dans la chose? En effet, tous les jeux tirent leur nom de quelque dieu du paganisme. Ainsi tantôt on a appelé *libériaux* ceux qui étaient institués en l'honneur de *Liber* ou Bacchus; car c'est à ce faux dieu que les paysans les consacraient, en reconnaissance de la libéralité qu'il leur avait faite en leur découvrant l'usage du vin. Tantôt on a appelé *consuales* ceux qui étaient dédiés à Neptune, nommé autrement *Consus*. Tantôt on a nommé *équiriens* ceux que Romulus consacra à Mars. Quelques auteurs attribuent l'institution des jeux *consuales* au même Romulus, qui voulut désormais faire honorer *Consus* comme le dieu du conseil, pour lui avoir inspiré le dessein d'enlever les Sabines afin de les donner en mariage à ses soldats. Beau conseil, véritablement! Ne passe-t-il pas encore aujourd'hui parmi les Romains pour une chose juste et permise? Je ne dis rien de ce qu'il est aux yeux de Dieu; car ce qui doit faire abhorrer ce conseil détestable, c'est qu'il doit son commencement à une friponnerie, à une violence, à une brutalité, à un fratricide, à un fils de Mars. Il reste encore aujourd'hui dans le Cirque, près des premières limites, un autel bâti sous terre et consacré au dieu *Consus*, avec cette inscription: «Consus préside au conseil, Mars à la guerre, les Lares aux assemblées.» Les prêtres publics y célèbrent des sacrifices le 7 de juillet, et le grand prêtre du mont Quirinal avec les vestales en offre le 21 du mois d'août. Quelque temps après, le même Romulus institua des jeux en l'honneur de *Jupiter Férétrien* sur le mont Tarpéius, d'où ils furent appelés *tarpéiens* et *capitolins*, comme raconte Pison. Ensuite Numa Pompilius en institua d'autres consacrés à Mars

et à la Rouille; car la rouille a été érigée en déesse. Il se fit encore de semblables institutions par Tullus-Hostilius, par Ancus-Martius et par les autres rois de Rome. Si l'on veut savoir à quelles idoles ces différens jeux furent consacrés, il faut lire Suétone et les autres historiens qui ont écrit avant lui. Mais en voilà assez sur l'origine idolâtre de ces jeux criminels et abominables.

VI. A ce témoignage de l'antiquité, ajoutons celui des siècles postérieurs, dans lequel nous découvrirons aussi clairement l'origine de nouveaux spectacles par les titres qu'on leur a donnés. On voit par ces titres à quelle idole et à quelle superstition ces jeux de différentes espèces ont été consacrés. Ceux qu'on appelle mégaliens, apollinaires, céréaux, neptunaux, floréaux, latiares, se célèbrent publiquement chaque année. Les autres moins fixés doivent leur origine ou à la naissance, ou au couronnement des rois, ou aux prospérités de la république, ou aux fêtes superstitieuses des villes municipales. Parmi ces jeux arbitraires, on peut compter encore ceux que les particuliers célèbrent en l'honneur de leurs parens défunts, comme pour s'acquitter d'un devoir de piété envers eux : coutume ancienne, car dès les premiers temps on divisa les jeux en sacrés et en funèbres. Les premiers furent institués en l'honneur des dieux du pays, et les autres en mémoire des défunts. Mais peu nous importe de savoir sous quel nom et sous quels titres ils ont été institués; dès là qu'ils sont consacrés aux mêmes esprits auxquels nous avons renoncé dans le baptême, c'en est assez. Ainsi qu'on célèbre ces fêtes ou en l'honneur des dieux où pour l'apothéose des défunts, c'est toujours la même chose, la même idolâtrie, et nous devons y renoncer également.

VII. L'origine de ces différens jeux est donc la même; leurs titres sont aussi les mêmes, comme provenant de la même cause; par conséquent leur spectacle est le fruit malheureux qu'une même idolâtrie a produit. Il faut avouer néanmoins que l'appareil des jeux du cirque a quelque chose de plus pompeux, car c'est proprement à ces derniers que convient le nom de *pompe*. C'est ce qui paraît par la prodigieuse quantité des simulacres, par le nombre infini des tableaux, par le superbe attirail des voitures, des chariots, des brancards, des chaises, des couronnes qu'on y étale. Outre cela que de cérémonies, que de sacrifices précèdent, accompagnent, terminent ces jeux; que de prêtres, que d'officiers sont en mouvement! J'en prends à témoin les habitans de cette superbe ville, où les démons en foule semblent avoir établi leur demeure. Que si ces spectacles sont moins magnifiques dans les provinces, parce qu'on y a moins de secours, en quelque endroit cependant qu'on les célèbre, on n'en doit jamais oublier l'origine : c'est de là principalement qu'ils tirent leur malignité. Ainsi une branche ou un ruisseau conserve les mauvaises qualités du tronc ou de la source d'où ils viennent. Qu'il y ait donc de la magnificence ou non dans ces jeux, ils offensent toujours le Seigneur. Quelle que soit la pompe du cirque, quand il n'y auroit qu'un petit nombre de simulacres, c'est toujours une idolâtrie, n'y eût-il qu'une seule idole. Quand on n'y traînerait qu'un char, c'est néanmoins le char où l'on porte Jupiter. De quelque indigence, de quelque médiocre appareil qu'une idolâtrie soit accompagnée, elle n'est que trop manifeste par l'origine criminelle d'où elle vient.

VIII. Suivons le dessein que je me suis proposé; venons maintenant aux lieux où l'on représente les spectacles. Le cirque est principalement consacré au Soleil. On y voit son temple bâti au milieu, et son image toute rayonnante sur le sommet du temple. Admirez cette disposition : ils ont cru, ces pieux idolâtres, qu'il ne fallait point placer sous l'obscurité d'un toit celui qu'ils voyaient briller tous les jours sur leurs têtes. Comme ils assurent que Circé la première institua des spectacles en l'honneur de son puissant père le Soleil, ils prétendent aussi qu'elle a donné son nom au cirque. En vérité cette fameuse magicienne n'a pas médiocrement fait réussir les affaires de ceux dont elle étoit la prêtresse, je veux dire des démons et de leurs ministres. Considérez donc combien d'idolâtries on découvre par ce seul endroit : autant d'ornemens du cirque sont autant de temples profanes. Ici on voit des figures ovales; elles sont dédiées à Castor et Pollux par ceux qui croient follement que Jupiter transformé en cygne fut père de ces deux jumeaux, et qu'ils naquirent d'un œuf. Là on trouve des dauphins,

ils sont consacrés à Neptune. D'un autre côté on voit de grosses colonnes, qui soutiennent ou les statues *sessiennes,* ainsi appelées de la déesse qui préside aux semences, ou les *messiennes,* dites ainsi de celle qui préside aux moissons, ou les *tuteliennes,* de celle qui préside à la tutelle des fruits. Devant ces colonnes paroissent trois autels consacrés à autant de dieux, c'est-à-dire *aux grands, aux puissans et aux bons.* L'opinion des gentils est, que ce sont les mêmes dieux qui sont venus de Samothrace.

Le superbe et prodigieux obélisque est consacré (comme l'assure Hermatèle) ou plutôt prostitué au Soleil. Les caractères hiéroglyphiques, qui y sont gravés comme autant de mystères, témoignent assez que c'est une superstition des Égyptiens. Cette assemblée de démons aurait langui sans leur grand'mère; c'est pourquoi elle y préside auprès de ce grand bassin qu'on nomme l'Euripe. Consus, comme j'ai déjà dit, demeure caché sous terre proche des Termes. Ce n'est pas tout, les limites murtiennes tirent aussi leur nom d'une idole, car la déesse Murtia passe chez les gentils pour la déesse de l'amour. Aussi ces hommes religieux n'ont pas manqué de lui dresser un temple dans cet endroit. Voyez, ô fidèles disciples de Jésus-Christ, combien de noms infâmes ont rempli le cirque! Loin de vous une religion à laquelle président tous les démons.

Puisque nous en sommes sur le sujet de ces lieux profanes, il est bon de répondre à une objection que font quelques-uns. Quoi, disent-ils, si je vais au cirque hors du temps des spectacles, dois-je craindre que mon âme y contracte quelques souillures? Les lieux considérés en eux-mêmes ne tirent point à conséquence; car un serviteur de Dieu peut aller sans aucun péril non-seulement aux endroits où l'on s'assemble pour les spectacles, mais encore aux temples des gentils; lorsqu'il y en a quelque raison, sans aucun rapport ni aux offices ni aux autres propriétés de ces lieux. D'ailleurs, où pourroient demeurer les chrétiens? les rues, les places, les bains, les hôtelleries, nos maisons mêmes ne sont point sans quelque idole; Satan et ses anges ont occupé tout le monde. Cependant quoique nous demeurions dans le monde nous n'avons pas pour cela quitté Dieu; on le quitte seulement lorsqu'on s'attache à maximes et aux plaisirs criminels du monde j'entre dans le capitole ou dans le temple Sérapis pour y faire des prières ou des sacr ces, alors je renonce à Dieu. Si je vais au que ou au théâtre à dessein d'assister spectacles, je trahis ma religion. Ce ne pas les lieux par eux-mêmes qui souillent âme, c'est ce qui se passe dans ces lieux qui souille ces lieux mêmes, comme je v de le montrer. Ce qui nous gâte sont les ch gâtées et corrompues. Je ne me suis arr montrer à quelles divinités on a consacré lieux que pour mieux faire voir que les ch qui s'y passent appartiennent spécialen aux idoles à qui ces lieux ont été consac Parlons maintenant de la manière dont on présente les jeux dans le cirque.

IX. L'usage des chevaux était simple da commencement : c'était pour faire voya rien ne rendait mauvais un usage unive mais quand on les employa pour les jeux qui était un présent de Dieu devint un strument du démon. C'est pourquoi ce no usage est attribué à Castor et à Pollux, à Mercure donna des chevaux pour cet e comme nous l'apprenons de Stésichore. Il d'autres semblables courses consacrées à N tune, que les Grecs appellent d'un nom par lier, Ιππιος, le cavalier. Or ces jeux qui se avec des chevaux attelés ne sont pas m idolâtres que les autres; car les chars à q chevaux sont dédiés au soleil, et ceux qui ont que deux sont consacrés à la lune. D leurs, ainsi que le dit le poëte:

> Érichthon le premier, par un effort sublime,
> Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
> Et, porté sur un char, s'élancer avec eux [1].

Or cet Érichthon, fruit abominable débauches de Vulcain et de Minerve, es monstre démoniaque, ou plutôt un di et non un serpent. Ce Trochilus de Gr qui passe pour inventeur de chars, dédi premier ouvrage à Junon. Enfin si c'est R lus qui a introduit cet usage chez les Rom il doit sans doute être mis lui même au no

[1] Primus Erichthonius currus et quattuor ausus
Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor.
(Virgile, *Georg.*, liv. III, v. 113 et

des autres idoles s'il est vrai qu'il est le même que Quirinus. Tels ont été les inventeurs des chars à quatre chevaux; faut-il donc être surpris que les combattans aient été d'abord couverts des livrées de l'idolâtrie, si je puis m'exprimer ainsi? Au commencement ces livrées n'étaient que de deux couleurs; l'une blanche, qui était consacrée à l'hiver à cause de la blancheur de la neige; l'autre couleur de feu, qui était consacrée à l'été à cause des rayons du soleil. Dans la suite, le plaisir et la superstition s'étant également augmentés, on changea la dédicace de ces deux couleurs et on en ajouta deux autres. Le rouge fut consacré à Mars, et le blanc aux zéphyrs; le vert à la terre ou au printemps, et l'azur au ciel, ou à la mer, ou à l'automne. Or comme toute l'idolâtrie est anathématisée de Dieu, il est certain qu'il condamne aussi ces profanes consécrations que l'on fait aux différens élémens du monde.

X. Passons au théâtre, dont l'origine et les titres sont les mêmes que ceux du cirque, comme nous l'avons déjà montré en parlant des jeux en général. Ainsi l'appareil du théâtre ne diffère presque point de celui du cirque. On se rend à l'un et à l'autre de ces deux spectacles au sortir du temple où l'on a prodigué l'encens en abondance et arrosé les autels du sang de plusieurs victimes. On marche parmi le bruit des fifres et des trompettes, pendant que deux infâmes personnages, directeurs des funérailles et des sacrifices, je veux dire le *désignateur* et l'*aruspice*, conduisent tout le cortége. Mais voici ce que le théâtre a de particulier, et ce qui le distingue du cirque : voyons d'abord combien le lieu en est infâme.

Le théâtre est proprement le temple de Vénus. C'est ainsi que sous prétexte d'honorer la déesse ce lieu exécrable a été canonisé dans le monde. Autrefois, s'il s'élevait quelque nouveau théâtre qui ne fût point consacré par une dédicace solennelle, les censeurs le faisaient souvent abattre pour prévenir la corruption des mœurs, qu'ils prévoyaient devoir suivre infailliblement des actions lascives qu'on y représentoit. Remarquez ici en passant combien les païens se condamnent eux-mêmes par leurs propres arrêts, et combien ils décident en notre faveur par leur attention à conserver la police. Quoi qu'il en soit Pompée le grand, dont la grandeur ne céda qu'à celle de son théâtre, ayant fait bâtir le superbe édifice qui était comme la citadelle de toutes les infamies, et craignant les justes reproches que ce monument attirerait un jour à sa mémoire, le métamorphosa en maison sacrée. Ainsi ayant invité publiquement tout le monde à cette dédicace, il ôta à cet édifice le nom de théâtre, et lui donna le nom de temple de Vénus, où nous avons ajouté, dit-il, quelques emplacemens pour les spectacles. De cette sorte il couvrit du titre de temple un ouvrage profane, et se moqua de la police sous un vain prétexte de religion.

Le théâtre n'est pas seulement consacré à la déesse de l'amour, il l'est encore au dieu du vin; car ces deux démons du libertinage et de l'ivrognerie sont si étroitement unis qu'ils semblent avoir conjuré ensemble contre la vertu : ainsi le palais de Vénus est aussi l'hôtel de Bacchus. En effet il y avait autrefois certains jeux du théâtre qu'on appelait proprement *libériaux*, non-seulement à cause qu'ils étaient consacrés à Bacchus, comme sont les dyonisiens chez les Grecs, mais encore parce que Bacchus en était l'instituteur. Du reste ces deux divinités exécrables ne président pas moins aux actions du théâtre qu'au théâtre, soit qu'on ait égard à la turpitude du geste ou aux autres mouvemens dissolus du corps : c'est ce qu'on remarque en particulier dans les acteurs de la comédie. Dans ce misérable métier, ils font gloire d'immoler en quelque façon leur mollesse à Vénus et à Bacchus, les uns par des dissolutions horribles, les autres par des représentations lascives et brutales. Pour ce qui regarde les vers, la musique, les flûtes, les violons, tout cela ressent les Apollon, les Muses, les Minerve, les Mercure. Disciples de Jésus-Christ, ne détesterez-vous pas des objets dont les auteurs doivent vous paraître si détestables? Ajoutons un mot sur ce qui regarde les actions théâtrales, et la qualité de leurs instituteurs, dont le nom seul doit être en abomination. Nous savons que les noms de ces hommes morts ne sont rien, non plus que leurs simulacres; mais nous n'ignorons pas que ceux qui ont tâché de contrefaire la divinité sous des noms empruntés et sous des simulacres nouveaux ne sont autre chose que de malins esprits, c'est-à-dire des démons. D'où il paraît

l'idolâtrie, comme elles y en ont effectivement, tout ce qui se pratique au nom de ces dignités doit être souillé ou corrompu, puisque la source en est gâtée. Nous devons dire la même chose de l'appareil qui accompagne ces jeux. La pourpre, les écharpes, les bandelettes, les couronnes, les harangues, les discours, les festins qu'on fait la veille, tout cela n'est que la pompe du diable. Que devons-nous donc juger de ce lieu horrible, plus exécrable que les parjures même dont il retentit; car l'amphithéâtre est consacré à une plus grande multitude de démons que le Capitole même, qui est le temple de tous les démons. On trouve là autant d'esprits immondes qu'il y a d'acteurs ou de spectateurs. Enfin, Mars et Diane président aux deux exercices de l'amphithéâtre, c'est-à-dire aux combats et à la chasse.

XIII. Je crois avoir montré en combien de façons l'idolâtrie a souillé les spectacles. J'ai fait voir que l'origine, que l'appareil, que les titres, que les lieux, que les représentations en sont idolâtres; d'où il est manifeste qu'après avoir renoncé à l'idolâtrie, il ne nous est nullement permis d'assister à ce qui est inséparable de l'idolâtrie. Non que les idoles soient quelque chose, comme parle l'apôtre, mais c'est que les sacrifices qu'on offre aux idoles sont offerts aux démons qui habitent dans ces idoles, soit qu'elles représentent les morts ou ce qu'on appelle des dieux [1]. Or, comme ces deux espèces d'idoles sont d'une même nature, d'autant que les morts et les dieux sont même chimère, nous nous abstenons également de l'une et de l'autre idolâtrie. Ainsi nous ne détestons pas moins les temples des dieux que les sépulcres des morts; nous n'approchons point des autels de ceux-là, nous n'adorons point les images de ceux-ci; nous ne faisons ni des sacrifices aux uns, ni des offrandes aux autres; nous ne mangeons ni la chair des victimes immolées aux premiers, ni les viandes offertes sur le tombeau des derniers, parce que nous ne pouvons participer en même temps à la cène du Seigneur et à celle des démons. Si nous nous faisons donc un scrupule de souiller notre bouche de ces viandes profanes, à combien plus forte raison ne devons-nous pas éloigner de tout spectacle consacré ou aux dieux ou aux morts les autres organes de nos sens, qui nous doivent être sans doute plus précieux, je veux dire les yeux et les oreilles; car ce qui entre par ces deux organes ne se dissout pas dans l'estomac, mais se digère dans l'âme même. Or il est hors de doute que la pureté de notre âme est beaucoup plus agréable à Dieu que la netteté de notre corps.

XIV. Quoique j'aie montré jusqu'ici que l'idolâtrie règne dans toute sorte de jeux (ce qui devrait suffire pour nous les faire haïr), tâchons néanmoins d'appuyer encore par de nouvelles raisons le sujet qui est en question, ne fût-ce que pour répondre à quelques-uns qui se prévalent de ce qu'il ne paraît point de loi positive qui nous défende d'assister aux spectacles, comme si ces spectacles n'étaient pas interdits dès qu'on nous interdit toute convoitise du siècle [1]. En effet, de même qu'il y a une convoitise des richesses, des honneurs, de la bonne chère, des voluptés charnelles, il y en a aussi une des plaisirs. Or, entre les autres espèces de plaisir on peut compter les spectacles. Les convoitises dont nous venons de parler, prises en général, renferment en soi les plaisirs; de même les plaisirs, entendus dans une signification générale, s'étendent aux spectacles. Du reste nous avons déjà dit, en parlant des lieux où se donnent les spectacles, que ces lieux ne nous souillent pas par eux-mêmes, mais par les choses qui s'y passent; parce que ces actions, étant infâmes de leur nature, font rejaillir leur infamie sur les spectateurs. Jugez donc encore, mes frères, s'il est permis de prendre part à un divertissement où les marques de l'idolâtrie sont tracées partout.

XV. Mais comme certains esprits ne se rendraient qu'avec peine à ces vérités, tâchons de les convaincre par d'autres raisons. Dieu nous commande de révérer et de conserver le Saint-Esprit en nous par notre tranquillité, notre douceur, notre modération, notre patience, parce qu'il est de sa nature un esprit tendre et doux [2]; il nous défend au contraire de l'inquiéter par nos fureurs, par nos emportemens, par nos colères, par nos chagrins. Or, comment accorder tout cela avec les spectacles, qui troublent, qui agitent si furieusement l'esprit? car par-

[1] I. Cor., 8.

[1] I. Joan., 2. — [2] Eph., 4.

tout où il y a du plaisir il y a de la passion, sans quoi le plaisir serait insipide; partout où il y a de la passion il y a de l'émulation, sans quoi la passion serait désagréable. Or l'émulation amène la fureur, l'emportement, la colère, le chagrin et cent autres passions semblables, qui sont incompatibles avec les devoirs de notre religion. Je veux même qu'une personne assiste aux spectacles avec la gravité et la modestie qu'inspire ordinairement une dignité honorable, ou un âge avancé, ou un heureux naturel; il est néanmoins bien difficile que l'âme ne ressente alors quelque agitation, quelque passion secrète. On n'assiste point à ces divertissemens sans quelque affection, et on n'éprouve point cette affection sans en ressentir les effets, qui excitent de nouveau la passion. D'un autre côté, s'il n'y a point d'affection il n'y a point de plaisir, et alors on devient coupable d'une triste inutilité, en se trouvant là où il n'y a rien à profiter. Or une action vaine et inutile ne convient point, ce me semble, aux chrétiens. Bien plus, un homme se condamne lui-même en se rangeant parmi ceux auxquels il ne veut point être semblable, et dont par conséquent il se déclare ennemi. Pour nous, il ne suffit pas que nous ne fassions point le mal, il faut encore que nous n'ayons aucun commerce avec ceux qui le font. Écoutons là-dessus le reproche que fait le prophète : « Si vous aperceviez, dit-il, un voleur, vous courriez avec lui [1]. » Plût à Dieu que nous ne fussions pas même obligés de demeurer dans le monde avec ces gens-là! cependant dans cette fâcheuse nécessité, nous devons en être séparés dans les choses mondaines. Le monde est à la vérité l'ouvrage de Dieu; mais les choses mondaines sont l'ouvrage du démon.

XVI. Lorsqu'on nous défend la fureur, on nous interdit donc aussi toute sorte de spectacles, surtout le cirque, où la fureur préside plus particulièrement. Voyez le peuple qui s'achemine tout hors de lui vers le lieu où le spectacle doit se donner; voyez-le, dis-je, tout agité, tout étourdi, tout troublé, dans l'incertitude où il est qui remportera la victoire. Le préteur tarde trop à venir... Chacun a les yeux continuellement attachés à l'urne... On dirait que les spectateurs s'y remuent avec les sorts... On attend en suspens la déclaration du préteur... Chacun débite ses extravagances. Jugez de leur folie par la vanité de leurs discours : il a déjà, dit-on, envoyé la serviette; chacun dit à son voisin ce que son voisin a vu lui-même. Témoignage sensible de leur aveuglement : ils aperçoivent mal ce qu'ils pensent bien apercevoir; ils s'imaginent que c'est une serviette, et c'est l'image du diable précipité du ciel dans l'enfer. De là on passe aux fureurs, aux animosités, aux discordes et à tout ce qui est sévèrement interdit aux disciples du Seigneur de la paix. De là tant d'imprécations, tant d'injures sans nulle équité, tant de suffrages sans égard à aucun mérite. Et quel profit peuvent espérer pour eux-mêmes des spectateurs qui ne sont pas à eux-mêmes? Ils s'attristent du malheur d'autrui, ils se réjouissent du bonheur d'autrui; tout ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils maudissent, ne les regarde point. Ainsi leur affection est vaine et leur haine est injuste. A la vérité, il est peut-être plus permis d'aimer sans sujet que de haïr injustement; du moins Dieu nous défend de haïr, même avec raison, puisqu'il nous commande d'aimer nos ennemis [1]. Il nous défend de maudire personne, même avec quelque sujet, puisqu'il nous ordonne de bénir ceux qui nous maudissent. Cependant, quoi de plus furieux que le cirque, où l'on n'épargne ni sénateurs ni citoyens. Si quelqu'un de ces emportemens qu'on y remarque est quelque part permis aux chrétiens, il leur est aussi permis dans le cirque; mais s'il leur est défendu partout, il l'est aussi en cet endroit.

XVII. De même on nous commande de renoncer à toute sorte d'impureté; on nous ferme donc le théâtre, qui est à proprement parler le consistoire privé de l'impudence, où l'on n'approuve que ce qui est désapprouvé partout ailleurs. Aussi le plus grand charme du théâtre consiste d'ordinaire dans le spectacle des plus grandes infamies. Ce sont ces infamies que représente ou un Toscan par ses gestes impudiques, ou un comédien à l'aide des habits de femme, ou un pantomime par les indécences abominables à quoi il a accoutumé son corps dès

[1] Ps., 49.

[1] Luc, 6.

son enfance, afin d'en donner aux autres des leçons. Bien plus, ces misérables victimes de l'impudicité, qui ont prostitué leur corps au public, ne paraissent-elles pas aussi sur le théâtre d'autant plus misérables que, ne découvrant ailleurs leur turpitude qu'aux hommes, ici elles la font paraître aux yeux des autres femmes à qui elles avaient eu soin de se cacher jusqu'alors. On les expose à la vue de tout le monde, aux gens de tout âge, de toute dignité. De plus, un crieur public annonce ces courtisanes à ceux qui ne les connaissent déjà que trop. Voilà, dit-il, la loge d'une telle; il faut donner tout pour la voir, elle a telle et telle qualité... Mais passons sous silence des infamies qui devraient être ensevelies sous les plus épaisses ténèbres, afin que le jour même n'en fût pas souillé. Cependant vous, sénateurs, vous, magistrats, vous, citoyens romains, rougissez de honte et de confusion! Du moins ces malheureuses, qui ont étouffé en elles toute pudeur, craignent-elles en certain jour de montrer au peuple les indécences de leurs gestes; du moins rougissent-elles une fois l'an. Au reste, si nous devons avoir en exécration toute sorte d'impureté, pourquoi nous sera-t-il permis d'entendre ce qu'on ne saurait dire sans crime? sachant d'ailleurs que Dieu condamne toute plaisanterie et toute parole inutile [1]. Pourquoi nous serait-il permis de regarder ce qu'il nous est défendu de faire? Pourquoi les mêmes choses qui souillent l'homme par la langue ne le souilleraient-elles point par les yeux et par les oreilles, les oreilles et les yeux étant comme les avenues de notre âme? Il est difficile que le cœur soit bien net lorsque l'entrée en est corrompue. Voilà donc le théâtre interdit dès là que l'impureté est condamnée.

XVIII. Si vous dites que les actions théâtrales ont été inventées pour apprendre la politesse et la science du monde, je réponds que nous devons mépriser cette science mondaine, puisqu'elle est une folie devant Dieu, et par conséquent que nous devons détester ces deux espèces de spectacles, je veux dire la comédie et la tragédie, où sont employés tous les attraits de cette maudite doctrine. La comédie est, pour ainsi parler, l'école de l'impureté; la tragédie n'apprend que cruauté, qu'impiété, que barbarie. Soyez donc persuadés que le récit inutile et dangereux d'une action honteuse ou cruelle n'est pas excusable, non plus que l'action même. Vous ajoutez qu'il est fait mention du stade dans l'Écriture sainte [1]. Je l'avoue, mais vous devez avouer aussi qu'il est indigne de regarder ce qui se passe dans le stade, savoir : les coups de poing, les coups de pied, les soufflets et toutes les autres insolences qui défigurent le visage de l'homme, qui est l'image de Dieu. Vous ne sauriez avec quelque religion approuver ces courses insensées, ces furieux élancemens qui accompagnent le jeu du disque, et tant d'autres mouvemens plus extravagans les uns que les autres. Vous ne sauriez sans injustice faire l'éloge de ces forces corporelles, qui ne servent qu'à la vanité de celui qui les exerce, ou à l'outrage de celui contre qui il les emploie; moins encore pourriez-vous estimer cette science, que l'oisiveté des Grecs nous a apprise, de se faire un corps tout neuf, comme pour réformer celui que Dieu nous a fait. Non, non, des hommes engraissés pour un si malheureux emploi ne peuvent mériter que notre exécration. Enfin la lutte est une invention du diable; il la commença lorsque par son habileté il renversa nos premiers parens. Le mouvement des lutteurs n'est qu'une souplesse semblable à celle du serpent infernal. On accroche pour arrêter un adversaire, on se plie pour l'entortiller, on glisse pour lui échapper. Vous combattez, direz-vous, pour avoir le plaisir d'être couronné : de telles couronnes sont-elles d'aucun usage aux chrétiens?

XIX. Faut-il que nous examinions maintenant si l'amphithéâtre est condamné dans les saintes Écritures? Si nous pouvons démontrer que la cruauté, que la férocité, que la barbarie nous est permise; à la bonne heure, allons à l'amphithéâtre. Si nous sommes tels qu'on nous suppose, prenons plaisir à nous repaître du sang humain. Il est bon, direz-vous, que les scélérats soient punis. Qui peut le nier, sinon les scélérats eux-mêmes? J'en conviens donc; mais convenez aussi qu'un homme de bien ne peut licitement se complaire dans le

[1] Matth., 12.

[1] I. Cor., 9.

supplice d'un méchant homme, puisqu'il doit plutôt s'attrister de ce qu'un homme semblable à lui a eu le malheur de devenir assez coupable pour mériter d'être si rigoureusement puni. D'ailleurs peut-on me répondre qu'on n'expose aux bêtes féroces ou qu'on ne punisse ordinairement que les seuls coupables? Les innocens ne sont-ils jamais sacrifiés, ou par la malice du juge, ou par la négligence de l'avocat, ou par l'irrégularité de l'information? Ah! qu'il vaudrait bien mieux ignorer quand les méchans sont punis, et ne savoir pas que des gens de bien périssent; si toutefois ils peuvent tous être appelés gens de bien. Certainement il y a des gladiateurs innocens qui paraissent dans l'amphithéâtre pour devenir les hosties du plaisir public. Il y en a d'autres qui y sont conduits comme coupables; mais comment? En punition d'un vol léger, par exemple, on leur fait apprendre à devenir homicides. Au reste, je n'ai fait jusqu'ici tout ce détail que comme pour répondre à des païens: car à Dieu ne plaise qu'un chrétien veuille en savoir beaucoup pour renoncer aux spectacles. Personne ne peut mieux exposer ce qui se passe à l'amphithéâtre que ceux qui y sont encore spectateurs. Pour moi j'aime mieux ne pas tout dire que d'en rappeler le souvenir.

XX. N'est-ce donc pas une excuse frivole et pitoyable que le raisonnement de ceux qui veulent, par des faux-fuyans, se persuader que ces plaisirs ne leur sont pas défendus? Il n'y a, disent-ils, aucun endroit formel dans les Écritures qui condamne les spectacles: un chrétien ne peut-il donc pas y assister? Voici encore l'argument d'un homme que j'entendais dernièrement subtiliser de la sorte. Le soleil, disait-il, bien plus, Dieu lui-même ne regarde-t-il pas du haut du ciel la comédie, le combat des gladiateurs et les autres jeux, sans en recevoir aucune souillure? Cela est vrai: je sais que le soleil jette ses rayons sur un cloaque sans qu'il en devienne moins pur. Si Dieu ne regardait pas nos crimes et nos infamies, peut-être qu'alors nous éviterions la rigueur de ses jugemens. Mais, hélas! il les voit et ne peut pas ne pas voir nos brigandages, nos fourberies, nos adultères, nos injustices, nos idolâtries et nos spectacles; et c'est pour cela que nous ne devons pas y assister, afin que nous ne soyons point aperçus par celui qui apperçoit tout. Homme téméraire! vous osez comparer le coupable avec son juge? L'un est coupable parce qu'il a découvert, et l'autre est juge parce qu'il n'y a rien qu'il ne découvre. Ne sera-t-il donc pas aussi permis, selon vous, de s'abandonner à la fureur hors du cirque, à l'impudicité hors du théâtre, à l'insolence hors du stade, ou à la cruauté hors de l'amphithéâtre, puisque Dieu voit tout, hors des loges, hors des degrés, hors des portiques? Nous nous trompons: ce que Dieu condamne n'est jamais permis, ce qu'il défend est toujours et partout illicite. Voilà en quoi consiste la vérité et l'intégrité de la morale chrétienne, l'exactitude de la crainte et la fidélité de l'obéissance que nous devons à Dieu; c'est à ne jamais altérer ses redoutables commandemens et à ne pas prétendre affaiblir ses jugemens éternels. Ce qui est bon en soi ne saurait jamais être mauvais, et ce qui est mauvais en soi ne saurait jamais être bon. Tout est fixé et déterminé par la vérité éternelle, qui est invariable.

XXI. Les païens, qui n'ont point cette plénitude de la vérité parce qu'ils ne veulent pas connaître celui qui est le docteur de la vérité, les païens, dis-je, jugent du bien et du mal selon leur caprice. Ce qui leur paraît bon aujourd'hui leur paraît mauvais demain; ce qu'ils regardent ici comme illicite, là ils le regardent comme permis. Qu'arrive-t-il de là? Le voici. Celui qui se ferait scrupule de lever un peu trop sa robe dans une rue pour un besoin devient si impudique dans le cirque, qu'il expose avec effronterie à la face de tout le monde les parties de son corps qu'il devrait cacher le plus. Celui qui n'oserait proférer la moindre parole déshonnête en présence de sa fille la conduit lui-même à la comédie pour lui faire entendre mille discours impurs, et lui faire voir mille postures indécentes. Celui qui se fait un devoir de réprimer l'insolence d'un querelleur approuve les meurtrissures sanglantes que se font les athlètes dans le stade. Celui qui se trouve saisi d'horreur en voyant le cadavre d'un homme mort d'une mort naturelle se fait un plaisir dans l'amphithéâtre de repaître ses yeux de la vue d'un corps dont les membres, tout déchirés et mis en pièces, nagent encore dans le sang qu'il a répandu. Bien plus, celui que sa charge conduit à l'am-

phithéâtre pour faire punir un homicide pousse lui-même un misérable esclave à la boucherie à coups de verges et de bâton. Celui qui veut qu'on expose chaque assassin à un lion furieux, demande qu'on donne à un barbare gladiateur la liberté pour récompense s'il sort victorieux du combat; mais s'il vient à y perdre la vie, le voilà regretté avec des démonstrations de compassion et de tendresse par celui même qui l'a fait exposer à la mort, et qui reconnaît de près avec satisfaction ce malheureux, auquel il a voulu de loin ôter la vie; en cela d'autant plus cruel, qu'il devait être auparavant plus humain.

XXII. Faut-il être surpris de l'inconstance de ces hommes aveugles, qui ne jugent du bien ou du mal que selon leur bizarre imagination? En voici une nouvelle preuve. Les magistrats eux-mêmes, et les administrateurs des jeux, privent de toute charge honorable les cavaliers du cirque, les athlètes, les comédiens, les gladiateurs (c'est-à-dire ces galants hommes à qui certaines dames ont la bassesse de sacrifier leur cœur, et souvent même leur corps, en commettant avec eux des infamies qu'elles se piquent de condamner en public.) On condamne donc authentiquement cette espèce de gens à la dernière ignominie, en les excluant absolument de la cour, du barreau, du sénat, de l'ordre des chevaliers, enfin de toutes sortes de dignités. Cependant, en les déclarant infâmes, ces magistrats honorent de leur présence les jeux de ces misérables. Quelle bizarrerie! Ils aiment ceux qu'ils punissent; ils méprisent ceux qu'ils approuvent; ils louent l'ouvrage, et notent d'infamie l'ouvrier. Quelle étrange sorte de jugement que de condamner un homme pour les mêmes choses pour lesquelles on l'estime! Disons mieux: quel aveu tacite de la méchanceté d'une action, quand ceux qui la font sont néanmoins diffamés, quelque réjouissans qu'ils deviennent en la faisant!

XXIII. Puisque la justice humaine condamne donc ces malheureux, malgré le plaisir qu'ils donnent à leurs juges; puisqu'elle les exclut de toute dignité, et les confie souvent en des lieux horribles et déserts, combien plus rigoureuse sera contre eux la justice divine? Pensez-vous que Dieu puisse approuver ce cocher du cirque, qui trouble tant d'âmes, qui excite tant de mouvemens furieux, qui tourmente tant de spectateurs? Le croyez-vous fort agréable au ciel, lorsque, couronné de fleurs comme un prêtre des gentils, ou couvert d'un vêtement aussi bigarré que celui d'un maître d'impudicité, il paraît élevé sur un char? Ne dirait-on pas que le diable veut avoir des Élies enlevés vers le ciel comme Dieu en a? Croyez-vous de même que Dieu chérisse le comédien qui se fait raser si soigneusement la barbe, défigurant par cette infidélité le visage qui lui a été donné? Non content même de rendre sa face semblable à celle de Saturne, de Bacchus et d'Isis, il reçoit sur la joue tant de soufflets, qu'il semble vouloir insulter au précepte de Notre-Seigneur. Comment? c'est que le diable l'instruit à présenter la joue gauche lorsqu'on l'a frappé sur l'autre[1]. De même parce que nul ne peut ajouter une coudée à sa taille, ce rival de Dieu apprend aux acteurs de la tragédie à s'élever sur leurs cothurnes: veut-il démentir Jésus-Christ? Pensez-vous encore que l'usage des masques soit approuvé de Dieu? Je vous le demande. S'il défend toutes sortes de simulacres, combien plus défendra-t-il qu'on défigure son image? Non, non, l'auteur de la vérité ne saurait approuver rien de faux. Il regarde comme une espèce d'adultère tout ce qu'on réforme dans son ouvrage. S'il condamne toutes sortes d'hypocrisie, fera-t-il grâce à un comédien qui contrefait sa voix, son âge, son sexe; qui fait semblant d'être amoureux ou d'être en colère; qui répand de fausses larmes et pousse de faux soupirs? Enfin si ce divin maître s'explique ainsi dans la loi: maudit celui qui s'habillera en femme[2], quel jugement croyez-vous qu'il porte contre un pantomime qui prend non-seulement les habits, mais encore la voix, le geste et la mollesse des femmes? Peut-être que cet ouvrier habile dans la science des coups de poing demeurera aussi sans punition? En effet, n'a-t-il pas reçu du Créateur un corps formé exprès pour l'exposer aux gourmades et aux meurtrissures du ceste? N'a-t-il pas reçu des oreilles pour se les faire enfler à force de coups? N'a-t-il pas reçu des yeux pour se les faire crever à force d'insultes? Je ne dis rien de celui qui pousse un autre au-

[1] Matth., 5 et 6. — [2] Deut., 22.

devant d'un lion, afin de paraître moins homicide que la bête feroce qui le met en pièces.

XXIV. Faut-il d'autres preuves pour convaincre les véritables serviteurs de Dieu qu'ils doivent détester tout ce qui appartient aux spectacles, puisque tout cela déplaît à leur divin maître ? S'il est vrai, comme je l'ai fait voir, que les spectacles ont été institués pour honorer le démon, si l'appareil en est composé des ouvrages du démon, car ce qui ne vient pas de Dieu est l'ouvrage du diable, il s'ensuit manifestement que c'est là la pompe de Satan, à laquelle nous avons renoncé dans notre baptême. Or ce que nous avons anathématisé alors, nous ne pouvons plus le rechercher ni par nos actions, ni par nos paroles, ni par nos regards, ni par nos désirs. D'ailleurs rompre notre promesse, n'est-ce pas rompre notre baptême? Il faut cependant pour une plus ample conviction que nous interrogions les païens eux-mêmes. Demandons-leur s'il est permis aux chrétiens d'assister aux spectacles, que répondront-ils ? « Infailliblement, disent-ils, cet homme est devenu chrétien, il a renoncé aux spectacles; il n'y paraît plus. » Vous voyez par là que celui qui ôte cette marque distinctive fait connaître qu'il n'est plus chrétien. Quelle espérance reste-t-il donc à ce malheureux ? Un soldat ne passe chez les ennemis qu'en abandonnant ses premières armes, qu'en quittant l'étendard de son prince, qu'en violant la foi, qu'en faisant serment de périr avec ceux à qui il se livre.

XXV. Y a-t-il apparence qu'un chrétien déserteur pense sérieusement à Dieu en un temps et en un endroit où rien ne lui rappelle le souvenir de Dieu ? Est-il croyable qu'on puisse conserver la paix de l'âme, tandis qu'on s'acharne à soutenir le parti d'un gladiateur ? Est-il facile d'apprendre les règles de la pudeur, pendant qu'on tient les yeux attachés aux infâmes postures d'un comédien ? Ce n'est pas tout : peut-on trouver un plus horrible scandale dans toutes sortes de spectacles que ces parures extraordinaires qui y brillent, et les hommes assis pêle-mêle avec les femmes ? Monstrueux mélange qui, donnant aux uns et aux autres occasion de s'entretenir, fait que ces entretiens mutuels souffient partout les étincelles de la concupiscence. Ajoutez que la première pensée que l'on a en se rendant aux spectacles, c'est d'y voir et d'y être vu. D'ailleurs est-il aisé, parmi les effroyables hurlemens d'un acteur, de penser aux salutaires exclamations d'un prophète ? Est-il aisé de joindre le chant de quelque psaume aux airs efféminés de quelque opéra ? Lorsqu'on regarde deux athlètes se meurtrir à grands coups de poing, est-il facile de se rappeler dans l'esprit la défense qui nous est faite de frapper celui qui nous a frappé ? Enfin peut-on apprendre la douceur et l'humanité, tandis qu'on se divertit à voir des hommes cruellement déchirés par des ours, ou deux gladiateurs s'accrochant l'un l'autre et essuyant avec leurs éponges le sang qu'ils se font répandre ? Grand Dieu! ôtez à vos serviteurs le désir de prendre des divertissemens si funestes. Car enfin, mes frères, considérez ce que c'est que de passer de l'église de Dieu au temple du diable ; d'un lieu sacré à un lieu profane; de l'éclat du ciel, comme l'on dit, à l'ordure de la terre. Ces mains que vous avez élevées vers le Seigneur, vous les fatiguez un moment après pour applaudir à un bouffon ; de la même bouche dont vous avez répondu *amen* pendant le sacrifice, vous rendez témoignage à un gladiateur dans l'amphithéâtre ; enfin vous osez dire à tout autre qu'à Jésus-Christ notre Dieu, « qu'il vive à jamais. »

XXVI. Ne soyons point surpris après cela que le démon s'empare de ces chrétiens infidèles. Dieu l'a permis plus d'une fois, témoin l'exemple tragique de cette femme qui, étant allée à la comédie, en revint avec un démon dans le corps. Comme l'on exorcisait l'esprit immonde, et qu'on lui commandait de répondre pourquoi il avait osé s'emparer de cette femme : « C'est avec raison, dit-il, que je m'en suis saisi; je l'ai trouvée chez moi. » Il est constant aussi qu'une autre femme vit en songe un singe le même jour qu'elle était allée entendre un comédien, et que le nom de ce comédien lui fut souvent répété aux oreilles avec des reproches épouvantables; enfin que cinq jours après cette femme n'était plus en vie. Il y a cent exemples semblables de personnes qui ont perdu le Seigneur pour avoir communiqué avec le démon dans les spectacles ; car « nul ne peut servir deux maîtres [1]. » Quel rapport peut-il y avoir entre

[1] Matth., 6.

la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort ? Nous devons anathématiser ces assemblées païennes, soit parce que le nom de Dieu y est blasphémé, soit parce qu'on y demande que nous soyons exposés aux lions, soit parce qu'on y forme le dessein de nous persécuter, soit parce qu'on y choisit les émissaires qui vont découvrir les chrétiens pour les tourmenter.

XXVII. Que ferez-vous lorsque vous serez surpris dans ce concert furieux de résolutions impies ? Ce n'est pas que vous ayez à y redouter la persécution des hommes : personne ne vous reconnaît pour chrétien tandis que vous assistez aux spectacles. Mais songez à ce que Dieu détermine de vous dans le ciel, c'est de là que vous êtes découvert par mille témoins. Au moment que vous êtes dans le temple du diable les anges vous regardent du ciel ; et ils remarquent en particulier celui qui a proféré un blasphème, qui l'a écouté, qui a prêté sa langue et ses oreilles au diable contre Dieu même. Ne ferez-vous donc pas ces assemblées révoltées contre Jésus-Christ, ces chaires remplies de corruption, cet air qu'on y respire tout empesté par la voix de mille scélérats qui y jettent des cris ? Je veux que dans ces spectacles il y ait des choses purement agréables, simples, modestes, quelquefois même honnêtes : faites réflexion cependant qu'on ne mêle pas d'ordinaire le poison avec le fiel ou avec l'ellébore ; mais avec des liqueurs douces et agréables au goût. C'est ainsi qu'en use le démon : il cache son poison mortel en des viandes où il paraît le plus de délicatesse et d'agrément. Par conséquent tout ce que vous trouvez dans les spectacles de grand, de poli, de mélodieux, de divertissant, de subtil, d'harmonieux, regardez-le comme un rayon de miel qu'on a empoisonné. Ayez moins d'égard au plaisir de la bouche qu'au danger qui est infailliblement attaché à ce plaisir.

XXVIII. Laissez aux parasites du démon la vaine satisfaction de s'engraisser des mets qu'il leur offre : qu'ils se rendent exactement aux lieux des spectacles où leur patron les invite. Pour nous le temps de fête et de réjouissance n'est point encore venu. Nous ne pouvons nous divertir avec les gentils, parce que les gentils ne peuvent se divertir avec nous. Chacun à son tour : ils son maintenant dans la joie, nous sommes dans la tristesse. « Le monde se réjouira, dit Jésus à ses disciples, et vous serez affligés [1]. » Gémissons pendant que les gentils se réjouissent, afin que nous puissions nous réjouir quand ils commenceront leurs gémissemens. Prenons garde à ne pas nous divertir aujourd'hui avec eux, de crainte qu'un jour nous ne pleurions comme eux. Disciple de Jésus-Christ, vous êtes trop délicat si vous prétendez avoir du plaisir dans le siècle, ou plutôt vous êtes insensé si vous regardez la joie de ce monde comme un véritable plaisir. Les philosophes n'ont donné le nom de plaisir ou de volupté qu'au repos et à la tranquillité de l'âme ; c'est cette tranquillité qu'ils regardent comme le fondement de leur joie, de leurs divertissemens et de leur gloire. Et vous, au contraire, vous ne soupirez qu'après les troubles et les agitations du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre et du stade. Oserez-vous dire que nous ne pouvons vivre sans quelque plaisir, nous dont le plus grand plaisir doit être de cesser de vivre ? Car quel doit être notre désir, sinon celui de l'apôtre, savoir, de sortir du monde et d'aller régner avec le Seigneur [2] ? Or notre plaisir est là où est notre désir.

XXIX. Cependant si vous croyez qu'on ne peut passer cette vie sans quelque agrément, pourquoi êtes-vous assez ingrat pour ne vouloir reconnaître ni goûter tant de différens plaisirs que Dieu a faits, et qui sont plus que suffisans pour vous satisfaire ? Quoi de plus heureux pour nous que d'avoir été réconciliés avec Dieu le Père et avec Jésus son Fils ? Quoi de plus avantageux que d'avoir connu la vérité, que d'avoir découvert nos erreurs, que d'avoir obtenu le pardon de tant de crimes commis autrefois ? Quel plus grand plaisir que l'éloignement du plaisir même, que le mépris du siècle, que la jouissance de la vraie liberté, que le calme d'une bonne confiance, que la sainteté de la vie et l'exemption de la crainte de la mort ? Quelle satisfaction que de fouler aux pieds les dieux des nations, que de chasser les démons, que d'avoir le don des guérisons miraculeuses et des révélations célestes, enfin que de vivre toujours pour Dieu ! Voilà les

[1] Joan., 26. — [2] Philipp., 1.

véritables plaisirs des chrétiens, voilà leurs spectacles innocens, perpétuels, et qui ne leur coûtent rien. Représentez-vous dans ces saints spectacles une image des jeux du cirque, considérez-y la course rapide de toutes les choses du siècle, remarquez-y la vicissitude et la fuite précipitée du temps, regardez-y le terme de notre consommation, prenez-y le parti des sociétés chrétiennes, animez-vous-y à la vue de l'étendard céleste, éveillez-vous au bruit de la trompette de l'ange, aspirez à la glorieuse palme du martyre. Si vous êtes charmé de la poésie, vous avez assez d'autres livres que ceux des gentils, vous avez assez de beaux vers, assez de belles sentences, assez de cantiques, assez de chœurs de musique. Ce ne sont point des fables grossières, ce sont de saintes vérités; ce ne sont point un ramas de strophes ampoulées, c'est un trésor de sentences pures et sans affectation. Demandez-vous des combats, des luttes, des victoires; le christianisme vous en offre une infinité. Voyez l'impureté abattue par la chasteté, la perfidie vaincue par la foi, la cruauté surmontée par la miséricorde, l'insolence atterrée par la modestie : voilà les combats propres des chrétiens, où nous sommes glorieusement couronnés. Voulez-vous encore du sang répandu, vous avez celui de Jésus-Christ.

XXX. Mais surtout quel spectacle que celui où toutes les nations de la terre assemblées verront, et plus tôt qu'on ne pense, paraître le Seigneur au milieu des nues, alors triomphant, alors plein de gloire et de majesté, alors enfin reconnu pour le véritable Fils de Dieu. Quelle sera en ce jour la joie des anges, la gloire des saints, la récompense des justes et la magnificence de cette nouvelle Jérusalem, où ils iront régner éternellement? Il est vrai qu'il y aura en même temps un spectacle bien différent, je veux dire le terrible jour du jugement, le dernier de tous les jours et le premier de l'éternité; ce jour auquel les gentils ne s'attendent point et dont ils se moquent; ce jour où tant de superbes et antiques monumens de l'orgueil humain seront anéantis, et toute la terre avec ses habitans sera consumée par un déluge de feu [1]. Quelle sera l'étendue de ce spectacle! Quel étonnement, quelle surprise! Ou, si vous voulez, quel objet de joie et de plaisir en voyant tant de célèbres monarques, que l'on disait régner dans le ciel, pousser d'affreux gémissemens au milieu des profondes ténèbres de l'enfer avec leur dieu Jupiter, et avec la foule de leurs favoris! Quel transport subit en voyant tant de gouverneurs, tant de magistrats, tant de persécuteurs du nom chrétien, brûler en des flammes plus insupportables que celles où ils ont jeté autrefois les martyrs, pendant que ceux-ci les insulteront à leur tour dans cet éternel et rigoureux supplice! Ajoutez tant d'orgueilleux philosophes, qui se glorifiaient du nom de sages, maintenant tout couverts de feu en présence de leurs infortunés disciples, à qui ces maîtres insensés tâchaient de persuader qu'il n'y avait point de Providence, que nos âmes n'étaient rien, ou que jamais elles ne se réuniraient à nos corps. Ajoutez enfin tant de poëtes tremblans de frayeur, non à la vue d'un Minos, ou d'un Rhadamante; mais devant le tribunal de Jésus-Christ auquel ils n'auront jamais voulu penser.

C'est alors que les acteurs de la tragédie pousseront dans l'excès de leur malheur des cris plus lamentables et plus éclatans que ceux dont ils faisaient retentir autrefois le théâtre. C'est alors que les bouffons se feront mieux connaître, étant devenus plus subtils par les flammes dont-ils seront couverts. C'est alors que les superbes cochers du cirque frapperont davantage notre vue, élevés sur un char de feu et tout environnés de feu eux-mêmes. C'est alors qu'on verra tant de gladiateurs percés, non de traits de javelot comme autrefois dans leurs académies, mais de mille traits de flamme qui les pénétreront de toutes parts. Il est vrai que j'attacherai moins ma vue à ces misérables qu'à ces monstres d'inhumanité qui exercèrent autrefois leur cruelle rage contre le Seigneur. Le voilà, leur dirai-je alors, ce fils d'un charpentier, et d'une mère pauvre; ce destructeur du sabbat, ce samaritain, ce possédé du démon. Le voilà celui que vous achetâtes du traître Judas, celui que vous meurtrîtes à force de soufflets et de coups, celui que vous défigurâtes par mille crachats, celui que vous abreuvâtes de fiel et de vinaigre; voilà celui qui fut secrètement enlevé par ses disciples pour faire

[1] II. Pet., 3.

accroire qu'il était ressuscité, ou qui fut déterré par un jardinier, afin d'empêcher que les laitues de son jardin ne fussent foulées aux pieds de ceux qui passaient par là. Pour voir de si grands spectacles, pour vous procurer de si magnifiques divertissemens, que peut faire la libéralité d'un préteur, d'un consul, d'un questeur, d'un pontife? Vous me direz peut-être que ces spectacles sont encore éloignés de nous? Non, mes frères, la foi nous les rend déjà présens; et nous pouvons les imaginer, comme s'ils se passaient actuellement à nos yeux. Du reste, quels doivent être ces doux avantages que l'œil n'a point vus, et que l'oreille n'a point entendus, et que l'esprit humain n'a jamais pu comprendre[1]? Ne doutons point qu'ils ne surpassent infiniment tous les plaisirs du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre, du stade, et de tous les autres lieux que la vanité a consacrés aux spectacles.

TRAITÉ DE LA PATIENCE.

I. Je le confesse devant Dieu, c'est en moi trop de hardiesse, pour ne pas dire de témérité, que d'oser composer un ouvrage sur la patience, puisque je ne puis en donner aucun exemple dans ma personne, dépourvu comme je suis de tout bien. Il faudrait cependant, lorsque l'on entreprend l'éloge de quelque vertu, commencer par faire voir qu'on la pratique, et autoriser ainsi les leçons par l'expérience, afin que les paroles ne fissent point rougir d'être si mal soutenues par les effets. Fasse le ciel que la honte de ne pas faire moi-même ce que j'enseigne aux autres m'apprenne enfin à le pratiquer! Il est vrai qu'il y a certaines vertus, de même que certains maux, dont l'exercice paraît surpasser les forces humaines. Il faut un secours particulier de la grâce divine pour embrasser ces vertus et pour les cultiver avec fruit. Ce qui est parfaitement bon doit venir de Dieu; il n'y a que celui qui le possède qui puisse le communiquer. C'est pourquoi, semblable à des malades qui ne cessent de publier les avantages de la santé lorsqu'ils en jouissent le moins, j'espère de trouver une espèce de consolation à parler d'un bien que je suis très-fâché de ne pas posséder.

Ainsi pour mon malheur, toujours brûlant des ardeurs de l'impatience, je dois soupirer sans cesse après ma santé, la demander instamment et ne rien omettre pour l'obtenir, surtout quand je considère dans le sentiment de ma foiblesse qu'il est difficile que la foi soit bien vigoureuse, et que la doctrine chrétienne conserve ses forces si la patience ne vient au secours. En effet, elle est tellement inséparable des devoirs qui regardent Dieu, que sans la patience on ne saurait accomplir aucun précepte ni faire aucune œuvre qui soit agréable au Seigneur. Ceux mêmes qui vivent dans les ténèbres du paganisme ne peuvent s'empêcher de lui donner le nom glorieux de *souveraine vertu;* car les philosophes, du moins ceux qui passent pour les plus sages, font tant d'estime de la patience que, malgré la bizarre diversité de leurs sectes et l'opiniâtre opposition de leurs sentimens, ils s'accordent tous néanmoins au regard de cette vertu. Ils conspirent, ils se réunissent tous en sa faveur; ils s'attachent, comme de concert, à elle pour se faire une juste réputation dans le monde; enfin ils ne s'estiment sages qu'autant qu'ils sont patiens. Preuve authentique de l'excellence de cette vertu, puisque même la philosophie humaine y fonde toute sa gloire et tout son mérite; ou plutôt n'est-ce point une honte qu'une chose si divine soit ainsi à la merci des profanes esprits du siècle? Mais laissons là ces sages orgueilleux, dont la défectueuse sagesse sera un jour confondue et anéantie avec l'univers.

II. Pour nous, nous avons des motifs plus efficaces et plus glorieux de pratiquer la patience. Ce n'est point une affectation superbe, accompagnée d'une stupidité cynique, qui doit nous

[1] 1. Cor., 2.

animer à cette vertu, c'est la suprême et vivante règle d'une doctrine céleste qui, nous représentant Dieu lui-même comme le plus parfait modèle de patience, doit nous engager à devenir patiens comme lui. Car voyez d'abord comment il fait également luire son soleil sur les bons et sur les méchans; comment il permet que les uns et les autres profitent indifféremment de l'utilité des saisons, des élémens et des dons de toute la nature. Tout Dieu qu'il est, il supporte l'ingratitude de tant de nations qui ne cessent de blasphémer son nom et d'outrager ses serviteurs, et qui portent l'insolence jusques à adorer les ouvrages bizarres de leurs propres mains. Enfin il souffre le libertinage, l'avarice, l'injustice, et tous ces autres déréglemens honteux que l'on voit se multiplier tous les jours dans le monde; il souffre, dis-je, ces désordres avec tant de bonté que sa patience extrême semble faire quelque tort à sa toute-puissance. En effet, plusieurs en viennent à douter s'il y a un Dieu, parce qu'il ne comprennent pas pourquoi il est si lent à punir le crime.

III. Voilà le premier tableau de la patience que ce divin maître offre à nos yeux dans le lointain d'une perspective, pour nous la faire considérer comme une vertu céleste. Mais que dirons-nous de la patience divine qui s'est montrée parmi les hommes, et qu'ils ont, pour ainsi parler, touchée au doigt dans la personne de Jésus-Christ? Cet Homme-Dieu ne refuse pas de demeurer caché dans le sein d'une mère, où il veut attendre le temps ordinaire de la naissance: il veut croître comme les autres hommes. Étant plus âgé, il ne cherche point à se faire connaître. Bien plus, il semble se faire tort à lui-même, car il se laisse baptiser par son serviteur, et tenter par le démon. Lorsque de souverain de l'univers il est devenu notre maître pour nous apprendre la voie du salut, accoutumé déjà lui-même à supporter leurs fautes, « il ne conteste point, il ne se plaint point, il ne fait point entendre ses cris dans les places publiques, il ne brise point le roseau ébranlé, il n'éteint point la mèche qui jette encore de la fumée [1]. » C'est ainsi que devait se vérifier la prédiction du prophète, ou plutôt le témoignage de Dieu même, qui nous assure qu'il a mis son esprit dans son Fils, avec l'esprit d'une entière et universelle patience [1]. Il ne rejette aucun de ceux qui veulent se joindre à lui, ni la maison ni la table de personne; il ne rebute ni les pécheurs ni les publicains; il ne se fâche point contre les habitans d'une ville de Samarie, qui refusent de le recevoir, tandis que ses disciples, indignés contre cette ville insolente, demandent que le feu du ciel tombe subitement pour la réduire en cendre [2]. Il guérit les lépreux ingrats, il pardonne à ses calomniateurs, il lave les pieds à ses disciples [3]. Ce n'est pas tout, il souffre en sa compagnie Judas, le traître Judas, sans vouloir découvrir ce perfide aux autres apôtres [4].

Lorsqu'il est livré à ses ennemis, et qu'il est conduit à la boucherie comme une victime sans voix, « car il n'ouvre pas plus la bouche qu'un agneau sous la main de celui qui le tond [5], » alors ce roi des cieux, qui d'un seul mot pouvoit appeler à son secours des légions d'anges, ne consent pas même qu'un de ses disciples tire l'épée pour le venger. Sa patience reçoit, pour ainsi dire, une blessure dans la blessure de Malchus. C'est pourquoi il donne sa malédiction à ceux qui désormais frapperont du glaive; et en guérissant miraculeusement ce malheureux, il satisfait par la patience, qui est la mère de la miséricorde, à celui à qui il n'avait fait aucun tort [6]. Je ne dis rien de sa mort en croix: il était descendu du ciel pour cela. Cependant était-il besoin que cette mort douloureuse fût précédée et accompagnée de tant d'outrages? Non sans doute; mais il voulait en qualité de victime se rassasier et s'engraisser du fruit de la patience, avant que d'être tout à fait immolé. On lui crache au visage, on le fouette jusqu'à le couvrir de sang, on le bafoue, on le couvre d'une honteuse robe, on lui enfonce dans la tête une couronne encore plus honteuse. Admirable égalité d'âme, fermeté prodigieuse qui ne se dément jamais! Celui qui avait voulu se cacher sous la figure humaine n'imite rien de la patience humaine. Pharisiens, à cette seule marque vous deviez reconnaître votre Dieu: jamais un pur homme n'aurait su

[1] Matth, 12.

[1] Is., 42. — [2] Luc, 9. — [3] Luc, 17.
[4] Matth., 26. — [5] Is., 53. — [6] Matth., 26.

pratiquer une telle patience. Tant d'exemples de modération et de douceur, dont la sublimité prodigieuse sert de prétexte à l'infidélité des nations, doivent au contraire exciter et fortifier notre foi en Jésus-Christ, puisqu'ils nous montrent évidemment, autant par la grandeur de ses souffrances que par la sagesse de ses préceptes, que la patience divine était devenue en lui comme une qualité naturelle qui rehaussait l'éclat de ses autres vertus.

IV. Si les bons serviteurs se conforment aux inclinations de leurs maîtres, à combien plus forte raison devons-nous faire paraître notre conformité aux volontés du Seigneur! En effet nous sommes les serviteurs du Dieu vivant, dont les arrêts ne se bornent pas à des punitions ou à des récompenses passagères, mais à une éternité de peines ou de bonheur. Pour éviter donc les effets de sa sévérité, ou pour participer à ceux de sa miséricorde, il faut être aussi prompt à lui obéir que ses menaces sont terribles et ses promesses avantageuses. Nous voulons être obéis non-seulement de nos esclaves et de ceux qui nous sont soumis par quelque autre titre, mais encore des animaux mêmes, dans la persuasion où nous sommes qu'ils ont été créés à notre usage. Quoi! les créatures que Dieu a soumises à nos volontés seront dociles et promptes à écouter la voix de celui qui leur commande, et nous, tout remplis de vanité, nous aurons de la répugnance à obéir au souverain maître de qui nous dépendons absolument? Quelle ingratitude, quelle injustice, de ne pas rendre à Dieu la même obéissance que sa bonté nous permet d'exiger des autres! Mais pourquoi tant de raisonnemens pour nous convaincre de la soumission que nous devons à la majesté divine? La seule connaissance de Dieu ne suffit-elle pas pour nous apprendre ce que nous lui devons? Au reste, qu'on ne s'imagine pas que cette digression sur l'obéissance ne fait rien à notre sujet : la soumission est l'effet de la patience. Un homme impatient ne saurait être soumis, ni un patient être indocile. On ne peut donc trop s'étendre sur une vertu que le Seigneur lui-même, principe et rémunérateur de toute vertu, a fait éclater en sa personne, étant hors de doute que tous ceux qui veulent appartenir à Dieu doivent s'appliquer avec soin à la recherche d'un bien qui est le bien de Dieu. Voilà comme en abrégé les motifs qui doivent nous animer à la pratique de la patience.

V. Il ne sera pas néanmoins inutile de traiter plus au long un sujet qui a un rapport si nécessaire à notre foi. Quoiqu'un discours étendu puisse être quelquefois répréhensible, il ne saurait cependant l'être quand il s'agit de l'édification et de la direction des mœurs. Si l'on veut traiter à fond quelque vertu, il faut très-souvent parler du vice contraire, car on voit plus clairement ce qu'il faut suivre quand on connaît ce qu'il faut éviter. Considérons ce que c'est que l'impatience; voyons si elle ne vient pas du démon, comme la patience vient de Dieu, par ce moyen il nous sera aisé de connaître combien ce vice est contraire à la foi chrétienne, car ce qui vient du rival de Dieu ne saurait sans doute s'allier avec les choses de Dieu; il y a autant d'opposition entre les effets qu'il y en a entre les causes. Ainsi Dieu étant infiniment bon, et le démon étant rempli de méchanceté, cette différence montre évidemment que l'un ne fait rien pour l'autre. Ce qui est mauvais ne peut pas plus produire quelque chose de bon que ce qui est bon ne peut produire quelque chose de mauvais.

Je remarque donc que l'impatience tire son origine du diable. Il la mit au monde, pour ainsi parler, lorsqu'il supporta si impatiemment que l'homme, cette vive image de Dieu, eût reçu de son Créateur l'empire sur toutes les choses créées. En effet, s'il eût supporté avec patience cet ordre suprême, il n'en aurait conçu aucun déplaisir : n'en concevant point de déplaisir, il n'aurait pas envié le bonheur de l'homme à qui il ne tendit des piéges funestes que par jalousie. Il fut donc jaloux parce qu'il fut chagrin; et il fut chagrin parce qu'il fut impatient. De savoir maintenant si cet ange de perdition commença par être malin ou impatient, c'est ce que je ne me mets pas en peine d'examiner. Il est constant du moins que l'impatience naquit avec la malice, ou que la malice commença avec l'impatience; et qu'ensuite elles continuèrent à se fortifier unanimement dans le sein d'un même père. Ainsi le diable apprit par sa propre expérience combien cette passion était efficace pour faire pécher. Comme il savait, par ce qu'il avait éprouvé lui-même, que le

premier péché était entré dans le monde par la voie de l'impatience, il la fit venir aussitôt à son secours pour rendre l'homme criminel. Il va ainsi trouver Ève ; et dans l'entretien qu'il a avec elle, ce rusé serpent lui souffle avec ses paroles son haleine infectée du venin contagieux de l'impatience [1]. Elle n'aurait jamais péché si elle eût supporté patiemment la défense que Dieu lui avait faite. Plus coupable encore en ce qu'elle ne se contente pas d'avoir reçu elle seule ce souffle maudit, elle ne saurait aussi souffrir plus longtemps le silence; c'est un poids qui l'accable, elle meurt d'impatience de parler à Adam qui, n'étant pas encore son mari, n'était pas obligé par conséquent de l'écouter. Il lui prête néanmoins l'oreille; et voilà comment elle le fait devenir le canal par où cette peste, qu'elle avait contractée du malin esprit, s'est répandue dans le monde.

C'est ainsi que l'impatience de la première femme fit périr le premier homme, et que ce premier homme périt aussi par son impatience en deux manières : soit en portant avec peine l'observation du commandement de Dieu, soit en se montrant trop lâche à combattre la tentation du démon. Voilà donc l'origine du péché, voilà aussi le principe des arrêts du ciel contre le genre humain. La colère de Dieu commença par où avait commencé l'offense de l'homme ; ou plutôt la première cause de l'indignation de ce divin maître fit éclater les premiers traits de sa patience. Car se contentant de donner sa malédiction au démon, il arrêta le juste mouvement de colère dans lequel il pouvait le punir plus rigoureusement. Enfin quel autre crime peut-on imputer à l'homme avant le crime de l'impatience ? Il vivait dans l'innocence et dans l'amitié de Dieu ; il était habitant du paradis. Mais dès qu'il eut succombé à l'impatience, il cessa aussitôt d'être agréable au Seigneur; il n'eut plus de goût pour les choses célestes. Chassé ensuite de la présence de son Dieu, et banni en cette vallée de larmes, il se laissa aisément dominer par l'impatience, qui fut en lui le principe de toutes les fautes qu'il commit contre son Créateur. En effet cette malheureuse passion, ayant été animée par le démon, forma bientôt la colère, secondée de la méchanceté. Comme elle avait livré à la mort Adam et Ève, elle apprit à leur fils Caïn à commettre un homicide; car quelle en fut la cause, sinon parce qu'il souffrit impatiemment que ses offrandes fussent rejetées par le Seigneur ; qu'il se laissa emporter de colère contre Abel et qu'il le tua : or ne pouvant le tuer sans être poussé par la colère, ni poussé par la colère sans être dominé par l'impatience, il est évident que ce que la colère lui a fait commettre doit être attribué à la disposition qui a produit la colère. Voilà en quelque façon le berceau de l'impatience encore naissante. Quel fut ensuite son accroissement ? Il fut prodigieux : n'en soyons point surpris ; car si l'impatience a fait commettre le premier crime, il faut conclure qu'ayant précédé toutes les autres passions, elle est comme l'origine de tous les péchés, puisque tous les péchés sont sortis de son sein, ainsi que plusieurs rameaux viennent d'une même tige.

Nous venons de le montrer en ce qui regarde l'homicide, qui fut d'abord produit immédiatement par la colère ; mais quelque motif qui le cause dans la suite, il provient toujours de l'impatience, comme de sa première source. Car, soit qu'on se porte à commettre ce crime par jalousie ou par cupidité, on commence toujours par l'impatience, en ne voulant point se donner la peine de combattre un mouvement de haine ou d'avarice. Enfin tout ce qui nous porte à quelque action mauvaise vient d'une certaine impatience où l'on est d'accomplir au plus tôt cette action. Je le prouve. On commet un adultère : pourquoi? parce qu'on n'a pas voulu supporter plus longtemps la peine de résister aux tentations de la chair. Si vous dites qu'un des principaux motifs qui obligent les femmes à vendre leur honneur est l'amour de l'argent, je soutiens que ce coupable trafic procède d'une honteuse lâcheté à détruire cet amour du gain. Je ne fais mention que de ces deux vices, parce qu'ils sont les plus communs et les plus criminels devant Dieu. Mais, pour le dire en un mot, tout péché vient de l'impatience. On est méchant, parce qu'on trouve trop de peine à être homme de bien. La pureté est insupportable à l'impudique, la probité au scélérat, la piété à

[1] Gen., 3.

[1] Gen., 4.

l'impie, le repos à un esprit inquiet. On devient vicieux, parce qu'on ne peut pratiquer plus longtemps la vertu. L'impatience étant donc la source des péchés, ne doit-elle pas offenser infiniment celui qui ne saurait approuver aucun péché?

D'ailleurs il est manifeste que l'impatience fut la principale cause de tant de révoltes où les Israélites se laissèrent aller contre le Seigneur. En effet, d'où vient que ce peuple ingrat, oubliant le bras tout-puissant qui l'avait délivré de la cruelle servitude d'Égypte, demande à Aaron de nouveaux dieux qui puissent le conduire dans la terre promise? D'où vient que, portant l'insolence au plus haut point, hommes et femmes sacrifient volontiers leur or pour en faire une idole publique? Cette audace criminelle vient de ce qu'ils supportèrent impatiemment que Moïse fût si longtemps à s'entretenir avec Dieu, quelque nécessaire que fût cet entretien. En vain ils ont été repus miraculeusement d'une manne qui leur a été envoyée du ciel comme une rosée nourrissante [1]; en vain ils ont été abreuvés de l'eau tirée d'un rocher: ils se défient encore du Seigneur. Une soif de trois jours les accable; ils ne peuvent plus l'endurer. Voilà l'impatience que Dieu leur reproche lui-même dans l'Écriture. En un mot, pour ne pas descendre dans un plus long détail, le malheur du peuple juif est toujours venu d'un défaut de patience. Pourquoi ont-ils fait mourir les prophètes? C'est pour n'avoir pas voulu souffrir leurs avis. Pourquoi ont-ils fait mourir Jésus-Christ lui-même? C'est pour n'avoir pu supporter sa présence: ils auraient été moins misérables s'ils eussent été plus patiens.

VI. Disons encore que c'est la patience qui précède et qui suit la foi. Ainsi Abraham crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice [2]. Ce fut néanmoins la patience qui éprouva la foi de ce père des croyans lorsqu'il reçut le commandement d'immoler son fils, soumission que Dieu exigea, moins pour tenter la foi d'Abraham que pour montrer par avance une figure de celui qui devait être obéissant jusqu'à mourir; car du reste Dieu connaissait parfaitement celui qu'il avait regardé comme juste: aussi cet homme soumis reçut-il tranquillement l'ordre rigoureux qui lui fut donné pour éprouver son obéissance, et il l'aurait exécuté de même si le Seigneur l'avait souhaité. Ce n'est donc pas sans raison qu'il fut comblé de bénédictions; il avait été fidèle, et il fut fidèle parce qu'il fut patient. C'est ainsi que la foi, rehaussée par l'éclat de la patience, étant ensuite répandue dans tout l'univers par celui qui est appelé dans l'Écriture fils d'Abraham [1], c'est-à-dire Jésus-Christ, et ajoutant la grâce à la loi, mit la patience sa compagne à la tête de cette même loi pour en être comme le sceau, d'autant plus que cette vertu avait manqué autrefois à la science de la justice et de la sainteté; car que faisait-on alors? on rendait mal pour mal, œil pour œil, dent pour dent: la patience n'était pas connue encore dans le monde, parce que la foi ne l'était pas aussi. Cependant l'impatience profitait des occasions où elle n'était pas arrêtée par la loi. Cela était naturel; l'auteur et le maître de la patience n'était pas venu. Mais à son arrivée tout change. La grâce de la foi est réglée sur la patience. Il n'est plus permis de dire des injures; on ne peut plus traiter son prochain d'homme peu sensé sans devenir coupable. La colère est défendue, l'animosité est proscrite, la trop grande vivacité est réprimée, le venin de la médisance est ôté. La loi a beaucoup gagné depuis que Jésus-Christ a dit: « Aimez vos ennemis; parlez bien de ceux qui parlent mal de vous; priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfans de votre Père céleste [2]. » Voyez quel père nous acquérons par la patience. Enfin toute la science de cette vertu est renfermée dans ce commandement principal, puisqu'il n'est pas même permis de blesser le prochain par la moindre parole de raillerie.

VII. Maintenant si nous voulons parcourir tous les autres sujets pour lesquels on s'impatiente, nous trouverons à chacun un précepte qui y répond. En effet, êtes-vous ému de la perte de vos richesses? Le Seigneur vous avertit en mille endroits de ses Écritures de mépriser le siècle; ou plutôt il vous apprend le mépris que vous devez avoir des biens temporels, parce que vous ne trouverez nulle part qu'il y ait eu

[1] Exod., 16. — [2] Gen., 15.

[1] Matth., 1. — [2] *Ibid.*, 5.

lui-même nulle affection. Partout il justifie les pauvres; partout il condamne les richesses. C'est ainsi que, ennous inspirant du dégoût pour les biens de ce monde, il enseigne la patience, nous enseignant à supporter sans chagrin leur diminution. Comment cela? Le voici encore une fois : c'est en montrant que, puisqu'il faut dégager son cœur de l'attachement aux richesses, on doit par conséquent compter pour rien la perte qu'on en peut faire. Nous devons souffrir tranquillement la privation, ou même l'enlèvement entier d'une chose qu'il nous est défendu d'aimer. Le Saint-Esprit nous a déclaré par la bouche de l'apôtre que la cupidité est la racine de tous les maux; mais ne nous imaginons pas que cette cupidité consiste seulement à désirer le bien de notre prochain. Ce que nous croyons être à nous n'est pas même à nous. Nous n'avons rien; tout est à Dieu, et nous lui appartenons aussi. S'il nous arrive donc de faire quelque perte, et que nous la supportions avec impatience, nous faisons voir que nous ne sommes pas affranchis de la cupidité, puisque nous regrettons de ne point avoir ce qui ne nous appartient pas. C'est désirer le bien d'autrui que de s'affliger d'avoir perdu ce qui n'était pas à nous. Celui qui, préférant les biens terrestres aux biens du ciel, succombe lâchement sous le poids de la disgrâce, pèche directement contre Dieu. Pourquoi? parce que pour l'amour d'une chose temporelle il avilit cette âme qui n'a été créée que pour les biens éternels. Renonçons donc courageusement aux choses de ce monde; contemplons sans cesse les biens célestes. Que tout le monde périsse avec tous ses biens, peu nous importe, pourvu que nous devenions riches en patience.

D'un autre côté, je demande si celui qui souffre impatiemment la perte d'un bien qu'on lui a ravi, ou qu'il aura perdu par quelque autre voie, aura le courage de se priver de ce bien pour en faire quelque aumône? Celui qui ne veut pas se laisser tuer par un autre est-il de goût de se tuer lui-même? La patience dans les disgrâces est un exercice par où l'on s'accoutume à faire part de son bien aux autres. Celui qui ne se fâche point de perdre ne se fâche point aussi de donner. En effet, comment voulez-vous qu'un homme qui a deux habits en donne un à un pauvre s'il n'est dans la disposition d'offrir son manteau à celui qui lui aurait enlevé sa tunique[1]? Comment nous ferons-nous des amis par nos richesses si nous y attachons tellement notre cœur que leur perte nous rende inconsolables? Malheureux que nous sommes, nous périrons avec ce que nous perdons. Eh! que pouvons-nous trouver ici-bas où nous devons un jour tout perdre? C'est un défaut des gentils de s'abandonner à l'impatience dans les disgrâces. Pourquoi? parce qu'ils font sans doute plus de cas de leurs richesses que de leur âme. Ils le montrent effectivement lorsque, pour l'amour du gain, ils vont affronter tous les périls de la mer; parce que cette témérité leur a été quelquefois lucrative; lorsque, par le désir de se procurer une plus haute fortune, ils vont dans le barreau plaider des causes que les coupables trembleraient eux-mêmes de soutenir; lorsque, pour se tirer de l'indigence, ils vont se louer à quelque comédien insolent ou à quelque brutal gladiateur; lorsque enfin ils se jettent sur les grands chemins, comme des bêtes féroces, pour voler, égorger et assassiner les passans. Pour nous, qui devons suivre des maximes bien différentes des leurs, nous devons sacrifier non l'âme pour l'argent, mais l'argent pour l'âme, soit en donnant de bon gré, soit en perdant sans inquiétude.

VIII. D'ailleurs nous sommes en cette misérable vie exposés aux plus grandes épreuves, et l'Évangile nous oblige quelquefois d'essuyer les plus grands affronts, malgré nos plus grandes répugnances. Faudra-t-il donc que de légères attaques nous blessent mortellement? Loin de nous une telle faiblesse. A Dieu ne plaise que notre patience, éprouvée tous les jours par mille traits violens, succombe honteusement sous une légère injure. Si vous êtes insulté, souvenez-vous aussitôt de l'avertissement de Notre-Seigneur : « Lorsqu'on vous frappera, dit-il, sur une joue, présentez encore l'autre joue[2]. » Lassez l'insolence d'autrui par votre patience. Quelque ignominieuse et affligeante que soit l'insulte que vous recevez de votre adversaire, ne vous emportez pas; il en sera plus grièvement puni par le Seigneur pour l'amour de qui vous la supportez. Vous ne pouvez mieux vous

[1] Luc, 16. — [2] Matth., 5.

venger de votre ennemi qu'en souffrant tranquillement ses mauvais procédés. Rappelez aussitôt dans votre souvenir ces paroles de l'Évangile : « Réjouissez-vous lorsqu'on parlera mal de vous[1] » D'ailleurs le Seigneur lui-même, quoiqu'il soit le seul essentiellement et souverainement digne de bénédiction, n'a-t-il pas néanmoins été accablé de malédictions sur la croix? Suivons un tel maître. Que le monde nous maudisse, peu importe, pourvu que nous soyons bénis de notre Père céleste. Au contraire si je souffre avec chagrin une parole qu'on aura dite contre moi, il faut ou que je rende la pareille ou que je me tourmente moi-même dans mon impatience, sans oser me plaindre. Et si je viens à me venger en rendant injure pour injure, comment me montrerai-je fidèle disciple de Jésus-Christ. Le Seigneur nous avertit encore que nous rendrons compte de toutes nos paroles vaines et inutiles; que sera-ce des paroles injurieuses? Il s'ensuit donc que ce divin Maître nous ordonne de souffrir patiemment de la part d'autrui le mal qu'il nous défend sous de rigoureuses peines de faire au prochain.

Considérons maintenant la douceur qui se trouve à être patient. Quelques traits que la calomnie ou la malignité lancent contre une âme patiente ne produiront d'autre effet que celui d'une flèche décochée contre un roc impénétrable; ce sera un coup perdu : la flèche tombera à terre, ou même elle sera quelquefois réfléchie avec la même impétuosité vers celui qui l'a décochée. Quelqu'un vous blesse : pourquoi? c'est pour vous porter un coup douloureux; car le fruit le plus agréable que goûte celui qui blesse, c'est la douleur de celui qui est blessé. S'il arrive donc que vous fassiez périr ce fruit par votre patience, il faudra que la douleur retombe sur votre ennemi, lequel a perdu le fruit qu'il se promettait. De cette sorte non-seulement vous ne recevrez aucune blessure (ce qui devrait vous suffire), mais vous aurez encore le plaisir de l'avoir frustré de son espérance et de lui avoir renvoyé la douleur qu'il prétendait vous causer. Voilà le doux avantage qu'on trouve à être patient.

IX. Au reste, il y a une espèce d'impatience inexcusable, quoiqu'elle paraisse d'abord légitime; c'est lorsque nous nous abandonnons à la tristesse en perdant quelqu'un de nos proches. En pareille occasion il faut se souvenir du généreux renoncement que l'apôtre nous recommande quand il dit : « Ne vous attristez pas de la mort de quelqu'un, comme font les gentils qui n'ont point d'espérance[1]. » Et certes cet avis est très-raisonnable; car si nous croyons à la résurrection de Jésus-Christ, nous croyons par conséquent à la nôtre, puisque Jésus-Christ est mort et ressuscité pour nous. Étant donc certain que tous ressusciteront un jour, on ne doit point s'affliger de leur mort, ni se laisser abattre par la douleur; car pourquoi vous attrister si vous croyez qu'ils n'ont point cessé d'être? Pourquoi supporter avec tant d'impatience que celui qui reviendra infailliblement vous ait été enlevé pour quelque temps? Ce que vous appelez une mort n'est proprement qu'un voyage; le défunt doit revenir. Ainsi, bien loin de pleurer celui qui n'a fait que passer le premier, il faut le regretter seulement comme une personne qui se trouve à dire aujourd'hui parmi nous. Encore ce regret doit-il être modéré par la patience. En effet, pourquoi vous affliger à l'excès du départ de celui que vous suivrez bientôt? Ajoutez que l'impatience en ces rencontres fait mal augurer de notre espérance, et paraît donner atteinte à notre foi. Nous offensons Jésus-Christ lorsque nous regrettons comme des gens à plaindre ceux qu'il a appelés à lui en son royaume. Écoutons les sentimens de l'apôtre : « Je souhaite, dit-il, de sortir de captivité et d'être bientôt avec Jésus-Christ[2]. » Leçon excellente, qui apprend aux chrétiens quels doivent être leurs désirs. Si nous paraissons donc affligés que les autres aient déjà obtenu l'objet de leurs vœux, n'est-ce pas une marque que nous ne voulons pas l'obtenir nous-mêmes?

X. Voici un autre grand sujet d'impatience, c'est la passion que l'on a de se venger, afin de satisfaire sa fierté ou sa malice; fierté toujours vaine, malice toujours criminelle; mais principalement en cette rencontre, où elle s'établit juge dans sa propre cause, et prononce témérairement un arrêt de vengeance contre le pro-

[1] Matth., 5.

[1] I. Thess., 4. — [2] Philip., 1.

chain. Ainsi rendant le mal pour le mal, elle paie le double de celui qu'on lui a fait, puisqu'elle se venge (ce qui est déjà un mal) et qu'au même temps elle fait insulte, ce qui est un autre mal. La vengeance est la consolation des insensés et des barbares. Le sage et le chrétien la regardent comme l'effet de la seule méchanceté. En effet, quelle différence y a-t-il entre celui qui attaque et celui qui, étant attaqué, rend la pareille? C'est que l'un est le premier à mal faire, et que l'autre le suit. Cependant tous deux sont coupables devant celui qui condamne et qui punit tout malfaiteur. Être le dernier à outrager n'est point une excuse : le temps et le lieu ne séparent point ce qui est uni par un même caractère. C'est donc un commandement absolu qu'on nous fait de ne rendre jamais le mal pour le mal. Or comment observerons-nous ce précepte, si nous ne témoignons un noble dédain pour la vengeance? Quel honneur sacrifierons-nous à Dieu, si nous nous attribuons le droit de nous défendre comme il nous plaira?

Vases de terre que nous sommes, remplis de faiblesse et de misère, nous condamnons rigoureusement un de nos domestiques qui a osé se venger d'un autre. Nous approuvons ceux qui, se souvenant de leur bassesse, de leur sujétion et du respect qu'ils doivent à leurs maîtres, ont besoin de nous remettre leurs intérêts, et nous leur procurons une satisfaction plus grande qu'ils n'eussent pu la prendre par eux-mêmes. Faut-il craindre que nous risquions quelque chose, quand nous confions nos intérêts à Dieu notre souverain seigneur, ce Dieu si équitable dans ses jugemens et si puissant dans l'exécution de ses arrêts? En vain nous le regardons comme juge, si nous ne le regardons pas comme vengeur. C'est sous ce dernier titre qu'il veut que nous le considérions lorsqu'il dit : « Laissez-moi la vengeance, et je vous vengerai[1]; » comme s'il disait : Remettez-vous à moi de l'injure qu'on vous aura faite, et votre patience sera récompensée. Ainsi quand ce divin Maître nous dit : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés[2], » ne demande-t-il pas notre patience? car de qui est-ce qu'on peut dire qu'il ne juge point les autres, sinon de celui qui ne se soucie point de se défendre? Au contraire, celui qui juge, quand il voudrait au même temps faire grâce, il ne peut éviter le reproche d'avoir jugé inconsidérément et d'avoir par là ravi au souverain juge l'honneur qui lui appartient.

Hélas! en combien de malheurs l'impatience n'a-t-elle pas jeté de tout temps les hommes vindicatifs! Combien de fois ne s'est-on pas repenti d'avoir tiré raison d'un affront! Combien de fois une ardeur opiniâtre à poursuivre un rival n'a-t-elle pas causé plus de chagrin que les causes de cette poursuite n'en doivent donner! En voici la raison : c'est que lorsqu'on entreprend une affaire par impatience, on ne saurait la poursuivre sans impatience. Or ce qui se fait par impétuosité ou ne rencontre pas le but, ou tombe par terre, ou se perd en l'air. D'ailleurs, si vous ne pouvez vous venger que légèrement, vous êtes saisi de dépit. Si votre vengeance est poussée à l'extrémité, vous vous épuisez vous-même pour l'assouvir. Quel profit dois-je donc attendre d'une passion dont je ne puis modérer les transports par la violence du mal qu'elle me cause? Mais si je tranquillise par la patience, je ne sentirai aucune douleur; si je ne sens aucune douleur, je ne penserai point à me venger.

XI. Après avoir parcouru les principaux sujets d'impatience, est-il nécessaire de nous étendre sur tout ce qui peut exciter cette passion, soit dans le public, soit dans le particulier? Le démon exerce son empire fort loin; cet esprit malin lance ses dards de tous côtés; les coups qu'il porte blessent tantôt légèrement, tantôt jusqu'au vif. Que faire? le voici. Si le trait de votre adversaire est petit, sa petitesse doit vous le faire mépriser, s'il est violent, sa violence doit vous le faire secouer promptement. Quand l'injure est médiocre, la patience n'est presque pas nécessaire; quand l'affront est grand, il faut y appliquer au plus tôt la patience pour le guérir. Travaillons donc à soutenir courageusement les attaques du malin esprit; combattons, afin que notre magnanimité triomphe des ruses de cet ennemi. Si par notre imprudence et notre faute nous nous attirons quelquefois des sujets de souffrance, ne nous appliquons pas moins à supporter patiemment le mal que nous nous procurons à nous-

[1] Deut., 32. — [2] Matth., 7.

mêmes. Si nous croyons au contraire que c'est Dieu qui nous afflige, à qui devons-nous de la soumission qu'à lui? Il nous avertit lui-même de nous réjouir de ce qu'il veut bien avoir la bonté de nous éprouver. «Je châtie, dit-il, ceux que j'aime [1].» Heureux le serviteur que le Seigneur lui-même s'empresse de corriger, qu'il daigne prendre soin de châtier et qu'il ne veut pas laisser dans l'erreur en dissimulant ses fautes.

Nous sommes donc obligés en toute manière de nous exercer à la patience; car de quelque côté que nous arrivent les occasions de pratiquer cette vertu, soit qu'elles viennent de notre imprudence ou des embûches du démon, ou des châtimens aimables du Seigneur, la récompense en est toujours grande et tend à notre bonheur. En effet, qui est-ce que Jésus-Christ appelle bienheureux, si ce n'est les hommes patiens? «Heureux, dit-il, les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel est à eux [2].» Or, nul ne saurait être pauvre d'esprit qu'il ne soit humble, et nul ne peut être humble qu'il ne soit patient, d'autant que personne ne saurait s'humilier sans commencer par souffrir avec patience l'humiliation même. «Heureux ceux qui pleurent [3].» Or comment pourraient-ils supporter les sujets de leurs pleurs sans la patience? C'est pour cela aussi qu'on leur promet la consolation et la joie. «Heureux ceux qui ont de la douceur [4].» Il est clair que les impatiens ne sont pas de ce caractère. «Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, car ils sont appelés enfans de Dieu [5].» Croyez-vous que les impatiens puissent avoir la paix dans le trouble de leur impatience? Enfin quand le Seigneur dit: «Réjouissez-vous, faites éclater votre joie, lorsque le monde vous maudira et vous persécutera, parce que la récompense qui vous attend dans le ciel est très-grande [6].» On voit assez que cette joie n'est point promise à l'impatience, parce qu'on ne saurait se réjouir dans l'adversité, si l'on ne s'est mis au-dessus de l'adversité, ce qu'on ne saurait faire sans être armé de patience.

XII. Pour ce qui regarde la paix et la charité qui doit régner parmi les hommes, pensez-vous qu'un esprit naturellement impatient conservera cette paix si précieuse? Pensez-vous qu'il pardonnera aisément à son frère, «je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais encore jusqu'à septante fois sept fois [1]?» Celui-là a-t-il intention de payer ses créanciers, quand il leur fait cent chicanes devant le juge pour éluder le paiement? Comment remettrez-vous les dettes de votre prochain, afin qu'on vous remette les vôtres, si, oubliant les règles de la patience, vous ne faites attention qu'au tort qu'on vous a fait? Non, non; tandis que vous garderez quelque ressentiment dans votre cœur, vous ne sauriez offrir à l'autel un don agréable à Dieu. Il faut auparavant avoir recours à la patience pour vous réconcilier avec votre frère. Nous risquons beaucoup si le soleil se couche sur notre colère: ainsi malheur à nous si nous passons seulement un jour sans la vertu de la patience [2].

S'il est donc vrai, comme nous venons de le montrer, qu'elle gouverne pour ainsi dire les autres vertus chrétiennes, faut-il s'étonner qu'elle seconde aussi la pénitence dans les occasions où celle-ci vient au secours de ceux qui sont tombés? Ainsi lorsque deux personnes mariées ont fait divorce (c'est-à-dire qu'elles se sont séparées pour une cause légitime qui permette à l'homme et à la femme de passer quelque temps dans une espèce de chaste veuvage), la patience attend, désire, demande la pénitence pour ces personnes, afin qu'elles puissent rentrer dans la voie du salut. Quel bien ne procure-t-elle pas à tous les deux? Elle empêche l'un de devenir adultère, et au même temps elle corrige l'autre. C'est encore sous la figure d'un secours salutaire qu'elle nous est représentée dans les différentes paroles où Jésus-Christ nous offre tant de beaux exemples du véritable patient. La patience du bon pasteur cherche et trouve enfin la brebis perdue [3]: l'impatience aurait compté pour rien une brebis; mais la patience prend volontiers la peine de la chercher et de la porter sur les épaules, souffrant doucement la faute de cette brebis égarée. C'est aussi la patience d'un père tendre et charitable qui va recevoir l'enfant prodigue, qui lui fait un festin, qui l'excuse auprès d'un frère impatient et irrité. Il est ressuscité cet enfant malheureusement perdu; il est ressus-

[1] Apoc., 3. — [2] Matth., 5. — [3] *Ib.* — [4] *Ib.* — [5] *Ib.* — [6] *Ib.*

[1] Matth., 18. — [2] Eph., 4. — [3] Luc, 19.

cité parce qu'il s'est repenti, et la patience l'a sauvé parce que la patience a secouru la pénitence.

Quant à ce qui regarde la charité, on le sait, elle est comme le grand sacrement de notre foi, le trésor inestimable de notre religion, la vertu souveraine que l'apôtre nous recommande avec un zèle tout brûlant du feu du Saint-Esprit. Mais cette vertu, toute excellente qu'elle est, n'est-elle pas formée, pour ainsi parler, dans l'école de la patience ? « La charité, dit saint Paul, est magnanime [1] ; » c'est un effet de la patience. « Elle est bienfaisante ; » la patience ignore ce que c'est que de faire du mal. « Elle n'est point jalouse ; » c'est ce qui convient parfaitement à la patience. « Elle n'est point arrogante ; » sa modestie lui vient de la patience. « Elle ne s'enorgueillit point ; elle ne traite personne avec mépris ; elle ne cherche point ses intérêts [2] ; » au contraire elle sacrifie en faveur du prochain ; « elle ne se met point en colère. » En un mot, elle n'a rien laissé à l'impatience. C'est pourquoi, ajoute l'apôtre, « la charité souffre tout, elle tolère tout, » sans doute parce qu'elle est patiente. C'est donc très-justement qu'il est dit que « la charité ne finira jamais [3]. » Les autres choses auront leur fin. Langues, sciences, prophéties cessent, périssent, sont anéanties : « la foi, l'espérance, la charité demeurent. » La foi, c'est-à-dire cette connaissance infaillible que la patience de Jésus-Christ nous a communiquée ; l'espérance, c'est-à-dire cette assurance de la gloire que la patience de l'homme attend continuellement ; la charité, c'est-à-dire cet amour surnaturel que la patience accompagne, suivant les préceptes de Dieu notre souverain maître.

XIII. Jusqu'ici nous avons parlé de la patience en tant qu'elle regarde l'âme particulièrement. Voyons maintenant combien la patience, en tant qu'elle regarde le corps, contribue à nous mériter les richesses et l'amitié du Seigneur, puisqu'il a donné aussi à notre corps des forces suffisantes pour pratiquer cette admirable vertu. L'esprit, qui est en nous comme le conducteur, communique une partie de sa charge au vaisseau qu'il habite. En premier lieu les afflictions corporelles sont une hostie expiatoire qui apaise Dieu par un sacrifice d'humiliation, lorsque la chair se contentant d'un peu de pain et d'eau fait au Seigneur une offrande de sa pauvreté et de son abstinence ; lorsqu'à cela elle joint des jeûnes fréquens ; enfin lorsqu'elle passe les jours dans le sac et dans la cendre. En second lieu cette patience rend nos prières plus efficaces, et sert à détourner les malheurs dont nous demandons d'être délivrés ; elle ouvre les oreilles de Jésus-Christ notre Dieu ; elle adoucit sa sévérité ; elle excite sa clémence. Ainsi ce superbe roi de Babylone [1], qui avait irrité le Seigneur, fit un généreux et utile sacrifice de patience par l'humiliante et rigoureuse pénitence qu'il fit pendant un exil de sept ans, durant lequel il vécut avec les animaux, séparé de toute société humaine ; et par une si rude expiation il recouvre son royaume, et, ce qui est plus important, cette satisfaction le fit rentrer en grâce avec Dieu.

Outre cela, si nous voulons parcourir les autres degrés plus élevés et plus utiles de la patience, nous trouverons qu'elle contribue beaucoup à la sainteté par le moyen de la continence. Oui, c'est cette patience corporelle dont nous parlons qui contient une veuve dans son devoir ; qui conserve à une jeune personne la fleur de sa virginité ; qui élève enfin jusqu'aux cieux un eunuque volontaire [2]. La vertu de l'âme se perfectionne dans le corps, comme la patience du corps triomphe plus glorieusement dans les persécutions. Est-on contraint de s'enfuir, c'est le corps qui essuie toutes les incommodités de la fuite. Est-on enfermé dans une prison, c'est le corps qui est chargé de chaînes ; c'est le corps qui souffre les chevalets ; c'est le corps qui couche sur la dure ; c'est le corps enfin qui endure la peine de ne voir le jour qu'à travers une petite fente de muraille, et qui périt insensiblement dans l'ordure et dans la misère. Lorsqu'il faut paraître au champ de bataille pour éprouver heureusement ses forces contre les tyrans, lorsqu'il s'agit d'être lavé dans un second baptême, lorsqu'il faut monter à ce degré difficile qui fait passer subitement de la terre au ciel, alors il n'y a rien qui soutienne plus que la patience corporelle. « L'esprit est fort, » je l'avoue ; mais il est vrai aussi que la

[1] I. Cor., 13. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

[1] Nabuchodonosor. — [2] Matth., 19.

chair est faible sans la patience, par laquelle l'âme et le corps trouvent infailliblement leur salut [1]. Ainsi lorsque le Seigneur a dit «que la chair est faible,» il a voulu nous apprendre ce qui la fortifie, c'est-à-dire la patience, laquelle comme un appui inébranlable soutient tout le poids des tourmens qu'on emploie pour abattre la foi des chrétiens, ou pour éprouver leur constance. C'est en effet cette vertu qui triomphe des fouets, du feu, des chevalets, de la férocité des lions, de l'épée des bourreaux, de la violence des supplices. C'est elle qui a fait remporter la victoire aux prophètes, aux apôtres et aux martyrs.

XIV. Soutenu par les forces de la patience, Isaïe est scié en deux, et ne cesse de louer le Seigneur au milieu de cet horrible tourment [2]. Étienne est lapidé, et demande pardon pour ses ennemis. Job, le généreux Job, s'estime infiniment heureux dans le violent combat où il est obligé d'employer toutes les armes de la patience pour soutenir les plus furieuses attaques de l'enfer déchaîné contre lui [3]. Rien ne peut l'abattre. Que ses troupeaux lui soient enlevés; que ses granges soient brûlés; que ses enfans soient écrasés sous les ruines d'une maison; que son corps soit horriblement couvert de mille ulcères; ce sont à la vérité des coups accablans: mais en vain le démon déploie toute sa rage et toutes ses forces pour ébranler Job; il demeure inébranlable cet homme patient qui avait mis toute sa confiance en Dieu. Tant de disgrâces ne lui firent jamais perdre de vue le Seigneur. Sa fermeté fut toujours victorieuse, pour nous servir d'un exemple authentique de patience, et pour nous apprendre que, soit que nous souffrions dans le corps ou dans l'âme, ni la ruine des biens terrestres, ni la perte de nos proches, ni d'autres semblables afflictions, ne doivent point nous abattre. Quel glorieux trophée! Dieu ne l'élèvera-t-il pas alors dans la personne de Job contre l'orgueil du démon? Quelle éclatante victoire ne remporte-t-il pas sur cet ennemi de sa gloire divine? Lorsque Job, à toutes les fâcheuses nouvelles qu'il apprenait, se contentait de dire humblement, la volonté de Dieu soit faite; lorsque, fatigué des reproches de sa femme et des mauvais conseils qu'elle s'empressait de lui donner dans ce comble de malheurs, il ne lui répondait autre chose, sinon: «vous ne pensez pas à ce que vous dites.» Quel spectacle! Dieu est dans l'allégresse, si j'ose m'exprimer ainsi [1]. Le démon crève de rage lorsque cet illustre malheureux couché sur son fumier ôte avec une tranquillité incompréhensible le pus qui couvre toutes les parties de son corps; lorsque, rongé par une fourmilière de vers, il se contente de ramasser ceux qui tombent et de les remettre dans les endroits d'où ils sont tombés. C'est ainsi qu'il émousse avec la cuirasse et le bouclier de la foi tous les traits de l'esprit tentateur; c'est ainsi qu'il recouvre la santé du corps, et le double des biens qui lui avaient été enlevés [2]. S'il eût même désiré que ses enfans lui fussent rendus, il aurait pu de nouveau être appelé leur père; mais il aima mieux que cette joie lui fût réservée pour le grand jour de l'éternité, se confiant en la promesse de Dieu touchant la résurrection générale. En un mot, il voulut souffrir cette perte, toute douloureuse qu'elle était, afin de ne vivre jamais sans exercer la patience.

XV. Il est donc vrai qu'on ne perd rien avec cette vertu, et Dieu lui-même en est un garant fidèle; car si vous remettez entre ses mains l'injure qu'on vous a faite, le dommage qu'on vous a causé, la douleur que vous ressentez, la mort qu'on vous fait souffrir, il vous vengera, il vous rétablira, il vous guérira, il vous ressuscitera. Admirable avantage de la patience que d'avoir un Dieu pour dépositaire de nos peines et de leurs récompenses! N'en soyons point surpris; c'est elle qui défend les vertus les plus agréables au Seigneur, et qui sert le plus à l'observation de ses commandemens. Elle fortifie la foi, elle amène la paix, elle aide la charité, elle instruit l'humilité, elle attend la pénitence, elle met le sceau à la douloureuse confession de nos fautes, elle gouverne la chair, elle dirige l'esprit. Elle arrête la médisance, elle empêche les rapines, elle triomphe des tentations, elle coupe la racine aux scandales, elle consomme le martyre. Elle fait la conso-

[1] Matth., 26.
[2] Act., 7. — [3] Job., 2.

[1] Job., 2. — [2] *Ib.*, 4.

lation du pauvre, inspire la modération du riche, soutient le faible, encourage le fort, réjouit le fidèle, attire le gentil à la foi, rend le serviteur cher à son maître et le maître cher à son serviteur. Elle fait l'ornement des femmes et la gloire des hommes. On l'aime dans un enfant, on l'estime dans un jeune homme, on l'admire dans un vieillard; enfin elle charme dans tout âge, dans tout sexe, dans toute condition.

Voulez-vous encore voir son portrait, son air, sa parure, si je puis m'exprimer de la sorte? Elle a un visage doux et paisible, un front serein et uni sur lequel ni la colère ni la tristesse ne forment jamais de nuages; les sourcils sont toujours rians et les yeux toujours baissés, non par honte, mais par modestie; sa bouche est scellée, pour ainsi dire, de l'inviolable sceau du silence; sa colère est celle des personnes qui ne se sentent coupables de rien. Si elle remue quelquefois la tête, c'est pour marquer le mépris qu'elle fait du démon; si elle rit, c'est pour insulter à cet esprit tentateur. D'ailleurs ses vêtemens sont si purs et si justes, qu'on n'y remarque jamais ni tache ni enflure. Elle est assise sur le trône de son maître, dont l'esprit infiniment doux et tranquille n'est jamais agité par aucun tourbillon, ni obscurci par aucun nuage; mais qui, au contraire, paraît toujours clair, toujours serein, toujours pur et tel qu'Élie le vit la troisième fois. Enfin où est Dieu, là se trouve aussi la patience, qui est instruite par lui. Lors donc que l'Esprit saint descend dans nos cœurs, la patience sa compagne inséparable descend avec lui. Si nous la recevons avec cet Esprit divin, il demeurera toujours en nous, et il ne persévérera pas dans nos cœurs sans cette chère et fidèle compagne. Loin d'elle nous serons toujours dans le trouble, et nous ne saurions résister aux attaques de l'ennemi, si nous lui ôtons l'instrument nécessaire pour les repousser.

XVI. Telle est la règle et la pratique de cette vertu céleste que le christianisme nous propose, bien différente de cette patience fausse et terrestre qui fait toute la vertu des gentils; car en ceci, comme en toute autre chose, le démon a essayé d'être le rival de Dieu. Il a voulu, cet esprit jaloux, inspirer aux siens une certaine patience qui égalât la patience chrétienne. Il est vrai que dans leur différence il y a quelque sorte de rapport, l'une étant aussi mauvaise que l'autre est bonne. Il a donc tâché de leur inspirer une espèce de patience; par exemple, celle qui soumet à la puissance des femmes certains maris qui se sont vendus pour une grosse dot, ou qui font un trafic infâme de l'honneur de leurs épouses; ou bien cette patience qui fait essuyer, avec de fausses démonstrations d'amitié, des services pénibles et humilians, pour attraper l'héritage d'une personne qui n'a point d'enfans; ou bien cette patience qui expose un mirérable parasite à souffrir lâchement cent outrages pour un repas, qu'il achète au prix de sa liberté et de son honneur. Voilà les différentes espèces de patience que connaissent les gentils. Ils donnent le nom d'une si sainte vertu à des exercices bas et ignominieux: quelle folie! Toujours prêts à tout endurer de la part d'un rival, d'un homme riche, d'un hôte orgueilleux, ils n'ignorent que la science de souffrir pour Dieu. Mais laissons ces infortunés patients de la terre, dont la patience sera bien plus rigoureusement exercée dans l'autre monde par un feu dévorant. Pour nous, chérissons la patience de Dieu et celle de Jésus-Christ. Rendons-lui ce qu'il nous a prêté lui-même. Offrons-lui la patience de notre âme et de notre corps, puisque nous croyons à la résurrection du corps et de l'âme.

AUX MARTYRS.

I. Illustres confesseurs de Jésus-Christ, destinés au martyre [1] pendant que l'Église notre mère et notre maîtresse est tout occupée à vous procurer les alimens dont vous avez besoin pour sustenter votre corps, et que vos frères vont dans votre prison vous faire part du fruit de leurs travaux chacun selon ses facultés, souffrez que je contribue aussi en ce que je puis au soulagement de votre âme; car, vous le savez, en vain on nourrit la chair si l'esprit manque de nourriture, et si l'on prend soin des infirmités corporelles, on doit à plus forte raison pourvoir aux maladies de l'âme, beaucoup plus dangereuses que celles du corps. Mais qui suis-je pour oser vous donner des instructions? Souvenez-vous cependant que les plus braves gladiateurs se laissent quelquefois animer non-seulement par leurs maîtres et leurs directeurs, mais encore par des étrangers et par des gens sans habileté; le peuple les encourage de loin, et souvent, tout peuple qu'il est, sa voix est plus efficace que celle des maîtres de l'art.

Pensez donc premièrement à ne point attrister le Saint-Esprit qui vous a accompagnés dans vos cachots; car s'il n'y était entré avec vous, certainement vous n'y seriez pas enfermés aujourd'hui [2]. Ainsi faites en sorte qu'il demeure toujours avec vous, et que de ce triste lieu il vous conduise à la gloire du Seigneur. Je sais que la prison est souvent la forteresse du diable, où les siens sont enfermés; mais pour vous, sacrés athlètes, vous n'y êtes entrés que pour triompher de cet orgueilleux ennemi dans sa forteresse même: vous l'aviez déjà terrassé ailleurs. Qu'il n'ait donc pas la gloire de dire: Ils sont chez moi; je les réduirai par la faim, par l'ennui, par des dissensions mutuelles. Qu'il fuie devant vous; qu'il aille se cacher dans ses cavernes profondes, honteux et rampant comme un de ces serpens venimeux que l'on chasse par des enchantemens. Qu'il ne soit pas assez heureux pour vous combattre chez lui: mais qu'il vous trouve toujours prêts et armés des armes de la charité. Votre paix est sa plus cruelle guerre: paix au reste si désirable et si précieuse, que plusieurs d'entre les fidèles ont accoutumé d'aller dans les cachots prier les martyrs de la leur obtenir pour rentrer dans la communion de l'Église. Vous devez donc conserver cette charité et cette paix parmi vous, afin que vous puissiez en faire part aux autres.

Je souhaite d'ailleurs que les autres embarras de l'esprit ne vous aient suivis que jusqu'aux portes de la prison; vos parens ne vous ont pas aussi accompagnés plus loin. C'est là que vous vous êtes séparés du monde. Ne soyez pas fâchés de lui avoir dit adieu. Si vous considérez que le monde est lui-même une véritable prison, vous comprendrez que vous-mêmes vous êtes plus tôt sortis de prison que vous n'y êtes entrés. En effet, votre cachot est obscur? le monde est couvert de plus épaisses ténèbres qui aveuglent l'esprit. Vous êtes dans les fers? le monde porte des chaînes beaucoup plus pesantes qui accablent une âme. Votre séjour est infect? le monde respire de méchantes odeurs infiniment plus insupportables; ce sont les scandales et les débauches des voluptueux. Vous êtes confondus avec des criminels? le monde renferme un plus grand nombre de coupables, je veux dire tout le genre humain. Enfin votre vie dépend d'un proconsul dont vous attendez la sentence? le monde a bien plus à craindre dans l'attente des terribles jugemens de Dieu.

II. Concluez donc, illustres confesseurs, que vous n'avez fait que passer d'une prison à un asile. J'avoue que votre demeure est obscure; mais vous-mêmes vous êtes une vive lumière. Vous êtes chargés d'entraves; mais vous êtes libres en Dieu. Vous respirez un air infect; mais vous

[1] On donnait dans la primitive Église le nom de martyr non-seulement à ceux qui avaient succombé aux persécutions, mais à ceux qui avaient souffert.

[2] Eph., 4.

êtes devant Dieu une odeur de suavité. Vous attendez la présence d'un juge; mais vous jugerez à la fin vos juges mêmes. Que ceux-là donc s'abandonnent au chagrin qui soupirent après les délices du siècle. Un chrétien a renoncé au siècle avant même que d'en sortir; mais dans la prison il doit renoncer à ce qui pourrait même adoucir sa rigueur. En quelque endroit du monde que vous vous trouviez, peu importe, vous avez déjà abandonné le monde; et si vous avez perdu quelques plaisirs de la vie, quel heureux trafic n'est-ce pas que de quitter peu pour acquérir beaucoup! Cependant ne parlons point encore de la récompense que Dieu promet aux martyrs.

Poursuivons la comparaison du séjour du monde et de la prison, et voyons si l'âme ne gagne pas plus dans celle-ci que le corps n'y saurait perdre. Disons mieux : le corps n'y perd rien; il y trouve le nécessaire par la vigilance de l'Église et par la charité [1] des fidèles, au même temps que l'âme y trouve tous les secours propres à entretenir la foi. Là du moins vous ne voyez pas les idoles des faux dieux; vous ne rencontrez point leurs images; vous n'êtes point obligés d'assister aux fêtes des gentils; vous n'êtes point empoisonnés de cent odeurs sacriléges; vous n'avez point la tête rompue des folles acclamations du théâtre et du cirque; vous n'avez pas la peine d'être témoins de la furieuse cruauté d'un gladiateur, ou des gestes impudiques d'un comédien. Vos yeux ne tombent point sur ces endroits détestables qui sont consacrés à la débauche : vous êtes à couvert des scandales, des tentations, des pensées mauvaises, enfin de la persécution même. La prison fait trouver à un chrétien les mêmes avantages que les prophètes trouvaient autrefois dans le désert. Jésus-Christ cherchait souvent la solitude pour être plus libre à prier et pour éviter les embarras du siècle. C'est aussi dans un lieu solitaire qu'il manifesta sa gloire à ses disciples [2].

Ne donnons donc plus le nom de prison au lieu où vous êtes; appelons-le plutôt une retraite : quoique votre corps y soit enfermé, votre âme y est toujours libre. Vous pouvez vous porter en esprit aussi loin que vous voudrez, en vous représentant non de sombres allées ou de longs portiques, mais le chemin assuré qui conduit à Dieu. Vous serez hors de prison toutes les fois que vous parcourrez de la sorte cet heureux sentier. Le corps ne sent point le poids de ses chaînes tandis que l'âme est dans le ciel; elle emporte avec soi tout l'homme et le transporte où elle veut. D'ailleurs là où sera votre cœur, vous y trouverez aussi votre trésor [1]. Faisons donc en sorte que notre cœur soit toujours là où nous voulons avoir notre véritable bien.

III. Je veux néanmoins que la prison soit un lieu incommode aux chrétiens mêmes. Mais ne sommes-nous pas enrôlés dans la milice du Dieu vivant, depuis que nous nous y engageâmes par le baptême? Or un soldat ne doit point s'attendre à faire la guerre dans un champ plein de délices. Ce n'est point d'un lit de repos et de délices qu'il doit marcher au combat; c'est au sortir d'une tente, où la dureté de la terre, l'inclémence de l'air et la grossièreté de la nourriture ont déjà accoutumé le corps à la fatigue. Dans le temps même de la paix les généreux soldats s'exercent aux travaux militaires. Ils marchent couverts de leurs armes; ils courent comme pour attaquer l'ennemi; ils ouvrent la tranchée; ils donnent l'assaut; ils se couvrent de sueur et de poussière dans ces pénibles exercices, afin que leur corps en devienne plus endurci, et leur courage plus déterminé. Ils passent de l'ombre au soleil, du beau temps à la pluie, du silence au bruit, du repos au tumulte; ils quittent la tunique pour endosser la cuirasse. Ainsi, glorieuses servantes de Jésus-Christ (car c'est aussi à vous que je parle) quelque rudes que vous paraissent les incommodités de la prison, regardez-les comme un exercice où vous essayez les forces de votre âme et de votre corps.

Quel heureux combat n'allez-vous pas soutenir, puisque Dieu sera votre rémunérateur [3], et le Saint-Esprit votre conducteur [3], vos lauriers seront une couronne immortelle; votre prix sera le bonheur de devenir concitoyens des anges dans le ciel et d'être glorifiés dans tous les siècles des siècles. C'est pour cela que Jésus-Christ votre divin maître [4], qui vous a introduits dans cette carrière après vous avoir ointes de

[1] Les Agapes. — [2] Matth., 17.

[1] Matth., 6. — [2] Agenothète. — [3] Xystarque. — [4] Épistate.

un esprit, a voulu vous faire passer avant le jour du combat à travers tous ces exercices laborieux pour fortifier de plus en plus votre courage. C'est de la sorte qu'on accoutume souvent les athlètes à une plus sévère discipline, afin que leurs corps en acquièrent de nouvelles forces. On les oblige à garder la continence; on leur interdit les viandes trop délicates et les liqueurs trop agréables; on les gêne, on les fatigue, on les tourmente. Plus ils sont endurcis dans ces épreuves, plus aussi ils se tiennent assurés de la victoire. Hélas! ils craignent toutes ces peines, les malheureux! pour «gagner une couronne corruptible[1],» comme parle l'apôtre. Pour nous, qui en attendons une incorruptible, souvenons-nous aussi de regarder la prison comme un lieu d'exercice, où il nous faut comme dans un stade courir et donner des preuves de notre valeur pour arriver avec gloire devant le tribunal de Dieu. Enfin la vertu s'entretient par le travail, et se perd au contraire par la mollesse.

IV. Notre-Seigneur nous apprend que « l'esprit est fort, mais que la chair est faible[2]. » Il ne faut donc pas vous flatter; la chair est faible, un Dieu nous l'a dit. Or en nous déclarant que l'esprit est fort, il nous a fait entendre lequel des deux doit être soumis. C'est la chair qui doit obéir à l'esprit, le plus faible au plus fort, pour en être fortifié. Que l'esprit et le corps se soutiennent mutuellement pour leur salut; qu'ils regardent avec une égale intrépidité non-seulement les incommodités de la prison, mais encore la violence du combat: la chair appréhendera sans doute le tranchant du glaive, l'ignominie de la croix, la rage des bêtes féroces, le tourment effroyable du feu, et tout ce que la barbarie d'un bourreau peut inventer d'horrible dans les supplices; mais que l'esprit, venant au secours de la chair, lui oppose que toutes ces choses, quelque cruelles qu'elles soient, ont été généreusement souffertes et même recherchées par des hommes qui n'avaient d'autre point de vue que l'honneur. Ce n'était pas seulement des hommes, mais encore des femmes, auxquelles vous ne devez point céder en courage, mes très-chères sœurs en Jésus-Christ.

[1] I. Cor., 9. — [2] Matth., 26.

Je serais trop long si je voulais marquer en détail tous ceux qui, suivant les sentimens de leur seule magnanimité, se sont exposés volontairement à la mort. Un Mutius laisse brûler sa main sur l'autel pour faire parler de soi; un Régulus, autre capitaine romain, ayant été pris par les Carthaginois, aime mieux, plutôt que d'intéresser les droits de sa patrie, se remettre entre les mains de ses ennemis, être enfermé dans une espèce de coffre où il est percé par mille pointes de fer, et où il souffre, pour ainsi dire, autant de morts qu'il sentait de cruelles blessures. Un philosophe[1] se jette hardiment dans le feu; un autre philosophe[2] se précipite dans les flammes du mont Etna; et tout récemment on a vu un certain Pérégrinus finir volontairement ses jours au milieu d'un bûcher ardent. C'est peu pour des philosophes, puisque des femmes même ont méprisé le fer et le feu. Lucrèce, pour réparer l'honneur de sa virginité, se passe l'épée au travers du corps en présence de ses parens; Didon, sollicitée de passer contre son gré à de secondes noces après la mort de son cher époux, cherche son tombeau dans un bûcher; la femme d'Asdrubal, voyant son mari au pouvoir de Scipion et tout Carthage en feu, s'envole avec ses enfans dans les mêmes flammes qui consumaient sa patrie, pour éviter la honte de voir Asdrubal demander grâce à son ennemi. Enfin ce sexe, tout faible qu'il est, a eu quelquefois le courage d'insulter à la férocité des bêtes beaucoup plus terribles que ne sont les ours et les lions. Ainsi la fameuse Cléopâtre se fait mourir par la morsure des aspics plutôt que de tomber en la puissance d'Auguste.

Dites, si vous voulez, que la crainte de la mort fait moins d'impression que la frayeur des tourmens. Mais ignorez-vous quelle fut l'intrépidité d'une femme athénienne, accusée de savoir le secret d'une conjuration? En vain on lui fit endurer les plus rigoureux supplices; bien loin de découvrir les conjurés, elle se coupa la langue avec les dents et la jeta aux yeux du gouverneur, comme pour lui dire qu'on pouvait bien la tourmenter, mais qu'on ne la ferait jamais parler. Vous savez les rudes flagellations qui se pratiquent aujourd'hui avec

[1] Héraclite. — [2] Empédocle.

tant de solennité par les Lacédémoniens. C'est une espèce de sacrifice où les jeunes gens de qualité se fouettent jusques au sang en présence de toute leur parenté qui les encourage et les exhorte à persévérer constamment jusqu'à la fin; car ils estiment qu'il y a plus de gloire à rendre l'âme dans les tourmens qu'à y soustraire le corps. Si la vanité est donc capable de donner tant de courage et tant de vigueur, jusqu'à faire mépriser le fer, le feu, les croix, les supplices, la férocité des bêtes, avouons que nos souffrances sont légères quand on regarde la gloire et la récompense céleste qui nous est promise. Hélas! on fait tant pour du faux or : que ne doit-on pas faire pour de l'or véritable? Qui refusera donc de donner pour la réalité autant que les autres donnent pour l'apparence ?

V. Je passe ici sous silence le motif de la gloire mondaine; car on voit aujourd'hui des hommes à qui l'affectation ou une certaine maladie d'esprit fait regarder comme un jeu tous les combats de cruauté et de fureur où ils s'exercent. Combien de fainéans embrassent par vanité le métier de gladiateur! Le désir de la gloire les fait aller au-devant des bêtes féroces, et ils s'imaginent avoir acquis par là autant de nouveaux traits de beauté qu'il paraît de morsures et de blessures sur leur visage. D'autres se sont engagés à parcourir un long espace, en portant une chemise ardente sur la chair. D'autres enfin ont marché gravement à travers une grêle de coups d'étrivières qu'on faisait tomber sans discontinuation sur leurs épaules. Ce n'est pas en vain, glorieux confesseurs Dieu a permis ces exemples de générosit le monde, c'est pour nous encourager a d'hui et pour nous confondre au dernie Malheur à nous, si l'amour de la vérité n rend pas plus déterminés à souffrir pou salut, que la vanité ne rend les autres pour leur perte !

VI. Mais laissons ces prodiges de cor qu'a produits la seule ambition. Considé triste condition de notre nature, afin q les choses qui ont coutume d'arriver notre attente nous nous animions aux c qu'il nous faudra peut-être soutenir b En effet, combien y en a-t-il qui ont é lés tout vifs dans quelque incendie! Co de gens ont été dévorés par des bêtes fu dans les forêts ou ailleurs! Combien ont assassinés par des voleurs, ou attachés e par l'ennemi, après avoir été tourment naillés, outragés en mille manières ! combien en voit-on tous les jours qui so courageusement pour l'amour d'un hon que l'on fait difficulté de souffrir pour l d'un Dieu! Le temps présent en est un gnage authentique. Combien de person même des personnes de la première q périssent d'un genre de mort à quoi naissance, ni leur dignité, ni leur âge, avantages du corps ne doivent point les ser ! Et cela au sujet d'un homme. Il mourir s'ils embrassent le parti de ses saires; s'ils prennent sa défense, ses adv les font périr.

TRAITÉ DU MANTEAU.

I. C'est de tout temps que vous avez été les maîtres de l'Afrique. L'empire que vous y avez tenu, et qui a eu la même étendue que cette vaste et admirable partie de la terre, est de tant de siècles, qu'à peine en sait-on les commencemens : votre nom et votre puissance sont de même âge; on n'a pas plutôt connu l'un qu'on n'a redouté l'autre. Il faut que les autres nations vous cèdent en ce point-là, et que les plus puissantes reconnaissent que si un peuple e tre à proportion qu'il est ancien, il n point qui le soit davantage que le Carth

Le présent ne contribue pas moins félicité que le passé a contribué à vo blesse. Il semblait que Carthage, apr grandes ruines, ne dût être désormais triste et affreuse solitude; et néanmoins queur qui l'avait détruite l'a rebâtie,

mains qui l'avaient rendue déserte l'ont repeuplée, et ont laissé à Carthage son nom; ce ne sont pas tant les Carthaginois qui sont devenus Romains, que les Romains qui sont devenus Carthaginois.

Je confesse que tous ces favorables retours de la fortune me touchent beaucoup, autrement je ne serais pas Carthaginois; mais ce qui excite encore en mon cœur de plus grandes émotions de joie, est la prospérité dont vous jouissez aujourd'hui; elle est si grande que vous n'êtes plus en peine que de chercher des divertissemens. C'est la plus importante de vos affaires, que de n'avoir rien à faire pour le présent. De là vient que vous commencez à pointiller sur la façon des habits, à vous railler d'une mode qui ne vous plaît pas, et à censurer avec plaisir ceux qui ne sont pas habillés comme vous êtes.

La paix et le repos dont vous jouissez, et la fertilité de cette terre qui produit tout à souhait, sont cause sans doute de cet amusement. L'empire et le ciel même vous favorisent. Si l'un vous conserve la tranquillité en laquelle il vous a mis par le moyen de tant de victoires signalées qui le rendent et puissant et redoutable, l'autre accroît sans cesse ses largesses; celui-ci vous donne beaucoup, et celui-là fait qu'on ne vous peut rien ôter.

Cela certes va fort bien; toutefois, dites-moi un peu, vous qui vous jouez ainsi sur le changement que vous remarquez en moi, et me trouvez si ridicule sous l'habit que je porte, combien y a-t-il que celui que vous portez maintenant est en vogue parmi vous? Il y a si peu de temps que plusieurs qui vivent encore ont vu les Carthaginois vêtus autrement. Vos ancêtres se servaient de tuniques; c'était la mode du temps passé.

Ce qui mettait ce vêtement en usage était que la trame et la tissure en étaient fort délicates. La teinture, qui était de diverses couleurs, et principalement de pourpre, avec un mélange agréable, relevait infiniment le prix de l'étoffe, et la justesse de l'habit répondait excellemment aux autres beautés tant de l'art que de la nature.

Il n'était ni trop long ni trop court, il ne passait point les cuisses, il ne s'arrêtait point entre les genoux; il était et commode et honnête; il avait autant de largeur aux manches qu'il en fallait, et bien qu'elles fussent étroites par le bas, elles n'empêchaient point le libre mouvement des mains.

On n'avait que faire de ceinture; il prenait si proprement à l'estomac qu'il ne le fallait point serrer au dehors. Il était si juste en sa carrure qu'il tenait au corps sans incommoder aucune des parties, et sans faire paraître à l'extérieur une largeur superflue.

Par le dessus on prenait un manteau qui avait quatre angles; on le rejetait des deux côtés sur les épaules, il était plissé autour du col, et tenait à une agrafe qui en attachait les deux bouts, et les tenait en repos dans toutes sortes de mouvemens.

C'est le manteau dont les sacrificateurs d'Esculape, que vous adorez maintenant, aussi bien que ceux d'Épidaure, de Pergame et de Rome, se couvrent encore aujourd'hui. Utique, la sœur de Carthage, et qui est proche d'ici, portait-elle d'autre habit? En quelque lieu de l'Afrique que Tyr se soit répandue, ses habitans ont toujours porté le manteau, et il n'y a guère qu'ils l'ont quitté.

Si vous me demandez pourquoi les Tyriens ont attendu si tard à se défaire du manteau, il est aisé de vous répondre que l'urne qui est fatale aux grandeurs humaines a été remuée derechef. Le destin des états et des principautés du monde a changé, et il est arrivé de là que ceux qui avaient été grands ne l'ont plus été; mais au contraire que ceux qui ne l'étaient pas le sont devenus.

Dieu, de qui dépend absolument la fortune, a voulu que Rome trouvât dans Carthage la même obéissance que Carthage trouvait en Afrique et dans l'Espagne. Cette obéissance est un effet de la victoire que les Romains ont remportée sur vous. En l'état où vous êtes, vous ne leur pouvez plus disputer les palmes qu'ils ont cueillies dans Carthage même, sans achever de vous perdre entièrement. Il fallait donc pour plaire à votre vainqueur et rendre le joug qu'il vous a imposé depuis et plus doux et plus facile, vous vêtir à la romaine. Ce n'est pas assez; il le fallait faire sans y être ouvertement contraints, afin de lui témoigner combien sa domination vous était agréable, et mériter ainsi quelque sorte d'honnête liberté dans la servitude où

vous étiez, à l'heure que Carthage fumait encore, et qu'on triomphait de vous à Rome.

Tu avoueras, Carthage, qu'Utique, ta sœur, raisonnait ainsi quand on lui vit prendre la robe en un moment. Scipion était encore bien éloigné de ses murs, et elle eût peut-être rompu ou arrêté le cours de ses victoires ; néanmoins, elle voulut saluer ce capitaine romain habillé de ses livrées longtemps auparavant qu'il fût arrivé, et le faire triompher en un lieu où il ne devait mettre le pied que deux ans après. Cet artifice lui réussit si bien qu'elle devint aussitôt une colonie du peuple romain : elle était alors ta rivale, et sa grande précipitation à se soumettre ainsi à la puissance romaine était un désir d'irriter contre toi cette formidable république, et de voir en sûreté fondre ses aigles sur ta tête. En effet, cette volontaire soumission, que les Romains n'attendaient pas sitôt de ceux d'Utique, fut cause qu'ils hâtèrent leur voyage en Afrique, et qu'ils se vinrent camper devant tes murailles plus tôt qu'ils ne l'avaient résolu.

Mais encore, quand as-tu changé le manteau pour la robe ? quand tu t'es changée toi-même ; ç'a été après avoir succombé sous les forces romaines, cédé à ton vainqueur ce qui te faisait craindre et honorer, et reçu de lui la grâce que tu faisais autrefois à ceux que tu avais vaincus. Ce changement est arrivé après que tu te fus rendue la risée et la fable de ceux que tu croyais t'avoir obligée de te faire subsister encore malgré le feu et la cendre, et qui ont feint néanmoins, pour te reprocher très-assurément ta lâcheté, qu'une femme était ta fondatrice, et qu'elle s'était tuée pour avoir aimé un Troyen qui allait jeter en Italie les premiers fondemens de l'empire romain.

Tu croyais retenir ce que tes ancêtres t'avaient laissé avec le manteau, et ne pas perdre en le quittant le domaine du midi, et d'une des plus notables parties de l'Occident. Tu croyais en prenant la robe te conserver sous cet habit, te renouveler et te défaire seulement de ta vieillesse, et non pas de ta grandeur. Ce domaine ne pouvait pas quitter le manteau avec lequel les premiers Carthaginois l'avaient acquis et maintenu si longtemps, ni se trouver sous la robe qui est, comme tu l'as prise, une marque de subjection.

[1] De Bonne.

vous étiez, à l'heure que Carthage fumait encore, et qu'on triomphait de vous à Rome.

Tu avoueras, Carthage, qu'Utique, ta sœur, raisonnait ainsi quand on lui vit prendre la robe en un moment. Scipion était encore bien éloigné de ses murs, et elle eût peut-être rompu ou arrêté le cours de ses victoires; néanmoins, elle voulut saluer ce capitaine romain habillé de ses livrées longtemps auparavant qu'il fût arrivé, et le faire triompher en un lieu où il ne devait mettre le pied que deux ans après. Cet artifice lui réussit si bien qu'elle devint aussitôt une colonie du peuple romain : elle était alors ta rivale, et sa grande précipitation à se soumettre ainsi à la puissance romaine était un désir d'irriter contre toi cette formidable république, et de voir en sûreté fondre ses aigles sur ta tête. En effet, cette volontaire soumission, que les Romains n'attendaient pas sitôt de ceux d'Utique, fut cause qu'ils hâtèrent leur voyage en Afrique, et qu'ils se vinrent camper devant tes murailles plus tôt qu'ils ne l'avaient résolu.

Mais encore, quand as-tu changé le manteau pour la robe? quand tu t'es changée toi-même; ç'a été après avoir succombé sous les forces romaines, cédé à ton vainqueur ce qui te faisait craindre et honorer, et reçu de lui la grâce que tu faisais autrefois à ceux que tu avais vaincus. Ce changement est arrivé après que tu te fus rendue la risée et la fable de ceux que tu croyais t'avoir obligée de te faire subsister encore malgré le feu et la cendre, et qui ont feint néanmoins, pour te reprocher très-assurément ta lâcheté, qu'une femme était ta fondatrice, et qu'elle s'était tuée pour avoir aimé un Troyen qui allait jeter en Italie les premiers fondemens de l'empire romain.

Tu croyais retenir ce que tes ancêtres t'avaient laissé avec le manteau, et ne pas perdre en le quittant le domaine du midi, et d'une des plus notables parties de l'Occident. Tu croyais en prenant la robe te conserver sous cet habit, te renouveler et te défaire seulement de ta vieillesse, et non pas de ta grandeur. Ce domaine ne pouvait pas quitter le manteau avec lequel les premiers Carthaginois l'avaient acquis et maintenu si longtemps, ni se trouver sous la robe qui est, comme tu l'as prise, une marque de subjection.

Mais encore quand as-tu pris cette robe? après les sinistres et infâmes augures de Gracchus. Il fut envoyé d'Italie en Afrique avec une colonie romaine pour rebâtir et repeupler Carthage, vingt-huit ans après son embrasement; des loups enragés et furieux arrachèrent de nuit les bornes qu'il avait plantées le jour précédent, et effacèrent les marques qu'il avait tracées de l'enceinte de la nouvelle ville. Voilà qui est prodigieux; mais ce qui se passa en plein midi l'est encore davantage. Un vent soudain et impétueux emporta la victime qu'on offrait aux dieux pour les rendre favorables à son dessein, hors les lignes qu'il avait faites lui-même.

Tu l'as prise après les extrêmes violences de Lépidus, et après avoir vu couler les torrens de sang que ce partisan de Marius répandit dans ton sein, égorgeant avec plaisir la moitié des habitans qu'on t'avait envoyés de Rome;

Après les sanglantes victoires de Pompée, un des chefs du parti de Sylla, et les désordres que fit son armée depuis les autels qui sont vers le promontoire d'Hippone [1] jusqu'aux autels de celui d'Utique, ne laissant après elle que feu et sang;

Après que Jules-César eut été depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juillet à faire la guerre en Afrique, à Juba, roi de Numidie et à Caton, qui s'était retiré dans Carthage avec quantité de factieux et de rebelles;

Lorsque Statilius Taurus, proconsul, eut réparé tes murs du côté que Lépide avait fait brèche et était entré par assaut;

Lorsque Sentius Saturninus, qui présidait aux augures, eut fait les cérémonies de l'inauguration, et prononcé solennellement les paroles dont la superstition se servait d'ordinaire à l'établissement d'une colonie;

En un mot, on t'offrit la robe, et tu devins Romaine, quand on commença à s'ennuyer de la guerre, à goûter la paix et à expérimenter combien c'était un bien utile et délectable; quand les Romains mêmes, qui avaient eu tous les avantages, se trouvèrent las de porter les armes et pensèrent à d'autres exercices, non-seulement à Rome, mais partout ailleurs où ils étaient obéis.

[1] De Bonne.

Bon Dieu ! quand j'y pense, que cette robe a fait un grand tour ! Quel chemin a-t-elle fait ? d'où est-elle partie ? où est-elle venue ? de Grèce en Lydie, de Lydie à Rome. C'était pour passer enfin des épaules de la plus grande nation du monde sur les vôtres, et comme elle est fort ample, pour envelopper deux peuples en un, dont le Romain fut maître du Carthaginois.

Il vous a fallu depuis ce temps prendre la moitié plus d'étoffe pour vous vêtir que vous n'en preniez auparavant, ceindre et rehausser votre tunique et ramasser votre manteau qui est tout rond, c'est-à-dire fermé haut et bas. Il vous a fallu trouver de quoi tenir et appuyer cette lourde et importune confusion de plis qui paraissait devant et derrière.

S'il en faut un autre pour discerner les conditions, faire reconnaître la dignité des personnes, et s'accommoder au temps; s'il en faut un autre en été, un autre en hiver, un autre à un gentilhomme, un autre à un paysan, un autre à un magistrat, un autre à un artisan, sachez néanmoins que le manteau se rencontre dans toute cette grande variété, et qu'il n'y a différence que de largeur et d'ouverture. Si on n'en porte plus à Carthage que d'amples, un temps a été qu'on n'en portait que d'ouverts : l'une et l'autre façon est carthaginoise ; et si vous vous piquez de ce que j'ai repris l'ancienne avec les chrétiens, c'est de vous que vous vous moquez sans y penser, non pas de moi qui ne fais rien en ceci que vos ancêtres, qui étaient plus avisés, plus puissans et plus heureux que vous n'êtes, n'aient fait les premiers, et au temps qu'ils commandaient le plus impérieusement dans l'Afrique.

Mais, à ne point dissimuler, je ne m'étonne plus de voir que vous ayez si peu de mémoire et de connaissance des choses passées. On dit, et tout le monde le sait, que le bélier est de l'invention des premiers Carthaginois, de ces courages mâles et invincibles à qui leurs rivaux et leurs ennemis mêmes ont rendu ce témoignage d'avoir été les hommes les plus belliqueux du monde, d'avoir appris à mieux faire la guerre, et y avoir apporté plus de feu et d'industrie. Ne vous trompez pas : je ne parle pas ici du bélier que le comique Labérius nous décrit, qui porte des cornes, de la laine, et des testicules ; c'est d'une poutre ou machine dont on se sert à la guerre pour abattre les murailles d'une ville assiégée. Personne ne s'en était avisé avant eux, et on ne l'avait jamais lancée : ils en apprirent l'usage après avoir bien étudié la fougue et la colère de l'animal dont elle porte le nom, et considéré attentivement comme il se défend de la tête quand on l'attaque par cette partie, et dérivèrent de sa bile la force avec laquelle ils ont suspendu et lâché depuis cette effroyable machine contre les murs des villes ennemies ou rebelles.

Toutefois, quand l'heure qui devait être fatale à Carthage fut arrivée, le bélier, qui était carthaginois, devint romain, et osa présenter la tête et les cornes à ceux mêmes qui l'avaient fait, pour donner passage à leur ennemi dans la ville où ils étaient assiégés. Voilà tous les Carthaginois hors d'eux-mêmes, non pas de frayeur qu'ils eussent de se voir investis, mais d'étonnement, voyant branler et choir leurs murailles après le coup de cette lourde et furieuse masse de fer, comme si l'invention eût été nouvelle et étrangère. Tant il est vrai que le temps a un si grand pouvoir sur les choses anciennes, qu'il ne les détruit pas seulement en elles-mêmes, mais dans l'esprit de la postérité qui les ignore ou les oublie.

Il en est de même du manteau ; on le prend à Carthage pour une mode nouvelle et étrangère, grotesque néanmoins, et qui provoque les plus sérieux à rire. On a raison : si c'était celui des premiers Carthaginois, il rougirait et se plaindrait de se voir parmi les Romains. Vous-mêmes vous rougiriez de honte et seriez fâchés de porter l'habit de personnes si vaillantes, et d'avoir eu moins de générosité à conserver la puissance qu'elles vous ont laissée, qu'elles n'en ont témoigné à vous l'acquérir.

II. Je suis bien assuré que, à moins que de démentir vos yeux et contredire leur rapport, vous ne me sauriez choquer sur ce que je vais vous dire. La nature ne s'habille-t-elle pas aussi bien que nous ? J'appelle ici nature tout ce que la puissance ordinaire de Dieu produit : elle ne met rien au jour que ce ne soit avec la même commodité, propreté et distinction que nous recherchons dans les habits. Elle a donné une écorce aux choses, dans laquelle elles sont commodément, proprement et distinctement ; c'est-à-dire assorties de ce qui peut repousser d'elles

ce qui leur serait nuisible, les rendre agréables, et en donner une connaissance aucunement certaine et assurée. Cette écorce est ce que nous appelons communément figure ou superficie. C'est sous ses enveloppes sensibles et apparentes que la nature frappe nos sens, et satisfait au désir qu'elle nous a donné de la connaître : la voilà donc habillée, voyons maintenant comme elle agit. C'est ici que consiste la vérité dont je fais juges vos yeux, et qu'il m'importe que vous reconnaissiez. Je dis donc que la nature n'est jamais mieux ni plus souvent occupée qu'à changer d'habits, à former de nouveaux patrons, et introduire dans le monde quelque mode inconnue. Pour découvrir cette vérité arrêtons-nous seulement dans le monde que nous habitons : c'est la boutique où cette ingénieuse ouvrière travaille sans cesse à se vêtir, à se parer et se déguiser toujours. Où sont les étoffes qu'elle emploie et les outils dont elle se sert ? Ces étoffes, ce sont les élémens ; ces outils, les qualités de ces corps simples : le monde ne sert pas tellement de boutique à la nature, qu'il ne lui serve aussi d'ouvrier et de compagnon ; il travaille sous elle, elle lui taille de la besogne, il a toujours à faire ou à refaire, et si la maîtresse qui l'emploie pense incessamment à quelque nouveauté, c'est lui qui la met en œuvre avec elle. En un mot, si elle se plaît à changer, le monde ne fait autre chose ; c'est une occupation où il s'épargne aussi peu que la nature.

Je ne m'amuserai pas à disputer s'il y a plusieurs mondes ; je laisse à vider ce différend au philosophe Anaximandre, qui les multiplie à l'infini. S'il y en a un autre ailleurs que celui-ci, qui soit habité des Méropes, je m'en rapporte au bonhomme Silène et à Mydas, qui avait les oreilles assez grandes pour ouïr encore de meilleurs contes que celui que lui fit ce vieux rêveur, qui l'entretenait sous des descriptions faites à plaisir d'une autre partie du monde.

Si Platon ne se contente pas d'un, et qu'il s'en figure un autre, dont le nôtre soit l'image et la copie, cela m'est indifférent. Il faut, s'il y a du rapport entre l'original et la vérité dans l'idée de ce monde, qu'il y ait aussi du changement : le monde visible est un concert à plusieurs chœurs, on n'y chante pas d'un même air ; comme toutes les substances qui le composent sont différentes, il y a diverses fonctions. Il y a bien de la distance entre le ciel et la terre ; ce sont deux corps bien divers, aussi n'agissent-ils pas d'une même sorte : le ciel fait ce que la terre ne fait pas ; la terre demeure immobile sur son centre, le ciel n'y demeure pas ; il n'engendre rien dedans soi, la terre engendre une infinité de choses. Le monde platonique donc, qui est l'exemplaire du visible, aura en lui les mêmes substances avec pareille diversité d'opérations et d'offices. Le ciel et tous ses monumens y seront distinctement marqués, on y verra la terre immobile et tout ce qu'elle produit ; et quoique ce soit une même nature que ce monde en idée immuable et éternelle, toutefois le changement et le temps qui se trouvent ici y seront représentés sans aucune confusion. On y verra naître et périr les choses, sans aucune altération de l'idée qui en marque le commencement et la fin ; on y verra couler les siècles, le passé, le présent et l'avenir, sans qu'il y ait rien de cette forme indivisible, incorruptible, qui ne soit plus et qui ait été, qui soit et qui n'ait pas été auparavant, qui ne soit pas encore et qui doive être. C'est ainsi que les disciples expliquent les sentimens de leur maître, et qu'ils reconnaissent pourtant des vicissitudes dans le monde qu'ils nous dépeignent immuable. De quelque manière donc qu'on le prenne, il sera toujours changeant, quand ce ne serait que dans sa représentation, qui varie à l'égard des choses représentées.

En effet, qui dit monde, dit changement et diversité. Si l'idée que l'Académie appelle le monde archétype et invisible, est monde, elle est changeante et diverse, sinon dans sa nature, au moins par rapport aux créatures qui ont été formées dessus, et dont elle contient éminemment toutes les formes. Ce sont des principes de distinction dans les créatures, elles sont donc distinguées entre elles, c'est-à-dire diverses. Elles changent la matière qui les reçoit, comme le cachet sur la cire, qui commence à avoir une figure qu'elle n'avait pas auparavant : elles sont pareillement changées ; pour ce qu'elles succèdent les unes aux autres en un même sujet : elles sont donc changeantes comme elles sont diverses, leurs opérations le sont pareillement : elles ne sont faites que pour

agir, elles sont diverses, c'est donc pour agir diversement. Cette diversité provient du changement que les qualités élémentaires apportent continuellement dans la matière, la disposition à recevoir une forme par la perte d'une autre. Le dessein de la nature, dans ce flux et reflux perpétuel de formes qui viennent et retournent d'où elles sont venues, est d'accorder le contraire, d'allier ensemble les choses diverses, et de ne faire qu'un tout de tant de parties. Quel est ce tout? Le monde. Il subsiste donc par le changement et pour le changement? c'est pourquoi la variété le compose et les vicissitudes le règlent, disposant toutes les natures qui sont différentes à la composition de ce corps vaste et admirable. D'où il s'ensuit que le monde de Platon, comme monde, a sa diversité et ses changemens aussi bien que le nôtre, quoi que dient ceux de sa secte.

Quant au monde qui est à présent notre demeure, il ne faut point douter de ses bigarrures: quand on y verrait encore moins qu'Homère, on *aurait* assez de lumière pour connaître que ce n'est ici qu'un changement perpétuel. La nuit succède au jour, le jour à la nuit; le soleil passe d'un tropique à l'autre, et selon les pauses qu'il fait, il est cause de l'été vers un pôle, et de l'hiver vers l'autre; il fait qu'il y ait peu ou point de jour en l'un, et quasi point de nuit en l'autre. Y a-t-il rien de plus variable et sujet au changement que la lune? elle prend je ne sais combien de formes le mois; elle fait tantôt presque un cercle de lumière, et c'est le croissant; elle se partage également entre la clarté et l'obscurité, et c'est le premier quartier; après elle prend la lumière de toutes parts, et c'est la pleine lune; enfin elle devient tout obscure, et nous l'appelons lune nouvelle.

Parmi cette agréable confusion, ou plutôt ce bel ordre d'étoiles qui ornent le firmament, n'y en a-t-il pas qui s'élèvent quelquefois, et d'autres qui se couchent? l'air que le ciel environne est tantôt clair, tantôt brouillé: ou il pleut, ou il grêle; après il tombe quelques gouttes d'eau, et enfin le beau temps arrive. Si ce n'a été qu'inconstance jusqu'ici, et si vous n'avez pu vous promettre rien d'assuré du côté du ciel et de l'air, vous fierez-vous à la mer? elle ne nous trompe jamais plus que lors qu'elle nous promet beaucoup. Aussi comment en parle-t-on? Comme d'un élément très-dangereux et redoutable, où il y a à dire seulement d'un doigt entre la vie et la mort. Tandis que les vents la chargent également, qu'un flot ne passe point l'autre, et qu'elle a la même élévation partout, nous appelons cela calme et bonace, et lors personne ne se plaint d'elle, chacun l'admire et la loue, et on ne pense qu'à se réjouir. Les vents qui l'agitent sont-ils inégaux et plus violens l'un que l'autre, et l'Océan est-il plus soulevé là qu'ici, il n'est ni bon, ni mauvais, ni tranquille, ni turbulent; s'il s'aigrit, il s'adoucit aussitôt: s'est-il désenflé, il s'enfle, de sorte qu'il ne s'irrite que pour s'apaiser, et ne s'apaise que pour s'irriter. Mais les abîmes sont-ils à sec, et les flots, comme autant de montagnes, portent-ils leur pointe contre le ciel; tantôt les vaisseaux sont-ils dans les nues, tantôt sur le sable, l'air et l'eau sont-ils troublés, se font-ils la guerre, s'efforcent-ils de changer de lieu, la mer est tout à fait mauvaise. C'est un grand changement à la vérité de devenir de bon mauvais, de mauvais bon, et d'être entre l'un et l'autre, sans être toutefois ni l'un ni l'autre. C'est ce qu'on voit presque tous les jours en la mer: un même l'a expérimenté, en moins d'une heure, calme et orageuse, et en un état qu'elle n'était ni calme ni orageuse; que dis-je? calme et orageuse tout ensemble.

La terre ne cède point en cela aux autres élémens. Y avez-vous pris garde? elle change d'habillemens toutes les saisons de l'année, et prend tant de plaisir à cette diversité que vous jureriez que ce n'est pas elle-même. Vous vous la figurez encore verte, que vous la voyez jaune, et l'allez bientôt voir toute blanche. Il y a quelques jours que le blé paraissait encore en herbe, et le voilà mûr, il ne reste plus que le chaume; attendez encore un peu, voilà la campagne qui était tantôt hérissée d'épis, qui est maintenant toute couverte de neige.

Si elle a d'autres ornemens et plus durables, ce sont sans doute ceux dont elle se pare, à savoir le printemps, l'été, l'automne et l'hiver: vous y remarquerez la même variété, elle se dépouille de l'un et se revêt de l'autre. Les montagnes, que je puis nommer comme les pierreries de la nature, ne s'aplanissent-elles pas? un torrent impétueux se précipitera de

leur cime, tantôt avec une de leurs épaules, tantôt avec l'autre. De quelque côté que ce soit, il y aura toujours une notable partie qui se détachera du tout, et toute cette furie d'eau ne se passera jamais sans une ruine entière ou de notables dommages. Les sources changent de veine et de conduits, elles se perdent dans le même sein d'où elles rejaillissent, et faisant de nouvelles ouvertures ailleurs, elles se jouent des habitans, au milieu desquels on les voyait sourdre naguère avec une grande abondance d'eau. Il en est de même des rivières: la source qui les produit se tarit, ou elles prennent un autre cours, et on voit de l'herbe, du blé, ou des arbres, où elles avaient accoutumé de couler.

Un temps a été que toute la terre a changé de face: ce fut quand le déluge la noya et quand le ciel se fondit en pluies qui firent nager les poissons sur les arbres et les montagnes. Les écailles, les coquilles, et les trompes marines qui s'y trouvent tous les jours, ne sont-elles pas autant de sensibles preuves de cette inondation universelle? si elles ne se sont pas retirées avec les eaux, et si elles ont demeuré depuis sur des parties de la terre les plus élevées, elles veulent montrer à Platon que l'eau n'a pas seulement couvert la plaine, mais les collines et toutes les plus sourcilleuses montagnes, et condamner d'erreur l'opinion contraire qui leur donne la terre pour origine.

Les eaux, qui avaient pris en quarante jours et autant de nuits de si prodigieux accroissemens, commencèrent-elles à s'abaisser, et le sommet des montagnes à paraître, voilà une nouvelle forme qui fut suivie d'une infinité d'autres toutes diverses, à mesure que chaque endroit de la terre se montrait. S'écoulèrent-elles entièrement, et furent-elles ramassées dans leur lieu, sans surpasser les bornes que Dieu leur prescrivit autrefois, la terre recouvra sa première figure, changea de rechef et fut une autre elle-même: mais elle n'en demeura pas là. Cette grande et prodigieuse métamorphose fut un passage à quantité d'autres qui arrivèrent depuis; et, comme elle ne fut autre durant le déluge que pour devenir encore elle-même après le déluge, je puis dire aussi qu'elle ne fut lors elle-même que pour devenir autre après, et changer sans interruption.

Si ces vicissitudes continuelles ne sont pas de toute la terre à la fois, c'est toujours de quelque partie; elle ne change pas maintenant de face partout comme elle a fait une fois, c'est seulement par cantons: tantôt ici, tantôt là. Cela se fait quand la terre s'affaisse et fond sous les fondemens de quelque ville, ou s'entr'ouvre simplement; quand les émotions et secousses intérieures renversent les cités et les forêts entières; quand la mer empiète sur le continent, abîme les îles et les couvre de sable, ou qu'elle rend une partie de ce qu'elle avait usurpé, forme une île, et donne un nouvel espace à quelques côtes: en un mot, quand ce n'est plus la même assiette, ou qu'elle est notablement changée.

Entre les îles de la mer Égée ou Archipélage, où est Délos? elle ne paraît plus, par ce qu'elle n'est plus dans le monde. Y trouverez-vous Samos? vous l'y trouverez, et n'y trouverez rien que sable: les fréquens et extraordinaires tremblemens de terre l'ont dépeuplée. Pour l'autre elle a été ensevelie des ondes, et je ne sais combien de peuples qui l'habitaient, lors qu'elle se perdit et coula à fond, ont fait naufrage avec elle. La Sibylle l'avait bien prédit, et l'événement a répondu aux termes mystérieux de sa prédiction. C'est à savoir que Samos serait Ammos, c'est-à-dire sable, et Délos, Adelos, c'est-a-dire cachée.

On cherche encore aujourd'hui sur la mer Atlantique une île qui était aussi grande que l'Asie et l'Afrique, mais en vain. L'eau l'a gagnée peu à peu, et la plupart de ses habitans se sont sauvés. Platon vous assurera de ce que je dis: si nous le croyons, ceux de son pays qui étaient de ce temps-là eurent bien de la peine à se défendre de ces fugitifs, qui regardaient Athènes comme un lieu propre à s'établir, et firent tout ce qu'ils purent pour en chasser les Athéniens. Enfin toute cette grande étendue de pays n'est plus à présent que de l'eau; et les herbes, que les mariniers qui ont rôdé depuis sur cette mer nous disent y croître, persuaderaient quasi que c'est un marais.

Dites-moi un peu, qu'est devenue, dans le fond de l'Italie, cette côte qui regardait le midi, et qui était si fertile et si belle? Deux mers qu'on appelle supérieure et inférieure, Adriatique et Toscane, naturellement mutinées l'une contre l'autre, en ont couvert une partie, et le

reste, qu'elles ont investi de tous côtés, est devenu une île qui a pris le nom de cette merveilleuse séparation de terre. Ces deux bras de mer qui sont toujours aux prises, qui ne cessent point de se choquer, et qui s'efforcent à toute heure d'usurper la Toscane sur l'Adriatique, l'Adriatique réciproquement sur la Toscane, ont franchi leur bornes, et ont mêlé leurs eaux en un instant, par le milieu de cette partie, qui est maintenant île et mer tout ensemble.

Toute cette plage de divorce, fâchée, si je l'ose dire ainsi, de voir de l'eau entre elle et l'Italie, avec qui elle était naturellement jointe, rejette de côté et d'autre les flots de ces deux mers qui sont toujours en dispute, et ne leur permet point de s'étendre du tout. Ces flots, qui sont aussi puissamment repoussés qu'ils sont violemment émus, tournent toute leur impétuosité vers le fond; et se faisant voie dans la terre, ils ont descendu si bas que ce nouveau détroit est devenu un gouffre monstrueux. Au lieu de revomir ceux qui ont fait naufrage, et qu'il a une fois engloutis, et les repousser à bord, ce que fait la mer partout ailleurs, il les retient et ne les rend jamais. C'est ce qu'on nomme Charybde.

La terre ferme n'est pas sujette à de moindres ruines : ou le feu qui se forme en l'air la ravage, ou celui qu'elle porte dans ses entrailles, et qu'elle jette si souvent par je ne sais quels secrets soupiraux qui sont aux montages, l'incommode beaucoup. En voulez-vous des exemples, je n'en trouve point de plus mémorables que dans la Palestine. Du côté qu'elle est bornée du Jourdain, et séparée d'avec la Syrie par les eaux de cette fameuse rivière qui coule entre-deux, il y a une grande plaine, mais tout à fait déserte et inhabitée; on n'y voit pas seulement un hameau, une cabane, ni un chétif paysan qui fasse quelque sillon et hasarde quelques grains; on craindrait avoir perdu ce peu qu'on y aurait mis de semence. C'est un fonds qui est en telle exécration parmi ceux de la Palestine et des lieux circonvoisins qu'on ne l'ose pas regarder.

Savez-vous bien que c'était autrefois la plus fertile, la plus douce et la plus agréable région de la terre. On ne parlait que d'elle, chacun s'y voulait établir, à quelque prix que ce fût, et s'estimait heureux d'y avoir trouvé place. Il n'y avait personne qui ne prît plaisir à la cultiver et à y bâtir. On rencontrait à chaque pas une ville ou un village; et comme si la terre n'eût pas été suffisante pour contenir le peuple qui s'y retirait de toutes parts, les premiers habitans de cette contrée, après avoir rempli les rivages de la mer qui était proche, bâtirent des villes au milieu. La commodité du commerce invitait les peuples les plus éloignés, et il n'y avait si petit coin, en toute cette grande étendue de pays, qui ne regorgeât de monde.

Mais ces heureux habitans se furent-ils ennuyés de leur félicité, et curent-ils malicieusement abusé par des crimes que je n'oserais nommer, Dieu, justement courroucé, punit enfin leurs abus; il versa sur eux une pluie de soufre et de feu et les embrasa tous, à l'exception de quelques-uns qui ne s'étaient pas laissés aller au cours de l'impiété, et qu'il avait tirés auparavant à l'écart en un lieu, d'où ils découvrirent sans périr la ruine des autres.

Sodome, cette ville infâme et abominable, subsista jusque-là, et qui a vu depuis Gomorrhe complice de ses énormités, l'une et l'autre furent entièrement brûlées, et l'ardeur des flammes qui les consumèrent ainsi toutes deux fut si vive et si pénétrante, qu'elle réduisit la terre même en cendre, si perdurable et contagieuse que, lui ayant laissé la vertu de produire, elle tourne aussitôt en fumée tout ce qu'elle produit, sans faire d'impression au dehors, et ne nous permet pas de penser qu'il y ait au dedans ce qu'on y trouve, du brasier qui se dissipe et infecte l'air de sa puanteur.

Ce n'est pas la terre seule que cette funeste ardeur a altérée de la sorte, c'est la mer qui l'arrose, et qu'elle a épuisée de toutes les influences de vie qu'elle avait auparavant; elle produisait une grande diversité de poissons, maintenant elle n'en produit pas un, toutes ses eaux respirent la mort et la donnent. Si elles semblent vives, c'est la mort seule qui les fait vivre, elles n'ont rien moins que les qualités convenables à leur nature, quoiqu'elles en aient l'apparence, elles tiennent plus du feu que de l'eau, et sont beaucoup plus chaudes et sèches qu'elles ne sont froides et humides.

Du même nuage qui éclata ainsi en feu et en flammes sur les confins de la Palestine, sortirent les flammes que les Vulsiniens, anciens

Toscans, sentirent depuis, quand leur ville fut foudroyée et qu'ils furent embrasés avec elle.

Que ne doivent pas craindre ceux de la Campagne d'Italie, qui ont dans leurs provinces des montagnes toutes ardentes! le ciel qui se fondit si subitement en feu sur les Vulsiniens est bien moins à craindre que ces foyers prodigieux, où la nature entretient elle-même le feu qui les échauffe. Le ciel ne s'allume que par intervalles; et ceux-ci ne cessent point de fumer le plus souvent, ce ne sont en l'air qu'étincelles si peu capables d'être éteintes, qu'elles brûleront les jours entiers, et prendront de nouvelles formes dans tous les efforts qu'on fera pour les éteindre: où ne voleront-elles pas? le vent qui souffle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les peut porter en tous les endroits de la province. Les flammes qui roulent autour de ces épouvantables fournaises, comme autant de flots agités, après avoir enveloppé la ville que Pompée fit bâtir et qu'il appela de son nom, et n'y avoir rien laissé que de la cendre, ne menacent-elles pas les autres d'un pareil embrasement? Pour moi je ne vois point en quelle sûreté on y peut être, ne tenant qu'à un souffle de vie tant soit peu impétueux qu'elles ne soient en feu. Cette condition, de qui dépend leur ruine, est un événement si certain, que je la gagerais volontiers. Mais j'aime beaucoup mieux être trompé avec tant d'apparences, que de ne l'être pas. A Dieu ne plaise que ce malheur arrive jamais!

Dieu veuille que l'Asie se rassure, qu'elle soit moins secouée qu'elle n'a été; et qu'ayant senti crouler sous elle je ne sais combien de villes très-belles et très-florissantes, il n'y en ait point encore quelqu'une qui vienne à être engloutie! La terre y tremble continuellement, elle est toujours béante en quelque lieu, et ne s'ouvre que pour dévorer quelque place remarquable.

Je fais les mêmes vœux pour l'Afrique, afin qu'elle ne tremble plus de frayeur, se voyant encore une fois découverte jusques au plus profond de son sein, et couverte jusques au plus haut de l'air par des tourbillons de sable, si violens et furieux qu'en même temps qu'ils font des abîmes en un endroit, ils font des montagnes en l'autre. Si l'impiété, qui a voulu autrefois s'enrichir des dépouilles de Jupiter Ammon et saccager le temple superbe et magnifique qu'il avait ici, ne se contente pas d'avoir trouvé une fois son tombeau, en la personne de Cambyse, roi des Perses, dans ces inondations sablonneuses; si elle a à faire inonder sur nous quelque autre puissance étrangère, avec le même dessein de ce Cambyse qui nous vint assaillir avec tant de forces, pour piller encore quelque riche temple, s'il y en a, et par conséquent être châtiée derechef, je prie Dieu, qui doit être auteur de ce châtiment, d'y employer autre chose que le sable et le vent; l'un et l'autre ont déjà fait expier à l'Afrique la profanation que le Persan y voulut apporter, quand il périt avec toute son armée dans les sirtes de la Libye. Que ce soit donc la dernière expiation qu'ils y fassent jamais, elle sera suffisamment purgée des approches de cette puissance sacrilége, par une autre sorte de peine qui sera moins pernicieuse à l'Afrique. Mais je me trompe, ce n'est pas la dernière expiation que le sable et le vent y aient faite, ils en ont fait plusieurs depuis, et en feront encore davantage, ou l'Afrique sera sans l'une et l'autre, ou il n'y aura point de vent qui remue ainsi le sable dont elle est remplie, et qui est de toutes les choses la plus mobile.

Je ne parle pas ici de tous les désastres qui soient jamais arrivés au monde, et qui lui ont donné une nouvelle forme, et aux parties qui le composent une autre assiette qu'elles n'avaient pas: il y en a bien d'autres et qui ne sont pas moins déplorables que ceux-ci. La guerre a donné lieu aux plus tragiques, et il faut attribuer à la licence des armes les plus notables changemens des États. Il n'y a rien de si funeste, je l'avoue; ce sont choses passées, mais le souvenir en est fâcheux, et la crainte et la tristesse en accompagnent toujours la connaissance. Cela n'empêchera pas toutefois que je ne touche en passant quelque chose de ces formidables changemens.

A commencer depuis Ninus, fils de Bélus, avec les écrivains profanes qui le reconnaissent pour le premier fondateur de la monarchie, quels bouleversemens d'États ne verrons-nous point? l'un finit, l'autre commence: celui-ci d'une façon, celui-là de l'autre. Toutefois est-ce bien commencer l'histoire de suivre l'opinion de ceux qui l'ont écrite parmi vous, et qui déri-

vent la royauté de Ninus? Il fut le premier, à leur avis, qui apprit à plusieurs à obéir à un seul, aux Assyriens à dépendre de lui, et à quantité d'autres nations à prendre loi des Assyriens, s'étant établi par l'heureux succès des armes, avec lesquelles il s'assujettit d'abord ses voisins. Toute votre antiquité presque ne va pas chercher plus avant dans les siècles passés l'origine des royaumes. Les chrétiens, que Dieu même, qui est dispensateur des couronnes et non pas la fortune ou le courage, a instruits sur ce sujet, n'ont garde de consentir à l'erreur qui commence l'histoire des temps par l'empire des Assyriens, ils s'arrêtent expressément à ce que son Esprit a dicté à Moïse, chef de son peuple. C'est pourquoi ils vont bien plus avant; ils ont la connaissance de tous les siècles, et savent avec certitude ce qui s'est passé dès la création du monde. Ils préfèrent hardiment en ceci la Judée à l'Assyrie, qui a vu naître et croître chez elle la royauté légitime que cette conquérante injuste a usurpée ensuite sur elle, par la violence des armes qui l'ont contrainte de reconnaître une domination si profane et si barbare.

Mais laissons dans le silence la grande confusion que les armes ont causée dans les monarchies et les républiques, elle a transporté la puissance souveraine d'une nation à une autre, sans ne laisser à celle qui l'avait possédée qu'une honteuse dépendance de ceux mêmes qui dépendaient d'elle auparavant. Ce serait un discours qui ne donnerait pas moins de tristesse que d'ennui : parlons seulement de ce qui plaît et délecte; c'est de quoi j'aime mieux vous entretenir que des funestes décadences d'un empire. Aussi bien les choses agréables sont-elles changeantes; et je puis dire que ce qui en augmente davantage la grâce, c'est le changement.

Au reste, la nature est si juste dans tout ce qui arrive de déchet en quelque chose que ce soit, qu'elle supplée toujours abondamment au défaut, et ne manque pas de réparer toutes les ruines que nous voyons dans le monde. Combien la mer cause-t-elle de naufrages tous les jours; on ne saurait dire combien le ciel embrase de villes, combien la terre en abîme, et la guerre en saccage ? De tous les hommes qui vivent, il y en a une infinité qui passent maintenant par le fil de l'épée. Voilà sans doute de très-grandes pertes, mais que la Providence répare parfaitement, tirant de la mer, de la terre, et de la guerre même de quoi y remédier, remplissant le nombre juste des hommes qui défaillent à tous momens, et le faisant subsister à temps, par de continuelles naissances. En un mot elle restitue d'un côté ce qu'elle a ôté de l'autre, et ce qui manque ici se trouve aussitôt ailleurs.

Selon le fidèle récit que les historiens sacrés nous font des premiers temps, et de l'état où les choses se trouvèrent un peu après qu'elles furent faites, il n'y avait qu'un petit coin de terre qui fût habité; c'est à savoir qui n'était rien presque en comparaison du reste, qui contenait si peu de monde que le tout ne faisait d'abord qu'une famille, où l'on eût à peine compté cinq personnes. Ces nouveaux habitans, qui ne pouvaient contracter d'alliance que dans leur sang, se tenaient toujours l'un près de l'autre et ne se quittaient jamais; quoique le nombre crût tous les jours, ils furent plus de mille ans ensemble sur la terre qui vit naître les premiers, sans chercher aucunes demeures écartées, où il fallût pour se visiter faire plusieurs journées de chemin. Les autres contrées demeurèrent désertes l'espace de tant de siècles; et s'il y en avait quelqu'une habitée, comme il n'est pas croyable, puisqu'il ne se trouve pas dans nos mémoires, où tous ces premiers établissemens sont si diligemment marqués; il est certain que cette sorte d'habitans s'y retranchèrent tellement qu'ils ne pensèrent point à d'autres pays, ils se contentèrent du leur, comme d'une suffisante demeure, et la conservèrent soigneusement pour eux et pour leur postérité. A l'imitation de ceux-là, chaque nation s'est approprié depuis une partie de la terre.

Mais ce ne fut pas assez d'avoir trouvé où s'établir; comme on ne savait encore ce que c'était que le commerce, il fallait trouver ensuite les moyens de vivre, sans attendre d'ailleurs de commodités que celles qu'ils étaient capables de se procurer par leur industrie et leur travail. En ce temps-là, on n'était que pour soi, qui ne travaillait pas ne mangeait pas. Figurez-vous donc un canton qui fourmille d'habitans, et le reste qui n'a pas un homme, ou qui contient si

peu de personnes qu'il ne doit pas être appelé autrement que désert. Les premières pensées des uns et des autres sont de la nécessité dont il se faut défendre ou périr; c'est pourquoi chacun commence à défricher la terre, à sarcler et essarter. Cette ardeur dans les premiers travaux de l'agriculture disposa la terre à donner tout à souhait, et au delà de l'attente de ceux qui l'avaient si bien labourée; on eut beaucoup moins de peine qu'on n'en avait eu dans le premier temps: chacun néanmoins s'était fait un travail, et après tant de favorables succès, il n'était pas possible de ne rien faire. Ayant donc abondance de vivres, et beaucoup plus qu'il ne leur en fallait, et si peu d'espace ne pouvant contenir tant de personnes, ils allèrent chercher où s'occuper ailleurs, et essayer si la terre serait aussi féconde en d'autres pays, qu'ils avaient expérimenté qu'elle l'était où ils avaient longtemps demeuré.

Ce furent autant de petites greffes et de rejetons, qui portèrent avec eux l'abondance partout, et qui poussèrent peu de temps après en diverses nations. Ce peuple se partagea en une infinité de rameaux et de branches qui s'étendirent de tous côtés vers l'orient, l'occident, le septentrion et le midi; il n'y eut point de contrée qu'elles n'ombrageassent, et tant de parties dissipées composèrent la grandeur du monde habitable.

Les nations qui étaient trop chargées de peuple, et qui n'avaient point assez d'étendue pour le contenir, se déchargèrent sur les autres qui n'en avaient point, ou qui en avaient moins qu'il ne leur en fallait. Vous les eussiez vus sortir en foule, en forme d'essaim de mouches à miel, de ces nombreuses contrées, et se répandre en diverses bandes par toute la terre. La grande multitude des Scythes qui sont venus fondre dans la Perse fait que la Perse est fort peuplée. Ceux de la Phénicie se dégorgent en Afrique, et la princesse qui les y a amenés, et qui a bâti Carthage, leur a soumis tous les Africains. Qui a enfanté les Romains dans l'Italie? Troye; c'est-elle qui a couvert la mer de flottes, et qui est venue mouiller l'ancre aux côtes d'un pays qui devait être maître de l'univers. Qui a aussi grossi l'Égypte? les Chaldéens, que la famine a contraints d'abandonner leur pays, et que l'abondance a mêlés avec les Égyptiens: se séparent-ils d'avec eux, et prennent-ils leur route ailleurs? ils ne s'appellent plus Chaldéens, ils se nomment Juifs.

Le Péloponnèse serait-il rempli comme il l'est, si la postérité d'Hercule ne l'eût rempli? parlerait-on de lui, s'il n'avait cédé à la valeur et ne se fût rendu aux approches de Témène, qui était le chef de cette troupe généreuse et triomphante? A qui l'Asie est-elle redevable de tant de villes nouvellement bâties, sinon aux Ioniens qui accompagnèrent Nélée, qui était fils de Codrus, roi des Athéniens? Les murs de Syracuse, en Sicile, sont un ouvrage des Corinthiens, qui la bâtirent après les glorieuses entrées qu'ils eurent dans la Sicile, sous la conduite d'Archias.

Mais que sert-il de nous engager si avant dans les premières révolutions du temps, pour prouver une vérité de qui le présent ne permet pas que nous doutions: c'est perdre ses pensées, de considérer ce qui s'est passé autrefois dans le monde, au sujet des lieux qui étaient inhabités, et qu'on fréquenta depuis, et ne pas s'arrêter à ce qui se passe maintenant qu'on est occupé à peupler les places désertes et à remplir tout ce qu'il y a de vide dans la terre, principalement les endroits où il y avait eu nombre de peuples auparavant, et qui avaient été misérablement dépeuplés à cause des guerres et du trouble des nations qui s'étaient soulevées les unes contre les autres.

Le fer et le feu avaient ravagé presque toute la terre, et il n'y avait point de partie qui n'eût été notablement endommagée; où il y avait eu moins de solitude, c'était où il y en avait davantage: on a trouvé en ce siècle des remèdes à tous ces maux, toutes les ruines sont quasi réparées, et on verra dans peu autant de monde partout qu'on en a jamais vu.

Y eut-il jamais tant de villes qu'il y en a à présent, si belles, si riches et si fameuses? Sévère, toujours auguste, Antonin et Géta, ses deux fils, toujours triomphans, sont trois admirables puissances qui composent aujourd'hui l'empire romain, et ne le rendent pas moins glorieux ni redoutable en pleine paix que dans les plus véhémentes chaleurs de la guerre. Ces princes magnanimes et invincibles ont accru par leur magnificence le nombre des villes, ne se contentant pas d'avoir relevé les murailles de celles

qui avaient été démolies pendant la rébellion et le trouble, de leur avoir donné une nouvelle étendue, une forme plus belle, tout autre lustre qu'elles n'avaient pas, et plusieurs beaux priviléges ; de les avoir grossies par ce moyen de quantité d'honnêtes gens, dont ils ont fort noblement employé la plupart, comme personnes qui appartenaient aux premiers de leur empire, et qui descendaient des plus illustres races de Rome; ne se contentant pas, dis-je, de tant de témoignages de libéralité et de bonté pour le bien et la gloire de leur Etat, ils en ont encore fait bâtir d'autres de nouveau en plusieurs endroits, avec autant d'affection que de magnificence.

Parmi toutes ces faveurs, que Dieu, protecteur de Rome, fait toujours à ces trois princes si puissamment unis ensemble;

Parmi tant de victoires et de triomphes, dont le seul éclat acquiert sans cesse à cet empire quelque nation auparavant inconnue aux Romains, ou que les Romains n'avaient encore pas attaquée, combien en a-t-on enrôlés pour aller habiter les places qui étaient nouvelles ou désertes : les archives de cette maîtresse ville de l'univers sont trop petites, et on envoie toujours une nouvelle liste de quelque côté. Combien de réformes voyons-nous parmi tous les peuples qui dépendent de la souveraineté? On a chassé généralement tous les Barbares qui s'étaient jetés dans les provinces, qui faisaient foule en plusieurs contrées et outrageaient ceux du pays. Toutes les personnes de condition, et qui avaient eu quelque honorable charge dans l'empire, ont été remises en leur première dignité, d'autres sont élevées et agrandies, enfin chacun tient le rang qu'il mérite.

Certainement un si bel ordre me fait penser qu'il en est à présent du monde comme d'un champ soigneusement cultivé. Les empereurs, qui se le sont presque tout assujetti, ont eu ce soin ; ce sont eux qui l'ont purgé de toute sorte de poison, et qui ont arraché tout ce qu'il y avait d'épines et de ronces. Qui l'avait plus empoisonné que Niger, Albinus et Cassius, trois détestables rebelles ? Sévère les a entièrement étouffés. Il a puni la perfidie d'un favori qui le voulait perdre, et qui armait partout contre lui. Il n'y a plus rien à craindre du côté de Plotius, tous ses mauvais desseins lui ont coûté la vie, et ses complices ont mis bas les armes : tout est assuré maintenant et dedans et dehors, comme il n'y a plus de traîtres. Le verger d'Alcinoüs, que l'industrie et le travail de tant de mains qui y étaient employées tous les jours rendaient si délicieux, n'est rien en comparaison de toute la terre que Sévère a peuplée et embellie; et paisible comme elle est, elle fructifie partout en abondance; ce ne sont que fleurs de côté et d'autre, dont la beauté, l'odeur et la diversité surpassent toutes les différentes espèces de roses qui croissaient dans le jardin de Midas. Mais quoi ! tous ces divers changemens que vous voyez sans cesse dans le monde vous plaisent, et l'homme qui changera ne vous plaira pas ? vous louerez la nature d'être si variable partout ailleurs, et sa variété sera dans l'homme un sujet de mépris ? si vous êtes raisonnables dans les louanges que vous lui donnez, elle n'en mérite pas moins dans l'homme que dans les autres créatures.

III. Ce n'est pas seulement le ciel, les astres, les élémens et les choses qui en sont composées et qui sont sans âme, qui changent, mais encore les animaux. S'ils n'ont pas de vêtement pour en changer, il ont une figure qui leur en sert, qui est la chose du monde la plus variable. Que dis-je? si les animaux n'ont pas de vêtement; les oiseaux ne sont-ils pas autant d'animaux? ils sont néanmoins vêtus de plume. Je considérerai seulement le paon; est-il d'oiseau richement vêtu comme lui? Il porte tous les jours ce que les hommes ne porteraient que les jours de cérémonie, et qu'ils tiendraient en tout autre temps soigneusement fermé sous la clef. Il n'y a rien de si précieux, ce semble, que son plumage. Regardez-le par le cou, c'est comme un tissu de fleurs sans comparaison plus vives en couleur que l'écarlate lui-même; par le dos vous apercevez un éclat qui surpasse celui de l'or dont on chamarre les habits : par la queue, on voit une longueur et une largeur qui ne cède point à celle des vêtemens qui traînent et s'épanouissent à terre avec le plus de pompe. Il est rempli de diverses couleurs qui changent à tout moment; il n'est jamais lui-même, il est toujours autre et lui-même tout ensemble. Se met-il dans tout son éclat, et commence-t-il à faire parade de toutes les richesses que la nature a étalées avec profusion sur ses plumes, je suis

sûr que vous le prendrez à peine pour ce qu'il vous paraissait auparavant; il était beaucoup moindre, et n'avait garde d'approcher de la beauté dont il vous a fait une montre si agréable: replie-t-il son plumage et resserre-t-il dedans toute cette riche et admirable effusion de couleurs, revenant à son premier naturel, vous douterez à l'instant si vous n'êtes pas trompé par vos yeux, qui vous représentent une si grande diversité en si peu de temps, moindre ou plus grande; c'est toujours un paon qui change autant de fois de couleur qu'il se remue.

Je n'ai garde de passer ici sous silence le merveilleux instinct avec lequel le serpent se renouvelle. Je devais parler de lui en premier lieu, et lui faire tenir en ce discours le rang qu'il tient entre les bêtes plus sujettes à changer que les autres. Il n'y en a point devant lui, et quoique je l'aie mis après le paon, toutefois le paon, selon l'ordre de la nature des choses muables et changeantes, est après lui. Le paon change de plumes, mais il ne change pas d'âge: le changement de plumes n'est pas celui que nous admirons en lui, c'est celui des couleurs. Le serpent, outre qu'il est variable en figure, et que chaque mouvement lui en acquiert toujours une nouvelle, change tout à fait de peau et d'années, et retourne en sa première vigueur avec un appareil extraordinaire. Cela n'arrive pas tous les jours, seulement quand ce reptile semble succomber de faiblesse sous le poids de ses années, et qu'apparemment il s'en va mourir. Alors il cherche entre les rochers le plus étroit passage qu'il y ait, une fente où il ne puisse mettre la tête qu'avec beaucoup de peine; d'abord il se ramasse, se pousse entre deux pierres, se déchire en suite tout le corps et se développe entièrement; la peau qui est à demi usée et toute sèche quitte la chair dès le premier effort, cède à la dureté du rocher, pli sur pli, tombe à l'entrée aussitôt que le serpent tire sa queue. La nature, déchargée de ses vieilles dépouilles, prend de nouvelles forces, et avec d'autres écailles qu'elle pousse dehors, et qui sont agréablement vermeilles, elle repasse ses années en les quittant, et va de la vieillesse à la jeunesse après en avoir été extrêmement éloignée. Enfin ce changement est aussi favorable qu'il semble prodigieux.

L'hyène qui est une bête sauvage et cruelle, de la grandeur et à peu près de la forme d chien, change de sexe tous les ans: si vous avez pris garde, elle est mâle une année, et l'autre elle est femelle.

Je ne dirai pas que le cerf est arbitre du temps qu'il a vécu, qu'il peut disposer du passé et reprendre les forces qu'il a perdues. Le temps prévaut-il sur son agilité, l'âge lui fait-il peine, et une trop longue vie le rend-t-il pesant, il ne cherche pas loin le remède, il avale le premier serpent qu'il rencontre, la langueur que le venin creuse en tous ses membres n'est pas mortelle, elle est salutaire, et se termine heureusement par une agréable et vigoureuse jeunesse, où il se trouve par cette apparente défaillance.

Il y a encore un autre animal dont les changemens ne sont pas moins considérables que ceux des animaux de qui nous venons de parler. Il a quatre pieds et marche fort lentement; il ne se trouve que dans les champs; il est fort petit, et couvert d'une peau extrêmement rude. Vous vous imaginez, peut-être, que je vous fais ici une description de la tortue, semblable à celle que nous trouvons de cet animal dans les écrits de Pacuvius, qui lui donne quatre pieds, mais de plomb, avec lesquels elle avance si peu que vous diriez qu'elle ne se remue pas. Non ce n'est pas cet animal dont j'entends parler en ce lieu, l'épithète que ce poëte lui donne convient à un autre: c'est l'un des plus petits qu'il y ait entre les animaux, et cependant si vous le mesurez par son nom, vous croirez que c'est un des plus grands. Qui que tu sois qui auras entendu parler du caméléon, et n'auras pas su ce que c'est, tu en auras peur sans doute comme d'un lion et de quelque chose encore plus redoutable; mais encore, que craindras-tu avec le lion, qui entre dans la composition du nom qu'il porte? peut-être la terre qui est l'autre partie de ce nom, comme si un lion qui est gisant à terre était en un état qui le rendît plus effroyable. Veux-tu que je te dise, tu craindras un atome vivant, qui se cache d'ordinaire sous une feuille de vigne presque assez grande pour lui couvrir tout le corps; quand tu auras levé la feuille qui le cache, et que tu auras aperçu si peu de chose, tu riras en même temps et tu auras peine à te contenir sur l'idée du Grec qui l'a ainsi nommé, et qui se formait en

quelque chose de grand, ou s'est voulu
r de nous, abusant du nom. Il n'y a rien
c que cet insecte, encore les puces ont-
ielque peu de suc : le caméléon n'en a
'e n'est que peau, encore bien mince et
, et on dira qu'il vit; qui le croira? Il
t de cou; la tête tient immédiatement au
st pourquoi il ne la saurait tourner; ce
peut faire de cette partie, il le fait des
il a exprès hors de tête. Ce sont deux
nts de lumière, qu'il ne laisse jamais en
qu'il roule toujours, les tournant ça et
ais quelle pesanteur et quelle lassitude
naturelle, le tiennent tellement contre
l se lève à peine; on travaille moins à
ielque lourde machine, qu'il ne fait à
ir; il est longtemps à mettre un pied
utre; un pas lui coûte nombre d'ef-
voit bien qu'il a fait du chemin, mais
pas vu marcher; le mouvement de
, qui marque les heures à la montre,
plus imperceptible que le sien; aussi
jours à jeun et affamé : cependant,
jamais défaillir? Il se nourrit à force
, il remâche perpétuellement l'air qu'il
and il s'enfle et qu'il rejette, quand il
ésenfler, tout son aliment n'est que
mée. Cela n'empêche pas néanmoins
oit fort changeant, il paraîtra tout
il n'est, sans cesser aucunement
u'il est. Il a cela de propre de n'avoir
· que celle qu'ils emprunte des choses
:he; comme elles sont diversement
il prend aussi diverses teintures; est-il
elque pierre, il l'imite et l'exprime si
ent sur sa peau, que vous diriez véri-
: que c'est une pierre : après, s'est-il
d'une plante, les impressions sont si
naturelles et si imperceptibles, que
erneriez malaisément entre elle et le
qui la représente. Mais bien qu'il
en couleur de pierre ou de plâtre, et
ole ne tenir rien de l'animal, ne vous
pas, c'est toujours lui-même, tant il
u'il n'appartient qu'à lui de se jouer,
ı dit, de sa peau.

à dire combien l'homme, qui est le
e des animaux, est changeant et va-
fallait premièrement parler de la va-
garrure qui se trouve dans les autres animaux, et en prendre un, à tout le moins, de chaque espèce, et qui fût un des plus muables. Ce roi des animaux ne change pas de plumes; il n'en a pas : il retient toujours le même sexe et la même peau, et s'il a à changer d'âge, ce n'est pas de la décrépitude à l'adolescence : mais de l'adolescence à la décrépitude, du berceau au tombeau, dont il ne lui est pas possible de reculer d'un moment, quand l'heure est venue : de quoi est-ce donc qu'il change? d'habits. Donnez-lui quelque origine que vous voudrez, qu'il soit sorti des mains de Dieu, qui a créé toutes choses, c'est la croyance des chrétiens; ou de celles de Prométhée, c'est la vôtre. Personne ne doute que son ouvrier ne l'ait fait tout nu, il avait trop bonne opinion de son ouvrage pour le voiler, et tous les traits en étaient trop délicats pour les cacher, l'air était en ce temps-là d'un tempérament qui ne pouvait offenser celui de l'homme, ternir sa beauté, ni faire sur sa peau quelques impressions moins agréables. L'ambition ne l'avait point encore corrompu, et la nudité ne lui pouvait déplaire, sur laquelle il n'avait encore pas fait de réflexion. Il était sans habit, ce fut ainsi qu'il plut à son ouvrier, et que l'ouvrier fut satisfait de son ouvrage. Mais, à le prendre selon les termes de l'histoire, non pas de la fable, c'est-à-dire dans la croyance des chrétiens, que la vérité même a enseignés, non pas des infidèles que le démon, auteur du mensonge, a trompés, ce premier et nouvel homme voulut hâter le cours de la Providence, et aller contre la défense que Dieu lui avait faite de manger du fruit de l'arbre qui donnait la science du bien et du mal. Étant donc devenu sage avant le temps et contre l'ordre, il rougit sur-le-champ à la vue de son corps, et courut à un figuier pour prendre des feuilles et en couvrir promptement ce qu'il ne pouvait regarder sans confusion. On le chassa incontinent de ce lieu, où, s'il eût attendu la Providence et obéi à la loi, il eût été l'origine immortelle d'une lignée fortunée et heureuse comme lui. Il se couvre d'une peau aussitôt, et s'habille de cuir, comme un criminel condamné aux mines : en effet, la terre lui devait être ce que la mine est à un coupable, un supplice qui l'exercerait lui et sa postérité, tout le temps de leur vie.

Mais il ne faut pas étaler ces perles devant

tout le monde, il y en a qui sont de la nature des animaux immondes, qui font litière des choses qui sont les plus précieuses. C'est pourquoi tout le monde ne mérite pas qu'on leur développe tant de mystères. Je veux parler maintenant selon vos sentimens, et aux termes que vos faiseurs d'histoires vous en ont fait accroire. C'est le conte que les Égyptiens font ordinairement, ce qu'Alexandre, qui l'avait appris de Bérose, couche avec beaucoup de soin et d'ordre dans son histoire, ce que vous lisez tous les jours, qu'Ammon, qui fut un des plus riches de son temps en troupeaux, se retira en Égypte, sous le règne d'Osiris : Mercure était pour lors en la cour de ce prince égyptien, voici à votre avis le secret. Il rencontre un mouton par hasard, le manie, et ayant senti avec plaisir combien la laine en était molle et délicate, il écorche une jeune brebis, prend la toison, et fait ce que la facilité de la matière lui persuade, voyant que la laine suivait les doigts, et que plus il la tirait, plus elle se rendait pliable. Il forma un fil semblable à ceux du Tillet dont on faisait autrefois les cordes. Isis, mère d'Osiris, avait toujours les yeux sur Mercure, et remarqua si bien tout, qu'elle trouva l'usage de filer la laine, de l'ourdir et en faire des habits.

Cependant, de Carthage, comme si ce n'était pas à Isis que vous fussiez redevables d'une si belle invention, vous avez mieux aimé suivre le caprice des Grecs que d'être justes et équitables. N'attribuez-vous pas à Minerve ce qui est dû seulement à Arachné, vous savez la dispute qu'eurent autrefois ces deux filles touchant le fil et l'aiguille, qui ferait mieux une toile, une tapisserie et autres ouvrages semblables. Minerve ne réussit pas si bien en son entreprise qu'Arachné, qui emporta le prix sans difficulté. Un fil ne passait pas l'autre dans sa trame, et il n'y avait point de partie où les règles de l'art ne fussent parfaitement gardées. Ce n'est donc pas là ce que la diligence de cette habile ouvrière, qui avait si glorieusement vaincu Minerve, attendait de vous? Vos ancêtres n'ont pas été moins injustes en cette cause, et on ne vous peut rien reprocher dont ils n'aient été les inventeurs ou les approbateurs.

Depuis ce temps-là, on n'a point cessé de diversifier les matières, on ne s'est pas contenté de se couvrir de laines de Milet et de Selge, villes d'Asie, d'Altin en Italie, de Tarente de Calabre et de Grenade, province d'Esp Elles sont très-excellentes et n'ont pas l de passer par la teinture pour être empl particulièrement celles de Tarente, qui extrêmement noires, et celles de Gre dont l'écarlate ne s'éteint jamais.

Toutefois il a fallu tirer des arbres de q vêtir : ne s'habille-t-on pas avec le lin, q une sorte de plante? on le met dans l'eau défait de son vert, après il devient blanc; file, on l'ourdit, on le tisse, et voilà le qui est le plus délicat de nos habillemen pêche des toisons même dans la mer, ce n pas seulement les Sères, peuple de la C qui nous fournissent de soie et de cot sont les coquilles, principalement cell sont les plus larges; elles sont revêtues mousse qui ressemble fort à la laine, c d'une chevelure, c'est ce que le luxe reche avidement et achète si cher; car il n'y a pe aucune nacre dont la pêche ne coûte d'un homme. Tellement que ce n'a pas été pour se vêtir de planter des arbres ni de du lin et du chanvre, si on ne pêchait e dans les gouffres les plus creux de la m quoi contenter la passion d'un homme or leux et adonné au luxe.

Il n'est pas que vous n'ayez souvent ou ler du ver à soie : représentez-vous un animal qui s'écoule et se dissipe lui-mê une infinité de petits filamens dont il r l'air; il s'en faut bien que l'araignée soi ingénieuse que lui; il y a sans compa bien plus d'artifice dans sa toile que dan de cet autre insecte : l'astrologie n'est pa régulière dans ses cadrans, qui ser obliger le soleil de nous rendre compte voyages. Vous voyez des lignes qu'il nous en l'air, où il emploie une partie de s stance, et dont il fait le centre, elles so posées les unes près et au travers des a avec tant de proportion que leur distanc elles et la grandeur des mailles qu'elles f travestissant, croissent à mesure qu'elles gnent du point d'où elles partent. A-t-i tendu sa toile ou plutôt ses filets, comme jouait et qu'il eût a divertir des spectate un secret tour de passe-passe, il fait disp en un moment tout son ouvrage. Nos cha

pas plus habiles dans les traits les plus
leux de leur métier. Son estomac est le
il replie et resserre toute cette riche
ndise qu'il ne tient pas longtemps ca-
ais qu'il développe et étale incontinent
ivec beaucoup plus d'abondance et de
ju'il ne l'avait produite le premier coup.
ins cela n'arrive pas toujours. Il dégé-
n à peu avec son travail qui l'épuise
sec et d'humeur; il se forme des ailes
ie, et prend la forme d'un papillon; ce
s un ver enseveli dans sa coque, c'est
lale qui vole : c'est pourquoi si vous le
bonne heure, lorsqu'il n'a pas encore
filé, vous lui trouverez dans le ventre
fuseau qu'il a avalé, et le dévidant,
ez un peloton de soie très vivement

bien des sortes d'étoffes; mais la main
toutes mises en œuvre depuis n'a pas
s ingénieuse que celle qui les a tirées
de l'eau et de la terre; si cette main en a
d'un même élément et de si différentes,
es a travaillées si diversement, qu'on
lle jamais d'une même façon, et qu'il
urs quelque nouvelle mode qui plaît
e que les premières.

mmencement qu'on ne se mettait en
e des choses nécessaires, et de qui on
ivait passer sans beaucoup d'incommo-
tait assez d'être couvert, n'importait
nent, pourvu que ce fût commodément
re beaucoup offensé des injures de l'air;
a à l'abri du mauvais temps, et suffi-
t pourvu contre la nécessité, on trouva
était pas assez libres dans ces premiers
s, que l'action et le mouvement n'étaient
es, qu'on n'avait ni grâce ni façon, et
était pas tant habillé qu'on était ense-
ie fit-on, on chercha les moyens de
noder encore mieux, et on trouva la
et la grâce avec l'aisance dans les ha-
s les uns ont voulu paraître plus riche-
e les autres; c'était trop peu à ces esprits
ix d'être propres ou gracieux, s'ils ne
autrement que les autres, et d'une ma-
i les distinguât tout à fait d'avec ceux
stimaient moins qu'eux; s'ils n'étaient
billés d'une plus riche étoffe et d'une
ute particulière. Ainsi le désir d'être commodément, proprement et magnifiquement est cause de toutes les diverses modes qu'il y a eu depuis dans le monde.

Nous pouvons réduire toutes ces diverses modes à deux chefs, l'un de celles qui sont communes; l'autre de celles qui sont particulières : les particulières sont de chaque nation, que l'habit ne distingue pas moins que le langage, et qui porte chacune le sien, seulement en usage dans le pays; les communes sont de toutes ensemble, indifféremment. Elles peuvent, outre l'habit du pays, prendre, par exemple, le manteau que je porte; il est de mise partout, et vous ne trouverez point de canton où il n'y ait quelqu'un qui le porte.

Je sais bien que c'est l'habit des Grecs; les plus sages qui fussent parmi eux s'en servaient, et c'était le privilége des philosophes d'aller par la ville en manteau, tant la sagesse était, à leur opinion, bien logée dessous; mais maintenant qu'on parle grec en Italie, ne puis-je pas dire que l'habit des Grecs y est entré avec leur langage, et que les Latins n'eussent pas estimé bien parler ce langage sous un autre habit que le manteau? Je dis bien plus, que les Latins lui ayant donné un nom en leur langue, et l'ayant appelé *pallium*, ils en ont autorisé l'usage et montré qu'on avait autant de droit de le porter à Rome que dans Athènes, et qu'il n'y avait pas moins de sages en Italie qu'en Grèce. S'il fut ainsi nommé lors qu'on ne le portait pas encore, et bien longtemps avant que les Italiens s'en servissent, il le fallait connaître premièrement, et apprendre avec le nom la dignité qui lui soumettrait un jour les épaules de ce peuple, à l'heure qu'il serait plus grand et plus sage.

Combien a t-on vu à Rome de philosophes, de médecins, d'orateurs et de grammairiens emmantelés? Caton même, qui avait été si ennemi des Grecs et de leur langue, voulut faire de la robe un manteau. Il y avait quelques années qu'il avait obligé, par édit solennel, les Grecs qui étaient de son temps à Rome, et qui enseignaient les lettres grecques, d'en sortir, avec expresses défenses d'y rentrer jamais. Mais comme il eut goûté après les délices de cette langue, et admiré l'agréable diversité du dialecte, quoiqu'il eût déjà un pied dans le tombeau, il ne rougit pas néanmoins de consacrer les derniers momens de sa vie à l'étude des

auteurs qui l'avaient le mieux parlée, et de mourir Grec, lui qui n'avait voulu vivre que Latin. Lorsqu'il était préteur, ne répara-t-il pas en quelque sorte le tort qu'il avait fait aux Grecs? Il portait sa robe en guise de manteau; il avait toujours l'épaule droite toute découverte, et agençait si bien sa robe, que vous l'eussiez prise pour un manteau, lui pour un philosophe, et son prétoire pour une école : il ne faisait rien cependant qu'il ne fût obligé de faire, c'était l'avantage que sa dignité lui donnait, et qui lui était commun avec les consuls et les pontifes; ils portaient leur robe comme les plus cyniques de la Grèce portaient leur manteau : on appelait cela se ceindre à la *gabinienne;* tant il est vrai que ce que Tertullien fait dans le christianisme trouve des exemples même dans les actions des plus sages personnes de votre gentilité.

IV. Mais si ce que tout le monde s'est toujours persuadé est véritable, qu'il importe de vivre à la romaine, et d'être habillé à Carthage comme on l'est à Rome (je parle à ceux de Carthage, qui sont les plus persuadés et les plus scrupuleux en ce point), pourquoi imiter les Grecs avec tant d'affection et de plaisir, dans ce qui les a ainsi corrompus, et donner place à la dissolution sous la robe, qui semblait n'en avoir trouvé que sous le manteau ? Est-ce bien imiter les Romains, que de leur vouloir seulement ressembler d'habit? n'est-ce pas très-mal imiter les Grecs que de ne leur vouloir point du tout ressembler d'habit, et de leur ressembler parfaitement dans tout ce que la volupté qui les a perdus leur a pu suggérer.

Dites-moi, de grâce, à quoi s'exerce-t-on maintenant à Carthage, à courir, à lutter et à se battre. C'est pour cela qu'on se souille de boue, qu'on se roule dans la poudre, et qu'on n'use que de viandes sèches : comme si cette abstinence donnait plus de force et d'agilité, comme si la poudre donnait plus de prise, et la boue en donnait moins sur un antagoniste. Mais encore, à quoi servent tous ces pénibles et fâcheux exercices? Certes à rien, sinon à s'user le corps, à perdre les forces et la santé, à avancer la vieillesse, et à mourir après mille maladies très-cruelles. C'est ce qui est arrivé aux Grecs, de qui vous tenez la lice, la lutte et l'escrime. Il n'y en a point d'autres qu'eux qui vous aient appris à vous exercer si mal : s'il y en a quelques-uns, nommez-les-moi, et me dites endroit du monde ils habitent. Non, Grèce qui a été si contagieuse à l'Afriqu a appris à tant de provinces, si utilement autrefois, à si mal user des forces que l leur avait seulement données pour cu terre, et qu'elles n'emploient plus à qu'à leur ruine.

Étant proches de ceux de Numidie vous êtes, et quasi Numidiens, serait-i ble que vous eussiez appris d'eux à vo raser de si près, et si généralement e les parties où croît le poil, qu'il n'y ai haut de la tête exempt du rasoir? Pour ne le saurais croire; je sais trop bien Numidiens ne haïssent rien tant que le et qu'ils n'aiment rien plus au contrair poil long. Qu'ils aient du poil tant q voudrez, ils n'en auront jamais asse leur chevelure a beau être longue et ils en souhaitent avoir davantage; aut pourquoi porter sur leur casque une chevelure, et se couvrir la tête d'une q cheval au lieu de plumes? Les voyant sous cette affreuse crinière, qu'ils a et éparpillent dessous leurs cheveux q dent jusqu'à la ceinture, vous diriez sont autant de lions qui ont le crin h qui se précipitent de fureur.

S'ils usaient de poix-résine, et de p comme vous, s'ils se brûlaient et s'arr le poil comme vous faites, s'ils n'en la point au menton, ni aux autres endroi croît, seraient-ils bien si velus qu'ils s raient-ils bien tant de barbe, nous para ils si hideux? au moins ne verrait-on de mentons gris ni de têtes blanches. C médierait avec ces pincettes qu'on a in exprès, pour corriger en ceci les vices Les ayant toujours en la main comme avez, pensez-vous qu'il ne fissent pas d'efforts de leur main que l'âge leur fai ger de cheveux, et qu'ils ne s'en pr d'autant, s'il y en avait quelqu'un b gris. Ils n'en feraient pas moins avec l toutes les autres parties de leur corp matière gluante et ardente emporterait ne laisserait pas la racine d'un poil. Vou donc point d'exemple parmi les Nu pour défendre cette damnable et ignon

e, et vous justifier du crime dont vous pables, faisant violence à la nature, et t l'ordre qu'elle apporte au discerne- s âges. Si vous n'aimez mieux vous at- l'invention des pincettes et vous donner : de vous être avisés les premiers d'un age qu'on fait à présent de la poix-ré- ant avouer que vous tenez l'un et l'autre es, qu'ils ont inventé cette sorte d'in- t et commencé à si bien user de cette ; ils sont les exemples que vous avez l n'y en a point après eux que vous alléguer.

d ils inventèrent la lutte, l'onction et le de vivre des lutteurs, le rasoir et les s, et trouvèrent un nouvel usage de la ine; tandis qu'ils ont pratiqué une si ention et continué un si louable usage, nt en manteau. Quel prodige donc, ô ois! que vous ayez retenu toutes ces s marques de luxe des Grecs, et si le n est une des plus apparentes, que z rejeté. Il y a, croyez-moi, tant de tre la lice, l'huile, la boue, la poudre, les sèches, le rasoir, les pincettes, la e manteau, qu'il y a de quoi s'étonner oir frotter d'huile, de boue et de pou- ger si sec, courir, être partout si après tout être sans manteau. Savez- que tout le droit qu'ont ceux d'Asie de de se tondre ainsi, de s'exercer comme s exercez, de faire ce que vous faites, rivilége qui n'appartient qu'au man- n'ont fait part de ces délices qui les inés qu'aux Grecs, c'est-à-dire à ceux nt le manteau.

dez-moi un peu, Carthaginois, per- ô Romains, que je vous fasse cette de- qui êtes-vous? qui sont les Grecs et hantent le Lycée et le Portique? quel entre vous et eux? qu'ont-ils pour mé- tre imités de vous? je ne parle qu'à x, à vous, ô Romains, qui êtes venus au grandeur où vous êtes; ayant triomphé avant d'avoir triomphé des peuples que vait corrompus : pour vous, Carthagi- vous n'avez dégénéré, qui n'avez pas e vertu que de courage, et qui parti- bonheur de Rome, lui ayant donné mplir le trône qu'elle s'est élevé sur toutes les nations, un prince africain[1] de naissance, mais véritablement romain de vertu. A quoi bon chercher la bonne grâce ailleurs que chez vous, qui attirez sur vous les yeux de tout le monde, et dans d'autres exercices que ceux qui vous ont rendus les plus glorieux de la terre. Toutes ces mignardises et afféteries sont l'amusement et l'occupation des esclaves, pourquoi haïr tant leur habit, et aimer si passionnément leurs sottises : si l'habit n'est pas honnête, il n'y a que ces sottises qui le rendent infâme. Cependant vous avez si peu de considération, que comme si les Grecs n'eussent été ridicules qu'en portant le manteau, et non pas en faisant ces sottises, il n'y a que le manteau que vous condamniez et qui soit indigne de vous : en vérité, c'est ce que je ne puis comprendre. Est-on plus Grec, et pour parler d'une nation débauchée en termes sortables, plus déshonnête et dissolu en portant le manteau, qu'en s'arrachant le poil, la barbe et les cheveux? c'est se moquer, l'habit ne les a pas gâtés, il n'y a que les mœurs qui les aient perdus.

Ce n'est pas la coutume qui fait que la nouveauté des habits soit un crime, c'est la nature. Quand l'ambition et la volupté masquent les hommes, en leur donnant un autre visage que le naturel, quand on se déguise sous les dépouilles d'un autre sexe que le sien, alors on fait tort à la main qui nous a formés, et on confond la diversité bien ordonnée de la nature, qui conserve l'espèce par la distinction du mâle et de la femelle. Il y a certes bien à dire entre l'honneur qu'on doit au temps et à la religion; c'est à la coutume d'être fidèle au temps, et à la nature d'être fidèle à Dieu. Ce que le temps exige de la coutume, c'est de s'opposer au changement et à la nouveauté, et de maintenir ce qu'il a une fois introduit dans le monde, c'est-à-dire la façon de s'habiller, comme les anciens s'habillaient. Ce que Dieu exige de la nature, c'est que personne n'altère rien de la forme qu'il nous a donnée une fois, que chacun ne semble que ce qu'il est, et que ce qu'il a été fait, et que l'art n'ajoute rien aux traits et aux linéamens qui sont naturels. Quant à la coutume, il suffit de s'accommoder au temps; il est variable, la

[1] Sévère.

coutume le doit être; il est donc à propos de changer quelquefois d'habit, selon le temps. Il n'en va pas ainsi de la nature, il se faut régler selon Dieu : or en Dieu il n'y a pas une ombre de changement, il est immuablement ce qu'il a été, et sera ce qu'il est. C'est pourquoi les lois de la nature sont inviolables : il ne les faut donc pas violer par le changement d'une chose qui est immuable dans notre nature, et qu'on change en quelque manière, quand on se déguise et quand on fait douter aux autres de ce qu'on est.

Ce furent ces lois si divines et si saintes qu'Achille, le héros dont Larisse tire tant de gloire, pour avoir été sa ville et le lieu de sa naissance, viola lorsqu'il fut vêtu en jeune fille, et qu'il prit les atours de ce sexe. Il n'avait jamais eu de nourrice, il ne connaissait ni lait ni mamelle : au lieu de bouillie, on l'avait nourri de la moelle des bêtes sauvages. Je m'en rapporte à son nom, il justifie assez la créance commune [1]. Chiron, qui apprit aux hommes le manége et qui faisait d'ordinaire sa résidence dans les montagnes et dans les forêts, fut le monstre qui l'enseigna, et lui donna, dans sa caverne, le secret de monter à cheval.

Néanmoins ce n'était pas répondre à ce qu'on se promettait de son éducation et de ses premiers exercices, que de trahir ainsi son sexe et de démentir sa nature : cela était supportable dans l'âge qu'il était encore tendre et sans vigueur : les soins d'une mère qui ne le voulait pas perdre méritaient qu'on lui pardonnât la faute qu'elle fit de le déguiser sous l'habit d'une fille, de peur qu'on ne se saisît de lui par force, et qu'on ne le contraignît, tout jeune qu'il était, d'aller à la guerre. Si ce premier déguisement fut un crime, il n'y avait que Thétis qui en fût coupable : il n'avait pas encore de jugement pour consentir au dessein de sa mère, et pour approuver ces artifices. Mais à le voir la barbe au menton, et savoir qu'il s'est déjà acquitté avec une des filles de Lycomède du devoir de son sexe, qu'il a fait ce que ferait un mari, qui le pourra souffrir dans la robe d'une femme ? il dressera ses cheveux en pyramide, à plusieurs étages et à divers degrés ; il se fardera, il se mirera, il se mettra au col un collier de perles, il portera des pendans d'oreilles, comme en portent les femmes, il ne retiendra rien de son sexe et fera de la femme partout ; en un mot, il se tel qu'on le représenta depuis en écusson sur mont Sigée, le lieu de sa sépulture : et dira que c'est Achille, ce brave et invincible capitaine ? Qu'on le nie, mais qu'il se défasse auparavant de tout ce lascif et honteux attirail et qu'il se restitue à lui-même. Il ne sera pas longtemps sans le faire, il faut qu'il prenne les armes, ce sera bientôt un homme, la nécessité nous fera recouvrer Achille. En effet Ulysse ne lui eut pas sitôt donné l'alarme glissé secrètement des armes près de lui, qu'il mit bas la robe, et revêtit une armure complète Homère a bien raison de dire que le fer est l'épreuve des bons courages, et que c'est un puissant attrait pour rendre tous les autres inutiles. Enfin si le signal ne lui eût point allumé courage, et qu'il n'eût pas eu le cœur d'Achille mais celui d'une fille ou d'un efféminé, il n'y point de doute qu'il n'eût toujours fait la jeune fille, et qu'il ne se fût tellement accoutumé à cet habit, qu'il ne l'eût jamais quitté ; et ainsi qui ne lui eût pas fait l'amour, et qui n'eût épousé Achille, croyant épouser une fille. cela est, n'est-ce pas ici un double monstre un changement doublement prodigieux? Achille qui était homme, paraît femme; Achille paraissait femme, paraît ce qu'il est, c'est homme, et il en porte les dehors. Quoi! fallait ainsi cacher la vérité et découvrir le menson faire croire qu'il était ce qu'il n'était pas c'est à dire une femme, et persuader après contraire, qu'il était homme et non pas femme L'une et l'autre façon de changer ne valent rien celle-là est contraire à la nature, celle-ci dommageable et pernicieuse. En faisant paraître qu'il n'était pas, il accusait la nature de l'avoir fait ce qu'il ne devait pas être, un homme qui devait être néanmoins femme : en montrant ce qu'il était, il se mettait en danger de perdre la vie ; il montrait qu'il était homme, et homme généreux : il fallait donc prendre l'épée, et se hasarder à toutes les occasions.

La crainte qui a donné lieu à ce déguisement n'est aucunement excusable, c'est la crainte d'une mère, et d'une mère à qui on veut ôter son fils : ce déguisement donc est une offense, ma

[1] Achille, quasi Ἀχοῦλος, c'est-à-dire sans lèvres, parce qu'il ne s'en était point servi à teter.

moindre que celle que commit Her-
d l'ardeur d'un feu illégitime et crimi-
amorphosa, et lui fit prendre les habits
tive et infâme courtisane. Je sais que
un dieu qui a des orateurs à Carthage,
ıd héros qui, sous une peau de lion
égorgé avec une massue et des flèches,
autrefois l'univers de monstres et de
ais dans ce sale et honteux équipage,
a de divin, rien d'héroïque, c'est un
s digne de confusion et de mépris que
ın et de louanges. Il a fait échange de
ıe, de ses flèches et de sa peau, qui
ıt l'épithète qu'on lui donne ordinai-
aux vêtemens et à la dépouille d'une
ıe, tant l'amour d'une reine, mais d'une
mpudique, d'une Lydienne, mais d'une
a eu la force de prostituer et de corrom-
cule dans Omphale, et réciproquement
le dans Hercule. Où est le plus cruel des
Thrace, Diomède, où sont les chevaux
nourrissait de carnage, et à la faim desquels
plaît tous les jours je ne sais combien de vies
ntes, d'hommes qu'il leur faisait dévorer
n vie? Où est Busiris, cet inhumain et
ble tyran d'Égypte qui sacrifiait tous les
ers qui venaient en son royaume, et
ıit les autels de leur sang et de leur
g, comme si ces autels eussent été autant
hers. Où est Géryon à trois têtes, ce mons-
e l'Espagne avait couronné, et qui la ra-
t tout entière? à l'heure que sa maîtresse
ıait sa massue, et répandait dessus toutes
ux de senteur, vous eussiez dit qu'elle
ı sentiment, et qu'elle se plaignait de
qu'une main ennemie de sa gloire lui
mpêchant la bonne odeur de tant de
de se répandre avec celle des têtes
ıait écrasées et qui sentaient si mal. Non
ur de sang lui était bien plus agréable,
douces fumées qui s'exhalaient des
d'Omphale, et si elle eût eu autant de
e de sentiment, il ne faut pas douter
e les eût rejetés, aussitôt qu'elle les
anchés sur elle. Cette voluptueuse et
ncesse ne laissa guère sur les flèches le
hydre ni des centaures qu'elles avaient
i longtemps, elle l'ôta avec la même
i lui servait à aiguiser la pointe de son
le tête, et toujours toutes avec de pré-

cieuses liqueurs qu'elle fit distiller dessus. Ah ! que la volupté devint fière et insolente, après tant de merveilleux succès, et de si grands avantages. Elle fit avec les flèches dont Hercule avait percé jadis tant de monstres, des chapeaux de fleurs, et les convertit en aiguilles, entre les mains de l'impudique qui lui avait donné tant d'ascendant sur la force et le courage. Ces deux vertus l'avaient jusqu'ici outragée, elle les outragea impunément, et les étouffa misérablement toutes deux. La peau dont Hercule se couvrait était si rude, si dure et si pesante, que je ne pense pas qu'une honnête et généreuse femme y pût mettre ses épaules sans se blesser, il l'eût fallu apprêter et adoucir premièrement. Il y a apparence qu'Omphale le fit, et qu'elle n'y épargna pas le baume ni les plus odoriférantes liqueurs qu'on distille en l'île de Télos. De peur que le crin ne fut pour un cou délicat, comme était le sien, autant d'épines aiguës et poignantes, elle y mit sans doute le peigne, démêla ce crin tout hérissé, qui tenait l'un à l'autre et pendait du cou de ce lion, comme nous voyons pendre la glace en hiver du toit des maisons; elle remplit la gueule de ses cheveux et couvrit les dents de ses deux moustaches. S'il y avait eu assez de vie dans les restes d'un lion qui ne subsistait plus que dans la peau, pour pousser encore quelque faible rugissement, la voyant ainsi remplie des superfluités d'une femme corrompue, et ne retenir quasi rien de sa première forme sur de si faibles épaules, il aurait rugi. Si on se fût trouvé lors en la forêt de Némée on l'eût entendu gémir, et le génie, s'il y en a quelqu'un qui l'habite, éclater en soupirs, et se plaindre de la félonie d'une femme lubrique qui faisait à son lion ce qu'Hercule ne lui avait pu faire; il lui avait bien, à la vérité, ôté la vie, mais il lui avait toujours conservé les marques de sa force, et la forme qui le rendait encore si terrible sur les fortes épaules de son vainqueur, qu'on l'eût pris même pour un lion, encore qu'il n'en eût que la peau. Je ne m'amuserai pas à vous représenter ici Hercule sous le somptueux et riche attirail d'Omphale, comme il était fait, quelle façon il avait. Omphale, comme je l'ai déjà désignée et dépeinte, en est une assez naïve image : telle qu'elle a été dans la peau d'Hercule, tel fut Hercule dans la soie, l'un aussi ridicule que l'autre.

Si ce n'est qu'Hercule valait mieux qu'Omphale, et qu'Omphale était moins blâmable qu'Hercule; celle-ci voulait paraître plus qu'elle n'était, au lieu qu'Hercule paraissait beaucoup moins qu'il n'était en effet.

Après la main d'Hercule, il n'y en avait point qu'on appréhendât comme celle de Cléomaque : il était si robuste et si furieux, qu'il abattait un homme du premier coup. Quelque forces qu'on eût, il fallait céder à un bras sous le poids duquel on en avait vu plusieurs expirer ; il n'y en avait guère qui ne portassent les marques de son poing; il avait estropié les uns et laissé les autres dans une perpétuelle impuissance; pas un n'avait le courage de paraître nu devant lui, ni de lever la main. Il ne trouvait point dans la place désignée pour ce combat d'adversaires ni de rivaux.

A l'honneur que tant de succès extraordinaires et mémorables lui avaient acquis, et qui le faisait prendre pour un autre Hercule, succéda l'infamie. Il tomba dans des désordres qui justifient ceux d'Hercule, et le plus grand de ses excès est le moindre de ceux de Cléomaque. Le lieu où l'on célébrait les jeux Olympiques en mémoire des exploits d'Hercule, et qui tirait tant de gloire de la valeur de Cléomaque, fut le même que Cléomaque déshonora ensuite par l'énormité de ses infâmes et abominables débauches. Là ceux qui l'avaient vu homme, le virent femme, comme telle souffrir les derniers efforts de la dissolution, et faire de son corps un usage directement opposé à sa nature. Cet exécrable impudique reçut autant de plaies entre la peau, qu'il en avait reçu au dehors. Quoique la passion qui le transportait, et ceux qui abusaient honteusement de sa patience, ne trouvassent qu'un endroit par où le blesser, et que le courage en eût trouvé plusieurs, néanmoins la plaie qu'elle lui fit mit la confusion partout, et obscurcit l'éclat de tant de cicatrices glorieuses.

Il a laissé ici bien loin après lui ceux que Novius nous dépeint. Le Comique les appelle foulons, croyant que c'étaient bien les plus débauchés et les plus vilains hommes qui eussent jamais été. Ils faisaient de leurs corps comme d'un drap et d'une sarge qu'on foule, et n'avaient jamais meilleure opinion d'eux, que lorsque leur extrême mollesse donnait sujet aux autres d'en avoir une très-mauvaise, et de les fuir comme la peste des Toutefois ce n'est rien en comparaison c maque, si le vice mérite quelque avan lui est dû : c'est donc à lui, non pas à qu de cette troupe infâme et pernicieuse que doit adjuger la couronne, tous les fou doivent point avoir d'autre chef ni d'au c'est le monstre qu'il leur faut nécessai imiter, s'ils veulent encore être plus di et plus déréglés qu'ils ne sont. Aussi Len l'a pas oublié en la farce qu'il a faite des qui se pratiquaient à Catine, ville de S l'a nommé le premier et mis à la tête les Catinois, qui étaient les plus débor

Ne pensez pas que ce brutal célât ment ses ordures, et qu'il voulût paraî autre en public qu'il n'était en part s'habillât conformément à une profess l'avait signalé partout, et mis ses louang la bouche de tout le monde ; sa postu démarche publiaient ses excès; et ayant saye et tous les habillemens d'athlète, qui à son jugement un peu trop grossier sales et malfaits, il prit la tunique de la robe d'étamine, se vêtit, à la cou d'habits diversement bigarrés, et couvri les marques que les gantelets lui avaie à la tête d'une riche et superbe m se para si bien, qu'à le voir avec des aux oreilles et au cou, des bracelets à l et des bagues aux doigts, vous l'eussi pour une coquette qui a entrepris de do l'amour à ceux qui en sont le moins susce et de faire quelque difficile conquête; il point de honte de sortir en cet équipag vanité était de s'exposer ainsi aux y public.

Ce n'était ici qu'un homme du com que son poing seulement avait rendu co ble. Voulez-vous des rois ? Physcon, ainsi pour son intempérance et son incont régna sur l'Égypte, et Sardanapale sur l'. deux grandes monarchies, mais deux extrêmement dissolus. La postérité ne pas que des mains si vicieuses et si corr eussent jamais tenu le sceptre, et que puissantes nations eussent fléchi sous l mination, si leurs saletés n'avaient oblig toriens d'en parler, et de renouveler des qui couvent encore le feu qui ne cessa poi

toute leur vie : j'exagérerais avec vérité
rs déréglemens, et ferais ici un tableau
règne, si je n'appréhendais leurs mur-
. Sachant que les Romains ont obéi à des
qui ne valaient certainement pas mieux
, ils nous montreraient en leur vie
nes taches que nous condamnerions en
, et nous contraindraient d'avouer que
n'a pas eu de moindres monstres que
ie et l'Égypte.
n serions-nous s'ils nous portaient à
trémité, s'il nous fallait asseoir la cen-
r les actions d'un empereur et recon-
que quelque demi-Néron a été encore
pur que Ptolémée, et plus dissolu que
ipale ? Domitien a surpassé l'un et
et chacun tombe d'accord que ce fut,
il vécut, une sentine d'immondices et le
sordonné prince de la terre : cependant
era dire ? Il faudrait avoir la hardiesse
ynique, être de leur école et jouir de
droits. Encore ne sais-je si après nous
ntendu aboyer, on ne nous traiterait en
, et si on nous pardonnerait une satire
urait point eu de respect pour les trônes.
olupté a présidé jusqu'ici aux change-
ne nous avons vus dans les habits ; c'est elle
habillé les hommes comme s'ils eussent
femmes, les femmes comme si elles eus-
é des hommes, et qui a confondu le sexe
s livrées qui le doivent faire discerner.
ité n'a pas été moins impérieuse. Il est
'elle a épargné l'homme, et qu'elle lui
les vêtemens qui étaient convenables à
e ; mais, cherchant dans ces vêtemens des
es qui lui fussent aussi glorieuses qu'elles
aient propres, elle n'a pas apporté moins
ur à les changer, que cette première
n tout aveugle, précipitée et ridicule
est, et celle qui porta Thétis à déguiser
, changeant ses habits en ceux d'une
fille.
lque passion que ce soit, c'est un feu qui
fe l'appétit et remue puissamment la vo-
L'affectation survient-elle comme un
, et nous plaisons-nous à être sollicités par
ir des choses pour lesquelles nous avons
clination, l'âme sent-elle que ses mouve-
là chatouillent, et ses transports sont-ils
[illegible]

devient-elle maîtresse de notre volonté et nous possède-t-elle l'esprit, c'est un feu de notre affection, mais vivement allumé, victorieux et qui nous embrase l'âme. La gloire, ce secret mais puissant chatouillement de l'esprit en lui-même, est l'ardeur qui procède de l'embrasement de l'âme, et qui fait que l'âme ne le possède pas, mais au contraire qu'elle en est fortement possédée. Ainsi ce n'est pas merveille si nous avons quelquefois tant de passion pour certaines choses, qu'on dirait qu'il n'y a qu'elles qui nous touchent et qui soient dignes de nous.

Telle fut autrefois l'ardeur d'un grand monarque, l'ambition d'Alexandre, qui n'eût eu rien plus grand que lui, s'il eût été plus grand que son ambition, qui eût été plus glorieux, s'il l'eût été moins, et qui eût été maître de l'univers, s'il l'eût été de lui-même et d'une passion qui ne rendait rien si inférieur à Alexandre qu'Alexandre même. Ce ne furent pas les vaines frayeurs d'une mère, l'amour d'une courtisane, ni les derniers excès de la débauche qui lui firent quitter les habits sous lesquels il avait gagné tant de victoires, et étendu la domination de Macédoine jusqu'aux extrémités du monde, ce fut je ne sais quelle affectation et quel vain fantôme de grandeur qu'il s'imagina trouver dans un habit étranger.

Il avait surmonté le Perse l'épée à la main, et le Persan ne reconnaissait plus d'autre puissance que la sienne : néanmoins il fut surmonté ; le vaincu fut le vainqueur ; le Perse le dompta par la chose même qui avait été cause que le Persan eût été dompté, par le luxe : l'habit rendit les Macédoniens Perses, quoique les armes eussent rendu les Perses Macédoniens. Enfin Alexandre, lassé de vaincre, mit bas la cuirasse avec laquelle il ne pouvait être vaincu, prit l'habit de ceux qu'il avait vaincus, et se captivant dessous, il perdit l'honneur de toutes ses victoires. Il n'y avait rien de si mince et si délié que cet habit ; il était fait d'une soie fort fine et encore plus légère que le crêpe : c'est pourquoi on voyait aisément sa poitrine à travers, et toutes les marques des écailles de sa cuirasse, qui étaient distinctement imprimées dessus. Il suait encore, et les fatigues de la guerre qu'il venait de terminer ne lui avaient pas jusque-là permis de reprendre son haleine ; mais la soie qui était trop

molle et délicate pour résister à l'air, fut un éventail qui l'eut bientôt rafraîchi.

Nous n'avions pas peut-être d'assez nombreux témoignages de l'orgueil de ce prince de la Macédoine ; pour nous faire sentir les vaines tumeurs de son esprit, il fallait sans doute qu'il parût revêtu d'une robe qui n'était autre chose sur ses épaules, sinon un deuil superbe et pompeux, un deuil qu'Alexandre vaincu portait d'Alexandre vainqueur, et qui lui reprochait par un langage muet l'injure qu'il se faisait de s'ensevelir ainsi en vie, avec toutes ses palmes, dans le tombeau que le luxe d'une nation efféminée et dissolue lui avait préparé. N'appelez-vous pas cela s'avilir avec faste et tirer vanité d'un sujet d'ignominie ? Oui certes, puisque ce grand capitaine s'est figuré trouver de la gloire dans un habit qui ne lui pouvait apporter que de la confusion.

Si ce n'est que la philosophie lui fournisse en même temps de quoi se défendre ici contre ceux qui le voulaient blâmer, étant certain qu'il n'a rien fait en ceci que plusieurs philosophes n'aient fait ; quand je dirai ceux mêmes qu'on a estimés les plus sages, me tromperai-je ? Je ne le pense pas, au moins le dit-on. Aristippe n'était-il pas philosophe ? Si les cyniques ont composé une secte à part, et s'ils étaient réellement des philosophes, il faut bien croire qu'Aristippe en était le chef : comment était-il habillé ? de pourpre, il n'enseignait pas autrement la philosophie : tout courtisan qu'il paraissait, c'était toujours un philosophe, il était à la cour ce qu'il était à l'école, à l'école donc comme à la cour. La pourpre qui est une couleur des plus vives et des plus agréables, était à son avis si conforme à la sagesse dont il faisait profession, qu'il n'eût pas cru être vêtu en homme sage s'il eût pris d'autres couleurs.

Vraiment il pouvait se persuader touchant l'or, ce qu'il s'était persuadé touchant l'écarlate. Comme l'écarlate est la plus belle des couleurs, de même l'or est le plus beau des métaux : si l'écarlate, pour être la plus belle des couleurs, appartient à la sagesse, qui est entre les choses que l'homme doit souhaiter, ce que cette couleur est entre les autres, pourquoi non l'or ? L'or donc chaussera aussi dignement le philosophe, comme la pourpre le revêt, et je ne vois pas qu'il y ait du rapport de la chaussure à l'habillement, si le lustre de l'or qui est cuir ne répond pas à celui de l'écarlate. l'étoffe est teinte, et si le soulier ou le pat se salit le plus n'est couvert du métal qui s le moins.

C'est pour cela que les Grecs, qui ont plus curieux dans leurs habits, et ceux qui cherché le plus scrupuleusement la biens ne séparent jamais l'or d'avec la pourpre souliers sont dorés. L'un sans l'autre, une mode qui n'a rien de grec, et c'es barbare en Grèce que d'en user autreme

Mais, me direz-vous, Empédocle en u ainsi ? Il était couvert de soie teinte en éc et chaussé d'airain : c'était pourtant un sophe et un Grec. A cela je dirai qu'il plus sage que les autres, et qu'il a mieu contré qu'eux en fait d'habit, si c'est la pr tion qu'on y recherche davantage. Il sava les femmes inspirées qui servaient aux de Bacchus étaient habillées de soie et d late, et qu'il n'y avait personne qui dût savoir la proportion en matière d'habille qu'un dieu : les bacchantes donc qui son femmes que Bacchus agitait, n'ayant eu q pantoufles ou sandales de cuivre, il cru c'eût été offenser une divinité, et pécher c la proportion et la bienséance, que de ne chausser de la sorte ; si on avait à imit personnes sacrées, mais furieuses, il ne pas que ce fût à moitié. Afin donc de mo qu'il était habillé à la bacchique, et q patins dorés n'empêchaient pas l'écarlate l'habit des fous et des extravagans, il faire des souliers en forme de cymbales ; parlant que du pied, il n'en dit pas moi désavantage des siens que s'il les eût com de la langue. Tellement que les souliers philosophe furent une satire sonnante.

C'est bien dommage que Diogène ne plus, et que ce cynique ne grond quelque lieu dans un tonneau : je m'assur eût traité Empédocle comme il mérit n'eût pas foulé aux pieds la soie ni l'écarl ce philosophe, comme il foula autrefo riches et superbes lits de Platon ; il ne l pas remplis de boue et de fange, lui avait toujours jusqu'aux oreilles, ni Empédocle ce qu'il dit à Platon, que c'ét superbe d'un philosophe qu'il foulait au

l'eût pris par le corps et l'eût jeté avec sa soie, sa pourpre et son airain dans quelque profond cloaque. C'était le moins qu'il eût pu faire à un philosophe qui était assez fou pour croire qu'il était dieu, et si sage à son avis qu'il pouvait, sous l'habit d'un insensé, se moquer de la divinité qui donnait la vogue à cet habit, le portant elle-même. Comme si Bacchus, tout dieu qu'il est, et les philosophes, tout sages qu'ils sont, étaient moins ridicules sous cet habillement qu'une troupe de femmes écervelées. Superbe et orgueilleux animal qui devait, s'il était dieu, aimer en cette qualité les déesses des immondices qui résidaient dans les cloaques, et qui étaient par conséquent ses sœurs, et puis les hommes; il eût éprouvé sans doute si la sagesse le rendait digne de l'honneur qu'il prétendait lui être dû, et s'il pourrait porter l'habit d'un fou sans l'être, et se moquer de ceux qui le portaient, sans se moquer de lui-même.

Voilà les habits que les plus judicieux et les plus sensés ne sauraient voir de bon œil, ni sans montrer au doigt ceux qui les portent, et leur faire mauvaise mine. Ils ont raison, la nature en est offensée et les bonnes mœurs en sont corrompues, on perd le respect qu'on doit avoir pour son sexe, et l'amour que nous devons porter à la vertu que notre sexe demande de nous; des hommes qui sont obligés de vivre autrement que les femmes non-seulement ne vivent pas comme elles, mais ils font ce qu'elles ne font ni ne doivent faire.

S'il y a quelqu'un qui veuille se vêtir comme le comique Ménandre, être à son aise dans une robe qui traîne à terre, et lui donner avec la commodité quelques rayons de majesté et de gloire; si quelqu'un cherche à s'épanouir dans cette profusion d'étoffes, et voir après lui une large et longue queue qui balaie la poussière et laisse des traces partout où il passera, j'en appelle à Ménandre lui-même qui dit dans une de ses comédies : « Voyez donc ce fou; que d'étoffe perdue! »

Mais en vérité, depuis que Rome n'a plus de censeurs, ou du moins depuis qu'ils ont perdu l'usage des yeux et de la sévérité; depuis qu'on n'étudie plus si exactement les mœurs, et qu'il n'y a presque plus de punition pour le déréglement; depuis qu'on a cessé d'opposer la verge à la licence, et que le vice des grands a trouvé moyen de la faire ployer, qu'elle est à présent sans rigueur même pour les petits, dites-moi, que ne trouve-t-on pas à reprendre dans toutes les conditions?

La populace est ici on ne peut plus insolente et plus débordée; son caprice et ses fougues l'emportent sur tous les statuts des magistrats et sur l'autorité des souverains; il faut qu'on reçoive entre les chevaliers des esclaves qui viennent d'être affranchis, on ne sait pas encore bien s'ils le sont, et à quel titre ils jouissent de cette franchise, néanmoins ou ils sont chevaliers, ou ils le paraissent, ou ils en portent les marques et en tiennent la place; on ne sait comment les discerner d'avec les véritables.

Combien d'étrangers, de captifs, de gens de bas aloi, et dont la naissance est obscure et infâme, passent pour gentilshommes? Il n'y a que deux jours qu'ils se sont rendus, qu'ils ont prêté le serment de fidélité et fait hommage à la grandeur romaine, et cependant ils tranchent des nobles; et couverts comme ils sont, ayant train et couleurs, il n'y a personne qui ne les prenne pour de grands seigneurs.

Une infinité de maraud et de coquins, qui ont les épaules encore toutes rouges des coups de fouet qu'ils ont reçus, portent l'habit des honnêtes gens : le bourreau vient de les quitter, ils n'ont pas essuyé la honte de leur visage, et on a encore la mémoire toute fraîche de l'exemple qu'ils ont donné publiquement; chétifs et malheureux esclaves, ils ont encore le joug sur le col, ils traînent encore une partie de leurs fers, et néanmoins qui est plus leste et mieux accommodé qu'eux?

Il n'y a plus de différence à faire entre le bourgeois et le paysan, l'un est aussi bien vêtu que l'autre; on n'est pas moins somptueux au village qu'à la ville, et il n'est pas jusqu'aux bouviers qui ne trouvent de quoi fournir aux frais d'un habit aussi beau que celui d'un marchand.

Discerneriez-vous bien maintenant un avocat d'avec un hâbleur? Est-ce l'habit qui distingue les gens de justice d'avec un tas de fripons qui se font audience partout où ils se rencontrent, parlent de tout, qui n'ont jamais dit une parole sensée, qui portent jugement de tout et ne savent pas de quoi il est question? Esprits

mal faits, effrontés et importuns, qui se mêlent de conseiller tout le monde, et qui décident des affaires comme s'ils en étaient les rapporteurs ou les arbitres. Ils sont habillés comme des conseillers, et il y en a qui sont aussi fiers que des présidens.

On voit des lourdauds s'habiller en soldats, qui ne savent ce que c'est que de porter les armes et qui n'ont jamais été à la guerre, vous diriez d'autant de capitaines et cavaliers, et ce ne sont après tout que des villageois, qui n'ont fait autre chose toute leur vie que de mener la charrue ou travailler à la vigne.

Habitans de Carthage, qui en voulez ainsi au manteau, et qui outragez tant ceux qui l'ont pris, comme si c'était l'habit des faquins, ne vous y trompez pas, les plus vils et les plus abjects, les plus méprisables et ceux que je puis appeler les derniers des hommes, portent aussi bien la robe que vous. Y a-t-il condition ravalée comme celle de trois sortes de personnes qui tirent leur nourriture et subsistance de nos corps? S'ils sont morts, les portant en terre; s'ils sont vivans, enseignant l'art de les tuer et en faire une boucherie, ou les exposant à la honte et à l'infamie. Ils trafiquent de la mort, de la vie et de l'honneur, et cela pourtant n'empêche pas qu'ils ne portent un habit qui n'appartient, selon vous, qu'à ceux que l'honneur exempte du tombeau et de l'oubli.

Parlons des femmes, sont-elles en ceci plus retenues et modérées que les hommes? encore moins. Je n'avance rien qu'on ne voie tous les jours, et dont les yeux de tout le monde ne soient autant de fidèles témoins. N'est-il pas vrai que les plus honnêtes et les plus nobles, quand elles veulent sortir, laissent à la maison l'étole, l'unique marque, en fait d'habit, qui les discerne d'avec celles qui sont publiques et ne sont pas nobles comme elles? Je n'ai point encore vu de dames dans les rues en habit décent; je n'en excepte pas une, elles préfèrent toutes la commodité à l'honnêteté, et ayant à se promener ou à faire des visites, elles aiment beaucoup mieux être à leur aise, que d'être en prison sous une robe, qu'il faut traîner à la vérité, mais aussi qui est une marque d'honneur, et qui leur est d'autant plus glorieuse, qu'elle leur semble incommode. C'est en vain que Cécinna Séverus se plaignit autrefois de cet abus en plein sénat, et qu'après avoir remontré aux sénateurs combien il importait à la république de le réformer, il les prit à partie, en cas qu'ils ne le fissent pas, et protesta hautement qu'ils seraient coupables du malheur qui en arriverait. Ce fut avec tant de chaleur et de ressentiment, que tout le sénat ému et irrité éclata sur-le-champ en menaces et en défenses, mais qui ne furent pas si expresses qu'on ne retombât peu de temps après dans les mêmes désordres.

Tellement que Lentulus, qui fut depuis augure, ordonna que celle qui avait eu la hardiesse de passer outre, et de s'émanciper au préjudice des ordonnances du sénat, fût tenue pour adultère et infâme; il voulut qu'elle reçût la punition qui est portée par les lois contre les impudiques qui ont tout à fait renoncé à la vertu et à l'honneur. C'est pourquoi, interprétant le droit, il expliqua le point de la fornication et de l'adultère, en sorte que ce fût commettre l'un ou l'autre de paraître en public sans l'étole; cette robe donnait à la pudicité tant de majesté et de gloire à une dame, qu'on ne l'aimait pas seulement pour être chaste et pudique, mais qu'on la respectait, et qu'elle était pour les yeux mêmes les plus impurs un objet de religion et de crainte qui leur apprenait à purifier leurs regards et faire un meilleur usage de la vue et de la beauté, sans pervertir l'une ni corrompre l'autre.

Tous ces sages politiques et vertueux magistrats voyaient bien que l'honneur était à couvert sous cet habit, et que c'était un sceau tant que les dames le porteraient, qu'il ne serait pas seulement un témoignage de leur noblesse et de leur vertu, mais un bouclier pour la pudeur sans laquelle la vertu ne peut subsister, et la noblesse n'est qu'un fantôme. Quelques dames de condition même de leur temps, voyant qu'elles ne pouvaient pratiquer avec ces livrées aucune amitié, ni assouvir leur passion, trouvèrent les moyens de s'en défaire peu à peu et d'abolir avec impunité une coutume qui s'accommodait si mal à leurs inclinations et qui était appuyée de tant d'ordonnances, de règlemens et de lois. Avec les soins et tous les artifices que ces esprits passionnés y apportèrent, l'amour [illegible] devint maître des tribunaux, [illegible]

t de bandeau perdit l'intégrité avec la-
e elle aurait dû maintenir la coutume, et
ter puissamment à toutes les sollicitations
volupté.

est au point que celles de notre temps, pour
er plus de cœurs et donner à ceux qu'elles
nt assujettis une plus libre jouissance d'elles-
es, ne se sont pas contentées de quitter la
; elles ont mis bas la cotte qu'elles portaient
us, laissé là leurs galoches, et jeté le
et la coiffe. Est-ce tout? C'est beaucoup,
, à une femme qui a encore quelque sen-
nt d'honnêteté; mais à celles qui n'ont de
nent que celui que leur sensualité leur
e, c'est bien peu de chose. Elles ne veulent
ni litière ni chaise à bras, c'est une prison
des femmes qui sont passionnées de voir
être vues; elles ne sont pas plus réser-
au logis qu'elles ne le sont là-dedans;
and elles auraient plus de liberté, il y a
d'yeux qui les éclairent, il faut écarter tous
obstacles, user mieux des occasions, sortir
s seules, et aller à pied où le plaisir les
lle. Nos dames ne font pas autre chose:
tenant vous les voyez sans suite parmi les
, ou si elles en ont, elle est suspecte; ce
des compagnes qui savent leurs plus se-
s intrigues et menées, ou qui sont coupables
mêmes excès qu'elles; le même vice qui les
les accompagne, elles n'en veulent point
res avec elles qui ne soient portées d'un
e amour, ou qui ne favorisent leur inclina-
, et parce que l'incommodité sert à leur
in, elles se passent volontiers des avan-
s que leur donne leur condition, et ne
laignent plus de la boue ni de leur déli-
se.

elles-ci, comme vous voyez, n'aiment rien
qu'à éteindre leur lumière, se priver des
mens qui appartiennent à leur naissance,
scendre dans l'obscurité et l'infamie; elles
eulent de tout ce superbe attirail de gran-
, que ce qui leur est commun avec celles
sont moins qu'elles, et s'il y a quelque
e qui les offense dans leur condition,
leur éclat ou le respect qu'on leur doit; il
a d'autres, qui sont beaucoup de degrés au-
ous d'elles, qui voudraient trouver, et cher-
nt passionnément ce que celles-là vou-
ent perdre; elles se font jour dans les
ténèbres où elles sont, se parent somptueuse-
ment et se lèvent avec pompe et magnificence.
Leur ambition les porte à tout ce qu'il y a
d'exquis et de rare dans les vêtemens des plus
grandes dames, et ce qui les fâche est de
n'être pas assez favorisées de la fortune pour
marquer en elles-mêmes jusqu'où le luxe et la
vanité d'une femme peut aller.

Il ne faut regarder ces louves publiques, qui
se rassasient de la perte que les hommes et les
femmes font de leur honneur, bêtes carnassières
et perpétuellement altérées, qui ne trouvent où
assouvir leur faim et étancher leur soif que
dans tout ce qu'il y a de plus pur en nous, et
pour cela qui traitent l'un et l'autre sexe de
bêtes, assujettissant leurs corps aux lois d'un
commerce illégitime et exécrable. Je n'ai garde
d'oublier ces autres monstres d'impureté, qui
pratiquent avec les démons sur les secrets de
l'amour, maudites et exécrables sorcières, qui,
à la faveur de ces esprits sales et immondes,
inspirent dans les âmes je ne sais quelle fureur
qui les trouble, les aveugle et les précipite; ce
sont bien les plus grandes ordures qu'il y ait
dans la société civile, et les personnes du plus
bas étage. Mais vous avez peut-être les yeux
assez purs pour ne pas oser envisager de si vi-
laines et détestables créatures, le sacrifice
qu'elles font publiquement de l'honneur, de la
pudeur et de la honte, n'est pas un objet que vous
puissiez souffrir. Détournez donc tant soit peu
votre vue, regardez-les seulement de travers
avec dédain et indignation, comme une mé-
chante chose qui vous a frappé les yeux sans
que vous y pensiez, et qui est digne qu'on l'ait
en exécration, ce ne seront plus ni des prosti-
tuées ni des prostituantes que vous verrez, ce
seront des dames et des princesses. Du moins
voit-on leur habit misérablement prostitué sur
une chair vénale, honteusement exposée à tous
ceux qui brûlent d'un même feu qu'elles.

Il est probable que celle qui préside au culte
et à l'adoration qu'on rend à la déesse de l'a-
mour ne vaut guère mieux que les deux furies
dont nous venons de parler. Comme il n'y a
rien de si sale et si honteux que la divinité à
qui elle s'est dévouée, nous devons penser,
qu'ayant à lui offrir des victimes, ce n'est pas
avec moins d'ordures qu'on lui en offre dans les
lieux sales et déshonnêtes, où on s'immole soi-

soi-même par la dissolution de l'homme tout entier. Ainsi il est des endroits où Vénus est adorée comme dans un cloaque, à la vérité beaucoup plus infect que celui qui nous blesse l'odorat. Cette femme donc qui a la dispensation en chef de tant d'ordures et de vilenies est bien la plus immonde qu'on se puisse figurer, voire la bassesse et l'infamie même. Certainement voilà bien des immondices, mais richement parées. Le corps est revêtu de soie avec tant de superfluité et d'excès, que le vent qui se forme en autant d'endroits qu'il a de plis, lui fait mal au moindre mouvement. A entendre bruire les plis, quand ils donnent les uns contre les autres, et les voir flotter en l'air, vous diriez qu'elle va être enlevée, et que c'est un oiseau qui bat des ailes pour prendre son vol. Le cou, qui est, sans rien exagérer, plus sale que le fumier, est entouré d'un collier à plusieurs rangs; elle a pris tant de plaisir à semer cette partie de perles et de pierres précieuses, et à les ajuster, que vous ne sauriez dire qui est le plus admirable, ou le nombre ou l'ordre. Les mains, qui la rendent coupable de toutes sortes d'excès et de saletés, sont enlacées de bracelets de très-grand prix, quoique ce soit l'ornement des héros, et que les dames ne se puissent excuser de témérité en le prenant, puisqu'il n'est dû qu'à ces hommes braves et invincibles, comme marque de leur valeur et comme témoignage de ce que leur bras a fait; néanmoins cette ennemie de la générosité et de la gloire des vaillans, ce monstre de lâcheté et d'infamie, ne craint pas d'en faire parade. Les pieds, qui ne la rendent pas moins coupable que les mains, ne sont pas moins richement assortis : elle a des escarpins de blanc ou d'incarnat, ou bien elle porte des mules.

De tels habits sont le sujet d'une très-juste censure. C'est là que l'ambition et le luxe sont insupportables, et qu'ils devraient être puissamment réprimés, s'il restait encore tant soit peu de vigueur aux lois. En ces rencontres, où les plus modérés s'aigriraient, s'il y avait de la modestie, et si la vertu était le fondement d'une si grande patience, où les plus sages se contiendraient le moins, où tout le monde devrait conspirer à qui mieux mieux contre cet esprit de désordre et de dissolution, qui de vous jusqu'ici a dit un mot? Pourquoi un si morne et si stupide silence? A vous parler franchement, je m'en étonne fort. Ou vous croyez qu'il n'y a en cela aucun désordre, ou vous le dissimulez : vous ne le pouvez croire, la chose est trop grande et trop publique, vous le dissimulez donc; si cela est, ou vous êtes dans le même désordre, ou ce déréglement vous plaît : en quelque sens que vous le preniez, vous êtes inexcusables.

Je n'excepte pas cette nouveauté d'habits que tant d'esprits bizarres, extravagans et superstitieux ont apportée. Le théâtre n'en a point de si ridicules, ses pantalons ne sont rien en comparaison de ceux-ci, qui sont si grotesquement vêtus, que, si ceux-là vous font rire, ils vous font pâmer. Mais ce que les bouffons font par plaisir, ces mélancoliques et hypocondriaques le font par piété, pour effaroucher moins la raison, et accompagner leur extravagance de quelque sorte de respect qui empêche qu'on ne les siffle; ils jurent que c'est une divinité qui les a ainsi accoutrés, que c'est l'honneur qu'ils lui doivent, non pas leur caprice, qui leur a fait prendre cet habit, et qu'ils agiraient contre la religion, qu'ils prennent exprès pour garant, s'ils s'habillaient autrement. Imposteurs, qui intéressent une chose si sacrée dans leurs fantaisies, et qui veulent qu'un dieu soit comptable de leurs sottises.

Je dis la vérité, qui ne sait comment sont accommodées celles qui sont consacrées au culte de Cérès? Elles sont vêtues de blanc sans aucun mélange d'autre couleur, elles ont une baudelette et portent un chapeau, ou une perruque qui en a la forme, avec un gâteau qu'elles mettent par dessus. Voilà, si je ne me trompe, la marque et le privilége de leur ordre.

Celles qui ont pris le parti de Bellone, et qui font profession d'honorer une divinité si sanglante et formidable, prennent un habit tout contraire; elles sont aussi noires que les premières sont blanches : vous diriez qu'elles sont habillées de ténèbres, tant la couleur de leur habit est obscure. Elles ont la tête couverte d'un chapeau de laine de même couleur, et ce n'est que sous cette espèce de deuil et avec cette pompe triste et lugubre que Bellone les inspire quand on les voit dans le temple de

de cette déesse furieuse transportées hors d'elles-mêmes.

Les prêtres de Saturne ne sont ni blancs ni noirs : comme les premiers sont tous blancs, les autres sont tous noirs, ceux-ci sont tous rouges; ils ont une tunique remplie de grandes bandes d'écarlate, et par dessus un manteau de couleur de feu, tel qu'est le rouge qu'on apporte de Galatie. Ceux d'Esculape n'ont point d'autre habit que celui des Grecs, ils sont chaussés comme eux, et quoiqu'ils apportent plus d'artifice qu'on ne fait d'ordinaire à se couvrir du manteau, lui faisant faire plusieurs plis autour du cou, néanmoins c'est toujours le manteau. Quelle diversité, je vous prie, mais quelle bizarrerie ! Cependant tout cela est de l'invention des dieux. Qui le dit ? Des fous, qui ont voulu faire passer leur caprice pour un trait de divinité, et nous persuader qu'à faire ce que feraient les plus extravagans il y a une sagesse plus qu'humaine, et que pour être divins il faut être aussi sots qu'eux. Vous vous arrêtez néanmoins à ce qu'ils vous disent, comme aux réponses de quelques fameux oracles; et leurs impostures sont parmi vous autant de mystères. C'est la raison que vous avez d'honorer leur habit, et de respecter leur folie comme une haute et extraordinaire sagesse. Vous n'avez donc garde de rire, et quoique vous y soyez, je m'assure, puissamment provoqués (je parle aux raisonnables et aux judicieux), il faut que la nature cède à la religion; pourquoi donc alors ne pas vous montrer religieux en vous abstenant de la satire avec laquelle vous m'avez fait jusqu'ici la guerre et au manteau que je porte ?

Mais si ce manteau est le même que les sacrificateurs d'Esculape portent, pourquoi me faire la moue, m'outrager de la langue et des yeux, et crier après moi quand je vais par les rues ? Si la justice autorise ces outrages, pourquoi pardonner aux prêtres d'Esculape, qui sont encore plus coupables que moi ? Ils portent un manteau, mais qui le leur a fait prendre ? la superstition, pour ne rien dire davantage. Ne le portent-ils pas avec beaucoup moins de simplicité et plus d'affectation que moi, qui n'affecte rien que la simplicité et la modestie, et qui ne hais rien tant que la vanité et le luxe.

Le savez-vous bien, depuis que le manteau a commencé à être l'habit de la sagesse, je ne dis pas humaine ni philosophique, mais chrétienne, il est devenu plus auguste et plus vénérable que toutes les parures de vos idoles; tant de riches dépouilles et de voiles précieux n'ont rien qui approche de son mérite, il est infiniment au-dessus des tiares et des autres ornemens de tête, dont les pontifes et autres personnes sacrées se servent parmi vous; et tout ce magnifique et somptueux appareil de religion qu'on remarque dans vos temples n'a aucun avantage sur le manteau : manteau qui est pareillement chez nous l'habit des prêtres, mais des prêtres qui se sont donnés au vrai Dieu, qui assistent tous les jours à ses autels avec révérence, le cœur pur et les mains nettes. Ne croyez pas que j'entreprenne ici son éloge, et que je veuille aucunement amplifier; je dis simplement ce qui est. La sagesse dont ceux qui le portent comme moi font profession est divine, elle ne leur manifeste pas seulement l'erreur et le mensonge, mais elle les leur fait abjurer, et leur donne de quoi les combattre, et abattre l'orgueil des esprits qui les ont opposés à la vérité qu'elle nous fait reconnaître, et qui sont les auteurs de tant de vaines et ridicules superstitions. Ce sont toutes ces superstitions à qui le manteau a tout à fait renoncé, depuis qu'une si véritable et solide sagesse s'est trouvée dessous.

Quand il n'aurait que cette seule prérogative, d'avoir reçu la lumière que vous rejetez incessamment, et quitté généreusement l'erreur où vous croupissez depuis si longtemps, et où vous voulez persister avec opiniâtreté au jugement même des plus aveugles, n'est-ce pas assez pour vous obliger à le regarder autrement que vous ne le faites, comme étant à la vérité les dépouilles d'une sagesse profane, ambitieuse et apparente, mais dont la véritable sagesse, la chrétienne, c'est-à-dire humble, solide et parfaite, fait bien maintenant un autre usage, pour vous obliger à le regarder désormais comme un véritable objet de religion? Si cela est, comme il n'en faut pas douter, ce que je vous conseille est d'abaisser vos yeux et d'humilier vos pensées à l'aspect d'un ornement si saint; la sagesse qui loge dessous et qui le rend si auguste est la même

qui a bâti l'univers comme un logis, dont elle a voulu que l'homme fût le chef; elle le remplit de sa majesté, afin de porter l'homme à reconnaître et adorer l'ouvrier de tant de merveilles. C'est ce que les chrétiens qui portent le manteau font particulièrement. Retractez-vous donc, et, changeant d'avis, approuvez enfin le changement que j'ai fait de la robe au manteau, et témoignez que vous avez envie de faire de même, c'est-à-dire de vous désabuser et d'embrasser la vérité.

V. Toutes les raisons que j'ai apportées jusqu'ici, quelque fortes et quelque puissantes qu'elles soient, ne sont pas capables de vous rappeler de l'étonnement où le manteau vous a mis. Vous direz encore tout ébahis : « Quoi, est-il possible que Tertullien ait ainsi abandonné la robe et pris le manteau? » Il est trop sage et trop vertueux pour l'avoir fait, son honneur lui est trop cher, et il sait assez combien les plus grands et les plus habiles l'estiment. La robe est trop honorable, et quand il aurait dû la quitter, le devait-il faire pour se vêtir du manteau, qui est l'habit des fripons, des charlatans et des bateleurs? Cela est incroyable à une époque où on trouve tant d'avantages dans la robe et lorsque la réputation qu'il s'est acquise lui ouvre toutes les carrières, et l'appelle déjà aux plus dignes emplois qu'il y ait dans la province.

Véritablement vous avez bonne grâce de hausser ainsi les épaules et de témoigner combien mon procédé vous étonne. Que serait-ce si j'eusse quitté un diadème et un sceptre? Il s'en faut bien que la robe vaille un royaume; la philosophie, le christianisme; l'Académie, l'Église; et cependant on ne blâme pas, mais on loue Anacharsis d'avoir quitté un des premiers États du monde pour la moindre place qui fût à Athènes, la monarchie des Scythes pour le Porche, et d'avoir fait si peu de cas d'une couronne, que de l'avoir abandonnée pour aller chercher la philosophie parmi les étrangers. Il n'y a que moi qui sois digne de reproche, pour avoir ainsi préféré les lumières qui viennent du ciel, et non d'Athènes, à quoi? à la robe. Il faut bien que la robe soit autre chose que je ne pense, ou que mes censeurs se trompent, qui trouvent à redire à l'échange que j'en ait fait, et qui m'est pourtant si avantageux.

Mais je veux qu'il ne soit rien de tout c j'ai dit, et que tant de preuves convain demeurent néanmoins futiles, que le m ne soit pas en moi un signe de perfecti que je n'aie pas trouvé la sagesse ni la que je prétendais avoir, en changeant l pour le manteau : toutefois vous av que le manteau mérite d'être préféré robe, et que la robe n'est pas ce que croyez, le plus honorable des habi le mieux séant à un homme de quali d'esprit.

Dites-moi un peu, vous qui vous esti nobles et judicieux, y a-t-il un habit qu aussi simple que le manteau, qui coûte mo peine à prendre, et qu'on ait vêtu plus p tement? On l'a en un moment sur les ép et on le quitte aussi aisément qu'on l'a aussi est-ce le premier avantage qu'il a robe, m'en démentirez vous?

Un jour avant que de le porter on n faire d'artisan, qui le plisse depuis le jusqu'en bas, comme on plisse la rob droite ligne, et avec tant d'égalité qu'un paraisse pas plus gros en un endroit l'autre. Représentez-vous une baguette p tement ronde, et qui n'ait pas plus de gr à un bout qu'à l'autre; tels doivent êt plis de la robe.

Ce n'est pas assez, il lui faut artisteme cueillir et resserrer toute cette grande i tude de plis en un point qui soit com centre et le milieu de la robe. Ce point nœud qui tient en état toute cette labo structure, et empêche qu'aucun pli n défasse. Après cela il lui faut un instrum forme de tenailles fort plates et larges, e donner plus de consistance aux plis qu'il més, et faire qu'ils ne se relâchent po les mettra aussitôt là-dedans, les s étroitement, et les laissera en presse jus lendemain matin.

Il reviendra avant le jour, présentera mièrement la tunique avec la ceinture. a pas moins de superfluité en ce premier qu'en celui que notre homme va prendr tunique donc étant mise, il la ceindra en que, l'ayant haussée autant qu'il faut, les soient libres et qu'elle ne descende poi marchant, ou pende plus d'un côté que d'

ılait bien mieux retrancher le superflu que
se procurer inutilement tant de peine, et
iger ce pénible et fâcheux excès de la tis-
, en ne lui donnant d'amplitude et de
neur que ce qu'il en fallait pour être
ıpt du soin de la ceindre et de la hausser.
ɔrendra la robe, la mettra sur les épaules,
dera si le nœud est en son lieu, et si tout
n, et l'ayant accommodée où il y avait
ne chose à dire, il approchera le nœud de
che de peur d'embarrasser la droite, et de
la liberté du mouvement et de l'action,
s plis aboutiront sur cette partie qui
se mouvoir, ni à agir, et il établira là le
le la robe.
manquera pas à donner tout aussitôt à
ce qui lui faut d'étendue et de tour tant
que derrière. Il la tirera donc de dessus
les du côté qu'elle est sans plis et qu'elle
en façon de sein par la circonvolution
extrémités qui font la circonférence du
le la robe, et qui lui donnent l'apparence
nclier.
ɔagera la droite en faisant passer la
s l'aisselle, et ce qui restera il le re-
ur la gauche en forme d'écharpe;
couvert cette partie, il l'agencera au
l'écu de la robe si proprement et
t d'adresse qu'elle paraisse davantage,
e à celui qui la porte plus de grâce et de

, qui que tu sois qui as ici travaillé avec
soin à ajuster la robe, et la façonner
omme, sache que tu peux te glorifier
r habillé d'un lourd et pesant fardeau,
avoir donné un beau sujet de vanité,
ème temps de l'en avoir puni, en lui
sur les épaules une rude charge avec
magnifique.
ne dis la vérité, ou si je la dis avec
ɔagération, ce que vous pouvez croire,
elle à votre conscience. Je ne veux
'autre juge de notre différend : elle
ttra d'accord avec moi. Quand vous
la robe, êtes-vous habillés ou chargés?
n paquet, que vous portez ou un
le me contredites pas; car, outre que
aller contre vos propres sentimens, et
quiescer au rapport de votre conscience
ont faire d'injustice, j'ai de quoi vous
démentir, sans aller plus loin qu'en votre logis. Je ne passerai point la porte, et je verrai que vous n'aurez pas sitôt mis le pied sur le seuil, en revenant de la ville, que vous mettrez bas la robe.

N'essayez point de défendre avec opiniâtreté une cause mauvaise, et que le peu qui vous reste d'intégrité vous a déjà fait perdre. Vous n'avancerez rien, tout le monde sait, quand on revient à la maison, qu'on ne se défait point d'autre habit que de la robe, et que cette grande précipitation à la dépouiller est un secret langage, mais contraire à celui que vous avez tenu ci-devant, par lequel vous témoignez avoir de l'obligation à la robe. Quand elle est hors de dessus vos épaules, elle vous permet de jouir librement et à l'aise de vous-mêmes et de tous vos membres.

J'aurais autant à dire sur les souliers que j'en ait dit sur la robe; je dirai seulement que c'est un supplice digne de la faute que ceux-là commettent qui portent la robe, et qu'il fallait bien qu'ils fussent aussi mal chaussés qu'ils étaient mal vêtus, à la bonne heure; néanmoins si vous le faites pour vous conserver les pieds, et ne les point souiller du tout, vous vous trompez, c'est les gâter par la saleté même: y a-t-il rien si messéant que cette chaussure, en est-il une où les pieds soient aussi incommodés?

En quelque saison que ce soit, hiver ou été, il n'y a point de doute qu'il y a plus de plaisir à marcher nu-pieds que chaussés de la sorte; si on tremble de froid, ou si on brûle de chaud, au moins on a le pied libre, tandis qu'on est à la gêne dans les souliers, et que marcher avec cette sorte d'entraves, c'est augmenter sa peine et être un patient ambitieux.

Je confesse que nous avons de grandes obligations aux Vénitiens, qui nous fournissent du cuir en si grande abondance, et qui nous ont appris à nous en servir si utilement. C'est dans leurs boutiques qu'on a pris les brodequins ou bottines qu'on porte maintenant, façon qui n'est pas moins commode à la jambe qu'au pied, et qui sert de chausses et de souliers tout ensemble, mais qui n'appartient qu'aux femmes; un homme, à moins que d'être efféminé, ne s'en peut servir: il n'y a rien qui s'accorde si mal avec le courage.

Quand notre manteau serait double comme celui du philosophe Cratès, et qu'on serait assez cynique pour le rejeter de l'un et de l'autre côté sur le bras gauche, l'enveloppant doublement, je vous défie d'y remarquer la moindre des incommodités que nous avons remarquées en la robe; il n'y a rien de si commode que le manteau, simple ou double, n'importe, on s'en revêt aisément.

Aussitôt pris, aussitôt mis, il ne faut ni temps ni préparation; jetez-le sur vos épaules, et le laissez aller, vous voilà affublés et vêtus : c'est là tout ce qu'on peut avoir de peine, si c'est une peine que d'être couvert en si peu de temps, qu'on n'a pas plutôt la main dessus qu'on a tout le corps dessous. La bienséance y est gardée, et quoiqu'on soit en un moment en manteau, c'est toujours de bonne grâce que cela se fait. La promptitude ne nuit point à la grâce.

On en fait ce qu'on veut, vous l'ôtez de dessus l'une de vos épaules, et l'y remettez quand vous voulez. Il vous couvrira tantôt entièrement, tantôt à moitié; tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon qu'il sera à propos, et que vous le trouverez bon; ne craignez point qu'il vous tombe de dessus le dos, il tient à l'épaule, et y est trop bien attaché; rien ne le soutient, ni devant ni derrière : comme il est d'une juste longueur, il ne faut ni pli, ni circonvolution, ni nœud. Il n'est point besoin de le ramasser autour du cou, ni de regarder à tous momens si les plis formés en écu sont comme il faut. On s'en aide comme on veut, on n'a que faire de valet de chambre qui y mette la main, il se raccommode et se rajuste de lui-même sans faire peine à celui qui le porte. Les tenailles ne servent ici de rien, et cet instrument, que vous prendriez pour une croix quand il est ouvert, et va étreindre les plis de la robe, n'est d'aucun usage pour ce qui regarde le manteau, même quand vous l'avez quitté.

Il ne faut point de ceinture; la chemise qu'on porte sous le manteau est trop juste, elle n'excède point en longueur ni en largeur, elle est faite selon la grosseur du corps, et ne passe point le genou. Si on a avec cela quelque sorte de chaussure, ce ne sont pas des souliers ni des brodequins, ce sont des sandales qui ne sont pas sujettes à la crotte, qui salit et gâte les premiers; ce n'est qu'une simple se ont donc bientôt secoué ce peu qu tractent d'ordure, et ne retienn taches qui demeurent toujours sur souliers et des bottines. S'il y a de l ne la voit pas, le pied la cache et l sa plante, et les yeux n'y trouvent offense. Toutefois on est d'ordinair on sent mieux son homme hors le dedans, et c'est l'être tout à fait d ni souliers ni sandales.

C'est dire beaucoup de choses e manteau; mais c'est justifier seulem que vous avez accusé, et qui me r pable, et montrer que vous avez to cuter un habit, pour être ainsi nomm traiter si mal parce que l'habit qu est un manteau, sans examiner s'i de cette persécution. Ayant donc fa est digne de respect, et ceux qui dignes de louange, qu'il est co bienséant, il ne me reste plus qu' avouer qu'il est aussi utile que co qu'il sert plus à la république m robe. Je l'entreprendrais s'il n'ava plus de force que moi pour agir e et repousser la calomnie de ses a écoutez-le donc parler.

Je n'ai point d'affaires qui m'a barreau; je ne suis point juge, partie, et il n'y a point de cause doive aucunement solliciter, je ne sai qu'un procès; on a beau s'assembler de Mars, si je m'y trouve je n'ai po suffrage, et je ne le demande pas. élire ni à être élu; je suis sans am quelque dignité que ce soit; je lais mérite de mes amis, s'il y en a q dignes d'être élus : je ne mendie pour eux, je n'abhorre rien tant qu qui corrompt les suffrages, et prive sa récompense. Je ne suis point oblig le sénat, ni d'assister à aucun plaid suis ni ministre ni conseiller d'l affaires de l'empire et de la police chent point pour être tenu de dé occasions, et procéder à quelque rè défense; je ne suis ni législateur r suite, je ne donne aucun arrêt, et aucune loi.

ne me voit point sortir de la maison le
frapper à la porte des grands, perdre
s pour les venir entretenir à leur le-
ur donner le bonjour, et leur parler
es; je n'en ai point qui me pèsent
ni me donnent assez de soin pour m'em-
de dormir, et qui me mettent en peine
ure toute la nuit. Quelque excellent ou
orateur que soit celui qui doit haran-
en public sur quelque matière qu'il se
réparé, importante ou non, sa réputation
sujet ne me sauraient donner le désir de
dre, je n'ai garde de songer à y trouver
et prévenir la foule par une diligence
ose. Me vit-on jamais dans la cour, dans
de quelque grand? Je méprise la faveur,
ris de ceux qui la recherchent, et con-
l'assiduité et la complaisance des courti-

égouts par où les immondices des plai-
s'écoulent ne me font point de mal au
Je n'ai que faire de pommes de senteurs,
ers, ni de musc; j'en suis trop éloigné,
occupations me dispensent pour toute
de l'obligation que j'aurais de m'en ap-
er jamais. Je suis exempt de faire aux
toutes ces profondes et importunes ré-
ces que les avocats et leurs parties leur
quand ils sont contre la grille et les balus-
, et qu'ils se présentent pour être ouïs.
me n'est étourdi du bruit que je fais au
et; je ne suis point chicaneur, je ne
lle point les affaires, le droit ni les lois;
pporte point de longueur à un procès par
upercheries, en abusant des formes et
pratique, pour ennuyer et pour ruiner
uvre solliciteur. Pour justifier une partie
accuse point l'autre, et pour la rendre
ble d'un crime, je n'en apporte ni n'en
se point une infinité; je ne me mêle
des différends d'autrui, je ne veux point
connaître, et je laisse à ceux qui ont du
de reste à décider de leur controverse. Je
ne point l'épée, je ne suis ni capitaine ni
, et je ne me charge d'aucune commission
ire. Ne vous imaginez pas pourtant que
e nombre parmi le vulgaire, et que
rien de ce que j'ai dit, je sois pour
plus bas état qu'il y ait en la république.
plus élevé que cela, je vis hors du com-
mun, et les pensées qui m'ont tiré de la lie, ne me permettent d'avoir aucun commerce avec ceux qui y croupissent.

Je ne pense qu'à moi, c'est moi-même que je me propose, à moi que je m'arrête, en moi que je demeure, et pour moi que j'agis; toutes mes affaires sont de n'en point avoir du tout, c'est à quoi j'emploie tous mes soins et ma philosophie. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, c'est une vérité dont je suis puissamment persuadé, que la vie privée vaut mieux que la vie publique. Moins nous sommes en nous-mêmes et à nous-mêmes, plus ce qui est hors de nous nous possède et nous occupe l'esprit; plus nous sommes éloignés des contentemens de la vie, moins nous vivons.

Quelque avantage qu'il y ait à vivre de la sorte, je suis sûr néanmoins que vous n'approuverez pas ceux qui vivent ainsi, et que vous les accuserez de lâcheté. Il faut vivre, direz-vous, pour servir son pays, et son prince; autrement comment vivre si chacun ne veut vivre que pour soi? C'est une maxime fort ancienne : « Puisque l'on naît par les autres, on ne doit pas mourir pour soi. » Qui est plus intéressé dans sa mort que celui même qui meurt? qui perd plus que lui? qui a moins à espérer que lui? comme la perte de sa vie n'est que pour lui, pourquoi voulez-vous que sa vie elle-même soit pour les autres? C'est une folie que de croire qu'on doive jouir d'un bien qu'on ne reçoit pas, et qu'il appartienne à d'autres qu'à celui qui le perd. Que reçoivent le privé et le public quand nous naissons? que perdent-ils quand nous mourons? Ce n'est pas leur vie que la nôtre, il n'y a que nous qui naissions et mourions : elle ne leur est donc pas due; pourquoi donc naître pour d'autres que pour soi? Pourquoi leur donner une vie qui nous est propre, et que la nature a renfermée en nous, exprès pour nous apprendre que nous en étions les bornes et les limites, et qu'étant un bien ainsi borné et limité, il ne pouvait être à des choses qui ne sont point limitées.

Quand on parle de la secte d'Épicure et de Zénon, de la constance et sévérité des stoïciens, et de la tranquillité et la douceur des épicuriens, vous admirez aussitôt la sagesse de ces philosophes, et confessez qu'elle a été grande et extraordinaire. Que nous ont-ils enseigné?

rien, sinon pour être heureux qu'il fallait vivre en repos. Celui dont je jouis, et que je viens de vous décrire, est la parfaite possession de soi-même, c'est ce repos qu'ils ont appelé l'unique et souveraine volupté de l'homme; ces deux grands maîtres de sagesse s'y sont consacrés avec tous leurs sectateurs, et ils ont fait profession de vivre comme moi et comme ceux qui sont de l'une ou de l'autre secte. S'il en est ainsi, jugez quelle raison vous avez de me blâmer d'une chose que vous louez tant en la personne des stoïciens et des épicuriens.

Bien que je n'aie de commerce qu'avec moi-même, et que les villes et les campagnes soient un ermitage pour moi, bien que je ne sois sensible qu'à mes intérêts, toutefois ils ne sont pas si opposés au bien du public que je ne le puisse procurer, même autant que les personnes qui sont les plus publiques. Toutes les fois que je me rencontre en quelque place tant soit peu élevée, près d'un autel, je monte quelques marches, et ne manque pas d'ouvrir ma bouche, mes discours ne chatouillent pas les oreilles, ne contentent pas la curiosité, ni ne font pas rire, c'est à faire aux orateurs et aux charlatans; je regarde l'utilité de mes auditeurs, comme ils vivent, ce qu'ils font, et ce qu'ils disent, et leur ayant montré tous leurs défauts, j'ajoute l'instruction et les remèdes. Je ne trompe ni ne flatte, je ne cèle rien de la vérité, et de ce qui peut profiter en quelque manière que ce soit, ces leçons et ces avertissemens réussissent mieux que tout ce que les personnes publiques font; ils soulagent davantage les communautés, les villes et les États que ne le font la plume et l'épée; et le vice étant la maladie qui les afflige, que je guéris, et qu'elles ne châtient pas, n'est-il pas véritable que la parfaite santé d'une république est l'effet de ma langue, et non de vos conseils, de vos ordonnances ni de vos soins, vous qui croyez tant obliger le public, et qui vous opposez si mollement au cours de la corruption.

Voulez-vous que je vous traite ici comme je vous traiterais en public : la robe a été plus pernicieuse à la république que la cuirasse; les magistrats lui ont fait plus de mal que les capitaines, les harangues plus que les batailles, et une populace mutinée plus qu'une armée furieuse. Qu'avez-vous à répondre? Je vous dis une v qui parle d'elle-même.

J'use de la même hardiesse contre les v j'épargne aussi peu l'avarice que l'ambit c'est à la déshonnêteté que j'en veux. Je n cuse rien, j'accuse tout, les plus petites fa comme les plus grandes; la convoitise des chesses, des honneurs et de la volupté est excès que je ne puis souffrir; elle est à l'e ce que l'hydropisie et la gale sont au corps: applique les plus fâcheux et difficiles remè et la morale n'a rien d'austère et de piq que je n'emploie pour la vaincre.

Toutefois le vice que je traite avec le plu rigueur, parce qu'il est le plus dangereux, l'ambition; j'y mets le cautère, principaleme celle qui porta autrefois Cicéron à acheter table ronde, faite de citronnier, mille deux cinquante écus d'or: Asinius Gallus a enc sur les offres qu'on fit d'une pareille table vente des biens de Juba, roi de Numidi monta jusqu'à la somme de deux mille cents écus d'or. Est-il possible qu'elles valu tant? le bois était-il bien si cher à Rome bien le citronnier y était-il si rare? qui geait donc deux hommes d'État si sages e tenus de faire cette dépense? le dirai-je? sais quelles taches et quelles petites veines ce bois était rempli leur frappèrent les y Quelle ambition, mais quelle faiblesse! esprit n'avait pas moins de taches que le qui leur plaisait ainsi, et pour y trouver de beauté, il fallait sans doute qu'ils en eu moins, et que quelque véhémente mais passion les aveuglât.

Ainsi Sylla, dictateur, fut aveuglé qua fit faire des plats qui pesaient cent livres sujet de craindre néanmoins qu'ils ne fu pas assez grands, sachant de bonne part Drusilanus, affranchi de l'empereur Claudi fit faire des entrées ou des hors-d'œuvre q saient cinq cents livres. Ayant des table si grand prix et qui coûtèrent si cher à Ci et Gallus, fallait-il pour les couvrir conven ment de la vaisselle de moindre poids? La où on avait à servir en cette vaisselle d répondre à la boutique où elle avait été f comme on fit une boutique exprès pour la on a dû pareillement faire une salle e pour la servir. C'est sur les yeux de ces ave

je mets le collyre, c'est à ces aveugles j'en veux, c'est leur aveuglement que je blâme.

Pour la cruauté de Védius Pollio, il est certain qu'elle mérite le scalpe, c'est une maladie d'esprit, opiniâtre et dangereuse; pour la guérir il faut piquer bien avant, et porter la pointe et le tranchant jusqu'à la racine. N'était-ce pas être plus inhumain que d'aigrir la nature d'un poisson qui n'a presque point de fiel, de le provoquer à se rendre cruel pour lui faire avaler des hommes entiers? La lamproie est un poisson qui n'a point de dents, d'ongles ni de cornes, et qui rejette de tout ce qu'il a de mauvais dans le réservoir où on la met après avoir été prise; il était toutefois si bien faite au carnage et à la cruauté, qu'elle engloutissait un homme. C'est pourquoi il prenait plaisir, après l'avoir irritée, à disposer ses serviteurs, et la voir agir en bête féroce contre sa nature, en les dévorant. Son réservoir en était plein, et il arrivait souvent qu'on lui en servait à table quelqu'une qui n'avait pas encore digéré les morceaux qu'elle venait d'avaler; le cuisinier les avait trouvés tout entiers. Le ventre de ce poisson lui devait servir de tombeau; c'était là que la chair des siens dont il s'était affamé devait être assaisonnée, et prendre le goût qu'il cherchait, et qu'il ne trouvait point dans la lamproie, si elle n'était nourrie du sang et de la chair de ses domestiques.

Du même fer j'entamerai et je percerai la langue d'un orateur délicat, je dirai que la gourmandise de Hortensius n'est pas supportable, et qu'il faut punir une bouche où il ne reste plus d'une si grande éloquence de quoi se défendre contre ceux qui l'accusent d'avoir le premier mangé du paon, au moment où il aurait dû montrer le plus de sobriété. Ce fut lorsqu'il fit le festin de sa promotion au pontificat et à la dignité de sacrificateur, et qu'il commença par l'offrande de cet oiseau qu'il immola si solennellement à sa bouche. Les premiers de Rome assistèrent à ce nouveau sacrifice, et purent s'assurer que ce nouveau prêtre avait plus de soin de son ventre que des dieux.

Aufidius Lurco ne fut pas moins friand; peut-être qu'ayant été du banquet d'Hortensius, il avait trouvé que le paon qu'on y servit eût été encore meilleur s'il eût été plus gras. C'est pourquoi il s'avisa depuis d'engraisser la volaille, de changer sa nature à force de graisse; il sut vicier les qualités de la nourriture, pour lui donner tout un autre goût : il chercha donc soigneusement tout ce qu'il y avait de plus succulent, et de plus agréable à la bouche, pour en nourrir les oiseaux qui étaient destinés à sa table.

Asinius Céler, qui avait été consul, est digne de la même réprimande; il eut si grande envie de manger du barbeau, qu'il en acheta un cent cinquante écus, dont il ne fit qu'un repas. Croiriez-vous bien qu'un railleur et un bouffon eût acheté un plat de terre sept mille cinq cents livres, et qu'il l'eût rempli d'oiseaux de quatre cent cinquante livres pièce? Il n'y mit que ceux qui chantaient et parlaient le mieux, dont le ramage était extraordinaire, et qu'on entendait dégoiser avec plus de plaisir. Ce fut Ésope. Vous étonnerez-vous si un mets si cher et si délicat donna encore plus d'appétit à son fils? Il voulut manger d'une chose qui lui coûtât davantage que tout cela : la perle est extrêmement précieuse, puisqu'elle l'est même de nom; elle nous sert à estimer la valeur de tout ce que nous prisons davantage; après avoir dit d'une chose qu'elle est précieuse comme la perle, nous n'avons plus rien à dire : il en fit donc dissoudre quantité, et les huma toutes. Il y a apparence qu'il ne voulut pas faire un plus maigre souper que son père. Il voulait donner au ventre ce qui appartenait aux yeux, comme son père lui avait donné ce qui n'était dû qu'aux oreilles, consacrer au goût la volupté d'un sens, comme son père lui avait consacré celle d'un autre, et faire de la gourmandise un tombeau pour le luxe, qui n'éclate que dans les perles, et que ce glouton a rendues potables.

Je ne parlerai pas ici de Néron ni d'Apicius, les dépenses de bouche qu'ils ont faites sont trop excessives pour être ignorées. On sait que Sempronius Rufus, qui avait été préteur, fut honteusement privé du consulat pour avoir mangé des cigognes; c'était une viande dont on n'avait point encore usé à Rome : ce friand commanda qu'on lui en apprêtât, il les trouva si délicates, que sa table en fut couverte depuis, et que la cigogne devint un des rares oiseaux qui fussent en Italie. Mais laissons dans le silence les prodigieux excès de ces trois gouffres insatiables.

Ceux qu'il faut particulièrement purger ici, et qui sont les plus mal disposés, sont Émilius Scaurus, Quintus Curius et Marc Antoine. En trouverez vous de plus sales et de plus déshonnêtes que le premier? J'ai horreur quand il mes ouvient de son impureté, et mes cheveux se dressent quand je me figure les déportemens de ce brutal. Le second avait perpétuellement des dés à la main; toute sa vie se passa dans le jeu, il y perdit tout ce qu'il avait. Y eut-il jamais un plus grand ivrogne que le troisième, qui passait les nuits tout entières au cabaret ou dans les mauvais lieux, et le jour ou il dormait, ou il rendait gorge et infectait la maison où il se trouvait de ses continuels vomissemens?

Ne sont-ce pas là des hommes illustres? Ne voilà-t-il pas de grands politiques, de sages et vertueux personnages? Oui certes, mais s'il vous en souvient encore, comment étaient-ils habillés? La plupart étaient comme vous, ils portaient la robe. En trouverez-vous bien de semblables sous le manteau? Criez tant que vous voudrez que le manteau est l'habit des fourbes, des affronteurs, et des plus mauvaises gens du monde, vous ne m'en nommerez pas un qui ait commis le moindre des crimes que je viens de citer. Je confesse qu'Ésope et son fils portèrent le manteau; mais qu'y a-t-il de comparable en leur vie aux taches que nous remarquons dans celle de ces derniers? Le père, pour manger somptueusement des oiseaux qu'on estimait beaucoup de son temps, fit de grands frais, c'était un gausseur qui se voulait moquer du luxe de son siècle, qui ne faisait cas que de l'argile et de la plume : le fils avala des perles, il le pouvait faire par motif de santé, pour imiter son père, et contrôler des dames qui dépensaient tant en perles, afin de montrer qu'elles étaient aussi peu des ornemens de vanité que des morceaux de friandises; quoi qu'il en soit, s'il y a autre chose en leurs dépenses que la satire, il y a quelque espèce de sobriété, au lieu qu'il n'y a qu'intempérance en celles de ceux-ci, qui ont mené une vie de pourceaux.

Ah! que je plains la ville qui a été remplie de tant d'ordures et de vilenies. Qui ôtera ces ordures et ces vilenies? qui nettoiera cette ville? qui purgera l'air qu'on y respire, et que tant de pestes ont rendu contagieux? La robe même n'en est-elle pas infectée ôtera l'infection? les salutaires enseigi qui se donnent dans le manteau, l losophie qu'on professe dessous, et l ceptes qu'elle donne indifféremment à n'y a point d'autre remède.

Un personnage d'Euripide avoue que cours d'un homme sage l'avait guéri aut en lui démontrant la fausseté de tant nions qui l'avaient corrompu et rendu Je dirai bien davantage, quand on ne p parler, quand l'enfance ou la honte nou la langue, et nous ferait garder le silence, pas besoin d'autre langage que de ce manteau, il parle et se fait entendre à monde. La vie et les actions dans un phil qui n'a ni bouche ni langue sont un p discours, et la philosophie se plaît bien faire qu'à dire. Voir un philosophe, c'e tendre; il nous parle par les yeux, d impressions en matière de mœurs sor plus vives et efficaces que celles des o Les vicieux fuient sa présence, s'éloign lui, et ne le peuvent souffrir : s'il leur de le rencontrer, il est pour eux un s confusion; ils deviennent muets, et le lence les accuse et les convainc de folie. bien qu'ils soient fous, et que celui qu'i contrent soit sage, puisqu'il y a tant d'c tion, et qu'ils succombent ainsi en ce contres.

En effet, qui n'est pas saisi et ne se s extraordinairement ému aux approche adversaire puissant et redoutable? Sa vu gêne; et le supplice même, si nous a l'endurer, nous causerait sans doute m transes. On n'a pas l'assurance de l'envi il s'élève aussitôt sur les yeux je ne sai nuage qui les offusque, et la conscienc cède intérieurement à la vérité, ne perm qu'on apporte la moindre résistance. Q homme méchant et pervers à dire à un h juste et vertueux? Le moyen de regarde qu'on craint dans son âme, et de pouvc simuler une crainte qui se montre visage?

Certes il faut bien dire que le mante porte de grands avantages à une répu en confondant ainsi les vicieux à la seule qu'ils en ont : pour donner de la honte

…fronté, et le faire rougir, il suffit de lui parler …manteau: quand il n'aurait que cela, il vaut …coup. Si la vertu est le soutien des États, …i ne voit pas que le manteau est celui de la …tu, à qui il donne tant d'avantage sur le …e, que pour le surmonter il faut seulement …poser une légère pensée de cet habit? aussi …y en a-t-il point que la vertu préfère.

Je laisse maintenant aux philosophes qui me portent, à penser combien ils sont nécessaires *en un État*, en quoi ils lui peuvent servir, et quel bien il peut recevoir d'eux. Ce ne sont pas seulement les philosophes qui portent le manteau, il y en a bien d'autres, et qui ne sont pas moins utiles au public. C'est celui qui apprend à lire et à compter, c'est le grammairien, le rhétoricien, le philosophe, le médecin, le poëte, le musicien, l'astrologue et l'augure: en un mot tous ceux qui font profession des arts libéraux.

Vous me direz qu'il n'y a pas de comparaison entre eux et les chevaliers romains. Il est vrai que ceux-ci sont plus nobles; on les considère davantage, et ils ont le pas devant; mais n'en concluez pas que la robe soit plus honnête que le manteau. Cela serait bon si d'autres que les chevaliers romains ne portaient pas la robe, les plus méprisables la portent. Les maîtres d'escrime et les gladiateurs ne sont-ils pas tout ce qu'il y a de bas parmi le peuple? Toutefois je les vois tous en robe, et ce qui est étrange, quand ils se présentent au combat dans l'amphithéâtre. Vraiment je ne conçois pas qu'on blâme tant un homme pour avoir quitté la robe pour le manteau.

Voilà ce que le manteau a dit pour sa défense; voilà les raisons qu'il a opposées à la calomnie de ceux qui l'accusaient d'être habit des imposteurs. Elles sont pressantes à la vérité, et je ne sais ce qu'il reste à ses adversaires pour appuyer leur injustice; mais pour le rendre plus glorieux et lui donner moyen de triompher tout à fait de ses ennemis, et se réjouir parfaitement malgré la médisance, je l'avertis qu'une secte nouvelle, mais que Dieu même a instituée, l'a choisi pour être l'habit de ceux qui l'ont embrassée, et qui ont fait vœu d'en pratiquer toutes les plus saintes et religieuses maximes. Manteau, c'est à toi que je parle maintenant; tu pensais seulement couvrir les sectateurs de Zénon et d'Épicure, sache que tu couvres les chrétiens, qui sont les disciples du Fils de Dieu; la philosophie que cet incomparable maître leur a enseignée est toute divine, et celle de Zénon et d'Épicure purement humaine, c'est-à-dire défectueuse et pleine d'erreurs: la preuve que je te donne de ce bonheur, c'est que je te porte, et que je suis chrétien. Regarde si je ne suis pas en manteau, je fais profession du christianisme, mais vivant conformément à tout ce que cette sainte discipline exige de ceux qui la professent. Si tu es susceptible de quelque sorte de joie et d'allégresse, en voici le plus grand sujet que tu puisses jamais avoir. Fais donc paraître ta joie au dehors par des signes qui soient sensibles à tes ennemis, reproche-leur la fausseté de celle qu'ils ont témoignée en t'outrageant injustement, toi à qui ils n'ont plus rien à reprocher depuis que tu couvres les épaules du chrétien, c'est-à-dire du disciple de Jésus-Christ, qui est la vérité même, et le protecteur de l'innocence. Tant que je trouverai grâce devant lui, je ne saurais craindre les attaques de mes ennemis. C'est lui qui doit donner de la vogue à nos habits, puisqu'il doit approuver toute notre vie.

TRAITÉ DU VÊTEMENT DES FEMMES.

Si l'on avait autant de foi sur la terre que l'on en attend de récompense dans le ciel, je suis persuadé, mes chères sœurs, qu'il n'y en aurait pas une parmi vous qui, après avoir connu Dieu et fait réflexion sur sa propre misère, voulût faire paraître de la gaieté, pour ne pas dire de l'orgueil, dans les habits; mais qu'au contraire on ne vous verrait rechercher que les plus grossiers et les plus simples. Ce serait en cet état que l'on reconnaîtrait en vous Ève affligée et pénitente, et vous effaceriez par votre modestie la honte du premier crime, que vous tirez de la première femme, et le reproche que l'on fait à votre sexe d'être la cause de la perte du genre humain. Après tout, la femme peut-elle méconnaître en sa personne cette première Ève, puisqu'elle enfante comme elle avec douleur, qu'elle souffre la même peine, et qu'elle vit dans la même dépendance. Le châtiment de la première femme demeure toujours sur tout son sexe, il faut donc que tout le sexe participe encore à sa faute. Quoi donc, femme malheureuse, tu es la porte du démon, tu as reçu de lui pour notre perte du fruit défendu, tu t'es révoltée la première contre ton auteur, tu as séduit celui que le diable n'avait osé attaquer, tu as effacé dans l'homme les plus beaux traits de la Divinité, enfin pour réparer ta faute il en a coûté la vie au Fils de Dieu, et tu prétends encore te parer de ces peaux qui n'ont été faites que pour couvrir ta honte [1]!

Si dès le commencement du monde les laines les plus fines des Milésiens, et le coton que les Scythes recueillirent avec soin sur les arbres avaient été en usage; si le luxe avait déjà donné du prix à l'écarlate de Tyr, à l'aiguille des Phrygiens et aux broderies des Babyloniens; si dès ce temps-là l'on se fût avisé de rehausser l'éclat des habits par la blancheur des perles et par le brillant des pierres précieuses; en l'avarice des hommes avait déjà tiré l' centre de la terre, et si la curiosité des fe avait inventé l'usage du miroir, pour tr plus facilement les yeux par des agrémer pruntés; si, dis-je, tout cet appareil d'o et de vanité avait eu lieu dans le mon son commencement, pensez-vous que l mière Ève, encore tout accablée du po son péché, chassée d'un paradis de dél d'un séjour de bonheur; enfin à demi et de la force de son repentir et du pre ment de la mort qu'elle venait de m pensez-vous, dis-je, qu'en cet état elle e cherché avec soin tant de vains et de su ornemens pour couvrir un misérable cor pour éviter une honte dont le péché avai cause? Si donc vous voulez faire revivre e cette première Ève mortifiée et pénite faut vous résoudre à ne rechercher et à n naître plus ce qu'elle n'avait ni ne conn pendant qu'elle vivait. Tous ces vains mens ne font qu'embarrasser une femm morte à la grâce et presque condamnée semble qu'ils ne sont destinés que pour s sa pompe funèbre.

En effet, ceux qui les ont inventés, j dire ces enfans de Dieu qui l'abandon pour posséder les filles des hommes [1], on été condamnés à la peine de la mort, est encore désavantageux à la femme; furent eux qui, après avoir découvert d siècle grossier plusieurs choses que la avait utilement cachées, et enseigné plu arts qu'il aurait été bon que l'on eût ignor furent eux, dis-je, qui montrèrent aux ho à chercher les métaux jusque dans les ent de la terre, qui publièrent la force et le priétés des herbes, qui firent les premi

[1] Genèse, 3.

[1] Genèse, 6.

chantemens, et qui prétendirent avoir trouvé dans la disposition des astres la science de l'avenir. Mais leur soin principal, ce fut de fournir aux femmes tous ces instrumens de vanité dont elles se parent avec tant d'affectation, c'est de leur main qu'elles tiennent l'éclat des diamans dont brillent leurs colliers, tout l'or de leurs bracelets, et cette agréable diversité de couleurs dont on teint les étoffes : en un mot toutes les différentes drogues dont elles se servent pour se farder et se déguiser le visage. L'on peut déjà juger de la nature de toutes ces choses par la qualité et l'état de ceux qui les ont inventées, et il faut être aveugle pour ne pas conclure que des pécheurs ne conduisent mais à l'innocence, que des amans séducteurs n'enseignent jamais les moyens de se conserver dans la chasteté, et que des esprits rebelles et déserteurs du ciel ne sauraient nous inspirer la crainte d'un Dieu qu'ils ont abandonné. Si leurs inventions sont des sciences, de si méchants maîtres ne sauraient les bien enseigner; et si ces présens sont le prix de impudicité, que peut-il y avoir de plus honteux ?

Mais enfin à quel dessein croyez-vous que ces esprits réprouvés aient eu tant de soin de fournir aux femmes tout cet équipage superbe dont elles sont si curieuses ? c'était peut-être de peur qu'elles n'eussent pas assez de charmes naturels pour s'attirer les yeux et le cœur des hommes tout sensuels qu'ils sont; mais ces mêmes charmes avaient bien pu, sans le secours d'aucuns ornemens étrangers, les séduire eux-mêmes et les précipiter dans le dernier aveuglement. Peut-être qu'ils avaient peur de passer pour des ingrats et pour des avares s'ils ne faisaient quelque présent à leurs maîtresses; mais ils ne pouvaient pas craindre de reproche de ce côté-là, elles s'estimaient trop heureuses d'avoir pu plaire à des anges. La véritable cause de ces funestes présens a été le désespoir de ces esprits voluptueux et la jalousie qu'ils ont conçue de votre bonheur; car en pensant au lieu d'où ils étaient déchus, et soupirant quelquefois après un bonheur que cette beauté naturelle des femmes leur avait fait perdre, puis, s'en prenant à ces charmes innocens comme à la cause de leur chute, ils ne pensèrent plus qu'à les défigurer et à les rendre criminels, sous prétexte de les récompenser, afin que les femmes, déchues de cette première simplicité qu'elles avaient reçue de Dieu, participassent avec eux au péché comme elles participaient au plaisir. Ils savaient bien que la vaine gloire, que l'ambition, que le désir de plaire par la chair déplaisait à Dieu, que ces passions criminelles sont ces mauvais anges auxquels nous avons renoncé au baptême, que ce sont ces anges que nous devons juger, et que c'est par la superbe et par la vanité que les anges réprouvés ont mérité d'être jugés par les hommes. Mais comment les hommes pourront-ils condamner des choses dont ils recherchent la possession[1] ? Quel commerce peut-il y avoir entre le juge et le coupable? Je ne pense pas qu'il y en ait plus qu'entre Jésus-Christ et Bélial. De quel front enfin l'homme pourra-t-il juger ceux dont il aura reçu les présens? car dans cette consommation des siècles il n'y aura point de distinction de sexe, mais les hommes seront en cela semblables aux anges[2], et les saintes femmes participeront avec le reste des élus au privilége de juger les réprouvés; mais si nous ne condamnons pendant cette vie les choses que nous devons condamner, il est à craindre que nous ne soyons jugés par ceux que nous devions juger.

Je sais que le livre d'Énoch, sur l'autorité duquel est appuyé ce que j'ai dit ci-dessus de ces anges déserteurs, ne passe pas ordinairement pour canonique, parce qu'il ne se trouve pas au nombre de ceux que les Juifs reçoivent pour tels. Il y a de l'apparence qu'ils n'ont pas cru que cet ouvrage fait avant le déluge ait pu se conserver nonobstant cette ruine générale du monde; mais s'il n'y a que cette raison qui les empêche d'y ajouter foi, ils n'ont qu'à penser que Noé, petit-fils de Mathusalem qui était fils d'Énoch, survécut au déluge, et qu'il était parfaitement instruit et avait appris par tradition les grâces que Dieu avait faites à son bisaïeul, et toutes les choses qu'il avait enseignées, puisqu'il est certain qu'Énonch ne recommanda rien tant à Mathusalem que d'en conserver la mémoire et de la transmettre à la postérité. Noé conservait donc apparemment avec un très

[1] Héb., 1; Cor. 1; Luc, 22.
[2] Matth., 24.

grand soin ces monumens illustres de la gloire de sa maison et ces témoignages authentiques de la bonté de Dieu, par qui il avait été conservé; et quand même il aurait par malheur perdu cet ouvrage dans la violence du déluge, il n'est pas incroyable qu'il ait pu le réparer de la même manière qu'il est constant que toutes les saintes Lettres, ayant péri dans la prise de Jérusalem par les Babyloniens, furent rétablies par Esdras, qui en avait fidèlement conservé la mémoire[1]. Ajoutez à cela que ce livre d'Énoch parlant évidemment de Jésus-Christ, nous ne le devons point rejeter, puisqu'il est vrai que toute Écriture qui nous peut édifier a été divinement inspirée, et que les Juifs ont rejeté comme apocryphes plusieurs passages qui parlent ouvertement de Jésus-Christ; et il ne faut pas s'étonner si ceux qui n'ont pas voulu le recevoir ont aussi refusé de recevoir les Écritures qui parlaient de lui. Enfin le seul témoignage de l'apôtre saint Jude doit toujours vous inspirer beaucoup de respect pour cet ouvrage[2].

Mais quoi qu'il en soit des inventeurs de ces arts et de ces étoffes funestes qui fomentent la vanité, principalement dans le cœur des femmes, examinons la nature et les propres qualités de ces choses, afin de découvrir quelles peuvent être les raisons qui nous les font rechercher avec tant d'empressement. Ce que j'appelle habillement des femmes consiste principalement en deux choses : la première regarde les habits, l'or, l'argent, les pierreries et le reste des ornemens dont on les enrichit; et la seconde regarde le soin trop curieux qu'elles ont de tourner différemment leurs cheveux, d'entretenir leur embonpoint, de se rafraîchir, et même de se déguiser le teint; enfin d'ajuster d'une manière mondaine les autres parties du corps qui sont exposées à la vue. Or je prétends convaincre d'ambition la première de ces choses, et prouver que la seconde est une véritable prostitution[3]. Je laisse présentement à juger à des femmes chrétiennes, à des servantes de Dieu, si elles y peuvent rien trouver qui s'accorde avec l'humilité ou avec la chasteté dont elles font profession.

[1] Rom., 15; Tit., 3.
[2] Ind. Ep. Carth.
[3] Ce sera dans le Traité suivant.

Mais après tout, qu'est-ce que l'or et l'argent qui font la principale matière du faste des mondains ? D'où vient que cette terre leur est plus précieuse que celle que nous foulons aux pieds ? Est-ce à cause que pour sortir des profondes cavernes où elle avait été créée il en coûte souvent la vie à ces malheureux qui sont condamnés à l'en tirer ? est-ce à cause qu'on a laissé le nom de terre dans le feu, elle qui a aussi le nom de métal, pour servir aux usages auxquels l'ambition de l'homme l'a destinée ? Pour moi je ne trouve rien de tout cela qui se rencontre également dans le fer et dans le cuivre, et dans tous les autres ouvrages de terre ou de métal : ainsi il y a de la folie à croire que ces matières si précieuses aient reçu de la nature aucune prérogative par dessus les autres métaux; au contraire, rien n'est plus ridicule que de leur préférer le fer et le cuivre, puisqu'à le bien considérer nous tirons de ces métaux des services bien plus considérables que de l'or ou de l'argent, qu'ils remplacent même souvent et à juste titre.

En effet, n'a-t-on pas vu des anneaux de fer parmi les ornemens triomphaux ? ne conserve-t-on pas encore avec soin des vases d'airain que l'antiquité a rendus précieux ? Et l'anneau nuptial que l'on fait encore de fer, n'est-il pas aussi une marque que ce métal n'est pas indigne de servir d'ornement, comme il est un témoignage de la frugalité de nos pères ? Mais ceux maintenant qui font tant de cas de l'or et de l'argent me montrent des usages utiles et nécessaires dans ces métaux, comme j'ai fait voir que le fer et le cuivre se peuvent employer pour embellir et pour orner; du moins ils n'ont jamais vu labourer la terre avec de l'or ni construire des navires avec de l'argent; jamais une épée d'or n'a défendu la vie de personne, et jamais des murailles d'argent n'ont mis à couvert les hommes ni contre les injures du temps ni contre les insultes de leurs ennemis; enfin l'or ne sert point à fabriquer le fer, comme le fer est nécessaire pour rendre l'or propre à quelque chose. Je ne vois donc pas par quelle raison on pourrait prétendre que l'or et l'argent aient reçu de la nature quelque prérogative sur les autres métaux.

Peut-on rien dire de plus avantageux en faveur de ces pierreries qui emportent le prix sur

for et l'argent ? Quoi ! ont-ils une autre nature que ces autres petits cailloux et que ce gravier stérile, qui ne sont à proprement parler que les avortons de la terre ? On peut du moins dire que ces pierres ne sont d'aucune utilité véritable dans le monde ; on ne s'en sert point ni pour affermir des fondemens, ni pour bâtir de fortes murailles, ni pour soutenir les couvertures des maisons, ni pour construire de solides terrasses ; elles ne servent qu'à entretenir l'ambition des femmes et à augmenter leur orgueil ; et c'est pour un usage si excellent qu'on les polit avec tant de peine pour les faire briller davantage, qu'on les arrange avec tant d'étude pour leur donner plus d'éclat par l'union et la diversité choisie de leurs couleurs, qu'on les perce avec tant de précaution pour les suspendre aux oreilles, et qu'on les enchâsse dans de l'or pour prêter à ce métal et pour en recevoir mutuellement de nouveaux charmes !

Mais l'ambition ne se contente pas de s'entretenir de ces choses qu'elle tire de la terre, il faut encore qu'elle aille chercher jusque dans la mer de quoi se contenter, et qu'elle trouve de nouvelle nourriture dans les moindres coquillages ; mais ce qui est surprenant, est que ce que l'on appelle des perles n'est autre chose qu'un défaut de ces mêmes coquilles, et comme une excroissance vicieuse qui se forme au dedans de l'enveloppe de ces poissons. Enfin, il n'y a rien que la vanité ne mette en usage pour s'entretenir, puisqu'elle sait chercher du secours jusque dans la tête des dragons, où elle trouve une de ces pierres précieuses dont elle se pare, comme si ce n'était pas assez à une femme chrétienne d'avoir appris du serpent à désobéir à Dieu, sans chercher encore dans un animal qui a servi d'instrument à notre séducteur de la matière pour entretenir le feu de l'ambition et de la superbe qu'il a allumé. En vérité, mes chères sœurs, pensez-vous que ce soit le moyen d'écraser la tête du serpent, que d'en chérir si fort les dépouilles ? ou plutôt n'est-ce pas se soumettre tacitement à lui que de l'élever comme vous faites au-dessus de vos têtes, et mettre votre gloire à faire briller un de ses ossemens sur vos fronts ?

Encore si le consentement naturel de toutes les nations donnait, quoique sans raison, du prix à ces choses dont vous faites tant de cas, je pourrais souffrir que vous vous laissassiez emporter à la force de ce consentement général ; mais ces matières si précieuses chez vous, sont méprisées dans les pays d'où elles viennent, et on ne les estime que là où elles sont étrangères, c'est-à-dire là où on n'en connaît point la juste valeur. L'abondance de ces choses donne du dégoût, et l'on a vu chez les Parthes, chez les Mèdes et chez d'autres nations où les veines d'or sont abondantes, que les chaînes des esclaves et des criminels en sont faites ; en sorte qu'en chargeant ces coupables de ce que l'on appelle ici des richesses, il se trouve qu'ils sont d'autant plus malheureux qu'ils sont plus riches, tant il est vrai qu'il n'est pas impossible que l'or devienne un objet de mépris et de haine.

Les pierres précieuses ne sont pas plus estimées chez ces peuples ; nous les avons vues depuis peu dans Rome traitées par eux avec mépris, et les dames les plus illustres n'ont pu s'empêcher de rougir de voir à quels usages des peuples barbares faisaient servir leurs ornemens les plus précieux. Les émeraudes dont les boucles de leurs ceintures étaient chargées, et les diamans qui couvraient le fourreau de leurs épées, étaient négligement cachés sous une robe toute simple, et les perles qui couvraient leurs souliers étaient souvent elles-mêmes couvertes de boue ; enfin ils ne portaient des pierreries que dans les endroits où l'on ne pouvait les voir, comme s'ils eussent eu dessein d'apprendre aux dames romaines que l'on doit avoir honte de s'en servir ; mais ils ne se contentent pas de faire porter à leurs esclaves de ces étoffes précieuses dont la teinture est si chère ; mais comme s'il était indigne d'un homme de s'en servir, ils ne s'en servent ordinairement qu'à couvrir leurs murailles, et ils estiment plus que la pourpre les couleurs naturelles des étoffes les plus simples.

Je ne crois pas que ce mépris si généreux puisse être condamné ni passer pour barbare ; car enfin quel honneur véritable peut-on tirer d'une union contre nature de couleurs et d'étoffes, si ce n'est que l'on veuille dire que Dieu n'a pas pu créer des moutons dont la laine fût teinte en écarlate ou en quelque autre de ces couleurs éclatantes qu'on leur donne ? Mais puis-

qu'il est certain qu'il l'a pu faire, il faut conclure qu'il ne l'a pas voulu, puisqu'il ne l'a pas fait; et c'est être bien téméraire que de changer les ordres de sa volonté. Il faut donc dire que ces choses qui ne sont pas de Dieu ne sont pas bonnes, même d'une bonté naturelle, mais que ce sont des inventions du diable corrupteur de toute la nature; car tout ce qui n'est pas de Dieu vient de l'emulateur de sa gloire : or il n'y en a point d'autres que le diable et ses anges.

Mais, direz-vous, toutes ces matières ne sont-elles pas sorties des mains de Dieu ? Il est vrai, mais l'usage que vous en faites n'est pas conforme à sa volonté; c'est comme si vous vouliez me persuader que les spectacles des païens contre lesquels j'ai écrit, et que l'idolâtrie même, sont conformes à la volonté de Dieu, parce qu'il a créé les choses que les hommes font servir à ces abominations. Si donc il n'est pas permis pour cela à un chrétien d'assister à ces spectacles, il ne doit pas davantage se croire en droit de faire servir à son ambition l'or et les pierreries que Dieu a faites pour sa gloire.

Mais que ce siècle coupable de vaine gloire est éloigné de la volonté de Dieu ! car comme Dieu a distribué différemment toutes choses en différens pays, en sorte qu'elles deviennent mutuellement rares et étrangères à des peuples différens; au lieu de trouver dans cette sainte disposition de la volonté de Dieu des raisons de nous contenter de ce qu'il a bienvoulu produire chez nous, la rareté et la nouveauté que la concupiscence nous fait s aveuglément, ont malheureusement inspi nous un désir déréglé de posséder des c que Dieu semblait avoir destinées pour d'a peuples.

Mais cette passion maudite n'a plus de bc sitôt que nous lui avons donné entrée notre cœur, et c'est ce désir excessif de pos des choses rares, que l'on appelle ambitio nous enfle tellement le cœur de vaine g qu'il est enfin presque impossible d'en ai le cours; et ce désir immoderé de gloi aucun fondement, ni dans la nature, ni aucune bonté véritable, il n'est soutenu par la concupiscence qui est la plus d reuse maladie de l'esprit humain et qui n'a d de prix à son objet que pour y trouver de s'enflammer de plus en plus. En effe voyons-nous pas que la concupiscence de d'autant plus grande, que la possession est étendue ? Nous voyons à la ruine des fa les plus illustres enfermer dans de p boîtes des héritages considérables; nous vc des voiles qui coûtent jusqu'à vingt cinq écus d'or, l'on voit la valeur des forêts e îles entières sur une tête délicate, l'or pendre à de tendres oreilles des revenu menses, l'on voit enfin les doigts d'une fe ambitieuse porter chacun la valeur de plus sacs d'or. Peut-on dire que l'ambition ma de force, puisqu'elle fait porter sans à une simple femmelette la valeur de ta revenus ?

TRAITÉ DU VOILE DES VIERGES.

I. Puisqu'il est maintenant de mon intérêt particulier de défendre mon sentiment, je ferai aussi voir en latin qu'il faut voiler les vierges chrétiennes depuis qu'elles sont sorties de l'enfance; que la vérité le demande, et que ni le temps, ni la dignité des personnes, ni les priviléges des pays différens ne peuvent prescrire contre elle : car c'est quelqu'une trois choses qui donne ordinairement lie coutume qui, ne subsistant d'abord qu l'ignorance ou par la simplicité des homn fortifie en suite par l'usage et s'élève cor vérité; mais après tout Notre-Seigneur Christ s'est appelé vérité et non pas cou

: Jésus-Christ a toujours été et est avant choses, il s'ensuit que la vérité a été de mps, et qu'elle est la plus ancienne de es choses: ce que ne peuvent comprendre ui nonobstant son ancienneté la trou- nouvelle[1]. En effet la nouveauté des s ne suffirait pas pour les faire con- r si elle pouvait se rencontrer avec la tout ce qui lui est contraire s'appelle , quand ce serait la plus ancienne cou- Au reste ceux qui ne connaissent pas la sont ignorans par leur faute, et leur nce ne les excuse pas; car on est égale- bligé de s'instruire de ce que l'on ignore, se soumettre aux vérités dont on est t.

ègle de notre foi est toujours la même, st point sujette au changement, ni sus- le de réformation: comme de croire en Dieu tout-puissant, créateur du monde, n Fils Jésus-Christ est né de la Vierge , a été crucifié sous Ponce Pilate, que le me jour il est ressuscité des morts, qu'il reçu dans le ciel, qu'il est maintenant la droite de son Père, qu'il viendra juger ans et les morts, auquel temps nos corps t ressusciter. Mais cette sorte de règle de foi demeurant en son entier, les autres qui regardent la discipline et les rapports èles entre eux peuvent admettre quelque de nouveauté et de correction par l'opé- continuelle de la grâce, dont nous devons r jusqu'à la fin; car, après tout, quelle nce y a-t-il que le démon travaillant sans fortifier l'esprit d'iniquité, la grâce de ui est son ouvrage cessât de travailler à perfection, vu principalement que c'est e dessein que Jésus-Christ a envoyé le et, afin que l'homme qui, à cause de sa se, ne pouvait pas comprendre tout d'un outes les maximes de la perfection chré- y fût conduit peu à peu par une sainte line, que le Saint-Esprit son vicaire devait tionner? J'ai encore, dit-il à ses disciples, urs choses à vous dire, mais elles sont au-dessus de vos forces; lorsque l'esprit ité sera venu, il vous conduira à toute de vérité et vous instruira de ce que vous aurez à faire[1]. Mais il leur avait déjà parlé de ce que cet esprit de vérité devait opérer en eux. Quel est donc le ministère du Paraclet, si ce n'est de régler la discipline, de nous faire entendre les saintes Écritures, de réformer notre esprit, et de nous faire toujours avancer vers l'état de perfection[2]. Il faut que tout ait son âge, il n'y a rien qui n'attende sa perfection du temps; enfin l'*Ecclésiaste* nous apprend qu'il faut du temps à toutes choses[3]. Considérez les créatures, vous verrez qu'elles s'avancent peu à peu jusqu'à ce qu'elles soient en état de porter du fruit. Les plus grands arbres ne sont d'abord qu'un grain fort petit, il ne s'en forme au commencement qu'une herbe très-faible qui se change insensiblement en arbrisseau, après quoi ses branches et ses feuilles s'étant fortifiées et étendues, nous voyons enfin un arbre parfait, dont les boutons venant à éclore nous font voir une fleur qui laisse du fruit après elle. Ce fruit dans sa naissance ne paraît qu'ébauché, mais ensuite il devient plus formé à mesure qu'il croît, et après un temps nécessaire il s'adoucit et arrive à une agréable maturité.

C'est à peu près de la même manière que Dieu qui est la première source de la justice, comme il est la première cause de toutes les créatures, a fait faire à cette vertu plusieurs progrès parmi les hommes. D'abord elle n'a été appuyée que sur la crainte naturelle de Dieu, elle s'est vue dans une espèce d'enfance au temps de la loi et des prophètes, l'Évangile lui a pour ainsi dire donné la force d'une vigoureuse jeunesse, et enfin l'esprit de Dieu travaille sans cesse à la perfectionner. C'est ce divin esprit que nous devons reconnaître et adorer pour notre maître depuis Jésus-Christ; car comme c'est Jésus-Christ qui nous l'a envoyé pour nous instruire, il ne nous parlera jamais que de sa part, et ne nous enseignera jamais d'autres maximes que les siennes. Lui seul doit être notre guide, parce qu'il est le seul qui nous ait été envoyé depuis Jésus-Christ. Ceux qui se soumettent à ses inspirations n'ont pas de peine à concevoir que les vierges doivent être voilées, parce qu'ils préfèrent la vérité à la coutume.

II. Mais quoique la vérité n'ait pas besoin d'être appuyée par la coutume, si est-ce toute-

m., 14.

[1] Joan., 16. — [2] *Ibid.*, 14. — [3] Eccles., 3.

fois que ce n'est pas une chose sans exemple que de voiler les vierges, et il est bon d'opposer à une méchante pratique une coutume contraire et louable. Il y a plusieurs Églises dans la Grèce et dans quelques pays étrangers qui en dépendent, où c'est la coutume de voiler les vierges; il y a même des pays sous notre climat où l'on observe cette pratique; et afin que l'on n'aille pas s'imaginer que ce soit seulement l'usage des idolâtres grecs ou barbares, je ne propose pour exemples que des Églises que les apôtres ont fondées, ou que je crois avoir été établies de leur temps par des hommes apostoliques. Ces anciennes Églises ont aussi bien que les nouvelles l'autorité de la coutume, et elles ont outre cela des temps et des prédécesseurs qui peuvent justifier leur conduite. A quoi donc s'en doit-on tenir ? quel doit être notre choix ? Il n'y a pas d'apparence de rejeter une coutume que nous ne pouvons condamner, elle ne nous est pas étrangère, puisque ceux chez qui elle est en usage ne nous sont point étrangers, nous jouissons avec eux de la même paix, nous les appelons nos frères, nous avons la même foi qu'eux, le même Dieu, le même Sauveur, les mêmes espérances, le même baptême, les mêmes sacremens: en un mot, nous ne faisons avec eux qu'une seule Église, ainsi tout ce qui leur appartient doit aussi nous appartenir.

Au reste, puisque cette question divise le corps de l'Église, qui devrait être uni, il faut qu'il arrive en cette rencontre ce que nous voyons arriver dans toutes les questions incertaines et douteuses. Il faut examiner laquelle de ces deux coutumes opposées convient mieux à la doctrine de Notre-Seigneur, et je crois qu'on n'aurait pas de peine à prendre parti et à se déterminer pour celle qui n'expose les vierges chrétiennes qu'aux yeux de Dieu, puisque toute leur gloire ne venant que de Dieu, elles doivent rougir devant les hommes et avoir même honte de leurs propres perfections. Il est plus aisé de confondre une fille par les louanges qu'elle mérite que par de justes reproches, parce que si elle a bien pu se les attirer par ses désordres, elle aura en même temps appris dans le péché à s'endurcir le front et à le dépouiller de toute sorte de honte.

Et il ne faut pas croire que jamais personne eût approuvé la coutume de découvrir la tête des vierges et de les désavouer pour telles en les faisant voir, s'il ne se fût rencontré beaucoup de ressemblance entre celles qui veulent être vues et ceux qui prennent plaisir à les voir. Des yeux qui veulent voir une fille ne diffèrent point de ceux d'une fille qui veut être vue; ils se souhaitent mutuellement, parce qu'ils sont de même genre, c'est la même convoitise qui allume le désir de voir et celui d'être vue, et il est également impossible qu'un saint homme puisse voir une fille sans en avoir de la confusion, et qu'une sainte fille puisse rencontrer les yeux d'un homme sans rougir. Mais les saints qui nous ont précédés n'ont jamais voulu avoir d'égard pour les coutumes, et ceux de nos ancêtres qui les ont reçues en ont fait la différence d'une manière qui paraît plus supportable. Il était permis à une fille de se voiler ou de se prostituer, comme il lui est maintenant permis de se marier, ce que personne ne contraint ni ne défend de faire. La vérité se contentait de traiter avec la coutume sous ces conditions, pour jouir du moins d'une partie de ses droits sous le nom de la coutume, parce que dans la liberté de ce choix il était aisé de reconnaître quel était le meilleur parti; mais le démon, ennemi de tout bien et de toute institution louable, se sert de cette tolérance pour achever son ouvrage. Il fait soulever les filles des hommes contre les vierges de Dieu, elles font paraître leur audace à la témérité avec laquelle elles se découvrent, et néanmoins elles ne laissent pas de passer pour vierges, quoiqu'en cet état elles semblent demander la compagnie des hommes, et les saintes filles, qui sont d'autant plus libres qu'elles sont plus assujetties à Jésus-Christ, ne laissent pas de les imiter et de se rendre à elles.

Ces filles du monde se récrient qu'elles sont scandalisées de ce que les servantes de Jésus-Christ veulent être voilées, et elles aiment mieux en être scandalisées que de les imiter: mais si je ne me trompe, le bon exemple n'a jamais passé pour scandale, et l'on a toujours donné ce nom à celui qui pour être mauvais ne saurait conduire qu'au péché. Les bonnes choses ne scandalisent que les réprouvés. S'il est vrai que la modestie, la pudeur, le mépris de la gloire, le désir de ne plaire qu'à Dieu, soient

de véritables biens, que ceux qui en sont scandalisés reconnaissent leur malice. Deviendrons-nous ennemis de la continence de peur de scandaliser les débauchés? Faudra-t-il condamner le veuvage, parce que tout le monde ne demeure pas dans cet état? N'est-il pas plus raisonnable que les saintes filles se plaignent d'être scandalisées du peu de retenue de celles qui prétendent en se découvrant faire parade de leur virginité? Faudra-t-il qu'à la considération de ces filles qui semblent s'exposer en vente, l'on voie de saintes vierges traînées à l'église, rougissant d'avoir été vues en chemin, tremblant de se voir découvertes, comme si on les devait prostituer? car elles ont également l'un et l'autre en aversion. Une fille ne saurait s'exposer aux yeux des hommes sans se prostituer en quelque façon, et l'on peut même dire qu'elle est plus souillée par cette exposition volontaire qu'elle ne le serait si elle était violée, parce que la faiblesse de sa nature peut bien lui ôter les moyens de résister à la force, au lieu que quand elle se laisse corrompre l'esprit, elle perd volontairement la pudeur qu'elle pouvait et qu'elle devait conserver. O que les mains sont sacriléges, qui ont osé arracher de dessus la tête des vierges un habit qui les conservait à Dieu! Qu'aurait pu faire davantage le plus cruel persécuteur du nom chrétien, s'il avait su que le voile est l'habillement distinctif de celles que Jésus-Christ a choisies? Depuis que vous avez découvert la tête d'une fille, elle n'est plus la même et elle est devenue tout autre qu'elle n'était.

III. Vérité divine, il est temps de paraître, vous l'avez trop longtemps souffert, il ne faut plus défendre aucune coutume, puisqu'on rejette celle qui était d'accord avec vous; faites voir que c'est vous qui commandez de voiler les vierges, expliquez vous-même vos saintes Écritures que la coutume ne connaît point; car il n'y a pas d'apparence qu'elle pût leur résister si elle les connaissait. Mais comme c'est une chose ordinaire aux ennemis de la vérité de se servir contre elle de ses Écritures, on ne manquera pas de m'opposer d'abord, que l'apôtre veut seulement que les femmes soient voilées, qu'il ne fait aucune mention des vierges, et que si ce précepte les regardait il les aurait nommées séparément après avoir nommé les femmes, puisque dans un autre endroit où il parle du mariage, il prescrit en particulier ce que les vierges doivent observer [1].

Mais je puis me servir du même raisonnement contre ceux qui font cette objection; car puisque l'apôtre sait faire la différence des vierges et des femmes, quand ce qu'il en dit ne convient pas aux unes et aux autres, il faut conclure que quand il n'a point fait cette différence, il entend que les unes et les autres soient de même condition. Au reste puisqu'il lui était facile de distinguer en cet endroit aussi bien qu'ailleurs les vierges d'avec les femmes, l'on ne peut conclure autre chose de ce qu'il ne les a pas divisées, sinon qu'il les a tacitement confondues; mais l'on ne doit pas inférer comme font quelques-uns que dans ce texte où il est parlé de voiler les femmes, il y a aussi bien qu'ailleurs de la différence entre les femmes mariées et les vierges; car ce que l'on dit en un endroit ne doit jamais s'entendre de la même manière dans un autre, sinon lorsque dans l'un et dans l'autre la raison étant la même, il suffit d'avoir dit quelque chose une seule fois: mais l'espèce dans laquelle l'apôtre distingue les femmes d'avec les vierges est bien différente de celle dans laquelle nous sommes. Il y a, dit-il, de la différence entre une femme et une vierge, parce qu'une vierge pour se sanctifier de corps et d'esprit ne pense qu'aux choses de Dieu, au lieu qu'une femme mariée pense continuellement aux moyens de plaire à son mari [2]. Voilà la raison de cette différence qui n'a point de lieu dans le sujet dont il s'agit présentement, puisque dans cet endroit l'apôtre ne parle ni du mariage, ni de l'esprit, ni des pensées des femmes mariées, mais seulement de voiler la tête; et le Saint-Esprit, ne voulant pas qu'il y eût en ceci de différence entre les femmes et les filles, s'est servi du seul nom de femme pour comprendre tout le sexe, et ne nommant point les filles en particulier, il les a jointes tacitement aux femmes lorsqu'il ne les en a pas expressément séparées.

Au reste, ce n'est pas une chose extraordinaire que de se servir du nom principal d'une chose qui a plusieurs différences pour désigner en général toute l'espèce, lorsqu'il n'y a point de nécessité qui nous oblige d'en distinguer les

[1] I. Cor., 11, 7. — [2] *Ibid.*, 7.

parties. La brièveté du discours a des agrémens naturels et nécessaires, comme un style trop étendu a toujours quelque chose d'inutile et est infailliblement à charge. Et c'est par cette raison que l'on se contente des termes universels qui renferment l'idée des choses particulières à qui elles conviennent : ainsi il ne s'agit ici que d'un mot, je prétends que celui de femme est naturel et général pour tout un sexe, qu'il n'est renfermé par aucun âge ni par aucun état particulier, et qu'il se dit également d'une fille, d'une épouse et d'une veuve, qui sont les termes dont on se sert pour exprimer toutes les espèces de femmes. Or comme le genre est avant l'espèce et la renferme, il n'est pas nécessaire de nommer chaque espèce en particulier lorsqu'on s'est servi du terme générique ; ainsi quand on a nommé en général le corps humain, il n'est pas nécessaire, pour se faire entendre, de dire que l'on veut parler des pieds, des mains et des autres parties. De même quand on parle du monde, il n'est pas nécessaire d'avertir que l'on entend par ce mot le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, le terre, la mer et chacun des élémens. C'est tout dire que de dire ce qui renferme tout; ainsi quand on a nommé la femme, on a suffisamment donné l'idée de tout le sexe.

Mais puisque nos adversaires s'obstinent à soutenir que le nom de femme ne convient qu'à celles qui ont eu la compagnie d'un homme, il faut que je prouve qu'il convient à tout le sexe sans différence d'états, et que les vierges mêmes sont comprises sous ce nom. En effet, lorsque la femme fut créée de Dieu pour secourir l'homme, elle reçut ce nom dès le moment de sa création, quoiqu'elle fût encore dans l'heureux état d'innocence digne du paradis, en un mot quoiqu'elle fût encore vierge on l'appellera femme, dit l'Écriture. Ainsi l'on peut dire que ce nom n'est pas seulement commun à une vierge et à tout son sexe, mais qu'il lui est même propre, puisque c'est celui qu'elle a reçu dès son commencement [1].

Mais il y en a qui pour détourner la force de ce témoignage répondent subtilement qu'il est ici parlé du nom qu'elle devait avoir lorsqu'elle aurait cessé d'être vierge, parce qu'en suite on trouve ces mots. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour se joindre à sa femme, et ils seront deux dans une chair [1] ; mais il faut premièrement pour soutenir cette subtilité qu'on nous fasse voir quel nom elle a eu auparavant qu'elle fût jointe à Adam : car il n'y a pas d'apparence que pendant qu'elle a été vierge elle ait manqué de nom pour la distinguer du reste des créatures, et ce serait une chose bien étrange qu'on lui donnât un nom qui ne lui convenait point encore, avant que de lui donner celui qui lui était propre. Adam a donné des noms à tous les animaux, il n'a eu aucun égard en les imposant à leur état futur, et il les a tous nommés suivant ce qu'ils étaient dans le temps qu'il les nommait. Quel était donc le nom de la première femme au temps de sa virginité ? Il est certain que jamais elle n'est appelée autrement dans l'Écriture sainte toutes les fois qu'elle y est nommée, et jamais elle n'y est appelée vierge dans le temps même qu'elle l'était. Elle a reçu ce nom dans des lieux où l'Écriture sainte ne dit rien de prophétique. Il est dit qu'Adam et sa femme étaient nus [2], et dans cet endroit lorsque l'Écriture sainte l'appelle femme d'Adam, elle ne le dit pas par quelque sorte de prédiction de son futur mariage, mais parce que quoiqu'elle ne fût point mariée, elle était à lui comme étant tirée de sa substance : Cet os de mes os, dit-il, et cette chair de ma chair s'appellera femme.

C'est de là que par une inspiration secrète de la nature et par des lumières toutes divines, il est arrivé ce que je ferai voir par l'Écriture sainte être arrivé en plusieurs autres choses, soit dans nos actions, soit dans nos paroles : que sans y penser l'on a introduit dans l'usage commun le mot d'épouse, pour signifier les femmes mariées, quoique souvent nous ne laissons pas de parler improprement; et les Grecs qui se servent le plus du nom de femme pour signifier celles qui sont mariées, ne laissent pas d'avoir des termes propres pour les exprimer : mais quelle qu'en puisse être la raison, j'aime toujours mieux la rapporter au témoignage de la sainte Écriture. Ainsi lorsque par le lien du mariage les deux parties ne sont plus qu'une chair, cette chair qui vient de la chair de l'homme et cet os de ses os, retenant toujours

[1] Gen., 2.

[1] Gen., 2. — [2] *Ibid.*

s'ensuit que Jésus-Christ n'est point né vierge, mais d'une femme, qui, pour être fiancée, aura cessé d'être vierge, puisqu'elle aura dû passer pour mariée. Que s'il est vrai, comme l'on n'en saurait douter, qu'il soit né d'une vierge, et que pour être fiancée elle n'a pas été moins entière, il faut que l'on reconnaisse qu'une vierge se peut appeler femme, puisque ce nom est donné à la plus pure de toutes les vierges. Au moins en cet endroit on ne peut pas dire qu'il y ait rien de prophétique, il est certain que l'apôtre ne l'a point appelée femme à cause qu'elle devait un jour cesser d'être vierge, quand il a dit que Jésus-Christ était né d'une femme, et il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait appelée femme dans un sens selon lequel elle ne devait pas être mère de Jésus-Christ, ni qu'il ait voulu faire entendre par ce nom celle qui aurait eu la compagnie d'un homme; mais il l'appelle selon ce qu'elle était véritablement en l'appelant femme, quoiqu'elle fût vierge, parce que c'est le nom que les vierges, et par conséquent tout le sexe féminin, ont eu dès le commencement.

Mais il faut examiner les raisons qui ont fait que l'apôtre a voulu que les femmes fussent voilées pour savoir si elles ont lieu parmi les vierges aussi bien que parmi les femmes mariées; parce que si ces mêmes raisons se trouvent pour les unes et pour les autres, il est hors de doute que par le nom de femme il aura tout compris. Si l'homme est chef de la femme, il l'est aussi des vierges desquelles les femmes se font par le mariage, si ce n'est que l'on veuille dire que les vierges composent un troisième ordre séparé, monstrueux et sans tête. S'il est honteux à une femme d'être rasée, il ne l'est pas moins à une vierge [1]. Que le siècle émulateur de la Divinité voie maintenant s'il est honorable à une fille d'être rasée, comme c'est une chose bien séante à un homme. Puis donc qu'il convient également aux femmes mariées et aux filles de n'être point rasées, pourquoi ne conviendra-t-il pas également aux unes et aux autres d'être voilées? Si la femme est la gloire de l'homme, sans doute que c'est principalement lorsqu'elle est vierge, puisque c'est l'état qui lui est le plus honorable. Si la femme a été faite de l'homme et pour l'homme, n'est il pas vrai que cette côte d'Adam a été vierge au commencement? Enfin si la femme doit porter sur sa tête la marque de sa sujétion, jamais elle n'est plus obligée de le faire que quand elle est vierge, puisque c'est en ce temps-là qu'elle possède le plus ce qui en est la cause.

Mais si c'est à la considération des anges que nous lisons être tombés du ciel à cause des femmes [1], pensez-vous qu'ils se soient laissé séduire par des corps déjà souillés? qu'ils aient seulement désiré les restes de la volupté des hommes, et qu'ils naient pas plutôt soupiré pour des vierges dont les charmes excusent en quelque façon l'excès de la concupiscence? car c'est ainsi que l'Écriture parle. Et il arriva que les hommes venant à se multiplier sur la terre, il naquit d'eux des filles [2]. Or les enfans de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, ils prirent pour épouses celles qu'ils choisirent (et le terme grec signifie en cet endroit épouse, parce qu'il y est parlé de mariage). Lors donc qu'il dit les filles des hommes, il parle manifestement des vierges, puisqu'il les nomme encore sous la puissance de leurs parens; car, dès lors qu'elles sont mariées elles appartiennent à leurs maris, il était aussi aisé de dire les femmes des hommes, et puisque l'Écriture ne nomme point ces anges adultères mais maris, elle nous fait connaître assez clairement qu'ils choisirent les filles des hommes qui n'étaient point mariées, mais qui étaient encore vierges. Elle les dit au commencement filles, en suite elle les appelle épouses, et je ne vois autre chose sinon qu'elles étaient vierges quand elles devinrent épouses.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on ordonne de voiler un visage si dangereux et qui a bien pu porter le scandale jusque dans le ciel, afin qu'étant en la présence de ce Dieu, devant lequel il est coupable du désordre de ces reprouvés, il rougisse devant les anges, qu'il réprime cette liberté d'aller à découvert, qui a produit de si méchans effets, et qu'il se cache enfin entièrement aux yeux des hommes. Mais quand ç'aurait été pour des femmes déjà souillées par la compagnie des hommes que ces

[1] I. Cor., 1.

[1] Gen., c. 6. — [2] *Ibid.*

auraient quitté Dieu, les vierges auraient autant plus obligées de se cacher à eux, es étaient plus capables de les faire pé-

Si l'apôtre ajoute que c'est par une prévi- la nature que l'abondance des cheveux morable à une femme, parce que sa che- peut en quelque façon lui servir de voile, il pas vrai que cette grande chevelure sert d'ornement aux vierges, et que même on dire qu'il leur est particulier, puisque ce elles qui affectent principalement de se de leur cheveux pour en couvrir le haut tête par plusieurs retours,

st par des raisons opposées à celles-ci que me ne se voile point. Naturellement il n'a cette grande abondance de cheveux, qu'il ne lui est point honteux d'être rasé, que ce n'est point à cause de lui que les ont quitté le ciel, enfin parce qu'il est la e et l'image de Dieu et qu'il a Jésus-Christ chef. Ainsi quand l'apôtre parle de l'homme la femme, et qu'il apporte les raisons lesquelles il dit que la femme doit être et que l'homme ne le doit pas être, il é de voir pourquoi il ne fait aucune men- articulière des vierges, c'est qu'il a sous- du les vierges sous le nom de femme, ne il a sous-entendu les garçons sous le d'homme, désignant ainsi tous les ordres aque sexe par les noms généraux d'homme femme qui leur sont propres.

si Adam, quoiqu'il fût vierge, est appelé ne dans la *Genèse* [1]. Elle sera appelée e, dit l'Écriture, parce qu'elle a été tirée homme. Adam est donc appelé homme que d'être marié, comme Ève dans ce état est appelée femme; d'où il est le conclure que l'apôtre a suffisamment ris les conditions de l'un et de l'autre en les définissant ainsi avec autant de été que d'étendue. Toute femme, dit-il; e veut dire toute femme, sinon, de tout , de toute condition, de toute dignité, de ge, puisque le tout est ce qui ne manque une de ses parties, et que les vierges font artie du sexe feminin. De même quand il e l'homme ne doit point être couvert, il se sert du mot universel tout. Voici deux noms opposés, l'homme et la femme, avec l'un et l'autre il joint le mot universel tout: deux lois contraires, l'une d'être voilée, l'autre de se découvrir la tête. Donc si ce qui est dit de l'homme se doit entendre de ceux qui ne sont point mariés aussi bien que des autres; et si comme le nom d'homme est commun par nature à tout le sexe masculin, de même le précepte de se découvrir regarde ceux qui sont vierges parmi les hommes; pourquoi voudra-t-on dire que les vierges ne sont pas comprises sous le nom de femmes? et pourquoi niera-t-on que ce nom est commun, afin d'exempter les vierges d'une loi qui leur est commune? Car enfin si une vierge n'est point femme, il faut dire qu'un garçon n'est point homme: si une vierge ne doit point être voilée, parce qu'elle n'est pas femme, un garçon ne doit point se découvrir, parce qu'il n'est pas homme, il faut que la même virginité jouisse de la même exception. Si les vierges ne sont point obligées de se voiler, les garçons ne sont point obligés de se découvrir; car si nous reconnaissons que la définition de l'apôtre est absolue et générale en ce qui regarde les hommes, sans nous arrêter à ce qu'il n'a point fait de mention particulière des garçons, pourquoi douterons-nous d'un autre côté qu'elle ne soit aussi générale et absolue à l'égard de toutes les femmes? Si quelqu'un, dit l'apôtre, a un esprit de contention, ce n'est point notre coutume ni celle de l'Église de Dieu [1]. Il fait voir qu'il y a eu quelque dispute sur ce sujet, et il s'est servi de toute la diligence et de toute la brièveté possible pour l'éteindre, en ne nommant point les vierges, pour faire comprendre qu'il ne fallait pas douter qu'elles ne dussent être voilées, et en se servant d'un nom qui enfermât les vierges en comprenant toutes les femmes. C'est ainsi que les Corinthiens l'ont entendu. Enfin jusqu'à présent leurs vierges sont voilées, et ils approuvent par leur conduite ce qu'ils ont appris de l'apôtre.

Maintenant après avoir montré que les raisons tirées de la nature des femmes et de la cause pour laquelle l'apôtre veut qu'elles soient voilées conviennent aussi aux vierges, voyons s'il n'est pas vrai que tous les préceptes de la

m., 8.

[1] I. Cor., 11.

discipline ecclésiastique qui touchent les femmes regardent aussi les vierges. Il n'est point permis à une femme de parler à l'église, d'enseigner ni baptiser sans nécessité; il lui est défendu d'offrir le saint sacrifice, et de se mêler d'aucune des fonctions qui appartiennent à l'homme, et beaucoup plus de celles qui sont propres aux prêtres. Y a-t-il quelqu'une de ces choses qui soit permise à une vierge? S'il est vrai que rien de tout cela ne lui est permis, qu'en toutes choses elle est soumise à la même condition, et qu'en ce qui regarde la nécessité de s'humilier, elle est toujours comptée parmi les femmes, par quelle raison peut-on dire que cela seul lui est permis, qui est défendu à toutes les femmes? Quelle prérogative a-t-elle mérité d'avoir par dessus sa condition naturelle, si elle a résolu en qualité de vierge de sanctifier sa chair? La dispensera-t-on du voile afin qu'elle se fasse remarquer en entrant dans l'église, et qu'elle fasse la parade de sainteté par la liberté de sa tête? On pouvait plus dignement honorer la virginité, si l'Église avait jugé qu'il le fallût faire, par la prérogative de se mêler de quelqu'une des fonctions, ou d'être reçue à quelqu'une des charges qui appartiennent aux hommes.

Je sais bien qu'en certain lieu on a donné place parmi les veuves à une vierge qui n'avait pas vingt ans, mais si son evêque lui devait quelque sorte de consolation, il le pouvait faire autrement sans blesser le respect que l'on doit à la discipline ecclésiastique, et l'on n'aurait pas la surprise que l'on a de voir une chose merveilleuse pour ne pas dire monstrueuse dans l'Église. En effet, cette vierge veuve est une chose d'autant plus prodigieuse qu'on ne voit pas qu'elle se soit voilée, même en qualité de veuve, comme si elle eût renoncé à l'un et à l'autre état: à celui de vierge en prenant place parmi les veuves, et à celui de veuve, puisqu'elle y paraît à la manière que les vierges veulent paraître, si ce n'est que l'on veuille dire que la même autorité qui lui a donné place parmi les veuves lui a aussi permis d'y demeurer sans voile Or cette place est destinée à toutes les femmes vertueuses qui ont passé soixante ans, et non-seulement à celles qui auraient été mariées à un seul homme, mais encore pour les mères de famille, et même pour celles qui ont élevé des enfans, afin qu'étant plus instruites par l'expérience de toutes les passions, elles puissent plus aisément aider les autres de leurs conseils et les consoler en toutes les occasions, ayant passé par tous les états dans lesquels la constance d'une femme peut être mise à l'épreuve: tant il est vrai que jamais l'Église n'a accordé de place particulière aux vierges pour les honorer, tant s'en faut qu'elle ait voulu qu'elles soient distinguées par quelque marque honorable.

VI. Au reste, ce serait une chose assez étrange que les femmes, qui en toutes choses sont soumises à l'homme, eussent droit de porter une marque honorable de leur virginité, qui les fît remarquer et qui leur attirât le respect et l'estime de leurs frères, et que tant d'hommes vierges, tant d'eunuques volontaires fussent obligés de cacher leur vertu, sans avoir aucune marque par qui ils pussent se distinguer. N'auraient-ils pas raison de demander qu'on leur accordât aussi quelque habillement particulier, comme les plumes des Garamantes, ou les pommes de pin des barbares, ou les cigales des Athéniens, ou les bourlets des Allemands, ou les stigmates des Bretons? ou bien enfin pour faire comme les filles le contraire de ce que l'apôtre prescrit, ne voudraient-ils pas se couvrir la tête dans l'église?

Il est certain que le Saint-Esprit aurait accordé quelque chose de semblable aux hommes, s'il avait voulu que les vierges eussent eu ce privilége parmi les femmes; et outre l'avantage du sexe, il y aurait eu de la justice à rendre la constance plus honorable parmi les hommes; car d'autant que leur sexe est porté vers les femmes avec plus d'ardeur, d'autant aussi la retenue dans une passion plus violente est plus laborieuse, et par consequent plus digne de paraître avec éclat, s'il est vrai que la récompense de la virginité consiste dans cette ostentation pompeuse; et même la continence n'a pas moins de mérite que la virginité, soit qu'elle se rencontre dans ceux qui sont dans l'état de veuvage, soit qu'elle se trouve dans ceux qui étant mariés ont renoncé par un consentement mutuel et volontaire aux plaisirs permis du mariage. En effet, la virginité est un pur don de la grâce; mais il faut pour la continence beaucoup de vertu de notre part. C'est un grand

combat que de ne point désirer un plaisir que l'on a ressenti ; au lieu qu'il paraît assez aisé de ne point convoiter quand on ne connaît point le fruit de la concupiscence, parce qu'en cet état on n'a point à le combattre. Comment donc se pourrait-il faire que Dieu n'eût rien accordé de semblable aux hommes pour les honorer, ou parce qu'ils approchent plus près de la Divinité dont ils sont l'image, ou parce que dans l'exercice de cette vertu ils ont plus à travailler ? Si donc il n'a rien accordé à l'homme, à cause de la virginité, il faut dire à plus forte raison qu'il n'a donné aux femmes aucune prérogative pour ce sujet.

VII. Maintenant, comme ce que nous venons de dire nous a empêché d'éclaircir tous les doutes qu'on pourrait avoir, pour ne pas interrompre la liaison des matières, il faut satisfaire pleinement à ce qui reste; car après que nous avons avancé que la définition de l'apôtre était absolue et générale, et qu'il entendait que toutes sortes de femmes de quelque âge que ce fût devaient être voilé, es on me pouvait opposer qu'il s'ensuivait qu'il les fallait voiler dès leur naissance, et ce n'est pas néanmoins le sens de l'apôtre ; mais il veut seulement que cette règle ait lieu pour celles qui commencent à se connaître, qui entendent la voix de la nature, qui sont sorties de l'enfance et qui sont sujettes aux infirmités d'un âge plus avancé : car nos premiers parens, Adam et Ève, ont été nus tant qu'ils n'ont point eu cette connaissance de leur nature ; mais sitôt qu'ils eurent goûté du fruit de l'arbre de science, la première chose qu'ils connurent ce fut la honte. Ainsi ils eurent soin de couvrir l'un et l'autre sexe qu'ils connaissaient.

Mais si c'est à cause des anges qu'il faut voiler les filles, sans doute on doit commencer à le faire quand elles peuvent être l'objet de la concupiscence des hommes, et quand elles sont en état d'être mariées; car on peut dire qu'elles cessent en quelque façon d'être vierges, sitôt qu'elles peuvent ne l'être plus; et c'est pour cette raison que chez les Israëlites il était défendu de marier une fille, si l'on n'était assuré par des signes naturels qu'elle était propre au mariage [1]. Avant ce témoignage de la nature, c'est un fruit qui n'est pas mûr ; si donc elle demeure vierge tant qu'elle n'est pas propre au mariage, il faut dire qu'elle cesse en quelque façon de l'être depuis qu'elle peut-être mariée.

Celles qui sont fiancées ont l'exemple de Rebecca, laquelle étant conduite à celui qu'on lui destinait pour époux, qu'elle ne connaissait point et de qui elle n'était point connue, sitôt qu'elle sut que c'était celui qu'elle avait aperçu de loin, elle ne put s'empêcher de lui donner la main, d'en recevoir un baiser et de lui rendre le salut [1]. Mais reconnaissant ce qu'elle avait ressenti, c'est-à-dire qu'elle était déjà son épouse par l'esprit, elle reconnut en même temps qu'elle n'était plus vierge, et voulut être voilée. O que cette femme entrait bien dès ce temps-là dans l'esprit et dans la discipline de Jésus-Christ! elle montre que l'on peut être sans les noces mariée de volonté et d'esprit, comme l'on peut-être corrompue.

Il est vrai qu'il y en a qui voilent encore Rebecca ; mais pour les autres, je veux dire celles qui ne sont point fiancées, n'aurait-on pas raison d'en user de même ? Les délais que les parens apportent à les marier, ou à cause de leur indigence, ou parce qu'ils ont peine à trouver de gendre qui les accommode, et le vœu même de continence que quelques-unes font, prouvent assez qu'elles sont dans la même condition. Rien ne peut empêcher que l'âge ne s'avance et n'apporte avec lui ce qui lui est propre. La nature est une seconde mère qui est cachée, le temps est un autre père que l'on ne connaît point, l'un et l'autre marient pour ainsi dire une fille, suivant des lois qu'ils ont établies. Ainsi dans cet état, il faut qu'un père regarde sa fille comme déjà mariée, son esprit l'est par l'attente et par le désir, et son corps par le changement qui lui est arrivé; tellement que quand il pense à lui choisir un époux, il ne lui prépare pour ainsi dire qu'un second mari.

En effet, ne voit-on pas que sa voix s'est grossie, que ses membres se sont formés, que la nature a couvert sa honte, et qu'elle ressent tous les mois les infirmités de son sexe? Et vous me direz qu'elle n'est pas femme, quand elle

[1] Deutéron., 22.

[1] Gen., 24.

souffre les mêmes accidens que la femme ? S'il était vrai qu'il n'y eût que la compagnie de l'homme qui fît la femme, on ne devrait la voiler qu'après la consommation du mariage ; mais c'est la coutume même chez les païens de les mener voilées à leurs maris. Et si elles doivent être voilées depuis qu'elles sont unies à l'homme par l'esprit, et que leur corps même y est en quelque façon joint lorsqu'elles lui ont donné la main, qu'elles en ont reçu le baiser, et que par le consentement qu'elles ont donné elles se sont en quelque façon abandonnées à son pouvoir, et lui ont pour ainsi dire résigné toute leur pudeur, ne doit-on pas dire avec bien plus de raison que le temps qui les rend propres à devenir épouses, et qui sans attendre le mariage les tire en quelque façon de la condition des vierges, doit les soumettre au précepte qui ordonne de voiler les femmes ?

Les païens même observent le temps et se conforment à la loi de la nature. Ils rendent à chaque âge ce qui lui appartient ; car c'est leur coutume d'employer les femmes aux affaires depuis l'âge de douze ans, et de n'y employer les hommes que deux ans après. Ainsi ils déterminent la puberté par les années et non pas par les noces ni même par les promesses de mariage : l'on peut être vierge et avoir le nom de mère de famille, comme un homme peut être père de famille sans être marié, et nous n'observerons pas ces lois de la nature comme si la nature avoit un autre Dieu que le nôtre ? reconnaissons donc pour femme celle que ces témoignages du corps et de l'esprit rendent capable de le devenir. Ce sont les premiers titres et les marques les plus anciennes des noces et des fiançailles naturelles. Couvrons extérieurement celles que la nature a couvertes intérieurement, et ne souffrons pas que celles dont les parties inférieures sont cachées, exposent impunément leur tête aux yeux des hommes. Enfin voulez-vous savoir quelle est l'autorité de l'âge ? Proposez-vous devant les yeux une femme mariée avant l'âge ordinaire avec son habit de femme, et une fille qui soit demeurée vierge dans un âge assez avancé avec son habit de vierge, il est certain que l'on aura moins de peine à nier que la première soit femme, qu'à croire que la dernière soit vierge, tant il est vrai que la force de l'âge est si grande, qu'il n'y a point d'habillement qui la puisse déguiser.

VIII. Mais celles qui nonobstant leur âge refusent de se voiler, ne laissent pas de reconnaître en changeant leur manière de s'habiller qu'elles ont aussi changé d'état. Elles veulent bien changer leur habillement de tête, et en quittant les ornemens de leur enfance reconnaître qu'elles ont passé dans une autre condition, et qu'elles ne sont point du nombre des vierges comme elles étaient auparavant. Elles tournent autrement leurs cheveux, et se servant de l'aiguille des femmes pour se les diviser depuis le front, elles déclarent couvertement qu'elles en sont du nombre ; elles consultent le miroir pour cultiver leur beauté, elles s'adoucissent la peau par le moyen des essences dont elles se lavent. Peut-être même qu'elles n'ignorent pas l'usage des drogues dont les femmes se fardent, elles portent le manteau, elles se servent des différentes sortes de chaussures, elles portent plus d'équipage aux bains qu'elles ne faisaient auparavant. Enfin pour ne pas m'arrêter à faire le détail de tout le reste, elles ont tout l'extérieur des femmes mariées, et ce n'est que par la nudité de leur tête qu'elles veulent passer pour vierges, et désavouent par cette seule différence la condition de femme dont elles font profession en toute autre chose.

Si c'est à cause des hommes qu'elles prennent l'habillement des femmes, qu'elles le prennent tout entier ; si elles sont voilées en la compagnie des païens, il est bien raisonnable qu'elles le soient dans l'église et qu'elles n'y fassent pas parade de leur virginité qu'elles cachent hors de l'église. Si elles craignent les étrangers, elles doivent du respect à leurs frères : où il faut qu'elles paraissent vierges en public avec autant de hardiesse qu'elles le paraissent dans l'église, et pour lors j'aurai lieu de louer leur générosité, si elles font gloire de virginité devant les païens.

Elles ont la même nature dedans et dehors les églises, l'institution divine leur donne la même liberté chez les hommes et dans la maison de Dieu. Pourquoi donc publieront-elles dans l'église une perfection qu'elles cachent partout ailleurs ? Je leur en demande la raison ; si c'est pour plaire à Dieu, il a autant

de lumière pour découvrir ce qui se fait en cachette, qu'il a de justice pour récompenser ce qui se fait uniquement pour lui. Enfin il nous ordonne de ne rien publier de ce que nous faisons qui mérite ses récompenses et de ne les point attendre de la main des hommes. Que s'il nous est défendu de donner un denier, ni de faire la moindre aumône sans la cacher à notre main gauche[1], combien devons-nous apporter de soin à dérober à la connaissance de tout le monde l'offrande que nous faisons à Dieu de notre corps et de notre esprit, en nous consacrant à lui. Ce n'est donc point pour plaire à Dieu que l'on fait gloire de la virginité, puisque Dieu le défend, et si ce n'est point pour lui plaire, il s'ensuit que c'est pour plaire aux hommes. Ce qui ne peut être permis, parce que le désir de plaire aux hommes n'est jamais sans vaine gloire, et que la vaine gloire est défendue à ceux qui sont obligés de pratiquer l'humilité. En effet, si l'on est obligé de reconnaître que la continence est un don de Dieu, pourquoi un chrétien se glorifiera-t-il de cette vertu, comme si elle lui appartenait, et qu'il ne l'eût pas reçue? Or il est certain que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu. Si donc cette virginité dont nous faisons gloire ne vient point de Dieu, puisque nous ne la rapportons pas uniquement à lui, c'est à nous de voir si cette vertu qui est purement humaine a rien de véritable et de solide.

On dit que lorsqu'on a commencé d'agiter cette question, il y en eut quelqu'un qui fit cette demande. Comment donc persuaderons-nous la pratique de cette vertu? Comme si c'était le nombre qui nous rendit heureux, et non pas la grâce de Dieu et les mérites d'un chacun. Sont-ce les vierges qui rendent l'Église recommandable devant Dieu? et n'est-ce pas plutôt l'Église qui fait l'ornement des vierges? Celui qui proposait cette prétendue difficulté reconnaissait donc que la gloire était ce qui faisait les vierges. Or où il y a de la gloire, il y a de l'inquiétude; où il y a de l'inquiétude, il y a de la contrainte; où il y a de la contrainte, il y a de la nécessité; où il y a de la nécessité, il y a de la faiblesse. Il n'y aura donc que leur faiblesse qui les obligera de se couvrir le corps pendant que le désir de la gloire leur fera découvrir la tête. Car ce n'est point la religion, mais c'est la vanité qui les oblige de vouloir ainsi paraître vierges: et quelquefois même on peut dire qu'en cette rencontre leur ventre est leur dieu, parce que les chrétiens reçoivent et soulagent volontiers les vierges.

Non-seulement cette ostentation les perd, mais elle traîne encore après elle une infinité de désordres. Car après avoir été ainsi exposées en public, honorées par cette marque extérieure de vertu et comblées en cet état de tous les témoignages possibles de respect et d'affection par leurs frères, s'il arrive qu'elles en soient déchues, elles conçoivent qu'à moins que de cacher ce déréglement, il leur doit arriver autant de honte qu'elles ont reçu d'honneur. Donc si c'est la marque de la virginité que d'avoir la tête découverte, quand il arrivera qu'une vierge se laissera corrompre, et que pourtant elle ne se voilera point pour cacher sa honte, pour lors elle aura un habillement qui ne lui appartiendra point, puisque l'on veut qu'il n'appartienne qu'aux vierges. Elle demeurera néanmoins dans cet habit de peur de faire connaître son crime en le changeant, et elle osera bien approcher de Dieu la tête découverte, quoiqu'elle soit coupable et qu'elle sache bien qu'elle est souillée.

Mais le Seigneur Dieu est jaloux de sa gloire, il nous assure qu'il n'y a rien de caché qui ne soit à la fin découvert, et sa justice permet que les désordres de la plupart soient reconnus[1]. Elles ne les reconnaîtraient jamais si la voix de leurs enfans ne les accusait; et si l'on en reconnaît plusieurs par ce moyen, n'a-t-on pas lieu de les soupçonner coupables de plusieurs crimes? C'est malgré moi que je les dis, il est difficile qu'une fille devienne femme une fois quand elle craint de le devenir, et lorsque l'étant une fois devenue elle peut feindre devant Dieu d'être vierge. Je crains bien qu'elle n'ose tromper son propre sein pour s'empêcher de paraître mère. Dieu sait combien d'enfans pouvaient venir au monde, si la vanité de leurs mères ne les avait étouffés.

Ces sortes de vierges conçoivent facilement et enfantent heureusement, mais il n'en vient

[1] Matth., 6.

[1] Matth., 10.

pour l'ordinaire que des enfans semblables à leurs pères, et ce sont là les désordres qui naissent de cette sorte de virginité contrainte.

IX. Le désir de paraître s'accorde mal avec la pudeur, et le soin de plaire aux hommes, dont il est nécessairement accompagné, ne doit pas occuper l'esprit d'une vierge; quelque pures que soient ses intentions, sa pudeur sera toujours en danger tant qu'elle sera exposée à une multitude de regards, dont elle ne peut répondre tant qu'elle sera chatouillée par le plaisir de se faire remarquer; enfin tant qu'elle pourra prendre feu au milieu des baisers et des embrassemens de ses frères. Car c'est ainsi que le front s'endurcit, que la pudeur s'efface peu à peu, et se perd enfin entièrement, et que l'on apprend à désirer de plaire d'une autre façon.

La virginité se défie d'elle-même et se craint plus que toute autre chose quand elle est véritable, quand elle est entière et quand elle est pure; elle a même de la peine à souffrir les regards des femmes, et ses vues sont bien différentes de celles du monde. Elle a recours au voile comme à un casque ou comme à un bouclier qui lui serve de défense contre les attaques de la tentation et contre les traits du scandale, qui la protége contre les soupçons, contre les murmures et contre la jalousie, et qui la garantisse même de tout le poison qui se peut communiquer par le moyen des regards.

Car c'est encore une chose que nous devons craindre de la part des païens, que l'on appelle charme, qui est une suite malheureuse de la vaine gloire, et que l'on attribue quelquefois très raisonnablement au démon, parce que la haine du bien est son caractère; mais quelquefois aussi l'on peut dire que c'est une punition de Dieu, parce que c'est lui qui juge l'orgueil en élevant les humbles et en abaissant les orgueilleux. Une vierge sainte craindra donc par la seule raison du charme qu'elle peut prendre en se laissant voir, d'un côté le démon qui est son ennemi, et d'autre côté Dieu qui est son juge. Elle craindra, dis-je, l'envie malicieuse de son ennemi et la pénétration sevère de son juge; enfin elle voudra être inconnue à tout autre qu'à soi-même et à son Dieu.

Mais tant qu'elle ne sera connue que de lui, elle pourra dire qu'elle aura trouvé le secret de fermer le passage aux tentations; car enfin qui osera fatiguer de ses regards un visage caché, un visage qui n'en ressent rien, un visage enfin qui pour ainsi parler n'a rien que de triste.

Cette sainte sévérité sera plus que suffisante pour rompre les plus mauvais desseins, et l'on peut dire que c'est être au-dessus de la faiblesse des femmes que d'être vierge sans affecter de le paraître.

Ainsi notre sentiment se trouve autorisé par la sainte Écriture, par les lois de la nature et par celles de la discipline. C'est l'Écriture sainte qui nous propose cette loi : la nature nous en rend des témoignages irréprochables, et la discipline demande que nous y obéissions. Quelle peut être la force de la coutume contre tant d'autorités, ou quelle probabilité le sentiment contraire peut-il avoir? l'Écriture est de Dieu, la nature a Dieu pour auteur, la discipline ecclésiastique vient de Dieu, tout ce qui leur est contraire ne peut être de Dieu. Si l'Écriture est obscure, le témoignage de la nature est manifeste, et l'Écriture ne saurait être obscure avec ce témoignage, mais quand on pourrait douter du témoignage de la nature, la discipline fait voir évidemment ce qui est plus agréable à Dieu. Rien ne lui plaît tant que l'humilité, il n'aime rien plus que la modestie, et il n'a rien tant en aversion que la gloire et que le soin de plaire aux hommes. Puisque donc il nous est ordonné de tout examiner et de suivre toujours le meilleur, croyons que l'Écriture, la nature et la discipline nous prescrivent toujours de faire ce qu'elles nous montrent être plus agréable à Dieu.

X. Il nous reste maintenant à nous adresser aux vierges chrétiennes, afin qu'elles puissent recevoir volontiers ce que nous venons d'enseigner. Je vous conjure, soit que vous soyez mères, soit que vous soyez sœurs, soit que vous soyez fille, vous que l'âge fait passer pour vierges, voilez votre tête. Si vous êtes mères, que ce soit à cause de vos enfans, si vous êtes sœurs que ce soit pour vos frères, si vous êtes filles que la considération de vos pères vous y oblige. Il y a du danger à tout âge, revêtez-vous des armes de la pudeur, fortifiez-vous du rempart de la modestie, environnez enfin votre tête d'une muraille qui empêche vos regards de se porter au dehors, et qui

vous garantisse de l'attaque des autres. Prenez l'habillement des femmes tout entier; et afin de conserver votre virginité, déguisez quelque chose de ce que vous possédez intérieurement, afin de n'être connue que de Dieu, et ne craignez pas de mentir en passant pour épouses: vous l'êtes en effet de Jésus-Christ, vous lui avez livré votre chair, et vous lui avez immolé les affections de votre âge. Paraissez comme votre époux veut que vous paraissiez; c'est lui qui veut que les épouses des hommes soient voilées: pensez-vous qu'ils demande moins de celles qui lui appartiennent?

Mais pour vous qui êtes mariées et qui avez une autre sorte de chasteté à pratiquer, gardez-vous bien de perdre la coutume du voile; ne soyez pas un moment sans lui; mais surtout n'allez pas le détruire sans le quitter, comme font celles qui ne sont ni couvertes ni entièrement découvertes; car il y en a quelques-unes qui se lient plutôt la tête qu'elles ne se la couvrent avec leurs petites bandes; elles sont à la vérité couvertes depuis le front, mais ce qu'il est le plus important de cacher demeure toujours découvert. D'autres se couvrent seulement la tête jusqu'aux oreilles avec de petits bonnets de toile bien fine, et il semble qu'elles aient peur de se charger trop: j'ai pitié d'elles, si elles ont l'ouïe si dure qu'elles ne puissent pas entendre la parole de Dieu à travers un voile; qu'elles sachent que la femme entière n'est que tête, le voile ne doit finir que là ou la robe commence; il doit autant occuper de place que les cheveux en peuvent couvrir, et il faut que les épaules en soient aussi cachées, car ce sont elles proprement qui doivent être sujettes aussi bien que la tête, et le voile est le joug auquel elles doivent se soumettre.

Les femmes Arabes, toutes païennes qu'elles sont, seront vos juges; elles ne voilent pas seulement leur tête, mais elles se couvrent tout le visage: de sorte que ne laissant d'ouverture que pour un seul œil, elles aiment mieux ne jouir que de la moitié de la lumière, que de se découvrir tout le visage. Une femme aime mieux voir que d'être vue; et une reine de Rome disait que celles-là étaient plus malheureuses qui pouvaient plus aimer qu'elles ne pouvaient être aimées; quoiqu'on pût dire que celles-là soient heureuses, en ce qu'elles sont exemptes d'un autre malheur qui est plus grand et plus commun, parce qu'ordinairement les femmes peuvent être plus aimées qu'elles ne peuvent aimer; et cette discipline des païens est plus sévère et pour ainsi dire plus barbare que la nôtre.

Mais Dieu a bien voulu par ses révélations nous déterminer la grandeur du voile; car il est arrivé à une de nos sœurs qu'un ange, châtiant ses épaules en songe, les vantait en même temps, à peu près en ces termes: « Voilà, disait-il, à la vérité de belles épaules, et qui méritent bien d'être nues. Il est bon de fustiger jusqu'aux reins, afin que cette nudité de vos épaules ne vous ait pas été sans utilité, et que ce qui est dit à l'un soit dit à tous. » Mais quel châtiment ne mériteront point celles qui, dans le temps même qu'on chante des psaumes, et que l'on parle de Dieu, demeurent néanmoins découvertes? Peut-on souffrir que, dans l'oraison même, elles se contentent de mettre sur leur tête quelque bande ou quelque ruban, et que néanmoins elles se croient parfaitement bien voilées? Il faut qu'elles estiment que leur tête est bien peu de chose; mais il y en a qui n'abusent pas moins de la nudité de leur tête, quoiqu'elles se servent d'une sorte de voile plus étendu que ne sont ces bandelettes et ces rubans dont je viens de vous parler, semblables aux autruches, qui pour avoir des plumes ne laissent pas d'approcher plus des animaux terrestres que des oiseaux, et dont la tête fort petite est appuyée sur un long cou, et qui le portent haut dans tout le reste. On dit que quand elles veulent se cacher, elles s'enfoncent seulement la tête dans un buisson, et qu'elles laissent tout le reste à découvert: ainsi croyant leur tête en sûreté et se découvrant par où elles sont le plus remarquables, on les prend tout entières; il en sera de même de celles qui se couvrent moins qu'il ne faut.

Il faut donc en tout temps et en tout lieu se souvenir de cette loi et être toujours prêtes à entendre parler de Dieu, et l'on reconnaîtra à la tête des femmes si Dieu est véritablement dans leur cœur. Que la paix et la grâce de Notre Seigneur Jésus soit avec ceux qui préféreront la vérité à la coutume, et qui liront ceci avec un esprit de paix et de douceur! Qu'elle soit aussi avec Septime Tertullien, qui est l'auteur de cet opuscule.

TRAITÉ DE LA CHAIR DE JÉSUS-CHRIST.

I. Ceux qui s'élevant contre la foi de la résurrection, laquelle ne recevait aucune controverse avant que ces nouveaux sadducéens parussent dans le monde, s'efforcent même de montrer que l'espérance que nous en avons ne regarde point notre chair, ont raison de mettre en question la chair de Jésus-Christ, et de soutenir ou qu'elle n'est point, ou qu'elle est tout autre chose que la chair d'un homme; de peur que s'il est certain que ce soit la chair d'un homme, ce ne soit un prejugé contre eux que cette chair, qui est ressuscitée en Jésus-Christ, ressuscite en tous les hommes. Il faut donc que ce même argument que ces gens-là emploient pour détruire le vœu et le souhait de la chair de l'homme nous serve pour l'établir. Examinons quelle est la substance corporelle de Notre-Seigneur, car quant à la substance spirituelle, l'on en convient, c'est de sa chair que l'on dispute; on en révoque la vérité en doute, on remet en question sa qualité, on demande si elle a été, d'où elle a été, et comment elle a été : la preuve de sa nature sera la règle de notre résurrection. Marcion, voulant nier la chair de Jésus-Christ, a aussi nié sa naissance, ou voulant nier sa naissance, a aussi nié sa chair, craignant que dans la correspondance qui est entre la naissance et la chair, l'une ne rendît témoignage en faveur de l'autre, parce que la naissance n'est point sans la chair, ni la chair sans la naissance; comme si par la licence ordinaire des hérétiques il n'eût pas été en son pouvoir, ou, en admettant la chair, de nier la naissance selon la témérité d'Apelles, son disciple et depuis son déserteur, ou, confessant la chair et la naissance, de leur donner un autre sens par une interprétation nouvelle, selon l'esprit et la pensée de Valentin, cet autre disciple et déserteur de Marcion. Celui-là même qui a osé parler de la chair de Jésus-Christ comme d'une chair imaginaire, a pu de la même sorte parler de sa naissance comme d'un fantôme, et avancer que la conception, la grossesse et l'enfantement de la Vierge, et enfin la suite et l'ordre de la vie de cet enfant, n'a été qu'une apparence, que toutes ces choses ont trompé les mêmes yeux et les mêmes sens, qui ont été séduits par l'opinion que l'on a conçue de la vérité de cette chair.

II. Cependant la naissance a été annoncée par Gabriel; mais quelle créance a l'hérétique à ce qu'annonce l'ange du Créateur? Il est écrit que Jésus-Christ a été conçu dans le sein de la Vierge : quelle créance a l'hérétique à ce que dit Isaïe, prophète du Créateur? Celui-là est ennemi de la longueur du temps, qui voulait que Jésus-Christ descendît du ciel sur la terre en un instant : « Otez-moi, dit-il, ces tributs qui se lèvent au nom de César, et qui sont toujours fâcheux et incommodes. Otez-moi cette petite cabanne, ces pauvres langes, et cette dure et misérable crèche. Que cette multitude d'anges considère que la nuit est pleine d'illusions, et que les ténèbres de celle qu'ils ont passée à faire les honneurs de la naissance de leur Seigneur peuvent les avoir abusés; que les pasteurs, au lieu de s'amuser à rendre ces adorations, s'occupent à garder leurs ouailles[1]; que les mages ne se lassent point dans un voyage si long, je leur laisse volontiers tout leur or et toutes leurs richesses; qu'Hérode même ne soit pas si cruel afin que Jérémie n'ait point de sujet de se glorifier de ce qu'il a prophétisé de lui; que l'enfant ne soit point circoncis, pour lui épargner la douleur de la circoncision; qu'on ne le porte point au temple, afin que ses parents ne soient point chargés des frais d'une offrande[2]; qu'on ne le mette point entre les mains de Siméon, de peur qu'un vieillard, qui après cela doit incontinent mourir, n'en soit affligé; que cette vieille même ne parle point, afin qu'elle ne fascine point cet enfant. » Ne sont-ce pas là, ô

[1] S. Matth., 2. — [2] S. Luc., 2.

Marcion ! les beaux conseils par lesquels tu as eu l'audace de vouloir effacer tant de preuves originales de l'humanité de Jésus-Christ, pour nous priver d'autant de témoignages de la vérité de sa chair? Mais dis-nous de quelle autorité tu agis. Si tu es prophète, fais-nous quelque prédiction de l'avenir qui nous le montre; si tu es apôtre, que l'on te voie prêcher en public; si tu as l'esprit des apôtres, parle comme les apôtres, que ta foi et la leur soit la même foi: mais si tu es seulement chrétien, tiens cette doctrine que nous tenons de la tradition. Que si tu n'es rien de tout cela, je puis dire qu'il faut que tu meures. Et certes tu es mort, puisque tu n'es point chrétien, ne croyant pas en cette foi qui fait les chrétiens; et tu es mort d'autant plus que tu n'es point chrétien, et qu'ayant été chrétien, tu as cessé de l'être; tu es, dis-je, mort de ce coup mortel que tu as reçu en ne croyant plus ce que tu croyais autrefois, comme tu l'avoues dans une de tes lettres, et selon que les tiens ne le nient pas, et que nous le prouvons. Ne croyant donc plus ce que tu as cru, tu as voulu retrancher ce que tu ne crois plus; mais ne pense pas que tu l'aies retranché en ne le croyant plus; au contraire en voulant retrancher ce que tu as cru, tu montres qu'il y avait une autre foi en laquelle tu croyais avant que tu eusses entrepris de la retrancher, et cette autre foi venait de la tradition, et cette foi qui venait de la tradition était véritable, comme ayant été laissée par ceux à qui il appartenait de nous la laisser. De sorte qu'en voulant retrancher ce qui était de la tradition, tu as attenté contre la vérité, par une entreprise qui n'est fondée sur aucun droit, et qui est destituée d'une légitime autorité. Mais je me suis servi plus amplement dans un autre traité de cette sorte de défense contre toutes les hérésies, et je la répète ici en peu de paroles pour obliger Marcion à nous dire pour quelle raison il ne croit pas à la naissance de Jésus-Christ.

III. Il est nécessaire que j'emploie cette défense contre toi, puisque tu as cru qu'il dépendait de toi d'avoir ce sentiment, que la naissance dans la chair ou était impossible, ou n'était pas convenable à Dieu. Certes il n'y a rien d'impossible à Dieu que ce qu'il ne veut pas. Considérons donc s'il n'a pas voulu naître; car s'il l'a voulu, je dis qu'il l'a pu, et qu'il est véritablement né : je renferme ce raisonnement en peu de phrases. S'il y avait quelque cause pour laquelle Dieu n'eût pas voulu naître parmi les hommes, il ne se fût point fait voir sous la figure d'un homme. En effet, qui, voyant un homme, pourrait nier que la naissance ne fût en lui le principe de la vie? Ainsi Dieu n'aurait point voulu paraître aux yeux des hommes ce qu'il n'aurait point voulu être. Notre esprit même est naturellement porté à ne vouloir pas que l'on croie de nous ce qui ne nous est pas agréable, et il n'importe pas qu'une chose soit ou qu'elle ne soit pas, si n'étant pas on peut présumer qu'elle soit; au contraire il importe qu'on ne croie pas faussement ce qui n'est pas en effet et dans la vérité. « Mais, dis-tu, il lui suffisait qu'il sût en lui-même ce qu'il est. » Que les hommes jugent par leurs lumières si le voyant revêtu de la forme d'un homme, ils ont dû estimer qu'il eût pris naissance. Certes, si sans avoir eu une véritable naissance, on n'eût pas laissé de le tenir pour un homme malgré la propre connaissance qu'il avait de lui-même, n'était-il pas plus digne de lui, et n'était-il pas plus généreux que ce fût une vraie naissance qui le fît passer pour un homme ? Quel est ce courage que tu lui attribues? Et n'est-ce pas lui faire une injure que de penser que, n'étant point né sur la terre, il ait souffert que contre sa propre connaissance on ait cru qu'il le fût? Fais-nous comprendre quel intérêt si grand pouvait porter Jésus-Christ dans la connaissance qu'il avait de ce qu'il était, à se montrer autre qu'il n'était. Tu ne peux pas dire qu'il était à craindre que s'il eût pris naissance et qu'il se fût vraiment revêtu de la nature humaine, il eût cessé d'être Dieu, et qu'il eût perdu ce qu'il était, en devenant ce qu'il n'était pas. Car Dieu est immuable, et son état est tel qu'il ne peut-être en péril de le perdre. « Mais, dis-tu, je nie que Dieu ait été véritablement fait homme, en sorte qu'il soit né et qu'il ait pris un corps de chair, parce qu'il est nécessaire que celui qui est sans fin ne puisse changer. Le changement en un autre état est la fin du premier état; ainsi celui qui ne peut avoir de fin, ne peut souffrir de changement. » Certes, les choses qui changent sont sujettes à cette loi: qu'elles ne demeurent point en ce qui se change

en elles, et que n'y demeurant pas elles périssent, perdant dans le changement ce qu'elles étaient avant que de changer : mais il n'y a rien de pareil à Dieu, et il est d'une nature fort éloignée de la condition de toutes les autres choses. Si donc celles qui sont si éloignées de Dieu, et dont Dieu est si éloigné quand elles changent, perdent ce qu'elles étaient : quelle serait la différence entre Dieu et les autres choses, s'il n'arrivait le contraire en Dieu de ce qui arrive dans les autres choses ? je veux dire que Dieu se puisse changer en toutes choses, et néanmoins qu'il persévère dans ce qu'il est, autrement il serait égal à toutes les autres choses, qui en changeant perdent ce qu'elles étaient avant leur changement. Mais quoiqu'en cela il ne leur soit pas égal, il ne leur est pas inégal en toutes choses, s'il ne leur est pas inégal dans la puissance de prendre une autre nature. Vous avez quelquefois lu, et vous avez cru que les anges du Créateur ont été revêtus d'une forme humaine[1], et qu'ils ont eu si véritablement des corps, qu'Abraham leur a lavé les pieds, et que par leurs mains Loth a été arraché à la violence de ceux de Sodome[2]; que l'ange a lutté avec l'homme, et qu'étant pressé entre les bras de l'homme, de toute la pesanteur de son corps, il a fait effort pour s'en délivrer. Que s'il a été permis aux anges, qui sont d'une nature inférieure à Dieu, de conserver la nature angélique sous un corps humain, ôteras-tu cette puissance à Dieu, qui est bien plus puissant que les anges; et diras-tu que Jésus-Christ n'ait pu demeurer dans sa nature divine, en se revêtant véritablement de la nature de l'homme; ou voudrais-tu avancer que les corps de ces anges n'ont été que des fantômes? Non, tu n'as pas tant de hardiesse; car si tu mettais cette conformité entre les anges du Créateur et Jésus-Christ, il s'ensuivrait que Jésus-Christ est fils de ce même Dieu, dont les anges ont les mêmes qualités que Jésus-Christ. Et certes, si pour défendre ton erreur contre l'autorité des Écritures, tu n'en avais pas tout exprès rejeté les unes et corrompu les autres, l'Évangile de saint Jean[3] t'aurait sur ce point couvert de confusion, lorsqu'il annonce que le Saint-Esprit descendit sur Notre-Seigneur dans le corps d'une colombe. C'était le Saint-Esprit, e pendant c'était aussi véritablement une col que c'était le Saint-Esprit; et quoiqu'il s couvert d'une substance étrangère, il n' pas anéanti sa propre substance. Mais t mandes : « Qu'est devenu le corps de la colo le Saint-Esprit étant remonté dans le ciel? » la même question que des anges. Comr corps avait été formé, il a été détruit. avais pu voir quand il se formait du néan aurais su quand il retournait dans le n comme son commencement n'a point été ble, sa fin ne l'a point été non plus; mais a de temps que ce corps paraissait, autant été corps véritable; et enfin ce qui est écr vrai, et ne peut pas n'avoir point été.

IV. Si donc tu ne rejettes la nature corp en Jésus-Christ, ni comme impossible, cause du péril de perdre la divinité, il reste plus que de la rejeter et de la n par tes répréhensions, comme indigne de Commence par les bassesses de la naissan déclame tant que tu voudras contre ce q a de plus abject dans les principes de la ration, ces humeurs et ce sang qui se n ensemble dans le sein maternel; ce sang humeurs où la chair se nourrit durant l'e de neuf mois; fais la description du ventr se lève et qui grossit à mesure que le fr perfectionne et se fortifie; de ce ventre p et incommode, et que même le sommeil u long de l'enfant ne laisse pas sans inquiétu cette perplexité de la personne enceinte, q sait si elle doit goûter des bonnes viandes q sont servies, ou se laisser vaincre à son capr à son dégoût; fais une invective contre la p d'une femme qui est en travail, pudeur rable en faveur des périls de l'accouchemer sainte et religieuse en faveur du don de la n Tu as horreur de cet enfant avec cet attirail amène avec lui, tout souillé des humeur enveloppent son petit corps : tu ne peux so que des langes le serrent, qu'on le lave po former les membres, et qu'il semble qu' joue de lui par ces paroles d'amour dont flatte ; tu méprises ces bassesses de la na si dignes de notre vénération ! Mais appr moi, Marcion, de quelle sorte tu as pris sance : tu hais l'homme qui naît sur la comment donc peux-tu aimer quelq

[1] Genèse, 19. — [2] *Ibid.*, 32. — [3] S. Jean, 1.

certes, tu ne t'es pas aimé toi-même, quand tu t'es séparé de l'Église et de la foi de Jésus-Christ. Dis-moi enfin si tu hais ta propre nature, ou si tu es né d'autre sorte que tous les hommes. Quant à Jésus-Christ, il a aimé cet homme pétri dans le ventre maternel [1], et formé dans ces entrailles si pleines d'ordures; cet homme qui a pris naissance d'une manière si peu honnête; cet homme qui a été le jouet de ceux qui l'ont nourri et élevé. C'est pour lui qu'il est descendu sur la terre [2]; c'est pour lui qu'il a prêché; c'est pour lui qu'il s'est humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Et de vrai, il a bien aimé celui qui lui a coûté un si grand prix, et qu'il a racheté si chèrement [3]. Et l'on peut dire que si Jésus-Christ est de même essence que le créateur de l'homme, il a eu raison d'aimer l'homme comme étant sa créature: et que s'il y a un autre Dieu qui soit son principe, l'amour qu'il a eu pour l'homme n'en est que plus grand, puisqu'en ce cas il aurait aimé une créature qui ne serait pas à lui. Il est donc vrai qu'en aimant l'homme, il a aussi aimé la naissance de l'homme, qu'il a aimé la chair, car l'on ne peut aimer une chose, si l'on n'aime ce qui la fait être, si l'on n'aime la nature par laquelle elle est ce qu'elle est. Ote à l'homme sa naissance et représente-nous l'homme, s'il est en ta puissance de nous le montrer séparé de cet état; ôte-lui la chair, et montre-nous sans la chair cet homme que Dieu a racheté: mais comment le pourrais-tu faire, si cette naissance et cette chair c'est l'homme que Dieu a racheté. Quoi! tu veux que Jésus-Christ rougisse de ce qu'il a bien voulu racheter, et tu veux figurer indigne de Dieu ce qu'il n'eût pas racheté s'il ne l'eût aimé d'un amour tout singulier [4]? Il sauve de la mort la naissance, par une renaissance céleste; il rend à la chair la guérison, et la délivre de toutes ses maladies; il nettoie la lèpre; il rend la lumière aux aveugles; il restitue la vigueur au paralytique; il chasse le malin esprit; il ressuscite les morts; et l'on croira qu'il rougit de naître dans cette chair pour laquelle il a fait tant de choses merveilleuses! S'il eût voulu naître de quelque animal, et si sous un corps de cette sorte il prêchait le royaume des cieux, je pense que tu prendrais la liberté de le reprendre: «Cela est honteux à Dieu, dirais-tu; cela est indigne du Fils de Dieu!» il y a en cela de l'extravagance et de la folie, parce que tu le crois ainsi, et que ton esprit se l'est persuadé, en effet, que ce soit une chose tout à fait contre le sens et pleine de folie, jugeant de Dieu par nos sentimens: mais prends garde, Marcion, à cette parole de l'Écriture, si toutefois tu ne l'as point effacée. «Dieu a choisi les choses qui passent pour folles et extravagantes dans le monde, pour confondre celles où selon le monde réside toute la sagesse [1].» Quelles sont ces choses folles et extravagantes? est-ce la conversion de l'homme au culte du vrai Dieu, la renonciation à l'erreur, la doctrine de justice, de chasteté, de patience, de miséricorde et d'innocence? Certes, ces choses n'ont point d'extravagance et de folie; cherche donc quelle est cette folie dont parle l'apôtre, et si tu prétends l'avoir découverte, tu trouveras qu'il n'y a rien qui ait tant de folie selon le monde, que de croire en un Dieu né ici-bas, et né d'une Vierge; en un Dieu qui a pris un corps de chair, et qui s'est comme abattu dans toutes ces bassesses de notre humanité. Que quelqu'un nous vienne dire: qu'il n'y a rien en ces choses-là qui doive passer pour folie, et qu'il y en a d'autres que Dieu a choisies pour opposer par une excellente émulation à la sagesse du siècle. Soit; mais, par les lumières de cette sagesse on croit plus facilement qu'un Jupiter ait été changé en un taureau ou en un cygne, que, selon Marcion, Jésus-Christ n'a vraiment pris la nature humaine.

V. Il est vrai qu'il y a d'autres choses qui paraissent aussi folles, et ce sont celles qui regardent les diffamations et les souffrances d'un Dieu, si ce n'est que l'on veuille faire passer pour sagesse un Dieu crucifié. Otes-nous aussi, Marcion, cette croix; mais plutôt que ce soit là ta principale fin de nous ôter cet instrument des ignominies de Notre-Seigneur: car lequel est le plus indigne de Dieu? de quoi doit-on plutôt rougir, ou de naître, ou de mourir? de porter un corps de chair, ou de porter une croix? d'être circoncis, ou d'être pendu à un gibet? d'être nourri, ou d'être enseveli? d'être mis en dépôt

[1] Philippe, 2. — [2] I. Aux Cor., 6. — [3] *Ibid.*
[4] S. Matth., 11.

[1] I. Aux Cor., 1.

dans une crèche, ou d'être enfermé dans un sépulcre ? Si tu ne crois pas ces choses-là, tu n'en seras que plus sage selon le monde : mais à dire vrai, tu ne peux être sage[1], si tu ne montres de la folie aux yeux du monde, te soumettant par la foi à ce que l'on prend pour folie dans les affections de Dieu. Que si tu n'as pas retranché de l'Évangile l'histoire de la passion de Jésus-Christ, ne serait-ce point parce que, prenant son corps pour un fantôme, tu as cru qu'il était sans sentiment des maux qu'on lui faisait. Je t'ai déjà dit que Jésus-Christ a pu souffrir de vains mépris, et d'une naissance et d'une enfance imaginaire : mais réponds-moi précisément sur le fait de sa mort et de sa résurrection, toi qui d'une main sacrilége veux arracher la vie à la vérité. Dieu n'a-t-il pas été vraiment crucifié? n'est-il pas vraiment mort comme il a été vraiment crucifié? n'est-il pas vraiment ressuscité comme il est vraiment mort? Si cela n'est pas, c'est faussement que saint Paul veut que nous ne sachions autre chose que Jésus crucifié ; c'est faussement qu'il a tant prêché Jésus enseveli; c'est faussement qu'il a tant annoncé Jésus ressuscité. Si cela n'est pas, toute notre foi est fausse, et tout ce que nous espérons de Jésus-Christ n'est rien que fantôme. O homme le plus détestable de tous les hommes, qui donne des excuses aux bourreaux et aux meurtriers de Notre-Seigneur! Jésus-Christ n'a rien souffert de leur cruauté, s'il n'y a point de vérité dans ses souffrances. Mais enfin, laisse-nous cette unique espérance de tout l'univers. Pourquoi veux-tu détruire cette réprobation du crime nécessaire à notre foi? tout ce qui est indigne de Dieu, m'est utile et avantageux à moi; je serai sauvé si je ne reçois point de confusion de la diffamation des peines de mon Sauveur[2]. « Celui, a-t-il dit, qui souffrira de la confusion pour moi, et à cause du scandale de ma croix, j'en souffrirai aussi pour lui. » Je ne trouve point de juste matière de confusion, que celle qui me fait dédaigner de rougir devant les hommes, et qui me donne une salutaire impudence et une heureuse folie. Le Fils de Dieu a été crucifié! je n'en ai point de honte, parce qu'il faut en avoir de la honte. Le Fils de Dieu est mort! c'est une chose que je trouve croyable, parce qu'elle résiste au sens humain. Le Fils de Dieu ayant été mis dans le tombeau est ressuscité! je crois que cela est vrai, parce que c'est une chose qui paraît impossible. Mais comment toutes ces choses sont-elles vraies en Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'a pas été vrai homme, s'il n'a pas eu de quoi être attaché à une croix, de quoi être mis à mort, de quoi être enseveli, de quoi être ressuscité? je veux dire s'il n'a pas eu une chair animée par le sang répandu dans tous les membres, et composée d'os, de nerfs et de veines, dont le mélange et l'enchaînement admirable fait toute la structure du corps, une chair, dis-je, qui sait ce que c'est que de naître et de mourir; chair humaine, sans doute, parce que l'homme lui a donné naissance, et mortelle en Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est homme et Fils de l'homme! Mais comment Jésus-Christ est-il homme et Fils de l'homme, s'il n'a rien de l'homme et de ce qui vient de l'homme? si ce n'est que l'homme soit autre chose que la chair, ou que la chair de l'homme se prenne d'ailleurs que de l'homme, ou que Marie soit d'autre nature que de celle de l'homme, ou que le Dieu de Marcion soit un homme faux et imaginaire? Et certes l'on ne peut dire que Jésus-Christ soit homme, si l'on ne reconnaît en lui un corps de chair; et l'on ne peut concevoir le Fils de l'homme, si une personne qui ait la nature humaine ne l'a mis au monde, non plus que Dieu ne peut être conçu sans l'esprit de Dieu, ni le Fils de Dieu sans que Dieu soit son Père. Ainsi le fonds de ces deux substances compose l'humanité et la Divinité : celle-là qui est née, celle-ci qui n'est pas née; celle-là qui est chair, celle-ci qui est esprit; celle-là qui est infirme, celle-ci qui est toute-puissante; celle-là qui meurt, celle-ci qui vit d'une vie sans borne et sans fin; conditions distinctes, dont l'une est divine et l'autre humaine, mais qui sont de deux natures également véritables, et où une même foi reconnaît également la vérité de l'esprit et de la chair. Les vertus de cet homme-Dieu ont fait voir en lui l'esprit de Dieu, et ses souffrances ont montré qu'il s'était revêtu de la chair de l'homme. Si les vertus n'étaient pas sans l'esprit, par la même raison les souffrances n'étaient pas sans la chair; et au contraire si la chair était imaginaire au milieu des souffrances, l'esprit

[1] I. Aux Cor., 1 et 3. — [2] S. Marc, 8; S. Luc, 9 et 12.

était aussi chimérique parmi toutes les vertus qu'il a fait paraître. Pourquoi donc nous ravis-tu par ton mensonge la moitié de Jésus-Christ? Dans tout ce qui composait sa personne il était la vérité. Crois-moi, il a mieux aimé naître que de mentir en quelque façon que ce soit, mais principalement que de mentir en des choses qui touchaient son propre état, en sorte qu'il portât une chair, dure sans os, solide sans muscles, et rouge sans sang, une chair qui fût couverte sans peau, qui voulût manger sans faim, qui mangeât sans dents, qui parlât sans langue, et une chair tellement imaginaire, que sa parole ne fût qu'un son et une image de voix, et que ce fût un fantôme qui trompât le sens de l'ouïe. Si cela est, c'était aussi un fantôme après sa résurrection, quand il montra ses mains et ses pieds à ses disciples: « Voyez, leur dit-il, que c'est moi-même; car l'esprit n'a point d'os comme vous voyez que j'en ai [1]. » En effet c'est la chair et non pas l'esprit qui a des os, des pieds et des mains. Dis-moi, Marcion, comment entends-tu cette parole de l'Écriture, toi qui veux que Jésus ait Dieu pour principe, à savoir ce Dieu souverainement bon, ce Dieu de douceur et de paix, ce Dieu enfin qui a seul la bonté? Vois-tu comment ce Dieu trompe et impose, comment il abuse les yeux de tous les hommes? reconnais-tu qu'il surprend par ses illusions les sens, l'abord et l'attouchement de tout le monde? Tu ne devais donc pas nous produire Jésus-Christ comme venant du ciel, mais comme sortant de quelque troupe de fourbes et d'imposteurs; tu ne devais pas nous le présenter comme ayant l'essence de Dieu outre la nature de l'homme, mais comme un homme qui était un insigne magicien; tu ne devais pas en parler comme du pontife de notre salut, mais plutôt comme d'un bateleur; tu ne devais pas nous le faire passer pour celui qui ressuscite les morts, mais pour celui qui fait périr les vivants. Si toutefois tu veux qu'il fût magicien, en qualité de magicien il était homme, né comme les autres hommes.

VI. Mais quelques disciples de ce docteur du pays du Pont [2], comme s'ils avaient à se montrer plus habiles que leur maître, accordent que Jésus-Christ a eu une véritable chair, ne voulant pas néanmoins que la vérité de la chair qu'ils accordent les empêche de nier que cette chair ait pris naissance. « Qu'il ait eu, disent-ils, un corps de chair, pourvu que ce corps ne soit point né. » Ainsi, comme l'on dit ordinairement, nous sommes tombés de fièvre en chaud mal: de Marcion nous voilà venus à Apelles. Celui-ci, après s'être corrompu la chair avec une femme, ayant quitté la discipline de Marcion, la vierge Philumène lui corrompit ensuite l'esprit, et il apprit d'elle cette doctrine qu'il a entrepris de publier: que le corps de Jésus-Christ était un corps véritable, mais un corps sans naissance. Et certes l'apôtre répondra à cet ange de Philumène avec les mêmes termes dont il semblait le toucher par esprit de prophétie, lorsqu'il disait: « Quand un ange du ciel vous annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous annonçons, qu'il soit anathème. » Il faut maintenant examiner quels sont leurs arguments pour les détruire de toutes nos forces. Ils avouent que Jésus-Christ a eu véritablement un corps. Mais d'où vient la matière du corps, sinon de cette qualité terrestre qui tombait sous l'objet de la vue? d'où vient le corps, si le corps n'est chair? d'où vient la chair si elle n'est née? puisque cette chair, qui ne se voit pas encore et qui naît, doit tirer son être de la naissance. « Il a, disent-ils, emprunté sa chair des astres; il l'a prise des substances de l'air, et de ce monde supérieur. » Ils ajoutent qu'il ne faut pas s'étonner qu'un corps ne soit point né, puisque nous croyons que les anges ont pu se présenter avec des corps qui n'ont point été formés dans le sein d'une femme [1]. Il est vrai que c'est notre doctrine, et que nous en avons des preuves: mais de quel droit cet homme peut-il, pour établir la règle de sa foi, emprunter des arguments des Écritures dont il combat la foi et l'autorité? Qu'a de commun avec Moïse celui qui rejette le Dieu de Moïse? Si Moïse a un autre Dieu, qu'on lui laisse ses règles et ses preuves. Toutefois que les hérétiques, tous tant qu'ils sont, emploient les Écritures de ce même Dieu, qui a fait le monde dont ils jouissent et dont ils reçoivent tant de biens: en se servant de ses exemples pour composer leurs blasphèmes, ils élèvent contre eux-mêmes des témoi-

[1] S. Luc, 24. — [2] Le Pont-Euxin, pays de Marcion.

[1] Genèse, 18.

gnages qui feront leur condamnation; mais il est facile, à la vérité, de les vaincre sans se prévaloir de cet avantage qu'ils lui donnent. Que ceux donc qui veulent prétendre que la chair de Jésus-Christ est pareille à celle des anges, et qui soutiennent qu'elle n'est pas née, encore qu'elle soit une véritable chair, considèrent, je les en supplie, les causes pour lesquelles Jésus-Christ et les anges ont paru dans la chair, et qu'ils comparent ces causes ensemble. Il n'y a jamais eu d'ange qui soit descendu sur la terre pour être crucifié, pour souffrir la mort, pour vaincre la mort par une résurrection glorieuse: si les anges n'ont jamais eu ces sujets de paraître avec des corps, tu vois bien pourquoi ils n'ont pas pris des corps par l'ordre de la naissance; ils n'étaient pas venus pour mourir, et pour cela ils n'étaient pas venus en naissant. Au contraire Jésus-Christ ayant été envoyé pour mourir, il a dû naître nécessairement afin qu'il pût mourir : il n'y a que ce qui naît qui ait accoutumé de finir par la mort; la naissance et la mort forment une dette réciproque, et la condition de la mort est la cause de la naissance. Si Jésus-Christ est mort à cause de ce qui meurt en l'homme, et que ce qui naît soit ce qui meurt, il faut par une suite nécessaire, ou plutôt c'est un fondement qui se doit supposer, qu'il soit aussi né à cause de ce qui naît en l'homme, puisque pour cela même il était sujet à la mort, et qu'enfin cette partie de l'homme meurt parce qu'elle a eu naissance : il n'était pas convenable qu'il ne naquît point en cette chair pour laquelle il était convenable qu'il mourût. Mais il faut encore remarquer que Notre-Seigneur lui-même apparut à Abraham dans la compagnie des anges, avec une chair qui n'avait point eu naissance, et qu'il a paru de cette façon[1], par la même raison de la diversité des causes pour lesquelles il a pris la chair. Mais vous ne recevez pas ces témoignages de l'Écriture, ne reconnaissant point Jésus-Christ en cet état, où il se préparait à parler aux hommes, à les délivrer et à les juger, dans une chair qui n'était pas encore née, parce qu'il ne fallait pas qu'elle mourût que sa naissance et la mort qu'elle devait souffrir n'eussent été auparavant annoncées. Que l'on nous prouve donc que ces anges ont emprunté la chair des astres. Si on ne le prouve pas parce que cela n'est point écrit, l'on ne peut conclure par l'exemple des anges dont ils se servent, que la chair de Jésus-Christ en soit prise. Il est certain que les anges paraissant dans la chair, portaient une chair qui ne leur était pas propre, parce que les anges de leur nature sont des substances spirituelles, et que si ces substances ont quelque corps, c'est un corps de leur genre, qui n'est pas comme les autres corps; mais il est encore certain que les anges peuvent se présenter aux hommes, et converser avec eux pour un temps sous la figure du corps humain. Puisque donc il n'est point écrit d'où ils ont pris la chair, il nous reste dans l'esprit cette notion dont nous ne pouvons douter : que c'est le propre de la puissance angélique de prendre un corps, et de ne le prendre d'aucune matière. « Combien plutôt, me dites-vous, peuvent-ils le prendre de quelque matière? » Et je réponds que cela est vrai; mais nous n'en avons rien d'assuré, l'Écriture n'en ayant point de témoignage. Or pourquoi ceux qui se peuvent faire eux-mêmes ce qu'ils ne sont pas de leur nature, ne pourraient-ils pas se faire tels sans aucune matière. S'ils se font ce qu'ils ne sont pas, pourquoi ne se le feront-ils pas de ce qui n'est point? Quand quelque chose qui n'est pas se fait, c'est du néant qu'elle se fait. Ainsi il ne faut point rechercher, et l'on ne doit point se mettre en peine de montrer ce que sont devenus les corps dans lesquels ils sont apparus: ce qui est venu du néant est rentré dans le néant. Et de vrai, ceux qui ont pu se convertir eux-mêmes en chair, peuvent aussi convertir en chair le néant : c'est un plus grand effet de changer la nature, que de faire une matière. Mais s'il faut que les anges aient pris la chair de quelque matière, il est plus croyable qu'ils l'aient prise d'une matière terrestre, que d'aucune substance céleste de quelque espèce que ce soit, puisque la chair qu'ils ont prise a tellement été de qualité terrestre, qu'elle a usé de nos aliments terrestres; enfin que cette chair, si on le veut, ait été prise des astres, et qu'elle ait vécu des viandes terrestres, sans être terrestre, de même que la chair terrestre s'est nourrie des viandes célestes sans être céleste, selon ce que nous lisons que la manne a été la nourriture du

[1] Genèse, 19.

[illegible]ple. « L'homme, dit l'Écriture, a mangé le [illegible] des anges[1]. » Cela ne détruit point la con[illegible]ion différente de la chair de Notre-Seigneur, [illegible]i était destinée à un autre emploi que celle [illegible]s anges; il fallait que celui qui devait être [illegible]i homme jusqu'à la mort, se revêtît de cette [illegible]air, dont le partage est la mort, et cette chair [illegible]nt le partage est la mort prend son origine [illegible] la naissance.

VII. Mais toutes les fois que l'on dispute de [illegible] naissance, ceux qui la rejettent à cause qu'elle [illegible]orte un préjugé de la vérité de la chair en [illegible]ésus-Christ, nient que Dieu soit né, parce [illegible]u'il a dit: « Qui est ma mère, et qui sont mes [illegible]rères[2]? » Qu'Apelles entende donc ce que nous [illegible]avons déjà répondu là-dessus à Marcion dans le livre par lequel nous avons appelé de sa doctrine à son Évangile, à savoir qu'il faut considérer le sujet que Jésus-Christ a eu de parler ainsi. Je dis premièrement qu'on ne l'eût point averti que sa mère et ses frères étaient dehors, si l'on n'eût point été assuré qu'il avait une mère et des frères, et que c'étaient ceux-là mêmes dont on lui parlait alors, soit qu'on les connût auparavant, soit qu'en ce moment l'on eût commencé en ce lieu-là même à les connaître. Mais l'hérésie a eu la témérité de toucher à ce passage de l'Évangile, et d'y effacer ce qui la blessait, ne pouvant souffrir ce que porte le texte sacré: que ceux qui admiraient la doctrine de Jésus-Christ disaient qu'ils connaissaient fort bien Joseph le charpentier, qui était estimé son père[3], et sa mère Marie, et ses frères et ses sœurs. Mais on dit que c'était pour le tenter qu'on lui avait parlé de sa mère et de ses frères, quoiqu'il n'en eût point. Certes, l'Écriture ne dit point qu'on lui en eût parlé pour le tenter; cependant la même Écriture, quand il s'est passé quelque chose où il y ait eu dessein de tentation, n'a pas craint de le faire. « Le docteur de la loi, dit-elle, s'est levé et l'a tenté[4]. » Et ailleurs: « Les pharisiens approchèrent de lui et le tentèrent. » Qui empêchait qu'en ce passage dont il s'agit ici l'on n'ait exprimé que ce qu'on lui disait était pour le tenter? Je n'admets point ce que tu apportes de toi-même, hors le texte de l'Écriture. D'ailleurs il faudrait qu'il y eût eu en ceci quelque matière de tentation. Mais qu'y avait-il sur quoi il leur pût entrer dans l'esprit de le vouloir tenter? C'était sans doute pour savoir s'il était né ou non; certes, s'il l'a nié par sa réponse, il faut qu'il y ait été excité par ce que lui a dit celui qui le tentait. Mais il est inouï que l'on tente quelqu'un pour parvenir à la connaissance d'une chose dont on est en doute, sans y garder quelque ordre, et que l'on y procède avec tant d'empressement, que l'on ne commence pas par la question qui forme le doute et qui est comme une tentative de la part de celui qui désire d'en être éclairci. En effet, si alors il n'a été aucunement parlé de la naissance de Jésus-Christ, comment peux-tu conclure par la finesse de tes argumens qu'ils ont voulu le tenter pour apprendre de lui ce qui n'avait jamais été mis en question? J'ajoute à cela, que si on le voulait tenter sur sa naissance, on ne l'aurait pas tenté de cette sorte en nommant des personnes qui pouvaient n'être plus au monde, supposé même que Jésus-Christ fût né: car nous naissons tous, et toutefois nous n'avons pas tous des frères ou une mère, il se peut même faire que l'on ait plutôt un père qu'une mère, et des oncles que des frères; tant il est vrai qu'il n'y a ici aucune apparence qu'on ait voulu le tenter sur sa naissance, qui pouvait subsister sans la dénomination de la mère et sans celle des frères. Il est certes bien plus vraisemblable que ces gens étant assurés qu'il avait une mère et des frères, au lieu de le tenter sur sa naissance eussent voulu le tenter sur sa divinité. Mais ne pouvait-il pas arriver que Jésus-Christ étant dans la maison sût qui était dehors, et connût qu'on lui disait un mensonge quand on lui annonçait la présence de ceux qui effectivement n'étaient pas présens? Et cela détruit toute la couleur d'une tentation, parce qu'il pouvait être que ceux qu'on lui disait qui étaient dehors, il les savait absens, ou par maladie, ou par rencontre de quelque affaire, ou par la nécessité de quelque voyage. Quand on tente quelqu'un, on ne se sert point de moyens dans lesquels l'on sait que la tentation peut recevoir de la honte: n'y ayant donc point ici de matière de tentation, il s'ensuit qu'on lui a dit sincèrement et dans la vérité, que sa mère et ses frères étaient survenus dehors. Mais il faut encore apprendre à Apelles

[1] Ps. 77. — [2] S. Matth., 13. S. Luc., 3. — [3] S. Matth., 13. S. Marc et S. Luc, 4. — [4] S. Matth., 22. S. Matth. 19.

quelle raison a eu Jésus-Christ de répondre comme il a fait, et de nier alors qu'il eût une mère et des frères. Les frères du Seigneur n'avaient point cru en lui, comme le témoigne l'Évangile publié avant l'erreur de Marcion[1]. On ne fait point voir aussi que sa mère fût alors auprès de lui, au lieu que Marthe et Marie étaient ordinairement attachées à sa personne. Et c'est ici que paraît l'incrédulité de ses proches! Lorsqu'il enseignait la voie pour parvenir à la vie[2], lorsqu'il prêchait le royaume de Dieu, lorsqu'il travaillait pour guérir les maladies du corps et les vices de l'âme, les étrangers avaient les yeux arrêtés sur lui, tandis que ceux qui lui appartenaient par les liens du sang étaient éloignés de lui. Enfin ils surviennent; mais ils demeurent dehors et n'entrent point, ne tenant point compte de ce qui se faisait dedans; ils n'ont pas même la patience d'attendre, comme s'ils apportaient quelque chose de plus nécessaire et de plus important que ce qui occupait alors Jésus-Christ, mais ils ont l'assurance de l'interrompre, et ils le divertissent de ce grand ouvrage où il s'employait. Dis-moi, Apelles, ou toi Marcion, si tu recevais une semblable nouvelle qui te détournât de tes passe-temps, lorsque tu joues à trois dés, ou que tu te passionnes sur quelque représentation de théâtre, ou sur un spectacle de chariots dans quelque solennité publique, ne dirais-tu pas : « Qui est ma mère, ou qui sont mes frères? » Et tu veux que Jésus-Christ, qui prêchait la vérité de Dieu et qui l'enseignait aux hommes, qui accomplissait la loi et les prophètes, et qui dissipait les ténèbres de tant de siècles, n'ait pas bien usé de cette parole qu'il a prononcée, soit pour frapper l'incrédulité de ceux qui demeuraient dehors, soit pour reprendre l'importunité de ceux qui venaient le rappeler d'un ouvrage de si grande importance! Au reste, s'il eût eu intention de nier qu'il eût pris naissance, il eût choisi un autre lieu et un autre temps, et eût même composé son discours d'autre sorte, pour ne pas dire ce qui pouvait être dit, même par celui qui aurait une mère et des frères. Et après tout, quand on nie ses parens par quelque mouvement d'indignation et de chaleur, on ne les nie pas en effet, mais on les reprend. Et de vrai, Jésus-Christ dans ce même discours dit qu'il y en a d'autres qu'il préférait à ses proches; et pour entendre ce qui leur faisait mériter cette préférence, il ajouta : « que sa mère et ses frères étaient ceux qui entendaient sa parole, » montrant par là en quel sens il avait nié sa mère et ses frères : par le même motif qu'il adressait ceux qui étaient toujours près de lui, il montrait ceux qui s'en tenaient éloignés. Notre-Seigneur a accoutumé de faire lui-même ce qu'il enseigne. Quelle apparence y eût-il donc eu, en même moment qu'il enseignait qu'il ne fallait pas faire tant d'état de sa mère ou de ses frères que de la parole de Dieu, il eût abandonné la prédication de la parole de Dieu, dès qu'il eût annoncé que sa mère et ses frères étaient dehors. Ainsi il a nié ses parens, comme il a enseigné qu'il les faut nier pour travailler à l'œuvre de Dieu. D'ailleurs cela se peut encore considérer comme une image de la synagogue et des Juifs, celle-là représentée par la mère qui n'est pas auprès de son fils, et ceux-ci par les frères incrédules; Israël était dehors de leurs personnes; mais ces nouveaux disciples qui étant dans la maison y écoutaient Jésus-Christ, croyaient en lui et se tenaient auprès de lui : c'était la figure de l'Église, et c'est elle qu'il a principalement honorée du nom de sa mère, et de celui de ses plus chers et plus dignes frères, rejetant la liaison terrestre et la parenté de la chair. Et nous voyons encore qu'il répondit dans le même sens à cette exclamation « de l'heureux ventre qui l'avait porté et des heureuses mamelles qui l'avaient allaité, » ne niant pas le ventre et les mamelles de sa mère, mais montrant que ceux-là sont encore plus heureux qui entendent la parole de Dieu.

VIII. Ce que nous avons dit jusqu'à présent pour expliquer selon la vérité de l'Évangile de l'Évangile entier et non corrompu, ce passage de l'Écriture que Marcion et Apelles nous opposent comme une autorité dont ils tiennent si forts, devrait suffire pour la preuve de la chair humaine en Jésus-Christ, par le blissement de sa naissance dans le temps; parce que ces disciples d'Apelles font extrêment valoir l'ignominie de la chair, et ne veulent qu'elle ait pour auteur l'ange du

[1] S. Jean, 7. — [2] S. Luc, 8 et 10. S. Matth., 11.

[1] S. Matth., 10. — [2] S. Luc, 11.

Dieu, supposant que cet ange qu'ils figu- tout de flamme a donné la chair aux âmes leur avoir inspiré dans le ciel le désir des terrestres, d'où ils concluent que cette est indigne de Jésus-Christ, et que pour il a fallu qu'il ait pris sa chair de la sub- des astres, c'est de là que je dois tirer de repousser leurs erreurs : cette origine donnent au corps de Jésus-Christ me vira de matière pour les combattre. Ils di- donc qu'il y a un ange illustre et glorieux a créé le monde, et qui, l'ayant créé, y a duit la pénitence, c'est-à-dire qu'il a conçu douleur et le regret de n'avoir pas rendu ce inférieur aussi parfait que le monde rieur. Nous avons parlé de cela ailleurs, et avons fait un livre contre eux, où nous : si celui qui a eu l'esprit, la volonté, et vertu de Jésus-Christ pour faire ces grands ouvrages, a fait quelque chose qui ait dû exciter le regret et la douleur de la pénitence, et qui lui ait pu donner sujet d'interpréter de cet ange créateur du monde, la figure de l'Évan- gile où il est parlé de la brebis égarée qui a besoin d'être remise dans le troupeau par le pasteur[1]. Certes, si celui qui a fait le monde a dû en faire pénitence, à ce compte le monde sera un péché, puisque toute pénitence consiste en la confession du péché, et qu'elle ne peut avoir lieu que dans le péché. Si le monde est un péché, comme son corps et ses parties seront des péchés, le ciel et les choses célestes seront aussi des péchés, et tout ce qui en est conçu et produit, car une mauvaise plante ne peut don- ner que de mauvais fruits[2]. Ainsi la chair de Jésus-Christ, venue comme ils disent des sub- stances célestes, a été formée des principes de péché, et étant tirée d'un fonds de péché, c'est une chair de péché; et de cette sorte elle fait partie de cette substance qu'ils dédaignent de mettre en Jésus-Christ, c'est-à-dire de notre substance. Il n'y a pas moins d'ignominie d'une façon que d'autre. Que ceux à qui il déplaît d'attribuer notre chair à Jésus-Christ, lui trou- vent une matière qui ait une qualité plus pure et plus honnête, ou qu'ils reconnaissent en lui cette même matière, puisque celle de ces sub- stances célestes n'a pu être meilleure. Certes, il est écrit[1] que le premier homme est une produc- tion du limon de la terre, et le nouvel homme une production du ciel; mais cela n'est pas dit pour marquer la différence de la matière entre l'un et l'autre; ce n'est qu'une opposition de l'esprit de substance céleste du nouvel homme, c'est-à-dire de Jésus-Christ, à la substance ter- restre et de la chair du premier homme, c'est-à- dire d'Adam. Ainsi l'Écriture rapporte l'homme céleste à l'esprit, et non pas à la chair, pour montrer que ceux qu'elle lui compare devien- nent célestes dans cette chair terrestre, mais deviennent célestes par l'esprit. Que si Jésus- Christ était aussi céleste selon la chair, on ne lui comparerait pas ceux qui sont célestes, mais non pas selon la chair. Si donc ceux qui de- viennent célestes comme Jésus-Christ ne lais- sent pas d'avoir un corps terrestre, cela confirme que Jésus-Christ même a été céleste dans une chair terrestre, comme ceux que l'on met dans cette sorte d'égalité avec lui.

IX. Nous passons plus avant, et nous disons qu'une chose qui prend son être d'une autre, pour être autre chose que celle dont elle prend son être, n'en est jamais si différente qu'il ne lui reste quelque marque qui fasse voir d'où elle est venue. Dans quelque forme que passe une matière, elle conserve toujours quelque caractère de son origine; notre corps même qui a été bâti de boue, selon la vérité de sa création, dont les nations ont tiré leurs fables, doit recon- naître qu'il est composé de deux élémens, qu'en lui la terre est le principe de la chair, et l'eau le principe du sang; car quoique ces espèces soient de qualités distinctes, la raison en est : que ce qui se fait de quelque chose est autre que la chose dont elle se fait. Mais au reste qu'est-ce que le sang, qu'une humeur teinte en couleur vermeille? et la chair, que de la terre changée en la figure de l'homme? Considère encore chaque qualité en particulier : les muscles sont comme des mottes de terre, et les os comme des pierres; il y a même de petites glandes dans les mamelles qui retiennent quelque chose de la dureté de leur origine. Jette les yeux sur cet enchaînement des nerfs qui semble être une propagation de racines, sur ces diverses bran- ches de veines qui se répandent par tout le corps

[1] S. Luc, 15. — [2] S. Matth., 7.

[1] II. Aux Cor., 15.

forme de la chair. Au reste, s'il a eu une âme qui ait été chair, il n'a point délivré notre âme, car notre âme n'est point chair; que s'il n'a pas délivré notre âme, parce qu'il a délivré une âme de chair, ce qu'il a fait ne nous regarde point, puisque ce n'est pas la nôtre qu'il a délivrée. Mais certes, l'âme qui n'était pas la nôtre, parce qu'elle était chair, ne devait pas être délivrée; car si elle n'était pas notre âme, je veux dire, si elle n'était point sans chair, elle n'avait rien à craindre pour son salut. Enfin puisqu'il est certain qu'elle a été délivrée, il s'ensuit qu'elle n'était point chair; et celle qui a été délivrée était sans doute notre âme, si Dieu a voulu délivrer celle qui se perdait et qui avait besoin de délivrance. Je conclus donc que si l'âme n'a point été chair en Jésus-Christ, sa chair ne peut être âme non plus.

XI. Mais examinons un autre de leurs arguments, et qu'ils nous disent pourquoi Jésus-Christ, prenant une chair qui eût la nature de l'âme, aurait voulu aussi paraître avec une âme de nature de chair. « Dieu, disent-ils, a affecté de montrer l'âme et de la rendre visible aux yeux des hommes, faisant que cette âme qui auparavant était invisible prît un corps. Sa nature ne lui permettait pas de se montrer ni à nous ni à elle-même, par l'empêchement de la chair, tellement que l'on doutait si l'âme était née ou non, si elle était ou n'était pas mortelle. Pour cela, ajoutent-ils, l'âme a été faite corporelle en Jésus-Christ, afin que nous vissions naître, que nous vissions mourir, et, qui plus est, que nous vissions ressusciter cette âme de chair. » Mais quel raisonnement est celui-ci : que l'âme se montrât à elle-même, ou à nous par le moyen de la chair? Au contraire, il est certain que la chair ne pouvait donner connaissance de l'âme, et que la production de la chose à qui l'âme était inconnue, c'est-à-dire de la chair, n'était pas un moyen pour la faire connaître; certes c'est vouloir tirer la clarté des ténèbres, et l'éclat de l'obscurité. Considérons donc d'abord si c'est en cette manière que l'on a dû montrer l'âme; et s'ils disent qu'elle était auparavant tout invisible, voyons si elle l'était comme incorporelle, ou comme ayant quelque sorte de corps propre à sa nature. En effet, quand ils disent qu'elle est invisible, ils ne laissent pas de la faire corporelle, ayant en soi ce qui est invisible; car comment peut-on appeler invisible ce qui n'a rien d'invisible? Mais d'ailleurs une chose ne peut être, si elle n'a ce qui la fait être; et si elle est, il faut de nécessité qu'elle ait la chose par laquelle elle est. Si elle a la chose par laquelle elle est, cette chose-là, c'est son corps; tout ce qui est, est un corps de son genre propre, et il n'y a rien d'incorporel que ce qui n'est point. L'âme ayant donc un corps invisible, celui qui avait entrepris de la rendre visible eût fait plus convenablement s'il en eût rendu visible ce qui était estimé invisible : de cette façon, il n'y aurait eu ni mensonge ni infirmité en Dieu; il y a mensonge en faisant paraître l'âme autre qu'elle n'est, et il y a infirmité, si l'on n'a pu la faire voir telle qu'elle était. Il n'y a personne, qui voulant montrer un homme, le montre ayant le casque en tête, ou le visage masqué. Cependant c'est ce que l'on fait de l'âme, si, la convertissant en chair, on lui fait prendre une figure étrangère. Mais si l'on estime l'âme incorporelle, en sorte que, par quelque puissance occulte de la raison, elle soit, sans toutefois que ce qui est âme soit corps, il n'était pas impossible à Dieu, et il était même plus convenable à son dessein, de la faire voir dans quelque nouvelle espèce de corps, que dans celle de ce corps commun à tous les hommes, dont nous avons une notion toute différente; cela, dis-je, était plus convenable, afin de n'affecter pas de rendre l'âme visible d'invisible qu'elle était, par un changement qui donne lieu à ces questions, où l'on soutient que la chair humaine entre dans la nature de l'âme. Certainement Jésus-Christ ne pouvait être tenu parmi les hommes que pour un homme. Crois donc en la foi qu'il est venu établir, et reconnais qu'ayant voulu marcher sur la terre comme un homme, il a montré une âme de condition humaine, n'en ayant pas fait une âme de chair, mais ayant fait que son âme se soit revêtue d'un corps de chair.

XII. Toutefois que l'âme nous ait été montrée par la chair, s'il est certain qu'on ait dû la montrer et la rendre visible en quelque sorte, d'inconnue qu'à leur sens elle nous était, et qu'elle était aussi à elle-même; soit. Mais c'est vainement sans doute que l'on fait une distinction entre notre âme et nous, comme si nous avions un être séparé de notre âme; puisqu'il est vrai

qu'elles ne sont en effet, et de cette sorte elles perdront ce qu'elles sont dans la vérité; les noms sous lesquels elles sont connues portent un témoignage fidèle de leurs qualités, et c'est ce qui les assure dans la possession de ce qui leur appartient. Lorsqu'elles prennent une autre forme, elles prennent d'autres noms; par exemple, l'argile passée par le feu a le nom de vase de terre, et elle ne conserve point son premier nom, parce qu'elle n'a plus de part à son premier état. Ainsi l'âme de Jésus-Christ ayant pris, comme l'on suppose, la qualité de la chair, elle ne peut pas ne point être ce qu'elle a été faite, et il ne se peut qu'ayant été faite autre chose que ce qu'elle était, elle cesse de n'être plus ce qu'elle a été. Mais puisque nous nous sommes servis de l'exemple de l'argile, il faut nous en servir encore: le vase de terre fait d'argile est un seul corps, qui a un seul nom, parce que c'est le nom d'un seul corps, et ce corps ne peut plus être nommé argile, parce qu'il n'est plus ce qu'il a été, et que ce qui n'est point ne peut être la qualité de quelque chose que ce soit; de même si l'âme a été faite chair, elle a une seule forme qui est devenue de nature solide; il n'y a rien que de singulier en elle, et sa substance qui est une, ne reçoit point de division. Au contraire, nous trouvons en Jésus-Christ l'âme et la chair, qui s'expriment par des termes simples et sans composition, c'est-à-dire que l'âme est l'âme, et que la chair est la chair; elles ne sont nommées nulle part l'âme chair, ou la chair âme: cependant elles devraient être ainsi nommées, si l'âme et la chair mêlées ensemble ne faisaient qu'une même espèce; et nous voyons que Notre-Seigneur lui-même a parlé séparément de son âme et de sa chair, marquant distinctement par ses paroles ces deux qualités et la différence réelle de chacune de ces deux substances. «Mon âme, a-t-il dit, est triste jusqu'à la mort[1];» et ailleurs: «Le pain que je donnerai pour le salut du monde, c'est ma chair[2].» Que si l'âme eût été chair, ce serait une seule chose en Jésus-Christ que l'âme chair, ou la chair âme; mais en divisant les espèces de la chair et de l'âme, il montre que ce sont deux choses; et si ce sont deux choses, ce n'en est plus une seule; et si ce n'en est plus une seule, l'âme n'est plus chair, et la chair n'est plus âme; parce que l'âme chair, ou la chair âme ne sont qu'un; si ce n'est que Jésus-Christ eût une autre âme outre celle qui était chair, et qu'il eût une autre chair outre celle qui était âme; celle-ci qui a été triste jusqu'à la mort, et celle-là qui est le pain donné pour le salut du monde. Voilà les deux substances séparées l'une de l'autre et de genre différent, et ces deux substances distinctes excluent une seule espèce de l'âme chair.

XIV. «Mais Jésus-Christ, disent-ils, s'est revêtu de la nature angélique: — Comment, dis-je, s'en est-il revêtu?» et ils répondent: «De la même sorte qu'il s'est fait homme.» Il faut donc qu'il y ait eu les mêmes raisons à l'égard des anges qu'il y a eu à l'égard de l'homme: le salut de l'homme a été la cause qui a porté Jésus-Christ à se faire homme, il a voulu rétablir ce qui s'était perdu; l'homme s'était perdu, il fallait rétablir l'homme dans ce qu'il avait perdu. Il n'y a point eu de cause semblable qui ait obligé Jésus-Christ à prendre la nature angélique: il est vrai que les anges se sont perdus par leur péché, et que pour la peine de leur péché «il y a un feu préparé pour le diable et pour ses anges[1]:» mais Dieu ne leur a jamais promis de les remettre dans l'état d'où ils sont tombés, et Jésus-Christ n'a reçu aucun ordre de son Père pour le salut des anges: or Jésus-Christ n'a pu accomplir ce que son Père n'a ni promis ni ordonné. Mais pourquoi Jésus-Christ aurait-il pris la nature angélique? serait-ce afin d'avoir un second, fort et puissant, avant qu'il opérât le salut de l'homme? Peut-être que le Fils de Dieu n'était pas suffisant pour délivrer tout seul l'homme, quoiqu'un serpent l'eût été tout seul pour le terrasser et pour le perdre. Il s'ensuit donc que nous n'avons plus un seul Dieu et un seul Sauveur, si deux ont été les ouvriers de notre salut, et si l'un a eu besoin de l'autre. Ne serait-ce point aussi que Dieu aurait voulu délivrer l'homme par le ministère de l'ange? Pourquoi donc serait-il descendu sur la terre, n'ayant à y opérer que ce qu'il devait faire par le ministère de l'ange? Si c'est par l'entremise de l'ange, qu'avait-il à y faire lui-même? et s'il devait y travailler lui-même,

[1] S. Matth., 26. — [2] S. Jean, 6.

[1] S. Matth., 15.

qu'est-ce que l'ange avait à y faire? Il a, certes, été nommé l'Ange du grand conseil de Dieu [1], c'est-à-dire son ambassadeur, nom qui n'exprime pas ce qu'il est par sa nature, mais ce qu'il fait dans les fonctions de sa charge et en qualité de rédempteur du monde, parce qu'il devait annoncer sur la terre cette profonde pensée et ce grand et incompréhensible dessein du Père éternel sur le salut de l'homme. Mais le nom d'Ange qu'il reçoit ne se doit pas entendre comme l'on entend le nom de l'ange Michel ou de l'ange Gabriel [2]; car l'on voit dans l'Évangile que le maître de la vigne envoie son fils à ceux qu'il a préposés pour la cultiver, comme il leur envoie ses serviteurs, pour leur demander compte des fruits de la vigne, sans que le fils passe pour un simple serviteur, à cause que le maître lui donne l'emploi des serviteurs. Je dirai donc peut-être plutôt que le Fils de Dieu est l'ange, c'est-à-dire l'ambassadeur du Père, que je ne dirai que c'est un ange qui a paru parmi les hommes en la personne du Fils de Dieu [3]. Mais puisqu'il a été dit du Fils de Dieu : « Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges, » comment se peut-il faire qu'étant abaissé au-dessous des anges il en ait pris la nature? Cet abaissement ne se peut concevoir qu'en ce qu'il est homme, qu'il a une chair et une âme, et qu'il est le Fils de l'homme; car en tant qu'il est l'esprit de Dieu et la vertu du Très-Haut, il ne peut être estimé inférieur aux anges, parce qu'en cet état il est Dieu et Fils de Dieu. Autant qu'il a été fait inférieur aux anges, portant la nature de l'homme, de la même distance il ne leur a point été inférieur, portant, comme l'on dit, celle d'un ange. Mais enfin cette opinion peut convenir à Ébion, qui veut que Jésus-Christ ne soit qu'un homme de la semence de David, c'est-à-dire un homme qui n'est pas Fils de Dieu. Il le considère comme ayant quelque chose par dessus les prophètes, et pense que l'ange a parlé en lui de la même sorte qu'il est dit qu'il a parlé en quelques prophètes, comme en Zacharie [4]. Mais la différence est que l'on n'a jamais entendu ces paroles de la bouche de Jésus-Christ : « l'ange qui parlait en moi m'a dit; » ni celles-ci, que tous les prophètes répètent à toute heure : « Voici ce que prononce gneur; » car il était le Seigneur lui-mêm personne qui était présente prononçai propre autorité : « Et moi je vous dis veux-tu davantage? Écoute le prophète Is s'écrie d'une voix puissante [1] : « Ce n'est p ange, ce n'est pas un simple ministre d mais c'est le Seigneur qui sera le S des hommes. »

XV. Parlons maintenant de l'opin l'hérétique Valentin, qui, par le privil l'hérésie, s'est donné la licence de s une chair spirituelle en Jésus-Christ. Et celui qui ne croit pas que sa chair s chair humaine, lui peut attribuer quelq nature que ce soit, et il n'y a rien puisse feindre : car si sa chair n'est po chair humaine, si elle ne vient p l'homme, je ne vois pas de quelle su Jésus-Christ a entendu parler quand il tous, qu'il était homme et Fils de l'homn ses paroles : « Vous voulez faire mourir l' qui vous a dit la vérité [2]. » Et ailleurs : « L l'homme est le Seigneur du Sabath [3]. » parlant de lui : « C'est l'homme des doul homme assujetti aux plaies et aux souff et qui sait supporter les infirmités [4]. » Et J « Il est homme, et qui le pourrait reconnaît Daniel : « Il est au dessus des nuées comm l'homme [6]. » Et l'apôtre saint Paul : « Jésu homme est médiateur de Dieu et des hon Et enfin saint Pierre, dans les Actes d tres : « C'est Jésus de Nazareth, celui q vous a montré et qui est homme [8]. » Ce gnages des Écritures pourraient suffi réponse générale à tous les hérétiqu combattent la chair humaine en Jésus- une chair venue de l'homme, une c n'est ni spirituelle, ni animale, ni cél fantastique, si les hérétiques pouvaie sans amour de discussion et de dis étaient capables de s'abstenir d'user d pour défendre leurs erreurs. Mais con lu dans quelque écrivain de la secte de lentin, ils n'estiment pas que Jésus-C reçu une substance humaine et te craignant que dans cette opinion il ne

[1] Isaïe, 9. — [2] Matth., 21 — [3] Psaume 8.
[4] Zacharie, 1, 2 et suivantes. Isaïe, 1.

[1] Isaïe, 63. — [2] S. Jean, 8. — [3] S. Matth., 12. — [4]
[5] Jerem., 17. — [6] Daniel, 7. — [7] I. A Timoth.,
[8] Actes des Apôtres, 2.

vit de plus mauvaise condition que les anges, qui n'ont pas eu une chair terrestre. D'ailleurs, ils se persuadent que la chair de Jésus-Christ devait naître toute semblable à la nôtre, c'est-à-dire qu'elle ne devait naître ni de l'Esprit ni de Dieu, mais de la volonté et de l'opération de l'homme. « Pourquoi, disent-ils, est-elle née de l'incorruption, et non pas de la corruption? et pourquoi, tout de même que celle-là est ressuscitée et a été élevée dans le ciel, la nôtre qui est sa pareille n'est-elle pas dès l'instant de la mort élevée dans le ciel? ou pourquoi celle-là qui est pareille à la nôtre, n'a-t-elle point été réduite en poudre et en terre comme la nôtre? » Voilà de vrais discours de païens. « Pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu dans une si profonde humilité? et s'il est ressuscité pour être l'exemple de la résurrection que nous espérons, pourquoi ne nous voit-on pas ressusciter de même? » Certainement il ne faut pas trouver étrange que des païens parlent de cette sorte, mais il ne faut pas non plus le trouver étrange des hérétiques : car quelle différence y a-t-il entre les uns et les autres, si ce n'est que les païens croient en ne croyant pas, et qu'au contraire les hérétiques ne croient pas en croyant? Ils lisent ces paroles : « Vous l'avez mis dans un état un peu inférieur à celui des anges [1], » et ils ne laissent pas de nier la substance inférieure en Jésus-Christ, lui qui dit, par une merveilleuse humiliation : « qu'il n'est pas même un homme, et qu'on ne le doit regarder que comme un ver de terre [2]; » lui qui n'avait « ni grâce ni beauté [3]; » lui enfin en qui il ne paraissait rien de noble, et qui par les opprobres qu'on lui faisait était au-dessous de tous les hommes. C'est cet homme de plaies qui sait porter les infirmités; ils reconnaissent le mélange de l'humanité avec la divinité, et cependant ils nient que Dieu soit homme. Ils croient que cet homme est mort, mais la chair étant à leur avis spirituelle en Jésus-Christ, ils soutiennent que ce qui est mort est né de l'incorruption, comme si la corruption était autre chose que la mort : « notre chair, disent-ils, devait ressusciter tout incontinent. » Mais attends un peu, Jésus-Christ n'a pas encore vaincu tous ses ennemis, et il n'est pas encore temps qu'il fasse part à ses amis de la gloire de son triomphe.

XVI. Je viens à cet Alexandre qui, selon l'esprit des hérétiques, se met sur les rangs par une ardeur incroyable de faire paraître sa subtilité dans la dispute : il nous impute d'enseigner que Jésus-Christ a pris un corps de nature terrestre, afin d'anéantir en sa propre personne la chair pécheresse. Certes, quand nous parlerions ainsi, nous pourrions bien défendre ce que nous aurions avancé, et cette opinion ne serait pas sans fondement; mais nous ne laisserions pas d'être fort éloignés de la folie dans laquelle cet hérétique est tombé, se persuadant que selon notre sentiment, la chair de Jésus-Christ a été anéantie en sa personne en qualité de chair pécheresse; car nous savons, et il nous en souvient, qu'elle règne dans le ciel à la droite du Père, et nous enseignons que du trône de la gloire du Père, et de cette clarté inaccessible où elle habite, elle doit venir juger tous les hommes. Ainsi, comme nous ne pouvons dire qu'elle ait été anéantie, nous ne pouvons dire que ce soit une chair pécheresse, ni que cette chair ait été anéantie, elle qui n'a jamais commis de péché. Ce que nous soutenons est, non pas que la chair du péché, mais que le péché qui vient de la chair a été anéanti en Jésus-Christ [1]; que ce n'est pas la matière, mais le vice de la nature, que ce n'est pas la substance, mais le crime du pécheur qui a été détruit. Et nous le soutenons par l'autorité de l'apôtre quand il dit : « Il a anéanti le péché dans la chair [2]; » et ailleurs : « Jésus-Christ était dans la ressemblance de la chair du péché, » ce qui ne signifie pas qu'il n'ait pris que la ressemblance de la chair, c'est-à-dire l'image et non pas la vérité du corps, mais qu'il a pris la ressemblance de la chair qui a péché, c'est-à-dire une chair pécheresse en apparence, la chair de Jésus-Christ qui n'a point péché étant pareille à cette chair pécheresse, par la communication du sang d'Adam dont elle est sortie, et non pas par la tache et la corruption de son crime. D'où nous concluons que Jésus-Christ a eu la même chair dont la nature a été pécheresse en l'homme, et que le péché a été anéanti en elle de telle sorte, qu'au lieu que dans l'homme

[1] Psaume 28. — [2] Psaume 21.
[3] Isaïe, 53.

[1] Matth., 25. — [2] Rom., 8.

elle n'était pas sans péché, elle a été sans péché en Jésus-Christ. Et certes, Jésus-Christ n'aurait rien fait pour le dessein qu'il avait formé d'anéantir le péché qui vient de la chair, s'il ne l'eût anéanti dans cette même chair où la nature avait péché, et il n'aurait même sans cela rien fait pour sa gloire; car qu'y aurait-il eu de grand et de merveilleux, s'il eût racheté le péché dans une chair qui eût été plus pure, et qui eût appartenu à une autre nature, c'est-à-dire une nature qui n'eût point contracté l'ordure du péché? « Donc, dis-tu, si Jésus-Christ s'est revêtu de notre chair, la chair de Jésus-Christ a été pécheresse. » Mais ne nous presse pas sur un sens dont l'intelligence est si claire. Jésus-Christ, en se revêtant de notre chair, a fait que notre chair est devenue la sienne; mais en la faisant devenir la sienne, il ne l'a pas faite chair pécheresse. Au reste, que tous ceux qui ne peuvent croire que notre chair ait été en Jésus-Christ, parce que la chair de Jésus-Christ n'est pas née de la semence de l'homme [1], se souviennent que la chair d'Adam n'est pas venue de la semence de l'homme. Comme la terre a été changée en cette chair sans la semence de l'homme, le Verbe de Dieu a pu prendre cette même chair sans qu'elle ait été formée par le mélange du sang de l'homme.

XVII. Mais laissant cet Alexandre avec ses syllogismes qu'il lance audacieusement contre ses adversaires, et le laissant aussi avec les psaumes de la composition de ce Valentin dont, par une étrange insolence, il sème ses discours comme s'ils étaient de quelque auteur considérable, renfermons-nous dans une seule chose, et contentons-nous d'examiner si Jésus-Christ a pris sa chair d'une vierge; car si cela est, et s'il a tiré sa substance d'une créature humaine, il s'ensuit sans difficulté que sa chair est une chair humaine, quoiqu'il ait déjà paru clairement d'ailleurs qu'elle est de cette nature, par le nom d'homme que Jésus-Christ a porté, par l'état naturel dans lequel il a vécu, par le sentiment qu'il a eu des maux qu'il a soufferts, et par les douleurs de la passion dont sa vie a été terminée. Il est donc nécessaire d'abord de justifier la raison pour laquelle il fallait que le Fils de Dieu prît naissance d'une vierge. Celui qui devait commencer une nouvelle naissance, devait naître d'une façon nouvelle; Dieu devait donner un signe de cette naissance admirable, selon la parole d'Isaïe; mais quel est ce signe? « Voici, dit le prophète, quel il est: Une vierge concevra, et enfantera un fils [1]. » Une vierge a donc conçu et a enfanté Emmanuel, c'est-à-dire Dieu-avec-nous. C'est ici cette nouvelle naissance, où l'homme naît en Dieu; l'homme, dis-je, en qui Dieu est né, ayant pris la chair de l'ancienne semence, mais sans l'ancienne semence, afin que la purgeant de ses anciennes ordures, il la renouvelât, versant sur elle une nouvelle semence, c'est-à-dire l'élevant à un état spirituel. Or cette nouveauté, comme toutes les autres choses, a été figurée dans les premiers temps, et dès lors la Providence éternelle a préparé les raisons de la naissance de Jésus-Christ du sang d'une vierge. La terre était encore vierge, elle n'avait point encore souffert le travail de l'homme, elle n'avait point encore été façonnée de la main de celui qui jette la semence dans son sein; c'est de cette terre que nous avons appris que Dieu a formé l'homme, « donnant à cet homme un esprit de vie [2]. » Que si le premier Adam a été formé de terre, c'est à bon droit que Dieu a formé de terre le second, « ou le nouvel Adam, » comme parle l'apôtre [3], c'est-à-dire d'une chair toute pure et dont l'intégrité n'avait point été offensée, le faisant naître avec un esprit qui est la source de la vie. Mais pour ne laisser point échapper l'occasion qui se présente de me servir de l'argument du nom d'Adam, d'où vient que l'apôtre a donné ce nom à Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'a pas été un homme né de cette substance terrestre? Je trouve encore une autre raison de la conduite de Dieu dans la naissance du nouvel Adam, qui est que Dieu, par une opération contraire à celle du démon, a voulu reprendre son image dont le démon s'était rendu le maître. Ève étant encore vierge, une parole était entrée dans son âme, qui y avait élevé l'édifice de la mort; il fallait donc que le Verbe de Dieu entrât dans une vierge pour y rétablir l'édifice de la vie, afin que ce qui s'était perdu par le sexe de la femme fût recouvré par le même sexe. Ève avait cru le serpent, Marie

[1] Genèse, 3.

[1] Isaïe, 7. — [2] Genèse, 2. — [3] I. Cor., 15.

sa créance à ce que lui a annoncé Gabriel[1]; le crime que l'une avait commis en croyant, l'autre en croyant aussi l'a effacé. Mais Ève n'a point conçu par la force de la parole du démon. Toutefois je me trompe, elle a conçu, car la parole du démon lui a été comme une semence de malédiction, qui l'a réduite à être soumise à la puissance de l'homme, et à enfanter dans le travail et dans les douleurs : enfin elle a mis au monde un fils qui a eu la malice d'un démon, puisqu'il a été le meurtrier de son frère; Marie au contraire a engendré un fils qui devait sauver un jour Israël, son frère selon la chair, après que cet ingrat lui aurait donné le coup de la mort. Ainsi Dieu a mis son Verbe dans le sein de Marie, ce bon frère qui devait effacer la mémoire d'un si mauvais frère; et il fallait que Jésus-Christ sortît pour le salut de l'homme du ventre d'une femme, où le premier homme qui a été conçu après la condamnation de la nature humaine était entré.

XVIII. Disons maintenant les choses plus simplement : il n'était pas convenable que le Fils de Dieu naquît de la semence de l'homme, de peur que s'il était tout fils de l'homme, il ne fût point Fils de Dieu; qu'il n'eût rien de plus excellent que Salomon et que Jonas[1], et qu'il ne fût tel que nous dussions en croire Ébion, qui veut qu'il n'ait été qu'un homme. Ainsi, afin que celui qui était Fils de Dieu par la semence de Dieu son Père, c'est-à-dire par son Esprit, fût fils de l'homme, il ne devait prendre que la chair, de la chair de l'homme, et il la devait prendre sans la semence de l'homme. Et certes, la semence de l'homme était inutile à celui qui avait la semence de Dieu. Et de même que n'étant point encore né de la Vierge, il a pu avoir Dieu pour père, sans qu'il eût besoin qu'une personne de condition humaine fût sa mère; ainsi naissant d'une vierge, il a pu avoir une personne de condition humaine pour mère, sans avoir un homme pour père. Enfin, en Jésus-Christ l'homme est avec Dieu, en ce que la chair de l'homme est avec l'Esprit de Dieu; il a eu de l'homme la chair sans la semence de l'homme, et il a eu l'Esprit de Dieu avec la semence de Dieu. Si donc Dieu, par sa sagesse, a voulu qu'il y eût des raisons de la naissance que son Fils devait prendre d'une vierge, pourquoi son Fils n'aurait-il pas reçu de la Vierge ce corps qu'il a fait naître de son sein? « C'est, disent-ils, que la Vierge en prit un autre de Dieu, » parce qu'il est écrit que « le Verbe a été fait chair[1]. » Or ces paroles expriment ce qui a été fait chair et il n'y a point à craindre que ce qui a été fait chair, soit autre chose, et non pas le Verbe; mais de savoir si c'est de la chair que le Verbe a été fait chair, ou si c'est de cette divine semence, c'est à l'Écriture à nous le dire. Et puisque l'Écriture n'en dit rien, et qu'elle porte seulement qu'il a été fait chair, et non pas de quel principe il a été fait chair, elle fait entendre qu'il a été fait, non pas de lui-même, mais d'un autre principe, s'il n'a pas été fait chair de lui-même, mais d'un autre principe. Examine sur ce fondement de quel principe l'on doit plutôt croire que le Verbe ait été fait chair, que de la chair même en laquelle il a été fait. Il n'en faut point d'autre autorité que celle de Notre-Seigneur, qui a prononcé là-dessus souverainement quand il a dit : « Ce qui est né de la chair est chair, parce qu'il est né de la chair.[2] » Que si tu prétends qu'en ce passage il ne parle que de l'homme et non pas de lui, nie donc que Jésus-Christ soit homme, et soutiens par ce moyen que ces paroles de l'Écriture ne se rapportent point à lui. Il ajoute : « Et ce qui est né de l'Esprit est Esprit, parce que Dieu est Esprit, et il est né de Dieu[3]. » Certes, cela se rapporte d'autant plus à lui, qu'il se rapporte même à ceux qui croient en lui. Si donc ces dernières paroles s'adressent à lui, pourquoi les précédentes ne s'y adresseraient-elles pas? car tu ne peux pas les diviser, et attribuer celles-ci à Jésus-Christ, et celles-là aux autres hommes, toi qui ne nies pas les deux substances de la chair et de l'Esprit en Jésus-Christ, s'il a eu une chair et un esprit. Quand il prononce sur la condition de ces deux substances qui ont été en lui, l'on ne peut dire qu'il ait parlé de son Esprit, et qu'il n'ait point parlé de sa chair. Ainsi comme il est produit par l'Esprit de Dieu, et que l'Esprit est Dieu, il est né Dieu de Dieu, et il est homme engendré en la chair, de la chair de l'homme.

[1] Genèse, 3; S. Luc, 1.
[2] S. Matth., 12.

[1] S. Jean, 1. — [2] *Ibid.*, 3. — [3] *Ibid.*, 4.

XIX. Que veulent donc dire ces paroles : « Ils ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu[1] ? » Je me servirai de ce passage quand j'aurai détruit l'attentat de ces corrupteurs du texte sacré. Ils disent qu'il est écrit : « Il n'est né ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de celle de l'homme, mais de Dieu ; » comme si l'Écriture désignait ceux qui croient au nom de Jésus-Christ, pour montrer l'existence de cette semence réservée en secret selon la rêverie dont ils sont imbus, et qui, à leur avis, fait les élus et les spirituels. Mais comment ce sens peut-il être fondé, puisque tous ceux qui croient au nom de Notre-Seigneur, par la loi commune de tout le genre humain, naissent du sang et de la volonté de la chair et de l'homme, et que Valentin lui-même n'en est pas exempt? Ainsi donc l'on dit qu'il est écrit au singulier, comme pour parler de Notre-Seigneur, « et il est né de Dieu ; » et en effet, Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, et avec le Verbe l'Esprit de Dieu, et avec l'Esprit la vertu de Dieu, et tout ce qui appartient à Dieu ; mais en tant que chair il n'a rien du sang ni de la volonté de la chair et de l'homme, parce que c'est de la volonté de Dieu que le Verbe a été fait chair. L'exclusion formelle de notre naissance ne regarde pas le Verbe, mais la chair; car c'était la chair qui devait ainsi naître, et non pas le Verbe. Mais d'où vient que ce Valentin, niant que Jésus-Christ soit né de la volonté de la chair, n'a pas aussi nié qu'il soit né de la substance de la chair? car, niant qu'il soit né du sang, il n'a pas exclu pour cela la substance de la chair, mais seulement le principe de la semence, qui se forme certainement de la chaleur du sang, lorsqu'il le resserre et qu'il passe à une autre qualité par le mélange qui s'en fait avec le sang de la femme, ainsi que par le moyen de la présure le lait s'épaississant se convertit en la nature du fromage, et lui transfère la force de sa substance. Notre sens est donc que la naissance de Notre-Seigneur ne procède point de l'opération de l'homme, qui est ce qu'il faut entendre par la volonté de l'homme et de la chair, et non pas que cette naissance ne se fasse pas par la voie et la participation du ventre maternel. Et pourquoi ce personnage aurait-il tant exagéré que Jésus-Christ n'est né ni du sang, ni de la volonté de la chair ou de l'homme, sinon parce qu'en la personne de Notre-Seigneur il y a une chair, que selon la notion commune chacun prendrait sans doute pour une chair née par l'opération de l'homme et de la femme? Niant donc qu'elle soit née par l'opération de l'homme et de la femme, il n'a pas nié qu'elle soit née de la chair ; au contraire, il a établi qu'elle est née de la chair, puisqu'il n'a pas nié qu'elle soit née de la chair, comme il a nié qu'elle soit née de l'opération de l'homme et de la femme. Mais dites-moi, je vous prie : si l'Esprit de Dieu est descendu dans le ventre maternel, sans qu'il dût prendre la chair du ventre maternel, pourquoi est-il descendu dans le ventre maternel? car la chair spirituelle a pu être produite hors du ventre maternel, bien plus facilement qu'il n'était facile que ce qui était dans le ventre maternel en sortît dehors par la naissance. Certes, c'est sans cause qu'il est entré dans le ventre d'où l'on dit qu'il n'a rien reçu. Mais nous disons qu'il n'est pas descendu dans le ventre sans cause; d'où nous concluons qu'il en a reçu quelque chose. En effet, s'il n'a rien reçu du ventre maternel, c'est sans cause qu'il y est descendu, n'ayant pas besoin d'y descendre, s'il devait avoir une chair de telle qualité qu'elle n'eût rien de commun avec le ventre maternel, c'est-à-dire une chair spirituelle.

XX. Mais quelle est votre manière d'agir, pleine d'illusions et de chicane? Vous voulez ôter une syllabe qui sert de proposition, et y en substituer une autre, qui ne se trouve point en ce sens dans les Écritures saintes. Vous dites que Jésus-Christ est né *par* la Vierge et non pas *de* la Vierge, *au* ventre, et pas *du* ventre, parce que l'ange dit à Joseph durant son sommeil : « Ce qui est né en elle est une opération du Saint-Esprit[1], » et que l'Écriture ne porte pas : « Ce qui est né d'elle. » Mais quand l'Écriture porterait : « ce qui est né d'elle, » ce serait comme si elle avait dit, « ce qui est né en elle; » parce que ce qui était d'elle était en elle. C'est donc le même sens, soit qu'il soit dit *en elle*, ou qu'il soit dit *d'elle*, puisque ce qui était en elle était

[1] S. Jean, 1.

[1] S. Matth., 1.

aussi d'elle. Certes, c'est un grand bien que saint Matthieu parle comme nous; car rapportant la généalogie de Notre-Seigneur, depuis Abraham jusqu'à Marie : « Jacob, dit-il, a engendré Joseph, mari de Marie, de laquelle est né Jésus-Christ[1]. » Saint Paul même impose silence à ces grammairies; « Dieu, dit-il, a envoyé son Fils fait d'une femme. » A-t-il dit, *par* une femme, ou *en* une femme? et même, pour user d'une expression plus forte, il a plutôt dit, fait d'une femme que né d'une femme. Il pouvait s'énoncer plus simplement, disant : « *Né* d'une femme; » mais disant « *fait* d'une femme, » il a marqué ces paroles de l'Écriture : « Et le Verbe a été fait chair, » et a confirmé que la véritable chair de Jésus-Christ a été faite de la chair de la Vierge. Nous avons encore en ceci pour nous les psaumes, non pas de Valentin le platonicien, cet apostat et cet hérétique, mais du très-saint prophète David, dont l'autorité est si reconnue. Ce prophète, par qui Jésus-Christ s'est chanté soi-même, nous chante aussi Jésus-Christ. Prête donc l'oreille à Jésus-Christ, et écoute le Seigneur qui parle à Dieu son Père[2] : « C'est vous, dit-il, qui m'avez tiré du ventre de ma mère; » voilà un premier passage : « Des mamelles où j'ai pris nourriture, vous êtes mon espérance, et sortant du ventre de ma mère, j'ai été jeté sur vous; » en voilà un autre : « Du ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu; » en voilà encore un autre. Exerçons-nous maintenant sur les sens de ces passages : « Vous m'avez, dit-il, tiré du ventre. » Qu'est-ce que l'on tire, sinon ce qui est attaché à quelque chose; ce qui est joint et uni étroitement à quoi que ce soit, on l'en tire si l'on veut l'en séparer. Que si Jésus-Christ n'a pas été attaché au ventre de sa mère, comment en a-t-il été tiré; et si celui qui a été tiré du ventre y avait été attaché, comment y avait-il été attaché, sinon en ce que le fruit qui fait partie du ventre, et qui est une portion des entrailles de la mère, y est lié, tant par cet enchaînement de veines et d'artères qui conduisent au nombril le sang pour lui porter l'aliment et l'air pour le faire respirer, que par la communication qu'a le nombril avec les veines et les artères du ventre ou de la matrice, d'où il prend son origine? Lors même que deux choses étrangères l'une à l'autre se collent ensemble, elles se confondent de telle sorte que, quand on veut en arracher une, l'on ne peut empêcher qu'elle n'emporte quelque morceau du corps d'où on l'arrache, comme un reste qui lui demeure de la dissolution de l'unité qui s'était faite par cet assemblage de deux corps séparés. Au reste, quelles sont ces mamelles de sa mère dont il parle? sans doute ce sont celles qui l'ont nourri, et dont il a sucé le lait. Que les sages-femmes, que les philosophes qui font leur étude de la nature, répondent ici de la nature des mamelles, si elles ont accoutumé de donner du lait sans que la femme ait conçu et soit enceinte, ses veines retenant alors le canal ordinaire du sang, et le convertissant, par la coction qui s'en fait, en la matière agréable du lait maternel. D'où vient que durant que les mamelles sont pleines, le cours naturel du sang des femmes est arrêté? Que si le Verbe a été fait chair de soi-même, et non par la communication et le ministère de la matrice, comment est-ce que la matrice n'y ayant point coopéré, n'ayant fait aucune action, n'ayant reçu aucune impression, elle a néanmoins fait remonter la source du sang aux mamelles, où elle ne fait point de changement, si elle n'a du sang pour faire le lait? Or elle ne pourrait avoir du sang pour faire le lait, si elle n'avait celui que la nature y a destiné et sans qu'elle eût souffert que sa chair, s'arrachant d'elle-même, eût formé le corps de Jésus-Christ. Il paraît donc clairement quelle nouveauté il y a eu en Jésus-Christ de naître d'une vierge : elle consiste seulement en ce qu'il est né d'une vierge, selon que nous en avons déjà expliqué les raisons; mais nous pouvons ajouter qu'il est aussi né d'une vierge, afin que notre régénération fût vierge, qu'elle fût nettoyée de toutes nos ordures, et sanctifiée spirituellement par Jésus-Christ, qui est vierge lui-même, et même selon la chair, comme ayant pris naissance de la chair d'une vierge.

XXI. Que si nos adversaires prétendent qu'il fallait, pour rendre cette naissance nouvelle et extraordinaire, que le Verbe de Dieu ne fût point fait chair de la chair d'une vierge, comme il n'a point été fait de la semence de l'homme, pourquoi ne pouvons-nous pas dire qu'en ceci se renferme toute la nouveauté de cette naissance adorable, que la chair qui n'est point née

[1] S. Matth., 1. — [2] Psaume 21.

de la semence, prit naissance de la chair? Mais je veux les combattre encore de plus près. « Voici, dit le prophète, une vierge concevra dans son ventre[1]. » Qu'est-ce qu'elle concevra? le Verbe de Dieu, et non pas la semence de l'homme. Mais elle concevra pour enfanter un fils; car le prophète ajoute : « Et elle enfantera un fils. » Donc comme c'est son acte propre à elle d'avoir conçu, ce qu'elle a enfanté est aussi à elle, quoique ce qu'elle a conçu n'ait pas été à elle. Au contraire, si le Verbe a été fait chair de soi-même, il s'est déjà lui-même conçu et enfanté; et cela étant, la prophétie manque et n'a point de vérité; car la Vierge n'a ni conçu ni enfanté, si ce qu'elle a enfanté par la voie de la conception du Verbe n'est pas sa chair. Mais n'y aura-t-il que cette prédiction du prophète qui sera sans effet? n'en sera-t-il pas de même de ce que les anges ont annoncé de la conception et de l'enfantement de la Vierge, et de toutes les Écritures, autant qu'il y en a qui prononcent qu'elle est mère de Jésus-Christ[2]? Et certes comment est-elle mère, sinon parce que son fils a été dans son ventre? On veut que du ventre de celle dans le sein de laquelle il a été enfermé il n'ait rien reçu qui la fît mère; mais le nom de mère n'est point la dette d'une chair étrangère; il n'y a que la chair que le ventre a formée et qui en est comme la fille, qui donne au ventre le nom de ventre de la mère. Enfin si la chair n'est redevable de sa naissance qu'à soi-même, le nom de fille du ventre ne lui convient pas[3]. Il faut donc qu'Élisabeth qui porte dans son ventre un prophète, se taise, elle qui est enceinte d'un enfant qui reconnaît son Seigneur. C'est sans cause que cette femme pleine du Saint-Esprit dit : « Qui me fait cette grâce que la mère de mon Seigneur vienne me visiter? » Et si Marie portait Jésus dans son ventre, comme un hôte et non pas comme son fils, comment est-ce qu'Élisabeth dit : « Le fruit de votre ventre est béni? » Quel est ce fruit du ventre qui n'est pas un rejeton du ventre, qui n'a pas pris racine dans le ventre, qui n'est pas à celle à qui est le ventre[4]? Et qui est ce fruit du ventre? c'est Jésus-Christ. Est-ce parce qu'il est la fleur d'un rejeton poussé de la racine de Jessé? La racine de Jessé, c'est le sang de David; le rejeton de la racine, c'est Marie, qui descend de David; la fleur du rejeton, c'est Jésus-Christ, fils de Marie. Et il est aussi le fruit, car la fleur est le fruit de la tige, et par la fleur et de la fleur tout le fruit s'avance et croît jusqu'à ce qu'il ait toute sa bonté. Quoi donc, les hérétiques veulent ôter au fruit sa fleur, à la fleur son rejeton, au rejeton sa racine, et envient à la racine qu'elle s'attribue par le rejeton la propriété de ce qui vient du rejeton, qui est la fleur et le fruit! Car pour établir une succession de race, on remonte du dernier descendant au chef de la race. Et selon cette règle, la chair de Jésus-Christ ne tient pas seulement à Marie[1], mais elle tient aussi à David par Marie, et par David à Jessé. Ainsi Dieu jure qu'il honorera le trône de David de ce fruit qui sortira de ses reins, c'est-à-dire de sa postérité et de sa chair[2]. S'il sort des reins de David, combien plutôt des reins de Marie, à cause de laquelle il est dans les reins de David[3]?

XXII. Mais que les hérétiques qui combattent cette extraction effacent donc le témoignage des démons qui s'écrient « que Jésus-Christ est fils de David. » Que si leur témoignage n'est pas digne d'être reçu, ils n'effaceront pas le témoignage des apôtres. Saint Matthieu est le premier que j'alléguerai. Ce fidèle évangéliste qui était de la compagnie de Notre-Seigneur, n'ayant autre dessein que de nous donner connaissance de l'origine de Jésus-Christ, selon sa chair, a ainsi commencé son Évangile : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham[4]. » Ce sont là les sources sacrées d'où est sortie cette divine race, que l'évangéliste conduit de degré en degré jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Qu'est-ce donc que cet ordre de généalogie fait autre chose que de marquer comment la chair d'Abraham et de David dans la suite d'une belle lignée, passant par diverses générations et venant à la Vierge, a donné enfin Jésus-Christ? L'évangéliste même dit expressément que « Jésus-Christ est né de la Vierge[5]. » Je viens à saint Paul, lui qui

[1] Isaïe, 7. — [2] S. Matth., 1, 2, 12, 13; S. Marc., 5; S. Luc, 1, 2, 8; S. Jean, 2, 6, 19; *Actes*, 1.
[3] S. Luc, 1. — [4] Isaïe, 11.

[1] S. Matth., 1. — [2] S. Luc, 3. — [3] Psaume 131.
[4] Matth., 1. — [5] Rom., 1.

comme apôtre de Jésus-Christ est aussi disciple, docteur et témoin du même Évangile; il confirme que Jésus-Christ est selon la chair de la semence de David : puisque saint Paul le dit. Donc la chair de Jésus-Christ est la semence de David. Mais selon la chair de Marie, il est de la semence de David. Donc en tant qu'il est de la semence de David, il est de la chair de Marie. » De quelque façon que tu le prennes, il faut que tu avoues l'un ou l'autre : ou il est de la chair de Marie, qui est de la semence de David, ou il est de la semence de David qui est de la chair de Marie. Mais le même apôtre termine toute cette question, disant qu'il est de la semence d'Abraham. S'il est de la semence d'Abraham, à plus forte raison de celle de David, qui est bien plus récent qu'Abraham[1]. Saint Paul rapportant cette promesse de la bénédiction des nations au nom d'Abraham : « En ta semence, toutes les nations seront bénies. » Il n'a pas, dit-il, exprimé les semences au pluriel comme parlant de plusieurs, mais la semence au singulier comme parlant d'un seul qui est Jésus-Christ. « Nous qui lisons, nous qui croyons ces vérités, de quelle qualité devons-nous et pouvons-nous reconnaître la chair de Jésus-Christ? Certes, nous ne devons ni ne pouvons la reconnaître autre que celle d'Abraham; puisque Jésus-Christ est la semence d'Abraham, ni autre que celle de Jessé, puisque Jésus-Christ est une fleur de la tige de Jessé[2]; ni autre que celle de David, puisque Jésus-Christ est un fruit des reins de David; ni autre que celle de Marie, puisque Jésus-Christ est né du ventre de Marie; ni, pour remonter plus haut, autre que celle d'Adam, puisque Jésus-Christ est le second Adam[3]. Il s'ensuit donc, ou qu'il faut soutenir qu'ils ont tous une chair spirituelle, pour attribuer à Jésus-Christ un corps de même nature, ou demeurer d'accord que la chair de Jésus-Christ n'a point été une chair spirituelle, puisqu'elle n'est pas sortie d'une tige qui ait eu une chair spirituelle[3].

XXIII. Ainsi nous voyons l'accomplissement de cette parole prophétique que Siméon prononça sur cet enfant nouveau-né, Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il sera, dit-il, à plusieurs un sujet où de résurrection et de salut, ou de perte et de damnation[1], et un signe qui sera occasion de beaucoup de contradictions. » C'est le signe de la naissance de Jésus-Christ annoncé par Isaïe. « Pour cela, dit-il, le Seigneur lui-même vous donnera un signe, une vierge concevra dans son ventre, et enfantera un fils[2]. » Nous reconnaissons donc ce signe de contradictions, la conception et l'enfantement de la Vierge Marie, signe dont ces hérétiques philosophant à la mode des académiciens, disent : « Elle a enfanté, et elle n'a pas enfanté; elle est vierge, et elle n'est pas vierge; » comme s'il ne nous appartenait pas plutôt qu'à eux de parler de cette sorte, si l'on devait ainsi parler d'un si grand mystère, puisque nous pouvons dire : que la Vierge a enfanté, parce que le fils qu'elle a mis au monde est de sa chair, et qu'elle n'a pas enfanté parce que le fils qu'elle a mis au monde n'est pas de la semence de l'homme; qu'elle est vierge, parce qu'elle n'avait point connu d'homme, et qu'elle n'est pas vierge parce qu'elle a mis un enfant au monde. Et enfin l'on ne peut pas raisonner en ceci comme font nos adversaires, et dire comme eux que la vierge qui a enfanté n'a pas enfanté, parce qu'elle n'a pas enfanté un fils de sa chair, et que celle qui n'est pas vierge est vierge, parce qu'elle n'est pas mère du fruit de ses entrailles. De notre part nous ne doutons point, et ce que nous croyons n'est point enveloppé d'une suspension ambiguë; la lumière parmi nous est la lumière, et les ténèbres les ténèbres[3]; ce qui est, est; ce qui n'est pas, n'est pas; tout ce qui n'est pas conforme à cette simplicité vient du malin esprit. Celle qui a enfanté, a enfanté; et si elle a conçu étant vierge, elle a été femme dans l'enfantement, et suivant la loi, son corps a été ouvert par Jésus-Christ, en telle sorte néanmoins que, comme, dans la conception, il n'y a point eu d'effort du côté de l'homme, dans l'enfantement, Jésus-Christ est sorti sans violence du ventre de la Vierge. Enfin, c'est ce ventre à l'occasion duquel il est écrit de tous les autres : « Tout enfant mâle qui ouvre le ventre sera sanctifié et offert au Seigneur[4]. » Qui est-ce qui est vraiment saint, que le Fils de Dieu? de

[1] Genèse, 21 et 26; Galat., 3.
[2] Isaïe, 11; Psaume 131. — [3] I. Cor., 15.

[1] S. Luc, 1. — [2] Isaïe, 7. — [3] S. Matth., 6.
[4] Exode, 13; S. Luc, 2.

qui est-ce que l'on peut dire proprement qu'il a ouvert le ventre, que de celui qui a ouvert le ventre lequel était fermé ? au reste le mariage ouvre le ventre pour la conception de tous les hommes, mais celui-ci qui était le plus fermé de tous, est celui qui a été ouvert d'une manière la plus admirable. Et c'est ainsi que l'on pourrait nommer cette mère plutôt du nom d'une personne qui n'est pas vierge que du nom de vierge, et l'on pourrait même dire que par anticipation de temps elle a été mère avant cette merveilleuse ouverture du ventre virginal. Mais pourquoi m'arrêterais-je davantage là-dessus, puisque sur ce fondement l'apôtre a dit que « le Fils de Dieu a pris naissance d'une femme, » et n'a point dit qu'il fût né d'une vierge, reconnaissant que par cette ouverture du ventre la Vierge a mis au monde Jésus-Christ, de la même manière que les autres mères mettent leurs enfans au monde. Nous lisons ce que dit Ézéchiel de cette vache qui engendra et qui n'engendra pas. Prenez garde que le Saint-Esprit n'ait pensé à vous, et n'ait voulu vous toucher par cette figure, prévoyant les disputes que vous élèveriez sur l'enfantement de Marie, et sur l'état de la naissance de Jésus-Christ. En effet, s'il n'eût eu ce dessein il n'en eût jamais parlé en doutant, contre sa manière de s'exprimer toujours simplement ; Isaïe ayant dit : « Elle concevra dans son ventre et elle enfantera un fils [1]. »

XXIV. Il est vrai qu'Isaïe jette la confusion sur le front des hérétiques, mais principalement quand il dit : « Malheur à ceux qui font passer l'amertume pour la douceur, et les ténèbres pour la lumière [2]. » Il les note, eux qui ne souffrent pas que les mots conservent leur signification naturelle, en sorte que, quand on nomme l'âme, l'on n'en entende pas une autre que celle qui est connue sous ce nom ; que quand on nomme la chair, l'on n'entende pas une autre chair que celle que l'on voit ; et que quand on nomme Dieu, l'on n'en entende pas un autre que celui de qui l'on parle quand on parle de Dieu. Ainsi Dieu jetant peut-être la vue sur Marcion : « Je suis Dieu, dit-il, et il n'y en a point un autre que moi [3]. » Et quand il dit en un autre endroit : « Il n'y a point de Dieu avant moi, » il attaque ces je ne sais quelles généalogies des Æones ou des siècles des Valentiniens. Et quand il dit aussi : « Il n'est né ni du sang ni de la volonté de la chair et de l'homme, mais de Dieu [4], » il répond à Ébion ; et enfin quand il dit : « Quoiqu'un ange vous eût annoncé un autre Évangile que nous, qu'il soit anathème [5] ! » il touche les prestiges de Philumène, cette vierge d'Apelles. Certainement, quiconque nie que Jésus-Christ soit venu au monde dans un corps de chair, celui-là est l'antechrist ; mais celui qui prononce que la chair de Jésus-Christ est une chair véritable et toute nue, une chair naturelle, et telle qu'on la peut concevoir par le nom qui exprime simplement la nature de la chair, celui-là détruit tous les adversaires du Fils de Dieu [6] ; celui qui établit que Jésus-Christ est un, il renverse tous les argumens de ceux qui lui font faire divers personnages, et qui veulent qu'autre soit le Christ, et autre Jésus ; autre celui qui s'est sauvé des mains des troupes qui l'environnaient, autre celui que les soldats ont véritablement arrêté ; autre celui qui s'est fait voir sur la montagne à trois de ses disciples au milieu d'une nuée et tout brillant de lumière, autre cette personne commune et qui n'avait rien de noble et de relevé ; autre cet homme magnanime, autre cet homme qui a tremblé ; et enfin autre celui qui a souffert la mort, et autre celui qui est ressuscité, de qui ils attendent même leur résurrection, mais dans une autre chair [7]. Certes le même qui a souffert viendra un jour du ciel, et le même qui est ressuscité paraîtra aux yeux de tous les hommes [8]. Ceux qui lui ont fait tant de maux, ceux qui d'un cœur inhumain lui ont percé, lui ont déchiré la chair si cruellement, ceux enfin qui l'ont couvert de plaies, le verront et le reconnaîtront ; ils reconnaîtront cette même chair qu'ils ont outragée, sans laquelle il ne pourra ni paraître ni être reconnu, pour faire rougir ceux qui osent assurer que la chair repose dans le ciel sans aucun sentiment, et qu'elle est comme un fourreau autour de la personne de Jésus-Christ, ou qu'elle est chair et âme, et autant l'une que l'autre, ou qu'elle est seulement âme, et qu'elle n'est plus chair.

XXV. Mais c'est assez parler de cette matière,

[1] Isaïe, 7. — [2] *Ibid.*, 5. — [3] Deut., 32 ; Isaïe, 45 et 46.
[4] S. Jean, 1. — [5] Gal., 1. — [6] I. Jean, 4.
[7] Actes, 1. — [8] S. Jean, 19.

et il me semble que j'ai bien prouvé la chair en Jésus-Christ et la chair humaine que le Sauveur a reçue de la Vierge. J'estime même que cela eût pu suffire, si les différentes opinions qui se sont élevées sur ce sujet ne m'eussent obligé à une dispute plus particulière. J'ai donc examiné les argumens et les passages dont les hérétiques se servent, je les ai proposés moi-même pour les combattre, et je crois avoir pleinement montré contre tous, ce que j'ai entrepris de prouver, à savoir : de quelle chair Jésus-Christ a été revêtu, et de quel principe sa chair a été formée : ainsi j'ai maintenant à défendre la résurrection de notre chair, et je fais état de la défendre dans un autre livre, où ce que je dirai dès le commencement sera la fin et la conclusion de celui-ci : en effet, j'y ai jeté les fondemens de notre résurrection, y ayant fait voir très-clairement ce que c'est qui a ressuscité en Jésus-Christ.

TRAITÉ

DE LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.

I. La résurrection des morts est l'assurance des chrétiens ; l'espérance que nous en avons conçue, fait que nous y croyons, et la vérité nous oblige d'y croire d'une foi constante et invariable. Mais c'est Dieu qui nous révèle cette vérité. Cependant le commun des hommes s'en moque. Se persuadant qu'il ne reste rien de nous après la mort, ils ne laissent pas toutefois de rendre des offices funèbres aux morts, et d'apporter sur leurs sépulcres des viandes avec une grande profusion, et de celles mêmes qui avaient été le plus de leur goût, et qui selon la diversité des saisons sont les plus délicates, comme s'ils estimaient que ceux qui à leur avis n'ont plus du tout de sentiment, ont encore de l'amour pour la bonne chère. Pour moi, j'ai sujet de me moquer de ce peuple, lorsque je vois qu'il brûle si cruellement ces mêmes morts qu'il nourrit après si délicieusement et avec tant d'excès, les flammes qui consument les corps étant également des outrages et des devoirs d'amitié. O piété farouche et qui se fait un jeu de ce que la cruauté a de plus terrible, quand elle brûle des viandes sur le bûcher de ceux qu'elle a fait dévorer par le feu, est-ce un insulte, ou un sacrifice ? Certes, les sages du monde sont quelquefois de l'avis du peuple. C'est une leçon de l'école d'Épicure, qu'il n'y a rien après la mort, et Sénèque a dit que tout finit par la mort, et que la mort même finit comme toutes les autres choses. Je pense que ce serait assez pour réfuter cette erreur, d'opposer au sentiment d'Épicure et de Sénèque l'opinion de Pythagore et d'Empédocle, qui ne sont pas de moindre autorité parmi les philosophes; mais je passe aux platoniciens, qui soutiennent l'âme immortelle : ils veulent néanmoins que les âmes rentrent incontinent dans les corps, quoique non pas dans les mêmes corps, et que ce ne soit pas seulement dans les corps humains qu'elles rentrent, comme ils disent que l'âme d'Euphorbe a depuis été l'âme de Pythagore, et que le corps d'un paon a logé l'âme d'Homère. Ainsi ils établissent le retour de l'âme dans la chair, et il est plus supportable d'avoir changé, que d'avoir nié absolument l'état de son immortalité : il est vrai qu'ils n'ont pas pénétré jusqu'à la vérité, mais du moins ils ont frappé à la porte pour tâcher de la découvrir, et de cette sorte le monde, lors même qu'il est dans l'erreur, n'est néanmoins pas dans l'ignorance de la résurrection des morts.

II. Que s'il y a dans le culte du vrai Dieu quelque secte qui ait plus de conformité avec les Épicuriens, qu'avec les prophètes, ce sont

les Sadducéens [1]. L'Écriture nous apprend quel sentiment en avait Jésus-Christ lui-même. Et certes c'était à lui à révéler tout ce qui avait été auparavant caché, à éclaircir les choses douteuses, à donner la perfection à ce qui n'avait été touché qu'imparfaitement, à accomplir ce qui avait été annoncé, et enfin à prouver non-seulement par lui-même, mais aussi en lui-même la résurrection des morts. Mais laissant là ces anciens saducéens, j'ai maintenant à en combattre de nouveaux qui n'ont qu'une partie de l'erreur des anciens; ils reconnaissent la moitié de l'avantage de la résurrection, à savoir la vie de l'âme, méprisant la chair, comme ils méprisent le créateur de la chair. Il n'y a que ceux qui ont inventé une autre divinité que celle du Créateur, qui envient la résurrection à la substance du corps. Ces hérétiques ne voulant pas reconnaître que Jésus-Christ ait créé cette chair, et pour cela étant contraints de lui attribuer une autre nature, la première de leurs erreurs a été sur la qualité de sa chair, prétendant ou que ce n'était pas une vraie chair, selon Marcion et Basilide, ou qu'elle avait une qualité propre et singulière, selon les opinions erronées de Valentin et d'Apelles. Ainsi, ils nient la conservation de cette substance, à laquelle ils soutiennent que Jésus-Christ n'a eu aucune part, étant bien informés que c'est un grand préjugé que la résurrection de la chair, si la chair a déjà ressuscité en Jésus-Christ. C'est pourquoi nous avons donné par avance un traité de la chair de Jésus-Christ, par lequel nous prouvons que c'est une chair véritable et solide, contre la vaine erreur d'une chair fantastique, et nous montrons que c'est une chair humaine contre la supposition d'une qualité propre et singulière; et ainsi nous établissons la vraie nature de la chair de Jésus-Christ qui l'a fait déclarer et homme et fils de l'homme. Et certes, prouvant qu'il avait une chair et un corps, cette preuve est leur conviction, car nous concluons qu'il ne faut point croire d'autre dieu que le Créateur, faisant voir Jésus-Christ, en qui Dieu se manifeste si évidemment, faisant, dis-je, voir Jésus-Christ tel qu'il a été promis par le Créateur. Leur conviction étant évidente sur ces deux points : que Dieu est l'auteur de la chair, et que Jésus-Christ est le rédempteur de la chair, il est bien aisé de le convaincre sur celui de la résurrection de la chair. Car c'est ainsi, à notre avis, qu'il faut disputer avec les hérétiques. Pour suivre un ordre convenable on doit toujours commencer par ce qui est principal dans la question, étant nécessaire de convenir d'abord de ce qui en est le fondement, et que l'on peut considérer comme le principe d'où elle dépend; au contraire les hérétiques, qui connaissent leur faible, ne veulent jamais garder cette méthode, qui est néanmoins la règle ordinaire de la dispute. Ainsi, comme ils savent bien qu'il est fort difficile de persuader les esprits sur l'existence de cette autre divinité qu'ils ont inventée, contre la majesté de Dieu créateur du monde, que nous connaissons tous naturellement par le témoignage de ses œuvres toutes merveilleuses, mais qui d'ailleurs a eu ses ministres et ses figures, et a rendu sa gloire manifeste par l'autorité de sa parole dans tous les temps qui ont précédé l'incarnation de son Fils, ils usent de cet artifice, que sous prétexte de rechercher avant toutes choses ce qui regarde le salut du genre humain, comme étant l'affaire de la plus haute importance et celle qui presse le plus, ils commencent par la question de la résurrection, parce qu'il y a plus de difficulté à croire la résurrection de la chair, qu'à croire une seule divinité; et de cette sorte, changeant l'ordre de la dispute, non-seulement ils l'affaiblissent, mais ils la chargent de scrupules par le mépris qu'ils insinuent de la chair, et font par ce moyen couler adroitement le sentiment d'une autre divinité, dont ils rendent la proposition moins étrange à la faveur de la ruine de notre espérance en la résurrection des corps; car l'homme étant ou déchu ou éloigné de cette espérance qu'il avait en son Créateur, il emporte comme de lui-même à soupçonner qu'il est quelque chose de ce qu'on lui propose d'un autre principe, que l'on fait l'auteur d'une nouvelle espérance. Et en effet la diversité des promesses persuade aisément la diversité des dieux. Ainsi nous voyons que plusieurs se sont laissé embarrasser, ayant été plutôt vaincus sur la question de la résurrection de la chair qu'ils n'ont convaincu les autres sur celle de l'unité de Dieu. Voilà donc comment nos

[1] S. Matth., 21.

ns que l'on doit traiter avec les hérétiet repousser leurs efforts, et nous y avons atisfait, ayant parlé et de l'unité de Dieu son fils Jésus-Christ, dans deux de nos contre Marcion, et ayant traité dans un ivre de la chair de Jésus-Christ contre les hérésies qui la combattent, et c'est là que vons établi les principes de cette question résurrection de la chair qui nous reste nant à examiner, question dont nous ns comme d'une chose qui étant tout à l'égard du Créateur, ne laisse pas de r quelque doute à notre égard. En effet eaucoup d'esprits rudes et ignorans, il le simples, de volages et d'inconstans foi; enfin il y en a plusieurs qu'il faut e, redresser et soutenir. Certes, en leur t la conduite, la lumière et les forces ont besoin, nous travaillerons même à er que Dieu est un; car c'est une vérité ébranle, en niant la résurrection de la t que l'on rassure au contraire en la soureusement. Je ne crois pas qu'il soit re de rien dire de l'immortalité de l'âme, lupart des hérétiques, de quelque sorte conçoivent, ne la nient pas. Il n'y a ertain Lucain, qui ne pardonne pas cette substance; il en admet la dissolu- où l'opinion d'Aristote, et lui en sube autre, comme si c'était une troisième ce qui dût ressusciter, qui ne fût ni âme , c'est-à-dire qui ne fût pas un homme, fût peut-être un ours, animal qui est t dans la province [1] dont cet hérétique nom. Il y a de moi un livre de la nal'âme, où cette matière est traitée fort ent; nous y montrons que l'âme est im- ; nous n'y reconnaissons la mort qu'à de la chair de l'homme; et nous y soutenons la résurrection de cette même ayant même ramassé tout ce qui con- sujet, et que nous avons touché légèen d'autres lieux, où nous avons différé rler à fond. Car il est quelquefois à de ne toucher les choses qu'en passant, réserver pour une autre occasion. Et cela is, pourvu que l'on ne manque pas de re ce qui a été touché légèrement, et ce que l'on a différé de traiter à fond, pour le remettre dans le corps d'ouvrage où il doit entrer et où il est nécessaire.

III. On peut sans doute se conduire, même dans les choses divines, par les notions du sens commun, mais il faut que ce soit pour rendre témoignage à la vérité, et non pas pour appuyer la fausseté et la supposition. Il faut aussi que le sens humain ne soit pas contraire, mais plutôt qu'il soit conforme à la loi et à la volonté de Dieu. Il y a de certaines choses que nous connaissons par la lumière naturelle, comme la plupart connaissent l'immortalité de l'âme, comme tous les hommes ont connaissance de notre Dieu. Je veux même me servir en cette occasion de cette parole de Platon: « Toute âme raisonnable est immortelle. » Je veux encore me servir de la conscience du peuple qui implore l'assistance du Dieu des dieux. Je veux enfin me servir de toutes les autres preuves que le sens commun nous donne de Dieu, comme quand les hommes disent: que Dieu est leur juge, que Dieu les voit, et qu'ils se recommandent à Dieu. Mais quand d'autre part ils disent: « Qui est mort est mort, vivez tandis que vous jouissez de la vie, » et « toutes choses finissent par la mort; » et, « la mort même trouve sa fin comme les autres choses, » alors il me souvient que le cœur du vulgaire, quoiqu'il soit l'ouvrage de la main de Dieu, n'est néanmoins que terre et que cendre, et qu'il est dit que toute la sagesse du siècle n'est que folie. Que si l'hérétique a recours aux sentimens du vulgaire, s'il s'attache aux vices du peuple, ou à l'esprit du siècle, je lui dirai: « Sépare-toi, hérétique, d'avec le païen et l'infidèle. Quoique vous soyez tous les mêmes, vous qui vous faites un dieu selon votre caprice [1], cependant toi qui oses te feindre une autre divinité sous le nom de Jésus-Christ, puisque tu veux passer pour chrétien, sache que tu es autre qu'un païen et un infidèle. Rends-lui donc ses sentimens et considère qu'il n'embrasse pas les tiens et qu'il ne reçoit point ta doctrine: si tu as bonne vue, pourquoi prends-tu un guide qui est dans les ténèbres? Si tu es revêtu de Jésus-Christ, pourquoi te fais-tu vêtir par celui qui se trouve dans une nudité toute pleine de misère [2]?

icanie.

[1] 1. Cor., 1. — [2] S. Matth., 15; S. Marc, 7, et S. Luc, 6 Gal., 3; Éphes., 6.

Si l'apôtre te prête ses armes, pourquoi te sers-tu du bouclier d'un étranger pour te défendre? Que l'infidèle apprenne plutôt de toi à confesser la résurrection de la chair, que toi de lui à nier cette vérité. « Certes s'il était permis aux chrétiens de la nier, ils devraient se fonder sur leur propre connaissance et non pas sur l'aveuglement du vulgaire ignorant; tant il est vrai que celui-là n'est point chrétien, qui nie cette vérité que confessent les chrétiens, et qui la nie par les seuls argumens dont se sert celui qui n'est point chrétien. Otons aux hérétiques ses raisonnemens qui leur sont communs avec les païens, et obligeons-les d'apporter les seules Écritures pour la preuve de leurs opinions, et ils ne pourront tenir contre nous Le sens commun est recommandable par sa simplicité; il consiste en une association des mêmes pensées, et en une amiable correspondance d'esprit et de sentimens; et l'on estime qu'il est le plus sincère et le plus fidèle, parce que les choses qu'il propose sont toutes nues, qu'elles n'ont rien de caché et que tout le monde ne connaisse. Il n'en est pas ainsi de la raison divine consignée dans les Écritures : elle pénètre dans le fond, et ne demeure point à la superficie, et le plus souvent elle est opposée à ce qui paraît manifestement au dehors, et aux connaissances que donne extérieurement le sens humain.

IV. Et de là vient que les hérétiques ont ordinairement recours à ces notions du sens commun. C'est par où ils commencent d'abord; c'est d'où ils tirent leurs fondemens; et c'est enfin ce qu'ils mettent toujours en vue, parce qu'ils savent que l'esprit s'y laisse prendre facilement. Y a-t-il quelque chose que l'on entende plutôt de la bouche tant d'un hérétique que d'un infidèle? Ne tombent-ils pas incontinent et à tous propos sur le mépris de la chair? Dans tous leurs discours ne la chargent-ils pas d'injures? ne déclament-ils pas volontiers contre son origine, contre la matière dont elle est formée, contre toutes les infirmités auxquelles elle est sujette? « C'est, disent-ils, dès son commencement un peu de terre détrempée dans l'ordure et dans la boue : » ils ajoutent à l'impureté de cette origine: qu'elle en prend encore davantage du limon de la semence qui la produit; qu'elle est faible, infirme, vicieuse, fâcheuse et incommode; et pour achever la description de tous ses défauts, qu'elle retourne dans la terre d'où elle est venue qu'elle prend le nom de cadavre, qu'elle perdr même ce nom, pour n'en avoir plus du tout, qu'enfin la mort la réduira à tel point qu'il n aura plus de terme qui puisse exprimer qu'elle est. « Quoi! disent-ils encore, un homm sage peut-il se persuader que cette chair qui disparue à nos yeux, qui est échappée à notr attouchement et même à notre mémoire, doiv reprendre son être; qu'elle se remette en premier état; qu'elle sorte de la corruption, redevienne ce qu'elle n'est plus; que de mort qu'elle est, elle paraisse de nouveau dans nature solide; qu'elle repasse de la poussière un corps, et du néant à quelque chose; et qu les morts puissent ainsi se relever du sein de flammes, des abîmes des eaux, du ventre de bêtes brutes, des entrailles des poissons et de oiseaux, et de la gueule même du temps qu dévore et consume toutes choses? Mais est-il possible que l'on espère de recouvrer cett même chair qui est périe par la mort, en sort qu'un boiteux, qu'un louche, qu'un aveugle qu'un corps couvert de lèpre, ou abattu de pa ralysie, que toutes ces personnes, dis-je, rev vent dans leurs mêmes défauts et leurs mêm maladies, sans qu'elles aient de la répugnan de retrouver leurs anciennes incommodités? si les corps ressuscitent tout parfaits, et sa infirmités, ceux qui en ont eu autrefois, ne croi dront-ils point qu'elles ne leur reviennent? Q dirons-nous de tant de suites fâcheuses qui so inévitables à la chair? sera-t-elle encore sujet aux nécessités de la vie? Faudra-t-il enco qu'elle boive et qu'elle mange? Les poumo nageront-ils toujours dans ces liqueurs qui l humectent et les rafraîchissent? Une chale véhémente enflammera-t-elle toujours les e trailles? Le corps sera-t-il sans pudeur pour parties qui ne sont pas fort honnêtes? Et to ses membres seront-ils toujours occupés à leu fonctions naturelles? aura-t-il encore des ulcèr des blessures, et des fièvres? la goutte le fer t-elle toujours souffrir, et sera-t-il encore réd à souhaiter la mort? Voilà certes un merveille motif de reprendre sa chair, que de vouloir reprendre pour être obligé d'en vouloir écha per encore une fois. « J'ai rapporté ces objectio de nos adversaires avec les termes les plus ho nêtes qu'il m'a été possible, j'ai eu soin que n

paroles fussent accompagnées de pudeur et de bienséance; et certes il est incroyable combien il faut que nous en souffrions de sales et de déshonnêtes, tant des païens que des hérétiques, dans les conférences que nous avons avec eux.

V. Comme donc les esprits rudes et ignorans n'ont point d'autres lumières que celles du sens commun; que les simples et ceux qui doutent de la vérité des choses divines se laissent encore troubler par ces notions qui leur viennent du sens humain; et que c'est la première machine dont on se sert partout contre nous, que de parler avec mépris de la chair, et de représenter la misère de sa nature, je crois qu'il est nécessaire d'abord de la défendre: il faut dire ses louanges pour repousser le mépris que l'on en fait. Ainsi de la même sorte que les hérétiques nous obligent à faire les philosophes avec eux, ils nous obligent aussi à faire les rhétoriciens. Quand même ce corps faible et infirme, qu'ils appellent un mal, sans avoir horreur de ce qu'ils en disent, serait l'ouvrage des anges, selon qu'il a plu à Ménandre et à Marc de l'avancer, quand ce serait la production de quelque ouvrier tout de flamme, qui fût aussi un ange, suivant la doctrine d'Apelles, puisque nous ne connaissons les anges qu'après Dieu, il suffirait pour la défense de la chair qu'elle eût la protection de leur seconde divinité. Et certes quel que soit ce Dieu grand et souverain que chacun de ces hérétiques se figure, je pourrais justement prétendre qu'il est le principe de la chair, et l'auteur de sa dignité, comme ayant eu en soi-même le dessein et la volonté de la produire; car sachant qu'elle se produisait, il l'eût empêchée s'il n'eût pas voulu qu'elle eût été produite. De sorte que, selon eux-mêmes, la chair est l'ouvrage de Dieu, parce que toute chose qui est appartient à celui qui a souffert qu'elle soit. Mais nous avons cet avantage, que la plupart des opinions et même les plus saines et les plus solides accordent à notre Dieu tout cet ouvrage de la création de l'homme. Tu sais bien quelle est sa grandeur et sa puissance, toi qui crois qu'il est unique. Que cette chair commence donc à te plaire, puisque l'ouvrier qui l'a produite est un ouvrier si grand. Mais le monde, dis-tu, est l'ouvrage de Dieu. Et cependant [1] selon le témoignage de l'apôtre, cette beauté de l'univers passe et s'évanouira, cette agréable face du monde finira un jour, et l'on n'estime pas que ce monde qui périra doive être rétabli dans l'état qu'il aura perdu, pour être l'ouvrage de la main de Dieu. Que si tout l'univers étant détruit il ne peut recouvrer son être, que jugerons-nous d'une portion de ce même univers? Certes cet argument serait soutenable, s'il y avait égalité entre cette portion de l'univers et l'univers entier; mais nous disons qu'il y a une grande distance de l'un à l'autre. Il faut donc considérer que tout a été fait par la parole de Dieu, et que sans elle rien n'a été fait [1]. La chair a été aussi produite par cette parole, selon cette forme d'agir que Dieu avait observée dans la création de toutes les autres choses, afin qu'il n'y eût rien qui eût été fait s'il n'avait été fait par la parole de Dieu. « Faisons l'homme, » a-t-il dit, avant que de le créer [2], et puis il a mis la main à l'ouvrage de la création de l'homme, par une prérogative qu'il a voulu lui donner, afin qu'il ne se fît point de comparaison de lui et de l'univers. « Et Dieu, dit-il, a formé l'homme, » En quoi se découvre une merveilleuse différence selon la diverse condition des choses; car les choses que Dieu faisait dans la structure de l'univers étaient inférieures à celui pour qui Dieu les faisait; il les faisait pour l'homme, et Dieu les lui donna incontinent après pour en être le maître. Ainsi les autres parties de l'univers avaient été produites par la seule vertu de la parole de Dieu, comme par un commandement absolu sur des créatures destinées au service de l'homme, et l'homme, au contraire, comme Seigneur de ces créatures, a été créé de la main propre de Dieu, afin que Dieu le formant lui-même, il pût les avoir sous sa puissance. Mais il faut se souvenir que ce que l'on nomme proprement la chair, c'est ce qui a eu la première dénomination de l'homme. Et Dieu a formé l'homme, limon de la terre. Ce qui était encore limon de la terre est déjà l'homme, et il a soufflé en lui l'esprit de vie, et l'homme, c'est-à-dire le limon, a été fait âme vivante. Et Dieu a mis dans le paradis l'homme qu'il a formé, tellement que l'homme a été premièrement un corps fait de terre, et qu'après cela il a

[1] Cor., 7.

[1] S. Jean, 1. — [2] Genèse, 2.

été l'homme entier : ces vérités que je te représente te doivent apprendre que tous les biens que Dieu a destinés et promis à l'homme, appartiennent non-seulement à l'âme, mais aussi à la chair, et qu'ils leur appartiennent en commun, par le privilége du nom, si ce n'est pas par la société de leur origine.

VI. Mais je veux continuer mon sujet de la création de la chair, si toutefois il est possible que mes paroles donnent autant à la chair, que lui a donné celui qui l'a faite. Certes dès l'instant de sa création elle a été toute glorieuse, de ce que le limon, cette chose si basse et si abjecte, a été manié par les mains de Dieu. De quelque nature qu'elles puissent être, le seul attouchement des mains de Dieu lui eût été un assez grand bonheur. Dieu ne pouvait-il pas faire l'homme en un instant et en touchant le limon seulement, sans apporter plus de façon pour achever son ouvrage? Il s'agissait donc d'une opération tout à fait grande et importante, puisqu'il s'agissait de mettre en œuvre cette merveilleuse matière. En effet, autant de fois qu'elle reçoit l'impression des mains de Dieu, autant de fois que ces divines mains la touchent, qu'elles la manient, qu'elles la façonnent, et qu'elles travaillent à lui donner la figure humaine, autant de fois la bonté de Dieu l'élève à un état illustre et glorieux. Remets-toi dans la pensée que Dieu est tout entier occupé sur cette matière; que tout ce qu'il est y est employé; que sa main, son esprit, son action, sa raison, sa sagesse, sa providence y travaillent; mais surtout représente-toi son application admirable dans le dessein qu'il avait en formant sur ce limon les traits et les linéamens du corps humain. Et certes, Dieu, exprimant une forme du limon de la terre[1], pensait à la naissance future de Jésus-Christ dans la chair; il considérait qu'un jour le Verbe serait homme; et comme la chair de l'homme est une expression du limon de la terre, il se représentait qu'alors le Verbe serait ce qu'est la terre, c'est-à-dire qu'il serait revêtu d'un corps terrestre; car c'est ainsi que le Père parle à son Fils : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et Dieu a fait l'homme, c'est-à-dire l'ouvrage de ses mains, il l'a fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire de Jésus-Christ; Verbe est Dieu, et comme il est l'image Père, il n'a point cru que son égalité av fût en lui une qualité usurpée. Ainsi ce li revêtant dès lors de l'image de Jésus qui devait naître dans la chair, était non ment l'ouvrage de Dieu, mais aussi l précieux de l'incarnation du Verbe. Qu donc, pour noircir l'origine de la chair, présenter qu'elle vient de la terre, cet é si sale et si abject? car quand même il convenable de prendre une autre matiè faire l'homme, il faudrait considérer en dignité du Créateur qui, en choisissant c l'aurait jugée digne d'être employée excellent ouvrage, et l'en aurait même digne en la maniant. On adore l'ouvra mains de Phidias, qui d'une pièce d'i fabriqué un Jupiter Olympien; et cett d'ivoire n'est plus considérée comme l d'une bête brute et encore d'un si lourd mais comme une souveraine divinité pou monde a tant de révérence. Non! la ré qu'on lui rend n'est pas à cause que la est de dents d'éléphant, mais à cause que l est de Phidias, ce sculpteur si savant et s rable. Et le Dieu vivant, le vrai Dieu, en vant d'une matière, ne l'aurait pas nett tout ce qu'elle avait de souillure et de b et délivrée de tout ce qui était en elle et d'infirme! Sera-t-il dit, qu'un hom fabriqué un dieu plus parfaitement q n'a pû former l'homme? Mais je pas avant, et je dis que si le limon de la t une si vile matière, nous ne sommes plu état. Ce que nous sommes est autre c s'agit maintenant de la chair, et il ne s'a de la terre; et quand il est dit de la chair terre, et tu retourneras en terre[1], » ces marquent l'origine de la chair et ne ch rien en sa substance. Elle a reçu cette p tive, qu'elle est quelque chose de plus no son origine, et que passant à ce qu'elle venue, elle y a passé avec avantage. Au est terre, parce qu'il vient de la terre, n'est terre que jusqu'au moment qu'il or; car dès qu'il devient or, il passe d'u tière rude et grossière à une matière ex

[1] Genèse, 1.

[1] Genèse, 3.

[illegible] noble et éclatante; de la même sorte Dieu [illegible] tirer de ces ordures, que tu attribues au limon, cette chair précieuse comme l'or, la purifiant, par le feu de son opération divine, de tout ce qu'elle avait de terrestre.

VII. Mais s'il te semble que la chair soit de moindre valeur, parce que la main de Dieu ne l'a pas vraiment maniée, comme il a manié le limon de la terre, sache que Dieu maniant le limon afin d'en faire la chair, a travaillé en faveur de la chair même. Ce n'est pas tout, et je veux même t'apprendre quand et par quelle voie la chair a été formée du limon, et en a tiré la beauté et sa fleur [1]; car il ne faut pas croire ce que quelques-uns ont voulu feindre, que d'abord le limon n'a pas été fait chair, et qu'Adam et Ève ne reçurent cette superficie de chair et ces tuniques de peau que lorsqu'ils furent chassés du paradis, puisque quelque temps auparavant Adam avait reconnu la propagation de la substance en la personne de la femme, selon cette parole qui témoigne que déjà elle était chair : « Ceci est l'os de mes os, et la chair de ma chair [2]; » et que la côte que Dieu tira du corps de l'homme avait été couverte de chair à l'instant que Dieu en forma la femme. Il me semble qu'elle eût été couverte de limon si Adam eût été encore limon, et qu'en lui le limon n'eût pas encore été changé en chair. Il s'ensuit donc que le limon a été tout à fait détruit et comme dévoré par la nature de la chair, en laquelle il a été converti. Mais quand est-ce que cela s'est fait? c'est lorsque l'homme a été fait âme vivante par le souffle de Dieu, comme par une vapeur capable de consumer en quelque sorte le limon, et de lui faire prendre une autre qualité. Comme le limon pouvait être changé en un vaisseau de terre, il pouvait de la même manière être changé en chair : ainsi le potier faisant agir doucement l'activité du feu sur son argile, la fait passer à un autre corps, la convertit en une matière plus dure, et par les diverses façons qu'il lui donne, en fait des vases de différentes figures, y imprimant une forme qui est plus belle que sa première forme, et qui par ce changement commence à faire un nouveau genre, et à recevoir un nouveau nom. En effet, encore qu'il soit écrit « L'argile dira-t-elle au potier [3], » c'est-à-dire l'homme à Dieu, encore que l'apôtre ait dit : « Dans des vaisseaux de terre [1], » toutefois l'homme est argile, parce qu'auparavant il a été limon, et la chair est terre, par ce qu'elle tire son origine du limon, qu'elle en a été formée par le souffle de l'esprit de Dieu, et qu'elle a depuis été revêtue de ces tuniques de peau, c'est-à-dire de ce cuir qui l'environne; de sorte que si on lève la peau, on fait paraître la chair toute nue, et que la même chose dont l'homme serait dépouillé si on l'écorchait, a servi à couvrir la chair lorsqu'elle a été formée. Ainsi l'apôtre disant, que la circoncision dépouille la chair [2], il confirme que cette tunique de peau c'est le cuir dont la chair est couverte. Cela étant donc, le limon est tout glorieux d'avoir eu l'impression de la main de Dieu, et la chair est encore plus glorieuse d'avoir reçu le souffle de cet esprit divin, par la communication duquel la chair a été délivrée de la première nature du limon et ornée de la dignité et de la noblesse de l'âme. Crois-tu être plus curieux que Dieu même? Et si tu n'enchâsses pas des pierres précieuses, des diamans de prix apportés de Scythie, ou des Indes, des perles de la mer rouge, d'une blancheur admirable, ou dans du plomb, ou dans de l'airain, ou dans du fer, ou même dans de l'argent, et que tu prennes le soin de les faire mettre en œuvre dans de l'or très-pur et parfaitement travaillé; si tu prépares des vaisseaux propres et proportionnés à la qualité des vins excellens et des liqueurs précieuses que tu y veux verser; et si enfin tu donnes un riche fourreau à une épée d'un acier choisi et d'une bonne trempe, penses-tu que Dieu ait traité moins favorablement l'ombre de son âme, le souffle de son esprit, l'opération de sa parole, et qu'il l'ait mise dans quelque vaisseau abject et indigne d'elle, comme s'il eût voulu témoigner le mépris qu'il en faisait en la logeant si mal? Mais, dirons-nous, qu'il l'ait logée dans la chair, ou plutôt qu'il l'ait jointe à la chair, et qu'il ait fait un tel mélange de l'un à l'autre, et mis entre elles une liaison si étroite, qu'elle laisse en doute si c'est la chair qui porte l'âme, ou si c'est l'âme qui porte la chair, si c'est la chair qui vient à l'âme, ou si c'est l'âme qui vient à la chair, toutefois l'on doit croire que c'est l'âme qui,

[1] Genèse, 3. — [2] *Ibid.*, 2. — [3] Isaïe, 43.

[1] Rom., 9; II. Cor., 4. — [2] Colos., 2.

comme la maîtresse vient à la chair, parce qu'elle est la plus proche de Dieu, et c'est une chose qui relève extrêmement la gloire de la chair, de ce qu'elle contient cette âme, toute proche qu'elle est de Dieu, et qu'elle lui conserve la possession de l'empire qui lui appartient. En effet, n'est-ce pas par le ministère de la chair que l'âme jouit de tous les dons de la nature, de tout ce que le monde a de richesses, et de tout ce que les élémens nous offrent de doux et d'agréable? N'est-ce pas par elle qu'elle se sert de tout cet appareil des sens naturels, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et de l'attouchement? N'est-ce pas par elle qu'elle produit des effets d'une puissance toute divine, faisant toutes choses par la force de la parole, devancée par la parole intérieure? Et certes, la parole s'exprime par l'organe de la chair; par elle nous viennent les arts et les sciences, par elle l'esprit fait éclater ses inventions; par elle se font tant d'excellens ouvrages; par elle se conduisent les affaires; par elle les hommes se rendent mutuellement leurs devoirs. Tellement que comme dans toute la vie de l'âme, tout ce qu'elle a de fonctions appartient à la chair, il s'ensuit qu'en l'âme, la privation de la vie, n'est autre chose que sa séparation de la chair. Ainsi le propre de la chair étant de vivre, il est pareillement de sa nature de mourir. Et enfin si toutes choses sont soumises à l'âme par la chair, elles sont aussi soumises à la chair, car il ne se peut que ce qui sert à faire jouir de quelque chose ne participe pas à la jouissance de la même chose. La chair donc, en tant qu'elle prête son ministère et son service à l'âme, est appelée avec elle à la possession de ses biens. Que si elle est sa cohéritière quant aux biens temporels, pourquoi ne le serait-elle pas quant aux biens éternels?

VIII. Voilà ce que je puis remarquer que la chair possède de plus avantageux des dons communs de la nature humaine; voyons maintenant les dons qui lui sont propres par le nom de chrétien qui lui appartient, et combien cette matière faible et abjecte reçoit de qualités illustres et de prérogatives de la bonté de Dieu. Certes pour la gloire de la chair il lui pourrait suffire qu'il n'y a point d'âme qui puisse obtenir le salut, si elle ne croit en Dieu pendant qu'elle vit dans la chair; tant il est vrai que la chair est ce qui soutient l'édifice du salut. Mais je dis plus, quand l'âme est choisie de Dieu pou entrer à son service, c'est la chair qui fa qu'elle y peut être reçue. En effet on baptis la chair afin que l'âme soit nettoyée de ses o dures; on donne l'onction à la chair pour opér la consécration de l'âme, on marque sur la cha le signe de la croix, afin que l'âme en soit fo tifiée contre son ennemi; la chair reçoit l'impos tion des mains afin que l'âme soit éclairée d'u lumière spirituelle; enfin la chair est nourrie d la viande céleste du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que l'âme soit remplie et engraissé de la substance de Dieu. Cette chair et cette âm donc qui sont jointes dans l'opération, ne peu vent être séparées dans la récompense; car ce sacrifices si agréables à Dieu, je veux dire ce peines et ces afflictions de l'âme, ces jeûnes s sévères, ces viandes toutes sèches, cette absti nence jusqu'au soir, ce sac et cette cendre, cett crasse et ces saletés qui sont inévitables à c genre de vie, et qui semblent en être des suite et des dépendances, la chair les renouvelle à toute heure sur soi-même au prix de mille in commodités. D'ailleurs la virginité, le veuvage l'abstinence secrète de l'usage du mariage, l liberté de cette conjonction légitime bornée à un seul mariage, sont des victimes dont la cha fait de ses propres biens des holocaustes à Dieu Mais quel sentiment as-tu de la chair lorsqu sortant de l'horreur des prisons pour paraître la vue des hommes, et étant exposée à la hai publique à cause de la fidélité qu'elle garde à nom qu'elle porte, elle livre de si généreu combats; lorsqu'elle est enfermée dans les c chots, ces lieux terribles, où l'on est comm exilé de la lumière, où l'on ne voit rien q de sale et de malpropre, où tout est pua teur et ordure, où ce que l'on donne mêm pour vivre est gâté et corrompu, et où en la chair ne jouit pas librement du somme puisque dans le lit même elle supporte ses ch nes, et que la paille où elle couche la blesse lui sert de tourmente? Que penses-tu encore cette chair lorsque étant produite à la lumiè du jour, on se sert de tout ce que la rage c bourreaux peut inventer de plus cruel pour déchirer et la mettre en pièces; lorsque par généreux effort elle périt peu à peu dans supplices, pour tâcher de rendre la pareill Jésus-Christ en mourant pour lui, et bien s

vant mourant sur la croix comme lui, et même par des tourmens qui ont encore plus d'inhumanité et de fureur? O chair fortunée et glorieuse, qui peut satisfaire à Jésus-Christ par le paiement d'une si grande dette, en sorte qu'il n'en reste autre obligation, sinon que cette dette est effacée, et qu'elle ne lui en est plus redevable, mais obligation nouvelle d'autant plus étroite que la première est éteinte et que Jésus-Christ l'en a déchargée!

IX. Ainsi pour reprendre ce que j'ai déjà touché, cette chair que Dieu a créée à son image, et qu'il a formée de ses propres mains, qu'il a animée de son souffle et de son esprit [1], lui donnant une vie semblable à la sienne; qu'il a prépusée à toutes ses œuvres merveilleuses, pour la posséder, pour en jouir, pour en être la souveraine, et pour user sur toutes d'un absolu commandement; qu'il a revêtue de la robe précieuse de ses divins mystères, qu'il a honorée de la grâce de ses sacremens, et de la sainteté de ses lois; dont il aime la pudeur et l'honnêteté; dont il approuve les mortifications et les travaux; dont il se consacre les passions par le prix inestimable que nous recevons de sa bonté: cette chair, dis-je, qui appartient à Dieu par tant de titres, ne ressuscitera-t elle point? Non, non, il ne faut point craindre que Dieu abandonne à une mort qui soit sans retour à la vie l'ouvrage de ses mains, l'objet des soins de son esprit, celle qui a reçu le souffle de sa divine bouche, cette reine de toutes ses créatures, l'héritière de tous les biens que sa libéralité a versés sur l'homme avec tant de profusion, cette chair qui porte le caractère du sacerdoce de sa religion toute sainte, cette guerrière qui soutient de si illustres combats pour rendre à sa majesté le témoignage qu'elle lui doit, et enfin cette sœur de son Fils Jésus-Christ. Nous connaissons un Dieu qui est bon, nous apprenons qu'il y a un seul Dieu très-bon [2], et nous en sommes instruits par le Christ de ce seul Dieu souverainement bon. Comme il commande la dilection du prochain, après celle que l'on doit avoir pour lui, il fera lui-même ce qu'il commande; il aimera cette chair qui lui est proche en tant de façons. Si elle est infirme, la vertu se perfectionne dans l'infirmité; si elle est faible et malade, il n'y a que ceux qui se trouvent en cet état [1], qui cherchent le médecin; si elle a quelque chose de déshonnête, c'est des choses de cette sorte que l'on parle avec plus de préfaces d'honneur; si elle est perdue: «je suis, dit-il, venu pour sauver ce qui était perdu [2].» Si elle est pécheresse: «j'aime mieux, dit-il, le salut que la mort du pécheur [3].» Si elle est condamnée: «je blesserai, dit-il, et je guérirai ce que j'aurai blessé [4]». Pourquoi reproches-tu à la chair ce qui attend la gloire et la possession de Dieu, ce qui espère en Dieu, ce que Dieu honore, ce qui reçoit les assistances de Dieu? J'ose dire que si ces accidens ne fussent point arrivés à la chair, la bonté, la grâce, la miséricorde, toute la force, et l'abondance des bienfaits de Dieu fût demeurée inutile et sans effet.

X. As-tu connaissance des Écritures qui déshonorent la chair? apprends aussi celles qui relèvent son honneur. Lis-tu les passages des saintes lettres qui portent le mépris de la chair? jette aussi les yeux sur ceux qui marquent sa gloire et son prix. Il est écrit que «toute chair est vile comme de l'herbe [5];» mais ce n'est pas la seule chose qu'ait prononcée Isaïe [6]; il a encore dit: «Toute chair verra Dieu le Sauveur [7].» On remarque que Dieu a dit dans la Genèse: «Mon esprit ne demeurera point dans ces hommes-là, parce qu'ils ne sont que chair [8];» mais le prophète Joël a dit: «Je répandrai mon esprit sur toute chair [9].» Il ne suffit pas que tu connaisses l'apôtre, lors qu'il aiguise son stylet contre la chair, comme il fait assez souvent; car encore qu'il nie qu'il y ait rien de bon dans sa chair [10], encore qu'il assure que ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu, «parce que la concupiscence de la chair s'élève contre l'esprit; quoiqu'il exprime d'autres choses semblables, qui toutefois ne vont pas à déshonorer la substance de la chair, mais seulement à découvrir la honte des actions charnelles, nous dirons ailleurs qu'il n'y a rien que l'on puisse reprocher à la chair, sans faire rejaillir le reproche contre l'âme qui se sert du ministère de la chair. Cependant nous pouvons remarquer que lorsque saint Paul fait entendre sa voix dans ces expressions qui semblent faire

[1] Genèse, 2. — [2] S. Luc, 18; S. Matth., 22; II. Cor., 12.

[1] S. Luc, 5. — [2] I. Cor., 12. — [3] S. Luc, 19.
[4] Ézéch., c. 18 et 33; Deut., 32. — [5] Isaïe, 40. — [6] *Ibid.*
[7] Genèse, 6. — [8] Joël, 2. — [9] Rom., 8. — [10] Galat., 5.

honte à la chair, en même temps il porte sur son corps les marques des plaies de Jésus-Christ, il défend de laisser corrompre ce temple qui est notre temple[1], comme il est le temple de Dieu; il fait de nos corps les membres de Jésus-Christ; il nous avertit de porter et de glorifier Dieu en notre corps. Si donc les ignominies de la chair sont des raisons qui excluent sa résurrection, pourquoi ne dirons-nous pas et avec plus de justice, que ses prérogatives sont des fondemens assurés qui établissent l'espérance de cette même résurrection? Certes, il est plus convenable à Dieu de sauver ce qu'il semble avoir eu quelquefois en aversion, que de laisser tout à fait périr ce qu'il a aussi quelquefois favorisé et honoré de sa bienveillance.

XI. Ce que j'ai dit jusqu'ici est pour servir d'éloge et de défense à la chair contre ceux qui se déclarent ses ennemis, et qui toutefois ne laissent pas de faire profession d'une amitié très-étroite avec elle; car il n'y a personne qui vive plus selon la chair, que ceux qui nient la résurrection de la chair, parce que ne voulant pas convenir des peines qui suivent les actions de la chair, ils ne font point d'état de la retenue dont elles doivent toujours être accompagnées; et c'est d'eux que le Paraclet a si bien parlé par la bouche de Prisca, cette femme douée de l'esprit de prophétie : « Ils ne sont que chair, dit-elle, et néanmoins ils haïssent la chair. » Que si la dignité de la chair est assez bien établie pour lui faire mériter le salut, ne devons-nous pas mettre aussi au rang des causes qui l'élèvent à cette félicité, la puissance de Dieu, cette autorité avec laquelle il fait toutes choses? Ne devons-nous pas rechercher, s'il est si grand, que ce tabernacle de chair étant disparu, ayant été ou dévoré ou ravi par quelque accident que ce soit, il puisse le remettre en son premier état? Mais n'a-t-il pas donné des témoignages publics de sa toute-puissance dans toutes les parties de la nature, pour obliger à la croire ceux même qui peut-être n'ont encore aucune connaissance de cet être éternel, lui en qui l'on ne croit point, si l'on ne croit qu'il est partout, et que sa puissance n'a point de bornes? Et de vrai, s'il y a des philosophes qui soutiennent que ce monde est éternel, qu'il n'est point né, qu'il n'a point été fait, presque toutes les sectes qui se sont élevées dans le christianisme en ont bien mieux jugé, ayant cru que le monde est né et a été fait, et attribuant à notre Dieu sa naissance et sa création. Tiens donc pour certain que Dieu a tiré du néant tout cet univers; et ayant cette opinion ferme et assurée que Dieu a une si grande puissance, tu as la connaissance de ce qu'il est. Il est vrai qu'il y a des esprits incapables d'embrasser cette créance, qui se persuadent plutôt selon le sentiment de quelques philosophes que Dieu a formé l'univers d'une matière première et incréée. Mais quand cette opinion serait véritable, puisqu'elle suppose que Dieu aurait tiré de cette matière première beaucoup de substances et beaucoup d'espèces toutes distinctes de ce principe, je ne laisserais pas de soutenir qu'il a tiré ses créatures du néant, s'il a produit des créatures qui n'étaient point auparavant. Car qu'importe-t-il qu'une chose soit faite du néant ou de quelque autre chose, pourvu que ce qui a été fait soit ce qui n'était pas, puisqu'il n'y a point de différence entre n'être rien et n'être point, et qu'au contraire l'on ne peut pas dire que ce qui a l'être ne soit rien? Il y a plus, car quand même cette diversité de principe, ou du néant ou d'une matière première, serait importante, je trouve mon avantage également en l'un et en l'autre; car, soit que Dieu ait créé toutes choses du néant, il pourra aussi tirer du néant la chair, après qu'elle aura été réduite dans le néant; soit qu'il ait formé l'univers d'une autre matière, il pourra rappeler d'une autre matière la chair, quelque engloutie et consumée qu'elle puisse être. Et certes celui qui a fait une chose la peut refaire. C'est une opération plus grande de faire, que de refaire ce qui a été fait, de donner le commencement à quelque chose, que de lui restituer ce qu'elle a été; et enfin tu dois croire que c'est une œuvre plus facile de rendre la vie à la chair que de l'avoir créée.

XII. Mais jette maintenant les yeux sur ces exemples que nous avons de la puissance de Dieu : le jour meurt au moment que la nuit commence, et les ténèbres qui l'enveloppent de toutes parts sont comme son sépulcre : toute cette beauté du monde s'habille de deuil; l'univers n'a point de substance qui ne soit comme dans un vêtement lugubre, une extrême négligence

[1] Galat., 6; I. Cor., 3.

déshonore toutes choses, le silence et le sommeil règnent partout, et partout les affaires cessent et sont sans action. Ainsi l'on déplore la perte de la lumière, et toutefois elle revient tout entière éclairer cet univers; elle reprend la vie avec tous ses ornemens et toutes ses grâces, accompagnée de ses astres et de son soleil; elle donne la mort à la nuit, qui est sa mort; elle franchit l'épaisseur des ténèbres, qui est son sépulcre; elle se succède à soi-même, tant que la nuit retourne avec son appareil : alors les étoiles, dont les rayons avaient été éteints par les flambeaux du matin, se rallument; les astres, qui semblaient n'être plus et qui ne s'étaient absentés que pour un temps, paraissent de nouveau à nos yeux; ces miroirs du corps de la lune, dans le lustre inégal qu'elle a tous les mois, se représentent avec ce qu'ils ont de splendeur et de clarté; on sent le retour des hivers et des étés, des printemps et des automnes, et par une continuelle vicissitude l'on éprouve la vertu des productions différentes et des diverses qualités de leurs saisons. C'est encore le propre de la terre, par la fécondité qu'elle reçoit du ciel, que les arbres, après avoir été dépouillés de leurs richesses, se parent de nouveaux trésors; que les fleurs reprennent leurs couleurs si belles et si agréables; que les jardins repoussent de nouveau et reproduisent leurs herbes; que les mêmes semences qui ont été consumées dans le sein de cette mère féconde se relèvent, et qu'elles ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Secret merveilleux de la Providence! la terre nous prive de nos biens pour nous les conserver; elle nous les ôte pour nous les rendre. Quand elle les prend, elle ne fait que nous les garder; elle les consume pour nous les restituer tout entiers, et elle les consume d'abord pour nous en faire après des présens plus riches et plus magnifiques. En effet ce qu'elle nous rapporte est plus beau et plus abondant que ce qu'elle nous a ravi et qu'elle a fait périr, tellement que la perte qui nous en arrive n'est effectivement qu'un prêt que nous lui faisons; qu'elle nous paie l'usure de ce qu'elle nous prend, et que nous trouvons de l'unité dans le dommage que nous en souffrons. Et pour dire tout en un mot, la nature est sujette à cette révolution; tout ce que tu trouves aujourd'hui a été autrefois; tout ce que tu perds n'est pas tellement perdu qu'il ne soit plus et qu'il retombe dans le néant: les choses qui s'en vont après qu'elles sont disparues reviennent à leur premier état, et celles qui sont finies, par un merveilleux changement, recommencent d'être ce qu'elles étaient, et l'on peut même dire qu'elles ne finissent qu'afin de recouvrer leur être; tant il est vrai que rien ne périt que pour son bien et pour être plus heureusement conservé. Certes, cette belle vicissitude de toutes choses est une excellente preuve de la résurrection des morts. Dieu en a donné des témoignages par ses œuvres avant que d'en donner par les Écritures; il l'a enseignée par les effets de sa puissance avant que de l'enseigner par sa parole. Il t'a donné la nature pour recevoir d'elle tes premières instructions, et ayant destiné de t'envoyer les prophètes, pour seconder les instructions de la nature, il t'a fait disciple de la nature afin de te disposer à croire plus facilement aux prophètes, en telle sorte que sans hésiter tu admettes pour chose véritable ce que l'on t'annonce de conforme à ce que tes yeux te font découvrir en toutes les créatures, et que tu ne puisses douter que Dieu de qui tu as cette connaissance, qu'il est le restaurateur de toutes choses, ne le soit aussi de la chair, par une vraie résurrection. En effet, en pourrais-tu douter, voyant que toutes choses ressuscitent pour l'homme, à qui elles ont été destinées? mais si elles n'ont point été faites pour l'homme, si elles n'ont point été faites pour la chair, quelle apparence y a-t-il donc que cette chair, pour la considération de laquelle rien ne périt, et qui ne souffre la perte entière d'aucune des créatures, doive elle-même périr entièrement?

XIII. Que si ce qui se passe en général dans tout l'univers ne prouve pas assez la résurrection des morts; si la création ne montre rien de pareil; si les choses singulières qui sont dans la nature n'en sont pas des figures assez expresses, parce que l'on ne peut pas si bien dire qu'elles meurent, que l'on peut dire qu'elles cessent d'être, et que l'on n'estime pas qu'elles reprennent une âme qui les ranime, mais que de l'état de non être elles reviennent à l'être; fais reflexion sur un autre exemple que je vais te proposer, qui est une preuve tout à fait juste et puissante de notre résurrection. Je parle d'une production de nature animale, sujette à la vie et à la mort,

de cet oiseau qui ne se voit qu'en Orient, si renommé en ce qu'il est unique et qu'il n'a point de pareil, et dont la renaissance, source de sa postérité, a quelque chose de monstrueux; car se faisant de son propre instinct ses funérailles, il se renouvelle; pour renaître il perd la vie, et en la perdant il devient son successeur à soi-même dès l'instant qu'il n'est plus; il est un nouveau phénix, et quoiqu'il ne soit plus il est encore le même; enfin c'en est un autre, mais un autre tout semblable à celui qui n'est plus. Se peut-il rien voir de plus exprès et de plus formel sur le sujet que nous traitons, et y a-t-il quelque autre chose que celle-là, pour laquelle cet exemple si propre à nous instruire ait pu nous être donné? Dieu même l'a marqué dans l'Écriture : « Il fleurira, dit-il, comme le phénix [1], » c'est-à-dire qu'il triomphera de la mort et du sépulcre, afin que tu croies que la substance du corps peut être rappelée du sein même des flammes. Notre-Seigneur a prononcé que nous sommes dans un degré d'excellence au-dessus de plusieurs passereaux [2]. Certes ce ne serait pas un grand avantage, si nous n'excellions point aussi par-dessus des phénix : mais peut-être que les hommes mourant une fois périssent pour toujours, tandis que les oiseaux d'Arabie sont assurés de leur résurrection.

XIV. Dieu donc ayant exprimé ces traits admirables de sa puissance, et se pouvant dire qu'il ne les a pas moins représentés par les figures de ses paraboles que par la vertu de ses paroles divines, nous devons passer de cette considération à celle des causes profondes de ses conseils et des décrets de sa justice; car c'est ainsi que nous formons la division de notre matière. Nous avons commencé par la dignité et le mérite de la chair, examinant si elle est de telle qualité que, étant détruite par la mort, elle soit capable de recevoir le salut. Après cela nous avons touché l'argument de la puissance de Dieu, recherchant si elle est si grande qu'elle ait accoutumé de conserver l'être à qui n'est plus, et de le remettre dans l'état qu'il a perdu. Que si nous avons prouvé l'un et l'autre, je t'interpelle maintenant de me demander la cause de la résurrection de la chair, et de désirer que je t'apprenne s'il y a quelque cause assez pertinente pour assurer la d'une chose de cette importance, quelque qui fasse voir que la résurrection des cor nécessaire et qu'elle est conforme à la rai à la justice de Dieu. En effet l'on peut op que si la chair est capable d'être rétablie Divinité a la puissance de la rétablir, i qu'il précède une cause pour laquelle elle être remise dans cet état dont elle a été dé lée par la mort. Ecoute donc quelle est cause, toi qui apprends de ton dieu qu aussi vrai que Dieu est souverainement qu'il est vrai qu'il est juste, souverainemer par lui-même, et juste par notre attenta si l'homme n'eût point péché il n'eût Dieu qu'en la qualité qui lui est propre nature de principe souverainement bon maintenant il l'éprouve juste par la nécess la cause qu'il lui en a donnée : cependant est souverainement bon en ce qu'il est parce que faisant éclater sa justice, en nant le bien et en punissant le mal, les jug différens qu'il rend sur le bien et sur l produisent toujours un bien, soit qu'il l'un, soit qu'il récompense l'autre. Ma savoir si toute cette rigueur du jugement nature humaine est une chose convena Dieu, tu le peux apprendre plus partici ment de mes livres contre Marcion. Cepe nous disons que tel est l'état de notre c'est à bon droit qu'il est notre juge, parc est notre seigneur; c'est à bon droit qu notre seigneur, parce qu'il est notre au c'est à bon droit qu'il est notre auteur, qu'il est Dieu. D'où vient qu'il y a un je n qui parmi les hérétiques, qui a dit : Je pe bon droit qu'il n'est pas notre juge, parce n'est pas Dieu; j'estime à bon droit qu'il pas notre seigneur, parce qu'il n'est pas auteur. Et certes je ne puis dire si le dieu hérétiques est dieu, lui qui n'est pas auteur, qualité qui convient seulement a Dieu; lui qui n'est pas notre seigneur, q qui ne convient qu'à notre auteur. S'il a tient donc à Dieu, en qualité de seigne d'auteur de l'homme, de l'appeler au tri de sa justice pour le juger, ce qui sera e au jugement de Dieu, c'est si l'homme aur son devoir de reconnaître et d'honorer soi gneur et son auteur, ou s'il n'aura poin

[1] Psaume 91. — [2] S. Matth., 20.

tat de satisfaire à cette obligation, et c'est la résurrection qui doit achever ce jugement redoutable. Ainsi toute la cause, mais plutôt la nécessité de la résurrection dépend de la destination du jugement de Dieu, de ce décret si convenable à sa grandeur, et à l'autorité qu'il a sur ses créatures; de sorte que ce qu'il faut maintenant examiner est si le jugement de Dieu par l'ordre de sa providence prononcera sur les deux substances qui composent l'homme, sur l'âme et sur la chair; car il est sans doute que ce qui doit être jugé doit aussi être ressuscité. Nous disons donc premièrement qu'il faut croire que le jugement de Dieu sera plein et parfait, parce que ce sera le jugement final, et qu'en qualité de jugement final il sera éternel, d'où il s'ensuit encore que ce jugement sera accompagné de toute justice, en ce qu'il ne traitera pas inégalement l'âme et la chair, et il sera digne de Dieu en ce qu'après une si longue patience que Dieu aura eue, il s'étendra sur tous dans une plénitude et une perfection tout entières; or cette plénitude et cette perfection du jugement de Dieu ne consistent qu'en ce que l'homme tout entier comparaîtra pour être jugé, et comme l'homme est un composé des deux substances de l'âme et du corps, il doit comparaître à ce jugement en l'une et en l'autre substance, parce qu'il faut que l'homme qui n'a vécu que tout entier, soit aussi jugé tout entier, et il sera jugé tel qu'il a vécu, parce qu'il doit être jugé sur tout ce qu'il a fait durant qu'il a vécu; en effet, la vie de l'homme est la cause de son jugement, et elle doit être examinée par autant de substances qu'elle en a eu pour faire ses fonctions sur la terre.

XV. Mais que nos adversaires, qui ne veulent pas convenir de ces vérités, divisent l'union qui est entre la chair et l'âme, qu'ils commencent à la diviser en ce qui regarde les œuvres de l'homme durant cette vie, pour avoir après cela l'audace de la diviser dans le prix et la récompense que ces mêmes œuvres doivent recevoir de la bonté de Dieu. Qu'ils nient que la chair et l'âme soient dans une société d'actions et de mérite, afin qu'ils aient aussi sujet de nier la récompense qui leur est préparée; que la chair n'ait point de part à la sentence, si elle n'a point de part à la cause pour laquelle la sentence sera prononcée; que l'âme seule soit rappelée au jugement de Dieu, si elle sort toute seule de la vie. Mais certes, elle ne sort non plus seule de la vie, qu'elle n'a fait seule la course de la vie d'où elle sort. Au reste il est si peu vrai que l'âme fasse seule la course de la vie, que nous n'ôtons pas même à la chair les pensées de l'esprit, quoiqu'elles soient encore toutes nues et qu'elles n'aient point passé à l'action par le ministère de la chair. En effet, ce que le cœur conçoit, l'âme l'opère dans la chair, avec la chair et par la chair. Enfin Notre-Seigneur reprenant les pensées des hommes, donne atteinte à cette partie qui est de chair, et qui est aussi la partie supérieure, et comme la forteresse de l'âme: « Qu'est-ce que vous pensez, dit-il, de méchant dans vos cœurs [1]? » Et ailleurs: « Celui qui regarde une femme par esprit de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur [2]; » tant il est vrai que sans l'œuvre et sans l'effet, la pensée seule est une action de la chair. Mais que la faculté qui préside aux fonctions de l'âme, et où est le principe des sens, soit placée ou dans le cerveau, ou au milieu d'entre les sourcils, ou en quelque autre partie qu'il plaira aux philosophes, le lieu où l'âme forme ses pensées c'est toujours la chair; tant que l'âme est dans la chair, elle n'est jamais sans la chair; et comme elle n'est point sans la chair, elle ne fait aucune chose, que ce ne soit par elle qu'elle la fait. Recherche encore après cela si les pensées se servent dans leurs opérations de l'entremise de la chair, elles qui se découvrent au dehors par le moyen de cette même chair; si l'âme médite quelque chose, le front en porte la marque et le caractère: le visage est le miroir de tout ce que nous avons dans l'esprit et de nos plus secrètes intentions. Que nos adversaires qui ne peuvent dénier à la chair la société des pensées, lui dénient la société des œuvres. Il est vrai qu'ils font le dénombrement des vices de la chair, d'où il s'ensuit que cette pécheresse sera livrée au supplice qu'elle a mérité par son péché; mais quant à nous, la raison veut que nous leur opposions les vertus de la chair, d'où il s'ensuit que la chair ayant vécu dans de bonnes œuvres en recevra la récompense. Que si c'est l'âme qui agit et qui excite toutes les actions humaines, le mérite de la chair consiste dans l'obéissance

[1] S. Matth., 9. — [2] S. Matth., 5.

qu'elle rend à ses bons mouvemens. Il ne faut point croire que Dieu soit un juge ou injuste ou sans connaissance, injuste s'il ôte la récompense à celle qui est la compagne de l'âme dans les bonnes œuvres, sans connaissance s'il exempte des supplices celle qui est la compagne de l'âme dans ses mauvaises œuvres; et cela est d'autant moins croyable de Dieu, que même dans la distribution de la justice humaine, c'est être juge parfait que de rechercher exactement les ministres du mal, de n'user point d'indulgence qui sauve les auteurs du crime qu'ils ont commis, et de ne leur envier pas que les peines ou les grâces soient communes entre eux et ceux qui les ont rendus criminels.

XVI. Or, en attribuant à l'âme la gloire du commandement, et à la chair le mérite de l'obéissance, il faut prendre garde que nos adversaires ne ruinent pas par un autre argument ce que nous avons établi, tâchant d'insinuer que la chair est destinée au service de l'âme, mais non pas en qualité de ministre pour l'exécution de ses ordres, de peur que convenant de cette qualité, ils ne fussent contraints de la reconnaître pour compagne de l'âme, et comme étant en société avec elle. Ils diront que les ministres et les associés sont des hommes qui sont maîtres de leur volonté, et qu'étant en leur liberté d'accepter et le ministère et la société, il est juste que le mérite soit commun entre eux et ceux dont ils sont les ministres et les associés, et auxquels ils engagent volontairement leurs soins et leur travail : mais que la chair qui n'a ni connaissance ni sentiment par elle-même, et qui n'a point de soi la puissance de vouloir ou de ne vouloir pas, est plutôt auprès de l'âme comme un vaisseau ou comme un instrument que comme un ministre pour agir avec elle; que de cette sorte il n'y a que l'âme qui doive répondre au jugement de Dieu de la manière dont elle aura usé du vaisseau de la chair : mais que quant au vaisseau il ne doit point souffrir de jugement, parce que l'on ne condamne point une coupe si quelqu'un y a mêlé du poison, et que l'on ne livre point le glaive à la fureur des bêtes farouches, à cause que les voleurs s'en sont servis pour commettre leurs crimes. Il faut donc avouer que la chair, en ce que les mauvaises œuvres ne lui seront point imputées, est véritablement innocente, et il n'y a point de répugnance que son innocence soit la cause de son salut, parce qu'encore qu'on ne lui attribue pas les bonnes œuvres, non plus que les mauvaises, il est de la bonté de Dieu de sauver ce qui est dans l'innocence. En effet Dieu doit le salut à ceux qui font le bien, et il lui appartient en qualité de très-bon de donner même ce qu'il ne doit pas. Mais je reprends cet exemple de la coupe, je ne dis pas seulement de cette coupe envenimée qui par la véhémence du poison qu'elle a répandu dans le corps lui a fait en un instant rendre l'âme, je parle aussi de celle qui a été infectée de l'haleine de quelque sorcière, de quelqu'un de ces vilains prêtres de Cybèle, de quelque gladiateur, ou plutôt de quelque bourreau, et je demande si l'on doit avoir moins en horreur une telle coupe que les baisers de ces sortes de gens, lors même que l'on nous présente un verre qui n'est pas assez net, ou un vase où le vin n'a pas été trempé autant que nous le voulons, nous le rejetons rudement, et le rebut que nous en faisons nous donne sujet de nous fâcher contre notre valet qui nous le présente? Mais y a-t-il quelqu'un qui puisse souffrir un glaive que les forfaits des brigands ont comme enivré de sang, et qui ne l'éloigne non-seulement de sa chambre et du chevet de son lit, mais de toute sa maison, s'imaginant que s'il y demeurait il n'aurait en songe que des illusions, et ne verrait que des images des âmes arrachées de leurs corps, qui le troubleraient dans son sommeil, comme faisant coucher avec lui et ayant sous sa tête cette épée criminelle, encore rouge de leur sang? Au contraire on chérit une coupe qui n'a été employée qu'à un bon usage et à un honnête ministère, et qui est recommandable par les services que l'on en a reçus : celui à qui elle servira, ou ornera les bords de couronnes, ou la couvrira de fleurs; un glaive même qui s'est ensanglanté dans des occasions de guerre, et de légitimes combats, et qui est certes homicide, mais plus justement que ce glaive de brigands, recevra la louange qui lui est due par les trophées que l'on en fera dans les temples où il sera glorieusement consacré. Il est donc vrai que l'on peut même attacher la condamnation sur les vaisseaux et les instrumens; et il le faut, afin qu'ils participent aux mérites des ouvriers qui les ont faits, et qu'ils aient aussi part à ceux de leurs propres

maîtres. Ainsi je pense avoir pleinement satisfait à cet argument de nos adversaires, quoique d'ailleurs leur exemple ne puisse passer pour juste, si l'on s'arrête à la différence des choses; car tout vaisseau et tout instrument qui sert à quelque usage, vient de dehors à cet usage, et ce n'est point par sa nature qu'il y sert, et c'est une matière qui est tout à fait étrangère à la substance de l'homme. Il n'en est pas de même de la chair, et comme dès le ventre maternel elle est conçue, formée et engendrée avec l'âme, elle est aussi mêlée avec l'âme dans toutes les opérations humaines; car encore que le nom de vase soit donné par l'apôtre à la chair [1], voulant qu'on la traite avec honneur et avec respect, le même apôtre la nomme elle-même «l'homme extérieur,» elle qui est ce limon, lequel a reçu dès le commencement le nom d'homme et non celui de coupe, de glaive, ou de quelque vaisseau que ce soit; la chair a été nommée vaisseau à cause qu'elle reçoit et qu'elle contient l'âme; et elle a eu le nom d'homme, à cause de la participation de la nature, qui la fait coopérer avec l'âme, non pas comme un instrument, mais comme une compagne qui l'assiste de son ministère; ainsi cette compagne à raison de son ministère répondra au jugement de Dieu, quoique d'elle-même elle n'ait aucune connaissance, parce que c'est une partie unie à l'âme qui sait et qui connaît, et que ce n'est pas un simple instrument que l'âme remue à son gré dans les actions qu'elle produit. L'apôtre donc sachant bien que la chair ne fait rien par elle-même qui ne soit attribué à l'âme, ne laisse pas de dire que la chair est pécheresse, de peur que l'on ne crût qu'elle n'est point responsable au tribunal de Dieu à cause qu'elle n'agit que par le mouvement de l'âme. Sur ce même principe, l'apôtre ordonnant à la chair de faire de bonnes œuvres: «Glorifiez, dit-il, et portez Dieu en votre corps [2];» quoiqu'il sache que ces effets viennent de l'âme, il les ordonne néanmoins à la chair, parce qu'il lui en promet la récompense. Et certes il n'eût point été à propos de faire ni ce reproche ni cette exhortation à la chair, si elle n'eût point eu de part soit au péché, soit à la gloire qui vient des actions de vertu; et enfin ce reproche et cette exhortation seraient inutiles à la chair, sans la recompense qu'elle reçoit par le bonheur de la résurrection.

XVII. Il y aura sans doute quelques personnes simples parmi ceux qui défendent notre opinion, qui estimeront que la chair doit comparaître au jugement de Dieu par une autre raison, à savoir que l'âme ne peut sentir sans la chair ni la rigueur des tourmens ni les délices du repos, parce qu'elle est incorporelle; et tel est le sentiment du vulgaire: quant à nous, notre créance est que l'âme est corporelle et non-seulement nous le soutenons ici, mais nous l'avons prouvé dans un livre que nous avons fait sur ce sujet, où nous montrons que l'âme a un genre propre et de substance et de solidité, par laquelle elle est capable de passion et de souffrance. En effet l'exemple de Lazare montre que les âmes souffrent dans les enfers, ou y sont en repos, quoiqu'elles soient encore toutes nues, et par une espèce d'exil séparées de la société de la chair; ainsi nous donnons le moyen à notre adversaire de nous faire cette objection: «L'âme, dira-t-il, ayant une sorte de corps qui lui est propre, elle n'a besoin que d'elle-même pour être susceptible de sens et de passion, et il n'est point nécessaire que pour cela la chair se représente avec elle.» Mais je lui répondrai: «que l'âme aura besoin de la chair, non pas qu'elle ne sente rien sans la chair, mais parce qu'il est nécessaire qu'elle sente aussi avec la chair; la même faculté qu'elle a de sa nature pour l'action, elle l'a aussi pour la passion; or elle est peu suffisante d'elle-même pour agir, car elle n'a de soi que la puissance de former des pensées, de vouloir, de désirer, de disposer ce qu'elle se propose, et quand il faut en venir à l'effet, elle attend que la chair y travaille; de la même sorte pour pâtir elle demande la société de la chair, afin que par la chair elle puisse pâtir pleinement, comme elle n'a pû agir pleinement sans la chair. Cependant, par un jugement équitable, elle porte la peine des choses où elle est suffisante d'elle-même, je veux dire qu'elle souffre pour les vices de sa concupiscence et de ses pensées et pour le déréglement de sa volonté. Certes, si les purs mouvemens de l'âme faisaient toute la plénitude des mérites, et que les œuvres ne fussent pas nécessaires pour leur donner leur entier accomplissement, l'âme toute seule suffirait pour la consommation du juge-

[1] 1. Tes., 6.— [2] 1. Cor.

ment de Dieu, n'ayant à être jugée que sur les choses qu'elle aurait opérées de soi-même, et où elle aurait été suffisante toute seule : mais comme les œuvres ont aussi de la liaison avec les mérites, et que c'est par la chair que les œuvres se font, il ne suffit pas que sans la société de la chair l'âme goûte des joies, ou souffre des tourmens à cause des œuvres faites par la chair; quoique l'âme ait un corps, quoiqu'elle ait des membres, ni son corps ni ses membres ne lui suffisent pas pour pâtir pleinement, non plus que pour agir parfaitement, ainsi de la sorte qu'elle a péché, elle est punie dans les enfers, éprouvant la première la rigueur du jugement de Dieu, comme elle est la première qui a péché par ses mouvemens et ses désirs criminels : mais elle est dans l'attente de la chair, afin qu'ayant formé de mauvaises pensées qui lui ont fait faire de mauvaises œuvres, elle achève par les souffrances de la chair les peines qui sont dues aux mauvaises œuvres, et c'est le dessein pour lequel Dieu a destiné son jugement à la fin des temps, que la chair se représentant pour être jugée, sa justice fasse une revue générale de toutes les pensées et de toutes les œuvres des hommes, et se puisse montrer dans toute son étendue, et avec toute sa puissance; et de vrai l'on n'attendrait pas à la fin des temps ces peines que les âmes souffrent même dès à présent dans les enfers, si ce n'était qu'aux âmes qu'elles eussent été destinées.

XVIII. Je n'ai encore fait que jeter les fondemens nécessaires pour établir le sens de toutes les Écritures qui promettent la résurrection de la chair, vérité fondée sur un grand nombre d'argumens forts et inébranlables, tirés soit de la dignité propre de cette substance, soit de la puissance de Dieu, soit des exemples de cette puissance, soit enfin des raisons et de la nécessité du jugement, et qui sont autant de préjugés pleins de force et d'autorité, selon lesquels les Écritures recevront leur explication, et non pas selon l'esprit et le sens des hérétiques, qui n'a pour principe que leur incrédulité : en effet, ils estiment que c'est une chose qui choque la raison et qui est incroyable, qu'une substance qui est disparue par la mort, puisse reprendre son premier être, et recouvrer la vie qu'elle a perdue, quoiqu'il n'y ait rien dans la substance de la chair qui soit indigne de ce rétablissement du néant à l'être, que ce changement de son état n'ait rien d'impossible à Dieu, et qu'elle n'ait point d'incapacité qui l'exclue de répondre au tribunal de la justice divine. Certes, ce retour de la mort à la vie est une chose qui surpasserait la créance humaine, si elle n'avait point été annoncée par les oracles de la parole de Dieu. Toutefois, quand Dieu même ne l'aurait pas annoncée, on ne devrait pas laisser d'en être persuadé de soi-même, par cette seule présomption, que si elle n'avait pas été annoncée ce serait à cause de tant d'autres preuves par lesquelles elle est établie; mais puisque la voix de Dieu fait aussi résonner cette vérité dans ses Écritures, tant s'en faut qu'on leur doive donner un autre sens que celui qui se rapporte à tant d'illustres témoignages, que même ces témoignages seuls suffisent pour la persuader, sans l'autorité de la parole de Dieu. Voyons donc premièrement quelle est l'inscription qui nous a annoncé cette promesse de la restitution de la chair à une autre vie; il me semble qu'il n'y a qu'un seul édit sur ce sujet qui soit exposé à notre vue, et que nous y lisons tous : La résurrection des morts. Ces deux mots sont clairs, décisifs et hors d'ambiguïté. il faut les examiner, et considérer à quelle substance ils conviennent. Lors que l'on me dit que l'homme ressuscitera, je dois en même temps rechercher ce que c'est de l'homme que la mort a abattu, car l'homme ne doit point attendre qu'autre chose ressuscite que ce qui est tombé et ce que la mort a fait descendre dans le sépulcre, celui qui ignore que la chair tombe par la mort, peut aussi bien ne connaître pas qu'elle subsiste par la vie. Certes la nature prononce ce décret du jugement de Dieu : « Tu es terre et tu retourneras en terre [1]; » et quiconque ne l'a pas entendu, ne laisse pas d'en voir l'effet, toute mort est la destruction des membres du corps. Notre-Seigneur lui-même a exprimé cette condition de la chair lorsqu'en étant revêtu il dit : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le relèverai [2]. » Il a montré par ces paroles ce que c'est qui est détruit, qui est abattu, qui est couché par terre, et ce que c'est qui ressuscite et qui sort du tombeau, lui qui avait une âme

[1] Genèse, 3. — [2] S. Jean, 1.

exposée aux amertumes de la faiblesse humaine jusqu'à la mort, mais qui n'était point sujette à tomber par la mort. Aussi l'Écriture ajoute, qu'il parlait du temple de son corps[1], tant il est vrai que c'est la chair que la mort couche dans le sépulcre, et certes la chute qu'elle souffre a donné sujet de nommer le corps mort du nom de cadavre; au contraire, comme l'âme vit toujours, et qu'elle ne tombe point, elle n'a point de nom qui soit une preuve de vicissitude et de changement en elle : en effet, c'est elle qui, sortant du corps par un petit souffle, cause toute sa destruction et le prive de toutes les fonctions de la nature, comme c'est encore elle qui rentrant dans ce même corps le tira du sein de la terre : celle-là certes, ne peut tomber qui entrant dans le corps le ressuscite, et celle-là ne peut périr, qui sortant du corps lui donne le coup de la mort. Je veux presser encore davantage mon raisonnement; et je dis que l'âme ne tombe pas même dans le sommeil avec le corps, et qu'alors elle veille sans souffrir les abattemens de la chair. Et de vrai, lorsque le corps repose, elle s'agite et se travaille; que si elle était endormie comme la chair, elle reposerait comme elle, et elle serait endormie avec la chair si elle tombait avec elle dans le sommeil; puisqu'il est donc évident qu'elle ne tombe point dans l'image de la mort, l'on ne peut dire qu'elle soit soumise à la vérité de la condition mortelle. Après avoir examiné le premier mot de l'édit, considère maintenant le second, et prends garde à quelle substance la dénomination de morts se peut rapporter, en quoi d'abord nous disons, et quelquefois les hérétiques attribuant la mortalité à l'âme, nous admettons ce sentiment pour en argumenter contre eux, et conclure que si l'âme étant mortelle comme ils le supposent, elle ressuscitera un jour, c'est un préjugé que la chair, qui n'est pas moins mortelle, participera comme elle à la résurrection. Mais il faut rendre le mot à sa signification propre et naturelle : la résurrection se dit de ce qui a perdu son être, c'est-à-dire de la chair qui n'est plus, et par conséquent elle se dit de ce qui est mort, puisqu'en tant qu'on la nomme la résurrection des morts, elle regarde ce qui a perdu son être, et qui n'est plus : nous l'apprenons ainsi d'Abraham, ce père des fidèles, cet homme que Dieu a honoré de son amitié, et avec qui il a eu tant de familiarité; car demandant aux enfans de Chet une place pour en faire le sépulcre de Sara : « Accordez-moi, dit-il, que j'use du même tombeau que vous, et j'y enterrerai mon mort[1], » c'est-à-dire la chair. Car supposé même que l'on crût l'âme mortelle, et qu'on la pût juger digne d'être nommée un mort, Abraham n'eût pas demandé un espace de terre pour inhumer une âme. Que si c'est le corps qui est mort, quand on dit la résurrection des morts, l'on entend sans doute la résurrection des corps.

XIX. Comme l'examen de cette inscription, et des termes dans lesquels elle est conçue, en conserve la foi, la vérité, il pourra servir pour confondre l'erreur de nos adversaires qui brouillent les choses les plus claires sous prétexte d'énigmes et de figures, et fera que l'autorité demeure à ce qui est le plus manifeste, et que les choses incertaines se règlent par celles qui ont le plus de certitude. En effet, il y a de certaines gens qui tombant sur ce caractère fort ordinaire du langage des prophètes, qui est souvent, mais non pas toujours dans les allégories et les figures, détournent à un sens imaginaire ce que les prophètes annoncent manifestement de la résurrection des morts, soutenant que la mort même se doit entendre spirituellement, que la vraie mort ce n'est pas cette séparation de la chair et de l'âme qui paraît à nos yeux, et qu'elle n'est autre que l'ignorance où l'homme est enseveli lorsqu'il ne connaît point Dieu[2], et qu'étant mort à Dieu, il croupit dans son erreur comme dans un sépulcre; que la résurrection qu'il faut défendre est celle que l'on reçoit lorsque après avoir pénétré la vérité jusque dans le fond, on prend un nouvel esprit et une nouvelle vie en Dieu, et que dissipant la mort de l'ignorance l'on s'élève comme du sépulcre du vieil homme; que de là vient que Notre-Seigneur a comparé les scribes et les pharisiens à des sépulcres blanchis[3]; que de cette sorte ceux qui ont reçu la résurrection par la foi sont avec Dieu, ayant été revêtus de Jésus-Christ au sacrement de baptême. Voilà quel est l'esprit des adversaires; et c'est avec de

[1] S. Matth., 26.

[1] Genèse, 23. — [2] Rom., 6. — [3] S. Matth., 23.

semblables discours qu'ils abusent souvent les nôtres dans les conférences qu'ils ont avec eux, comme si eux-mêmes ils admettaient la résurrection des morts : « Malheur, disent-ils, à celui qui ne sera pas ressuscité dans cette chair, de peur de les offenser et les choquer d'abord, si d'abord ils niaient la résurrection. » Cependant, dans le fond de leurs cœurs et le secret de leur conscience, ils ont une autre pensée ; « Malheur, disent-ils dans leur intérieur, à celui qui, pendant qu'il est vivant dans cette chair, ne connaît et ne pénètre pas nos mystères, » c'est-à-dire leurs sentimens hérétiques; car selon eux, la résurrection est toute mystérieuse et en figures. Plusieurs d'entre eux, soutenant la résurrection après la séparation de l'âme, disent que sortir du sépulcre c'est s'échapper du siècle, parce que le siècle est la demeure des morts, c'est-à-dire de ceux qui ne connaissent pas Dieu, ou bien que sortir du sépulcre, c'est se délivrer de la prison du corps, parce que le corps est comme un sépulcre qui retient l'âme captive et enfermée dans la mort de la vie du siècle.

XX. Pour ruiner donc ces interprétations et les argumens qui s'en tirent, je veux combattre ce qu'ils établissent pour un premier fondement, à savoir, qu'en tout ce que les prophètes ont dit, ils se sont toujours énoncés dans un sens figuré, et je soutiens que s'il était ainsi et qu'ils n'eussent point aussi supposé les vérités sur lesquelles les figures et les images doivent être tirées, l'on ne pourrait reconnaître dans les ouvrages de ces grands hommes les images et les figures. Et de vrai si toutes choses étaient des figures, qu'est-ce que seraient les choses dont elles sont les figures? Un miroir peut-il représenter un visage qui n'est point? Mais il est si vrai que tout n'est pas image dans les prophètes, et qu'il y a aussi des vérités, que tout n'y est pas ombre, et qu'il y a aussi des corps, qu'ils parlent plus clair que le jour des choses les plus illustres de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. Il est écrit que la Vierge a conçu dans son ventre; ce n'est point par figure. Il est écrit qu'elle a enfanté Emmanuel Dieu avec nous, Jésus notre Sauveur[1], ce n'est point dans un sens figuré ; et s'il est dit dans un sens figuré qu'il recevra la vertu de Damas, et les dépouilles de Samarie, il est dit dans un propre et manifeste qu'il sera jugé par la f des prêtres et des princes du peuple. Cer nations se sont remuées en la person Pilate[1]; les peuples ont fait de vains pro ont formé des desseins inutiles en la pe d'Israël, les rois de la terre se sont ému le vieil Hérode, les grands se sont asse c'est la conspiration d'Anne et de Caïphe le Seigneur et son Christ; ce Sauveur, une ouaille innocente, a été conduit tranchant du glaive pour être égorgé[2], mené comme un agneau sans voix deva qui avait le ciseau à la main pour le dép de sa laine, c'est-à-dire devant le jeu rode ; non, il n'a point ouvert la bouc plus qu'un agneau, pour se plaindre des mens indignes qu'il souffrait ; il a prése dos aux fouets qui l'ont déchiré et mis sang[3]; il a reçu, sans trouble, les souff ont outragé sa divine face; il n'a point d les yeux des crachats qu'on lui a lancés i ment sur le front; il a été placé au mi deux brigands; on lui a percé les mai pieds[4]; sa robe a été jetée au sort; il d'un breuvage tout plein d'amertume; exposé à des mépris et des railleries traître a mis à prix sa tête précieuse pou pièces d'argent[5]. Y a-t-il rien en to choses qui soit en figure dans Isaïe, e dans David, en énigme dans Jérôme! même que quand ils parlent de ses mir n'est point par paraboles : car la vue n pas été rendue aux aveugles, et les mue ils pas reçu l'usage libre de la voix langue? Des mains toutes sèches et de sans mouvement n'ont-elles pas recou vigueur et leurs forces? Les boiteux pas presque égalé l'agilité du cerf, par l de leurs pieds? Il est vrai que nous avo tumé d'entendre même ces choses spi ment par rapport aux vices de l'âme qu Seigneur a guéris, mais puisque ces choses ont aussi été vraiment accompl la chair, cela fait voir que les proph parlé dans le sens propre comme dan

[1] Isaïe, 8, 7 et 8.

[1] Psaume, 2. — [2] Isaïe, 53; S. Luc, 23.
[3] Isaïe, 50 et 53. — [4] Psaume 21; Psaume 6
[5] Jér., 32; S. Matth., 27; Isaïe, 35; S. Matt

…ré; ils ont même des façons de parler toutes …les et toutes nues, et qui ne se cachent …t sous le voile de l'allégorie, comme quand …prédisent les calamités des provinces et des …s, la désolation de Tyr, de l'Égypte, de …ylone, de l'Idumée, la ruine du grand et …eux commerce des navires de Carthage [1], …qu'ils représentent les plaies d'Israël, les …nfaits que cette nation ingrate a reçus de la …té de Dieu dans le pardon de ses crimes, ses …erses captivités, la délivrance qu'elle a ob…ue tant de fois dans l'extrémité de ses maux, …enfin son châtiment effroyable en sa dernière …version [2]; lors, dis-je, qu'ils annoncent toutes …s choses, leurs paroles sont des vérités. Qui …-ce qui aimerait mieux entendre ces passages …mme des figures, que de reconnaître que ce …nt des vérités littérales? Les choses sont en…rmées dans les paroles, afin qu'en lisant les …roles, on y aperçoive la vérité des choses. …insi l'éloquence des prophètes n'est pas partout …ans l'allégorie, et en tout ce qu'ils disent ils …e se servent pas toujours du style figuré, quoi…qu'ils en usent quelquefois, et qu'il y ait des …oses où ils s'en servent.

XXI. Mais, dis-tu, s'ils s'en servent en quel…ques choses, pourquoi non dans l'édit de la ré…surrection, et quelle répugnance y a-t-il à ce que, …elon cette façon de s'exprimer des prophètes, …n ne la prenne dans un sens tout spirituel? certes il y a beaucoup de raisons qui résistent à cette interprétation; car premièrement que deviendraient tant de témoignages des écritures, qui établissent si clairement la résurrection des corps, qu'ils n'admettent aucune apparence d'explication par figure? et n'est-il pas convenable, comme nous avons déjà dit, qu'il y ait des choses certaines et manifestes qui fondent la créance des choses obscures et incertaines, de peur même que dans le doute de ce qui est certain ou incertain, obscur ou manifeste, la foi ne se perde, la vérité ne soit en péril et qu'enfin la divinité ne soit notée de légèreté et d'inconstance? En second lieu, il n'est point vraisemblable que ce mystère qui est la base de toute notre foi et le fondement de toute notre discipline, nous ait été annoncé sous des voiles et des ténèbres, et que Dieu nous l'ait proposé d'une façon obscure et ambiguë, puisqu'il est sans difficulté que si l'espérance de la résurrection n'était évidente, soit quant à la félicité qu'elle promet, soit quant aux peines dont elle menace, elle ne porterait personne à embrasser une religion telle que la nôtre, qui est exposée à la haine publique, et à qui l'on donne cet éloge d'être l'ennemie de tous les hommes. Il n'y a point d'ouvrier qui travaille fidèlement si son salaire est incertain, et il n'y a point de juste sujet de craindre un péril qui est douteux. Quelle apparence y a-t-il donc que la résurrection des corps nous ait été prédite sous des expressions dont le sens soit caché, puisque la récompense ou la peine qui nous regarde dépend de l'avénement sensible et apparent de cette résurrection? Que si les prophètes ont parlé si clairement en lançant sur les villes, les nations, et les rois, les traits de la justice de Dieu, et prononçant ses jugemens qui n'étaient que pour un temps, et qui ne regardaient que de certains lieux et de certaines personnes, peut-on se persuader que les dispositions éternelles de sa providence, que les choses qu'il a ordonnées universellement sur tout le genre humain, aient évité de paraître à découvert, et dans l'éclat de sa lumière? au contraire, plus ces choses sont grandes, plus elles devraient être environnées de clarté, afin d'établir plus puissamment dans l'esprit des hommes l'opinion de leur grandeur. Je pense, au reste, que les décrets de Dieu ont une souveraine équité, une foi et une fermeté inébranlables, et qu'on ne lui peut imputer ni jalousie, ni mauvaise intention, ni inconstance, ni artifice et déguisement, qui sont les défauts ordinaires des grands de la terre dans la publication qu'ils font pour leurs desseins de leurs ordonnances et de leurs lois.

XXII. Après cela il faut jeter la vue sur les écritures, qui ne nous permettent pas de croire que selon la pensée de ces hommes animaux, pour ne pas dire spirituels, la résurrection se reçoive dès à présent ici bas par la connaissance de la vérité, ou qu'elle se fasse immédiatement après que l'on est sorti de cette vie; je dis donc que le temps de l'accomplissement de notre félicité, qui est le terme de notre espérance, étant marqué par les saintes lettres, comme il ne nous est point permis d'en attendre l'effet avant l'avénement de Jésus-Christ, nous faisons cepen-

[1] Isaïe, 13, 19, 21 et 23. — [2] Isaïe, 24, 25 et 26.

dant des vœux et nous poussons au ciel nos soupirs pour la fin des siècles, pour ce passage de l'univers au grand jour du Seigneur [1], jour de colère et de rétribution, jour le dernier de tous les jours, jour caché, qui n'est connu qu'au Père éternel, jour enfin que les prophètes ont marqué par les signes et les prodiges qui le doivent précéder, par le renversement des élémens, par la guerre entre toutes les nations. Je feuilletterais leurs livres, si Notre-Seigneur n'en avait point parlé lui-même. Il est vrai que la prophétie c'était la voix de Notre-Seigneur, mais il est encore mieux que Notre-Seigneur l'ait confirmée de sa propre bouche. Ses disciples s'enquérant de lui du temps auquel devait arriver la ruine du temple dont il leur venait de parler, il leur fait la déduction de ce qui se passerait dans la suite des temps, commençant par les temps des Juifs jusqu'à la destruction de Jérusalem, et continuant par ceux de toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles. Car après avoir dit: « alors les gentils fouleront aux pieds Jérusalem, et cela durera jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli [2], » c'est-à-dire des nations que Dieu choisira et assemblera avec les restes d'Israël, il passe à ce qui regarde tout le monde et tous les siècles, annonçant selon la parole de Joël et de Daniel, et de tous les prophètes, qu'il y aura des signes au soleil et en la lune [3], que toutes les nations se verront accablées de malheurs, et se trouveront dans une étrange désolation, que l'on entendra un bruit épouvantable sortir des abîmes de la mer, que les hommes frémiront de crainte, et seront tout de glace dans l'attente des choses qui menaceront la face de l'univers; « en effet, dit-il, les vertus qui sont dans les cieux souffriront une terrible émotion, et alors on verra le Fils de l'homme paraître dans les nues revêtu de puissance, de gloire et de majesté; et quand ces extrêmes révolutions commenceront, c'est alors qu'il faut que vous regardiez en haut et que vous leviez la tête, parce qu'en ce moment votre rédemption sera proche. » Il dit quand ces choses commenceront, et non pas quand elles seront achevées, parce que quand elles seront achevées, alors notre rédemption sera présen et jusqu'à ce qu'elles soient achevées, on seulement que la rédemption est proche, demption dont l'espérance élève et excite cep dant nos esprits à en recueillir les fruits sont prêts à nous combler de joie. C'est po quoi Notre-Seigneur joint à tout ce discour parabole des arbres dont le bois tendre ay jeté la tige, produit ensuite les fleurs, sont les avant-coureurs du fruit [1]. « Ainsi qu vous verrez, ajoute-t-il, que toutes ces cho arriveront, sachez que le royaume de Dieu proche; veuillez donc continuer, afin que v soyez dignes de les éviter, et que vous com raissiez devant le trône du Fils de l'homm ce qui s'entend par la résurrection, et après tout ce qui doit se faire sera accompli. De cet sorte, quoique la plante mystique de la rés rection commence à pousser dès à présent pa connaissance que nous avons de ce myst elle ne sera toutefois en sa perfection et produira ses fleurs et ses fruits que lorsq nous comparaîtrons devant Dieu au jour de jugement. Qui est-ce donc qui avant ce gra jour a excité si hors de saison et si cruellem Notre-Seigneur, séant à la droite de Dieu, ouvrir la terre, comme parle Isaïe [2], elle q comme je crois, est encore tout entière? C est-ce qui a fait des ennemis de Jésus-Ch l'escabeau de ses pieds, suivant la parole David [3], comme s'il était plus prompt que Père à lui donner l'honneur du triomph tandis que les assemblées des peuples s'écri encore en tumulte que l'on jette les chrétie à la gueule du lion? Qui est-ce qui a vu Jé descendant du ciel tel que les apôtres l'ont v montant [4], selon le témoignage des anges assistèrent à son ascension? Les tribus ne sont point encore animées jusque aujourd'hu se frapper la poitrine [5], reconnaissant ce qu'elles ont traité si indignement; il n'y a p sonne qui ait reçu Hélie; personne n'a pris fuite devant la face de l'Antechrist; person n'a pleuré sur la ruine de Babylone [6]; enfin a-t-il quelqu'un qui soit ressuscité, si ce n' selon l'imagination des hérétiques, qui se fig rent de vaines résurrections, au lieu de croi

[1] Sophon., 1; Isaïe, 61; Job, 19; S. Matth., 24.
[2] S. Luc, 21. — [3] Joël, 2; Daniel, 7; Abac, 3; Isaïe, 13; Ézéch., 32; S. Matth., 21.

[1] S. Matth., 24. — [2] Isaïe, 1. — [3] Psaume 109.
[4] Actes, 4. — [5] Zach., 12. — [6] Apoc., 12 et 18.

celle qui sera seule la véritable résurrection? Certes, Jésus-Christ est déjà sorti du sépulcre de son corps, et toutefois il est peut-être encore sujet aux fièvres et aux ulcères, il a déjà foulé aux pieds ses ennemis, et toutefois il a peut-être à combattre contre les puissances du monde, et enfin il est certain qu'il règne et qu'il est dans la possession de son empire, peut-être néanmoins qu'il doit encore à César ce qui est dû à César [1].

XXIII. Il est vrai que l'apôtre écrivant aux Colossiens [2], nous enseigne qu'autrefois nous étions morts, que nous étions rebelles et ennemis de Dieu, que nous nous éloignions de lui sans avoir soin de nous en rapprocher, demeurant dans la souillure et la corruption de nos actions abominables; il ajoute : qu'en recevant le baptême nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ, et que nous avons été au même temps ressuscités en lui, par la foi efficace que Dieu qui l'a ressuscité des morts a répandue dans nos cœurs. « Et vous, dit encore l'apôtre, lorsque vous étiez morts par les péchés que vous commettiez, par les désordres de votre chair et les excès de votre concupiscence, Jésus-Christ vous a rendus participans de sa vie, et vous a remis tous vos crimes; et si, comme il poursuit, vous êtes morts au péché dans le baptême, pour ne dépendre plus des observations et des élémens grossiers et charnels de la loi, pourquoi quelques-uns d'entre vous se laissent-ils encore charger de ses préceptes, comme si vous viviez dans ce monde légal, et sous cette ancienne sujétion, dont Jésus-Christ vous a délivrés? » L'apôtre, dans tous ces passages nous considère comme morts d'une mort spirituelle, en telle sorte néanmoins qu'il reconnaît que notre corps finira quelque jour par la mort. Quand donc il parle de nous, comme ayant été ressuscités spirituellement par la même raison, il ne nie pas que nous ne devions aussi ressusciter corporellement. Enfin « si vous êtes, dit-il, ressuscités avec Jésus-Christ, portez toutes vos pensées et vos affections au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, ayez soin des choses célestes, et ne vous arrêtez point aux choses de la terre [3]. » Il montre là quelle est la résurrection en esprit, car c'est selon l'esprit seulement que nous pouvons nous élever aux choses célestes, et les choses célestes ne seraient point les objets de nos affections et de nos désirs si dès cette vie nous en avions la possession. Il ajoute : « Vous êtes morts, non pas en vous-mêmes, mais en vos péchés, et la vie dont vous vivez demeure cachée en Dieu, comme Jésus-Christ y est caché. » Cette vie donc qui est cachée, vous ne la possédez pas encore; ainsi saint Jean a dit : « Nous ne savons point encore ce que nous serons [1], mais nous savons que quand Jésus-Christ paraîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui. Tant s'en faut que nous soyons déjà vivans de cette vie qui nous est cachée, puisqu'elle ne nous serait pas inconnue si nous la possédions. De cette sorte durant notre vie mortelle, nous avons l'espérance avec laquelle nous contemplons par la foi notre éternelle félicité, mais elle ne nous est pas présente; nous l'attendons, mais nous ne la possédons pas. Et saint Paul aux Galates parlant de cette espérance et de cette attente : « Nous attendons, dit-il, notre justice de la foi par l'esprit d'adoption que nous avons reçu [2]; » il ne dit pas : « Nous tenons notre justice, » et par notre justice il entend la justice de Dieu, à cause de celle qu'il nous rendra dans ce jugement final qui nous donnera notre récompense. Et le même apôtre étant comme suspendu dans l'espoir de cette récompense, écrivant aux Philippiens : « Si je puis, dit-il, avoir part à cet état où l'on ressent la vertu de la résurrection des morts, non pas que je croie avoir déjà reçu ce qui est nécessaire pour y arriver, et qu'il ne me manque aucune perfection [3]. » Certes, ce vase d'élection, ce docteur des nations avait la foi, et par une lumière toute divine il connaissait tous les ministres de la doctrine de Jésus-Christ; il ajoute néanmoins : « Je cours dans la lice de mon maître, à dessein de le suivre et d'aller à lui, en reconnaissance de la bonté par laquelle il m'a heureusement arrêté, lorsque je m'enfuyais de lui. » Il va encore plus loin : « Je ne crois pas, mes frères, être parvenu à cette perfection où je tends; je n'ai soin que d'une seule chose, qui est d'oublier tout ce que j'ai laissé derrière, et de ne porter ma pensée qu'à ce qui est devant moi, et je fais tous mes efforts afin d'atteindre au bout de la carrière, à ce but où

[1] S. Matth., 12; Éphés., 6. — [2] Coloss., 1. — [3] Ibid., 3.

[1] II. Jean., 1, 2 et 5. — [2] Galat., 5. — [3] Philippe, 3.

j'entends, à cette palme d'une foi sans tache, avec laquelle je pourrai courir dans cette lice, pour posséder, mais en son temps, cet heureux état de la résurrection des morts, qui est ce qu'il dit aux Galates : Ne nous lassons point de bien faire, parce qu'au temps de la moisson nous en recueillerons une qui ne nous donnera jamais de dégoût [1]. » Ainsi parlant à Timothée, d'Onésiphore : « Je prie Dieu qu'au jour du jugement il trouve miséricorde [2]; » et il commande aussi à Timothée « de garder inviolablement jusqu'à ce jour et à ce temps les choses qu'il lui a ordonnées [3], d'observer toujours cette loi pure et irrépréhensible, attendant l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui arrivera au temps ordinaire de celui qui trouve seul sa souveraine béatitude en lui-même, qui est seul puissant, qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, » paroles par lesquelles l'apôtre exprime la majesté de Dieu. Saint Pierre, dans les Actes parle encore de ce même temps [4] : « Faites, dit-il, pénitence, et convertissez-vous à Dieu pour obtenir la rémission de vos péchés, « afin que ce temps survenant, où Jésus-Christ qui vous a été marqué et destiné doit venir et paraître à la vue de tous les hommes, ce soit un temps de repos pour vous, lui qui sera envoyé de Dieu pour la dernière fois, et qui jusqu'au temps que toutes les choses que Dieu a annoncées par la bouche de ses saints prophètes seront accomplies, doit être cependant reçu dans le ciel qui est son royaume. »

XXIV. Mais apprends de l'apôtre quel est ce temps, et qu'il t'en instruise par les mêmes paroles avec lesquelles il en a instruit les Thessaloniciens. Voici ce que nous lisons dans l'une des épîtres qu'il leur a écrites [5] : « On nous parle de votre conversion, et on nous dit avec quelle ferveur vous avez quitté le service des idoles pour embrasser celui du seul et vrai Dieu, avec quelle foi vous attendez du ciel l'avénement de son Fils Jésus-Christ, qu'il a ressuscité des morts. » Et en un autre endroit de la même épître: « Quelle pensez-vous que soit mon espérance, quelle ma satisfaction, quelle la couronne de ma joie, dans la pensée que j'ai que je vous verrai en la présence de Jésus-Christ Notre-Seigneur au jour de son avénement ? » Et en un autre endroit : « Afin que vous vous viez saints devant les yeux de Dieu notr à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-C avec tous ses saints. » Et en un autre lieu v enseigner qu'il ne faut pas s'attrister d meil qui termine la vie mortelle des é parle aussi du temps de la résurrection [1]. « croyons, dit-il, que Jésus-Christ est m ressuscité, nous devons croire par la raison que Dieu, par le mérite de son Fils nera avec lui ceux qui ont dormi du somm la mort, c'est la parole de Jésus-Christ vous annonce, sachez que nous qui vivon ce monde, et qui sommes réservés à l'avén de Notre-Seigneur, nous ne comparaîtro au pied de son tribunal avant ceux q dormi en paix dans les sépulcres. Le Sei descendra du ciel, et alors l'on entendra l terrible de l'archange et le son effroyable trompette qui appellera les morts. A ce qui pénétrera jusque dans les tombeaux qui seront morts en la foi de Jésus-Chris susciteront les premiers, et quant à no vivons jusqu'à ce jour, nous serons comme eux sur des nues pour aller au-dev Jésus-Christ en l'air, d'où étant portés av dans le ciel, nous y jouirons pour jamais présence et de la gloire de son royaume. moi, je te prie, quelle voix d'archange, trompette de Dieu a été entendue jusqu'à heure, si ce n'est peut-être dans qu chambres d'hérétiques. Il est vrai que la évangélique qui les appelle dès à présent, être nommée la trompette de Dieu, mais prendre en ce sens, ou pour être ressusci cette vie, comme ils le prétendent d'une r rection spirituelle, ils seront déjà morts mort du corps, et cela étant, comment so vivans? ou ils seront enlevés et emportés les nues, et cela étant, comment sont-ils ici Certes leur misère est extrême, puisque, la parole de l'apôtre, « ils n'espèrent qu'en presente [2], » s'attribuant une résurrection d temps qui exclut celle que Dieu nous pr après que nous aurons achevé notre vie telle, par un déplorable égarement qui le tourne de la vérité autant que Phigelle et

[1] Gal., 6. — [2] II. Tim., 3. — [3] I. Tim., 6. — [4] Actes, 3. [5] Thess., 1, 2, 5.

[1] I. Thess., 3 et 4. — [2] I. Cor., 15.

[illegible]gine, d'où vient que le Saint-Esprit[1], prévoyant qu'il se trouverait des gens qui par une [illegible]nge erreur entendraient ainsi la résurrec[illegible], a fait dire à l'apôtre dans cette même [illegible]tre aux Thessaloniciens[2]: « Il n'est pas besoin, [illegible] frères, que je vous informe du temps et [illegible] moments redoutables du jour du Seigneur, [illegible]suffit que vous sachiez certainement que ce [illegible]ur viendra quand on y pensera le moins, et [illegible]'il surprendra comme un voleur de nuit surprend ceux qui sont dans le sommeil; quand ils croiront être dans une profonde paix, et qu'ils se persuaderont qu'il n'y a rien à craindre pour [illegible]ux, ils recevront le coup de la mort qui, lors qu'ils ne s'y attendront point, les mettra dans le sépulcre. Et le même apôtre exhortant encore avec plus d'effort les Thessaloniciens dans la seconde épître qu'il leur écrit[3]: « Je vous conjure, dit-il, mes frères, par l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par cette assemblée qui se fera de tous ses élus pour aller au-devant de lui, que vous ne perdiez pas si promptement le souvenir de la doctrine que nous vous avons enseignée, que la pensée du jugement de Dieu ne vous jette point le trouble et la frayeur dans l'esprit. Ne vous arrêtez ni aux révélations imaginaires des faux prophètes, ni à leurs discours pleins d'impostures, ni même à quelques lettres que de faux apôtres pourraient vous présenter, même comme venant de nous, pour vous donner de la terreur du jour du Seigneur, vous annonçant que ce jour est sur le point d'arriver; mais prenez garde que personne ne vous trompe, et défendez-vous de tous les artifices que l'on pourrait employer pour vous persuader que Jésus-Christ doit bientôt venir. Avant que cela soit, il faut premièrement qu'il se fasse une défection et une révolte, c'est-à-dire un soulèvement contre l'État de cet empire, et qu'après, cet homme de péché, c'est-à-dire l'Antechrist, ce fils de perdition, paraisse dans le monde. Ce malheureux se déclarera ennemi de tout ce qu'il y a de saint dans la religion; il aura l'audace de s'élever au-dessus de tout ce qui reçoit le culte divin, et occupera le temple de Dieu, pour y établir le siége de sa puissance et s'y faire adorer comme s'il était Dieu lui-même[3]. Ne vous souvient-il pas que je vous enseignais ces choses quand j'étais auprès de vous? Certes vous avez appris de ma bouche ce qui empêche qu'il ne se montre, mais quand son temps sera venu il se montrera à découvert. Cependant il a des persécuteurs qui exercent dès ce temps-ci le mystère d'iniquité, mais que celui qui tient maintenant la puissance la tienne jusqu'à ce que son autorité soit détruite. « Qui est celui-là, sinon l'État de l'empire romain, qui, ayant souffert une défection et la dispersion de sa monarchie en celle de dix rois, « verra paraître la domination de l'Antechrist, et régner ce méchant, que le Seigneur Jésus-Christ fera mourir par le souffle de sa bouche; anéantissant par la gloire de son avénement la tyrannie de cet usurpateur, qui viendra avec la fureur et la rage de Satan, et sera le ministre de ses abominations, et que cet esprit malin fera éclater par des signes et des prodiges et de fausses opérations qui séduiront les âmes infidèles à Jésus-Christ, et porteront les méchants à des œuvres d'injustice qui les feront périr. »

XXV. Cette suite et cette disposition des temps dont les âmes des martyrs attendent le succès, en l'état où elles sont sous l'autel mystique, demandant à Jésus-Christ le jugement et la vengeance[1], est même marquée par saint Jean dans l'Apocalypse[2]. Il dit « qu'il faut avant ce terrible événement que le monde boive la substance de ses propres plaies et le calice de la colère de Dieu, qui sera versé sur lui de la main des anges; que cette cité abandonnée au mal soit punie de sa prostitution[3], et que dix rois lui fassent recevoir une fin digne de ses forfaits; que l'Antechrist, cette horrible bête, avec son faux prophète, porte la guerre dans le sein de l'Église de Dieu, et que le démon étant cependant confiné dans l'abîme, le décret de la première résurrection vienne du trône glorieux du Très-Haut, et qu'ensuite, le feu ayant consumé toutes choses, sur le point de la résurrection universelle, le jugement de toute la nature se fasse sur ce qui se trouvera écrit dans les livres qui seront ouverts. » Donc puisque l'Écriture exprime quel sera l'état des derniers temps, et établit tout le fruit de l'espérance des chrétiens sur ce qui doit arriver à la fin des siècles, il est évident que c'est alors que l'on verra l'accom-

[1] II. Tim., 1 et 2. — [2] I. Thess., 5. — [3] II. *Ibid.*, 2.

[1] Apoc., 6. — [2] *Ibid.*, 15 et 16. — [3] *Ibid.*, 13, 15, 17 et 20.

plissement de toutes les choses que Dieu a promises. D'où il s'ensuit que c'est vainement que les hérétiques prétendent recevoir une résurrection ici-bas; ou si la lumière de la foi de Jésus-Christ est une espèce de résurrection, il faut croire qu'elle ne préjudicie point à celle qui a été annoncée pour la fin des temps; et il se peut même dire, qu'en ce que l'on se figure une résurrection spirituelle, c'est un préjugé de la vérité de la résurrection corporelle. En effet si celle-ci n'avait point été prédite pour la consommation des siècles, on aurait raison de défendre celle-là, et de soutenir qu'il n'y en a point d'autre, et que la vraie résurrection est seulement spirituelle; mais comme la résurrection dont l'Écriture parle est pour les derniers temps, on reconnaît qu'elle se doit entendre de la résurrection corporelle, parce qu'il n'est point écrit qu'il doive y avoir en ces derniers temps de résurrection spirituelle. Et certes, pourquoi réitérer la prédiction d'une résurrection qui ait les mêmes qualités que celle que l'on s'attribue en ce monde, c'est-à-dire d'une résurrection spirituelle? car ou elle serait accomplie dès la vie présente sans différer plus longtemps, ou elle le serait après cette vie à la conclusion de tous les siècles : ainsi c'est plutôt à nous à defendre la résurrection spirituelle qui procède de la première lumière de la foi, nous qui croyons que nous en aurons toute la plénitude à la fin des temps, et à ce grand jour qui doit décider de notre salut.

XXVI. Je reviens à cette première objection du sens allégorique des Écritures, et je dis que les expressions figurées des prophètes nous servent même pour prouver la résurrection corporelle. Certes, cette première parole qui sortit de la bouche de Dieu au commencement du monde, lorsqu'il prononça que l'homme était terre, « Tu es de terre, dit-il [1], et tu retourneras en terre, » parlant de l'homme selon la substance de la chair qu'il tenait de la terre, et qui comme nous avons montré, avait d'abord été appelée l'homme, cette première parole, dis-je, me donne sujet d'interpréter aussi de la chair tout ce que Dieu donna à la terre dans ce commencement, ou de grâces par sa bonté, ou de punition dans sa colère. Et en vérité, à parler proprement, la terre n'est point sujette au jugement de Dieu, parce qu'elle n'a fait ni bien ni mal; et si elle a été chargée de malédiction pour avoir reçu dans son sein le sang qui avait été répandu, cela même est une figure qui représente le crime commis par la chair homicide [1]; si la terre a des biens, si elle souffre des maux, c'est pour l'homme que les biens et les maux lui viennent, afin qu'il soit ou soulagé ou puni dans les divers accidens qui lui arrivent en ce lieu de sa demeure, et que ces choses l'obligent à faire une plus sérieuse réflexion sur ce que la terre souffrira même à cause de lui. Ainsi quand Dieu menace la terre, et quand il promet quelque faveur à la terre, je pense que c'est plutôt à la chair qu'il la promet, comme quand il dit dans le prophète David : « Le Seigneur règne, que toute la terre s'en réjouisse [2], » c'est-à-dire que la chair des saints en ait de la joie, elle à qui appartient la récompense et la gloire du royaume de Dieu. Le prophète ajoute : « La terre verra les éclairs, et frémira de crainte; les montagnes fondront comme la cire à la vue du Seigneur. » Cette terre qui tremble, et qui fond comme la cire, c'est la chair des profanes, parce qu'il est écrit : « et ils verront celui qu'ils ont percé inhumainement de la pointe de leur fer [3]. » En effet si l'on estime que ces paroles soient dites simplement de la terre, entant qu'elle est élément, comment peut-on concevoir qu'étant dit d'elle « qu'elle s'est réjouie de voir régner le Seigneur, » il soit encore dit d'elle, « qu'elle frémit et, qu'elle fond à sa vue? » Ainsi quand il est écrit dans Isaïe : « Vous mangerez les biens de la terre [4], » il faut entendre ce passage des biens de la chair, de ces biens qui l'attendent dans le royaume de Dieu, lorsque son état sera changé, qu'elle deviendra semblable aux anges, et qu'elle obtiendra « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme n'a point compris [5]. » Autrement ce serait une exhortation assez vaine que Dieu ferait à l'homme, de l'exciter à l'obéissance en lui promettant les biens que la terre produit, et les alimens de cette vie, qu'il donne même aux infidèles et à ceux dont les blasphèmes déshonorent son nom, et qu'il communi-

[1] Genèse, 3.

[1] Genèse, 4. — [2] Psaume 96. — [3] S. Jean, 19.
[4] Isaïe, 1. — [5] S. Matth., 22; 1. Cor., 2.

que à tous les hommes sans autre considération sinon qu'ils sont ses créatures [1], de sorte qu'il fait tomber la pluie sur les méchants, et luire son soleil sur les justes et sur les injustes. Vraiment la foi aurait une belle récompense, et serait élevée à une grande félicité, si elle n'attendait que les mêmes biens, dont non-seulement les ennemis de Dieu et de Jésus-Christ ont l'usage, mais dont ils font un mauvais usage, rendant le culte divin aux choses que Dieu a créées, au mépris du créateur[2]. Quoi! des oignons et des champignons seraient ces biens de la terre qu'elle espérait, Notre-Seigneur ayant prononcé « que le pain n'est pas la seule nourriture de l'homme! » Ainsi les Juifs, qui n'ont espérance qu'aux biens de ce monde, perdent les biens du ciel[3]; ils ignorent la promesse d'un pain céleste; ils ne connaissent ni l'huile de l'onction divine, ni le vin de l'esprit, cette eau qui distille de la vigne mystique de Jésus-Christ pour donner vigueur à notre âme. Ils estiment que la terre sainte n'est autre chose que le pays de Judée, et ne voient pas qu'elle se doit plutôt entendre de la chair de Notre-Seigneur, qui est vraiment cette terre sainte en tous ceux qui sont revêtus de Jésus-Christ : terre vraiment sainte par la demeure du Saint-Esprit [4], terre qui rend vraiment le lait et le miel par la douceur de l'espérance dont elle console les fidèles [5]; vraie terre de Judée par la familiarité avec laquelle Dieu s'y communique; car le vrai Juif n'est pas celui qui le paraît au dehors, mais celui qui l'est en secret, comme elle est et le temple de Dieu et Jérusalem, selon cette parole d'Isaïe : « Lève-toi, Jérusalem! arme ton bras de toutes ses forces, lève-toi telle que tu étais au commencement des jours, c'est-à-dire montre-toi dans cette innocence que tu possédais avant que tu fusses tombée dans ta transgression criminelle, et que tu eusses si malheureusement violé le commandement de Dieu [6]. Et certes y a-t-il rien dans ces exhortations qui convienne à la ville de Jérusalem, elle qui a versé le sang des prophètes [7], qui a lapidé ceux que Dieu y a envoyés pour la retirer de ses péchés, et qui enfin par une cruauté barbare a ravi la vie à son Seigneur? Il n'y a d'ailleurs point de terre à qui le salut ait été promis; au contraire, il faut que la terre passe, il faut qu'elle périsse dans la ruine de toute la face de ce monde. Mais y aurait-il quelqu'un qui osât soutenir que la terre sainte se dût prendre pour le paradis? Et pourrait-on dire que cette terre c'est la demeure de nos premiers parens Adam et Ève [1]? A le prendre en ce sens, il semblerait que le retour dans le paradis eût été promis à la chair, à qui ce lieu fut donné pour y faire son séjour et pour le garder, et que l'homme y dût être rétabli tel qu'il était lorsqu'il en fut chassé.

XXVII. Nous voyons encore que l'Écriture faisant mention des vêtemens marque, par une expression allégorique, l'espérance de la chair; ainsi il est dit dans l'Apocalypse de saint Jean : « Ce sont ceux qui n'ont pas souillé leurs vêtemens avec des femmes [2]. » Il parle des personnes qui ont gardé leur virginité ; et ceux qui pour acquérir le royaume des cieux se sont privés des voluptés permises, paraîtront dans des vêtemens blancs, c'est-à-dire dans la lumière et l'éclat d'une chair virginale; et dans l'Évangile l'habit nuptial se prend pour la sainteté de la chair [3]; et Isaïe enseignant quel est le jeûne que Notre-Seigneur a honoré de son choix et de son estime, et parlant de la récompense qui sera donnée aux œuvres de miséricorde : « Alors, dit-il, ta lumière se montrera tout d'un coup, et bientôt l'on verra éclater la beauté de tes vêtemens [4]. » Il ne parle ni d'une tunique de soie, ni d'un manteau, mais il veut parler de la chair, et exprimer la renaissance de cette chair, qui par la résurrection se relèvera du tombeau où elle est tombée par la mort. Tant il est vrai que nous trouvons aussi dans l'allégorie la défense de la résurrection corporelle. Et en effet quand nous lisons : « Mon peuple, entrez dans les celliers pour un peu de temps en attendant que ma colère passe [5]; » il faut prendre les celliers pour les sépulcres où reposeront quelque temps ceux qui à la fin des siècles, en ces derniers momens de la colère de Dieu, seront morts sous la tyrannie de l'Antechrist, et par la violence qu'il exercera sur la terre. Mais pourquoi a-t-il plutôt appelé les sépulcres des celliers, que d'un nom qui

[1] S. Matth., 5. — [2] Rom., 1. — [3] S. Matth., 4. — [4] Gal., 3. — [5] Exod., 3. — [6] Rom., 2; Isaïe, 54. — [7] S. Matth., 23; S. Luc, 23.

[1] Genèse, 2. — [2] Apoc., 3 et 14. — [3] S. Matth., 19 et 12. — [4] Isaïe, 58. — [5] *Ibid.*, 36.

exprime un autre lieu destiné à réserver quelque chose, sinon parce que l'on garde dans les celliers la chair salée que l'on y a enfermée pour l'usage de la maison, afin de l'en tirer dans le besoin et au temps qu'il est nécessaire? Car c'est ainsi que les corps embaumés et parfumés pour entrer dans la sépulture sont déposés dans les monumens et les mausolées, pour en sortir au commandement de Notre-Seigneur. Voilà le sens de ce passage. Et certes quels celliers ont tant de détours qu'ils puissent nous garantir de la colère de Dieu? Quand donc le prophète dit: « Jusques à ce que ma colère passe, » cette colère qui fera mourir l'Antechrist, il montre que la chair qui aura été portée dans le sépulcre avant la colère de Dieu, en sortira lorsqu'elle sera passée : car l'on ne tire des celliers que ce qui y a été enfermé, et l'Antechrist étant détruit, c'est alors que l'on verra arriver la résurrection.

XXVIII. Mais comme la prophétie s'énonce par les paroles, elle s'exprime aussi par les choses. Ce n'est pas seulement le discours, ce sont aussi les effets qui annoncent la résurrection. Quand Moïse met la main dans son sein, et la retire comme morte, et se la remet une autre fois dans le sein et l'en retire toute saine[1], n'est-ce pas un prodige qui publie cette résurrection de l'homme entier? Et certes, les trois signes marqués par le prophète nous représentent trois effets merveilleux de la vertu de Dieu : premièrement elle réduira sous la puissance de l'homme le démon, ce serpent tout formidable qu'il est; après cela elle arrachera la chair du sein de la mort: et enfin, au jour du jugement, elle vengera tout le sang qui aura été répandu sur la terre. Ainsi nous lisons dans le même prophète : « Je ferai, dit Dieu, la recherche de votre sang, même sur les bêtes brutes qui l'ont répandu[2], je rechercherai celui que la main de l'homme, que la main du frère aura versé. » Mais l'on ne recherche que ce que l'on redemande, et l'on ne redemande que ce qui sera rendu; et certes ce que l'on recherche et ce que l'on redemandera pour en faire la vengeance, sera indubitablement rendu. En effet l'on ne pourra demander la vengeance de ce qui n'aura point du tout été; et la chose que l'on demandera se doit représenter, puisqu'elle se rend pour satisfaire à la vengeance. Or ce qui est dit du sang regarde sans doute la chair, parce que le sang ne sera point sans la chair; Dieu ressuscitera la chair, afin que le sang soit vengé. Il y a d'ailleurs des choses qui sont dites de telle sorte qu'elles n'ont rien du tout du nuage de l'allégorie, et dont on trouve le sens en expliquant les termes simples selon leur signification commune; comme ce qui est dit dans Isaïe: « Je tuerai et je vivifierai[1]; » en effet, après que Dieu aura tué, il vivifiera; il tue par la mort, et il vivifiera par la résurrection; et comme c'est la chair qui est tuée par la mort, la chair ressuscitant reprendra la vie. Si tuer c'est arracher la vie à la chair, vivifier, qui est son contraire, c'est rendre à l'âme cette même chair. Il faut bien que la chair ressuscite, elle à qui en la faisant mourir l'âme a été ravie, et à qui en la faisant revivre, cette âme doit être rendue.

XXIX. Si donc les allégories de l'Écriture, si les argumens qui se tirent des choses opérées par les prophètes, si des paroles toutes simples nous font apercevoir la vérité que nous défendons de la résurrection de la chair, même sans nommer expressément la substance qui doit ressusciter, ne sommes-nous pas en des termes bien plus forts, et n'avons-nous pas plus de droit de soutenir que cette vérité ne peut recevoir de contestation après tant de preuves prises des Écritures qui établissent l'espérance de la résurrection en la chair, par une dénomination particulière des substances corporelles? Écoute Ézéchiel[2] : « Il me semblait, dit-il, que je sentais la main de Dieu sur moi, et que le Seigneur m'enlevait en esprit; qu'il m'avait transporté au milieu d'une campagne, où l'on voyait des os de toutes parts; qu'il me conduisait tout autour de ces os secs et arides, et que cette plaine en était toute couverte; qu'il me disait : Fils de l'homme, crois-tu que les os que tu vois revivent? Je lui répondais : Seigneur, vous le savez. Il me répliquait : Prophétise sur cette montagne d'os qui est devant tes yeux, et tu diras : Vous, os arides, écoutez la parole du Seigneur; voici ce que le Seigneur dit à tous ces os que le sépulcre a séchés : Je vous apporte un esprit dont vous serez animés, et vous vivrez de l'esprit que je vous donnerai; je vous ferai reprendre votre

[1] Exod., 4. — [2] Genèse, 1.

[1] Isaïe, 38. — [2] Ézéch., 17.

chair, j'étendrai sur vous une peau, je remettrai dans vous une âme qui vous rendra la vie, et vous connaîtrez que je suis votre Dieu. J'ai donc prophétisé selon le commandement que j'en ai reçu, et lorsque j'annonçais les choses qui devaient arriver, avant que j'eusse achevé de parler, il s'est fait un instant un remuement de tous ces os qui s'approchaient les uns des autres, et j'ai vu que les os se sont couverts de chair et de nerfs, que la peau s'est étendue par-dessus; mais l'âme n'y était pas encore. Le Seigneur m'a donc dit: Prophétise, fils de l'homme; élève-toi par la lumière de la prophétie jusques à l'esprit, et tu diras: Venez, esprit, des quatre parties du monde; inspirez ces morts et qu'ils vivent. Et j'ai prophétisé selon que le Seigneur me l'a ordonné; j'ai appelé l'esprit, et il est entré dans ces corps morts; et ces corps morts ont recouvré la vie et se sont levés sur leurs pieds; et ils étaient en si grand nombre qu'ils faisaient comme une puissante armée. Et le Seigneur m'a dit: Fils de l'homme, ces os que tu vois c'est toute la maison d'Israël; ils disent: Nos os sont tout secs, nous n'avons plus d'espérance, et nous avons été arrachés de notre tige; c'est pourquoi je t'ordonne de leur faire entendre cette prophétie: Vous, mon peuple, j'ouvrirai vos sépulcres, je vous retirerai de vos tombeaux, et je vous ferai entrer dans la terre d'Israël, et vous reconnaîtrez, mon peuple bien-aimé, que je suis votre Seigneur, quand j'aurai ouvert vos monumens et que je vous aurai retirés des lieux où vous étiez ensevelis; je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous jouirez du repos dans cette terre, qui est à vous, et vous saurez que c'est moi qui ai parlé, et qui ai opéré ces grandes choses, dit le Seigneur.»

XXX. Je n'ignore pas que nos adversaires tâchent de donner à ce passage un sens allégorique; ils disent que quand il est écrit que ces os c'est toute la maison d'Israël, les os dont l'Écriture parle ne sont qu'une image d'Israël, qu'elle les a exposés hors de leur condition propre et naturelle, et qu'enfin ce n'est qu'une figure, et non pas une vraie prophétie de la résurrection; qu'en réalité c'est une expression de l'État du peuple juif, qui est représenté comme mort, abbatu sous le poids d'une langueur et d'une aridité funestes, et misérablement dispersé par tout le monde, comme dans une grande et vaste campagne; que pour cela il est parlé de lui selon l'allégorie sous l'image de la résurrection, parce qu'il devait être rassemblé; que les os se devaient rejoindre aux os, c'est-à-dire qu'une tribu devait être réunie à une autre tribu; que les parties séparées du peuple devaient se remettre ensemble pour ne faire plus qu'un corps; que l'État des Juifs reprendrait sa chair ou ses richesses, qu'il se revêtirait des nerfs ou des forces que ce royaume avait au temps de sa prospérité; que ce peuple serait tiré de l'horreur des sépulcres, c'est-à-dire du triste et infortuné séjour de la captivité; qu'il respirerait sous un air plus doux et plus agréable, et qu'il vivrait dans la terre qui était à lui, c'est-à-dire dans la Judée. Mais enfin qu'est-ce que les Juifs deviendront? Il est sans doute qu'ils mourront. Et que seront-ils après la mort? Je pense qu'il n'y aura point de résurrection, si ce n'est celle qui a été révélée à Ézéchiel. D'ailleurs il y a d'autres preuves qui établissent la résurrection, d'où je conclus que celle dont parle Ézéchiel est vraie, et qu'il y a de la témérité de la renfermer dans l'état des affaires des Juifs; ou si la résurrection que nous défendons n'est pas la même, il ne m'importe, pourvu qu'il y ait une résurrection des corps, comme il y en a une de la calamité des Juifs. Enfin le rétablissement du peuple juif étant figuré par ces os qui reprennent leurs corps et qui recouvrent la vie par l'esprit dont ils sont ranimés, c'est un témoignage qui nous assure que les os seront aussi remis en leur premier état, car les os ne pourraient être le sujet d'une figure, s'il ne leur arrivoit à eux-mêmes ce qui est représenté par la figure. En effet, si l'image est une expression de la vérité comme à son principe, il est nécessaire que la chose exprimée par l'image ait un être réel et véritable, avant que l'image en puisse être formée. La similitude ne peut être fondée sur ce qui n'est point, ni ce qui n'est rien être la matière d'une figure. Ainsi il faut croire que les os reprendront véritablement la substance du corps et seront véritablement ranimés par l'esprit, selon que nous l'avançons, afin que cet événement, tel qu'il est dépeint en ce lieu d'Ézéchiel, puisse exprimer le changement de l'État des Juifs. Mais certes, sans s'arrêter à toutes les subtilités de l'esprit humain, c'est un

sentiment plus saint et plus pieux de défendre la vérité toute nue, et de s'attacher à cette simplicité de termes, avec lesquels le prophète l'explique : ce sens a une merveilleuse autorité, et c'est celui que la proposition faite de la part de Dieu exige de nous. Et certes, si cette révélation avait eu pour objet le rétablissement des Juifs, dès qu'elle a montré le lieu où étaient les os, elle eût aussitôt ajouté : « Ces os, c'est toute la maison d'Israël ; « mais il faut considérer que Dieu, après avoir montré les os, parle de l'espérance en la résurrection; avant que de nommer Israël, il tente la foi du prophète. « Fils de l'homme, dit-il, crois-tu que ces os revivent ?» afin que le prophète lui répondît : « Seigneur, vous le savez. » Or Dieu n'eût point tenté la foi du prophète sur une chose qui n'eût point dû arriver, dont Israël n'eût jamais ouï rien dire auparavant, et que l'on n'eût pas été obligé de croire. Mais parce que la résurrection des morts avait été annoncée, et qu'Israël, par son incrédulité, se défiant de la vérité qu'on lui annonçait en était même scandalisé, et ne faisant réflexion que sur l'état des morts et sur cette vieille pourriture des tombeaux, désespérait que les morts dussent ressusciter un jour, où plutôt qu'Israël, n'élevant point son esprit à la vérité de la résurrection, s'arrêtait seulement à ses circonstances, pour ce sujet Dieu révèle au prophète, qui était même dans quelque doute de cette vérité, tout ce qui se passerait dans cet événement merveilleux de la résurrection des hommes, afin de l'exciter à l'annoncer avec beaucoup de constance et de fidélité, et commande au peuple de croire ce qu'il a révélé au prophète, leur disant qu'ils étaient ces os qui ressusciteraient, eux qui ne croyaient pas que les os dussent ressusciter. Enfin il conclut ainsi cette révélation : « Vous saurez, dit-il, que c'est moi qui ai parlé et qui ai opéré ces grandes choses. » En effet, il devait faire les choses qu'il avait dites, mais il ne devait pas faire les choses qu'il avait dites, s'il les devait faire autrement qu'il n'avait dit qu'il les ferait.

XXXI. Certes si le peuple, étant dans la douleur de se voir réduit à une misérable dispersion, se plaignait dans le langage de l'allégorie, « que ses os sont tout secs et qu'il a perdu toute espérance, » on pourrait croire que Dieu aurait consolé par une promesse figurée un désespoir exprimé en figure; mais comme le peuple n'avait point encore éprouvé le malheur de la dispersion, et que la résurrection était une chose dont il avait fort souvent perdu l'espérance, et que l'on sait que la considération de la mort du corps éloignait de son esprit toute l'assurance qu'il en devait avoir, pour cela le dessein de Dieu, dans cette révélation, a été de rétablir cette foi, que le peuple détruisait par son incrédulité. Que si Israël souffrait alors quelque calamité, si l'état où il se trouvait lui fournissait quelque sujet de plainte, ce ne serait pas une raison qui dût faire prendre la révélation d'Ézéchiel pour une parole, mais ce serait bien plutôt une preuve que Dieu aurait voulu donner de la résurrection, pour exciter ces peuples à conserver l'espérance du salut éternel, et leur faire naître le désir d'un rétablissement plus nécessaire que celuy d'être rappelé d'exil, ou de recouvrer ses biens, et les détourner en même temps de l'amour des choses présentes; d'où vient que d'autres prophètes ont dit : « Vous sortirez des sépulcres comme des animaux délivrés des liens dont ils étaient attachés [1], et vous marcherez sur le ventre à vos ennemis. » Et ailleurs : « Votre cœur sera rempli de joie, et vos os pousseront comme l'herbe. » En effet, l'herbe vient de la pourriture et de la corruption de la semence. Enfin si l'on prétend que l'image des os qui se relèvent du sein de la terre ne représente proprement que l'état temporel des Israélites, d'où vient que ce n'est pas seulement à Israël que cette espérance de la résurrection est annoncée, mais qu'elle l'est aussi à toutes les nations auxquelles la promesse est faite, comme à ce peuple, que les restes de leur chair et de leurs os seront rétablis en corps et en âme, et que les morts se relèveront de leurs sépulcres? car il est dit de tous : « Les morts vivront et sortiront des monumens [2], et la rosée qui leur vient de vous est un remède dont leurs os reçoivent la guérison et la santé; » et ailleurs : « Toute chair se présentera devant moi [3], et viendra adorer, dit le Seigneur. » Mais quand cela arrivera-t-il? ce sera lorsque la face de ce monde commencera à passer et à s'évanouir. Et il est encore dit auparavant au même lieu : « Comme le ciel nouveau et la nouvelle terre que

[1] Malac., 4; Isaïe, 66. — [2] *Ibid.*, 26. — [3] *Ibid.*, 66.

je fais a une fermeté inébranlable, dit le Seigneur, ainsi votre semence aura une consistance éternelle. » Et c'est alors que l'on verra l'accomplissement de ce qu'il ajoute : » Ils sortiront (c'est des sépulcres qu'il entend), et ils verront les membres de ceux qui ont vécu dans l'impiété. Le ver qui rongera ceux-ci ne mourra point [1]; » le feu qui les brûlera ne s'éteindra point, et ils seront exposés à la vue de toute chair; » c'est-à-dire de tous les saints, qui, étant ressuscités et sortis de leurs sépulcres, adoreront Dieu en reconnaissance de la grâce qu'ils auront reçue de sa bonté.

XXXII. Mais afin qu'il ne semble pas que l'Écriture n'annonce que la résurrection des corps qui ont été mis dans les sépulcres, et que les autres ne doivent point ressusciter, il est écrit : « Et je commanderai aux poissons de la mer, qui rendront les os qu'ils auront dévorés [1], et je joindrai les membres, et les os les uns aux autres. » Donc, dis-tu, les poissons seront aussi ressuscités, et les bêtes brutes, et les oiseaux de proie, afin qu'ils rendent ceux qu'ils auront engloutis, parce que tu as lu dans « Moïse que Dieu recherchera le sang sur les bêtes brutes [3]. » Non, il n'en est pas ainsi; ni les poissons, ni les bêtes brutes, ni les oiseaux de proie ne ressusciteront point; et ce qui fait que l'on nomme les bêtes brutes et les poissons en parlant de la restitution de la chair et du sang, c'est pour marquer par une plus forte expression la résurrection des corps qui auront été dévorés, l'Écriture la représentant parfaitement quand elle dit « que la recherche du sang se fera même sur ce qui les aura dévorés. » J'estime d'ailleurs que l'exemple de Jonas nous donne une belle instruction de cette puissance de Dieu, puisqu'il sortit sain et entier du ventre de la baleine, et que ces deux substances, sa chair et son âme, en furent délivrées. Et en effet les entrailles de ce grand et monstrueux poisson, où le prophète fut plongé durant l'espace de trois jours, pouvaient corrompre et consumer sa chair, tout de même qu'une sépulture qui n'a point été remuée pourrit un cadavre qui a été longtemps enfermé dans son sein. Mais certes, l'on ne peut nier que ces bêtes brutes sur lesquelles il est écrit « que Dieu recherchera le sang, » ne soient la figure des persécuteurs des fidèles, de ces hommes cruels, pleins de férocité et de barbarie, principalement contre les serviteurs de Jésus-Christ, ou qu'elles ne soient même l'image de ces anges prévaricateurs, de ces esprits d'iniquité, sur lesquels Dieu fera la recherche du sang, par une espèce de compensation de supplice, et de vengeance [1]. Y a-t-il donc quelqu'un, si c'est une personne qui ait plus d'inclination à apprendre d'autrui qu'à présumer de soi-même, qui soit plus portée à croire qu'à disputer, qui ait plus de révérence pour la sagesse de la loi de Dieu que de passion pour ses propres sentimens, qui entendant parler de ce que Dieu a ordonné touchant la chair, la peau, les nerfs, et les os, puisse feindre que cela se doit rapporter à d'autres choses, comme si ce que l'Écriture dit de ces substances n'était pas destiné à l'homme? En effet, ou rien n'est destiné à l'homme, ni le royaume du ciel, que Dieu lui prépare par un effet merveilleux de sa libéralité, ni la rigueur de son jugement, ni la résurrection de quelque qualité qu'elle soit; ou si ces choses sont destinées à l'homme, il faut de toute nécessité qu'elles soient destinées à ces substances qui composent l'homme auquel elles sont destinées. Mais je demande à ceux qui transportent avec tant de finesse et de subtilité à une autre signification les os, la chair, les nerfs et les sépulcres, d'où vient que, quand on dit quelque chose de l'âme, ils ne prétendent point que l'âme se doive prendre en un autre sens, et qu'au contraire quand on parle de quelque chose de nature corporelle, ils y donnent tout un autre sens que ce que le mot signifie dans son sens naturel et ordinaire. Certes, si ce qui est de nature corporelle est une parabole, pourquoi n'en sera-t-il pas de même de ce qui est de nature spirituelle? si ce qui est de nature spirituelle ne s'entend pas en figure, ce qui est de nature corporelle ne s'entend pas non plus en figure; car le corps est aussi bien une partie de l'homme que l'âme, et l'on ne peut faire que l'une de ces deux substances admette le sens figuré, et que l'autre le rejette.

XXXIII. Il me semble que je me suis assez arrêté aux preuves tirées des prophètes; je viens

[1] S. Matth., 9. — [2] Apoc., 1. — [3] Genèse, 9.

[1] Gal., 9.

maintenant à celles que me fournit l'Évangile ; mais il faut que je prévienne aussi en ce lieu l'adresse et la subtilité fine et rusée de ceux qui prétendent que Notre-Seigneur a dit toutes choses en paraboles, parce qu'il est écrit : « Jésus a parlé de toutes ces choses en paraboles [1] ; et il ne leur parlait point sans paraboles, » c'est-à-dire que sans paraboles il ne parlait point aux Juifs ; ainsi ses disciples lui disaient : « Pourquoi parlez-vous en paraboles ? » et Notre-Seigneur lui-même disait aussi : « Je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient pas, et qu'en oyant ils n'entendent pas, selon la parole d'Isaïe. » Certes, s'il parlait en paraboles aux Juifs, il ne parlait pas à tous en paraboles ; il ne parlait pas toujours en paraboles, et toutes les choses qu'il disait n'étaient pas des paraboles ; comme il n'usait de paraboles qu'avec quelques-uns, ce n'était que de quelques choses qu'il parlait en paraboles, et c'était ne parler qu'à quelques-uns que de ne parler qu'aux Juifs. Il est vrai qu'il parlait même quelquefois en paraboles à ses disciples, mais considère que quand l'Écriture le rapporte, c'est en ces termes qu'elle le fait. « Et il leur disait aussi une parabole [2]. » D'où je conclus qu'il leur parlait même sans se servir de paraboles ; car l'Écriture n'aurait pas remarqué quand il parlait en paraboles, si c'eût été sa façon de parler ordinaire. Mais prends garde qu'il n'y a point de parabole dans l'Évangile qui n'ait été ou expliquée par lui-même, comme celle de la semence qu'il rapporte à la distribution de la parole divine [3], ou éclaircie par l'évangéliste, comme celle du juge superbe, et de la veuve qui le presse de lui rendre justice [4], d'où le texte sacré nous convie à persévérer en l'oraison, ou qui ne se puisse entendre de soi-même, comme celle du figuier que le maître diffère d'arracher et de brûler [5], espérant qu'il portera du fruit à l'avenir, ce qui exprime assez clairement l'état infructueux de la nation Juive. Que si les paraboles n'ont point de voile qui obscurcissent la lumière de l'Évangile, il ne faut point croire que des sentences et des arrêts prononcés de la bouche du Fils de Dieu, et dont le sens est clair et manifeste, doivent recevoir une autre interprétation que celle que les termes qui les énoncent portent naturellement. Or c'est par des sentences et des arrêts que Notre-Seigneur annonce ou le jugement, ou le royaume de Dieu, ou la résurrection [1]. « Tyr et Sidon, dit-il, recevront un traitement plus supportable au jour du jugement [2]. » Et ailleurs : « Dis-leur que le royaume de Dieu est proche ? » Et ailleurs : « Il te sera rendu, en la résurrection des justes [3]. » Mais si les noms mêmes des choses, c'est-à-dire du jugement, du royaume de Dieu, et de la résurrection, représentent si nûment et absolument ce qu'elles sont qu'on n'en puisse rien enfermer dans le sens figuré et la parabole, il ne faut point certes interpréter figurément ce qui nous est annoncé, soit de cet ordre merveilleux du royaume de Dieu, soit des circonstances de ce grand événement du jugement des hommes, soit de cette impression toute divine que les âmes feront sur les corps, lorsqu'elles viendront les ranimer et au moment de la résurrection ; et l'on doit entendre ce qui en est dit dans un sens corporel, parce que ce sont des choses qui sont destinées aux corps ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas y chercher un sens spirituel, parce qu'il n'y a en cela rien de figuré et rien que de propre. Ainsi nous avons déjà dit que le corps tant de l'âme que de la chair recevra sa récompense à cause des œuvres communes à l'âme et à la chair. Et c'est un principe qu'il fallait établir de peur que le corps de l'âme, qui porte l'esprit à des explications figurées, ne donnât l'exclusion au corps de la chair quant à l'état de l'autre vie ; au lieu que nous devons croire que les deux parties qui composent l'homme ont part au royaume de Dieu, au jugement, et à la résurrection ; et ce que nous prétendons à présent est de montrer que Notre-Seigneur a entendu parler du corps de la chair, partout où il a fait mention de la résurrection, sans que cela préjudicie au corps de l'âme, qui n'a été reconnu que de peu de gens.

XXXIV. Premièrement donc, quand Notre-Seigneur dit « qu'il est venu pour sauver ce qui s'était perdu [4], » qui est-ce, à ton avis, qui s'était perdu ? c'est l'homme sans doute. Mais est-ce tout l'homme, ou si ce n'en est qu'une partie ? c'est l'homme entier, car la transgression du

[1] S. Matth., 13. — [2] S. Luc, 18. — [3] S. Matth., 13.
[4] S. Luc, 18. — [5] S. Luc, 13.

[1] S. Matth., 11. — [2] *Ibid.*, 10. — [3] S. Luc, 14. — [4] *Ibid.*, 19.

commandement de Dieu, cause déplorable de la perte de la nature humaine, ayant été une opération tant de l'inclination de l'âme, par le mouvement de sa concupiscence, que de l'action de la chair en ce qu'elle a goûté du fruit défendu, cette transgression, dis-je, a été le titre du crime de l'homme entier, et a rempli toutes ses facultés de ce funeste démérite qui l'a fait périr. Cet homme donc qui a péri tout entier par son crime, sera sauvé tout entier [1], si ce n'est que cette ouaille perdue se soit perdue sans son corps, et ait été retrouvée sans son corps; car si le bon pasteur remporte sur ses épaules la chair et l'âme de son ouaille, c'est-à-dire cet animal entier, c'est un exemple qui nous figure le rétablissement de l'homme en l'une et en l'autre substance. Mais combien est-il indigne de Dieu de ne donner le salut qu'à la moitié de l'homme, et de ne faire presque des grâces qu'à demi, tandis que les princes du monde n'en font point de bornées et d'imparfaites, et que celles qu'ils accordent sont toutes pleines. Quoi, le diable sera plus puissant pour la perte de l'homme, il aura le pouvoir de le faire tomber tout entier, et Dieu se montrera plus impuissant [2], ne pouvant le relever tout entier! Cependant l'apôtre dit «qu'où il y a eu abondance de péché, c'est là que la grâce a été encore plus abondante.» Enfin comment pourra-t-on estimer celui-là sauvé, de qui, si l'on s'arrête à ce sentiment, on pourra même dire qu'il est perdu; car s'il est sauvé quant à l'âme, il est perdu quant à la chair. Et il faut même que l'on repute l'âme perdue, afin qu'elle puisse recevoir le salut; car c'est seulement ce qui sera perdu qui doit recevoir le salut. Toutefois, selon nous, l'âme est immortelle, et quand elle se perd, ce n'est pas qu'elle meure, mais c'est qu'elle est livrée aux supplices et à la gêne. Et de cette sorte le salut qui sauve de la mort ne la regarde point, puisqu'il lui est assuré par sa propre nature, et par la vertu de son immortalité; mais elle regarde bien plutôt la chair, qui est reconnue mortelle par le consentement universel de tout le monde; ou si l'âme est sujette à mourir, si elle est d'une nature qui ne soit pas immortelle, en un mot si elle est périssable comme la chair, certes, la chair ayant également la qualité de mortelle et de périssable, elle doit également recevoir le salut, puisque le Seigneur par sa bonté donnera le salut à ce qui périt [1]. Je ne veux pas disputer ici contre toi avec beaucoup de contention et de subtilité, dans des discours longs et épineux, à raison de laquelle des deux substances l'homme périt, si c'est en celle-là ou si c'est en celle-ci; il suffit que le salut lui soit destiné en l'une et en l'autre partie de son être, et que l'une et l'autre substance le reçoive également. Et certes de quelque substance que tu présumes que l'homme périt, il ne périt point de l'autre; il sera donc sauvé en cette substance en laquelle il ne périt pas, et il sera encore sauvé en celle en laquelle il périt. Ainsi que tu vois, le rétablissement de l'homme est entier, puisque ce qui périt de lui, Notre-Seigneur le sauvera, et que ce qui ne périt pas de lui, Notre-Seigneur ne le perdra pas. Qui pourrait après cela douter de la conservation de l'une et de l'autre substance, dont l'une obtiendra le salut, et l'autre sera dans un état où elle ne pourra le perdre? Toutefois Notre-Seigneur ne laisse pas de nous exprimer encore cette vérité : « Je suis venu, dit-il, pour faire non pas ma volonté, mais celle de mon Père, qui m'a envoyé [2]. » Dis-moi, je te prie, quelle est cette volonté. « Afin, ajoute-t-il, que je ne perde rien du tout de tout ce que mon Père m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. » Qu'est-ce que Jésus-Christ avait reçu de son Père, sinon cela même dont il s'était revêtu? Ce qui s'entend sans doute de la nature humaine, de ce composé de la chair et de l'âme. Il ne souffrira donc point qu'aucune de ces deux choses qu'il avait reçues périsse; il ne permettra pas aussi qu'il périsse rien, non pas même la moindre partie ni de l'une ni de l'autre. Que si la chair est peu de chose, il ne la laissera donc pas périr, parce qu'il ne laissera pas périr la moindre chose; et il n'en laissera rien périr, parce que de ce qu'il a reçu, il n'en laissera périr rien du tout. Certes, s'il ne ressuscitait pas la chair au dernier jour, il souffrirait qu'une partie de l'homme périt; je ne dis pas une petite partie de l'homme, mais j'ose dire, considérant combien la chair est une grande partie de l'homme, qu'il laisserait périr presque l'homme entier. Au reste quand Notre-

[1] S. Luc, 15. — [2] Rom., 5.

[1] S. Matth., 10. — [2] S. Jean, 6.

Seigneur dit encore : « C'est la volonté du Père Éternel, que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et que je le ressuscite au dernier jour; » il établit la plénitude de la résurrection, parce qu'il distribue à chaque substance la récompense du salut, qui est propre à ses fonctions, à la chair par laquelle on voyait le fils, et à l'âme par laquelle on croyait en lui. « Donc, diras-tu, la promesse de cette résurrection regarde ceux qui voyaient Jésus-Christ. » Hé bien, qu'il soit ainsi, pourvu que l'espérance en soit venue d'eux à nous; car si alors les opérations de la chair et de l'âme ont été si avantageuses à ceux qui voyaient, et qui croyaient parce qu'ils voyaient, elles nous doivent sans doute apporter de bien plus grands avantages.

XXXV. « Ceux-là, dit Notre-Seigneur, sont plus heureux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » Et en effet, supposé que l'on pût dénier la résurrection de la chair à ceux qui ont vu, et qui en voyant ont cru, certainement l'on ne pourrait la dénier à ceux de qui Notre-Seigneur a dit « qu'ils sont plus heureux; » car comment sont-ils heureux, si une partie d'eux-mêmes doit périr? Notre-Seigneur a encore dit : « Il faut craindre celui qui tue le corps et l'âme, en livrant l'un et l'autre à la gêne; » c'est-à-dire que c'est Dieu seulement que l'on doit craindre, et que l'on ne doit point craindre ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent faire aucun mal à l'âme, c'est-à-dire les puissances humaines. Et certes, ces paroles rendent témoignage que l'âme est immortelle de sa nature, puisqu'elle est telle que les hommes ne puissent lui donner la mort, et que le propre de la chair est de mourir, puisque c'est elle à qui les hommes peuvent arracher la vie. D'où il s'ensuit que la résurrection des morts appartient aussi à la chair, qui ne peut mourir une autrefois par la gêne si elle n'a été auparavant ressuscitée. Mais comme mes adversaires subtilisent, en voulant rechercher quel est ce corps que Dieu punit dans la gêne, je déclare : qu'à mon sens le corps de l'homme n'est autre que toute cette masse et toute cette structure de chair, de quelque matière qu'elle soit composée, qu'elle soit pétrie, et qu'elle soit formée; que c'est ce que les yeux voient, ce que les mains touchent, et enfin ce que les hommes tuent. Ainsi je ne prends pour le corps d'une muraille que les pierres, la brique, et le ciment. S'il y a quelqu'un qui veuille établir un autre corps qui soit plus caché et plus imperceptible, qu'il le montre, qu'il en donne connaissance, qu'il fasse voir que c'est ce qui reçoit la mort de la main meurtrière de l'homme, et je conviendrai que ce qui est dit du corps s'entend de celui qu'ils se figurent. Que si l'on veut aussi nous opposer le corps de l'âme, cette adresse ne réussira pas, car puisque Notre-Seigneur a dit « Que l'on doit craindre celui qui tue le corps et l'âme par le supplice de la gêne, par laquelle les crimes du corps et de l'âme sont châtiés, » comme il a parlé du corps et de l'âme, le corps dans ses paroles est distingué de l'âme. Et cela fait comprendre que le corps est ce que nous voyons, et ce qui se présente à nos yeux; que c'est cette chair, de qui l'on peut dire véritablement que comme elle sera tuée et recevra la mort dans la gêne, si elle n'a pas connu plus de crainte d'être tuée de la main de Dieu que de la main des hommes, ainsi elle sera vivifiée pour posséder une vie qui n'aura point de fin, si elle a préféré aux douceurs de la vie humaine d'être tuée par la cruauté des hommes pour la gloire de Dieu. C'est pourquoi, s'il y a quelqu'un qui veuille faire passer la perte de la chair et de l'âme dans le malheur de la gêne pour la mort et la destruction de l'une et de l'autre substance, et non pas pour leur supplice, comme si c'était un instrument préparé par la puissance de Dieu pour les consumer, et non pas pour les punir, qu'il se remette dans la mémoire qu'il est dit : « que le feu de la gêne est un feu éternel, et que ce feu est une peine éternelle, » et que cela lui fasse comprendre que c'est une mort qui n'aura point d'autres bornes que l'éternité, et qui par cette considération est bien plus redoutable que la mort que l'on reçoit de la main des hommes, qui n'est que pour un temps. Et certes, quand il aura bien conçu ces vérités, il croira que ces substances qui recevront la mort éternellement pour la peine de leurs forfaits, subsisteront en cet état éternellement. Mais puisque après la résurrection, le corps doit perdre la vie avec l'âme dans les peines de la gêne, alors l'on aura une preuve évidente et de la résurrection de la chair et de la mort qui doit durer dans toute l'éternité. Car ce serait une chose tout à fait absurde que la chair, étant ressuscitée, reçût de Dieu dans la gêne une

mort où elle rencontrera sa fin, puisque c'est ce qu'elle éprouverait dans le tombeau sans la résurrection. Peut-être que la vie sera rendue à la chair, afin qu'elle ne soit plus, elle à qui il est déjà arrivé de n'être plus par le coup et par la chute de la mort. D'ailleurs Notre-Seigneur, nous confirmant dans cette espérance de la résurrection [1], a ajouté l'exemple des passereaux, dont il a dit que de deux il n'en tombe point un à terre sans la volonté de Dieu, afin que tu croies que la chair qui sera tombée à terre et qui aura été enfoncée dans la poudre du cercueil, pourra ressusciter par la volonté de ce même Dieu. Il est vrai qu'il n'est pas donné aux passereaux de pouvoir ressusciter; mais nous excellons par-dessus plusieurs passereaux, en ce que nous ne tombons pas pour toujours, et que si nous faisons une chute, Dieu nous relève de notre chute par le bien de la résurrection [2]. Enfin puisque Notre-Seigneur assure qu'il tient le compte de tous les cheveux de notre tête, il promet au même temps qu'il n'en périra pas un seul; car pourquoi en tiendrait-il le compte, s'il devait souffrir qu'ils périssent? et c'est ce qu'il a dit : « De tout ce que mon père m'a donné, je n'en perdrai rien du tout, » c'est-à-dire qu'il n'en perdra pas un cheveu, comme il n'en perdra ni un œil ni une dent. Et en effet, d'où viendront les pleurs et les grincemens de dents dans la gêne, sinon des dents et des yeux? Ainsi le corps souffrant dans la gêne une seconde mort, il est précipité dans les ténèbres extérieures, où les yeux rencontrent le tourment qui leur est propre; et il est dit de celui qui se présentant dans la solennité des noces, n'y apporte pas des œuvres qui méritent de l'y faire admettre, qu'on lui liera aussitôt les mains et les pieds, pour montrer que l'homme ressuscite avec le corps; de la même sorte ce qui est dit que celui qui est admis aux noces a son siége dans le royaume de Dieu, qu'il est assis sur le trône de Jésus-Christ, qu'il assiste à sa droite ou à sa gauche, et qu'il mange du fruit de vie [3]. Ce sont toutes expressions qui marquent assurément l'état et la présence du corps.

XXXVI. Voyons maintenant si Notre-Seigneur renversant toute la ruse des sadducéens, n'a pas de plus en plus confirmé notre doctrine. Il me semble que l'état de la question que l'on avait avec eux, était qu'ils voulaient détruire la résurrection; car ils n'admettaient le salut ni de l'âme, ni de la chair; et ainsi prenant l'affaire par le biais le plus contraire à la foi de la résurrection, ils tiraient de cette face qu'ils lui donnaient, les argumens les plus propres qu'ils pouvaient former pour favoriser leur parti. Ils se servaient pour cela des qualités de la chair en la personne de cette femme qui avait été mariée à sept frères, l'un après la mort de l'autre [1], et demandaient si après la résurrection elle se remarierait encore, ou si elle ne se remarierait plus, étant incertaine auquel de ses sept maris elle serait rendue. Il n'y a qu'à considérer les termes de la question, et ceux de la réponse de Jésus-Christ pour trouver la décision de la difficulté. En effet, si les sadducéens rejetaient la résurrection, Notre-Seigneur la défendait, et il les reprenait d'ignorer les Écritures, à savoir celles qui l'avaient annoncée, et de n'avoir point de créance en la vertu et en la puissance de Dieu, capable de ressusciter les morts. Ce qu'il ajoute, « que les morts ressuscitent, » montre sans doute la vérité de ce que les sadducéens déniaient, et confirme que la résurrection des morts appartient au Dieu des vivans, et qu'elle est vrai tout autant qu'ils déniaient qu'elle le fût, c'est-à-dire que des deux substances de l'homme, l'âme vit après la mort de la chair, et que la chair ayant perdu la vie la reprend. Et certes, s'il a nié qu'en cet état il n'y ait plus eu de mariages [2], il n'a pas enseigné pour cela qu'il n'y ait point de résurrection; au contraire, il a nommé ceux qui ressusciteront, « les enfans de la résurrection, » comme si en ressuscitant ils prenaient une nouvelle naissance; il a dit qu'ils ne se marieront plus [3], mais c'est après qu'ils seront ressuscités, parce qu'alors ils seront semblables aux anges [4]; et ils leurs seront semblables en ce qu'ils ne se marieront plus, comme ils ne mourront plus, et en ce qu'ils passeront de leur nature mortelle à la nature angélique, en se revêtant d'une qualité incorruptible, par le changement admirable qui arrivera à la substance de la chair, mais ressus-

[1] S. Jean, 6. — [2] S. Matth., 8, 9, 13 et 22.
[3] S. Matth., 20.

[1] S. Matth., 22. — [2] S. Luc, 20. — [3] S. Matth., 21.
[4] I. Cor., 15.

citée. Enfin, l'on ne demanderait point si nous nous marierons, ni si nous mourrons encore après un tel événement, ou si nous n'éprouverons plus ni le mariage ni la mort, si ce n'était que l'on mettait principalement en doute la résurrection de cette partie mortelle de l'homme, c'est-à-dire de la chair qui a proprement dans ses fonctions le mariage et la mort. Ainsi tu vois que Notre-Seigneur confirme la vie de l'âme et le retour de la vie dans le corps, c'est-à-dire la vie dans l'homme entier, établissant contre les hérétiques des Juifs cette vérité, qui est contestée par les sadducéens du christianisme.

XXXVII. Quand donc il dit que la chair ne sert point[1], il faut donner à ses paroles le sens qui y convient selon la qualité de la chose dont il s'agit. Plusieurs de ceux qui le suivaient ayant trouvé son discours dur et insupportable, lorsqu'il parlait de l'obligation de manger sa chair, comme s'il leur commandait de manger crûment sa chair en la façon ordinaire de manger de la chair, il voulut élever leurs pensées à l'esprit, pour leur faire comprendre ce qui devait opérer leur salut; c'est pourquoi il leur dit d'abord : « C'est l'esprit qui donne la vie, » ajoutant : « La chair ne sert point, » c'est-à-dire qu'elle ne sert point pour donner la vie. Il explique aussi ce qu'il veut que l'on entende par l'esprit : « Les paroles, continua-t-il, que je vous ai dites, sont esprit et vie, » qui est la même chose que l'Évangile rapporte en ce même lieu[2] : « Celui qui entend ma parole, et qui croira en celui qui m'a envoyé, aura la vie éternelle; il n'entrera point en jugement avec Dieu, mais il passera de la mort à la vie. » Ainsi attribuant à la parole la vertu de donner la vie, parce que la parole est l'esprit et la vie, il l'a aussi nommée sa chair, parce que la parole, c'est-à-dire le Verbe, avait été fait chair. Et certes, le Verbe étant fait chair, nous devons former de saints désirs de le posséder pour recevoir la vie; nous devons avoir l'ouïe toujours disposée à l'admettre dans notre intérieur; nous devons le goûter par l'application de notre entendement; nous devons enfin le digérer par l'ardeur de notre foi. Nous voyons encore que peu auparavant Notre-Seigneur avait dit, « que le pain descendu du ciel est sa chair, » se servant ordinairement de l'allégorie des alimens nécessaires à l'homme, pour marquer la nécessité que nous avons de ce pain céleste, et l'aveuglement des pères de l'Ancien Testament, qui avaient préféré à la vocation divine le pain et la chair des viandes de l'Égypte. Jésus-Christ donc repassant sur les pensées de ces malheureux auditeurs, parce qu'il savait qu'ils allaient se retirer, et qu'ils ne le suivraient plus : « La chair, leur dit-il, ne sert point[1]. » Qu'y a-t-il en cela qui détruise la doctrine de la résurrection de la chair comme s'il ne se pouvait pas faire qu'une chose soit de telle nature, qu'encore qu'elle ne serve point, elle reçoive néanmoins du service de quelque autre chose. L'esprit sert, parce qu'il donne la vie; au contraire la chair ne sert point, parce qu'elle est esclave de la mort. Et réellement Notre-Seigneur a affirmé la vérité de ces deux propositions que nous avançons; car marquant ce qui sert et ce qui ne sert pas, il a pareillement découvert quelle est la chose qui sert à l'autre, montrant que cette chose c'est l'esprit qui donne la vie à la chair qui a souffert la mort. « L'heure viendra, dit-il, en laquelle les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et où ceux qui l'entendront auront la vie. » Qu'est-ce qui est mort, sinon la chair? et qu'est-ce que la voix de Dieu, sinon sa parole et son Verbe, sinon l'esprit qui vivifie? Il ressuscitera la chair qu'il a prise lui-même; il la ressuscitera de la mort qu'il a soufferte lui-même, et il la ressuscitera du sépulcre où il a été porté lui-même. Enfin quand il ajoute : « Ne vous émerveillez pas de ce que je dis, que l'heure viendra où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et où ceux qui auront fait le bien ressusciteront à la vie, et ceux qui auront fait le mal seront ressuscités au jugement et à la condamnation : » il n'y a personne qui puisse prendre les morts qui sont dans les monumens pour autre chose que pour le corps et pour la chair, parce que les monumens ne sont que la demeure des cadavres. En effet, il est dit clairement que ceux qui sont restés dans l'état du vieil homme, c'est-à-dire les personnes mortes de cette mort qui vient de l'ignorance de Dieu, et que les hérétiques veulent que l'on entende sous le nom de monumens, sortiront des monumens pour comparaître au jugement

[1] Jean, 6. — [2] *Ibid.*, 6.

[1] Jean, 6.

de Dieu. Mais comment est-il possible que des monumens sortent des monumens?

XXXVIII. Après avoir considéré les paroles de Notre-Seigneur, jetons aussi les yeux de l'esprit sur les choses qu'il a faites. Quelle pensée avons-nous de ses actions, et que veut-il que nous jugions de lui[1], quand il ouvre les tercueils et les sépulcres, et qu'il ressuscite les morts? Pourquoi opérer de si grands prodiges, s'il n'a eu autre dessein que de faire montre de sa puissance, ou si, remettant les âmes dans les corps, il n'a eu d'autre motif que les grâces présentes qu'il faisait? Certes ce n'était pas à Jésus-Christ une opération fort merveilleuse, que de ressusciter des personnes qui devaient mourir encore une fois. Mais si son intention était plutôt de mettre comme en dépôt la foi de la résurrection future, il s'ensuit que cette résurrection future sera celle des corps, puisque la résurrection des corps en est la preuve et le modèle. Que l'on ne me dise point qu'encore que la vie demeure à l'âme seule après la mort du corps, néanmoins Dieu en a voulu donner par avance des exemples en la chair, parce que la vie de l'âme invisible ne pouvait être montrée sensiblement aux hommes que par la résurrection d'une substance visible; car ce n'est pas connaître Dieu que de mesurer son pouvoir par nos opinions et nos pensées; et ceux-là ignorent ce qu'il est, qui ne croient pas qu'il puisse ce qu'ils ne pensent pas qui soit en sa puissance. Toutefois il ne peuvent pas ignorer cette puissance de Dieu, s'ils ont connaissance de l'Apocalypse de saint Jean[2]. Et certes, celui qui a fait voir les âmes des martyrs encore seules et sans leurs corps, jouissant sous l'autel des délices du repos, pourrait aussi les représenter à la vue dans l'état de la résurrection, sans le ministère de la chair. Mais pour moi je me renferme dans ce sentiment : que Dieu ne nous peut tromper, et que s'il y a quelque chose où il manque de puissance, c'est seulement en ce qu'il est incapable de tomber dans un défaut, et d'user de surprise et de tromperie. Quelle apparence donc qu'en nous donnant des témoignages d'une chose future, il nous les ait donnés d'autre sorte qu'il n'a disposé la chose même? et même que s'il n'a pu nous donner l'exemple de la résurrection sans la chair, il ne puisse nous faire paraître l'effet et l'accomplissement entier de cet exemple dans la substance de la chair? En effet, il n'y a point d'exemple qui ait plus d'étendue que la chose dont il est l'exemple; or l'exemple aurait plus d'étendue que la chose même, si les âmes avaient ranimé les corps, pour servir de preuve et de témoignage d'une résurrection où les corps demeureraient dans la poussière des tombeaux, sans qu'ils rentrassent dans la vie avec les âmes, tellement que le salut entier de l'homme ne servît à en établir et à en défendre que la moitié; au lieu que les exemples de leur nature demanderaient plutôt ce qu'il y a de moins, je veux dire la vie de l'âme seule, pour être comme un avant-goût de la résurrection qui s'accomplirait aussi quelque jour en la chair. Ainsi, selon nous, ces exemples des morts que Notre-Seigneur a ressuscités, enseignaient la vérité de la résurrection de la chair, pour vivre avec l'âme, afin qu'il n'y eût point de substance en l'homme à qui l'on pût dénier cette prérogative, quoique ces mêmes exemples fissent paraître un moindre effet que celui que Jésus-Christ voulait montrer, puisque ces morts n'étaient pas ressuscités pour passer à un état glorieux et incorruptible, mais pour être encore sujets à la mort.

XXXIX. Les actes des apôtres portent aussi témoignage en faveur de la résurrection; car la seule chose que les apôtres avaient à faire même avec les Juifs, était d'ouvrir les sceaux qui cachaient les mystères de l'Ancien Testament, de consigner entre leurs mains les vérités du Nouveau, et surtout de leur annoncer Dieu en Jésus-Christ. Ainsi ils n'enseignaient point une doctrine nouvelle touchant la résurrection des morts, et tout ce qu'ils faisaient sur ce sujet, est qu'à la gloire de Jésus-Christ ils prêchaient simplement la résurrection, comme une vérité connue et dont la foi était déjà établie, sans mettre en question sa qualité, n'ayant là-dessus d'autres adversaires que les seuls sadducéens. Tant il est vrai qu'il était plus facile de nier en tout la résurrection des morts, que de l'entendre autrement que de l'homme entier, c'est-à-dire de la vie de l'âme et de la restitution de la chair à une nouvelle vie. Écoute saint Paul faire sa profession de foi dans l'assemblée des grands prêtres, sous la protection d'un colonel

[1] S. Matth., 9; S. Jean, 11; S. Luc, 7. — [2] Apoc., 6.

de gens de guerre, parmi des sadducéens et des pharisiens : « Mes frères, dit-il, je suis pharisien, et fils de pères pharisiens [1], et je réponds maintenant devant vous sur la question de l'espérance et de la résurrection des morts. » Quelle était l'espérance dont il parlait, sinon l'espérance commune du peuple juif? Et certes, étant déjà poursuivi comme transgresseur de la loi, il avait sujet de craindre que l'on ne le prît pour être aussi de l'opinion des sadducéens, sur le principal article de toute la foi des Juifs, c'est-à-dire sur l'article de la résurrection. Ainsi, ne voulant point passer pour un homme qui détruisît la foi de la résurrection, il la soutenait suivant la doctrine des pharisiens, rejetant les sentimens des sadducéens qui la niaient. C'est pourquoi parlant après cela devant le roi Agrippa [2], il lui dit « qu'il n'avançait rien que les prophètes n'eussent annoncé, » faisant voir qu'il croyait la résurrection telle qu'elle avait été annoncée par les prophètes; et alléguant ce que Moïse avait dit [3] de la résurrection des morts, il montrait qu'il la croyait corporelle, comme celle où Dieu rechercherait la vengeance du sang de l'homme. Il prêchait donc la même résurrection qui était admise par les pharisiens, et qui avait été défendue par Notre-Seigneur, et que les sadducéens avaient mieux aimé nier entièrement que de la croire, comme elle était communément reçue [4]. Au reste quand saint Paul en parla aux Athéniens, ils ne l'entendirent point autrement. Et c'est dans ce sens qu'ils s'en moquèrent; car ils n'en eussent point fait de risées et de railleries, s'il ne leur eût parlé que de l'immortalité des âmes et de leur retour dans des corps, puisque cette opinion était l'opinion la plus ordinaire dans l'école de leurs philosophes. Mais lorsque cette doctrine d'une résurrection, dont on n'avait point ouï parler auparavant, eut été hautement soutenue devant les nations, et qu'elle les eut choquées par sa nouveauté, lors, dis-je, qu'une proposition si incroyable eut fait naître des questions et des disputes, dans lesquelles la créance des hommes sur une chose si importante était diversement combattue, l'apôtre eut soin d'affermir la foi de cette admirable espérance, presque par toutes ses épîtres, montrant que cette résurrection était véritable, qu'elle n'avait point encore eu son accomplissement, qu'elle était corporelle, ce qui était la plus grande question, et, ce qui après cela restait en doute dans les esprits, que ce n'était pas un autre sens que celui de la résurrection de la chair, et qu'elle devait être crue corporelle.

XL. Il ne faut pas s'étonner si l'on tire des écrits de l'apôtre des argumens pour défendre des erreurs, puisqu'il faut qu'il y ait des hérésies, et qu'il n'y en pourrait avoir si les Écritures ne pouvaient être mal interprétées. Or les hérétiques ayant vu que saint Paul établit deux hommes, l'un intérieur qui est l'âme, l'autre extérieur qui est la chair, ils ont attribué le salut à l'âme qui est cet homme intérieur, et la perte à la chair, qui est cet homme extérieur, parce que l'apôtre écrit aux Corinthiens [1] : « Quoique notre homme extérieur se ruine et se corrompe, toutefois notre homme intérieur se fortifie et se renouvelle de jour en jour. » Certainement ni l'âme n'est l'homme par elle-même, puisqu'après que cette masse d'argile fut nommée l'homme, elle lui fut donnée pour l'animer, ni la chair n'est aussi l'homme sans l'âme, puisque dès que l'âme en est dehors, elle n'a plus que le nom de cadavre, de sorte que le nom d'homme est comme une chaîne, dont ces deux substances mêlées l'une dans l'autre sont étroitement liées, et que tant que ce nom subsiste il ne se peut qu'elles ne soient pas unies ensemble. Il faut d'ailleurs supposer que, selon l'apôtre, on doit entendre sous le nom de l'homme intérieur, non pas tant l'âme que l'esprit, c'est-à-dire que l'homme intérieur est non pas la substance même de l'âme, mais comme la saveur qui sort de cette noble substance. Ainsi quand il écrit aux Éphésiens, que Jésus-Christ habite dans cet homme intérieur [2], il veut dire que la vie dont Notre-Seigneur vit en nous doit commencer par les sens. En effet, quand il ajoute « par la foi, dans vos cœurs, et par la charité, » il fait que la foi et la charité soient non pas de la substance de l'âme, mais de la nature des choses que l'âme conçoit; et lorsqu'il dit « dans vos cœurs, » qui sont de la substance de la chair, il attribue l'homme intérieur à la chair, puisqu'il dit que c'est dans le cœur que cet homme intérieur se forme. Considère

[1] Act., 13. — [2] *Ibid.*, 16. — [3] Genèse, 9. — [4] Act., 17.

[1] II. Cor., 4. — [2] Éphés., 3.

maintenant en quel sens il a dit : « que l'homme extérieur se corrompt et se ruine, et que l'homme intérieur se renouvelle et se fortifie de jour en jour [1], » et ne prétends pas qu'il parle de cette corruption que la chair, selon toi, souffrira sans fin depuis le jour de la mort, mais de celle qu'elle éprouvera à cause de Jésus-Christ pendant le cours de cette vie, devant la mort et jusqu'à la mort, au milieu des outrages et des persécutions, des tourmens et des supplices. Et certes, c'est en cet état que l'homme intérieur sera renouvelé par les ornemens et les richesses de l'esprit, faisant progrès de jour en jour dans la pureté de la foi et la sainteté de la discipline. Ce progrès donc ne se doit pas entendre de la perfection que nous aurons en ce lieu de notre félicité, c'est-à-dire après la résurrection, car alors nous ne serons pas renouvelés de jour en jour, mais une seule fois pour toute l'éternité. Il faut que tu jettes encore les yeux sur ce qui suit : « Les maux présens que nous pouvons souffrir, dit le saint apôtre, sont légers et de peu de durée, mais ils verseront sur nous un trésor éternel de gloire, et avec les forces que Dieu nous donnera nous en soutiendrons le poids infini, ne regardant pas, tandis que nous vivons sur la terre, les choses qui sont exposées à notre vue, c'est-à-dire nos souffrances, mais les choses invisibles, c'est-à-dire la récompense que nous en recevrons; car les choses que nous voyons sont temporelles, et les choses que nous ne voyons pas sont éternelles. Il veut que l'on méprise les persécutions et les souffrances qui ruinent et qui corrompent cet homme extérieur, attendu qu'elles sont légères et qu'elles ne durent qu'un temps, par une juste préférence qu'il donne à la grandeur des récompenses éternelles et invisibles, et au prix de la gloire céleste qui emporte à la balance ces travaux et ces afflictions; que la chair souffre ici-bas ces peines et ces douleurs qui l'abattent et qui la détruisent, tant il est évident que cette corruption et cette dissolution de la chair n'est pas celle que ces hérétiques attribuent à l'homme extérieur, voulant que la mort anéantisse la chair sans ressource, pour avoir de quoi combattre la vérité de la résurrection. Ainsi le même apôtre dit ailleurs : Nous devons participer aux souffrances de Notre-Seigneur, afin que nous participions à sa gloire; car je crois que les maux que l'on endure en ce monde, et toutes les amertumes qu'on y éprouve, ne méritent pas d'entrer en comparaison avec la gloire qui nous est préparée en cette autre vie où nous aspirons [1]. Il montre par ces paroles qu'il n'y a point ici-bas de peines qui ne soient inférieures au prix et à la récompense qu'elles en attendent. Que si c'est par la chair que nous participons aux souffrances, comme c'est la qualité propre de la chair que les souffrances la détruisent, il s'ensuit qu'elle doit prendre part à la promesse qui leur est faite. Et il est si certain que, selon l'apôtre, les persécutions appartiennent à la chair [2]; il dit en un autre endroit : « qu'Étant arrivé en Macédoine, notre chair n'eut point de relâche, et ne put jouir d'un seul moment de repos. » Et après cela pour montrer que l'âme souffrait avec la chair : « Nous fûmes, dit-il, affligés en toutes façons; nous avions au dehors des combats en travaillant à vaincre la chair, et nous étions pleins de crainte au dedans, par les afflictions dont notre âme était travaillée, » montrant qu'encore qu'il soit vrai que l'homme extérieur se ruine et tend à sa dissolution, pour expliquer cette parole selon son véritable sens, ce n'est pas que l'homme extérieur périsse pour toujours, sans espoir de résurrection; mais c'est que les oppressions et les maux dont il est accablé passent jusqu'à l'homme intérieur, de sorte que comme ils souffrent tous deux, ils seront aussi glorifiés tous deux, et qu'étant en société de labeurs, il faut qu'ils soient aussi compagnons dans la récompense.

XLI. Il poursuit encore dans le même sentiment, préférant toujours ce prix admirable que nous recevrons là-haut aux maux que l'on supporte ici-bas : « Nous savons, dit-il, que si la maison terrestre de notre corps est sujette à se dissoudre, nous en avons une autre qui n'a point été bâtie de main d'homme et qui a son assiette éternelle dans le ciel; c'est-à-dire que nous obtiendrons une heureuse habitation dans le ciel pour la récompense des maux de cette vie, par lesquels notre chair se ruine et se dissout. Il se souvenait de cette sentence évangélique : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la

[1] I. Cor., 4.

[1] Rom., 7. — [2] II. Cor., 7. — [3] *Ibid.*, 5.

justice, parce que le royaume des cieux leur appartient [1]. Mais, s'il a opposé la grâce de la récompense à la dissolution de la chair, il n'a pas néanmoins nié le rétablissement de cette même chair, puisque celle-là même qui doit souffrir la dissolution, c'est-à-dire la chair, doit aussi recevoir la récompense; mais parce qu'il avait donné le nom de maison à la chair, il a voulu aussi se servir du même terme dans l'opposition qu'il a faite de la récompense qui lui est destinée, promettant à cette maison, qui se dissout par les peines et les souffrances, une maison plus avantageuse pour le bienfait de la résurrection. En effet, Notre-Seigneur promet plusieurs habitations comme autant de maisons dans le palais de son Père [2]; ce qui ne se peut certes entendre du domicile de ce monde, après la dissolution duquel un siége éternel nous serait promis dans le ciel; car ce que l'apôtre dit ensuite, appartenant manifestement à sa chair, fait reconnaître que ce qui précède lui appartient, aussi. L'apôtre donc, distinguant ces deux habitations, ajoute [3] : « Nous gémissons, nous soupirons sans cesse, dans un désir ardent de nous voir en possession de ce domicile que le ciel nous prépare, si toutefois nous paraissons vêtus de la robe de justice, et que nous ne nous présentions pas dépouillés et dans une misérable nudité, » c'est-à-dire que nous souhaitons d'être revêtus de la vertu céleste de l'immortalité, avant que la mort nous ait dépouillés de la chair; car telle est la grâce et le privilége de ceux qui seront vivans dans la chair au jour de l'avénement du Seigneur, et qui, à cause de l'extrême dureté du temps de l'Antechrist, mériteront, par un merveilleux changement de la vie mortelle à un état immortel, et comme par un abrégé et un retranchement de l'empire de la mort, de venir au-devant de Jesus-Christ avec ceux qui ressusciteront des morts, et qui sortiront des sépulcres, ainsi que l'apôtre l'écrit aux Thessaloniciens : « Ce que je vous annonce, dit-il, c'est la parole du Seigneur. Sachez que nous, qui sommes vivans et qui demeurons jusqu'à son avénement, nous ne préviendrons pas ceux qui ont dormi du sommeil de la mort. Le Seigneur descendra du ciel, et alors l'on entendra et la voix de l'archange qui portera un commandement souverain par toute la terre, et la trompette de Dieu qui appellera tous les hommes devant ce redoutable tribunal. A ce bruit qui fera frémir toute la nature, ceux-là ressusciteront les premiers, qui seront morts fidèles à Jésus-Christ; et quant à nous qui vivons, nous serons transportés avec eux dans les nues, et tous ensemble nous marcherons au-devant du Sauveur; et de cette sorte, entrant avec lui dans le ciel, nous y jouirons tous de sa présence dans toute l'éternité [1]. »

XLII. Il explique, en écrivant aux Corinthiens, ce subit et cet admirable changement de l'état des personnes qui vivront encore dans la chair au jour du jugement, quand il dit : « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas changés tous [2]. » Cette merveille s'accomplira en un instant, en un clin d'œil, au dernier coup de la trompette; mais le changement soudain de la chair mortelle au corps glorieux et immortel ne regarde que ceux qui en ce dernier jour seront trouvés vivans. « Les morts, dit l'apôtre, ressusciteront les premiers, et pour nous qui vivrons, nous serons changés. » Considère bien ces paroles, et tu rapporteras facilement celles qui suivent, au sens dont nous avons auparavant parlé; car quand l'apôtre ajoute : « Il faut que cette nature corruptible soit pour jamais exempte de corruption, et que ce qu'elle a de mortel soit revêtu de l'immortalité [3], » il exprime ce domicile du ciel, où par nos gémissemens nous souhaitons d'être admis. Tandis que nous vivons dans la chair, nous demandons que ce céleste domicile devienne le vêtement de cette chair dans laquelle nous serons trouvés, parce que, comme il dit, « tous tant que nous sommes dans le domicile de la chair, nous souffrons avec peine d'être dépouillés de ce corps, et nous désirons qu'un état d'incorruption vienne revêtir notre chair, que nous recevions une vie qui dévore tout ce qu'elle a de mortel, et qui, lui faisant changer de condition, la porte en un moment du temps à l'éternité, et du domicile de la terre, au domicile du ciel [4]. » En effet, qui de ceux vivant dans la chair ne souhaiteraient pas de se revêtir de l'immortalité, et de se perpétuer la vie dans un

[1] S. Matth., 5. — [2] Jean, 14. — [3] II. Cor., 5.

[1] I. Thes., 4. — [2] I. Cor., 15. — [3] *Ibid.*, 5.
[4] S. Matth., 5.

changement si favorable, qui, par un gain merveilleux et par une heureuse subrogation, lui tînt lieu et l'affranchît de la nécessité de la mort, pour ne pas éprouver cette prison des enfers, où l'on satisfera jusqu'au dernier denier[1] ? Au reste, celui-là même qui aura éprouvé la captivité des enfers, recevra aussi cet heureux changement après la résurrection; et c'est ce qui nous fait conclure qu'absolument et en toute façon la chair ressuscitera, et que par le changement qui se fera en elle, enfin elle parviendra à cet état glorieux qui la rendra semblable aux anges[2]. Que s'il n'y a que ceux qui seront trouvés vivans dans la chair, en qui la chair sera ainsi changée, en sorte que ce qui est mortel soit dévoré par la vie, c'est-à-dire la chair par ce vêtement céleste et éternel; donc ceux qui se trouveront morts ne recevront point la vie, étant privés de la matière, et, pour ainsi parler, de l'aliment de la vie, c'est-à-dire de la chair; ou il faut de toute nécessité que les morts reprennent aussi la chair, afin que s'ils ont à obtenir la vie, cette vie qu'ils obtiendront puisse dévorer ce qu'ils ont de mortel. « Mais, dis-tu, ce qu'il y avait de mortel dans les morts aura déjà été dévoré. » Je réponds qu'il ne l'aura pas été en tous. Et certes, combien y en pourra-t-il avoir qui ne seront morts que le jour précédent, combien de cadavres si nouvellement mis dans le tombeau, que l'on peut croire que rien n'en aura encore été dévoré? car selon toi, ce qui est dévoré, c'est ce qui est englouti, c'est ce qui n'est plus, c'est ce qui ne peut plus tomber sous les sens, c'est ce qui ne peut plus du tout paraître. Ainsi de vieux cadavres de géans, dont l'on discerne encore l'enchaînement des membres qui semblent presque vivans, n'auront point été dévorés; mais j'ai parlé de cela ailleurs. Cependant je ne puis omettre ce qui est arrivé depuis peu en cette ville : On construisait un théâtre sacrilége sur une place pleine d'antiques sépultures; on y aperçut des os qui y avaient été mis il y avait près de cinq cents ans, et le peuple eut horreur des os si vieux où la glaire paraissait encore et des restes de cheveux qui avaient conservé quelque senteur. Mais non-seulement les os se trouvent entiers, malgré la longue suite des années, les dents même demeurent sans se corrompre; et ces reliques de cadavres sont comme des semences de la renaissance des corps dans la résurrection. Enfin quand même ce qu'il y avait de mortel se trouverait avoir été dévoré en tous les morts, ce serait la mort, ce serait le temps, ce seraient les siècles qui l'auraient dévoré; mais aurait-il été dévoré par la vie, par cette robe céleste, par ce vêtement d'immortalité? Or, dire que ce qu'il y a de mortel a été dévoré par les premiers, c'est nier qu'il l'ait été par les autres. Et après tout, cet effet doit être une opération de la puissance divine, et non pas un anéantissement qui arrive dans l'ordre de la nature. Ce qu'il y a donc de mortel ayant à être dévoré par la vie, il est nécessaire qu'il se représente afin qu'il soit dévoré, et qu'il soit dévoré afin qu'il soit changé. Si tu conviens qu'il faut allumer le feu afin qu'il brûle, tu ne peux pas dire que ce qui l'allume soit ici nécessaire, et que là il ne le soit pas. Ainsi quand l'apôtre ajoute : « Si étant dépouillés nous ne sommes pas trouvés tout nus[1], » parlant de ceux qui, au jour du Seigneur, ne seront plus dans la vie et dans la chair, le sens, dans lequel il a dit que ceux qui sont dépouillés ne sont plus nus, est : qu'ils seront revêtus de la même substance dont ils avaient été dépouillés; car ils seront trouvés comme nus, n'ayant plus leur chair, ou leur chair étant en partie ruinée et mise en pièces. Et en effet, cet état peut avoir le nom de nudité. Mais ils la reprendront après, afin qu'en étant revêtus, ils puissent encore recevoir au-dessus la robe de l'immortalité; car il n'y a que celui qui est déjà habillé, de qui l'on puisse dire qu'il met par-dessus une autre robe.

XLIII. C'est pourquoi quand le même apôtre dit : « Nous aspirons à la gloire du ciel avec beaucoup de courage et de confiance[2], mais nous savons que tandis que nous vivons dans ce corps nous sommes voyageurs, parce que nous ne marchons qu'au travers des voiles de la foi, et que nous ne voyons pas face à face la beauté essentielle de Dieu : » cela ne se doit pas entendre au désavantage de la chair, et pour la noircir, comme si elle nous séparait de Notre-Seigneur. En effet, ce n'est qu'une exhortation que l'apôtre nous fait d'avoir du dégoût pour cette vie,

[1] I. Cor., 16. — [2] *Ibid.*, 5.

[1] II. Cor., 5. — [2] *Ibid.*

parce que tant que nous vivons dans la chair nous sommes dans un voyage, marchant sous les faibles lueurs de la foi, sans avoir cette heureuse vision de Dieu, c'est-à-dire ne voyant pas Dieu, mais ayant seulement l'espérance de le voir; d'où vient qu'il ajoute : « C'est ce qui nous donne de l'assurance, et ce qui nous fait souhaiter d'être absens de ce corps et de sortir de cette habitation pour en aller prendre une autre en la présence de Notre-Seigneur, afin que nous ne cheminions plus dans les ombres de la foi, mais que nous soyons assurés dans la possession de notre félicité, » c'est-à-dire que nous soyons heureux en effet, au lieu que dans cette vie nous ne le sommes qu'en espérance. Tu vois que l'apôtre, marquant ici le mépris que l'on doit faire du corps, relève l'excellence du martyre; car il n'y a personne qui, en sortant du corps comme un voyageur, s'en aille droit et dès le moment de sa mort posséder Dieu, si ce n'est par la prérogative du martyre, c'est-à-dire qu'il n'y a personne qui dès cet instant jouisse du paradis, sans éprouver la captivité des enfers, s'il n'est martyr de Jésus-Christ. Vois-tu comment l'apôtre parle de la mort? Est-ce que les paroles lui ont manqué pour exprimer cette sortie de l'âme hors du corps? ou est-ce avec raison qu'il s'en est expliqué d'une façon nouvelle? Certes, voulant faire comprendre que nous serons absens pour un temps de notre corps, il dit « que nous nous en éloignons comme des voyageurs s'éloignent de leur demeure, » parce que celui qui fait un voyage doit enfin retourner en sa maison. Ainsi le même apôtre adressant sa parole à tous : « Nous travaillons, dit-il, pour nous rendre agréables aux yeux de Dieu, soit que nous habitions dans ce corps, soit que nous en soyons absens par la mort; car il faut que nous comparaissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ. « Si nous y devons comparaître tous, nous y devons aussi comparaître tout entiers; et l'homme intérieur et l'homme extérieur y doit comparaître, c'est-à-dire les âmes et les corps, afin que chacun y rende compte de ses actions, et qu'il remporte, dit-il, par le corps selon ce qu'il a fait par le corps de bien ou de mal. Je te demande comment tu lis ce passage, car il semble que les termes en soient confus et embarrassés; mais s'il veut exprimer la peine ou la récompense qui doivent être remportées par le corps, la résurrection est sans doute corporelle; et s'il entend la peine ou la récompense de ce qui a été fait par le corps, les œuvres faites par le corps doivent être punies ou couronnées dans le corps même qui les a faites. Tout ce discours donc de l'apôtre finissant par ces paroles qui prouvent clairement la résurrection de la chair, il le faut entendre tout entier dans le sens qui convient à ces mêmes paroles par lesquelles il finit.

XLIV. Que si tu considères encore ce qu'il a dit auparavant, où il a fait mention de l'homme extérieur et de l'homme intérieur, n'y trouveras-tu pas toute la dignité et toute l'espérance de la chair[1]? car lorsque parlant de la lumière, et disant « que Dieu en a jeté les rayons dans nos cœurs, afin que nous éclairions les autres et que nous leur donnions la connaissance de sa gloire, comme ministres de Jésus-Christ, » il ajoute, « que nous portons ce trésor précieux dans des vases de terre, » c'est-à-dire dans la chair; que veut-il faire entendre par cette expression? Est-ce que cette chair sera détruite, parce que tirant son origine du limon, elle est de terre? ou n'est-ce point qu'elle sera exaltée, parce qu'elle enferme un si divin trésor? Et certes, si cette vraie lumière qui luit en la personne de Jésus-Christ contient en soi la vie, et si cette vie et cette lumière sont données en garde à la chair, est-il possible que cette chair qui a en sa garde la vie doive périr? il faudrait donc que le trésor qui lui a été confié périt aussi, car on confie les choses périssables à celles qui doivent périr[2], comme l'on met le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. D'ailleurs quand il dit : « Portant toujours en notre corps la mort et la puissance de Jésus-Christ, quel est ce corps qui, ayant été nommé le temple de Dieu, peut maintenant être appelé le sépulcre de Jésus-Christ? Mais pourquoi portons-nous en notre corps la mort et la passion de Notre-Seigneur? « afin, dit-il, que la vie dont il est vivant soit rendue manifeste en ce corps. » En quel corps? en ce corps mortel; c'est donc en cette chair mortelle par le péché, et vivante par la grâce? Mais vois combien cette chair a de dignité, puisqu'en elle la vie de Jésus-Christ est manifestée, Donc la vie éternelle de Jésus-Christ, cette vie

[1] I. Cor., 6. — [2] *Ibid.*

sans fin, et exempte de corruption, cette vie, qui est la vie de Dieu, sera manifestée en un sujet qui n'a aucune part au salut, en une substance dont la dissolution et la ruine doit être perpétuelle; ou, si cela n'est pas, de quel temps est-ce que la vie de Notre-Seigneur sera manifestée en notre corps? Peut-être, diras-tu, que la vie dont parle l'apôtre est celle que Jésus-Christ a menée en ce monde, qui a fini par sa mort et sa passion, et qui non-seulement a paru évidemment à la vue des Juifs, mais qui est aujourd'hui annoncée à toutes les nations. Tant s'en faut, l'apôtre parle clairement de cette vie de Jésus-Christ, qui a brisé les portes de diamant, et forcé les serrures d'airain des enfers [1], et qui depuis cette grande victoire est notre vie. Enfin elle sera manifestée en notre corps; quand? après notre mort. De quelle sorte? lorsque nous ressusciterons en notre chair, comme Jésus-Christ est ressuscité. Mais que l'on ne nous objecte point que la vie de Jésus-Christ est maintenant manifestée en notre corps par la *profession* de la sainteté, de la patience, de la sagesse, et de la justice, qui ont fleuri en la vie de Notre-Seigneur, car l'apôtre prévoyant cette explication, ajoute : « Nous qui vivons, nous sommes livrés à la mort pour le nom de Jésus-Christ, afin que sa vie soit manifestée en notre corps mortel. « Il dit que, quand nous serons morts, la vie de Notre-Seigneur sera manifestée en notre corps. Mais si alors elle est manifestée en notre corps, comment y sera-t-elle manifestée, si le corps n'est ressuscité? « Nous avons, dit encore l'apôtre, une ferme foi que Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ, nous ressuscitera aussi avec lui. » Mais Notre-Seigneur étant déjà ressuscité des morts, que signifie ce terme, avec lui, sinon comme lui. Que s'il nous ressuscitera comme lui, il ne nous ressuscitera pas sans la chair?

XLV. Mais nos adversaires tombent dans un autre aveuglement et se brisent à un nouvel écueil, dans la rencontre qu'ils font du vieil homme et du nouvel homme [2]. Ils voient que l'apôtre nous avertit de nous dépouiller du vieil homme, de cet appétit corrompu qui est une si féconde source de désordres; de prendre un esprit nouveau; de nous revêtir du nouvel homme, qui est créé selon Dieu en sainteté, vérité et justice. Ils veulent donc que saint Paul, distinguant ici deux substances, et rapportant la vieillesse à la chair, et la nouveauté à la vieille âme, entende la chair par le vieil homme, et que nous exhortant à renoncer au vieil homme, il nous exhorte à renoncer à un sujet de perpétuelle corruption, c'est-à-dire à la chair. Mais, certes, à le bien prendre et selon l'origine et la nature de ces substances, ni l'âme n'est le nouvel homme, ni la chair n'est le vieil homme, sous prétexte que celle-là ait été créée la dernière, et celle-ci la première. En effet, quel temps y a-t-il eu entre l'ouvrage de la main de Dieu dans la construction de la chair, et le souffle de Dieu, qui a inspiré l'âme dans cette chair. J'ose même dire que, supposé que le chair eût été créée beaucoup de temps avant l'âme, elle a donné la primauté à l'âme, en ce qu'elle a attendu que l'âme soit venue l'enfermer, pour que l'homme fût parfait; car quoique la perfection et la consommation d'un ouvrage soit la dernière en ordre, il est certain néanmoins que quant à l'effet, elle doit tenir le premier rang : cette chose là doit être estimée la première sans laquelle celles qui ont précédé ne peuvent être. Que si la chair est le vieil homme, quand est-ce qu'elle est devenue le vieil homme? Est-ce dès le commencement? Mais Adam a été tout entier nouvel homme, et rien de ce nouvel homme n'a pu être le vieil homme. Il faut passer maintenant à la génération humaine, dans laquelle, ensuite de la bénédiction que Dieu lui donna, la chair et l'âme sont engendrées ensemble, sans qu'il y ait entre elles aucune distinction de temps; et comme elles sont semées ensemble dans le ventre maternel, selon que nous l'avons montré dans notre traité de l'âme, il n'y a qu'un moment pour la conception et qu'un moment pour la naissance de ces deux hommes, qui sont à la vérité de deux substances, mais non pas de deux âges différens, et qui de deux font tellement un seul homme que l'un n'est point devant l'autre. Enfin tout ce que l'on en peut dire est : que nous sommes ou tout vieil homme, ou tout nouvel homme; car que nous puissions être autre, c'est ce que nous ignorons. Mais l'apôtre marque manifestement quel est ce viel homme : « Dépouillez-vous, dit-il, du vieil homme, de cet ancienne conversation de péché où vous étiez at-

[1] Psaume 106. — [2] Éphés., 4.

tachés avant que d'être soumis à Jésus-Christ[1]. » Il ne dit pas que le vieil homme s'entende de la vieillesse de quelque substance, car il ne nous ordonne point de nous dépouiller de la chair, mais seulement de quitter les choses qu'il a montré ailleurs être des opérations de la chair, accusant non pas le corps, mais les œuvres, dont il dit ensuite[2] : « Que chacun bannissant de sa langue le mensonge, parle sincèrement et en vérité à son prochain, puisque nous sommes les membres les uns des autres. Si vous vous mettez en colère, que votre colère ne passe pas jusqu'au péché, que le soleil se couchant ne la voie pas régner dans votre cœur, de peur que votre consentement au mal ne vous mette sous la servitude du démon; que celui qui dérobe ou qui prend d'ailleurs injustement le bien d'autrui, cesse de commettre ces actions criminelles, mais qu'il travaille et que du labeur de ses mains il se mette en état de secourir ceux qui ont besoin d'assistance; qu'il ne sorte point de votre bouche de discours libre et de parole déshonnête, et que ce que vous direz de bon, serve à l'édification du prochain et à l'avancement de la foi, afin que ceux qui vous entendront en profitent, et que ce leur soit un moyen de faire des progrès dans la piété. N'offensez point par vos crimes l'Esprit-Saint de Dieu, dont vous avez reçu l'impression et le caractère que vous devez garder jusqu'au jour de votre rédemption; que toute malveillance, que tout colère, que toute chaleur, que tout emportement, que toute médisance, que toute indignation, et enfin que toute malice sorte de votre cœur; ayez de la douceur et de l'humanité, de la bonté et de la compassion les uns pour les autres, et remettez-vous mutuellement les injures que vous avez reçues, comme Dieu, par le mérite de Jésus-Christ, vous a remis tous vos péchés. » D'où vient que ceux qui prétendent que le vieil homme c'est la chair, ne courent pas en hâte à la mort, afin qu'en se dépouillant du vieil homme, ils préviennent les préceptes de l'apôtre? Car, quant à nous, qui croyons que toute les règles de la foi chrétienne se doivent accomplir dans la chair et par la chair, nous, dis-je, dont la chair a une bouche pour ne proférer que de bonnes paroles, et de sages et d'utiles discours, une langue pour ne prononcer point de blasphèmes, un cœur pour ne concevoir point d'indignation et de colère, des mains pour travailler et pour faire l'aumône, nous ne mettons point de différence entre le vieil et le nouvel homme, quant à la substance, mais seulement quant aux œuvres; et ainsi nous reconnaissons que l'on dit de celui qui est encore dans l'état de vieil homme, selon cette ancienne conversation de désordre et d'iniquité : qu'il est dans la corruption par le vice de son appétit et de sa concupiscence; comme selon son ancienne conversation de péché, et non pas selon la substance de la chair, ce vieil homme éprouvera la corruption par une éternelle mort. Au reste, le vieil homme étant devenu nouvel homme par une meilleure vie, c'est toujours le même homme qui est vivant et il ne souffre aucune altération dans sa chair, parce que ce n'est pas de son corps qu'il s'est dépouillé, mais de ses mauvaises mœurs.

XLVI. Tu trouveras que l'apôtre parle partout de telle sorte qu'il semble qu'en condamnant les œuvres de la chair il condamne même la chair; mais ne crois pas que ce soit son sentiment, quoiqu'il exprime quelquefois un sens qui en approche; car s'il dit que ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu, il s'éloigne du mauvais sens que ces paroles peuvent recevoir, ajoutant : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit[1]. » Et certes, niant que ceux qui étaient véritablement dans la chair fussent dans la chair, il montrait qu'ils n'étaient pas dans les œuvres de la chair; il faisait encore voir que ce n'étaient pas ceux qui vivaient dans la chair qui ne pouvaient plaire à Dieu, mais ceux qui vivaient selon la chair, et qu'au contraire ceux-là étaient agréables à Dieu, qui, vivant dans la chair, marchaient ici-bas selon l'esprit. Il dit au même lieu : « Votre corps est mort, mais c'est par le péché qu'il est mort; au contraire votre esprit vit de la vie de la grâce, par la justice que l'esprit de Jésus-Christ à mise en vous. » Or, comme il oppose la vie à la mort qui régne dans la chair, sans doute là où il établit la mort par la corruption du péché, là même il promet la vie par l'opération de la justice. En effet, ce serait en vain qu'il aurait opposé la vie à la mort, si elle ne se trouvait dans le même sujet où se trouve la mort à qui elle est opposée,

[1] Galat., 1. — [2] Éphés., 4.

[1] Rom., 3.

afin de l'en mettre dehors; mais si la vie met la mort hors du corps, certes c'est un effet qu'elle ne peut accomplir, si elle ne pénètre le corps dans lequel est la mort qu'elle en met dehors. Mais pourquoi se donner tant de peine pour exprimer ce sentiment avec quelque force, puisque l'apôtre l'explique si absolument et avec tant de clarté? « Si, dit-il, l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus des morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus des morts ressuscitera aussi vos corps mortels, parce que son esprit habite en vous. » Que s'il y a quelqu'un qui estime que le corps mortel se doive prendre ici pour l'âme, comme il ne peut nier que le corps mortel ne soit chair, il faut qu'il reconnaisse aussi la résurrection de la chair, par la raison de la participation d'un même état qu'il attribue à l'âme et au corps. Mais apprends de ce qui suit dans la même épître, que ce n'est pas la chair, mais que ce sont les œuvres de la chair que l'apôtre condamne. « Mes frères, dit-il, nous ne sommes pas esclaves de la chair pour *être obligés* de vivre selon la chair, car si vous vivez selon la chair, il arrivera que vous mourrez; mais, si par l'assistance du Saint-Esprit, vous mortifiez votre concupiscence, si vous résistez généreusement aux mouvemens de la chair, vous vivrez. » Donc pour répondre à tout ce que l'on nous objecte, si le salut est promis à ceux qui sont dans la chair, mais qui vivent dans la chair selon l'esprit, il est évident que ce n'est pas la chair, mais l'opération de la chair qui est opposée au salut. Il est encore certain que par l'exclusion de l'opération de la chair, qui est la cause de la mort, la chair peut espérer le salut, parce que lorsqu'elle est en cet état, elle n'a plus en soi la cause de la mort. « Car, dit l'apôtre, la loi de l'esprit qui donne la vie m'a délivré, par la grâce de Jésus-Christ, de la loi du péché et de la mort, » qui est cette loi dure dont il a dit auparavant « qu'elle réside dans nos membres et quelle y exerce une cruelle tyrannie [1]. » Ainsi nos membres ne seront plus captifs sous la loi de la mort, parce qu'ils ne seront plus asservis à la loi du péché de laquelle ils ont été délivrés. Et certes ce qui était impossible à la loi, à cause qu'elle était faible par la faiblesse de la chair, Dieu là accompli, envoyant son Fils dans le monde sous la ressemblance de la chair du péché; mais par le péché il a condamné le péché dans la chair, et non pas la chair dans la péché, car la maison ne sera pas enveloppée dans une même condamnation avec celui qui l'habite. L'apôtre donc ayant dit que le péché habite dans notre corps, la condamnation du péché est l'absolution de la chair, comme avant la condamnation du péché la chair était sujette à cette loi du péché et de la mort. C'est dans ce même sentiment que saint Paul a donné à la prudence de la chair le nom de mort et d'ennemie de Dieu, et non pas à la chair même. « Mais à qui, diras-tu, imputera-t-on la prudence de la chair, si non à la propre susbtance de la chair? » Certes, j'accorde qu'elle lui soit imputée, si tu montres que la chair a quelque connaissance et quelque discernement d'elle-même; mais si elle n'en a point sans l'âme, il s'ensuit que la prudence de la chair appartient à l'âme, et que si on l'impute quelquefois à la chair, c'est parce que l'âme fait ses opérations par le ministère de la chair. L'apôtre dit « que le péché habite dans la chair, » parce que l'âme qui invite au péché demeure dans la chair comme dans une maison étrangère, et si la chair souffre la mort pour la peine du péché, c'est à cause du péché qu'elle la souffre, et non pas a cause d'elle. Il dit encore ailleurs : « Pourquoi vous laissez-vous charger des préceptes de la loi, comme si vous viviez dans ce monde légal [1]? » écrivant non pas à des morts, mais à des gens qui ne devaient plus vivre suivant les maximes de ce monde grossier et charnel et sous la sujétion dont Jésus-Christ les avait délivrés.

XLVII. Car la vie du monde charnel est celle par laquelle, comme il dit, « le vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ [2]; » non pas qu'il ait été crucifié quant au corps, mais quant aux œuvres de la chair. Et réellement on ne peut entendre autrement cette parole de l'apôtre, car effectivement notre corps n'a point été crucifié, et notre chair n'a point souffert la croix de Jésus-Christ. Mais comme il ajoute : « C'est afin que le corps du péché soit anéanti par la réformation de la vie; » et non pas par la destruction de la substance; et c'est ce qu'il dit : « Afin que nous ne soyons plus sous la domination du péché, et que nous croyions qu'étant morts avec Jésus-Christ,

[1] Rom., 7 et 8.

[1] Coloss., 2. — [2] Rom., 6.

nous vivrons aussi désormais avec lui. » Ainsi le même apôtre dit : « Songez que vous êtes morts non pas en la chair, mais au péché. Ceux donc qui seront ainsi morts, auront le salut quand à la chair, mais ils vivront à Dieu en Jésus-Christ, » c'est-à-dire que n'étant point morts en la chair, ils vivront en la chair de cette vie toute sainte, parce que ce n'est pas en la chair qu'ils seront morts, mais au péché; c'est pourquoi il poursuit : « Que le péché ne règne point dans votre corps mortel, en sorte que vous lui obéissiez et que vous soyez esclaves de la concupiscence de la chair et de ses désirs déréglés, et ne faites pas de vos membres des instrumens et comme des armes d'iniquité et d'injustice; mais vous-mêmes offrez-vous à Dieu comme des personnes qui sont mortes et qui vivent, non pas simplement comme des personnes qui vivent, mais comme des personnes mortes au péché et vivant de la vie de Jésus-Christ; et enfin que vos membres paraissent en la présence de Dieu comme des armes destinées et préparées à faire des actions de justice. » Et encore après : « Ainsi que vous avez autrefois fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice pour opérer l'iniquité, faites-les maintenant servir à la justice pour votre sanctification; car lorsque vous étiez sous la servitude du péché, vous étiez dans une liberté déplorable, hors de l'heureuse servitude de la justice; mais quel fruit tiriez-vous de ces péchés, dont vous avez maintenant tant de confusion? La fin où ils tendent c'est la mort. Au contraire, comme vous avez acquis cette vraie liberté qui vous délivre de la tyrannie du péché, et que vous êtes devenus serviteurs de Dieu, votre sanctification est le fruit que vous en recueillez en cette vie, et la vie éternelle est la fin où vous aspirez; car la mort est la solde du péché, et la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur est un présent que Dieu vous fait par sa grâce. » Ainsi l'apôtre, par toute la suite de ces passages, détachant nos membres du commerce de l'injustice et de l'iniquité, et les réunissant à la justice et à la sainteté, et même, au lieu de la solde de la mort que le péché leur faisait mériter, les transférant à la possession du don précieux de la vie éternelle, il n'est pas douteux qu'il promet à la chair la récompense du salut. En effet il n'eût point fallu lui ordonner de vivre dans la sainteté et dans la justice, si elle n'eût point dû avoir de prétentions à la récompense des actions de justice et de sainteté, et il n'eût point fallu non plus imposer la nécessité du baptême, si la régénération que la chair y reçoit n'était une consécration qui assure la restitution du corps, de la mort à la vie. Et c'est ce que l'apôtre représente encore avec plus de vigueur et d'effort : « Ignorez-vous, dit-il, que tous tant que nous sommes, qui avons été baptisés au nom de Jésus-Christ, nous avons été baptisés en la ressemblance de sa mort, c'est-à-dire que la mort du vieil homme, qui est figurée par la mort de Jésus-Christ, a été accomplie en nous par le baptême? Ignorez-vous aussi que par cette mort du vieil homme et du péché nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ, afin qu'étant nettoyés de nos crimes par l'efficacité du baptême, comme il est ressuscité des morts pour posséder une vie nouvelle, nous marchions désormais dans les voies d'une nouvelle vie? » Il a bien prévu que tu pourrais te persuader qu'il ne veut parler que de la vie présente, dans laquelle la foi, par la vertu du baptême, nous fait vivre dans une nouveauté de mœurs et de conversation; c'est pourquoi il ajoute : « Si nous avons été entés en la mort de Jésus-Christ par le baptême qui en est la figure, de la manière qu'étant ainsi heureusement entés, nous avons participé à sa mort, nous participerons encore à sa résurrection, qui nous est aussi représentée par le baptême. En effet nous mourons figurément dans le baptême; mais nous y ressuscitons véritablement en la chair comme Jésus-Christ est ressuscité. Et tout ainsi que la mort a régné par le péché d'un homme, de même la grâce règne par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a conféré la justice et nous a élevés à la vie éternelle par une très-abondante profusion de ses bienfaits [1]. » Mais comment cette comparaison peut-elle avoir lieu, si la résurrection ne se fait pas en la chair; car là où est la mort, là même est la vie après la mort, comme la vie a été auparavant là même où depuis a été la mort. Certes, si l'effet de la mort est d'opérer la dissolution de la chair, il faut que la vie qui est contraire à la mort opère aussi le contraire, à savoir le rétablissement de la chair, afin que comme la mort exerçant son empire avait dévoré ce qui était mortel, après que ce qui était mortel a

[1] Rom., 5.

été dévoré par l'immortalité, on lui puisse dire : « Ô mort ! où est ton aiguillon? ô mort! où est ta puissance[1]? » Ainsi la grâce sera surabondante, où il y a eu abondance d'iniquité[2]; ainsi la vertu se perfectionnera dans l'infirmité, sauvant ce qui était perdu, vivifiant ce qui était mort, guérissant ce qui était en langueur, rachetant ce qui avait été ravi, délivrant ce qui avait été mis en servitude, rappellant ce qui avait été égaré, ressuscitant ce qui avait été abattu; et l'élevant de la terre dans le ciel où nous avons notre habitation, selon que l'apôtre l'enseigne aux Philippiens, disant[3] : « D'où nous attendons Jésus-Christ Notre-Seigneur qui changera l'état de notre corps, plein de faiblesse, de misère et de corruption, pour lui donner les qualités de son corps glorieux. Mais c'est après la résurrection que ce changement se fera, comme ce n'est qu'après la passion que Jésus-Christ a été glorifié. Tels sont nos corps, que l'apôtre écrivant aux Romains[4] désire qu'ils se présentent « comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu. » Mais comment peut-elle être vivante, si les corps doivent périr pour toujours? comment peut-elle être sainte, si les corps sont profanes? comment peut-elle être agréable à Dieu, si les corps sont condamnés à une mort qui soit sans ressource? Je ne sais de quelle sorte ces gens qui au milieu de cette éclatante lumière des Écritures affectent un aveuglement volontaire, recevront ces paroles de l'apôtre aux Thessaloniciens, où certes j'aperçois autant de clarté que si c'était un rayon du soleil qui les eût écrites[5] : « Que le Dieu de paix, dit-il, vous sanctifie dans toutes les parties de votre être; ce n'est pas assez que votre corps, que votre âme, que votre esprit, se conservent purs et sans tache pour paraître irrépréhensibles en la présence de Dieu et en l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Tu vois donc que toute la substance de l'homme est destinée à recevoir le salut, et que le temps où cela se doit accomplir n'est autre que celui de l'avénement de Notre-Seigneur. En effet cet avénement est comme la clef qui ouvrira les tombeaux et qui mettra la résurrection en évidence.

XLVIII. Mais, dis-tu, la chair et le sang ne peuvent prétendre à l'hérédité céleste, et à la possession du royaume de Dieu[1]. Nous savons aussi bien que toi qu'il est ainsi écrit, et nous avons différé jusqu'à présent de toucher à cette objection que nos adversaires mettent comme à la tête de leurs troupes, pour nous réserver de la détruire la dernière et à la fin du combat, après avoir renversé toutes leurs subtilités, qui sont comme des secours qu'il fallait auparavant défaire. Mais que ces adversaires attendent un peu que nous ayons repassé sur ce qui précède dans l'épître de l'apôtre, nous découvrirons par ce moyen quelle cause il a eu de parler dans ce passage comme il l'a fait de la chair et du sang, d'où l'on jugera quel en est le véritable sens. Il faut donc supposer que l'apôtre, écrivant aux Corinthiens et prescrivant généralement les préceptes de la discipline ecclésiastique, a renfermé tout le fondement de l'Évangile qu'il leur annonçait et de la foi dont ils faisaient profession, dans la vérité qu'il leur a tant recommandée, de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur, tirant la règle de notre espérance de ce qui en est le principe. C'est pourquoi il ajoute : « Si l'on vous prêche que Jésus-Christ est ressuscité des morts, comment y en a-t-il entre-vous qui sèment le bruit que les morts ne ressuscitent point? Certes, si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est point ressuscité, et si Jésus-Christ n'est point ressuscité, toutes nos prédications sont vaines; ainsi nous sommes de faux témoins de la vérité de Dieu, portant témoignage qu'il a ressuscité Jésus-Christ, qu'en effet il n'a pas ressuscité. Enfin si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est point ressuscité, et si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est inutile et sans fruit, parce que vous êtes encore chargés de vos péchés, et que ceux qui sont morts en Jésus-Christ sont perdus. » Quel est le but de l'apôtre dans ce discours et que veut-il nous obliger de croire? « Il veut, dis-tu, que nous croyions la résurrection des morts que l'on déniait. » — « Sans doute, dis-je, il voulait qu'on la crût à l'exemple de la résurrection de Notre-Seigneur. » — « Sans doute, » réponds-tu. « Mais, dis-moi, l'exemple se forme-t-il sur une chose différente, ou sur une chose pareille? » — « C'est, dis-tu, sur une chose pareille qu'il se forme. » Je te demande donc comment Jésus-Christ est ressuscité;

[1] I. Cor., 15; Rom., 5; II. Cor., 2. — [2] Ézéch., 34.
[3] Philip., 3. — [4] Rom., 12. — [5] Thess., 5.

[1] I. Cor., 15,

s'il est réssuscité en la chair, ou s'il n'est pas ressuscité en la chair? Que si tu reconnais que selon les Écritures, il est mort et a été enseveli, mais qu'il n'est mort et qu'il n'a été enseveli qu'en la chair, il faut que tu demeures d'accord qu'il est aussi ressuscité en la chair; car ce qui est tombé par la mort, ce qui a été mis dans le sépulcre, c'est ce qui est ressuscité, et ce n'est pas tant Jésus-Christ en la chair que la chair en Jésus-Christ. S'il est donc vrai que nous ressusciterons à l'exemple de Jésus-Christ, qui est ressuscité en la chair, il est aussi vrai que nous ne ressusciterons pas à l'exemple de Jésus-Christ si nous ne ressuscitons pas en la chair. « Par un homme, dit l'apôtre, est venue la mort, et par un homme vient la résurrection. » Il les distingue l'un de l'autre, faisant Adam auteur de la mort, et Jésus-Christ auteur de la résurrection. Mais par la comparaison qu'il fait des deux ensemble, en ce que le nom d'homme est commun à tous deux, il établit la résurrection en la même substance que la mort. En effet, si de même que tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ, il s'ensuit qu'en Jésus-Christ ils seront vivifiés en la chair, comme en Adam ils meurent en la chair; mais chacun sera vivifié en son ordre, parce qu'il sera vivifié en son corps. Et en effet, cet ordre n'est autre chose que le rang de la dignité et des mérites; et comme la dignité et les mérites appartiennent aussi au corps, il faut que l'ordre soit pour les corps, afin qu'ils puissent être pour les mérites. Que si quelques-uns reçoivent même le baptême pour ceux qui sont morts sans avoir été baptisés, soit que cette coutume ait quelque raison ou qu'elle n'en ait point, c'est une coutume dont l'apôtre parle, et qui a été introduite sur cette persuasion que le baptême reçu pour d'autres servirait à la chair quant à l'espérance de la résurrection; que si la résurrection n'était point corporelle, on ne l'attacherait pas ainsi à un baptême corporel. Enfin pourquoi l'apôtre a-t-il remarqué la coutume qu'avaient ces gens-là de recevoir le baptême pour les morts, si les corps que l'on baptise ne ressuscitent point? car l'eau qui lave le corps ne suffit pas pour opérer la sanctification de l'âme, mais il faut que l'eau soit accompagnée des réponses de la personne que l'on baptise, et du témoignage que ses réponses donnent de la foi. D'ailleurs si les corps ne doivent point ressusciter, pourquoi, dit le même apôtre, nous exposons-nous à toute heure à tant de périls[1]? » Certes c'est en la chair qu'il s'y exposait: « Je meurs, ajoute-il, tous les jours; » et c'est encore dans les périls où se trouvait sa chair, combattant en Éphèse contre des hommes aussi farouches que de bêtes brutes. C'est cette persécution qu'il souffrit en Asie, et dont il parle dans la seconde épître aux-mêmes Corinthiens: « Je ne veux pas, dit-il, mes frères, vous cacher la persécution que j'ai soufferte en Asie; elle a été si grande et a monté à un tel excès, que toutes mes forces y succombaient, et que je perdais l'espérance de pouvoir sauver ma vie. » Si je ne me trompe il fait la relation de tous ces travaux pour prouver, par les combats de la chair qu'il ne voulait pas que l'on crût inutiles, qu'il fallait indubitablement croire la résurrection de la chair; car les combats de la chair sont fort inutiles si la chair ne ressuscite point. Mais quelqu'un nous dira: « Comment est-ce que les morts ressusciteront? en quel corps reprendront-ils vie? » C'est ici la question de la qualité des corps, si l'on ressuscitera avec les mêmes corps, ou si l'on en prendra d'autres: mais comme cette question est la dernière qui se doit traiter, l'on peut conclure cependant que c'est reconnaître la résurrection corporelle que de demander quelle sera la qualité des corps.

XLIX. Nous voilà arrivés au fort de la difficulté et à ce qu'il y a de plus puissant dans la controverse. Or de ce que l'apôtre a dit avant ce passage que nous examinons, l'on peut aussi apprendre quelles substances il répute indignes de participer au royaume de Dieu et à quel condition il les en exclut. Le premier homme, dit-il, a été fait du limon de la terre, et cet homme c'est l'homme terrestre, c'est-à-dire Adam; « mais le second homme vient du ciel, c'est-à-dire que c'est le Verbe de Dieu et que c'est Jésus-Christ[2]. Toutefois quoique le second homme vienne du ciel, il n'est homme qu'en ce qu'il est chair et âme, et qu'il est ce qu'est l'homme et ce qu'est Adam. » Le même apôtre, peu auparavant, l'a nommé le nouvel Adam, de sorte qu'il participe au nom d'Adam comme il participe à sa substance: en effet Adam a été fait chair sans semence, et il en est de même de Jésus-Christ.

[1] II. Cor., 1. — [2] I. Cor., 15.

Tel donc qu'est l'homme terrestre, tels sont les hommes terrestres; tel qu'est l'homme céleste, tels sont les hommes célestes. Mais est-ce en substance qu'ils sont semblables, ou plutôt n'est-ce pas premièrement en conformité de vie, et secondement en mérite et en dignité à cause de cette conformité? Certes l'apôtre a donné le nom d'homme aux hommes terrestres comme aux hommes célestes, et ils ne peuvent être distingués quant à la substance. Que si Jésus-Christ est seul vraiment céleste, s'il est même au-dessus de cet état, néanmoins en tant qu'il est chair et âme, il est homme; et quant à la condition de ces deux substances, il n'est point séparé de la qualité d'homme terrestre : c'est pourquoi ceux qui sont célestes à son exemple ne le sont pas à l'égard de la substance dans laquelle ils vivent ici-bas; mais à l'égard de la clarté future, qu'ils posséderont après cette vie. Cette distinction vient de la différence de la dignité d'entre les corps célestes et les corps terrestres; car l'apôtre a auparavant marqué la diversité qui est entre la gloire des uns et la gloire des autres; il a encore dit : « qu'autre est la gloire du soleil, autre la gloire de la lune, autre la gloire des étoiles, et que les étoiles mêmes diffèrent en gloire l'une de l'autre, quoiqu'elles ne diffèrent pas en substance. » Enfin ayant établi la différence de dignité dans la même substance, dignité où il faut maintenant aspirer pour en avoir la jouissance après la mort, il ajoute cette exhortation : que nous suivions ici-bas par une sainte discipline la vie de Jésus-Christ, afin que là-haut nous puissions atteindre au faîte de la félicité par la possession de la gloire. « Tout de même, dit-il, que nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste. » En effet, nous avons porté l'image de l'homme terrestre par notre participation à la transgression du premier homme, par l'obligation à la mort qu'il nous a transmise, par l'exil hors du paradis. Mais quoique nous portions ici dans la chair l'image d'Adam, toutefois l'on ne nous ordonne pas de nous dépouiller de la chair. Que si ce n'est pas de la chair dont on nous avertit de nous dépouiller, c'est de la conversation de la chair, afin que nous portions au dedans de nous l'image de l'homme céleste, non pas de cet homme céleste qui est Dieu et assis à la droite de Dieu dans le ciel, mais de Jésus-Christ vivant parmi le monde, en sorte que nous marchions sur ses traces, que l'on reconnaisse en nous ses linéamens et ses traits, et que nous aspirions à être semblables à lui par des actions de sainteté, de justice et de vérité. Et certes, en tout cela l'apôtre n'a point d'autre but que l'observation de la discipline chrétienne. Et quand il dit que l'on doit porter ici l'image de Jésus-Christ, c'est en cette chair, et en ce temps de corruption et de discipline : « Portons, » dit-il en termes de commandement, parlant pour le temps où nous vivons et où l'homme n'est que chair et âme, et où, si la foi regarde quelque autre substance, c'est-à-dire une substance céleste, ce n'est qu'à cause de la promesse qui nous est faite, parce que nous ne la possédons pas en cette vie, et qu'il nous est ordonné de travailler pour l'obtenir en l'autre. L'apôtre ayant donc établi l'image de l'homme terrestre et celle de l'homme céleste dans la conduite de la vie présente et dans les diverses qualités des actions humaines, et nous ayant admonestés de renoncer à celle-là et de nous attacher à celle-ci, il ajoute, pour confirmer ce qu'il a fait entendre auparavant, et par une particule qui joint ce qui suit à ce qui précède : « car je vous dis, mes frères, que la chair et le sang ne peuvent parvenir à l'hérédité céleste, et posséder le royaume de Dieu, n'entendant, par la chair et le sang, que cette image de l'homme terrestre. Que si l'image de l'homme terrestre se rapporte à la vie du vieil homme, et que la vie du vieil homme ne puisse arriver au royaume de Dieu, il s'ensuit que la chair et le sang qui ne peuvent prétendre au royaume de Dieu, se prennent pour la vie du vieil homme. Et en effet, si l'apôtre ne confond jamais les œuvres avec la substance, s'il ne met jamais la substance pour les œuvres, ne t'imagine pas qu'il en use ici autrement. Et lorsqu'il dit, en parlant de ceux qui vivent encore dans la chair, « qu'ils ne sont pas dans la chair, parce qu'ils ne sont pas dans les œuvres de la chair », tu ne dois pas le prendre à contre-sens et l'expliquer contre son dessein, qui est d'exclure du royaume de Dieu non pas la substance même, mais seulement les œuvres qui en sont produites [1]. Ainsi, écrivant aux Galates [2], après avoir déclaré quelles sont les œuvres de la chair, il

[1] Rom., 8. — [2] Gal., 5.

dit qu'il leur annonce, comme il a déjà fait, que ceux qui commettent ces actions abominables n'auront pas de part au royaume de Dieu, sans doute parce qu'ils n'ont pas quitté l'image de l'homme terrestre qu'ils portaient, pour porter l'image de l'homme céleste, et qu'étant demeurés dans le bourbier de leur ancienne vie et dans l'état du vieil homme, ils ne sont que chair et que sang. Mais si l'apôtre avait même dit d'abord cette sentence, « que la chair et le sang n'ont point de part au royaume de Dieu, » sans qu'elle fût expliquée par les choses qui précèdent, ne dirions-nous pas que ces deux substances de la chair et du sang expriment le vieil homme adonné à la chair et au sang? c'est-à-dire qui n'a soin que de manger et de boire, et à qui il appartient de s'écrier, contre la foi de la résurrection, « mangeons et buvons, parce que demain la mort nous réduira dans le néant[1] : » car c'est ce que l'apôtre reproche aux hommes charnels, leur mettant devant les yeux les fruits qu'ils produisent en mangeant et en buvant, qui sont des fruits de chair et de sang.

L. Mais laissant ces interprétations qui s'attachent à reprendre les œuvres de la chair et du sang, nous pouvons dire que ces substances, selon ce qu'elles sont, n'ont rien qui combatte la loi de la résurrection ; car on ne dénie pas directement la résurrection à la chair et au sang[2], mais ce qu'on lui dénie c'est le royaume de Dieu, qui vient après la résurrection. En effet, il y a non-seulement une résurrection à la vie, mais aussi une résurrection au jugement, et l'exception de cette résurrection particulière confirme la résurrection générale de la chair, parce que, en marquant en quel état la chair ne ressuscite pas à la vie, on sous-entend en quel état elle y ressuscite. Ainsi la différence de la résurrection n'est pas dans le fond de la substance, mais dans ses opérations ; d'où il s'ensuit que la chair et le sang sont bannis du royaume de Dieu à raison du péché et non pas à raison de la substance, quoique à raison de la substance ils ressuscitent au jugement, parce qu'ils ne ressuscitent pas pour posséder ce royaume. Je passe à un autre sens, et je dis : La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu. Cette proposition est vraie, si l'on considère la chair et le sang seuls, et en ce qu'ils peuvent par eux-mêmes ; et l'apôtre a ainsi parlé pour montrer que l'esprit est nécessaire à l'un et à l'autre ; car c'est l'esprit qui vivifie pour nous rendre capables de posséder le royaume de Dieu, et la chair n'y sert de rien[1]. Il y aura autre chose qui y peut servir, et cette chose c'est l'esprit, et par l'esprit les œuvres mêmes de l'esprit. De cette sorte, toute chair et tout sang ressuscite également, c'est-à-dire que la chair et le sang de chaque personne ressuscite dans sa qualité, mais il faut que ceux qui doivent entrer dans le royaume de Dieu soient revêtus après la résurrection de la vertu de l'incorruption et de l'immortalité ; et avant qu'ils l'aient obtenue, ils ne peuvent entrer dans le royaume de Dieu. C'est donc à bon droit que nous avons dit que la chair et le sang seuls sont incapables de parvenir à ce bienheureux royaume. Mais puisque, par le changement merveilleux qui doit suivre la résurrection, cette partie corruptible, c'est-à-dire la chair, doit être dévorée par une qualité incorruptible, et cette partie mortelle, c'est-à-dire le sang, doit aussi être dévorée par l'immortalité, certes la chair et le sang, je ne dis pas qui n'ont point été ressuscités, mais je dis qui n'ont point été ainsi changés et dévorés, ne peuvent posséder le royaume de Dieu. Il y en a qui prennent la chair et le sang pour le judaïsme, à cause de la circoncision ; et réellement le judaïsme est exclu du royaume de Dieu, parce qu'il est du vieil homme. Et c'est pour ce sujet qu'il est noté ailleurs par l'apôtre, quand il dit que : « Dès que Dieu l'eut appelé à la connaissance de son Fils, et lui eût donné la charge de l'annoncer aux gentils, il se soumit si absolument à sa volonté, qu'il ne rechercha plus le conseil de la chair et du sang[2], » c'est-à-dire de la circoncision, c'est-à-dire du judaïsme, ainsi qu'il l'écrit aux Galates.

LI. Ce que j'ai réservé à dire pour la fin peut servir à satisfaire tout le monde, et à défendre même l'apôtre. Et certes, il serait tombé dans un étrange imprudence si, comme quelques-uns lui imputent, il avait inconsidérément, et comme l'on dit, à yeux clos, sans distinction, et sans condition, exclu tout sang et toute chair en général du royaume de Dieu et du séjour même du palais céleste, puisqu'il est certain que Jésus-

[1] II. Cor., 15. — [2] S. Jean, 5.

[1] I. Cor., 15. — [2] Gal., 2

Christ y est assis à la droite de son père lui qui est homme, quoiqu'il soit Dieu ; qui est le nouvel Adam, quoiqu'il soit le Verbe ; qui est chair et sang, quoique sa chair et son sang aient une pureté infiniment au-dessus de la nôtre. En effet, il est à la droite de Dieu, le même en substance et en personne qu'il y est monté [1], et il en descendra le même selon le témoignage des anges [2]. De sorte que ces perfides qui l'ont couvert de plaies, avec tant d'inhumanité et de fureur, reconnaîtront celui qu'ils ont si cruellement outragé. Il a été appelé le séquestre et le médiateur d'entre Dieu et les hommes, et du dépôt qui lui a été confié, il garde en soi-même le dépôt de la chair comme les arrhes du dépôt entier; car ainsi qu'il nous a donné les arrhes de son Saint-Esprit, il a reçu les arrhes de la chair, et il a porté dans le ciel le gage de toute la masse du dépôt qui doit être remise quelque jour en celui de notre félicité. Vous donc, chair et sang, soyez en assurance, vous avez acquis en Jésus-Christ un droit dans le ciel et dans le royaume de Dieu. Que si ceux qui vous dénient la possession du ciel osent dénier que vous soyez en Jésus-Christ, qu'ils dénient aussi que Jésus-Christ soit dans le ciel [3]. Au reste, l'apôtre dit : « que la corruption n'aura point de part à l'incorruption [4] ; » mais il ne parle pas de cette sorte afin que tu croies que la chair et le sang soient la corruption même, car ce qu'ils tiennent de la corruption est seulement qu'ils y sont sujets par la mort. Mais la mort est ce qui corrompt et qui consume la chair et le sang; donc comme il avait dit que les œuvres de la chair et du sang ne peuvent obtenir le royaume de Dieu, pour donner plus de force à sa pensée, il a dénié l'incorruption à la corruption, c'est-à-dire à la mort qui régne par les œuvres du sang et de la chair. Ainsi, peu après, il a en quelque sorte exprimé la mort de la mort même. « La mort dit-il, a été vaincue et comme dévorée dans un glorieux combat [5]. » O mort ! où est ton aiguillon? O mort ! où est ton pouvoir ? L'aiguillon de la mort c'est le péché, et le péché c'est la corruption; mais le péché n'a eu force que par la loi. Il est vrai que la loi que l'apôtre reconnaît dans ses membres, combattant contre la loi de l'esprit, c'est-à-dire cette puissance qui est en l'homme de pécher contre sa volonté propre, est une autre loi. Enfin il dit auparavant : « que la mort, notre capitale ennemie, sera vaincue la dernière; » tellement qu'en ce qu'il est écrit : « que la corruption n'aura point de part à l'incorruption, » le sens est que la mort sera détruite et que l'on verra tomber son empire. Mais quand est-ce qu'il tombera, et par quels moyens tombera-t-il ? Ce sera à ce moment, à ce clin-d'œil, à ce dernier son de la trompette, où les morts ressusciteront vainqueurs de la corruption. Qui seront ces morts, sinon ceux qui auront souffert la corruption dans la poussière des tombeaux, c'est-à-dire les corps, c'est-à-dire la chair et le sang ? « Et nous serons changés, ajoute-t-il. » De quel état serons-nous changés, sinon de celui où nous serons trouvés? car il faut que cette partie corruptible soit revêtue de l'incorruption, et que cette partie mortelle soit revêtue de l'immortalité. Qu'est-ce que cette partie mortelle, sinon la chair? qu'est-ce que cette partie corruptible, sinon le sang? Et afin que tu ne croies pas que l'apôtre soit d'un autre sentiment, vois quelle peine il prend à t'instruire et à t'obliger d'entendre ce qu'il te dit. Quand il prononce ces paroles : « Cette partie corruptible, cette partie mortelle [1] ; » il jette sa vue sur sa chair et il la touche. En effet, il n'a pu parler de la sorte que de ce qui était présent à ses yeux; son discours te fait la démonstration de son corps. Mais prends garde, qu'autre chose est ce qui est corruptible, et autre chose la corruption ; autre chose ce qui est mortel, et autre chose la mort : ce qui souffre l'impression de quelque action que ce soit, est aussi ce qui la fait souffrir; ce qui recoit donc la corruption et la mort, c'est-à-dire la chair et le sang, reçoit aussi nécessairement l'incorruption et l'immortalité.

LII. Voyons maintenant quel corps l'apôtre dit que les morts reprendront en sortant du sépulcre. Certes, il se presse de le montrer, comme s'il y avait quelqu'un qui lui fît cette question : « Ignorant, dit-il, ne vois-tu pas que ce que tu sèmes ne peut recevoir la vie s'il ne se corrompt auparavant [2]. » Si l'exemple de la semence te fait voir qu'il n'y a point d'autre chair

[1] S. Matth., 16; I. Cor., 15; Actes, 1.
[2] S. Jean, 19; I. Tim., 1. — [3] II. Cor., 5.
[4] I. Cor., 15. — [5] Rom., 7.

[1] I. Cor., 15. — [2] *Ibid.*

qui reçoive la vie que celle qui aura éprouvé la mort, tu comprends aisément ce qui suit dans le texte sacré, parce que tu ne prendras point de sentiment à qui cet exemple ne serve de règle. Et ne crois pas qu'à cause qu'il est écrit, « ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui viendra de ta semence, » il doit ressusciter un autre corps que celui qui est semé par la mort. En effet, si tu as cette opinion, tu t'éloignes de la règle de notre exemple; car le laboureur ayant semé du froment, et le froment s'étant consumé dans la terre, ce que l'on en recueille, ce n'est pas de l'orge, et il n'en vient point de grain qui ne soit du même genre, nature, forme et qualité que celui qui a été semé. Enfin d'où vient ce grain que l'on recueille, si ce n'est pas le même que l'on a semé? Le grain consumé dans le sein de la terre, en quelque état de corruption qu'il se trouve, est ce même grain, parce qu'il en tire son origine. Mais l'apôtre ne déclare-t-il pas comment il est vrai que ce que l'on sème ne soit pas le même corps que l'on doit recueillir, quand il ajoute : « Ce que tu sèmes, c'est un grain nu ou de froment, ou d'autre espèce; mais Dieu lui donne un corps comme il veut. » C'est sans doute à ce grain qu'il dit que l'on sème tout nu, que Dieu donne le corps qui lui convient. « Sans doute, dis-tu. Donc ce grain à qui Dieu donne un corps, est conservé et ne périt pas. » Mais comment cela peut-il être s'il n'est plus, s'il ne se relève point, s'il ne se relève pas le même? S'il ne se relève point, il n'est point conservé, s'il n'est point conservé, il ne peut recevoir de Dieu un corps. Cependant il est certain qu'il est conservé. Pourquoi donc Dieu lui donnera-t-il un corps à sa volonté, puisqu'il a ce corps tout nu qui lui est propre, sinon afin que, n'étant plus nu, il ressuscite? Ce qui s'élève sur le corps du grain y est ajouté; et ainsi le corps du grain n'est pas anéanti, mais il est augmenté de quelque chose qu'il n'avait pas. Peut-on douter que ce qui augmente ne soit conservé? On sème le grain sans qu'il soit revêtu de son étui, sans qu'il ait un épi qui le soutienne, sans qu'il soit défendu par ce poil qui est autour de l'épi, sans que son tuyau apparaisse avec son appareil superbe; mais il se relève avec une abondance qui paie la semence avec usure, dans une figure formée avec un merveilleux artifice, dans un ordre parfaitement disposé, dans un ajustement qui lui sert d'ornement et de défense, et enfin dans un habit qui le couvre et qui l'environne de toutes parts; et toutes ces choses composent cet autre corps qu'il reçoit de Dieu par un changement qui n'anéantit pas son premier corps, mais qui l'augmente. « Dieu, dit l'apôtre, donne à chaque espèce de semence le corps qui lui est propre, ce n'est toutefois pas son corps, » c'est-à-dire ce n'est pas son premier corps, mais celui-là devient le sien, qu'elle reçoit alors de Dieu par accroissement à ce premier corps. Attache-toi à cet exemple, et que ce soit un miroir qui te fasse voir ce qui arrive à la chair. Crois que la même chair qui a été semée et mise en terre reprendra la vie; qu'elle se relèvera comme une riche moisson; que ce sera la même chair, quoiqu'elle revienne plus accomplie; qu'elle n'en sera pas une autre, quoiqu'elle s'en retourne dans un autre état : car elle recevra aussi de Dieu cet ornement et cette beauté dont il lui plaira de la parer et à proportion de ses mérites. Et c'est ce que l'apôtre a voulu marquer quand il a dit : « Toute chair n'est pas la même chair, » pour dénier non pas la participation de la même substance, mais l'égalité de la gloire, établissant la différence des corps, non pas quant à leur genre, qui les rend tous pareils, mais quant à la dignité et aux honneurs où ils seront diversement élevés. Sur quoi il rapporte dans un sens figuré des exemples des animaux et des élémens : « Autre, dit-il, est la chair de l'homme, » c'est-à-dire d'un fidèle serviteur de Dieu, qui est vraiment l'homme; « autre est la chair d'une bête brute, » c'est-à-dire d'un gentil, dont le prophète a dit : « L'homme est semblable à des bêtes brutes; » « autre est la chair des oiseaux, » c'est-à-dire des martyrs qui prennent leur vol en haut; « autre est celle des poissons, » c'est-à-dire de ceux qui pour être nettoyés de leurs souillures n'ont plus besoin que de l'eau du baptême [1]. De là il passe aux corps célestes : « Autre, dit-il, est la gloire du soleil, » c'est-à-dire de Jésus-Christ; « autre est la gloire de la lune, » c'est-à-dire de l'Église; « autre, celle des étoiles, » c'est-à-dire la semence d'Abraham. Ainsi une étoile n'a pas tant de clarté, et brille d'un moindre éclat qu'une autre étoile; ainsi il y a différence entre les corps terrestres et les corps

[1] Psaume 48.

célestes, c'est-à-dire entre un juif et un chrétien. Que si ce n'est point par figure, c'est sans doute vainement qu'il a opposé la chair des animaux et les corps des astres aux corps humains, puisqu'il n'y a rien entre eux de comparable pour ce qui regarde la nature, ni même pour l'espérance de la résurrection. Enfin l'apôtre ayant fait voir par ces figures la distinction de la gloire et non celle de la substance : « Il en est ainsi, a-t-il ajouté, de la résurrection des morts. » Que veut-il dire par ces paroles? Certes, il ne marque pas une différence de substance dans les corps qui ressusciteront; mais ce qu'il exprime c'est cette illustre différence de la gloire et de la dignité dont ils seront revêtus, car attribuant encore la résurrection à la même substance de la chair, et revenant à cette similitude du grain: « Le corps humain, dit-il, est enseveli et caché dans la terre en un état corruptible, et il ressuscitera en un état où il ne sera plus sujet à la corruption; il est enseveli dans la honte et le mépris, et il ressuscitera glorieux; il est enseveli dans la faiblesse, et il ressuscitera dans la puissance; il est enseveli après avoir perdu une vie animale, et il ressuscitera dans une vie toute spirituelle. » En effet, ce qui ressuscite c'est ce qui a été enseveli; ce qui a été enseveli, c'est ce qui se corrompt dans la terre; et ce qui se corrompt dans la terre, c'est ce corps de chair, et c'est cette chair que Dieu frappa par son jugement : « Tu es terre, lui dit-il, et tu retourneras en terre, » parce qu'elle était vêtue de terre[1]. D'où vient que l'apôtre dit qu'on la sème quand on la met dans la terre, parce que la terre est ce qui la tient comme en séquestre[2], car c'est dans son sein qu'on la dépose, et c'est de son même sein qu'on la reprend. Ainsi le même apôtre voulant imprimer plus fortement cette vérité dans notre esprit, la confirme et la scelle de nouveau par ces termes : « car il est ainsi écrit. » Ne crois donc pas que quand il est dit que la chair est semée, cela se rapporte à autre chose qu'à ce qui a été dit: « Tu retourneras en terre d'où tu es venu, » et ne crois pas aussi que ce qui est mis en terre, soit autre chose que la chair, comme il est encore écrit.

LIII. Quelques-uns prétendent que le corps animal c'est l'âme, afin d'ôter la créance de ce retour de la chair à la vie; mais puisqu'il est certain que le même corps qui aura été semé et mis en terre ressuscitera, il suffit pour les convaincre de les appeler à l'expérience : ou il faut qu'ils montrent que l'âme ait été semée après la mort, c'est-à-dire qu'elle soit morte, qu'elle ait été abattue et couchée par terre, qu'elle ait souffert la dissolution de son être, qui sont des peines que Dieu ne lui a point ordonnées. Qu'ils fassent voir qu'elle soit tombée dans la corruption, dans le déshonneur, dans l'infirmité, afin que l'on puisse dire d'elle « qu'elle ressuscite dans un état d'incorruption, de gloire et de puissance[1]. » Et certes en la personne de Lazare qui est le principal exemple de la résurrection, c'est la chair que l'infirmité à mise dans le cercueil; c'est la chair qui a presque éprouvé la pourriture, comme une marque de son déshonneur et de sa honte; c'est la chair que la corruption a rendue un objet d'horreur; toutefois, c'est en la chair que Lazare est ressuscité. Il est vrai qu'il est ressucité avec son âme exempte de corruption, et que personne n'avait serrée avec un bandage de linge comme un cadavre, que personne n'avait placé dans le sépulcre, dont personne n'avait senti la puanteur et l'infection, que personne n'avait vue gisante quatre jours dans la terre. La chair de tous les hommes expérimente tous les jours tout cet état, toutes ces circonstances de la mort de Lazare, mais il n'y en a point dont l'âme fasse cette expérience. Ce qui a donc été dans l'esprit de l'apôtre, ce que sa plume a touché manifestement, et enfin ce dont il certain qu'il a parlé, c'est ce corps animal, corps animal quand il entre au monument, et spirituel quand il ressuscite; car le saint apôtre prête lui-même la main pour te faire connaître que tu le dois entendre de cette sorte, quand il répète par l'autorité de l'Écriture, « qu'Adam le premier homme à reçu un âme vivante[2]. » En effet, si Adam est le premier homme du monde, et si la chair a été l'homme avant que l'âme y eût été inspirée, il est sans doute, que la chair a reçu l'âme; et si étant un corps elle a reçu l'âme, elle a été faite corps animal. Quel nom veut-on qu'on lui donne, que celui qui exprime ce qu'elle a été faite par le moyen de l'âme, ce qu'elle n'était pas avant que d'avoir reçu l'âme, ce que, l'âme en étant dehors, elle ne sera

[1] Genèse, 5. — [2] I. Cor. 5.

[1] S Jean, 21 — [2] I. Cor., 15.

plus, si ce n'est lorsqu'elle ressuscitera, car ayant recouvré son âme elle redevient une autre fois corps animal, afin que ce corps devienne corps spirituel. Ce qui ressuscite, c'est ce qui à autrefois été; de sorte que la même raison qui donne à la chair le droit d'être nommée corps animal, montre que le nom de corps animal ne peut convenir à l'âme. La chair a été corps avant que d'être corps animal, et elle a été faite corps animal lorsqu'elle a été animée; et quoique l'âme soit un corps, néanmoins parce que c'est non pas un corps qui reçoit l'âme, mais plutôt un corps qui anime et qui donne la vie, on ne peut le nommer corps animal parce qu'elle ne peut souffrir en elle ce quelle fait dans les autres. Quand elle entre dans un corps, elle le fait corps animal. Quand donc elle n'y entre pas, comment elle-même se ferait-elle de nature animale? Ainsi, comme la chair recevant l'âme a été corps animal, elle devient corps spirituel recevant l'esprit : c'est l'ordre que l'apôtre a suivi et qu'il a si bien distingué en Adam et en Jésus-Christ. Et quand il nomme Jésus-Christ le nouvel Adam, tu peux bien reconnaître qu'il déploie tout ce qu'il y a de doctrine et de force pour établir la résurrection, non pas de l'âme, mais de la chair; car Adam, le premier homme, lorsqu'il fut formé du limon de la terre, fut fait chair et non pas âme, quoique après il ait reçu une âme vivante, et que Jésus-Christ, le nouvel Adam, est Adam parce qu'il est homme, et est homme parce qu'il est chair, et non parce qu'il est âme. L'apôtre ajoute : « Ce qui précède ce n'est pas l'être spirituel, mais c'est l'être animal; et après celui-ci notre corps aura l'être spirituel, qu'il participera du premier et du second Adam. » Tu vois qu'il fait la distinction du corps animal et du corps spirituel en la même chair après qu'il l'a faite en l'un et l'autre Adam, c'est-à-dire en l'un et en l'autre homme. En effet à raison de quelle substance y a-t-il ressemblance entre Jésus-Christ et Adam, sinon à raison de la chair? quoiqu'ils soient aussi semblables quant à l'âme. Mais c'est par la chair qu'ils sont hommes tous deux, parce que la chair a été l'homme la première, c'est elle qui a donné lieu à l'ordre établi entre eux, et qui a fait que l'un est nommé le premier, et l'autre le second homme, c'est-à-dire le premier et le second Adam. Certes des choses de diverses natures ne reçoivent point un ordre entre elles quant à la susbtance, et si elles en peuvent admettre ce n'est qu'à l'égard des circonstances du lieu, du temps, et de la condition; au contraire c'est à cause de la substance de chair qu'Adam et Jésus-Christ ont été nommés le premier et le second homme. Ainsi l'apôtre ajoute : « Le premier homme est de la terre, et le second homme est du ciel; » il est du ciel selon l'esprit, mais il est homme selon la chair. C'est pourquoi comme en l'un et l'autre Adam, c'est un ordre qui convient à la chair et non point à l'âme que le premier homme soit distingué du second, en ce que celui-là a reçu une âme vivante, et que celui-ci a un esprit vivifiant, cette distinction qui est entre eux fait naître aussi un préjugé en faveur de la chair, que ce soit d'elle qu'il est dit : « Ce qui précède, ce n'est pas l'être spirituel, mais l'être animal, et après l'être animal, suivra l'être spirituel. » D'où l'on conclut qu'il faut pareillement entendre d'elle ce qui est écrit : « le corps que l'on sème et que l'on met en terre est un corps animal, et ce même corps ressuscitera corps spirituel, » parce que l'être spirituel n'est pas le premier, et qu'il est précédé par l'être animal, que le premier Adam a reçu l'âme, et que le second Adam a l'esprit : en un mot tout ce qui est de l'homme est de la chair, en tant qu'il est de l'homme. Quoi donc, dirons-nous, la chair n'obtient-elle pas en ce monde l'esprit par la foi? et n'a-t-on pas sujet de demander comment l'on peut donner au corps que l'on sème et que l'on enferme dans la terre le nom de corps animal? Certes, la chair reçoit ici-bas l'esprit, mais elle ne le reçoit que comme des arrhes de la vie de l'esprit, au lieu qu'elle reçoit non pas seulement des arrhes, mais la plénitude tout entière de la vie animal. Et de là vient qu'elle a le nom de corps animal, parce que la nature est sa principale substance, et que c'est celle qui entre dans le sépulcre, quoique néanmoins elle doive un jour devenir encore spirituelle par la plénitude de l'esprit, dans laquelle elle ressuscitera. Quelle merveille qu'elle prenne plutôt son nom de ce qui la remplit au dedans que de ce qui ne fait que l'arroser au dehors!

LIV. Comme des mots qui sont joints à d'autres mots forment des sens qui donnent souvent lieu à des questions et à des disputes, il en est de même d'un mot considéré séparément et sans liaison avec d'autres mots. Ainsi par ce que

l'apôtre a dit : « Afin que ce qui est mortel, c'est-à-dire la chair, soit dévoré par la vie[1] ; » l'on s'attache à ces termes; et *dévoré* en est un duquel on peut induire la perte entière de la chair, comme si l'on ne disait pas que l'on *dévore* sa bile et sa douleur, pour dire qu'on la retient et qu'on l'étouffe en soi-même. Et certes, ces autres paroles du même apôtre : « Il faut que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité[2], » montrent que ce qui est mortel est dévoré par la vie; non pas que le corps mortel se consume et se perde entièrement, mais parce qu'il est couvert et caché, et comme renfermé sous la robe de l'immortalité dont il est revêtu. « Donc, dis-tu, la mort étant dévorée, elle ne laissera pas de subsister. » Mais si les termes sont communs, il faut que tu discernes les sens qui sont différens, et par ce moyen tu auras l'intelligence claire du passage de l'apôtre : « Autre chose est la mort, et autre chose ce qui est mortel. » D'où il s'ensuit que la mort sera dévorée d'une façon, et ce qui est mortel d'une autre. La mort ne reçoit point l'immortalité, au contraire ce qui est mortel la reçoit; et il est écrit qu'il est nécessaire que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Mais comment la reçoit-il ? Il la reçoit lorsqu'il est dévoré par la vie. Comment est-il dévoré par la vie ? Lorsqu'il entre dans la substance de la vie, qu'il est réduit et renfermé en elle. Au reste, c'est à bon droit que la mort est dévorée pour empêcher que l'homme ne périsse, parce qu'elle dévore de sa part pour le faire périr. « La mort, dit l'Écriture, ramassant ses forces a dévoré ce qui était l'objet de sa rage[3]; et c'est pour cela que dans la fureur du combat elle a succombé, elle a été dévorée[4]. » O mort! où est ton aiguillon? O mort! où est ta puissance? et que sont devenus tes efforts? La vie, cette ennemie de la mort, dévorera par sa vertu, pour le salut de l'homme, ce que la mort dans sa fureur avait dévoré pour la perte de l'homme.

LV. Mais quoiqu'en prouvant que la chair ressuscitera, nous prouvions aussi qu'il n'en ressuscitera point d'autre que celle dont nous parlons, toutefois il faut faire sur cette dernière proposition une réflexion plus particulière, et il est à propos de traiter singulièrement les questions qui tombent dans notre sujet, et leurs causes, quelque chose que nous en ayons pu toucher d'ailleurs en examinant notre principale question. Nous expliquerons donc plus au long la force et la manière du changement qui se fera dans notre chair au temps de la résurrection; changement qui semble fournir la présomption de la résurrection d'une autre chair, comme si changer de cette sorte, c'était souffrir une destruction totale et cesser d'être entièrement, et comme si ce changement était une extinction de tout ce que l'on était auparavant. Il faut montrer que le changement n'a rien de commun avec la perte de l'être, que de celui-là on ne peut tirer aucun argument pour la preuve de celle-ci. Ainsi autre chose est le changement marqué par l'apôtre, et autre chose est l'extinction de l'être, mais il n'y a rien en quoi l'un diffère de l'autre si la chair doit être changée de telle façon qu'elle périsse. Et la chair étant ainsi changée périra si dans les changemens elle ne demeure pas la même qu'elle a été représentée dans la résurrection; comme elle périt si elle ne ressuscite pas, elle périt aussi si ressuscitant elle se perd dans le changement qui suit la résurrection, parce que cela étant, elle n'est point non plus que si elle n'avait point ressuscité. Combien est-il déraisonnable de penser qu'elle ressuscite afin de n'être point, puisqu'elle a pu n'être point en ne ressuscitant pas, ayant déjà commencé par la mort à n'être point? Il ne faut pas s'imaginer que des choses si opposées se confondent ensemble, qu'il se fasse un mélange de l'extinction et du changement. Et certes, leurs opérations sont toutes distinctes : l'une fait périr absolument, et l'autre ne fait que transférer d'une qualité à une autre. Tout ainsi donc que l'on ne dit pas que ce qui est péri soit changé, de même l'on ne peut dire que ce qui est changé soit péri. Être péri, c'est n'être plus du tout ce que l'on a été, mais être changé, c'est être dans un autre état que l'on était. On peut être dans un autre état et être néamoins le même, car ce qui ne périt pas conserve son être; et s'il souffre quelque chose, ce n'est qu'un changement qu'il souffre, et ce n'est pas qu'il perde son être. En effet, on peut changer sans changer en la substance, comme un homme peut demeurer substantiellement tout entier ce qu'il est, et changer néanmoins en diverses manières; car il peut changer d'habitude, de forme

[1] Cor. 5. — [2] I. Cor., 15. — [3] Rom., 6. — [4] I. Cor., 15.

extérieure, de disposition corporelle, de condition, de dignité, d'âge, d'inclination, d'affaires, de travail, d'industrie, de biens, de demeure, de foi, de mœurs. Mais parmi tous ces changemens qui lui arrivent, il ne perd rien de ce qui est de l'homme, et il ne devient pas tellement un autre qu'il ne soit plus celui-là même qu'il était; si nous ne disions plutôt qu'il devient autre chose, et non pas autre. Les saintes lettres nous donnent aussi des preuves de cette espèce de changemens [1] : la main change à Moïse, et on la voit sans couleur, sans sang et comme morte; on la voit de blanche et colorée devenir froide et pâle; mais cette même main ayant recouvré sa chaleur, la couleur lui revient, et c'est la même chair et le même sang qu'auparavant. Après cela le visage lui change, et il est environné d'une clarté si brillante que les yeux humains étant incapables d'en supporter l'éclat, ils ne peuvent le voir et le contempler dans cet état [2] : cependant cet homme qu'on ne voyait plus, c'était le même Moïse. Ainsi saint Étienne était déjà revêtu de la gloire des anges [3], et toutefois c'étaient les mêmes genoux qui se jetaient à terre pour prier Dieu sous la grêle des pierres qui les lapidaient. Notre-Seigneur lui-même dans cette retraite qu'il fit sur la montagne changea ses habits en un corps de lumière [4]; mais dans cette transfiguration merveilleuse, il conserva quelques traits de sa personne qui furent reconnaissables à saint Pierre. Moïse et Élie, qui parurent en ce spectacle de la gloire de Jésus-Christ, l'un dans l'image d'une chair qui ne lui avait pas encore été rendue, l'autre, dans la vérité d'une chair dont il n'avait point encore été dépouillé, montrèrent que les habitudes du corps demeurent aux corps glorieux. Et c'est sur cet exemple que saint Paul a dit : « Qui a changé la condition périssable de notre corps et l'a transformé en la splendeur du sien [5]. Que si tu veux que le changement et la transfiguration opèrent l'anéantissement total de la substance, il s'ensuit que Saül dont il est écrit qu'il fut changé en un autre homme par son onction royale, a cessé d'être Saül, et qu'en cet état il est sorti de la vie, et que Satan, quand il se transfigure en ange de lumière, n'est plus ange de ténèbres; mais certes, je ne suis pas de cet avis, et ainsi le changement qui se fait dans la résurrection n'a rien qui empêche que la même substance du corps ne demeure.

LVI. Considérons maintenant combien il est absurde, combien il est inique, et combien il est à ce double titre indigne de Dieu, qu'une substance travaille et qu'une autre en reçoive la récompense; que cette chair souffre le martyr; qu'elle soit déchirée et mise en pièces, et qu'une autre soit honorée de la couronne qui lui appartient; et qu'au contraire cette chair croupisse dans la fange et l'ordure des vices, qu'elle s'abandonne aux plus sales plaisirs, et qu'une autre en soit châtiée. Ne vaut-il pas mieux n'avoir point du tout d'espérance en la résurrection, renoncer tout d'un coup à la foi qui nous la promet, que de se jouer ainsi de la sagesse et de la justice de Dieu? Et l'erreur de Marcion n'est-elle pas préférable en cela à celle de Valentin? En effet, il n'est point croyable que l'homme étant revêtu de cette robe de l'immortalité et de l'incorruption, son esprit, sa mémoire et sa connaissance s'évanouissent et se perdent entièrement. Ainsi tout le fruit et tout l'avantage de la résurrection, tout ce que Dieu ordonne si équitablement sur le bien et le mal, demeurerait sans effet. S'il ne me souvient point que je suis celui qui a mérité la gloire, comment en rendrais-je l'honneur à Dieu? comment lui chanterais-je un cantique nouveau de joie et de reconnaissance, si je ne sais pas que je suis celui qui lui en doit rendre des actions de grâces [1]? Mais pourquoi ce changement n'arrive-t-il qu'en la chair, et pourquoi l'âme, qui en toutes choses a présidé sur la chair, ne change-t-elle pas avec la chair? D'ailleurs qu'elle est cette pensée, que cette même âme qui a fait toute la course de la vie dans cette chair, qui est parvenue à la connaissance de Dieu, qui a été revêtue de Jésus-Christ, qui a semé l'espérance du salut dans cette chair [2], en recueille la moisson dans une autre; je ne sais quelle chair? Vraiment il faut que ce soit une chair qui ait beaucoup de charmes et de grâces, puisqu'elle obtiendra la vie sans qu'il lui en coûte rien du tout; et enfin, si l'âme ne change pas, il n'y a point de résurrection pour elle, et

[1] Exode, 4. — [2] *Ibid.*, 34. — [3] Actes, 9.
[4] S. Matth., 17; S. Marc, 9; S. Luc, 8.
[5] Philip., 25.

[1] I. Cor., 15. — [2] Psaume 95. — [3] Gal., 6.

l'on ne croira point qu'il y ait de résurrection pour elle, si ce n'est pas une autre âme qui ressuscite.

LVII. Voici l'argument le plus ordinaire et l'objection la plus fine que nous proposent les esprits incrédules. « Si, disent-ils, une seule et même substance se rétablit avec sa figure, ses linéamens et sa qualité, il s'ensuit qu'elle se rétablira avec toutes les autres marques qui la font reconnaître : ainsi les aveugles, les boiteux et les paralytiques reviendront avec ce qu'il y a de plus remarquable dans leurs défauts. » Quoi ! tu changes maintenant de discours, bien que tu dédaignes, quelque tu sois, de recevoir une si grande grâce de la bonté de Dieu? Et vraiment, tu n'insistes plus à n'admettre que le salut de l'âme, tu attribues aussi le salut à des hommes qui ne sont hommes qu'à demi. Mais qu'est-ce que croire la résurrection, sinon la croire tout entière ? Si la chair sera rétablie après la dissolution, elle sera bien plutôt rétablie sans ses défauts corporels : les plus grands effets des œuvres de Dieu doivent servir de règles pour les moindres. Le retranchement ou la rupture de quelque membre, n'est-ce pas la mort du membre même ? Si la résurrection détruit la mort de tout le corps, ne détruira-t-elle pas la mort d'une partie du corps ? S'il se fait un changement en nous pour nous élever à la gloire, pourquoi ne s'en fera-t-il pas en nous pour nous rendre notre chair délivrée de ses incommodités? Les imperfections du corps sont des accidens : ce qui nous est propre et naturel c'est que le corps soit entier; la nature qui préside à notre naissance nous forme tous parfaits, et si nous apportons quelque imperfection du ventre de notre mère, c'est un défaut qui arrive à un homme, lequel n'avait rien d'imparfait; il est homme avant qu'il survienne un accident qui cause sa difformité; et de la même sorte que Dieu lui donne la vie, il lui en fait la restitution : tels nous étions quand nous l'avons reçue, tels nous la recouvrerons; nous serons rendus à la nature et non pas à la disgrâce; nous reprendrons la vie dans l'imperfection de la naissance et non pas dans l'état de l'infortune. Si Dieu ne ressuscite pas les hommes tout entiers, il ne ressuscite pas les morts; car qui est le mort qui soit tout entier encore qu'il meure tout entier ? Un homme est-il sain, quand il n'a presque plus de vie? Un corps est-il sans plaie et sans blessure, quand il est étendu par terre des coups qu'il a reçus, quand il est froid, quand il est couvert de la pâleur de la mort, quand la chaleur du sang étant éteinte, la chair s'amollit et est sans vigueur, et enfin quand c'est un cadavre? Y a-t-il quelque état où l'homme soit plus faible que lorsqu'il est faible dans toutes ses parties, où l'homme soit plus paralytique que lorsqu'il est sans aucun mouvement ? Ainsi ressusciter un mort, ce n'est autre chose que le rétablir en son entier, et cela est nécessaire de peur qu'il ne soit encore mort en cette portion de lui-même qui ne serait pas ressuscitée. Certes, Dieu est très-capable de refaire ce qu'il a fait une fois; ce qu'il a montré en Jésus-Christ est une illustre promesse de cet effet merveilleux de sa puissance et de sa libéralité. Il a même fait voir ce Sauveur comme celui qui non-seulement ressuscite la chair, mais qui la rétablit tout entière. D'où vient que l'apôtre a dit : « Les morts ressusciteront dans un état d'incorruption[1]. » Comment cela, sinon que ceux qui ont été auparavant corrompus, tant par la violence des maux que par la vieillesse du tombeau, redeviendront entiers? Ainsi dans un passage précédent, il propose qu'il faut « que ce qui est corruptible soit revêtu de l'incorruption, et que ce qui est mortel soit revêtu de l'immortalité; » et il fait sa proposition double, non pas pour user de la répétition d'un même sentiment, mais pour marquer la différence qu'il veut établir; car il rapporte l'immortalité à la destruction de la mort, l'incorruption à l'exclusion de la corruption, et par la division qu'il en fait, il attribue la première à la résurrection, et la seconde à la restitution entière de la chair. Mais n'a-t-il pas aussi promis aux Thessaloniciens le rétablissement de cette substance entière[2]? tellement que les défauts du corps ne seront plus à craindre à l'avenir. Que le corps ait été ou conservé entier, ou remis dans tout ce que la nature lui avait donné, il ne pourra plus rien perdre, puisque ce qu'il aurait perdu lui sera rendu. Au reste, quand tu dis que si la même chair ressuscite, elle sera encore sujette aux mêmes passions, tu entreprends témérairement de défendre la nature contre son Seigneur, et tu soulèves avec impiété la loi contre la grâce[3], comme s'il n'était pas permis à Dieu

[1] I. Cor., 15. — [2] Thess., 5. — [3] Matth., 19.

de changer la nature et de conserver la chair sans s'assujettir à la loi. D'où vient donc que nous lisons : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu [1]; » et Dieu a choisi les choses qui passent pour folles dans le monde, pour confondre la sagesse du monde? Dis-moi, je te prie, quand, par la liberté dont tu as gratifié ton esclave, tu as changé sa condition, doit-il encore souffrir les fouets, les chaînes, les flétrissures du corps, à cause que cette chair et cette âme qui étaient sujettes à ces cruels traitemens, lui demeurent? Non certes, au contraire, il reçoit l'ornement de la robe blanche et la dignité de l'anneau d'or, il a l'honneur de porter le nom de son patron, il entre dans sa tribu, et est assis à sa table. Accorde à Dieu la même puissance, que par la vertu du changement qui se fera en nous, il réforme la qualité et non pas la nature, nous délivrant des passions et nous donnant de quoi nous en défendre. Ainsi la chair demeurera après la résurrection, et demeurera passible, en ce que ce sera la même ; et sera impassible en ce que Dieu l'aura affranchie, mais avec cette prérogative de n'être plus sujette aux passions de la nature.

LVIII. « Une joie éternelle, dit Isaïe, se répand sur leur tête [2]. » Mais il n'y a rien d'éternel qu'après la résurrection la douleur, la tristesse et les sanglots prennent la fuite devant eux. Ainsi l'ange dit à saint Jean : « Et Dieu essuiera les larmes de leurs yeux, et en tarira la source[3]. » Il parle de ces mêmes yeux qui pleuraient auparavant, et qui eussent encore pleuré si la bonté divine n'eût arrêté le cours et séché les torrens de leurs larmes. Il dit encore : « Ce fleuve de larmes qui sort de leurs yeux sera tari, et la mort ne régnera pas plus avant [4]. » Donc ce sera aussi le terme de la corruption, qui sera chassée par l'incorruption, comme la mort par l'immortalité. Si la douleur, la tristesse et les sanglots viennent de l'affliction de l'âme et de la chair, si la même en est aussi produite, comment est-il possible de les étouffer si l'on n'en fait cesser les causes, à savoir les afflictions de la chair et de l'âme? Mais est-on sujet à quelques accidens qui affligent, quand on est auprès de Dieu; à quelques insultes d'ennemis, quand on est dans le sein de Jésus-Christ; à quelques véhémences du démon, quand on jouit des lumières et des douceurs du Saint-Esprit, et lorsque le diable et ses anges sont déjà ensevelis dans les flammes? Enfin en ce bienheureux séjour de la gloire, où sera la nécessité et ce que l'on nomme la fortune et le destin? Quelle blessure restera à ceux qui seront ressuscités après avoir obtenu le pardon? Quelle colère pourront craindre ceux qui auront été reconciliés après avoir reçu la grâce? Qu'elle infirmité, quand on sera dans un état de force et de vertu? Quelle faiblesse quand on possédera le salut? Ce que l'Écriture nous apprend, « que les vêtemens et les chaussures des enfans d'Israël servirent quarante ans sans s'user et sans se rompre [1]; que les ongles et les cheveux qui croissent si vite, demeurèrent tout ce temps sans croître sur leurs personnes, par l'ordre de cette justice qui dispose des puissances naturelles et qui règle ce qui est de la bienséance, de peur que leurs ongles et leurs cheveux ne devinssent d'une grandeur énorme, qui eût pu passer pour un effet de la corruption ; que les flammes de Babylone, n'offensèrent ni les tiares, ni les robes de pourpre des trois frères, quoique ce fussent des ornemens étrangers à la nation juive [2]; que Jonas, dévoré par ce monstre de mer, le ventre duquel consumait tout le débris des naufrages, en sortit trois jours après sans incommodité [3]; que Énoch et Élie n'étant pas ressuscités, parce qu'ils ne sont pas même encore morts [4], mais ayant été transférés hors de ce monde, et pour cela étant déjà dans un état proche de l'éternité, éprouvent que la chair est capable de jouir de l'exemption entière de la faiblesse humaine et de toute sorte d'accidens et d'injures; tous ces événemens, dis-je, qu'est-ce qu'ils nous enseignent? Et ne sont-ce pas autant de témoignages de notre foi et de documens de cette vérité que nous croyons que nos corps seront rétablis tout entiers? En effet, selon l'apôtre : « ces choses ont été écrites pour être des figures de ce que nous ferons quelque jour, » et ces figures nous ont été données afin que nous ne doutions pas que Dieu ne soit plus puissant que cette loi de la nature, qu'il ne puisse changer cette condition du corps humain, et qu'il ne conserve enfin cette chair dont il a même conservé et les chaussures et les vêtemens.

[1] Cor., 1. — [2] Isaïe, 35. — [3] Apoc., 7. — [4] *Ibid.*, 21.

[1] Deut., 29. — [2] Daniel, — [3] Jonas, 2. — [4] IV. Reg., 2.

LIX. « Mais, dis-tu, le siècle futur dépend d'un autre ordre, parce qu'il est éternel. » D'où tu conclus que la substance de la chair qui est de ce siècle-ci, et qui par cette raison n'est pas éternelle, ne peut prétendre à la possession de cet état d'une nature si différente. Certes, ce que tu dis aurait quelque fondement, si l'homme eût été formé sur cet ordre du siècle futur, et qu'au contraire cet ordre du siècle futur n'eût pas été fait pour l'homme. Mais quand l'apôtre dit : « Soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le futur, soit le présent, tout est à vous[1], » il constitue l'homme héritier de toutes ces choses futures. Au reste, Isaïe ne fait rien pour toi, lorsqu'il dit : « Toute chair est vile comme de l'herbe[2], » puisqu'il dit ailleurs : « Toute chair verra Dieu le Sauveur, » distinguant la chair de la chair, non pas quant à la substance, mais quant à la fin différente qu'elle aura par le décret de la justice de Dieu ; car, qui ne convient pas que Dieu, par son jugement équitable, prononcera deux sentences, l'une du salut, et l'autre de la peine? Toute chair donc qui est destinée au feu est vile comme de l'herbe, et toute chair qui est ordonnée pour le salut, verra Dieu le Sauveur. Pour moi, je sais que si autrefois je suis tombé dans l'impureté, ce n'est pas dans une autre chair que je suis tombé, et que ce n'est pas non plus dans une autre chair que je m'efforce maintenant de garder la pureté. S'il y a quelqu'un qui ait une double chair, il peut se défaire de cette chair vile et impure, et se reserver seulement cette chair noble et pure qui verra Dieu le Sauveur. Mais parce que le même prophète, parlant des nations, dit en un endroit, « qu'elles sont réputées comme de la poussière et de la salive[3], » et en un autre, « qu'elles espéreront et qu'elles croiront au nom de Dieu et en la puissance de son bras[4], » pouvons-nous nous tromper en ce qui les regarde, et penser de ce que les unes croiront, et que les autres demeureront dans leur aveuglement, et seront réputées comme de la poussière, ce soit à raison de la diversité de la substance? Non, non, dans toute cette vaste étendue que l'Océan embrasse, et que le ciel, qui est suspendu sur nos têtes, couvre de son voile, Jésus-Christ a porté aux nations la véritable lumière ; et c'est ici la source de l'erreur des valentiniens, car les nations fidèles ne sont pas dissemblables des nations infidèles quant à la substance de la chair et de l'âme ; et comme le prophète a distingué les nations, établissant entre elles non pas une différence de genre, mais une diversité de sort et d'état, ainsi à l'égard de la chair qui dans toutes les nations est une seule et même substance, il a établi une distinction, non pas en la matière, mais en la récompense.

LX. Nos adversaires, pour donner encore plus de jour à la dispute, argumentent contre cette même chair en lui opposant les fonctions ordinaires des membres du corps. Ils disent donc : que les membres ayant été destinés au corps pour leurs opérations naturelles, il est de nécessité qu'ils y persévèrent ; ou, s'il est certain que les membres du corps ressuscité n'aient plus ces fonctions, ils en induisent qu'il n'y aura plus de corps, parce qu'il n'est pas croyable que le corps subsiste sans ses membres, ni que les membres puissent être sans leurs fonctions. « En effet, disent-ils, quand l'on n'aura plus besoin de manger et de boire, à quoi servira cette profonde caverne de la bouche, ces rangs et cette assiette de dents, ce canal de la gorge, ce réservoir de l'estomac, ce gouffre du ventre, cette grandeur immense et ce merveilleux enchaînement des entrailles? Pourquoi dans cet état de la résurrection admettre l'usage de tous ces membres? Y aura-t-il quelque action à laquelle ils puissent être employés? Faudra-t-il qu'ils portent encore l'aliment de haut en bas, qu'ils le digèrent, qu'ils s'en déchargent? Quel service tirera-t-on des mains, des pieds et des autres membres destinés au travail, quand on ne sera plus chargé des soins de la vie? La génération et la nourriture du fruit dans le sein maternel venant à cesser, que deviendront les parties du corps qui y sont nécessaires, celle où l'enfant est conçu, et les sources d'où le lait coule aux mamelles? Mais que sera-t-il de tout le corps, puisque tout entier il n'agira plus? « Pour répondre à ces objections, nous avons déjà établi qu'il ne faut pas mêler l'ordre du siècle futur à celui du siècle présent, parce qu'il se fera un changement en l'homme, à l'heure de la résurrection, qui s'opposera à ce mélange, mettant le corps dans un autre état qu'il n'était. Nous ajoutons que ces fonctions de nos membres né-

[1] I. Cor., 3. — [2] Isaïe, 40 et 15. — [3] *Ibid.*, 41. — [4] *Ibid.*, 42, 53 et 60.

cessaires aux besoins de cette vie, ne dureront que jusques au moment où le corps ressuscitera, parce qu'alors cette même vie sera transférée du temps à l'éternité, comme le corps animal sera converti en corps spirituel [1], cette chair mortelle étant revêtue de l'immortalité, et cette nature corruptible recevant l'incorruption. En effet, la vie étant ainsi délivrée de ses besoins, les membres seront pareillement délivrés de leurs fonctions, mais ils ne laisseront pas d'être toujours nécessaires, parce qu'encore qu'ils soient délivrés de leurs fonctions, il faut qu'ils subsistent par l'ordre du jugement de Dieu, afin que chacun reçoive en son corps selon les actions qu'il aura faites [2]; car le tribunal de Dieu demande l'homme entier et parfait, mais l'homme ne peut être entier et parfait sans ses membres, parce que c'est leur substance et non pas leurs fonctions qui composent ce qu'il est, si ce n'est que tu veuilles dire qu'un navire soit entier sans son fond, sans sa proue et sans sa poupe, et enfin sans la conservation de tout l'assemblage et de tout le corps du vaisseau. Que si nous avons vu assez souvent un navire tout glorieux d'avoir été réparé, après que la tempête l'avait brisé, ou que la pourriture l'avait mis hors de service, tous ses membres ayant été retablis et remis en meilleur état, avons-nous sujets d'être en peine de l'industrie, de la volonté et de la puissance de Dieu, en ce qui regarde la réparation de l'homme? Quoi! si un maître de navire, riche et libéral, se contente que l'on répare son vaisseau, et le fait rétablir soit par affection, soit pour sa gloire, sans vouloir cependant qu'il travaille, diras-tu que ce corps de navire n'ait plus besoin de ces membres dont il était composé, parce qu'ils seront désormais inutiles et qu'ils ne servent qu'à la conservation du vaisseau qui ne travaillera plus pour le service du maître? Il faut donc seulement considérer si Dieu, destinant l'homme pour le salut, y a destiné la chair, et s'il veut que cette même chair soit encore. Et tu ne peux pas prétendre, sous prétexte que ces membres n'auront plus d'usage et de fonctions, que la chair ne puisse reprendre son être; car une chose peut reprendre son être, et toutefois être sans fonction, outre que l'on ne peut dire qu'une chose soit sans fonction si elle n'est pas, et enfin si elle est, elle pourra n'être pas sans fonction, parce qu'il n'y aura rien d'inutile en la présence de Dieu.

LXI. Tu dis que tu as une bouche pour manger et pour boire, pourquoi ne dis-tu pas plutôt que tu as cette bouche pour parler, afin que tu sois au-dessus des autres animaux, ou que tu l'as reçue pour louer Dieu, afin que tu t'élèves même au-dessus des hommes? J'ajoute qu'Adam a donné les noms aux animaux, avant que de toucher au fruit de l'arbre, et qu'il a prophétisé avant que d'en goûter [1]. Mais si tu prétends que tu as des dents pour dévorer toutes les denrées qui se vendent au marché, ne t'ont-elles pas plutôt été données, afin qu'elles soient comme un rempart qui environne ta bouche, et que quand la joie ou la douleur te la fait entr'ouvrir, ce soit avec quelque bienséance? Ou n'est-ce pas une barrière pour retenir le mouvement de ta langue, ou pour te servir, par le battement qui se fait de la langue et des dents, à articuler ta voix et former ta parole. Écoute et vois comment ceux qui ont perdu les dents parlent, et alors tu reconnaîtras combien elles honorent ta bouche et combien cet organe t'est nécessaire. Si la nature a ouvert des conduits en l'homme et en la femme, est-ce afin que par là les feux de la volupté s'évaporent, et n'est-ce pas plutôt pour faire que la boisson s'écoule, et que le corps s'en décharge? Les femmes ont une matrice, mais l'ont-elles pour recevoir la substance qui sert à la formation de l'homme, ou pour retirer cette masse impure de sang que ce faible sexe n'a pas la force de dissiper et de résoudre? Nous sommes obligés d'exprimer toutes ces choses, parce que nos adversaires nous en rompent la tête, disant ce que bon leur semble des diverses fonctions de nos membres, et affectant même de parler de quelques-uns, et d'en parler à leur mode, c'est-à-dire sans pudeur, pour couvrir, s'ils pouvaient, de confusion ce que nous enseignons de la résurrection des corps; ne voulant pas considérer qu'avant que ces fonctions cessent, les causes en cesseront. En effet comme l'on n'aura plus faim, l'on n'aura plus besoin de viandes; comme l'on n'aura plus soif, il n'y aura plus nécessité de breuvage; comme il n'y aura plus de naissance, il ne faudra plus de mélange

[1] I. Cor., 15. — [2] II. Cor., 5.

[1] Genèse, 2 et 5.

de sexe; et enfin, comme il n'y aura plus d'obligation de soutenir une nature corruptible, il n'y en aura plus à travailler pour la soutenir: la mort n'étant plus, les alimens ne seront plus nécessaires pour la conservation de la vie, et nos membres ne gémiront plus sous le poids de cette passion ardente, que l'on a de renaître en sa race, et de se perpétuer en sa postérité. Au reste, il est même possible en ce monde de s'abstenir quelquefois de manger, il est encore libre de vivre dans la continence. Moïse et Élie jeûnèrent quarante jours, et durant ces quarante jours Dieu seul fut leur nourriture[1]; car dès ce temps-là on consacrait cette parole: « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais il vivra encore de la parole de Dieu[2]; » et ce furent là les commandemens de cette vertu qui devait fleurir en d'autres siècles, et sous une autre discipline. Pour nous, autant qu'il est en notre puissance, nous gardons l'abstinence, et nous avons même un grand soin d'être purs et continens. Combien y a-t-il d'hommes parmi nous qui demeurent volontairement en cet état? Combien de vierges qui se vouent à Jésus-Christ, et qui le prennent pour leur époux? Combien de personnes des deux sexes qui vivent hors de ce commerce d'où vient la fécondité, comme si elles étaient dans l'impuissance de mettre des enfans au monde? Que si dès cette vie les membres s'abstiennent de leurs fonctions pour un temps, comme ils peuvent le faire dans un état qui doit finir par le temps, sans que cela empêche que l'homme soit et subsiste, à plus forte raison, lorsque l'homme sera dans l'état de l'éternité, où son être et son salut seront immuables, ne souhaiterons-nous point les choses pour lesquelles, durant le cours de cette vie mortelle, nous avons pris l'habitude d'être sans aucun désir.

LXII. Mais la parole de Notre-Seigneur décide souverainement cette difficulté: « Ils seront, dit-il, comme des anges. » S'ils seront semblables aux anges en ce qu'ils n'éprouveront plus le mariage, comme ils n'éprouveront plus la mort, ils leur seront aussi semblables en ce qu'ils ne seront sujets à aucune nécessité corporelle. Autrefois les anges ont paru sur la terre comme des hommes; ils ont bu et mangé et on leur a lavé les pieds; ils avaient pris extérieurement une forme humaine, sans quitter au dedans leur propre nature[1]. Que si les anges, paraissant comme des hommes, se sont soumis dans leur substance spirituelle à des choses qui appartiennent à la chair, pourquoi des hommes, étant devenus semblables aux anges, ne vivraient-ils pas de cette substance de la chair comme s'ils étaient de purs esprits? Certes, ils ne doivent pas être plus sujets, sous l'apparence des anges, aux besoins de la chair, que les anges, sous cette apparence de l'homme, n'ont eu de dépendance de leurs qualités spirituelles. Et l'on ne peut pas dire que les hommes ne demeureront pas dans la chair, parce qu'ils ne demeureront pas dans les besoins de la chair, puisque les anges n'ont pas laissé de demeurer dans leur nature spirituelle, quoiqu'ils ne soient pas demeurés dans l'usage des seules qualités de l'esprit. Enfin Notre-Seigneur n'a pas dit, « ils seront des anges, » pour ne pas nier qu'ils ne fussent des hommes, mais il a dit: « Ils seront comme des anges, » pour marquer que le changement qui se fera en eux, n'empêchera pas que ce ne soient toujours des hommes. En leur attribuant la ressemblance qu'ils auront avec les anges, il ne leur a pas ôté leur propre substance.

LXIII. La chair ressuscitera donc, et non-seulement toute la chair ressuscitera, mais elle ressuscitera la même et tout entière. Cependant en quelque lieu qu'elle soit, elle est en dépôt sous la main de Dieu, et Jésus-Christ a ce dépôt, ce fidèle séquestre de Dieu et des hommes, qui rendra Dieu à l'homme, et l'homme à Dieu, l'esprit à la chair, et la chair à l'esprit: il a fait une alliance en sa personne de la chair avec l'esprit, donnant un époux à l'épouse, et à l'épouse un époux. Que s'il y a quelqu'un qui prétende que l'âme est l'épouse, elle sera suivie de la chair comme de sa dot; car l'âme ne sera pas une abandonnée, et son époux ne la recevra pas dépouillée et sans bien: la chair est son équipage, sa parure et sa richesse, et elle l'accompagnera comme sa sœur de lait. Mais il est vrai que la chair est l'épouse, et que par une illustre alliance contractée par le sang, elle a pris en Jésus-Christ l'esprit pour son époux. Ce que tu crois être sa mort, n'est que sa retraite; l'âme ne se retire pas toute seule, la chair a aussi ses

[1] Exode, 24; III. Reg., 19. — [2] S. Matth., 4.

[1] Genèse, 18 et 19.

retraites, et ces retraites sont les eaux, les feux, les oiseaux et les bêtes brutes. Lorsqu'il semble qu'elle se dissout dans ces substances, elle s'y écoule seulement ainsi que dans des vases; et si les vases se dissipent, elle s'en écoule encore; et comme si elle sortait de l'embarras de plusieurs tours et retours, elle est rejetée dans la terre, sa première origine, afin que de son sein Adam se représente une autre fois à Dieu pour entendre de lui cette parole : « Voici Adam qui est devenu comme l'un de nous. » Et certes, en cet état il possède vraiment une science parfaite, connaissant le mal qu'il a évité, et le bien qu'il a obtenu. Pourquoi, ô âme, portes-tu envie à la chair? Il n'y a point de créature pour qui tu doives plutôt avoir de l'amour, après celui que tu dois avoir pour Jésus-Christ; il n'y a personne que tu doives plutôt chérir d'une affection de frère, puisqu'elle renaît en Dieu avec toi; tu aurais même dû lui obtenir par tes prières le bien de la résurrection, parce qu'en effet, c'est par toi qu'elle a commis le péché qui l'a rendue criminelle. Mais je reviens à toi, ennemi de la vérité, et je dis que je ne m'étonne pas si tu hais la chair, puisque tu as rejeté l'auteur de la chair, puisque tu nies la chair en Jésus-Christ, ou que tu changes sa nature, et que tu la veux faire passer en lui pour autre qu'elle n'est; ainsi tu corromps même, ou par tes faux raisonnemens, ou par tes mauvaises explications, la parole de Dieu, cette parole divine, c'est-à-dire le Verbe qui a été fait chair; tu allègues même pour appui ton erreur, tes écrits apocryphes et tes fables toutes pleines de blasphèmes; mais Dieu tout-puissant a pourvu par sa grâce à ces impostures de la malice et de l'infidélité des hommes; car répandant aux derniers temps son esprit sur toute la chair, et échauffant de ses ardeurs le cœur de ses serviteurs et de ses servantes, il a rallumé cette foi de la résurrection de la chair, si outrageusement attaquée par les hérétiques, et a éclairci avec tant de lumière, soit dans les termes, soit dans les sens, les passages de Moïse et des prophètes, qu'il n'y est resté aucune apparence d'ambiguïté. Comme il fallait qu'il y eût des hérésies pour éprouver les fidèles, et pour rendre leur fidélité manifeste, et que les hérésies ne pouvaient rien entreprendre si les Écritures ne leur en donnaient quelques occasions ou quelque prétexte, il semble que la lettre de l'Ancien Testament leur ait fourni quelques argumens et quelques preuves; mais la même lettre de l'Ancien Testament détruit ces argumens et ces preuves. Enfin il ne fallait pas que le Saint-Esprit demeurât plus longtemps sans inspirer aux fidèles des paroles si efficaces et si fortes, que quelque subtils que soient les hérétiques, ils n'y puissent plus trouver de semences d'erreurs, et qu'elles renversent même leurs vieux édifices de terre et de boue. Ainsi il a dissipé toutes les ténèbres du temps passé et toutes les ombres dont l'hérésie tâche d'obscurcir ce qu'elle prend pour des paraboles, par l'explication claire et manifeste qu'il a donnée de tous les mystères, et de toutes les paraboles et les figures, par la voix de cette nouvelle prophétie qui a été tout inondée des eaux divines du Paraclet. Que si tu puises dans cette féconde source, elle te remplira d'une doctrine qui t'ôtera la soif de toute autre doctrine; elle te délivrera de cette ardeur de contention et de dispute qui te dévore; et goûtant de toutes parts, dans le courant de cette belle et agréable fontaine, les douceurs de la résurrection de la chair, tu y prendras un rafraîchissement qui modérera le feu et la véhémence de ton esprit.

ÉPITRE A SCAPULA,

PROCONSUL D'AFRIQUE.

I. Jamais nous n'avons montré de frayeur, jamais nous n'avons craint les persécutions que nous avons eu à souffrir de la part de ceux qui ne voient pas encore la lumière. Quand nous avons adopté notre religion, nous en avons accepté toutes les conditions ; et c'est après avoir fait le plus complet sacrifice de nos vies que nous marchons au combat. Nous ne désirons d'autres biens que ceux que Dieu a promis à ses fidèles ; nous ne craignons d'autres maux que ceux dont il menace ceux qui l'abandonnent. Toute votre cruauté ne sert qu'à exalter notre constance ; nous courons au devant des supplices ; nous aimons mieux être condamnés par vous qu'absous par vous. Si donc nous vous envoyons cette épître, ce n'est pas que nous craignions pour nous ni pour les nôtres ; mais parce que nous craignons pour vous-mêmes et pour tous nos ennemis ; car notre loi nous ordonne d'aimer aussi nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent : car c'est là la perfection de notre charité qui nous est propre et que les autres hommes ne partagent pas avec nous. Aimer ses amis, c'est ce que font tous les hommes ; mais aimer ses ennemis, c'est ce que font les chrétiens seuls. Or comme nous gémissons sur votre ignorance, et que nous avons compassion des erreurs humaines, nous qui prévoyons l'avenir et qui étudions les signes qui l'annoncent chaque jour plus menaçant pour vous, nous avons été obligés de prendre ce moyen de vous avertir de bien des choses que vous ne voulez pas que l'on vous dise en face.

II. Nous adorons un seul Dieu. Ce Dieu est celui que la nature vous a tous appris à connaître, celui dont le tonnerre vous effraie, et dont les bienfaits vous réjouissent. Quant aux autres êtres, que vous appelez aussi des dieux, nous savons que ce ne sont que des démons. Cependant il est de droit naturel et de droit commun que chacun adore qui bon lui semble : la religion d'un homme n'est ni utile ni nuisible à un autre homme. Mais il n'appartient pas à une religion de faire violence à une autre. Une religion doit être embrassée par conviction et non par force ; car les offrandes à la divinité exigent le consentement du cœur. Ainsi, quand même vous nous forceriez de sacrifier dans vos temples, vous n'auriez par là rien gagné pour vos dieux, qui ne doivent pas accepter de sacrifices faits à contre-cœur, à moins que ce ne soit par pur esprit de contradiction, sentiment puéril qu'assurément vous ne voudrez pas attribuer à vos dieux. Le vrai Dieu accorde également ses bienfaits à ses serviteurs et à ceux qui le blasphèment. C'est au jour du jugement qu'il distinguera les ingrats d'avec ceux qui se seront montrés reconnaissans. Vous nous appelez sacriléges, et jamais vous n'avez même pu trouver un simple voleur parmi nous. Voyez quels sont ceux qui cherchent à s'enrichir des dépouilles de vos temples ; ce sont ceux qui jurent par vos dieux et qui les adorent : voilà ceux que vous devez appeler sacriléges ; ce ne sont pas des chrétiens. Il serait trop long de vous rappeler en combien de manières les adorateurs de vos dieux les insultent et les tournent en dérision. On nous accuse aussi de ne pas respecter la majesté de l'empereur, et pourtant vous n'avez jamais trouvé parmi nous de Cassius, ni d'Albianus, ni de Nigrianus. Ce sont ceux qui la veille encore juraient par le génie de César, qui l'ont immolé à leur intérêt ou à leur sureté ; et les plus grands ennemis des chrétiens seront en même temps trouvés être les plus grands ennemis de l'empereur. Le chrétien n'est l'ennemi de personne ; et de l'empereur moins que de tout autre, puisqu'il sait que l'empereur a été établi par Dieu, et qu'il doit l'aimer, le respecter, l'honorer et prier pour son salut et pour celui de l'empire tant que le monde existera. Nous honorons donc l'empereur, comme il nous est permis de l'ho-

norer, et comme il doit vouloir être honoré lui-même. Nous le regardons comme un homme dépositaire d'une partie de la puissance de Dieu, qui a été établi par Dieu, et qui n'est inférieur qu'à Dieu. L'empereur approuvera un tel hommage; car en le faisant inférieur à Dieu seul, nous le mettons au-dessus de tous les hommes et même au-dessus de tous vos dieux qui sont en sa puissance. Nous offrons aussi un sacrifice pour la conservation de l'empereur; mais c'est à notre Dieu et au sien que nous l'offrons, et ce sacrifice est celui de la prière, ainsi que Dieu nous l'a ordonné. Le Créateur de l'univers n'a pas besoin de la graisse et du sang des victimes; cela est bon pour engraisser les démons. Quant aux démons, non-seulement nous les rejetons loin de nous, mais nous les combattons, nous les poursuivons, nous les chassons du corps des hommes, ainsi que presque tout le monde le sait. Nous ne pouvons mieux prier pour l'empereur qu'en nous adressant au seul Dieu qui puisse prolonger ses jours. Vous devriez d'ailleurs être bien convaincus que nous agissons entièrement sous l'influence de cette patience divine que notre loi nous commande, et que vous n'avez rien à craindre de nous. Nous sommes presque en majorité dans l'empire, cependant tel est notre silence, telle est notre réserve, que vous ne nous connaissez qu'individuellement; jamais vous n'avez eu à craindre nos rassemblemens. On ne nous reconnaît des autres citoyens que parce que nous nous sommes corrigés de nos anciens vices. Loin de nous d'ailleurs toute idée de nous révolter contre des souffrances que nous désirons, ou de vouloir nous venger contre vous des persécutions que nous savons venir du ciel et que nous regardons comme des faveurs.

III. Néanmoins nous gémissons, ainsi que je l'ai dit plus haut, parce qu'aucune cité ne peut impunément verser à flots le sang chrétien. Dans le temps du juge Hilaranus, le peuple se précipita dans nos cimetières en criant : « point d'aires pour les sépultures des chrétiens ! » mais ils en furent bien punies, les aires de leurs granges leur devinrent inutiles, car des torrens de pluies détruisirent toutes leurs moissons. Qui ne vit dans la mauvaise saison de l'année passée la menace d'un nouveau cataclysme en punition de l'iniquité et de l'incrédulité du siècle? Que signifient ces feux que l'on a vus voltiger sur les murs de Carthage? et ces affreux tonnerres qui ont ébranlé la ville? Que ceux là le disent qui les ont vus et entendus. Tous ces météores sont des indices de la colère de Dieu qui menace, et nous devons élever notre faible voix pour l'annoncer, la prêcher et la détourner par nos prières. Cependant ce nouveau déluge ne sera que partiel. Quant à la destruction universelle du monde, le temps viendra où ceux qui ne veulent pas croire seront bien forcés de croire, après avoir méprisé tous ces avertissemens. Lors de la réunion du sénat d'Utique, la lumière du soleil s'obscurcit d'une manière effrayante; il était impossible que ce terrible phénomène pût être attribué à une éclipse ordinaire vu que le soleil était alors à son apogée [1]. Demandez plutôt à vos astrologues. Nous pourrions aussi vous citer des gouverneurs qui à l'heure de la mort se sont repentis d'avoir persécuté les chrétiens. Vigellius Saturninus, le premier qui ait tiré contre nous l'épée de la persécution, perdit la vue. Claudius Lucius Herminianus, en Capadoce, irrité de ce que sa femme s'était fait chrétienne, tourmenta et persécuta les chrétiens. Seul dans son prétoire il fut attaqué de la peste et les vers pullulaient sur son corps. « Qu'on n'en dise rien, disait-il, de crainte que les chrétiens ne s'en réjouissent. » Il reconnut ensuite son erreur, et confessa que les supplices n'avaient fait qu'augmenter le nombre des fidèles. Enfin il mourut presque chrétien lui-même. Cacilius Capella disait, en quittant Byzance : « les chrétiens vont être bien contens. » Mais ceux qui s'imaginent avoir persécuté impunément, sauront à quoi s'en tenir au jour du jugement. Quant à toi, Scapula, nous désirons sincèrement qu'une seule leçon te suffise; rappelle toi donc ce qui arriva lorsque tu condamnas Adrymeticus Mavillus à être jeté aux bêtes, et comment ta persécution fut interrompue.

IV. Nous ne cherchons pas à t'épouvanter; car nous ne te craignons pas : mais nous voudrions que tout le monde fût sauvé; c'est pourquoi nous t'avertissons μὴ θεομάχειν, de ne pas lutter contre Dieu. Tu peux t'acquitter des de-

[1] Cette éclipse arriva en l'an 210. Cette épître à Scapula a été écrite, selon toute vraisemblance, en 217.

voire de ta charge sans oublier ceux de l'humanité, car le glaive est aussi suspendu sur vos têtes. Qu'est-ce que la loi exige de toi? Que tu condamnes les coupables quand ils avouent, et que tu les mettes à la torture quand ils nient leurs crimes. Tu vois donc bien que c'est agir contre la loi que de torturer ceux qui avouent pour les forcer de nier. Vous reconnaissez donc que nous sommes innocens puisque vous ne voulez pas nous condamner sur notre aveu? En voulant nous exterminer, vous faites donc la guerre à l'innocence. Que de gouverneurs d'ailleurs sévères et même cruels ont essayé d'étouffer ces iniques procédures! Par exemple Cincius Sévérus, qui enseigna lui-même à Thister comment les chrétiens devraient répondre pour être renvoyés absous; Vespronius Candidus, qui affecta de ne regarder un chrétien que comme un homme trop remuant; et se contenta de lui faire faire amende honorable aux citoyens; Asper, qui après avoir interrogé un peu rudement un chrétien, le renvoya aussitôt sans le forcer de sacrifier aux dieux. Il avait dit auparavant aux avocats et aux assesseurs qu'il était désolé d'avoir à juger une telle affaire. Pudens eut même l'adresse de glisser dans l'acte d'accusation contre un chrétien qu'on lui amenait, un chef d'accusation de concussion et d'exaction; et comme il ne se trouvait point de témoins pour le soutenir, il déclara que, selon la loi, il ne pouvait pas continuer les débats. Ces faits pourraient te suggérer dans quel esprit tu devrais agir; tu aurais même pour toi les avocats, qui malgré leurs criailleries, favorisent les chrétiens qui leur sont souvent fort utiles. Un certain notaire, que le démon allait pousser à se jeter dans un précipice, fut exorcisé par son client qui était chrétien. Qui de vous n'a, soit un parent, soit un enfant, soit un ami de la première distinction (car je ne parle pas du peuple) qui n'ait été par les chrétiens délivré des démons ou des maladies? Sévérus lui-même, père d'Antoninus, eut lieu de se souvenir des chrétiens. Il fit venir un certain Proculus, surnommé Torpacion, intendant d'Euhodée, qui l'avait guéri d'une maladie avec l'huile sainte; et il le fit nourrir et loger dans son propre palais jusqu'à sa mort. Or Antoninus savait fort bien que Proculus avait sucé le lait de la morale chrétienne. Sévérus, qui connaissait beaucoup de chevaliers et de dames qui étaient de notre secte, loin de les tourmenter, porta témoignagne en leur faveur et sut résister à la fureur du peuple irrité contre nous. Pendant l'expédition que Marc-Aurèle fit en Germanie, les prières des soldats chrétiens obtinrent du ciel une pluie abondante lorsque l'armée manquait d'eau. Les plus grandes sécheresses, on le sait, ont toujours cédé à nos jeûnes et à nos prières. Alors le peuple chante les louanges du Dieu des dieux, le seul puissant; et sous le nom de Jupiter, c'est à notre Dieu qu'il rend hommage. Veuillez encore observer qu'un chrétien ne renie jamais un dépôt; qu'il ne commet point d'adultère; qu'il protége paternellement les orphelins; qu'il nourrit les indigens, et qu'il ne rend jamais le mal pour le mal. De quoi et pourquoi nous accuse-t-on donc? On nous fait un crime de notre croyance. Mais qui a jamais pu prouver que cette croyance fût un principe d'inceste et de crime? C'est à cause de notre innocence, de notre probité, de notre justice, de notre pureté de mœurs, de notre bonne foi, c'est à cause du Dieu vivant enfin que l'on nous fait périr dans les flammes. Ni les sacriléges, ni les ennemis de l'État, ni ceux qui sont coupables de lèse-majesté ne sont exposés à de tels supplices. Il y a maintenant un préfet de légion et un gouverneur de Mauritanie qui persécutent les chrétiens; mais eux du moins le font avec l'épée seulement, ainsi qu'il a été ordonné dès le commencement. Mais de plus grands combats nous mériteront de plus grandes récompenses.

V. Votre cruauté fait notre gloire. Prenez garde seulement qu'à force de supplices, vous ne nous fassiez lever en masse, non pour vous assaillir, mais pour vous prouver seulement que loin de craindre votre tyrannie, nous l'invoquons. Lorsque Arrius Antonius persécutait les chrétiens d'Asie, tous ceux de sa province se réunirent et se portèrent devant son tribunal. Il en fit emprisonner quelques-uns, et dit aux autres: « Insensés! si vous voulez mourir, n'y a-t-il pas assez de cordes et de précipices?» ὦ δείλοι, εἰ θέλετε ἀποθνήσκειν, κρήμνους ἢ βρόχους ἔχετε. Si nous allions en faire autant, que ferais-tu de tant de milliers d'hommes et de femmes de tout âge et de tout rang? Que de buchers, que d'épées ne te faudrait-il pas? Quelles seront les souffrances de cette Carthage que tu veux décimer, quand tes soldats eux-mêmes ne trouve-

ront sous le tranchant de leurs glaives que des amis ou des parents? Quand ils y trouveront des chevaliers et des dames romaines, nobles comme toi, et peut-être tes plus proches parens et tes amis les plus intimes? Abstiens-toi donc, pour toi-même si ce n'est pour nous, pour Carthage si ce n'est pour toi; épargne cette malheureuse province que la manifestation de tes intentions a déjà mise en butte aux concussions d'une avide soldatesque et de tous ses ennemis. Nous n'avons d'autre maître souverain que Dieu. Celui-là est au-dessus de toi; il ne peut ni ne veut se cacher; et tu ne peux rien contre lui. Ceux que tu regardes comme tes maîtres sont des hommes comme toi, et mourront comme toi. Mais notre religion ne défaudra jamais; et, tu le sais bien, elle n'est jamais plus florissante qu'au milieu des persécutions. Car, bien des hommes frappés de notre courageuse constance, se prennent à s'enquérir de la cause d'une si admirable patience, et sitôt qu'ils connaissent la vérité, ils sont des nôtres et marchent dans nos voies.

EXHORTATION A LA CHASTETÉ.

I. Je ne doute pas, mon frère, que depuis la mort de ton épouse, tu n'aies pensé sérieusement à acquérir cette paix de l'âme que tu n'obtiendras qu'en restant désormais veuf. Réfléchis-y bien. Mais quoique sur ce sujet chacun doit s'appuyer sur la confiance qu'il se sent en lui-même, et consulter ses propres forces, comme les exigences de la chair interviennent dans les délibérations de l'esprit et résistent à la foi, celle-ci a besoin des conseils d'un autre qui lui serve comme d'avocat contre la chair. Car la chair peut être vaincue par l'esprit, si celui-ci s'applique à suivre la volonté de Dieu plutôt que sa propre faiblesse. On ne sera point glorifié par une audacieuse complaisance pour la chair; on ne peut l'être que par l'obéissance à la volonté. « La volonté de Dieu est notre sanctification. » Car il veut que celui qu'il a fait à son image « devienne tout-à-fait semblable à lui et que nous soyons saints comme il est saint. » Il a établi plusieurs degrés de sanctification, afin que nous puissions tous y prendre part. Le premier degré est celui de la virginité conservée depuis la naissance. La seconde virginité après le baptême, est celle qui nous purifie dans l'état du mariage par une séparation volontaire entre époux, ou qui conserve notre chasteté en nous faisant persévérer dans le célibat. Enfin, le troisième degré est celui de la monogamie, qui nous fait renoncer au sexe après la mort de notre première épouse. Le premier bonheur, la première virginité est de ne pas connaître ce que plus tard peut-être on regrettera d'avoir connu. Le second degré est de mépriser ce que l'on ne connaît que trop bien. La dernière espèce est encore digne de quelque louange, puisque la modération compte parmi les vertus. C'est être modéré que de ne pas regretter ce qui nous a été enlevé, et surtout enlevé par Notre-Seigneur Dieu sans la volonté duquel une feuille ne saurait se détacher de son arbre, « ni le plus petit passereau tomber à terre. »

II. N'est-ce pas là en effet le langage de la modestie et de la modération : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; » qu'il soit fait suivant sa volonté. Si au contraire nous convolons à de nouvelles noces, nous agissons contre la volonté de Dieu, en voulant avoir une seconde fois ce qu'il nous a ôté; car, s'il avait voulu que nous continuassion dans le mariage, il nous aurait laissé notre première femme; à moins que nous ne prétendions que Dieu veuille de nouveau ce qu'il avait cessé de vouloir. Une foi sincère et bien fondée ne doit point ainsi tout rapporter indistinctement à la volonté divine. Chacun cherche ainsi à se flatter en disant que rien ne peut se faire sans sa volonté, comme s'il n'y

avait pas aussi une volonté en nous. Ce serait en vérité une excuse fort commode pour tous nos péchés, si nous prétendions qu'ils ne peuvent se faire sans la volonté de Dieu. Cela serait détruire toute loi, toute discipline; je dis même que ce serait détruire Dieu lui-même que de dire qu'il fait par sa propre volonté des choses qu'il ne veut pas. Comment en effet pourrait-il défendre, sous peine du feu éternel, des choses qu'il veut? Assurément, lorsqu'il défend une chose, c'est que cette chose l'offense et qu'il ne veut pas qu'elle se fasse. De même aussi il ordonne ce qu'il veut, et quand nous l'accomplissons, il nous accueille et nous récompense en nous donnant la vie éternelle. Lors donc que nous avons appris ce qu'il veut, et ce qu'il ne veut pas, nous avons la liberté de vouloir l'un ou l'autre, ainsi qu'il est écrit : « Voilà, j'ai placé devant toi le bien et le mal. Tu as goûté le fruit de l'arbre de la science. » Nous ne devons donc pas rapporter à la volonté de Dieu ce qui est laissé à notre libre arbitre; car il veut que nous soyons bons, lui qui ne peut vouloir le mal; et c'est notre propre volonté qui veut, quand nous voulons le mal contre la volonté de Dieu qui ne veut que le bien. Je dis que cette volonté est en nous-mêmes, car il faut bien que nous ressemblions à notre premier père. Or Adam, le premier des hommes et des pécheurs, a voulu, puisqu'il a péché. En effet, le diable ne lui a pas imposé la volonté de pécher, il lui en a seulement fourni le sujet. La volonté de Dieu était qu'Adam lui obéît librement. Il en est de même de toi. Dieu t'a donné un libre arbitre, c'est-à-dire la liberté de vouloir; puis il te laisse faire même ce qui lui déplaît; si tu lui désobéis, tu deviens l'esclave du démon qui t'a vaincu. Le diable veut que tu veuilles ce que Dieu ne veut pas; mais il ne peut pas faire que tu le veuilles, puisqu'il ne put forcer les premiers mortels à vouloir malgré eux ce qui était mal. S'ils consentirent, ce ne fut point non plus par ignorance, ils connaissaient bien la volonté de Dieu, qui ne voulait pas assurément qu'on fît ce qu'il avait défendu sous peine de mort. Tout ce que peut le démon, c'est de modifier la volonté qui est en toi. Sitôt que tu lui cèdes, tu deviens son sujet, non qu'il ait mis en toi une volonté, mais parce qu'il s'est emparé de la volonté qui est en toi. Donc nous sommes libres de vouloir ou de ne pas vouloir; et c'est à l'âme de montrer, à la face de son Dieu, si sa volonté s'accorde avec la sienne.

III. Je soutiens donc qu'il faut étudier avec soin quelle est la volonté de Dieu; et non-seulement sa volonté manifestée que nous connaissons tous, mais encore sa volonté secrète. Car il y a des choses qui au premier abord paraissent s'accorder avec la volonté de Dieu, parce qu'il les permet; mais ce qui n'est que permis n'indique pas suffisamment la volonté de celui qui permet. Une permission tient à l'indulgence et non à la volonté. Sans doute la permission ne se donne pas sans la participation de la volonté, mais c'est une volonté influencée par une cause particulière qui la force, pour ainsi dire, de permettre ce qu'elle ne recommanderait pas. Étudiez donc la volonté divine en elle-même, et étudiez les causes qui ont pu la faire dévier en telle ou telle circonstance. Ce que Dieu veut, ce n'est pas ce que son indulgence nous permet; c'est ce que sa loi nous ordonne. S'il permet quelque chose, il indique par cela même qu'il en préfère une autre; or n'est-il pas évident que nous devons faire ce qu'il préfère plutôt que ce qu'il permet? En nous montrant ce qu'il aime mieux, ne nous dissuade-t-il pas de ce qu'il aime moins? En nous faisant connaître ce qu'il permet et ce qu'il préfère, ne t'engage-t-il pas à suivre la voie que tu dois préférer pour lui ressembler? Donc puisqu'il t'a clairement indiqué ce qu'il aime mieux et ce qu'il aime moins, si tu ne fais pas ce qu'il préfère, tu agis contre sa volonté et tu l'offenses, ce qui n'est pas le moyen d'être sanctifié; car en faisant ce qu'il permet, et en rejetant ce qu'il veut, tu pèches en partie et tu ne seras pas de ses élus. Or, ne point vouloir être sanctifié, c'est pécher. Si donc un second mariage n'est autorisé que par cette volonté divine qui est influencée et comme forcée par l'indulgence, nous disons que ce n'est point là une volonté pure, puisqu'elle a cédé à une cause qui recommandait l'indulgence. Or à ce second mariage est préférée la continence, et il est évident qu'une chose meilleure ne peut pas être préférée à une chose meilleure. J'ai posé ces prémisses, pour parler maintenant avec l'apôtre. On ne me taxera pas d'impiété si je dis que lui-même nous a appris à préférer la continence. Je ferai d'abord observer que toute cette indulgence

qu'il montre pour les seconds mariages vient de la raison humaine et non de l'esprit saint dont il n'est pas inspiré au moment où il écrit ce passage. Car quand il a dit aux veufs de se remarier s'ils ne peuvent garder la continence, parce qu'il vaut mieux se remarier que de brûler, il prend aussitôt un autre sujet et ajoute : « Quant aux hommes mariés, je leur annonce, non pas moi, mais le Seigneur, que, etc. » Il indique suffisamment que plus haut il parlait d'après lui-même et au nom du Seigneur, quand il disait : « Il vaut mieux se marier que de brûler. » Cette parole regarde ceux qui sont déjà mariés et ceux qui voudraient l'être. Examinons cependant un peu quel est ce prétendu bien qui n'est bien que parce qu'il est meilleur qu'un terrible châtiment, et qui ne peut paraître bon que lorsqu'on le compare à ce qu'il y a de pire. Car le mariage n'est bon que parce que le feu est pire. Or je dis qu'on ne doit appeler bon que ce qui mérite cette épithète sans qu'il soit nécessaire de la justifier, par une comparaison. Loin d'être comparé à quelque chose de mauvais, le bien ne doit pas même se comparer au bien, qui ne ferait que diminuer son éclat, sans cependant le faire cesser d'être bon. Mais si une chose n'est déclarée bonne que par une comparaison avec une mauvaise, je soutiens qu'elle n'est qu'un mal moindre qui paraît bon à côté d'un mal plus grand. Car peut-on retrancher le terme de la comparaison et dire seulement : « Il vaut mieux se marier, » sans dire à quoi le mariage est préférable? Puisque l'on ne peut pas dire simplement « le mariage est meilleur, » on ne doit pas non plus dire : « le mariage est bon, » en supprimant la chose la plus mauvaise qui a fait paraître le mariage bon ou meilleur par comparaison seulement. Lors donc que l'on dit : « Il vaut mieux se marier que de brûler, » c'est comme si l'on disait : « il vaut mieux être borgne qu'aveugle. » Certes, à part la comparaison, on ne pourrait pas dire : « il est meilleur ou il est bon d'être borgne. » Qu'on ne s'autorise donc pas sur ce texte, qui ne regarde d'ailleurs que ceux qui sont mariés et ceux qui sont encore célibataires ; et encore ceux-ci devraient bien faire attention à ce qui rend le mariage meilleur.

IV. Nous savons bien que le même apôtre a dit sur le second mariage : « Si tu as perdu ta femme, n'en cherche pas une autre ; si néanmoins tu en as pris une seconde, tu ne l'abandonneras pas ; tu t'es remarié, tu n'es pas en faute. » Mais dans ce passage, c'est encore lui qui parle, et non l'esprit qui parle par sa bouche ; car il y a bien de la différence entre le précepte de Dieu et le conseil d'un homme. « Je n'ai pas, dit-il, le précepte de Dieu ; mais je donne un conseil. » C'est qu'en effet ni dans l'Évangile ni dans les épîtres mêmes de Paul, on ne trouve le précepte d'abandonner sa femme. D'où il faut conclure que ce qui n'a jamais été permis par le Seigneur doit être regardé comme défendu. Néanmoins après ce conseil qu'il semble avoir donné comme par distraction, il se reprend aussitôt et ajoute : « Mais ceux-là seront opprimés selon la chair. » Tout en leur pardonnant, il dit que la fin des temps approche, et « que ceux qui sont mariés devraient agir comme s'ils ne l'étaient pas. » En disant ainsi « qu'il est à propos de ne pas se marier, » il dissuade de ce qu'il avait permis plus haut ; et cela en parlant même du premier mariage ; à plus forte raison du second. Et lorsqu'il nous exhorte à suivre son exemple, il nous indique clairement ce qu'il désire que nous fassions, et ce dont il veut que nous nous abstenions. Ce qu'il ne veut pas, il ne le permet ni volontairement ni selon la vérité ; car s'il le voulait, il ne le permettrait pas, il le commanderait. Mais voici ce qu'il dit plus loin : « Une femme après la mort de son mari, peut se remarier, si elle le veut, mais seulement dans le Seigneur. Mais elle sera plus heureuse si elle persévère suivant mon conseil ; car je pense et l'esprit de Dieu est en moi. » Nous voyons donc là deux avis différens, l'un par lequel il permet de se remarier, et l'autre par lequel il recommande la continence. Lequel faut-il croire, direz-vous? Regardez et lisez. Quand il permet, il n'émet que l'avis d'un homme prudent ; mais quand il défend, il le dit lui-même sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Suivez donc, de ces deux avis, celui qui est divin. Il y a des fidèles qui ont aussi en eux l'esprit de Dieu, mais tous les fidèles ne sont pas des apôtres. Après avoir dit « qu'il est fidèle, » il ajoute « que l'esprit de Dieu est en lui, » ce dont on ne pouvait douter, puisqu'il était fidèle ; mais il ajoute cela pour reprendre sa dignité et son autorité d'apôtre. Parce que l'esprit était plus particulièrement le don des apôtres qui le ma-

manifestaient par leurs prophéties, leurs miracles et leurs prédications, ils le possédaient donc à un plus haut degré que les autres fidèles. Il s'est donc particulièrement appuyé sur l'autorité du Saint-Esprit pour nous commander ce qu'il préfère que nous fassions; et à cause de la majesté de l'Esprit-Saint, ce n'est plus un conseil, c'est un précepte.

V. Je vais parler maintenant de la loi du mariage en elle-même. L'origine du genre humain l'a sanctionnée, en montrant ce que Dieu a établi dès le commencement pour servir de règle à toute la postérité d'Adam. Quand Dieu eut fait l'homme, il trouva bon de lui donner une compagne. D'une de ses côtes, il lui fit une femme. Or comme assurément la matière ne manquait pas, puisque Adam avait plus d'une côte, et que d'ailleurs les mains de Dieu étaient infatigables, il aurait bien pu lui faire plusieurs femmes s'il eût voulu; mais il ne le fit pas; et Adam fils de Dieu, et Ève fille de Dieu, se marièrent et durent se suffire l'un à l'autre. Ils ont ainsi établi la loi du mariage. «Ils seront deux dans une chair,» dit Dieu. Donc ils ne seront ni trois, ni quatre. Or on sera une chair, et deux dans une chair, si l'on se marie une fois; mais si on renouvelle cette union deux fois ou plus souvent, la chair cessera d'être une, et l'on sera trois ou davantage dans une chair. Une autre considération, c'est que l'apôtre a interprété ce passage: «ils seront deux dans une seule chair;» et qu'il l'a appliqué à l'union du Christ avec son Église. Or le Christ est un, et son Église est une. Nous devons voir dans cette explication un nouveau motif de nous en tenir à un seul mariage, puisque notre père Adam n'a contracté qu'une union selon la chair, et que le Christ n'en a contracté qu'une selon l'esprit. La monogamie a présidé à notre renaissance spirituelle comme à notre naissance charnelle. Quiconque sort de la monogamie dégénère des deux manières. Le premier polygame fut un homme maudit. Ce fut Lamech qui en épousant deux femmes fit trois êtres en une seule chair.

VI. «Mais, dira-t-on, les bienheureux patriarches non-seulement eurent plusieurs femmes, mais ils prirent même encore des concubines. Il doit donc aussi nous être permis de nous marier plus d'une fois. «Oh! oui sans doute, s'il doit venir encore entre Dieu et son peuple quelque nouvelle alliance dont ces mariages puissent être la figure; oui, si nous sommes encore sous l'ancienne loi qui disait: «Croissez et multipliez;» oui, si une nouvelle révélation n'est pas venue nous dire: «La fin des temps approche, arrêtez-vous, et que ceux qui ont des femmes agissent comme s'ils n'en avaient pas.» En recommandant la continence, et en mettant un frein à la multiplicité des mariages qui tendait à peupler le monde, il est évident que l'Évangile a aboli l'ancienne loi qui disait: «Croissez et multipliez.» Et pourtant ces deux lois en apparence contradictoires, émanent du même Dieu qui voulut d'abord que l'espèce humaine s'accrût, et qui dans ce but lui lâcha les rênes, jusqu'à ce que le monde fût rempli et que l'espèce humaine fût assez nombreuse pour devenir le sujet d'une nouvelle discipline. Maintenant donc que nous approchons de la fin des temps, Dieu a rappelé la permission qu'il avait donnée; il a donc eu raison de permettre dans les commencemens ce qu'il a eu raison de restreindre depuis. Il en est toujours ainsi; les commencemens sont plus relâchés, et la fin plus serrée. Dieu a fait comme celui qui plante une forêt d'arbres avec l'intention de l'abattre en son temps. L'ancienne loi avait pour but la plantation de cette forêt à laquelle le nouvel Évangile «a mis la hache jusque dans les racines.» Il en est ainsi de bien d'autres articles qui ont été abrogés; autrefois on disait: «œil pour œil et dent pour dent;» mais à présent il est défendu de rendre le mal pour le mal. Il me semble que même par les législations humaines, il est reconnu qu'une nouvelle loi en abroge toujours une ancienne.

VII. Pourquoi ne cherchons-nous pas plutôt dans l'Ancien Testament ces règlemens qui s'accordent avec les nôtres et dont la forme antique a trouvé sa place dans le cadre nouveau? Je vois que dans ces anciens temps il a été souvent mis un frein à la licence trop effrénée des mariages. Il est dit dans le Lévitique: «Mes prêtres ne se marient pas à plusieurs.» Or, s'ils ne se mariaient pas à plusieurs, c'est qu'ils ne se mariaient qu'une fois. Car qu'est-ce que plusieurs? C'est ce qui est plus d'une fois. Ce qui n'est pas l'unité, c'est le nombre: après l'unité commence le nombre. Mais il était encore réservé au Christ, en cela comme en tant d'autres choses, d'accomplir, c'est-à-dire de compléter la loi. C'est pour-

quoi chez les chrétiens, il est enjoint plus clairement et plus strictement aux prêtres de ne pouvoir épouser qu'une femme. C'est au point que, à ma connaissance, quelques-uns qui en avaient eu deux, ont été rejetés du sacerdoce. Vous direz peut-être : « cela est donc permis aux autres fidèles puisque cela est défendu aux prêtres par exception. » C'est une grande folie de croire qu'il soit permis aux laïques de faire ce qui est défendu aux prêtres. Est-ce que nous ne sommes pas tous prêtres ? N'est-il pas écrit que le Christ « nous a fait les serviteurs et les prêtres de son père ? » C'est l'autorité de l'Église qui a établi une démarcation entre l'ordre des prêtres et celui des laïques. Mais la condition essentielle du sacerdoce de Dieu n'est-elle pas en toi ? Ne fais-tu pas l'offrande du sacrifice ? n'as-tu pas le droit de baptiser ? Tu es prêtre, quand tu ne le serais que pour toi. Là où trois fidèles sont rassemblés, fussent-ils laïques, il y a une Église ; parce que chacun « est vivifié par sa propre foi » et que « Dieu ne fait aucune acception de personnes. » C'est pourquoi vous ne seriez point justifiés comme sujets de l'Église, mais comme membres de l'Église. Si donc tu possèdes en toi le droit du sacerdoce que tu peux exercer au besoin, tu es soumis aussi à la loi du sacerdoce. Tu oses baptiser et offrir le sacrifice après avoir épousé deux femmes ? Ne sera-ce pas un plus grand crime dans un laïque de remplir ainsi des fonctions sacerdotales, quand il est défendu même aux prêtres de le faire s'ils ont eu deux femmes ? « Mais, direz-vous, on excuse cela dans les cas de necessité. » Sachez donc qu'on ne peut appeler nécessité, ce qui pourrait ne pas être. N'épousez pas deux femmes, et vous ne vous trouverez jamais dans la nécessité de violer la loi des fonctions ecclésiastiques. Dieu veut que nous soyons toujours disposés à nous approcher de ses sacremens. Il n'y a qu'un Dieu, une foi, une loi. Si les laïques, du milieu desquels on choisit les prêtres ne se soumettent pas aux conditions du sacerdoce, comment pourra-t-on trouver des prêtres quand on en aura besoin ? Nous devons donc faire en sorte que les laïques ne se marient pas deux fois, puisque nous ne pouvons faire un prêtre que d'un laïque qui ne se soit marié qu'une fois.

VIII. Qu'on se marie donc, si tout ce qui est permis est bon, malgré ce que dit l'apôtre : « Tout est permis ; mais tout ne tend pas au salut. » Dites-moi, peut-on appeler bon ce qui n'est pas utile ? Si ce qui n'est pas utile au salut peut être permis, il s'en suit que des choses qui ne sont pas bonnes peuvent être permises. Or que devez-vous préférer de ce que vous regardez comme bon parce qu'il est permis, ou de ce qui est bon en soi parce qu'il est utile ? Il y a loin de la liberté au salut. On ne parle pas de ce qui est bon, parce qu'il doit être embrassé sans qu'il soit besoin d'une permission. Mais on permet ce dont la bonté est douteuse, ce que l'on pourrait ne pas permettre, surtout s'il n'existait quelque circonstance particulière qui justifiât la permission. C'est pour obvier au danger de l'incontinence, que les secondes noces ont été permises. C'est aussi en laissant aux fidèles le choix d'une chose moins bonne en soi, que Dieu les éprouve, et sépare ceux qui ne veulent obéir qu'à sa volonté d'avec ceux qui cèdent à leurs passions, et pour connaître ceux qui cherchent l'utile et ceux qui cherchent l'agréable, ceux qui veulent ce qui plaît à Dieu et ceux qui n'aiment que ce qui leur plaît à eux-mêmes. La liberté est la pierre de touche de l'obéissance, parce que l'obéissance est éprouvée par la tentation, et que la tentation s'appuie sur la liberté. Voilà pourquoi tant de choses sont permises qui ne sont pas bonnes et utiles. Celui qui est libre est tenté ; et celui qui est tenté est soumis au jugement de Dieu. Les apôtres avaient la permission de se marier et d'emmener leurs femmes avec eux par le monde. Il leur était permis de vivre de l'Évangile. Mais celui qui ne voulut point user de cette permission nous engage à suivre son exemple, en nous montrant que cette liberté n'est qu'une épreuve, qu'il a fait tourner au profit de la continence.

IX. Si nous examinons bien le sens profond de ces paroles, nous trouverons que le mariage n'est guère qu'une fornication tolérée. Car quand il dit que les époux cherchent à s'entre-plaire, il ne veut pas dire qu'ils veulent s'entre-plaire par la pureté de leurs mœurs (ce qu'assurément il n'aurait pas blâmé) ; mais il veut parler de la toilette, des ornemens, et en général de tous les petits moyens par lesquels les époux cherchent à s'exciter mutuellement aux actes les plus voluptueux. Or le désir de plaire par l'extérieur est l'essence même de la concupiscence charnelle

qui est elle-même la cause de la fornication. Le mariage n'est-il pas analogue à la fornication, n'a-t-il pas pour but la satisfaction des mêmes désirs? Le Seigneur a dit lui-même : « Quiconque a jeté sur une femme un regard de concupiscence, est déjà coupable de fornication dans son cœur. » Or celui qui recherche une femme en mariage fait-il autre chose? Qu'importe qu'il l'épouse ensuite? l'aurait-il même épousée, s'il ne l'eût d'abord régardée avec concupiscence? à moins que l'on épouse une femme que l'on n'a ni vue ni désirée. Il importe beaucoup à la conscience du mari de n'avoir point avant son mariage désiré de femme étrangère; or avant le mariage, toutes les femmes sont étrangères, de sorte qu'une femme ne devient mariée qu'après avoir été adultère. Les lois semblent faire une différence entre le mariage et la fornication, mais cette différence ne porte que sur la permission donnée ou refusée, elle ne porte pas sur la chose en elle-même. Cela regarde les hommes comme les femmes. Le mariage et la fornication sont tous deux une union et un mélange charnel dont le simple désir a été appelé fornication par le Seigneur. « Mais, me dira-t-on, vous prouvez trop, car vous attaquez même les premières noces. » Sans doute, je les attaque, et ce n'est pas à tort, puis qu'elles sont aussi fondées sur le désir, et que le désir est une fornication. Ce qu'il y a de mieux pour un homme, c'est de se tenir éloigné du sexe, et voilà pourquoi la virginité a un si grand mérite parce qu'elle est exempte même de ce qui ressemble à la fornication. Et puisque ces considérations forment déjà de puissantes objections contre les premiers mariages, quelle force n'ont-elles pas contre les seconds et les troisièmes? Soyez au moins reconnaissans de ce que Dieu vous a permis de vous marier une fois; et montrez votre reconnaissance en sachant bien qu'il ne vous a pas permis de le faire une seconde. Ce serait abuser de la permission que d'en user sans modestie, c'est-à-dire sans modération; car ces deux mots sont de même origine. Ne te suffit-il pas d'être descendu du faîte de la virginité au second rang de la chasteté, et faut-il encore que tu t'abaisses jusqu'au troisième ou au quatrième degré? Tu ne saurais t'arrêter à un mariage? mais il n'y aura plus de bornes pour toi, car celui qui réprouve ceux qui se marient deux fois, n'a pas jugé à propos de défendre un nombre illimité de mariages. Marions-nous donc tous les jours, jusqu'à ce qu'enfin nous soyons surpris par le jugement, comme Sodome et Gomorrhe. Alors sera accomplie cette malédiction lancée sur les entrailles qui auront conçu et sur les mamelles qui nourriront; c'est-à-dire sur les maris et les fornicateurs qui fécondent le sein des femmes, remplissent leurs mamelles et procréent les enfans. Et quand cessera-t-on de se marier? Apparemment quand on aura cessé de vivre.

X. Renonçons donc aux choses charnelles et occupons-nous un peu plus des choses spirituelles. Saisis, mon frère, cette occasion que tu n'as pas désirée, mais qui se présente à propos, d'être quitte de toute obligation terrestre. Tu n'es plus débiteur! Heureux, toi qui as perdu ta femme! cette perte devient pour toi un gain. Tu es à même maintenant d'édifier par la continence le grand œuvre de la sainteté. En faisant des économies sur la chair, tu enrichiras ton esprit. Examinons bien en nous-mêmes combien l'homme se rapproche de la nature spirituelle quand le hasard l'a délivré de sa femme : il se sent comme un homme tout nouveau. S'il fait ses oraisons, il lui semble qu'il est plus près du ciel; il passe les nuits à méditer l'Écriture sainte; il est tout à la divine parole; s'il chante un psaume, il sent son cœur rempli de béatitude; s'il défie le démon, il a confiance en lui-même. L'apôtre nous recommande les ablutions corporelles comme donnant plus de mérite à la prière; c'est pour apprendre que la pureté du cœur est nécessaire et que nous devons nous purifier souvent. A toute heure, à tout moment, la prière est nécessaire et par conséquent aussi la pureté qui doit précéder la prière. L'oraison part de l'âme; si donc l'âme a sujet de rougir, l'oraison sera honteuse et timide. C'est l'Esprit-Saint qui porte la prière vers Dieu. Si l'esprit voit la honte de l'âme, comment osera-t-il prendre sa prière et l'enlever au ciel? Ce ministre saint ne sera-t-il pas tout couvert de la rougeur de l'âme? Cette parole de l'Ancien Testament est une véritable prophétie : « Nous serons saints, parce que Dieu est saint; » et plus loin : « Avec l'homme saint, tu seras sanctifié; avec le juste, tu seras justifié; avec l'élu, tu seras élu. » Nous devons entrer dans l'esprit de la loi divine d'une

manière qui soit digne du Seigneur, et non selon les ardentes concupiscences de la chair. Cela est d'accord avec ce que dit l'apôtre : « La sagesse selon la chair, c'est la mort; mais la sagesse selon l'esprit, c'est la vie éternelle en Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Si donc la chair, même dans un premier mariage, peut ainsi éloigner le Saint-Esprit, quelle funeste puissance n'a-t-elle pas quand on lui cède au point de se marier deux fois?

XI. Il y a dans un second mariage un double sujet de honte; car l'âme de l'homme est obsédée par la présence de deux femmes; de l'une par le souvenir; de l'autre, par la réalité. Car vous ne pouvez haïr votre première femme dont la mémoire doit vous être plus sacrée et plus sainte, puisqu'elle est déjà dans le royaume de Dieu et que tous les ans vous faites dire des prières pour elle. Vous vous tiendrez donc devant votre Dieu avec autant de femmes que vous en recommandez dans vos prières; vous offrirez le saint sacrifice pour deux femmes, et cela par les mains d'un prêtre sanctifié par la monogamie ou mieux encore par la virginité, et entouré de ses diacres, de ses chanoinesses monogames et vierges. Et tu oseras d'un front calme élever au ciel l'offrande de ta prière, et entr'autres faveurs, tu demanderas au ciel la vertu de chasteté pour toi et pour ta nouvelle épouse!

Je sais bien que l'on s'excuse sur l'insatiable concupiscence de la chair. On plaide la nécessité de se faire des amis, d'avoir quelqu'un à la tête de sa maison, pour gouverner sa famille et les domestiques, pour tenir les clés, pour faire filer les servantes et veiller aux dépenses. Il n'y a donc selon vous que les maisons des hommes mariés qui soient bien administrées? Il faut donc absolument être ruiné si l'on est célibataire? Est-ce que les eunuques, les militaires et les voyageurs perdent toujours leur fortune? Est-ce que nous ne sommes pas des soldats aussi nous? Est-ce que nous ne devons pas être d'autant plus soumis à la discipline que notre chef est le plus grand des potentats? Ne sommes-nous pas comme des voyageurs dans ce monde? Comment se fait-il donc, chrétien, que tu ne puisses te passer de femme? « Mais il me faut, dis-tu, une compagne pour soutenir avec toi le poids des affaires domestiques. » Prends donc alors quelque épouse purement spirituelle; choisis une veuve qui soit belle de sa ferveur religieuse, riche de sa pauvreté, et noble par son âge respectable. Ce sera pour toi un bon mariage. Tu peux prendre de telles épouses, tant que tu voudras, sans craindre de déplaire à Dieu. Mais non; des chrétiens, qui ne devraient pas penser au lendemain, veulent une postérité. Les serviteurs de Dieu veulent avoir des héritiers, eux qui se sont déshérités des jouissances du monde. Et encore ne cherchent-ils à se remarier que lorsqu'ils n'ont pas eu d'enfans de leur premier mariage? Ils finiront par demander à vivre plus longtemps, tandis que l'apôtre demandait à être au plus tôt retiré du monde. Assurément un chrétien sera bien plus exempt de soucis dans les persécutions, n'est-ce pas? Il souffrira le martyr avec bien plus de constance? il répondra plus sagement aux interrogatoires? et enfin il mourra bien plus tranquillement parce qu'il laissera des enfans, pour lui rendre les derniers honneurs apparemment? On dirait que les chrétiens agissent ainsi dans l'intérêt de la république, de crainte que les cités ne viennent à manquer d'habitans, s'ils ne veillaient à la propagation de l'espèce. Ils ont peur que les lois et le commerce cessent de fleurir, que les temples soient abandonnés, et qu'il ne reste plus personne pour crier, « aux bêtes les chrétiens! » Car voilà sans doute ce qu'ils désirent entendre, ceux qui veulent des enfans. L'embarras d'avoir des enfans devrait suffire pour nous faire rester célibataires, puisque les lois humaines obligent les pères à les élever, parce qu'elles ont prévu qu'aucun homme sage ne voudrait s'en charger de plein gré. Que feras-tu donc si tu parviens à faire partager à ta femme ta manière de voir? Emploieras-vous des médicamens pour détruire le fœtus dans son germe? Mais je crois qu'il ne nous est pas plus permis de tuer un enfant avant qu'après sa naissance. Peut-être oseras-tu pendant la grossesse de ta femme demander à Dieu une délivrance que tu n'oses pas accomplir toi-même? ou bien tu choisiras une femme stérile ou devenue froide par l'âge? Réfléchis bien et ne te fais pas d'illusion. Si Dieu le veut, la femme stérile ou même vieille deviendra féconde, et cela d'autant plus que vous paraîtrez l'avoir défié par vos prévisions présomptueuses. Nous connaissons un chrétien

qui, pour gouverner sa maison, épousa en secondes noces une femme stérile qui doubla bientôt le nombre de ses enfans.

XIII. Je finirai mon discours, mon bien-aimé frère, en citant quelques exemples que me fourniront les gentils, que Dieu nous offre souvent comme un témoignage pour prouver que ce qui lui plaît est souvent reconnu bon par la sagesse mondaine. Les gentils font le plus grand cas de la monogamie, c'est au point que lorsque les vierges se marient légitimement, on leur donne toujours pour dame d'honneur une femme qui ne se soit mariée qu'une fois. Si on croit que cela est de bon augure, je pense que l'on a raison. Dans les cérémonies religieuses ou autres fêtes, les femmes qui n'ont eu qu'un mari prennent le pas sur les autres. La prêtresse de Jupiter ne peut avoir qu'un époux. Le grand pontife lui-même ne peut se marier qu'une fois, tant la monogamie est en honneur. Or lorsque Satan imite ainsi les saintes lois du Seigneur, c'est pour nous narguer. Combien devons-nous rougir de ne point faire au Seigneur le sacrifice que tant d'autres font au diable, auquel ils vouent soit leur virginité, soit leur veuvage perpétuel? Nous avons tous entendu parler des vierges de Vesta, de celles de Junon en Achaïe, de celles d'Appollon à Éphèse, et de celles de Minerve en d'autres lieux. Les prêtres du bœuf Apis en Égypte faisaient vœu de chasteté. Les femmes qui se vouent à la Cérès africaine, abdiquent spontanément leurs droits d'épouse et se privent même d'embrasser leurs enfans mâles. Après la luxure, le diable sait se faire même de la continence un instrument de perdition. Combien est à blâmer le chrétien qui rejette la continence qui pourrait être pour lui un instrument de salut! Au dernier jour nous verrons s'élever en témoignage contre nous ces femmes idolâtres qui ont su conserver leur veuvage pour acquérir une bonne renommée; comme Didon, reine fugitive sur une terre étrangère, qui aurait pu désirer former une alliance avec un roi d'Afrique, mais qui loin de vouloir convoler à de secondes noces, aima mieux se brûler que de se marier; comme cette Lucrèce qui, s'étant une fois et par violence trouvée entre les bras d'un étranger, lava de son sang sa face souillée, et ne voulut pas vivre après avoir connu deux hommes. Je trouverais bien d'autres exemples chez les chrétiens, et même de meilleurs, en ce qu'il vaut mieux vivre chaste que de mourir pour la chasteté; car la vie et la chasteté sont deux biens qu'il vaut mieux conserver ensemble que de les séparer par la mort. Que de saints hommes et que de vierges dans les ordres ecclésiastiques se sont voués à la continence et ont préféré épouser Dieu seul! Ils ont presque égalé la chair à l'esprit, et en ont retranché tout ce qui ne peut entrer dans le royaume des cieux; ce qui doit faire enfin penser que ceux qui veulent entrer dans le paradis doivent s'abstenir de ce qui n'y entre point.

TRAITÉ DU TÉMOIGNAGE DE L'AME.

I. Il faudrait bien du zèle, bien de la mémoire et de longues études, pour extraire des écrivains profanes, des poëtes, et des philosophes, tous les passages épars qui portent témoignage de la vérité chrétienne, afin de s'en servir pour terrasser nos adversaires avec leurs propres armes, et pour convaincre nos persécuteurs de leur erreur et de leur iniquité. Plusieurs chrétiens qui se sont adonnés à l'étude de l'ancienne littérature ont déjà composé quelques petits ouvrages dans ce sens; ils ont fouillé dans les origines des anciennes traditions, ils ont discuté la sagesse des maximes païennes, et ont suffisamment démontré que notre doctrine n'a rien de nouveau ni de dangereux. Mais cette littérature qui est commune à toutes les religions,

ne saurait nous gagner un seul suffrage, s'il nous arrive de vouloir réfuter une erreur reçue, ou admettre une vérité nouvelle. Car les gentils ont beau feuilleter et admirer leurs auteurs; tel est leur endurcissement dans l'incrédulité, qu'ils cessent d'avoir confiance en eux, aussitôt qu'ils y trouvent un argument en faveur de notre croyance. Ils accusent leurs poëtes de frivolités, quand ils parlent des aventures et des passions humaines de leurs dieux; et ils taxent leurs philosophes d'ignorance, quand ils approchent du seuil de la vérité. C'est au point que l'on regardera comme sage et comme prudent celui qui aura parlé contre les chrétiens; tandis qu'on accusera de folie et de christianisme, celui qui aura osé se montrer assez sage pour repousser avec mépris de vaines cérémonies, et pour lutter contre les erreurs du siècle. Nous ne nous occuperons donc point de la littérature profane, ni de toutes ces vaines théories du bonheur, auxquelles les hommes ne veulent croire que lorsqu'elles sont mensongères. Si quelques philosophes ont parlé d'un Dieu seul et unique, tant mieux pour eux, c'est leur affaire. Nous ne voulons pas même citer ici ce qui est écrit dans les livres des chrétiens, parce que tout le monde ne sait pas ce qui est écrit; et que ceux qui le savent pourraient ne pas y croire. Il s'en faut tant que nos livres puissent faire autorité dans le monde qu'on ne les lit que lorsqu'on est déjà chrétien. Je veux donc aujourd'hui appeler un nouveau témoignage plus connu que tous les livres, plus sûr que toutes les doctrines, plus répandu qu'aucune publication, plus grand que tout homme, puisqu'il est tout ce qui fait l'homme. Parais donc devant notre tribunal, ô âme! Si tu es divine et éternelle comme le disent certains philosophes, tu ne peux pas mentir. Si loin d'être divine, tu n'es pas même immortelle, comme Épicure seul a osé le dire, tu ne dois pas mentir non plus, soit que tu descendes du ciel, ou que tu sortes de la terre; que tu sois une combinaison de nombres ou d'atomes, que tu naisses avec le corps, ou que tu sois ajoutée ensuite, enfin de quelque part que te vienne cette mystérieuse puissance qui fait de l'homme un animal raisonnable, capable de sentir et de connaître. Mais en t'appelant ici, je n'évoque point cet être pédantesque, formé dans les écoles, exercé par la lecture des vieux livres, et toujours prêt à vomir les maximes toutes faites de l'Académie ou du fameux Portique. Non, viens ici dans toute la rudesse de ta simplicité primitive; je te veux barbare et ignorante, comme te possèdent ceux qui ne possèdent que toi. Pour me répondre, quitte un instant la rue, le carrefour, ou l'atelier. J'ai besoin de ton ignorance, puisqu'on ne veut plus te croire sitôt que tu as appris quelque chose. Dis moi quelles idées tu apportes dans l'homme, soit que tu les tiennes de ta propre essence, ou que tu en sois redevable à ton auteur inconnu. Tu n'es pas chrétienne, que je sache; car bien que tu puisses le devenir, tu n'apportes pas notre foi en naissant. Eh bien! les chrétiens aujourd'hui invoquent ton témoignage contre ceux qui, comme toi, ne sont pas chrétiens, afin que tu les fasses rougir de nous avoir persécutés et tournés en ridicule, à cause de ces mêmes vérités qu'ils possèdent comme nous puisqu'ils te possèdent.

II. On nous en veut parce que nous prêchons un seul Dieu qui a tout fait, et qui gouverne tout. Parle donc, et dis nous ce que tu sais à ce sujet. Ce qu'on veut nous empêcher de proclamer, nous t'avons souvent entendu le dire tout haut et en toute liberté. « Ce que Dieu nous a donné », dis-tu, ou « Si Dieu voulait. » Assurément tu attaches à ce mot « Dieu » l'idée d'un être quelconque, dont tu recevrais la puissance, et dont tu voudrais influencer la volonté. Mais en lui donnant le seul nom de Dieu, tu nies la divinité de tous ceux que tu appelles par leurs noms propres de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Minerve, etc. Car en l'appelant seulement Dieu, tu le reconnais sans doute pour le seul Dieu, puisque tu ne parais pas craindre qu'on le confonde avec un autre; de sorte que si tu appelles quelquefois les autres « des dieux, » tu sembles ne te servir de ce mot que comme d'une monnaie étrangère et, pour ainsi dire, d'emprunt. La nature même de notre Dieu ne t'est point inconnue : « Tout bien vient de Dieu; Dieu est bienfaisant, » voilà ce que tu dis à tous propos. C'est comme si tu disais : « Le mal vient de l'homme; l'homme est méchant; » car toute proposition a nécessairement sa corrélative. Tu reconnais donc que si l'homme est méchant, c'est qu'il s'est éloigné de Dieu qui est la source du bien. Quand nous

voulons, nous autres chrétiens, bénir un de nos frères, et lui souhaiter toutes sortes de bonheur, notre discipline nous oblige à le faire au nom de notre Dieu; mais toi, sans suivre aucune loi, tu prononces «Que Dieu te bénisse», aussi naturellement qu'un chrétien doit le faire. Or la bénédiction est une parole; et quand tu invoques ainsi celle de Dieu, tu reconnais que toute sa puissance sur nous s'exerce par la parole, ou par le Verbe; en cela tu es d'accord avec nous. Il y en a qui sans nier l'existence de Dieu, lui refusent la faculté de discerner, de juger et de vouloir; c'est en cela qu'ils diffèrent de nous, qui nous sommes empressés d'adopter notre doctrine par la crainte même de son jugement, que nous regardons comme un de ses attributs. Ils prétendent se faire une idée plus grande de Dieu, en le privant de la faculté de voir et de juger, et en disant qu'il ne peut pas être irrité. «Car si Dieu s'irritait, disent-ils, il serait passionné, c'est-à-dire passif, et par conséquent muable et corruptible. S'il est muable et corruptible, il pourra mourir, ce qui est absurde.» Mais ces mêmes philosophes sont assez inconséquens pour avouer que l'âme vient de Dieu; et par là ils sont forcés d'admettre le témoignage de leur âme, qui réfute tous leurs raisonnemens; car, si l'âme est divine, et qu'elle vienne de Dieu, assurément elle doit connaître celui qui lui a donné l'être; et si elle le connaît, elle le craint comme on doit craindre son père. En effet, n'est-ce pas le craindre que de désirer obtenir sa faveur et éloigner sa colère? Pourquoi la nature aurait-elle inspiré à l'âme la crainte d'un Dieu qui ne peut s'irriter? Que doit-on craindre si ce n'est la colère? d'où peut venir la colère si ce n'est du blâme? et le blâme ne suppose-t-il pas le jugement, comme le jugement suppose la puissance? A qui appartient la puissance souveraine, si ce n'est à Dieu seul? Voilà ce que te dit ton âme en tous temps, en tous lieux, sans que personne pense à l'en empêcher ni à en rire. «Dieu voit tout. Que Dieu vous garde! Que Dieu vous le rende!» Que Dieu juge entre nous.» Dis-moi donc, âme qui n'es pas chrétienne, d'où te viennent toutes ces expressions? Note bien qu'elles t'échappent souvent, même quand tu viens de ceindre les bandelettes de Cérès, ou de revêtir le manteau écarlate de Saturne, ou la robe de lin de la déesse Isis. Jusque dans les temples de tes dieux, aux pieds de ton Esculape, à genoux devant Junon l'aérienne, ou devant Minerve, que tu viens de coiffer d'un casque noir, ce ne sont point tous ces dieux dont tu implores la justice. Devant les tribunaux, tu en appelles à un autre juge, et dans tes temples tu invoques un autre Dieu. O puissance de la vérité! qui, jusque dans la demeure des démons, arrache à leurs adorateurs insensés un témoignage en faveur de la doctrine chrétienne!

III. Mais pourquoi admettons-nous l'existence des démons? Ce n'est pas assurément que nous soyons leurs partisans, nous qui seuls savons les chasser du corps des possédés. Certain disciple de Chrysippe se moque de cette croyance; mais tes malédictions prouvent que tu y crois, et que tu les détestes. N'appelles-tu pas démon, un homme rempli de méchanceté, d'orgueil, d'impureté, ou de toutes ces souillures attribuées par nous aux démons, que nous regardons comme des êtres qui méritent toute notre haine? Quand tu nommes Satan, c'est avec horreur et mépris, comme les chrétiens qui l'appellent l'ange du mal, le trompeur par qui l'homme fut dès le commencement induit au péché, qui le fit condamner à la mort, lui et toute sa race, souillée en lui, car il n'a pu leur transmettre qu'une nature déchue. Tu vois bien que tu reconnais implicitement celui qui t'a perdue. Les chrétiens des différentes Églises le reconnaissent plus explicitement que toi; mais enfin, tu le hais; or le haïr, c'est le reconnaître.

IV. J'en viens maintenant à ce qui te regarde plus particulièrement, puisqu'il va être question de ta propre destinée. Nous affirmons que tu dois survivre à ta dépouille mortelle, pour attendre le jour du jugement, et qu'alors tu seras punie ou récompensée éternellement, suivant tes œuvres. Pour jouir ou pour souffrir, il faudra nécessairement que tu reprennes ton corps, tes sens et ta mémoire, car tu ne pourrais éprouver de jouissances ou de peines sans la sensibilité que tu dois à la chair; et tu ne peux être jugée sans le corps, qui fut le témoin et le complice de tes fautes. Cette croyance chrétienne est bien plus noble que celle de Pythagore, puisqu'elle ne te fait pas descendre dans le corps d'une bête; plus complète que

celle de Platon, puisqu'elle te rend le corps qui est ton complément naturel; plus consolante que celle d'Épicure, puisqu'elle te défend contre l'anéantissement : et pourtant on la traite de vanité, de folie et de présomption. Nous n'en rougirons pas cependant, si tu portes témoignage en notre faveur. Voyons : quand tu parles d'un mort, tu l'appelles malheureux. Ce n'est pas sans doute parce qu'il est privé de la vie, mais parce que tu le regardes comme jugé, et peut-être comme déjà puni ; car quelquefois aussi tu dis que les morts sont bienheureux et bien tranquilles. Tu avoues donc alors que la vie est un fardeau, et la mort un bienfait? Mais quand les appelles-tu heureux? c'est quand tu t'achemines vers un bûcher, en portant des gâteaux et d'autres friandises dont tu vas te gorger en leur honneur; ou bien quand tu reviens des funérailles ayant un peu trop bu. Pendant le festin mortuaire, on s'imagine voir encore les défunts se placer à table au milieu des convives; il semble qu'il serait malhonnête d'appeler malheureux ceux en l'honneur desquels on dîne si bien. Mais j'en appelle à toi : quand tu es à jeun et que, loin des morts, tu dis ton avis sans contrainte, c'est alors que tu les appelles malheureux. Et pourquoi donc, s'ils ne sentent rien? Et si tu les crois réellement insensibles, pourquoi les maudis-tu quelquefois? pourquoi demandes-tu que la terre leur soit pesante, et que leurs os soient tourmentés dans les enfers? D'un autre côté, quand tu leur veux du bien, tu les bénis, et tu désires que leurs cendres reposent en paix. S'il ne doit te rester aucun sentiment, aucune sensation après la mort, pourquoi mentir ainsi contre ta propre nature; pourquoi supposer aux trépassés des plaisirs ou des peines? et enfin, pourquoi craindre la mort, après laquelle tu n'auras plus rien à craindre, ne pouvant plus rien éprouver? Je sais bien que tu peux me répondre que, si tu crains la mort, ce n'est pas qu'elle soit un mal en elle-même; mais que tu la redoutes comme étant la cessation de la vie et de ses jouissances. Mais quand tu as dans la vie plus de douleurs et de chagrins que de plaisirs, la perte de ceux-ci devrait être plus que compensée par la cessation de toutes tes misères. On ne doit point craindre un événement qui doit nous mettre à l'abri de toute crainte. Si tu regrettes la vie parce que tu l'as trouvée bonne, tu ne dois pas craindre la mort puisque tu ne la crois pas mauvaise. Si tu la crains, c'est que tu la regardes comme un malheur. Il n'en serait point ainsi, si tu ne prévoyais qu'un malheur te menace après cet événement. Nous ne parlerons pas ici d'une loi générale de la nature, qui fait qu'aucun être ne craint que ce qu'il lui est possible d'éviter, parce qu'aucun sentiment ne doit être sans but. J'en viens maintenant à une autre considération, celle de l'espérance d'un bonheur futur. Presque tous les hommes ont le désir de laisser un nom après eux. On n'en finirait pas si l'on voulait citer ici les Curtius, les Régulus, et tous les héros grecs et romains, que la postérité a tant vantés pour avoir préféré une gloire posthume à une vie heureuse. Qui de nous ne tâche aujourd'hui de se survivre à lui-même, les uns par leur gloire littéraire, les autres par leur réputation de bonnes mœurs, d'autres enfin par l'orgueil de leurs somptueux mausolées? Comment l'âme s'affectionnerait-elle pour quelque chose qu'elle se prépare avec tant de travail, et dont elle semble vouloir jouir plus tard, si elle ne savait rien de son avenir? mais peut-être est-on assez disposé à admettre après la mort une certaine faculté de sentir; et ce n'est que l'idée de la résurrection qui choque, et que l'on regarde comme un de nos préjugés. Eh bien! l'âme prédit même la résurrection, car bien souvent quand un homme vient demander des nouvelles d'un ami qui est mort pendant son absence, on répond aussitôt : « Il est parti, il reviendra. »

V. Ces témoignages de l'âme sont d'autant plus véridiques qu'ils sont plus simples; leur simplicité les rend même vulgaires : or plus ils sont vulgaires, plus ils sont communs; leur généralité prouve qu'ils sont naturels, et par conséquent divins. Au lieu de nous accuser de frivolité et de folie, que l'on pense plutôt à la majesté de la nature d'où dérive l'autorité de l'âme. La croyance que vous accordez à la maîtresse, vous ne pouvez la refuser à l'élève. La nature est la maîtresse, et l'âme est son élève; tout ce que l'une enseigne, tout ce que l'autre apprend, vient de Dieu, qui est le maître de la nature elle-même. C'est à toi, homme, d'interroger l'âme qui est en toi; elle te dira ce qu'elle a

appris de Dieu son premier maître. Apprends à connaître celle par qui seule tu connais les objets extérieurs, et tu trouveras en elle un aruspice, un augure et une prophétesse. Il n'est pas étonnant que celle qui vient de Dieu sache prédire l'avenir. Lors même qu'elle est entourée des piéges que lui tend sans cesse l'esprit du mal, elle se rappelle encore son créateur, sa bonté, ses commandemens et le but de sa propre existence. Il n'est pas étonnant que cette fille de Dieu puisse chanter les merveilles que Dieu a revélées aux siens. Ceux qui ne veulent pas reconnaître dans ces éjaculations qui partent de l'âme la voix infaillible de la nature, prétendent que ce ne sont là que des locutions vicieuses qui, introduites d'abord par les littérateurs, se sont peu à peu glissées dans le langage ordinaire. L'âme est antérieure à la parole, comme celle-ci est antérieure à l'écriture: la pensée a précédé le style, comme l'homme lui-même a précédé le philosophe et le poëte. Faut-il donc croire qu'avant l'invention des lettres les hommes aient vécu sur la terre sans jamais se servir de ces expressions? Personne ne parlait de Dieu, ni de sa bonté, ni des morts, ni des enfers. La langue était bien pauvre alors; ou plutôt il ne pouvait y avoir de langue, si vous prétendez qu'il y manquait tout ce qui rend la nôtre riche, facile et coulante, si ces expressions qui nous viennent si naturellement, qui sont sans cesse sur nos lèvres, manquaient aux hommes avant la naissance de Mercure et des belles-lettres. Comment pouvez-vous croire qu'un écrivain ait pu concevoir et divulguer des idées et des mots que jusqu'à lui aucun esprit n'avait conçus, aucune bouche n'avait prononcés, aucune oreille n'avait entendus? D'ailleurs si l'âme a puisé tout cela dans des livres, ce doit être dans nos écritures, et non dans les vôtres; car les livres que nous a transmis la nation juive, ce sauvageon sur lequel nous avons été greffés, sont de plusieurs siècles antérieurs à toute littérature profane, comme nous l'avons dit ailleurs en traitant de leur authenticité. Il est donc plus raisonnable de supposer que l'âme humaine ait puisé dans la source primitive que dans les ruisseaux qui en découlent; car ces expressions que l'on trouve çà et là dans votre littérature ont été probablement copiées sur la nôtre, où elles étaient auparavant. Mais admettant que ce soit par la nature de vos livres que l'âme se soit accoutumée à parler ainsi, c'est à nous cependant qu'appartient l'origine de toutes ces traditions, bien que vous ayez pu faire les plagiaires de temps en temps. Ainsi donc, peu importe que l'âme tienne ses connaissances immédiatement de Dieu, ou qu'elle les ait puisées dans les Écritures de Dieu? C'est une absurdité que de dire que l'homme ait pu trouver dans les ouvrages des hommes une seule idée qui ne soit antérieure à toute littérature humaine.

VI. Tu peux donc t'en rapporter à ta littérature qui dérive de la nôtre, à la nôtre qui vient de Dieu même, et à la nature surtout que tu veux connaître par le témoignage de l'âme. De ces trois sœurs, l'autorité de Dieu, celle de l'homme et celle de la nature, choisis celle qui te paraîtra la plus véridique. Si tu as des doutes sur les maximes des hommes, assurément tu ne peux te défier de Dieu ni de la nature; il te suffit d'écouter la voix de ton âme; or t'en rapporter à elle, c'est t'en rapporter à toi-même. Tu dois faire cas de ton âme, puisque c'est à elle que tu dois d'être ce que tu es; tu es tout pour elle, elle est tout pour toi: sans elle tu ne peux ni vivre ni mourir, et c'est pour elle que tu négliges ton Dieu. Puisque tu crains de te faire chrétien, interroge-la; demande-lui pourquoi elle invoque Dieu, pendant que tu en adores un autre; pourquoi elle appelle démons les mauvais esprits qu'elle veut maudire; elle te dira pourquoi elle bénit le ciel et pourquoi elle maudit la terre, pourquoi elle cherche ailleurs que dans tes temples son juge et son maître; elle t'apprendra comment il se fait qu'elle ait des idées sur l'état des morts, et comment elle parle tout naturellement le langage de ces chrétiens que tu ne veux ni voir ni entendre. Demande-lui pourquoi elle nous a enseigné ce langage, ou pourquoi elle l'a appris de nous. Examine toi-même combien nos paroles se ressemblent, bien que nos mœurs soient si différentes. Tu auras grand tort de supposer que toutes ces expressions ne se trouvent que dans la langue latine, ou dans sa sœur aînée la langue grecque, et de chercher par là à nier qu'elles soient universelles, et par conséquent naturelles. Dieu n'a pas donné une âme exclusivement aux latins et aux Argiens. Tout

le genre humain peut se passer du nom d'homme. L'âme est partout la même, le langage seul est différent. Chaque peuple a une langue qui lui est particulière; mais les grandes pensées primitives sont communes à tous les peuples. Dieu est partout; il remplit l'univers de sa bonté : le démon aussi est partout, et le monde entier peut attester sa malice. Dans toutes les langues on invoque le jugement de Dieu; chez toutes les nations on connaît la mort, et on porte témoignage de ses merveilles. Partout l'âme use de son droit, en proclamant tout haut ce qu'on nous permet à peine de dire tout bas. C'est donc à juste titre que je dis que l'âme est à la fois coupable et témoin : coupable d'erreur, elle porte témoignage de la vérité; et quand un jour elle paraîtra devant le tribunal de Dieu, elle n'aura rien à dire pour se défendre. « Tu as connu ton Dieu, lui sera-t-il dit, et tu ne l'as point recherché; tu as eu les démons en horreur, et cependant tu les as adorés. Tu en appelais au jugement de Dieu, et tu ne voulais pas reconnaître hautement son existence; tu as prévu les supplices de l'enfer, et tu n'as rien fait pour les éviter; la vérité chrétienne était innée en toi, et tu as persécuté les chrétiens! »

DE LA FUITE PENDANT LA PERSÉCUTION.

A FABIUS.

1. Tu m'as prié, mon cher frère, de te donner mon avis sur cette question : « Est-il permis de fuir pour se soustraire aux persécutions? » Ta demande a de l'à-propos, car je ne sais quoi me fait présager que nous ne serons pas long-temps tranquilles. J'avais déjà autrefois écrit quelques mots sur ce sujet à la demande de plusieurs personnes; j'ai ici cette légère esquisse que je vais tâcher de finir de mon mieux puisque tu le demandes, et que d'ailleurs les temps où nous vivons semblent l'exiger. Plus les persécutions sont fréquentes, et plus il importe de savoir comment les fidèles doivent recevoir ces fléaux. Examinons bien surtout si vous avez reçu le Saint-Esprit, qui transmet toutes les vérités divines, et qui seul pourra ouvrir votre entendement sur cette question, comme sur toutes les autres. Commençons maintenant par bien poser la question; examinons d'abord la nature même de la persécution, et sachons si elle nous vient de Dieu ou du démon. Il nous sera alors bien plus facile de répondre, parce qu'un fait est beaucoup plus clair quand on en connaît la cause. On pourrait se contenter de dire que rien ne se fait sans la volonté de Dieu, mais cela ne résoudrait pas toutes les difficultés, vu que l'on pourrait nous objecter : « le mal et le péché viennent donc aussi de Dieu? Rien ne vient donc du diable ni de l'homme? » Laissons de la marge à nos adversaires, et ne nous éloignons pas de notre sujet. Il s'agit de la persécution. C'est donc en parlant spécialement de la persécution que je dis que rien ne se fait sans la volonté de Dieu. Je regarde ce fléau comme digne de Dieu, et comme nécessaire pour éprouver ses serviteurs. Quel est le but, quel est le résultat de la persécution, si ce n'est la séparation des fidèles éprouvés et des réprouvés, et le moyen dont se sert le Seigneur pour les discerner? La persécution est le tribunal du Seigneur devant lequel les chrétiens sont appelés à faire preuve de leur foi. Or le jugement n'appartient qu'à Dieu. C'est le van avec lequel le Seigneur purifie sa grange qui

est l'Église, pour séparer le grain des confesseurs martyrs, d'avec la paille des renégats qu'il abandonne au souffle du démon. C'est l'échelle que Jacob vit en songe, le long de laquelle les uns montaient et les autres descendaient. Il faut regarder la persécution comme une arène où les athlètes de la foi sont appelés à combattre. Qui invite au combat? n'est-ce pas celui qui promet les couronnes et les prix? Tu peux lire dans l'Apocalypse la grande proclamation qui nous appelle au cirque; tu y verras quelles récompenses attendent les vainqueurs, ceux surtout qui pendant la persécution auront eu à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les armes spirituelles de l'esprit du mal; tu verras aussi que l'édile et le juge de ces jeux sublimes est celui qui invite au combat et qui en décerne le prix. Tout ce qui se fait pendant la persécution se fait à la gloire de Dieu, qui éprouve et qui réprouve, qui élève et qui abaisse. Or ce qui tend à la glorification de *Dieu*, ne peut arriver que par sa volonté. Quand a-t-on le plus de confiance en Dieu? c'est quand on craint. Quand a-t-on le plus grand sujet de craindre? c'est dans le temps de la persécution. C'est alors que le chrétien, plus zélé et plus exact à remplir ses devoirs, jeûne, veille et prie; qu'il vit dans l'humilité, dans la sainteté et dans la chasteté; qu'il pratique la charité envers Dieu et envers son prochain : car on n'agit que par crainte ou par espérance. On ne peut donc pas supposer que ce soit le diable qui soit la cause d'un événement qui tend à rendre meilleurs les serviteurs de Dieu.

II. Mais l'iniquité ne peut venir de Dieu; le diable seul peut en être l'auteur : or qu'y a-t-il de plus inique que de voir les serviteurs du vrai Dieu, les sectateurs de la vérité, traités comme les plus vils criminels? Il semblerait donc que la persécution ne pourrait venir que du diable, qui est le père de toute iniquité. Or puisque la persécution ne peut avoir lieu sans l'iniquité du démon, et que la foi ne peut être éprouvée sans persécution, il en résulte que l'iniquité est nécessaire à l'épreuve de la foi; mais elle n'est pas l'agent moral, elle est seulement l'instrument de la persécution. La volonté de Dieu qui éprouve la foi est la cause première de la persécution; vient ensuite l'iniquité du diable, qui est le moyen par lequel l'épreuve s'accomplit. De même que l'injustice est la rivale et en même temps la pierre de touche de la justice, de même la chair par sa rivalité éprouve l'esprit; la justice se purifie au sein de l'iniquité, et la vertu se raffermit au sein de la faiblesse. Car « Dieu a choisi les faibles pour confondre les forts, et les fous pour confondre les sages. » Voilà pourquoi il est permis à l'iniquité de lever la tête, « afin que la justice soit éprouvée et l'iniquité confondue. » Or l'instrument n'est pas un agent, c'est un esclave. Le véritable agent de la persécution, c'est le jugement du Seigneur, qui éprouve la foi. Cette épreuve ne nous vient donc pas du diable, mais par le moyen du diable. Satan n'aura aucune puissance sur les serviteurs de Dieu, à moins que le Seigneur ne la lui accorde, soit pour lui écraser la tête par la persévérance des élus qui sauront résister à ses tentations, soit pour lui livrer les hommes lâches qui auront abandonné leur Dieu pour suivre le démon. Nous avons l'exemple de Job, que le démon n'a pu tenter que lorsqu'il en eut reçu la permission du Seigneur; et qui ne put même l'attaquer dans ses biens, avant que le Seigneur lui eût dit : « Voilà, je te donne puissance sur tout ce qui est à lui, mais n'étends pas la main sur lui. » Effectivement le diable ne toucha à la personne de Job que quand il fut revenu en demander la permission. « Voilà, je te livre son corps, mais n'attente pas à ses jours. » Le démon demanda aussi la permission de tenter les apôtres, parce que de lui-même il n'a pas ce pouvoir. Nous lisons dans l'Évangile que le Seigneur dit à Pierre : « Voilà, Satan a demandé qu'il fût permis de vous passer au crible comme du froment; mais j'ai prié mon Père, afin que ta foi ne défaille point. » C'est-à-dire qu'il ne fut pas donné au diable de le tenter au point de mettre sa foi en danger; ce qui montre que l'attaque et la défense appartiennent à Dieu, puisque Satan demande l'une et que le Fils de Dieu demande l'autre. Et puisque le Fils de Dieu a le pouvoir de défendre et de protéger la foi, l'ayant demandé à son Père, « de qui il a reçu toute puissance dans le ciel et sur la terre, » comment le diable aurait-il en lui la puissance d'attaquer la foi? Lorsque dans l'oraison dominicale, nous demandons à Dieu le père de ne pas nous induire en

tentation (et quelle tentation est plus terrible que la persécution?) nous reconnaissons que la tentation vient de lui, puisque nous le supplions de nous en exempter. Nous ajoutons aussitôt : « Mais délivrez-nous du mal. » C'est-à-dire ne nous abandonnez pas à la tentation en nous livrant à l'esprit du mal; car c'est nous arracher des griffes de Satan, que de ne pas nous livrer à ses tentations. Ce démon, qui s'appelait légion, n'aurait pas même eu de puissance sur le troupeau de porcs, s'il ne l'eût d'abord demandée et obtenue, tant il s'en faut qu'il ait par lui-même un pouvoir sur le bercail du Seigneur. Je puis même dire que les soies de ces porcs furent alors comptées. A plus forte raison le Seigneur n'abandonnera-t-il pas au diable un seul des cheveux de ses saints. Si le démon paraît avoir quelque puissance absolue, ce ne peut être que sur ceux qui ont abandonné le Seigneur, sur les gentils, que Dieu a rejetés comme on rejette les matières les plus viles, et qu'il a livrées au diable en toute propriété. Mais sur les serviteurs de Dieu, il n'a aucune puissance en propre; il ne peut les attaquer que lorsque le Seigneur le lui permet en son temps et en son lieu, comme nous le voyons souvent dans l'Écriture sainte. Cette puissance lui est concédée quelquefois pour éprouver les justes, qui lui sont livrés comme les criminels le sont au bourreau. Il est écrit de Saül : « Et l'esprit de l'Éternel se retira de Saül, et le malin esprit envoyé par l'Éternel le troublait. » Quelquefois aussi c'est pour châtier et corriger, comme nous l'apprend l'apôtre qui reçut un esprit qui était la verge de Satan, afin qu'il fût fouetté. Et il n'est permis à Satan d'humilier ainsi les saints par les souffrances de la chair que pour exercer leur patience et fortifier leur vertu par le sentiment même de leur faiblesse. C'est pour cela que le même apôtre livra Phygèle et Hermogène au démon pour qu'ils fussent corrigés, mais non pour qu'ils blasphémassent. Puisque le diable peut ainsi recevoir un pouvoir de la main des serviteurs de Dieu, il s'en faut beaucoup qu'il ait sur eux aucune puissance.

III. Si donc de telles tribulations nous arrivent surtout dans les temps de persécution, si c'est alors que nous sommes éprouvés ou réprouvés, que nous sommes le plus châtiés ou amendés, il faut bien que ces tentations générales soient autorisées et ordonnées par celui qui a dit : « C'est moi qui fais la paix et qui envoie les fléaux ; » c'est-à-dire la guerre, qui est le fléau contraire à la paix. Or quelle guerre avons-nous à craindre si ce n'est la persécution? C'est surtout la persécution qui apporte la vie et la mort, la blessure et la guérison; comme il est écrit : « C'est moi qui frappe et qui guéris, c'est moi qui vivifie et qui mortifie. Je les passerai au feu comme on y passe l'or. Je les purifierai comme l'on purifie l'argent. » C'est en passant par le feu de la persécution que se purifie notre foi. Ce sont là les traits de feu du malin, qui ne nous brûlent et n'éprouvent notre foi que par la volonté de Dieu. Il n'y a que des chrétiens froids et frivoles qui puissent en douter. « Mais, disent-il, quand nous nous assemblons en grand nombre dans les églises; cela donne de l'inquiétude aux gentils; nous craignons que les gentils n'en prennent ombrage. » Ne savez-vous donc pas que Notre-Seigneur est aussi le Dieu des nations? Si Dieu le veut, vous souffrirez la persécution; s'il ne le veut pas, les nations resteront dans le silence. Voilà ce que vous devez croire, si réellement vous croyez en ce Dieu « sans la volonté duquel le plus chétif passereau ne saurait tomber à terre. » Il me semble que nous l'emportons de beaucoup sur les passereaux.

IV. Maintenant que nous savons de qui nous vient la persécution, nous pouvons aborder franchement la question, car d'après les prémisses, il est évident que l'on ne doit point fuir cette épreuve. En effet, si elle vient de Dieu, il y a deux raisons pour que nous ne cherchions pas à l'éviter; d'abord nous ne devons pas fuir une chose qui est bonne puisqu'elle est d'origine divine, ensuite, nous ne le pouvons pas, puisque la volonté de Dieu est toute-puissante. Ce qui a paru bon à Dieu ne peut être mauvais. Aussi est-il écrit dans la Genèse : « Et Dieu vit que cela était bon ; » ce qui ne signifie pas assurément que Dieu ne peut juger de la bonté d'une chose sans la voir, mais que ce qu'il voit être bon ou ce qui lui paraît bon, doit nécessairement l'être. Il y a bien des événemens qui viennent de Dieu, et qui nuisent à certains hommes. Cela n'empêche pas qu'ils soient bons et rationnels en eux-mêmes, puisqu'ils

viennent de Dieu. Comment une chose pourrait-elle être divine sans être rationnelle et bonne? Qu'y a-t-il de bon, sans être divin? S'il en paraît autrement au sentiment de l'homme, qu'on se rappelle que le jugement fondé sur le sentiment n'est pas antérieur à l'essence des choses, mais qu'au contraire l'essence est supérieure et antérieure à l'idée qu'on s'en forme. L'essence est quelque chose d'absolu et de positif qui doit faire la loi au sentiment et ne point la recevoir de lui, car l'essence des choses doit être aussi l'essence de ce qu'il y a de plus pur dans le jugement. Si ce que Dieu envoie est essentiellement bon, et rien ne peut venir de lui qui ne soit bon, rationnel et divin, et que néanmoins il paraisse mauvais à notre jugement, rappelons-nous bien que l'essence est réelle, et que c'est le jugement qui est faillible. La pudeur, la jalousie, la vérité sont essentiellement bonnes, et cependant elles déplaisent aux sentimens d'un grand nombre. *Faut-il pour cela que l'essence se soumette au jugement?* Voilà comment la persécution, qui est essentiellement bonne, paraît mauvaise au jugement de ceux qu'elle fait souffrir. Vous voyez pourtant bien que ce prétendu mal, qui chasse tant de chrétiens hors de la voie du salut, est cependant un bien qui s'accorde avec la raison divine, puisqu'il tourne en définitive à la plus grande gloire de Dieu et de ses élus, à moins que vous ne prétendiez que c'est sans raison que Dieu condamne ou sauve. Qui pourra donc appeler la persécution un mal, puisque la raison divine préside même à nos souffrances, et les change en un bien par le but qu'elle leur propose? Quelle que soit la raison qui rende la persécution essentiellement bonne, il est évident que nous ne devons pas la fuir; parce que c'est un péché que de fuir ce qui est bon, et surtout ce que Dieu a trouvé bon. D'un autre côté, il est certain que nous ne pourrons pas l'éviter, si c'est Dieu qui l'envoie, parce qu'il est impossible de se soustraire à la puissance divine. Ceux donc qui veulent fuir accusent Dieu, en regardant comme mauvais ce qu'il lui a plu d'envoyer, car on ne fuit point une chose avantageuse; ou bien ils se croient plus forts que l'Éternel, s'ils s'imaginent pouvoir échapper à la volonté.

V. « Mais, dira-t-on, c'est mon devoir de fuir, de crainte que je ne succombe à la tentation, et que je ne me perde en reniant ma religion. « Assurément, ce serait là le meilleur argument pour me faire revenir au milieu des persécuteurs, si j'avais déjà pris la fuite. Réponds-moi donc : Es-tu sûr que tu renieras ta foi, si tu ne fuis pas, ou n'en es-tu pas sûr? En être sûr, c'est déjà l'avoir reniée; prévoir avec certitude que tu renieras, c'est le promettre, et ce sera bien en vain que tu fuiras une apostasie dont tu es déjà coupable. Si tu n'en es pas sûr, pourquoi ne pas plutôt espérer que tu confesseras ta foi, et que tu seras sauvé? Ne vaut-il pas mieux courir hardiment cette chance, que de te perdre immanquablement par la fuite? La victoire et la défaite sont entre nos mains, ou bien elles sont entre celles de Dieu. Si la confession et l'apostasie sont en nous, pourquoi ne pas prévoir et espérer que nous sortirons de la lutte en glorieux confesseurs? Peut-être voudrais-tu bien ne pas renier ta foi, mais en même temps ne pas souffrir pour elle. Mais ne pas confesser hautement, c'est renier. Si tout cela est entre les mains de Dieu, pourquoi ne pas nous en rapporter à lui? Ce sera reconnaître la puissance de celui qui peut, s'il le veut, ramener ceux qui fuient jusque devant leurs persécuteurs, et qui peut aussi, si tel est son plaisir, protéger ceux qui résistent, même au milieu du peuple. Comment peux-tu, en fuyant, prétendre honorer Dieu, qui peut t'arrêter et te ramener? Est-ce pour lui rendre hommage et ne pas le renier que tu désespères de sa puissance ou de sa volonté de te protéger contre la tentation? Pourquoi plutôt ne mets-tu pas en lui ta confiance, et ne dis-tu pas : « C'est mon devoir de résister. Si Dieu le veut, il me protégera. » Oui, nous devons plutôt rester pour attendre son jugement, que de fuir en nous fiant au nôtre. Le bienheureux martyr Rutilius avait longtemps erré de pays en pays pour fuir la persécution. Il avait même cru écarter le danger en payant de grandes sommes d'argent. Mais au milieu de sa fausse sécurité, il fut saisi et traîné devant le préteur qui le fit tourmenter (Dieu le permit sans doute pour le punir de sa fuite); ensuite il fut brûlé vif, de sorte qu'enfin il dut à la miséricorde divine ce martyre qu'il avait follement voulu éviter. Dieu n'a-t-il pas voulu par cet exemple nous apprendre que toute fuite est inutile, et ne peut prévaloir contre sa volonté?

« VI. Mais n'est-ce pas en fuyant que l'on peut obéir au précepte de Notre-Seigneur qui a ordonné à ses apôtres de fuir de ville en ville ?» Voilà comme s'est défendu un mauvais chrétien qui lui-même avait déjà fui, et voilà ce que disent aussi ceux qui ne veulent pas comprendre le sens que Notre-Seigneur attachait à ce précepte, dont ils voudraient se faire un bouclier pour défendre leur pusillanimité. Or cet ordre a été donné en temps et lieu, suivant les circonstances du moment. «Quand on commencera à vous persécuter, dit le Seigneur, fuyez de ville en ville. Ce précepte ne s'adressait qu'aux apôtres personnellement, comme il est bien prouvé par le texte qui suit : « Vous n'irez point chez les gentils ; vous n'entrerez point dans les synagogues des Samaritains ; mais vous irez d'abord réclamer les brebis perdues de la maison d'Israël.» Tout cela ne nous est point applicable : il ne peut nous être défendu d'aller chez les gentils, puisque nous y sommes nés et que nous y vivons ; et nous devons assurément prêcher notre doctrine dans toutes les villes du monde sans aucune exception ; il ne nous est pas enjoint de prêcher de préférence dans les villes de la Judée. Si nous sommes saisis par les persécuteurs, nous n'aurons point à paraître devant les princes des prêtres juifs, on ne nous traînera pas dans leurs synagogues pour y être fouettés, c'est devant les tribunaux romains que nous serons appelés. Ainsi ce précepte de fuir regardait spécialement les apôtres, parce qu'ils devaient d'abord prêcher devant « les brebis perdues de la maison d'Israël.» C'était donc pour que la prédication de l'Évangile fût accomplie, pour que les Juifs l'entendissent les premiers, et que le pain de la parole fût offert aux enfans de la maison avant d'être donné aux chiens, que le Seigneur ordonna à ses apôtres de fuir pendant un temps; mais ce n'était pas pour leur faire fuir la persécution en elle-même. Au contraire, il leur a prédit qu'ils seraient persécutés et leur a enseigné à supporter la persécution. Mais il fallait que cela n'eût lieu qu'après que la parole serait prêchée, autrement l'Évangile eût été étouffé dès son principe. D'ailleurs il ne s'agissait pas pour eux de fuir en silence ; ils ne devaient quitter une ville où ils avaient prêché que pour aller prêcher ailleurs et s'exposer à de nouvelles persécutions, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli la Judée de leurs prédications. « Vous n'achèverez pas, leur dit-il, de parcourir toutes les villes de la Judée.» La fuite ne leur était ordonnée que tant qu'ils resteraient dans la Judée. Pour nous nous ne sommes point astreints à ces limites depuis que le Saint-Esprit est descendu sur toute chair et sur toute nation. Aussi voici ce que Paul et les apôtres eux-mêmes, se rappelant les ordres de leur maître, attestent devant Israël, qu'ils avaient déjà rempli de leur doctrine : « La parole de Dieu a dû vous être offerte, à vous avant tous les autres ; mais puisque vous l'avez repoussée, et que vous vous êtes vous-mêmes jugés indignes de la vie éternelle, voilà que nous allons nous tourner vers les gentils.» Ils se détournèrent en effet comme ils en avaient reçu l'ordre, et ils marchèrent dans les voies des nations, et ils entrèrent dans les cités des Samaritains, afin que « leur voix retentît par toute la terre, et que leur parole allât jusqu'au bout du monde.» Si donc l'exclusion des nations et des Samaritains a cessé, le précepte de la fuite doit aussi cesser d'avoir son effet. Enfin aussitôt qu'Israël fut rassasié de la parole divine, les apôtres passèrent chez les gentils, et depuis lors ils ont cessé de fuir de ville en ville, et n'ont jamais hésité quand il a fallu souffrir. Paul, qui en Judée avait consenti à s'échapper d'une prison à travers la muraille, parce que la fuite était alors obligatoire, ne voulut point sur la fin de sa carrière écouter ses disciples qui le suppliaient de ne point retourner à Jérusalem où Agabus avait prédit qu'il souffrirait le martyre. « Pourquoi, leur dit-il, attristez-vous mon cœur par vos larmes ? J'ai souvent désiré non-seulement d'être enchaîné, mais d'être mis à mort à Jérusalem pour le nom de Jésus-Christ mon Seigneur.» Alors tous les disciples répondirent : « Que la volonté de Dieu soit faite.» Or quelle était la volonté de Dieu? c'était qu'on ne cherchât pas à éviter la persécution. Cependant ceux qui voulaient engager Paul à ne pas aller au-devant de cette épreuve auraient pu, comme vous le faites aujourd'hui, lui citer le premier commandement du Seigneur qui avait ordonné de fuir. Ils ne l'ont pas fait. Ainsi vous voyez que du temps même des apôtres, ce précepte était regardé comme temporaire, ainsi que plusieurs autres ordonnances. Il ne peut donc être obligatoire pour nous,

puisqu'il avait déjà cessé de l'être pour nos maîtres. Ou si le Seigneur a voulu en faire un précepte général, les apôtres ont donc péché, puisqu'ils n'ont pas toujours continué de fuir.

VII. Voyons maintenant si les autres préceptes du Seigneur s'accordent avec cet ordre prétendu perpétuel, et surtout comment il pourrait se faire que la persécution venant de Dieu, il nous ordonnât de la fuir. S'il voulait qu'on l'évitât, ne ferait-il pas mieux de ne pas l'envoyer? sa volonté alors ne paraîtrait pas du moins se contredire elle-même. Il veut que nous souffrions, ou que nous fuyions. Si nous fuyons, comment souffrir? si nous souffrons, comment fuir? Il ne peut pas nous ordonner de fuir et en même temps nous inviter à souffrir; ce serait une contradiction absurde. « Celui, dit-il, qui m'aura avoué devant les hommes, je l'avouerai devant mon Père. » Comment l'avouer en fuyant, comment fuir en le confessant? « Celui qui aura rougi de moi, je rougirai de lui devant mon Père. » Si j'évite le martyre, c'est que je rougis d'avouer mon maître. « Heureux, dit-il encore, ceux qui auront souffert la persécution à cause de mon nom. » Malheureux par conséquent ceux qui auront fui pour ne pas souffrir. « Celui qui existera jusqu'à la fin sera sauvé. » Comment peux-tu m'ordonner à la fois de fuir et de résister jusqu'à la fin? Une telle diversité de recommandations ne peut s'accorder avec la sagesse divine, à moins que l'on ne comprenne, ainsi que nous l'avons démontré, que le précepte de la fuite n'était que pour un temps. Mais on prétend que c'est par égard pour la faiblesse de quelques hommes que le Seigneur a été assez indulgent pour leur permettre la fuite comme un port de salut. Croyez-vous donc que Dieu ne soit pas capable de protéger ceux dont il connaît la faiblesse, sans leur ordonner d'avoir recours à un moyen aussi honteux et aussi lâche? mais loin d'avoir de l'indulgence pour les faibles, il les rejette loin de lui; et il ne nous apprend pas à fuir les persécuteurs, mais bien à ne pas les craindre. « Ne craignez pas, dit-il, ceux qui peuvent tuer les corps, car ils ne peuvent rien sur l'âme : craignez plutôt celui qui peut perdre à la fois votre corps et votre âme, et vous précipiter dans la gêne. » Et que dit-il aux pusillanimes? « Celui qui préfère sa vie à moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas la croix pour me suivre, ne peut pas être mon disciple. » Enfin dans l'Apocalypse, il ne permet pas la fuite aux faibles, mais il leur promet une place « dans l'étang de souffre et de feu, qui est la vie éternelle. »

VIII. Le Christ lui-même a fui quelquefois, mais c'était par la même raison qu'il l'a ordonné à ses apôtres, à savoir : afin qu'il pût remplir sa mission. Quand ce grand œuvre fut accompli, non-seulement il s'abstint de fuir; mais loin de demander à son Père le secours de ses anges, il blâma Pierre, qui avait tiré l'épée pour le défendre. Il avoua même que son âme était triste jusqu'à la mort, et que sa chair était faible, pour nous montrer qu'il avait bien l'âme et le corps d'un homme par l'anxiété de l'une et par la faiblesse de l'autre, afin que l'on ne supposât pas, comme l'ont fait certains hérétiques, que sa chair et son âme ne fussent pas humains. Ensuite après avoir déclaré ainsi quelle était sa nature, voulant nous montrer combien elle était faible sans l'esprit, il ajoute : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible; » afin qu'en pensant à la nature humaine que tu as en commun avec lui, tu reconnaisses que tu as en toi la promptitude et la force de l'esprit, aussi bien que la faiblesse de la chair, et que tu saches que c'est le faible qui doit céder au fort, et que la chair doit obéir à l'esprit; au lieu que maintenant tu plaides la faiblesse de ta chair et tu dissimules la force de ton esprit. Le Christ lui-même demanda à son Père d'éloigner de lui, s'il était possible, ce calice d'amertume, mais il ajouta aussitôt : « Mais que ta volonté soit faite, et non la mienne. » Or si tu prends sur toi de fuir ou d'éloigner la coupe de tes lèvres, tu ne pourras pas le demander à Dieu le Père; car tu agis selon ta volonté, et non selon la sienne.

IX. Après Dieu, les apôtres ont enseigné toute la doctrine; ils ont voulu évangeliser le monde. Où trouveras-tu qu'ils aient ensuite rétabli le précepte de fuir de ville en ville? Certes ils ne pouvaient établir un principe si contraire à toutes leurs actions, eux qui, du fond des cachots où les avait jetés la persécution, écrivaient aux Églises de rester fermes dans la foi. Paul recommande de soutenir les faibles, bien entendu qu'ils ne fuyaient pas, car alors comment

aurait-on pu les soutenir? Ne dit-il pas qu'il faut soutenir par la patience ceux que leur faiblesse a fait faillir? Mais consoler et soutenir les faibles, ce n'est pas assurément leur dire de fuir. Quand il recommande de «ne pas donner lieu au mal,» il ne s'agit pas d'ôter aux persécuteurs l'occasion de tourmenter; il veut nous enseigner à n'opposer que la patience à la colère. Et s'il parle de «racheter le temps parce que les jours sont mauvais;» c'est par la sagesse et non par la fuite qu'il entend que nous mettions le temps à profit. Celui qui nous ordonne de briller comme des enfans de la lumière, ne veux pas que nous nous cachions comme des enfans des ténèbres. Quand il nous ordonne de rester inébranlables, est-ce pour fuir ou pour combattre qu'il nous dit de ceindre nos reins? Il parle aussi des armes que nous devons porter, ce qui serait fort inutile pour des fuyards, surtout «le bouclier pour parer les flèches de Satan.» N'est-ce pas nous avertir que nous devons soutenir le choc de son attaque? Jean nous ordonne de donner notre vie pour nos frères, à plus forte raison pour le Christ. Tout cela ne peut se faire en fuyant. Enfin se souvenant de son apocalypse pendant laquelle il avait entendu prononcer la sentence des pusillanimes, il prend sur lui de nous avertir que la peur ne sera pas admise comme une excuse. «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, l'amour exclut la crainte,» parce que la crainte aura pour supplice l'étang de feu. Celui qui craint n'est point parfait dans l'amour de Dieu. Qui fuira la persécution, si ce n'est celui qui craint? or celui qui craint n'aime pas. Interrogez le Saint-Esprit, il ne vous exhortera pas à la fuite, mais au martyre. Voici ses paroles: «Il est bon que vous soyez exposés aux regards des hommes, pour que vous ne soyez point exposés aux regards de Dieu. Si vous êtes traînés devant les tribunaux, ne rougissez point de moi. Pourquoi rougiriez-vous quand vous semez la parole à la louange de Dieu? Pendant que les hommes te regardent, le royaume de Dieu s'établit sur la terre.» Et dans un autre endroit: «Ne désirez pas, dit-il, de mourir dans vos lits, de fièvres aiguës, ni de maladies de langueur; demandez plutôt à mourir dans les tourmens pour la gloire de celui qui a souffert pour vous.»

X. Mais on oublie toutes les exhortations de l'Esprit-Saint, et l'on aime mieux citer ce vers grec, que ce qui exprime tant de prudence suivant le monde:

Celui qui fuit peut revenir combattre.

Pour se sauver encore, apparemment. Et quand sera-t-il vainqueur, celui qui est vaincu à chaque combat, puisqu'il est mis en fuite? Il fournit à l'armée du Christ un excellent soldat, celui qui, après avoir été si bien armé par l'apôtre pour le jour de la persécution, abandonne le champ de bataille aussitôt qu'il entend sonner la trompette! Mais je répondrai aussi par un autre vers profane:

Mourir est-il donc si terrible?

Vainqueur ou vaincu, il faudra bien mourir. Si vous reniez votre foi au milieu des tourmens, vous aurez au moins la gloire d'avoir engagé le combat. J'aime mieux avoir à vous plaindre que d'avoir à rougir de vous. Il vaut mieux succomber pendant la bataille que de se sauver par la fuite. Tu crains un homme, ô chrétien! toi que les anges devraient craindre, puisque tu dois les juger un jour; toi que les démons devraient craindre, puisque tu as puissance sur eux; toi, enfin, que l'univers devrait craindre, puisque c'est en toi que le monde doit être jugé. Tu as revêtu le Christ, tu as pris sur toi la nature du Christ; en fuyant lâchement le démon, tu déshonores le Christ qui est en toi; tu te rends au démon comme un transfuge; et en désertant le camp du Christ, tu blâmes ceux qui ont quitté le démon pour venir au Seigneur. Un certain prophète voulut aussi fuir le Seigneur; il passa de Joppé à Tarsus, comme s'il voulait mettre la mer entre lui et la toute-puissance; mais Dieu le retrouva, je ne dirai pas sur la terre ou sur la mer, mais dans le ventre d'une bête dans lequel il était resté trois jours sans pouvoir mourir, parce que la mort ne put le soustraire à son Dieu. C'est un bien meilleur serviteur de Dieu, celui qui ne fuit point les menaces des ennemis de son maître, mais qui les méprise en mettant sa confiance en Dieu, le seul être qu'il craigne. «Le Seigneur est puissant, dit-il, l'univers est à lui, en quelque lieu que je sois, je serai entre ses mains; que sa volonté se fasse, je ne fuirai point; s'il veut que je périsse, qu'il

l'ordonne ; peu importe, pourvu que je sois pour lui un serviteur fidèle. J'aime mieux rendre Dieu responsable de ma mort en obéissant à sa volonté, que d'exciter sa colère en m'échappant selon la mienne. »

XI. Voilà comme doit penser et agir tout serviteur de Dieu, même dans les petites occasions, afin de se fortifier pour les grandes s'il se présente plusieurs degrés de persécution. Mais quand les chefs, c'est à-dire les diacres, les anciens et les évêques s'enfuient, comment un laïque saura-t-il interpréter ce verset de l'Évangile : « Fuyez de ville en ville ? » Si les chefs se retirent, quel est le simple soldat qui osera encourager ses compagnons à ne pas lâcher pied? Certes « le bon pasteur doit donner sa vie pour ses brebis. » Moïse, avant la révélation du Christ dont il était lui même la figure, disait au Seigneur : « Si vous voulez détruire ce peuple, détruisez-moi avec lui. » Le Christ sanctionna ces paroles de Moïse, quand il dit : « Le mauvais pasteur est celui qui à la vue du loup s'enfuit et laisse ses agneaux à sa dent. » Un tel berger doit être chassé de la métairie, ses gages et même son pécule doivent lui être enlevés pour payer le dommage que sa négligence a causé à son maître. Car « à celui qui a, il sera donné ; et à celui qui n'a rien, ce qu'il semble avoir lui sera enlevé. » Voici la menace de Zacharie : « Malheur au pasteur inutile qui abandonne le troupeau ! l'épée sera sur son bras et sur son œil droit ; son bras séchera et son œil droit sera obscurci. » Ézéchiel et Jérémie font des menaces semblables, parce que non-seulement les mauvais pasteurs se repaissent du sang des troupeaux, mais ils dispersent les brebis et les abandonnent aux dents des loups. Or cela arrive surtout quand les pasteurs abandonnent l'Église dans les temps de persécution. Si quelqu'un étudie les paroles de l'Esprit, il saura ce qu'il dit contre les pasteurs fugitifs. Or, s'il n'est pas permis aux gardiens du troupeau de s'enfuir à l'approche du loup, l'Esprit-Saint qui a appelé ceux qui agissent ainsi *mauvais pasteurs*, les a condamnés ; et par conséquent les chefs de l'Église ne doivent point fuir pendant la persécution. Mais si le troupeau avait lui-même le droit de se disperser, il ne serait pas raisonnable d'exiger que le pasteur restât seul puisqu'il n'aurait plus rien à défendre, après que les brebis auraient renoncé à sa protection. Or il est ordonné au pasteur de rester, donc il est entendu que les brebis resteront aussi.

XII. Voilà, mon cher Fabius, ton problème résolu. Mais en me demandant s'il faut fuir la persécution, tu as oublié de faire une question qui accompagne ordinairement la tienne, à savoir : s'il n'est pas permis de fuir, peut-on au moins se racheter de la persécution avec de l'argent ? Puisque je t'ai suggéré cette demande, je dois y répondre. Non ; il ne faut ni fuir ni se racheter ; car de même que la fuite est une espèce de rachat qui ne coûte rien, le rachat est aussi une espèce de fuite au moyen de l'argent. C'est la lâcheté qui inspire tous ces subterfuges. Éloigner l'objet de tes craintes en comptant de l'or avec tes mains, ou en mesurant le chemin avec tes jambes, c'est toujours fuir. Il faut rester, c'est-à-dire résister et combattre. Quoi ! tu veux racheter avec de l'argent ce corps et cette âme que le Christ a rachetés avec son sang ! Combien tu es indigne des dispensations de Dieu qui pour toi n'a pas épargné son propre Fils, qui l'a laissé sur une croix chargé de nos souillures et de nos malédictions ! indigne de ce Fils lui-même qui fut conduit comme un agneau que l'on va tondre, qui courba son dos sous les flagellations, exposa sa vie aux soufflets et aux insultes, qui ne détourna pas sa face quand on lui cracha au visage, qui fut confondu avec les criminels et livré à la mort, et à la mort de la croix ! tout cela pour nous racheter de nos péchés. Le soleil a été éclipsé par l'éclat de notre rédemption. Notre émancipation a étonné les enfers, et les cieux en ont été émus. « Les portes éternelles se sont levées pour laisser entrer le Roi de gloire, » le Seigneur des vertus qui venait de racheter l'homme de l'esclavage de la terre et même des enfers pour lui donner le droit de cité dans le royaume des cieux. Qui osera donc renchérir sur lui avec de l'or, et souiller ce qu'il a racheté au prix de son sang divin? Fuis, fuis plutôt que de t'avilir ainsi, et de te racheter à vil prix quand le Christ t'a payé si cher. Le Seigneur a racheté l'homme et l'a sauvé des anges qui ont la puissance du monde, des esprits de méchanceté, des ténèbres du siècle et de la mort éternelle : et toi tu voudrais traiter avec un délateur, avec un soldat ou avec un juge inique, en lui glissant dans l'ombre

et sous la manche de ta robe quelques pièces d'argent pour la rançon de celui que le Christ a acheté et affranchi à la face du monde! Mais ce prix que tu donnes pour l'homme libre, tu l'estime donc au moins autant que le sang que le Christ a versé pour racheter l'homme esclave? Ne sais-tu pas qu'en rachetant un chrétien à prix d'or, c'est acheter le Christ qui est en lui? C'est précisément le péché de Simon qui vint offrir aux apôtres d'acheter le Saint-Esprit. C'est pourquoi, celui qui en se rachetant, achète l'esprit du Christ qui est en lui, entendra ces terribles paroles : « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as pensé que la grâce de Dieu s'acquiert avec de l'argent. » Le concussionnaire te dit : « Donne-moi de l'argent. — Pourquoi?—Pour qu'il ne te livre pas aux juges. » Or, puisqu'il ne peut te vendre que ce que tu lui demandes pour ton argent, en le payant tu ne veux pas être livré en justice, tu refuses donc d'être mis en évidence; et en cela tu es déjà apostat, puisque tu refuses de paraître ce que tu es. « Mais, diras-tu, en avouant au délateur que je ne veux pas paraître en public, je lui avoue que je suis ce que je ne veux pas paraître, c'est-à-dire chrétien. — Je te conseille alors de te regarder comme un confesseur et même comme un martyr, puisque tu crois avoir confessé le Christ jusqu'à la fin. — Mais en me rachetant, je confesse le Christ. — Oui, devant un homme seulement, et cela pour t'exempter de la nécessité de l'avouer devant tout le monde. » Je te dis que tu es un renégat. C'est sortir de la voie du salut que de s'en échapper. Le refus du martyr est une apostasie. Un chrétien se sauve avec de l'argent; il se rachète du martyr avec des écus; il a des richesses pour lutter contre Dieu; et Dieu n'avait que du sang à verser pour lui. Aussi a-t-il dit : « Heureux les pauvres, car le royaume du ciel est à eux, » car ils ne peuvent aussi payer qu'avec leur vie. Nous ne pouvons à la fois servir Dieu et Mammon, mais nous pouvons être rachetés par Dieu et par Mammon. Et qui sera plus disposé à servir Mammon, que celui que Mammon aura racheté? Enfin de quel exemple peux-tu t'autoriser? Quand les apôtres, qui ont traversé tant de persécutions, se sont-ils rachetés avec de l'argent? Ils n'en manquaient pas cependant, puisque de zélés néophytes apportaient à leurs pieds le prix de leurs terres, et que tant de riches chrétiens fournissaient à leurs besoins, et n'auraient pas manqué de leur en prêter ou de leur en donner. Avez-vous lu qu'Onésiphore, ou Aquila, ou Étienne leur aient jamais offert un pareil secours dans les temps de persécution? Le préteur Félix espérait que les disciples de Paul lui donneraient de l'argent pour le laisser partir; il lui en glissa même quelques mots, mais ni Paul ni ses disciples ne lui offrirent une obole. Ces mêmes disciples qui le suppliaient avec leurs larmes de ne point se rendre à Jérusalem, où il avait été prédit qu'il souffrirait, finirent par dire : « Que la volonté de Dieu soit faite. » Quelle était cette volonté? Que Paul souffrît, et non qu'il se rachetât. Le Christ a donné sa vie pour nous; nous devons être toujours prêts à donner la nôtre pour lui; et non-seulement pour lui, mais encore pour notre prochain à cause de lui. Jean ne nous ordonne pas de payer pour nos frères, mais de mourir pour eux. Que vous importe pourquoi vous ne devez acheter ni racheter un chrétien? Ne vous suffit-il pas de savoir que telle est la volonté de Dieu? Voyez comment les finances des royaumes et des empires ont été établies par Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois. Que de moyens variés de remplir les coffres publics! Le cens, les impôts, les tributs, les douanes, etc. Voyez-vous que jamais l'État se soit créé une ressource du rachat des chrétiens? Et pourtant, quelles sommes énormes n'aurait-il pas pu lever sur nos innombrables frères qui ne se cachent point! Rachetés par le sang du Christ, nous ne devons aucune capitation pour notre tête, car notre tête c'est le Christ, qui ne doit point être mis à prix. Comment les martyrs témoigneraient-ils de la gloire de Dieu, si nous pouvions acheter avec de l'argent la permission d'être chrétiens? Marchander la foi, c'est pécher contre Dieu. Puisque César n'a pas imposé, et n'a pas pu imposer un tel tribut, et que l'Antechrist qui nous menace a soif de notre sang et non de notre or, comment peut-on me citer ici le commandement : « Rendez à César ce qui appartient à César? » Un soldat ou un délateur veut m'arracher de l'argent; ce n'est pas pour César auquel même il désobéit, puisqu'il se laisse corrompre par l'or et fait échapper un chrétien qui est coupable selon la loi humaine. Cela est bien différent du tribut

qui était alors dû à César par des tributaires, et que nous ne devons pas, nous qui sommes libres. Comment d'ailleurs pourrai-je rendre à Dieu ce qui est à Dieu, à savoir sa monnaie et son image qui est empreinte sur l'homme chrétien? Si je dois à César un tribut, ne dois-je pas aussi à Dieu tout mon sang pour celui que son Fils a versé pour moi? Si je dois à Dieu ma chair et mon sang, quand est venu le moment où il me les demande, n'est-ce pas vouloir le frustrer de ce qui lui est dû que de chercher à éviter le martyr? Observez-vous le précepte du Seigneur, en rendant à César ce qui est à César et en refusant à Dieu ce qui est à Dieu?

XIII. Je suis prêt à donner de l'argent à quiconque m'en demande comme aumône, et non comme exaction. Mais ce n'est pas demander, c'est extorquer que de menacer du jugement si je refuse de payer. Il ne vient pas demander l'aumône, celui qui cherche non à se faire plaindre, mais à se faire craindre. Je veux donc bien donner par charité, mais non par peur; je donnerai à celui qui en recevant honore Dieu et le prie pour moi, et non à celui qui croit m'avoir rendu service en me volant mon argent, et qui l'emporte en disant: « C'est le rachat d'un criminel. » Je nourrirai même mon ennemi. Mais il y a des ennemis à d'autres titres; car il n'est pas écrit que nous devions nourrir les traîtres, les persécuteurs et les concussionnaires. C'est en ne traitant point avec lui que j'aurai un jour le droit d'entasser des charbons allumés sur sa tête. Il est dit: « Si quelqu'un vous prend votre tunique, donnez-lui encore votre manteau. » Mais il est question de ceux qui veulent mon bien, non de ceux qui s'attaquent à ma foi. Je ne donnerai pas mon manteau à celui qui menacera de me livrer aux juges. Je lui reprendrai même ma tunique, si c'est par des menaces qu'il me l'a arrachée. Tous les commandemens du Seigneur doivent se comprendre dans leurs limites raisonnables; ils ne s'étendent pas à toutes les circonstances. Celui même qui a ordonné de donner à tous ceux qui demandent, n'a pas voulu donner un signe miraculeux de sa mission à ceux qui le demandaient. Si un fiévreux te demandait du vin, lui en donnerais-tu? Si un homme te demandait une épée ou du poison pour se donner la mort, les lui donnerais-tu? Il est dit: « Fais-toi des amis de Mammon; » mais pour comprendre ce texte, il faut lire la parabole du mauvais économe qui le précède. Elle était adressée au peuple juif qui avait fait un mauvais usage de la parole divine qui lui avait été confiée, et qui aurait dû, selon Notre-Seigneur, se faire des amis parmi les hommes de Mammon, c'est-à-dire parmi les gentils, en leur pardonnant leurs offenses envers Dieu. De même que l'économe infidèle se retira, après sa disgrâce, chez les débiteurs de son maître, auxquels il avait remis une partie de leurs dettes; de même les Juifs en se retirant chez nous autres gentils, auraient pu rentrer en grâce auprès de Dieu. Mais quel que soit le vrai sens de cette parabole, vous ne pouvez croire assurément que les amis que vous fera votre argent parmi les concussionnaires, puissent jamais vous aider à rentrer en grâce auprès du Seigneur. Mais que la peur est éloquente, et qu'elle sait bien citer les Écritures à son avantage! Ce serait peu assurément si un ou deux chrétiens se sauvaient ou plutôt se perdaient ainsi. Mais voilà qu'on veut lever des tributs sur toute l'Église en masse. Je ne sais si nous devons en rougir ou en gémir, les chrétiens sont maintenant inscrits sur les registres des soldats favoris et des espions, comme des objets de concussion, au milieu des cabaretiers, des bouchers, des filous, des joueurs et des débauchés. Est-ce donc pour jouir tranquillement de leurs dignités, sous le vain prétexte de veiller sur le troupeau, que les apôtres ont légué leur pouvoir aux évêques? Le Christ, retournant vers son Père, a-t-il recommandé à ses apôtres de faire aux soldats des présens pour en obtenir la paix?

XIV. Mais comment nous rassembler? comment célébrer ensemble le jour dominical? Comme faisaient les apôtres, qui comptaient sur leur foi et non sur leur argent. Si la foi peut transporter des montagnes, elle éloignera bien des soldats. Appuie-toi sur la sagesse et non sur l'or. Crois-tu que tu seras bien plus à l'abri des fureurs du peuple, quand tu auras corrompu quelques soldats mercenaires? Que ta sûreté se fonde sur la foi et sur la sagesse, et tu ne perdras pas ton argent. Enfin si vous ne pouvez vous rassembler pendant le jour, vous pouvez vous réunir pendant la nuit; la lumière du Christ dissipera les ténèbres. Si vous ne pouvez vous rendre en foule dans les églises, rappelez-vous

que trois chrétiens rassemblés au nom du Seigneur forment une Église. Plutôt que d'acheter ou de vendre vos églises, abstenez-vous d'y aller pendant un temps. Conservez au Christ l'épouse du Christ dans toute sa pureté ; et que personne n'en fasse un objet de marchandise. Tout cela, mon frère, te paraîtra dur et difficile ; mais souviens-toi qu'il est écrit : « Que celui qui en veut, en prenne ; » c'est-à-dire que celui qui n'en veut pas se retire ; c'est à prendre ou à laisser. Celui qui ne veut pas souffrir, ne peut être le disciple de celui qui a souffert. Mais celui qui ne craint pas les souffrances sera rendu parfait dans l'amour de Dieu. « Car l'amour parfait exclut la crainte, » et c'est pour « cela qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Dieu ne cherche pas ceux qui veulent suivre la voie large, mais ceux qui sont prêts à marcher dans l'étroit sentier du salut. C'est pourquoi il faut recevoir le Saint-Esprit, source de science et de force. Ceux qui l'auront reçu ne penseront ni à fuir les persécutions, ni à s'en racheter ; ils ont en eux celui qui répondra par leur bouche quand ils seront interrogés, et qui les soutiendra dans les supplices et dans les tourmens.

DE L'IDOLATRIE.

1. Le plus grand crime du genre humain, celui qui comprend tous les autres, et qui est la cause de sa condamnation, c'est l'idolâtrie. Car bien que chaque délit soit classé sous un nom différent, et soit condamné à part, tous les délits se trouvent confondus dans celui-là. Oubliez les noms des différentes actions coupables, examinez seulement les faits. Quiconque est idolâtre, est homicide. Vous me demandez qui il a tué? S'il fait quelque chose pour la gloire, ce n'est pas un ennemi qu'il immole, ce n'est pas un étranger, c'est lui-même. « Par quels moyens? —Par son erreur.— Par quels armes?—Par ses péchés contre Dieu. — Par combien de blessures? — Par autant de blessures qu'il commet d'actes d'idolâtrie. » Que celui-là nie que l'idolâtrie soit homicide, qui ose nier qu'il ait perdu son âme. L'adultère et l'obscénité sont en lui, car celui qui sert les faux dieux, altère la vérité et toute altération est un adultère. Il est plongé dans l'obscénité, car qui peut sacrifier aux esprits immondes sans se souiller et se salir? C'est pourquoi les saintes Écritures condamnent toujours l'idolâtrie en l'appelant obscène. Qui est coupable de vol? C'est celui qui dérobe le bien d'un autre, ou qui ne lui rend pas ce qui lui est dû. Assurément le vol est regardé comme un grand crime parmi les hommes. Mais l'idolâtrie fait à Dieu un vol, puisqu'elle lui refuse les honneurs qui lui sont dus ; et en les portant à d'autres, elle ajoute l'insulte à la fraude. Si donc le vol aussi bien que l'obscénité et l'adultère causent la mort, c'est assez pour que l'idolâtrie ne soit pas innocente du crime d'homicide. Après ces péchés si mortels, si pernicieux au salut, il y en a bien d'autres que l'on désigne par différents noms, mais qui se retrouvent avec toutes leurs conditions dans l'idolâtrie. Elle comprend toutes les concupiscences du siècle, car où serait la dignité du paganisme sans le luxe et les vains ornemens de son culte? Elle comprend les désirs impurs et l'ivresse, car les solennités ne font que servir de prétexte à la satisfaction des plus grossiers appétits. Elle comprend l'injustice, car qu'y a-t-il de plus injuste qu'une doctrine qui méconnaît le père de toute justice ? Elle comprend le mensonge, puisque toute sa doctrine est menteuse. Tous les délits sont offensans envers Dieu ; or il n'est rien de ce qui offense Dieu qui

ne puisse être attribué aux démons et aux esprits immondes, qui sont représentés par les idoles. Donc, quiconque pèche, admet l'idolâtrie, puisqu'il fait ce qui convient aux idolâtres.

II. Mais laissons à tous ces délits leurs dénominations et leurs attributions particulières, et examinons l'idolâtrie en elle-même. C'est déjà bien un grand crime contre Dieu, que cette source abondante de crimes qui se divise en tant de branches, qui se subdivise en tant de veines, que même quand on fait abstraction de ses principales conséquences, il lui reste encore une telle étendue que nous devons trembler de nous tromper sur les limites. Elle sait se cacher, se dissimuler de mille manières pour faire dévier les serviteurs de Dieu. La plupart des hommes pensent que l'on n'est idolâtre que si l'on va dans les temples pour y brûler de l'encens, y faire des sacrifices et des oblations, ou si l'on est prêtre ou sacrificateur. C'est comme si l'on pensait que l'adultère n'existe que dans les baisers, dans les embrassemens et dans l'accouplement charnel; ou qu'il n'y a homicide que là où il y a effusion de sang, et perpétration de meurtre. Mais nous savons quelle extension Dieu donne à ces expressions, lorsqu'il appelle adultère quiconque s'abandonne à la concupiscence, quiconque se permet un regard déshonnête ou un désir impudique; lorsqu'il dit que celui-là n'est point innocent d'homicide, qui maudit ou qui injurie son prochain, qui se met en colère, et qui manque de charité envers son frère. Aussi Jean nous dit «que celui qui hait son frère est homicide.» Autrement la malice du diable ne serait pas si profonde, et la science que le Seigneur nous a donnée pour lutter contre les ruses du démon ne serait pas si importante, si nous devions être jugés seulement sur les délits que le monde lui-même condamne et punit. Comment notre justice surpassera-t-elle celle des scribes et pharisiens, si nous ne connaissons pas la grandeur du vice opposé à cette vertu qui est l'injustice? et puisque l'idolâtrie est la source de toute injustice, il est important que nous nous prémunissions contre la grandeur et l'étendue de l'idolâtrie, que nous savons bien ne pas s'entendre seulement aux actes extérieurs.

III. Autrefois, il n'y avait point d'idole. Avant que les fabricans de ce monstre ne pullulassent dans le monde, les temples étaient vides, et les murailles des édifices sacrés étaient nues, comme on peut encore le voir dans certaines ruines d'une grande antiquité. Il y avait cependant de l'idolâtrie dans le monde; le nom n'existait pas, mais la chose existait; car même de nos jours on peut se rendre coupable d'idolâtrie jusqu'en dehors des temples et sans avoir d'idole. Mais quand le diable amena dans le monde les fabricans de statues, d'images et de toutes sortes de simulacres, alors cette peste du genre humain prit un corps et un nom qu'elle tira des idoles. Ainsi on peut regarder comme une source d'idolâtrie tout art qui produit une idole de quelque façon que ce soit. Il n'importe pas qu'une image sorte des mains d'un sculpteur, d'un graveur, ou d'un brodeur, ni qu'elle soit exécutée en plâtre, en couleurs, en pierre, en bronze, en argent ou en tapisserie. Et puisque même sans idole il peut y avoir idolâtrie, certes, quand l'image existe, il importe peu de quelle espèce elle est, ou de quelle matière, ou de quelle forme. Qu'on ne pense donc pas que l'on ne doive appeler idole que les statues qui sont faites à l'image de l'homme. Pour rendre ceci plus clair, nous aurons recours à l'étymologie : εἶδος en grec veut dire une forme, une image; εἴδωλον en est un diminutif, comme de forme nous avons fait formule. C'est pourquoi toute *forme* ou *formule*, c'est-à-dire toute image grande ou petite, doit être appelée une idole. Donc tout service, tout travail fait pour toute idole, est un culte de l'idole, une idolâtrie. Donc aussi le fabricant d'images est coupable de ce même crime; à moins que l'on ne prétende que les Israélites ne furent pas idolâtres, parce qu'ils s'érigèrent l'image d'un veau, et non celle d'un homme.

IV. Dieu défend aussi bien de faire une idole que de l'adorer. C'est précisément parce qu'il faut qu'une image soit faite pour qu'elle puisse être adorée, qu'il doit être défendu de la faire s'il n'est pas permis de lui rendre un culte. Voilà pourquoi, dans le but de déraciner l'idolâtrie, la loi divine a dit : «Tu ne fabriqueras pas d'idole;» et elle ajoute : «ni aucune ressemblance de ce qui est au ciel, ni de ce qui est sur la terre, ni de ce qui est dans la mer. Cette loi a complétement défendu ces arts aux

soin d'idoles? combien de temples construit-on aux faux dieux? pas beaucoup, assurément; mais des maisons, des bains, des hôtels, il en faut bien davantage. Tous les jours on a des souliers et des brodequins à dorer, tandis que Mercure et Sérapis ne se font pas dorer tous les jours. Que le luxe et l'ambition des particuliers suffise donc pour faire gagner les artisans, car ces passions ont plus d'étendue que la superstition. L'ambition vous demandera plus de coupes et de plats que le culte des dieux. Le luxe vous fera vendre plus de couronnes que les fêtes païennes. Ainsi, puisque nous exhortons tous les artisans à s'abstenir de fabriquer des idoles et de rien faire de tout ce qui regarde leur culte, et que nous reconnaissons en même temps que beaucoup d'objets peuvent s'appliquer à l'usage des hommes aussi bien qu'à celui des idoles, il s'ensuit qu'ils doivent bien prendre garde de vendre, avec connaissance de cause, un objet que l'acheteur destine au culte des images. Car si nous vendons sans prendre cette précaution, nous ne serons pas exempts de la contagion de l'idolâtrie, puisque nous mettons sciemment notre travail à l'usage des démons.

IX. Parmi les diverses occupations des hommes, nous remarquons encore certaines professions qui ont une tendance vers l'idolâtrie. Je ne devrais pas même avoir besoin de parler des astrologues; mais comme l'un d'eux, depuis peu, a voulu se justifier de ce qu'il continue à exercer cette profession, je vais en dire quelques mots. Je ne vous dirai pas que c'est adorer les faux dieux, que de mettre leurs noms dans le ciel, de leur attribuer la toute-puissance, et d'induire les hommes à ne plus adresser leurs prières à Dieu en leur disant que leur destinée est immuablement réglée par les étoiles. Mais j'avance que les astrologues sont comme ces anges déserteurs qui abandonnèrent Dieu pour rendre hommage à des femmes qu'ils ont trahies à leur tour; et qu'ils sont par conséquent maudits de Dieu. O sagesse divine dont on trouve des reflets jusque dans la sagesse des hommes! Les astrologues ont été chassés de l'empire, eux et leurs serviteurs. Rome, toute l'Italie leur est interdite, comme le ciel l'est à ceux qui mettent en eux leur confiance. L'exil frappe à la fois les maîtres et les disciples. Les mages et les astrologues nous sont venus de l'Orient; nous savons quel rapport il y a entre la magie et l'astrologie. Ce furent des interprètes des étoiles qui les premiers annoncèrent la naissance du Christ, et qui les premiers lui apportèrent des présens. Je pense que par là ils se sont rendu le Christ favorable. Mais qu'en résulte-t-il? faudra-t-il pour cela que la religion des mages les protége maintenant, eux et les astrologues? Aujourd'hui la science vient du Christ; elle étudie et elle prédit la venue des étoiles du Christ, et non celle de Mars, de Saturne et des autres.

Car cette magie n'a été tolérée que jusqu'à l'Évangile, afin qu'à partir de la nativité du Christ, personne ne se permît de calculer la nativité d'un homme sur le cours des astres. Cet encens, cette myrrhe et cet or qu'ils offraient au Christ encore enfant, furent comme le terme de toutes les observations et de toutes les gloires temporelles, que le Christ devait résumer en lui seul. Ce fut pour cela sans doute que Dieu envoya aux mages un songe, pour les avertir de s'en retourner chez eux, mais non par le même chemin, c'est-à-dire de ne pas suivre leur ancienne voie, de crainte qu'Hérode ne les poursuivît. Mais, littéralement parlant, Hérode ne pouvait pas les poursuivre, puisqu'il ignorait également par où ils s'en retournaient et par où ils étaient venus. Nous devons donc comprendre que ce nouveau chemin n'est autre chose que la bonne voie et la vraie science. Aussi leur est-il expressément recommandé de marcher désormais dans d'autres sentiers. Il en est de même de cette autre espèce de magie qui se manifeste par des miracles, et qui lutta même contre la puissance de Moïse; la patience de Dieu l'a tolérée jusqu'à l'Évangile. Car, depuis cette époque, nous voyons Simon le magicien, bien que déjà converti, restant encore sous l'influence de sa doctrine de charlatan, au point de vouloir, pour ajouter à son pouvoir magique, acheter la puissance de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains; mais les apôtres le maudirent et le retranchèrent de la communion des fidèles. Il y eut encore un autre magicien qui voulut résister à ces apôtres devant le proconsul Sergius Paulus; et il fut par eux privé de la vue. Voilà, je pense, le traitement qu'auraient subi tous les astrologues s'ils étaient tombés sous la main des apôtres. Puisque la magie est punie, l'astrologie, qui en fait partie, doit l'être aussi:

car qui condamne le genre, condamne l'espèce. Depuis l'Évangile, vous ne voyez ni sophistes, ni astrologues, ni enchanteurs, ni mages, ni magiciens, qui ne soient exemplairement punis. « Où sont les sages, les lettres, les savans de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas tourné en folie toute leur sagesse? Tu ne sais rien, astrologue, puisque tu ne savais pas que tu deviendrais chrétien. Si tu le savais, tu aurais dû savoir aussi que ton art ne te servirait de rien. Cette science qui prédit toutes les grandes révolutions aurait dû t'apprendre qu'elle-même elle était en danger. Il n'y a ni science ni avenir dans cette étude. Que celui-là n'espère point le royaume des cieux, qui abuse du ciel avec son doigt ou son compas.

X. Il faut aussi nous occuper des maîtres d'école, et des autres professeurs de belles-lettres. On ne peut douter qu'ils ne soient bien près d'être idolâtres. D'abord il est dans leurs attributions de faire connaître les dieux des gentils, leurs noms, leurs généalogies, d'expliquer les fables dont on a orné et embelli leurs histoires, d'observer les fêtes et les solennités païennes. Quel maître d'école pourra, dans le mois de mars, donner ses congés en l'honneur de Pallas, s'il n'a chez lui le calendrier des faux dieux? Il consacre à Minerve le premier argent qu'il reçoit d'un élève, de sorte que, sans qu'il s'incline devant le temple d'une idole, on peut le regarder comme un des prêtres de cette déesse; qu'on le fuie donc comme un idolâtre. Croyez-vous qu'il soit moins souillé parce qu'il n'honore et ne nomme cette idole que pour gagner sa vie? Puis il célèbre les minervales et les saturnales comme les derniers de nos esclaves; il reçoit des étrennes; il fête l'anniversaire de l'agrandissement de Rome, et les bacchanales du solstice d'hiver; il exige des présens quand ses parentes se marient; il orne ses classes de guirlandes de fleurs. Les prêtresses et les édiles font des sacrifices en l'honneur de l'école, à l'époque des vacances; on en fait aussi au génie natal le jour de la naissance du maître. Il y a foule à toutes ces pompes de Satan. Si vous pensez que cela soit convenable à un maître d'école, pourquoi cela ne le serait-il pas à tout autre chrétien? Je sais que l'on dira : « S'il n'est pas permis à un serviteur de Dieu de professer les belles-lettres, il n'est donc pas non plus permis de les apprendre? Et comment s'instruira-t-on dans la science humaine, comment saura-t-on alors penser et agir, puisque l'éducation est la clef de la vie? sans les études profanes, il n'y aurait pas d'études religieuses. » Voyons donc ce qu'exige réellement l'étude des lettres, examinons ce qui est nécessaire et ce qui est inadmissible. Il est plutôt permis à un chrétien d'étudier les belles-lettres que de les enseigner; car la méthode du professeur et celle de celui qui étudie sont bien différentes. Si un fidèle enseigne une littérature qui est pleine de la doctrine des faux dieux, il est hors de doute qu'en l'expliquant, il la loue, la recommande; en rapportant toutes ces fables, il les affirme; en racontant l'histoire des dieux, il porte témoignage en leur faveur. Il les appelle même des dieux, ce que la loi défend expressément, car c'est prendre le nom de Dieu en vain, *in vano*. Ainsi, dès le début de ses leçons, il rend témoignage au démon. Pouvez-vous douter que celui-là soit idolâtre, qui catéchise sur les idoles? Mais quand un fidèle étudie, s'il a déjà la vraie science, et surtout s'il l'a depuis longtemps, il n'admet pas comme vrai ce qu'il apprend. Il croit ce qu'il a appris d'abord, c'est-à-dire la science de Dieu et de la foi; tout le reste, il le rejettera avec dédain. Il sera donc aussi en sûreté que le savant qui prend du poison de la main d'un ignorant, et qui se garde de le boire. Celui-ci a donc une excuse, parce qu'il ne peut pas s'instruire autrement. Et de même qu'il est plus facile de s'abstenir d'enseigner que d'apprendre, de même aussi le disciple s'absentera des solennités païennes de l'école bien plus facilement que le maître.

XI. Quant au commerce, si nous examinons les autres délits, nous y trouverons d'abord cette source de tous les maux, la cupidité, qui a fait faire naufrage à plus d'un fidèle. L'apôtre que nous avons déjà cité appelle l'idolâtrie une cupidité, et le mensonge est le ministre de la cupidité. Je ne parle pas du parjure, puisqu'il n'est pas même permis de jurer. Le commerce est-il une occupation convenable à un serviteur de Dieu? Si vous ôtez la cupidité qui fait désirer le gain, il n'y aura plus de raison pour commercer. Mais admettons la possibilité d'un gain licite, et d'un commerce exempt de cupidité et de mensonge; je crois qu'il tombera encore

dans le péché d'idolâtrie, parce qu'il appartient au génie même et à l'âme de l'idolâtrie, ce métier qui engraisse tous les démons. N'est-il pas même la première de toutes les idolâtries? Ces marchandises, cet encens et ces autres parfums étrangers, sont-ils tous apportés pour faire des médecines pour guérir les malades, ou pour ensevelir les morts? certes, lorsque les pompeuses solennités des sacrifices faits aux faux dieux sont en définitive le but de vos dangers, de vos pertes, de vos fatigues, de vos calculs et de toutes vos occupations, nierez-vous que vous soyez un pourvoyeur des temples des idoles? Il est évident que tous les genres de commerce sont exposés à cette objection. Ces délits sont bien grands et exigent de nous de grandes précautions, afin que nous nous abstenions de ces péchés et que nous nous éloignions de ceux qui les commettent; car si un autre homme fait mal, il m'importe que je ne sois pas son instrument. Je ne dois pas aider un autre à faire ce qu'il ne m'est pas permis de faire. Cela est bien évident dans un autre cas, non moins grave; car puisque la luxure m'est défendue, je ne dois ni aider ni consentir à celle des autres. Puisque je me tiens personnellement éloigné des lieux de débauche, je reconnais ne devoir ouvrir une telle maison ni à mon profit, ni à celui des autres. La loi contre l'homicide exclut de nos églises même le maître d'escrime, car elle suppose qu'il fera lui-même ce qu'il montre aux autres à faire. Mais voici une analogie plus rapprochée : si un pourvoyeur de victimes se fait chrétien, lui permettrez-vous de continuer son commerce? Et s'il était déjà chrétien, lorsqu'il l'entreprend, le garderez-vous dans le sein de l'église? Non sans doute, à moins que vous ne veuillez aussi fermer les yeux sur les marchands d'encens, car aux uns est échue la fourniture du sang, aux autres celle des parfums. Si, avant que les idoles parussent dans le monde, l'idolâtrie encore informe pratiquait déjà son culte avec des parfums; si de nos jours encore l'œuvre de l'idolâtrie peut s'accomplir sans idole et seulement en brûlant de l'encens, certes le plus coupable est le marchand de parfum, puisque sa marchandise est plus indispensable que les idoles mêmes à l'idolâtrie. Nous en appelons à sa conscience même. Si un chrétien qui fait ce commerce vient à passer devant un temple, comment crachera-t-il sur les autels ou brûlent ses propres parfums? de quel front osera-t-il souffler sur la flamme pour l'éteindre? comment aura-t-il le courage d'exorciser les nourrissons auxquels il donne pour demeure sa propre maison? Quand un tel homme aurait chassé un démon, il ne devrait pas avoir la conscience tranquille; car ce ne serait pas un ennemi qu'il aurait vaincu, mais un ami complaisant qui lui aurait obéi par reconnaissance pour ses bienfaits journaliers. Donc aucun art, aucune profession, aucun négoce qui aide à faire les images et à établir leur puissance, n'est exempt de l'accusation d'idolâtrie; car assurément nous ne pouvons pas dire que l'idolâtrie soit autre chose que le service des idoles.

XII. Après que l'on a admis la foi chrétienne, c'est un prétexte que de s'appuyer sur les besoins de cette vie, et de dire : « Je n'ai pas de quoi vivre; » car, à cette assertion irréfléchie, je répondrai tout simplement : « Vous parlez trop tard. C'était avant de vous faire chrétien qu'il fallait réfléchir, comme le prudent architecte, qui fait son devis suivant ses moyens avant de commencer son édifice, pour n'avoir pas la honte de l'abandonner à moitié fait. Maintenant vous avez les commandemens du Seigneur, et des exemples qui vous ôtent tout prétexte. Que dites-vous donc? « Je serai pauvre; » mais le Seigneur a dit : « Bienheureux les pauvres. » — « Je n'aurai pas de vivres; » mais il est écrit : « Ne vous inquiétez pas des alimens. » Pour les vêtemens nous avons l'exemple des lis. « J'avais besoin d'argent; » mais il faut « tout vendre et distribuer son bien aux pauvres. » — « Il faut que j'établisse mes enfans, que je pense à ma postérité. » — « Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, est un mauvais travailleur. » — « Mais j'avais dans le monde un certain rang. » — « On ne peut servir deux maîtres. » Si tu veux être le disciple du Seigneur, prends ta croix, et suis le Seigneur, c'est-à-dire, supporte la pauvreté et les tourmens, et même ton propre corps, qui est aussi une espèce de croix. Parens, épouses, enfans, il peut tout quitter pour Dieu. Tes père et mère, tes enfans, te feront hésiter à abandonner ton état, ta profession, ton commerce? Ne nous a-t-il pas été enseigné que nous devons quitter à la fois famille et affaires pour suivre le

Seigneur? Quand Jacques et Jean furent appelés par Notre-Seigneur, et qu'ils laissèrent là leur père et leur barque; lorsque Matthieu se leva de son comptoir de percepteur, et trouva que même la sépulture de son père le retarderait trop, aucun de ceux que Dieu a élus n'a répondu : « Je n'aurai pas de quoi vivre ». La foi ne craint pas la faim; elle sait que pour l'amour de Dieu on doit mépriser la faim comme tout autre genre de mort. Elle a appris à ne pas s'inquiéter de la vie, ce n'est pas pour s'inquiéter de la nourriture. Combien y en a-t-il qui agissent tout-à-fait suivant la foi? mais ce qui est difficile aux hommes est bien facile à Dieu.

XIII. Espérons néanmoins en sa miséricorde et en sa clémence divine, et prions que nos besoins ne nous entraînent pas jusque sur les frontières de l'idolâtrie. Évitons surtout du plus loin que nous pourrons le souffle de cette peste, non-seulement dans les choses dont nous avons parlé, mais encore dans toute la série des superstitions humaines, dans toute espèce de culte, rendu soit aux dieux, soit aux morts, soit aux rois; car tout cela appartient aux esprits immondes. Tantôt ce sont des sacrifices, des rites, tantôt des spectacles. Qu'ai-je à dire sur les sacrifices, et sur ceux qui les font? Quant aux spectacles, j'en ai traité dans un autre ouvrage. Il s'agit maintenant de parler des fêtes et des solennités du paganisme, auxquels nous nous permettons d'assister, tantôt par plaisir, tantôt par crainte, et par là nous agissons contre notre religion en nous mettant en communion d'idolâtrie avec les gentils. J'examinerai d'abord si un serviteur de Dieu se mettra ainsi en rapport avec les païens, soit par ses vêtemens, soit par sa manière de vivre, soit par les réjouissances publiques. « Réjouissez-vous avec ceux qui sont gais, pleurez avec ceux qui pleurent; » voilà ce que dit l'apôtre pour exhorter les frères à la concorde. Mais cela ne dit pas qu'il puisse y avoir rien de commun entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort. Autrement nous oublierions ce qui est écrit : « Le monde se réjouira; mais vous, vous pleurerez. » Si nous nous réjouissons avec le monde, il est à craindre que plus tard nous ne pleurions avec lui. Pleurons plutôt maintenant que le monde se réjouit, et un jour nous nous réjouirons, quand le monde pleurera. Quand Lazare fut descendu chez les morts, il trouva le repos dans le sein d'Abraham; le riche au contraire fut jeté dans le tourment du feu : c'était une compensation de leur bonne et de leur mauvaise fortune ici-bas. Il y a dans l'année certains jours fixés pour les paiemens, où les uns reçoivent leurs appointemens, les autres font régler le compte de leurs débiteurs. « Voilà, dites-vous alors, que je vais recevoir ce qui m'est dû, ou que je vais payer mes dettes. » Si cette coutume vient d'une superstition, toi, qui es étranger à ces folles croyances, pourquoi te conformes-tu à ces solennités et à ces fêtes païennes, comme s'il t'était aussi ordonné de payer ce que tu dois, ou de recevoir ce qui t'est dû à jour fixe? Fais en cela comme tu voudrais que l'on te fît. Si tu souilles ta conscience pour complaire aux préjugés d'un autre, tu oublies que tu es chrétien et tu te laisses tenter et entraîner; si c'est toi qui forces la conscience de ton prochain, tu agis comme si tu n'étais pas chrétien du tout. Tous tes subterfuges ne t'empêcheront pas d'être condamné. D'un côté ou de l'autre tu es coupable d'avoir rougi de ton Dieu. « Quiconque rougira de moi devant les hommes, a dit le Seigneur, je rougirai de lui devant mon père qui est dans le ciel. »

XIV. Il y en a qui se sont imaginé qu'il était pardonnable de faire comme les gentils, afin de n'être point exposé au blâme et à la médisance. Or voici quelle est la médisance à laquelle nous devons bien prendre garde de donner prise. Qu'aucun de nous ne mérite le juste blâme des gentils par la fraude, l'injustice, les outrages, ou autres mauvaises actions, qui méritent réellement et le blâme des hommes et la sévérité de Dieu. Mais si à chaque reproche que l'on nous fait, nous nous écrions : « Seigneur, à cause de vous notre réputation est attaquée; » alors il n'y aura plus de chrétiens, car tout le cirque est là pour nous maudire et nous calomnier. Cessons d'être chrétiens et l'on cessera de nous blasphémer. Mais bien plutôt, que l'on nous calomnie pourvu que nous restions dans la bonne voie et que nous n'en sortions pas; pourvu que nous soyons éprouvés, et non pas réprouvés. O calomnie, sœur du martyre, qui prouves et attestes que je suis chrétien, puisque c'est pour cela que l'on me déteste, tout le mal que tu dis

de moi est à ma louange, puisque tu ne peux m'accuser que d'avoir été fidèle. « Si je voulais plaire aux hommes, dit l'apôtre, je ne serais pas le serviteur de Dieu. » Mais le même nous recommande ailleurs de chercher à plaire à tout le monde; de même que moi, dit-il, je plairai à tout le monde. Mais était-ce en célébrant les saturnales et les fêtes de Janus qu'il plaisait aux hommes? ou était-ce par sa modestie et sa patience, sa sagesse, son humanité et sa vertu? Il dit encore : « Je me suis fait tout pour tous, afin que je profitasse à tous. » Mais s'est-il fait idolâtre pour les idolâtres, païen pour les païens, mondain pour les mondains? Mais quoiqu'il ne nous défende pas de communiquer avec les idolâtres, les adultères et les autres criminels, parce que ce serait, dit-il, sortir tout à fait du monde, il ne s'ensuit pas qu'il ôte tout frein à cette communication; et parce qu'il nous est permis de vivre avec les pécheurs, il nous sera permis aussi de pécher avec eux. C'est le commerce de la vie que l'apôtre permet; quant au commerce du péché, il est défendu partout. S'il est permis de vivre avec les gentils, il n'est pas permis de mourir avec eux. Vivons avec tout le monde, réjouissons-nous d'être leurs frères selon la superstition. Nous sommes leurs semblables par l'âme, mais non par la croyance; nous vivons dans le même monde, mais non dans la même erreur. S'il nous est défendu de suivre les rites païens avec les païens, à plus forte raison devons-nous nous en abstenir avec nos frères. Qui pourrait excuser une telle transgression? Le Saint-Esprit désapprouve les fêtes des Juifs. « Mon âme, leur dit-il, déteste vos sabbats, vos néoménies et toutes vos cérémonies. » Nous qui rejetons entièrement ces fêtes juives, que Dieu cependant approuvait autrefois, nous assistons aux saturnales, aux brumales, aux fêtes de Janus, et à celles de Mars; nous nous faisons réciproquement des présens, nous donnons des étrennes, des jeux, des festins. Oh! les gentils sont bien plus conséquens que nous. Ils ne célèbrent aucune de nos fêtes, ils ne chôment pas le dimanche ni le temps de Pâques jusqu'à la Pentecôte. S'ils reconnaissaient ces solennités, ils seraient en communion avec nous; et ils craindraient de paraître chétiens. Quant à nous, nous n'avons pas peur qu'on nous prenne pour des païens. S'il faut des fêtes à votre fragilité, n'en avez-vous pas tant et même plus que les païens? Car la même fête païenne ne revient qu'une fois par an; et votre dimanche revient tous les huit jours. Comptez bien toutes les fêtes des idolâtres pendant l'année, et vous verrez qu'ils n'en ont pas assez pour compenser les cinquante jours de notre Pâques.

XV. « Que vos œuvres soient visibles, » a dit l'apôtre. Assurément nos maisons et nos portes sont assez visibles maintenant; car vous trouverez plus de portes de païens sans lanternes et sans couronnes de lauriers, que vous n'en trouverez appartenant à des chrétiens. Qu'est-ce que cela nous démontre? Si cette illumination se fait pour une image, assurément c'est de l'idolâtre : si elle se fait pour un homme, rappelons-nous que toute idolâtrie a commencé par adorer les hommes, puisque les gentils eux-mêmes avouent que leurs dieux étaient autrefois des hommes. Il n'y a aucune différence entre le culte rendu aux hommes des siècles passés et celui que vous rendez à ceux du nôtre. Dans l'idolâtrie, ce n'est pas tel ou tel homme qui est condamné, c'est le culte lui-même qui n'appartient qu'au démon. « Il faut rendre à César ce qui appartient à César, » dit le texte, qui ajoute aussitôt : « Et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Mais qu'est-ce qui appartient à César? Voilà précisément ce dont il était question, car on demandait au Seigneur s'il fallait ou non payer le cens à César. C'est pourquoi le Christ demanda qu'on lui montrât une pièce de monnaie, et il demanda à l'effigie de qui elle était marquée; on lui répondit : « A celle de César. » — « Rendez donc, dit-il, à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » C'est-à-dire rendez à César l'image de César qui est sur la monnaie, et rendez à Dieu l'image de Dieu qui est dans l'homme. Rends l'argent à César, et rends-toi toi-même à Dieu. Car enfin, que restera-t-il pour Dieu, si tu donnes tout à César? « Mais, direz-vous, c'est donc un honneur dû à Dieu, que d'allumer des lanternes à sa porte et d'en orner les piliers de guirlandes de laurier? » Ce n'est pas assurément un honneur dû à Dieu, mais c'est une cérémonie en l'honneur de celui que l'on adore comme un Dieu; c'est donc au moins un culte, c'est-à-dire un acte extérieur d'adoration qui va droit au démon, quelle que soit l'intention ou la volonté intérieure. Car nous savons, ce qu'ignorent

peut-être ceux qui ne sont pas versés dans la littérature profane, que les Romains avaient aussi des dieux de portes : la déesse Cardea, ainsi nommée de *cardo*, gond; Forculus, de *fores*, porte; Limentinus, de *limen*, seuil; et enfin Janus lui-même qui vient de *janua*, porte. Nous savons aussi que ces noms étaient d'abord vains et vides de sens, mais que les démons s'en emparent aussitôt qu'ils sont consacrés par la superstition. Sans cela les démons n'auraient point de noms propres : c'est ainsi qu'ils acquièrent en même temps un nom et une puissance. Les Grecs appelaient aussi Apollon θυραῖον, c'est-à-dire portier; et nous lisons que les Anthélies étaient les génies qui présidaient aux portes. Le Saint-Esprit, qui prévoyait tout dès le commencement, a dit par la bouche du très-ancien prophète Énoch : que les portes mêmes deviendraient des dieux. Nous voyons aussi que l'on adore les portes des bains. S'il est des êtres que l'on adore dans les portes, à eux les lanternes et les lauriers; ces décorations s'adressent à l'*idole*. Et je m'appuie ici sur l'autorité de Dieu même, car il ne faut pas négliger ce qui a été révélé à un homme pour l'utilité de tous. Je connais un chrétien qui, dans un songe, fut sévèrement réprimandé de ce que cette nuit-là même, ses esclaves, à l'annonce d'une fête publique, avaient couronné et illuminé ses portes. Et cependant ce n'était pas lui qui l'avait fait, ni qui l'avait ordonné, car il était en voyage; et à son retour il désapprouva cette cérémonie, tant il est vrai qu'en cela Dieu nous rend responsables de la conduite de toute notre maison. Pour ce qui est des honneurs à rendre aux rois ou aux empereurs, l'apôtre nous recommande clairement d'être respectueux et obéissans envers les magistrats, les princes et les puissances; mais nous devons cependant rester dans les limites de notre foi, et ne pas tomber dans l'idolâtrie. Nous avons là-dessus l'exemple de ces trois frères qui, en toute autre chose obéissans aux ordres du roi Nabuchodonosor, refusèrent constamment d'honorer son image, disant que c'était une idolâtrie que de dépasser ainsi les honneurs qu'il est d'usage d'accorder aux hommes, pour leur rendre un culte presque divin. Daniel aussi était un zélé serviteur de Darius, et il resta au pouvoir tant qu'il n'y eut pour sa religion aucun danger. Mais plutôt que de tomber dans ce péril, il brava les lions de Darius, comme les autres avaient bravé les feux de la fournaise. Qu'on allume donc tous les jours ces lanternes, qui ne sont point la lumière; que l'on couronne les portes avec ces branches de laurier qui brûleront un jour ceux qui déjà sont menacés du feu éternel : ce sont là des témoignages en faveur des ténèbres, des augures qui présagent des châtimens. Tu es la lumière du monde, tu es un arbre toujours vert. Si tu as renoncé aux temples, ne fais pas un temple de ta porte. Faut-il te dire aussi : Si tu as renoncé aux mauvais lieux, ne fais pas de ta demeure une maison de prostitution?

XVI. Quant aux cérémonies usitées à l'occasion des événemens publics ou particuliers, comme la prise de la toge blanche, les fiançailles, les noces, les fêtes que l'on fait quand on nomme un enfant, je ne pense pas qu'il y ait en tout cela grand danger d'idolâtrie, parce qu'il faut étudier quelles sont les origines de ces usages. Je crois qu'ils sont innocens par eux-mêmes; car la robe virile, l'anneau du mariage, etc., ne tiennent pas, que je sache, au culte d'une idole. Je ne vois pas que Dieu ait jamais condamné un vêtement, si ce n'est celui de femme porté par un homme. Il est écrit : « Maudit celui qui se revêt comme une femme. » Mais la toge est un vêtement essentiellement viril. Dieu ne défend pas non plus de se réjouir quand on se marie, ou quand on donne un nom à un enfant; mais à ces réjouissances on joint souvent des sacrifices. Si ce n'est pas moi qui suis chargé de les faire, ou d'y inviter les autres, que ferai-je alors? ce qu'il me plaira. Il serait bien à désirer sans doute que nous puissions ne jamais être témoins de ce qu'il nous est défendu de faire; mais puisque l'esprit malin a tellement répandu l'idolâtrie dans le monde, il faudra bien quelquefois assister à ces cérémonies, pourvu que ce soit par égard pour les hommes, et non par respect pour l'idole. Si l'on m'invite expressément à un sacrifice, je n'irai pas, car c'est une adoration directe de l'idole; je n'y contribuerai ni de mes avis, ni de mon argent, ni en aucune manière. Si j'assiste à un sacrifice où l'on m'a invité, je participe à l'idolâtrie; mais si c'est une autre cause qui m'a fait accepter une invitation, je ne suis plus qu'un spectateur du sacrifice.

XVII. Voyons maintenant ce que devront faire les esclaves et les hommes libres qui sont attachés comme serviteurs à des maîtres, des patrons ou à des magistrats qui ont l'habitude d'offrir des sacrifices. Si quelqu'un sert le vin du sacrificateur, ou s'il prononce quelques paroles qui sont nécessaires à cette cérémonie, il sera certainement compté comme un ministre des idoles. Si nous voulons ne pas perdre de vue cette règle, nous pourrons servir les magistrats et les princes comme l'ont fait les patriarches et d'autres fidèles qui ont souvent été les ministres et les serviteurs de rois idolâtres, en tout ce qui n'était point idolâtrie. Il s'est élevé là-dessus une autre discussion. On demande, dans le cas où un serviteur de Dieu prendrait sur lui de remplir une fonction publique, s'il pourrait, soit par une faveur spéciale, soit même par ruse, s'abstenir de toute espèce d'idolâtrie. Nous trouvons la réponse dans la conduite de Joseph et de Daniel qui s'abstinrent de toute idolâtrie tout en siégeant dans la pourpre pour administrer les deux grands empires de l'Égypte et de Babylone. Nous devons donc croire qu'un chrétien peut rester innocent en parcourant la carrière des honneurs et des dignités, à condition qu'il ne sacrifie pas, qu'il n'autorisera pas les sacrifices, qu'il ne fournira pas de victimes, qu'il ne déléguera pas à d'autres le soin d'entretenir les temples, qu'il ne leur paiera pas de revenus, qu'il ne donnera pas de jeux ni à ses frais ni à ceux du trésor, qu'il n'y présidera pas, qu'il n'ordonnera aucune fête, et même qu'il ne fera point de sermens; que dans l'exercice de son pouvoir, il ne décidera jamais de la vie ou de l'honneur des autres (je fais une exception pour les affaires d'argent), qu'il ne jugera, ne condamnera, n'enchaînera, ni n'emprisonnera personne; et enfin qu'il ne mettra aucun accusé à la torture: c'est à lui de juger si cela est possible.

XVIII. Nous allons maintenant parler du vêtement et de l'appareil de ceux qui sont au pouvoir. Chacun a, suivant son rang, sa manière de s'habiller pour les jours ordinaires, et pour les grandes occasions. La pourpre et les diadèmes d'or, qui étaient chez les Égyptiens et les Babyloniens des symboles de dignité, ressemblaient beaucoup aux prétextes, aux trabées, aux tuniques brodées de palmes et aux couronnes d'or que portent maintenant les prêtres des gentils; mais on n'y attachait pas la même idée. L'honneur de porter de tels vêtemens était accordé à ceux qui avaient mérité la confiance de leur roi; c'est pourquoi on les appelait les pourprés du roi, *purpurati,* du mot *purpura,* pourpre, comme chez nous nous appelons candidats ceux qui portent une toge blanche, *toga candida*. Mais cet appareil n'était pas exclusivement à l'usage des sacrificateurs ni des ministres des idoles; sans cela, des hommes si saints et si fidèles auraient refusé ces vêtemens souillés, et l'on aurait vu sur-le-champ que Daniel n'avait pas abandonné son Dieu pour les idoles, et qu'il n'adorait ni Bel ni Draco, ce qu'on ne sut que plus tard. D'ailleurs la pourpre simple n'était pas chez les Orientaux un signe de dignité, mais seulement de liberté; c'est pourquoi Joseph qui avait été esclave, et Daniel qui d'esclave était devenu libre, montèrent au pouvoir, à Babylone et en Égypte, en conservant leurs vêtemens d'hommes libres. Si donc cela était bien nécessaire, nous pourrions donner à nos garçons le prétexte, et aux filles la stole; ce serait un signe de liberté, et non de puissance, de famille et non de dignité, de rang et non de superstition. Mais cette pourpre et ces insignes primitifs de puissance et de dignité ont été dédiés à la puissance et à la dignité des idoles; ils ont été par là profanés et souillés, d'autant plus qu'on en revêt les idoles mêmes auxquelles l'on met des prétextes, des trabées, des laticlaves, et devant lesquelles on porte les faisceaux et les verges; en ceci l'on a raison, car les démons sont les puissances du siècle; ils doivent donc avoir la pourpre et les faisceaux des magistrats. Mais à quoi te servira de porter ce vêtement si tu ne veux pas exercer le pouvoir qu'il confère? On ne saurait paraître propre dans un habit sale; si tu prends une tunique déjà souillée, peut-être ne la saliras-tu pas, mais elle te salira. Vous donc qui voulez vous appuyer sur les exemples de Joseph et de Daniel, sachez qu'on ne doit point ainsi confondre les temps anciens et barbares avec notre époque moderne et civilisée, l'enfance des sociétés avec leur développement, et surtout ce qui convient à des esclaves et ce qui appartient à des hommes libres. Joseph et Daniel étaient esclaves, mais vous, vous n'êtes les serviteurs que du Christ, qui

vous a délivrés de l'esclavage du siècle : vous devez donc agir d'après son exemple et sa loi. Votre maître a passé sa vie dans la pauvreté et dans l'humilité, n'ayant pas même de demeure. « Le Fils de l'homme, a-t-il dit, n'a pas où reposer sa tête. » Il avait des habits grossiers, autrement il n'aurait pas dit : « Ce sont ceux qui habitent dans les demeures des rois qui sont vêtus avec luxe. » Enfin, il avait un visage commun, ainsi que l'avait prédit Isaïe. S'il n'a jamais exercé aucun pouvoir même sur ses disciples auxquels il a rendu les services les plus humbles, s'il a refusé la royauté, lui qui connaissait ses droits, c'était pour indiquer à ses disciples comment il faut en agir avec la grandeur, le faste et la puissance. En effet, à qui ces dignités eussent-elles mieux convenu qu'au Fils de Dieu? Que de faisceaux auraient marché devant lui! quelle pourpre aurait flotté sur ses épaules! quels diadèmes auraient brillé sur son front s'il n'eût pas jugé que ces choses lui étaient étrangères, à lui et aux siens! Donc, ce dont il n'a pas voulu, il l'a rejeté; ce qu'il a rejeté, il l'a condamné; ce qu'il a condamné, il l'a renvoyé à Satan et à ses pompes. Il n'aurait pas condamné ces frivolités, si elles ne lui eussent été étrangères; or ce qui ne vient pas de Dieu, ne peut venir que du démon. Si tu as renoncé aux pompes du démon, sache que si tu y reviens, tu es un idolâtre. Écoute bien ceci : les puissances et les dignités de la terre non-seulement sont étrangères à Dieu, mais elles lui sont contraires et hostiles, puisque c'est par elles que les serviteurs de Dieu ont été martyrisés et qu'ils ont souffert des supplices qui avaient été préparés pour les impies; mais ta noblesse et tes richesses te gênent dans ta lutte contre l'idolâtrie. Il ne manque pourtant pas de moyens pour la fuir. S'il n'y en avait pas d'autres, il resterait du moins celui qui ferait de toi le plus heureux des princes, non sur la terre, mais dans le ciel.

XIX. On pourrait dans ce chapitre traiter de la milice qui tient le milieu entre la dignité et la puissance. Il s'agit de savoir si un chrétien peut entrer dans l'armée, et si l'on peut admettre dans l'Église un militaire, même en caliges, c'est-à-dire, un simple soldat qui ne se trouve jamais dans la nécessité de juger et de condamner à la peine de mort. Il n'y a aucun rapprochement possible entre le pacte divin et le pacte humain, entre la bannière du Christ et l'étendard du diable, entre le camp de la lumière et le camp des ténèbres. La même vie ne peut pas être due à Dieu et à César. Moïse portait une verge, Aaron s'est ceint d'une cuirasse; Jean portait l'épée; Josué a conduit des armées; le peuple de Dieu s'est battu même, s'il vous plaît de disputer. Mais comment le soldat combattra-t-il, comment même fera-t-il son devoir pendant la paix, s'il n'a pas d'épée? et le Seigneur a défendu cette arme; car, bien que des soldats fussent venus auprès de Jean et en eussent reçu la formule de notre loi, bien que le centurion lui-même eût la foi, il n'en est pas moins vrai que le Seigneur, en désarmant Pierre, a désarmé tous les soldats. Nous ne pouvons admettre comme licite l'état de soldat, puisque le Seigneur n'a pas permis qu'on se servît une seule fois de l'épée.

XX. Comme notre persévérance dans la loi du Christ peut être mise en danger non-seulement par nos actions, mais encore par nos paroles (car s'il est écrit : « Voilà l'homme et ses œuvres, » il a aussi été dit : « Tu seras justifié d'après tes paroles »), nous devons être sur nos gardes contre l'invasion de l'idolâtrie dans nos discours, soit à cause de nos mauvaises habitudes, ou de notre timidité. Notre loi nous défend de nommer les dieux des gentils. Ce n'est pas à dire que nous ne devions jamais prononcer leurs noms, qui se présentent à tout moment dans la conversation; car on est souvent forcé de dire : « Vous le trouverez au temple d'Esculape. — Je demeure au carrefour d'Isis. — Un tel vient d'être nommé prêtre de Jupiter, etc. » Puisque ces mots sont dans la bouche de tout le monde, je n'honore pas Saturne en l'appelant Saturne, pas plus que je n'honore Marcus en l'appelant Marcus. Mais il est dit : « Ne prononcez pas les noms des autres dieux, et que leurs noms ne sortent pas de votre bouche. Cela signifie que nous ne devons pas les appeler des dieux, car il est dit plus haut : « Ne prends pas le nom de Dieu en vain. » Or en vain, *in vano*, signifie *dans le vide*, c'est-à-dire en idole. Il tombe dans l'idolâtrie, celui qui appelle une idole un dieu. Si je suis obligé de les appeler des dieux, il faut que j'ajoute aussitôt quelque chose pour rétracter cette expression;

l'Écriture même les appelle dieux, mais elle dit : « *leurs* dieux, » ou bien, « les dieux *des gentils.* » David, après avoir nommé les dieux, se hâte d'ajouter : « Mais les dieux des gentils sont des démons. » On a aussi la mauvaise habitude de dire *me hercle* et *me fidius dius,* parce que bien des personnes ignorent que ce sont des juremens par Hercule. Or, jurer par ceux que tu as abjurés, n'est-ce pas là une prévarication, un oubli de la foi pour l'idolâtrie? jurer par les dieux, n'est-ce pas les reconnaître et les honorer?

XXI. Tu pèches par timidité, lorsqu'un autre prononce devant toi une formule de serment qui doit te lier, et que tu gardes le silence pour ne pas être reconnu pour chrétien. En te taisant, tu reconnais la dignité de ceux au nom desquels on te regardera comme lié et engagé. Qu'importe que tu reconnaisses les dieux par ta bouche ou par tes oreilles; que tu jures par une idole, ou que tu te laisses administrer ce serment? Que ne reconnaissons-nous là les ruses de Satan qui, ne pouvant nous faire prononcer son nom, fait en sorte que les siens le prononcent devant nous, et nous fait entrer l'idolâtrie par les oreilles? Quiconque veut te lier ainsi, le fait dans une bonne ou dans une mauvaise intention. Si son intention est mauvaise, ce doit être pour toi un appel au combat : tu sais que tu dois lutter contre l'ennemi; si elle est bonne, c'est une excellente occasion de faire réponse au nom du Seigneur, pour dissoudre ce lien par lequel l'esprit malin voulait te lier au culte de l'idole, c'est-à-dire à l'idolâtrie. Toute semblable tolérance est un péché; tu honores ceux au nom desquels on te fait obéir. Je connais un homme (puisse Dieu lui pardonner!) qui se disputait dans la rue. Son adversaire lui cria : « Que Jupiter te maudisse! » et il lui répondit; « Qu'il te maudisse toi-même! » Qu'aurait fait de plus un païen qui aurait cru à Jupiter? Quand même on ne rendrait pas les malédictions que l'on reçoit au nom de Jupiter, c'est déjà le reconnaître que de s'en fâcher; car pourquoi t'irriter au nom de celui qui n'est rien? Si tu te mets en colère, tu affirmes qu'il est quelque chose, tu le crains, tu es idolâtre. A plus forte raison si tu maudis toi-même en son nom; tu rends à Jupiter le même honneur que celui qui t'a maudit le premier. Un fidèle, dans ce cas, doit rire et ne pas s'irriter; que dis-je? il nous est ordonné non pas de maudire par Dieu, mais de bénir en son nom, afin d'anéantir l'idole, de glorifier Dieu et d'obéir à sa loi.

XXII. Le chrétien ne se laissera pas tranquillement bénir au nom des dieux; il faut qu'il rejette cette bénédiction impie, et qu'il la purifie en pensant à son Dieu. Être béni par les dieux des gentils, c'est être maudit du vrai Dieu. Quand je donne l'aumône, ou que je rends un service, si pour m'en remercier l'on prie les dieux ou le génie tutélaire du pays de m'être propice, mon aumône ou la bonne action que j'aurai faite sera en l'honneur de l'idole, dont la bénédiction sera ma récompense. Car pourquoi ne pas dire que j'ai fait cela pour l'amour de Dieu, afin que celui que j'ai obligé puisse le glorifier aussi, et que les démons n'aient pas l'honneur de ce que j'ai fait pour Dieu? Dieu voit sans doute que c'est pour lui que j'agis, mais il voit aussi que je n'ai pas voulu l'avouer et que j'ai changé son précepte en un culte d'idolâtre. On dit souvent : « Un homme ne doit pas se glorifier; » non, sans doute, mais il ne doit pas se renier non plus. Or c'est se renier soi-même que de dissimuler et ne rien dire quand on est pris pour un païen; car toute négation de la vérité est une idolâtrie, comme toute idolâtrie est une négation, soit en action, soit en parole.

XXIII. Il y a encore un subterfuge de cette nature qui est un péché en action et en parole, quoique l'on se flatte qu'il est innocent, parce que l'action n'est pas apparente et la parole n'est pas entendue. Voici ce que c'est : il y en a qui empruntent de l'argent à des païens sur hypothèque; quand on leur lit la formule, ils ne disent rien, et par là même renient leur dieu; puis ils s'informent à quelle époque cette affaire sera jugée, devant quel tribunal, quel sera le président. Le Christ a dit : « Ne jure point du tout. » Tu me réponds : « J'ai écrit quelque chose, il est vrai, mais je n'ai rien dit. » C'est la langue qui tue et non l'écriture. J'en appelle à la nature et au bon sens; est-il possible que la main puisse écrire sans que l'âme dicte les paroles, quand même la langue ne les dirait pas en même temps; et cela, soit que l'âme dicte ses pensées, soit qu'elle répète ce qu'un autre lui dicte; car il ne faut pas dire : « J'écris sous la dictée d'un autre. » Ici j'en appelle à la conscience,

ne faut-il pas que l'âme reçoive et admette volontairement les paroles d'un autre pour pouvoir les dicter à la main qui écrit, et cela soit que la langue l'accompagne, soit qu'elle reste silencieuse? Et n'est-ce pas l'intention, la conscience, selon les paroles du Christ, qui fait le péché? «Si la concupiscence ou la malice, dit-il, entre dans le cœur de l'homme, le péché est commis.» Or tu étais sur tes gardes quand on te dictait, et tu ne peux prétendre que tu ignorais ou que tu désapprouvais ces paroles. Puisque tu étais sur tes gardes, tu as su ce dont il s'agissait; si tu l'as su, tu l'as voulu. Te voilà donc coupable en pensée et en action. Il est absurde de rejeter la faute sur ta main, et de prétendre que la chose s'est faite sans toi. «Mais, dis-tu encore, je n'ai pas renié Dieu, puisque je n'ai pas juré.» Quand même tu n'aurais rien dit, tout consentement suffit. Tu ne dis rien quand tu devrais protester. Un mot passé ne peut compter dans un écrit, une voyelle muette ne compte pour rien dans la prononciation. Zacharie, privé pour un temps de sa voix, se passait de cette faculté suspendue en lui, et exprimait avec ses mains les pensées de son âme. Il prononce sans parole le nom qu'il veut donner à son fils; il parle en caractère d'écriture; sa main se fait entendre sur la tablette de cire plus clairement que par aucun son. On pourrait dire que l'écriture est plus sonore que la voix; doutez-vous qu'il ait parlé, celui qui a appris à s'exprimer ainsi? Que Dieu éloigne de nous la nécessité de faire de telles transactions; si nous sommes dans l'embarras, qu'il accorde à nos frères la faculté de nous aider, ou bien qu'il nous donne le courage de vaincre nos désirs ou nos besoins, afin qu'au dernier jour ces caractères impies qui ont suppléé à notre voix pour renier Dieu, ne nous soient point présentés devant le tribunal céleste, non plus par un avocat, mais par l'ange accusateur.

XXIV. Au milieu de ces écueils et de ces rochers sans nombre, le vaisseau de la foi déploie ses voiles au souffle de l'Esprit-Saint. Il vogue en sûreté, s'il a pour pilotes la prudence et le zèle; mais si vous tombez par-dessus bord, le tourbillon inévitable de l'idolâtrie est prêt à vous dévorer et à vous engloutir; chacun de ses flots est mortel, chacun de ses gouffres conduit aux enfers. Qu'on ne me dise pas: «Qui pourra donc s'en garder?» Que l'on renonce au monde s'il le faut. Il vaut mieux sortir du monde et rester chrétien que de vivre dans le monde pour y tomber dans l'idolâtrie. Rien n'est si facile que d'éviter l'idolâtrie pourvu qu'on la craigne; il n'y a pas de pauvreté qui soit si à craindre que l'abandon de Dieu. C'est pour cela que sur la demande des apôtres, l'Esprit-Saint a beaucoup relâché la rigueur de l'ancienne loi, afin que tous nos soins fussent employés à éviter l'idolâtrie. C'est là notre loi maintenant; plus elle est simple, plus nous devons la suivre rigoureusement. C'est elle qui distingue les chrétiens d'avec les gentils; c'est elle qu'il faut offrir à ceux qui veulent entrer dans l'Église, qu'il faut apprendre soigneusement à ceux qui y sont admis, afin qu'ils délibèrent avant d'entrer et qu'ils persévèrent ensuite, ou bien qu'ils y renoncent franchement. Noé reçut dans son arche le corbeau et le vautour; il y reçut le loup, le chien et le serpent, mais il n'y laissa pas entrer l'idolâtrie. L'idolâtrie n'a pas de type dans la nature; ce qui ne fut pas admis dans l'arche, ne doit pas être admis dans l'Église.

DE L'ORAISON DOMINICALE.

Esprit divin, parole divine, raison divine, toutes ces expressions signifient la parole de la raison, et la raison de la parole et de l'esprit. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, en donnant à ses nouveaux disciples son Nouveau Testament, leur a-t-il dicté une nouvelle formule de prière, car à la prière aussi devait s'appliquer ce qui a été écrit : « Le vin nouveau sera mis dans des outres neuves, et le manteau neuf sera raccommodé avec un morceau de drap neuf. » Tout ce qui était autrefois a été changé, comme la circoncision, ou complété, comme le reste de la loi, ou accompli, comme les prophéties, ou perfectionné, comme la loi elle-même. La nouvelle grâce de Dieu a changé au spirituel tout ce qui était charnel, en passant son Évangile comme une éponge sur toute l'antiquité. En cela, Notre-Seigneur a prouvé qu'il était l'esprit de Dieu, la parole de Dieu et la raison de Dieu : l'esprit qui prévaut, la parole qui enseigne, et la raison qui vivifie. Aussi l'oraison dominicale est-elle fondée sur ces trois principes : la parole, puisque c'est une oraison verbale ; l'esprit, qui seul fait son mérite et sa puissance ; et la raison, parce qu'elle nous instruit. Jean aussi avait appris à ses disciples à prier, mais il ne faisait que préparer les voies du Seigneur, jusqu'à ce que le Christ lui-même fût agrandi, comme l'avait prédit Jean, en disant qu'il serait lui-même diminué, et jusqu'à ce que l'œuvre de son prédécesseur entrât en lui avec le Saint-Esprit. C'est pour cela que les prières que Jean apprenait à ses disciples ne sont point parvenues jusqu'à nous, parce que tout ce qui était de la terre devait céder devant celui qui venait du ciel. « Celui qui est de la terre, est-il dit, parle des choses de la terre, mais celui qui vient du ciel, raconte ce qu'il y a vu. » Et tout ce qui est du Christ n'est-il pas céleste? aussi cette prière dominicale est-elle divine. Considérons donc, mes bien-aimés, la sagesse divine de celui qui nous l'a envoyée ; d'abord il nous ordonne de prier en secret, parce qu'il veut que l'homme sache bien que Dieu peut l'entendre et le voir partout, même dans les lieux les plus cachés. Il veut aussi que le fidèle ne fasse point parade de sa religion, mais qu'il se contente de faire entendre sa prière à celui qui peut l'entendre partout. Étudions encore sa sagesse dans le précepte qu'il nous donne ensuite. Il convient à la foi et à la modestie de ne pas adresser à Dieu une foule de paroles, puisque nous devons savoir qu'il ne manquera pas de protéger les siens ; mais sa prière si brève devient bien grande et bien belle quand on en étudie profondément l'esprit. Plus elle est courte en paroles, plus elle est étendue par le sens ; elle ne s'astreint pas seulement au devoir de la prière, qui est d'honorer Dieu et de l'implorer, mais elle contient presque toute la morale du Seigneur et la discipline de son église ; elle est l'abrégé de tout l'Évangile.

II. Elle commence par nous faire rendre témoignage de Dieu et de la puissance de la foi que nous avons en lui, quand nous disons : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Par ces mots, nous prions Dieu, et nous attestons que nous croyons en lui en l'appelant « Père ; » car il est écrit : « Il a donné à ceux qui ont cru en lui le droit de s'appeler ses enfans. » Notre-Seigneur, dans les instructions qu'il nous a adressées, appelle souvent Dieu, « le Père. » Il nous a même ordonné de n'appeler notre père que celui qui est dans les cieux. Ainsi en commençant l'oraison dominicale, nous obéissons déjà à l'un de ses préceptes. Il a été reproché à Israël, qu'il remplissait le ciel et la terre de sa douleur, en disant : « J'ai engendré des fils, et il ne m'ont point reconnu. » Or, en reconnaissant un père, nous reconnaissons un Dieu. Ce titre exprime à la fois son amour et sa puissance. Dans le Père,

nous invoquons aussi le Fils, car il a dit : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. » Nous invoquons l'Église notre mère, car nommer le Père et le Fils, c'est reconnaître la mère, qui seule peut avoir établi le rapport qui existe entre ces deux noms. Ainsi, dans un seul mot nous honorons Dieu et les siens, nous obéissons au précepte et nous condamnons ceux qui ont oublié leur père.

III. Le nom de Dieu le Père était autrefois inconnu au monde. Quand Moïse lui-même demanda à Dieu qui il était, Dieu lui répondit par un autre nom. Le Père nous a été révélé dans le Fils, qui par sa venue a donné à Dieu un nouveau nom, ainsi qu'il le dit lui-même explicitement : « J'ai manifesté ton nom aux hommes. » Nous demandons *que ce nom soit sanctifié.* Ce n'est pas qu'il convienne à des hommes de faire des souhaits en faveur de Dieu, auquel on ne peut rien souhaiter, ni qu'il ait besoin de notre bienveillance. Nous devons bénir Dieu en tout temps et en tout lieu, à cause des bienfaits dont il a comblé tous les hommes ; mais la bénédiction suffit à la reconnaissance : ce sont des remercimens, et non des souhaits que nous lui devons. Le nom de Dieu n'a-t-il pas toujours été saint et sanctifié par lui-même, lui qui sanctifie les autres ; lui devant le trône duquel s'agenouille l'armée des anges en chantant : « Saint, saint, saint. » Et nous aussi, qui devons par nos bonnes œuvres devenir semblables à des anges, nous balbutions déjà le cantique éternel et nous apprenons à chanter ce qu'un jour nous chanterons dans le ciel. Voilà pour ce qui regarde la gloire de Dieu. Quant à la prière que nous faisons pour nous, elle consiste en ce que nous demandons que Dieu soit sanctifié en nous, qui sommes en lui, et en ceux sur lesquels la grâce de Dieu n'est pas encore descendue. En cela nous obéissons au précepte qui nous ordonne de prier pour tous, même pour nos ennemis. Voilà pourquoi en ne priant pas que Dieu soit sanctifié « en nous », nous prions réellement qu'il soit sanctifié dans tous les hommes.

IV. Après cette formule, nous ajoutons : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Nous ne devons pas comprendre qu'aucun obstacle puisse arrêter l'effet de la volonté divine, mais nous prions encore qu'elle soit faite en nous et en tous les hommes ; car en interprétant bien cette figure, nous trouverons qu'en parlant de notre chair et de notre esprit, nous sommes nous-mêmes le ciel et la terre. Mais quand on prendrait cette expression au pied de la lettre, le sens en serait encore le même, à savoir que sa volonté se fasse en nous sur la terre, afin qu'elle puisse se faire en nous dans le ciel ; car, quelle est la volonté de Dieu, si ce n'est de nous voir marcher suivant la loi ? Nous lui demandons donc de faire entrer en nous l'essence et la puissance de sa volonté, pour que nous soyons sauvés sur la terre et dans le ciel, parce que sa plus grande volonté est le salut des enfans qu'il a adoptés. C'est cette volonté de Dieu que le Seigneur a tâché de réaliser par ses prédications, par ses œuvres et par ses souffrances. Il l'a dit lui-même : « Ce n'est pas ma volonté, c'est celle de mon Père que je fais. » Sans doute, toutes les actions étaient selon la volonté de son Père, et il nous a invités à suivre son exemple et à prêcher, à travailler et à souffrir comme lui jusqu'à la mort. Pour pouvoir faire tout cela, nous avons besoin de la grâce et de la volonté de Dieu ; donc en disant : « Que votre volonté se fasse, » c'est une faveur que nous demandons pour nous-mêmes, puisque la volonté de Dieu ne saurait nous être nuisible, même s'il est quelquefois sévère, suivant nos péchés. Donc par cette parole aussi nous nous disposons à souffrir s'il le faut. Notre-Seigneur, pour nous montrer dans sa passion que la faiblesse de notre chair était dans sa chair, dit : « O mon Père ! éloignez de moi ce calice ; » puis se reprenant, il ajoute : « Mais que votre volonté soit faite, et non la mienne. » Il était lui-même identifié avec la volonté et la puissance de son Père ; mais c'était pour nous apprendre à payer notre dette de souffrance, qu'il s'en rapportait ainsi à la volonté de son Père.

V. *Que votre règne arrive.* Cette prière a un sens analogue à la précédente ; elle signifie : que votre règne arrive en nous : car Dieu n'est-il pas toujours roi, lui qui tient dans sa main le cœur des rois ? Mais tout ce que nous désirons pour nous-mêmes, nous le rapportons à lui, nous le sanctifions en lui, parce que c'est de lui que nous l'attendons. Or si la venue du règne de Dieu s'accorde avec sa volonté et exige

la fin de ce monde, pourquoi le prions-nous quelquefois de prolonger nos jours sur la terre? Ce règne que nous demandons, c'est la fin des temps, c'est la consommation des siècles; nous demandons d'entrer bientôt dans le règne et de n'être pas retenus longtemps dans l'esclavage. Quand cette prière n'aurait pas exactement ce sens, nous devrions le lui donner, par notre désir d'arriver au but de toutes nos espérances. Dans l'Apocalypse, les âmes des martyrs qui sont sous l'autel crient au Seigneur : « Jusques à quand notre sang criera-t-il vengeance contre les enfans de la terre? » C'est qu'ils doivent être vengés au jour du jugement. O Seigneur! hâte l'arrivée de ton règne! c'est le vœu des chrétiens, la confusion des gentils, le triomphe des anges; c'est pour ton règne que nous souffrons, c'est pour ton règne que nous prions!

VI. Avec quel art la sagesse divine a ordonné les différentes parties de cette oraison! Après les choses du ciel, c'est-à-dire la volonté et le règne de Dieu, viennent les choses de la terre, auxquelles elle a bien voulu donner une place; car le Seigneur a dit : « Demandez d'abord le règne de Dieu, et le reste vous sera donné en sus. » Cependant nous sommes portés à donner un sens spirituel à ces paroles, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Car le pain, c'est la vie; et la vie, c'est le Christ. « Je suis, a-t-il dit, le pain de la vie. » Et un peu plus haut : « Le pain est la parole du Dieu vivant, qui descend des cieux. » D'ailleurs le pain représente le corps même du Christ, puisqu'il a dit : « Ceci est mon corps. » Donc en demandant notre pain de chaque jour, nous demandons à être perpétuellement identifiés avec le corps du Christ, et à ne nous en séparer jamais. Mais on admet aussi l'interprétation littérale, qui est d'ailleurs parfaitement d'accord avec la discipline. Nous demandons donc du pain, qui est tout ce qu'il faut pour vivre; « Ce sont les gentils qui demandent davantage. » Le Seigneur a dit en parabole : « Un père ôte-t-il le pain à ses enfans pour le donner aux chiens? Et encore : « Si un fils demande du pain à son père, celui-ci lui donne-t-il une pierre? » Il montre par là ce que les enfans ont droit d'attendre de leurs pères. En disant : Donnez-nous « aujourd'hui, » nous obéissons encore à son précepte : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez demain. » Le Seigneur a expliqué cela par la parabole de cet homme, qui dans le temps de la moisson amassa assez de blé dans ses greniers pour vivre tranquillement pendant bien longtemps, et qui mourut le soir même.

VII. Après avoir invoqué la libéralité de Dieu, il est naturel que nous nous adressions à son indulgence et à sa clémence. Car à quoi nous serviront les alimens, si nous nous en engraissons comme une victime destinée au sacrifice? Dieu savait bien que lui seul est sans péché, c'est pourquoi il nous a enjoint de dire : *Remettez-nous nos dettes*, c'est-à-dire pardonnez-nous nos offenses. Or demander pardon, c'est avouer ses fautes, et s'en repentir. Cela nous apprend que la pénitence est agréable à Dieu, qui la préfère à la mort du pécheur. Dans le langage figuré de l'Écriture, une dette signifie un péché, parce qu'en péchant on encourt une peine, une dette de souffrance, qu'il faut payer, et qui sera sévèrement exigée, si elle ne nous est remise, comme cette dette que le maître remet à son serviteur dans la parabole ce qui n'a d'autre but que de nous enseigner cette morale. Car ce serviteur, ayant éprouvé la clémence de son maître, fut rigoureux envers ses propres créanciers; c'est pourquoi son Seigneur le fit paraître devant lui, et le livra au geôlier pour qu'il payât jusqu'à la dernière obole; c'est-à-dire pour qu'il fût puni de ses moindres péchés. Voilà pourquoi nous déclarons que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, en ajoutant : *comme nous remettons nous-mêmes les dettes à nos propres débiteurs.* Dans un autre endroit, le Seigneur avait déjà dit : « Remettez et il vous sera remis; » c'est-à-dire pardonnez et il vous sera pardonné. Lorsque Pierre lui demanda s'il fallait pardonner à son frère jusqu'à sept fois, il lui répondit : « Certes, et jusqu'à septante fois sept fois. » Ainsi la loi se perfectionnait; car il est dit dans la Genèse qu'une septuple vengeance fut tirée de Caïn, et que Lamech fut puni septante-sept fois.

VIII. Pour compléter cette prière si courte, après avoir demandé que nos fautes nous fussent pardonnées, nous prions Dieu de ne pas permettre que nous en commettions de nou-

velles. *Ne nous induisez pas en tentation;* c'est-à-dire ne permettez pas que nous y soyons induits par le tentateur; car il ne faut pas croire que Dieu veuille nous tenter, ni pour essayer notre foi qu'il connaît bien, ni surtout pour nous faire succomber. L'ignorance et la méchanceté n'appartiennent qu'au démon. Ce n'était pas pour tenter, mais pour manifester la foi d'Abraham, qu'il lui ordonna de sacrifier son fils, afin de prouver par l'exemple de ce patriarche ce qu'il devait enseigner plus tard, à savoir, qu'il faut préférer Dieu à ses plus chers parens. Le Seigneur s'est lui-même laissé tenter par Satan, pour nous montrer quel est le véritable auteur de la tentation. Il l'a encore montré plus tard quand il a dit : « Priez, afin que vous ne soyez point tentés. » Car ils étaient exposés à la tentation ceux qui abandonnaient le Seigneur, et qui préféraient le sommeil à la prière. Aussi la réplique est-elle : *Mais délivrez-nous du mal,* ce qui est une espèce d'explication de la prière précédente.

IX. A combien de préceptes n'obéissons-nous pas en récitant cette courte prière! combien elle renferme de discours, de paraboles et d'exhortations tirées de l'Évangile du Seigneur, sans compter les recommandations des prophètes, des évangélistes et des apôtres! Nous faisons acte d'adoration en appelant Dieu notre Père; acte de foi, en glorifiant son nom; acte de soumission, en désirant l'accomplissement de sa volonté; acte d'espérance, en appelant son règne; acte de contrition, en demandant le pardon de nos fautes; acte d'humilité, en demandant sa protection contre le tentateur. Qu'y a-t-il d'étonnant? Dieu seul pouvait nous apprendre comment il veut être prié. Ce fut donc lui-même qui institua cette prière, qui, animée et vivifiée de son souffle et de son esprit en sortant de sa bouche divine, monte au ciel en vertu de sa propre nature toute céleste, et obtient facilement du Père ce que le Fils nous a appris à demander. Après nous avoir dicté cette prière universelle, le Seigneur, qui prévoyait tous les besoins de l'humanité, ajouta : « Demandez et vous recevrez. » Chacun peut donc adresser au ciel différentes prières suivant ses besoins, en commençant toujours par l'oraison dominicale, qui est la prière fondamentale. Les circonstances sont souvent la mesure de nos désirs; on peut donc y ajouter les prières que l'on veut, pourvu que l'on n'oublie pas celle qu'il a commandée, de peur que Dieu n'écoute pas nos prières si nous ne sommes pas attentifs à ses commandemens.

X. L'observation des commandemens ouvre le ciel à la prière, qui est le premier de tous les commandemens. Avant de nous approcher de l'autel de Dieu, il faut nous réconcilier avec nos frères; car si notre cœur est plein de haine, pouvons-nous nous approcher du Dieu de paix? pouvons-nous demander qu'il nous pardonne si nous ne pardonnons pas aux autres? Celui qui est irrité contre son frère pourra-t-il apaiser son Père qui, dès le commencement, nous a défendu toute haine, toute colère? Joseph en envoyant ses frères chercher son père, leur recommanda de ne point se quereller en chemin. Cet avis nous est adressé à tous; car, dans notre doctrine, la voie ou le chemin, c'est la voie du salut, c'est par conséquent la prière; nous ne devons donc pas prier avec la colère dans le cœur. Notre-Seigneur, en accomplissant la loi, c'est-à-dire en lui donnant toute son étendue, appelle homicide celui qui s'irrite contre son frère, ou qui lui adresse une parole injurieuse. L'apôtre aussi nous recommande, quand nous avons eu le malheur de nous irriter contre notre prochain, de nous réconcilier avec lui avant le coucher du soleil. N'est-ce pas une grande témérité que de passer toute la journée sans prier, ou d'oser prier avec un cœur plein de haine? Ce n'est pas seulement de colère, mais de toute mauvaise intention que nous devons nous purifier avant de prier, parce qu'il faut que l'oraison sorte d'un esprit aussi pur que l'esprit auquel elle est adressée. Un esprit souillé ne peut être écouté d'un esprit saint, pas plus qu'un homme triste ne peut l'être d'un homme gai. Nul ne peut admettre et recevoir ce qui lui est contraire.

XI. D'ailleurs comment peut-on croire que pour prier il faille se laver les mains, et qu'on ne soit pas obligé de se purifier la conscience, puisqu'il faut que les mains soient pures, spirituellement parlant, c'est-à-dire pures de sang, de meurtre, de cruautés, d'idolâtrie et de toutes les souillures qui, conçues par l'esprit, s'opèrent par le moyen des mains? Voilà la véritable netteté spirituelle nécessaire à la prière, et non

celle que pratiquent certains esprits superstitieux qui se croient obligés de prendre un bain avant de prier. En remontant à l'origine de cette coutume, j'ai trouvé qu'elle venait de Pilate, qui se lava les mains en livrant le Christ aux Juifs. Mais nous adorons Dieu, et nous ne le livrons pas; nous devons même nous abstenir d'imiter l'exemple de celui qui l'a ainsi livré, et ne pas nous laver les mains, à moins que ce ne soit que comme un signe extérieur de notre pureté intérieure. Nos mains seront toujours assez pures puisqu'elles ont été, avec tout notre corps et notre âme, lavées dans le sang du Christ. Israël chaque jour se lave tout le corps, et cependant il n'est jamais pur; ses mains ne se purifieront jamais du sang des prophètes et de celui du Christ. Aussi la conscience du crime de ses pères ne lui permet-elle pas d'élever ses mains vers le ciel, de crainte qu'un nouvel Isaïe ne leur crie : « abomination ! » ou que le Christ lui-même n'en témoigne son horreur. Mais nous, non-seulement nous élevons nos mains, mais nous les tendons vers le ciel, comme le Christ les étendait sur la croix, et par cette posture suppliante, nous confessons le Christ.

XII. Puisque nous avons parlé de cette vaine pratique, nous allons dire aussi un mot sur plusieurs autres qui sont vaines et superstitieuses, puisqu'elles ne sont fondées sur aucun précepte de Dieu ni des apôtres. La plupart même sentent plus l'idolâtrie que la religion, sont plus spécieuses que raisonnables, et devraient être évitées, précisément parce qu'elles sont en usage chez les gentils. Il y en a qui ôtent leurs manteaux pour prier : c'est ainsi que font les païens devant leurs idoles. Si cela était obligatoire, les apôtres l'auraient dit dans les instructions qu'ils nous ont laissées sur la prière. Or est-il dit que Paul ait ôté son manteau quand il fit la prière à Carpos? Ou bien pensez-vous que Dieu ne pourra entendre ceux qui sont couverts de leur capuce, lui qui a entendu dans le fond de la fournaise ardente ses trois saints qui, suivant la coutume de Babylone, étaient couverts de tiares et de robes médiques? Il y en a qui croient devoir s'asseoir pour dire leur prière; je ne vois pour cela aucune raison, à moins que l'on ne s'appuie sur l'exemple d'Hermas, qui, dans l'Écriture, représente probablement le bon pasteur. Or Hermas dit : « Après que j'eus prié et que je me fus assis sur mon lit. » Mais c'est là une simple narration, et non pas un ordre qui nous soit donné; autrement, nous ne devrions donc jamais prier que dans les lieux où il se trouve un lit? D'ailleurs les gentils ont coutume de s'asseoir après avoir adoré leurs idoles, c'est une raison suffisante pour que nous ne le fassions pas après avoir prié Dieu : cela est même peu respectueux, comme en conviendraient les gentils eux-mêmes s'ils voulaient réfléchir. On ne s'assied pas en présence d'un homme à qui l'on veut témoigner beaucoup de respect, à plus forte raison en présence du Dieu vivant devant qui les anges se tiennent debout en se voilant de leurs ailes. On dirait vraiment que vous reprochez à Dieu la fatigue que vous causent les prières que vous lui adressez.

XIII. Comme la modestie et l'humilité sont les meilleures recommandations auprès de Dieu, il ne faut pas élever les mains trop haut quand nous le prions. Il ne faut pas non plus lever la figure avec trop d'assurance. Rappelons-nous que le publicain, dont non-seulement la prière mais encore la posture et le visage étaient humbles, se retira plus justifié devant Dieu que l'orgueilleux pharisien. Il convient aussi de parler d'une voix modérée, car si vous parlez haut pour vous faire entendre du ciel, quels poumons ne vous faudra-t-il pas? Dieu entend, non la voix, mais le cœur. Le démon de l'oracle pythien disait lui-même : « Je comprends les muets et j'entends ceux qui ne peuvent parler. » Croyez-vous que les oreilles de Dieu aient besoin de tant de bruit? Comment donc alors aurait-il entendu Jonas dans le ventre de la baleine, lui dont la voix devait pénétrer à travers les entrailles d'une énorme bête, et, du fond de l'abîme, traverser la masse des eaux pour arriver jusqu'au ciel? Qu'obtiendront de plus ceux qui ne prient si haut que pour être entendus de leurs voisins? ne feraient-ils pas aussi bien de prier en public?

XIV. Une autre coutume a encore prévalu; c'est que les personnes qui jeûnent s'abstiennent, après la prière faite en commun, de donner à leur frère le baiser de paix qui termine ordinairement nos dévotions. Or, quel meilleur moment que celui de la prière pour montrer notre charité envers nos frères, que celui où ils viennent de prier avec nous et même de prier

pour nous? La prière n'est pas complète si elle n'est accompagnée du baiser de paix. La paix avec nos frères ne peut nuire à nos devoirs envers Dieu. Quel serait donc cet acte de dévotion dont on ne reviendrait pas en paix avec tout le monde? Quelque raison que vous donniez de cet usage, elle ne doit point prévaloir sur le précepte qui nous ordonne de ne pas faire parade de nos jeûnes. Or, en nous abstenant d'embrasser nos frères, nous déclarons que nous avons jeûné. Si cependant vous avez quelque bonne raison pour suivre cette coutume, abstenez-vous d'embrasser ceux qui demeurent sous votre toit, lorsque vous priez chez vous, où il serait difficile de cacher vos jeûnes; mais après les prières publiques et toutes les fois que vous pouvez dissimuler vos jeûnes, rappelez-vous le précepte. De cette manière, vous obéirez à la discipline au dehors, et vous suivrez votre coutume dans votre intérieur. Le jour de la pâque, étant un jeûne public, vous pourrez vous dispenser de donner le baiser de paix, puisqu'il ne peut alors être question de se cacher de ce que tout le monde fait. Il y en a qui pensent que, pendant les oraisons des jours de stations, on ne doit point célébrer le saint sacrifice, parce que, disent-ils, la communion interrompt la station et doit la faire cesser. N'est-ce pas une erreur que de croire que l'eucharistie puisse faire cesser un devoir au lieu de le rendre plus obligatoire? Quand on reçoit le corps du Christ, cette participation au sacrifice n'exclut pas du tout l'exécution des autres devoirs [1]. Si nos stations ont emprunté leur nom aux coutumes militaires, car nous sommes la milice du Christ, il est clair que ni la joie, ni la tristesse, n'empêchent les soldats de faire leurs stations; s'ils sont gais, ils remplissent leur devoir plus volontiers; s'ils ont quelque sujet d'inquiétude, ils n'en doivent veiller qu'avec plus de vigilance.

XV. Quant au vêtement des femmes dans les églises, il siérait peu à un homme, et surtout à un homme d'aussi peu d'autorité que moi, d'en parler après le très-saint apôtre, s'il ne s'appuyait sur les paroles de l'apôtre lui-même. Pierre, inspiré du même esprit que Paul, s'exprime absolument comme lui, et aussi clairement que lui, sur le luxe des vêtemens et des ornemens d'or des femmes, et sur l'extravagance de leur coiffure en cheveux. Mais en entrant dans nos églises, on dirait qu'il n'est pas certain que notre discipline exige que les vierges soient voilées. Ceux qui veulent que les vierges aillent tête nue, s'efforcent de prouver que l'apôtre, en ordonnant que les femmes fussent voilées, ne voulait pas dire tout le sexe, mais seulement les femmes mariées; et qu'en ne nommant pas spécialement les vierges, il les a exemptées de cette obligation. Car, disent-ils, l'apôtre aurait pu dire, les femmes et les vierges, ou généralement tout le sexe.

XVI. Ceux qui raisonnent ainsi devraient se rappeler que le mot femme, dans les plus anciennes Écritures, signifie tout le sexe, et non une partie seulement. Dieu a nommé Ève femme, avant même qu'elle eût connu son mari; il désignait donc par là son sexe d'une manière générale. Il l'a appelé *fœmina* à cause de son sexe, et *mulier* ou femme parce qu'elle était nubile. Or puisque Ève avant son mariage a été appelée femme, il est évident que ce nom convient aux vierges. L'apôtre, inspiré du même esprit qui a dicté la Genèse et le reste des Écritures, a dû employer les mots dans le même sens, et appeler femmes celles qui ressemblent à Ève vierge encore. D'ailleurs, de ce qu'il n'a pas distingué les vierges, comme il l'a fait en un autre endroit où il est question de mariage, il resulte qu'il n'a pas voulu les excepter, car celui qui a bien su distinguer les vierges d'avec les épouses, et les appeler par leurs noms respectifs, quand il a voulu en faire la différence, ne veut pas qu'on les distingue quand il ne les nomme pas séparément. Qu'importe que dans la langue grecque dans laquelle écrivait l'apôtre on appelle les femmes tantôt γυναῖκας tantôt θηλείας. Or en disant γυναῖκα l'apôtre a employé le mot le plus usité pour dire tout le sexe, qui comprend assurément les vierges. Ses paroles sont d'ailleurs fort claires: «Toute femme qui prie nu-tête déshonore sa tête.» Qu'entend-il par *toute femme,* si ce n'est les femmes de tout âge et de toute condition? En disant *toute femme,* il ne fait aucune exception; pas plus qu'il n'en fait pour les hommes, quand il dit que *tout homme* doit se découvrir la tête. De

[1] Une heure de prière pendant le jour s'appelait une station, et après le coucher du soleil, une veille ou une vigile. Ces mots, au propre, signifient le temps qu'une sentinelle reste en faction le jour ou la nuit.

même que sous le nom d'homme, il faut entendre que tout le sexe masculin, y compris les garçons, doit aller nu-tête; de même aussi sous le nom de femme, nous devons comprendre que le nom de femme renferme même les femmes non mariées, c'est-à-dire les vierges qui doivent se voiler comme les autres. Dans l'un comme dans l'autre sexe les jeunes gens sont régis par la même loi que leurs aînés. Si les vierges se découvrent la tête, il faudra donc que les garçons se la voilent puisqu'ils n'ont pas nommément reçu l'ordre contraire? Si une vierge n'est pas une femme, alors un garçon n'est pas un homme. Puis il est dit que les femmes doivent se voiler à cause des anges, parce que les anges se sont éloignés de Dieu à cause des filles des hommes. Or comment peut-on croire que cela ne regarde que les femmes mariées ou celles qui ont par concupiscence perdu leur virginité? Est-ce que les vierges aussi ne pourraient pas être aimées des anges? Nous voyons au contraire que les anges ne se sont adressés qu'à elles, car l'Écriture dit qu'ils aimèrent les filles des hommes, et non les épouses des hommes, ou les femmes en général, comme elle aurait pu le dire, si cela avait été. La Genèse dit même: «et ils les prirent pour épouses.» Or les anges ne pouvaient prendre pour épouses que celles qui ne l'étaient pas déjà; car s'ils avaient pris celles qui étaient mariées, l'Écriture se serait exprimée bien autrement. Il est donc certain que l'apôtre a compris les vierges sous le nom de femme, parce que l'espèce est comprise dans le genre. Quand il dit que la nature elle-même a appris aux femmes à se voiler en leur donnant une chevelure abondante qui peut leur servir à la fois de voile et d'ornement, n'est-il pas clair que cet argument s'applique parfaitement aux vierges? Il est aussi honteux à une jeune fille qu'à une femme mariée d'être rasée. Puisque la nature leur a donné la même chevelure, elles doivent être à cet égard régies par la même loi, même celles dont l'enfance défend encore la chasteté, puisque dès l'origine elles sont appelées femmes. Israël observait bien cette loi, mais quand il l'aurait négligée, nous dont la loi a été complétée, nous devrions bien nous en garder. Celui donc qui veut voiler les vierges a raison. Quant aux enfans qui ignorent encore leur sexe, ils peuvent jouir du privilége de leur innocence. Car ce ne fut que lorsque Adam et Ève eurent les yeux ouverts qu'ils sentirent qu'ils devaient se couvrir. Mais quand arrive l'adolescence, la discipline doit changer comme la nature. Les vierges assument à la fois et la taille et les devoirs des femmes. On ne peut appeler vierge celle qui est nubile, car son âge lui a déjà donné un mari, qui est le temps. Mais il y en a qui se sont vouées à Dieu: que celles-là changent tout à fait leur coiffure et qu'elles s'habillent comme des femmes; que celles-là se montrent encore plus réservées et qu'elles cachent tout à fait ce qu'elles couvrent à cause de Dieu. Il nous importe de ne rapporter qu'à Dieu ce que nous ne faisons que par sa grâce, et gardons-nous de rechercher l'admiration des hommes comme une compensation du sacrifice que Dieu seul peut nous aider à faire. Pourquoi découvres-tu devant Dieu ce que tu couvres devant les hommes? Veux-tu donc être moins modeste dans l'église que sur la place publique? Si tu as reçu de Dieu la grâce de rester vierge, pourquoi t'enorgueillis-tu comme si tu ne l'avais pas reçue? Quelle influence espères-tu avoir sur les autres par ton ostentation? comptes-tu les amener dans la bonne voie en te glorifiant ainsi? Mais tu t'exposes toi-même à un grand danger, et tu y attires les autres. Il est bien facile de se laisser aller à la présomption. Voile-toi, vierge; car si tu es réellement vierge, tu dois savoir rougir. Si tu es vierge, ne souffre pas les regards des hommes. Que personne ne voie ta figure. Habille-toi comme une femme, et que personne n'ait lieu de soupçonner ce déguisement, qui n'en est pas un puisque tu es l'épouse du Christ à qui tu as livré ta chair. Obéis donc à la volonté de ton divin époux. S'il ordonne aux femmes des hommes de se voiler, à plus forte raison l'ordonne-t-il aux siennes. Que personne ne pense que ce qui a été institué par les apôtres puisse être abrogé par une coutume particulière; car c'est sur des usages étrangers que s'appuient ceux qui soutiennent qu'on ne doit point forcer les vierges à se voiler. Assurément, je ne veux pas non plus forcer celles qui s'obstinent à aller nu-tête. Que celles qui sont indubitablement vierges abusent donc, s'il leur plaît, de la sécurité que leur donnent leur conscience et leur réputation. Mais quant à celles qui sont flan-

cées, je soutiens qu'elles doivent être voilées aussitôt qu'elles ont présenté la main à leur futur, et qu'elles ont reçu son baiser de fiançailles; car tout en elles a cessé d'être vierge: leur âge par sa maturité, leur chair par l'âge, leur esprit par la connaissance qu'elles ont d'elles-mêmes, leur pudeur par le baiser qu'elles ont reçu, leur espérance par le but de leur désir, et leur âme par la volonté. Qu'il nous suffise de citer l'exemple de Rebecca, qui crut devoir se voiler aussitôt qu'elle eut vu l'époux qui lui était destiné.

XVII. Il y a quelques chrétiens, en assez petit nombre il est vrai, qui croient ne pas devoir s'agenouiller pour prier le jour du sabbat. Comme cette différence dans le culte extérieur se fait surtout remarquer dans les églises, j'espère que le Seigneur leur fera la grâce ou de cesser de se distinguer de leurs frères, ou du moins de suivre leurs idées sans occasionner de scandale. Nous qui suivons les usages de nos prédécesseurs, nous ne restons debout que le jour de Pâques ou de la résurrection, solennité joyeuse pendant laquelle nous nous abstenons de toute expression d'anxiété ou de douleur. Pendant les cinquante jours qui suivent, nous remplissons nos devoirs religieux et nous nous réjouissons en remettant les affaires à un autre temps, de crainte de prêter le flanc à la tentation. Mais les jours de jeûnes et de vigiles, nous ne prions jamais sans nous mettre à genoux, ni sans manifester notre humilité de toute manière; car alors non-seulement nous prions, mais nous demandons pardon de nos fautes, et nous en faisons pénitence. Quant aux heures de la prière, nous n'avons rien à dire, si ce n'est qu'on doit prier en tout temps et en tout lieu.

XVIII. Mais comment en tout lieu, puisqu'il nous est défendu de le faire en public? En tout lieu, dit l'apôtre, où l'occasion s'en présente, ou bien où la nécessité vous y oblige. Car il ne faut pas croire que les apôtres aient manqué au précepte lorsqu'ils prièrent et chantèrent les louanges de Dieu dans la prison où ils étaient entendus de leurs gardes; ni que Paul eut tort de célébrer le saint sacrifice de l'eucharistie sur le vaisseau, à la vue de tout l'équipage.

XIX. Quant aux heures de la prière, il ne serait pas inutile de faire quelques observations. Je veux parler de ces heures qui, d'après l'usage reçu, partagent la journée en quatre parties à peu près égales, l'heure de tierce, celle de sexte et celle de none[1]. Ces heures sont le plus souvent mentionnées dans l'Écriture. L'Esprit-Saint descendit sur l'assemblée des apôtres à la troisième heure. Le jour où Pierre eut cette vision du vaisseau céleste qui représentait la communauté des Églises, il était monté sur la maison pour prier à la sixième heure. Le même était allé avec Jean dans le temple à la neuvième heure, lorsqu'il trouva à la porte un boiteux de naissance qu'il guérit. Quoiqu'ils aient fait cela sans en avoir reçu d'ordre positif, néanmoins il est bon de les imiter et de se faire à soi-même une espèce de loi de suspendre les affaires à certaines heures du jour pour se mettre en prière. C'est ainsi que faisait Daniel d'après l'usage des Israélites. Faisons donc en sorte de prier au moins trois fois le jour en l'honneur du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à qui nous devons tout ce que nous sommes. Je ne compte pas ici les prières d'obligation que nous ne devons jamais manquer de faire le soir et le matin, car il convient que les fidèles ne déjeunent pas et n'aillent pas au bain avant d'avoir prié, parce que l'esprit doit être purifié et nourri avant le corps. Les choses célestes doivent toujours passer avant les choses de la terre.

XX. Si ton frère est entré dans ta maison, ne le laisse pas sortir avant d'avoir prié avec lui. Quand tu vois ton frère, est-il écrit, tu vois ton Seigneur. Garde-toi surtout de congédier un étranger sans prière, de crainte que ce ne soit un ange. Que ton hôte lui-même ne partage ton pain charnel qu'après avoir partagé ta prière qui est le pain spirituel. C'est à cela qu'il reconnaîtra ta foi. Ce n'est qu'après le baiser de paix qui accompagne la prière que tu peux convenablement dire suivant le précepte: Que la paix soit en cette maison.

XXI. Les plus zélés chrétiens ont coutume d'ajouter à l'oraison des hymnes ou des psaumes dont ils chantent alternativement les versets, lorsqu'ils sont plusieurs ensemble. Tout ce qui nous fait nous occuper de Dieu et l'honorer est bon en soi. Un esprit toujours rempli de Dieu est la plus belle des offrandes.

[1] Neuf heures du matin, midi, trois heures après midi.

XXII. Car c'est là l'offrande spirituelle qui a remplacé tous les anciens sacrifices. « Que m'importe, dit le Seigneur, la multitude de vos sacrifices ? Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des agneaux ; je ne veux plus du sang des taureaux et des boucs. Qui vous a demandé toutes ces choses ? » Or l'Évangile nous apprend ce que le Seigneur demande. « Il viendra un temps ou les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car Dieu est un esprit. » Voilà pourquoi il veut des adorations spirituelles. Nous sommes les vrais adorateurs et les vrais prêtres, nous qui priant en esprit offrons à Dieu l'oraison qui lui plaît le mieux, parce que c'est lui-même qui l'a instituée. C'est là l'offrande vouée par notre amour, nourri par la foi, conservée dans son intégrité par l'innocence, soignée par la verité, purifiée par la chasteté, couronnée par la charité [1] et que nous devons offrir sur l'autel de Dieu au milieu des chants et des hymnes, et avec toute la pompe de nos bonnes œuvres. Avec cette offrande, nous obtiendrons tout de Dieu.

XXIII. Qu'est-ce que Dieu a jamais refusé à une prière qui lui est adressée en verité et en esprit, comme il la désire ? Tout ce que nous avons lu et entendu, toute notre croyance, nous donne d'irréfragables preuves de son efficacité. Sous l'ancienne loi, la prière pouvait déjà délivrer les hommes de la famine, des incendies et des bêtes féroces, et pourtant elle n'avait pas encore été formulée par le Christ. Combien plus puissante est la prière des chrétiens ! Elle ne fait point descendre l'ange du sein de la rosée sur les fournaises ardentes ; elle ne fournit point un pain grossier à ceux qui ont faim ; elle ne détourne de nous aucune souffrance : mais elle donne le courage à ceux qui souffrent, et la patience à ceux qui gémissent : sa vertu augmente la grâce, afin que la foi sache que les souffrances viennent de Dieu, et doivent être supportées pour l'amour de lui. Autrefois la prière pouvait faire descendre les fléaux sur l'humanité, elle mettait les armées en fuite, elle interdisait à la terre altérée les bienfaisantes pluies du ciel. Mais maintenant, la prière ne sait que détourner la colère de Dieu, le chrétien prie pour ses ennemis et pour ceux qui le persécutent. Vous étonnez-vous de voir la douce rosée du ciel obéir à la voix de la prière qui avait la puissance d'en faire descendre la foudre ? L'oraison est la seule puissance qui sache vaincre Dieu ! Mais le Christ ne lui a laissé aucun pouvoir pour le mal, toute sa vertu consiste à obtenir le bonheur pour nous et pour les autres. Elle est encore en cela l'image de la vie de Notre-Seigneur qui n'a su dans son passage sur notre terre que ressusciter les morts fortifier les faibles, guérir les malades, chasser les démons, ouvrir les prisons et briser les chaînes des innocens. La prière efface les péchés, répousse les tentations, arrête le glaive de la persécution ; elle console les faibles et réjouit les forts ; elle guide les pas du voyageur, apaise les tempêtes et frappe les brigands de stupeur ; elle nourrit les pauvres et apprend aux riches à se modérer ; elle relève ceux qui sont tombés, raffermit ceux qui chancellent et soutient ceux qui résistent. L'oraison est le rempart de la foi et notre bouclier contre les regards des impies qui guettent notre chute pour s'en réjouir. Ne marchons donc jamais sans être couverts de cette armure. Pendant le jour, n'oublions pas nos stations ; pendant la nuit, souvenons-nous de nos vigiles. C'est sous les armes de la prière qu'il faut que nous défendions l'étendard de notre chef, et que nous attendions le signal que doit donner la trompette de l'ange. Tous les anges prient ; toutes les créatures prient. Les troupeaux et les bêtes des bois fléchissent le genou en sortant de leurs étables ou de leurs antres ; ils lèvent la face vers le ciel et le saluent de leurs mugissemens. Les oiseaux au point du jour s'élèvent vers le ciel ; à la place de mains ils étendent leurs ailes en croix et gazouillent quelque chose qui ressemble à une prière. Que dirai-je de plus sur l'importance de cet indispensable devoir ? Notre-Seigneur lui-même a prié, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles de siècles.

[1] Allocution aux offrandes ou victimes anciennes qui devaient être vouées d'avance, engraissées, entières, bien soignées, lavées et couronnées de fleurs.

A SA FEMME.

LIVRE PREMIER.

I. Chère compagne dans le service du Seigneur, j'ai jugé utile de penser à ce que tu devrais faire dans le cas où je sortirais avant toi de ce monde; je lègue mes conseils à ta bonne foi et je t'engage à les suivre. Nous nous occupons toujours assez de nos biens temporels et nous ne manquons pas de faire des testamens pour les léguer à ceux que nous aimons. Ne devrions-nous pas plutôt pourvoir au bien-être spirituel de notre postérité, en lui laissant, outre nos bons exemples, nos conseils sur ce qui peut lui procurer l'héritage du royaume des cieux? Puisses-tu faire cas de mes avis! c'est la prière que j'adresse à Dieu, à qui soit honneur, gloire, dignité et puissance dans tous les siècles des siècles.

Je commence donc par te recommander, autant qu'il te sera possible, de ne pas convoler en secondes noces; ne pense pas que je te donne ce conseil par égoïsme, puisqu'il ne peut m'en revenir d'autre avantage que celui de ton propre bonheur, car la résurrection ne promet point aux chrétiens la réunion des époux, qui seront changés en la nature spirituelle des anges, ainsi que nous l'a enseigné Notre-Seigneur quand les saducéens lui demandèrent à qui appartiendrait la femme qui avait successivement épousé les sept frères. Aucun de ses maris ne se trouvera offensé au jour du jugement, aucun ne l'attendra pour lui faire des reproches. Ne pense donc pas que ce soit pour me réserver l'intégrité de ta chair que je te conseille ici de rester veuve, car aucun honteux plaisir ne pourra renaître pour nous; ce ne sont point d'aussi frivoles félicités que le Seigneur promet aux siens. Mais je vais tâcher de démontrer que mes conseils, à cet égard, ne peuvent que t'être utiles, à toi ou à toute autre femme dans les mêmes circonstances.

II. Loin de nous l'idée de condamner l'union de l'homme et de la femme, union qui a été bénie de Dieu comme nécessaire pour conserver la race humaine et pour peupler le monde dans le temps, pourvu que cette union ne se consacre qu'une fois. Adam fut le seul mari d'Ève, et Ève fut sa seule femme, parce que Dieu l'avait seule tirée des côtes d'Adam. Je sais bien que les anciens patriarches épousaient plusieurs femmes et qu'ils avaient encore des concubines. Mais quoique la synagogue fût une figure de notre église, il y avait bien des choses commandées ou du moins permises qui devaient être supprimées ou réformées par la nouvelle loi; car puisqu'une nouvelle loi était attendue, c'était assurément parce que l'ancienne n'était pas parfaite: la parole de Dieu devait venir nous revêtir de la circoncision intellectuelle. Ainsi les licences et les lacunes mêmes de la première révélation montraient qu'il y avait lieu de perfectionner la loi, ce qui a été accompli par Notre-Seigneur dans son Évangile, et par l'apôtre qui a retranché ce qu'il y avait de trop et mis en ordre ce qui était confus.

III. Si je commence ainsi par parler de la liberté des anciens temps et de la correction qui a eu lieu depuis, ce n'est pas que je veuille dire que le Christ soit venu pour séparer les époux et détruire l'union conjugale, comme si depuis sa venue tout mariage devait être illégitime. C'est à faire à ceux qui, entre autres erreurs, prétendent qu'il faut séparer ceux qui ne font plus qu'une même chair, et par là se mettent en opposition avec celui qui, ayant pris de l'homme de quoi faire la femme, leur a inspiré à tous deux le désir de se réunir par le mariage. Nul part nous ne lisons que le mariage soit défendu,

parce qu'il est bon en soi, mais seulement l'apôtre nous apprend ce qu'il y a de mieux que le mariage; car s'il le permet, il préfère l'abstinence. Il permet le mariage à cause des embûches du tentateur, mais il préfère le célibat comme un état plus rigoureusement pur. En examinant bien ces raisons, on voit que la permission de se marier ne repose que sur la nécessité; or la nécessité déprécie ce qu'elle autorise. Enfin il est écrit : « Il vaut mieux se marier que de brûler. » Maintenant je vous le demande, est-ce une si bonne chose que celle que l'on ne recommande qu'en la préférant à ce qui est essentiellement mal? si se marier est meilleur, c'est parce que brûler est pire. Combien ne vaudrait-il pas mieux ne pas se marier et ne pas brûler non plus? Dans les temps de persécution, il vaut mieux profiter de la permission que le Christ a donnée de fuir de ville en ville, que de se laisser prendre et tourmenter pour renier sa foi au milieu des supplices; mais la fuite n'est bonne que si on la compare à l'apostasie. Ceux qui nient perdent le mérite qu'ils avaient acquis en portant témoignage. Je puis même dire que ce qui est permis n'est pas bon, car la permission même jette un doute sur la nature d'une action; on ne donne pas la permission de faire une action qui est évidemment bonne. Il y a bien des choses qu'il ne faut pas rechercher simplement parce qu'elles ne sont pas défendues, surtout quand elles sont en quelque sorte condamnées par la préférence donnée à une autre chose : préférer le célibat, c'est presque blâmer le mariage. Ne dites pas qu'une action soit bonne par cela seul qu'elle n'est pas mauvaise, ni qu'elle ne soit pas mauvaise parce qu'en soi elle n'est pas nuisible; car le véritable bien, qui est préférable à tout cela, loin d'être nuisible, est au contraire profitable. Vous devez préférer ce qui est positivement utile à ce qui n'a d'autre mérite que de ne pas nuire; le premier vous met sur un champ de bataille, le second vous donnera peut-être le repos, mais non la victoire. Oublions les dernières paroles de l'apôtre et rappelons-nous seulement les premières, si nous voulons être dans le mieux. S'il ne nous l'impose pas d'une manière obligatoire, il nous le montre du moins, en disant : « Celle qui n'est pas mariée, pense au Seigneur pour le sanctifier en corps et en esprit; mais la femme mariée pense à plaire à son mari. » Puisque jamais il ne parle de mariage sans ajouter qu'il aimerait mieux nous voir persévérer comme lui dans le célibat, heureux ceux qui ont suivi son exemple!

IV. Mais nous lisons que la chair est faible, et là-dessus nous cédons à nos désirs; nous lisons pourtant aussi que l'esprit est fort : l'un et l'autre se trouvent dans la même phrase. La chair est terrestre et matérielle, mais l'esprit est d'origine céleste. Pourquoi donc sommes-nous si portés à nous excuser, en nous défendant sur ce que nous avons de faible, au lieu de nous appuyer sur ce que nous avons de fort? Pourquoi ne forçons-nous pas la partie terrestre à se soumettre à la partie céleste? Si l'esprit est plus fort, comme il doit l'être puisqu'il est le plus noble, c'est notre faute si nous nous laissons entraîner par la chair qui est faible et qui doit obéir. Il y a deux principales faiblesses humaines qui rendent le mariage nécessaire à ceux qui ne sont pas encore mariés. La première et la plus entraînante, est la concupiscence de la chair; vient ensuite la concupiscence du siècle. Celle de la chair plaide les besoins de la nature; elle cherche une moisson de gloire et se repaît de son infamie; elle prétend qu'un mari est nécessaire à une femme pour la guider, la consoler et la protéger contre les mauvais propos. Quand tu entendras de tels argumens, cite l'exemple de nos sœurs qui se sont faites les épouses du Seigneur, qui mettent leur virginité au-dessus de tous ces prétextes et la sainteté au-dessus du mariage. Elles ont fait leur choix; elles sont devenues les épouses et les filles de leur Dieu; elles vivent avec lui, conversent avec lui, ne le quittent ni jour ni nuit; elles lui ont apporté en dot leurs oraisons; elles attendent de lui pour présens de noces sa grâce et sa faveur, qu'elles obtiennent toujours. Elles se sont choisi la meilleure part, et en refusant de se marier sur la terre, elles comptent déjà dans la famille des anges. Que de tels exemples t'inspirent de l'émulation et t'affermissent dans la continence; que toute concupiscence charnelle soit absorbée dans l'amour divin : tu trouveras pour ces désirs temporels et fugitifs une compensation toute céleste et sans fin. D'un autre côté, la concupiscence du siècle prend sa source dans la vaine gloire, la cupidité, l'ambition, le besoin :

voilà ce qui fait paraître souvent le mariage nécessaire. On met de côté les choses du ciel; on veut être maîtresse dans la maison d'un autre, jouir des richesses d'un mari, et imposer par sa supériorité un respect que l'on n'espère pas devoir à son propre mérite. Loin des fidèles toutes ces pensées! Ils ne doivent avoir aucun souci de leur avenir, à moins qu'ils ne se défient des promesses de la providence de Dieu, qui a revêtu les lis des champs, qui nourrit les petits oiseaux du ciel, qui défend de s'occuper du lendemain, en assurant qu'il sait ce qu'il faut à ses serviteurs. Il ne leur donne point, il est vrai, de pesans colliers d'or, ni des vêtemens aussi embarrassans que somptueux, ni des esclaves gaulois, ni des porteurs germains, ni tout ce qui donne aux filles si grande envie de se marier; mais il leur fournit le nécessaire, c'est tout ce qu'il faut à la décence et à la modération. Pense donc bien, je t'en prie, que tu n'auras besoin de rien si tu obéis au Seigneur, ou plutôt que tu posséderas tout en le possédant. Rapelle-toi ses célestes faveurs, et tu regarderas avec mépris tout ce qui vient de la terre. La veuve qui se soumet à la volonté de Dieu n'a besoin de rien, si ce n'est de la persévérance.

V. Il y a des hommes qui se marient pour avoir une postérité, et qui sont poussés par le désir d'avoir des enfans, plaisir quelquefois si amer. Cette pensée doit encore être loin du cœur d'un chrétien. Pourquoi désirerions-nous avoir des enfans, puisque lorsque nous en avons, nous souhaitons les voir enlevés de ce siècle impie, pour qu'ils soient reçus dans le royaume de Dieu, comme l'apôtre le désirait pour lui-même. Mais il y a des serviteurs de Dieu à qui il faut des enfans, comme s'ils n'avaient pas assez de veiller à leur propre salut. Ils cherchent des fardeaux dont les gentils eux-mêmes cherchent à s'affranchir, et qui sont pour eux d'autant plus à craindre que souvent ils mettent la foi en danger. Pourquoi le Seigneur a-t-il dit: «Malheur au sein qui a conçu, et aux mamelles qui ont nourri?» c'est qu'au jour du jugement les enfans seront un grand embarras, qu'il faudra attribuer au mariage. Les veuves seront bien plus tôt prêtes à répondre à l'appel de la trompette de l'ange. Dans ce monde, rien ne les gêne quand il faut subir la tyrannie des persécutions; elles n'ont aucune inquiétude pour l'enfant qui bondit dans leur sein, ou qui vagit sur leurs bras. Si donc on ne se marie que pour la chair, ou pour le siècle, ou pour le désir de laisser une postérité, il est évident qu'aucun de ces motifs ne peut convenir à un chrétien; et du moins est-ce assez d'avoir succombé une fois à l'une de ces tentations. Les chrétiens se marient tous les jours, et ils se marieront encore quand arrivera le grand jour où ils seront surpris comme les habitans de Sodome et de Gomorrhe. Assurément, les habitans de ces villes maudites faisaient autre chose que de se marier et de commercer. Mais quand l'Écriture dit: «Ils se mariaient et ils commerçaient,» elle nomme seulement les principaux vices du siècle, et ceux qui détournent le plus les serviteurs de Dieu de leur devoir: la luxure et l'avarice. Même alors leur aveuglement fut la cause de leur ruine. Que sera-ce si nous chrétiens, nous sommes influencés par des passions qui sont en abomination devant le Seigneur? «La fin des temps approche,» est-il écrit. Il reste donc à ceux qui sont mariés à se conduire comme s'ils ne l'étaient pas.

VI. Si ceux qui sont mariés doivent en quelque sorte faire comme s'ils ne l'étaient pas, à plus forte raison ceux qui sont dans le célibat ne doivent-ils pas rechercher le mariage. De sorte que la femme qui a perdu son mari ne doit penser qu'à calmer ses passions en s'abstenant d'un second mariage; c'est ce que font même les femmes des gentils, quand elles ont à pleurer la perte d'un mari qui leur fut cher. Quand quelque chose paraît difficile, il faut regarder ceux qui font des choses plus difficiles encore. Combien y en a-t-il qui, dès leur baptême, vouent leur chair à la chasteté? Combien de chrétiens mariés se sont séparés de corps par un commun consentement? Combien de ces eunuques volontaires se sont abstenus, même pendant l'état de mariage? L'abstinence ne doit-elle pas être plus facile, lorsque la mort a dissous le mariage? Je crois qu'il doit être plus difficile d'abandonner les droits d'une union existante, que de se consoler de la perte de ceux qui n'existent plus. Regardons-nous comme dure et difficile la continence d'une veuve chrétienne, quand les gentils eux-mêmes vouent à leur Satan le veuvage et la virginité? A Rome, les femmes qui entretenaient sur l'autel de Vesta le feu perpé-

tuel devaient rester vierges, sous peine du plus horrible supplice. A Ægium, on tire au sort une vierge qui doit être consacrée à Junon. La folle pythonisse de Delphes ne connut jamais le mariage. Nous savons que l'on consacre à la Cérès africaine des veuves qui le deviennent d'une manière bien rude; car elles se retirent du lit de leurs maris encore vivants, et glissent d'autres femmes à leur place, au grand plaisir de ceux-ci, puis elles s'abstiennent de tout contact charnel et n'embrassent pas même leurs enfans; puis, tant qu'elles restent au service de Cérès, elles continuent dans cet état de veuvage artificiel, et n'ont même pas la consolation que doit nous procurer notre sainte religion. Voilà ce qu'ordonne le diable, et il en trouve qui lui obéissent; c'est qu'il veut se railler des serviteurs de Dieu, en leur montrant que les siens sont capables des plus grands sacrifices; car il a trouvé le moyen de perdre les hommes mêmes par leurs vertus. Peu lui importe de tuer les âmes par la luxure ou par la continence.

VII. Le Seigneur nous apprend que la continence est un moyen de salut éternel, un témoignage de foi, et la meilleure préparation que puisse subir la chair pour le jour où elle doit revêtir l'incorruptibilité pour accomplir la dernière volonté de Dieu. Je te prie en outre de bien réfléchir qu'aucun homme n'est enlevé de ce monde sans que Dieu le veuille, puisqu'une feuille même ne peut tomber d'un arbre sans sa permission; il faut bien que ce soit celui qui nous a fait entrer dans le monde, qui nous en fasse sortir. Si donc je meure avant toi par la volonté de Dieu, c'est lui-même qui dissout ton mariage; pourquoi alors voudrais-tu rétablir ce que Dieu a détruit? Pourquoi refuserais-tu la liberté qui t'est offerte pour te charger de nouvelles chaînes? Il est écrit: «Si tu es engagé dans les liens du mariage, ne cherche pas à t'en affranchir.» Mais si tu te remaries, admettant que ce ne soit pas un péché, il en résulterait des chagrins même selon la chair. Combien nous devrions aimer la continence! profitons de l'occasion qui nous met à même de la pratiquer, et cherchons dans le veuvage cette pureté que nous n'avons pu atteindre dans le mariage; hâtons-nous de saisir l'heureux événement qui nous délivre des tristes devoirs que la nécessité nous imposait. On peut juger combien les secondes noces sont nuisibles à la sainteté, en considérant la discipline de l'Église et les ordonnances des apôtres, qui n'admettent à l'épiscopat que les veufs d'une seule femme, et qui ne reçoivent à l'ordination que les veuves qui n'ont eu qu'un mari, parce qu'il faut que l'autel de Dieu soit toujours immaculé. Les gentils eux-mêmes, poussés par la jalousie du démon, ont célébré la sainteté du veuvage. A Rome, il est défendu au roi des sacrifices, au souverain pontife, de se marier deux fois. Il faut que la continence soit bien agréable à Dieu, pour que son ennemi l'affecte par hypocrisie, non, il est vrai, dans un but louable, mais par malice, pour faire un mélange contre nature de ce qui plaît à Dieu avec ce qui lui déplaît le plus.

VIII. Il y a une parole que Dieu a prononcée par la bouche d'un de ses prophètes, et qui montre combien il fait cas du veuvage; la voici: «Rendez justice à la veuve et à l'orphelin, et rivalisons ainsi ensemble,» dit le Seigneur. Dieu a donc pris sous sa protection spéciale ces deux états d'abandon qui sont d'autant plus chers à sa divine miséricorde, qu'ils sont plus méprisés par les hommes. Vous voyez qu'il regarde presque comme son égal celui qui prend soin de la veuve, tant il estime celle dont il se déclare le jaloux défenseur. Je pense même que les vierges sont moins favorisées, quoiqu'il leur soit donné de voir de près la face du Seigneur quand leur pureté est intacte et leur sainteté irréprochable. Cela vient de ce que l'état de veuve est le plus difficile, parce qu'il est aisé de ne pas désirer ce que l'on ignore et par conséquent de se passer de ce que l'on ne désire pas. La continence est donc plus méritoire quand elle a la conscience d'elle-même et quand elle sait ce dont elle se prive. La vierge est la plus heureuse, mais assurément la veuve a le plus de mérite. Celle-là n'a jamais quitté la bonne voie, celle-ci y est rentrée. La première est couronnée par la grâce; la dernière par la force et par la vertu; car il y a des faveurs célestes qui nous viennent de la bonté de Dieu; d'autres que nous méritons par nos propres efforts. Dieu dispense ses grâces suivant sa volonté; ce que l'homme en obtient par ses œuvres, il le doit à son zèle. Applique-toi donc à acquérir la continence, et la modestie qui est le soutien de la pudeur, et la frugalité qui te fera mépriser les besoins factices du monde. Re-

cherche le commerce de Dieu, et souviens-toi de ce vers que l'apôtre a sanctifié en daignant le citer. « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. »

IX. Les femmes paresseuses, bavardes, ivrognes, coquettes, sont de mauvaises compagnies qui ne peuvent que s'opposer à l'état du veuvage. Les langues légères laissent échapper des paroles qui nuisent à la chasteté ; la paresse est l'ennemi de la dignité ; la vanité conduit au déréglement et l'ivrognerie est la mère de tous les vices. Aucune femme de cette espèce ne recommandera jamais la monogamie, car, dit l'apôtre, elles se sont fait « un Dieu de leur ventre, » et, à ce qu'il paraît, de tout ce qui est le plus près du ventre. Voilà, ma chère compagne en Dieu, ce que j'avais à te recommander ; j'ai parlé d'abondance sous la dictée de l'apôtre. Si je viens à mourir, je souhaite que tu trouves une consolation dans la lecture de mes derniers conseils.

LIVRE II.

I. Je me suis donc appliqué avec zèle, ma très-chère compagne dans le service du Seigneur, à démontrer ce qui convient le mieux à une sainte femme, quand son mariage se trouve dissous. Maintenant je vais traiter la seconde partie de mon sujet, eu égard à la fragilité humaine; parce que j'ai sous les yeux des exemples de femmes qui, devenues libres soit par un divorce, soit par la mort de leur mari, non-seulement n'ont pas compris l'occasion qui leur était offerte de passer le reste de leur vie dans le célibat, mais encore ont oublié la loi jusqu'à ne pas se remarier dans le Seigneur. C'est pourquoi mon esprit est troublé, et je crains qu'après t'avoir tant conseillé de rester veuve, je ne paraisse maintenant te pousser sur la pente glissante d'un second mariage, en traitant ce sujet. Si tu es tout à fait sage, tu suivras mes premiers conseils, parce qu'ils sont les plus avantageux. Mais cela est difficile, et tu pourras rencontrer bien des obstacles; et comme ce sont les derniers avis que je te donnerai, ma sollicitude a voulu prévoir tous les cas possibles. Car plus la continence chez une veuve est méritoire et difficile, plus aussi la chute doit être pardonnable : on pardonne volontiers l'omission des devoirs difficiles. Mais comme il est toujours facile de se marier dans le Seigneur, on est toujours coupable de ne pas le faire. L'apôtre conseille aux veuves de ne pas changer d'état, quand il dit : « Je désire que tous persévèrent comme moi. » Mais pour ce qui est de se marier dans le Seigneur, il ne conseille pas, il ordonne; car ses expressions sont « seulement dans le Seigneur. » Si nous ne suivons pas son conseil, nous nous exposons seulement au danger, parce qu'on peut négliger un conseil plutôt qu'un commandement, puisque le conseil s'adresse à notre consentement: mais quand il parle au nom de son autorité et de sa puissance, nous ne devons pas désobéir. Dans le premier cas nous abusons, il est vrai, de notre liberté; mais dans le second, nous sommes coupables de désobéissance ouverte.

II. En voyant donc que quelques femmes se sont mariées hors de l'Église en épousant des idolâtres, et me rappelant que cela s'est fait bien des fois avant nous, je ne puis m'empêcher de m'étonner de leur audace, et de la prévarication de leurs conseillers qui ne leur ont pas montré combien leur conduite était contraire à l'esprit de nos Écritures. Elles se sont aveuglées probablement, me suis-je dit, par ce chapitre de la première aux Corinthiens, où il est écrit : « Si un de nos frères a une femme infidèle, et qu'elle consente à rester avec lui, qu'il ne la répudie point. Et si une femme chrétienne est l'épouse d'un infidèle, et qu'il consente à la garder, qu'elle ne s'éloigne point de lui. Car l'homme infidèle est sanctifié par sa femme fidèle ; et la femme infidèle par son mari fidèle ; autrement vos enfans seraient impurs. » Cet avis est bien mal compris des chrétiens célibataires, s'ils croient y voir l'autorisation de se marier avec les infidèles; car il est évident que ce passage s'adresse à ceux que la grâce de Dieu a trouvés déjà engagés avec des infidèles, comme le font bien entendre ces mots : « Si l'un de nos frères a. » L'apôtre ici ne dit pas de prendre une épouse infidèle; il dit seulement que ceux qui déjà mariés se sont récemment convertis, doivent rester avec leurs femmes, de crainte qu'un néophyte ne se crût obligé de quitter une femme qui lui était, pour ainsi dire, devenue étrangère par la

croyance. C'est pourquoi il donne la raison de son précepte en ajoutant : « parce que le Seigneur nous a appelés dans la paix, et parce qu'une femme peut quelquefois être couvertie par son mari, ou un mari par sa femme. » Le contexte d'ailleurs prouve bien l'exactitude de mon interprétation. « Que chacun reste dans l'état où il était quand il a été appelé par le Seigneur. » Or qui sont ceux qui sont appelés ? Ce sont les gentils assurément, et non les fidèles. S'il avait parlé de ceux qui étaient déjà chrétiens avant de se marier, alors il aurait permis aux saints de se marier indistinctement; mais aussi ce serait une grande inconséquence avec ce qui suit : « La femme veuve est libre : qu'elle épouse qui elle voudra, mais seulement dans le Seigneur. » Il n'y a certainement pas à hésiter sur le sens de ces paroles, car pour ôter toute hésitation, tout doute, il ne dit pas seulement : « qu'elle épouse qui elle voudra; » ce dont on aurait pu abuser, mais il ajoute : « seulement dans le Seigneur, » c'est-à-dire au nom du Seigneur, ce qui veut dire indubitablement avec un chrétien. Ainsi ce saint apôtre qui aimerait mieux que les veuves persévérassent dans le célibat, et qui en cela prêche d'exemple, n'a permis de se remarier que dans le Seigneur; c'est la seule condition qu'il impose à celles qui ne veulent pas garder leur continence. « Seulement dans le Seigneur, » dit-il. Le mot *seulement* ajoute une grande force à sa loi, et la rend tout à fait obligatoire. Sa parole ordonne et persuade; elle commande et elle exhorte; elle engage et elle menace : sa sentence est aussi claire que rigoureuse; elle est éloquente par sa brièveté même, ainsi que l'est toujours la parole divine qui veut une obéissance instantanée. Qui pourrait comprendre combien il y a de dangers pour la foi prévus par l'apôtre dans ces mariages qu'il a défendus ! D'abord la souillure de la chair chrétienne par le contact de l'infidèle. Mais, dira-t-on, quelle si grande différence y a-t-il donc entre l'infidèle marié qui se fait chrétien, et celui qui est chrétien avant le mariage, pour qu'ils n'aient pas à se garder de la même souillure; pour qu'à l'un il soit interdit de contracter un mariage avec une femme infidèle, et qu'à l'autre il soit permis de rester avec celle qu'il a déjà ? Avec l'aide du Saint-Esprit, je répondrai : que le Seigneur aime mieux qu'un mariage ne se fasse pas, que de le voir dissoudre ensuite; et qu'enfin il défend le divorce, et ne le permet « que pour cause d'adultère, » bien qu'il recommande toujours la continence. L'un est donc dans l'obligation de rester avec sa femme quoique idolâtre, et l'autre n'a pas même la liberté de l'épouser. Puisque l'Écriture nous dit que les gentils touchés par la grâce au moment où ils se trouvaient dans l'état du mariage, ne sont point souillés par la continuation de leur union, mais qu'au contraire leurs épouses sont sanctifiées en eux; il est hors de doute que ceux qui sont sanctifiés avant le mariage, ne sanctifient point celles qu'ils prennent ensuite pour femmes; car la grâce de Dieu sanctifie seulement celles qu'elle trouve déjà mariées. Or ce qu'elle ne sanctifie point est immonde, et ce qui est immonde ne peut avoir aucun rapport avec les saints, si ce n'est pour les souiller et pour tuer leurs âmes.

III. Ainsi donc les chrétiens qui épousent des femmes idolâtres sont certainement coupables de fornication, et comme tels doivent être excommuniés de la société des fidèles suivant les paroles de l'apôtre : « Que l'on ne mange point avec ces hommes-là. » Oserons-nous présenter au tribunal du Seigneur de tels contrats de mariage ? Appellerons-nous légitime un mariage qu'il a défendu ? Une union défendue n'est-elle pas un adultère et une fornication ? Croyez-vous que le temple de Dieu soit plus souillé par la présence d'un idolâtre que ne le sont les membres du Christ que vous enlacez aux membres d'une prostituée infidèle ? Nous ne sommes pas à nous; nous avons été achetés; et à quel prix ? Au prix du sang de Notre-Seigneur. En souillant notre chair, c'est lui que nous souillons : Dieu nous a suffisamment exprimé sa volonté en nous défendant d'épouser une étrangère afin de ne pas rendre immonde une chair qui appartient au Christ. Tout péché volontaire est mortel aux yeux de Dieu. Plus il est facile de l'éviter, plus il est criminel de s'y laisser entraîner. Voyons maintenant quels sont les autres dangers que l'apôtre a prévus non-seulement pour la chair, mais encore pour l'esprit. Qui peut douter qu'un commerce journalier avec les infidèles ne doive à la longue effacer la foi ? Si les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs, que ne doit pas faire la vie intime avec un infidèle. Toute femme chrétienne

doit chercher à plaire à Dieu; or comment pourra-t-elle servir deux maîtres, Dieu et son mari, surtout s'il est païen? En cherchant à plaire à un idolâtre, elle se conformera aux coutumes des gentils; elle prendra soin de sa beauté, de sa coiffure, de sa toilette mondaine; elle se livrera à ces caresses honteuses qui souillent même les secrets du lit conjugal. Ces deux époux mal assortis ne rempliront pas les devoirs que la nature a imposés à leurs différens sexes avec modération et décence, comme des chrétiens qui agissent sous les yeux du Seigneur.

IV. Mais voyez donc combien peu un tel époux est compatible avec vos devoirs de religion. Une femme pourra-t-elle les remplir, ayant à son côté le serviteur du diable, un ministre du démon qui se fera un mérite de mettre obstacle à ses dévotions? Faudra-t-il faire ses stations? le mari aura un rendez-vous aux bains. Est-il jour de jeûne? le mari a justement invité ses amis à un festin. Y a-t-il une procession dans l'église? jamais il ne s'est trouvé tant d'occupation dans le ménage. Quel mari idolâtre laissera tranquillement sa femme visiter ses frères, parcourir les hameaux et entrer dans la chaumière du pauvre? Quel mari permettra à sa femme de quitter son lit pendant la nuit, pour venir prier avec nous pendant les vigiles? Souffrira-t-il qu'elle passe toute la nuit dans l'église pendant les fêtes de Pâques? qu'elle s'approche de la table sainte qu'il déteste et qu'il méprise? De quel œil la verra-t-il descendre dans les prisons pour baiser les chaînes des martyrs? Et que dira-t-il, quand il faudra que sa femme donne à ses frères le baiser de paix; qu'elle présente l'eau pour laver les pieds des fidèles; qu'elle partage avec eux le pain et le vin dans les agapes, et qu'elle passe son temps dans la méditation et la prière? Si un voyageur chrétien se présente, quelle hospitalité trouvera-t-il dans la maison de l'étranger? Quand il faudra donner du blé à un pauvre, la femme de l'infidèle ne trouvera-t-elle pas sa grange fermée?

V. Mais, dira-t-on, il y a des gentils qui loin de tourmenter les chrétiens, les soutiennent et les protégent. Eh bien, c'est un mal. Les gentils ne devraient pas connaître nos bonnes œuvres, qui ne devraient se laisser voir tout au plus qu'aux yeux des fidèles. C'est un plus grand mal encore pour nous, que de ne faire nos bonnes œuvres que sous leur protection. Celui qui nous protége sait ce que nous faisons; et si nous nous cachons de lui parce qu'il ne nous protége pas, alors nous le craignons. Or si Dieu nous commande de faire le bien sans que d'autres le sachent, il nous ordonne aussi de le faire sans nous soumettre aux gentils. Donc la femme pêchera de l'une ou de l'autre manière, soit que son mari le sache, soit qu'elle reconnaisse sa puissance en lui cachant ses exercices religieux. «Ne jetez point, est-il écrit, vos perles devant les pourceaux, de crainte qu'ils ne les foulent aux pieds, puis qu'ils ne se tournent contre vous pour vous renverser.» Vos perles ce sont vos bonnes œuvres de tous les jours; voilà ce que vous devez cacher. Mais plus vous voudrez en faire un mystère, plus vous exciterez la jalouse curiosité des gentils. Pourras-tu te cacher pour faire le signe de la croix sur ton lit ou sur ton corps? pour cracher sur les choses immondes? Si tu te lèves pendant la nuit pour prier, ton mari ne te soupçonnera-t-il pas de magie? Ne s'apercevra-t-il pas que tu goûtes quelque chose en secret avant tes repas? Et quand il verra que c'est simplement du pain, que ne pensera-t-il pas, dans son ignorance? Ne se plaindra-t-il pas de tous ces mystères? Peut-être même qu'il te soupçonnera de vouloir l'empoisonner. Ils soutiennent et protégent! Oui, pour fouler aux pieds ensuite et pour insulter ces femmes dont ils ne gardent le secret que pour s'en servir contre elles, dès qu'elles auront le malheur de leur déplaire; oui, pour avoir leur dot, seule considération qui les fasse passer par-dessus le nom de chrétienne, et qui obtienne d'eux le silence, jusqu'à ce qu'il leur plaise d'accaparer la fortune en livrant leur femme aux juges et aux espions. Voilà ce que bien des femmes n'ont voulu croire qu'après une triste et fatale expérience, et voilà ce qui a entraîné plus d'une chrétienne à l'apostasie.

VI. Il faudra qu'une servante du Seigneur vive au milieu des dieux lares, qu'elle soit présente aux fêtes et aux solennités des idoles, qu'elle respire la fumée de l'encens au commencement de l'année et au premier jour de chaque mois. Elle sort de chez elle par une porte ornée de lauriers et de lanternes, comme si elle sortait d'une maison de débauche. Si souvent couchée à la table où son mari régale ses amis, ne

finira-t-elle pas par partager leurs opinions? Il faudra qu'elle serve les impies, elle qui jadis ne servait que les saints! N'aura-t-elle pas alors le pressentiment de sa condamnation, en servant ainsi ceux qu'elle devait juger un jour? Quelle est cette main qu'elle désire toucher? Avec qui partage-t-elle sa coupe? Si elle entend son mari chanter, qu'entendra-t-elle? qu'osera-t-elle chanter elle-même devant lui? Quelques vers de comédie assurément, ou bien une chanson à boire qu'il aura apprise dans les tavernes ou les maisons de jeu. Osera-t-elle nommer son Dieu et invoquer le Christ? Où sera cette nourriture de l'esprit, qui fortifie la foi des époux dont l'intimité est consacrée à des lectures édifiantes qu'ils font en commun? Mais ces étranges époux s'entre-béniront-ils au nom de leur Dieu? Non! pour une femme dans cette position, tout est étranger, tout est ennemi, tout est condamné, tout enfin tend à l'éloigner du chemin de son salut.

VII. Tous ces malheurs peuvent bien arriver à celle qui est déjà mariée quand la grâce de Dieu l'appelle, mais alors ils sont sanctifiés par le commandement de Dieu qui veut qu'elle reste dans son état, et qui lui laisse l'espoir de convertir son mari. Si donc Dieu approuve la continuation de cette union, ne devons-nous pas espérer que, dans ce cas, il protégera la femme qui lui obéit, et l'exemptera en grande partie des désagrémens et des persécutions qui résultent presque immanquablement d'une position aussi fausse? Car celle que sa vertu a rendue digne d'être appelée par la grâce, a probablement déjà inspiré assez de respect à son mari idolâtre pour n'avoir pas à redouter en lui un tyran ni un espion. Il admirera ses bonnes œuvres, parce qu'il connaît ses précédens. Il sait qu'elle vaut mieux que lui sous bien des rapports, et son admiration pour elle ne tardera peut-être pas à en faire un néophyte. Mais il en arrive bien autrement à celles qui avec connaissance de cause contractent un mariage défendu. Ce qui déplaît à Dieu l'offense; et ce qui l'offense ne peut qu'amener des malheurs. Et notez bien qu'il n'y a que les plus vicieux d'entre les païens qui puissent supporter les chrétiens, attendu que ceux qui ont quelques vertus, et qui ne nous sont pas décidément hostiles, ne tardent pas à se convertir. En un mot, voici la meilleure raison de se persuader qu'une union avec un infidèle ne peut prospérer : Le démon la recommande, et Dieu la défend.

VIII. Si nous faisons si peu de cas de la sagesse divine, adressons-nous au moins à celle des hommes. Les maîtres qui tiennent à l'exactitude de leur service n'empêchent-ils pas leurs esclaves de se marier à des étrangers? C'est pour qu'ils ne se débauchent pas, pour qu'ils n'abandonnent pas leurs devoirs, ou pour qu'ils n'admettent pas d'étrangers dans la maison de leur maître. Le maître ne raccourcit-il pas pour ainsi dire leur chaîne, quand il s'aperçoit qu'ils continuent de fréquenter les étrangers malgré sa défense? La discipline terrestre sera-t-elle donc plus vigoureuse que les mandats du ciel? La femme idolâtre qui épouse un étranger devient son esclave, mais la chrétienne qui se marie à un infidèle devient la servante du démon. Comment pourra-elle donc rester chrétienne? Niera-t-elle qu'un tel mariage lui a été défendu par l'apôtre de Dieu? A quoi attribuer une telle démence, si ce n'est à la faiblesse de la foi, toujours prête à céder à la concupiscence des joies de ce monde? Cela est le plus souvent arrivé à des femmes nobles et riches, parce que c'est à elles qu'il faut une splendide maison comme pour servir de carrière à leur ambition. Toutes ces vanités ne se concilient guère avec la discipline du Christ. Il y a peu de riches dans notre Église. S'il y en en a, ils ne sont pas tous à marier. Que feront donc ces ambitieuses? Il faut qu'elles demandent au diable un mari qui leur fournisse des meubles magnifiques, des mules et des esclaves pour friser leurs cheveux; car un chrétien même riche, n'approuverait probablement pas toutes ces extravagances. Je t'en prie, regarde donc plutôt ce que font beaucoup de femmes idolâtres qui, la plupart nobles et riches, s'unissent avec des hommes pauvres et de basse origine, et cela dans l'intérêt de leurs luxurieuses passions. Il y en a même qui se donnent à leurs affranchis ou à leurs esclaves, quoique les gentils même regardent cela comme une honte. Eh bien, elles font cela pour ne pas avoir un maître qui puisse mettre un frein à leur licence effrénée. Et une femme chrétienne se désole d'être obligée d'épouser un chrétien sans fortune, qui l'enrichirait de toute sa pauvreté. Car puisque le royaume des cieux n'est pas aux riches, il faut bien qu'il soit aux

pauvres; et quelle plus belle dot que le bonheur éternel? La femme chrétienne doit donc se trouver heureuse d'être regardée dans ce monde comme l'égale de celui qu'elle ne sera peut-être pas digne de servir dans l'autre.

IX. Peut-on demander s'il est assez riche celui que Dieu même s'est chargé de doter! Comment pourrai-je dépeindre tout le bonheur d'un mariage que l'Église conseille, que ses prières consacrent, que les anges enregistrent dans le ciel, et que Dieu le Père bénit? Car les enfans de Dieu ne se marient point sans le consentement de leur père. Qu'il est doux le joug qui unit deux fidèles dans la même espérance, dans la même foi et dans la même loi! Ils sont comme deux enfans du même père; ils ont à servir le même maître: il n'y a entre eux aucune dissidence de chair ni d'esprit. Ils sont deux dans une même chair; et là où la chair est une, l'esprit est un. Ils prient ensemble, se prosternent ensemble, jeûnent ensemble; ils s'encouragent et *se guident* mutuellement. Ils sont égaux dans l'Église et dans la communauté de Dieu; ils partagent également la pauvreté et l'abondance; ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre; ils ne sont point à charge l'un à l'autre; chacun d'eux peut à son gré visiter les malades ou secourir les pauvres. Point de gêne pour faire l'aumône; point de scrupules pour assister au saint sacrifice; point d'empêchement à l'exécution de leurs devoirs de chaque jour; point de signes de croix dissimulés en cachette; point de bénédicité ni de grâces marmottés tout bas. Ils chantent ensemble des psaumes et des hymnes; c'est à qui louera le mieux leur Dieu commun. Le Christ se réjouit à la vue d'un tel ménage; il envoie sa paix sur cette maison; il y habite avec eux, et là où il est, l'esprit du mal ne peut entrer. Voilà ce que l'apôtre nous donne à entendre. Pense à tout cela, ce sera assez pour t'empêcher de suivre l'exemple de certaines femmes. Il n'est pas permis aux fidèles de former d'autres mariages. Et quand même cela leur serait permis, ils ne le devraient pas, dans leur propre intérêt.

DE LA PÉNITENCE.

I. Les hommes, aveugles comme nous l'étions autrefois, privés de la foi, connaissent, sur les seules lumières de la nature, la pénitence, ou le repentir, qu'ils définissent: un certain mouvement de l'âme qui suit une mauvaise action volontaire. Du reste ils sont aussi loin de connaître la véritable pénitence, qu'ils le sont de connaître son origine, qui est Dieu, source de tout ce qui est bien. Dieu n'a rien créé, rien ordonné, qui ne soit d'accord avec la raison; il faut donc être d'accord avec la raison pour comprendre et pour expliquer ce qu'il a disposé et ordonné. Ceux qui ignorent Dieu, doivent nécessairement ignorer ses œuvres et ses volontés; ce trésor de science, bien qu'à la disposition des enfans de la famille, n'est point ouvert aux étrangers. Pour montrer combien est fausse l'idée que les gentils se forment de la pénitence, il suffit de remarquer qu'il se repentent souvent des actions dont ils devraient se féliciter; ils sont fâchés souvent d'avoir montré de la bonne foi, de la charité de la patience, de la clémence, comme si ces vertus étaient des crimes. Ils s'en veulent d'avoir fait le bien et surtout d'avoir quelquefois cédé aux suggestions de la pénitence et de la résignation, vertu la plus féconde en bonnes œuvres. Ils prennent dans leur cœur la résolution de ne plus y succomber. Ils s'arment de rancune contre le pardon des injures. Enfin leur repentir est presque toujours un péché.

II. S'ils agissaient sous l'influence de Dieu, et par conséquent sous celle de la raison, ils auraient de la pénitence une idée plus juste; et elle leur servirait à autre chose qu'à les endurcir dans leurs vices. Ils sauraient mieux la

diriger; elle leur inspirerait la crainte de retomber dans le mal, ce qui est la véritable crainte de Dieu. Mais là où il n'y a aucune crainte, il n'y a pas de raison de se corriger, et le repentir est nécessairement stérile, et ne porte pas le fruit que Dieu l'a destiné à produire, à savoir le salut de l'homme. Car l'Éternel en voyant tous les crimes du genre humain qui étaient comme contenus en germe dans le péché d'Adam, après l'avoir chassé du paradis et condamné à la mort, voulut rendre les hommes dignes de sa miséricorde. C'est pourquoi il donna le repentir à Adam, et rétractant sa sentence de colère éternelle, il fit un nouveau pacte et promit de pardonner à son œuvre et à son image. Il se choisit donc un peuple et le combla de ses faveurs; il ne trouva en lui qu'ingratitude; mais chaque fois que ce peuple s'est éloigné de lui, il l'a toujours exhorté à la pénitence; c'est-à-dire au repentir. Il ouvrit la bouche aux prophètes, pour promettre aux Juifs ce pardon qu'il devait un jour faire luire sur toutes les nations par le Saint-Esprit. Il a voulu que le baptême précédât la pénitence, pour ceux qu'il lui a plu d'appeler d'entre les gentils au partage des grâces qu'il a promises à la postérité d'Abraham. Jean le Baptiste le dit bien: «Faites pénitence, disait-il à chaque instant, voilà le salut des nations qui s'approche; c'est-à-dire, voilà le Messie qui va venir accomplir les paroles de Dieu.» Jean, qui n'était que son précurseur, recommandait la pénitence pour préparer les esprits et les purifier. En lavant les vieilles souillures de l'erreur, en balayant pour ainsi dire les immondices que l'ignorance avait entassées dans le cœur de l'homme, il aplanissait par la pénitence les voies du Saint-Esprit, qui voulait y entrer pour y faire sa demeure, en y apportant toutes les bénédictions du ciel. Toutes ces célestes faveurs se résument en un mot: le salut de l'homme par le repentir et le pardon. Ce grand œuvre de la miséricorde divine se fait au profit de l'homme et à la gloire de Dieu. Le Christ est venu et nous a appris quel usage il fallait faire de ce sentiment et comment le diriger, afin que nos actions et nos pensées ne soient pas pour nous une source de tourmens inutiles. Dieu ne voulant point la perte des saints, qui sont à lui, s'est déclaré leur défenseur; par conséquent il agrée leurs bonnes œuvres et leur repentir; et puisqu'il les agrée, il doit les récompenser. L'ingratitude des hommes force quelquefois leurs frères à se repentir de leur bienfaisance, et leur reconnaissance n'est qu'un bien faible motif de bonnes œuvres. L'une et l'autre est terrestre et ne dure qu'un temps. Gagne-t-on beaucoup à obliger celui qui est reconnaissant? Que perd-on à obliger un ingrat? Les bonnes œuvres ont Dieu pour débiteur, et les mauvaises aussi; car il est le souverain juge et le rémunérateur. Or, puisque Dieu est le juge qui prononce dans l'intérêt de sa justice éternelle, et que ses jugemens sont la sanction de toute sa loi, peut-on douter qu'il ne juge aussi notre repentir comme tout le reste de nos actions? Soyons donc sûrs qu'il ne le trouvera méritoire qu'autant que nous nous serons repentis de nos vrais péchés. Le péché, c'est le mal; on ne pèche pas en faisant le bien. Si l'on ne pèche pas, pourquoi envahir le repentir qui appartient aux pécheurs? Pourquoi donner à sa vertu ce qui appartient au vice? Il arrive presque toujours que quand on se repent du bien, on n'a plus de repentir pour le mal.

III. Il serait donc à propos de dire ici quelles sont les actions qui doivent être le sujet d'une pénitence méritoire. Mais cela pourrait paraître inutile, car l'esprit, qui connaît le Seigneur, s'inspire des regards de son créateur et arrive à la connaissance de la vérité; il apprend les commandemens de son Dieu, et sait qu'il faut appeler péché ce que sa loi défend. Puisqu'il est certain que Dieu est le souverain bien, il est clair qu'il n'y a que le mal qui puisse lui déplaire, comme étant d'une nature contraire à la sienne. Il est bon de distinguer cependant et de savoir qu'il y a des péchés charnels, c'est-à-dire corporels; et d'autres qui sont spirituels. L'homme est formé de deux natures distinctes, et il doit donc pécher suivant sa double nature. Mais de ce que le corps et l'esprit sont deux êtres différens, il ne s'ensuit pas que les péchés diffèrent de gravité; au contraire ils sont égaux, par cela même que l'esprit et le corps concourent à les commettre. Il ne faut donc pas qu'on cherche lequel est le plus grave ou le plus léger d'un péché charnel ou d'un péché spirituel. La chair et l'esprit appartiennent également au Seigneur; l'un parce qu'il l'a pétrie dans sa main, l'autre parce qu'il

l'a créée de son souffle. L'un et l'autre en péchant offensent également Dieu. Pourquoi voudrais-tu faire une différence pour le péché entre la chair et l'esprit, qui sont inséparables dans la vie, dans la mort et dans la résurrection? Comme ils sont unis dans la vie, ils le seront dans le jugement, parce que c'est ensemble qu'ils auront bien ou mal vécu. Si donc, nous avons remarqué la différence de leur nature, ce n'est pas pour diminuer en faveur de l'un d'eux la nécessité de la pénitence. Leur crime est commun, leur juge est le même, et leur châtiment ne pourra différer. Il y a des péchés que l'on nomme charnels, et d'autres que l'on nomme spirituels, parce que tout péché est le résultat d'une action, ou bien d'une pensée seulement. Pour qu'il soit charnel ou corporel, il faut qu'il soit mis en action; parce qu'un fait, tel qu'un corps, peut être vu, et pour ainsi dire touché; au lieu que le péché spirituel est celui qui existe dans la pensée où il reste invisible et intangible comme un esprit: d'où il faut conclure que non-seulement les actions, mais encore les pensées coupables, doivent être un sujet de repentir, et être expiés par la pénitence. La faiblesse et l'ignorance des hommes ne peut juger que sur les faits extérieurs, parce qu'elle ne peut pénétrer dans les replis secrets du cœur; mais il ne faut pas en conclure que nous pouvons, devant Dieu, négliger de nous repentir des péchés de notre volonté. Dieu voit tout: rien de ce qui peut l'offenser ne peut lui être caché. Puisqu'il connaît nos plus secrètes pensées, il en tiendra nécessairement compte dans le jugement qu'il prononcera. Il ne peut ni dissimuler ni mentir à sa propre science. La volonté est le principe de toutes nos mauvaises actions. Quelques-unes peuvent bien être imputées au hasard, à la fatalité, ou à l'ignorance; mais toutes les autres naissent dans la volonté. Puisque l'esprit est la source du mal, il sera puni d'autant plus justement qu'il en est le premier agent; et il ne sera pas acquitté, parce qu'un obstacle extérieur aura empêché la perpétration. C'est la volonté seule qui fait son crime: la maladresse ou le malheur dans l'exécution ne pourra lui servir d'excuse, parce qu'en voulant, il a fait tout ce qui dépendait de lui. Enfin comment le Seigneur a-t-il accompli et perfectionné la loi ancienne, si ce n'est en déclarant: que la seule volonté sans l'acte suffit pour constituer un corps de délit? Il appelle adultère non-seulement celui qui a violé la sainteté du mariage, mais encore celui qui s'est souillé par un regard de concupiscence. S'il n'a pas vaincu les obstacles qui s'opposent à sa volonté, l'esprit n'est pas moins coupable que si le corps eût agi. Celui dont la volonté n'a pu se procurer la satisfaction qu'il se promettait de la perpétration d'un délit, se rend coupable par cela seul qu'il le désire, et sera puni en conséquence. C'est donc une folie, que de dire: « J'ai voulu, mais je ne l'ai pas fait. » Tu as agi par cela seul que tu as voulu; ou bien tu n'as pas voulu par cela seul que tu n'as pas agi. Tu prononces toi-même ta propre condamnation; car, si tu avais voulu le bien, tu te serais efforcé de l'accomplir (et tu l'aurais pu puisque tu n'as pas pu accomplir le mal); donc, si tu ne peux faire le mal, tu ne dois pas non plus le désirer. De quelque côté que tu te tournes, tu es coupable, soit d'avoir voulu le mal, soit de n'avoir pas fait le bien.

IV. Tous les péchés étant donc commis, soit par la chair, soit par l'esprit, soit par la volonté, soit par le fait, Dieu, dont le jugement a prononcé la peine, promet aussi le pardon au repentir, quand il a dit au peuple: « Faites pénitence et je vous sauverai; » Et dans un autre endroit: « Je suis le Dieu de la vie, et j'aime mieux le repentir que la mort. » Le repentir, c'est la vie, puisque Dieu le préfère à la mort. Ainsi, pécheur qui me ressembles (quoique je me reconnaisse un plus grand pécheur que toi), aie recours à la pénitence, attache-toi comme un naufragé sur cette planche de salut qui, du milieu de la mer orageuse de tes mauvaises passions, te portera en sûreté jusqu'au port de la miséricorde. Saisis avec avidité cette chance imprévue de bonheur, afin que toi qui n'étais devant Dieu « qu'une goutte d'eau, qu'un grain de poussière, qu'un misérable argile, tu deviennes » ce bel arbre planté sur le bord des eaux, qui se couvre de feuilles et porte de bons fruits dans sa saison, et qui ne connaîtra ni le feu ni la hache. » Repentez-vous puisque vous reconnaissez vos erreurs, repentez-vous d'avoir aimé ce que Dieu hait, puisque nous-mêmes nous ne permettons pas à nos esclaves d'aimer ce que nous n'aimons pas. L'identité des

inclinations est la plus sûre garantie de l'obéissance. Les avantages de la pénitence fourniraient matière à un long et éloquent discours. Connaissant ma faiblesse, je ne m'attacherai qu'à un seul point que voici : ce que Dieu ordonne ne peut être qu'excellent. Ce serait une témérité que de discuter sur la bonté ou sur la justice d'un précepte divin, car ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous devons l'aimer, c'est parce qu'elle plaît à Dieu. Quand il s'agit d'obéissance, l'autorité et la majesté de la divine puissance doivent l'emporter sur ce qui paraîtrait bon ou utile à celui qui doit obéir sans discussion. La pénitence est-elle bonne en elle-même? que signifie ce débat puisque Dieu l'ordonne? Et non-seulement il l'ordonne, mais il nous y exhorte, il nous y invite comme au seul moyen de salut; il fait même un serment, tant il désire que nous ayons confiance en lui. « Je suis le Dieu vivant, » dit-il. O heureux ceux pour qui Dieu a voulu faire un serment! ô malheureux ceux qui ne voudront pas croire au serment de leur Dieu! Nous devons donc regarder comme de la plus importante vérité ce que Dieu atteste avec tant de solennité, et ce qu'il a juré même à la manière des hommes. Croyons à la parole de la grâce divine puisqu'elle porte en nous ses fruits, et afin que nous soyons sauvés.

V. Je dis aussi qu'une fois que nous avons conçu ce repentir qui, par la faveur du ciel, nous remet en grâce avec Dieu, nous devons former la ferme résolution de ne plus l'offenser. On ne peut plus plaider l'ignorance de ses devoirs, quand une fois on a connu le Seigneur, que l'on a étudié ses commandemens et que l'on s'est acquitté par la pénitence de ses péchés passés. Car si l'on s'est repenti, c'est que l'on a commencé à craindre le Seigneur. Pourquoi donc alors retomber dans le péché, si ce n'est parce qu'on a cessé de craindre? Il n'y a que la révolte qui renverse la crainte. Et si l'ignorance même n'est pas une excuse, combien ne sera-t-il pas dangereux de mépriser Dieu quand il s'est ouvertement révélé, lui que l'on devrait connaître même par le spectacle de ses œuvres? Or c'est le mépriser, quand on a obtenu de lui la vraie connaissance du bien et du mal, quand on sait ce qu'il faut fuir et qu'on l'a déjà fui, de revenir sur ses pas et de refaire ce dont on s'était repenti; c'est insulter à sa propre intelligence, c'est-à-dire au don de Dieu. Rejeter un don, c'est injurier le donateur; ne pas faire cas d'un bienfait, c'est être ingrat. Dieu ne vous plaît pas si ses dons vous déplaisent. C'est donc non-seulement une révolte contre Dieu, mais encore un trait d'ingratitude. Il est bien coupable envers Dieu, celui qui après avoir, par la pénitence, renoncé au diable et l'avoir ainsi vaincu et terrassé au nom du Seigneur, le relève par sa propre chute, pour que le démon, ayant ressaisi sa proie, s'en fasse un sujet de triomphe et s'en glorifie à la face de Dieu. C'est une chose horrible à dire, mais qu'il faut dire tout haut pour l'instruction des fidèles; celui qui agit ainsi met le diable au-dessus de Dieu. Ne semble-t-il pas avoir voulu faire une comparaison, celui qui a quitté l'un pour venir à l'autre, et qui, après les avoir connus tous deux, retourne à celui que probablement il trouve le meilleur? de sorte que celui qui, par le repentir, avait résolu de plaire à Dieu, se repent de son repentir afin de rentrer en grâce avec le diable. Assurément il ne manquera pas d'être aussi odieux à l'Éternel, qu'il sera le mieux venu auprès de Satan. « Mais, disent quelques-uns, il suffit d'adorer Dieu de cœur et d'esprit sans que les actes extérieurs répondent à notre foi. On peut pécher sans pour cela cesser de craindre et de croire. » C'est comme si l'on disait qu'on peut violer la foi conjugale sans cesser de respecter la chasteté, ou donner du poison à son père sans cesser d'être un excellent fils. Eh bien, Dieu les précipitera probablement dans la gêne sans pour cela cesser de leur pardonner, puisqu'ils ont péché sans cesser de le craindre. Étrange exemple de perversité! Ils craignent Dieu, et ils l'offensent! Apparemment que s'ils ne le craignaient pas, ils ne l'offenseraient pas. Alors si nous voulons ne pas irriter notre Dieu, ne le craignons donc pas, puisque la crainte est une cause d'offense. Mais de tels esprits sont de la race des hypocrites qui sont les amis intimes du diable, et dont la pénitence n'est jamais sincère ni durable.

VI. Tout ce que notre faible talent s'est efforcé de faire connaître sur la nécessité de faire pénitence et de persister dans la bonne voie, regarde tous les serviteurs de Dieu qui veulent obtenir ses grâces, et surtout les néophytes dont les oreilles ont à peine commencé à retentir de

la parole divine, et qui, semblables à de jeunes animaux qui se mettent à ramper avant que leurs yeux soient bien ouverts, entreprennent de faire pénitence, mais ne savent pas y parvenir. Le repentir les porte souvent à regretter leurs anciennes voies, qui les attirent encore, comme ces fruits qui, amers et pourris, ont encore un côté qui flatte la vue. Presque toutes ces erreurs sur la pénitence viennent des préjugés que l'on se forme sur la vertu du baptême. Dans la certitude où sont les catéchumènes de recevoir avec ce sacrement le pardon de tous leurs péchés, ils profitent pour ainsi dire du temps qui leur reste, et continuent de pécher au lieu d'apprendre à s'abstenir. N'est-ce pas un calcul aussi inepte qu'injuste, de prétendre, sans faire pénitence, obtenir le pardon de toutes ses fautes? Vous ne voulez pas payer le prix et vous tendez la main pour recevoir la marchandise! La pénitence est le prix du pardon, c'est la condition expresse de l'impunité. Or si les marchands, avant de livrer leurs articles, examinent scrupuleusement la monnaie qu'on leur compte, pour voir s'il ne s'y trouve pas un écu faux, effacé ou rogné, nous devons croire que le Seigneur s'assure de la sincérité de la pénitence, avant de nous accorder un pardon qui équivaut à la vie éternelle. Mais nous parlerons un peu plus tard de cette sincérité. Faut-il croire que nous sommes complétement purifiés et acquittés lorsque nous sommes absous? pas du tout. Le pardon nous est promis; mais nous en devons toujours le prix que nous ne pouvons payer que lorsque Dieu menace et non quand il pardonne. Un esclave affranchi ne se reproche plus d'avoir fui de la maison de son maître, ou de l'avoir volé. Quand une fois le soldat a son congé, il s'inquiète fort peu des bons ou des mauvais rapports de ses chefs. Le pécheur doit donc se laver par le repentir avant d'obtenir son pardon, parce que le temps de la pénitence doit être un temps de péril et de crainte. Je suis loin de nier l'efficacité du baptême pour effacer les péchés; mais pour arriver là, il faut mériter d'y être admis. Qui voudra verser l'eau sainte sur un homme dont le repentir n'est pas sincère? Tu pourras sans doute t'approcher des fonts baptismaux par ruse en affectant une grande piété; mais Dieu veille sur son trésor, et ne le laissera pas surprendre ainsi par ceux qui en sont indignes. C'est lui qui a dit : « Il n'est rien de caché qui ne soit découvert plus tard. » De quelque obscurité que tu te flattes d'avoir enveloppé tes œuvres, rappelle-toi que Dieu est la lumière. Il y en a qui croient que Dieu est obligé d'accorder ce qu'il a promis, quand même on en serait indigne, et qui font de sa générosité une servitude. Si c'est par nécessité qu'il nous fait grâce, il le fait donc malgré lui? « Mais, dira-t-on, bien des hommes pourtant retombent après le baptême; s'ils n'en étaient pas dignes, ils l'ont cependant obtenu. » Sans doute : mais ce sont ceux qui se sont trop hâtés de le recevoir, qui se sont trop tôt fiés à la sincérité de leur repentance, et qui ont bâti leur maison sur le sable. Qu'on se garde donc de se flatter. Parce qu'on est reçu au nombre des novices catéchumènes, il ne s'ensuit pas que l'on ait la liberté de pécher en attendant le baptême qui doit laver toutes les fautes. Puisque tu commences à connaître ton Dieu, tu dois le respecter et le craindre. A quoi te servirait la connaissance, si tu agissais comme dans le temps de ton ignorance? Quelle différence doit-il donc y avoir entre toi et un vrai fidèle? Crois-tu qu'il y ait un Christ pour ceux qui sont baptisés et un autre pour les catéchumènes? Y a-t-il deux espérances, deux craintes, deux jugemens, deux raisons différentes de se repentir? Ce baptême est le symbole de la foi qui doit être basée sur une sincère pénitence. On ne nous baptise pas pour que nous cessions de pécher, car nous devons nous approcher des fonts déjà corrigés et repentans. La crainte de Dieu doit être le premier baptême; pour s'approcher du Seigneur, il faut une foi pure et un cœur contrit. Si nous devions cesser de pécher par cela seul que nous avons reçu l'onde sacramentelle, notre innocence serait nécessaire et non plus spontanée. Or qui a du mérite à être vertueux, de celui qui ne peut, ou de celui qui ne veut pas être vicieux? de celui qui se trouve forcé de bien faire, ou de celui qui fait le bien par son propre choix? Si nous ne faisions le bien, si nous ne nous abstenions du mal que sous l'influence d'une force supérieure, nous pourrions voler, à moins que les serrures ne fussent trop solides pour nos mains; nous ne priverions nos yeux des regards de la concupiscence que lorsque nous serions empêchés par des gardes vigilantes. Voilà ce qui devrait être nécessairement si nous ne ces-

sions de pécher que parce que le baptême aurait la vertu de nous lier les mains. Il me semble que celui qui pense ainsi doit s'attrister d'être lié par le baptême et se réjouir quand il peut s'en échapper. Je dis donc : qu'il faut que les catéchumènes désirent quelque temps le baptême et qu'ils ne le reçoivent pas trop tôt. Celui qui désire une chose, en fait cas et l'honore; celui qui la reçoit trop vite est apte à s'en enorgueillir. Le premier a de la modestie, le second de la vanité; l'un fait tout pour mériter, l'autre néglige le don qu'il a reçu; celui-là reçoit le baptême, celui-ci s'en empare. Quel est le plus digne de la grâce? C'est celui qui s'est le mieux corrigé. Qui est-ce qui se corrige le mieux? C'est celui qui craint le plus, et qui par conséquent a montré le plus de repentir. Il craint de pécher, de crainte de n'être pas jugé digne; tandis que l'autre, qui regarde cette grâce comme une chose qui lui est due, s'en fait accroire et ne peut pas avoir la crainte de Dieu, qui est la source de toute sagesse et de toute pénitence. Celui qui demande le baptême avant de l'avoir mérité, est bouffi d'orgueil et ne respecte pas celui dont il attend les grâces; souvent même il cherche à le tromper. Demander une faveur avant de l'avoir méritée, c'est le meilleur moyen d'offenser son maître.

VII. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fasse la grâce de bien démontrer et de persuader aux catéchumènes qu'ils doivent bien se garder de pécher; faire autrement, c'est ne pas connaître la véritable pénitence, et par conséquent ne pas la désirer. Je ne sais trop si je dois parler de l'efficacité de la seconde pénitence, ou de la finale, tant je crains d'ouvrir le chemin du péché en voulant montrer celui du repentir. Qu'on n'aille pas m'interpréter assez mal pour penser qu'on est libre de pécher, parce qu'on pourra se repentir après. Ce serait appuyer la témérité et l'insolence de l'homme sur la clémence et la bonté de Dieu. Parce que Dieu est bon, faudra-t-il que nous soyons méchans en proportion et que nous tâchions de pécher aussi souvent qu'il peut pardonner? Mais il viendra un temps où nous pourrons encore pécher et où nous ne pourrons plus échapper à sa colère. Parce que nous y avons échappé une fois, faut-il nous jeter dans le danger sous prétexte que nous échapperons encore? Voyez ceux qui se sont sauvés d'un naufrage; ils renoncent à la navigation, et honorent le don de Dieu, c'est-à-dire leur vie charnelle, en ne l'exposant plus aux périls de la mer. J'aime cette modestie timide qui craint de paraître importune à Dieu en lui demandant trop souvent la même faveur. L'homme qui craint son Dieu, l'honore. Mais l'esprit du mal ne s'endort jamais dans sa malice. C'est surtout quand il voit l'homme délivré de ses griffes qu'il s'irrite et ne fait que s'enflammer de ce qui devrait le décourager. Il est impossible qu'il ne gémisse pas en voyant cette promesse de pardon faite au repentir, promesse qui met un frein à son œuvre de mort, et qui efface et annule tant de sentences de damnation. Il pleure de rage en pensant que ce pécheur, devenu serviteur du Christ, doit un jour le juger, lui et ses anges. Voilà pourquoi il le guette, il l'attaque, il l'assiége, pour voir s'il est possible de faire pécher ses yeux par la concupiscence charnelle, d'envelopper son âme dans les filets du siècle corrompu, d'ébranler sa fidélité par la crainte des persécutions, ou enfin de le faire, à force de perfidie, sortir de la bonne voie. Il n'épargne pour cela ni les tentations ni les calomnies. Dieu prévoyant toutes ses ruses pernicieuses, après avoir fermé la porte du baptême, a ouvert au pécheur relaps celle de la seconde pénitence, qui laisse entrer ceux qui frappent; mais une fois seulement, parce que c'est déjà la seconde : il ne faudrait pas revenir plus souvent. Pouvez-vous dire que ce ne soit pas assez? Vous aviez déjà obtenu votre pardon une fois, et vous avez perdu cette grâce. Si Dieu est assez indulgent pour vous rendre ce que vous avez déjà perdu, montrez vous au moins reconnaissant, et ne recommencez pas. C'est une plus grande faveur de vous rendre ce que vous avez perdu que de vous l'avoir donné la première; parce que c'est de votre part une plus grande faute de l'avoir perdu que de ne l'avoir jamais obtenu. Mais il ne faut pas se décourager cependant, si l'on vient à avoir besoin d'un second pardon. Fuyez la rechute, mais ne fuyez pas la seconde pénitence; évitez de vous exposer de nouveau au danger, mais ne vous détournez pas de la main secourable qui veut vous sauver une seconde fois. Quand on retombe malade, il ne faut pas avoir honte de retourner au médecin. Vous trouverez grâce devant le Seigneur si vous ne refusez pas ses bienfaits; vous l'avez of-

fensé, mais vous pouvez encore vous réconcilier avec lui. Vous savez à qui il faut demander pardon, et vous savez aussi qu'il ne le refusera pas.

VIII. Si vous aviez un doute à cet égard, voyez ce que l'esprit saint mande aux Églises. Il accuse celle d'Éphèse de n'avoir plus la charité; il reproche à celle de Yatirth sa luxure et son penchant à l'idolâtrie; il dit à celle de Sardes qu'elle manque en bonnes œuvres; il reprend les fidèles de Laodicée d'avoir trop de confiance dans leurs richesses; et cependant il les exhorte à la pénitence, et même leur fait des menaces. Or il ne menacerait pas les impénitens s'il n'avait d'autre part l'intention de leur pardonner au cas où ils viendrait à se repentir. Vous pourriez encore en douter, s'il n'avait ailleurs explicitement parlé de sa clémence sans bornes. Il dit: « Que celui qui est tombé se relève; que celui qui s'est éloigné de moi revienne à moi. » Il est celui qui aime mieux le repentir et le salut du pécheur que le sacrifice. « Les cieux et les anges se réjouissent quand un pécheur se repent. » Allons, pécheur! aie bon courage et pense à ceux qui se réjouiront de te voir rentrer dans la bonne voie. Que signifie cette parabole du Seigneur? Une femme ayant perdu une drachme, la chercha et la retrouva; puis elle invita ses amies à venir se réjouir avec elle. N'est-ce pas là le symbole du pécheur qui a retrouvé la grâce? Une petite brebis s'est égarée; tout le troupeau ensemble n'était pas plus cher au bon pasteur qui la cherche, oubliant les autres dans sa sollicitude; et quand il l'a trouvée, il la rapporte sur ses épaules, car il avait été bien affligé de sa perte. Je parlerai aussi de ce père si indulgent, qui reçoit son enfant prodigue que la pauvreté a rendu repentant; il tue le veau gras et fait un festin pour célébrer son bonheur. Pourquoi non? Ce fils lui était d'autant plus cher qu'il l'avait cru perdu. De qui ce bon père est-il l'image? De Dieu, le meilleur de tout les pères. Il te recevra, si tu reviens à lui, bien que tu fusses riche quand tu l'a quitté et que tu reviennes pauvre; il se réjouira plus de ton retour que de la bonne conduite de ceux qui ne l'ont jamais quitté. Si toutefois tu viens à te repentir dans ton âme, si tu compares la famine que tu souffres avec l'abondance dont jouissent les serviteurs de ton père, si tu abandonnes enfin les pourceaux immondes et que tu reviennes vers ton père offensé, en disant: « J'ai péché, mon père, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » L'aveu de tes fautes les fera excuser; la dissimulation au contraire ne fait que les aggraver. La confession est un commencement de satisfaction; la dissimulation est une révolte contre Dieu.

IX. Plus cette seconde et dernière pénitence est nécessaire, plus les preuves doivent en être évidentes; il ne suffit donc pas comme pour le baptême que le repentir soit dans la conscience, il faut qu'il se manifeste par des actes extérieurs; c'est cet acte que nous appelons ordinairement en grec *exomologésis*, par lequel nous confessons nos péchés à Dieu, non pas qu'il les ignore, mais parce que cette confession est un commencement de réparation et de satisfaction. La confession amène le repentir, et le repentir apaise le Seigneur. La confession abat et humilie l'homme; elle le change pour le rendre digne de sa miséricorde céleste; elle lui ordonne de se coucher dans le sac et la cendre, de se couvrir le corps de poussière, et de plonger son âme dans la douleur, pour la purifier par la souffrance. Elle lui défend toute délicatesse dans le boire et le manger, non à cause du corps, mais à cause de l'âme. Elle veut que le pécheur nourrisse et fortifie son âme par la prière, le jeûne, les gémissemens et les larmes; qu'il crie jour et nuit vers son Dieu; qu'il s'agenouille aux pieds des prêtres; qu'il se prosterne devant l'autel de Dieu, et qu'il prie ses frères de joindre leurs supplications aux siennes. Voilà ce que fait la confession pour donner plus de prix au repentir, afin que ce repentir soit un honneur rendu à Dieu, pour acquitter le pécheur et le soustraire à la juste indignation de son Dieu; et pour remplacer par une peine sur la terre et dans le temps les supplices de l'autre monde et de l'éternité. En abaissant l'homme dans la poussière, elle le relève; en le souillant de cendres, elle purifie son âme; en l'accusant et en le condamnant, elle l'absout. Plus le pécheur est sévère envers lui-même, et plus Dieu sera indulgent pour lui.

X. Cependant il y en a à qui il répugne de s'exposer en public; ils reculent de jour en jour; ils craignent la honte plus qu'ils ne désirent le salut, imitant en cela ces malades qui, ayant honte de découvrir leurs plaies secrètes

aux yeux des médecins, meurent avec leurs maladies honteuses. La vanité ne peut souffrir cette humiliation salutaire, qui consiste à faire satisfaction au Seigneur. Elle est louable en vérité, cette timidité qui vous fait lever la tête si effrontément quand vous péchez, et qui fait que vous n'osez pas implorer en public le pardon de votre Dieu! Je n'écouterai point ma timidité ni ma honte quand il me sera plus avantageux de les fouler aux pieds. L'esprit lui-même nous exhorte indirectement à braver toute mauvaise honte quand il dit: «Ne prétendez pas m'honorer en disant: «Il vaut mieux que je périsse par toi.» Si le pécheur a quelque chose à craindre, n'est-ce pas plutôt lorsqu'il applaudit aux risées des impies, lorsqu'il s'élève par la ruine de son prochain? D'ailleurs au milieu de tes compagnons dans le service de Dieu, et de tes frères, qui n'ont avec toi qu'une espérance, une crainte, qui partagent tes jours, tes douleurs et tes souffrances (car les enfans du même Dieu doivent être unis en esprit), pourquoi fuis-tu ceux qui sont tombés comme toi; comme s'ils devaient applaudir à ta chute? Le corps ne peut se réjouir des douleurs d'un de ses membres; il faut qu'il souffre tout entier, et que tout entier il s'efforce de guérir. Le corps et les membres sont l'Église, et l'Église c'est le Christ. Quand tu fléchis le genoux devant tes frères, c'est le Christ que tu implores; et eux aussi, quand ils pleurent sur toi, ils pleurent sur le Christ souffrant, sur le Christ qui invoque son Père. Ce que le Fils demande sera toujours facilement accordé. La mauvaise honte assurément vous fait de belles promesses; elle vous fait croire que vous pourrez dissimuler vos péchés. Et si vous parvenez à les cacher aux hommes, espérez-vous donc aussi tromper votre Dieu? L'estime des hommes vaut-elle donc mieux que la justification devant Dieu? Vaut-il donc mieux se damner en cachette, que d'être absous en public? Si l'esprit du mal a surpris celui qui aime le Seigneur, que le courage ne lui manque pas au moins pour faire pénitence, car cette pénitence bien que pénible est salutaire. Il est douloureux d'avoir un membre coupé, ou une plaie cautérisée; il est répugnant de boire une médecine âcre et amère; mais si ces remèdes guérissent, on leur pardonne ce qu'ils ont de pénible: tant il est vrai que l'espérance de la santé fait oublier le mal présent!

XI. Mais si ce n'était pas même la mauvaise honte qui les faisait ainsi reculer leur confession? si c'était plutôt la crainte de la gêne corporelle, et la peur de paraître en public dans un vêtement négligé et sale, de se priver de tous les plaisirs? s'ils n'étaient effrayés que de la rudesse de la haire et du dégoût de la cendre et de la nécessité de jeûner? Il conviendrait mieux sans doute que nous fissions pénitence avec de beaux manteaux de pourpre tyrienne! Tenez, voilà une épingle d'or pour séparer vos cheveux! voilà de la poudre pour nettoyer les dents! voilà des ciseaux d'airain pour vous faire les ongles! Prenez aussi ce rouge et ce blanc pour vous farder les lèvres et les joues! Allez aux eaux, ou prenez des bains de mer, augmentez vos dépenses, nourrissez-vous grassement, et buvez de vieux vins! Si l'on vient vous demander pourquoi vous faites tant de frais, vous pourrez répondre: «C'est que j'ai péché contre le Seigneur, et que mon salut éternel est en danger; c'est pourquoi je suis dans la douleur, je mortifie mon corps, et je fais rude pénitence, afin d'apaiser mon Dieu, que j'ai offensé par mes péchés.» Mais voyez donc ceux qui intriguent pour être élus à des magistratures: ils n'ont point honte, ils ne font pas la moindre difficulté de se soumettre non-seulement aux souffrances du corps et de l'âme, mais encore à toutes les avanies pour obtenir quelques voix. Ils affectent d'être grossier dans leurs vêtemens. A combien de portes ne vont-ils pas frapper soir et matin? que d'humbles salutations! Voyez les se rappetisser pour ainsi dire, quand ils rencontrent un homme qui a quelque influence sur le peuple. Ils ne donnent point de festins; ils n'invitent même plus leurs amis; ils se privent de toute liberté et de tout plaisir. Et tout cela pour être magistrat pendant un an. Et nous, nous hésitons à faire, pour obtenir le salut éternel, ce qu'ils font sans scrupule pour le plaisir passager de faire porter devant eux des faisceaux et des haches. Nous ne voulons pas jeûner et paraître négligés dans nos vêtemens quand nous avons offensé Dieu, lorsque les gentils le font sans avoir offensé personne? Ce sont bien là ceux dont l'Écriture a dit: «Ils ont lié leurs péchés avec une longue corde.»

XII. Quand tu penses à la confession, pense aussi aux flammes de l'enfer, que la confession seule peut éteindre pour toi. L'idée de la grandeur du châtiment te fera trouver le remède bien doux. Que devons-nous penser de cette fournaise éternelle, lorsque nous voyons les plus petites de ses cheminées souterraines jeter de tels torrens de flammes, que les villes voisines sont détruites de fond en comble, ou sont menacées de l'être d'un jour à l'autre? Les plus hautes montagnes sont déchirées par cet enfantement de feu. Et ce qui nous prouve l'éternité de ce feu qui doit un jour nous servir de châtiment, c'est que ni l'ébranlement des montagnes, ni même leur disparition, n'ont pu épuiser cette source de feu. Qui ne voit dans ce déchirement du globe une image des tourmens qui nous attendent? Qui ne regarde tous ces volcans comme de faibles étincelles d'un vaste et inconcevable foyer? Or, puisque vous savez qu'après le baptême le Seigneur vous a encore donné, dans la confession publique, un moyen d'éviter l'enfer, pourquoi donc désespérez-vous de votre salut? pourquoi cessez-vous de frapper, puisque vous savez qu'il vous sera ouvert? Les animaux muets eux-mêmes et les bêtes sans raison ont un instinct qui leur fait deviner les remèdes qu'ils doivent prendre. Le cerf blessé d'une flèche va brouter le dictame, et l'hirondelle qui a eu le malheur d'aveugler ses petits, sait leur rendre la vue au moyen de sa propre chélidoine. Et le pécheur, sachant que le Christ a institué la pénitence pour son salut, s'en tiendrait éloigné? Qu'est-ce qui rétablit Nabuchodonosor sur le trône de Babylone? C'est que pendant sept ans il présenta au Seigneur l'offrande de sa pénitence; c'est qu'il se confessa dans la pouissière, laissant croître ses ongles comme les aigles, et ses cheveux comme la crinière des lions. Mais, ô merveille! celui que les hommes avaient en horreur a trouvé grâce devant Dieu. Au contraire le pharaon d'Égypte, qui refusa si longtemps de rendre la liberté au peuple de Dieu, et qui, après l'avoir enfin laissé partir, se mit à le poursuivre malgré les fléaux prodigieux qui auraient dû l'avertir, fut englouti dans les flots de la mer, qui ne s'était entr'ouverte que pour le peuple élu; il n'y avait point de place pour le repentir dans son cœur endurci. Mais pourquoi parlerais-je plus longtemps du baptême et de la confession, ces deux planches de notre salut? Ne vais-je pas paraître avoir fait plutôt parade d'une vaine éloquence qu'avoir suivi l'impulsion de ma conscience? C'est que je suis pécheur aussi, moi; c'est que j'ai commis bien des fautes et que je suis destiné aussi à faire pénitence. Voilà pourquoi je ne puis pas plus me taire à ce sujet qu'Adam, premier des hommes et premier pécheur, qui ne regagna le paradis perdu que par sa pénitence.

AUX NATIONS.

LIVRE PREMIER.

I. Rien n'est mieux démontré que l'erreur où vous êtes à notre égard. En voulant vous défendre de toute iniquité, vous ne faites que démontrer combien vous êtes iniques. Voyez tous ceux qui naguère étaient plongés dans la même ignorance, et animés de la même haine que vous; aussitôt qu'ils nous ont connus, ils ont cessé de nous haïr; ils se sont faits semblables à ceux qu'ils haïssaient; et ne haïssent maintenant que leurs anciennes erreurs. C'est au point que vous pleurez de rage en voyant s'augmenter chaque jour le nombre des chrétiens. Vous vous écriez que la cité en est infestée, vous gémissez de voir des idolâtres de tout sexe, de tout âge, de tout rang se convertir et venir à nous. Et

[1] Le texte de ce morceau est fort imparfait, et il s'y trouve de fréquentes lacunes qui obscurcissent le sens. On a donc été souvent forcé de donner un sens d'induction plutôt qu'une traduction absolument littérale.

tout cela cependant ne vous fait pas réfléchir et penser qu'il doit y avoir quelque chose de bon dans une religion qu'il suffit de connaître pour l'aimer. Il ne vous vient aucun doute; vous ne voulez point en faire l'expérience. On dirait que, pour notre religion seule, la curiosité naturelle à l'homme s'est éteinte en vous. Vous aimez à ignorer ce que les autres se réjouissent de connaître. Vous voulez même ne pas connaître ce que vous haïssez, comme si vous saviez déjà qu'en l'étudiant vous seriez forcés d'abjurer votre haine. Et cependant, si vous n'étiez aveuglés par le fiel de votre cœur, ne serait-il pas raisonnable de chercher à quoi vous devez vous en tenir? Étudiez nos lois et nos mœurs. Si vous les trouvez bonnes, cessez d'être injustes; et si vous avez lieu de les juger mauvaises, au moins vous nous haïrez avec connaissance de cause. Avez-vous donc honte de devenir meilleurs, ou bien est-ce la paresse qui vous empêche de vous justifier? Je sais bien comment vous répondez à l'argument que nous tirons de cet enthousiasme général. «L'engouement de la multitude, dites-vous, ne prouve rien; la nouveauté est si séduisante! Combien d'hommes abandonnent la vertu pour se jeter dans le vice? Quelques-uns le font de bonne foi, d'autres par nécessité.» Votre comparaison manque de justesse; car il est bien constant que pas même ceux qui s'écartent de vos lois pour s'adonner au mal n'osent défendre et soutenir ce mal comme s'il était un bien. La turpitude engendre la crainte; l'impiété engendre la honte. Les méchans enfin cherchent à se cacher; ils tremblent quand on les saisit; ils nient quand on les accuse; la torture même peut à peine leur faire avouer leur crime; leur condamnation ne manque jamais de les accabler de douleur: car ils condamnent eux-mêmes ce qu'ils ont fait. S'ils ont quitté la vertu pour tomber dans le vice, ils attribuent ce malheureux changement à l'entraînement ou à leur mauvaise étoile; tant il est vrai qu'ils reconnaissent que le mal est le mal, et qu'ils tâchent de s'en excuser comme ils peuvent! Les chrétiens en agissent-ils ainsi? En voyez-vous avoir honte ou se repentir, si ce n'est de ce qu'ils étaient autrefois? Quand un chrétien est dénié, il se glorifie; si on le saisit, il n'offre aucune résistance; si on l'accuse, il ne se défend pas; quand on l'interroge, il avoue hautement; et enfin, de sa condamnation il se fait un sujet de gloire. Quels sont donc ces malfaiteurs qui ressemblent si peu aux autres malfaiteurs?

II. Vous ne pouvez même les condamner qu'en renversant toutes vos formes judiciaires. Quand un coupable ordinaire est amené devant vous, s'il nie son crime, vous le mettez à la torture; mais si c'est un chrétien, il avoue ce dont on l'accuse, et vous le tourmentez pour le forcer à nier! Les juges qui doivent toujours chercher à faire dire la vérité, ne s'appliquent qu'à nous faire mentir et veulent que nous disions que nous sommes ce que nous ne sommes pas. Il paraît que vous ne voulez pas nous trouver coupables, et que vous faites tout par humanité pour que nous nous déclarions innocens! Et les autres, c'est donc aussi pour qu'ils désavouent leurs crimes que vous les faites écarteler? Quelle inconséquence! Vous ne voulez pas les croire quand ils nient; et nous si nous désavouons, nous sommes crus sur-le-champ. Si vous êtes si sûrs que nous soyons coupables, pourquoi ne nous traitez-vous pas comme eux? Je ne demande pas que vous laissiez la défense aussi libre que l'accusation, car je me plais à reconnaître que vous ne condamnez pas un homme sans avoir entendu sa défense; mais par exemple, s'il s'agit d'un homicide, aussitôt qu'il s'avoue coupable, la cause n'est pas terminée pour cela; vous ne vous contentez pas de ce simple aveu; vous voulez connaître les circonstances et les conséquences du meurtre: vous demandez combien de fois il a tué? en quel lieu? avec quels complices? de quels vols le meurtre a été accompagné? quels étaient les recéleurs? enfin vous voulez connaître la vérité tout entière avant de prononcer votre sentence. Quant à nous, qui sommes accusés de crimes bien plus atroces, notre affaire est bientôt faite. On dirait que vous n'osez pas accuser ceux que vous voulez perdre, ou que vous craignez de faire paraître au grand jour ce que vous savez sur notre compte. Vous êtes des prévaricateurs si vous voulez nous forcer à nier ce que vous savez être la vérité. Mais à part toute forme judiciaire, il conviendrait bien mieux à votre haine, si elle est bien fondée, non de nous forcer à nier, ce qui ne peut que soustraire à la justice ceux que vous haïssez, mais au contraire, de nous forcer à avouer nos crimes dans tous leurs détails, afin que votre

rancune puisse en toute sûreté de conscience se rassasier de nos supplices quand on saura évidemment quand et combien de fois chacun de nous a célébré les festins impies et atroces dont on nous accuse, et combien de fois il s'est couvert du voile des ténèbres pour commettre l'inceste et l'adultère. Puisque vous voulez déraciner le mal, vous devriez vous enquérir de nos compagnons et de nos complices. On ferait venir devant le tribunal non-seulement les mangeurs d'enfants, mais encore les cuisiniers et toute la valetaille. Ce serait même un moyen d'augmenter le plaisir des spectateurs du cirque. Figurez-vous avec quel empressement on viendrait voir livrer aux bêtes un chrétien qui aurait mangé une centaine d'enfans. Puisqu'on nous accuse de telles monstruosités, on devrait les prouver de crainte qu'elles ne paraissent incroyables et que la haine du peuple ne finisse par se refroidir. Car il y a bien des gens qui ne croient qu'à demi de telles horreurs, et ne peuvent se persuader que des hommes puissent, sans frissonner d'horreur, se nourrir comme des bêtes féroces.

III. Vous donc qui vous montrez si diligens investigateurs quand il s'agit de délits bien moindres, et qui, oubliant tout votre zèle quand nous sommes accusés d'atrocités qui surpassent tous les sacriléges imaginables, ne voulez pas recevoir de nous un aveu que ceux qui jugent doivent toujours s'efforcer d'obtenir, vous qui ne faites point cette minutieuse enquête que ceux qui condamnent se font ordinairement un devoir de diriger avec soin: dites-moi, n'est-il pas évident que tout notre crime consiste dans le nom que nous portons? Si nos crimes étaient prouvés, on nous condamnerait en les spécifiant; ce serait comme homicides, ou comme incestueux, ou comme convaincus de tout autre crime que l'on nous crucifierait ou que l'on nous jetterait aux bêtes. Or vos sentences ne sont motivées que sur notre nom de chrétien. Ce n'est pas le nom d'un crime, c'est le crime d'un nom qui nous conduit au supplice. En effet, c'est notre nom seul qui suscite tant de haines; c'est à cause de notre nom qu'on nous accuse. Je ne sais quelle force mystérieuse se fait de votre ignorance un moyen d'attaquer ce nom de chrétien. Vous ne savez pas qui nous sommes, et vous ne voulez pas le savoir; et comme vous ne voulez pas croire à une innocence qu'il nous serait facile de prouver, vous refusez toute enquête judiciaire, afin que ce nom que vous haïssez nous mette dans un état de prévention perpétuelle. Cela est si vrai, qu'on ne cherche qu'à nous faire abandonner ce nom; on nous y force par les tourmens et les tortures; et aussitôt que nous avons la faiblesse de le renier, on nous déclare innocens; nous ne sommes plus de sanguinaires infanticides, nous n'avons commis aucun inceste; l'apostasie nous vaut une absolution générale. Mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, vous qui cherchez avec tant de violence l'abolition d'un nom, dites-nous donc quel mal, quelle faute, quel crime il peut y avoir dans un nom? Nous vous objectons tous les jours que vous n'avez pas le droit de juger un homme sur un crime imaginaire, sur un crime qui n'a point de nom dans vos codes, qui n'est point défini dans vos actes d'arrestation et qui n'est pas même exprimé dans vos sentences. Quand je verrai un juge présider aux débats, un accusé se défendre, nier ou avouer, un avocat prononcer sa défense, là je dirai il y a peut-être un coupable. Mais si l'on veut accuser un nom, un mot, que peut-on lui reprocher? tout au plus d'être barbare, ou de mauvais augure, impudique ou bien difficile à prononcer. Voilà tout; le barbarisme est le seul crime des mots, comme le solécisme est celui des phrases. Or le nom de chrétien, que vous prononcez si souvent sans le comprendre, signifie oint d'olive; son étymologie ne respire que bonté et douceur. Ainsi dans des hommes innocens, c'est un nom innocent que vous persécutez, un nom facile à prononcer, nullement désagréable à l'oreille, et qui n'est de mauvais augure ni pour les particuliers ni pour la patrie. C'est un mot grec et sonore dont la signification n'a rien que d'agréable. Et d'ailleurs un nom ne doit pas être passé au fil de l'épée, ni mis en croix, ni jeté aux bêtes.

IV. Mais vous prétendez que vous punissez une secte en vous acharnant au nom de son auteur. De tout temps cependant il a été reçu qu'une secte porte le nom de son fondateur. Les philosophes se sont toujours appelés d'après leurs maîtres; comme les platoniciens et les pythagoriciens. Les médecins de même s'appellent des érasistrates, et les grammairiens des

aristarques. Si une mauvaise secte remonte à un mauvais fondateur, elle est punie par le mauvais nom qu'elle porte. Mais c'est prendre les choses à rebours. On devrait d'abord connaître l'auteur pour se faire une idée de sa doctrine et de sa secte, et ne pas le juger d'après sa secte même. Mais vous qui ne connaissez ni notre fondateur ni sa secte, vous ne vous déchaînez que contre un nom, contre un son, comme si ce mot contenait à la fois et la secte et le maître, que vous ne connaissez pas plus l'un que l'autre. Vos philosophes pourtant ont bien la liberté de se distinguer de vous par le nom de leur maître, et on ne leur en veut point. La plupart ne cessent de déblatérer contre vos mœurs, vos cérémonies, vos habitudes et votre manière de vivre. Ils méprisent vos lois et ont fort peu d'égard pour les personnes, au point que plusieurs d'entr'eux ne se sont pas fait faute de faire parade de leur liberté devant les empereurs eux-mêmes. Mais si les philosophes affectent une vertu austère et incompatible avec les folies du siècle, les chrétiens la possèdent réellement cette vertu; et voilà pourquoi ils sont haïs. Celui qui affecte la vertu s'en fait un jeu; mais celui qui la possède la défend avec courage. Enfin Socrate fut condamné par cela seul qu'il s'était approché de trop près de la vérité, en niant l'existence de tous vos dieux. Le nom chrétien était encore inconnu, mais la vérité était un titre suffisant à la persécution. Et cependant, vous ne nierez pas qu'il fut sage cet homme auquel votre Apollon Pythien rendit lui-même témoignage. « Socrate, a-t-il dit, est le plus sage des hommes. » Apollon fut alors terrassé par la vérité, qui le força de rendre témoignage contre lui-même, en déclarant le plus sage celui qui niait son existence ainsi que celle de tous les autres dieux. En reniant les dieux, il aurait dû vous paraître moins sage; et pourtant c'est par là qu'il a le mieux mérité le titre de sage. C'est ainsi que vous vous exprimez souvent sur notre compte. « C'est un excellent homme que Lucius Titius, c'est dommage qu'il soit chrétien. » Ou bien : « Conçoit-on qu'un homme aussi sensé que Caïus Séjus se soit fait chrétien? » Tel est votre aveuglement, qu'en louant un homme pour ses bonnes qualités, vous le blâmez d'être d'une secte que vous ne connaissez pas; et vous empoisonnez vos justes louanges avec votre injuste blâme. Il ne vient à personne l'idée de se demander : si ce n'est pas parce qu'il est chrétien que Titius est excellent homme; ou si ce n'est pas par cela même qu'il est un homme sensé que Séjus s'est fait chrétien. Ce serait passer au moins du connu à l'inconnu; et ne pas juger ce que l'on sait déjà par ce que l'on ne connaît pas encore. On a vu des hommes qui n'étaient autrefois que des vagabonds et des mauvai sujets, on s'est étonné de les voir se corriger; mais on aime mieux s'étonner que de les imiter. Il y en a qui mettent dans cette lutte tant d'obstination, qu'ils aiment mieux s'imposer des privations que de devoir quelque chose à un chrétien. Je connais un mari, qui était autrefois tellement jaloux de sa femme qu'il ne pouvait entendre les rats trotter dans sa chambre sans en éprouver la plus vive inquiétude; sa femme se fit chrétienne et sa conduite devint tellement exemplaire qu'il n'avait plus rien à craindre sur sa fidélité. Eh bien, il fit tout pour lui faire abdiquer sa nouvelle foi, il lui promit de n'être plus jaloux et de lui laisser toute liberté; enfin il aimait mieux avoir pour femme une prostituée qu'une chrétienne; il aimait mieux devenir pire que de permettre à sa femme de devenir meilleure. Un père s'était montré plein d'indulgence pour un fils dont il avait beaucoup à se plaindre; le fils se fait chrétien et devient un modèle de piété filiale; le père le déshérite. Un maître fait vendre un de ses esclaves parce qu'il est devenu chrétien, et auparavant, il prétendait ne pouvoir s'en passer. Dire : voilà un chrétien! c'est pire que si l'on disait voilà un coupable! Notre discipline est pourtant si exemplaire que l'on ne nous reconnaît qu'au bien que nous faisons. Pourquoi donc, quand les méchans se font reconnaître à leurs vices ou à leurs crimes, faut-il que notre innocence et nos bonnes actions nous fassent décrier comme les plus vils des hommes? En quoi différons-nous des autres hommes, si ce n'est par la sagesse primitive qui nous défend d'adorer comme des dieux les ouvrages de la main des hommes; par notre modération qui nous fait respecter le bien des autres; par la pudeur qui nous défend même un regard déshonnête; par la charité qui nous fait secourir les indigens; par la vérité même qui nous rend si odieux aux yeux des hommes; et enfin par la liberté, pour laquelle nous savons mourir? Si vous voulez reconnaître les chrétiens, voilà

les signes auxquels vous ne pouvez vous tromper.

V. Vous dites que l'on trouve des chrétiens avares, fripons et adonnés au vice. Nous ne nions pas qu'il y en ait quelques-uns; mais il suffit pour absoudre le nom de chrétiens que nous ne soyons pas tous vicieux, et surtout qu'on ne trouve parmi nous qu'un petit nombre de méchans. Sur le corps le plus beau, il y aura toujours une tache ou une veine. Sur le ciel le plus pur, on voit de légers flocons de vapeurs. Une petite tache sur le front ne sert qu'à faire ressortir la blancheur et la netteté de tout le visage. L'exception prouve la règle. Lorsque vous aurez prouvé que tel ou tel chrétien est un méchant homme, vous n'aurez rien prouvé contre la secte entière. Demandez plutôt ce que l'on reproche à notre loi. Quand vous faites des chrétiens le sujet de vos conversations, il vous arrive à vous-mêmes de dire: « Pourquoi un tel se montre-t-il fripon, puisque les chrétiens sont si honnêtes? Pourquoi cet autre est-il cruel, puisque les siens sont si humains? » Vous reconnaissez donc que les chrétiens ne sont pas vicieux, puisque lorsque vous en trouvez un qui le soit, vous vous en étonnez? Il y a bien loin d'une accusation à un crime prouvé, et d'une opinion à une vérité. Être et être dit sont deux. Combien portent le nom de philosophes sans obéir aux lois de la philosophie? Tous portent le nom de la chose qu'ils professent et non de la chose qu'ils font. Il y en a qui déshonorent le nom qu'ils portent, et font que ce nom à son tour déshonore la vérité. Ceux qui se disent philosophes, par exemple, ne le sont pas pour cela; ils trompent ceux qui ne jugent les choses que sur le nom, tandis que c'est le nom qui devrait être jugé sur la chose. D'ailleurs les mauvais chrétiens ne sont plus des nôtres; ils ne fréquentent plus nos assemblées, ils ne prient plus avec nous; leurs vices les ont fait sortir de notre communauté pour rentrer dans la vôtre. Nous ne voulons même avoir rien de commun avec ceux que votre violence a forcés d'abjurer. Or, nous admettrions plus volontiers dans notre Église ceux qui sont sortis malgré eux et en cédant à la force, que ceux qui l'ont fait de leur plein gré. Vous n'avez aucun droit d'appeler chrétiens ceux que renient les chrétiens qui n'ont jamais voulu se renier eux-mêmes.

VI. A cette défense que la vérité nous suggère d'elle-même vous n'avez rien à répondre, et dans la conscience de votre embarras, vous vous réfugiez tout hors d'haleine dans cet étroit sanctuaire que l'on appelle l'autorité des lois. « Le législateur, dites-vous, n'aurait pas puni les chrétiens s'il n'eût été convaincu de leur culpabilité. » Pourquoi donc alors ceux qui sont chargés de l'exécution des lois n'exigent-ils pas aussi cette conviction? Les lois ont beau condamner les autres crimes, le juge ne prononce de sentence que lorsque ces crimes sont prouvés contre les individus. Qu'il soit question d'un homicide, d'un adultère, la loi les a condamnés d'avance; mais cette loi, on ne l'exécute qu'autant qu'il est demontré que l'accusé est homicide ou adultère; et pour ce, on instruit le procès, on plaide, on discute, on prouve enfin. Les lois punissent les chrétiens; bien : mais aucune loi ne défend de faire leur procès en règle. Cela est nécessaire pour l'exécution de toutes les lois. Pour obéir à une loi, il faut savoir au juste ce qu'elle ordonne et ce qu'elle défend. Comment voulez-vous l'exécuter cette loi, si vous fermez les yeux? Aucune loi n'a en soi la conscience de sa propre justice, ce sont ceux qui lui obéissent qui la reconnaissent juste. D'ailleurs une loi est naturellement soupçonnée d'injustice, si elle ne peut soutenir la discussion. On peut donc regarder comme équitables les lois contre les chrétiens, tant qu'on ne connaît pas ceux qu'elles persécutent; mais quand on a reconnu leur iniquité, on devrait les rejeter bien loin, avec leur cortége d'échafauds, de croix et de bêtes féroces : on ne doit point respecter une loi injuste. Or il est permis assurément de douter de l'équité de certaines lois, puisque tous les jours on en abroge d'anciennes pour en faire de nouvelles.

VII. « Comment se fait-il donc, me direz-vous, que les chrétiens aient une si mauvaise renommée, qu'elle justifie en quelque sorte ceux qui ont fait les lois? » Laissez-moi vous demander à mon tour : qui a si bien instruit les législateurs passés et les juges actuels? La renommée ! Et n'est-ce pas de la renommée qu'il a été dit « qu'elle est la plus rapide des fléaux? » Pourquoi l'appellerait-on un fléau, si elle disait toujours, ou du moins le plus souvent, la vérité? La renommée! qui est à peine croyable même lorsqu'elle dit la

vérité, tant elle a l'habitude d'en faire un tissu de mensonges, elle qui ajoute, qui retranche jusqu'à ce que tout ne soit que confusion! Que dis-je? la renommée ne peut exister même que sur ce doute légitime de sa véracité; c'est la condition de sa durée; elle vit tant que rien n'est prouvé. Si on lui demande des preuves, elle s'évanouit aussitôt, car sa fonction est d'annoncer des nouvelles et non de les justifier. Quand une fois une chose est bien connue, elle n'est plus soumise à la renommée ni aux on dit. On ne dira plus par exemple : « On dit que tel événement vient d'avoir lieu à Rome; le bruit court qu'un tel a été fait préteur; » mais tout simplement : « Un tel est préteur; cela s'est fait à Rome. » On n'en appelle à la renommée que lorsque l'on est incertain, parce qu'il n'y a là aucune certitude. Il n'y a qu'un fou qui puisse se fier à la renommée, le sage ne croit qu'à ce qui est certain. La renommée, quelque étendue qu'elle soit, a toujours commencé par sortir d'une seule bouche; ensuite elle a grandi en agitant les langues et les oreilles; l'obscurité même de sa naissance fait sa sûreté; et personne ne se donne la peine de penser si la première bouche n'a pas été menteuse; on repète ce que l'on entend, on y ajoute par esprit d'émulation ou de soupçon, ou souvent même pour le seul plaisir de mentir. Mais heureusement que le temps révèle tout, à ce que disent vos proverbes du moins et comme le prouve la nature elle-même qui tous les jours dévoile des vérités dont même la renommée ne s'était pas encore chargée. Voyez donc quelle preuve vous invoquez là en notre faveur. Voilà deux cents ans et plus que la renommée nous accuse, et le temps, ce grand révélateur, n'a encore rien prouvé contre nous. Ce fut sous Auguste que l'on entendit pour la première fois le nom de chrétien; sous Tibère, cette religion commença à faire du bruit. Ce fut Néron qui le premier la condamna. D'après leur premier persécuteur, on peut déjà se faire quelque idée des chrétiens. Si Néron fut un prince pieux, juste et chaste, il est probable que les chrétiens sont des impies, des fripons et des incestueux. Si Néron fut l'ami de son pays, je comprends qu'on nous appelle des ennemis publics. Il est facile de juger ce que nous sommes, en pensant à ce qu'il fut; car, certes, il n'a pas voulu persécuter ceux qui lui ressemblaient. Quand on pense pourtant que cette loi de sang est la seule qui soit restée de toutes les lois de Néron! la seule qui ait été apparemment trouvée juste et humaine, et par là ne ressemblant en rien à son auteur. Voilà bientôt deux cent cinquante ans que nous existons. Depuis ce temps, que d'iniquités n'avons-nous pas commises! que d'hommes n'avons-nous pas crucifiés pour représenter notre maître! que d'enfans n'avons-nous pas égorgés pour tremper notre pain dans leur sang! Combien de fois n'avons-nous pas la nuit, dans nos assemblées, éteint nos lanternes pour nous livrer aux plus atroces obscénités! Jusqu'à présent on n'a jamais pu opposer aux chrétiens que leur renommée! Que l'aspect de l'homme est bizarre! il est plus facile de lui faire croire un atroce mensonge qu'une vérité avantageuse. Il aime mieux prêter l'oreille à une calomnie qu'au bien qu'on pourrait lui dire des autres. Si l'iniquité vous eût laissé la moindre prudence, ne devriez-vous pas vous enquérir de quelle source ont pu sortir tous ces bruits scandaleux contre les chrétiens? Certes, ce ne sont pas les chrétiens eux-mêmes qui les ont répandus puisque leur loi leur ordonne le silence sur les mystères les plus innocens; à plus forte raison seraient-ils obligés de garder le secret sur ceux qui les exposeraient à un juste et prompt châtiment de la part des hommes. Si ce ne sont point les chrétiens, il faut bien que ce soient des étrangers. Or, je vous le demande, quelle foi pouvez-vous ajouter à des étrangers, peut-être à des ennemis?... Mais peut-être nos domestiques ont-ils vu quelque chose à travers les fentes de nos cavernes; ils auront écouté aux portes. Sans doute on n'est trahi que par les siens; nos domestiques ont donc bien pu nous trahir, surtout si nos actions sont tellement atroces qu'elles les délient de leur devoir de fidélité, et qu'il soit impossible de taire ce dont on a été épouvanté et frappé d'horreur. Mais n'est-il pas bien étonnant aussi, que ceux qui avaient si bien acquis le droit de parler et de parler hautement, n'aient pas eu le désir de prouver ce qu'ils avançaient; et que ceux qui les premiers ont entendu de telles horreurs n'aient pas éprouvé l'envie d'en être témoins? Ils avaient tout à gagner à cela, et la satisfaction de leur curiosité et le prix que l'on donne au délateur lorsqu'il prouve ce qu'il

avance. « Voilà précisément ce qui a eu lieu, dites-vous; on a surpris les chrétiens en flagrant délit; après les rapports, on a été aux preuves; on a tout vu et entendu, et c'est de là que vient votre mauvaise réputation. » Certes, voilà qui dépasse tout sujet d'étonnement. Comment! de tels crimes ont été prouvés et nous avons pu les continuer presque impunément? C'est qu'apparemment nous nous sommes corrigés depuis. Cependant nous avons toujours le même nom, la même foi, et nous sommes de jour en jour plus nombreux. Plus nous sommes nombreux, plus nous avons d'ennemis; et en même temps plus nous devons commettre de crimes. Pourquoi donc alors le nombre des délateurs n'augmente-t-il pas avec celui des criminels? Ce que je sais, c'est que nos réunions ont maintenant connues; on sait quel jour et en quel lieu nous nous rassemblons; aussi nous y sommes espionnés et comme assiégés. Cependant, qui peut dire être survenu au moment où les restes d'un enfant à moitié mangé fussent encore sur nos tables? Qui a jamais surpris la trace de nos dents sur un pain trempé dans du sang? Qui nous a jamais vu éteindre nos lumières à la nuit close pour commettre la moindre action déshonnête? Si nous avons corrompu les témoins avec de l'or, comment se fait-il qu'on nous accuse de toutes parts? Mais à quoi bon toutes vos accusations et réfutations en l'air? Rien n'est si facile que de nous convaincre. Faites semblant de vouloir être initié; allez trouver notre grand sacrificateur, comme vous l'appelez, ou notre patriarche; il vous dira sans doute: « Il faut que vous apportiez un enfant qui ne sache pas encore parler pour que nous l'immolions; vous apporterez aussi des cierges qu'éteindront des chiens en rut; et des petits gâteaux pour donner à ces chiens: et puis il vous faudra une mère ou une sœur pour pouvoir devenir incestueux. » Mais si vous n'en avez pas? on ne voudra probablement pas vous recevoir. Or je vous le demande à vous-mêmes, de telles accusations peuvent-elles être écoutées quand elles sortent de la bouche de nos ennemis? Mais elles ne sont pas l'ouvrage d'un seul; il est impossible d'en connaître tous les auteurs. L'un a posé le fondement de cet édifice de calomnie, et a trouvé des dupes pour l'écouter; un autre y a ajouté les festins, un troisième les unions incestueuses, etc. Il faudrait pourtant bien que nos néophytes sussent quelque chose de tout cela. Comment arrive-t-il donc qu'aucun de nos nouveaux convertis ne soit épouvanté de nos festins de Thyeste et de nos mariages d'Œdipe, et ne nous quitte aussitôt pour aller nous dénoncer au peuple et aux magistrats? Mais non, il paraît qu'à peine ils sont au courant de ce qui se passe chez nous, qu'ils s'y affectionent aussitôt. Il faut qu'il y ait dans notre secte quelque chose de bien grand et de bien sublime, pour faire ainsi passer par-dessus le dégoût que doivent inspirer de telles horreurs. O nations malheureuses et dignes de pitié, approchez, voilà que nous vous offrons l'épreuve de notre initiation! Notre foi promet la vie éternelle à ceux qui croient et qui obéissent; elle menace en même temps les profanes de la mort éternelle et du feu éternel. Elle prêche par conséquent la résurrection des vivans et des morts. Nous discuterons ce dogme plus tard, si cela vous fait plaisir; en attendant, croyez-moi sur parole; car je suis pressé de savoir si vous pourrez subir les mêmes épreuves que nous. Allons, viens, qui que tu sois; voilà un petit enfant, enfonce-lui un couteau dans la gorge; ou si c'est là la fonction du prêtre, eh bien! tiens-toi là tranquille et regarde-le faire pendant qu'il prive de la vie ce petit être qui n'a pas encore commencé à vivre. Trempe ton pain dans son sang encore tout fumant et déjeûne à ton aise, tout en jetant un coup d'œil sur l'endroit où ta mère et ta sœur préparent leur lit, afin d'aller les trouver quand on aura éteint les lanternes. Si toutefois tu te trompes de lit, il n'y aura pas grand mal; si tu ne commets pas un bon inceste, ce sera toujours un petit adultère. Après cela, tu auras mérité la vie éternelle. Allons, réponds donc, veux-tu de l'éternité à ce prix? Te voilà tout ébahi! Tu ne crois pas à mes paroles, maintenant; et si tu y croyais, tu ne voudrais pas d'un tel marché; je dis même que quand tu le voudrais, tu ne pourrais pas l'accomplir. Pourquoi donc d'autres le pourraient-ils si vous ne le pouvez pas? Si d'autres le peuvent, que ne le pouvez-vous aussi? Vous trouvez que l'impunité et même l'éternité seraient achetés trop cher. Et pensez-vous donc que nous en fassions plus de cas que vous? Croyez-vous que les dents des chrétiens soient d'une autre nature que les

vôtres? Que la conformation de la trachée artère varie chez nous et nous donne d'autres goûts? Supposez-vous enfin que nous ayons pour la luxure des organes plus énergiques que les vôtres. Assurément non. Il nous suffit de différer de vous par la connaissance de la vérité. Mais on nous regarde comme des hommes de la troisième race des cynopennes, des sciapodes, ou enfin des antipodes qui viennent de dessous terre.

VIII. Si vous attachez quelques idées à ces mots, je voudrais bien que vous nous dissiez ce que vous entendez par la première et par la seconde race, afin que nous pussions savoir ce que c'est que la troisième. Un certain Psammétique s'imagina avoir trouvé un moyen fort ingénieux de découvrir le peuple qui était de première race, c'est-à-dire probablement qui était le plus ancien. Il prit, à ce qu'on dit, deux enfans nouveau-nés, les sépara de tout le genre humain et les fit nourrir par une femme à laquelle il fit préalablement arracher la langue, afin que dans leur solitude ils n'entendissent prononcer le langage d'aucun peuple, et qu'ils fussent forcés par la nature de parler la langue qui est celle de la plus ancienne race. Or le premier mot qu'ils prononcèrent fut *bekkos*, et comme ce mot signifie pain dans la langue phrygienne, les Phrygiens ont depuis ce temps passé pour le plus ancien peuple du monde. Peut-être n'est-il pas hors de propos de réfuter la possibilité de cette histoire, pour montrer à quelles absurdes fables vous pouvez ajouter foi, pendant que vous fermez les yeux à la vérité. Peut-on en effet croire qu'une femme ait pu vivre après qu'on lui eut arraché la langue, ou du moins coupé assez près de la racine pour qu'elle ne pût contribuer en rien à l'articulation d'un son? Cette opération aurait attaqué la gorge qu'il est si dangereux de blesser même en dehors: le sang d'abord, et ensuite le pus, seraient retombés dans les poumons, ce qui n'eût pas manqué de causer la mort, surtout quand on pense que toute alimentation serait devenue impossible pendant tout le temps de la guérison d'une telle blessure. Que dis-je, guérison? Concevez-vous l'application des topiques et des bandages? Mais admettons, si vous voulez, l'intervention de quelque enchanteur, et supposons-la guérie et bien portante. La langue ne forme pas à elle seule tout l'organe de la parole, il lui restait le gosier et les lèvres, et la faculté de prononcer la consonne labiale et les gutturales qui se trouvent dans le mot *bekkos*, sans le secours de la langue. Les enfans entendant ce son très souvent, ont pu l'imiter, et comme ils avaient leur langue, ils y ont mis plus de souplesse et de légèreté d'articulation, puis ils se sont facilement imaginé que ce mot signifie quelque chose. Mais laissons les Phrygiens en tranquille possession de leur titre de première race, je ne vois pas pourquoi les chrétiens seraient la troisième. N'y a-t-il eu qu'un peuple entre les Phrygiens et les chrétiens? Tout cela n'est que folie et superstition. Vous dites que nous sommes la troisième race, et vous prétendez que nous sommes les plus nouveaux! Il n'y a donc que trois races? Comment les compter? ce sera probablement les Romains, les Juifs et les chrétiens? Mais les Grecs, où les mettrez vous? Ils sont plus anciens que les Romains; car ils leur ont fourni presque tous leurs dieux. Et les Égyptiens qui avaient aussi une religion mystérieuse et étrange? Enfin si les hommes de la troisième race sont si monstrueux, que devons-nous penser de ceux de la première et de la seconde?

IX. Quand il arrive un malheur public, une peste, une guerre, une famine, une éclipse, un tremblement de terre, vous criez: « Les chrétiens! les chrétiens! » Vous concevez apparemment que ce sont vos dieux qui lancent leurs traits contre une génération qui les méprise. Mais il n'y a pas trois cents ans que nous existons, et cependant que de fléaux n'ont pas affligé l'humanité avant le christianisme! Où étaient alors les chrétiens? Et puis vos dieux sont donc bien aveugles, de confondre ainsi dans leur colère ceux qui les méprisent et ceux qui les adorent? « C'est, disent quelques-uns, parce que leurs adorateurs ne montrent pas assez de zèle pour l'extermination des blasphémateurs! » Mais ils ne se fâcheraient pas contre vous, s'ils pouvaient se venger eux-mêmes; il n'y a rien de si ridicule qu'un homme qui veut défendre et protéger un dieu.

X. Mais je peux rétorquer toutes vos calomnies et vous accabler de vos propres accusations; plus tard je justifierai notre doctrine; pour le moment qu'il me suffise d'arracher vos flèches de nos blessures pour les relancer contre vous.

D'abord vous nous accusez d'avoir abandonné les lois et les mœurs de nos ancêtres. Voyez bien si vous n'êtes pas en cela aussi coupables que nous. Vos mœurs actuelles, vos vêtemens, votre manière de vivre, votre langage même, tout en vous diffère de ce qui était du temps de vos dieux. A l'autorité de vos pères, vous avez substitué partout votre propre autorité ; ce qui est vieux est pour vous hors de mode. Vous ne tarissez pas sur les louanges de l'antiquité, mais vous vous gardez bien de la prendre pour modèle..... Mais parlons du culte de vos dieux, qui est la seule chose peut-être que vous aient transmise vos ancêtres, et qui fournit contre les chrétiens tant de chefs d'accusation. Ce culte, je dis que vous le méprisez et que vous le détruisez par vos insultes, bien que ce ne soit pas de la même manière. On ne peut pas dire que nous méprisons vos dieux, puisque nous nions leur existence; on ne peut mépriser que ce que l'on croit exister. Ce qui n'est rien ne peut être le sujet de mépris. Si donc les dieux éprouvent quelque insulte, c'est de la part de ceux qui croient en eux. C'est donc vous qui êtes coupables, et de croire en eux et de les mépriser, et de les adorer et de les insulter. D'abord, puisque vous adorez les uns un dieu, les autres un autre, il est clair que vous négligez, et que par conséquent vous méprisez tous ceux que vous n'adorez pas ; car il est impossible d'élever les uns sans abaisser les autres. Mais il y a tant de dieux, qu'il est impossible que tous soient adorés par tous; ainsi, ceux même qui les ont inventés dès le commencement, les méprisaient, puisqu'ils devaient prévoir qu'ils ne pouvaient tous être adorés par tous. Les plus sages mêmes de vos ancêtres, dont vous ne voulez pas quitter la loi pour embrasser la nôtre, se sont plus d'une fois montrés impies envers vos dieux. Le général M. Amilius avait, pendant une bataille, voué un temple au dieu Alburnus ; il ne voulut pas le bâtir avant que le sénat eût ratifié son vœu. N'est-ce donc pas une impiété que de soumettre l'existence d'un dieu et les honneurs qui lui sont dus à l'avis d'un sénat ? Souvent les censeurs ont aboli des dieux, même sans le consentement du peuple. Les consuls, appuyés de l'autorité du sénat, n'ont-ils pas chassé Bacchus non-seulement de Rome, mais encore de toute l'Italie? Varron nous apprend que Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis, ont d'abord été mis à la porte de votre Capitole. Le sénat avait rejeté leurs statues ; il fallut que le peuple fît une émeute pour leur obtenir une petite place au milieu des autres..... Vous avez donc parmi vos ancêtres, sinon des chrétiens de nom, du moins des chrétiens de fait, qui refusaient de reconnaître des dieux..... Mais passons. Vous ne le cédez en rien à vos aïeux sous ce rapport. Quel respect avez-vous pour vos dieux domestiques, vos Lares et vos Pénates, que vous vendez ou que vous mettez en gage quand vous avez besoin d'argent? C'est probablement pour consoler les pauvres dieux domestiques de tous ces affronts que vous traitez vos dieux publics avec encore plus de dédain. Vous les vendez à l'encan ; vous vous en faites des rentes. Plus ils sont révérés et plus vous les vendez cher ; de sorte que vos crieurs publics doivent être parfaitement au courant du degré de sainteté et de majesté de chacun de vos dieux. Vos cérémonies religieuses sont elles-mêmes un objet de trafic ; on paie tant pour entrer dans un temple, tant pour être placé plus près de leur autel; vous vendez enfin tout ce que vous regardez comme sacré : on ne peut adorer vos dieux gratis. Votre religion est même plus profitable à vos bouchers qu'à vos prêtres. Mais ce n'est rien que de négliger ou de vendre vos dieux, il faut que vous les insultiez jusque dans les honneurs que vous voulez bien leur rendre. Tout ce que vous faites pour les honorer, vous avez soin de le faire aussi pour honorer la poussière des morts. Vous bâtissez des temples pour les dieux et pour les morts ; vous élevez des autels aux dieux et aux morts ; sur ces autels vous gravez des inscriptions de même nature, ou bien vous y placez des statues qui indiquent le caractère ou la profession du mort ou du dieu. Satan y est représenté comme un vieillard ; Apollon comme un jeune homme sans barbe ; Diane est habillée en jeune fille, Mars en soldat, et Vulcain en forgeron. Il n'est donc pas étonnant que vous offriez de l'encens et des victimes aux morts comme aux dieux. Comment vous défendrez-vous de cet affront que vous faites à vos dieux en les traitant comme des morts? Il est vrai que vous les traitez aussi comme des vivans, car tous ces rites, toutes ces cérémonies se font aussi pour les empereurs et les rois que vous traînez également en charriots

couverts, et que vous couchez près de la table du festin, avec le même appareil que s'ils étaient des statues; vous célébrez aussi des jeux en leur honneur, de sorte que le ciel, la terre et l'enfer, les vivans, les morts, et ceux qui ne meurent point, sont confondus dans votre culte universel..... Et ce ne sont point seulement les hommes vicieux ou les sacriléges qui montrent pour les dieux tant de mépris; non, ce sont les hommes les plus savans et les plus grands qui se sont constamment montrés irrévérencieux envers vos divinités. Votre littérature est pleine de mensonges, d'ignominie, je dirai même de calomnies contre les dieux; à commencer par votre Homère, cette source abondante de laquelle est découlée toute votre poésie. En le vantant comme vous le faites, vous insultez vos dieux qu'il a tant maltraités. Nous n'avons pas tout à fait oublié notre Homère; nous nous rappelons que c'est lui qui ravale les dieux à la condition de simples mortels; qui les soumet aux accidens et aux passions de la pauvre humanité, et qui décide du sort des batailles par le caprice de telle ou telle divinité qui prend parti pour les Grecs ou pour les Troyens. Vénus, dans son poëme, est blessée d'une flèche lancée par un homme; Mars est pendant treize mois enfermé dans une prison où il est sur le point de mourir; le trône de Jupiter lui-même est ébranlé par une émeute de la canaille céleste; on le voit se lamenter sur la mort de Sarpédon, ou aller se coucher maritalement avec sa sœur pour tâcher, à force d'actes lascifs, de lui faire oublier qu'il a des maîtresses. D'après l'exemple du prince des poëtes, je vous donne à penser quelle carrière d'insolence et de mensonges se donnent tous les écrivains. Les tragiques et les comiques ne se font pas faute de représenter les dieux souffrant la douleur et la misère. Je ne parle pas des philosophes, que leur orgueil et leur affectation de vertu met au-dessus de toute crainte. D'ailleurs un demi-aperçu de la vérité suffisait pour les engager à se révolter contre tout votre Olympe. Socrate, pour mieux indiquer le cas qu'il en faisait, ne jurait jamais que par le chêne, par le chien, ou par sa femme! Il est bien vrai qu'il fut condamné à mort, mais les Athéniens se repentirent de cette inique sentence: ils rendirent à Socrate une tardive justice, et par cela ils approuvèrent en lui ce que l'on blâme aujourd'hui si fort en nous. Diogène aussi fit sur Hercule je ne sais quelle plaisanterie; et Varron, ce Diogène romain, s'amuse à nous représenter trois cents Joves ou Jupiter sans tête. D'autres poëtes encouragent vos débauches en chantant le déshonneur de vos dieux. Je ne sais si dans vos festins vous vous amusez plus de vos mimes que de vos dieux, tant vous écoutez avec plaisir les chansons de vos bouffons qui ne célébrent que l'ignominie de l'Olympe. On leur attribue, devant vous, toutes sortes d'obscénités. Chacun de vos dieux a deux têtes, l'une majestueuse et l'autre bouffonne. Vous vous plaisez beaucoup à entendre le soleil se lamenter sur la mort de son fils qui est frappé de la foudre; vous ne rougissez pas le moins du monde quand on vous chante que Cybèle se meurt d'amour pour un gardeur de vaches qui se moque d'elle; les hauts faits de Jupiter font aussi le texte de charmantes petites chansons. Vous êtes bien plus religieux encore dans l'arène sanglante des gladiateurs, où vous faites danser vos dieux représentés par des criminels qui vont être mis à mort, comme si vous vouliez punir vos divinités dans la personne des coupables. Nous avons plus d'une fois vu un habitant de Pessinunte représenter au vif la mutilation d'Atys. Quand un criminel doit être brûlé vif, vous l'habillez en Hercule. Nous avons ri bien souvent devant vos théâtres en voyant le père Pluton, frère du père Jove, mettre à l'encan les funérailles des gladiateurs, et les adjuger avec son marteau, pendant que Mercure, avec des plumes de coq dans le talon de ses bottines, cautérise les corps avec son petit caducée en feu d'artifice, pour s'assurer s'ils sont bien morts. Tout cela assurément fait autant d'honneur aux dieux qu'à leurs adorateurs. Je ne sais vraiment si vos dieux ont moins à se plaindre de vous que de nous; il est vrai qu'ensuite vous les accablez de flatteries pour vous faire pardonner vos insultes, tandis que nous sommes toujours pour eux de francs adversaires.

XI. Mais ce n'est pas seulement par l'abandon des anciennes croyances que nous vous ressemblons, nous pouvons aussi vous reprocher toutes les nouvelles et monstrueuses superstitions dont vous nous accusez. Quelques-uns de vous ont rêvé que notre Dieu est une tête d'âne; c'est Cornélius Tacite qui le premier a mis ce conte en vogue. Dans le quatrième livre de ses histoi-

tes, où il raconte une des guerres du peuple juif, après avoir pris les choses de plus haut, et avoir argumenté à plaisir sur l'origine de cette nation, il dit : qu'en traversant un désert l'armée juive se trouva manquer d'eau, et qu'après avoir longtemps souffert de la soif, ils furent conduits à une source par une troupe d'ânes sauvages, qui reconnurent la présence de l'eau par la nature de l'herbe qui se trouvait dans le voisinage. Il ajoute, que par reconnaissance, les Juifs adorèrent depuis la figure des ânes. On a ensuite attribué ce culte aux chrétiens qui reconnaissent la religion juive sur laquelle la leur est fondée. Mais Cornélius Tacite, oubliant cette charmante histoire, comme font presque toujours les menteurs et les bavards, dit un peu plus loin : qu'après la prise de Jérusalem, Pompée entra dans le temple et fut surpris de n'y trouver aucun simulacre. Où était donc ce Dieu, s'il n'était pas dans ce fameux sanctuaire où ne pénétraient que les prêtres et dont les profanes étaient exclus? Mais j'oublie que je ne voulais disculper ni juif ni chrétien, mais seulement rétorquer toutes les accusations faites contre nous. Admettons donc que nous adorons une face d'âne. Certes, vous ne nierez pas que vous en fassiez autant, vous qui adorez des ânes tout entiers avec leur déesse Épona, voire même des troupeaux complets sans vous faire grâce des étables. Mais vous nous reprochez peut-être de nêtre qu'asinolâtres quand il y a tant d'autres idoles à adorer? Alors je vous renvoie à ceux qui nous accusent d'adorer une croix, et qui pourtant l'adorent eux-mêmes ainsi que je vais le prouver.

XII. La croix est pour nous un étendard, un signe fait en bois. Or vous savez si vous adorez le bois sous toutes les formes possibles. La Pallas d'Athènes et la Cérès de Pharos ne sont que de rudes poteaux, c'est-à-dire des commencemens de croix. Mais vous nous reprochez d'adorer des croix complètes ! A merveilles ! mais vous ne voyez donc pas que toutes vos statues de dieux et de déesses ne sont dans le principe que des croix ; au moins qu'elles ont la forme humaine qui elle-même n'est qu'une croix. Faites une figure d'homme la tête droite et les bras étendus, vous aurez une croix ; et c'est aussi ce que commencent à faire les modeleurs en argile, avant de donner à leurs modèles la forme définitive qui doit être copiée en marbre ou en toute autre matière ; de sorte que tous les dieux que vous adorez ne sont dans le principe que des croix. Les étendards des vos armées representent aussi des croix, et vos soldats mettent leurs étendards au-dessus de Jupiter lui-même.

XIII. D'autres, un peu moins extravagans, prétendent que nous adorons le soleil, soit parce que nous nous tournons vers l'orient pour faire nos prières, soit parce que le dimanche qu'ils appellent le jour du soleil est pour nous un jour de fête. Eh! ne l'adorez vous pas vous-mêmes? et n'affectez-vous pas aussi de vous tourner vers l'orient pour prier? n'avez-vous pas nommé d'après le soleil un des jours de la semaine? et n'est-ce pas ce jour-là que vous vous abstenez du bain, ou que vous le différez jusqu'au soir, et que vous vous livrez au repos et aux festins? Il est vrai qu'en cela vous sortez entièrement de l'esprit de votre culte qui n'exige rien de semblable, et que vous vous rapprochez de celui des juifs et du nôtre qui consacrent un jour de repos. Mais vous voyez qu'en cela encore nous n'avons aucun reproche à nous faire mutuellement.

XIV. Mais il court sur notre Dieu une nouvelle histoire. Il y a à peine quelques jours qu'un vaurien de juif, qui n'est juif qu'au détriment de sa peau, s'est avisé de promener par la ville une image avec cette inscription : *Onochoète* (adorateur d'âne). Cette image représentait un homme en toge avec des oreilles d'âne ou de cheval, tenant en main un livre, et ayant un des ses pieds fourchu. Et la populace de croire au juif, qui prétendait que c'était là le culte des chrétiens ; car c'est de cette nation juive que partent toutes les calomnies dirigées contre nous. Celle-ci, tant par sa nouveauté que par la bassesse de son auteur, ne mériterait pas qu'on en fît mention ; mais je m'en empare pour avoir le plaisir de rétorquer. Voyons donc si vous n'êtes pas encore ici aussi coupables que l'on prétend que nous le sommes. Peu importe la difformité, pourvu que je vous prouve que vous adorez des difformités. Or vous avez des dieux à tête de chien, d'autres à tête de lion, de bœuf, de bélier, de bouc, des dieux cornus, des dieux à jambes de chèvres, à queue de poissons, de serpens. Que sais-je, moi? il y en a

qui ont des griffes d'oiseau, des ailes et un bec. Quel droit avez-vous donc de vous irriter de ce que nous adorons une seule difformité.

XV. J'ai déjà démontré qu'il y a parmi vous plus d'un onochoète. Si nous avons des dieux de même nature, il s'ensuit que nous devons peu différer dans notre culte et dans nos rites. Cherchons donc ailleurs un autre point de comparaison. Nous sacrifions des enfans dans nos initiations? Si vous avez oublié tous vos homicides et vos infanticides, j'aurai soin de vous les rappeler plus tard. Admettons pour le moment cette différence, pour ne pas avoir l'air de répéter sans cesse les mêmes argumens. En attendant, nous ne manquerons pas de ressemblance; et si nous sommes infanticides, vous ne l'êtes pas moins, quoique ce soit d'une autre manière. Je sais que vous avez des lois qui sévissent contre ceux qui tuent les enfans après leur naissance; mais jamais les lois ne furent plus faciles à éluder, ainsi que le fait tout le monde. Vous me direz peut-être que du moins vous ne le faites pas dans un but religieux; mais l'absence de l'idée d'un devoir ne fait que vous rendre encore plus coupables, surtout quand vous avez la cruauté d'exposer vos enfans à mourir de froid et de faim, à être dévorés par les bêtes, ou que vous les jetez à l'eau pour leur y faire souffrir une mort plus lente. Mais en admettant vos prétendues circonstances atténuantes, quelle aggravation de crime ne trouvera-t-on pas chez vous, quand on pense que ce sont vos propres enfans que vous exposez ainsi? Vous êtes même d'autant plus coupables que vous ne pouvez vous excuser sur vos superstitions. Donc puisqu'on nous accuse de ces sacrifices impies, et que vous commettez les mêmes crimes, non par la religion, mais par un sordide intérêt, il s'en suit que nous ne différons guère en fait d'infanticides. Les vôtres sont le résultat de l'impudicité; les nôtres proviennent de notre cruauté: ce sont deux vices que la nature sépare rarement. Mais enfin, que faites-vous de moins que nous, ou plutôt que ne faites-vous pas de plus? Est-ce donc peu de chose d'interroger les entrailles humaines, parce qu'on n'immole que des hommes faits? Est-ce peu que de sucer le sang humain parce que ce sang n'a pas encore reçu la vie? Il n'y a donc pas de mal à dévorer un enfant, pourvu qu'on l'avale tout chaud et tout d'un trait[1]?

XVI. Parlons maintenant de l'heure où l'on dit que nous éteignons les lanternes, où nous imitons les chiens dans nos rites obscènes, et où nous nous mettons sous la protection du génie des ténèbres. Je crains d'être ici en défaut, car comment pourrais-je prouver contre vous de telles choses? Rendez-nous au moins la justice d'avouer que nous mettons dans nos impudicités une certaine pudeur; nous nous faisons, vous le voyez, une nuit artificielle, pour ne pas souiller la lumière du jour, ni même la véritable nuit. Vos incestes à vous se font à la face du ciel et de la terre. Vous seuls souvent les ignorez, au lieu que jusqu'au fond de nos cavernes notre conscience peut encore nous reprocher les nôtres. Les Perses, dit Ctésias, s'accouplent sans scrupule avec leurs mères. Les Macédoniens ont prouvé combien cette pratique leur était familière. La première fois qu'Œdipe fut représenté sur la scène dans leur pays, quand ils virent ce malheureux paraître en gémissant sur le théâtre, après s'être crevé les yeux, ils partirent tous d'un éclat de rire. L'acteur interdit ôta son masque, et s'adressant aux spectateurs: «En quoi, leur dit-il, mes maîtres ai-je pu vous déplaire?» Les Macédoniens, répondirent: «Oh tu joues très-bien ton rôle, toi; ce n'est pas ta faute si Œdipe a fait de telles folies, ou si un poëte a eu la niaiserie de les écrire.» Puis ils s'entre-criaient:

[1] Parùm humanum sanguinem lambitis, quoniam futurum sanguinem elicitis? parùm infante vescimini quia infantem totum præcoquum perhauritis?

On nous pardonnera d'avoir laissé dans la traduction le voile d'obscurité qui couvre ici le texte, et que nous n'osons soulever que par un commentaire en latin.

Solebant alter in alterius os semen elicere quod et hic perhauriebat; et eo sanguinem *futurum* elicitum, id est infantem nondùm editum, non quidem edebant, nec etiam hauriebat, sed *perhauriebant* quasi ostream.

Ce qui autorise cette explication, c'est que Tertullien dit plus haut que les lois sévissaient contre ceux qui tuaient des enfans déjà nés, *editos infantes*. On retrouve dans d'autres pays la trace de cette conception

Quibusdam in insulis Indiarum occidentalium etiam nunc talia peraguntur. Sunt enim africani servi, qui magiæ cuidam, nomine *obeah*, studium adhibent, noctu et cautè conservis adeunt dormientibus; et eorum per somnum verecundis partibus suâ linguâ et labiis blandientes lambendo, semen elici cogunt quod perhauriunt. Creditur apud servos, Obeah magum tunc posse dormientis vultus et ora induere, et quæque facinora perpetrare, ipse insuspicabilis. (*Note du Traducteur.*)

«Allons-nous-en, allons trouver nos mères!» Mais, direz-vous, une ou deux nations font à peine tache sur la surface de la terre. Mais les chrétiens! l'Océan ne laverait pas leurs souillures! Mais vous qui faites passer par adoption vos enfans d'une famille dans une autre, qui les confiez souvent à des mains mercenaires, ne savez-vous pas combien de chances d'inceste vous entourent? Vos débauches d'ailleurs vous rendent si souvent pères sans que vous le sachiez! Quel mélange, quelle confusion de toutes les familles ne résultent pas du rélâchement de vos mœurs! Quand Fulcianus était préfet de la ville, une certaine nourrice sortit de la maison de son maître et laissa sur le seuil de la porte l'enfant qu'elle aurait dû garder. Un Grec des frontières s'empara de l'enfant et l'emmena en Asie. Au bout de quelques années, il le ramène à Rome sous un nouveau nom et le met en vente. Son père achète le petit esclave grec, et s'en sert. Quelque temps après, il s'en dégoûte, et, comme c'est assez votre usage, il l'envoie à la campagne travailler aux champs. Il y trouva son ancien précepteur et sa nourrice qui depuis plusieurs années étaient là en pénitence. On se met à causer et à raconter mutuellement ses aventures. Les vieux esclaves lui content qu'ils ont perdu le jeune enfant qui leur avait été confié; l'adolescent raconte qu'il a été perdu ou volé, et qu'il est né à Rome d'une famille honorable. On réflechit sur son âge; on compare les dates; la nourrice reconnaît sur son cou une certaine marque, que confirme encore une lointaine ressemblance; bref, il est reconnu. Dieu le permit sans doute, pour qu'une si horrible tache fut ineffaçable sur vos fronts. Les maîtres ou plutôt les parens entendent parler de l'affaire, ils font venir le marchand d'esclaves. Tout est dévoilé. Les parens s'étranglèrent de désespoir. Le préfet Fuscianus adjugea tous les biens à l'adolescent, non comme héritage, mais comme salaire de l'inceste et de l'obscénité. Que cet exemple bien connu vous suffise, quoique j'en pusse citer bien d'autres. Il n'est aucun événement qui n'arrive plusieurs fois, bien que souvent il ne soit découvert qu'une fois. Vous nous reprochez l'inceste comme une des obligations de notre culte, et voilà ce que vous faites, sans y être obligés par le vôtre.

XVII. Quant à l'orgueil et à l'entêtement que l'on nous reproche, j'espère bien aussi vous montrer que sur ce chapitre vous ne nous cédez en rien. Notre premier entêtement est de ne pas vouloir adorer la majesté des Césars. On nous accuse d'irrévérence parce que nous ne saluons pas leurs statues et que nous ne jurons pas par leur nom; là-dessus on nous appelle les ennemis de l'État. A la bonne heure, vous autres gentils vous ne cherchez qu'à accabler vos Césars de nouveaux titres; l'un est Médique, l'autre Persique, celui-là Germanique. Que le peuple romain s'occupe donc de trouver sur la terre de nouvelles nations à vaincre, car le vocabulaire commence à s'épuiser. Quant à nous, nous sommes fidèles aux Césars comme de vrais Romains, et voilà tout. Jamais chrétien ne prit part à une conjuration dans le palais, dans le sénat, ni dans la province. Le sang des Césars n'a jamais souillé nos mains. Le ciel des Syriens est encore empesté de la puanteur des cadavres. Les eaux du Rhône ne suffiraient pas pour laver le sang qui a coulé sur ses rives. Mais laissons-là ces cruautés, puisque vous me direz qu'elles n'ont pas été commises par des Romains. Voyons ce que fait le vrai peuple de la Rome impériale. Ce sont des libelles sans pudeur et sans frein, des placards dont peuvent témoigner vos statues, car les piédestaux en sont couverts. Ce sont les mauvaises plaisanteries et les malédictions qui s'élèvent des banquettes du cirque. Vos épées restent dans le fourreau, mais vos langues sont sans cesse rebelles. Mais c'est un bien plus grand crime, n'est-ce pas, que de ne pas jurer par le génie de César? Vous ne vous faites pas faute, vous qui ne vous faites aucun scrupule de vous parjurer par vos dieux. Et puis nous ne voulons pas dire le dieu César. Là-dessus, comme l'on dit vulgairement, nous faisons la grimace. Mais vous, vous appelez César un dieu; ce qui est une dérision, puisque vous savez bien qu'il n'est qu'un homme, et même une médisance, car il n'a pas la moindre envie d'arriver à son apothéose, parce qu'il trouve plus doux de vivre que d'avoir une place dans l'Olympe.

XVIII. On nous trouve encore obstinés parce que ni l'épée, ni la croix, ni les bêtes, ni le feu, ni les tourmens ne peuvent nous faire broncher, tant nous méprisons la mort. Vos ancêtres se sont souvent montrés obstinés de cette manière-

là, et vous appelez chez eux cette force d'âme courage et intrépidité, et non entêtement. Combien d'hommes se sont jetés volontairement au devant des épées? Il serait trop long de les compter. Votre Régulus a subi volontairement le supplice de la croix, précédé de mille tortures. La reine d'Égypte s'est fait tuer par ses propres serpens. Didon a su monter sur le bûcher qu'elle s'était fait dresser pour elle-même; et son exemple a appris à la femme d'Asdrubal à se montrer plus grande que son mari dans les malheurs de sa patrie. Une femme d'Athènes au milieu des tourmens sut par sa constance lasser la cruauté d'un tyran qui voulait lui arracher un aveu. Enfin craignant que la douleur ne vainquît sa faiblesse de femme, elle se coupa la langue avec les dents, et la lui cracha au visage, se privant ainsi du moyen de parler. Que les vôtres montrent cette énergie, c'est une glorieuse fermeté; mais si nous en faisons autant, c'est un stupide entêtement. Retractez donc toutes les louanges données à vos ancêtres puisque vous nous les refusez pour les mêmes actes. Mais, direz-vous, les temps difficiles dans lesquels vivaient nos aïeux rendaient souvent une telle énergie louable et même nécessaire; mais à présent, nous jouissons de la tranquillité et de la paix que nous procure une civilisation plus avancée. Les chrétiens se comparent aux anciens; nous ne pouvons manquer de haïr en eux ce que nous n'aprouvons plus et ce qui n'est plus en nous. Je sais bien que l'amour de la gloire a fait des héros de vos ancêtres; mais est-ce par amour pour la gloire, est-ce parce que vous vivez dans des temps difficiles que vous exposez vos poitrines aux coups de vos maîtres d'escrime? Une femme a rendu sa mort célèbre en se livrant à ses bêtes, et vous tous les jours, au milieu de la paix, vous faites métier d'aller combattre les bêtes dans le cirque où souvent vous succombez sans gloire.

XIX. Vous voyez que nous sommes aussi obstinés les uns que les autres. Mais notre entêtement, à nous autres chrétiens, est basé sur notre persuasion. Nous croyons à la résurrection des morts, et l'espoir de la résurrection nous donne le mépris de la mort. Moquez-vous tant que vous le voudrez de la stupidité de ceux qui meurent afin de vivre; mais pour en rire de bon cœur, et pour vous désopiler la rate tout à votre aise, passez l'éponge sur toute votre littérature, ou bien effacez tous vos livres en les lèchant avec votre langue; car tous s'accordent à dire que les âmes doivent rentrer dans les corps. Or notre croyance à cet égard n'est-elle pas *à priori* plus raisonnable et plus probable que la vôtre? Nous pensons que les âmes rentreront dans le même corps où elles ont déjà vécu; vous les faites passer dans des corps de chiens, de chats, de mulets et de paons! Nous croyons encore que Dieu jugera les hommes, chacun suivant son mérite; vous attribuez ce jugement à Minos et à Rhadamanthe; je crois que vous auriez mieux fait d'en charger Aristide qui était plus juste qu'eux. Nous croyons enfin que les méchans seront punis dans le feu éternel et que les bons iront dans un lieu de délices pour y jouir d'une félicité éternelle; n'avez-vous pas de semblables idées sur votre Phlégéton et vos Champs Élysées? Je sais qu'il n'y a guère que vos poëtes qui parlent du Tartare; mais nos philosophes mêmes parlent souvent de l'avenir des âmes et de leur récompense ou de leur châtiment. Reconnaissez donc enfin, ô très-iniques gentils, qu'en nous maudissant, vous maudissez vos frères, si tout ce que l'on dit de nous est vrai. Vous ne pouvez haïr ceux qui vous ressemblent. Allons, donnons-nous la main, et embrassons-nous! marchons ensemble, sanguinaires avec sanguinaires, incestueux avec incestueux, conjurés avec conjurés, obstinés et vains tous tant que nous sommes! Nous sommes tous également coupables de lèse-divinité; nous avons tous mérité la colère des dieux. Vous avez aussi parmi vous une troisième race ou plutôt un troisième genre, c'est-à-dire un troisième sexe qui tient de l'homme et de la femme et qui peut s'unir aux deux autres! Mais peut-être que cette ressemblance est précisément ce qui vous offense? L'émulation est mainte fois une source de haine; le potier est jaloux du potier, et le forgeron du forgeron. Mais finissons toute cette confession simulée, et revenons à la vérité, et à la constance dans la vérité qui est en nous seuls et qui nous distingue complétement de vous. Que chacun de nous, en connaissant bien son adversaire, sache lui rendre justice. Vous devez sentir maintenant qu'on ne doit passer jugement qu'après avoir entendu les deux parties. C'est pourtant ce que vous ne faites pas quand nous sommes en cause..... N'est-ce pas une grande injustice que

nous qui avons la science, nous soyons jugés par des ignorans, et qu'innocens nous soyons jugés par des coupables. Otez la paille ou plutôt la poutre qui est dans votre œil, avant de vouloir ôter le fétu de l'œil de votre voisin. Corrigez vos mœurs avant de sévir contre celles des chrétiens. Étudiez ce dont vous nous accusez, et vous ne nous accuserez plus. Étudiez vous vous-mêmes enfin, et vous serez plus sévères envers vous-mêmes. Ce petit livre doit vous suffire, si non pour vous montrer la vérité, du moins pour vous mettre sur la voie de la trouver. Condamnez la vérité, et approuvez l'erreur, si vous voulez, mais que ce soit avec connaissance de cause. S'il vous est ordonné d'aimer l'erreur et de haïr la vérité, encore pour aimer et pour haïr faut-il connaître et discerner.

LIVRE II[1].

I. Notre défense, ô nations dignes de pitié! exige maintenant que nous examinions la divinité de vos idoles, et que nous en appelions à votre conscience, pour savoir si elles sont de vrais dieux, comme vous le prétendez, ou bien de faux dieux, comme vous ne voulez pas en convenir. Car telle est l'opiniâtreté naturelle à l'erreur que ceux qui y sont plongés ne veulent pas en sortir, et par là aggravent leur tort. Ils ont des yeux et ne voient point; ils ont des oreilles et n'entendent point; leur cœur, bien que plein de vie, languit dans la stupeur de la mort, et leur esprit ne veut pas reconnaître ce qu'il voit. Que si l'on voulait d'un mot anéantir toutes les prétentions de vos dieux, ne suffirait-il pas de montrer qu'ils ont tous été inventés et établis par les hommes et que, par conséquent, ils ont eu un commencement, ce qui est tout à fait incompatible avec l'idée que l'on doit avoir d'une divinité! Mais il y a tant de préjugés qui endurcissent et encroûtent pour ainsi dire le bon sens et le font croupir dans une erreur volontaire! La vérité est attaquée de toutes parts, elle n'a pour résister que sa propre force. Et pourquoi ne se suffirait-elle pas à elle-même? Elle sait quand il lui plaît changer ses adversaires en autant de partisans, et forcer ses ennemis à s'agenouiller devant elle. Nous avons donc à lutter contre les préjugés, contre les institutions de nos ancêtres, contre la volonté de nos gouverneurs, contre les argumens des philosophes, contre l'antiquité, l'habitude et l'entraînement, enfin contre les prodiges et les faux miracles dont on a étayé toutes ces fausses divinités. Voulant donc m'appuyer sur vos propres commentaires, attendu que chez vous la littérature a plus de poids que la nature des choses, j'ai choisi pour point de départ les œuvres de Varron qui a compilé et commenté tout ce qui a été dit et écrit avant lui sur votre mythologie; il sera pour moi un excellent guide. Si je lui demande qui a placé les dieux sur leurs piédestaux, il me répond que ce sont les peuples, ou les philosophes, ou les poëtes. Voilà donc trois espèces de dieux; les dieux physiques ou naturels, qui doivent leur existence aux philosophes; les dieux allégoriques sortis du cerveau des poëtes; enfin les dieux nationaux ou municipaux que les différens peuples ont adoptés. Ainsi, tandis que les philosophes déifiaient les vagues conjectures que leur suggérait l'étude erronée de la nature, les poëtes tiraient leurs mythes des fables et des allégories, et les peuples en inventaient suivant leurs caprices. Maintenant où faut-il chercher la vérité? Sera ce dans les conjectures des savans? mais qui dit conjecture, dit incertitude. Dans les fables? ce ne sont que des contes honteux et dégoûtans. Dans l'adoption des peuples? mais une divinité adoptée n'est qu'une divinité passive, sans compter qu'elle est municipale, c'est-à-dire partielle. Les philosophes ne sauraient nous guider, parce qu'ils ne sont pas d'accord entre eux; les poëtes en sont indignes, parce qu'ils se traînent dans la fange; les peuples enfin ne peuvent nous montrer que des dieux passifs, des dieux de leur invention, des dieux qui se sont laissé faire. Or l'essence de la divinité, quand on l'étudie bien, est de n'être établie ni sur des conjectures, ni sur des fables, ni sur l'arbitraire. On doit la concevoir telle qu'elle est : certaine, pure et universelle, ou commune à tous. Comment puis-je croire à un dieu, parce

[1] Ce second livre est encore plus mutilé que le premier; dans le premier, ce sont des phrases et des mots qui restent imparfaits; dans celui-ci, des chapitres tout entiers sont tronqués et inintelligibles. Le traducteur a souvent été obligé d'analyser au lieu de traduire.

qu'un homme a soupçonné son existence, parce qu'un autre en a fait le sujet d'un poëme, ou parce qu'une cité a voulu l'avoir? Il est plus raisonnable de ne croire à rien que d'avoir un dieu conjectural, un dieu dont on ait à rougir, ou un dieu adoptif.

II. Mais on regarde l'autorité des philosophes comme la source de toute science; et pourtant la première preuve de leur ignorance, c'est la variété de leurs opinions. Sont-ce bien des sages que ces ignorans qui ne connaissent pas le Dieu qui est le père et la source de toute vérité? Voyez plutôt comment s'exprime Salomon : « La crainte de Dieu, dit-il, est le commencement de la science. » Or pour craindre Dieu, il faut le connaître; car comment craindre ce que l'on ne connaît pas? Celui donc qui craint Dieu, acquerra la connaissance de toute vérité, il aura la science pleine et entière. Certes, il n'est pas clair que les philosophes soient aussi avancés. Ils ont eu beau étudier tous les anciens livres sans excepter les nôtres où ils ont plus d'une fois puisé : s'inquiétant peu de la pure vérité, ils n'ont pensé qu'à s'approprier ces richesses en les défigurant; d'où il est arrivé que chacun les changeant à sa manière, il en est résulté un déluge d'argumentations et de disputes où la vérité a été submergée et perdue. Tout ce que l'on peut distinguer dans ce chaos, c'est qu'ils n'ont point représenté la vérité telle qu'ils l'ont trouvée, et que maintenant ils s'en disputent les lambeaux déchirés. Les platoniciens appellent Dieu le gouverneur, l'arbitre et le juge. Les épicuriens en font une espèce de nullité qui ne fait rien et ne s'occupe de rien. Les stoïciens le placent en dehors du monde; les platoniciens veulent qu'il soit en dedans. Mais ce Dieu en qui ils n'ont pas cru d'une foi vivifiante, ils n'ont pu le craindre, et par conséquent ils se sont dès l'origine écartés du commencement de la science, qui est la crainte de Dieu. Nous avons plus d'une preuve de leur ignorance et de leurs doutes. On demandait à Diogène ce qui se passait dans le ciel : « Je n'y suis jamais monté, » répondit-il. On lui demandait encore s'il y avait des dieux : « Tout ce que je sais, dit-il, c'est qu'il serait fort bon qu'il y en eût. » Crésus demanda à Thalès de Milet ce qu'il pensait des dieux. Il prit du temps pour réfléchir, et finit par ne rien répondre. Socrate paraissait presque convaincu, quand il niait l'existence de tout l'olympe. D'un autre côté il ne paraissait pas moins convaincu, quand il faisait immoler un coq à Esculape. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait tant divagué sur la divinité. Comment aurait-il pu définir nettement ce à quoi il croyait à peine? . . . . . Denis divise les dieux en trois classes : ceux qui sont en évidence, comme le soleil, la lune, etc. Ceux qu'on ne voit point, comme Neptune; et enfin ceux qui ont été hommes avant d'être divinisés, tels que Hercule ou Amphiarée. Arcésilas fait aussi trois espèces de dieux; les Olympiens, qui habitent le ciel invisible; les Astres, habitant le ciel visible; et les Titaniens, ou dieux de la terre. Il dit que le ciel et la terre les ont tous engendrés, et que Saturne et sa femme Ops ont mis au monde Neptune, Jupiter et Orcus (Pluton), d'où ensuite toute leur généalogie. Xénocrates n'en reconnaît que de deux sortes, les Olympiens et les Titaniens, qui descendent tous du ciel et de la terre. La plupart des Égyptiens reconnaissent quatre dieux : le Soleil, la Lune, le Ciel et la Terre. Démocrite pense que les dieux naquirent en même temps que le feu primitif et supérieur. Zenon croit qu'ils sont de même nature. Là-dessus Varron appelle le feu « l'âme du monde, » disant que c'est le feu qui préside à tous les phénomènes cosmiques, comme chez nous l'âme préside aux phénomènes de la vie. Il est impossible de rien dire de plus absurde. « Quand l'âme est en nous, dit-il, nous vivons; quand elle n'y est plus, nous mourons. Donc quand la foudre aura épuisé le feu cosmique, le monde mourra. »

III. Nous voyons donc que le système physique ou philosophique est réduit à regarder les élémens comme des dieux, puisqu'il en fait naître des dieux qui ne peuvent assurément avoir que des dieux pour pères. C'est ce que nous examinerons plus à fond en parlant des mythes des poëtes. En attendant il faut démontrer ce qui tient au sujet actuel, à savoir que les êtres qui sont nés des élémens ne sont pas des dieux, afin que l'on soit plus disposé à admettre que les élémens eux-mêmes n'en sont pas, vu que leur postérité n'est pas divine. De même en démontrant que les élémens primitifs ne sont pas des dieux, il sera facile d'anéantir la prétendue divinité de toute leur généalogie.

On admet que d'un dieu il doit naître un dieu, et que de ce qui n'est pas dieu il ne peut naître rien de divin. Or, pour traiter sommairement la chose, le monde tout entier se compose d'élémens; ce tout doit être de même nature que ses parties, et réciproquement; en outre il faut qu'il ait été construit par quelqu'un, comme le veut le bon sens de Platon, ou bien par personne, comme le prétend la stupidité d'Épicure. S'il a été construit, il a eu un commencement, et par conséquent il aura une fin. Avant le commencement il n'était pas encore; après la fin, il ne sera plus; et je ne conçois pas un dieu qui manque de l'attribut essentiel de la divinité, c'est-à-dire de l'éternité qui n'a ni commencement ni fin. Si d'un autre côté il n'a pas été construit, et qu'il faille le regarder comme un dieu, parce que n'ayant pas eu de commencement il n'aura point de fin, pourquoi alors donner une génération à ses élémens, que l'on veut diviniser, puisque les stoïciens soutiennent qu'un dieu ne peut engendrer? Pourquoi encore appeler dieux ceux qui sont nés des élémens, puisque ces mêmes philosophes démontrent qu'un dieu ne peut pas naître? Or ce qui est vrai du monde entier doit être vrai de ses parties et de ses élémens, c'est-à-dire du ciel, de la terre, du soleil, de la lune, des étoiles, du feu, etc., et c'est en vain que Varron nous propose de regarder tout cela comme des dieux, ou comme les parens des dieux qui ne peuvent avoir ni ancêtres ni postérité, puisqu'ils ne peuvent ni naître ni engendrer. Ce même Varron avait dit ailleurs que le ciel et les astres étaient des animaux. S'il en est ainsi, il faut qu'ils soient mortels, car la mort est la condition de la vie animale. Car bien que l'âme soit immortelle, l'immortalité n'appartient nullement au corps auquel elle est jointe. Personne ne niera que le corps soit mortel. Nous voyons, nous touchons les corps, et notre expérience nous apprend que chaque jour il en manque qui existaient la veille. Si donc les animaux doivent nécessairement être séparés de leur âme et mourir, et que les élémens soient des animaux, les élémens mourront et par conséquent ils ne sont pas des dieux. Mais voyons un peu ce qui fait dire à Varron que les élémens sont des animaux. C'est parce qu'ils se meuvent. Il est vrai que bien d'autres choses se meuvent aussi, comme les roues, les voitures, les machines. Mais il prévient cette objection en disant : qu'il les regarde comme des animaux, parce qu'ils ont en eux-mêmes le principe de leur mouvement; et qu'on ne leur connaît aucun moteur extérieur, comme on en voit toujours aux machines. Si donc ce ne sont pas des animaux, ils ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. En indiquant si clairement ce moteur extérieur qui ne se voit pas, n'aurait-il pas dû voir que c'était précisément là ce qu'il fallait chercher? N'aurait-il pas fallu s'efforcer de découvrir quel est le créateur et le régulateur du mouvement? Parce que vous ne le voyez pas, s'ensuit-il donc nécessairement qu'il n'existe pas? Plus une chose est cachée et plus nous devons nous attacher à l'étudier à fond; ce que nous voyons est bientôt connu. Si vous ne voulez admettre que ce qui se voit, pourquoi donc alors admettez-vous cette foule de dieux que vous ne voyez pas? Si tant de choses paraissent être, sans avoir d'existence réelle, n'y aurait-il pas aussi des êtres réels qui ne se montreraient pas? Je ne veux parler que du grand moteur céleste. Que vos élémens soient donc, si vous voulez, des animaux, parce qu'ils se meuvent par eux-mêmes; j'admets encore qu'ils se meuvent par eux-mêmes! Parce que nous nous ne voyons pas celui qui les met en mouvement, s'en suivra-t-il que ce sont des dieux? faudra-t-il regarder tous les animaux comme des dieux? . . . . . Cela est bon pour des Égyptiens.

IV. Il y en a qui vont jusqu'à dire que le nom même de dieu ou de θεός vient de θεῖν ou de βεεσθαι qui signifient courir ou se remuer. Une telle étymologie n'a rien de bien majestueux; la course ne me semble pas le principal attribut de la divinité. Mais comme le Dieu unique que nous adorons s'appelle aussi θεός et que, loin de courir, il est immobile et immuable comme il est invisible, il est clair que cette dénomination lui est propre et essentielle, et que tous vos dieux n'ont été nommés θεοῦς que par imitation et par empiétement sur les droits du vrai Dieu et non à cause de leur agilité. Vous donnez ce même nom à ceux que vous forgez tout les jours; vos Termes immobiles ne sont-ils pas aussi des θεοῦς? D'ailleurs vous appelez θεοι même vos dieux universels dont vous ne regardez pas le mouvement comme une attribution

essentielle. En donnant ce nom à vos dieux immobiles, vous détruisez complétement cette prétendue étymologie qui veut que la divinité tienne au mouvement et à la course. Si d'autre part ce nom est le nom propre de la divinité, s'il est primitif et non dérivé, et s'il appartient à notre Dieu, sachez que, pour qu'il convienne aux vôtres, il faut qu'ils puissent justifier d'une communauté d'essence et d'attributs. Or notre Dieu étant essentiellement invisible ne peut avoir rien de commun avec tout ce qui tombe sous nos sens. Le bon sens naturel suffit pour distinguer ce qui est occulte d'avec ce qui est manifeste, et les élémens sont invisibles et sensibles. Si Dieu n'a jamais été vu de personne, comment pouvez-vous lui assimiler ce que toute le monde voit et sent? Puisque vous ne pouvez joindre Dieu et les élémens ni par la sensation ni par la raison, pourquoi leur donner un nom commun, comme s'ils étaient de même nature, comme s'ils étaient doués de la même puissance? Vous voyez que Zénon du moins a cru devoir séparer Dieu de la matière cosmique, dont il l'extrait à peu près comme on extrait le miel des ruches. Dieu et la matière sont donc deux mots qui représentent deux idées différentes. La différence des noms indique une différence dans les choses. Le mot même de matière démontre qu'il existe autre chose que des dieux. Et si la matière n'existait pas, comment existeraient les élémens qui en sont formés? Et si la matière est autre que Dieu, comment les élémens matériels sont-ils devenus des dieux, eux qui ne sont qu'une partie de la matière? Mais qu'ai-je à faire avec tous ces argumens de philosophes et de physiciens? Il aurait fallu prendre le monde tel qu'il est et remonter jusqu'à son auteur par une patiente analyse, et non partir de l'inconnu pour tomber dans l'incertain par une trompeuse synthèse. Un certain rêveur ne voit dans le monde qu'une forme carrée qu'un compas a changé en cercle, et ce cercle est sans tête comme sans issue. Épicure, après avoir dit que ce qui est au-dessus de nous doit être pour nous comme s'il n'existait pas, s'avise de lever les yeux au ciel, et n'y voit que le soleil à qui il donne un pied de diamètre. On était encore dans ce temps-là très-frugal en parlant des cieux. Plus tard, on devint plus ambitieux, et le soleil en profita. Les péripatéticiens voulurent bien reconnaître que les astres étaient beaucoup plus gros qu'on ne l'avait pensé. De bonne foi, dites-moi ce que signifient toutes ces folles conjectures? Que prouve cette affectation de gravité et d'austérité, avec tous ces beaux discours aussi pompeux que vides? Aussi Thalès de Milet méritait-il bien de tomber dans un puits en examinant le ciel et de prêter à rire à cet Égyptien qui lui dit: «Tu ne vois pas ce qui est à tes pieds et tu veux savoir ce qui se passe là-haut?» Thalès au fond de son puits est le type de ces hommes qu'une vaine curiosité pousse à étudier la nature sans penser à son auteur; ils sont dans le vide, et resteront dans le vide.

V. Venons maintenant à une opinion plus raisonnable et qui semble découler du sens commun et de la simple bonne foi. Varron lui-même ne l'a pas oubliée, tout en disant que l'on a regardé les élémens comme des dieux, parce que rien ne peut s'engendrer ni s'accroître sans eux, puisque c'est de leur combinaison que résultent les corps et même la vie, et que ce sont eux qui rendent la terre habitable, du moins dans la zone tempérée. Voilà pourquoi on s'est mis à les adorer: le soleil, parce qu'il nous éclaire, qu'il mûrit nos moissons et mesure les années; la lune, parce que sa douce lumière nous console de l'absence du soleil et qu'elle mesure les mois; les autres étoiles aussi, qui concourent avec le soleil à marquer les temps et les saisons. Enfin on adora le ciel, parce qu'il est au-dessus de tout; la terre, parce qu'elle semble soutenir tout; et l'on finit par diviniser tout ce qui pouvait être de quelque utilité à l'homme. Ce ne fut pas seulement par des bienfaits, ce fut aussi par des actes de colère apparente, que les élémens firent croire à leur divinité. Les hommes crurent les avoir offensés, quand ils furent épouvantés par la foudre ou par la grêle; les sécheresses, les inondations, les vents pestilentiels, les irruptions volcaniques et les tremblemens de terre, furent regardés comme les résultats de leur colère et de leur vengeance. Il n'est pas très-étonnant que l'on ait adoré comme des dieux des êtres que l'on doit honorer dans la prospérité et craindre dans l'adversité, et qui peuvent nous faire tant de bien et tant de mal. Bien qu'il y ait de la vérité dans tout cela, il n'est pourtant pas d'usage de montrer de la reconnaissance ou de la rancune aux choses mêmes qui nous font du bien ou du mal; c'est à l'agent moral que nous adressons

ordinairement nos remercimens ou nos malédictions. Dans vos festins, vous n'adjugez pas le prix et la couronne à la flûte ou à la cithare; mais bien à l'artiste qui les a fait vivre sous ses doigts. Le convalescent ne rend grâce ni aux onguens ni aux pilules; mais bien à son médecin, dont la science a prescrit ces remèdes et les a administrés. De même celui qui est blessé par le fer ne s'en prend pas à l'épée ni à la lance; mais bien à l'ennemi ou au brigand qui l'a attaqué. Ceux qu'une chétive cabane ne peut abriter contre l'inclémence des saisons n'en maudissent pas les fentes et les crevasses; ils se plaignent de la vétusté de leur pauvre domicile. Le marin n'attribue pas son naufrage au rocher contre lequel son navire s'est brisé, mais à l'ouragan qui l'y a poussé; et il a raison, car tout ce qui se fait doit être attribué à l'agent et non à l'instrument. Tout phénomène nous offre ces trois choses à étudier : le fait en lui-même, la cause, l'instrument. Il est bien plus important de connaître l'être qui veut qu'une chose se fasse, que de connaître l'instrument qui peut l'accomplir. Aussi, dans toutes les circonstances dont j'ai parlé, vous avez raison de remonter à l'auteur; mais en philosophie, votre méthode est contre nature, vous oubliez votre sagesse ordinaire, vous ne pensez pas à l'auteur, vous ne regardez que l'instrument; oubliant la cause, vous cherchez le moyen, et voilà comment il vous est arrivé de croire à la puissance des élémens: vous les avez pris pour des maîtres pendant qu'ils ne sont que des esclaves. . . . . Or les dieux ne doivent point servir; donc ceux qui servent ne sont point des dieux. On enseigne d'ailleurs que l'absence d'une volonté supérieure engendre la liberté; que la liberté engendre le pouvoir, et que c'est du pouvoir que dérive l'idée de divinité. Si donc les astres roulent sur nos têtes d'après des lois certaines, si dans les mêmes temps ils sont obligés de parcourir les mêmes orbites, ils sont soumis à une règle constante qui les domine. . . . . (*Neuf lignes incompréhensibles.*)

VI. Allons, du courage et de la franchise, convenez avec moi que la Divinité ne court pas comme un esclave hémérodrome, mais qu'au contraire, elle est stable et immuable, et qu'il est impossible de la diminuer, de la hâter ou de la retarder; elle ne serait pas souverainement heureuse si elle pouvait souffrir quelque chose. Or les astres s'entre-éclipsent et l'astre éclipsé confesse son infériorité. La lune, par sa croissance même, avoue combien elle a perdu pendant le mois précédent; souvent vous avez regardé dans un baquet d'eau pour la voir disparaître pendant une éclipse. Le soleil lui-même n'est pas exempt d'un tel accident, comme le savent les mages et les astrologues. Faites vos systèmes comme il vous plaira, un dieu ne peut-être ni effacé ni anéanti. Que la science humaine entasse sophisme sur sophisme; elle ne manque ni d'art ni d'éloquence; mais aux yeux de la nature et du bon sens, c'est celui qui dit la pure vérité qui doit passer pour le meilleur orateur.

VII. Quiconque voudra étudier avec sincérité la nature des choses s'apercevra bientôt que tous ces élémens et ces astres sont gouvernés par quelqu'un, qu'ils ne se meuvent pas d'eux-mêmes, et que par conséquent ils ne peuvent être des dieux. S'il faut que nous tombions dans l'erreur, j'aime encore mieux me tromper comme le peuple en toute simplicité de cœur, que de tant étudier pour n'arriver qu'au mensonge. Mais errons plutôt encore avec les philosophes qu'avec les poëtes; ceux-là attribuent la divinité à ce qu'ils regardent comme supérieur à l'homme, soit par la position, soit par la force ou la grandeur : en cela, ils s'approchent en effet de la Divinité. Mais les dieux des poëtes, je ne sais en vérité s'ils ne sont pas même au-dessous de l'humanité, comme ce Mosphus d'Afrique et cet Amphiarée de Béotie. Disons un mot en passant de cette espèce de dieux, dont nous parlerons une autre fois plus amplement. Il est évident d'abord que ces dieux ont été des hommes et que c'est pour cela que vous les appelez quelquefois des héros et non pas des dieux. Qu'ajouterai-je à cela? rien, si ce n'est que si la divinité devait être donnée à des mortels, on aurait pu mieux choisir. De nos jours encore, vous souillez le ciel quand vous en faites le cimetière de vos rois et de vos empereurs. Encore si vous n'accordiez les honneurs de l'apothéose qu'aux plus vertueux, aux plus justes et aux plus pieux, vous pourriez consentir à prêter un peu au ridicule, en jurant par de tels hommes; mais loin de là, ce sont les méchans et les impies qui accaparent toute la gloire de ce monde; ce sont eux dont les statues sont portées en procession

et dont les images sont empreintes sur les monnaies. . . . . Vous avez en horreur les pauvres, les exilés, les malheureux, ceux qui sont d'humble naissance, et qui ne brillent pas par leur position sociale; mais vous élevez aux nues les incestueux, les adultères, les ravisseurs et les parricides. Je ne sais en vérité s'il faut rire ou se fâcher, en voyant des dieux qui ne méritent pas même le nom d'homme. Combien cette mythologie poétique ne vous embarrasse-t-elle pas quand il est question de défendre la pudeur! Que de misères et de turpitudes vos poëtes n'ont-ils pas mises sur le compte de vos dieux? Vous vous tirez d'affaire comme vous pouvez, en disant que ce ne sont là que des licences poétiques; mais on ne fait pas habituellement cette subtile distinction. Non-seulement ces licences ne vous effraient point, mais vous les honorez, en les regardant comme une partie nécessaire de l'art. C'est avec cette poésie mythologique que vous formez l'esprit de votre jeunesse. Platon voulait qu'on chassât de la république les poëtes qui calomniaient les dieux; c'est fort bien, mais il aurait fallu commencer par Homère et le mettre à la porte avec sa couronne. Si vous admettez chez vous les poëtes et si vous les y tenez en honneur, pourquoi ne croyez-vous pas aux contes qu'ils vous font sur vos dieux? Si vous y croyez, pourquoi adorez-vous de telles divinités? Si vous ne les adorez que parce que vous ne croyez pas aux fables que débitent les poëtes, pourquoi honorez-vous ainsi les poëtes menteurs? Ne craignez-vous pas, en agissant ainsi, d'irriter vos dieux calomniés? « Certes, dites-vous, on ne peut exiger d'un poëte une scrupuleuse attention à la vérité. » Mais vous admettez vous-mêmes que tous ces dieux ne le sont devenus qu'après leur mort: donc vous avouez qu'ils étaient hommes auparavant. Or, s'ils ont été hommes, qui est-ce qui me répondra qu'ils n'ont pas été souillés par les faiblesses et par les vices de l'humanité? Vous prétendez ne pas croire vos poëtes, et cependant vos cérémonies religieuses elles-mêmes démontrent que vous les croyez. Pourquoi faites-vous enlever la prêtresse de Cérès, si ce n'est parce que vous admettez que Cérès elle-même a été enlevée? Pourquoi immole-t-on à Saturne les enfants des autres? C'est parce qu'on croit qu'il n'a pas épargné les siens. Pourquoi mutile-t-on un mâle en l'honneur de Cybèle? N'est-ce pas parce que l'on admet qu'un capricieux jeune homme s'est fait cette opération de dépit d'avoir été frustré dans l'accomplissement de ses désirs? Vos rites m'offriraient mille autres preuves de votre croyance. (*Quatre lignes incomplètes.*)

VIII. Il nous reste à parler de ces dieux nationaux que les peuples se sont faits par caprice, ou qu'ils ont admis sans aucun examen, sans aucun égard pour la vérité. Je pense que Dieu doit être connu partout, présent partout, tout-puissant partout, enfin adoré par toute la terre, puisqu'il fait du bien à tous les hommes. Lors donc que ceux-là mêmes qui sont le plus généralement adorés ne peuvent pas faire preuve de divinité, que dirons-nous de ceux qui ne sont pas même reconnus de leurs propres concitoyens? Sur quelle autorité appuyer cette théologie, qui n'a pas seulement pour elle l'appui de la renommée? Combien d'hommes n'ont jamais entendu parler de l'Atargatis des Syriens, de la Cœleste des Africains, de la Varsutine des Maures, de l'Oboda et du Dusaris des Arabes, du Bélénus des Noriens, et de cette multitude infinie dont parle Varron, comme le Delventinum des Casiniens, le Visidiavum des Narniens, le Numentinum d'Athènes, l'Ancharia des Esculasiens, et de tant d'autres, dont les noms neutres indiquent une espèce au-dessous de la nature humaine? Je ne puis m'empêcher de rire en voyant tous ces dieux décurions qui sont si fameux dans leur municipalité et dont la gloire ne dépasse pas les limites de leur village. Pour savoir jusqu'où a été poussée cette licence de se donner des dieux à sa guise, il faut étudier les superstitions des Égyptiens, qui se sont fait des dieux de leurs animaux domestiques, n'ayant pas assez sans doute du crocodile et du serpent. C'était trop peu aussi d'avoir divinisé un homme; je veux parler de celui que non-seulement l'Égypte et la Grèce, mais encore l'univers entier et particulièrement l'Afrique a reconnu pour un dieu; c'est Sérapis. Or ce Sérapis fut un certain Joseph de la race des saints; il était le plus jeune, mais le plus juste de ses frères, qui, par jalousie, le vendirent à un marchand, qui l'emmena en Égypte, où il devint l'esclave du pharaon des Égyptiens: là, il devint l'objet des désirs impudiques de la reine, et ne voulant pas y céder, il fut calomnié et jeté en prison, où l'Esprit-Saint

lui fit expliquer plusieurs songes fort difficiles. Vers cette époque, le roi lui-même eut deux songes terribles; il fit rassembler tous les sages pour les lui expliquer, mais n'étant point satisfait, il fit sortir Joseph de sa prison et les lui raconta. Celui-ci apprit au roi que les sept vaches grasses qu'il avait vues en songe représentaient sept années d'une grande abondance, et que les sept vaches maigres qui étaient venues ensuite, annonçaient un même nombre d'années de disette. Il recommanda donc au roi de ramasser du blé dans des greniers pendant l'abondance, afin de ne pas souffrir ensuite de la famine. Le roi eut confiance en lui; le résultat confirma toujours les prédictions de l'homme sage et saint. Le pharaon chargea Joseph lui-même de l'approvisionnement de l'Égypte. Le peuple le surnomma Sérapis, à cause du diadème en cheveux qui formait sa coiffure. Ce diadème avait et a encore la forme d'un boisseau, c'était l'emblème de ses fonctions. Il exprimait que le soin des approvisionnemens reposait sur sa tête; les épis qui l'entourent rendent cette explication on ne peut plus satisfaisante. Les Égyptiens l'ont représenté avec un chien sous sa main droite, pour montrer avec quelle bonne volonté ils lui ont obéi; ils lui donnent pour femme Pharia, que son nom semble indiquer comme une fille de pharaon, qui, pour mettre le comble à ses faveurs, lui donna sa fille en mariage. Plus tard, quand les Égyptiens se mirent à adorer les hommes et toutes sortes de bêtes, ils s'avisèrent de réunir les têtes de Joseph et de Pharia sur un seul corps, qu'ils appelèrent Anubis; mais cette ridicule monstruosité ne représente réellement plus que le caractère bizarre et abruti de cette nation avilie par la gourmandise et la débauche, toujours en guerre avec elle-même ou avec les autres, sans cesse révoltée contre ses maîtres et méprisée par les étrangers.

IX. Nous avons traité séparément des principales divinités des trois espèces; nous avons suffisamment démontré la nullité des dieux philosophiques, poétiques et municipaux; mais il est encore une source de superstition qui ne vient ni des philosophes, ni des poëtes, ni des provinces, mais de la domination universelle de Rome, qui réclame du monde entier l'adoration pour ses dieux. Nous allons donc attaquer cette cause particulière d'erreur, et portant la hache dans cette forêt de superstition, nous mettrons à nu la racine du mal, que cachent encore ses vastes rameaux. Varron reconnaît encore deux espèces de dieux romains, à savoir: les incertains et les élus. Jusqu'où va la folie des hommes! Qu'avaient-ils besoin de dieux incertains s'ils en avaient de certains? Mais il fallait qu'ils copiassent toutes les inepties des Athéniens, et à Athènes, il y a un autel élevé aux dieux inconnus. Il paraît que l'on peut adorer ce que l'on ne connaît pas. Et s'ils avaient des dieux dont ils fussent sûrs, pourquoi en ont-ils élu ou choisi d'autres? Ils auraient dû se contenter de ceux qu'ils avaient. C'est un sacrilége de choisir des dieux comme on trille des oignons, en rejetant ceux qui sont pourris. Nous aimons mieux distinguer les divinités romaines en dieux communs, c'est à dire que les autres peuples adorent, et en dieux propres, ou qui ne sont reconnus que des Romains. Ceux-ci sont ou étrangers ou publics; les autels en font foi. Les étrangers se trouvent réunis dans le temple de la déesse Carna, qui préside aux entrailles, et les dieux publics sont dans le Capitole. Quant à leurs dieux communs, tant philosophes que poétiques, nous en avons déjà assez parlé; parlons donc de leurs dieux particuliers. . . . . Nous ne savons que penser des Romains. Aucune nation n'a admis tant de sources de nouvelles superstitions; ils reconnaissent jusqu'aux dieux des nations vaincues. Distinguons encore deux espèces: les hommes divinisés et les dieux qui sont nés ensuite de ces hommes dieux. Comme ils prétendent qu'ils n'ont décerné les honneurs de l'apothéose qu'à des hommes qui en étaient dignes, il faut que nous répétions ce que nous avons déjà dit: que la plupart de ces héros ne valaient pas grand chose. Ils font grand cas de leur père Énée, soldat sans gloire, qui fut blessé d'un coup de pierre comme un chien, blessure fort peu honorable assurément. Moi je dis qu'Énée fut traître à sa patrie aussi bien qu'Anténor. On ne veut pas reconnaître cette vérité, mais qu'on pense donc que ce demi-dieu, qui s'échappa de sa patrie en proie aux flammes et abandonna ses compagnons d'armes, est bien au-dessous de cette femme de Carthage qui, loin de chercher son salut avec son mari qui adressait à l'ennemi des supplications dignes de la lâcheté d'Énée, prit ses enfans, non pour

fuir, mais pour se jeter avec eux dans les flammes de l'incendie de Carthage, comme pour embrasser encore sa patrie mourante. Le pieux Énée, lui, abandonne le vieux Priam et toute la famille royale; il ne pense qu'à son unique enfant, et à ce vieil invalide d'Anchise, à qui il sacrifie tous ses devoirs de citoyen, ce qui devrait surtout le faire mépriser des Romains, qui se sont toujours vantés de mettre le salut de leur patrie au-dessus de toutes les considérations de famille. Le fils de Vénus devient un dieu, sans que Vulcain y mette opposition, ni que Junon s'en étonne. Vous avez mis dans le ciel jusqu'aux chevaux de vos ancêtres; que n'y avez-vous mis plutôt ces deux jeunes Argiens, qui, pour conduire leur mère au temple, s'attelèrent eux-mêmes à son char, parce qu'elle manquait de bœufs? Pourquoi n'y avoir pas mis cette fille si pieuse, qui vint nourrir de son lait son vieux père en prison? Qu'a donc fait Énée de si glorieux? C'est sans doute de ne s'être montré nulle part au combat de Laurentum, d'où il prit la fuite comme un lâche déserteur. Romulus le fratricide est devenu un dieu après sa mort; ce fut sans doute pour avoir enlevé les filles étrangères et pour avoir percé de sa lance la poitrine de leurs pères qu'on en a fait le dieu Quirinus, le dieu de la lance! Et Sterculus, qu'a-t-il fait pour monter au ciel? Il a mis du fumier sur la terre! Augias en avait fait bien d'autres! Si Faune, fils de Picus, était fou, il s'agissait de le guérir et non de le diviniser. La fille de ce Faune était tellement chaste, dit-on, qu'elle ne voulait pas même parler à des hommes; cela tenait peut-être à son caractère sauvage ou à la conscience de sa difformité, ou bien encore à la honte qu'elle ressentait de l'infirmité de son père. Mais s'il vous fallait une bonne déesse, que ne preniez-vous plutôt Pénélope, qui conserva sa chasteté au milieu même de ses nombreux amans, qui avaient tant de titres à son amour? Plotius est au ciel, parce que c'était un roi qui accueillait bien les étrangers, c'est fort bien; mais Ulysse aurait pu vous recommander aussi cet excellent Alcinoüs; cela vous aurait fait un dieu de plus. Mais je me hâte d'arriver à ce qu'il y a de pire.

X. Vos ancêtres n'ont pas eu honte de diviniser Laurentina. Cette vile courtisane vous a sans doute rendu un service puisqu'elle a nourri Romulus; on l'appelait *Lupa*, la louve, à cause de ses vices honteux; elle a encore le mérite d'avoir été l'amie d'Hercule, et d'Hercule déjà mort, c'est-à-dire déjà dieu. On raconte en effet qu'un des gardes du temple d'Hercule, ne sachant comment tuer le temps, s'avisa de jouer à la fossette avec son dieu; faute d'un meilleur compagnon, il jouait avec une main pour son compte et avec l'autre pour celui d'Hercule. Il avait ainsi arrangé les enjeux: s'il gagnait, il devait prélever sur les offrandes faites à Hercule de quoi faire une petite orgie avec une courtisane; si au contraire, il perdait, il s'engageait à payer à souper à Hercule et à lui fournir une femme pour la nuit. Ce fut Hercule qui gagna (ajoutez cela si vous voulez à ses douze travaux); le garde lui amène la courtisane Laurentina. Ce fut le feu de l'autel qui dévora le souper; Laurentina passa la nuit seule dans le temple. Le lendemain elle se vanta d'avoir fait son métier avec le dieu; peut-être son imagination échauffée le lui fit-elle sentir dans ses rêves agités. En sortant du temple le matin, elle fut désirée et obtenue par un jeune homme appelé Hercule. . . . . Aussitôt tout le monde de s'écrier que cette femme était l'amie intime du dieu; on lui donne des terres, on lui donne l'immortalité, à elle et à ses filles, et l'on prétend que de toutes les femmes d'Hercule, elle est la plus chérie, probablement parce qu'elle est la plus riche. Après de tels exemples, chacun peut bien espérer une petite place dans l'Olympe. C'était bien la peine vraiment de disputer la divinité à ce pauvre Antinoüs, sous prétexte que Ganymède était plus beau que lui, et plus cher à son céleste amant! Le ciel est ouvert aux morts; vous avez fait un grand chemin des enfers aux astres, tout le monde peut y monter, et quand vous y envoyez vos rois vous ne leur faites vraiment pas grande faveur.

XI. Mais vous ne vous contentez pas de prendre pour dieux des hommes qui, autrefois du moins, ont eu une existence réelle, des hommes que l'on a vus, que l'on a touchés, qui ont parlé et agi; il vous plaît encore d'extraire des choses et des actions humaines je ne sais quels fantômes incorporels et intangibles qui n'ont qu'une existence étymologique. Vous en faites une foule de dieux, auxquels vous donnez la tutelle de tous les instans de votre vie, à commencer par la conception, à laquelle préside Consé-

rius, le dieu des semençailles matrimoniales; vient ensuite la déesse Fluviona qui est chargée de conduire le germe au lieu qui lui est propre; Vitumnus et Sentinus lui donnent la vie et le sentiment jusqu'à ce que Jupiter ou Diespiter, le dieu du jour, le mette à la lumière. Mais seul, il ne suffirait pas à une si grande affaire; aussi, on lui a donné pour aide la déesse Candeliféra, parce qu'on avait coutume d'accoucher à la chandelle. Si l'enfant se présente mal, on invoque la déesse Prorsa qui doit le pousser en avant. Effatus le livre à Farmus, qui le passe à sa nourrice et à la déesse Albana qui préside au lait, pendant que Rucinia l'empêche d'avoir le hocquet. Certes, ces chers petits ne doivent jamais manquer de rien. Un peu plus tard, Potina lui donne à boire; Éduca le barbouille de bouillie. Quand l'enfant peut se tenir sur ses membres, il est sous la protection de Statina, jusqu'à ce qu'Abéona le mène, se promener et que Domiduca se charge de le ramener à la maison. Mais déjà la déesse Édéa se charge de lui garnir la mâchoire pour qu'il puisse casser des noisettes; voilà pour le physique. Au moral, Volumnus est le dieu de sa volonté; Paventina le rend peureux; Vénilia lui donne l'espérance; Volupia préside à ses plaisirs; Præstitia lui fait remporter des prix à l'école. Ses actions sont dirigées par Péragénor, et ses pensées par le dieu Conus. Quand l'adolescent prend la toge, il se met sous la protection de Juventa qui, quand il sera devenu homme, l'abandonnera aux soins de la fortune Barbue. Et quand il se marie, c'est bien autre chose, vraiment. Afférenda s'occupe de la corbeille et de la dot; Mutunus et Tutunus font leur affaire de certaines choses qui sont sensées se passer en secret des deux côtés. Le soir du jour des noces, on invoque Pertunda : « Le dieu Subigus et la déesse Prema ont aussi leur office marqué dans tous les actes de cette cérémonie. » Il n'est pas un geste, pas un mot, pas une pensée des nouveaux époux, qui n'ait un dieu pour l'inspirer ou l'aider... Épargnez-moi le reste. On laisse enfin les époux prendre en paix leurs ébats, en faisant pour eux des vœux dont ils devraient rougir.

XII. Il fallait dire jusqu'où vous êtes descendus pour chercher des dieux, afin de montrer toute l'étendue de votre turpitude. Faut-il maintenant rire de votre folie, ou s'irriter de votre aveuglement? Je ne puis tout dire, et quel choix pourrais-je faire? Parlerais-je de vos grands dieux ou de vos petits? des anciens ou des nouveaux? des dieux mâles ou des dieux femelles? des célibataires, des dieux mariés, ou de ceux qui font pis que de l'être? des dieux actifs ou de ceux qui ne font rien? commencerais-je par les dieux de ville ou par ceux des champs? par les nationaux ou par les étrangers? Il y a parmi eux tant de races, tant de familles qu'un recensement exact est à peu près impossible. Nous donc qui voulons démontrer que tous ces dieux n'étaient que des hommes, nous examinerons seulement ceux qui passent pour leurs ancêtres communs. D'après le premier fondateur, nous jugerons toute sa postérité. Je crois que vous regardez Saturne comme le père de tous vos dieux; je sais bien que Varron regarde Jupiter, Junon et Minerve comme les plus anciens des dieux; mais nous ne pouvons cependant pas oublier que les enfans doivent être plus jeunes que leurs pères, et que par conséquent Saturne doit avoir devancé Jupiter comme le Ciel a devancé Saturne, car le Ciel et la Terre sont les parens de Saturne; je ne cherche pas à remonter plus haut. Il paraît qu'ils ont été longtemps célibataires avant de se marier et d'avoir des enfans. Au fait, il fallait une longue adolescence pour préparer un âge nubile d'une fécondité aussi prodigieuse; enfin après que la voix du Ciel eut mué et fut devenue plus mâle, et que la gorge de la Terre se fut un peu arrondie, ils se marièrent. Le Ciel sera sans doute descendu vers son humble fiancée, ou bien la Terre aura sauté jusque dans le lit de son noble époux; enfin, de quelque manière qu'ils s'y soient pris, la Terre devint enceinte et accoucha du mont Athos, œuf merveilleux d'où sortit Saturne qui devait beaucoup ressembler à son père où à sa mère. Saturne fut donc leur fils aîné; ils ne lui donnèrent qu'une petite sœur qui fut nommée Ops; puis ils cessèrent d'avoir des enfans. Il faut vous dire que Saturne, pendant que son père le Ciel dormait, vint le dépouiller des organes de la virilité; voilà pourquoi depuis ce temps le masculin Cœlus est devenu le neutre Cœlum. Vous comprenez bien que s'il n'eût d'abord été masculin, il n'aurait pu être père. Je ne sais trop où Saturne a trouvé un couteau pour mutiler son père, car Vulcain n'avait pas encore

établi sa forge. La Terre se trouva donc pour ainsi dire veuve; mais quoique jeune encore, elle ne voulut pas se remarier; cependant elle se laisse embrasser par l'Océan, quoique cet amant sente un peu la saumure, mais on s'accoutume à tout. Saturne fut donc le fils unique du Ciel et de la Terre; quand il commença à avoir un peu de poil follet au menton, il épousa sa sœur Ops. Dans ce temps là les lois ne sévissaient pas plus contre l'infanticide que contre l'inceste; il put donc tout à son aise manger ses petits garçons. Peut-être valait-il mieux qu'il les dévorât lui-même que de les exposer à être mangés par les loups, car il avait lieu de craindre que ces animaux n'eussent pris des leçons de la faux paternelle. Jupiter naquit et fut soustrait à l'avidité de son père qui avala une pierre à sa place. Moyennant cet ingénieux stratagème, Jupiter put grandir en cachette jusqu'à ce qu'il devînt assez fort pour détrôner son père. Voilà le patriarche de vos dieux tel qu'il est issu du ciel et de la terre à l'aide de ces excellentes sages-femmes que l'on appelle vos poëtes. Il y a des hommes qui trouvent charmant de ne voir dans tout cela que des allégories; ils disent que Saturne signifie le temps qui est réellement fils du ciel et de la terre puisque, sans les mouvemens de l'un autour de l'autre, nous n'aurions aucune idée du temps. Si Saturne a mutilé son père, c'est que le temps détruit tout; « c'est encore pour cela, disent-ils, qu'on le représente comme dévorant ses propres enfans, parce que le temps détruit tout ce que lui-même a élevé. » Ils en appellent encore à l'étymologie, car Saturne s'appelle en grec Chronos; son nom latin exprime un être qui se rassasie, qui se sature, qui dévore tout. Enfin, on le regarde comme créateur, parce que c'est le Temps qui fait descendre du ciel sur la terre les principes de sa fécondité. On lui donne pour épouse Ops, ou Faculté, allégorie purement philosophique qui signifie que sans faculté, rien ne peut se faire. Entendons-nous donc, s'il vous plaît : il est question de Saturne, ou bien il s'agit du Temps; choisissez, mais ne parlez pas de tous deux ensemble. Qui vous empêchait d'adorer le Temps sous son propre nom? ce n'est pas cela assurément qui vous eût empêché d'adorer aussi l'homme ou son image sous le nom de Saturne, sans le confondre avec le Temps. Que veulent ces captieux interprètes, si ce n'est couvrir leurs mensonges de vains sophismes? Celui qui invoque Saturne ne pense pas au Temps, et vous qui voulez en faire le Temps, vous niez qu'il ait été homme : or rien dans les anciennes traditions n'est plus authentique que l'existence de Saturne. Libre à vous de vous faire de vains fantômes de ce qui n'a jamais existé; mais là où il y a un fait, vous n'êtes pas libres de l'altérer à plaisir. S'il est certain qu'il a existé un homme nommé Saturne, vous aurez beau faire, celui que vous êtes obligés de reconnaître pour un homme ne sera jamais un dieu, et surtout ne sera pas le Temps. Vos livres parlent à tout moment des recensemens faits par le roi Saturne. Cassius Sévérus, Cornélius Népos, et Tacite chez les Romains, Diodore chez les Grecs, tous ceux enfin qui se sont occupés d'antiquités reconnaissent qu'il a régné sur l'Italie. Ce pays est encore tout empreint des vestiges de son règne. Après avoir voyagé dans l'Attique et dans bien d'autres pays, Saturne s'établit dans l'Italie, qui s'appelait alors Œnotrie, où il fut accueilli par Janus que d'autres nomment Jane. La colline sur laquelle il fixa sa demeure s'appelle encore le mont Saturnin; la ville qu'il fonda se nomme Saturnina. En Italie on retrouve Saturne partout; cette terre, qui est maintenant la reine de l'univers, porte témoignage en faveur de son existence. On ne connaît pas sa naissance; cela n'empêche pas qu'à ses actions on ne l'ait reconnu pour un homme. S'il était homme, c'est qu'il était né d'une femme, et non du ciel et de la terre. Mais quand on ne reconnaît pas soi-même ses parens, il est facile de se dire enfant des dieux. Chacun peut même à juste titre en dire autant. Une reconnaissance instinctive nous porte à appeler la terre notre mère, parce qu'elle nous nourrit. Souvent aussi on dit d'un inconnu qu'il est tombé du ciel; quand nous ignorons l'origine d'un peuple, nous disons qu'il est indigène, ou enfant du sol. Je ne parle pas de la barbarie de ces vieux temps, où les hommes encore grossiers et ignorans étaient faciles à impressionner et ont dû presque naturellement regarder comme dieu un étranger qui s'est fait leur roi, probablement le premier qu'ils aient eu. Si je m'arrête si longtemps sur Saturne, c'est parce qu'il passe pour le père de tous les autres dieux, qui ne seront plus que des hommes dès que nous

aurons prouvé que lui même ne fut rien de plus. Avant d'en finir, je veux invoquer le témoignage de la littérature divine qui l'emporte en antiquité sur toutes les autres, car la sibylle est antérieure à tous vos poëtes. Je parle de cette véridique prophétesse dont vous avez recueilli les paroles pour les mettre dans la bouche de vos sibylles d'enfer. Il y a dans ses livres un sixain qui parle ainsi de Saturne et de sa généalogie : «Lors de la dixième génération des hommes, à partir du déluge, régnaient Saturne, Titan et Jamfet, les plus braves enfans du ciel et de la terre.» Vous trouverez peut-être ma citation bien vieille, mais elle n'en est que plus rapprochée de l'époque de Saturne et par conséquent elle n'en est que plus croyable.

XIII. Mais en voilà assez sur Saturne et sa lignée. Il est bien démontré que ce fut un homme, ce qui prouve en même temps la même chose de toute sa postérité en masse, sans qu'il soit nécessaire de discuter les titres de chacun de ses descendans; tels ancêtres, tels petits-fils. Les mortels n'engendrent que des mortels, ce qui est de la terre n'enfante pas ce qui est du ciel. . . . . .

(Dans les six pages qui suivent, il y a tant de lacunes, qu'il est à peine possible de comprendre quelques phrases çà et là; l'auteur montre que les histoires scandaleuses de Jupiter et d'Hercule n'auraient jamais dû être attribuées à des dieux. Il revient sur plusieurs argumens déjà développés, et finit par dire que les dieux adorés dans les différens empires des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Égyptiens, n'ont pu protéger ces monarchies plus que Junon n'a pu conserver sa chère Carthage. C'est le tour de l'empire Romain; que deviendra-t-il? Celui-là seul le sait, qui gouverne le monde, etc., etc.)

DE LA COURONNE DU SOLDAT.

I. Ces jours passés les très-excellens empereurs[1] ont fait largesse. Les soldats, dans le camp, couronnés de lauriers, étaient pointés sur le registre lorsqu'ils la recevaient. Parmi ceux-là il s'en trouva un plus soldat de Dieu que les autres, lequel d'une âme ferme et assurée, au-dessus de tous ses compagnons, ayant en la croyance de ne pouvoir servir deux maîtres, avait seul la tête nue, tenant la couronne inutile dans sa main. Cette discipline et façon des chrétiens commençait dès lors à se manifester et reluire. Chacun le remarque de loin, s'en moque de près, gronde contre lui. Aussitôt voilà un murmure. On le défère au colonel. Comme il se présente en son rang : «Pourquoi, dit le colonel, es-tu si différent des autres?»—«Il ne me convient pas, dit-il, d'être équipé comme eux.» Étant interrogé de la sorte, il répond : «Je suis chrétien.» Oh! le brave soldat qui ne se glorifie qu'en Dieu! On délibère sur ce. Le procès lui est fait, et le criminel comparaît devant le chef de l'armée. Sur-le-champ il commence à se dépouiller, laisse son pesant manteau, quitte sa chaussure gênante, marche pieds nus sur la terre sainte, rend son épée non nécessaire à la défense du Seigneur, ayant sa couronne dans sa main, laquelle fut vue de tous. Maintenant tout rouge de son sang, plein d'espérance, ceint de la parure de l'Évangile et de

[1] Nous n'avons rien changé au style de cette ancienne traduction dont l'allure sied assez bien à la nature du récit.

la tranchante parole du Seigneur, tout armé de pied en cap des armes de l'apôtre, et étant couronné de la couronne blanche du martyre, mieux, certes, que s'il eût eu celle de laurier sur la tête, il attend dans la prison la largesse de Jésus-Christ. Voilà soudain des jugemens qu'aucuns font sur lui; je ne sais si je les dois nommer chrétiens, vu que les païens n'en disaient pas pis, comme d'un étourdi, téméraire et désespéré, lequel interrogé sur son habit a mis le nom de chrétien en danger, comme si il n'y avait que lui seul qui eût du courage, et comme si, entre tant de frères ou soldats, chrétiens comme lui, il était le seul qui fût chrétien. Certes, il ne reste à ces gens-là, si non de songer comment ils pourront rejeter le martyre, de même qu'ils ont rejeté les prophéties faites par le Saint-Esprit. Finalement ils murmurent entre les dents de ce qu'ils courent grande fortune de perdre cette bonne et douce paix dans laquelle ils ont vécu si longtemps. Je ne doute pas qu'aucuns d'entre eux n'aient commencé de transporter leurs livres et papiers, qu'ils ne tiennent leur paquet tout prêt, et qu'ils ne s'apprêtent pour fuir de ville en ville : car ils se souviennent d'autres passages de l'Évangile que de celui-là. Je connais leurs pasteurs, lions en paix, et cerfs en guerre ; mais nous traiterons ailleurs les questions touchant le martyre. Nous nous contenterons à présent de parler de ce qu'ils nous opposent. Où est-il défendu de porter couronne? Je commencerai plus volontiers par ce point qui est le fait de la présente matière, afin que par l'exemple, principalement de celui-ci, les chrétiens qui ont été couronnés de lauriers, qui font cette question par ignorance, soient instruits, et ceux qui se formalisent de la défense de leur faute, soient convaincus, lesquels pensent se soulager en la révoquant en doute, comme si la faute était nulle ou incertaine, qui peut-être mise en dispute. Or je montrerai que, sans doute, c'est une faute vraie et certaine.

II. Je dis donc que nul des fidèles ne sait ce que c'est que de porter la couronne sur sa tête, excepté le temps de cette épreuve et de tentation. Tous l'observent ainsi depuis les catéchumènes jusqu'aux confesseurs et martyrs, même ceux qui lors de la persécution ont abjuré la foi si non du cœur, au moins de la bouche. Qu'ils recherchent, s'ils veulent, d'où cet usage et observance prend son autorité. Si quand on demande pourquoi on observe une chose, il faut alors qu'il soit certain qu'on l'observe ; on ne peut donc point dire que ce ne soit point délit, ou bien qu'il n'est point apparent que c'est un sujet de controverse et de dispute, quand on vient à transgresser la coutume, qui doit être maintenue de son propre nom, et est assez autorisée et approuvée par la protection du consentement de ceux qui l'observent. Non pas qu'il ne faille en demander la raison, mais bien qu'il faut que ce soit sans déroger à l'usage ni sans la détruire ainsi pour l'établir, et afin que tu l'observes d'autant plus tôt, lorsque tu seras assuré de la raison. Mais je vous prie, quelle façon de faire est celle-là : de mettre en doute une coutume, après que vous l'avez rompue, et d'en demander la raison lorsque vous l'avez quittée? Car si quelqu'un la met en doute, pour montrer qu'il n'a point failli en laissant la coutume, pour le moins il est certain qu'il à failli lorsque de fait il l'a pratiquée et prise pour coutume. Si celui qui a porté aujourd'hui la couronne sur sa tête n'a point fait mal, il a donc mal fait quand d'autres fois il l'a refusée? Au moyen de quoi mon discours ne sera pas pour ceux-là auxquels cette question n'est pas faite, pour avoir failli, mais pour ceux qui, poussés du désir d'apprendre, remuent ceci plus pour consultation que pour question et plus pour s'informer que pour débattre; car les questions que nous faisons doivent toujours tendre là. De ma part j'approuve beaucoup la foi qui croit avant d'être enseignée; que telle chose doit être observée lors même qu'elle n'en sait pas encore la raison. Il est bien aisé de demander de suite où il est écrit qu'on ne doit pas porter couronne sur le chef? Mais aussi où est-il écrit que nous en devions porter? Pour ceux qui demandent l'autorité de l'Écriture pour l'opinion qu'ils rejettent, ils ont un préjugé qu'elle est également nécessaire pour l'opinion contraire qu'ils soutiennent. Car si on dit qu'il est permis de porter couronne parce que l'Écriture ne le défend pas, on peut dire de même que porter couronne est mal fait, parce que l'Écriture ne le commande pas. Que fera alors la discipline ou l'usage ecclésiastiques? Recevra-t-elle l'un et l'autre comme non défendue? ou les rejettera-t-elle comme non commandés? Mais vous direz:

Ce qui n'est pas prohibé est autant qu'expressément permis. » Tout au contraire, ce qui n'est pas expressément permis est autant comme prohibé.

III. Et jusques à quand mènerons et ramènerons-nous la scie par cet alignement, puisque nous avons l'usage ancien, lequel y a déjà donné coup? Si l'Écriture n'en a rien déterminé, il est au moins certain qu'elle a été fortifiée par la coutume, laquelle sans doute est découlée et provenue de la tradition; car comment auraient-nous mis en usage quelque chose, si premièrement la tradition ne nous l'avait appris? Mais tu me diras qu'aussi, pour l'établissement et la validité de la tradition, l'autorité de l'Écriture est pareillement requise. Il nous faut donc mettre en doute si la tradition non écrite doit être reçue ou non. J'accorderai volontiers qu'il ne la faut pas recevoir, s'il ne se trouvait des exemples, d'autres usages, qui y donnent préjugé; et lesquels toutefois nous ne maintenons que par le seul titre et autorité de la tradition, sans aucun témoignage de l'Écriture, et puis après autant qu'elles sont soutenues par la coutume. Or afin que je commence par le baptême: quand nous y allons, nous protestons, sur le lieu, ou un peu devant l'église, sous la main de notre prélat, que nous renonçons à Satan, à ses pompes et à ses anges; puis par trois fois nous sommes plongés, répondant quelque chose de plus que le Seigneur par son Évangile n'a institué. Laissés de là, nous allons goûter la douceureuse concorde du lait et du miel mêlés ensemble. De là en avant, on ne se lave point le corps de toute la semaine. Nous recevons le sacrement de l'eucharistie: assemblées qui se font à jeun et devant le jour; et nous ne le prenons que de la seule main des supérieurs ou des prêtres, et non d'autres, combien que le Seigneur l'ait commandé et lors du repas et à tous. Nous faisons annuellement des oblations pour les trépassés et pour les nativités des martyrs. Nous estimons malséant de jeûner et prier Dieu à genoux le dimanche. Nous jouissons aussi de cette même immunité depuis la fête de Pâques jusqu'à la Pentecôte. Nous portons avec beaucoup de déplaisir tant soit peu de notre pain ou de notre calice à terre. En cheminant, entrant, sortant, nous habillant, nous chaussant, entrant aux bains, nous mettant à table, quand on allume les chandelles, quand nous nous mettons au lit, bref en toutes actions et déportemens, nous imprimons au front le signe de la croix. Si tu demandes opiniâtrément une loi prise de l'Écriture pour toutes telles et autres disciplines ou usages, tu n'en trouveras aucune. Mais on te mettra en avant la tradition qui en est l'auteur, la coutume qui la confirme, et la foi qui l'observe. Puis tu t'apprendras de toi-même, ou apprendras de celui qui y aura pris garde, la raison sur laquelle la tradition, la coutume et la foi sont appuyées. Mais cependant tu croiras qu'il y a quelque loi non écrite à laquelle tu dois obéir. J'ajouterai encore un exemple, d'autant qu'il n'est pas malséant de tirer enseignement des Pères de l'ancienne loi. Entre les juifs, c'est chose si ordinaire à leurs femmes d'avoir la tête voilée, qu'elles en sont connues par là. J'en demande la loi; car j'omets pour cette heure ce que l'apôtre en a écrit. Si Rebecca, découvrant de loin son fiancé, baissa soudain son voile, sa pudeur et sa honte virginale ne peut toutefois en avoir établi aucune loi, ou bien ce ne peut être qu'en sa propre cause seulement que les vierges seules se couronnent, et encore en allant épouser, et non plus tôt qu'elles aient reconnu leurs fiancés. Si Susanne, ayant été dévoilée en jugement, sert de preuve et d'argument qu'elle était voilée, je puis dire qu'elle prit le voile de son propre mouvement, sans qu'autrement elle y fût obligé, parce qu'elle était déférée en jugement et qu'elle aurait eu occasion de montrer sa beauté, parce qu'elle craignait de plaire. Au reste, je ne crois pas aisément qu'aux portiques et aux galeries de son mari, elle se promenât voilée, puisqu'elle agréa. Je veux qu'elle ait toujours été cachée de son voile. Si je demande la loi de tel habit, soit en elle ou en autre quelconque, etque je n'en trouve en aucune part de l'Écriture, il s'ensuit donc que c'est la tradition qui a donné à la coutume cet usage et façon, qui doit prendre quelquefois l'autorité de l'apôtre, par l'interprétation qu'il a fait de sa raison. Donc par ces exemples il sera manifeste: qu'une tradition non écrite et confirmée par la coutume se peut défendre et qu'on en peut soutenir l'usage même, comme celle qui, par la persévérance et continuation de soi-même, est fidèle et idoine témoin que c'est une tradition approuvée La coutume, faute de lois, même dans les choses civiles, est reçue pour loi. Et n'im-

porte si la loi consiste ou en l'Écriture ou seulement en la raison, puisque la loi même n'a point d'autre garant ou aveu que la raison. Que si la loi gît et consiste en la raison, tout ce qui sera appuyé sur la raison sera loi, de quiconque soit-il allegué. Ne penses-tu pas qu'il est loisible à chaque fidèle de concevoir en un esprit quelque chose, et faire une ordonnance pourvu qu'elle soit de Dieu, et à l'avancement de la discipline et au salut de l'âme, puisque le Seigneur a dit : « Pourquoi est-ce que vous ne jugez de vous-mêmes ce qui est juste? » ce qu'il entend non-seulement des choses qui viennent en jugement, mais aussi de tout jugement qu'on fait sur tout ce qui est à examiner. Aussi l'apôtre dit : « Si vous ignorez quelque chose, Dieu vous la révèlera. » Lui-même a coutume de donner en conseil ce en quoi il n'y avait aucune ordonnance du Seigneur, voire d'ordonner certaines choses de soi et de son autorité privée; aussi avait-il l'esprit de Dieu, lequel est le guide à toutes verités. Ainsi donc son conseil et son ordonnance sont reçus comme un commandement de Dieu, parce qu'ils sont soutenus de la raison, laquelle est divine. Presse tant que tu voudras demandant cette raison; mais que ce soit sauf le respect qui est dû à la tradition. Par qui que ce soit que tu la reçoives, considère non l'auteur, mais l'autorité, et principalement celle de la coutume, laquelle doit être d'autant plus en honneur et estime qu'elle doit servir d'interprète et de truchement à la raison; de manière que s'il plaît à Dieu de te l'enseigner, tu saches alors pourquoi tu dois observer la coutume. Mais pourquoi demande-t-on avec tant d'opiniâtreté plus grande raison des usages chrétiens, vu qu'ils sont maintenus et défendus par la nature qui est la première maîtresse et discipline de toutes choses? et pourtant elle sera la première qui nous montrera que la couronne n'est pas convenable sur la tête. Or le Dieu de la nature, celui qui, je crois, est le nôtre, qui a moulé l'homme et disposé en lui des sens certains pour désirer, discerner et obtenir le plaisir et jouissance des choses, comme par des instrumens propres; qui a creusé l'ouïe dans les oreilles, allumé la vue aux yeux, enclos le goût dans la bouche, éventé le flairement dans les narines, et mis la règle et connaissance de l'attouchement dans les mains; par ces instrumens et outils qui sont en dehors de l'homme, et qui lui servent en dedans, a voulu que le fruit et la jouissance de ses bénéfices fussent conduits et portés des sens jusqu'à l'âme. Quel fruit retire-t-on des fleurs? car la propre, pour le moins la principale matière des couronnes, est des fleurs des champs. Tu diras que c'est la couleur, ou l'odeur, ou tous les deux ensemble. Quels seront les sens de la couleur ou de l'odeur? Ce sera, à mon avis, la vue et l'odorat. Quelles parties de notre corps ont été loties et partagées de ces deux sens? Ce sont les yeux et les narines, si je ne me trompe. Contentez-vous donc de voir les fleurs, ou de les sentir puisque cela leur appartient; jouissez-en avec les yeux et les narines, propres membres et sujets de ces sens. La nature est donnée de Dieu, et de l'usage du monde, lequel ne peut contredire à celui de la nature. Estimez donc les fleurs liées et entrelacées en bouquet de soie ou de jonc, de même que si elles étaient déliées et en leur naturel, belles à voir et touffues à fleurir. Si tu veux user d'un chapeau de fleur, pour en porter grand nombre bien ordonnées, et en avoir le plaisir de toutes ensemble, cache-les dans ton sein si elles sont si nettes, répand-les sur ta couche, verse-les dans ta coupe, là elles ne peuvent nuire en aucune façon, fais les servir en autant de sortes que tu as de sentimens. Mais quelle saveur as-tu des fleurs à la tête? de quoi te profite plus la vue d'un chapelet, que le lien d'un bandeau? tu n'en vois ni la couleur, ni tu n'en tires l'odeur, et n'en aperçois point la délicatesse. Cela est autant éloigné de la nature, de rechercher les fleurs pour la tête, comme de viandes pour les oreilles et des sons pour le nez. Or ce qui est contre nature, mérite d'être appelé de tous monstre, et de nous noté pour témoignage de sacrilége contre Dieu, auteur et maître de la nature. Demandes-tu donc la loi de Dieu, quand tu as cette commune loi en la place publique de l'univers et gravée dans tous les tableaux de la nature, auxquels l'apôtre a accoutumé de renvoyer; comme quand, parlant des voiles des femmes, il dit : « Nature ne nous l'enseigne-t-elle pas? » ou quand il écrit aux Romains, « que les gentils font par nature ce que la loi commande. » Il leur propose ainsi et la loi naturelle, et la nature légale. Et aussi quand il dit en la première partie de la même épître : « Que les hommes et les femmes ont changé le naturel de

leur usage et condition et sexe en celui qui est contre nature. Et ce, pour la peine de leur erreur, certes, il soutient l'usage de la nature. Nous avons premièrement connu Dieu par la nature, l'appelant le Dieu des dieux, l'estimant très-bon, et l'invoquant comme juge. Tu demandes si la nature nous doit guider pour jouir de la condition de Dieu, parce qu'il est à craindre que nous n'y soyons ravis et aliénés par cette même nature, par laquelle le jaloux et ennuyeux contre Dieu a corrompu avec l'homme même l'universelle condition des créatures, assujettie et asservie à l'homme pour certains usages; d'où vient que l'apôtre a dit qu'elle a succombé à contre-cœur à la vanité, étant bien souvent subvertie par vains usages, sales, injustes, impies. Ainsi donc est avilie et déshonorée la condition des créatures parmi les voluptés des spectacles, par ceux de qui la nature connaissait bien que toutes les choses desquelles les spectacles sont composées sont de Dieu, mais qui manquaient en science. Sachez aussi que toutes choses sont renversées par le diable. Mais en faveur de nos chrétiens qui prennent tant de plaisir à voir ces comédies et bouffonneries, et autre telle manière de jeux, nous avons à plain écrit en grec de cette matière.

VII. Partant que ces couronnés reconnaissent cependant l'autorité de la nature, comme celle qui est la commune mère, par laquelle ils peuvent contempler et connaître et les hommes et les gages de leur propre religion, et ceux qui servent de plus près le Dieu de la nature; et ainsi pareillement comme de surcroît toutes les autres raisons, lesquelles défendent que nous ne portions pas en tête de couronnes, en mille façons: car je suis pressé de me tourner de la généralité de l'usage et discipline de la nature, à la défense et tuition de la spécialité de la discipline chrétienne par les autres sortes et espèces de couronnes qu'on voit être destinées à autres usages, comme celles qui sont composées d'autre matière, de peur qu'on ne croie qu'elles ne peuvent être prohibées d'une secte, pour autant qu'elles ont échappé les bornes de la nature, à cause qu'elles ne sont ainsi que cette couronne militaire de laurier, faites des fleurs que la nature nous a marqué et désigné pour l'usage. Il me faut donc traiter ceci plus curieusement, et au long, et le ramener depuis son origine jusqu'à son progrès et sa fin. Les lettres humaines nous sont nécessaires pour cela, car il faut prouver les choses humaines par leurs actes et instrumens. Je crois que le peu que j'ai touché suffira. S'il y a eu quelque Pandore, laquelle (comme témoigne Hésiode) fut la première femme, elle a été couronnée par les Grâces, lorsque chacun lui offrit des dons, d'où elle a pris son nom. Mais ce pasteur prophétique, et non poétique, Moïse, nous représente Ève, la première femme, ayant plutôt sa vergogne couverte de feuilles que son front entouré de fleurs. Cette Pandore donc n'a point été. Mais l'origine de la couronne est toujours honteuse, soit qu'on l'attribue à ce mensonge, soit qu'on la prenne de ses vrais auteurs: car c'est chose assurée que d'autres l'ont inventée ou enrichie. Au conte de Phérécide, Saturne a été le premier couronné. Diodore dit, que Jupiter, après la victoire contre les géans, en récompense reçut ce présent des autres dieux. Lui-même donne des bandeaux à Priape, et à Ariadne un chapelet d'or et de perles orientales, ouvrage de Vulcain, et présent de Bacchus, depuis fait signe céleste. Callimaque environne Junon de pampre; on voit à Argos sa statue entourée de feuilles de vigne, foulant aux pieds une peau de lion, qui montre l'insolence de cette marâtre, ayant en sa puissance les dépouilles de ses deux beaux-fils. Hercule orne son chef tantôt de peuplier, tantôt d'olivier, tantôt d'ache. Vous avez la tragédie de Cerbérus, vous avez Pindare et Callimaque, qui racontent qu'Apollon, sacrifiant aux dieux après avoir tué le serpent de Delphes, prit la couronne de laurier; car les anciens, soit qu'ils suppliassent les dieux ou les hommes, portaient couronnes. Harpocration donne la raison pour laquelle Bacchus, que les Égyptiens appellent Osiris, est couronné de lierre; c'est parce que sa propriété est de préserver le cerveau de pesanteur. Le vulgaire même, quand il appelle les jours qui lui sont dédiés *la Grande couronne*, reconnaît que Bacchus est le premier qui pratique l'usage de la couronne de laurier, avec laquelle il triompha des Indes. Si vous feuilletez les écrits de Léon l'Égyptien, vous verrez qu'Isis la première environna sa tête d'épis de blé, lesquels eussent été plus propres au ventre. Qui en voudra savoir davantage, Claude Saturnin, fort excellent en cette matière, le lui enseignera; car dans son livre des

Couronnes, la source, la cause, la diversité, la solennité de celles-ci sont si bien discourues, qu'il n'y a si belle fleur ni rameau si agréable, branchage ni herbage, qui ne soit consacré à quelque chef.

VIII. Apprenons par là combien nous devons rejeter au loin la manière de porter couronne, puisqu'elle a été mise en crédit et en honneur par ceux et pour ceux que le monde a tenus pour dieux : car si le diable, qui est menteur, dès le commencement exerce aussi bien en cette espèce et façon, qu'au reste son mensonge et sa supposition, en s'attribuant la déité, sans doute c'est lui-même qui en avait avisé ceux en la personne desquels cette supposée déité était représentée. Quelle estime donc doivent faire les serviteurs du vrai Dieu de ce qui a été introduit par les premiers professeurs et novices du culte du diable, et qui dès son commencement a été dedié à eux-mêmes, voire qui dès lors était consacré et destiné à l'idolâtrie par les idoles, lorsqu'ils étaient encore en vie? non que l'idole soit quelque chose, mais parce que tout ce qui se fait envers les idoles se rapporte aux diables. Or s'il en est ainsi, que ce qu'on fait aux idoles soit attribué aux diables, combien plus ce que les idoles ont fait, lorsqu'ils étaient encore en vie! Ce sont donc, certes, les diables mêmes qui se le sont procuré par eux, en la personne desquels ils les avaient désirés, comme avec une grande faim, avant même de les avoir procurés. Ayez cette créance cependant que je vais rompre et dissoudre une objection, qui se fait sur ce propos; car je vois déjà que l'on dit : « Qu'il y a plusieurs autres choses approuvées par ceux que le monde a tenus pour dieux, lesquelles toutefois se retrouvent en nos usages, et des saints Pères, et autres choses divines, voire même en Jésus-Christ, comme celui qui n'avait fait la fonction d'homme que par ces communs instrumens par lesquels l'humanité se représente. » Qu'il soit ainsi! aussi ne disputerai-je plus contre son origine. Bien que Mercure ait le premier enseigné les lettres, si les confesserai-je nécessaires pour les choses qui appartiennent au commerce et pour l'étude de la piété, et nos devoirs envers Dieu. Et encore qu'il ait le premier tendu les cordes pour en tirer des sons et de l'harmonie, je ne nierai pas, quand je vois David, que les saints ne se soient servis de cet instrument, et qu'ils ne l'aient employé au service et ministère de Dieu. Accordons-leur, s'ils le veulent ainsi, qu'Esculape ait le premier fait essai de la médecine. Il me souvient qu'Ésaïe envoya quelques médicamens à Ézéchias étant malade. Saint Paul a su qu'un peu de vin conforte l'estomac. Soit ainsi que Minerve ait bâti le premier navire, si verrai-je quant et quant Jonas et les apôtres naviguer sur l'eau. Il y a plus; Jésus-Christ a eu une robe et saint Paul un manteau. Si de chaque meuble et vase vous en faites auteur un des dieux du monde, il faut que je reconnaisse que Jésus-Christ lorsqu'il couchait en son petit lit, et lorsqu'il présentait le bassin aux pieds de ses disciples, et lorsqu'il versait l'eau de la cruche, et lorsqu'il était entouré de son linceul, propre habit d'Osiris. Je satisferai à cette question en tous ses points : car j'accorde bien que l'usage de ces meubles a été commun aux bons et aux méchans. Mais je dis qu'il y a différence si c'est pour choses licites ou illicites, parce que l'usage auquel on les fait servir trompe souvent la mauvaise intention pourlaquelle on en peut user, qui est celle qui rend sujet à vanité. Car nous disons que ces choses ont communément servi à nos usages, et de nos pères, et des choses appartenantes à Dieu, et à Jésus-Christ même, en tant qu'elles apportent des simples commodités, et certaines aides et honnêtes soulagemens aux nécessaires nécessités de la vie humaine. De façon que s'il est question d'un homme de Dieu, elles sont censées être inspirées de lui, comme celui qui lui en donne de plus près l'avis, l'instruction et le plaisir. Mais nous disons aussi, que les choses qui outre-passent l'ordre susdit ne conviennent point à nos usages et façons, mêmement à celles qu'à raison de ce dessus on ne peut remarquer ni au monde, ni aux choses de Dieu, ni en la vie et conservation de Jésus-Christ.

IX. Quel patriarche, quel prophète, quel lévite ou prêtre, quel souverain sacrificateur, quel apôtre, quel évangéliste, quel évêque se trouve avoir été couronné? Je pense que ni même le temple de Dieu, que ni l'arche du Testament ou d'alliance, ni le tabernacle du témoignage, ni l'autel, ni le chandelier, n'ont pas été couronnés; auxquels néanmois, si c'eût été chose digne de Dieu que d'être couronné, il eût été bien séant et bien convenable de l'être, et en la

première solennité de la dédicace, et en la seconde congratulation et réjouissance, pour la remise et rétablissement du temple. Or si ces choses ont été en figure de nous (car nous sommes le temple de Dieu, les autels, les luminaires et les vases), elles signifiaient aussi en figure, que les hommes de Dieu ne doivent pas être couronnés. La verité se doit rapporter à l'image. Possible que tu me diras, que Jésus-Christ même a été couronné. Je te répondrai aussi en un mot : fais toi couronner de cette façon, et il te sera licite. Toutefois cette couronne injurieuse et impie ne lui fut pas donnée par les Juifs, ce fut une intention des soldats romains, tirée de l'usage des choses du monde, lequel le peuple de Dieu n'a reçu jamais ni en aucune allégresse publique, ni en ses particulières lascivetés et débauches. Il aima mieux revenir de la captivité de Babylone, après les festins, passés le temps, et se jouer avec tambours, flûtes et psaltérions, qu'avec des couronnes; car en la description de leurs réjouissances, et en la répréhension de leurs débauches, on n'eût pas omis de faire mention des couronnes, et de remarquer l'honneur on le déshonneur qu'elles y portaient. Aussi quand Ésaïe dit : « Ils boivent le vin, avec tambours, flûtes et psaltérions, » il n'eût pas oublié d'y ajouter ce mot « avec couronnes, » si elles eussent été quelquefois en usage, même les choses concernant le service de Dieu.

X. Ainsi quand de ce que tu allègues qu'il y a des choses qui ont été controuvées par les faux dieux, et lesquelles se trouvent pratiquées à l'endroit du vrai Dieu, tu veux conclure que l'usage de porter couronne en la tête est commune aux chrétiens comme aux païens tu te donnes cette loi à toi-même : qu'il ne faut avoir rien en commun usage qui ne soit observé au service de Dieu. Car qu'y a-t-il qui soit plus digne de Dieu que ce qui est indigne de l'idole? et qu'y a-t-il qui soit plus propre de l'idole que ce qui convient à un mort? car c'est choses qui appartiennent aux morts d'être ainsi couronnés, parce qu'eux-mêmes deviennent quant et quant idoles, et en habit, et en honneur de consécration qui est en notre endroit une seconde idolâtrie. Ce sera donc à ceux qui auront faute de sens ou de jugement, d'user de la chose, de laquelle s'ils voulaient abuser, ils auraient faute de jugement, autant que si du tout ils n'avaient point de sentiment; car il n'y a point de différence entre abuser d'une chose, ou lorsque véritablement on ne peut en user, par faute de la faculté du sentiment, ou lorsqu'on n'en peut abuser, par faute de la chose même. Mais à nous, il ne nous est pas permis, selon l'apôtre, d'en abuser, parce qu'il nous enseigne, qu'il est plus aisé de n'en user point du tout, si vous ne voulez dire qu'il n'y a point d'abus en ceux qui n'ont du tout point de sens ni de jugement, mais que le tout vaque. Toutefois ce même œuvre est un œuvre mort, pour le regard des idoles, mais vif pour le regard des diables auxquels s'adresse cette superstition. L'or et l'argent sont les idoles des nations, dit David quand il écrit, « ils ont des yeux et ne voient point, ils ont des narines et ne flairent point, ils ont des mains et ne touchent et ne palpent rien; » car par ces organes on jouit des fleurs. Que s'il prédit que ceux qui forgent des idoles sont tels que les idoles mêmes, ceux donc qui usent des ornemens des idoles sont déjà tels? car comme toutes choses sont mondes et nettes à ceux qui sont nets et mondes, aussi toutes choses sont immondes à ceux qui sont immondes; mais il n'y a rien plus immonde que les idoles. Au surplus toutes les substances, comme étant créatures de Dieu, sont mondes et nettes, et par cette condition et qualité elles sont communes en usage; mais toute la différence gît en la façon d'en user, car je tue et destine un coq pour moi et à moi, aussi bien que Socrate a pour Esculape, et si la senteur de quelque lieux m'offense, je le parfume de quelque odeur et encens d'Arabie, mais non pas avec telle cérémonie, ni avec tant de mystère, habit, ou apparat qu'on fait aux idoles. Car si d'une seule parole la qualité de la créature est polluée, comme l'apôtre l'enseigne écrivant : « Si quelqu'un te dit, cela est destiné et consacré aux idoles, ne le touche pas; » à plus forte raison elle est souillée par la cérémonie, par l'habit, et par l'apparat, avec lesquels ces choses leurs sont sacrifiées. » De même la couronne prend la qualité des choses consacrées aux idoles; car en cette cérémonie, habit et apparat, elle sacrifie aux idoles qui en ont été les auteurs, et auxquelles l'usage de la couronne est principalement et d'autant plus propre, autant qu'il ne peut être commun aux chrétiens à cause qu'il ne se trouve point

parmi ce qui touche les affaires et le service de Dieu. Par ce l'apôtre crie : « Fuyez l'idolâtrie, » savoir toute et chacune; prends garde à reconnaître cette forêt et combien d'épines y sont cachées. Comme il ne faut rien donner à l'idole, aussi n'en faut-il rien prendre; si c'est chose éloignée de la foi de s'asseoir à la table et au banquet des idoles, que sera-ce de paraître en leurs habits? Quelle société y a-t-il entre Christ et Bélial ? C'est pourquoi il dit « fuyez, » car il commande de faire un long et éloigné divorce d'avec l'idolâtrie, de ne s'en approcher en façon quelconque. Le dragon terrestre ne laisse pas d'attirer par son haleine les oiseaux de bien loin pour les engloutir. Saint Jean dit : « Mes enfans, gardez-vous des idoles. Il n'entend pas que ce soit seulement de l'idolâtrie, c'est-à-dire de l'office et service qu'on fait aux idoles, mais des idoles, c'est-à-dire de leur effigie même, car c'est une chose indigne que l'image du Dieu vivant soit faite l'image de l'idole et du mort. Nous avons jusqu'ici prouvé que ce port et ornement de couronne est propre aux idoles, et par l'ordre de son origine, et par son visage, parmi la superstition; et finalement que ne se trouvant point entre les choses concernant le service de notre Dieu, de tant plus celui-ci est censé appartenir et être aux idoles, à l'antiquité, solennité et office desquelles il convient, et de qui les porte, les hosties, les autels, voire les ministres et les prêtres sont couronnés. Tu as chez Claudius les couronnes de tous les ordres et colléges, prêtres et sacrificateurs. Nous avons aussi entremêlé et prouvé cette distinction de la différence qu'il y a entre ces choses qui se font avec raison ou contre raison, et laquelle sert pour répondre à ceux qui rendent commun l'usage de toutes choses à l'occasion de quelques exemples. Il ne reste donc plus sur ce point qu'à examiner les causes et raisons qu'on peut dire pour cet usage de la couronne afin que cependant que nous montrerons comme elles sont étrangères, voire aussi contraires à la discipline chrétienne, ce soit autant de preuves, que nulle de celles n'est soutenue de l'aide et protection de la raison, pour faire que tel port et ornement de couronne puisse être commun aux chrétiens comme aux païens, ainsi qu'aucuns ont prétendu, l'exemple desquels on nous objecte.

XI. Afin donc que je commence par la raison pour laquelle la couronne militaire est en usage, il faut premièrement savoir si la guerre est totalement et absolument licite aux chrétiens; car quelle apparence y aurait-il de traiter et discourir des accidens, si l'essence et le principal étaient blâmable? Croyons-nous qu'il soit possible d'accumuler le serment fait à l'homme sur celui qui a été fait à Dieu et après Jésus-Christ répondre et nous enrôler sous un autre seigneur, et renoncer à père et mère, à tout prochain, lesquels la loi nous commande honorer et aimer après Dieu et l'Évangile, qui les préfère à toutes autres choses réservées à Jésus-Christ ? Sera-t-il permis de faire profession de l'épée, vu que notre Dieu a prononcé que celui qui usera du glaive périra du glaive? Le fils de paix ira-t-il au combat, à qui il n'est pas seulement permis de plaider? Fera-t-il souffrir à autrui les liens, la prison, les supplices, lui qui ne peut venger ses propres injures? Entrera-t-il au corps de garde pour autre que pour Jésus-Christ, et le propre jour du dimanche, puisqu'il ne le fait pas pour Jésus-Christ même? Sera-t-il en veilles pour les temples auxquels il a renoncé? et soupera-t-il au lieu où l'apôtre le prohibe? Défendra-t-il de nuit ceux qu'il aura chassés de jour par exorcismes, s'appuyant et se reposant sur une lance avec laquelle on a outre-passé le côté du Sauveur? Portera-t-il l'étendard qui est fait à l'envi de Jésus-Christ, et demandera-t-il la marque et la livrée du prince celui qui l'a déjà prise de Dieu? Celui qui est mort et qui attend d'être éveillé par la trompette de l'ange, sera-t-il éveillé par la trompette d'un trompette? Le chrétien sera-t-il brûlé selon la discipline militaire, lui à qui il n'a été loisible de brûler et auquel Jésus-Christ a remis la peine du feu? Combien d'autres actes se commettent-ils au camp et aux exploits militaires, qui ne peuvent être attribués qu'au péché? même s'enrôler aux bandes des ténèbres, venant de celles de la lumière, est transgresser. Autre chose est de ceux qui étaient soldats avant d'être chrétiens, comme ceux que saint Jean-Baptiste, et le très-fidèle centurion que Jésus-Christ approuve et Pierre catéchise, pourvu qu'après avoir reçu la foi et s'être souscrit à celle-ci, on s'en départe, comme plusieurs ont fait, ou bien qu'on prenne bien garde de ne

commettre contre Dieu des choses qui ne sont pas même permises par les lois militaires, voire même de souffrir à l'extremité pour l'amour de Dieu ce que la foi païenne commande, car l'état militaire ne permet ni impunité de forfaits ni impunité de martyrs. Jamais le chrétien n'est autre que chrétien, en quelque part qu'il soit. Il n'y a qu'un Évangile, qu'un Jésus-Christ. C'est lui qui désavoue ceux qui le désavouent, et qui confesse et avoue ceux qui confessent et avouent Dieu, et qui sauve l'âme qui se perd pour son nom, et au contraire perd celle qui s'est voulu sauver contre et au préjudice de son nom. Envers Dieu, autant est le soldat païen fidèle, que le soldat païen infidèle. L'état du fidèle ne reçoit point d'excuse fondée sur la nécessité. Il n'y a aucune nécessité a pécher à ceux auxquels cette seule nécessité est imposée de ne point pécher; car on est bien pressé par force de tourmens ou de peine à sacrifier et à nier Dieu tout à plat. Toutefois notre discipline n'excuse, ni ne convient point à cette nécessité ; car il y a plus grande nécessité de souffrir le martyre et de craindre de renoncer Dieu, que d'éviter le tourment et s'acquitter de sa charge. Au demeurant, cette manière de raison renverse toute l'essence et le fondement du serment fait envers Dieu, voire tant qu'il autorise et lâche la bride aux péchés qui se font volontairement et de gaieté de cœur; car, en ce cas, on pourrait débattre que toujours la volonté serait en nécessité ayant de quoi être contrainte. Je pourrais moi-même forger à plaisir de semblables excuses, et mettre en Dieu telles causes apparentes en faveur de ceux qui portent des couronnes servant à divers effets, et m'en remettre à cette raison commune de la nécessité, qui est la directrice et gouvernante ; au lieu qu'à cette occasion il faut tout fuir telles, pour ne tomber en péché, ou souffrir le martyre pour se délivrer de celles-ci. Il n'est jamais besoin de discourir plus avant de la première partie de la question, savoir si la guerre est du tout illicite afin que nous venions à la seconde; car si je n'ai rejeté entièrement et de tout mon effort la guerre, en vain je parle contre la couronne militaire. Soit donc posé le cas, que la guerre est licite, afin que cela même puisse servir de cause et raison pour la couronne.

XII. Je parlerai seulement de la couronne. Celle de laurier a été consacrée à Apollon ou à Bacchus; à celui-là comme au dieu des flèches, à celui-ci comme au dieu des triomphes. Ainsi l'enseigne Claudius: « Combien, dit-il, que les soldats ont accoutumé de se couronner de myrte, parce que le myrte et non le laurier est consacré à Vénus, la mère d'Énée, dame et maîtresse des amours, lequel est Romain à cause d'Ilia, et de Rémus et Romulus. » Mais je ne crois pas que Vénus pour cette considération soit Romaine avec Mars, pour le déplaisir qu'elle a reçu de la concubine de son ami. Il dit aussi que le soldat était couronné d'olivier par Minerve, déesse non-seulement des arts, mais aussi des armes, et qu'elle avait une couronne de cet arbre lorsqu'elle fit la paix avec Neptune. En toutes ces choses la superstition de la couronne militaire composée de fleurs et de feuilles est partout polluée et souillée, et souille toutes les choses qui se peuvent polluer. Par ces causes, que vous semble-il de cette solennelle profession et nuncupation de vœux, qui se fait premièrement en la cour du prince et de l'empereur, puis au Capitole ? Après que nous savons les lieux, voyons les paroles : « Jupiter, nous voyons que ce bœuf à couronnes dorées sera tien. » Qu'emporte cette voix? Certes un reniement du christianisme. Encore que le chrétien se taise de bouche, la couronne qu'il porte en la tête parle pour lui. Il est enjoint et annoncé aux soldats de prendre la même couronne de laurier, lorsque l'empereur leur veut faire largesses. Et certes, ce n'est pas une idolâtrie gratuite, vendant Jésus-Christ pour des deniers d'or, comme Judas le vendit pour des deniers d'argent. Ce sera aussi ce qui est dit : « Vous ne pouvez servir à Dieu et à Mammon ; c'est tendre la main à Mammon que la retirer à Dieu. Est-ce rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, que prendre le denier de César, et ne pas le rendre à l'homme-Dieu. La couronne triomphale se bâtit de feuilles de laurier, s'attiffe de rubans et de bandelettes, se dore de feuilles d'or, se parfume de senteurs, souvent détrempées des larmes des femmes et mères, qui sont peut-être chrétiennes ; car il y a des chrétiens parmi les barbares de qui on triomphe. Donc celui qui à cette occasion porte cette couronne n'est-il pas aussi coupable que s'il eût combattu?

Il y a une autre sorte de gens de guerre entre eux qui sont couchés sur l'état des maisons royales; car on les appelle Compagnies de camp, qui servent ordinairement aux empereurs, assistent et contribuent parfois aux pompes et magnificences royales. Si tu es de ce nombre tu es soldat d'un autre que de Dieu. Et si tu cuides l'être de tous, tu ne l'es pas de César, quand tu reconnais l'être de Dieu : car aussi, dans les choses communes et indifférentes, je me commets et fie toujours au principal et plus excellent.

XIII. Il y a aussi des causes publiques pour lesquelles on couronne de laurier les ordres publics et colléges, mais aux magistrats une couronne d'or comme à Athènes et à Rome. On en porte au devant deux des toscanes. C'est le nom de celles qui sont enrichies de pierreries et de feuilles de chênes revêtues de lames d'or, recommandées à cause de Jupiter, lesquelles il porte avec des robes de pourpre enrichies d'or en broderies, et peintes de feuillages de palmier, pour conduire les chariots et carrosses des dieux. Celles des provinces sont aussi d'or, plus propres aux choses et statues qu'aux hommes, étant trop grandes pour leurs têtes. Mais l'Église de Jésus-Christ est le nom de ton ordre, et de ton magistrat, voire le nom de ta cour. Tu es l'Église, étant écrit aux livres de vie : « C'est là où est ta pourpre, » savoir le sang de Notre-Seigneur. Ton laticlave est en sa croix; la cognée est mise au pied de l'arbre ; c'est là où est la verge qui est sortie de la racine de Jessé. Que le monde voie aux triomphes ces chevaux publics avec leurs couronnes. Ton Seigneur n'avait pas un âne qui fût à lui lorsque, suivant l'Écriture, il voulut entrer en Jérusalem. Que ceux-ci se pompent en chariots ou chars triomphans; que ceux-là se bravent en chevaux, mais nous invoquerons Dieu au nom de Jésus-Christ notre Dieu et notre Seigneur. Dans l'Apocalypse de saint Jean, nous devons non-seulement nous éloigner de la pompe et de la vanité de la Babylone, mais aussi de la demeure et habitation de celle-ci. Aussi le menu peuple se couronne quelquefois pour réjouissance de ce qui est propre aux solennités de chaque contrée; et la lascivété et débauche est ce qui est la cause de toutes les publiques allégresses. Mais tu es étranger de ce monde, et citoyen de la Jérusalem céleste. « Nous avons, dit-il, notre bourgeoisie au ciel. » Tu as là tes rôles où les chrétiens sont écrits, tu as ton calendrier des fêtes; tu n'as rien de commun avec ces joies du monde. Tu dois faire tout le contraire; car le monde se réjouira, et vous pleurerez. « Aussi, dit-il, se croient-ils heureux les pleureurs, et non les couronnés. » Les époux portent couronnes le jour de leurs noces. Voilà pourquoi nous ne contractons point mariage avec les païens, afin qu'ils ne nous mènent à l'idolâtrie, par laquelle les noces commencent entre eux. Tu en as la loi des patriarches. Tu as l'apôtre qui te commande de te marier par le Seigneur. Quand on a affranchi le serf, on le couronne; mais tu es déjà affranchi et racheté par Jésus-Christ, et, certes, à grand prix. Comment est-ce que le monde donnera sa liberté au serf d'autrui? et combien qu'il semble que ce soit liberté, si semble-t-il aussi servitude. Toutes les choses du monde sont imaginaires, il n'y a rien de vrai. Car pour lors qu'il semblait à l'homme que tu fusses libre, tu étais le racheté de Jésus-Christ, et à présent tu es le serf de Jésus-Christ, combien que tu sois affranchi par l'homme. Si la liberté du monde semble la vraie liberté, et à cette occasion tu approuves le caractère de cette couronne, tu es remis sous la servitude de l'homme, que tu estimes liberté, et as à l'opposite perdu la liberté de Jésus-Christ, que tu tiens pour servitude. Ne dirons-nous rien des causes et raison des couronnes qui se donnent aux jeux et combats de prix, et lesquelles sont condamnées par leurs propres noms et titres, à savoir parce qu'elles sont sacrées et funèbres; car il ne reste rien que de couronner Jupiter Olympien, ou Hercule le Neméen, ou le chétif Archemore, le misérable Antinoüs, en la personne du chrétien pour servir lui-même de spectacle en une chose que lui-même ne devrait voir en une autre. J'ai récité comme je pense toutes les diverses causes et motifs qui ont donné vogue et introduit l'usage des couronnes, sans qu'il y en ait aucune qui nous soit convenable; elles sont toutes étrangères, profanes, illicites, et abjurées dès l'entrée du serment et profession de foi; car elles étaient pompes de Satan et de ses anges, charges et offices du monde, honneur qui requéraient des solennités, faux vœux, services humains, louanges, vaine gloire déshonnête, et en toutes ces choses une idolâtrie, qui paraît

au seul dénombrement des couronnes, desquelles toutes ces vanités sont entourées. Claudius me dira que dans Homère le ciel est couronné d'étoiles, que c'est Dieu qui l'a couronné, et ce en faveur de l'homme, et qu'il faut donc que l'homme soit couronné de Dieu. Mais le monde couronne les mauvais lieux, les latrines, les moulins, la prison, les écoles, les amphithéâtres, et les lieux où on se dépouille pour entrer au bain, et les cimetières et sépulcres des morts. Ne juge point la sainteté, ni la bienséance, ni la pureté de cet habit ou ornement par le ciel, que les poëtes ont feint être couronné. Mais fais-en estime par l'usage pratique, et par le commerce de tout le monde. Si est-ce toutefois que le chrétien se gardera toujours de déshonorer et décrier l'huis de sa maison de chapeaux de laurier, s'il entend combien de faux dieux le diable a attachés et attribués aux portes : comme Janus, qui prend telle dénomination de l'huis qui regarde le dedans de la maison; Limentinus, du seuil haut et bas; Forculus, de l'huis qui s'ouvre vers le dehors; Garda, des gonds ou pivots. Et parmi les Grecs Apollon le Thyrréen, et les démons Antéliens qui sont nommés ainsi de ce qu'ils étaient pourtraicts et comme assis sur le dessus et au dehors des portes.

XIV. A plus forte raison le chrétien se gardera-t-il de mettre les mains d'idolâtrie sur son chef, ou pour mieux dire de Jésus-Christ, parce que le chef de l'homme c'est Jésus-Christ, non moins libre et franc que Jésus-Christ même, qui n'est point sujet à aucun voile, tant s'en faut qu'il doive être bandé d'aucun lien; voire aussi le chef qui est sujet à voile, et à être couvert, savoir, celui de la femme s'il est occupé et couvert par le même Jésus-Christ, il n'a point faute de lien, parce qu'il l'a pour fardeau de son humilité. Si la femme ne doit pas paraître la tête nue à raison des anges, moins encore la tête couronnée, peut-être que celle-ci, paraissant la couronne en tête, sera occasion de scandale et donnera sujet de mal parler de soi; car, qu'est-ce au chef de la femme une couronne, que l'enseigne de sa beauté, et une marque de grande lasciveté, une extrême impudence, et banqueroute à toute vergogne, une fonte et un brasier d'allèchemens? Partant, selon l'avis de l'apôtre, la femme ne se parera point par trop curieusement; et afin que même par l'artifice de ses cheveux, elle ne soit couronnée. Mais celui qui est le chef de l'homme, et la beauté et face de la femme, comme il est aussi de l'Église, savoir Jésus-Christ, quel bouquet, quelle couronne de fleurs et feuilles, je vous prie, a-t-il pris pour l'un et l'autre sexe? Ç'a été, à mon opinion, d'épines et de chardons, en figure des péchés que cette chair terrienne nous a produits, et que la vertu de la croix à enlevés émoussant et rabattant les aiguillons de la mort, en la tolérance et patience de notre Sauveur, qui est notre chef. Certes, outre ce qu'elle figure et signifie, on y voit bien clairement la contumélie, la vilenie, l'ignominie et la cruauté qui y sont mêlées ensemble, lesquelles ont ensanglanté, souillé, écorché et déchiré la face, les tempes du Seigneur. Use donc à présent de couronnes de laurier, de myrte, d'olivier et autres feuilles d'arbres qui sont excellens et célèbres, ou de ce qui est plus en usage, des roses à cent feuilles choisies aux jardins de Midas, et de toutes sortes de lis et de violettes, peut-être encore de perles et d'or, pour imiter la couronne qui fut donnée par après *Jésus-Christ,* pour ce qu'après avoir goûté le fiel, il suça le miel, et ne fut point salué par les anges roi de gloire, qu'il n'eût été mis en la croix ignominieusement comme roi des Juifs, et n'a été couronné de gloire et d'honneur qu'après avoir été premièrement rabaissé par son Père un peu au-dessous des anges. Que si pour ces choses tu lui dois ta tête, rends-la-lui si tu peux, de même et en même sorte en laquelle il a offert la sienne pour la tienne. Au moins ne te couronne pas de fleurs, si tu ne peux d'épines, car tu ne le peux pas de fleurs.

XV. Garde sans souillure ce qui appartient à Dieu, il le couronnera s'il veut; mais à mieux dire il le veut et nous y conduit quand il dit : « A celui qui vaincra je lui donnerai la couronne de vie. » Sois donc fidèle jusqu'au tombeau, combats comme lui un bon combat, tu obtiendras la couronne que l'apôtre espère à bon droit lui être réservée. L'ange monte sur un cheval blanc pour vaincre, prend la couronne de la victoire; l'autre se pare et damasquine des vives couleurs de l'arc céleste. Les prêtres sont les premiers assis avec couronnes, et même le Fils de l'homme reluit, au-dessus de la nue, des filets rayonnans du même or. Si l'image est telle en vision, quelle sera la vérité en représentation? Regarde et

flaire les fleurs tant que tu voudras; mais ne condamne point à ces petits chapelets et guirlandes ton chef, qui est destiné pour le diadème, car Jésus-Christ nous a fait rois à Dieu son Père. Qu'as-tu à démêler avec une fleur périssable? tu as la fleur de la vierge de Jessé, sur laquelle toute la grâce de l'esprit divin a reposé. C'est une fleur éternelle, incorrompue, non flétrissable, laquelle le bon soldat choisissant s'est promu et avancé de grade en grade aux dignités célestes. Rougissez, vous soldats romains, compagnons de celui notre chrétien, qui n'a voulu prendre la couronne, et qui ne mérite d'avoir l'honneur d'être juge de lui, mais de quelques soldats de Mithra, lequel initié et reçu en sa milice dans une caverne, vrai et propre séjour du prince des ténèbres, reçoit, comme un bateleur qui veut contrefaire et contre-imiter le martyre, la couronne avec une épée, puis, l'ayant mise sur sa tête, est commandé la faire choire de sa main et peut-être de la rejeter par-dessus l'épaule, en disant que Mithra est sa couronne. Et depuis ce jour-là, il n'est plus couronné, ce qui lui sert de marque de son approbation si d'aventure on veut faire épreuve en quelque lieu de son serment, et tout soudain il est tenu pour soldat de Mithra, s'il rejette la couronne et s'il a dit qu'elle était en son Dieu. Reconnaissons les ruses et desseins de Satan, qui affecte quelque chose du service de Dieu pour nous confondre et juger par la foi et religion des siens.

CONTRE MARCION.

L'AN 207 DE J.-C.

(*Extrait.*)

Tertullien établit d'abord l'unité de Dieu, avec autant de force que de dignité.

La grande, l'unique dispute qui nous divise (l. I, c. 3), est sur l'unité de Dieu. L'hérésie, qui, à l'exemple de la peinture et de la poésie, se croit tout permis, a prononcé et a osé la nier. Mais la vérité chrétienne nous apprend « qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu, et il ne serait point, s'il n'était pas un. » Il serait plus digne de lui de ne pas être du tout, que d'être d'une manière indigne de lui. Autant que la faiblesse humaine peut définir Dieu, en consultant l'idée gravée dans chaque homme, Dieu est l'être souverainement grand, existant de toute éternité, qui n'est point né, qui n'a point été fait, sans fin comme sans commencement, souverainement grand par son essence, ses attributs, sa puissance. Avoir de Dieu une autre idée, c'est le méconnaître, c'est le nier en lui ôtant ce qui le constitue essentiellement. Mais comment peut-il être souverainement grand, s'il a un égal? Et il a un égal, s'il existe un second être souverainement grand. Deux êtres souverainement grands ne peuvent exister à la fois, parce que l'essence de l'être souverainement grand est de n'avoir point d'égal; et la prérogative de n'avoir point d'égal, ne peut convenir qu'à un seul. L'être souverainement grand exclut, efface nécessairement tout être, tout rival que vous prétendez lui égaler, par la raison même qu'il est souverainement grand, et que dès lors ce second être, quelque grand que vous le supposiez, ne peut plus être souverainement grand. Dieu est donc essentiellement un, et s'il n'était pas un, il ne serait pas du tout. Ainsi l'a défini la vérité chrétienne.

« Pourquoi (c. 4), dit-on, deux êtres souverainement grands n'existeraient-ils pas, comme deux rois qui sont chacun souverains dans leurs états? » Ignore-t-on qu'on ne peut rien comparer à Dieu? Et loin que ces rois puissent soutenir la comparaison avec Dieu, ils disparaîtront si on veut les rapprocher de Dieu. Plusieurs rois règnent à la fois, parce qu'aucun n'est souverainement grand, et que chacun d'eux peut avoir des supérieurs ainsi que des égaux.

[1] Cet extrait des cinq livres contre Marcion est de l'abbé de Gourcy, qui l'a publié en 1785 dans la *Suite des anciens Apologistes de la religion chrétienne*; 2 volumes in-8°.

Par une raison contraire (c. 5), Dieu, qui est souverainement grand en tout, ne peut souffrir d'égal ni de collègue. Il est donc nécessairement un; et si une fois l'on en admettait deux, on serait également fondé à en admettre un plus grand nombre. Il n'y aurait plus de raison d'en borner le nombre, car la raison qui empêche de multiplier la Divinité, c'est que Dieu étant l'être souverainement grand, ne peut avoir d'égal; donc si le Dieu que vous imaginez a un égal, il n'est point l'être souverainement grand. Pourquoi donc n'aurait-il pas des égaux, et à l'infini?

Quant à l'imagination de Marcion (c. 26 et 27), qui dépouille Dieu de sa justice et de sa sévérité, pour ne voir en lui que la douceur et la bonté, et une douceur, une bonté qui jamais ne s'altèrent, jamais ne s'émeuvent, en sorte qu'il ne se fâche point, ne condamne point, ne châtie point, parce qu'il ne juge point: je lui demanderai seulement comment ce prétendu Dieu pourra maintenir l'ordre et réprimer le mal. En vain porte-t-il des lois, s'il ne les fait pas observer; en vain défend-il de commettre le crime, s'il ne le punit point quand il est commis. Pourquoi plutôt ne pas le permettre? du moins ne verrait-on pas cette révoltante contradiction; et c'est permettre tacitement le crime, que de le laisser impuni. Il le défend cependant; mais il ne défend que ce qu'il ne veut pas qui se fasse. Et peut-il voir faire ce qu'il ne veut point, sans en être offensé, être offensé sans se mettre en colère, se mettre en colère sans se venger? La vengeance est le fruit de la colère, la colère est due à l'offence, l'offence est la compagne de la volonté méprisée.

Sa bonté est une faiblesse, son amour de l'ordre un fantôme, ses lois sont sans force. Le crime est en sûreté.

Votre Dieu ne se venge point; il ne se fâche donc pas, il n'est donc pas offensé lorsqu'on agit contre sa volonté? Le crime se commet contre sa volonté sans la choquer; il n'est donc pas contre sa volonté?

«Dieu ne juge point, dites-vous, parce qu'il est indigne de lui de juger.» Vous vous trompez; rien n'est plus indigne de Dieu que de ne pas faire respecter et observer ses préceptes. Il se doit à lui-même de venger son autorité et de se faire obéir; il doit aussi haïr le mal; il est indigne de lui, non de le châtier, mais de l'autoriser par l'impunité. Vous vous contredisez grossièrement. Dieu ne voulant pas le mal, de votre aveu, par là même il le juge; le défendant, il le condamne; le condamnant, il est nécessaire qu'il le punisse. Il le défend, dites-vous, et le condamne, mais en même temps il le permet en le laissant commettre par mollesse ou par indolence. Enfin, il l'absout en ne le punissant point.

Je dis plus : Dieu n'est pas même parfaitement bon s'il ne hait le mal; c'est par amour même pour le bien, qu'il doit avoir le mal en horreur; c'est en exterminant le vice, qu'il met à couvert la vertu. La bonté que vous attribuez à Dieu, est une bonté stupide, injuste, déraisonnable, une bonté chimérique, et qui aurait les plus funestes suites, si elle existait réellement.

Écoutez, pécheurs, vous avez un Dieu tel que vous pouvez le souhaiter, de qui vous n'avez à craindre ni enfer, ni supplices, ni ver rongeur, ni flammes dévorantes. Il défend le désordre, mais de paroles seulement; il n'est que bon, il ne veut être qu'aimé, et jamais craint. Quoique père, quoique maître, il ne se réserve sur vous aucun droit; il dépend absolument de vous de lui obéir ou non. Avez-vous à délibérer, si vous n'avez rien à craindre de sa justice? Pourquoi ne pas vous satisfaire, donner un libre essor à tous vos penchans, à toutes vos passions? Pourquoi, dès qu'on vous presse de sacrifier aux idoles, ne pas aussitôt prendre l'encens pour le faire brûler en leur honneur? «A Dieu ne plaise!» répondez-vous. Vous craignez donc de pécher, vous reconnaissez donc un Dieu que vous craignez, un Dieu qui défend le péché, et qui en tire vengeance.

Le devoir (l. II, c. 2), ainsi que l'intérêt de l'homme, est d'adorer Dieu, et non pas de le juger; de mériter son amour, de craindre sa sévérité, et non pas d'examiner ses œuvres[1]. Y a-t-il rien de plus téméraire et de plus insensé que ces superbes censeurs qui osent dire : «Dieu ne devait pas faire ainsi, mais plutôt ainsi?» comme si l'homme pouvait rien voir dans les conseils de Dieu, que l'esprit de Dieu seul connaît.

Isaïe, par un esprit prophétique, voyait déjà ces censeurs; et pour les confondre : «Qui a

[1] Job, c. II.

connu, s'écriait-il, les pensées du Seigneur? qui a été son conseiller[1]?» Et l'apôtre de même : «O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que ses jugemens sont incompréhensibles! que ses voies sont impénétrables[2]!»

Quoi! des hommes se croire plus pénétrans et plus justes que Dieu! Comme la sagesse des hommes est une folie devant Dieu, aussi la sagesse de Dieu paraît folie aux hommes. Mais nous savons que la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes; que la faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes. Dieu n'est jamais si grand, si bon, que quand il le paraît moins aux hommes. C'est avec cet esprit du monde, cette prétendue sagesse aveugle dans les choses de Dieu, qu'ils osent sonder et censurer ses conseils. Enfans d'Adam, nous avons hérité de lui cet esprit d'orgueil et d'indocilité, qui lui fit juger, condamner et transgresser la défense que son créateur et son bienfaiteur lui avait faite; mais nous avons bien encheri sur lui. Il ne savait pas critiquer les ouvrages de Dieu, il ne savait pas blasphémer; il confessait qu'il avait été séduit; il montrait la séductrice. Il ne disait pas à Dieu, comme ses descendans : «C'est avec bien peu de sagesse que vous m'avez fait.» Adam n'était qu'un apprenti en irréligion : *Rudis adhuc hæreticus fuit.*

Si Dieu est bon, dit Marcion (c. 5, 6), s'il connaît l'avenir, et s'il est tout-puissant, comment a-t-il pu arriver que l'homme, fait à son image et à sa ressemblance, ait été séduit par le diable, ait mérité la mort en transgressant sa loi? Bon, il a dû vouloir que cela n'arrivât point; connaissant l'avenir, il a vu que cela arriverait; tout-puissant, il a pu l'empêcher. Puisque le péché est arrivé, il faut donc que Dieu manque ou de bonté, ou de prescience, ou de puissance.

Je tirerai ma preuve de ses œuvres, répond Tertullien; c'est la meilleure de toutes les preuves. Or, les œuvres de Dieu, c'est l'univers rempli de biens, rempli de merveilles; cet univers, produit de rien, prouve invinciblement la puissance du Créateur, sa bonté, sa prescience même, qui d'ailleurs a autant de garans qu'il y a de prophètes. En créant, en ordonnant les différentes parties de l'univers, Dieu prévoyait nécessairement l'effet qui devait en résulter, et ce n'est qu'en le prévoyant qu'il a pu les ordonner; il prévit indubitablement la désobéissance de nos premiers pères, puisqu'il voulut lui opposer comme une barrière la crainte de la mort. Le péché ne saurait donc être attribué au défaut d'aucune de ces perfections en Dieu. Il ne reste donc qu'à en chercher l'origine dans la nature et la constitution de l'homme.

Dieu a créé l'homme à sa ressemblance, et cette ressemblance paraît surtout en ce qu'il l'a fait libre et maître de sa volonté. La défense que Dieu fit au premier homme, la menace de mort en cas de désobéissance, prouvent que l'homme était libre d'obéir ou de désobéir. Les lois portées dans la suite par le Seigneur, qui «a mis devant l'homme le bien et le mal, la vie et la mort;» ses exhortations comme ses menaces, tout cela prouve manifestement que l'homme est né libre d'observer la loi ou de la violer. C'est donc au libre arbitre de l'homme qu'il faut imputer le mal.

Mais, objecte-t-on (c. 7, 8), dès que le don du libre arbitre devait être si fatal à l'homme, Dieu n'aurait pas dû le lui faire. Je soutiens au contraire que ce don là est un effet de la sagesse et de la bonté de Dieu. Il fallait que Dieu fût connu; il fallait qu'il y eût de ses ouvrages capables et dignes de le connaître : qui en est plus digne que l'être produit du souffle de Dieu même, à son image et à sa ressemblance? Dieu étant libre, son image devait l'être; mais comme l'image ne peut atteindre la perfection de son divin original, comme elle n'est que le souffle de Dieu et non sa substance, elle est nécessairement défectueuse par quelque endroit; elle est capable d'abuser de sa liberté; en un mot elle n'est pas impeccable, parce qu'elle n'est pas Dieu. L'homme créé pour être le maître de l'univers, devait surtout être le maître de lui-même. Dieu seul est bon par sa nature; il est par sa nature, par son essence, tout ce qu'il est. L'homme, au contraire, n'a rien que ce qu'il a reçu; il n'était bon que parce que son auteur, l'auteur de tout bien, l'avait fait tel; pour que la bonté devînt propre, et passât en quelque sorte en nature, pour qu'il pût mériter, il fallait qu'en vertu de son libre arbitre, il choisît de lui-même le bien en rejetant le mal. Sans cette liberté, faible contre le mal, entraîné par le

[1] Isaïe, 40.—[2] Rom., 11.

l n'eût été ni vertueux ni criminel, il
é que vil esclave du vice et de la vertu,
: de récompense ainsi que de châtiment:
:essité insurmontable eût fait tout, la
n'eût rien fait. Dieu lui impose des lois,
ıvertit qu'il le jugera : ces lois, ce juge-
upposent nécessairement dans l'homme
té de se déterminer librement au bien
al, d'obéir et de désobéir à la loi, autre-
:es lois seroient absurdes, ce jugement

: avons vu que la bonté et la sagesse de
vaient conspiré à faire l'homme libre;
it nous suffire. Nous ne devons pas nous
ébranler par les suites et l'abus de cette
entièrement contraires au dessein de
et qui ne peuvent être imputés qu'à
e. La bonté de Dieu, dont tous les ou-
sont nécessairement bons, n'a pu rien
'e de mal; l'homme seul doit s'accuser et
ıamner; c'est faute d'avoir réfléchi sur les
s de Dieu et sur la nature de l'homme,
se faire des reproches au Créateur.
ce que nous venons de dire, tout est à
dans Dieu, sa bonté, sa sagesse, sa pres-
sa puissance. Dieu est ferme et inva-
lans ses desseins; ayant une fois donné à
ıe le libre arbitre, il a dû lui en laisser
age, sans que sa prescience qui prévoyait
et sa puissance qui pouvait le prévenir,
'nt obstacle; autrement il eût changé, il
truit l'ouvrage de sa sagesse et de sa

ıosons que sa prescience et sa puissance
empêché l'abus, et par conséquent
ce de la liberté humaine, qu'il eût éloigné
le l'arbre fatal, chassé le serpent séduc-
ırsqu'il allait aborder Ève; quels repro-
vous croiriez-vous pas en droit de lui
'ous le taxeriez de faiblesse, de légèreté,
stance, de manque de prévoyance. S'il a
e libre arbitre, pourquoi s'y oppose-t-il
P et s'il s'y oppose, pourquoi l'a-t-il
' L'homme seul eût été coupable en vio-
loi qui lui était imposée; mais le législa-
ût pas dû la révoquer lui-même, renver-
ire qu'il venait d'établir.
n mot, tout ce que vous auriez dit contre
teur, contre son inconstance, son oppo-
lui-même, dites-le donc pour lui, pour

sa fermeté, sa fidélité, sa puissance, où brillent et sa sagesse et sa bonté. Non content d'avoir donné la vie à l'homme, il lui avait commandé de bien vivre, en se conformant à sa loi; et loin de l'avoir créé pour la mort, il veut le rappeler à la vie; il ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion. Il avait mis l'homme dans un état de vie, et l'homme s'est lui-même donné la mort; et ce n'a été ni par faiblesse ni par ignorance, en sorte qu'on ne saurait rien imputer à Dieu : ni le péché; Dieu l'avoit défendu, il l'a condamné, puni et effacé; l'homme seul s'en est rendu coupable par l'abus de sa liberté: ni la mort; Dieu l'en avait menacé pour qu'il s'en préservât; l'homme l'a méritée par sa désobéissance volontaire. Jamais Dieu n'eût mis l'homme sous le joug de la loi, s'il ne lui eût donné la force de le porter. Jamais il n'eût menacé le transgresseur, si la transgression eût pu être excusée. Adam, l'image et la ressemblance de Dieu, n'était pas inférieure à son adversaire, l'ange rebelle et dégradé; aussi tous les jours avec cette même liberté qui a péché dans Adam, l'homme triomphe de l'ennemi du salut, et accomplit la loi divine..... Quelle gloire pour l'homme de vaincre son vainqueur! Mais cet esprit pervers et séducteur est donc l'ouvrage de Dieu? Dieu, il est vrai, l'avait créé, mais brillant de gloire, orné de la justice et de la sainteté. Lui seul s'est perverti, s'est dégradé par l'abus coupable de sa liberté; Dieu l'avait fait ange, il s'est fait démon. Ainsi il est démontré et il est incontestable que tout le bien vient du Créateur, tout le mal de la créature libre et rebelle à son Créateur.

Jusqu'à la chute de l'homme (c. 11), Dieu ne parut que bon; depuis il se montra juge sévère, cruel même, disent les marcionites. Alors la femme est condamnée à enfanter dans la douleur, et à être assujettie à son mari, elle qui auparavant lui avait été donnée pour compagne, qui avait vu avec plaisir son Créateur les bénir tous deux, en leur disant : « Croissez et multipliez. » La terre est maudite, elle était bénie auparavant; elle se hérisse de ronces et d'épines, auparavant elle ne portait que des plantes utiles et des fruits agréables. L'homme ne gagne plus son pain qu'à force de travail et à la sueur de son front; auparavant il vivait sans peine de tous les fruits que lui offrait le jardin du paradis. L'homme est

condamné à rentrer dans la terre d'où il venait de sortir, à subir la mort, lui qui était destiné à vivre toujours. Il est couvert de peaux; auparavant il était nu sans s'en apercevoir. En un mot, la bonté de Dieu a précédé; il la tire de son fonds; la sévérité a suivi; c'est nous qui l'avons provoquée.

Attaquez donc dans Dieu la qualité de juge, vous qui avez imaginé un Dieu qui n'a que de la douceur et de la bonté. Mais ce fantôme de Dieu est un être faible, pervers et nul, qui donne des lois, établit un ordre qu'il ne sait ni soutenir, ni venger, puisqu'il ne juge point. Vous osez censurer Dieu comme juge; vous devez donc canoniser l'injustice qui est un bien, dès que la justice est un mal. Mais si vous êtes forcé d'avouer que l'injustice est un mal, un très-grand mal, vous l'êtes aussi de reconnaître que la justice est un très-grand bien. Des qualifications contraires conviennent nécessairement à des vices et à des vertus diamétralement contraires.

La justice est non-seulement très-bonne, et par conséquent une espèce de bonté; elle est encore le rempart et le flambeau de la bonté; la bonté cesse de l'être, si la justice cesse de l'accompagner et de la guider. Rien de ce qui est injuste ne saurait être bon, et tout ce qui est juste est nécessairement bon.

Si la bonté (c. 12), est inséparable de la justice, la chimère d'un Dieu qui ne serait que bon, comme d'un Dieu qui ne serait que juste, s'évanouit nécessairement. La bonté et la justice de Dieu brillent également dans tous ses ouvrages. La justice de Dieu, sans doute, ne vient pas de l'injustice de l'homme. Dieu n'a pu être sans sa justice; toutes les perfections dans lui sont essentielles et éternelles; mais depuis le péché de l'homme, la justice divine a eu des fonctions particulières.

Depuis que le mal est entré dans le monde (c. 13), que la bonté de Dieu a été blessée, sa justice a dirigé sa bonté. Elle l'a offerte à ceux qui en étaient dignes, l'a refusée aux indignes, l'a ôtée aux ingrats, l'a vengée de ses ennemis. Elle juge, elle condamne, elle punit: ses jugemens, ses punitions, la terreur qu'ils inspirent, sont un frein contre la licence, un encouragement à la vertu. Quelque recommandable que soit la vertu par elle-même, en serait-ce assez pour lui acquérir, du moins pour lui conserver beaucoup de partisans, si on pouvait s'en écarter impunément? Contre tant de piéges semés sur la route de la vertu, contre tant d'attraits au mal, la crainte des jugemens de Dieu n'est-elle pas nécessaire sur les caractères même les plus révoltés contre le bien, les plus enclins au mal? La voie du vice est la voie large, et de tout temps la plus fréquentée; mais ne le serait-elle pas encore plus, si on était sûr qu'il n'y a rien à craindre en la suivant? Le Dieu juste fait retentir à nos oreilles les plus terribles menaces; à peine suffisent-elles pour nous intimider, pour sauver notre innocence. Que serait-ce donc s'il gardait un silence éternel? Prétendrez-vous que la justice de Dieu est un mal, tandis qu'elle s'oppose si vigoureusement au mal? Nierez-vous qu'elle soit un bien, tandis qu'elle seule commande efficacement le bien? Aimeriez-vous un Dieu tel que les passions le voudraient, qui favorisât ou tolérât le crime? Appelleriez-vous un Dieu bon, celui qui rendrait tous les hommes méchans par l'assurance de l'impunité?

Un Dieu bon est nécessairement un Dieu qui ordonne et qui exige le bien. Un Dieu, à moins que lui-même ne soit souillé par le crime, est l'ennemi du crime; s'il en est l'ennemi, il le poursuit et le punit. Rien dans tout cela ne déroge à la bonté de Dieu, puisqu'il n'est tout cela que pour notre bien.

C'est dans notre croyance seule qu'il se montre véritablement tout-puissant; puissant pour récompenser, puissant pour punir. Vous le dépouillez d'une partie de sa puissance, si vous ne lui attribuez que le pouvoir de faire du bien. Je ne saurais même attendre avec certitude de récompense de sa part, si vous dites qu'il ne peut que récompenser. La punition du crime suit nécessairement la récompense de la vertu; celui qui ne peut pas le premier, ne pourra pas non plus le second. L'idée de la justice est renfermée essentiellement dans l'idée de la Divinité.

Dieu est à la fois père et maître; père par sa clémence, maître par sa loi; père par sa puissance bienfaisante, maître par sa puissance sévère; comme père, infiniment aimable; comme maître infiniment redoutable: aimable, parce qu'il préfère la miséricorde au sacrifice; redoutable, parce qu'il ne souffre point le péché; aimable, parce qu'il veut le repentir du pécheur

et non pas sa mort; redoutable parce qu'il ne pardonne point au pécheur impénitent. Aussi la loi dit tout ensemble : « Vous aimerez Dieu et vous le craindrez; » l'un est pour le fidèle, l'autre pour le rebelle.

Le même Dieu (c. 14) est tout à tous; il frappe, il guérit; il donne la mort et il rend la vie; il humilie et il glorifie; il crée le mal et il fait la paix. Mais de là l'hérétique prend occasion de nous reprocher que notre Dieu dit lui-même, qu'il est auteur du mal. Il faut démêler l'équivoque du mot *mal*, et la difficulté s'évanouira.

Il y a deux sortes de maux; les maux qui sont des crimes, et les maux qui sont les peines des crimes. Nous distinguons avec soin deux choses si différentes, que nos adversaires ont intérêt de confondre. Les maux crimes, c'est le diable qui en est le père; les maux peines, Dieu en est l'auteur. Les uns sont les fruits de l'iniquité, les autres sont des actes de la justice de Dieu, qui punit des maux criminels par des maux justes.

Dieu se dit l'auteur de ces derniers maux qui sont infligés par un juge vengeur; ce sont à la vérité des maux par rapport aux méchans qui les souffrent, et qui condamnent de véritables biens comme des maux; mais ce sont en eux-mêmes, et à parler exactement, des biens, puisqu'ils sont justes, qu'ils vengent la vertu et châtient le vice; par conséquent ils sont dignes de Dieu.

Si vous le niez, prouvez donc qu'ils sont injustes, prouvez que c'est injustement que l'homme, transgresseur et contempteur de la loi divine, est puni; que c'est injustement que les désordres et l'impénitence des hommes ont fait tomber du ciel et les eaux du déluge et des feux dévorans; que c'est injustement que l'Égypte, livrée aux superstitions les plus honteuses et les plus criminelles, adorant ses crocodiles et méprisant le vrai Dieu, persécutrice du peuple de Dieu, a été frappée de ces dix plaies fameuses. Si Dieu a souvent châtié son propre peuple, c'est que son peuple était ingrat et rebelle.

En un mot, pour condamner Dieu, juge et vengeur du crime et de l'injustice, il faut que vous justifiiez le crime et l'injustice.

Examinez (c. 15) la conduite du souverain juge; prouvez, si vous pouvez, qu'il est injuste, qu'il a puni des crimes qui n'existaient point; sinon, dès que ses jugemens sont justes et ses châtimens mérités, sa sévérité même est juste et louable, et toutes ses suites, la colère et la jalousie, ce que vous appelez cruauté. Vous ne condamnez pas un chirurgien, vous ne condamnez point les instrumens dont il se sert pour couper et pour brûler, et sans lesquels il ne peut exercer son art; mais condamnez-le s'il coupe où s'il brûle mal à propos et sans nécessité. Appliquez ceci aux jugemens de Dieu.

Nous avons été instruits à l'école des prophètes et de Jésus-Christ et non pas à celle d'Épicure ni des autres philosophes. C'est pourquoi nous sommes bien éloignés de penser que la Divinité ne prend aucun soin des choses humaines.

« Mais, nous disent les hérétiques, si Dieu a de la colère, de la jalousie, s'il se venge, il est donc changeant, corruptible et mortel. » Ces raisonnemens n'effraient pas les chrétiens, qui croient en un Dieu mort, et néanmoins vivant éternellement. Mais qu'elle extravagance de juger de Dieu par l'homme, de transporter à la Divinité nos passions et nos faiblesses! Ne nous laissons pas tromper par la ressemblance des noms. Il y a autant de différence entre les sentimens de Dieu et ceux des hommes, qu'il y en a entre leurs natures. C'est ainsi qu'on attribue à Dieu des yeux, des bras, des oreilles, quoiqu'il ne puisse y avoir rien de semblable dans Dieu. Il suffit de réfléchir que Dieu est le créateur des hommes, pour éloigner de lui tout ce qui ressent l'imperfection et la mortalité humaine : Dieu a sans doute toutes les bonnes qualités de l'homme, mais de la manière qui convient à l'être parfait et éternel, sans émotion, sans changement, sans altération. C'est ainsi que son courroux, son indignation, sa jalousie s'enflamment contre les ingrats, les superbes, contre tous les méchans. Ainsi est-il compatissant pour les faibles, patient à l'égard des pécheurs, juste pour tous, généreux et magnifique pour les bons.

Les marcionites ne (c. 17) veulent pas reconnaître dans le même Dieu, avec la souveraine justice, cette bonté universelle qui fait pleuvoir sur les bons et sur les méchans, qui fait lever le soleil sur les justes et sur les injustes. En vain, Marcion a-t-il voulu effacer de l'Évangile ce témoignage que le Christ rend au Créateur. Qu'il

serpens, et la figure d'un grand mystère, ni les figures de chérubins qui décoraient l'arche du Seigneur, et qui n'avaient non plus aucun rapport à l'idolâtrie, n'ont pu être renfermés dans la défense.

Si Dieu rejette les sacrifices des juifs, qu'il avait cependant ordonnés, s'il déclare qu'il les a en abomination, ce n'est point légèreté de sa part; c'est qu'on les lui offrait avec des intentions criminelles, avec des mains et un cœur souillés. Et Dieu ne désire pas de sacrifices pour eux-mêmes : « Je ne me nourris pas, dit-il, de la chair des taureaux, et je ne bois pas le sang des boucs. » Par une raison contraire, les oblations d'Abel et le sacrifice de Noé lui plurent. Un puissant roi agréera les dons les plus modiques, présentés par le zèle et la fidélité, tandis qu'il rejettera tout ce qui viendrait d'une troupe de factieux et de rebelles.

On n'aurait pas moins de tort (c. 23) de reprocher à Dieu de tenir une conduite différente à l'égard des mêmes personnes en des temps différens, de rejeter ceux qu'il avait autrefois choisis, comme s'il y avait de sa part ou de l'inconstance, ou défaut de connaissance de l'avenir. Dieu se comporte en cela comme un juge intègre, qui condamne ou absout selon le mérite actuel des personnes qu'il a à juger. Ainsi Saül est choisi, lorsqu'il était distingué par sa vertu entre tous les enfans d'Israël. Il est rejeté, lorsque par sa désobéissance et son obstination, il s'est attiré ce châtiment. Salomon est réprouvé, lorsque des femmes étrangères ont égaré le plus sage des rois, et l'ont asservi au culte des idoles.

Que devrait donc faire notre Dieu pour échapper à la censure des marcionites (c. 24)? Condamner la vertu à cause du vice qui la souillera un jour, ou canoniser le vice par égard pour des vertus qui n'existent plus? Que l'homme soit constant dans le bien ou dans le mal, Dieu sera toujours le même à son égard. Change-t-il? la justice de Dieu exige qu'il le traite selon que son changement le méritera.

Vous opposez l'ancien testament au nouveau (l. III, c. 24 et l. IV, c. 14). Vous ne cessez de décrier les promesses temporelles renfermées dans le premier. Ignorez-vous que notre Dieu, le créateur de l'univers, est également le maître du ciel et de la terre; qu'il peut disposer également des biens temporels et des biens éternels; a commencé par promettre les premiers pour préparer aux autres, afin que sa fidélité d objets moins importans fût le gage de s lité dans des biens d'un ordre plus relevé leurs il a laissé aux serviteurs la fonctio noncer la gloire et les biens terrestres. Il a à son fils, et à son Christ d'annoncer le célestes et divins.

Vous triomphez (l. II, c. 24), en nous ob une difficulté que vous croyez insolub qu'on lit dans quelques endroits de nos Éc que Dieu s'est repenti de ce qu'il avait fa vous inférez que non-seulement Dieu n ou de constance ou de prévoyance, mais qu'il se reproche quelque faute. « Je r pens, » dit le Seigneur à Samuel, « d'avoi Saül roi. »

On ne prend pas garde que c'est là un de parler énergique que Dieu emploie reprocher à celui qu'il rejette, son crime ingratitude, qui l'obligent à lui retir grâces. Le terme de *repentir* dans la d'un homme, signifie, il est vrai, le reg d'une erreur, ou d'une faute, quelquefois du bien; mais il ne saurait avoir ce sens bouche de Dieu, qui ne peut ni se trom faire le mal, ni regretter le bien. C'est dit Samuel à Saül : « Le Seigneur vous a royaume d'Israël, pour le donner à un qui en est plus digne que vous; et n'espé qu'il change de résolution. Jamais il ne rive, comme à l'homme, de se repentir. » pentir, en un mot, ne peut avoir sa sour dans la légèreté, le défaut de prévoyance persévérance dans le bien. Il ne peut d mais se trouver dans Dieu à l'égard de l'h Le repentir appliqué à Dieu, que peut-i signifier? Rien autre chose qu'un chang de conduite, mérité par le changeme l'homme.

Répondons (c. 25) encore à quelques ch de nos adversaires. Pourquoi Dieu dit-il à dans le paradis : « Où êtes-vous? » Il ig donc où il était?

Le Seigneur ne pouvait pas plus ign lieu où il s'était caché, que le péché qu'il de commettre. Ces mots, « où êtes-vous », pas seulement rapport au lieu; ils sont u mencement de reproche, et ils indiquen

affreux où Adam était tombé. Sans doute un coin du jardin ne pouvait être caché à celui qui tient l'univers dans sa main, dont le ciel est le trône et la terre l'escabeau; et quand Dieu demande à Caïn où est son frère Abel, il avait entendu la voix du sang d'Abel, qui criait du sein de la terre; mais il voulut donner à Adam le moyen de confesser son crime, et de commencer par là à l'expier. Il permit au contraire que Caïn mît le comble au sien par le mensonge et par l'endurcissement: aussi Dieu eut pitié d'Adam et maudit Caïn, et donna deux grandes leçons aux pécheurs de tous les siècles.

Pour toutes les faiblesses, indignes de Dieu (c. 27), que vous reprochez à Jésus-Christ, je dirai, en un mot: que Dieu n'a pu se faire homme, et converser avec les hommes, sans en prendre les sentimens, les affections, les faiblesses même, pour tempérer par là l'éclat de la majesté divine, que l'œil de l'homme eût été incapable de soutenir. Je dis que Dieu n'a pu se faire homme sans descendre à des choses indignes de lui, si vous voulez, mais cependant nécessaires pour l'homme, et qui par là redeviennent dignes de Dieu, puisque rien n'est plus digne de Dieu que le salut de l'homme.

Tout ce que vous concevez de grand, de digne de Dieu, vous le trouvez en Dieu le Père, toujours dans le ciel, invisible, inaccessible, et pour ainsi dire le Dieu des philosophes. Tout ce que vous regardez comme indigne de Dieu se trouvera dans le Fils, qui a été vu et entendu parmi les hommes, ministre de son Père, réunissant dans lui l'homme et le Dieu; Dieu par sa puissance, homme par ses faiblesses, qui donne à l'homme tout ce qu'il ôte à Dieu; enfin l'opprobre de mon Dieu est le mystère du salut des hommes. Dieu était avec les hommes comme leur égal, afin que l'homme pût agir avec Dieu comme son égal; Dieu s'est fait petit pour rendre l'homme très-grand; Dieu vivait au milieu des hommes, pour apprendre à l'homme à se comporter comme Dieu; et partout il est en butte à vos censures! Comme juge, vous trouvez qu'il est sévère jusqu'à la cruauté. Vous voulez qu'il ne soit que bon, et sa bonté, son amour pour les hommes, vous les traitez de faiblesse et de bassesse. Il ne saurait obtenir votre suffrage ni dans sa grandeur, ni dans son abaissement, ni comme juge, ni comme ami!

Quoi de plus honteux, me dit-on, que la naissance de votre Dieu (l. III, c. 2)? Déclamez donc tant qu'il vous plaira contre les saints et vénérables ouvrages de la nature. Déclamez contre ce que vous avez été, contre ce que vous êtes vous-mêmes: pour moi je demeure attaché au Christ, je ne souffrirai pas qu'on me sépare de Jésus, quelles que puissent être ses humiliations. Par la raison même qu'il est humilié, qu'il est méprisé, je le reconnais pour mon Christ. Les prophètes nous ont annoncé que tel serait le Christ. Sa bassesse prouve sa grandeur. S'il n'était pas faible, s'il n'était pas rassasié d'opprobres, ce serait un faux messie; ce ne serait plus mon Dieu.

Nous trouvons (l. IV, c. 21) dans les prophètes un long détail des bassesses et des faiblesses du Christ; à sa naissance, avant sa naissance, pendant sa vie et à sa mort, jusqu'à paraître un vil insecte plutôt qu'un homme. « Celui qui rougira de moi devant les hommes, dit-il, je rougirai de lui devant mon Père. » Nous devions être guéris par ses plaies, sauvés par ses opprobres; et ce n'est pas sans raison qu'il s'est abaissé, qu'il s'est anéanti, puisque c'est pour l'homme, son ouvrage, son image et sa ressemblance. L'homme qui n'avait pas eu honte d'adorer le bois et la pierre, ne devait pas avoir honte de reconnaître à ces traits le Christ; il devait du moins montrer le même courage pour le libérateur et le réparateur du genre humain; il fallait que par la sainte impudence de la foi, il satisfît à Dieu pour la coupable impudence de l'idolâtrie.

MINUCIUS FÉLIX.

OCTAVIUS.

VERS L'AN 200 DE J.-C.

ıd je pense à mon cher Octavius et qu'il
ent de ces agréables momens que nous
ssés ensemble, je goûte tant de plaisir,
ait que je suis encore en ces temps
Son image en disparaissant à mes yeux,
que plus profondément gravée dans
ır et s'est pour ainsi dire incorporée
ı sens les plus intimes. Et certes, ce
sans raison qu'un si saint et si excel-
ıonnage m'a laissé tant de regret de
, puisqu'il m'a toujours tant aimé
ıut, et dans les passe-temps et dans les
es plus sérieuses, il voulait ce que je
vous eussiez dit que nous n'avions
x qu'un cœur et qu'une âme. Il avait
:fois le confident de mes amours et le
ıon de mes erreurs; et lorsque les nua-
ıt dissipés, et que je sortis des ténè-
'ignorance pour naître à la lumière de
il voulut être mon guide, et eut la gloire
révenir dans une si sainte entreprise.
rappelant ainsi les dernières époques
liaison, ma mémoire s'arrêta sur l'en-
rave et importantqu'il eut avec Cécilius
ésence, lorsqu'il le ramena de ses vaines
ions à la connaissance de Jésus-Christ.
Était venu à Rome pour me voir plutôt
r ses affaires, et n'avait pas craint,
nour de moi, de quitter sa famille et
r des enfans encore tendres et en l'âge
ont le plus aimables, lorsqu'ils com-
à prononcer à demi les mots et que le
e leur langue donne tant de grâces à
ıu'ils disent. Je laisse à penser si je fus
ı bonheur si peu attendu. Je ne pouvais
:r de l'embrasser, et de lui demander
avait fait en mon absence. Mais quand
ıier feu fut passé, après avoir passé
s jours ensemble et nous être fait l'un à
l'autre le récit de nos aventures, nous fûmes d'avis d'aller à Ostie, cité charmante, où les bains de mer pouvaient à la fois rétablir ma santé et offrir d'agréables délassemens à mon esprit. Les vacances des vendanges me permettaient de m'éloigner du barreau. La douce température de l'automne avait succédé aux grandes chaleurs de l'été. Arrivés dans cette délicieuse ville, un jour nous allâmes nous promener sur le rivage; on y jouissait d'un air frais qui réveillait les esprits et rendait les membres plus vigoureux; il y avait un plaisir inexprimable à presser mollement le sable du rivage qui conservait les légères empreintes de nos pas. Cécilius, qui était de notre compagnie, voyant une idole de Sérapis, la salua en passant en baisant sa main selon l'usage du vulgaire superstitieux.

III. Alors Octavius s'adressant à moi : « Tu as tort, me dit-il, mon frère, de souffrir qu'un homme qui est tous les jours en ta compagnie soit dans un si grand aveuglement que d'aller se prosterner en plein jour devant des pierres, qui sont parfumées et couronnées de fleurs à la vérité, et qui sont taillées en idole, mais qui ne sont pourtant que des pierres : il y va certes autant de ton honneur que du sien à ne pas le laisser dans cette erreur. » Nous avions alors traversé plus de la moitié de la ville, et commencions à suivre le rivage à l'endroit où il est le plus découvert. Les ondes venaient battre doucement la grève et avaient étendu le sable comme si elles l'eussent préparé pour la promenade; et comme la mer n'est jamais bien tranquille, même quand les vents sont apaisés, elle nous offrait alors non des vagues tumultueuses et écumantes, mais des flots faiblement agités qui se précipitaient vers le rivage. Cependant nous prenions plaisir à nous égarer le long de la côte; les flots venaient expirer à nos pieds, et puis

nous les voyions regagner la mer et rentrer dans ce vaste élément. Ainsi nous continuions agréablement notre promenade sans quitter le rivage qui se courbe doucement dans cet endroit. Octavius nous entretenait de la navigation avec tant de plaisir, que nous ne nous lassions ni de nous promener ni de l'entendre. Il est vrai que, pour ne nous point trop éloigner, nous retournions sur nos pas, lorsque, étant arrivés à l'endroit où l'on retire à sec les vaisseaux, nous vîmes de petits garçons qui s'exerçaient à l'envi à jeter des pierres sur l'eau. Le jeu consiste à amasser de petits cailloux sur le rivage, et l'on choisit les plus ronds et les plus polis qu'on peut trouver; puis les tenant de plat on se baisse jusqu'à terre, et on les lance de toute sa force; si bien qu'ils ne font que friser le dessus de l'eau, ou rouler tout doucement, ou sautiller à petits bonds sur les vagues, et c'est là le secret du jeu. Celui qui peut lancer son caillou le plus loing, et lui faire faire le plus de bonds, celui-là est victorieux.

IV. Comme nous prenions plaisir, Octavius et moi, à voir jouer ces enfans, Cécilius, sans s'amuser à ce divertissement ni rire de l'ardeur de cette petite jeunesse, demeurait tout pensif et mélancolique, et montrait bien qu'il avait quelque chose dans l'esprit qui lui donnait de l'inquiétude. « Quoi donc! lui dis-je, où est cette gaieté accoutumée, et cette humeur si charmante, même dans les affaires les plus sérieuses? » — Je ne vous cèlerai point, dit-il, qu'Octavius m'a piqué : on dirait qu'il ne vous blâme que pour m'offenser, et qu'il ne vous traite de négligent, qu'afin de me faire passer pour ignorant et pour stupide. Il faut décidément que j'aie raison de cette injure, et que nous discutions tout de bon cette matière. S'il veut bien disputer avec un homme qui comme moi professe hautement les opinions qu'il attaque, il verra peut-être qu'il est plus aisé de s'entretenir de ces choses avec ceux de son parti que de soutenir une conférence réglée avec des hommes savants. Allons nous asseoir sur ces pierres qui avancent en la mer et qui défendent les bains contre la violence des vagues, nous pourrons nous reposer et discuter tout à notre aise. » Nous allâmes donc nous asseoir, et ils me mirent au milieu d'eux, non pas pour me faire honneur, car l'amitié nous rend tous égaux, mais comme arbitre de leur différend, pour mieux entendre les raisons de part et d'autre, et pour pouvoir séparer les deux disputans. Alors Cécilius commença de la sorte :

V. « Mon frère, encore que tu saches fort bien de quoi nous sommes en dispute, puisque tu as éprouvé ces deux différentes sortes de vie, et quitté le service de nos dieux pour embrasser le christianisme, il faut néanmoins que tu composes tellement ton esprit que tu tiennes la balance égale comme un bon juge, afin que la sentence semble naître de la dispute plutôt que de ton sentiment. Si tu veux donc te conduire dans cette occasion comme un étranger qui ne nous connaîtrait ni l'un ni l'autre, il n'est pas difficile de montrer que toutes les choses du monde sont douteuses et incertaines, et que la connaissance que nous en avons est plutôt une opinion qu'une science. C'est pourquoi je ne m'étonne point s'il y en a quelques-uns qui, ennuyés d'une trop longue recherche de la vérité, se laissent aller à la première opinion qui se présente, sans approfondir les choses davantage ni consumer leur vie dans un travail inutile. Et c'est une chose déplorable, et qui met en colère quand on y pense, de voir certains ignorans qui n'ont aucune connaissance des lettres et qui sont tout à fait étrangers dans l'empire des Muses, gens de basse condition, occupés même à des métiers vils et abjects, décider hardiment sur ce qu'il y a de plus grand et de plus important dans la nature, et qui a exercé les philosophes de tous les siècles, sans qu'ils aient jamais pu se résoudre. En effet, l'esprit de l'homme est si peu capable de si hautes connaissances, que nous ne connaissons ni les choses qui sont au-dessus de nous ni celles qui sont à nos pieds; et c'est une espèce d'impiété de vouloir sonder les secrets de la Providence, et de s'enquérir trop avant de ce qui est là-haut dans le ciel et de ce qui est ici-bas dans les entrailles de la terre. Heureux si, selon cet ancien oracle de la sagesse, nous pouvons nous connaître nous-mêmes. Que s'il n'est pas en notre pouvoir de retirer notre esprit d'un travail audacieux et inutile, et de le contenir dans les bornes de la raison et de son humilité; si, rampant à terre comme nous faisons, nous ne pouvons nous empêcher de nous élever vers le ciel et de vouloir monter au delà des astres, n'ajoutons

point pour le moins une seconde erreur à la première, et ne remplissons pas le monde de vaines opinions et de fantômes qui épouvantent les hommes. Car si les principes des choses sont de certaines semences qui naturellement se sont unies, pourquoi dire qu'un Dieu en est l'auteur? Si les membres de ce grand univers ont été formés et arrangés fortuitement, où est ce Dieu créateur du monde? Si c'est le feu qui a allumé les astres, si la matière du ciel s'est suspendue d'elle-même et la terre affermie par son propre poids, si la mer s'est formée de l'humeur qui est sortie de cette masse pesante, pourquoi cette religion? pourquoi ces craintes? Quelle est cette étrange superstition? L'homme et tous les animaux qui viennent au monde ne sont rien qu'un mélange d'élémens qui se dissolvent ensuite, et reprennent leur premier être : ainsi tout retourne à son principe et redevient ce qu'il était auparavant, sans qu'il y ait d'arbitre, d'ouvrier, ni de conducteur de toutes ces choses. C'est ainsi que par un assemblage continuel de la matière des feux célestes nous voyons toujours reluire un soleil : c'est ainsi que les vapeurs et les exhalaisons de la terre forment toujours des nuages qui, s'épaississant ensuite et s'élevant peu à peu, se résolvent enfin en pluie, ou bien font souffler les vents, ou lancer la grêle, ou gronder le tonnerre, ou briller l'éclair, ou éclater la foudre. C'est pourquoi ils tombent indifféremment tantôt sur une montagne et tantôt sur un arbre, tantôt sur des temples et tantôt sur des palais, tantôt sur ceux qui craignent Dieu et tantôt sur ceux qui le méprisent. Parlerai-je des tempêtes diverses et incertaines par où l'on voit sans ordre et sans choix toutes les choses du monde bouleversées, les bons et les méchans enveloppés dans une même ruine sans distinction de vertu ni de mérite, les coupables et les innocens consumés dans un même embrasement, tout un peuple périr confusément par la peste? et lorsque le fléau de la guerre se promène par le monde, les bons ne sont-ils pas souvent emportés des premiers? Dans la paix même la méchanceté n'est pas seulement mise à l'égal de l'innocence, elle est adorée : de sorte que voyant la prospérité des méchans, vous ne savez si vous devez détester leur crime ou souhaiter leur bonheur. Que si le monde était gouverné par une providence et par la puissante main de quelque dieu, jamais Phalaris et Denys le Tyran n'auraient été rois; jamais Rutilius et Camille n'auraient été bannis; jamais on n'aurait contraint Socrate à boire la ciguë. Voilà des arbres tout chargés de fruits, des moissons et des vendanges toutes préparées; en un instant tout est consumé par des pluies ou désolé par une tempête. Certes, ou la vérité est bien cachée, et les ressorts de la Providence fort inconnus; ou, ce qui est plus vraisemblable, c'est que le hasard domine, sans lois et sans règles.

VI. « Puisque donc les mouvemens de la nature sont incertains, ou que nous sommes sous l'empire de la fortune, combien n'est-il pas plus raisonnable et plus juste de conserver la discipline de ses ancêtres, de suivre les religions que nos pères nous ont laissées, et les dieux qu'ils ont adorés et avec lesquels nous avons été familiarisés dès notre jeunesse, sans entreprendre de juger de choses si hautes. Ne vaut-il pas mieux en croire ces premiers hommes qui, étant venus en des siècles moins corrompus et comme à la naissance du monde, ont mérité de trouver des dieux plus favorables, et de vivre même sous leur conduite; car nous voyons que toutes les provinces, les villes et les empires, ont des religions et des cérémonies qui leur sont propres, et qu'ils adorent des dieux de leur pays : comme les Éleusiniens, Cérès; les Phrygiens, Cybèle; les Épidauriens, Esculape; les Chaldéens, Bel; les Syriens, Astarté; les Scythes, Diane; les Gaulois, Mercure : mais les Romains les adorent tous, et c'est par là que leur puissance s'est accrue, qu'ils se sont rendus les maîtres du monde et qu'ils ont poussé leur empire au delà des bornes du soleil et de l'Océan. C'est en montrant une vaillance religieuse, en remplissant leur ville du service des dieux, de vierges chastes, d'un grand nombre de prêtres et de cérémonies; en vénérant les dieux irrités lorsque d'autres ont vomi contre eux des blasphèmes, et cela au moment où Rome était saccagée et qu'il ne leur était plus resté que le Capitole; en ne craignant point, pour la célébration de leurs mystères, de passer sans armes au travers des Gaulois, étonnés de la hardiesse de leur zèle; en adorant encore des dieux vaincus, au moment même où leurs ennemis ont pris leur ville et font sentir l'insolence de la victoire; en

cherchant des dieux par toute la terre, pour les honorer et leur donner des temples dans Rome ; en dressant même des autels aux mânes et aux divinités inconnues ; c'est en un mot en adorant les dieux de tous les peuples, qu'ils sont devenus les rois de tous les peuples. Cette dévotion s'est toujours conservée parmi eux, et s'est accrue avec le temps ; car l'âge apporte je ne sais quel respect aux temples et aux choses saintes, et plus l'origine en est obscure et incertaine, plus ils sont révérés.

VII. « Ce n'est pas avec moins de raison, je le déclare, dussé-je me tromper, et du moins mon erreur vaudra encore mieux que la vôtre, que nos pères se sont adonnés aux augures et à consulter les entrailles des bêtes, ou qu'ils ont institué le service des dieux et consacré des temples. Consultez dans les livres la mémoire des choses passées, vous trouverez qu'ils ont introduit toutes ces cérémonies et tous ces mystères, ou pour remercier la bonté divine, ou pour détourner les fléaux de sa colère. Témoin la mère des dieux, qui manifesta à son arrivée la chasteté d'une dame romaine, et délivra Rome de la crainte de ses ennemis. Témoin les statues à cheval de ces deux frères, qu'on leur dressa au même endroit où ils montèrent, lorsque retournant de la défaite de Persée, leurs chevaux encore tout haletans et couverts d'écume, ils annoncèrent la victoire le même jour qu'ils l'avaient gagnée. Témoin ces jeux qu'on recommença sur un songe qui annonçait le courroux de Jupiter. Témoin ces Décius, qui obtinrent la victoire en se dévouant pour leur pays. Témoin encore ce Curtius, qui remplit le gouffre qui s'était entr'ouvert au milieu de Rome, et ferma cet abîme par l'honneur qu'il rendit aux dieux qui commandaient ce sacrifice. Et certes le mépris des auspices a fait voir la présence des dieux plus souvent que nous n'eussions voulu. Allia, ce nom funeste, nous l'enseigne assez, ainsi que la bataille de Claudius et de Junius contre les Carthaginois, qui ne fut pas tant un combat qu'un misérable naufrage. Le Trasimène a vu ses eaux teintes et enflées du sang des Romains, par le mépris qu'un consul fit des augures. Les Parthes ont remporté nos dépouilles pour nous punir de notre dédain de justes imprécations. Je laisse à part les événemens plus anciens de notre histoire sur la naissance des dieux et les présens qu'ils ont faits aux hommes. Je passe les vers des poëtes et les oracles qui ont prédit les destins des choses, de peur que l'antiquité ne vous semble trop fabuleuse. Considérez ces temples qui sont les remparts de cet empire, et par lesquels Rome est magnifiquement embellie ; ils sont plus célèbres par les dieux qui y habitent et qu'on y adore, que par la pompe de leurs ornemens et par la richesse des offrandes. C'est là que les prêtres puisent la connaissance de l'avenir par la fréquentation des dieux ; c'est de là qu'ils tirent les oracles contre nos dangers et les remèdes à nos maladies. C'est là qu'ils prennent l'espérance des affligés, le salut des misérables, la consolation des malheureux et le soulagement de nos peines. Nous voyons même et reconnaissons pendant notre sommeil ces dieux que nous blasphémons de jour et que nous ne voulons pas avouer.

VIII. « Ainsi, puisque du consentement général de tous les peuples il existe des dieux, quoique leur nature et leur origine soient inconnues, souffrirons-nous ces impudens qui, enflés de je ne sais quelle sagesse impie, s'efforcent de détruire une croyance si utile, si ancienne et si salutaire ? Qu'un Théodore le Cyrénien ou qu'un Diagoras que l'antiquité a nommé l'Athée, fassent tout ce qu'ils voudront pour renverser l'opinion des dieux, pour abolir toute sorte de religion et de crainte, et détruire le plus fort lien de la société humaine, ils n'auront jamais assez d'estime et de réputation pour faire prévaloir leur fausse sagesse et leurs leçons d'impiété. Si les Athéniens ont chassé de leur pays un certain Protagoras, qui disputait de la divinité plutôt en philosophe qu'en profane, et ont brûlé ses écrits en pleine assemblée, souffrirons-nous des hommes, permettez-moi de m'exprimer un peu hardiment dans la chaleur de la dispute, souffrirons-nous, dis-je, des hommes d'une faction infâme et désespérée, qui s'attaquent impunément aux dieux, et choisissant leurs prosélytes dans la lie du peuple et parmi des femmes crédules et aisées à tromper par la facilité de leur sexe, les excitent à une société profane, pour ne point dire une conspiration, qu'ils ne cimentent point par quelque sainte cérémonie, mais par des sacriléges, des assemblées noc-

turpes, des jeûnes solennels et des festins horribles, gens qui aiment les ténèbres et qui fuient la lumière, qui ne parlent point devant le monde et qui murmurent quand ils sont ensemble, qui fuient les temples comme des sépulcres, méprisent les dieux, se moquent des choses saintes; enfin ont pitié des autres, étant eux-mêmes si misérables. Ils ne tiennent compte ni de nos dignités, ni de la pompe de nos pontifs, quoiqu'ils aient à peine de quoi se vêtir; et par une folie étrange et une audace incroyable, méprisent les tourmens présens par l'appréhension de maux incertains, et ne craignent pas de mourir pour ne point mourir après qu'ils ne seront plus; tant la crainte a de pouvoir sur eux, ainsi que les espérances trompeuses dont ils se flattent.

IX. « Cependant, comme les mauvaises plantes sont les plus fertiles, et que les vices gagnent tous les jours de plus en plus, cette maudite secte s'augmente aussi tous les jours. C'est pourquoi il faut travailler de bonne heure à extirper cette exécrable société : ils s'entre-connaissent à de certains signes cachés, et s'entr'aiment presque avant que de se connaître. La luxure fait une partie de leur religion : ils s'appellent communément frères et sœurs, pour transformer une débauche ordinaire en inceste; on dirait que ces malheureux se plaisent aux crimes. Et certes s'il n'en était quelque chose, le bruit n'en serait pas si grand : on dit encore qu'ils adorent une tête d'âne consacrée par je ne sais quelle sotte superstition, religion véritablement digne de leur vie. Ils ont aussi en vénération, à ce qu'on dit, les parties honteuses de leurs prêtres; vous diriez qu'ils adorent la nature de leurs pères. Je ne sais si ces soupçons sont faux ou véritables, mais véritablement ces cérémonies et ces dévotions cachées et de nuit sont toutes propres à les faire naître. Et celui qui dit qu'ils adorent un homme qui a été pendu pour ses crimes, et que le bois d'une croix fait une partie de leurs cérémonies, celui-là leur attribue des autels dignes de leurs méchancetés et leur fait adorer ce qu'ils méritent. D'ailleurs, les cérémonies qu'ils observent quand ils admettent quelqu'un à leurs mystères, ne sont pas moins publiques qu'horribles. On met devant ce nouveau venu un enfant couvert de pâte, afin de cacher le meurtre qu'on veut faire commettre; c'est là-dedans qu'il donne, par leur commandement, plusieurs coups de couteau; le sang coule de toutes parts, ils le sucent avidement, et ce crime commun est le gage commun du silence et du secret. Mystères pires que tous les sacriléges! On sait aussi quels sont leurs banquets, et l'orateur de Cyrta en fait mention dans sa harangue. Ils s'assemblent tous en un jour solennel, femmes, enfans, frères, sœurs, et enfin de tous âges et de tous sexes, et après avoir bien bu et mangé, lorsque la chaleur du vin et des viandes commence à les échauffer et à les provoquer à la luxure, ils attachent un chien au candélabre et lui jettent un gâteau si loin qu'il n'y peut atteindre, afin qu'en sautant il renverse le flambeau. Ainsi s'étant défaits du témoin de leurs crimes, ils se mêlent au hasard, et par ce moyen sont tous incestueux de volonté s'ils ne le sont tous d'effet, puisque le péché de chacun est le souhait de toute la troupe.

X. Je passe beaucoup de choses à dessein; aussi bien n'y en a-t-il que trop. Et certes les ténèbres qu'ils cherchent pour leurs mystères sont des preuves assez évidentes de tout ce que nous disons, ou du moins de la plus grande partie; car pourquoi cacher tant ce qu'ils adorent? On ne craint point de publier ce qui est honnête; ce sont les crimes qui demandent le secret et le silence. Pourquoi n'avoir point d'autels, point de temples, point de figures pour le moins que l'on connaisse? Pourquoi ne parler qu'en cachette, ne s'assembler qu'à la dérobée, si ce qu'ils cachent et qu'ils adorent n'est infâme ou criminel? Mais encore quel est ce dieu, seul, abandonné, solitaire, que pas un peuple libre n'adore, pas même les Romains, qui ont adoré les dieux de toute la terre. Il ne se trouve de tous les peuples que la seule nation juive, chétive et misérable, qui ait servi un seul Dieu; encore a-ce été publiquement, avec des temples, des autels, des cérémonies et des sacrifices. Et cependant le pouvoir de ce Dieu est si peu de chose, qu'il est à présent captif des Romains avec tous ses peuples. Mais quelles absurdités et quels prodiges les chrétiens n'inventent-ils point? Ne disent-ils pas que ce Dieu, qu'ils ne voient point et qu'ils ne sauraient montrer, a connaissance de la vie et des actions de tous les hommes; qu'il entend leur voix

pénètre dans leurs plus secrètes pensées, se trouve présent à tout? Ils le font fâcheux, inquiet, et impudent même dans sa grande curiosité; car il assiste à tout ce qu'on fait, court par tous les lieux, veut tout voir, tout savoir, tout entendre. Mais le moyen qu'il puisse avoir soin de chaque chose étant occupé en tant de lieux, ou suffire à tout en s'arrêtant à tout. Non contens de ces extravagantes opinions, ils menacent le monde et ses astres d'un embrasement universel; vous diriez qu'ils méditent sa ruine : comme si quelque chose pouvait troubler cet ordre éternel établi par les mains de la nature, ou que les élémens dussent rompre leur alliance et cette divine harmonie, pour perdre la machine qui les contient et les environne.

XI. « Ils ajoutent à cela des contes de vieilles femmes. Il disent qu'ils renaîtront après leur mort avec leurs cendres et leur poussière. Cependant, par je ne sais quelle assurance, ils croient aux choses qu'ils ont inventées; vous diriez qu'ils ont déjà ressuscité une fois. Double mal et double folie, de croire à la ruine du ciel et des astres, que nous laissons toujours comme nous les avons trouvés, et de ne pas croire à celle des hommes, qui meurent à toute heure et prennent fin comme ils ont eu commencement. Cependant ils ne veulent pas brûler les morts et condamnent notre usage, comme si les corps, pour être dérobés aux flammes, ne laissaient pas d'être réduits en poussière par la suite des temps et des années. Il importe vraiment beaucoup qu'on soit consumé par la terre ou par la mer, et dévoré par les bêtes ou par les flammes! Si les corps ont quelque sentiment après la mort, toute sorte de sépulture leur est un supplice; s'ils n'en ont point, il semble que la plus tôt faite est la meilleure. Cependant, préoccupés de cette opinion ridicule, ils se promettent, comme gens de bien, une félicité éternelle après cette vie, et menacent tous les autres, comme des méchans, de tourmens qui ne finiront jamais. Je pourrais dire là-dessus beaucoup de choses; je pourrais dire qu'ils sont pires que les autres, et je ne suis point en peine de le prouver, cela est déjà fait. Mais quand ils seraient injustes, n'est-ce pas toujours le destin, comme la plupart des hommes le pensent, qui est cause de tout le bien et de tout le mal qui se fait au monde, et c'est aussi votre sentiment; car comme quelques-uns attribuent aux destins tout ce que nous faisons, vous l'attribuez à Dieu; ainsi vous dites que ce n'est pas votre volonté qui s'est portée d'elle-même à embrasser votre secte, mais que Dieu vous y a appelé; et par ce moyen vous faites un Dieu injuste qui ne punit pas la volonté, mais le malheur. Dites-moi un peu, je vous prie, ressusciterez-vous sans corps, ou avec un corps, et sera-ce avec celui que vous avez eu, ou avec un autre? Est-ce sans corps? mais je ne crois pas que sans corps il y ait ni vie, ni âme, ni sentiment. Comment donc ressuciter avec un corps? Mais il y a longtemps que le vôtre n'est plus. Avec un autre? Ce ne sera donc plus le même homme. D'ailleurs tant de siècles se sont écoulés, il s'est passé tant d'années! qui est jamais revenu seulement pour quelques heures, comme les poëtes feignent de Protésilas, afin qu'on pût ajouter foi à une chose si incroyable? Tout cela n'est rien que chimères d'un esprit malsain, et vaines consolations inventées par les poëtes et représentées agréablement. Mais comme vous êtes aisés à persuader, vous avez rétabli ces opinions en faveur de votre Dieu.

XII. « Que ne jugez-vous pour le moins par l'expérience des choses présentes, combien ces promesses et ces espérances sont vaines? Apprenez, pauvres misérables, ce qui doit vous arriver après la mort par ce qui vous arrive durant la vie. Voilà la plus grande et la meilleure partie de vous-mêmes, si l'on vous veut croire, qui a faim et soif, qui est travaillée de pauvreté et de misère : et Dieu le souffre, et Dieu le dissimule! Ou il ne veut pas secourir les siens, ou il ne le peut, de sorte qu'il est, ou impuissant ou injuste. Toi qui te figures une immortalité après cette vie, ne sens-tu pas ta condition, ne reconnais-tu pas ta faiblesse lorsque tu vois les dangers, lorsque tu es dans les ardeurs de la fièvre et dans les tranchées de la douleur? Misérable, qui ne veut pas confesser sa misère alors qu'il la sent! Mais laissons ces petites choses : voici des supplices, des tourmens, des croix, non plus à adorer, mais à souffrir; des feux que vous craignez et que vous prédites. Où est ce Dieu qui peut secourir les morts, et qui ne saurait aider les vivans? Les Romains,

ns l'assistance de votre Dieu, ne sont-ils pas
s maîtres du monde et de vous-mêmes? Ce-
ndant vous êtes dans les appréhensions et les
quiétudes; vous vous privez des plaisirs hon-
tes et légitimes. On ne vous voit point aux
ix publics ni aux pompes; vous ne vous trouvez
aux festins solennels, ni aux combats sacrés;
is avez en horreur les viandes auxquelles les
ûtres ont touché, et le vin qu'on a emporté
s autels. Ainsi il semble que vous craignez
me les dieux que vous ne croyez point. Vous
mettez point de couronnes de fleurs sur vos
es, et n'usez point de parfums, vous les ré-
vez pour les morts; vous ne mettez pas
ılement de guirlandes sur les sépulcres; on
us voit toujours pâles et tremblans; dignes
miséricorde, même de celle de nos dieux.
ıfin, misérables que vous êtes, non-seulement
us ne ressusciterez point, mais vous ne vivrez
ême pas. S'il vous reste donc quelque peu de
gesse et de pudeur, cessez de contempler les
eux et de rechercher les destins du monde;
ngez à vous et regardez à vos pieds; c'est
sez, principalement pour des gens sans lettres,
des et malpolis; s'il ne vous est pas donné
connaître les choses de la terre, à plus forte
ison vous serait-il refusé de discourir de
lles du ciel.

XIII. «Que si vous avez tant d'envie de philo-
pher, imitez Socrate, vous qui êtes si grands
rsonnages; c'est le prince de la sagesse. Tout
monde sait sa réponse, lorsqu'on l'interro-
ait sur les choses divines: «Ce qui est
-dessus de nous ne nous touche point.» Cepen-
ınt il a mérité la louange d'une sagesse extraor-
naire, et il a pensé lui-même que ce n'était pas
our avoir tout su, que l'oracle l'avait prononcé
plus sage de toute la Grèce, mais pour avoir
qu'il ne savait rien. C'est donc une souve-
ine sagesse que de confesser son ignorance.
est de là qu'est sortie l'opinion d'Arcésilas,
Carnéades et de plusieurs philosophes aca-
miciens, qui ont douté dans les plus hautes
uestions. C'est le meilleur avis, ce me semble,
l'on puisse suivre, puisqu'il est très-glorieux
our les doctes, et qu'il est sans danger pour
s ignorans. C'est par là que Simonide se fait
lmirer, dans cette belle réponse qui mérite
être proposée pour exemple à tous les siècles.
e roi Hiéron lui ayant demandé ce qu'il croyait
des dieux; il sollicita premièrement un jour
pour en délibérer, et après celui-là deux autres.
Enfin après plusieurs remises, comme on le
pressait de répondre et que le roi demeurait
étonné de tant de délais. «Plus j'y pense, dit-
il, et plus je trouve la chose difficile.» C'est
ainsi, à mon avis, qu'il faut laisser indécises
les choses qui sont incertaines, et ne pas pro-
noncer hardiment sur ce qui embarrasse tous les
sages, ni s'avancer pour résoudre, cependant
que les plus grands personnages délibèrent;
car c'est le moyen de détruire toute sorte de
religions, ou d'introduire une superstition et
une servitude insupportable.»

XIV. Ainsi parla Cécilius: «Hé bien! dit-il,
après avoir terminé, et d'un visage riant, car
l'impétuosité de son discours avait emporté toute
sa colère, que dit à cela cet homme de la race
de Plaute, le premier des boulangers et le der-
nier des philosophes?—Tout beau, lui dis-je,
dispensez-vous de vous applaudir à ses dépens.
Il ne faut pas chanter le triomphe avant la vic-
toire, ni faire tant le vain pour avoir fait une
assez ingénieuse harangue. Souvenez-vous que
c'est pour la vérité que vous combattez et non
pas pour la gloire. Et certes, ce n'est pas ce
que vous avez dit qui me met le plus en peine;
quoique d'ailleurs votre discours m'ait extrême-
ment plu dans sa subtilité et sa diversité admi-
rable. Mais je suis fâché de voir que la vrai-
semblance des choses change selon la capacité
et l'éloquence de ceux qui parlent, et que la
vérité la plus claire devient quelquefois mécon-
naissable. On se laisse emporter à la beauté d'un
discours, et détourner de l'examen de ce qu'on
traite, sans discerner la vérité, ni prendre
garde qu'une chose incroyable peut être vraie,
et que la vraisemblance est assez souvent un
mensonge. Cependant, cette facilité de croire
tout ce qui a de l'apparence fait que les plus
habiles ont le plus d'avantage dans la dispute,
et qu'à la fin, piqués de nous voir à tout coup
deçus, au lieu de nous en prendre à nous-
mêmes, nous nous plaignons de l'incertitude
des choses du monde, et aimons mieux con-
damner tout et ne rien croire, que de prendre
parti sur des choses incertaines. C'est donc à
nous de prendre garde que cela ne nous fasse
haïr toute sorte de discours, et avoir même en
horreur les hommes; car ceux qui croient legè-

rement se trouvant trompés par ceux qu'ils ont estimés gens de bien, viennent par une autre erreur à avoir tout le monde pour suspect, et à se défier de ceux à qui ils auraient pu se fier en assurance. Aussi, puisque chacun tâche de se défendre de tout son pouvoir, et que d'un côté la vérité est ordinairement plus obscure, et de l'autre la subtilité ou l'éloquence plus grande, jusqu'à nous persuader quelquefois ce qui n'est point, c'est à nous à considérer le tout le plus exactement que nous pourrons, afin de prendre ce qui est bon, et de louer les subtilités sans y croire.

XV. « Vous sortez des devoirs d'un bon juge, dit Cécilius, de venir interrompre la dispute par un discours qui ôte la force et la créance à ce que j'ai dit, attendu qu'Octavius peut répondre à tout de point en point. — Vos remarques, dis-je, sur ce que vous reprenez, ne sont pas fondées; et je crois avoir agi dans l'intérêt commun. J'ay fait comme un abrégé de tous les points, afin que nous puissions examiner mon discours plutôt par la solidité du raisonnement que par la grandeur de l'éloquence; et il ne faut pas détourner davantage notre attention de la considération des choses comme vous le dites vous-même, puisque voilà Octavius qui se prépare à parler, et que rien n'empêche que nous ne lui donnions bonne audience. »

XVI. « Je parlerai, dit Octavius, aussi fortement qu'il me sera possible, mais il faut que nous tâchions tous deux de bannir la calomnie, et de dissiper ces nuages avec le flambeau de la vérité. Et pour commencer, je ne vous cèlerai point d'abord que vous avez montré une si grande incertitude, que je doutais si vous n'aviez qu'une connaissance légère et embrouillée des choses dont vous parliez, ou si vous ne vous étiez point égaré; car vous avez dit tantôt que vous croyiez aux dieux, tantôt que vous ne saviez qu'en croire, comme si par cette ambiguïté vous eussiez eu envie d'éluder notre réponse. Mais je ne puis croire cela de Cécilius, ces petites finesses sont trop éloignées de son esprit, et s'il a de la subtilité elle est innocente. C'est plutôt qu'il fait comme ceux qui ne savent pas bien le chemin; aussitôt qu'ils en trouvent plusieurs ils s'arrêtent, parce qu'ils ne peuvent croire qu'ils soient tous bons, et qu'ils n'ont pas l'assurance de choisir : de même, celui qui ne sait pas la vérité demeure court à la première difficulté qui se présente, et change autant de fois d'opinion qu'il trouve de raisons contraires. Il ne faut donc pas s'étonner si Cécilius se trouve agité et chancelant en cette rencontre; mais je lui veux apprendre la vérité afin qu'il ne flotte plus dans l'incertitude comme auparavant. Or, comme il ne peut souffrir que des gens sans lettres et de pauvres ignorans, comme il nous appelle, disputent des choses divines, il faut qu'il sache que tous les hommes sont nés raisonnables, sans distinction d'âge, de qualité, ni de sexe, et qu'ils ne doivent point leur sagesse à la fortune, mais à la nature; que même les philosophes et les autres célèbres inventeurs des arts et des sciences ont été regardés comme de la lie du peuple et des ignorans, avant que d'avoir fait paraître leur esprit dans leurs ouvrages, tant il est vrai de dire que les riches, idolâtres des trésors, considèrent plus l'or que le ciel, et que ce sont des pauvres comme nous qui ont découvert la sagesse, et qui l'ont montrée aux autres. De sorte que l'esprit ne vient pas avec les biens, et n'est pas le fruit de l'étude, mais que c'est un avantage de la naissance. Il ne faut donc pas se plaindre ni se mettre en colère, de voir les hommes s'enquérir des choses divines, et vouloir en dire ce qui leur en semble; on ne doit pas regarder à la qualité de celui qui parle, mais à la qualité des paroles. La vérité même est d'autant plus visible, que le discours est plus dépourvu d'ornement, parce qu'elle n'est point déguisée par l'artifice de l'éloquence, mais demeure en sa naïveté, comme elle doit être pour être la règle du bien et du mal.

XVII. « Je ne nie pas pourtant ce que Cécilius s'est tant donné de peine à prouver : que l'homme se doit connaître et considérer sa fin, sa nature et son origine; s'il a été fait par l'union des élémens, et par l'agencement des atomes; ou si ce n'est point Dieu qui l'a fait lui-même, et qui l'a formé de ses propres mains. Mais nous ne le pouvons apprendre que par la connaissance de cet univers et de son auteur; car ces choses sont si bien jointes et liées ensemble, que nous ne pouvons connaître l'homme, que nous ne connaissions Dieu auparavant, ni être bien capables de la connaissance des choses du monde, que nous ne connaissions le monde.

Et certes, puisque c'est en ceci que nous différons des bêtes, qu'elles sont courbées contre terre comme pour y chercher leur nourriture, et que nous avons le visage élevé pour contempler le ciel, et une raison qui nous apprend qu'il y a un Dieu, et qui nous rend en quelque sorte semblables à lui, nous ne pouvons sans crime fermer les yeux à une si grande lumière, et c'est une espèce de sacrilége de chercher en terre ce que nous devons trouver dans le ciel. Et certes, il faut n'avoir point d'yeux ni de sentiment pour s'imaginer que toute cette grande et admirable machine ait été faite par un assemblage d'atomes, et non pas par la sagesse d'un Dieu; car y a-t-il rien de plus clair, quand on vient à considérer les cieux et à contempler toute la nature, qu'il y a quelque excellent esprit qui a compassé toutes ces choses, et qui les conduit et les gouverne par sa providence. Considérons le ciel avec toute son étendue et la rapidité de son cours, soit lorsque la nuit il est tout semé d'étoiles, ou lorsqu'il est éclairé par le soleil : nous verrons dans ce mouvement éternel réluire sa sagesse divine. Que dirai-je de cet astre dont le cours marque les années, et de cette planète inconstante qui détermine les mois par sa mort et par sa naissance? Parlerai-je de cette vicissitude éternelle des ténèbres et de la lumière, qui en produit une autre, du travail et du repos. C'est aux astrologues à entrer dans le discours des astres, dont ils connaissent les vertus et les influences, et à nous apprendre celles qui règlent les sémences et les moissons, les navigations et les vents, et qui font la science du pilote et du laboureur. C'est assez que pour arranger toutes ces merveilles et leur donner cet ordre qu'elles gardent éternellement, il ait fallu un esprit divin et une sagesse extraordinaire. Et certes, qui en peut douter, puisqu'il en faut même pour les comprendre? Quoi! cette diversité des temps et des saisons qui marchent toujours d'un pas égal, ne parle-t-elle pas de son auteur, et ne publie-t-elle pas ses louanges? Le printemps était nécessaire pour produire les fleurs, l'été pour mûrir les fruits et les moissons, l'automne pour achever doucement cet ouvrage; mais l'hiver ne l'était pas moins pour le repos et le soulagement de la nature. Cet ordre continue toujours sans se troubler ni se perdre depuis tant de siècles, et serait bientôt changé si la fortune était la maîtresse du monde. D'ailleurs, quelle sagesse d'avoir temperé l'hiver et l'été par l'automne et le printemps, avec tant d'art et de jugement qu'on passe insensiblement des ardeurs de l'un aux froids de l'autre, sans éprouver les rigueurs des deux contraires! Considérez la mer! un peu de sable lui sert de borne. Voyez les arbres! les entrailles de la terre leur donnent la vie. Admirez ce flux et ce réflux de l'Océan, ces sources éternelles qui arrosent le monde, ces fleuves qui coulent continuellement, la terre si bien disposée en plaines, en vallons, en montagnes! Que dirai-je de tant d'animaux qui ont chacun leurs défenses différentes? ceux-ci sont armés de cornes, ceux-là de dents ou d'aiguillons, les autres de griffes et d'ongles; quelques-uns n'ont pour armes que la vitesse; mais tous tant qu'ils sont, ils ont obtenu de la nature pour se défendre, ou la légèreté, ou la force, ou l'adresse. La forme de l'homme surtout proclame un Dieu pour auteur; la stature droite, le visage élevé où se trouvent tous les sens ainsi qu'en une souveraine demeure, et les yeux au plus haut comme une sentinelle!

XVIII. « Nous n'aurions jamais fait si nous voulions parler de tout. Il n'y a point de partie dans l'homme qui ne soit placée ou pour la nécessité, ou pour l'ornement. Et ce miracle d'être tout semblables et de ne l'être point? Et puis, cette façon de naître toute pleine de merveilles, ce désir d'engendrer, n'est-ce pas Dieu même qui l'inspire et qui forme le lait dans le sein des femmes, afin de fournir une nourriture assez délicate pour ces petites créatures? Mais il ne se contente pas de donner l'ordre en général, il pourvoit à tout en particulier. Il échauffe par les vapeurs tièdes de la mer l'île de Bretagne qui ne pouvait être échauffée par le soleil; le Nil sert de pluie à l'Égypte; l'Euphrate engraisse la Mésopotamie et la feconde, et le fleuve qui a donné son nom aux Indes, est celui, à ce qu'on dit, qui les sème et qui les arrose. Que si l'on voyait, en entrant dans une maison, les chambres parées et tendues, ne dirait-on pas aussitôt que c'est l'ouvrage d'un homme? Et dans ce superbe palais arrangé par les mains de la nature, où nous voyons un ordre et une providence admirable, ne croirons-nous point qu'il y a quelque esprit plus grand

et plus excellent que toutes ces choses, qui en est le maître et le conducteur. Mais vous ne doutez point peut-être de la Providence, vous doutez seulement si c'est un seul être qui gouverne. Il n'est pas difficile de vous l'enseigner si vous voulez considérer le monde. Où a-t-on vu de royauté souffrir longtemps un compagnon? Ne parlons point de ces grands de Perse qui attendaient l'élection d'un prince du hennissement d'un cheval; laissons cette vieille histoire des Thébains; mais chacun sait la dissension des deux frères pour un petit royaume de pasteurs, et pour des cabannes de bergers. Les guerres de César et de Pompée ont remué l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et un si grand empire n'a pu porter à la fois le gendre et le beau-père. Considérez le reste. Les abeilles ont un roi, les troupeaux n'ont qu'un conducteur, et tu imagines dans le ciel deux maîtres? Ne sais-tu pas que l'auteur de la nature n'a point de bornes; qu'il n'a ni fin ni commencement; qu'il se donne à soi-même l'éternité, comme il donne le principe à toutes choses; qu'avant le monde il était lui-même son occupation et sa gloire; qu'il a fait tout ce que tu vois par sa parole, comme il le dispose par sa sagesse, et l'achève par sa vertu? Il ne se voit point, parce qu'il est au delà des sens. Il ne se peut comprendre, parce qu'il est au-dessus de l'entendement. Il est immense, infini, connu seulement à lui-même; car notre esprit est trop petit pour le concevoir. Dirai-je ce qu'il m'en semble? nous ne le comprenons jamais mieux qu'en l'appelant incompréhensible. Quiconque s'imagine connaître sa grandeur la diminue, et qui ne la diminue point ne la peut connaître. Ne t'enquiers point de son nom; son nom c'est Dieu. On cherche des mots, quand une chose peut être divisée, mais Dieu étant simple ne peut être divisé. Si je l'appelle père, tu conçois aussitôt un père à notre façon; si je l'appelle roi ou seigneur, il en est de même. Ote tout ce que ces noms ont de terrestre, et tu as trouvé ce qu'il est. C'est ici le consentement général de tous les peuples. Quand on tend les mains au ciel on ne nomme que Dieu; on dit que Dieu est grand, qu'il est véritable; on dit encore: «s'il plaît à Dieu.» C'est ainsi que parlent les hommes; et ce n'est pas tant la confession d'un chrétien que la voix de la nature. Ceux même qui font Jupiter le souverain des dieux, ne s'abusent que sur le mot, car ils sont d'accord d'une seule puissance.

XIX. «Les poëtes aussi chantent un père des dieux et des humains, et disent que c'est lui qui forme nos pensées comme il lui plaît. Que dit Virgile? ne parle-t-il pas encore plus clairement et en approchant davantage la vérité, quand il dit:

Une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
De sa flamme invisible entourant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sous les eaux et nagea dans les airs.
Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
C'est cet esprit divin, cette âme universelle
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts,
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui croit dans l'air sur la terre et dans l'onde[1].

Et ailleurs il donne le nom de Dieu à cette âme universelle:

Dieu remplit le ciel, la terre et l'onde;
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger[2].

Et ailleurs:

Ce pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur verse de la vie et les biens et les maux,
Les orages, les feux [3].

Et que disons-nous autre chose? Nous rapporterons si vous voulez la doctrine des philosophes; vous verrez qu'ils sont de cet avis, quoiqu'ils s'expriment diversement. Je laisse à part les plus anciens, qui ont mérité le nom de sages par leur doctrine; car Thalès de Milet, qui est le premier de tous, et qui a le premier disputé publiquement des choses célestes, dit que l'eau

[1] Principio cœlum ac terras', camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

(Virgile, *Æneid.*, l. VI, v. 724 et suiv.)

[2] Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

(*Georg.*, l. IV, v. 221 et suiv.)

[3] Unde hominum genus, et pecudes; unde imber et ignes.

(*Æneid.*, liv. I, v. 747.)

rincipe dont l'esprit a formé toutes
mais que de savoir particulièrement
t ils agissent ensemble, ce n'était pas
ir de l'homme, et que Dieu qui est cet
révélé. Voyez-vous comme le senti-
premier des philosophes s'accorde avec
? Plus tard Anaximènes, et depuis
, qu'on a surnommé l'Apolloniate,
que Dieu était une nature aérienne,
e et infinie; ceux-là ne diffèrent pas
d'avec nous. Anaxagoras dit que Dieu
sprit infini qui a arrangé toutes choses.
re dit que c'est un esprit qui s'épand
, et qui donne la vie à tout ce qui est
le. Xénophanes veut que Dieu soit une
animée. Antisthène disait qu'il y avait
s dieux de divers pays, mais qu'il n'y
qu'un principal, qui était Dieu de sa
Speusippe a estimé que c'était une vertu
e et animale, par laquelle toutes choses
conduites. Démocrite lui-même, quoi-
inventé les atomes, ne dit-il pas souvent
u est cette nature première, et cette in-
ce qui produit les images. Straton a
ussi que c'était la nature. Épicure lui-
qui a cru qu'il n'y avait point de dieux,
ls étaient dans une oisiveté profonde,
ature par-dessus tout. Aristote n'est pas
s d'un seul avis. Il établit néanmoins
issance unique, car tantôt il dit que c'est
, tantôt que c'est le monde; tantôt que
core quelque chose au-dessus du monde.
e le Pontique n'est pas moins chance-
r tantôt il donne la surintendance à l'es-
rin, tantôt il ne sait rien de plus grand
nivers. Héraclide, qu'on a appelé aussi
tique, adopte un esprit divin : mais il
s toujours d'accord, non plus que Théo-
, Zénon, Chrysippe et Cléanthe. Mais
ous n'admettent qu'une Providence; car
he dit, tantôt que Dieu est un esprit,
que c'est un feu, tantôt une intelligence.
son maître tient que c'est une loi natu-
éternelle qui est dans les choses. Quel-
il dit aussi que c'est un feu et une in-
nce; et montre bien l'erreur populaire
nt les dieux, lorsqu'il dit que Junon c'est
lupiter le ciel, Neptune la mer, Vulcain
et que les autres sont, de la même ma-
d'autres principes de la nature. Chry-
sippe dit presque la même chose : que Dieu est une vertu divine et une nature intellectuelle : mais quelquefois il croit que c'est le monde et une nécessité fatale, et imite Zénon dans l'interprétation des fables des dieux, qui se trouvent dans les livres d'Homère, d'Hésiode et d'Orphée. Diogène aussi, celui qu'on a surnommé le Babylonien, explique l'accouchement de Jupiter, la naissance de Minerve, et autres histoires semblables, comme étant des phénomènes de la nature et non pas des dieux. Xénophon, le disciple de Socrate, pense que le vrai Dieu ne se peut voir, et qu'il ne le faut point chercher. Ariste, de l'île de Chio, dit qu'il est même incompréhensible; l'un et l'autre a compris la grandeur de Dieu en ne le pouvant comprendre. Platon parle plus clairement de la Divinité, et s'abuse moins sur le nom et sur la chose. En effet il serait tout divin, s'il n'avait puisé quelque chose de terrestre des opinions du monde. Il dit donc en son Timée que, par le nom de Dieu, on entend le Père de cet univers, le Créateur de l'âme, l'Auteur du ciel et de la terre, incompréhensible à cause de son immensité, et qu'on ne doit pas découvrir au monde, quand il arriverait qu'on l'aurait compris. Nous disons presque la même chose. Car encore que nous connaissions Dieu et l'appelions le Père de cet univers, nous n'allons point dire publiquement notre opinion à moins que quelque nécessité ne nous y oblige.

XX. « J'ai montré le sentiment de presque tous les philosophes, et comment ils n'ont cru qu'en un Dieu unique, quoiqu'ils ne se soient pas tous exprimés de la même façon. Et cela est grandement à notre gloire, car c'est une preuve, ou que les chrétiens sont philosophes, ou que les philosophes ont été chrétiens. Que s'il est vrai qu'il y ait une Providence, et que le monde soit gouverné par un seul Être, nous ne devons point nous laisser emporter aux fables de l'antiquité, contraires à la raison, et condamnées par les philosophes de tous les siècles ; car nos pères ont été si crédules, qu'ils ont ajouté foi à des choses incroyables. Ils ont cru à une Scylla à plusieurs corps, à une Chimère à plusieurs formes, à une hydre qui renaissait de ses plaies, à des centaures, hommes et chevaux tout ensemble; en un mot ils croyaient tout ce qu'on leur voulait faire croire ; des métamorphoses

d'hommes en oiseaux, et de bêtes en hommes, et d'hommes encore en fleurs et en arbres, enfin tant d'autres choses, qui se feraient encore si elles avaient été faites, mais qui ne se font point, parce qu'elles ne se peuvent faire. Ils ont cru de la sorte à l'existence des dieux par une étrange simplicité; car en adorant leurs rois, et désirant avoir leurs portraits après la mort, et conserver leur mémoire par des statues, ils ont à la fin converti en culte ce qui n'avait été pour eux qu'un sujet de consolation. Avant que le monde fût ouvert au commerce, et qu'il se fît un mélange de coutumes et de cérémonies, chaque nation adorait son fondateur, ou quelque grand capitaine, ou quelque reine chaste et vaillante, ou l'inventeur de quelque art, ou l'auteur de quelque invention utile aux hommes. Ils considéraient que leur mémoire méritait bien d'être conservée, et tâchaient par là de s'acquitter des obligations qu'ils avaient à ces illustres personnes, et d'attirer la postérité à l'imitation de leurs vertus.

XXI. « Lisez les écrits des sages et des philosophes stoïques, vous reconnaîtrez avec moi que les hommes ont été faits dieux ou pour leurs bienfaits, ou pour leur mérite. Évhémère indique dans l'ordre du temps leur naissance, leur pays et leurs noms, et il cite les lieux où sont leurs sépulcres. Il fait voir encore par les impostures de Jupiter Dictéen, d'Apollon Delphique, de l'Isis de Phare et de la Cérès d'Éleusis, qu'on a mis au nombre des dieux, ceux qui en courant le monde ont porté dans les pays l'invention de quelques semences, ou de quelque autre chose utile à la société humaine. Persée est de même avis, et ajoute qu'on a nommé de leur nom les choses qu'ils ont inventées, comme le poëte, quand il dit :

Vénus languit sans Bacchus et Cérès[1].

Alexandre le Grand, dans un discours assez long qu'il a écrit à sa mère, lui mande qu'il a fait découvrir par force à un prêtre le mystère des dieux. Il fait Vulcain le premier de tous, et place ensuite la race de Jupiter. Considérez le sistre d'Isis changé en hirondelle, et le vain tombeau du dieu que l'Égypte adore, dont les membres ont été mis en pièces. Enfin dans toutes les cérémonies et les mystères, vous verrez la misérable fin de vos dieux, leur mort et leurs funérailles. Isis pleure son fils qu'elle a perdu, et le cherche en compagnie de ses prêtres chauves et de son cynocéphale. Les misérables isiaques frappent leur estomac, et imitent cette dolente mère. Aussitôt après elle se réjouit d'avoir recouvré son fils; les prêtres jettent des cris de joie, et le cynocéphale qui l'a trouvé en fait gloire. Ainsi ils ne cessent tous les ans de perdre ce qu'ils ont trouvé, et de retrouver ce qu'ils ont perdu. N'est-il pas parfaitement ridicule de pleurer ce qu'on adore, ou d'adorer ce qu'on pleure? Ce sont là néanmoins les dévotions de l'Égypte, et maintenant celles de Rome. Cérès, environnée de serpens, cherche, le flambeau à la main et pleine d'inquiétude, sa fille qu'on lui a enlevée; voilà les mystères d'Éleusis. Ceux de Jupiter ne sont pas moins ridicules; une chèvre sert de nourrice; on dérobe un enfant à son père de peur qu'il ne le dévore; les corybantes sonnent des cymbales pour empêcher que ses cris ne s'entendent. Passons aux autres. Cybèle mutila son galant, parce qu'il ne se pouvait résoudre à l'aimer quoiqu'elle fût mère des dieux, parce qu'elle était trop vieille et trop laide. On dirait qu'elle avait envie de faire un dieu d'un eunuque; car les Gaulois adorent ce misérable amant en se condamnant certainement eux-mêmes à subir la même infortune. Ce ne sont pas là des mystères, ce sont des supplices. La figure même que vous donnez à vos dieux n'est-elle pas honteuse et infâme? Vulcain est un dieu boiteux; Apollon est encore sans barbe après tant de siècles, et son fils Esculape a une barbe vénérable. Neptune a les yeux bleus, Minerve les a verts, Junon les a comme ceux d'un bœuf. Pan a les pieds faits comme une chèvre, Saturne y a des fers, et Mercure y a des ailes. Janus a deux visages, comme s'il voulait marcher à reculons. Diane a un habit de chasseur, mais à Éphèse elle a une infinité de mamelles, et en qualité de déesse des enfers, on lui donne trois têtes et plusieurs mains. Et votre Jupiter même! tantôt il est sans barbe, et tantôt il est barbu. Quand il est Hammon, il a des cornes; quand il est Jupiter Capitolin, il a des foudres; lorsqu'il est Latiaris, il est tout sanglant; Phérétrien il est muet. Enfin, pour abréger, autant de noms, au-

[1] Sine Cerere et Libero friget Venus.
(Térence, *Eunuque*, act. IV, sc. V, v. 6.)

tant de monstres. Érigone est pendue pour briller ensuite entre les astres. Castor et Pollux, afin de vivre, meurent tour à tour. Esculape, pour devenir dieu, est frappé d'un coup de foudre. Hercule doit consumer dans le feu ce qu'il avait de terrestre.

XXII. « Nous apprenons ces fables de nos pères ignorans, et employons ensuite notre esprit et nos soins à les embellir. Les poëtes surtout s'y sont adonnés, et leur réputation a fait un grand préjudice à la vérité. C'est pourquoi Platon avait raison, à mon avis, de chasser Homère de sa république, en dépit de sa gloire et de sa renommée; car c'est lui principalement qui a mêlé vos dieux parmi les choses du monde, quoiqu'il l'ait fait en raillant. Il les fait battre ensemble dans la guerre de Troie. Il blesse Vénus; il enchaîne Mars, il lui fait des plaies, il le met en fuite. Il fait délivrer Jupiter par Briarée, au moment où il était sur le point d'être enchaîné par les dieux. Il lui fait pleurer d'une pluie de sang la mort de son fils Sarpédon, qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher. Il le dépeint charmé de la ceinture de Vénus et caressant avec plus d'ardeur sa Junon qu'il ne ferait ses maîtresses. Tantôt Hercule vide des écuries, Apollon est bouvier d'Admète, Neptune se loue à Laomédon pour bâtir les murs de Troie, et est assez malheureux pour ne pas être payé de ses journées. Tantôt on fabrique sur la même enclume les armes d'Énée et les foudres de Jupiter, comme si le ciel et ses foudres n'avaient pas existé longtemps avant que Jupiter naquît en Crète, et qu'il n'eût pas redouté lui-même ce tonnerre que les Cyclopes ne peuvent imiter. Que dirai-je de Mars et de Vénus qu'on surprend en adultère, et du crime de Jupiter avec Ganimède, qui est consacré dans le ciel? Toutes ces fables ont été inventées pour autoriser les vices des hommes. C'est par ces fictions et ces agréables mensonges qu'on corrompt l'esprit des jeunes gens; ils y croissent et ils y vieillissent : la vérité est exposée en vue à tout le monde, mais encore faut-il ouvrir les yeux. Tous les auteurs anciens de la Grèce et de l'Italie écrivent que Saturne qui est le premier de toute sa race, n'était qu'un homme. Népos et Cassius le disent dans leur histoire; Thallus et Diodore sont de cet avis. Ce Saturne donc s'enfuit de Crète en Italie pour ne point tomber entre les mains de son fils, et Janus le reçut dans sa maison. Or, comme il était Grec et assez poli, il apprit plusieurs choses à ces barbares, comme de former des lettres, de battre de la monnaie, de fabriquer divers instrumens. Il appela donc ce pays *Latium*, comme qui dirait l'asile secret, parce qu'il y avait été caché. Il donna aussi son nom à la ville de *Saturnia* pour conserver sa mémoire, comme Janus donna le sien au mont *Janicule* qu'il habitait. C'est donc un homme qui s'enfuit et qui se cache; c'est le père d'un homme; c'est le fils d'un homme; car s'il fut appelé fils du ciel et de la terre, c'est parce que son origine était inconnue aux Italiens, comme nous disons encore de ceux qui arrivent à l'imprévu, qu'ils sont tombés du ciel, et de ceux dont on ignore la naissance, que ce sont des enfans de la terre. Jupiter régna en Crète après en avoir chassé son père; il y eut des enfans et il y fut enterré. On y voit encore aujourd'hui un antre qui porte encore son nom; on y montre son sépulcre; et les cérémonies dont on honore sa mémoire, témoignent bien qu'il a été homme. Il serait superflu de faire le dénombrement et la généalogie de tous les dieux issus de lui. C'est assez de prouver que le père était un homme, pour faire voir que les enfans le sont aussi, si ce n'est que vous pensiez avoir déifié ceux que vous avez consacrés après leur mort; et qu'un faux serment de Proculus puisse faire un dieu, ou que Juba soit de la troupe des immortels, parce que les Maures l'adorent. En un mot, en mettant tous ces rois au nombre des dieux, ce n'a pas été pour le persuader aux hommes, mais c'est un honneur qu'on a voulu rendre à la royauté. C'est même malgré eux qu'ils sont honorés de ces vaines cérémonies. Ils voudraient demeurer hommes, et croient si peu devenir dieux par ce moyen qu'ils l'appréhendent même en leur vieillesse. Ceux-là donc qui meurent ne sont point dieux, parce que les dieux ne peuvent mourir; et ceux qui ont pris naissance ne peuvent l'être, parce qu'ils sont sujets à la mort. Or ce qui est dieu, n'a ni fin ni commencement; car s'il est né autrefois des dieux, pourquoi n'en naîtrait-il pas encore à présent? à moins qu'on ne suppose que Jupiter soit trop vieux et que Junon ne soit plus en âge d'avoir des enfans. Minerve est-elle vieillie

avant d'avoir pu être mère? Ou plutôt n'ont-ils cessé d'engendrer que parce qu'on a cessé de le croire? Certes si les dieux pouvaient procréer des enfans, et que ces enfans fussent immortels, nous aurions déjà plus de dieux que d'hommes, et je ne sais si le ciel et la terre seraient capables de les contenir. Disons donc que ces dieux dont nous avons appris la mort aussi bien que la naissance, ont été véritablement des hommes. Qui doute que la beauté et la richesse de l'ouvrage n'aient fait adorer les statues, et que le peuple ignorant n'ait été charmé par ces chefs-d'œuvre de l'art et ébloui par l'éclat de l'or, de l'argent et de l'ivoire? Que si quelqu'un veut prendre plaisir à considérer comment on fait ces figures et de quelle manière on les taille et on les façonne, il aura honte de craindre une matière sur laquelle la main de l'artisan s'est jouée pour faire un dieu: car ce dieu de bois, qui est peut-être le reste d'un bûcher ou d'un gibet, est suspendu, taillé, rabotté, aplani. S'il est d'argent ou de cuivre, il sera peut-être fait d'un chaudron, ou de quelque chose de plus vulgaire, comme il est arrivé souvent au roi d'Égypte, et fabriqué sur l'enclume à coups de marteau. Le dieu de pierre est taillé, façonné et poli quelquefois par un méchant homme. Il ne sait pas pourtant les maux qu'on lui fait à sa naissance, comme il ne sent pas aussi les honneurs qu'on lui rend après sa consécration. Mais peut-être n'est-il pas encore dieu et n'est-il encore que pierre ou métal? Quand donc le devient-il? On le fond, on l'accommode, on le taille; il n'est pas encore dieu. On le soude, on le bâtit, on le dresse; ce n'est pas encore un dieu. Enfin on le pare, on le consacre, on le prie; le voilà dieu, lorsque l'homme l'a voulu et l'a dédié.

XXIII. « Que les plus misérables animaux vous enseignent bien ce que sont vos dieux! les souris, les hirondelles, les chouettes, savent bien qu'ils n'ont point de sentimens; ils les rongent, ils marchent dessus, ils s'y établissent; et si vous ne les en chassiez ils y feraient même leur nid. Les araignées leur couvrent le visage de leurs toiles, et se servent de leur tête pour pendre leurs filets. Vous les essuyez, les nettoyez, les frottez : et l'on vous voit craindre des dieux que vous avez fabriqués et que vous êtes contraints de défendre! tout cela, pour ne pas voir qu'il faut connaître Dieu avant que de l'adorer; pour vouloir obéir inconsidérément à nos pères; pour aimer mieux suivre l'erreur des autres que de croire votre propre jugement, et enfin pour ne pas savoir ce qu'on craint et ce qu'on appréhende. Cependant en consacrant l'or et l'argent on a consacré l'avarice; les belles statues sont devenues précieuses; la superstition romaine est née avec ce grand nombre de cérémonies où il y a tant de choses ridicules et tant d'autres qui font pitié. Ils courent tout nus en plein hiver; les uns ont des coiffures extravagantes, portent de vieux boucliers, frappent sur des peaux, promènent les dieux de porte en porte tout en mendiant. Ils ont des temples où on ne saurait entrer qu'une fois l'an; ils en ont d'autres où on n'oserait jamais entrer. Il y en a qui sont fermés pour les femmes; il y en a aussi dont l'entrée est défendue aux hommes. Vous avez des cérémonies où un esclave ne se peut trouver sans crime; des statues qui ne peuvent être couronnées que par une femme qui n'ait connu qu'un seul homme; d'autres qui ne peuvent être couronnées que par celles qui en ont connu plusieurs, et on cherche en grande dévotion celle qui peut compter le plus d'adultères. Quoi! ne vaudrait-il pas mieux que ceux qui font des libations aux dieux de leur propre sang, et qui les supplient par leurs plaies, fussent profanes que de croire en des dieux de cette sorte? Et ceux qui se mutilent par dévotion, n'offensent-ils pas Dieu en le pensant honorer, puisque, s'il voulait des eunuques, il en pourrait faire naître sans avoir besoin de les mutiler? Qui ne voit que ceux qui font ces folies n'ont pas le sens bien rassis, et qu'il n'y a que ceux qui les suivent qui les défendent? Aussi toute leur excuse est dans le grand nombre de ceux qui faillent.

XXIV. « Et c'est à de telles superstitions que l'empire romain serait redevable de sa grandeur! et les Romains, dites-vous, se sont acquis moins de gloire encore par leur valeur que par leur religion et leur piété! Ah! certes, ils nous ont laissé de grandes marques de leur probité et de leur justice dès la naissance de leur empire! N'est-ce pas le crime qui les a assemblés, qui les a rendus terribles aux peuples circonvoisins, qui leur a servi de remparts pour établir leur domination; car c'était d'abord un asile de voleurs, de traîtres

d'assassins et de sacriléges; et, afin que celui qui était le plus grand fût aussi le plus criminel, il tua son frère: voilà les premiers auspices de cette sainte ville. Aussitôt, contre le droit des gens, ils ravissent des filles déjà promises, déjà fiancées, quelques-unes même déjà mariées; ils les violent et les déshonorent. Ensuite ils font la guerre à leurs pères, à ceux dont ils avaient épousé les filles, et répandent le sang de leurs alliés. Quelle impiété! quelle audace! enfin chasser ses voisins, piller leurs temples et leurs autels, détruire leurs villes, les emmener captifs, s'agrandir par des rapines et par la ruine des hommes, c'est la doctrine de Romulus et de ses successeurs; si bien que tout ce qu'ils tiennent, tout ce qu'ils adorent, tout ce qu'ils possèdent, n'est que brigandage: leurs temples ne sont bâtis que des dépouilles des peuples, du sac des villes, du débris des autels, du pillage des dieux, du meurtre des prêtres. Quelle impiété et quelle profanation de s'agenouiller devant des dieux qu'ils traînent captifs en triomphe! Adorer ce qu'on a pris, n'est-ce pas consacrer son larcin? Autant de victoires autant de crimes; autant de trophées autant de sacriléges. Et ce n'est pas par leur religion, mais par leur impiété qu'ils sont montés à ce haut faîte de grandeur: ce n'est pas pour avoir été pieux, mais pour avoir été méchans impunément; car le moyen qu'ils aient eu de leur côté les dieux contre lesquels ils ont pris les armes, et qu'ils n'ont honorés qu'après les avoir déshonorés? Et puis que peuvent faire pour les Romains ceux qui n'ont rien pu contre eux pour la défense de leurs peuples; car pour leurs dieux, quels pensez-vous qu'ils fussent d'abord? Romulus, Picus, Tibérinus, Consus, Pilumnus, Picumnus, Cloacine que Tatius inventa, la Crainte et la Pâleur à qui Hostilius bâtit un temple, la Fièvre consacrée par un autre: voilà tes protecteurs, ô Rome! les maux et les maladies. Et certes ces deux infâmes débauchées, Flora et Acca Laurentia, qui comptent entre leurs divinités, peuvent bien être comptées entre leurs fléaux. Sont-ce de pareils dieux qui vous ont aidés à vaincre ceux des autres nations et à étendre les frontières de l'empire romain; car on ne peut présumer que vous ayez été assistés contre leurs peuples adorateurs par le Mars de la Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, de Samos ou de Carthage, la Diane d'Éphèse ou de Tauride, la Cybèle de l'Ida, enfin par les divinités ou plutôt les monstres de l'Égypte; à moins peut-être que ces dieux n'aient pensé qu'ils seraient mieux servis dans Rome, et que les prêtres y étaient plus saints, et les vierges sacrées plus chastes? Mais il y a eu plus de vos vestales punies pour l'inceste, qu'il y en a eu d'innocentes; et celles qui ont été accusées n'étaient pas peut-être les plus coupables, mais ont été les plus malheureuses. Pour ce qui est des prêtres, où se livrent-ils plutôt à leurs débordemens que dans vos temples et près de vos autels? N'est-ce pas là que se font leurs sales marchés, et qu'ils méditent les adultères; et l'impudicité ne règne-t-elle pas plus puissamment dans leurs cellules que dans les lieux consacrés à la débauche? Mais n'y a-t-il pas eu aussi de grands empires et des États florissans avant que toutes ces superstitions fussent inventées? L'empire des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Égyptiens, quoiqu'ils n'eussent ni pontifes, ni arvales, ni saliens, ni augures, ni vestales, ni de ces poulets modérateurs de la république, et de qui l'appétit et le dégoût donnaient le mouvement à toutes les affaires du monde. C'est Dieu qui dispose des royaumes et qui les change à sa volonté, et c'est sa puissante main qui distribue les couronnes.

XXV. « Mais venons à ces augures qui, dites-vous, font tant de bien à ceux qui les observent, et qui ont causé tant de maux pour avoir été négligés. C'est, pensez-vous, pour n'avoir pas attendu le trépignement solennel des poulets sacrés, que les armées de Claudius, de Junius et de Flaminius ont été défaites. Mais Régulus a observé les augures et n'en fut pas moins prisonnier. Mancinus, non moins qu'eux, fut contraint de se rendre et de passer sous le joug. Les poulets de Paulus ne mangeaient-ils pas fort bien à la bataille de Cannes? cependant il y périt avec la plus grande partie de la république. César méprisa les augures qui lui défendaient le passage en Afrique avant l'hiver, et ne laissa pas de naviguer heureusement et de vaincre; vous diriez que cela hâta la victoire. Combien aurais-je de choses à dire des oracles. Amphiaraüs prévoit ce qui doit

arriver après sa mort, et ne prévoit pas ce qui arrivera durant sa vie, et comment sa femme le trahira pour un collier. Tirésias voit l'avenir et ne voit pas le présent. Ennius suppose impunément une réponse d'Apollon Pythien à Pyculius, quoique Apollon eût déjà cessé de s'exprimer en vers ; car les oracles ont commencé à se taire aussitôt que les hommes ont commencé à se polir. Démosthènes accusait la prêtresse de Delphe de philippiser, parce qu'il savait fort bien que ses réponses lui étaient dictées. Mais les oracles ont quelquefois dit la vérité ? Quoique cela ne soit pas fort étrange parmi tant de mensonges, et que la fortune fasse quelquefois les mêmes choses que la raison, je veux néanmoins remonter à la source de l'erreur, et sonder l'abîme d'où sont sorties tant de ténèbres. Il existe des esprits malins et vagabonds qui ont gâté toute la beauté de leur naissance par les souillures du monde. Ces misérables, après avoir perdu les avantages de leur nature et s'être plongés dans les vices, tâchent pour se consoler d'y précipiter les autres. Comme ils sont corrompus, ils ne se plaisent qu'à corrompre : s'étant séparés de Dieu, ils ne peuvent souffrir que les autres s'en approchent. Les poëtes et les philosophes les appellent des démons, et Socrate en avait un, de qui il suivait la fantaisie. Ce sont eux qui opèrent ce que les magiciens font d'admirable, qui donnent l'efficacité à leurs enchantemens, qui font qu'on voit ce qu'on ne voit pas, et qu'on ne voit pas ce qu'on voit, qui produisent enfin toutes ces autres merveilles dont on parle. Cependant Hoscanès, le plus excellent magicien et pour la science et pour la pratique, rend à Dieu l'honneur qui lui est dû, et dit que les anges qui sont ses ministres et ses messagers adorent sa majesté et tremblent devant sa face. Il dit encore que les démons sont des esprits terrestres, vagabonds, et ennemis des hommes. Platon qui trouvait de la difficulté à connaître Dieu, n'en a point trouvé à les connaître. Il discourt des démons et des anges et tâche même, dans son dialogue du Banquet, d'exprimer la nature des premiers. Il dit que c'est une substance moyenne entre la mortelle et l'immortelle, c'est-à-dire entre le corps et l'esprit ; et qu'ils sont faits du mélange d'une substance terrestre et céleste. Il croit encore que ce sont eux qui engendrent nos désirs amoureux. Il dit qu'ils se glissent dans nos cœurs ; qu'ils émeuvent nos sens, forment nos affections, versent dans nos âmes les ardeurs des convoitises.

XXVI. « Ces démons, qui sont des esprits impurs comme nous avons montré par l'autorité des mages, des philosophes et de Platon, se tiennent dans les statues et dans les images où on les consacre, et par leur présence acquièrent une autorité semblable à celle d'une divinité qui serait présente : car ils inspirent leurs prophètes ; ils habitent dans les temples ; ils font palpiter les entrailles des bêtes ; ils gouvernent le vol des oiseaux ; ils président au sort ; ils rendent des oracles mêlés de mensonges. En effet, ils trompent et sont trompés comme ceux qui ne savent pas bien la vérité, et qui ne la veulent pas publier contre eux-mêmes. Ainsi ils nous tirent du ciel sur la terre, et de la considération du Créateur à celle de la créature. D'ailleurs ils troublent la vie et tourmentent le monde. Ils se glissent dans le corps, comme des esprits subtils et déliés, forment les maladies, épouvantent l'âme, tordent les membres pour contraindre les hommes à les adorer, afin qu'ensuite, lors que rassasiés de sang et de victimes, ils auront délié leurs charmes, on leur attribue la gloire de la guérison. Ces furieux aussi que vous voyez courir par les rues sont agités par ces damnables esprits, ainsi que vos prophètes même lorsqu'ils se roulent et hurlent comme des bacchantes. L'instigation des démons est pareille dans les uns et les autres, mais l'objet de leur fureur est différent. Ce sont eux aussi qui produisent ces illusions que vous avez racontées, de Jupiter qui commande en songe qu'on ait à recommencer ses jeux, de Castor et Pollux qui apparaissent, d'un navire que tire la ceinture d'une dame romaine. Plusieurs d'entre vous savent bien que les démons sont contraints d'avouer avoir fait ces choses, lorsque nous les tourmentons pour les chasser des corps, et que nous les faisons sortir par ces paroles qui les gênent, et ces prières qui les brûlent. Ce Saturne, ce Jupiter, ce Sérapis, et tous ces autres que vous adorez, vaincus par la douleur, confessent ce qu'ils sont ; et quoique la honte dût leur faire cacher

éternellement ce qu'ils révèlent, et surtout en votre présence, ils avouent néanmoins leur misérable condition. Vous le pouvez croire, puisque c'est contre eux-mêmes qu'ils sont contraints de rendre témoignage à la vérité. Car lors qu'on les conjure par le Dieu vivant, ces misérables frémissent dans les corps, et s'ils ne sortent incontinent, ils se retirent pour le moins peu à peu, selon que la foi du patient est grande, ou la grâce du médecin. Ainsi ils fuient ces chrétiens présens, dont ils troublent de loin les assemblées par votre moyen. C'est pourquoi ils sèment la haine de notre religion dans les esprits faibles; car il n'y a rien de si naturel que de haïr ceux que nous craignons, et de vouloir perdre ceux qu'on redoute. Ils occupent donc les esprits, et gagnent les cœurs, afin qu'on nous haïsse avant que de nous connaître, de peur qu'on ne nous aime en nous connaissant.

XXVII. « Mais certes, c'est une injustice que de condamner ce qu'on ne connaît point, et nous ne sommes pas à nous repentir de cette faute; car vous savez que nous avons été comme vous, et que nous avons eu les mêmes sentimens, lorsque nous étions dans le même aveuglement. Nous croyons que les chrétiens adoraient des monstres, dévoraient des enfans, se livraient à l'inceste dans leurs banquets, sans considérer que cela n'avait jamais été, ni prouvé, ni découvert, et qu'en un si long espace, et après tant de promesses, de récompense et de pardon, il ne s'était jamais trouvé personne qui eût révélé le moindre de ces crimes. Et certes, il y a si peu de mal, qu'on ne rougit point d'être chrétien; ceux même qui en sont accusés le confessent publiquement, et en font gloire; et s'ils se repentent de quelque chose, c'est de ne l'avoir pas été plus tôt. Cependant nous-mêmes qui prenions la défense des sacriléges, des incestes et des parricides, nous ne voulions pas entendre seulement les chrétiens, et quelquefois nous les traitions plus cruellement, non pas par haine, mais par pitié, afin de les sauver en les contraignant par les tourmens à se dédire. Étrange artifice d'employer les armes de la vérité pour établir le mensonge! Si quelqu'un pressé de la douleur venait à nier sa religion, il était traité aussi favorablement que si par cette abjuration il se fût déchargé de tous les crimes qu'on leur imputait. Vous voyez que nous avons eu les mêmes sentimens que vous, et que nous avons fait les mêmes choses que vous faites; au lieu que si nous eussions agi par la raison, et que nous n'eussions pas été poussés par ces esprits malins, il fallait contraindre les chrétiens, non pas à nier leur religion, mais à confesser leurs incestes, leurs débauches, leurs profanations et leurs homicides : car voilà les fables dont les démons ont rempli l'esprit du simple peuple pour nous mettre en abomination parmi les hommes. Il ne faut pas s'étonner si tous ces fantômes disparaissent en la présence de la vérité. C'est donc là l'ouvrage de ces monstres, ils sèment de faux bruits et les entretiennent. De là vient ce conte, que nous adorons la tête d'un âne. Qui serait si sot que de l'adorer, ou plutôt qui est si sot que de le croire, si ce ne sont ceux qui font des monstruosités semblables? Car vous consacrez et les ânes et les étables avec votre déesse Hippone, et vous les adorez bien religieusement avec Isis. Vous en faites autant à des têtes de bœufs et de béliers que vous immolez en sacrifice; vous avez mis au nombre des dieux des têtes de chiens et de lions mêlées ensemble, et des monstres demi-chèvres et demi-hommes. N'adorez-vous pas encore avec les Égyptiens le bœuf Apis? N'approuvez-vous pas leur religion envers les serpens, les crocodiles et les autres bêtes farouches, et envers tant d'animaux de l'air, de la mer et de la terre? Étrange manie! Ils feraient même mourir un homme qui aurait tué quelqu'un de ces dieux. Ils craignent, aussi bien que quelques-uns d'entre vous, l'acrimonie des oignons autant qu'ils feraient leur déesse, et ne redoutent pas moins ce bruit proscrit qui échappe au corps de l'homme que leur dieu Sérapis. Ceux qui nous imputent d'adorer les parties honteuses de nos prêtres, nous attribuent aussi leurs saletés; car ces dévotions infâmes conviennent fort bien aux débauches de ceux parmi lesquels l'un et l'autre sexe prostitue tous ses membres, parmi lesquels toute sorte d'impudicité passe pour galanterie; qui portent envie à la liberté des femmes, commettent entre eux des ordures épouvantables, et se lassent plutôt de ces abominations qu'ils n'en ont honte. Prodiges incroyables! Ils souffrent volontairement sur leur

personne un crime que l'enfance si souple ne pourrait supporter, et auquel la tyrannie la plus dure ne pourrait contraindre ses esclaves.

XXVIII. « Pour nous, nous sommes si éloignés de commettre ces turpitudes, que nous rougissons même de les entendre, et je penserais violer l'honnêteté que d'employer plus de paroles à nous en défendre. Car vous nous accusez de crimes que nous ne croirions pas seulement, si nous n'en avions des exemples parmi vous. Quant au reproche que vous nous faites d'adorer un criminel, et la croix instrument de son supplice, vous êtes bien éloignés de la vérité, en pensant qu'un criminel ait même pu mériter qu'on le prît pour un dieu, ou qu'on ait pu prendre pour un dieu un homme terrestre. Celui-là certes est misérable, de qui toute l'espérance est en un homme mortel, puisqu'en le perdant il perd toutes ses espérances. Ce sont les Égyptiens qui choisissent un homme, l'adorent, le prient, le consultent sur tous leurs doutes, et lui font des sacrifices. Mais cet homme, qui est un dieu pour les autres, n'est qu'un homme pour lui-même. Il les trompe, et il ne se peut tromper. La flatterie aussi traite les rois et les grands seigneurs de divinité, bien qu'il dût suffire de leur rendre des honneurs légitimes, et qu'en effet l'honneur serait mieux dû aux hommes de mérite, ainsi que l'amour aussi est mieux dû aux gens de bien. Cependant on les appelle dieux; on prie devant leurs images; on invoque leur génie, c'est-à-dire leur démon; et il est moins dangereux de se parjurer par Jupiter que par l'empereur. Non! nous n'adorons point les croix, ni ne souhaitons d'y être attachés. C'est vous peut-être qui les adorez, en adorant des dieux de bois qui en sont faits. Et qu'est-ce autre chose que vos bannières et vos étendards, que des croix dorées et enjolivées? Ces trophées mêmes qui sont vos plus glorieux monumens, n'ont pas seulement la figure d'une croix, mais d'un homme crucifié. Certes, le signe de la croix paraît naturellement en un vaisseau, dont les voiles sont enflées, ou qui va à force de rames. Quand on dresse un joug, il représente une croix, et lorsqu'un homme prie Dieu les mains étendues, il fait la même figure. Ainsi le signe de la croix, ou est naturel, ou sert à votre religion.

XXIX. « Je voudrais bien parler avec ceux qui disent ou qui croient que le meurtre d'un enfant est la cérémonie de l'introduction à nos mystères. Qui aurait le courage de répandre le sang d'un petit innocent qui ne fait encore que de naître? Personne ne peut croire un si grand crime, que ceux qui le peuvent commettre. C'est vous qui exposez vos enfans aux bêtes farouches et aux oiseaux, au sortir du ventre de la mère, et qui les étranglez et les étouffez. Il y en a même qui, par des breuvages cruels, les meurtrissent dans les entrailles de leur mère et les font mourir avant que de naître; c'est ce que vous avez appris de vos dieux? car Saturne n'exposait pas ses enfans, mais il les dévorait. C'est pourquoi dans quelques endroits de l'Afrique on lui immolait ces petites créatures, qu'on empêchait de crier par des caresses, pour ne point sacrifier aux dieux des victimes tristes et éplorées. C'était aussi la coutume des Scythes d'immoler les étrangers qui logeaient chez eux; un roi d'Égypte pratiquait cet usage. Les Gaulois sacrifiaient à Mercure des victimes humaines, ou plutôt des victimes inhumaines. Les Romains enterraient tout vifs en de certaines cérémonies un Grec et une Grecque, un Gaulois et un Gauloise. Encore aujourd'hui on adore Jupiter Latiaris en lui égorgeant un homme; et ce qui est digne du fils de Saturne, c'est qu'il se veut repaître du sang d'un criminel. Je crois que ce fut de là que Catilina apprit à boire du sang humain dans sa conjuration, et que c'est pour cela que Bellone en fait boire à ceux qui lui sont consacrés; on guérit même l'épilepsie par ce remède cruel, et pire mille fois que le mal. Ceux-là ne sont pas encore fort éloignés de ce crime, qui se nourrissent des bêtes farouches au sortir de l'amphithéâtre, encore toutes sanglantes et toutes pleines de ceux qu'elles viennent de dévorer. Pour nous il ne nous est permis ni de voir des meurtres, ni de les entendre, et le sang nous fait tant d'horreur, que nous ne mangeons pas seulement de celui des bêtes.

XXX. « Pour ce qui est du banquet incestueux, c'est une calomnie que les démons ont inventée pour souiller la gloire de notre chasteté, et détourner les hommes de notre religion par l'horreur d'un si grand crime. Aussi ce qu'en a dit votre orateur, c'est plutôt une in-

re qu'un témoignage. Et certes! vous êtes
pables d'incestes plutôt que nous. Les Per-
s épousent leurs mères; en Égypte et dans
bènes on se marie avec ses sœurs : vos his-
res et vos tragédies, auxquelles vous pre-
t tant de plaisir, font gloire des incestes,
les dieux que vous adorez les commettent
c leurs mères, avec leurs filles, avec leurs
rs. Il ne faut donc pas trouver étrange s'il
n a tant parmi vous, puisque vous avez vos
ux pour exemple. Vous pouvez vous rendre
pables sans le vouloir, en exposant vos enfans
tout sexe et les abandonnant à la pitié pu-
que, ou en ayant commerce avec toutes les
mes que vous fréquentez; car qui empêche
: vous ne rencontriez plus tard ces fruits
onnus de vos débauches? Ainsi vous nous
usez de faux incestes, et ne vous souciez
nt d'en commettre de véritables. Mais les
étiens ne mettent pas la chasteté en de-
s, ils la mettent dans l'esprit, et ils ne
udient pas tant à paraître chastes qu'à l'être
effet. Un mariage nous suffit; nous ne voyons
une femme, ou bien nous n'en voyons point.
ur nos banquets, ils ne sont pas seulement
stes, ils sont sobres; car nous ne nous amu-
s point à nous charger l'estomac de vin ni
viandes, mais nous tempérons l'allégresse des
tins par la gravité de notre entretien. Que si
us sommes chastes dans nos assemblées, nous
le sommes pas moins ailleurs. Plusieurs gar-
nt la sainteté du célibat jusqu'à la mort, sans
faire gloire; et nous sommes si éloignés de
ceste que ,quelques-uns même ont honte des
isirs légitimes. Pour ce qui est des honneurs,
ur refuser votre pourpre et vos dignités, il
s'ensuit pas que nous soyons de la lie du
uple; et parce que nous aspirons tous à une
ème félicité, que nous sommes appelés à ces
èmes espérances, et que nous avons obtenu
paix par un même moyen, nous ne sommes
s pour cela des factieux. Pour ne pouvoir
ssi nous entretenir qu'en particulier, il ne
nsuit pas que nous n'osions en parler en pu-
ic; c'est vous qui êtes cause de ce silence;
us avez honte de nous entendre publique-
ent, ou craignez l'effet de nos paroles. Si
otre nombre s'augmente de jour en jour, ce
est pas un crime, mais une louange. Nos en-
ns suivent notre façon de vivre comme la
meilleure, et les étrangers s'y viennent ranger
tous les jours. Nous ne nous reconnaissons point
aussi à quelque petite marque sur le corps,
comme vous le pensez, mais à la modestie et à
l'innocence. Nous nous appelons frères, parce
que nous avons tous un même Père, une même
foi, et de mêmes espérances. Mais pour vous,
vous ne vous reconnaissez pas l'un l'autre, vous
brûlez de haine et d'envie, et ce n'est que
dans le parricide que se manifeste votre frater-
nité.

XXXI. « Pensez-vous encore, pour n'avoir
point de temples ni d'autels, que nous ca-
chions ce que nous adorons? Quelle image
pourrions-nous donc tracer de Dieu, puis-
qu'aux yeux de la raison, c'est l'homme qui
est son image? Quel temple aussi lui pour-
rions-nous bâtir, puisqu'il a fait tout le
monde, et que tout le monde même ne le peut
comprendre. Enfermerons-nous tant de ma-
jesté dans un si petit espace, nous qui logeons
dans de grands palais. Il lui faut bien plutôt
dresser un temple dans notre esprit et lui con-
sacrer un autel dans notre cœur. Offririons-
nous à Dieu des victimes et des hosties qu'il a
faites pour notre usage, afin de lui rejeter son
présent; ne serait-ce pas une ingratitude? Les
sacrifices qu'il demande c'est une âme pure, une
bonne conscience, une créance sincère; c'est le
servir que de vivre dans l'innocence; c'est lui
sacrifier que d'exercer la vertu : s'abstenir de
mal faire, c'est lui faire une offrande agréable;
et empêcher quelqu'un de périr, c'est lui égorger
les victimes qu'il désire. Voilà nos sacrifices,
voilà nos mystères, et le plus dévot parmi nous,
c'est celui qui est le plus juste. Mais quoi! nous
ne montrons point le Dieu que nous adorons,
et ne le voyons pas nous-mêmes! C'est pour cela
que nous le croyons, parce que nous le sentons
et que nous ne le voyons point; car dans ses
œuvres et dans tous les mouvemens de la nature
nous voyons sa vertu présente : quand il tonne,
quand il éclaire, quand il nous donne le beau
temps. Ne trouves point étrange, si tu ne vois
point de Dieu. Tout est agité et troublé par les
vents, et néanmoins tu ne les vois point. Le
soleil même qui fait tout voir est comme invi-
sible; ses rayons nous éblouissent, et si nous
nous arrêtions à le contempler, il nous ferait
perdre la vue; et tu pourrais soutenir le regard

de celui qui a allumé le soleil, et qui est la source de la lumière. Hé quoi! ses éclairs mêmes te font fuir, et tu vas te cacher quand il tonne! Tu veux voir Dieu de tes yeux charnels, et tu ne vois pas seulement cette âme qui te fait parler et qui t'anime. Mais peut-être qu'il ignore ce que nous faisons, et qu'étant au ciel il ne peut ni tout voir ni tout connaître. Tu te trompes! Comment Dieu serait-il loin, lui qui remplit le ciel et la terre, et tout ce qui est au delà du monde? Il n'est pas seulement auprès de nous, il est dans nous. Considère le soleil, il est attaché au ciel, et ne laisse pas de se répandre par tout l'univers. Il est présent à tout par sa lumière. Combien plus Dieu, qui est l'auteur de toutes choses et qui les contemple, à qui rien ne peut être caché ni secret, se trouvera-t-il dans les ténèbres, et dans les ténèbres même de l'homme, car c'est ainsi que j'appelle nos pensées? Nous ne vivons pas seulement sous lui, mais s'il faut ainsi dire avec lui.

XXXII. « Et ne nous flattons point de notre grand nombre. Il nous semble que nous sommes beaucoup, mais nous sommes fort peu aux yeux de Dieu. C'est nous qui distinguons les pays et les nations; car à Dieu, tout l'univers n'est qu'une province. Les rois ne voient ce qui se passe dans leurs États que par les yeux de leurs ministres. Mais ce monarque du monde n'a pas besoin que personne le vienne avertir. Nous ne sommes pas seulement dans ses yeux, mais dans son sein. Mais quoi! il n'a de rien servi aux Juifs d'adorer un seul Dieu avec des temples, des autels, et un si grand nombre de cérémonies. Tu t'abuses en oubliant le passé et ne faisant mention que des derniers événemens; car tant qu'ils ont adoré notre Dieu saintement, religieusement et innocemment, je dis notre Dieu, parce qu'il n'y en a point d'autre et qu'il est le Dieu de tout le monde; tant qu'ils ont obéi à ses commandemens salutaires, d'un petit nombre ils sont devenus une grande multitude, de pauvres ils ont été faits riches, et d'esclaves rois. Tous les élémens ont combattu pour eux contre leurs ennemis; en fuyant ils ont défait ceux qui les poursuivaient, et sans armes ils ont vaincu des hommes armés. Parcourez leurs écrits, ou si vous aimez mieux ceux des Romains; lisez ce qu'en ont écrit Flavius Joseph, et Antonius Julianus, pour ne point parler de ceux qui les ont précédés, et vous trouverez que leurs pêchés ont attiré sur eux ce châtiment, et qu'il ne leur est rien arrivé qui ne leur ait été prédit longtemps auparavant, s'ils persistaient dans leur rébellion. Si bien qu'ils ont abandonné Dieu avant que Dieu les ait abandonnés. Ils n'ont point été pris avec lui, comme vous le dites en blasphémant, mais il les a livrés comme des déserteurs à la cruauté de leurs ennemis.

XXXIII. « Pour ce qui est de l'embrasement du monde, qu'il soit malaisé de croire qu'un feu tombe tout à coup qui le consume, c'est le vulgaire qui le trouve étrange. Car où est celui qui doute que ce qui a eu un commencement ne doive avoir une fin, et que ce qui a été fait ne doive périr; que le ciel même avec tout ce qu'il contient, comme il a commencé, finira; qu'il se nourrit de l'eau de la mer et des rivières, et qu'il sera consumé par le feu? Les stoïciens ont soutenu constamment que cet univers s'embrasera, lorsque son humeur sera consumée, et les épicuriens sont de même sentiment touchant sa ruine et la conflagration des élémens. Platon dit que le monde est renouvelé par parties, tantôt par des inondations, et tantôt par des embrasemens. Et ayant dit qu'il était fait de sorte qu'il pouvait durer toujours, il ajoute que Dieu néanmoins le peut détruire, et qu'en effet il périra. Et certes il n'est pas étrange que l'ouvrier puisse briser son ouvrage. Vous voyez comme les philosophes disent les mêmes choses que nous; non pas que nous ayons suivi leurs traces, mais ils ont puisé dans nos prophètes la vérité qu'ils ont déguisée. C'est ainsi que Platon et Pythagore, les plus célèbres, n'ont rapporté qu'à demi l'opinion touchant l'état de l'homme après cette vie; encore ont-ils corrompu ce qu'ils en ont pris; car ils disent que les âmes seules sont éternelles, et qu'elles rentrent toujours dans de nouveaux corps. Ils ajoutent encore, pour corrompre davantage la vérité, qu'elles passent dans les corps des animaux. Est-ce là l'opinion d'un philosophe, ou bien celle d'un bouffon? Mais c'est assez pour nous, que nos sages mêmes soient en quelque sorte de notre avis; car du reste qui est si fou, ou si simple, que d'oser nier que celui qui a fait le monde ne le puisse refaire? qu'il n'y a rien

après la mort, et qu'il n'y a rien eu devant la naissance ? que comme il a été bâti du néant, il peut être refait du néant ? D'ailleurs il est plus difficile que ce qui n'a point été commence à être, que de refaire ce qui a été. Et puis crois-tu que ce qui se dérobe à nos yeux se dérobe aussi à la connaissance divine. Soit que le corps se reduise en poudre ou en cendres, ou bien que l'eau le consume, il n'est perdu que pour nous, car les élémens le conservent. Nous ne croyons pas aussi, comme vous le pensez, qu'il y ait aucune sorte de sépulture qui puisse empêcher notre rétablissement, mais nous observons l'ancienne coutume qui est la meilleure. Voyez comme, pour corroborer notre foi, toute la nature n'est qu'une méditation et qu'une image de la résurrection. Le soleil se lève et se couche, les astres s'en vont et reviennent ; les fleurs meurent et ressuscitent, les arbres renaissent tous les ans, les semences se corrompent pour revivre, et ne revivraient pas sans cette corruption. Pourquoi donc les corps humains, ainsi que les arbres, ne garderont-ils point leur vigueur dans une mort apparente. Tu as tort de vouloir qu'ils renaissent dans leur hiver, que n'attends-tu leur printemps ? Je n'ignore pas pourtant que plusieurs, dans le sentiment de ce qu'ils méritent, tâchent de rétablir cette opinion. Mais ils ne la croient pas tant qu'ils la souhaitent, car ils aimeraient mieux mourir pour jamais que de revivre pour souffrir. Leur erreur s'augmente par l'impunité et par la patience de Dieu, de qui les jugemens sont d'autant plus terribles qu'ils sont plus lents à venir.

XXXIV. « Cependant les hommes sont avertis, par les écrits des sages et par les oracles de la poésie, qu'il y a un fleuve de fue et un marais ardent, preparé aux méchans pour un supplice éternel. Ces choses ont été sues et par le rapport des démons et par les réponses des prophètes. C'est pourquoi les poëtes font jurer Jupiter par les rivages brûlans et par les ténèbres de l'abîme ; car comme il prévoit les supplices qui lui sont preparés à lui et à ses adorateurs, il les redoute et en tremble. Or ces tourmens sont éternels. Le feu, comme s'il avait une intelligence, entretient et consume, dévore et nourrit, semblable à ces foudres qui blessent les corps sans les détruire ; et comme ces montagnes ardentes qui brûlent continuellement sans s'éteindre. Ainsi ce bourreau ne se lasse point des tourmens de ceux qui souffrent ; mais se nourrit de leurs peines. Or il n'y a que les profanes qui puissent douter que Dieu n'ait raison de châtier les impies, car ce n'est pas un moindre crime de méconnaître son Père et son Maître que de l'offenser. Mais encore que la connaissance d'un Dieu serve à nous obtenir le pardon, comme l'ignorance suffit à nous punir, néanmoins, si on veut faire la comparaison des chrétiens aux infidèles, on trouvera que nous sommes beaucoup meilleurs, quoique nous n'ayons pas tant de juges ; car vous défendez les adultères, mais vous les commettez, au lieu que nous vivons saintement dans nos mariages. Vous punissez les actions, et parmi nous la pensée seule est criminelle. Vous redoutez les hommes, et nous redoutons même notre conscience. Vos prisons sont pleines de criminels, mais où y trouverez-vous un chrétien, si ce n'est un martyr ou un renégat ?

XXXV. « Au reste, que personne ne rejette ses fautes sur le destin et sur une fatalité inévitable. Attribuons, tant que nous voudrons, nos fautes à notre condition ou à la fortune, toujours est-il vrai de dire que notre volonté était libre ; et c'est l'action de l'homme qui est punie, et non pas son rang ni sa qualité. Qu'est-ce que la destinée, sinon ce que Dieu a destiné, lui qui pouvant prévoir la matière de ses décrets, les rend selon les mérites et les qualités de chacun ? Ainsi il punit en nous le vice, il ne punit pas la naissance. Mais c'est assez parler sur ce point, et si c'est peu pour le présent, nous en traiterons une autre fois plus amplement. Au reste, si nous sommes pauvres comme vous nous reprochez, ce n'est pas notre honte, mais notre gloire. Comme l'esprit se perd dans le luxe, il se forme dans la frugalité. Néanmoins, est-il pauvre celui à qui il ne manque rien, qui ne désire point le bien d'autrui, qui est riche en Dieu ? L'homme véritablement pauvre est celui qui, ayant beaucoup, désire encore davantage. Dirai-je ce qu'il m'en semble ? nous naissons encore plus pauvres que nous ne continuons à l'être. Les oiseaux vivent sans biens ; les animaux n'ont point de revenu, et trouvent tous les jours leur nourriture. C'est

pour nous toutefois qu'ils sont faits; et certes nous possédons toutes ces choses si nous ne les souhaitons point. Comme donc, en un voyage, moins on est chargé et plus on est à son aise; de même durant le cours de nos jours, la pauvreté nous soulage de beaucoup de soins, et nous ne haletons point sous le faix des richesses. Cependant si nous croyions qu'elles nous fussent nécessaires nous les demanderions à Dieu; il nous pourrait donner quelque chose de tous ces grands trésors qui lui appartiennent; mais nous aimons mieux mépriser les biens que de les posséder. Nous souhaitons plutôt l'innocence, nous demandons plutôt la patience; en un mot, nous aimons mieux la probité que le luxe. Que si nous souffrons les incommodités de la vie, et les infirmités de notre nature, ce n'est pas une peine, mais un exercice; car les afflictions servent à nous fortifier, et nous apprenons la vertu dans la misère. Les forces du corps et de l'esprit s'engourdissent si elles ne sont exercées. Et tous ces grands hommes dont vous nous prêchez les exemples, ne sont-ce pas les calamités qui les ont rendus célèbres? Ce n'est pas donc que Dieu nous méprise, ni qu'il soit trop faible pour nous secourir, puisque nous savons qu'il aime les siens, et qu'il est le maître du monde; mais il nous exerce dans les adversités, il éprouve nos forces; il sonde la volonté de l'homme jusqu'à la mort, sachant bien que rien ne peut échaper à sa providence; en un mot, il nous éprouve dans les afflictions, comme on éprouve l'or dans le feu.

XXXVI. « Quel plus beau spectacle pour Dieu que de voir un chrétien combattre contre la douleur; se préparer contre toute sorte de tourmens, de menaces et de supplices; regarder sans crainte le visage de ses bourreaux; se jeter hardiment au milieu des apprêts de la mort; défendre sa liberté contre les rois et les princes; résister à tout hormis à son Dieu à qui il est; enfin triompher de son juge; car celui-là est victorieux, qui a obtenu ce qu'il demande! Où est le soldat qui n'affronte les dangers en la présence de son prince? Car personne ne reçoit la récompense qu'il n'ait combattu. Et encore le prince ne peut donner ce qu'il n'a pas; je veux dire qu'il ne saurait prolonger nos jours, quoiqu'il puisse honorer notre vaillance. Mais le soldat de Jésus-Christ n'est point abandonné dans les dangers; il triomphe même dans la mort. Ainsi il peut bien paraître misérable, mais il ne l'est point. Vous mêmes vous élevez jusqu'au ciel ceux qui ont souffert courageusement, tels qu'un Mutius Scévola, qui ayant failli à frapper un roi, eût été cruellement puni s'il n'eût laissé brûler sa main. Et combien y en a-t-il parmi nous qui, sans donner aucune marque de crainte ont vu brûler tous leurs membres pouvant se délivrer d'une parole! Mais j'ai tort de faire entrer en comparaison vos hommes illustres avec les nôtres. Nos femmes et nos enfans se moquent des croix et des tourmens, montrent un visage assuré devant les bêtes farouches, enfin souffrent la douleur sans gémir, par la patience que Dieu leur inspire. Cependant vous savez bien qu'il n'y a personne qui veuille souffrir des peines sans raison, ni qui les puisse endurer constamment sans l'assistance divine. Mais quoi! ceux qui ne connaissent point Dieu abondent en richesses, et triomphent dans les honneurs et les dignités. Misérables! ils sont élevés plus haut, afin que leur chute soit plus terrible. Ce sont des bêtes qu'on engraisse pour le sacrifice; ce sont des victimes que l'on couronne avant que d'être immolées. Vous diriez, à voir leur vie et leurs débordemens, qu'ils n'ont été élevés sur des trônes que pour abuser de leur pouvoir, et pécher avec plus de licence. D'ailleurs, sans la connaissance de Dieu, qui peut avoir une solide félicité? Les grandeurs humaines ressemblent à un songe qui s'évanouit en un instant. Les rois reçoivent autant de crainte qu'ils en donnent, et quoiqu'une grande foule les accompagne, ils se trouvent seuls dans le danger. Tu es riche; mais il ne fait pas bon se fier à la fortune; et après tout, tant d'approvisionnement pour si peu de chemin, ne sert pas tant qu'il embarrasse. Tu te glorifies dans ta pourpre et tes dignités, mais ta vanité est injuste, et c'est un faible ornement que ton écarlate, si tu as l'âme souillée. Tu es grand en noblesse; ta race te rend glorieux: mais ne sais-tu pas que notre naissance est égale, et qu'il n'y a que la vertu qui doive mettre de la différence parmi les hommes. C'est donc avec raison que les chrétiens, qui ne tirent leurs motifs de louange que de leurs mœurs et de leur vie,

éprisent vos spectacles, vos voluptés et vos
ompes, et les fuient comme des corruptions
gréables. C'est avec raison qu'ils s'abstiennent
: ces cérémonies, dont ils savent la naissance
l'origine ; car qui n'a horreur, dans la course
s chariots, de voir la fureur de tout un
uple qui s'emporte et qui dispute ? Qui ne
tonne de voir, dans les jeux des gladiateurs,
discipline de l'homicide ? Pour les théâtres, la
eur n'y est pas moindre, mais l'infamie y est
is grande. Ou un comédien représente des
ultères, ou il les raconte ; et un bouffon lascif
i fait l'amoureux, nous enseigne à faire l'a-
our. Ils déshonorent vos dieux en leur attri-
ant des haines, des tourmens et des adultères.
ar des douleurs feintes, ils vous tirent des
rmes véritables ; vous souhaitez de vrais ho-
icides, et vous en pleurez de faux.

XXXVII. « Que si nous haïssons le reste des
crifices, et le vin dont on a fait des libations,
e n'est pas une preuve de notre crainte, mais
n témoignage de notre liberté. Car quoique
en ne puisse corrompre ce que la nature a fait
itre pour notre usage, et que les présens de
eu soient inviolables, nous nous abstenons
anmoins de ces oblations profanes, de peur
'on ne croie, ou que nous cédons aux démons
ui elles sont présentées, ou que nous ayons
nte de notre religion. Mais quels sont ceux
i s'imaginent que nous n'osons toucher aux
urs ? Ne cueillons-nous pas le lis et la rose,
toutes celles que nous donne le printemps,
i embellissent les parterres, et qu'on estime
ur leur beauté ou pour leur odeur ? Tantôt
ous les semons mollement sous nos pas, et
ntôt nous en faisons des guirlandes pour le cou
: nos femmes. Mais vous nous pardonnerez bien
nous ne portons point de couronnes, et si nous
oyons que c'est par l'odorat qu'on sent les
urs, et non pas par les cheveux, ni par le
rrière de la tête. Nous n'en mettons point aussi
les morts ? mais je m'étonne du reproche que
is me faites. A quoi bon donner un flam-
u à celui qui ne voit point, ou une couronne
fleurs à celui qui n'a point l'usage de l'odo-
. D'ailleurs s'ils sont heureux, ils n'en ont
e faire, et s'ils ne le sont point, cela n'est
capable de les réjouir. Pour nous, nous
ons l'appareil de nos funérailles avec la
me modestie qui nous a accompagnés du-
rant toute notre vie. Nous ne prenons point de guirlandes qui se sèchent, mais nous en emportons de fleurs immortelles que la main libérale de Dieu nous a données. Nous vivons aussi sans appréhension par la grâce que sa bonté nous a faite, et nous jugeons de la félicité qui nous attend par l'assurance qu'il nous en a donné lui-même en conversant parmi nous. Ainsi nous ressusciterons bienheureux, et nous le sommes dès cette vie, dans l'espérance et la contemplation de l'avenir. Donc que Socrate, ce bouffon d'Athènes, crie tant qu'il le voudra qu'il ne sait rien, et fasse le vain de ce que des démons trompeurs l'en ont estimé sage : qu'Arcésilas et Carnéades, Pyrrhon et toute la secte des académiciens délibèrent éternellement ; que Simonides diffère toujours à répondre ; nous méprisons l'orgueil de ces philosophes, que nous savons être des tyrans, des corrupteurs et des adultères, toujours fort éloquens contre les vices qu'ils conservent. Nous ne travaillons point à paraître sages, mais à l'être ; nous ne parlons point en héros, mais notre vie est exemplaire. En un mot, nous faisons gloire d'avoir trouvé ce qu'ils cherchent toujours, et qu'ils ne trouvent jamais. Pourquoi serions-nous ingrats ? Pourquoi envierions-nous leur bonheur ? Si nous avons été assez heureux pour que la vérité divine se soit manifestée en nos jours, jouissons de notre bonne fortune ; cessons d'en disputer, arrêtons la superstition, chassons l'impiété et que la véritable religion triomphe toute seule. »

XXXVIII. Lorsque Octavius eut cessé de parler, certain et moi nous demeurâmes longtemps tout étonnés sans rien dire. Pour moi j'étais ravi de ce qu'il avait prouvé, par autorités, par raisons et par exemples, ce qui se sent mieux ordinairement qu'il ne s'exprime ; et j'étais bien aise de voir qu'il avait combattu les malveillans avec leurs armes, et qu'il avait montré que la vérité n'était pas seulement facile, mais favorable.

XXXIX. Comme je répassais ces choses dans mon esprit, Cécilius prenant la parole : « J'embrasse dit-il, Octavius, et le remercie autant que la franchise dans laquelle nous vivons me le peut permettre, et je me réjouis moi-même de ce qui est arrivé ; car je n'attends point le jugement. Je suis assez méchant pour usurper la victoire,

puisque si l'on a triomphé de Cécilius, Cécilius aussi triomphe de son erreur. Pour le principal de la dispute, je confesse la Providence, et me soumets à Dieu : et pour le reste je tombe d'accord de la sincérité de votre religion, ou pour mieux dire de la nôtre. Il y a néanmoins encore quelque chose, non pas de contraire à la vérité, mais qui est nécessaire à une parfaite instruction; toutesfois nous en parlerons demain, puisque voilà tantôt le soleil couché; car je veux m'enquérir le plus promptement de tout, et en un lieu plus commode. »

XL. « Pour moi, dis-je, je prends part aussi à la victoire, et suis très-heureux de n'avoir à prononcer sur le différend de mes amis. m'amuserai point néanmoins à rendre de des actions de grâces à Octavius, car je saurais donner les louanges qu'il mérite. trop peu du témoignage d'un homme, et e du témoignage d'un seul. C'est Dieu q donnera sa récompense, et qui lui a déjà une si belle harangue, et lui a fait obte victoire. » Nous nous retirâmes ensuite joyeux, Cécilius d'avoir cru, Octavius d vaincu, et moi de la foi de l'un et de la vi de l'autre.

SAINT CYPRIEN.

TRAITÉ

DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Puisque Notre-Seigneur dit : « Vous êtes le sel de la terre [1], » et qu'il nous commande d'être simples, et néanmoins prudens [2], à quoi devons-nous travailler davantage, mes très-chers frères, qu'à veiller soigneusement pour découvrir et éviter les embûches de l'ennemi, de peur qu'après nous être revêtus de Jesus-Christ, qui est la sagesse de Dieu le Père, il ne semble que nous soyons moins sages pour défendre notre vie ? car nous n'avons pas seulement à appréhender la persécution et les entreprises qui se font à découvert pour perdre les serviteurs de Dieu. Il est plus aisé de se garder de ce que l'on connaît et que l'on craint, et l'on se prépare pour combattre un ennemi déclaré. Mais quand c'est un ennemi couvert qui trompe sous une fausse apparence de paix, et qui se glisse par des conduits cachés et souterrains, ce qui lui a fait donner le nom de serpent, c'est alors que nous le devons beaucoup redouter et nous tenir extrêmement sur nos gardes. C'est un artifice dont il s'est toujours servi pour surprendre l'homme. C'est ainsi qu'il en a usé dès le commencement du monde, et qu'il séduit par ses cajoleries des âmes simples et crédules. C'est ainsi qu'il attaqua Notre-Seigneur même par fraude et subtilité ; mais il fut découvert, et par là terrassé ; ce qui nous doit servir d'exemple pour fuir la voie du vieil homme, et marcher sur les traces de Jésus-Christ victorieux, afin de ne pas retomber par notre imprudence dans les piéges de la mort, mais de jouir plutôt de l'immortalité en évitant sagement les dangers. Or comment pouvons-nous jouir de l'immortalité, qu'en observant les commandemens de Jésus-Christ, qui sont les armes qui détruisent et vainquent la mort ? C'est ce qu'il nous apprend quand il dit : « Si vous voulez arriver à la vie, gardez les commandemens [1] ; » et encore : « Si vous faites ce que je vous ordonne, je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis [2]. » Enfin il dit que ceux-là sont fermes et stables, qu'ils sont établis solidement sur la pierre, et inébranlables à toutes les tempêtes du monde : « Celui, dit-il, qui écoute mes paroles et les accomplit, est semblable à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre : la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé impétueusement contre elle, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre [3]. » Il faut donc que nous accomplissions exactement tout ce qu'il a dit et qu'il a fait. Car comment celui-là prétend-il croire en Jésus-Christ, qui ne sait pas ce que Jésus-Christ a commandé ? ou comment arrivera-t-il à la récompense de la foi, s'il n'est fidèle à observer les commandemens ? Il faut de nécessité qu'il chancelle et qu'il s'égare, qu'il soit poussé ça et là par l'esprit d'erreur comme de la poussière que le vent emporte, et qu'il ne marche point dans le chemin du salut, puisqu'il abandonne celui de la vérité. Ainsi, mes très-chers frères, nous ne devons pas seulement nous donner de garde des attaques qui se font à force ouverte, mais encore des ruses et des subtilités de notre ennemi. Or qu'y a-t-il de plus adroit et de plus subtil que la manière dont il s'est conduit pour nous surprendre ? Car après avoir été découvert et terrassé par l'avénement de Jésus-Christ, par cette lumière favorable qui a

[1] Matth., 5, 13. — [2] *Ibid.*, 10, 16.

[1] Matth., 19, 17. — [2] Jean., 15, 14. — [3] Matth., 7, 24.

relui aux hommes pour les sauver, qui a rendu l'ouï aux sourds pour les faire capables de la grâce de la prédication, ouvert les yeux aux aveugles pour contempler un Dieu, redonné la santé aux malades et une santé éternelle, fait courrir les boiteux à l'Église, et délié la langue des muets pour l'employer en prières et en actions de grâces ; comme il vu ses idoles renversées et ses temples déserts à cause du grand nombre des chrétiens, il s'est avisé d'un nouveau stratagème pour surprendre les simples sous le nom spécieux de chrétien. Il a trouvé les hérésies et les schismes pour détruire la foi, corrompre la vérité et rompre l'unité. Ainsi ceux qu'il ne peut plus retenir dans l'aveuglement de leur ancienne voie, il les engage dans une nouvelle erreur. Il prend des hommes de l'Église même, et tandis qu'ils s'imaginent s'être déjà approchés de la lumière, et être sortis de la nuit du siècle, il les enveloppe de nouvelles ténèbres sans qu'ils s'en aperçoivent. Car, quoiqu'ils n'observent point l'Évangile et la loi de Jésus-Christ, ils ne laissent pas de s'appeler chrétiens, et de croire qu'ils ont la lumière quoiqu'ils marchent dans les ténèbres, trompés par les artifices de l'ennemi qui, selon la parole de l'apôtre [1], se transforme en ange de lumière et aposte ses ministres comme les ministres de la justice, pour faire passer la nuit pour le jour, la mort pour la vie, le désespoir pour l'espérance, la perfidie pour la foi, l'Antechrist pour Jésus-Christ, et enfin pour confondre et faire perdre la vérité par leurs mensonges spécieux. La cause de ce mal, mes très-chers frères, c'est qu'on ne remonte point à l'origine de la vérité, qu'on ne cherche point le chef, qu'on ne garde point la doctrine du Maître céleste. Car si l'on veut jeter les yeux sur ces choses, il n'est pas besoin de tant de discours. La preuve en est bien aisée, car le chemin de la vérité est court. Notre-Seigneur parle ainsi à saint Pierre : « Je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes d'enfer ne la vaincront point. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, en sorte que tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel [2]. » Il a édifié son Église sur un seul ; et quoique après sa résurrection il donne à tous les apôtres une puissance égale et dise : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même ; recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à tous ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à tous ceux à qui vous les retiendrez [1] ; » néanmoins pour montrer l'unité, il en a établi l'origine par son autorité en la faisant descendre d'un seul. Sans doute que les autres apôtres étaient ce qu'était saint Pierre, et qu'ils partageaient également avec lui un même honneur et une même puissance ; mais l'on commence par l'unité, afin que l'on reconnaisse que l'Église de Jésus-Christ est une. C'est cette Église que le Saint-Esprit en la personne de Notre-Seigneur marque être unique, lorsqu'il dit dans le cantique des cantiques : « Ma colombe et ma belle est unique ; elle est unique à sa mère ; elle est choisie à celle qui l'a engendrée [2]. » Celui qui ne garde pas cette unité de l'Église croit-il avoir la foi ? Celui qui se révolte contre l'Église s'imagine-t-il être dans l'Église ? Le bienheureux apôtre saint Paul n'est pas de ce sentiment, puisque marquant le sacrement de l'unité : « Il n'y a, dit-il, parmi vous qu'un corps et qu'un esprit, qu'une espérance à laquelle vous avez été appelés, qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu [3]. » Nous devons donc garder et maintenir fortement cette unité, surtout nous autres évêques qui présidons dans l'Église, afin de montrer que l'épiscopat aussi est un et indivisible. Que personne ne trompe les fidèles et n'altère la vérité. L'épiscopat est un, et chaque évêque en possède solidairement une portion. L'Église de même est une, et elle se répand par sa fécondité en plusieurs personnes ; comme il y a plusieurs rayons de soleil, mais il n'y a qu'une lumière ; comme un arbre a plusieurs branches, mais n'a qu'un tronc et qu'une racine ; comme une source se divise en plusieurs ruisseaux, mais conserve toujours son unité dans son origine. Vous ne sauriez séparer un rayon du corps du soleil : une branche d'arbre rompue ne peut plus prendre racine ; et un ruisseau retranché de sa source, sèche. Ainsi l'Église tout éclatante de la lumière du Seigneur répand ses rayons par toute la terre, et cependant ce n'est

[1] II. Cor., 11, 14. — [2] Matth., 16, 18.

[1] Jean, 20, 21. — [2] Cantiques 6, 8. — [3] Éphèse, 4, 4.

qu'une seule lumière qui est ainsi répandue de toutes parts, et l'unité du corps n'est point divisée. Elle étend ses branches par tout le monde, et fait couler ses ruisseaux de tous côtés; et néanmoins c'est un seul tronc, une seule origine et une seule mère extrêmement féconde et abondante. C'est elle qui nous fait naître, qui nous nourrit de son lait, et qui nous anime de son esprit. L'épouse de Jésus-Christ ne peut pas être corrompue, car elle est chaste et incorruptible. Elle ne connaît qu'une seule maison, et elle n'a qu'une seule couche qu'elle conserve pure et inviolable. Elle nous garde pour Dieu, et destine au royaume les enfans qu'elle a engendrés. Quiconque se sépare de l'Église et s'unit à une adultère, n'a point de part aux promesses qui lui ont été faites. Celui qui abandonne l'Église de Jésus-Christ ne recevra jamais les récompenses de Jésus-Christ. C'est un étranger, c'est un profane, c'est un ennemi. Celui-là ne peut avoir Dieu pour Père, qui n'a point l'Église pour mère. Si quelqu'un s'est pu sauver hors de l'arche de Noé, on se peut sauver aussi hors de l'Église. Notre-Seigneur dit : « Celui qui n'est point avec moi, est contre moi, et celui qui ne recueille point avec moi, dissipe. [1] » Celui qui rompt la paix et la concorde de Jésus-Christ, se déclare contre Jésus-Christ; celui qui recueille hors de l'Église, dissipe l'Église du Seigneur. Le Seigneur dit encore : « Mon Père et moi ne sommes qu'une même chose [2]; » et il est écrit du Père, du Fils et du Saint-Esprit : « Ces trois personnes ne font qu'une même chose [3]. » Et quelqu'un s'imaginera que cette unité établie par une autorité divine et cimentée par des sacremens célestes, peut être divisée dans l'Église par la division des esprits! Celui qui ne garde point cette unité, ne garde point la loi de Dieu, ne garde point la foi du Père et du Fils, ne garde point la vie et le salut. Ce sacrement de l'unité, ce lien indissoluble de la concorde, est marqué dans l'Évangile, lorsque la robe de Jésus-Christ n'y est point divisée, mais tirée au sort et possédée tout entière par un seul. Car voici comme l'Écriture sainte en parle : « Pour sa robe, comme elle était sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils dirent entre eux : Ne la coupons point, mais jetons au sort à qui l'aura [1]. » Elle était la figure de cette unité qui vient d'en haut, c'est-à-dire du ciel et du Père, c'est pourquoi elle ne pouvait être divisée, mais s'entretenait dans toutes ses parties par une liaison inséparable. Celui-là ne saurait posséder la robe de Jésus-Christ qui divise l'Église de Jésus-Christ. Nous voyons au contraire que comme Salomon était proche de sa mort, son royaume devant être divisé, le prophète Achas vint trouver Jéroboam dans un champ, et déchirant sa robe en douze morceaux : « Prenez-en, lui dit-il, dix morceaux; car voici ce que dit le Seigneur : Je m'en vas diviser le royaume de Salomon, et je vous en donnerai dix tribus, et deux tribus lui demeureront à cause de mon serviteur David et de Jérusalem, qui est la ville que j'ai choisie pour faire adorer ma puissance [2]. » Parce que les douze tribus d'Israël se devaient diviser, le prophète Achas divisa sa robe; mais parce que le peuple de Jésus-Christ ne peut être divisé, sa robe faite d'un seul tissu ne fut point divisée. Cette union indivisible de toutes les parties de cette robe marquait l'union indissoluble du peuple fidèle qui a été revêtu de Jésus-Christ. Le signe et le sacrement de cette robe déclaraient l'unité de l'Église. Y a-t-il donc quelqu'un qui soit si méchant et si perfide, si furieux et si ennemi de la paix, que de croire que l'unité de Dieu, la robe de Notre-Seigneur, l'Église de Jésus-Christ puisse être déchirée, ou que de l'oser déchirer? Notre-Seigneur dit dans son Évangile : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur [3]; » et quelqu'un croira qu'il y peut avoir en un même lieu ou plusieurs pasteurs, ou plusieurs troupeaux? L'apôtre saint Paul de même nous exhorte et nous conjure de conserver cette unité, quand il dit : « Je vous conjure, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'être tous dans les mêmes sentimens, et de ne point souffrir de schismes parmi vous, mais de n'avoir tous qu'un même esprit et une même volonté [4]. » Et ailleurs : « Supportez-vous l'un l'autre avec charité, et travaillez à conserver l'unité d'un même esprit, et la paix [5]. » Croyez-vous que celui-là puisse demeurer debout et

[1] Matth., 12, 30. — [2] Jean, 10, 30. — [3] *Ibid.*, 5, 7.

[1] Jean, 19, 23. — [2] Rois, 13, 31.
[3] Jean., 10, 16. — [4] I. Cor., 1, 10. — [5] Éphés., 4, 2.

vivre qui se retire de l'Église, et qui se construit une autre demeure, puisqu'il a été dit à Raab qui figurait l'Église : « Vous rassemblerez en votre maison votre père et votre mère, vos frères et toute la maison de votre père, et quiconque sortira de la porte de votre maison ne se doit prendre qu'à lui-même du malheur qui lui arrivera[1]. » Il est commandé aussi dans l'Exode de manger dans une même maison l'agneau pascal, qui était tué en figure de Jésus-Christ : « Il sera mangé, dit Dieu, en une même maison, et vous ne porterez point dehors de sa chair[2]. » La chair de Jésus-Christ et le saint du Seigneur ne peut être porté dehors, et les fidèles n'ont point d'autre maison que l'Église qui est unique. C'est cette maison et cette demeure de la concorde que le Saint-Esprit désigne dans les psaumes quand il dit : « C'est Dieu qui fait demeurer en une même maison ceux qui sont bien unis ensemble[3]. » Ceux qui sont bien d'accord et les simples demeurent et persévèrent dans la maison de Dieu, dans l'Église de Jésus-Christ. C'est pour cela que le Saint-Esprit a pris la forme de la colombe ; car c'est un oiseau simple et gai, qui n'a point de fiel, qui ne mord point, qui ne déchire point, qui aime à demeurer avec les hommes, qui ne connaît qu'une maison. Ils font ensemble leurs petits, ils sortent ensemble, passent leur vie ensemble, s'entre-témoignent leur affectation par de tendres baisers, et gardent en toutes choses la paix et la concorde. Voilà la simplicité qui doit être dans l'Église et qui la montre ; voilà la charité qui s'y doit garder. Il faut qu'on y voie un amour de colombe et une douceur d'agneau. Que fait dans le cœur d'un chrétien la férocité des loups, la rage des chiens, le venin des serpens, la cruauté des bêtes farouches ? Ne devons-nous pas nous réjouir quand des gens de cette sorte sont séparés de l'Église, de peur qu'ils ne gâtent les colombes et les brebis de Jésus-Christ ? L'amertume ne peut s'accorder avec la douceur, ni les ténèbres avec la lumière, ni la pluie avec le beau temps, ni la guerre avec la paix, ni la fécondité avec la stérilité, ni la sécheresse avec les sources d'eau, ni la tranquillité avec la tempête. Que personne ne s'imagine que les bons puissent sortir de l'Église. Le vent n'emporte point le froment, et un arbre bien enraciné n'est point arraché par la tempête. Il n'y a que la paille légère qui serve de jouet aux vents, et que les arbrisseaux qui cèdent à la violence des tourbillons. L'apôtre saint Jean reprend et déteste en même temps des gens de cette sorte : « Ils sont sortis d'avec nous, dit-il, mais ils n'étaient pas d'avec nous ; car s'ils eussent été d'avec nous, ils seraient demeurés avec nous[1]. » C'est là la cause de tant d'hérésies qui se sont élevées et s'élèvent tous les jours, de ce que des esprits mal faits ne sauraient demeurer en paix, de ce que des brouillons et des perfides ne sauraient conserver l'unité ; et Notre-Seigneur, qui nous laisse l'usage de notre libre arbitre, permet et souffre que ces choses arrivent, afin que, tandis que la vérité sonde nos cœurs et nos esprits, cette épreuve fasse connaître clairement ceux dont la foi est ferme et sincère. C'est ce que le Saint-Esprit déclare par la bouche de l'apôtre : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on reconnaisse ceux qui sont véritablement gens de bien[2]. » C'est ainsi que les fidèles et les perfides se reconnaissent. C'est ainsi qu'avant même le jour du jugement et dès ici-bas les bons sont séparés d'avec les méchans, et le froment d'avec la paille. Ce sont ces sortes de personnes qui sans aucune disposition divine s'élèvent eux-mêmes sur une troupe de téméraires, qui s'établissent prélats contre les lois de l'ordination, qui s'attribuent le nom d'évêque quoique personne ne les admette à l'épiscopat. C'est eux que le Saint-Esprit désigne dans les psaumes quand il parle des pestes de la foi qui s'asseyent dans la chaire de contagion[3]. Ce sont des serpens qui corrompent artificieusement la vérité, qui lancent avec leurs langues un venin mortel, dont le discours gagne comme un chancre, et dont le commerce est un poison qui pénètre jusqu'au cœur. C'est contre ces gens-là que crie Notre-Seigneur ; c'est pour arrêter le peuple qui veut suivre leur erreur qu'il dit : « N'écoutez point ce que disent les faux prophètes : car leurs visions les trompent. Ils parlent, mais ce n'est pas après le Seigneur. Ils disent à ceux qui méprisent la parole de Dieu : Vous aurez la paix, et à tous ceux qui accomplissent leurs désirs : Celui qui marche dans l'égarement de son cœur

[1] Josué, 2, 18. — [2] Exode, 12, 46. — [3] Psaume 67, 6.

[1] I. Jean, 2, 19. — [2] I. Cor., 11, 19. — [3] Psaume 1, 1.

n'aura point de mal. Je ne leur ai point parlé, et ils prophétisaient. S'ils fussent demeurés fermes sur les fondemens que j'ai posés, s'ils eussent écouté mes paroles et instruit mon peuple, je les aurais détournés de leurs mauvaises pensées [1]. » C'est encore eux que Notre-Seigneur marque quand il dit : « Ils m'ont abandonné moi qui suis la fontaine d'eau vive, et ils se sont creusés des citernes rompues qui ne peuvent contenir l'eau [2]. » Ne pouvant y avoir qu'un seul baptême, ils croient pouvoir baptiser ; ayant abandonné la fontaine de vie, ils promettent la grâce de l'eau vivifiante et salutaire ; ils ne nettoient pas les hommes, mais les souillent encore davantage ; ils ne purifient pas leurs crimes, mais les accroissent. Cette naissance n'engendre pas des enfans à Dieu, mais au diable. Comment ceux qui sont nés du mensonge peuvent-ils recevoir les promesses de la vérité ? Comment ceux qui sont engendrés de la perfidie peuvent-ils conserver la grâce de la foi ? Ou comment ceux-là peuvent-ils obtenir la récompense de la paix, qui, par une fureur séditieuse, ont rompu la paix du Seigneur ? Et qu'ils ne se flattent point de ce qu'a dit Notre-Seigneur, que partout où il y en aura deux ou trois d'assemblés en son nom, il sera avec eux [3] ; car ceux qui allèguent ce passage sont des corrupteurs et de faux interprètes de l'Évangile. Ils ne produisent que la fin du passage et laissent ce qui précède ; ils ne font mention que d'une partie et suppriment malicieusement l'autre. Comme ils sont retranchés de l'Église, ils retranchent les paroles de l'Écriture ; car Notre-Seigneur exhortant ses disciples à conserver l'union et la paix : « Je vous assure, leur dit-il, que si deux de vous sont bien unis sur la terre, quoi qu'ils demandent, mon Père qui est dans les cieux le leur accordera, car partout où il y en aura deux ou trois assemblés en mon nom, je suis avec eux [4] ; » par où il montre qu'il n'a pas tant d'égard au nombre qu'à l'union de ceux qui le prient. « Si deux de vous, dit-il, sont bien unis sur la terre. » Il établit premièrement l'union et la concorde, et nous enseigne à être bien d'accord ensemble. Or comment celui-là peut-il être d'accord avec quelqu'un qui est désuni d'avec le corps de l'Église et de tous les fidèles ? Comment deux ou trois peuvent-ils s'assembler au nom de Jésus-Christ, lorsqu'il est certain qu'ils sont séparés de Jésus-Christ et de son Évangile ? car ce n'est pas nous qui nous sommes éloignés d'eux, mais c'est eux qui se sont éloignés de nous ; et tandis que faisant des assemblées à part ils ont formé le schisme et l'hérésie, ils ont abandonné la source et l'origine de la vérité. Or Notre-Seigneur parle de son Église et parle à ceux qui y sont, quand il dit que, s'ils s'entendent bien, et si, selon qu'il leur a commandé, ils prient avec union de cœurs, dans ce cas, quoiqu'ils ne soient que deux ou trois, ils pourront obtenir de la majesté de Dieu ce qu'ils demanderont. « Partout, dit-il, où il y en aura deux ou trois assemblés en mon nom, je suis avec eux. » C'est-à-dire avec ceux qui sont simples et paisibles, avec ceux qui craignent Dieu et qui gardent ses commandemens ; quand ils ne seraient que deux ou trois de cette sorte, il dit qu'il sera avec eux. C'est ainsi qu'il fut avec les trois enfans de Babylone dans la fournaise ardente [1] ; et parce qu'ils étaient simples et bien unis, il envoya un vent frais pour détourner les flammes qui les environnaient. C'est ainsi et pour la même raison qu'il se trouva avec les deux apôtres [2] qui étaient prisonniers, et qu'après avoir lui-même ouvert les portes de la prison, il les remit dans la place publique pour continuer à prêcher au peuple la parole qu'ils leur avaient déjà fidèlement annoncée. Lors donc qu'il dit : « Où il y en aura deux ou trois assemblés en mon nom, je suis avec eux, » il n'a pas voulu diviser l'Église, puisque c'est lui qui l'a formée et établie ; mais reprochant aux perfides leur discorde et recommandant la paix aux fidèles, il fait voir qu'il est plutôt avec deux ou trois qui prient unanimement ensemble, qu'avec plusieurs qui sont désunis ; et que la prière de peu de personnes bien d'accord a plus de pouvoir que celle d'une multitude discordante. C'est pour cela que, nous donnant des règles pour prier, il dit : « Lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos péchés [3]. » Il rappelle de même de l'autel celui qui y était venu pour sacrifier étant mal avec quelqu'un, et il lui commande de s'accor-

[1] Jérémie, 25, 16. — [2] *Ibid.*, 2, 13.
[3] Matth, 18, 20. — [4] *Ibid.*, 18, 19.

[1] Daniel, 3. — [2] Actes, 5. — [3] Marc, 11, 25.

der premièrement avec son frère, et puis d'offrir son présent à Dieu avec un esprit de paix[1]. C'est ainsi que Dieu ne regarda point les présens de Caïn, parce que celui-là ne pouvait pas être en bonne intelligence avec Dieu, qui ne l'était pas avec son frère à cause de sa jalousie[2]. Quelle paix donc se promettent de la part de Dieu ceux qui n'ont point de paix avec leurs frères? Quels sacrifices peuvent célébrer ceux qui ont de la jalousie contre les évêques? Croient-ils que Jésus-Christ soit avec eux lorsqu'ils sont ensemble, n'étant ensemble que hors de l'Église? Quand ils souffriraient la mort pour la confession de son nom, tout leur sang n'est pas capable d'effacer cette faute. Le schisme est un crime si énorme que la mort même ne le saurait expier. Celui-là ne peut être martyr qui n'est point dans l'Église; celui-là ne peut arriver au royaume, qui abandonne celle qui doit régner. Jésus-Christ nous a donné la paix, il nous a commandé d'être bien unis, il nous a ordonné de conserver inviolables les liens de la charité; celui-là donc ne peut être martyr qui ne garde pas la charité fraternelle; c'est ce que l'apôtre saint Paul témoigne, lorsqu'il dit : « Quand j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Quand je donnerais tout mon bien aux pauvres et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai point la charité, tout cela m'est inutile. La charité est généreuse, la charité est douce, la charité n'est point jalouse, ni indiscrète, ni orgueilleuse, ni colère, ni maligne; elle aime tout le monde, elle croit tout, espère tout, supporte tout; enfin la charité ne sera jamais détruite[3]. » La charité, dit-il, ne sera jamais détruite, car elle subsistera toujours dans le paradis; elle demeurera éternellement, parce que les fidèles seront éternellement unis ensemble. La discorde n'a point de lieu dans le royaume des cieux. Celui qui par une division criminelle a violé l'amour de Jésus-Christ n'aura point de part aux récompenses de Jésus-Christ, qui a dit : « Voici le commandement que je vous donne, de vous aimer l'un l'autre comme je vous ai aimés[4]. » Celui qui n'a point la charité, n'a point Dieu avec lui. Écoutez ce que dit le bienheureux apôtre saint Jean : « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui[1]. » Ils ne peuvent pas demeurer avec Dieu, parce qu'ils n'ont pas voulu demeurer en paix dans l'Église. Ils ont beau être exposés au feu et aux bêtes, ce ne sera pas la couronne de leur foi, mais la peine de leur perfidie; ce ne sera pas une mort glorieuse, mais un désespoir. Un homme de la sorte peut être tué, mais il ne peut pas être couronné. Il se dit chrétien, comme souvent le diable se dit le Christ, selon le témoignage de Notre-Seigneur même : « Plusieurs viendront en mon nom et diront : C'est moi qui suis le Christ, et ils en tromperont beaucoup[2]. » Comme donc le diable n'est pas Jésus-Christ, quoiqu'il se couvre faussement de son nom, celui-là de même ne doit pas passer pour chrétien, qui ne demeure pas dans la vérité de l'Évangile et de la foi. Prophétiser, chasser les démons, faire de grands miracles, tout cela est admirable; et néanmoins avec tout cela l'on n'entre point dans le royaume des cieux, si l'on ne marche dans le droit chemin. C'est ce que Notre-Seigneur déclare quand il dit : « Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? n'avons-nous pas fait de grands miracles en votre nom? Mais je leur répondrai : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi ministres d'iniquité[3]. » Il faut vivre dans la justice, si nous voulons que notre juge nous soit favorable; il faut obéir à Dieu, si nous prétendons qu'il nous récompense. Notre-Seigneur, dans l'Évangile, voulant abréger le chemin de notre espérance et de notre foi : « Le Seigneur votre Dieu, dit-il, est un seul Dieu[4]. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Voilà le premier commandement. Et voici le second qui lui est semblable : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes se rapportent à ces deux commandemens[5]. » Il a enseigné en même temps l'unité et l'amour, et il a enfermé tous les prophètes et toute la loi en deux commandemens. Mais quelle unité ou quel amour garde celui qui, transporté d'une fureur séditieuse, divise l'Église, renverse la foi,

[1] Matth., 5, 23. — [2] Genèse, 4, 5.
[3] Cor., 18, 2. — [4] Jean, 15, 12.

[1] Jean, 4, 16. — [2] Marc, 12, 6. — [3] Matth., 7, 22.
[4] Marc, 12, 29. — [5] Matth., 12, 40.

trouble la paix, détruit la charité, profane les sacremens?

Il y a longtemps, mes très-chers frères, que ce mal est éclos, mais maintenant il prend un nouvel accroissement et de nouvelles forces, parce que cela doit arriver ainsi sur la fin du monde, selon que le Saint-Esprit nous en avertit par l'apôtre : « Dans les derniers jours, dit-il [1], les temps seront fâcheux ; car il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, superbes, glorieux, avares, blasphémateurs, désobéissans à leurs parens, ingrats, impies, dénaturés, sans foi, calomniateurs, intempérans, inhumains, ennemis des gens de bien, traîtres, insolens, altiers, aimant mieux leurs plaisirs que Dieu, pieux en apparence, mais qui ruineront l'esprit de piété. De ce nombre sont ceux qui s'introduisent dans les maisons, et qui traînent après eux des femmes chargées de péchés et possédées de diverses passions, qui apprennent toujours et ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité. Et comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse [2], eux de même résistent à la vérité. Ce sont des hommes qui ont l'esprit corrompu et une foi dépravée. Mais ils ne feront pas grand progrès; car leur folie sera connue de tout le monde, comme le fut alors celle de ces magiciens. » Tout cela s'accomplit aujourd'hui, et nous éprouvons maintenant que les hommes et les temps sont tels qu'ils doivent être à la fin du monde. La rage de l'ennemi croissant tous les jours, les hommes sont plus aisés à surprendre; ils sont plus superbes, plus envieux, plus aveuglés de leurs passions, plus impies, plus arrogans, plus querelleurs, plus colères. Que néanmoins la perfidie des autres ne nous ébranle point; mais plutôt qu'elle fortifie notre foi, puisque c'est l'accomplissement des prophéties. Comme quelques-uns commencent à être tels parce qu'il a été prédit ainsi; que les autres aussi se donnent de garde d'eux, puisque cela a été prédit de même, et que Notre-Seigneur a dit : « Prenez garde à vous, vous voyez que je vous ai tout prédit [3]. » Évitez, je vous prie, ces sortes de personnes, et fuyez leur entretien comme une chose mortelle et contagieuse, suivant cette parole de l'Écriture : « Remparez vos oreilles d'épines, et n'écoutez point une méchante langue [1]; » et encore : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs [2]. » Notre-Seigneur nous avertit de fuir ces sortes de personnes : « Ce sont des aveugles, dit-il, qui conduisent des aveugles. Or, si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous deux dans la fosse [3]. » Il faut fuir un homme qui est séparé de l'Église quel qu'il soit. Car « un homme comme cela est perverti; il commet un grand péché et se condamne lui-même [4]. » Celui-là croit-il être avec Jésus-Christ, qui s'élève contre les prêtres de Jésus-Christ, qui se sépare du clergé et du peuple ? Il prend les armes contre l'Église; il combat la disposition de Dieu même. C'est un ennemi de l'autel et du sacrifice de Jésus-Christ. C'est un traître, un impie, un serviteur désobéissant, un fils dénaturé, un faux frère, qui, méprisant les évêques et abandonnant les prêtres de Dieu, ose élever un autre autel, faire une autre prière, profaner la vérité de la victime du Seigneur par des faux sacrifices. Mais il ne sait pas que quiconque va contre ce que Dieu a ordonné, reçoit le châtiment de son audace. C'est ainsi que Coré, Dathan et Abiron, qui voulurent usurper sur Moïse et sur Aaron le pouvoir de sacrifier, portèrent sur-le-champ la peine de cet attentat [5]; car la terre s'étant ouverte à leurs pieds les engloutit tout vivans. Et la colère de Dieu irrité ne tomba pas seulement sur les auteurs de la sédition, mais un feu sortant de l'autel en consuma deux cent cinquante autres qui avaient été complices de leur fureur et de leur témérité. Par où l'Écriture nous fait voir que c'est s'attaquer à Dieu même que de vouloir détruire ce qu'il a ordonné. C'est ainsi que le roi Ozias mettant la main sur l'encensoir, et voulant sacrifier de force contre la loi de Dieu sans avoir égard à la résistance du prêtre Azarias, fut frappé de lèpre sur le front, qui est la partie du visage où sont marqués ceux qui reçoivent la grâce de Dieu [6]. Les enfans d'Aaron de même qui mirent un feu étranger sur l'autel, tombèrent morts sur la place en la présence du Seigneur irrité [7]. Or ceux-là les imitent qui, méprisant la tradition divine, courent après

[1] II. Tim., 3, 1. — [2] Exode, 7. — [3] S. Marc, 14, 23.

[1] Eccléa., 28, 28. — [2] I. Cor., 15, 33. — [3] S. Matth, 15. [4] Tit., 3, 11. — [5] Nombres, 16. — [6] Paralip., 26, 19. [7] Lévitique, 10.

des doctrines nouvelles et introduisent des traditions humaines. C'est eux que Notre-Seigneur réprend dans son Évangile quand il dit : « Vous rejetez les commandemens de Dieu pour établir vos traditions [1]. » Ce crime-là est pire que celui de ceux qui sont tombés pendant la persécution ; et néanmoins ils sont mis en pénitence, et ils tâchent d'apaiser la colère de Dieu par une pleine satisfaction. Ceux-ci demandent à rentrer dans l'Église, et ceux-là se révoltent contre l'Église. Ceux-ci se peuvent excuser sur la violence qu'on leur a faite, et le crime de ceux-là est tout volontaire. Celui qui est tombé n'a fait tort qu'à lui-même, au lieu que celui qui a fait un schisme ou une hérésie en a surpris plusieurs en les entraînant avec lui. Ici il n'y va que de la perte d'une seule âme, et là plusieurs courent fortune de se perdre. L'un reconnaît au moins sa faute, la pleure, en a regret ; et l'autre, fier dans son péché et s'y complaisant, sépare les enfans de la mère, débauche au pasteur ses brebis, et renverse les sacremens divins. Celui qui est tombé n'a péché qu'une seule fois, et l'autre pèche tous les jours. Enfin un apostat souffrant ensuite le martyre peut entrer dans le paradis ; au lieu qu'un schismatique qui est tué hors de l'Église, ne peut avoir part aux récompenses de l'Église. Et que personne, mes très-chers frères, ne s'étonne d'en voir parmi les confesseurs mêmes qui s'engagent dans le schisme ; car la confession du nom de Jésus-Christ ne nous met pas à couvert des embûches du diable, et ne nous assure pas contre tous les dangers auxquels nous sommes exposés pendant cette vie. Autrement les confesseurs ne tomberaient jamais dans l'adultère et dans les autres crimes où nous en voyons avec douleur tomber quelques-uns. Un confesseur, quel qu'il soit, n'est pas plus grand ni plus vertueux que Salomon, ni plus chéri de Dieu. Cependant nous voyons qu'après avoir marché longtemps dans la voie du Seigneur, et obtenu de lui un infinité de grâces, il abandonna cette voie et perdit toutes les grâces qu'il avait reçues. « Dieu, dit l'Écriture, suscita Satan contre Salomon [2], c'est pourquoi il est écrit : « Gardez bien ce que vous avez, afin que personne ne prenne votre couronne [3]. » Car Dieu ne dirait pas que la couronne de justice peut être ôtée, et il ne menacerait pas de ce malheur, si ce n'était une suite nécessaire de perdre la couronne quand on a perdu la justice. La confession du nom de Jésus Christ est le commencement de la gloire, mais n'en est pas le couronnement ; et puisqu'il est écrit « qu'il n'y aura de sauvé que celui qui persévérera jusqu'à la fin [1], » tout ce qui précède la fin est un degré pour arriver au salut, mais n'est pas le salut. C'est un confesseur ; mais le danger est plus grand après la confession, parce que l'ennemi est plus irrité. C'est un confesseur ; il se doit donc tenir plus attaché à l'Évangile ; puisque c'est par l'Évangile que Notre-Seigneur lui a donné la gloire qu'il possède ; car le Seigneur dit : « Celui à qui l'on donne beaucoup, on lui redemandera beaucoup [2], » et l'on exige plus de reconnaissance de celui qui reçoit plus d'honneur. Que personne ne se serve de l'exemple d'un confesseur pour se perdre ; que personne n'apprenne de lui à être injuste, insolent, perfide. C'est un confesseur ; qu'il soit donc humble, doux et retenu, afin que celui qui porte le nom de confesseur de Jésus-Christ, imite Jésus-Christ qu'il confesse. Car puisqu'il dit : « Celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé [3] ; » et que lui-même n'a été élevé par son Père que parce qu'étant la parole, la vertu et la sagesse de Dieu le Père, il s'est humilié sur la terre ; puisqu'il nous a recommandé si expressément l'humilité dans sa loi, et que son Père ne lui a donné un nom si excellent qu'en récompense de son humilité, comment pourrait-il aimer l'orgueil [4] ? C'est un confesseur de Jésus-Christ ; mais c'est pourvu que dans la suite il ne donne point sujet de blasphémer la majesté de Jésus-Christ. Qu'une langue qui a confessé Jésus-Christ ne soit point médisante, ni querelleuse, ni séditieuse ; et qu'après avoir proféré des paroles glorieuses à Dieu, elle ne lance point de venin contre ses frères et contre les prêtres de Dieu. Mais si, après avoir confessé Jésus-Christ, un confesseur tombe en des crimes détestables, s'il flétrit la gloire de sa confession par le déréglement de sa vie, s'il se souille d'ordure et de corruption ; en un mot, si abandonnant l'Église où il a été confesseur,

[1] S. Marc, 7, 8. — [2] III. Rois, 11. — [3] Apoc., 3.

[1] S. Matth., 10, 22. — [2] S. Luc, 12, 48. — [3] *Ibid.*, 18, 14.
[4] Le nom de *Jésus*. Philippe, 2, 9.

et rompant le lien de l'unité il trahit lâchement la foi qu'il a professée d'abord, il ne se peut point vanter de sa confession comme s'il était destiné pour la gloire, puisque cela ne servira qu'à accroître ses châtimens; car Notre-Seigneur choisit Judas pour l'un de ses apôtres, et toutefois Judas le trahit ensuite. Mais comme les autres apôtres ne perdirent pas leur foi et leur fermeté pour avoir été abandonnés par ce traître, l'infidélité de quelques confesseurs ne détruit pas la sainteté et la dignité de tous. Le bienheureux apôtre dit dans son épître aux Romains : « Si quelques-uns d'eux n'ont pas cru, est-ce que leur infidélité anéantira l'effet des promesses de Dieu ? Non sans doute ; car Dieu est véritable, comme tout homme est menteur [1]. » La plus grande et la meilleure partie des confesseurs demeure ferme dans sa foi et dans la vérité de la loi du Seigneur, et ceux qui se souviennent qu'ils ont reçu la grâce dans l'Église par la miséricorde de Dieu, ne rompent point la paix de l'Église. Leur fidélité même est d'autant plus louable qu'étant unis par une même confession avec ceux qui se sont retirés de l'Église, ils ne les ont pas imités dans leur perfidie. Éclairés de la pure et véritable lumière de l'Évangile, ils sont aussi zélés pour conserver la paix de Jésus-Christ, qu'ils ont été généreux pour maintenir sa gloire. Je souhaite véritablement, mes très chers-frères, qu'aucun des fidèles, s'il se peut, ne périsse, et que l'Église, cette bonne mère, ait la joie d'enfermer tous ses enfans bien unis dans son sein. Je le souhaite et vous y exhorte de tout mon cœur. Mais néanmoins si mes conseils salutaires ne sont pas capables de ramener dans la voie du salut quelques auteurs du schisme qui demeurent dans une obstination aveugle et furieuse, que les autres au moins qui se sont laissé surprendre par leur simplicité se retirent du piége où ils sont tombés, qu'ils sortent de leur erreur, et qu'ils rentrent dans le droit chemin. Voici ce que dit saint Paul sur ce sujet : « Nous vous commandons au nom de notre Seigneur Jésus-Christ de vous séparer de tous les frères qui se comportent mal et qui ne suivent pas ce que nous leur avons enseigné [2]. » Et ailleurs : « Que personne ne vous surprenne par de vains discours ; car c'est cela qui attire la colère de Dieu sur les opiniâtres [1]. N'ayez donc point de commerce avec eux. » Il se faut éloigner des pécheurs, ou plutôt il les faut fuir, de peur que si l'on se joint à eux et qu'on marche avec eux dans la voie de l'erreur, on ne devienne complice de leur crime. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ, qu'une Église, qu'une foi et qu'un peuple fidèle uni en un même corps par le lien indissoluble de la concorde. L'unité ne peut pas être divisée, et un corps ne subsiste plus quand il est démembré et mis en pièces. Quiconque se sépare du tronc ne peut plus avoir de vie, et perd le fondement du salut. Le Saint-Esprit nous dit dans les psaumes : « Voulez-vous vivre longtemps et heureusement, empêchez votre langue de médire, et vos lèvres de mentir. Détournez-vous du mal et faites le bien; cherchez la paix et travaillez à l'avoir [2]. » Un enfant de paix doit chercher la paix et travailler à la maintenir, et il faut que celui qui connaît et aime le lien de la charité s'abstienne de tous les discours qui sont capables de l'altérer. Notre-Seigneur étant proche de sa passion, parmi ses autres enseignemens divins et salutaires nous a laissé celui-ci : « Je vous laisse la paix, dit-il, je vous donne ma paix [3]. » Voilà l'héritage que Jésus-Christ nous a laissé. Il nous a promis la jouissance de toute sorte de biens pourvu que nous conservions la paix. Si donc nous sommes les héritiers de Jésus-Christ, demeurons dans la paix de Jésus-Christ. Si nous sommes les enfans de Dieu, soyons doux et paisibles. « Bienheureux, dit-il, les pacifiques, car ils seront appelés enfans de Dieu [4]. » Il faut que les enfans de Dieu soient pacifiques, il faut qu'ils soient doux, simples, unis. Cette union fleurissait parmi les fidèles du temps des apôtres, et l'on voyait entre eux une charité admirable. L'Écriture sainte le témoigne quand elle dit : « Toute la multitude de ceux qui croyaient n'agissait que par une même âme et un même esprit [5]; » et encore : « Ils persévéraient tous unanimement dans l'oraison avec les femmes, et avec Marie mère de Jésus-Christ et ses frères [6]. » C'est aussi pour cela que leurs prières étaient si efficaces, et qu'ils pouvaient s'assurer d'obtenir de Dieu tout ce qu'ils de-

[1] Rom., 3, 3. — [2] II. Thess., 3, 6.

[1] Ephés., 5, 6. — [2] Psaumes 33, 12. — [3] S. Jean, 14, 17.
[4] S. Matth., 5, 9. — [5] Actes, 4, 32. — [6] *Ibid.*, 1, 14

mandaient. Mais maintenant cette union est autant diminuée parmi nous que les bonnes œuvres qui en sont la suite. Alors ils vendaient leurs maisons et leurs héritages, et en donnaient le prix aux apôtres pour le distribuer aux pauvres, afin de s'acquérir un trésor dans le ciel. Mais maintenant nous ne donnons pas seulement la dîme de notre revenu, et au lieu que Notre-Seigneur nous commande de vendre notre bien, nous achetons au contraire et l'augmentons. C'est ainsi que la vigueur de la foi s'est éteinte en nous; c'est ainsi que la force des fidèles est languissante. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, envisageant le temps où nous sommes, disait : « Lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre[1] ? » Nous voyons l'accomplissement de cette parole. Il n'y a plus de crainte de Dieu, plus de justice, plus de charité, plus de bonnes œuvres, plus de foi. Personne ne pense aux choses à venir. Personne ne considère le jour du Seigneur, le jour de la colère de Dieu, les supplices préparés pour les incrédules, les tourmens éternels qui attendent les perfides. Si nous avions de la foi, nous aurions aussi de la crainte; mais parce que nous ne croyons rien, nous ne craignons rien non plus. Que si nous craignions quelque chose, nous nous en donnerions de garde, et l'éviterions aussi par conséquent. Animons-nous donc autant que nous pouvons, mes très-chers frères, et sortant de l'assoupissement de notre ancienne paresse, veillons à observer les préceptes de Notre-Seigneur. Soyons tels qu'il nous commande d'être, quand il dit : « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez comme des serviteurs qui attendent que leur maître retourne de la noce, afin que lorsqu'il viendra et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux les serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillans[1]. » Il faut que nous soyons ceints, de crainte que, lorsque le jour de combat viendra, il ne nous surprenne embarrassés. Que notre lumière éclate dans nos bonnes œuvres, afin qu'elle nous conduise de la nuit du siècle à la clarté éternelle. Tenons-nous toujours sur nos gardes dans l'attente de l'avénement imprévu de Notre-Seigneur, afin que lorsqu'il frappera à la porte, notre foi veille, et reçoive le prix de sa vigilance. Si nous gardons fidèlement ces avis salutaires, le diable ne nous surprendra jamais endormis, mais comme des serviteurs soigneux et vigilans, nous règnerons éternellement avec Jésus-Christ.

DE CEUX QUI SONT TOMBÉS

DANS L'ANNÉE 251.

Enfin, mes très-chers frères, la paix a été rendue à l'Église, et ce qui paraissait naguère difficile aux incrédules et impossible aux apostats, Dieu l'a fait par sa puissance souveraine. Nous commençons à reprendre nos esprits, l'orage est passé, et le calme a succédé à la tempête. Louons-en Dieu, et le remercions d'une faveur si signalée, quoique nous n'ayons cessé de célébrer ses louanges au plus fort de la persécution; car l'ennemi n'est pas assez puissant pour faire que ceux qui aiment le Seigneur de tout leur cœur comme nous, ne le louent et ne le bénissent pas en tout temps. Ce jour tant désiré de tout le monde est venu, et après les horribles et affreuses ténèbres d'une longue nuit, Dieu a fait paraître les rayons favorables de sa bonté. Nous contemplons maintenant avec plaisir ces confesseurs glorieux que leur foi et leur courage ont rendus illustres, et nous ne saurions nous lasser de les embrasser. Voici la

[1] S. Luc, 18, 8.

[1] S. Luc, 12, 35.

troupe éclatante des soldats de Jésus-Christ qui ont rompu par leur fermeté les plus violens efforts de la persécution, et qui étaient prêts à souffrir toutes les rigueurs de la prison et de la mort. Vous avez généreusement résisté au siècle, braves athlètes de Jésus-Christ. Vous avez donné à Dieu un spectacle magnifique, et un grand exemple à tous les chrétiens. Votre voix a fidèlement confessé Jésus-Christ, et ne s'est point démentie depuis qu'elle a une fois fait profession de croire en lui. Vos mains illustres, qui ne s'occupaient qu'à des œuvres saintes et divines, ont rejeté courageusement des sacrifices impies. Votre bouche sanctifiée par des mets célestes, après avoir reçu le corps et le sang du Seigneur, a eu horreur de se souiller de viandes offertes aux idoles. Votre tête n'a point été couverte de ce voile profane dont on couvrait les têtes captives de ceux qu'on obligeait à sacrifier aux fausses divinités. Un front consacré par le signe de la croix n'a pu souffrir la couronne du diable, et s'est réservé pour celle du Seigneur. Avec quels transports de joie l'Église votre mère ne vous reçoit-elle point maintenant dans son sein au retour du combat? Avec quel contentement et quelle allégresse ne vous ouvre-t-elle point ses portes, afin que vous entriez en troupe, chargés des dépouilles de l'ennemi terrassé! Les femmes mêmes ont part au triomphe des hommes, et elles ont vaincu le monde en vainquant leur sexe. Les vierges l'accompagnent aussi, ornées de l'honneur d'une double victoire; avec les enfans qui ont surmonté par leur courage la faiblesse de leur âge. Après, vient la troupe de ceux qui sont demeurés debout, et qui vous suivent de près dans la gloire de votre triomphe. Ils ont la même fidélité que vous, et le même attachement à la foi. Appuyez sur les fondemens inébranlables des divins préceptes et des lois de l'Évangile, ils ont regardé sans effroi les bannissemens, la perte de leurs biens, et les supplices les plus cruels. On leur donnait du temps pour tâcher d'ébranler leur foi, mais celui qui a renoncé au siècle se moque de tous ces délais artificieux, et celui qui aspire à l'éternité ne s'arrête point au temps. Que personne, mes très-chers frères, ne diminue une gloire qu'ils ont si justement acquise, que personne ne rabaisse malicieusement leurs avantages. Lorsque le temps porté par les édits pour renier la foi est expiré, quiconque dans ce temps n'a point renoncé Jésus-Christ, l'a confessé. Le premier degré d'honneur est de confesser Notre-Seigneur quand on est pris; et le second c'est de se retirer prudemment et se réserver pour ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous. La première confession est publique; la seconde est particulière. Celui-là demeure victorieux des juges du monde; et celui-ci, se contentant d'avoir Dieu pour juge, conserve sa conscience pure en ne trahissant point les sentimens de son cœur. L'un témoigne plus de courage, et l'autre plus de prudence. Le premier se trouve prêt lorsque son temps est venu, et le second est peut-être réservé pour un autre temps; et de ce qu'il s'est retiré et qu'il a abandonné ses biens pour ne point renier Jésus-Christ, c'est une marque qu'il l'aurait confessé s'il avait été pris.

Mais parmi le triomphe des martyrs, la gloire des confesseurs, et le courage de ceux qui sont demeurés fermes, il y a une chose qui nous afflige sensiblement. C'est que la fureur de l'ennemi nous a arraché une partie de nos entrailles, et en a terrassé plusieurs d'entre-nous. Que ferai-je ici, mes très-chers frères? j'en suis extrêmement en peine. Que dirai-je, ou de quelle manière parlerai-je? Certes, il est plus besoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux. Car qui serait si dur et si impitoyable, que de demeurer les yeux secs au milieu d'une si grande désolation, et de voir ses frères tombés d'une chute mortelle, sans faire retentir le ciel de ses cris? Je m'afflige avec vous, mes frères, je m'afflige avec vous; et je ne me console point sur ce que je suis demeuré moi-même sain et entier, puisqu'un véritable pasteur ressent plus vivement les plaies de son troupeau que son troupeau lui-même. J'entre dans tous les sentimens de votre cœur, et je partage avec vous le poids de votre tristesse. Je gémis avec ceux qui gémissent, je pleure avec ceux qui pleurent, et il me semble que je suis couché par terre avec ceux que l'ennemi a terrassés. Je suis percé des mêmes traits dont vous avez été percés, et l'épée qui vous a blessés a passé au travers de mes entrailles. Ainsi je ne puis

pas dire que j'aie été à couvert de la violence de la persécution, puisque l'affection que j'ai pour mes frères fait que j'ai reçu le contre-coup de tous les coups qu'on leur a portés. Mais néanmoins, mes frères, il ne nous faut pas désespérer, et les ténèbres de la persécution ne nous doivent pas tellement couvrir les yeux, qu'il ne nous reste encore quelque lumière pour voir ce que Dieu nous commande. Si nous reconnaissons la cause de nos maux, nous en trouverons le remède. Notre-Seigneur a voulu éprouver sa famille; et parce qu'une longue paix avait corrompu la discipline, les châtimens du ciel ont réveillé notre foi languissante et endormie. Et quoique nos péchés eussent mérité de plus grandes peines, Dieu qui est bon a tellement tempéré toutes choses, que tout ce qui est arrivé a paru plutôt une épreuve qu'une persécution. Tout le monde ne songeait qu'à s'enrichir, et sans se souvenir de ce que les fidèles faisaient du temps des apôtres, et qu'ils devraient toujours faire, ils se portaient d'une ardeur insatiable à accroître leurs biens. Le zèle de la religion et la pureté de la foi étaient éteints dans les prêtres et dans les ministres de l'Église. Il n'y avait plus de charité ni de règlement de mœurs parmi les chrétiens. Les hommes se peignaient la barbe et les cheveux, et les femmes se fardaient, et l'on corrompait ainsi l'ouvrage de Dieu. On usait de fraudes et d'artifices, et l'on tâchait de se surprendre l'un l'autre. On se mariait avec les infidèles, et l'on prostituait aux païens les membres de Jésus-Christ. Non-seulement on jurait sans raison, mais on se parjurait. On méprisait insolemment les prélats; on s'entre-déchirait par des médisances, et l'on couvait l'un contre l'autre des haines mortelles et irréconciliables. Les évêques, qui doivent instruire les autres et leur montrer l'exemple, méprisaient l'administration des choses saintes pour se mêler des affaires séculières, et plusieurs, abandonnant leur chaire et leur peuple, couraient de province en province faire des trafics honteux. On n'assistait point les fidèles qui étaient pauvres, et cependant on voulait toujours amasser; on enlevait des héritages par fraude, et l'on mettait son argent à usure. Étant tels et coupables de si grands péchés, que ne méritions-nous point de souffrir, surtout après les avertissemens que Dieu nous donne dans l'Écriture, lorsqu'il dit : «S'ils abandonnent ma loi et ne marchent pas selon mes préceptes; s'ils profanent mes ordonnances et ne gardent pas mes commandemens, j'enverrai mes verges et mes fléaux sur eux pour les châtier[1]?» Ces choses nous ont été prédites il y a long-temps, mais nous, oubliant les commandemens qui nous ont été faits, et n'en tenant aucun compte, nous avons obligé la justice de Dieu à employer des remèdes plus forts pour nous guérir et pour éprouver notre foi. Encore, si nous nous fussions convertis à Dieu quoique tard, et que nous eussions souffert constamment ses châtimens et ses épreuves; mais aux premières menaces de l'ennemi, une grande partie de nos frères ont trahi leur foi, et sans attendre que l'effort de la persécution les renversât par terre, ils s'y sont jetés d'eux-mêmes. Cependant qu'était-il arrivé de si extraordinaire et de si imprévu, pour violer ainsi légèrement le serment prêté à Jésus-Christ dans le baptême? Les prophètes et les apôtres, remplis du Saint-Esprit, n'ont-ils pas prédit toutes ces choses? N'ont-ils pas parlé des souffrances des justes et des persécutions des gentils? L'Écriture sainte, qui arme toujours notre foi et qui fortifie les serviteurs de Dieu par une voix puissante, ne dit-elle pas : «Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul[2]?» Ne dit-elle pas encore, pour montrer la grandeur de la colère de Dieu, et nous avertir d'en redouter les effets : «Ils ont adoré ceux que leurs mains ont faits; ils se sont courbés et prosternés devant eux; je ne leur pardonnerai point ce crime[3]?» Dieu dit encore en un autre endroit : «Celui qui sacrifiera à d'autres dieux qu'au Seigneur sera mis à mort[4].» Et de même dans l'Évangile, Notre-Seigneur, qui a accompli par ses actions ce qu'il a enseigné par ses paroles, ne nous a-t-il pas avertis de tout ce qui se fait à cette heure, et qui se fera à l'avenir? N'a-t-il pas menacé de supplices éternels ceux qui le renieront, et promis de grandes récompenses à ceux qui confesseront son nom? Mais, hélas! toutes ces instructions se sont effacées de l'esprit de quelques-uns. Ils n'ont pas seulement attendu

[1] Psaumes 88, 30. — [2] S. Math., 4, 10; Deut., 6, 13.
[3] Isaïe, 2, 8. — [4] Exode, 22, 20.

qu'on les interrogeât pour renoncer à Jésus-Christ, ni qu'on se saisît d'eux pour brûler de l'encens sur les autels. Plusieurs ont été vaincus avant le combat et terrassés avant le choc, et ils ne se sont pas seulement réservé cette excuse, d'avoir sacrifié aux idoles malgré eux. Ils ont couru d'eux-mêmes à la place publique. Ils se sont hâtés d'aller à la mort, comme s'ils eussent souhaité cela depuis longtemps, et qu'ils n'eussent attendu que l'occasion. Mais que dirai-je de ceux qui remis au lendemain par les magistrats à cause qu'il était tard, les ont priés de ne pas attendre plus longtemps, comme s'ils n'eussent pu se perdre assez tôt? Peuvent-ils alléguer qu'on leur a fait violence, puisque c'est plutôt eux qui l'ont faite? Lorsqu'ils sont montés volontairement au Capitole [1], lorsqu'ils se sont présentés de leur plein gré pour commettre un sacrilége détestable, comment n'ont-ils point trébuché? comment leurs yeux n'ont-ils point été troublés? comment leurs entrailles ne se sont-elles point renversées? comment ont-ils eu le courage de lever les bras? comment ne sont-ils point demeurés muets et interdits? Un serviteur de Dieu a-t-il bien eu l'assurance de demeurer là debout, de parler, de renoncer à Jésus-Christ, lui qui avait renoncé au diable et au monde? L'autel où il a offert de l'encens aux dieux n'a-t-il pas été son bûcher, et ne le devait-il pas fuir comme le lieu de ses funérailles? Pourquoi y apportiez-vous une victime pour y sacrifier? n'étiez-vous pas vous-même la victime? Vous y avez immolé votre salut, votre espérance, votre foi. Plusieurs même ne se contentant pas de leur propre perte, ont exhorté les autres à les imiter, et leur ont donné à boire le poison dont ils avaient bu les premiers. Et afin que rien ne manquât à l'énormité de ce crime, des enfans ont été portés aux autels par leurs propres pères, et ont perdu la grâce qu'ils ne faisaient quasi que d'avoir reçue. N'auront-ils pas sujet de dire au jour du jugement : « Nous n'avons rien fait. Nous n'avons point quitté le pain ni le breuvage du Seigneur pour nous souiller de l'attouchement de viandes profanes. C'est la perfidie d'autrui qui nous a perdus. Nos pères ont été nos parricides. C'est eux qui nous ont ôté l'Église pour mère et Dieu pour père. Nous ne connaissions point la grandeur du crime qu'on nous faisait commettre, et nous ne sommes coupables que parce que d'autres le sont. »

Mais ce qui est encore plus pitoyable, c'est qu'il n'y a point de prétexte pour excuser un si grand crime. Car dira-t-on qu'il eût fallu abandonner sa patrie et perdre son bien? Mais ne perdrons-nous pas l'un et l'autre en mourant? C'était Jésus-Christ qu'il fallait craindre de perdre, et les demeures éternelles qu'il nous a promises. Le Saint-Esprit crie par la bouche du prophète : « Retirez-vous, sortez de là, ne touchez point à ce qui est impur, sortez de ce lieu, éloignez-vous-en, vous qui portez les vases du Seigneur [1]. Et aujourd'hui ceux qui sont les vases du Seigneur et le temple de Dieu, ne veulent pas sortir et se retirer de peur qu'on ne les oblige à toucher à des choses impures et à se souiller de viandes abominables. On entend encore ailleurs une voix du ciel qui avertit les serviteurs de Dieu de ce qu'ils doivent faire, et qui dit : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne preniez part à ses crimes, et que vous ne soyez frappé des mêmes plaies qu'elle [2]. » Celui qui sort et se retire ne participe point au péché; mais celui qui en est trouvé complice en porte aussi la peine. C'est pour cela que Notre-Seigneur a enseigné de s'enfuir durant la persécution, et ne l'a pas seulement enseigné, mais l'a fait lui-même. Car comme la couronne du martyre est une grâce de Dieu qu'on ne peut recevoir que quand le temps est venu, quiconque demeurant fidèle à Jésus-Christ se retire, ne renie pas la foi, mais attend le temps; au lieu que celui qui ne s'étant pas retiré a renié Jésus-Christ, n'est demeuré que pour le renier. Ne dissimulons point la vérité, mes frères; ne cachons point la cause de nos maux. Un amour aveugle du bien en a perdu plusieurs, et ceux que leurs richesses tenaient comme enchaînés, n'ont pu être prêts pour se retirer. Ce sont les liens qui ont arrêté les efforts de leur courage, et qui les ont empêchés de prendre aucune résolution généreuse; de sorte qu'étant attachés aux choses de la terre, ils sont devenus la proie du serpent que Dieu a condamné à manger la terre [3]. Aussi Notre-Seigneur qui, comme un bon maître, nous donne toujours les avertissemens nécessaires

[1] De la ville de Carthage.

[1] Isaïe, 52, 11. — [2] Apoc., 18. — [3] Genèse, 3, 14.

pour notre conduite : « Si vous voulez, dit-il, être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; et puis venez et suivez-moi [1]. Si les riches faisaient ainsi, leurs richesses ne les perdraient pas ; s'ils mettaient leur trésor dans le ciel, leurs biens ne seraient pas leurs ennemis domestiques, et leur cœur serait avec leur trésor. Le monde n'aurait point de prise sur eux pour les vaincre, et ils suivraient le Seigneur libres et dégagés comme les apôtres, et comme plusieurs du temps des apôtres et depuis, qui ayant abandonné leurs biens et leurs parens, se sont étroitement unis à Jésus-Christ. Mais comment ceux-là pourraient-ils suivre Jésus-Christ qui sont liés par leur bien ? ou comment s'élèveraient-ils au ciel, étant retenus contre terre par le poids de leurs convoitises ? Ils croient posséder leurs biens, et c'est leurs biens qui les possèdent, et ils ne sont pas les maîtres, mais les esclaves de leurs richesses. L'apôtre a marqué ce temps et ces personnes, lorsqu'il a dit : « Ceux qui voudront devenir riches tomberont dans la tentation et dans le piége, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans la damnation et dans la mort ; car l'amour du bien est la racine de tous les maux ; et quelques-uns ayant été possédés de cette passion, ont fait naufrage dans la foi et se sont engagés en une infinité de malheurs [2]. » Mais quelles sont les récompenses que Notre-Seigneur nous propose pour nous porter au mépris de nos biens ? Comment nous promet-il de nous dédommager des pertes si légères que nous ferons ici-bas ? « Personne, dit-il, ne quittera sa maison ou sa terre, ou son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses enfans pour le royaume de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant en ce monde, et la vie éternelle en l'autre [3]. » Puis donc que nous savons cela, et que nous ne saurions douter de la vérité des promesses de Notre-Seigneur, tant s'en faut que nous devions craindre cette perte, que nous la devons désirer au contraire, puisque le même Seigneur nous dit encore : « Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous persécuteront, vous sépareront, vous chasseront et vous maudiront comme des méchans à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce temps-là et soyez bien aises, car une grande récompense vous attend dans le ciel [1]. » — « Mais l'on menaçait, direz-vous, de tourmenter horriblement ceux qui refusaient de sacrifier. » Celui-là se peut plaindre des tourmens qui a été vaincu par les tourmens, et celui qui a cédé à la douleur se peut excuser sur la douleur. Une personne de la sorte peut demander qu'on lui pardonne, et dire : « J'ai voulu combattre vaillamment ; et me souvenant du serment que j'avais prêté, je me suis armé de zèle et de foi ; mais la longueur et la diversité des supplices m'ont vaincu. Mon esprit est demeuré ferme, et ma foi constante, et mon âme immobile a lutté longtemps contre la douleur. Mais lorsque la cruauté d'un juge barbare se redoublant, mon corps déjà lassé et affaibli a été encore déchiré par les fouets, meurtri de coups, étendu sur le chevalet, entamé par les ongles de fer, brûlé par les flammes, la chair m'a abandonné dans le combat, les sens ont été vaincus, et ce n'est pas l'esprit, mais le corps qui a succombé sous la douleur. » On peut pardonner plutôt à un homme qui se défend de la sorte, et son malheur est digne de compassion. C'est ainsi que Dieu a pardonné autrefois à Castus et à Émilius, et qu'après avoir été vaincus au premier combat, il les rendit victorieux au second. D'abord ils cédèrent aux flammes ; mais ensuite les flammes leur cédèrent, et ils tirèrent du sujet de leur défaite, la matière de leur triomphe. Ce n'était pas leurs larmes, mais leurs plaies qui priaient pour eux, et leur corps blessé et déchiré en cent endroits était une voix puissante qui demandait et arrachait leur grâce. Le sang qui coulait de leurs entrailles à demi brûlées, intercédait bien autrement pour eux que tous les pleurs [1] qu'ils eussent pu répandre. Mais maintenant quelles plaies peuvent montrer ceux qui ont été vaincus ? quelles tortures de leurs membres ? puisque la foi n'est pas tombée après avoir combattu, mais que la perfidie a prévenu le combat ; puisque la nécessité ne peut pas excuser le crime qu'on a commis lorsqu'on l'a commis volontairement.

Je ne dis pas cela pour exagérer la faute de nos frères, mais pour les porter davantage à

[1] Matth., 18, 21. — [2] I. Tim., 6, 9. — [3] S. Marc, 10, 29.

[1] Luc, 6, 12

rier qu'on la leur pardonne et à en faire une
ste satisfaction. Car puisqu'il est écrit : « Ceux
ui vous disent heureux vous trompent et vous
garent [1]. » Celui qui flatte le pécheur lui donne
atière de pécher, et au lieu d'arrêter ses
imes il les fomente. Mais celui qui reprend
n frère et lui donne des conseils généreux lui
uvre la porte du salut. « Ceux que j'aime, dit
Seigneur, je les reprends et les châtie [2]. » De
ême il faut qu'un prêtre de Dieu ne trompe
as les chrétiens par une complaisance perni-
ieuse, mais les guérisse par des remèdes
alutaires. Un chirurgien qui n'ose toucher et
onder une plaie est malhabile homme, et en
ugmente la pourriture et la corruption. Il la
aut ouvrir, faire des incisions, couper les
hairs, et guérir le mal d'une manière plus
orte. Le malade a beau se plaindre et crier
orsqu'il souffre, il remerciera le médecin
uand il sera guéri. Car une nouvelle espèce de
al s'est élevée parmi nous, mes très-chers
rères ; et comme si la tempête de la persécu-
ion n'avait pas causé assez de désordres, pour
omble de malheur une peste agréable et trom-
euse s'est glissée parmi les fidèles sous le
om spécieux de compassion et de miséricorde.
ontre la vigueur de l'Évangile, contre la loi
Dieu et de Jésus-Christ, il se trouve des
ens assez téméraires pour accorder la paix et
communion à quelques personnes impru-
ntes. Inutile et fausse paix, pernicieuse à
ux qui la donnent, et infructueuse à ceux qui
reçoivent ! Ils ne donnent pas le temps aux
lades de guérir par une satisfaction véritable
légitime. La pénitence est bannie du cœur
s chrétiens, et on leur fait perdre le souvenir
s crimes les plus énormes. On se contente
couvrir les plaies des mourans, et on dissi-
ule des blessures profondes et mortelles. Au
tour des autels du diable ils approchent du
int du Seigneur, les mains encore toutes souil-
es des sacrifices des idoles. Ayant à peine di-
éré les viandes offertes aux faux dieux, et leur
ouche publiant encore leur crime par l'odeur
este qui en sort, ils viennent enlever le
rps du Sauveur malgré l'Écriture qui crie :
u'il n'y ait que ceux qui sont purs qui man-
nt de la chair du sacrifice de salut qui est
celui du Seigneur ; car quiconque ne mangera
étant impur, périra du milieu du peuple [1]. »
L'apôtre déclare encore : « Qu'on ne saurait boire
le calice du Seigneur et le calice des démons,
ni manger à la table du Seigneur et à la table
des démons [2]. » Et il menace les rebelles et les
opiniâtres, quand il dit : « Quiconque mangera
le pain ou boira le calice du Seigneur indigne-
ment, sera coupable de la profanation de son
corps et de son sang. »

Au mépris de toutes ces paroles divines, on
fait violence au corps et au sang de Jésus-
Christ ; et ils l'offensent par là davantage que
lorsqu'ils l'ont renié. Avant que d'avoir expié
et confessé publiquement leur crime, avant que
leur conscience ait été purifiée par le sacrifice
et l'imposition des mains de l'évêque, avant
qu'ils aient apaisé un Dieu irrité qui les me-
nace, ils croient que la paix que quelques-uns
se vantent faussement de leur donner est une
véritable paix. Ce n'est pas une paix mais une
guerre, et celui qui se sépare de l'Évangile,
ne peut être joint à l'Église. Pourquoi appellent-
ils bienfait une injure ? Pourquoi nomment-ils
douceur une cruauté ? Pourquoi paraissent-ils
communiquer avec ceux qui devraient pleurer
et prier sans relâche, après leur avoir ravi les
larmes de la pénitence ? Ils sont à ces pécheurs
ce qu'est la grêle aux fruits, une constellation
maligne aux arbres, la peste aux troupeaux,
et la tempête aux navires. Ils leur ôtent ce qui
seul les pourrait consoler, l'espérance. Ils cou-
pent l'arbre par la racine. Ils les empoisonnent
par des paroles mortelles. Ils brisent leur vais
seau contre des écueils pour les empêcher d'ar-
river au port. Cette facilité ne donne pas la
paix, mais la ravit ; ne remet pas dans la com-
munion de l'Église, mais ferme la porte du sa-
lut. C'est là une nouvelle persécution ; c'est
une nouvelle tentation dont l'ennemi se sert
pour achever de perdre ceux qui sont tombés,
pour faire cesser leurs regrets, pour charmer leur
douleur, pour leur faire perdre le souvenir de
leur crime, pour arrêter leurs soupirs, pour
sécher leurs larmes, et pour empêcher qu'après
avoir cruellement offensé Dieu ils ne le fléchis-
sent par une longue et pleine satisfaction. Ce-
pendant il est écrit : « Souvenez-vous d'où vous

Isaïe, 3, 12. — [2] Apoc., 3, 19.

[1] Lévit., 7, 20. — [2] I. Cor., 10, 21. — [3] I. Cor., 11, 27.

pas encore venu. Dieu en châtie quelques-uns dès cette heure, afin que les autres deviennent sages, et que le supplice de peu de personnes soit un exemple pour tous. L'un de ceux qui étaient volontairement montés au Capitole pour renier Jésus-Christ, devint muet aussitôt après l'avoir renié. Sa langue qui avait servi d'instrument à son crime fut le sujet de sa peine, et il ne s'en put plus servir pour demander à Dieu miséricorde. Une femme étant dans le bain (car il ne manquait plus que cela à son crime de se baigner, après avoir perdu la grâce du bain salutaire) devint possédée de l'esprit immonde, qui l'agita de telle sorte, qu'elle tomba, se coupa avec les dents la langue dont elle s'était servie pour manger des viandes détestables ou pour prononcer des paroles sacriléges, et mourut quelque temps après dans les douleurs d'une colique effroyable. Mais écoutez une chose qui est arrivée en ma présence et dont je suis témoin. Un père et une mère s'enfuyant en hâte et en désordre, laissèrent chez eux une petite fille qui était encore à la mamelle, et que sa nourrice porta aux magistrats, qui lui donnèrent du pain trempé dans du vin, le reste du sacrifice des apostats, parce qu'elle était encore trop petite pour manger de la viande. Quelque temps après sa nourrice la remit entre les mains de sa mère. Mais cette enfant ne put non plus déclarer ce qui s'était passé, comme elle ne l'avait pu comprendre ni empêcher; de sorte que sa mère n'en sachant rien l'apporta avec elle comme nous sacrifiions. Mais la petite fille se trouvant dans l'assemblée des saints, ne put supporter notre prière, et pleurant et se tourmentant comme si on lui eût donné la question, témoignait ce qui lui était arrivé par tous les signes qu'elle pouvait donner en un âge si tendre. Mais quand les cérémonies furent achevées, et que le diacre lui présenta le calice à son tour, alors poussée d'un instinct que Dieu lui donna, elle se mit à tourner la tête, serrer les lèvres, et rejeter le calice. Le diacre néanmoins persista, et lui en fit boire de force; mais aussitôt le cœur lui souleva et elle vomit. L'eucharistie ne put demeurer dans un corps et une bouche infectée. Le breuvage, sanctifié dans le sang du Seigneur, sortit des entrailles qui étaient souillées, tant la puissance et la majesté de Dieu est grande. Sa lumière découvrit ce qui était caché dans les ténèbres, et un crime secret ne put tromper un ministre de Dieu. Voilà ce qui arriva à cette petite fille qui était encore trop jeune pour pouvoir déclarer le crime qu'on avait commis en elle. Mais une autre plus âgée qui avait commis le même crime, s'étant présentée pour recevoir l'eucharistie, ce ne fut pas pour elle une nourriture, mais une épée et un poison qui lui ôta la vie; car le sang du Seigneur demeura entre son gosier et son estomac, si bien qu'il l'étouffait. Et ainsi, opprimée par son crime et non par la persécution, après plusieurs tremblemens et convulsions, elle tomba morte sur la place. Le crime qu'elle avait dissimulé ne demeura pas longtemps caché ni impuni; et celle qui avait trompé les hommes sentit les effets de la vengeance de Dieu. Une autre femme ayant ouvert avec des mains impures l'armoire où elle avait mis le saint du Seigneur, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'y toucher; et un homme souillé du même crime ayant eu la hardiesse, après la célébration du sacrifice, d'en prendre sa part avec les autres, ne put manger ni manier le saint du Seigneur, et trouva qu'il n'avait que de la cendre dans la main. Cet exemple fait voir que Notre-Seigneur se retire quand on le renonce, et que ce qu'on reçoit du prêtre est inutile pour le salut, lorsqu'on le reçoit indignement, puisque la grâce salutaire est changée en cendres, la sainteté se retirant. Combien en voyons-nous tous les jours qui, ne faisant point pénitence de ce crime et ne le confessant point, sont possédés par les démons? Combien y en a-t-il qui perdent l'esprit et deviennent furieux? Il n'est point besoin de rapporter en particulier tous ces accidens funestes. La diversité des châtimens qui se font de ce crime par toute la terre, est aussi grande que le nombre des coupables. Que chacun considère non ce que les autres ont souffert, mais ce que lui-même mérite de souffrir, et qu'il ne se croie pas en sûreté parce que son supplice est différé, mais qu'il croie au contraire que la vengeance de Dieu est d'autant plus grande qu'elle vient plus tard; et que ceux qui à la vérité n'ont pas souillé leurs mains par des sacrifices détestables, mais qui ont souillé leur conscience par des billets, ne se flattent point comme s'ils n'avaient pas besoin de faire pénitence. Cette protestation qu'on y a faite est d'un homme qui renonce au christia-

bisme. C'est la déclaration d'un chrétien qui se désavoue pour ce qu'il est. C'est avoir commis un crime que de confesser qu'on l'a commis; et puisqu'il est écrit « qu'on ne peut servir deux maîtres[1], » il n'a pas servi Dieu puisqu'il a servi un homme, puisqu'il a obéi à ses édits, puisqu'il a exécuté ses commandemens. Je veux que son crime paraisse moindre et moins honteux aux yeux des hommes, mais peut-il éviter le jugement de Dieu? puisque le Saint-Esprit dit dans les psaumes : « Vos yeux ont vu ce qu'il y a d'imparfait en moi, et tous les hommes seront écrits dans votre livre[2]. » Et encore, « L'homme voit le visage, mais Dieu voit le cœur[3]. » Notre-Seigneur dit aussi : « Toutes les Églises sauront que je pénètre le fond des cœurs[4]. » Il découvre les choses les plus cachées, et personne ne se saurait dérober à ses yeux. « Je suis, dit-il, un Dieu proche et non pas un Dieu éloigné. Pensez-vous que si un homme se cache dans un lieu obscur, je ne le verrai pas? Ne remplis-je pas le ciel et la terre[5]. » Il voit à nu le cœur et les desseins qui sont encore enfermés dans ses replis, et il ne nous jugera pas seulement sur nos actions, mais aussi sur nos paroles et sur nos pensées. Mais combien la foi et la crainte de ceux-là est-elle plus louable qui, bien qu'ils n'aient ni sacrifié ni donné des billets, néanmoins, parce qu'ils en ont eu la pensée, viennent s'en confesser simplement et avec douleur aux prêtres de Dieu, découvrent le secret de leur conscience, mettent leur esprit en repos, et cherchent un remède salutaire à leurs blessures quoique légères, parce qu'ils savent qu'il est écrit « qu'on ne se moque point de Dieu[6]. » On ne peut se moquer de Dieu ni le tromper; et j'ose dire même que celui-là est plus coupable, qui traitant Dieu comme un homme, pense que son crime demeurera impuni, parce qu'il ne l'a pas commis publiquement. Jésus-Christ dit : « Celui qui aura honte de moi, le Fils de l'homme aura honte de lui[7]; » et l'on s'imagine être chrétien lorsqu'on craint ou qu'on a honte de paraître tel! Comment celui-là peut-il être avec Jésus-Christ, qui craint ou rougit d'appartenir à Jésus-Christ? Je veux qu'il soit moins coupable en ce qu'il ne s'est point présenté devant les idoles, en ce qu'il n'a point profané la sainteté de la foi aux yeux d'un peuple qui s'en moque, en ce qu'il n'a point souillé ses mains ni sa bouche par des sacrifices funestes et des viandes criminelles. Cela peut rendre sa faute moindre, mais cela ne le peut pas rendre innocent. Cela lui peut faire obtenir plus aisément le pardon de son crime, mais cela ne le peut pas exempter de crime. Qu'il ne cesse donc de faire pénitence et d'implorer la miséricorde de Dieu, de crainte que ce qui manque à la qualité de son crime ne soit suppléé par sa négligence à y satisfaire.

Que chacun donc, mes très-chers frères, confesse sa faute, pendant que celui qui a failli est encore au monde, pendant qu'on peut recevoir sa confession, pendant que sa satisfaction et la rémission qui lui est donnée par les prêtres peut être agréable à Dieu. Convertissons-nous à Dieu de tout notre cœur; et témoignant par un véritable regret que nous nous repentons sincèrement de notre crime, tâchons d'attirer sur nous sa miséricorde. Que l'âme s'humilie devant lui, qu'elle le satisfasse par une vive douleur, et qu'elle mette toute son espérance en sa bonté. Lui-même nous apprend comment nous le devons prier, lorsqu'il dit : « Retournez à moi de tout votre cœur par les jeûnes, par les larmes, et par les soupirs, et déchirez vos cœurs et non vos vêtemens[1]. » Retournons donc à Dieu de tout notre cœur, et tâchons de l'apaiser par nos jeûnes, nos gémissemens et nos larmes, comme lui-même nous avertit de le faire. Peut-on croire que celui-là s'afflige de tout son cœur, et qu'il implore la clémence de Dieu par des jeûnes, des soupirs et des larmes, qui du jour qu'il a commis le crime n'a cessé de prendre le bain tous les jours, de se traiter tous les jours splendidement, de s'emplir de vin et de viande avec excès sans faire la moindre part de ses biens aux pauvres? Comment celui-là pleure-t-il sa mort qui porte toujours de la gaieté sur son visage? Il est écrit : « Vous ne couperez point votre barbe[2]; » et lui pince la sienne et se farde; et il tâche de plaire aux hommes, tandis qu'il déplaît à Dieu. Cette femme-là gémit-elle, qui peut bien songer à se vêtir superbement, et qui ne songe point qu'elle a perdu Jésus-Christ dont elle était

[1] Matth., 9, 21. — [2] Psaumes 118, 115. — [3] Rois, 16, 7. [4] Apoc., 2, 23. — [5] Jérémie, 23, 23. — [6] Galat., 6, 7. [7] Marc, 3, 38.

[1] Joël, 2. 12. — [2] Lévit., 16.

DES BONNES OEUVRES ET DES AUMONES.

ÉCRIT EN 254.

Les grâces que nous avons reçues de Dieu et de Jésus-Christ sont grandes, mes très-chers frères; car le Père éternel a envoyé son Fils pour nous racheter et nous redonner la vie; et le Fils de Dieu a bien voulu devenir enfant de l'homme pour nous faire enfans de Dieu. Il s'est humilié afin de nous relever lorsque nous étions couchés par terre. Il a été couvert de plaies afin de guérir les nôtres. Il s'est fait esclave pour nous tirer de l'esclavage. Il a souffert la mort pour nous donner l'immortalité. Ces faveurs sont grandes et signalées. Mais quelle est cette bonté par laquelle ne se contentant pas d'avoir racheté l'homme, il lui donne encore les moyens de se sauver? Car Notre-Seigneur ayant guéri en venant au monde les blessures d'Adam, et les morsures du serpent notre ancien ennemi, il donna une loi à l'homme ainsi guéri, et lui commanda de ne plus pécher de peur qu'il ne lui arrivât quelque plus grande disgrâce[1]. Ce commandement, d'un côté, nous liait et nous obligeait de conserver notre innocence recouvrée; mais notre faiblesse, de l'autre, nous en rendait incapables, si la bonté de Dieu venant encore à notre secours ne nous eût ouvert un moyen pour le faire, en nous montrant les œuvres de justice et de miséricorde, pour purifier par là toutes les souillures que nous pouvions contracter ensuite. C'est ce que le Saint-Esprit témoigne dans l'Écriture : « Les péchés, dit-il, sont lavés par la foi et par les aumônes[2]. » Ce qui ne se doit pas entendre des péchés contractés avant le baptême, car ceux-là ont été effacés par le sang de Jésus-Christ. L'Écriture dit encore : « Comme l'eau éteint le feu ainsi l'aumône efface les péchés[3]. » C'est-à-dire que comme l'eau du baptême éteint le feu de l'enfer, les aumônes et les bonnes œuvres servent à remettre les péchés; et que comme nous en avons une fois obtenu le pardon dans le baptême, la pratique continuelle des œuvres de miséricorde renouvelle en quelque sorte la vertu de ce sacrement, et nous fait encore obtenir la même grâce. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne dans l'Évangile. Car comme on reprenait ses disciples de ce qu'ils mangeaient avant que d'avoir lavé leurs mains, il répondit : « Celui qui a fait dedans a fait aussi dehors; mais donnez l'aumône et toutes choses seront pures pour vous[1]. » Par où il fait voir que ce n'est pas les mains, mais le cœur qu'il faut nettoyer; et que l'on doit avoir plus de soin de purifier les taches du dedans que du dehors, parce que l'esprit ne saurait être pur que le corps ne le soit aussi. Mais il ajoute en même temps que le moyen de nous purifier, c'est de faire l'aumône. Un Dieu miséricordieux enseigne à faire miséricorde; et songeant à conserver ceux qui lui ont coûté si cher à racheter, il leur apprend comment ils peuvent se laver des fautes qu'ils commettent après le baptême. Reconnaissons donc, mes très-chers frères, la grandeur de ce bienfait, et puisque nous ne nous saurions empêcher de recevoir ici quelques blessures, employons au moins ces remèdes pour les guérir. Et que personne ne se repose tellement sur son innocence, qu'il s'imagine n'en avoir point besoin. Il est écrit : « Qui osera se glorifier d'avoir le cœur chaste, ou d'être exempt de péché[2]? » Et saint Jean, dans son épître : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-même, et la vérité n'est point en nous; mais si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste, et il nous les pardonnera[3]. » Si donc personne n'est exempt de péché, et que ce soit un orgueil ou

[1] Jean, 5, 14. — [2] Prov., 15, 27. — [3] Ecclésiast., 3, 33.

[1] Luc, 11, 40. — [2] Prov., 20, 9. — [3] I. Jean, 1, 8.

une folie de le prétendre, ne devons-nous pas bien remercier Dieu de nous avoir fourni des moyens pour nous en purifier? Car il n'a jamais cessé dans les Écritures saintes, tant anciennes que nouvelles, d'exciter son peuple aux œuvres de miséricorde, et le Saint-Esprit y commande partout à ceux qui aspirent au royaume du ciel de faire des aumônes : « Criez de toutes vos forces, dit-il à Isaïe, et ne vous y épargnez point. Faites retentir votre voix comme une trompette, et prêchez hautement à mon peuple ses péchés, et à la maison de Jacob ses crimes[1]. » Et après leur avoir reproché leurs péchés et leurs abominations, et déclaré qu'ils avaient beau prier, jeûner, se coucher dans la cendre et dans le cilice, que tout cela n'apaiserait point la colère de Dieu, il leur fait entendre pourtant à la fin qu'ils le pourraient fléchir par leurs aumônes : « Faites part de votre pain, ajoute-t-il, à celui qui a faim, et recevez chez vous les pauvres qui n'ont point de retraite. Habillez ceux qui sont nus, et ne méprisez point ceux de votre nation; et alors votre lumière éclatera tout d'un coup comme celle de l'aurore, et vous serez paré de riches ornemens, la justice marchera devant vous, et une splendeur divine vous environnera : alors, vous n'invoquerez pas plutôt le Seigneur qu'il vous exaucera, et vous parlerez encore, qu'il dira : Me voici[2] ! » Dieu lui-même nous enseigne les moyens de l'apaiser, qui sont les aumônes. C'est ce qui fait dire à Salomon : « Mettez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle vous obtiendra de vous délivrer de tout mal[3]. » Et encore : « Celui qui se bouche les oreilles pour ne point ouïr les cris du pauvre criera lui-même à Dieu, et ne sera point écouté[4]. » Car celui-là se rend indigne de la miséricorde de Dieu, qui ne fait pas miséricorde; et il se ferme la porte de sa bonté, parce qu'il ferme son cœur aux prières des misérables. Le Saint-Esprit témoigne encore la même chose dans les psaumes : « Bienheureux, dit-il, celui qui pense aux besoins du pauvre et de l'indigent, le Seigneur le délivrera dans le mauvais jour[5]. » Daniel se souvenait de ces préceptes lorsque le roi Nabuchodonosor étant effrayé d'un mauvais songe, il lui donna ce remède pour détourner les malheurs dont il le menaçait : « Que Votre Majesté, dit-il, suive mon conseil : rachetez vos péchés par des aumônes, et vos injustices par des actions de charité, et Dieu vous pardonnera vos offenses[1]. » A quoi ce roi n'ayant pas voulu obéir, il tomba dans les calamités que son songe lui présageait, et qu'il aurait pu éviter s'il eût racheté ses péchés par des aumônes. L'ange Raphaël dans Tobie confirme aussi la même chose, et exhorte à faire l'aumône gaiement et libéralement : « La prière, dit-il, est bonne avec le jeûne et l'aumône, parce que l'aumône délivre de la mort et efface les péchés[2]. » Il témoigne par là que nos oraisons sont moins puissantes lorsqu'elles ne sont pas aidées des aumônes. Il nous apprend que ce sont les aumônes qui rendent nos prières efficaces, qui nous garantissent des dangers, qui délivrent nos âmes de la mort. Ce que vous ne devez pas considérer, mes très-chers frères, comme une explication que je donne de moi-même aux paroles de l'ange, puisque les Actes des apôtres rapportent[3] une histoire qui justifie que l'aumône ne délivre pas seulement de la seconde mort de l'âme, mais aussi de la première. Car une femme nommée Tabithe qui s'adonnait à faire des aumônes et de bonnes œuvres étant morte, on alla aussitôt quérir saint Pierre, qui, rempli d'une charité apostolique, vint sans différer. Les veuves l'environnèrent en pleurant, et lui montrèrent les robes et les habits que la défunte leur avait donnés, ses actions priant pour elle plutôt que leurs paroles. Saint Pierre crut qu'on pourrait obtenir ce qu'on demandait de la sorte, et que Jésus-Christ ne manquerait pas d'exaucer des veuves en la personne desquelles lui-même avait été vêtu. S'étant donc mis à genoux, et ce puissant intercesseur ayant offert au Seigneur les prières des veuves et des pauvres, il se tourna vers le corps qu'on avait déjà lavé et étendu sur un ais, et dit : « Tabithe, levez-vous au nom de Jésus-Christ[4]; » et celui qui avait dit dans l'Évangile[5] qu'on obtiendrait tout ce qu'on demanderait à Dieu en son nom, ne manqua pas à saint Pierre en cette rencontre et l'exauça sur-le-champ. Ainsi la mort fut arrêtée, et l'âme retourna dans ce saint corps au grand étonnement de tout le monde, tant les œuvres de charité sont puis-

[1] Isaïe, 58, 1. — [2] *Ibid.*, 7. — [3] Ecclés., 29, 15.
[4] Prov., 21, 1. — [5] Ps. 40, 1.

[1] Daniel, 4, 24. — [2] Tobie, 12, 18.
[3] Actes, 9, 36. — [4] *Ibid.*, 9, 40. — [5] Jean, 14, 13.

santes; et celle qui avait fait vivre ces pauvres veuves par ses libéralités recouvra la vie par le moyen de leurs prières. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur qui ne vivifie pas seulement les fidèles, mais qui leur donne encore des préceptes pour les faire vivre éternellement, ne nous recommande rien tant dans l'Évangile que de faire l'aumône, et de songer plutôt à amasser des trésors dans le ciel que sur la terre : « Vendez, dit-il, votre bien, et donnez l'aumône [1]. » Et ailleurs : « Ne vous faites point de trésors sur la terre, où les vers et la rouille les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et les dérobent : car votre cœur sera où sera votre trésor [2]. » Et voulant montrer en quoi consiste la perfection, lorsqu'on a acompli tous les préceptes de la loi : « Si vous voulez être parfait, dit-il, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et puis venez et me suivez [3]. » Il dit encore en un autre endroit, que celui qui veut aquérir la grâce et le salut doit acheter de tout son bien la vie éternelle, qui est cette pierre précieuse que le sang de Jésus-Christ a rendue de si haut prix. « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un marchand qui cherche des pierreries, et qui en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et l'achète [4]. » Enfin il appelle enfans d'Abraham ceux qui s'emploient à aider et à nourrir les pauvres; car comme Zachée lui eut dit : « Je donne dès maintenant la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en veux rendre quatre fois autant; » Jésus répondit : « Grâce a été faite aujourd'hui à cette maison, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham [5]. » En effet, si Abraham a été réputé juste à cause qu'il a cru Dieu, celui qui fait l'aumône pour accomplir le commandement de Dieu croit aussi Dieu, le craint, et l'a en vue quand il assiste les pauvres. Car il ne les assiste que parce qu'il croit et qu'il sait que l'Écriture sainte ne peut mentir lorsqu'elle dit [6] : que les arbres stériles, c'est-à-dire les hommes qui ne font point de bonnes œuvres, seront jetés au feu, et que les personnes charitables seront appelées au royaume [1]. Aussi Notre-Seigneur appelle fidèles ceux qui font de bonnes œuvres, et ôte toute confiance en ceux qui n'en font point : « Si vous n'avez pas été fidèles dans la dispensation des fausses richesses, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été bons économes d'un bien étranger, qui vous donnera la disposition du vôtre [2]? »

Mais vous appréhendez peut-être qu'en assistant ainsi les pauvres vôtre bien ne s'épuise, et que vous ne tombiez vous-même ensuite dans la pauvreté. N'ayez point de peur que cela arrive, et mettez-vous en repos de ce côté-là. Les richesses ne s'épuisent point lorsqu'on s'en sert pour Jésus-Christ, lorsqu'on les emploie en des œuvres du ciel. Et ce n'est pas moi qui vous le promets et vous en assure, c'est l'Écriture sainte, c'est Dieu même : « Celui qui secourt les pauvres, dit le Saint-Esprit par la bouche de Salomon, ne manquera jamais; mais celui qui détourne les yeux de dessus eux sera réduit à une extrême pauvreté [4]. » Le bienheureux apôtre saint Paul de même, plein de la grâce du Saint-Esprit dit : « Celui qui fournit la semence à celui qui sème vous donnera ce dont vous avez besoin pour vivre, multipliera la semence de vos charités, et augmentera le fruit de votre justice afin que vous soyez riches en tout [5]. » Et encore : « Ces aumônes ne soulageront pas seulement les nécessités des fidèles, mais produiront l'abondance, à cause du grand nombre d'actions de grâces qu'on en rend à Dieu [6]. » Car les actions de grâces que les pauvres lui rendent pour les aumônes que nous leur faisons, attirent sa bénédiction sur nos biens et les font croître. Aussi c'est pour ces sortes de personnes incrédules que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Ne vous inquiétez point, disant : Où trouverons-nous à boire et à manger, et de quoi nous vêtir? Car les gentils se mettent aussi en peine de tout cela; mais votre père sait vos besoins. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données [7]. » Il dit que toutes choses seront données à ceux qui cherchent le royaume et la justice de Dieu; car pour le

[1] Luc, 12, 33. — [2] Matth., 6, 19. — [3] *Ibid.*, 19, 21.
[4] *Ibid.*, 13, 45. — [5] Luc, 19, 8. — [6] Rome, 4, 3.

[1] Matth., 3, 10. — [2] *Ibid.*, 5, 7. — [3] Luc, 16., 11.
[4] Prov., 28, 27. — [5] II. Cor., 9, 10. — [6] II. Cor., 9, 12.
[7] Matth., 6, 31.

royaume, il assure ailleurs qu'il est acquis pour le jour du jugement à ceux qui font de bonnes œuvres dans l'Église [1]. Vous appréhendez que votre revenu ne vienne à manquer si vous en assistez libéralement les pauvres; et vous ne savez pas, misérable que vous êtes, que tandis que vous craignez que votre bien ne vous manque, la vie et le salut vous manquent en effet. Vous prenez bien garde que vos richesses ne diminuent, et vous ne considérez pas que vous diminuez vous-même, parce que vous aimez mieux votre argent que votre âme. Vous avez peur de perdre votre patrimoine, et vous vous perdez vous-même pour votre patrimoine. C'est donc avec grande raison que l'apôtre saint Paul dit : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et nous n'en saurions non plus rien emporter. Pourvu donc que nous ayons de quoi vivre et nous vêtir, soyons contens; car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les piéges du diable, et sont possédés de beaucoup de mauvais désirs qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation. Car l'avarice est la racine de tous maux, et quelques-uns s'y étant laissés aller ont fait naufrage dans la foi, et se sont engagés dans une infinité de malheurs [2]. » Vous appréhendez que votre bien ne vous manque si vous en faites beaucoup d'aumônes; mais quand est-ce qu'un homme de bien a jamais manqué de quoi vivre? puisqu'il est écrit : « Le Seigneur ne laissera point mourir le juste de faim [3]. » Élie est nourri par les corbeaux dans le désert [4]; et Daniel, enfermé par l'ordre du roi dans la fosse aux lions, y subsiste miraculeusement [5]; et vous craignez en faisant de bonnes œuvres et vous rendant Dieu favorable de manquer du nécessaire? Notre-Seigneur faisant reproche à ceux qui n'ont guère de foi : « Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel! ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers; et cependant votre Père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas plus qu'eux [6]? » Dieu nourrit les oiseaux, et des gens qui n'ont aucun sentiment de la Divinité ne manquent de rien; et vous qui êtes chrétien, qui êtes serviteur de Dieu, qui vous employez à faire de bonnes œuvres, qui êtes cher à votre Seigneur, vous avez peur de manquer de quelque chose? Croyez-vous que Jésus-Christ ne nourrisse pas ceux qui le nourrissent, ou que les choses de la terre puissent manquer à ceux à qui l'on donne même celles du ciel? N'est-ce pas là une pensée infidèle? Ce sentiment n'est-il pas impie et sacrilége? Que fait un incrédule dans la maison de la foi? Pourquoi vous appelle-t-on chrétien, si vous n'avez aucune confiance en Jésus-Christ? Le nom de pharisien vous conviendrait mieux. Car Notre-Seigneur dans l'Évangile parlant de l'aumône, et nous avertissant de nous faire des biens d'ici-bas des amis qui nous reçoivent dans les demeures éternelles, l'Évangéliste ajoute : « Les pharisiens qui étaient extrêmement avares entendaient toutes ces choses, et se moquaient de lui [1]. » Nous en voyons aujourd'hui dans l'Église quelques-uns comme cela qui ont les oreilles et le cœur fermés, si bien qu'ils ne sont capables d'aucun avis salutaire. Et il ne se faut pas étonner que ces sortes de personnes méprisent ce que disent les serviteurs, puisqu'ils n'ont tenu compte de ce qu'a dit le maître même. Pourquoi vous flatter de ces vaines imaginations, comme si en effet c'était la crainte de manquer qui vous empêchât d'être charitable? Pourquoi tâchez-vous de vous couvrir de ces faux prétextes? Avouez plutôt la vérité, et puisque vous ne sauriez tromper ceux qui vous connaissent, ne faites point difficulté de dire ce qui en est. N'est-il pas vrai que c'est l'avarice qui vous obsède, et qu'elle a répandu dans votre cœur des ténèbres épaisses qui vous empêchent de voir la lumière de la vérité? Vous êtes esclave de votre argent. La convoitise vous lie et vous garrotte, et vous êtes retombé dans la captivité d'où Jésus-Christ vous avait dégagé. Vous gardez des richesses qui ne vous gardent point. Vous amassez des trésors qui ne font que vous charger; et vous ne vous souvenez point de ce que Dieu dit à ce riche qui se réjouissait déjà dans l'espérance d'une abondante récolte : « Fou que tu es, on te redemandera ton âme cette nuit, et que deviendra tout ce que tu as amassé [2]? » Pourquoi veillez-vous auprès de votre bien sans vous donner aucun repos? Pourquoi en l'augmentant augmentez-vous vos peines? Pourquoi voulez-vous devenir si riche pour en être plus pauvre devant Dieu? Partagez votre revenu

[1] Matth., 25, 35. — [2] I. Tim., 6, 7. [3] Prov., 10, 3.
[4] III. Rois, 17, 6. — [5] Daniel, 14, 30. — [6] Matth., 6, 20.

[1] Luc, 16, 14. — [2] *Ibid.*, 12, 20.

avec Notre-Seigneur. Associez Jésus-Christ à vos biens, afin qu'il vous associe à son royaume. Qui que vous soyez qui pensez être riche en ce monde, vous vous trompez. Écoutez ce que votre Seigneur dit dans l'Apocalypse à ces sortes de personnes : « Vous dites : je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien; et vous ne savez pas que vous êtes chétif et misérable, pauvre, aveugle et nu. Je vous conseille d'acheter de moi de l'or étincelant pour vous enrichir, de vous couvrir d'une robe blanche pour cacher la honte de votre nudité, et d'appliquer un collyre sur vos yeux pour voir clair [1]. » Vous donc qui êtes riches, achetez de Jésus-Christ cet or étincelant afin que, vos souillures étant purifiées par les aumônes comme par le feu, vous puissiez être vous-même de l'or très-pur. Achetez une robe blanche, afin qu'au lieu que vous étiez nu et difforme en Adam, vous soyez revêtu des ornemens éclatans de Jésus-Christ. Et vous, dame de condition qui êtes dans l'Église, frottez vos yeux non des pommades du diable, mais du collyre salutaire de Jésus-Christ, afin que vous puissiez mériter de voir Dieu, en vous le rendant favorable par vos aumônes et votre bonne conduite. Mais je ne m'étonne pas qu'étant telle que vous êtes, vous ne vous servez pas de votre bien à des œuvres de charité. Vos yeux sont tellement peints et noircis que cela forme comme une nuit épaisse au devant d'eux qui les empêche de voir les pauvres. Vous êtes riche, et cependant vous croyez célébrer comme il faut les divins mystères en ne regardant pas seulement le tronc, en venant à l'église sans sacrifice, et en prenant même une partie de celui que le pauvre a offert. Considérez cette veuve de l'Évangile qui, se souvenant des commandemens de Dieu au milieu de la dernière pauvreté, mit dans le tronc deux deniers, qui étaient tout ce qu'elle avait. Aussi Notre-Seigneur la voyant, et prenant moins garde à son action qu'à sa volonté, et à la somme qu'elle donnait qu'à celle d'où elle tirait ce qu'elle donnait, dit : « En vérité je vous dis que cette veuve a donné plus que tous les autres; car les autres n'ont donné que de leur abondance, au lieu que celle-ci a donné de son indigence même [2]. » Femme heureuse et illustre, d'avoir mérité avant le jour du jugement d'être louée de son juge! Que les riches aient honte de leur avarice et de leur peu de foi; voici une veuve et une pauvre veuve qui est libérale. Tout ce que l'on donne c'est pour les veuves et pour les orphelins, et en voilà une qui donne au lieu de recevoir; pour nous apprendre quelles peines sont préparées aux riches avares, puisque les pauvres mêmes ne sont pas exempts de faire l'aumône. Et pour montrer que c'est à Dieu même que ces charités sont faites, et que quiconque les fait attire sa grâce et en mérite récompense, Jésus-Christ les appelle des dons de Dieu, et dit que cette veuve mit deux deniers dans les dons de Dieu. Ce qui ne sert encore qu'à justifier davantage cette autre parole, que « celui qui secourt le pauvre prête à Dieu à usure [1]. » Au reste, mes très-chers frères, que personne ne s'excuse de faire l'aumône sur ce qu'il a des enfans, puisque c'est Jésus-Christ seul que nous y devons considérer, comme nous ayant assuré que c'est lui qui la reçoit, et qu'ainsi ce n'est pas des serviteurs comme nous que nous préférons à nos enfans, mais Notre-Seigneur lui-même [2]. C'est aussi ce qui lui a fait dire pour notre instruction : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas non plus digne de moi [3]. » Nous lisons la même chose dans le Deutéronome pour fortifier notre foi et animer notre amour. « Ceux qui disent à leur père et à leur mère : Je ne vous connais point, et à leurs enfans : Je ne sais qui vous êtes, gardent vos préceptes et vos ordonnances [4]. » Car si nous aimons Dieu de tout notre cœur, nous ne devons préférer ni nos parens ni nos enfans à Dieu. C'est pourquoi saint Jean dit dans son épître, que ceux qui ne sont pas charitables ne l'aiment point : « Comment, dit-il, celui qui étant riche voit son frère dans le besoin et ferme ses entrailles à la compassion, peut-il avoir l'amour de Dieu [5]? » Car si Dieu récompense avec intérêt les charités qu'on fait aux pauvres [6], et si l'on donne à Jésus-Christ ce qu'on donne aux moindres chrétiens, quelle apparence de préférer les choses de la terre à celles du ciel, et les humaines aux divines [7]?

[1] Apoc., 3, 17. — [2] Luc, 21, 8.

[1] Prov., 19, 17. — [2] Matth., 25, 40. — [3] *Ibid.*, 10, 37.
[4] Deut., 33, 9, — [5] Jean, 3, 17. — [6] Prov., 19, 17.
[7] Matth., 25, 40.

Ainsi cette bonne veuve, au troisième livre des Rois, après avoir consumé toutes ses provisions pendant la famine, ayant fait d'un peu de farine et d'huile qui lui restait un pain cuit sous la cendre, qui était le dernier repas qu'elle et ses enfans devaient faire, et Élie étant survenu là-dessus et lui ayant demandé à manger, elle lui en donna sans délibérer, et cette mère qui aimait si tendrement ses enfans, ne lui allégua point pour excuse qu'ils mouraient de faim. Elle fit en la présence de Dieu une action qui lui était extrêmement agréable, et la fit promptement et gaiement; et elle ne donna pas une partie de ce qu'elle avait de trop, mais donna tout du peu qu'elle avait. Ses enfans étaient affamés, et elle les laissa pour nourrir un étranger; et au milieu d'une pauvreté si pressante, elle songea plutôt à soutenir la misère d'autrui que la sienne propre. Elle méprisa la vie de son corps pour conserver celle de son âme. Aussi Élie qui était la figure de Jésus-Christ, pour montrer qu'il ne laisse point les actions de miséricorde sans récompense, lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur : La corbeille de farine et la cruche d'huile ne diminueront point jusqu'à ce que Dieu fasse pleuvoir sur la terre [1]. » Ce qui fut fait, et ses vaisseaux furent remplis sans décroître pour récompense de sa charité. Ainsi la mère n'ôta point à ses enfans ce qu'elle donna à Élie, mais augmenta au contraire par là le peu de bien de ses enfans. Cependant elle ne connaissait point encore Jésus-Christ, et n'avait point ouï parler de ses préceptes. Elle n'était point rachetée par sa croix et par sa passion, et elle ne lui donnait point à boire et à manger pour le sang qu'il avait répandu pour elle. Combien donc est coupable un chrétien qui, se préférant soi-même et ses enfans à Jésus-Christ, garde ses richesses et n'en veut point faire part à ceux qui languissent dans la pauvreté? Mais vous avez, dites-vous, plusieurs enfans, et cela vous empêche d'être extrêmement aumônier. Au contraire, c'est ce qui doit vous le rendre davantage; car plus vous avez d'enfans, plus vous avez de personnes pour qui vous devez prier Dieu, dont vous devez racheter les péchés, dont il vous faut sauver les âmes. Et comme à mesure qu'ils sont en plus grand nombre, vous êtes obligé de travailler davantage pour les nourrir selon le corps; vous êtes obligé de même de faire plus de bonnes œuvres pour leur conserver la vie de l'esprit. C'est ainsi que Job ayant beaucoup d'enfans offrait à Dieu beaucoup de sacrifices; et il immolait tous les jours une victime pour chacun d'eux, parce qu'il est impossible que nous ne tombions tous les jours en quantité de fautes. L'Écriture en rend témoignage quand elle dit : « Job, qui était un homme juste et droit, avait sept fils et trois filles, et il les purifiait en offrant pour eux à Dieu autant de victimes qu'ils étaient, et un veau pour leurs péchés [1]. » Si vous aimez donc véritablement vos enfans, si vous avez pour eux de l'affection et de la tendresse, travaillez par vos bonnes œuvres à leur attirer les grâces de Dieu. Ne pensez point à ce père infirme et mortel, mais tâchez de leur donner pour père celui qui étant éternel et tout-puissant est le père des enfans spirituels. Faites-le dépositaire des biens que vous gardez pour vos héritiers. Qu'il soit le tuteur de vos enfans, qu'il en soit le curateur, qu'il en soit le protecteur. Un bien mis entre les mains de Dieu ne peut être ni confisqué par le prince, ni ravi par un procès injuste. Une succession est en sûreté quand on la donne à garder à Dieu. C'est le moyen de pourvoir à ses enfans, c'est le moyen de ménager les intérêts de ses héritiers. L'Écriture sainte nous le déclare en ces termes : « Je suis bien vieux, mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfans chercher leur vie. Il donne et prête tout le jour, et sa postérité sera bénite [2]. » Et encore : « Celui qui vit bien et sans reproche laissera des enfans heureux après soi [3] » Vous êtes donc un prévaricateur, et non un père, si vous ne procurez les véritables avantages de vos enfans, si votre affection ne va à les conserver pour l'éternité. Mais pour vous qui avez plus de soin d'acquérir les biens de la terre que ceux du ciel, et de donner vos enfans au diable qu'à Jésus-Christ, vous commettez un double crime, et parce que vous ne vous souciez pas d'attirer sur eux le secours de Dieu, et parce que vous leur apprenez à aimer plus le bien que Notre-Seigneur. Ressemblez plutôt à Tobie, et donnez à vos enfans les préceptes salutaires qu'il donna à son Fils, lorsqu'il lui dit : « Écoutez, mon fils, ce

[1] III. Rois, 17, 14.

[1] Job., 1, 5. — [2] Ps., 36, 27. — [3] Prov., 20, 7.

que je vous dis : Servez Dieu sincèrement, et tâchez de lui plaire en toutes choses. Recommandez aussi à vos enfans d'être gens de bien et de faire l'aumône, de se souvenir de Dieu et de bénir son nom en tout temps [1]. » Et encore : « Mon très-cher fils, ayez Dieu dans le cœur tout le temps de votre vie, et prenez bien garde de ne point violer ses commandemens. Ne cessez jamais de bien faire, et évitez le mal, et Dieu aura égard à vos bonnes œuvres. Donnez l'aumône de votre bien, et ne refusez aucun pauvre; cela fera que Dieu ne vous refusera rien. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, ne laissez pas de donner de ce peu-là. Et ne craignez point quand vous faites l'aumône : vous vous amassez un riche trésor pour le temps de la nécessité; car l'aumône délivre de la mort et empêche qu'on n'aille en enfer. L'aumône est un don excellent pour tous ceux qui la font dans la vue de Dieu [2]. » Quel est ce don, mes très-chers frères, qui a Dieu même pour témoin! Si les païens s'estiment bien honorés dans les largesses qu'ils font au peuple, de la présence des proconsuls ou des empereurs, et si les préparatifs de leurs spectacles sont d'autant plus grands que les personnes qui y doivent assister sont plus considérables, combien les libéralités des chrétiens sont-elles plus illustres, puisqu'elles ont pour spectateurs un Dieu et son Christ! Combien l'appareil en doit-il être plus magnifique, puisque tous les anges et toutes les puissances des cieux s'y doivent trouver; puisque le prix qu'on remporte n'est pas un chariot ou le consulat, mais la vie éternelle; puisqu'on n'y cherche pas une vaine faveur du peuple, mais qu'on y reçoit un royaume céleste!

Mais afin de faire plus de confusion à ceux qui possédés de l'amour des richesses ne s'en servent point pour leur salut, et qu'ils rougissent de leur lâcheté, imaginons-nous que le diable, environné des ses esclaves et de ses suppôts, vienne en la présence de Jésus-Christ, et comparant ceux qui sont à lui avec son peuple lui tienne ce discours : Je n'ai point été fouetté ni souffleté pour ceux que vous voyez avec moi; je n'ai point souffert le supplice de la croix ni répandu mon sang pour eux; je ne leur promets point un royaume céleste, ni de leur rendre le paradis et l'immortalité; et cependant voyez quels présens ils me font; combien ils sont précieux, combien ils leur coûtent de travail et de dépense! Ils ont engagé ou vendu pour cela tout ce qu'ils avaient de plus cher; et si leur spectacle n'est accompagné d'éclat et de magnificence, on les chasse avec injure et infâmie, et quelquefois même ils courent danger d'être lapidés. Montrez-m'en si vous pouvez parmi ceux qui sont instruits de vos préceptes, et qui doivent recevoir des récompenses célestes pour les biens de la terre, parmi ces riches qui regorgent d'aise et de biens, qui vous fassent des présens de cette sorte, et qui pour vous donner des spectacles aussi magnifiques, engagent et vendent leurs héritages ou plutôt les échangent contre les trésors du ciel. D'ailleurs, dans ces présens que l'on me fait, personne n'est nourri, personne n'est vêtu, personne n'est soulagé; tout y est consumé entre ceux qui les donnent et ceux qui les regardent, et toute cette folle dépense se termine à un plaisir d'un instant. Mais vous, vous êtes vêtu et nourri dans vos pauvres, et vous promettez la vie éternelle à ceux qui les assistent; et nonobstant cela à peine vos serviteurs peuvent-ils être comparés à mes esclaves. Que répondrons-nous à cela, mes très-chers frères? Comment défendrons-nous l'avarice et l'inhumanité des personnes riches, qui sont sur ce point dans un aveuglement prodigieux? Quel prétexte alléguerons-nous, nous qui ne voulons pas faire la moindre chose en reconnaissance de ce que Jésus-Christ a souffert la mort et versé son sang pour nous, et qui sommes inférieurs aux esclaves du diable? Notre-Seigneur nous a donné des préceptes; il a instruit ses serviteurs de ce qu'ils doivent faire; il a promis des récompenses à ceux qui feront de bonnes œuvres et menacé du supplice ceux qui n'en feront point, et ainsi il nous a appris par avance l'arrêt qu'il doit prononcer un jour. Quelle excuse peut donc aporter celui qui ne fait point l'aumône? de quelle défense se peut-il servir? Et puisque le serviteur ne fait pas ce qu'on lui commande, le maître n'aura-t-il pas droit d'exécuter ses menaces? Car voici de quelle sorte il parle sur ce sujet : « Lorsque le Fils de l'homme, dit-il, viendra dans sa gloire, accompagné de tous les anges, il s'assiéra sur son

[1] Tobie, 14, 10 — [2] *Ibid.*, 4, 6.

trône, et toutes les nations de la terre seront assemblées en sa présence. Il les séparera les uns avec les autres comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous que mon Père a bénis, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez habillé; j'ai été malade, et vous m'avez assisté; j'ai été en prison, et vous m'êtes venus voir. Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé; ou sans habits, et que nous vous avons habillé? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous sommes venus visiter? Et le Roi leur répondra : Je vous dis en vérité que lorsque vous avez fait toutes ces choses aux moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez faites. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez point logé; j'ai été nu, et vous ne m'avez point vêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Et les méchans lui diront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou manquer de logement et d'habits, ou être malade et en prison, et que nous ne vous avons point assisté? Et il leur répondra : Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances aux moindres de ces petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. Et alors ceux-ci iront dans les flammes éternelles, et les justes dans la vie éternelle [1]. » Qu'est-ce que Jésus-Christ nous pouvait dire de plus puissant? Comment nous pouvait-il exciter davantage aux œuvres de miséricorde, qu'en déclarant que tout ce qu'on donne aux pauvres, c'est à lui-même qu'on le donne, et que c'est l'offenser que de ne les point secourir, afin que si nous n'étions point touchés de compassion pour nos frères, nous le fussions au moins pour lui; et si nous méprisions les souffrances d'un serviteur, nous pensassions à notre maître qui souffre en celui que nous méprisons? C'est pourquoi, mes très-chers frères, tous tant que nous sommes qui avons la crainte de Dieu, et qui foulant le monde aux pieds nous élèvons vers le ciel, travaillons, par l'ardeur de notre foi et de notre zèle et par l'exercice continuel des bonnes œuvres, à acquérir de nouveaux mérites. Revêtons ici-bas Jésus-Christ, afin qu'il nous revête un jour de l'immortalité. Nourrissons-le en ce monde, afin d'être assis en l'autre au banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob. Semons beaucoup, afin de recueillir beaucoup. Tâchons d'assurer notre salut tandis que nous le pouvons, suivant ce conseil de l'apôtre : « Pendant que nous en avons le temps, dit-il, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qui demeurent dans la maison de foi [1]. Et ne nous lassons point de bien faire, car nous ferons la récolte en son temps [2]. » Considérons, mes très-chers frères, ce que les fidèles faisaient sous les apôtres, lorsque la vertu était encore florissante, lorsque la foi des nouveaux chrétiens était vive et embrasée d'une ardente charité. Ils vendaient alors leurs maisons et leurs héritages, et en donnaient libéralement le prix aux apôtres pour le distribuer aux pauvres; et par là ils s'acquéraient des demeures éternelles. Leurs bonnes œuvres étaient en aussi grand nombre que leur union était grande. Or comme nous le voyons dans les actes : « La multitude de ceux qui croyaient n'agissait que par une même âme et un même esprit. Personne ne considérait ce qu'il possédait comme lui appartenant, mais toutes choses étaient communes [3]. » C'est là véritablement devenir enfant de Dieu, c'est imiter sa justice; car tout ce qui est à Dieu est commun à tous les hommes, et nul n'est exclus de ses grâces et de ses bienfaits. Ainsi le jour éclaire également tout le monde, le soleil répand ses rayons partout; la pluie arrose toutes les

[1] Matth., 25, 31.

[1] Galat., 6, 10. — [2] *Ibid.*, v. 29. — [3] Actes, 4, 32.

terres, le vent souffle en tout pays, un même sommeil est pour tous, et tous voient la lumière de la lune et des étoiles. Celui donc qui, à l'exemple d'une si belle égalité, partage ses revenus avec ses frères, imite Dieu en quelque sorte. Quelle sera la gloire et la joie des personnes charitables, lorsque Notre-Seigneur, faisant la revue de son peuple, et récompensant selon ses promesses nos mérites et nos bonnes œuvres, nous donnera des biens célestes pour des biens terrestres, des choses éternelles pour des choses passagères, beaucoup pour peu; lorsqu'il nous présentera à son Père, après nous avoir sanctifiés et rendus dignes de lui; lorsqu'il nous communiquera l'immortalité qu'il nous a acquise par son sang; lorsqu'il nous fera rentrer dans le paradis et nous ouvrira le royaume des cieux? Imprimons fortement ces choses dans notre âme; que la foi nous les fasse comprendre; que la charité nous les fasse aimer, et tâchons de les mériter par une suite continuelle d'actions libérales et généreuses. L'aumône, mes très-chers frères, est quelque chose d'excellent et de divin; c'est la consolation des fidèles, le gage de notre salut, le fondement de notre espérance, le bouclier de notre foi, le remède de nos péchés; c'est une chose grande et aisée tout ensemble; c'est une couronne qu'on remporte dans le temps de la paix et qui est exempte des périls de la persécution; c'est un des plus grands dons de Dieu, nécessaire aux faibles, glorieux aux forts, et utile à tous les chrétiens pour obtenir les grâces du ciel, pour se rendre Jésus-Christ favorable au jour du jugement, et pour mettre Dieu même au nombre de nos débiteurs. Combattons à l'envi pour remporter cette palme; courons tous dans la carrière de la justice où nous avons Dieu et Jésus-Christ pour spectateurs; et puisque nous nous sommes déjà élevés au-dessus du monde, qu'aucun de ses faux biens ne soit capable de retarder notre course. Si le jour de la mort ou de la persécution nous trouve ainsi dégagés, prompts, et occupés à bien faire, Notre-Seigneur ne manquera point de nous donner la récompense que nous méritons. Il mettra sur notre tête une couronne d'une blancheur éclatante si nous triomphons dans la paix, et y en ajoutera une autre de couleur de pourpre si nous demeurons victorieux dans la persécution.

DE LA

CONDUITE PRESCRITE AUX VIERGES.

La discipline qui est la gardienne de l'espérance, l'ancre de la foi, le guide du chemin du salut, qui cultive et augmente les avantages d'un bon naturel, et qui est la maîtresse de la vertu, nous fait immuablement demeurer en Jésus-Christ et vivre en Dieu, et nous conduit ensuite aux récompenses célestes qui nous ont été promises. Il est donc aussi avantageux de la suivre que dangereux de la négliger. C'est ce que le Saint-Esprit déclare dans les psaumes: «Gardez la discipline, de peur que le Seigneur ne se mette en colère, et que vous ne périssiez en vous égarant du droit chemin, lorsque sa colère s'allumera tout d'un coup contre vous[1].» Et encore : «Mais Dieu a dit au pécheur: pourquoi vous mêlez-vous d'expliquer ma loi et de parler de mon alliance, vous qui haïssez la discipline, et qui ne tenez compte de mes paroles[1]?» Nous lisons encore, que «celui qui rejette la discipline est misérable[2].» Et Salomon nous donne ce précepte de sagesse : «Mon fils, ne négligez point la discipline du Seigneur, et ne vous découragez point lorsqu'il vous reprend; car le Seigneur reprend celui qu'il aime[3].» Que si Dieu aime ceux qu'il reprend, et qu'il ne les reprenne que pour les corriger, il n'y a point de doute non plus que les fidèles et surtout les évêques ne haïssent pas, mais

[1] Psaume 2, 12.

[1] Psaume 49, 17. — [2] Sagesse, 3, 11. — [3] Prov., 3, 11.

aiment ceux qu'ils reprennent pour les rendre meilleurs, puisque Dieu a prédit et marqué par Jérémie le temps où nous sommes, quand il a dit : « Je vous donnerai des pasteurs qui seront selon mon cœur, et ils vous conduiront avec discipline [1]. » Si donc la discipline est recommandée partout dans l'Écriture sainte, et que la crainte et la régularité soient comme le fondement de la religion et de la foi, à quoi devons-nous travailler davantage qu'à nous établir solidement sur la pierre, afin de n'être point ébranlés par les tempêtes du siècle, et d'arriver à la récompense par l'accomplissement des commandemens de Dieu : car il faut que nous considérions que nos membres sont les temples de Dieu, purifiés par les eaux sanctifiantes du baptême de toutes les souillures de l'ancienne corruption, si bien qu'il ne nous est plus permis d'en violer la pureté, à moins que de vouloir nous perdre. Nous sommes nous-mêmes les prêtres de ces temples; tâchons, en les conservant inviolables, de rendre le culte à celui à qui nous avons déjà commencé à nous consacrer. Saint Paul, dans ses épîtres où il nous donne d'excellens préceptes pour la conduite de notre vie, dit : « Vous n'êtes pas à vous, car vous avez été achetés bien chèrement : glorifiez et portez Dieu dans votre corps [2]. » Glorifions donc et portons Dieu dans un corps chaste et pur avec encore plus de soin que nous n'avons fait jusqu'ici; et puisque nous sommes rachetés par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendons à notre rédempteur toute sorte d'obéissance comme étant ses esclaves, et prenons garde que rien d'impur et de profane n'entre dans le temple de Dieu, de peur qu'en étant offensé il ne l'abandonne. Voici les paroles de Notre-Seigneur, qui guérit et instruit en même temps : « Vous voilà guéri, dit-il, prenez garde de ne plus pécher, qu'il ne vous arrive pis [3]. » Après qu'il lui a rendu la santé, il lui donne des préceptes pour bien vivre; et il ne lui lâche pas la bride pour le laisser aller où il lui plaît, mais au contraire il prend sujet de sa guérison, pour le menacer sévèrement, parce que les fautes qu'on commet avant que de connaître la loi de Dieu sont bien moindres, mais celles qu'on commet ensuite ne méritent point de pardon. Et ce que je dis ici, je le dis pour toutes sortes de personnes; car tous, sans différence d'âge ni de sexe, sont obligés, par le respect et la fidélité qui est due à Dieu, de prendre garde de ne pas laisser souiller par leur négligence ce qu'ils ont reçu pur et saint des mains du Seigneur, puisqu'il est écrit, « qu'il n'y aura de sauvé que celui qui persévérera jusqu'à la fin [4].

Maintenant c'est aux vierges que je m'adresse; car nous en devons avoir d'autant plus de soin que la gloire de leur état est plus éclatante. En effet, l'on peut dire qu'elles sont comme les fleurs odoriférantes de l'Église, le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature, un ouvrage parfait et incorruptible, l'image de Dieu répondant à la sainteté de Notre-Seigneur, et la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ. C'est elles qui font la joie de l'Église comme étant une des plus nobles causes de sa fécondité glorieuse; et la joie de cette sainte mère augmente toutes les fois qu'elle voit le nombre des vierges s'augmenter. C'est donc à elles que nous parlons; c'est elles que nous exhortons, plutôt par affection que par autorité. Car, comme la connaissance que nous avons du peu que nous sommes nous empêche de censurer leur conduite, le soin que nous prenons de ce qui les regarde fait que nous appréhendons davantage pour elles les embûches de l'ennemi. Et véritablement cette précaution ne doit pas être estimée inutile, ni cette crainte vaine, puisqu'elle va à assurer la voie du salut, à faire observer plus exactement les commandemens de Dieu, et à faire que celles qui se sont consacrées à Jésus-Christ et ont renoncé à la concupiscence charnelle pour se vouer à Dieu de corps et d'esprit, achèvent un ouvrage dont la récompense doit être si grande, et ne songent plus à se parer pour plaire à d'autres qu'à leur Seigneur, de qui elles attendent la couronne de la virginité. Car c'est lui-même qui dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux-là seulement à qui il a été donné de la comprendre : il y en a qui sont eunuques dès le ventre de leur mère, et qui sont nés tels; il y en a que les hommes ont fait eunuques par force, et il y en a qui se sont rendus eunuques eux-mêmes à cause du royaume

[1] Jérémie, 3, 15. — [2] I. Cor., 6, 19. — [3] Jean, 5, 14. — [4] Matth., 10, 22.

des cieux [1]. » Nous voyons aussi dans l'Apocalypse le don de la continence marqué et la virginité relevée par la bouche de l'ange, lorsqu'il dit : « Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, parce qu'ils sont demeurés vierges, et ils suivent l'agneau partout où il va [2]. » Or ce n'est pas aux hommes seulement que Notre-Seigneur accorde la grâce de la continence en sorte que les femmes en soient exclues ; mais comme la femme est une portion de l'homme et qu'elle en a été prise et formée, cela est cause que presque par toute l'Ecriture Dieu s'adresse à l'homme comme au premier créé, parce qu'ils sont deux en une même chair et que la femme est comprise dans le mot homme. Si donc les continens suivent Jésus-Christ, et si le royaume de Dieu est destiné aux vierges, comment peuvent-elles encore songer à se parer de vains ornemens, puisqu'elles ne sauraient désirer de plaire aux hommes par là qu'elles n'offensent Dieu en même temps? Elles doivent se souvenir qu'il est écrit que « ceux qui plaisent aux hommes seront couverts de confusion, parce que Dieu les a rejetés [3] ; » et que saint Paul a dit cette belle parole : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ [4]. » La continence et la chasteté ne consistent pas dans la seule pureté de corps, mais aussi dans la modestie et la bienséance des habits, afin que, selon l'apôtre, celle qui n'est point mariée soit également sainte de corps et d'esprit. Ce même apôtre ajoute encore pour notre instruction : « Celui qui n'est point marié ne pense qu'aux choses de Dieu et à lui plaire ; mais celui qui est marié pense aux choses du monde et à plaire à sa femme. De même une vierge et une femme qui n'est point mariée songe aux choses de Dieu et à se conserver pure de corps et d'esprit [5]. » Une vierge ne doit pas seulement être telle, elle le doit paraître, afin que lorsqu'on la voit personne ne puisse douter de ce qu'elle est. Que sa pureté s'étende à toutes choses, et que le luxe de ses habits ne déshonore pas l'intégrité de son corps. Pourquoi se coiffer et s'ajuster comme si elle avait un mari ou qu'elle en cherchât un? Qu'elle craigne plutôt de plaire, si elle est véritablement vierge, et qu'elle ne s'expose point au danger puisqu'elle se garde pour quelque chose d'excellent et de divin. Que celles qui n'ont point de mari à qui elles soient obligées de plaire demeurent pures non-seulement de corps, mais d'esprit ; car il n'est pas permis à une vierge de se coiffer pour se rendre plus belle, ni de se glorifier de la beauté de son corps, puisqu'elle n'a point de plus grand ennemi à combattre ; saint Paul crie d'une voix haute et forte : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde [1] ; » et une vierge se glorifiera encore dans l'Église de sa beauté! Saint Paul ajoute : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises [2] ; » et celle qui fait profession d'avoir renoncé aux convoitises et aux vices de la chair se réengage dans les choses à quoi elle a renoncé! On voit bien maintenant qui vous êtes. On voit bien que vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître. Vous vous souillez des taches de la concupiscence charnelle après vous être revêtue de la robe blanche de la pureté. « Cries, dit le Seigneur au prophète Isaïe : toute chair est de l'herbe, et tout son éclat est comme la fleur de l'herbe. L'herbe se sèche et la fleur tombe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement [3]. » Il ne sied à aucun chrétien, et moins encore à une vierge, de faire état de la beauté du corps. On ne doit aimer que la parole de Dieu, et n'embrasser que des biens qui demeureront éternellement. Ou s'il se faut glorifier de son corps, il ne s'en faut glorifier que lorsqu'il est dans les tortures pour la confession du nom de Jésus-Christ, lorsqu'une femme est plus forte que les hommes qui la tourmentent, lorsqu'elle souffre le feu, ou la croix, ou le fer, ou la rage des bêtes, pour être ensuite couronnée. Ce sont là les perles et les diamans qui ornent véritablement le corps.

Mais il y en a qui étant riches s'excusent là-dessus et prétendent qu'elles se doivent servir de leurs biens. Mais qu'elles sachent premièrement que celle-là seule est riche et opulente qui l'est en Dieu et en Jésus-Christ, et qu'il n'y a

[1] Matth., 19, 11. — [2] Apoc., 14, 4.
[3] [illegible], 52, 7. — [4] Galat., 1, 10. — [5] I. Cor., 7, 32.

[1] Galat., 6, 14. — [2] *Ibid.*, 5, 24. — [3] Isaïe, 40, 6.

de biens véritables que les biens spirituels qui nous mènent à Dieu et que nous possédons éternellement avec lui. Car pour les autres que nous avons reçus en venant au monde, et que nous y laisserons quand nous en sortirons, nous les devons autant mépriser que le monde même, ses pompes et ses délices duquel nous avons renoncé lorsque nous sommes venus à Dieu dans le baptême. L'apôtre saint Jean nous fait cette exhortation toute céleste : « Prenez bien garde de ne point aimer le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui; car tout ce qui est dans le monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou ambition, ce qui ne vient point du Père, mais du monde. Or le monde passera et ses convoitises avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeurera éternellement comme Dieu même [2]. » Il ne faut donc aimer que les choses divines et éternelles, et accomplir en tout la volonté de Dieu, afin de suivre les vestiges de Notre-Seigneur, qui a dit pour nous instruire : « Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé [3]. » Que si le serviteur n'est pas plus grand que son maître, et si celui qui a été délivré doit honneur et obéissance à son libérateur, nous qui désirons être de véritables chrétiens nous devons imiter Jésus-Christ. Il est écrit, et on le lit et on l'entend, et l'Église ne nous le prêche qu'afin que nous le pratiquions : « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » Il faut donc que nous marchions d'un pas égal à lui, et que nous nous efforçions de le suivre; car c'est alors que notre vie répond au nom que nous portons quand nous embrassons la vérité, et que notre foi est récompensée quand elle est accompagnée des œuvres. Vous dites que vous êtes riche; mais saint Paul va au-devant de cette objection, et borne l'usage de vos richesses à vous vêtir honnêtement et modestement, lorsqu'il dit : « Que les femmes s'habillent modestement et honnêtement; qu'elles ne se frisent point, et ne portent point d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux; mais qu'elles se vêtent comme il est bienséant à des femmes chastes et de bonne vie [1]. » Saint Pierre leur donne des préceptes semblables à ceux-là lorsqu'il dit : « Que les femmes ne se parent point au dehors d'or et d'habits précieux, mais qu'elles ornent leur cœur [2]. » Que si ces apôtres veulent que les femmes même qui ont coutume de s'excuser sur leur mari de ce qu'elles sont parées, apportent quelque modération en cela selon l'esprit de l'Église, combien une vierge y doit-elle être plus retenue, puisqu'elle n'a point de prétexte et ne peut rejeter sur autrui l'excès qu'elle y commettrait, mais en serait toute seule coupable. Vous dites que vous êtes riche, mais ne savez-vous pas qu'on ne doit pas faire tout ce qu'on peut, ni porter, au delà de l'honneur qui est dû à la virginité, les désirs immodérés de l'ambition? « Tout m'est permis, dit saint Paul, mais tout n'est pas avantageux; tout m'est permis, mais tout n'édifie pas [3]. » Lors donc que vous vous coiffez magnifiquement, et que paraissant ainsi en public, vous attirez sur vous les yeux et les soupirs de toute la jeunesse, et que vous allumez dans les cœurs le feu de l'amour, bien encore que vous ne vous perdiez pas vous-même, vous perdez les autres à qui vous êtes plus dangereuse que le fer et le poison. Pouvez-vous alors vous excuser en aucune sorte, et prétendre que vous êtes chaste d'esprit? Vos ornements lascifs et impudiques vous convainquent du contraire, et vous ne sauriez plus être mise au rang des vierges de Jésus-Christ, puisque vous vivez d'une façon que vous pouvez être aimée. Vous dites que vous êtes riche, mais il ne sied pas bien à une vierge de vanter ses richesses, puisque l'Écriture sainte fait dire aux damnés : « Que nous a servi notre orgueil et toute cette vaine montre de richesses? Toutes ces choses ont passé comme une ombre [4]. » L'apôtre de même nous a donné cette instruction : « Que ceux qui achètent soient à cet égard comme s'ils ne possédaient point, et que ceux qui usent de ce monde en usent comme s'ils n'en usaient point, car la figure de ce monde passe [5]. » C'est ainsi que saint Pierre, à qui Notre-Seigneur recommande le soin de paître et de défendre ses brebis, et sur qui il a mis et fondé l'Église, dit « qu'à la vérité il n'a ni or ni argent, mais qu'il est riche de la grâce de Jésus-Christ et de

[1] Jean, 2, 15. — [2] *Ibid.*, 6, 38. — [3] *Ibid.*, 2, 6.

[1] I. Tim., 2, 10. — [2] I. Pierre, 3, 3. — [3] I. Cor., 6, 12. [4] Sagesse, 5, 8. — [5] I. Cor., 7, 3.

la foi par lesquelles il faisait plusieurs miracles, et possédait une infinité de trésors spirituels [1]. » Celle-là ne saurait posséder ces richesses qui aime mieux être riche des biens du monde que de ceux de Jésus-Christ. Servez-vous de vos richesses à la bonne heure, mais servez-vous-en pour votre salut, servez-vous-en pour en faire de bonnes œuvres, et pour accomplir les commandemens de Dieu et de Notre-Seigneur; que les pauvres et les indigens sentent que vous êtes riche; donnez à usure à Dieu votre patrimoine, et nourrissez-en Jésus-Christ afin de remporter la gloire de la virginité; achetez les prières de plusieurs, afin de jouir des récompenses que Notre-Seigneur nous promet; mettez vos trésors où les voleurs ne puissent aller; acquérez des héritages, mais des héritages célestes, dont les fruits soient à couvert des injures des hommes et des saisons; car vous péchez contre Dieu en cela même que vous ne croyez pas qu'il ne vous a donné du bien que pour vous en servir utilement pour votre salut. Ainsi il a donné la voix aux hommes, et néanmoins il ne s'ensuit pas qu'on la doive employer à chanter des chansons amoureuses et déshonnêtes; il a donné le fer aux hommes, mais c'est pour cultiver la terre, et non pour commettre des homicides; il est auteur de l'encens, du vin et du feu, et toutefois l'on ne se doit pas servir de ces choses pour sacrifier aux idoles; non plus que parce que nous avons quantité de troupeaux de bêtes, ce n'est pas à dire que nous devions immoler des victimes: autrement de grands biens sont une grande tentation, à moins qu'on n'en fasse bon usage, et qu'on n'en rachète ses péchés au lieu de les augmenter. La pompe des habits et tout ce qui sert à relever la beauté n'est bon que pour les femmes impudiques et prostituées, et il n'y en a point qui aient plus de soin de se parer que celles qui en ont moins de conserver leur honneur. C'est ainsi que Dieu pour notre instruction nous représente dans l'Écriture une ville perdue de débauches comme une courtisane superbement vêtue, qui doit périr avec tous ses ornemens, ou plutôt à cause de ses ornemens : « L'un des sept anges, dit saint Jean, qui avaient les sept coupes, s'approcha de moi et me dit : Venez, je vous montrerai la condamnation de cette grande courtisane qui est assise sur la multitude des eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus; et il me transporta en esprit, et je vis une femme assise sur une bête, et cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de perles et de pierres précieuses, tenant en sa main un vase d'or plein des abominations et des impuretés de toute la terre [1]. » Que les vierges chastes et pures aient donc honte de s'habiller comme des courtisanes et des femmes perdues. Nous voyons aussi qu'Isaïe rempli du Saint-Esprit crie et reprend avec force les filles de Sion de ce qu'elles se vêtaient trop richement et s'éloignaient de Dieu en s'abandonnant aux délices du siècle : « Les filles de Sion, dit-il, se sont enorgueillies; elles ont marché la tête haute, et jeté des œillades de tous côtés; elles ont marché fièrement avec des robes traînantes jusqu'en terre; elles ont ballé et dansé; c'est pourquoi Dieu humiliera les principales filles de Sion, et le Seigneur découvrira leur honte et leur nudité; il leur ôtera leurs vêtemens superbes, leurs parures, leurs tours de cheveux, leurs boucles, leurs coiffures, leurs aiguilles d'or, leurs brasselets, leurs roses de diamans, leurs bagues, leurs anneaux, leurs pendans d'oreilles, leurs habillemens de soies tissus d'or et d'hyacinthe. Au lieu de leurs poudres de senteurs, elles seront couchées dans la poussière; au lieu de leurs ceintures d'or, elles auront des ceintures de corde; et au lieu de leurs superbes coiffures, elles n'auront pas un cheveu sur la tête [2]. » Voilà ce que Dieu blâme et condamne; voilà pourquoi il dit que ces filles sont corrompues et ont abandonné son véritable culte; celles qui étaient élevées sont tombées par terre; celles qui étaient si bien ajustées ont mérité de vivre dans l'ordure et la saleté; celles qui étaient vêtues de pourpre et de soie n'ont pu être revêtues de Jésus-Christ; et enfin celles qui étaient ornées d'or, de perles et de diamans, ont perdu les ornemens de l'âme et du cœur. Qui ne détesterait une chose qui a été funeste à un autre? qui se voudrait servir de ce qui a donné la mort à ceux qui s'en sont servis? Si quelqu'un mourait après avoir pris un breuvage, vous ne douteriez point que ce breuvage ne fût un poison; si un aliment tuait celui qui en mange, vous le jugeriez mortel, et vous n'au-

[1] Actes, 4, 6.

[1] Apoc., 17, 1. — [2] Isaïe, 3, 16.

riez garde ni de boire d'un breuvage, ni de manger d'un aliment que vous auriez vu en avoir fait mourir d'autres auparavant. Combien grande donc est votre ignorance et votre folie de désirer ce qui a toujours été nuisible, et de croire que vous ne périrez pas par les mêmes choses que vous savez en avoir fait périr d'autres? Dieu n'a point fait les toisons des brebis d'écarlate ou de pourpre, ni enseigné à teindre les laines; il n'a point enchâssé les diamans dans l'or, ni fait des colliers de perles pour en couvrir votre tête, et cacher ce que Dieu a formé en l'homme, afin de n'y faire voir que ce que le diable a inventé. De même, Dieu a-t-il commandé qu'on perçât les oreilles aux jeunes filles, et qu'on leur fît souffrir ce tourment dans un âge plein d'innocence, et où elles sont encore exemptes de la corruption du siècle, afin que de ces blessures pendent des grains précieux pesans par leur valeur, s'ils ne le sont par leur poids? Ce sont là des choses dont les anges apostats ont donné l'invention aux hommes, lorsque déchus de la vigueur de leur nature céleste, ils se sont souillés de l'impureté de la matière; c'est eux qui leur ont appris à peindre leurs sourcils et leurs cheveux, à mettre du fard à leurs joues, et enfin à ne laisser aucune partie de leur tête qui ne soit déguisée. Et ici je me trouve obligé par la crainte de Dieu que la foi m'inspire, et par la charité dont je suis redevable à mes frères, d'avertir non-seulement les vierges ou les veuves, mais aussi les femmes mariées, qu'une créature qui est l'ouvrage de Dieu ne se doit point ainsi déguiser, ni corrompre ce que la nature a fait. Dieu dit : « Faisons l'homme à notre ressemblance [1], » et quelqu'un aura la hardiesse de changer et d'altérer ce que Dieu a fait! Ils se soulèvent contre Dieu lorsqu'ils veulent réformer ce que lui-même a formé; et ils ne savent pas que tout ce qui naît est l'ouvrage de Dieu, et que tout ce qui est changé est celui du diable. Si un excellent peintre ayant tiré quelqu'un au naturel et parfaitement exprimé tous les traits de son visage, un autre entreprenait de mettre la main à son tableau et de le corriger, vous jugeriez sans doute qu'il lui ferait un grand affront, et que le premier aurait raison de s'en fâcher; et cependant vous croyez pouvoir retoucher à l'image que Dieu a formée sans qu'il vous punisse d'une si étrange témérité! car je veux que ce déguisement ne vous rende point impudique à l'égard des hommes, n'êtes-vous pas pire qu'un adultère, de corrompre ainsi ce qui est à Dieu? Tous ces ornemens et ces parures ne vont qu'à détruire son ouvrage, et à anéantir la vérité et la beauté de la nature. Voici l'avertissement que l'apôtre nous donne : « Otez le vieux levain qui est en vous, afin que vous soyez comme une nouvelle pâte où il n'y ait point de levain; car Jésus-Christ qui est notre agneau pascal a été immolé; célébrons donc cette fête non avec de vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité [1]. » Conserve-t-on la sincérité et la vérité, lorsqu'on corrompt par de fausses couleurs ce qui est simple et pur, et lorsque ce qui est vrai et naturel est déguisé par le fard et par les pommades? Votre Seigneur dit : « Vous ne sauriez faire un cheveu blanc ou noir [2]; » et vous, vous voulez vous élever au-dessus de la parole de votre Seigneur, et par une entreprise hardie et un mépris sacrilége, vous peignez vos cheveux, et leur donnez une couleur de flamme, comme un présage de ce qui leur doit arriver un jour. Vous péchez par la tête, c'est-à-dire par la plus noble partie de votre corps, et au lieu qu'il est écrit de Notre-Seigneur, que « sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine ou de la neige [3], » vous haïssez dans vos cheveux une couleur qui les rend semblables à ceux de Notre-Seigneur. Ne craignez-vous point qu'au jour de la résurrection votre créateur ne vous reconnaisse plus, et qu'il ne vous rejette lorsque vous viendrez pour jouir de ses promesses et de ses récompenses? N'appréhendez-vous point qu'il ne vous dise d'une voix de juge et de censeur : Ce n'est pas là mon ouvrage, ce n'est pas là notre image; vous avez souillé votre corps par des drogues étrangères; vous l'avez altéré par de fausses couleurs; vous avez déguisé et défiguré votre visage, c'en est un autre que celui que j'ai formé; vous ne pouvez voir Dieu, puisque vous n'avez plus les yeux que Dieu a faits, mais les yeux que le diable a corrompus; c'est lui que

[1] Genèse, 1, 26.

[1] Cor., 5, 7. — [2] Matth., 5, 30. — [3] Apoc., 1, 14.

vous avez suivi, vous avez imité les yeux rouges et peints du serpent ; vous vous êtes parée des livrées de votre ennemi, vous serez donc brûlée avec votre ennemi. Des servantes de Dieu ne devraient-elles pas penser à ces choses et les craindre? Car c'est aux femmes mariées à voir si l'excuse qu'elles prennent sur ce qu'elles sont obligées de plaire à leurs maris les met à couvert, ou plutôt si cela ne fait pas voir que leurs maris mêmes sont complices de leur faute par le consentement criminel qu'ils y donnent. Mais pour les vierges, qui sont celles à qui ce discours s'adresse, je ne crois pas qu'on doive mettre de ce nombre celles qui se servent de ces artifices pour se rendre plus agréables, et j'estime que, comme des brebis gâtées et malades, on les doit chasser du saint et pur troupeau de la virginité, de crainte que si elles demeurent avec les autres, elles ne les infectent et ne les perdent avec elles.

Mais puisque nous parlons du bien de la continence, et qu'il faut tâcher d'éviter tout ce qui y pourrait nuire, je ne dois pas passer sous silence une chose qui commence à devenir en usage, parce qu'on néglige d'y remédier, quoi qu'il n'y ait rien de plus contraire aux bonnes mœurs. C'est qu'il y a des vierges qui n'ont point de honte de se trouver aux noces et de prendre part aux discours lascifs qui s'y tiennent, d'écouter et de dire des choses qui blessent la bienséance, d'être présentes à ces festins de débauche, qui fournissent des amorces aux passions déréglées, et où la licence des paroles se porte jusqu'aux plus secrètes actions du mariage. Que fait à des noces une personne qui ne se veut point marier? ou quel plaisir y peut-elle prendre, puisque ses pensées et ses désirs sont tournés d'un autre côté? Qu'y prend-on, ou qu'y voit-on? Combien une vierge qui va à ces assemblées s'éloigne-t-elle de son premier dessein, et combien s'en retourne-t-elle moins chaste qu'elle n'y était venue! car je veux qu'elle soit encore vierge de corps et d'esprit, l'est-elle au moins des yeux, des oreilles, de la langue? Mais que dirai-je de celles qui se vont laver dans les bains publics, et qui prostituent aux yeux lascifs des corps consacrés à la pudeur? car lorsqu'elles s'exposent ainsi nues à la vue des hommes, ne fomentent-elles pas les passions déshonnêtes? n'allument-elles pas les désirs de ceux qui les regardent? C'est à eux, dites-vous, à voir à quel dessein ils viennent là, pour moi je ne songe qu'à me laver et à me rafraîchir. Mais c'est une mauvaise défense que cela, et qui n'excuse pas vôtre crime et votre effronterie. Un bain de cette sorte ne vous nettoie pas, mais vous salit encore davantage. Vous ne regardez personne impudiquement, à la bonne heure, mais l'on vous regarde impudiquement. Vos yeux ne sont point souillés d'un plaisir infâme, mais le plaisir que vous donnez aux autres vous souille vous-même. Du bain vous faites un spectacle, et l'on ne voit point sur le théâtre de choses plus déshonnêtes que celles que vous y faites voir. Toute honte en est bannie ; l'on y quitte la pudeur avec les habits, et des membres vierges deviennent en proie aux regards impudiques. Comment donc pouvez-vous être modeste et retenue parmi les hommes, après avoir eu la hardiesse de vous dépouiller devant eux ; c'est pour cela que l'Église pleure si souvent ses vierges, et qu'elle gémit de leurs actions infâmes et détestables. C'est ainsi que la fleur de la virginité se perd, et que la gloire de la continence est profanée et déshonorée. C'est ainsi que l'ennemi se glisse artificieusement, et que tandis que les vierges veulent se parer et aller où il leur plaît, elles cessent d'être vierges et sont corrompues par des infamies secrètes. C'est ainsi qu'elles sont veuves avant que d'être mariées ; qu'elles souillent la couche, non d'un mari, mais de Jésus-Christ, et que les supplices qu'elles souffriront seront proportionnés aux récompenses qu'elles auraient reçues.

Écoutez-moi donc, vierges, comme un bon père qui vous donne des avis salutaires, et qui ne cherche que votre intérêt. Soyez telles que Dieu qui vous a créées vous a faites ; soyez telles que sa main vous a formées. N'altérez point les traits et les linéamens de votre visage. Ne percez point vos oreilles. Ne portez point de colliers, ni de bracelets, ni de chaînes d'or. Ne teignez point vos cheveux ; et faites que vos yeux soient dignes de voir Dieu. Baignez-vous avec celles de votre sexe. Évitez les assemblées pernicieuses des noces, et ces festins lascifs et dangereux. Puisque vous êtes vierges et ne servez que Dieu seul, méprisez les vains ornemens des habits ; surmontez les attraits de l'or, vous

qui surmontez la chair et le monde. Car ne serait-ce pas une honte qu'étant victorieuse des ennemis les plus forts, vous fussiez vaincue par les plus faibles? « La voie qui mène à la vie est étroite[1], » et le chemin qui conduit à la gloire est rude et difficile. C'est par ce chemin que marchent les martyrs, les vierges, et tous les justes. Évitez les chemins larges et spacieux, ils sont pleins d'appas et voluptés mortelles. Le diable y flatte pour tromper, y cajole pour perdre, y caresse pour donner le coup de la mort. Les martyrs recueillent cent, et vous soixante pour un[2]. Comme donc les martyrs ne pensent plus à la chair ni au siècle, et ne combattent pas faiblement et lâchement, parce qu'ils combattent de puissans ennemis; que vôtre courage approche du leur, puisque vôtre récompense n'en est pas éloignée. On ne peut monter bien haut sans peine, et l'on n'atteint pas la cime des montagnes sans beaucoup de travail et de sueur; que sera-ce donc pour monter au ciel? Et néanmoins si vous considérez la récompense, le travail est infiniment au-dessous; car Notre-Seigneur promet l'immortalité, la vie éternelle, et le royaume à ceux qui persévèrent. Demeurez donc fermes dans votre état, puisque c'est un état qui demeurera toujours. Voulez-vous savoir de quels maux la continence est exempte et les avantages qu'elle possède? « Je multiplierai, dit Dieu à la femme, vos peines et vos souffrances : vous enfanterez avec douleur et serez soumise à vôtre mari, et il aura empire sur vous[3]. » Vous n'êtes point sujettes à cet arrêt, et vous n'appréhendez point les douleurs et les gémissemens des femmes. Vous n'avez point un mari pour maître, mais Jésus-Christ même qui est votre Seigneur et votre tête, et avec qui vous partagez vos biens et vos maux. Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Les enfans de ce siècle engendrent et sont engendrés; mais ceux qui mériteront d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts ne se marieront point, car ils ne pourront plus mourir, d'autant qu'ils deviendront égaux aux anges; comme étant enfans de la résurrection[4]. » Vous avez déjà commencé d'être ce que nous serons un jour. Vous possédez dès ce monde la gloire de la résurrection, et vous passez par le siècle sans vous souiller de la corruption du siècle. Lorsque vous demeurez chastes et vierges, vous êtes égales aux anges de Dieu; tâchez seulement de conserver entière votre virginité, et d'achever avec constance ce que vous avez commencé avec courage. Ne recherchez point les ornemens des habits, mais des mœurs. Contemplez Dieu et le ciel; et après avoir porté vos yeux si haut, ne les abaissez pas pour regarder la terre. La première ordonnance de Dieu a été d'engendrer et multiplier, mais la seconde exhorte à la continence[1]. Lorsque le monde venant d'être créé était désert, il fallait se marier pour le peupler; mais maintenant qu'il est peuplé, ceux qui peuvent garder la continence se font eunuques pour gagner le royaume des cieux[2]. Notre-Seigneur ne le commande pas, mais y exhorte; et ce n'est pas une nécessité qu'il nous impose, puisqu'il laisse cela à notre liberté. Mais comme il dit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père, il nous montre les meilleures, et ce sont celles-là où vous voulez aller; car vous ne retranchez les désirs de la chair qu'afin d'obtenir dans le ciel une gloire plus grande. Tous ceux qui reçoivent la grâce du baptême s'y dépouillent du vieil homme, et renouvelés par le Saint-Esprit y prennent une seconde naissance plus pure que la première. Mais l'on peut dire que vous y renoncez plus véritablement et plus saintement que les autres, puisque tous les désirs de la chair sont morts dans vous, et qu'il n'y est demeuré que ceux de l'esprit et de la vertu pour vous élever à la gloire. Le saint apôtre que Notre-Seigneur a nommé un vaisseau d'élection et qu'il a envoyé publier sa parole, dit : « Le premier homme a été tiré de la terre, et le second est descendu du ciel. Ceux qui sont terrestres ressemblent à l'homme terrestre, et ceux qui sont célestes sont semblables aussi à l'homme céleste. Comme donc nous avons porté l'image de celui qui a été pris de la terre, portons aussi l'image de celui qui a son origine dans le ciel[3]. » La virginité porte cette image; la chasteté la porte; la sainteté et la vérité la portent; et enfin ceux-là la portent qui se souviennent des commandemens de Dieu, et qui ont sa crainte devant les yeux, qui sont justes, religieux, fermes en la foi, humbles, doux, patiens, cha-

[1] Matth., 7, 14. — [2] *Ibid.*, 23, 8.
[3] Genèse, 3, 16. — [4] Luc, 20, 34.

[1] Genèse, 1, 28. — [2] Matth., 19, 22. — [3] 1 Cor., 15, 47.

ritables, et qui conservent l'union et la paix avec leurs frères. Ce sont là des choses que vous devez aimer et accomplir, vierges saintes, qui, ne vous occupant que de Dieu et de Jésus-Christ, marchez devant les autres comme la plus grande et la meilleure part du troupeau, et les menez au Seigneur à qui vous vous êtes consacrées. Vous donc, comme les plus âgées, servez de maîtresses aux plus jeunes; et vous qui êtes plus jeunes, assistez vos anciennes, et donnez exemple à vos pareilles. Animez-vous l'une l'autre par des exhortations mutuelles, et qu'il y ait entre vous une émulation de vertu et de bonnes œuvres pour arriver à la gloire. Prenez courage, persévérez jusqu'à la fin, et fournissez heureusement votre carrière. Tout ce que je vous demande c'est que vous vous souveniez de nous lorsque vous aurez reçu la récompense de la virginité.

DE L'ORAISON DOMINICALE.

Les préceptes de l'Évangile, mes très-chers frères, ne sont autre chose que des enseignemens divins, les fondemens de notre espérance, les appuis de la foi, la nourriture du cœur, des guides pour nous conduire, des secours pour nous sauver; car tandis qu'ils instruisent sur la terre les esprits dociles des fidèles, ils les mènent au royaume des cieux. Dieu a voulu que les prophètes ses serviteurs dissent plusieurs choses de sa part, et qu'on les écoutât: mais combien plus grandes sont celles que son Fils même dit: que la parole de Dieu qui a parlé dans les prophètes nous fait entendre de sa propre bouche, ne commandant plus qu'on prépare la voie pour le recevoir quand il viendra, mais venant lui-même et nous la montrant, afin qu'après avoir langui si longtemps dans les ténèbres de la mort, éclairés de la lumière de la grâce, nous marchions sous sa conduite dans le chemin de la vie! Or entre les divins enseignemens qu'il a donnés à son peuple pour son salut, il lui a aussi donné une forme de prière, et lui-même nous a instruits de ce que nous lui devons demander. Celui qui nous a donné la vie nous a aussi appris à prier, par cette même bonté par laquelle il nous a comblés de tant d'autres biens, afin que nous servant de la prière du Fils pour parler au Père, le Père nous accorde plus aisément ce que nous lui demanderons. Il avait prédit que le temps approchait[1], que les vrais adorateurs adoreraient le Père en esprit et en vérité, et il a accompli sa promesse; car après avoir reçu l'Esprit et la vérité par la sanctification de sa grâce, nous l'adorons aussi vraiment et spirituellement par la prière qu'il nous a laissée. En effet, peut-il y avoir une prière plus spirituelle que celle qui nous a été donnée par celui-là même qui nous a donné le Saint-Esprit? et peut-on adresser au Père une prière plus véritable que celle qui est sortie de la propre bouche du Fils qui est la vérité même[1]. Ce n'est donc pas seulement une ignorance, mais une faute de prier autrement qu'il nous l'a enseigné, puisqu'il reproche aux Juifs dans l'Évangile de rejeter le commandement de Dieu pour établir leur tradition[2]. Prions donc, mes très-chers frères, comme notre maître et notre Dieu nous l'a appris. C'est une belle et agréable prière que celle que nous adressons à Dieu comme venant de lui; que celle qui frape ses oreilles par des paroles que Jésus-Christ lui-même a formées. Que le Père reconnaisse les paroles de son Fils quand nous le prions; que celui qui habite dans notre cœur soit lui-même sur nos lèvres; et puisque c'est lui qui intercède auprès du Père pour nos péchés[3], lorsque nous prions pour en obtenir le pardon, servons-nous des paroles de notre intercesseur[4]. Car puisqu'il nous asssure que le Père nous accordera tout ce

[1] Jean, 4, 23.

[1] Jean, 14, 6. — [2] Marc, 7, 8.
[3] Jean, 2, 1. — [4] *Ibid.*, 16, 22.

que nous lui demanderons en son nom, combien nous l'accordera-t-il encore plutôt si nous ne le lui demandons pas seulement en son nom, mais par ses paroles mêmes[1]? Au reste quand nous prions, que ce soit avec beaucoup de respect et de retenue. Songeons que nous sommes en la présence de Dieu, et que nous lui devons plaire aussi bien par notre contenance que par le ton de notre voix. Ce serait une espèce d'impudence de crier extrêmement haut en priant, mais il le faut faire modestement. Aussi Notre-Seigneur nous commande de prier en secret et en des lieux retirés comme dans une chambre[2], parce que cela convient mieux à la foi, et que nous devons savoir que Dieu est présent par tout, qu'il nous entend et nous voit tous, et qu'il remplit de sa majesté les lieux les plus cachés, suivant ce qui est écrit : « Je suis un Dieu proche et non un Dieu éloigné. Quelque caché qu'un homme puisse être, pensez-vous que je ne le voie pas? Ne remplis-je pas le ciel et la terre[3]? » Et ailleurs : « Les yeux de Dieu contemplent par tout les bons et les méchans[4]. » Ainsi lorsque nous nous assemblons pour célébrer les divins sacrifices avec l'évêque, souvenons-nous d'être retenus, et de ne pas faire un bruit confus de voix tumultueuses, au lieu d'adresser modestement nos prières à Dieu. Car il n'écoute pas la voix, mais le cœur ; et il n'est pas besoin de réveiller par des clameurs celui qui voit les pensées des hommes, comme l'Écriture nous le témoigne : « Pourquoi, dit Jésus-Christ, pensez-vous du mal dans vos cœurs[5]? » Et en un autre endroit : « Toutes les Églises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs[6]. » Aussi nous voyons, au premier livre des rois, qu'Anne qui était la figure de l'Église en usa ainsi; et qu'elle ne priait pas Dieu d'une voix haute et éclatante, mais tout bas et modestement dans le secret de son cœur. Sa prière était cachée, mais sa foi était visible. Elle priait non de la bouche, mais du cœur, parce qu'elle savait bien que Dieu entend ceux qui le prient de la sorte. Aussi obtint-elle ce qu'elle demandait, parce qu'elle le demandait avec foi. L'Écriture sainte en rend témoignage : « Elle parlait, dit-elle, dans son cœur, et elle remuait les lèvres, mais on n'entendait point ce qu'elle disait, et Dieu l'exauça[7]. » Nous lisons aussi dans les psaumes : « Parlez en vous-mêmes et sur votre lit, et soyez touchés de regret[1]. » Le Saint-Esprit nous enseigne la même chose par le prophète Jérémie lorsqu'il dit : « Il vous faut adorer Dieu en esprit[2]. » Or quand nous adorons Dieu, mes très-chers frères, il faut nous souvenir de quelle manière le publicain priait dans le temple. Il ne levait pas impudemment les yeux et les mains au ciel, mais frappant sa poitrine et se reconnaissant coupable, il implorait la miséricorde de Dieu. Il n'imita pas le pharisien qui avait de la complaisance en lui-meme ; mais sans se confier de son salut en son innocence, parce qu'il n'y a personne d'innocent devant Dieu, il confessa humblement ses péchés; et Dieu qui pardonne toujours aux humbles, l'exauça. C'est ce que Notre-Seigneur déclare lui-même dans son Évangile : « Deux hommes montèrent au temple pour y adorer Dieu, dont l'un était pharisien et l'autre publicain[3]. Le pharisien se tenant debout priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne ressemble pas aux autres hommes qui sont injustes, voleurs, et adultères comme ce publicain-ci. Je jeune deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je posséde. Le publicain au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas seulement lever les yeux au ciel, mais frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis pécheur. Je vous déclare, dit le Fils de Dieu, que celui-ci s'en retourna chez soi plus justifié que l'autre; parce que quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. »

Après avoir appris, mes très-chers frères, comment nous nous devons approcher de l'oraison, apprenons maintenant du même maître ce que nous y devons demander : « Vous prierez ainsi, dit-il : Notre père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre royaume arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent, et ne souffrez pas que nous succombions à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il[4]. » Il faut considérer premièrement que le docteur de la paix et le maître de l'unité ne veut pas, quand on prie, qu'on prie seulement

[1] Jean, 16, 23. — [2] Matth., 6, 6. — [5] Jér., 23, 23. — [4] Prov., 15, 3. — [5] Luc, 53, 22, — [6] Apoc., 2, 23. — [7] I. Rois, 1, 23.

[1] Ps. 4, 5. — [2] Bar., 6, 5. — [3] Luc, 18, 10. — [4] Matth., 6, 9.

pour soi. Car nous ne disons pas : « Mon père qui êtes dans les cieux, » ni : « Donnez-moi aujourd'hui mon pain ; » et ainsi du reste. Notre prière est une prière publique et commune, et quand nous prions, ce n'est pas pour un seul, mais pour tout le peuple, parce que tout le peuple fidèle ne forme qu'un corps. Le Dieu de la paix et le maître de la concorde qui nous a si fort recommandé l'union, a voulu qu'un seul priât pour tous, de même qu'il nous a tous portés en lui seul. Les trois enfans de Babylone pratiquèrent cette façon de prier dans la fournaise, et y gardèrent cette union d'esprit. C'est ce que l'Écriture sainte témoigne ; et en même temps qu'elle nous rapporte ce que ces saints ont fait, elle nous donne un exemple de ce que nous devons faire pour devenir semblables à eux. « Alors, dit l'Écriture, tous trois comme d'une même bouche chantaient un hymne et bénissaient le Seigneur[1]. » Ils priaient comme d'une même bouche, quoique Jésus-Christ fait homme ne leur eût pas encore appris à prier ; et parce que leur prière était simple, spirituelle, et animée d'un esprit de paix, elle fut très-efficace, et mérita de leur faire obtenir de Dieu ce qu'ils demandaient. C'est ainsi que nous voyons que les apôtres et les disciples prièrent après l'ascension de Notre-Seigneur. « Ils persévéraient tous unanimement dans la prière, dit l'Écriture, avec les femmes, et avec Marie, mère de Jésus et ses frères[2]. » Ce qui montre quelle était la ferveur et l'union de leurs prières. Aussi « Dieu qui fait habiter dans une même maison ceux qui sont bien unis ensemble[3], » ne reçoit dans ses demeures éternelles que ceux dont la prière est animée d'un même esprit. Mais que de mystères contient l'oraison dominicale, mes très-chers frères ! qu'ils sont grands et féconds en vertu quoique courts en paroles ! car nous ne pouvons rien demander à Dieu dans nos prières qui ne soit compris en abrégé dans cette prière céleste.

« Priez ainsi, dit Notre-Seigneur : Notre père qui êtes dans les cieux[4]. » L'homme nouveau renè dans le baptême et rendu à son Dieu, l'appelle d'abord son père, parce qu'il est déjà son enfant. « Il est venu chez soi, dit saint Jean, et les siens ne l'ont point reçu ; mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom le pouvoir de devenir enfans de Dieu[1]. » Celui donc qui, par sa foi en Dieu, est devenu son fils doit commencer par lui en rendre grâce, en professant publiquement ce qu'il est et l'appelant son père. Et en disant qu'il est « dans les cieux, » il témoigne, par des premières paroles qu'il profère après sa naissance divine, qu'il a renoncé à son père charnel, et qu'il ne connaît plus d'autre père que celui qui est dans les cieux. C'est de cette sorte qu'il justifie cette parole de l'Écriture : « Ceux qui disent à leur père et à leur mère : Je ne vous connais point ; et à leurs enfans : Je ne sais qui vous êtes ; gardent vos préceptes et vos ordonnances[2]. » Notre-Seigneur aussi nous défend dans l'Évangile d'appeler personne notre père sur la terre, comme n'ayant qu'un père qui est au ciel[3]. Et il répondit à ce disciple qui lui disait que son père était mort : « Laissez les morts ensevelir leurs morts[4], » pour nous apprendre que le père des fidèles est toujours vivant. Mais nous ne l'appelons pas seulement le père qui est dans les cieux, nous ajoutons : « Notre père, » c'est-à-dire le père de tous ceux qui croient, de ceux qui sanctifiés par lui et renouvelés par la naissance spirituelle du baptême commencent à devenir ses enfans. Cette parole est un arrêt contre les Juifs, qui n'ont pas seulement méprisé, mais fait cruellement mourir le Christ, qui leur avait été annoncé par les prophètes, et qui leur a été envoyé avant tous les autres ; car ils ne peuvent plus nommer Dieu leur père, puisque Notre-Seigneur les a confondus quand il leur a dit : « C'est le diable qui est votre père, et vous ne demandez qu'à faire ce qu'il aime ; car il a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui[5]. » Et Dieu indigné crie par le prophète Isaïe : « J'ai engendré des enfans ; je les ai agrandis, et ils m'ont méprisé. Un bœuf connaît celui à qui il appartient ; un âne connaît l'étable de son maître, et Israël ne m'a point connu ; mon peuple ne sait qui je suis. Malheur à cette nation criminelle, à ce peuple chargé de péchés. C'est une race corrompue ; ce sont des enfans scélérats. Vous

[1] Daniel, 3, 51. — [2] Act., 1, 14. — [3] Psaume 67, 6.
[4] Matth., 6, 9.

[1] Jean, 1, 11. — [2] Deut., 3, 9.
[3] Matth, 23, 19. — [4] *Ibid.*, 8, 22. — [5] Jean, 8, 44.

avez abandonné le Seigneur et irrité le saint d'Israël[1].» C'est donc un reproche que nous leur faisons, nous autres chrétiens, quand en priant nous appelons Dieu «notre père,» parce qu'il a commencé d'être à nous et cessé d'être aux Juifs qui l'ont abandonné, et qu'un peuple pécheur ne peut pas porter la qualité d'enfant de Dieu, mais bien ceux qui ont reçu le pardon de leurs péchés et la promesse d'une éternité bienheureuse; c'est ce que Notre-Seigneur lui-même déclare dans l'Évangile : «Tout pécheur est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours en la maison; c'est le fils qui y demeure toujours[2].» Mais considérez un peu combien Notre-Seigneur est bon de vouloir que nous appelions Dieu «notre père», et que comme il est son fils, nous nous disions ses enfans. Certainement ce nom est si grand, que nous n'aurions jamais osé l'appeler ainsi, si lui-même ne nous l'eût permis. C'est pourquoi, mes très-chers frères, nous devons songer, quand nous appelons Dieu notre père, qu'il faut nous comporter comme des enfans de Dieu, afin que comme nous nous réjouissons de l'avoir pour père, il ait sujet de se réjouir de nous avoir pour ses enfans. Vivons donc comme doivent vivre les temples de Dieu, afin qu'il paraisse que Dieu habite en nous. Que nos actions ne démentent point l'Esprit que nous avons reçu, et puisque nous avons commencé d'être tout célestes et tout spirituels, ne pensons qu'aux choses célestes et spirituelles. Car Dieu dit : «Je glorifierai ceux qui me glorifient, et je mépriserai ceux qui me méprisent[3];» et le bienheureux apôtre en l'une de ses épîtres: «Vous n'êtes pas à vous, dit-il, car vous avez été achetés bien cher; glorifiez et portez Dieu en votre corps[4]»

Nous disons ensuite : «Que votre nom soit sanctifié.» Ce n'est pas que nous souhaitions que Dieu soit sanctifié par nos prières, mais c'est que nous lui demandons que son nom soit sanctifié en nous; car par qui Dieu pourrait-il être sanctifié, puisque c'est lui qui sanctifie toutes choses? Mais comme il dit : «Soyez saints parce que je suis saint[5],» nous le prions de nous faire la grâce de consacrer la sainteté que nous avons reçue au baptême, et nous lui demandons cela tous les jours; car nous avons tous les jours besoin d'être sanctifiés et purifiés de nos péchés, parce que nous péchons tous les jours. Or l'apôtre nous apprend quelle est cette sanctification que Dieu nous donne par sa bonté, lorsqu'il dit : «Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les sodomites, ni les voleurs, ni les fourbes, ni les ivrognes, ni les médisans, ni ceux qui ravissent le bien d'autrui, n'auront point de part au royaume de Dieu. Vous avez été autrefois comme cela, mais vous avez été lavés; vous avez été justifiés; vous avez été sanctifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu[1].» C'est cette sanctification que nous demandons qui demeure en nous; et parce que Notre-Seigneur et notre juge défend de pécher désormais à celui qu'il a guéri et sanctifié «de peur qu'il ne lui arrive pis[2];» nous le prions sans cesse jour et nuit qu'il daigne par sa bonté conserver en nous la sainteté et la vie qu'il nous a communiquée par sa grâce.

Il y a après : «Que votre royaume arrive.» Nous demandons à Dieu son royaume dans le même sens que nous lui avons demandé la sanctification de son nom; car quand est-ce que Dieu ne règne point, ou quand commence en lui ce qui a toujours été et ne cesse jamais d'être? Nous demandons donc l'avénement du royaume que Dieu nous a promis, et qui nous est acquis par le sang et les souffrances de Jésus-Christ; afin qu'au lieu que nous étions les esclaves du siècle, nous régnions avec Jésus-Christ régnant, comme lui-même nous le promet quand il dit : «Venez, vous que mon père a bénis; recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde[3].» L'on peut dire aussi, mes très-chers frères, que le royaume de Dieu c'est Jésus-Christ lui-même, que nous désirons tous les jours qu'il vienne, et dont nous souhaitons que l'avénement arrive bientôt. Car comme il est notre résurrection, parce que nous ressuscitons en lui, l'on peut dire de même qu'il est le royaume de Dieu parce que nous régnerons en lui. Or nous avons raison de demander le royaume de Dieu, c'est-à-dire un royaume céleste, car il y a aussi un royaume terrestre. Mais celui qui a renoncé au siècle est au-dessus de tous ses honneurs et de ses royaumes. Ce

[1] Isaïe, 1, 2. — [2] Jean, 8, 35. — [3] I. Rois, 2, 30.
[4] I. Cor., 6, 19. — [5] Lévit., 28, 7.

[1] I. Cor., 6, 9. — [2] Jean, 5, 14. — [3] Matth., 24, 34.

qui fait qu'une personne qui se consacre à Dieu et à Jésus-Christ ne désire point les royaumes de la terre, mais celui du ciel. Mais il est besoin de prier sans cesse pour n'être point exclu de ce royaume, comme les Juifs à qui il avait été premièrement promis, suivant cette parole si claire de Notre-Seigneur : « Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, et les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures où il n'y aura que pleurs et grincemens de dents [1]. » Cela nous fait voir que les Juifs étaient enfans du royaume tant qu'ils ont été enfans de Dieu ; mais aussitôt qu'ils ont cessé de l'avoir pour père, ils ont cessé d'avoir part au royaume ; et c'est pourquoi nous autres chrétiens qui appelons Dieu notre père, nous lui demandons aussi qu'il nous fasse bientôt entrer dans son royaume.

Nous ajoutons : « Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; » non pas afin que Dieu fasse ce qu'il veut, mais afin que nous-mêmes puissions faire ce qu'il lui plaît ; car qui peut empêcher Dieu de faire ce qu'il veut ? Mais parce que le diable s'efforce de nous empêcher d'être parfaitement soumis à Dieu en toutes choses, nous demandons que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous. Or pour cela nous avons besoin de cette même volonté de Dieu, c'est-à-dire de son secours et de sa protection, parce que personne n'est fort par ses propres forces, mais par la bonté et la miséricorde de Dieu. Lui-même nous fait bien connaître cette faiblesse de l'homme dont il s'était revêtu, lorsqu'il dit : « Mon père, si cela se peut, que je ne boive point ce calice [2]. » Mais pour apprendre aussi à ses disciples à ne pas faire leur volonté, mais celle de Dieu, il ajoute : « Néanmoins que ce que je veux ne se fasse pas, mais ce que vous voulez. » C'est ce qui lui fait dire ailleurs : « Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé [3]. » Que si le fils a fait ainsi la volonté de son père, combien plus le serviteur doit-il faire celle de son maître? Saint Jean nous y exhorte dans l'une de ses Épîtres : « N'aimez point le monde, dit-il, ni les choses du monde; celui qui aime le monde n'aime point Dieu, car tout ce qui est au monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou ambition, ce qui ne vient point de Dieu, mais du monde. Or le monde passera avec toutes ses convoitises, au lieu que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement, comme Dieu même [4]. » Si nous voulons demeurer éternellement, il faut que nous fassions la volonté de Dieu qui est éternel. Or la volonté de Dieu, c'est ce que Jésus-Christ a fait et enseigné : c'est l'humilité, la fermeté dans la foi, la retenue, la justice, la miséricorde, la bonne conduite ; c'est de ne faire tort à personne et de souffrir le tort qu'on nous fait, conserver la paix avec ses frères, aimer Dieu de tout son cœur, l'aimer comme son père et le craindre comme son Dieu, ne rien préférer à Jésus-Christ comme il ne vous a rien préféré, s'unir inséparablement à lui, embrasser sa croix avec courage et avec confiance, et quand il s'agit de son honneur, être constans, hardis, généreux et prêts à souffrir la mort. C'est là vouloir être cohéritier de Jésus-Christ ; c'est accomplir les commandemens de Dieu et la volonté du père. Or nous demandons que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel, parce que de l'un et de l'autre dépend la consommation de notre salut ; car comme nous avons un corps qui a été pris de la terre, et une âme qui tire son origine du ciel, nous sommes terre et ciel tout ensemble ; et nous prions Dieu que sa volonté s'accomplisse en l'un et en l'autre, c'est-à-dire, en notre corps et en notre esprit ; car il y a une guerre continuelle entre la chair et l'esprit, de sorte que nous ne faisons pas ce que nous voulons, l'esprit se portant vers les choses du ciel et la chair vers celles d'ici-bas ; c'est pour cela que nous demandons instamment à Dieu qu'il lui plaise d'accorder ces deux parties qui nous composent, afin que l'âme, qui a été régénérée par lui, puisse être sauvée. C'est ce que l'apôtre saint Paul déclare expressément : « La chair, dit-il, convoite contre l'esprit, et l'esprit convoite contre la chair, car ces deux choses sont opposées l'une à l'autre, si bien que vous ne faites pas ce que vous voulez. Or il est aisé de connaître les œuvres de la chair, comme l'adultère, la fornication, l'impureté, la débauche, l'idolâtrie, les empoisonnemens, les homicides,

[1] Matth., 7, 11. — [2] *Ibid.*, 16, 39. — [3] Jean, 6, 38. — [4] I. Jean, 2, 15.

les haines, les disputes, les jalousies, les animosités, les querelles, les partialités, les divisions, les hérésies, les envies, les ivrogneries, les excès de bouche, et autres choses semblables, touchant lesquelles je vous ai déjà dit et vous le dis encore, que ceux qui les font ne posséderont point le royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit au contraire sont la charité, la joie, la paix, le courage, la bonté, la foi, la douceur, la tempérance, la chasteté [1]. » C'est pourquoi nous demandons à Dieu tous les jours, ou plutôt à tous les momens, que sa volonté s'accomplisse à notre égard au ciel et en la terre, parce que la volonté de Dieu est que les choses terrestres le cédent aux célestes, et que les divines et spirituelles l'emportent. On peut encore donner un autre sens à ces paroles, qui est que: comme Notre-Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis mêmes et de prier pour ceux qui nous persécutent, nous demandons pour ceux qui ne sont que terre, et n'ont pas encore commencé d'être célestes, que la volonté de Dieu soit accomplie en eux, comme Jésus-Christ l'a accomplie en conservant et réparant l'homme [2]; car puisque Notre-Seigneur n'appelle plus terre ses disciples, mais « le sel de la terre [3], » et que l'apôtre dit que « le premier homme vient de la terre et le second du ciel [4], » c'est avec raison que devant ressembler à notre père « qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes [5], » nous le prions pour le salut de tous les hommes; afin que, comme sa volonté a été accomplie dans le ciel, c'est-à-dire en nous par notre foi pour nous faire devenir célestes, elle le soit aussi en la terre, c'est-à-dire dans les infidèles, en sorte que ceux qui sont encore terrestres par leur première naissance, commencent à être célestes lorsqu'ils en recevront une seconde par l'eau et par l'esprit.

Après cela nous disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Cela se peut entendre ou spirituellement ou à la lettre, et l'un et l'autre de ces deux sens peut être utile. Car le pain de vie c'est Jésus-Christ, et ce pain là n'est pas pour tous, mais nous appartient; et comme nous disons « notre père, » parce que Dieu n'est le père que de ceux qui le connaissent et qui croient en lui; ainsi nous disons « notre pain, » parce que Jésus-Christ est notre pain, de nous qui touchons son corps. Or nous demandons que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes incorporés en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'eucharistie comme un aliment salutaire, ne soyions séparés du corps de Jésus-Christ, étant empêchés par quelque péché considérable de participer au pain céleste. C'est ce que Notre-Seigneur nous fait entendre dans son Évangile : « Je suis, dit-il, le pain de vie qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de mon pain, il vivra éternellement. Or le pain que je donnerai c'est la chair pour la vie de ce monde [1]. » Lors donc qu'il dit que celui qui mangera de son pain vivra éternellement; comme il est manifeste que ceux-là sont vivans qui touchent son corps et ont droit de recevoir l'eucharistie, il est bien à craindre au contraire que celui qui en est privé et séparé par là du corps de Jésus-Christ, ne soit aussi fort éloigné du salut et de la vie, suivant cette menace de Notre-Seigneur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous [2]. » C'est donc pour cela que nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ; afin que comme nous demeurons et vivons en lui, nous ne soyons jamais séparés de son corps et de sa grâce. L'on peut encore entendre ces paroles de cette sorte, qu'après avoir renoncé au monde par la foi, à ses pompes et à ses richesses, nous demandons plus que la nourriture nécessaire pour vivre, selon cet enseignement de Notre-Seigneur : « Celui qui ne renonce point à tout ce qu'il a ne saurait être mon disciple [3]. » Celui donc qui suivant les avertissemens de son maître a commencé d'être son disciple en renonçant à toutes choses, ne doit plus demander que la nourriture qu'il lui faut pour chaque jour sans étendre plus loin ses désirs, comme Notre-Seigneur nous l'ordonne encore quand il dit : « Ne vous mettez point en peine du lendemain, car le lendemain se mettra en peine pour lui-même. A chaque jour suffit son mal [4]. » C'est donc avec raison qu'un disciple de Jésus-Christ ne demande que la nourriture dont il a besoin cha-

[1] Galates, 5, 17. — [2] Matth., 5, 44. — [3] *Ibid.*, 5, 13.
[4] 1. Cor., 15, 47. — [5] Matth., 5, 45.

[1] Jean, 6, 51. — [2] *Ibid.*, 6, 54. — [3] Luc, 14, 33.
[4] Matth., 6, 34.

que jour, puisqu'il lui est défendu de penser au lendemain. Et en effet il y aurait quelque chose de répugnant à souhaiter de demeurer longtemps au monde, et cependant à demander que le royaume de Dieu arrivât bientôt. C'est aussi ce que le bienheureux apôtre nous enseigne pour fortifier notre foi et notre espérance : « Nous n'avons rien apporté, dit-il, en ce monde, et nous n'en saurions non plus rien emporter. Pourvu donc que nous ayions le vivre et le vêtement, soyons contens. Car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les filets du diable, et sont possédés d'une quantité de mauvais désirs qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation. Car l'avarice est la racine de tous maux, si bien que quelques-uns s'y étant laissés aller ont fait naufrage dans la foi, et se sont engagés en une infinité de malheurs [1] ». Par là l'apôtre nous apprend que les richesses ne sont pas seulement méprisables, mais dangereuses, parce qu'elles enferment la racine de plusieurs maux qui nous flattent et nous trompent sous une fausse apparence. De là vient que Notre-Seigneur reprend dans l'Évangile ce riche insensé qui ne songeait qu'à amasser du bien, et qui se réjouissait de l'abondance de sa récolte : « Fou que tu es, lui dit-il, l'on te redemandera cette nuit ton âme; et pour qui sera tout ce que tu as amassé [2] ? » Cet insensé qui devait mourir la nuit même se réjouissait de son opulence, et lui qui était prêt de laisser la vie ne pensait qu'à amasser abondamment de quoi vivre. Notre-Seigneur, au contraire, nous enseigne que pour être parfait, il faut vendre tous ses biens et les distribuer aux pauvres, afin d'acquérir un trésor dans le ciel [3]. Il dit que celui-là le peut suivre et imiter sa passion glorieuse, qui se dégage de l'embarras des affaires temporelles, et envoie ses biens à Dieu devant lui pour les suivre après lui-même. Afin donc que nous nous puissions élever à ce degré de perfection, prions comme Notre-Seigneur nous l'a enseigné, et apprenons par nos prières quels nous devons être; car le juste ne saurait manquer de la nourriture qui lui est nécessaire chaque jour, puisqu'il est écrit : « Le Seigneur ne laissera point mourir le juste de faim [4]; » et ailleurs : « Je suis bien vieux, mais je n'ai point encore vu le juste abandonné, n ses enfans demander leur pain [1]; » et Jésus-Chris dit : « Ne vous inquiétez point, disant : Où trou verons-nous à boire et à manger, et de quo nous vêtir? car les gentils se mettent aussi e peine de tout cela. Mais votre père sait vos be soins. Cherchez donc premièrement le royaum de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vou seront données [2]. » Il promet que toutes chose seront données à ceux qui cherchent le royaum et la justice de Dieu. Car tout étant à Dieu, rie ne peut manquer à celui qui possède Dieu pourvu qu'il ne manque pas lui-même à Dieu C'est ainsi que Daniel, enfermé par ordre d roi dans la fosse aux lions, y fut nourri miracu leusement, et ne reçut aucun déplaisir de ce bêtes farouches et affamées [3]. C'est ainsi que l prophète Élie, s'enfuyant pour éviter la persé cution, fut nourri dans le désert par des cor beaux [4] : étranges exemples de la malice et de l cruauté humaine, que des lions épargnent le hommes et des oiseaux les nourrissent, et qu des hommes maltraitent et persécutent de hommes!

Ensuite nous prions pour nos péchés, et di sons : « Remettez-nous nos dettes, comme nou les remettons à ceux qui nous doivent. » Après avoir demandé notre nourriture, nous deman dons le pardon de nos offenses, afin que ceu que Dieu nourrit vivent en Dieu, et n'aient pa seulement soin de la vie présente, mais de la vi éternelle, à laquelle on ne peut arriver que pa le pardon de ses péchés. Notre-Seigneur le nomme ici des « *dettes*, » comme il fait encor ailleurs dans son Évangile quand il dit : « Je vou ai remis toute votre dette, parce que vous m'e avez prié [5]. » Or, tandis que Notre-Seigneur nou ordonne de prier pour nos péchés, il nous aver tit que nous sommes pécheurs ; et combien ce avertissement nous est-il utile et même néces saire pour nous faire rentrer en nous-mêmes De crainte donc que quelqu'un n'eût de la com plaisance en soi-même comme s'il était inno cent, au lieu qu'il n'y a personne qui le soit, e qu'en s'élevant il ne tombât de plus haut, No tre-Seigneur nous apprend que nous pécho tous les jours, en nous commandant de pri tous les jours pour nos péchés. C'est ce que dit

[1] I. Tim., 6, 7. — [2] Luc, 12, 20. — [3] Matth., 19, 21. [4] Prov., 10, 3.

[1] Ps. 36, 26. — [2] Matth., 6, 31. — [3] Daniel, 14, 36. [4] III. Rois, 17, 6. — [5] Matth., 18, 32.

Jean nous apprend aussi dans son épître, où il dit : « Si nous disons que nous sommes sans péchés, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous : mais si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste pour nous les remettre [1]. » Paroles qui comprennent ces deux vérités : que nous devons prier pour nos péchés, et que c'est le moyen d'en obtenir le pardon. C'est pourquoi il dit que le Seigneur est fidèle pour nous les remettre, comme s'il voulait dire qu'il ne manque pas de tenir ses promesses, parce que comme c'est lui qui nous a appris à prier pour nos péchés, c'est lui-même aussi qui nous promet que son père nous les remettra. Il est vrai que Notre-Seigneur ajoute une condition, qui est, au cas que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés; ce qui est enfermé dans ces paroles : « comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » C'est ce qui lui fait dire autre part : « Vous serez mesurés à la même mesure que vous aurez mesuré les autres [2]. » Et le serviteur qui ne voulut pas remettre à son compagnon ce qu'il lui devait, après que son maître lui eût remis toute sa dette, fut envoyé en prison, et perdit la grâce qu'il venait de recevoir, parce qu'il ne voulut pas faire à un autre la même grâce [3]. C'est ce que Jésus-Christ déclare encore ailleurs plus fortement : « Lorsque vous vous présenterez, dit-il, pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre père qui est dans les cieux vous pardonne vos offenses; car si vous ne pardonnez, votre père qui est au ciel ne vous pardonnera point [4]. » Vous n'aurez aucune excuse au dernier jour, puisque vous serez jugé par votre propre jugement, et traité comme vous aurez traité les autres. Car Dieu veut que nous vivions en paix dans sa maison, et que nous ne déshonorions point la seconde naissance que nous avons reçue de lui; mais que comme nous avons commencé à être ses enfans, nous conservions sa paix, et que ceux qui ne sont animés que d'un même esprit n'aient aussi qu'une même volonté. C'est pour cela qu'il ne reçut point le sacrifice d'un frère qui était mal avec son frère [5]; et que dans l'Évangile il commande à celui qui est déjà devant l'autel de s'aller auparavant réconcilier avec son frère, afin que ses prières étant faites dans un esprit de paix, Dieu les puisse écouter favorablement [1]. La paix, la concorde, l'union fraternelle, qui tire son origine de l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est le plus grand sacrifice qu'on puisse faire à Dieu. Aussi voyons-nous que dans les sacrifices d'Abel et de Caïn, qui furent les premiers que les hommes lui offrirent, il n'eut pas tant égard à leurs présens qu'à leur cœur, et qu'il n'eut agréable que le présent de celui dont le cœur lui plaisait. Le juste et paisible Abel offrant son sacrifice à Dieu dans l'innocence, nous a appris à n'approcher des autels qu'avec la crainte de Dieu, avec un cœur simple, avec un esprit de justice et de paix. C'est avec grande raison qu'offrant à Dieu son sacrifice dans une disposition si sainte, il mérita lui-même ensuite de lui être offert en sacrifice, et de tracer le premier la voie du martyre; et il était juste que celui qui avait toujours si bien conservé la justice et la paix de Notre-Seigneur, donnât commencement à sa passion par l'effusion glorieuse de son sang. Ce sont des hommes de la sorte que Dieu couronne et qu'il vengera avec son Fils au jour du jugement. Mais ceux qui sont désunis d'avec leurs frères ne sauraient, selon le témoignage de l'apôtre et de l'Écriture, effacer le crime de cette division quand même ils souffriraient la mort pour le nom de Jésus-Christ; car comme dit saint Jean : « Celui qui hait son frère est homicide [2]. » Or un homicide ne peut jamais aller au ciel ni vivre avec Dieu. Un homme qui aime mieux imiter Judas que Jésus-Christ ne peut être avec Jésus-Christ. Quel est donc ce crime que le baptême de sang ne saurait effacer? Quel est ce crime que le martyre même ne saurait expier?

Notre-Seigneur veut que nous ajoutions encore comme une chose fort nécessaire : « Et ne permettez pas que nous tombions en tentation. » Ce qui nous montre que notre ennemi ne peut rien contre nous si Dieu ne le lui permet, et ce qui nous doit porter par conséquent à ne craindre que Dieu seul, puisque le malin esprit n'a aucun pouvoir de nous tenter si Dieu ne le lui donne. L'Écriture sainte le prouve quand elle dit : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint devant

[1] I. Jean 1, 8. — [2] Matth., 7, 2. — [3] *Ibid.*, 18, 23.
[4] Marc., 11, 25. — [5] Genèse, 4, 5.

[1] Matth., 5, 24. — [2] Jean, 3, 25.

Jérusalem et l'assiégea, et Dieu la livra entre ses mains[1].» Or Dieu ne donne ce pouvoir au démon que lorsque nous péchons, suivant cette parole de l'Écriture: «Qui a donné Jacob et Israël au pillage à ceux qui le ravagent? N'est-ce pas Dieu qu'ils ont offensé? Car ils ne voulaient point marcher dans ses voies ni obéir à sa loi; et c'est pour cela qu'il leur a fait sentir les effets de sa colère[2].» Et ailleurs, sur le sujet de Salomon qui avait violé les commandemens de Dieu: «Le Seigneur, dit l'Écriture, suscita Satan contre Salomon[3].» Mais quand Dieu donne ce pouvoir sur nous au démon, c'est ou pour nous punir, ou pour nous éprouver. C'est de cette dernière sorte qu'il en usa à l'égard de Job quand il dit à Satan: «Je te donne pouvoir sur tous ses biens, mais prends garde de toucher à sa personne[4].» Et c'est encore suivant cela que Notre-Seigneur au temps de sa passion dit à Pilate: «Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut[5].» Or quand nous demandons à Dieu qu'il ne permette pas que nous tombions en tentation, cela nous fait souvenir de notre faiblesse, et nous avertit de ne nous point enorgueillir, de ne nous rien attribuer, et de ne pas croire que lorsque nous confessons Jésus-Christ, ou endurons la mort pour lui, la gloire nous en soit due. Car Notre-Seigneur lui-même nous enseignant l'humilité nous a dit: «Veillez et priez, de crainte que vous n'entriez en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible[6];» pour nous apprendre que lorsque nous reconnaissons humblement notre impuissance et attribuons tout à la grâce de Dieu, sa bonté nous accorde tout ce que nous lui demandons ainsi avec crainte et respect.

Enfin cette prière finit par une demande qui comprend en abrége toutes les autres: «Mais délivrez-nous du mal.» Car ces paroles renferment tout le mal que l'ennemi tâche de nous faire en ce monde; et nous devons croire assurément qu'il ne nous en pourra faire aucun, si Dieu nous en délivre, et qu'il lui plaise exaucer nos prières, et nous assister de son secours. Lors donc que nous lui demandons qu'il nous délivre du mal, il ne reste plus rien à lui demander; car ayant une fois obtenu sa protection, nous demeurons à couvert contre tout ce que le monde et le diable nous pourraient faire. En effet, comment celui-là peut-il rien craindre du monde qui a Dieu pour son protecteur? Quelle merveille, au reste, mes très-chers frères, que cette prière contienne en abrégé toutes nos autres prières, puisque c'est Dieu même qui l'a composée? et que cela avait été prédit auparavant par le prophète Isaïe, lorsque plein du Saint-Esprit parlant de la puissance et de la bonté de Dieu: «C'est une parole, dit-il, qui consomme et abrége avec justice, parce que le Seigneur fera une parole abrégée par toute la terre[1].» Car Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la parole de Dieu, étant venu ici-bas pour tous les hommes, et pour instruire les savans et les ignorans de tout âge et de tout sexe, il a abrégé extrêmement ses préceptes afin de soulager la mémoire, et qu'on pût apprendre en peu de temps ce qui est absolument nécessaire pour la foi. Ainsi lorsqu'il a voulu enseigner ce que c'est que la vie éternelle, il l'a divinement comprise en ce peu de mots: «La vie éternelle consiste à vous reconnaître pour seul et vrai Dieu, et à connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé[2].» De même quand il voulut tirer de la loi et des prophètes les premiers et les plus grands préceptes de l'Évangile: «Écoutez, dit-il, Israël: Le Seigneur votre Dieu est un seul Dieu; et: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Voilà le premier commandement[3].» Et voici le second qui lui est semblable: «Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont compris en ces deux commandemens[4].» Et ailleurs: «Faites aux hommes tout le bien que vous voudriez qu'ils vous fissent; car c'est là toute la loi et les prophètes[5].» Or Notre-Seigneur ne nous a pas seulement enseigné à prier par ses paroles, mais aussi par ses actions, priant souvent lui-même, et nous montrant par là l'exemple: «Il se retirait, dit l'Évangile, dans le désert et y priait[6].» Et encore: «Il s'en alla sur une montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu[7].» Que si celui qui était sans péché priait ainsi, combien sommes-nous obligés de prier, nous qui sommes pécheurs? et s'il

[1] IV. Rois, 24, 11. — [2] Isaïe, 41, 24. — [3] III. Rois, 11, 14. — [4] Job, 1, 12. — [5] Jean, 19, 11. — [6] Matth., 14, 38.

[1] Isaïe, 102, 21. — [2] Jean, 17, 3. — [3] Marc, 12, 19. [4] Matth., 11, 40. — [5] *Ibid.*, 7, 11. — [6] Luc, 5, 16. [7] *Ibid.*, 6, 12.

passait la nuit en prières, combien ne devons-nous point veiller? Or Jésus-Christ ne priait pas pour soi (car qu'eût-il demandé pour lui, étant innocent), mais pour nos péchés, comme il le déclare lui-même quand il dit à saint Pierre: «Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le blé; mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille point [1].» Et quelque temps après priant son père pour tous: «Je ne prie pas seulement pour eux, dit-il, mais encore pour ceux que leur prédication fera croire en moi, afin qu'ils soient tous ensemble une même chose, ainsi, mon père, que vous êtes en moi et moi en vous, afin, dis-je, qu'ils soient aussi une même chose en nous.» Il faut avouer que Notre-Seigneur a une grande bonté de ne se pas contenter de nous racheter par son sang, mais de vouloir encore prier pour nous. Mais considérez, je vous prie, ce qu'il demande: Que comme son père et lui ne sont qu'une même chose, nous demeurions aussi unis entre nous. Ce qui fait voir quel crime c'est que de rompre l'unité, puisque Notre-Seigneur a prié particulièrement pour cela. Il a voulu sauver son peuple par la paix, parce qu'il savait que la discorde n'a point d'entrée dans le royaume de Dieu. Or quand nous prions, mes très-chers frères, il faut bannir toutes les pensées charnelles et séculières, et ne songer uniquement qu'à ce que nous faisons. C'est pour cela que le prêtre avant de commencer l'oraison y prépare les fidèles par cette préface: «Élevez vos cœurs,» afin que le peuple répondant: «Nous les avons élevés au Seigneur,» cela le fasse souvenir qu'il ne doit penser à rien qu'à Dieu. Fermons à l'ennemi toutes les avenues de notre cœur, et qu'il ne soit ouvert que pour Dieu seul; car souvent il s'y glisse subtilement et nous détourne de l'attention que nous devons avoir à Dieu, si bien que nos paroles ne répondent pas à nos pensées, au lieu que ce n'est pas de bouche, mais d'esprit qu'il le faut prier. Mais quelle négligence est-ce là de se laisser emporter pendant la prière à des pensées profanes et inutiles, comme si nous avions alors autre chose à penser qu'à ce que nous disons à Dieu? Comment voulez-vous que Dieu vous entende, si vous ne vous entendez pas vous-même? Ou comment pouvez-vous prétendre qu'il se souvienne de vous, tandis que vous vous oubliez ainsi? Vous faites bien voir par là que vous n'avez pas grand soin de vous garder des surprises de l'ennemi. Vous priez Dieu, mais vous offensez sa majesté en le priant si négligemment. Vos yeux veillent, mais votre cœur dort, au lieu que le cœur d'un chrétien doit veiller lors même que ses yeux sont endormis, suivant cette parole que l'épouse dit au nom de l'Église dans le cantique des cantiques: «Je dors, mais mon cœur veille [1].» C'est pourquoi l'apôtre nous avertit de persévérer dans la prière et d'y être vigilant, pour nous apprendre qu'il n'y a que ceux qui prient de la sorte qui obtiennent de Dieu ce qu'ils lui demandent [2]. Or nos prières ne doivent pas être stériles et infructueuses, autrement elles demeurent sans effet; car comme, selon l'Évangile, tout arbre qui ne porte point de fruit doit être coupé et jeté au feu, de même Dieu n'écoute point nos paroles si elles ne sont accompagnées de bonnes œuvres. C'est ce qui fait dire à l'Écriture: «La prière est bonne avec le jeûne et l'aumône [3];» car celui qui nous doit récompenser au dernier jour de nos bonnes œuvres et de nos aumônes, écoute maintenant favorablement ceux qui accompagnent leurs prières de leurs bonnes œuvres. C'est ainsi que le centurion Corneille mérita d'être exaucé. «Il faisait beaucoup d'aumônes au peuple, dit l'Écriture, et priait toujours Dieu. Un jour donc qu'il était en oraison vers les trois heures après midi, un ange lui apparut pour lui rendre témoignage du mérite de ses bonnes œuvres, et lui dit: Corneille, vos prières et vos aumônes sont montées en la présence de Dieu, et il s'en est souvenu [4];» car les prières accompagnées du mérite des bonnes œuvres montent bientôt à Dieu. C'est ainsi que l'ange Raphaël rendit un pareil témoignage à Tobie qui s'appliquait continuellement à la prière et à des bonnes œuvres de charité. «Il est glorieux, dit-il, de publier les œuvres de Dieu; car lorsque vous priez avec Sara, j'ai présenté vos oraisons à Dieu. Et parce que vous ensevelissiez charitablement les morts et n'avez point fait de difficulté de sortir de table et de quitter votre dîner pour en enterrer un, j'ai été envoyé pour vous tenter; et Dieu

[1] Luc, 22, 31.

[1] Cant., 5, 2. — [2] Coloss., 4, 1. — [3] Tob., 12, 8.
[4] Act., 10, 2.

m'envoie maintenant pour vous guérir avec Sara votre belle-fille; car je suis Raphaël l'un des sept bons anges qui sommes continuellement présens devant Dieu [1]. » Le Seigneur nous enseigne encore la même chose par la bouche d'Isaïe : « Rompez, dit-il, tous les nœuds de l'injustice ; abandonnez vos commerces criminels, laissez en repos les misérables et ne les opprimez plus, faites part du pain que vous mangez à ceux qui ont faim, et retirez les pauvres dans votre maison; vêtez ceux qui sont nus, et ne méprisez point ceux de votre nation ; et alors votre lumière brillera comme l'aurore; vous serez bientôt superbement paré; votre justice marchera devant vous, et la splendeur de Dieu vous environnera. Alors le Seigneur vous exaucera quand vous l'invoquerez, et à peine aurez-vous ouvert la bouche qu'il dira : *Me voici* [2]. » Voilà comme Dieu promet d'écouter et de secourir ceux qui dégagent leur cœur de toute injustice, et qui font l'aumône à ses serviteurs comme il l'a commandé. Et véritablement ceux qui font ce que Dieu leur ordonne, méritent bien que Dieu fasse ce qu'ils lui demandent. Le bienheureux apôtre saint Paul, ayant été assisté par les fidèles dans une nécessité pressante, appelle ces actions de charité des sacrifices : « Je suis comblé, dit-il, de vos biens, et j'ai reçu ce que vous m'avez envoyé par Épaphrodite comme un excellent parfum et comme un sacrifice très-agréable à Dieu [3]. » Car avoir pitié des pauvres, c'est prêter à Dieu à intérêt, et donner aux plus petits, c'est donner à Dieu même et lui offrir un sacrifice spirituel d'encens et de parfums. Quant au temps de la prière, nous voyons que ces trois enfans de Babylone, que la fermeté de leur foi rendit victorieux dans leur captivité même, observaient avec Daniel l'heure de tierce, de sexte et de none, comme pour figurer le mystère de la Trinité qui devait être révélé dans les derniers temps. Car il y a trois heures depuis la première jusqu'à tierce, trois depuis tierce jusqu'à sexte, et trois depuis sexte jusqu'à none, si bien que chaque intervalle d'une de ces heures à l'autre marque la Trinité, et toutes les trois prises ensemble l'accomplissent. C'est ainsi que les adorateurs du vrai Dieu distinguaient autrefois le temps de leurs prières, et l'on a vu clairement depuis que cela était une figure de ce qui devait arriver. Car ce fut à l'heure de tierce que le Saint-Esprit descendit sur les disciples et les remplit de grâce comme Notre-Seigneur leur avait promis [4]. Ce fut à l'heure de sexte que saint Pierre étant monté au haut de la maison où il était [2], Dieu lui apprit de bouche et par une vision à admettre indifféremment tout le monde au baptême, parce qu'auparavant il faisait difficulté de le donner aux gentils. Et enfin Notre-Seigneur ayant été crucifié à l'heure de sexte [3], ce fut à l'heure de none qu'il lava nos péchés dans son sang, et qu'il consomma sa victoire par sa mort pour nous racheter et nous vivifier. Mais maintenant, mes très-chers frères, les temps pour prier se sont multipliés avec les mystères; car il faut prier aussi le matin afin de célébrer la mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur. Aussi voyons-nous que ce temps a été marqué par le Saint-Esprit dans les psaumes. « Vous êtes mon roi et mon Dieu, dit David ; car c'est à vous, Seigneur, que j'adresserai ma prière, et je vous ferai entendre ma voix dès le matin. Dès le matin je me présenterai devant vous et vous contemplerai [4]. » Le Seigneur dit encore par un autre prophète : « Ils viendront vers moi de grand matin, disant : Allons, retournons au Seigneur notre Dieu [5] » Nous sommes encore obligés de prier sur la fin du jour quand le soleil se couche. Car comme Jésus-Christ est le vrai jour et le vrai soleil, c'est alors que nous devons demander qu'il nous éclaire, c'est-à-dire qu'il hâte son avénement pour nous donner la grâce de la lumière éternelle. Or que Jésus-Christ soit le jour, le Saint-Esprit le déclare dans les psaumes quand il dit : « La pierre que les architectes ont rejetée a été faite la principale pierre de l'angle. Elle a été ainsi placée par le Seigneur, et nous le voyons avec étonnement. C'est lui qui est le jour qu'a fait le Seigneur; marchons, et nous réjouissons en lui [6]. » Et qu'il soit un soleil, le prophète Malachie le témoigne par ces paroles : « Le soleil de justice se lèvera pour vous qui craignez la majesté du Seigneur, et vous trouverez votre guérison sous ses ailes [7]. » Puis donc que, selon l'Écriture, Jésus-Christ est

[1] Tobie, 12. 7 et 12. — [2] Isaïe, 58, 6. — [3] Philip., 4, 18.

[1] Act., 1, 15. — [2] *Ibid.*, 10, 9. — [3] Luc, 23, 44.
[4] Psaume 5, 2. — [5] Asée, 6, 1. — [6] Psaume 117, 21.
[7] Malach., 4, 2.

le vrai jour et le vrai soleil, et que les chrétiens sont dans Jésus-Christ, il n'y a point d'heure au jour où nous ne devions prier Dieu. Et quand la nuit vient elle ne nous en doit point empêcher, parce que la nuit même est lumineuse pour les enfans de lumière. Car quand pourrait être sans lumière celui qui porte la lumière dans son cœur? ou quand est-ce qu'il ne fait pas jour et soleil pour celui de qui Jésus-Christ est le soleil et le jour? Ainsi puisque nous sommes toujours en Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la lumière, nous ne devons pas même durant la nuit cesser de prier. C'est ainsi qu'Anne, cette sainte veuve, veillait et priait sans relâche pour attirer sur elle les grâces de Dieu, comme l'Évangile le témoigne: « Elle ne sortait point du temple, dit l'évangéliste, servant Dieu nuit et jour par ses jeûnes et par ses prières [1]. » C'est aux gentils, qui n'ont pas encore été éclairés de cette lumière, et aux Juifs qui l'ont perdue et qui marchent dans les ténèbres, à voir ce qu'ils ont à faire. Mais pour nous, mes très-chers frères, qui sommes toujours dans la lumière du Seigneur, et qui savons ce que nous avons commencé d'être par la grâce que nous avons reçue, ne mettons point de différence entre la nuit et le jour. Croyons toujours marcher dans la lumière; que les ténèbres d'où nous sommes sortis ne nous fassent plus d'obstacle; que la nuit ne fasse point de tort à nos prières et ne serve point de prétexte à notre paresse. Ayant été spirituellement renouvelés et régénérés par la miséricorde de Dieu, anticipons dès ici-bas l'état où nous serons un jour. Et comme dans le paradis il n'y aura plus qu'un jour qui ne sera suivi d'aucune nuit, veillons dès à présent durant la nuit comme durant le jour. Là nous prierons Dieu et le remercierons sans cesse; ne cessons donc point ici de le prier et de le remercier.

[1] Luc, 2, 37.

DE LA PATIENCE.

Ayant dessein de parler de la patience et d'en montrer les avantages, par où puis-je commencer plus à propos, mes très-chers frères, que parce que je vois que vous avez besoin de patience pour m'écouter, si bien que vous n'en sauriez même ouïr parler sans en avoir? Car nous ne pouvons profiter de ce qu'on nous dit, si nous ne l'écoutons patiemment. Aussi de tous les moyens que notre religion nous fournit pour acquérir les biens qui nous sont promis, je n'en vois point de meilleur ni de plus utile que la patience. Les philosophes font profession de cette vertu aussi bien que nous; mais leur patience est aussi fausse que leur sagesse. Car comment ceux-là pourraient-ils être sages ou patiens qui ne connaissent ni la sagesse ni la patience de Dieu? C'est ce qui lui fait dire de ceux qui se croient sages dans le monde: « Je détruirai la sagesse des sages, et anéantirai la prudence des prudens [1]. » Le bienheureux apôtre saint Paul, rempli du Saint-Esprit et envoyé pour appeler les gentils, témoigne la même chose, quand il dit: « Prenez garde que personne ne vous trompe par la philosophie et par de vaines subtilités qui ne sont appuyées que sur les traditions des hommes, et sur les principes d'une science mondaine, et non sur la doctrine de Jésus-Christ; car en lui habite toute la plénitude de la Divinité [2]. » Et en un autre endroit: « Que personne ne s'y trompe. Si quelqu'un parmi vous pense être sage, qu'il devienne fou selon le monde, afin d'être sage. Car la sagesse du monde est une folie devant Dieu, puisqu'il est écrit: Je surprendrai les sages par leurs propres finesses [3]. » Et ailleurs: « Le Seigneur sait que les pensées des sages sont folles [4]. » S'ils n'ont donc point

[1] Isaïe, 29, 14. — [2] Coloss., 8. — [3] Job, 5, 13.
[4] Psaume 93, 11.

de véritable sagesse, ils n'ont point non plus de véritable patience. Car si pour être patient il faut être humble et doux, et que tant s'en faut que les philosophes soient doux et humbles, que nous voyons au contraire qu'ils se complaisent en eux-mêmes, ce qui fait qu'ils déplaisent à Dieu, il est manifeste que la vraie patience ne se trouve point où règne une liberté effrénée et une vanité sans mesure et sans retenue. Mais pour nous, mes très-chers frères, qui sommes philosophes non de paroles, mais d'actions, qui ne mettons pas la sagesse dans l'habit, mais dans les effets, qui aimons mieux être vertueux que de le paraître, qui ne disons pas de grandes choses, mais qui tâchons de les faire, pratiquons comme de véritables serviteurs de Dieu la patience que lui-même nous enseigne par son exemple. Car cette vertu nous est commune avec Dieu. C'est du ciel qu'elle vient, qu'elle tire son éclat et sa gloire. Les hommes doivent aimer une vertu qui est aimée de Dieu. Ce qu'une si haute majesté chérit ne peut être que grand et recommandable. Si Dieu est notre maître et notre père, imitons sa patience; puisque des serviteurs doivent obéir à leur maître, et qu'il ne faut pas que des enfans dégénèrent de la vertu de leur père. Or quelle patience n'a-t-il point, de souffrir que les hommes pour lui faire injure bâtissent des temples, dressent des statues, offrent des sacrifices impies, et de ne pas laisser de faire lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et d'arroser également de ses pluies la terre des uns et des autres? C'est par un effet de cette même patience que nous voyons les saisons et les élémens servir indifféremment par son ordre aux coupables et aux innocens, aux religieux et aux impies, aux reconnaissans et aux ingrats. C'est pour les uns et pour les autres que soufflent les vents, que coulent les fontaines, que croissent les blés, que mûrissent les raisins, que les arbres se couvrent de fruits, les forêts de feuilles, les prés de fleurs. On l'irrite tous les jours par de continuelles offenses, et il arrête sa colère, et attend en patience que le temps qu'il a prescrit pour se venger arrive. Il a la vengeance en main, mais il est si bon qu'il la diffère pour donner lieu aux hommes de se reconnaître et de se retirer de leurs crimes. Car il dit lui-même: « J'aime mieux que le pécheur se convertisse et vive, que non pas qu'il meure[1]. » Et par la bouche d'un autre prophète: « Retournez au Seigneur votre Dieu, car il est bon et miséricordieux, plein de patience et de douceur, et il révoque quelquefois les arrêts de sa justice et suspend ses fléaux[2]. » Et le bienheureux apôtre saint Paul de même, rappelant le pécheur à la pénitence: « Est-ce, dit-il, que vous méprisez sa bonté, sa douceur et sa patience infinie? Ne savez-vous pas qu'il n'use de cette patience et de cette bonté que pour vous convier à faire pénitence? Et vous, par votre endurcissement et votre impénitence, vous vous amassez des vengeances pour le jour de la vengeance et du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres[3]. » Il appelle juste le jugement de Dieu, parce qu'il le diffère longtemps afin de donner moyen à l'homme de rentrer dans le chemin de la vie. Car il ne punit les pécheurs que lorsque leur pénitence ne leur peut plus être utile. Mais pour vous faire encore mieux comprendre, mes très-chers frères, que la patience est une vertu divine, et que quiconque la pratique imite Dieu, Notre-Seigneur nous donnant dans l'Évangile des préceptes pour notre salut et des conseils de perfection: « Vous savez, dit-il, qu'il est écrit: Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis: Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyiez enfans de votre père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Et si vous ne saluez que vos frères, que ferez-vous au delà des autres? Les païens ne le font-ils pas aussi? Soyez donc parfaits comme l'est votre père céleste[4]. » Par là il nous apprend que les enfans de Dieu qui ont reçu une naissance céleste au baptême, sont parfaits lorsqu'il ont la patience de leur père, et lorsqu'ils font reluire dans leurs actions cette ressemblance divine qu'Adam avait perdue par son péché. Quelle gloire est-ce de devenir semblable à Dieu! Quel bonheur de posséder une vertu qu'il possède! Et Notre-Seigneur Jésus-Christ

[1] Ézéch., 28, 32. — [2] Joël, 2, 13.
[3] Rom., 2, 4. — [4] Matth., 5, 43.

mes très-chers frères, n'a pas seulement enseigné la patience par ses paroles, mais par ses actions. Car comme il était descendu du ciel pour faire la volonté de son père ainsi qu'il le témoigne lui-même, parmi les autres vertus éclatantes par lesquelles il a donné des marques de sa divinité, il n'y en a point où il l'ait fait paraître davantage qu'en celle-là. Aussi toutes ses actions, à commencer dès son avénement au monde, portent l'empreinte du caractère auguste de la patience. Premièrement il se dépouille de la gloire qu'il possédait dans le ciel et descend en terre, et lui qui est le fils de Dieu ne fait point de difficulté de se revêtir de la chair de l'homme, et de porter les péchés d'autrui quoiqu'il fût exempt de tout péché. Il quitte l'immortalité pour devenir mortel et mourir innocent pour sauver les coupables. Après, il veut bien être baptisé par un serviteur, et lui qui devait remettre les péchés par l'eau ne dédaigne pas d'y entrer comme s'il eût eu des péchés à remettre. Il jeune quarante jours; et celui qui subvient à la faim des autres souffre la faim, afin que ceux qui étaient affamés de la parole et de la grâce de Dieu fussent rassasiés de ce pain céleste. Il entre en lice avec le diable, et se contente de le vaincre par ses paroles sans lui faire d'autre mal. Il n'a pas commandé à ses disciples comme à ses serviteurs, mais il les a aimés comme ses frères. Il a même daigné laver les pieds à ses apôtres, afin qu'en en usant ainsi envers ses inférieurs, nous apprissions comment nous en devons user envers nos égaux. Et nous ne nous étonnerons pas qu'il ait été si bon à l'égard de ses disciples obéissans, si nous considérons avec quelle patience il a souffert Judas jusqu'à la fin, comme quoi il a bien voulu manger avec cet ennemi domestique, ne le pas découvrir quoiqu'il le connût fort bien, et endurer même que ce traître le baisât. Mais de quelle patience n'a-t-il point eu besoin pour supporter les Juifs? Il n'a rien oublié pour vaincre leur incrédulité et leur ingratitude. Il leur a répondu doucement lorsqu'ils le contredisaient, souffert leur orgueil, cédé à leurs persécutions, et employé jusqu'aux dernières heures de sa vie pour tâcher de ramener ces meurtriers des prophètes, ces opiniâtres et ces rebelles. Avant même que d'en venir à l'acte sanglant de sa passion, combien a-t-il enduré d'opprobres et d'ignominies? combien de crachats, lui qui un peu auparavant avait rendu la vue à un aveugle avec sa salive sacrée? Celui au nom de qui ses serviteurs fouettent maintenant le diable et ses anges, a été fouetté par ses serviteurs. Il a été couronné d'épines, lui qui couronne les martyrs de fleurs immortelles. On l'a frappé au visage de branches de palme, lui qui donne des palmes véritables aux victorieux. Il a été dépouillé de ses habits, lui qui revêt les autres d'immortalité. On lui a présenté du fiel à manger, lui qui nous a donné une viande céleste. On l'a abreuvé de vinaigre, lui qui nous a procuré un breuvage salutaire. Le juste et l'innocent, ou plutôt la justice et l'innocence même est mise au nombre des criminels. La vérité est opprimée par de faux témoignages. On juge celui qui doit juger le monde, et la parole éternelle de Dieu est menée au supplice sans proférer une seule parole. Les astres s'éclipsent à sa mort, les élémens se confondent, la terre tremble, la nuit ravit le jour, le soleil se cache pour n'être point obligé de voir le crime des Juifs, et lui ne dit mot; il ne s'émeut point, il ne découvre point sa majesté, au moins au temps de sa passion. Il souffre constamment jusqu'à la fin, afin que sa patience soit parfaite et consommée. Et après tout cela, il reçoit encore ses meurtriers lorsqu'ils retournent à lui et se convertissent, et ne ferme l'entrée de son Église à personne. Et non-seulement il pardonne à ces adversaires, à ces blasphémateurs, à ces ennemis implacables de son nom, quand ils reconnaissent leur crime et en font pénitence; mais il les récompense même et les admet au royaume du ciel. La patience peut-elle aller plus loin? Celui qui a répandu son sang[1] est vivifié par son sang. Et certes, il était bien besoin qu'il en eût beaucoup, puisque sans cela l'Église de Dieu n'aurait point saint Paul pour apôtre. Si donc, mes très-chers frères, nous sommes membres de Jésus-Christ, si nous en avons été revêtus au baptême, s'il est lui-même la voie qui nous mène au salut, marchons sur ses pas et suivons son exemple. «Celui, dit l'apôtre saint Jean, qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher comme il a marché lui-même[2].» Saint

[1] Le Juif.
[2] I. Jean, 2, 6.

Pierre aussi sur qui Notre-Seigneur a eu la bonté de fonder l'Église, dit dans son Épitre : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas ; car il n'a point commis de péché, et jamais aucun mensonge n'est sorti de sa bouche. Lorsqu'on lui disait des injures, il ne les a point repoussées par d'autres injures, et quand on le maltraitait, il n'a point usé de menaces; mais il s'est livré lui-même entre les mains d'un méchant juge[1]. » Aussi nous voyons que les patriarches et les prophètes, et généralement tous les justes de l'ancienne loi, qui étaient la figure de Jésus-Christ, n'ont point eu de vertu plus en recommandation que la patience. C'est ainsi qu'Abel, le premier des martyrs, ne résista point à son frère parricide, mais se laissa égorger comme un doux agneau. C'est ainsi qu'Abraham, le père des fidèles, tenté sur le sujet de son fils, ne délibéra point, mais obéit à Dieu avec une soumission entière. Isaac de même, qui était la figure de Jésus-Christ victime, souffrit patiemment que son père l'immolât. Jacob, chassé par son frère, quitta doucement le pays, et témoigna encore davantage sa douleur lorsqu'étant de retour il l'apaisa par ses présens. Joseph, vendu par ses frères, non-seulement leur pardonna cette injure, mais leur donna même libéralement le blé dont ils avaient besoin. Moïse, méprisé et presque lapidé par un peuple ingrat et infidèle, ne laissa pas de prier Dieu pour eux. Mais quelle a été la patience de David de qui Jésus-Christ a pris naissance selon la chair ! combien grande, admirable et chrétienne, d'avoir eu si souvent en son pouvoir Saül qui le persécutait et le voulait faire mourir, et néanmoins de l'avoir épargné; et non-seulement de ne s'être point vengé de son ennemi, mais d'avoir même vengé sa mort ! Enfin, tant de prophètes tués et tant de martyrs massacrés ont-ils acquis des couronnes autrement que par la patience? Car les douleurs et la mort ne sont couronnées que parce qu'on a eu la patience de les endurer. Mais, pour connaître encore mieux, mes très-chers frères, l'utilité et la nécessité de cette vertu, considérons l'arrêt prononcé contre Adam dès le commencement du monde pour avoir désobéi à Dieu et violé son commandement ; car cela nous apprendra combien nous devons avoir de patience ici-bas, puisque nous ne naissons que pour y être affligés et tourmentés : « Parce, dit-il, que vous avez écouté votre femme et mangé du fruit que je vous avais défendu, la terre sera maudite pour vous; vous vous nourrirez avec travail pendant tout le cours de votre vie de ce qu'elle vous donnera; elle vous produira des ronces et des épines, et vous mangerez l'herbe des champs. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été pris; car vous êtes terre, et vous retournerez en terre[1]. » Cet arrêt est pour tous les hommes et nous lie tous, tant que nous sommes ici-bas. Il faut de nécessité que nous passions tous les jours de notre vie en douleur et en tristesse. Il faut que nous mangions notre pain avec peine et avec travail. De là vient que chacun de nous fait son entrée en ce monde par les larmes; et quoique dans un âge si tendre nous soyions encore ignorans de toutes choses, nous savons bien pourtant qu'il faut pleurer. Notre âme, par une prévoyance naturelle, déplore les misères qu'elle doit souffrir en cette vie mortelle, et témoigne déjà par ses cris et ses gémissemens à quelle tempête elle sera exposée; car tant que nous sommes ici-bas, nous suons et pénons beaucoup, et le plus grand soulagement de nos travaux c'est la patience. Mais si elle est nécessaire en ce monde à tous les hommes, elle nous l'est bien davantage à nous qui avons à soutenir les plus violens assauts du diable, qui avons à combattre tous les jours un vieux et expérimenté ennemi, qui, outre les différentes tentations dont il nous attaque, sommes encore obligés pendant la persécution d'abandonner nos biens, de souffrir les rigueurs de la prison et la pesanteur des chaînes, d'endurer les épées, les bêtes, les feux, les croix, et enfin toute sorte de tourmens; c'est aussi de quoi Notre-Seigneur nous avertit par ces paroles : « Je vous ai dit ceci afin que vous trouviez votre paix en moi. Vous aurez des afflictions au monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde[2]. » Si donc ayant renoncé au diable et au monde nous en sommes davantage persécutés, com-

[1] Pierre, 2. 21.

[1] Genèse., 3, 17. — [2] Jean., 16, 33.

bien nous devons-nous armer de patience, puisque avec elle il n'y a point de maux qui ne nous soient supportables? C'est un avis salutaire de Notre-Seigneur et de notre maître : « Celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin [1]; » et encore : « Si vous gardez mes paroles, vous serez véritablement mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera [2]. » Il faut souffrir et persévérer, mes très-chers frères, afin de pouvoir parvenir à la vérité et à la liberté : car nous ne sommes chrétiens que par la foi et par l'espérance; or il est besoin de patience pour recueillir les fruits de notre espérance et de notre foi, parce que c'est à la gloire du ciel et non à celle d'ici-bas que nous aspirons. « Nous sommes sauvés par l'espérance, dit l'apôtre saint Paul; mais quand on voit ce qu'on avait espéré, ce n'est plus espérance, puisque personne n'espère voir ce qu'il voit déjà. Que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, c'est par la patience que nous l'attendons [3]. » La patience est donc nécessaire pour arriver à la perfection de notre état, et recevoir de la bonté de Dieu les biens que nous avons crus et espérés. Aussi le même apôtre avertit en un autre endroit les gens de bien qui font de bonnes œuvres et s'amassent des trésors dans le ciel, d'être patiens, lorsqu'il dit : « Pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux qui sont dans la maison de la foi [4]; et ne nous lassons point d'en faire, car nous en recueillerons le fruit en son temps [5]. » Il nous avertit de ne nous point lasser de bien faire par impatience, de peur que, détournés ou vaincus par les tentations, nous ne nous arrêtions au milieu de la carrière, et que ce que nous avons commencé ne soit perdu faute de l'achever, suivant cette parole de l'Écriture : « La justice du juste ne lui servira de rien du jour qu'il s'égarera [6]: » et ailleurs; « Gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne [7]; » qui est une exhortation pour nous à persévérer constamment et généreusement, afin de ne pas perdre la couronne que nous sommes tout près de remporter. Mais, mes très-chers frères, la patience ne conserve pas seulement les biens que nous avons acquis, mais nous défend encore contre les maux; car celui qui suit les mouvemens du Saint-Esprit et qui soupire après les choses célestes, résiste par sa vertu aux œuvres de la chair qui font la guerre à l'âme. Parcourons quelques-uns de ces vices, cela suffira pour nous faire comprendre les autres. L'adultère, la fraude, l'homicide sont des crimes mortels. Que la patience soit enracinée fortement en notre cœur, un corps qui est le temple de Dieu ne se souillera point par l'adultère; une âme innocente et dévouée à la justice ne sera point capable de fraude; et une main qui a eu l'honneur de porter l'eucharistie ne sera point trempée dans le sang. La charité est le lien qui unit les fidèles ensemble, le fondement de la paix, le ciment de l'unité, qui est plus grande que l'espérance et que la foi, qui surpasse toutes les bonnes œuvres et le martyre même, et qui demeurera toujours avec nous dans le ciel. Cependant ôtez-lui la patience, et vous la verrez tomber par terre. Otez-lui ce fondement sur lequel elle s'appuie, et elle demeurera sans force et sans vigueur. Aussi lorsque l'apôtre parle de la charité, il y joint la patience. « La charité, dit-il, est généreuse, la charité est douce, point jalouse, point orgueilleuse, point colère ni méfiante; elle aime tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout [1]. » Par là il montre que la charité ne subsiste que parce qu'elle supporte toutes choses; et en un autre endroit : « Supportez-vous, dit-il, l'un l'autre avec charité, et travaillez à conserver l'union de l'esprit par le lien de la paix [2]. » Ce qui fait voir que l'union et la paix ne peut être conservée parmi les chrétiens, s'ils ne se supportent réciproquement l'un l'autre, et si la patience n'intervient comme le lien de la concorde. D'ailleurs, comment pourrez-vous ne point jurer, ne point dire d'injures, ne point redemander ce qu'on vous emporte, tendre l'autre joue à celui qui vous a donné un soufflet, ne pas seulement pardonner septante fois sept fois à votre frère lorsqu'il vous a offensé, mais toutes les fois qu'il vous offense, aimer vos ennemis, et prier pour vos persécuteurs, si vous n'avez une patience à l'épreuve? Saint Étienne en avait une semblable, lorsque, lapidé cruelle-

[1] Matth., 10, 22. — [2] Jean, 8, 31. — [3] Rom., 8, 24.
[4] Galates, 6, 10. — [5] *Ibid.*, 2, 9.
[6] Ézéch., 33, 12. [7] Apoc., 3, 11.

[1] I. Cor., 13. 4. — [2] Éphèse, 4, 2.

ment par les Juifs, il ne demanda pas vengeance pour soi, mais pardon pour ses ennemis, et dit : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché [1]. » Tel devait être le premier martyr de Jésus-Christ, qui devançant par une mort glorieuse les autres martyrs, ne leur a pas seulement appris à imiter les souffrances de leur maître, mais aussi sa patience et sa douceur. Que dirai-je de la colère, de la discorde, des inimitiés, de quoi un chrétien doit être exempt? Que la patience soit dans son cœur, toutes ces passions n'y auront point place ; ou si elles font effort pour y entrer, elles en sortiront bientôt comme d'une demeure où le Dieu de la paix prend plaisir à habiter. C'est pourquoi l'apôtre nous donne cette instruction : « Prenez garde de ne point contrister l'Esprit-Saint de Dieu par lequel vous avez été marqué pour le jour de la rédemption. Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, toute crierie, tout murmure soit banni de parmi vous ; car si un chrétien a commencé de sortir de ces passions furieuses et turbulentes comme d'une mer orageuse, et est arrivé au port tranquille de Jésus-Christ, il doit absolument exclure de son cœur la colère et la discorde, puisqu'il ne lui est pas permis de rendre le mal pour le mal [2]. » La patience est encore extrêmement nécessaire pour supporter les diverses et fâcheuses maladies qui nous affligent tous les jours ; car le péché du premier homme nous ayant fait perdre la vigueur avec l'immortalité, nous avons sans cesse à combattre contre la faiblesse de notre corps, et nous ne saurions soutenir ce combat que par la patience. De plus, Dieu pour nous éprouver permet que plusieurs disgrâces nous arrivent, comme des pertes de biens ou d'amis, des fièvres, des plaies douloureuses. Or en tous ces accidens, ce qui met de la différence entre les méchans et les gens de bien, c'est que ceux-là se plaignent, blasphèment, et s'impatientent, au lieu que les autres les regardent comme une épreuve, suivant cette parole de l'Ecriture : « Soyez constant dans la douleur, et souffrez patiemment d'être humilié ; car l'or et l'argent sont éprouvés dans le feu [3]. » C'est ainsi que Job fut éprouvé, et que sa patience l'éleva au comble de la gloire. Combien le diable lança-t-il de flèches contre lui ! Combien employa-t-il de machines pour le renverser ! Il lui ôte ses biens et ses enfans, et le frappe d'une plaie infecte et maligne qui lui couvre tout le corps ; et pour ne rien oublier qui lui pût faire de la peine, il arme sa femme contre lui, se servant en cela de ses anciennes ruses et de l'artifice dont il usa dès le commencement du monde. Mais Job ne se laissa point abattre par tant de malheurs, et au milieu de toutes ces afflictions sa patience victorieuse ne laissa pas de bénir Dieu. Tobie de même, après tant d'œuvres éclatantes de miséricorde, ayant perdu la vue, souffrit cette perte si patiemment qu'il mérita que Dieu lui fît des grâces extraordinaires.

Mais pour voir encore mieux, mes très-chers frères, les avantages de la patience, considérons-la, s'il vous plaît, par opposition avec son contraire : car comme la patience est une grâce de Jésus-Christ, l'impatience est un vice du diable ; et comme celui en qui Jésus-Christ demeure est patient, celui au contraire, dont l'esprit est possédé de la malice du diable, est toujours impatient. Reprenons les choses dès le commencement. Le diable portant impatiemment de voir l'homme créé à l'image de Dieu, se perdit par là le premier, et perdit l'homme ensuite. Adam, impatient de manger du fruit de vie contre la défense de Dieu, tomba dans la mort, et fut privé de la grâce qu'il avait reçue. Caïn ne tua son frère que parce qu'il ne put souffrir que Dieu regardât favorablement ses sacrifices. Ésaü perdit son droit d'aînesse pour n'avoir pu endurer la faim. N'est-ce pas l'impatience qui a été cause que le peuple juif ingrat des faveurs du ciel se retira premièrement de Dieu, lorsque, ne pouvant souffrir que Moïse qui parlait avec lui tardât tant à revenir, il osa demander des dieux profanes et appeler un veau d'or son guide et son conducteur? Et ce fut encore cette même impatience et rébellion contre Dieu qui le porta à tuer ses prophètes, et à attacher son Seigneur à une croix. C'est l'impatience qui fait aussi les hérétiques dans l'Église, et qui les pousse, à l'exemple des Juifs, à violer la paix et la charité de Jésus-Christ, et à commettre des actes de fureur et d'hostilité. Et parce qu'il serait trop long de parcourir toutes choses en particulier, il suffira de dire que généralement tout ce que la patience édifie, l'impatience le détruit. C'est pourquoi, mes

[1] Act., 7, 59. — [2] Ephèse, 4, 30. — [3] Ecclésiast., 3, 4.

très-chers frères, conservons avec grand soin la patience qui nous fait demeurer en Jésus-Christ, afin que nous puissions arriver avec lui à Dieu. Cette divine vertu n'est pas resserrée dans des bornes étroites, elle s'étend bien loin, et est comme un grand fleuve qui arrose beaucoup de pays et se répand en plusieurs canaux. Aussi peut-on dire très-véritablement que toutes nos bonnes œuvres sont comme défectueuses sans elle, et que c'est elle qui les achève et les consomme. C'est la ptaience qui nous rend dignes de jouir de Dieu, qui calme la colère, qui arrête la langue, qui gouverne l'esprit, qui conserve la paix, qui entretient la discipline, qui rompt l'impétuosité des passions déshonnêtes, réprime les emportemens de l'orgueil, éteint le feu des divisions, retient la puissance des riches dans les bornes légitimes, et console l'indigence des pauvres. Elle conserve la bienheureuse intégrité des vierges, la chasteté laborieuse des veuves, l'union sainte et indissoluble des personnes mariées. Elle fait qu'on est humble dans la prospérité, constant dans l'adversité, peu sensible aux injures et aux affronts. Elle nous apprend à pardonner bientôt à ceux qui nous offensent, et à demander longtemps pardon à ceux que nous offensons. Elle surmonte les tentations, souffre les persécutions, consomme les souffrances. C'est elle qui établit solidement les fondemens de notre foi, qui élève bien haut l'édifice de notre espérance, qui nous fait marcher sur les traces de Jésus-Christ et garder inviolablement la qualité des enfans de Dieu. Mais parce que je sais, mes très-chers frères, qu'il y en a plusieurs qui, irrités de l'atrocité des injures qu'ils ont reçues, seraient bien aises d'en être promptement vengés sans attendre jusqu'au jour du jugement; nous les exhortons à embrasser avec nous la patience, et parmi les tempêtes de ce monde où nous sommes exposés aux insultes des Juifs, des païens et des hérétiques, d'attendre en repos le jour de la vengeance et de ne se point hâter mal à propos de la prendre eux-mêmes. Car il est écrit : « Attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'au jour de ma résurrection glorieuse; car j'ai résolu d'assembler les peuples et les rois, et de décharger ma colère sur eux [1]. » Et dans l'Apocalypse : « Ne scellez point les paroles de prophétie que contient ce livre; car le temps approche que ceux qui font du mal aux autres leur en feront encore davantage, que ceux qui sont souillés d'impureté le seront encore plus, que celui qui est juste deviendra plus juste, et que le saint acquerra une plus grande sainteté. Je m'en vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres [1]. » C'est pour cela qu'on commande aux martyrs, qui crient et demandent qu'on les venge bientôt d'attendre encore, et d'avoir patience jusqu'à ce que le temps soit venu et le nombre des martyrs accompli. « Comme l'ange, dit l'apôtre, eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel de Dieu les âmes de ceux qui avaient été tués pour sa parole et pour la confession de son nom. Et ils se mirent à crier à haute voix : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous à nous faire justice, et à venger notre sang sur ceux qui habitent sur la terre? Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit de se tenir en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre des serviteurs de Dieu leurs frères qui devaient souffrir la mort comme eux fût accompli [2]. « Or quand Dieu fera la vengeance du sang innocent, le Saint-Esprit le déclare par le prophète Malachie, lorsqu'il dit : « Voici le jour du Seigneur qui vient allumé comme une fournaise ardente, et tous les étrangers et les méchans seront comme de la paille qu'il consumera, dit le Seigneur [3]. » Nous lisons la même chose dans les psaumes, où Dieu nous est réprésenté venant juger le monde avec éclat et majesté : « Dieu, dit le prophète, viendra visiblement; notre Dieu ne demeurera plus dans le silence : le feu brûlera tout devant sa face, et l'on entendra autour de lui une effroyable tempête : il appellera devant lui le ciel et la terre pour faire la séparation de son peuple. Assemblez-lui tous ses saints, tous ceux qui gardent son alliance et ses sacrifices : et les cieux publieront sa justice, et que c'est lui qui est le véritable juge [4]. » Et le prophète Isaïe : « Le Seigneur viendra comme un feu, et son char sera comme un tourbillon de vent, afin d'exercer ses vengeances : car ils seront jugés par le feu et frappés de l'épée [5]. »

[1] Sophon., 3, 8.

[1] Apoc., 22, 10. — [2] *Ibid.*, 6, 9. — [3] Malach., 4, 3.
[4] Psaume 49, 3. — [5] Isaïe, 66, 15.

Et encore : « Le Seigneur et le Dieu des batailles s'avancera et terminera la guerre. Il commencera le choc, et criera d'une voix puissante à ses ennemis : Je me suis tu jusqu'ici; mais me tairai-je toujours[1] ? » Qui est celui qui dit qu'il s'est tu, et qu'il ne se taira pas toujours ? C'est celui qui a été mené comme une brebis à la boucherie[2], et qui n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond; c'est celui qui n'a point crié[3], et dont la voix n'a point été entendue dans les places publiques; qui n'a point résisté lorsqu'on le flagellait et le souffletait, ni tourné la tête lorsqu'on lui crachait au visage[4]. Enfin c'est celui qui ne répondit rien aux accusations des prêtres et des anciens, jusqu'à étonner Pilate par son silence. C'est lui qui s'étant tu au temps de sa passion, ne se taira pas au temps de la vengeance. C'est lui qui est notre Dieu, c'est-à-dire le Dieu de ceux qui croient, et non le Dieu de tous, qui lorsqu'il paraîtra publiquement ne gardera plus le silence, mais se fera autant connaître par sa puissance qu'il était auparavant demeuré inconnu par son humilité. Attendons-le, mes très-chers frères, lui qui doit être notre juge, et qui vengera avec lui son peuple et tous les justes depuis le commencement du monde. Que celui qui court à la vengeance considère que celui qui vengera les autres n'est pas encore vengé lui-même. Dieu le Père a commandé qu'on adorât son Fils; et l'apôtre dit dans la vue de ce commandement : « Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tous fléchissent le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers[1]. » Et dans l'Apocalypse l'ange empêche saint Jean qui le voulait adorer, et lui dit : « Gardez-vous-en bien : car je suis serviteur aussi bien que vous, et l'un de vos frères; adorez le Seigneur Jésus[2]. » Quelle est donc la patience du Seigneur Jésus, que lui qu'on adore dans le ciel ne soit pas encore vengé sur la terre? Pensons à sa patience, mes très-chers frères, lorsque nous sommes dans les persécutions et dans les souffrances. Rendons un hommage entier à son avénement, et que des serviteurs ne soient pas si harpis que de se vouloir venger avant leur maître. Travaillons plutôt à conserver une patience invincible, afin que lorsque le jour de la colère et de la vengeance viendra, nous ne soyons pas punis avec les pécheurs, mais glorifiés avec ceux qui craignent Dieu.

DE L'ENVIE.

Il y en a qui s'imaginent, mes très-chers frères, que c'est un léger péché d'envier le bien d'autrui; et parce qu'ils croient ce péché léger, ils le dédaignent et ne se mettent pas en peine de l'éviter. Cependant Notre-Seigneur nous commande d'être prudents et vigilants, de crainte que notre adversaire, qui veille toujours et nous dresse continuellement des embûches, ne se glisse adroitement dans notre cœur, et d'une étincelle n'allume un grand embrasement; de crainte que, je le répète, tandis que nous reposant trop sur la bonace nous ne nous tenons pas sur nos gardes, il n'excite tout d'un coup une tempête qui nous mette en danger de faire naufrage. Il faut donc veiller sur nous, mes très-chers frères, et employer tous nos efforts pour repousser les flèches que l'ennemi lance contre nous de tous côtés, selon cet avis salutaire que l'apôtre saint Pierre nous donne dans son épître : « Soyez sobres et veillez, car le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, et cherche qui il pourra dévorer[3]. » Il tourne autour de chacun de nous comme un ennemi qui assiége une place pour

[1] Isaïe, 42, 13. — [2] *Ibid.*, 53, 7. — [3] *Ibid.*, 42, 2.
[4] *Ibid.*, 50, 5. Philip, 2. — [2] Apoc. 2 [3] 1. Pierre, 5.

reconnaître les endroits les plus faibles et tâcher d'entrer par là. Il présente à nos yeux des objets agréables pour détruire la chasteté par la vue. Il tente nos oreilles par des musiques délicieuses, afin de relâcher notre courage et notre vigueur. Il porte notre langue à des injures, et nos mains à commettre des meurtres. Il nous présente des gains injustes et des voies courtes de nous enrichir pour nous perdre par l'amour de l'argent. Il nous promet les honneurs de la terre pour nous ravir ceux du ciel. Il nous vante de faux biens pour nous arracher les véritables; et lorsqu'il voit qu'il ne saurait surprendre par ses artifices, il a recours aux menaces, et il tâche de nous effrayer par la crainte des persécutions; toujours actif et inquiet pour perdre les serviteurs de Dieu, rusé dans la paix, violent dans la persécution. C'est pourquoi, mes très-chers frères, nous devons être également armés contre ses artifices et contre ses menaces, et toujours aussi prêts à lui résister qu'il est prêt à nous attaquer. Mais parce qu'il nous combat plus souvent par ses ruses qu'à force ouverte, et que les blessures qu'il nous fait sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont cachées, c'est principalement à celles-là qu'il faut prendre garde. Or de ce nombre est l'envie et la jalousie; car si l'on considère bien ce vice, on reconnaîtra qu'il n'y en a point qu'un chrétien doive plus soigneusement éviter, parce qu'il n'y en a guère de plus imperceptible ni qui nous fasse plutôt périr sans que nous l'apercevions. Et afin que cela paraisse plus évidemment, remontons à l'origine de l'envie et voyons quand et comment elle a commencé; car il nous sera plus aisé de nous garantir d'un mal si pernicieux lorsque nous en connaîtrons la naissance et la grandeur. C'est cette malheureuse passion qui dès le commencement du monde fut cause que le diable se perdit et qu'il perdit l'homme; car cet esprit angélique auparavant si glorieux et si chéri de Dieu, voyant l'homme créé à son image, en conçut une maligne jalousie, et par là il tomba lui-même avant que de le faire tomber, il devint captif avant que de le réduire en captivité, et il ne le fit déchoir de son immortalité qu'après être déchu lui-même de sa gloire. Combien grand est ce crime, mes très-chers frères, qui a pu précipiter l'ange du haut du ciel, qui a renversé une créature si noble et si excellente, qui a trompé celui qui trompe les autres! C'est de là que l'envie est venue sur la terre, qu'elle tue tous ceux qui se rendent en cela les imitateurs du diable, suivant cette parole de l'Écriture : « La mort est entrée dans le monde par l'envie du diable, et ceux qui sont de son parti l'imitent[1]. » C'est là la source de la haine que conçut autrefois un frère contre son frère, qui fut suivie d'un exécrable parricide, tandis que Caïn est animé de jalousie contre le juste Abel, tandis qu'un méchant homme possédé de cette passion forme un dessein criminel contre un homme de bien. La fureur de l'envie le transporta de telle sorte qu'il ne put être arrêté ni par l'amour fraternel, ni par la crainte de Dieu, ni par l'énormité du crime, ni par la punition qu'il en devait attendre. Celui qui le premier avait montré le chemin de la justice est injustement meurtri; celui qui ne savait ce que c'était que la haine en ressent la cruauté; et l'on massacre barbarement celui qui se laisse égorger comme un agneau. C'est l'envie aussi qui fut cause de l'inimitié d'Ésaü contre Jacob, et Ésaü ne persécuta son frère que parce qu'il était envieux de la bénédiction qu'il avait reçue de son père. Les frères de Joseph de même ne le vendirent que par une envie qu'ils conçurent contre lui, à cause qu'il leur avait rapporté simplement quelques visions qui lui présageaient du bonheur. Qu'est-ce qui porta Saül à haïr si cruellement David, le plus doux et le meilleur de tous les hommes, à le persécuter, à le chercher tant de fois pour le faire mourir, sinon une violente jalousie de ce qu'ayant tué Goliath le peuple lui donnait mille louanges? Et pour n'être pas obligé de rapporter en détail des exemples de tous ceux que l'envie a perdus, voyons seulement les maux qu'elle a causés à un peuple entier. N'est-ce pas elle qui a été cause de la perte des Juifs, pendant que remplis de jalousie contre Jésus-Christ, ils ne voulurent point ajouter foi à ce qu'il leur disait? car étant aveuglés de cette passion, ils tâchaient de décrier ses plus grands miracles, et n'avaient point d'yeux pour voir les choses divines qu'il opérait. Considérant donc toutes ces choses, mes très-chers frères, travaillons de tout notre pouvoir à défendre de cette peste des cœurs

[1] Sagesse, 2, 24.

dévoués à Dieu. Profitons du malheur des autres, et devenons sages à leurs dépens. Et que personne ne s'imagine que ce vice se renferme en des limites fort étroites, il s'étend extrêmement loin, et il n'est pas moins fécond que pernicieux. C'est la racine de tous les maux, la source de toute sorte de calamités, la pépinière des crimes, et la matière de tous les péchés. De là naissent la haine et l'animosité. De là vient l'avarice, lorsqu'on ne saurait souffrir qu'un autre soit plus riche que nous. De là l'ambition, tandis que pour s'élever plus haut que les autres on méprise la crainte de Dieu, on néglige les enseignemens de Jésus-Christ, on ne prévoit point le jour du jugement, on est orgueilleux, cruel, perfide, impatient, colère, querelleur, sans qu'on se puisse jamais retenir depuis qu'on a une fois lâché la bride à cette passion. C'est l'envie qui est cause qu'on rompt le lien de la paix, qu'on viole la charité fraternelle, qu'on corrompt la vérité, qu'on déchire l'unité pour former des schismes et des hérésies, pendant qu'on se plaint de n'avoir pas été ordonné évêque, ou qu'on ne veut pas obéir à celui qui nous a été préféré; c'est ce qui fait révolter un orgueilleux et le rend plutôt ennemi de la dignité que de la personne. D'ailleurs, quelle pitié est-ce d'envier la vertu d'autrui ou sa félicité, c'est-à-dire de haïr en lui ou ses propres mérites ou les grâces de Dieu, de faire son malheur du bonheur des autres, d'être tourmenté de leur prospérité, de s'affliger de leur gloire, et de nourrir sans cesse dans son cœur ces chagrins qui sont comme autant de bourreaux qui le déchirent? Quelle joie un homme de la sorte peut-il avoir au monde? Il soupire et se plaint continuellement, et la jalousie ne le laisse reposer ni nuit ni jour. Tous les autres crimes ont une fin et se terminent par l'accomplissement. Un adultère est content quand il a joui de la personne qu'il aime. Un voleur se tient en repos quand il a fait son vol. Un faussaire est satisfait lorsqu'il a commis une fausseté; mais l'envie ne s'arrête jamais, c'est un péché toujours subsistant, et plus celui à qui l'envie s'attache est heureux, plus elle s'irrite et s'enflamme. Elle met les menaces dans la bouche, la colère dans les yeux, la pâleur sur le visage, fait grincer les dents et dire des paroles outrageuses, pousse les mains aux meurtres et à la violence, et les armes par ses propres forces; c'est pourquoi le Saint-Esprit dit dans les psaumes : « Ne portez point envie à celui à qui tout succède heureusement [1]; » et encore : « Le méchant observera le juste, et grincera les dents de rage contre lui. Mais le Seigneur se moquera de ses desseins, parce qu'il voit que le jour de sa ruine approche [2]. » Le bienheureux apôtre saint Paul désigne aussi les envieux quand il dit : « Ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic, leur bouche est pleine d'injures et d'aigreur, leurs pieds sont prompts pour répandre le sang; ils ne songent qu'à rendre les autres misérables, ne prennent jamais les voies de douceur, et n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux [3]. » Les blessures qu'on reçoit dans le corps sont bien moins dangereuses que celles de l'envie; car comme on les voit, on en cherche aussitôt la guérison, au lieu que les autres étant secrètes l'on ne se met pas même en peine d'y apporter remède. Qui que vous soyez qui êtes malin et envieux, vous avez beau chercher les moyens de nuire à celui que vous haïssez, vous ne lui ferez jamais tant de mal que vous vous en faites. Celui que vous persécutez peut échapper de vous, mais vous ne vous sauriez fuir vous-même. Partout où vous êtes, votre adversaire est avec vous. Vous portez toujours votre ennemi; le mal est enfermé au dedans; vos liens sont indissolubles; vous êtes esclave de la jalousie, et rien n'est capable de vous tirer de cette servitude; c'est un mal opiniâtre que de persécuter un homme que Dieu prend en sa protection; c'est un malheur sans remède de haïr un homme heureux. C'est pourquoi Notre-Seigneur voulant prévenir un si grand mal et empêcher qu'il ne fît tomber personne dans les filets de la mort, répondit à ses disciples qui lui demandaient qui était le plus grand d'entre eux : « Celui qui sera le moindre parmi vous tous sera grand [4]. » Par cette réponse il a coupé pied à toute jalousie et en a retranché tous les sujets. Il n'est plus permis à un disciple de Jésus-Christ d'être envieux. Nous ne pouvons plus disputer de gloire et d'élévation entre nous, puisqu'on n'y arrive que par l'humilité. Aussi l'apôtre saint Paul nous exhortant à faire des œuvres de lumière après être sortis de la nuit où nous étions : « La nuit, dit-il, est

[1] Ps. 36, 7.—[2] *Ibid.*, 12. — [3] Rom., 3, 13.
[4] Luc, 22, 26.

passée, et le jour va venir. Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons avec bienséance comme durant le jour sans nous laisser aller aux débauches et aux ivrogneries, aux dissolutions et aux impudicités, aux querelles et aux envies [1].» Si les ténèbres se sont retirées de votre cœur, si le jour l'a éclairé, si vous avez commencé à être un homme de lumière, faites des œuvres de Jésus-Christ, car Jésus-Christ est le jour et la lumière. Pourquoi vous précipitez-vous dans l'abîme de l'envie? pourquoi vous enveloppez-vous dans cette nuit obscure et épaisse, et éteignez-vous le flambeau de la paix et de la charité? pourquoi retournez-vous au diable à qui vous aviez renoncé? pourquoi vous rendez-vous semblables à Caïn? car l'apôtre saint Jean déclare dans son épître que quiconque est envieux et hait son frère est homicide comme lui. «Celui, dit-il, qui hait son frère est homicide; et vous savez qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurant en lui [2];» et encore : «Celui qui se vante d'être dans la lumière, et hait son frère, est encore dans les ténèbres. Il marche dans les ténèbres et ne sait où il va, parce que les ténèbres lui ont offusqué la vue [3].» Celui, dit-il, qui hait son frère marche dans les ténèbres et ne sait où il va, parce qu'il se jette sans le savoir dans le feu de l'enfer en se retirant de la lumière de Jésus-Christ qui dit : «Je suis la lumière du monde; celui qui me suivra ne marchera point dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie [4].» Or celui-là suit Jésus-Christ qui observe ses commandemens, qui marche par le chemin qu'il nous a tracé, qui fait ce que lui-même a fait et enseigné. «Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Pierre, a souffert pour nous, vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas [5].» Souvenons-nous du nom que Notre-Seigneur donne à son peuple. Il l'appelle des brebis [6], pour montrer quelle doit être l'innocence des chrétiens. Il l'appelle des agneaux, pour faire voir qu'il en doit avoir la simplicité.

Pourquoi le loup se cache-t-il sous une peau de brebis? Pourquoi celui qui se dit faussement chrétien déshonore-t-il le troupeau de Jésus-Christ? car prendre le nom de Jésus-Christ et ne pas marcher dans sa voie, qu'est-ce autre chose que de diffamer son nom? Ne dit-il pas lui-même que celui-là arrivera à la vie qui garde ses commandemens; que pour être sage il faut accomplir ses paroles; et qu'on ne peut être grand dans le royaume des cieux si l'on ne fait ce qu'il a fait, et qu'on n'enseigne ce qu'il a enseigné, c'est-à-dire que pour instruire utilement les autres il faut pratiquer le premier ses instructions? Or parmi tant de préceptes salutaires qu'il a donnés à ses disciples, que leur a-t-il recommandé davantage que de s'entr'aimer de la même sorte qu'il les a aimés? Et comment celui-là peut-il aimer ses frères qui a une jalousie continuelle contre eux? Aussi l'apôtre saint Paul faisant voir les avantages de la paix et de la charité, après avoir avancé comme une vérité certaine que la foi, les aumônes et le martyre même lui seraient inutiles s'il ne gardait inviolablement la charité, ajoute : «La charité est généreuse, elle est bonne, elle n'est point jalouse [1] : » pour montrer qu'il n'y a que ceux qui sont généreux, bons, exempts d'envie, qui puissent posséder cette vertu. C'est ce qui fait qu'exhortant ailleurs celui qui est déjà rempli du Saint-Esprit et fait enfant de Dieu par une naissance céleste, à ne s'occuper plus que des choses divines et spirituelles, il dit : «Je ne vous ai pu parler, mes frères, comme à des personnes spirituelles, mais comme à des gens encore charnels, encore enfans en Jésus-Christ. Je ne vous ai nourris que de lait et non de viandes solides, car vous n'en étiez pas alors capables : et vous ne l'êtes pas même à cette heure, parce que vous êtes encore charnels. Car puisqu'il se trouve parmi vous des jalousies, des querelles et des dissensions, n'est-il pas visible que vous êtes encore charnels, et qu'il y a encore bien de l'homme en vous [2]?» Il faut surmonter mes très-chers frères, les vices de la chair et les fouler aux pieds; de crainte que si nous retournons aux pratiques du vieil homme, nous ne tombions dans des piéges mortels. C'est l'avertissement que nous donne l'apôtre lorsqu'il dit : «C'est pourquoi, mes frères, ne vivons point selon la chair; car si vous vivez selon la chair vous mourrez. Mais

[1] Rom., 13, 12. — [2] I. Jean, 3, 15. — [3] *Ibid.*, 2, 9, 11.
[4] *Ibid.*, 8, 12. — [5] I. Pierre, 2, 21.
[6] Jean, 21, 17.

[1] I. Cor., 13, 4.
[2] I. Cor., 3, 1.

si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez. Car tous ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont enfans de Dieu [1]. » Si nous sommes enfans de Dieu, si nous avons déjà commencé à être ses temples, si ayant reçu le Saint-Esprit nous vivons saintement et spirituellement, si nous avons retiré nos yeux de la terre pour les lever au ciel, si nous portons aux choses hautes et sublimes un cœur plein de Dieu et de Jésus-Christ, ne faisons rien qui ne soit digne de Dieu et de Jésus-Christ. L'apôtre nous y exhorte par ces paroles : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses du ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du ciel et non celles de la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Mais lorsque Jésus-Christ qui est votre vie viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire [2]. » Puis donc que nous sommes morts et ensevelis dans le baptême quant aux péchés charnels du vieil homme, et ressuscités pour Jésus-Christ par une naissance céleste, ne pensons et ne faisons que les choses qui sont agréables à Jésus-Christ, ainsi que le même apôtre nous l'enseigne en ces termes : « Le premier homme a été tiré du limon de la terre, et le second est descendu du ciel. Tel qu'a été le terrestre, tels sont ceux qui sont venus de lui; et tel qu'a été le céleste, tels sont ceux qui l'imitent. Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste [2]. » Or nous ne pouvons pas porter l'image de l'homme céleste si nous ressemblons à Jésus-Christ. Car vous commencez proprement à n'être plus ce que vous étiez, et à être ce que vous n'étiez pas, lorsque vous donnez des marques de votre naissance divine, lorsque vous ne démentez point par vos actions la qualité d'enfant de Dieu, lorsque vous l'honorez par votre bonne conduite et méritez par là qu'il vous honore selon qu'il le dit lui-même : « J'honorerai ceux qui m'honorent, et mépriserai ceux qui me méprisent [3]. » C'est pour nous apprendre à faire cet honneur à Dieu et à lui ressembler comme ses enfans que Notre-Seigneur dit dans son Évangile : « Vous savez qu'il est écrit : Vous aimerez votre prochain, et haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez enfans de votre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans et pleuvoir sur les justes et sur les injustes [1]. » Si les hommes sont bien aises et font gloire d'avoir des enfans qui leur ressemblent, et si cette joie est d'autant plus grande que cette ressemblance est plus parfaite, combien Dieu se réjouit-il davantage lorsqu'il voit ceux qui sont nés spirituellement en lui faire éclater dans leurs actions des traits de leur Père céleste? Quelle gloire et quel avantage d'être tels que Dieu ne puisse pas dire de nous : « J'ai engendré des enfans, je les ai agrandis, et ils m'ont méprisé [2]; » mais plutôt que Notre-Seigneur nous loue et nous invite à la récompense, en nous disant : « Venez, vous que mon Père a bénis, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde [3] ? »

Voilà les méditations dont nous nous devons servir, mes très-chers frères, pour fortifier notre cœur et le rendre invulnérable à tous les traits de l'ennemi. Lisons la sainte Écriture, faisons de bonnes œuvres, pensons souvent à Jésus-Christ, prions sans cesse, et soyons toujours occupés de bonnes choses, afin que lorsque notre adversaire s'approchera pour nous attaquer, il trouve toutes les entrées de notre cœur fermées et remparées. Un chrétien n'a pas à attendre la seule couronne du martyre; la paix a aussi ses couronnes, qui sont la récompense des différentes victoires que nous remportons sur notre ennemi. Surmonter la volupté, dompter la colère, souffrir les injures, triompher de l'avarice, supporter en patience les afflictions, tout cela mérite une couronne. Celui qui ne s'enorgueillit point dans la bonne fortune, sera récompensé de son humilité. Celui qui est aumônier et charitable, aura un trésor dans le ciel. Celui qui n'est point envieux et qui vit doucement et paisiblement avec ses frères, recevra le prix de sa douceur. Nous courons tous les jours dans cette carrière des vertus, et nous nous avançons à grands pas pour cueillir ces palmes et ces couronnes. Afin donc que vous y puissiez aussi avoir part, vous qui avez été possédé jusqu'ici

[1] Rom., 8, 12. — [2] Coloss., 3, 1. — [3] I. Rois, 2, 3.

[1] Matth., 5, 43. — [2] Isaïe, 1, 2. — [3] Matth., 25, 34.

de l'envie, défaites-vous de cette malignité pour entrer dans le chemin de la vie éternelle. Arrachez de votre cœur ces ronces et ces épines, afin que la semence du Seigneur y fructifie et produise une moisson abondante. Vomissez le fiel et le poison de la discorde; purifiez votre esprit du venin du serpent, et que Jésus-Christ ôte par sa douceur toute l'amertume de votre âme. Si vous prenez la nourriture et le breuvage eucharistique comme le sacrement de la croix, le bois qui adoucit les eaux de Mara, et qui en était la figure, adoucira votre cœur, et il ne faudra point d'autre remède pour vous rendre la santé. Servez-vous des mêmes choses qui vous ont blessé pour guérir vos blessures. Aimez ceux que vous haïssiez auparavant et dont vous médisiez. Imitez les gens de bien si vous le pouvez; sinon, réjouissez-vous au moins de ce qu'ils sont meilleurs que vous. Unissez-vous à eux d'affection afin d'avoir part à leurs mérites, et que le lien de la charité fraternelle vous fasse leur cohéritier. Vos dettes vous seront remises quand vous remettrez ce qu'on vous doit. Dieu recevra vos sacrifices lorsque vous vous approcherez de lui avec un esprit de paix. Il prendra soin lui-même de vous conduire lorsque vous n'aurez que de bonnes et saintes pensées, suivant cette parole de l'Écriture. «Que le cœur de l'homme pense ce qui est juste, afin que Dieu conduise ses pas[1].» Or vous avez bien des choses à penser. Pensez au paradis, où Caïn n'est point rentré parce qu'il tua son frère par envie. Pensez au royaume céleste où Dieu n'admet que ceux qui sont bien d'accord ensemble. Pensez que ceux-là seuls peuvent être appelés enfans de Dieu, qui sont paisibles, et qui se servent de l'avantage de leur renaissance et des instructions divines pour se rendre semblables à Dieu et à Jésus-Christ par l'union qu'ils ont avec leurs frères. Pensez que nous sommes toujours en la présence de Dieu, que nous l'avons pour juge et pour témoin de toutes nos actions, et que l'unique moyen de le voir un jour, c'est de lui plaire ici-bas par nos bonnes œuvres, et de nous rendre dignes de sa grâce en ce monde, pour l'être de sa gloire en l'autre.

EXHORTATION AU MARTYRE,

A FORTUNAT.

PRÉFACE.

Vous avez désiré de moi, mon cher Fortunat, que comme nous sommes menacés d'une grande persécution, et que le temps de l'Antechrist approche, je tirasse des saintes Écritures quelques exhortations puissantes pour fortifier l'esprit de nos frères et animer au combat les soldats de Jésus-Christ: j'obéis à votre désir, et le fais d'autant plus volontiers que je trouve la chose extrêmement juste et nécessaire. Ainsi je vous envoie des armes pour nos frères qui doivent combattre, prises des livres saints comme d'un arsenal divin. Car c'est peu d'avoir excité le peuple de Dieu par nos discours comme par une trompette spirituelle, si nous n'employons encore les paroles sacrées de l'Écriture pour affermir leur foi et leur courage. En effet, qu'y a-t-il de plus important pour nous et de plus digne de nos soins que de préparer par de continuelles exhortations le peuple que Dieu nous a commis et l'armée qui est dans le camp céleste à soutenir vaillamment les assauts du diable? Car un soldat ne saurait être propre pour la guerre s'il n'a été auparavant exercé et aguerri; comme un athlète ne peut remporter le prix dans la carrière qu'il n'ait fait épreuve de ses forces. Celui à qui nous avons à faire est un vieux et expérimenté ennemi. Il y a déjà près de six mille ans qu'il fait la guerre à l'homme. Il a appris dans un si long espace de temps toutes les ruses et les artifices dont il se doit servir pour l'attaquer. S'il trouve quelque soldat de Jésus-Christ qui ne soit pas prêt, ou qui soit

[1] Prov., 16, 19.

apprenti dans son métier, ou qui ne se tienne pas assez sur ses gardes, il ne manque pas de le surprendre et de le faire tomber dans le piége. Mais lorsqu'il a à faire à quelqu'un qu observe les préceptes de Notre-Seigneur et qui marche invariablement dans la voie qu'il nous a tracée, il faut de nécessité qu'il soit vaincu, parce que Jésus-Christ que nous confessons est invincible. Mais afin d'être plus court et de ne point fatiguer le lecteur par un discours trop étendu, j'ai proposé par titres les sujets dont je voulais parler, et les ai appuyés ensuite par l'autorité de l'Écriture; en sorte que ce que je vous envoie n'est pas tant un traité, que la matière pour en faire un. Ce qui sera plus utile de cette façon qu'autrement; car si je vous envoyais une robe toute faite, peut-être qu'elle ne serait pas propre à tout le monde; au lieu que maintenant je vous envoie de la laine et de la pourpre de l'agneau qui nous a rachetés et vivifiés, et vous vous en ferez une à votre volonté, et que vous aimerez d'autant mieux qu'elle sera pour vous. Je vous supplie aussi d'en faire part à nos autres frères, afin qu'ils s'en puissent servir à couvrir leur ancienne nudité, et que nous portions tous les habillemens de Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous soyons tous remplis de sa sainte grâce. J'ai encore considéré en cela, mon très-cher frère, que lorsqu'il est question d'exhortations aussi nécessaires que celle-ci, et qui vont à faire des martyrs, il est bon de retrancher tous les longs circuits des discours humains, pour ne proposer que les seules paroles dont Jésus-Christ lui-même s'est servi pour encourager ses serviteurs à la mort. Ces préceptes divins sont comme des armes promptes et aisées qu'on ne met entre les mains des combattans. Qu'ils les considèrent donc comme les trompettes et les clairons de l'armée de Dieu. Qu'ils s'en servent pour s'animer et se préparer le corps et l'esprit aux souffrances. Et pour nous qui par la permission de Dieu avons donné aux fidèles le premier baptême, tâchons de les disposer à en recevoir un second qui est encore bien plus grand, bien plus puissant et bien plus illustre que l'autre; car c'est le baptême que confèrent les anges que Dieu et Jésus-Christ voient avec joie, après lequel on ne pèche plus, qui consomme notre foi, et qui nous unit à Dieu au sortir de ce monde. Au baptême d'eau l'on reçoit le pardon de ses péchés, et au baptême de sang la couronne des vertus. Enfin c'est une chose qui mérite bien de faire le sujet de tous nos vœux et de toutes nos prières, puisque par là, de serviteurs de Dieu que nous étions, nous devenons ses amis.

Pour exhorter nos frères à confesser généreusement le nom de Jésus-Christ, et les armer contre la persécution; il faut montrer :

I. Que les idoles que se font les hommes ne sont point des dieux. En effet, l'ouvrage n'est pas plus grand que l'ouvrier; et elles ne peuvent secourir personne, puisqu'elles ont besoin elles-mêmes du secours des hommes pour les empêcher de périr. Il ne faut point non plus adorer les élémens, puisque selon l'ordre établi de Dieu ils doivent servir à l'homme.

Après avoir détruit le culte des idoles et des élémens, il faut montrer :

II. Qu'on ne doit adorer que Dieu seul.

III. Puis les châtimens dont il menace ceux qui sacrifient aux idoles.

IV. Qu'il ne pardonne pas aisément l'idolâtrie.

V. Qu'il hait tellement les idolâtres, qu'il commande qu'on fasse même mourir ceux qui conseillent aux autres de sacrifier et de servir aux idoles.

VI. Qu'après avoir été rachetés et vivifiés par le sang de Jésus-Christ, nous ne lui devons plus rien préférer. Lui-même, en effet, ne nous a rien préféré, et au contraire il a préféré pour l'amour de nous, la pauvreté aux richesses, la servitude à la domination, la mort à l'immortalité; et cela nous doit porter aussi à préférer les richesses et les délices du paradis à une pauvreté de peu de durée, un empire éternel à une servitude passagère, l'immortalité à la mort, Dieu et Jésus-Christ au diable et à l'Antechrist.

VII. Qu'étant une fois échappés de la gueule du diable et des filets du monde, il faut prendre garde de ny plus retomber, et ne pas perdre ce que nous avons acquis.

VIII. Qu'il faut plutôt persévérer dans la foi et dans la vertu, pour attirer la plénitude des grâces de Dieu et remporter la couronne.

IX. Parce que les afflictions et les persécutions n'arrivent que pour nous éprouver.

X. Qu'il ne les faut point appréhender, parce que Dieu est plus puissant pour nous protéger que le diable pour nous vaincre.

Et afin que personne ne soit surpris et effrayé, il faut prouver :

XI. Qu'il a été prédit que le monde nous doit haïr et exciter des tempêtes contre nous, afin que l'accomplissement même de cette prédiction serve à nous assurer des récompenses qui nous ont aussi été promises et qui doivent suivre ; que les chrétiens ne se doivent point étonner de cette conduite que Dieu tient avec eux, attendu que dès le commencement du monde les gens de bien ont souffert, et ont été opprimés et tués par les méchans.

Enfin il faut parler :

XII. Des récompenses qui attendent les justes et les martyrs après les travaux et les souffrances de cette vie.

Tout ce que nous endurons ici-bas n'est en effet rien en comparaison de ce que nous recevrons dans le ciel.

I. Cela se prouve par le psaume cent treizième: « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et l'ouvrage des mains des hommes. Ils ont une bouche et ne parlent point; ils ont des yeux et ne voient point; ils ont des oreilles et n'entendent rien, et il n'y a point de souffle dans leur bouche[1]. Que ceux qui les font leur deviennent semblables[2]. » Et dans la Sagesse de Salomon : « Ils ont cru dieux toutes les idoles des nations qui ne se peuvent servir de leurs yeux pour voir, ni de leur nez pour respirer, ni de leurs oreilles pour ouïr, ni de leurs mains pour toucher, ni de leurs pieds pour marcher; car c'est un homme qui les a faites, et un homme qui a reçu son esprit d'ailleurs. Or un homme ne peut faire un dieu semblable à lui, puisque étant mortel il ne saurait faire qu'un ouvrage mort. Et lui-même vaut mieux que ceux qu'il adore, parce qu'au moins il a vécu, ce qu'ils n'ont jamais fait[3]. » De même dans l'Exode : « Vous ne vous ferez point d'idole ni d'image de quoi que ce soit[4]. » Pour les élémens, voici ce qu'en dit Salomon : « Ils n'ont point reconnu l'ouvrier par ses ouvrages, mais ils ont pris pour les dieux et les maîtres de la terre le feu, ou le vent, ou l'air, ou les étoiles, ou la mer, ou le soleil, ou la lune. Mais s'ils se sont portés à cette créance à cause de la beauté de ces créatures, qu'ils considèrent combien le Seigneur de toutes ces choses est plus beau qu'elles; ou si c'est qu'ils ont été surpris de leurs vertus et de leurs effets, qu'ils comprennent que celui qui a fait de si grandes choses est encore plus grand[1]. »

II. Au Deutéronome : « Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul[2]. » Dans l'Exode : « Vous n'aurez point d'autres dieux que moi[3]. » Et encore au Deutéronome : « Reconnaissez, reconnaissez que je suis Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que moi; c'est moi qui ferai mourir et qui rendrai la vie, qui frapperai et qui guérirai sans que personne se puisse sauver de mes mains[4]. » Dans l'Apocalypse : « Je vis un autre ange voler par le milieu du ciel, qui portait l'Évangile éternel pour l'annoncer sur la terre à toutes les nations, les tribus, les langues et les peuples, et qui criait à haute voix : Craignez Dieu et donnez-lui gloire, parce que le temps de son jugement est venu; adorez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent[5]. » Notre-Seigneur dans l'Évangile faisant mention des deux premiers commandemens : « Écoutez, dit-il, Israël: Le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même[6]. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandemens[7]. » Et encore : « La vie éternelle consiste à vous reconnaître pour le seul est vrai Dieu, vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé[8]. »

III. Dans l'Exode : « Celui qui sacrifie à d'autres qu'au Seigneur sera mis à mort[9]. » Au Deutéronome : « Ils ont sacrifié aux démons, et non à Dieu[10]. » Dans Isaïe : « Ils ont adoré ceux que leurs mains ont faits, et ils se sont courbés et prosternés devant eux : je ne leur pardonnerai point ce crime[11]. » Et encore : « Vous leur ayez fait des libations et offert des sacrifices. Ne m'offenserai-je point de cela? dit le Seigneur[12]? » Dans Jérémie : « Ne courez point après des dieux

[1] Ps. 113, 12. — [2] *Ibid.*, 134, 17.
[3] Sagesse, 15, 15. — [4] Exode, 20, 4.

[1] Sagesse, 1. — [2] Deut., 6, 13. — [3] Exode, 20, 3.
[4] Deut., 32, 39. — [5] Apoc., 14, 6. — [6] Marc, 12, 29.
[7] Matth., 22, 40. — [8] Jean, 19, 3. — [9] Exode, 22, 20.
[10] Deut., 32, 17. — [11] Isaïe, 2, 8. — [12] *Ibid.*, 57, 6.

Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir votre corps comme une hostie vivante, sainte, et agréable à ses yeux, et de ne vous point conformer au siècle, mais de vous transformer par un renouvellement d'esprit pour connaître la volonté de Dieu, et ce qu'il faut faire pour lui plaire et être parfait[1]. » Et ailleurs : « Nous sommes enfans de Dieu, et si nous sommes ses enfans, nous sommes par conséquent ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous ayons part à ses souffrances, afin d'avoir part à sa gloire[2]. » Dans l'Apocalypse : « Gardez bien ce que vous avez, de crainte qu'un autre ne prenne votre couronne[3]. » Nous avons un exemple de persévérance dans l'Exode, lorsque Moïse, pour vaincre Amalec qui était la figure du diable, tenait ses mains élevées en haut comme un signe de la croix, et ne le put surmonter que lorsqu'il demeura ferme en ce signe et continua à les tenir ainsi toujours élevées : « Lorsque Moïse levait les mains en haut, dit l'Écriture, Israël avait l'avantage; mais lorsqu'il les abaissait, Amalec était victorieux. Prenant donc une pierre ils la mirent sous lui, et il s'assit dessus. Et Aaron et Ur lui soutenaient les mains de part et d'autre; si bien qu'elles demeurèrent en même état jusqu'au coucher du soleil. Ainsi Josué défit Amalec et tous ses gens. Et le Seigneur dit à Moïse : Écrivez ceci, afin que le souvenir s'en conserve dans ce livre, et le dites à Josué; car j'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel[4]. »

IX. Au Deutéronome : « Le Seigneur votre Dieu vous tente pour voir si vous l'aimez de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces[5]. » Dans Salomon : « La fournaise éprouve les vases du potier, et la tribulation les gens de bien[6]. » Saint Paul témoigne la même chose quand il dit : « Nous nous glorifions des afflictions, parce que nous savons que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or l'espérance ne nous trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné[7]. » Saint Pierre dans son épître : « Mes chers frères, ne soyez point surpris des afflictions qui vous arrivent et qui ne sont que pour vous éprouver, et ne vous en abattez point comme d'une chose bien extraordinaire. Mais toutes les fois que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ réjouissez-vous, afin que vous soyez aussi comblés de joie lorsqu'il découvrira sa gloire. Vous êtes bienheureux si vous souffrez des affronts pour le nom de Jésus-Christ, car c'est une marque que sa puissance et sa majesté qu'ils blasphèment et que nous honorons réside en vous[1]. »

X. Saint Jean le prouve dans son épître quand il dit : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde[2]. » Au psaume cent dix-septième : « Je ne craindrai rien de tout ce que les hommes me peuvent faire, car Dieu est mon aide et mon support[3]. » Et encore : « Les uns mettent leur confiance en leurs chariots, et les autres en leurs chevaux, mais pour nous, nous la mettons au nom du Seigneur notre Dieu que nous invoquons. Aussi ils se sont embarrassés et sont tombés, au lieu que nous nous sommes relevés et demeurons debout[4]. » Le Saint-Esprit montrant encore en termes plus forts qu'il ne faut point appréhender les armées du diable, et que lorsqu'il nous fait une plus rude guerre nous en devons d'autant mieux espérer, parce que c'est cela même qui ouvre aux gens de bien l'entrée du ciel et du salut, il dit au psaume vingt-sixième : « Quand une armée viendrait camper auprès de moi, cela ne me ferait pas peur. Quand la guerre s'allumerait contre moi de toutes parts, cela ne servirait qu'à me remplir d'espérance. Tout ce que je demande au Seigneur et que je lui demanderai toujours, c'est que je puisse demeurer toute ma vie dans sa maison[5]. » L'Écriture déclare encore dans l'Exode que notre vertu et notre force augmentent par les afflictions quand elle dit : « Plus ils les opprimaient, plus ils croissaient en nombre et en force[6]. » La protection divine nous est aussi promise dans l'Apocalypse au milieu de nos souffrances : « Ne craignez rien de ce que vous avez à souffrir[7]. » Et celui qui nous promet cette protection n'est autre que celui même qui dit par le prophète Isaïe : « Ne craignez point,

[1] Rom., 12, 1. — [2] *Ibid.*, 8 17. — [3] Apoc., 3, 11.
[4] Exode, 17, 11. — [5] Deut., 13, 3. — [6] Ecclésiast., 27, 6.
[7] Rom., 5, 3.

[1] I. Pierre, 4, 12. — [2] I. Jean, 4, 4. — [3] Psaume, 117, 6.
[4] Ps. 19, 8. — [5] Ps. 26, 5. — [6] Ex., 1, 12. — [7] Apoc., 2, 10.

car je vous ai racheté et appelé par votre nom ; vous êtes à moi. Quand vous passeriez au milieu de l'eau, je suis avec vous, l'eau ne vous submergera point. Et quand vous passeriez au travers du feu, la flamme ne vous brûlera point, parce que je suis le Seigneur votre Dieu, le saint d'Israël, qui vous protége [1]. » Notre-Seigneur promet de même dans l'Évangile que l'assistance de Dieu ne manquera point à ses serviteurs dans les persécutions. « Lorsqu'ils vous livreront, dit-il, ne vous mettez point en peine de ce que vous direz ; ce que vous devez dire vous sera donné sur l'heure. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous [2]. » Et encore : « Souvenez-vous donc bien de ne point préméditer ce que vous direz pour votre défense ; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront résister [3]. » C'est ainsi que dans l'Exode Moïse hésitant et craignant d'aller trouver le peuple, Dieu lui dit : « Qui a donné une bouche à l'homme, ou qui a fait le muet et le sourd, le clairvoyant et l'aveugle ? n'est-ce pas moi ? Allez donc, j'ouvrirai votre bouche, et vous apprendrai ce que vous devez dire [4]. » Et certainement il n'est pas malaisé à Dieu d'ouvrir la bouche d'un homme qui est à lui, et d'inspirer à ses confesseurs l'assurance de parler, lui qui au livre des Nombres fait même parler une ânesse contre le prophète Balaam. Que personne donc pendant la persécution ne pense aux efforts que fait le diable pour le vaincre, mais qu'il songe plutôt à l'assistance que Dieu lui donne ; et qu'il ne se laisse point ébranler à la violence des hommes, mais qu'il se fortifie dans la foi par la vue de la protection divine, puisque cette protection sera plus grande à proportion que sa foi sera plus forte, et qu'il n'y a que notre incrédulité qui nous empêche de recevoir ce qu'un Dieu tout-puissant nous peut donner.

XI. Notre-Seigneur nous en avertit dans l'Évangile en ces termes : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous en ai séparés, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de cette parole que je vous ai dite : que le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi [1]. » Et encore : « Le temps viendra que quiconque vous fera mourir croira faire service à Dieu. Mais ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon père ni moi. Or je vous dis ceci afin que lorsque ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous l'ai dit [2]. » Et : « En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et vous affligerez, et que le monde se réjouira. Vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie [3]. » Et encore : « Je vous ai dit ceci afin que vous trouviez la paix en moi, car vous aurez des afflictions dans le monde. Mais prenez courage, j'ai vaincu le monde [4]. » Et comme ses disciples lui demandaient les signes qui précéderaient son avénement et la fin du monde, il leur répondit : « Prenez garde que personne ne vous trompe ; car plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ ; et ils en surprendront beaucoup. Vous entendrez aussi parler de guerres et de tumultes ; mais que cela ne vous trouble point, car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin. On verra se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume, et il y aura des pestes, des famines, et des tremblemens de terre en divers lieux. Et tout cela ne sera encore que le commencement des douleurs. Alors on vous livrera aux magistrats pour être tourmentés, et on vous fera mourir ; et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. Alors aussi plusieurs seront scandalisés, et se haïront et se trahiront l'un l'autre. Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes qui en séduiront plusieurs. Et parce que le crime sera fleurissant, la charité de bien des gens se refroidira. Mais celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. Et cet Évangile qui annonce le royaume de Dieu sera prêché par toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations, et c'est alors que la fin doit arriver [5]. Lors donc que vous verrez le désordre et l'abomination prédite par le prophète Daniel régner dans le lieu saint [6], que celui qui lit ceci l'entende. Alors, que ceux qui seront dans la

[1] Isaïe, 43, 1. — [2] Matth., 10, 19. — [3] Luc, 21, 14.
[4] Exode, 4, 11.

[1] Jean, 15, 18. — [2] *Ibid.*, 16, 2. — [3] *Ibid.*, 16, 20.
[4] *Ibid.*, 16, 35. — [5] Matth., 24, 4. — [6] Daniel, 9, 27.

Judée s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui est sur son toit ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui est à la campagne ne retourne point quérir ses habits. Mais malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là. Priez Dieu que votre fuite n'arrive point l'hiver ni le jour du sabbat. Car l'affliction sera alors si extrême qu'il n'y en a point eu de même depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais de semblable. Et si ces jours-là n'avaient été abrégés, personne ne serait sauvé ; mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point ; car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront de grands miracles et des prodiges surprenans, jusqu'à séduire s'il était possible les élus mêmes. Prenez y donc garde, je vous en avertis auparavant. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, n'y allez point : Le voici dans la maison, ne le croyez point. Car comme un éclair paraît tout d'un coup d'orient en occident, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Partout où sera le corps mort les aigles s'y assembleront. Mais aussitôt après ces jours d'affliction le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venir au milieu des nuées environné de gloire et de majesté. Et il enverra ses anges avec une trompette et grand bruit, qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, et d'une extrémité du ciel à l'autre [1]. » De plus, les choses qui arrivent maintenant aux chrétiens ne les doivent point surprendre, ni leur sembler nouvelles, puisque les gens de bien et ceux qui tâchent de plaire à Dieu par la pureté et l'innocence de leurs mœurs marchent toujours par le sentier étroit et difficile des peines et des afflictions. C'est ainsi que dès la naissance du monde, le juste Abel fut tué par son frère, Jacob obligé de s'enfuir, Joseph vendu, David persécuté par Saül, et Élie par Achab à cause qu'il soutenait courageusement l'honneur de Dieu. Le grand-prêtre Zacharie fut tué aussi au milieu du temple près de l'autel, et immolé comme une victime au lieu même où il offrait des victimes à Dieu. Enfin combien de martyrs, dont on célèbre la mémoire, et qui sont autant d'exemples illustres de foi et de courage? Les trois enfans de Babylone, Ananias, Azarias et Misaël, tous trois de même âge, tous trois extrêmement unis, tous trois pleins de foi et de courage, plus forts que les flammes et les tourmens dont on les menaçait, crient qu'ils ne servent que Dieu seul, qu'ils ne connaissent que lui, qu'ils n'adorent que lui. « Roi, disent-ils à Nabuchodonosor, nous n'avons rien à vous dire là-dessus ; car le Dieu que nous servons nous peut aisément retirer de la fournaise ardente, et il nous délivrera de vos mains. Mais quand il ne le ferait pas, sachez que nous ne servirons point vos dieux, ni n'adorerons la statue d'or que vous avez fait dresser [1]. » Et Daniel, consacré à Dieu et rempli du Saint-Esprit, s'écrie de même : « Je n'adore que le Seigneur mon Dieu qui a créé le ciel et la terre [2]. » Tobie aussi conservant toujours un cœur libre et généreux au milieu de sa captivité, confesse Dieu hautement et publie sa grandeur et sa puissance : « Je le confesse, dit-il, dans le pays où je suis captif, et je prêche son pouvoir à une nation perverse et méchante [3]. » Que dirai-je des sept frères Machabées, pareils en courage aussi bien qu'en naissance, et accomplissant le nombre des sept comme la figure de la perfection ? Ils sont sept frères unis dans la gloire d'un même martyre, comme les sept premiers jours auxquels Dieu a créé le monde, qui contiennent les sept mille ans ; comme les sept esprits bienheureux qui se tiennent toujours en la présence de Dieu ; comme les sept lampes dans le tabernacle de Moïse, comme les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse ; comme les sept colonnes de Salomon sur lesquelles la sagesse a élevé une maison ; comme les sept enfans du premier des rois dont la femme stérile accoucha ; comme les sept femmes dans Isaïe, qui ne prennent qu'un mari et qui en veulent porter le nom ; comme les sept Églises auxquelles écrit saint Paul, et les sept auxquelles Notre-Seigneur s'adresse dans l'Apocalypse aussi bien qu'à leurs anges. A ces sept enfans généreux se joint leur mère qui en était la source et l'ori-

[1] Matth., 24, 4.

[1] Daniel, 3, 6. — [2] *Ibid.*, 14, 4. — [3] Tobie, 13, 7.

gine, laquelle a ensuite enfanté sept Églises, comme celle qui a été premièrement et uniquement fondée sur la pierre par la parole même de Jésus-Christ. Et ce n'est pas sans mystère que ces sept enfans n'ont que leur mère pour compagne de leurs souffrances, et non pas leur père. Car cela nous apprend que les martyrs n'ont point d'autre père que Dieu même, suivant cet avertissement que Notre-Seigneur nous donne dans l'Évangile : « N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est au ciel [1]. » Mais quelle a été la gloire de leur confession, et la grandeur de leur foi et de leur générosité ! Le roi Antiochus, ce tyran, ou plutôt cet Antechrist, voulant les obliger à souiller leur bouche en mangeant de la chair de pourceau, les fit battre cruellement de verges. Mais comme il vit que cela ne servait de rien, il commanda qu'on mît le feu sous des chaudières, et quand elles furent toutes rouges y fit jeter le premier des Machabées qui avait parlé le plus hardiment, après lui avoir fait couper la langue [2]. Ce qui fut d'autant plus glorieux au martyr, qu'il était raisonnable qu'une langue qui avait confessé le nom de Dieu fût envoyée la première à Dieu. Il inventa encore de plus cruels supplices contre le second ; car avant que de le tourmenter dans ses autres membres, il lui fit arracher la peau de la tête avec les cheveux. En quoi il fit paraître qu'il en voulait à Dieu même, puisque Jésus-Christ étant la tête de l'homme et Dieu la tête de Jésus-Christ, il persécutait Dieu et Jésus-Christ dans la tête du martyr qu'il faisait écorcher. Mais lui, se confiant en ses souffrances et plein de l'espérance de la résurrection future, s'écria : « Malheureux que tu es ! tu nous ôtes la vie présente ; mais le maître du monde nous ressuscitera pour la vie éternelle suivant l'ordre immuable de ses lois [3]. » On demanda la langue au troisième pour la couper, et il la donna aussitôt, ayant déjà appris de son frère à mépriser ce supplice. Il présenta les mains avec une pareille constance, heureux d'imiter par là Notre-Seigneur qui étendit les siennes sur la croix. Le quatrième méprisant les tourmens avec un semblable courage, pour rabattre l'orgueil du roi, lui dit : « Il vaut mieux que les hommes nous fassent mourir, et mettre notre confiance en Dieu qui nous doit ressusciter pour la vie éternelle ; car pour toi tu ne ressusciteras point pour la vie [1]. » Le cinquième ne foulant pas seulement aux pieds les divers supplices dont on le tourmentait, mais prévoyant encore par l'esprit de Dieu ce qui devait arriver, prédit au roi qu'il verrait bientôt les effets de sa colère et de sa vengeance : « Parce que vous êtes puissant parmi les hommes, dit-il, quoique vous soyez mortel comme eux, vous faites ce que vous voulez. Mais ne pensez pas pour cela que Dieu nous ait abandonnés. Attendez un peu, et vous verrez les terribles fléaux qu'il va envoyer sur vous et sur votre race [2]. » Quelle consolation pour ce martyr et quel soulagement au milieu de ses supplices, de ne pas tant songer aux maux qu'il souffrait qu'à ceux que devait bientôt souffrir son bourreau ! Le sixième ne mérite pas seulement d'être loué pour son courage, mais encore pour son humilité ; car il ne fit point vanité de ses souffrances et de la gloire de sa confession, mais attribua à ses péchés la persécution du roi, et à la justice de Dieu la vengeance qui la devait suivre. Il fit voir que les véritables martyrs sont modestes, et bien qu'ils espèrent que Dieu les vengera, ils ne s'enorgueillissent jamais de leur martyre. « Ne vous y trompez pas, lui dit-il, nous sommes cause de ce que nous endurons, parce que nous avons péché contre notre Dieu ; mais ne vous imaginez pas pourtant que cet attentat que vous commettez contre sa majesté demeure impuni [3]. » Leur admirable mère de même, sans être ébranlée ni par la faiblesse de son sexe ni par la perte de tant d'enfans, les regarda mourir d'un visage assuré, et considéra leurs supplices non comme des peines, mais comme un honneur. Si bien qu'on peut bien dire que cette constance qu'elle témoigna à voir ainsi ses enfans tourmentés fut une espèce de martyre qui égala en quelque sorte le leur. Mais son courage n'en demeura pas là ; car après la mort de ces six frères, comme il en restait encore un plus jeune, le roi lui promettant des richesses et des honneurs pour tâcher de le fléchir et se consoler au moins par la victoire d'un seul de la honte qu'il avait d'avoir été vaincu par les autres, et voulant engager sa mère à l'y exhorter, elle l'exhorta en effet

[1] Matth., 23, 9. — [2] II. Machab., 7. — [3] *Ibid.*, 7, 9.

[1] II. Machab., 7, 14. — [2] II. Machab., 7, 16. — [3] *Ibid.*, 7, 18.

mais comme une mère de martyrs, comme une mère qui se souvenait de la loi de son Dieu, comme une mère qui n'aimait pas ses enfans mollement, mais d'une affection mâle et généreuse. Car elle l'exhorta à confesser le nom de Dieu, et à ne se point séparer de ses frères dans la gloire de leur martyre, ne s'estimant véritablement leur mère qu'en tant qu'elle les avait engendrés pour Dieu. L'armant donc et le fortifiant, et l'enfantant plus heureusement que la première fois : « Mon fils, lui dit-elle, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon ventre, qui vous ai nourri et allaité pendant trois ans, et vous ai conduit à l'âge où vous êtes. Je vous prie, mon fils, regardez le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, et considérez que Dieu les a créés de rien aussi bien que les hommes. Ne craignez donc point ce bourreau, mais rendez-vous digne de vos frères et souffrez généreusement la mort, afin que j'aie la joie de vous voir avec eux[1]. » Cette mère mérite de grandes louanges d'avoir ainsi encouragé son fils à la vertu; mais elle en mérite encore de plus grandes de ne s'être point prévalue de la gloire de six martyrs, ni cru que les prières de ses autres enfans pussent servir à celui-ci s'il venait à renoncer à sa religion, et de lui avoir persuadé plutôt de souffrir avec eux afin de se trouver avec eux au jour du jugement. Enfin cette généreuse mère meurt aussi avec ses enfans; car il n'était pas à propos que celle qui avait engendré tant de martyrs ne prît point de part à l'honneur de leurs triomphes, et qu'elle ne suivît pas ceux qu'elle avait envoyés devant elle à Dieu. Mais afin que personne ne trompe et ne se laisse tromper par des billets ou par quelque autre artifice de cette sorte, il ne faut pas passer sous silence Éléazar[2], qui comme les ministres du prince lui eussent offert de lui apporter des viandes dont il lui était permis de manger, pour faire croire qu'il avait mangé de celles offertes aux idoles selon le commandement du roi, ne voulut point consentir à cette supercherie, et dit qu'il était indigne de son âge et de sa noblesse d'user d'une feinte comme celle-là qui scandaliserait les autres et les induirait à erreur, s'imaginant qu'Éléazar, à l'âge de quatre-vingt dix ans, aurait trahi lâchement la loi de son Dieu pour suivre des coutumes étrangères, et que le peu de temps qui lui restait à vivre n'était pas si considérable qu'il voulût, pour le ménager, offenser Dieu et s'exposer à des supplices éternels. Après donc avoir été longtemps cruellement tourmenté, sur le point de rendre l'âme au milieu des fouets et des tortures, il dit en soupirant : « Seigneur, dont la science est sainte et admirable, vous savez que, me pouvant garantir de la mort, je souffre d'horribles douleurs dans mon corps, mais que mon esprit les souffre avec joie parce que j'ai votre crainte [1]. » Merveilleuse foi d'avoir plutôt songé à Dieu qui le devait juger, qu'au roi Antiochus qui le tourmentait; et d'avoir compris qu'il ne lui eût de rien servi pour son salut de tromper les hommes, puisque Dieu qui est le juge de notre conscience et qui est le seul à craindre ne peut être trompé ni moqué. Si donc nous nous sommes véritablement donnés à Dieu, si nous marchons sur les anciennes et saintes traces des justes, ne faisons point difficulté de passer par les mêmes épreuves et les mêmes souffrances, nous estimant heureux de nous rencontrer en un temps où la foi et la vertu sont si florissantes, qu'on ne peut plus compter comme autrefois le nombre de ceux qui signalent leur valeur par le martyre suivant ce témoignage de l'Apocalypse : « Après cela je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui étaient debout devant l'agneau. Ils avaient des robes blanches avec des palmes en leurs mains, et chantaient à haute voix : Grâces soient rendues à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'agneau qui nous ont sauvés. Alors un des vieillards s'adressant à moi, me dit : Qui sont ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches, et d'où sont-ils venus ? Je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui ont passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple [2]. » Que personne donc ne croie qu'il soit difficile d'être martyr, puisque le nombre des martyrs est innombrable.

[1] II. Machab., 7, 27. — [2] *Ibid.*, 6, 21.

[1] II. Machab., 6, 30. — [2] Apoc., 7, 9.

XII. Le Saint-Esprit le déclare par Salomon lorsqu'il dit : « Quoiqu'ils soient tourmentés devant les hommes, ils ne laissent pas d'être remplis de l'espérance de l'immortalité. Pour quelques légères peines ils recevront de grandes récompenses, parce que Dieu les a éprouvés et trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et reçus comme un holocauste, et il songera à eux quand le temps sera venu. Ils jugeront les nations et domineront sur les peuples, et le Seigneur régnera éternellement en eux[1]. » Le même Salomon décrit la vengeance qui sera faite de ceux qui nous persécutent et leur repentir, en ces termes : « Alors les justes paraîtront hardiment devant ceux qui les ont tourmentés, et qui leur ont ravi le fruit de leurs travaux. Ceux-ci les voyant seront saisis d'une horrible frayeur, et dans l'étonnement d'une félicité si subite et si imprévue, ils diront en eux-mêmes avec larmes et avec douleur : Voilà ceux que nous méprisions autrefois et qui étaient le sujet de nos railleries. Insensés que nous sommes, nous pensions que leur vie fût une folie, et que leur fin dût être sans honneur, et maintenant les voilà parmi les enfans de Dieu, et au nombre des saints. C'est donc ainsi que nous nous sommes égarés du chemin de la vérité. La lumière de la justice ne nous a point éclairés, et le soleil ne s'est point levé pour nous. Nous nous sommes lassés dans la voie d'iniquité et de perdition. Nous avons marché dans des chemins rudes et difficiles, et avons ignoré celui du Seigneur. Que nous a servi notre orgueil, et quel avantage retirons-nous de cette vaine montre de nos richesses ? Toutes ces choses ont passé comme une ombre[2]. » Au psaume cent-quinzième, il est parlé aussi de la récompense du martyre : « La mort des saints du Seigneur, dit David, lui est précieuse[3]; » et au psaume cent vingt-cinquième de la peine du combat, et de la joie de la récompense : « Ceux qui sèment avec larmes, recueilleront avec joie. Ils pleuraient quand ils jetaient leur semence sur terre; mais ils viendront avec allégresse chargés de leurs gerbes[4]. » Et au psaume cent dix-huitième : « Heureux ceux dont les mœurs sont pures, et qui se conduisent selon la loi de Dieu. Heureux ceux qui imitent ses souffrances et qui le cherchent de tout leur cœur[1]. » Dans l'Évangile aussi, Notre-Seigneur, qui nous vengera et nous récompensera, dit : « Heureux ceux qui auront souffert persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux[2]. » Et encore : « Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, vous sépareront, vous chasseront, et vous décrieront comme des méchans à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous alors et soyez bien aises, car une grande récompense vous attend au ciel[3]. » Et en un autre endroit : « Celui qui perdra la vie pour l'amour de moi, la sauvera[4]. » Et Dieu ne promet pas seulement des récompenses à ceux qui souffrent le martyre, mais aussi à ceux qui conservent une foi pure et entière. Car tout chrétien qui abandonnera tout ce qu'il possède pour suivre Jésus-Christ sera mis au rang des martyrs, suivant cette parole : « Personne ne quitera sa maison, ou sa terre, ou son père et sa mère, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfans pour le royaume de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant dès ce monde et en l'autre la vie éternelle[5]. » Il est dit la même chose dans l'Apocalypse. « Je vis, dit-il, les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour le nom de Jésus, et pour la parole de Dieu; » et il ajoute : « Et qui n'avaient point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur leur front ou dans leur main, et qui devaient vivre et régner avec Jésus-Christ[6]. » Il dit que non-seulement ceux qui ont souffert de la mort vivront et régneront avec Jésus-Christ, mais aussi tous ceux qui, demeurant fermes dans leur foi et conservant toujours la crainte de Dieu, n'adoreront point l'image de la bête, ni n'obéiront à ses édits détestables et sacriléges. Que la récompense doive être plus grande que les souffrances, saint Paul le montre, lui qui fut ravi jusqu'au troisième ciel où il ouït des paroles ineffables, qui se glorifie d'avoir vu le Seigneur Jésus par la lumière de la foi, et qui est d'autant plus croyable qu'il parle de ce qu'il a appris et de ce qu'il a vu. « Les souffrances de cette vie, dit-il, « n'ont point de proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous[7]. » Qui ne travaillerait donc de tout son pou-

[1] Sagesse, 3, 4. — [2] *Ibid.*, 5, 1.
[3] Ps., 115, 9. — [4] Psaume 125, 4.

[1] Ps. 118, 1. — [2] Matth., 5, 10. — [3] Luc, 6, 22.
[4] *Ibid.*, 9, 24. — [5] *Ibid.*, 18, 26. — [6] Apoc., 20, 4.
[7] Rom., 8, 18.

voir pour arriver à une gloire si éclatante, pour devenir l'ami de Dieu, pour se réjouir avec Jésus-Christ au sortir de cette vie, pour passer des supplices d'ici-bas aux récompenses célestes? S'il est glorieux aux soldats du siècle, après avoir vaincu l'ennemi, de retourner triomphans en leur patrie; quel plus grand honneur n'est-ce point de retourner dans le paradis après avoir surmonté le diable, et de reporter des trophées dans un lieu d'où Adam avait été chassé pour son crime, après avoir terrassé celui qui l'en avait chassé? d'offrir à Dieu une foi incorruptible, une vertu sans tache, un zèle plein de vigueur? de l'accompagner lorsqu'il viendra tirer vengeance de ses ennemis? d'être à côté de lui lorsqu'il s'assiéra sur son trône pour juger le monde? d'être fait le cohéritier de Jésus-Christ? d'être rendu égal aux anges? d'entrer en partage du royaume des cieux avec les patriarches, les apôtres, et les prophètes? Y a-t-il quelque persécution assez grande, quelques tourmens assez terribles pour renverser un cœur qui est plein de ces pensées? Une âme demeure inébranlable à toutes les terreurs du diable et aux menaces du monde quand elle est appuyée sur ces fondemens, et sur la base solide et immobile de la foi. Dans la persécution, il est les yeux des martyrs sont fermés pour la mais ils sont ouverts pour le ciel. L'Ante les menace, mais Jésus-Christ les protége leur donne la mort, mais cette mort est de l'immortalité. On leur ôte le monde, le paradis leur est rendu. On les prive de temporelle, mais ils recouvrent la vie éter Quelle joie de sortir d'ici au milieu des et des tortures qui sont le gage le plus assu notre espérance, de fermer en un momer yeux aux hommes et au monde, et de les o aussitôt pour voir Dieu et Jésus-Christ! Que heur d'être retiré si promptement de cette pour être mis à l'heure même dans le roy des cieux! Voilà de quoi nous nous devon tretenir l'esprit. Voilà ce qu'il faut médite et jour. Si la persécution trouve un solc Jésus-Christ disposé de la sorte, un cœur armé pour le combat ne sera jamais vainc si Dieu le tire du monde auparavant, u si bien préparée pour le martyre ne deme pas sans récompense; car Dieu, qui est un équitable, n'a point égard au temps. Dura persécution il couronne le courage; et d la paix, la vertu et la bonne volonté.

A DÉMÉTRIANUS[1].

Il y a longtemps que je vous entends vomir des blasphèmes contre le Dieu véritable et unique; mais je vous avais toujours dédaigné jusqu'ici, parce que je jugeais plus à propos de vous laisser dans votre erreur que d'aigrir par mes discours un homme furieux et emporté; ce que je ne faisais pas sans être fondé sur une autorité divine, puisqu'il est écrit: « Ne dites rien à un fou, de peur qu'il ne se moque de ce que vous lui direz[2]. » Et encore: « Ne répondez point aux folies d'un fou, de crainte que vous ne lui ressembliez[3]. » Notre-Seigneur de même nous commande de garder pour nous les v que nous connaissons, et de ne les pas ex à être foulées aux pieds des chiens et des ceaux: « Ne donnez point, dit-il, les c saintes aux chiens, et ne jetez point vos p devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les lent aux pieds, et qu'ils ne se jettent sur et ne vous déchirent[4]. » Et véritablement, co je voyais que vous me veniez voir souvent, p pour contredire que pour apprendre, et vous ne faisiez que criailler au lieu de m' ter doucement, il me semblait qu'il n'y aucune apparence de raison de disputer c vous, parce qu'il est plus aisé de surmont

[1] On ne sait si ce Démétrianus était le proconsul d'Afrique ou l'un des juges ou conseillers de la ville de Carthage, ou tout simplement un sophiste célèbre alors.
[2] Prov., 23, 9. — [3] *Ibid.*, 26, 4.

[4] Matth., 7, 7, 6.

bruit des vagues émues que d'arrêter les saillies de votre rage, et que c'est perdre sa peine de présenter la lumière à un aveugle, de parler à un sourd, et d'instruire une bête. C'est ce qui m'avait obligé à garder le silence jusqu'à cette heure pour tâcher de vaincre votre opiniâtreté par ma patience, voyant que vous étiez trop indocile pour être instruit, trop impie pour céder aux raisons de la religion, et trop furieux pour vous apaiser par la douceur. Mais puisque vous passez maintenant plus avant, et que vous dites qu'on nous accuse d'être cause des guerres, des pestes et des famines, il ne se faut plus taire désormais, de peur qu'on ne l'attribue plutôt à faiblesse qu'à retenue, et que tandis que nous méprisons de répondre aux crimes qu'on nous impute, il ne semble que nous en demeurions d'accord. Je vais donc vous répondre à vous et aux autres, que vous avez peut-être animés contre nous par vos médisances, et qui ne laisseront pas pourtant, comme je l'espère, d'entendre raison, puisqu'il y a bien de l'apparence que ceux à qui le mensonge a donné de mauvaises impressions de nous, en jugeront équitablement quand ils sauront la vérité.

Vous dites donc que c'est nous qui sommes cause de tous les malheurs qui affligent maintenant les hommes, parce que nous n'adorons pas vos dieux. Mais puisque vous êtes si ignorans des choses divines, il vous faut apprendre premièrement que le monde est déjà sur son déclin, et qu'il n'a plus les mêmes forces ni la même vigueur qu'il avait autrefois. Il n'est pas besoin pour le prouver de rapporter des autorités de la sainte Écriture; le monde lui-même le dit, et témoigne assez par la décadence de toutes choses qu'il approche de sa fin. Il ne tombe plus tant de pluies en hiver pour nourrir les semences; le soleil n'est plus si chaud en été pour mûrir les fruits; le printemps n'est plus si agréable, ni l'automne si fécond. Les carrières de marbre, comme si elles étaient lasses, n'en fournissent plus tant, et les mines d'or et d'argent sont épuisées. Les terres demeurent incultes, les mers sans pilotes, les armées sans soldats. Il n'y a plus d'innocence au barreau, de justice parmi les juges, d'union entre les amis, d'industrie dans les arts, de discipline dans les mœurs. Croyez-vous qu'une chose qui est sur son déclin puisse être aussi vigoureuse qu'elle était d'abord? Il faut de nécessité que tout ce qui tend vers sa fin dépérisse. Ainsi le soleil proche de son couchant jette des rayons plus languissans. Ainsi la lune sortant de son plein, perd tous les jours quelque chose de sa lumière; et un arbre qui d'abord était fertile et verdoyant, lorsqu'il est vieux devient sec et difforme. Une fontaine de même, qui du commencement faisait couler ses eaux en abondance, tarit enfin par le cours des années, et fournit à peine un filet d'eau. C'est une loi de Dieu et de la nature que tout ce qui commence prenne fin, et qu'après qu'une chose est arrivée jusqu'à certain point de force et de grandeur, elle déchoie et s'affaiblisse, et ensuite se détruise. Quand donc vous imputez aux chrétiens que, dans la vieillesse du monde, toutes choses empirent, c'est comme si les vieillards s'avisaient de leur imputer les incommodités de la vieillesse, et de dire que c'est eux qui sont cause qu'ils n'entendent plus si clair, qu'ils n'ont plus si bonne vue, qu'ils ne sont plus si agiles, ni si robustes, ni si sains, et qu'au lieu que l'on vivait autrefois huit et neuf cents ans, à peine s'en trouve-t-il maintenant qui aillent jusqu'à cent. Nous voyons des enfans qui sont déjà tout blancs. Leurs cheveux périssent avant qu'ils soient venus, et ils ne finissent pas, mais commencent par la vieillesse. C'est ainsi que toutes choses maintenant du point de leur naissance se précipitent à leur mort, et se ressentent de l'affaiblissement général du monde.

Pour ce qui est des guerres, des stérilités, et des maladies qui sont plus fréquentes à cette heure qu'autrefois, sachez qu'il a été prédit que dans les derniers temps les maux se multiplieront, et qu'à l'approche du jour du jugement la colère de Dieu s'allumera de plus en plus contre les hommes, et leur enverra de plus terribles fléaux. Ces choses n'arrivent pas, comme vous le publiez faussement, parce que nous n'adorons pas vos dieux, mais parce que vous vous n'adorez pas le vrai Dieu; car comme il est l'arbitre du monde, et qu'il ne s'y fait rien que par son ordre ou par sa permission, lorsqu'il arrive des choses qui témoignent qu'il est en colère, ce n'est pas pour nous qui le servons qu'elles arrivent, mais pour vous punir de vos crimes. C'est parce que vous ne le cherchez ni ne le craignez, et que vous ne quittez point vos vaines superstitions pour

embrasser la véritable religion, et pour faire que, comme c'est l'unique Dieu de tous, tous aussi le servent et l'adorent. Écoutez-le lui-même comme il parle et nous instruit : « Vous adorerez, dit-il, le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul [1]. » Et encore : « Vous n'aurez point d'autres dieux que moi [2]. » Et en un autre endroit : « N'allez point après des dieux étrangers pour les servir et les adorer, et ne m'obligez point par vos crimes à vous perdre [3]. » Un prophète de même rempli du Saint-Esprit annonce la colère de Dieu par ces paroles : « Voici ce que dit le Seigneur et le Dieu tout-puissant : Parce que ma maison est déserte, et que chacun de vous se hâte d'aller en sa maison, le ciel ne versera plus ses pluies, et la terre ne produira plus ses fruits, et je ravagerai la terre, le blé, le vin, l'huile, les hommes et les bêtes, et tous leurs travaux [4]. » Un autre prophète dit encore la même chose : « Je ferai pleuvoir sur une ville et ne ferai pas pleuvoir sur l'autre. La pluie tombera d'un côté, et le côté où elle ne tombera pas séchera. Deux ou trois villes viendront dans une même ville pour boire, et ils ne se pourront désaltérer; et après cela vous ne vous convertirez pas à moi, dit le Seigneur [5] ? » Vous voyez que Dieu se met en colère et menace, parce que vous ne vous convertissez pas à lui; et au milieu de votre opiniâtreté et du mépris que vous faites de lui, vous vous étonnez et vous vous plaignez des sécheresses et des stérilités, de ce que la grêle ravage la vigne, de ce que les orages ruinent la moisson, de ce que les fontaines tarissent, la peste corrompt l'air, les maladies tuent les hommes, pendant que ce sont vos péchés qui attirent toutes ces vengeances du ciel, et que Dieu est d'autant plus irrité qu'il voit que vous ne profitez pas de ces châtimens. Car le même Dieu déclare dans l'Écriture sainte que ces malheurs arrivent ou pour corriger les opiniâtres ou pour les punir. « C'est en vain, dit-il, que j'ai frappé vos enfans, ils ne se sont pas corrigés [6]. » Et le prophète lui répond : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont pas senti; vous les avez affligés, et ils n'ont pas voulu rentrer dans leur devoir [7]. » Dieu châtie, et on ne le craint point; il frappe de ses fléaux, et l'on ne se met point en peine de l'apaiser. Que serait-ce donc s'il ne punissait point les hommes? Combien l'impunité augmenterait-elle encore leur insolence? Vous vous plaignez de ce que l'air est malsain, de ce que le ciel ne donne point de pluies, de ce que la terre est infertile, en un mot de ce que les élémens ne vous servent pas pour vos besoins et pour vos plaisirs. Mais je vous demande, vous qui voulez que toutes choses vous servent, servez-vous Dieu? lui obéissez-vous, afin que toutes choses vous obéissent? Vous exigez toutes sortes de services de votre esclave, et quoique vous soyez homme comme lui, que vous naissiez de même, que vous deviez mourir de même, que vous ne différiez d'avec lui ni pour l'âme, ni pour le corps, cependant s'il ne fait tout ce que vous lui commandez, s'il ne vous est entièrement assujetti, vous lui donnez des coups de bâton ou les étrivières, vous lui faites souffrir la faim et la soif, le chargez de chaînes, le mettez en prison; et, misérable que vous êtes, tandis que vous faites si bien valoir votre qualité de maître sur un homme, vous ne reconnaissez pas le maître et le Seigneur de tous les hommes. C'est donc justement que Dieu les frappe de plusieurs plaies. Mais comme ils ne s'en servent pas pour se convertir à lui, des cachots éternels et des flammes qui ne s'éteignent point les attendent en l'autre monde, sans qu'on écoute leurs prières ni leurs gémissemens, comme ils n'ont point écouté Dieu ici-bas lorsqu'il faisait éclater son indignation contre eux. « Enfans d'Israël, dit-il par un prophète, écoutez ce que dit le Seigneur : car voici qu'il va juger les habitans de la terre, parce qu'il n'y a plus sur la terre ni miséricorde, ni justice, ni connaissance de Dieu; mais abomination, mensonge, meurtres, brigandages, adultères, incestes. C'est pourquoi la terre sera désolée avec tous ses habitans, avec les bêtes de la campagne, avec les serpens, avec les oiseaux; et les poissons mêmes de la mer mourront. Et que personne ne perde le temps à prêcher les hommes [1]. » Dieu témoigne qu'il est indigné de ce que les hommes ne le connaissent point; et les hommes ne se mettent point en peine de le connaître et de le craindre. Il leur marque tous leurs crimes en particulier et les en reprend; et ils ne songent point à s'en cor-

[1] Deut., 6, 13. — [2] Exod., 10, 3. — [3] Jérémie, 25, 6.
[4] Aggée, 1, 92. — [5] Amos, 4, 7. — [6] Jérémie, 2, 30.
[7] *Ibid.*, 5, 3.

[1] Osée, 4, 2.

riger. Nous voyons ses prédictions s'accomplir tous les jours; et personne n'y fait attention pour en devenir plus sage. Les maux nous accablent de telle sorte qu'à peine nous laissent-ils le temps de respirer; et cependant nous avons le loisir d'être méchans, et nous nous amusons à condamner les autres au lieu de nous condamner nous-mêmes. Vous vous mettez en colère de ce que Dieu se met en colère contre vous, comme si en vivant mal vous méritiez qu'on vous fît du bien, comme si tout ce qui vous arrive n'était pas encore moindre que vos péchés. Vous qui entreprenez de juger les autres, jugez-vous enfin vous-même[1], rentrez en votre conscience; ou plutôt, puisque vous n'avez point de pudeur, et que vous faites vanité de mal faire, reconnaissez au moins en vous ce que tout le monde y voit. Vous êtes orgueilleux, avare, colère, joueur, sujet au vin, envieux, impur, cruel; et vous vous étonnez que Dieu augmente ses châtimens tandis que les crimes augmentent tous les jours. Vous vous plaignez de la guerre; comme si la paix même n'était pas pire que la guerre, comme si la violence et la tyrannie des personnes puissantes n'était pas plus à craindre que toute la puissance des barbares. Vous vous plaignez de la stérilité et de la famine; comme si les sécheresses la causaient davantage que les impôts et les brigandages. Vous vous plaignez que le ciel est fermé; tandis que vos greniers demeurent fermés. Vous vous plaignez de ce que la terre produit moins de fruits; et vous ne faites point part aux pauvres de ceux qu'elle produit. Vous murmurez de la peste; et la peste a découvert ou accru les crimes; car l'on ne secourt point ceux qui en sont atteints, et on les pille quand ils sont morts. On est timide pour les assister, et hardi pour les voler. On appréhende de les approcher quand ils se meurent, et on enlève leurs dépouilles après leur mort; comme si l'on ne les avait abandonnés durant leur maladie que de peur qu'ils n'en réchappassent. Tous ces malheurs ne sont pas capables de retenir les hommes dans leur devoir, et au milieu de tant de morts personne ne pense qu'il est mortel. L'on s'empare hautement et impunément du bien d'autrui, sans crainte, sans honte, comme si c'était une chose toute permise, et que ce fût faire une perte que d'y manquer. Les voleurs ne volent qu'avec quelque sorte de retenue; ils choisissent les bois et les lieux détournés, et les ténèbres couvrent au moins leurs crimes. Mais l'avarice exerce publiquement ses rapines, et assurée par sa propre audace étale en plein jour et à la plus grande lumière sa convoitise insatiable. De là viennent les faussaires, les empoisonneurs et les assassins dont la ville est pleine, et de qui la hardiesse est encore augmentée par l'impunité. Et il ne se faut pas étonner que l'on ne punisse point les crimes, il n'y a que des criminels. On ne craint ni accusateurs ni juges, parce que les uns sont complices, et que l'on corrompt les autres. Aussi un prophète animé de l'esprit de Dieu témoigne que ce sont les péchés des hommes qui empêchent que Dieu n'arrête le cours de leurs malheurs, quoiqu'il ne manque point de puissance pour les arrêter. « Est-ce que la main de Dieu, dit-il, n'est pas assez puissante pour vous sauver, ou s'il est sourd, qu'il ne vous entend point? Mais c'est que vos péchés y mettent obstacle, c'est vos crimes qui sont cause qu'il détourne sa face, et qu'il n'a point compassion de vous[1]. » Que chacun pense donc à ses péchés et aux plaies de sa conscience, et il cessera de se plaindre de Dieu ou de nous, quand il reconnaîtra qu'il souffre ce qu'il mérite.

Mais que dirai-je du principal sujet de notre différend, de ce que vous nous maltraitez quoiqu'innocens, de ce que pour faire injure à Dieu vous opprimez ses serviteurs? Ce vous est peu d'être remplis d'une infinité de vices détestables, de renverser la véritable religion par vos fausses superstitions, de ne point chercher ni craindre Dieu; il faut encore que vous persécutiez injustement ceux qui le servent et qui lui sont consacrés. Il ne vous suffit pas de ne le point adorer, si vous ne faites la guerre à ceux qui l'adorent. Vous approuvez les honneurs qu'on rend à de vaines idoles faites de la main des hommes, et même à des monstres; il n'y a que ceux qu'on rend à Dieu qui vous déplaisent. Vos temples regorgent de tous côtés de la fumée de vos sacrifices; Dieu seul n'a point d'autels, ou ils sont cachés. Vous révérez des crocodiles, des cynocéphales, des pierres, des serpens; et il n'y a que Dieu qui ne soit

[1] Isaïe, 59, 1.

point révéré sur la terre, ou qu'on ne révère pas impunément. Vous privez de leurs maisons et de leurs biens des hommes justes et innocens, des amis de Dieu; vous les chargez de chaînes; vous les mettez en prison, les exposez aux bêtes, les faites périr par le fer ou par le feu, et non contents de la durée ordinaire des supplices, vous leur faites souffrir de longs tourmens, et par une cruauté ingénieuse en inventez même de nouveaux. La barbarie peut-elle aller plus loin? Si c'est un crime d'être chrétien, pourquoi ne faites-vous pas mourir tout d'un coup celui qui avoue qu'il en est coupable; et si ce n'est pas un crime, pourquoi tourmentez-vous un innocent? Si appréhendant d'être puni, je cachais ma religion, et voulais faire croire que j'ai toujours adoré vos dieux, c'est alors que vous me devriez tourmenter, afin de m'obliger à confesser mon crime, comme vous faites à l'égard de tous les autres criminels que vous mettez à la question pour tirer la vérité de leur bouche. Mais puisque je confesse que je suis chrétien, et que je le déclare hautement, pourquoi donner la torture à un homme qui avoue ce qu'on lui demande, et qui ne se cache pas pour mal parler de vos dieux, mais qui s'en moque devant tout le monde et à la face des juges et des magistrats? car tout cela doit encore augmenter mon crime et votre haine de voir que je me confesse chrétien en présence de tout le peuple, et que je vous confonds publiquement, vous et vos dieux. Pourquoi attaquez-vous la chair qui est faible? Combattez contre l'esprit, renversez notre foi, surmontez-nous par la raison si vous le pouvez. Ou si vos dieux sont véritablement tels, et qu'ils aient quelque pouvoir, qu'ils se vengent eux-mêmes, qu'ils se défendent eux-mêmes. Autrement, quel bien peuvent-ils faire à ceux qui les servent, puisqu'ils ne sauraient se venger de ceux qui ne les servent pas? Vous êtes même plus puissant qu'eux, puisque vous les vengez, ce qu'ils ne peuvent faire. Et si cela est, ce n'est pas vous qui les devez honorer, c'est à eux à vous honorer et à vous craindre. Vous les vengez de même que vous les gardez, et les enfermez de peur qu'ils ne se perdent. Ayez honte d'adorer ceux que vous défendez; ayez honte d'attendre la protection de ceux qui ont besoin de la vôtre. Oh! si vous les vouliez voir et entendre lorsque nous les conjurons par nos exorcismes et que nous les chassons des corps des possédés; lorsque, tourmentés par la puissance de Dieu et par des fouets invisibles, ils confessent en pleurant et en gémissant le jugement à venir! Venez, et soyez vous-même témoins de ce que nous disons; et puisque vous dites que ce sont là vos dieux, croyez au moins à vos dieux. Ou si vous n'en voulez croire que vous-même, celui qui maintenant vous obsède et vous aveugle parlera au dedans de vous et vous l'ouïrez. Vous verrez que ceux que vous priez nous prient, et que ceux que vous adorez nous craignent. Vous verrez trembler devant nous comme de misérables esclaves ceux que vous regardez comme vos maîtres. Au moins pourrez-vous reconnaître votre erreur quand vous verrez et entendrez vos dieux déclarer eux-mêmes ce qu'ils sont, sans que votre présence les puisse empêcher de découvrir leurs fourbes et leurs prestiges. Quelle est donc cette lâcheté ou plutôt cette folie de ne vouloir pas sortir des ténèbres pour venir à la lumière? d'aimer mieux demeurer engagé dans la mort éternelle, que de vivre dans l'espérance d'une immortalité bienheureuse? de ne point appréhender un Dieu qui menace et qui dit : « Celui qui sacrifiera à d'autres dieux qu'au Seigneur sera exterminé [1]. » Et encore : « Ils ont adoré ceux qu'ont fait leurs mains, ils se sont courbés et humiliés devant eux, je ne leur pardonnerai point ce crime [2]? » Pourquoi vous prosternez-vous devant de fausses divinités? Pourquoi vous humiliez-vous devant de vaines statues qui ne sont que de la terre? Dieu vous a créés droits, et au lieu que les autres animaux sont courbés contre terre, vous avez le visage élevé vers le ciel. C'est là que vous devez porter vos regards; c'est là qu'il vous faut chercher le vrai Dieu. Si vous voulez vous garantir de l'enfer, contemplez les choses hautes et célestes. Pourquoi vous précipiterez-vous dans la mort avec le serpent que vous adorez? Pourquoi vous laissez-vous envelopper dans une même ruine avec le diable? Conservez les avantages de votre naissance. Demeurez tels que Dieu vous a faits; et puisque la statue de votre corps est droite et élevée, élevez aussi votre esprit. Afin de pou-

[1] Exod., 12, 20. — [2] Isaïe, 2, 8.

voir connaître Dieu, connaissez-vous vous-même auparavant. Laissez les idoles que l'erreur humaine a inventées. Convertissez-vous à Dieu qui secourt tous ceux qui implorent son assistance. Croyez en Jésus-Christ que le Père a envoyé au monde pour nous donner la vie et nous racheter. Cessez de persécuter ses serviteurs qui sont sous sa protection. Car c'est pour cela que nous ne résistons point quand nous sommes pris, et qu'encore que nous soyons en grand nombre, nous ne nous défendons point contre vos violences. L'assurance que nous avons que Dieu nous vengera nous rend patiens. C'est ce qui fait que des innocens cèdent à des criminels et se soumettent à tout ce qu'ils leur font souffrir, parce que nous sommes certains que nos souffrances ne demeureront pas impunies, et que plus elles sont grandes et injustes, plus la vengeance sera juste et terrible; ce qui est si vrai, que jamais l'on ne persécute les chrétiens que le ciel ne donne aussitôt des marques de son courroux; car, pour ne rien dire de ce qui s'est passé du temps de nos pères, et des punitions arrivées coup sur coup en faveur des serviteurs de Dieu, sa protection ne vient-elle pas de paraître visiblement à leur égard dans la chute des rois et dans la défaite d'armées si nombreuses et si puissantes? Et que personne ne s'imagine que ces événemens soient un effet du hasard et de la fortune; car il y a long-temps que l'Écriture a dit: « La vengeance m'appartient, et je ferai justice, dit le Seigneur [1]. » Et ailleurs: « Ne dites point: Je me vengerai de mon ennemi, mais attendez que le Seigneur vienne à votre secours [2]. » Ce qui fait voir clairement que ce n'est pas nous qui sommes cause de tous ces fléaux de la colère de Dieu, sinon en tant qu'il les envoie pour nous venger.

Et il ne sert de rien de dire qu'ils tombent aussi sur nous; car ceux-là ressentent les calamités du monde qui mettent toute leur joie et leur gloire dans le monde. Ceux-là s'affligent des maux qui leur arrivent sur la terre, qui ne peuvent espérer d'avoir part aux biens du ciel, et dont tous les plaisirs sont bornés à cette vie courte et misérable. Mais pour ceux qui sont assurés des biens à venir, ils ne se mettent pas en peine des maux présens. Nous ne sommes abattus par aucune adversité, ni par les malheurs publics ni par les disgrâces particulières; et vivans plutôt par l'esprit que par la chair, nous surmontons les faiblesses du corps par la vigueur de l'âme; car nous savons que les mêmes choses qui vous font de la peine et vous tourmentent, ne sont que pour nous éprouver et nous fortifier. Comment pouvez-vous croire que les accidens contraires nous touchent comme vous, puisque vous voyez que nous les portons tout autrement que vous? L'on n'entend parmi vous que plaintes et murmures, et vous êtes chagrins et impatiens: au lieu que nous conservons une patience forte et religieuse, toujours humble, toujours reconnaissante envers Dieu. Nous voyons d'un visage égal la bonne et la mauvaise fortune; et sans perdre jamais le calme de l'esprit, nous demeurons inébranlables aux tempêtes du monde, et attendons en repos le temps de l'accomplissement des promesses divines; car tant que nous sommes en ce corps, il faut bien que nous soyons sujets à la condition des corps, et il faudrait sortir du siècle et quitter les hommes pour n'avoir plus rien de commun avec les hommes. Nous sommes en une même maison, bons et méchans; tout ce qui arrive dans cette maison arrive également à tous ceux qui y demeurent; jusqu'à ce que ce qui arrive dans cette maison arrive également à tous ceux qui y demeurent; jusqu'à ce que par la fin du monde il se fasse une séparation, et que les uns soient condamnés à une mort éternelle, et les autres récompensés par une immortalité bienheureuse. Il ne faut donc pas que vous vous imaginiez que notre condition soit pareille à la vôtre, sous ombre qu'étant encore en ce monde et revêtus d'une chair mortelle, nous sommes sujets comme vous aux incommodités qui accompagnent cet état; car comme les maux ne sont tels qu'à l'égard de ceux qui s'en affligent, il est manifeste que nous n'avons point de part à vos maux, puisque nous ne nous en affligeons point. Notre foi et notre espérance nous soutient et nous relève au milieu des ruines du monde, et notre vertu demeure toujours immobile, constante, gaie et assurée de son Dieu. C'est ce que le Saint-Esprit témoigne quand le prophète dit: « Le figuier n'apportera point de

[1] Deut., 32, 35. — [2] Prov., 20, 22.

figues, ni la vigne de raisin. Les oliviers seront stériles, et la campagne ne produira point de blés. Les brebis mourront faute de fourrage, et l'on ne trouvera plus de bœufs dans les étables. Mais moi je me réjouirai au Seigneur, je mettrai mon contentement en mon Sauveur et en mon Dieu [1].» Il dit qu'un serviteur de Dieu appuyé sur la foi et sur l'espérance n'est point ébranlé par tous les malheurs qui arrivent au monde. Que la vigne trompe l'attente du vigneron, que les oliviers soient infertiles, que les blés meurent de sécheresse, qu'est-ce que cela fait à des chrétiens que toutes sortes de délices et de biens attendent dans le paradis? Ils se réjouissent toujours en leur Dieu; et quand ils jettent les yeux sur les récompenses à venir, il n'y a point d'adversités qu'ils ne supportent avec courage; car comme après avoir été régénérés par une seconde naissance, nous ne vivons plus pour le monde, mais pour Dieu seul, nous ne recevrons aussi l'accomplissement de ses promesses que quand nous serons arrivés à lui; ce qui n'empêche pas pourtant que nous ne le priions sans cesse pour le repos de l'état et pour les biens de la terre, et que nous ne lui demandions nuit et jour pour vous toutes sortes de prospérités. Que personne donc ne se fonde sur ce que la condition de cette vie rend les maux temporels communs entre nos ennemis et nous, pour croire que ce n'est pas vous qui en êtes cause; puisqu'il y a longtemps que Dieu même et les prophètes ont prédit que sa colère tomberait sur les méchans, et que nous ne manquerions pas à la vérité d'être persécutés, mais que Dieu ferait bientôt éclater sa vengeance contre nos persécuteurs. Mais ce qu'il fait ici-bas en notre faveur est bien peu de chose, et n'est que pour donner cependant aux hommes quelques marques de sa colère. Mais il y a le jour du jugement qui les attend, et dont l'Écriture parle ainsi : « Jetez des cris et des hurlemens, car le jour du Seigneur approche, et Dieu va faire le dégât. Voici venir le jour du Seigneur, ce jour sans pardon et sans miséricorde où il ravagera toute la terre et en exterminera les pécheurs [2].» Et encore : « Voici le jour du Seigneur qui vient, allumé comme une fournaise ardente; et tous les étrangers et les méchans seront comme de la paille qu'il consumera, dit le Seigneur [1].» Dieu prédit que les étrangers seront brûlés, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas de la race divine, et qui n'ont pas été régénérés spirituellement ni faits enfans de Dieu : car en un autre endroit il déclare qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui ont reçu une seconde naissance et ont été marqués du signe de Jésus-Christ, lorsqu'en envoyant ses anges pour détruire le monde et exterminer le genre humain, il leur dit plein de colère : « Allez, tuez et n'épargnez personne. N'ayez pitié ni des jeunes ni des vieux, et faites mourir femmes, filles et petits-enfans, afin de les perdre sans ressource; mais ne touchez à pas un de ceux qui sont marqués du signe [2].» Or quel est ce signe, et en quelle partie du corps est-il imprimé? Dieu le montre auparavant quand il dit : « Passez par le milieu de Jérusalem, et vous imprimerez un signe sur le front de ceux qui gémissent et s'affligent des crimes qui se commettent parmi eux [3].» Le même Dieu témoigne encore que ce signe appartient à la passion et au sang de Jésus-Christ, et que quiconque s'en trouvera marqué sera sauvé, lorsqu'il dit : « Le sang mis sur vos maisons vous servira de signe, et j'y prendrai garde et vous sauverai; et vous serez à couvert de la plaie dont je frapperai l'Égypte [4].» Ce qui a précédé en figure dans l'agneau pascal s'est accompli depuis selon la vérité en Jésus-Christ. Et comme alors le peuple juif ne put être garanti de la plaie dont l'Égypte fut frappée, que par le sang et le signe de l'agneau, ainsi, quand le monde sera désolé au jour du jugement, il n'y aura que ceux qui seront trouvés marqués du sang et du signe de Jésus-Christ qui seront sauvés.

Pensez donc à vous sauver tandis qu'il est encore temps; et puisque la fin du monde approche, craignez Dieu et vous convertissez à lui. Ne vous flattez point de cette vaine et insolente domination que vous usurpez en ce monde sur des gens de bien et des hommes doux et paisibles; l'ivraie et les mauvaises herbes dominent aussi dans les champs au milieu des blés les plus fertiles. Ne dites plus

[1] Aba., 3, 17. — [2] Isaïe, 13, 6 et 9.

[1] Malach., 4, 1. — [2] Ezéch., 9, 5. — [3] *Ibid.*, 9, 4.
[4] Exode, 12, 13.

que les malheurs qui arrivent au monde viennent de ce que nous n'adorons point vos dieux; ce sont des effets de la juste colère de Dieu qui se veut faire reconnaître par ses vengeances, parce qu'on ne le connaît point par ses bienfaits. Cherchez-le enfin quoique tard, puisqu'il y a longtemps qu'il vous y exhorte par son prophète : « Cherchez Dieu, dit-il, et votre âme vivra [1] »; et que Jésus-Christ venant au monde a dit : « La vie éternelle est qu'ils vous reconnaissent pour le seul Dieu véritable, et qu'ils connaissent Jésus-Christ que vous avez envoyé [2]. » Croyez en celui qui ne trompe point; croyez en celui qui a prédit que toutes ces choses arriveraient; croyez en celui qui donnera la vie éternelle pour récompense à ceux qui croiront, et qui punira les incrédules de supplices éternels. Quelle gloire pour la foi, et quelles peines pour l'incrédulité quand le jour du jugement viendra ! Quelle joie pour les uns, et quelle tristesse pour les autres ! car il n'y aura plus de retour. Un feu brûlant et dévorant tourmentera pour jamais ceux qui y seront condamnés, sans qu'ils puissent espérer ni trêve ni fin de leurs tourmens. Les âmes seront conservées avec leurs corps pour souffrir des douleurs infinies. Nous contemplerons éternellement dans leurs supplices ceux qui nous ont contemplés ici quelque temps dans les tortures; et pour un court plaisir que la cruauté de nos persécuteurs a pris à repaître ses yeux de spectacles inhumains, ils seront exposés à un spectacle éternel de peines et de misères. C'est ce que témoigne l'Écriture lorsqu'elle dit : « Le ver qui les ronge ne mourra point, et le feu qui les dévore ne s'éteindra point, et ils seront exposés en cet état aux yeux de tout le monde [3]. » Et encore : « Alors les justes paraîtront hardiment devant ceux qui les ont tourmentés, et qui leur ont ravi le fruit de leurs travaux. Ceux-ci les voyant seront saisis d'une horrible frayeur; et dans l'étonnement d'une félicité si subite et si imprévue, ils diront en eux-mêmes avec larmes et avec douleur : Voilà ceux que nous méprisions autrefois et qui étaient le sujet de nos railleries. Insensés que nous sommes, nous pensions que leur vie fût une folie, et que leur fin dût être sans honneur. Et maintenant les voilà parmi les enfans de Dieu et au nombre des saints. C'est donc ainsi que nous nous sommes égarés du chemin de la vérité; la lumière de la justice ne nous a point éclairés, et le soleil ne s'est point levé pour nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition; nous avons marché dans des chemins rudes et difficiles, et nous avons ignoré celui du Seigneur. Que nous a servi notre orgueil, et quel avantage retirons-nous de toute cette vaine parade de nos richesses? Toutes ces choses ont passé comme une ombre [1]. » Mais leur repentir sera alors inutile, leurs plaintes vaines, et leurs prières sans effet; et ceux qui n'ont pas voulu croire pour obtenir la vie éternelle, croiront enfin, mais trop tard, quand ils se verront condamnés à des supplices éternels. Songez donc à votre sûreté et à votre salut, tandis que vous le pouvez encore faire. Nous vous offrons pour cela nos services et nos conseils; et puisqu'il ne nous est permis de haïr personne, et que nous en sommes d'autant plus agréables à Dieu que nous ne nous ressentons point des injures qu'on nous fait, nous vous exhortons, pendant que vous êtes encore en ce monde, de satisfaire à Dieu, et de sortir de cette nuit profonde de votre superstition pour entrer dans la pure et éclatante lumière de la religion véritable. Nous ne vous envions point vos avantages, et nous ne vous cachons point les bienfaits de Dieu. Nous payons votre haine d'amitié et de bienveillance, et pour les tourmens que vous nous faites souffrir, nous vous montrons le chemin du salut. Croyez et vivez; et au lieu de nous persécuter dans le temps, réjouissez-vous avec nous dans l'éternité. Après cette vie il n'y a plus lieu à la pénitence, et la satisfaction est inutile. C'est ici que le paradis se perd ou s'acquiert. C'est ici que l'on mérite le salut par la foi et par le culte du vrai Dieu. Que l'âge ni les péchés n'empêchent personne de se convertir. Tant qu'on est en ce monde, il est toujours temps de faire pénitence. La porte de la miséricorde divine est toujours ouverte, et donne une entrée libre et facile à tous ceux qui cherchent la vérité. Quand vous seriez sur le point de mourir, si vous priez pour vos péchés et que vous imploriez la bonté du Dieu unique et véritable en le confessant et en croyant en lui, vous

[1] Amos, 5, 6. — [2] Jean, 17, 3. — [3] Isaïe, 24.

[1] Sagesse, 5, 1.

obtiendrez de lui le pardon de vos crimes et passerez de la mort à l'immortalité. C'est à Jésus-Christ que nous sommes redevables de cette grâce; c'est lui qui l'a obtenue en domptant la mort par le trophée de la croix, en rachetant celui qui croit par le prix de son sang, en réconciliant l'homme avec Dieu son Père, et lui communiquant la vie par la renaissance céleste. Suivons-le tous, s'il est possible, et recevons son sacrement et son signe : c'est lui qui nous ouvre le chemin de la vie; c'est lui qui nous fait rentrer dans le paradis; c'est lui qui nous conduit au royaume des cieux. Nous vivrons éternellement avec lui, si nous sommes faits enfans de Dieu par son moyen. Nous nous réjouirons éternellement avec lui si nous sommes rachetés par son sang. Si nous sommes chrétiens, nous aurons part à la gloire de Jésus-Christ, nous serons bienheureux par la possession de Dieu même, et comblés d'une joie infinie nous lui rendrons des grâces et des actes de reconnaissance immortelle : car comment ne serions-nous pas pleins de joie et de reconnaissance, nous qui étant auparavant sujets à la mort, nous trouverons assurés de l'immortalité ?

DE LA VANITÉ DES IDOLES[1].

Que les dieux que le peuple adore ne soient pas des dieux, cela paraîtra clairement si l'on considère d'où cette superstition a pris son origine; car l'on verra qu'elle ne vient que de ce qu'autrefois il y a eu des rois dont la mémoire a été honorée après leur mort par leurs sujets. Ensuite on leur érigea des temples et des statues pour en conserver le souvenir. Puis on leur offrit des sacrifices, et l'on institua des fêtes en leur honneur; si bien que ce que les premiers avaient inventé pour se consoler, les autres le firent passer en religion. Ainsi Mélicerte et Leucothoé s'étant précipités dans la mer devinrent les dieux de cet élément. Castor et Pollux afin de vivre meurent tour à tour. Esculape pour devenir dieu est frappé d'un coup de foudre. Hercule est brûlé sur le mont OEta pour consumer dans le feu tout ce qu'il a de terrestre. Apollon est bouvier d'Admète. Neptune se loue à Laomédon pour bâtir les murs de Troie, et est assez malheureux pour n'être pas payé de ses journées. On voit encore en Crète une caverne où Jupiter se retirait, et l'on y montre son sépulcre. Saturne s'enfuit pour ne point tomber entre ses mains, et se retira en Italie, qui de là fut appellé *Latium*, comme qui dirait *les cachettes*, parce qu'il s'y était caché. Il y porta le premier l'invention des lettres et de la monnaie, d'où vient qu'on appelle encore aujourd'hui l'épargne : le trésor de Saturne; et il s'adonna à l'agriculture, ce qui fait qu'on le représente sous la figure d'un vieillard qui tient une faux à la main. Pendant qu'il fut en Italie, il se retira chez Janus qui a donné le nom au Janicule et au mois de Janvier. On le peint avec deux visages, parce qu'il semble regarder en même temps l'année qui commence et celle qui finit. Pour les Maures, ils adorent leurs rois sans contredit, et ne s'en cachent point. C'est ce qui cause la diversité des religions, parce que chaque nation adore ceux que leurs pères ont adorés. Alexandre le Grand, dans un discours assez long qu'il adresse à sa mère, lui mande qu'il a fait découvrir par force à un prêtre ce mystère des dieux. Et véritablement, s'il est né autrefois des dieux, pourquoi n'en naît-il pas encore aujourd'hui? C'est peut-être que Jupiter est trop âgé, ou que Junon n'est plus capable d'avoir des enfans. Comment croyez-vous que ces dieux-là puissent quelque chose pour les Romains, qui n'ont rien pu contre eux pour la défense de leurs peuples? Car pour les dieux des Romains, nous savons quels ils étaient d'abord. Romulus qui fut fait

[1] La première partie de ce traité paraît être uniquement un abrégé de l'*Octavius* de Minucius Félix; la deuxième partie est prise mot pour mot de Tertullien.

dieu sur un faux serment de Proculus: Picus. Tiberinus, Pilumnus. Consus, ce dieu de la fourberie que Romulus voulut qu'on adorât comme le dieu des conseils, après que par une perfidie honteuse il eut enlevé les Sabines. Tatius trouva une idole dans un cloaque, qu'il adora sous le nom de la déesse Cloacine. Hostilius bâtit un temple à la Crainte et à la Pâleur. Un autre consacra la Fièvre, et fit des divinités d'Acca et de Flore, ces deux fameuses courtisanes. Et pour montrer que les Romains inventent des noms qu'ils déifient, c'est qu'il y a parmi eux le dieu *Viduus* qui sépare le corps de l'âme et le rend comme *veuf*. Mais comme un Dieu malencontreux, ils le mettent hors de la ville, et par là le condamnent plutôt qu'ils ne l'adorent. Ils ont aussi Scansus, Forculus, Limentinus, Cardea et Orbana. Voilà les dieux de Rome. Pour les étrangers qu'ils adorent, c'est le Mars de Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, ou de Samos ou de Carthage, la Diane taurique, la mère des dieux, avec les dieux d'Égypte qui sont plutôt des monstres que des divinités, et qui n'eussent pas manqué d'employer leur puissance, s'ils en eussent eu, à conserver les peuples qui les adoraient depuis tant de siècles. Les Romains adorent encore les Pénates vaincus, qu'Énée, fugitif de Grèce, apporta en Italie; aussi bien que Vénus la chauve, qu'ils déshonorent davantage par là que ne fait Homère, en la représentant blessée. Pour les empires, c'est plutôt l'effet du hasard que la récompense du mérite. Mais de plus, ne savons-nous pas que les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Egyptiens ont possédé l'empire du monde avant les Romains? Et si l'on remonte même à leur origine, n'est-elle pas honteuse? C'est une troupe de voleurs et de scélérats qui s'assemblent, et dont le nombre s'augmente par l'impunité. Leur roi Romulus monte sur le trône par un parricide. Ensuite ils pillent, saccagent, trompent. Pour peupler leur ville, ils ravissent des filles, violent les droits de l'hospitalité, et font la guerre à leurs beaux-pères. C'est ainsi qu'ils se servent d'un lien de paix pour rompre la paix. La première dignité parmi eux, c'est le consulat. L'origine en est à peu près semblable à celle de leur empire; car Brutus l'acheta par le meurtre de ses enfans, si bien qu'on peut dire que cette dignité n'a tiré sa grandeur que de celle de son crime. Ce n'est donc pas la religion, ni les auspices, ni les augures qui ont porté l'empire romain où il est, mais la révolution des choses du monde. Car Régulus a observé les augures, et n'a pas laissé d'être pris. Mancinus les a gardés, et a été contraint de se rendre et de souffrir des conditions infâmes. Les poussins de Paulus mangeaient fort bien à la bataille de Cannes, et cependant il y fut tué. César méprisa les augures et les auspices qui lui défendaient de passer en Afrique avant l'hiver, et ne laissa pas de naviguer heureusement et de vaincre. L'on dirait même que cela hâta sa victoire. Mais voici la raison de tous ces prestiges qui abusent le peuple. Il y a des esprits malins et vagabonds qui ont gâté toute la beauté de leur naissance par les souillures du monde. Ces misérables, après avoir perdu les avantages de leur nature et s'être plongés dans les vices, tâchent pour se consoler d'y précipiter les autres. Les poëtes connaissent ces démons, et Socrate se vantait d'en avoir un qui le gouvernait à sa fantaisie. Ce sont eux qui opèrent ce que les magiciens font d'admirable, et qui donnent l'efficacité à leurs enchantemens. Cependant Hostanès, le premier d'entre eux, dit qu'on ne peut voir la figure du vrai Dieu, et que les anges sont toujours auprès de son trône. Platon est du même sentiment, et dit qu'il n'y a qu'un Dieu, et que les autres esprits sont des anges ou des démons. Trismégiste de même parle d'un seul Dieu, et avoue qu'il est incompréhensible. Ces démons donc se cachent dans les statues et les images consacrées. Ils inspirent leurs prophètes, font mouvoir les entrailles des bêtes, gouvernent le vol des oiseaux, président au sort, rendent des oracles embrouillés de plusieurs mensonges. En effet ils trompent et sont trompés comme ceux qui ne savent pas bien la vérité, et qui ne la veulent pas publier contre eux-mêmes. D'ailleurs ils troublent la vie et traversent notre sommeil et notre repos. Ils se glissent même dans les corps, forment les maladies, épouvantent l'âme, tordent les membres pour nous contraindre à les adorer, afin qu'après que, rassasiés de sang et de victimes, ils auront défait leurs charmes, on leur attribue la gloire de la guérison. Ainsi ils ne guérissent ceux qu'ils tour-

mentent que parce qu'ils cessent de les tourmenter. Ils ne s'étudient qu'à détourner les hommes du culte du vrai Dieu et à les porter à la superstition : et comme ils souffrent, ils ne demandent qu'à avoir des compagnons de leurs souffrances en les rendant complices de leurs crimes. Néanmoins, quand nous les conjurons par le Dieu vivant, ils sont obligés de sortir des corps. Vous les voyez, à notre voix et par l'opération d'une puissance secrète, témoigner qu'on les gêne et qu'on les brûle, pleurer, gémir, prier, et être forcés d'avouer ce qu'on leur demande en présence même de ceux qui les adorent. Et s'ils ne sortent incontinent, ils se retirent pour le moins peu à peu, selon que la foi du patient est grande ou la grâce du médecin. C'est ce qui fait qu'ils préviennent les esprits du peuple, afin qu'on nous haïsse avant que de nous connaître, de peur que si l'on nous connaissait, l'on ne nous imitât, ou du moins l'on ne nous condamnât pas. Il n'y a donc qu'un Seigneur et qu'un Dieu, parce qu'étant tout-puissant, il ne peut avoir de compagnon de sa puissance. Cela se peut même prouver par l'exemple des empires d'ici-bas. Où a-t-on vu deux rois sur un même trône vivre longtemps en bonne intelligence, et sans qu'il y eût bientôt du sang répandu? C'est ainsi que la discorde se mit entre les deux frères de Thèbes, et qu'elle dura jusqu'après leur mort. C'est ainsi que Rémus et Romulus, qui avaient été ensemble dans le ventre de leur mère, ne purent vivre ensemble dans un même royaume. César et Pompée étaient alliés, et néanmoins ils ne se purent accorder pour la puissance. Et il ne se faut pas étonner que cela arrive parmi les hommes, puisqu'il semble que ce soit comme un consentement général de la nature. Les abeilles n'ont qu'un roi, les troupeaux n'ont qu'un conducteur; à plus forte raison donc il n'y a qu'un maître de l'univers, qui a fait tout ce que vous voyez par sa parole, le gouverne par sa sagesse, l'entretient par sa vertu. Il ne se voit point, parce qu'il est au delà des sens. Il ne se peut comprendre, parce qu'il est au-dessus de l'entendement, et nous ne le comprenons jamais mieux qu'en l'appelant incompréhensible. Quel temple lui peut-on bâtir, puisque tout le monde ne le saurait comprendre? Nous qui logeons dans de grands palais, enfermerons-nous tant de majesté dans un si petit espace? Il lui faut dresser un temple dans notre esprit, et lui consacrer un autel dans notre cœur. Ne vous enquérez point de son nom; son nom est Dieu. On cherche des noms pour distinguer la multitude des choses, mais Dieu étant seul n'a pas besoin d'être distingué. Il est donc un et répandu partout. Le peuple le confesse même naturellement en plusieurs rencontres, lorsque l'âme se porte comme par instinct vers son principe et son auteur. Ainsi l'on dit souvent: Mon Dieu! Dieu voit tout! s'il plaît à Dieu! et autres choses semblables. Et c'est ce qui les rend encore plus coupables, de ne vouloir pas reconnaître celui qu'ils ne peuvent ignorer.

Quant à Jésus-Christ, pour montrer qu'il est et que c'est lui qui est l'auteur de notre salut, voici comme on y procède. Les Juifs étaient d'abord chéris de Dieu et grands observateurs de leur religion. De là vint que leur État fut florissant et leur peuple nombreux. Mais depuis, enorgueillis de la gloire de leurs ancêtres, ils méprisèrent les commandemens de Dieu, et perdirent la grâce qu'ils avaient reçue: ils portent eux-mêmes un témoignage vivant et public des offenses qu'ils ont commises contre Dieu et de leur religion violée; car ils sont fugitifs et vagabonds, bannis de leur pays et de leur État, sans habitation et sans retraite. C'est ce que Dieu avait prédit auparavant: Que sur la fin du monde il rassemblerait de tous les endroits de la terre des gens qui le serviraient bien plus fidèlement que les Juifs, et qui feraient un meilleur usage de ses faveurs. La parole éternelle, le Fils de Dieu dont tous les prophètes ont parlé comme du maître du genre humain, a donc été envoyé au monde pour être l'arbitre et le dispensateur des grâces de Dieu; c'est lui qui est sa vertu, sa raison, sa sagesse, et sa gloire. Il descend dans le sein d'une Vierge, et se revêt d'un corps par l'opération du Saint-Esprit. Dieu s'unit à l'homme, et par là cet homme devient notre Dieu, notre Christ et notre médiateur, pour nous conduire en lui à son Père. Jésus-Christ a voulu être homme, afin que l'homme pût être ce qu'est Jésus-Christ. Les Juifs savaient bien aussi que Jésus-Christ devait venir, car leurs prophètes ne faisaient autre chose que le leur annoncer. Mais comme ils ont parlé de ses deux avénemens;

l'un où il devait venir comme homme et l'autre comme Dieu, ils n'ont pas connu le premier, parce qu'il était humble; et ne croient que le second, parce qu'il sera glorieux. Et ce qui les a empêchés de le connaître, c'est leurs péchés, ayant été tellement aveuglés de l'opinion de leur propre sagesse, qu'ils n'ont pas vu la vie qui était présente devant leurs yeux. Ainsi quand Jésus-Christ, pour accomplir les prédictions des prophètes, chassait les démons des corps par la puissance de sa parole, guérissait les paralytiques, purifiait les lépreux, éclairait les aveugles, redressait les boiteux, ressuscitait les morts, en un mot obligeait les vents, la mer et les enfers à lui obéir, les Juifs, qui ne le prenaient que pour un homme, à cause de la chair dont ils le voyaient revêtu, croyaient que c'était par magie qu'il faisait toutes ces merveilles. Les plus considérables donc d'entre eux, c'est-à-dire ceux qu'il confondait par sa doctrine et par sa sagesse, transportés de fureur contre lui, le prirent et le livrèrent à Pilate, alors gouverneur de la Syrie, lui demandant avec clameurs qu'il le crucifiât. Lui-même avait prédit cela, aussi bien que tous les prophètes qui l'avaient précédé, ayant déclaré qu'il devait souffrir la mort pour la vaincre, et ressusciter ensuite afin de donner des preuves de sa majesté et de sa puissance. L'événement accomplit ces prédictions; car il fut crucifié, et prévenant les bourreaux rendit volontairement l'esprit, et trois jours après il ressuscita. Ensuite il apparut à ses disciples tel qu'il était auparavant, et se fit connaître à tous ceux qui le virent, ayant la même chair visible et palpable, et il demeura quarante jours sur la terre pour leur apprendre les préceptes de vie qu'ils devaient enseigner aux autres. Après il monta au ciel, environné d'une nuée, afin de présenter victorieux à son père l'homme qu'il a aimé, dont il s'est revêtu, et qu'il a délivré de la mort : et maintenant il doit venir du ciel pour punir le diable, et pour juger les hommes. Il commanda aussi à ses disciples d'aller par toute la terre prêcher sa parole, ramener à la lumière ceux qui sont dans les ténèbres, et leur donner la connaissance de la vérité. Et afin de faire davantage éclater leur foi et la confession qu'ils font de son nom, il permet qu'ils soient éprouvés par les tortures, par les croix, et par diverses sortes de supplices; car leurs souffrances sont comme autant de témoins qui déposent pour la divinité de Jésus-Christ, qui ayant été donné aux hommes pour leur communiquer la vie, a voulu que le sacrifice de la leur fît une prédication encore plus forte et plus puissante que celle de leur voix. C'est donc lui que nous suivons, c'est lui qui est notre guide et l'auteur de la lumière et du salut, qui promet le ciel et la possession de son Père à ceux qui croiront en lui. Imitons-le donc, afin d'être un jour ce qu'il est.

DE LA PESTE.

ÉCRIT VERS L'ANNÉE 253.

Quoiqu'il y en ait plusieurs parmi vous, mes très-chers frères, qui ont tant de foi et de courage qu'ils ne sont point étonnés de la calamité présente, mais qui, étant fermes comme des rochers, soutiennent vigoureusement les efforts de cette tempête, et ne la considèrent que comme une épreuve de leur vertu : toutefois, comme j'en vois quelques-uns qui, par un manque de foi, ou par l'amour de la vie, ou par la faiblesse de leur sexe, ou, ce qui est encore pis, par l'ignorance de la vérité, paraissent étonnés, et ne se servent pas en cette rencontre de toute la force de leur esprit, j'ai cru que je ne devais rien oublier pour tâcher de les animer par les paroles et par les exemples de l'Écriture, afin que ceux qui ont déjà commencé d'appartenir à Dieu et à Jésus-Christ, se rendent dignes d'un si grand honneur; car un véritable

Seigneur a donnée à ses apôtres et qu'ils ont aussi pratiquée très-exactement, de ne point murmurer dans l'adversité, mais de souffrir avec courage et patience tous les maux de cette vie. Ç'a toujours été au contraire une pierre d'achoppement pour les Juifs, qui ont presque sans cesse murmuré contre Dieu, comme Dieu même le témoigne au livre des Nombres, lorsqu'il dit : « Qu'ils cessent de murmurer contre moi, et ils ne mourront pas[1]. » Il ne faut point murmurer dans l'adversité, mes très-chers frères; mais souffrir patiemment tout ce qui arrive, puisqu'il est écrit que « le sacrifice agréable à Dieu est un esprit affligé et abattu, et qu'il ne méprise point un cœur contrit et humilié[2]. » Le Saint-Esprit dit aussi, dans le Deutéronome, par la bouche de Moïse : « Le Seigneur votre Dieu vous affligera et vous enverra la famine, et l'on connaîtra ce que vous avez dans le cœur, et si vous avez bien ou mal observé ses commandemens[3]; » et encore : « Le Seigneur votre Dieu vous tente, pour voir si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme[4]. » C'est ainsi qu'Abraham plut à Dieu, parce que pour lui plaire il ne craignit point de perdre son fils et de commettre un parricide[5]. » Mais vous qui ne pouvez vous résoudre à perdre votre fils par la loi commune de cette mortalité, que feriez-vous si l'on vous commandait de le faire mourir ? La foi et la crainte de Dieu vous doivent préparer contre toute sorte d'événemens. Avez-vous perdu votre bien, votre femme, vos enfans, vos proches ? Êtes-vous tourmenté de maladies longues et fâcheuses ? Tout cela ne vous doit point être un sujet de scandale, mais une matière de triomphe; tout cela ne doit servir qu'à faire éclater davantage le courage d'un véritable chrétien à qui la certitude des biens à venir doit faire mépriser tous les maux présens. Il ne peut y avoir de victoire sans combat, ni de couronne sans victoire. La tempête fait connaître un pilote, et la guerre un soldat. Il est aisé de se vanter quand il n'y a point de péril, mais c'est l'adversité qui met la vertu à l'épreuve. Un arbre profondément enraciné n'est point ébranlé par les secousses des vents : un vaisseau bien fait et bien construit est poussé par les flots, mais n'est point submergé; et quand on bat le blé dans la grange, le bon grain méprise le vent; il n'y a que la paille qu'il emporte. Ainsi l'apôtre saint Paul, après plusieurs naufrages, après avoir été battu de verges, après avoir souffert une infinité de maux et de misères, n'appelle pas cela des peines, mais des exercices, et dit que cela n'a servi qu'à l'éprouver davantage : « On m'a donné, dit-il, un aiguillon de la chair, un ange de Satan pour me souffleter, de crainte que je ne m'élevasse. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de m'en délivrer; mais il m'a répondu : Ma grâce vous suffit; car la faiblesse perfectionne la vertu[1]. » Lors donc qu'il nous arrive quelque infirmité ou quelque disgrâce, c'est alors que notre vertu se perfectionne, c'est alors que notre foi est couronnée, pourvu que nous la conservions inviolable au milieu de ces épreuves, suivant cette parole de l'Écriture : « La fournaise éprouve les vases du potier, et les afflictions éprouvent les justes. » Car il y a cette différence entre nous et ceux qui ne connaissent point Dieu, qu'ils se plaignent et murmurent dans l'adversité; au lieu que nous, bien loin de nous plaindre et d'en rien diminuer de notre courage et de notre foi, nous en tirons de nouvelles forces. Ces grandes évacuations qui nous abattent, ces cruelles inflammations de gorge qui nous altèrent, ces fréquens vomissemens, ces yeux étincelans et pleins de feu, ces membres pourris qu'il faut couper, ce venin froid de la maladie qui nous fait perdre l'usage des jambes, de l'ouïe, ou de la vue, tout cela ne sert qu'à exercer notre foi. Quelle grandeur de courage, de soutenir sans s'ébranler tant de violentes attaques de la maladie et de la mort ! Quelle hauteur d'âme, de demeurer debout au milieu de ces ruines du genre humain, et de n'être point abattu avec ceux qui ne mettent point leur espérance en Dieu ! Nous devons donc nous réjouir et embrasser une si belle occasion de faire paraître la fermeté de notre foi et de recevoir des récompenses de la main de Jésus-Christ, après avoir marché vers lui par la voie étroite des peines et des souffrances. Que celui-là appréhende de mourir, qui n'ayant point été régénéré par l'eau et par l'esprit, est destiné à des flammes éternelles. Que celui-là appré-

[1] Num., 17, 10. — [2] Psaume 50, 18.
[3] Deut., 8, 2. — [4] *Ibid.*, 13, 3. — [5] Genès., 22.

[1] II. Cor., 12, 7.

bende de mourir, qui n'est point marqué du signe de la croix et de la passion de Jésus-Christ; qui passera de cette première mort à une seconde, et à qui il est avantageux que ses supplices soient différés. Plusieurs de nous, dit-on, meurent de la peste; c'est que plusieurs de nous sont délivrés du siècle. Cette mortalité est une peste pour les Juifs et pour les gentils, mais c'est une heureuse sortie de ce monde pour les serviteurs de Dieu. De ce que les gens de bien meurent indifféremment avec les méchans, ce n'est pas à dire que leur mort soit pareille. Les gens de bien meurent pour être mis dans un lieu de rafraîchissement, et les méchans pour être tourmentés; les premiers pour être plutôt en sûreté, les autres pour être plutôt punis. Certes, mes très-chers frères, nous sommes des ingrats, et nous ne comprenons pas assez les grâces que Dieu nous fait. Les vierges sortent de ce monde pendant la paix avec toute la gloire de leur virginité, sans appréhender les menaces et les brutalités des persécuteurs. Les enfans évitent les périls où les expose la faiblesse de leur âge, et vont recevoir le prix de leur innocence. Une dame délicate rachète par une prompte mort la cruauté des supplices et l'insolence des bourreaux. L'appréhension de la peste échauffe les tièdes, anime les faibles, excite les lâches, fait revenir les déserteurs, et convertit les païens. Elle appelle au repos les anciens fidèles, et fortifie pour le combat les nouveaux baptisés; car ceux qui se sont enrôlés dans la milice chrétienne dans un temps si fâcheux, n'ont garde de redouter le temps de la persécution. D'ailleurs, mes très-chers frères, quel bien n'est-ce pas pour nous puisque cette peste, qui paraît si horrible, fait connaître la vertu de chacun et découvre les cœurs, fait voir si l'on est charitable, si l'on aime ses proches, si l'on a de la compassion pour ses valets, si un médecin assiste les malades, si l'on profite de la calamité présente pour être ou moins colère, ou moins avare, ou moins superbe, et si les riches qui voient mourir leurs héritiers en deviennent plus libéraux envers les pauvres? Mais n'est-ce pas encore un grand avantage pour nous que cette peste nous prépare au martyre, en nous apprenant à ne point craindre la mort? Ce n'est donc pas un fléau pour nous, mais un exercice qui nous fait remporter la gloire de la constance, et nous dispose à recevoir des couronnes.

Mais quelqu'un dira peut être : Ce qui m'afflige en cette rencontre, c'est que m'étant préparé à confesser le nom de Jésus-Christ et pleinement dévoué à souffrir pour lui, je me vois privé de mon martyre et prévenu par la mort. Je réponds premièrement que le martyre ne dépend pas de vous, mais que c'est une grâce de Dieu; et que vous ne pouvez pas dire avoir perdu une chose, ne sachant pas si vous méritiez de la recevoir. De plus, Dieu sonde les cœurs et les désirs, et découvre les choses les plus cachées; il voit votre disposition, la loue et l'approuve, et il vous récompensera de votre résolution et de votre courage. Lorsque Caïn faisait son offrande à Dieu, avait-il déjà tué son frère? Non; cependant Dieu le rejeta comme un parricide, parce qu'il connaissait sa mauvaise intention. Comme donc Dieu prévit et condamna son dessein, quoiqu'il ne l'eût pas encore exécuté, de même il couronne dans ses serviteurs la volonté qu'ils ont d'endurer le martyre, bien qu'ils ne l'endurent pas en effet. Car autre chose est de manquer au martyre, et autre chose que le martyre nous manque. Dieu vous juge tel qu'il vous trouve quand il vous appelle, comme il le témoigne lui-même lorsqu'il dit : « Toutes les Églises sauront que c'est moi qui sonde les reins et le cœur[1]; » car Dieu ne demande pas notre sang, mais notre foi. Abraham, Isaac et Jacob ne furent point tués, et ils n'ont pas laissé de mériter par leur foi et par leur vertu d'être mis au rang des premiers patriarches, en sorte que tous ceux qui les imiteront auront place avec eux à leur banquet[2]. Il faut nous souvenir que nous ne devons pas faire notre volonté, mais celle de Dieu, ainsi que Notre-Seigneur nous a commandé de le dire tous les jours. Combien est-il donc déraisonnable de demander que la volonté de Dieu se fasse, et de ne lui pas obéir sans contradiction, lorsqu'il nous veut tirer de ce monde? Nous nous rendrions, nous faisons résistance, et comme de mauvais serviteurs nous sommes conduits malgré nous en la présence de notre maître, ne quittant la vie qu'à regret, et parce qu'il le faut; et après cela nous prétendrions que celui que nous allons ainsi

[1] Apoc., 2, 23. — [2] Matth., 8, 11.

soldat de Jésus-Christ doit être armé contre toute sorte d'accidens, surtout Notre-Seigneur nous en ayant avertis auparavant pour nous y préparer. Car il a prédit qu'il y aurait partout des guerres, des famines, des pestes et des tremblemens de terre; et pour empêcher que nous ne fussions surpris et abattus par tant de malheurs, il a eu soin de nous dire qu'il en arriverait davantage dans les derniers temps. Ce qu'il a prédit s'accomplit maintenant; et puisque nous voyons l'accomplissement de ses menaces, cela nous doit assurer de celui de ses promesses. Car il a dit aussi : « Lorsque vous verrez toutes ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche[1]. » Le royaume de Dieu approche, mes très-chers frères. Le monde va passer, et voici venir le temps de la joie, du salut, des récompenses, et de la possession du paradis que nous avions perdu. Les choses du ciel succèdent à celles de la terre, les grandes aux petites, les éternelles aux périssables. Qui peut donc s'abattre et s'affliger parmi tant de sujets de joie, si ce n'est celui qui n'a ni foi ni espérance? Car il n'y a que celui qui ne veut pas aller à Jésus-Christ qui puisse craindre la mort, et il n'y a que celui qui ne croit point régner avec Jésus-Christ qui ne veuille pas aller à Jésus-Christ. Il est écrit que « le juste vit de la foi[2]. » Si donc vous êtes justes, si vous vivez de la foi, si vous croyez véritablement en Dieu, pourquoi, devant être avec Jésus-Christ et étant assurés de ses promesses, ne vous réjouissez-vous pas de ce qu'il vous appelle à lui et vous délivre des embûches du diable? Siméon, cet homme juste et si plein de foi, qui observait si exactement les commandemens de Dieu, ayant eu révélation qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu le Christ, et voyant entrer dans le temple l'enfant Jésus avec sa mère, connut que c'était le Christ, et, tout joyeux de ce qu'il allait bientôt mourir, le prit entre ses bras et dit en bénissant Dieu : « Seigneur, laissez maintenant aller en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez envoyé[3]. » Par là il fait voir que les serviteurs de Dieu ne jouiront d'une tranquillité parfaite que lorsque étant délivrés des tempêtes et des agitations du monde, ils arriveront au port de l'éternité, et passeront de la mort à une immortalité bienheureuse. Mais maintenant qu'y a-t-il autre chose dans ce monde qu'une guerre continuelle avec le diable pour repousser ses attaques et nous garantir de ses embûches? Il nous faut tous les jours combattre l'avarice, l'impudicité, la colère, l'ambition; et nous avons bien de la peine à être présens partout pour résister à un ennemi qui nous attaque de tous côtés. Avons-nous surmonté l'avarice? la volupté nous tente. A la volupté succède l'ambition, ou la colère, ou l'orgueil, ou la bonne chère, ou l'envie, ou la jalousie; sans parler des violences qu'on nous fait pour nous obliger à renoncer à notre religion. Nous sommes tous les jours exposés à tous ces malheurs, et nous prendrons plaisir à demeurer ainsi parmi des épées nues, et nous ne souhaiterons pas d'aller bientôt à Jésus-Christ. « En vérité, en vérité, je vous dis, dit le Seigneur, que vous pleurerez et vous vous affligerez, tandis que le monde se réjouira. Vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie.[1] » Qui ne désire d'être exempt de tristesse, et ne se hâte d'arriver à la joie? Or le Sauveur déclare ensuite quand notre tristesse se changera en joie, lorsqu'il dit : « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, sans que personne vous puisse ôter votre joie[2]. » Puis donc que notre joie consiste à voir Jésus-Christ, et qu'elle ne saurait être véritable sans cela, quel aveuglement et quelle folie est-ce d'aimer les misères et les afflictions de ce monde, au lieu de nous hâter de posséder une joie qui ne pourra plus nous être ravie? La cause de cela, mes très-chers frères, c'est qu'on manque de foi, c'est que personne ne croit véritables les promesses de Dieu, qui est la vérité même et dont toutes les paroles sont fermes et invariables pour ceux qui croient. Si un homme d'honneur vous promettait quelque chose, vous le croiriez, et vous ne vous imagineriez pas qu'il voulût vous tromper; et maintenant que Dieu vous parle, vous êtes si incrédule que d'hésiter sur ce qu'il vous dit. Il vous promet l'immortalité et l'éternité au sortir de ce monde, et vous en doutez. C'est ne connaître point Dieu du tout; c'est offenser Jésus-Christ qui est le maître et le Seigneur de ceux qui croient;

[1] Luc, 21, 31. — [2] Rom., 6, 17. — [3] Luc, 2, 29.

[1] Jean, 16, 20. — [2] *Ibid.*, 16, 22.

c'est n'avoir pas la foi dans la maison de la foi. Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, nous apprend lui-même combien il nous est avantageux de sortir du monde, lorsque ses disciples s'affligeant de ce qu'il les devait bientôt quitter, il leur dit : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père; » pour nous montrer que, lorsque ceux que nous aimons sortent du monde, nous avons plus de sujet de nous réjouir que de nous affliger. C'était la pensée du bienheureux apôtre lorsqu'il dit : « C'est vivre pour moi que d'être avec Jésus-Christ, et la mort est un gain [1]; » considérant comme un grand avantage d'être dégagé des liens du siècle, de n'être plus sujet aux passions de la chair, et d'être échappé des piéges du diable pour jouir avec Jésus-Christ d'une félicité éternelle.

Mais quelques-uns s'étonnent de ce que la contagion attaque aussi bien les chrétiens que les païens, comme si un chrétien n'avait embrassé la foi que pour s'exempter du mal et vivre content ici-bas, et qu'il ne fallût pas au contraire qu'il souffrît en ce monde pour être heureux en l'autre. Ils s'étonnent de ce que cette mortalité nous est commune avec le reste des hommes. Mais qu'y a-t-il au monde qui ne nous soit commun avec tous, tandis que nous sommes revêtus d'une chair qui est commune à tous? Tant que nous sommes sur la terre nous sommes unis aux autres hommes par le corps, et n'en sommes séparés que par l'esprit. C'est pourquoi, jusqu'à ce que ce qu'il y a de corruptible et de mortel en nous devienne immortel et incorruptible, et que l'esprit nous conduise à Dieu, nous sommes sujets à toutes les mêmes incommodités que les autres. Ainsi nous avons part comme eux aux famines, aux irruptions des ennemis, aux maladies, et aux autres accidens de cette vie. Bien plus, si un chrétien connaît bien sa condition, il doit savoir qu'il lui faut plus souffrir ici que les autres; parce qu'il a davantage à combattre contre le diable. C'est ce que nous enseigne l'Écriture quand elle dit : « Mon fils, lorsque vous entrez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans sa crainte, et préparez-vous à la tentation; » et ensuite : « Portez humblement et patiemment les afflictions; car on éprouve l'or et l'argent dans le feu, et les humiliations éprouvent les hommes, et les rendent agréables à Dieu [1]. » C'est ainsi que Job, après la perte de ses biens et la mort de ses enfans, couvert de plaies et de pourriture, ne fut pas vaincu, mais exercé, puisqu'au plus fort de ses souffrances il témoigna une patience religieuse quand il dit : « Je suis sorti tout nu du ventre de ma mère, et je retournerai tout nu en terre. Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté : il a fait ce qui lui a plu; que son nom soit béni [2]. » Et sa femme qui le voyait tant souffrir, le voulant porter à faire des plaintes contre Dieu et à le blasphémer : « Vous parlez, lui dit-il, comme une folle. Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en souffrirons-nous pas les maux [3]? » A quoi l'Écriture ajoute : « En tout cela, Job ne dit rien qui offensât Dieu. » C'est donc avec grande raison qu'il lui rend ce témoignage : « As-tu considéré mon serviteur Job? car il n'a point son semblable sur la terre, et c'est un homme en qui il n'y a rien à redire et un vrai serviteur de Dieu [4]. » Tobie de même ayant perdu la vue après tant d'actions éclatantes de vertu bénit Dieu, et cette affliction ne lui servit qu'à relever sa gloire. Et comme sa femme s'efforçait de l'ébranler et lui disait : « Où sont maintenant vos bonnes œuvres? Vous voyez ce que vous souffrez [5]; » il ne se laissa point aller à la tentation, mais la grandeur de sa piété et de sa foi lui faisant supporter constamment son affliction, il demeura toujours ferme dans la crainte de Dieu, et mérita par ce moyen d'en recevoir plus de grâces et d'entendre ses louanges de la bouche d'un ange même; car voici comme l'ange Raphaël lui parla : « Il est glorieux de publier les ouvrages de Dieu; car lorsque vous priiez avec Sara votre belle-fille, j'offrais vos oraisons à Dieu. Et parce que vous avez enseveli charitablement les morts, et n'avez point fait de difficulté de sortir de table et de quitter votre dîner pour en enterrer un, j'ai été envoyé pour vous tenter : et Dieu m'envoie maintenant pour vous guérir avec Sara, votre belle-fille; car je suis Raphaël, l'un des sept bons anges qui sommes toujours présens devant le trône de Dieu [6]. » C'est cette patience que les justes ont toujours conservée; c'est la règle que Notre-

[1] Ecclésiast., 2, 4.

[1] Ecclésiast., 4 et 5. — [2] Job, 1, 21. — [3] *Ibid*, 2, 10. — [4] *Ibid.*, 1, 8. — [5] Tob., 2, 22. — [6] *Ibid.*, 12, 7 et 12.

trouver par force, nous doive récompenser? Pourquoi donc demander que le royaume des cieux arrive, si la captivité où nous sommes nous plaît; si nous aimons mieux servir ici au diable que régner avec Jésus-Christ? Mais pour faire voir plus clairement que Dieu qui prévoit l'avenir ne regarde en cette rencontre que le bien de ses serviteurs, c'est qu'un évêque de nos collègues étant fort malade et demandant à Dieu qu'il lui plût encore le laisser en ce monde, il se présente à lui un jeune homme, si plein de majesté et de lumière, qu'une personne seule qui allait quitter la vie pouvait avoir une vision aussi belle; et il lui dit d'un ton qui témoignait assez son indignation: Vous appréhendez la persécution, et vous ne voulez pas néanmoins sortir de ce monde; que voulez-vous que je fasse? C'est ainsi que Notre-Seigneur voyant que nous craignons plutôt de souffrir, que nous ne nous soucions pas d'aller à lui, ne consent pas à nos désirs pour notre avantage. C'est donc tout ensemble un reproche qu'il nous fait, et un avertissement qu'il nous a donné par la bouche de notre collègue qui se mourait; car il ne lui dit pas cela pour lui, qui était sur le point de sortir du monde, mais pour nous qui y devions encore demeurer, afin que voyant un évêque qui demandait sa guérison en être si sévèrement repris, nous apprissions ce qui nous est vraiment utile. Moi-même qui suis le moindre de tous, combien de fois ai-je reçu ordre de la part de Dieu de prêcher publiquement, qu'il ne faut point pleurer nos frères que Dieu délivre du siècle et tire à lui, puisque nous ne les avons pas perdus, mais qu'ils sont seulement allés devant nous, et que nous ne les devons considérer que comme des personnes qui sont allées en voyage; qu'il ne faut pas nous habiller de noir à cause d'eux, puisqu'ils ont déjà reçu des robes blanches, ni donner sujet aux païens de nous reprocher que nous pleurons, comme perdus et anéantis, ceux que nous disons être vivans avec Dieu, et que nous démentons nos paroles et nos sentimens par nos actions? En effet, c'est être des prévaricateurs de notre foi et de notre espérance; c'est faire témoigner que notre vertu n'est qu'une apparence, puisque nous la détruisons en effet. Aussi l'apôtre saint Paul reprend et condamne ceux qui s'affligent de la mort de leurs proches, quand il dit: « Je suis bien aise de vous avertir[1], mes frères, touchant ceux qui dorment, de ne vous en pas attrister comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance; car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui. » Il dit que ceux qui n'ont point d'espérance s'attristent de la mort de leurs amis. Mais nous qui vivons d'espérance, qui croyons en Dieu, qui sommes assurés que Jésus-Christ a souffert pour nous et est ressuscité, qui demeurons et ressuscitons en lui et par lui, pourquoi ne voulons-nous pas sortir du monde, ou pourquoi pleurons-nous comme perdus nos amis quand ils en sortent? Jésus-Christ lui-même ne nous dit-il pas: « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi est vivant, tout mort qu'il est. Quiconque croit en moi ne mourra jamais[2]. » Si nous croyons en Jésus-Christ, ajoutons foi à ses promesses; et puisque nous ne devons point mourir, allons gaiement trouver le Seigneur avec qui nous vivrons et régnerons éternellement. S'il faut que nous mourions auparavant, ce n'est que pour passer de la mort à l'immortalité, parce que nous ne saurions posséder la vie éternelle que nous ne quittions la temporelle. Ainsi ce n'est pas tant une sortie de ce monde qu'un passage à l'autre, et la fin d'un voyage de peu de durée qui nous mettra dans un repos qui ne finira jamais. Qui ne se hâterait d'arriver à une meilleure vie? Qui ne désirerait d'être bientôt transformé comme Jésus-Christ, et d'avoir part aux grâces du ciel. « Notre conversation[3], dit saint Paul, est dans le ciel, d'où nous attendons Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps, tout vil et abjet qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux. » Notre-Seigneur nous promet aussi que nous serons tels, quand, demandant pour nous à son père que nous vivions et nous nous réjouissions avec lui dans des demeures éternelles, il dit: « Mon père, je désire que ceux que vous m'avez donnés soient où je serai, et qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée avant la création du monde[4]. » Celui qui doit aller demeurer avec Jésus-Christ et entrer dans un palais de lumière, ne doit point

[1] I. Thess., 4, 53. — [2] Jean, 11, 25.
[3] Philippe, 3, 20. — [4] Jean, 17, 24.

pleurer et s'affliger, il doit au contraire se réjouir de son départ, assuré par la foi de la vérité des promesses de Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'Énoch fut transporté hors de ce monde, parce qu'il se rendit agréable à Dieu : « Enoch, dit l'Écriture, fut agréable à Dieu, et l'on ne le trouva plus, parce Dieu le transporta[1]. » C'est donc une marque que l'on plaît à Dieu d'être enlevé de ce siècle corrompu. Le Saint-Esprit nous enseigne aussi par Salomon que ceux que Dieu aime sont plutôt délivrés de ce monde, de crainte que s'ils y demeuraient plus longtemps ils n'en fussent corrompus : « Il fut ravi, dit-il, de peur que la malice ne le pervertît; car Dieu le chérissait : c'est pourquoi il se hâta de le tirer du milieu de l'iniquité[2]. » C'est ainsi que dans les psaumes l'âme fidèle embrasée d'amour pour son Dieu se hâte d'aller à lui, et dit : « Que vos demeures sont aimables, Dieu des vertus! Mon âme brûle d'entrer dans la maison du Seigneur[3]. » Il n'y a que ceux qui sont enchantés des plaisirs du monde qui veulent y demeurer longtemps. Mais puisque le monde hait les chrétiens, pourquoi vous qui êtes chrétien aimez-vous celui qui vous hait, et ne suivez-vous pas plutôt Jésus-Christ qui vous a rachetés et qui vous aime? L'apôtre saint Jean nous crie dans son épître de ne point seconder les mouvemens de la chair et de n'aimer point le monde. « N'aimez point le monde, dit-il, ni les choses du monde. Celui qui aime le monde n'aime point Dieu; car tout ce qui est au monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou ambition, ce qui ne vient point de Dieu, mais du monde. Or le monde passera avec toutes ses convoitises; au lieu que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu même[4]. » C'est pourquoi, mes très-chers frères, soyons toujours prêts à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous, et sans craindre la mort ne pensons qu'à l'immortalité qui la suit. Confirmons notre foi par nos actions en ne pleurant point la mort de nos amis, et allant trouver le Seigneur avec allégresse quand il nous appellera à lui. C'est ce que doivent toujours faire des serviteurs de Dieu, mais encore beaucoup plus maintenant que le monde est prêt à se détruire, et que tant de malheurs l'accablent; car puisque la misère est déjà si grande, et que nous savons qu'il y en aura encore plus à l'avenir, ne devons-nous pas considérer comme un extrême avantage d'en être promptement délivrés? Si les murs de votre maison penchaient de vieillesse, si le comble tremblait au-dessus, et que tout le reste semblât menacer d'une ruine prochaine, ne vous hâteriez-vous pas d'en sortir au plus tôt? Si étant sur mer vous vous trouviez surpris d'une tempête furieuse et en danger de faire naufrage, ne tâcheriez-vous pas de gagner promptement le port? Le monde est ébranlé de toutes parts et s'en va finir, et vous ne remerciez pas Dieu ni ne vous sçavez bon gré de ce qu'une mort un peu plus prompte vous met à couvert des plaies horribles qui le menacent? Nous devons considérer, mes très-chers frères, que nous avons renoncé au monde, et que nous n'y demeurons que comme des étrangers et des voyageurs. Embrassons donc le jour bienheureux qui assigne à chacun une demeure tranquille, qui nous rétablit dans le paradis, qui nous donne entrée dans le royaume des cieux. Quel est l'étranger qui ne se hâte point de retourner en sa patrie? Quel est le passager qui ne désire un bon vent pour revoir plus tôt ses parens et ses amis? Notre patrie c'est le paradis; nos parens sont les patriarches; pourquoi donc ne courons-nous point voir notre patrie et embrasser nos parens? Grand nombre de nos amis, de nos frères, de nos enfans nous y attendent assurés de leur salut et encore en peine pour le nôtre. Quelle joie pour eux et pour nous de nous embrasser! Quel plaisir de jouir d'une vie éternelle sans être tourmenté de la crainte de la mort! d'être toujours et souverainement bienheureux! C'est là qu'est le chœur glorieux des apôtres, l'auguste assemblée des patriarches, la multitude innombrable des martyrs, la troupe triomphante des vierges, et la bande sacrée des personnes charitables qui ont soulagé les misères des pauvres et envoyé leurs trésors dans le ciel. Hâtons-nous de les aller trouver, mes très-chers frères, et souhaitons avec passion d'être bientôt avec eux, d'être bientôt avec Jésus-Christ. Que Notre-Seigneur voie dans notre cœur ces pensées et ces désirs, car plus nous désirerons de le voir, plus notre récompense sera grande.

[1] Genès., 5, 24. — [2] Sagesse, 4, 11 et 14.
[3] Psaumes 83, 1. — [4] Jean, 1, 15.

ÉCLAIRCISSEMENS SUR UN PASSAGE DE SAINT CYPRIEN.

On connaissait deux sortes de billets.

Les premiers étaient des déclarations écrites données par les chrétiens aux juges païens dans les temps de persécution. Les chrétiens timides, afin de s'épargner la honte aux yeux de leurs amis de sacrifier publiquement aux idoles, et se réserver un moyen de retour dans leur congrégation lorsque la persécution serait calmée, reconnaissaient par cette déclaration appelée *libelle* ou *billet* qu'ils avaient sacrifié aux idoles quoiqu'ils ne l'eussent pas fait en réalité, et beaucoup de magistrats, moins sévères que les lois, se prêtaient à cette sorte de transaction. Les chrétiens qui donnaient ces *libelles* ou *billets* étaient appelés *libellatiques*. Lorsque la persécution de Décius, mentionnée par saint Cyprien, eut fait place à des temps meilleurs pour l'Église chrétienne, ces libellatiques furent réconciliés et réadmis dans la communion, sans épreuve ni pénitence préliminaires, tandis que ceux qui avaient en réalité sacrifié aux idoles, ne pouvaient être réconciliés qu'après avoir accompli tout le temps de leur pénitence, ou au moment de la mort.

Les seconds billets étaient les déclarations données aux apostats par les martyrs et les confesseurs afin d'abréger le temps de leur pénitence. C'étaient en effet ce que furent plus tard les indulgences, et saint Cyprien se plaint déjà qu'on en fit commerce. Les martyrs, fiers de leurs persécutions, s'arrogeaient dans l'Église une sorte d'apostolat qui empiétait sur l'autorité régulière des évêques. Saint Cyprien se plaignit en différentes occasions des abus introduits par ces billets et chercha à les soummettre au contrôle épiscopal.

Voici divers passages de ses lettres dans lesquelles il parle de ces deux sortes de billets :

« La discipline de l'Église, dit-il aux martyrs et confesseurs qui avaient demandé qu'on réconciliât ceux qui étaient tombés, se peut aisément garder encore, si vous vous montrez retenus par de saintes considérations à accorder les billets qu'on vous demande, discernant et réprimant ceux qui faisant acception des personnes, font ou des gratifications ou un infâme trafic de vos billets. Il est à propos que vous marquiez nommément ceux auxquels vous désirez qu'on donne la paix ; car j'apprends qu'il y en a dont les billets sont conçus ainsi : *qu'un tel communie ainsi que les siens;* ce qui est une chose qui n'a jamais été faite par les martyrs, ces sortes de demandes confuses et générales étant capables dans la suite de nous rendre odieux. Car cela s'étend bien loin lorsqu'on dit : *lui et les siens,* et on peut nous présenter vingt et trente personnes, ou même davantage, qu'on assurera être parens, alliés, affranchis ou domestiques de celui qui a reçu le billet : c'est pourquoi je vous prie de désigner en particulier dans vos billets ceux que vous voyez vous-même, que vous connaissez et que vous savez avoir déjà accompli une grande partie de leur pénitence, afin que les lettres que vous nous écrirez ne donnent point d'atteinte à la foi et à la discipline. » (Lettre x.)

« Comme j'eus appris que ceux qui avaient souillé leurs mains et leurs bouches par des attouchemens sacrilèges [1], ou blessé leur conscience par des billets exécrables donnés à leurs juges, assiégeaient de tous côtés les martyrs et gagnaient les confesseurs par faveur ou par importunité, en sorte que, contre l'ordre de l'Évangile, on donnait tous les jours mille billets sans aucun discernement ni examen des personnes, j'écrivis aux martyrs et aux confesseurs pour les ramener autant que je pouvais à l'observation des préceptes de N. S. » (Lettre iv.)

« Nous nous sommes formellement déclarés contre ceux qui ayant fait une profession publique d'infidélité par leurs billets criminels, s'imaginaient par là s'être sauvés des filets du diable, au lieu qu'ils ne sont pas moins coupables que s'ils avaient effectivement sacrifié aux idoles, puisqu'ils ont reconnu l'avoir fait. Nous avons aussi condamné ceux qui ont ratifié leurs billets en les recevant, quoiqu'ils n'aient pas été présents lorsqu'on les a écrits, puisque l'ordre qu'ils ont donné pour cela a tenu lieu de leur présence ; car celui qui a commandé un crime n'en est pas innocent, et c'est l'avoir commis en quelque sorte que d'y avoir consenti. D'ailleurs toute la foi chrétienne consistant à confesser le nom de Jésus-Christ, celui qui use de supercherie pour ne pas le faire, le renie ; et celui qui veut paraître avoir obéi aux édits publics contre l'Évangile, y a déjà obéi en cela même qu'il veut qu'on croie qu'il l'a fait. » (Lettre xxx.)

Lui-même intercède en faveur des faibles contre le zèle trop ardent de quelques-uns de ceux qui, ayant résisté à la persécution, ne voulaient pardonner aucune faiblesse. Les martyrs avaient l'habitude de se choisir un chef de martyrs qui affectait souvent une orgueilleuse domination sur le clergé lui-même forcé de la ménager. Après avoir réchauffé le zèle des tièdes, on avait souvent aussi à adoucir l'amère intolérance des enthousiastes ; Célerin écrivait à Lucius, l'un de ces martyrs :

« J'ai appris que vous avez été établi chef des martyrs qui sont avec vous... Maintenant que vous voilà au-dessus de ceux avec qui vous êtes, vous ne vous servez de cette dignité que pour rendre votre confession plus éclatante. Je vous prie donc et je vous demande, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de parler aux autres martyrs vos confrères en faveur de nos sœurs innocentes et candides, et de conjurer ceux d'entre vous qui seront couronnés les premiers de leur remettre les péchés qu'elles ont commis : car pour Étéeuse, je l'ai toujours retenue, et Dieu nous est témoin qu'elle n'a fait que donner de l'argent, pour se racheter de sacrifier aux idoles. Elle n'est donc montée que jusqu'au lieu qu'on appelle Trianfacta et elle est descendue tout court. Ainsi je sais bien qu'elle n'a point sacrifié. » (Celerin et Lucius ; lettre xx, parmi celles de saint Cyprien.)

Saint Cyprien lui-même met une grande différence entre ceux qui ont réellement sacrifié et ceux qui n'ont fait que donner des billets :

« Ne croyez pas non plus, mon très-cher frère, disait-il à Antonien, évêque d'Afrique, qu'il faille, comme le font quelques-uns, mettre au rang de ceux qui ont sacrifié aux idoles les libellatiques, puisqu'il faut même souvent faire différence entre ceux qui ont sacrifié ; car il n'y a point de comparaison entre celui qui d'abord s'est offert volontairement pour immoler aux faux dieux, et celui qui après avoir combattu et résisté longtemps, s'est enfin laissé aller ; entre celui qui s'est prostitué à ces sacrifices abominables lui et tous les siens, et celui qui s'exposant au danger pour les autres, a mis à couvert sa femme, ses enfans et toute sa maison ; entre celui qui a poussé ses hôtes et ses amis à apostasier, et celui qui leur a épargné cette impiété et qui a même donné retraite chez lui à plusieurs de ses frères qui avaient été bannis pour la loi, ou s'en étaient enfuis, offrant à Dieu tant d'âmes saintes et vivantes, afin d'intercéder pour un seul malade et blessé. Puis donc qu'il y a beaucoup de différence entre ceux mêmes qui ont sacrifié, quelle inhumanité serait-ce de vouloir confondre avec eux ceux qui se sont seulement servis de billets ! Car ne peuvent-ils pas dire pour leur défense : « Il est vrai que j'avais lu et appris de mon évêque, qu'il ne faut point sacrifier aux idoles, et qu'un serviteur de Dieu ne les doit point adorer. C'est aussi afin de ne point faire ce qui était défendu que l'occasion d'un billet s'étant offerte, car je ne l'aurais point recherchée de moi-même, je me suis présenté devant le magistrat, ou ai donné ordre à un autre qui s'est présenté pour moi, de dire : que je ne pouvais aller aux autels du diable et que j'aimais mieux donner quelque chose pour m'en exempter..... » (Lettre li.)

[1] En jetant de l'encens sur les autels des divinités païennes et en mangeant des viandes offertes dans les sacrifices.

L.-C.-F. LACTANCE.

DE LA

MORT DES PERSÉCUTEURS DE L'ÉGLISE.

AU CONFESSEUR DONAT.

I. Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos prières, mon cher Donat, et à celles de nos frères qui ont à jamais signalé leur foi par une confession glorieuse. La paix est rétablie par tout, l'Église abattue se relève, et le temple [1] ruiné par les impies va surpasser sa première magnificenee. La providence divine nous a donné des princes [2] qui ont aboli les sanguinaires édits des tyrans, et qui prennent soin de la vie de ces hommes qui, ayant dissipé les ténèbres des siècles passés, font luire sur nous les lumières de la paix. Après les terribles secousses d'une violente tempête, l'air se purifie et nous jouissons de la clarté désirée. Dieu tend une main secourable aux malheureux; il essuie les larmes des affligés; ses ennemis sont terrassés; ceux qui avaient détruit son temple sont détruits eux-mêmes; ces méchans, qui tant de fois se sont enivrés du sang des chrétiens, ont rendu leurs âmes criminelles au milieu des supplices qu'ils avaient si justement mérités; car le Tout-Puissant n'avait différé leur châtiment que pour laisser un témoignage authentique qu'il n'y a qu'un Dieu, et que par des morts terribles il sait se venger de ses impies et de ses superbes adversaires. C'est de ces morts dont je prétens parler. Par la perte des ennemis du nom de Dieu, personne n'aura lieu de douter de sa majesté et de sa puissance; c'est ce que nous ferons voir, en rapportant les châtimens sévères dont le juge céleste a usé contre les auteurs des persécutions qui ont affligé l'Église depuis sa naissance.

[1] Ce temple était à Nicomédie.
[2] Constantin et Licinius.

II. L'histoire nous apprend que sur la fin de l'empire de Tibère, le 23 de mars, sous le consulat des deux Gémini, Notre-Seigneur Jésus-Christ fut mis en croix par les Juifs; qu'après trois jours, il sortit du tombeau; qu'il assembla ses disciples dispersés par la frayeur de son emprisonnement; qu'il resta encore quarante jours avec eux; que pendant ce temps il ouvrit leurs yeux, et leur éclaircit plusieurs passages obscurs de l'Écriture; qu'il leur donna des lois, les forma à la prédication de l'Évangile, et régla toute la discipline du Nouveau Testament : qu'ensuite un tourbillon l'enleva, et le ravit dans les cieux. Les disciples, qui après la trahison de Judas se trouvèrent réduits à onze, s'étant associé saint Paul et saint Mathias, semèrent l'Évangile par toute la terre, comme Notre-Seigneur le leur avait commandé, et durant l'espace de vingt-cinq années, jusqu'au commencement du règne de Néron, ils jetèrent les fondemens de l'Église dans toutes les provinces de l'empire romain. Néron était déjà sur le trône lorsque saint Pierre vint à Rome. Ce grand apôtre, par la vertu des miracles que Dieu lui donnait la force d'opérer, gagna plusieurs païens, et bâtit au Seigneur un temple fidèle et de durée. Néron, ayant été informé que tous les jours à Rome et dans les provinces on abandonnait en foule le culte des dieux et l'ancienne religion pour la nouvelle, ce tyran exécrable résolut de ruiner cet édifice céleste. Ce fut donc le premier qui déclara la guerre aux serviteurs du vrai Dieu. Il fit crucifier saint Pierre et tuer saint Paul; mais ce ne fut pas impunément, car le Seigneur jeta les yeux sur la désolation de son peuple. Le tyran précipité du faîte de sa grandeur, dis-

parut tout à coup, en sorte que l'on ne put même découvrir le lieu de sa sépulture. Quelques rêveurs se sont imaginé que Dieu le conservait en vie [1] pour servir de précurseur à l'Antechrist, et être le premier et le dernier persécuteur des fidèles selon la prophétie de la sibylle, qui assure que le fugitif meurtrier de sa mère viendra des extrémités du monde.

III. Quelque temps après, on vit s'élever un autre tyran [2] aussi cruel que Néron. Mais quoique son règne fût odieux, il ne laissa pas toutesfois d'opprimer longtemps et impunément ses sujets. Enfin, ayant eu l'audace de se prendre à Dieu même, et de suivre le conseil du démon qui l'animait contre les justes, il tomba entre les mains de ses ennemis, qui le punirent de tous ses crimes. Mais leur vengeance ne finit point à sa mort; elle s'étendit jusqu'à sa mémoire que l'on tâcha d'anéantir. Car quoiqu'il eût fait construire plusieurs édifices merveilleux, qu'il eût rétabli le Capitole et beaucoup d'autres monumens de la magnificence romaine, le sénat jura la perte de son nom, fit briser ses statues, effacer toutes ses inscriptions, et par de sévères décret couvrit sa mémoire d'une ignominie éternelle. Tous les actes de ce détestable empereur ayant été abolis, l'église non-seulement recouvra son ancienne splendeur, mais encore elle brilla d'un nouveau lustre; et durant le règne des excellens princes qui gouvernèrent l'empire romain, elle se répandit dans les provinces de l'Orient et de l'Occident, et il n'y eut point de pays où la véritable religion ne pénétrât, point de nation si farouche qui ne s'adoucît par la prédication de l'Évangile. Mais cette longue paix fut enfin troublée.

IV. Après plusieurs années de tranquillité, l'exécrable Décius attaqua l'Église: car qui se déclarerait contre la justice qu'un méchant homme! Et comme s'il ne fût parvenu à l'empire que pour persécuter les chrétiens, aussitôt qu'il se vit le maître, sa fureur s'alluma contre Jésus-Christ. Elle hâta aussi la perte de ce tyran; Car étant allé contre les Carpes, qui s'étaient emparés de la Dacie et de la Mœsie, il fut enveloppé par ces barbares, qui le tuèrent avec une partie de ses troupes. Il ne jouit pas même des honneurs du tombeau, et son corps n'eut pour sépulture que le ventre des bêtes sauvages et des vautours, comme le méritait un ennemi de Dieu.

V. L'empereur Valérien fut possédé d'une semblable manie, et son règne, quoique de peu de durée, coûta beaucoup de sang aux infidèles. Mais Dieu lui fit sentir un châtiment tout nouveau, pour servir de témoignage à la postérité, qu'enfin les méchans reçoivent la peine due à leurs crimes. Ce prince fut pris par les Perses, et non-seulement il perdit l'empire, dont il avait insolemment abusé, mais encore la liberté qu'il avait ôtée aux sujets de l'empire. Il passa même le reste de sa vie dans une honteuse servitude. Car toutes les fois que Sapor, roi de Perse, voulait monter à cheval ou dans son chariot, il commandait à ce misérable de se courber et mettait le pied sur son dos. Il lui reprochait avec une raillerie amère que son esclavage était une vérité, au lieu que les triomphes que l'on faisait peindre à Rome n'étaient que des fables. Ce prince captif vécut encore quelque temps, afin que le nom romain fût plus longtemps le jouet de ces barbares. Le comble de ses maux fut d'avoir un fils empereur, et de n'avoir point de vengeur; car personne ne se mit en devoir de le délivrer. Au reste, après qu'il eut perdu la vie au milieu de tant d'indignités, ces barbares lui ôtèrent la peau, qu'ils peignirent de rouge, et la suspendirent dans un temple comme un monument de leur victoire, et pour enseigner aux Romains à ne pas prendre trop de confiance en leurs forces. Dieu s'étant vengé si sévèrement de ses sacriléges ennemis, n'est-ce pas une chose étonnante que quelqu'un ait eu encore l'audace d'insulter à la majesté de ce maître de l'univers?

VI. Aurélien, qui naturellement était un prince emporté, ne tira aucun fruit de la captivité de Valérien; mais mettant en oubli et le crime et le châtiment de cet empereur, il provoqua la colère du Tout-Puissant par des cruautés toutes nouvelles. Toutefois il n'eut pas le temps d'exécuter ses projets funestes, la mort le surprit dans les premiers accès de sa fureur. Ses sanguinaires édits n'étaient point encore parvenus aux provinces les plus éloignées que le corps d'Aurélien était étendu sur la poussière. Ses amis, ayant commencé à le redouter, le tuè-

[1] Après la mort de Néron, il se présenta une foule de faux Nérons qui eurent aussi leurs partisans.

[2] Domitien.

rent auprès de Cœnofrurium, bourg de la Thrace. Les grands exemples devaient servir de leçon aux empereurs qui suivirent; mais bien loin d'en être touchés, ils s'en élevèrent contre Dieu avec plus d'audace.

VII. Dioclétien, mauvais prince et auteur de tous nos maux, après avoir désolé l'empire, étendit ses mains impies sur les serviteurs de l'Éternel. L'avarice et la timidité de cet empereur faillirent à ruiner l'État. Il associa trois princes à l'empire, qu'il divisa en quatre parties. Il multiplia les armées, et chaque empereur mit sur pied plus de troupes qu'il n'y en avait lorsque tout n'obéissait qu'à un seul maître. En ce temps-là on prenait plus qu'on ne donnait; les impositions étaient si excessives que les laboureurs furent contraints de déserter, et les campagnes se changèrent en forêts. Pour jeter la terreur partout, les provinces ayant été divisées en parties, chaque canton, presque chaque ville, gémissait sous son gouverneur ou son intendant. On ne voyait partout que des officiers du fisc, qui saisissaient des biens abandonnés. Parmi toutes ces rapines, peu d'affaires civiles; ce n'était que condamnations et proscriptions. Au reste, les continuelles impositions sur toutes sortes de marchandises se levaient avec des rigueurs insupportables. Pour ce qui est de la subsistance des soldats, les peuples la fournissaient avec moins de murmures. L'insatiable avarice de Dioclétien ne pouvait consentir à la diminution de ses trésors, mais de tous côtés il amassait des deniers pour n'être pas obligé de toucher à son épargne. Ses injustices ayant causé un extrême cherté, il mit un prix aux denrées; mais la modicité du prix fixé donna occasion à beaucoup de meurtres, de sorte que l'on n'osait plus rien exposer en vente, ce qui redoubla encore la cherté. Ainsi l'impossibilité de l'exécution abolit enfin l'ordonnance, après toutefois qu'elle eut coûté la vie à plusieurs personnes. A tant de vices, Dioclétien joignait encore la folie des bâtimens. Il obligeait rigoureusement les provinces à fournir entrepreneurs, maçons, charrois, et tout ce qui est nécessaire pour bâtir. Il fit construire un palais pour sa personne, un cirque, un hôtel des monnaies, un arsenal, un palais pour sa femme, un autre pour sa fille. Tous ces édifices occupèrent la plus grande partie de Nicomédie; de sorte que l'on voyait des troupes de bourgeois sortir avec leurs femmes et leurs enfans comme si la ville eût été prise par l'ennemi. Et quand tous ces édifices, qui avaient causé la ruine des provinces, étaient achevés, s'ils n'étaient pas à son gré, il les faisait abattre, et en commandait d'autres, au hasard d'être encore démolis: ainsi sa manie n'avait point de bornes. Quelle extravagance aussi de vouloir égaler Nicomédie à la magnificence de Rome? Je ne parle point de ceux à qui leurs richesses furent fatales. Cette violence est presque passée en coutume, et l'usage l'autorise; mais Dioclétien avait cela de particulier, qu'aussitôt qu'il voyait une maison magnifique, c'était une sentence de mort contre le propriétaire, comme s'il n'eût pu ravir le bien d'autrui sans perdre le possesseur.

VIII. Maximien surnommé Hercule, son associé à l'empire, quel rapport n'avait-il pas avec lui? A moins que d'avoir les mêmes inclinations, les mêmes pensées, les mêmes désirs, auraient-ils vécu dans une si parfaite intelligence? La seule différence que l'on remarquait entre eux, c'est que l'un était plus avare, l'autre plus hardi, non pas aux bonnes actions, mais aux mauvaises. Car comme Maximien avait établi le siége de son empire en Italie, et qu'il était maître de l'Afrique et de l'Espagne, provinces très-opulentes, il était plus libéral que son collègue, parce que l'argent ne lui manquait pas. De sorte que quand son épargne était épuisée, pour la remplir on accusait quelques riches sénateurs d'avoir eu des desseins sur l'empire. C'est ainsi que le fisc regorgeait tous les jours d'injustes et sanglantes dépouilles. Quant à l'incontinence de cet homme cruel, elle allait jusqu'à n'avoir plus aucun respect pour les femmes et les filles de qualité; on les arrachait d'entre les bras de leurs parens pour les faire servir à ses infâmes débauches. Il faisait consister son bonheur et la grandeur de sa fortune à ne rien refuser à ses désirs. Je ne parle point de Constance, bien différent de ces mauvais empereurs, et digne de commander seul à tout l'univers.

IX. Pour ce qui est de Galérius, gendre de Dioclétien, non-seulement il surpassa en méchancetés et Maximien et son beau-père, mais les plus détestables princes qui furent jamais. On remarquait en lui une férocité bestiale inconnue parmi les Romains. Et certes, il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il était fils d'une femme née au

delà du Danube, laquelle s'était sauvée dans la nouvelle Dacie lorsque les Carpes avaient fait une irruption dans son pays. La figure de ce prince répondait à ses mœurs. Il était d'une taille de géant et d'une grosseur énorme. Enfin, sa vue, sa voix, ses actions étaient formidables. Son beau-père en avait une frayeur extrême. On en apporte cette raison : Narséus, roi de Perse, excité par l'exemple de Sapor, son aïeul, avait mis de grandes troupes sur pied pour envahir l'Orient. Dioclétien, timide dans les surprises, et effrayé par le malheur de Valérien, n'osa faire tête à un si redoutable ennemi. Il lui opposa Galérius qu'il fit passer dans l'Arménie, et se résolut d'attendre en Orient l'événement de la guerre. Galérius dressa des embûches à ces barbares; et comme ils marchent en grand nombre et sans ordre, il les surprit embarrassés de leur multitude et de leurs bagages, et en vint à bout facilement. Narséus s'enfuit. Galérius revint chargé des dépouilles des ennemis, qui lui donnèrent beaucoup d'orgueil, et à Dioclétien beaucoup de crainte. Cet heureux succès enfla tellement le cœur du vainqueur qu'il commença à dédaigner le nom de césar [1]. Car quand il recevait des lettres avec cette suscription : « Eh quoi, disait-il d'un ton de voix épouvantable, toujours César ! » Il se porta même jusqu'à cette insolence de vouloir passer pour un fils de Mars, aussi bien que Romulus, s'arrogeant une origine céleste aux dépens de sa mère Romula. Mais pour ne pas confondre les temps, je me tais présentement de ce prince. Car après qu'il eut pris le nom d'empereur et dépouillé son beau-père de toute autorité, il lâcha la bride à sa fureur qui n'eut plus de retenue. Dioclès (c'était le nom que portait Dioclétien quand il n'était qu'une personne privée) se servit de tels conseils, de tels ministres pour ruiner l'État. Bien qu'il n'y eût point de châtiment dont ses forfaits ne fussent dignes, son règne fut pourtant heureux tant qu'il ne trempa point ses mains dans le sang des fidèles. Voici la source de la persécution qu'il excita contre les chrétiens.

X. Dioclétien étant en Orient, comme sa timidité naturelle lui donnait de la curiosité pour les choses futures, il faisait sans cesse des sacrifices, et allait chercher l'avenir dans les entrailles des victimes. Quelques-uns de ses officiers qui étaient chrétiens, et qui assistaient à ces cérémonies profanes, marquèrent leurs fronts du signe adorable de la croix ; ce qui mit les démons en fuite et troubla la cérémonie. Les sacrificateurs étonnés s'écrièrent qu'ils ne trouvaient point les marques accoutumées dans les entrailles des bêtes. Ils avaient beau immoler, les dieux ne se rendaient point propices à leurs offrandes. Enfin, Tagis, un des augures, soit par soupçon ou autrement, dit que le ciel était sourd à leurs prières, parce que la présence de quelques personnes profanes souillait la pureté des sacrifices. Dioclétien en fureur commanda non-seulement à tous les assistans, mais encore à tous ceux qui se trouvèrent dans son palais, de sacrifier, et condamna au fouet ceux qui en feraient refus. Il écrivit même aux généraux de ses armées, et leur enjoignit de forcer les soldats à ces abominations, avec ordre de casser les désobéissans. Sa colère n'alla pas plus loin, et jusque-là le culte du vrai Dieu ne reçut point d'atteinte. Ensuite il vint passer l'hiver en Bithynie. Galérius s'y rendit pareillement pour rallumer le courroux de ce vieillard contre les chrétiens. On allègue cette raison de la haine que Galérius leur portait.

XI. La mère de ce prince, femme fort superstitieuse, avait une dévotion particulière pour les dieux des montagnes. Il se passait peu de jours qu'elle ne sacrifiât à ces divinités fabuleuses. Ensuite elle donnait des festins à ses domestiques. Les chrétiens évitaient sa table et passaient en prières et en jeûnes le temps que leur maîtresse employait à la bonne chère. Cette conduite l'irrita contre les chrétiens, et ses plaintes continuelles amenèrent son fils, touché de la même superstition, à la perte de ces hommes innocens. Galérius et Dioclétien tinrent durant tout l'hiver des conférences secrètes sur l'exécution de ce dessein. Comme personne n'y était admis, on croyait qu'il s'agissait du salut entier de l'État. Dioclétien résista longtemps au conseil pernicieux qu'on lui donnait; il ne trouvait pas à propos de répandre tant de sang humain, et de troubler la paix de l'empire. Il disait que les chrétiens ne marchaient que trop volontiers à la mort, qu'il suffisait que les officiers de sa maison et les soldats conservassent l'ancienne religion. Toutes ces raisons ne pouvant fléchir l'opi-

[1] César était le nom de l'héritier présomptif de l'empire.

niâtreté de Galérius, ils résolurent de prendre le sentiment de leurs amis sur cette difficulté ; car Dioclétien avait cette coutume de faire le bien tout seul pour s'en attirer le mérite, et le mal avec conseil pour se décharger de la haine. Ils consultèrent donc quelques gens de robe et d'épée. Ceux de la plus grande dignité parlèrent les premiers. Quelques-uns, poussés d'une animosité particulière contre les chrétiens, dirent qu'il fallait exterminer ces ennemis des dieux et de la religion dominante. Les autres, ayant découvert le sentiment du prince, ne manquèrent pas de s'y ranger, ou par crainte ou par flatterie. Tout cela ne put encore obliger Dioclétien de consentir à la ruine des fidèles. Il fallut consulter les dieux, et envoyer à l'oracle d'Apollon Milésien. Il répondit comme un ennemi véritable du culte divin. Ainsi l'empereur fut contraint de céder. Et comme il ne pouvait résister à ses amis, à César et à Apollon, il commanda au moins que les choses se passassent sans effusion de sang; car Galérius voulait que l'on brûlât tout vifs ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles.

XII. On choisit donc un jour propre et de bon augure. Ce fut la fête des Terminales, 23 janvier, comme si ce jour eût dû servir de terme à la religion chrétienne. C'est ce jour fatal qui fut si funeste aux empereurs et à toutes les nations. Enfin, sous le huitième consulat de Dioclétien et le septième de Maximien-Hercule, au point du jour de la fête des Terminales, les officiers, les soldats des gardes et les officiers du fisc entrèrent dans l'église, et après en avoir rompu les portes, aussitôt on cherche l'idole du Dieu [1], on brûle les saintes Écritures, tout est au pillage; les uns ravissent tout, les autres se pâment de crainte, les autres fuient. Les empereurs considéraient tout ce désordre, car comme l'église de Nicomédie est bâtie sur une éminence, on peut la voir du palais; ils disputaient entre eux s'ils feraient mettre le feu à cet édifice sacré. Mais l'opinion de Dioclétien prévalut, et il eut peur que l'embrasement ne se communiquât à plusieurs grandes maisons qui étaient voisines de cette église, et qu'ainsi une grande partie de la ville ne fût brûlée. Les prétoriens accouraient donc avec des haches et d'autres instrumens, et quoique ce temple soit fort haut, en peu d'heures toutefois on le rasa jusqu'aux fondemens.

XIII. Le lendemain on publia un édit par lequel on déclarait infâmes tous ceux qui faisaient profession de la religion chrétienne, et on ordonna que de quelque qualité ou condition qu'ils fussent on les exposerait à la torture, et qu'il serait permis à toutes sortes de personnes de les accuser. On défendait aux juges de recevoir leurs plaintes, ni pour injure, ni pour vol, ni pour adultère; enfin on ôtait aux chrétiens jusqu'à la liberté et à l'usage de la voix. Un particulier avec plus de courage que de prudence, eut la hardiesse d'arracher cet édit et de le mettre en pièces, en se moquant des surnoms de Gothiques et de Sarmatiques que les empereurs s'arrogeaient. On le prit, et non-seulement on l'appliqua à la question, mais on le mit sur le gril, puis on le brûla; ce qu'il souffrit avec une constance admirable.

XIV. Galérius-Maximien-César ne se contenta pas de la rigueur de cet édit, il dressa une autre embûche à Dioclétien. Il fit mettre secrètement le feu au palais, afin que cette audace obligeât l'empereur à jurer la ruine des chrétiens. Une partie de ce superbe édifice fut brûlée; les chrétiens en furent accusés, de sorte qu'on ne les regardait plus que comme des pestes publiques. On disait qu'ils avaient fait un complot avec les eunuques des princes pour les faire mourir, et que peu s'en était fallu qu'ils n'eussent brûlé tout vifs les deux empereurs dans leur propre palais. Dioclétien, qui voulait passer pour un prince habile, ne se douta pourtant point de cet artifice; mais emporté par la colère, il condamna tous ses domestiques à la mort. De sa chaise il voyait brûler tous ces innocens; tous les juges, tous ceux qui avaient puissance de vie et de mort, imitaient cette cruauté, et s'efforçaient même à l'envi de la surpasser. Mais on ne découvrait rien, parce qu'on épargnait la maison de Galérius. Il se trouvait présent à tout, et animait la fureur de ce vieillard inconsidéré. Quinze jours après, il machina un second embrasement; mais on le prévint, sans toutefois en pouvoir découvrir l'auteur. César, quoiqu'au milieu de l'hiver, précipita son départ, disant qu'il fuyait de crainte d'être brûlé.

XV. La colère de cet empereur ne s'éten-

[1] Ils croyaient que les chrétiens avaient des idoles dans leurs temples.

dit pas seulement sur ses domestiques, mais sur toutes sortes de personnes. Il contraignit sa fille Valéria et Prisca sa femme à sacrifier. On traînait au supplice les plus puissans ennuques, dont les conseils lui avaient été si utiles; on arrêtait les prêtres et les ministres de l'autel, et sans preuve ni confession on les faisait passer par les mains des bourreaux. Les personnes de tout sexe et de tout âge étaient exposées aux flammes; à cause de leur grand nombre, on ne les brûlait plus séparément, mais en foule; on en jetait d'autres dans la mer une pierre au cou. La persécution n'épargnait personne; tous les magistrats étaient dans les temples, et forçaient le peuple à offrir des sacrifices aux fausses divinités. Les prisons étaient pleines de malheureux; on inventait tous les jours de nouveaux supplices pour les tourmenter; et de peur que, sans y penser, on ne leur rendît justice, on dressa des autels dans les greffes et devant les tribunaux des juges, où les cliens venaient sacrifier avant qu'on plaidât leurs causes. Ainsi on se présentait devant les juges comme devant les dieux. On avait averti Maximien et Constance de traiter les chrétiens avec la même cruauté, quoiqu'on n'eût pas pris l'avis de ces deux princes sur une affaire de cette importance. Le vieux Maximien, naturellement cruel, ne fit que trop volontiers exécuter cet ordre par toute l'Italie. Pour Constance, de peur qu'on ne crût qu'il n'approuvât pas la résolution des empereurs, il permit que l'on achevât la destruction de quelques églises qui pouvaient se rétablir avec le temps; mais il ne souffrit pas que l'on touchât au véritable temple de Dieu, qui est dans les hommes.

XVI. La persécution désolait toutes les provinces de l'empire, et hormis les Gaules, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, tout gémissait sous la fureur de ces trois barbares. Quand j'aurais cent langues et cent bouches et une voix de fer, je ne pourrais pas raconter les divers tourmens dont les fidèles furent affligés. Mais qu'est-il besoin de les rapporter, à vous principalement, mon cher Donat, qui avez senti plus que personne les secousses de cette terrible tempête; car étant tombé entre les mains de ce fameux meurtrier, le préfet Flaccinus, et ensuite celles du président Hiéroclès, auteur et conseiller de tant de meurtres, et enfin de son successeur Priscillianus, vous leur avez montré à tous une fermeté invincible. Neuf fois ils ont exercé sur vous la rigueur de leurs tourmens, et neuf fois, par une confession généreuse, vous avez triomphé de vos ennemis. Vous avez livré neuf combats contre le démon et ses ministres, et toujours avec avantage vous avez vaincu neuf fois et le siècle et ses terreurs. Quel agréable spectacle aux yeux de Dieu de voir attachés, à votre char, non pas des chevaux blancs ou des éléphans monstrueux, mais ceux mêmes qui s'appellent les dompteurs de l'univers. C'est un triomphe véritable que de vaincre les vainqueurs des nations. Or on ne peut pas douter de votre victoire, puisqu'en méprisant leurs ordonnances impies, vous avez mis en déroute tous les vains appareils d'une puissance tyrannique. Les fouets, les griffes de fer, le feu, les tourmens n'ont pas eu la force d'ébranler votre constance, nulle violence n'a pu donner atteinte à votre foi ni à votre piété. Voilà ce qui vous a mérité le nom de disciple du Dieu vivant, de soldat de Jésus-Christ, de héros victorieux des périls, préparé contre les embûches, invincible à la douleur, infatigable à la peine. Aussi, après tant de glorieuses victoires, le démon, voyant sa défaite toute certaine, n'osa plus entrer en lice avec vous; et comme il reconnut que la couronne vous était destinée, il s'abstint de vous défier pour ne pas contribuer lui-même à votre gloire. Mais, quoique vous n'en jouissiez pas encore, Dieu vous réserve dans l'éternité la récompense de votre vertu et de vos mérites. Revenons à notre histoire.

XVII. Après tant de sanglantes exécutions, le bonheur s'éloigna de Dioclétien. Il se rendit à Rome pour la fête des Vicennales[1] qu'on y devait célébrer le vingtième de novembre. Tous ces divertissemens étant finis vers la fin de décembre, le consulat lui ayant été déféré pour la neuvième fois, son impatience et son chagrin l'emportèrent hors de la ville, on y parlait trop librement de sa conduite. Il ne put se résoudre à attendre encore treize jours dans Rome le commencement de sa nouvelle charge; il alla la commencer à Ravennes; mais comme il fit ce voyage en hiver, il fut tellement incommodé du froid et des pluies, qu'il en tomba dans une indisposition qui lui dura toute sa vie. On le

[1] Fêtes de plusieurs jours pour célébrer la vingtième année du règne de Dioclétien.

rtant presque toujours dans une li-
fin de l'été, il se rendit à Nicomédie,
nodité étant beaucoup augmentée;
ue son mal le pressât, il ne laissa
ois, un an après la fête des Vicenna-
lier le cirque qu'il avait fait bâtir.
ffaiblit à tel point que l'on fit des
bliques pour sa santé. Mais le treizième
re on ne voyait dans son palais que
t que larmes; tout y était plein de
de silence. Le bruit de sa mort
répandu par toute la ville. Le lende-
ux bruit se dissipa, et l'on revit l'allé-
le visage de ses officiers et de ses
Quelques-uns pourtant soupçonnaient
celait sa mort jusqu'à l'arrivée de
ésar, de peur que les soldats n'entre-
ielque nouveauté. L'empereur ne put
soupçon que par sa présence. Le pre-
de mars il se fit voir en public, mais
connaissable, tant il était défiguré par
lie d'une année entière. Il est vrai
zième de décembre il recouvra la vie;
fut qu'à moitié, car quelquefois il
sage de la raison, quelquefois aussi
bons intervalles.

Quelques jours après, Galérius arriva,
ur congratuler son beau-père du retour
, mais pour le déterminer à quitter
eu auparavant il avait eu un différend
t avec le vieux Maximien, et l'avait
nacé d'une guerre civile. Il tenta aussi
Dioclétien, premièrement par la dou-
i représenta son âge; que ses forces
mettaient plus de prendre soin de
après tant de travaux, il était juste
ât à se reposer. Il lui allégua l'exemple
qui se déchargea de l'empire sur
ela, Dioclétien répondit: qu'après tant
e gloire, il lui serait honteux de vieillir
urité; qu'il n'y trouvait pas même de
use du grand nombre d'ennemis qu'il
, pendant un si long règne. Que pour
i n'avait régné qu'une année, il avait
le se dépouiller de l'empire, et de
à la vie privée, son âge et le peu
ce qu'il avait des affaires lui ayant
er une charge si pesante. Mais que si
ffectait le titre d'Auguste[1], il consen-

[1] et empereur sont la même chose.

tait à le lui donner aussi bien qu'à Constance César. Galérius, qui aspirait à la domination de l'univers et qui voyait que la qualité d'Auguste ne lui apporterait qu'un vain titre, lui dit qu'il fallait, comme il l'avait sagement ordonné, que l'empire fût à l'avenir gouverné par deux empereurs, qui choisiraient deux Césars[1] pour les seconder; que l'intelligence pouvait bien subsister entre deux princes d'une égale autorité, mais que de voir quatre souverains d'accord, c'était une chose inouïe; que s'il faisait difficulté de renoncer à l'empire pour lui, qu'il songerait à ses propres affaires, et qu'il était las de n'occuper que le dernier lieu; que depuis quinze ans on l'avait relégué en Illyrie ou sur les bords du Danube, parmi les barbares, tandis que les autres régnaient agréablement sur de grandes et paisibles provinces. Dioclétien, informé par les lettres de son collègue des desseins de Galérius, et averti qu'il grossissait son armée, lui répondit: que puisqu'il le souhaitait ainsi, la chose se ferait, mais que d'un commun consentement il fallait élire des Césars. A quoi Galérius repartit qu'il n'était pas nécessaire d'attendre les avis du vieux Maximien et de Constance, puisqu'il fallait qu'ils en passassent par ce qu'ils en auraient ordonné. A quoi Doclétien s'accorda encore, disant qu'en effet ni son collègue ni Constance ne pourraient désapprouver que l'on donnât à leurs enfans la qualité de Césars. Le vieux Maximien avait un fils nommé Maxence, gendre de Galérius; mais il était si mal né et d'un tel orgueil, qu'il dédaignait d'honorer ni son père ni son beau-père. Aussi était-il haï de tous les deux. Constance avait un fils nommé Constantin, jeune prince de grande espérance et bien digne de sa haute fortune, bien fait, vaillant, modeste et extrêmement civil. Aussi était-il singulièrement aimé des soldats et désiré de tout le monde. Il se trouvait alors à la cour de Dioclétien qui l'avait créé tribun du premier ordre.

Dioclétien, prenant donc l'avis de Galérius pour l'élection des Césars, Galérius lui remontra que Maxence n'était pas digne de cet honneur, car puisque n'étant encore qu'un homme privé, il avait eu l'audace de le mépriser; que ne ferait-il pas quand il serait parvenu à l'empire? Pour Constantin, comme il avait gagné les cœurs, et

[1] Les Césars étaient les héritiers présomptifs de l'empire.

que l'on était persuadé qu'un jour il surpasserait son père en bonté et en clémence, qu'un César de ce mérite le tiendrait en contrainte; qu'ainsi il en fallait choisir qui dépendissent de lui, qui le craignissent, et qui n'entreprissent rien sans son ordre, qu'il avait jeté les yeux sur Sévère. Et comme Dioclétien lui repartit que cet homme n'était qu'un danseur, un débauché, un ivrogne, qui faisait de la nuit le jour et du jour la nuit, Galérius répliqua qu'il avait éprouvé sa fidélité dans les armées, et qu'il l'avait déjà envoyé au vieux Maximien pour en recevoir l'honneur de la pourpre. Dioclétien ayant donné les mains à ce projet, s'informa ensuite de qui il avait fait choix pour être le second César. Galérius, montrant un jeune homme demi-barbare nommé Daïa, lui dit que c'était celui à qui il destinait cet honneur; qu'il lui avait déjà donné son nom, et le faisait appeler Maximin. Cet homme était inconnu au vieil empereur; mais Galérius assura qu'il était son parent. Dioclétien repartit en gémissant, qu'on lui présentait des personnes incapables; qu'il les approuvait pourtant, mais que ce choix le regardait moins que Galérius, qui allait se charger de la conduite de l'État; que pour lui, durant son règne, il avait veillé avec soin à la gloire et au salut de l'empire, et que ce ne serait pas sa faute si, à l'avenir, ce même empire perdait quelque chose de sa splendeur.

XIX. Tout étant arrêté, le premier de mai on en vint à l'exécution. Chacun jetait les yeux sur Constantin, car personne ne doutait de son élévation. Tous les soldats, tous les officiers que l'on avait invités à cette grande action, ne regardaient que Constantin; leurs désirs, leurs vœux n'étaient que pour lui. Environ à une lieue de Nicomédie, il y a une éminence, au haut de laquelle Galérius avait été honoré de la pourpre; et pour rendre ce lieu plus célèbre on y avait élevé une colonne avec la statue de Jupiter. Ce lieu servit de rendez-vous; on y assembla l'armée. Dioclétien parla aux soldats les larmes aux yeux, leur allégua ses incommodités, leur demanda du repos après ses fatigues, dit qu'il confiait l'empire à des mains plus robustes que les siennes, et qu'il avait choisi de nouveaux Césars. Chacun attendait sa résolution avec impatience, quand tout à coup il nomme Sévère et Maximin Césars. Chacun demeure interdit. Constantin était debout un peu plus haut. On se demandait si l'on n'avait pas changé son nom, lorsque Galérius, en présence de toute l'assemblée, repousse Constantin, prend Daïa, et lui ayant ôté l'habit d'homme privé, le produit en public. On s'étonne, on demande qui il est. Personne, toutefois, ne réclame contre ce choix, cette action, à laquelle on ne s'attendait pas, ayant surpris tout les assistans. Dioclétien revêt Daïa de la pourpre dont il se dépouille, et redevient Diocles comme auparavant. Aussitôt on descend de la montagne. Le vieux prince sort ensuite de Nicomédie dans son chariot, et retourne dans sa patrie. Daïa, enlevé à ses bois et à ses troupeaux, autrefois simple soldat, puis garde du corps, ensuite maître de camp, et enfin César, voit ainsi tout l'Orient soumis à son empire ou plutôt à sa tyrannie, car que pouvait-on attendre d'un bouvier, qui n'avait connaissance ni de l'État, ni de la guerre, et qui tout à coup se trouvait à la tête des armées.

XX. Après l'abdication de Dioclétien et du vieux Maximien, Galérius se crut maître de l'univers; car bien que Constance dût être considéré comme tenant le premier rang, il n'en faisait point de cas, à cause de sa douceur et de son peu de santé. Il espérait qu'il mourrait bientôt, ou qu'au pis aller il serait facile de lui ôter l'empire: car comment se maintenir contre trois adversaires si puissans? Au reste, il y avait un ancien commerce d'amitié entre Licinius et Galérius. Ce prince prenait les avis de Licinius en toutes choses; il ne le choisit pourtant pas pour être César, afin de n'être pas obligé de l'appeler son fils; il lui réservait le nom de frère et d'Auguste après qu'il l'aurait mis en la place de Constance. C'était bien alors qu'il se promettait la domination de l'univers, et après l'avoir gouverné à sa fantaisie, de solenniser les Vicennales, de créer César son fils qui n'avait alors que neuf ans, et ensuite de quitter la pourpre à l'exemple de Dioclétien. Ainsi l'empire étant entre les mains de Licinius et de Sévère, Maximien et Candidianus[1] étant honorés du titre de Césars, il se croyait environné d'une forteresse inexpugnable, et espérait passer sûrement et tranquillement sa vieillesse: voilà ses desseins. Mais Dieu qu'il avait irrité renversa tous ses projets.

XXI. Galérius ou le jeune Maximien (c'est le

[1] Fils de Galérius.

même), étant parvenu à la puissance souveraine, ne songea plus qu'à en abuser. Après la victoire qu'il remporta sur les Perses, il voulut introduire dans les provinces romaines la coutume de ces peuples qui renoncent à la liberté, et que leurs rois traitent comme des esclaves. Galérius avait l'impudence de louer cette coutume. Il ne pouvait toutefois l'établir par un édit; mais on voyait bien que son dessein était de réduire tous les Romains en servitude. Il dégradait les magistrats; il faisait appliquer à la question non-seulement les décurions, mais les plus illustres citoyens des villes. Pour des affaires civiles et de peu d'importance, il y avait des croix préparées, ou des chaînes pour le moins. On traînait des femmes de qualité dans le gynécée[1]. Il y avait quatre pieux fichés en terre pour ceux que l'on frappait de verges, quoiqu'on n'y attachât pas même les esclaves. Rapporterai-je ses divertissemens et ses jeux? Il nourrissait des ours d'une grandeur et d'une férocité pareille à la sienne, et quand il voulait passer le temps, il ordonnait qu'on en apportât quelqu'un, lequel il désignait par le nom qu'il lui avait donné. Il leur donnait des hommes, non pas à dévorer, mais à engloutir; et quand il voyait déchirer ces misérables, il riait agréablement. Sa table était toujours abreuvée de sang humain. Le feu était le supplice des chrétiens qui n'étaient pas constitués en dignité; il avait même ordonné qu'on ne brûlerait les condamnés que lentement. Quand ils étaient attachés au poteau, on allumait un peu de feu, dont on leur brûlait la plante des pieds; on appliquait ensuite des flambeaux ardens à tous leurs membres, afin qu'il n'y eût pas une partie de leur corps qui n'eût son supplice. Durant ces tourmens, on leur jetait de l'eau sur le visage, on leur en faisait même boire, de peur qu'une soif ardente ne hâtât leur mort, que l'on ne retardait toutefois par cet artifice que de bien peu de momens. Cependant, après que le feu avait consumé toute leur chair, il pénétrait jusqu'au fond des entrailles; alors on allumait un grand brasier où on les jetait. Ensuite on mettait leurs os en poudre, et on les jetait ou dans la mer ou dans la rivière.

XXII. Au reste, il se servait contre tous ses sujets de la science qu'il avait apprise dans les supplices des chrétiens : il rejetait toutes les peines légères, comme l'exil, la prison, les mines; à son gré tout était digne du feu, de la croix, des bêtes sauvages. Il châtiait ses officiers et ses domestiques avec la lance. Ne couper que la tête passait pour une grâce, et il fallait avoir rendu quelque service considérable à l'État pour obtenir une mort si douce. Ce que je m'en vais dire n'est rien en comparaison : plus d'éloquence, plus d'avocats, tous les jurisconsultes relégués ou morts; les lettres étaient mises au nombre des arts dangereux; ceux qui en faisaient profession on les traitait d'ennemis et de perturbateurs du repos public. Les juges ne reconnaissaient plus d'autres lois qu'une licence effrénée de tout oser et de tout faire; on envoyait dans les provinces des juges ignorans et sans lettres, à qui même on ne donnait point d'assesseurs.

XXIII. Mais le cens[1] que l'on exigea des villes et des provinces causa une désolation générale. Les commis étaient répandus partout, furetaient partout; c'était l'image de la guerre et de la captivité. On mesurait les terres, on comptait les vignes et les arbres, on tenait registre des bêtes de toutes sortes d'espèces. Dans les villes, on ne faisait point de distinction des bourgeois et des paysans; chacun accourait avec ses enfans et ses esclaves[2]. On n'entendait que les coups de fouet résonner. On forçait par la violence des supplices les enfans à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris; et lorsque les autres preuves manquaient, on donnait la question aux maris, aux pères, aux maîtres, pour les faire déposer contre eux-mêmes; et quand la douleur avait arraché quelque aveu de leurs bouches, il passait pour véritable. Ni l'âge ni la maladie ne servaient d'excuse; on apportait les malades et les languissans; on fixait l'âge, on donnait des années aux enfans, on en ôtait aux vieillards, tout était rempli de gémissemens et de larmes. Le joug, que par le droit de la guerre les anciens Romains imposaient aux peuples vaincus, Galérius l'imposa sur les Romains mêmes; peut-être à cause que Trajan avait puni par l'imposition du cens les fréquentes rébellions des Daces,

[1] Lieu réservé à ses plaisirs.

[1] Une imposition sur les personnes, sur les bêtes, sur les terres labourables, arbres fruitiers, vignes.

[2] Le texte est corrompu ou très-embarrassé en cet endroit.

dont Galérius était descendu. On payait encore une certaine taille par tête, et la liberté de respirer s'achetait à prix d'argent. Mais on ne se fiait pas toujours aux mêmes commissaires; on en envoyait de nouveaux pour faire de nouvelles découvertes; mais qu'ils en eussent fait ou non, ils doublaient toujours les taxes, pour montrer que l'on avait eu raison de les employer. Cependant les bêtes périssaient, les hommes mouraient; mais le fisc n'y perdait rien, on exigeait leurs taxes après leur mort. Ainsi l'on ne pouvait ni vivre ni mourir gratuitement. Les seuls mendians, par le malheur de leur condition, étaient à couvert de ces violences. Mais ce scélérat voulut les rendre à l'égalité de persécution, et trouva un moyen de remédier à leur misère : il les faisait embarquer, et quand ils étaient en pleine mer, on les y jetait par son ordre. Voilà l'expédient que ce bon prince trouva pour bannir la pauvreté de son empire; afin que, sous prétexte de pauvreté, personne ne s'exemptât du cens, il fit périr une infinité de misérables.

XXIV. Mais le temps de la justice divine approchait, et la prospérité de Galérius était près de son terme. Tandis que ces cruautés l'occupaient, il ne songeait pas à la ruine de Constance dont il attendait la mort; mais il ne la croyait pas si proche. Ce prince étant tombé dangereusement malade, redemanda son fils Constantin pour se consoler par sa vue. Ce n'était pas la première fois qu'il avait fait cette prière; Galérius n'appréhendait rien tant que le départ de Constantin. Il lui avait souvent dressé des embûches, parce qu'il n'osait l'attaquer ouvertement, par crainte de s'attirer une guerre civile, et surtout la haine des soldats qu'il redoutait au dernier point. Sous prétexte de divertissement et d'exercice, il avait exposé Constantin à un lion, dont il avait triomphé. En vain Galérius attenta sur la vie de ce prince, Dieu l'avait pris sous sa garde, et le sauva toujours des mains de ses ennemis. Après donc avoir fait diverses entreprises inutiles contre Constantin, enfin Galérius lui donna son congé et le signa de sa main, le soleil étant prêt à se coucher; il lui permit donc de partir le lendemain au matin après avoir reçu ses ordres. Il avait dessein, ou de le retenir sous quelque prétexte, ou de dépêcher un courrier à Sévère, avec ordre de le retenir quand il passerait en Italie. Constantin se défiant de ce dessein, après avoir soupé monte à cheval et se sauve. Dans toutes les postes où il passait, il faisait couper les jarrets des chevaux, pour empêcher qu'on ne le suivît. Le lendemain Galérius fit semblant de s'éveiller beaucoup plus tard que de coutume, et commanda que l'on appelât Constantin. On lui dit qu'il était parti la veille après le souper : le voilà en furie; il ordonne que l'on coure après lui. On lui rapporte que tous les chevaux de poste sont estropiés. A peine peut-il retenir ses larmes. Cependant Constantin faisait une incroyable diligence, et se rendit auprès de son père comme il était à l'extrémité. Ce prince mourant recommanda son fils aux soldats, lui remit l'empire entre les mains, et expira doucement, comme il l'avait souhaité. Aussitôt que Constantin fut parvenu à la dignité d'empereur, son premier soin fut de rétablir les chrétiens dans la liberté de leur religion.

XXV. Peu de jours après, il envoya à Galérius son image couronnée de laurier. Galérius douta s'il devait la recevoir; et sans ses ministres qui le retinrent, il eût fait brûler et l'image et celui qui la lui avait apportée. Mais ils lui représentèrent que, comme l'on avait créé des Césars inconnus et désagréables aux soldats, assurément ils se rangeraient du parti de Constantin aussitôt qu'il prendrait les armes. Il déféra donc à leur avis, mais à regret, et reçut l'image. Ensuite, il envoya la pourpre à Constantin pour faire voir que de son bon gré il l'associait à l'empire. Cependant ce fâcheux événement rompit ses mesures. Il ne pouvait nommer un troisième César, contre la disposition de Dioclétien. Mais il s'avisa de cette subtilité : il accorda le nom d'Auguste à Sévère qui était le plus âgé, et celui de César à Constantin, qui, au lieu d'occuper le second rang, se trouva rejeté au quatrième et après Maximien.

XXVI. Les difficultés étaient pourtant en quelque sorte levées, quand on apporta à Galérius d'autres nouvelles qui le remplirent de terreur. On lui manda que son gendre Maxence avait été fait empereur à Rome. Voici ce qui le porta à cette hardie résolution : Galérius ayant conçu le dessein de ruiner l'empire par l'imposition du cens, passa jusqu'à ce comble de fureur, de vouloir assujettir le peuple romain même à ce tribut. Il avait déjà nommé des commissaires pour en faire le dé-

nombrement et en même temps avait extrêmement affaibli le nombre des soldats prétoriens ; de sorte que ceux qui étaient à Rome ayant trouvé une occasion favorable firent main-basse sur quelques magistrats et élevèrent Maxence sur le trône, avec le consentement du peuple romain animé déjà contre Galérius. Il fut d'abord surpris de cette nouvelle, mais elle ne lui fit pas perdre courage. Il haïssait Maxence, et ne pouvait créer trois Césars. Il se contentait d'avoir, malgré lui, déféré cet honneur à Constantin. Il fait donc venir Sévère, l'exhorte à recouvrer l'empire, et l'envoie avec l'armée du vieux Maximien contre Maxence. Ces soldats, qui avaient autrefois goûté les délices de Rome, non-seulement en souhaitaient la conservation, mais encore d'y passer leur vie. Maxence, après une grande audace, songeait à sa sûreté. Il avait lieu de croire que l'armée que son père avait commandée si longtemps pourrait se ranger de son parti ; et craignant néanmoins que Galérius, qui avait aussi sujet de s'en défier, ne la laissât dans l'Illyrie sous le commandement de Sévère, et qu'avec toutes ses troupes il ne marchât contre Rome, voulant se mettre à couvert d'un danger si éminent, il envoie présenter sa pourpre à son père, le vieux Maximien, qui, après son abdication, avait établi sa résidence à la campagne, et le nomme Auguste pour la seconde fois. Ce prince avide de nouveautés, et qui avait refusé l'empire malgré soi, ne refusa pas ce qu'on lui offrait. Cependant Sévère marche droit à Rome, et feint de la vouloir assiéger. Sur ces entrefaites, son armée l'abandonne et prend le parti de son ennemi. Ce misérable n'avait plus d'espérance qu'en la fuite. Mais le vieux Maximien se trouvait sur son passage ; de sorte qu'il fut obligé de se jeter dans Ravenne et de s'y enfermer avec tout ce qu'il put ramasser de soldats. Mais voyant qu'on voulait le livrer à son ennemi, il se remit volontairement entre ses mains, et lui rendit la pourpre qu'il en avait reçue. Cette lâcheté ne lui put obtenir qu'une douce mort ; on se contenta de lui couper les veines.

XXVII. Le vieux Maximien, qui connaissait la fureur de Galérius, ne douta pas qu'ayant appris la mort de Sévère, il n'accourût avec son armée pour le venger et ne se joignît à Maximin. Et comme Maximien n'avait pas assez de forces pour résister à ces deux puissances unies, il munit Rome de toutes les choses nécessaires, et va dans les Gaules pour engager Constantin dans ses intérêts par le mariage de sa fille Fausta. Cependant Galérius attaque l'Italie, approche de Rome avec ses troupes, ne respire que la ruine du sénat, que le carnage du peuple, mais il trouve tout en bon état. Emporter cette puissante ville de force était une entreprise impossible. Ses troupes aussi n'étaient pas assez nombreuses pour l'assiéger. Comme il n'avait jamais vu Rome, il s'imaginait qu'elle n'était pas d'une plus grande étendue que les autres villes qu'il connaissait. Quelques légions ayant horreur de voir un beau-père attaquer son gendre, et les soldats romains assaillir Rome, se révoltèrent contre Galérius. Le reste de l'armée allait suivre cet exemple quand Galérius, craignant qu'il ne lui arrivât comme à Sévère, se jette honteusement aux pieds des soldats, et, malgré son orgueil, les supplie de ne point le livrer à ses ennemis. Enfin, la grandeur de ses promesses en toucha quelques-uns, avec qui il se retira, ou plutôt il se mit en fuite. Il était facile de le défaire, si on eût envoyé de la cavalerie après lui. La peur qu'il en eut fit qu'il commanda à ses soldats de se séparer, et de faire du dégât partout, pour ôter le moyen de subsister à ceux qui le voudraient suivre. Les provinces de l'Italie qui se trouvèrent sur le chemin de ces pillards furent entièrement saccagées. Ils n'avaient aucun respect pour les femmes ; on faisait des traitemens indignes aux pères et aux maris pour déclarer où étaient leurs filles, leurs femmes, leurs richesses. On enlevait les bestiaux comme dans un pays de conquête. C'est ainsi que Galérius, peu auparavant empereur romain, et maintenant le fléau de l'Italie, regagna les terres de son obéissance. Aussi s'était-il déjà déclaré ennemi du nom romain. Car dès qu'il se vit revêtu de la pourpre impériale, il fut sur le point d'ordonner qu'à l'avenir on appellerait l'empire romain, l'empire dacique.

XXVIII. Après la fuite de Galérius, le vieux Maximien revint de la Gaule. Son fils et lui gouvernaient conjointement ; mais l'autorité du fils était plus grande que celle du père ; car comme Maxence avait rendu l'empire à Maximien, sa piété lui avait concilié la bienveillance de tout le monde. Le vieux prince voyait à regret sa puissance partagée, et comme l'eût fait un jeune

homme il portait envie à la gloire de son fils; de sorte qu'il résolut de chasser Maxence, et de se remettre en possession de son ancien héritage. Il croyait y trouver de la facilité, parce que les soldats qui venaient de quitter Sévère lui avaient obéi fort longtemps. Il assembla donc l'armée et le peuple, comme s'il eût voulu les entretenir des désordres de l'État; et après qu'il en eut longtemps parlé, tout à coup il met la main sur Maxence, et l'ayant appelé l'auteur des calamités publiques, il lui arrache la pourpre. Ce prince dépouillé se jeta en bas du tribunal, et fut reçu par les soldats, dont la colère et le murmure étonnèrent cet ingrat vieillard, qui, comme un autre Tarquin, fut ensuite chassé de Rome.

XXIX. Il se retira encore dans les Gaules, où, après avoir demeuré quelque temps, il alla trouver Galérius dans la Pannonie, sous prétexte de conférer avec lui des affaires de l'empire, mais en effet, pour s'en défaire et s'emparer du bien d'autrui après avoir perdu le sien. Galérius avait depuis peu fait venir à sa cour Dioclès ou Dioclétien, son beau-père, afin d'autoriser par sa présence le choix qu'il avait fait de Licinius pour le substituer à la place de Sévère. Dioclétien et le vieux Maximien assistèrent à cette action. Il y eut donc alors six personnes qui portaient le nom d'empereurs. Maximien, frustré de son espérance, se prépare à une troisième fuite. Il se rend encore une fois dans les Gaules avec des desseins pernicieux. Il songeait, malgré l'affinité, à surprendre Constantin; et pour lui tendre le piége plus adroitement, il quitta les ornemens impériaux. Les Francs avaient pris les armes. Ce rusé vieillard persuade à Constantin de séparer son armée et de n'en prendre qu'une partie, et lui dit qu'il ne fallait pas de si grandes forces pour dissiper ces barbares. Ce conseil tendait à deux fins: l'une, de se rendre maître d'une armée, et l'autre, de faciliter aux Francs la défaite de Constantin. Ce jeune prince suit l'avis d'un beau-père, d'un homme d'âge et d'expérience. Il marche contre les Francs avec une partie de ses troupes. Quelques jours s'étant passés, comme ce perfide jugea que Constantin pouvait être entré dans le pays ennemi, tout à coup il prend la pourpre, se saisit des trésors de son gendre, fait à son ordinaire de grandes profusions, et invente mille fausseté contre Constantin. On porte ces nouvelles à l'empereur, il accourt avec son armée. Maximien, n'ayant pas eu le temps de se préparer, est surpris par la diligence de son ennemi, et les soldats rentrent dans le devoir. Ce révolté s'était saisi de Marseille, et en avait fait fermer les portes. L'empereur en approche: Maximien était sur la muraille, Constantin lui parle, mais sans emportement, sans colère, lui demande quel était son dessein, quel sujet de mécontement on pouvait lui avoir donné, pourquoi il s'était engagé dans une entreprise qui lui faisait honte. Ce furieux ne lui répond que par des injures. Cependant les portes de Marseille s'ouvrent, et on y reçoit l'armée victorieuse. On traîne devant l'empereur un empereur rebelle, un père impie, un infidèle beau-père. On lui met ses crimes devant les yeux, on le dépouille de la pourpre: on lui pardonne pourtant, mais non sans lui faire plusieurs reproches.

XXX. Ainsi Maximien, privé du titre d'empereur et de beau-père, impatient du rabaissement de sa fortune, enhardi par l'impunité, se porte à de nouveaux desseins. Il flatte sa fille Fausta, et par ses prières, par ses caresses, il l'excite à trahir son mari et lui en promet un autre plus digne d'elle. Il la prie de laisser la porte de sa chambre ouverte, et de faire en sorte que la garde en soit affaiblie. Elle promet ce qu'on désire, mais elle en donne avis à Constantin. On dispose toutes choses pour surprendre le perfide dans un attentat manifeste. On met un eunuque dans le lit de l'empereur, et on rachète par cette âme vile l'âme plus précieuse de l'univers: cependant Maximien se lève au milieu de la nuit, trouve tout favorable à son dessein, peu de gardes, et encore séparés. Il dit pour excuse qu'il avait fait un songe dont il veut faire part à l'empereur. Il entre dans la chambre le poignard à la main, tue l'eunuque, sort, publie et vante son crime. Mais, d'un autre côté, Constantin paraît au milieu d'une troupe de gens armés; on tire de la chambre impériale le corps de l'eunuque assassiné. A ce spectacle, le meurtrier demeure muet d'étonnement. On lui reproche son impiété et son crime. Pour toute grâce on lui laisse le choix de la mort. Il se pend. Ainsi ce grand empereur, vingt ans durant le maître du monde, finit une vie détestable par une mort ignominieuse.

XXXI. Après que Dieu eut vengé sa religion et son peuple sur le vieux Maximien, il étendit la main sur Galérius, auteur de la funeste persécu-

tion, et lui fit sentir la pesanteur de son bras. Ce prince, à l'exemple de Dioclétien, songeait à célébrer les Vicennales, et sous ce prétexte, quoique par ses exactions précédentes il eût épuisé l'or et l'argent des provinces, il mit pourtant de nouvelles impositions sur ses peuples. Mais peut-on dire avec quelle rigueur il faisait lever ces tributs? Des soldats, ou pour mieux dire des brigands, étaient les exécuteurs de ces ordres. Ils ne laissaient personne en repos: on ne savait auquel entendre. Ils demandaient ce qu'on n'avait pas, et traitaient inhumainement ceux qui manquaient à les satisfaire. On ne pouvait échapper à l'avidité de tant de voleurs. Nulle saison de l'année n'était exempte de leurs violences; point de grange, point de cave sans un commis. On emportait tout ce qui était nécessaire à la vie. Mais quoique il y eût beaucoup d'inhumanité à ravir aux hommes le fruit de leurs travaux et de leurs peines, on les consolait par l'espérance de l'avenir. Peut-on se passer de meubles ni d'habits? N'est-ce pas par la vente du vin et du grain que l'on achète toutes ces choses? Mais comment les acheter si l'avarice du prince enlève tout le fruit des moissons et des vendanges? Qui est-ce qui n'a pas été dépouillé de son bien pour fournir aux frais de ces Vicennales, que toutefois il n'eut pas la gloire de célébrer?

XXXII. Après qu'il eut nommé Licinius empereur, on eut bien de la peine à apaiser Maximin, qui dédaignait le nom de César et la troisième place d'honneur. Galérius lui envoya plusieurs fois des députés pour lui représenter le respect qu'il lui devait, qu'il avait tort de contredire son choix, qu'il cédât à l'âge et fît honneur à la vieillesse. Mais ce jeune homme en devint plus audacieux; il se défendit par le temps; soutint que celui qui le premier avait été honoré de la pourpre, devait aussi occuper le premier rang, et se moqua des prières et des commandemens de Galérius. Galérius se repentit alors de son imprudence. Il n'avait élevé un homme, si indigne de la dignité de César, qu'afin de le voir soumis aveuglément à ses volontés; et cependant cet ingrat ne faisait aucun compte de ses remontrances ni de ses ordres. Vaincu par l'insolence de Maximin, il supprime le nom de César, prend avec Licinius la qualité d'Auguste, et donne celle de fils d'Auguste à Maxence et à Constantin. Peu après, Maximin l'avertit par un courrier que son armée l'avait élu empereur. Galérius apprit cette nouvelle avec chagrin, et les mit tous quatre empereurs.

XXXIII. L'an dix-huitième de son règne, Dieu le frappa d'une plaie absolument incurable. Il se forma un ulcère dans les parties sexuelles. Les chirurgiens coupent, tranchent; mais un nouvel ulcère ouvre la cicatrice; une veine se rompt, et il en sort une telle quantité de sang qu'il en court risque de la vie. On arrête le sang. Il s'échappe encore une fois. La cicatrice se forme pourtant. Un accident survient, qui fait couler le sang en plus grande abondance que jamais. Il devient pâle, et ses forces s'affaiblissent. Enfin ce ruisseau de sang se tarit; mais le mal se réveille contre les remèdes. Un cancer gagne les parties voisines. Plus on coupe pour l'empêcher de faire des progrès, plus il s'étend: les remèdes l'aigrissent loin de l'adoucir. On appelle de tous côtés les plus fameux médecins; mais tous les secours humains sont inutiles. On a recours aux idoles, on implore l'assistance d'Apollon et d'Esculape. Apollon enseigne un remède: on s'en sert; le mal en devient pire. La mort approchait, elle s'était déjà saisie de toutes les parties basses: ses entrailles étaient gâtées, et tout le siége tombait en pourriture. Les médecins infortunés, quoique sans espérance, ne laissaient pas de travailler, d'attaquer le mal qu'ils ne pouvaient vaincre: l'opposition que trouve le mal le fait rentrer en dedans. Il s'attache aux parties internes, les vers s'y engendrent. Le palais et la ville sont infectés de cette pernicieuse odeur; les conduits de l'urine et des excrémens n'étaient plus séparés; les vers le rongeaient; son corps se fondait en pourriture avec des douleurs insupportables. De temps en temps il lui échappait des mugissemens horribles. On lui appliquait des animaux vivans ou de la viande chaude, afin que la chaleur attirât la vermine en dehors; mais quand on en avait nettoyé ses plaies, il en ressortait une fourmilière, ses entrailles étant une source inépuisable de cette peste. Les parties de son corps avaient perdu leur forme ordinaire. Le haut jusqu'à son ulcère n'était qu'un squelette. Une maigreur affreuse avait attaché sa peau à ses os. Ses pieds par leur enflure excessive avaient perdu la forme de pieds. Cette maladie horrible le consuma un an tout entier. Mais enfin, vaincu par ses souf-

frances, il revint à Dieu, et durant les intervalles d'une douleur toute nouvelle, il promit de rétablir l'Église qu'il avait ruinée, et d'en réparer le dommage. Il était à l'extrémité quand, par son ordre, on publia cet édit.

XXXIV. « Quoique nous ayons toujours travaillé avec beaucoup d'application au bien et à l'utilité de l'État, nous n'avons toutefois rien eu tant à cœur que de rétablir les choses dans l'ordre ancien, et de ramener les chrétiens à la religion de leurs pères, dont Ils s'étaient séparés; car non contens de mépriser les cérémonies dont leurs ancêtres sont les auteurs, ils sont venus à ce comble de folie de se faire des lois à eux-mêmes et de tenir diverses assemblées dans les provinces; ce que nous avions défendu par nos édits, en leur ordonnant de se remettre dans la bonne voie. Plusieurs ont déféré à ces ordres par crainte, plusieurs aussi, n'y ayant pas voulu obéir, ont été punis. Mais comme nous sommes informés qu'il y a un fort grand nombre de chrétiens qui persistent dans leur opiniâtreté, et qui n'ont de respect ni pour la religion des dieux ni pour celle du Dieu des chrétiens lui-même, en contemplation de notre très-douce clémence et de notre coutume éternelle de pardonner aux hommes, nous avons bien voulu répandre promptement sur eux les effets de notre bonté. C'est pourquoi nous leur permettons l'exercice de la religion chrétienne, et de tenir leurs assemblées, pourvu qu'il ne s'y passe rien contre les lois. Par une autre déclaration nous ferons savoir à nos officiers de justice la conduite qu'ils doivent tenir envers eux. Profitant de notre indulgence, qu'ils prient donc Dieu pour notre santé, pour la prospérité de notre empire, et pour leur conservation, afin que l'empire subsiste éternellement, et qu'ils puissent vivre chez eux en repos. »

XXXV. On publia cet édit à Nicomédie, le trentième jour d'avril, Galérius étant consul pour la huitième fois, et Maximin pour la seconde. Les prisons furent ouvertes. Ce fut alors, mon cher Donat, que vous recouvrâtes la liberté après une captivité de six années. Dieu ne fut pourtant point touché du repentir de Galérius. Car peu de jours après, ayant recommandé sa femme et ses enfans à Licinius, tout son corps étant réduit en pourriture, il expira. Sa mort fut aussitôt divulguée dans Nicomédie, où le premier mars suivant il devait solenniser les Vicennales.

XXXVI. Cette nouvelle ayant été apportée à Maximin, il dispersa des courriers, et se rendit en diligence dans l'Orient, à dessein de profiter de l'absence de Licinius et de s'emparer de toute l'Asie jusqu'à la mer de Chalcédoine. Et pour se concilier l'amour des peuples, dès qu'il fut entré en Bithynie, il ôta le cens. Les deux empereurs en vinrent presqu'à une rupture. Leurs troupes occupaient les deux rives opposées. Ils s'accommodèrent pourtant à de certaines conditions, et la paix fut conclue sur le détroit même du Bosphore. Maximin retourna plein de confiance, et sa conduite fut pareille à celle qu'il avait tenue en Syrie et en Égypte. Premièrement, il supprima toutes les grâces qui avaient été accordées aux fidèles. Il fit suggérer aux villes de son empire de lui envoyer des députés pour le supplier d'empêcher les assemblées des chrétiens, afin qu'il parût faire comme par force ce qu'il faisait volontairement. Déférant donc à ces députations, il choisit les premiers des villes pour souverains prêtres. Tous les jours ils étaient obligés d'offrir des sacrifices aux dieux; établissement nouveau et sans exemple. Ceux-ci, appuyés des anciens prêtres, devaient empêcher les chrétiens de bâtir des temples, et leur interdire tout exercice de leur religion, public et particulier, les contraindre même par leur autorité à sacrifier aux idoles, et dénoncer aux juges ceux qui en feraient refus. Non content de cette ordonnance, il établit encore en chaque province deux pontifes pour avoir l'œil sur les autres; et il voulait qu'ils fussent vêtus de manteaux blancs. Il avait dessein d'en user en Occident comme en Orient, où par une fausse humanité, au lieu de condamner les chrétiens à mort, ils les faisaient mutiler. Aux uns on crevait les yeux, aux autres on coupait les mains, ou les pieds, ou le nez, ou les oreilles.

XXXVII. Des lettres de Constantin réprimèrent ces violences. Maximin se retint donc. Mais lorsqu'un chrétien tombait entre les mains des ministres de sa cruauté, on le faisait noyer secrètement. Au reste, tous les jours on immolait des victimes dans son palais. Ainsi toutes ses viandes étaient préparées, non point par ses cuisiniers, mais par des prêtres; mais comme elles servaient à des cérémonies profanes, on

ne pouvait en goûter sans se souiller d'une impureté sacrilége. En tout le reste, il s'efforçait de ressembler à son maître Galérius. Car si peu que Dioclès et Maximien avaient laissé, Maximin le ravit sans pudeur aucune. Les particuliers fermèrent leurs greniers, et leurs boutiques. On poursuivait le payement des dettes avant que le terme fût échu. Les campagnes étant rendues infertiles, il survint une famine et une cherté inouïe. On enlevait des troupeaux pour fournir aux sacrifices quotidiens [1].... Il gagnait les soldats par de l'argent; il honorait même les barbares de ses largesses; car, pour ce qui est de ravir les biens et de les donner à ceux qui les lui demandaient, je ne sais s'il ne mérite pas quelque louange d'en avoir usé à la manière des brigands, qui ont encore quelque reste d'humanité et ne cherchent pas de proies sanglantes.

XXXVIII. Quant à son impudicité, elle a surpassé sans doute celle des princes les plus infâmes. Quand je dirai qu'elle était monstrueuse et au delà de toutes bornes, ces expressions sont trop faibles pour marquer l'énormité de ce vice; notre langue manque de termes pour expliquer une débauche si effrénée. Les eunuques, les ministres de ses voluptés cherchaient partout. Dès qu'une femme était douée de quelque beauté, les pères ni les maris n'en étaient plus les maîtres. On arrachait les vêtemens aux femmes et aux filles de condition; on les examinait pour voir si en toute leur personne il n'y avait point quelque partie qui fût indigne de l'amour du prince. Celles qui ne pouvaient souffrir ces insolences, on les noyait comme des criminelles d'État. Quelques maris ne pouvant endurer que l'on traitât si indignement leurs femmes, se tuèrent de désespoir. Sous ce monstre, la difformité était le seul asile de la pudeur. Enfin, il passa jusqu'à cet excès, qu'on n'osait plus se marier sans sa permission, et on lui réservait les premières fleurs de l'hyménée. Les grands seigneurs se formèrent sur l'exemple de leur prince, et traitaient les femmes et les filles de leurs sujets avec la même insolence. Car qui aurait réprimé leurs emportemens? Pour ce qui est des filles de basse condition, les prenait qui voulait. Celles que leur naissance mettait en quelque sorte à couvert de cette insulte, on les demandait pour récompense à l'empereur; de sorte qu'il fallait se résoudre à la mort, ou à accepter un barbare pour gendre; car tous ses gardes étaient descendus de ces Goths qui, au temps des Vicennales, furent chassés de leur pays, et qui se donnèrent à Maximin. Et certes, au grand détriment de l'empire, ces barbares évitèrent alors la servitude, pour assujettir un jour les Romains. C'est avec le secours de tels satellites que ce cruel empereur insultait à tout l'Orient.

XXXIX. Enfin, ne connaissant plus d'autre loi que sa volonté, il n'épargna pas même la femme de son prédécesseur et bienfaiteur, qu'il venait d'appeler sa mère. Après la mort de Galérius, Valéria, sa veuve, se retira auprès de Maximin, comme en un lieu de sûreté pour elle, puisque ce prince était marié. Il ne laissa pourtant pas de l'aimer, et quoique la princesse n'eût pas encore quitté le deuil, il lui fit faire des propositions de mariage, résolu de chasser sa femme si Valéria les écoutait favorablement. Elle répondit avec la liberté que sa qualité lui permettait: qu'il n'y avait guère d'apparence de songer au mariage avec ses lugubres habillemens, les cendres de son mari, père de Maximin par adoption, n'étant pas encore éteintes. D'ailleurs, ajoutait-elle, il ne pouvait répudier une femme dont la conduite était sans reproche, et dont l'exemple lui donnait lieu d'appréhender un traitement tout pareil. On avertit l'empereur de cette audace. Aussitôt son amour se tourne en furie. Il proscrit cette dame, lui ôte son bien, ses officiers, fait mourir ses esclaves dans les tourmens, l'envoie en exil avec sa mère sans lui assigner de lieu certain; mais il les promène deçà et delà à sa fantaisie. Il suppose de feints adultères à leurs amies, et les condamne à la mort sous ce prétexte.

XL. Il y avait une dame de qualité et assez âgée; Valéria la considérait comme une seconde mère; Maximin la soupçonna d'être cause du refus de Valéria. Il commanda au président Ératinéus de la faire mourir honteusement. On joignit à elle deux autres femmes de condition, dont l'une était amie secrète de l'impératrice, et avait laissé à Rome une de ses filles de chambre parmi les vestales; l'autre n'avait pas grand commerce avec elle, et avait épousé un sénateur. Mais la beauté et la pudeur de ces deux femmes furent cause de leur perte. On les traîne donc, non pas devant un juge, mais devant un assassin. Point

[1] Le texte est corrompu en cet endroit.

d'accusateur. On suborne un juif coupable d'autres forfaits, on lui promet sa grâce pourvu qu'il dépose contre ces femmes. Le juge, appréhendant d'être lapidé s'il instruisait ce procès dans la ville, en sortit accompagné de gens armés. Toute cette tragédie se passait à Nicée. Enfin on les condamne; leur innocence ne leur sert de rien. Non-seulement le mari, qui assistait sa fidèle épouse, mais tous ceux que la nouveauté de cette injustice avait attirés à ce spectacle, fondaient en larmes. De peur que le peuple ne sauvât ces dames infortunées, on les conduisit au supplice au milieu de gens armés. Et comme la frayeur avait écarté leurs domestiques, elles auraient manqué de sépulture si la charité secrète de leurs amis n'eût pris soin de leurs funérailles. Le misérable qui s'était déclaré complice de leurs adultères ne jouit pas de l'impunité promise. On l'attacha à un gibet, où il découvrit tout ce mystère d'iniquité; et sur le point de rendre le dernier soupir, il déclara que l'on avait fait mourir des innocentes.

XLI. L'impératrice Valéria, reléguée dans les déserts de la Syrie, avertit Dioclétien de son infortune. Aussitôt il envoie redemander sa fille à Maximin; mais vainement il la redemande plusieurs fois; il n'obtint rien. Enfin il lui dépêche un de ses parens, homme d'autorité; et cette dernière ambassade ne réussit pas mieux que les précédentes.

XLII. Au même temps, par l'ordre de Constantin, on renversait les statues du vieux Maximien, et l'on mettait en pièces les tableaux où il était peint avec Dioclétien. Ce prince, flétri d'un outrage qu'avant lui jamais empereur vivant n'avait souffert, se résolut à la mort. Il ne se trouvait bien nulle part, l'inquiétude lui ôtait l'appétit et le repos. Il soupirait, gémissait, se roulait continuellement, tantôt dans son lit, tantôt à terre. Ainsi ce prince, vingt ans durant favori de la fortune, réduit à une condition privée, accablé de tant d'opprobre, périt et de faim et de tristesse.

XLIII. Il ne restait plus qu'un des ennemis des chrétiens. Je m'en vais raconter sa perte. Quoiqu'il eût conçu de la jalousie contre Licinius, que Galérius lui avait préféré, il s'était pourtant bien remis avec lui; mais quand il eut appris que Constantin donnait sa sœur en mariage à Licinius, il crut que cette alliance n'avait pour but que sa ruine. Afin de parer ce coup, il rechercha secrètement l'amitié de Maxence, et lui écrivit avec beaucoup d'honnêteté. Les ambassadeurs sont bien reçus, son amitié est acceptée. On place en un même lieu les images de ces deux princes. Maxence regardait cette alliance comme un secours envoyé du ciel; car sous prétexte de venger la mort de son père, il avait déjà déclaré la guerre à Constantin; ce qui donnait lieu de soupçonner que le vieux Maximien n'avait feint d'être mal avec son fils que pour se faciliter les moyens de perdre les autres empereurs, et après leur ruine, partager l'empire avec Maxence. Mais on se trompait. Son dessein était de perdre son fils aussi bien que les autres, et de remonter sur le trône avec son collègue Dioclétien.

XLIV. La guerre civile était allumée entre Maxence et Constantin. Maxence demeurait à Rome, l'oracle lui ayant prédit sa ruine s'il en sortait. Mais il faisait la guerre par ses lieutenans. Ses forces étaient plus grandes que celles de ses ennemis; car, outre la vieille armée de Maximien, qu'il avait débauchée du service de Sévère, la sienne était encore venue le joindre. On en vint souvent aux mains, et le parti de Maxence avait presque toujours l'avantage. Mais Constantin, résolu à tout ce qui en pourrait arriver, s'approcha de Rome, et campa au pont de Milvius [1]. C'était le vingt-septième jour du mois d'octobre, jour auquel Maxence avait pris la pourpre, et où se terminaient les Quinquennales [2]. Constantin, averti en songe de faire peindre sur les boucliers de ses soldats le signe adorable de la croix, et d'engager ensuite le combat, obéit, et fit peindre sur ses boucliers un X, avec un accent circonflexe qui signifie Jésus-Christ. Ses troupes fortifiées de cette armure céleste se préparèrent à la bataille. L'armée ennemie en l'absence de son empereur passe le pont. On se choque avec une égale vigueur de part et d'autre. Cependant le peuple de Rome s'émeut et reproche à Maxence qu'il trahit la cause publique. Épouvanté de ce murmure, il appelle quelques sénateurs, et on consulte le livre des sibylles; on y trouve que ce même jour l'ennemi du peuple romain de-

[1] Aujourd'hui Ponte-mole.
[2] Cinquième année du règne de Maxence.

vait périr. Il interprète l'oracle à son avantage; et, certain de la victoire, il court au combat. Il fait rompre le pont après lui, afin que la nécessité de vaincre donnât plus de courage à son armée; après quoi le combat se réchauffe. Mais Dieu favorisait Constantin : ses ennemis s'effraient. Maxence veut se sauver, le pont rompu est un obstacle à sa fuite. Emporté par la multitude des fuyards, il est précipité dans le Tibre. Après une si importante victoire, Constantin est reçu dans Rome avec l'applaudissement du sénat et du peuple. Là il connut la perfidie de Maximin, se saisit de ses lettres, vit ses images et ses statues. Le sénat accorda à Constantin, la prérogative d'honneur qu'il avait méritée par son courage, et que Maximin s'était insolemment arrogée. La nouvelle de ce grand événement ayant été portée à Maximin, il se tint déjà comme vaincu. Le décret du sénat le mit en furie; il ne fit plus un secret de la haine qu'il portait à Constantin, et toujours il lui échappait quelque raillerie contre ce prince.

XLV. Après avoir mis ordre aux affaires de la ville, Constantin alla à Milan. Licinius s'y trouvant pour la célébration de son mariage, Maximin les croyant occupés à la solennité de ces noces, part de la Syrie avec son armée durant la plus grande rigueur de l'hiver, et à grandes journées se rend dans la Bithynie. Ses troupes étaient fort fatiguées; la pluie, la neige, les boues, le froid, avaient presque ruiné tous ses équipages. Sa marche était affreuse et toute couverte de chevaux morts, funeste présage pour ses soldats ! Après avoir franchi les limites de son empire, et passé la mer, il se présenta aux portes de Byzance. Licinius y avait laissé une garnison. Maximin, par présens, par promesses, tenta la fidélité des soldats; puis il en vint à la force; mais ni la force ni les promesses ne servirent de rien. Il y avait déjà onze jours que la ville était assiégée, terme suffisant pour donner avis à Licinius des choses qui se passaient. Les soldats pleins de fidélité, mais en trop petit nombre pour faire une plus longue résistance, furent obligés de se rendre. De là il marche contre Héraclée, qui se défend et lui coûte quelques journées. Licinius était accouru à Andrinople assez mal accompagné. Cependant Maximin s'empare d'Héraclée, et s'avance à six lieues au devant de l'ennemi. Il ne put aller plus loin à cause de la proximité de Licinius, qui, ayant ramassé le plus de gens qu'il avait pu, marchait contre Maximin, à la vérité plutôt à dessein de le retarder que de le combattre; car l'armée de Licinius n'était pas de trente mille hommes, et dans celle de son ennemi on comptait soixante et dix mille combattans. Comme les troupes de Licinius étaient répandues en plusieurs provinces, le temps ne permit pas de les pouvoir rassembler toutes.

XLVI. Les armées étant voisines; on n'attendait que l'heure de la bataille. Maximin fit un vœu à Jupiter, et lui promit, s'il remportait la victoire, d'abolir à jamais le nom de chrétien. Mais Licinius vit en songe un ange qui lui commanda, de la part de Dieu, de se lever, de lui faire une prière, et lui promit la victoire s'il obéissait. Il lui sembla donc qu'il se levait et que l'ange lui enseignait les termes de cette prière. S'étant éveillé, il appelle un de ses secrétaires, et lui dicte ces mêmes mots que l'on venait de lui apprendre. « Dieu tout-puissant, nous te prions, Dieu saint nous te prions, nous te recommandons la justice de notre cause, nous te recommandons notre empire; c'est par toi que nous vivons; c'est de toi que nous attendons la victoire. Dieu tout-puissant, Dieu saint, exaucenous; nous te tendons les mains; exauce-nous, Dieu saint, Dieu tout-puissant ». On fait plusieurs copies de cette prière, que l'on distribue aux tribuns et aux préposés pour l'apprendre à leurs soldats. Persuadés que le ciel leur promet la victoire, ils en deviennent plus courageux. Le jour du combat est fixé au premier jour du mois de mai; ce jour terminait la huitième année du règne de Maximin. Il prévint ce terme d'une journée; et dès le matin il mit ses troupes en bataille pour célébrer avec plus de pompe la fête du jour qui avait été le premier de son empire, car il regardait la victoire comme toute certaine. Licinius, averti du mouvement de son ennemi, fait prendre les armes à ses gens et les mène au combat. Une plaine stérile appelée Serène séparait les deux armées. Dès qu'elles furent en présence, les soldats de Licinius ôtent leurs casques, couchent à terre leurs boucliers, tendent les mains au ciel : l'empereur commence la prière, les soldats la récitent après à haute voix. Les ennemis en entendent le murmure. Trois fois la prière est

répétée, après quoi ils reprennent et le casque et le bouclier. Cependant on ménage une conférence; mais Maximin rejeta toutes les propositions de paix; comme il était prodigue, il méprisait Licinius, qu'il croyait devoir être abandonné par ses soldats à cause de son avarice; c'était aussi le motif qui lui avait fait entreprendre la guerre. Il espérait par ses profusions gagner l'armée de Licinius, et, après l'avoir jointe à la sienne, marcher ensuite contre Constantin.

XLVII. Enfin l'on s'approche; les troupes de Licinius attaquent les ennemis avec furie; ils s'épouvantent; ils ne peuvent tirer l'épée, ni lancer le javelot. Maximin tournait autour des bataillons de Lucinius, et tâchait de les ébranler par ses prières et par ses promesses. On lui ferme partout l'oreille. On détache même de la cavalerie contre lui; et on l'oblige à se retirer parmi les siens. On taillait impunément son armée en pièces, et tant de légions succombaient sous une poignée de gens. Personne ne se souvenait de son devoir ni de sa réputation; on eût dit qu'ils n'étaient pas venus au combat, mais à une mort volontaire, tant Dieu avait donné d'ascendant sur eux à leurs ennemis! La campagne était toute couverte de morts. Maximin, voyant ses espérances trompées, quitte la pourpre, et, sous l'habit d'un esclave, s'enfuit et passe la mer. Une partie de son armée est taillée en pièces; l'autre se rend aux victorieux, ou prend la fuite. On suivait sans honte l'exemple de l'empereur, qui en deux nuits et un jour gagne Nicomédie, distante du lieu du combat de soixante lieues. Il prend sa femme et ses enfans, et suivi d'un petit nombre de ses officiers, il se dirige vers l'Orient. En Cappadoce il rassemble quelques débris de son armée; quelques troupes le vinrent rejoindre: ces légers secours lui donnèrent le courage de reprendre encore la pourpre.

XLVIII. Licinius, après avoir reçu une partie des troupes ennemies, et les avoir distribuées en des quartiers différens, passa en Bithynie peu de temps après la bataille. Il entra dans Nicomédie, et rendit grâce à Dieu, comme à l'auteur de sa victoire, et le treizième de juin, Constantin et lui étant consuls pour la troisième fois, on publia un édit pour le rétablissement de l'Église, et on l'adressa au président de Nicomédie. Cet édit était conçu en ces termes:

« Nous, l'empereur Constantin, et nous, l'empereur Licinius, nous étant assemblés à Milan pour traiter des choses qui concernent le bien et la tranquillité publique, nous avons cru devoir commencer par ce qui regarde le culte des dieux. Ainsi nous permettons aux chrétiens et à toutes sortes de personnes de suivre telle religion qu'il leur plaira, afin que la divinité qui préside au ciel soit à jamais propice et à nous et à nos sujets. Nous avons donc cru, et avec beaucoup de raison, que nous devions permettre à chacun de suivre le culte qui aurait le plus de rapport à son inclination, afin que cette souveraine divinité, à la religion de laquelle nous rendons volontairement nos respects, nous continue sa protection et sa faveur. C'est pourquoi vous saurez que, sans avoir égard à toutes les ordonnances qui ont été faites contre les chrétiens, nous voulons que vous leur permettiez l'exercice de leur religion, sans les y troubler ni inquiéter; de quoi nous avons bien voulu vous avertir. Vous devez pareillement savoir que, pour la paix et la tranquillité de notre règne, nous entendons que la liberté que nous accordons aux chrétiens soit commune à tous nos autres sujets, afin de ne contraindre la dévotion de personne. Et à l'égard des chrétiens, nous voulons encore que, si quelqu'un a acheté de nous ou de qui que ce soit les lieux autrefois destinés à leurs assemblées, il les leur rende promptement et sans délai, même sans en exiger le prix. Ceux aussi à qui nos prédécesseurs pourraient en avoir fait don, les rendront pareillement aux chrétiens sans remise. Et tant ceux qui les avaient acquis que ceux qui en avaient été gratifiés se pourvoiront par-devant les vicaires[1] pour en être indemnisés par nous. Toutes lesquelles choses vous ferez exécuter au plus tôt. Et parce qu'outre les lieux où ils ont accoutumé de s'assembler, ils en ont qui appartiennent à leurs Églises, nous voulons que, sans délai, vous les fassiez rendre à la même condition que les précédens, c'est-à-dire que ceux qui les auront restitués sans en recevoir le prix l'attendront de notre libéralité. En toutes lesquelles choses qui concernent les chrétiens, vous userez d'une extrême diligence, afin que notre volonté soit promptement mise à exécution, et

[1] Lieutenans du préfet du prétoire.

que par notre bonté la tranquillité publique soit assurée. Toutes ces choses étant accomplies comme elles sont ordonnées, nous espérons que le ciel nous continuera les faveurs que nous avons éprouvées en tant de rencontres. Et afin que notre intention soit connue de tout le monde, vous ferez publier cet édit dans les formes ordinaires. »

Après cette ordonnance, il exhorta même les habitans de Nicomédie à remettre les églises au même état qu'elles étaient auparavant. Ainsi, depuis la ruine de l'Église jusqu'à son rétablissement, on compte dix années et quatre mois ou environ.

XLIX. Licinius, poursuivant sa victoire, Maximin se sauva dans les détroits du mont Taurus et s'y retrancha; mais les victorieux forcèrent ses retranchemens et le contraignirent à se retirer à Tarse. Là, étant assiégé par mer et par terre, sans espérance de secours, il se résolut à la mort, le seul remède aux maux dont Dieu l'accablait. Mais auparavant il but et mangea avec excès, selon la coutume de ceux qui, pour la dernière fois, veulent goûter le plaisir de la bonne chère. Après quoi il prit la boisson mortelle; et comme le poison trouva un estomac rempli, sa force fut amortie; mais avec le temps il se tourna en une peste, afin que la vie de ce malheureux ne servît qu'à prolonger ses douleurs. Le venin commençant à agir lui consumait les entrailles avec des tourmens qui le portaient jusqu'à la fureur, de sorte que, quatre jours avant sa mort, il prenait de la terre et la mangeait; il se battait la tête contre les murailles avec tant de violence que ses yeux sortirent de leur place. Enfin, devenu aveugle, il vit Dieu environné de ses anges qui lui faisaient son procès. Il s'écriait, comme ceux qui sont au milieu des tourmens, que ce n'était pas lui, mais les autres qui étaient coupables; puis il avouait son crime, et priait le Christ avec larmes d'avoir égard à son repentir. Ainsi il rendit son âme criminelle au milieu des tourmens et de ces funestes gémissemens.

L. C'est ainsi que Dieu se vengea de ses ennemis dont les enfans même ne furent pas épargnés; car premièrement, Licinius fit mourir Valère, à qui Maximin avait pardonné dans sa colère, et même dans son désespoir. Candidianus [1], que Valéria stérile avait adopté, eut une pareille destinée. Cette dame, ayant appris que Candidianus n'était point mort, se déguisa et se mêla parmi sa suite pour voir le succès de ses aventures. Mais comme on vit qu'on lui faisait beaucoup d'honneur à Nicomédie, on s'en défit. Valéria, ayant appris la mort de Candidianus, se sauva. Licinius fit encore condamner à la mort Sévérien, fils de Sévère. On l'accusa d'avoir eu dessein de s'emparer de l'empire. Sévérien était en âge de porter les armes; il s'était trouvé au combat et avait suivi Maximin dans sa fuite. Tous ceux-ci s'attachèrent à la fortune de ce prince parce que Licinius leur était suspect. Valéria seule avait suivi le parti de Licinius, et voulait lui céder tout ce qu'elle avait à prétendre de la succession du vieux Maximin, faveur qu'elle avait refusée à Maximin. Licinius fit encore mourir le fils aîné de Maximien, âgé de huit ans, et sa fille âgée de sept ans. Il est vrai qu'auparavant on précipita leur mère dans l'Oronte, au lieu même où elle avait fait périr plusieurs femmes vertueuses. Ainsi, par un juste jugement de Dieu, tous ces impies furent traités de la même façon qu'ils avaient traité les autres.

LI. Valéria, déguisée, après avoir erré en plusieurs provinces l'espace de quinze mois, fut enfin reconnue et prise avec sa mère à Thessalonique, et toutes deux furent condamnées à la mort. On les mena au supplice en grand appareil; personne ne pouvait refuser des larmes au malheur de deux dames d'une condition si élevée. On leur coupa la tête et on jeta leurs corps dans la mer. Ainsi leur vertu et leur condition fut cause de leur ruine.

LII. Toute cette histoire est fondée sur le rapport de personnes dignes de foi. J'ai cru devoir raconter les choses de la même manière qu'elles se sont passées, afin de conserver la mémoire de tous ces fameux événemens, et pour qu'un futur historien ne puisse corrompre la vérité en passant sous silence les crimes de tant d'empereurs, et la vengeance que Dieu en a prise. Combien de grâce lui devons-nous rendre d'avoir daigné jeter l'œil sur son troupeau détruit ou dissipé par tant de loups ravissans, de l'avoir rassemblé et rassuré, d'avoir exterminé les monstres qui avaient si longtemps désolé ses pâturages et ses bergeries! Où sont maintenant ces noms de Jovien et d'Herculien, autrefois si

[1] Fils de Galérius et d'une concubine.

révérés des nations, que Dioclès et Maximien avaient pris avec tant d'insolence, et dont après eux leurs successeurs se sont parés ? Le Seigneur a purgé la terre de ces noms superbes. Célébrons donc le triomphe de Dieu avec joie ; jour et nuit adressons-lui nos prières et nos louanges, afin qu'il affermisse pour toujours la paix qu'il nous a donnée après une guerre de dix années. Vous, principalement, Donat, qui avez mérité sa bienveillance par vos tourmens, priez-le de répandre sa miséricorde sur ses serviteurs, de garantir son peuple des embûches et des insultes des démons, et de rendre son Église à jamais paisible et florissante.

INSTITUTIONS DIVINES.

LIVRE PREMIER.

DE LA FAUSSE RELIGION.

PRÉFACE.

Il y a eu dans tous les siècles des hommes d'un génie supérieur qui, s'étant donnés tout entiers à l'étude de la sagesse, et ayant pour cela renoncé à tous les engagemens de la vie civile, ont employé tout ce qu'ils avaient de lumières et de forces pour parvenir à la connaissance de la vérité. Ils estimaient qu'il leur était plus utile, et tout ensemble plus glorieux, de s'appliquer à connaître les causes des événemens, et à considérer la conduite admirable de Dieu dans la nature, que de s'occuper à amasser des richesses, et à acquérir de vains honneurs, qui, n'étant que des biens terrestres et fragiles, ne peuvent rendre l'homme ni meilleur ni plus heureux.

Certes, ces grands hommes méritaient de rencontrer ce qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur et si peu de succès, puisqu'ils en préféraient l'acquisition à tout ce que le monde a de plus engageant ; car on sait qu'il y en a eu parmi eux qui ont tout abandonné, et se sont privés volontairement des plaisirs les plus innocens, pour suivre, sans embarras et sans aucun autre attachement, la vertu toute nue. Ils étaient touchés pour elle d'un respect si religieux, qu'ils révéraient jusqu'à son nom d'un culte particulier, et qu'ils ne reconnaissaient sur la terre d'autre puissance légitime que la sienne.

Mais comme la suprême vérité, qui n'est autre chose que Dieu, ne peut être l'objet des sens, ni être comprise par l'esprit humain éclairé des seules lumières de la raison, une recherche si assidue et si laborieuse leur a été inutile. Il y a une trop grande distance entre Dieu et l'homme, pour que l'homme puisse atteindre par ses propres forces à la connaissance de la vérité.

Aussi cet être souverainement bon, ne pouvant souffrir que l'homme demeurât plus longtemps dans l'aveuglement, et que cette recherche sincère de la sagesse ne le conduisît que par des routes couvertes de ténèbres et environnées de précipices, lui a ouvert enfin les yeux ; la vérité a été un présent de sa main libérale. En faisant connaître à l'homme que toute la sagesse humaine n'est que vanité, il lui a montré en même temps le chemin qui le pouvait conduire à une immortalité bienheureuse.

Mais ce bienfait du ciel devint inutile à plusieurs, et la vérité demeure toujours inconnue. Les savans la méprisent, ne la trouvant pas soutenue par des preuves aussi évidentes qu'ils le souhaiteraient. Le peuple la fuit à cause de son air trop austère, car la vertu a toujours quelque amertume qui rebute ; au lieu que le vice, accompagné des douceurs de la volupté, attire, plaît, engage. Ainsi les hommes trompés par l'apparence courent après un faux bien, et ne trouvent en effet qu'un mal véritable.

Nous avons cru devoir travailler à bannir du monde cette double erreur, en faisant connaître aux savans la sagesse qu'ils doivent

suivre, et en montrant au peuple la religion qu'il doit embrasser.

Au reste, ce travail nous paraît plus honorable et plus utile que celui qui a occupé toute notre jeunesse, que ces exercices de déclamateur et de sophiste qui contribuent bien moins à former l'esprit à la vertu qu'à le subtiliser et à le rendre capable d'exercer une malice plus fine et moins grossière. Nous ne laisserons pas toutefois de tirer cet avantage de ces connaissances profanes, qu'elles nous donneront plus de facilité à discourir des choses divines, et à disposer les esprits à recevoir les instructions que nous avons résolu de leur donner touchant le culte qui est dû à sa souveraine majesté. Sans doute celui-là mérite beaucoup plus de louanges qui apprend aux hommes à bien vivre, que n'en mérite celui qui leur apprend à bien parler. Et c'est ce qui a, parmi les Grecs, acquis tant de gloire aux philosophes, et leur a donné un si grand avantage sur les orateurs; l'art de la parole n'étant que pour un petit nombre de personnes, mais la science des mœurs étant propre à tous.

Nous emploierons donc pour défendre la vérité ce que nous avons autrefois mis en usage pour soutenir le mensonge; et quoi qu'elle n'ait pas besoin pour vaincre du secours de l'éloquence, et que plusieurs l'aient souvent défendue sans en avoir la moindre teinture; cependant, lorsqu'elle est ornée de la beauté majestueuse des pensées solides, et qu'elle brille des couleurs vives d'une élocution fleurie, il faut avouer qu'elle en est reçue bien plus agréablement dans les esprits, qu'elle y fait de plus profondes impressions, et que, se rendant d'ailleurs vénérable par la sainteté de la religion qu'elle annonce, elle est conservée dans les cœurs sans que rien l'en puisse effacer.

—

I. Nous avons donc entrepris de traiter dans cet ouvrage de la religion et de toutes les choses qui concernent le culte divin; car si nous voyons tous les jours de fameux orateurs, les lumières du barreau, s'éclipser, pour ainsi dire, à la fin de leurs cours, et se soustraire aux affaires publiques, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la philosophie, et y chercher le repos que leurs glorieux travaux leur ont si justement mérité : si ces grands personnages, bien loin d'y goûter la douceur de ce repos si longtemps désiré, et acheté par tant de sueurs et de fatigues, n'y trouvent au contraire que de nouvelles tortures pour leur esprit, parce qu'ils cherchent ce qu'ils ne sauraient rencontrer : avec combien plus de raison et de confiance devons-nous nous jeter entre les bras de la divine sagesse comme dans un port assuré, puisque tout ce qu'elle enseigne est naturel à penser, agréable à écouter, facile à dire et honorable à entreprendre. Si enfin des hommes nés pour être les arbitres des peuples et les interprètes de la justice, ont cru bien mériter du public en lui donnant les Institutions du Droit Civil, pour tâcher par là d'assoupir les différends qui naissent à tous momens parmi leurs citoyens : que ne devons-nous point espérer de la grandeur et de la sainteté de notre sujet, puisqu'il ne s'agit pas ici de quelques lois locales, ou de quelques coutumes établies, mais de la vie éternelle, de l'immortalité, de Dieu même !

J'entreprends cet ouvrage sous vos auspices, ô invincible empereur, et j'ose mettre à la tête de ces Institutions le nom sacré du grand Constantin, de ce prince religieux qui, renonçant à l'erreur a, le premier de tous ceux qui ont régné avant lui, reconnu le véritable Dieu, et lui a rendu le culte qui n'est dû qu'à lui seul. Car cet heureux jour que la Providence avait choisi pour vous donner l'empire du monde, ayant enfin paru, vous commençâtes un règne qui devait faire tout le bonheur des peuples, comme il en faisait déjà tous les souhaits; vous commençâtes, dis-je, ce beau règne par rappeler la justice du triste exil où vos prédécesseurs l'avaient toujours reléguée. Un commencement si digne d'un empereur chrétien, n'en doutez point, attirera sur vous toutes les bénédictions de Dieu. Ce Dieu reconnaissant vous comblera d'une félicité durable; il vous donnera les grandes et solides vertus; il prolongera vos jours jusqu'à une heureuse vieillesse, afin que les hommes aient le plaisir de voir la justice et la voir régner longtemps sur eux, et qu'après une longue suite d'années et d'heureux succès, vous puissiez mettre entre les mains des Césars vos fils[1] le pouvoir souverain que vous avez reçu de celles de votre auguste père[2]. Mais si

[1] Constantin, Constance et Constant
[2] Constance Chlore.

Dieu a couronné la piété en votre personne sacrée, il saura bien punir l'impiété de ceux[1] qui persécutent encore les adorateurs de son nom et les disciples de son fils; et plus il semble différer leur châtiment, plus ils en doivent craindre la rigueur. Car si la vertu trouve en lui un père plein de bonté, le crime doit s'attendre à y trouver toute la juste colère et la sévère équité d'un juge inexorable.

Entrons donc dans la voie qui conduit à la vérité, et prenons garde à ne nous pas engager dans des routes écartées sous la conduite de ces faux sages, de ces célèbres fondateurs de la philosophie humaine. Je serais sans doute le premier à les suivre, et à porter les autres à embrasser leurs dogmes, si je croyais qu'ils pussent nous faire arriver sûrement à la possession de la vertu. Mais ce sont des guides aveugles, qui ne s'accordant pas même entre eux sur le chemin qu'on doit tenir, et marchant chacun par des sentiers différens qu'ils ont tracés, n'ont laissé après eux que des vestiges confus, sur lesquels il est dangereux de régler les siens, et qui, bien loin de mener à la connaissance de la vérité, conduisent infailliblement à l'erreur et au mensonge. Pour nous, qui avons le bonheur d'être initiés par le baptême aux mystères sacrés de la véritable religion, qui avons reçu d'en haut par l'organe de la foi la lumière de la vérité, et qui avons Dieu même pour garant des grands principes que nous établissons, nous invitons toutes sortes de personnes au banquet que nous avons préparé, où nous ne servirons que des viandes célestes, et qui ont la vertu de rendre immortels ceux qui en font leur nourriture ordinaire.

Nous avons partagé cet ouvrage en sept livres, dans lesquels nous exposerons la vérité dans tout son jour, et nous la ferons voir avec toute la beauté et tous les agrémens qui l'accompagnent. Au reste, le sujet que nous traitons est si riche et si abondant, que si nous voulions étaler toutes les richesses qu'il renferme et ne rien omettre de tout ce qui pourrait contribuer à sa perfection, nous serions obligés de lui donner une trop grande étendue. Mais si nous resserrons notre discours dans de justes bornes, on ne doit pas craindre qu'il en soit plus obscur; car les choses que nous avons à dire sont d'elles-mêmes si claires et si faciles à comprendre qu'on ne saurait assez s'étonner de voir les hommes, et surtout ceux qui font une profession particulière de sagesse, de les voir, dis-je, chercher la vérité, sans la pouvoir trouver, puisqu'elle se montre à eux environnée de tant de lumières. Que si nous sommes assez heureux, ce que nous espérons de la bonté du ciel, pour faire rentrer les hommes dans le chemin de la vérité, dont ils se sont écartés pour suivre celui de l'erreur, nous les conduirons à la source d'une doctrine salutaire, où ils pourront étancher avec plaisir et sans crainte la soif ardente qui les brûle. Il ne sera pas même nécessaire qu'ils fassent un grand effort d'esprit pour pénétrer dans ce que nous leur proposerons: nous le ferons avec tant de netteté qu'on le concevra sans peine, pourvu qu'on ait la patience d'écouter ou de lire; car il se trouve des personnes si fort attachées à leurs préventions qu'elles se mettent volontairement un voile sur les yeux pour ne pas voir la vérité; et leur aveuglement est d'autant plus déplorable, qu'en voulant défendre leur religion, ils ne font rien pour elle et font beaucoup contre eux. C'est pour ces malheureux esclaves de la prévention et de l'erreur que nous entreprenons d'écrire ceci. Il faut, s'il se peut, les faire sortir de cette obscurité où ils sont comme ensevelis, il faut leur aider à rompre les liens qui les retiennent captifs du mensonge. Qu'ils considèrent seulement ce qu'ils sont, et pourquoi ils se trouvent sur la terre; qu'ils apprennent à se connaître, et ils apprendront en même temps à connaître quelle est leur fin, et quels sont les moyens qu'ils doivent prendre pour y arriver; qu'ils soient enfin bien persuadés que toute religion sans la pratique de la vertu est fausse, et que la vertu sans l'exercice de la véritable religion n'est qu'imaginaire.

II. Nous avons donc entrepris de tirer la vérité des ténèbres dont l'erreur l'a couverte jusqu'ici, et de la faire paraître dans tout l'éclat qui lui est naturel: mais nous n'avons pas cru devoir commencer par cette question célèbre, qui semble d'abord se présenter d'elle-même; savoir : s'il y a une providence qui veille sur toute la nature, ou si toutes choses ayant été formées par le hasard lui doivent aussi leur conservation.

[1] Il veut marquer par là Licinius.

Démocrite a été l'auteur de cette opinion, et son disciple Épicure l'a pareillement enseignée. Mais ces deux philosophes n'ont fait que renouveler l'impiété de deux fameux athées [1], dont le premier doutant de la divinité, et le second la niant absolument, s'accordaient en cela, qu'ils ôtaient à la Providence le gouvernement de l'univers.

Les stoïciens au contraire ont toujours soutenu que le monde n'avait pu être formé que par cette souveraine puissance, et ne pouvait se conserver que par ses soins. Cicéron même, quoiqu'il fût académicien déclaré, abandonna sur ce point l'incertitude de sa secte, pour confirmer par plusieurs argumens affirmatifs le sentiment des stoïciens, et le fortifier par de nouveaux raisonnemens: ce qu'il fait dans plus d'un ouvrage, mais principalement dans celui qu'il a composé sur la *Nature des Dieux*. Et certes, pour convaincre de fausseté l'opinion de trois ou quatre philosophes, il n'y a qu'à leur opposer le témoignage unanime des peuples et des nations entières, qui n'ont là-dessus qu'une même voix et un même langage. Car quel est l'homme assez grossier, et dont l'esprit et les mœurs soient si sauvages et si brutes, qui, levant les yeux au ciel, ne soit convaincu de la nécessité d'une providence, quoiqu'il puisse ignorer quel est le Dieu qui la fait agir, lorsqu'il vient à contempler la disposition des corps célestes, leur mouvement, leur étendue, leur durée, leur utilité, leur éclat, leurs effets. Et il ne se peut qu'il ne conçoive en même temps, que ce qui se maintient dans un ordre si admirable, et se meut par des ressorts si justes, ne soit l'effet d'une cause encore plus excellente, et d'une sagesse qui ne peut être que celle d'un Dieu? Il n'est donc rien de plus aisé que de produire des preuves de cette première vérité; mais parce que cette matière a été beaucoup agitée de part et d'autre, et que les ennemis de la Providence ont été plus d'une fois vaincus et désarmés par ses défenseurs, nous ne nous y arrêterons pas davantage, d'autant plus que nous serons obligés dans le cours de cet ouvrage de toucher souvent le même sujet, qui se trouve si naturellement lié aux autres que nous devons traiter, que nous ne saurions en entamer aucun qui n'ait quelque rapport avec la divine providence.

III. Ne différons donc plus d'entrer en matière, et commençons par cette question qui, dans l'ordre, ne devrait être que la seconde; savoir, si le monde est gouverné par une seule divinité ou par plusieurs. Nous n'estimons pas qu'il puisse y avoir un seul homme, s'il se sert de son esprit pour penser et de sa raison pour former un raisonnement, qui ne comprenne par cet unique secours qu'il tire de la nature, qu'il n'y a qu'un Dieu qui soit l'auteur de toutes choses, et qui les conserve par la même puissance qui les a créées. Car quel besoin y a-t-il d'en admettre plusieurs? Est-ce qu'un seul n'a ni assez de tête ni assez de force pour un emploi si vaste et si pénible? Peut-être que les forces de plusieurs unies ensemble pourront suppléer à la faiblesse d'un seul. C'est sans doute ce que s'imaginent ceux qui veulent établir la pluralité des dieux: ils les croient faibles et incapables de soutenir un si pesant fardeau, sans le secours mutuel et charitable qu'ils reçoivent l'un de l'autre. Mais comment cette puissance peut-elle s'accorder avec la nature de Dieu qui renferme en soi une puissance infinie? Il n'y a donc qu'un Dieu dont la puissance est sans bornes et la force sans faiblesse. Car cela seul peut-être appelé infiniment solide, qui ne peut rien perdre, et infiniment parfait, qui ne peut rien acquérir. Qui doute qu'un roi à qui toute la terre serait soumise n'eût un pouvoir d'une plus grande étendue que si cet empire était partagé entre plusieurs rois? Il en sera de même de l'empire de l'univers, si on le partage entre plusieurs divinités. Or comme il est certain qu'un pouvoir infini ne peut résider que dans un être qui est en toutes choses et en qui toutes choses sont, si la divinité n'est unique, en qui trouvera-t-on ce pouvoir? Sera-ce dans des divinités subalternes, qui le divisant entre elles, détruisent entièrement sa nature? Ces petits dieux qu'on se figure n'auront en particulier qu'un pouvoir fort limité, parce qu'il manquera à chacun ce qui sera dans tous les autres; et plus leur nombre sera grand, moins ils auront de pouvoir. Bien plus, cette souveraine puissance ne peut souffrir la moindre division; car tout ce qui peut être divisé, peut être altéré. Or Dieu étant incorruptible ne peut souffrir aucune altération: concluons donc que la puissance de Dieu, qui n'est point distincte de

[1] Protagoras et Diagoras.

Dieu même, ne saurait être divisée. Et certes celui-là est dans une erreur grossière, qui ne peut s'imaginer qu'un corps d'une si grande étendue que le monde, puisse être régi par un seul : il ignore l'immensité de la puissance divine, s'il croit que celui qui l'a créé sans aide en ait besoin pour le gouverner. Mais peut-être voudra-t-on encore nous contester ce point. Un seul n'a pu construire une machine composée de tant de ressorts si justes, et qui ne se dérangent jamais; assembler tant de différens corps pour n'en former qu'un; les maintenir tous dans une concorde admirable, y mettre tant d'ornemens qui surprennent par leur variété, et par la merveilleuse proportion qui se trouve entre eux; il faut nécessairement, dira-t-on, que plusieurs aient mis la main à un si bel ouvrage. Et moi je soutiens qu'un seul en est l'auteur. Imaginez dans vos dieux telle grandeur qu'il vous plaira; multipliez-en le nombre à proportion du besoin que vous croyez en avoir pour un édifice si considérable; mettez dans chacun d'eux tant de puissance, de vertu, de sagesse, de majesté, que vous voudrez: je réunirai tout cela dans un seul, et je vous soutiendrai, de plus, qu'il y en a une infinité de fois davantage qu'il n'est possible de le dire ni de le penser. L'esprit humain n'a point d'idée, quelque élévation qu'il lui veuille donner, qui puisse représenter l'ombre seule de cette divine intelligence: comment en pourrait-il soutenir l'éclat? La langue n'a point de parole, quelque énergique qu'elle soit, qui puisse expliquer le moindre des effets qui partent de cette divine puissance : comment en pourrait-elle exprimer l'étendue? Je sais qu'on peut encore nous opposer que tous ces dieux, considérés chacun en particulier, sont aussi grands que le seul Dieu que nous reconnaissons: mais il n'est rien de moins juste que cette pensée; car il faut de nécessité que le pouvoir de ces dieux soit borné : si l'un d'eux veut tant soit peu étendre le sien, il ne le peut qu'il ne rencontre un de ses collègues et qu'il ne le chasse du poste qu'il occupait. Peut-on appeler divin un pouvoir qui se trouve enfermé dans de certaines limites? Quel dieu! à qui l'on prescrit, pour ainsi dire, une sphère d'activité, hors laquelle il ne lui est plus permis d'agir! Mais ils ne prévoient pas, ces partisans de la pluralité des dieux, qu'il peut arriver qu'ils se trouven de sentimens opposés, comme il arriva en effet durant la guerre de Troie (du moins si nous en croyons Homère); car les uns voulant la ruine de cette ville, et les autres au contraire la voulant sauver, ils en vinrent aux mains, et ce différend pensa avoir de fâcheuses suites pour la céleste république. Les conséquences en seraient incomparablement plus dangereuses dans le gouvernement du monde. Et voyez à quoi il serait réduit, et quel désordre ce serait dans la nature, si, par exemple, l'un de ces dieux ayant destiné une certaine quantité de pluie douce pour arroser la terre et la rendre féconde au printemps, il prenait fantaisie à un autre dieu d'envoyer de la neige? Il est donc constant que le monde ne peut être gouverné que selon la suprême volonté d'un seul, comme une armée ne saurait subsister que sous les ordres d'un seul général; vouloir enfin admettre plusieurs dieux dans le gouvernement de l'univers, n'est pas moins contraire au bon sens et à la raison, que d'introduire dans le corps humain plusieurs âmes pour conduire et régler les mouvemens de ce petit monde, dont la structure n'est peut-être pas moins admirable que celle du grand : en sorte qu'une âme régirait les passions, une autre âme ferait agir les membres, chacun suivant les fonctions auxquelles il est destiné: celle-ci appliquerait les sens à leurs objets, celle-là fournirait les esprits et les enverrait aux endroits où ils sont nécessaires; une autre enfin ferait jouer tous les ressorts qui entretiennent la vie, et qui font subsister la machine. Si donc une âme peut seule gouverner le corps qu'elle anime, pourquoi ne veut-on pas qu'un Dieu puisse seul gouverner le monde qu'il a créé? D'ailleurs, si l'on prétend que tous ces dieux, dans l'exercice de leurs emplois, reçoivent les ordres de l'un d'entre eux, qui soit comme leur chef, ce ne seront plus des dieux, mais les officiers et les ministres de celui qui leur commande, qui prescrit à chacun ce que chacun doit exécuter, qui distribue les charges, en un mot qui est celui à qui les autres obéissent. Si l'égalité ne se rencontre point entre eux, ni la divinité non plus, le commandement absolu exclut toute obéissance; or le nom de Dieu est un nom de puissance absolue.

IV. Les prophètes, dont le nombre n'est pas peu considérable, ont tous annoncé un Dieu. Et ce qui doit donner à leur témoignage un caractère

d'infaillibilité, c'est que par l'inspiration de ce même Dieu, ils ont tous prédit ce qui devait arriver dans la suite des siècles, avec une uniformité capable de convaincre les moins crédules. Ceux qui font gloire de ne point déférer à la vérité, soutiennent que ces hommes divins ne méritent aucune créance, et que dans les oracles qu'ils ont rendus, ils ont moins été les organes de leur Dieu que les interprètes de leurs propres pensées. Peut-être parce qu'ils n'ont parlé que d'une divinité, les veut-on faire passer pour des fanatiques ou pour des imposteurs? Cependant, nous voyons que leurs prophéties s'accomplissent tous les jours; et ce rapport merveilleux entre les prédictions et les événemens, et entre les paroles d'un prophète et celles d'un autre prophète, nous fait assez connaître que ce n'est l'ouvrage ni de la fureur, ni de l'imposture. Et quelle plus grande témérité que d'oser accuser ces hommes admirables d'avoir voulu imposer aux peuples, eux que Dieu n'avait pas seulement envoyés pour publier son nom par toute la terre, mais aussi pour en chasser l'injustice qui y régnait! Mais, après tout, quel est le motif le plus ordinaire qui inspire le mensonge et qui fait les fourbes, sinon le désir qu'on a de s'élever dans le monde aux dépens de la crédulité des simples? Et qui fut jamais moins attaché aux richesses et moins susceptible d'ambition que ces hommes de Dieu? Ils se sont acquittés de leur ministère avec un si grand désintéressement, qu'ayant abandonné ce qu'une prévoyance raisonnable pouvait leur conseiller de se réserver pour le soutien de leur vie, ils l'ont attendu chaque jour de la main de Dieu, et, bien loin d'avoir acquis dans l'exercice de leurs fonctions des biens et des honneurs, ils n'y ont trouvé que des supplices et la mort. C'est le prix ordinaire dont les méchans paient la charité sincère des gens de bien, qui les reprennent de leurs désordres et qui leur veulent inspirer l'amour de la vertu: ils conçoivent en même temps de l'aversion pour elle, et de la haine pour ceux qui leur annonçent ces maximes. Ajoutons à cela que, parmi ces prophètes, il s'est trouvé des princes et des rois, sur qui sans doute le soupçon d'une basse avarice ne tombera jamais, et qui cependant, aussi bien que les autres d'un rang inférieur, ont enseigné l'unité de Dieu.

V. Mais n'insistons pas davantage sur cette preuve, quelque certitude qu'elle ait, puisqu'elle n'en a pas pour ceux qui se font un honneur de ne rien croire, et venons à leurs propres auteurs. Nous consentons même à les prendre pour juges, et nous ne les récuserons point, quoiqu'on veuille qu'ils ne nous soient pas favorables. Ces juges sont les poëtes et les philosophes. Nous prétendons trouver dans leurs écrits des preuves de l'unité de Dieu; et il faut avouer que l'éclat de cette vérité est si perçant qu'il n'y a point d'yeux, quelque fermés qu'ils soient par l'ignorance ou par la passion, qui ne soient forcés de s'ouvrir lorsqu'ils en sont frappés.

Orphée, le plus ancien des poëtes et contemporain des dieux (puisqu'on dit qu'il se trouva dans le vaisseau des Argonautes avec Hercule, et les deux frères Castor et Pollux), Orphée, dis-je, appelle Dieu «le premier né,» comme étant le principe de toutes choses. Il le nomme encore «celui qui a apparu,» parce qu'il est le premier qui soit sorti du néant; et comme ce poëte ne peut concevoir ni la véritable origine, ni la véritable nature de Dieu, et ne voit rien de plus grand que l'air, ni qui ait plus de rapport avec l'immensité de Dieu, il le fait naître de cette vaste étendue. Il ajoute: que ce Dieu est le père de plusieurs autres; qu'il a bâti le ciel pour leur servir de demeure, et pour rassembler autour de lui dans le même palais cette nombreuse et divine famille. Ainsi ce poëte théologien, conduit par le seul instinct de la nature et éclairé de ses seules lumières, comprit sans peine qu'il y avait un être suprême auteur des autres êtres: car il ne pouvait attribuer cette qualité à Jupiter, puisqu'il était fils de Saturne; ni à Saturne, puisque le ciel passait pour son père; ni au Ciel même, qui ne faisant qu'une partie du monde et n'en étant qu'un élément, reconnaît nécessairement lui-même un principe. Cette suite de raisonnemens conduisit enfin Orphée à l'existence de ce Dieu premier né, entre les mains du quel il mit un pouvoir universel sur toutes les créatures.

Pour Homère, il ne nous a rien laissé qui pût éclaircir cette question, ayant écrit les aventures des dieux d'une manière qui n'a nul rapport à la grandeur qu'on doit supposer dans des substances si excellentes, et qui sans doute con-

vient mieux à la faiblesse des hommes qu'à la majesté de Dieu.

Il semblerait qu'Hésiode, qui a composé un livre exprès sur cette matière, pourrait nous être utile dans la recherche que nous faisons; il faut cependant demeurer d'accord que son ouvrage ne nous peut fournir que de faibles preuves. Il le commence par la description du chaos, de cette masse informe, de cet amas confus de matière, sans nous apprendre en quel temps et de quelle sorte les parties de cette matière première se sont trouvées unies ensemble. Car, comme toutes choses doivent avoir reçu leur disposition et leur arrangement de la main de quelque excellent ouvrier, il faut nécessairement que la matière ait reçu son existence de quelque être supérieur; et quel autre que Dieu peut lui avoir donné cette existence? Mais Hésiode n'entre point dans cette pensée; il ne saurait goûter une vérité qui lui est inconnue; et il paraît bien que lorsqu'il monta sur le Parnasse pour y composer son poëme, il l'avait médité à loisir, et que les Muses (comme il voudrait nous le faire croire) ne le lui inspirèrent jamais.

Virgile, le premier de nos poëtes latins, s'est beaucoup moins éloigné de la vérité, lorsqu'il parle ainsi de Dieu :

Au commencement le ciel, la mer, et les globes célestes furent comme animés d'un souffle de vie; tout reçut le mouvement de l'Esprit, qui se répandit et se mêla dans toutes les parties de l'univers

Et, pour ne laisser aucun doute touchant la nature de cet Esprit auquel il attribue une puissance si universelle, il dit nettement en un autre endroit :

Que Dieu remplit la terre, la mer, et l'immense étendue de l'air, et que tous les animaux qui vivent au milieu de ces élémens, tiennent de lui l'être et la vie.

Ovide, dès l'entrée de son excellent livre des Métamorphoses, avoue que le monde est l'ouvrage de Dieu, qu'il appelle en plus d'un endroit

Le Créateur du monde, et l'auteur de toutes choses.

Mais laissons-là les poëtes, et consultons les philosophes, dont l'autorité doit avoir plus de poids, et le témoignage plus de certitude, puisqu'on est persuadé qu'ils ne s'occupent pas, comme les poëtes, à embellir le mensonge, mais que leur unique étude est la recherche de la vérité.

Thalès de Milet, qui fut un des sept sages de la Grèce, et qu'on croit avoir été le premier qui ait traité des causes naturelles, fait naître toutes choses de l'eau; il soutient que Dieu s'est servi de cet élément pour les former. Ainsi, suivant cette opinion, l'eau est la matière, et Dieu est l'agent qui l'a mise en œuvre.

Dieu, selon Pythagore, est une âme qui anime toutes les parties de ce grand univers, qui est répandue partout, et qui donne la vie aux animaux et l'être à tout ce qui existe.

Anaxagore veut que Dieu soit une intelligence infinie, qui a en soi le principe de tout mouvement.

Antisthène laisse aux peuples ses dieux; mais il n'en reconnaît qu'un, qui est l'auteur de la nature.

Cléante et Anaximène croient que cette partie de l'air, la plus pure et la plus voisine du ciel, est Dieu même. A quoi Virgile notre poëte semble faire allusion, lorsqu'il dit que .

L'air, qui est le Père tout-puissant, descend dans le sein de la Terre son épouse, par des pluies qui la rendent féconde; et que s'insinuant par tout cet élément, il y forme les germes, les fait croître, et les nourrit.

Chrysippe veut que Dieu soit une vertu naturelle, excitée et comme animée par un esprit divin. Quelquefois il nomme Dieu une nécessité divine.

Zénon l'appelle une « loi divine et naturelle. » Tous enfin, dans une diversité apparente de sentimens, conviennent qu'il y a une Providence. Car que ce soit ou la nature, ou un air subtil, ou une souveraine raison, ou une intelligence, ou une nécessité fatale, ou une loi divine, ou telle autre chose qu'il leur plaira d'imaginer, c'est ce que nous appelons Dieu. Et qu'importe que tous ces noms soient différens, s'ils rappellent les esprits à une même notion, et s'ils y forment la même idée?

Quoique Aristote ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, et que ses opinions se combattent quelquefois, il marque en ceci une conformité toujours égale, et sans jamais varier il confesse qu'il n'y a qu'une seule et unique intelligence qui gouverne le monde.

Platon, qui est estimé le plus sage et le plus éclairé des philosophes, établit clairement un seul gouvernement monarchique dans l'univers; et sans se servir des noms d'air, de raison ou de nature, il appelle Dieu ce souverain

monarque, et il le fait l'auteur de ce grand et admirable ouvrage.

Cicéron, qui le suit et l'imite en plusieurs choses, rend souvent témoignage à l'unité de Dieu : et dans son *Traité des lois* il ne fait point de difficulté de le nommer l'Être suprême. Il se sert même de cet argument, pour prouver que le monde est gouverné par ce premier de tous les êtres : c'est dans le livre de la *Nature des Dieux* : « Il n'y a rien, dit-il, de plus grand, rien de plus excellent, que la nature divine ; par conséquent il n'y a que cette divine essence qui ait droit de posséder l'empire souverain sur toutes les créatures : elle seule est indépendante ; donc tout doit dépendre d'elle. » C'est ce qu'il confirme par la définition qu'il donne de la divinité. « Le Dieu, dit-il, que nous concevons, est un esprit libre, dégagé de toute matière, immortel, qui connaît tout, et qui donne le mouvement à tout. »

Enfin Sénèque, stoïcien déterminé s'il en fût jamais, et dévoué entièrement aux opinions du Portique, ne rend-il pas à Dieu en mille rencontres la gloire qui lui est due. Venant à parler de la mort qui arrive dans un âge peu avancé : « Vous ignorez, dit-il à un de ses amis, quelle est la grandeur et la majesté de votre juge ; sachez qu'il a un pouvoir absolu sur les hommes, et qu'il est le maître des dieux. » Et ailleurs : « Lorsque Dieu voulut jeter les premiers fondemens de cet édifice merveilleux, qui surprend encore tous les jours nos yeux et nos esprits, il créa des dieux, qu'il fit ses ministres dans la conduite de ce vaste empire ; et quoiqu'il fût présent partout, il trouva bon de faire divers départemens, et d'assigner à chacun une portion de l'univers, qu'il confia à son administration et à ses soins. » Ce philosophe parle le même langage que nous en plusieurs endroits de ses ouvrages. Mais nous l'écouterons encore autre part ; qu'il suffise maintenant d'avoir montré que les plus grands hommes, et les génies les plus sublimes de la savante Grèce et de la sage Italie ont approché de la vérité ; et ils l'eussent sans doute vue dans toute son évidence, si le malheur de leur naissance ne les eût engagés dans des opinions fausses, quoique établies par la coutume, par une longue suite d'années, et par le consentement des peuples. C'est sur la foi de ces opinions trompeuses qu'ils ont cru qu'il y avait d'autres dieux que celui qu'ils reconnaissaient pour le premier et le plus ancien de tous ; et qu'attribuant des qualités divines à diverses choses qui servent à l'entretien de la vie des hommes, ils en ont fait des divinités, et leur ont offert avec de l'encens leurs vœux et leurs hommages.

VI. Venons maintenant aux preuves divines : mais avant que d'en faire voir la certitude et l'évidence, examinons-en une qui n'est pas à mépriser, soit à cause de son ancienneté qui l'a en quelque sorte consacrée, soit parce que celui qui nous la doit fournir a été mis lui-même au rang des dieux. Nous lisons donc dans Cicéron, que le souverain pontife Cotta, disputant de la religion contre les stoïciens et expliquant les divers sentimens qui partagent les philosophes touchant le nombre et la nature des dieux, dit, que l'antiquité avait reconnu cinq différents Mercures : et après avoir raconté l'histoire des quatre premiers, il vient aux aventures du cinquième. Ce fut celui qui, ayant tué Argus, chercha dans l'Égypte un asile contre le ressentiment de Junon. Pendant le séjour qu'il y fit, il donna aux Égyptiens la connaissance des lettres, et leur dicta des lois ; et ces peuples par reconnaissance donnèrent son nom[1] au premier mois[2], bâtirent en sa mémoire une ville que les Grecs appellent encore aujourd'hui Hermopolis[3], et lui rendirent tous les honneurs qu'on ne rend qu'à la divinité. Quoique ce prétendu dieu des Saïtes[4] ne fût en effet qu'un homme, ce fut un homme extraordinaire : il rassembla en lui tout ce que la nature et l'art peuvent produire de lumières, et il posséda dans un degré si éminent les connaissances acquises et infuses, qu'elles lui méritèrent le glorieux nom de Trismégiste[5]. Il écrivit plusieurs livres des choses qui concernent la religion. Il y établit la grandeur, la souveraine puissance et l'unité de Dieu, et il lui donne, comme nous, le nom de Dieu et de Père. Mais afin de réprimer la curiosité peu religieuse de ceux qui voudraient savoir son véritable nom, il soutient qu'il n'en doit point avoir à cause de son unité. Car voici ses propres termes : « Dieu est un ; or ce qui est un n'a pas besoin

[1] Thoth. — [2] Septembre.
[3] La ville de Mercure.
[4] Les peuples d'Égypte.
[5] Trois fois grand.

de nom : Dieu est celui qui est, voilà son nom. Dieu est donc sans nom parce qu'il est seul, et que les noms ne sont nécessaires que lorsqu'il y a nombre; ils ne servent enfin qu'à empêcher la confusion qui se rencontrerait dans la pluralité, si l'un n'était distingué de l'autre par un nom particulier. »

Il faut maintenant parler des livres que les sibylles ont laissés; nous y trouverons, sur la vérité que nous voulons établir, des preuves plus certaines et qui ne seront pas sujettes aux défauts de celles que nous avons produites jusqu'ici ; car nos adversaires refuseront peut-être d'ajouter foi aux poëtes, parce que la perfection de leur art consiste à feindre et à rendre le mensonge vraisemblable, et ils ne croiront pas non plus devoir déférer à l'autorité des philosophes, parce qu'étant des hommes, ils peuvent se laisser surprendre à l'erreur ou à l'apparence.

Varron, qui pour sa profonde érudition ne vit aucun parmi les Grecs qui ne lui cédât, ni aucun des Romains qui osât l'égaler, ce savant homme, dis-je, dans son Traité des Choses Divines qu'il adresse à Caïus César, souverain sacrificateur, venant à parler des fonctions des quindécemvirs, qui sont préposés à la garde des livres sibyllins, prétend que ce nom ne fut pas donné à ces livres sacrés pour avoir été l'ouvrage d'une seule sibylle; mais que les anciens ayant ainsi nommé toutes les femmes qui paraissaient remplies de l'esprit de prophétie ou agitées de la fureur poétique, tout ce que ces femmes inspirées prononçaient reçut le nom d'oracles sibyllins, et elles celui de sibylles, ou du nom de celle qui prophétisait à Delphes, ou plutôt parce qu'elles passaient pour être les interprètes des volontés divines, le nom de sibylle étant composé de deux mots qui signifient, en langue éolienne, *les desseins des dieux*. Au reste, on en compte dix, et Varron rapporte leurs noms sur la foi des auteurs qui en ont parlé : la première parut dans la Perse : Nicanor, qui a écrit l'histoire d'Alexandre, en fait mention; la seconde, selon Euripide, dans son prologue de Lamia, était originaire de la Libye; la sibylle de Delphes, au rapport de Chrysippe, dans son Traité sur la Divination, était la troisième; celle de Cumes était la quatrième : le poëte Nævius et l'historien Pison en parlent, l'un dans son poëme de la guerre de Carthage et l'autre dans ses Annales. L'Érythréenne fut la cinquième; Apollodore d'Érythrée la fait citoyenne de la même ville que lui. Ce fut elle qui, voyant partir les Grecs pour Troie, leur prédit la ruine de cette ville, et dit qu'Homère ferait un poëme qu'il remplirait de fictions et de mensonges. Samos donna le nom et la naissance à la sixième; les Annales de cette île par Ératosthène en conservent la mémoire. La Cumane, nommée Amalthée par Damophile et par Hérophile, est la septième; cette sibylle, si célèbre dans l'histoire romaine, vivait sous le règne du premier des Tarquins; elle lui apporta un jour neuf volumes, elle lui en demanda trois cents pièces d'or. Le roi, indigné de la hardiesse de cette femme, ou étonné de sa folie, ou plutôt effrayé de la grandeur du prix qu'elle mettait à ses livres, la rebuta; mais elle, sans s'émouvoir, en brûla trois, et demanda la même somme pour les six qui restaient; Tarquin, surpris et irrité tout ensemble d'un procédé si nouveau, la traita encore plus rudement, ce qui l'obligea à en brûler trois autres. Le roi, ému de crainte, et peut-être touché de curiosité, voyant qu'elle persistait toujours à demander les trois cents pièces d'or, les lui fit compter sur l'heure, et fit mettre dans le Capitole les trois livres qui s'étaient sauvés du feu et de l'avarice de la sibylle. Leur nombre fut dans la suite beaucoup augmenté de ceux que plusieurs villes de Grèce et d'Italie envoyèrent à Rome; et on rassemblait avec soin tout ce qui portait le nom de sibyllin, ou qui paraissait en avoir le caractère. La huitième fut nommée l'Hélespontique; elle était née dans les champs de Troie, au bourg de Marpesse, près de la ville de Gergithium; elle prophétisa sous le règne de Cyrus, et du temps de Solon, si nous en croyons Héraclide. La neuvième était de Phrygie, et publia ses prophéties à Ancyre. La dixième et dernière fut la Tiburtine; elle se nommait Albunée, et on lui avait dressé un autel sur le bord de l'Anio. On dit même que son image tenant un livre à la main fut trouvée au fond de ce fleuve, et que le sénat ordonna qu'elle fût transférée au Capitole pour y recevoir les honneurs divins.

Les livres des sibylles sont entre les mains de tout le monde, hors ceux de la sibylle de Cumes,

dont les Romains font un grand mystère, n'étant permis qu'aux quindécemvirs, dont nous avons parlé, de les voir et de les lire. Chacun de ces livres est appelé le Livre de la sibylle, sans que l'on puisse bien discerner de laquelle des dix chaque livre est en particulier; la seule sibylle d'Érythrée se nomme au commencement du sien; elle déclare que, quoiqu'elle soit née à Babylone, elle prend toutefois le nom d'Érythréenne. Elle rendit ce nom célèbre dans la suite par la noblesse de ses expressions et par la sublimité des choses qu'elle prédit; car quoique ses autres compagnes aient publié d'une commune voix l'unité de Dieu, celle-ci le fait d'une manière plus relevée et plus digne de la majesté de celui qu'elle annonce. Voici ce qu'un auteur très-exact, Fenestella, rapporte d'elle au sujet des quindécemvirs: il dit que le Capitole ayant été rebâti sous le consulat de Curion, après un incendie qui n'en avait fait que des ruines, ce premier magistrat de la république proposa au sénat d'envoyer à Érythrée quelques personnes de considération pour faire une recherche des livres de la sibylle et les faire transporter à Rome. Le sénat députa pour cet effet trois personnes de probité [1], qui retournèrent chargés de mille vers qu'ils avaient eu soin de tirer de l'original avec beaucoup de fidélité et d'exactitude. Varron raconte la chose dans les mêmes termes. Voici donc de quelle manière cette sibylle parle de Dieu dans ses vers :

Il n'y a qu'un Dieu, dont la grandeur est infinie, et l'essence incréée.

Dieu est seul, infiniment élevé au-dessus des autres êtres: il a créé le ciel et les astres, la terre et les arbres qu'elle porte; la mer et les eaux qui s'y précipitent.

Peuples, adorez ce Dieu, qui est un seul, rendez-lui l'honneur qui lui est dû comme au maître du monde; il est seul de toute éternité, et il sera seul dans toute l'éternité.

Une autre sibylle fait parler Dieu de cette sorte.

Je suis le Dieu unique, et il n'y en a point d'autre que moi.

Ces témoignages doivent suffire pour notre dessein; mais l'occasion se présentera peut-être d'en parler encore; et nous achèverons alors de rapporter les témoignages des autres sibylles. Au reste, puisque nous avons entrepris de défendre la vérité contre ceux qui la combattent sans la connaître, et qui fuyant la lumière de la véritable religion aiment à demeurer dans les ténèbres de celle où ils sont nés, de quelles plus fortes preuves pourrions-nous nous servir pour les détromper, que de celles que leurs propres dieux nous fourniront?

VII. Apollon, celui de leurs dieux qu'ils croient le plus éclairé et le plus savant dans la connaissance des mystères, ayant quitté Delphes pour venir demeurer à Colophon dont l'agréable séjour l'avait charmé, un jour que quelqu'un l'interrogeait touchant la véritable essence de Dieu, lui répondit ainsi:

Il est né de lui-même; il ne doit point à une mère la vie dont il jouit, ni à un maître la science qu'il possède; nulle langue ne peut exprimer son nom : le feu est sa demeure : voilà quel est Dieu. Pour nous autres anges, nous ne sommes qu'une portion de la Divinité.

Ces paroles peuvent-elles s'entendre de Jupiter? Est-il sans mère et sans nom, et l'un et l'autre ne sont-ils pas connus? Mercure Trismégiste, dont nous avons ci-devant rapporté le témoignage, donne encore plus d'étendue à cette réponse d'Apollon; il ne se contente pas, comme lui, de ne point donner de mère à Dieu, il ne lui donne pas même de père, parce qu'il est lui-même son principe. Et en effet celui qui donne la vie à toutes choses, la peut-il recevoir d'un autre?

C'est donc une proposition d'une éternelle vérité qu'il n'y a qu'*un Dieu*, qu'*un Père*, et qu'*un Maître*. Et nous croyons l'avoir jusqu'ici suffisamment prouvé, soit en y employant la force du raisonnement, soit en produisant, pour l'appuyer, une foule de témoins qui ne doivent pas être suspects à nos adversaires, puisqu'ils sont d'un même parti. Mais peut-être quelqu'un nous fera la même question que Cicéron fait faire à Hortensius. « Si Dieu est seul, de quelle félicité peut-il jouir dans une si triste solitude? » Il est vrai que Dieu est seul, mais il n'est pas vrai qu'il soit solitaire comme on se l'imagine, ni relégué, pour ainsi dire, dans le fond d'un désert. Il a sa cour, il a ses ministres que nous appelons ses anges; et c'est la pensée d'un philosophe [1], que nous avons allégué en un autre endroit : « Dieu, dit-il, a

[1] P. Gabinius, M. Octacilius, et L. Valerius.

[1] Sénèque.

créé de purs esprits pour être ses ministres dans le gouvernement du monde. Mais ces ministres ne sont pas des dieux, et ne veulent passer pour tels. Ils n'ont garde d'accepter des autels, ni de demander des sacrifices. Toute leur gloire consiste dans la prompte obéissance qu'ils rendent aux ordres du Tout-Puissant. » Qu'on ne présume donc pas que ces esprits soient ces fausses divinités que le peuple adore : quoique, après tout, il nous soit fort indifférent qu'on ait cette pensée, elle ne peut avoir aucune force contre nous, puisque l'unité que nous reconnaissons en Dieu exclut toute pluralité. Qu'ils s'informent du moins, ces adorateurs des faux dieux, quel nom ils peuvent leur donner sans crime. Qu'ils sachent qu'on viole le respect qu'on doit à Dieu, lorsqu'on donne à plusieurs un nom qui ne peut être qu'à un seul ; et que ce grand Dieu ne communique à personne ni son nom ni sa puissance. Qu'ils apprennent de leur Apollon ce qu'ils doivent croire de Jupiter et des dieux qui sont moindres que lui. Il leur enseignera par son oracle, que Jupiter n'a pas plus de part à la puissance souveraine que les autres dieux à la nature divine, et que de simples esprits ne sont pas des dieux, mais les hérauts ou tout au plus les ministre du vrai Dieu. Ce n'est pas que dans cet oracle votre Apollon ne soit un imposteur lorsqu'il parle de lui-même ; car n'étant qu'un mauvais démon, il a bien l'audace de se mettre au nombre de ces bienheureuses intelligences que Dieu appelle ses anges. Il est vrai qu'il se rend quelquefois justice, ou plutôt la force de la vérité l'oblige à confesser malgré lui qu'il est un esprit impur. C'est ce qu'il fit dans cette autre réponse, qu'il rendit à ceux qui lui demandaient la manière dont il voulait être invoqué, et dans la formule de prières qu'il leur prescrivit :

O vous qui savez tout, qui connaissez tout, vous qui êtes présent partout, exaucez nos vœux, ô démon.

En donnant le modèle d'une autre prière qu'il veut qu'on lui adresse, il la commence par ces mots :

Lucifer, qui avez formé cette belle harmonie qui unit ensemble toutes les parties de l'univers, sage démon, etc.

Il se condamne donc lui-même par sa propre bouche, et demeurant d'accord qu'il est ce fameux rebelle [1], qui dès le commencement du monde se révolta contre son créateur, il est en même temps contraint d'avouer qu'il mérite la peine qui est due à son crime. C'est ce qu'il confesse nettement dans un autre de ses oracles.

Les démons qui habitent sur la terre, et ceux qui parcourent les campagnes liquides, gémissent sous la pesanteur des coups que le bras de Dieu fait tomber sur eux sans relâche.

Nous traiterons dans le second livre de ces deux espèces de démons. Il nous suffit pour le moment d'indiquer que lorsque Apollon se veut honorer lui-même et se placer dans le ciel de sa propre autorité, il nous apprend quel nom nous devons donner à ces substances spirituelles [1] qui environnent le trône de Dieu.

Que les hommes ouvrent donc enfin les yeux, qu'ils renoncent à leurs anciennes erreurs, et que sortant des ténèbres d'un culte faux et profane ils se laissent conduire, à la faveur d'une lumière plus pure, à la connaissance de leur Dieu, de leur Père. Mais qu'ils sachent que quelque efforts que fasse l'esprit humain, quelque élévation naturelle qu'il ait, de quelque pénétration qu'il se glorifie, il se trouvera toujours accablé de la puissance de Dieu lorsqu'il en voudra mesurer l'étendue, ébloui de sa majesté s'il la veut regarder trop fixément, et arrêté tout court s'il prétend s'élever jusqu'à la connaissance de son origine.

VIII. On ne peut sans doute résister à la force et à la multitude des preuves que nous venons d'alléguer, ni douter un seul moment que le monde ne soit régi par un pouvoir absolu, et par une providence infiniment éclairée, qui n'est autre chose que Dieu même. Platon, frappé de l'éclat de cette majesté, et considérant qu'elle doit être la force et la vertu qui donne le mouvement et la vie à tous les êtres, avoue, dans son *Timée*, que l'esprit ne saurait comprendre ni la parole exprimer tant de grandeur et de puissance. Après cela qui osera seulement penser qu'il y ait rien, je ne dis pas de difficile, mais d'impossible à Dieu, à ce Dieu qui ayant formé dans son entendement le dessein et le plan de tant d'ouvrages merveilleux, les a produits au dehors par sa puissance, et les a perfectionnés par sa parole. Sa sagesse les gouverne, son esprit y maintient l'ordre, sa bonté les conserve ; et quoique nos yeux soient témoins de ces miracles, ils demeurent toujours

[1] Lucifer.

[1] Le nom d'anges.

incompréhensibles, toujours ineffables. Il ne peut être parfaitement connu que de lui même.

C'est ce qui m'a souvent fait déplorer en moi-même l'aveuglement de ceux qui adorent les fausses divinités; car enfin peut-il y avoir des hommes qui aient le cœur si étroit et l'esprit si obscurci, des hommes qui aient dégénéré de telle sorte de la noblesse de leur origine et de l'excellence de leur nature, pour se pouvoir persuader que ce qui est sorti de l'union purement naturelle d'un homme et d'une femme renferme en soi des qualités divines qui méritent leur culte et leur adoration. Qu'ils écoutent ce que la sibylle[1] chante dans ses vers, et qu'ils déférent du moins à un oracle pour lequel ils ont tant de vénération.

La divinité ne peut être formée dans le sein d'une femme, et l'homme ne saurait produire un dieu.

Si cela est, comme on n'en peut douter, que deviendra la divinité d'Hercule, d'Apollon, de Bacchus, de Minerve et celle du grand Jupiter, puis qu'il est certain que tous ces dieux doivent leur naissance à l'un et à l'autre sexe? Mais qu'y a-t-il de plus éloigné de l'extrême pureté qui doit être en Dieu, que le moyen qu'il a donné aux hommes pour conserver leur espèce? Si donc les dieux sont immortels, si l'éternité est leur partage, quel besoin ont-ils d'un autre sexe? Est-ce pour leur donner des successeurs? Ils ne doivent jamais finir, et quand leur postérité pourra-t-elle leur succéder? C'est ce qui a introduit parmi les hommes et les animaux la nécessité de l'union entre les sexes différens ; parce que tout ce qui reçoit la vie étant sujet à la mort, chaque espèce finirait bientôt sans cette union qui la conserve, et lui procure en quelque sorte l'immortalité. « Je conviens, dira quelqu'un, que Dieu n'a pas besoin d'un autre sexe pour avoir des fils qui lui succèdent; mais qu'il s'en serve du moins pour se faire des sujets, ou pour augmenter le nombre de ses ministres; » comme si Dieu, dont la puissance ne peut être bornée, ne pouvait sans ce secours produire autant de créatures qu'il le jugera nécessaire pour sa gloire et pour son service. Car s'il a bien voulu accorder à des insectes le privilége de pouvoir se former une postérité du suc de quelques herbes odoriférantes et du plus pur sang des fleurs, qui osera nier qu'il ait le pouvoir de peupler le monde de nouvelles créatures, sans avoir recours à un moyen si peu digne de la simplicité de sa nature?

Que les hommes ne soient donc plus si insensés que de rendre à leurs semblables un culte qui n'est dû qu'à Dieu. Mais on voudra peut-être savoir ce qui a rempli le monde de tant de divinités, ce qui a obligé les peuples à élever des autels en tant de lieux : c'est l'amour qu'ils ont eu pour leurs princes ; c'est cet amour qui leur a mis l'encensoir à la main. Ils ont cru ne pouvoir rendre à la mémoire de leurs rois ce qu'ils croyaient leur devoir, soit à cause de leurs vertus, soit pour la découverte de quelques arts utiles à la vie civile ou naturelle, soit enfin pour reconnaître les bienfaits qu'ils en avaient reçus, qu'en leur rendant après leur mort les honneurs divins. Il ne faut qu'ouvrir les historiens et les poëtes pour être d'abord convaincu de cette vérité.

IX. Mais entrons dans les détails, et examinons les mœurs, la conduite et la vie de ces hommes dont la superstition a fait des dieux. Commençons par Hercule ; l'innocence opprimée et la vertu malheureuse n'eurent jamais un protecteur plus zélé. Il passe lui-même pour un modèle achevé des vertus héroïques, et il est parmi les dieux ce que fut autrefois parmi les Romains l'illustre Africain[1]. Cependant lorsqu'il parcourait la terre pour la purger des monstres qui l'infestaient, il la remplissait de monstruosités plus horribles, et on le suivait moins à la trace de ses victoires qu'à la suite de ses adultères et de ses incestes. Mais doit-on s'en étonner; il était lui-même le fruit d'un double adultère[2]. Que pouvait-il y avoir de divin dans ce fils d'Alcmène, qui, devenu l'esclave des passions les plus honteuses, n'épargnait ni condition ni sexe, et qui allumant partout un feu impur, violait de toutes les manières les lois de la nature les plus inviolables. Et, à bien considérer ces fameux travaux qui l'ont rendu si célèbre, on ne voit pas que pour en venir à bout il ait eu besoin de la divinité. Combattre un lion, faire perdre la vie à un sanglier, percer des oiseaux à coups de flèches, nettoyer une étable,

[1] Érythréenne.

[1] Scipion.

[2] De Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon.

surmonter la résistance d'une fille et lui enlever sa ceinture, mettre en pièces des chevaux accoutumés au sang et au carnage avec leur barbare conducteur; qu'y a-t-il après tout en cela de si grand, de si digne d'admiration? Ce sont, à la vérité, des exploits signalés, mais ce sont des exploits d'un homme. Et s'il a remporté plus d'une victoire, ç'a été sur des ennemis qui n'étaient ni immortels ni invincibles. Car, comme dit l'orateur romain : « quelle est la valeur qui puisse résister à la violence du fer et aux forces d'un athlète? Mais de réprimer la fougue de la colère, et d'apaiser les saillies d'un esprit emporté, ce sont là les hauts faits d'un véritable héros; » et c'est cette bravoure qui a été inconnue à Hercule. Qu'on me donne un héros de ce caractère; je ne le mettrai pas seulement au-dessus des hommes, je le placerai sur un même trône avec Dieu. Et qui doute qu'il n'y ait beaucoup moins de gloire à terrasser un lion ou un sanglier, qu'à surmonter sa colère, qui est une bête incomparablement plus difficile à apprivoiser; que les harpies, ces oiseaux insatiables, ne soient plus faciles à chasser que l'avarice et l'ambition, passions toujours avides d'honneurs et de richesses; qu'il ne soit plus aisé de désarmer une Amazone, que d'ôter à l'impureté les armes dont elle se sert pour triompher de la pudeur; et que ce ne soit enfin un travail moins pénible de vider une étable où l'on renferme tous les jours dix mille bœufs, que de nettoyer une âme que les vices remplissent d'ordure. Il n'y a donc que celui qui aime la justice, et qui sait vaincre par sa modération les passions les moins soumises à la raison, qui mérite le nom de héros, et qui ait droit de prétendre à la gloire, l'unique récompense de la vertu.

Si l'on comprenait bien quelles doivent être les actions d'un Dieu, de quel caractère de grandeur elles doivent être marquées, combien elles doivent être épurées; avec quel mépris, ou plutôt avec quelle horreur, ne regarderait-on pas celles que l'on publie de ces prétendues divinités, et qui font le sujet de l'admiration des petits esprits? Elles leur paraissent grandes et relevées, non qu'ils les mesurent par la force et la vertu qui est en Dieu, mais par la faiblesse de l'impuissance qui est en eux.

Mais peuvent-ils nier que ce fils du grand Jupiter n'ait été réduit à la plus honteuse de toutes les servitudes. Je ne parle point des services qu'il rendit à Eurysthée, il pouvait en cela avoir quelque motif honnête; mais comment ceux qui l'adorent ne rougissent-ils point, lorsqu'ils le voient aux pieds d'Omphale, revêtu d'une robe de femme au lieu de sa peau de lion, et portant une quenouille à la place de cette massue formidable, l'instrument de ses victoires et la compagne de ses travaux? O turpitude! ô infamie! mais la gloire ne lui est plus rien, quand la volupté se présente. Et ce n'est ni un Lucilius ni un Lucien, gens qui ne pardonnent ni à hommes ni à dieux, ce n'est, dis-je, ni ce poëte satyrique, ni ce piquant sophiste qui ont ainsi parlé du grand Alcide[1]; ce sont ceux-là mêmes qui chantent les hymnes à son honneur, ce sont ses plus dévots adorateurs. Et à qui ajouterons-nous créance, si nous la leur refusons? Que si contre toute apparence on les soupçonne de ne pas dire la vérité, qu'on nous produise des auteurs qu'on croie irréprochables, qui nous informent de l'origine de ces dieux, de leur naissance, de leur nombre, de leur pouvoir; qui nous apprennent quelles vertus nous devons révérer en eux, quelles actions éclatantes nous y devons admirer, quels mystères la religion nous y propose à adorer; mais ces auteurs ne se trouveront point. Croyons-en donc ceux qui, bien loin d'avoir eu la pensée de ternir la mémoire de leurs dieux par l'histoire qu'ils nous en ont laissée, n'ont eu au contraire intention que de leur attirer par là le culte et le respect des hommes.

Ce sont donc des faits constans qu'Hercule s'embarqua avec les Argonautes, et qu'il alla mettre le siége devant Troie, irrité de ce que le roi Laomédon avait refusé de lui payer son salaire pour avoir rendu la santé à la princesse sa fille : ce qui nous apprend que ce dieu était ou un habile médecin qui guérissait par des remèdes naturels, ou plutôt un savant magicien qui employait pour guérir des secrets inconnus à la nature. Et ce siége de Troie nous peut encore servir d'une époque certaine pour savoir le temps auquel il a vécu. Enfin, pour achever le récit d'une si belle vie, étant saisi de fureur, il déchira de ses propres mains sa femme et ses enfans. Les peuples en firent un dieu; mais son

[1] Hercule.

ami Philoctète, qui fut aussi son unique héritier, en jugea sans doute autrement. Car ce fut lui qui mit le feu au bûcher où Hercule se jeta; il vit brûler son corps, et il recueillit ses cendres, qu'il renferma dans un tombeau sur le mont OEta. Et pour se récompenser lui-même de cet office de piété, il emporta son carquois et ses flèches.

X. Le dieu Esculape doit la vie à un crime d'Apollon son père, et sa divinité à la guérison d'Hippolyte. Mais sa mort lui fut véritablement glorieuse, puisqu'il la reçut de la main de Dieu même qui le tua d'un coup de foudre. Tarquitius, qui a écrit la vie des hommes illustres, dit de lui qu'il a eu une naissance incertaine, et qu'ayant été trouvé dans un bois par des chasseurs, une chienne le nourrit de son lait; qu'il fut ensuite donné à Chiron, qui lui apprit la médecine; qu'au reste on le croit originaire de Missène, quoiqu'il ait passé la plus grande partie de sa vie à Épidaure, et que son tombeau se voie à Cynosure [1].

Et que dirons-nous d'Apollon son père, sinon que, poussé par un désir amoureux, il se loua au roi Admète pour garder ses troupeaux, et ensuite à Laomédon pour bâtir les murs de sa ville capitale [2]; mais ce prince lui retint son salaire, et commença par lui à se moquer des traités qu'il faisait avec les dieux. La passion qu'Apollon eut pour Hyacinthe ne fut pas moins funeste à lui-même et à ce beau garçon qu'elle était criminelle: il l'aime, et il en abuse; il joue avec lui, et il lui donne la mort [3].

Mars, fameux par ses homicides, fut absous par le peuple d'Athènes, et arraché au supplice qu'il avait mérité.

Mais pour ne pas paraître aimer toujours le sang, et pour adoucir sa férocité naturelle, il se mit à faire l'amour avec Vénus.

Castor, et son frère Pollux, sans aucun égard pour les droits sacrés de l'hospitalité, enlevèrent les femmes de leurs hôtes. Mais Idas, outré de l'injure qu'il avait reçue de l'un de ces deux gémeaux, la vengea dans son sang. Les poëtes nous disent que celui qui restait voulut partager avec son frère sa triste destinée, et que l'un et l'autre vit et meurt tour à tour; en cela les plus infortunés non-seulement des dieux, mais aussi des hommes, de ne pouvoir ni vivre ni mourir [1]. Cependant Homère reconnaît de bonne foi (ce qui n'est pas ordinaire aux gens de son métier) que tous deux sont morts. Car introduisant Hélène assise auprès de Priam sur les murs de Troie durant une trêve, et repassant tous les princes grecs qui étaient venus au siége de cette ville, comme elle cherche des yeux ses deux frères [2], le poëte l'avertit que sa recherche est vaine, et que la terre tient leurs corps enfermés dans son sein.

Quelle réputation Mercure a-t-il laissée après lui, sinon d'avoir su parfaitement l'art de tromper? Et tout ce qu'il pouvait espérer de l'équité publique, c'était de recevoir d'elle le titre de dieu des larrons. Cependant on lui a donné une place dans le ciel, pour avoir enseigné aux hommes le jeu de l'escrime et celui de la lutte.

Pour le père Liber [3] tous les dieux lui doivent déférer la place la plus honorable dans leurs assemblées; car si l'on en excepte Jupiter, il a eu seul l'honneur de commander une armée, et de la ramener victorieuse après avoir conquis plusieurs royaumes [4]. Mais par malheur ce vainqueur des Indiens se laissa honteusement vaincre par la volupté; car ayant abordé à l'île de Naxos, accompagné d'une troupe infâme d'eunuques, il trouva sur le rivage la détestable Ariane; et la crainte qu'il eut qu'elle ne le prît pour un de ces demi-hommes qui le suivaient, le fit résoudre à l'épouser, quoiqu'elle eût encore les mains souillées du sang de son frère, et de la trahison qu'elle venait de commettre contre son père: il la fit monter ensuite dans le ciel, et il ne rougit point de placer parmi les étoiles [5] les restes impurs de l'amour de Thésée.

[1] Capo di Sidro dans l'Achaïe. — [2] Troie.

[3] Il jouait avec lui au palet, et Zéphire, qui était spectateur du jeu et jaloux d'Hyacinthe, poussa le palet d'Apollon contre la tête de ce beau jeune homme, et la lui cassa. Apollon, pour se consoler, le changea en une fleur qui porte son nom.

[1] Ces deux frères partagent l'année entre eux, et pendant les six mois que l'un est sur la terre, l'autre demeure aux enfers; mais, retournant à son tour à la vie durant les autres mois, son frère va prendre sa place parmi les morts.

[2] Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre, étaient tous quatre enfans de Jupiter et de Léda.

[3] Bacchus. — [4] Les Indes.

[5] Cela est fondé sur ce que les astronomes nomment une certaine constellation la couronne d'Ariane.

Enfin, pour remonter jusqu'au maître de tous les dieux, le très-bon, le très-grand, le très-puissant Jupiter, ainsi qu'il est nommé dans une prière solennelle, ne donna-t-il pas dès ses premières années des marques d'une impiété consommée? Il ébaucha même, si l'on ose se servir de ce terme, un parricide, et sans vouloir attendre que la mort le mît en possession du trône de son père, il l'en fit descendre par force, et le contraignit de sortir de son propre royaume, et de chercher dans une extrême vieillesse un asile contre l'ambition sacrilége de son fils: c'est ce qui lui attira sur les bras les armes des Titans, et sur la terre un déluge de maux. Enfin, ayant obtenu la victoire sur ces fiers ennemis, et donné la paix au monde, il passa le reste de sa vie dans les désordres les plus honteux. Car sans parler d'un très-grand nombre de filles, dont il corrompit l'innocence, peut-on voir, sans indignation, le lit d'Amphitryon violé, et la maison de Tindare couverte d'un opprobre éternel par l'incontinence de ce souverain des dieux. Mais ce qui fit rougir la nature, et ce qui devait intéresser tous les rois dans un même ressentiment, fut lorsqu'on vit sa passion furieuse et brutale monter sur le trône, et arracher un enfant royal[1] d'entre les bras de son père, pour le faire servir à ses infâmes plaisirs. C'était peu pour lui d'avoir déshonoré tout un sexe, s'il n'achevait de déshonorer toute la nature, en rendant son propre sexe complice de ses horribles excès. Si celui qui a commis tant de crimes est très-grand, du moins il faut avouer qu'il n'est pas très-bon: on ne mérita jamais ce nom par l'inceste et l'adultère. Mais peut-être que les dieux ont là-dessus des lumières que nous n'avons pas? peut-être que nous sommes dans [illegible] nous autres hommes, et que nos lois [illegible] punir des crimes que les dieux justi[illegible]. Cicéron était sans doute aussi [illegible] reprochait à Verrès un adu[illegible] Jupiter. Et comment os[illegible] ceste, à la vue de ce die[illegible] dont la pe[illegible]me est la relev[illegible]. Et l'on place la ver[illegible] qui ne de l'impu[illegible]n pourront tous

Mais peu[illegible] piter n'ait ét[illegible] J[illegible] [illegible]mes reconnaît J'Ariane.

ingénieuse, où il décrit d'une manière fort agréable le triomphe de l'amour[1]. Car après avoir fait le détail de toutes les victoires qu'il a remportées sur tous les dieux et Jupiter en particulier, il le représente sur un char, enchaîné, qui marche devant le vainqueur, suivi de tous les dieux chargés de fers comme lui. Ce n'est qu'une fiction, mais on peut dire qu'elle approche fort de la vérité; car tout homme qui renonce à la vertu, et qui se laisse vaincre par une passion criminelle, devient l'esclave infortuné, non de Cupidon, comme feint notre poëte, mais de la mort éternelle. Mais laissons là la moralité, et développons ce mystère d'iniquité et d'horreur; ôtons enfin le voile à la superstition, et que les hommes frémissent à la vue de l'état déplorable, où une malheureuse prévention les a retenus jusqu'ici.

C'est une créance commune et universellement répandue parmi les hommes, que Jupiter règne dans le ciel, et les sages semblent être en cela d'accord avec le peuple. Tout contribue à former ce préjugé dans les esprits: les temples, les images, les hymnes, les prières, enfin tout le culte extérieur de la religion. Cependant on convient qu'il est fils de Saturne et de Rhéa. Comment concilier une chose si opposée? Et comment peut-il avoir créé les hommes, s'il y a eu des milliers d'hommes avant lui. Du moins ne peut-on nier que ceux qui vivaient sous le règne de son père ne l'aient précédé dans le monde. On voit un dieu qui règne dans les premiers siècles; on en voit un autre qui dans les siècles suivans lui succède: il se peut donc faire qu'un troisième vienne encore après celui-ci; et si le monde a pu changer de maître, on peut raisonnablement présumer qu'il en peut encore changer. Dira-t-on que Saturne a bien pu avoir un fils plus grand que lui, mais que la même chose ne saurait arriver à Jupiter: pourquoi? Si ce beau royaume a bien pu passer du père au fils, quel inconvénient trouve-t-on à croire qu'il ne puisse passer du fils à son successeur? Si Saturne a vu tomber sa couronne sur la tête de Jupiter, quel privilége aura celui-ci de conserver toujours la sienne? Que dis-je, il l'aurait déjà perdue, si le désir de régner n'eût été plus fort en lui que n'était l'amour. On sait à quel

[1] Cupidon.

excès cette passion l'a si souvent porté, qu'il n'a respecté ni l'état de la virginité, ni celui du mariage: déesses ou mortelles; libres ou esclaves; sur le trône ou dans une cabane: tout a eu le don de lui plaire, tout a ressenti les effets de cette furieuse passion. La seule Thétis [1] fut assez heureuse pour s'en garantir; un oracle rendu à propos la mit à couvert de cet horrible débordement. Cet oracle portait que le fils qui naîtrait de l'un et de l'autre détrônerait son père. La menace était forte; elle ralentit l'amour du dieu et sauva l'honneur de la déesse. Si Thémis ne l'eût charitablement averti par cet oracle de ce qui lui arriverait, s'il contentait sa passion, il allait sottement s'ôter lui-même le sceptre de la main; il se donnait un successeur à l'empire de l'univers, et il vengeait, sans y penser, son père Saturne. Mais quel besoin avait-il qu'un autre lui révélât l'avenir, qu'était devenue sa prescience; quel dieu! qui ne saurait prévoir sa destinée! outre qu'il parut en cette rencontre se défier de lui-même. S'il eût cru être le plus grand et le plus puissant des dieux, aurait-il appréhendé d'en mettre au monde un plus puissant que lui?

C'est une chose encore assez plaisante de l'entendre jurer par le Styx.

Les dieux, dit un poëte, observent en cela une superstition vaine et ridicule, qu'ils ont reçue par une espèce de tradition.

Mais de qui l'ont-ils reçue? Il y a donc une puissance supérieure, qui punit le parjure dans les dieux. Mais s'ils sont immortels, qu'ont-ils à craindre? Il n'y a que de pauvres mortels qui doivent appréhender la vue de ces eaux infernales. O hommes! pourquoi levez-vous les yeux au ciel, pour prendre les dieux à témoin de vos sermens? Ne voyez-vous pas ces mêmes dieux, qui, pour confirmer les leurs, s'abaissent jusqu'aux enfers, et y trouvent un objet de vénération et de crainte. Ce sont les Destinées auxquelles tous les dieux obéissent, et Jupiter lui-même. Si donc les Parques [2] sont plus puissantes que tous les dieux ensemble, pourquoi reconnaissons-nous un pouvoir limité, et que ne nous soumettons-nous plutôt à une puissance souveraine et absolue que les dieux sont forcés de reconnaître? Car qui doute que qui se soumet à la loi ne soit inférieur à celui qui donne la loi? Celui-là seul est tout-puissant qui fait la destinée, et ne lui obéit pas. Revenons maintenant à ce que nous n'avons fait que toucher en passant.

Il est certain que Jupiter aimait passionnément Thétis; mais il fallut se contraindre, il fallut se priver d'un plaisir qui devait lui coûter si cher, et la crainte le rendit chaste, ce que jusque alors la vertu n'avait pu faire. Mais avouons que cette crainte est moins d'un dieu que d'un homme mortel, d'un homme faible, d'un homme qui a toujours présent le souvenir du péril qu'il a couru autrefois de perdre la vie au moment où il la recevait, et d'être enveloppé dans la même infortune que son frère [1], qui sans doute ne lui aurait pas cédé l'empire s'il eût vécu. Pour lui, on sait qu'il se sauva heureusement des dents meurtrières de son père, encore toutes teintes du sang de ses frères; on sait qu'il fut élevé en secret par de certains solitaires du mont Ida [2], qui lui donnèrent un nom qui exprime également le feu et la vie: non qu'il soit animé d'un feu céleste et divin, ni encore moins que ce soit lui qui donne la vie à tout ce qui respire, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, mais à cause qu'il fut le premier des fils de Saturne à qui le destin conserva la vie. Les hommes auraient donc pu avoir un autre maître, si la tromperie que Rhéa fit à son mari Saturne [3] ne leur eût donné Jupiter. Mais enfin tout cela n'est que pure fiction; ce sont d'agréables imaginations et des ornemens empruntés, dont les poëtes se sont servis pour parer les éloges des hommes illustres qu'ils avaient entrepris de louer, et ils n'ont pas cru le pouvoir faire d'une manière plus obligeante, ni qui fût plus digne de leurs héros, qu'en les faisant passer pour des dieux. Ainsi, l'on peut dire que tout ce qui est rapporté de leurs actions est vrai, si on ne les considère que comme des hommes; mais que tout est feint et supposé, dès qu'on les regarde comme des dieux. C'est ce qu'il est facile de faire voir par plusieurs faits que nous allons rapporter.

Jupiter, prêt à remporter sur Danaé une indigne victoire, fait briller à ses yeux un grand

[1] La déesse de la mer.
[2] Les Parques sont les Destinées elles-mêmes.

[1] Qui fut dévoré par son père Saturne.
[2] Dans l'île de Crète.
[3] En lui offrant une pierre à la place de son fils.

nombre de pièces d'or. Danaé, éblouie de leur éclat, se rend, et reçoit en même temps le prix honteux de sa prostitution. Cela est simple, mais historique, et voici ce que les poëtes y ont mis du leur. Voulant conserver à leur héros le rang qu'ils lui avaient procuré parmi les dieux, ils ont emprunté de leur art des couleurs pour donner à cette action, fort commune d'elle-même, un air de mystère et de prodige. Ils ont donc feint que Jupiter était descendu dans le sein de Danaé en pluie d'or, qui ne leur a pas plus coûté que la pluie de fer qu'ils font tomber sur une armée, pour exprimer une grande quantité de dards et de flèches.

C'est à la faveur de cette même figure poëtique que Jupiter se change en aigle pour ravir Ganymède, ou en taureau pour enlever Europe. Une troupe de soldats qui avaient un aigle sur leur drapeau, un navire qu'on nommait le Taureau, ou qui en portait un sur sa poupe: voilà la figure dévoilée et réduite à sa signification naturelle.

On peut dire la même chose d'Io, la fille d'Inachus, qui fut changée en génisse, disent les poëtes, pour éviter, sous cette forme empruntée, la colère de Junon, et qui, ayant traversé un grand espace de mer, se sauva en Égypte, où, après avoir repris sa première figure et sa première beauté, elle reçut de la libéralité des Égyptiens le titre de déesse, et le nom d'Isis [1]. Mais quelle preuve, nous dira-t-on, avez-vous de ce que vous avancez? Celle que nous tirons des fastes et des archives publiques, où il est ordonné aux peuples de célébrer tous les ans une fête en mémoire de l'heureuse navigation d'Isis; ce qui marque qu'elle n'a pas traversé la mer à la nage, mais dans un vaisseau. Qu'on ne s'imagine pas au reste que les poëtes aient inventé le corps de l'histoire et les principales circonstances des événemens qu'ils racontent: ils ne font souvent que changer le lieu de la scène, et faire arriver dans le ciel ce qui s'est passé fort simplement sur la terre; ou bien ils ajoutent quelque épisode; ou enfin, ils ornent leur sujet de couleurs qui le déguisent, le fardent et le rendent méconnaissable. Et qu'on ne les accuse pas pour cela d'avoir eu un dessein formel d'imposer aux peuples; tout ce qu'ils prétendaient n'était que de rendre la mémoire de ceux dont ils décrivaient les aventures plus respectable aux hommes, en la revêtant, pour ainsi dire, des dehors et des apparences de la divinité. Et c'est ce qui a surpris la créance des peuples; ils ont reçu comme des vérités ce qui n'était que d'ingénieux mensonges; et ignorant les lois de cet art imposteur, et jusqu'où la licence poëtique peut légitimement pousser la fiction, ils ont adoré comme des dieux ce qui ne l'était en effet que dans l'imagination du poëte. Ils se sont laissé abuser avec d'autant plus de facilité, que tout ce qui était l'objet de leur foi n'était pas fabuleux: la vérité, comme nous l'avons déjà remarqué, était mêlée avec la figure; car le devoir du poëte n'est pas d'inventer tout son sujet, cela serait trop grossier, il consiste à embellir celui qui lui est offert.

Mais rendra-t-on les poëtes seuls coupables de la superstitieuse crédulité des hommes? Les peintres et les statuaires y ont sans doute aussi beaucoup contribué, et leur art n'est pas moins sujet à imposer. C'est cet art qui a placé dans les temples ces figures si peu propres à inspirer la piété, ces représentations indécentes. Car si ce Jupiter que vous adorez est véritablement un dieu, pourquoi offrez-vous à notre culte d'autres images avec la sienne? Que font là autour de lui toutes ces femmes, qui ne servent qu'à nous donner un souvenir plus présent et plus vif de ses honteuses dissolutions. Pourquoi tant de vérité dans la preuve de son sexe? Ne voyez-vous pas que les pierres mêmes publient que votre dieu n'est qu'un homme.

Les poëtes, disent-ils, font profession ouverte de mentir. D'où vient donc qu'ils leur ajoutent foi; mais plutôt ils font voir eux-mêmes que les poëtes n'ont pas imposé; car quand il est question de représenter les dieux, la diversité des sexes est parfaitement marquée dans leurs œuvres, d'où il résulterait que les poëtes n'ont rien dit que de vrai. Que signifient, de grâce, ce jeune enfant et cet aigle, aux pieds de votre dieu? Sont-ce des monumens de sa gloire? Et n'accuserez-vous point aussi les poëtes de les y a voir placés? Cependant tout cela devient l'objet de votre dévotion. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, les poëtes n'ont pas tout inventé. Ils se sont seulement servi de voiles

[1] C'est qu'elle s'y sauva dans un vaisseau nommé *la Vache*.

pour cacher la vérité, soit qu'ils aient prétendu par là augmenter dans les esprits le désir de la connaître, soit qu'ils aient voulu en dérober la connaissance au peuple. C'est ce qu'on peut remarquer dans ce célèbre partage du monde entre les trois fils de Saturne, où le sort adjugea le ciel à Jupiter, la mer à Neptune et les enfers à Pluton. Pourquoi n'est-il point parlé là de la terre? c'est que ce partage se passa sur la terre. Ce qui est vrai, c'est que ces trois frères partagèrent la terre entre eux: que Jupiter eut pour lui l'Orient, que les poëtes nommèrent le Ciel, parce que le jour et la lumière nous viennent de ce côté là; que Pluton eut l'Occident, appelé les enfers par les mêmes poëtes, à cause que la nuit et les ténèbres s'y forment après le coucher du soleil; et que la mer échut à Neptune, à peu près de la même manière qu'elle échut à Pompée, lorsque le sénat, par un décret, lui en donna le commandement, et lui enjoignit d'arrêter les courses des pirates et d'en nettoyer les côtes. On nous demandera sans doute sur quoi nous fondons cette interprétation: nous répondrons que c'est sur d'anciens mémoires. Evhémère nous les fournira; c'est un auteur digne de foi, et qui vivait il y a plusieurs siècles. Il a écrit l'histoire de Jupiter et des autres dieux, et il l'a composée des inscriptions et des autres monumens sacrés, qui se voyaient de son temps dans de vieux temples, et particulièrement dans celui de Jupiter Triphyllien, où on lisait sur une colonne les exploits glorieux de ce roi du ciel. Il paraissait même par l'inscription qu'il se l'était lui-même dressée pour conserver la mémoire de ses belles actions, et les faire passer jusqu'à la postérité la plus éloignée. Ennius nous a donné cette histoire en latin : voici ce qu'il en dit. « Jupiter, dit-il, laissa à Neptune l'empire de la mer, c'est-à-dire qu'il lui confia le gouvernement des îles et des côtes. » Ce qui peut encore avoir donné lieu d'appeler Jupiter roi du ciel est la signification équivoque de l'Oympe, qui tantôt est pris pour une montagne, et tantôt pour le ciel; car il paraît, par l'histoire que je viens de citer, que Jupiter demeurait sur le mont Olympe. « En ce temps-là (continue l'historien) Jupiter passait une partie de l'année sur l'Olympe, et il y rendait la justice à ses sujets. Il avait pareillement ordonné que ceux qui auraient fait quelque nouvelle découverte, soit dans la nature, soit dans les arts, qui fût utile au public, eussent à lui en venir rendre compte en ce lieu. »

C'est donc ainsi, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, que les poëtes se servent de figures pour exprimer leurs pensées d'une manière plus noble et plus agréable. Ceux qui ignorent ces secrets de l'art regardent les poëtes comme des imposteurs et des sacriléges. Et c'est aussi ce qui a trompé plusieurs philosophes, qui, considérant que ce qui se publiait de l'homme ne pouvait convenir au dieu, se sont imaginé qu'il y avait eu deux Jupiter, l'un réel et l'autre fabuleux. Ils voyaient clairement que celui dont parlent les poëtes n'avait jamais été qu'un homme; et cependant entraînés par la multitude et par les préjugés, que l'esprit ne reçoit que trop facilement en matière de religion, ils donnèrent à un homme le nom de dieu, et le fils de Saturne et de Rhéa devint, du consentement de ces grands génies, le maître du ciel et de la terre.

Il y en a qui tâchent de défendre l'erreur où ils sont engagés par une seconde erreur. « Nous sommes, disent-ils, convaincus qu'il n'y a qu'un Dieu; nous l'adorons de tout notre cœur, et nous n'adorons que lui; mais ce Dieu, nous l'appelons Jupiter. » Qu'y a-t-il de moins juste que ce raisonnement? Et ne sait-on pas que le culte de Jupiter enferme aussi celui de sa femme et de sa fille; que ce dieu a un ménage complet, et une famille à laquelle il fait rendre les honneurs qu'on rend à lui-même? Croit-on que Junon et Minerve veulent renoncer à un si beau privilége? D'ailleurs ce nom n'a rien de divin, il ne donne que l'idée d'un pouvoir purement humain; car voici comme Cicéron explique ces noms de Jupiter et de Junon : il les fait venir du mot latin *juvare* qui signifie aider, secourir; ce qui ne convient nullement à un dieu; aider, étant proprement ce que l'homme, avec des forces aussi bornées que les siennes, peut faire à l'égard d'un autre homme. Et ce serait faire injure à la puissance de Dieu, et témoigner qu'on n'en est pas assez persuadé, de lui dire simplement : « Seigneur, secourez-nous; » mais plutôt « conservez-nous, Seigneur; que votre bonté conserve en nous la vie que nous tenons

[1] Jupiter.

de votre puissance. »Que si l'on veut que ce nom de Jupiter soit composé de deux mots signifiant *père secourable,* nous n'y trouverons pas un sens moins contraire à l'usage et à la raison. Peut-on dire qu'un père donne à ses enfans quelque secours, lorsqu'il leur donne la naissance et la vie ? L'expression ne répond pas à la grandeur du don; et un pareil bienfait demande un terme qui y ait du rapport. En aurait-il avec ce que nous devons à Dieu ? lui qui est notre véritable père, à qui nous devons l'être, la vie, tout ce que nous sommes; lui qui nous forme à son image, qui nous anime de son esprit, qui nous éclaire de sa lumière, qui nous soutient, qui nous conserve, qui nous nourrit, qui nous comble de biens avec profusion, qui durant tout le cours de notre vie nous donne mille marques de sa puissance et de son amour. Celui-là sans doute ne connaît pas le prix des bienfaits, qui ne les reçoit de sa main que comme un secours. Ce n'est pas seulement le défaut de connaissance, mais une impiété formelle, qui ôte à Dieu le nom de Tout-Puissant, pour lui laisser le nom de Secourable [1].

Si la vie de Jupiter, si ses mœurs, si toute sa conduite marque évidemment que ce n'était qu'un homme, sa mort ne nous fera pas moins connaître que ce n'était pas un dieu. Ennius dans son histoire sacrée la rapporte en ces termes : «Jupiter, prêt à finir une aussi belle vie que la sienne, voulut partager ses États entre ses amis et les personnes de son sang. Puis, tout couvert d'une gloire immortelle, il quitta la terre pour s'aller réunir aux dieux. Il donna des marques d'un courage infatigable, en faisant cinq fois le tour de la terre; il fit paraître une sagesse éclairée dans les lois qu'il établit; il montra une prudence consommée, en disposant les hommes à régler leurs mœurs; il fit ressentir à ses peuples les effets d'une bonté toute royale, en leur faisant distribuer une quantité de blé considérable; en un mot il laissa au monde d'illustres monumens de toutes sortes de vertus. Les Curètes prirent soin de ses funérailles; ils lui élevèrent un tombeau dans l'île de Crète, où ils mirent cette inscription grecque : ΖΑΝ ΚΡΟΝΟΥ, c'est-à-dire Jupiter, fils de Saturne.»

Ce récit, comme l'on voit, n'est pas tiré des poëtes, mais d'auteurs graves, et dont l'histoire est en quelque sorte consacrée par l'antiquité, et par le témoignage des sibylles.

Démons inanimés, vains simulacres de corps privés de vie, dont la Crète se vante de conserver les misérables restes, etc.

Cicéron, dans les livres de la *Nature des Dieux,* dit que les théologiens admettent trois Jupiter; qu'il y en a un qui est fils de Saturne, et qu'on montre son tombeau dans l'île de Crète. Comment se peut-il faire qu'un dieu soit en même temps vivant et mort? Mort en Crète, vivant à Rome? Qu'il ait ici un temple, et là un tombeau? Que les Romains apprennent enfin que leur Capitole, ce sanctuaire de la divinité, ce chef-lieu de la religion, n'est autre chose qu'un vain monument consacré à l'erreur publique.

Mais il est juste de dire quelque chose du père du grand Jupiter, et d'examiner ses preuves de divinité. On dit premièrement que ce fut durant son règne qu'on eut le siècle d'or, et que la justice fit l'honneur aux hommes de demeurer parmi eux. Voilà déjà du moins un bel endroit dans sa vie, qu'on ne trouve pas dans celle de son fils; car qu'y a-t-il de plus digne d'un dieu, que de faire régner la justice et la félicité parmi les peuples? Mais quand je pense que le Ciel [1] a éclairé les premiers jours de sa vie, et que la Terre [2] l'a gardé neuf mois dans son sein, je ne puis me résoudre à le reconnaître pour dieu. Je cherche un dieu avant le quel je ne puisse rien trouver, et qui soit lui-même le principe et l'origine de toutes choses; et il faut nécessairement que ce dieu que j'imagine ait jeté les premiers fondemens de la terre et construit le ciel, bien loin de devoir sa naissance à l'un et à l'autre, comme on dit que Saturne doit la sienne à ces deux élémens. Avouons donc qu'il y a encore ici de la fiction poétique, et qui manque même de ce qui pourrait la rendre vraisemblable; car comment deux corps insensibles, inanimés, séparés par un espace si considérable, auraient-ils pu produire un fils qui n'a aucune ressemblance avec ceux de qui il tient la vie, mais une figure et des qualités toutes différentes? Otons donc encore une fois le voile qui nous cache la vérité. Minu-

[1] Ou de Jupiter.

[1] Le Ciel, père de Saturne.
[2] La Terre, mère de Saturne.

'élix [1] croit que l'on nomma Saturne fils el et de la Terre, parce que s'étant réfu- ı Italie, après avoir été chassé de ses états, rut tout d'un coup, ainsi qu'un homme ś du ciel ; et que, comme d'ailleurs on ait quelle était sa naissance et d'où il ti- ıon origine, on l'appela *enfant de la* ². L'une et l'autre de ces manières de par- ıi ont cours parmi le peuple, peuvent bien donné lieu à cette fable. Cependant, quel- ɣénieuse que soit cette pensée, je ne pense ıu'elle soit fondée en vérité; il y a plus arence de croire que Saturne étant un ɛ puissant ait voulu conserver, et comme crer la mémoire de ceux auxquels il de- ı vie, en leur donnant, après leur mort, ɔms de Ciel et de Terre, quoiqu'ils aient onnus sous d'autres noms. Et c'est ainsi ıous voyons des montagnes et des fleuves ɣer de nom, et recevoir celui de quelques nnes illustres : car il ne faut pas s'imagi- ue lorsque les poëtes ont donné une pos- à Inachus et à Atlas, ils aient eu dessein us faire croire qu'un fleuve et une mon- aient pu mettre des enfans au monde. ıt seulement voulu nous faire entendre ı prince grec et qu'un roi d'Afrique ont è leur nom à un fleuve et à une montagne. était fort en usage parmi les anciens, et ut parmi les Grecs. Les différens noms que la mer qui mouille les côtes de la Grèce, es a reçus des différentes personnes qui y éri. Égée, Icare et Hellé, ont donné les à la mer Égée, à la mer Icarienne, et à espont. C'est ainsi que le mont Aventin le sien d'Aventinus, qui a son tombeau ette montagne de Rome, et le fameux ɛ du Tibre de Tibérinus qui s'y noya. Il donc pas lieu de s'étonner qu'on ait donné el et à la Terre le nom de ceux qui avaient u monde de puissans princes. Il est donc que Saturne n'était pas fils du Ciel, mais homme qui s'appelait Uranus, c'est-à-dire, cette vérité est confirmée par le témoi- ɛ de Trismégiste, qui, après avoir dit y a eu fort peu d'hommes solidement sa- compte Uranus, Saturne et Mercure, ses parens parmi ceux qui l'ont été. Voilà de quelle manière cet écrivain a traduit cette histoire, parce qu'il n'en savait pas la vérité. Il a raisonné de la manière qui lui a convenu. Je dirai comment, et par qui le ciel fut nommé de la sorte, car ce ne fut pas par Saturne, mais par Jupiter qu'il le fut.

Voici ce qu'en dit Ennius dans son Histoire sacrée. « Jupiter, dit-il, alla sur une montagne extrêmement élevée, d'où ayant jeté la vue de tous côtés, et s'étant mis à considérer le pays d'alentour, il y érigea un autel qu'il consacra par un sacrifice solennel. Puis, levant les yeux vers cette vaste étendue qui est au-dessus de l'air, et que jusque alors on avait nommé l'Éther [1], il lui donna le nom de Ciel [2] de celui de son aïeul, et il acheva ensuite le sacrifice en laissant consumer toute la victime; mais ce n'est pas le seul sacrifice que Jupiter ait offert. Nous lisons dans César que ce fils de Saturne, marchant contre les Titans, et étant sur le point de quitter l'île de Naxos où il avait mouillé l'ancre, il sacrifia sur le rivage; qu'un aigle vint fondre à ses pieds, et qu'en ayant tiré un heureux présage pour la victoire, après qu'il l'eut remportée, il prit par reconnaissance une aigle pour symbole. L'histoire sacrée que nous avons alléguée plus d'une fois, témoigne aussi qu'un aigle se posa sur sa tête, et sembla par cette action lui promettre l'empire. »

XII. Les secrets des poëtes ne nous sont plus cachés; nous avons pénétré dans leurs plus sacrés mystères, la véritable naissance de Saturne nous est enfin connue. Examinons maintenant si ses vertus méritent que nous lui donnions rang parmi les dieux. On commence son éloge par la justice. Il fut juste, dit-on, en voilà d'abord assez pour lui faire perdre sa divinité; et ce mot, *il fut*, l'en dégrade entièrement. Mais il ne fut pas même juste, comme on le publie si hautement, et il commit la plus horrible de toutes les injustices, soit envers ses enfans qu'il fit mourir, soit envers son père qu'il mit hors d'état de lui donner des frères. J'avoue que les stoïciens lui ont rendu un bon office, et qu'ils ont donné à cette action barbare et impie un sens qui lui fait perdre une partie de l'horreur

ns son apologie pour la religion chrétienne, inti- *Octavius*, que l'on trouve dans ce volume.

[1] C'est la plus haute région de l'air.

[2] Ou d'Uranus.

que nous en avions conçue [1]. Ils veulent donc, selon la remarque de Cicéron dans ses livres de la *Nature des Dieux*, que le père de Saturne, cet eunuque infortuné, ne soit autre chose que la sphère du feu, qui, ne produisant rien, n'a pas besoin des mêmes organes que la nature a donné au sexe le plus noble pour multiplier son espèce. Cela se pourrait peut-être dire de Vesta [2], si son sexe pouvait souffrir cette application; car on dit que cette déesse est toujours demeurée vierge, parce que étant la déesse du feu, elle représente un élément dont la stérilité est la marque de l'extrême pureté [3].

XIII. Si donc cette explication est trop recherchée, si elle n'a rien de naturel ni de solide, que reste-t-il? sinon de croire sans façon qu'un homme a bien pu commettre ce crime envers un autre homme; à moins qu'on ne dise que Saturne, tout dieu qu'il était, ne laissait pas de craindre que son père ne lui donnât un frère qui vînt mal à propos partager avec lui une succession qu'il regardait comme devant lui appartenir un jour tout entière. Mais il devait bien plutôt faire cette opération sur lui-même, et avoir la prévoyance de ne pas donner la vie à un fils [4] qui devait lui ôter la couronne. Il est vrai qu'ayant appris d'un oracle que ce fils le chasserait de ses États, il prit la précaution de dévorer (comme disent les fables), ou plutôt de faire mourir (comme raconte l'histoire), tous les mâles, que sa femme Rhéa, qui était aussi sa sœur, lui donnait tous les ans. A la vérité Ennius nous apprend, dans son Histoire sacrée, que, dans ces premiers temps, les hommes, dont les mœurs étaient encore rudes et sauvages, se nourrissaient de chair humaine: mais que les premières lois que donne Jupiter, lorsqu'il fut le maître, et qu'il s'appliqua à polir et à civiliser les peuples, que ces premières lois, dis-je, défendirent sous de rigoureuses peines ces horribles repas. Quoi qu'il en soit, que Saturne ait tué ses enfans, ou qu'il les ait mangés, on ne voit pas par quel endroit il a pu mériter le nom de juste. Mais enfin Rhéa, ayant mis Jupiter au monde, elle eut assez d'adresse ou de bonheur pour le soustraire à la cruauté de son mari, et pour l'envoyer en Crète, où elle le fit nourrir secrètement. Mais je ne puis m'empêcher d'accuser ici Saturne d'imprudence et de sottise: en fut-il jamais une pareille à celle qu'il fit paraître en cette rencontre. Il est dans le ciel, et il ne voit pas ce qui se passe sur la terre: il est Dieu, et il se laisse vilainement tromper par les Corybantes [1]. Enfin, ce sage vieillard, ce puissant prince, ce politique raffiné, se voit en un instant dépouillé de tout par un jeune homme sans force et sans expérience: le voilà réduit à fuir et à chercher chez tous les peuples de la terre, un asile qu'il ne peut rencontrer qu'en Italie, où il trouva en Janus, comme le raconte Ovide dans ses Fastes, un ami généreux, qui, pour honorer un tel hôte, fit frapper exprès des monnaies, où l'on voit d'un côté Janus avec deux visages, et de l'autre un navire qui représente celui sur lequel Saturne avait abordé en Italie.

Ainsi poëtes et historiens, anciens et modernes, Grecs et Latins [2], tous sont d'accord en ce point, que le fils d'Uranus et le père de Jupiter ne furent jamais qu'un homme. Et qui serait assez crédule pour croire que celui-là est un dieu, qui, se voyant chassé de chez lui, cherche sa sûreté dans la fuite, et se dérobe comme il peut à la violence et à la cruauté d'un usurpateur. Orphée, qui vivait peu de temps après Saturne, dit nettement que ce fut lui qui fonda le premier royaume de la terre et qui fut père du grand roi [3]. Virgile le fait aussi régner sur la terre et lui donne un règne tout d'or. Ennius, à la vérité, fait régner Uranus son père avant lui, mais il est facile d'accorder ces auteurs en disant qu'Uranus a jeté les premiers fondemens dans la puissance souveraine, et que Saturne, ayant amassé de grands trésors, s'en servit pour l'établir plus solidement, et qu'il prit le nom de roi que son père n'avait osé prendre.

XIV. Mais afin que l'on ne nous accuse pas de n'employer, pour combattre la fausse religion, que le témoignage des poëtes, qui peut-être n'ont pas un caractère assez grave pour servir de témoins dans un procès de cette importance, nous voulons bien ne rien avancer qui ne soit pris d'auteurs irréprochables. Voici donc comme Ennius, qui peut passer pour tel, parle de Saturne et de sa famille d'après Évehmere, dont il

[1] Les stoïciens réduisaient toutes les fables à un sens ou moral ou en rapport avec les phénomènes naturels.
[2] La déesse du feu. — [3] Jupiter.
[4] Ici vient une espèce de dissertation sur l'opération faite à Saturne.

[1] Ceux qui avaient soin d'élever Jupiter.
[2] Diodore, Népos, Cassius, Varron. — [3] Jupiter.

a traduit l'histoire : « Après cela (disent ces deux historiens) Saturne épousa Rhéa ou Ops sa sœur ; il avait un frère aîné nommé Titan, qui aspirait à la royauté ; mais la mère de ces deux princes, et Cérès leur sœur, avaient beaucoup plus de penchant pour Saturne, et lui conseillaient de ne point partager le royaume avec son frère : cela vint à la connaissance de Titan ; mais il le dissimula, et consentit en apparence que Saturne régnât seul. Cependant, comme il avait l'esprit plus subtil que le nouveau monarque, il l'engagea à signer un traité par lequel Saturne s'obligeait à lui livrer de bonne foi tous les mâles qui lui naîtraient. L'intention de Titan était de faire passer le royaume dans sa maison après la mort de Saturne. On commença donc à exécuter le traité par la mort du premier fils de ce roi. Mais la reine sa femme ayant mis au monde un fils et une fille, on montra la fille qui fut nommée Junon, et pour le fils, qui fut le fameux Jupiter, on l'enleva secrètement, et on alla le cacher dans la solitude du mont Ida [1]. La même chose arriva à la naissance de Neptune et à celle de Pluton et de Glauca ; Glauca fut apportée à Saturne ; mais Neptune et Pluton furent sauvés par la même adresse que l'avait été Jupiter. »

C'est ainsi que les Annales sacrées [2] rapportent sa naissance et celle de ses frères ; et elles continuent de cette sorte à nous instruire de ce qui s'est passé de plus considérable dans cette famille. « Titan s'étant aperçu qu'on s'était joué de lui, et ayant appris que Saturne avait trois fils, malgré la précaution qu'il avait prise de ne lui en point laisser, obligea ses enfans, qu'on nommait Titans comme leur père, à se joindre à lui, et avec leur secours il enferma Saturne et sa femme dans une tour, et les y fit soigneusement garder. » La vérité de cet événement nous est confirmée par la sibylle Érythréenne, et peut en même temps justifier Jupiter d'avoir, par une horrible impiété, mis lui-même son père dans les fers. Ce fut son oncle Titan qui commit ce crime, pour se venger de ce que Saturne avait contre sa parole laissé la vie à ses enfans. Jupiter, ayant appris que ce perfide retenait prisonnier le roi son père, leva aussitôt une armée dans l'île de Crète, vint fondre sur Titan et sur ses fils, les défit, et délivra son père. Mais Saturne ayant trop facilement ajouté foi à un oracle qui l'assurait que son fils avait dessein de le renverser du trône, où sa main venait de le rétablir, il chercha l'occasion de le faire mourir ; ce qui étant venu à la connaissance de Jupiter, il prévint son père, s'empara du royaume, et en chassa celui qui le voulait perdre. Saturne, ayant longtemps combattu contre la mauvaise fortune, fut enfin contraint de lui céder, et fuyant de ville en ville et de contrée en contrée, il aborda enfin en Italie, comme nous l'avons déjà dit, où à peine put-il trouver un endroit pour se mettre à couvert de l'orage, et pour ne pas tomber entre les mains des meurtriers que son fils envoyait de tous côtés pour lui ôter la vie.

XV. Si l'on demande présentement comment Saturne et ses enfans n'étant que des hommes ont été honorés comme des dieux, il est facile de répondre à cela : que s'il est vrai, comme on le suppose, qu'avant Uranus et Saturne la royauté était inconnue aux hommes, qui n'étant encore qu'en petit nombre, vivaient à l'aventure et ne reconnaissaient d'autres lois que celles de l'instinct, qui seul gouvernait alors, il ne faut pas douter que les premiers qui reçurent de ces peuples grossiers le nom et le pouvoir de souverain, n'en reçussent en même temps des honneurs extraordinaires, jusqu'à être appelés dieux par leurs nouveaux sujets : soit pour quelque vertu apparente qui était en eux (n'étant pas difficile d'en imposer à des esprits si peu éclairés), soit que la flatterie commençât dès lors à corrompre les puissances par des louanges outrées, soit enfin que les sujets se fussent laissé corrompre eux-mêmes par les bienfaits de leurs souverains. D'ailleurs, considérant combien ils étaient redevables aux soins que leurs premiers rois avaient pris de les rassembler dans des villes, de les avoir civilisés, d'avoir changé leur vie toute brute et agreste en des mœurs polies et honnêtes, et ne les trouvant plus sur la terre, ils s'avisèrent, pour soulager leur douleur et réparer en quelque sorte leur perte, de les faire revivre dans leurs portraits ; et poussant encore plus loin leur amour et leur reconnaissance, il se mirent à honorer leur mémoire d'un culte religieux ; peut-être aussi dans le dessein d'exciter par là leurs successeurs dans leurs États à devenir aussi les héritiers de leurs vertus. C'est ce que Cicéron

[1] Dans l'île de Crète ou Candie.
[2] De l'historien Evehmère.

exprime à peu près dans les mêmes termes : « Ç'a été, dit-il, en quelque façon un usage reçu de tout temps parmi les hommes, de mettre au nombre des dieux, du moins par les mouvemens d'une volonté reconnaissante, ou à l'aide d'une réputation vertueuse, les grands personnages qui par leurs bienfaits ont su gagner le cœur des peuples. » C'est à ce charme des bienfaits qu'un Hercule, qu'un Castor, qu'un Pollux son frère, qu'un Esculape, que tant d'autres, doivent leur divinité. C'est ce qui a fait chez les Romains tant d'apothéoses, et tant de consécrations chez les peuples d'Afrique. Ainsi s'établirent peu à peu les diverses religions. Le culte passa des fils aux neveux, et des neveux à la postérité la plus éloignée.

Il y en avait qui par la grandeur de leurs exploits avaient rendu leur nom si célèbre, qu'ils étaient adorés comme dieux du premier ordre par toutes les nations du monde. Mais ceux dont les vertus moins éclatantes n'avaient eu pour témoins que leurs citoyens, et avaient été renfermées dans l'enceinte d'une ville, ou tout au plus dans les limites d'une province, étaient reconnus pour les dieux d'une province ou d'une ville, et quelquefois d'une nation tout entière. Telle fut Isis parmi les Égyptiens, le dieu Faune chez les Latins, et Quirinus dans Rome. C'est encore ce qui mit Athènes sous la protection de Minerve, Samos sous celle de Junon, et Paphos sous celle de Vénus; c'est ce qui établit le culte particulier de Vulcain à Lemnos, de Bacchus à Naxos et d'Apollon à Delphes. Ainsi, à mesure que cet esprit de reconnaissance se répandait avec la politesse sur la terre, le nombre des dieux augmentait dans le ciel. Mais ce qui contribua beaucoup à l'établissement de cette erreur fut la piété ou superstitieuse ou intéressée des successeurs de ces nouvelles divinités. Car s'imaginant qu'il leur serait glorieux d'avoir un dieu pour père ou pour aïeul, ils furent les premiers à mettre de ces dieux dans leur famille, et ils ordonnèrent ensuite aux peuples qui dépendaient d'eux d'adorer ces idoles de leur vanité. Virgile sera notre garant de ce que nous venons d'avancer. Lorsque après la mort d'Anchise, Énée son fils le mit au nombre des dieux, ce prince troyen dit à ceux qui l'accompagnaient :

Faites les effusions ordinaires devant Jupiter, et invoquez Anchise notre très-honoré seigneur et père.

Mais il ne lui donne pas seulement l'immortalité, et il n'en fait pas un dieu oisif, et qui ne soit bon à rien; pour lui attirer de la considération, il lui donne un pouvoir absolu sur les vents[1]. Jupiter reçut les mêmes honneurs divins de quatre dieux subalternes[2], qui à leur tour se les firent rendre avec usure par les pauvres mortels.

Les poëtes vinrent ensuite, qui, parmi les égaremens de la poésie, mêlèrent des louanges excessives qui mettaient de plain-pied leurs héros dans le ciel. En cela, semblables à ces infâmes flatteurs qui ne rougissent point de donner un encens impur aux crimes des princes. Le mal vint d'abord du côté de la Grèce. Cette nation naturellement légère, et qui sait joindre à cette légèreté un grande facilité à parler et à écrire, fit élever, si j'ose m'exprimer ainsi, une infinité de nuages remplis de fictions et de mensonges qui obscurcirent la vérité. Ce fut donc les Grecs qui les premiers instituèrent des fêtes et des sacrifices à ces dieux de leur façon, et firent ensuite passer chez les autres peuples ce culte sacrilége. C'est cette institution vaine et ridicule qui anime contre eux le zèle de la sibylle et qui lui fait adresser à la Grèce ces paroles :

O aveugle Grèce, pourquoi mets-tu ta confiance dans tes princes? Que te sert d'offrir à des morts insensibles et sourds tes présens et tes vœux? Apprends que les dieux auxquels tu sacrifies, ne sont que de vaines idoles. Qui t'a fait tomber dans une erreur si déplorable, que d'abandonner le vrai Dieu pour courir après des dieux imaginaires?

Cicéron, qui n'est pas seulement un orateur parfait, mais encore un excellent philosophe, puisqu'il est le seul qui s'est conformé en toutes choses aux sentimens de Platon, Cicéron, dis-je, dans le discours qu'il a composé pour se consoler lui-même de la mort de sa fille, ne fait point de difficulté d'avouer que les dieux que Rome adorait n'avaient été que des hommes. Et ce témoignage est d'autant plus important, qu'il est rendu par un homme revêtu de la dignité d'augure, et qui confesse ingenuument qu'il les adore avec le peuple. Et certes, en nous apprenant que, pour donner quelque soulagement à sa douleur, il a résolu de consacrer l'i-

[1] *Poscamus ventos.* (Virgile.)
[2] Pan, Bacchus, Apollon et Mercure.

mage de sa fille de la même manière que celles des premiers dieux furent consacrées, il nous apprend la mort de ces dieux, le motif de leur consécration, et l'origine du culte qu'on leur rend. « Lors donc, ajoute-t-il, que nous voyons cette multitude de dieux de l'un et de l'autre sexe, et que nous rencontrons à chaque pas, soit dans les villes, soit à la campagne, les temples que la religion leur a élevés, reconnaissons du moins que nous devons à leurs soins officieux, à leur prudence consommée, et à l'excellence de leur esprit, les sages lois qui nous gouvernent, et l'extrême politesse qui nous distingue des peuples barbares. Que s'il fut jamais quelque créature digne des honneurs divins, sans doute c'est l'admirable personne dont je pleure la perte; et si on les a accordés à la postérité de Cadmus, ou à celle d'Amphion et de Tindare, qui peut te les refuser, ô ma fille! Reçois-les donc de moi, et attends-les de toute la terre, après qu'avec la permission des dieux immortels, j'aurai consacré ta mémoire, et que je t'aurai donné parmi eux une place, que la bonté de ton cœur et les lumières divines de ton esprit t'ont si bien méritée. » Quelqu'un dira peut-être que l'excès de la douleur faisait écrire à Cicéron tant d'extravagances; mais si l'on considère que tout ce discours[1] est rempli d'une doctrine sublime, d'exemples choisis, et de toutes les sortes d'ornemens que fournit l'éloquence, on changera de sentiment, et on demeurera d'accord que ce n'est point l'ouvrage d'un esprit accablé de tristesse et que le chagrin affaiblit, mais d'un homme qui parle de sens rassis, et qui fait paraître partout une fermeté et une constance digne d'un grand philosophe. Et je ne saurais m'imaginer qu'il y ait pu mettre tant de variété, une abondance si fleurie, et des ornemens si recherchés, si la raison, ses amis et le temps n'eussent adouci sa douleur, et n'eussent rendu son affliction moins vive et moins sensible.

Mais ce qui doit nous convaincre qu'il parle ici de sang-froid et avec réflexion, c'est que partout ailleurs il tient le même langage, dans ses livres de la *République*, dans celui de la *Gloire*, et particulièrement dans celui des *Lois*. Car après avoir, à l'imitation de Platon, établi des lois pour une république bien policée, lorsqu'il vient à parler de la religion, voici ce qu'il en dit : « Qu'on honore les dieux, soit qu'ils soient originaires du ciel, soit qu'ils y aient été reçus pour leur vertu; tels que sont Hercule, Esculape, Quirinus, etc. » Et dans ses *Tusculanes* il avance hardiment que le genre humain remplit le ciel de toutes parts. « Si je voulais, dit-il, fouiller dans l'antiquité, et surtout dans les monumens que nous ont laissés les Grecs, il ne me serait pas difficile de montrer que les dieux des nations les plus anciennes ont eu même origine que nous, et ne sont montés au ciel qu'après avoir longtemps demeuré sur la terre. Combien la Grèce montre-t-elle de tombeaux qui ont été dressés à ces hommes divins? Ouvrez les livres sacrés, vous qui êtes initiés aux mystères, et vous connaîtrez que le ciel est redevable à la terre de presque tous ses dieux. » Il confirme encore la même chose par la bouche d'Atticus, avec cette différence que lorsqu'il parle d'Hercule, d'Esculape, de Castor, de Pollux, il soutient sans hésiter qu'ils ont été des hommes. Mais quand il vient à parler de Jupiter, d'Apollon, de Neptune, et des autres dieux qu'il appelle les dieux des nations, il ne propose son sentiment qu'en tremblant, et on voit bien qu'il craint de se commettre ou avec le peuple, ou avec les ministres de la religion. Mais enfin il nous fait assez entendre que Jupiter même et les dieux anciens doivent être compris dans cette notion générale qu'il nous donne de la manière dont s'est faite la consécration des autres. Et il est aisé de conclure de ce qu'il nous dit, que si les peuples ont fait leurs dieux par le même motif qu'il a eu de faire sa fille déesse, cette impiété trouverait peut-être quelque excuse dans la douleur, mais qu'il n'y en peut avoir pour la fausse prévention.

Et certainement il faut avoir perdu la raison pour croire que le ciel s'ouvre selon le bizarre caprice d'une multitude insensée afin de recevoir ceux qu'il lui plaît d'y faire monter, ou qu'un homme puisse conférer à un autre homme la divinité qu'il n'a pas. A qui, par exemple le dieu Jules[1] est il redevable de la

[1] La pièce entière de la *Consolation* sur la mort de sa fille.

[1] Jules César.

sienne, sinon au plus scélérat de tous les hommes, à un Antoine? Et le dieu Quirinus ne serait encore aujourd'hui que Romulus, si des bergers [1] ne s'étaient avisés d'en faire un dieu Cependant l'un [2] est le meurtrier de son frère et l'autre [3] de sa patrie. Et si le hasard n'avait donné cette année là le consulat à Marc Antoine, César, tout dieu qu'il est maintenant, aurait été privé des honneurs funèbres qu'on rend aux hommes [4], bien loin d'avoir reçu ceux qu'on ne défère qu'aux dieux.

Pour Romulus, ce fut la douleur que le peuple romain ressentit de sa perte qui lui fit ajouter foi à Julius Proculus, qui, gagné par les sénateurs, protesta avec serment que ce roi lui était apparu tout brillant de gloire, et qu'il lui avait ordonné de dire de sa part à ses chers Romains de lui bâtir un temple sous le nom de Quirinus. Ce rapport de Proculus mit Romulus dans le ciel, et déchargea le sénat du soupçon de sa mort.

XVI. Ce que nous avons rapporté jusqu'ici pourrait peut-être suffire pour ébranler le culte des faux dieux; mais il nous reste encore beaucoup de choses à dire qui nous paraissent nécessaires au dessein que nous avons entrepris de le renverser entièrement. Car quoiqu'il semble que la tête de ce monstre étant abattue, le corps ait dû tomber par terre, nous estimons toutefois lui devoir encore porter quelques coups, et achever d'arracher de l'esprit des hommes cette fatale prévention où il sont depuis si longtemps : heureux si nous pouvons leur inspirer une confusion salutaire, et un sincère repentir de leurs erreurs! l'entreprise est grande, mais elle est digne d'un homme, et elle n'est pas au-dessus de ses forces.

Nous continuerons donc à dénouer ces nœuds, dont l'erreur tient les esprits embarrassés. C'est ce qu'un poëte philosophe [5] avait entrepris de faire; mais en vain, puisque ne connaissant pas la vérité, il n'avait garde de détruire le mensonge; il n'apartient qu'à ceux qui adorent le vrai Dieu d'attaquer les faux dieux.

Ceux qui accusent les poëtes d'avoir mêlé des fables aux mystères de leur religion, en introduisant parmi les dieux une naissance semblable à la nôtre, et qui cependant croient que les sexes s'y rencontrent, tombent sans y penser dans l'impiété qu'ils condamnent. Car dès lors qu'ils admettent plusieurs sexes, ils ne peuvent se dispenser d'admettre la fin que la nature a eue lorsqu'elle a mis cette diversité entre l'un et l'autre; c'est-à-dire la naissance des enfans, ce qui ne saurait convenir à la divinité. Ils donnent des fils à Jupiter et aux autres dieux : ainsi chaque jour en voit naître de nouveaux, car ils auraient honte de céder aux hommes en fécondité. Cependant, comme il n'en meurt point, car les dieux sont immortels, le monde s'en remplira de telle sorte, qu'il ne sera pas assez grand pour les contenir tous. Que si le nombre des hommes qui sont sur la terre, et que la mort en retire après quelques années, est en quelque manière infini, puisqu'on ne le peut compter, quel doit être celui des dieux qui ne meurent point, et qui se multiplient depuis tant de siècles? Car dès qu'on suppose la naissance de quelques-uns, on doit supposer en même temps que cette divine race se perpétue toujours par de nouvelles naissances, et qu'il n'y a plus d'interruption, à moins qu'on ne nous apprenne ce qui la pourrait causer. Sénèque à ce sujet demande agréablement d'où vient que Jupiter, qui n'a jamais passé pour un dieu fort chaste, a sitôt cessé d'être père. Est-ce qu'il est sexagénaire, et ne lui est-il plus permis d'user du mariage? La loi Papia le lui défend-elle? Ou peut-être a-t-il allégué le privilége des trois enfans [1]. Ne serait-ce point aussi qu'il craint de mettre au monde un fils qui le traite comme il a traité le pauvre Saturne?

Mais enfin si les deux sexes se trouvent parmi les dieux, il s'y doit faire des mariages : on sait les suites de ces engagemens. Ils ont trop de pudeur et de retenue, pour exposer à la vue de tout le monde ce qui se doit passer en secret; et il n'appartient qu'à un cynique effronté [2], à des animaux sans raison et sans honte, de faire en

[1] Il appelle ainsi les premiers Romains, qui en effet n'étaient qu'une troupe de bergers rassemblés par Romulus aux environs d'Albe, et dont il fit les premiers citoyens de cette superbe république.

[2] Romulus tua Rémus son frère.

[3] Jules César.

[4] Lucius César voulut empêcher qu'on ne fît ses funérailles, et le consul Dolabella renversa une colonne sur laquelle on avait gravé son épitaphe.

[5] Lucrèce.

[1] *Jus trium liberorum.*

[2] Diogène.

public une action que la nature d'elle-même inspire de cacher. Il leur faut donc des maisons ou plutôt des palais; car comment des gens, accoutumés à loger dans des temples magnifiques, pourraient-ils se résoudre à vivre dans des cabanes? Ovide, leur bon ami, y a pourvu; il a eu soin de leur bâtir d'assez belles maisons dans le ciel, et même de les garnir de Pénates[1]: ces maisons forment des villes : ces villes sont environnées de campagnes propres au labourage; il faut vivre; il faut semer de l'ambroisie, il faut cultiver du nectar : que conclurons-nous de cette induction, sinon que les dieux sont mortels?

Que si l'on renverse l'argument, il n'aura pas moins de force; car s'il paraît ridicule d'imaginer dans le ciel des plaines et des coteaux, il n'y a donc ni villes, ni maisons, ni ménages, ni sexes différens. D'où vient donc qu'on trouve des femmes parmi les dieux? C'est qu'en effet il est faux qu'il y ait des dieux. Que celui qui pourra dénouer ce nœud gordien le dénoue, aussi bien que celui-ci. Des deux sexes, l'un se distingue par la force, l'autre par la faiblesse. Qui osera dire que la divinité est susceptible de faiblesse? Qu'on ne dise donc plus que le sexe qui l'a reçue en partage se trouve parmi les dieux; mais s'il s'y trouve, c'est qu'il est faux qu'il y ait des dieux.

XVII. Les stoïciens ne pouvant nier la justesse de ce raisonnement, se sont efforcés, comme nous en avons déjà touché quelque chose, de rapporter à des raisons naturelles tout ce qui regarde les dieux et le culte qu'on leur rend. Cicéron, qui les a suivis en ce point, nous explique ainsi leur sentiment : « Voyez-vous, dit-il, comme la nature, et les divers effets qu'elle produit pour le bien et l'utilité de l'homme, ont donné lieu aux faiseurs de fables d'inventer diverses espèces de dieux? C'est ce qui a causé ce déluge de fausses opinions, d'erreurs grossières, de contes ridicules dont toute la terre a été inondée. On est entré à l'égard de ces prétendues divinités dans des détails qui ne nous ont rien laissé ignorer de tout ce qui les concerne. Nous savons quelle est leur figure, leur âge, leurs habillements, leurs différentes parures. On a pris soin de nous informer de leur généalogie, de leurs mariages, de leurs alliances; le tout ajusté à l'infirmité humaine. » Peut-on rien dire de plus fort contre les faux dieux, que de les appeler des dieux faits à plaisir, de vaines productions de l'imagination. Cependant, celui qui les appelle ainsi est le prince de la philosophie romaine, un augure, un homme initié dans tous les mystères les plus saints et les plus augustes de sa religion. Il emploie même tout son troisième livre de la *Nature des Dieux*, à renverser les fondemens de tous ces cultes impies et sacriléges. Que peut-on attendre de nous après cela? Nous croit-on plus éloquent que Cicéron? Non sans doute; mais toute son éloquence ne l'a pu garantir des surprises de l'erreur, et il confesse lui-même avec une ingénuité digne d'un esprit aussi droit que le sien, qu'il n'entrevoit la vérité qu'au travers d'un nuage, et qu'il lui est bien plus facile de dire ce que Dieu n'est pas, que de dire ce qu'il est. Cela s'appelle connaître le faux et ignorer le vrai. Il faut donc encore le redire : il est plus clair que le jour que tous ces dieux n'ont été que des hommes, dont la mémoire a été consacrée par d'autres hommes; et la différence qui se rencontre dans leur âge, leur habillement et leur figure, vient de ce que leurs images les représentent tels qu'ils étaient lorsqu'ils sont morts.

Considérons maintenant les infortunes de ces misérables divinités. Isis perd son fils[1]; Cérès perd sa fille[2]; Latone trouve à peine un rocher pour faire ses couches. Personne n'osait la recevoir, de crainte de s'attirer l'indignation de Junon. La seule île de Délos fut assez charitable pour lui donner un asile contre la cruelle persécution de cette furieuse déesse, et elle y mit au monde Apollon et Diane. La mère des dieux, la bonne femme Cybèle, s'avise à son âge d'épouser un jeune homme[3]. Mais l'ayant surpris en commettant une infidélité, elle lui ôte le pouvoir de lui en faire jamais d'autre. Les prêtres gaulois, touchés de son malheur, et pour l'en consoler, instituèrent une fête en son honneur. La grande Junon, au désespoir de n'avoir point d'enfans de son frère[4], se met à persécuter toutes ses maîtresses. Le docte Varron, au sujet de cette déesse, nous a laissé par écrit que l'île de Samos, qui lui est consacrée, portait autre-

[1] Une espèce de dieux qui gardaient les logis.

[1] Osiris. — [2] Proserpine.
[3] Athis. — [4] Jupiter.

fois le nom de Parthénie [1], à cause qu'elle y avait passé sa première jeunesse; qu'elle y épousa ensuite Jupiter, et qu'en mémoire de ce mariage on y bâtit un temple qui subsiste encore, où l'on voit l'image de Junon vêtue en nouvelle Marie. Si donc elle a été jeune, si elle a été vierge, si elle a été mariée, quiconque après cela voudra la mettre au rang des dieux, ne mérite pas lui-même d'être mis au rang des hommes.

Ne salissons point notre plume et la blancheur de ce papier par le récit des prostitutions de l'infâme Vénus, et par les désordres honteux mentionnés par les poëtes [2].

XVIII. Il faut maintenant réfuter l'opinion impie tout ensemble et bizarre de ceux qui ne disconviennent pas, à la vérité, qu'il n'y ait plusieurs hommes dont on ait fait des dieux, mais qui soutiennent que c'est avec justice qu'on leur a donné un rang si fort au-dessus de leur condition de mortels; et que c'est une récompense qui était due à leur mérite, soit pour avoir donné des marques d'une valeur extraordinaire, comme Hercule; soit pour avoir enrichi la terre de nouvelles productions [3], comme Cérès et Bacchus; soit enfin pour avoir inventé des arts en faveur de l'utilité publique, comme Esculape [4] et Minerve [5]. Examinons tous ces différens motifs de consécration, et montrons qu'il n'y en a aucun qui mérite que les hommes deviennent les ennemis de Dieu, et se rendent criminels envers lui de la plus horrible impiété, en lui ôtant l'honneur qui n'est dû qu'à lui seul pour le transférer à ses créatures.

Commençons par ce qu'ils appellent vertu, non celle que les philosophes mettent au nombre des véritables biens de l'âme, mais celle qui consiste toute dans la force du corps et que l'on nomme valeur. C'est parce que cette valeur parut dans Hercule avec plus d'éclat, qu'elle lui acquit l'immortalité. Mais la force du corps, qui ne peut rendre l'homme ni meilleur, ni plus heureux, peut-elle contribuer à faire un dieu? Qu'y a-t-il de moins divin que cette force, puisqu'une maladie la détruit, et que la vieillesse la fait entièrement perdre. C'est ce qui faisait dire à ce fameux athlète qui voyait ses bras s'affaiblir insensiblement par des blessures qu'il y avait reçues, qu'il ne voulait ni de la santé qu'on lui promettait, ni de la vieillesse qu'on lui faisait espérer, de crainte de se voir un jour inférieur à lui-même, et de n'en être plus qu'une partie. Pour Hercule, on croit que du bûcher où il se brûla tout vif, il monta tout droit au ciel; et on a légué aux siècles à venir cette imagination ridicule, en la gravant sur le bronze et la pierre, dont on s'est servi pour représenter les images d'un dieu à qui la divinité ne coûte que quelques coups de massue donnés à propos sur quelques bêtes sauvages. Peut-être rejettera-t-on une impiété si monstrueuse sur les Grecs, cette nation crédule, qui aime à faire passer des actions fort communes pour des prodiges éclatans? mais croit-on que nos Romains aient été en cela plus sages et plus circonspects? Ils font peu de cas à la vérité de cette force d'athlète, et ils ne regardent que comme des personnes viles et méprisables ceux qui l'ont reçue de la nature, quoique après tout cette vertu de gladiateur ne soit nuisible qu'à celui qui la possède. Mais ils n'ont que des louanges et de l'admiration pour celle qui fait les conquérans, parce qu'elle porte partout le fer et le feu. Ils ne croient pas qu'il y ait une voie plus glorieuse pour arriver à cette bienheureuse immortalité qui donne rang parmi les dieux, que de conduire des armées, désoler des provinces, ruiner des villes, renverser des trônes, assujettir des nations entières, et faire couler sur la terre des torrens de sang humain. Éblouis par l'état trompeur d'une gloire fausse, ils donnent à de grands crimes le nom et la récompense de la vertu. J'aime encore mieux les dieux des Grecs, puisque pour devenir dieu chez eux, il n'en coûte la vie qu'à des lions ou à des sangliers; mais pour être dieu chez les Romains, il faut détruire les images vivantes et animées de Dieu même. Quoi! pour avoir malheureusement ôté la vie à un homme, on est réputé immonde, l'entrée des temples est interdite, on est chassé de la présence des dieux! et on couvre de gloire, on place dans les

[1] L'île de la Vierge.

[2] Cet alinéa n'est que l'abrégé de deux alinéas dans lesquels Lactance raconte avec détails une suite de désordres qui ne peuvent trouver place ici :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté.

[3] Le blé et la vigne.

[4] Inventeur de la médecine.

[5] Qui inventa les instrumens du labourage.

temples, on associe aux dieux celui qui remplit tout d'horreur et de carnage, qui fait rougir les fleuves du sang de plusieurs miliers d'hommes!

C'est dans cet esprit qu'Ennius fait parler ainsi le grand Scipion [1] :

Si le ciel est ouvert à celui qui a répandu beaucoup de sang, nul conquérant n'eut jamais de droit que moi d'y entrer.

O aveuglement déplorable du conquérant et du poëte, de croire que, pour monter au ciel, des monceaux de corps qu'on aura privés de vie, puissent servir de degrés! Et Cicéron même ne rougit point d'applaudir à une vanité si peu humaine; car répondant en quelque sorte à cette brutale saillie de Scipion: « Oui, grand africain, lui dit-il, vous avez droit d'y entrer, et le vaillant Hercule n'y entra jamais par une autre porte. » Comme si ce philosophe avait été de garde à la porte du ciel quand Hercule y fit son entrée. Et certes je ne sais si l'on doit rire ou verser des larmes, lorsqu'on voit de graves personnages si savans et si éclairés, et comme ils se le persuadent, si sages et si habiles, se laisser emporter à ces opinions populaires, et flotter toute leur vie entre l'erreur et la vérité, sans pouvoir se défendre de l'une ni embrasser l'autre. Si l'on doit l'immortalité à cette vertu meurtrière, je renonce à une vie qu'on ne peut obtenir que par la mort d'un million d'hommes. Mais de quel usage serait cette inhumaine vertu, que deviendraient tous ces prétendans à la divinité, si tous les hommes s'étaient donné le mot de vivre bien ensemble, si l'innocence et l'équité retournant parmi eux en chassaient l'envie, l'intérêt et l'injustice. Le ciel ne s'ouvrirait-il plus alors? N'y aurait-il plus d'hommes vertueux, s'il n'y avait plus de ces illustres homicides?

Venons maintenant aux autres motifs qui ont obligé les hommes à faire des dieux. Nous trouvons que Cérès et Bacchus furent reconnus pour tels, pour avoir trouvé le blé et le raisin: mais c'est à tort qu'on croit leur devoir deux dons si précieux. Nous montrerons par les divines Écritures que le pain et le vin étaient en usage parmi les hommes, bien avant qu'on parlât dans le monde de Saturne et de sa race [2]. Supposons toutefois qu'une découverte si utile soit due à leurs soins: quoi, couper du blé, le moudre et en faire du pain; cueillir des raisins, les fouler et en tirer du vin, qu'y a-t-il en tout cela qui mérite les honneurs du ciel? S'ils sont dus à quelqu'un, c'est à celui qui a produit et qui a fait naître l'épi; c'est lui qui, après avoir créé toutes choses, a bien voulu laisser à l'homme la gloire d'en trouver quelques-unes? Mais il est toujours l'auteur des choses que l'homme découvre et de l'esprit dont l'homme se sert pour les découvrir. On veut encore que les arts aient acquis à leurs inventeurs ce beau droit de se faire adorer; Esculape et Vulcain en jouissent paisiblement du consentement des peuples: l'un pour avoir inventé la médecine, et l'autre pour avoir exercé le premier le métier de forgeron. Je suis d'avis que nous fassions des dieux cordonniers et foulons. Et pourquoi l'art de la poterie, si ancien et si utile, n'obtiendra-t-il pas le même honneur à celui qui l'a trouvé? Est-ce parce que les grands de la terre font peu d'état de ces ouvrages de Samos [1]? Il y a tant d'autres arts qui contribuent à rendre la vie de l'homme ou commode ou agréable, qui travaillent ou pour la nécessité ou pour l'ornement; pourquoi seront-ils sans autels et sans temples? Enfin, Minerve, comme les ayant inventés tous, est invoquée par tous les artisans: chose étrange! On néglige le culte de celui qui a créé la terre et les animaux qui l'habitent, qui a formé le ciel et les astres qui l'éclairent, pour adorer le fuseau et l'aiguille de Minerve. Un Esculape se vante d'avoir trouvé quelques secrets pour rendre la santé au corps, et le voilà aussitôt dieu, pendant qu'on se met peu en peine de connaître celui qui a formé le corps, qui l'anime, qui le conserve, qui produit les simples dont se sert Esculape dans l'exercice de son art.

XIX. On me dira peut-être qu'il n'y a rien à la vérité de plus juste que d'honorer le Dieu qui a créé l'univers; mais que cela n'empêche pas que ceux qui ont rendu quelque service au public ne reçoivent leur part de cet honneur. Je réponds à cela: que le culte des créatures est incompatible avec celui du Créateur [2]; c'est ne lui en rendre aucun que de partager celui qu'on lui rend, parce que Dieu étant un et seul, la religion

[1] L'Africain.

[2] Cérès, sœur de Saturne.

[1] L'île de Samos, renommée pour la belle poterie qui s'y faisait.

[2] Il ne s'agit ici que du culte suprême.

consiste dans une adoration indivisible. Écoutez le prince de vos poëtes qui vous crie que tous ces inventeurs d'arts sont dans les enfers; qu'Esculape, le fameux Esculape, malgré les importans services qu'il a rendus à l'homme, a senti la main d'un Dieu plus puissant que lui, qui l'a renversé d'un coup de foudre et l'a envoyé herboriser sur les bords du Styx, pour vous apprendre quel doit être ce Dieu qui réduit les vôtres en poudre. On voudra peut-être me soutenir que la chose n'est pas, parce qu'il est impossible qu'un dieu soit foudroyé; et moi je dis que c'est parce qu'il a été foudroyé que ce n'était pas un dieu, mais un homme. La fiction du poëte ne consiste pas dans le fait qui est véritable, mais dans le nom qui est faux [1]. Le poëte craignait le peuple. Et qui aurait osé s'opposer à une erreur si universellement répandue? Concluons donc: que de l'aveu même de vos poëtes, qui sont aussi vos théologiens, vos dieux souffrent pour leurs crimes dans les enfers, et ne sont pas des dieux; car qui peut faire un dieu d'un méchant homme?

XX. Nous voici enfin arrivés à la religion des Romains. La louve qui nourrit Romulus se trouve la première dans le catalogue de leurs dieux. Je le souffrirais plus volontiers, si c'était en effet une de ces bêtes carnassières. Mais si nous en croyons Tite-Live, ce n'en est que la figure sous laquelle les Romains adorent une prostituée, une Larentine, à qui les bergers des environs d'Albe donnèrent le nom infâme de louve, pour marquer le honteux commerce dont elle se mêlait. Rome suivit en cela l'exemple d'Athènes, qui, ayant été délivrée de l'oppression où elle gémissait sous la tyrannie de Pisistrate par le moyen d'une courtisane, voulut témoigner sa reconnaissance à sa libératrice en la faisant déesse. Mais comme la loi ne permettait pas d'accorder cet honneur à une femme débauchée, les Athéniens trouvèrent le secret de l'éluder, en donnant à cette chaste divinité la figure d'une lionne, dont elle avait le nom et la générosité. Ainsi ce fut le nom qui dans Athènes mit une lionne parmi les dieux, et ce fut un métier honteux qui dans Rome y mit une louve. On institua même une fête solennelle qui fut nommée les Larentinales.

[1] Le nom de dieu qu'il lui donne.

Mais les Romains, les hommes du monde les plus compatissans à la faiblesse humaine, ne se contentèrent pas d'avoir élevé un autel à l'impudique Larentine, ils lui associèrent à cet honneur une nommée Faula de la même profession, qui avait, dit-on, mérité autrefois les bonnes grâces du grand Alcide [1]. De quel prix ne doit-elle pas être cette immortalité que des courtisanes obtiennent? Certes on peut dire qu'on récompensait en celles-ci les services qu'elles avaient rendus au public.

La belle Flore ne vit-elle pas le jour de sa naissance célébré à Rome par des courses de chariots, de combats de gladiateurs, et par d'autres spectacles qui donnèrent à cette fête le nom de jeux Floraux. Et ce ne fut qu'à cette condition qu'elle légua au peuple romain les richesses immenses provenues de ses débauches et de l'incontinence de ses concitoyens.

Mais parce que l'origine de cette fête ne paraissait pas fort honorable à la république, le sénat supprimant le nom de courtisane lui substitua celui de déesse qui préside aux fleurs, et déclara que les jeux floraux avaient été institués pour rendre cette déesse favorable au peuple romain, et pour l'engager par là à prendre soin des arbres fruitiers, de la vigne et des blés, lorsqu'ils sont en fleurs. Et ainsi les Romains couvrirent de fleurs les ordures de leur religion. Le poëte [2], dans ses *Fastes,* s'est conformé au décret du sénat, car il prétend que cette Flore était une nymphe de bonne maison qui fut donnée en mariage à Zéphire, et reçut de lui pour présent de noces le pouvoir sur toutes les fleurs. Cela est fort honnête à dire, mais cela est fort honteux à croire. Et pour nous qui cherchons la vérité, nous déchirons tous ces voiles, et nous ne nous laissons pas éblouir par le fard dont la poésie sait couvrir les objets qu'elle nous présente pour nous les faire trouver agréables sous cette beauté empruntée. Au reste ces jeux floraux se célèbrent d'une manière digne de celle dont ils portent le nom. Car on expose ce jour-là, à la vue de toute la ville de Rome, des courtisanes toutes nues qui, par des paroles déshonnêtes et des postures lascives qu'elles savent diversifier selon l'art des pantomimes [3], corrompent les

[1] Hercule. — [2] Ovide.

[3] Espèce de bouffons qui exprimaient par les seuls gestes tout ce qu'ils voulaient faire entendre.

mœurs des spectateurs, et rassasient d'impureté, si l'on ose se servir de ce terme, les yeux et les oreilles du peuple.

La déesse Cloacine viendra fort à propos après ces honnêtes déesses dont nous venons de parler. Tatius fit tirer sa statue de la grande Cloaque, et ne sachant de qui elle était, il lui donna le nom du lieu où il l'avait trouvée.

Le roi Hostilius bâtit un temple à la Fièvre et à la Peur. Sa piété méritait bien que ces dieux ne l'abandonnassent jamais.

Quoique Marcellus en consacrant un autel à l'Honneur et à la Vertu eût fait deux divinités dont le nom sans doute était moins odieux, leur existence n'en était pas pour cela moins chimérique.

Le sénat, prévenu de la haute idée de son pouvoir, crut qu'il pouvait l'étendre jusqu'à faire des dieux; c'est ce qui lui fit rendre un arrêt par lequel il donnait à l'Entendement (Mens) le nom, la qualité et tout l'attirail des divinités de cette espèce, c'est-à-dire un temple et des prêtres. Mais cet auguste corps marque bien par une conduite si peu raisonnable qu'il n'était guère rempli du dieu dont il venait d'enrichir sa patrie.

Cicéron estime que la Grèce fit un coup d'une haute sagesse, lorsqu'elle fit placer dans les écoles publiques et les académies où la jeunesse faisait ses exercices les images de l'Amour et de ses frères. Ce philosophe a voulu sans doute s'accommoder en cela aux sentimens de son ami Atticus, ou peut-être s'en railler. Car bien loin que la sagesse eût présidé à ce conseil, ce ne pouvait être au contraire que l'esprit de corruption qui l'eût inspiré aux Grecs, qui, au lieu de procurer à leurs enfans une éducation honnête et vertueuse, les prostituaient en quelque sorte aux désirs d'une jeunesse emportée, en leur proposant pour modèle de leurs actions, et pour objet de leur culte, des dieux qui ne sont connus que par leurs crimes, et surtout dans les lieux où la nudité des corps [1], exposée aux yeux des corrupteurs, ne fait encore qu'augmenter le feu impur qui les brûle. Et ce qui est le plus déplorable, c'est que leurs propres pères les abandonnaient à ces périls dans un âge tendre, susceptibles de toute sorte d'impressions, dénués d'expérience et de force qui pût leur faire éviter les piéges tendus de toutes parts à leur innocence. Doit-on après cela être surpris si une nation qui, bien loin d'avoir de l'horreur pour les vices, les consacre par un culte religieux, les ait fait passer chez les autres peuples comme autant de divinités domestiques à la gloire desquelles elle s'intéresse? Cicéron, ne pouvant s'empêcher de reconnaître ce fait, et voulant en même temps insinuer qu'il avait des vues plus nettes et plus claires que les Grecs (quoiqu'il les eût d'abord loués de leur prudence), ajoute, comme par réflexion, que ce sont les vertus et non les vices qu'on doit consacrer. Mais les Grecs auraient pu lui répondre qu'ils adressaient leurs vœux à deux sortes de divinités : à celles qui sont bienfaisantes comme les vertus, pour en recevoir du secours, et à celles qui sont nuisibles, comme les vices, pour être préservés du mal qu'elles peuvent faire. C'est l'excuse ordinaire de ceux qui font des dieux de tout, des maux comme des biens.

Mais s'il est vrai que les vices ne doivent pas s'attendre à notre encens et à nos vœux, en quoi nous sommes du sentiment de Cicéron, nous disons que les vertus ne doivent pas non plus y prétendre, qu'elles n'ont ni sentiment ni intelligence, et que ce n'est pas dans des temples de pierre et de marbre qu'on doit leur dresser des autels, mais au milieu du cœur de l'homme. C'est donc une loi ridicule que ce nouveau législateur [1] veut établir dans sa *République* en idée. « Qu'on élève, dit-il, des temples à l'Esprit, à la Piété, à la Valeur, à la Fidélité et à toutes les autres vertus qui donnent à l'homme l'entrée dans le ciel. » Ces divinités de Cicéron ne peuvent être sans l'homme seul, et l'homme seul leur peut servir de temple. C'est la vertu qui mérite notre vénération et non son image, et le culte qu'on lui rend ne consiste pas à brûler de l'encens devant elle, ni à égorger des bêtes sur son autel; mais il consiste dans une volonté sincère et une ferme résolution qu'on prend de l'acquérir, ou de la conserver si elle est déjà acquise. Car qu'est-ce que révérer en soi la vertu, sinon la posséder et en exercer les actes? C'est donc en vain que notre philosophe veut

[1] Aux exercices de la lutte

[1] Cicéron.

embarrasser les villes de nouveaux édifices, et occuper inutilement un terrain [1] qu'on peut faire servir à un meilleur usage. Nous voulons lui épargner les frais qu'il serait obligé de faire, soit pour l'entretien des prêtres, soit pour fondre des statues, soit pour acheter des victimes. Le cœur de l'homme est un temple bien plus digne de ces divinités morales; il n'est point sujet à tomber en ruine, ou à être renversé d'un coup de tonnerre. Qu'on l'orne tant qu'on voudra, qu'on le remplisse de ces aimables déesses, qu'on en fasse un Panthéon, nous y consentons; plus il sera plein, plus il sera auguste. Il est à craindre que ceux qui placent dans les temples l'image de la vertu, n'en aient en effet que l'image. Ils l'adorent en figure, et ils la déshonorent en elle-même. On rend à la déesse Piété un culte extérieur et apparent, et l'on en rend un intérieur et véritable à l'Avarice qui n'épargne ni parens, ni citoyens, ni alliés. On donne de l'encens à la Paix et à la Concorde d'une main encore fumante du sang qu'on vient de répandre, ou dans une guerre publique, ou dans une querelle particulière. On sacrifie à la Pudicité des taureaux et des béliers, pendant que l'on immole son propre corps à la déesse de l'impureté. On fait des effusions, et l'on répand le lait et le vin devant l'autel de la Foi et l'Amitié, prêt à verser le poison à celui qui ne meurt pas assez tôt au gré d'un avide héritier. On fait semblant d'adorer la Vertu, et on la fuit; on feint d'avoir le Vice en horreur, et on l'adore.

Mais achevons de démasquer la fausse religion, et d'en faire voir tout le ridicule. Quelle imagination aux Romains d'édifier un temple à Vénus la Chauve, parce qu'étant assiégés par les Gaulois, et les cordages dont ils remuaient leurs machines étant rompus par l'effort continuel qu'elles faisaient, ils en firent des cheveux de leurs femmes. Y eut-il jamais rien qui ait pu mieux faire connaître le faible d'une religion que ces sortes de monumens, plus propres à exciter la pitié ou la moquerie, que la dévotion ou la surprise? Sans doute que les Romains avaient appris des Lacédémoniens à se faire des dieux selon les événemens, et à les recevoir des mains de la Fortune; car ces habitans de Sparte [2] ayant mis le siége devant Messène, et les Messéniens les amusant par de fausses sorties, ils allèrent à leur tour assiéger Lacédémone; mais les femmes qui étaient restées dans la ville les repoussèrent vigoureusement, et, non contentes de les avoir chassés de devant leurs murailles, elles les poursuivirent bien avant dans la campagne. Cependant les Lacédémoniens s'étant aperçus du stratagème de leurs ennemis, et ayant appris qu'ils leur avaient donné le change, abandonnèrent leur siége, et coururent défendre leurs propres maisons; ils n'en étaient pas fort éloignés lorsqu'ils rencontrèrent ces braves amazones qui retournaient de la poursuite des Messéniens, et, les prenant pour les Messéniens mêmes, ils se préparaient à les combattre; mais ces vaillantes femmes se désarmèrent, et parurent si belles en cet état à leurs maris, qu'ils ne furent plus les maîtres de leur passion, qui devint si furieuse et si brutale, que tout se mêla, sans choix et sans discernement; et, pour conserver la mémoire d'une aventure si mémorable et si digne de la curiosité des siècles suivans, on bâtit, au lieu où elle était arrivée, un temple magnifique à Vénus Armée.

Mais, dans le même temps que les Romains élevaient un temple à Vénus la Chauve, ils en gratifièrent pareillement Jupiter le Boulanger, pour un service signalé qu'il venait de leur rendre dans ce fameux siége; car il les avertit par des songes qu'ils fissent du pain de tout ce qu'il leur restait de blé, et qu'ils en jetassent dans le camp des ennemis: ce qui obligea les Gaulois d'abandonner la place, désespérant de la pouvoir forcer la voyant si bien munie. Quelle religion, grand Dieu! où les sujets de plaisanterie naissent à chaque moment. Pour moi, si j'avais à la défendre, rien ne me ferait plus de peine que de voir ces pauvres divinités devenues à un tel point méprisables, qu'on ne peut même prononcer leurs noms sans rire. Quel est l'homme assez saturnien qui puisse garder son sérieux au nom de Fornace, déesse des forgerons, et en voyant de doctes personnages frapper gravement sur une enclume pour célébrer plus dévotement les Fornacales? Et la déesse Muta, n'est-elle pas bien propre à secourir ceux qui l'invoquent, elle qui, étant privée dès sa naissance de l'usage de la parole, l'est aussi de celui de l'ouïe? Pour la déesse Caca, c'est

[1] A bâtir des temples aux Vertus.
[2] Lacédémone.

une franche scélérate, car elle trahit son frère Hercule sur la promesse qu'on lui fit de la recevoir à la table des dieux.

La déesse des Berceaux (Cunina) est une assez bonne déesse; elle est d'un grand secours pour les nourrices : c'est elle qui berce les enfans et quijles endort. Les laboureurs sont aussi fort redevables au dieu Sterculus, de leur avoir appris à fumer la terre. Je n'aurais jamais fini si je voulais rapporter ici le nom et les divers emplois de ces monstrueuses divinités[1], qui ne cèdent en rien à celle des Égyptiens; encore celles-ci avaient-elles quelques figures déterminées. Mais que peut-on dire de ceux qui adorent une pierre brute et mal polie, qu'ils appellent le dieu Terme? c'est, dit-on, cette pierre que Saturne avala, croyant avaler son fils Jupiter. Lorsque Tarquin consacra le Capitole à ce maître des dieux, comme il se trouve là plusieurs petits dieux qui y avaient leurs chapelles, il leur fit demander honnêtement par les augures s'ils ne voulaient pas bien se retirer, et laisser la place à leur souverain; ils ne se le firent pas dire deux fois, et ils cédèrent de fort bonne grâce un logement destiné pour un dieu d'un tout autre relief qu'eux. Il n'y eut que le dieu Terme qui ne voulut jamais désemparer; peut-être crut-il devoir être traité avec distinction pour avoir sauvé la vie à Jupiter[2]. C'est ce dieu informe qui est le gardien des limites de l'empire; il les conserve, et il empêche que les barbares ne les franchissent. Au reste, ce dieu n'est pas toujours une pierre, c'est aussi quelquefois une souche. Tels dieux, tels adorateurs. Il faut être une vraie souche pour adorer une telle divinité.

XXI. Après avoir parlé des dieux, de leur origine, de leurs emplois et de leurs diverses aventures, il nous reste encore quelque chose à dire des sacrifices qu'on leur offre, et des mystères qui sont enfermés dans le culte qu'on leur rend.

A Salamine, ville de Cypre, on immolait un homme à Jupiter; ce fut Teucer qui institua cet horrible sacrifice, et qui en prescrivit la forme à ses descendans. L'empereur Adrien le fit cesser.

[1] On peut voir ce qu'en écrit saint Augustin dans son livre de la *Cité de Dieu*.

[2] On a remarqué que c'était la pierre que Saturne avala pour Jupiter.

Les peuples de la Tauride, nation féroce, avaient une loi qu'ils observèrent fort longtemps, qui leur ordonnait de sacrifier à Diane tous les étrangers que leur mauvaise fortune jetait sur leurs côtes; et les anciens Gaulois apaisaient avec du sang leurs dieux Hésus, Teutatès et Taramis.

Les Latins ne furent pas plus innocens ni moins barbares dans leurs sacrifices; et le Jupiter du *Latium*[1] n'aimait pas moins le sang des hommes que le Jupiter de Salamine. Quelle vertu peut-on demander à ces dieux par un sacrifice qui est un crime? et quel bien ces dieux peuvent-ils faire, si on ne peut l'obtenir que par un homicide? Mais il n'est pas étonnant que des barbares aient une religion conforme à leurs mœurs, et des dieux qui leur ressemblent. Ce qui doit surprendre, c'est de voir l'Italie, qui a toujours fait gloire d'élever ses peuples dans l'humanité, de voir, dis-je, l'Italie surpasser les barbares en cruauté, en répandant avec fureur le sang humain dans ces cérémonies impies et sacriléges. Ceux qui, joignant la politesse des mœurs aux lumières de l'esprit, éteignent en quelque sorte ces lumières, et renoncent à cette politesse pour devenir barbares par un motif de religion, sont sans doute bien plus coupables que ceux qui, nés dans l'ignorance des lois et parmi les ténèbres d'une nature corrompue, font le mal souvent parce qu'ils ne connaissent pas le bien. Il y avait même longtemps que cette coutume d'immoler des hommes avait cours en Italie (avant que l'empereur Adrien ne l'abrogeât); et Saturne se plaisait à un culte si digne d'un dieu qui avait plus d'une fois bu le sang de ses enfans. Mais pour diversifier les mets qu'on lui présentait, on n'égorgeait pas la victime comme on faisait ailleurs, mais on la précipitait du pont Milvius[2] dans le Tibre. On dit qu'Hercule, à son retour d'Espagne, abolit ce sacrifice, et en laissa seulement une vaine représentation, qui consistait à faire sauter du pont en bas des hommes de bois ou de carton.

Mais où prendre des couleurs assez sombres pour peindre ces horribles hécatombes d'enfans immolés au même Saturne, pour le consoler

[1] Campagna di Roma.

[2] Ponte mole.

de ce qu'un seul [1] lui avait échappé? A quel excès d'horreur les hommes ne sont-ils point capables de se porter par un excès de religion? On appelle sacrifice le crime le plus opposé à la nature; on étouffe dans le berceau des créatures qui ne commencent qu'à vivre, et qui, par toute l'innocence de leur âge, ne peuvent exciter le moindre mouvement de compassion dans le cœur de leurs impitoyables pères, et obtenir d'eux qu'ils ne leur ôtent pas ce qu'ils ne viennent que de leur donner. Les animaux les plus farouches le sont beaucoup moins que ces hommes dénaturés. O pères infortunés! quelle aveugle fureur vous agite? et que pourraient faire de pis vos dieux, si vous aviez mérité leur indignation? Leur colère, dites-moi, pourrait-elle vous être plus funeste? Pour prix de vos hommages ils vous rendent parricides, ils vous privent de vos enfans, ils vous ôtent la raison: est-ce ainsi que s'exprime leur reconnaissance? comment, hélas! s'exprimerait leur haine? Mais que peut-il y avoir d'inviolable et de sacré pour des hommes qui ont dépouillé tous les sentimens de la nature? On doit tout craindre de celui qui fait un acte de religion du plus grand de tous les crimes. Les Carthaginois qui, au rapport du satirique Festus, suivaient aussi cette barbare coutume, ayant été vaincus dans un combat par Agathocle, roi de Sicile, et attribuant leur défaite à la colère de leur dieu, coururent l'apaiser en lui immolant deux cents jeunes gens, qu'ils choisirent parmi leur plus illustre noblesse. Misérables! quel avantage vous revient-il de ce massacre? Celui qui vous a vaincus vous a moins tué de citoyens que celui qui vous protége.

Mais Saturne n'est pas le seul des dieux qui aime à voir répandre le sang des hommes. Cybèle inspire une autre sorte de fureur à ceux qui sont initiés à ses détestables mystères. Elle les oblige à lui sacrifier de leurs propres mains ce que sa jalousie arracha au malheureux Athis; et ces infâmes victimes d'une plus infâme divinité deviennent, par un culte aussi bizarre qu'il est cruel, des monstres que la nature abhorre.

Pour Bellone, déesse de la guerre, on ne doit pas s'étonner si elle aime le sang. Ses prêtres, tenant à chaque main un poignard, se font des incisions aux bras et aux épaules; et, s'abandonnant à l'esprit de vertige qui les pousse, ils courent, ils se roulent, ils s'agitent; leur sang coule de toutes parts, et leur raison se perd avec lui. Sont-ce là des sacrifices, s'écrie Quintilien, et ne vaudrait-il pas bien mieux être comme les bêtes, qui ne connaissent point d'autres dieux que la sage nature, que de rendre un culte impie et profane à des scélérats, à des dieux barbares, qui s'engraissent du sang des trop crédules mortels. Nous découvrirons une autre fois la source de tant d'erreurs grossières et de crimes énormes. Et de peur qu'on ne nous soupçonne d'affectation, dans le récit que nous venons de faire des horribles excès qui se commettent dans les sacrifices, nous allons examiner quelques cérémonies qui sont, à la vérité, exemptes de crimes, mais que nous aurons de la peine à sauver du ridicule.

Toute l'Égypte célèbre avec beaucoup de solennité la fête d'Isis, et cette fête se diversifie suivant les divers événemens de la vie de la déesse; car d'abord les prêtres qui lui sont consacrés se découvrant l'estomac, se le frappent rudement, poussent des cris lamentables, et donnent toutes les marques d'une violente affliction, pour honorer celle que ressentit Isis lorsqu'elle perdit son fils [1]. Mais, dès que l'enfant vient à paraître, tout ce grand deuil cesse, et la joie de l'avoir retrouvé succède à la douleur de l'avoir perdu. Ainsi, ce fils si cher à sa mère, sans cesse se perd, et sans cesse se retrouve. On voit clairement, par la représentation d'une aventure autrefois arrivée, que cette Isis, si révérée des Égyptiens, n'était qu'une femme qui se serait trouvée sans enfans, si son fils unique ne lui eût été rendu. Lucain ne s'éloigne pas de cette pensée, lorsqu'il fait dire au jeune Pompée, qui vient d'apprendre la mort du grand Pompée son père [2]: «J'irai, et l'Égypte me verra mettre le feu au bûcher qui consumera ses dieux [3]; je donnerai aux vents les cendres d'Isis et d'Osiris.» Cet Osiris est aussi quelquefois nommé par le peuple Sérapis; car ils ont coutume de changer le nom de ceux qu'ils consacrent après leur mort, de crainte peut-être que leur premier nom ne les fasse re-

[1] Jupiter

[1] Osiris.
[2] Ptolomée, roi d'Égypte, le fit assassiner.
[3] Isis et Osiris.

connaître pour des hommes. Romulus fut ainsi changé en Quirinus; Léda reçut le nom de Némésis; Circé celui de Marica; Ino et son frère Mélicerte ceux de Leucothoé et de Palémon.

On observe presque les mêmes cérémonies à la fête de Cérès Éléusine qu'à celle d'Isis; car si l'on pleure à celle-ci la perte d'Osiris, on se lamente fort à celle-là pour la perte de Proserpine, que son oncle Pluton a enlevée, sans se mettre beaucoup en peine de ce que le monde pourrait dire de voir un dieu commettre un rapt et un inceste. Et, parce que la tradition poétique porte que ce fut avec des branches de pin allumées que Cérès se mit à chercher sa fille par toute la Sicile, on allume quantité de torches durant cette fête.

A Lampsaque [1], on sacrifie un âne à Priape: et l'on en rapporte cette raison. Les dieux s'étant trouvés à un festin solennel que Cybèle leur donnait, ils se mirent, après souper, à jouer à de petits jeux; mais Vesta, accablée de sommeil (peut-être pour avoir trop bu), s'endormit profondément, sans chercher d'autre lit que le plancher de la salle. Ce qu'apercevant Priape, il s'approcha d'elle, et était sur le point de la déshonorer, si l'âne de Silène ne se fût mis à braire fort à propos pour la pauvre déesse, qui s'éveilla au cri, et sauva ainsi son honneur qui courait grand risque: or, les habitans de Lampsaque, fort dévoués à Priape, lui sacrifient tous les ans un âne, pour le venger du mauvais tour que cet animal lui joua dans une si nombreuse et si sainte assemblée. Quels dieux! quelle religion!

Mais si l'âne reçoit à Lampsaque un traitement si rude pour avoir empêché une mauvaise action, il en reçoit en récompense un fort honorable à Rome, où les vestales, pour reconnaître le service important qu'il rendit à leur déesse [2], choisissent un des plus beaux ânes de la ville, lui font une guirlande de pains fort délicats et fort blancs, qui servent ensuite à lui faire un bon repas. Quelle honte à une déesse de devoir à un âne la conservation de sa virginité! On me dira que ce n'est qu'une fable: je le veux; mais cette fable est reçue des peuples comme une vérité et comme un point capital de leur religion. Je sais que les poëtes ne prétendent pas assujettir notre créance à leurs folles imaginations; mais elles ne trouvent que trop d'ouvertures pour s'insinuer dans l'esprit des hommes, qui sont ravis de trouver dans leurs dieux ce qui peut autoriser et pour ainsi dire consacrer leurs vices.

Que dirons-nous des astronomes qui placent sérieusement deux ânes parmi les étoiles [1]? Ont-ils aussi prétendu nous laisser la liberté de n'en rien croire? Cependant on nous assure que ce beau privilége leur a été accordé à la sollicitation de Bacchus, qui, en leur procurant un logement si magnifique, a voulu les payer du service qu'ils lui rendirent au passage d'un fleuve. Peut-on rien écrire de plus extravagant?

Mais voici une espèce de sacrifice bien différent des autres, car on y dit des injures au dieu à qui on l'offre: on l'accable de paroles outrageuses et de malédictions, au lieu des bénédictions et des louanges dont on a coutume d'honorer les dieux. C'est cependant le grand Hercule qu'on traite ainsi à Linde [2], dans l'île de Rhodes; et voici la raison qu'on apporte d'une chose si peu commune. On dit qu'Hercule ayant abordé à cette plage, et se sentant pressé de la faim, demanda à un villageois qui labourait là auprès, l'un des deux bœufs qu'il avait à sa charrue, offrant de le lui payer ce qu'il vaudrait. Le laboureur refusa de le lui vendre, s'excusant sur ce qu'il ne se pouvait passer de ses bœufs, qu'il n'avait pour tout bien que ce morceau de terre, dont la récolte lui servait à nourrir sa famille. Hercule, sans vouloir écouter les raisons du bonhomme, et usant de sa modération ordinaire, n'ayant pu avoir de gré un de ces bœufs, les enleva tous deux de force, les fit assommer sur-le-champ, et apprêter pour son dîner et pour celui de ses compagnons; ce que voyant le malheureux villageois, il se mit à vomir mille injures contre Hercule; mais ce héros, prenant la chose en galant homme, les écouta sans s'émouvoir, et ne fit que rire avec ses compagnons de la colère du pauvre laboureur. Toutefois, après que l'admiration où on était de sa valeur lui eut fait déférer les honneurs divins, les habitans de cette contrée lui élevèrent

[1] Lampsico, ville de Mysie.
[2] Vesta.

[1] Dans l'Écrevisse.
[2] Lindo.

un autel au même lieu où la chose s'était passée, qu'il nomma lui-même l'*Autel des deux Bœufs*, et il ordonna qu'à l'avenir on lui immolerait deux bœufs joints ensemble par un même joug. Il se consacra aussi un prêtre auquel il enjoignit expressément d'employer dans les sacrifices qui lui seraient offerts les mêmes injures que le villageois lui avait dites, avouant que de sa vie il n'avait fait un repas si agréable.

A quelle autre fin a-t-on institué la fête de Jupiter Crétois, sinon pour renouveler la mémoire de sa naissance, de son enlèvement dans l'île de Crète, et de la nourriture qu'il y reçut? La nymphe Amalthée n'est autre que la chèvre qui l'allaita; c'est la pensée du poëte Aratus qui fait parler Germanicus en ces termes :

Cette nymphe fut la nourrice de Jupiter, s'il est vrai, comme on le dit, qu'une chèvre de l'île de Crète l'ait nourri de son lait, et que ce divin nourrisson, pour marquer sa reconnaissance, lui ait donné une place honorable parmi les astres de la nuit.

Mais, ayant résolu de faire de cette chèvre une étoile brillante, il lui ôta sa peau mortelle pour la revêtir d'immortalité; et de cette peau de chèvre il s'en fit un bouclier, qui lui servit bien contre les Titans, ce qui a donné lieu aux poëtes de l'appeler l'*Égide de Jupiter*. On fait encore dans cette même fête de Jupiter Crétois diverses représentations de ce que sa mère fit pour le dérober à la cruauté de Saturne; ce qu'Ovide exprime ainsi:

Le bruit des clairons et des trompettes fit autrefois retentir les rochers du mont Ida, de peur que les cris du céleste enfant, que sa mère leur avait confié, ne trahissent la sûreté de son asile. Ici les Curètes frappaient sur des boucliers d'airain; là les Corybantes faisaient entre-choquer des casques d'acier. Enfin; l'enfant fut sauvé, et le secret fut gardé. Chaque année renouvelle la mémoire de ce grand événement; mais les flûtes et les hautbois ont pris la place des trompettes et des clairons.

Salluste rejette ce récit et le traite de pure fiction; mais il faut avouer que le tour qu'il y donne est ingénieux. Il dit « que les Curètes représentent ceux qui, les premiers, ont pénétré dans les choses divines et en ont acquis la science; et que, comme nous attachons à tout ce qui est éloigné de nous une certaine idée qui en inspire la vénération, on s'est avisé de nommer ces premiers sages les *nourriciers de Jupiter*, » pour exprimer que les secrets de la divinité leur ont été confiés dès son enfance, si l'on peut se servir de ce terme, c'est-à-dire dès le commencement et avant que les autres hommes en eussent connaissance. Mais n'en déplaise à ce savant historien, il a suivi une fausse lumière dans l'explication de cette fable; car si Jupiter est, selon les Curètes, le premier des dieux et le principe de toute religion, sans doute ils n'ont pas eu l'intelligence des choses divines, ils ne sont pas les interprètes de la vérité, mais les maîtres de l'erreur, et ils l'ont répandue dans le monde en donnant à leur Jupiter la divinité, dont il n'y a que le vrai Dieu qui soit propriétaire.

Qu'on se donne la peine de consulter les livres sacrés, les registres des pontifes, ces monumens de la religion, qui en doivent être les titres les plus authentiques, et je suis sûr qu'on y trouvera de quoi se convaincre que tout ce qu'on estime saint et digne de vénération, ne mérite que le mépris et la risée des gens raisonnables, n'est que vanité, qu'extravagance; en un mot, qu'impiété et que profanation.

S'il se trouve enfin quelqu'un qui, ayant honte de son erreur, vienne à considérer les choses avec des yeux purifiés par la sagesse, quel ridicule ne découvrira-t-il point dans la plupart des cérémonies qui font partie du culte religieux? Pourra-t-il s'empêcher de rire, ou plutôt de verser des larmes, pour peu que la charité le presse, lorsqu'il verra les sacrés ministres des dieux, les véritables interprètes de leurs volontés, les sages dépositaires des mystères, lors, dis-je, qu'il les verra danser en public, et mêler à des sauts de bouffon des postures de courtisanes; qu'il les verra courir dans les places, tantôt nus et frottés d'huile comme des athlètes, tantôt couronnés de fleurs comme des victimes, tantôt masqués, déguisés, barbouillés comme d'infâmes comédiens? Que dirai-je des boucliers sacrés que le temps a presque réduits en poussière[1]? Cependant ceux qui les portent sur leurs épaules, dans des processions solennelles, croient porter des dieux. Et l'on raconte d'un certain préteur[2], qu'il voulut par un sentiment de dévotion porter un de ces boucliers[2], devant lequel il fit par honneur marcher tous ses huissiers, quoique sa charge

[1] Ils étaient en bois.
[2] Furius Bibaculus.

l'exemptât de cette fonction. Ce bonhomme n'était-il pas bien fou de s'imaginer qu'un pareil ministère donnerait du lustre à sa dignité? Peut-on enfin voir sans indignation pratiquer sérieusement, et par un esprit de religion, ce qu'on jugerait digne de censure dans les jeux et les divertissemens du peuple ?

XXII. Celui qui commença à introduire dans Rome de vaines superstitions fut Numa Pompilius, son second roi, qui trouvant des esprits grossiers et susceptibles de toutes sortes d'impressions, se servit de cette disposition pour leur inspirer ce qu'il voulut touchant le culte des dieux. Pour le faire avec plus d'autorité et de succès, il feignit qu'une certaine nymphe Égérie lui révélait de hauts mystères dans les entretiens qu'il avait avec elle durant la nuit. Assez proche de Rome, dans un bois épais, se voit un antre obscur et profond d'où sort une eau claire et pure qui va arroser le pied des arbres voisins; c'est là que Numa passait les nuits sans témoins, et, sortant le matin de sa retraite, il annonçait au peuple ce qu'il avait appris de son épouse immortelle, sur la manière dont les dieux voulaient être servis.

Il imitait en cela l'adresse de Minos qui, voulant rendre ses lois plus vénérables, feignait que Jupiter les lui avait dictées dans l'antre sacré de ce dieu, où il passait plusieurs heures en conférence avec lui ; afin que les hommes apprissent à obéir non-seulement par un motif de crainte, mais aussi par un principe de religion.

Mais, après tout, il n'était pas difficile à Numa d'abuser de la crédulité de simples bergers, qui faisaient alors la plus grande partie de ses sujets. Il institua donc un souverain pontife, des prêtres de Jupiter, des saliens, des augures; il composa la généalogie des dieux; il en forma diverses branches et diverses familles, et fournissant à ce peuple farouche divers amusemens, il adoucit peu à peu sa férocité naturelle, et le fit insensiblement passer de l'ardeur qu'il avait pour la guerre à l'amour du repos et de la paix. Mais, s'il abusa de sa trop grande facilité à croire ce qu'il voulut lui inspirer, il n'eut garde de se laisser surprendre lui-même aux faux préjugés d'une religion dont il était l'auteur; car il composa en latin un traité du droit des pontifes, et un autre en grec, qui contenait les règles et les principaux axiomes de la sagesse; et dans ces deux ouvrages il s'applique non-seulement à détruire les principes de la religion qu'il avait lui-même imaginée, mais aussi à ruiner les fondemens des autres religions. Or, il arriva longtemps après la mort de ce roi, sous le consulat de Cornélius et de Bébius, que des ouvriers travaillant à remuer la terre dans un champ qui est au pied du Janicule et qui appartenait au secrétaire d'État Pétilius, vinrent à découvrir deux coffres de pierre, dans l'un desquels était le corps de Numa, et dans l'autre les deux traités dont nous venons de parler; ce qui ayant été rapporté au sénat, il ordonna qu'on les supprimerait. Q. Petilius les fit brûler dans une assemblée du peuple. Mais cette ordonnance me semble peu digne de la sage prévoyance d'une compagnie aussi éclairée et aussi politique que celle-là ; car son dessein en supprimant ces livres était de faire perdre le souvenir de ce qu'ils contenaient de contraire à la religion du peuple romain, et c'est ce qui l'a conservé.

Ainsi ces dévots sénateurs, en voulant apprendre à la postérité avec quel zèle et quelle piété ils avaient soutenu l'honneur de leurs dieux, lui ont appris en même temps qu'on pouvait impunément se dispenser de les honorer, en lui découvrant les endroits faibles de leur culte.

Mais si Numa, chez les Romains, fut l'inventeur d'une religion ridicule et vaine, les peuples du Latium[1] en la personne de Faune reconnaissent le fondateur de la leur. Ce Faune était petit-fils de Saturne, et il fit une étrange profusion des honneurs divins à tous ceux de sa famille; car premièrement il mit son père[2] au nombre des dieux, et de sa sœur[3] ayant fait sa femme, il en fit ensuite une déesse : outre le nom de Fauna qu'elle avait, on lui donna encore celui de Destinée, parce qu'elle disait la bonne aventure aux femmes, comme Faune, son frère et son mari, la disait aux hommes. Varron écrit de cette Fauna qu'elle vécut si

[1] On croyait que le salut de la république était attaché à la conservation de ces boucliers.

[1] Campagne de Rome.
[2] Picus.
[3] Fauna.

retirée et qu'elle fut d'une chasteté si exemplaire, que nul homme, hors son mari, ne put se vanter d'avoir vu son visage, ni lui avoir seulement ouï prononcer une seule parole. C'est elle que les femmes appellent la Bonne Déesse, et c'est pour honorer une vie si cachée et si éloignée de tout bruit, qu'elles font soigneusement fermer les portes de son temple lorsqu'elles lui sacrifient, et que l'entrée en est entièrement fermée aux hommes[1]. Mais cette bonne déesse, avec toute sa chasteté, se laissait quelquefois surprendre au plaisir de la bouteille: ce fut après avoir vidé une bouteille de vin de Falerne que son mari la trouva ivre; et étant outré de voir sa dignité royale si fort avilie par l'intempérance de sa femme, il la prit et la fouetta si cruellement avec des branches de myrte, qu'elle expira sous les coups ; ce qui fut dans la suite si sensible à cet époux, qu'après que sa colère fut un peu ralentie, pour soulager son extrême déplaisir, il la plaça parmi les déesses. Il lui en donna l'appareil; il lui assigna des sacrifices. Mais parmi les offrandes qu'on met sur son autel, on n'oublie pas des flacons d'excellent vin, comme une des plus agréables oblations qu'on lui puisse faire. Ce Faune, aussi bien que les autres faiseurs de divinités, a laissé à la postérité de quoi la faire tomber dans l'erreur; mais les sages s'en préservent par le secours de leurs lumières. Lucrèce, l'un de ces sages, parle ainsi de celui qui, par une superstition outrée, croit que toutes les statues qu'il voit sont autant de dieux.

« Cet homme, dit-il, a une superstitieuse vénération pour toutes ces petites divinités de la façon de Faune et de Numa; il tremble à leur aspect : il n'y en a pas une à laquelle il aille porter ses vœux et son offrande. Semblable aux enfans qui s'imaginent que toutes les figures qu'ils voient sont des hommes véritables, il prend pour des vérités ce qui n'est que pure fiction ; il croit qu'il y a un esprit qui meut, instruit et anime ces statues de bronze et de marbre. O homme crédule! ne voyez-vous pas que ce ne sont là que des ouvrages de l'art, et que les dieux que vous adorez et devant qui vous tremblez ne doivent leur être qu'à quelque habile statuaire ? »

Le poëte compare à des enfans ces gens qui donnent dans toutes les superstitions, quelque monstrueuses qu'elles soient, et moi je trouve que les enfans sont bien plus raisonnables : les enfans, il est vrai, croient que des statues inanimées sont des hommes vivans, et ceux-là jurent que ce sont des dieux immortels. Un âge sans expérience rend les enfans susceptibles de ces fausses impressions, et les superstitieux reçoivent toutes celles que leur folie leur fait prendre; l'innocente erreur où sont les enfans diminue à mesure que la lumière de la raison croît en eux, au lieu que la fausse persuasion où sont ces malheureux esclaves de la superstition augmente, se fortifie et dure autant que leur vie.

Ce fut Orphée qui institua la fête de Bacchus[1], et il fut le premier qui lui sacrifia sur une montagne de la Béotie, assez proche du lieu où ce dieu était né. Il fut aussi nommé Cithéron[2], parce qu'il jouait souvent de la cithare. On donna encore à cette fête le nom d'Orphée, depuis qu'il y fut déchiré et mis en pièces par les Bacchantes. Ce nouveau culte s'introduisit dans la Grèce à peu près dans le même temps que Faune établissait le sien en Italie. Il y a cependant quelque apparence que Faune était venu après Orphée, puisque cet excellent musicien se trouva avec les Argonautes au premier siége de Troie, où régnait Laomédon, pendant que Picus, père de Faune, régnait en Italie. Remontons donc encore plus haut, et cherchons si bien que nous puissions enfin trouver celui qui a commencé à honorer les faux dieux. Didyme, auteur grec, croit que ce fut Mélissée qui le premier leur offrit des sacrifices; que ce roi de Crète régla les cérémonies qui accompagnent le culte divin, qu'il y mit de l'ordre, et qu'il y ajouta la magnificence et l'éclat extérieur pour les rendre plus vénérables aux peuples. Ce prince eut deux filles, Mélisse et Amalthée, qui nourrirent Jupiter de lait et de miel; ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre que des abeilles volaient chaque jour sur la bouche de cet enfant pour lui apporter le miel qu'elles faisaient. Melisse reçut de la main de son père la dignité de grande prêtresse de la mère des dieux, ce qui a fait donner à toutes celles qui lui ont succédé dans cette charge le nom de Mélisses.

Pour Jupiter, l'Histoire Sacrée d'Évehmère

[1] Un des chefs d'accusation que Cicéron proposa contre Claudius, fut qu'il était entré déguisé en femme dans le lieu où on sacrifiait à la bonne déesse. *Oraison pour Milon.*

[1] Autrement, Liber.

[2] En latin Cithæra.

nous apprend qu'étant monté sur le trône, il vint à un tel excès d'insolence et d'orgueil qu'il s'érigeait partout à lui-même des temples et autels; car, s'étant mis à voyager, il savait avec tant d'adresse s'insinuer dans l'esprit des rois et des princes chez qui il passait, et il savait si bien le secret de se les attacher par les démonstrations d'une amitié feinte et sous le spécieux prétexte des devoirs sacrés de l'hospitalité, qu'en les quittant il leur faisait promettre de lui bâtir un temple, comme pour servir de monument éternel de l'alliance qu'ils venaient de contracter ensemble. De là sont venus les noms d'Atabirien, de Labranden, de Laprien, de Molion, de Casien, et tant d'autres sous lesquels Jupiter est adoré en divers lieux, et qui sont les noms de ces princes crédules et de ces officieux hôtes, qui pensant éterniser leurs noms par de superbes édifices, ont bien plus travaillé pour la gloire du roi de Crète [1] que pour la leur : on remarquait même en ces rois une certaine estime religieuse qui faisait qu'ils se soumettaient avec joie à son empire, et qu'ils ordonnaient à leurs sujets de célébrer tous les ans des fêtes et des sacrifices en son honneur; c'est de cette manière que le culte de Jupiter s'est répandu par toute la terre, et l'exemple d'un dieu qui s'est en quelque sorte consacré lui-même a été suivi par tant d'autres qu'enfin tout l'univers s'est rempli de divinités.

Nous savons donc maintenant l'époque de la fausse religion; car, ou que ce soit Mélissée qui en ait jeté les premiers fondemens, ou que ce soit Jupiter, la différence du temps n'est pas fort considérable, et l'erreur pour se faire recevoir ne saurait se prévaloir de son antiquité.

XXIII. Après avoir fait connaître la véritable origine des vaines superstitions, ce qui nous reste à faire est de marquer précisément le temps où elles ont été introduites dans le monde, et comme le moment de leur naissance. Nous en avons déjà touché quelque chose dans le chapitre précédent; mais nous en parlerons un peu plus amplement dans celui-ci. Théophile, dans sa chronologie, rapportant le sentiment de Thallus, ancien historien, dit que Belus, dieu des Assyriens et de Babylone, a vécu 322 ans avant la guerre de Troie. Or Belus et Saturne étaient contemporains, ce qu'il est facile de faire voir en supposant comme un fait certain qu'Agamemnon, qui commandait les Grecs au siége de cette ville, était arrière-petit-fils de Jupiter, comme Achille et Ajax l'avaient pour trisaïeul. Ulysse était au même degré; pour Priam, il en était plus éloigné, et même il y a des auteurs qui assurent que Dardanus et Jasius, ancêtres de Priam, n'étaient pas fils de Jupiter, mais de Coritus; et ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est que si ce prince [1] eût été du sang de Jupiter, il y a de l'apparence que le roi de Crète [2] n'aurait pas voulu en souiller la pureté, en faisant servir Ganymède [3], son parent, à l'usage infâme auquel il le consacra.

Depuis la prise de Troie jusqu'aujourd'hui, l'on compte 1470 [4]; ainsi il n'y a pas plus de 1800 ans que Saturne vivait. Or, de l'aveu même de tous ceux qui ont écrit des choses divines, il est le père de tous les autres dieux et comme la souche d'où ils sont sortis. Qu'on juge maintenant quelle est l'antiquité d'une religion dont on connaît l'établissement, l'origine de ses dieux, leur naissance et leur consécration.

Il y aurait encore quelque chose à dire pour achever d'abattre entièrement le culte des faux dieux; mais il est temps de finir, et ce livre n'a déjà que trop d'étendue. Nous allons maintenant travailler à écarter tous les nuages qui empêchent les hommes de voir la vérité et d'embrasser la véritable religion. Le premier pas qui conduit les hommes à la sagesse, c'est de démêler le faux d'avec le vrai, et la seconde démarche c'est de s'attacher au vrai : ainsi, celui qui dans le livre des *Institutions* aura appris à se défendre des atteintes de l'erreur, se trouvera disposé à recevoir dans les autres livres qui suivent les impressions de la vérité.

[1] Jupiter.

[1] Priam. — [2] Jupiter.
[3] Ganimède était du sang de Priam.
[4] Lactance écrivait en l'année 320.

LIVRE II.

DE L'ORIGINE DE L'ERREUR.

I. Quoique j'aie parfaitement, dans mon premier livre, fait voir que la religion des dieux est fausse, et que ceux auxquels le consentement des hommes, fondé sur une persuasion ridicule, a attiré par toute la terre des cultes si variés et si dissemblables, n'étaient que des mortels qui, à la fin de leur vie, ont été contraints de subir la loi générale de la mort; cependant, afin qu'il ne reste aucun doute sur cette matière, je tâcherai de découvrir dans ce second livre la propre source de cette erreur, et d'expliquer les causes qui, ayant d'abord trompé les hommes, les ont portés à croire à la pluralité des dieux, et ensuite, par des préjugés invétérés, les ont affermis dans les religions auxquelles ils s'étaient d'abord soumis, car j'en ai un extrême désir, Constantin, après avoir démontré jusqu'à l'évidence le néant de ces croyances et dévoilé la vanité impie des hommes, de manifester la majesté du seul vrai Dieu. Quelle mission plus utile et plus noble à remplir que celle de les retirer du mauvais chemin où ils sont engagés, de les faire rentrer en grâce avec eux-mêmes, et d'empêcher qu'à l'imitation de certains philosophes, ils ne conçoivent du mépris pour eux-mêmes et ne se considèrent comme des êtres faibles, inutiles, nuls en un mot, et créés sans le moindre but? Car sitôt qu'ils sont persuadés que Dieu s'embarrasse fort peu de nous, et qu'ils ne seront que néant après leur mort, ils s'abandonnent entièrement à leurs passions; et comme ils croient que tout leur doit être permis, ils s'efforcent d'assouvir leur soif ardente des voluptés, ce qui est le plus grand chemin de la perdition; car ils ignorent réellement et ne connaissent point la raison qui est attribuée aux hommes; et s'ils voulaient s'en servir, ils commenceraient à reconnaître l'existence du vrai Dieu, et n'auraient pour but dans toutes leurs actions que la justice et la vertu: rien ne les attacherait plus à tout ce qui est terrestre; ils n'auraient plus aucune passion déréglée; ils s'estimeraient même beaucoup plus qu'ils ne font, et reconnaîtraient toutes les prérogatives de leur être, qui ne peut subsister qu'en renonçant à l'erreur et en adorant le vrai Dieu. Effectivement, quand je pense à l'immensité de toutes choses, je ne puis m'empêcher d'admirer la grandeur et la puissance du vrai Dieu, qui contient tout et qui gouverne tout; mais en même temps je ne puis assez m'étonner que ce même Dieu, que l'homme devait perpétuellement connaître et adorer, soit la première chose qu'il ait commencé à négliger et à oublier; et qu'il ait été aveuglé au point de préférer des hommes morts à un Dieu vivant, des hommes qui sont terrestres et ensevelis dans la terre à celui qui est le créateur de cette même terre. Cependant les hommes ne doivent pas désespérer que Dieu ne leur pardonne cette impiété, si elle ne vient que par l'ignorance où ils étaient du vrai Dieu et faute de le connaître; mais comme nous voyons bien des hommes, qui font profession d'adorer les faux dieux, et qui néanmoins conviennent et publient même qu'il n'y en a qu'un seul, quel pardon et quel grâce peuvent-ils espérer que Dieu fasse à leur impiété, ceux qui, ayant connaissance du vrai Dieu, ne connaissent point le culte qu'ils lui devraient rendre, ce qu'il n'est presque pas permis à un homme d'ignorer? Car quand ils jurent, quand ils implorent la bonté divine, ou qu'ils lui rendent grâce de quelque chose, ce n'est point Jupiter ni les autres dieux à qui ils s'adressent, mais ils nomment Dieu. Effet singulier de la nature, qui leur arrache, pour ainsi dire, la vérité, et même malgré eux, quand ils sont dans l'accablement et le malheur, ce qu'ils ne font jamais néanmoins quand ils sont dans la prospérité. Et en effet, Dieu n'est jamais tant oublié des hommes que lorsque l'homme jouit tranquillement des grâces et des biens qu'il lui envoie, ce qui néanmoins devrait lui en rappeler la mémoire et l'engager à une reconnaissance proportionnée. Mais quand au contraire l'homme se trouve dans l'adversité, c'est pour lors qu'il a recours à Dieu. Si les horreurs de la guerre le menacent et le font trembler, si une maladie contagieuse désole son pays, si une grande sécheresse a desséché tous les fruits de la terre, si une tempête survient, ou un orage ou une grêle, pour lors il a recours à Dieu; il lui demande du secours; il l'invoque pour qu'il le soulage dans ses peines. Si quelqu'un est surpris en mer par une tempête, et qu'il court risque de périr, il invoque aussi-

tôt Dieu ; s'il se trouve dans quelque danger pressant, il a aussitôt recours à Dieu ; si un homme se voit très-affaibli par la longueur d'une maladie et la violence des remèdes, il demande avec instance, en attestant le nom de Dieu, qu'on lui donne à manger, et il espère par cette supplication toucher les hommes de compassion. Ainsi donc, les hommes ne songent jamais à Dieu et n'ont recours à lui que lorsqu'ils sont dans l'adversité ; et sitôt que le péril est passé, et qu'ils n'appréhendent plus rien, on les voit recourir avec joie aux temples des faux dieux. Ils leur font des libations, ils leur offrent des sacrifices, ils vont jusqu'à les couronner, et ne songent pas seulement à rendre les moindres actions de grâces au vrai Dieu qu'ils ont pourtant imploré dans leurs afflictions. Et de même que la luxure n'est produite que par la trop grande aisance et la jouissance des commodités de la vie, de même cette luxure et tous les autres vices ne produisent que l'oubli et l'impiété envers Dieu. Mais d'où cela peut-il provenir, si ce n'est qu'il y a quelque puissance perverse et mauvaise qui est ennemie déclarée de la vérité, qui s'applaudit des erreurs des hommes, qui n'est uniquement occupée qu'à répandre les ténèbres et à aveugler les hommes, de peur qu'ils ne voient la lumière et de peur qu'ils n'élèvent les yeux au ciel, et ne fassent attention à leur nature et à leur origine, dont nous parlerons en son lieu? Mais pour le présent, nous nous attacherons seulement à combattre les erreurs des hommes. Comme tous les animaux ont le corps et le regard tournés vers la terre, parce qu'ils n'ont pas été doués de la raison et de la sagesse, et les hommes au contraire portent le corps droit et la tête élevée toujours vers le ciel, on peut induire de là que la religion des faux dieux n'est pas un effet de la raison des hommes, puisque l'homme, qui doit être tout divin, est obligé de s'abaisser pour adorer des choses terrestres. Car Dieu, qui est notre seul et unique père, quand il forma l'homme et qu'il le rendit capable d'intelligence et de raison, il s'éleva, pour ainsi dire, hors de terre pour pouvoir contempler plus facilement son créateur. C'est ce qu'a dit fort ingénieusement un poëte :

« Et quand le reste des animaux porte le corps et le regard sur la terre, il (Dieu) a donné à l'homme un visage élevé, voulant qu'il contemplât le ciel et fixât directement ses regards vers les astres. »

C'est ce qui a fait que les Grecs ont donné à l'homme le nom d'anthrôpos, parce qu'il regarde en haut. Ainsi on peut dire que ceux qui n'ont point les yeux élevés vers le ciel, et qui ne pensent uniquement qu'aux choses terrestres, renoncent pour ainsi dire à la qualité d'homme et abdiquent leur état, à moins qu'ils ne se figurent que la structure droite et élevée de l'homme ne soit pas un attribut particulier que Dieu lui ait donné. Ce n'est pas en vain que Dieu a voulu que nous eussions toujours la tête élevée vers le ciel. De tous les animaux et de tous les oiseaux, il n'y en a presque point qui puisse voir le ciel ; mais cette faculté a été accordée à l'homme, afin qu'il puisse y chercher son Créateur et son maître qui y fait son séjour ; et, ne pouvant pas le voir face à face, le contempler au moins en esprit et l'adorer avec ardeur, c'est certainement ce que ne peut pas faire celui qui s'amuse à adorer de l'airain ou de la pierre, toutes choses terrestres ; il est même déraisonnable de penser que la structure du corps de l'homme étant droite et élevée, bien qu'il ne soit que terrestre et temporel, son âme, qui est éternelle, soit humble et s'abaisse aux choses terrestres ; car la figure et la structure de l'homme signifient tout simplement que l'homme doit avoir toutes les pensées tournées du même côté et au même endroit que le visage, et que son esprit doit être aussi droit que son corps, de peur qu'il ne ressemble à tous les autres animaux sur lesquels il doit dominer. Mais nous voyons au contraire que les hommes, oubliant et leur prééminence et leur raison, détournent les yeux du ciel et ne les ont attachés qu'à la terre ; ils craignent même des dieux qui ne sont l'ouvrage que de leurs mains, comme si quelqu'un pouvait être plus grand que son créateur.

II. N'y a-t-il pas bien de la folie, et n'est-ce pas une erreur bien grande à l'homme, de former de ses mains des dieux qu'il doit craindre quand ils sont faits, ou de craindre lui-même ces mêmes dieux quand il les a formés? « Mais ce ne sont pas, me dira-t-on, ces mêmes dieux qui ont été formés par l'homme que nous craignons, ce sont ceux à l'image et à la représentation desquels ils ont été faits et auxquels ils ont été

consacrés. « Ainsi donc, vous craignez ceux que nous croyons être dans le ciel ; et cela ne peut être autrement s'ils sont véritablement dieux. Pourquoi, dans cette pensée, n'élevez-vous pas toujours les yeux vers le ciel et faites-vous en secret des sacrifices à vos dieux quand vous voulez les invoquer? Pourquoi vous adressez-vous à des murailles, à du bois, et surtout à des pierres, seuls objets que vous voyez dans vos temples, où vous croyez que vos dieux résident? Ces temples, ces autels, et enfin ces simulacres de vos dieux, sont-ce autre chose que des représentations de personnes mortes ou absentes? L'idée que les hommes ont eue, en imaginant de faire et de fabriquer de pareils simulacres, n'a été que de perpétuer la mémoire de ceux qui sont morts ou de ceux dont ils ont été obligés de se séparer et qui sont absents. Dans laquelle de ces deux classes mettrons-nous donc vos dieux? Si nous les mettons dans celle des morts, quelqu'un peut-il être assez insensé pour les adorer? Si nous les mettons dans celle des absens, on ne doit point non plus les adorer, puisqu'ils ne voient point ce que vous faites et n'entendent point les vœux et les prières que vous leur adressez. Si, au contraire, ces dieux ne peuvent être absens d'aucun endroit, parce qu'étant dieux ils sont répandus dans toutes les parties du monde, qu'ils voient tout et qu'ils entendent tout, les simulacres que les hommes font pour les représenter sont fort inutiles puisqu'ils sont présens partout, et qu'il suffit de se pouvoir faire entendre par ceux qu'on invoque. Mais ils ne sont là présens que par rapport à leurs figures qui y sont, et comme autrefois les peuples croyaient que les âmes des morts erraient autour de leurs tombeaux et des restes de leurs corps. Cependant, après que leur dieu a exaucé leurs vœux et leurs prières, leur simulacre est inutile ; car je demande si quelqu'un contemplait souvent le portrait d'un homme qui serait dans un pays fort éloigné, dans l'idée de se consoler de son absence, cet homme serait-il bien sensé si son ami, étant revenu de ces pays lointains, et étant avec lui, il continuait de contempler toujours son portrait, et avait plus de plaisir à le regarder qu'à regarder son ami? Sans doute cela serait ridicule, car le portrait d'une personne ne peut faire plaisir à voir que quand elle est absente; mais sitôt qu'elle est présente, il semble qu'il devient inutile. Or Dieu, dont l'esprit est toujours répandu partout ne peut être absent d'aucun endroit; par conséquent, il est inutile d'en avoir le simulacre ou la figure. « Mais il est à craindre, me dira-t-on, que toute leur religion ne devienne vaine et inutile s'ils n'ont point un objet présent qui leur rappelle l'idée de celui qu'ils adorent; et c'est ce qui les a engagés à faire des simulacres et des représentations qui ressemblent à des morts, parce qu'elles sont véritablement la représentation de gens qui sont morts, n'ayant plus aucune sensation, au lieu que le simulacre d'un Dieu vivant et éternel doit être vivant et sensible. Si c'est la propre ressemblance qui leur a fait donner leurs noms, comment peut-on se figurer et croire que ces idoles ou simulacres ressemblent au dieu qu'ils représentent, puisqu'ils sont insensibles et ne sont capables d'aucun mouvement? Ainsi donc le simulacre du vrai Dieu n'est point celui qui est fait par main d'homme avec une pierre, de l'airain ou quelque autre matière ; mais ce doit être l'homme lui-même, parce qu'il a le don de sentir et de se mouvoir lui-même, et qu'il est capable de toute sorte d'actions. Mais ces adorateurs des faux dieux ne font pas attention que, quand même ces idoles qu'ils adorent auraient du sentiment et pourraient avoir quelque mouvement, on devrait bien plutôt adorer ceux qui les auraient faits et y auraient mis la dernière main, puisque, sans leur travail, ce ne serait encore qu'une masse informe, une pierre brute, ou quelque autre matière qui n'aurait aucune figure. Ainsi l'homme doit être regardé comme leur créateur, car ils n'ont pris leur naissance, leur forme, leur figure, leur beauté et leur perfection que du travail et de l'adresse de leurs mains. Ainsi il faut convenir que celui qui a fait cette idole qui devient si vénérable, doit être plus considéré que l'idole même qui ne serait rien sans lui. Cependant personne ne considère ni ne craint cet habile ouvrier, et il craint et vénère lui-même son ouvrage, comme si la statue qui sort de la main de l'ouvrier avait plus de pouvoir et de crédit que l'ouvrier lui-même. C'est ce qui a si bien fait dire à Sénèque dans ses livres de morale : « Les simulacres des dieux sont révérés; on fléchit le genou devant eux, on les adore, on est en prières et en méditations des

jours entiers devant ces figures, on leur offre et présente de l'argent, on leur immole des victimes; mais pour peu que ceux qui leur rendent un pareil culte y veuilelnt faire attention, ils méprisent les ouvriers qui les ont faits.» Y a-t-il rien, je vous prie, de si opposé et de si contradictoire que d'adorer la statue et de mépriser l'ouvrier qui l'a faite, et de ne vouloir pas seulement admettre à la table celui qui a fait les dieux que nous adorons? Quelle force et quelle puissance peuvent avoir ces dieux, puisque celui qui les a faits n'en a aucune, n'ayant pas pu lui-même leur communiquer seulement les facultés qu'il avait, qui étaient de voir, d'entendre, de parler, de se mouvoir. Peut-il donc y avoir quelqu'un d'assez insensé pour croire qu'il peut y avoir quelque chose de respectable dans le simulacre d'un dieu, dans lequel on ne trouve tout au plus que l'ombre et la ressemblance d'un homme? Cependant personne ne fait ces réflexions, et tout le monde demeure dans son erreur et dans sa prévention, étant comme enivré de son erreur et de sa folie. Ainsi nous voyons que des hommes qui ont du sentiment adorent des dieux insensibles; que des hommes qui sont raisonnables en adorent qui n'ont aucune raison; que des hommes qui vivent et qui respirent adorent des dieux sans vie, sans force et sans puissance; et que des hommes qui tirent leur origine du ciel adorent des choses terrestres. Oh! qu'avec raison nous devrions nous écrier avec Perse, de manière que tout le monde puisse nous entendre:

Pourquoi les hommes rampent-ils toujours sur la terre, et pourquoi s'éloignent-ils si fort du ciel.

Mais élevons plutôt nos yeux vers le ciel, ce grand ouvrier et auteur de toute chose, doit nous y exciter et nous y porter. Il nous a donné un visage et un regard élevé, et vous le fixez seulement sur la terre; il vous a donné un esprit supérieur et capable de s'élever jusqu'aux choses divines, et vous ne pensez qu'à des choses abjectes et terrestres, comme si vous étiez fâché de n'être pas nés comme les bêtes brutes. Un homme, qui est né pour le ciel, ne devrait point s'égaler et se comparer à tout ce qui est terrestre et abject: et pourquoi, vous privant vous-mêmes de tous les biens et de tous les avantages célestes, vous attachez-vous volontairement aux biens terrestres? L'homme vit malheureux sur la terre quand il cherche ici-bas ce qu'il ne peut trouver que dans le ciel; car tous les dieux que les hommes font, de quelque manière qu'ils soient composés, sont-ils autre chose que de la terre? Ainsi, pourquoi vous soumettez-vous à des choses purement terrestres? Pourquoi élevez-vous des choses terrestres au-dessus de vous? Car, quand vous vous soumettez à des choses terrestres, et que vous vous humiliez à ce point, vous vous condamnez vous-mêmes à la mort, et vous courez le grand chemin des enfers, parce qu'il n'y a rien au-dessous et plus abject que la terre, excepté la mort et les enfers; et si vous voulez les éviter, il faut mépriser tout ce qui est terrestre, et n'y point laisser assujettir votre corps, afin que vous soyez toujours en état d'élever vos yeux et votre esprit vers celui dont vous tenez l'être. Quand je dis qu'il faut mépriser tout ce qui est terrestre, je n'entends dire autre chose que de ne point adorer les faux dieux, parce qu'ils ne sont faits que de terre, tout comme de ne point s'attacher aux richesses, de mépriser toutes les voluptés du corps, parce que les richesses et notre corps même, qui sert de prison à notre âme, ne sont que des choses terrestres. Adorez le vrai Dieu si vous voulez vivre; car il faut nécessairement que celui qui se consacre lui-même aussi bien que son âme à des morts, meure lui-même.

III. Mais que sert au peuple et à des gens ignorans de les prêcher ainsi, puisque nous voyons des gens très-sages et très-savans qui, quoiqu'ils connaissent à merveille la fausseté de ces religions, néanmoins ne laissent pas de persister dans leur erreur et de continuer d'adorer des dieux qu'ils méprisent. Cicéron sentait fort bien que tous les dieux que les Romains adoraient dans leurs temples étaient de faux dieux; car après avoir dit plusieurs choses qui tendaient à faire voir l'illusion de leur religion et à la détruire, il dit ensuite: «Il ne faut cependant pas disputer sur cette matière devant le peuple, de peur que de pareilles disputes ne ruinent totalement une religion qui deviendrait suspecte.» Que peut-on faire à un homme qui s'égare volontairement, et qui s'arrache les yeux pour que les autres deviennent aveugles? qui ne rend service ni aux autres, qu'il laisse dans l'erreur, ni à lui-même, qui suit les erreurs des autres, qui ne se sert point de ses lumières et ne fait pas le bien qu'il connaît, et qui s'embarrasse lui-

même dans le filet d'où il devait retirer le peuple ? Employez, ô Cicéron, les talens que vous avez reçus du ciel pour inspirer quelque sentiment de sagesse à vos concitoyens, c'est un sujet qui mérite que vous déployiez toute la force de votre éloquence. Il ne faut pas appréhender que les paroles vous manquent quand vous défendrez ainsi une si bonne cause, puisque vous en avez souvent trouvé une merveilleuse abondance pour défendre les plus mauvaises. Mais vous faites difficulté d'entreprendre la défense de la vérité, parce que vous appréhendez d'être mis en prison comme Socrate; l'amour de la sagesse devait vous donner du mépris de la mort, et il valait mieux la souffrir pour avoir fait des discours utiles à tout le monde que pour avoir fait de violentes invectives. Quelque gloire que vos Philippiques vous aient acquise, ce vous en aurait été une incomparablement plus grande d'avoir détrompé les esprits. Mais quand nous pardonnerions à la crainte qui vous empêche de déclarer la vérité, et qui est pourtant indigne d'un homme qui fait profession de l'étude de la sagesse, pourquoi demeurez-vous attaché à la même superstition que le vulgaire? Pourquoi adorez-vous des idoles que les mains des hommes ont faites avec de l'argile ? Vous savez qu'il n'y a que de la vanité et de l'impiété dans le culte qu'on leur rend, et vous le leur rendez comme les plus ignorans et les plus insensés. De quoi vous sert d'avoir connu la vérité, puisque vous n'avez le courage ni de la suivre ni de la défendre? Que si des hommes savans, et qui ont eu assez de lumières pour découvrir l'erreur, se plaisent néanmoins à la suivre, faut-il s'étonner que les ignorans s'y plaisent encore davantage? Ils aiment naturellement les spectacles, la pompe et la magnificence, les figures et les ornemens, mais ils ne sauraient pénétrer dans la nature des choses, ni reconnaître qu'il ne faut rien adorer de ce que l'on peut voir par les yeux du corps, parce que l'on ne peut rien voir de la sorte qui ne soit corruptible et périssable. Il ne faut pas s'étonner qu'ils ne voient pas Dieu, puisqu'ils ne voient pas même l'homme qu'ils croient voir. Ce que l'on voit de l'homme n'est qu'un vase qui le renferme; il faut juger de lui, non par la figure de ce vase, mais par ses actions et ses mœurs. Ceux qui adorent les idoles ne sont que des corps et non pas des hommes, parce qu'ils ne voient rien par les yeux de l'esprit, qui sont les véritables yeux de l'homme, et qui sont beaucoup plus subtils et plus perçans que ceux du corps. Un poëte, qui était aussi excellent philosophe, reprend fortement la lâcheté avec laquelle les hommes s'abaissent jusqu'à adorer des natures terrestres :

Il n'y a rien, dit-il, qui abaisse si fort le courage ni qui le rende si rampant, s'il est permis de parler ainsi, que la superstition et une trop forte appréhension de la puissance des dieux.

Quand il parlait de la sorte, il avait une autre pensée que celle que ses paroles expriment, savoir, qu'il ne faut rendre aucun culte aux dieux parce qu'ils ne prennent aucun soin de nos affaires. Il avoue franchement en un autre endroit que tous les devoirs de la religion sont entièrement inutiles, quand il déclare ouvertement

Que la piété ne consiste pas à tourner plusieurs fois autour d'une pierre, à se prosterner contre terre, à s'approcher des autels, à lever les mains au ciel, à faire de longues prières et à immoler des victimes.

Que si ces devoirs ne servent de rien, faut-il qu'un esprit aussi élevé que celui de l'homme s'abaisse à les rendre et qu'il rampe sur la terre, au lieu d'être toujours par la pensée dans le ciel? Les plus éclairés ont combattu la religion des païens parce qu'ils en avaient examiné la fausseté, mais ils n'ont pas établi la vérité de la nôtre, parce qu'ils ne les connaissaient pas. L'impuissance où ils ont été de découvrir la véritable religion, a été cause qu'ils n'en ont point du tout, et qu'ils ont été plus criminels que ceux qui en ont une fausse; car, bien que ceux qui avaient des idoles se trompent, parce qu'ils prennent des choses terrestres et corruptibles pour les choses célestes et éternelles, ils sont pourtant excusables et même louables, en ce qu'ils ont dessein de s'acquitter du principal devoir de l'homme, bien qu'ils ne s'en acquittent pas de la manière qu'ils le doivent. La religion met la seule, ou au moins la principale différence qu'il y ait entre les hommes et les animaux. Plus ceux dont je parle ont été sages et éclairés, quand ils ont reconnu que la religion des païens est fausse, plus ils ont été insensés et aveugles quand ils se sont persuadés qu'il n'y en a point de véritable. Comme il est plus aisé de juger de ce qui regarde les autres que de ce qui nous regarde nous-même, ils ont vu le précipice où

les païens sont tombés et n'en ont pas vu un autre qui était à leurs pieds. Il y a de côté et d'autre une extrême folie, bien qu'il y ait aussi quelques traces de sagesse. Il est difficile de dire quels sont les plus insensés, ou ceux qui admettent la fausse religion, ou ceux qui n'en admettent aucune. On peut pourtant pardonner, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui ne sont pas éclairés, et qui font un aveu sincère de leur peu de science, mais on ne saurait pardonner à ceux qui, faisant profession d'être sages et habiles, tombent dans la dernière de toutes les extravagances. Je n'ai pas si peu d'équité que de prétendre qu'ils devaient deviner et trouver la vérité d'eux-mêmes. J'avoue que cela ne leur était pas possible. Mais il leur était possible de découvrir par la lumière de la raison qu'il y a une religion, de réfuter les fausses, et j'avoue franchement que la véritable ne leur était pas connue. Il y a une objection qui fait une forte impression sur l'esprit de quelques-uns, c'est que s'il y avait une véritable religion, elle ne manquerait pas de paraître, et de dissiper par son éclat toutes les autres. Que ceux dont je parle n'aient pu comprendre comment la véritable religion demeurait opprimée, c'est en effet un mystère impénétrable à l'esprit humain. C'est ici le principal point de notre sujet. Les ignorans prennent une fausse religion pour la véritable, parce qu'ils ne connaissent ni l'une ni l'autre. D'autres plus éclairés demeurent dans une fausse religion, parce qu'ils ne connaissent pas la véritable, et qu'ils ont peur de n'en avoir aucune, ou bien ils n'en ont aucune de peur d'en avoir une fausse; ce qui est la plus grande de toutes les erreurs, et qui fait mener à l'homme une vie semblable à celle des bêtes. Pour reconnaître la fausseté d'une religion, il ne faut qu'une sagesse humaine et ordinaire. L'homme ne saurait pourtant aller plus avant, et c'est pour cela que plusieurs philosophes ont nié absolument toutes les religions; mais pour découvrir la véritable; il faut être éclairé d'une sagesse divine, que l'homme ne saurait avoir si Dieu ne la lui donne. Voilà comment les philosophes ont découvert, par la lumière de la raison, la fausseté des religions païennes et n'ont pu découvrir la vérité de la nôtre. Cette parole de Cicéron est connue de tout le monde : « Plût à Dieu qu'il me fût aussi aisé de connaître la vérité que de réfuter l'erreur ! » Cette connaissance est au-dessus de la nature; mais Dieu nous l'accorde par sa grâce. Nous tâcherons de la communiquer aux autres dans les quatre derniers livres de cet ouvrage. Mais cependant continuons de réfuter la fausseté du paganisme.

IV. Que peuvent avoir de divin des images qui ont été faites par un homme de qui il dépendait, ou de ne les point faire du tout, ou de les faire autrement qu'elles ne sont? Voilà pourquoi Priape parle ainsi dans Horace :

> Je n'étais autrefois qu'un tronc de figuier, bois mutilé, lorsqu'un ouvrier, incertain s'il ferait de moi une escabelle ou un Priape, aima mieux que je devinsse un dieu. Je suis donc un dieu par cette raison, l'effroi des voleurs et des oiseaux.

Qui ne sera pas en sûreté ayant un gardien si vigilant et si redoutable? Les voleurs seront peut-être assez timides pour appréhender la présence de Priape, bien que les oiseaux que l'on croit mis en fuite par sa faux, s'arrêtent souvent sur les images des dieux, font leur nid dans l'intérieur, et les souillent de leurs ordures. Horace s'est moqué comme un poëte satirique de la vanité des hommes. Mais cependant ceux qui adorent les images agissent sérieusement. Un poëte fort célèbre, et d'ailleurs fort sensé, Virgile s'est trompé comme le plus faible de tous les hommes, quand dans ces livres qu'il a corrigés avec tant de soin il a ordonné ce qui suit :

> Priez Priape, afin qu'avec sa faux il chasse les oiseaux qui pourraient manger vos grains, et épouvante les voleurs qui pourraient vous faire tort.

Les hommes adorent donc des ouvrages périssables de la main des hommes, des ouvrages que l'on peut rompre et brûler. Ils sont souvent brisés par la chute de la couverture des temples qui tombent en ruines; ils sont réduits en cendres par le feu, ou ils sont quelquefois enlevés par les voleurs, si ce n'est que la pesanteur de leur masse ou la vigilance des gardes les garantisse de cet outrage. Quelle folie de craindre des images pour lesquelles on craint, ou qu'elles ne soient brisées par la chute d'un bâtiment, ou consumées par le feu, ou enlevées par les voleurs ! Quelle extravagance d'attendre protection de ces images qui ne se sauraient sauver elles-mêmes ! Quel désordre d'avoir recours à des figures que l'on outrage impunément, si ceux qui les adorent ne prennent le soin de les venger ! Où se trouve donc la vérité de la religion? Elle

l'honorer comme le père du genre humain et comme l'auteur des merveilles de l'univers. Quelques-uns ont été assez grossiers et assez stupides pour adorer les élémens, bien qu'ils aient été créés et qu'ils soient privés de sentiment. Quand ils ont considéré le ciel avec les astres, la terre avec les plaines et les montagnes, la mer avec les rivières et les étangs, ils ont été surpris d'une si grande admiration, qu'ils ont oublié l'ouvrier pour ne révérer que les ouvrages. Ils n'ont pu comprendre combien il est élevé au-dessus des choses qu'il a tirées du néant, qu'il tient soumises à ses ordres, et qu'il fait servir aux besoins et aux commodités de l'homme. Ils se rendent sans doute coupables de la plus criminelle de toutes les ingratitudes, quand, au lieu de conserver la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus de la bonté de Dieu, ils prennent les créatures pour des dieux, et les préfèrent à lui. Mais faut-il s'étonner que des ignorans soient tombés dans cette erreur, puisque les stoïciens sont persuadés que les astres doivent être mis au rang des dieux? Lucilius, philosophe stoïcien, en parle dans Cicéron en ces termes: « Je ne saurais concevoir que les étoiles aient un mouvement si juste et si égal, ni qu'elles règlent comme elles le font par leur cours la diversité des saisons dans la suite de tous les siècles, si elles n'avaient une âme, une intelligence et une raison. Que si elles en ont une, nous ne saurions refuser de les mettre au rang des dieux. » Il avait dit un peu auparavant: « Le mouvement des astres doit être volontaire; ce qui étant, on ne saurait nier non-seulement sans ignorance, mais encore sans impiété, qu'ils ne soient des dieux. » Nous le nions cependant très-fortement, et nous faisons voir très-clairement que vous autres, qui prétendez être philosophes, n'êtes non-seulement que des ignorans et des impies, mais encore que des aveugles et des insensés, et que vous allez au delà de la stupidité des peuples : car vous communiquez indifféremment les honneurs divins à tous les astres, au lieu que le peuple ne les a déférés qu'à la lune et au soleil. Découvrez-nous donc le secret de la religion des étoiles, et nous enseignez la manière dont nous devons bâtir des temples et élever des autels à chacune; en quel jour nous les devons révérer, sous quel nom, avec quelles cérémonies, par quelle prière nous les devons célébrer, ou s'il est plus à propos de les prier toutes en commun ou en général. L'argument dont ils se servent pour prouver que les étoiles sont des dieux, peut servir à prouver tout le contraire. C'est une erreur de prendre l'égalité de leur mouvement et de leur cours, pour une preuve de leur divinité. Au contraire si elles étaient des dieux, leur mouvement dépendrait de leur volonté, et elles paraîtraient où il leur plairait dans le ciel, comme les animaux vont où il leur plaît sur la terre. Le mouvement des astres n'est donc pas volontaire, mais nécessaire, parce qu'ils suivent la loi qui leur est imposée. Mais ce philosophe ayant reconnu, par l'ordre si réglé des saisons, que le cours des astres ne peut être un effet du hasard, il a cru qu'il dépendait d'une volonté libre, comme si les astres ne pouvaient avoir un cours si juste et si réglé, sans avoir la connaissance de l'utilité des secours et des avantages qu'en tirent les créatures inférieures. Que la vérité est difficile et obscure à ceux qui l'ignorent, mais qu'elle est aisée et claire à ceux qui la connaissent! « Si le mouvement des astres, disent ces philosophes, ne dépend pas du hasard, il dépend du libre arbitre. » Au contraire, il est aussi clair qu'il ne dépend pas du libre arbitre, qu'il est clair qu'il ne dépend pas du hasard. Comment donc se peut-il faire que leur cours soit si réglé? C'est que Dieu qui a créé l'univers, les a disposés de telle sorte, qu'en faisant le tour du ciel ils mesurent le temps et règlent les saisons. Archimède a pu inventer une sphère de cuivre où il a mis un soleil et une lune, qui imitent la marche des astres eux-mêmes et qui représentent des jours; il a pu marquer dans ce globe artificiel les changemens de la lune, l'inégalité du cours des planètes ou des étoiles fixes, et Dieu n'aura pu faire le véritable modèle de ce globe! Un stoïcien, voyant la sphère d'Archimède, aurait-il dit que ces figures du soleil, de la lune et des étoiles se remuaient par un effet de leur volonté ou par celui des machines qu'un mathématicien avait inventées? Il y a une raison et une intelligence qui règle le cours des astres, mais c'est la raison et l'intelligence de Dieu qui a créé toutes choses et qui les gouverne, et non pas ces astres mêmes. Si Dieu avait voulu que le soleil fût demeuré immobile, il y aurait eu un jour perpétuel dans les lieux qui avaient été éclairés de sa lumière; si les autres astres étaient

immobiles, il est certain aussi qu'ils n'auraient point reçu d'autre clarté que celle qu'ils répandent. Mais Dieu leur a imprimé un mouvement accompagné d'une si merveilleuse diversité, que non-seulement il fait succéder tour à tour le jour à la nuit, dont l'un est destiné au travail et l'autre au repos, mais qu'il partage aussi le froid et le chaud entre les saisons, avec la justesse qui est nécessaire pour produire les fruits et les grains et pour leur donner une juste maturité. L'ignorance où les philosophes ont été de la sagesse admirable avec laquelle la puissance divine a réglé le cours des astres, les a portés à croire que ces astres étaient comme les animaux qui ont eux-mêmes le mouvement. Il n'y a cependant personne qui ne reconnaisse que Dieu a placé les astres dans le ciel, et leur a assigné la route qu'ils tiennent, de peur que quand le soleil disparaît, la terre ne soit couverte d'une très-grande obscurité. Voilà pourquoi il a attaché au firmament une multitude si prodigieuse d'étoiles, dont la lumière dissipe une partie des ténèbres de la nuit. Ovide en a jugé plus sagement que ces hommes qui font profession de l'étude de la sagesse, quand, dans un petit livre où il décrit les phénomènes, il assure que, quelque merveilleuse que soit ou la multitude ou la diversité des astres, il n'y en a aucun que Dieu n'ait placé dans le ciel, et qu'il n'ait destiné à répandre quelque lumière sur la terre et à diriger une partie de l'obscurité de la nuit. Que s'il n'est pas possible que les étoiles soient des dieux, il n'y a pas plus de raison d'y mettre le soleil ou la lune, puisqu'ils diffèrent des autres astres, non par l'intelligence, mais par la grandeur; et si ce ne sont pas des dieux, encore moins le ciel qui ne fait que les renfermer tous.

VI. On peut dire de la même sorte que si la terre que nous foulons aux pieds, que nous remuons et que nous cultivons pour en tirer de quoi nous nourrir, n'est pas un Dieu, les plaines ni les montagnes ne sont pas des dieux : si l'eau dont les animaux se servent pour boire et pour se laver n'est pas un dieu, les sources d'où elle coule, les fontaines, les rivières, les fleuves et la mer même qui se grossit de ces fleuves ne doit pas passer pour un dieu. Que si ni le ciel, ni la terre, ni la mer, qui sont les principales parties du monde, ne sont pas des dieux, le monde entier n'est pas un dieu, bien que les stoïciens lui aient attribué la vie, la sagesse et la divinité. Ils s'accordent néanmoins si peu en cela avec eux-mêmes, qu'ils renversent ce qu'ils avaient dessein d'élever. Voici comment ils raisonnent : Il n'est pas possible que ce qui produit des êtres qui ont du sentiment, soit privé du sentiment; le monde produit l'homme qui a du sentiment; le monde en a donc aussi bien que l'homme. De plus, le tout dont une partie a du sentiment, a aussi du sentiment; le monde est un tout dont l'homme qui en est une partie, a du sentiment; le monde en a donc. Les deux premières propositions de chaque syllogisme sont véritables; savoir, que ce qui produit un être qui a du sentiment doit avoir du sentiment, et qu'un tout dont une partie a du sentiment en a aussi. Mais les deux suivans ne le sont pas; car le monde ne produit point l'homme, et l'homme n'est point une partie du monde. L'homme a été créé par le même Dieu que le monde, et il n'est point une partie du monde, comme un membre est une partie du corps. Le monde peut être sans l'homme, comme une maison ou une ville peut exister sans l'homme. Une maison est le lieu et la demeure d'un homme. Une ville est le lieu et la demeure d'un peuple, et le monde est le lieu et la demeure du genre humain. Autre chose est le lieu où demeure une personne, et autre chose la personne qui demeure dans ce lieu. Mais pendant que ces philosophes s'efforcent de prouver la fausse opinion dont ils se sont laissé prévenir : « que le monde a du sentiment et quelque chose de divin, » ils ne prévoient pas les conséquences que l'on peut tirer contre eux de leurs principes. Si l'homme est une partie du monde, et si le monde a du sentiment parce que l'homme en a, il sera donc sujet à la mort parce que l'homme y est sujet, et ne sera pas seulement sujet à la mort, mais encore aux maladies et aux autres infirmités humaines. On peut encore tirer cette conséquence contre eux : Si le monde est dieu, les parties qui le composent seront immortelles : l'homme sera immortel et partant Dieu, puisqu'il est une partie du monde, selon l'opinion de ces philosophes. Si l'homme est dieu parce qu'il est une partie du monde, les animaux, les oiseaux et les poissons seront aussi des dieux, parce qu'ils sont des parties du même monde et qu'ils ont du sentiment. Cela est peut-être supportable, parce que les Egyptiens adorent ces animaux. Mais on

pourra dire par la même raison que les souris, les puces et les fourmis sont des dieux, parce qu'elles ont du sentiment et qu'elles sont des parties du monde. Voilà comment les faux principes produisent toujours d'impertinentes conséquences. Quel jugement ferons-nous de ce que les mêmes philosophes avancent : que le monde a été bâti comme un palais pour loger les dieux et les hommes? Si le monde a été bâti de la sorte, ce n'est pas un dieu, et non pas même un animal; car les animaux sont nés et n'ont pas été bâtis. Que s'il a été bâti comme une maison ou comme un vaisseau, il y a eu un dieu qui l'a bâti, et ce dieu est autre que le monde même. Ce qu'ils disent : que les astres et les élémens sont des dieux, s'accorde-t-il avec ce qu'ils disent que le monde est un dieu? Comment peut-on faire un seul dieu de l'assemblage de plusieurs dieux? Si les astres sont des dieux, le monde sera leur palais et ne sera pas un dieu. Si le monde au contraire est un dieu, les astres et les élémens ne seront pas des dieux, mais seulement les membres et les parties de dieu; et on ne pourra pas les appeler proprement des dieux, comme on n'appelle pas proprement homme la partie du corps d'un homme. De plus, quand on compare le monde à un animal, la comparaison n'est pas juste; car l'animal a le sentiment répandu dans tous ses membres. A quoi donc peut-on comparer le monde pour faire la comparaison plus juste? Les philosophes le disent eux-mêmes quand ils avouent qu'il a été bâti comme un palais pour loger les dieux et les hommes. Puisqu'il a été bâti comme un palais, il n'est pas dieu, ni les élémens qui les composent ne sont pas des dieux. Un palais, ni ce qui entre dans la construction d'un palais, ne peut avoir aucun droit de disposer de soi. L'opinion de ces philosophes est donc détruite par leurs propres paroles aussi bien que par la vérité. Car le monde qui n'a point de sentiment dépend de Dieu qui l'a fait pour son usage, comme une maison dépend de l'homme qui l'a bâtie ou qui l'habite.

VII. Les païens tombent dans deux extravagances : l'une est qu'ils préfèrent à Dieu les élémens, qui ne sont que les ouvrages de Dieu; l'autre qu'ils donnent à ces élémens une forme humaine. Car, au lieu d'adorer simplement le soleil et la lune, ou bien le feu, la terre et la mer qu'ils appellent Vulcain, Vesta, Neptune, ils leur donnent une figure d'hommes. Ils prennent un si grand plaisir à regarder les images et les portraits, qu'ils semblent mépriser la vérité et les originaux. Ils ne veulent voir que de l'ivoire, de l'or et des perles. Ils sont tellement éblouis de l'éclat de ces riches matières, qu'ils croient que sans elles il n'y a point de piété. Ainsi, ils adorent la cupidité et l'avarice sous prétexte d'adorer les dieux. Ils se persuadent que les dieux aiment ce qu'ils aiment eux-mêmes, ce pourquoi ils commettent des vols, des brigandages et des homicides, et se font des guerres cruelles qui troublent la tranquillité publique; voilà pourquoi ils consacrent à leurs dieux une partie du butin et des dépouilles qu'ils ont remportés. Il faut que ces dieux-là soient bien faibles, s'ils désirent des choses si misérables. Croyons-nous qu'ils soient dans le ciel s'ils souhaitent les biens de la terre, qu'ils soient heureux s'ils ont besoin de nos présens, et qu'ils soient incorruptibles s'ils jouissent des plaisirs que nous ne saurions rechercher que par une cupidité blâmable? Les païens vont donc dans les temples non par piété, parce qu'il n'y en peut avoir dans des biens ou acquis par de mauvais moyens, ou sujets à la corruption, mais par la curiosité de voir de l'ivoire et du marbre bien travaillés, enrichis d'ornemens magnifiques, des vases d'or et des perles précieuses. Ils s'imaginent que plus les temples et les images sont bien parés, plus ils méritent de respect. Ainsi, toute leur religion se borne à adorer ce que leur cupidité admire. Voilà les religions qu'ils prétendent avoir reçues de leurs ancêtres, et qu'ils soutiennent avec une opiniâtreté invincible. Ils n'en examinent point la vérité. Ils se contentent de savoir qu'elles sont anciennes, et l'antiquité a une autorité si absolue sur leurs esprits, qu'ils croiraient que ce serait un crime de douter de ce qu'elle a une fois approuvé. Ils reçoivent comme une vérité généralement reconnue tout ce que le temps autorise. C'est pour cela que Cicéron fait parler Cotta à Lucilius en ces termes : « Vous voyez, mon cher Balbus, quel est le sentiment du pontife Cotta. Je vous supplie de me déclarer maintenant le vôtre : car un philosophe comme vous doit rendre raison de la religion, au lieu que la raison même nous oblige de croire ce que les anciens nous enseignent, bien qu'ils n'en rendent aucune raison. » Si vous croyez ce que les anciens enseignent,

pourquoi demandez-vous à un philosophe une raison qui détruira peut-être votre croyance? Si vous demandez une raison et que vous souhaitiez de la connaître pour la suivre, c'est que vous ne croyez pas ce que les anciens vous enseignent. Supposons que la raison vous fasse voir que la religion des dieux est fausse ; que ferez-vous en ce cas-là ? Suivrez-vous les anciens ou la raison? Si vous préférez la raison, et que vous teniez qu'il n'y a de bon chemin que celui qu'elle montre, vous renoncerez à l'autorité de vos ancêtres. Que si la piété vous porte au contraire à écouter leur voix, il faut que vous reconnaissiez qu'ils avaient perdu le sens, quand ils ont suivi des religions contraires à la raison, et que vous n'êtes pas vous-même raisonnable quand vous aurez des dieux de la fausseté desquels vous êtes convaincus. Néanmoins, comme on nous oppose perpétuellement les anciens, examinons un peu quels sont ces anciens à l'autorité desquels il n'est pas permis de se soustraire. Quand Romulus eut résolu de fonder une ville, il assembla une troupe de pasteurs parmi lesquels il avait été élevé ; mais parce qu'ils n'étaient pas en assez grand nombre pour la remplir, il en fit un lieu d'asile, où tout ce qu'il y avait de scélérats à l'entour se rendirent en foule. Ce furent là les premiers habitans de la ville, parmi lesquels il en choisit cent des plus âgés qu'il appela *pères* et *sénateurs*, et sans l'avis desquels il ne voulait rien entreprendre. Properce parle de cette assemblée en ces termes:

Le sénat qui possède maintenant une autorité si absolue et si redoutable, ne fut composé au commencement que d'une troupe de paysans vêtus de peaux. Ils s'assemblaient ordinairement au son d'un cor, et n'avaient point d'autre lieu de réunion qu'une prairie émaillée de fleurs.

Voilà les vénérables vieillards au jugement desquels les plus éclairés et les plus sages se doivent soumettre, et dont toute la postérité doit recevoir les arrêts comme des oracles infaillibles. Ce sont pourtant les mêmes auxquels Numa imposa des lois et auxquels il fit accroire que les mystères qu'il enseignait étaient véritables et qu'il les avait appris d'une déesse. Leur autorité doit être sans doute fort grande après leur mort, puisque leur mérite a été si considérable durant leur vie, qu'il ne s'en trouve personne qui n'ait refusé leur alliance.

VIII. Chacun doit se fier à soi-même dans la plus importante affaire de sa vie, et se servir de ses sens et de son esprit pour chercher la vérité, plutôt que de se laisser tromper en suivant les erreurs des autres. Dieu a donné à chaque homme une portion de lumière et de sagesse par laquelle il peut apprendre ce qu'il ignore et examiner ce qu'on lui propose. Ceux qui nous ont précédés dans l'ordre du temps, ne nous ont pas pour cela surpassés en prudence. Les hommes de tous les temps en ont leur part, et les anciens n'en ont pas été si avantageusement partagés qu'il n'en soit point resté pour ceux qui les ont suivis. Elle est incorruptible et inaltérable, comme la lumière. Elle éclaire l'esprit, comme le soleil éclaire le corps. Tous les hommes cherchent naturellement la vérité. Ceux qui approuvent le sentiment des anciens sans l'examiner, se privent eux-mêmes de l'avantage de leur raison et se laissent conduire comme des bêtes. C'est le nom d'antiquité, d'anciens qui leur impose, et qui leur persuade que les pères ont été plus habiles que leurs descendans. Mais qui empêche que, suivant leur exemple, nous ne découvrions la vérité à ceux qui viendront après nous, comme ils ont enseigné l'erreur à ceux qui sont venus après eux? Il nous reste une question fort importante, et dont la décision dépend plutôt de la connaissance de l'histoire que de la sublimité de l'esprit. Je la proposerai un peu au long pour ne laisser aucun doute sur le sujet que je traite. Plusieurs ont recours à des histoires écrites par de célèbres auteurs, et par lesquelles il semble être justifié que ceux que nous prétendons n'avoir point été des dieux, ont fait voir par des prodiges, par des songes, par des présages et par des oracles, qu'ils étaient véritablement des dieux. On raconte en effet divers miracles, et entre autres celui-ci : Anius Navius, grand augure, ayant averti Tarquin l'ancien de ne rien entreprendre sans avoir auparavant consulté le vol des oiseaux, ce prince se moquant de la superstition de cette cérémonie, lui ordonna de les consulter, pour savoir si ce qu'il avait dans l'esprit pouvait être exécuté. Navius lui ayant répondu qu'il le pouvait, Tarquin repartit : Prenez donc un rasoir et coupez cette roche. A l'heure même, Navius la coupa. Durant la guerre contre les Latins, on vit Castor et Pollux proche du lac de Suturne qui essuyaient la sueur de leurs chevaux, la porte de leur maison qui était près d'une fontaine s'étant ouverte d'elle-même. On

dit que pendant la guerre de Macédoine ils parurent sur des chevaux blancs à Vatienus qui allait à Rome, et lui dirent que le roi Persée avait été vaincu et pris ce jour-là ; ce que bientôt après on apprit par les lettres de Paul Émile, être véritable. Ce que l'on dit de l'image de la Fortune des Femmes est fort merveilleux : qu'elle a très-souvent parlé. Après la prise de Véies, un soldat qui avait été chargé de faire porter à Rome l'image de Junon Monéta, lui ayant demandé en riant si elle consentait à ce transport, elle répondit qu'elle y consentait. On rapporte encore une action mémorable de Claudia pour preuve d'un miracle extraordinaire. Quand pour obéir aux oracles contenus dans les livres des sibylles on eut fait venir l'image de la mère des dieux, comme le vaisseau où elle était demeurait tellement immobile sur le Tibre, que, quelque machine dont on se servît, il était impossible de le remuer, Claudia, dont la vertu avait toujours été un peu suspecte à cause du trop grand soin qu'elle prenait de sa parure, se mit à genoux et pria la déesse qu'elle se laissât attirer avec sa ceinture, si elle avait conservé la pudicité ; et ainsi elle tira à bord le vaisseau qui n'avait pu être ébranlé par tous les jeunes gens de la ville. Ce que l'on publie d'Esculape n'est pas moins merveilleux : qu'ayant été amené d'Épidaure à Rome, il la délivra de la maladie contagieuse dont elle avait été longtemps tourmentée. On peut aussi rapporter un grand nombre de sacriléges dont les dieux ont puni l'impiété par des châtimens exemplaires. Appius Claudius, censeur, ayant communiqué les mystères d'Hercule aux esclaves publics contre l'ordre qu'il en avait reçu perdit l'usage de la vue, et la nation des Potitiens qui avait trahi ce secret fut éteinte en un an. Fulvius, censeur, ayant ôté le marbre dont le temple de Junon Lacinia était orné, pour en parer le temple qu'il avait élevé dans Rome en l'honneur de la Fortune Équestre, il perdit d'abord la raison, et ensuite ses deux fils qui servaient dans les troupes d'Illyrie, et mourut enfin consumé de chagrin et d'angoisses. Turullius, lieutenant d'Antoine, ayant fait couper dans l'île de Cos un bois consacré à Esculape pour en faire des vaisseaux, fut vaincu en ce lieu même par l'armée de Jules César. On ajoute à ces exemples celui de Pyrrhus qui fit un triste naufrage après avoir pillé le trésor de Proserpine de Locres, et perdit toute sa flotte, à la réserve de l'argent qu'il avait enlevé à cette déesse. Cérès de Milet rendit autrefois sa puissance fort redoutable par l'exemple de la sévérité dont elle usa contre des profanateurs sacriléges. Alexandre, s'étant rendu maître de la ville, et quelques soldats ayant fait irruption dans son temple à dessein de le piller, ils furent consumés par un feu qui s'alluma à l'instant même.

On rapporte aussi quantité de songes qui sont autant de preuves du pouvoir des dieux. On dit que Jupiter apparut à Tiberius Attinius, homme du peuple, et qu'il lui commanda d'avertir les consuls et les sénateurs qu'un certain Antonius Maximus, qui avait mené la danse aux derniers jeux publics, lui avait déplu pour avoir fait punir un esclave dans le cirque, et qu'ils eussent à recommencer les jeux. Ayant négligé d'obéir à ce commandement, il perdit le jour même son fils, et fut frappé d'une dangereuse maladie. Jupiter, lui ayant apparu une seconde fois et lui ayant demandé si sa désobéissance n'avait pas été assez rigoureusement châtiée, il se fit porter dans une chaire au sénat, où il n'eut pas plutôt exposé son ordre, qu'il fut si parfaitement guéri qu'il s'en retourna à pied chez lui. Le songe par le moyen duquel on dit qu'Auguste évita la mort n'est pas moins merveilleux. Ayant été attaqué d'une fâcheuse maladie, il résolut de ne se point trouver à la bataille; mais Minerve apparut à Artorius, son médecin, et l'avertit que sa maladie ne devait pas l'obliger à demeurer dans son camp. Brutus entra le même jour dans le camp et le pilla. Mais Auguste s'était fait porter à son armée. Je pourrais rapporter quantité d'autres exemples semblables, si je n'appréhendais de m'éloigner trop de mon sujet et d'être encore d'une longueur ennuyeuse.

IX. Pour ne rien laisser d'obscur sans l'éclaircir, je ferai voir que les prodiges et les songes dont j'ai parlé n'étaient que des illusions dont le démon s'est servi pour tromper les hommes, et pour les éloigner de la vérité. Mais je reprendrai les choses de plus haut, afin que ceux qui ne sont pas instruits de cette matière puissent apprendre d'où procède le désordre, et reconnaître le principe de leur erreur et la cause de l'égarement général des hommes. Dieu ayant une sagesse infinie pour former ses desseins et une puissance égale à sa sagesse pour les exécu-

ter, avant de commencer le grand ouvrage de l'univers, fit le bien et le mal. J'expliquerai ceci le plus clairement qu'il me sera possible, de peur qu'on ne s'imagine que je veuille imiter les poëtes qui revêtent de figures sensibles les choses les plus spirituelles. Comme il n'y avait rien que lui, et qu'il était, comme il l'est encore, l'unique principe de tous les biens, il produisit un esprit semblable à lui, un fils qui avait une puissance égale à la sienne. Je tâcherai d'expliquer dans le quatrième livre de cet ouvrage ce qui le porta à vouloir produire cet esprit. Il en produisit ensuite un autre qui ne conserva pas la sainteté de la nature divine et qui, ayant été corrompu par l'envie comme par un poison, passa du bien au mal, et prit, par un effet de sa liberté, un nom contraire à celui qu'il avait reçu. Cela montre que l'envie est la source de tous les péchés. Il porta envie à celui qui avait été produit avant lui, et qui étant demeuré uni à son père, est toujours chéri de lui. Cet esprit, qui de bon qu'il avait été créé est devenu méchant, est appelé diable par les Grecs et délateur par les Romains, parce qu'il défère à Dieu les crimes où il fait tomber les hommes. J'expliquerai, autant que mon peu de talent le pourra permettre, les raisons pour lesquelles Dieu, qui n'agit jamais qu'avec une parfaite justice, a voulu qu'il ait été tel qu'il est. Dieu ayant résolu de faire le monde, il commença à produire ce fils unique pareil à lui-même. Il lui commit le soin de tout ce grand ouvrage, et il l'établit comme conciliateur, et en même temps et conjointement avec lui comme principal inventeur de ce grand ouvrage qu'il projetait, afin qu'il pût l'orner et le perfectionner entièrement, parce qu'il est lui-même la perfection en tout ce qui est conception, raison et puissance. Nous en parlerons très-peu à présent, parce que nous rapporterons dans un autre endroit et sa vertu, et son nom, et ses autres attributs. Qu'on ne nous demande donc point de quelle manière il s'est servi pour faire un ouvrage si grand et si merveilleux, car il a fait tout de rien. Il ne faut point ajouter foi à ce que les poëtes avancent, qu'il y avait au commencement un chaos et une confusion étrange des élémens, et que quand Dieu fit le monde, il ne fit rien autre chose que d'en ôter la confusion et d'en mettre les parties en ordre. Mais il est aisé de leur répondre : qu'ils connaissent fort peu l'étendue de la puissance divine, quand ils se persuadent qu'elle a besoin d'une matière pour agir. Les philosophes ont soutenu la même erreur, et Cicéron l'a expliquée dans les livres de la *Nature des Dieux,* quand il dit : « Il n'est pas probable que la matière d'où toutes les choses ont été tirées soit un ouvrage de la Providence. Il y a plus d'apparence de croire qu'elle a toujours conservé et qu'elle conserve encore sa nature et sa force. La providence divine n'a point fait la matière. Elle s'est servie de celle qu'elle a trouvée, comme un artisan se sert du bois ou de la cire qu'il ne saurait faire. Que si Dieu n'a pas créé la matière, il n'a pas créé non plus la terre, l'eau, l'air ni le feu. » Quel prodigieux amas d'erreurs en si peu de lignes ! C'est premièrement une chose étrange de voir que Cicéron, qui avait toujours soutenu la Providence dans ses autres ouvrages, et qui s'était fortement opposé à ceux qui avaient entrepris de la combattre, l'ait tout d'un coup trahie et abandonnée. Si quelqu'un voulait contester la vérité de ce fait, il ne serait pas nécessaire d'employer beaucoup de raisons pour le convaincre. Il n'y aurait qu'à lire les propres paroles de Cicéron ; car on ne saurait jamais mieux le réfuter que par lui-même. Mais quand on lui laisserait la liberté que les académiciens prétendent avoir de soutenir et de dire tout ce qui leur plaît, cela n'empêche pas que nous n'examinions ses sentimens et ses paroles. « Il n'est pas probable, dit-il, que Dieu ait fait la matière. » Comment le prouvez-vous ? car vous n'avez rien allégué qui fasse voir que cela n'est pas probable. Je dis au contraire que cela est probable, et je le dis avec raison, attendu que Dieu ne doit pas être réduit à la condition d'un artisan, qui n'a rien dans son ouvrage que la façon. Quel avantage aurait la puissance de Dieu sur la faiblesse de l'homme s'il avait besoin de quelque chose ? il en aurait besoin, s'il ne pouvait rien faire sans qu'on lui eût fourni une matière. S'il attendait qu'on lui fournît cette matière, son pouvoir serait limité, et celui qui la lui fournirait serait en ce point plus puissant que lui. Quel nom donnerions-nous à celui qui serait plus puissant que Dieu et qui pourrait faire quelque chose de lui-même, au lieu que Dieu ne pourrait que travailler sur le sujet qu'il aurait reçu d'un autre ? Que s'il est impossible qu'il y ait aucun être plus puissant que Dieu, puisqu'il

est infiniment parfait, il faut avouer que la matière n'est pas moins son ouvrage que les autres choses qui sont composées de matière. Rien n'a pu recevoir l'être sans l'agrément de Dieu. Rien n'a pu être fait qu'il ne l'ait bien voulu faire. «Mais il est probable, dites-vous, que la matière dont toutes choses ont été tirées a toujours conservé sa force et sa nature, et qu'elle la conserve encore.» Quelle force et quelle nature peut-elle avoir si elle ne l'a reçue, et de qui peut-elle l'avoir reçue que de Dieu? Si elle a reçu la nature, elle est née ; car c'est de là même que vient le mot nature. Comment a-t-elle pu naître, si ce n'est que Dieu l'ait produite? Cette nature, d'où vous prétendez que toutes choses ont été tirées, ne les a pu produire, à moins qu'elle n'ait l'intelligence et la raison. Que si elle a l'intelligence et la raison, c'est-à-dire la sagesse pour former le dessein de ses ouvrages et le pouvoir de les achever, elle est Dieu. C'est pour cela que Sénèque, le plus subtil des stoïciens, a fort bien jugé que la nature n'est rien autre chose que Dieu même. «Pourquoi, dit-il, ne louerions-nous pas Dieu à qui la puissance est naturelle, puisqu'il ne l'a reçue d'aucun autre? Nous le louerons sans doute, parce qu'il tient de soi cette puissance qui lui est naturelle, et qu'il est lui-même la nature.»

Quand vous attribuez à la nature le pouvoir de produire que vous ôtez à Dieu, vous vous engagez dans l'erreur plus avant que vous n'y étiez, et vous ressemblez à ceux qui, pour payer de vieilles dettes, en font de nouvelles. Dans le temps même que vous niez que Dieu ait fait le monde, vous confessez qu'il l'a fait. Sénèque fait après cela une comparaison fort ridicule. «Dieu, dit-il, a besoin d'un sujet sur lequel il travaille, comme un artisan a besoin de bois ou de cire, et Dieu ne crée non plus ce sujet que l'artisan ne crée la cire ni le bois.» Au contraire, il n'en a pas besoin, et s'il en avait besoin son pouvoir en serait moindre. Un artisan ne fera jamais rien s'il n'a une matière comme du bois, et il ne saurait créer ce bois parce qu'il est faible. Dieu, au contraire, crée la matière sur laquelle il travaille, parce que sa puissance est infinie. L'homme ne saurait travailler s'il n'a un sujet sur lequel il travaille, parce que la condition mortelle le rend faible, et que sa faiblesse met des bornes fort étroites à son pouvoir. Mais Dieu fait ce qu'il lui plaît sans avoir besoin de sujet, parce que son éternité fait sa force, et que sa force lui donne un pouvoir aussi infini que sa vie. Faut-il donc s'étonner que Dieu, ayant dessein de faire le monde, en ait premièrement préparé la matière, et qu'il l'ait tirée du néant? Il fallait nécessairement qu'il en usât de la sorte, puisqu'il ne peut rien emprunter, et qu'il est le principe qui renferme et qui produit tous les biens. S'il y avait quelque chose avant lui, ou qui eût l'être indépendamment de lui, il n'aurait plus le pouvoir, ni même le nom de Dieu. «Mais la matière, dit-on, n'a jamais été faite, et elle a cet avantage particulier, qui ne lui est commun qu'avec Dieu, qui, de cette matière, a fait le monde. Il faudrait pour cela admettre deux êtres qui, étant également éternels, seraient tellement contraires entre eux, que leur combat et leur guerre ne pourrait être terminée que par la défaite et par la ruine de l'un ou de l'autre. S'ils sont contraires, il faut qu'ils se combattent l'un l'autre. S'ils se combattent, l'un des deux remportera la victoire. Ainsi il est clair qu'il n'y a qu'un être éternel, et qui est comme la source d'où sont sortis les autres. Il faut donc ou que Dieu soit sorti de la matière, ou que la matière soit sortie de Dieu. Il est aisé de reconnaître lequel des deux est sorti de l'autre : l'un a du sentiment, au lieu que l'autre n'en a point. Le pouvoir d'agir ne se trouve qu'où se trouve le sentiment, le mouvement, la pensée et l'intelligence. On ne saurait rien entreprendre, rien commencer, rien achever que l'on n'en ait formé le dessein par la raison, que l'on n'en ait résolu l'exécution par sa volonté, et qu'enfin on n'ait mis la main à l'œuvre. Or, ce qui n'a point de sentiment ne met point la main à l'œuvre, et ce qui n'a point de mouvement ne produit aucune chose. Bien qu'il n'y ait point d'animal qui n'ait la raison, il n'y en a point qui puisse procurer aucune des choses qui n'ont point la raison. Enfin on ne saurait rien trouver, ni rien prendre dans un lieu qu'il n'y soit auparavant. Personne ne doit douter de la vérité de ce que je dis, sous prétexte que l'on voit des animaux qui naissent de la terre. Ce n'est pas la terre qui les produit, c'est l'esprit de Dieu, sans lequel rien ne se produit dans le monde. Dieu n'est donc pas sorti de la matière, parce que ce qui a du sentiment ne saurait sortir de ce qui n'a point de sentiment. Ce qui a de la raison ne saurait sortir de ce qui

n'a point de raison. Ce qui est impossible ne saurait sortir de ce qui est possible. Ce qui est spirituel ne saurait sortir de ce qui est corporel. La matière est plutôt sortie de Dieu, car ce qui est solide, dur, et peu maniable, reçoit sa force du dehors. Ce qui reçoit sa force du dehors se peut dissoudre. Ce qui se peut dissoudre, finit. Ce qui finit a eu un commencement et un principe, c'est-à-dire un auteur qui a du sentiment, de la prévoyance, de la sagesse, et cet auteur là est Dieu. Comme il a le sentiment, la raison, la prévoyance, la puissance et la sagesse, il peut faire des créatures animées et inanimées, et il sait de quelle manière il faut les faire. La matière ne peut avoir toujours été, parce que si elle avait toujours été, elle ne serait pas sujette au changement. Ce qui a toujours été ne cesse jamais d'être; et comme il n'a point eu de commencement, il n'a point aussi de fin. Il arrive même plus aisément que ce qui a eu un commencement n'ait point de fin, qu'il n'arrive que ce qui n'a point eu de commencement en ait une. Rien n'aurait pu être fait de la matière, si elle n'avait pas été faite elle-même, et si rien n'en avait pu être fait, elle ne serait pas matière; car la matière n'est que ce dont on fait quelque chose. Ce dont on fait quelque chose est changé et détruit par la main de l'ouvrier, et cesse d'être ce qu'il était pour commencer d'être ce qu'il n'était pas. Si la matière a cessé d'être ce qu'elle était auparavant, lorsque le monde a été fait d'elle, et si elle a eu une fin, elle avait donc eu un commencement. Ce qui est détruit a été autrefois élevé. Ce qui est delié a été autrefois lié. Ce qui finit a commencé. Si de ce que la matière est sujette au changement et de ce qu'elle cesse d'être ce qu'elle était auparavant, on conclut bien qu'elle a eu un commencement et un principe, quel peut être ce principe-là, si ce n'est Dieu même? Il n'y a que lui seul qui n'ait pas été fait. Il peut tout anéantir, et ne peut être anéanti. Il sera toujours ce qu'il a toujours été. Il n'a point été engendré. Il n'a point reçu la naissance d'un autre. Son être étant indépendant, il est aussi immuable. Il subsiste par lui-même, et ainsi il est tel qu'il a voulu être, impassible, immuable, incorruptible, heureux, éternel. La conclusion par laquelle Cicéron a terminé son discours est encore plus absurde. « Si Dieu, dit-il, n'a pas fait la matière, il n'a pas fait non plus la terre, l'eau, l'air ni le feu. » Qu'il évite adroitement la difficulté! Il suppose la première proposition, comme si elle n'avait point besoin d'être prouvée, bien qu'elle soit moins certaine que celle qu'il prétend prouver par elle. « Si Dieu, dit-il, n'a pas fait la matière, il n'a pas non plus fait le monde. » Il a mieux aimé tirer une fausse conclusion d'un faux principe, que d'en tirer une véritable d'un véritable. Au lieu de prouver ce qui est incertain par ce qui est certain, il a choisi ce qui est incertain pour combattre ce qui est certain. Car pour ne parler ni de Trismégiste, qui déclare que l'univers est l'ouvrage de la divine providence, ni des sibylles dont les vers contiennent le même oracle, ni des prophètes que l'esprit de Dieu a animés pour publier la même vérité, presque tous les philosophes, les chefs des principales sectes, les pythagoriciens, les stoïciens et les péripatéticiens en conviennent. Enfin on n'en avait jamais douté, ni dans les premiers temps, ni au siècle de Socrate et de Platon, jusqu'à ce qu'Épicure, qui n'est venu qu'après une longue suite d'années, ait eu la témérité, par un désir déréglé d'avancer des nouveautés et de se faire chef de secte, de révoquer en doute ce qui avait presque jusque alors été évident et manifeste. N'ayant pu rien découvrir de nouveau, et n'ayant pas voulu paraître du même sentiment que les autres, il a entrepris d'ébranler ce qui était le plus solidement établi sur le témoignage de toute l'antiquité, en quoi il a excité l'indignation de toutes les sectes. Il est donc certain que le monde est l'ouvrage de Dieu et non de la matière. Au lieu de se persuader que Dieu n'a pas fait le monde parce qu'il n'a pas fait la matière, il faut croire qu'il a fait la matière, parce qu'il a fait le monde. Il est plus croyable que Dieu a fait la matière parce qu'il peut tout, qu'il n'est croyable qu'il n'a pas fait le monde, sous prétexte que rien ne se peut faire sans conseil, sans raison et sans esprit. Mais cette faute est moins particulière à Cicéron qu'à sa secte; car comme il avait entrepris de discourir sur la nature des dieux, l'ignorance de la vérité l'a engagé à soutenir qu'il n'y en avait aucun. Il pouvait nier l'existence des dieux, parce qu'en effet il n'y a point de dieux. Mais quand il a entrepris de combattre la providence d'*un* seul dieu, il s'est trouvé sans forces et sans preuves, et il est tombé dans un

abîme d'où il ne saurait se retirer. Il s'y tient attaché. Lucilius qu'il a introduit perd la parole. C'est ici la plus importante question; c'est le point d'où dépend le reste. Que Cotta se tire comme il pourra des embarras, et qu'il fasse voir qu'il y a toujours eu une matière indépendante de la divine providence; qu'il montre comment un corps solide et pesant a pu être sans avoir été créé, et comment il a pu être changé de telle sorte qu'il ait cessé d'être ce qu'il était, pour devenir ce qu'il n'était pas: quand il aura prouvé tout cela, je demeurerai d'accord que le monde n'est pas l'ouvrage de la divine providence, et ne laisserai pas de le tenir enveloppé dans un filet, d'où il ne pourra s'échapper; car il sera obligé d'avouer, malgré tous ses efforts, que le monde et la matière d'où il a été tiré existent par la force de la nature. Or je prétends que la nature n'est autre chose que Dieu même; car rien ne peut produire des ouvrages tout à fait admirables, s'il n'a la sagesse, la prévoyance et la puissance. Ainsi il est clair que Dieu a fait toutes choses, et qu'il n'y a rien qui ne tire de lui son origine. Quand Cicéron veut suivre les sentimens d'Épicure et soutenir que Dieu n'a pas fait le monde, il demande s'il a des mains, et de quelle machine il s'est servi pour construire un si précieux édifice. Il aurait peut-être vu de quelles machines Dieu s'est servi pour achever son ouvrage, s'il eût vécu en ce temps-là. Mais Dieu n'a pas jugé à propos de mettre l'homme dans le monde avant que le monde fût achevé, de peur qu'il ne le vît travailler à son ouvrage. Il ne pouvait même être mis dans le monde avant qu'il fût achevé: car comment y aurait-il subsisté pendant que Dieu étendait le ciel, qu'il affermissait les fondemens de la terre, pendant que l'une était peut-être glacée par la rigueur du froid ou bouillante par l'excès de la chaleur, avant que le soleil eût répandu sa lumière, que la terre eût produit des fruits et que les animaux fussent nés? Dieu ne devait donc créer l'homme qu'après avoir mis la dernière main au reste de ses ouvrages. Enfin, l'Écriture témoigne qu'il fut créé le dernier, et qu'il fut placé dans le monde comme dans un palais qui avait été bâti et préparé exprès pour le recevoir. Les poëtes en demeurent d'accord; et après qu'Ovide a décrit la construction de l'univers et la production des animaux, il ajoute: « Comme il manquait encore à l'univers une créature pourvue d'un esprit éclairé et pénétrant, qui eût en elle-même quelque chose de saint et de sacré, et qui fût capable de commander à celles qui avaient déjà été faites, l'homme fut produit. » Il n'est pas permis de pénétrer ce que Dieu a voulu nous tenir secret. Cicéron n'entreprenait pas aussi de le pénétrer à dessein de s'instruire, mais à dessein de réfuter l'opinion contraire à la sienne, et sous ce seul prétexte que personne ne s'est trouvé au commencement des choses. Est-ce une preuve que Dieu n'a pas fait le monde, de dire qu'il n'y a point d'homme qui l'ait vu travailler à cet ouvrage? Si vous aviez été élevé dans une maison bien bâtie et bien parée, sans avoir vu travailler à la bâtir et à la parer, vous croiriez sans doute qu'elle n'aurait pas été bâtie par des hommes, et vous demanderiez de quels instrumens ils se seraient servis pour faire un si grand ouvrage, pour tailler et pour placer de si grosses pierres, pour élever de si hautes colonnes; vous jugeriez sans doute que la construction d'un si superbe édifice serait au-dessus de la force des hommes, parce que vous ne sauriez pas que la force y contribue moins que l'adresse. Que si l'homme, bien qu'il n'ait aucun avantage qui soit tellement parfait qu'il n'y manque quelque chose, ne laisse pas de faire par son industrie des ouvrages qui semblent être au-dessus de sa nature, quelle raison y a-t-il de douter que Dieu, qui est souverainement parfait et qui a une sagesse et une puissance infinies, ait pu produire le monde? Ses ouvrages sont exposés à la vue. Mais la manière dont il les a faits est incompréhensible. Ce qui est mortel ne peut, comme dit Trismégiste, s'approcher de ce qui est immortel, c'est-à-dire il ne le peut comprendre. Ce qui est périssable ne peut s'approcher de ce qui est éternel. Ce qui est corruptible ne peut s'approcher de ce qui est incorruptible. Une créature aussi terrestre que l'homme ne saurait pénétrer parfaitement les choses célestes. Son corps est comme une prison qui le retient, et qui l'empêche d'user de ses forces et de son esprit. Que ceux qui recherchent ce que l'on ne saurait trouver, reconnaissent combien leur occupation est vaine. C'est passer les bornes de notre nature et ignorer jusqu'où se peuvent étendre nos connaissances. Quand Dieu a révélé la vérité à

l'homme, il lui a découvert tout ce qu'il avait intérêt de savoir pour son salut, et lui a caché ce qui n'aurait servi qu'à entretenir une curiosité profane. Pourquoi donc cherchez-vous ce que vous ne sauriez trouver, et pourquoi voulez-vous savoir ce dont la connaissance ne contribuerait en rien à vous rendre heureux? L'homme sera assez savant, quand il saura qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu a fait toutes choses.

X. A présent que nous avons réfuté ceux qui ont du monde et de Dieu son auteur une opinion contraire à la vérité, retournons à cette œuvre divine de l'univers dont parlent les livres mystérieux de notre sainte religion. Dieu créa le ciel avant toutes choses, et il le suspendit dans la partie la plus élevée de l'univers pour y établir le trône de sa gloire. Il a ensuite affermi la terre qui devait servir de demeure aux hommes et aux animaux. Il a répandu sur sa surface la mer et les fleuves. Il a rempli le lieu de sa demeure de lumière, en y attachant le soleil, la lune et une infinité d'autres globes éclatans. Il a placé les ténèbres sur la terre, car cette masse grossière et opaque n'a pas d'autre jour que celui qu'elle reçoit du ciel; elle est le lieu de la nuit, de la mort et du tombeau, comme la partie qui lui est opposée est le lieu de la lumière et de la vie. La terre est autant éloignée du ciel que le mal est éloigné du bien, que le vice est éloigné de la vertu. Il a divisé la terre en deux parties qui semblent contraires, l'orientale et l'occidentale. L'orient a un rapport particulier avec Dieu, qui est le véritable principe de la lumière, le soleil spirituel et invisible qui nous éclaire et qui nous conduit à une vie immortelle. L'occident, au contraire, ressemble à cet esprit ténébreux qui nous dérobe la lumière et qui nous jette dans la mort du péché. Il a encore distingué sur la terre deux autres parties : le midi, qui approche plus de l'orient et qui est exposé aux ardeurs du soleil, et le septentrion qui approche de l'occident, et qui est couvert de neige et de glace. Le froid est contraire au chaud, comme les ténèbres sont contraires à la lumière. Le midi approche de l'orient, comme la chaleur approche de la lumière, et le septentrion approche de l'occident, comme le froid approche des ténèbres. Il a assigné à chaque partie une saison qui lui est propre, savoir : le printemps à l'orient, l'été au midi, l'automne à l'occident, et l'hiver au septentrion. Le midi et le septentrion sont aussi des images de la vie et de la mort, parce que la vie consiste dans la chaleur qui procède du feu, comme la mort consiste dans le froid qui procède de l'eau. Ces saisons apportent une grande variété dans la longueur des jours et des nuits, dont la révolution continuelle suit les années et les autres mesures du temps. Le jour que l'orient répand appartient à Dieu, comme tout ce qu'il y a de bon et d'excellent lui appartient; la nuit, au contraire, que l'occident répand, appartient à l'esprit qui, comme nous l'avons dit, est contraire à Dieu. Ce souverain seigneur de l'univers a trouvé bon de tracer dans le jour et dans la nuit des figures de la religion et des superstitions; car comme le soleil, bien qu'il soit seul ainsi que son nom le porte, est le père du jour et remplit toutes les parties du monde de sa lumière et de sa chaleur, Dieu de la même manière, bien qu'il soit unique, a une majesté, une grandeur et une puissance infinies. La nuit, dont nous avons dit que l'intendance est donnée à l'esprit ennemi de Dieu, représente en quelque sorte par sa noirceur l'aveuglement et l'erreur des superstitions païennes; car quelque grand que soit le nombre des astres qui brillent au milieu des ténèbres, ils n'en sauraient jamais dissiper l'obscurité, et ayant fort peu d'éclat ils n'ont point du tout de chaleur. La chaleur et l'humidité sont deux principes que Dieu a établis pour la production et pour la conservation de tous les êtres. Comme la force de Dieu consiste dans la chaleur et dans le feu, si l'excès de cette ardeur n'avait été en quelque sorte tempéré par l'humidité et par la fraîcheur de la matière, elle aurait entièrement consumé tout ce qui lui aurait été exposé, de sorte que rien n'aurait reçu la vie qu'il ne l'eût aussitôt perdue. C'est pour cela que quelques philosophes et quelques poëtes ont dit que le monde subsiste par l'accord et par la discorde qui se rencontrent entre les parties qui le composent. Héraclite a dit que toutes choses étaient nées du feu. Thalès de Milet a dit qu'elles étaient nées de l'eau. Ils ont tous les deux découvert quelque chose de la vérité, et se sont pourtant trompés tous les deux; car s'il n'y avait point eu d'autre principe que le feu, jamais l'eau n'en serait sortie; et s'il n'y avait eu d'autre principe que l'eau, jamais le feu n'aurait été produit. La vérité est que le mélange

de ces deux élémens est la cause de toutes les productions. Ce n'est pas que le feu puisse être mêlé avec l'eau, parce que ce sont deux contraires dont l'un détruirait l'autre; mais la chaleur qui procède du feu et l'humidité qui procède de l'eau peuvent être mêlées, et Ovide a eu raison d'en parler de cette sorte. Quelle que soit la contrariété apparente entre la chaleur et l'humidité, et quelque combat qu'il y ait sans cesse entre l'eau et le feu, il est vrai pourtant qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne soit composé du mélange de ces qualités contraires. L'un de ces deux élémens est comme le mâle et l'autre comme la femelle; l'un agit et l'autre souffre. Les anciens se servaient du symbole du feu et de l'eau dans la célébration de leurs mariages, parce que la chaleur de l'un et l'humidité de l'autre servent à former et à animer les corps des animaux. Tout animal étant composé de corps et d'âme, l'humidité sert de matière à l'un et la chaleur à l'autre. Cela paraît principalement dans la formation des oiseaux; car bien que les œufs d'où ils sortent soient remplis d'une humeur épaisse, jamais cette humeur n'est animée qu'elle n'ait été auparavant rendue féconde par la chaleur. C'était autrefois une coutume de défendre l'usage de l'eau et du feu aux coupables; car on était encore persuadé en ces premiers temps que, quelque crime qu'un homme eût commis, il ne fallait pas le punir de mort; mais en le privant de l'eau et du feu sans lesquels on ne saurait presque conserver la vie, on faisait presque la même chose que si on la lui eût ôtée. Voilà comment ces deux élémens ont toujours paru si nécessaires, que l'on a cru que sans eux l'homme ne pouvait ni recevoir l'être ni le conserver; l'usage de l'un de ces élémens nous est commun avec les bêtes, et l'autre nous est propre. Nous nous servons seuls du feu, qui étant descendu du ciel, et tendant vers le ciel par un mouvement perpétuel, nous avertit en quelque sorte de l'immortalité de notre âme. Les autres animaux, qui sont entièrement sujets à la mort, ne se servent que de l'eau, qui est un élément grossier et terrestre, dont la pesanteur tend toujours vers le bas, et marque le lieu du tombeau; les animaux qui sont privés de l'usage du feu ne regardent jamais le ciel et n'ont aucun sentiment de religion. Il n'y a que Dieu, qui est l'auteur de ces deux élémens, qui sache de quelle manière il en a allumé un, et de quelle manière il a répandu l'autre sur la terre.

XI. Lorsque Dieu eut achevé le monde, il commanda que les animaux de diverses formes et de diverses espèces, grands et petits, fussent faits. Ils furent faits deux de chaque espèce et de différent sexe, et ils se sont tellement multipliés depuis qu'ils ont rempli la vaste étendue de l'air, de la mer et de la terre. Dieu leur permit de se nourrir des alimens qui croissent sur la terre, afin qu'ils puissent servir les uns à la nourriture de l'homme, les autres à son vêtement, les autres au travail et au labourage. Lorsqu'il eut ainsi rangé les parties de l'univers dans cet ordre admirable qui en fait la principale beauté, il se fit à lui-même un royaume éternel, en créant un nombre infini d'âmes auxquelles il donna le privilége de l'immortalité. Il fit ensuite un portrait sensible et intelligent de lui-même, et le plus excellent que l'on puisse voir. Il forma le corps de l'homme du limon, et c'est ce que le nom d'homme marque dans la langue latine. Platon a dit que la forme de l'homme ressemble à celle de Dieu, et cette pensée a assez de rapport à celle que la sibylle présente à l'esprit, quand elle dit que l'homme est une image de Dieu, mais une image animée et raisonnable. Bien que les poëtes n'aient parlé que fort imparfaitement de la formation de l'homme, ils n'ont pas laissé de dire qu'il a été fait de limon par Prométhée. Ils ne se sont pas trompés dans le fond, ils ne se sont trompés que dans le nom de l'ouvrier: car ils n'avaient eu aucune connaissance des livres sacrés qui expliquent clairement la vérité; ils n'avaient rien lu des prophètes dont les prédictions étaient cachées dans le secret de Dieu. Ils n'ont mis dans leurs poëmes que ce qu'ils avaient appris de la fable, et l'ont mis corrompu par le mélange des erreurs populaires sur lesquelles chacun avait enchéri à l'envi, comme il arrive ordinairement quand on rapporte les faux bruits qui ont été une fois répandus. C'est sans doute une impertinence d'attribuer à l'homme, comme ils ont fait, un ouvrage si excellent et si divin. Qu'était-il besoin que Prométhée prît du limon pour faire l'homme, puisqu'il le pouvait engendrer de la même façon qu'il avait été engendré par Japhet son père? Le supplice qu'il subit sur le mont Caucase ne fait que trop voir qu'il n'était pas du

nombre des dieux. Japhet son père, ni Titan son oncle, n'ont jamais été honorés par personne de ce titre, il n'a été attribué qu'à Saturne et à ses descendans, en considération de la dignité royale dont il avait joui. Il n'y a rien si aisé que de détruire cette vaine imagination des poëtes touchant la formation de l'homme; tout le monde demeure d'accord que le déluge n'a été répandu sur la terre que pour la laver des crimes dont elle était toute salie; les philosophes, les poëtes et les historiens conviennent de cette vérité avec les prophètes. Si l'unique fin du déluge a été d'arrêter le cours des crimes que le grand nombre des hommes avait rendus trop publics et trop communs, comment Prométhée a-t-il formé l'homme, puisque les poëtes assurent que Deucalion, qui était son fils, fut seul préservé à cause de sa justice? la terre a-t-elle pu être si fort peuplée dans l'espace d'une seule génération? Les poëtes ont changé ces circonstances aussi bien que d'autres dont nous avons déjà parlé, parce qu'ils n'ont rien su de ce que les livres saints enseignent touchant le temps auquel le déluge inonda la terre, touchant la personne dont la vertu mérita d'être préservée de l'inondation, et touchant la manière dont elle fut préservée et le nombre de ceux qui furent aussi sauvés avec lui. Il est donc clair que ce qu'ils avancent, de la manière dont Prométhée forma l'homme, est contraire à la vérité; ce n'est pas qu'ils l'aient tout à fait abolie, ils n'ont fait que l'obscurcir et l'envelopper. Prométhée inventa en effet le premier l'art de faire des figures et des images avec de la terre et du limon, et il vécut au temps de Jupiter, où on commença à élever des temples et où on inventa le culte des dieux. Voilà comment la vérité a été altérée par le mensonge, et comment on a attribué l'ouvrage de Dieu à un homme qui n'en avait fait que la figure; au reste il n'y a que Dieu qui ait formé de limon un homme vivant et véritable. Trismégiste reconnaît cette vérité, et non-seulement avoue que Dieu a fait l'homme à son image, mais tâche même d'expliquer le soin qu'il a pris de travailler à chaque partie, dont il n'y en a aucune qui ne soit aussi admirable pour son usage que pour sa beauté. Les stoïciens remarquent à peu près les mêmes choses lorsqu'ils parlent de la Providence, et Cicéron les a imités en plusieurs endroits de ses ouvrages; il n'a pourtant touché que légèrement cette matière, quoiqu'elle soit fort abondante. Je ne la traiterai pas en ce lieu-ci, parce que je l'ai traitée fort au long dans un livre que j'ai adressé à Démétrianus, mon disciple. Je ne puis néanmoins admettre l'erreur où sont tombés quelques philosophes, qui ont soutenu que les hommes et les autres animaux étaient nés de la terre, sans qu'aucun ouvrier eût travaillé à les former; c'est ce qu'il semble que Virgile ait voulu faire entendre, quand il a dit que la race des hommes est sortie de dessous les sillons de la terre. Ce sont principalement ceux qui nient la Providence qui ont été dans ce sentiment; car les stoïciens qui la reconnaissent, tiennent que Dieu a pris le soin de produire les animaux. Aristote a évité cette difficulté en soutenant que le monde est éternel, et que la nature humaine n'a point eu de commencement et n'aura point de fin; mais puisque nous voyons que chaque animal naît en un temps et meurt en un autre, il faut nécessairement que l'espèce entière soit sujette à la même loi, qu'elle ait autrefois commencé et qu'elle doive un jour finir. Il n'y a rien au monde qui ne soit renfermé dans l'espace du passé, du présent et de l'avenir; le passé est le temps de la naissance, le présent celui de la consistance, et l'avenir celui de la dissolution. Ces trois degrés se font remarquer dans le cours de la vie de tous les hommes. Nous commençons quand nous naissons, nous demeurons en un état de consistance durant toute notre vie, et nous finissons par la mort. C'est pour cela que les poëtes ont inventé trois Parques, dont l'une commence la vie de l'homme, l'autre la continue, et la dernière la termine. Bien que l'on ne voie que le présent dans le cours de la vie humaine, on ne laisse pas de reconnaître par là même, et le passé qui est le temps de l'origine, et l'avenir qui est celui de la mort. Car tout ce qui est a autrefois commencé, et parce qu'il a commencé, il finira. La nature ne peut être immortelle, puisqu'elle ne subsiste que dans les individu qui sont mortels. Comme chaque individu meurt séparément, il peut arriver que tous les individus ou au moins un grand nombre d'entre eux soient enlevés, soit par la stérilité de la terre et par la disette des grains, ou par la corruption de l'air et par une maladie contagieuse, ou par un embrasement général semblable à celui qui con-

suma l'univers au temps de Phaëton, ou par une pluie telle que celle dont Deucalion eut seul le bonheur d'être préservé. Si ce fut par hasard que le déluge inonda la terre, il pouvait par un hasard semblable enlever l'homme qui en échappa seul, mais cet homme fut sauvé seul par l'ordre de la divine providence. Il est clair que la conservation et la ruine du genre humain dépendent uniquement de Dieu; si la nature entière peut finir parce que les individus qui la composent finissent, il est clair qu'elle a commencé, et ce commencement est une marque aussi naturelle et aussi nécessaire de sa fragilité que sa fin. Si tout ceci est véritable, Aristote n'a pu soutenir comme il l'a fait que le monde a toujours été. Si Platon et Épicure convainquent Aristote sur ce point, Épicure convaincra Aristote et Platon, malgré toute leur éloquence sur ce qu'ils ont cru que le monde n'avait point de fin, car il faut nécessairement qu'il en ait une puisqu'il a eu un commencement. Je traiterai plus amplement ce sujet dans le dernier livre, mais maintenant je continuerai à traiter ce qui reste touchant la formation de l'homme.

XII. Quelques-uns assurent que la révolution du ciel et des astres a amené une saison propre à jeter la semence de toutes sortes d'animaux, que la terre, l'ayant reçue et l'ayant conservée, a produit comme certains petits étuis dont Lucrèce a dessein de parler, quand il a dit que le sein de la terre semblait s'enfler et s'ajuster aux racines des plantes et des arbres. Lorsque ces étuis sont venus à une juste maturité et qu'ils se sont rompus, il en est sorti quantité de petits animaux. La terre a été trempée en même temps d'une humeur semblable au lait, et qui leur a servi de nourriture. Comment ont-ils pu éviter ou supporter le froid et le chaud? Comment ont-ils pu naître pendant qu'ils étaient ou gelés par la glace ou brûlés par les ardeurs du soleil? C'est, dit-on, qu'au commencement du monde, il n'y avait ni hiver ni été. C'était un printemps perpétuel et une température d'air toujours égale. Pourquoi ne jouissons-nous plus de cette agréable température? C'est qu'elle n'était nécessaire, explique-t-on, qu'au commencement du monde pour favoriser la naissance des animaux, mais depuis qu'il sont venus à une juste grandeur et qu'ils ont eu la puissance d'engendrer leurs semblables, la terre a cessé d'en produire, et les saisons ont été réglées comme nous les voyons. Qu'il est aisé de détruire le mensonge! Premièrement, il n'y a rien dans le monde qui ne se conserve en l'état où il a été créé. Le soleil la lune et les astres avaient été créés avant ce temps-là. Ils avaient déjà un mouvement et un cours réglé par l'ordre de la divine providence. De plus, quand ce que prétendent ceux dont je parle serait vrai, ils retomberaient dans le mal qu'ils veulent éviter, et seraient contraints de reconnaître une providence. Il fallait en effet qu'il y eût une puissance intelligente qui, pour empêcher que la terre ne demeurât déserte, présidât à la naissance des animaux; qui préparât la terre pour la rendre propre à les produire d'elle-même, et à leur donner cette variété si merveilleuse de formes et de figures qui les distinguent. Il fallait sans doute un soin tout particulier pour faire en sorte que les animaux sortissent des étuis où ils étaient enfermés, et qu'à ce moment-là même ils reçussent la vie et le sentiment. Que s'ils ne l'ont reçu que par hasard, n'est-ce aussi que par hasard que la terre a fait couler comme une espèce de lait pour les nourrir, et que l'air est devenu doux et tempéré de peur de leur nuire? Il est certain que cela n'est pas arrivé sans un soin particulier, et qu'il n'y a que Dieu qui l'ait pu prendre. Mais examinons s'il est probable que l'homme ait pu naître de la terre, comme l'on dit. Quiconque considérera avec attention la peine qu'il faut prendre, et le temps qu'il faut mettre à élever des enfans, reconnaîtra certainement qu'il aurait été impossible que des enfans nés de la terre eussent pu vivre sans que quelqu'un eût soin de les nourrir. Il aurait fallu qu'ils eussent été étendus sur la terre l'espace de plusieurs mois durant lesquels leurs nerfs étaient trop faibles pour les soutenir. Ils n'auraient eu presque point de mouvement. Il n'y a personne qui ne juge fort bien qu'il est impossible qu'un enfant demeure plusieurs mois dans la même posture où il aurait été jeté au moment de sa naissance. Mais s'il était demeuré en cet état, les déjections ne se seraient-elles pas mêlées avec l'humeur que la terre aurait fait couler pour le nourrir, et si elles s'y étaient mêlées, ne l'auraient-elles pas étouffé? Il a donc fallu qu'il y ait eu quelqu'un qui ait eu le soin d'élever l'homme; car personne ne s'est

encore avisé de dire que les animaux ne sont pas nés faibles, mais qu'il sont nés capables de se nourrir. Cette manière dont on explique la naissance des animaux est donc ridicule, vaine, dépourvue d'apparence et de raison. En effet, dire que les animaux sont nés d'eux-mêmes, sans que la Providence ait pris aucun soin de les produire, c'est combattre ouvertement la raison; ainsi nier la Providence et combattre la raison sont la même chose. Il faut donc avouer que Dieu a fait l'homme comme il a fait toutes les autres créatures. Bien que Cicéron n'eut aucune connaissance des saintes Écritures, il n'a pas laissé de découvrir cette vérité et d'en parler de la même manière que les prophètes avaient fait avant lui. Je rapporterai ici ses paroles. « Cet animal, dit-il, si subtil, si pénétrant, si éclairé, qui se souvient du passé, qui connaît le présent, qui prévoit l'avenir, qui agit par raison et par conseil, et à qui l'on a donné le nom d'homme, a été produit d'une manière toute particulière par le souverain Seigneur de l'univers. Il n'y a que lui parmi tous les animaux qui ait l'avantage de penser et de discourir. » Voilà comment Cicéron, tout éloigné qu'il était de la vérité, a eu pourtant assez de lumières pour reconnaître que l'homme n'a pu être placé dans le monde que par un effet de la divine toute-puissance. Si ces témoignages ne suffisent pas, produisons-en de plus forts. La sibylle déclare que l'homme est l'ouvrage de Dieu quand elle dit : Dieu, qui a seul tiré le monde du néant par un effet de sa puissance infinie, a pris aussi le soin de former le corps du premier homme et de lui inspirer l'âme et la vie. Les livres saints nous enseignent la même vérité. Dieu nous a donc rendu les véritables devoirs d'un père. Il a formé nos corps et répandu en eux la vie qui les anime. Ainsi, nous tenons de lui tout ce que nous sommes. S'il avait été à propos que nous connaissions de quelle manière il a achevé cet ouvrage, il nous l'aurait enseigné comme il nous a enseigné ce qui nous était nécessaire pour nous retirer de l'erreur et pour nous conduire à la vérité.

XIII. Dieu ayant fait l'homme à son image fit ensuite la femme à l'image de l'homme, afin qu'ils pussent mettre des enfans au monde et avoir une postérité qui se multipliât de telle sorte qu'elle remplît toute la terre. Pour faire l'homme, il se servit du feu et de l'eau, de ces deux matières que nous avons dit être si contraires. Dès que le corps fut achevé, il l'anima par le souffle de son esprit et par la communication de sa vie éternelle. Ainsi l'homme est un petit monde formé par le mélange d'alimens contraires et composé d'âme et de corps, dont l'une ressemble au ciel et l'autre à la terre. L'âme qui nous fait vivre est descendue du ciel et nous est communiquée par l'effusion de l'esprit de Dieu, et le corps a été tiré de la terre et formé de limon. Empédocle, que l'on ne sait en quel rang on doit mettre, ou en celui des poëtes, ou en celui des philosophes, parce qu'il a écrit sur les choses naturelles en vers grecs, comme Varron et Lucrèce en ont écrit en vers latins, a admis quatre élémens, savoir : le feu, l'air, l'eau et la terre; en quoi il a suivi Trismégiste qui avait dit avant lui que nos corps ne sont ni feu, ni air, ni terre, ni eau, mais un composé de toutes ces choses. Ce qui certainement est très-vrai ; car la chair a quelque chose de la terre, le sang a quelque chose de l'eau, les esprits ont quelque chose de l'air, et la chaleur a quelque chose du feu. Le sang ne saurait pourtant être tout à fait séparé de notre corps comme l'eau peut l'être de la terre, ni la chaleur ne saurait être séparé des esprits vitaux comme le feu peut l'être de l'air. Ainsi il ne se trouve proprement que deux élémens qui aient contribué à la formation de nos corps. L'homme est donc composé aussi bien que le monde de contraires, de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort. Dieu a voulu qu'il y eût entre ces contraires un combat perpétuel dans l'homme, afin que si l'âme qui est descendue du ciel remporte la victoire, elle soit immortelle et demeure toujours dans la région de la lumière, et que si au contraire elle est vaincue, elle demeure dans les ténèbres et dans la mort. L'effet de cette mort n'est pas de détruire l'essence de l'âme et de la réduire au néant; ce n'est que de la châtier d'un châtiment qui n'aura point de fin. Nous appelons ce châtiment la seconde mort, qui est d'une éternelle durée aussi bien que l'âme. On définit la première mort de cette manière : la mort est la destruction de la nature des animaux, ou bien la mort est la séparation du corps et de l'âme. Voici comment on définit la seconde : la mort est la souffrance d'une douleur éternelle, ou bien la mort est la condamna-

tion de l'âme à un supplice éternel et égal à ses crimes. Les bêtes ne sont pas sujettes à la seconde mort, parce que leurs âmes n'ont point été créées de Dieu, mais formées d'air et qu'elles finissent avec leurs corps. L'âme qui vient de Dieu et qui doit commander au corps tient la première place dans l'homme, qui est une image et un abrégé du monde; et le corps qui vient du démon tient la dernière place, et parce qu'il est terrestre il doit être soumis à l'âme, comme la terre l'est au ciel: c'est en quelque sorte un vase où l'âme est renfermée comme une essence fort précieuse. Le devoir réciproque de ces deux parties, est que celle qui vient de Dieu et du ciel commande, et que celle qui vient du démon et de la terre obéisse. Cette vérité a été reconnue par Salluste lui-même, tout vicieux qu'il était. Voici ce qu'il en dit: « Toute notre force consiste dans l'esprit et dans le corps, l'esprit doit commander et le corps obéir. » Cela est fort bien dit, mais il devait vivre comme il a parlé. Cependant il s'est rendu l'esclave des plus sales voluptés et a démenti ses sentimens par le déréglement de sa vie. Que si l'âme est un feu comme nous l'avons dit, elle doit tendre comme le feu vers le ciel et s'élever à l'immortalité. Mais comme le feu a besoin pour brûler et pour vivre d'une matière épaisse qui l'entretienne, ainsi l'âme pour vivre a besoin d'une nourriture qui est la justice. Quand Dieu eut fait l'homme de la manière que je l'ai décrit, il le plaça dans le paradis, c'est-à-dire dans un jardin très-agréable et très-fertile, assis en Orient et planté de toute espèce d'arbres dont les fruits devaient le nourrir et lui fournir une vie facile et sans autre soin que de servir Dieu. Dieu lui fit certains commandemens, à condition que s'il les gardait il obtiendrait l'immortalité, et que s'il les violait il deviendrait sujet à la mort. Le principal commandement qu'il lui fit, fut de ne point manger du fruit d'un arbre qu'il avait planté au milieu du paradis, et auquel il avait attaché la connaissance du bien et du mal. Alors le calomniateur, animé par la jalousie qui lui donnait l'excellence de l'ouvrage de Dieu, employa tout ce qu'il avait de ruses et d'artifices pour tromper l'homme, et pour le priver de l'immortalité. Il persuada premièrement à la femme de goûter du fruit défendu, et se servit ensuite de la femme pour porter l'homme à violer le commandement. Dès que l'homme sut le bien et le mal, il eut honte de sa nudité, et tâcha de se cacher et de se dérober à la vue de Dieu, ce qu'il n'avait jamais fait jusque alors. Dieu le condamna à vivre de son travail, le chassa du paradis, entoura le paradis de feu de peur qu'il n'en approchât jusqu'à ce que Dieu juge la terre et jusqu'à ce qu'après avoir détruit la mort il rétablisse ses serviteurs dans ce lieu des saintes délices, comme l'Écriture et la sibylle même le témoigne quand elle assure que ceux qui auront rendu à Dieu les honneurs et le culte qui lui sont dus, jouiront en récompense d'une vie éternelle dans un lieu délicieux. Mais comme cela n'arrivera qu'à la fin du monde, je n'en dois parler aussi qu'à la fin de mon ouvrage. Parlons maintenant de ce qui a précédé. L'homme est mort comme Dieu l'avait ordonné, et comme la sibylle le déclare quand elle rapporte la manière dont, après que l'homme eut été formé des mains de Dieu, il fut trompé par les ruses du serpent, et tomba dans la mort, au lieu d'arriver à la connaissance du bien et du mal. Ainsi la vie de l'homme devint limitée par le temps, quoique ce temps fût d'assez longue durée, et qu'il s'étendît jusqu'à mille ans. Ce fait dont l'Écriture fait mention est devenu si public que Varron, en ayant entendu parler, voulut rechercher la raison pour laquelle on a étendu jusqu'à mille ans la vie des premiers hommes, et dit que parmi les Égyptiens les mois tiennent lieu d'années. Mais son argument est évidemment faux; car jamais personne n'a vécu plus de mille ans. Or ceux qui en vivent seulement cent, ce qui n'est pas rare, vivent douze cents mois. Mais parce que Varron ne savait ni le sujet pour lequel la vie des hommes fut accourcie, ni le temps auquel cela arriva, il l'a accourcie lui-même de la manière qui lui a paru la plus probable, sur ce qu'il savait que l'on peut vivre jusqu'à cent vingt ans qui valent quatorze cents mois.

XIV. Lorsque Dieu vit que la terre était toute couverte de crimes, il se résolut d'exterminer le genre humain par le déluge; et néanmoins, pour le réparer, il choisit un homme qui dans la corruption générale avait conservé son innocence. Il s'appelait Noé. A l'âge de six cents ans il construisit sur le commandement de Dieu une arche où il fut préservé avec sa femme, ses trois fils et ses trois

belles-filles de l'eau du déluge qui avait couvert le sommet des plus hautes montagnes. Lorsque cette eau fut dissipée et que la surface de la terre eut commencé à paraître et à se sécher, Dieu, en haine des crimes qui avaient attiré cet épouvantable châtiment, et de peur que la trop longue durée de la vie humaine ne servît qu'à en accroître la corruption, la raccourcit peu à peu, et la borna à l'espace de cent vingt ans. Lorsque Noé fut sorti de l'arche, il cultiva la terre et planta la vigne. Cela fait voir clairement la fausseté de l'opinion de ceux qui attribuent à Bacchus l'invention et la manière de faire le vin; car Noé a précédé de plusieurs siècles non-seulement Bacchus, mais Saturne et Uranus. Aux premières vendanges qu'il fit, il but jusqu'à perdre l'usage de la raison, et s'endormit sans se couvrir. Un de ses fils nommé Cham l'ayant vu en cet état, au lieu de couvrir sa nudité, alla en avertir ses frères. Ils prirent un manteau, entrèrent au lieu où leur père dormait, et le couvrirent en tenant toujours le visage et les yeux tournés d'un autre côté. Quand Noé sut ce qui lui était arrivé, il maudit Cham et le chassa. Cham s'enfuit au pays que l'on appelle aujourd'hui Arabie et que l'on appelait autrefois de son nom terre de Chanaan, comme on appelait ses descendans Chananéens. Ce furent les premiers peuples qui ne connurent point Dieu, parce que leur chef n'avait pas appris à le connaître et n'avait point été instruit par Noé son père, qui l'avait maudit et chassé. C'est d'eux que les peuples voisins sont descendus.

Les descendans de Noé son père furent depuis appelés Hébreux. Ils furent dépositaires de la véritable religion. Lorsqu'ils se furent si fort multipliés que le pays où ils demeuraient ne pouvait plus les contenir, quantité de jeunes gens en allèrent chercher un autre, soit qu'ils eussent été envoyés par leurs parens ou qu'ils y eussent été contraints par la disette, et, s'étant répandus de côté et d'autre, ils peuplèrent les îles. Alors étant comme séparés de la racine d'où ils avaient tiré le sentiment de la véritable piété, ils se firent d'autres mœurs chacun selon son caprice. Les Égyptiens commencèrent les premiers à regarder le ciel et les astres, et à les adorer. Mais parce qu'ils n'avaient point encore de maisons et qu'ils jouissaient d'un air fort pur, et qui n'était couvert d'aucun nuage, ils considérèrent attentivement les astres et en observèrent le cours et les défaillances. Ils furent quelque temps après excités par des prodiges à adorer des animaux d'une figure monstrueuse. Ceux qui se dispersèrent en d'autres pays, admirèrent le ciel, le soleil et les élémens, les adorèrent et leur offrirent des sacrifices, bien qu'ils n'eussent fait encore ni temples ni images et qu'ils ne les aient inventés que dans la suite des temps, en l'honneur des plus puissans princes auxquels ils présentèrent de l'encens et immolèrent des victimes. Voilà comment ils s'éloignèrent de la connaissance du vrai Dieu et tombèrent dans l'aveuglement du paganisme. Ainsi ceux qui croient que l'idolâtrie est aussi ancienne que le monde et que notre religion est nouvelle sont dans un erreur manifeste.

XV. Dieu, ne voulant pas permettre que le démon, à qui dès le commencement il avait donné un grand pouvoir sur toute l'étendue de la terre, corrompît ou dissipât les hommes qui commençaient à se multiplier, envoya ses anges pour les garder, et leur recommanda sur toutes choses de ne rien perdre de la pureté de leur nature par le commerce qu'ils entretiendraient ici-bas. Il leur défendit de faire ce qu'il savait bien qu'ils feraient, et il le leur défendit afin que quand ils l'auraient fait, il ne leur restât aucune excuse. Le prince du monde qui a quantité de moyens de tromper, les engagea peu à peu dans le crime et les souilla par l'habitude criminelle qu'il leur fit contracter avec des femmes Ces péchés leur ayant fermé l'entrée du ciel, ils tombèrent sur la terre, et au lieu d'anges et d'envoyés de Dieu qu'ils avaient été, ils devinrent les ministres et les esclaves du démon; les enfans qui descendirent d'eux ne furent ni de la nature des anges ni de celle des hommes, mais d'une nature qui tient le milieu entre ces deux là. Aussi furent-ils exclus de l'enfer comme leurs pères l'avaient été du ciel. Ainsi il y eut deux espèces de démons: savoir, les démons du ciel et ceux de la terre. Ces derniers sont des esprits impurs qui sont cause de tout le mal qui se commet et qui obéissent au diable comme à leur prince. C'est pour cela que Trismégiste l'appelle Démoniarque c'est-à-dire prince des démons. Les grammairiens enseignent que le nom de démon vient de *daïmôn*, qui signifie savant, et ils croient que les dé-

mons sont des dieux. Ils savent quelque chose de l'avenir, mais ils ne savent pas tout, car ils n'entrent pas au conseil de Dieu. C'est pour cela qu'ils ne font que des réponses ambiguës. Les poëtes les ont connus et ont parlé d'eux. Voici ce qu'en dit Hésiode :

«Les démons ont été créés par la volonté de Jupiter pour être les gardiens des hommes.»

Hésiode a parlé de la sorte parce que les démons avaient été chargés de garder les hommes, et parce qu'ils veulent que l'on croie qu'ils les gardent, bien qu'au lieu de les garder ils les corrompent et se fassent adorer par eux. Les philosophes ont parlé d'eux fort au long. Platon a tâché d'expliquer leur nature. Socrate disait que dès sa jeunesse il avait toujours eu auprès de lui un démon par le conseil duquel il s'était conduit dans les actions les plus importantes de sa vie. La puissance et les effets de la magie dépendent d'eux. Quand ils sont évoqués par les cérémonies de cet art, ils enchantent de telle sorte les hommes par leurs illusions, qu'ils ne voient plus ce qui est devant eux et qu'ils s'imaginent voir ce qui n'y est pas. Ces esprits impurs sont errans et vagabonds sur toute la terre, et n'ont rien qui les console de leur chute, que la malheureuse satisfaction de faire tomber les hommes dans le même précipice. C'est pour cela qu'ils usent de tant d'artifices et de tant de ruses ; qu'ils dressent tant de piéges et tant d'embûches. Il n'y a personne à qui ils ne s'attachent pour cet effet, ni de maison dont ils ne s'emparent sous le nom de génie, qui signifie en latin la même chose que démon. On les consacre dans les maisons, on répand chaque jour du vin devant eux, on les révère comme des esprits remplis de science, comme des dieux terrestres, comme des génies qui détournent et éloignent le mal de nous, bien qu'en effet ils l'attirent et le procurent. Comme ce sont des êtres subtils et impalpables, ils s'insinuent dans les entrailles, y altèrent la santé, y excitent des maladies, troublent le repos par des songes affreux, ébranlent l'esprit par de furieux mouvemens, et épouvantent si fort les plus hardis qu'ils les contraignent d'implorer leur protection.

XVI. Ceux qui ne connaissent point la vérité ont peine à éviter ces tromperies; car ils croient qu'ils servent quand ils cessent de nuire, bien qu'ils n'aient aucun pouvoir, si ce n'est de nuire. Quelqu'un dira peut-être que, puisqu'ils ont le pouvoir de nuire, il faut les révérer de peur qu'ils ne nuisent ; mais ils ne nuisent qu'à ceux qui les craignent, qu'à ceux qui ne sont pas défendus par la main toute-puissante de Dieu, et qui n'ont point de part au secret de la vérité. Mais ils craignent si fort les gens de bien et les serviteurs de Dieu, qu'aussitôt qu'ils entendent prononcer leur nom, ils sortent du corps qu'ils possédaient, étant quelquefois pressés et comme battus, non à coups de bâton, mais par la voix de ces fidèles adorateurs du souverain maître de l'univers. Ils confessent qu'ils sont des démons, et déclarent les noms sous lesquels ils sont adorés dans les temples, et le déclarent à leur honte en présence de leurs adorateurs, parce qu'ils ne peuvent en imposer ni à Dieu, au nom duquel ils sont conjurés, ni aux personnes saintes qui les pressent et qui les tourmentent par la force de leur parole. Ils protestent quelquefois avec d'horribles hurlemens qu'ils sentent qu'on les bat et qu'on les brûle, et qu'ils sont prêts à sortir des corps qu'ils possèdent. Voilà le pouvoir que la foi et la sainteté exercent sur ces esprits. A qui peuvent-ils donc nuire, si ce n'est à ceux qu'ils tiennent sous leur puissance? Trismégiste assure que ceux qui connaissent Dieu sont exempts des insultes des démons, et que de plus ils ne dépendent point de la destinée. «Toute la force, dit-il, et toute l'assurance de l'homme consistent dans la piété. Le démon ni la destinée ne peuvent rien sur les hommes pieux. Dieu les délivre de toute sorte de mal, et la piété est l'unique bien.» Expliquant en un autre lieu en quoi consiste la piété, il dit qu'elle consiste en la connaissance de Dieu. Asclépius, son disciple, a enseigné plus au long la même doctrine dans un discours dédié à un roi. Ils conviennent tous deux que les démons sont les ennemis qui tourmentent l'homme, et Trismégiste dit que c'est pour cela qu'ils ont été appelés les mauvais anges. Il paraît par là qu'il n'a pas ignoré qu'ils tiraient du ciel leur origine, et qu'ils ne sont devenus terrestres que par leurs crimes.

XVII. L'astrologie judiciaire, les auspices, les augures, les oracles, la nécromancie, la magie, et tous les mauvais arts que les hommes exercent, soit en particulier, soit en public, sont

des inventions des démons, et ces arts-là sont faux, comme la sibylle Érythrée le témoigne quand elle dit : que tout ce que les hommes dépourvus de sagesse cherchent par l'explication des songes, n'est qu'illusion et tromperie. Mais bien que ces moyens de parvenir à la connaissance de la vérité soient faux, les démons qui les ont inventés abusent tellement de la crédulité des hommes, qu'ils les leur font recevoir comme véritables. Pour les détourner du culte du vrai Dieu, ils leur ont appris à faire des images et des idoles, à embellir les portraits des princes défunts, et à les consacrer dans les temples, et ils ont pris eux-mêmes les noms de ces princes comme des marques pour attirer les adorations des peuples. Mais quand les magiciens font les cérémonies exécrables de leur art, ils appellent les démons par leurs propres noms et non par les noms sous lesquels ils se font rendre un culte de religion. Ces esprits impurs et vagabonds mêlent la vérité avec le mensonge, pour tout confondre et pour répandre des erreurs. C'est dans ce dessein qu'ils ont feint un grand nombre de dieux, dont Jupiter est le roi. Cette fiction obscurcit la vérité : savoir que dans le ciel il y a un grand nombre d'anges et un seul Dieu qui est leur Seigneur, et elle la dérobe à la vue des hommes ! Dieu étant seul n'a pas besoin de nom pour se distinguer, comme je l'ai dit au commencement de cet ouvrage. Les anges, bien qu'ils soient immortels, ne veulent pas pourtant qu'on les appelle dieux. Ils mettent toute leur gloire dans leur devoir, et leur devoir consiste uniquement à obéir au souverain maître de l'univers. Nous disons que Dieu gouverne le monde à peu près comme un gouverneur administre sa province. Bien que le gouverneur fasse beaucoup de choses par le ministère de ses officiers, il n'y a pourtant personne qui dise que ces derniers partagent avec lui l'honneur du gouvernement. Cependant ils agissent très-souvent contre ses ordres, sans qu'il le sache, et cette ignorance où il est, est une misérable dépendance de notre condition. Mais le souverain maître de l'univers, qui sait tout et qui voit tout, possède seul avec son Fils la puissance du commandement, et les anges n'ont que l'obéissance en partage. Ils ne s'attribuent aucun honneur, et toute leur grandeur consiste à être soumis à Dieu. Mais ceux qui ont renoncé à son service et déclaré la guerre à la vérité tâchent d'usurper des honneurs divins, non par aucun désir qu'ils en aient, car quel désir en pourraient avoir des esprits qui se sont perdus par leurs crimes? ni à dessein de nuire à Dieu à qui nul ne peut nuire, mais à dessein de nuire aux hommes, en les détournant du culte de la majesté éternelle, et en les privant de l'immortalité dont il se sont privés eux-mêmes. C'est pour cela qu'ils mettent des voiles sur la vérité, et qu'ils charment les hommes de peur qu'ils ne reconnaissent leur père et leur Seigneur. Pour tromper plus aisément ils se cachent dans les temples aux heures auxquelles on offre des sacrifices; ils y font de faux miracles, par lesquels ils épouvantent les simples et leur font prendre des idoles pour des dieux. C'est ce qui a fait croire qu'un augure avait coupé une roche avec un rasoir, que Junon avait déclaré qu'elle voulait être transportée de Veïes à Rome, que la Fortune des Femmes a averti du péril dont la ville était menacée, que Claudia a attiré à bord un vaisseau que toute la jeunesse n'avait pu ébranler, que Junon, Proserpine, Cérès, se sont vengées des sacriléges qui avaient été commis contre elles, qu'Hercule, se vengea aussi d'Appius comme Jupiter d'Attinius, et Minerve de César. C'est aussi ce qui a fait croire que le dragon amené d'Épidaure avait délivré Rome de la maladie contagieuse. On peut dire qu'alors le Démoniarque, c'est-à-dire le prince des démons, fut amené par les ambassadeurs sans aucun déguisement et sous sa propre et naturelle figure de serpent. Mais jamais ces démons ne trompent tant que quand ils rendent des oracles, dont ceux qui sont privés des lumières de notre religion ne découvrent pas les illusions et les impostures. Ils s'imaginent que ces oracles promettent les dignités et les royaumes, la victoire, les richesses, l'heureux succès des entreprises; ils se persuadent que ces oracles ont souvent averti des dangers dont les États étaient menacés, et déclaré le moyen de les éviter en apaisant la colère des dieux par des sacrifices; mais ce n'est que tromperie et illusion. Comme les démons connaissent l'ordre que Dieu, dont ils ont été les ministres, a établi dans le monde, ils se mêlent à ses ouvrages pour lui ravir la gloire qui lui est due et pour se l'attribuer à eux-mêmes. Quand ils savent que,

selon la disposition de l'éternelle providence, il doit arriver quelque avantage ou à une ville ou à un peuple, ils promettent ou en songe, ou par des prodiges, ou par des oracles, de le procurer, au cas qu'on leur élève des temples, qu'on leur offre des sacrifices, qu'on leur rende des honneurs. Quand ces honneurs leur ont été rendus, et que l'avantage qu'ils avaient promis est réalisé, le peuple conçoit pour eux une admiration et une révération qu'on ne saurait exprimer. On leur élève ensuite des temples, on consacre leurs images et on égorge en leur honneur une prodigieuse quantité de victimes. Mais ceux qui s'acquittent de ces devoirs sont eux-mêmes des victimes qui sacrifient la vie non de leurs corps, mais de leurs âmes. Quand les démons prévoient un danger extraordinaire qui est proche, ils protestent qu'ils sont en colère, bien qu'ils n'en donnent le plus souvent que de fort légères raisons, comme quand Junon prostesta qu'elle était en colère contre Varron parce qu'il avait placé un jeune garçon dans le temple de Jupiter pour y veiller et pour y servir de sentinelle. Ce fut pour cela que les Romains perdirent la bataille de Cannes qui enleva la fleur de leur armée et qui éteignit presque le nom de leur république. Si Junon était jalouse du jeune garçon dont j'ai parlé, fallait-il que la fleur de l'armée romaine en portât la peine? Si les dieux n'ont soin que des chefs, et s'ils négligent les soldats, pourquoi Varron, qui était coupable, échappa-t-il, et pourquoi Paulus, qui était innocent, fut il tué? Lorsque Annibal tailla en pièces deux armées romaines par son habileté et par sa valeur, la haine que Junon avait conçue contre les Romains ne fut point cause de cette défaite; autrement elle aurait entrepris de défendre Carthage, où elle avait son char et ses armes, et de repousser les Romains, puisqu'elle avait ouï dire qu'il sortirait de Troie une nation qui abattrait un jour les forteresses de Carthage. Ce ne sont que des illusions par lesquelles les démons, cachés sous le nom de quelques personnes qui ne sont plus, tâchent de surprendre ceux qui sont encore. Quand le péril qui est proche peut être détourné, ils font croire qu'ils l'ont détourné après avoir été apaisés par des sacrifices. Quand il ne peut-être détourné, ils disent qu'ils ne l'ont pas voulu, en haine du mépris qu'on a fait de leur puissance. Voilà comment ils se font respecter et craindre par des hommes qui ne les connaissent point. Voilà quels sont les artifices dont ils se sont servis pour ôter à presque tous les peuples la connaissance d'un seul Dieu. Depuis qu'ils se sont perdus par leurs crimes, ils ne travaillent plus qu'à perdre les autres. C'est pour cela qu'ils ont été assez cruels pour vouloir qu'on leur sacrifiât des victimes humaines, et qu'ils se sont repus avec tant de plaisir de leur sang et de leurs âmes.

XVIII. Quelqu'un demandera peut-être pourquoi Dieu souffre ces désordres et pourquoi il permet que les hommes tombent en des erreurs si déplorables et si dangereuses? C'est afin qu'il y ait un combat entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, et qu'il y ait des gens de bien qu'il récompense et des coupables qu'il châtie. Je parlerai dans le dernier livre du jugement qu'il établira à la fin des siècles, et où il jugera les vivans et les morts. Il diffère cependant jusqu'à ce que le temps arrive auquel il répandra sa colère avec une force dont on ne saurait voir l'image dans les livres des prophètes sans être saisi d'horreur et d'effroi. Mais jusque-là il permet aux hommes de s'égarer et de se montrer impies à son égard, et il ne fait rien en cela de contraire à sa justice, à sa douceur, et à sa patience. Car quiconque a une vertu parfaite a aussi une patience parfaite. Quelques-uns croient que Dieu n'entre jamais en colère, parce qu'il est exempt des passions auxquelles l'homme est sujet; mais ce sentiment est contraire à la vérité et ruine entièrement la religion. Je l'examinerai dans un ouvrage exprès ou je traiterai fort au long de la colère de Dieu. Quiconque aura suivi ces esprits impurs, et les aura révérés, ne jouira jamais du ciel ni de la lumière de Dieu, mais tombera dans les ténèbres et dans les supplices qui sont préparés au prince et à l'auteur du péché. J'ai fait voir, si je ne me trompe, par trois raisons invincibles qu'il n'y a rien que de vain et de ridicule dans le culte qu'on rend aux dieux. La première est que les images que l'on adore représentent des hommes qui ont vécu autrefois sur la terre. Or c'est une chose contraire à la bienséance et à la raison que l'image de Dieu adore l'image d'un homme, puisque celui qui rend l'adoration est plus élevé et plus puissant que celui à qui il la rend. D'ailleurs c'est un crime énorme d'abandonner

le culte de Dieu vivant, pour se soumettre à celui d'un cadavre et d'un tombeau qui ne sauraient donner la vie dont ils sont privés. Enfin il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, de la souveraine puissance du quel toutes les créatures relèvent. La seconde raison est que les images, que les païens adorent par le dernier et par le plus déplorable de tous les aveuglemens, n'ont aucun sentiment puisqu'elles ne sont que de terre. Or il n'y a personne qui ait assez peu de lumière pour ne pas reconnaître que l'homme, à qui Dieu a donné une taille droite et élevée afin qu'il regarde le ciel d'où il est descendu et où il doit retourner, ne doit pas s'abaisser et se courber vers la terre qu'il foule aux pieds. La troisième raison est : que les esprits qui président aux religions païennes, ayant été condamnés par la bouche de Dieu et chassés de sa présence, sont errans et vagabonds sur la terre où, bien loin de procurer aucun avantage à ceux qui les adorent, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, ils les empoisonnent par des erreurs pernicieuses et les détournent de la fin à laquelle ils doivent tendre. Il ne faut donc pas adorer ces esprits qui sont condamnés par la bouche de Dieu, et ce serait un crime de s'abaisser au-dessous d'eux, puisqu'il est aisé de s'élever au-dessus en suivant la justice, et de les chasser par la force du nom de Dieu. Si ces raisons font voir la vanité des religions païennes, il est clair que ceux qui prient les morts, qui se courbent vers la terre, qui adorent des esprits impurs, s'éloignent de la raison, et qu'ils subiront le supplice dû à l'impiété par laquelle ils se sont soulevés contre le père commun du genre humain et se sont souillés par d'exécrables sacrifices.

XIX. Quiconque veut tâcher de se rendre digne du nom qu'il porte, et conserver l'excellence de sa nature, doit s'élever au-dessus de la terre, regarder fixement le ciel, et bien loin de chercher sous les pieds un Dieu pour l'adorer, le chercher en haut, tout ce qui est au-dessous de l'homme étant sans doute moindre que l'homme. Or comme Dieu est plus grand que l'homme, il est aussi au-dessus de lui dans la plus haute et non pas dans la plus basse région du monde. C'est pourquoi il est certain qu'il n'y a point de religion là où il y a des images et des idoles. La religion consiste dans les choses de Dieu : les choses de Dieu sont célestes. Les images ni les idoles n'ont rien de céleste, parce qu'elles ne sont que de terre, et par conséquent il n'y a point de religion dans les images. Tout homme qui aura un peu de pénétration reconnaîtra par le nom même d'image la vérité de ce que je dis ; car une image est quelque chose d'opposé à la vérité. Ce qui la représente et ce qui l'imite n'est pas elle. L'imitation et la représentation ne sont pas une chose sérieuse ; ce n'est qu'un divertissement et un jeu. Ainsi il n'y a point de religion dans les images, mais seulement une imitation, ou, s'il est permis de parler ainsi, une comédie de religion. Il faut donc préférer la vérité à toutes sortes de faussetés. Il faut fouler la terre aux pieds pour s'élever au ciel, car quiconque abaissera vers la terre son âme, qui est descendue du ciel, tombera lui-même au lieu où il l'aura abaissée. C'est pourquoi il faut toujours se souvenir de sa dignité et toujours tendre vers le lieu de son origine. Quiconque s'acquittera fidèlement de ce devoir aura la justice et la sagesse, et méritera le titre d'homme. Quand Dieu le verra non couché sur la terre comme les animaux, mais droit et élevé vers le ciel, tel qu'il l'a fait, il le reconnaîtra pour son enfant.

XX. J'ai achevé, je crois, une grande et difficile partie de l'œuvre que j'ai entreprise ; et Dieu ayant daigné me suggérer mes paroles, j'ai réfuté assez fortement les erreurs invétérées. Mais maintenant ce qui me reste à faire sera sans doute encore fort difficile ; car j'ai à combattre la philosophie dont on m'oppose la doctrine et l'éloquence. Au lieu que l'on n'avait employé jusqu'ici que le suffrage de la multitude et le consentement des nations pour opprimer la vérité, on emploie maintenant l'autorité des plus excellens hommes en toute sorte de sciences. Or il est certain que le jugement d'un petit nombre de savans doit être préféré à celui d'un grand nombre de personnes qui n'ont que l'ignorance en partage. Je ne désespère pas pourtant de convaincre, avec l'aide Dieu, les philosophes, et je ne puis m'imaginer qu'ils aient une opiniâtreté assez déraisonnable pour nier qu'ils voient la lumière lorsque je la leur aurai mise devant les yeux. S'ils cherchent sincèrement la vérité, comme ils en font profession, je leur ferai voir clairement qu'elle est trouvée et qu'elle ne pourrait l'être par la seule péné-

tration de leur esprit, ni par la seule force de la nature.

LIVRE III.

DE LA FAUSSE SAGESSE DES PHILOSOPHES.

I. Comme la vérité paraît encore enveloppée de quelque nuage, ce qui arrive tant par l'ignorance du peuple qui est engagé en de vaines et ridicules superstitions, que par la faute des philosophes dont le travail ne sert souvent qu'à confondre les matières qu'ils traitent au lieu de les débrouiller, je souhaiterais avoir une éloquence non égale à celle de Cicéron, parce qu'elle était tout à fait extraordinaire et admirable, mais au moins approchant de la sienne, afin de pouvoir apporter à la vérité un secours d'une puissance égale à la sienne, et de répandre sa lumière, afin qu'elle dissipe entièrement les ténèbres et les erreurs que les peuples et les philosophes ont semées parmi les hommes. J'ai deux raisons qui me portent à faire ce souhait. L'une est que la vérité sera peut-être plus capable de plaire aux hommes, quand elle sera parée des ornemens par lesquels le mensonge a coutume de les surprendre; l'autre que je serai bien aise de vaincre les philosophes avec les armes dans lesquelles ils mettent leur principale confiance. Mais parce que Dieu a voulu que la vérité fût plus agréable avec sa seule beauté naturelle qu'avec ces ornemens étrangers qui ne serviraient qu'à la défigurer, au lieu que le mensonge serait horrible si on lui avait ôté le masque dont il est couvert, je me contente de la médiocrité de mon esprit. Ce n'a pas été aussi dans mon éloquence, mais dans la vérité que j'ai mis ma confiance quand j'ai entrepris cet ouvrage. Il est peut-être au-dessus de mes forces, mais quand je succomberais sous le poids, j'espère que Dieu ne laisserait pas de faire triompher la vérité. Si les plus fameux orateurs perdent quelquefois des causes contre des avocats médiocres, parce qu'alors la vérité a la force de se maintenir toute seule par l'évidence qui l'environne, quel sujet aurais-je de craindre qu'en cette occasion, qui est une des plus importantes qui se puisse présenter, elle soit opprimée par des hommes qui ont beaucoup d'éloquence et beaucoup d'esprit, mais qui n'avancent que des fausseté manifestes. La vérité paraîtra fort claire, non de la clarté qu'elle tirera d'un discours aussi faible que le mien, mais de celle qu'elle a de son propre fonds. Quelque connaissance que les philosophes aient eue des sciences profanes, ils n'en ont eu aucune de la vérité, parce qu'elle ne s'acquiert ni par la voie de méditation, ni par celle de la discussion. Je ne les blâme pas d'avoir désiré de la connaître, parce que Dieu a mis ce désir dans le cœur de l'homme, mais je les condamne d'avoir travaillé inutilement, parce qu'ils ne savaient ni où était la vérité, ni de quelle manière ou par quel esprit il fallait se conduire en sa recherche. Ainsi ils se sont engagés dans l'erreur au temps même qu'ils prétendaient en délivrer les autres. La suite naturelle de mon sujet m'oblige à entreprendre dans ce livre-ci de les réfuter. Il n'y a point d'erreur qui ne procède ou d'une fausse religion, ou d'une fausse philosophie. Ainsi, pour renverser toutes les erreurs, il faut ruiner ces deux principes. L'Écriture nous ayant appris qu'il n'y a que de la vanité dans les pensées des philosophes, il faut encore le faire voir par de solides raisons, de peur que quelqu'un surpris par le beau nom de la sagesse, ou ébloui par le faux éclat de l'éloquence, n'écoute plutôt la voix des hommes que celle de Dieu. Quand Dieu parle, il le fait simplement et en peu de paroles. Et certes, il n'était pas à propos qu'il en usât autrement, ni qu'il apportât des preuves, comme s'il ne méritait pas d'être cru sans en apporter. Il a parlé, non comme un philosophe qui raisonne et qui dispute, mais comme un juge souverain qui prononce des arrêts. Pour nous, qui avons des passages formels de l'Écriture par lesquels nous prouvons tous les points de notre religion, nous ferons voir qu'il est facile d'établir la vérité puisque l'on parle quelquefois si avantageusement du mensonge qu'on le rend presque aussi croyable que la vérité. Nous ne devons donc pas redouter si fort l'éloquence des philosophes. Ils ont pu passer pour des hommes savans, mais ils n'ont pu passer pour des hommes véritables en leurs paroles, parce qu'ils n'ont pas appris la vérité de celui qui peut seul l'enseigner. Ce ne nous sera pas un notable avantage de les convaincre d'ignorance en un

point où ils la reconnaissent eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent trouver de créance sur un sujet où ils en devaient pourtant plutôt trouver que sur un autre. Je tâcherai seulement de prouver qu'ils n'ont jamais rien avancé de si véritable, que quand ils ont avoué franchement qu'ils ne savaient rien.

II. Après avoir fait voir dans les deux livres précédens la fausseté de la religion païenne et la source d'où cette fausseté procède, je tâcherai de découvrir en celui-ci la fausseté de la philosophie, afin que les nuages de toutes les erreurs soient dissipés et qu'il n'y ait plus rien qui empêche la vérité de paraître avec l'éclat qui lui est propre. Je commencerai par le nom de philosophie, afin qu'ayant coupé la tête, il soit plus aisé d'abattre le corps, si néanmoins on peut appeler corps ce qui n'a que des parties séparées et éparses, qui, étant privées du principe de la vie, ne manifestent qu'un mouvement de palpitation. Le nom de philosophie et l'explication que l'on en donne d'ordinaire marquent assez qu'elle ne signifie autre chose que l'étude de la sagesse. Quelle meilleure preuve pourrais-je jamais avoir pour montrer que la philosophie n'est pas la sagesse, que celle qui se tire du nom même de philosophie? Celui qui s'adonne à la sagesse ne la possède pas encore, mais il l'étudie pour la posséder. Personne n'ignore le rapport que l'étude a avec les autres arts que l'on étudie; de ce que l'on apprend un art on ne le sait pas encore. C'est par retenue et par une honnête pudeur que les philosophes, au lieu de s'appeler sages, ont seulement fait profession de rechercher la sagesse. Pythagore inventa le premier ce nom; car, étant un peu plus sage que ceux qui croyaient l'être beaucoup, il jugea fort bien que l'homme ne saurait parvenir par son étude à la sagesse et ne crut pas devoir prendre le nom d'une chose à laquelle il n'osait aspirer. Quand on lui demandait de quoi il faisait profession, il répondait qu'il faisait profession de chercher la sagesse. Si la philosophie est la recherche de la sagesse, elle n'est donc pas la sagesse; car il y a différence entre la recherche et la chose recherchée. La recherche n'est pas raisonnable quand elle a pour but ce qui ne peut se trouver. C'est pourquoi je prétends que les philosophes ne cherchent pas la sagesse puisqu'ils ne l'ont jamais trouvée. S'ils avaient pu la trouver, ils l'auraient trouvée depuis le temps qu'ils la cherchent. Ainsi le temps qu'ils ont perdu et la peine qu'ils ont prise inutilement ne font que trop voir que la possession de la sagesse n'est ni la fin ni le fruit de leur travail. Les philosophes ne s'adonnent donc pas à l'étude de la sagesse, bien qu'ils croient s'y adonner. Ils se tourmentent inutilement à chercher sans savoir ni ce qu'ils cherchent ni le lieu où il se trouve. Enfin les philosophes ne possèdent pas la sagesse, soit qu'ils la cherchent ou qu'ils ne la cherchent pas; car il est certain que l'on ne trouve une chose que si on ne la cherche point, ou si on la cherche d'une autre manière qu'il faut la chercher. Examinons pourtant si par cette étude on ne peut rien trouver ou si l'on peut trouver quelque chose.

III. La philosophie semble ne comprendre que deux choses : la science et la conjecture. La science ne procède pas de l'esprit et ne peut s'acquérir par le seul effet de la méditation et de la pensée. Il n'y a que Dieu qui ait dans lui-même la science de cette sorte. Les hommes n'en ont aucune qui ne leur vienne du dehors. La divine providence nous a donné des yeux, des oreilles et d'autres organes par où ce que nous savons entre dans l'âme. Car prétendre découvrir par conjecture ou par raisonnement les causes des choses naturelles, et savoir, par exemple, si le soleil n'est qu'aussi grand qu'il paraît, ou s'il est beaucoup plus grand que la terre, si la lune est un globe ou si elle n'est qu'un demi-globe, si les étoiles sont attachées au firmament ou si elles ont un mouvement libre au travers de l'air, quelle est l'épaisseur de la terre, et sur quel fondement elle est affermie, ce serait une témérité pareille à celle de ceux qui entreprendraient de décrire une ville assise dans un pays éloigné, qu'ils n'auraient jamais vue et de laquelle ils n'auraient jamais entendu que prononcer le nom; ce serait sans doute une folie de vouloir parler de la sorte sur un sujet sur lequel il serait aisé de nous convaincre de fausseté. L'extravagance de ceux qui se vantent de savoir des choses naturelles qu'il n'est pas possible de savoir, est beaucoup plus extraordinaire et plus étrange. C'est pourquoi Socrate et les académiciens qui l'ont suivi ont eu raison de nier qu'il y eût aucune science, parce

que, quand on prétend parvenir à la science par le raisonnement, on ne fait que deviner.

Il n'y a donc plus que des conjectures dans la philosophie, car dès que l'on a ôté la science, il ne reste plus que les conjectures. On a des conjectures touchant les choses dont on ne sait rien de certain. Ceux qui disputent sur la physique conjecturent que les choses sont telles qu'ils se les feignent : ils ne le savent donc pas ; quand on sait, on a de la certitude ; quand on n'a pas de certitude, on ne sait pas et on n'a qu'une conjecture. Servons-nous encore une fois de l'exemple que je viens d'apporter. Raisonnons chacun selon notre opinion de l'état d'une ville dont nous ne connaissons que le nom. Il y a apparence, dira quelqu'un, qu'elle est assise dans une plaine, que ses murailles sont de pierres, que les maisons sont fort hautes, que les rues sont larges et qu'il y a quantité de temples et d'ornemens. Entreprenons encore de décrire les mœurs et la manière de vivre des habitans. Quand nous en aurons dit ce qui nous sera venu dans l'esprit, un autre en parlera tout autrement, et après lui un troisième, et d'autres après celui-là. Lequel de tous aura dit la vérité ? Aucun peut-être ne l'aura dite ; mais on a dit tout ce qui se rencontre dans les villes, selon le cours commun des choses et selon l'usage le plus ordinaire. Ainsi il faut nécessairement que l'on ait dit au moins une partie de la vérité. S'il arrive que par hasard quelqu'un ait dit une partie de la vérité, on ne le pourra savoir. Peut-être que tous se seront trompés en quelque chose et qu'en quelque chose ils auront approché de la vérité. C'est donc une extravagance de prétendre apprendre par raisonnement comment une ville que nous n'avons jamais vue est faite. S'il survenait quelqu'un qui y eût été, il se moquerait de notre folie de parler par conjecture d'une chose dont nous n'avons point de connaissance. Mais sans parler d'un pays si éloigné d'où personne ne viendra pour réfuter ce que nous en aurons avancé, disons maintenant par supposition et par conjecture ce que l'on fait ou dans le marché ou dans le palais. Si ces lieux-là sont encore trop éloignés de nous, disons ce qui se fait dans une maison ou dans un appartement qui n'est séparé que par une cloison du lieu où nous sommes. Personne ne le peut savoir, s'il ne l'a vu ou entendu. Personne aussi n'est assez hardi pour le dire, parce que, s'il le disait, on le convaincrait de fausseté, non par un grand nombre de paroles, mais par la seule évidence du fait. Les philosophes qui disputent touchant ce qui se passe dans le ciel commettent la même faute. Mais ils s'imaginent que personne ne les peut reprendre, parce que personne n'a été au lieu dont ils parlent. Si quelqu'un en pouvait descendre, et faire voir leurs impostures et leurs rêveries, ils se garderaient bien de raisonner sur un sujet dont ils ne peuvent jamais avoir de connaissance certaine. Que s'il n'y a point d'homme qui les reprenne, leur témérité n'en est pas pour cela plus heureuse, parce que Dieu, qui sait seul la vérité, les reprend, bien qu'il semble garder le silence et regarder leur prétendue sagesse comme une véritable folie.

IV. Zénon et les stoïciens ont eu raison de rejeter les conjectures ; car ce n'est pas en effet le propre d'un homme sage, mais d'un extravagant et d'un téméraire de former des conjectures sur des sujets dont on ne peut rien savoir. Que si l'on ne peut avoir aucune science, comme Socrate l'a cru, et que l'on ne doive former aucune conjecture, comme Zénon le prétend, voilà toute la philosophie renversée. Mais elle ne l'est pas seulement par ces deux célèbres philosophes, elle l'est par tous les autres, et elle voit se lever contre elle les armes de tous ceux qui sembleraient la devoir défendre. Elle est divisée en plusieurs sectes qui sont différentes de sentimens. En laquelle se trouvera la vérité ? Il est clair qu'elle ne se peut trouver en toutes. Fixons-en une où elle se trouve. Elle n'est donc en nulle des autres. Si nous les parcourons toutes, nous dirons toujours la même chose et nous ne donnerons rien à l'une d'entre elles que nous ne l'ayions ôté à ses rivales. Une secte ne s'établit que par la ruine des autres sectes. Nulle ne veut accorder aux autres la sagesse, parce que nulle ne veut avouer qu'elle soit tombée dans la folie. Mais comme chacune renverse les autres, chacune aussi est renversée de la même sorte. Cependant ce sont des philosophes qui accusent de folie les autres sectes de philosophes. Vous n'en sauriez louer une qui ne soit blâmée par d'autres. Vous ne sauriez lui accorder la vérité, que les philosophes ne la lui envient. Ajouterons-nous foi à une seule qui vantera sa

doctrine, ou ajouterons-nous foi à plusieurs qui l'accusent d'ignorance? Le sentiment de plusieurs doit sans doute être préféré à celui d'un seul. Personne ne juge sainement de soi, et, comme a dit un poëte célèbre, les hommes sont faits de telle façon qu'ils voient beaucoup mieux les affaires d'autrui que les leurs propres. Tout étant incertain de la sorte, ou il faut croire tout le monde, ou il ne faut croire personne. S'il ne faut croire personne, il n'y a personne qui soit sage, bien que chacun prétende l'être. S'il faut croire tout le monde, on peut dire de la même sorte que tout le monde n'est pas sage, parce qu'il n'y a personne à qui tous les autres ne disputent l'avantage de la sagesse. Ainsi ils périssent tous, comme les hommes de Cadmus qui se tuent les uns les autres, ainsi que le raconte la fable, parce qu'ils ont des épées et n'ont point de boucliers. S'il n'y a point de secte qui ne soit vaine et absurde au jugement des autres, il faut nécessairement qu'elles le soient toutes. Ainsi la philosophie se ruine et se détruit elle-même. Arcésilas, chef des académiciens, ayant fort bien prévu cette conséquence, amassa ce que chaque secte reprenait dans les autres, et les confessions que les plus fameux philosophes avaient faites de leur ignorance, se déclara contre tous et institua une nouvelle philosophie qui consistait à n'en admettre aucune. On a commencé à avoir depuis lui deux sortes de philosophie, l'ancienne qui prétend à la gloire de la science, et la nouvelle qui y renonce. Je vois comme une guerre civile entre ces deux sortes de philosophie. A laquelle des deux accorderons-nous la sagesse que l'on ne saurait partager? S'il est possible de pénétrer dans les secrets de la nature, ces nouveaux philosophes sont perdus; si cela n'est pas possible, les anciens sont confondus. Si les deux partis se maintiennent dans une force égale, la philosophie qui est comme leur reine ne laissera pas d'être ruinée, puisqu'elle sera divisée, et qu'elle trouvera sa ruine dans sa division. Si la faiblesse de notre nature nous rend incapables d'aucune science véritable, le parti d'Arcésilas a l'avantage. Mais ce parti-là même ne saurait entièrement subsister, parce qu'il est impossible qu'on ignore tout.

V. Il y a plusieurs choses que la condition de notre nature et la nécessité des affaires nous obligent de savoir. On pourrait mourir pour ne pas savoir ce qui est utile à la conservation de la vie, ou ce qui lui est contraire. Il y a d'ailleurs quantité de vérités qui ont été découvertes par un long usage. Les astronomes ont remarqué le mouvement du soleil, de la lune et des astres, et la disposition des saisons. Les médecins ont appris à connaître les diversités des tempéramens, de la force des herbes et des remèdes. Les laboureurs connaissent la qualité des terroirs, les signes des pluies et des changemens qui arrivent dans l'air. Enfin il n'y a point d'art où il n'y ait quelque chose de certain. C'est pourquoi Arcésilas devait faire distinction entre ce qu'on peut savoir et ce qu'on ne peut savoir. Mais en faisant cette distinction il serait descendu au rang du vulgaire. Cependant ce vulgaire en sait quelquefois plus que les philosophes, parce qu'il ne sait que ce qu'il est obligé de savoir. Si on lui demande s'il ne sait rien ou s'il sait quelque chose, il déclare franchement ce qu'il sait et avoue de même ce qu'il ne sait pas. Arcésilas a donc bien ruiné les opinions des autres, mais il a mal établi la sienne; car on ne saurait dire que la sagesse consiste à tout ignorer. Au contraire, pour être sage, il faut nécessairement savoir quelque chose. Ainsi en combattant les philosophes et en faisant voir qu'ils ne savaient rien, il a perdu lui-même cette qualité, puisqu'il fait profession de ne rien savoir. Celui qui accuse les autres d'ignorance doit être savant. Que s'il ne l'est pas, c'est un déréglement et une insolence de s'attribuer le titre de philosophe, pour le même sujet qui le fait le refuser aux autres. Les anciens qu'il attaque lui peuvent répondre de cette sorte: « Si vous nous avez convaincu de ne rien savoir, et que vous prétendiez que, puisque nous ne savons rien, nous ne sommes pas philosophes, vous ne l'êtes pas plus que nous, puisque vous avouez que vous ne savez rien. » Quel avantage a donc remporté Arcésilas, si ce n'est de s'être percé de la même épée dont il avait percé les autres.

VI. La sagesse ne se trouve-t-elle donc nulle part? Elle se trouve parmi les philosophes, mais aucun ne la reconnaît. Les uns croient que l'on peut tout savoir, et ceux-là n'ont pas la sagesse; les autres croient que l'on ne peut rien savoir, et ceux-là ne l'ont pas non plus. Les premiers donnent plus à l'homme que ce qui lui appar-

tient; les derniers lui donnent moins. Les uns et les autres se portent à des extrémités ridicules. En quoi consiste donc la sagesse? Elle consiste à croire que l'homme ne sait pas tout, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni qu'il n'ignore pas tout, parce que cela n'est propre qu'aux bêtes. Il y a comme un milieu entre ces deux extrémités, qui est de savoir et d'ignorer quelque chose, et c'est le partage de l'homme. Il a une science mêlée d'ignorance. La science vient de son esprit qui a été tiré du ciel, l'ignorance, de son corps qui a été fait de terre. Une de ces parties qui le composent lui est commune avec Dieu, et l'autre avec les bêtes. L'une a la lumière en partage, et l'autre n'a que les ténèbres. Nous avons une partie de science et une partie d'ignorance. C'est là comme le pont où il faut passer pour éviter les précipices. Ceux qui ont pris un autre chemin sont tombés de côté ou d'autre. Je dirai ici ce qui a donné lieu à la chute de l'un ou de l'autre des partis. Quand les académiciens ont vu qu'il y avait des choses obscures dans la nature, ils en ont tiré cette conséquence contre les physiciens: qu'il n'y en a aucune qu'on puisse savoir. Les physiciens, ayant au contraire apporté un petit nombre de vérités claires et manifestes, en ont conclu qu'on n'ignore rien. Les premiers n'ont pas tenu compte de ce qui est clair, et les seconds n'ont pas tenu compte de ce qui est obscur. Ils se sont tous efforcés les uns de chasser la science et les autres de la retenir, et n'ont vu ni les uns ni les autres le chemin par où ils eussent pu arriver à la sagesse. Arcésilas, le défenseur de l'ignorance, qui parlait fort désavantageusement de Zénon, chef des stoïciens, entreprit, par l'avis de Socrate, de soutenir que l'on ne pourrait rien savoir; ce qui tendait sans doute à la ruine de toute la philosophie. Il réfuta l'opinion dont les philosophes se flattaient d'avoir découvert la vérité par la subtilité de leur esprit. Comme il y avait quelque temps que cette sagesse était née et qu'elle avait déjà fait de notables progrès, elle ne pouvait pas être éloignée de sa décadence et de sa fin. L'Académie survint tout à propos comme pour avoir soin de ses funérailles. Arcésilas reconnut fort bien qu'il y a de la témérité ou plutôt de l'extravagance à prétendre arriver par de simples conjectures à la connaissance de la vérité. Cependant on ne saurait réfuter la fausseté sans avoir quelque idée de la vérité. Arcésilas l'ayant néanmoins entrepris, a introduit une sorte de philosophie où il n'y a rien de stable ni d'assuré. Car c'est savoir quelque chose que de savoir qu'on ne peut rien savoir. Si l'on ne savait rien du tout, on ne saurait pas que l'on ne peut rien savoir. Quiconque prononce comme un axiome que l'on ne sait rien, prononce que l'on sait quelque chose. Ce que je dis est semblable à ce que l'on propose d'ordinaire dans les écoles, comme un exemple de proposition douteuse et ambiguë: que quelqu'un a songé qu'il ne faut pas ajouter foi aux songes. Car s'il ajoute foi à ce songe-là, il s'ensuit qu'il n'y en faut point ajouter; et s'il n'y en ajoute point, il s'ensuit qu'il en faut ajouter. Ainsi s'il est vrai qu'on ne puisse rien savoir, il s'ensuit qu'on sait qu'on ne peut rien savoir, et si l'on sait qu'on ne peut rien savoir, il est faux qu'on ne puisse rien savoir. Voilà comment on avance une doctrine contraire à elle-même et qui se détruit. Mais cet homme fin et adroit a tâché de ravir la science aux autres philosophes, à dessein de la tenir comme cachée chez lui. Car il est clair qu'en l'ôtant aux autres, il ne se l'ôte pas à lui-même. Mais il ne réussit pas mieux dans ce dessein, parce qu'il est aisé de découvrir son artifice et son vol. Il aurait agi beaucoup plus judicieusement s'il s'était contenté de dire: que l'on ne saurait savoir les causes de ce qui arrive dans la nature et dans le ciel, qu'on ne les peut apprendre, parce qu'il n'y a personne qui les puisse enseigner, et qu'on ne les doit pas chercher, parce qu'il est impossible de les trouver. En usant de cette réserve, il aurait donné un sage conseil aux physiciens de ne se point tourmenter inutilement dans la recherche de ce qui est au-dessus de leur esprit; il aurait évité le blâme où il est tombé d'avoir voulu discréditer toutes les sectes, et nous aurait laissé des règles que nous aurions pu suivre en sûreté. Mais en nous détournant de suivre les autres, et de désirer savoir ce qui peut être su, il nous a détourné de le suivre lui-même. Car qui voudrait se donner de la peine pour ne rien apprendre, ou qui voudrait faire profession d'une doctrine qui l'obligerait de renoncer aux lumières les plus communes? Si c'est une doctrine, en l'étudiant on doit apprendre quelque chose; car qui

aurait assez peu d'esprit pour s'adonner à une étude où il n'y aurait rien à apprendre et où il faudrait oublier ce que l'on aurait appris auparavant? La conclusion de ce discours est : que, soit que l'on ne puisse pas tout savoir comme les physiciens l'ont reconnu, soit que l'on ne puisse rien savoir comme l'ont prétendu les académiciens, il n'y a plus de philosophie.

VII. Parlons maintenant de la morale qui est sans doute la partie la plus importante de la philosophie, et qui apporte la plus grande utilité, au lieu que la physique ne donne que du plaisir. Comme il n'y a point de fautes aussi dangereuses que celles qui regardent les mœurs, nous ne devons jamais avoir plus d'application que quand il s'agit de les bien régler. Il y a d'autres matières auxquelles on ne prend pas si fort garde, parce que, quand on y réussit, on n'en tire pas grand profit, et quand on se trompe, on n'en souffre pas grand dommage. En matière de morale, il n'est pas permis de suivre son caprice ni de se tromper. Tout le monde doit être uni dans le même sentiment, parce que le moindre égarement est d'une grande conséquence pour la suite de la vie. Il y a moins de danger dans la recherche des secrets de la nature, mais il y a aussi plus d'obscurité, et plus de liberté de soutenir ce qui paraît le plus probable. Au contraire, dans le règlement des mœurs, comme il y a plus de danger il y a moins de difficulté, parce que l'usage et l'expérience nous enseignent ce qu'il y a de plus véritable ou de meilleur. Voyons donc s'il y a quelque uniformité de sentimens parmi les philosophes touchant la morale et touchant les préceptes qu'ils nous donnent pour la conduite de notre vie. Il n'est pas nécessaire de parcourir toutes les questions. Il n'y a qu'à choisir la principale et celle d'où les autres dépendent. Épicure met le souverain bien dans le plaisir de l'esprit, et Aristippe dans le plaisir du corps. Calliphon et Dinomaque, Cyrénéens, joignent l'honnêteté au pluisir. Diodore fait consister le souverain bien à être exempt de douleur. Hieronymus à n'en pas sentir. Les péripatéticiens l'établissent dans les biens de l'esprit, du corps et de la fortune. Hérille maintient que le souverain bien est de savoir; Zénon, que c'est de vivre conformément à la nature; quelques stoïciens, que c'est de suivre la vertu. Aristobée n'en reconnaît que dans l'honnêteté et dans la vertu. Voilà les sentimens des philosophes. Lequel suivrons-nous dans une si grande diversité? Leur autorité est égale. Si nous sommes capables de prendre de nous-mêmes le bon parti, nous n'aurons pas besoin de nous adonner à l'étude de la philosophie, parce que nous sommes montés au comble de la sagesse, et que nous sommes les juges de ceux qui font profession de la chercher. Mais si nous sommes encore au rang de ceux qui ont besoin de s'instruire, comment jugerons-nous de ce que nous n'avons pas appris, surtout quand un académicien nous retiendra comme il fait par le manteau, et nous empêchera d'ajouter foi à personne, bien que de son côté il n'avance rien que nous puissions croire.

VIII. Que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de renoncer à des disputes pleines d'opiniâtreté et de fureur, et de nous soumettre à l'équité d'un juge qui décidera nos questions, qui nous donnera de salutaires préceptes, et nous inspirera une sagesse pure et tranquille. Ce sera de lui que nous apprendrons quel est le véritable bien de l'homme. Mais avant de faire voir en quoi il consiste, il est à propos de réfuter les opinions que les philosophes ont eues sur ce sujet, et de montrer qu'aucun d'entre eux n'a approché de la sagesse. Puisqu'il s'agit ici du principal devoir de l'homme, il faut nécessairement que son souverain bien consiste en une chose qui ne lui puisse être commune avec les autres animaux. L'homme doit avoir quelque chose qui lui soit propre et qu'il ne puisse perdre sans perdre sa propre nature, comme les loups ont les dents, les taureaux les cornes, et les oiseaux les ailes. La faculté de vivre ou de produire son semblable est un bien naturel, mais il n'y a de bien souverain que celui qui est commun à tous. Celui-là n'était donc pas un véritable sage qui a vu que le souverain bien consistait dans le plaisir de l'esprit, parce que, soit que ce plaisir soit une joie ou un repos et une sécurité, c'est un bien qui est commun. Quant à Aristippe, je n'estime pas qu'il mérite qu'on lui réponde. La brutalité avec laquelle il s'est plongé en toute sorte de sales voluptés et la bassesse avec laquelle il s'est rendu esclave des plaisirs des sens ne font que trop voir que ce n'était pas un homme et qu'il n'y avait aucune différence entre lui et les bêtes, si ce n'est qu'il avait l'usage de la parole. Si les ânes, les chiens et les porcs pouvaient parler et qu'on leur de-

mandât pourquoi ils suivent leurs femelles avec une ardeur si furieuse qu'ils ne peuvent s'en séparer, qu'ils négligent pour cela les alimens, qu'ils se battent contre les autres mâles, qu'ils ne se rendent pas lors même qu'ils sont abattus, qu'ils méprisent la pluie, le froid, le travail et le danger, que répondraient-ils, si ce n'est que le plaisir du corps est le souverain bien, et que pour en jouir ils n'appréhendent aucun mal et ne refusent ni de recevoir des blessures, ni de souffrir la mort. Recevons-nous des préceptes pour la conduite de notre vie de ceux qui n'ont point d'autres sentimens que ceux des créatures privées de raison? Les deux Cyrénéens disent que la vertu mérite d'être louée, quand ce ne serait que pour le plaisir qu'elle donne. «Nous combattons, disent-ils, non comme des chiens ou des porcs pour le plaisir du corps, mais pour le plaisir de l'esprit qui ne vient que de la vertu, et si nous sommes vaincus nous serons privés de ce plaisir.» Recevons-nous des règles de sagesse de ceux qui ne sont différens des bêtes qu'en la manière de parler plutôt qu'en celle de penser et de concevoir. Il appartient aux cyniques plutôt qu'aux péripatéticiens de faire consister le souverain bien dans l'exemption de la douleur. Chacun sait que cette question a été fort agitée par les malades et ceux qui sentent du mal. Qu'y a-t-il de si ridicule que de prendre pour le souverain bien, un bien qu'un médecin nous peut procurer? Pour jouir de ce souverain bien il faut avoir souffert du mal, et afin que cette jouissance soit plus agréable, il faut avoir senti les douleurs les plus aiguës et les plus fâcheuses. Celui qui n'en a jamais senti est très-misérable parce qu'il est privé du bien, qui consiste à ne plus sentir de douleur, au lieu qu'il semblait heureux de n'avoir jamais eu de mal. Celui qui a cru que le souverain bien consiste à n'avoir jamais eu de douleur n'est pas fort éloigné de l'extravagance de l'opinion dont je viens de parler. Car outre qu'il n'y a point d'animal qui n'évite autant qu'il peut la douleur, qui peut se promettre la possession d'un bien qu'il n'est permis tout au plus que de souhaiter? Or, il est certain que pour être heureux, il faut avoir le souverain bien en sa puissance, ce que ne peuvent procurer ni la vertu ni la science, ni le travail, mais seulement la nature. Ceux qui ont joint l'honnêteté au plaisir pour trouver le souverain bien de l'homme, ont voulu éviter les inconvéniens des autres opinions, mais ils ont établi un bien contraire à lui-même. Car quiconque recherche le plaisir n'a pas d'honnêteté, et quiconque a de l'honnêteté est privé du plaisir. Les péripatéticiens font consister le souverain bien dans un trop grand nombre de sujets et qui semblent communs aux hommes et aux bêtes, à la réserve des seuls avantages de l'esprit, touchant lesquels il y a de grandes contestations. Les avantages du corps, comme l'intégrité des parties, l'indolence, la santé ne sont pas moins nécessaires aux bêtes qu'à l'homme. Car quand l'homme en est privé, il trouve dans les remèdes et dans la société des soulagemens que les bêtes ne trouvent point. D'ailleurs quels sont les biens que l'on appelle les biens de la fortune? ce sont des biens qui ne viennent que du vol et du brigandage, comme les commodités de la vie ne procèdent que des richesses. Ainsi, en introduisant un bien qui ne dépend point de l'homme, ils ont fait dépendre l'homme des choses extérieures. Écoutons maintenant ce qu'à dit Zénon, car il semble qu'il ait quelquefois quelque idée de la vertu. «Le souverain bien, dit-il, consiste à vivre conformément à la nature.» Il faut donc vivre de la même manière que les bêtes. Mais elles vivent d'une manière dont nous devons être fort éloignés. Elles cherchent le plaisir, elles craignent, elles espèrent, elles usent de ruses, tendent des piéges, tâchent de tromper, de surprendre et de tuer, et ce qui est plus important, elles ne connaissent pas Dieu. Qui est-ce donc qui m'enseigne à vivre conformément à une nature qui ne porte qu'au péché et qui n'a de charmes que pour engager dans le crime? Que si Zénon répond que la nature des hommes est différente de celle des bêtes, en ce que l'homme est capable de la vertu, j'avoue que la réponse sera digne de notre considération. Mais la définition qu'il porte du souverain bien n'en sera pas meilleure, parce qu'il n'y a point d'animal qui ne vive conformément à la nature. Ceux qui mettent le souverain bien dans la science semblent accorder quelque chose de particulier à l'homme. Cependant les hommes ne recherchent pas la science pour elle-même. Car qui est-ce qui se contente de l'acquérir, sans en attendre quelque fruit? On apprend les arts pour les exercer. On les exerce pour le plaisir, pour le profit ou pour la gloire. La science n'est donc pas le souverain

bien puisqu'on ne la recherche pas sur elle-même, mais pour autre chose. Quelle différence y a-t-il entre mettre le souverain bien dans la science ou le mettre dans le plaisir, dans le profit ou dans la gloire que la science peut apporter, c'est-à-dire dans des biens qui, n'étant pas propres à l'homme, ne peuvent jamais être souverains ? Le plaisir et le soin d'amasser des vivres se rencontrent dans les bêtes. Le désir de la gloire ne s'y rencontre-t-il pas? ne se remarque-t-il pas dans les chevaux, et ne voit-on pas qu'ils triomphent de joie quand ils ont remporté la victoire, et qu'ils sont abattus de tristesse quand ils ont été vaincus? Ils semblent qu'ils soient sensibles à la gloire et qu'ils aiment les louanges. Aussi un poëte a-t-il dit avec raison combien chacun sent avec douleur sa défaite, avec joie son triomphe. Si les biens qui procèdent de la science sont communs à l'homme et aux animaux, la science n'est pas le souverain bien. De plus, on peut remarquer un autre défaut fort grave dans cette opinion, qui est que la science y est nommée d'une manière trop vague et trop indéfinie ; car si le bonheur consistait dans la science, tous ceux qui sauraient un métier seraient heureux. Ceux mêmes qui en sauraient un mauvais, et ceux qui sauraient détremper des poisons ne seraient pas moins heureux que ceux qui sauraient préparer des remèdes. Je demande donc de quelle science on entend parler. Si c'est de la science naturelle, j'en serai donc plus heureux quand je connaîtrai la source du Nil, ou que j'aurai appris tout ce que les physiciens disent de ridicule et d'extravagant touchant le ciel et les astres. De plus, on n'a presque aucune science de ces matières; on n'a que des conjectures qui sont aussi différentes que les esprits. Il reste donc que ce soit de la science du bien et du mal en laquelle consiste le souverain bien. Que ne disait-on plutôt qu'il consiste en la sagesse ? On aurait sans doute mieux dit, et cependant personne ne s'est avisé de le dire. Si la science n'est accompagnée de la vertu, elle sert de peu, soit pour faire le bien ou pour éviter le mal. Plusieurs philosophes ont fait d'excellens discours touchant le bien et le mal, et ont tenu une conduite fort contraire à leurs sentimens, parce qu'ils n'ont pas eu assez de vertu pour réprimer les mouvemens déréglés de leurs passions. L'union de la vertu à la science est ce qui fait la sagesse. Il ne nous reste plus qu'à réfuter l'opinion de ceux qui ont cru que la vertu est le souverain bien. Cicéron a été dans ce sentiment, bien que plusieurs se soient trompés en le voulant soutenir. La vertu est plutôt un moyen pour arriver au souverain bien, qu'elle n'est le souverain bien. Ce que je dis est aisé à entendre ; car je demande s'il est nécessaire de prendre beaucoup de peine pour arriver à la possession d'un bien si excellent, ou si l'on y arrive sans peine. Que ces philosophes fassent paraître ici la subtilité de leur esprit et qu'ils soutiennent leurs erreurs. Si l'on parvient aisément à la possession de ce bien, ce n'est pas le bien souverain. Ce serait fort inutilement que nous nous tourmenterions jour et nuit pour le posséder, s'il était à la portée de tout le monde, et s'il était permis d'en jouir sans aucun travail. On n'a aucun bien sans peine, pas même le plus médiocre et le plus commun. Le bien est comme au sommet d'une montagne, et le mal dans la pente. Il faut donc nécessairement faire des efforts pour parvenir à la jouissance du souverain bien. S'il faut faire des efforts, il faut de la vertu pour les faire, et cette vertu-là par laquelle on arrivera au souverain bien, sera autre chose que le souverain bien même; ce qui semble renfermer une contradiction, en ce que l'on arriverait à la vertu par la vertu même. Si l'on ne saurait arriver à la possession du souverain bien sans peine ni sans travail, c'est par la vertu que l'on y arrive, parce que son devoir est de prendre la peine et de supporter le travail. La vertu n'est donc pas le souverain bien, puisqu'elle sert à y arriver. Ces philosophes ayant ignoré quel est le propre devoir et la véritable fin de la vertu, et ne trouvant rien de plus honnête qu'elle, s'y sont arrêtés, ont assuré qu'il la fallait rechercher sans intérêt, et l'ont prise pour le souverain bien, quoique elle-même tendît au souverain bien. Aristobée ne s'est pas fort éloigné de ce sentiment, quand il a soutenu que le souverain bien consistait dans la vertu jointe à l'honnêteté. La vertu peut-elle être séparée de l'honnêteté, et si elle avait quelque chose de déshonnête ne cesserait-elle pas d'être vertu ? Ce philosophe a considéré que les hommes jugent quelquefois peu favorablement de la vertu, et il s'est accommodé à l'opinion du peuple, bien que cela ne puisse se faire sans blesser la raison et la justice, parce que l'honneur de la vertu ne dépend pas de notre suffrage. Cet

honneur est-il rien autre chose que la louange que donne la multitude ? Si cette multitude conçoit par légèreté ou par méprise une fausse opinion sur quelqu'un, la vertu deviendra-t-elle tout d'un coup ou criminelle ou infâme? Elle peut être persécutée par la haine et par la jalousie des méchans. Mais pour être un bien solide et durable, il faut qu'elle soit absolument indépendante, et qu'elle n'ait rien ni à espérer ni à craindre.

IX. Je commencerai maintenant à examiner la nature du souverain bien. Il faut convenir d'abord qu'il doit être propre à l'homme, et que les bêtes n'y sauraient avoir part. En second lieu, il réside dans l'esprit et non dans le corps. Enfin nul ne peut le posséder, qu'il ne possède aussi la science et la vertu. Ces trois conditions renversent toutes les idées des philosophes; car ils n'avaient jamais rien conçu de pareil. Je dirai maintenant en quoi consiste le souverain bien, et je ferai voir, comme je l'ai entrepris, que les philosophes n'ont été que des ignorans et des aveugles, qui, bien loin de le connaître ou de le comprendre, n'ont pu seulement former une conjecture raisonnable sur ce sujet. Comme l'on demandait un jour à Anaxagore pour quelle fin il était né, il répondit que c'était pour considérer le soleil et le ciel. Tout le monde a admiré cette parole et l'a trouvée digne d'un véritable philosophe. Je crois au contraire qu'il ne l'a dite que par hasard, ne sachant que répondre et ne voulant pas se taire. Pour peu qu'il eût eu de sagesse, il devait avoir souvent pensé que quiconque ne sait pas pourquoi il est né, ne mérite pas de vivre. Mais supposons qu'il ne fit pas cette réponse sur-le-champ et sans l'avoir préméditée, et examinons combien il fit de fautes en ces trois paroles. La première consiste en ce qu'il a mis la principale ou plutôt l'unique fonction de l'homme dans les yeux, et en ce qu'il a rapporté tout au corps sans rien laisser à l'esprit. S'il avait été aveugle, aurait-il perdu pour cela la fonction que l'homme ne saurait perdre sans perdre son être ? Mais si tout dépend du ministère des yeux, les autres sens demeureront-ils inutiles ? Les oreilles servent plus en cela que les yeux. On peut acquérir les sciences et la sagesse par l'ouïe seule, au lieu qu'on ne les peut acquérir par la vue. « Vous êtes né, dites-vous, pour regarder le ciel et le soleil ! Qui vous a commandé de les regarder, et quel intérêt avez-vous à le faire ? Est-ce pour louer la grandeur et la beauté de cet ouvrage? Confessez donc qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, et qui vous a créés vous-même, afin que vous fussiez le témoin et l'admirateur des beautés du monde. Vous êtes persuadé que c'est un extrême avantage de regarder le ciel et le soleil : que ne rendez-vous donc de profondes actions de grâces à celui de qui vous tenez ce bienfait ? Que ne faites-vous réflexion sur la providence, sur la sagesse, sur la puissance de celui de qui vous ne pouvez voir les ouvrages sans être surpris d'étonnement ? Si quelqu'un vous avait invité à souper, et qu'il vous eût offert un magnifique festin, ne faudrait-il pas que vous eussiez perdu l'esprit, pour estimer plus le plaisir que vous y auriez pris que la personne qui vous l'aurait procuré ? Voilà comment les philosophes rapportent tout au corps et rien à l'esprit, et comment ils ne voient que ce qu'on peut voir par les yeux. Cependant il faut faire cesser les actions des sens, pour écouter ce que dicte la raison qui réside dans l'âme. Nous sommes nés non pour regarder les créatures, mais pour considérer le créateur. Il n'y a personne, pour peu qu'il ait de sagesse, qui, si on lui demandait pour quel sujet il est né, ne fût prêt à répondre hardiment qu'il est né pour rendre au Dieu de qui il tient la naissance le service qu'il lui doit, service qui ne consiste qu'à conserver, par la pureté de ses actions, l'innocence qu'il a reçue de sa grâce. Mais ce philosophe qui n'était point instruit des choses de Dieu a réduit presque à rien le plus important de tous les devoirs, quand il a dit qu'il n'était né que pour regarder deux créatures. S'il avait dit qu'il était né pour regarder l'univers, il aurait embrassé un plus vaste sujet, et n'aurait pas encore rempli tous ses devoirs. Dieu étant plus élevé au-dessus de l'univers qu'il a créé et qu'il gouverne, que l'âme ne l'est au-dessus du corps, il ne faut donc pas s'arrêter à regarder l'univers qui est corporel avec les yeux qui sont aussi corporels; il faut élever l'âme qui est immortelle jusqu'à la contemplation de Dieu qui est éternel, et joindre à cette contemplation un respect sincère qui lui est dû comme au père commun de tous les hommes. Comme les philosophes, bien loin de s'élever de la sorte, sont demeurés attachés par leur ignorance à la terre, il y a apparence

qu'Anaxagore ne regardait jamais le ciel ni le soleil, bien qu'il ait dit qu'il était né pour les regarder. J'ai expliqué en quoi consiste le principal devoir de l'homme, et il n'y a personne qui, pour peu qu'il ait de sagesse, ne le puisse aisément comprendre. Ce devoir n'est rien autre chose que l'humanité ; l'humanité n'est autre chose que la justice ; la justice n'est autre chose que la piété ; la piété n'est autre chose que la connaissance de Dieu, qui est notre père.

X. Le souverain bien de l'homme consiste dans la religion, et les autres biens qui lui semblent propres lui sont communs avec les animaux. N'ont-ils pas des voix et des sons par lesquels ils semblent parler et s'entretenir ensemble ? Ne semble-t-il pas qu'ils rient quand ils caressent ou les hommes ou leurs petits, avec divers mouvemens des oreilles, du nez, et des yeux ? N'ont-ils pas de l'amour les uns pour les autres, et ne font-ils pas beaucoup de choses par le mouvement de cet amour ? N'ont-ils pas le soin de faire des provisions et de serrer de quoi vivre à l'avenir ? On voit en plusieurs des signes de raison, comme quand ils poursuivent ce qui leur est propre ; qu'ils s'éloignent de ce qui leur est contraire ; qu'ils évitent les dangers, et qu'ils se font des tanières à différentes issues. Peut-on nier qu'ils n'aient quelque sorte de raison, puisqu'ils trompent souvent les hommes ? Les abeilles font comme une petite république dans leurs ruches ; elles y bâtissent des cellules avec un art merveilleux ; elles s'y fortifient ; elles y obéissent à leur roi ; et l'on peut même douter si elles n'ont pas une prudence achevée. Il est donc probable que la plupart des biens que l'on attribue à l'homme appartiennent aussi aux autres animaux. Mais il est certain qu'ils n'ont point de religion. Pour moi, je me persuade que la raison a été donnée à tous les animaux ; mais qu'au lieu qu'elle n'a été donnée aux autres que pour défendre leur vie, elle a été donnée aux hommes pour la communiquer. Comme cette raison est parfaite et consommée dans l'homme, on l'appelle sagesse, et c'est par elle qu'il connaît Dieu. Le sentiment de Cicéron sur ce sujet est très-véritable. « Il n'y a, dit-il, que l'homme qui, parmi un grand nombre d'animaux de différentes espèces, ait quelque connaissance de la divinité. Mais parmi les hommes il n'y a point de nation si barbare, ni si farouche, qui ne sache pas qu'il est celui qu'il faut adorer. » Il suit de là que quiconque se souvient de son origine, reconnaît qu'il y a un Dieu. Les philosophes, qui ont voulu délivrer les esprits de toute sorte de crainte, ont ôté toute sorte de religion. Il est certain qu'ils ne pourraient rien faire de plus contraire à l'humanité, ni à la raison ; car comme Dieu a assujetti les animaux à l'homme, il a assujetti l'homme à lui-même. D'où vient que ces philosophes disent que nous devons élever notre esprit au lieu même où nous levons les yeux, si ce n'est pour nous avertir de nous acquitter des devoirs de la religion ? S'il n'y a point de religion, quel rapport avons-nous avec le ciel ? Il faut nous élever vers le ciel ou nous abaisser vers la terre. Nous ne saurions nous abaisser vers la terre quand nous le voudrions, parce que notre taille est naturellement droite et élevée. Il faut donc regarder le ciel. Mais on ne le peut regarder qu'à dessein ou de s'acquitter des devoirs de la religion, ou d'apprendre le mouvement et le cours des astres. J'ai déjà fait voir que nous ne saurions découvrir, par nos pensées et par nos raisonnemens, quel est ce mouvement et ce cours. Ce n'est donc que pour s'acquitter des devoirs de la religion qu'il faut regarder le ciel ; et si on ne le regarde, on rampe sur la terre comme des bêtes, et on renonce à la dignité de la nature humaine. Le peuple avec toute son ignorance est plus sage que les philosophes, parce que bien qu'il se trompe dans le choix de la religion, il n'oublie pas entièrement l'excellence de sa nature et de sa condition.

XI. C'est une maxime reçue par le consentement unanime de tous les peuples qu'il faut avoir une religion. D'où vient donc qu'ils s'accordent si peu dans le choix ? Je tâcherai de faire voir d'où procède un égarement si général et si déplorable. Dieu a formé l'homme de telle sorte, qu'il lui a donné le désir de connaître la religion et la sagesse ; mais la plupart se trompent, ou en ce qu'ils embrassent une religion sans s'adonner à l'étude de la sagesse, ou en ce qu'ils s'adonnent à l'étude de la sagesse sans prendre aucun soin de s'instruire de la religion. Il fallait cependant joindre ces deux choses ensemble, parce qu'il est impossible que l'une subsiste sans l'autre ; ou ils s'engagent en diverses religions, qui sont toutes fausses, parce

qu'ils ont quitté la sagesse qui leur avait appris qu'il est impossible qu'il y ait plusieurs dieux; ou ils s'adonnent à l'étude d'une sagesse qui est fausse, parce qu'ils n'ont pas embrassé la religion du vrai Dieu, qui les aurait conduits à la vérité : ainsi ils tombent dans quantité d'erreurs en séparant la recherche de la religion de l'étude de la sagesse; au lieu qu'en les joignant, ils pourraient parvenir à la connaissance de la vérité, et s'acquitter du plus important de tous les devoirs. Pour moi, je m'étonne qu'aucun philosophe n'ait jamais pu découvrir en quoi consiste le souverain bien; car il leur était aisé de raisonner de cette sorte. Le souverain bien doit être proposé et comme offert à tout le monde. La volupté est peut-être proposée à tout le monde, car il n'y a personne qui ne souhaite d'en jouir; mais elle ne convient qu'aux bêtes; elle n'a rien d'honnête; elle cause du dégoût; elle nuit par son excès; elle diminue à mesure que l'âge avance, et elle ne se fait pas sentir à tout le monde, car ceux qui ne sont pas riches, et ceux-là sont en grand nombre, sont privés pour l'ordinaire des plus douces et des plus agréables voluptés. La volupté n'est donc pas le souverain bien, ou ce n'est pas même un bien. Que dirons-nous des richesses? elles le sont encore moins que la volupté. Elles sont possédées par un plus petit nombre de personnes, et quelquefois par des lâches qui ne les méritent pas. Elles arrivent souvent par hasard; souvent elles ne sont amassées que par des crimes, et quand on en a, on en désire encore davantage. Le souverain bien consistera-t-il dans la possession des royaumes ou des empires? Il est impossible qu'il consiste en cela; car tout le monde ne peut pas régner, et tout le monde doit aspirer à la jouissance du souverain bien. Cherchons donc quelque autre chose où tout le monde puisse prétendre, ne sera-ce point la vertu? Mais si elle ne peut nous rendre heureux, parce qu'elle consiste à supporter le mal, elle ne peut non plus être le souverain bien. Cherchons donc quelque autre chose. Il n'y a rien de si excellent que la vertu; il n'y a rien qui doive être préféré à la sagesse. La vertu doit être recherchée pour sa beauté, comme on doit fuir les vices pour leur laideur. Est-il possible que la vertu, qui est un bien si honnête, demeure sans récompense, et qu'elle n'apporte aucun avantage? Les peines et les fatigues qui partagent toute notre vie, les combats qu'il faut livrer sans cesse pour vaincre le mal, méritent sans doute une récompense très-considérable; mais quelle sera-t-elle? Sera-ce la volupté? Un si vil effet ne saurait procéder d'une si belle cause. Seront-ce les richesses ou la puissance? Ce sont des choses passagères et périssables. Sera-ce l'honneur, la gloire, la réputation? Ces avantages-là ne se rencontrent pas dans la vertu même; ils dépendent du jugement et de l'opinion des hommes. La vertu n'est que trop souvent le sujet de la haine la plus envenimée et de la persécution la plus cruelle. Or le bien, qui est attaché à la vertu comme sa récompense, doit ne pouvoir pas en être séparé; et il faut qu'il lui soit tellement propre, que l'on n'y puisse rien ajouter, ni rien en retrancher. De plus, le principal devoir de la vertu est non-seulement de ne pas souhaiter, mais de ne pas rechercher et de ne pas aimer les plaisirs, les richesses, les honneurs, les dignités, le pouvoir de commander, et tout ce que les hommes prennent pour des biens. Le mépris qu'elle fait de toutes ces choses ne procède que de l'espérance qu'elle a d'en posséder de plus excellentes. Ne perdons pas courage, et faisons tous les efforts dont nous sommes capables pour trouver ce que nous cherchons. Le prix qui nous est proposé vaut bien la peine que nous prendrons; il ne s'agit de rien moins que de savoir pour quel sujet nous avons été mis au monde.

XII. Voici la méthode par laquelle on peut reconnaître quel est l'effet de la vertu. L'homme est composé de corps et d'âme : il y a des biens qui sont propres à l'âme; il y en a qui sont propres au corps; et il y en a qui sont communs à l'un et à l'autre. La vertu est donc de cette dernière sorte, et quand elle convient au corps, on l'appelle force, pour la distinguer de celle qui convient à l'âme. Si la vertu convient à ces deux parties de notre être, elles sont toutes deux obligées à combattre, et peuvent toutes deux remporter la victoire. Le corps, étant solide et palpable, combat contre des ennemis de même nature; mais l'esprit, étant délié et invisible, combat contre des ennemis que l'on ne peut ni voir ni toucher. Quel sont ces ennemis, sinon les mauvais désirs, les vices et les crimes? Quand l'âme les surmonte, elle conserve sa pureté. Par où peut-on connaître quel est le prix de la

victoire que remporte l'âme? On peut le connaître par la comparaison du prix de la victoire que remporte le corps. Quand le corps combat, la fin et la récompense qu'il reçoit, c'est la conservation de la vie; car, soit qu'il combatte contre des hommes ou contre des bêtes, il ne combat le plus souvent que pour la défendre. L'âme combat de la même sorte pour sa vie et pour son salut. Et comme le corps est pour l'ordinaire privé de la vie quand il a été vaincu par ses ennemis, l'âme perd la sienne quand elle se laisse vaincre par ses vices; la seule différence qu'il y ait entre les combats de l'âme et ceux du corps, c'est que les combats du corps ne tendent qu'à la conservation d'une vie temporelle, au lieu que ceux de l'âme tendent à la conservation d'une vie éternelle. Si la vertu n'est pas heureuse par elle-même, parce que sa principale occupation est de supporter la fatigue et le travail, si elle méprise tout ce que le monde recherche avec la plus grande ardeur, si elle refuse souvent la vie, et si elle affronte la mort, qui est si généralement redoutée, si de généreux exploits ne peuvent manquer de récompense ni en trouver sur la terre, parce que, sur la terre, il n'y a rien qui les égale, il faut nécessairement que la vertu trouve sa récompense dans le ciel, et cette récompense n'est autre chose que l'immortalité. Euclide, philosophe célèbre, qui a fondé une secte particulière à Mégare, a eu raison de dire que le souverain bien est ce qui est toujours égal et toujours semblable à soi-même. Il avait sans doute pénétré la nature du souverain bien, quoiqu'il ne l'ait pas expliqué, et c'est l'immortalité qui ne peut recevoir de changement, d'accroissement ni de diminution. Sénèque a avoué, comme par mégarde et sans y penser, que l'immortalité est l'unique récompense de la vertu. « Il n'y a, dit-il, que la vertu qui nous puisse rendre immortels et égaux aux dieux. » Les stoïciens, dont il a suivi les sentimens, soutiennent que l'on ne peut arriver à la béatitude que par la vertu. On ne recherche donc pas la vertu pour elle-même, mais on la recherche pour la béatitude qui en est la récompense. Les stoïciens ont dû reconnaître par ce raisonnement en quoi consiste le souverain bien. Le temps de cette vie n'est pas le temps de la béatitude, parce que le corps est sujet à trop de misères. Épicure dit que Dieu est heureux, parce qu'il est incorruptible et éternel. Il faut que la béatitude soit parfaite, et qu'il n'y ait rien qui puisse l'altérer ni la changer; pour la posséder il faut être incorruptible et immortel. Que si l'homme est capable d'acquérir la vertu, comme tout le monde est obligé d'en demeurer d'accord, il est aussi capable de parvenir à la béatitude, car il est impossible d'être tout ensemble et vertueux et misérable. S'il est capable de parvenir à la béatitude, il est capable de parvenir à l'immortalité. Il faut avouer que cette immortalité est le souverain bien, qu'elle ne convient à aucun autre animal qu'à l'homme, qu'elle ne convient pas même à son corps, qu'elle ne peut être séparée de la science et de la vertu, de la connaissance de Dieu et de la justice. Il est aisé de reconnaître, par le désir que nous avons de conserver la vie présente, combien celui de parvenir à l'immortalité est tout ensemble et violent et raisonnable. De quelque misère que la vie présente soit remplie, il n'y a personne qui ne souhaite avec passion de la posséder. Les vieillards ne le souhaitent pas moins que les enfans, les princes pas moins que les sujets, les sages pas moins que les insensés. La vue du ciel et de la lumière est si chère, selon l'avis d'Anaxagore, qu'il n'y a point de fatigue que l'on n'essuie volontiers pour la conserver. Si tout le monde demeure d'accord que cette vie, si courte et si misérable, est un grand bien, elle deviendra le souverain de tous les biens, dès qu'il n'y aura plus rien qui borne sa durée ni qui trouble son repos. Enfin personne n'a jamais méprisé la vie présente que par l'espérance d'en posséder une plus longue. Ceux qui se sont exposés volontairement à la mort pour le salut de leurs concitoyens, comme Ménecée à Thèbes, Codrus à Athènes, Curtius et les deux Décius à Rome, n'auraient jamais renoncé à la vie présente s'ils n'avaient espéré d'en acquérir une immortelle dans l'esprit des peuples. Bien qu'ils ne sussent pas le chemin par où l'on va à l'immortalité, ils n'ont pas laissé de juger fort bien qu'il y avait une immortalité et qu'il y a un chemin qui y conduit. Si la vertu méprise les richesses parce qu'elles peuvent se perdre; si elle méprise les plaisirs parce qu'ils s'échappent promptement de nos mains; si elle méprise la vie parce qu'elle est de peu de durée, c'est sans doute qu'elle en veut posséder une qui ne finisse jamais. Voilà comment l'esprit, montant comme par degrés,

lant relever la gloire de l'homme, il rabaisse le mérite de la sagesse, étant certain que son origine est moins illustre si elle n'a été inventée que par un homme. On peut néanmoins pardonner cette faute à Lucrèce comme à un poëte; on ne la peut excuser dans Cicéron, le premier orateur de son siècle et le plus excellent philosophe de la république romaine; car pour ne point parler des Grecs, qu'il accuse souvent de légèreté et qu'il suit cependant comme ses maîtres, ne loue-t-il pas avec des expressions aussi figurées que celles de la poésie la sagesse qu'il appelle un don et un présent des dieux? Non content de cela, il fait de grandes plaintes de ce qu'il s'est trouvé des personnes qui l'ont blâmée. « Y a-t-il quelqu'un, dit-il, qui ose tomber dans une méconnaissance si pleine d'impiété, et commettre un parricide si détestable, que de blâmer la mère de la vie civile? » Nous sommes ces parricides qui nions que la philosophie est la mère de la vie, et qui méritons, à votre jugement, d'être enfermés dans un sac. Et vous ne l'êtes point, vous qui commettez la plus odieuse de toutes les ingratitudes et la plus exécrable de toutes les impiétés, non contre le dieu dont vous adorez l'image dans le Capitole, mais contre celui qui a fait le monde, qui a créé l'homme, et qui, parmi un grand nombre d'autres faveurs, lui a donné la sagesse. Vous appelez la philosophie la maîtresse de la vertu et la mère de la vie; cependant personne n'entre dans son école qu'il n'en sorte plus rempli d'incertitude et de doute qu'il n'était auparavant. De quelle vertu la philosophie est-elle la maîtresse? de quelle vie est-elle la mère? Les philosophes disputent encore pour savoir en quoi consiste la vertu. Ils vieillissent et meurent tous les jours sans avoir pu convenir de la manière dont il faut vivre. Quelle vérité pouvez-vous montrer que la philosophie ait découverte, vous qui témoignez en plusieurs endroits de vos ouvrages que, parmi une si prodigieuse multitude de personnes qui ont fait profession de l'étude de la sagesse, il ne s'en est jamais trouvé aucune qui l'ait possédée? Qu'avez-vous appris vous-même de cette maîtresse de la vie? Avez-vous appris d'elle à faire de sanglantes invectives contre un consul qui avait acquis une grande autorité, et à l'irriter si fort par vos outrageuses exclamations, qu'il a été comme contraint de prendre les armes contre sa patrie? Mais supposons que cette conduite puisse être excusée par l'état où se trouvaient alors les affaires de la république, vous vous êtes adonné à l'étude de la philosophie, et vous vous y êtes attaché avec une plus grande application que nul autre. Vous vous vantez de savoir les opinions de toutes les sectes, et vous avez écrit en latin à l'imitation de Platon. Déclarez-nous donc ce que vous en avez appris, et nous dites en quelle secte vous avez trouvé la vérité? Est-ce dans celle des académiciens, que vous avez préférée aux autres et que vous avez suivie comme la meilleure? Elle n'enseigne rien, si ce n'est que l'on ne peut rien savoir. Il est aisé de vous convaincre par vos propres écrits que la philosophie ne nous peut rien enseigner qui contribue à la conduite de la vie civile. Voici vos paroles : « Non-seulement nous n'avons point d'yeux pour voir la sagesse, mais nous n'en avons que de faibles pour voir les objets les plus visibles. » Si la philosophie est la maîtresse de la vie et qu'elle vous éclaire dans votre conduite, d'où vient que vous êtes aveugle? Vous déclarez franchement quelles vérités vous croyez que l'on puisse apprendre de la philosophie, lorsque entre les règles que vous donnez à votre fils, vous lui dites qu'il faut savoir les préceptes de la philosophie, mais que dans la pratique il faut suivre les lois civiles. Peut-on jamais avancer une contradiction plus manifeste? S'il est nécessaire de savoir les préceptes de la philosophie, c'est sans doute pour vivre selon les lois civiles; la philosophie n'enseigne pas la sagesse, puisqu'il faut préférer l'autorité des législateurs ou les coutumes reçues parmi les peuples, aux avis des philosophes. Si la philosophie et la sagesse ne sont qu'une même chose, c'est vivre en homme qui n'a point de sagesse que de ne pas vivre selon la philosophie. Si ce n'est pas vivre en insensé que de vivre selon les lois civiles, c'est vivre en insensé que de vivre selon la philosophie; ainsi voilà la philosophie condamnée de folie par vous-même. Dans le livre de la *Consolation*, qui est un livre fort sérieux, vous avez parlé de la philosophie en ces termes : « Nous sommes dans l'erreur et dans une misérable ignorance de la vérité! » Où sont donc les préceptes de la philosophie? Où est ce que vous a enseigné cette mère et cette maîtresse de la vie? Que si cet aveu si sincère de votre ignorance et de vos erreurs vous est

échappé de la bouche, que ne reconnaissez-vous aussi que la philosophie, que vous avez élevée par des louanges si extraordinaires, ne peut enseigner la pratique de la vertu?

XV. Sénèque a été dans la même erreur; car qui pourrait demeurer dans le bon chemin pendant que Cicéron s'égare? « La philosophie, dit-il, n'est autre chose que la manière de bien vivre, que la science de vivre honnêtement, que l'art de bien régler ses actions. Nous ne nous tromperions point, ajoute-t-il, si nous disions que la philosophie est une loi qui nous oblige à vivre selon l'honnêteté et la vertu; et celui qui l'a appelée la règle de la vie humaine, lui a donné un nom qui lui est fort propre. » Quand Sénèque parlait de la sorte, il ne conservait pas sans doute l'idée de la philosophie prise en général, qui contient plusieurs sectes, qui n'enseigne aucune maxime dont tout le monde ne convienne, et qui renferme une multitude prodigieuse de préceptes qui ne peuvent apporter que du trouble et de la confusion. Comment une philosophie, si peu stable et si peu constante pourrait-elle, donner des règles certaines et invariables pour bien vivre? Je demanderais volontiers à Sénèque s'il tient que la secte des académiciens fasse profession d'une véritable philosophie. Je me persuade qu'il n'en disconviendra pas. S'il est vrai que l'académie ne s'éloigne pas de la vérité de la philosophie, celle-ci ne saurait être la règle de la vie; car, selon l'académie même, elle n'a rien de certain ni d'assuré, elle abolit toute sorte de règles, de lois et de science. Il n'y a donc point d'art ni de science qui nous enseigne à bien vivre, hors cette sagesse sublime qui a été inconnue aux philosophes. Celle de la terre ne saurait être que fausse, puisqu'elle est incertaine, changeante et contraire à elle-même. Il faut nécessairement qu'il n'y ait qu'une sagesse, comme il n'y a qu'une vérité, comme il n'y a qu'un Dieu qui a tiré l'univers du néant et qui le gouverne. Tout ce qui possède la vérité et la bonté dans un haut degré, ne saurait être qu'unique. Si la philosophie nous donnait de bonnes règles pour la conduite de notre vie, il n'y aurait que les philosophes qui vécussent en gens de bien. Ceux qui n'auraient pas étudié, ne seraient que des scélérats. Cependant il y a toujours eu quantité de personnes qui, sans les secours des préceptes dont nous parlons, ont pratiqué la vertu, au lieu que nul de ceux qui ont fait profession d'expliquer ces préceptes n'a rien fait de digne de louange. Il est donc clair que les philosophes n'enseignent par les vertus, puisqu'ils ne les ont pas eux-mêmes. Si l'on examine leurs mœurs, on trouvera qu'ils sont sujets à la colère, à l'avarice, à la volupté, qu'ils sont superbes et insolens, qu'ils cachent leurs défauts sous une fausse apparence de sagesse, et qu'ils font dans leurs maisons ce qu'ils condamnent dans leurs écoles. On dira peut-être que le désir de les reprendre me fait passer les bornes de la vérité. Cicéron se plaint de ces désordres, et prouve qu'ils ne sont que trop véritables. « Combien, dit-il, se trouve-t-il de philosophes dont l'esprit et la vie soient réglés de la manière que la raison le désire? Combien y en a-t-il qui ne fassent de leur profession un sujet de vanité, au lieu d'en faire la règle de leur conduite? Combien y en a-t-il qui s'accordent avec eux-mêmes et qui pratiquent les préceptes qu'ils donnent? Il y en a de si extravagans et de si emportés, qu'il serait à souhaiter qu'ils n'eussent jamais rien appris. D'autres brûlent d'un désir incroyable d'amasser des richesses; d'autres ont une ambition excessive et démentent leur doctrine par leurs actions. » Cornélius Népos écrit à Cicéron sur le même sujet en ces termes : « Bien loin de croire que la philosophie enseigne à bien vivre et contribue à nous rendre heureux, je suis persuadé que plusieurs de ceux qui en font profession ont plus grand besoin que les autres d'avoir des gouverneurs et des précepteurs qui veillent sur leur conduite. J'en vois parmi eux qui, dans les écoles, donnent d'excellens préceptes de retenue, de modération et de pudeur, et qui dans leurs maisons s'abandonnent aux plus infâmes voluptés. » Sénèque écrit quelque chose de fort important dans ses exhortations. « La plupart des philosophes, dit-il, semblent n'avoir de l'éloquence que pour déclamer contre eux-mêmes. On ne saurait les entendre parler contre l'avarice, contre l'ambition et contre la débauche, sans s'imaginer qu'ils prononcent leur propre arrêt; car toutes les invectives qu'ils font en public retombent sur eux, et on ne les saurait regarder qu'à peu près comme on ferait des médecins qui n'auraient que des poisons dans leurs boîtes, bien que les inscriptions promissent

des remèdes. Quelques-uns n'ont aucune honte de leurs crimes, et ne cherchent aucun prétexte pour les couvrir.—Le sage fera quelquefois, dit le même Sénèque, pour venir à bout d'une entreprise importante, des choses qu'il n'approuve pas. Il ne renonce pas pour celà aux bonnes mœurs, mais il s'accommodera au temps. Enfin il emploiera pour faire ses affaires les mêmes moyens que les autres emploient pour jouir de leurs plaisirs ou pour acquérir de la gloire. » Il ajoute un peu après ce qui suit: « Le sage fera les mêmes choses que font les ignorans et les débauchés, mais il ne les fera pas de la même manière ni avec la même intention. » Il importe peu à quelle intention on fasse ce qu'il n'eût pas permis de faire. On voit les actions, mais on ne voit pas l'intention. Aristippe, chef des Cyrénéens, tâchait de justifier l'habitude criminelle qu'il avait avec la fameuse Laïs, en disant qu'il y avait grande différence entre lui et les autres amans de Laïs, parce qu'il la possédait, au lieu que les autres étaient possédés par elle. Oh! l'excellente sagesse et digne d'être imitée! Il faut lui mettre vos enfans entre les mains, si vous désirez qu'ils soient bien élevés. Ce philosophe disait qu'il y avait cette différence entre lui et les autres débauchés, qu'au lieu que les autres dissipaient leur bien, il se divertissait sans faire aucune dépense. Laïs était sans doute fort habile en son métier, de se servir ainsi d'un philosophe, dont l'autorité et l'exemple attiraient chez elle une foule incroyable de jeunes gens. Qu'importe donc à quel dessein il fréquentât cette célèbre courtisane, puisque le peuple et ses rivaux voyaient qu'il était plus corrompu que nul autre. Il ne se contenta pas de vivre dans cet horrible débordement; il en fit des leçons publiques et enseigna cette doctrine infâme et détestable qui était sortie non du cœur d'un philosophe, mais du sein d'une femme perdue : que le souverain bien consiste dans la jouissance des plaisirs. Que dirai-je des cyniques, qui avaient accoutumé de caresser leurs femmes devant tout le monde? Ils ont justement mérité qu'on leur donnât, comme on fait, le nom des animaux dont ils imitent l'impudence. Tout ce que je viens de dire fait voir clairement, si je ne me trompe, qu'il n'y a point de vertu à apprendre dans l'école des philosophes, puisque ceux qui donnent les plus excellens préceptes ne les observent pas eux-mêmes, ou s'ils les observent, ce qui est fort rare, c'est moins en eux un effet de l'étude que du bon naturel, qui porte souvent à des entreprises fort louables des personnes qui ne sont point lettrées.

XVI. Ces philosophes doivent passer pour des hommes fort inutiles, puisqu'au lieu de pratiquer la vertu, ils consument toute leur vie dans des conférences et dans des disputes. La sagesse qui demeure oisive ne peut être qu'une sagesse vaine ou fausse. Cicéron a eu raison de préférer ceux qui gouvernent les États, qui fondent de nouvelles villes, qui font de bonnes lois pour la police de celles qui sont déjà toutes fondées, et qui y rendent la justice, aux professeurs de philosophie; car un homme de bien doit être dans une pratique continuelle des bonnes actions, bien loin de demeurer enfermé pour donner des préceptes, qui sont pour l'ordinaire plus mal observés par ceux qui les donnent que par les autres. Ces philosophes s'étant éloignés des véritables devoirs, il est clair qu'ils ne sont engagés dans leur profession qu'à dessein d'y acquérir de la facilité de parler et de suivre le barreau. Or ceux qui se contentent de parler sans faire ce qu'ils disent, ôtent le poids à leurs paroles. Qui voudrait observer les préceptes les plus salutaires, lorsque ceux qui les font enseignent eux-mêmes, par leur exemple, à ne les pas observer? C'est une chose fort louable que de donner de bons préceptes; mais ceux qui les donnent sans les observer sont des imposteurs. Il n'y a rien de si extravagant ni de si injuste que d'avoir la vertu sur les lèvres, et de ne l'avoir pas dans le cœur. Tout ceci fait voir clairement que la plupart de ceux qui se sont adonnés à l'étude de la philosophie, au lieu de chercher à s'y instruire solidement, n'ont point eu d'autre dessein que d'y prendre du plaisir. Cicéron le témoigne par ces paroles. « Bien que leurs discours et leurs conférences renferment des semences très-abondantes de science et de vertu, j'appréhende pourtant que quand on les comparera avec leurs actions et avec leurs mœurs, on ne juge qu'elles n'ont été qu'un agréable divertissement. » Il ne le devait point avancer avec crainte ni avec réserve; mais il n'a osé publier la vérité de peur que les philosophes ne se plaignissent

de ce qu'il aurait révélé leurs mystères, et de ce qu'il aurait appris à tout le peuple qu'ils ne disputent point à dessein d'enseigner la vérité, mais à dessein de se divertir durant leur loisir, et que ne pratiquant aucune vertu, bien qu'ils conseillent aux autres de les pratiquer toutes, ils ne doivent être considérés que comme de vains parleurs. Le peu d'utilité que leurs raisonnemens ont eu pour la conduite de la vie humaine, a été cause que personne n'a suivi leurs conseils durant plusieurs siècles et que dans la pratique ils s'en sont éloignés d'eux-mêmes. Il faut donc renoncer à une philosophie dont l'étude n'a ni règle ni fin, et s'adonner de bonne heure à la sagesse. On ne nous a point promis une autre vie où nous puissions jouir de la sagesse que nous aurons acquise en cette vie. C'est en celle-ci qu'il faut et acquérir la sagesse et jouir d'elle. Il faut la trouver et l'embrasser de bonne heure, pour ne perdre aucune partie d'une vie qui peut finir à chaque moment. Hortensius discourant contre la philosophie dans un dialogue de Cicéron, se trouve embarrassé d'une subtile objection qui lui était faite sur ce qu'il s'appliquait à l'étude de la philosophie, bien qu'il soutînt qu'il ne s'y faut point appliquer. Cette objection ne nous touche point, nous qui rejetons la philosophie comme une invention de l'esprit humain, et qui ne maintenons que la sagesse, qui est un présent de Dieu. Quand Hortensius rejetait la philosophie sans apporter rien de meilleur, on l'accusait, avec quelque fondement, de rejeter la sagesse, et il était d'autant plus aisé de le convaincre, qu'il est constant que l'homme a été créé non pour être insensé, mais pour être sage. Hortensius s'est encore servi d'un autre argument extrêmement fort, pour prouver qu'il y a une grande différence entre la philosophie et la sagesse, qui est de faire voir l'origine et le principe de la philosophie. « Quand est-ce, dit-il, que les philosophes ont commencé à paraître? Je pense que Thalès a été le premier. Il n'y a pas fort longtemps qu'il vivait : auparavant où était caché l'amour de la vérité dont les anciens brûlaient? » Lucrèce dit : que les secrets de la nature ont été découverts depuis peu, et qu'il est le premier qui se soit rendu capable de les expliquer en latin. Sénèque a employé depuis la même preuve. « Il n'y a pas mille ans, dit-il, que l'on connaît la source d'où la sagesse est venue. « Les hommes ont donc vécu durant plusieurs siècles sans aucun usage de la raison. Perse semble faire allusion à cette pensée, quand il dit en raillant : que la sagesse a été apportée à Rome avec le poivre et les palmes. Si cette sagesse est conforme à la nature, elle est aussi ancienne que lui ; si elle n'y est pas conforme, il ne la saurait recevoir. Or il est certain qu'il l'a reçue ; elle était donc dès le temps où il a été créé, et dès le commencement, auquel il n'y avait point de philosophie, ce qui fait voir que la philosophie et la sagesse ne sont pas une même chose. Les païens, qui n'avaient rien lu des saintes Écritures, et qui ne savaient rien de la manière dont la sagesse s'est obscurcie, ont cru qu'il n'y en avait jamais eu parmi les hommes, et ont eu recours à la philosophie pour lever les voiles dont la vérité leur paraissait couverte ; et c'est à cette occupation qu'ils ont donné le nom de sagesse.

XVII. Après avoir parlé de la philosophie avec toute la brièveté qu'il m'a été possible, je me tourne maintenant du côté des philosophes, à dessein, non de les vaincre, parce qu'ils sont déjà vaincus et hors de combat, mais de les poursuivre après leur défaite. La secte d'Épicure a toujours été plus célèbre que les autres ; ce n'est pas qu'elle approche de plus près de la vérité, mais c'est qu'elle attire plus de monde par le nom de la volupté. Comme elle sait qu'il n'y a personne qui ne se porte naturellement au mal, il n'y a aussi personne dont elle n'étudie et ne flatte la mauvaise inclination. Elle exempte les paresseux de l'étude, les avares des libéralités qui se font au peuple, les timides des fonctions publiques, les lâches de l'exercice des armes : elle assure aux impies que les dieux ne se mettent en peine de rien ; elle permet à ceux qui sont attachés à leur intérêt de ne donner jamais rien à personne, et leur enseigne que le sage ne fait rien que pour soi-même ; elle loue la solitude en présence de ceux qui fuient la compagnie. Si elle trouve un auditeur qui soit d'humeur à épargner, elle lui enseigne à ne vivre que de pain et d'eau. Elle raconte les avantages du célibat à ceux qui ont aversion de leurs femmes ; elle représente les avantages de l'orbité à ceux qui ont de méchans enfans, et elle dit à ceux qui ont de méchans pères que le

lien de la parenté n'est pas un lien dont il faille faire grand état; elle prêche aux impatiens et aux délicats, que la douleur est le souverain de tous les maux; aux fermes et aux généreux, que le sage peut être heureux au milieu des tourmens; elle conseille à ceux qui ont de l'ambition et qui aspirent aux dignités de faire leur cour aux princes, et permet à ceux qui sont trop fins pour en souffrir les rebuts, de s'éloigner de la cour. Voilà comment cet homme rusé s'est tourné de tous côtés pour contenter tout le monde, et s'est aussi peu accordé avec lui-même que ceux au goût desquels il tâchait de s'accommoder s'accordaient entre eux. Examinons un peu de plus près l'origine de sa secte et de ses opinions. Il avait remarqué que les gens de bien sont pour l'ordinaire les plus malheureux en ce monde; qu'ils y souffrent la honte et l'incommodité de la pauvreté, l'exil, la perte des personnes qui leur étaient les plus chères; que les méchans au contraire y croissent de jour en jour en crédit et en pouvoir; que l'innocence n'y trouve point de sûreté, au lieu que les crimes y règnent avec insolence; que la mort enlève toute sorte de personnes sans distinction de condition, d'âge ni de mœurs; qu'elle prend les uns dans le berceau, et qu'elle laisse parvenir les autres jusqu'à une extrême vieillesse; qu'elle arrête les uns dans la fleur et les autres dans la force de leur âge; que les plus considérables par leur vertu sont le plus souvent vaincus et tués dans les combats. Mais rien ne le touchait si fort que de voir que les personnes de la plus grande piété étaient toujours plus mal traitées que les autres, et que ceux qui négligeaient le culte des dieux ne souffraient aucun dommage, ou n'en souffraient que de fort légers; que les temples mêmes ne sont pas respectés par la foudre : c'est le sujet de la plainte que Lucrèce fait par ces paroles :

«Que Jupiter lance le tonnerre sur ses temples, et qu'il les réduise en cendres; c'est où il doit jeter ses traits, qui épargnent souvent les coupables et percent les innocens.»

Pour peu qu'il eût entrevu la vérité, il n'aurait jamais dit que Dieu renverse son palais; car il ne le renverse que parce que ce n'est pas le sien. Le Capitole, qui est le principal siége de la religion romaine, a été plusieurs fois brûlé par le feu du ciel. Cicéron a marqué le jugement que les hommes d'esprit portaient sur ces accidens, quand il a dit : que le feu du ciel n'avait réduit en cendres ces temples que pour faire voir que les dieux en demandaient de plus magnifiques et de plus superbes. Dans les livres de son consulat, il a parlé de ce sujet à peu près dans le même sens que Lucrèce, quand il a dit: que Jupiter avait jeté du haut du ciel le feu sur le Capitole. Ceux qui ont entrepris de relever ce temple qui avait été tant de fois abattu par l'ordre du ciel, ont été non-seulement assez aveugles pour ne pas reconnaître la grandeur de Dieu, mais encore assez impies pour s'opposer opiniâtrément à ses volontés. Les réflexions que faisait Épicure sur l'injustice qui lui paraissait dans cette conduite (car l'aveuglement où il était l'empêchait d'en juger autrement), lui persuadèrent qu'il n'y avait point de providence. Quand il en fut persuadé, il commença à le publier et à s'engager en des erreurs qu'il est très-difficile de démêler; car s'il n'y a point de providence, comment le monde a-t-il été fait dans un si bel ordre et dans une si juste harmonie? « Il n'y a point d'ordre, répond-il, dans le monde; les pièces qui le composent sont hors de leur place, et il y a beaucoup de choses à réduire.» Si j'avais le loisir de réfuter cette réponse, je ferais voir que, bien loin d'être la réponse d'un homme sage, elle ne saurait être que d'un homme qui avait perdu l'usage de la raison. De plus s'il n'y a point de providence, d'où vient la structure si merveilleuse des animaux et les usages si différens de leurs parties? « La providence, réplique Épicure, n'a pris aucun soin de former ces corps, et les membres ne sont estimés à aucun usage; les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les oreilles pour ouïr, ni la langue pour parler, ni les pieds pour marcher: tous ces organes étaient faits avant qu'ils fussent propres à aucun de ces usages.» S'il n'y a point de providence, d'où vient que les pluies arrosent la terre, et qu'elles lui font produire une si merveilleuse abondance de toute sorte de fruits? « Ces fruits-là naissent d'eux-mêmes, répond Épicure, ils ne sont point faits en faveur des animaux, et la Providence ne prend aucune part à leur production.» Comment donc est-ce que naissent toutes les choses qui paraissent dans le monde?» Elles ne naissent point, dit Épicure, par l'ordre de la Providence; elles sont produites par le concours fortuit des

atomes qui volent dans l'air.» D'où vient que nous ne voyons et nous ne sentons rien de ces atomes?» C'est qu'ils sont imperceptibles, qu'ils n'ont ni couleur, ni chaleur, ni odeur, ni saveur, et que leur petitesse est si extrême qu'ils ne sont susceptibles d'aucune division.» Voilà les extravagances et les rêveries où le réduit la nécessité de parler conséquemment à un faux principe; car enfin d'où viennent ces atomes et où sont-ils? Comment personne n'y a-t-il jamais pensé que Leucippe? de qui les avait reçus Démocrite, qui les a laissés à Épicure comme une succession d'erreur et d'égarement? Si ce sont des corps solides, comme on nous en assure, ils doivent tomber sous les sens et être visibles? S'ils sont tous de même nature, comment produisent-ils des choses si différentes? C'est, dit-on, qu'ils se mêlent de différentes manières, et forment par ce mélange tous les corps de la nature, de la même sorte que les lettres, qui ne sont pas en grand nombre, font par leur assemblage un nombre innombrable de mots. Les lettres ont différentes figures; les atomes ont aussi des figures fort différentes, disent les épicuriens; il y en a qui sont rudes, et d'autres qui sont polis; il y en a qui sont en forme de petits crochets. Ils peuvent donc être coupés et divisés: s'ils sont polis, ils coulent et ne sauraient se joindre les uns aux autres; il faut qu'ils soient faits en forme de crochets, qu'ils s'attachent ensemble comme les chaînons d'une chaîne. Mais s'ils sont si petits qu'ils ne puissent être coupés ni divisés, ils n'ont ni crochets ni angles. S'ils en ont, ils peuvent être coupés et divisés. Je demande encore par quel mouvement ils s'unissent pour former un corps naturel? S'ils n'ont point de sentiment, ils ne peuvent se joindre avec la justesse qui est nécessaire pour composer ces sortes d'ouvrages. Il n'y a que la raison qui puisse rien faire d'aussi raisonnable que cela, et je pourrais apporter un grand nombre d'autres argumens pour réfuter cette extravagance, si je n'avais hâte d'achever cette matière. Voilà cependant quel était cet Épicure qui, au jugement de Lucrèce,

N'a pas moins surpassé les autres hommes en esprit, que le soleil surpasse les moindres astres en lumières.

J'avoue que je ne saurais m'empêcher de rire quand je lis ces paroles de ce poëte, car il ne les a pas dites de Socrate ni de Platon, qui sont respectés comme les princes des philosophes, mais d'un homme qui a eu en pleine santé des rêveries plus extravagantes que n'en ait jamais eu aucun malade. Ce poëte ridicule a écrasé un rat en le voulant parer comme un lion. Le même Épicure tâche de nous délivrer de la crainte de la mort par ce raisonnement. Tandis que nous sommes, la mort n'est point, elle n'est que quand nous ne sommes plus; elle ne nous regarde donc en aucune manière: il y a un moment auquel nous ne sommes plus et auquel la mort n'est pas encore, le moment auquel nous cessons et auquel la mort commence, et c'est ce moment-là qui nous rend misérables! Ce n'est pas sans sujet que l'on a dit que la mort n'est pas un mal, mais que le passage qui mène à la mort en est un. On craint de languir de maladie, d'être consumé par la fièvre, d'être percé par le fer, d'être déchiré par les dents des bêtes, d'être réduit en cendres, non parce que ces choses causent la mort, mais parce qu'elles causent une grande douleur. Il ne suivrait pas de là que ce serait un mal de mourir, il s'ensuivrait que ce serait un mal de sentir de la douleur: «C'est aussi le plus grand de tous les maux, dit Épicure.» Comment donc ne craindrais-je pas la mort, puisque la douleur qui la précède et qui la cause est un mal? Mais il n'y a rien que de faux dans le raisonnement de ce philosophe, parce que les âmes sont immortelles.» Au contraire, elles sont mortelles, répond Épicure, et tout ce qui commence avec le corps, finit aussi avec lui.» J'ai déjà promis de traiter amplement ce sujet dans le dernier livre de cet ouvrage où je réfuterai, par autorité et par raison, l'erreur de Démocrite et de Dicéarque.

Peut-être que ces philosophes se promettaient par cette opinion l'impunité dans leurs crimes; car ils permettaient les plus infâmes voluptés, et soutenaient que l'homme n'était né que pour en jouir. Peut-on s'abstenir des crimes, quand on est une fois persuadé de ce sentiment? «Si l'âme doit périr, dit-on, recherchons les richesses pour goûter ensuite les plaisirs les plus doux et les plus agréables. Si nous ne pouvons acquérir du bien par des moyens légitimes, volons-en par adresse ou par violence. S'il n'y a point de Dieu qui veille sur nos actions, nous

pouvons piller et tuer avec une plus grande licence, et nous assurer de l'impunité. Le sage ne doit point faire de difficulté de se porter au crime, quand il y trouve du profit et de la sûreté. Quand il y aurait un Dieu dans le ciel, il n'entrerait jamais en colère contre personne. Il ne se mettrait en peine ni de punir le vice ni de récompenser la vertu. Ainsi ce serait une aussi grande folie de faire le bien que de s'abstenir du mal. Goûtons les plaisirs, puisque dans peu de temps nous ne serons plus. Ne laissons échapper aucun jour ni aucun moment sans nous divertir, de peur de perdre le temps de la vie, comme nous perdrons bientôt la vie elle-même.» Bien qu'Épicure ne dise pas ceci en propres termes, il le dit dans le fond, quand il assure que le sage n'agit que pour soi et qu'il rapporte tout à son intérêt. Quiconque sera infecté de ces abominables sentimens, ne fera jamais aucun bien, parce que le bien que l'on fait tourne au profit des autres, et ne s'abstiendra d'aucun mal, parce que le mal est suivi de quelque avantage. Un corsaire ou un chef de voleurs qui voudrait les exhorter à piller, leur pourrait-il dire autre chose que ce que dit Épicure : que les dieux ne se soucient de rien; qu'ils sont insensibles à la colère; qu'ils ne font grâce à personne; que l'âme meurt avec le corps; qu'il n'y a point de peines après cette vie; que la volupté est le souverain bien; que chacun doit veiller à ses intérêts sans procurer le bien public; que l'on ne doit aimer les autres que par rapport à soi-même; qu'un homme de cœur ne doit craindre ni la douleur ni la mort, et que si on le brûlait tout vif et qu'on lui fît souffrir les plus cruels tourmens, il devrait dire qu'il ne s'en soucie point? Il y a, sans doute, grand sujet de croire que ces sentimens, qui conviennent parfaitement à des voleurs et à des brigands, sont des sentimens d'un homme sage!

XVIII. D'autres philosophes, et principalement les pythagoriciens et les stoïciens, soutiennent au contraire que l'âme survit au corps. Bien qu'il n'y ait rien à reprendre dans leur sentiment, ils ne sont pas néanmoins fort louables d'avoir trouvé la vérité par hasard plutôt que par science; ils ne sont pas même tout à fait exempts d'erreur. Car, pour éviter la force de l'argument par lequel on conclut de ce que les âmes naissent avec les corps, qu'elles meurent aussi avec eux, ils ont assuré qu'elles ne naissent point avec les corps, mais qu'elles passent de l'un dans l'autre. Ils se sont persuadés qu'il n'était pas possible qu'elles survécussent au corps si elles n'avaient été auparavant. Ils se trompent donc aussi bien que les épicuriens. Mais il y a cette différence que l'erreur des uns regarde le passé, au lieu que celle des autres regarde l'avenir. Aucun d'entre eux n'a vu qu'encore que les âmes naissent, néanmoins elles ne meurent point, et aucun n'a découvert la raison et la différence. Plusieurs de ceux qui ont cru l'âme immortelle, se sont tués eux-mêmes comme s'ils eussent été assurés d'entrer dans le ciel. Cléante, Chryrippe, Zénon et plusieurs autres, en usaient de la sorte. Empédocle se jeta durant la nuit au fond d'une caverne enflammée du mont Etna; et parce qu'il ne parut plus depuis, on a cru qu'il avait été élevé au rang des dieux. Caton, qui avait affecté durant toute sa vie d'imiter la vanité des stoïciens, se tua lui-même. Bien que Démocrite fût dans un autre sentiment, il ne laissa pas de se procurer la mort; ce qui était sans doute la plus méchante action qu'il pût jamais faire. Car si l'homicide est un crime, c'est un homicide de se tuer soi-même, et il est d'autant plus énorme que Dieu s'en réserve le châtiment. Nous ne devons point sortir de nous-mêmes, de cette vie, non plus que nous n'y sommes point entrés de nous-mêmes. Il faut attendre que celui qui nous y a mis nous en retire. Que si l'on nous en chasse par violence, il le faut souffrir avec modération, dans l'assurance que notre mort ne sera pas impunie, et que nous aurons un protecteur qui saura bien la venger. Ainsi ces philosophes, et Caton même, le plus sage des Romains, ont été des homicides. On dit que ce dernier, avant de se plonger le poignard dans le sein, lut le livre *de l'Immortalité de l'Ame* de Platon, et fut excité à ce crime atroce par l'autorité de ce philosophe. Il faut pourtant avouer que la crainte de la servitude semblait lui pouvoir faire souhaiter la mort avec raison. Mais quelle excuse peut-on apporter en faveur de Cléombrote qui, après avoir lu le même livre de Platon, se précipita dans la mer, sans aucun autre dessein que celui d'ajouter pleine et entière créance aux paroles de Platon. Détestable doctrine qui prive les hommes de la vie! Que si Platon avait su qui est celui qui

donne l'immortalité, à qui il la donne, de quelle manière, et en récompense de quelles actions, et qu'il l'eût enseigné aux autres, bien loin de porter ni Cléombrote ni Caton à se procurer volontairement la mort, il leur aurait appris à conserver leur vie et à garder la justice. Il me semble que le motif qui poussa Caton à se tuer, ne fut pas tant d'éviter de tomber entre les mains de César, que de réduire en pratique les maximes des stoïciens, et de rendre son nom célèbre par une action extraordinaire. Quand il serait demeuré en vie, je ne vois pas quel mal il lui en serait arrivé. César était clément de son naturel, et durant la plus grande chaleur de la guerre civile, il ne souhaitait rien avec tant de passion que de faire croire, en conservant Cicéron et Caton, les deux meilleurs citoyens de la république, qu'il l'aimait sincèrement et qu'il ne cherchait que l'occasion de la servir. Mais retournons à ceux qui louent la mort comme un grand bien. Vous vous plaignez de la vie, comme si vous en aviez jamais joui et comme si vous aviez jamais su la raison pour laquelle vous avez été mis au monde. Le véritable et le père commun de tous les hommes ne peut-il pas vous répondre avec raison en ces termes qui se lisent dans Térence :

Si la vie vous déplaît, apprenez premièrement ce que c'est que la vie, et vous ferez ensuite ce qui vous plaira.

Vous vous fâchez de ce que vous y souffrez beaucoup de mal, comme si vous méritiez aucun bien, vous qui ne connaissez pas votre père, votre maître et votre roi, vous qui ne voyez rien en plein jour, et qui êtes enveloppé des ténèbres épaisses de l'ignorance ; ce qui a fait dire à quelques-uns : que les hommes n'ont été mis sur la terre que pour y souffrir les supplices dus à leurs crimes. Je ne vois rien que l'on puisse jamais avancer de plus extravagant que cela. Quel crime avons-nous pu commettre avant que d'être ? Si ce n'est que nous voulions ajouter foi à l'imprudence avec laquelle cet impertinent vieillard a osé dire qu'il avait vécu dans un autre corps, et qu'il avait été Euphorbe. Je me persuade qu'étant de basse naissance, il a voulu se glisser dans une famille qui avait été rendue illustre par les vers d'Homère. Que Pythagore a été heureux d'avoir si bonne mémoire, et que nous sommes malheureux de l'avoir si mauvaise, que nous ne nous souvenons point de ce que nous avons été ! C'est peut-être par mégarde ou par faveur qu'il s'est seul exempté de boire de l'eau du fleuve de Lethé. Ce vieux fou a inventé des fables semblables à celles que les vieilles content aux enfans. Que s'il avait eu bonne opinion de ceux à qui il parlait, et qu'il les eût pris pour des hommes fort raisonnables, il n'aurait jamais osé leur imposer avec une si horrible impudence. Mais enfin la vanité mérite d'être raillée. Que dirons-nous de Cicéron, qui, après avoir écrit au commencement de la *Consolation :* que les hommes ont été mis au monde pour y porter la peine due à leurs crimes, l'a encore répété, comme pour reprendre ceux qui ne croiraient pas que la vie de l'homme est toute remplie de misères ? il avait eu raison d'avouer dès le commencement qu'il était plongé dans l'erreur et dans une misérable ignorance de la vérité.

XIX. Ceux qui disputent sur le sujet de la mort ne sachant rien de la vérité, raisonnent de cette sorte : s'il n'y a rien après la mort, et pas même de sentiment, la mort n'est point un mal ; que si l'âme vit après la mort du corps, la mort est un bien, et elle est suivie de l'immortalité. Cicéron a expliqué ce sentiment en ces termes : « Nous devons nous réjouir de ce que l'état où nous met la mort est plus heureux, ou au moins aussi heureux que celui de la vie présente. Car si l'âme conserve le sentiment après la perte du corps, elle mène une vie semblable à celle des dieux : si au contraire elle n'a point de sentiment, elle est exempte de mal. » Il a cru raisonner fort subtilement, et que le dilemme qu'il proposait était fort juste. Cependant il ne contient rien que de faux ; car l'Écriture sainte nous enseigne que l'âme est immortelle, et qu'elle reçoit une récompense ou une punition éternelle, n'étant pas juste que les crimes qui ont été heureux sur la terre demeurent impunis, ni que les vertus qui ont été persécutées soient privées de la couronne qu'elles méritent. Cette vérité est si constante, que Cicéron a reconnu dans le livre de la *Consolation* que les bons et les méchans n'habiteront pas le même lieu en l'autre monde. « Ces hommes, si éminens en sagesse, dit-il, n'ont pas été persuadés que le chemin du ciel fût ouvert à tout le monde. Ils ont enseigné au contraire que ceux qui

seraient souillés de crimes seraient plongés dans un bourbeux limon et couverts d'épaisses ténèbres; au lieu que ceux qui auraient conservé leur pureté, qui auraient évité la corruption, et qui se seraient adonnés aux sciences et aux arts, s'élèveraient par un vol léger jusqu'au sein des dieux. » Il est certain que ce dernier sentiment ne se peut accorder avec le dilemme qu'il avait proposé auparavant; car il supposait que toutes les âmes sont immortelles de la même manière, et il ne mettait aucune différence entre Aristide et Phalaris, entre Caton et Catilina. Nul ne peut s'apercevoir de la contradiction de ces sentimens, s'il n'est pleinement instruit de la vérité. S'il se trouvait donc quelqu'un qui nous demandât si la mort est un bien ou un mal, nous lui répondrions: que la qualité de la mort dépend de celle de la vie. Comme la vie est un bien quand elle se conforme à la vertu, et un mal quand elle est pleine de crimes, on doit faire le même jugement de la mort qui suit l'une et l'autre. La mort qui termine une vie qui a été employée au service de Dieu est un bien, parce que ce n'est qu'un passage à l'immortalité; celle qui termine une vie criminelle est un mal, parce qu'elle commence un supplice qui n'a point de fin. Il est donc clair que ceux-là se trompent, qui souhaitent la mort comme un bien, ou qui évitent la vie comme un mal; et qu'ils n'ont pas assez d'équité pour peser dans une juste balance les biens et les maux qui leur arrivent. Après avoir joui de toute sorte de plaisirs, ils souhaitent la mort dès qu'il leur survient la moindre disgrâce, et la moindre adversité leur fait oublier toute leur prospérité passée. Ils soutiennent qu'il n'y a que du mal à souffrir dans le monde; et c'est de là qu'est venue l'extravagante opinion de ceux qui prétendent que ce que nous prenons pour la vie est une mort, et que ce que nous prenons pour la mort est une vie; et que le premier et le plus grand avantage que nous aurions pu avoir aurait été de n'être jamais venus au monde, et le second d'en être sortis aussitôt que nous y sommes venus. On l'attribue à Silène pour lui donner quelque poids. Voici comment en parle Cicéron, dans le livre de la *Consolation*. « Le plus grand avantage, dit-il, qui nous pût arriver était de ne point naître et de ne point tomber dans les écueils de cette vie. Le second était de mourir promptement, et d'échapper à la violence de la fortune comme à un funeste embrasement. Les ornemens qu'il a recherchés pour embellir cette pensée font voir qu'elle lui a paru véritable. Je lui demanderai volontiers: à qui c'est un avantage que de ne point naître, puisque avant que de naître, il n'y a aucun sentiment? C'est le sentiment qui fait trouver ou de l'avantage ou du désavantage en quoi que ce soit. Je lui demanderai encore : pourquoi il compare la vie à un embrasement et à un écueil? Dépendait-il de nous de la recevoir? Est-ce de la fortune et non de Dieu que nous l'avons reçue? Enfin, quel rapport peut-elle avoir avec un embrasement? Platon disait quelque chose de semblable, quand il rendait grâce à la nature de ce qu'elle l'avait fait naître raisonnable plutôt que bête, homme plutôt que femme, Grec plutôt que barbare, et enfin de ce qu'elle l'avait rendu citoyen d'Athènes et contemporain de Socrate. On ne saurait dire jusqu'où va l'égarement d'un esprit qui s'est une fois éloigné de la vérité. Pour moi je soutiens qu'il n'y eut jamais rien de si extravagant que cette parole de Platon. S'il était né ou barbare ou femme ou âne, il n'aurait pas été Platon. Il ajoutait peut-être foi aux rêveries de Pythagore, qui défendait de manger de la chair des animaux, et qui enseignait que les âmes pussent dans des corps de diverses espèces, ce qui n'est ni nécessaire ni possible. Cela n'est point nécessaire, parce que celui qui a créé les âmes peut en créer de nouvelles à mesure que de nouveaux corps se forment. Cela n'est pas non plus possible, et une âme raisonnable ne saurait changer de nature, et tendre en bas comme l'eau. Ce célèbre philosophe s'est imaginé que l'âme qui animait son corps pouvait passer dans celui d'une bête, et qu'y conservant l'intelligence et la raison, elle s'y pourrait plaindre d'être si indignement logée. N'aurait-il pas mieux fait de dire qu'il remerciait la nature de ce qu'il avait de l'esprit, de la docilité pour apprendre, ou bien pour se faire instruire? Car quel avantage était-ce d'être né dans Athènes plutôt que dans une autre ville? N'y a-t-il pas eu dans d'autres villes des hommes qui ont excellé en esprit et en science, et dont un seul a surpassé tous les Athéniens en mérite? Combien y a-t-il eu d'Athéniens au temps de Socrate qui n'ont été que des ignorans et des

insensés ! Le lieu de la naissance ne contribue en rien à la sagesse. Le temps n'y contribue pas davantage, et il n'y avait pas sujet de se vanter d'être venu dans celui de Socrate. Ce philosophe donnait-il de l'esprit à ceux qui n'en avaient point? Platon avait-il oublié qu'Alcibiade et Critias ont été des plus fidèles disciples de Socrate, et que cependant l'un a déclaré la guerre à sa patrie, et l'autre a opprimé la liberté de ses concitoyens ?

XX. Voyons maintenant ce qu'il y avait dans Socrate de si rare et de si extraordinaire, qu'un homme sage eût sujet de se tenir fort obligé à la nature de ce qu'elle l'avait fait naître en son temps. J'avoue qu'il a été plus sage que ceux qui ont entrepris de pénétrer par la lumière de leur esprit les secrets de la nature. Il n'y avait pas moins d'impiété que d'imprudence dans la curiosité avec laquelle ils avaient sondé l'abîme impénétrable de la Providence. On sait qu'à Rome ou ailleurs il y a des mystères où il est défendu aux hommes d'assister. Ils s'en abstiennent très-religieusement; et si quelqu'un y jette les yeux par imprudence ou par hasard, on le punit, et on recommence la célébration du mystère. Que faut-il faire de ceux qui veulent apprendre ce qu'il ne leur est pas permis de savoir? Ceux qui entreprennent de découvrir les secrets de la nature et qui profanent le temple de l'univers par l'impiété de leurs disputes, sont sans doute plus coupables que ceux qui entrent dans les temples de Vesta de la Bonne Déesse ou de Cérès. Ces temples-là, qui sont fermés aux hommes, ont été bâtis par des hommes. Cependant ces philosophes, bien loin d'être condamnés comme des impies quand ils cherchent, par une présomptueuse curiosité, ce qu'il y a de plus caché dans les ouvrages de Dieu, se mettent en crédit, et font admirer leur esprit et leur éloquence. Ils seraient peut-être excusables si leur travail leur apportait quelque fruit. Mais ils sont aussi malheureux dans le succès, qu'ils ont été téméraires dans l'entreprise. Ils ne trouvent point la vérité; et quand ils l'auraient trouvée, ils ne la pourraient défendre. Quand, par hasard, ils la découvrent, ils souffrent qu'elle soit combattue par les autres. Car personne ne descend du ciel pour terminer leurs différends et pour juger quelle est la plus véritable de leurs opinions. C'est pourquoi personne ne saurait nier que leur occupation ne soit vaine, ridicule et inepte. Socrate a été fort prudent de s'abstenir de ces questions inutiles; mais j'ai peur qu'il ne l'ait été qu'en ce point-là seulement. En d'autres, il a ressemblé aux autres philosophes, et bien loin de mériter des louanges, il n'a mérité que du blâme. Parmi ce qu'il a jamais dit de plus remarquable, je choisirai un mot qui a eu une approbation générale. « Ce qui est au-dessus de nous, a-t-il dit, ne nous regarde point. » Couchons-nous donc sur la terre, et marchons sur les mains qui nous ont été données pour faire de si merveilleux ouvrages. Ne songeons ni au ciel que nous devrions toujours regarder, ni à la lumière qui nous éclaire. S'il a cru ne devoir agiter aucune question touchant la nature du ciel, il n'a pas mieux connu ce qui était sous ses pieds. Est-ce qu'il s'est mal expliqué? Il n'y a point d'apparence. Il est probable qu'il a cru qu'il ne faut pas suivre la religion du peuple. Mais il n'a osé le publier, de peur de soulever tout le monde. Car qui ne sait que l'univers, qui a été créé par une sagesse si merveilleuse, est gouverné par une providence? On voit que rien ne peut subsister que par les soins d'une intelligence; une maison qui n'est ni habitée ni entretenue, tombe en ruines; un vaisseau qui n'est pas conduit par un bon pilote, flotte au gré des vents; un corps qui n'a plus d'âme, se corrompt et se réduit en cendres: pourrait-on s'imaginer qu'une si vaste machine pût avoir été faite et se conserver d'elle-même? Si Socrate s'était contenté de combattre la religion reçue par le peuple, bien loin d'y trouver à redire, je me louerais d'avoir trouvé quelque chose de meilleur. Mais il jurait par un chien et par une oie. Oh! l'impertinent, l'insensé et le désespéré, comme dit Zénon l'épicurien, s'il a eu intention de se railler de la religion! mais l'extravagant et l'insensé, s'il a pris sérieusement un vilain animal pour un dieu! Pourra-t-on reprendre les superstitions des Égyptiens depuis que Socrate les a autorisées dans Athènes par son approbation et par son suffrage? Peut-on s'imaginer une prière plus ridicule que celle qu'il fit à ses amis avant de mourir, de sacrifier à Esculape un coq qu'il lui aurait promis? Il appréhendait sans doute d'être accusé par Esculape devant Rhadamante d'avoir manqué d'accomplir son vœu. S'il était mort de maladie

j'aurais cru qu'il en aurait eu l'esprit affaibli. Mais puisqu'il a fait, et qu'il a dit en pleine santé ce que je rapporte, ce serait une folie de se persuader qu'il ait jamais été fort sage. Voilà cependant ce personnage, au temps duquel Platon se tenait fort heureux d'être venu au monde.

XXI. Voyons ce que Platon a appris de Socrate, qui avait renoncé à la physique pour s'adonner tout entier à la morale. Je ne doute point qu'il n'ait fort bien traité des devoirs de la vie, et qu'il n'ait donné à ses disciples de fort bons préceptes de vertu et de justice; Platon lui aura sans doute ouï dire que la justice consiste dans l'égalité, et qu'il n'y a aucune différence entre les hommes par le droit de leur naissance. « Pour être parfaitement égaux, dit-il, comme la justice le désire, ils ne possèdent rien en particulier. » S'il ne parle en cet endroit que de l'argent, cela se peut en quelque sorte tolérer. Il me serait pourtant aisé de faire voir que cela n'est ni juste ni faisable; mais supposant que cela est faisable, et que tous les hommes auront assez de sagesse pour mépriser l'argent et pour se mettre au-dessus de l'intérêt, suivons, pour voir jusqu'où sera la communauté qu'il veut introduire. Elle ira jusqu'au mariage. Plusieurs hommes s'assembleront comme des chiens autour d'une femme. Le plus fort en jouira, ou s'ils sont sages, et modérés comme des philosophes, ils attendront leur rang selon la police des lieux de débauche. Oh! la merveilleuse justice de Platon! où est donc la continence? où est la fidélité des mariages? Sans elle il n'y a plus d'équité ni de justice. Le même Platon a dit que les États seraient heureux lorsqu'ils seraient gouvernés par des philosophes, et lorsque ceux qui les gouverneraient s'adonneraient à l'étude de la philosophie. Il fallait donner un royaume à un homme si juste et si équitable, qui avait ôté le bien à quelques-uns pour le donner à d'autres, et qui avait entrepris de prostituer toutes les femmes, ce que jamais aucun roi ni aucun tyran n'avait fait. Quelle raison a-t-il apportée pour faire recevoir un si infâme projet? « Les citoyens, a-t-il dit, vivront dans une plus parfaite intelligence, et seront unis ensemble par le lien d'une plus étroite amitié, quand les hommes seront maris de toutes les femmes et pères de tous les enfans. » Quelle étrange confusion! Une amitié qui n'a point d'objet certain peut-elle être fort grande? Comment un homme et une femme s'aimeront-ils s'ils n'ont point été longtemps ensemble et s'ils ne se sont point gardé une fidélité réciproque? Quelle vertu se peut trouver avec la licence effrénée de se divertir indifféremment comme l'on veut? Si les enfans sont communs, qui les pourra aimer, ne sachant pas s'il en est le père, ou ayant au moins sujet d'en douter? Comment un enfant honorera-t-il son père qu'il ne connaît pas? Il prendra un étranger pour son père, et son père pour un étranger. De plus, les femmes peuvent être communes, mais les enfans ne le sauraient être. La nature s'oppose à l'établissement de cette extravagante communauté. Il ne reste plus aucun prétexte de la maintenir, si ce n'est celui d'une parfaite intelligence. Il est certain qu'il n'y a point de plus grand sujet de différends et de querelles, que l'inclination que plusieurs hommes ont pour une femme. Si Platon n'a pu écouter la raison, il a pu voir les exemples, et des bêtes qui se battent, et des hommes qui livrent souvent des anglantes guerres pour ce sujet.

XXII. Cette communauté n'était autre chose qu'une confusion monstrueuse de débauches et d'adultères, qui ne pouvait être réparée que par la vertu. Platon n'avait garde de trouver la bonne intelligence qu'il cherchait, parce qu'il ne s'apercevait pas qu'elle ne procède que de la justice, qui réside non dans les choses extérieures, ni même dans le corps, mais dans le cœur. Quiconque veut établir une parfaite égalité entre les hommes, doit leur ôter non leurs femmes ni leurs richesses, mais leur orgueil et leur arrogance. Quand les riches seront dépouillés de l'injustice et de l'insolence, il n'y aura plus aucune différence entre eux et les pauvres, et ils seront tous égaux par une disposition d'esprit, que la seule religion peut donner. Platon a ruiné la justice, dans le temps même qu'il se flattait de l'avoir trouvée, parce qu'il n'a pas reconnu que la véritable communauté consiste non à posséder en commun des choses périssables, mais à n'avoir qu'un esprit et qu'un cœur. La justice est la mère des autres vertus; elle ne saurait subsister quand on les a ôtées toutes. Or, Platon les a toutes ôtées. Il a ôté la frugalité, parce qu'il n'y a point de frugalité lorsque personne n'a rien qui lui soit propre. Il a ôté l'abstinence, parce que l'on ne s'abstient que du bien d'autrui, et qu'il n'y a plus de bien

d'autrui quand tout est commun. Il a ôté la continence et la chasteté, vertus qui sont de très-grand usage et qui font le principal ornement des deux sexes. Il a ôté la pudeur et la modestie, en permettant comme honnêtes et légitimes des actions qui avaient toujours paru infâmes et criminelles ; ainsi en voulant donner la vertu à tout le monde, il l'a ôtée à tout le monde. La propriété et le domaine renferment la matière des vices et des vertus, au lieu que la communauté de biens donne la licence de s'abandonner à toutes sortes de crimes. Les hommes qui ont plusieurs femmes ne peuvent passer que pour des débauchés et pour des perdus. Les femmes qui ont plusieurs maris ne sont pas des adultères parce qu'elles n'ont jamais contracté de mariage, mais ce sont des prostituées. Il a donc réduit la vie des hommes à la condition de celle des bêtes les plus basses et les plus méprisables ; car les oiseaux s'accouplent avec quelque sorte de fidélité. Le mâle et la femelle ont leur nid qu'ils gardent en commun, où ils élèvent leurs petits ; ils les aiment parce qu'ils sont assurés qu'ils sont à eux, et ils en chassent les autres. Cet homme sage a choisi pour modèle ce qu'il y avait de plus extravagant, de plus contraire à la nature et à la coutume. Ayant vu que les mâles et les femelles n'ont point de fonctions séparées parmi les bêtes, il a jugé que les hommes et les femmes n'en devaient point avoir, et que les femmes devaient manier les armes, entrer dans les conseils, exercer les charges, posséder la souveraine puissance. Il fallait qu'il mît entre les mains des hommes le fil et la laine, et qu'il les obligeât à porter les enfans entre leurs bras. Je m'étonne qu'il ne se soit pas aperçu que ces projets-là ne pouvaient être réduits en pratique, et qu'il n'y a jamais eu de nation qui se soit avisé de se conduire par une police si extravagante.

XXIII. Après que les plus célèbres philosophes ont été convaincus de soutenir des opinions vaines et ridicules, que doit-on attendre des autres qui sont beaucoup au-dessous d'eux, et qui ne s'imaginent jamais être arrivés à un si haut point de sagesse, que quand ils se vantent de mépriser les richesses? C'est sans doute une grande force d'esprit. Mais voyons où elle se termine. Ils renoncent à la succession de leurs pères, comme si c'était un mal de la posséder. Ils se précipitent dans la mer durant le calme, de peur de faire naufrage pendant la tempête. Leur force ne vient que de la crainte, au lieu de venir du courage. Ils ressemblent à ceux qui se tuent, pour n'être pas tués par l'ennemi, et qui ne trouvent point d'autre moyen d'éviter la mort que de se la procurer. En pensant faire estimer leur libéralité, ils perdent leur bien sans honneur et sans mérite. On loue Démocrite d'avoir abandonné ses terres : je le louerais plutôt s'il les avait données. Il n'y a point de sagesse à faire une action, qui deviendrait inutile ou même mauvaise si elle était faite par tout le monde. Supposons néanmoins que cette négligence puisse être excusée, que dirons-nous de celui qui, ayant vendu son bien, en jeta le prix dans la mer? Je doute qu'il fût sage. « Allez, dit-il, au fond de la mer, malheureuse cupidité ; je vous perdrai de peur que vous ne me perdiez moi-même. » Si vous méprisez si fort votre bien, faites-en un bon usage et l'employez au soulagement des pauvres. Ce que vous voulez perdre peut servir à empêcher que plusieurs ne meurent de faim, de soif ou de nudité. Imitez au moins l'extravagance et la fureur de Tuditanus. Jetez votre argent au peuple, c'est un moyen de vous en délivrer et de ne le pas perdre. Qui pourrait approuver l'égalité que Zénon a prétendu mettre entre les péchés? Ne disons rien de cette ineptie dont tout le monde s'est toujours moqué. Pour le convaincre d'erreur et de folie, c'est assez de dire qu'il a mis la compassion au nombre des vices et des maladies. Il nous ôte de la sorte une affection d'où dépendent les principaux devoirs de la vie. L'homme étant né plus faible que les animaux, que la Providence a munis et armés contre les injures de l'air et des saisons et contre les violences qui leur peuvent venir de dehors, il n'a pour toute défense que la tendresse et l'humanité avec laquelle nous nous secourons les uns les autres. Si l'homme entrait en fureur à la vue d'un autre homme, comme font les bêtes farouches, il n'y aurait plus de société, plus de villes, plus de sûreté ; nous serions exposés à la rage des bêtes, et nous n'exercerions pas moins de cruautés les uns contre les autres que les bêtes mêmes. Les autres philosophes n'ont point été moins extravagans. Quel jugement peut-on faire de celui qui a dit que la neige était noire? Il

fallait qu'il dît ensuite que la poix était blanche. C'est celui-là même qui disait qu'il était né pour regarder le ciel et le soleil, et qui ne voyait rien sur la terre en plein midi. Xénophane fut assez simple pour croire ce que les mathématiciens lui disaient: que la lune était vingt et une fois plus grande que la terre. Il ajouta que dans le creux de la lune il y a une terre habitée comme la nôtre. Les hommes de cette terre-là ont donc aussi une autre lune qui les éclaire durant la nuit; et peut-être que le globe que nous habitons est la lune d'une autre terre. Sénèque témoigne que, parmi les stoïciens, il s'est trouvé un philosophe qui doutait s'il donnerait des hommes au soleil. Quelle raison avait-il de douter, puisqu'il ne pouvait rien perdre en les donnant? Mais il appréhendait peut-être de les exposer au péril d'être brûlés, et il ne voulait pas être la cause d'un si funeste incendie.

XXIV. Ceux qui tiennent qu'il y a des antipodes, tiennent-ils un sentiment raisonnable? Y a-t-il quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes qui aient les pieds en haut et la tête en bas; que tout ce qui est couché en ce pays-ci, soit suspendu en celui-là; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent aussi des mers, des villes et des montagnes? Cherchons la source de cette erreur, et nous trouverons sans doute qu'elle procède de la même cause que les autres. Quand les philosophes, trompés par l'ombre de la vraisemblance, ont une fois admis un faux principe, il faut qu'ils admettent aussi les conséquences qui s'en tirent. Ils tombent de fausseté en fausseté; ils embrassent indiscrètement la première, et au lieu d'examiner la seconde qui se présente, ils la soutiennent par toute sorte de moyens, au lieu de juger de la première par la seconde. Comment donc se sont-ils engagés à soutenir qu'il y a des antipodes? En observant le mouvement et le cours des astres, ils ont remarqué que le soleil et la lune se couchent toujours du même côté et se lèvent toujours de même. Mais ne pouvant découvrir l'ordre de leur marche, ni deviner comment ils passaient de l'Occident à l'Orient, ils se sont imaginé que le ciel était rond, tel que sa vaste étendue le fait paraître; que le monde même était rond comme une boule, que le ciel tournait continuellement, et qu'en tournant il ramenait le soleil et les astres de l'Occident à l'Orient. C'est ce qui les a portés à faire des globes d'airain, sur lesquels ils ont gravé des figures monstrueuses auxquelles ils ont donné le nom d'astres. Le ciel étant rond, il fallait que la terre, qui est renfermée dans son étendue, fût aussi ronde. Que si elle est ronde, elle regarde le ciel de tous côtés de la même manière, et lui oppose de tous côtés des mers, des plaines et des montagnes. Il suit encore de là qu'il n'y a aucune partie qui ne soit habitée. Voilà comment la rondeur que l'on a attribuée au ciel a donné occasion d'inventer les antipodes. Quand l'on demande à ceux qui défendent ces opinions monstrueuses, comment il se peut faire que ce qui est sur la terre ne tombe pas vers le ciel, ils répondent: que c'est parce que les corps pesans tendent toujours vers le milieu comme les rayons d'une roue, et que les corps légers, comme les nuées, la fumée, le feu, s'élèvent en l'air. J'avoue que je ne sais ce que je dois dire de ces personnes qui demeurent opiniâtres dans leurs erreurs, et qui soutiennent leurs extravagances, si ce n'est que quand ils disputent, ils n'ont point d'autre dessein que de se divertir ou de faire paraître leur esprit. Il me serait aisé de prouver, par des argumens invincibles, qu'il est impossible que le ciel soit au-dessous de la terre. Mais je suis obligé de finir ce livre-ci, ce que je ne saurais faire pourtant sans y ajouter auparavant quelques matières de grande importance. Comme on ne peut réfuter les erreurs de tous les philosophes, je me contenterai d'en avoir représenté quelques-unes par lesquelles on jugera des autres.

XXV. Il ne me reste plus qu'à dire quelque chose de la philosophie en général avant de finir ce livre. Le grand imitateur de Platon a écrit: que la philosophie n'était pas commune et qu'il n'y avait que les savans qui pussent y aspirer. La philosophie est donc distinguée de la sagesse, qui doit être commune à tous les hommes. Ces philosophes se rendent propre un bien qui est donné indifféremment à tout le monde, et ils sont animés d'une si maligne jalousie, qu'ils voudraient pouvoir bander ou arracher les yeux aux autres, de peur qu'ils ne voient le

soleil. Les priver de la sagesse n'est rien moins qu'éteindre en eux une lumière divine. La nature humaine étant capable de sagesse, toutes sortes de personnes, les paysans, les artisans, les femmes, les enfans et les vieillards, enfin tous les peuples, de quelque langue et de quelque pays que ce soit, la devraient apprendre. Le mystère que l'on fait de la philosophie, bien qu'il ne consiste le plus souvent qu'à porter une longue barbe et un manteau, est une preuve convaincante que la philosophie n'est ni la sagesse ni le moyen de l'acquérir. Cette vérité a été reconnue par les stoïciens qui ordonnaient aux femmes et aux esclaves de s'adonner à la philosophie, par Épicure qui exhortait les plus ignorans à l'étude, par Platon qui avait jeté dans son esprit le plan d'une ville qui n'aurait été composée que de sages. Leur projet était fort louable; mais il est demeuré sans exécution. Il est aussi fort difficile de parvenir à la connaissance de la philosophie. Il faut premièrement apprendre à lire pour pouvoir voir les livres, parce qu'on ne saurait recevoir de vive voix une si prodigieuse variété de préceptes, ni en conserver la mémoire. Il faut donner ensuite beaucoup de temps à la grammaire pour apprendre à parler. Il n'est pas permis d'ignorer la rhétorique, parce que sans elle on ne saurait exprimer ses pensées avec élégance. La géométrie, la musique et l'astrologie sont nécessaires à cause de l'étroite liaison qu'elles ont avec la philosophie. Or tous ces arts ne peuvent être appris ni par les filles, qui sont obligées d'apprendre durant leur jeunesse quantité de choses nécessaires pour l'usage de la maison, ni par les esclaves, qui sont employés à servir dans le temps qu'il faudrait donner à l'étude, ni par les pauvres, par les artisans et les gens de la campagne qui travaillent tout le jour pour gagner leur vie. Voilà pourquoi Cicéron a dit : que la philosophie fuit la multitude. Si Épicure reçoit les plus ignorans dans son école, comment leur fera-t-il entendre ce qu'il enseigne touchant les principes, et qui est si difficile et si obscur, qu'à peine peut-il être compris par les plus habiles ? Que peut faire un esprit qui n'a aucune teinture des lettres dans une matière épineuse d'elle-même, et qui a été encore embrouillée par la malice des philosophes qui l'ont traitée et déguisée par l'artifice des orateurs qui en ont parlé? Enfin les philosophes n'ont jamais enseigné la philosophie qu'à une seule femme, savoir à Thémiste, et à un seul esclave, savoir à Phédon, qui, comme il servait mal son maître, fut acheté et instruit par Cébès. On met aussi de ce nombre-là Platon et Diogène, bien qu'ils fussent nés libres et qu'ils eussent été pris. On dit que Platon fut racheté de huit sesterces par Anicéris. Sénèque lui dit des injures d'avoir mis à si bas prix un si excellent philosophe. Mais il me semble qu'il y a de la fureur à se fâcher contre un homme de ce qu'il n'a pas prodigué son bien mal à propos. Il devait donner une aussi grande quantité d'or que celle que Priam donna pour le corps d'Hector, ou compter plus de pièces d'argent qu'il n'en demandait. Entre tous les étrangers ils n'ont enseigné la philosophie qu'à Anacharsis, Scythe de nature, qui ne l'aurait jamais pu apprendre s'il n'avait su auparavant la langue grecque et la grammaire.

XXVI. La doctrine du ciel qui contient la véritable sagesse fait toute seule ce que les philosophes ont jugé qu'il fallait faire, bien qu'ils ne le pussent faire, et qu'ils crussent qu'il ne pouvait être fait par les autres. Comment ceux qui ne sont persuadés de rien pourraient-ils persuader quelque chose ? Comment ceux qui obéissent à leurs passions, qui confessent qu'elles ont plus de force que leur raison, pourraient-ils réprimer celles des autres, modérer l'ardeur de leurs désirs et apaiser les mouvemens de leur colère? L'expérience fait voir au contraire la grandeur du pouvoir que les commandemens de Dieu, qui sont simples et véritables, exercent sur l'esprit des hommes. Donnez-m'en un qui soit sujet à la colère et accoutumé à de grands emportemens, je le rendrai aussi doux qu'un mouton dès que je lui aurai dit quelques paroles du Sauveur. Donnez-m'en un qui soit avare et insatiable, je le rendrai libéral, et je lui ferai donner son argent à pleines mains. Donnez-m'en un qui soit délicat, et qui n'appréhende rien tant que la douleur et la mort, je lui ferai mépriser les tourmens, les feux, et le taureau de Phalaris. Donnez-m'en un qui soit débauché, je le rendrai sobre et tempérant. Donnez-m'en un qui soit cruel et qui aime à répandre le sang, je changerai toute sa fureur en humanité. Enfin donnez-m'en un qui soit injuste, déréglé et

compense qui soit digne d'elle. Ceux qui ne désirent pas cette immortalité ne sont pas dans la véritable religion, qui tend à la vie éternelle comme à sa fin. Ils ne connaissent ni la valeur de la vertu ni la récompense qu'elle mérite. Ils ne regardent pas le ciel quoiqu'ils croient le regarder quand ils y cherchent ce qu'ils n'y sauraient trouver, parce qu'il n'y a point d'autre raison de regarder le ciel que pour embrasser la religion qui en est venue, ou pour espérer l'immortalité qui nous est promise. Quiconque songe sérieusement au service qu'il doit à Dieu, et à l'immortalité qu'il espère, regarde le ciel par les yeux de l'esprit, bien qu'il ne le regarde peut-être pas par les yeux du corps. Ceux qui n'embrassent pas la religion qui est, comme je l'ai dit, descendue du ciel, demeurent attachés à la terre. Ceux qui croient que l'âme meurt avec le corps, rampent sur la terre de la même sorte, et ne voient rien au delà du corps qui n'est lui-même qu'un amas de terre. Il ne sert de rien à l'homme d'avoir la taille droite et de regarder le ciel, s'il ne songe à Dieu et s'il n'a une ferme espérance de posséder la vie éternelle.

XXVIII. L'unique devoir auquel toute notre vie se doit rapporter, est de connaître le Dieu qui nous a mis au monde et de le servir. Les philosophes ne sont jamais parvenus à la sagesse, parce qu'ils se sont éloignés de cette fin pour laquelle ils avaient été créés. Il est vrai qu'ils ont cherché la sagesse; mais loin de la trouver, ils sont tombés en des erreurs très-grossières. Ils ont aboli toute sorte de religion, lorsque, trompés par une fausse image de vertu, ils ont tâché de délivrer les esprits de crainte. Ils ont couvert ce renversement de religion du spécieux nom de Nature. Car comme ils ne savaient pas que Dieu a fait le monde ni aucun autre ouvrage, ils en ont attribué la production à la Nature, ce qui est la même chose que s'ils avaient dit que toutes choses sont nées d'elles-mêmes; en quoi il est certain qu'ils ont fait voir une extrême imprudence; car la Nature n'est rien d'elle-même, si on la sépare de la providence et de la puissance divine. Que si par le nom de Nature ils n'entendent que Dieu, quel étrange renversement de langage? que si par le mot de Nature ils entendent ou la manière et la nécessité de la naissance, ou les conditions auxquelles nous venons au monde, ils n'entendent rien de sensible ni de palpable, et il n'y a en effet que la providence de Dieu qui préside à la naissance de toutes choses. Que s'ils donnent le nom de Nature au ciel et à la terre, la Nature sera l'ouvrage de Dieu, et non pas Dieu même. Ils sont tombés dans une erreur semblable touchant la Fortune; car ne sachant d'où leur venaient ni les biens ni les maux, ils ont inventé une déesse qui se joue du sort des hommes. Ils se vantent d'être tous les jours aux mains avec elle, bien qu'ils ne sachent qui les a engagés dans ce combat, ni quel est le sujet de leur différend. Tous ceux qui ont entrepris de consoler ceux qui étaient affligés de la perte de leurs proches ont fait de sanglantes invectives contre la Fortune, et jamais ils n'ont relevé le mérite de la vertu, qu'ils ne la lui aient opposé comme la plus irréconciliable ennemie. Cicéron publie qu'il a toujours combattu la Fortune, qu'il l'a vaincue lorsqu'il a ruiné les entreprises des ennemis, et qu'il n'a pas été vaincu lorsqu'il a été chassé de sa maison et de son pays. Mais il avoue lâchement qu'il en a été vaincu, lorsqu'il a perdu sa chère fille. « Je me rends, dit-il, et je pose les armes. » Y a-t-il rien de si misérable qu'un homme qui se soumet de la sorte : il avoue que c'est une folie, mais il soutient en même temps que tout le monde n'est pas sage. Pourquoi donc en prend-on le nom? Pourquoi cherche-t-on des termes si magnifiques pour exprimer le mépris des grandeurs du monde? Pourquoi affecte-t-on un habit différent de celui des autres? Enfin pourquoi donne-t-on ces préceptes de sagesse, si jamais personne n'a été sage? On ne doit pas tâcher de nous rendre odieux, sous prétexte que nous nions que les philosophes soient parvenus à la sagesse puisqu'ils reconnaissent eux-mêmes qu'ils ne savent rien. Quand ils se trouvent embarrassés, et qu'ils ne peuvent rendre raison des matières qu'ils traitent, ils s'écrient comme des furieux, qu'ils sont des ignorans et des aveugles. Anaxagore déclare que toute la nature est couverte de ténèbres. Empédocle se plaint que la voie du sens est étroite, comme si pour penser il avait besoin d'un chemin fort large, d'un char superbe, et d'un équipage magnifique. Démocrite dit que la vérité est cachée au fond d'un puits; mais il le dit avec la même impertinence avec laquelle il dit tout le reste. Elle n'est pas au fond d'un puits où il avait pu descendre ou

pourquoi ne règne-t-elle pas et ne reçoit-elle pas nos hommages toute seule? Si elle n'envoie que du mal, pourquoi la vénère-t-on comme une déesse? Pourquoi envie-t-elle la prospérité à ceux qui lui offrent des sacrifices? Pourquoi est-elle plus favorable aux méchans qu'aux gens de bien? Pourquoi prend-elle plaisir à tendre des piéges, à tromper, à ruiner les hommes, et à les jeter dans des tristesses mortelles? Qui lui a donné l'ordre et le pouvoir de faire une guerre si cruelle aux hommes, et de disposer de toutes choses par son caprice et sans aucune justice? Les philosophes devaient chercher l'éclaircissement de ces questions, plutôt que d'accuser légèrement la Fortune, tout innocente qu'elle est; car, quand il y aurait en effet une Fortune, ils ne sauraient rendre aucune raison de la haine si implacable qu'ils lui attribuent contre les hommes. Ainsi les plaintes continuelles qu'ils font de son injustice, et les vains éloges dont ils relèvent leur propre vertu, ne sont que d'extravagantes rêveries, qui font voir la faiblesse et la légèreté de leur esprit. Qu'ils n'aient donc point de jalousie de ce que Dieu a eu la bonté de nous révéler la vérité. Comme nous savons qu'il n'y a point de Fortune, nous savons aussi qu'il y a un méchant esprit qui est l'ennemi déclaré de la justice, qui persécute les gens de bien, qui s'oppose à tous les desseins de Dieu par le motif d'une jalousie dont j'ai rapporté le sujet dans le second livre de cet ouvrage. Il dresse des piéges à tous les hommes; il embarrasse aisément dans les filets de l'erreur ceux qui ne connaissent point Dieu; il les enveloppe de ténèbres; il les accable du poids de leur propre extravagance, afin qu'ils ne parviennent jamais à la connaissance qui renferme la sagesse et la vie éternelle; il use de ruse et d'adresse pour surprendre ceux qui connaissent Dieu, et pour les porter au péché par le plaisir; et quand ce moyen ne réussit pas, il a recours à la violence. Dieu a différé à dessein le châtiment que mérite son péché, afin qu'il exerce notre vertu, qui ne saurait devenir parfaite que par l'épreuve; car la vertu est la patience qui a supporté le mal sans être vaincue. Ainsi nous n'aurions point de vertu si nous n'avions point d'ennemi. Comme les philosophes ont senti la violence de cette puissance contraire et qu'ils en ont ignoré le nom, ils ont inventé celui de Fortune, ce qui est fort extravagant, comme Juvénal a eu dessein de le marquer par ces paroles :

> Il n'y a point de divinité sans la prudence; mais à l'égard de la Fortune, nous la reconnaissons pour une déesse, et comme telle nous la plaçons dans le ciel.

Ce sont donc, comme Cicéron l'avoue, la folie, l'erreur, l'ignorance et l'aveuglement qui ont inventé les noms de Nature et de Fortune : les philosophes n'avaient garde de connaître la vertu, puisqu'ils ne connaissaient pas l'ennemi contre lequel ils la devaient faire paraître. Si cette vertu est jointe à la sagesse, ou si c'est la sagesse même, comme ils le prétendent, ils ne savent en quoi elle consiste. Quiconque ne connaît pas son ennemi, ne saurait se préparer comme il faut à le combattre; il ne choisira pas des armes propres à remporter la victoire. Au lieu de poursuivre son ennemi, il ne poursuivra que son ombre. Il sera infailliblement vaincu, parce qu'il ne prévoit pas le coup qui le menace et qui le percera de part en part.

XXX. J'ai fait voir, autant que mon peu de suffisance me l'a pu permettre, combien les philosophes se sont éloignés de la vérité. Je sais que j'ai omis beaucoup de choses; mais aussi je n'avais pas entrepris de combattre toutes leurs erreurs : j'avais seulement été obligé de montrer, comme en passant, qu'un si grand nombre d'excellents esprits s'étaient misérablement consumés à la poursuite du mensonge, pour empêcher que ceux qui avaient reconnu qu'il n'y avait pas d'espérance de trouver la vérité dans les religions païennes, ne l'allassent chercher parmi les sectes si différentes de ces sages de l'antiquité. Il ne reste donc aucune espérance ni aucun salut que dans la doctrine que nous soutenons. Toute la sagesse consiste à connaître Dieu et à le servir. J'élève ma voix, autant qu'il m'est possible, pour déclarer et pour publier : que nous avons dans notre religion la vérité que les philosophes ont cherchée durant toute leur vie, et qu'ils n'ont jamais pu trouver parce qu'ils n'ont aucune religion, ou qu'ils n'en ont eu qu'une mauvaise. Éloignons-nous de ces maîtres qui ne font que nous troubler au lieu de nous instruire. Que pourraient-ils nous enseigner, eux qui n'ont rien appris? Qui ces malades pourraient-ils

guérir? Qui ces aveugles pourraient-ils instruire? Que ceux qui désirent connaître la sagesse se rendent en foule à notre religion. Attendrons-nous que Socrate commence à savoir quelque chose, qu'Anaxagore trouve la lumière au milieu des ténèbres, que Démocrite tire la vérité du fond du puits où elle est cachée, qu'Empédocle élargisse les chemins des sens par où les objets entrent dans l'âme, enfin qu'Arcésilas et Carnéade voient et comprennent? Une voix du ciel nous déclare la vérité; une lumière plus éclatante que le soleil nous la montre. Pourquoi sommes-nous assez injustes envers nous-mêmes, pour refuser la sagesse que les philosophes les plus célèbres de l'antiquité ont cherchée inutilement durant tout le temps de leur vie? Quiconque veut devenir sage et heureux n'a qu'à écouter la voix de Dieu, à apprendre la justice, à méditer le sujet pour lequel il a été mis au monde, à mépriser tout ce qu'il y a sur la terre, à faire profession du culte de Dieu, pour parvenir un jour au souverain bien, dont la jouissance doit faire tout son bonheur. Il faut pour cela renoncer à toutes les autres religions, rejeter tout ce que l'on dit pour leur défense, réfuter les erreurs de toutes les sectes des philosophes. La vérité s'élèvera sur les ruines du mensonge. Après avoir détruit les fausses religions, il est aisé d'établir la nôtre par des exemples, par des argumens et par des témoignages convaincans, et de faire voir que l'extravagance que les philosophes nous attribuent ne se rencontre que parmi eux. Bien qu'en réfutant leurs erreurs et en faisant voir qu'ils ne possèdent point la véritable sagesse, j'aie marqué assez clairement le lieu où elle réside, je me suis proposé de le prouver encore plus solidement dans tout le livre suivant.

LIVRE IV.

DE LA VRAIE SAGESSE ET DE LA VRAIE RELIGION.

1. Quand je considère, empereur Constantin, l'état des premiers temps, et que je vois que la folie d'un siècle a répandu de si épaisses ténèbres sur l'esprit des hommes qui ont vécu dans les siècles suivans, qu'ils se sont oubliés eux-mêmes jusqu'à chercher sur la terre l'objet de leur culte et de leur bonheur, au lieu de le chercher dans le ciel, je n'en conçois pas moins d'indignation que d'étonnement: ce monstrueux dérèglement a changé leur félicité en disgrâce, lorsque abandonnant Dieu, l'auteur de toutes les créatures, ils ont commencé à adorer les ouvrages de leurs mains. En se détournant du souverain bien, sous prétexte qu'il ne peut être vu, touché ni compris, et en s'éloignant de la pratique des vertus par lesquelles ils le pouvaient posséder, ils ont recherché des dieux corruptibles et fragiles, et, n'ayant soin que des choses qui peuvent servir à parer, à nourrir et à réjouir le corps, ils sont tombés dans une mort éternelle. Leur superstition a été accompagnée d'injustice et d'impiété; car ayant tourné leur esprit aussi bien que leur visage vers la terre au lieu de les tourner vers le ciel, ils se sont attachés à des religions et à des biens qui n'ont rien que de terrestre. C'est de là que sont venues les querelles et les guerres, la mauvaise foi, et tous les crimes que la mauvaise foi traîne après elle. Les hommes ont méprisé les biens éternels et incorruptibles, pour jouir des biens temporels et périssables, et ont préféré le mal présent au bien à venir. Voilà comment, après avoir joui de la lumière, ils ont été enveloppés de ténèbres, et ce qui est plus étonnant, voilà comment ils ont commencé à se faire appeler sages aussitôt qu'ils ont perdu la sagesse. Personne ne s'attribuait ce nom au temps auquel tout le monde le méritait. Plût à Dieu que, maintenant qu'il est si rare, au lieu qu'autrefois il était si commun, ceux qui le prennent sussent ce qu'il signifie! ils pourraient peut-être, par leur esprit, par leur autorité et par leurs conseils, retirer le peuple des erreurs et des vices où il est engagé. Mais ils sont tous fort éloignés de la sagesse, et la vanité avec laquelle ils en prennent le nom ne montre que trop qu'ils n'en ont pas l'effet. Avant néanmoins que la philosophie commune dont on parle tant fût inventée, on dit qu'il y a eu sept hommes qui, pour avoir recherché les premiers les secrets de la nature, ont mérité d'être appelés sages. Oh! le malheureux siècle où il ne s'est trouvé que sept hommes! car nul n'est homme s'il n'est sage. Si tous les autres ont été fous, ces sept-là n'ont pas été sages, parce que pour l'être en effet, il ne le faut

pas être selon le jugement des fous. Tant s'en faut qu'ils aient été sages, que, dans les siècles suivans, où les sciences ont fait de notables progrès et où elles ont été cultivées par d'excellens esprits, la vérité n'a pu être découverte! Depuis le temps de ces sept sages, les Grecs ont brûlé d'un désir incroyable d'apprendre, et au lieu néanmoins de s'attribuer le nom superbe de sages, ils se sont contentés de celui d'amateurs de la sagesse. Ainsi ils ont couronné la folie et l'orgueil des autres, et ont reconnu en même temps leur propre ignorance; car toutes les fois qu'ils ont trouvé de l'obscurité dans les questions qu'ils traitaient, et qu'ils ont vu que la nature se couvrait comme d'un voile pour les empêcher de pénétrer ses secrets, ils ont avoué franchement qu'ils ne voyaient rien; en quoi ils ont sans doute été plus sages, en reconnaissant leur peu de lumières et de suffisance, que ceux qui se sont persuadés eux-mêmes de l'être.

II. Si les premiers qui ont pris le nom de sages ne l'ont pas été en effet, et si les seconds qui n'ont point fait difficulté d'avouer qu'ils ne l'étaient pas, ne l'étaient pas en effet, il s'ensuit nécessairement qu'il faut chercher ailleurs la sagesse. D'où vient que tant d'excellens esprits qui l'ont cherchée avec tant de soin, durant tant de siècles, ne l'ont put trouver, si ce n'est qu'ils l'ont cherchée hors des limites où elle se renferme? Ils ont fait divers voyages pour découvrir le pays où elle s'était retirée; elle est cependant quelque part, et il est évident que Dieu, par un ordre incompréhensible, a caché ce trésor sous l'apparence de la folie. Je me suis souvent étonné de ce que Pythagore et Platon, qui sont allés jusqu'en Égypte et en Perse pour apprendre les cérémonies et les mystères de la religion de ces pays-là, sous lesquels ils se doutaient que la sagesse était cachée, ne sont pas allés dans la Judée qui était plus proche d'eux et où ils pouvaient uniquement trouver la sagesse. Je me persuade qu'ils en furent détournés par la divine providence, de peur qu'ils ne connussent la vérité, parce que la justice de Dieu et la véritable religion devaient encore alors être cachées aux étrangers. Dieu avait résolu d'envoyer dans les derniers temps un grand maître, qui ôtât la vérité à la nation ingrate et perfide des Juifs pour la révéler aux aux autres. C'est ce que je me propose de faire voir dans ce livre-ci, après néanmoins que j'aurai montré la liaison directe qu'il y a entre la religion et la sagesse.

III. Le culte des dieux n'est nullement conforme à la sagesse, comme je l'ai fait voir dans le premier livre, non-seulement parce qu'il abaisse au-dessous des créatures les plus terrestres l'homme, qui est descendu du ciel, mais aussi parce qu'il ne contient aucunes maximes qui servent à la réforme des mœurs et à la conduite de la vie; et qu'au lieu de se rapporter à la connaissance de la vérité, il ne se termine qu'à un ministère purement extérieur. Il n'appartient point à la véritable religion, parce qu'il ne donne aucun précepte de vertu et de justice, et ne nous rend point meilleurs. La philosophie ne nous conduisant pas à la religion, n'a garde de contenir la sagesse. Dieu, qui gouverne le monde et qui comble continuellement les hommes de ses bienfaits, veut qu'ils lui en rendent des actions de grâces: aussi n'y a-t-il ni piété, ni sagesse sans reconnaissance. La philosophie et la religion sont séparées parmi les païens; ceux qui font profession de s'adonner à l'étude de la sagesse ne s'ingèrent point du service des dieux, et ceux qui sont employés au ministère des temples n'entreprennent point d'enseigner la sagesse. Il paraît par là qu'ils n'ont point de vraie sagesse ni de vraie religion. Voilà pourquoi leur philosophie n'a pu comprendre la vérité, et pourquoi leur religion n'a pu rendre raison de son culte, parce qu'il n'en a en effet aucune. Quand la sagesse et la religion sont unies, elles sont toutes deux véritables. Notre religion doit être éclairée; parce que nous sommes obligés de connaître ce que nous adorons; mais notre connaissance doit aussi être agissante, c'est-à-dire qu'elle nous doit faire pratiquer le bien que nous connaissons. Mais où est-ce que la sagesse et la religion sont unies, si ce n'est où l'on n'adore qu'un Dieu, et où les prêtres qui lui offrent des sacrifices enseignent la sagesse?

Que personne ne doute de la vérité de ce que je dis, sous prétexte qu'il se peut faire, et qu'il est même peut-être arrivé, que les philosophes ont été prêtres des dieux. Alors la philosophie a été oisive durant l'exercice de la religion, et la religion est demeurée muette pendant que la philosophie a parlé. Cette religion-là est en effet muette, non-seulement parce que les idoles qu'elle révère le sont, mais aussi parce que tout

que Dieu donne à ses enfans dans son royaume, et ne seront point exempts du châtiment éternel dont il punit l'infidélité et l'insolence de ceux qui refusent de lui rendre le service et le culte qu'ils lui doivent. Ceux qui ont adoré plusieurs dieux, et ceux même qui ont fait profession de sagesse, n'ont connu Dieu ni en qualité de père, ni en qualité de maître; les uns ont cru qu'il ne fallait rien adorer; les autres ont suivi la religion du peuple. Ceux qui ont reconnu l'unité de Dieu, comme Platon qui a déclaré qu'il n'y a qu'un Dieu qui a fait le monde, et comme Cicéron qui a dit que Dieu a produit l'homme d'une manière particulière, ne lui ont pas rendu le culte qu'ils lui devaient comme à leur père et comme à leur maître. Non-seulement la pluralité des dieux fait voir, comme je l'ai déjà dit, qu'ils ne peuvent être ni nos pères, ni nos maîtres, mais la raison en peut convaincre avec une entière évidence, parce qu'il ne paraît point que les dieux aient fait l'homme, ni qu'ils aient été avant le temps auquel il a été fait. Il est certain qu'il y avait des hommes sur la terre avant que Vulcain, que Bacchus, qu'Apollon et que Jupiter fussent nés. On n'a pas même la coutume d'attribuer ni à Saturne, ni à Cœlus son père, la formation de l'homme. Que si nul de ceux que l'on adore n'a formé l'homme, nul ne peut être appelé ni son père, ni son Dieu. Il n'est donc point permis de révérer ceux qui n'ont pu faire l'homme, qui n'a pu être fait que par un seul, et il ne faut révérer que celui qui a précédé Jupiter et Saturne, et qui est avant le ciel et la terre. Il n'y a que celui-là qui ait pu faire l'homme. Il n'y a que lui qui doive être appelé son père et son maître; il n'y a que lui qui le gouverne avec un droit absolu de vie et de mort. Quiconque ne l'adore pas est un esclave insensé, qui ne connaît pas son maître et qui s'est échappé d'entre ses mains, ou un fils impie qui fuit en la présence de son père.

V. Il est temps de traiter de la religion et de la sagesse, après avoir montré, comme j'ai fait, qu'elles ne peuvent se séparer. Je n'ignore pas combien il est difficile de parler des choses du ciel. Il faut néanmoins entreprendre d'éclaircir la vérité, afin que ceux qui la méprisent et qui la rejettent, parce qu'elle leur paraît pleine de folie, soient délivrés de l'erreur et évitent le danger où ils sont de périr. Mais, avant que de parler de Dieu et de ses ouvrages, je suis obligé de dire quelque chose des prophètes, dont je ne puis me dispenser de rapporter ici les témoignages, comme je m'en suis dispensé dans les livres précédens. Quiconque désire s'instruire de la vérité doit non-seulement s'efforcer de pénétrer le sens de leurs paroles, mais encore examiner avec soin le temps qu'ils ont vécu, pour savoir ce qu'ils ont prédit et combien d'années se sont écoulées depuis leurs prédictions jusqu'à l'accomplissement qui les a suivies. Il n'y a pas grande difficulté à distinguer les temps de la sorte, parce que chaque prophète a marqué le règne sous lequel il a été inspiré par l'esprit de Dieu. On a outre cela entre les mains une quantité de livres, de chroniques qui commencent au temps de Moïse, qui a vécu près de neuf cents ans avant la guerre de Troie. Il gouverna durant quarante années le peuple Juif et eut pour successeur Josué, qui le gouverna vingt autres années. Ce peuple fut ensuite sous la conduite de juges pendant trois cents soixante-dix ans. Ils changèrent après cela la forme de leur gouvernement et obéirent à des rois. Ils vécurent de la sorte l'espace de quatre cent soixante ans, jusqu'au règne de Sédéchias, sous lequel ils furent emmenés captifs à Babylone où ils demeurèrent soixante-dix ans, jusqu'à ce que Cyrus, qui régnait parmi les Perses au même temps que Tarquin le Superbe régnait parmi les Romains, daigna les rétablir dans leur pays. Ainsi il est aisé de trouver dans les histoires des Juifs, des Grecs et des Romains la suite des temps, et de marquer précisément celui de chaque prophète. Il est constant que Zacharie, le dernier de tous, a écrit ses prophéties au huitième mois de la seconde année du règne de Darius; et partant, les prophètes sont plus anciens que tous les auteurs grecs. Je dis tout ceci à dessein de faire en sorte que ceux qui, ne sachant point l'origine de notre religion, ont la témérité de mépriser l'Écriture sainte, comme si elle était fort nouvelle, reviennent de leur égarement. Je ne doute point que quiconque prendra la peine de faire un calcul exact des temps ne reconnaisse la vérité et ne renonce à l'erreur.

VI. Avant que Dieu commençât à travailler au merveilleux ouvrage de l'univers, il engendra un esprit saint, incorruptible et irrépréhensible,

qu'il appela son fils. Bien qu'il ait créé depuis quantité d'autres esprits, que nous appelons des anges, il n'a donné le nom de Dieu qu'à ce premier-né, qui lui est égal en grandeur et en puissance. Non-seulement les prophètes s'accordent à publier que Dieu a un fils qui possède un pouvoir infini, mais Trismégiste et les sibylles le témoignent. Voici comment Trismégiste en parle dans un livre qui a pour titre: *Discours parfait.* « Le Seigneur et le Créateur de l'univers, que nous avons coutume d'appeler Dieu, a fait un Dieu visible et sensible. Quand je l'appelle visible et sensible, je n'ai pas l'intention de faire croire qu'il tombe sous les sens, je veux seulement marquer que c'est de lui que procède le sentiment et l'intelligence. Dieu l'a produit le premier comme son Fils unique; il l'a fait paraître comme le plus grand de tous les biens, et l'a aimé comme sa chère production. » La sibylle Érythrée l'appelle le chef et le général des hommes, le conducteur et le gardien des fidèles. Une autre sibylle enseigne qu'il n'y a rien de si nécessaire que de le connaître comme Dieu, et comme Fils naturel et légitime de Dieu. C'est le même Fils de Dieu qui, parlant par la bouche de Salomon, le plus sage de tous les rois, et rempli du Saint-Esprit, a rendu de lui-même ce témoignage: « Le Seigneur m'a possédé au commencement de ses voies; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors. J'ai été établi dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre fût créée; les abîmes n'étaient point encore, lorsque j'étais déjà conçu; les fontaines n'étaient point encore sorties de la terre; la pesante masse des montagnes n'était pas encore formée; j'étais enfanté avant les collines. Il n'avait pas encore créé la terre, ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présent; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites, qu'il imposait une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posait les fondemens de la terre, j'étais avec lui, et je réglais toutes choses. J'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde. » Trismégiste l'a appelé l'ouvrier, et la sibylle l'a appelé le conseiller de Dieu, parce qu'il a reçu une si grande sagesse et une si grande puissance de son père, qu'il s'est servi et de son conseil et de ses mains quand il a voulu faire le monde.

VII. Quelqu'un demandera peut-être en cet endroit le nom de ce fils, si puissant et si chéri de Dieu, qui non-seulement est avant le monde, mais qui l'a créé par sa force infinie, et en a rangé les parties en ordre par sa sagesse. La première leçon que nous devons apprendre à cet égard, est que son nom n'est connu que de lui et de Dieu son père, et qu'il ne l'est point des anges qui sont dans le ciel, et qu'il ne sera point déclaré, selon que l'Écriture le témoigne, que les desseins de Dieu n'aient été entièrement accomplis. Trismégiste assure que ce nom-là ne peut être prononcé par la bouche d'un homme; voici ses paroles: « La volonté de ce bien divin est le principe de ce principe; c'est elle qui a produit un Dieu dont le nom ne peut être prononcé par la bouche d'un homme. » Et, un peu après, il ajoute ce qui suit: « On ne saurait expliquer, ô mon fils! la sagesse de Dieu; son nom est au-dessus de toutes les paroles des hommes. » Mais quoique le nom que le père lui a donné dès le commencement ne soit point connu, il en a néanmoins un autre parmi les anges, et un autre parmi les hommes. Il a parmi les hommes le nom de Jésus; celui de Christ n'est pas un nom propre, c'est une marque de puissance et de royauté, et c'est ainsi que les Juifs appellent leurs rois. Je crois devoir l'expliquer, à cause de ceux qui le corrompent par ignorance, et qui, en changeant une lettre, disent Chrest au lieu de Christ. Les Juifs avaient reçu ordre de faire un baume pour sacrer ceux qui étaient élevés à la dignité soit sacerdotale, soit royale. Ce sacre était autrefois parmi eux une marque de la souveraine puissance, comme la pourpre en est une aujourd'hui parmi les Romains. Les anciens Grecs se servaient du verbe χρίεσθαι, pour signifier l'onction du sacre, comme leurs descendans se sont servis depuis de celui d'ἀλείφεσθαι. Homère en rend témoignage, en exprimant dans ses poésies la manière dont cette cérémonie s'observait. C'est pour cela que nous appelons le Fils de Dieu Christ, c'est-à-dire oint, et en hébreu Messie. On trouve ἠλειμμένος dans quelques livres grecs mal traduits de l'hébreu. De quelque mot

que l'on se serve, il est certain que l'on ne désigne point qu'il soit roi de la terre, parce que le temps de prendre possession de ce royaume-là n'est pas encore arrivé; mais on marque qu'il est roi d'un royaume céleste et éternel, dont je parlerai dans le dernier livre de cet ouvrage. Maintenant je dirai quelque chose de sa première naissance.

VIII. Nous déclarons d'abord qu'il a deux naissances, l'une spirituelle et l'autre corporelle. C'est pour cela que le prophète Jérémie a dit ces paroles : « Je vous connaissais avant que de vous avoir formé dans mon sein; » et ces autres : « Il était heureux avant que d'être né. » Il est certain que ni les unes ni les autres ne peuvent convenir à d'autre qu'à Jésus-Christ qui, étant Fils de Dieu dès le commencement, a reçu dans le temps une seconde naissance selon la chair. La confusion que plusieurs ont faite de ces deux naissances les a extrêmement embarrassés, bien qu'ils eussent été instruits de nos mystères. Je les distinguerai si clairement que personne ne pourra plus s'y tromper. Quiconque entend nommer le Fils de Dieu, ne doit pas s'imaginer qu'il l'ait engendré avec une femme à la manière des animaux. Dieu étant seul ne pouvait se joindre à personne, et étant tout-puissant il n'avait besoin ni de compagnie ni de secours pour produire un fils. Croirons-nous avec Orphée qu'il était tout ensemble et mâle et femelle, et que s'il n'avait eu les deux sexes il n'aurait pu engendrer son semblable? Trismégiste semble avoir été dans ce même sentiment, quand il a appelé Dieu père et mère de soi-même. Si cela était véritable, les prophètes n'auraient pas manqué de l'appeler mère, comme ils n'ont pas manqué de l'appeler père. Comment est-ce donc qu'il a engendré son fils. Il faut avouer d'abord que les œuvres de Dieu ne peuvent être ni comprises ni expliquées. L'Écriture nous enseigne pourtant que le Fils de Dieu est son verbe, et que les anges sont son esprit et son souffle. Le Verbe est un souffle mêlé avec des paroles qui signifient quelque chose. Mais parce que le souffle sort du nez, et que la parole sort de la bouche, il y a grande différence entre le Fils de Dieu et les anges. Les anges sont sortis de Dieu comme un souffle sans qu'il ait prononcé aucune parole, parce qu'ils n'étaient destinés qu'à l'exécution de ses ordres, et non à la publication de sa doctrine. Mais le fils est sorti de la bouche de son père, et comme un souffle, parce qu'il est pur esprit, et comme une parole, parce qu'il devait faire entendre aux hommes les volontés de Dieu, et leur révéler les mystères. C'est pour cela qu'on l'appelle et parole et verbe; c'est un souffle mêlé de voix que Dieu a conçu non dans son sein, mais dans son esprit, et qu'il a poussé de sa bouche tout rempli et tout animé de la grandeur et de la majesté de sa sagesse et de sa puissance. Il a aussi fait, comme je l'ai dit, les anges de son souffle. Le souffle des hommes se dissipe en un moment, parce que les hommes sont sujets à la mort; mais le souffle de Dieu subsiste et conserve la vie et le sentiment, parce que Dieu est immortel et qu'il donne le sentiment et la vie. Bien que nos paroles se dissipent et se perdent en l'air lorsque nous les prononçons, elles se conservent néanmoins par l'écriture quand nous les attachons à des caractères sensibles. Il y a beaucoup plus de sujet de croire que la parole de Dieu demeure éternellement, et qu'elle conserve toujours le sentiment et la force qu'elle a reçue de lui, comme un ruisseau reçoit son eau de sa source. Que si quelqu'un s'étonne qu'un Dieu ait engendré un Dieu, en poussant son souffle et en prononçant sa parole, il cessera de s'étonner quand il aura lu les livres des prophètes. Peut-être que plusieurs personnes qui n'ont jamais rien lu de l'Écriture ne laissent pas de savoir que David et Salomon son fils ont été deux puissants rois, qui ont joint à la souveraine puissance le don de la prophétie. Le dernier a vécu cent quarante ans avant la ruine de la ville de Troie; David son père dit dans le psaume trente-deuxième ce qui suit : « Les cieux ont été formés par sa parole, et toute leur beauté par le souffle de sa bouche. » Et dans le psaume quarante-quatrième, il dit : « Mon cœur, dans l'ardeur qu'il ressent, prononce une bonne parole; et c'est pour la gloire du Roi que je compose ce cantique. » Il témoigne par ces paroles que les œuvres de Dieu ne sont connues à nul autre qu'à son fils, qui est son verbe et qui régnera éternellement. Salomon déclare que le verbe a travaillé à la création du monde quand il dit : « Je suis sorti avant toute créature de la bouche du Très-Haut. J'ai fait lever dans le ciel une lumière qui luit toujours. J'ai enveloppé la terre d'un nuage. J'ai habité dans les lieux hauts, et j'ai

tèrent le nom d'Hébreux pour prendre celui de Juifs, du nom de Judas l'un de leurs chefs. Ils furent d'abord gouvernés par des juges, qui ne changeaient pas chaque année comme les consuls de Rome, mais qui exerçaient cette fonction leur vie durant. Le peuple tomba plusieurs fois dans l'idolâtrie durant ces temps-là, et fut réduit sous la puissance de ses ennemis, jusqu'à ce qu'ayant conçu un sérieux repentir de ses crimes, Dieu eut la bonté de le remettre en liberté. Lorsque ensuite ils furent commandés par les rois, ils s'attirèrent des guerres, et ils furent vaincus et menés captifs à Babylone, où ils souffrirent tous les mauvais traitemens que méritait leur impiété, jusqu'à ce que Cyrus, étant monté sur le trône de Perse, daigna les rétablir. Ils furent après cela gouvernés par des tétrarques jusqu'à Hérode, qui vécut au temps du règne de Tibère, en la quinzième année duquel les Juifs crucifièrent Jésus-Christ sous le consulat des deux Geminius, le vingt-deuxième jour du mois de mars. Voilà l'ordre des temps, tel que l'Écriture sainte le décrit. Maintenant, pour découvrir le fondement de notre religion, je dirai le sujet pour lequel le Fils de Dieu est descendu sur la terre.

XI. Pendant que les Juifs méprisaient les commandemens de Dieu et qu'ils violaient sa loi en se prosternant devant les idoles des étrangers, il choisissait d'excellens hommes dont il animait le zèle et dont il remuait la langue, pour faire qu'ils reprochassent à ce peuple son ingratitude, qu'ils l'exhortassent à l'expier par une sérieuse pénitence, et qu'ils le menaçassent que, s'il n'apaisait promptement sa colère, il changerait son testament, c'est-à-dire qu'il donnerait la succession de la vie immortelle et bienheureuse à une autre nation plus fidèle qu'il assemblerait d'entre les païens. Les Juifs ne se contentèrent pas de mépriser les avertissemens des prophètes, ils s'offensèrent de la généreuse liberté avec laquelle ils reprenaient leurs crimes, et inventèrent de nouveaux supplices pour les faire mourir, comme les livres sacrés le témoignent. « Je vous ai envoyé les prophètes mes serviteurs, dit Dieu par la bouche du prophète Jérémie, je vous les ai envoyés avant le jour, et vous ne les avez pas écoutés. Vous bouchiez vos oreilles, lorsque je vous disais : que chacun de vous se convertisse en quittant ses mauvaises voies, et en renonçant à ses inclinations corrompues, et vous habiterez dans cette terre que je vous ai donnée à vous et à vos pères jusqu'à la fin des siècles. Ne courez pas après des dieux étrangers, et ne m'excitez pas, par le culte que vous rendez à l'ouvrage de vos mains, à vous châtier et à vous perdre. » Le prophète Esdras, qui a vécu au temps de Cyrus, qui permit aux Juifs de retourner en leur pays, parle de cette sorte : « Ils se sont éloignés de vous ; ils ont rejeté votre loi et tué vos prophètes qui les conjuraient de revenir à vous. » Élie s'écrie dans le troisième livre des Rois : « Je suis transporté du zèle du Seigneur tout-puissant, parce que les enfans d'Israël vous ont abandonné, qu'ils ont abattu vos autels, et qu'ils ont fait mourir vos prophètes, tellement que je suis demeuré seul, et qu'ils me cherchent encore pour me mettre à mort. » Dieu, ayant réprouvé les Juifs en punition de ces impiétés, et ayant cessé de leur envoyer des prophètes, a fait descendre du ciel son premier-né, son fidèle conseiller, qui a travaillé à la création de l'univers, afin qu'il portât la religion aux nations, qu'il fît connaître Dieu à ceux qui ne le connaissaient point, et qu'il leur enseignât la justice que le peuple ingrat et perfide des Juifs avait rejetée. Dieu les avait avertis auparavant qu'il les traiterait avec cette rigueur, et le prophète Malachie l'avait marqué très-clairement par ces paroles : « Vous ne m'êtes point agréables, dit le Seigneur, et je ne recevrai point de sacrifice de vos mains ; mon nom sera glorifié parmi les nations depuis l'orient jusqu'à l'occident. » Le prophète David dit encore dans le psaume seizième : « Vous m'établirez comme chef des nations ; le peuple que je ne connaissais pas me servira. » Isaïe dit : « Je viens pour recueillir toutes leurs œuvres et toutes leurs pensées, et pour les assembler avec tous les peuples de quelque pays et de quelque langue qu'ils puissent être. Ils comparaîtront tous devant moi et ils verront ma gloire. Dieu ayant donc résolu d'envoyer sur la terre celui qui devait tracer le plan de son temple, ne voulut pas l'envoyer environné de puissance et de gloire, afin que le peuple qui, par son ingratitude, s'était éloigné de son Seigneur et de son Dieu, tombât dans l'erreur, et portât le châtiment qu'il méritait. Les prophètes avaient prédit beaucoup auparavant que cela devait arriver.

Isaïe, qui fut scié et mis à mort par les Juifs, en parle de cette sorte : « Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui a parlé. J'ai nourri des enfans, et je les ai élevés; et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement. « Jérémie en parle dans le même sens : « La tourterelle, dit-il, sait son temps, l'hirondelle et les passereaux de la campagne observent les saisons; mais mon peuple n'a point connu le jugement du Seigneur. Comment dites-vous : Nous sommes sages, et la loi du Seigneur est avec nous? C'est en vain que l'on a pris de fausses mesures. Les docteurs de la loi ont été confondus; les sages ont tremblé et ont été trompés, parce qu'ils ont rejeté la parole du Seigneur. » Dieu, ayant donc résolu, comme je l'ai dit, d'envoyer aux hommes le docteur de la vertu, ordonna qu'il eût une naissance temporelle, et qu'il devînt semblable à l'homme à qui il devait servir de compagnon, de chef et de maître. Comme il a néanmoins une bonté et une clémence infinies, il l'envoya à ceux-mêmes qui le haïssaient pour ne leur pas ôter la voie du salut, mais pour leur laisser la liberté de suivre Dieu, et pour leur donner une récompense éternelle, au cas qu'ils le suivissent, comme plusieurs le suivirent en effet, et pour faire en sorte que ceux qui s'éloigneraient de lui n'encourussent que par leur faute un châtiment éternel. Il voulut qu'il naquît parmi eux, et de leur nation, de peur que s'il avait été étranger ils n'eussent trouvé dans leur loi une excuse raisonnable de ne l'avoir point reçu, et afin aussi qu'il n'y eût aucun peuple sur la terre qui ne pût espérer de parvenir à l'immortalité.

XII. L'esprit de Dieu étant descendu du ciel, choisit une vierge dans le sein de laquelle il se répandit; elle conçut aussitôt sans avoir jamais connu aucun homme. Que personne ne s'étonne de ce que nous disons qu'une vierge est devenue enceinte par l'opération de l'esprit de Dieu, à qui tout ce qu'il veut faire est aisé, puisque quelques animaux ont la coutume de concevoir de l'air ou du vent. Cela pourrait néanmoins paraître incroyable, s'il n'eût été prédit longtemps auparavant par les prophètes. Salomon dit dans le dix-neuvième cantique : « Le sein de la Vierge a reçu la fécondité et le fruit; la Vierge est devenue mère par une grande miséricorde. » Le prophète Isaïe dit : « C'est pourquoi le Seigneur vous donnera un signe; une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. » Que peut-on dire de plus clair? Les Juifs, qui ne l'ont point voulu reconnaître, ont lu ces prophéties. Si quelqu'un s'imagine que nous les avons faites à plaisir, qu'il les leur demande, et qu'il consulte leurs livres : il n'y a point de si fort témoignage pour établir la vérité que celui que l'on tire de ses propres ennemis. Il n'a jamais été appelé Emmanuel, mais Jésus, qui signifie *salutaire* ou *sauveur*, parce qu'il est venu sauver tous les peuples. Le prophète a seulement eu l'intention de marquer, par ce terme d'Emmanuel, que Dieu devait prendre un corps et converser avec les hommes; car Emmanuel signifie : Dieu est avec nous. Depuis en effet que Dieu était né d'une vierge, les hommes devaient reconnaître qu'il était avec eux, qu'il vivait sur la terre et dans une chair mortelle : c'est sur ce sujet que David a dit : « La vérité germera de la terre. » Dieu dans qui la vérité est renfermée, a tiré un corps de la terre pour montrer le chemin du salut aux hommes qui sont sur la terre. Isaïe en parle en ces termes : « Ils ont irrité sa colère; ils ont affligé l'Esprit saint; il est devenu leur ennemi, et il les a lui-même détruits. Il s'est souvenu des siècles anciens, et a suscité le pasteur de son troupeau. » Il déclare en un autre endroit quel est ce pasteur, en disant : « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nues fassent descendre le juste comme une pluie; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps; je suis le Seigneur qui l'ai créé. » Le sauveur, c'est Jésus, comme je l'ai déjà dit. Le même prophète a parlé dans un autre endroit de cette manière : « Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sur son épaule la marque de sa principauté, et il sera appelé l'ange du grand conseil. Il a été envoyé par son père, pour révéler à toutes les nations qui sont sous le ciel le mystère et l'unité d'un Dieu, qui a été célé au peuple perfide et ingrat qui s'est re... si souvent criminel. » Daniel a prédit quel... chose de semblable : « J'avais, dit-il, une ... sion durant la nuit, et je voyais sur les n... du ciel comme le Fils de l'homme qui s'...

çait, et il arriva jusqu'à l'ancien des jours. Ceux qui étaient présens le lui présentèrent; et l'honneur, le royaume et l'empire lui furent donnés; et tous les peuples, toutes les langues et toutes les tribus le suivirent. Sa puissance sera éternelle et ne passera point; son règne n'aura point de fin. » Comment est-ce que les Juifs avouent qu'il y aura un oint ou seigneur, et comment est-ce qu'ils espèrent qu'il viendra, puisqu'ils ont refusé de le reconnaître pour Messie, sous prétexte qu'il était né d'une femme? Dieu, ayant résolu que le Messie descendrait deux fois sur la terre, une fois pour annoncer son nom aux nations, et une autre fois pour les gouverner avec une autorité absolue, pourquoi croient-ils le second avénement, et ne croient-ils pas le premier? Le prophète a marqué les deux avénemens en peu de paroles, quand il a dit : « Qu'il s'avancerait sur les nuées non comme le Fils de Dieu, mais comme le Fils de l'homme. « Il a dit qu'il devait prendre sur la terre la forme et la condition d'un homme, afin d'enseigner la justice aux hommes, pour subir la mort, descendre aux enfers, les ouvrir, ressusciter, s'élever au-dessus des nues, et retourner à son père. Quand le prophète a dit qu'il est parvenu jusqu'à l'ancien des jours, et qu'il lui a été offert, il a entendu par l'ancien des jours, Dieu qui est seul avant tous les siècles, et qui sera éternellement. Le prophète David déclare expressément dans le psaume cent neuvième : qu'après que le Christ aura souffert la mort et qu'il sera ressuscité, il montera à son père. Voici ses paroles : « Le Seigneur a dit à mon seigneur, asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à être foulés sous vos pieds. » David, qui était roi, aurait-il pu appeler son seigneur un autre que le Christ et que le Fils de Dieu, qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs? Isaïe en parle encore plus clairement : « Voici, dit-il, ce que dit le Seigneur au seigneur qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune soit fermée. Je marcherai devant vous, j'humilierai les grands de la terre, je romprai les [illegible]ain, et je briserai les gonds de fer, [illegible]erai les trésors cachés et les ri[illegible]es et inconnues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël qui vous ai appelé par votre nom. Enfin l'honneur et l'empire lui ont été donnés en vue de la puissance et de la félicité que Dieu a fait paraître sur la terre, et toutes les tribus, et toutes les langues le serviront; son pouvoir ne passera point et son règne n'aura point de fin. » Ces paroles peuvent être entendues de deux manières : l'une est que Jésus-Christ possède un grand pouvoir dès ce temps-ci, puisque tous les peuples révèrent son nom, reconnaissent sa grandeur, suivent sa doctrine, et imitent sa vertu. Il jouit déjà de l'honneur et de l'empire, puisque toutes les tribus obéissent à ses commandemens. L'autre manière d'expliquer ces paroles est de dire qu'il possédera véritablement l'empire de l'univers, lorsqu'il viendra une seconde fois environné de gloire et de majesté pour réduire tous les peuples à son obéissance, pour juger tous les hommes et pour ressusciter tous les justes. Toute sorte de mal étant alors ôté de dessus la terre, on verra un siècle d'or, comme disent les poëtes, c'est-à-dire un temps où la justice et la paix régneront. J'expliquerai toutes ces choses plus au long dans le dernier livre de cet ouvrage où je parlerai du second avénement du Messie; mais j'achèverai maintenant ce que j'avais commencé à dire touchant le premier.

XIII. Lorsque l'unique Dieu et le commun père des hommes eut résolu de leur révéler la véritable piété, il fit descendre du ciel le Docteur de la justice, et par son ministère donna une nouvelle loi à des observateurs nouveaux. Il ne la donna pas par un homme, comme il avait fait la première fois, mais par son Fils qu'il fit naître sur la terre comme un homme, afin qu'il fût tout à fait semblable à lui. Dieu le père est le principe et l'origine de toutes choses; il n'a point été produit, et Trismégiste a eu raison de dire qu'il était sans père et sans mère. Il a fallu que son fils pour lui être semblable eût deux naissances, et qu'il fût en quelque sorte et sans père et sans mère. Il a été sans mère dans sa première naissance, qui est une naissance toute spirituelle qu'il a tirée de son père seul. Il a été sans père dans la seconde, qui est une naissance corporelle qu'il a tirée d'une vierge; ainsi il a réuni en sa personne la nature divine et la nature humaine pour rendre cette dernière immortelle. Il a été fait Fils de Dieu par l'esprit et

sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur.» Jessé fut le père de David, et c'est de sa tige qu'il a été prédit que la fleur sortirait. C'est de cette même fleur que la sibylle a dit, qu'une fleur pure fleurira. Il est rapporté dans le second livre des Rois que Nathan fut envoyé à David, au temps auquel ce prince méditait de faire bâtir un temple. Dieu dit à Nathan: «Va, et dis à David mon serviteur: Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant: Vous ne me bâtirez point une maison pour demeurer, mais lorsque vos jours auront été accomplis, et que vous vous serez endormi avec vos pères, je vous susciterai un fils après vous, et je préparerai son royaume; il élèvera une maison en mon nom; et j'élèverai son royaume. Je serai son père, et il sera mon fils, et il aura la foi, lui et sa maison, durant tous les siècles.» Comme les Juifs n'entendaient pas ce passage, Salomon, fils de David, a élevé un temple en l'honneur de Dieu, et fondé une ville qu'il a appelée Jérusalem, de son nom. Cela a été cause que les Juifs ont cru que ces prophéties avaient été accomplies en sa personne. Cependant Salomon a succédé à David son père, au lieu que celui dont les prophètes ont parlé ne devait naître que depuis que David serait endormi avec ses pères; de plus, le règne de Salomon n'a duré que quarante ans. Salomon n'a jamais été appelé le fils de Dieu, il n'a été appelé que le fils de David. La maison que Salomon a fait bâtir n'a pas eu la foi comme l'Église, qui est le véritable temple de Dieu, qui est bâti non sur la terre avec des pierres, mais dans le cœur par la foi. Le temple de Salomon a été ruiné parce qu'il avait été bâti par la main des hommes. Enfin, Dieu a parlé de cette sorte des ouvrages de son fils dans le psaume cent vingt-sept: «Si le Seigneur n'édifie lui-même une maison, en vain travaillent ceux qui s'efforcent de l'édifier; si le Seigneur ne garde lui-même une ville, c'est en vain que veille celui qui la garde.»

XIV. Il paraît, par le témoignage de ces prophètes, que Jésus-Christ devait naître, selon la chair, de la race de David; qu'il devait élever en l'honneur de Dieu un temple éternel, qui est l'église, et qu'il devait y assembler toutes les nations pour y faire profession de la véritable religion. C'est la maison fidèle et le temple éternel, où celui qui ne sacrifiera pas ne remportera jamais le prix de l'immortalité. Jésus-Christ doit nécessairement être le prêtre de ce temple éternel dont il a été l'architecte. On ne peut obtenir l'entrée de ce temple, ni être admis à la vue de Dieu que par lui, comme David l'enseigne par ces paroles du psaume 109: «Je vous ai engendré dans mon sein avant l'aurore. Le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable, que vous serez le prêtre éternel selon l'ordre et l'exemple de Melchisédech.» Il a été écrit dans le premier livre des Rois: «Je susciterai pour moi un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon âme. Je lui établirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon Christ.» Zacharie a désigné clairement celui à qui Dieu promet un sacerdoce éternel; car voici comme il le nomme: «Le Seigneur, dit-il, m'a montré Jésus le grand prêtre, qui était debout en présence de l'ange du Seigneur, et le diable était debout à la droite, à dessein de s'opposer à lui; et le Seigneur dit au diable: que le Seigneur, qui a choisi Jérusalem, vous commande. Et à l'heure même le tison fut jeté hors du feu, et Jésus était vêtu d'un habit fort sale, et il était debout en présence de l'ange; et l'âme dit en sa présence à ceux qui étaient autour de lui: Otez-lui ses vêtemens sales, et revêtez-le d'une tunique qui lui tombe jusque sur les talons, et mettez-lui sur la tête une tiare éclatante. Et à l'heure même on le revêtit d'un habit, et on lui mit sur la tête une tiare éclatante. Et l'ange du Seigneur était debout, et disait à Jésus avec solennité: Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant: Si vous marchez dans mes voies, et que vous gardiez mes préceptes, vous jugerez ma maison, et je vous donnerai ceux qui se convertiront d'entre ceux qui sont ici debout. Écoutez ceci, ô Jésus! grand prêtre.» Qui ne croira que les Juifs avaient perdu l'esprit, quand, après avoir lu et entendu ces paroles, ils attentèrent à la vie du Sauveur? On compte près de cinq cents ans depuis le temps où vivait Zacharie, jusqu'à la quinzième année de l'empire de Tibère, en laquelle Jésus fut crucifié. Ce prophète était dans la fleur de son âge au temps de Darius et d'Alexandre, qui vécurent peu de temps après que Tarquin le Superbe eut été chassé de Rome. Les Juifs se sont trompés en expliquant ces passages, ou de Jésus fils de Navé, Sauveur de Moïse, ou de Jésus prêtre fils de Jose-

dit que pour chasser les maladies il ne se servait que de sa voix. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'il faisait des merveilles par sa parole, puisqu'il était la parole de Dieu, soutenue par une force toute-puissante. Mais ce n'était pas assez qu'il eût rendu la force aux paralytiques et la santé aux malades, il fallait qu'il rendît encore la vie aux morts. Quand les Juifs voyaient toutes ces merveilles, ils les attribuaient à la puissance du démon, bien qu'il y eût dans leurs livres des prophéties par lesquelles ces circonstances étaient marquées. Ils avaient ces livres-là entre les mains; ils les lisaient continuellement, et surtout ces paroles d'Isaïe : « Fortifiez les mains languissantes et soutenez les genoux tremblans. Dites à ceux qui ont le cœur abattu : Prenez courage, ne craignez point; voici votre Dieu qui vient vous venger, et rendre aux hommes ce qu'ils méritent. Dieu viendra lui-même, et il vous sauvera : alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée, parce que des sources d'eau sortiront de terre dans le désert, et que des torrens couleront dans la solitude. » La sibylle a renfermé la même prédiction dans les paroles qui suivent :

Les morts sortiront du tombeau, les boiteux marcheront d'un pas ferme et assuré, les sourds entendront la voix des autres hommes et entreront en conversation avec eux, les aveugles verront le jour et la lumière, et les muets reprendront l'usage de la langue.

Comme le nombre et la grandeur de ses miracles attiraient autour de lui une foule incroyable de personnes qui imploraient son secours, il monta un jour sur une montagne à dessein d'y adorer, et, après y être demeuré trois jours durant lesquels le peuple qui l'avait suivi était pressé par la faim, il appela ses disciples et leur demanda quelles provisions et quelles vivres ils avaient. Quand ils lui eurent dit qu'ils n'avaient que cinq pains et deux poissons, il commanda qu'on les lui apportât et que l'on rangeât le peuple par troupes, dont chacune fut de cinquante personnes, et qu'on les fît asseoir. Pendant que ses disciples exécutaient ses ordres, il rompit les pains et les poissons par morceaux qui croissaient et se multipliaient entre ses mains. Cinq mille hommes en furent rassasiés, et il se trouva encore des restes pour remplir douze corbeilles. Que peut-on faire et que peut-on jamais dire de si surprenant? La sibylle avait parlé de cette merveilleuse multiplication, quand elle avait dit qu'avec cinq pains et deux poissons il apaiserait la faim dont cinq mille personnes seraient pressées dans le désert, et que les restes seraient encore si abondans, qu'ils rempliraient douze corbeilles, et suffiraient au besoin d'une nombreuse multitude. Je voudrais bien que l'on me dît ce qu'aurait pu faire en cette occasion l'art magique dont on sait que tous les effets se terminent à tromper les sens et à éblouir les yeux? En se retirant un jour sur une montagne pour y faire la prière selon sa coutume, il commanda à ses disciples de prendre une barque et d'aller devant lui. Ils partirent sur le soir, et eurent le vent contraire. Comme ils étaient environ au milieu du détroit qu'ils voulaient traverser, il marcha à pied sur les eaux, et non de la manière que les poëtes feignent qu'Orion marcha sur la mer, ayant une partie du corps caché sous les flots et l'autre dehors. Il s'endormit ensuite dans le vaisseau; et une tempête s'étant élevée durant son sommeil et ayant épouvanté ceux qui étaient avec lui, il s'éveilla, commanda aux vents et aux flots de s'apaiser, et rétablit le calme. On dira peut-être que l'Écriture en impose, quand elle témoigne que la mer, les vents, les maladies, la mort et le tombeau obéissaient à sa voix. Mais que dira-t-on de ce que la sibylle a rendu le même témoignage à son avantage? Celle dont nous avons ci-dessus parlé a prédit clairement qu'il adresserait sa parole aux vents, et que les vents lui obéiraient et arrêteraient leur violence; qu'il abaisserait l'orgueil des vagues, et qu'après les avoir rendues aussi unies qu'un marbre poli, il marcherait dessus avec les pieds de la foi. Une autre a assuré qu'il marcherait sur les eaux, qu'il rendrait la santé aux malades, la vie aux morts, et qu'il rassasierait ceux qui seraient pressés de la faim. Quelques-uns ne sachant que répondre à des témoignages si formels, ont recours à une défaite, qui consiste à dire que ces vers-là n'ont pas été composés par les sibylles, mais qu'ils ont été faits à plaisir par quelques-uns de notre religion. Mais quiconque aura lu Cicéron, Varron et les autres anciens qui étaient morts avant que le Sauveur naquît, et qui ont parlé de la sibylle Érythrée et des autres

lui, si ses paroles sont véritables. Ils ont eu ces pensées, et ils se sont égarés, parce que leur propre malice les a aveuglés, et qu'ils ont ignoré les secrets de Dieu. Salomon n'a-t-il pas fait une aussi fidèle description de ce conseil tenu par les impies contre Dieu, que s'il y eût assisté? Cependant mille et dix ans se sont écoulés depuis le temps où Salomon a fait cette prophétie, jusqu'à celui où l'on en a vu l'accomplissement. Je n'invente rien, je n'ajoute rien. Les Juifs qui ont commis cet attentat avaient entre les mains le livre où la prédiction est contenue. Ceux-là mêmes contre qui elle a été faite la lisaient. Leurs successeurs, qui portent leur nom et qui imitent leur crime, ont chaque jour le même livre entre les mains, et répètent la condamnation prononcée contre eux par la bouche des prophètes, sans y faire jamais d'attention, ce qui est un des plus terribles effets de la condamnation même. Les Juifs se portèrent donc à faire mourir Jésus-Christ en haine de la liberté avec laquelle il leur reprochait leurs crimes, et de dépit d'être méprisés et abandonnés par le peuple. Il est vrai que l'état de bassesse où il paraissait leur donna la hardiesse de commettre cet attentat; car quand ils lisaient d'un côté que le fils de Dieu devait descendre du ciel environné d'éclat et de gloire et plein de puissance et de majesté, et que de l'autre ils ne voyaient rien dans Jésus-Christ qui ne fût bas, sale et difforme, ils ne pouvaient se persuader qu'il fût le Messie. Ils ne savaient pas que les prophètes avaient prédit qu'il devait venir deux fois : que la première, il paraîtrait dans l'obscurité et dans la faiblesse de la chair, et la seconde, dans l'éclat et dans la force de la divinité. David parle de ce premier avénement dans le psaume soixante-onzième. « Il descendra, dit-il, comme la pluie tombe sur la toison, et comme l'eau du ciel qui arrose la terre; car comme la pluie tombe sur la toison sans faire de bruit, ainsi le Sauveur est descendu sans bruit et sans être aperçu de personne, lorsqu'il est venu enseigner la justice et la paix. « Le prophète Isaïe en parle aussi de cette sorte : « Qui a cru à notre parole, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau, et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche. Il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirait l'œil, et nous l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était comme caché, il paraissait méprisable, et nous ne l'avons point reconnu. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié; et cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes : chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie; et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. » La sibylle a décrit d'une manière fort semblable l'état où le Sauveur devait paraître.

Il sera dans la difformité et dans l'infamie, mais il ne laissera pas de soutenir encore alors l'espérance de ceux qui seront dans l'affliction.

La bassesse de cet état ayant mis sur les yeux des Juifs comme un bandeau qui les empêchait de reconnaître leur Dieu, ils ont condamné à la mort celui qui était venu pour leur apporter la vie.

XVII. La colère et la jalousie dont les Juifs étaient animés contre le Sauveur leur firent chercher des prétextes pour le mettre à mort avec quelque apparence de justice, et le plus spécieux qu'ils trouvèrent fut de l'accuser de violer la loi donnée par Moïse, c'est-à-dire de travailler le jour du sabbat, en guérissant des malades, d'abolir la circoncision, et de permettre de manger de la chair de porc. C'était dans l'observation et dans l'abstinence de ces choses que consistait principalement la religion des Juifs. Ceux du peuple qui n'avaient pas suivi Jésus-Christ furent excités par les Juifs à le condamner comme un impie et comme un transgresseur de la loi, bien qu'il ne fît rien que de conforme à la volonté de Dieu et aux prédictions des prophètes. Michée avait prédit la publication d'une loi nouvelle. « La loi, avait-il dit, sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem, et elle jugera plusieurs peuples. » La loi de Moïse a été donnée sur la montagne d'Oreb et non sur celle de Sion, et la sibylle a prédit qu'elle serait abolie par le Fils de Dieu, en disant qu'après que tout ce qu'elle avait expliqué aurait été accompli, alors

ont, aussi bien que celui-ci, un sens caché qui se rapporte à l'observation de la justice, et qui, sous une figure grossière et sensible, cache des biens spirituels et éternels.

XVIII. Les Juifs irrités de la fidélité avec laquelle Jésus-Christ observait ce que Dieu lui avait ordonné et ce qu'il avait prédit longtemps auparavant par ses prophètes, et ne sachant rien des mystères qui étaient contenus dans l'Écriture, s'assemblèrent à dessein de condamner leur Dieu. Bien qu'il n'ignorât rien de ce qui lui devait arriver, qu'il eût souvent déclaré qu'il était nécessaire qu'il souffrît et qu'il fût mis à mort pour le salut de plusieurs, il se retira néanmoins avec ses disciples, non pour éviter ce qu'il était obligé d'endurer, mais pour montrer la conduite que nous devons tenir, lorsqu'il s'élève quelques persécutions contre nous, et pour nous apprendre à ne pas l'attirer par notre imprudence. Il prédit aussi qu'il serait trahi par un de ses disciples. Judas se laissa en effet gagner par argent, et le livra aux Juifs. Ils se saisirent de lui et le menèrent devant Ponce-Pilate, gouverneur de Syrie. Ils l'accusèrent d'avoir dit qu'il était Fils de Dieu et roi des Juifs. Ils l'accusèrent encore d'avoir dit : « Si vous abattez ce temple qui n'a été bâti qu'en quarante-six ans, je le rebâtirai en trois jours, sans mains d'hommes, » marquant par là la mort que les Juifs lui feraient bientôt souffrir et sa résurrection qui arriverait trois jours après. Il était en effet le véritable temple de Dieu.

Les Juifs s'élevèrent néanmoins à cette parole, comme si c'eût été un blasphème. Quand Pilate eut écouté l'accusation, et qu'il eut vu que Jésus ne répondait rien pour sa justification, il prononça qu'il ne trouvait aucune raison de le condamner; mais ses très-injustes accusateurs s'écrièrent confusément avec le peuple qu'ils avaient soulevé, et demandèrent qu'il fût crucifié. Pilate se rendit alors à leurs clameurs et aux sollicitations d'Hérode le tétrarque, qui appréhendait d'être chassé de son royaume. Il ne jugea point néanmoins le Sauveur; mais il le mit entre les mains des Juifs, afin qu'ils le jugeassent selon leur loi. Ils le fustigèrent et lui firent cent affronts; ils le revêtirent d'une robe de pourpre, le couronnèrent d'une couronne d'épines, le saluèrent par raillerie en qualité de roi, lui donnèrent du fiel à manger et du vinaigre à boire; ils lui crachèrent au visage, lui donnèrent des soufflets; tirèrent sa tunique et son manteau au sort, pour décider la contestation qu'ils avaient eue à ce sujet. Il ne parla non plus durant ces mauvais traitemens que s'il eût été muet. Ils le crucifièrent après cela entre deux criminels qui avaient été condamnés à mort pour vol. Où trouverai-je des paroles pour déplorer un si funeste malheur et pour me plaindre d'un si cruel attentat? Je n'ai pas ici à faire la description du supplice de Gavius Consanus, où Cicéron employa autrefois toutes les forces de son éloquence et de son esprit, déclamant avec une véhémence tout extraordinaire, et criant que c'était un crime atroce d'avoir crucifié un citoyen romain contre toutes sortes de lois. Quoique ce Consanus fût innocent et qu'il n'eut point mérité ce supplice, il était pourtant sujet à la mort, et il n'y fut condamné que par un scélérat qui ne savait rien de la manière dont on doit rendre la justice. Mais que dirai-je de l'indignité du supplice, que des gens attachés par leur loi au culte de Dieu firent souffrir à un Dieu? Qui aurait une assez grande abondance de pensées et de paroles pour déplorer, autant qu'elle le mérite, une mort qui a été pleurée par toute la nature et par les élémens les plus insensibles? Cependant les circonstances principales de cette mort avaient été marquées dans les livres des prophètes et dans les vers des sibylles. Voici ce qui est écrit dans les prophéties d'Isaïe : « Le Seigneur mon Dieu m'a souvent ouvert l'oreille, et je ne lui ai point contredit; je ne me suis point retiré en arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil et la barbe; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. » David en parle de la sorte dans le psaume trente-quatre : « Les hommes vils se sont assemblés contre moi sans que j'en susse le sujet. Ils m'ont déchiré et n'ont point cessé de médire de moi. Ils ont frémi des dents contre moi avec des hypocrites qui font les bouffons dans les festins. » La sibylle a prédit la même chose :

Dieu tombera, dit-elle, entre les mains des injustes et des infidèles. Ils lui donneront des soufflets avec leurs mains impies, et lui cracheront au visage avec leurs bouches exécrable : ils déchargeront les coups de leur fureur sur ses épaules saintes et innocentes.

Isaïe a prédit le silence qu'il a gardé jusqu'à la mort : « Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Il demeurera dans le silence comme un agneau est muet devant celui qui le tond. » La même sibylle l'avait aussi prédit par ces paroles :

Pendant qu'on lui donnera des soufflets, il gardera le silence, de sorte que personne n'entendra la moindre parole de sa bouche. Il sera couronné d'une couronne d'épines.

David parle, dans le psaume soixante-douze, de ce que les Juifs lui présentèrent à boire et à manger avant de l'attacher à la croix : « Ils m'ont donné pour mets du fiel très-amer, et lorsque j'ai eu soif ils m'ont donné du vinaigre à boire. » La sibylle avait dit :

Ils lui prépareront des repas désagréables ; lui donneront du fiel à manger et du vinaigre à boire.

Une autre sibylle a reproché aux Juifs leur ingratitude et leur cruauté en ces termes :

Nation folle et insensée, tu ne reconnais pas le Dieu que tu dois adorer. Au contraire, tu lui mets sur la tête une couronne d'épines, et tu lui présentes l'amertume du fiel.

Plusieurs prophètes avaient prédit que les Juifs se saisiraient de leur Dieu et le mettraient à mort. Voici ce qu'il y a dans Esdras. Esdras a dit au peuple : « Cette pâque est notre salut et notre refuge. Songez bien que nous devons l'humilier par le bois, et après cela nous espérerons en lui, afin que ce lieu-ci ne soit point abandonné pour toujours. Voilà ce que dit le Seigneur Dieu des vertus ; si vous ne le croyez et que vous n'écoutiez sa parole, vous serez exposés à la risée des nations. » Il paraît par ce passage que les Juifs n'ont aucune espérance de salut, à moins qu'ils ne se lavent du sang dont ils se sont souillés, et qu'ils n'invoquent celui-là même auquel ils ont renoncé. Isaïe explique leur attentat en ces termes : « Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné des juges. Qui racontera sa génération ? Car il a été retranché de la terre des vivans. Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple, et il donnera les impies pour le prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort, parce qu'il n'a point commis d'iniquités, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. Mais le Seigneur l'a voulu briser dans son infirmité. S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. » Voici ce que David en dit dans le psaume quatre-vingt-treize : « Ils ont conspiré contre la vie du juste, ils ont condamné le sang innocent ; mais le Seigneur a été ma forteresse : mon Dieu a été le rocher où j'ai mis ma confiance. » Jérémie en parle aussi de cette sorte : « Révélez-moi la vérité, Seigneur, et je la saurai. Alors j'ai vu leurs pensées. J'ai été mené au sacrifice comme un agneau sans tache. Ils ont formé de mauvais desseins contre moi, et ont dit : Venez mettons du bois dans son pain, et effaçons sa vie de dessus la terre, et que l'on perde la mémoire de son nom. » Le bois signifie sa croix et le pain signifie son corps, parce qu'il est l'aliment et la vie de ceux qui croient au corps qu'il a porté, et à la croix à laquelle il a été attaché. Mais il a parlé encore plus clairement dans le Deutéronome, de cette croix et de cette mort. « Votre vie, dit-il, sera comme suspendue devant vos yeux ; vous appréhenderez le jour et la nuit, et ne serez point assuré de votre vie. » Il a encore dit ceci dans le livre des Nombres : « Le Seigneur n'est point attaché à la croix comme un homme, et ne souffrira point de menaces comme un fils de l'homme. » Zacharie a dit aussi : « Ils me regarderont, moi qu'ils ont percé. » David a exprimé la même chose par ces paroles du psaume vingt-un : « Ils ont percé mes mains et mes pieds. On pourrait compter mes os. Ils ont pris plaisir à me considérer. Ils ont partagé mes vêtemens, et ils ont jeté au sort à qui aurait ma robe. » Il est certain que David ne parlait pas de soi-même parce qu'il était roi, et qu'il n'a jamais souffert ces mauvais traitemens. L'esprit de Dieu parlait par sa bouche, au sujet de ce Dieu qui devait souffrir ces traitemens mille cinquante ans après. Ceux qui ont fait ce calcul ont en effet trouvé ce nombre-là depuis le règne de Darius jusqu'au temps auquel le Sauveur a été crucifié. Salomon, fils de David, fit bâtir la ville de Jérusalem, et prédit qu'elle serait détruite en punition du crime des Juifs qui crucifieraient le Sauveur : « Que si vous vous détournez de moi, dit le Seigneur, et que vous ne gardiez pas ma vérité, je chasserai Israël de la terre que je lui ai donnée, et je ruinerai la maison que je lui ai édifiée en mon nom. Israël sera ruiné et couvert d'opprobres, et cette maison sera déserte, et quiconque passera auprès, dira avec étonnement : Pourquoi le Seigneur

a-t-il fait ce mauvais traitement à cette terre et à cette maison? Et on lui répondra : C'est par ce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu, qu'ils ont persécuté leur roi très-chéri de Dieu, et qu'ils l'ont tourmenté d'une manière très humiliante. Voilà pourquoi Dieu leur a envoyé ces maux-là. »

XIX. Que peut-on dire après cela des Juifs, si ce n'est qu'ils ont été aveuglés et transportés d'une folie incurable qui les empêchait d'entendre ces prophéties qu'ils lisaient tous les jours, et d'éviter le crime qu'ils ont commis? Le Sauveur étant donc attaché à la croix cria à haute voix et rendit l'esprit. A l'heure même la terre fut ébranlée par un tremblement, le voile du temple qui séparait les deux tabernacles fut rompu, le soleil s'éclipsa, et la terre fut couverte de ténèbres depuis six heures jusqu'à neuf. Le prophète Amos a rendu témoignage de toutes ces choses. « Voici ce qui arrivera en ce jour-là, dit le Seigneur : le soleil se couchera en plein midi, et le jour disparaîtra, et je changerai vos fêtes en deuil et vos cantiques en lamentations. » Le prophète Jérémie en rend un semblable témoignage : « Celle qui enfante, dit-il, a été épouvantée et saisie de tristesse et de déplaisir. Le soleil s'est couché pour elle au milieu du jour; elle a été chargée de honte et de malédictions. Je ferai passer le reste de ses enfans par le tranchant de l'épée de leurs ennemis. » La sibylle avertit que le voile du temple sera rompu depuis le haut jusqu'au bas, et que, pendant trois heures, l'air sera couvert d'obscurité et de ténèbres. Les Juifs ne purent reconnaître leur crime par tant de prodiges qui paraissaient au ciel et sur la terre. Comme le Sauveur avait prédit qu'il ressusciterait trois jours après sa mort, ils appréhendèrent que ses disciples n'enlevassent son corps et ne fissent croire qu'il était ressuscité, et qu'ainsi ils n'excitassent un plus grand trouble parmi le peuple qu'auparavant; et pour l'empêcher, ils le détachèrent de la croix et le mirent dans un tombeau qu'ils firent garder par des soldats. Cependant le troisième jour, avant le lever du soleil, la terre ayant été ébranlée, le tombeau ouvert, les gardes épouvantés, le Seigneur en sortit sain et entier, et alla chercher ses disciples en Galilée. On ne trouva dans le sépulcre que les linceuls où le corps avait été enseveli. Or les prophètes avaient prédit qu'il ne demeurerait pas dans le tombeau et qu'il ressusciterait le troisième jour. Voici ce que David en dit dans le psaume quinzième : « Vous ne laisserez point une âme dans les enfers, et vous ne permettrez point que votre saint éprouve la corruption. » Et dans le psaume troisième il dit encore ces paroles : « Je me suis couché et me suis endormi, je me suis levé parce que le Seigneur m'a soutenu. » Osée, le premier des douze prophètes, a rendu ce témoignage de la résurrection du Sauveur : « Celui-ci est mon fils; il ne résistera point dans l'affliction de ses enfans. Je le retirerai d'entre les mains de la mort. Maintenant, ô mort, où est ton jugement? où est ton aiguillon? » Et dans un autre endroit, il dit : « Et deux jours après, il nous vivifiera dans le troisième jour. » C'est pour cela que la sibylle a dit qu'après trois jours de sommeil il mettrait des bornes à la mort.

Il demeurera endormi pendant trois jours du sommeil de la mort; mais après ce temps, il se réveillera et sortira du sein des ténèbres pour jouir de la lumière, et se fera le premier et le chef des ressuscités.

Le Sauveur nous a acquis la vie par la victoire qu'il a remportée sur la mort; nous ne saurions espérer obtenir l'immortalité qu'en croyant en lui et en nous chargeant de sa croix.

XX. Le Sauveur étant donc allé en Galilée, car il ne voulut pas se montrer aux Juifs de peur de les attirer à la pénitence et de les guérir de leur impiété, il assembla ses disciples et leur expliqua l'Écriture qu'ils n'avaient pu entendre avant sa passion, parce qu'elle parlait de cette passion même. Voilà pourquoi Moïse et les autres prophètes ont donné le nom de Testament à la loi que les Juifs avaient reçue; car le testament n'est confirmé que par la mort du testateur; il demeure scellé et secret, et on ne sait point ce qu'il contient jusqu'à ce que cette mort soit arrivée. Avant la mort de Jésus-Christ, le Testament ne pouvait être ouvert; c'est à-dire que le mystère de Dieu ne pouvait être révélé. Toute l'Écriture se divise en deux Testamens : l'Ancien contient la loi et les prophètes, et tout ce qui a précédé la naissance et la passion du Sauveur; le Nouveau contient ce qui a été écrit depuis sa résurrection. Les Juifs se servent du premier et nous du second. Ce ne sont pas cependant deux Testamens différens, parce que le dernier n'est que l'accomplissement et

que ce soit assez, devant des juges équitables, de produire des témoignages sans apporter de raisons, ou d'apporter des raisons sans produire de témoignages, nous ne séparerons point, en cette occasion, ces deux moyens de soutenir la vérité, et ainsi nous ôterons à ceux qui usent mal de leur esprit tout prétexte ou de ne la pas reconnaître ou de la combattre. Ils disent qu'une nature immortelle, telle qu'est celle de Dieu, n'a jamais pu souffrir de diminution, ni se dégrader en quelque sorte elle-même; qu'il était indigne de la majesté d'un Dieu de se faire homme et de se charger d'un corps pour devenir sujet aux souffrances, aux douleurs et à la mort, puisqu'il lui était aisé de paraître sans prendre toutes ces faiblesses et d'enseigner la justice avec toute l'autorité que la manifestation de sa grandeur lui aurait donnée; que personne n'aurait osé violer des commandemens qui auraient été soutenus par une puissance infinie. « Pourquoi donc, ajoutent-ils, n'est-il pas venu entouré de tout l'éclat de sa gloire? Pourquoi s'est-il rendu méprisable par la bassesse et par la faiblesse dont il s'est couvert? Pourquoi a-t-il souffert tous les outrages que des hommes mortels lui ont voulu faire? Pourquoi ne les a-t-il pas ou évités par sa providence, ou repoussés par sa force? Pourquoi n'a-t-il pas découvert sa majesté, au moins au temps de sa mort? Et pourquoi a-t-il été mené devant des juges comme un homme qui n'est pas le plus fort, condamné comme un coupable, exécuté comme un mortel? » Je répondrai si exactement à ces objections et les ruinerai de telle sorte, que personne ne pourra plus demeurer dans l'erreur. Toutes ces choses ont été faites par des raisons si merveilleuses que quiconque les aura une fois comprises, non-seulement cessera de s'étonner que Dieu ait voulu subir les tourmens que les hommes lui ont fait souffrir, mais avouera qu'il n'aurait pu être reconnu pour Dieu s'il ne les eût soufferts.

XXIII. Je voudrais bien que l'on me dît si ceux qui donnent des préceptes aux autres pour la conduite de leur vie et de leurs mœurs, sont obligés de les observer eux-mêmes. S'ils ne les observent pas, les voilà absolument abolis; car si ces préceptes sont utiles et qu'ils puissent servir à régler notre conduite, celui qui les donne ne se doit pas distinguer des autres, en tenant une manière de vivre différente de celle qu'il enseigne; autrement il démentira sa doctrine par ses actions, et perdra toute sorte de créance. Tout le monde est jaloux de sa liberté; il n'y a personne qui aime qu'on lui commande, ni qu'on lui impose la nécessité d'obéir. Il y aura donc sans doute quelqu'un qui dira au législateur : « Je ne saurais exécuter ce que vous me commandez, parce qu'en effet cela est impossible. Vous me défendez de me mettre en colère, de souhaiter de devenir riche, d'être touché du plaisir, de fuir l'occasion de souffrir, et d'appréhender la mort; ce que vous me défendez de faire est si conforme à la nature, que tous les animaux s'y portent par l'instinct qu'elle leur a donné. Que si vous prétendez que cette inclination puisse être surmontée, convainquez-m'en par votre exemple. Tant que vous ne ferez rien de ce que vous ordonnerez, j'aurai droit de soutenir que c'est une manière d'agir trop impérieuse, que de vouloir donner à des hommes libres des lois de l'observation desquelles vous vous dispensez. Apprenez ce que vous voulez enseigner aux autres, et réformez-vous avant que d'entreprendre de les réformer. » Qui peut douter que cette réponse ne soit fort juste et fort raisonnable? Ne la pourrait-on pas faire à un législateur qui n'observerait rien de ce qu'il commande, et ne pourrait-on pas se moquer de lui, comme il semble qu'il aurait voulu se moquer des autres? Enfin comment ôterait-il à des esprits désobéissant et rebelles le prétexte de mépriser ses lois, si ce n'est en faisant voir par ses propres actions qu'il n'est pas impossible de les observer. C'est pour cela que les préceptes des philosophes sont si généralement méprisés. On aime mieux des exemples que des paroles. Aussi est il aisé de parler, au lieu qu'il est malaisé d'agir. Plût à Dieu qu'il y eut autant de personnes capables de bien agir, qu'il y en a de capables de bien parler! Quiconque ne fait rien de ce qu'il ordonne ne peut trouver aucune créance. Si c'est un homme, on le méprise comme un esprit léger; si c'est un Dieu, on lui apportera l'excuse ordinaire tirée de la fragilité humaine. Il faut donc confirmer les paroles par des actions, ce que les philosophes ne sauraient faire. Ils succombent aux passions qu'ils disent qu'il faut surmonter; ils n'inspirent à personne la vertu qu'ils enseignent mal, et ils

avouent aussi qu'il n'y a jamais eu de sage parfait, c'est-à-dire qui possédât la science, la vertu et la justice, dans un degré fort éminent. Cela était très-véritable; car depuis que le monde est créé, il n'y a jamais eu que Jésus-Christ qui ait enseigné la véritable sagesse et qui ait soutenu la vérité de sa doctrine par les efforts merveilleux de sa puissance.

XXIV. Considérons maintenant s'il est possible qu'un docteur descendu du ciel ne soit pas parfait. Je ne parle point ici de celui que les infidèles ne veulent pas reconnaître comme envoyé de Dieu. Je suppose qu'il y en ait un qui doive être envoyé pour instruire les hommes et pour leur apprendre à garder la justice; personne ne doute qu'un docteur descendu du ciel ne doive être parfait en science et en vertu, parce qu'autrement il ne serait pas fort différent d'un docteur de la terre. L'homme ne saurait être savant de lui-même. Un esprit engagé avec le corps et accablé sous la pesanteur de la matière ne comprendra jamais la vérité sans que quelqu'un la lui enseigne. Quand il la pourrait comprendre, il ne pourrait acquérir une vertu parfaite, ni résister à quantité d'erreurs dont il a le principe au milieu de soi. Un docteur descendu du ciel étant d'une nature divine et éternelle, possède au contraire l'éminence de la science et de la vertu, et a tout ce qui est nécessaire pour enseigner parfaitement. Il ne peut pourtant s'acquitter de ce devoir sans prendre un corps mortel; et la raison en est évidente. S'il paraît comme Dieu, des yeux aussi faibles que les nôtres ne seront pas capables de soutenir l'éclat de sa majesté. De plus, il n'enseignera pas la vertu parce qu'il ne la pratiquera pas; et ainsi il manquera quelque chose à sa doctrine. C'est une vertu de souffrir la douleur pour la défense de la justice, de mépriser les menaces de la mort, et même de la subir. Un docteur, pour être parfait, doit non-seulement faire ces commandemens-là, mais aussi les confirmer par son exemple. Quiconque donne des préceptes, doit ôter toute sorte d'excuses de ne les point observer. Il faut qu'il impose la nécessité d'obéir, non par aucune violence, mais par une honnête preuve qui ne détruise point la liberté, et qui n'empêche point que ceux qui obéissent ne reçoivent leur récompense, parce qu'ils pourraient ne pas obéir, et que ceux qui n'obéissent pas ne reçoivent leur châtiment parce qu'ils pouvaient obéir s'ils avaient voulu. Il faut donc que celui qui veut enseigner fasse ce qu'il enseigne; qu'il marche le premier, et qu'il tienne par la main celui qui le suit. Mais comment pourra-t-il faire ce qu'il enseigne, s'il n'est pas semblable à celui qu'il enseigne? Si celui qui enseigne est exempt de passions, celui qu'il enseigne lui pourra répondre : « Je voudrais bien ne point pêcher, mais je succombe à la tentation. Je suis environné d'une chair faible et fragile qui forme de mauvais désirs, qui entre en colère, qui se laisse abattre par la douleur, qui appréhende la mort. Je suis entraîné malgré moi, et je pèche par contrainte plutôt que par choix. Je sais fort bien que je fais mal, mais je ne saurais surmonter ma mauvaise inclination. » Que répondra le docteur de la justice, et comment montrera-t-il que l'excuse tirée de l'infirmité de la chair est une excuse vaine et frivole, s'il n'a lui-même une chair, et qu'il ne fasse voir par son exemple qu'elle n'est point incapable de vertu? L'expérience est le meilleur de tous les moyens pour confondre les esprits désobéissans et rebelles. Jamais vous ne ferez recevoir votre doctrine si vous ne la pratiquez le premier. Les hommes sont portés d'eux-mêmes au vice, et quand ils le commettent, ils tâchent de faire croire non-seulement qu'ils ont des excuses qui méritent le pardon, mais encore qu'ils ont des raisons auxquelles on ne saurait refuser des louanges. Il est donc nécessaire que celui qui entreprend d'enseigner la vertu soit semblable à l'homme, afin qu'en surmontant le péché il fasse voir par son exemple que le péché n'est pas insurmontable. S'il est immortel, jamais il ne servira d'exemple. Il se trouvera toujours des esprits rebelles et opiniâtres qui lui diront: « Vous ne faites point de mal, parce que vous n'avez point de corps. Vous ne désirez rien, parce qu'étant immortel vous n'avez aucun besoin. Mais moi, j'ai besoin de beaucoup de choses pour conserver ma vie. Vous n'appréhendez point la mort, parce qu'elle n'a pas de pouvoir sur vous. Vous méprisez la douleur, parce que vous êtes au-dessus de toutes les violences qui peuvent venir de dehors. Mais j'appréhende la douleur et la mort, parce qu'elles sont très-sensibles à une chair aussi

faible que la mienne. « Celui qui voulait enseigner la justice, a dû ôter cette excuse, par laquelle les hommes prétendaient que, quand ils faisaient mal, c'était plutôt par nécessité que par leur faute. Il faut que, pour être un docteur parfait, son disciple n'ait rien à lui reprocher, et que s'il lui objecte que ce qu'il commande est impossible, il lui puisse répondre : » Cela n'est pas impossible puisque je l'accomplis. « S'il lui dit : « Je suis revêtu d'un corps auquel le péché semble propre et comme naturel ; » qu'il lui réponde : « Je suis aussi revêtu d'un corps semblable, et cependant le péché ne domine point en moi. » S'il lui dit : « Il ne m'est pas aisé de mépriser les richesses, parce que l'on ne saurait se nourrir à moins que d'avoir du bien ; » qu'il réponde : « J'ai un corps à nourrir, et je combats pourtant contre les désirs des biens de la terre. » S'il dit : « Je suis trop faible pour supporter la douleur et la mort pour l'intérêt de la justice ; » qu'il lui réponde : « La mort et la douleur ont le même pouvoir sur moi que sur vous, et cependant je les surmonte pour vous apprendre à les surmonter. Si je me contentais de commander, vous auriez quelque prétexte de désobéir ; mais puisque je marche le premier, vous ne sauriez vous dispenser de me suivre. » Ainsi l'homme n'a plus d'excuse. Il est obligé d'avouer que s'il est injuste, c'est par sa faute, et qu'il n'est pas moins coupable d'avoir méprisé les exemples que d'avoir violé les lois. Il paraît, par tout ce que je viens de dire, combien un docteur mortel qui peut servir de modèle est meilleur qu'un immortel qui n'en peut servir, et qui, étant exempt de toute sorte de maux, ne saurait enseigner la patience avec laquelle on les souffre. Je ne prétends pas par-là préférer l'homme à Dieu ; je prétends seulement montrer deux choses : l'une, qu'un homme ne saurait être docteur parfait, s'il n'est aussi Dieu et s'il n'a une autorité divine pour se faire obéir ; l'autre, que Dieu ne le saurait être non plus, s'il ne se revêt d'un corps, afin d'obliger les hommes par son exemple à l'observation de ses lois. Il est donc clair que celui qui veut enseigner la justice doit avoir un corps, et que sans cela jamais sa doctrine ne pourrait s'établir solidement parmi les hommes. Ce corps, tout faible qu'il est, le rend capable de pratiquer les vertus qu'il conseille, en l'assujettissant à la douleur et à la mort, ou lui fournit la matière de la patience et des autres vertus, dont il ne saurait persuader la pratique autrement qu'en faisant voir par ses actions qu'elle n'est pas impossible.

XXV. Que les hommes tâchent donc de comprendre la raison que Dieu a eue, en envoyant son ambassadeur sur la terre pour y enseigner la justice : de vouloir qu'il fût revêtu d'un corps passible, et qu'il souffrît en effet les tourmens et la mort. Au temps où il n'y avait point de justice sur la terre, il y a envoyé un docteur, afin qu'il fût comme une loi vivante qui élevât un temple nouveau, et qui, par ses paroles et par ses actions, établît un culte véritable. Néanmoins, afin que les hommes fussent assurés qu'il avait été envoyé de Dieu, il ne fallait pas qu'il naquît comme les autres et par la voie de la génération ordinaire. Il était né sans père, afin que l'on sût que, bien qu'il eût pris une humanité, il ne laissait pas d'être Dieu ; il avait Dieu pour père ; et comme Dieu lui avait donné sans mère la naissance spirituelle, la Vierge lui avait donné, sans père, la naissance corporelle. Il était Dieu et homme, médiateur entre l'homme et Dieu, pour conduire l'homme à une vie immortelle. S'il n'avait été que Dieu, il n'aurait pu donner des exemples ; s'il n'avait été qu'homme, il n'aurait point eu l'autorité nécessaire pour obliger les désobéissans à l'observation de ses lois. L'homme est composé de corps et d'âme. Cette dernière ne peut mériter l'immortalité que par de bonnes actions. Cependant elle est attachée à un corps terrestre qui l'entraîne par son poids vers la mort. Un esprit dégagé du corps n'aurait pu conduire l'homme à la vie éternelle, parce que le corps retient l'esprit et l'empêche de suivre Dieu. Le corps est faible et sujet au péché, et le péché est la proie de la mort. Le médiateur est venu ; c'est-à-dire que Dieu s'est revêtu d'un corps, afin que le corps le pût suivre, et que ceux qui prendraient empire sur leur corps fussent délivrés de la mort. Il a pris un corps pour dompter les désirs du corps, et pour faire voir que ceux qui pèchent, pèchent par un effet de leur volonté, et sans aucune nécesssité. Nous avons un combat continuel à livrer au corps, qui presse l'âme par une infinité de mauvais désirs, et qui, l'empêchant de re-

tenir l'empire qu'elle doit avoir sur les plaisirs, la fait tomber dans la mort. Voilà pourquoi Dieu nous a montré le moyen de vaincre le corps par une vertu parfaite, qui mérite une couronne qui ne se flétrisse point.

XXVI. J'ai rapporté les raisons pour lesquelles Dieu a voulu prendre un corps faible et passible ; je dirai maintenant celles pour lesquelles il a subi le supplice de la croix, et je découvrirai la puissance qui est cachée sous l'apparence de la faiblesse de sa mort. Il n'a rien souffert en vain. Toutes ses souffrances ont leur mystère et sont des signes de quelque vérité importante. Sa passion a ce rapport et cette conformité avec ses actions que, bien qu'elles aient produit sur-le-champ de fort notables effets, elles ont présagé de plus rares événemens qui devaient arriver en un autre temps. Il a rendu la vue aux aveugles par sa puissance ; mais en la leur rendant, il a marqué qu'il rendait celle du cœur aux nations qui étaient ensevelies dans l'aveuglement et l'erreur. Il a rendu l'ouïe aux sourds ; mais sa puissance ne s'est pas arrêtée là ; il a marqué qu'il ferait bien retentir la voix du ciel à l'oreille intérieure de ceux qui n'avaient jamais entendu parler de la vérité. Il a rendu la parole aux muets ; c'était sans doute un merveilleux effet de sa puissance ; mais cet effet-là même n'était qu'un signe d'un changement plus surprenant, qui devait être bientôt accompli en ceux qui, ayant vécu jusque alors dans une profonde ignorance des choses de Dieu, en devaient être instruits tout d'un coup et en parler avec une rare éloquence. Le plus fameux orateur du monde n'est qu'un muet quand il ne sait rien des mystères ; mais dès qu'il apprend à parler de la grandeur et de la majesté de Dieu, il commence à faire l'usage qu'il doit de sa langue. Quand elle ne dit que des faussetés, elle ne fait pas la fonction qui lui est propre, et quiconque ne sait pas parler des choses de Dieu est comme un enfant qui ne fait que bégayer. Quand le Seigneur a redressé les boiteux, il a sans doute donné une preuve évidente de sa puissance infinie ; mais il a donné en même temps une figure d'un plus grand miracle, qu'il a depuis accompli en ceux qu'il a retirés des égaremens de la vie du siècle et qu'il a mis dans le chemin de la vérité, afin qu'en le suivant ils arrivassent heureusement à la grâce. Les véritables boiteux sont ceux qui, étant embarrassés par leur propre ignorance, ne font que de faux pas dans le chemin de la mort. Le Sauveur a effacé les taches de la lèpre : c'était certainement un effet sensible du pouvoir absolu qu'il exerçait sur les maladies les plus malignes ; mais c'était aussi un signe de la force que sa doctrine aurait d'effacer les taches du péché et de guérir les véritables lépreux qui, étant plongés par leur cupidité dans les plaisirs les plus infâmes, sont tout couverts de taches qui font autant de honte que d'horreur. Le Sauveur a rendu la vie aux malades, et les appelant par leur nom, il les a retirés du tombeau et de la corruption. Il n'y a point de miracle si convenable à la grandeur de Dieu, ni si digne de l'admiration de tous les siècles, que de rendre la vie à ceux qui l'ont une fois perdue, que d'ajouter des années à d'autres années dont le nombre semblait limité, que de révéler le secret de la mort. Mais cette puissance, tout inexprimable qu'elle est, n'est que l'image d'une autre plus grande que sa doctrine devait avoir : d'appeler à la lumière de la vie une infinité de peuples qui étaient ensevelis sous les ténèbres de la mort. En effet, y a-t-il des morts plus déplorables que ceux qui ne connaissent point Dieu, qui est le principe de la vie, et qui au lieu de s'élever vers le ciel, qui est le lieu de leur origine, s'abaissent vers la terre qui n'est qu'une région de mort ! Ainsi les actions les plus merveilleuses du Sauveur étaient des figures de l'avenir. Les miracles qu'il a faits pour guérir les corps étaient des images de ceux qu'il devait faire pour guérir les âmes, et des preuves non-seulement du pouvoir qu'il exerçait sur la nature, mais de celui qu'il avait de communiquer les dons célestes de sa grâce. Sa passion n'a pas été moins mystérieuse que ses actions : elle n'a rien eu de fortuit ni d'inutile. Comme les actions miraculeuses qu'il a faites en faveur des corps ont signifié celles qu'il ferait en faveur des âmes ; ainsi les tourmens qu'il a soufferts par la cruauté des Juifs, signifiaient les persécutions que ceux qui seraient animés de l'esprit de la sagesse souffriraient par l'injustice des juges et par la violence des peines. Le vinaigre qu'on lui a donné à boire, le fiel qu'on lui a donné à manger, ne promettaient que de l'aigreur et de

l'amertume durant tout le cours de cette vie à ceux qui auraient le courage de soutenir la vérité. Ses souffrances, qui d'elles-mêmes étaient fâcheuses et amères, nous représentaient les peines et les afflictions auxquelles la vertu est exposée sur la terre. Ce mets et ce breuvage mis dans la bouche de notre maître, nous apprennent combien ceux qui défendent la vérité doivent supporter de misères; car la vérité est odieuse à ceux qui vivent dans les plaisirs. La couronne d'épines qui fut mise sur sa tête, signifie qu'il assemblerait autour de soi un peuple innocent qu'il avait choisi parmi des coupables. On appelle couronne une assemblée de peuple qui est disposé en rond. Avant que nous connussions Dieu, nous n'étions que des épines, c'est-à-dire des injustes et des coupables. Nous étions éloignés de toutes sortes de bonnes œuvres et capables seulement de faire le mal. Nous avons été cueillis sur les buissons et sur les ronces, et mis sur la tête de notre Dieu, c'est-à-dire que nous sommes assemblés autour de lui, que nous l'écoutons comme notre maître, que nous le respectons comme notre roi. Pour ce qui est de la croix, elle renferme une puissance admirable que je tâcherai d'expliquer. Dieu ayant résolu de délivrer les hommes de la servitude du péché sous laquelle ils gémissaient, envoya sur la terre un excellent docteur pour leur enseigner la route et pour leur montrer le chemin de la justice par où ils pourraient arriver à la vie éternelle. Il se revêtit d'un corps pour pouvoir donner à l'homme l'exemple des vertus qu'il lui voulait enseigner. Il s'acquitta, dans le cours de sa vie, de tous les devoirs de la justice; mais pour enseigner aux hommes la patience dans la douleur et le mépris de la mort qui consomme la perfection et la vertu, il voulut bien tomber entre les mains d'une nation impie, bien qu'il lui fût aisé ou de les éviter par la connaissance qu'il avait de l'avenir, ou d'en échapper par la force qu'il avait de faire des miracles. Il souffrit les coups, les tourmens, la couronne d'épines, afin que l'homme, suivant son exemple, triomphât de la mort et des tourmens qui l'environnent. Dieu le père a eu d'importantes raisons pour choisir principalement ce genre de mort. Quelqu'un dira peut-être : « S'il était Dieu et s'il voulait mourir, que ne mourait-il d'un genre de mort qui fût plus honorable? Pourquoi est-il mort d'un supplice aussi infâme qu'est celui de la croix, et si indigne d'un homme libre, quand même il serait criminel? » C'est qu'étant venu dans un état de faiblesse et de bassesse, pour secourir les hommes qui n'avaient rien que de faible et de bas, et pour leur faire voir qu'il n'y en avait aucun qui ne dût avoir part à l'espérance du salut, il choisit le genre de mort que l'on faisait souffrir aux personnes les plus viles et les plus méprisables. Il eut encore une autre raison, qui fut : de conserver son corps entier, parce que trois jours après il le devait tirer du tombeau. Personne ne doit ignorer qu'il avait prédit, bien avant sa passion, qu'il avait le pouvoir de rendre son esprit et de le reprendre quand il lui plairait. Quand il eut rendu l'esprit sur la croix, les bourreaux ne crurent pas qu'il fût nécessaire de lui casser les os, comme ils avaient accoutumé de les casser aux autres crucifiés, mais ils se contentèrent de lui percer le côté. Ainsi, son corps fut détaché entier de la croix, et enfermé dans le tombeau, afin qu'il fût plus disposé à ressusciter. Il y a encore une autre raison pour laquelle il a préféré la croix aux autres supplices : c'est qu'elle le devait élever, et comme l'exposer à la vue de toutes les nations. Ceux qui sont attachés à une croix sont vus de tout le monde. Le Sauveur y a été attaché pour marquer qu'il serait un jour si fort élevé et dans un état si éclatant que les peuples les plus éloignés viendraient en foule le reconnaître et l'adorer. Il n'y en a point aussi de si reculé ni de si barbare qu'il ne sache quelle a été sa passion, et quelle est la gloire dont il jouit. Il étendit les mains sur la croix et embrassa en quelque sorte tout le monde, pour montrer qu'une multitude prodigieuse, dans laquelle il se trouverait des peuples de toutes sortes de langues et de toutes sortes de tribus, viendrait d'Orient et d'Occident s'assembler sous ses bras et recevoir son signe au front. On a une figure de cette merveille dans une cérémonie que les Juifs pratiquent encore aujourd'hui, quand ils marquent le seuil de leur porte avec le sang de l'agneau. Quand Dieu voulut frapper de mort les Égyptiens et préserver les Hébreux de ce fléau, il leur commanda d'immoler un agneau sans tache et de faire une marque sur le seuil de leurs portes avec son sang.

Ainsi tous les premiers nés des Égyptiens furent tués en une nuit sans que les enfans des hébreux souffrissent aucun mal. Ce n'est pas que le sang d'une bête eût la force de les sauver; mais c'est que l'agneau que les Juifs immolèrent alors était la figure de Jésus-Christ, qui est l'agneau sans tâche, innocent, juste et saint, qui, ayant été immolé par les Juifs, sauve tous ceux qui mettent sur leur front le signe de son sang, c'est-à-dire le signe de la croix sur laquelle il l'a répandu. Le front est comme le seuil de l'homme. Le bois marqué avec du sang est une image de la croix. Le sacrifice de l'agneau est appelé pâque, c'est-à-dire passion. Quand il a été célébré de la manière que Dieu l'avait ordonné par le ministère de Moïse, il a servi à préserver les enfans des Hébreux de la mort du corps, mais il a été une figure de la force qu'aurait le sacrifice de Jésus-Christ pour sauver tout son peuple. J'expliquerai dans le dernier livre de cet ouvrage de quelle façon seront préservés ceux qui auront sur la partie la plus haute et la plus apparente de leur corps le signe du sang d'un Dieu.

XXVII. Je me contenterai de faire voir en ce lieu la grandeur et la puissance de la croix. Ceux qui ont vu de quelle manière les démons abandonnent les corps qu'ils possédaient dès qu'on les conjure au nom de Jésus-Christ, savent quelle est la force de ce signe. Comme le Seigneur chassait les démons par sa parole durant sa vie, et qu'il rendait la raison et le bon sens aux esprits qu'ils avaient troublés par leur violence; ainsi ses disciples mettent en fuite les mêmes démons par le nom de leur maître, et par le signe de la passion. La preuve en est fort aisée, car les païens ne sauraient ni offrir leurs sacrifices, ni tirer aucune réponse de leurs oracles en présence d'une personne qui ait le front marqué de la marque du Sauveur. C'est de là que les méchants princes ont pris le plus souvent prétexte de nous persécuter; des chrétiens, qui avaient des charges à la cour des empereurs et des rois, et qui, par la nécessité de leurs fonctions, assistaient aux sacrifices que faisaient ces princes, ont souvent dissipé les démons par la force du signe qu'ils avaient sur le front, et empêché qu'ils ne fissent paraître dans les entrailles des victimes aucun présage de l'avenir. Les augures, excités par les démons dont ils étaient les ministres, se plaignirent qu'il y avait des profanes qui troublaient les sacrifices, et excitèrent une si furieuse colère dans le cœur de leurs princes, qu'ils attaquèrent le temple de Dieu, et commirent des sacriléges, qui ont depuis été suivis de rigoureux châtimens. Cependant les païens ont été assez aveugles pour ne pas reconnaître que notre religion, qui remporte de si glorieuses victoires, est véritable, et que la leur qui n'ose ni combattre ni même paraître, est fausse. Ils disent que c'est par haine et non par crainte que les dieux se retirent en notre présence. On n'a de la haine que pour ceux qui nuisent ou qui peuvent nuire; mais puisque les dieux avaient de la haine pour les chrétiens, ils auraient eu une conduite plus digne de leur grandeur si, au lieu de s'enfuir, ils les eussent punis sur-le-champ. Ils ne pourraient s'approcher de ceux sur le front desquels ils voient le sceau de Dieu, ni leur faire de mal, parce que ce sceau est comme un rempart qui les couvre, et pour cela ils les persécutent par la main des hommes. Si ces hommes-là confessent qu'ils sont les ministres des démons, nous avons remporté la victoire; car il faut nécessairement qu'une religion qui découvre les ruses des démons, qui repousse leur violence, qui les dompte par des armes spirituelles, soit la religion véritable; s'ils le nient, il sera aisé de les confondre par les témoignages des poëtes et des philosophes. S'ils avouent qu'il y a des démons, et que ces démons sont de méchans esprits, il faut qu'ils mettent quelque différence entre les démons et leurs dieux. Qu'ils nous expliquent donc quelle est cette différence, afin que nous sachions quels sont ceux que nous devons haïr et ceux que nous devons adorer; s'ils ont quelque habitude entre eux, ou s'ils n'en ont pas et qu'ils soient ennemis. S'ils ont des liaisons, comment les discernerons-nous, pour éviter de rendre aux uns les respects que nous n'avons intention de rendre qu'aux autres? Si au lieu d'avoir quelque liaison entre eux, ils n'ont que de l'inimitié et de la haine, d'où vient que les démons n'appréhendent point les dieux, et que les dieux ne mettent point les démons en fuite? S'il se trouve quelqu'un qui, étant agité par les démons, ait perdu l'usage de la raison, menons-le au temple de Jupiter dont la grandeur est égale à la bonté,

ou plutôt, comme Jupiter n'a pas le pouvoir de guérir les maladies, menons-le à celui d'Esculape ou d'Apollon : le prêtre de l'un ou de l'autre de ces dieux commandera à cet esprit impur et criminel de sortir du corps qu'il possède, et il ne sera point obéi. Où est la puissance des dieux, si les démons n'y sont point assujettis ? Cependant ces mêmes démons s'enfuient dès qu'ils sont conjurés au nom de Dieu. D'où vient qu'ils appréhendent Jésus-Christ et qu'ils n'appréhendent point Jupiter, si ce n'est que les démons et ceux que le peuple prend pour des dieux sont les mêmes ? Enfin, si l'on mettait d'un côté ces possédés du démon et de l'autre une prêtresse d'Apollon de Delphes, l'un et l'autre redouteront également le nom de Dieu ; et dès qu'on l'aura prononcé la prêtresse sera abandonnée par Apollon et réduite au silence, et le possédé sera délivré du démon. Il est donc clair que les démons, que vous avouez être dignes d'exécration et d'horreur, sont les mêmes que les dieux auxquels vous rendez un souverain culte. Si vous ne nous en croyez pas, croyez-en Homère qui met Jupiter au rang des démons ; croyez-en les autres poëtes et philosophes qui les appellent tantôt démons et tantôt dieux ; en quoi ils s'approchent en partie de la vérité et en partie s'en éloignent. Quand ces abominables esprits sont conjurés, ils confessent qu'ils ne sont que des démons. Quand ils sont adorés par les païens, ils supposent faussement qu'ils sont des dieux pour les engager dans l'erreur, afin de les détourner de la connaissance du vrai Dieu, par laquelle seule ils pourraient éviter la mort éternelle. Ce sont eux qui, pour perdre les hommes, ont inventé divers moyens de se faire adorer par les peuples sous le nom des princes anciens. Il n'y a rien de si aisé que de découvrir ces artifices et cette imposture. Il n'y a pour cela qu'à assembler ceux qui font profession de rappeler les âmes des enfers ; qu'ils rappellent Jupiter, Neptune, Vulcain, Mercure, Apollon, et Saturne qui est plus ancien et le père de tous les autres ; ils viendront, ils répondront, ils déclareront la vérité. Que ces mêmes personnes appellent Jésus-Christ, et qu'ils tachent de l'évoquer, il ne paraîtra point, parce qu'il n'a été que deux jours dans les enfers. Il n'y a point de preuve plus certaine que celle-là. Je ne doute pas que Trismégiste n'en ait eu quelque connaissance, quand il a dit de Dieu le père, tout ce que l'on en peut dire, et qu'il a dit beaucoup de choses du Fils, fort conformes à ce que nos mystères nous en enseignent.

XXVIII. Ces vérités étant aussi incontestables que nous l'avons fait voir, l'unique espérance de l'homme consiste à renoncer à l'erreur, à connaître Dieu et à le servir ; le plus important et le plus nécessaire de tous nos devoirs, est de nous instruire des règles de la justice et des préceptes de la véritable religion. Nous n'avons été mis au monde qu'à condition que nous rendrions nos hommages à Dieu qui nous y a mis ; c'est une obligation étroite et indispensable par le lien de laquelle nous sommes attachés à Dieu, et c'est de là même que vient le mot de religion. Il ne vient pas du verbe *relegere* comme Cicéron l'a prétendu dans les livres de la *Nature des dieux*, où il parle de cette sorte : « Ce ne sont pas seulement les philosophes qui ont mis une grande différence entre la superstition et la religion, ce sont généralement tous les anciens. On a appelé superstitieux ceux qui passent des jours entiers à faire des prières et à offrir des sacrifices pour obtenir que leurs enfans leur survivent. On appelle religieux ceux qui relisent et repassent dans leur esprit ce qui regarde le culte des dieux. On a fait le nom de religieux du verbe *relegere*, comme on a fait celui d'élégant du verbe *eligere*, celui de déligent du verbe *deligere*, celui d'intelligent du verbe *intelligere*. Tous ces mots sont sortis du verbe *legere*, comme de leur racine. Ainsi l'usage a voulu que l'on ait introduit les noms de superstitieux et de religieux, dont l'un ne marque qu'un vice et l'autre exprime une vertu. »

Les choses mêmes dont Cicéron parle en cet endroit font voir clairement combien cette étymologie et cette explication sont ineptes. La superstition et la religion ont, selon son sentiment, le même objet, qui est de rendre aux dieux le culte qui leur est dû ; et ainsi il n'y a point de différence, ou il y en a peu. Quelle raison m'apporterait-il pour montrer que ce soit un acte de religion de prier une fois les dieux pour la conservation de la vie des enfans, et que ce soit un acte de superstition de prier dix fois pour le même sujet ? Si c'est bien fait de prier une fois pour obtenir cette grâce, c'est encore mieux fait de prier plusieurs fois. Si c'est bien fait d[illegible] c'est encore mieux fait

de prier tout le jour; si une victime apaise la colère des dieux et les rend favorables, plusieurs victimes les rendront encore plus favorables : des vœux redoublés plaisent plutôt qu'ils n'offensent; bien loin de haïr les serviteurs qui sont assidus à leur devoir, on les aime. Quelle raison y aurait-il de blâmer ceux qui chérissent plus tendrement leurs enfans que ne font les autres, et ceux qui rendent aux dieux des devoirs plus fréquens, et de louer ceux qui tiennent une conduite différente? On peut encore proposer le même argument de cette sorte : si c'est un crime d'employer tout le jour à faire des prières et à offrir des sacrifices, c'en est un d'y employer un seul moment; si c'est une superstition de demander souvent que vos enfans vous survivent, c'en est une de le demander rarement. Mais pourquoi donne-t-on le nom de religieux à ceux qui relisent et qui étudient ce qui concerne le culte des dieux? Ceux qui le relisent plusieurs fois en un seul jour, et avec plus de soin et plus d'application que les autres, doivent-ils perdre ce nom? où est donc la différence? La différence est : en ce que la religion a la vérité pour objet, au lieu que la superstition n'a pour objet que la fausseté et le mensonge : il importe davantage de savoir ce que vous adorez, que d'examiner la manière dont vous l'adorez. Ceux qui adorent les dieux croient avoir de la religion, bien qu'ils n'aient que de la superstition : leur erreur procède de ce qu'ils ne connaissent pas la force de ces deux termes, et qu'ils ne savent pas la différence des choses qu'ils signifient. Le nom de religion vient du lien dont nous sommes attachés à Dieu : la piété nous tient comme liés à lui, et nous oblige à le servir comme notre maître et de lui obéir comme à notre père. Lucrèce l'a mieux expliqué, quand il a dit qu'il dénouait les nœuds de la religion. Les superstitieux sont ceux non qui souhaitent que leurs enfans leur survivent, car tous les pères le souhaitent, mais ceux qui révèrent la mémoire des morts, et ceux qui ayant survécu à leurs parens gardent leurs images dans leurs maisons et les vénèrent comme des dieux domestiques. Ceux qui ont inventé de nouvelles cérémonies en l'honneur des hommes qu'ils s'imaginaient avoir été reçus dans le ciel et admis au rang des dieux, ont été appelés superstitieux, au lieu que ceux qui conservaient le culte qui avait été introduit par l'antiquité et autorisé par l'usage public étaient appelés religieux; c'est pour cela que Virgile a dit que

La vaine superstition ne connaît point les anciens dieux.

Les plus anciens d'entre les dieux n'ayant été consacrés que depuis leur mort, ceux qui les adorent sont des superstitieux, et il n'y a que nous, qui servons l'unique et le véritable Dieu, qui nous acquittons des devoirs de la religion et de la piété.

XXIX. Quelqu'un demandera peut-être en cet endroit, d'où vient que, n'adorant qu'un seul Dieu, nous ne laissons pas de dire qu'il y en a deux; savoir, le père et le fils. Cette difficulté a extrêmement embarrassé plusieurs personnes qui, trouvant fort probable le reste de notre doctrine, se persuadent que nous nous trompons, en ce que nous confessons d'un côté que Dieu est éternel et de l'autre qu'il est mort. J'ai assez parlé de la mort du Sauveur; je dirai maintenant quelque chose de l'unité de Dieu. Quand nous disons que le père est Dieu et que le Fils est Dieu, nous ne les séparons point, et nous n'admettons point deux dieux. Le père ne saurait être sans le fils, ni le fils sans le père. Le père et le fils ont un rapport réciproque ensemble. Le père est le principe du fils, et le fils est le terme du père. Ils n'ont tous deux qu'une âme, qu'un esprit et qu'une substance. Le père est comme une fontaine qui répand ses eaux avec abondance, le fils est comme un ruisseau qui en coule. Le père est comme le soleil, et le fils comme le rayon. Le fils est fidèle à son père et est chéri de lui, et n'en peut non plus être séparé que le ruisseau de la source, que le rayon du soleil, que la voix de la bouche, que la main du corps. Le fils est appelé par les prophètes la main du père, sa forme, sa parole. Il ne peut donc être séparé de lui, parce que c'est de la bouche que sort la parole, et que c'est de la main que vient la force. On peut se servir encore d'un autre exemple, qui est plus familier et plus propre à exprimer cette pensée. Quand un père a dans sa maison et sous sa puissance un fils qu'il chérit uniquement, on ne reconnaît, selon la disposition du droit civil, qu'une maison et qu'un maître. Le monde est la maison de Dieu. Le père et le fils qui y habitent ne sont qu'un. Ils sont l'un

dans l'autre. Le père est dans le fils, parce que le fils obéit si fidèlement à la volonté du père, qu'il n'a jamais rien fait que ce qu'il lui a commandé. Le fils est dans le père, parce qu'il est aimé de lui. Je vous prouve, par l'exemple que j'ai rappelé ci-dessus, que le père et le fils ne sont qu'un Dieu, quand il dit: « Ils se prosternèrent devant vous, et ils vous prièrent avec soumission; et ils dirent : il n'y a de Dieu que parmi vous, et il n'y a point d'autre Dieu que le vôtre. » Il dit encore en un autre endroit « Voici ce que dit le Seigneur, le roi d'Israël, et son rédempteur le seigneur des années : Je suis le premier et le dernier, et il n'y a de Dieu que moi seul. » Après que ce prophète a proposé deux personnes, savoir: Dieu qu'il appelle roi, c'est-à-dire Jésus-Christ, et Dieu qu'il appelle le Père, qui a tiré son fils des enfers, comme Osée le témoigne par ces paroles: « Je l'arracherai d'entre les mains de l'enfer; » il conclut au singulier. « Il n'y a point d'autre Dieu que moi, » et ne conclut pas au pluriel en disant : « Il n'y a point d'autres dieux que nous, » parce qu'il n'est pas permis de faire cette différence ni cette séparation. Il n'y a qu'un Dieu, qui est libre, indépendant, souverain et éternel, qui n'a point d'origine, qui est l'origine de toutes choses, et qui comprend et son fils et toutes choses. L'esprit et la volonté de l'un, sont l'esprit et la volonté de l'autre; ou plutôt le même esprit et la même volonté sont dans l'un et dans l'autre, et tous deux ensemble ne sont qu'un Dieu, parce que le père n'a rien qu'il ne communique à son fils, et que le fils n'a rien qu'il ne rapporte à son père. Le père ne peut être adoré ni honoré qu'au nom du fils. Quiconque se propose de n'adorer que le père, n'adore ni l'un ni l'autre. Mais quiconque adore le fils, adore aussi le père, parce que le fils est l'ambassadeur du père, la porte du temple, le chemin de la lumière, le guide du salut, l'entrée de la vie.

XXX. Comme il y a des erreurs et des hérésies et que la malice du démon a mis la division parmi le peuple de Dieu, il est à propos de décrire en peu de paroles le lieu où se trouve la vérité, afin que ceux qui désirent boire de l'eau qui donne la vie éternelle, la puisent dans la source qui est Dieu même, au lieu de la puiser dans des lacs où elle ne conserve point sa pureté. Il faut savoir, avant toutes choses, que le Sauveur et les apôtres ont prédit qu'il s'élèverait des sectes et des hérésies, qui rompraient l'union du corps des fidèles, et nous ont avertis d'éviter les piéges que nous dresse l'ennemi contre lequel nous sommes obligés de combattre, sans nous laisser jamais tromper par ses ruses. Plusieurs, au lieu de suivre ces avis si salutaires, ont pris des chemins écartés et bordés de précipices où ils ont traîné une foule de personnes simples et ignorantes jusqu'à la mort éternelle. Les auteurs d'une si funeste division ont été des hommes qui, n'étant pas assez fermes dans leur foi, assez solides dans leur doctrine, assez prudents dans leur conduite, ont brûlé d'un désir ardent de posséder des richesses, et de jouir des honneurs, et ont porté leur ambition sacrilége jusqu'à la dignité la plus sacrée, qui est celle du sacerdoce; en ayant été exclus par d'autres qui en étaient plus dignes qu'eux, ils ont mieux aimé se retirer avec ceux de leur parti que de se soumettre à ceux qui leur avaient été préférés. D'autres n'étant pas assez instruits de la science de l'Église, pour répondre aux ennemis de la vérité qui leur objectaient qu'il était impossible qu'un Dieu se fût enfermé dans le sein d'une femme, qu'il se fût exposé au mépris, aux railleries, et aux outrages, qu'il eût souffert les tourmens les plus cruels et la mort la plus infâme, et que toutes ces faiblesses et ces misères ne convenaient nullement à l'excellence ni à la grandeur de sa nature; et n'ayant jamais compris les véritables raisons de ces mystères, ils se sont éloignés du bon chemin, ont corrompu l'Écriture, et ont inventé une doctrine qui n'a aucun fondement. Quelques-uns, trompés par de faux prophètes, selon que les véritables prophètes l'avaient prédit, ont renoncé à la doctrine du Sauveur et à la tradition de son Église. Toutes ces personnes étant malheureusement tombées dans les piéges du démon, qu'elles devaient éviter, ont perdu le nom de chrétiens. En effet, quand on les appelle phrygiens, novatiens, valentiniens, marcionites, anthropiens, ariens, ou de tout autre nom particulier autre que celui de chrétiens, on marque très-clairement qu'ils sont retranchés de la société des fidèles. Il n'y a qu'une Église catholique qui conserve le vrai culte; c'est la

source de la vérité, le domicile de la foi, le temple de Dieu, où quiconque n'entrera pas, et d'où quiconque sortira sera privé de l'espérance du salut éternel. Que personne ne se flatte dans l'opiniâtreté avec laquelle il soutient ses sentimens. Il s'agit de la vie éternelle et du salut, on ne saurait avoir trop de soin de les conserver. Il n'y a point cependant d'assemblée hérétique, qui ne donne à ceux qui la composent la qualité de chrétien, et qui ne croie être l'Église catholique. La véritable est celle où se trouve la confession et la pénitence, par laquelle les péchés, qui sont les blessures de l'âme, sont guéris. J'ai bien voulu donner cet avis, comme en passant, et pour que ceux qui souhaitent d'éviter l'erreur n'y tombent pas par ignorance. Je réfuterai plus au long et dans la suite les mensonges et les impostures de toutes les sectes. Maintenant, après avoir parlé de la véritable religion et de la véritable sagesse, je m'en vais parler de la justice.

LIVRE V.

DE LA JUSTICE.

I. Je ne doute point, Constantin, très-grand empereur, que si cet ouvrage que j'ai entrepris pour prouver l'unité de ce Dieu, qui a créé le monde et qui le gouverne, tombe entre les mains de certaines gens, qui n'ont que de fausses et absurdes idées de la religion, ils ne le prennent en aversion dès qu'ils en auront vu le titre et le commencement, qu'ils ne le jettent avec horreur, et qu'ils ne croient qu'en le touchant seulement, ils ont commis un crime des plus énormes. Je voudrais pourtant qu'ils me fissent la grâce de ne le point condamner avant de l'avoir lu. Car, puisqu'il n'est permis de condamner personne sans l'avoir entendu, et que l'on n'ôte pas même aux traîtres, aux empoisonneurs et aux sacriléges la liberté de se défendre, il me semble que la demande que je fais : que ceux qui voudront juger de mon livre suspendent leur jugement jusqu'à ce qu'ils l'aient lu tout entier, n'a rien que d'honnête et de juste. Mais je connais trop bien leur animosité pour attendre d'eux qu'ils me rendent cette justice. Ils ont peur d'être convaincus et d'être obligés de se rendre à la vérité; ils font du bruit pour ne point entendre nos raisons; ils ferment les yeux pour ne point voir la lumière. L'éloignement qu'ils ont pour entrer en conférence est un aveu de leur faiblesse. Sachant bien qu'ils ne pourraient remporter d'avantage par la raison, ils ont recours à la force. Ils n'agissent point, comme a dit Ennius, avec la modération de la sagesse; ils ne se conduisent que par violence. Ils ne veulent pas que notre innocence soit publiquement justifiée, parce que, encore qu'ils en soient fort persuadés, ils ont résolu de nous condamner comme si nous étions coupables. N'est-ce pas une injustice aussi visible, de condamner l'innocence sans l'entendre, que de la condamner après qu'elle a été entendue et justifiée? Ils ne refusent de nous entendre que parce que, s'ils nous avaient entendus, ils ne pourraient plus nous condamner. Ils tourmentent les personnes consacrées au culte du vrai Dieu; ils les chassent de leur pays; ils les exécutent à mort. Quelque envenimée que soit la haine dont ils sont animés contre eux, ils ne sauraient en donner aucune raison, parce qu'elle ne procède que du renversement de leur esprit, de l'erreur qui les aveugle, de la fureur qui les transporte. Au lieu de revenir de leur égarement, ils ajoutent la cruauté à l'ignorance; ils persécutent inhumainement des personnes dont l'unique occupation est de servir Dieu; ils affligent les âmes innocentes, et ils torturent leurs corps. J'entreprends maintenant de conférer avec ces gens-là, et de les convaincre de la vérité, bien que je sache qu'ils sont plus disposés à répandre le sang des justes qu'à écouter leurs paroles. L'entreprise est-elle téméraire et la peine sera-t-elle inutile? nullement. Si je ne suis pas assez heureux pour les mettre dans le bon chemin, et pour les garantir de la mort vers laquelle ils se précipitent avec une impétuosité incroyable, j'affermirai au moins la foi chancelante de quelques-uns d'entre nous, et principalement de ceux qui ont une légère teinture des lettres.

Les orateurs et les poëtes sont dangereux, en ce qu'ils peuvent aisément surprendre les ignorans par la beauté de leurs discours et par la

douceur de leurs vers. Ces discours et ces vers sont comme du miel qui couvrirait du poison. J'ai tâché de joindre la sagesse à la religion, afin que ces arts-là ne nuisent point à ceux qui s'adonnent à l'étude, et que les belles-lettres servent plutôt à la religion qu'elles ne lui nuisent, quand elles se trouvent en des personnes qui ont de la vertu et qui aiment la vérité. Quand mon travail serait inutile pour les autres, il ne le serait pas pour moi, parce qu'il me remplira du plaisir que donne la jouissance de la vérité, qui est la véritable nourriture de l'esprit. Il ne faut pourtant désespérer de personne. Peut-être que tous ceux à qui nons parlerons ne seront pas sourds. Les esprits impurs n'auront pas plus de pouvoir que l'esprit saint. L'état des affaires n'est pas si désespéré, qu'il ne se trouve encore des personnes d'assez bon goût pour embrasser la vérité et pour suivre le bon chemin quand on le leur aura montré. Il n'y a qu'à mettre sur les bords de la coupe un peu de miel de la sagesse céleste, de peur que les âmes délicates ne soient rebutées de l'amertume des remèdes. En effet, la principale raison pour laquelle les savans et les grands du monde n'ajoutent point de foi à l'Écriture, est que le style en est bas, et que les prophètes n'ont parlé que le langage du peuple. Leur simplicité est méprisée par ceux qui ne veulent rien voir ni rien entendre que d'élégant, et qui ne conservent dans leur cœur que ce qui y est entré avec plaisir par les oreilles, et que ce qui les a charmées par la douceur de son harmonie. Tout ce qui n'est pas enrichi des ornemens et des figures du discours leur paraît simple et méprisable. Ils s'imaginent qu'il n'y a que ce qui est agréable qui soit vrai, que ce qui peut donner du plaisir qui soit probable. Enfin, ils ne considèrent les choses que par la beauté, sans examiner si elles ont de la vérité. Ils n'ajoutent point de foi à nos mystères, parce qu'ils paraissent avec une simplicité éloignée de toute sorte de déguisement, et ils n'ont point d'estime pour ceux qui les leur expliquent, parce que ce sont des hommes qui n'ont aucune teinture des sciences profondes, ou qui n'en ont au plus qu'une fort légère. Il est vrai qu'il est fort rare d'en trouver qui soient éloquens, et la raison en est évidente. L'éloquence est dévouée à la vanité et à la pompe du siècle. Elle affecte de plaire au peuple et de flatter ses plus mauvaises inclinations. Elle entreprend quelque fois de combattre la vérité, et de faire admirer dans ce combat le pouvoir qu'elle exerce sur les esprits. Elle recherche les richesses, les honneurs et les dignités; elle méprise notre religion, parce qu'elle n'y voit rien que de simple, et qu'elle n'y découvre rien qui approche du vain éclat au milieu duquel elle est bien aise de paraître. Voilà pourquoi la sagesse et la vérité manquent souvent de personnes capables de se charger de leur défense, et pourquoi ceux qui s'en chargent ne s'en acquittent qu'imparfaitement. Ceux dont j'ai quelque connaissance sont Minucius Félix, célèbre avocat, dont le livre, qui a pour titre *Octavius*, fait voir avec combien d'avantage il aurait pu soutenir la cause de la vérité, s'il y eût employé tout son temps et tout son esprit. Tertullien était fort habile en toutes sortes de sciences, mais son style avait peu d'élégance et beaucoup d'obscurité, ce qui a été cause qu'il n'a acquis qu'une médiocre réputation. Cyprien a été le plus illustre défenseur de la vérité : il s'était rendu fort célèbre dans la profession de l'éloquence, et avait fait une grande quantité d'ouvrages fort excellens en ce genre-là; il avait l'esprit abondant, agréable, et, ce qui est le plus à estimer, il l'avait fort clair. Il est difficile de dire s'il avait ou une plus grande clarté dans les pensées ou une plus grande force dans les raisonnemens. Il faut pourtant avouer que ses ouvrages n'ont plu que par la beauté de l'expression à ceux qui ne sont pas instruits de nos mystères, parce qu'il les a écrits d'une manière qui ne peut être entendue que des fidèles. Voilà pourquoi il a été méprisé et raillé par les savans d'entre les païens. J'en ai vu un qui avait quelque élégance, qui, changeant une lettre de son nom, l'appelait Coprien[1], comme s'il eût voulu lui reprocher d'avoir gâté la beauté de son esprit en s'appliquant à des sujets bas et méprisables. Que si avec toute son éloquence il a eu ce malheur, que peut-on attendre de ceux qui n'ont ni l'élégance du langage, ni la subtilité ou la force du raisonnement?

II. Le peu que l'on a trouvé d'hommes capables de réfuter fortement les erreurs dont les peuples étaient prévenus et de défendre solidement notre religion, a donné la hardiesse à

[1] Qui signifie bouffon.

quelques-uns d'écrire contre elle. Je ne parlerai point ici de ceux qui l'ont attaquée sans aucun succès dans les premiers temps. Lorsque j'enseignais la réthorique en Bithynie, et que le temple de Dieu y fut abattu, il se trouva deux hommes qui insultèrent à la vérité persécutée et qui le firent d'une manière où je ne sais s'il y avait plus de cruauté ou plus d'arrogance. L'un des deux[1] faisait profession d'enseigner la philosophie; mais sa vie n'avait rien de conforme à sa doctrine. Il louait la pauvreté et brûlait d'un désir insatiable des richesses. Il faisait des leçons de continence et de tempérance dans son école, et était si fort adonné au luxe qu'il y avait dans ses repas ordinaires une plus grande abondance de mets et une plus grande politesse qu'il n'y en a dans les festins des princes. Sa barbe et son manteau, c'est-à-dire la qualité de philosophe, et ses grands biens, lui servaient comme d'un voile pour couvrir le déréglement de ses mœurs. La passion qu'il avait de s'enrichir lui faisait rechercher par de merveilleux artifices l'amitié des juges. Quand il avait acquis dans leur esprit le crédit que mérite la profession dont il était très-indigne, il en abusait et pour vendre leurs suffrages à d'autres et pour usurper les terres de ses voisins, sans qu'ils pussent trouver aucun moyen de se garantir de ses violences. Cet homme, dont les mœurs démentaient les sentimens, et dont les sentimens condamnaient les mœurs; cet homme qui s'accusait plus hautement et qui se condamnait plus rigoureusement que nul autre n'aurait pu le faire, publia trois livres contre la religion chrétienne dans le temps que le peuple fidèle était déchiré par tous les instrumens que la fureur des païens avait pu inventer. Il déclare dès le commencement qu'il désire s'acquitter du devoir de sa profession, qui est de retirer les hommes de leur égarement et de les rappeler au bon chemin, c'est-à-dire au culte des dieux qui gouvernent le monde par leur puissance, de peur que ces hommes ne servent de proie à l'artifice et à l'avarice de ceux qui les trompent; qu'il ne pouvait rien entreprendre de si digne d'un philosophe que de présenter la lumière de la sagesse à ceux qui sont dans les ténèbres de l'ignorance, afin non-seulement qu'ils obéissent aux édits des princes, mais qu'ils évitent la rigueur des chrétiens. Il découvre véritablement le motif qui l'a engagé à ce travail par les éloges extraordinaires par lesquels il relève le mérite des empereurs, et par les louanges qu'il leur donne d'avoir rétabli la religion par leurs soins et par leur piété et d'avoir aboli la superstition. Au reste, il a paru tout à fait inepte et ridicule, quand il a voulu combattre notre religion. Ceux d'entre nous à qui la malheureuse condition de ce temps-là ne permettait pas de déclarer le jugement qu'ils portaient de son ouvrage, s'en moquaient au fond de leur cœur, quand ils voyaient la profonde ignorance où il était, et la vanité qu'il avait de promettre d'éclairer les autres, lui qui était dans un déplorable aveuglement; de les conduire, lui qui ne pouvait faire un pas sans tomber; de les instruire, lui qui n'avait jamais rien appris de solide. Il n'y avait personne qui ne le blâmât d'avoir entrepris cet ouvrage au temps auquel le feu de la persécution était allumé contre nous, et qui ne dît que c'était un philosophe qui s'accordait au temps et qui flattait les passions injustes des princes. Il fut méprisé comme sa vanité le méritait, et bien loin de se faire aucun mérite de son travail, il n'en rapporta que du blâme.

L'autre[1] traite le même sujet avec beaucoup plus d'aigreur. Il était élevé à la dignité de juge, avait fort contribué à exciter la persécution, et non content d'avoir armé les autres contre nous, il nous combattit par ses écrits. Il composa deux livres, non *contre les chrétiens,* de peur que l'on ne crût qu'il les déchirait comme des ennemis; mais aux chrétiens, afin que l'on crût qu'il leur donnait de bons avis comme à des amis. Il tâcha de faire voir dans ces deux livres que l'Écriture était toute remplie de faussetés, ce qui fait juger qu'il reconnaissait qu'elle lui était tout à fait contraire. Il en rapporte un si grand nombre de passages et des moins communs, et les examine de telle sorte, que ceux qui ne le connaissent pas, peuvent douter s'il n'avait point fait autrefois profession de notre religion. Que s'il l'avait fait, l'éloquence de Démosthène ne serait pas capable de l'excuser de l'impiété

[1] Quelques savans croient qu'il s'agit ici de Maximus et d'autres de Porphyre.

[1] Hiéroclès qui occupait alors la préfecture augustale d'Alexandrie.

avec laquelle il avait trahi la foi qu'il avait embrassée et les mystères à la participation desquels il avait été admis. Ce n'est peut-être que par hasard que les livres sacrés de l'Écriture sont tombés entre ses mains; car de quelle étrange témérité serait-il coupable s'il eût osé pénétrer la profondeur de cette doctrine que personne ne lui avait expliquée? Nous devons louer Dieu de ce qu'il n'a rien appris par la lecture de ces divins ouvrages, et de ce qu'il n'a rien compris des maximes qu'ils contiennent. Ils sont aussi éloignés de renfermer la moindre contradiction, que cet auteur a été éloigné de suivre la vérité de notre foi. Il a fait de violentes invectives contre Paul, contre Pierre et contre les autres disciples, et les a accusés d'avoir jeté les premiers la semence d'une doctrine remplie de fausseté et de mensonges. Il leur reproche pourtant qu'ils étaient grossiers et ignorans, et que quelques-uns d'entre eux ont vécu de la pêche, comme s'il eût été fâché qu'Aristophane ou Aristarque n'eussent pas été chargés du ministère de la parole divine.

III. Le reproche que l'on fait aux apôtres d'avoir été grossiers ou ignorans ne s'accorde pas avec le soupçon que l'on pourrait concevoir qu'ils eussent eu la volonté ou l'adresse de tromper. Pour imposer au peuple, il faut inventer une doctrine dont les conclusions aient quelque liaison avec les principes. Or c'est ce que des hommes grossiers et ignorans ne sauraient faire, puisque les plus subtils et les plus savans des philosophes, comme Platon, Aristote, Épicure, Zénon, ont avancé des contradictions, et n'ont pas toujours été d'accord avec eux-mêmes; c'est la nature de la fausseté de se démentir soi-même. La doctrine des apôtres se soutient au contraire, parce qu'elle est établie sur des fondemens inébranlables et que les points qui la composent sont étroitement unis ensemble. Elle persuade, parce qu'elle est appuyée sur des principes à l'évidence desquels nul esprit ne peut résister. Les apôtres n'ont eu garde d'inventer cette religion par intérêt, et à dessein de s'en servir comme d'un moyen de se procurer les commodités temporelles. Ils enseignaient et gardaient une manière de vie éloignée de toutes sortes de voluptés. Ils faisaient profession de mépriser tout ce que le monde estime et admire comme des biens. Non-seulement ils ont souffert la mort pour la défense de la foi, mais ils ont prédit qu'ils la souffriraient, et que ceux qui survivraient à leur prédication seraient tourmentés avec toute sorte de cruauté.

L'auteur dont je viens de parler assure que le Sauveur ayant été chassé par les Juifs, assembla neuf cents hommes et se mit à leur tête pour commettre des brigandages. Qui pourrait douter de la vérité d'une parole appuyée sur un si important témoignage? Il faut sans doute le croire, et Apollon lui a révélé cela durant son sommeil. On exécute souvent des voleurs à mort. Vous en avez vous-même condamné plusieurs. Y en a-t-il jamais eu quelqu'un qui, après sa mort, ait été mis au nombre, je ne dirai pas des dieux, mais des hommes? Peut-être que vous avez cru que Jésus-Christ a été un voleur, parce que les païens ont mis Mars au nombre des dieux, bien qu'il ait été homicide? Ce qu'ils n'auraient pourtant jamais fait s'il avait été condamné à être crucifié par ordre de l'aréopage.

Quand dans la suite de son ouvrage il parle des miracles opérés par le Sauveur, il n'oserait nier que ce ne soient de vrais miracles; mais il tâche d'en obscurcir l'éclat en les comparant à d'autres qu'il attribue à Apollonius, et qu'il prétend avoir été ou aussi grands que ceux du Sauveur, ou même plus grands. Je m'étonne qu'il n'ait rien dit d'Apulée, de qui l'on raconte des choses fort merveilleuses et fort surprenantes. Pourquoi, ô insensé que vous êtes, personne n'adore-t-il Apollonius comme un dieu, si ce n'est peut-être vous qui serez éternellement puni avec eux par la justice du Dieu véritable! Si Jésus-Christ a fait ses miracles par le secours de l'art magique, il y était sans doute moins habile qu'Apollonius, puisqu'il se laissa prendre et attacher à la croix; au lieu que l'autre ayant été arrêté et mené devant les juges sous le règne de Domitien qui avait dessein de châtier ses impostures, s'échappa d'entre les mains de ceux qui le gardaient, et disparut en un instant. Il a peut-être voulu accuser Jésus-Christ d'orgueil pour s'être fait adorer comme un dieu, au lieu qu'Apollonius a été plus retenu, bien que, selon le sentiment de cet auteur, il ait fait de plus grands miracles que notre Sauveur. Je ne ferai point ici le parallèle des actions extraordinaires de l'un et de l'autre, parce que j'ai dit assez

de choses des illusions et des impostures de l'art magique dans les deux premiers livres de cet ouvrage. Mais je soutiens qu'il n'y a personne qui ne désire rendre son nom immortel; c'est la plus forte passion des princes; c'est pour cela que les hommes ont soin qu'on fasse leurs portraits, qu'on leur érige des statues, et qu'après leur mort on leur élève de magnifiques tombeaux; c'est pour cela qu'ils se portent à des actions éclatantes qui passent à la postérité la plus éloignée, et qu'ils s'exposent volontairement à la mort pour le salut de leur patrie; c'est pour ce dessein-là même que vous avez voulu laisser aux siècles suivans cet infâme et détestable monument de votre esprit, qui n'est bâti que de limon et de boue. Il n'y a donc nulle apparence d'assurer qu'Apollonius ait renoncé à une gloire qu'il aurait recherchée s'il avait pu espérer de l'acquérir. Il n'avait garde de refuser l'immortalité, puisque vous dites vous-même que quelques-uns lui ont rendu des honneurs divins, et que les habitans d'Éphèse lui ont érigé une statue sous le nom d'Hercule Alexicacus.

Mais on n'a pu croire après sa mort que ce fût un dieu, parce que l'on savait qu'il avait été homme et magicien. Voilà pourquoi il usurpa sous un nom étranger les honneurs divins, qu'il ne pouvait et n'osait usurper sous le sien propre. Mais on a pu voir que notre Sauveur était dieu, parce qu'il ne faisait rien par magie, et on l'a vu parce qu'il l'était en effet. « Je n'avoue pas, dit l'auteur que je réfute, que la raison pour laquelle Apollonius n'a pas été généralement révéré comme un dieu, est qu'il n'a pas souhaité de l'être; je prétends seulement que nous autres, qui ne l'avons pas mis au nombre des dieux, bien qu'il ait fait de très-grands miracles, avons été en ce point plus avisés et plus sages que vous qui y avez mis votre Jésus, en considération d'un petit nombre de prodiges qui n'ont rien d'extraordinaire ni de surprenant. » Il ne faut pas s'étonner qu'un homme aussi éloigné que vous de la véritable sagesse n'entende rien de ce qu'il lit, puisque le même malheur est arrivé aux Juifs, bien qu'ils lisent continuellement les prophètes depuis plusieurs siècles, et qu'ils aient été dépositaires des secrets de Dieu. Apprenez donc, si vous êtes capable d'apprendre, que ce n'est point à cause que Jésus-Christ a fait des miracles que nous avons cru qu'il est Dieu, mais que c'est à cause que les prédications des prophètes ont été accomplies en sa personne. Quand nous avons vu les miracles de Jésus-Christ, nous les aurions attribués à la magie, comme vous les y avez attribués de même que les Juifs, si les prophètes n'avaient prédit que le Messie ferait ces mêmes miracles. Nous croyons qu'il est Dieu; mais ce ne sont pas tant ses actions miraculeuses qui nous portent à le croire, que la croix à laquelle il a été attaché, selon les prédictions des prophètes, et contre laquelle vous vous élevez comme des chiens. Ce n'est pas sur son témoignage que la foi de sa divinité est fondée, car on n'ajoute nulle foi au témoignage qu'une personne se rend à elle-même; mais c'est sur les paroles des prophètes qui ont marqué distinctement les circonstances de ses actions et de ses souffrances, ce qui n'est jamais arrivé ni à Apollonius ni à Apulée, et ce qui ne saurait jamais arriver ni à eux ni à aucun autre imposteur. Après que cet auteur a rempli son ouvrage d'un amas prodigieux d'ignorances grossières et de rêveries extravagantes par lesquelles il s'est efforcé de ruiner la vérité, il a l'impudence de lui donner le nom de *Discours Véritable*. Quel aveuglement! Il était peut-être disciple d'Anaxagore, qui a soutenu que la neige est noire. Ce n'est pas un moindre aveuglement de donner à la vérité le nom de mensonge et au mensonge le nom de vérité. Cet homme fin et rusé a voulu cacher le loup sous la peau de la brebis, et imposer à ses lecteurs par un faux titre. Mais supposons que cela vous soit échappé par ignorance plutôt que par malice, quelle vérité avez-vous enseignée dans votre livre? Tout ce que vous y avez fait de bien, c'est que vous y avez trahi la cause des dieux que vous aviez entrepris de défendre. Car en donnant à Dieu les titres qui lui appartiennent et en l'appelant le souverain roi de l'univers, le commun père des hommes, le créateur et le conservateur de tous les êtres, vous avez privé Jupiter de tout pouvoir et vous l'avez réduit à la dépendance. Ainsi la conclusion de votre livre est la plus forte preuve que l'on puisse désirer de votre folie et de votre ignorance. Vous assurez qu'il y a des dieux, et vous les immolez en même temps à la puissance de celui dont vous prétendez détruire le culte.

IV. Les auteurs dont je parle, ayant publié leurs ouvrages remplis d'une doctrine sacrilége, je n'ai pu les voir sans détester leur orgueil et leur impiété, et sans être touché d'une très-sensible douleur. La connaissance que j'ai de la vérité m'a donné en même temps la confiance d'entreprendre de répondre, avec l'aide de Dieu, à ceux qui sont assez téméraires pour accuser la justice. Ce n'est pas que j'aie jugé qu'il fût nécessaire d'écrire contre ceux-ci, parce qu'il est aisé de les confondre en peu de paroles; mais c'est que j'ai cru devoir ruiner tout d'un coup tous ceux qui travaillent au même dessein en quelque pays que ce soit; car je ne doute point qu'il n'y ait des écrivains grecs et latins qui ne travaillent pour l'injustice; et comme je ne saurais répondre à chacun en particulier, je m'attacherai aux premiers, et je préviendrai, en les réfutant, tout ce que ceux qui les ont suivis ou qui les suivront pourraient dire : « Je supplie seulement ceux qui prendront la peine de lire mon ouvrage, d'y apporter de l'attention; car je m'assure que quiconque s'y appliquera comme il faut, embrassera la religion qu'il condamnait auparavant, ou cessera au moins de s'en moquer. Bien que Tertullien ait traité le même sujet dans le livre qu'il a composé sous le titre d'*Apologétique*, néanmoins, parce qu'il y a grande différence entre une défense où l'on n'a fait que détruire les objections que l'on avait proposées contre une doctrine, et un discours dogmatique où l'on explique ses maximes, j'ai bien voulu me charger de ce travail, et continuer ce dessein que saint Cyprien a commencé dans l'oraison qu'il a faite pour réfuter Démétrianus [1], qui aboyait, comme il dit, contre la vérité. Il n'a pas gardé la méthode qu'il fallait garder dans cette matière; car il fallait agir par raisonnement au lieu d'apporter les témoignages de l'Écriture contre un homme qui n'en reconnaît pas l'autorité. Il fallait l'instruire peu à peu, lui montrer le jour avec un sage ménament, et ne pas l'éblouir par l'éclat d'une trop vive lumière. L'évêque de Carthage devait employer contre lui une autorité humaine, parce qu'il n'était pas assez fort pour soutenir le poids de l'autorité divine, et lui citer les témoignages des historiens et des philosophes. Il devait le traiter comme les enfans, qu'on nourrit de lait jusqu'à ce que leur estomac se soit fortifié et soit devenu capable d'une nourriture plus solide. La grande connaissance qu'il avait des mystères contenus dans l'Écriture et l'ardeur de son zèle l'ont tellement transporté, qu'il a méprisé toutes les autres preuves, et n'a produit que celles qui servent de fondement à la foi. C'est pourquoi j'ai entrepris, par le mouvement, comme je me le persuade, de l'esprit de Dieu, de faire ce que cet excellent personnage a omis, et je tâcherai de donner un exemple que les autres pourront suivre. Que si d'éloquens hommes entrent dans cette carrière à dessein d'y employer les forces de leur esprit pour la défense de notre croyance, je ne doute pas que la vaine philosophie et les fausses religions ne s'évanouissent bientôt, et que tout le monde ne reconnaisse la vérité que nous soutenons. Mais j'ai fait une digression plus longue que je n'avais dessein de la faire.

V. Entrons maintenant dans le sujet que nous avons proposé, et parlons de la justice, qui est ou la reine ou la source des vertus, et qui a été recherchée avec une ardeur extraordinaire, non-seulement par les philosophes, mais aussi par les poëtes qui sont plus anciens que les philosophes, et qui avaient acquis une grande réputation de sagesse avant que l'on eût jamais entendu parler du nom de philosophie. Ils ont si bien reconnu que la justice n'était plus sur la terre, qu'ils ont feint que ne pouvant souffrir les débordemens des hommes, elle s'était retirée dans le ciel. Comme leur coutume est de cacher leur doctrine sous des énigmes, quand ils veulent expliquer ce que c'est que de mener une vie qui soit conforme à la justice, ils prennent des exemples du siècle de Saturne, qu'ils appellent un siècle d'or, et représentent quelles étaient alors les mœurs des hommes. Ce qu'ils en disent n'est point une fiction; c'est la vérité toute pure et sans aucun déguisement. Il n'y avait point encore de superstition sous le règne de Saturne. Les idoles n'avaient pas été inventées, et on n'adorait que le vrai Dieu. C'est pourquoi il n'y avait ni querelles, ni inimitiés, ni guerres. La fureur de se venger n'avait point encore mis le fer entre les mains des hommes. Il n'y avait

[1] Démétrianus, juge des tribunaux inférieurs de Carthage, déclarait que c'était au christianisme qu'il fallait attribuer tous les maux dont était alors accablé l'empire romain.

point encore de différend ni de discorde, ni entre les proches, ni même entre les étrangers. Les épées n'étaient point en usage. En effet, pendant que la justice exerçait un empire absolu, on ne songeait ni à se défendre, parce que l'on n'était pas attaqué, ni à attaquer les autres, parce que l'on ne désirait que leur bien. Chacun se contentant de peu, personne ne songeait à ravir ce que les autres possédaient, ou plutôt on ne possédait rien qu'en commun, et on n'avait pas encore partagé ni les terres, ni les fruits qui y croissaient. Dieu avait donné la terre aux hommes, à dessein qu'ils jouissent en commun des biens qu'elle produisait en abondance, et que personne ne fût privé par la cupidité d'un autre de ce qui lui était nécessaire. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer qu'aucun homme n'était en ce temps-là propriétaire du bien qu'il avait entre les mains. Quand les poëtes disent que les biens étaient communs, ils usent d'une expression figurée pour relever la libéralité par laquelle ces premiers hommes, bien loin de renfermer les présens que la terre leur avait faits, les communiquaient généreusement aux pauvres. C'était alors que coulaient véritablement des fleuves de lait et de nectar. Et il ne faut pas trop s'en étonner, puisque les greniers et les celliers des gens de bien étaient ouverts indifféremment à tout le monde, et que l'avarice n'avait point arrêté le cours des faveurs du ciel, ni amené la faim ou la soif parmi le peuple. Il n'y avait personne qui ne fût dans l'abondance, parce que ceux qui avaient du bien, en donnaient largement à ceux qui n'en avaient pas. Mais depuis que Saturne eut été chassé de ses États et contraint de se réfugier en Italie, pour éviter les effets de la colère de Jupiter, le peuple corrompu, soit par l'appréhension de déplaire à un nouveau roi, soit par l'inclination naturelle qu'il avait au mal, cessa de rendre à Dieu le culte ordinaire, commença à révérer son roi comme un dieu, et à suivre l'exemple criminel qu'il lui avait donné de violer la piété paternelle par un crime presque aussi atroce qu'un parricide. Alors la justice quitta la terre. Mais elle ne se retira pas, comme dit Cicéron, au royaume de Jupiter; car quelle sûreté aurait-elle trouvée dans les États d'un prince qui avait chassé son père, qui l'avait poursuivi à main armée, et contraint de s'enfuir dans les pays étrangers? Ce fut aussi Jupiter qui donna le venin aux serpens et la cruauté aux loups; c'est-à-dire que ce fut lui qui inspira aux hommes la haine et la jalousie, de sorte qu'ils devinrent aussi envenimés que les serpens, et aussi cruels que les loups. C'est ce que sont en effet ceux qui persécutent les gens de bien et ceux qui portent les juges à condamner des innocens. Jupiter avait peut-être autorisé de la sorte l'injustice, quand on a dit qu'il avait donné le venin aux serpens et la rage aux loups. Ce venin et cette rage ne sont autre chose que les désirs déréglés et violens d'avoir le bien d'autrui. Il ne faut pas s'en étonner; c'était une suite fort naturelle. Quand il n'y a plus de religion, il n'y a plus de discernement du bien et du mal. Le lien de la société civile est rompu; les hommes prennent les armes, et font gloire de répandre le sang et de commettre des meurtres.

VI. La cupidité qui procède du mépris de la souveraine majesté, est l'unique source de tous ces maux. Ceux qui ont été dans l'abondance ont commencé à garder pour eux ce qu'ils avaient. Chacun a réservé pour son usage particulier le fruit de son travail, et plusieurs ont été si injustes dans la recherche de leur intérêt qu'ils ont enlevé le bien d'autrui avec violence. Ils ont en quelque sorte arrêté le cours des faveurs du ciel, et voulu jouir seuls des biens que Dieu avait voulu rendre communs, afin qu'après avoir ôté aux pauvres les moyens de subsister, ils pussent les réduire à la servitude. Ils ont fait ensuite des lois très-injustes qu'ils ont couvertes d'un prétexte de justice, et ont recherché la protection de l'autorité publique pour se maintenir contre la multitude dans la possession des trésors qu'ils amassaient par avarice. Après s'être ainsi éloignés de la justice, qui est toujours accompagnée de l'humanité et de la compassion, ils ont introduit une inégalité pleine d'orgueil, se sont élevés insolemment au-dessus des autres, ont pris des grades et se sont distingués par des habits éclatans et magnifiques, et par des armes qui n'étaient pas moins des marques de leur méfiance que de leur luxe. Ils ont inventé la pompe, les faisceaux, les piques et les hallebardes, pour imprimer la terreur dans l'esprit des peuples et pour exercer sur eux un empire absolu. Voilà l'état où les hommes furent réduits par ce roi,

qui, après avoir vaincu et chassé son père, établit par la violence une tyrannie impie et abolit le siècle d'or. Il engagea les hommes comme malgré eux dans l'impiété, en les détournant du culte de Dieu par l'appréhension de l'insolente domination qu'il avait usurpée, et en les obligeant de lui rendre des honneurs divins. Qui n'aurait pas redouté un prince, qui ne paraissait jamais qu'entouré de ses gardes et au milieu de l'éclat et du bruit des armes? Qui aurait pu espérer un favorable traitement de celui qui n'avait pas épargné son père? Qui aurait osé résister ou entrepris de se faire craindre par celui qui avait exterminé les Titans, c'est-à-dire la race la plus belliqueuse et la plus puissante qu'il y eut alors sur la terre? Faut-il donc s'étonner que tout le monde se soit soumis avec une lâche complaisance à une si formidable domination, et que chacun se soit empressé de rendre de profondes soumissions à un roi auquel il était si dangereux de déplaire? Comme on s'imagine qu'il n'y a point de service si agréable aux princes que de les imiter, les hommes de ce temps-là renoncèrent aux exercices de la religion de peur de sembler lui reprocher par leurs actions son impiété et ses crimes. L'assiduité avec laquelle on suivit ses pernicieux exemples effaça peu à peu l'impression de la loi naturelle et autorisa le vice : il ne resta aucun vestige de la vertu du siècle précédent. La vérité disparut aussi bien que la justice, et il ne resta parmi les hommes que l'ignorance, l'erreur et l'aveuglement. Y a-t-il donc rien de si ridicule que ce que les poëtes disent : « Que la justice s'est retirée au ciel, » c'est-à-dire au royaume de Jupiter? car si elle était sur la terre durant ce siècle d'or, elle en a été chassée par Jupiter qui a changé ce siècle-là. Il a changé ce siècle d'or et chassé la justice, quand il a aboli la religion, qui est l'unique lien qui attache étroitement les hommes, comme des frères qui n'ont tous qu'un père commun, qui partagent également les biens qu'il répand sur eux, qui ne font mal à personne, qui ne ferment point leur porte à l'étranger, qui ne refusent point ceux qui leur demandent du secours, et qui font une généreuse profusion de tout ce qu'ils ont par une libéralité et par une magnificence qui, selon le jugement de Cicéron, sont des vertus toutes royales. Voilà un portrait fidèle de la justice de ce siècle d'or, qui a été changé en un autre siècle par Jupiter, lorsqu'il a introduit le culte des dieux.

VII. Dieu qui a un plus grand soin et une plus grande tendresse pour les hommes qu'aucun père n'en peut avoir pour ses enfans, a envoyé son ambassadeur sur la fin des temps pour rappeler le siècle d'or, et pour rétablir la justice sur la terre d'où elle avait été bannie. La félicité de ce siècle est donc revenue, et la justice a paru, bien qu'elle n'ait été accordée qu'à un petit nombre de personnes. Cette justice n'est autre chose que le culte du vrai Dieu. Quelqu'un s'étonne peut-être de ce qu'elle n'est pas communiquée indifféremment à tout le monde, et de ce qu'elle n'est pas reçue généralement de tous les peuples. L'inégalité de traitement que Dieu a fait aux hommes quand il a rétabli la justice sur la terre, fournit un ample sujet de discourir. J'en ai déjà apporté plusieurs raisons et en apporterai encore d'autres en leur lieu. Mais ici je me contenterai de dire que la vertu ne paraît jamais tant que par l'opposition des vices qui lui sont contraires, et qu'elle ne peut être parfaite si elle n'est éprouvée. Dieu a placé le bien et le mal dans une telle distance que l'on ne les connaît que l'un par l'autre. Quand il a rétabli la justice, il n'a pas ôté le vice, parce que, s'il l'eût ôté, il semble qu'il aurait ôté aussi la vertu. Comment exercerait-on la patience, s'il n'y avait plus de mal que l'on pût souffrir? Quelle louange mériterait la fidélité qu'on garde à Dieu, s'il n'y avait personne qui entreprît de détourner de son service? Il a permis que les méchans eussent le pouvoir entre les mains, afin qu'ils en pussent abuser pour contraindre les autres à faire le mal, et que les méchans fussent en plus grand nombre que les gens de bien, afin que la vertu fût autant estimée qu'elle serait rare. Quintilien démontre cette vérité avec autant d'élégance que de brièveté dans une déclamation qui a pour titre : *Le visage couvert d'un bandeau*[1]. « L'innocence, dit-il, serait-elle une vertu, si elle n'était d'autant plus louable qu'elle est plus rare. » Comme la haine, la cupidité et la colère sont des passions qui aveuglent l'esprit, il semble qu'il faudrait être au-dessus de la nature pour

[1] Elle est perdue.

ne point faire de fautes. Si tout le monde était dans le même sentiment, la piété ne serait d'aucun usage. La raison en est évidente; car si la vertu consiste à combattre le vice, s'il n'y avait point de vice il n'y aurait point de vertu. C'est pourquoi Dieu, qui voulait la conserver, a retenu son contraire. Les maux qui s'efforcent de l'ébranler ne servent qu'à l'affermir. Voilà pourquoi le siècle d'or n'a pas été rappelé sur la terre dans le temps que la justice y a été rétablie. Dieu a permis que le mal demeurât, afin qu'il y eût une diversité qui renferme un des plus rares secrets de notre religion.

VIII. Ceux qui sont persuadés qu'il n'y a point d'hommes justes sur la terre, ont la justice devant les yeux et ne veulent pas la ragarder; car quel sujet ont-ils de se plaindre continuellement, dans les ouvrages qu'ils font soit en prose ou en vers, de ce qu'elle ne paraît plus sur la terre? Il ne dépend que de vous d'être gens de bien: pourquoi nous faites-vous de vains portraits de la justice, et pourquoi souhaitez-vous qu'elle descende du ciel dans l'équipage où vous vous la figurez? Elle est devant vos yeux; vous la pouvez mettre dans votre cœur. Ne vous persuadez pas que ce soit une entreprise trop difficile et réservée à un autre temps que le vôtre. Ayez seulement de bonnes intentions, et vous verrez revenir le siècle d'or. Vous ne le pouvez rappeler que par le culte que vous rendrez à Dieu. Vous prétendez rétablir la justice sur la terre pendant que l'on y adore les idoles; cela ne se peut faire en aucune sorte, et cela n'a pu même se faire au temps auquel vous avez cru que cela s'était fait, parce que les dieux dont vous adorez les images n'étaient pas nés alors, et que l'on ne pouvait adorer que le Dieu véritable qui commande le bien et qui défend le mal, et qui a pour temple non un édifice bâti de terre et de pierres, mais l'homme qui a été créé à son image. Les ornemens de ce temple ne sont pas l'or et les pierreries, mais ce sont les vertus. Apprenez donc, s'il vous reste encore quelques lumières, que le crime et l'injustice des hommes consistent principalement dans le culte qu'ils rendent aux dieux, et que les malheurs dont ils sont continuellement accablés ne procédent que de l'ingratitude avec laquelle ils ont abandonné l'unique dieu, qui a créé l'univers et qui le gouverne, pour suivre des superstitions extravagantes, et que de la violence qu'ils emploient pour empêcher qu'il ne soit adoré. S'il était seul reconnu, il n'y aurait plus de différends ni de guerres. Les hommes seraient unis par le lien d'une charité indissoluble, parce qu'ils se regarderaient tous comme les enfans du même père. Personne ne dresserait des piéges pour se défaire de son ennemi, parce que chacun connaîtrait la rigueur des châtimens que Dieu, qui pénètre les pensées les plus secrètes et les replis les plus cachés du cœur, a préparés aux meurtriers et aux homicides. Les fraudes et les larcins ne seraient point en usage, parce que tout le monde se contenterait de peu, et préférerait les biens spirituels et éternels aux temporels et aux périssables. On n'entendrait jamais parler ni d'impureté, ni de prostitution, ni d'adultère, parce que personne n'ignorerait que Dieu condamne tous les désirs de la chair lorsqu'ils tendent à autre chose qu'à la génération légitime des enfans. Il n'y aurait point de femmes que la nécessité obligeât à se prostituer, parce que celles qui seraient dans la nécessité trouveraient assez de personnes charitables qui les secourraient dans leurs besoins, et qu'elles ne trouveraient point d'hommes assez brutaux pour vouloir les sacrifier à leur incontinence à l'occasion de leur misère. La terre ne serait pas inondée de tous ces crimes, si tous les hommes conspiraient ensemble pour observer la loi de Dieu, et pour tenir la conduite que tiennent les chrétiens. Le siècle serait véritablement un siècle d'or, où règneraient la douceur, la piété, la paix, l'innocence, l'équité, la modération et la bonne foi. Il ne faudrait point une si prodigieuse diversité de lois pour gouverner les hommes. Celle de Dieu suffirait à elle seule pour cet effet. Il ne serait point nécessaire de les épouvanter par l'horreur des prisons, par la vue des épées nues, par les menaces de châtiment. La sainteté des commandemens divins s'insinuerait dans leurs cœurs avec une douceur incroyable, et les porterait à toutes sortes de bonnes œuvres. Les crimes procèdent de l'ignorance qui ôte la connaissance du bien, comme Cicéron l'a reconnu, et comme il l'a remarqué en ces termes dans le *Livre des Lois*: « Tandis que le monde ne s'entretient que par l'union étroite qui lie les parties qui le composent, les hommes se nuisent par leurs divisions, bien qu'ils n'aient tous

qu'une même nature, qu'ils soient tous formés du même sang, descendus du même père, et gouvernés par le même prince. Et s'ils donnaient à cette loi d'union toute l'attention qu'elle mérite, ils mèneraient une vie semblable à celle des dieux. »

L'impiété de l'idolâtrie a causé tous les maux que les hommes se font souffrir les uns aux auttres. Les païens n'avaient garde de conserver les sentimens de la piété, après avoir, comme des prodigues et comme des rebelles, renoncé à leur père commun.

IX. Les louanges extraordinaires avec lesquels les païens relèvent l'état des siècles passés, font bien voir qu'ils reconnaissent qu'ils ne sont pas gens de bien, et que quand ils font réflexion sur eux-mêmes, ils se trouvent fort éloignés de la justice. Il est vrai aussi qu'au lieu de reconnaître cette justice qu'ils ont devant les yeux, et de la respecter, ils la méprisent, la haïssent, la persécutent et s'efforcent de l'exterminer. Supposons pour un peu de temps que celle dont nous faisons profession n'est pas la véritable; si celle qu'ils cherchent se présentait à eux, comment pourraient-ils la recevoir? Ils déchirent par toutes sortes de supplices ceux qui, de leur propre aveu, imitent les justes, et ils les exécutent à mort par le seul motif de l'aversion qu'ils ont pour la vertu. Quand ils n'auraient jamais fait mourir que des coupables, ils mériteraient que la justice s'éloignât d'eux, puisqu'elle n'a quitté la terre que par l'horreur qu'elle a eue de l'effusion du sang humain. Ils le méritent bien plus, puisqu'ils font mourir les personnes de piété et qu'ils les traitent plus mal que l'on ne traite les plus irréconciliables ennemis; car, bien qu'on les poursuive à main armée et qu'on emploie contre eux le fer et le feu, on ne laisse pas de leur pardonner dès qu'ils sont vaincus et d'user de clémence dans la plus grande chaleur de la guerre. Ceux qui les traitent avec la plus extrême rigueur, leur ôtent seulement ou la vie ou la liberté. Cependant on ne peut exprimer les maux que l'on fait souffrir à ceux qui n'en pourraient faire à personne. Ceux qui sont seuls innocens, sont traités comme les plus grands de tous les coupables. Comment est-ce donc que ces scélérats, qui surpassent en cruauté les bêtes les plus farouches, osent parler de la justice? Ils déchirent le troupeau de Dieu comme des loups qui sont animés de rage; mais cette rage a son siége, non dans l'estomac mais dans le cœur. Les violences qu'ils exercent contre l'innocent ne sont point enveloppées des nuages de la nuit; elles sont éclairées des rayons du soleil. Les reproches de leur conscience ne les empêchent point de déchirer la justice et la piété avec une bouche qui est toujours pleine de sang. A quoi attribuerons-nous une haine aussi opiniâtre et aussi envenimée que celle-là? Est-ce que la vérité est odieuse, comme dit le poëte? et je crois que, quand il l'a dit, il était inspiré de Dieu. Ou bien quand est-ce que la présence des gens de bien couvre les méchans de confusion? Il semble que l'on peut soutenir l'un et l'autre avec un très-légitime fondement. En effet la vérité n'est aussi odieuse qu'elle l'est, que parce que celui qui fait le mal veut se maintenir dans la liberté de le faire, et qu'il voit que, pour jouir en sûreté du plaisir qu'il y trouve, il faut qu'il n'y ait personne qui n'approuve sa conduite. Les méchans ne veulent point d'autres témoins de leurs erreurs que ceux qui les autorisent; et ceux qui les condamnent par l'exemple de leur vertu, leur sont tout à fait insupportables. Et en effet, pourquoi faut-il qu'il y ait de ces vertueux incommodes, dont l'intégrité et la pudeur sont un reproche continuel à la corruption de leur siècle? Pourquoi ne sont-ils pas avares, fourbes, parjures, impudiques et adultères comme les autres? Il faut se défaire de ceux en présence desquels on a honte de faire le mal. Ils résistent en face aux méchans, non par leurs paroles puisqu'ils gardent le silence, mais par leurs actions; ils les reprennent et les confondent par l'opposition de leurs sentimens et de leur conduite. Il ne faut pas s'étonner que les méchans traitent les hommes de la sorte, puisque les Juifs, qui connaissaient Dieu et qui avaient l'espérance de ses promesses, se sont élevés pour le même sujet contre le Sauveur. Les gens de bien ne sauraient s'exempter des outrages que l'auteur et le modèle de leurs vertus a essuyés lui-même. Les païens inventent de nouveaux supplices pour tourmenter ceux qu'ils haïssent, et ils ne seraient pas contens de leur avoir ôté la vie, s'ils ne les avaient insultés aussi avec une cruauté inouïe. S'il arrive que quelques-uns, ou vaincus par la violence de la douleur, ou épouvantés par la crainte de la mort, ou abattus par leur propre infidélité, renoncent

aux vérités qu'ils ont apprises, et aux mystères qu'ils ont reçus, et qu'ils consentent à sacrifier aux idoles, les païens leur donnent des louanges et leur rendent des honneurs pour attirer les autres par leur exemple dans ce même précipice. Mais quand ils en trouvent qui préfèrent la foi à toutes choses, et qui confessent librement qu'ils font profession du culte de Dieu, ils déchargent sur eux toute leur fureur et les déchirent avec toutes sortes d'instrumens, comme s'ils avaient envie de boire leur sang. Ils les appellent des désespérés, parce qu'ils sont étonnés de voir qu'ils prodiguent leur propre vie. Mais qu'y a-t-il de si désespéré que de tourmenter et de mettre en pièces des personnes que vous savez être innocentes? Il n'est pas étrange qu'ayant renoncé aux sentimens de l'humanité, ils aient aussi renoncé à ceux de la pudeur, et qu'ils osent dire à des personnes très-irréprochables, des injures qui ne conviennent qu'à eux-mêmes. Ils les appellent des impies, eux qui ont sans doute beaucoup de piété, et qui n'ont rien tant en horreur que de répandre le sang. Pour peu qu'ils examinassent la vie de ceux qu'ils accusent d'impiété, et pour peu qu'ils fissent de réflexions sur eux-mêmes, ils reconnaîtraient combien ils sont éloignés de la vérité et avec combien de justice ils mériteraient de souffrir le traitement qu'ils font aux autres. En effet, ce sont ces gens et leur religion, et non la nôtre, qui attendent les passans sur les grands chemins, qui courent les mers pour voler, qui, quand ils ne peuvent tuer à force ouverte, préparent des poisons. Ce sont et ces hommes et leur secte qui se défont de leurs femmes pour profiter de la dot qu'elles ont apportée, et ces femmes qui se défont de leurs maris pour épouser leurs amans. Ce sont eux qui étranglent leurs enfans, ou, s'ils n'ont pas assez de dureté pour les étrangler, qui les exposent. Ce sont eux que nul respect de la religion, ni de la nature ne détournent des inceates, et qui les commettent avec leurs filles, avec leurs sœurs, avec leurs mères et avec des personnes consacrées au culte de leurs dieux. Ce sont eux qui conjurent contre leur patrie, sans appréhender la rigueur des supplices décernés contre les traîtres. Ce sont eux qui profanent et pillent les temples des dieux qu'ils font profession d'adorer; et, pour parler de quelques autres crimes moins atroces, ce sont eux qui supposent des testamens, qui enlèvent des successions, qui frustrent les héritiers légitimes, qui se prostituent aux plus infâmes débauches, qui souffrent ce que les femmes les plus perdues ont peine à souffrir, qui salissent par d'abominables ordures, la partie la plus honnête de leur corps, qui tranchent par le fer les témoignages de leur virilité, afin de pouvoir parvenir à l'honneur du sacerdoce, et qui vendent en quelque sorte leur propre vie. Que s'ils sont élevés aux dignités et qu'ils aient entre les mains ce pouvoir de juger des biens et de la vie de leurs citoyens, ils se laissent corrompre à prix d'argent pour condamner des innocens ou pour absoudre des coupables. Enfin ils portent leur insolence jusqu'au ciel, comme si la terre n'était pas capable de contenir le débordement de leurs crimes. Voilà jusqu'où monte l'insolence et la malignité de ceux qui font profession d'adorer les dieux. Quelle place la justice pourrait-elle trouver au milieu de tant de désordres? Je n'en ai choisi qu'un petit nombre que j'ai marqués de loin au lieu de les découvrir de près. Ceux qui désireront les connaître en détail, n'ont qu'à prendre entre les mains les livres de Sénèque, qui a apporté autant de fidélité à décrire les vices de son siècle que de force à les reprendre. Lucilius en a fait aussi une peinture fort exacte. En voici quelques traits :

> Il y n'a point de jour auquel les sénateurs et le peuple ne s'occupent depuis le matin jusqu'au soir au même exercice, qui est de donner des paroles et de tâcher de surprendre ceux à qui ils parlent, d'user de dissimulation pour couvrir leurs pernicieuses intentions et de tendre des piéges comme si ils étaient tous les ennemis déclarés et implacables les uns des autres.

Que peut-on reprocher de semblable aux chrétiens, dont toute la religion consiste à mener une vie exempte de péché? Quand les païens ont vu que ceux de leur secte commettaient les excès que je viens de toucher légèrement, et que les chrétiens, au contraire, ne faisaient rien qui ne fût parfaitement conforme à l'équité et à leur devoir, ils devaient reconnaître que la piété était de notre côté et l'impiété de l'autre. Comment ceux qui prennent le bon parti dans tous les points de leur conduite, prendraient-ils le mauvais au fait de la religion qui est le plus important de tous? L'impiété du culte auquel ils seraient attachés se répandrait sur toute la

suite de leurs actions. Il faut dire par la même raison, et pour parler conséquemment, que ceux qui se trompent dans tout le cours de leur vie, se trompent aussi au choix de la religion, parce que s'ils étaient dans la véritable, elle réformerait tous leurs défauts, et les rappellerait de leurs égaremens. Ainsi la diversité de conduite que l'on tient dans les deux partis, fait voir clairement lequel est le meilleur.

X. Il est à propos de savoir quelle est leur piété, afin de pouvoir juger ce qu'ils font qui y soit conforme ou qui y soit contraire. Mais de peur qu'on ne s'imagine que j'ai dessein de les maltraiter, je choisirai un personnage que les poëtes ont proposé comme un modèle parfait de piété. Voyons donc quels préceptes de justice a donnés le roi que Virgile décrit comme un prince plus juste que nul autre, plus vénérable par sa piété et plus redoutable par sa valeur. Les effets de sa justice furent de lier les mains derrière le dos à ceux qu'il immolait aux dieux souterrains, et à ceux dont il répandait le sang. Que peut-on jamais imaginer de si extravagant qu'une piété qui sacrifie des hommes en l'honneur des morts, et qui se sert de sang humain au lieu d'huile pour entretenir le feu? Peut-être n'est-ce pas la faute du héros et que c'est celle du poëte qui a flétri par une accusation si atroce un homme si célèbre par sa piété? Où est donc cette piété? Où est cet Énée si religieux? Voici une preuve fort authentique de l'amour qu'il avait pour cette vertu. Il immola aux Mânes quatre jeunes hommes qui avaient été élevés par Ufens et arrosa le bûcher de leur sang. Pourquoi est-ce donc que, dans le temps même qu'il envoyait à l'autel des hommes liés comme des victimes, il protestait souhaiter faire ce qu'il pouvait, et ne faisait pas, c'est-à-dire leur sauver la vie? Ne les avait-il pas entre les mains et ne dépendait-il pas de lui de ne pas les immoler? Mais ce n'est pas, comme je l'ai déjà marqué, la faute d'Énée qui n'avait peut-être aucune teinture des lettres ni des sciences; c'est la vôtre, je vous le dis, Virgile, qui, avec toute votre érudition avez ignoré en quoi consiste la piété, et avez pris une action criminelle et très-détestable pour un des principaux devoirs de cette vertu. Vous dites qu'il a été fort pieux, parce qu'il a aimé tendrement son père. Pourquoi avec sa piété a-t-il refusé la vie à des personnes qui la lui demandaient par la mémoire de son père, par l'espérance de son fils? et pourquoi s'est-il tellement abandonné à la colère qui le possédait, qu'il les a fait immoler? Un homme qui entrait si promptement en fureur et qui ne se pouvait apaiser, lors même qu'on le conjurait par les mânes d'Anchise son père, pouvait-il avoir la moindre vertu? Il n'avait aucune piété, puisqu'il a fait mourir des personnes qui, bien loin de lui résister, lui demandaient la vie avec toute la soumission possible. Quelqu'un me demandera peut-être : « Où est donc la piété? » Elle est parmi ceux qui ne connaissent pas l'usage des armes, qui entretiennent la paix avec tout le monde, qui sont amis de leurs propres ennemis, qui chérissent tous les hommes comme leurs frères, et qui sont maîtres de leur colère et de leurs autres passions. De quels nuages et de quelles ténèbres faut-il que soient couverts des esprits qui s'imaginent être fort pieux dans le temps qu'ils ne sont que des impies; car plus ils sont attachés au culte des idoles, plus ils sont éloignés du respect et du service qu'ils doivent à Dieu. Lorsqu'en punition de leur impiété ils sont accablés de maux extraordinaires, ils en ignorent la cause et en rejettent la faute sur la fortune, ou bien ils entrent dans les sentimens d'Épicure, qui était persuadé que les dieux ne se soucient de rien, et qu'ils ne sont ni adoucis par les marques de nos respects, ni irrités par celles de notre mépris. L'opinion de ce philosophe était fondée sur la prospérité dont jouissent souvent ceux qui négligent le culte des dieux, et sur les disgrâces qui surviennent à ceux qui les révèrent et qui paraissant fort gens de bien, semblent n'avoir pas mérité les malheurs qui les accablent. Ainsi ils se consolent par les plaintes qu'ils font contre la fortune, et ils ne prennent pas garde que, s'il y avait en effet une déesse de ce nom, elle ne serait pas contraire à ceux qui lui rendraient des soumissions et des hommages. C'est donc avec justice que Dieu, offensé par la fausse piété des païens, les châtie avec une grande sévérité; car quand ils ne feraient mal à personne et qu'ils mèneraient une vie qui semblerait fort innocente, ils ne laisseraient pas d'exciter l'indignation de Dieu et d'encourir sa haine par le culte qu'ils rendent aux idoles, et d'être en effet très éloignés de la justice et de la piété.

La preuve en est fort aisée : comment des hommes qui adorent des dieux aussi cruels que Mars et Bellone, s'abstiendraient-ils de répandre le sang ? Comment pourraient-ils ou respecter leur père, ou aimer leurs enfans, dans le temps qu'ils révèrent Jupiter qui a pris les armes contre son père, et Saturne qui a mangé ses enfans ? Quel soin auront-ils de la pudeur, en adorant une déesse qui se montre toute nue et qui est comme prostituée à tous les dieux ? Comment s'abstiendront-ils de tromper et de voler, ayant connaissance des vols de Mercure, qui enseignait que c'était une adresse fort louable que de tromper ? Comment réprimeront-ils les mouvemens de la volupté pendant qu'ils révèrent Jupiter, Hercule, Bacchus, Apollon et les autres, dont les adultères et les abominables débordemens sont non-seulement connus des savans, mais encore publiés sur les théâtres, de peur qu'ils ne soient ignorés du peuple ? Quand ils auraient le meilleur naturel du monde, ils ne pourraient avoir aucune probité, puisque leurs dieux les corrompent ; il n'y a point d'autre moyen de se rendre un dieu favorable que de faire ce qu'il approuve. Son exemple sert de loi, et l'imitation de ses actions est le plus religieux culte qu'on puisse lui rendre.

XI. Ces hommes qui imitent parfaitement les mœurs de leurs dieux, et qui n'ont que de l'horreur pour la vertu, traitent avec la dernière violence les personnes dans lesquelles ils la trouvent. C'est avec raison que les prophètes les ont appelés des bêtes. Cicéron dit fort à propos à ce sujet : « S'il n'y a personne qui n'aimât mieux mourir que d'être changé en bête, bien que sous la figure de bête il conservât son âme et son esprit, n'est-ce pas une misère beaucoup plus déplorable d'avoir une âme de bête sous une figure d'homme ? » Elle est sans doute d'autant plus déplorable que l'âme est plus élevée au-dessus du corps. Ces hommes plus cruels que les bêtes, ont de la complaisance pour eux-mêmes, et se glorifient de l'excellence de leur nature, bien qu'ils n'en aient que le dehors et la figure extérieure. Le Caucase, l'Hircanie et les Indes n'ont jamais rien produit de si farouche ni de si cruel. La rage des bêtes se borne à remplir leur ventre ; elle cesse aussitôt que leur faim est apaisée. Mais il n'y a point de rage si cruelle que celle des hommes qui répandent le sang, qui portent partout la terreur et la tristesse, et qui font voir la mort sous les images les plus affreuses qu'elle puisse avoir.

Il est difficile de faire une fidèle peinture de la monstrueuse cruauté de cette bête [1] qui, sans sortir de l'endroit où elle est couchée, fait un horrible carnage sur toute la surface de la terre, déchire les membres avec des dents de fer, les met en pièces, brise les os, et dissipe les cendres des morts pour les priver de la sépulture, comme si ceux qui, confessant le nom de Dieu, affectaient que le peuple vînt en foule autour de leur tombeau, et qu'ils ne souhaitassent pas plutôt aller trouver leur curateur et leur père. Quelle folie, quelle rage, de refuser aux vivans la jouissance de la lumière et aux morts le repos de la sépulture ! Il n'y a point, à mon sens, de condition si misérable que celle où sont engagés ceux que la fureur des autres a choisis pour en faire ses ministres. Ce n'est pas être élevé à une dignité que d'être destiné à un tel office ; c'est être condamné, par les événemens, à faire le métier infâme de bourreau, et, par Dieu, à être éternellement malheureux. Il est impossible de raconter les cruautés exercées contre nous dans l'étendue de toute la terre. Il faudrait faire de gros volumes pour en marquer les espèces. Ceux qui ont reçu le pouvoir de nous persécuter en ont usé, chacun selon leur naturel. Plusieurs ont dépassé les ordres qu'ils avaient reçus et en ont fait plus qu'il ne leur était commandé, les uns par une excessive timidité, les autres par l'aversion qu'ils avaient de la vertu, les autres par l'inclination naturelle qui les portait à la cruauté, les autres par complaisance, par ambition, et par le désir de s'élever. Quelques-uns ont commandé le meurtre avec une étrange précipitation, comme un juge de Phrygie, qui fit brûler les chrétiens dans le lieu où ils s'étaient assemblés. Il était en cela d'autant plus doux qu'il paraissait plus cruel. Il n'y a point de rigueur si terrible que celle qui est cachée sous l'apparence de la clémence ; il n'y a point de bourreau si inhumain que celui qui est résolu de ne faire mourir personne. Il n'est pas possible d'exprimer la diversité ni la rigueur des supplices que les juges ont inventés

[1] Les commentateurs pensent qu'il s'agit ici de Dioclétien qui avait publié un édit contre les chrétiens.

pour venir à bout de ce dessein. Non-seulement ils sont bien aises de pouvoir se vanter de n'avoir fait mourir aucun innocent, mais j'en ai vu plusieurs qui faisaient gloire de n'avoir jamais répandu de sang. Mais aussi ils appréhendent d'être vaincus et que les chrétiens n'arrivent à la gloire à laquelle ils aspirent. Ils n'inventent tant de nouveaux supplices que par le désir de remporter la victoire. Ils regardent la persécution qu'ils nous font, comme si c'était une guerre et un combat. J'ai vu un gouverneur de Bithynie, qui témoignait une aussi grande joie de ce qu'un chrétien qui avait résisté durant deux jours à la violence de la douleur, s'était enfin laissé abattre, que s'il eût réduit une nation entière à l'obéissance de l'empire. Quand ils nous tourmentent en tant de façons, ils ne souhaitent rien tant que de vaincre, et ils ne craignent rien tant, sinon que ceux qu'ils tourmentent n'expirent entre leurs mains. Ils en usent de la sorte, comme s'il n'y avait que la mort qui pût rendre les chrétiens heureux, et comme si les supplices qu'ils subissent volontairement pour l'intérêt de la justice ne leur procuraient pas une gloire qui sera d'autant plus éclatante, que ces supplices auront été plus atroces. Ils commandent que l'on ait soin de ceux qui ont enduré les plus cruels tourmens, afin qu'ils reprennent des forces pour en endurer de nouveaux, et qu'ils renouvellent leur sang pour le répandre. Qu'y a-t-il là de si doux ou de si bienfaisant? Ils ne sauraient mieux traiter ceux qu'ils chérissent le plus tendrement. Voilà le culte que les dieux demandent et les sacrifices qu'ils attendent de leurs adorateurs. Ces scélérats, qui commettent les plus punissables de tous les meurtres, ont introduit, contre les gens de bien, une jurisprudence remplie d'impiété et composée tant des constitutions des empereurs que des commentaires des jurisconsultes. Domitius [1] a ramassé en sept livres, sous le titre *de l'Office du proconsul*, les rescrits des princes pour faire voir à quel supplice on doit condamner ceux qui confessent qu'ils adorent le vrai Dieu.

XII. Que peut-on faire pour guérir des esprits qui sont si fort corrompus, qu'ils donnent le nom de justice aux cruautés que les anciens tyrans ont exercées contre l'innocence, et qui, dans le temps même qu'ils défendent ces cruautés avec une ignorance, une folie et un aveuglement incroyables, prétendent observer très-exactement les règles de l'équité et de la prudence? La justice vous est-elle devenue si odieuse que vous la traitiez de la même sorte que les crimes les plus atroces? L'innocence est-elle si fort discréditée parmi vous, que vous jugiez qu'elle n'est pas assez sévèrement punie quand elle n'est condamnée qu'à une mort ordinaire, et qu'il n'y a point de si grand crime que de n'en commettre aucun et de conserver la pureté de la conscience? Puisque nous vous adressons la parole à vous tous qui faites profession du culte de plusieurs dieux, permettez-nous de vous rendre un bon office; car c'est le premier devoir de notre religion et notre occupation principale. S'il vous semble que nous soyons sages, imitez-nous. S'il vous semble que nous soyons fous, méprisez-nous, ou moquez-vous de nous, si vous le voulez, et vous pourrez tirer avantage de notre folie. Pourquoi nous déchirez-vous par de nouveaux genres de supplices? Nous n'envions point votre sagesse; nous aimons mieux notre folie, et nous en sommes fort contens. Nous sommes persuadés qu'il nous est utile de vous aimer et de vous rendre toutes sortes de bons offices, bien que vous n'ayez pour nous que de la haine. Il y a beaucoup de vraisemblance dans un endroit des ouvrages de Cicéron, où Furius est introduit, disputant contre la justice en ces termes : « Supposons qu'il y ait deux hommes, dont l'un ait beaucoup de vertu, une parfaite équité et une bonne foi toute singulière, et que l'autre soit chargé de crimes; si tous les habitans étaient prévenus d'une si fausse opinion, qu'ils prissent l'homme de bien pour un scélérat et le scélérat pour un homme de bien, et que, suivant ce principe d'erreur, ils tourmentassent l'homme de bien, ils le chargeassent de chaînes, ils lui coupassent les mains, ils lui crevassent les yeux, ils le brûlassent à petit feu ou le réduisissent à la dernière extrémité de pauvreté et de misère : s'ils faisaient un traitement tout contraire au scélérat; qu'ils lui donnassent toutes sortes de marques de leur estime, des louanges, des char-

[1] Connu aujourd'hui sous le nom d'Ulpien. Né à Tyr, et maître du trésor de l'empereur Adrien, il avait recueilli les rescrits des empereurs. Il ne reste plus de ce recueil que quelque fragmens.

ges, des honneurs, des richesses : y a-t-il quelqu'un, pour peu qu'il eût d'esprit, qui délibérât un moment pour résoudre en la place duquel il aimerait mieux être ? »

Cet exemple représente si fidèlement les supplices que nous endurons pour l'intérêt de la justice, que quand Cicéron en aurait pu deviner les espèces et les manières différentes, il n'en aurait jamais apporté de plus juste. Nous souffrons tous ces traitemens par la malice de ceux qui sont dans l'erreur. Ce n'est pas une ville, c'est l'univers qui est prévenu de cette fausse opinion : qu'il faut persécuter les gens de bien comme des impies, les condamner et les exécuter à mort. Ce Furius, qui disputait contre la justice, dit qu'il n'y a personne qui ait assez peu d'esprit pour douter en la place duquel des deux il voudrait être, parce que le sage dont il avait l'idée aurait mieux aimé avoir de la réputation sans vertu que de la vertu sans réputation. Dieu nous garde d'une si étrange extravagance que de préférer de la sorte le mensonge à la vérité, et de faire plutôt dépendre notre vertu de la fausse opinion du peuple que du témoignage de notre conscience et du jugement de Dieu. Serait-il possible que nous fussions jamais si fort éblouis par l'éclat d'une vaine félicité, que nous ne préférassions pas l'innocence, avec tous les malheurs qui l'accompagnent en cette vie, à une fausse réputation de vertu, avec toutes les récompenses qu'elle remporte ? « Que les rois gardent leurs royaumes, et les riches leurs richesses, » comme dit Plaute. Que les prudens gardent leur prudence, et qu'ils nous laissent notre folie qui est une véritable sagesse, comme il paraît par la jalousie que les païens ont contre nous. Il faut être fou pour porter envie à des fous. Les païens ne le sont pas jusqu'à ce point-là. L'ardeur ou l'adresse avec lesquelles ils nous persécutent font bien voir qu'ils ne croient pas que nous ayons perdu l'esprit. Pourquoi exercent-ils de si horribles cruautés, si ce n'est qu'ils appréhendent que notre nombre n'augmente de jour en jour, et que leurs dieux ne soient abandonnés ? Si ceux qui adorent les dieux sont sages, et si nous autres qui ne les adorons point, ne sommes que des fous, quel sujet y a-t-il d'appréhender que les fous n'attirent les sages de leur côté ?

XIII. Le nombre des chrétiens croît de jour en jour, et comme il n'est pas même diminué par la fureur de la persécution, parce qu'encore que quelques-uns puissent tomber par faiblesse et sacrifier aux idoles, il n'y en a point qui puisse réellement abandonner Dieu et renoncer à la vérité ; y a-t-il quelqu'un assez stupide et assez aveugle pour douter de quel côté est la sagesse ? Il semble pourtant que les païens en doutent, puisqu'ils regardent comme des fous ceux qui, ayant le pouvoir de s'exempter des supplices, les subissent volontairement et n'appréhendent point la mort. Ils devraient plutôt reconnaître par cela même combien ils sont sages ; car il n'est pas possible qu'une multitude si prodigieuse de personnes répandues par toute la terre conviennent ensemble de tenir une conduite qui serait remplie de folie. Car si ce n'est que par la faiblesse du sexe que les femmes embrassent notre religion, que les femmes appellent souvent une superstition de vieille, on ne peut pas dire la même chose des hommes, et on est obligé d'avouer qu'ils ont de la force d'esprit. Si les jeunes gens sont imprudens et indiscrets, les vieillards sont prudens et avisés. Si tous les habitans d'une ville s'égarent, les habitans des autres villes ne suivent pas leur égarement ; si une province ou une nation entière tombe dans l'erreur, les autres s'en aperçoivent et s'en détournent. La parfaite intelligence avec laquelle ces personnes de tout sexe, de tout âge et de tout pays, conspirent ensemble, depuis l'orient jusqu'à l'occident, pour servir Dieu, pour souffrir les plus cruels tourmens avec une patience invincible, et pour mépriser la mort, devait faire juger aux païens qu'une manière d'agir si extraordinaire était fondée sur de solides raisons. Ils devaient reconnaître qu'une religion, qu'aucune persécution ne peut détruire, a des fondemens inébranlables. Ils se vantent quelquefois de l'avoir abattue quand ils ont fait tomber un des nôtres dans l'idolâtrie ; mais en ce point ils ne découvrent pas moins leur ignorance que leur malice, parce que ceux qui ont été assez malheureux pour tomber, peuvent se relever par la pénitence, et qu'il ne se trouve point de chrétien si peu attaché au service de Dieu, qu'il n'y retourne avec plus de zèle que jamais dès qu'il en a le pouvoir, et qui ne fasse tout ce qu'il peut pour apaiser sa colère. Le souvenir de son péché et l'appréhension du châtiment qu'il mérite le

rendent plus retenu et plus attentif. Quand sa foi a été une fois rétablie par la pénitence, elle est plus ferme qu'elle n'était avant sa chute. Quelle raison les païens ont-ils de croire que notre Dieu soit assez sévère et assez implacable pour ne vouloir jamais pardonner à ceux qui, par violence et par contrainte, ont sacrifié aux idoles, puisque, quand leurs dieux sont irrités, ils les apaisent par des odeurs, par des présens et par des sacrifices? Est-ce qu'ils s'imaginent qu'une conscience une fois souillée par leurs abominables sacrifices, se portera d'elle-même à l'impiété qu'elle n'a commise que quand elle a été vaincue par la force des tourmens? S'acquitte-t-on volontiers d'un devoir auquel on a été poussé par les plus injurieux de tous les traitemens? Y a-t-il quelqu'un qui puisse voir son corps couvert de cicatrices sans concevoir de l'indignation contre les idoles à l'occasion desquelles il les a reçues? Dès que Dieu a rendu la paix à l'Église, ceux qui s'étaient détournés de son service y retournent, et un nouveau peuple, attiré par l'admiration et la constance des martyrs, y accourt en foule. Quand on voit qu'ils ne se lassent pas sitôt de souffrir que les bourreaux ne se lassent de les tourmenter, on reconnaît que la parfaite intelligence qui les unit pour soutenir la même foi, que la patience qui endure les tourmens et la générosité de ceux qui méprisent la mort, ne peuvent procéder que d'une protection toute particulière d'une puissance infinie. Les plus robustes d'entre les païens cèdent à la violence de la douleur quand on les exécute à mort pour leurs crimes; ils gémissent et ils crient, parce qu'ils n'ont pas une patience qui leur soit inspirée du ciel. Au contraire il se trouve parmi nous des enfans et des femmes qui surmontent la rage des bourreaux sans dire une seule parole, et l'activité du feu sans pousser le moindre soupir. Que Rome se vante d'avoir porté Scévola et Régulus, dont le dernier aima mieux mourir que de vivre en servitude, et le premier se brûla la main pour frapper l'esprit de l'ennemi qu'il avait voulu tuer, et obtint par ce châtiment volontaire la vie qu'il avait méritée de perdre : des personnes dont le sens semble n'avoir que l'infirmité en partage, d'autres dont l'âge n'a rien que de faible, de tendre et de délicat, se laissent déchirer et brûler tout le corps, non par nécessité, parce qu'il ne dépend que d'eux d'éviter ces traitemens, mais par un effet de leur liberté, parce qu'ils ont mis en Dieu leur confiance.

XIV. C'est parmi nous que se trouve la vérité et la vertu dont les philosophes n'ont tracé que de légères esquisses et d'imparfaites peintures, quand ils ont dit avec leur vanité ordinaire : qu'il n'y a rien de si digne de la constance et de la fermeté du sage que de ne changer jamais de sentiment par l'appréhension d'aucun supplice, et de mourir plutôt que de manquer à sa parole, que de s'éloigner de son devoir, que de faire une injustice. Peut-être voudra-t-on prétendre qu'Horace avait perdu le sens quand il mit l'homme juste dans une situation si ferme et si solide que :

Ni l'ardeur d'une populace mutinée, ni la présence d'un prince impérieux, ne le pourraient ébranler.

Il n'y a pourtant point de peinture si fidèle que la sienne, ni d'expressions si propres que celles qu'il a employées. Si on les applique à ceux qui sont prêts à subir les supplices de la plus terrible mort, plutôt que de trahir leur foi et de violer la justice, ils ne redoutent ni la puissance des princes, ni les épées nues des gouverneurs quand il s'agit de défendre leur liberté. En effet, quel orgueil et quelle insolence n'est-ce pas que de prétendre m'empêcher de lever les yeux au ciel, que de m'obliger ou à révérer ce que je ne veux pas révérer, ou à ne pas révérer ce que je veux révérer! Que nous restera-t-il si ce qui doit dépendre de notre volonté dépend de la passion d'autrui? Jamais personne n'emportera cela sur nous, pour peu que nous ayons de force, pour peu que nous soyons capables de mépriser la douleur. Que si nous conservons cette fermeté et cette constance, que les philosophes relèvent avec des louanges si extraordinaires, pourquoi nous accuse-t-on de folie? Sénèque reproche à ces sortes de personnes le peu de soin qu'elles ont de parler conséquemment, et de prendre l'enflure du courage pour une singulière équité. Ils prennent aussi pour un furieux celui qui méprise la mort, en quoi ils commettent une très-grande injustice. Mais il s'en faut d'autant moins s'étonner que, ne connaissant pas Dieu, ils sont des sourds et des aveugles, comme la sibylle les appelle : ils ne voient et n'entendent rien

des choses du ciel, et sont assez dépourvus de sens pour révérer et craindre une terre qu'il ont pétrie et à laquelle ils ont donné une figure.

XV. Ce n'est pas sans sujet que les païens prennent pour des insensés des hommes qui sont en effet fort sages, car bien qu'en cela ils se trompent, ils ne laissent pas d'avoir quelque sorte de fondement. Je tâcherai de découvrir ici la force de leur erreur, afin qu'ils s'en corrigent s'il leur est possible. La justice a quelque apparence de folie, comme il n'est que trop aisé de le prouver tant par l'autorité des hommes que par celle de Dieu même. Peut-être que je ne remporterai aucun avantage sur l'opiniâtreté de leurs esprits, si je ne leur fais voir par leurs propres auteurs que, pour être juste, ce que l'on ne peut être sans être aussi sage, il est nécessaire de paraître fou. Carnéades était un philosophe de la secte des académiciens; et, quiconque ne connaîtra pas la subtilité et la force de sont esprit, pourra l'apprendre de Cicéron et de Lucilius, qui, introduisant Neptune qui traite une matière fort difficile, lui fait dire, «que quand Carnéades reviendrait de l'autre monde, il ne la pourrait éclaircir. Ce Carnéades donc, ayant été envoyé à Rome par les Athéniens[1] en qualité d'ambassadeur, fit un long discours pour la justice, en présence de Galba et de Caton, les plus célèbres orateurs de leur siècle. Le jour suivant, il fit un discours contre la justice: en quoi il est clair qu'il ne se conduisait pas avec la gravité d'un philosophe qui ne doit pas changer légèrement de sentiment, mais qu'il s'exerçait comme un avocat qui parle tantôt pour une partie et tantôt pour l'autre, ce qu'il faisait souvent à dessein de se rendre plus capable de réfuter ceux qui soutenaient des opinions différentes des siennes. Furius rapporte dans Cicéron les raisonnemens que Carnéades fit contre la justice, et je crois qu'il les rapporte à l'occasion de la forme du gouvernement et de la police dont il parlait, et qu'il ne croyait pas pouvoir subsister sans la justice. Carnéades ayant entrepris dans le premier discours de défendre la justice, réfuta ce qu'Aristote et Platon avaient avancé contre elle; mais il ne le réfuta qu'à dessein d'enchérir encore sur eux, comme il le fit le jour suivant. Il était aisé d'abattre une justice qui n'était appuyée sur aucun fondement, et d'assurer que c'était en vain qu'on la cherchait et que l'on entreprenait d'expliquer ce que c'était, puisque en effet elle ne se trouvait pas sur la terre. Plût à Dieu que ces grands hommes eussent eu autant de talent et de capacité qu'ils avaient d'éloquence ou de courage, pour défendre cette excellente vertu qui est fondée sur la religion et sur l'équité. Je me propose de la décrire ici en peu de paroles, à dessein de faire voir que les philosophes ne l'ayant point connue, ils n'ont eu garde de la défendre. Bien qu'elle renferme toutes les vertus, il y en a néanmoins deux dont elle ne peut jamais être séparée : la piété et l'équité. D'autres vertus, comme la bonne foi, la tempérance, la probité, l'innocence, l'intégrité, se peuvent rencontrer en quelques personnes, soit par un effet de la bonté de leur naturel, soit par le soin que leurs parens ont pris de les bien élever, bien que ces personnes-là ne sachent pas ce que c'est que la justice. Les anciens Romains qui se vantaient d'avoir la justice, avaient peut-être ces vertus-là qui viennent d'elle et qui en peuvent être séparées. La piété et l'équité sont comme les deux sœurs. La première la produit et la seconde la renferme. La piété n'est autre chose, selon la pensée de Trismégiste, que la connaissance de Dieu. Cette connaissance consiste principalement dans le culte qu'on lui rend. Ainsi, quiconque n'est pas instruit des maximes de la religion qui règle ce culte, ne peut rien savoir de la justice. Platon a dit beaucoup de choses de Dieu, qu'il reconnaît pour auteur du monde, mais il n'a rien dit de la religion. Il n'avait eu de Dieu que des idées fort imparfaites et semblables aux rêveries et aux songes. Que si lui, ou quelque autre, avait entrepris la défense de la justice, il aurait dû renverser ce culte des dieux parce qu'il est contraire à la piété. Socrate fut mis en prison pour l'avoir entrepris; et le traitement qu'il reçut alors fut un présage de celui que recevraient les chrétiens qui feraient un jour profession de la véritable justice et du culte de Dieu.

L'équité est l'autre partie de la justice. Je ne parle pas ici de celle qui consiste à bien juger, ce qui est fort louable dans les personnes aux-

[1] Il fut envoyé avec Diogène le stoïcien, et Critolaüs le péripatéticien, pour obtenir du sénat la rémission d'une amende imposée par les Romains, à cause des dégâts commis à Orope.

es cette fonction est confiée. Je parle de qui consiste à s'égaler, en quelque sorte, les autres et qui est appelée par Cicéron *ibilité*. Dieu qui est le père commun des nes, les a faits égaux, les a mis sur la terre nêmes conditions, les a rendus capables de gesse, leur a promis l'immortalité, et n'en a aucun de ses faveurs célestes. Il leur a nuniqué l'équité et la vertu, de la même qu'il leur a accordé la jouissance de la ère, de l'eau des fontaines, des alimens, epos et du sommeil. Il n'en a fait aucun ve ni aucun seigneur. Il est leur père. nun et il les traite également comme ses ıs. Il n'en connaît pas de pauvres, si ce ceux qui n'ont point de justice. Il n'en ait point de riches, si ce n'est ceux qui remplis de vertus. Il n'en voit point qui le au-dessus des autres, si ce n'est ceux qui stinguent par l'innocence ou par la pureté urs mœurs. Il n'en tient aucun illustre, si sont ceux qui font une ample profusion urs biens pour le soulagement des misés. Enfin il n'en tient aucun parfait, si e sont ceux auxquels il ne manque aucune .

ilà pourquoi les Romains ni les Grecs n'ont onserver parmi eux la justice. Ils ont eu trop grande variété de conditions et de s : des pauvres et des riches, des faibles et puissans, des particuliers et des princes. a point d'équité où il n'y a point d'éga- L'inégalité exclut la justice, dont le prin- devoir est de rendre égaux ceux qui ont aux mêmes conditions la jouissance de vie.

VI. En changeant ces deux principes de la ce, on ôte toute sorte de vertu et de vérité, oblige la justice à retourner au ciel. Ainsi trouve point parmi les philosophes ce vé- le bien dont ils ne connaissent ni la cause s effets, et dont la beauté n'a été décou- qu'à ceux de notre religion. Quelqu'un me andera peut-être, s'il n'y a pas parmi nous auvres et des riches, des serviteurs et des res, et si nous ne mettons point de différe entre les hommes. Nous n'en mettons t, et nous nous appelons tous frères, parce nous nous tenons tous égaux. Nous jugeons hommes par ce qui regarde leur âme et non par ce qui regarde leur corps; et ainsi, bien qu'il y ait entre eux quelque diversité à l'égard du corps, nous regardons ceux qui nous servent selon le corps comme nos frères selon l'esprit, selon lequel ils servent le même Dieu que nous. Les richesses ne rendent considérables parmi nous que ceux à qui elles sont une occasion de faire de bonnes œuvres. On n'est pas riche pour avoir du bien, si l'on ne rapporte son bien à des actions de vertu. Ceux qui semblent pauvres sont riches en effet, parce qu'ils n'ont besoin de rien et qu'ils ne désirent rien. Les serviteurs et les maîtres, les grands et les petits, sont égaux entre eux par leur modestie et par la disposition de cœur qui les éloigne de toute sorte de vanité. Il n'y a que Dieu au jugement de qui ils se distinguent par leur vertu et devant qui les plus justes sont aussi les plus élevés. Un homme de bien s'égale par modestie à ceux qui sont au-dessous de lui, et en s'égalant de la sorte il s'élève. Que si non content de s'égaler à ses inférieurs, il s'abaisse au-dessous d'eux, alors il acquiert un rang beaucoup plus éminent au jugement de Dieu même. Dans cette vie, où il n'y a que des biens fragiles et périsables, les hommes se préfèrent les uns aux autres, et disputent pour tenir le premier rang, ce qui est fort mal honnête, fort insolent, et fort éloigné de la modération d'un homme sage. Dans notre religion, qui est un état céleste et divin, on suit une conduite toute contraire; car comme la sagesse des hommes n'est qu'une folie devant Dieu, et que la folie des fidèles est une souveraine sagesse, ainsi ceux qui paraissent les plus élevés et les plus considérables devant les hommes sont les plus bas et les plus méprisables devant Dieu; car sans dire que les biens et la terre que l'on estime si fort sont contraires à la vertu, et qu'ils diminuent la vigueur de l'esprit, quelle excellence et quelle grandeur y peut-on rencontrer, puisqu'il est certain qu'il ne dépend que de Dieu de réduire les rois à un état plus misérable que n'est celui du moindre de leurs sujets? C'est pour cela qu'entre plusieurs autres maximes, le Sauveur nous a donné celle-ci : «Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé;» c'est-à-dire que quiconque prendra la dernière place parmi les hommes en obtiendra une des premières par le juge-

ment de Dieu. Cette maxime a du rapport avec cette parole d'Euripide :

Ce qui passe pour un mal sur la terre, est estimé un bien dans le ciel.

XVII. Après avoir expliqué la raison pour laquelle les philosophes n'ont pu ni trouver la justice ni la défendre, je reprendrai le sujet que j'avais quitté. Carnéades ayant reconnu la faiblesse des argumens dont les autres philosophes se servaient pour défendre la justice, entreprit de les réfuter. Son raisonnement se réduisait à peu près à dire : que les hommes ont fait des lois différentes selon la diversité de leurs intérêts et de leurs mœurs; qu'ils les ont quelquefois changées selon les rencontres, et n'ont point observé le droit naturel; que les hommes et les bêtes elles-mêmes n'agissent naturellement que pour leur bien, et qu'ainsi, ou il n'y a point de justice, ou s'il y en a, ce n'est qu'une folie, puisqu'elle nous cause du préjudice en nous faisant procurer les avantages des autres. De ce principe, il tirait cette conséquence : que si les Romains, qui étaient maîtres d'une des plus belles parties de l'univers, et les autres peuples qui jouissaient d'une puissance fort considérable, voulaient garder la justice et rendre ce qu'ils avaient usurpé, ils seraient obligés de retourner aux cabanes de leurs premiers fondateurs, et de languir dans l'extrémité de la pauvreté et de la misère. Il descendait de ces propositions générales à d'autres plus particulières, et raisonnait de cette sorte : « Si un homme de bien a un esclave qui soit enclin à s'échapper et à s'enfuir, et a une maison bâtie en mauvais air, et qu'il n'y ait que lui qui ait connaissance de ces défauts-là, le déclarera-t-il à celui qui veut acheter sa maison ou son esclave, ou s'il les dissimulera? S'il déclare que son esclave s'enfuit souvent et qu'il y a danger de le perdre, il agira en homme de bien de ne vouloir point tromper un acquéreur; mais il passera pour fou de se mettre en état de ne pouvoir vendre, ou de ne vendre qu'à vil prix. S'il use de déguisement et qu'il supprime ces défauts, il sera prudent et fera bien ses affaires; mais il sera aussi de mauvaise foi, et trompera celui avec qui il traite. Que s'il se trouve un marchand qui lui montre de l'or à vendre, dans la croyance que ce n'est que du cuivre, ou de l'argent, dans la croyance que ce n'e de l'étain, le dissimulera-t-il pour ach bon marché, ou s'il le déclarera pour a cher? C'est sans doute une folie d'achete rement ce que l'on peut avoir à bon marc inférait de là que quiconque est homme d est fou, et quiconque est sage est mé Comme il avouait que l'on peut être c dans la pauvreté, il passait à d'autres thèses, par lesquelles il semblerait que l peut garder la justice sans se mettre en d de perdre la vie. « La justice, disait-il oblige à n'attenter jamais à la vie de qui soit, et à ne pas toucher même à son bien posons qu'un homme de bien étant sur m naufrage, et qu'un autre, moins fort que saisit d'une planche pour se sauver ; la lu chera-t-il pour se mettre dessus en sa pl surtout en pleine mer où il n'a aucun t de son action? Il le fera, s'il est sage, et le fait pas, il sera contraint de périr. S'i mieux mourir que de faire violence à un il garde la justice; mais il fera une fo prodiguer sa vie pour épargner celle d'a Si un homme de bien étant dans un comb son parti en déroute, et qu'étant poursui les ennemis il rencontre un blessé à che jettera-t-il à bas pour monter en sa plac bien s'exposera-t-il à être tué en le laissan tinuer sa route? S'il prend le cheval, i sage et méchant; s'il ne le prend pas, fou et homme de bien. »

Voilà comment ce philosophe, ayant ent de faire distinction entre la justice civil justice naturelle, ruina l'un et l'autre; demeure d'accord que dans la justice ci y a de la sagesse, mais qu'il n'y a poin quité, et que dans la justice naturelle il l'équité, mais qu'il n'y a point de sagess argumens-là sont également subtils et d reux. Cicéron n'y a pu répondre. Lélius avait chargé de la défense de la justice, le comme un écueil, et il semble qu'au li défendre la justice naturelle que Furius accusée de folie, il ne défendit que la just vile, que Furius avouait être conforme à gesse, bien qu'il soutînt en même temps c était contraire à l'équité.

XVIII. J'ai fait voir, comme le sujet traité m'y obligeait, que la justice a quelq

parence de folie, et que ceux qui croient que les chrétiens sont fous, parce qu'ils leur voient faire ce que Carnéades soutenait que l'on ne pouvait faire avec sagesse, ont une opinion qui, bien que fausse, n'est pas dépourvue de tout fondement. J'ai maintenant à découvrir une autre vérité plus importante, et à expliquer la raison pour laquelle il a plu à Dieu de dérober la justice aux yeux des hommes, en la tenant comme enveloppée sous l'apparence de la folie. Mais il faut auparavant que je réponde à Furius, parce que Lélius ne lui a répondu que très-faiblement; car bien qu'il fît profession de l'étude de la sagesse, il n'avait garde de défendre solidement la véritable justice, puisqu'il ne savait rien des principes sur lesquels elle est fondée. Nous autres qui, par la grâce de Dieu, avons le bonheur de la connaître, nous nous acquitterons plus aisément de ce devoir. Platon et Aristote sont louables d'avoir souhaité de la défendre, et ils auraient réussi dans cette entreprise, s'ils y avaient apporté une aussi profonde connaissance des lettres saintes, que d'esprit, d'éloquence et de bonne intention; mais comme leurs préceptes ne venaient pas du ciel, ils n'en ont persuadé l'observation à personne, et leur travail n'a été suivi d'aucun fruit. Le nôtre doit avoir un tout autre résultat, puisque nous ne disons que ce que Dieu nous révèle. Les philosophes se formaient l'idée d'une justice qui ne se trouvait point en effet, et en faisaient des descriptions à plaisir sans en pouvoir jamais confirmer la vérité par des exemples sensibles. Leurs auditeurs leur pouvaient répondre : que l'observation de leurs préceptes était impossible, et que jamais personne n'avait réduit leurs règles en pratique. On ne peut pas dire la même chose des nôtres, parce que nous les appuyons par des raisons évidentes et par des exemples convaincans. Carnéades a découvert quelque chose de la nature de la justice; mais il n'a pas pénétré assez avant pour reconnaître que ce n'est pas une folie. Je crois pourtant avoir conçu la pensée qu'il a eue quand il a parlé de la sorte; car il n'a jamais été persuadé qu'un homme qui garde la justice ait perdu l'esprit. Il voyait fort bien qu'il ne l'a pas perdu; mais ne pouvant comprendre la raison pour laquelle il semble qu'il l'ait perdu, il a prétendu montrer par là combien la vérité est cachée, et établir le principal dogme de sa secte, qui est : « que l'on ne peut rien savoir de certain. » Examinons donc s'il peut y avoir quelque union entre la justice et la folie. « Il faut qu'un homme de bien soit fou, dit Carnéades, si pour sauver sa vie, il fait difficulté de prendre le cheval d'un blessé, ou la planche d'un homme qui est tombé comme lui dans la mer. » Je ne puis demeurer d'accord qu'un véritable homme de bien se rencontre jamais dans les occasions où ce philosophe le met. Il n'a point d'ennemis et ne désire rien du bien d'autrui. Il se contente de ce qui naît dans son pays et ne passe point la mer pour aller chercher des marchandises étrangères. Il souhaite d'entretenir la paix avec tout le monde, et est fort éloigné de prendre les armes. Comment rechercherait-il les richesses qui viennent des pays éloignés, puisqu'il ne veut faire aucun gain sur la terre, et qu'il ne veut avoir que ce qui lui est absolument nécessaire pour vivre? Comment se plairait-il à répandre le sang, puisqu'il ne pense pas qu'il lui soit permis d'assister aux spectacles où on le répand? Supposons pourtant que, par une nécessité indispensable, il se trouve engagé ou dans un combat, ou dans un vaisseau qui fait naufrage. Après avoir admis cette hypothèse, je vous demande, Furius, ou plutôt je vous demande, Carnéades, qui êtes l'auteur de ce raisonnement contre la justice : si vous croyez qu'elle soit si inutile, si faible, si fort dépourvue du secours du ciel qu'elle n'ait aucune force pour se défendre? Ceux qui n'ont rien appris des mystères, et qui rapportent tout à la vie présente, n'ont garde de savoir quel est le pouvoir de la justice. Lorsqu'ils parlent de la vertu, ils assurent qu'elle doit être recherchée par elle-même, bien qu'ils n'ignorent pas qu'elle est souvent accablée de disgrâces et de misères. Ils ne sauraient lui trouver de récompense hors d'elle, parce qu'ils ne connaissent point les récompenses éternelles qui lui sont préparées dans une autre vie. Ainsi, considérant la vie présente comme le terme de toutes choses, ils réduisent la vertu à la folie, parce qu'ils lui font entreprendre en vain les plus grands desseins et supporter sans fruit les plus pénibles travaux. Je traiterai peut-être cette matière plus au long dans un autre lieu. Je continuerai maintenant à parler de la justice dont le mérite est si extraordinaire, que dès qu'elle [illegible]

ciel, elle obtient de Dieu ce qu'elle désire. Horace a eu raison de dire, que l'innocence n'a besoin pour sa défense ni d'hommes ni d'armes. Voici à peu près la manière dont il exprime sa pensée :

Quand une personne mène une vie irréprochable, et qu'elle n'a point commis de crime dont les autres la puissent accuser, ni que sa propre conscience condamne, elle n'a besoin pour sa défense ni des traits des Marses, ni d'arcs et de flèches empoisonnées. Elle est à elle-même sa sûreté au milieu des périls, et n'appréhende rien, ni le long des écueils de la mer d'Afrique, ni près du Caucase, ni dans les pays arrosés par le fabuleux Hydaspe.

La protection du ciel ne saurait manquer à un homme de bien, ni dans un combat, ni durant une tempête. S'il se trouvait sur un vaisseau avec des parricides, Dieu pardonnerait aux coupables pour sauver l'innocent, ou le sauverait seul en châtiant les coupables. Mais enfin, admettons l'hypothèse de Carnéades tout entière, et voyons ce que fera un homme qui aimera véritablement la justice, quand il aura trouvé ou un blessé sur un cheval après un combat, ou un homme tombé dans la mer et qui se tient à une planche pour échapper au naufrage. Je ne fais point de difficulté d'assurer : qu'il souffrira plutôt la mort que de la procurer à un autre. La justice, qui est un des plus solides avantages que l'homme puisse posséder, ne deviendra pas pour cela une folie. Il n'y a rien qui lui doive être si cher que l'innocence, et il fait voir clairement que rien ne lui est plus cher qu'elle quand il aime mieux mourir que de la perdre. « C'est une folie, dites-vous, de prodiguer sa propre vie pour épargner celle d'un autre. » Ne dites-vous point aussi que c'est une folie de l'exposer pour l'intérêt d'un ami ? Pourquoi louez-vous donc si fort ces deux disciples de Pythagore, dont l'un se mit comme en otage entre les mains d'un tyran, à condition que si celui en la place duquel il se mettait ne revenait pas dans un certain temps il serait exécuté à mort, et l'autre revint en même temps que l'on menait son ami et son répondant au supplice? Leur fidélité ne serait pas aussi estimée qu'elle l'est, s'ils eussent été fous, l'un en s'exposant à la mort pour son ami, et l'autre en venant se remettre entre les mains du tyran pour en délivrer celui qui lui avait servi de caution. La grandeur de leur vertu surprit le tyran d'un tel étonnement que, renonçant à la cruauté, il leur accorda la vie, et les pria de le recevoir en la société de leur amitié; ce qu'il n'aurait jamais fait s'il ne les eût reconnus non pour des insensés et des extravagans, mais pour des hommes très-sages et très-équitables. Si l'on demeure d'accord qu'il y a de la gloire à mourir pour conserver la fidélité que l'on a promise à ses amis, je ne conçois pas pourquoi il n'y aurait point de gloire à mourir pour conserver sa propre innocence. C'est donc une extravagance de nous accuser comme d'un crime, de ce que nous sommes prêts à mourir pour les intérêts de Dieu, dans le temps que l'on donne des louanges extraordinaires à la fidélité d'un homme qui a été prêt à mourir pour un autre homme. Terminons cette dispute en prouvant, par une raison invincible, que le même homme ne peut être en même temps fou et juste, ou sage et injuste. Celui qui est fou n'a aucune connaissance de la justice et ne fait rien que de mal. Il est entraîné comme un esclave par ses propres vices et n'a pas la force de leur résister. Le juste, au contraire, s'abstient de toute sorte de péché, ce qu'il ne saurait faire sans avoir une connaissance fort exacte du bien et du mal. Cette connaissance, qui fait le discernement du bien et du mal, n'est autre chose que la sagesse. Ainsi il est impossible qu'un homme juste soit fou, ni qu'un homme sage soit injuste. Cette vérité étant établie de la sorte, il est clair que celui qui ne prend pas le cheval d'un blessé ou la planche d'un homme qui court risque de faire naufrage n'est pas un fou, puisqu'il ne le peut faire sans commettre un péché dont un homme sage se doit toujours abstenir. J'avoue néanmoins qu'il est regardé comme un fou par ceux qui ne savent pas en quoi consiste la folie: c'est pourquoi j'estime, qu'au lieu d'employer de longs raisonnemens pour décider cette question, il n'y a qu'à définir les termes. Être fou, c'est se tromper ou par des actions ou par des paroles, pour ne savoir pas ce qui est bien. Celui-là n'est donc pas fou qui ne s'épargne pas lui-même, de peur de nuire à un autre, ce qu'il ne pourrait faire sans commettre un péché; car la raison nous enseigne qu'il n'est jamais permis de nuire à personne. Les animaux étant dépourvus de sagesse, sont portés, par un instinct secret de la nature, à se conserver; ils nuisent aux autres pour en tirer du profit, et ne savent pas que

c'est un mal que de nuire. Mais l'homme, ayant la connaissance du bien et du mal, s'abstient de nuire, quelque incommodité qu'il en souffre; et c'est pour cela que l'on a toujours mis entre les principales vertus l'innocence qui l'empêche de nuire. Il est donc clair que celui qui s'acquitte exactement de ce devoir, qui distingue l'homme des bêtes, et qui aime mieux mourir que de nuire à qui que ce soit, possède la sagesse à un degré très-éminent. Quiconque, pour avoir de l'or à vil prix, ne détrompe pas un marchand, et quiconque, en exposant un esclave ou une maison en vente, ne déclare pas que l'un est accoutumé à s'enfuir ou que l'autre est mal saine, bien loin d'être sage, comme Carnéades semble l'avoir prétendu, n'est qu'un fourbe et un trompeur. Les bêtes ont l'adresse de tromper aussi bien que les hommes, et cette adresse paraît en elles lorsqu'elles dressent des piéges à d'autres bêtes pour les prendre et pour les dévorer, ou lorsqu'elles évitent les piéges qu'on leur a dressés. Mais il n'y a que l'homme qui soit capable de la sagesse. Elle consiste à connaître le bien et le mal, et à s'abstenir de toute action et de toute parole mauvaise. Jamais un homme sage ne cherche le gain, parce qu'il méprise les biens de la terre; il ne trompe jamais personne, parce qu'il se croit obligé, comme, par le droit de la nature, d'avertir ceux qui se trompent : en quoi il imite la bonté de Dieu.

XIX. La raison pour laquelle ces philosophes ont soutenu que c'est une folie d'aimer mieux mourir que de nuire à quelqu'un, est qu'ils ont été persuadés que la mort détruit entièrement l'homme. En effet, si la mort nous anéantit, il semble que c'est la dernière de toutes les imprudences de ne pas faire tout ce qui dépend de nous pour conserver longtemps cette vie et pour goûter tous les plaisirs qu'elle peut fournir. Ce que personne ne peut jamais faire sans s'éloigner extrêmement de la justice. Mais si cette vie est suivie d'une autre et plus longue et plus heureuse, comme les raisons des plus célèbres philosophes, les réponses des oracles et les prédictions des prophètes nous en assurent, un homme sage sait mépriser celle-ci avec tous les avantages qui l'accompagnent, et se consoler de leur perte, par l'espérance de l'immortalité dont elle est récompensée.

Lélius, que Cicéron avait chargé de la défense de la vertu, parle de cette sorte dans un dialogue de ce célèbre orateur. « La vertu recherche la gloire et n'a point d'autre récompense. » Elle en a une qui est très-digne d'elle, Lélius; mais vous ne vous en pouviez douter, parce que vous n'aviez aucune teinture des lettres saintes. « Elle demande, continue-t-il, fort honnêtement et sans aucune importunité les louanges qu'elle désire. » Vous vous trompez fort si vous croyez qu'il y ait aucun honneur qui puisse dignement récompenser la vertu, vous, dis-je, qui avez parlé dans un autre endroit en ces termes : « Quelles richesses, quels royaumes, et quels empires pourriez-vous offrir à un homme qui est dans cette disposition ? Il sait que tous ces biens-là n'ont rien que d'humain et de temporel, au lieu que ceux qu'il possède sont divins et éternels. » Qui vous prendra jamais pour un homme sage, puisque vous ne vous accordez pas avec vous-même, et que vous ôtez à la vertu les avantages que vous lui aviez donnés ? C'est l'ignorance de la vérité qui vous met de la sorte dans l'incertitude et dans le doute. Vous ajoutez ce qui suit : « Mais la vertu ne sera-t-elle pas privée de sa récompense, ou par la puissance de ses ennemis, ou par la jalousie de ses envieux, ou par l'ingratitude du peuple ? » Que la vertu dont vous parlez est vaine ! Qu'elle est faible, puisqu'elle peut être privée si aisément de sa récompense ! Puisque ses biens sont des biens qui lui viennent du ciel, et qu'elle reçoit de la main de Dieu, comment se trouve-t-il des hommes ou assez envieux, ou assez ingrats, ou assez puissans pour les lui ravir. « Elle a, dites-vous, de quoi se consoler et elle se maintient par sa bonté naturelle. » Quelle consolation a-t-elle quand elle est accusée de plusieurs crimes, et quelle beauté quand elle est flétrie comme une coupable ? Lorsqu'elle est persécutée, comme dit Furius, qu'elle est tourmentée, dépouillée, chassée, chargée de chaînes, condamnée, lorsqu'on lui coupe les mains, qu'on lui crève les yeux, qu'on la brûle, et qu'on la fait mourir, perd-elle sa récompense, ou périt-elle elle-même. Nullement, elle reçoit sa récompense de la main de Dieu, et jouit d'une vie immortelle. Il semble que sans cette récompense il n'y aurait rien de si inutile, ni de si extravagant que la vertu. Mais cette récompense-là même est une preuve de l'immortalité de l'âme. Dieu a

voulu que la vertu fût cachée sous l'apparence de la folie, afin que les mystères de notre religion demeurassent comme voilés, que l'orgueil de la sagesse humaine fût confondu, que le chemin du ciel fût et plus étroit et plus difficile. J'ai déjà expliqué, si je ne trompe, les raisons pour lesquelles les chrétiens paraissent insensés et extravagans à ceux qui le sont en effet; car il leur semble que ce n'est pas une extravagance moins ridicule de souffrir les supplices et la mort même, plutôt que de jeter trois grains d'encens dans le feu, que de préférer dans un extrême péril la vie d'autrui à la sienne. C'est qu'ils ne savent pas combien c'est un vice énorme d'adorer quelque autre chose que Dieu qui a créé le ciel et la terre, qui a produit l'homme, qui a formé son corps, et qui lui a inspiré la vie. Que si un esclave qui s'enfuit de la maison de son maître passe pour un perfide, et est jugé digne des fers, de la prison, et d'autres plus grands supplices; si un fils qui abandonne son père et qui méprise ses commandemens, mérite d'être privé de sa succession comme un impie et un perdu, celui qui refuse à Dieu le culte et le service qu'il lui doit, n'est-il pas infiniment plus coupable, puisqu'il offense par le même crime et son maître et son père? Un maître qui a acheté un esclave ne le nourrit que pour le service qu'il en attend. Un père n'a en son pouvoir ni le moment de la conception de son fils, ni celui de sa naissance, ni la conservation de sa vie; ce qui fait voir qu'il est plutôt le ministre dont Dieu s'est servi pour mettre ce fils au monde qu'il n'en est le véritable père. De quel supplice est digne celui qui abandonne ce père et ce maître, si ce n'est du feu éternel, qui a été préparé aux anges rebelles et dont les prophètes menacent les impies?

XX. Que les païens tâchent de concevoir la grandeur du crime qu'ils commettent quand ils se tuent d'eux-mêmes, en rendant un culte souverain aux démons que Dieu a condamnés à un supplice éternel, et quand ils tuent les autres en les détournant du service de leur créateur, et en empêchant, autant qu'il leur est possible, qu'il n'y ait aucune personne sur la terre qui conserve son innocence et qui regarde le ciel. Que dirai-je de leur misère, si ce n'est qu'ils sont assujettis à des tyrans qu'ils prennent pour des dieux, bien qu'ils ne sachent ni leur nom, ni leur condition, ni leur origine? Ils suivent l'opinion du peuple et s'engagent témérairement dans l'erreur. Quand on leur demande la raison de ce qu'ils croient, ils n'en sauraient rendre aucune, et ils ont recours à l'autorité de leurs ancêtres, en assurant que c'étaient des hommes d'une rare sagesse qui ont examiné les diverses religions qu'il y avait en leur temps et ont approuvé la meilleure. Ils se dépouillent ainsi eux-mêmes de leur sens, renoncent à l'usage de leur raison, et suivent l'égarement de leurs pères. Voilà comment ils tombent dans une si profonde ignorance qu'ils ne connaissent ni leurs dieux, ni eux-mêmes; plût à Dieu qu'ils se contentassent de se tromper et de s'égarer tous seuls! Mais ils entraînent les autres avec eux, comme si c'était leur une grande consolation d'avoir des compagnons de leurs erreurs. La persécution cruelle qu'ils font éprouver aux gens de bien est un autre effet de la même ignorance qui les aveugle. Ils font semblant d'avoir dessein de leur rendre de bons offices, et de les remettre dans le droit chemin; mais quels moyens employent-ils pour cet effet? Leur parlent-ils raisonnablement? Ils n'agissent que par violence; ils les menacent des plus cruels supplices. Oh! le merveilleux et l'étrange aveuglement! Ceux qui gardent à Dieu la fidélité qu'ils lui doivent, passent pour des gens de mauvais sens et de mauvaise conduite; et les bourreaux qui les tourmentent passent pour des gens de bonne conduite et de bon sens. Le mauvais esprit est-il parmi ceux qui sont déchirés par les plus cruels tourmens contre toute sorte de justice et d'humanité, ou plutôt parmi ceux qui traitent les plus innocens avec une barbarie dont il n'y a point d'exemple entre les voleurs les plus injustes, les ennemis les plus implacables et les peuples les plus farouches. S'imposent-ils de telle sorte à eux-mêmes qu'ils confondent entièrement les noms du bien et du mal? Que ne donnent-ils aussi au jour le nom de nuit, et au soleil celui de ténèbres; car il n'y a pas moins d'impudence à donner aux gens de bien le nom de méchans, aux sages le nom d'insensés, aux justes le nom d'injustes. Que s'ils ont quelque confiance en leurs études ou en leur éloquence, qu'ils s'en servent pour réfuter notre doctrine, qu'ils en examinent tous les points. Ils ont intérêt à entreprendre la défense de leurs dieux, de

peur que si notre religion continuait à croître, comme elle croît de jour en jour, ils ne fussent abandonnés avec leurs temples. Puisqu'ils ne sauraient remporter aucun avantage sur nous par la violence, et que nous nous fortifions à mesure qu'ils tâchent de nous affaiblir, qu'ils agissent par raison. Que les pontifes, grands et petits, les flamines, les augures, les rois, les sacrificateurs, les prêtres et les ministres de votre religion paraissent; qu'ils nous exhortent à rendre un souverain culte à vos dieux; qu'ils nous persuadent qu'il y en a plusieurs qui gouvernent le monde par leur providence, qu'ils nous découvrent l'origine de vos mystères, et qu'ils nous apprennent la manière dont ils ont été établis. Qu'ils nous expliquent les récompenses promises à ceux qui les gardent, et les châtimens réservés à ceux qui les violent; qu'ils nous disent pourquoi les dieux veulent être honorés par les hommes, et à quoi leur servent nos devoirs puisqu'ils possèdent une souveraine félicité; qu'ils nous prouvent toutes ces choses, non par leur propre témoignage, qui n'est pas recevable en cette matière, mais par une autorité divine, comme nous avons accoutumé de faire quand nous établissons les vérités de la religion chrétienne. Il ne faut pas user de force puisque la religion doit être libre. Il faut employer les paroles plutôt que les coups, afin que ceux qui l'embrasseront l'embrassent volontairement. Qu'ils se servent de toute la subtilité de leur esprit; qu'ils proposent leurs raisonnemens : nous sommes prêts à les écouter. Mais tant qu'ils garderont le silence, nous ne leur ajouterons aucune foi, comme nous n'avons aucune déférence pour eux, quand ils prétendront nous réduire par la violence des tourmens. Qu'ils nous imitent, et qu'ils apportent des preuves de tout ce qu'ils soutiennent; car nous n'usons point de caresses, comme ils nous en accusent, pour attirer à notre religion. Nous prouvons notre doctrine, et nous montrons les principes inébranlables sur lesquels elle est appuyée. Nous ne retenons personne malgré lui; car ceux qui manquent de dévotion et de fidélité ne sont pas propres au service de Dieu. Cependant nul ne sort de notre communion, parce que nous y sommes tous retenus par la vérité. Que les païens en usent de la même sorte, s'ils ont quelque bonne opinion de la cause qu'ils défendent; qu'ils entrent en conférence avec nous, et ils se feront railler par les femmes et par les enfans de notre religion pour lesquels ils ont du mépris. En vérité, c'est une extravagance inconcevable de prendre pour des dieux des hommes de la mort desquels ils n'oseraient disconvenir, puisqu'ils ont lu dans l'histoire leur généalogie, leur vie, leur règne, leur mort, le lieu de leur sépulture, leur consécration et leur apothéose, et puisqu'ils jugent fort bien qu'ayant été sujets à la loi de la mort, ils n'ont pas été exempts de celle de la naissance; que s'ils avaient l'impudence de nier des faits si évidens, ils seraient aisément convaincus par leurs propres livres où l'on voit l'origine de leurs mystères. Qu'ils reconnaissent la différence qu'il y a entre la vérité et le mensonge, puisqu'avec toute leur éloquence ils ne sauraient s'en persuader; au lieu que des personnes grossières et ignorantes persuadent tout ce qu'il leur plaît de persuader, parce qu'elles n'avancent rien que de véritable. Pourquoi donc exercent-ils de si horribles cruautés, et découvrent-ils en même temps d'autant plus visiblement leur folie qu'ils affectent plus de la cacher? Il y a une extrême différence entre la cruauté et la piété. La vérité et la justice ne s'accordent point avec la dureté ni avec la violence. Ce n'est pas sans sujet qu'ils n'osent parler d'aucune matière de religion; c'est qu'ils ont peur d'être abandonnés par ceux de leur parti et d'être raillés par ceux du nôtre. Si les profanes, qui ont un jugement sain et droit savaient que les mystères ont été institués en l'honneur d'hommes morts, ils les condamneraient et en chercheraient de plus véritables. Voilà pourquoi des artificieux et des fourbes ont si fort recommandé le silence dans la célébration des mystères, afin que le peuple ne sût jamais ce qu'il adore. Pourquoi n'ajoutent-ils point de foi à ce que nous disons, nous qui sommes parfaitement instruits de leur doctrine et de la nôtre, et pourquoi ont-ils de la jalousie de ce que nous avons préféré la vérité au mensonge? « C'est, disent-ils, qu'ils sont obligés de défendre des cérémonies que l'antiquité a consacrées par un long usage. » Que leur égarement procède d'une disposition de cœur peu honnête! Ils jugent fort bien qu'il n'y a rien de si excellent que la religion, et qu'elle mérite d'être défendue de toute l'étendue de notre pouvoir; mais comme ils se trompent dans le choix de la

religion, ils se trompent aussi dans celui des moyens par lesquels ils la défendent. Il faut défendre la religion non en tuant les autres, mais en mourant pour elle; non par la rigueur des supplices, mais par la patience; non par des crimes, mais par la foi. La religion étant un bien, elle ne veut point être défendue par le mal. Si vous entreprenez de la défendre en répandant le sang, en exerçant des cruautés, et en commettant des crimes, bien loin de la défendre vous la violez. Il n'y a rien de si volontaire que la religion, et elle est entièrement détruite pour peu que la liberté de celui qui offre son sacrifice soit contrainte. Le meilleur moyen de défendre la religion est de mourir pour elle. On l'autorise de cette sorte devant les hommes, et en même temps on conserve à Dieu la fidélité qu'on lui a vouée. Lorsque ceux qui servent les rois de la terre ont signalé leur fidélité par un service important, et qu'ils survivent au danger, ils en sont plus estimés et plus chéris de leur prince; et s'ils meurent pour ses intérêts, ils acquièrent une réputation universelle. La foi que nous gardons à Dieu est suivie d'une récompense d'autant plus solide et plus éclatante, qu'elle dure non-seulement autant que la vie présente qui est fort courte, mais autant que la vie future qui est éternelle. Le culte que nous rendons à Dieu est comme une milice spirituelle qui nous oblige à lui garder une inviolable fidélité. Comment Dieu aimerait-il l'homme qui l'adore, s'il n'était aussi aimé de lui? Quand les païens offrent à leurs dieux des sacrifices, ils ne leur offrent rien qui soit intérieur, ni qui leur soit propre. Ils ne leur offrent point une âme pure, une soumission sincère, une crainte respectueuse. Quand ils ont achevé leur vaine cérémonie, ils laissent toute leur piété dans le temple et ils n'en remportent rien, comme ils n'y avaient rien apporté.

Voilà pourquoi toutes ces religions-là ne peuvent rendre l'homme vertueux, ni ferme et immuable dans la vertu. Il est aisé d'en retirer les hommes, parce qu'ils n'y apprennent rien qui les rende ou plus heureux, ou plus pieux, ou plus sages. En effet, en quoi consiste toute cette religion des dieux? quel est son pouvoir? quelles en sont les cérémonies? quelle en est l'origine et le fondement? quelle en est la fin et la récompense? que promet elle à l'homme pour l'engager à entreprendre sa défense? Je n'y vois rien que des cérémonies extérieures, et qui se terminent au bout des doigts. Notre religion au contraire est ferme, stable et immuable, parce qu'elle enseigne la justice, qu'elle est intérieure, qu'elle réside dans le cœur, et qu'elle sacrifie ce cœur même comme une victime. La religion païenne ne demande que le sang des bêtes, que la fumée et l'odeur de l'encens, que l'effusion de quelques liqueurs, au lieu que la nôtre demande une bonne conscience, la pureté du cœur, et l'innocence de la vie. La religion païenne admet indifféremment toute sorte de personnes, des femmes adultères, des prostituées à l'incontinence publique, des âmes perdues qui, ayant renoncé à la pudeur de leur jeunesse, tendent dans un âge avancé des piéges à celle des autres et leur ôtent la honte qui les empêcherait de s'abandonner à la débauche; elle admet des gladiateurs et des voleurs, qui ne demandent rien aux dieux que la grâce de commettre des crimes. Que demandera un gladiateur si ce n'est de tuer? Que demandera un usurier si ce n'est de tromper? Que demandera une courtisane, si ce n'est de se souiller d'abominations? Que demandera un adultère, si ce n'est la mort de son mari, ou que son infidélité demeure secrète? Que demandera une femme qui corrompt et qui prostitue les autres, si ce n'est de dépouiller et de ruiner un grand nombre de personnes? Que demandera un voleur, si ce n'est d'emporter une grande quantité du bien d'autrui? Parmi nous on ne tolère pas le moindre péché. Si quelqu'un offre son sacrifice avec une conscience qui ne soit pas pure, il entend aussitôt des menaces terribles de la bouche de Dieu, qui voit les replis les plus cachés du cœur, qui est l'ennemi irréconciliable du péché et qui nous oblige indispensablement à la foi et aux bonnes œuvres. Voilà comment la mauvaise conscience ni les prières injustes n'ont point lieu dans nos assemblées. Mais les païens sont dans un si misérable aveuglement qu'ils ne peuvent reconnaître combien une religion, qui autorise les crimes les plus infâmes et qui reçoit des prières faites avec une conscience toute souillée, est mauvaise. Ils s'imaginent avoir offert leurs sacrifices avec beaucoup de piété quand ils ont levé leurs mains, comme si toute l'eau des fleuves de la

mer pouvait effacer les taches de leur cœur. Il faut laver la conscience et la purifier des mauvais désirs qui la souillent. Il faut effacer tous les crimes par l'eau de la vérité et de la foi. Quiconque en aura nettoyé son âme sera fort pur, de quelque ordure dont son corps puisse être sali.

XXI. Les païens tombent dans la dernière impiété par un déplorable aveuglement, pour ne pas savoir quel est l'objet de notre culte et quelle est la manière de le rendre. Ils adorent leurs ennemis. Ils offrent des sacrifices à des vo leurs et à des homicides en mettant l'encens sur l'autel abominable. Ils y mettent aussi leurs propres âmes pour y être consumées. Ils entrent en colère de ce que les autres ne périssent pas par un aveuglement semblable au leur; car quel aveuglement plus grand que de ne pas voir le soleil? S'il y avait des dieux, auraient-ils besoin du secours des hommes pour châtier ceux qui mépriseraient leur puissance? Si ces dieux manquent de pouvoir pour se venger, pourquoi les païens détruisent-ils la créance de ces dieux mêmes par la confiance qu'ils ont en leur pouvoir? Ils sont en cela plus irréligieux envers leurs dieux que ceux qui refusent absolument de les reconnaître. Cicéron, parlant dans les livres *des Lois*, de la pureté avec laquelle on doit offrir les sacrifices, dit : « Apportez de la piété, et n'apportez pas de richesses; quiconque en usera autrement, sera châtié par la justice de Dieu même. » Cela est fort bien dit; car il n'est pas permis de douter du pouvoir d'un dieu, et on ne l'honore qu'autant que l'on est persuadé qu'il est puissant. Comment vengerait-il les injures de ceux qui l'adorent s'il ne pouvait venger les siennes? Je demanderais volontiers aux païens à qui ils croient rendre un bon office quand ils usent de violence pour contraindre les chrétiens à sacrifier à leurs dieux. Est-ce aux chrétiens sur lesquels ils exercent cette violence? Le service que l'on rend à quelqu'un malgré lui ne lui est jamais agréable et ne passe point pour un bienfait; s'il a tort de le refuser, il faut l'instruire et le convaincre par la raison. Pourquoi les païens exercent-ils de si horribles cruautés sur des personnes dont ils ne désirent que le salut? Quelle étrange piété, d'estropier et de rendre inutiles ceux dont on prétend procurer les avantages! Que s'ils n'ont point d'autre intention en cela que de relever la gloire de leurs dieux, ils ne prennent pas garde que le sacrifice doit être libre, et que celui que l'on offre par contrainte, et pour éviter ou la prison ou d'autres mauvais traitemens, n'est qu'une abomination et un sacrilége. S'il y avait des dieux qui voulussent être adorés de la sorte, ils mériteraient pour cela seul de ne l'être pas. Des dieux qui ne demanderaient que des gémissemens, des larmes et du sang, seraient dignes d'exécration et d'horreur. Pour nous, nous ne demandons point qu'aucun adore notre Dieu malgré lui, bien qu'il soit le Dieu de tous les hommes, tant de ceux qui le reconnaissent comme nous le faisons, que de ceux qui refusent de le reconnaître. Nous avons une entière confiance dans le pouvoir qu'il a de châtier ceux qui le méprisent et ceux qui outragent ses serviteurs. C'est pour cela que nous ne disons pas une parole pour nous défendre contre ceux qui nous font les plus fâcheux et les plus injustes de tous les traitemens; nous mettons la vengeance entre les mains de Dieu. Ceux qui, pour s'attribuer la gloire d'être les défenseurs de leurs dieux, exercent des inhumanités brutales, tiennent une conduite bien différente de la nôtre. On peut conclure de ce raisonnement : que le culte des dieux est mauvais, puisque l'on n'y attire les hommes que par de mauvais moyens; au lieu que s'il était bon, il fournirait des moyens qui le seraient. S'il est mauvais, il n'est pas permis de le rendre. Mais ceux, dit-on, qui détruisent la religion méritent d'être châtiés. La détruisons-nous plutôt que les Égyptiens qui adorent la figure des plus vilains animaux, et d'autres objets que la pudeur ne permet pas de nommer? La détruisons-nous plutôt que les païens mêmes, qui se raillent publiquement des dieux qu'ils font profession d'adorer, et qui souffrent que les bouffons les exposent à la risée du peuple? On a sans doute un fort grand respect pour des dieux que l'on adore dans les temples, et dont on se moque sur les théâtres. Ceux qui commettent ces sacriléges, bien loin d'en recevoir aucun châtiment, en remportent de l'honneur et des louanges. Détruisons-nous la religion, plutôt que quelques philosophes qui soutiennent qu'il n'y a point de dieux, que tout ce qui est au monde est né de soi-même, et qu'il n'arrive rien que par un effet du hasard? La détruisons-nous

plutôt que les épicuriens, qui, bien qu'ils demeurent d'accord de l'existence des dieux, révoquent en doute leur providence, et soutiennent qu'ils ne se soucient de rien, et qu'ils ne sont ni contraires à ceux qui les outragent, ni favorables à ceux qui les adorent? Il est clair que ces sentimens tendent à abolir le culte de toute sorte de divinité. D'ailleurs, quand ces philosophes parlent contre la crainte, n'ont-ils pas dessein de persuader qu'il ne faut pas craindre les dieux. Ils débitent cependant ces maximes avec liberté, et on les écoute avec plaisir.

XXII. La raison pour laquelle les païens entrent en fureur contre nous et nous tourmentent par toutes sortes de supplices, n'est pas que nous refusons d'adorer les dieux, car il y en a plusieurs autres qui ne les adorent pas non plus que nous; mais c'est que nous disons la vérité, qui est toujours odieuse. Quel jugement pouvons-nous faire d'eux, si ce n'est que la rage qui les transporte leur ôte la connaissance de ce qu'ils font. Ce ne sont pas eux qui nous persécutent, parce qu'ils n'ont en effet aucun sujet d'être en colère contre nos personnes très-innocentes et qui ne leur ont jamais fait de mal; ce sont des esprits impurs qui les possèdent et qui les agitent, qui connaissent la vérité et qui la détestent. Pendant que le peuple de Dieu jouit de la paix, ils sont dans l'inquiétude et dans la crainte; dès qu'ils se sont emparés du corps de quelqu'un et qu'ils le tourmentent, ils sont exorcisés au nom de Dieu; et aussitôt qu'ils l'entendent prononcer, ils sont saisis de frayeur et de tremblement. Ils s'écrient alors qu'on les bat et qu'on les brûle. Ils confessent ce qu'ils sont, pourquoi ils sont venus, la manière dont ils sont entrés dans le corps qu'ils possèdent, et enfin ils obéissent et se retirent. Les menaces dont les justes les épouvantent et les supplices dont ils les châtient, sont la cause de la haine qu'ils nous portent. Mais parce qu'ils n'ont pas le pouvoir de nous nuire eux-mêmes, ils nous suscitent de violentes persécutions, à dessein ou d'affaiblir notre foi par l'excès de la douleur, ou au moins de nous enlever du monde, afin qu'il n'y ait plus personne qui puisse réprimer leur malice. Je n'ignore pas l'objection que l'on me peut faire, et je sais bien que l'on me peut demander pourquoi ce Dieu unique et indépendant, dont la grandeur et la puissance n'ont point de bornes, permet que ceux qui sont attachés à son service souffrent de si rudes traitemens et pourquoi il ne les prend pas sous sa protection. On demandera peut-être encore d'où vient que ceux qui ne lui rendent aucun honneur sont dans la prospérité et dans l'abondance, et d'où vient qu'ils possèdent des richesses, des dignités, des sceptres et des couronnes. Il faut rendre raison de cette conduite, et arracher jusqu'aux moindres semences d'une erreur qui corrompt la plupart des esprits. La forte impression que les biens du siècle, qui ne servent de rien à l'âme, font sur les hommes grossiers et charnels, leur persuade que la piété ne sert de rien, puisque ceux qui en font profession sont dans la pauvreté et dans le mépris, au lieu que ceux qui adorent les idoles ont entre les mains les richesses et la puissance. Ceux qui sont dans un si bas sentiment ne songent pas que l'âme est la principale partie de l'homme; ils ne voient que le corps, qui, étant tendre et palpable, est aussi faible et sujet à la mort. Les richesses, les honneurs, les royaumes et les empires, qui excitent si fort l'admiration et les désirs, ne sont destinés qu'à son usage, ne servent qu'à entretenir ses plaisirs, et sont périssables comme lui; mais l'esprit, qui est seul tout l'homme, étant invisible, a aussi des biens invisibles, qui sont les vertus, et il n'est pas moins stable, moins durable ni moins éternel que les vertus mêmes.

XXIII. Je serais trop long si je faisais ici le dénombrement de toutes les vertus, pour montrer combien il est nécessaire que ceux qui désirent conserver la sagesse et la justice soient éloignés de l'amour des biens qui se rencontrent ordinairement entre les mains des impies, et qui, étant regardés par les ignorans comme la récompense de la piété, leur persuadent que le culte des dieux n'est pas moins légitime que profitable; je me contenterai d'apporter l'exemple d'une seule vertu pour prouver ce que je prétends. La patience est une des plus considérables; elle est également louée des peuples et des savans, des orateurs et des philosophes. Que si l'on ne peut nier que ce ne soit une excellente vertu, on ne peut aussi nier que jamais elle ne sera réduite et pratiquée par un homme sage et juste, à moins qu'il ne soit sous la puis-

sance d'un homme injuste : car le devoir de la patience est de souffrir sans trouble le mal que l'on nous fait ou qui nous arrive. Cet homme sage et juste doit être capable de la patience, puisqu'il est capable de toutes les vertus ; et néanmoins il ne la pourrait exercer s'il n'éprouvait quelque disgrâce : celui qui est toujours dans la prospérité n'a aucune occasion d'exercer la patience, et ainsi est privé d'une excellente vertu. Je dis qu'il n'exerce point la patience, parce qu'il ne souffre aucun mal. Il ne saurait non plus conserver l'innocence, qui est la vertu particulière du sage et du juste : bien loin de la conserver, il la perd en désirant le bien d'autrui, en l'enlevant avec violence, et en se portant avec une licence effrénée à toutes sortes d'excès, parce qu'il n'a aucune vertu qui le retienne et le modère. Il affecte d'exercer une domination injurieuse sur des personnes libres, parce qu'il n'a pas la force de réprimer son ambition, et qu'il s'enfle d'orgueil au lieu de faire réflexion sur sa faiblesse. Les impies, qui ne connaissent point Dieu, sont souvent environnés d'honneur et de gloire : ces biens temporels et passagers, dont l'acquisition est souvent injuste et la jouissance criminelle, sont l'unique récompense qu'ils peuvent espérer. Le juste et le sage, sachant, comme dit Lælius, que tous ces biens-là sont humains et temporels, au lieu que les siens sont éternels et divins, il ne désire rien de ce qui appartient à un autre, de peur de lui faire injure, et ne recherche ni les dignités ni la puissance : il regarde tous les hommes comme ses frères et comme les enfans de Dieu, qui est leur père commun ; il se contente du peu qu'il a, parce qu'il ne veut que ce qui lui est nécessaire pour passer cette vie qui est fort courte ; il a même tant de charité qu'il donne une partie de ce qu'il possède à ceux qui possèdent moins que lui ; il méprise les plaisirs défendus, parce qu'il garde la continence et qu'il dompte ses passions ; il n'est point enflé d'orgueil, ne s'élève point insolemment au-dessus des autres ; mais les connaissant parfaitement, il est d'une humeur douce et traitable, et entretient la paix avec tout le monde. L'homme juste et l'homme sage ne faisant, comme je l'ai dit, tort à personne, ne désirant rien du bien d'autrui, ne défendant pas même le sien lorsqu'on le lui enlève avec violence, doit nécessairement tomber sous la puissance des méchans et des impies, et souffrir les persécutions qu'ils lui voudront faire, afin que d'un côté ils comblent la mesure de leurs crimes, et que de l'autre il triomphe de leurs crimes par sa vertu.

Que si quelqu'un souhaite d'être plus particulièrement informé des raisons pour lesquelles Dieu permet que les méchans soient riches, puissans et heureux sur la terre, et que les gens de bien soient pauvres, faibles et malheureux, qu'il prenne entre ses mains un livre de Sénèque, dont le titre est : *Pourquoi plusieurs malheurs arrivent aux personnes de probité, bien qu'il y ait une Providence?* Ce philosophe a avancé dans cet ouvrage une grande quantité de propositions qui n'ont rien de l'ignorance du siècle et qui semblent plutôt venir de la sagesse de Dieu. « Dieu, dit-il, regarde les hommes comme ses enfans ; il permet que les débauchés et les vicieux vivent dans le déréglement et dans le désordre, parce qu'il ne juge pas qu'ils méritent qu'il les corrige et les réforme. Au contraire, il exerce la vertu des gens de bien par des travaux continuels, de peur que la jouissance des biens ne les corrompe. » C'est pourquoi personne ne doit s'étonner que Dieu châtie quelquefois nos crimes. Quand il semble nous traiter avec la plus grande sévérité, nous lui rendons de très-humbles actions de grâces de ce qu'au lieu de souffrir le débordement de notre corruption il la fasse avorter par le châtiment d'une justice pleine de bonté. Le soin qu'il prend de nous châtier est une preuve de la vigilance avec laquelle il veille sur notre conduite. Il lui était aisé de nous combler de biens, comme il en combla autrefois les Juifs, et de nous mettre entre les mains et l'autorité et l'empire ; mais il a voulu nous laisser dans l'indépendance, de peur qu'une trop grande prospérité ne nous jetât dans le luxe et n'effaçât ses commandemens de notre mémoire, comme elle les effaça autrefois de celle des Juifs qui sont nos pères. Il garde ce sage tempérament, de nous procurer du repos quand nous observons ses préceptes, et de nous punir quand nous les violons. Il veut que ceux sous la puissance desquels ils nous a mis nous affligent, de peur que nous ne nous corrompions dans l'oisiveté comme nos pères, pour avoir lieu de nous soutenir si nous sommes ébranlés, de nous relever si nous

tombons, et de nous couronner si nous demeurons fermes et fidèles. Comment un général d'armée éprouverait-il ses soldats, s'il n'avait pas d'ennemis à combattre? Il n'y a point de général qui n'en ait malgré lui, parce qu'il est sujet à la mort et à la défaite. Bien que Dieu ne puisse avoir d'ennemis, il ne laisse pas d'en susciter qui prennent les armes non contre lui, mais contre les soldats qui combattent sous ses enseignes, afin qu'en relevant leur courage et en éprouvant leur fidélité, il rétablisse parmi eux la vigueur de la discipline.

Il y a une autre raison pour laquelle Dieu permet les persécutions, qui est : qu'elles contribuent à l'accroissement de la foi et à la multiplication des chrétiens. Il n'est pas mal aisé de montrer comment cela arrive. Il y a des personnes qui sont détournées du culte des dieux par la vue des cruautés que l'on exerce contre nous; il y en a d'autres qui sont attirées à notre communion par l'admiration de notre constance et de notre fidélité. Quelques-uns se doutent que ce n'est pas sans raison qu'un si grand nombre d'hommes soutiennent que le culte des dieux est criminel, et qu'ils aiment mieux mourir que d'en souiller leur conscience; d'autres sont touchés de la curiosité de savoir quel est ce bien que les chrétiens défendent jusqu'au dernier soupir, pour lequel ils méprisent la vie et tout ce qu'elle a de plus cher, et souffrent la mort avec ce qu'elle a de plus terrible, comme les douleurs les plus sensibles et les supplices les plus exquis. Ces considérations-là font de fortes impressions sur les esprits; mais rien n'augmente plus notre nombre que quand le peuple entend dire aux martyrs au milieu des tourmens : qu'ils n'offrent point de sacrifices à des pierres taillées par la main des hommes, mais à un Dieu vivant qui est dans le ciel. Plusieurs y font attention, et reconnaissent que c'est la justice et la vérité. Il arrive souvent que quand les païens raisonnent entre eux, et qu'ils recherchent la cause de la fermeté que les chrétiens font paraître, ils répètent tout ce qu'ils ont entendu dire de notre religion; et comme parmi cela il y a quantité de bonnes choses, ils ne manquent pas de les approuver. Les châtimens dont la justice divine punit nos persécuteurs portent un grand nombre de personnes à embrasser notre religion. Ceux qui ont été délivrés des démons qui les possédaient se croient obligés par reconnaissance à faire profession de la piété dont ils ont reçu un secours si salutaire. Tous ces motifs différens attirent une grande foule de personnes au service de notre Dieu.

XXIV. Dieu permet sans doute les persécutions qui sont excitées contre nous par les méchans princes; mais bien que ces injustes persécuteurs qui déshonorent le nom de Dieu soient les ministres de sa colère, ils n'éviteront pas le châtiment qu'ils méritent; ils seront punis à son jugement, pour avoir abusé avec excès du pouvoir qu'ils avaient reçu de lui, et pour avoir méprisé son nom avec un orgueil sans exemple: il menace de les châtier bientôt, et de les exterminer de la terre comme des animaux qui n'y font que du mal. Mais bien qu'il ait accoutumé de châtier et dans ce monde et dans l'autre les violences que l'on nous fait, il ne laisse pas de nous commander d'attendre avec patience le jour auquel il rendra à chacun selon ses œuvres. Que les impies et les sacriléges n'espèrent pas que ceux qu'ils écrasent ne seront jamais vengés; les loups dévorans qui déchirent des âmes innocentes ne s'exempteront pas du châtiment. Faisons ensorte seulement que les hommes ne trouvent point de crimes en nos personnes et qu'ils n'y puissent persécuter que la justice; tâchons de mériter que Dieu venge nos injures et qu'il récompense notre patience.

LIVRE VI.

DU VRAI CULTE.

I. J'ai achevé, avec l'aide de l'Esprit-Saint, l'ouvrage que j'avais entrepris pour l'éclaircissement et pour la défense de la vérité. Le Seigneur, sans le secours duquel nous ne saurions ni la connaître, ni trouver des paroles propres à l'exprimer, m'ayant inspiré ce dessein, m'a aussi fait la grâce de me permettre de l'exécuter. Je viens maintenant au principal point de cette matière, qui consiste à montrer par quelles cérémonies et par quelle sorte de sacrifice Dieu veut être honoré. C'est le plus important devoir de l'homme, et d'où dépend sa souveraine félicité.

Il a été créé non pour regarder le ciel et le soleil, comme Anaxagore se l'était faussement persuadé, mais pour adorer, avec une conscience pure, celui qui a fait le ciel et le soleil. Ce que je dirai ici du culte que nous devons rendre à notre maître, servira à la confirmation des vérités que j'ai déjà établies aussi solidement que mon peu de suffisance me l'a pu permettre. Cette majesté unique et sainte ne nous demande que l'innocence de nos mœurs. C'est le plus agréable sacrifice que nous puissions jamais lui offrir. Il y a des hommes qui s'imaginent avoir beaucoup de piété quand, après s'être souillés de toutes sortes de crimes, ils rougissent les temples du sang des victimes, ils allument du feu sur un autel, ils répandent du vin vieux en la présence de leurs dieux. Ils leur préparent aussi des festins, comme s'ils pouvaient manger. Ils jugent, non par l'idée qu'ils ont de la nature divine, car ils n'en ont aucune qui soit raisonnable, mais par la corruption de leurs passions, que tout ce qui est excellent et rare est agréable à leurs dieux, et ne font pas réflexion que ces dieux n'ont pas besoin de biens périssables. Ils n'ont de goût que pour les choses de la terre, et ne jugent du bien et du mal que par les sens extérieurs. Ils font dépendre leur religion, aussi bien que toute la suite de leur vie, du plaisir qu'ils y prennent. Depuis qu'ils ont détourné leur esprit du ciel, et qu'ils l'ont assujetti à leur corps, ils ne recherchent plus que la volupté, et la goûtent à tout moment, comme s'ils en pouvaient toujours jouir, et qu'ils ne dussent pas même en être privés quand ils seront privés de la vie. Ils considèrent les richesses comme un très-grand avantage; et, quand ils ne les peuvent acquérir par de bonnes voies, ils les acquièrent par de mauvaises, par les fraudes, par les rapines, par les violences. Enfin, ils dressent des piéges pour tromper; ils se parjurent, et ils violent tout ce qu'il y a de plus inviolable, pourvu que l'or, l'argent et les pierreries reluisent sur leurs vêtemens, que leur luxe entretienne abondamment leur intempérance, qu'une foule de gardes et de flatteurs les environnent sans cesse, et fendent la presse pour leur donner le moyen de passer comme en triomphe au milieu du peuple. Voilà comment la lâcheté avec laquelle ils se rendent esclaves du plaisir abat toute la vigueur de leur esprit, et les précipite à la mort dans le temps qu'ils croient jouir des douceurs de la vie avec une grande sécurité. L'âme se doit élever au ciel, comme je l'ai fait voir dans le second livre, au lieu que le corps est attaché à la terre. La lumière et la vie viennent du ciel. Ceux qui négligent les biens de l'esprit, et qui ne recherchent que ceux du corps, sont dans les ténèbres et dans la mort. Ils sont couverts d'un nuage obscur qui les empêche de voir le vrai Dieu, et de savoir quel culte il faut lui rendre.

II. Ils immolent à Dieu de grasses victimes, comme s'il était pressé de la faim. Ils lui versent du vin, comme s'il était tourmenté de la soif. Ils allument des flambeaux devant lui, comme s'il était dans les ténèbres. S'ils avaient la moindre vue des biens célestes, dont la masse grossière et terrestre qui nous environne nous empêche de découvrir la grandeur, ils reconnaîtraient combien leur extravagance est extrême, quand ils s'imaginent pouvoir se rendre les dieux favorables par ces sortes de devoirs. S'ils regardaient le soleil avec quelque attention, ils jugeraient aisément que Dieu, qui a fait une si éclatante lumière pour l'usage de l'homme, n'a pas besoin de celle d'un cierge. Que si ce cercle qui, à cause de son grand éloignement, ne paraît pas beaucoup plus grand que la tête d'un homme, renferme un si vif éclat que nos yeux ne le sauraient supporter, quelle est la splendeur du jour qui environne ce Dieu qui n'a point de nuit? Il a tempéré la lumière et la chaleur du soleil, et les a mis au degré nécessaire pour mûrir les fruits et pour ne rien gâter des corps inférieurs. Peut-on croire qu'un homme, qui fait présent de cierges et de bougies à l'auteur et au dispensateur de la lumière, ait l'usage de la raison? Il nous demande une lumière qui n'ait point de fumée, qui soit pure et claire, comme dit le poëte : c'est la lumière de l'esprit, qui ne se trouve qu'en ceux qui connaissent Dieu. Les dieux des païens étant des dieux de la terre, ils ont besoin qu'on leur allume des cierges, afin qu'ils ne soient pas dans les ténèbres. Ceux qui les révèrent, n'ayant aucun goût pour les choses du ciel, leur rendent des devoirs qui ne s'élèvent jamais au-dessus de la terre. Sur la terre on a besoin de lumière, parce que, de sa nature, elle est sombre et ténébreuse. Les païens attribuent à leurs dieux un goût humain, au lieu de leur en attribuer un divin. Ils s'imaginent qu'ils aiment tout ce que nous aimons, et qu'ils ont les

mêmes désirs que nous, qui avons besoin de manger quand nous avons faim, de boire quand nous avons soif, de nous vêtir pour nous garantir du froid, et d'allumer des flambeaux pour nous éclairer quand le soleil nous a retiré sa lumière. Cette manière toute terrestre d'honorer les dieux est un des plus forts argumens par lesquels on prouve qu'ils ont autrefois vécu, et qu'ils sont morts; car que peut-on s'imaginer de céleste dans le sang des victimes dont les païens infectent les autels? Se persuadent-ils que les dieux se repaissent de ce sang auquel les hommes auraient honte de toucher? Quiconque les en aura repus deviendra à l'heure même heureux, bien que ce soit un voleur, un adultère, un empoisonneur, un homicide. Il sera chéri et protégé des dieux, et il recevra de leurs mains libérales tout ce qu'il pourra souhaiter. Perse a eu grande raison de se railler de l'extravagance de ces superstitions, en demandant à ceux qui y étaient attachés:

A quel prix prétendez-vous acheter l'attention des dieux et leurs augures favorables? et espérez-vous l'obtenir en leur présentant les entrailles d'une victime avec du lait et de l'huile.

Il voyait fort bien que, pour se rendre les dieux propices, il n'est point nécessaire de leur offrir la chair des animaux, mais une âme sainte et pure, un esprit juste et équitable, un cœur chaste et généreux. C'est là une religion toute céleste, qui consiste dans des vertus spirituelles, et qui n'a rien de la corruption de la terre. C'est là le culte sincère par lequel l'âme s'immole elle-même comme une victime. J'expliquerai, dans la suite de ce livre, de quelle sorte cette immolation doit être faite; car il n'y a rien de si excellent ni de si conforme au devoir d'un homme que d'apprendre aux autres le moyen d'acquérir la vertu.

Catulus préfère, dans un dialogue de Cicéron, intitulé *Hortensius*, la philosophie à toutes choses, et témoigne qu'il aimerait mieux avoir composé le petit livre sur les devoirs de la vie civile, qu'une longue oraison pour un séditieux comme Cornélius. Je me persuade que c'était là le sentiment de Cicéron plutôt que de Catulus, qui n'a peut-être jamais rien dit d'approchant, et qu'il avait dessein de donner, comme par avance, une haute idée des livres des *Offices* qu'il méditait de composer, et dans lequel il a témoigné depuis que, dans toute l'étendue de la philosophie, il n'y a rien de si utile que la morale et les préceptes qui règlent la vie. Si des hommes, à qui la vérité était cachée, ont entrepris d'instruire les autres, n'avons-nous pas plus de droit de l'entreprendre, nous qui avons été instruits et éclairés par Dieu même. Nous ne commencerons pas néanmoins par les premières leçons que l'on donne à ceux qui n'ont jamais entendu parler de la vertu; ce serait un travail infini. Nous supposerons les notions que les païens donnent à ceux qu'ils reçoivent dans leur école, et sur les fondemens qu'ils ont posés nous élèverons l'édifice de la justice chrétienne à laquelle ils n'ont aucune part. Je passerai sous silence les règles qui leur peuvent être communes avec nous, de peur d'être accusé d'emprunter des preuves à ceux dont je réfute les erreurs.

III. Il y a deux chemins, très-grand empereur, par l'un ou par l'autre desquels il faut indispensablement que les hommes passent. Par l'un on monte au ciel; par l'autre on descend dans l'enfer. Les poëtes et les philosophes ont fort célébré l'un et l'autre par leurs vers et par leurs disputes. Les philosophes ont prétendu que l'un était le chemin de la vertu et l'autre le chemin du vice; que l'entrée du premier est difficile et embarrassée; mais que, dès que l'on a surmonté cette difficulté, on trouve tout le reste aisé et on entre dans une agréable plaine où l'on trouve de quoi se récompenser de son travail. Ceux qui épouvantés de cette première difficulté quittent ce chemin, en prennent un autre dont l'entrée paraît beaucoup plus agréable et qui est frayé par un plus grand nombre de personnes; mais dès que l'on est un peu avancé, toute la beauté de l'entrée disparaît et on n'y rencontre plus que des roches, des précipices, des buissons, des ravins et des torrents, et l'on n'y peut aller sans avoir de la peine, sans échouer souvent, sans glisser et sans tomber. Cette description ne tend qu'à montrer qu'il est difficile d'acquérir la vertu, mais que quand on la possède, on en tire des plaisirs solides et durables, au lieu que l'on ne trouve dans le vice que de l'amertume et du déplaisir, bien qu'il n'ait que trop d'attraits pour nous charmer et pour nous surprendre. Cette leçon serait sans doute fort utile si ceux

qui la donnent savaient en quoi consiste la vertu, et où elle se termine. Mais ils n'ont jamais appris ni ce que c'est que la vertu, ni quelle récompense Dieu lui a promise, et c'est ce que j'ai dessein de montrer dans ce livre-ci. Comme ils ne savaient pas que les âmes sont immortelles, ou qu'au moins ils en doutaient, ils n'ont attribué ni au vice ni à la vertu que des peines et des récompenses temporelles. Tout le discours qu'ils font sur les deux chemins se réduit ou à la frugalité ou à la débauche. Ils disent que le cours de la vie humaine est semblable à un Y; que quand les jeunes gens sont arrivés à l'endroit où le chemin se divise en deux, ils échouent et doutent dans le quel ils doivent s'engager. S'ils trouvent un guide sage et fidèle qui les délivre de leur doute, et qui leur montre le bon chemin, c'est-à-dire que s'ils ont étudié ou la philosophie, ou l'éloquence, ou les belles-lettres, ils s'adonneront à l'honnêteté et à la vertu; ce qui ne se peut faire sans une peine incroyable. Que s'ils ne trouvent point de guides, ils s'engagent dans le chemin qui est à main gauche et qui paraît le plus beau, c'est-à-dire qu'ils s'abandonnent à l'oisiveté et à la débauche qui leur semblent d'abord fort agréables; et quand ils ont perdu leurs biens et leur réputation, ils vivent dans l'infamie et dans la misère. Voilà comment les deux chemins dont nous parlons n'aboutissent qu'au corps et à la vie présente selon les descriptions que les philosophes nous en ont laissées.

Peut-être que les poëtes en auront parlé plus raisonnablement. Au lieu de tracer ces routes-là sur la terre, comme ont fait les philosophes, ils ont feint qu'elles étaient en enfer et se sont trompés en ce qu'ils ont proposé des chemins aux morts qui ne marchent plus. Les uns et les autres ont dit quelque chose de bien et de mal, et ont sans doute manqué, en ce qu'ils n'ont pas tous mis ces deux chemins dans la vie et ne les ont pas terminés à la mort. Nous les expliquons mieux quand nous assurons que l'un de ces chemins mène au ciel et l'autre en enfer; c'est-à-dire qu'il y a une vie éternelle promise aux justes et une peine éternelle réservée aux méchans. Je dirai comment ces deux chemins mènent l'un au ciel et l'autre à l'enfer. Je montrerai ces vertus que les philosophes n'ont point connues, et je proposerai leurs récompenses. Je parlerai aussi des vices et des châtimens qu'ils méritent. Quelqu'un souhaiterait peut-être que je traitasse séparément des vertus et des vices; mais ce sont des contraires qui ne se connaissent jamais mieux que par leur opposition mutuelle. Ils se suivent et paraissent tour à tour: quand la vertu entre, le vice se retire; quand le vice revient la vertu s'évanouit. Les biens et les maux sont comme dans un combat perpétuel et se chassent réciproquement. On ne saurait éloigner le vice sans introduire la vertu, ni bannir la vertu sans rappeler le vice. La description que nous faisons de ces deux chemins est donc fort différente de celle qu'en font les philosophes. Nous mettons en tête de chaque chemin un guide immortel, avec cette différence que l'un préside aux vertus et est dans la gloire, au lieu que l'autre préside aux vices et est condamné aux supplices. Les philosophes ne mettent un guide qu'au chemin qui est à main droite; encore n'est-ce pas toujours le même! C'est le premier qui se presente pour enseigner quelqu'art louable, pour détourner de l'oisiveté et pour exciter à la vertu. Ce guide ne montre le chemin qu'à des jeunes gens, parce que l'on n'apprend les arts que dans la jeunesse. Nous ouvrons au contraire le chemin du ciel à des personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition; parce que Dieu qui est à la tête de ce chemin ne refuse l'immortalité à personne. Les chemins ne sont pas disposés de la manière que les philosophes les ont décrits; car étant directement opposés ils ne sont point fidèlement représentés par la figure de l'Y. Le bon chemin regarde l'orient et le mauvais l'occident. Quiconque aura suivi la vérité et la justice jouira de la lumière de l'immortalité, au lieu que ceux qui, trompés par le guide infidèle, auront préféré le vice à la vertu et le mensonge à la vérité, tomberont dans l'obscurité et dans les ténèbres. Je décrirai ici les propriétés de ces deux chemins.

IV. Il n'y a qu'un chemin que les gens de bien puissent tenir; ce chemin mène non aux Champs Élysées, comme l'ont dit les poëtes; mais à la région la plus élevée de l'univers. Il y a un autre chemin, à main gauche, qui mène au lieu destiné pour le châtiment des crimes et aux enfers. C'est le chemin [redacted] qui par les superstitions [redacted] les

hommes du salut et les engage dans la damnation. Ce chemin paraît d'abord large, uni, paré de fleurs et de fruits. Dieu a mis à l'entrée tout ce que le monde prend pour des biens : les richesses, les honneurs, le repos, les plaisirs; mais il y a mis aussi l'injustice, la cruauté, l'orgueil, la perfidie, la débauche, la discorde, l'ignorance, le mensonge, la folie et les autres vices. L'issue est disposée de telle sorte que, quand on approche de la fin, on ne peut plus retourner sur ses pas, on perd de vue les beautés dont on avait été charmée d'abord, et on ne reconnaît que l'on a été trompé qu'au moment où l'on tombe au fond d'un précipice. Cela veut dire que quiconque, s'étant laissé enchanter par la beauté des créatures, s'arrête à en jouir et se détourne du créateur, sans prévoir ce qui doit arriver après la mort, tombera dans l'enfer où il souffrira un châtiment éternel.

Dieu a fait au contraire le chemin du ciel inégal et raboteux. Il l'a bordé d'épines qui piquent et qui déchirent. Il l'a embarrassé de cailloux et de rochers sur lesquels on ne saurait marcher sans se blesser les pieds et sans être en danger de tomber. Il y a placé la justice, la tempérance, la patience, la foi, la chasteté, l'abstinence, la concorde, la science, la vérité, la sagesse, et les autres vertus; mais il y a aussi placé avec elles la pauvreté, l'infamie, le travail, la douleur et toutes sortes d'amertumes. Cela veut dire que quiconque porte ses espérances au delà des choses présentes, et prétend à la possession des biens éternels, sera privé des biens temporels, et fera plus à son aise le voyage de cette vie. En effet, ceux qui sont chargés de richesses et suivis d'un train nombreux et d'un superbe équipage, ne sauraient jamais entrer dans le chemin étroit que nous décrivons. Les méchans n'ont point cette incommodité. Tout leur réussit, parce que le chemin où ils marchent est large et a beaucoup de pente. Les gens de bien ont plus de peine parce que leur chemin est étroit et difficile. Ils sont exposés au mépris, à la raillerie et à la haine. Tous ceux qui sont entraînés par les voluptés et par leurs passions ont de la jalousie contre ceux qui ont été assez heureux pour acquérir la vertu et pour se mettre en possession d'un si grand avantage dont les autres sont privés. Les gens de bien seront dans la pauvreté et dans l'infamie; ils seront exposés aux injures et aux outrages, et souffriront tout ce qu'il y a de plus fâcheux et de plus rude; mais s'ils conservent la patience jusques à la fin, au milieu de tant de fatigues, ils recevront la couronne.

Voilà les deux chemins que Dieu a tracés aux hommes. Il a mis dans l'un et dans l'autre des biens et des maux; mais il ne les y a pas mis selon le même ordre. Il a fait voir dans l'un des maux temporels et ensuite des biens éternels, et cet ordre est sans doute le meilleur. Il a fait voir dans l'autre des biens temporels et ensuite des maux éternels, et cet ordre est le plus misérable et le plus funeste qu'on se puisse imaginer. Quiconque choisira des maux présens avec la justice possédera des biens plus stables et plus solides que ceux qu'il aura méprisés, au lieu que celui qui aura préféré les biens présens à la justice tombera dans des maux plus dangéreux et plus terribles que ceux qu'il aura tâché d'éviter. Une vie aussi courte que celle que nous menons ici-bas ne saurait avoir de biens ni de maux qui soient de longue durée. Mais l'autre vie ne finissant point, les biens ou les maux qu'elle renferme ne peuvent finir non plus qu'elle. Les biens de courte durée sont suivis de maux qui n'ont point de fin, et les maux de courte durée de biens qui n'ont point de fin non plus. C'est pourquoi chacun, ayant la liberté de choisir ou les biens ou les maux qui sont proposés, doit considérer mûrement s'il ne lui est pas beaucoup plus avantageux de souffrir des maux de peu de durée pour acquérir des biens qui n'ont point de fin, que de s'attirer des maux qui n'ont point de fin, pour avoir voulu jouir de biens de peu de durée. Lorsque l'on est engagé dans une guerre, il en faut supporter les fatigues, dans l'espérance de goûter un jour les fruits de la paix. Il faut souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud. Il faut veiller, coucher sur la terre, essuyer toutes sortes de dangers pour défendre sa famille, sa maison et ses proches, et pour pouvoir jouir ensuite de quelque repos. Ceux qui préfèrent en ces rencontres l'oisiveté au travail s'exposent à de grands malheurs. L'ennemi survient et les surprend hors d'état de se défendre; il porte le ravage sur leurs terres; il pille leurs maisons; il emmène leurs femmes et leurs enfans, et il les tue ou les prend eux-mêmes. Pour éviter ces malheurs, il

faut se priver de commodités passagères. Il en faut user à peu près de la même sorte durant cette vie. Dieu a voulu qu'elle fût pleine de combats, et nous a suscité des ennemis pour exercer notre valeur. Il faut renoncer au repos et au plaisir de peur d'être surpris ; il faut être perpétuellement sur ses gardes, répandre son sang, et supporter les plus grandes fatigues avec d'autant plus de joie que notre général nous en promet une récompense éternelle. Puisque les soldats qui combattent sous les enseignes des princes qui ne sont que des hommes entreprenent d'extrêmes travaux pour gagner des biens qu'il est plus aisé de perdre que de gagner, nous ne devons refuser aucun travail pour gagner un bien que nous ne pouvons plus perdre dès que nous l'avons obtenu. Dieu qui nous a destinés à la guerre, veut que nous soyons toujours sous les armes, et que nous veillions sans cesse, et pour éviter les piéges de notre ennemi et pour repousser ses efforts. Il nous attaque comme un expérimenté capitaine par divers moyens, selon la connaissance qu'il a de nos inclinations et de nos mœurs. Il excite dans le cœur des uns un désir insatiable des richesses, qui sont comme des liens qui les embarrassent ; il allume en d'autres le feu de la colère, pour les détourner du service de Dieu et pour les porter à la vengeance. Il en plonge d'autres dans les voluptés, afin qu'ils ne songent plus à la vertu. Il inspire l'envie à d'autres, afin qu'étant rongés par cette malheureuse passion, ils fassent leur tourment du bonheur de ceux qu'ils haïssent. Il en remplit d'autres d'ambition, afin qu'étant élevés aux dignités ils donnent toutes leurs pensées aux fonctions publiques, et ambitionnent de voir les années marquées de leur nom [1]? Il y en a quelques-uns qui forment de plus vastes projets, qui méditent de rendre leur autorité perpétuelle et d'opprimer la liberté de leurs concitoyens. Quand Dieu trouve des personnes qui se jettent dans la piété, il les jette dans la superstition. Il éblouit par le vain éclat d'une fausse philosophie ceux qui recherchent la sagesse, et les aveugle de telle sorte qu'ils ne peuvent jamais voir la vérité. Voilà comment il ferme tous les passages par où l'homme pourrait arriver au salut ; voilà comment il se réjouit de nos erreurs et de nos égaremens. Cependant comme Dieu souhaite que nous le puissions vaincre, il nous éclaire d'un rayon de sa lumière et nous fortifie d'une vertu céleste dont je me trouve obligé de parler en cet endroit.

V. Avant que de faire le dénombrement des vertus, il en faut donner une définition plus exacte que celle des philosophes, et marquer précisément quelle est la fonction et l'emploi de la vertu. Les hommes n'en ont gardé que le nom et en ont perdu toute la force. Lucilius a renfermé en peu de vers tout ce qu'ils ont coutume d'en dire. J'aime mieux les donner ici, que d'être aussi long et aussi verbeux que je le serais, si je voulais rapporter les opinions diverses et les réfuter. Voici donc comment il parle :

La vertu, mon cher Albin, consiste à connaître le juste prix de chaque chose, à savoir ce qui est propre à l'homme ou ce qui lui est contraire, ce qui lui est utile et honnête, ou ce qui lui est pernicieux et honteux. La vertu consiste à se régler soi-même et à mettre des bornes à ses désirs et à ses richesses. Elle consiste à rendre des honneurs et des respects à ceux qui les méritent. Elle consiste à se déclarer ennemi des méchans et ami des gens de bien. Elle consiste à servir sa patrie et ses proches, et ensuite à prendre soin de soi-même.

Cicéron, suivant Panétius, stoïcien, a tiré de ces définitions de Lucilius tous les devoirs de la vie civile, et les a renfermés en trois livres. Nous en découvrirons incontinent toute la fausseté, et ferons voir en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de la bonté qu'il a eue de nous révéler la vérité. Il dit que la vertu consiste à savoir ce qui est bien ou mal, honnête ou honteux, utile ou inutile. Il pouvait épargner quelques paroles, et se contenter de dire : que la vertu consiste à savoir le bien et le mal, puisque rien ne peut être utile ni honnête qu'il ne soit bon, comme rien ne peut être inutile au bonheur qu'il ne soit mauvais, ainsi que les philosophes en conviennent, et que Cicéron le prouve dans le troisième livre du même ouvrage. La science ne peut être une vertu, puisque ce que nous savons nous vient de dehors, au lieu que la vertu est au dedans de celui qui la possède. La science est une faveur que nous fait celui qui nous enseigne, et que nous recevons en l'écoutant. La vertu nous est propre, et consiste dans la volonté que nous avons de faire le bien. Comme il ne servirait de rien dans un voyage de savoir le chemin si l'on n'avait la [redacted] ert de rien dans la mo-

[1] Les consuls donnaient leur nom à l'année de leur consulat.

rale de connaître le bien si l'on n'a la vertu de le pratiquer. La plupart de ceux qui pèchent ont une connaissance, quoique imparfaite, du bien et du mal; ils reconnaissent leurs fautes, et c'est pour cela qu'ils tâchent de les cacher. Ils ne se trompent pas en prenant le mal pour le bien; mais ils sont emportés par le mouvement déréglé de leurs désirs, auxquels ils n'ont pas la vertu de résister. Ainsi il est clair que la science du bien et du mal est différente de la vertu. L'une peut souvent être sans l'autre, comme la science a été sans la vertu dans la plupart des philosophes. Puisque c'est une faute de ne pas faire le bien que l'on connaît, le déréglement de la volonté qui s'est opposé aux lumières de l'esprit sera puni avec très-grande justice. La vertu ne consiste donc pas à savoir le bien et le mal, mais à faire le bien et à ne pas faire le mal. On ne doit pas séparer pour cela la science de la vertu; il faut que la science précède, et que la vertu suive. La connaissance ne sert de rien si elle n'est suivie de l'action. Horace a mieux défini la vertu quand il dit:

Elle consiste à éviter le vice, et le premier degré de la sagesse est de s'éloigner de la folie.

La faute qu'il a faite est de ne l'avoir expliquée que par opposition à son contraire, comme si, pour faire entendre ce que c'est que le bien, il avait dit: le bien est ce qui n'est pas mal. Si j'ignore ce que c'est que la vertu, j'ignore aussi ce que c'est que le vice. J'ai besoin que l'on m'explique l'un et l'autre. Faisons donc ce que ce poëte n'a pas fait, et disons que: «être vertueux, c'est réprimer sa colère, modérer ses désirs, dompter ses passions; et cela même c'est éviter le vice, n'y ayant presque aucune action vicieuse qui ne procède de quelques-unes de ces causes.» En effet, si on avait arrêté tous les mouvemens de cette passion impétueuse que l'on appelle la colère, on aurait prévenu en même temps les querelles et les différends, parce que nul n'aurait la pensée de nuire ni de tendre des piéges à un autre; si les désirs injustes étaient réprimés, on n'exercerait plus de brigandages sur mer ni sur terre, on ne lèverait plus de troupes pour piller et pour enlever le bien d'autrui; si le feu de la volupté était assoupi, tout sexe et tout âge garderait la chasteté, et personne ne ferait ni ne souffrirait d'infamie: ainsi la vie humaine serait exempte de crimes, si la vertu avait réglé les passions. Le principal devoir de la vertu consiste à s'abstenir de pécher. Pour s'en abstenir, il est nécessaire de connaître Dieu, parce que, faute de connaître le principe des vertus, on tombe insensiblement dans le vice et sans s'en apercevoir. Pour exprimer plus distinctement les caractères particuliers de la science et de la vertu, nous pouvons dire: que le propre de la science est de connaître Dieu, et le propre de la vertu de l'honorer; et c'est aussi d'où la sagesse et la justice dépendent.

VI. J'ai fait voir, si je ne me trompe, que la vertu ne consiste pas à connaître le bien; j'ai montré ensuite ce que c'est que la vertu, et en quoi elle consiste. Il ne me reste plus qu'à prouver en peu de paroles que les philosophes n'ont point su ce que c'est que le bien ni le mal, quoique je l'aie déjà prouvé en quelque sorte dans le troisième livre, lorsque j'ai parlé du souverain bien. Il est certain que ceux qui n'ont pas connu le souverain bien, n'ont pu connaître ni les autres biens ni les maux. Comment auraient-ils vu de faibles ruisseaux, puisqu'ils n'ont pas vu la source? Dieu est la source des biens, au lieu que l'ennemi de son nom est la source des maux. Voilà les deux principes d'où les biens et les maux procèdent. Les biens, qui procèdent de Dieu, ont cela de propre, qu'ils peuvent procurer l'immortalité, qui est le souverain bien. Les maux, qui procèdent de l'autre principe, ont cela de propre, qu'ils détournent l'âme du ciel, qu'ils l'attachent à la terre, et lui font mériter un supplice éternel, qui est le souverain mal. Il est donc clair que ces philosophes, qui ne connaissaient ni Dieu ni son ennemi, ont ignoré ce que c'est que le bien et le mal; ils ont rapporté tous les biens au service du corps qui est sujet à la mort, et à l'usage de cette vie qui est si courte, et n'ont jamais été plus avant. Les préceptes qu'ils donnent se terminent à la terre et au corps qui est tiré de la terre et qui sert de proie à la corruption; ils ne contiennent que les moyens d'acquérir des richesses ou de les accroître, de parvenir aux honneurs, aux dignités, de se mettre en crédit, et d'usurper l'autorité et le pouvoir, ce qui ne regarde que le temps. Voilà pourquoi le poëte a dit: que la vertu consiste à savoir de quelle manière on doit acquérir du bien, et comment on en doit user quand on en a acquis. Les hommes prescrivent des règles

par où l'on peut augmenter son bien, parce qu'ils voient que plusieurs manquent en ce point et font fort mal leurs affaires; mais ce n'est pas là la vertu dont la pratique est proposée au sage. La vertu ne consiste point à amasser des richesses, puisque ni leur acquisition, ni leur possession ne dépendent de notre liberté, et que les méchans y réussissent mieux que les gens de bien. La vertu n'a garde de s'abaisser jusqu'à poursuivre des choses qu'elle méprise; elle ne quittera pas les trésors incomparables du ciel, auxquels elle est attachée par ses pensées et par ses affections, pour courir après l'ombre du siècle. Elle s'occupe principalement à rechercher des richesses que l'injustice des hommes ni la rigueur de la mort ne nous peuvent ravir. C'est pourquoi ce qui suit dans le discours de Lucilius est véritable : que la vertu consiste à connaître quel est le juste prix des richesses. Le sens de ces vers est presque le même que celui des précédens; mais ni Lucilius, ni aucun philosophe n'a pu savoir quel est ce prix. Ce poëte et tous ceux qu'il a imités ont cru que, pour faire un bon usage des richesses que l'on possède, il n'y a qu'à avoir de la modération, ne point faire de festins trop magnifiques, et ne point dissiper son bien en dépenses superflues ou honteuses. Quelqu'un me demandera peut-être si je nie que ce soit une vertu que d'en user de la sorte. Je ne le nie pas, car si je le niais, il semblerait que j'approuve le désordre; mais je nie que ce soit là la véritable vertu. C'est une vertu qui n'a rien de céleste, qui rampe toujours sur la terre, et qui ne s'élève jamais au-dessus. Lorsque j'expliquerai les devoirs de la piété, je ferai voir quel est l'usage légitime des richesses. Ce que Lucilius ajoute n'est nullement conforme à la vérité; car se déclarer l'ennemi des méchans ou le protecteur des gens de bien, est quelque chose de commun aux gens de bien et aux méchans. Il y en a plusieurs qui, par le désir de parvenir aux grandes charges, affectent de se mettre en réputation d'une rare probité; ils font pour cela quantité d'actions que font aussi les personnes de vertu, et les font avec d'autant plus d'ardeur et d'autant plus d'éclat, qu'ils ne les font qu'à dessein de tromper. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé d'être homme de bien qu'il est aisé de faire semblant de l'être. Lorsque ces personnes-là sont arrivées au comble des honneurs [illegible]

Supposons néanmoins ici qu'il [illegible] qu'à un homme de bien d'entreprendre de protéger les gens de bien. Il est moins facile à exécuter qu'à entreprendre : car quand on est engagé une fois dans le combat, on n'a pas encore les mains la victoire, qui n'est qu'en celles de Dieu. Les méchans sont quelquefois en plus grand nombre et en meilleure intelligence que les gens de bien, de sorte qu'il ne faut pas moins de bonheur et de force pour les vaincre. Qui ne sait que la victoire ne s'est pas toujours déclarée pour la justice? Le mauvais parti a souvent été le plus fort, et c'est de là qu'est venue l'oppression de la liberté publique et l'établissement de la tyrannie. L'histoire est toute remplie d'exemples de ce que je dis. Je me contenterai d'en rapporter un : Pompée voulut défendre les gens de bien et prit les armes pour la république, pour le sénat et pour la liberté; mais ayant été vaincu avec la liberté qu'il défendait, il eut la tête tranchée par la perfidie des eunuques de la cour d'Égypte, et fut jeté sans sépulture. La vertu ne consiste donc ni à se déclarer l'ennemi des méchans ou le protecteur des gens de bien, puisqu'elle ne peut être exposée à l'incertitude des événemens. La vertu consiste à regarder les avantages de notre patrie comme nos propres avantages. En effet, si l'on avait ôté la bonne intelligence d'entre les hommes, il n'y aurait plus de vertu. Les avantages de notre pays ne tendent-ils pas au dommage de nos voisins? Pouvons-nous étendre nos frontières sans les chasser de leurs terres ou sans les assujettir à notre domination? Ce n'est pas là une vertu, c'est le renversement de toute vertu; c'est briser la société humaine, bannir l'innocence et la justice qui ne peut demeurer au milieu des armes et qui se retire au bruit de la guerre. C'est avec grande raison que Cicéron a dit : que ceux qui avouent qu'il faut avoir égard à ses concitoyens et ne point se soucier des

étrangers, rompent la société du genre humain et anéantissent en même temps la bonté, la libéralité et la justice. Garde-t-on la justice dans le temps que l'on nuit à quelqu'un, qu'on le hait, qu'on le dépouille, qu'on le tue? C'est cependant ce que font ceux qui s'efforcent de procurer les avantages de leur pays. Ils ne savent pas seulement ce que c'est qu'un avantage; ils s'imaginent qu'il n'y a rien d'avantageux, d'utile ni de commode que ce que l'on peut tenir entre les mains, si toutefois on y peut tenir ce que l'on en peut arracher. On élève jusqu'au ciel, par des louanges excessives, ceux qui procurent ces avantages à leur patrie, c'est-à-dire ceux qui remplissent le trésor public des richesses des villes mises à feu et à sang et des dépouilles des nations vaincues, et on se persuade qu'ils sont montés au comble de la vertu. Cette erreur n'est pas seulement soutenue par la multitude, elle est autorisée par les philosophes. Lorsqu'ils traitent des devoirs des personnes qui sont engagées dans la profession des armes, ils ne règlent pas leurs sentimens sur la justice ou sur la vertu; ils les rapportent à l'usage de la vie présente, qui est fort différent de la vertu, comme tout le monde peut le reconnaître et comme Cicéron le déclare en termes exprès. « Nous ne concevons, dit-il, aucune image fidèle et sincère du droit et de la justice; nous n'en avons que l'ombre, ou pas même l'ombre : il serait à souhaiter que nous eussions du moins cette ombre qui nous représenterait quelque trait de la vérité. » Ce n'est donc que l'image de l'ombre que les philosophes ont prise pour la justice. S'ils n'ont pas la justice, ont-ils la sagesse? Cicéron avoue sincèrement qu'ils ne l'ont point. « Lorsque, dit-il, on appelle Fabricius généreux, ou Aristide juste, on cherche des exemples, et on propose l'un de ces anciens comme un modèle de courage et l'autre comme un modèle d'équité; car aucun d'eux n'a possédé en effet la sagesse dans la perfection dont nous tâchons de former ici l'exemple. Caton et Lælius n'ont pas été sages, bien qu'on leur en ait donné le nom. Les sept, tant vantés par la Grèce, ne l'ont pas été non plus. Ils n'ont eu qu'une vaine apparence de sagesse, fondée seulement sur l'habitude qu'ils avaient de s'acquitter plus exactement que le peuple des devoirs ordinaires de la vie civile. » Voilà donc des philosophes sans sagesse, et ceux qui paraissent justes sans justice; mais les descriptions que l'on fait de ces vertus nous imposent, parce que, pour connaître la vertu, il faut avoir la justice et la sagesse. Or nul ne les a s'il ne les a reçus de Dieu même.

VII. Ceux qui n'ont été mis au nombre des sages que par une erreur et une surprise qui est maintenant reconnue et avouée de tout le monde, ont été trompés par des fausses apparences et n'ont embrassé que des ombres et des fantômes. La voie trompeuse qu'ils ont suivie a divers détours qui sont formés comme par les caprices des opinions et des sectes dans lesquelles ils se sont égarés. Car, comme le chemin de la sagesse a quelque apparence de folie, ainsi que je l'ai fait voir dans le livre précédent, le chemin de la folie a aussi quelque apparence de sagesse, qui est conservée par ceux qui ont assez de lumières pour découvrir la folie du peuple. Si ce chemin a des vices manifestes, il a aussi quelque image de la vertu; s'il a des injustices que l'on ne saurait déguiser, il a aussi une ombre de justice que l'on ne saurait s'empêcher d'apercevoir. Comment le guide infidèle qui est à la tête pourrait-il y engager une si prodigieuse multitude, s'il n'y semait des attraits capables de la tromper? Dieu ne désirant pas découvrir les mystères, a placé à l'entrée de son chemin des choses que les hommes ont méprisées, à cause de quelque sorte de bassesse ou d'infamie dont elles leur paraissaient mêlées, afin que s'éloignant de la sagesse et de la vérité qu'ils cherchaient sans aucun guide, ils tombassent dans les maux qu'ils auraient bien voulu éviter. Le guide trompeur qui est à l'entrée du chemin de la mort montre plusieurs détours à ceux qu'il veut perdre, soit à dessein de leur persuader qu'il sait faire la différence du bien et du mal, de la vérité et du mensonge, ou en effet par la seule raison que les mêmes vertus ne sont pas propres indifféremment à toutes sortes de personnes, et que comme il y a plusieurs dieux, il y a aussi plusieurs moyens de se perdre en les honorant. Ce guide ne mène pas les débauchés par le même chemin par où il mène ceux qui semblent conserver quelque sorte de retenue et d'humilité. Il mène les ignorans par un autre chemin que les savans, les lâches par un autre que les courageux, le peuple par un autre que les philosophes. Le chemin par où il mène les philo-

sophes est encore divisé par des routes particulières ; car il détourne un peu du grand chemin ceux qui n'ont pas d'aversion des voluptés et des richesses, et il traîne à travers les précipices ceux qui font profession de mépriser les biens de la terre et de ne chercher que la vertu. Ces sentiers-là semblent un peu plus écartés que le grand chemin; mais il n'y en a aucun qui n'y ramène. Le guide qui avait séparé les philosophes d'avec le peuple et les savans d'avec les ignorans, les rassemble tous à la fois et les réunit dans le culte des faux dieux pour les égorger du même fer, et pour les faire périr du même genre de mort.

Le chemin de la vérité, de la sagesse, de la vertu et de la justice est unique. Nous y marchons du même pas, et dans la même disposition de cœur, parce que nous n'y servons que Dieu, le seul objet de notre culte. Ce chemin est étroit parce que la vertu est une faveur qui n'est pas accordée à tout le monde. Il est droit et rude, parce que la vertu est assise sur une hauteur où l'on ne saurait monter sans peine.

VIII. Les philosophes cherchent ce chemin sans le trouver, parce qu'il n'y a sur le terre aucun vestige par lequel on le puisse reconnaître. Ils s'égarent comme sur une vaste mer où ils n'ont point de pilote. Il faut chercher ce chemin sur la terre de la même sorte que les pilotes cherchent le leur sur la mer, en regardant le ciel et en observant les astres ; c'est-à-dire, pour parler plus clairement, que ceux qui désirent marcher dans le chemin de la vie doivent suivre Dieu et non les hommes, l'adorer lui seul et non les idoles, rapporter toutes leurs actions à leur âme et non à leur corps, tendre à la vie éternelle et non à cette vie passagère. Si vous levez les yeux au ciel et que vous preniez le soleil pour le guide de votre navigation, cette lumière spirituelle qui remplit l'esprit d'une plus vive splendeur que celle dont le soleil visible éclaire l'univers, vous conduira sûrement au port de la vertu et de la sagesse. Il faut pour cela recevoir la loi de Dieu que Cicéron a décrite dans le troisième livre *Des Lois*, dans des termes si excellens que j'aime mieux les lui emprunter que d'en chercher d'autres qui seraient peut-être trop diffus et n'auraient pas la même force. « La véritable loi c'est la raison droite et conforme à la nature, qui est répandue dans le cœur de tous les hommes, qui est uniforme, stable et éternelle, qui commande le bien et qui défend le mal. On ne peut ni s'y opposer, ni y déroger, ni l'abolir. Ni le sénat ni le peuple n'en peuvent accorder aucune dispense. Il n'en faut point chercher d'explication ni de commentaires. Il n'y en a point une pour Rome et une autre pour Athènes, une pour le temps présent et une autre pour le temps avenir. Elle sera toujours la même, et dans tous les temps elle gouvernera tous les peuples. Celui qui l'a inventée et publiée est un législateur, un seigneur et un Dieu éternel, duquel on ne peut s'éloigner sans se perdre et auquel on ne saurait désobéir sans renoncer à sa propre nature, ce qui serait un châtiment fort terrible quand même on pourrait éviter les autres. » Y a-t-il quelqu'un, quelque bien informé qu'il soit des mystères de notre religion, qui pût trouver des termes plus propres à parler de la loi de Dieu que ceux que cet auteur a employés, bien qu'il fût fort éloigné de la vérité? Pour moi, je me persuade que ceux qui la publient de cette sorte sans la connaître sont inspirés de Dieu. Si Cicéron avait aussi bien expliqué les préceptes de cette loi qu'il en a découvert l'origine et le pouvoir, il aurait rempli le devoir non d'un philosophe, mais d'un prophète. Puisqu'il ne l'a pas fait, c'est à nous, qui avons reçu cette loi de la main du Seigneur souverain, de la puissance duquel relèvent tous les peuples de l'univers; c'est à nous, dis-je, à tâcher de le faire.

IX. Le premier commandement de cette loi est de connaître Dieu et de n'adorer que lui. En effet, quiconque ne connaît pas son créateur et l'auteur de son âme, ne mérite pas le nom d'homme. Ne connaissant pas Dieu, il s'abaisse jusqu'au service des idoles,qui est le plus grand de tous les crimes. Cet éloignement de la source de la vérité et de la justice ne peut porter qu'au mensonge et au péché ; car quand ceux qui ne savent pas la loi de Dieu auraient de bonnes intentions, ils prendraient les lois de leur pays pour des lois véritables, bien qu'elles ne soient point établies sur le fondement de la justice. Car d'où vient la diversité si prodigieuse des lois qui se rencontrent par tout le monde, si ce n'est de ce que chaque nation a établi celles qu'elle a jugé être les plus avantageuses à ses intérêts. Or on sait combien l'intérêt est contraire à la

justice, et on ne le reconnaît que trop par la pratique des Romains qui, en déclarant la guerre à leurs voisins, et en leur faisant les dernières violences avec quelque formalité de justice, ont enlevé leurs biens et usurpé l'empire de l'univers. Tous ces peuples s'imaginent observer la justice quand ils ne font rien qui soit contraire à la disposition de leurs lois, bien que pour l'ordinaire ils ne se tiennent dans les bornes du devoir que par l'appréhension du châtiment. Supposons néanmoins qu'ils obéissent aux lois par leur inclination et par un pur mouvement de leur liberté, montrent-ils le titre d'exacts observateurs de la justice, pour avoir déféré à des lois inventées par des hommes qui ont pu se tromper, et qui ont peut-être été fort injustes? On doit mettre en ce rang-là les auteurs des lois des Douze Tables, qui se sont accommodés au temps, et qui ont travaillé pour le bien public. Il y a donc une grande différence entre le droit civil, qui change selon le génie des peuples, et la justice, qui est simple, unique et uniforme, et qui ne peut plus être ignorée que par ceux qui ignorent Dieu d'où elle procède comme de son principe. Demeurons d'accord que quelqu'un peut acquérir de véritables vertus par les forces de sa nature, tel que l'on dit que fut autrefois Cimon l'Athénien, qui distribuait de l'argent à ceux qui en avaient besoin, qui invitait les pauvres à manger avec lui, et qui donnait des habits à ceux qui étaient nus. Il faut pourtant avouer que si la connaissance de Dieu, qui est le premier et le plus nécessaire de tous les biens, lui manque, ses vertus seront inutiles, et la peine qu'il aura prise pour les acquérir ne lui servira de rien. Sa justice ressemblera à un corps qui, bien qu'il ait tous ses membres dans la disposition où ils doivent être, n'a point de vie ni de sentiment, parce qu'il n'a point de tête. Ces membres-là n'ont que la figure extérieure et n'ont aucun usage, comme la tête n'a aussi aucun usage quand elle est séparée des membres. Celui qui ayant la connaissance de Dieu vit dans le crime, ressemble à une tête qui n'a point de corps : il a le principal et le plus nécessaire, mais il n'en tire aucun fruit, parce qu'il n'a pas les vertus qui sont comme les membres et les organes sans lesquels il ne peut faire de fonction. Pour donner au corps spirituel dont nous parlons la vie et le sentiment, et pour mettre la dernière main à l'homme intérieur, il faut que les vertus, qui sont comme autant de membres, soient jointes à la connaissance de Dieu, qui est comme la tête qui leur communique la vie. La tête est le principe des sentimens et du mouvement. Bien qu'elle ne puisse vivre quand elle est séparée de ses membres, elle peut se passer de plusieurs. C'est un défaut que de manquer de quelques-uns : mais avec ce défaut on ne cesse pas de vivre. C'est une image de l'état où se trouvent ceux qui, bien qu'ils connaissent Dieu, ne laissent pas de commettre quelque péché. Dieu pardonne ces péchés-là ; mais il ne pardonne point l'infidélité de ceux qui ne connaissent pas son nom. On peut vivre lorsqu'on a perdu quelques membres ; mais on ne peut vivre lorsqu'on n'a plus de tête. Ainsi, quelque vertu que semblent avoir les philosophes, il est certain qu'ils ne savent rien. Leur vertu et leur doctrine n'ont point de principe, puisqu'ils ne connaissent pas Dieu, qui est l'unique principe de toute doctrine et de toute vertu. Quiconque ne le connaît point est aveugle quoiqu'il voie, et sourd quoiqu'il entende, et muet quoiqu'il parle ; mais dès qu'il commencera à le connaître, il commencera aussi à voir, à entendre et à parler. Il commence alors à avoir une tête qui est le siége des sens, et où sont les yeux, les oreilles et la langue. Celui-là voit, qui reconnaît par les yeux de l'esprit la vérité, qui est Dieu même ; celui-là entend, qui reçoit les commandemens de Dieu au fond de son cœur ; celui-là parle, qui publie la grandeur et la majesté de Dieu. Ainsi celui qui ne connaît point Dieu est sans doute un impie ; et toutes les vertus qu'il croit avoir se trouvent ensevelies sous les ténèbres dont le chemin funeste où il marche est couvert. C'est pourquoi personne ne doit se glorifier de ses vertus vaines ou inutiles, parce qu'il est non-seulement misérable, puisqu'il se prive des avantages de la vie présente, mais encore extravagant, puisqu'il entreprend en vain de grands travaux. En effet, sans l'espérance de l'immortalité que Dieu procure à ceux qui le servent dans notre religion, et que nous attendons comme la seule récompense de la vertu, c'est une occupation déplorable de travailler pour acquérir des vertus qui ne produisent que des peines et des misères. Si la vertu consiste à supporter courageusement la

pauvreté, le bannissement, la douleur et la mort, que le peuple prend pour des maux insupportables, pourquoi les philosophes assurent-ils qu'elle ne doit être recherchée que pour elle-même? Est-ce qu'au lieu de mener une vie tranquille et commode, ils prennent plaisir à souffrir des agitations et des traverses qui ne leur servent de rien? Si les âmes sont sujettes à la mort, et si les vertus s'évanouissent en même temps que le corps se résout en pourriture, pourquoi refuserions-nous de jouir des biens que Dieu nous présente en cette vie, et pourquoi nous déclarerions-nous nous-mêmes méconnaissans de sa bonté ou indignes de sa faveur? Il est vrai que pour posséder ces biens-là, il faut commettre des crimes; car quand on demeure dans les bornes de la vertu et de la justice, on n'a que de la pauvreté. Ce n'est donc pas être sage que de se priver des biens dont les autres jouissent en cette vie, et préférer à ces biens-là les travaux, les tourmens et les misères, sans pouvoir espérer aucun autre avantage plus considérable. Que s'il faut embrasser la vertu par la raison que marquent ces philosophes, qui est que l'homme est né pour l'acquérir, il faut sans doute être consolé par l'espérance de quelque récompense au milieu des fatigues et des misères où engage la poursuite de la vertu. Elle ne passerait jamais pour un bien, si elle n'était suivie de quelque douceur qui tempérât son amertume. On peut dire de la même sorte que, si la privation des biens présens n'était comme compensée par la jouissance de quelques autres biens, il n'y aurait pas de prudence à s'en priver. Or il n'y en a point d'autres que ceux de la vie éternelle, comme je l'ai fait voir dans le troisième livre de cet ouvrage. Il n'y a que Dieu, qui nous a proposé la vertu, qui nous puisse donner cette vie éternelle en récompense. Notre principal devoir est donc de le connaître et de le servir; l'unique espérance de notre salut est fondée sur ce devoir : c'est le premier degré de la sagesse de savoir qui est notre véritable père, de l'honorer et de lui obéir avec tout le soin et toute la soumission dont nous pouvons être capables.

X. Après avoir parlé des devoirs qui sont dus à Dieu, je dirai quelque chose de ceux qu'il faut rendre à l'homme, bien que ceux que l'on rend à l'homme retournent en quelque sorte à Dieu, puisque l'homme est son image. Le premier devoir de la justice nous attache à Dieu, et le second nous attache à l'homme : le premier s'appelle *religion* et le second *humanité*. Cette première vertu est propre et particulière aux justes et aux serviteurs de Dieu. Il n'a pas donné la sagesse aux bêtes, mais sulement des armes pour leur défense. Au contraire, ayant fait naître l'homme nu et faible, il lui a donné la sagesse pour éviter les peines et pour se garantir des disgrâces; mais il lui a donné en même temps l'humanité pour aimer, pour secourir et pour défendre les autres hommes : c'est le lien de toute société, que nul ne peut rompre sans se rendre coupable d'un parricide. Nous sommes tous unis de parenté, puisque nous sommes tous descendus du premier homme que Dieu avait formé; et ainsi on ne peut sans crime haïr un homme, quand même il serait coupable. C'est pour cela que Dieu nous a défendu d'entretenir ni d'inimitié, ni de haine. De plus, nous sommes tous frères, puisque nos âmes ont été l'œuvre de Dieu. Cette union est plus étroite et plus sainte que celle du corps; et Lucrèce ne s'est pas trompé quand il a dit que nous sommes tous originaires du ciel et tous descendus du même père. Il faut donc regarder comme des bêtes farouches ceux qui, s'étant dépouillés de tout sentiment d'humanité, volent les hommes, les tourmentent et les font mourir. Dieu veut que nous entretenions si religieusement cette union fraternelle, qu'il nous défend de faire du mal à personne et nous commande de faire du bien à tout le monde. Il explique ce que c'est que de faire du bien, en disant : que c'est assister nos frères dans le besoin et leur donner de quoi vivre quand ils sont dans la pauvreté. C'est pour cela que Dieu a ordonné que nous vécussions en société et que nous considérassions en chaque personne la nature qui nous est commune. Nous ne méritons pas d'être assistés si nous refusons d'assister les autres.

Les philosophes n'ont laissé aucuns préceptes sur ce sujet, et ayant été éblouis par l'éclat d'une fausse vertu, ils ont ôté à l'homme la miséricorde, et accru les maladies qu'ils promettaient de guérir. Bien qu'ils demeurent d'accord qu'il faut entretenir le lien de la société civile, ils le rompent par la rigueur inflexible qu'ils attribuent à la vertu.

Je réfuterai en cet endroit l'erreur de ceux

qui croient qu'il ne faut rien donner à personne. Ils rapprochent plusieurs raisons par lesquelles ils disent que les hommes ont été obligés de bâtir des villes. Ils assurent que ceux qui étaient nés de la terre vécurent dans les forêts sans entretenir aucune société, ni par le discours, ni par les lois; qu'ils n'avaient point d'autres lits que des herbes et des feuillages, d'autres maisons que des antres et des cavernes, et qu'étant exposés aux incursions des bêtes, ils servaient souvent de proie à leur crauté; que ceux qui étaient échappés d'entre leurs dents, et qui avaient vu dévorer leurs proches, avaient imploré par gestes les secours des autres hommes, et ayant donné des noms à chaque chose, avaient inventé l'usage de la parole; qu'ayant reconnu que, bien qu'ils fussent nés ensemble, ils n'étaient pas pour cela en sûreté contre la violence des bêtes; ils se fermèrent de murailles, afin que leur repos ne fût plus troublé durant la nuit. Que les esprits qui ont inventé ces bagatelles étaient faibles! Que ceux qui les ont publiées et qui en ont voulu conserver la mémoire étaient imprudens! Quand ils ont vu que les animaux avaient reçu de la nature l'inclination de s'assembler et de s'attaquer les uns les autres, d'éviter le péril, de se retirer dans des antres, ils se sont imaginé que les hommes avaient appris de leur exemple ce qu'ils devaient craindre et ce qu'ils devaient rechercher, et que jamais ils ne se seraient assemblés, ni n'auraient inventé l'usage de la parole, si quelques-uns d'entre eux n'avaient été mangés auparavant par les bêtes.

D'autres ont soutenu que cette imagination est extravagante, comme elle l'est en effet, et ont assuré que les hommes ne se sont point assemblés par le seul désir de s'opposer à la violence des bêtes, mais par un sentiment qui les éloigne de la solitude et leur fait rechercher la compagnie.

Leur différend n'est pas fort grand: ils semblent s'accorder au fond, bien qu'ils n'apportent pas la même raison des premières assemblées des hommes. L'une et l'autre était possible; mais ni l'une ni l'autre n'est vraie. Les hommes ne sont pas nés de la terre, ni des dents d'un dragon, comme les poëtes l'ont feint. Le premier homme a été formé par les mains de Dieu, et la terre a été peuplée de ses descendans, de la même sorte qu'elle l'a été par les enfans de Noé depuis le déluge. Les hommes n'ont jamais été sur la terre sans avoir l'usage de la parole, comme chacun le reconnaîtra aisément pour peu qu'il ait de lumière. Supposons néanmoins qu'il y ait quelque vérité dans ces fables, que d'impertinens vieillards ont inventées durant un trop grand loisir, et détruisons-les par les mêmes moyens par où ils s'efforcent de les établir. Si les hommes se sont assemblés pour se pouvoir secourir mutuellement, il ne leur faut point refuser le secours qu'on leur peut rendre. Ceux qui refusent l'assistance qu'ils peuvent rendre, se privent de celle qu'ils pourraient recevoir; et il faut même qu'en refusant d'assister les autres, ils se persuadent n'avoir besoin de personne. Quiconque se retranche ainsi de la société humaine ne peut plus vivre d'une autre manière que les bêtes. Ceux qui ne se veulent pas abaisser à ce genre de vie, sont obligés d'entretenir la société, de rendre aux autres tous les secours qu'ils peuvent, et d'en attendre de semblables quand ils en auront besoin.

Que si les hommes ne se sont assemblés que par un mouvement d'humanité et de tendresse, ils doivent se connaître et s'unir par ce mouvement; et certes si ceux qui étaient encore si grossiers et si ignorans qu'ils n'avaient aucun usage de la parole, ont témoigné par leurs gestes l'inclination qu'ils avaient d'établir entre eux une communauté, ceux qui mènent une vie fort polie, et qui sont si fort accoutumés à la fréquentation des autres qu'ils ne pourraient souffrir la solitude, ne doivent-ils pas être encore plutôt dans ce sentiment?

XI. Il faut avoir des sentimens d'humanité, si nous voulons retenir le titre d'homme. Or qu'est-ce autre chose d'avoir des sentimens d'humanité, si ce n'est d'aimer les hommes parce qu'ils ont la même nature que nous? Il n'y a rien de si contraire à la nature de l'homme que la dissension et la discorde. Cette parole de Cicéron est très-véritable, «qu'un homme qui suit les sentimens de la nature ne saurait jamais nuire à un autre homme.» Si c'est une action contraire à la nature que de nuire à un homme, ce sera une action conforme à la nature que de l'assister. Quiconque manque à ce devoir renonce à la qualité d'homme. Je demanderais volontiers si ceux qui soutiennent qu'un homme

sage ne doit point être touché de compassion, s'ils en voyaient un qui aurait des armes, et de qui un autre, qui aurait été enlevé par une bête farouche, implorerait le secours, il le devrait secourir ou l'abandonner. Ils ne sont pas assez impudens pour nier qu'il dût faire ce que l'humanité demande en ces occasions. Si un homme était au milieu d'un incendie ou sous les ruines d'une maison, ou s'il était tombé dans l'eau soit d'un fleuve ou de la mer, n'avoueront-ils pas que l'humanité oblige à le secourir? Ils ne seraient pas hommes s'ils ne l'avouaient; car il n'y a personne qui ne puisse tomber en quelques-uns de ces dangers. Ils demeureront d'accord qu'un homme de cœur fera tout ce qu'il pourra pour sauver celui qu'il verra en danger de périr. Ceux qui n'oseraient disconvenir que l'humanité oblige à sauver ceux qui se rencontrent dans ces périls, ont-ils quelque raison pour prétendre que l'on n'est pas obligé de secourir ceux qui sont pressés de la faim ou de la soif, ceux qui n'ont point d'habits pour se couvrir durant la rigueur du froid. Bien qu'il y ait la même raison pour assister ceux qui tombent dans les hasards extraordinaires d'un embrasement ou d'un naufrage, que ceux qui sont dans la nécessité plus commune de la pauvreté, ils y mettent de la différence, parce qu'ils mesurent toutes choses par leur intérêt, et qu'ils espèrent que ceux qu'ils auront délivrés d'un danger leur en témoigneront de la reconnaissance; au lieu que les pauvres qu'ils auront assistés ne leur en témoigneront jamais, parce qu'ils périront bientôt de misère. C'est de ce sentiment que vient cette exécrable parole de Plaute: « Que celui qui donne l'aumône à un pauvre lui rend un mauvais office; car outre qu'il perd ce qu'il lui donne, en prolongeant sa vie il prolonge aussi sa misère. » On peut néanmoins excuser Plaute d'avoir mis ces paroles dans la bouche d'une personne à qui elles convenaient. Mais peut-on excuser Cicéron d'avoir conseillé dans les livres des *Offices* de ne rien donner à personne? Voici comment il parle: « Les largesses que l'on fait de son propre bien en épuisent le fonds, et ainsi la libéralité se détruit en quelque sorte elle-même; car plus on l'a exercée, et moins on est en pouvoir de l'exercer. » Il ajoute un peu après: « Y a-t-il rien de si extravagant que de se mettre en état de ne pouvoir faire longtemps ce que l'on fait avec plaisir? » Voilà comment ce professeur de la sagesse détourne les hommes des devoirs de l'humanité, et comment il les avertit d'avoir un plus grand soin de conserver leur bien, que d'observer la justice. Il a si bien reconnu lui-même que ce conseil est cruel et criminel, qu'il semble l'avoir rétracté en un autre endroit, où il s'explique de cette sorte: « Il faut pourtant donner quelquefois, et faire part de son bien à des personnes capables. » Qui sont les personnes capables, sinon celles qui peuvent reconnaître les bienfaits? Si Cicéron vivait encore, je m'écrierais, en lui adressant la parole: Vous vous êtes égaré en cet endroit; vous avez ôté la justice d'entre les hommes, quand vous avez réglé sur l'intérêt les devoirs de l'humanité et de la piété. Ce ne sont pas ceux qui peuvent témoigner de la reconnaissance qu'il faut assister; ce sont principalement ceux qui n'en peuvent témoigner: car quand vous les aurez soulagés sans espérance d'aucune reconnaissance, vous vous serez alors acquitté des devoirs de la justice, de la piété et de l'humanité. Voilà en quoi consiste la véritable justice dont vous nous accusez de n'avoir pas seulement l'image. Vous dites en plusieurs endroits de vos ouvrages que la vertu n'agit pas par intérêt, et vous avouez dans le livre des Lois que la libéralité est généreuse, et qu'elle ne demande point de récompense. « Il est certain, dites-vous en un endroit, que celui qui est libéral et bienfaisant ne cherche que la gloire de son action, et ne songe point au profit qu'il en peut tirer. » Pourquoi donc dites-vous en un autre endroit que vous n'obligerez que des personnes capables de le reconnaître? N'est-ce pas que vous en voulez recevoir la récompense? Selon vos conseils, on laissera mourir un homme de faim et de froid, quand on verra qu'il ne sera jamais en état de reconnaître les secours qu'on lui aurait rendus. Un homme qui sera dans l'abondance et dans le luxe n'en soulagera pas un autre qui sera dans la dernière nécessité? Vous dites que la vertu n'attend point de récompense, et qu'elle mérite d'être recherchée pour elle-même. Jugez donc de la justice qui est la première et comme la mère de toutes les vertus, non par votre intérêt, mais par son propre prix, et mettez vos bienfaits entre les mains de ceux qui ne vous

peuvent jamais rien rendre. Pourquoi choisissez-vous les personnes? Vous devez regarder comme des hommes tous ceux qui implorent votre secours dans la croyance que vous avez de l'humanité. Gardez la justice, et défaites-vous de l'ombre et de l'apparence. Donnez aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, à ceux qui sont dépourvus de secours et qui sont en danger de mourir si vous ne les assistez. S'ils sont inutiles aux hommes, ils ne sont pas inutiles à Dieu, puisqu'il leur laisse la jouissance de la vie. Faites ce que vous pourrez pour la conserver. Quiconque pouvant assister un homme qui est en danger de mourir ne l'assiste pas, est la cause de sa mort. Ceux qui ont renoncé aux sentimens de la nature, et qui ne savent pas quelle est la solide récompense des bonnes actions, perdent leur bien par l'appréhension de le perdre; ils tombent dans l'inconvénient qu'ils veulent éviter, qui est qu'ils ne tirent aucun profit de ce qu'ils dépensent, ou qu'ils n'en tirent qu'un profit qui ne dure que fort peu de temps. Ils refusent une légère aumône à un pauvre, et aiment mieux perdre l'humanité que la moindre partie de leur bien; et en d'autres occasions, ils font des dépenses qui sont tout ensemble et immenses et inutiles. Que dirons-nous de ceux qui emploient à des jeux et à des combats des richesses qui suffiraient à nourrir les habitans d'une ville entière, si ce n'est que ce sont des furieux qui prodiguent leur bien sans que personne en tire aucun fruit? Il n'y a point de plaisirs qui soient de longue durée. Ceux qui se prennent par les yeux ou par les oreilles passent plus vite que les autres. Ceux qui en ont joui les oublient aussitôt, et ne se sentent point obligés à ceux qui ont fait de grandes dépenses pour les leur procurer. Ils réussissent quelquefois si mal, qu'ils n'excitent que des plaintes; et quand ils réussissent, ils n'attendent qu'un applaudissement de peu de jours. Voilà comment des hommes vains dissipent leurs biens en de folles dépenses.

Ceux qui les emploient à des ouvrages plus solides et à élever de superbes édifices qui puissent conserver à la postérité la mémoire de leur nom, se conduisent-ils avec plus de sagesse? Il est certain qu'ils ne font pas fort bien de cacher leurs trésors sous la terre. Il n'y a point de monumens qui soient éternels. Les louanges ne servent de rien aux morts. Les plus magnifiques bâtimens peuvent être renversés par un tremblement de terre, ou consumés par un embrasement, ou ruinés par l'irruption d'une armée, ou ruinés enfin par la suite des temps; car, comme dit l'orateur romain : « Il n'y aucun ouvrage de la main des hommes que la longueur du temps ne détruise. » Il n'y a que la justice et la libéralité qui croissent de jour en jour. Ceux qui exercent la libéralité envers leurs concitoyens et leurs amis font mieux sans doute que ceux qui donnent des jeux et des combats au peuple, parce que ce qu'ils donnent n'est pas tout à fait perdu; mais ils ne donnent pas encore de la manière qu'il faut. Pour bien donner, il faut donner à ceux qui sont dans la nécessité. Tout ce que l'on donne à des personnes qui n'en ont pas besoin, ou ce que l'on donne à des personnes qui le pourront rendre, est mal donné. Il n'est pas donné selon la justice, puisque, quand on le retiendrait, elle n'en serait point blessée. L'unique devoir de la justice et de la libéralité est d'employer son bien à nourrir les pauvres qui sont dans un extrême besoin.

XII. Voilà quelle est la parfaite justice qui entretient la société civile dont parlent les philosophes. Le véritable usage des richesses est de les employer non pour son plaisir, mais pour la conservation de plusieurs personnes par un motif d'équité, qui est une vertu qui demeure toujours. C'est donc une maxime constante : qu'il faut faire la charité sans intérêt. Il n'en faut attendre la récompense que de Dieu; et quiconque l'attendrait d'un autre, ferait un trafic au lieu de faire une charité. Il n'aurait obligé personne et n'aurait agi que pour son propre avantage. Ce n'est pas que celui qui fait du bien à un autre sans attendre rien de lui, n'y trouve aussi son propre avantage, puisqu'il en reçoit la récompense de Dieu. La miséricorde doit tellement entrer dans toutes les actions de notre vie, que Dieu nous commande d'inviter à un festin ceux qui ne sauraient nous le rendre. Ce n'est pas qu'il nous défende de converser et de manger avec nos proches et avec nos amis, pourvu que nous fassions différence des devoirs de la société et de ceux de l'amitié. L'hospitalité est une vertu fort nécessaire, comme les philosophes en demeurent d'accord, mais ils

détournent le cours que la justice lui donne pour l'appliquer à leur profit. « Théophraste, dit Cicéron, a donné à l'hospitalité les louanges qui lui sont dues, et il n'y a rien en effet de plus glorieux que de voir les maisons des personnes de condition ouvertes aux étrangers qui sont considérables ou par leur naissance ou par leur mérite. » Il s'est trompé ici de la même sorte qu'auparavant quand il a dit qu'il faut faire du bien à des personnes capables de le reconnaître. La maison d'un homme sage et d'un homme juste doit être ouverte non à des personnes illustres et éminentes en dignité, mais aux plus pauvres et aux plus méprisables. Ces personnes illustres n'ont besoin de rien; leur propre grandeur leur suffit. Toutes les actions d'un homme juste doivent être des bienfaits. Or un bienfait périt quand il est rendu. Il ne nous est plus dû, dès que l'on nous en a payé le prix. La justice veut que les bienfaits soient entiers, et ils ne le sont jamais s'ils ne sont faits à des personnes qui ne les peuvent reconnaître. Cicéron n'a considéré que l'intérêt, quand il a dit qu'il fallait exercer l'hospitalité envers des personnes illustres, et il n'a pas même dissimulé l'avantage que l'on en retire. Il a marqué clairement que l'on peut acquérir une grande réputation parmi les étrangers, par le moyen des plus considérables avec lesquels on a contracté amitié. Si j'avais entrepris de le réfuter, il me serait fort aisé de faire voir son inconsistance, et je n'emploierais pour cela que ses paroles. Il dit en un endroit que plus une personne rapporte ses actions à ses intérêts, et moins elle a de probité. Il avoue ailleurs qu'il n'est pas d'un homme sincère et honnête de dissimuler ses sentimens, de cacher ses intentions, de faire paraître par ses actions un autre dessein que celui qu'il a dans le cœur, et que cela n'appartient qu'à un homme rusé, fourbe et trompeur. Comment donc pourrait-il exempter de malice cette hospitalité exercée envers les plus illustres des étrangers avec tant d'ambition et tant de pompe? Vous allez aux portes de la ville pour inviter à loger chez vous les personnes de condition qui arrivent des pays étrangers, et vous n'y allez qu'à dessein d'acquérir, par leur moyen, du crédit et de la puissance parmi leurs concitoyens; et vous prétendez paraître juste, civil et libéral, bien que vous ne suiviez que votre intérêt? Cependant Cicéron est tombé dans cet embarras non par imprudence, car il était moins sujet à ce défaut que nul autre, mais pour n'avoir rien su de la vérité; ce qui lui est d'autant plus pardonnable qu'il a déclaré qu'il ne prétendait pas donner les préceptes de la véritable justice, parce qu'il ne la connaissait pas, mais seulement d'une justice qui eût l'ombre et l'apparence de la véritable. Il faut donc excuser ce docteur d'ombre et d'apparence, et ne lui pas demander la vérité qu'il avoue qu'il ne connaît pas.

Un des plus importans devoirs de la justice est de mettre les prisonniers en liberté, comme Cicéron en est demeuré d'accord. « La libéralité, dit-il, de ceux qui retirent des prisonniers, qui payent leur rançon, et qui soulagent les pauvres, est fort utile à la république. »

Pour moi, je suis persuadé que la dépense que l'on fait pour mettre des prisonniers en liberté est beaucoup plus honnête et plus digne d'un homme grave que celle que l'on fait pour donner des jeux au peuple. Les principaux devoirs d'un homme de bien sont de nourrir les pauvres et de racheter les captifs; et ceux d'entre les méchans qui s'en acquittent, passent pour des hommes d'importance et remportent de grandes louanges, parce que l'on est surpris de voir qu'il assistent ces personnes qui semblaient abandonnées.

Celui qui fait du bien à des parens et à des amis ne mérite pas une grande louange, parce qu'il ne s'acquitte que d'un devoir auquel il est obligé par la loi de la nature et de l'amitié, et auquel il ne saurait manquer sans commettre une impiété détestable. En cela, il évite plutôt le blâme qu'il n'acquiert de la gloire. Mais celui qui fait du bien à un étranger et à un inconnu mérite une grande louange, parce qu'il ne le fait que par le principe de l'humanité. On fait le bien par pur motif de justice et de probité, lorsqu'il n'y a aucune nécessité de le faire. Cicéron n'a pas dû préférer la dépense que l'on fait pour racheter des prisonniers à celle que l'on fait pour donner des jeux au peuple; car cette préférence suppose une comparaison et un choix de l'une plutôt que de l'autre. Les largesses que l'on fait en faveur du peuple sont des largesses indiscrètes, et qui approchent fort de l'extravagance de ceux qui jettent leur bien

dans la mer. On ne peut pas même donner à ces largesses-là le nom de présent, parce qu'elles ne sont reçues que par ceux qui ne les méritent pas.

C'est une autre grande action de justice de prendre la protection des veuves, des pupilles et des personnes qui n'ont aucun appui; elle est recommandée par la loi de Dieu, et tous les bons juges s'y portent comme par une inclination naturelle. Mais ces actions-là n'appartiennent proprement qu'à nous, à qui le commandement en a été fait. Les païens s'aperçoivent bien que c'est une justice à laquelle la nature semble nous obliger que d'assister les faibles; mais ils ne savent pas sur quoi cette justice est fondée, qui est : que Dieu, qui nous fait perpétuellement sentir les effets de sa clémence, commande de protéger et de défendre les veuves et les pupilles, afin que ceux qui ont des femmes et des enfans n'appréhendent point de les abandonner, quand il est question de mourir pour la foi, et qu'ils souffrent constamment les plus cruels supplices, dans l'assurance que ces personnes, qui leur sont si chères, demeureront après leur mort entre les mains de la Providence qui pourvoiera à leurs besoins.

C'est encore une grande action de charité d'assister des malades qui sont sans secours : c'est offrir à Dieu une victime vivante. Ceux qui auront employé leur bien dans le temps à un si saint usage, le retrouveront avec avantage dans l'éternité.

Le dernier et le plus grand devoir de la piété est d'ensevelir les pauvres et les étrangers. Les païens n'ont donné aucun précepte de ce devoir; et ils n'avaient garde d'en donner, puisqu'ils ne suivaient point d'autre règle que l'intérêt. Bien qu'ils n'aient pas approché de la vérité, quand ils ont entrepris de traiter des autres devoirs, ils ne s'en sont pas si fort éloignés que quand ils ont traité de celui-ci, parce qu'ils ont été retenus par je ne sais quelle apparence d'utilité qu'ils y ont sentie, au lieu qu'en ce dernier, ils n'en ont trouvé aucune. Il y a eu même des personnes qui ont soutenu que la sépulture est inutile, et que ce n'est pas un mal d'en être privé; mais leur impiété est condamnée par le consentement de tous les peuples qui suivent un usage contraire, et par la loi de Dieu qui l'autorise. Ils ne disent pas aussi ouvertement qu'il faille négliger ce devoir; ils se contentent de dire que, quand on y manque, on ne fait pas un grand mal. Ainsi, ce n'est pas tant un conseil qu'ils donnent d'omettre ce devoir, qu'une consolation lorsqu'il a été omis, pour montrer qu'un homme sage ne doit pas s'en affliger comme d'un fort grand malheur. Je n'examine pas ici ce qu'un homme sage doit supporter avec patience; j'examine ce qu'il doit faire. Je n'agite pas ici cette question : si la coutume de donner la sépulture aux morts est utile. Quand elle serait inutile, comme les païens le croient, il ne faudrait pas laisser de l'observer, parce qu'elle paraît civile et honnête. Dans la morale, on considère plus l'intention que l'action. Il ne faut pas souffrir que l'ouvrage et l'image de Dieu serve de proie aux bêtes farouches et aux oiseaux; il faut le rendre à la terre, d'où il est sorti. Nous nous acquitterons de ce devoir envers un inconnu aussi bien qu'envers nos proches, et nous ne devons le refuser à personne. Nous lui rendrons, par le sentiment d'une humanité générale, ce que nous rendrions à nos proches par le sentiment d'une amitié particulière. Si l'on ne rend pas ce devoir à un homme, parce qu'il n'a plus de sentiment, on le rend à Dieu, qui le reçoit comme un sacrifice très-agréable.

« Je n'aurais plus de bien, dira peut-être quelqu'un, si je voulais satisfaire à tous ces devoirs; je dépenserais en un jour tout ce que j'ai, si j'entreprenais d'assister tous les pauvres, de vêtir tous les nus, de racheter tous les captifs et d'ensevelir tous les morts. Dissiperais-je le fonds que mes ancêtres ont acquis avec beaucoup de peine, et me réduirais-je à implorer le secours de la compassion et de la charité des autres? » Appréhendez-vous si fort la pauvreté, que les philosophes relèvent par des louanges si extraordinaires, et qu'ils appellent un port où l'on est exempt des agitations que donnent les inquiétudes qui accompagnent les richesses? Ignorez-vous la multitude des accidens et des hasards où la possession du bien vous expose? Vous serez assez heureux, si vous en pouvez échapper sans perdre la vie. Vous marchez chargé de dépouilles qui excitent l'envie et l'indignation de vos concitoyens. Que ne mettez-vous en sûreté un bien que vous êtes en danger de perdre, ou par la violence des voleurs, ou

par l'injustice d'une proscription, ou par une irruption d'ennemis? Quelle difficulté faites-vous de rendre éternel et immuable un bien qui n'est que temporel et passager? Confiez à Dieu vos trésors, et ils ne seront ni consumés par la rouille, ni enlevés par l'injustice des voleurs ou des tyrans. Ceux qui mettent leurs richesses entre les mains de Dieu ne sauraient jamais être pauvres. Si vous connaissez le prix de la justice, défaites-vous du bagage qui vous charge et vous incommode, pour la suivre plus aisément. Délivrez-vous des chaînes dont la pesanteur vous accable, et courez à Dieu. Il y a de la grandeur de courage à fouler aux pieds les biens de la terre. Que si vous n'êtes pas encore capable de la perfection qui est nécessaire pour mettre vos trésors entre les mains de Dieu, et pour acquérir des biens solides par la perte des biens périssables, je vous délivrerai de cette crainte. Ces commandemens-là ne sont pas faits à vous seul; ils sont faits à tous vos frères qui vous sont si étroitement unis, que vous ne composez tous ensemble qu'un seul corps. Si vous ne pouviez exécuter seul une si grande entreprise, contribuez-y en tout ce qui dépendra de votre pouvoir, et surpassez autant les autres en générosité que vous les surpassez en richesses. Ne vous imaginez pas que je vous conseille d'épuiser, ou même de diminuer notablement votre bien. Je vous exhorte seulement à faire un bon usage de ce que vous auriez employé à des dépenses inutiles. Rachetez des prisonniers avec ce que vous auriez mis à acheter des bêtes. Nourrissez les pauvres de ce qui n'aurait servi qu'à nourrir des chiens et des chevaux. Consacrez à la sépulture des morts ce que vous perdriez à entretenir et équiper des gladiateurs. Quel gain y a-t-il à enrichir des scélérats et à leur faire apparendre des exercices qui n'ont rien que de criminel? Faites un sacrifice à Dieu de ce bien qui périrait entre vos mains, et vous en recevrez une récompense éternelle. Dieu a proposé un grand prix aux actions de miséricorde, quand il y a attaché la rémission des péchés. «Si vous écoutez, vous dit-il, les prières de celui qui vous demande des soulagemens, j'écouterai les vôtres. Si vous avez pitié de ceux qui sont dans l'affliction, j'aurai pitié de vous quand vous y serez. Que si vous ne les regardez point, et que vous leur refusiez votre assistance, je vous traiterai de la même sorte, et je vous jugerai selon la même loi.»

XIII. Lorsque quelqu'un implore votre secours, soyez persuadé que c'est une épreuve où Dieu vous met pour voir si vous méritez qu'il exauce vos prières. Examinez l'état de votre conscience, et cherchez des remèdes convenables à ses maladies. Ne vous imaginez pas néanmoins que la force que l'aumône a d'effacer les péchés vous doive donner la licence de les commettre. L'aumône ne les efface que quand elle est accompagnée du regret de les avoir commis et de la résolution de n'en plus commettre de semblables. Dieu souhaite sincèrement de purifier les hommes de leurs péchés, et c'est pour cela qu'il leur ordonne de faire pénitence. Or faire pénitence est protester que l'on ne péchera plus à l'avenir. Dieu pardonne à ceux qui pèchent par indiscrétion, par imprudence et par ignorance. Il ne pardonne point à ceux qui pèchent avec connaissance. Ceux dont les péchés sont remis ne doivent pas se persuader que parce qu'ils n'ont point de taches à laver, ils sont dispensés des œuvres de miséricorde. Depuis qu'ils ont été justifiés, ils sont plus étroitement obligés à l'exercice de la justice, et ils doivent conserver leur santé par la même manière de vivre par où ils l'ont rétablie. De plus, nul n'est exempt de pécher pendant qu'il est revêtu d'un corps mortel. Le péché assujettit par trois moyens la faiblesse humaine à son empire: par les actions, par les paroles et par les pensées. Ces trois moyens sont, selon un autre rapport, comme trois degrés par où la vertu monte à sa perfection. Le premier degré est de s'abstenir des mauvaises actions; le second de s'abstenir des mauvaises paroles, et le troisième de s'abstenir des mauvaises pensées. Celui qui est sur le premier degré est juste; celui qui est sur le second est parfait, et celui qui est sur le troisième est semblable à Dieu. Il faudrait avoir une vertu qui fût au-dessus de la nature pour ne donner jamais entrée dans son esprit à aucune action mauvaise, ni à aucune parole indiscrète. Les plus justes, qui ont pris un assez grand empire sur eux-mêmes pour s'abstenir de toutes mauvaises actions, n'en ont pas un assez grand pour s'abstenir de toutes mauvaises paroles, ou de toutes mauvaises pensées. La colère et l'impatience arrachent

quelquefois de leur bouche des discours injurieux, et les objets agréables excitent en eux des pensées contraires à l'honnêteté. Puisque nous ne saurions jamais être exempts de taches, nous devons les effacer perpétuellement par nos aumônes. Un homme juste et sage fait consister ses richesses dans la vertu. Quiconque n'a point de vertu est pauvre, quand il aurait des trésors plus immenses que Crésus, ni que Crassus. Il faut nous couvrir du précieux vêtement de la piété et de la justice, qui est le plus bel ornement dont nous puissions nous parer, et qui ne nous peut être ravi. Si ceux qui adorent des idoles insensibles leur offrent tout ce qu'ils ont de plus beau et de plus excellent, bien qu'elles ne s'en puissent servir, ni en témoigner de reconnaissance, n'est-il pas plus juste de consacrer notre bien à l'usage des pauvres, qui sont les images vivantes de Dieu, qui en tirent du profit, et qui en rendent des actions de grâces? Dieu qui aura été le témoin de votre libéralité, en sera la récompense.

XIV. Si l'autorité de Dieu et le sentiment des hommes ne permettent pas de douter que la compassion dont on est touché à la vue de la misère ne soit une perfection, il est clair que les philosophes en ont été très-éloignés, puisqu'au lieu d'en recommander l'usage ils en ont parlé comme d'un défaut. Je ne puis mieux réfuter leurs œuvres qu'en proposant cette maxime qu'ils soutiennent : que la compassion, le désir et la crainte sont des maladies. Ils tâchent de distinguer les vices et les vertus; ce qui n'est pas fort difficile; car qui est-ce qui ne distingue fort bien un libéral d'un prodigue, un ménager d'un avare, un laborieux d'un paresseux, un prudent d'un timide? Les vertus ont leurs bornes, et quand elles les passent, elles se changent en vices. La constance devient imprudence, dès qu'elle ne soutient plus la vérité. La valeur devient témérité, dès qu'elle s'expose à un péril évident sans nécessité, ou pour un sujet qui n'est pas honnête. La liberté dégénère en insolence quand, au lieu de se contenter de repousser les injures, elle en fait la première. La sévérité se change en cruauté, quand elle ne garde plus la juste proportion qui doit être entre le crime et le châtiment. Voilà pourquoi les philosophes disent : que ceux qui paraissent sages ne le sont pas, le plus souvent par un effet de leur choix; mais qu'étant trompés par l'apparence, ils prennent le bien pour le mal. On ne peut nier que cela ne soit vrai. Mais les vertus dont ils parlent ne regardent que le corps. La frugalité, la constance, la prudence, la modération, la valeur, la sévérité, sont des vertus qui se terminent à la vie présente. Mais nous qui la méprisons, nous cherchons des vertus que les philosophes n'ont point connues. Ils ont pris des vices pour des vertus, et des vertus pour des vices. Les stoïciens ôtent à l'homme toutes les passions qui ébranlent l'esprit, savoir: le désir, la joie, la crainte et la tristesse, dont les deux premières ont pour objet le bien, soit présent soit à venir, et les deux autres ont le mal. C'est pour cela qu'ils assurent que ce sont des maladies qui procèdent de l'opinion plutôt que de la nature, et que l'on s'en peut délivrer absolument, en se délivrant des fausses opinions; car si le sage est une fois bien persuadé qu'il n'y a ni bien ni mal sur la terre, il ne sera plus touché ni de désir, ni de joie, ni de crainte, ni de tristesse. Nous examinerons incontinent s'ils s'exemptent en effet de passions comme ils le prétendent. Mais on peut dire par avance que c'est une prétention insolente, de prescrire de s'opposer de la sorte à la nature.

XV. Les mouvemens des passions sont purement naturels, comme il paraît dans tous les animaux qui y sont sujets, bien qu'ils n'aient point de liberté. C'est pourquoi les péripatéticiens en ont mieux jugé que les stoïciens, quand ils ont dit : que l'on ne peut les ôter du cœur de l'homme; qu'ils y ont été comme imprimés dès le moment de sa création; que Dieu ou plutôt la nature, car c'est ainsi qu'ils parlent, nous les a donnés comme des armes dont nous avons besoin pour combattre nos ennemis. Ils avouent pourtant que ces mouvemens sont souvent vicieux, parce qu'ils sont trop violens, et qu'il les faut modérer pour les rendre innocens. Leur sentiment serait assez conforme à la vérité s'ils ne se trompaient, en rapportant tout au corps, comme je l'ai déjà remarqué.

Pour les stoïciens, ce sont des furieux qui, au lieu de modérer les passions, les retranchent, et qui entreprennent de prouver l'absence des mouvemens que la nature a imprimés dans notre âme. C'est à peu près la même chose que s'ils entreprenaient d'ôter la timidité aux cerfs, le

poison aux serpens, la valeur aux lions et la douceur aux brebis; car, au lieu que chacun de ces mouvemens a été donné à une espèce d'animaux, ils ont été donnés tous ensemble à l'homme. Que si ce que les médecins assurent est véritable : que la joie est dans la rate, la colère dans le fiel, le plaisir dans le foie et la crainte dans le cœur, ne serait-ce pas détruire le corps que d'ôter les parties qui le composent? Ces philosophes ne s'aperçoivent pas qu'en voulant ôter les vices à l'homme, ils lui ôtent aussi les vertus. Ils n'oseraient nier que la vertu ne consiste à réprimer les mouvemens de la colère. Ainsi celui qui serait exempt de colère, ne pourrait plus exercer cette vertu. Si la vertu consiste à résister aux mouvemens de la volupté, celui qui ne sent point ces mouvemens n'a point de vertu. Si la vertu arrête le cours trop vague de nos désirs, celui qui n'a point de ces vices déréglés, et qui ne souhaite rien du bien d'autrui, n'a point la vertu. Ainsi il n'y a point de vertu sans vice, comme il n'y a point de victoire sans combat et sans ennemis, ni généralement de bien sans mal. Les passions sont comme les superfluités de l'âme. Les terres les plus fertiles produisent d'elles-mêmes quantité d'épines et de mauvaises herbes. Les esprits qui n'ont point été cultivés par les livres ne produisent d'eux-mêmes que des vices. Mais lorsque l'on commence à les cultiver, ils produisent des vertus. Lorsque Dieu les a créés, il leur a imprimé le mouvement des passions, afin qu'ils puissent recevoir la vertu de la même façon que la terre reçoit la culture; et il a voulu que les passions fussent la matière des vices, et que les vices fussent la matière de la vertu. S'il n'y avait point de vices, il n'y aurait point de vertu, ou au moins elle n'aurait aucun exercice. Voyons ce qu'ont fait les péripatéticiens qui prétendent ôter les vices. Ils n'ont pas retranché absolument les autres passions, parce qu'ils ont reconnu qu'elles viennent de la nature, et que sans elles il n'y aurait plus aucun mouvement dans l'âme. Mais ils mettent les affections en leur place, savoir : la volonté en la place du désir, comme si c'était quelque chose de mieux de vouloir le bien que de le désirer. Ils mettent le plaisir en la place de la vanité. N'ayant rien à mettre en la place de la tristesse, ils l'ont ôtée absolument. Cependant il est impossible de l'ôter de la vie des hommes, car qui pourrait en être exempt dans le temps qu'il verrait son pays ou désolé par une maladie contagieuse, ou ruiné par les armes des étrangers, ou opprimé par la violence des tyrans? Il faudrait être stupide et n'avoir plus de sentiment pour voir, sans douleur, la liberté publique étouffée, ses proches, ses amis, et les plus gens de bien exécutés à mort. Ainsi ils devaient retrancher toutes les passions, ou en substituer une en la place de la tristesse; car nous nous fâchons autant du mal présent que nous nous réjouissons du bien. Ils devaient donc donner un autre nom à la tristesse, de la même sorte qu'ils en ont donné un autre à la joie, puisqu'il y avait la même raison. Il est clair que le terme leur a manqué, et que faute de terme, ils ont ôté, malgré la nature, s'il est permis de parler ainsi, une passion dont elle ne peut jamais être dépouillée. Il me serait aisé de faire voir que, pour embellir leurs discours, ils ont donné divers noms à la même chose, et à des choses qui n'avaient pas entre elles grande différence. Le désir naît de la volonté; la précaution naît de la crainte; la joie n'est qu'un plaisir qui dure. Supposons néanmoins que ce soient choses différentes, comme ils le prétendent, et disons avec eux : que le désir est une volonté persévérante; que la joie est un plaisir qui enfle le cœur et qui l'élève; que la crainte est une précaution excessive. Il s'ensuivra, qu'au lieu d'ôter les passions qu'ils assurent qu'il faut ôter, ils n'en ôteront que le nom. Ainsi ils retombent, sans y prendre garde, où les péripatéticiens ont été par raison, et ils demeurent d'accord avec eux que, puisque l'on ne peut retrancher les vices, il les faut modérer. Il est donc certain qu'ils se trompent, qu'ils ne font rien de ce qu'ils prétendaient faire, et qu'après de longs débats, ils se trouvent au lieu d'où ils étaient partis.

XVI. Je ne vois pas que les péripatéticiens aient approché de la vérité, quand, après être demeurés d'accord que ces passions sont vicieuses, ils ont tâché de les réduire à quelque sorte de médiocrité; car enfin il ne faut point souffrir de vices, pour médiocres qu'il puissent être. Il faut faire en sorte que nous n'en ayions point. Les passions qui naissent avec nous n'ont rien de vicieux, bien que, par le mauvais usage que nous en faisons, elles puissent devenir des

lient, on peut s'égarer, et en courant, on peut tenir le bon chemin. Je montrerai peut-être qu'il y a des occasions où le moindre mouvement de joie est vicieux ; et qu'il y en a d'autres où le plus grand est innocent. Si je le montre, de quoi servira la médiocrité ou la modération qu'ils prescrivent ? Je demande donc : s'ils sont persuadés qu'un sage doive sentir de la joie du mal qu'il voit arriver à son ennemi, ou modérer celle qu'il sent du bien qu'il voit arriver à sa patrie, lorsqu'elle assure son salut par la défaite de ses ennemis, ou qu'elle recouvre la liberté par l'oppression des tyrans? Personne ne doute que celui qui aurait de la joie dans la première occasion, ou qui n'en aurait point dans la seconde, ne commît un très-grand crime. On peut faire le même jugement des autres passions. Cependant le devoir de la sagesse est non de les modérer, mais de modérer leurs causes, comme je l'ai déjà dit ; car elles viennent de dehors. Il n'est pas besoin de leur mettre un frein, parce que les plus modérées peuvent être fort vicieuses, et les plus immodérées peuvent être fort innocentes. Il n'est pas nécessaire de désigner les lieux, les temps et les occasions où elles sont raisonnables et légitimes. Comme c'est un bien de tenir le droit chemin, et un mal de s'égarer, c'est aussi un bien de se porter à la vertu par les passions, et un mal de se porter par ces mêmes passions au vice. Pour grand que soit le plaisir, il est innocent quand il se contient dans les bornes du mariage. Pour léger qu'il soit, il est vicieux dès qu'il passe ces bornes-là, et qu'il

losophes m a pousse plus loin que je
sein d'aller. Je montrerai que les
qu'ils ont pris pour des vices, bien
des vices, sont au contraire de grai
Je ferai entrer dans ma preuve un e
je tiens pour très-important. Ils
que la crainte est un vice, que c'e
blesse d'esprit, qu'elle est directem
au courage, et que jamais elle ne s
avec lui. Quelqu'un pourrait-il jamai
ce soit une action de courage que d
Il n'y a point d'apparence. On ne sa
giner que quoi que ce soit puisse êt
que son contraire. Cependant, sans u
tilités dont Socrate use dans Platon
ceux contre lesquels il dispute à c
qu'ils avaient nié, je ferai voir simp
sans artifice : que la plus grande d
craintes est la plus grande de toutes
de courage. Personne ne doute qu
de la douleur, de la pauvreté, du ba
de la prison et de la mort, ne soit
faiblesse et de lâcheté. Quiconque n'a
aucune de ces choses, passe pour ha
être intrépide. Quiconque craint Die
rien de tout cela. Je n'ai pas besoin
des preuves pour établir cette vérité
et on voit tous les jours, les nouve
de supplice que souffrent ceux qui
Je ne saurais retracer sans horreu
image des manières différentes don
fait mourir, et la rage que les bêtes
sur leurs corps jusque après leur m

ɔbjet. Quand elle regardera Dieu, elle
ardera plus aucune créature, et elle sera
: et légitime.

met le désir au nombre des vices; mais
: vice que quand il s'attache à la terre,
ı qu'il est vertu quand il s'élève dans
; car quiconque souhaitera, de tout son
de posséder la justice, la vie éternelle et
ıes biens que Dieu nous procure, n'aura
ı mépris pour les richesses, pour les
ırs, pour la puissance, et même pour les
ues et pour les empires.

stoïciens diront peut-être que, pour pos-
es biens-là, il ne faut que le vouloir. Au
ire, c'est peu de le vouloir. Il y a plusieurs
nes qui le veulent; mais dès qu'elles sont
:s par la douleur, elles cessent de le vou-
continuent de désirer. Quand le désir des
lu ciel nous ait mépriser les biens de la
il mérite d'être mis au nombre des ver-
nsi, au lieu d'arracher les passions, il en
ire un bon usage, et les tourner vers l'ob-
leur est propre. Les passions ressem-
ux chevaux d'un chariot: l'adresse est de
ı conduire. Pour précipitée que soit leur
, elle ne laissera pas d'être heureuse si
fait dans le bon chemin. Pour peu qu'elle
arte, elle sera malheureuse quand elle
ente, et elle se terminera ou à des préci-
ɔu à un autre lieu qu'à celui où elle tend.
nte et le désir seront des vices s'ils s'at-
t à la terre, au lieu que ce seront des ver-
s s'élèvent vers le ciel. Les philosophes
: parle prennent la parcimonie pour une
Il est certain néanmoins qu'elle n'en est
e, si elle n'est rien autre chose que le dé-
ɔir, parce qu'elle s'occupe à accroître ou
:rver les biens de la terre. Pour nous,
e rapportons point ce souverain bien à
nodité du corps, mais au salut de l'âme,
ıersuadés, comme nous le sommes, qu'au
épargner son bien, il le faut employer
usement aux œuvres de justice et de cha-
ɔus n'avons garde d'avancer que la fru-
ɔit une vertu, elle n'en a que le nom et
ence. La frugalité, qui ne s'abstient des
que par le désir d'amasser du bien, est
; car on n'est pas moins obligé à mépri-
ien qu'à s'abstenir des plaisirs. L'épargne
ménage que l'on fait du bien procède
d'une bassesse d'esprit, ou qui appréhende de manquer de ce qui lui est nécessaire, ou qui désespère de réparer la dissipation de ce qu'il aurait donné généreusement, ou qui n'a pas assez d'élévation et de force pour mépriser les richesses. Cependant ces philosophes donnent le nom de prodigues à ceux qui n'épargnent pas leurs biens. Ils mettent cette différence entre les libéraux et les prodigues : que les premiers donnent à certaines rencontres, et avec une certaine mesure, à ceux qui les ont obligés; au lieu que les derniers donnent hors de saison, et plus que leur commodité ne le peut permettre, à ceux auxquels ils n'ont aucune obligation. Dirons-nous que c'est être prodigue que d'employer son bien, par charité, à nourrir les pauvres? Il y a grande différence entre ceux qui donnent leur bien par débauche à des femmes perdues, et ceux qui le donnent aux pauvres par charité; entre ceux qui l'abandonnent à des joueurs et à des infâmes, et ceux qui le consacrent au service de Dieu; entre ceux qui l'emploient à des festins et ceux qui le déposent dans le trésor de la justice. C'est un vice d'en faire un mauvais usage et une vertu d'en faire un bon usage. C'est une vertu de ne point épargner son bien que l'on peut réparer, quand il s'agit de conserver à un homme la vie que l'on ne pourrait lui rendre si elle était une fois perdue; et c'est un vice de l'épargner en cette occasion. Je ne pourrais m'empêcher d'accuser de folie ceux qui ôtent à l'homme tous ces sentimens de douceur et de tendresse, et qui, sous prétexte de le rendre tranquille, le rendent insensible. Non-seulement il n'est pas possible de l'établir dans le profond repos qu'ils prétendent, parce que de soi-même il est toujours dans l'agitation et dans le mouvement; mais quand cela serait possible, cela ne serait pas raisonnable, parce que, comme l'eau qui croupit n'est pas saine, ainsi un esprit qui est immobile n'est utile à rien, et ne pourrait produire la moindre pensée. Enfin, priver l'âme du mouvement, c'est la priver de la vie, qui est un mouvement au lieu que la mort est un repos.

Il faut avouer que ces philosophes connaissent quelques vertus; mais ils n'en savent pas l'usage. La constance est une vertu, mais elle ne consiste pas à repousser les injures qui nous sont faites; car au lieu de les repousser il les

c'est un crime, mais quand on la souffre généreusement plutôt que d'abandonner Dieu, et de renoncer à la foi, quand on conserve la liberté et la religion au milieu de toutes les menaces du siècle, et que l'on méprise la violence et la rage des tyrans. Ainsi, par une grandeur extraordinaire de courage, nous foulons aux pieds la douleur et la mort que le reste des hommes appréhendent sur toutes choses. C'est en ce point que consiste la vertu et la constance: d'être tellement attachés à Dieu que rien de ce que le monde a de plus terrible ne nous en puisse séparer. Cicéron a donc eu raison de dire : « Celui qui craint la mort, la douleur, l'exil, la pauvreté, ne peut être homme de bien. » Sénèque n'en a pas eu moins d'écrire, dans ses livres de philosophie morale, les paroles qui suivent : « Voilà le véritable honnête homme qui ne se fait point remarquer par l'éminence de sa dignité, par l'éclat de la pourpre, par la foule des officiers, mais qui n'en vaut de rien moins pour être privé de toutes ces choses. Quand il voit la mort présente, il ne s'étonne point comme s'il voyait quelque chose de nouveau. S'il est obligé de subir les plus cruels supplices, d'avaler des charbons de feu, d'être cloué à un poteau, il se mettra moins en peine de la douleur qu'ils lui causeront, que de la manière dont il les souffre. » Quiconque sert Dieu souffre ces tourmens sans les craindre, et partant il est juste. La conséquence que l'on peut tirer de ce discours, est que ceux qui sont éloignés du culte de Dieu ne peuvent avoir aucune

avoir plutôt cherché à se satisfaire

qu'à accomplir les préceptes de

que jouissant de la louange qu'il

il ne soit privé de la récompense

autres commandemens que doiv

ceux qui se sont consacrés au ser

sont fort aisés, comme celui de

mais à dessein de tromper ou d

un crime à celui qui fait professio

de s'en détourner le moins du mo

prendre quelqu'un. Le mensong

lieu dans le chemin de la justice

où nous marchons. Nul de ceux q

avec nous ne prononcera ces parol

Ce n'est point du tout ma coutume, ni m

que de déguiser la vérité en parlant à mes a

Car il sera persuadé qu'il n

mais permis de la déguiser, no

lorsqu'il parle à un ennemi o

connu, et jamais la langue ne tra

dont elle est l'interprète. S'il prêt

il n'en tire aucun profit, et il oblig

reusement pour attendre aucune r

ses bienfaits. Il doit quelquefois m

aise de le prendre; mais il ne peut

voir plus qu'il n'a prêté. Quiconqu

autre sorte fait son avantage de la

trui, et cherche à se couvrir des d

pauvres. Jamais un homme de bi

une occasion d'exercer la charité;

la déshonorera par un gain aussi

qu'est celui de l'usure, et il fera e

rien perdre en prêtant parce qu

quelqu'un est assez injuste et assez insolent pour lui faire outrage, il le souffrira avec modération et en laissera la vengeance à Dieu, bien loin d'entreprendre de la prendre. Il conservera son innocence en tout temps et en tout lieu, ce qui s'étend plus loin qu'il ne semble; car cela veut dire qu'il ne fera aucune injure à personne, et que si on lui en fait quelqu'une, il ne la repoussera pas; il la remettra entre les mains du juge souverain et équitable qui voit toutes les actions et toutes les pensées des hommes. Il ne s'en rapportera qu'à lui, parce qu'il n'y a personne qui puisse éviter l'exécution de son jugement. Cela est cause qu'un homme de bien est généralement méprisé et qu'il passe pour un lâche, dans la créance qu'il ne saurait se défendre. Au contraire, ceux qui vengent leurs injures passent pour des gens de cœur, et attirent l'estime et le respect de tout le monde. Quelque avantage qu'un homme puisse procurer à un grand nombre de personnes, il sera toujours moins considéré que celui qui a le pouvoir de nuire. Il ne se corrompra pas pour cela au milieu de la corruption des autres; il obéira plutôt aux commandemens de Dieu qu'il ne suivra leur exemple, et il aimera mieux être méprisé que de manquer à son devoir. « Si quelqu'un, dit Cicéron dans les livres des *Offices,* veut pénétrer les replis de sa propre conscience, qu'il apprenne de soi-même que l'homme de bien est celui qui sert tous ceux qu'il peut servir et qui ne nuit jamais à personne, si ce n'est qu'il ait été attaqué et qu'il ait reçu quelque injure. » Il a corrompu une vérité très-importante par la condition qu'il y a ajoutée, par laquelle il a gâté le portrait de l'homme de bien et lui a ôté l'ornement de la patience, qui est une des plus belles vertus. Pourquoi ajoutait-il ces paroles: Si ce n'est qu'il ait été attaqué, et qu'il ait reçu quelque injure. « L'homme de bien, dit-il, nuira quand il aura été attaqué. » S'il nuit, il ne sera point homme de bien : il y a autant de mal à repousser une injure qu'à la faire. D'où viennent les contestations, les querelles et les guerres, si ce n'est de la résistance que l'impatience fait à l'injustice? Que si l'on n'opposait à l'injustice que la patience, qui est la vertu la plus propre et la plus nécessaire à l'homme, on l'arrêterait à l'heure même, comme on arrête le feu en jetant de l'eau dessus. Mais quand on veut la repousser en lui opposant l'impatience, elle excite un incendie qui ne peut être éteint que par le sang. Ainsi Cicéron, qui fait profession de l'étude de la sagesse, a privé l'homme de bien de la patience, qui est une vertu de grand usage dans cette vie : elle arrête seule le cours des crimes, et il n'y en aurait plus aucun sur la terre si elle se trouvait dans le cœur de tous les hommes. Quel plus grand malheur peut-il arriver à un homme de bien, que de lâcher la bride à la colère, qui le rend indigne de ce nom! Cicéron avoue lui-même qu'il n'y a rien de si contraire à la nature de l'homme que de nuire à un autre. Les bêtes se défendent quand on les attaque; les serpens ne font du mal que quand on les poursuit pour les tuer; et pour passer de l'exemple des bêtes à celui des hommes, les plus grossiers et les plus ignorans se portent à la vengeance avec une fureur aveugle dès qu'on leur fait quelque injure. Quelle différence y aura-t-il entre eux et un homme sage, s'il n'a une patience invincible qu'ils n'ont point, s'il ne sait réprimer la colère à laquelle ils s'abandonnent? Ce qui a trompé Cicéron, c'est qu'en parlant de la vertu et de la force, il a vu qu'en toute sorte de combats elle devait remporter la victoire, et n'a pu reconnaître que celui qui suit les mouvemens de la douleur ou de la colère, qui obéit à ses passions, et qui, au lieu de leur résister, reçoit les impressions qu'elles lui donnent, n'est plus dans le chemin de la vertu. Celui qui veut venger l'injure qu'il a reçue, imite celui qui la lui a faite. Or quiconque imite un méchant ne peut pas être homme de bien. Ainsi Cicéron a ôté à son sage deux grandes vertus en deux paroles, l'innocence et la patience. Comme il avait une éloquence de chien, ainsi que disait Appius selon le témoignage de Salluste, il a voulu aussi que les hommes vécussent à la manière des chiens, et qu'ils mordissent, comme eux, quand ils seraient attaqués. On ne saurait trouver d'exemple plus juste, pour faire voir combien la vengeance que l'on recherche des injures que l'on a reçues excite de tempêtes et désordres, que celui de cet orateur même qui la défend, et qui s'est perdu lui-même est l'enseignant comme il l'avait apprise des philosophes. S'il n'avait opposé que la patience aux outrages qu'on lui faisait, s'il les avait dissimulés, au lieu

de les repousser par ces oraisons fameuses qu'il fit sous un titre étranger avec une légèreté, un emportement et une extravagance incroyables, jamais sa tête n'aurait ensanglanté la tribune dont elle avait été autrefois le principal ornement; et jamais on n'aurait vu la proscription du triumvirat qui fut si funeste à la république. Ce n'est pas le propre d'un homme de bien ou d'un homme sage de vouloir s'exposer au danger d'une bataille, parce que l'événement en est incertain, et que la victoire n'est pas en notre pouvoir. Le propre d'un homme de bien et d'un homme sage est non de se défaire de son ennemi, ce qui ne se fait ni sans crime, ni sans danger, mais d'ôter tous les sujets de contestation et d'inimitié, ce qui se fait avec justice et avec avantage. Il faut donc considérer la patience comme une grande vertu. Dieu a mieux aimé permettre que l'homme de bien passât pour un lâche, que de permettre qu'il fût privé d'une vertu si nécessaire; car s'il ne souffrait jamais aucune injure, on ne pourrait reconnaître la force qu'il a de réprimer les mouvemens de la colère et de la vengeance. Que si, quand il en a souffert quelqu'une, il tâchait de la repousser, il serait vaincu; au lieu que s'il la souffre, il est maître de soi-même et victorieux. Cette vertu, qui le rend maître de soi-même, s'appelle patience, et on peut dire qu'elle est toute seule contraire à toute sorte de vices. Elle apaise les troubles qui agitent l'âme, et la rend, en quelque sorte, à elle-même. Il n'est pas possible de dompter tellement la nature, que nous ne soyions jamais émus d'aucune passion; mais il en faut réprimer les mouvemens avant qu'ils aient fait beaucoup de mal. Dieu nous a défendu de laisser coucher le soleil sur notre colère. Cicéron a mis lui-même le pardon des injures au nombre des vertus, bien que cela soit fort contraire au précepte qu'il avait donné de les repousser. «Je l'espère, dit-il, César, parce que vous n'oubliez rien que les injures.» Que si un homme aussi éloigné non-seulement de la justice céleste et divine, mais de la justice humaine et civile, oubliait les injures, ne les devons-nous pas plutôt oublier, nous qui sommes appelés à une profession éminente, et qui prétendons à une vie éternelle.

XIX. Lorsque les stoïciens tâchent d'ôter à l'homme les passions comme les maladies qui ruinent la santé de l'âme, les péripatéticie opposent, et soutiennent que la nature ne a pas données sans une très-grande raiso n'auraient pas tort en cela, s'ils savaient q sont les justes bornes des choses. Ils disen la colère est comme le foyer de la valeur, c si pour se battre avec courage il fallait néc rement être transporté de colère. Il font voir par là qu'ils ne savent ni ce que c'e la vertu, ni pourquoi Dieu a donné la co l'homme. Si elle a été donnée pour tue hommes, il n'y a rien de si cruel que l'ho que Dieu a créé pour vivre dans l'inno et dans la société, il n'y a rien de si sem aux bêtes les plus farouches. Il y a trois pa qui l'engagent en toute sorte de crimes: la c le désir et le plaisir. C'est pour cela que les ont feint qu'il y avait trois furies qui agi son âme. La colère demande la vengean désir demande les richesses, et le plaisir den la volupté. Dieu a mis à toutes ces choses cer bornes qu'elles ne peuvent passer sans corre leur nature et sans devenir vicieuses. Il e de les marquer. Le désir nous a été donné acquérir les choses qui sont nécessaires à l servation de notre vie; le plaisir nous a été pour la production des enfans, et la colère retenir dans le devoir ceux qui sont sous puissance, pour imprimer de la crainte jeunes gens, et pour empêcher qu'ils ne pre une licence effrénée de se porter à toutes de vices. S'il est juste, et même nécessaire, trer en colère contre ceux qui sont au-de de nous, il est dangereux et impie d'y c contre nos égaux: cela est impie, parce quel le saurait faire sans violer l'humanité; et ce dangereux, parce que s'ils se défendent i ou périr ou les perdre. Le commandemen Dieu nous fait de ne nous point mettre en c contre ceux qui nous offensent et qui nous c des injures, montre clairement que cette pa ne nous a été donnée que pour l'usage qu marqué, qui est de ne point souffrir, pa pernicieuse indulgence, les fautes de ceu sont au-dessous de nous, et de les corriger cesse, de peur que leurs vicieuses habitud se fortifient. Quelques philosophes ont été par ignorance, les bornes de ces passions, autres les ont absolument réjetées, bien l'on en puisse faire un fort bon usage. C'es

des grandes sources des injustices et des impiétés qui se commettent dans le monde. Quand on entre en colère contre ses égaux, on excite des contestations, des querelles et des guerres. Quand on désire amasser de grandes richesses, on use de tromperies, et on commet des brigandages et des meurtres. Quand on ne cherche ce plaisir que pour le plaisir, on est porté aux fornications, aux adultères et à d'autres abominations. Il faut contenir ces commandemens dans les bornes qui leur sont prescrites; ce que ne peuvent faire ceux qui ne connaissent pas Dieu; mais ceux qui le font sont patiens, courageux et justes.

XX. Il ne me reste plus à parler que des plaisirs des sens. Aussi bien suis-je obligé de finir ce livre, qui n'est déjà que trop long. Tous les plaisirs étant vicieux et funestes, il les faut réprimer et les vaincre, ou, comme je l'ai déjà dit, les renfermer dans les bornes qui leur sont prescrites. Les animaux ne sentent point d'autre plaisir que celui de la génération; ils n'usent des sens que par nécessité; ils voient pour chercher ce qui leur est nécessaire pour la conservation de leur vie; ils écoutent pour se reconnaître et pour s'assembler; ils flairent et ils goûtent pour choisir ce qui leur est propre à manger et pour rejeter ce qui ne l'est pas; ils boivent et mangent jusqu'à ce que leur estomac soit rempli. Mais la providence de l'excellent ouvrier qui a créé l'homme, a répandu le plaisir indifféremment sur toutes ses actions, afin que la vertu le combatte continuellement, comme un ennemi domestique. «On n'est excité aux adultères, dit Cicéron dans le dialogue qui a pour titre l'*Ancien Caton*, et aux autres débauches les plus infâmes, que par les aiguillons de la volupté. La nature ou quelque divinité ayant donné l'esprit à l'homme, comme le plus excellent de tous les présens, il n'y a rien qui lui soit si contraire que le plaisir. Quand le plaisir domine, la tempérance n'est plus d'aucun usage, et la vertu ne peut s'accorder avec la volupté.» Dieu a donné à l'homme la vertu pour réformer la volupté et pour la renfermer dans des bornes, de peur qu'elle ne le surprenne pas ses attraits, qu'elle ne l'assujettisse à son empire et ne l'engage dans une mort éternelle.

Le plaisir des yeux a divers objets et se tire de la vue des choses qui sont à l'usage de l'homme, et qui sont parées des beautés de l'art ou de la nature. Les philosophes ont eu raison de l'ôter, et de soutenir que regarder le ciel est une occupation plus digne de l'homme que de regarder ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sous le ciel, et qu'il doit plutôt admirer la splendeur des astres qui y sont attachés que la variété des couleurs, et l'éclat de l'or et des pierreries qui brillent sur les tableaux et sur les plus riches ouvrages de la main des hommes. Mais après que ces philosophes nous ont exhortés avec assez d'éloquence à regarder le ciel, et à mépriser les spectacles que la terre nous peut présenter, ils s'y arrêtent eux-mêmes, et y prennent du plaisir. Pour nous, nous devons nous en abstenir absolument, parce qu'ils corrompent l'esprit et le portent au vice, et ne contribuent en rien à notre bonheur. Quiconque voit égorger un homme avec plaisir, souille sa conscience, bien que cet homme-là ait mérité la mort et qu'il y ait été condamné par les lois, et il est presque aussi coupable que s'il avait eu part aux homicides commis en secret. Ils appellent des jeux ces exercices où l'on répand le sang! Ces hommes se sont tellement dépouillés des sentimens de l'humanité, qu'ils s'imaginent se jouer et se divertir lorsqu'ils massacrent d'autres hommes. Ils sont sans doute plus coupables que ceux dont ils se plaisent à voir répandre le sang. Je voudrais bien qu'on me dît si ceux-là ont de la pitié et de la justice, qui non-seulement permettent que l'on tue des hommes qui implorent leur clémence, mais qui, non contens des blessures qu'ils leur ont vu recevoir et du sang qu'ils leur ont vu répandre, demandent avec faveur qu'on leur ôte la vie, et de peur que quelqu'un ne leur échappe en faisant semblant d'être mort, crient que l'on achève des misérables qui sont renversés par terre et percés de coups. Ils se fâchent quand les gladiateurs combattent trop longtemps sans se tuer; et, comme s'ils étaient altérés de sang, ils demandent qu'on en amène d'autres qui aient plus de vigueur. Cette coutume cruelle ôte tous les sentimens de l'humanité, et ceux qui l'ont une fois prise n'épargnent pas les innocens, et sont bien aises que l'on exerce indifféremment sur tout le monde les traitemens qu'ils ont vu faire aux coupables. Ceux qui veulent marcher dans le chemin de la justice doivent bien se garder de devenir complices de

ces meurtres publics. Quand Dieu nous a défendu de tuer, il nous a aussi défendu non-seulement de voler, ce qui n'est pas non plus permis par les lois, mais aussi de faire beaucoup d'autres choses qui sont permises par les lois civiles. Il n'est pas permis à un homme de bien d'aller à la guerre, parce qu'il ne connaît point d'autre guerre que celle que sa vertu fait continuellement au vice. Il ne lui est pas permis d'intenter une accusation capitale, parce qu'il n'y a point de différence entre celui qui tue par le fer et celui qui tue par la langue, et qu'il est défendu de tuer de quelque manière que ce soit. Ainsi la défense que Dieu a faite de tuer ne souffre point d'exception. Que personne ne se persuade qu'il soit permis d'écraser des enfans qui viennent de naître; c'est une horrible impiété de leur ôter la vie que Dieu leur a donnée. Cependant s'il se trouve des personnes qui, voulant se souiller des crimes les plus atroces, envient à ces faibles et innocentes créatures la jouissance de la lumière que leur créateur leur avait accordée, comment ceux qui n'épargnent pas leur propre sang épargneraient-ils celui des autres? L'énormité de leur crime est si manifeste, qu'il n'y a point de couleur par où on puisse la déguiser. Que dirons-nous de ceux qui, par une fausse piété, exposent leurs enfans? Peuvent-ils passer pour innocens, quand ils abandonnent aux dents des chiens leurs propres entrailles? Et ne font-ils pas mourir ces enfans d'un plus cruel genre de mort que s'ils les avaient étranglés? Qui doute que ce ne soit une impiété de priver ces innocentes créatures de l'effet de la compassion des personnes charitables? Quand ils auraient le bonheur de tomber entre les mains de quelqu'un qui prît le soin de les élever, celui qui les a exposés, les a mis en danger ou d'être réduits en servitude, ou d'être prostitués dans les lieux de débauche. Qui est-ce qui ne sait pas les outrages que l'on peut faire, soit par méprise ou autrement, aux deux sexes, lorsqu'on les confond, et dont Œdipe est un exemple funeste? Ceux qui déposent leurs enfans sont donc aussi coupables que ceux qui les tuent. Ces parricides prétendent trouver une excuse légitime dans leur pauvreté, qui ne leur a pas permis de nourrir un si grand nombre d'enfans. Il n'est pas au pouvoir des hommes d'avoir du bien: Dieu donne tous les jours des richesses aux pauvres, et réduit les riches à la pauvreté. Q quelqu'un se trouve en effet si pauvre qu'il pas de quoi nourrir des enfans, qu'il s'absti de la compagnie de sa femme plutôt que de truire l'image de Dieu. Ainsi l'homicide é défendu, de quelque manière qu'on le mette, il n'est pas permis de le regarder peur que la conscience ne soit souillée p vue du sang que l'on ne répand que pour do un cruel plaisir au peuple.

Je ne sais si la corruption du théâtre point encore plus criminelle que celle des tacles et des combats. La comédie ne repré le plus souvent que de jeunes filles corrom et violées, que des femmes qui font l'am et plus les poëtes qui ont décrit ces déso ont d'élégance, plus leurs sentimens ent avant dans l'esprit, et plus leurs erreurs s chent à la mémoire. Les tragédies ne cont nent autre chose que les parricides et les inc des méchans princes. Les mouvemens imp ques des bouffons n'inspirent que la déba Ils enseignent à commettre de véritables a tères quand ils en représentent d'imagina Quelles impressions ces sales représentation font-elles pas dans l'esprit des jeunes g quand ils voient que tout le monde y ass sans pudeur? Le plaisir, qui entre plutôt par yeux que par les autres sens, s'allume dans cœur. Ils approuvent les infamies quand ils rient; et les jeunes gens dont il ne faut corrompre l'innocence, et les vieillards qui sont plus en âge de pécher, s'en retournent leurs maisons plus corrompus qu'ils n'éta venus au théâtre.

Il n'y a que de la légèreté, de la vanité et l'extravagance dans les jeux du cirque; les s tateurs entrent dans une fureur égale à l'im tuosité avec laquelle les tenans courent d la carrière. Ceux qui semblaient n'être ve que pour regarder, se font regarder eux-mê par l'excès de leurs clameurs et par le déré ment de leurs gestes. Il faut donc éviter a lument tous les spectacles, de peur qu n'impriment les mouvemens inquiets des v dans des âmes qui doivent être tranquilles paisibles, et que les attraits de la volupté nous détournent du service de Dieu et de pratique des bonnes œuvres. Les jeux sont fêtes des faux dieux; ils n'ont été institués

ar honorer le jour de leur naissance, ou pour
ıdre la consécration de leurs temples plus
èbre. Les chasses et les présens ont été or-
nnés au commencement en l'honneur de Sa-
ne, les faux dieux du théâtre en l'honneur de
ɔchus, et les jeux du cirque en l'honneur de
ptune. Ils ont été attribués par la suite du
ps aux autres dieux, comme Sisinius
piton le prouve fort au long dans les livres
il a faits des spectacles. Quiconque va à ces
ctacles, qui sont des cérémonies de la su-
stition païenne, quitte le service de Dieu et
tache à celui des démons.

XXI. Le plaisir de l'ouïe procède de la dou-
r de la voix et du chant, et n'est pas moins
ieux que celui de la vue, dont je viens de
ler. Qui ne prendra pour des hommes perdus
débauche, ceux qui ont dans leur maison un
ıipage de théâtre? Il n'y a pas moins de dé-
lement à avoir chez soi un théâtre et des ac-
rs, que de les avoir en public et de les re-
der avec tout le peuple. J'ai assez parlé des
ctacles; il ne me reste plus qu'à donner des
s à ceux qui prendront la peine de lire cet
rage, qui est de ne se pas laisser charmer
les plaisirs qui s'insinuent jusqu'au fond de
ne.

l est aisé de mépriser des sons que l'on
peut écrire, et les concerts des instrumens
ne s'attachent pas fortement à l'esprit.
is un poëme composé avec art, surprend
prit par sa douceur, l'attire et l'enchante.
st de là que procède le peu de créance que
savans ajoutent à nos mystères; car étant
ıutumés aux ornemens et aux figures de
quence et de la poésie, ils méprisent les in-
ctions solides, mais peu élégantes que
donnent nos doctrines, et la simplicité du
ıage de l'Écriture. Ils ne cherchent que ce
chatouille leurs sens, et ils ne se laissent
ıader que par des discours agréables. Est-ce
Dieu, qui est l'auteur de l'esprit, de la lan-
et de la parole, ne saurait parler en termes
ans? Il a proposé la vérité sans fard et sans
mens, afin que tout le monde la pût con-
e. Ceux qui aiment la vérité et qui ne veu-
pas être trompés, doivent rejeter les plaisirs
ɔrrompent l'âme de la même sorte que les
ûts corrompent le corps, et doivent pré-
les biens véritables aux faux, les éternels
aux temporels, les utiles aux agréables. Rien ne doit plaire à leurs yeux que ce qui se fait avec piété et avec justice; rien ne doit plaire à leurs oreilles que ce qui peut nourrir l'âme. Il faut bien se garder d'abuser d'un sens qui nous a été donné pour recevoir la doctrine du ciel. Si nous nous plaisons à entendre des airs et des chansons, entendons les louanges de Dieu, voilà le plaisir solide, parce qu'il est joint à la vertu. C'est un plaisir qui ne passe pas promptement comme ceux du corps, mais qui dure toujours. Ceux qui en cherchent d'autres, cherchent la mort, parce que la mort est dans le plaisir, comme la vie est dans la vertu; car quiconque voudra jouir des biens temporels et terrestres, sera privé des éternels et des célestes.

XXII. Je n'ai rien à dire des plaisirs du goût et de l'odorat, qui sont les deux sens les plus grossiers, et qui ne se rapportent qu'au corps, si ce n'est qu'il serait honteux à un homme et à un homme de bien d'être l'esclave de sa bouche et de son ventre, de se couvrir de parfums et de fleurs; ce que nul ne peut faire pour peu qu'il ait d'esprit, et pour peu qu'il lui reste de vertu. Quelqu'un demandera peut-être: pour quelle fin ces choses-là ont été mises au monde, s'il n'est pas permis d'en jouir. J'ai déjà dit que la vertu ne pourrait remporter aucune victoire, si elle n'avait des ennemis à combattre. Les attraits de la volupté sont les armes de celui dont l'unique occupation est d'attaquer la vertu et d'exterminer l'innocence; il enchante l'âme par ces charmes dont il sait que le poison est mortel. Il nous jette dans la mort par le plaisir, de la même sorte que Dieu nous attire à la vie par le travail. Il nous engage dans le véritable mal par de faux biens, de la même sorte que l'on parvient au véritable bien par de faux maux. Il faut donc éviter ces divertissemens comme des filets et comme des piéges, de peur qu'ils ne nous assujettissent à l'empire de la mort.

XXIII. Je dirai maintenant quelque chose de l'attouchement, qui est un plaisir qui se répand sur toutes les parties du corps. Je ne crois pas devoir parler des habits ni des ornemens, mais seulement de la volupté, et faire voir combien elle est dangereuse et avec combien de soin on est obligé de la réprimer. Quand Dieu a créé les deux sexes, il leur a donné une inclination par laquelle ils se recherchent l'un

seuls la vertu, afin qu'ils eussent la gloire de résister aux charmes de la volupté. Notre ennemi sait combien est grand le pouvoir de cette cupidité, que quelques-uns appellent une nécessité, et qu'ils détournent de son véritable objet, pour la porter vers un autre. Il inspire aux hommes de mauvais désirs, afin qu'au lieu de se contenter des plaisirs permis, ils en cherchent de défendus. Il met devant les yeux des beautés qui excitent les passions; il allume dans le cœur le feu de l'amour et l'excite jusqu'à ce qu'il ait réduit l'homme en cendre. Il a établi des lieux de prostitution, de peur que quelqu'un ne fût détourné de la débauche par l'appréhension des lois; il y expose de misérables femmes qui ont renoncé à la pudeur, et il fait son divertissement et son jeu des infamies qu'elles y souffrent. Ainsi il plonge dans le bourbier des âmes que Dieu a créées pour être saintes. Il les dépouille de la pudeur, de l'honnêteté. Il a inventé les conjonctions abominables et contraires à la nature par lesquelles les mâles se corrompent réciproquement. De quel crime peut-on espérer que ceux-là se puissent abstenir, qui sacrifient à leur brutalité un âge pour lequel sa faiblesse et l'innocence ne leur devraient donner que de la compassion et du respect? Il n'y a point de paroles qui égalent l'énormité de ce crime. Je ne saurais rien dire de ceux qui en sont coupables, sinon que ce sont des impies et des parricides, qui ne se contentant pas de jouir du sexe dont Dieu leur a accordé l'usage, ou-

préserver d'un si funeste débo
conque ne peut arrêter l'impét
furieuse passion, la doit renfe
bornes d'un mariage légitime,
devenir criminelle, elle jouis
qu'elle recherche. Que peuvent
chés pour excuser leur dérég
qu'il n'y a rien que d'honnête
On demeure d'accord qu'il est q
mis; mais quand il est défendu,
poser la continence. Dieu n'a
défendu de jouir des personnes
leur foi à un autre et qui sont en
mariage, mais aussi de celles qui
dans cet engagement, s'abandon
dicité publique. Il nous enseig
deux corps sont joints ensemble
plus qu'un. Quiconque se plonge
se salit. Ceux qui se sont salis d
vent se laver bientôt après. Mais
souillé leur conscience par l'attou
débauchée ne peuvent effacer
qu'en beaucoup de temps et p
nombre de bonnes œuvres. Chacu
ler souvent cette pensée dans so
Dieu n'a établi la distinction des s
la conservation de la nature, e
n'en est permise que pour la gé
time des enfans. Comme il ne nou
les yeux afin que nous prissions
garder ce qu'il y a de beau
ici-bas, mais afin que nous vis

jettissent leur esprit aux sens, se condamnent à la mort, puisque c'est sur les sens et sur le corps que la mort exerce sa puissance. Chacun doit conserver avec un soin particulier la pudeur et la chasteté, et ne suivre pas seulement en cela les lois des hommes, mais s'élever au-dessus d'elles en observant exactement celle de Dieu. Quand il aura fait une fois habitude de cette vertu, il aura honte des moindres désordres, et trouvera plus de satisfaction dans la privation des plaisirs, que les débauchés n'en trouvent dans la jouissance.

Ce ne sont pas là tous les devoirs de la chasteté : il y en a quelques autres. Dieu a renfermé la fidélité conjugale dans l'étendue du lit nuptial. Il ordonne que celui qui a une femme lui garde la foi qu'il lui a promise, sans pouvoir en avoir une autre, soit libre, soit esclave : la loi de Dieu n'est point semblable à celle des hommes. Si le droit romain ne déclare adultère que la femme qui connaît un autre homme que son mari, et qu'il exempte de ce crime un homme qui a plusieurs femmes outre la sienne, l'Évangile ne met point de distinction à cet égard entre l'homme et la femme, et tient coupable celui qui jouit d'une autre que de celle qu'il a épousée. C'est pour ce sujet que Dieu a voulu qu'au lieu que, parmi les animaux, les femelles ne souffrent plus le mâle après qu'elles ont conçu, les femmes le souffrent toujours ; car peut-être que si les femmes refusaient à leurs maris ce qu'ils désirent, ils le chercheraient dans la compagnie d'une autre, et violeraient la fidélité du mariage.

Les femmes ne conserveraient pas elles-mêmes la gloire de la chasteté s'il n'était en leur pouvoir de la perdre. Quand une bête refuse de souffrir le mâle après qu'elle a une fois conçu, on ne dit pas que ce soit en elle une marque de continence; elle ne refuse de le souffrir que parce que si elle le souffrait, elle en sentirait de la douleur ou encourrait du danger. On ne mérite pas d'être loué pour n'avoir pas fait ce qu'on n'a pu faire. On loue la continence dans l'homme, parce qu'elle ne lui est pas naturelle, et qu'elle dépend de sa liberté. Le mari et la femme doivent la garder également, et le mari doit donner à la femme l'exemple de la fidélité qu'il exige d'elle. S'il l'exige sans la garder, il est injuste, et c'est de cette injustice que sont venus les adultères, lorsque les femmes ont cessé d'être fidèles à des hommes qui n'avaient plus pour elles d'amour ni de tendresse. Les plus effrontées usent de cette excuse dans leurs débauches, et disent qu'en manquant de fidélité à leurs maris, elles ne leur font point d'injure, mais qu'elles repoussent celle qu'elles ont reçue. Quintilien a excellemment exprimé cette pensée : « Celui, dit-il, qui ne s'abstient pas de la femme d'un autre, ne gardera pas aisément la sienne. Il ne verra pas le désordre de sa maison pendant qu'il tâchera de le porter dans celle de son voisin. Une femme à qui ce malheur arrive se laisse aisément corrompre par l'exemple, et quand elle a manqué à la foi, elle croit avoir une excuse, de dire ou qu'elle a imité son mari, ou qu'elle s'est vengée de sa perfidie. »

Il faut prendre garde que notre incontinence ne soit l'occasion de celle d'un autre. Il faut que le mari et la femme se rendent réciproquement la fidélité qu'ils se doivent, et qu'ils portent également le même joug auquel ils se sont soumis. Traitons les autres de la même manière que nous voulons être traités, et ne faisons jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Voilà les obligations que nous impose le précepte de la continence. Ajoutons-y néanmoins encore quelque chose pour ne pas le renfermer dans des bornes trop étroites. Les personnes mariées se doivent conduire de telle sorte, que jamais elles ne se tendent aucun piége. Quiconque épouse une femme qui a été répudiée par son mari commet un adultère, et quiconque répudie sa femme et en épouse une autre, commet aussi un adultère, si ce n'est qu'elle l'ait commis la première. Dieu ne veut point que ceux qu'il a unis et qui ne font qu'un seul corps se séparent. Il ne défend pas seulement l'adultère, il en défend la pensée et le regard accompagné d'un mauvais désir. La seule image du plaisir suffit pour rendre l'âme coupable : c'est l'âme qui commet le péché et qui en est souillée. Ce n'est pas être chaste que de conserver la pureté du corps et perdre celle de l'âme. Que personne ne s'imagine qu'il soit difficile de garder la continence et de résister à la volupté : c'est une ennemie que tout le monde est obligé de combattre et sur laquelle

Il a exprimé la grandeur de Dieu, quand il a dit qu'il est au-dessus de nos pensées. Il a puisé dans la source de la vérité, quand il a reconnu que les hommes n'ont pas été mis en vain sur la terre, comme les épicuriens le prétendaient, mais qu'ils y ont été mis pour servir Dieu et pour lui rendre un culte qui consiste en des actions de justice et de piété. Il aurait sans doute embrassé notre religion, si quelqu'un la lui avait enseignée, et il aurait quitté Zénon et Sotion pour suivre un docteur de la véritable sagesse : « Conduisons-nous, dit-il, de telle manière que Dieu approuve notre conduite. » Cette parole pourrait paraître divine si elle n'avait été précédée par l'aveu de son ignorance. Le secret de notre conscience ne nous servira de rien : il n'y a point de secret pour Dieu; il n'y a nul moyen de nous déguiser. Nous pouvons dérober nos actions aux yeux des hommes en fermant les portes; mais nous ne saurions cacher si bien notre cœur que Dieu n'en voie tous les mouvemens.

Le même Sénèque dit, dans les premiers livres du même ouvrage : « Que faites-vous? que méditez-vous? que prétendez-vous? Vous ne sauriez vous cacher; votre garde vous suit partout. Vous pouvez être séparé d'un de vos amis par l'occasion d'un voyage, d'un autre par la mort, d'un autre par la maladie; mais celui-ci ne vous abandonne jamais : pourquoi choisissez-vous le lieu le plus retiré, et pourquoi en éloignez-vous tout le monde? Êtes-vous assez imprudent pour espérer de n'être point découvert? Que vous sert de n'avoir point de complice, puisque vous avez une conscience? »

Cicéron a parlé de Dieu et de la conscience d'une manière aussi admirable que Sénèque. « Souvenons-nous, dit-il, que nous avons Dieu pour témoin, c'est-à-dire notre conscience, qui est la chose la plus excellente et la plus divine que Dieu nous ait donnée. » Faisant en un autre endroit le portrait d'un homme de bien, il dit : « Un homme tel que celui que je décris, ne fera ou ne pensera jamais rien qu'il ne puisse publier. »

Effaçons donc les taches de notre conscience, qui est exposée aux yeux de Dieu; et, comme dit le même auteur, songeons, à chaque action que nous faisons, que nous serons tenus d'en rendre compte, et que nous sommes exposés non à la vue de tous les hommes, comme Cicéron a dit, mais à la vue de Dieu. Il nous serait plus aisé de nous cacher de notre propre conscience que de nous cacher de lui : il faut donc que nous lui découvrions nos blessures, et que nous en fassions sortir tout le venin. Il n'y a que celui qui a redressé les boiteux, qui a rendu la vue aux aveugles, qui a guéri les lépreux et ressuscité les morts, qui les puisse réformer; il éteindra dans notre cœur l'ardeur de la concupiscence, il en arrachera la racine de la volupté; il y apaisera les mouvemens de la jalousie et de la colère. Il faut avoir recours à ces remèdes avec d'autant plus d'empressement, que les maladies de l'âme sont plus dangereuses que celles du corps. Quand un homme aurait l'usage de tous ses sens, et qu'il jouirait d'une parfaite santé, il ne laisse pas d'être malade s'il est transporté de colère, s'il est enflé d'orgueil, s'il est consumé par le feu de l'amour, et qu'il soit esclave des autres passions. Au contraire, celui qui ne porte point d'envie au bonheur d'autrui, qui n'admire point les richesses, qui ne regarde jamais une femme avec un mauvais désir pour elle, qui ne souhaite point le bien d'autrui, qui ne méprise personne, qui a dans le cœur la douceur, la modestie, la libéralité, l'amour de la paix, celui-là, dis-je, jouit d'une santé parfaite. Ceux qui observent religieusement ces préceptes sont véritables serviteurs de Dieu, et l'honorent par le sacrifice de leurs bonnes œuvres. Dieu ne nous demande point de victimes sensibles, il ne nous demande que la pureté de nos mœurs. Pour faire ce sacrifice, il ne faut ni herbes, ni gazon, ni entrailles de bêtes; il ne faut que les mouvemens du cœur. L'autel sur lequel on offre est au milieu du cœur même, et cet autel n'est point souillé de sang, parce que l'on ne met dessus que l'innocence, la patience, la douceur, la chasteté et l'abstinence. Voilà les cérémonies par lesquelles Dieu veut être adoré; voilà la loi excellente et divine qui commande constamment le bien, qui défend constamment le mal, et qui porte infailliblement à la justice et à la sainteté. Je n'ai touché qu'une partie des commandemens qu'elle renferme; ceux qui voudront savoir les autres pourront les puiser dans la source dont nous n'avons ici qu'un ruisseau.

XXV. Je dirai maintenant quelque chose des sacrifices. « L'ivoire, dit Platon, n'est pas un présent digne de Dieu. Quoi donc! seront-ce des

demeurent aisément d'accord de ce que nous leur proposons et reconnaissent que cela est incontestable. Il n'y a que ceux qui sont capables de la vertu qui lui soient favorables. Tout le monde n'en est-il pas capable? Pour l'être, il faut avoir souffert la pauvreté, et les incommodités qui en sont inséparables. Si le principal emploi de la vertu est de supporter le mal, ceux qui sont accoutumés au bien sont incapables de la vertu. C'est pour cela que les pauvres sont plus disposés à croire les maximes de notre religion que les riches : ils ne trouvent pas dans leur condition tant d'obstacles à la foi. Les autres sont non-seulement embarrassés dans la jouissance des biens du monde, mais chargés de chaînes; ils sont accablés du joug de la concupiscence, cette maîtresse impérieuse qui les attache à la terre, et qui les empêche de lever les yeux au ciel. Le chemin de la vertu est si étroit que l'on n'y saurait entrer avec beaucoup de bagage. Il faut être presque nu pour y être conduit, par la main de la justice, jusqu'à la porte du ciel. Ces riches superbes, suivis d'un grand train et d'un long équipage, marchent dans le chemin de la mort, qui est un chemin fort large. Les lois que Dieu nous a laissées et que nous tâchons de publier, ne sont pour eux que de l'aigreur et du poison. Ils ne peuvent néanmoins les rejeter sans se déclarer ennemis de la vertu et de la justice.

J'achèverai maintenant ce qui reste à mon ouvrage, et il n'y reste plus rien que de parler du jugement que Dieu établira sur la terre, lorsqu'il y sera revenu pour rendre à chacun selon ses œuvres, et pour y ordonner des peines et des récompenses. J'ai parlé dans le quatrième livre de son premier avénement; je parlerai dans celui-ci du second que les Juifs confessent et qu'ils espèrent en vain, parce que ce second avénement ne sera que pour la consolation de ceux qui auront été assemblés en son nom. Ceux qui ont été assez impies pour l'outrager dans l'état de sa faiblesse, reconnaîtront avec frayeur sa puissance, et subiront, par un ordre inévitable de la justice, les châtimens qu'ils lisent dans les prophètes sans les entendre. Ils seront condamnés au feu éternel par la bouche de celui dont ils ont répandu le sang. Mais je ferai un ouvrage exprès pour découvrir leurs erreurs et leurs crimes. Tâchons cependant d'enseigner la vérité à ceux qui l'ignorent.

II. Dieu a ordonné que ce siècle injuste finirait après avoir duré un certain espace de temps, et que le péché étant détruit et le bonheur des gens de bien assuré, il y aurait sous son règne un siècle tranquille, heureux, et qui mériterait d'être appelé le siècle d'or, à plus juste titre que celui des poëtes. L'égarement des philosophes procède principalement de ce qu'ils n'ont rien su de la création du monde, qui renferme les plus rares secrets de la divine sagesse. Ayant entrepris de les pénétrer par leurs propres lumières, bien que cela soit impossible, ils se sont engagés en des erreurs et des contradictions d'où ils ne peuvent sortir. Ils ont entrevu quelques vérités; mais ils n'en ont pu trouver les preuves, qui ne dépendent que de la révélation. Si l'homme pouvait pénétrer les œuvres de Dieu, il pourrait les imiter, l'un étant presque la même chose que l'autre. Or, comme il ne les peut imiter, revêtu qu'il est d'un corps faible et mortel, il ne les peut non plus pénétrer. Si nous considérons attentivement le monde et les merveilles qu'il renferme, nous reconnaîtrons aisément combien ce vaste ouvrage des mains de Dieu est au-dessus de tous les ouvrages des mains des hommes. Or, la sagesse de Dieu n'est pas moins au-dessus de la sagesse des hommes, que ses ouvrages sont au-dessus de leurs ouvrages. Comme Dieu est parfait, parce qu'il est immortel et incorruptible, sa sagesse est aussi parfaite. Comme il n'a rien qui lui soit contraire, il n'a rien aussi qui soit au-dessus de lui. Mais comme l'homme est sujet à plusieurs imperfections, sa sagesse est sujette à l'erreur; et comme il y a plusieurs obstacles qui empêchent que sa vie ne soit éternelle, il y a aussi plusieurs défauts qui empêchent que sa sagesse ne soit parfaite. Cette sagesse est extrêmement faible quand elle veut s'élever d'elle-même à la connaissance de la vérité. L'âme étant enfermée dans le corps comme dans une prison fort obscure, n'a pas la liberté de s'étendre ni de regarder la lumière : il n'y a que Dieu qui connaisse ses ouvrages. L'homme ne peut arriver à la connaissance de la vérité, ni par la force de son esprit, ni par la subtilité de ses raisonnemens, mais seulement par l'attention qu'il porte aux discours de celui qui peut seul l'enseigner,

et par la docilité qu'il a pour recevoir sa doctrine. Cicéron, après avoir traduit un passage où Platon fait dire à Socrate que le temps était venu auquel il était prêt de sortir de la vie, au lieu que ceux devant qui il parlait, vivaient encore, ajoute : « Les dieux immortels savent lequel des deux est le plus avantageux; mais je suis persuadé que nul homme ne le sait. » Ainsi toutes les sectes ayant été inventées par des hommes sujets à l'erreur, et établies sur un autre fondement que celui de la parole de Dieu qui est infaillible, elles ne peuvent être que très-éloignées de la vérité.

III. Puisque je parle ici des erreurs des philosophes, je puis marquer, comme en passant, celles où les stoïciens sont tombés touchant la nature. Ils la divisent en deux parties, dont l'une a la force d'agir, et l'autre est maniable et traitable; l'une a du sentiment, et l'autre n'en a point; mais elles ne peuvent être l'une sans l'autre. Comment ce qui manie et ce qui forme, peut-il être la même chose que ce qui est manié et formé? Ne serait-ce pas une manifeste extravagance de dire que le potier et la terre ne sont qu'une même chose? C'est ce que font les stoïciens quand, sous le nom de nature, ils entendent deux choses aussi différentes, que le sont Dieu et le monde, l'ouvrier et l'ouvrage, et quand ils disent que l'un ne peut rien faire sans l'autre; comme si la nature était un mélange de Dieu et du monde. Quand je supposerais ici que Dieu est l'âme du monde, et que le monde est le corps de Dieu, il ne s'ensuivrait pas qu'ils seraient de même temps, et que Dieu n'aurait point fait le monde. Ils avouent eux-mêmes que Dieu l'a fait pour l'usage des hommes, et que quand le monde ne serait pas, Dieu ne laisserait pas que d'être, parce qu'il est un esprit éternel et qui n'est point attaché à un corps. Comme ils n'en ont pu comprendre la grandeur, ils l'ont joint à son ouvrage, comme une âme à un corps; et c'est pour cela que Virgile a dit que :

C'est comme un esprit répandu dans toutes les parties de l'univers, qui les agite et les anime.

Comment cela s'accorde-t-il avec ce que les stoïciens disent : que Dieu a fait le monde, et qu'il le gouverne par sa providence? S'il a fait le monde, il a été sans le monde. S'il le gouverne, il le gouverne non comme l'âme gouverne le corps, mais comme le maître gouverne sa maison, comme le pilote gouverne son vaisseau, comme le conducteur d'un chariot gouverne ses chevaux, et sans être mêlés ni confondus avec les choses qu'ils gouvernent. Si les parties de l'univers sont les membres de Dieu, elles feront un Dieu privé de sentiment et sujet à la mort, puisqu'elles sont elles-mêmes insensibles et mortelles.

Il est aisé de faire le dénombrement des tremblemens qui ont ébranlé la terre, des inondations qui ont abîmé les îles et les villes, des feux souterrains qui consument les montagnes, et des autres changemens qui surviennent dans la nature. Cela fait voir le peu de soin que Dieu aurait de conserver son corps, si l'opinion des stoïciens était véritable. Mais ce serait peu qu'il négligeât si fort de le conserver, s'il ne l'exposait aux injures que les hommes lui veulent faire. Les uns bâtissent dans la mer; les autres coupent les montagnes; les autres ouvrent la terre pour y chercher de l'or. Ceux qui la labourent déchirent la peau de Dieu, ce qui ne se peut faire sans impiété. Dieu permet-il que son corps soit coupé de la sorte? Est-ce que cette âme céleste se retire au centre de la terre, et qu'elle en abandonne la surface pour ne point sentir de douleur? Si cela est impertinent et ridicule, ces philosophes ont eu aussi peu de sens que la terre même, puisqu'ils n'ont pas reconnu que l'esprit de Dieu est répandu de telle sorte dans toutes les parties du monde, qu'il ne laisse pas de demeurer incorruptible et immuable.

Ce qu'ils ont appris de Platon est très-veritable : que Dieu a créé le monde et qu'il le gouverne par sa providence. Ce philosophe et les autres qui ont suivi son sentiment devaient expliquer la manière dont Dieu a créé le monde, la raison et la fin pour laquelle il l'a créé. Les stoïciens disent qu'il l'a créé pour l'usage des hommes; mais Épicure déclare qu'il ne sait pour quelle fin les hommes mêmes ont été créés. « C'est une folie, dit-il, que d'avancer que les beautés de l'univers ont été produites en faveur de l'homme; car, quelle utilité les dieux peuvent-ils tirer de nous, pour se mettre en peine de faire quelque chose en notre considération! » Il semble que cela ait quelque sorte de fondement, car ces philosophes n'apportaient aucune raison pour laquelle Dieu a créé les hommes. C'est à nous, à qui Dieu a révélé ses secrets, de les expliquer, et non à ceux

qui n'en avaient point de connaissance, bien qu'ils eussent reconnu, comme je l'ai déjà dit, que Dieu avait créé le monde pour l'usage des hommes : n'ayant pas néanmoins reconnu la suite de ces vérités, ils n'ont pu soutenir le principe. Platon, appréhendant d'attribuer à Dieu un ouvrage imparfait et de peu de durée, a dit qu'il était éternel. Pourquoi donc les hommes ne sont-ils pas aussi éternels? Les hommes pour lesquels le monde a été fait devant finir, pourquoi le monde ne doit-il pas finir ? Est-il probable qu'il soit plus stable et plus durable que ceux à l'usage desquels il se rapporte?

Si Platon avait fait une sérieuse réflexion sur ces conséquences, il aurait reconnu que le monde ayant eu un commencement, il doit aussi avoir une fin, et que rien de ce qui est visible et palpable n'est éternel.

Ceux qui nient, au contraire, que le monde ait été fait pour l'usage des hommes, ne sauraient dire pour quelle fin il a été fait; car s'ils assurent que Dieu ne l'a fait que pour soi-même, nous leur demanderons pour quelle fin il a créé l'homme. Pourquoi jouissons-nous du monde? Pourquoi appliquons-nous à notre profit ce qui n'a pas été préparé pour nous? Pour quelle fin les espèces différentes des animaux ont-elles été créées? Pourquoi est-ce que nous croissons, que nous cessons de croître, et que nous mourons? A quoi se rapporte la génération et la succession continuelle des hommes? Dieu a voulu nous voir et imprimer sur nous son image, comme sur une cire, pour prendre plaisir à la regarder : ce qui étant ainsi, il a aussi voulu avoir soin des animaux, et principalement de l'homme, auquel il les a assujettis. A l'égard de ceux qui soutiennent que le monde est de toute éternité, je ne propose point maintenant une difficulté qu'ils ne sauraient jamais résoudre, sinon que le monde n'a pu être de toute éternité sans avoir un principe; mais je dis que s'il avait été de toute éternité, ce serait un ouvrage où l'on ne pourrait remarquer aucune trace de raison; car quel bien la raison aurait-elle pu avoir dans la construction d'un ouvrage qui n'aurait point eu de commencement? Avant que de faire un ouvrage, il faut en concevoir le dessin, et on ne le saurait jamais achever que l'on n'en ait conçu l'idée. Ainsi l'idée que la raison conçoit d'un ouvrage précède l'ouvrage même; et partant, ce qui n'a point été fait n'est point l'ouvrage de la raison. Or le monde est disposé et gouverné par la raison, et ainsi il faut qu'il ait été fait, et qu'ayant eu un commencement, il doive avoir une fin. Que ceux dont je parle nous disent donc, s'ils en sont capables, ou la raison pour laquelle le monde a été créé, ou celle pour laquelle il sera détruit. Épicure, ou plutôt Démocrite, n'ayant pu comprendre cette raison, a dit qu'il était né de lui-même par un concours et par un mélange fortuit de semences, et qu'il finirait et serait résolu par leur séparation. Il a donc corrompu les bonnes idées qu'il avait conçues, et a renversé la raison par l'ignorance de la raison même. Il a réduit le monde, et ce qui se passe dans le monde, à la condition d'un songe. Mais, puisque nous voyons qu'il n'y a aucune de ses parties qui ne soit gouvernée par la raison, que les mouvemens des cieux, le cours des astres, la vicissitude des saisons, la fertilité des plaines, la beauté des montagnes et des forêts, la source et le progrès des fontaines et des rivières, la vaste étendue de la mer, la diversité des vents, et tout le reste qui le compose en dépend absolument, y a-t-il quelqu'un assez aveugle pour dire qu'un ouvrage où les traits de la Providence sont si visiblement marqués, ait été fait sans raison? Que s'il est certain que rien ne se fasse ni se conserve sans raison, si la sagesse de Dieu paraît dans la disposition de ses ouvrages, sa puissance dans leur grandeur, il faut que ceux qui ont osé douter de la Providence aient été des insensés et des stupides. Ils n'auraient pas eu tort s'ils n'avaient nié qu'il n'y eût point des dieux, à dessein de soutenir qu'il n'y en a qu'un. Mais, comme ils ne l'ont nié que pour soutenir qu'il n'y en a point, quiconque ne doute qu'ils soient tombés dans la dernière de toutes les extravagances y est lui-même tombé.

IV. Nous avons parlé assez au long de la Providence dans le premier livre. Que s'il y en a une, comme il paraît si clairement par la beauté de ses ouvrages qu'il n'est pas permis d'en douter, il faut nécessairement qu'elle ait produit l'homme et le reste des animaux. Cherchons donc la raison pour laquelle le genre humain a été créé, puisque ce que les stoïciens assurent est constant : « que ç'a été pour son service que le monde a été fait, » bien qu'ils se trompent en ce qu'ils disent qu'il a été fait pour le service humain, au lieu de dire qu'il a été fait pour le

service de l'homme; car sous ce nom singulier d'homme l'on comprend généralement toute la nature. Mais parce que ces philosophes ne savent pas que Dieu n'a formé qu'un homme, ils s'imaginent qu'il en a formé plusieurs, qui sont nés de la terre comme des champignons. Hermès n'a pourtant pas ignoré que Dieu a formé l'homme, et qu'il l'a formé à son image. Mais retournons au sujet d'où je m'étais éloigné. Rien n'a été fait pour soi-même, et rien n'a été fait qui n'ait quelque usage; car qui serait ou assez actif, ou assez imprudent, pour entreprendre de faire une chose dont on ne pourrait faire aucun profit? Quiconque élève une maison, ne l'élève qu'à dessein qu'elle soit habitée. Quiconque construit un navire, le construit à dessein que l'on s'en puisse servir pour passer la mer. Quiconque fait un vaisseau, le fait pour y renfermer quelque chose. Ainsi l'on ne fait aucune chose en vain et sans la destiner à quelque usage. Le monde n'a donc point été créé pour soi-même, puisque étant insensible, il n'a besoin ni de la chaleur du soleil, ni de la lumière de la lune, ni du souffle des vents, ni du rafraîchissement de la pluie, ni des alimens que l'on tire des fruits. On ne peut pas même dire que le monde ait été fait pour Dieu, puisqu'il n'a pas plus besoin du monde, ni des espèces différentes qu'il renferme, qu'il n'en avait avant qu'il l'eût créé, et qu'il n'en tire aucun usage. Il est donc clair que le monde a été fait en faveur des animaux, puisqu'ils se servent de tous les biens qu'il renferme, et que s'ils ne les recevaient dans la saison, ils ne pourraient subsister. Il est clair d'ailleurs que tous les animaux ont été faits pour l'homme, qu'ils lui ont été donnés pour son usage et pour son service, et qu'aucun d'eux, soit qu'il soit sur la terre ou dans l'eau, ne peut comprendre comme lui la raison de la création du monde. Je vais être obligé de répondre en cet endroit à une difficulté qui nous est faite par les philosophes, et principalement par Cicéron. Voici à peu près la manière dont il raisonne. Dieu n'ayant créé le monde qu'en notre faveur, d'où vient qu'il a produit un si grand nombre d'insectes, de serpens et de vipères? D'où vient qu'il a répandu un si grand nombre de poisons sur la terre et sur la mer? Cette matière est fort ample; mais je suis obligé de l'abréger, puisque je ne puis la toucher ici que comme en passant. L'homme est composé de deux parties fort différentes et fort contraires, d'une âme et d'un corps, c'est-à-dire du ciel et de la terre, de la lumière et des ténèbres, d'un esprit subtil, invisible et éternel, et d'une chair grossière, sensible et mortelle. Ainsi il y avait quelque sorte de nécessité de lui proposer et les biens qu'il devait poursuivre, et les maux qu'il devait éviter; car ce n'est que pour les discerner qu'il a reçu la raison et la sagesse. Les autres animaux, qui sont privés de cet avantage, ont reçu, comme en revanche des mains de la nature, et des habits pour se couvrir et des armes pour se défendre. L'homme n'a rien reçu de tous ces biens-là. Mais il a reçu la raison, qui est un bien plus excellent; il a été formé nu et sans armes, afin que la sagesse lui servît d'armes et de vêtemens. Que Cicéron apprenne donc : que la raison a été donnée à l'homme, afin qu'il pût prendre les poissons pour se nourrir, et qu'il pût éviter les piqûres des serpens et des vipères pour sauver sa vie. Ces biens et ces maux lui ont été proposés parce qu'il avait reçu la sagesse, dont le principal emploi est de les discerner. Il faut donc avouer que l'homme a une force et une puissance admirable, puisque Dieu a créé en sa faveur le monde avec tout ce qu'il renferme, et qu'il l'a élevé au-dessus de toutes les créatures, parce qu'il est seul capable d'admirer la beauté et l'excellence de ses ouvrages. C'est pourquoi Asclépiade, mon cher ami, a eu raison d'écrire ce qui suit, dans le livre de la Providence, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier : « Il y a sujet de se persuader que la Providence a placé l'homme immédiatement au-dessous d'elle, parce qu'il est seul capable de reconnaître ses œuvres; car qui est-ce qui, en voyant le soleil, comprenne assez combien il répand de beautés et d'ornemens? Qui est-ce qui, en voyant le ciel, l'admire autant qu'il mérite d'être admiré? Qui est-ce qui cultive la terre? qui navigue sur la mer? qui se sert du feu? Dieu n'a créé aucune de ces choses pour lui, puisqu'il n'en avait pas besoin. Mais il les a créées pour l'homme, afin qu'il en fît un bon usage. »

V. Rapportons maintenant la raison pourquoi Dieu a créé l'homme. Si les philosophes l'avaient connue, ou ils auraient soutenu les vérités qu'ils avaient découvertes, ou ils auraient évité de grandes erreurs où ils sont tombés. C'est ici le

l'homme est composé d'un corps terrestre et d'une âme céleste, il a aussi deux vies, une temporelle, qui est propre au corps, et une éternelle, qui est propre à l'âme. Nous recevons la première quand nous naissons ; mais nous ne parvenons à la seconde que par notre travail, parce que, comme nous l'avons déjà dit, nous ne devons pas jouir sans peine de l'immortalité. La première vie est terrestre comme le corps, et a une fin comme lui; au lieu que la seconde est céleste comme l'âme, et n'a point de fin non plus qu'elle. Nous recevons la première sans en avoir aucune connaissance; au lieu que nous avons une entière connaissance de la seconde quand nous la recevons, parce qu'elle est la récompense de la vertu et non l'apanage de la nature, et que Dieu a voulu que nous la pussions mériter par celle que nous menons ici-bas. Il nous a accordé la vie présente, ou afin que nous perdions par nos péchés la vie véritable et éternelle, ou que nous l'obtenions par nos vertus. Le souverain bien ne se trouve point dans la vie du corps, parce que, comme elle a un commencement par un ordre immuable de Dieu, elle doit, par le même ordre, avoir une fin. Or il est certain que ce qui est sujet à avoir une fin ne peut renfermer le souverain bien. La vie spirituelle que nous pouvons acquérir, étant au contraire exempte de désirs et de tout mal, elle contient le souverain bien. La structure naturelle de notre corps semble fournir une preuve de cette vérité; car, au lieu que les autres animaux sont tournés vers la terre d'où ils sont sortis, et qu'ils ne sont nullement capables de recevoir l'immortalité, qui vient du ciel, l'homme regarde le ciel et attend l'immortalité qui lui est promise, bien qu'il ne la puisse posséder que quand il plaît à Dieu de la lui accorder. Si Dieu ne l'accordait, il n'y aurait point de différence entre les méchans et les gens de bien, puisque les uns et les autres seraient également immortels. L'immortalité n'est donc pas, comme je l'ai dit, un apanage de la nature, mais une récompense de la vertu. L'homme n'est pas droit dès le moment de sa naissance : il est d'abord courbé vers la terre comme les animaux terrestres, parce qu'il a un corps et une même nature que la leur, et que la vie qu'il mène ici-bas ressemble fort à celle des bêtes. Mais il prend ensuite des forces et s'élève vers le ciel; il délie sa langue et en apprend l'usage. Cela nous montre que l'homme, étant né mortel, devient immortel lorsqu'il commence à vivre de la vie de Dieu, c'est-à-dire à suivre la justice, qui consiste dans le culte de Dieu, dès que Dieu même l'attire à la vue du ciel et à la considération de soi-même. Cela arrive, lorsque l'homme étant lavé dans ce bain céleste, y laisse toutes les faiblesses de l'enfance et toutes les taches de sa vie passée, et y prenant l'accroissement d'une force toute divine, arrive à un âge parfait. Ainsi, quelque étroite que soit l'union du corps et de l'âme, ces deux parties qui nous composent ne laissent pas d'être dans un combat perpétuel, parce que Dieu nous a proposé la vertu pour récompense. Les biens de l'âme sont les maux du corps, comme la fuite des richesses, la privation des plaisirs, le mépris de la douleur et de la mort. Les biens du corps sont aussi les maux de l'âme, comme l'amour des richesses, les plaisirs et les divertissemens, qui corrompent l'esprit et le perdent. Voilà pourquoi il est absolument nécessaire qu'un homme qui a de la sagesse et de la vertu soit attaqué par les maux, afin qu'il les puisse surmonter par son courage, et que les méchans soient au contraire dans l'abondance des biens de la terre, tels que sont les plaisirs, les emplois et la puissance. Ces derniers mènent une vie toute charnelle, et étant plongés dans les voluptés, qui sont les ennemies de la vertu, ils ne peuvent arriver à l'immortalité. La vie temporelle doit donc être sujette à la vie éternelle, de la même sorte que le corps doit être sujet à l'âme. Quiconque aime la vie de l'âme méprise celle du corps, et nul n'arrivera jamais à la possession du souverain bien, qu'en se souciant fort peu de tous les autres. Celui, au contraire, qui aura préféré la vie du corps et qui se sera attaché à la terre par ses désirs, ne pourra jamais jouir de la vie céleste. Celui qui voudra être heureux pendant l'éternité, sera malheureux pendant le temps, et ne goûtera point la consolation que Dieu donne dans le ciel, qu'il n'ait essayé toutes sortes de fatigues et de peines sur la terre. Celui qui aura voulu être heureux dans le temps, sera malheureux dans l'éternité et sera condamné par un effet de la justice divine à un châtiment éternel, pour avoir préféré les biens de la terre à ceux du ciel. Dieu veut être adoré et honoré

d désir de dispute, et ayant entrepris de
:nir opiniâtrément leurs erreurs, ont ren-
: les meilleurs maximes des autres, et ont
: échapper la vérité d'entre leurs mains.
si quelqu'un avait ramassé les vérités qui
répandues parmi les diverses sectes des
›sophes, et qu'il en eût formé un corps de
:ine, il ne se trouverait pas éloigné de no-
›entiment. Mais c'est une entreprise que
ıe peut faire s'il n'est bien informé de la vé-
et il ne peut en être bien informé s'il ne
pprise de Dieu même; car à moins de cela,
sera jamais capable de la reconnaître et de
scerner de la fausseté. Que s'il la pouvait dé-
rir par hasard, il ne laisserait pas de rai-
ıer solidement; et bien qu'il ne pût l'ap-
:r sur le témoignage de l'Écriture, il la pro-
rait assez évidemment pour la faire recon-
:e. C'est pourquoi il me semble que l'erreur
:eux-là est tout à fait insupportable, qui,
s avoir approuvé les maximes d'une secte,
:tre déclarés en sa faveur, condamnent toutes
autres comme fausses ou inutiles, et se
ıarent à une dispute opiniâtre, bien qu'ils
sachent, ni ce qu'ils doivent soutenir,
:e qu'ils doivent réfuter, et rejettent in-
:remment tout ce qui est avancé par ceux
ne sont pas de leur avis. La chaleur et
niâtreté de leurs disputes a été cause qu'au-
: secte n'a possédé entièrement la vérité,
que chacun en ait découvert une partie.
on a dit que Dieu avait créé le monde. Les
›hètes ont assuré la même chose, et les
lles l'ont confirmé par leurs vers. Il faut
: que ceux-là se trompent, qui disent que
es choses sont nées d'elles-mêmes, ou par le
:ours de quantité de semences fort petites et
déliées; car il est impossible qu'un ouvrage
ıe si prodigieuse grandeur et d'une si mer-
euse beauté, ait pu être produit autrement
par la puissance et par la sagesse d'un
'e être parfait. La manière dont il se conserve
se gouverne est une preuve convaincante
l est l'ouvrage d'un être sublime, intelligent.
stoïciens soutiennent que le monde et ce
l contient, a été fait pour l'homme. L'Écriture
s enseigne la même vérité; et ainsi Démo-
: s'est trompé quand il a cru que les hommes
ent sortis au hasard de la terre comme des
. Ce philosophe n'ayant pu pénétrer le secret de la formation de l'homme, l'a réduit comme au néant. Ariston a prétendu que les hommes étaient nés pour pratiquer la vertu. Les prophètes ont enseigné la même doctrine, et partant Aristippe a eu tort de les assujettir au plaisir comme des bêtes. Phérécide et Platon ont soutenu l'immortalité de l'âme, et c'est la croyance de tous les chrétiens, et partant Dicéarque et Démocrite sont tombés dans l'erreur, quand ils ont dit qu'elle périssait avec le corps. Zénon le stoïcien a soutenu: qu'après cette vie il y a des lieux séparés pour recevoir les âmes des gens de bien et celles des méchants; que les unes jouissent d'une parfaite tranquillité, au lieu que les autres sont tourmentées dans une région obscure et dans un bourbier plein d'horreur. Les prophètes nous ont fait une description toute semblable des peines et des récompenses qui sont préparées par la justice divine aux siècles à venir. Épicure s'est donc trompé quand il a cru que ce n'était qu'une fiction poétique, et qu'il s'est imaginé que les supplices qu'on attribue aux enfers sont ceux que les méchants souffrent sur la terre avant leur mort. Il est donc clair qu'il n'y a point de vérité, ni de mystère dans notre religion, que les philosophes n'aient soutenus et qu'ils n'aient en quelque sorte touchés. Mais ils n'ont pu soutenir les vérités qu'ils avaient découvertes, parce qu'ils n'en avaient pas formé un corps, comme nous l'avons fait.

VIII. L'immortalité est donc le souverain bien auquel nous sommes destinés dès notre commencement et dès notre naissance. C'est la fin où nous tendons et où nous arriverons par la vertu. Il est bien juste d'en parler, puisque nous avons été assez heureux pour la découvrir. Quelque justes qu'aient été les argumens de Platon, ils n'avaient pas toute la solidité nécessaire pour établir parfaitement la vérité, parce qu'il n'avait pas compris les raisons de ce mystère. Il avait les sentimens qu'il faut avoir de l'immortalité de l'âme, mais il n'en parlait pas comme du souverain bien. Nous pouvons parler avec plus d'assurance, puisque nous avons, non des conjectures et des doutes, mais une connaissance que nous avons tirée de la doctrine de Dieu même. Quant à Platon, il a raisonné de cette sorte: « Tout ce qui a, dit-il, du sentiment et du mouvement par soi-même est immortel, car

ce qui n'a point de principe de son mouvement, n'a point aussi de fin, puisqu'il n'a garde d'être abandonné par soi-même. » Il aurait attribué par cette manière de raisonner l'immortalité aux bêtes, s'il ne les en eût exclues, en ajoutant qu'il n'y a que l'âme de l'homme qui soit éternelle. Il explique cette proposition, en remarquant la subtilité de ses inventions, la promptitude de ses pensées, la facilité de ses conceptions, le souvenir qu'elle conserve du passé, la prévoyance qu'elle a pour l'avenir, et la connaissance d'une multitude presque incroyable d'arts et de sciences dont les autres animaux n'ont pas la moindre teinture. « Cette âme, ajoute-t-il, qui est capable de tant de grandes choses, descend sans doute du ciel, puisque l'on ne saurait trouver son origine sur la terre. Elle n'a rien de terrestre, et tout ce qu'il y a de terrestre dans l'homme retourne à la terre d'où il a été tiré; au lieu que ce qu'il y a de subtil et de céleste retourne au ciel, dès qu'il est délivré du corps où il avait été renfermé comme dans une prison. » Voilà un abrégé fidèle de la doctrine de Platon, qui est expliquée fort au long dans ses ouvrages. Pythagore avait été dès auparavant dans le même sentiment, aussi bien que Phérécide, son maître, qui, selon le témoignage de Cicéron, a parlé le premier de l'immortalité de l'âme. Mais bien que ces philosophes aient excellé en éloquence, ils n'ont remporté aucun avantage dans cette dispute sur Dicéarque, sur Démocrite et sur Épicure, qui ont soutenu le sentiment contraire; et la matière est demeurée si peu éclairée, que Cicéron, après avoir rapporté toutes ces opinions différentes, avoue franchement qu'il ne sait laquelle il doit embrasser : « Il faut, dit-il, avoir une lumière divine pour découvrir laquelle de ces opinions est la véritable. » Et dans un autre endroit, il écrit ce qui suit : « Chacune de ces opinions ayant été soutenue par de savans hommes, on ne saurait deviner ce qu'ils ont dit de certain. » Nous n'avons pas besoin de deviner, nous, à qui Dieu a révélé la vérité.

IX. Il y a des argumens qui n'ont éte inventés ni par Platon, ni par aucun autre philosophe, qui ne laissent pas de prouver fort solidement l'immortalité de l'âme. Je les renfermerai en peu de paroles, parce que j'ai hâte de représenter le jour du jugement où les actions de tous les hommes seront examinées à la fin des siècles. Comme Dieu est invisible, de peur que l'incapacité que les yeux du corps ont de le découvrir ne donne suite de douter de son existence, parmi toutes les merveilles il a produit des choses dont la force se fait sentir, bien que leur substance soit imperceptible aux yeux. Nous connaissons la voix, l'odeur et le vent, quoique nous ne les puissions voir. Et ce sont des exemples qui nous apprennent à connaître Dieu par des effets, bien que nous ne le voyons point par les yeux du corps. Qu'y a-t-il de si clair que la voix, de si fort que le vent, de si violent que l'odeur? Cependant nous n'apercevons aucun de ces corps, quand ils remplissent l'air ou qu'ils frappent nos sens. Ainsi nous connaissons Dieu, non par les yeux, ni par aucun autre sens corporel, mais par l'esprit et par la considération de ses ouvrages. Bien loin de mettre au nombre des philosophes ceux qui assurent qu'il n'y a aucun Dieu, à peine s'ils méritent que je les mette au nombre des hommes. Ils sont plutôt semblables aux bêtes, puisque, ne découvrant rien par leur esprit, ils croient qu'il n'y a rien que ce qui touche leurs sens, et que, parce qu'ils voient des adversités aux gens de bien et des prospérités aux méchans, ils se sont imaginé que tout ce qui se fait se fait par hasard, et que le monde, au lieu d'être l'ouvrage d'une sage providence, n'est qu'un effet de la nature. Ils sont tombés ensuite dans les extravagances où leur premier égarement devait les jeter. Que si Dieu est incorporel, invisible et éternel, on ne peut pas en inférer que l'âme ne survive point au corps et qu'elle est invisible dès le moment qu'elle en est séparée, puisqu'il est certain qu'il y a des êtres qui subsistent et qui ont le sentiment de la vie, bien qu'ils ne puissent être aperçus par les yeux. Mais il est difficile, dira-t-on, de concevoir de quelle manière l'âme conserve le sentiment, lorsqu'elle n'a plus les organes par où les puissances sensitives reçoivent leurs fonctions. Que dirons-nous de Dieu? Est-il aisé de comprendre la manière dont il subsiste sans avoir de corps? Comme ceux dont je parle sont persuadés qu'il y a des dieux, si ces dieux-là existent en effet, il est certain qu'ils n'ont point de corps. Les âmes subsistent de la même sorte lorsqu'elles sont séparées, et cela est fondé sur la ressemblance qui est entre Dieu et l'âme à l'égard de la raison et de la Providence. Enfin, il y a encore un autre

argument assez fort, et dont Cicéron a eu connaissance, pour prouver l'immortalité de l'âme, qui est : qu'il n'y que l'homme qui ait quelque idée judicieuse de la religion. Or, la religion nous étant propre et particulière, c'est sans doute une preuve que nous désirons et recherchons une nature excellente, à laquelle nous devons nous unir étroitement. Quelqu'un peut-il considérer la structure des autres animaux, que la providence éternelle n'a faits courbés vers la terre que pour montrer qu'ils n'ont aucun rapport au ciel, sans reconnaître que l'homme seul est un animal céleste et divin, dont la taille droite et le visage élevé vers le ciel semble mépriser la bassesse de la terre, chercher le lieu de son origine, et tendre vers le souverain bien, qui est son principe. Trismégiste a très-bien nommé θεώπιδα l'action par laquelle l'homme tend à Dieu, qui est une action dont les autres animaux ne sont pas capables. La sagesse, qui est un bien qui n'a été accordé qu'à l'homme, n'étant autre chose que la connaissance de Dieu, il est clair que l'âme, au lieu de finir avec le corps, subsiste toujours, et que, sentant comme par un instinct naturel et le principe d'où elle est sortie et le lieu où elle doit retourner, elle aime et cherche Dieu, qui est éternel. Il y a encore une autre preuve fort considérable de l'immortalité de l'âme, qui est que l'homme seul a l'usage du feu, qui est un élément céleste. Toute la nature étant composée du feu et de l'eau, qui sont deux élémens contraires, dont l'un est attribué à la terre et l'autre au ciel, les autres animaux, comme grossiers et terrestres, se servent de l'eau, qui est l'élément de la terre; l'homme seul a l'usage du feu, qui est un élément léger, sublime et céleste. Ce qui est pesant abaisse et entraîne vers la mort, au lieu que ce qui est léger élève et porte à la vie, qui est en haut. Comme il n'y a point de feu sans lumière, il n'y a point de vie sans lumière. Le feu est donc l'élément de la lumière et de la vie, d'où il s'ensuit que l'homme, qui en a l'usage, est d'une condition immortelle. On peut encore tirer une autre preuve de l'immortalité de l'âme de l'avantage que l'âme a seule de posséder la vertu; car si l'âme périssait avec le corps, la vertu serait contraire à la nature, puisqu'elle nous nuirait durant le cours de la vie présente. La vie que nous menons sur la terre et qui nous est commune avec les animaux, poursuit le plaisir et fuit la douleur, dont le sentiment est incommode et donne quelquefois la mort. Que si la vertu nous prive de la jouissance des sens que nous recherchons naturellement, et qu'elle nous porte à souffrir les maux pour lesquels nous avons de nous-mêmes de l'aversion, la vertu est un mal contraire à la nature, et il faut avouer que c'est une folie que de la poursuivre, puisqu'en la poursuivant on se prive des biens présens, et qu'on souffre les maux sans espérance d'aucun profit; car n'est-ce pas avoir perdu toute sorte de sentiment que de renoncer aux plus charmantes voluptés, pour vivre dans la bassesse, dans la pauvreté, dans le mépris et dans la honte, ou plutôt pour ne pas vivre, mais pour gémir, pour être tourmentés et pour mourir! N'est-ce pas être stupide et aveugle que de se jeter dans des maux dont on ne tire aucun bien qui puisse récompenser la perte de plaisir dont on se prive! Que si la vertu n'est pas un mal, si elle agit honnêtement quand elle méprise les voluptés criminelles et infâmes, si elle fait paraître de la force quand, pour s'acquitter de son devoir, elle n'appréhende ni la douleur, ni la mort, il faut donc nécessairement qu'elle obtienne quelque bien plus considérable que ceux qu'elle rejette. Or quel bien peut-on espérer après la mort, si ce n'est l'éternité?

X. Parlons maintenant de ce qui est contraire à la vertu, pour en tirer de nouvelles preuves de l'immortalité de l'âme. Tous les vices sont sujets au temps, et ce n'est que pour le temps qu'ils s'élèvent. La vengeance apaise la colère; le dégoût qui suit la jouissance modère ou éteint absolument le vice de la volupté; l'ambition qui recherche les honneurs s'en lasse dès qu'elle les a possédés. Les autres vices s'arrêtent aux objets qui les avaient excités; et ainsi ils passent en un temps pour revenir dans un autre; au lieu que la vertu demeure ferme et immuable, sans abandonner jamais celui qui l'a une fois reçue, car dès que nous la perdons, les vices, qui sont ses ennemis, retournent : ainsi quand elle s'éloigne, et qu'elle se retire, c'est une preuve que nous ne l'avons jamais bien possédée. Quand elle est une fois solidement établie dans notre cœur, elle paraît dans toutes nos actions, et elle ne pourrait exterminer tous les vices si elle ne demeurait ferme dans le cœur dont elle s'est tout

la mort qui sépare l'âme du corps et ne la détruit point. On se sert encore d'un autre argument pour établir la même vérité, qui est : que tout ce qui est exposé aux yeux ou à l'attouchement, est sujet à être détruit par la force, et partant qu'il ne peut être éternel, mais ce qui ne tombe ni sous l'attouchement ni sous les yeux et ce qui ne se fait sentir que par ses effets, est éternel, parce qu'il ne peut souffrir aucune violence étrangère. Le corps est donc sujet à la mort, puisqu'il est exposé à la vue et à l'attouchement, et l'âme est immortelle parce qu'elle n'y est point exposée.

XII. Répondons maintenant aux argumens que proposent ceux qui soutiennent un sentiment contraire, et que Lucrèce a rapportés dans son troisième livre :

Puisque l'âme, dit-il, naît avec le corps, il faut nécessairement qu'elle meure avec lui.

Il y a grande différence entre l'une et l'autre. Le corps est solide, visible et palpable; l'âme est subtile et imperceptible aux sens : le corps est formé de terre; l'âme n'a rien de la grossièreté ni de la pesanteur de la terre, comme Platon le reconnaît; car si elle ne tirait son origine du ciel, elle ne pourrait avoir autant de promptitude, d'adresse et de force qu'elle en a. Le corps est visible et palpable, sujet à la corruption et à la mort, parce qu'il est formé d'un élément pesant et corruptible. Mais l'âme est immortelle, parce qu'elle est subtile et imperceptible à l'attouchement; elle est hors des atteintes et de toute violence étrangère. Il est vrai que le corps et l'âme naissent ensemble, et que le corps, qui est fait de terre, est comme un vase qui reçoit l'âme. Lorsque ces deux parties souffrent la séparation à laquelle on a donné le nom de mort, chacune d'elles retourne à sa nature; le corps retourne à la terre d'où il a été tiré, et l'âme, qui a été créée par l'esprit de Dieu, demeure immortelle, parce que l'esprit de Dieu est éternel. Enfin, ce poëte ayant oublié ce qu'il avait avancé, de la doctrine qu'il avait entrepris de soutenir, ajoute ce qui suit : »

Ce qui a été tiré de la terre retourne à la terre; ce qui est descendu du ciel remonte au ciel.

Il est certain que ce discours ne convient pas à une personne qui est persuadée que l'âme meurt avec le corps; mais Lucrèce a été vaincu par la force de la vérité, et il l'a laissé échapper de sa plume. La conclusion qu'il tire de ce que l'âme naît avec le corps, « qu'elle meurt aussi avec lui, » est fausse et peut-être tournée contre lui-même. Il est faux que le corps périsse lorsqu'il est séparé de l'âme; il demeure entier plusieurs jours, et se conserve même très-longtemps quand il a été embaumé. S'ils mouraient ensemble, comme ils naissent ensemble, l'âme ne se retirerait pas et n'abandonnerait pas le corps comme elle le fait, mais ils périraient tous deux au même moment, et le corps se dissoudrait avec la même vitsese avec laquelle l'âme disparaît; ou dès que le corps serait dissous, l'âme se dissiperait de la même sorte qu'une liqueur se dissipe dès que le vase qui l'a contenue est rompu. Mais puisque le corps, qui est si fragile, ne se dissout pas aussitôt que l'âme en est séparée, et ne retourne pas à la terre d'où il est sorti, il faut conclure que l'âme, n'ayant rien de fragile, retourne au ciel comme au lieu de son origine et y vit éternellement.

L'accroissement, dit-il, que les sens prennent dans les enfans, la vigueur qu'ils ont dans les jeunes gens, et la diminution qu'ils souffrent dans les veillards, est une preuve évidente que l'âme est mortelle.

Pour répondre à cette objection, je dirai d'abord qu'il y a de la différence entre l'esprit qui est la source de nos pensées, et l'âme qui est le principe de notre vie. Le sommeil qui assoupit l'esprit, n'assoupit pas l'âme. La folie qui ôte l'usage de la raison ne prive pas de la vie, et c'est pour cela que l'on appelle *insensés* ceux qu'elle attaque, et que l'on ne les appelle pas *morts*. Il est donc vrai que l'esprit, ou la force d'entendre et de concevoir, croît ou diminue selon les divers âges; mais il n'est pas vrai que l'âme croisse ou diminue; au contraire, elle est toujours au même état depuis le moment auquel elle a été créée, jusqu'à celui auquel elle est délivrée de la prison du corps, et auquel elle retourne au lieu de son origine Quoique cette âme ait été créée de Dieu, néanmoins parce qu'elle est enfermée dans le corps comme dans une obscure prison, elle n'a pas au commencement la science qui est quelque chose de divin, mais elle l'acquiert en écoutant et en apprenant, et bien loin de la perdre dans un âge avancé, elle l'augmente et la conserve, lors surtout qu'elle s'y est adonnée de bonne heure et qu'elle n'a pas mal employé les premières années de sa vie.

Quand une extrême faiblesse vient affaiblir

de sortir de leur prison, ou du lieu de leur exil, pour retourner dans leur patrie. Ainsi, c'est plutôt une séparation à laquelle l'âme survit, qu'une dissolution qui l'anéantisse. Les autres argumens de ce poëte épicurien sont contraires à l'opinion où a été Pythagore : que les âmes sortent des corps consumés par la vieillesse et les maladies, pour se joindre à de nouveaux, et pour renaître tantôt dans un homme, tantôt dans une bête, et tantôt dans un oiseau, et que c'est par ce changement qu'elles se rendent en quelque sorte immortelles. Cette imagination ridicule, et plus digne du théâtre que de l'école, ne mérite pas d'être réfutée sérieusement, parce qu'il semblerait que celui qui entreprendrait de la réfuter aurait appréhendé qu'elle ne trouvât créance dans quelques esprits. Je me contenterai donc d'avoir détruit ce que l'on oppose à la vérité, sans me mettre en peine de détruire ce que l'on oppose à l'erreur.

XIII. J'ai fait voir, si je ne me trompe, que l'âme n'est sujette à aucune dissolution. Il ne me reste plus rien à faire, si ce n'est de confirmer par autorité les raisons que j'en ai rapportées. Je n'emploierai point maintenant pour cet effet le témoignage des prophètes, dont tous les discours tendent à faire voir que l'homme est né pour servir Dieu, et pour mériter l'immortalité en le servant; mais je produirai des auteurs que ceux qui rejettent la vérité n'oseraient récuser. Mercure Trismégiste, devinant la nature de l'homme, dit : « que Dieu le fit en partie mortel et en partie immortel, et qu'il le mit comme entre l'essence éternelle et immuable, et les essences sujettes au temps et au changement, afin qu'il pût tout voir et tout admirer. » Mais parce que quelqu'un le mettra peut-être au nombre des philosophes, bien qu'il ait été mis au nombre des dieux, et qu'il soit honoré comme tel par les Égyptiens, et qu'il prétendra que son autorité n'est pas plus grande que celle de Platon ou de Pythagore, j'apporterai un témoignage plus considérable. Un habitant de Polis, ayant consulté Apollon de Milet et lui ayant demandé si l'âme survivait au corps, ou si elle finissait avec lui, il répondit en ces termes :

Pendant que l'âme est enfermée dans le corps, elle est sujette aux maladies et à la mort ; mais dès qu'elle en est délivrée et qu'elle est montée au ciel, elle est exempte de la douleur et de toutes les incommodités de la terre.

Que dirons-nous des vers des sibylles? Ne publient-elles pas hautement la vérité que nous soutenons, quand elles déclarent que Dieu jugera les vivans et les morts. Ainsi, Démocrite, Épicure et Dicéarque se trompent, quand ils assurent que l'âme est mortelle. Ils n'oseraient parler de la sorte en présence d'un magicien qui saurait l'art de tirer les âmes de l'enfer, de les rendre visibles, et de leur faire prédire l'avenir; et s'ils l'osaient, ils seraient convaincus de la fausseté de leurs sentimens par des effets trop sensibles. Mais parce qu'ils n'ont pu découvrir la nature de l'âme, qui est en effet si subtile qu'elle échappe aux plus pénétrans, ils ont eu la témérité d'avancer qu'elle est sujette à la mort. Quel jugement ferons-nous d'Aristoxène, qui a nié que le corps eût une âme lors même qu'il est plein de vie, et qui a soutenu que ce que nous appelons âme, n'est autre chose que la puissance de sentir, qui dépend de la vigueur du corps et de la disposition des organes, de la même sorte que l'harmonie dépend des cordes et de la disposition d'un instrument de musique, ce qui est la chose la plus extravagante qu'on puisse jamais avancer. Ce philosophe avait de bons yeux à la tête, et n'en avait point à l'esprit, puisqu'il ne voyait pas qu'il avait une âme. Mais il y a eu des philosophes qui ont vu qu'il n'y a rien au monde que ce que les yeux y peuvent voir, bien que les yeux de l'esprit soient beaucoup plus perçans que ceux du corps pour découvrir des objets qui se font bien sentir, quoiqu'ils ne se laissent point voir.

XIV. Après avoir établi l'immortalité de l'âme, je crois devoir faire voir de quelle manière et en quel temps elle la reçoit, afin que ceux qui s'imaginent qu'elle a été donnée à des hommes par la volonté d'autres hommes, en reconnaissance de ce qu'ils auraient inventé l'art de cultiver la terre, ou quelque autre art utile à la société, ou de ce qu'ils auraient tué des bêtes farouches, reconnaissent l'extravagance, l'aveuglement et la corruption de leur erreur. J'ai déjà montré dans les livres précédens combien la récompense que ces services méritent est au-dessous de l'immortalité, et je le montrerai encore dans ceux-ci, afin que tout le monde reconnaisse que la vie éternelle n'est due qu'à la vertu, et qu'il n'y a que Dieu qui la donne. Ceux que l'on se persuade avoir été mis au nombre des dieux, n'avaient

leur place naturelle. Bien qu'un si rare événement fût une éclatante preuve de la puissance que Dieu employait contre les ennemis de son peuple, il ne laissait pas d'être le signe et la figure d'un miracle plus surprenant, qu'il accomplira à la fin des siècles lorsqu'il délivrera ses élus de la servitude du monde. L'Égypte fut seule frappée en ce temps-là, parce qu'il n'y avait qu'un peuple de Dieu dans les fers de cette nation. Mais comme à la fin du monde le peuple de Dieu sera répandu sur toutes les parties de la terre, et qu'il n'y en aura aucune où il ne gémisse sous l'oppression, il n'y en aura aussi aucune qui ne sente les coups par laquelle la justice divine leur rendra la liberté. Comme la désolation de l'Égypte fut alors prédite par des présages extraordinaires, la ruine du monde sera marquée par des signes prodigieux qui paraîtront dans tous les élémens. Lorsque la fin de l'univers approchera, la face des choses sera tellement défigurée, et leur état tombera, par le prodigieux accroissement de la malice dans une telle extrémité de débordemens et d'excès, que notre temps, qui semble être monté au plus haut point de la malice, peut passer en comparaison de celui-là pour un temps fort doux et pour un siècle d'or. L'honneur et la vertu seront si rares, le crime, l'impiété, l'avarice, l'intempérance si communs, que le peu qui restera de gens de bien seront la proie des méchans, exposés aux plus cruelles persécutions, accablés d'outrages, et que les méchans seront dans l'abondance de toute sorte de biens. Les lois seront universellement violées. Nul ne possédera que ce qu'il aura usurpé ou conservé par la violence. Il n'y aura plus parmi les hommes ni bonne foi, ni humanité, ni sincérité, ni honneur, ni paix ; et par une suite nécessaire, il n'y aura ni sûreté, ni police, ni repos. Toute la terre sera remplie de tumulte ; tous les pays seront ébranlés par le bruit des armes ; toutes les nations seront aux mains les unes contre les autres. Les villes voisines se feront la guerre, et l'Égypte sera inondée comme d'un fleuve de sang, et portera la première le juste châtiment de ses extravagantes superstitions. La désolation fera le tour du monde et abattra tout, comme les blés au temps de la moisson.

La cause de cette désolation sera que l'empire romain qui s'étend maintenant sur toute la terre, que cet empire si puissant (je ne le saurais dire sans horreur, mais je le dirai pourtant puisque cela doit arriver), sera détruit, que l'Occident sera réduit à la servitude et que l'Orient aura l'autorité de commander. Il ne faut pas s'étonner qu'un État qui paraît si solidement établi, qui a été élevé à un si haut point de grandeur pendant une longue suite d'années et par les exploits héroïques de tant d'illustres personnages et qu'ils ont soutenu par de si immenses richesses, ne tombe enfin en ruine. Ce qui peut être élevé par la puissance des hommes, peut être détruit par la même puissance. Ils ne peuvent rien faire qui ne soit sujet au temps et à la destruction, puisqu'ils y sont sujets eux-mêmes. Les autres empires qui avaient subsisté plus longtemps ont enfin été détruits. Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Assyriens ont autrefois étendu leur domination sur l'univers, et leur puissance s'étant évanouie, les Romains sont enfin devenus maîtres du monde. Mais plus leur élévation a été prodigieuse, plus leur chute sera funeste. Sénèque a donné élégamment des âges à la ville de Rome ; il a dit quelle avait été comme dans l'enfance sous le règne de Romulus, son fondateur ; dans la jeunesse sous les autres rois, qui ont pris le soin de l'agrandir et de l'instruire ; qu'étant presque parvenue à un âge parfait sous Tarquin, elle avait secoué le joug de son insolente domination et avait mieux aimé être gouvernée par la sage disposition des lois que par la volonté des princes. Il ajoute que cette ville s'étant trouvée comme à la fin de sa jeunesse avant la guerre d'Afrique, elle avait augmenté en force, et qu'ayant ruiné Carthage qui lui avait disputé si longtemps l'empire, elle avait étendu ses bras de tous côtés sur mer et sur terre, jusqu'à ce qu'ayant dompté tous les rois et subjugué tous les peuples, et comme épuisé, par leur défaite, la matière de ses conquêtes, elle avait tourné ses armes contre elle-même. Le temps de la guerre civile, auquel elle a déchiré ses propres entrailles, a été comme le commencement de sa vieillesse, d'où elle est retombée dans le gouvernement monarchique comme dans une seconde enfance ; car ayant alors perdu la liberté qu'elle avait autrefois acquise par les conseils et par le courage de ces vertus, elle tomba dans une si pitoyable faiblesse, qu'il semblait qu'elle ne se pouvait

seront enlevés, et il ne restera que l'autre tiers, composé de ceux qui auront été éprouvés.

XVII. Je crois devoir expliquer en détail la manière dont ces choses arriveront. Lorsque la fin des siècles sera proche, Dieu enverra un grand prophète pour attirer les hommes à sa connaissance, et lui communiquera le pouvoir de faire des miracles. Dans les pays où sa doctrine sera rejetée, il fermera le ciel, arrêtera la pluie, changera l'eau en sang, tourmentera les désobéissans et les rebelles par la soif et par la faim, et fera sortir de sa bouche un feu qui dévorera ceux qui seront assez insolens pour entreprendre de le blesser. Il convertira par ses miracles un grand nombre de personnes au culte de Dieu. Lorsqu'il aura obéi à sa volonté et exécuté ses ordres, il s'élèvera en Syrie un autre roi, produit par le mauvais esprit, qui sera le destructeur et l'exterminateur du genre humain, et qui s'étant joint à d'autres méchans princes dont j'ai parlé, dissipera avec lui le reste de ceux qui auront échappé à ses premières cruautés. Ce dernier fera la guerre au prophète de Dieu, le vaincra, le fera mourir et le laissera sans sépulture. Mais ce prophète ressuscitera le troisième jour, et sera enlevé au ciel en présence et au grand étonnement de tout le monde. Ce roi sera très-méchant, et, de plus, faux prophète, se fera appeler Dieu, et commandera qu'on l'adore comme le Fils de Dieu, et il aura le pouvoir de faire des prodiges par lesquels il trompera tellement les hommes qu'ils l'adoreront. Il commandera que le feu descende du ciel, que le soleil s'arrête dans sa course, que des images parlent; et ces prodiges, qu'il fera par sa seule parole, attireront à sa suite une foule de savans. Il s'efforcera de renverser le temple de Dieu; il persécutera le peuple innocent, et l'affliction sera plus violente qu'elle n'avait été depuis le commencement du monde. Il marquera comme des bêtes ceux qui s'approcheront de lui et qui croiront en lui, et ceux qui refuseront de recevoir sa marque, s'enfuiront sur les montagnes; ou s'ils se laissent prendre, ils souffriront des tourmens exquis, et mourront par de cruels genres de mort. Il fera envelopper les gens de bien dans les livres des prophètes, et les fera brûler de la sorte. Il aura la permission de ravager la terre l'espace de quarante-deux mois, pendant lesquels la vertu sera rejetée, l'innocence odieuse, et les gens de bien serviront comme de proie aux méchans : il n'y aura plus d'ordre, de règle et de discipline; nul ne respectera les cheveux gris des vieillards; nul n'aura pitié de la faiblesse ou du sexe des femmes, ou de l'âge des enfans. Tous les droits seront violés, et la terre sera comme exposée à un brigandage général et abandonnée au pillage. Alors les défenseurs de la vérité se sépareront des méchans et s'enfuiront dans les solitudes. Le roi impie, transporté de colère au premier bruit de cette nouvelle, pressera son armée, investira la montagne où les saints se seront retirés. Quand ils se verront entourés et poussés de toute part, ils élèveront leurs voix et imploreront le secours de Dieu, et il les exaucera, et enverra du haut du ciel un puissant roi qui les délivrera et qui défera les impies par le fer et par le feu.

XVIII. Les prophètes remplis de l'esprit de Dieu, et les devins, animés par le démon, ont également prédit que tout ce que je viens de raconter arriverait. Hydaspe, dont j'ai déjà parlé, après avoir déjoué l'injustice et la misère de ces derniers temps, dit : que les fidèles se sépareront alors des impies, élèveront les mains au ciel et imploreront le secours de Jupiter; que Jupiter jettera les yeux sur la terre, qu'il écoutera les cris des fidèles et exterminera les impies. Tout ce qu'il avance en ces endroits-là est fort vrai, à la réserve qu'il attribue à Jupiter ce qui n'appartient qu'à Dieu. C'est aussi par un mauvais artifice des démons que l'on a comprimé, que le Fils de Dieu sera envoyé par son père, pour exterminer les méchans et pour mettre les bons en liberté; ce que Mercure Trismégiste n'a point dissimulé; car dans un livre intitulé *Discours parfait,* après avoir fait un long dénombrement des malheurs que j'ai touchés, il ajoute ce qui suit : « Quand cela sera arrivé de cette sorte, mon cher Asclépius, le Seigneur, le Dieu, et le père et le créateur du premier et du seul Dieu, jetant les yeux sur la terre, opposant l'ordre de sa volonté au déréglement des hommes, et les rappelant de leur égarement, les nettoiera de leurs vices. Soit qu'il les lave par les déluges, ou qu'il les consume par le feu, ou qu'il les afflige par les maladies, il rendra au monde sa première face et son ancienne beauté. » Les sibylles en ont parlé

e ceux qui auront connu Dieu qui seront
:t dont les bonnes et les mauvaises ac-
ront mises dans la balance, afin que si
ıes sont en plus grand nombre que
vaises, ils soient récompensés par la
ce de la vie éternelle, et que si, au con-
:s mauvaises l'emportent sur les bonnes,
t condamnés au supplice. Peut-être que
ın demandera en cet endroit, comment
ıt faire que l'âme que nous supposons
:lle soit condamnée au supplice et
:n éprouve la rigueur; car si elle reçoit
nent dû à ses crimes, elle en souffrira
ıuleur, et cette douleur lui causera la
)ue si elle n'est pas sujette à la mort,
'est pas non plus à la douleur. Voici de
manière il faut répondre à cette diffi-
ue proposent les stoïciens. Les âmes
nt toujours et ne peuvent être réduites
ıt; mais celles des gens de bien étant
impassibles et bienheureuses, elles re-
ıt au ciel comme au lieu de leur origine,
elles sont enlevées dans un pays heu-
elles jouissent des plus charmans plai-
is celles des impies qui se sont souillées
désirs impurs, sont d'une condition qui
mme le milieu entre la mort et l'immor-
:lles sont sujettes à la faiblesse comme à
ladie contagieuse, où elles sont tombées
bitude trop étroite qu'elles ont entrete-
:c leurs corps; en se soumettant aux pas-
lles ont contracté des taches qui ne se
t effacer, ce qui est cause que si, d'un
les ne sont point sujettes à la mort,
u'elles sont originaires de Dieu, elles le
: l'autre aux supplices et aux tourmens,
ıue leurs péchés leur ont laissé des im-
ns qui les rendent sensibles à la douleur.
)oëte a exprimé cette pensée par ces pa-

ne n'est pas délivré de tous ses maux, quand il est
: la vie; il y a des peines qui le suivent encore après
et lors même qu'il n'est plus sur la terre, il subit le
t dû aux crimes qu'il a commis.

'oles semblent assez conformes à la vérité;
:n que l'âme disparaisse comme une va-
t qu'elle s'évanouisse comme un songe,
notre égard elle soit invisible et impal-
elle n'échappe pas pour cela aux mains
ıstice éternelle.

La puissance de Dieu est si grande qu'il se saisit sans peine des purs esprits, et les châtie comme il lui plaît. Les anges et les démons l'appréhendent, parce qu'il sait les punir d'une manière que nul discours ne peut expliquer. Il ne faut donc pas trouver étrange que les âmes, quoique immortelles, soient capables de souffrir les supplices auxquels la justice les condamne. Il est vrai que, n'ayant rien de solide ni de palpable, elles ne peuvent aussi rien souffrir de la part des corps qui sont palpables et solides. Elles sont spirituelles, mais elles n'en dépendent pas moins absolument de Dieu, dont la nature et la puissance est un pur esprit. L'Écriture nous enseigne la manière dont les impies seront punis; car, comme leurs âmes se sont souillées par les péchés qu'elles ont commis avec leurs corps, elles seront réunies à ces corps pour être punies. Les corps que Dieu leur donnera alors ne seront pas semblables à ceux que nous avons maintenant, et seront des corps d'un tempérament inaltérable et d'une condition indissoluble, qui ne seront point consumés par l'activité d'un feu éternel. Ce feu-là sera fort différent de celui que nous employons à divers usages. Le nôtre s'éteint si nous manquons de lui fournir incessamment de la matière pour l'entretenir; mais le feu que Dieu allumera pour châtier les impies sera un feu qui n'aura besoin d'aucun aliment, qui n'aura point de fumée, et qui aura la pureté et la fluidité de l'eau. Il n'est pas porté en haut par une force étrangère, comme le nôtre, que les parties terrestres et les vapeurs grossières dont il est mêlé contraignent de s'élever vers le ciel par un mouvement déréglé et inégal. Ce feu divin aura le pouvoir et de brûler les impies et de les conserver; car, se servant à soi-même d'aliment, il sera comme une image de la fable du vautour dont les poëtes ont feint que Titye était rongé sans être consumé. Il brûlera et tourmentera les corps sans les détruire. Le Sauveur jugera les justes et les fera passer par le feu. Ceux dont les péchés l'emporteront sur les vertus, ou par le poids ou par le nombre, seront légèrement touchés par la flamme. Mais ceux dont la vertu sera parfaite n'en sentiront aucune atteinte, parce qu'ils ont eu eux une force secrète qui les garantira. Ce feu, qui a reçu de Dieu le pouvoir de tourmenter les coupables, respectera les innocens. Que personne cependant ne s'imagine que les âmes

soient jugées incontinent après leur mort; elles seront toutes gardées dans une vaste prison jusqu'à ce que le souverain juge vienne les examiner. Il donnera alors l'immortalité en récompense à ceux dont l'innocence aura été reconnue; et pour celles qui auront été convaincues de leurs crimes, il les privera de la résurrection, et les jettera dans une région obscure où elles souffriront les supplices qu'elles méritent.

XXII. Quelques-uns, qui ne savent pas d'où les poëtes ont pris ce que je viens de dire, jugent que l'exécution en est impossible, et prennent ces récits pour des contes faits à plaisir. Il y a d'autant moins de sujet de s'étonner de leur sentiment, que les poëtes, qui ont traité cette matière, l'ont fort déguisée et en ont altéré la vérité; car, bien qu'ils aient été plus anciens que les historiens, que les orateurs et que les autres écrivains, néanmoins parce qu'ils n'étaient pas instruits des mystères de Dieu, et qu'ils n'avaient qu'une idée fort grossière et fort confuse de la résurrection, ils en ont parlé d'une manière fort imparfaite, et comme d'une imagination fabuleuse; ils ont même témoigné qu'ils n'en avaient point de preuve certaine, et qu'ils ne suivaient qu'un bruit vague et qu'une opinion douteuse. C'est ainsi que Virgile, voulant comme s'excuser de ce qu'il en avançait, a demandé permission de raconter ce qu'il avait appris par le rapport d'autrui. Ainsi, bien qu'ils aient en quelque sorte altéré la vérité, ce qu'ils ont avancé ne laisse pas d'y être d'autant plus conforme dans le fond, que cela s'accorde avec les prédictions des prophètes, ce qui nous suffit pour former une preuve invincible. Il faut pourtant avouer que leur erreur n'est pas sans fondement; car, comme les prophètes publiaient sans cesse que le Fils de Dieu jugerait les hommes après leur mort, les poëtes, qui ne connaissaient point d'autre souverain seigneur du ciel que Jupiter, ont dit que son fils jugerait dans les enfers. Ils n'ont pas néanmois attribué ce pouvoir-là à Apollon, à Bacchus ou à Mercure, qui passent pour des dieux du ciel, mais ils l'ont attribué ou à Minos, ou à Éaque, ou à Radamante. Ils ont corrompu par une licence poétique ce qu'ils avaient appris; et ces bruits vagues et confus qui ont couru parmi le peuple, ont altéré la vérité. Ils se sont trompés, quand ils ont dit que les morts ressusciteront après qu'ils auront passé mille ans dans les enfers. Voici comment Virgile en parle :

Lorsque les âmes ont passé mille ans dans les enfers, elles sont conduites au fleuve de l'Oubli, afin qu'elles soient ententes de retourner sur la terre et de rentrer dans des corps.

Leur méprise est, en ce qu'ils ont dit, que les morts ressusciteront mille ans après leur mort, au lieu qu'ils ressusciteront pour régner mille ans avec Dieu, qui descendu pour purifier le monde, pour donner une nouvelle vie aux âmes des justes, pour réparer leurs corps et pour les mettre en possession d'une félicité éternelle. Tout ce qu'ils ont débité est véritable, à la réserve du fleuve de l'Oubli, qu'ils n'ont inventé que pour qu'on ne leur demandât pas pourquoi les âmes ne se souviennent plus dans les enfers de la vie qu'elles ont menée sur la terre, des emplois qu'elles y ont eus, et des actions qu'elles y ont faites. Cependant cette doctrine paraît incroyable, et on s'imagine que c'est une fable inventée par une licence poétique. Quant à nous, lorsque nous expliquons le mystère de la résurrection, et que nous assurons que les âmes n'oublient point en l'autre vie ce qu'elles ont fait en celle-ci, et qu'elles conserveront un souvenir de ce sentiment, on nous fait une autre objection, qui est que : depuis tant de siècles personne n'est encore ressuscité pour confirmer notre doctrine par un exemple. Mais il est aisé de leur répondre: que la résurrection ne peut arriver pendant un siècle où l'injustice règne encore; où les meurtres sont commis en trahison par le poison, par le fer et par le feu; où la vertu est noircie pas les médisances, déshonorée par les injures, chargée de chaînes et condamnée aux plus rigoureux supplices; où l'innocence est si odieuse que tous ceux qui veulent suivre Dieu, non-seulement deviennent l'objet de la haine publique, mais sont encore chargés de toutes sortes d'outrages, tourmentés par de nouveaux genres de supplices, et contraints, par la plus barbare de toutes les cruautés, à rendre un culte religieux à des dieux faits par la main des hommes, sans qu'on puisse trouver aucun prétexte de raison pour couvrir cette violence. Faut-il ressusciter, pour souffrir tant d'indignes traitemens, et reprendre une vie où l'on ne peut trouver de sûreté! Puisque les justes sont si fort méprisés en ce monde, et qu'ils en sont si souvent enlevés par les méchans, que pourraient

attendre ceux qui sortiraient de leurs tombeaux pour y revenir? Ils seraient sans doute exterminés à l'heure même, de peur que leur présence et leurs discours ne ruinassent la superstition païenne et n'attirassent toutes les nations au culte d'un seul Dieu. La résurrection ne doit donc arriver que quand le crime aura été détruit, et quand rien ne pourra empêcher que ceux qui ressusciteront ne mènent une vie parfaitement heureuse. Il n'y a eu que les misères de cette vie qui aient donné occasion aux poëtes d'inventer le fleuve de l'Oubli, de peur que les âmes ne refusassent de retourner sur la terre, quand elles se souviendraient de tout ce qu'elles y auraient souffert. Voilà pourquoi Virgile a demandé :

S'il est possible qu'il y ait des âmes qui veuillent bien rentrer dans des corps après en être une fois sorties, et d'où leur vient un si étrange désir de jouir encore de la vie.

Comme ils ne savaient de quelle manière cela devait arriver, ils ont cru que les âmes renaîtraient, et retourneraient comme à une seconde enfance. C'est par la même occasion que Platon, discourant sur la nature de l'âme, a dit : que, par la facilité et par la vitesse avec lesquelles les enfans apprennent, il est aisé de reconnaître que l'âme est immortelle et divine; de sorte qu'ils semblent renouveler plutôt d'anciennes idées qu'en acquérir de nouvelles; en quoi ce savant homme est tombé d'une manière fort ridicule dans les imaginations des poëtes.

XXIII. Les âmes ne renaîtront point, parce qu'il est impossible qu'elles renaissent; mais elles ressusciteront, seront revêtues de leurs corps par un effet de la puissance de Dieu, conserveront le souvenir de leurs actions, et, jouissant d'une abondance incroyable de biens célestes, rendront grâces à Dieu de ce qu'il aura éloigné d'elles tous les maux, et de ce qu'il les aura appelées à une vie et à un empire qui n'auront point de bornes, non plus que l'éternité. Les philosophes ont entrepris de parler de la résurrection; mais la doctrine qu'ils ont eue sur ce sujet n'a pas été moins corrompue que celle des poëtes. Pythagore a prétendu que les âmes passent en de nouveaux corps; mais il est inexcusable en ce qu'il les fait passer dans des corps de bêtes d'abord, et en des corps d'hommes ensuite, et en ce qu'il assurait que la sienne avait autrefois animé le corps d'Euphorbe. Chrysippe, que Cicéron dit être comme une colonne qui soutient la galerie des stoïciens, en a jugé plus raisonnablement lorsque, parlant du renouvellement du monde dans le livre qu'il a composé *de la Providence*, il a écrit ce qui suit : « Les choses étant telles que je viens de les représenter, il est clair qu'il n'est pas impossible que, quand nous serons morts, nous retournions après un certain cercle d'années à l'état où nous sommes aujourd'hui. » Mais laissons-là l'autorité des hommes pour écouter celle de Dieu. Voici ce que dit la sibylle :

Il n'y a point de foi maintenant parmi les hommes ; mais lorsque Dieu les jugera, et qu'il distribuera aux bons et aux méchans les récompenses et les châtimens qu'ils auront mérités, les méchans tomberont dans le feu et reconnaîtront la justice de leur condamnation ; les gens de bien, au contraire, demeureront encore sur la terre et y jouiront de l'honneur et de la gloire.

Puisque les prophètes, les devins, les poëtes et les philosophes, conviennent de la résurrection des morts, que personne ne nous demande de quelle manière elle se pourra faire. On ne saurait rendre raison des ouvrages de Dieu. Il faut croire qu'ayant bien su créer l'homme, il saura bien le réparer.

XXIV. J'ajouterai maintenant ce qui suit : Le Fils du Dieu suprême viendra juger les vivans et les morts, selon le témoignage de la sibylle qui dit :

Que toute la terre sera remplie de confusion, et que le souverain juge montera sur son tribunal pour juger le monde.

Lorsqu'il aura exterminé l'injustice, qu'il aura jugé tous les hommes, et qu'il aura ressuscité ceux qui auront été justes dès le commencement, il demeurera pendant mille ans parmi les hommes qu'il gouvernera avec une parfaite équité. C'est ce que la sibylle, transportée d'une sainte ferveur, a exprimé de cette sorte :

Mortels, écoutez avec attention ce que je vous dis ; c'est que le Seigneur régnera sur la terre.

Ceux qui seront en ce temps-là en vie ne mourront point; mais ils mettront au monde pendant mille ans une multitude infinie d'enfans, qui seront saints et agréables à Dieu. Ceux qui auront été ressuscités présideront en qualité de juges à ceux qui seront demeurés en vie. Toutes les nations ne seront pas absolument détruites : quelques-unes seront

réservées pour servir de matière aux victoires que Dieu accordera aux justes et d'ornement à leur triomphe, et pour être réduites à une éternelle servitude. Le prince des démons et l'auteur de tous les maux sera chargé de chaînes et gardé dans les prisons de l'empire céleste, durant les mille ans pendant lesquels la justice régnera sur la terre, afin qu'il ne puisse nuire aux personnes de piété. Lorsque le Fils de Dieu sera arrivé, les gens de bien seront assemblés de toutes les parties de l'univers, et lorsque le jugement sera achevé, leur ville sainte sera fondée au milieu de la terre, où le Seigneur qui l'aura fondée demeurera lui-même avec les gens de bien. La sibylle décrit cette ville, en disant :

Que Dieu l'a lui-même fondée, et qu'il l'a rendue plus éclatante que le soleil ni la lune, et les autres astres.

Les ténèbres dont le ciel était couvert seront dissipées, et le soleil et la lune recevront une lumière, qui ne souffrira plus de diminution. La splendeur du soleil sera sept fois plus éclatante qu'elle n'est maintenant. La terre produira une abondance incroyable de fruits, sans que personne ait la peine de la cultiver. Le miel sortira des plus durs rochers; on verra couler des ruisseaux de vin et des fleuves de lait; enfin l'univers, délivré de la domination de l'erreur et de l'impiété, sera comme transporté de joie. Les bêtes les plus féroces ne se nourriront plus de sang. Les oiseaux ne fondront plus sur leur proie; tous les animaux seront doux et paisibles; les lions demeureront dans l'étable avec les troupeaux; les loups n'enlèveront plus les brebis; les chiens n'iront plus à la chasse; les éperviers ni les aigles ne nuiront plus; les enfans joueront avec les serpens; enfin on verra en ce temps-là une fidèle image de tout ce que les poëtes ont feint être arrivé au siècle d'or, sous le règne de Saturne. La façon de parler figurée des prophètes qui expriment les choses à venir comme si elles étaient déjà passées, a été cause que les poëtes se sont trompés. Les prophètes étaient inspirés de Dieu et voyaient les choses qu'il leur révélait, comme si elles eussent été présentes. Lorsque leurs prédictions ont été publiées, ceux qui n'avaient point de connaissance des secrets de Dieu ont cru qu'elles avaient été accomplies aux siècles passés, bien qu'il soit vrai qu'elles ne peuvent être accomplies pendant l'autorité absolue et le pouvoir de commander est entre les mains des hommes. Mais quand les religions profanes auront été abolies, que les crimes seront bannis, et que la terre sera soumise à l'obéissance de Dieu :

Les pilotes abandonneront les vaisseaux, et les marchands renonceront au commerce. Il n'y aura point de terre qui ne porte de lui-même toutes sortes de fruits, sans que les hommes aient eu la peine de le cultiver. Les moissons jaunissent dans les campagnes, les raisins pendront aux buissons, et le miel coulera des chênes. On ne teindra plus la laine, et la toison prendra sur le dos des brebis toutes sortes de couleurs. Les chèvres retourneront à la bergerie pleines, et les troupeaux n'appréhenderont plus la rencontre des lions.

Il semble que Virgile ait eu dessein en quelque endroit d'imiter la sibylle de Cumes. Voici ce que celle d'Érythrée a dit sur le même sujet :

Alors les loups paîtront avec les brebis sur les mêmes lieux, les lynx avec les chevraux, les ours avec les bœufs; les lions mangeront la paille dans l'étable; les enfans écraseront les serpens.

En un autre endroit, elle représente en ces termes l'abondance dont Dieu favorisera les hommes :

Dieu, dit-elle, comblera les hommes de joie. La terre produira toutes sortes d'arbres, et ces arbres porteront une merveilleuse diversité de toutes sortes de fruits. On verra des fleuves comme des fleuves de vin, de miel et de lait.

Une autre en a parlé de cette sorte :

Il n'y aura que la terre habitée par les gens de bien qui aura une si heureuse fertilité, et où l'on verra couler du creux des rochers.

Les hommes vivront en ce temps-là dans une profonde paix et dans l'abondance de toutes choses. Ils régneront avec Dieu, et les peuples des nations les plus éloignées viendront adorer le grand roi, dont le nom sera vénérable par tout l'univers, et lui feront des présens.

XXV. Voilà ce qui a été prédit par les prophètes. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de rapporter leurs paroles; et d'ailleurs j'aurais trop engagé à un travail presque infini, et j'ai déjà trop augmenté mon ouvrage, en amassant une quantité de passages conformes les uns aux autres, et dont la répétition aurait été fort ennuyeuse. J'ai de plus été persuadé que ce serait un avantage considérable à la cause que je défends, d'employer plutôt le témoignage des étrangers que celui des auteurs de notre

parti, et de faire voir que nos ennemis ont entre leurs mains des preuves de la vérité qu'ils refusent de reconnaître. Si quelqu'un veut s'instruire solidement, qu'il aille à la source de ces auteurs sacrés, et qu'il puise dans leurs ouvrages une doctrine plus ample et plus merveilleuse que celle que j'ai renfermée dans celui-ci. On demandera peut-être, quand toutes ces choses que j'ai racontées arriveront. J'ai déjà fait voir qu'il est absolument nécessaire qu'à la fin des six mille ans l'état du monde soit changé, et qu'il paraît par les signes qui, selon les prédictions des prophètes, précéderont ce changement, que le temps en est fort proche. Ceux qui ont écrit sur la chronologie, et qui ont supputé, tant selon l'autorité de l'Écriture que selon celle des historiens profanes, les années qui se sont écoulées depuis le commencement du monde, ont apporté des preuves très-solides de ce que j'avance. Quoiqu'il y ait quelque différence dans la manière de compter de ces auteurs, il semble pourtant que la fin des siècles ne peut être éloignée de plus de deux cents ans. Il paraît aussi visiblement que le monde est menacé d'une ruine prochaine; et la seule circonstance qui peut diminuer notre crainte est que la ville de Rome subsiste encore dans un état florissant. Mais quand cette capitale de l'univers aura été renversée, et qu'elle ne sera plus qu'un amas de ruines, il ne restera plus aucune raison de douter que la fin des siècles ne soit arrivée. Cette seule ville soutient et conserve tout. C'est pourquoi, si les ordres et les décrets de Dieu peuvent être différés, nous le devons prier que l'abominable tyran qui doit commettre tant de crimes et éteindre cette lumière, dont l'absence sera suivie de la ruine de l'univers, ne vienne pas sitôt. Continuons la description de ce qui doit arriver ensuite.

XXVI. J'ai déjà dit que le prince des démons sera lié, au commencement du règne des saints; mais il sera délié et mis en liberté à la fin des mille ans de ce règne, et des sept mille du monde. Mais il soulèvera les peuples et les excitera à prendre les armes contre les saints, et à mettre le siége devant leur ville avec des troupes innombrables. Ce sera pour lors que les derniers effets de la colère de Dieu sur les peuples éclateront, et qu'il exterminera jusqu'au dernier d'entre eux. Il ébranlera la terre avec une si horrible violence, que les montagnes de Syrie en seront brisées, que les collines demeureront comme suspendues, et que les murailles et toutes les villes tomberont à terre. Dieu arrêtera le soleil dans l'espace de trois jours, et augmentera de telle sortes a chaleur, que les impies et les rebelles en seront brûlés. Il fera tomber sur eux une pluie de soufre, une grêle de pierres enflammées et des gouttes de feu; leurs forces seront comme fondues par l'excès de la chaleur; leurs corps seront brisés par la grêle; ils se tueront les uns les autres par l'épée, de sorte que les montagnes seront remplies de corps morts, et les campagnes couvertes d'os. Le peuple fidèle sera caché dans les cavernes pendant ces trois jours, jusqu'à ce que la colère de Dieu contre les nations éclate dans le dernier jugement. Quand les justes sortiront de leurs retraites, ils trouveront une quantité d'ossemens et de cadavres. La trace des impies sera effacée, et il ne restera plus sur la terre d'autre nation que celle qui sera soumise à Dieu. Sept ans se passeront sans que l'on coupe les arbres, et au lieu de brûler du bois, on brûlera les armes des nations vaincues; la guerre sera suivie d'une paix éternelle. Lorsque les mille ans seront accomplis, Dieu réparera le monde, pliera le ciel, changera la terre, donnera aux hommes la forme des anges, les rendra blancs comme la neige, et recevra pendant toute l'éternité leur culte et leurs sacrifices. Ce sera en ce temps-là qu'arrivera la seconde et la générale résurrection où les impies seront tirés de leurs tombeaux, pour être condamnés à un supplice éternel. Ces impies sont ceux qui ont adoré des idoles faites par la main des hommes, et qui n'ont point connu le Seigneur et le créateur du monde, ou qui l'ont renoncé. Leur prince sera pris avec ses ministres, et condamné au feu éternel avec toute la foule des impies, en présence des anges et des saints.

Voilà la doctrine des prophètes que les chrétiens suivent; voilà notre sagesse, qui passe pour folie et pour vanité dans l'esprit de ceux qui rendent un souverain culte à des créatures qui ne sont que faiblesse, et qui sont encore attachés à la fausse philosophie du siècle. Ce qui augmente leur hardiesse, est que nous n'avons pas accoutumé de défendre publiquement nos sentimens, et que nous obéissons au commandement que

Dieu nous fait de respecter ses mystères dans le silence, de les conserver dans le secret de notre conscience, et de n'entrer jamais en dispute avec ces profanes qui ont l'insolence d'attaquer Dieu et sa religion, non pour s'instruire, mais pour insulter et pour faire des railleries outrageuses et sanglantes. Les mystères doivent être cachés avec une grande fidélité, et principalement par ceux qui ont, comme nous, le nom de fidèles. Cependant, les impies prenant notre silence pour l'effet d'une mauvaise conscience, inventent d'horribles calomnies contre les personnes les plus innocentes et les plus honnêtes, et ajoutent volontiers foi à ces calomnies qu'ils ont inventées. Mais ces faux bruits sont entièrement dissipés, très-saint empereur, depuis que le souverain Seigneur du monde vous a suscité pour rétablir la justice et pour conserver le genre humain. Maintenant que vous gouvernez l'empire romain avec une si haute sagesse et une si parfaite équité, les serviteurs de Dieu ne sont plus traités comme des scélérats et des impies. Maintenant que la vérité est découverte, et qu'elle paraît avec éclat, on n'accuse plus d'injustice ceux qui s'efforcent de garder la justice avec toute l'exactitude qui leur est possible, on ne nous reproche plus le nom de Dieu, et on ne dit plus que nous n'avons point de religion, nous qui sommes seuls dans la religion véritable, parce que nous méprisons les images des morts et que nous adorons un Dieu vivant. La souveraine providence vous a élevé au comble de la grandeur humaine, parce que vous êtes capable de réparer, par votre piété, les fautes des autres princes, et de pourvoir à la conservation de vos sujets avec une bonté paternelle, de chasser loin de l'empire les méchans que Dieu vous a livrés entre les mains pour faire voir à tout le monde en quoi la véritable majesté consiste. Ceux qui ont voulu abolir le culte de Dieu pour maintenir l'impiété et la superstition, ont été exterminés, au lieu que vous qui aimez sincèrement Dieu et qui soutenez généreusement ses intérêts, vous trouvez la prospérité et le bonheur, la réputation et la gloire à la suite de toutes vos entreprises. Ils ont porté et portent encore le châtiment dû à leurs crimes, au lieu que vous êtes garanti de toute sorte de périls, par la toute-puissante main de Dieu, et que vous jouissez sans trouble de l'autorité souveraine. Le souverain Seigneur a de l'univers vous a choisi entre tous les autres pour travailler à l'établissement de la religion, parce que vous les surpassez par l'éminence de votre vertu. Les impies dont je parle ont eu peut-être quelque apparence d'innocence: car ils n'en pouvaient avoir la réalité puisqu'ils ne connaissaient point Dieu qui en est l'unique principe, au lieu que l'inclination qui vous porte naturellement au bien, soutenue par la foi et par la piété chrétienne, vous a donné une justice et une sainteté accomplie. Vous êtes sans doute fort propre à servir de ministre à Dieu, dans le dessein qu'il avait de réformer les abus des hommes. C'est pourquoi nous le prions sans cesse de vous conserver, vous qui conservez l'État, et qui inspirez le désir d'aimer toujours son nom, ce qui sera une source de bonheur pour vous, et de repos pour les peuples.

XXVII. Puisque j'ai achevé les sept livres que j'avais entrepris, et que je suis heureusement arrivé à la fin de mon ouvrage, il ne me reste plus rien que d'exhorter tout le monde à embrasser la véritable religion, et en même temps la sagesse, dont l'effet est l'exercice est de mépriser les biens de la terre, de fuir les attraits des plaisirs, et de renoncer aux erreurs pour obtenir le trésor incorruptible des récompenses éternelles. C'est un bonheur inestimable d'être délivré des misères de la vie présente, et d'aller à ce juge d'une équité souveraine, et à ce père d'une bonté infinie, qui nous donnera le repos au lieu du travail, la vie au lieu de la mort, la clarté au lieu des ténèbres, les biens du ciel dans l'éternité au lieu de ceux de la terre et du temps, et enfin une récompense à laquelle les peines que nous trouvons ici-bas dans la pratique des vertus chrétiennes, n'ont aucune proportion. C'est pourquoi, si nous souhaitons parvenir au plus haut point de la sagesse et du bonheur, nous devons nous résoudre à supporter non-seulement les travaux dont parle Térence, comme sont ceux de moudre au moulin, d'être battus, d'avoir les fers aux pieds, mais endurer les prisons, les fers, les supplices, les douleurs et la mort même, dans l'assurance où nous sommes que, comme il n'y a point de plaisir sur la terre qui ne soit accompagné de quelque peine, il n'y a point aussi de vertu qui ne soit suivie de sa récompense. Tout le monde doit donc tâcher de

prendre le bon chemin, de pratiquer généreusement les vertus, de supporter avec patience les peines de la vie présente, dans l'espérance de recevoir un jour du soulagement. Notre père et notre Seigneur, qui a créé le ciel et l'a posé sur des fondemens inébranlables, qui y a attaché le soleil et les autres astres, qui a suspendu la terre sur son propre poids, et l'a comme fortifiée par les montagnes et entourée de la mer, qui a tiré du néant tout ce qu'il y a dans le monde, ayant reconnu les erreurs et les égaremens des hommes, leur a envoyé un chef et un conducteur pour leur montrer le chemin de la vertu. Suivons-le et obéissons-lui, parce que comme a dit Lucrèce :

Il a purgé nos esprits des erreurs par la vérité de ses discours ; il a arrêté l'inconstance de nos désirs et la vanité de nos craintes ; il nous a découvert le souverain bien où nous devons tendre, et le chemin par où nous y devons arriver.

Il ne s'est pas contenté de nous montrer le chemin; il l'a tenu le premier, et a marché devant nous, de peur que les difficultés qui s'y rencontrent ne nous frappassent d'effroi. Abandonnons, s'il est possible, le chemin qui nous trompe et qui nous perd, et où la mort se cache sous les attraits de la volupté. Plus nous sommes avancés en âge et plus le jour auquel nous partirons de ce monde, nous paraît proche, plus nous devons nous préparer à paraître sans tache et sans péché devant notre juge, bien loin d'imiter l'aveuglement de ceux qui, quand ils se sentent menacés d'une mort prochaine, par les incommodités de la vieillesse et par la diminution de leurs forces, prennent cette menace pour un avertissement de se hâter de jouir des plus doux et des plus agréables plaisirs. Que chacun se retire de ce bourbier pendant qu'il en a le moyen, et qu'il se tourne de tout son cœur vers Dieu, afin qu'il puisse attendre en assurance le jour auquel le souverain Seigneur de l'univers jugera des actions et des pensées de tous les hommes. Que non-seulement il méprise, mais encore qu'il fuie tout ce que l'on recherche ici-bas, et qu'il préfère son salut à tous les biens dont la possession est incertaine, passagère et trompeuse. Ils passent et changent sans cesse, et s'échappent d'entre nos mains plus vite qu'ils n'y sont tombés. Quand nous les retiendrions durant toute notre vie, il faudrait les quitter au moins à la mort : nous ne saurions emporter que l'innocence et la vertu. Celui-là paraîtra fort riche devant Dieu, qui paraîtra avec la continence, avec la miséricorde, avec la patience, avec la charité, avec la foi : c'est une succession qui ne peut nous être ôtée, ni donnée à un autre à notre préjudice. Qui est-ce qui veut la posséder ? Que ceux qui ont faim s'approchent, et ils seront rassasiés d'un aliment céleste qui contentera leur appétit. Que ceux qui ont soif s'approchent, et qu'ils puisent de l'eau du salut dans une source qui ne tarit jamais. Cet aliment et cette eau du ciel rendent la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la voix aux muets, l'usage des pieds et des jambes aux boiteux, la sagesse aux insensés, la santé aux malades, la vie aux morts. Notre souverain et équitable juge tirera de l'obscurité du tombeau ceux qui auront eu le courage de fouler aux pieds les corruptions de la terre. Que personne ne mette sa confiance dans les richesses, dans les dignités, ni même dans l'autorité souveraine : tous ces avantages du siècle ne sauraient nous procurer l'immortalité ; car celui qui aura renoncé aux priviléges de la condition humaine, et qui en s'attachant aux biens présens se sera roulé sur la terre, sera châtié comme un déserteur de son seigneur et de son père. Travaillons donc sérieusement à acquérir l'innocence qui nous accompagnera jusqu'au trône de Dieu. Combattons cependant sous ses enseignes et pour son service, tant que notre âme animera notre corps. Veillons et demeurons en sentinelle. Résistons généreusement contre les ennemis qui nous sont connus, afin que les ayant vaincus, nous recevions de la main de Dieu la récompense qu'il nous a promise.

DE LA COLÈRE DE DIEU.

I. J'ai souvent remarqué, mon cher Donat, qu'il y a plusieurs personnes, et même des philosophes, qui croient que Dieu n'entre jamais en colère. La raison de leur sentiment est, ou que Dieu ne fait que du bien, et qu'il ne convient point à une puissance aussi grande et aussi excellente que la sienne de faire du mal; ou qu'il n'a aucun soin des choses d'ici-bas, et, par une suite nécessaire, aucune inclination à nous faire ni du mal ni du bien. Comme cette erreur est très-dangereuse et qu'elle ne tend à rien moins qu'à renverser tout l'ordre de la vie humaine, j'ai cru la devoir réfuter, de peur qu'elle ne vous surprenne et que le nom de ceux qui se vantent d'être fort savans ne vous engage à la suivre. Ce n'est pas que j'aie la présomption d'avoir compris la vérité par la force de mon esprit; mais c'est que je fais profession de suivre la doctrine que Dieu, qui seul sait tout et qui révèle ses secrets comme il lui plaît, a eu la bonté de nous enseigner. Les philosophes, qui n'avaient rien appris de cette doctrine, ont cru qu'ils pouvaient découvrir d'eux-mêmes ce qu'il y avait de plus caché dans la nature; ce qu'il est pourtant certain qu'ils ne pouvaient faire, parce que, tant que l'âme est enfermée dans le corps comme dans une prison, elle n'a qu'une connaissance fort imparfaite; et qu'une des principales différences qu'il y ait entre Dieu et l'homme, c'est que, au lieu que Dieu a une science parfaite, l'homme n'a que l'ignorance en partage. Ainsi, pendant que nous vivons dans un corps mortel, nous avons besoin d'une lumière pour dissiper les ténèbres qui nous environnent, et cette lumière-là est Dieu même. Quiconque l'aura reçue dans son cœur pénétrera le secret de la vérité. Mais dans l'éloignement de Dieu et de sa doctrine céleste, il n'y a qu'ignorance et qu'erreur. C'est pourquoi Socrate, qui était le plus savant des philosophes, voulant confondre la présomption des [illegible] croyaient savoir quelque chose, disait qu'il ne savait rien, si ce n'est : qu'il ne savait rien. Il avait reconnu que toute la philosophie n'avait rien de certain ni de véritable. Et ce n'était pas par le seul dessein d'abaisser les autres qu'il en jugeait de la sorte, mais c'est qu'en effet il avait comme entrevu la vérité. C'est pourquoi, lorsqu'il fut accusé et réduit à la nécessité de se défendre, il déclara, selon le rapport de Platon, qu'il n'y avait point de sagesse parmi les hommes, railla, méprisa et rejeta toute la doctrine d'où les philosophes tiraient vanité, et protesta que, pour lui, il faisait profession de ne rien savoir. Que s'il n'y a point de sagesse ni de science parmi les hommes, comme Socrate l'enseigne et comme Platon le témoigne, il est clair qu'il n'y en a que dans Dieu. Il faut donc tâcher de le connaître et de trouver la vérité en le trouvant. Il est le créateur de l'univers, qui ne peut être vu par les yeux du corps et qui ne peut être découvert qu'à peine par ceux de l'esprit. La religion est attaquée de plusieurs manières par ceux qui n'ont pas pu parvenir à la sagesse ni comprendre les saints mystères.

II. Il y a plusieurs degrés par où l'on monte au palais de la vérité; mais il n'est pas aisé de monter jusqu'au haut, parce que plusieurs, éblouis de l'éclat qui l'environne, chancellent et tombent à la renverse. Le premier degré est de reconnaître la fausseté de la superstition païenne, et de rejeter l'impiété du culte que l'on rend à des dieux faits de la main de l'homme. Le second est de savoir qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a créé le monde et qui le gouverne. Le troisième est de connaître l'ambassadeur et le ministre qu'il a envoyé sur la terre pour nous délivrer de nos erreurs et pour nous instruire de la vérité. Il est aisé, comme je viens de le dire, de tomber sur ces degrés, à moins que l'on ne prenne garde de s'y tenir ferme. Ceux qui reconnaissent la fausseté de la religion des païens et qui mépri-

sent les idoles faites de terre et d'autres matières fragiles, et qui, au lieu de se tourner vers Dieu, qu'ils ne connaissent point, se tournent vers les élémens, qu'ils admirent; ceux qui adorent le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune et les étoiles, tombent dans le premier degré. J'ai réfuté l'ignorance de ces premiers dans le second livre des *Divines institutions*. Ceux qui avouent qu'il n'y a qu'un Dieu, et qui, trompés par les faux raisonnemens des philosophes, ont des sentimens indignes de sa grandeur, et nient qu'il ait ou aucune figure ou aucune affection, tombent dans le second degré. Enfin, ceux qui connaissent l'envoyé de Dieu et qui savent qu'il a élevé un temple immortel et divin, et qui cependant ou ne le reçoivent point, ou le reçoivent d'une autre manière que la foi ne veut qu'on le reçoive, sont ceux qui tombent dans le troisième degré. J'ai déjà réfuté ces derniers dans le quatrième livre du même ouvrage et les réfuterai encore plus au long lorsque je répondrai aux objections de toutes les sectes qui par la vanité de leurs disputes se sont éloignées de la vérité. Je ne parlerai en cet endroit que de ceux qui tombent dans le second degré par les mauvais sentimens où ils sont touchant la nature divine. Il y en a parmi eux qui croient que Dieu ne fait du bien à personne et qu'il n'entre point en colère, mais qu'il goûte la douceur d'un profond repos et d'une parfaite sûreté dans la possession d'une félicité immuable et éternelle. D'autres lui ôtent les mouvemens de la colère et lui laissent l'inclination à faire du bien, parce qu'ils croient qu'il n'y a rien de si conforme à sa nature que d'aider et de secourir, ni de si contraire à la même nature que de nuire. Ainsi tous les philosophes demeurent d'accord que Dieu n'entre point en colère, mais ils ne demeurent pas tous d'accord qu'il n'ait pas l'inclination de faire du bien. Pour mettre quelque ordre dans cette matière, il faut dire : que le désir de la vengeance et le désir de faire du bien étant deux désirs contraires, ou il faut laisser à Dieu le désir de la vengeance et lui ôter le désir de faire du bien, ou lui ôter l'un et l'autre; ou bien il faut lui ôter le désir de la vengeance et lui donner le désir de faire du bien, ou bien il ne lui faut ôter ni l'un ni l'autre de ces deux désirs. Il n'y a point de milieu, et il faut nécessairement que la vérité que nous cherchons se rencontre dans quelqu'une de ces propositions. Examinons-les donc en particulier afin que la suite de notre discours nous conduise à la vérité.

III. Pour ce qui est de la première partie de la division que nous avons faite, personne n'a jamais dit que Dieu soit capable d'entrer en colère et de venger les injures qu'on lui fait, mais qu'il n'est point sensible aux honneurs qu'on lui rend et qu'il n'en donne point de récompense. En effet il n'y a rien de si contraire à la nature de Dieu que d'avoir le pouvoir de nuire et de n'avoir pas celui de secourir. Aussi, quel moyen, ou même quelle espérance resterait-il aux hommes d'être sauvés, si Dieu ne pouvait faire que du mal? Cette majesté si vénérable perdrait l'autorité que les juges ont de pardonner et d'absoudre, et serait réduite à la condition d'un exécuteur dont l'unique fonction est de punir. Puisque nous voyons qu'il n'y a pas seulement du mal dans le monde, mais qu'il y a aussi du bien, il faut que, si Dieu n'en est pas l'auteur, il y ait quelque autre qui le soit. S'il y en a quelqu'un, qui est-il? Comment est-ce qu'il s'appelle? Et pourquoi celui qui nous fait du mal nous est-il plus connu que celui qui nous fait du bien? Mais, s'il ne peut y avoir d'autre principe que Dieu, c'est une extravagance ridicule d'avancer que sa puissance, dont la bonté est égale à la grandeur, nuise toujours et ne serve jamais. Aussi cette extravagance a-t-elle paru si insoutenable qu'elle n'est jamais entrée ni dans la bouche, ni dans la pensée de personne. Ce point étant décidé, passons aux autres, et continuons à chercher la vérité.

IV. Le point qui suit contient une maxime de l'école d'Épicure, qui est : que comme Dieu n'entre point en colère contre les crimes des hommes, aussi n'est-il point touché de leurs devoirs ni de leurs services. Épicure ayant jugé que c'était une chose indigne de la nature de Dieu de faire du mal, parce que le mal provient, pour l'ordinaire, d'un mouvement de colère et d'un désir de vengeance, il lui a ôté aussi l'inclination de faire du bien. Il a bien vu qu'on ne pouvait laisser à Dieu l'émotion de la colère et le désir de punir, sans lui laisser aussi quelque sentiment pour les bonnes actions et la volonté de leur donner la récompense qu'elles méritent. Ainsi, pour lui ôter un défaut, il lui a ôté une perfection. « C'est pour cela, dit ce philo-

sophe, que Dieu est heureux, qu'il est incorruptible et immuable; car ne se souciant de rien et n'ayant aucune peine, il n'en fait aussi à personne.» Mais, si Dieu n'a point de mouvement comme en ont tous les êtres qui ont la vie, s'il n'a pas un pouvoir plus étendu que celui des hommes, s'il n'a ni volonté, ni action, ni fonction, il n'est pas Dieu. Quelle plus digne fonction lui pourrait-on attribuer que celle de gouverner le monde, que celle de prendre soin des créatures qui ont le sentiment de la vie, et principalement des hommes, desquels dépend tout ce qu'il y a sur la terre? De quelle béatitude pourrait jouir un Dieu qui serait toujours dans un immobile repos et dans un stupide engourdissement, qui est sourd pour ceux qui le prient et aveugle pour ceux qui l'honorent? Qu'y a-t-il qui soit si digne de Dieu, qu'y a-t-il qui lui soit si propre que d'avoir une providence qui s'étende sur toutes choses? S'il ne se soucie de rien, et qu'il n'ait soin de rien, il n'a rien de la nature divine. Ce philosophe, qui lui ôte toute sa puissance et toute sa fonction, ne détruit-il pas son être? C'est pour cela que Cicéron rapporte que Posidonius disait qu'Épicure avait cru qu'il n'y avait point de dieux, et qu'il n'en avait parlé que pour éviter la haine publique, et qu'ainsi il reconnaît de bouche les dieux, mais qu'en effet il n'en reconnaît point, puisquil ne leur laisse ni fonction ni mouvement. Si cela est ainsi, qu'y avait-il de si peu sincère, et même de si captieux? ce qui est fort indigne d'un homme grave et d'un homme sage. S'il a parlé autrement qu'il ne pensait, n'était-ce pas un dissimulé, un fourbe et un fou? Mais Épicure n'était pas si fin et si rusé que de parler de la sorte à dessein de tromper. Il parlait selon sa pensée et écrivait pour laisser à la postérité un monument éternel de ses sentimens; mais il est tombé dans l'erreur, car, ayant été trompé par une fausse proposition qui lui semblait vraie, il admit les conséquences qui en étaient tirées selon les règles du raisonnement. Cette proposition est: que la colère ne convient point à Dieu. Comme elle lui paraissait certaine et indubitable, il ne pouvait refuser d'en recevoir aussi les suites, et après avoir ôté à Dieu une affection, il était obligé de lui ôter toutes les autres. Quiconque ne peut-être mis en colère ne peut aussi être apaisé. Que s'il est exempt de ces deux mouvemens, il l'est aussi de la crainte, de la joie, de la tristesse et de la compassion, l'agitation d'aucun de ces mouvemens ne convenant non plus à Dieu que celle des autres. Que s'il n'y a point d'affection dans Dieu, parce qu'il n'y a point d'affection sans quelque sorte de faiblesse, il n'y a point non plus de providence. Voilà jusqu'où ce savant homme porte son raisonnement, car il a supprimé les autres conséquences qui se tirent nécessairement de ses principes, savoir: que Dieu ne se soucie de rien et qu'il n'est rien. Il s'est comme arrêté sur ce dernier dégré, parce qu'il voyait que, s'il descendait d'avantage, il tomberait dans un précipice. Mais de quoi lui a servi ou son silence ou sa fuite, puisqu'il est tombé, malgré qu'il en eût, jusqu'au fond de l'abîme, puisqu'il a dit ce qu'il ne voulait pas dire, et puisqu'il a été emporté, par la suite nécessaire de son raisonnement, où il ne voulait point aller? Voilà jusques où conduit l'opinion de ceux qui tiennent que Dieu n'est pas capable d'entrer en colère. Mais elle n'est presque plus soutenue de personne; elle ne l'est que par un petit nombre de scélérats, qui s'imaginent en vain que par là ils se procureront l'impunité. Que s'il est faux que Dieu ne puisse ni entrer en colère ni être apaisé, passons à la troisième proposition que nous avons annoncée.

V. On croit que le sentiment que les stoïciens ont de Dieu est un peu plus supportable quand ils disent que Dieu est propice aux hommes, mais qu'il n'entre point contre eux en colère. Il faut avouer que l'on est favorablement écouté du peuple quand on soutient que Dieu n'est pas capable de cette faiblesse, de croire avoir été offensé, d'en être ému, d'en être troublé et d'en entrer en fureur. En effet, si la colère ne convient pas à un homme grave ni à un homme sage, puisqu'elle est comme une tempête qui agite l'âme et qui trouble sa tranquillité, qu'elle met l'ardeur dans les yeux, le tremblement dans la bouche, le bégayement dans la langue, la confusion, la rougeur et la pâleur sur le visage, elle convient beaucoup moins à Dieu. Que si un prince qui a une puissance de quelque étendue fait d'horribles désordres, quand il s'abandonne à la colère, s'il

répand le sang, s'il rase les villes, s'il extermine les peuples et désole les provinces, Dieu, qui dispose de l'empire de l'univers, ne le détruira-t-il pas absolument, s'il est capable d'entrer en colère? Il faut donc éloigner de lui un mal si pernicieux et si funeste. Que s'il est exempt d'un mouvement si peu réglé et si peu honnête, et qu'il ne fasse mal à personne, que reste-t-il, sinon qu'il est doux, tranquille, propice et bienfaisant? C'est ainsi qu'il sera le père commun de tous les hommes, et que l'on pourra dire véritablement d'une nature aussi excellente que la sienne, que sa bonté sera égale à sa grandeur. En effet, si parmi les hommes on loue ceux qui servent plutôt que ceux qui nuisent, ceux qui sauvent la vie plutôt que ceux qui l'ôtent, si on les chérit, si on les comble de bénédictions et si on les regarde comme des dieux, n'est-il pas juste de croire que Dieu, qui a toutes les perfections sans aucun défaut, répand continuellement ses grâces et ses faveurs sur les hommes? Il faut avouer que ce discours est spécieux et propre à s'insinuer dans l'esprit du peuple. Il est vrai aussi que ceux qui y ajoutent créance approchent de plus près que les autres de la vérité; mais ils ne laissent pas de se tromper en quelque point, pour n'avoir point fait assez d'attention sur ce sujet. Car, si Dieu n'entre point en colère contre les impies, il n'aime point les gens de bien. Ainsi ceux qui lui ôtent l'inclination de faire grâce, de même que le mouvement de la colère, parlent plus conséquemment en soutenant leur erreur, puisqu'il est certain que, dans les rencontres des objets opposés et contraires, il faut ou se porter vers tous les deux, ou ne se porter ni vers l'un ni vers l'autre. Il faut, par exemple, que celui qui aime les gens de bien haïsse les méchans, et que celui qui ne hait point les méchans, n'aime point les gens de bien, parce que l'amour que l'on a pour les gens de bien vient de la haine que l'on a pour les méchans, et la haine que l'on a pour les méchans vient de l'amour que l'on a pour les gens de bien. Personne n'aime la vie qui ne craigne la mort, personne ne cherche la lumière qui ne fuie les ténèbres. Ces choses ont ensemble une liaison si étroite qu'elles ne se peuvent séparer. Si un maître a deux serviteurs dont l'un soit bon et l'autre mauvais, il n'a pas pour tous les deux les mêmes sentimens et ne les traite pas tous deux de la même sorte, et, s'il le faisait, il serait extravagant et injuste. Il parle au bon avec douceur; il lui confie la conduite de sa maison. Il châtie l'autre de parole et d'action, le met dans les fers et lui fait souffrir la nudité, la faim et la soif, et en use ainsi afin que le châtiment de celui-ci détourne les autres de faire du mal et que l'exemple de celui-là les porte à faire du bien. Quiconque donc a de l'amour a aussi de la haine, et quiconque a de la haine a aussi de l'amour, parce qu'il y a des personnes qui méritent d'être aimées et qu'il y en a d'autres qui méritent d'être haïes. Or, comme celui qui a de l'amour fait du bien à ceux qu'il aime, aussi celui qui a de la haine fait du mal à ceux qu'il hait. Cet argument est convaincant et ne souffre aucune réponse. L'opinion de ceux qui laissent à Dieu le mouvement de l'amour et qui lui ôtent celui de la haine est donc une opinion vaine, et aussi fausse que celle qui le prive de l'un et de l'autre de ces mouvemens. Mais il y a un point où les premiers ne se trompent pas, comme nous l'avons déjà dit, qui est celui par lequel ils laissent à Dieu l'inclination de faire du bien. Les seconds, ayant admis un faux principe, en tirent une fausse conséquence et tombent dans l'erreur. Ils ne devaient pas raisonner comme ils font, ni dire: puisque Dieu n'entre point en colère, il ne se laisse point apaiser; mais ils devaient raisonner ainsi: puisque Dieu se laisse apaiser, il faut qu'il entre en colère. Car si le premier point, savoir que Dieu n'entre point en colère, était certain, il faudrait examiner le second. Mais, le premier étant douteux, le second est presque certain; or c'est une prétention extravagante de vouloir renverser une maxime certaine par une qui n'est que douteuse, au lieu qu'il faut appuyer celles qui sont douteuses par celles qui sont certaines.

VI. Voilà tout ce que les philosophes ont pensé au sujet de la divinité, aucun d'eux n'ayant rien dit davantage. Que si tout ce qu'ils ont avancé est convaincu de fausseté, il faut que la vérité se trouve dans une proposition qu' ils n'ont jamais avancée ni défendue, savoir: que comme Dieu entre en colère, aussi se laisse-t-il apaiser. C'est ce que nous avons à prouver et à soutenir, comme un des principaux points de notre religion. Car il ne faudrait rendre aucun honneur à Dieu s'il n'en

donnait point de récompense, ni appréhender de l'offenser s'il n'entrait point en colère contre ceux qui l'offensent.

VII. Bien que les philosophes se soient souvent éloignés de la vérité, et qu'ils soient tombés par ignorance dans une infinité d'erreurs, comme des voyageurs qui, ne sachant pas le chemin, et ayant honte de le demander, ne laissent pas de marcher toujours, et qui, plus ils marchent et plus ils s'égarent, il ne s'en est pourtant trouvé aucun parmi eux qui n'ait point mis de différence entre l'homme et les bêtes, et qui ait égalé une créature pourvue de raison aux animaux qui en sont privés. C'est cependant ce que font certains ignorans, qui étant semblables aux bêtes, et qui, ne cherchant non plus qu'elles que le plaisir de leur ventre, disent qu'ils n'ont point été mis au monde d'une autre sorte que les autres créatures qui respirent l'air, ce qu'il n'est pas sans doute permis à ces hommes d'avancer, car qui est-ce qui est assez ignorant pour ne pas savoir, ou assez stupide pour ne pas sentir qu'il a dans soi-même quelque chose de divin? Je ne parle pas encore ici des avantages de l'âme ni de l'esprit, par lesquels l'homme a une union étroite avec Dieu, car la seule disposition de notre corps et la seule figure de notre visage suffisent pour faire voir que nous ne sommes point semblables aux bêtes. Elles sont toujours baissées vers la terre d'où elles tirent leur nourriture, et n'ont aucun rapport avec le ciel, qu'elles ne regardent jamais. Il n'y a que l'homme qui, ayant la taille droite et le visage élevé, est né pour contempler le ciel, pour chercher Dieu et pour le connaître. Aussi n'y a-t-il point d'autre animal que l'homme, comme dit Cicéron, qui ait quelque connaissance de Dieu. Il n'y a que lui qui ait reçu la lumière de la sagesse et qui puisse arriver à la connaissance de la religion, et c'est la principale ou l'unique différence qu'il y ait entre eux et les bêtes. Car, bien qu'il y ait d'autres avantages qui semblent lui être propres, il est vrai pourtant que les bêtes n'en sont pas absolument dépourvues. Il a, par exemple, l'avantage de la parole que les bêtes n'ont point; mais elles ont quelque usage de la voix, par où elles se connaissent et par où elles semblent donner des marques, tantôt de colère et tantôt de joie. Il est vrai que leur voix nous paraît inarticulée; peut-être aussi que la nôtre leur paraît telle, peut-être que les voix des bêtes sont articulées pour elles puisqu'elles les entendent. Enfin, elles ont des sons différens quand elles sont émues de différentes passions, et par ces sons elles expriment la disposition où elles se trouvent. Le rire est aussi propre à l'homme, et cependant on remarque dans les autres animaux quelque chose de semblable. On y voit des signes de joie quand ils se jouent, qu'ils flattent et qu'ils s'adoucissent. Il n'y a rien de si propre à l'homme que la raison et la prévoyance de l'avenir. Il y a pourtant des animaux qui préparent plusieurs issues dans les lieux où ils se retirent, afin que, s'ils étaient assiégés par un côté, ils se pussent sauver par un autre, ce qu'ils ne feraient pas s'ils n'avaient de la connaissance. Il y en a qui font des provisions, comme les fourmis, qui amassent des grains de blé pour les nourrir durant l'hiver; comme les abeilles, qui connaissent le lieu où elles sont nées et où elles demeurent, et qui travaillent pendant l'été pour avoir de quoi se nourrir pendant l'hiver. Je serais trop long si je voulais rapporter toutes les manières par lesquelles les animaux semblent imiter le soin et l'industrie des hommes. Mais, s'ils l'imitent en plusieurs choses, il est certain qu'ils ne l'imitent point en ce qui est de la religion, dont on ne peut seulement s'imaginer qu'il y ait parmi eux la moindre trace. La religion a comme pour sa marque particulière la justice à laquelle nul animal n'a de part. Car il n'y a que l'homme qui commande en maître, et les animaux sont comme des esclaves achetés à prix d'argent. La justice excite à la religion et oblige à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Quiconque ne lui rend point ce culte s'est dépouillé des sentimens de l'humanité et mène une vie de bête sous l'apparence d'un homme. Puisque la principale, ou même l'unique différence qu'il y ait entre nous et les animaux consiste en ce que nous avons seuls la connaissance de Dieu, il n'y a point d'apparence que nous nous trompions en ce point et que les bêtes aient la raison de leur côté, puisque c'est par la raison et par la sagesse que l'homme est élevé au-dessus de tous les êtres qui ont de la vie et du sentiment. Que si la connaissance que l'homme a de Dieu le met au-dessus des autres animaux, il est

clair que la religion, par laquelle il l'honore, doit subsister.

VIII. Or cette religion est détruite s'il est vrai, comme dit Épicure, que « les dieux étant immortels de leur nature et jouissant d'une parfaite tranquillité, loin du bruit et du tumulte qui trouble notre repos, sans douleur et sans crainte, dans l'abondance de leurs propres biens et dans l'indépendance des nôtres, ils ne sont ni rendus propices par nos présens et par nos respects, ni irrités de notre négligence ou de nos mépris. » Assure-t-il par ces paroles qu'il faille rendre quelque culte à Dieu, ou s'il le nie, et qu'en le niant il ruine toute sorte de religion ? Car, si Dieu ne fait du bien à personne et qu'il ne récompense jamais les services qu'on lui rend, qu'y a-t-il de si inutile, de si ridicule et de si extravagant que de bâtir des temples, d'offrir des sacrifices et d'employer son bien en des dépenses dont on ne peut tirer aucun fruit. Mais on doit rendre de l'honneur, dira-t-on, à une nature si excellente. Quel honneur doit-on à un Dieu qui ne s'en soucie point du tout et qui n'en témoigne aucun ressentiment ? Quelle obligation pouvons-nous avoir de respecter un Dieu avec qui nous n'avons aucune habitude ? « Si Dieu, dit Cicéron, est fait de telle façon qu'il n'ait pour nous ni tendresse, ni inclination de nous faire du bien, qu'il soit à notre égard tel qu'il lui plaira. Car pourquoi souhaiterait-on qu'il nous fût favorable, puisqu'il ne le peut-être à personne. » Pouvait-on parler de Dieu avec un plus grand mépris? Car, dire de lui qu'il soit à notre égard tel qu'il lui plaira, c'est dire qu'il se retire et qu'il s'éloigne de nous, puisqu'il ne nous peut servir de rien. Que si Dieu ne se met en peine de rien, et s'il ne fait jamais de bien à personne, pourquoi ne nous abandonnerons-nous pas à toutes sortes de crimes, lorsque nous les pourrons dérober à la connaissance des hommes et à la rigueur des lois. S'il n'y a que la justice humaine à craindre, faisons nos affaires quand nous les pourrons faire secrètement, enrichissons-nous du bien d'autrui et n'épargnons pour cet effet ni son sang ni sa vie. Épicure renverse entièrement la religion par cette doctrine, et en la renversant remplit le monde de confusion et de désordre. Que si nous devons retenir parmi nous la religion, parce qu'en l'y retenant nous y retenons et la sagesse, par laquelle nous sommes au-dessus des bêtes, et la justice, par laquelle nous sommes conservés en sûreté, comment pourrons-nous soutenir la religion, si ce n'est par le moyen de la crainte ? Car quand on n'a point de crainte on n'a point de respect, et quand on n'a point de respect on ne rend aucun honneur. Ainsi l'honneur et le respect ne se conservent que par la crainte. Or on n'a jamais de crainte à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui en puisse donner, en faisant sentir les effets de sa colère. Soit donc que l'on n'ôte à Dieu que l'inclination de faire du bien ou que celle de faire du mal, soit qu'on les lui ôte toutes deux, on ruine la religion, sans laquelle toute la vie n'est qu'une vie pleine d'extravagance, de désordre et de cruauté. Car il est certain qu'il n'y a rien de si capable d'arrêter le déréglement de nos passions et de nous détourner des crimes que d'être persuadés que Dieu est témoin de notre conduite, et que non-seulement il regarde nos actions, mais qu'il écoute nos discours et qu'il découvre nos plus secrètes pensées. Quelques-uns croient que cette maxime n'est pas véritable et qu'il est néanmoins expédient de la recevoir comme telle, parce que les lois ne sauraient punir les crimes secrets, et qu'il n'y a que la crainte que la conscience en conçoit qui en puisse arrêter le cours. Si cela était vrai, il n'y aurait ni religion ni divinité. Ce ne seraient que de vains noms inventés par les politiques pour conserver dans la société civile quelques images d'honnêteté et d'innocence. Cette question est très-importante, et bien qu'elle soit un peu éloignée de mon sujet, je n'ai pu m'empêcher de la toucher en passant, puisqu'elle s'est comme présentée d'elle-même.

IX. Tous les anciens philosophes s'étant accordés à reconnaître une providence, et aucun n'ayant jamais douté que Dieu ne gouvernât le monde par la même sagesse par laquelle il l'avait créé, Protagoras fut le premier qui, au temps de Socrate, dit qu'il ne savait pas certainement s'il y avait un Dieu ou s'il n'y en avait point. Cette doctrine parut si impie aux Athéniens, si contraire à la vérité et à la religion, qu'ils chassèrent ce philosophe de leurs États et qu'ils brûlèrent publiquement les livres où elle était contenue. Il n'est pas besoin d'examiner ce sen-

timent de Protagoras, puisqu'il n'avançait rien comme certain.

Socrate, Platon son disciple, les stoïciens et les péripatéticiens, qui sont sortis de l'école de Platon, ont été dans le même sentiment où avaient été les anciens. Épicure, qui est venu depuis, a dit qu'il y avait un Dieu parce qu'il est nécessaire qu'il y ait dans le monde un être excellent, souverain et heureux ; mais il n'a pas reconnu pour cela la Providence. Ainsi, au lieu de croire que le monde fût un ouvrage de l'art ou de la raison, il s'est imaginé qu'il n'avait été formé que par la rencontre fortuite d'atomes. Il me semble que l'on ne saurait avancer de plus manifeste contradiction. Car, s'il y a un Dieu, il y a aussi une providence, puisqu'il est impossible que ce Dieu ne se souvienne pas du passé, qu'il ne connaisse pas le présent et qu'il ne prévoie pas l'avenir. Épicure n'a donc pu nier qu'il y eût une providence, sans nier aussi qu'il y eût un Dieu, ni reconnaître un Dieu sans reconnaître une providence. On ne saurait concevoir l'un sans l'autre. Dans les derniers temps, où la philosophie avait perdu une grande partie de sa force et de sa réputation, il se trouva dans Athènes un homme nommé Diagoras, qui nia qu'il y eût des dieux, et qui pour cela fut surnommé *athée*. Théodore de Cyrène se joignit à lui ; et, ne pouvant rien ajouter tous deux à ce qui avait été inventé par ceux qui les avaient précédés, ils s'avisèrent de nier une vérité qui avait toujours été généralement reconnue. Voilà les premiers qui se déclarèrent contre la Providence, qui avait été reçue par tous les siècles précédens et soutenue par tous les philosophes. Que ferons-nous en cette occasion ? Emploierons-nous ou la raison ou l'autorité pour réfuter ces faibles et méprisables adversaires, ou plutôt les emploierons-nous toutes deux ? Si nous le faisons, nous le ferons en peu de paroles.

X. Ceux qui ne veulent pas avouer que le monde soit l'ouvrage de la divine providence, disent ou qu'il a été formé par le concours fortuit de certains corps, ou qu'il a été produit tout d'un coup par la seule force de la nature. Ils disent, comme Straton, que cette nature a d'elle-même la force de produire et de détruire toutes choses, bien qu'ils soutiennent d'ailleurs qu'elle n'a ni figure ni sentiment, ce qui est la même chose que s'ils disaient que le monde s'est fait tout seul et qu'il n'a point eu d'auteur. Ces deux propositions sont également vaines et éloignées de la vérité. Mais il arrive toujours que ceux qui l'ignorent disent toute autre chose que ce que la raison les obligerait à dire. Je demande premièrement où sont ces petits corps par la rencontre fortuite desquels le monde a été formé, et d'où ils viennent? qui les a jamais vus ? qui les a sentis? qui en a entendu parler? N'y a-t-il eu que Leucippe qui ait eu des yeux et de l'esprit? Ou plutôt n'a-t-il pas été seul sans esprit et sans yeux, puisqu'il a avancé des choses plus ridicules et plus incroyables que les rêveries ni les songes ? Tous les anciens philosophes avaient cru que le monde était composé de quatre élémens. Leucippe n'a pas trouvé à propos de le croire, de peur qu'il ne semblât marcher sur les vestiges de ceux qui l'avaient précédé. Il a donc soutenu que les élémens ordinaires avaient des principes qui ne pouvaient être ni vus, ni touchés, ni être découverts par quelque sens que ce soit. Il les a figurés si menus que la pointe de l'aiguille la plus déliée ne les saurait diviser, et c'est pour cela qu'il leur a donné le nom d'*atomes*. Mais comme il prévoyait fort bien que, s'ils étaient tous faits de la même sorte, ils ne pourraient former une aussi merveilleuse diversité d'ouvrages que celle qui se remarque dans l'univers, il s'est avisé de dire qu'il y en avait quelques-uns qui étaient polis, d'autres qui étaient raboteux, qu'il y en avait de ronds et d'autres pointus, et qui ressemblaient à des crochets. Ne valait-il pas mieux se taire que de faire un si mauvais usage de la parole ? J'appréhende même que l'on ne juge qu'il n'y a pas moins d'extravagance à réfuter ces imaginations qu'il y en a à les avancer. Je ne laisserai pourtant pas de les réfuter de la même sorte que si elles avaient quelque chose de raisonnable. Si ces petits corps sont polis et ronds, ils ne se peuvent unir ensemble pour former un composé. Des grains de millet, étant polis comme ils le sont, ne peuvent se lier pour faire une masse. Mais il y en a, dit-on, qui sont raboteux et faits en forme de triangles et de crochets. S'ils sont en forme d'angles et de crochets, il y a des points et des parties qui avancent et qui se peuvent diviser, qui peuvent être vus et touchés. Ils volent, dit-on, et se remuent incessamment dans l'air comme la poussière qui

paraît lorsqu'un rayon du soleil passe par l'ouverture d'une fenêtre. C'est de ces petits corps que naissent les arbres, les herbes et les plantes; c'est de là que naissent les animaux; c'est de quoi le feu, l'eau et les autres êtres sont composés et en quoi ils se résolvent. Cela serait supportable si on ne faisait entrer ces faibles principes que dans la composition des petits corps; mais prétendre que le monde entier en soit composé est l'effet de la dernière extravagance. Épicure a néanmoins trouvé moyen d'enchérir encore là-dessus en soutenant qu'il n'y a point de vide, mais qu'il y a des espaces infinis et une infinité de mondes. Quelle est donc la force de ces atomes pour pouvoir former toutes ces vastes et prodigieuses machines? Premièrement je demande quelle est la source de ces principes; car, si c'est d'eux que toutes choses procèdent, d'où procèdent-ils eux-mêmes? et comment la nature a-t-elle pu en fournir une quantité suffisante pour faire des mondes innombrables? Mais pardonnons lui cette extravagance par laquelle il s'est vainement imaginé ces mondes sans nombre, et ne parlons que de celui que nous habitons. Il dit donc: que ce qui est dans le monde est composé de corps indivisibles. Si cela était, aucune espèce n'aurait besoin d'une semence particulière pour sa conservation; les œufs ne seraient point nécessaires pour faire éclore les oiseaux, ni les oiseaux pour pondre les œufs; les animaux paraîtraient sans avoir été produits par la voie ordinaire de la génération; et les plantes et les arbres croîtraient sans les semences que nous semons chaque jour. Pourquoi donc est-ce que les grains produisent des blés et que les blés portent d'autres grains? Enfin, si c'était le concours et l'assemblage des atomes qui composât tous les corps, il y aurait de ces corps-là qui se formeraient dans l'air, puisqu'il est tout rempli d'atômes. Pourquoi ces atomes-là ne produisent-ils pas sans terre, sans humidité, sans racines, des arbres, des herbes et des plantes? Il est clair que rien n'est composé d'atomes, puisque chaque chose a sa nature particulière, une semence qui lui est propre, et une manière singulière de prendre son commencement et sa naissance. C'est pourquoi Lucrèce voulant réfuter ceux qui disaient que toutes choses avaient été tirées du néant, oublia les atomes qu'il soutenait et dit que, s'il était possible de tirer quelque chose du néant, les semences seraient inutiles, et que chaque espèce pourrait naître de chaque chose. Il ajoute que, puisque les semences sont nécessaires pour la production des êtres, ils ne peuvent être tirés du néant. Il n'y a personne qui ne voie qu'il parlait contre le bon sens et qu'il se contredisait quand il parlait de la sorte. Car, puisque chaque chose naît d'une semence particulière, il est clair que rien n'est formé par la rencontre ni par l'assemblage des atômes. Croirions-nous donc que ces atomes contribuent à former l'eau et le feu? Ne voyons-nous pas sortir le feu lorsque des corps fort durs, comme le fer et les cailloux, se touchent avec violence? Y a-t-il des atomes dans ces corps-là? Comment y ont-ils été enfermés? S'ils y sont, pourquoi n'en sortent-ils pas d'eux-mêmes? Comment les principes du feu se conservent-ils dans des corps aussi froids que les cailloux? Mais, pour ne plus parler ni des cailloux, ni du fer, en exposant au soleil un vase de verre plein d'eau, on fait du feu, même durant la plus grande rigueur de l'hiver; croira-t-on qu'il y ait du feu dans l'eau, puisqu'il n'y en a pas même dans le soleil, et que les rayons de cet astre n'en font pas en été? Quand l'haleine s'approche de la cire, qu'une vapeur touche un marbre poli ou une lame, il s'y amasse peu à peu une légère rosée. Les nuées se forment des exhalaisons de la mer et de la terre, et se dissipent aussitôt et mouillent les corps où elles se répandent, ou bien elles s'épaississent et fournissent ensuite la matière des pluies. Où dirons-nous que ces vapeurs se soient formées? Dirons-nous qu'elles se soient formées dans une vapeur, dans l'haleine, dans le vent? Il est certain que rien ne peut demeurer dans ce que l'on ne peut ni voir ni toucher. Est-il besoin de parler des animaux, dont la structure est si merveilleuse, qu'il n'y a aucune partie qui n'ait sa place, son usage et sa beauté? Pour peu d'attention que l'on apporte à les considérer, on reconnaîtra qu'ils ne peuvent être l'ouvrage du hasard. Mais quand nous demeurerions d'accord que les membres, les os, les nerfs, le sang et les humeurs sont faits d'atomes, de quoi dirons-nous que sont faits les sens, la mémoire, la pensée, le jugement et l'esprit. Pour les faire, il faut sans doute d'autres principes plus grands, et

si ces principes sont grands, ils ne sont pas indivisibles. De plus, si toutes les choses que nous voyons sont composées de choses que nous ne saurions voir, d'où vient que nous ne les saurions voir? Mais qui est-ce qui ne voit pas que tout ce qui est dans l'homme, soit qu'il puisse être aperçu par les yeux ou qu'il tombe sous les autres sens, est toujours fait des mêmes principes? D'ailleurs comment des atomes qui s'amassent et s'unissent par un effet du hasard peuvent-ils former un ouvrage rempli de raison. Nous voyons qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait été fait avec une raison admirable, et, par ce que cette raison est au-dessus de l'esprit de l'homme, à quoi la pouvons-nous attribuer plus sagement qu'à la divine providence? Dirons-nous que l'image de l'homme est un ouvrage de l'art, et que l'homme même n'est qu'un effet du hasard et qu'un assemblage formé par le concours fortuit de ses parties? Quel rapport y a-t-il entre un ouvrage de sculpture, qui représente un homme, et un homme véritable? L'art ne peut imiter que les dehors et les traits extérieurs.

La suffisance de l'ouvrier ne va pas jusqu'à donner le mouvement et le sentiment à son ouvrage. Il ne parle point de la vue, de l'ouïe, de l'odorat ni de l'usage merveilleux, soit des parties qui paraissent ou de celles qui sont cachées et internes; mais je demande : qui est l'artisan qui a pu former le cœur de l'homme, qui a pu lui donner l'usage de la parole et lui inspirer la sagesse? Y a-t-il donc quelqu'un qui, pour peu qu'il ait de sens, croie que l'assemblage des atomes puisse faire ce que l'homme ne saurait faire avec toute sa sagesse? Voilà les rêveries où ces philosophes sont tombés en refusant de laisser à Dieu la gloire d'avoir fait le monde et le soin de le gouverner. Mais, quand nous leur accorderions que tous les corps terrestres sont composés d'atomes, s'ensuivrait-il pour cela que les êtres célestes le fussent aussi? Ils en exceptent les dieux, et avouent qu'ils sont incorruptibles, éternels et bienheureux. Ils ont raison de les excepter, car, s'ils les avaient soumis à cette loi comme le reste de la nature, ils les auraient assujettis à la mort, qui leur serait arrivée par la dissipation de ces parties indivisibles. Mais s'il y a quelque chose qui n'ait point été fait d'atomes, pourquoi ne dirons-nous pas que le reste n'en a point été fait non plus? De plus, je demande pourquoi, avant que le monde eût été fait de ces faibles principes, les dieux ne bâtissaient point un palais pour l'habiter. Si ces parties imperceptibles ne s'étaient assemblées pour former le ciel, les dieux n'auraient point encore de demeure et seraient comme suspendus dans un vaste vide. Par le moyen de quel conseil et de quelle sagesse est-ce donc que les atomes se sont amassés pour affermir la terre, pour étendre le ciel au-dessus et pour y attacher les astres, dont la variété fait le plus agréable ornement de la nature. Y a-t-il quelqu'un qui, considérant ces merveilleux chefs-d'œuvre, puisse croire qu'ils ont été faits sans raison, sans sagesse et sans providence, et qu'ils ne sont rien autre chose qu'un amas de parties imperceptibles et indivisibles? N'est-ce pas une espèce de miracle, qu'il se soit trouvé un homme qui ait osé le dire, et d'autres qui aient bien voulu le croire, comme Démocrite, et depuis Épicure, qui a reçu toutes les vaines opinions de Leucippe? D'autres disent que le monde a été fait par la force de la nature, qui n'a ni figure ni sentiment. Cette opinion est encore plus insoutenable que celle de Leucippe, car si la nature a fait le monde, il faut que, pour le faire, elle ait usé de conseil et de raison; car, pour faire quelque chose, il faut avoir de la science et la volonté de la faire. Si la nature n'a ni figure ni sentiment, comment a-t-elle pu former des êtres qui ont une figure si admirable et un sentiment si vif? Y a-t-il quelqu'un qui veuille dire que la nature a pu faire, sans connaissance, sans art, sans adresse, et par un pur effet du hasard, ou les corps des animaux, dont la structure est si subtile et si merveilleuse, ou le ciel, dont la disposition est si sagement tempérée pour les besoins des hommes? S'il y a quelque chose, dit Chrysippe, qui puisse faire ce que l'homme ne saurait faire avec toute sa raison, il faut que cette chose-là soit plus grande, plus forte et plus sage que l'homme. L'homme n'a pu faire le ciel ni les astres. Il faut donc que celui qui les a faits surpasse l'homme en adresse, en invention, en prudence et en pouvoir. Or celui-là ne peut être autre que Dieu. Si la nature, que quelques philosophes prennent pour la mère de toutes choses, n'a ni connaissance ni sentiment,

elle ne saurait jamais rien faire, car où il n'y a ni connaissance ni pensée, il n'y a non plus ni mouvement ni action. Mais si la nature apporte de la prudence pour commencer ses ouvrages, si elle se sert de la raison pour les ranger et les mettre en ordre, si elle fait voir son pouvoir en les achevant et en les conservant, pourquoi, au lieu de l'appeler nature, ne l'appelle-t-on point Dieu ? Si l'assemblage des atomes, ou la nature, qui est un principe qui agit sans connaissance, ont pu faire toutes les choses visibles, je demande pourquoi ils ont pu faire le ciel, et qu'ils n'ont pu faire une ville ou une maison? pourquoi ils ont pu faire des montagnes, des marbres, et n'ont pu faire ou les colonnes ou des stautes? Les atomes ont sans doute pu faire ces ouvrages, puisqu'il n'y a point de manière en laquelle ils ne se placent; car pour la nature, il ne se faut pas étonner qu'elle n'en ait jamais fait, puisque ce n'est qu'une aveugle qui n'a ni lumière ni intelligence. Que dirons-nous donc? Lorsque Dieu commença à travailler à la structure de l'univers, dont la beauté est égale à la grandeur, et qu'il mit chaque partie dans sa place et la destina à l'usage auquel elle était propre, il fit toutes les choses que l'homme n'avait pu faire, et parmi ces choses-là il fit l'homme même. En le créant, il lui communiqua une portion de sa sagesse, et lui inspira la raison autant qu'une nature aussi faible que la sienne en était capable, et il la lui inspira afin qu'il s'en servît pour se procurer les commodités qui lui seraient nécessaires. Si dans la république de ce monde (il est permis de parler ainsi) il n'y a point de Dieu dont la providence le gouverne, et si la nature est privée de connaissance et de sentiment, d'où croirons-nous que procède l'homme, cette nature si intelligente et si éclairée ? Si le corps vient de la terre, d'où il tire son nom aussi bien que son origine, par qui l'âme, qui le conduit et qui l'anime, qui ne peut être vue ni touchée, y aura-t-elle été envoyée, si ce n'est par une nature très-intelligente et très-sage ? Il faut sans doute que Dieu gouverne le monde, de la même sorte que l'âme gouverne le corps. Car quelle apparence qu'une nature aussi petite et aussi basse que le corps de l'homme soit gouvernée par une intelligence, et qu'une machine aussi vaste et aussi excellente que l'univers ne le soit par aucune ? C'est pourquoi Cicéron dit dans les *Questions tusculanes* et dans le livre de la *Consolation*, que l'on ne saurait trouver sur la terre le principe d'où l'âme procède. « Il n'y a point, dit-il, dans elle de mélange ni de composition; il n'y a rien qui puisse être formé de la terre ni de l'humidité de l'eau, ni qui tienne de la nature de l'air ou du feu. Car on ne trouve rien dans tous ces corps qui contienne la mémoire, la pensée, et l'esprit qui rappelle le passé, qui connaît le présent et qui prévoit l'avenir, ce qu'il ne pourrait faire s'il n'avait quelque chose de divin. D'où lui viendrait cette intelligence, si elle ne lui venait de Dieu même?» Puisque, à la réserve de deux ou de trois philosophes, qui se sont en vain éloignés de la vérité, tous les autres conviennent que le monde est gouverné par la providence du seul Dieu par la puissance de qui il a été tiré du néant, puisqu'il n'y a plus personne qui préfère ou les imaginations de Diagoras et de Théodore, ou les songes de Leucippe, ou la témérité de Démocrite et d'Épicure, à l'autorité des sept anciens qui ont mérité le nom de sages, ni à celle ou de Pythagore, ou de Socrate, ou de Platon, ou des autres grands personnages qui ont reconnu une providence, il n'y a rien de si faux que la pensée de ceux qui croient que la religion n'a été inventée que par les politiques, à dessein d'imprimer de la terreur au peuple, et d'empêcher par ce moyen que les ignorans ne s'abandonnassent à toutes sortes de crimes. Si cela était, les anciens sages nous auraient trompés. Que s'ils avaient eu intention de nous tromper et qu'ils n'eussent inventé la religion que pour engager le genre humain dans l'erreur, ils n'auraient pas été sages, parce que la sagesse ne saurait s'accorder avec l'imposture. Mais supposons qu'ils aient été sages, comment ont-ils pu débiter leurs mensonges avec assez d'adresse et avec assez de succès, pour surprendre non-seulement les ignorans, mais Platon, Pythagore, Zénon, Aristote, et pour imposer à des hommes aussi éclairés qu'ont été ces chefs célèbres des sectes principales? Il faut donc demeurer d'accord avec ces grands hommes : qu'il y a une providence qui a tiré du néant tout ce que nous voyons, et qui le gouverne. Des corps si vastes dans leur grandeur, rangés dans un si bel ordre, si justes dans leurs mouvemens

et si stables dans leur durée, n'auraient pu être faits sans l'industrie d'un ouvrier très-habile, ne pourraient être conservés sans le soin d'un gardien très-vigilant, ni gouvernés sans la sagesse d'un souverain très-éclairé. Cette vérité est évidente ; car tout ce qui a de la raison ne peut procéder que d'un principe qui en ait aussi. Or la raison ne peut convenir qu'à une nature qui a du sentiment et de la sagesse, et cette nature-là ne peut être autre que Dieu. Que si le monde a été créé avec raison, et si c'est encore par la raison qu'il est gouverné, c'est une preuve certaine qu'il n'y a que Dieu qui en puisse avoir été l'auteur. Que si Dieu est l'auteur et le gouverneur du monde, il n'y a rien de si justement établi que la religion, puisqu'il n'y a rien qui soit tant dû que l'honneur et le respect que l'on rend au Créateur et au père commun de tous les êtres.

XI. Après avoir établi la vérité de la Providence, ce que nous avons maintenant à examiner, est si elle appartient à un seul ou à plusieurs. Je crois avoir fait voir très-clairement dans mes *Institutions*, qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux, parce que le pouvoir, qui serait partagé et comme divisé entre eux, serait affaibli et ruiné par ce partage. Que s'il ne peut être ruiné et affaibli, il ne peut être partagé. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, qui a une puissance parfaite et incapable de recevoir ni diminution, ni accroissement. S'il y avait plusieurs dieux, ils partageraient entre eux la souveraine puissance; et, chacun gardant sa part, aucun ne la posséderait tout entière. Il est donc impossible qu'il y ait plusieurs gouverneurs dans l'univers, plusieurs maîtres dans une famille, plusieurs pilotes dans un navire, plusieurs conducteurs dans un troupeau, plusieurs rois dans un essaim d'abeilles, plusieurs soleils dans le ciel, plusieurs âmes dans un corps, tant il est vrai que toute la nature doit conserver l'unité en chaque ordre. Que s'il n'y a, comme dit le poëte, qu'un esprit répandu dans le vaste corps de l'univers, et si cet esprit imprime seul le mouvement à toutes ses parties, il n'y a, selon ce témoignage, qu'un Dieu qui gouverne le monde, comme il n'y a qu'une âme qui anime le corps. La puissance divine est donc renfermée tout entière dans un seul, qui gouverne tout l'univers par le moindre signe de sa volonté, et dont la grandeur ne peut être ni conçue par notre esprit, ni exprimée par nos discours. D'où est donc née la fausse opinion dont les hommes ont été prévenus : qu'il y a plusieurs dieux? Ceux qui sont maintenant adorés comme des dieux ont été des hommes. Ils étaient autrefois de puissans rois, et leur mémoire a été honorée après leur mort, et leur nom a reçu un culte religieux, en reconnaissance, ou des avantages qu'ils avaient procurés à leurs peuples, ou des arts qu'ils avaient inventés pour le bien de la société civile. Il y a eu non-seulement des hommes, mais aussi des femmes, qui ont reçu cet honneur, comme les plus anciens écrivains de la Grèce, que l'on appelle *théologiens*, et comme les Romains, qui sont venus depuis eux et qui les ont imités, en demeurent d'accord. Les principaux sont Évhémère et Ennius, qui ont décrit leur naissance, leur mariage, leur postérité, leur règne, leur vie, leur mort, et qui ont parlé des statues que l'on a érigées en leur honneur. Cicéron, qui est venu depuis eux, a renversé, dans le troisième livre de la *Nature des dieux*, toutes les religions qui étaient reçues de son temps; mais il n'a pu établir la véritable, dont il n'avait point de connaissance, et nul autre ne l'a pu faire non plus que lui. Aussi a-t-il témoigné qu'il découvrait bien la fausseté du paganisme, mais qu'il ne pouvait découvrir la vérité. « Je voudrais bien, dit-il, qu'il me fût aussi aisé d'embrasser la vérité qu'il m'est aisé de rejeter le mensonge. » Ce n'est point par artifice qu'il a parlé de la sorte, ni comme un académicien qui voulait dissimuler ce qu'il avait dans l'esprit. Il a parlé sincèrement et selon sa pensée; et parce que la vérité ne peut être, en effet, découverte par la force de l'esprit humain, il a fait ce qui se peut faire, qui est de réfuter la fausseté. Il est aisé de renverser tout ce qui est inventé à plaisir et avancé sans fondement. Il faut donc avouer que Dieu est l'unique principe et l'unique auteur de toutes choses, comme Platon l'a reconnu dans son *Timée;* et sa majesté est si grande qu'elle ne peut être ni comprise par l'esprit, ni exprimée par le discours. Hermès, qui, selon que Cicéron le rapporte, a été mis par les Égyptiens, au nombre des dieux, qui a mérité, par sa doctrine et par sa vertu, d'être surnommé *Trismégiste*, c'est-à-dire trois fois grand, et qui est plus ancien non-seulement que Platon, mais aussi que Pythagore et

que les sept sages, demeure d'accord de la même chose. Socrate dit, dans Xénophon, qu'il ne faut point chercher quelle est la figure de Dieu. Platon dit, dans les livres des *Lois*, qu'il ne faut en aucune sorte se mettre en peine de savoir ce que c'est que Dieu, parce que l'on ne peut le découvrir ni l'exprimer. Pythagore reconnaît qu'il n'y a qu'un dieu, qui, étant un pur esprit, se répand dans toutes les parties de la nature, et communique aux animaux le sentiment. Antisthène, dans le livre qu'il a fait de la *Nature*, dit qu'il n'y a qu'un dieu, bien que les villes et les nations aient des dieux particuliers. Aristote, avec les péripatéticiens qui l'ont suivi, et Zénon, avec les stoïciens ses disciples, disent à peu près la même chose. Je serais trop long si je voulais faire le dénombrement des opinions des autres philosophes qui, bien qu'ils n'aient pas tous tenu le même langage, se sont pourtant tous accordés, en ce qu'ils ont reconnu une souveraine puissance qui prend le soin du gouvernement de l'univers. Cependant, quoique les philosophes, les poëtes, et ceux mêmes qui adorent les idoles, reconnaissent souvent qu'il n'y a qu'un Dieu, aucun d'eux n'a jamais pensé au culte qu'ils devaient lui rendre; ce qui a sans doute procédé de la créance où ils étaient qu'il est bienfaisant, qu'il n'entre en colère contre personne, et qu'il n'a besoin de rien. Tant il est vrai qu'il ne peut y avoir de religion où il n'y a point de crainte!

XII. Après avoir répondu à la prudence impie, ou plutôt à l'aveuglement détestable de quelques-uns, retournons à notre sujet. Nous avons fait voir qu'en ôtant la religion, on ôte aussi la sagesse et la justice, parce que la connaissance de Dieu ne se trouve que dans l'homme, qu'elle est au-dessus des bêtes, et que si Dieu, qui ne peut être trompé, n'arrête l'impétuosité de nos passions, elles nous emportent dans le crime. Il n'est donc pas seulement utile pour le bien de la société civile, de croire que Dieu considère toutes nos actions, mais cela est très-véritable. En effet, si la religion et la justice étaient ôtées d'entre nous, nous tomberions dans un état plus rempli d'aveuglement et de cruauté que n'est celui des bêtes; car au lieu qu'elles épargnent leur propre espèce, si l'homme était délivré de l'appréhension d'une souveraine puissance, il n'épargnerait plus rien, et serait plus farouche et plus cruel que les bêtes, dans les occasions où il pourrait se dérober à la justice des lois et à la rigueur des châtimens. Il n'y a donc que la crainte de Dieu qui maintienne la société civile et la vie humaine. Cette crainte serait ôtée, si l'homme était une fois persuadé que Dieu n'entre jamais en colère. Ainsi non-seulement il est utile de croire qu'il y entre toutes les fois qu'il voit commettre des injustices, mais cela est parfaitement conforme à la vérité et à la raison. Retournons maintenant à notre sujet; et après avoir vu que Dieu a fait le monde, voyons pourquoi il l'a fait.

XIII. Quiconque considérera avec attention la disposition de l'univers, reconnaîtra sans peine que les stoïciens ont eu raison de croire qu'il a été fait en faveur de l'homme. En effet, toutes les parties qui le composent et toutes les productions qui en naissent, sont propres à notre usage, et contribuent à notre service. Le feu nous fournit la lumière qui nous éclaire et qui nous conduit durant la nuit, et la chaleur qui nous échauffe, qui cuit nos alimens, et qui forge le fer et les métaux. L'eau des fontaines nous fournit de quoi boire et de quoi nous laver. Les fleuves servent à arroser les campagnes et à séparer les États. La terre nous produit une merveilleuse diversité de fruits. Les collines portent les vignobles. Les montagnes sont couvertes de forêts, et les plaines de moissons et de pâturages. La mer ne nous sert pas seulement à entretenir le commerce et à transporter les marchandises étrangères, elle nous donne des poissons de toutes espèces. Que si l'homme tire tant de commodités des élémens dont il est si proche, il ne faut pas douter qu'il n'en tire aussi beaucoup du ciel, puisque le ciel contribue notablement à la fertilité de la terre, qui lui donne tout ce qui lui est nécessaire pour entretenir sa vie. Le soleil tourne chaque année dans des espaces inégaux par un mouvement continuel; en se levant, il fait naître le jour, qui est destiné au travail, et en se couchant, il amène la nuit, qui est destinée au repos; en s'approchant tantôt du midi, tantôt du septentrion, il produit la diversité des saisons, à la faveur de laquelle la terre est engraissée par les pluies et par les neiges durant l'hiver, et les fruits sont mûris par la chaleur et adoucis durant l'été. La lune, qui préside à la nuit, et qui en dissipe l'obscurité par sa présence, qui

prend chaque mois diverses faces, favorise les voyages et les travaux que l'on ne pourrait faire sans de grandes incommodités, pendant l'ardeur du jour; car il est certain que le temps de la nuit est plus propre, comme a dit le poëte:

Pour couper les moissons, pour faucher les prés et pour faire plusieurs ouvrages dans les maisons.

Les autres astres sont aussi d'un grand usage: ils servent à conduire les vaisseaux sur la vaste étendue des mers, et montrent au pilote le chemin par où il peut arriver au port. Les vents attirent les nuées, d'où sortent les pluies qui arrosent les campagnes et qui produisent l'abondance. Toutes ces choses arrivent en différentes saisons et par un ordre réglé et continuel, afin que les hommes ne manquent jamais de ce qui leur est nécessaire pour la conservation de leur vie. Il est vrai que la terre nourrit les animaux aussi bien que les hommes, ce qui donne lieu de demander si, quand Dieu a travaillé à la création du monde, il a eu l'intention qu'il servît à leur usage. Il n'a point eu intention qu'il leur servît, puisqu'ils n'ont point de raison, et qu'il les a faits eux-mêmes pour le service de l'homme, pour le nourrir, pour le vêtir et pour le soulager dans son travail. Ainsi, il est clair que la divine providence a pris un soin tout particulier de fournir à l'homme, en abondance, tout ce qui pouvait contribuer à sa commodité, et que c'est pour cet effet qu'elle a rempli l'air d'oiseaux, la mer de poissons, et la terre d'animaux de toutes sortes d'espèces. Lorsque les académiciens disputent contre les stoïciens, ils ont accoutumé de demander pourquoi, s'il est vrai que Dieu ait tout fait en faveur de l'homme, il a permis qu'il y eût tant de choses sur la mer et sur la terre qui lui sont nuisibles et pernicieuses. A quoi les stoïciens ont fort mal répondu, pour n'avoir pas eu assez de soin d'examiner la vérité. Ils ont répondu: qu'il y a dans les animaux plusieurs utilités secrètes, qui ne se découvrent que par le temps, et qui ne se reconnaissent que par l'expérience. Mais quelle utilité y a-t-il dans les rats, dans les vers, dans les serpens, qui ne sont propres qu'à nuire à l'homme? Y a-t-il dans ces animaux-là quelques remèdes cachés? et qu'était-il besoin de chercher ces remèdes-là contre le mal qu'ils font, puisque c'est de ce mal qu'on a sujet de se plaindre? On dit qu'une vipère brûlée et réduite en cendres guérit les morsures qu'elle a faites. Mais n'aurait-il pas été plus expédient qu'il n'y eût jamais eu de vipère, qui pût ni blesser par ses morsures, ni en guérir. Ils pouvaient donc faire une autre réponse, et plus courte et plus véritable, en disant: que Dieu ayant créé l'homme à sa ressemblance, comme le principal de ses ouvrages, il lui inspira à lui seul la sagesse, afin qu'il commandât au reste des créatures, et qu'il se servît de tout ce qu'il trouverait dans l'univers. Il lui proposa en même temps le bien et le mal, afin qu'il le discernât par la lumière de la sagesse qu'il avait reçue. C'est en quoi consiste l'usage de cette sagesse; car on ne saurait connaître le bien et l'embrasser, qu'on ne sache aussi connaître le mal et le rejeter. Ce sont des contraires qui sont comme inséparables. Quand on les propose à l'homme, s'il choisit le bien et s'il rejette le mal, il fait un bon usage de sa raison. Comme le bien lui a été donné afin qu'il en joüit, le mal lui a aussi été proposé afin qu'il l'évitât. Si l'homme n'avait point de mal à craindre ni de péril à éviter, il n'aurait point d'occasion de faire paraître sa sagesse, ni même de besoin d'en avoir. Si on ne lui proposait jamais que du bien, à quoi lui servirait l'esprit, l'entendement, la raison et la science? Il ne pourrait rien choisir qui ne lui fût propre et convenable. Si quelqu'un apprêtait un grand festin à des enfans, chacun d'eux prendrait les viandes vers lesquelles son inclination ou le hasard le porteraient, et aucun ne prendrait rien qui ne fût agréable à son goût et utile à sa santé. La faiblesse de leur discernement dans leur bas âge ne leur apporterait aucun préjudice. Mais si, parmi la diversité des mets dont la table serait couverte, on en mêlait d'amers, de dangereux, d'empoisonnés, alors ils seraient trompés par le défaut du discernement nécessaire pour choisir les bons et pour laisser les mauvais. Il est donc clair que le discernement et la sagesse sont nécessaires pour éviter le mal, et que s'il n'y avait point eu de mal dans le monde, nous n'aurions point eu besoin de la sagesse. Voilà une raison très-solide, que les stoïciens n'ont point connue.

Quant à l'argument des épicuriens, il est aisé de le détruire. Ils le proposent de cette sorte: ou Dieu veut ôter le mal et ne le peut, ou le peut et ne le veut, ou il ne le veut ni ne le peut, ou le veut et le peut. S'il le veut et ne le

peut, c'est une faiblesse qui ne convient point à un Dieu. S'il le peut et ne le veut pas, c'est une jalousie qui ne convient non plus à Dieu que la faiblesse. S'il ne le veut et ne le peut, c'est et faiblesse et jalousie tout ensemble. S'il le veut et le peut, pourquoi ne l'ôte-t-il pas, et d'où vient qu'il y a tant de maux dans le monde? Je sais qu'il y a plusieurs philosophes qui se laissent embarrasser de cet argument, et qui, en étant poussés, avouent, comme malgré qu'ils en aient, que Dieu ne prend aucun soin, qui est ce que prétend Épicure. Mais il ne nous est que trop aisé, à nous qui connaissons la vérité, de répondre à ce raisonnement captieux. Nous disons donc que Dieu veut tout ce qu'il lui plaît, et qu'il est également incapable et de faiblesse et de jalousie. Il peut ôter le mal et ne le veut pas, et n'a point pourtant de jalousie. Il laisse le mal dans le monde; mais en le laissant, il donne à l'homme la sagesse, qui lui est plus avantageuse que le mal ne lui saurait être dommageable. La sagesse nous donne la connaissance de Dieu, et cette connaissance nous conduit à l'immortalité, qui est le souverain bien. Nous n'aurions pas cette connaissance-là du bien, si nous n'avions celle du mal. Épicure, ni aucun autre philosophe, n'a pu découvrir ce secret, ni reconnaître qu'en ôtant le mal, on ôterait la sagesse, et on ne laisserait pas à l'homme le moindre reste de vertu, puisque la vertu consiste uniquement à surmonter et à vaincre le mal. Ainsi ces philosophes, qui nous veulent délivrer du mal, nous privent de l'avantage incomparable de la sagesse. Il faut donc demeurer d'accord que Dieu a également proposé et le bien et le mal à l'homme.

XIV. Après avoir vu les raisons pour lesquelles Dieu a fait le monde, voyons celles pour lesquelles il a fait l'homme. Comme il a fait le monde pour l'homme, il a fait l'homme pour soi, et l'a créé pour être le gardien et le prêtre de son temple, le témoin de ses ouvrages, l'admirateur de ses merveilles. Il n'y a que lui qui soit éclairé de la raison, et qui puisse, à la faveur de cette lumière, connaître Dieu, et admirer la diversité de ses ouvrages et la grandeur de sa puissance. C'est pour cela qu'il a seul été pourvu d'entendement, de connaissance, de raison et de sagesse. C'est pour cela qu'il a seul le visage tourné vers le ciel, par où il semble être averti de regarder son créateur. C'est pour cela qu'il a seul une langue capable d'exprimer ses pensées, et l'usage de la parole pour publier les louanges de son souverain. Enfin c'est pour cela qu'il a reçu le pouvoir de commander à toutes les créatures, afin qu'il obéît lui-même à son créateur. Puisque Dieu a donné à l'homme l'empire du monde, il est bien juste qu'il reconnaisse la majesté de celui de qui il l'a reçu, et qu'il chérisse les autres hommes, qui partagent avec lui le même honneur. Quiconque fait profession de connaître Dieu et de l'honorer, ne peut, sans crime, en offenser un autre qui fait la même profession. Cela fait voir clairement, si je ne me trompe, que l'homme a été créé pour s'acquitter des devoirs de la religion et de la justice. Cicéron même l'a reconnu dans les livres des *Lois*, où il parle de cette sorte: « Parmi tout ce que les savans peuvent dire à l'avantage de notre nature, il n'y a rien de si excellent que de reconnaître que nous avons été mis au monde pour y observer la justice. » Que si cette vérité ne peut être révoquée en doute, Dieu veut que tous les hommes gardent la justice, c'est-à-dire qu'ils rendent à Dieu et aux hommes ce qu'ils leur doivent, qu'ils honorent Dieu comme leur père, et qu'ils aiment les hommes comme leurs frères. C'est en ces deux devoirs que consiste toute la justice. Quiconque donc ne connaît point Dieu, ou quiconque offense un autre homme, est injuste, agit contre sa propre nature, et viole la loi divine.

XV. Peut-être que quelqu'un demandera par quel endroit le péché s'est insinué dans le cœur de l'homme, comment l'ouvrage des mains de Dieu a été corrompu, et comment il se peut faire qu'une créature, qui n'a été mise au monde que pour observer la justice, la viole si souvent par tant de crimes. J'ai déjà dit que Dieu avait proposé à l'homme le bien afin qu'il le choisît, et le mal afin qu'il le rejetât. Il a permis le mal pour rendre le bien plus recommandable; car, comme je l'ai déjà expliqué en plusieurs endroits, ce sont deux contraires qui ne peuvent être l'un sans l'autre. Le monde est composé du feu et de l'eau, qui sont deux élémens qui se font une guerre continuelle. La lumière ne pourrait être s'il n'y avait point de ténèbres. Il n'y aurait point d'orient s'il n'y avait point d'occident, ni de chaud s'il n'y avait point de froid.

blir des lois qui défendissent le mal et qui commandassent la vertu. Puisqu'il y a du bien et du mal dans les actions des hommes, il faut qu'il y ait différens mouvemens dans le cœur de Dieu, et qu'il se porte et à récompenser l'un et à punir l'autre.

Épicure, qui n'est pas de ce sentiment, propose en cet endroit une difficulté. Si Dieu avait de la joie quand il voit faire le bien et qu'il le veut récompenser, ou s'il entrait en colère quand il voit faire le mal et qu'il le punit, il serait aussi sujet à la crainte, au désir et aux autres mouvemens qui sont des effets et des marques de la faiblesse de l'homme. Il n'est pas nécessaire que celui qui peut entrer en colère puisse être saisi de crainte, ni que celui qui peut être touché de joie puisse être aussi serré de tristesse. Au contraire, ceux qui ont les plus grands mouvemens de colère sont pour l'ordinaire les moins capables de peur, et ceux qui sont fort gais de leur naturel ne sont pas fort sensibles à la tristesse. Mais il n'est pas besoin de discourir des passions auxquelles notre faiblesse nous rend sujets. Nous n'avons qu'à considérer, je ne dirai pas la nature divine, parce que ce terme de nature ne peut être propre pour exprimer un être qui n'a point de naissance ni de commencement, mais je dirai Dieu, et, à le voir tel qu'il est ; l'homme n'a que trop de sujets de craindre, Dieu n'en peut avoir. L'homme, étant exposé à une infinité d'accidens et de périls, appréhende les violences qu'on lui

pour la conservation de l'uni

XVI. Quelqu'un demande sont les occasions où Dieu d soit de sa colère ou de sa d ment les hommes ont accoutu à lui quand ils sont dans l'aff créance qu'il a le pouvoir d maux qui les pressent, ils l prières. Alors Dieu a compas sa tendresse ne lui permettan leurs demandes ni de leur refu D'ailleurs plusieurs, qui so Dieu aime la vertu et qu'il est verain de tous les hommes, pu de son nom, lui offrent des s cent d'attirer ses grâces par d et lui donnent lieu d'exercer s s'il n'y a rien qui convienne s de faire du bien, ni rien qui s sa nature que de ne point recu qu'on lui rend, il faut qu'i bonne volonté et les efforts d pour n'être point soupçonné de qui est un crime que les homm parmi eux tout à fait inexcusa traire des scélérats, qui en tou passent, laissent de honteuse débauches, qui violent leur fi jures, qui joignent la violence enlever le bien d'autrui, qui r sans épargner leurs plus proch les obligeait de respecter et

faiblesse et de la vanité dans les argumens de ceux qui, faisant difficulté de demeurer d'accord que Dieu entre jamais en colère, ne laissent pas d'avouer qu'il donne souvent des marques de sa douceur et de sa clémence ; car il ne pourrait donner des marques de clémence s'il ne pouvait entrer en colère. Les argumens de ceux qui lui ôtent absolument toutes sortes de mouvemens ne sont pas moins faibles. Sous prétexte qu'il y a des mouvemens dont Dieu n'est point capable, comme sont ceux du plaisir, de la crainte, de l'avarice, de la tristesse, de la jalousie, ils ne lui en laissent aucun autre. Il est vrai que Dieu n'a point ces mouvemens-là, parce qu'ils ne sont point sans défaut. Mais il y en a d'autres qui ne procèdent que de la vertu, comme sont ceux de la colère contre les méchans, de la tendresse pour les gens de bien, de la compassion pour les misérables ; et ceux-là se trouvent véritablement en Dieu, parce qu'ils n'ont rien qui ne soit digne de sa puissance et de sa justice. Si Dieu n'avait ces mouvemens-là, l'univers ne serait qu'un théâtre de confusion où les lois seraient impunément violées, où le vice régnerait avec la dernière insolence, et où la vertu, n'ayant point d'appui, n'aurait point non plus de sûreté, et où toute la terre serait réduite à une funeste désolation. Mais en l'état où sont les choses, les méchans appréhendent le châtiment, les gens de bien attendent des récompenses et les affligés espèrent de la protection ; la vertu est autorisée et le vice réprimé. Je sais bien que l'on nous objecte que les méchans sont souvent les plus heureux sur la terre, que les gens de bien sont les plus misérables, et que souvent ils sont persécutés et tourmentés impunément. Nous verrons dans la suite de ce petit ouvrage les raisons pour lesquelles Dieu permet que cela arrive. Examinons cependant si Dieu prend soin de ce monde et s'il entre quelquefois en colère.

XVII. Dieu, dit Épicure, n'a soin de rien. Il n'a donc aucun pouvoir, car quiconque a quelque pouvoir prend aussi quelque soin. Que s'il a du pouvoir et qu'il ne s'en serve point, quelle raison a-t-il de négliger de la sorte non-seulement le genre humain, mais tout l'univers? C'est, dit ce philosophe, qu'il jouit d'un profond repos qui fait sa béatitude et son immortalité. A qui est-ce donc qu'appartient le gouvernement de ce monde où nous voyons un si bel ordre? Ou comment Dieu peut-il jouir d'un si profond repos, lui qui a la vie et le sentiment? Le repos n'appartient qu'au sommeil et à la mort. Le sommeil même n'est pas un parfait repos, puisqu'il n'y a que le corps qui se repose durant le sommeil, et que l'âme, se représentant diverses images, est dans une agitation continuelle pendant que le corps répare ses forces. Il n'y a donc que la mort où se trouve le repos éternel. Or, comme la mort n'approche point de Dieu, le repos ne lui peut non plus convenir en aucune sorte. Que s'il agit, que peut-il faire qui soit si digne de sa grandeur que de gouverner le monde? S'il gouverne le monde, il a soin des hommes, considère les actions de chacun d'eux en particulier, et souhaite qu'ils aient tous de la sagesse et de la vertu. C'est ce qu'il veut et ce qu'il commande. Quiconque suit sa volonté et ses commandemens est l'objet de son amour ; ceux, au contraire, qui les méprisent et qui les violent sont l'objet de sa haine.

Si Dieu nuisait à quelqu'un, disent les Épicuriens, il n'aurait point de bonté. Ceux qui accusent de rigueur et de cruauté la justice de Dieu ou celle des hommes, et qui croient que ce soit nuire et faire du mal, que de réprimer les crimes et de punir les coupables, sont dans une erreur grossière et pernicieuse. Les lois qui ordonnent des peines seront des lois dangereuses, et les juges auront tort de condamner au dernier supplice ceux qui auront commis les crimes les plus atroces. Que si la loi est juste quand elle ordonne des peines contre ceux qui les méritent, et si le juge fait le devoir d'un homme de bien quand il punit les coupables à dessein de protéger et de conserver les innocens, Dieu ne nuit à personne quand il arrête l'insolence des pécheurs. Car nuire est faire du mal à un innocent et épargner les méchans, et en les épargnant leur donner la licence de persécuter les gens de bien. Je voudrais bien demander à ces philosophes, qui font un Dieu oisif et immobile, si un maître qui aurait du bien, une grande puissance et une nombreuse famille, et qui aurait aussi des serviteurs qui, abusant de sa douceur et de sa bonté, s'empareraient de sa maison, mangeraient son bien, le mépriseraient et se moqueraient de lui; je voudrais bien, dis-je, demander si ce maître ferait sagement de souffrir l'insolence de ses domestiques et de ne point

maintenir son autorité. Se pourrait-il trouver quelqu'un qui eût une patience si inébranlable, ou plutôt une stupidité si insensible? Mais, supposant qu'il est aisé de supporter le mépris, voyons ce que ce maître serait obligé de faire, si ses serviteurs se portaient à des crimes encore plus atroces, tels que sont ceux qui ont été décrits par Cicéron. S'ils avaient tué les femmes et les enfans de leur maître et brûlé sa maison, et que le maître négligeât de les punir, serait-ce à lui un effet de douceur et de clémence, ou de cruauté et de barbarie? Que si c'est barbarie plutôt que douceur d'épargner des crimes qui sont aussi atroces que sont ceux-là, ce ne serait pas en Dieu l'effet d'une vertu de ne point concevoir d'indignation contre les injustices et les violences. Le monde est sa maison, les hommes sont ses serviteurs: quelle serait donc la patience qu'il aurait de souffrir que ses serviteurs le méprisassent, qu'ils se moquassent de sa bonté, qu'ils déshonorassent son nom, et de ne concevoir aucune indignation, bien que ce soit le sentiment que conçoivent tous ceux à qui les désordres et les débordemens déplaisent? La colère est donc un effet de la raison, et c'est par le crime que l'on réprime la licence et que l'on arrête le crime. Les stoïciens n'ont point connu la différence qu'il y a entre le bien et le mal, ou entre la bonne et la mauvaise colère, et par ce qu'ils se trouvaient incapables de la régler, ils ont jugé qu'il fallait la retrancher absolument. Les péripatéticiens se sont contentés de la modérer, mais nous avons combattu assez amplement leur opinion dans le sixième livre de nos *Institutions*. Les définitions que Sénèque a rapportées de la colère, dans le livre qu'il a composé sur ce sujet, ne font que trop voir que les philosophes n'ont point connu la nature de cette passion. « La colère, dit-il, est un désir de se venger des injures que l'on a reçues. » Quelques autres, au rapport de Possidonius, ont dit que c'était un désir de punir ceux de qui l'on croit avoir été offensé contre la justice. D'autres la définissent de cette sorte: « La colère est un mouvement par lequel l'âme se porte à nuire à celui qui nous a offensés, ou qui a eu dessein de nous offenser. » La définition qu'Aristote en apporte, n'est pas beaucoup différente de la nôtre, car il dit que « la colère est un désir de faire sentir de la douleur à celui de la part duquel nous en avons reçu. » C'est la douleur dont nous avons parlé ci-devant, qui se rencontre dans les bêtes, et qui doit être réprimé dans l'homme, de peur qu'elle ne le porte à de grands péchés. Mais elle ne peut être dans Dieu, parce que Dieu ne peut être blessé ni souffrir de douleur. Elle se trouve dans l'homme, parce qu'il est exposé à toutes sortes d'injures; que le mal qu'on lui fait lui cause de la douleur, et que le sentiment de la douleur excite en lui le désir de la vengeance. Où est donc la juste colère dont nous sommes émus à la vue des crimes? C'est une colère qui n'est point un désir de se venger, parce qu'elle n'a été précédée d'aucune injure. Je ne parle point maintenant de ceux qui violent les lois, contre lesquels on ne doute point qu'un juge ne puisse entrer en colère sans commettre aucune faute. Supposons néanmoins en cet endroit qu'il a toujours l'esprit dans une situation tranquille, et que, quand il punit les coupables, il le fait sans trouble, parce qu'il est le ministre de la loi et non de sa passion; car c'est ainsi que le supposent ceux qui veulent arracher du cœur de l'homme tout sentiment de colère. Je parle principalement en cet endroit des personnes qui sont en notre pouvoir et sous notre conduite, comme nos esclaves, nos enfans, nos femmes et nos disciples. Quand ces personnes-là font quelque faute, nous nous sentons émus de colère et portés à les corriger, étant impossible que le mal ne déplaise pas à un homme de bien, ni qu'il ne soit pas ému de colère quand il le voit faire. Mais il se porte à punir les fautes, non par un désir de vengeance, mais par un zèle de justice, par une ardeur louable de réprimer la licence et de rétablir la pureté des mœurs. Cette colère est juste dans l'homme, nécessaire pour la pénitence des méchans, et se trouve dans Dieu, qui en a donné l'exemple à l'homme. Dieu n'a pas moins de zèle pour arrêter les crimes, dont le débordement inonderait toute la terre, que les hommes en ont pour corriger les fautes de ceux qui leur sont soumis. Or Dieu ne les saurait réprimer sans paraître touché de quelque sorte d'indignation, comme tous ceux qui ont de la vertu en sont touchés quand ils voient faire le mal. Voici donc la définition qu'il fallait donner de la colère. « La colère est un mouvement de l'âme qui se porte à punir les péchés. » La définition que Cicéron en [illegible]

porte, quand il dit que « la colère est un désir de se venger, » n'est pas beaucoup différente des autres. Il y a une colère que l'on appelle fureur et rage, qui est toute vicieuse, et qui ne se doit pas même rencontrer dans les hommes. Mais celle qui ne tend qu'à réprimer les désordres et à arrêter le cours des vices ne doit point être ôté aux hommes, ni ne le peut être à Dieu, parce qu'elle est non-seulement utile, mais encore nécessaire.

XVIII. La colère, disent quelques-uns, n'est point du tout nécessaire, puisqu'on peut sans elle châtier les crimes. Au contraire, je soutiens qu'il n'est pas possible de voir commettre des crimes sans en sentir quelque émotion. Il est vrai qu'un juge peut demeurer dans une situation tranquille, parce que le crime n'est pas commis en sa présence, mais qu'il lui est rapporté comme un fait douteux et qui a besoin d'être prouvé. Jamais le crime n'est si manifeste qu'il ne reste à l'accusé quelque moyen de se défendre. Ainsi, un juge peut alors avec raison ne concevoir aucun sentiment d'indignation contre un accusé, qui par l'événement sera peut-être trouvé innocent. Quand la vérité est établie et que l'accusé est convaincu, c'est la loi plutôt que le juge qui prononce, et par cette raison il peut satisfaire à son devoir sans être ému de colère. Il n'ordonne rien proprement de soi-même, il ne fait qu'exécuter ce que la rigueur de l'ordonnance lui a prescrit. Mais pour nous, nous ne saurions voir commettre des fautes dans nos maisons sans en sentir de l'indignation, la vue seule des fautes étant quelque chose d'indigne et de fâcheux. Celui qui verrait sans émotion commettre des crimes, paraîtrait ainsi les approuver, ce qui serait honteux et injuste, ou serait bien aise de se délivrer de la peine de les réprimer, pour conserver la tranquillité où demeure l'âme lorsqu'elle n'est point excitée par la colère. A l'égard de celui qui entre en colère et qui s'apaise à l'heure même, qui, par une douceur indiscrète et hors de saison, pardonne ou toujours ou trop souvent, il corrompt ceux dont il entretient l'insolence, et se prépare à soi-même un supplice qui n'aura point de fin. C'est donc un défaut de réprimer en soi les mouvemens de la colère, lorsqu'on devrait les suivre pour punir les crimes des autres. On loue Archytas de Tarente d'avoir dit à son fermier qui avait laissé dépérir sa terre : « Malheureux que tu es! je te chargerais de coups si je n'étais en colère. » Plusieurs admirent dans cette parole et dans cette action un rare exemple de retenue. Mais la haute estime qu'ils avaient conçue de ce philosophe les empêche de reconnaître son extravagance. « Un homme sage, comme dit Platon, ne punit pas les coupables seulement à cause des crimes qu'ils ont commis, mais afin que ni eux ni les autres n'en commettent plus. » Quand des valets savent que leur maître punit lorsqu'il n'est pas en colère, et que lorsqu'il est en colère il pardonne, ils ne se contenteront pas de faire de légères fautes, de peur d'être battus, mais ils en feront de grandes, pour mettre leur maître dans une furieuse colère et pour éviter par là le châtiment. J'aurais loué la modération de ce philosophe s'il avait donné un peu de temps à sa colère pour s'apaiser et pour tempérer la rigueur du châtiment. La grandeur de la colère ne devait pas faire pardonner la faute, elle devait seulement en faire retarder la punition, de peur que, étant faite sur-le-champ, elle ne fût ou trop sévère par rapport au coupable, ou trop violente de la part du maître. De plus, la sagesse et l'équité permettent-elles de punir des fautes légères et de laisser en même temps des crimes atroces impunis? Enfin, pour peu que ce philosophe eût connu la nature des vertus ou des passions, il n'aurait jamais fait profession d'une si indiscrète modération, quand ce n'aurait été que pour ne point donner lieu à de mauvais serviteurs de se réjouir d'avoir mis leur maître en colère. Comme Dieu a donné au corps divers sens pour la nécessité de ses fonctions, il a donné à l'âme plusieurs affections pour la conduite des mœurs. Il lui a donné l'amour du plaisir pour mettre des enfans au monde, et l'émotion de la colère pour arrêter le cours des crimes. Ceux qui ne savent rien de la fin des choses, et qui n'ont point appris l'usage qu'ils doivent faire des dons de Dieu, abusent du plaisir en s'abandonnant à la débauche, et de la colère en procurant du mal à ceux de leurs supérieurs et de leurs égaux contre lesquels ils ont conçu de la haine. C'est de là que viennent les crimes les plus atroces et les tragédies les plus sanglantes. Archytas aurait mérité des louanges si, après s'être mis en colère contre quelqu'un de ses citoyens et de ses égaux de qui il aurait reçu quelque injure, il

avait retenu son ressentiment et étouffé dans son cœur le désir de la vengeance. Il y a de la gloire à se vaincre de la sorte, et à détourner les maux que le débordement de la colère pourrait causer ; c'est une faute de dissimuler les fautes des enfans et des serviteurs ; et en négligeant de les châtier on leur donne lieu de devenir plus coupables. Alors, bien loin de modérer sa colère, il la faut exciter si elle est trop languissante Nous ne disons rien ici de l'homme que nous ne le disions aussi de Dieu, qui a fait l'homme à son image. Je ne parle point de la figure de Dieu, parce que les stoïciens nient qu'il en ait aucune, et que si j'entreprenais de les réfuter je m'engagerais dans une dispute qui me fournirait une trop ample matière. Je ne parle que de sa substance spirituelle, qui est une substance qui pense, qui entend, qui connaît, qui sait, qui prévoit. Et puisque toutes ces choses conviennent à l'homme, il est clair qu'en cela il est l'image de Dieu. Il est vrai que cette image se salit et se corrompt, parce que, ayant quelque chose de l'impureté de la terre, elle ne peut conserver l'innocence qu'elle a reçue de son créateur, si ce n'est qu'il n'ait la bonté de l'instruire.

XIX. L'homme est, comme je viens de le dire, composé de corps et d'âme. Dans l'un sont les vices et dans l'autre les vertus, et ces vertus et ces vices se font une guerre perpétuelle. Les vertus, qui sont les biens de l'âme et qui s'occupent à régler les passions, sont contraires au corps. Les biens du corps, qui sont les plaisirs qui flattent les sens, sont contraires à l'âme. Mais lorsque l'âme résiste aux passions et qu'elle les réprime, elle est véritablement semblable à Dieu. D'où il paraît que l'âme, qui a quelque chose des vertus qui se trouvent en Dieu, n'est point sujette à la mort. Il faut cependant remarquer qu'il y a cette différence entre les biens du corps et de l'âme que, la vertu étant pleine d'amertume, au lieu que le plaisir est comme environné de douceur, plusieurs se laissent prendre par ses charmes ; et ceux qui se sont rendus esclaves de leur corps et de leurs sens sont comme attachés à la terre et ne peuvent plus recevoir les présens du ciel : mais ceux qui, pour obéir à Dieu, auront réprimé les désirs de la chair, préféré la vertu à la volupté et observé la justice, seront reconnus de Dieu comme semblables à lui. Étant donc constant qu'il a donné aux hommes une loi toute sainte, et que son intention est qu'ils vivent dans l'innocence et qu'ils ne fassent aucun mal, peut-il voir sans indignation qu'ils violent sa loi, qu'ils renoncent à la vertu et qu'ils recherchent la volupté. Puisqu'il prend soin du gouvernement du monde, comme il doit sans doute le prendre, il ne peut négliger ce qu'il y a de plus important dans le monde. Puisqu'il pourvoit aux besoins des créatures, comme la créature le doit faire, il nous procure ce qui est nécessaire pour nous rendre la vie plus sûre, plus commode et plus heureuse. Puisqu'il est le père commun aussi bien que le Dieu de tous les hommes, il est bien aise quand ils s'adonnent à la vertu, et fâché quand ils s'abandonnent au vice. Il a de l'amour pour les gens de bien et de la haine pour les impies. « Il n'est pas besoin, disent quelques philosophes, qu'il ait de la haine ; c'est assez qu'il ait une fois ordonné des châtimens contre les impies et des récompenses pour les gens de bien. » Que s'il se trouvait quelqu'un qui conservât dans ses actions quelque image d'innocence et de justice, en ne faisant tort à personne et en évitant les vices les plus grossiers, et qu'il ne rendît pourtant aucun honneur à Dieu et ne songeât pas même à lui, comme Aristote, Timon et les autres philosophes, celui-là, pour avoir gardé en apparence la loi de Dieu, ne serait-il point châtié du mépris qu'il aurait fait de sa puissance ? Dieu peut donc se mettre en colère, quand ce ne serait que contre la fausse confiance que celui dont nous parlons aurait mise dans sa probité prétendue. S'il se met en colère contre lui en haine de son orgueil, pourquoi ne se mettrait-il pas en colère contre un autre qui aura méprisé sa loi et appréhendé la peine qu'on doit se donner pour la garder ? Le juge n'a pas le pouvoir de faire grâce, parce qu'il n'est que le ministre de la volonté d'autrui ; mais Dieu a ce pouvoir, parce qu'il est juge et dispensateur de sa propre loi. En la faisant, il ne s'est pas ôté le pouvoir d'en relâcher quelque chose. Il peut donc faire grâce quand il lui plaît ; et comme il peut faire grâce et donner des preuves de sa clémence, il peut aussi faire justice et laisser des marques de sa colère.

XX. D'où vient donc, dira quelqu'un, que ceux qui commettent les plus grands crimes sont les plus heureux, et que ceux qui vivent selon les

règles de la piété sont souvent fort misérables? C'est que des esclaves fugitifs et des enfans émancipés ont une licence effrénée, au lieu que ceux qui vivent sous la puissance de leur père ou de leur maître, sont tenus dans une exacte discipline. La vertu s'éprouve et s'affermit par des exercices pénibles et désagréables aux sens, au lieu que le vice est toujours comme plongé dans la volupté. Il ne faut pas, pour cela, que celui qui s'y abandonne se promette une impunité perpétuelle. Il n'y a point de prospérité qui dure toujours.

Il faut attendre le dernier jour, ainsi que l'a dit un poëte qui ne manque pas d'élégance : et nul ne doit être appelé heureux avant la fin de sa vie.

C'est par la fin que l'on juge du bonheur, et aucun ne peut éviter le jugement de Dieu, ni pendant sa vie, ni à sa mort. Il précipite les vivans dans l'abîme, et punit les morts d'un supplice éternel. Si Dieu entre en colère, dira-t-on, il doit y entrer d'abord, et châtier les crimes à l'heure même qu'ils sont commis. S'il les châtiait de la sorte, il exterminerait le genre humain. Il n'y a point d'homme qui soit tout à fait innocent, et plusieurs choses nous portent au péché, comme l'âge, la violence, la pauvreté, l'occasion, la récompense. La chair dont nous sommes revêtus est si fragile, que si Dieu n'usait envers nous de sa miséricorde, il ne resterait que peu de personnes sur la terre. Mais il est très-patient, et réprime les mouvemens de sa colère; car comme il a une parfaite vertu, il a aussi une parfaite patience. Combien y a-t-il de personnes qui changent de conduite, et qui renoncent à la débauche pour faire profession de modération et de retenue? Combien y en a-t-il qui, après avoir mené dans leur jeunesse une vie déréglée et licencieuse qui les couvrait de honte et d'infamie, se réforment tout d'un coup, et méritent des éloges des bouches mêmes dont ils n'avaient autrefois reçu que des reproches? Cet heureux changement n'arriverait pas, si tous les péchés étaient punis sur-le-champ. Il est vrai que les lois condamnent sur-le-champ les crimes publics. Mais combien y en a-t-il qui ne sont commis qu'en secret? Combien y a-t-il de coupables qui arrêtent, soit par amis ou par argent, les poursuites de leur dénonciateur, qui obtiennent par crédit et par faveur leur absolution, et éludent la justice? Si Dieu punissait tous ceux qui se dérobent à la justice des hommes, il ne resterait presque personne sur la terre. Il n'y eut jamais de si juste sujet d'exterminer le genre humain que le mépris qu'il a fait de la divine puissance, en rendant un souverain culte à de faibles ouvrages de l'art; au lieu que Dieu, en tournant aux hommes le visage vers le ciel, les avait excités à considérer les choses célestes, et à rechercher la connaissance de sa divine nature. Ils ont mieux aimé se courber comme des bêtes, et se tourner vers la terre; car c'est se courber vers la terre et adorer la terre, que l'on doit fouler aux pieds, que d'adorer des images faites de métaux et d'autres matières tirées de la terre. L'avantage qui se tire de la patience de Dieu, est que, au milieu d'une si horrible impiété et d'une si générale corruption, les hommes condamnent leurs propres erreurs et reconnaissent la vérité. Plusieurs abandonnent les faux dieux, adorent le vrai Dieu, et embrassent la vertu. Mais quelque grande que la patience de Dieu soit en elle-même, et quelque avantageuse qu'elle soit aux pécheurs, elle en punit quelques-uns, quoiqu'elle les punisse tard; et quand elle voit qu'ils ne sont plus capables de se corriger, elle les arrête, de peur qu'ils ne continuent dans leurs désordres.

XXI. Il ne nous reste plus qu'une question, qui est une des plus importantes. C'est que quelqu'un : dira que Dieu est si éloigné de se mettre en colère, qu'il défend même à l'homme de s'y mettre. Je pourrais dire qu'il y a eu sujet de modérer la colère de l'homme, parce qu'elle est souvent injuste, et que ses mouvemens sont aussi déréglés que fréquens. Pour détourner les funestes malheurs que causent les petits, les médiocres et les grands, quand, ne se possédant plus, ils suivent les emportemens de cette furieuse passion, il a fallu nécessairement leur mettre des bornes. Mais pour ce qui est de Dieu, il ne se fâche point pour un temps, parce qu'il est éternel, et ne se fâche point sans sujet, parce qu'il a une perfection infinie. Cependant il n'est pas vrai que Dieu défende aux hommes de se mettre en colère; et s'il le leur défendait absolument, il semblerait condamner lui-même son propre ouvrage, puisque en formant le foie, il a, en quelque sorte, autorisé cette émotion, dont on croit que le principe est contenu dans le fiel. Il n'a donc pas absolument défendu le mouvement de la colère, qui est un mouvement

nécessaire, mais il en a défendu la continuation et la suite. Aussi est-il bien juste que, puisque la vie des hommes est courte, leur colère ne soit pas longue. Si elle l'était, les haines s'accroîtraient et s'aigriraient de telle sorte, qu'elles ne pourraient plus être terminées que par la ruine mutuelle des ennemis. De plus, quand Dieu commande d'entrer en colère, et qu'au même temps, il défend de commettre aucun péché, il n'arrache pas entièrement cette passion de notre cœur. Il en rehausse seulement ce qu'elle a de vicieux, afin qu'en châtiant les coupables, elle garde de la modération. Ainsi celui qui nous commande de nous mettre en colère s'y met lui-même. Celui qui nous ordonne de nous apaiser s'apaise, parce qu'il ne nous commande ni ne nous ordonne rien qui ne soit juste et qui ne tende à notre avantage. Bien que j'aie dit que Dieu ne se met pas en colère pour un temps, comme font les hommes qui ont souvent des émotions passagères, il ne faut pas croire pour cela que, comme il est éternel, sa colère le soit aussi. Ses perfections étant infinies, il a sa colère en sa puissance, et bien loin d'en être emporté, il la retient et s'en sert comme il lui plaît. Et cela n'est point du tout contraire à ce que j'ai dit ci-dessus. Si la colère de Dieu avait été éternelle, l'homme n'aurait pu rentrer en grâce avec lui après l'avoir offensé, ni satisfaire à sa justice par la pénitence. Ainsi il ne se serait jamais réconcilié avec les hommes, lui qui leur a commandé de se réconcilier entre eux avant le coucher du soleil. Il est pourtant vrai que la colère de Dieu demeure toujours sur ceux qui pèchent toujours. Il ne s'apaise point par de l'encens, par des victimes, par des présens, qui ne sont que des biens corruptibles; mais il s'apaise par le changement de vie et par la réformation des mœurs : quiconque cesse de pécher fait cesser la colère de Dieu. Et c'est pour cela qu'il ne punit pas tous les pécheurs sur-le-champ, afin qu'ils aient le temps de se reconnaître.

XXII. Voilà, mon cher Donat, ce que j'avais à vous dire touchant la colère de Dieu, afin que vous sussiez ce que vous aurez à répondre à ceux qui semblent lui ôter toute sorte de mouvemens. Après cela, il ne me reste plus rien à faire, si ce n'est de finir cet ouvrage de la même sorte que Cicéron a fini ses livres des *Questions tusculanes*, et de tirer des divines Écritures des témoignages irréprochables pour convaincre ceux qui, s'imaginant faussement que Dieu est exempt de colère, détruisent toute la religion, sans laquelle, comme je crois l'avoir fait voir, nous serions semblables aux bêtes et nous égalerions en cruauté celles qui sont les plus farouches, et en ignorance celles qui sont les plus stupides. La sagesse ne consiste que dans la religion, c'est-à-dire dans la connaissance de Dieu. Les prophètes, qui étaient des hommes tout remplis de son esprit, n'ont parlé que de la bonté qu'il a pour les gens de bien et de la colère qu'il conçoit contre les impies. Ces témoignages ne sont que trop suffisans à notre égard. Mais parce qu'ils sont rejetés par ceux qui n'ont point d'autre marque de la profession qu'ils font d'être sages que celle qu'ils tirent de la longueur de leurs cheveux et de la façon de leur habit, je suis obligé d'y ajouter des preuves fondées sur le raisonnement. Je sais bien que cette méthode est contraire à celle que je devrais tenir, et que, au lieu d'appuyer la foi par des raisons, il faudrait confirmer la raison par la foi. Mais je m'éloigne à dessein de cet ordre, de peur que, si je le suivais, la dispute ne fût trop longue et ne produisît aucun fruit. Apportons donc des témoignages que les philosophes puissent recevoir, ou qu'au moins ils ne puissent rejeter. Beaucoup de célèbres écrivains ont dit qu'il y a eu plusieurs sibylles, comme Ariston de Chios et Apollodore d'Érythrée parmi les Grecs, Varron et Fenestella parmi les Latins. Ils demeurent tous d'accord que la plus illustre fut celle d'Érythrée, et Apollodore témoigne tenir à grand honneur d'avoir été de son pays. Fenestella conte que le sénat envoya des ambassadeurs à Érythrée pour en rapporter les vers de cette sibylle, et pour les mettre (sous le consulat de Curion et d'Octave) dans le Capitole, qui avait été réparé par les soins de Catule. Voici comment elle parle du souverain créateur du monde :

Il est éternel, incorruptible, récompense les bons au delà de leurs mérites et réserve pour les méchans de redoutables effet de sa colère.

En parlant dans un autre endroit des actions qui déplaisent à Dieu.

Fuyez, dit-elle, les sacrifices impies, et n'en offrez qu'à Dieu vivant. Évitez l'adultère et les conjonctions abominables et contraires à la nature. Ayez soin de nourrir vos enfans, et gardez-vous bien de les tuer; car l'Immortel entre dans une colère implacable contre ceux qui commettent ces crime.

Voilà une preuve très-expresse de la colère que Dieu conçoit contre les méchans.

XXIII. Puisque, au rapport de quelques grands hommes, il y a plusieurs sibylles, je ne dois pas me contenter d'avoir produit le témoignage d'une seule. Les livres de la sibylle de Cumes sont tenus fort secrets, à cause qu'ils contiennent la destinée du peuple romain. Mais les autres sont assez communs, et il n'y a point de loi qui défende aux particuliers de les avoir et de les lire. Il y en a un qui déclare en ces termes à toutes les nations que la colère de Dieu tombera sur elles pour châtier leurs crimes :

A la fin des siècles la colère terrible de Dieu tombera sur le monde coupable.

Une autre attribue à la mêmecolère le déluge, qui, pour abolir le crime, détruisit le genre humain :

Lors, dit-elle, que le Dieu du ciel se mit en colère contre les hommes, il couvrit la surface de la terre des eaux de la mer.

Elle décrit aussi l'embrasement qui abolira une seconde fois les crimes. Voici ses paroles :

Lorsque la colère de Dieu sera de telle sorte allumée qu'elle ne pourra plus s'éteindre, elle exterminera le genre humain par le feu.

Ovide a dit sur le même sujet :

Qu'il devait arriver un temps où le ciel, la terre, la mer et tout l'univers, seraient embrasés.

Ce temps-là arrivera lorsque le culte de Dieu sera tout à fait aboli. La même sibylle avoue pourtant qu'il se laisse fléchir, puisqu'elle exhorte les pécheurs à avoir recours à sa miséricorde, et qu'elle leur promet qu'il leur pardonnera s'ils embrassent la piété. Ces témoignages ne font que trop voir la faiblesse des argumens dont se servent les philosophes pour ôter à Dieu le mouvement de la colère, et la fausseté de l'opinion qui les porte à lui attribuer, comme un avantage, une insensibilité qui serait tout à fait contraire à sa grandeur. La majesté des royaumes et des empires de la terre ne peut être conservée que par la crainte des sujets. Un prince qui ne se mettrait point en colère ne trouverait point d'obéissance et ne maintiendrait point son autorité. Un simple particulier qui n'aurait que de la douceur serait dépouillé de son bien, outragé et moqué de tout le monde. Que si ceci est véritable, comment Dieu maintiendrait-il la grandeur et la gloire de son empire, si, étant exempt de colère, il n'imprimait aucune terreur dans le cœur des hommes? Apollon de Milet, ayant été consulté sur le sujet de la religion des Juifs, fit la réponse qui suit :

Elle honore le souverain roi et le tout-puissant créateur, en présence duquel la mer et la terre, le ciel, les enfers et les démons mêmes, tremblent de crainte.

Si Dieu était aussi immobile que ces philosophes le représentent, il ne ferait pas trembler ainsi toute la nature. Personne n'obéit que par contrainte. Pour bien commander, on est obligé d'imprimer de la terreur, et pour en imprimer il faut témoigner de la colère. Quiconque n'en témoignera point, commandera ce qu'il voudra, mais ses commandemens seront méprisés. Que chacun sonde son propre cœur et se consulte soi-même, et il apprendra qu'on ne peut exercer aucun empire sans témoigner de la colère, ni sans ordonner des châtimens. Puisque Dieu exerce un empire absolu sur l'univers, il faut qu'il entre quelquefois en colère. Que personne ne se laisse donc tromper par les vains discours des philosophes, et qu'il n'apprenne point dans leur école à mépriser Dieu, ce qui serait le plus grand de tous les crimes. Nous sommes tous obligés de l'aimer, puisqu'il est notre père; de le respecter, puisqu'il est notre maître; de l'honorer, puisqu'il nous comble de ses faveurs; de le craindre, puisqu'il nous menace de ses châtimens. Il mérite nos respects par tous ces titres. Qui pourrait, sans tomber dans l'impiété, ne point aimer celui qui est le père de son âme? Qui pourrait mépriser impunément celui qui a une souveraine puissance sur toutes les créatures? Si nous le considérons comme notre père, c'est lui qui nous a mis au monde et qui nous a donné la jouissance de la lumière et de la vie. Si nous le regardons comme Dieu, c'est lui qui nous fournit une diversité presque infinie de fruits et d'autres alimens qui nous nourrissent. Nous sommes dans sa maison et faisons une partie de sa famille. Bien que cette famille n'ait pas un respect aussi profond, ni une dévotion aussi pure qu'elle le devrait avoir pour dignement reconnaître les grâces infinies qu'elle a reçues de la main libérale d'un si bon père et d'un si puissant maître, elle pourra espérer le pardon de sa négligence si elle conserve la vérité du culte qu'elle lui doit et qu'elle renonce aux biens périssables pour aspirer aux biens éternels. Que si nous voulons réussir dans une entreprise également sainte

et nécessaire, nous devons suivre Dieu et le recevoir comme le souverain principe de tout bien et comme le parfait modèle de toute vertu. Y a-t-il une puissance plus absolue que la sienne? une raison plus sublime? une gloire plus éclatante? Puisqu'il nous éclaire par la lumière de sa sagesse et qu'il nous conduit par la sainteté de ses commandemens, il ne nous est pas permis de l'abandonner ni de renoncer à son culte pour rechercher des biens passagers et périssables. On ne parvient à la félicité ni en se plongeant dans des voluptés criminelles et empoisonnées, ni en amassant des richesses, qui ne portent qu'à la débauche, ni en recherchant des honneurs, qui n'ont rien de solide et dont l'âme ne peut être embarrassée qu'elle ne soit en même temps assujettie au corps et condamnée à la mort. Mais on y parvient en conservant l'innocence et en gardant la justice, dont la vraie récompense et le digne prix est l'immortalité que Dieu a préparée dès le commencement aux âmes saintes et pures qui ont heureusement évité la corruption du siècle. Ceux qui souillent leur conscience par des fraudes, par des fourberies, par des brigandages, et qui la noircissent de crimes qui sont comme des taches qui ne se peuvent effacer, seront privés de cette récompense. Il faut donc que tous ceux qui veulent passer non-seulement pour sages, mais pour raisonnables, méprisent et foulent aux pieds tout ce qu'il y a de fragile et de corruptible, et qu'ils s'unissent étroitement à Dieu. Il faut qu'ils bannissent d'entre eux l'impiété, et ces funestes discordes qui troublent la société humaine et qui rompent l'union que nous pouvons avoir avec Dieu. Il faut qu'ils soient équitables et bienfaisans, et qu'ils emploient ce qu'ils auront de bien non à entretenir les plaisirs d'un seul, mais à procurer le salut de plusieurs. La volupté n'est pas moins sujette à la mort que le corps, à la délicatesse duquel elle est comme assujettie. La justice et la libéralité au contraire en sont exemptes comme l'âme, qui se rend semblable à Dieu en faisant de bonnes œuvres. Consacrons-le, non dans des temples visibles, mais dans notre cœur; car tout ce qui est élevé par la main des hommes peut aussi être détruit. Purifions ce temple, qui est sali non par la fumée ni par la poussière, mais par les mauvaises pensées, et qui reluit non de la lumière des cierges, mais de l'éclat de la sagesse. Quand nous serons une fois bien persuadés que Dieu y est présent et qu'il voit les secrets de notre cœur, nous nous conduirons de telle sorte que nous éviterons les effets de sa colère et attirerons sur nous l'abondance de ses grâces.

DE L'OUVRAGE DE DIEU,

OU

DE LA FORMATION DE L'HOMME.

À DÉMÉTRIANUS, SON ÉLÈVE.

1. Vous pourrez connaître, mon cher Démétrianus, combien peu j'ai de repos, et même combien j'ai d'inquiétudes, si vous prenez la peine de lire ce petit livre, que j'ai écrit en termes fort simples, selon la médiocrité de mon esprit, pour vous faire voir l'amour que j'ai pour l'étude, et pour m'acquitter encore envers vous du devoir de précepteur, en vous enseignant une doctrine plus honnête et plus solide que celle que je vous enseignais autrefois. Que si dans ce temps-là, [illegible] ne vous parlais que des belles-lettres et des fables, vous ne laissiez pas de m'écouter avec beaucoup d'attention, combien devez-vous apporter maintenant plus d'application et plus de soin pour comprendre les vérités importantes que j'ai à vous dire. Je vous proteste que, quelque dangereux que soit le temps où nous vivons et quelque mauvais que soit l'état de mes affaires, je ne laisserai pas de composer incessamment quelque chose qui puisse contribuer à l'instruction de ceux qui font profession de notre doctrine. Je sais bien qu'ils sont devenus odieux et qu'ils sont persécutés par le peuple, comme des personnes qui déshonorent par le

déréglement de leur vie le nom de sages qu'ils s'attribuent, et qui ne s'en servent que pour couvrir des vices qu'ils devraient reprendre dans les autres et éviter eux-mêmes. Mais je ne refuserai aucun travail pour instruire et ceux de notre religion et les autres; et j'espère que, comme je n'oublierai rien de ce qui sera de mon devoir, vous n'omettrez rien non plus de ce qui sera du vôtre, et je le souhaite aussi de tout mon cœur. Car, bien que les affaires publiques vous détournent de la contemplation de la vérité et de la pratique des bonnes œuvres, il ne se peut faire qu'une âme aussi belle et aussi pure que la vôtre ne tourne souvent ses pensées vers le ciel. Je me réjouis que vos desseins réussissent, et que vous ayez en abondance tout ce que le monde prend ordinairement pour des prospérités et pour des avantages, pourvu toutefois qu'ils ne changent rien dans votre conscience ni dans vos mœurs. Je vous avoue que j'appréhende un peu que la douceur trompeuse qui naît de la jouissance des biens de la terre ne se glisse insensiblement dans votre cœur. C'est pourquoi je vous avertis, autant que je le puis, de prendre garde à ne les pas regarder comme de véritables biens, mais de tenir pour certain qu'ils sont d'autant plus trompeurs qu'ils sont plus fragiles, et d'autant plus dangereux qu'ils sont plus agréables. Vous savez combien notre ennemi a d'adresse et de force, et nous ne l'éprouvons que trop en ce temps-ci. Il se sert des attraits des créatures comme d'autant de filets déliés et imperceptibles. Il faut donc marcher avec une singulière prudence pour éviter les piéges qui nous sont dressés de toutes parts. C'est pourquoi je vous exhorte à employer tout ce que vous avez de vertu pour mépriser, ou au moins pour ne point trop estimer la prospérité dont vous jouissez. Souvenez-vous de votre véritable père, de la ville dont vous êtes citoyen, de la société où vous avez été reçu. Vous entendez bien ce que je veux dire. Je n'ai pas dessein de vous accuser d'orgueil, dont il n'y a jamais eu le moindre sujet de vous soupçonner. Mon discours ne se rapporte qu'à l'âme, et non au corps, qui n'a été formé que pour elle. C'est comme un vase de terre où l'âme, qui est l'homme véritable, est renfermée. Ce vase n'a point été fait par Prométhée, comme les poëtes le disent, mais par le souverain créateur de l'univers, dont la providence ne peut être comprise par nos sens ni expliquée par nos paroles. Je ne laisserai pas de m'efforcer de dire quelque chose, autant que mon peu de suffisance le pourra permettre, et de la création de l'âme, et de la formation du corps. Et j'entreprends d'autant plus volontiers ce travail, que Cicéron, qui était un homme d'un excellent esprit, s'étant proposé le même sujet dans le quatrième livre de sa *République,* ne l'a traité que légèrement. Et de peur que nous ne doutassions de la raison qui l'avait porté à le traiter de la sorte, il déclare qu'il n'a manqué ni de désir de le traiter exactement, ni de diligence pour cet effet. Après en avoir parlé comme en passant dans les premiers livres des *Lois,* il renvoie à Scipion, qui en avait discouru plus au long. Il tâcha néanmoins depuis d'en parler un peu plus amplement dans le second livre de la *Nature des Dieux;* mais parce qu'en celui-là même il ne s'en est acquitté que très-imparfaitement, je n'appréhenderai point de me charger d'un travail que le plus grand orateur de Rome nous a laissé tout entier. Vous condamnerez peut-être la hardiesse que j'ai de proposer les pensées qui me sont venues sur cette matière si obscure et si difficile. Mais puisque ceux qui prennent la qualité de philosophes ont été assez téméraires pour vouloir pénétrer ce que Dieu a voulu qu'il y eût de plus caché dans la nature, et qu'ils ont osé discourir des cieux et des astres, qui sont si éloignés de nous et ne peuvent tomber sous nos sens, puisqu'ils prétendent même avoir des preuves solides et des démonstrations évidentes de ce qu'ils en disent, pourquoi m'accuserait-on de présomption d'avoir voulu examiner la manière dont notre corps est formé? Il est certain qu'il n'est pas fort difficile d'en acquérir quelque connaissance, puisque la disposition des parties qui le composent et l'usage auquel elles sont propres nous découvrent l'intention que Dieu a eue en le formant.

II. Dieu, qui est notre créateur et notre père, nous a donné le sentiment et la raison, ce qui fait voir clairement que nous sommes son ouvrage, puisqu'il a le sentiment et qu'il est lui-même la raison et l'intelligence souveraine. Il n'a pas donné aux autres animaux le même avantage, mais il a pourtant pourvu à leur sûreté; car il les a couverts de peaux pour les

défendre de la rigueur du froid, de l'incommodité des pluies et des autres injures de l'air. Il a donné à chaque espèce les armes qui lui étaient propres : aux unes la force, pour attaquer et pour combattre; aux autres la vitesse, pour fuir et pour éviter les périls; aux autres, l'industrie et l'adresse pour se faire des tanières et pour s'y retrancher. Les unes ont des ailes, à la faveur desquelles elles s'élèvent jusques au haut de l'air; les autres des griffes pour grimper; les autres ont des cornes ou des dents pour se défendre, et aucune ne manque de quelque moyen propre à se conserver. Que s'il y a quelque espèce qui serve d'ordinaire de proie à une plus forte, ou elle se retire en des contrées où elle est comme à couvert de cette violence, ou, si elle ne la peut éviter, elle est si féconde de son naturel qu'elle suffit et pour assouvir l'avidité des animaux de proie, et pour peupler encore suffisamment la terre de ce qu'elle dérobe à leur cruauté. Comme Dieu a donné à l'homme la lumière de la raison, la vivacité des sens et l'usage de la parole, il ne faut pas s'étonner qu'il l'ait privé des avantages qu'il a accordés aux animaux, parce que, par le moyen de la raison, il lui est aisé de réparer cette perte. Il l'a laissé nu et sans armes, parce qu'il lui a donné un esprit capable d'inventer l'art de faire des armes et des vêtemens. Il n'est pas aisé de bien exprimer combien ces avantages que les bêtes ont sur l'homme contribuent à leur beauté réciproque. Si l'homme avait eu ou des dents, ou des cornes, ou des griffes, ou des ongles, ou une queue, ou une peau de plusieurs couleurs, comme en ont les bêtes, il aurait été extrêmement laid, au lieu que les bêtes seraient laides si elles étaient dépouillées de toutes ces choses. Si on leur avait ôté ou la peau, qui est comme un vêtement dont la nature les a parées, ou les dents et les ongles, qui sont comme des armes dont elles les a pourvues, il n'y aurait rien de si difforme ni de si faible. Ainsi, soit que l'on considère, ou l'usage qu'ont ces parties, ou l'ornement qu'elles apportent, on avouera qu'on ne pouvait jamais rien désirer qui fût tout ensemble et si utile et si agréable. Quant à l'homme, comme Dieu l'a fait pour être éternel, il lui a donné des armes qui ne paraissent point au dehors, mais qui sont cachées au dedans, et qui dépendent non du corps, mais de l'esprit. Après l'avoir si avantageusement partagé des biens intérieurs, qui sont sans comparaison les plus solides et les plus durables, il aurait été inutile de lui en donner d'extérieurs, qui n'auraient servi qu'à diminuer ou à cacher la beauté naturelle de son corps. C'est pourquoi j'ai accoutumé de trouver étrange la folie des disciples d'Épicure, qui, dans le dessein qu'ils ont de persuader que le monde n'a point été fait ni n'est point gouverné par une sage intelligence, mais qu'il a été formé par la rencontre fortuite de corps solides et indivisibles, ont la témérité de trouver à redire aux ouvrages de la nature et à la structure de l'univers. Je passerai sous silence ce qu'ils reprennent dans la disposition du monde par une extravagance ridicule, et ne m'arrêterai qu'à ce qui a un rapport particulier avec le sujet que j'ai maintenant entre les mains.

III. Ces philosophes se plaignent de ce que l'homme naît plus faible que les animaux, qui ne sont pas sitôt sortis du sein de leurs mères, qu'ils commencent à se soutenir et à résister aux injures de l'air. L'homme, au contraire, paraît nu et désarmé, comme un voyageur jeté par la violence de la tempête sur le bord de cette vie, et exposé aux misères qui l'accompagnent. Il demeure étendu et immobile au lieu même où les flots l'ont poussé, sans pouvoir ni supporter l'activité des éléments, ni chercher de nourriture. La nature semble avoir été à son égard une marâtre, puisque, au lieu qu'elle a été libérale envers les animaux, elle a été envers lui si avare qu'elle l'a abandonné dans une extrême pauvreté et dans la dernière faiblesse, sans appui et sans secours, capable seulement de jeter des cris et de verser des pleurs, qui sont comme un des tristes présages des misères dont il sera accablé durant le cours de sa vie. Quelques-uns s'imaginent que ces philosophes parlent avec beaucoup de jugement quand ils déclament de la sorte, ce qui procède de ce que plusieurs, pour n'avoir jamais assez sérieusement considéré les avantages qu'ils ont reçus en naissant, n'en ont point de reconnaissance. Je prétends au contraire que l'on ne saurait jamais rien avancer avec si peu de raison; car, quand j'examine avec soin toutes les créatures, je reconnais qu'aucune n'a dû, ni peut-être n'a pu être faite d'une autre manière que celle dont elle l'a été.

Je sais bien que la puissance de Dieu, souverainement sage et intelligente, n'a fait en toutes choses que ce qui était le meilleur et le plus expédient. Je voudrais donc demander à ces censeurs téméraires des ouvrages de Dieu quel avantage ils croient qu'il manque à cet homme qui naît dans une faiblesse qu'ils déplorent avec des termes si tragiques. Cette faiblesse empêche-t-elle qu'il ne croisse et qu'il ne parvienne à un âge parfait? Ce qui lui manque de force est compensé par la raison dont il est pourvu. Mais l'homme, disent ces philosophes, ne peut être élevé qu'avec beaucoup de peines. La condition des bêtes est meilleure en ce point. Dès qu'elles ont fait leurs petits, elles n'ont plus aucun autre soin que celui de les nourrir et de leur fournir le lait qu'ils recherchent et qu'ils prennent eux-mêmes sans aucun secours étranger. Les oiseaux n'ont-ils pas beaucoup de peine à élever leurs petits, et ne semblent-ils pas y apporter une prévoyance qui approche de celle des hommes? Ils bâtissent des nids avec de la terre et des branches d'arbre. Ils demeurent sur leurs œufs plusieurs jours, pendant lesquels ils ne mangent presque point. Quand ils sont éclos, ils cherchent de quoi les nourrir, la nature ne leur ayant point fourni de lait pour cet effet, comme elle en a fourni aux animaux qui sont sur la terre. Après avoir volé de côté et d'autre tout le jour pour amasser de quoi nourrir leurs petits, ils demeurent auprès d'eux toute la nuit, les gardent et les échauffent. Que peuvent faire les hommes davantage, si ce n'est que, au lieu de chasser leurs enfans quand ils sont grands, ils demeurent unis à eux par le lien d'un amour indissoluble? D'ailleurs les petits des oiseaux sont beaucoup plus faibles dans leurs commencemens que ne le sont les enfans. Car, pour les mettre au monde, ils ne les font pas sortir de leur sein; mais ils les échauffent, et en les échauffant les animent. Quand ils viennent d'éclorê ils n'ont point de plumes, et sont si faibles qu'ils ne peuvent encore ni voler ni marcher. Ne serait-ce pas une impertinence de prétendre que la nature ait traité peu favorablement les oiseaux, sous prétexte qu'ils naissent en quelque sorte deux fois, et qu'après leur naissance ils ont besoin que leurs mères leur cherchent de quoi vivre? Ceux qui raisonnent de la sorte, et qui préfèrent la condition des bêtes à celle des hommes, proposent ce qu'elles ont de plus fort et cachent ce qu'elles ont de plus faible. Je leur demanderais volontiers, lequel ils prendraient, si Dieu leur en laissait le choix, ou la sagesse de l'homme avec sa faiblesse, ou la stupidité des bêtes avec leur force. Ils n'ont pas assez peu d'esprit pour manquer de préférer la condition de l'homme, quand elle serait encore beaucoup plus faible qu'elle ne l'est, à celle des animaux, quand ils seraient encore beaucoup plus forts qu'ils ne le sont. Ces hommes fins et rusés voudraient sans doute avoir tout ensemble, et la raison de l'homme, et la force des animaux; mais ce sont des biens tout à fait opposés et contraires, et que l'on ne peut réunir dans un même sujet. Il faut ou être éclairé et instruit par la raison, ou avoir la force et les autres avantages que la nature a donnés en partage aux animaux. Une créature qui est pourvue par la condition de sa naissance de tout ce qui peut la conserver et la défendre, n'a pas besoin de sa raison. Que pourrait-elle ou faire ou inventer pour employer sa raison, puisque la nature lui a fourni libéralement tout ce qui lui est nécessaire? Que si elle est pourvue de la raison, quel sujet aurait-elle de souhaiter ce qui peut défendre et fortifier le corps, puisque la raison supplée toute seule au défaut de toutes choses? Elle est capable de parer et de munir de telle sorte le corps qu'il n'ait rien à désirer. Quelque petite que soit la stature de l'homme, quelque médiocres que soient ses forces, quelque peu assurée que soit sa santé, il surpasse en vigueur et en beauté tous les animaux, par le seul avantage de sa raison. Il naît d'une constitution tendre et délicate, et trouve moyen de se mettre en sûreté et de se garantir de la violence des bêtes les plus farouches. Ces bêtes, au contraire, qui ont de grandes forces pour résister aux injures des élémens, n'en ont point d'assez grandes pour éviter de tomber sous la puissance de l'homme. Ainsi la raison lui sert plus toute seule que ne servent aux animaux tous les avantages que la nature leur a donnés en les formant. La masse de leur corps, la grandeur de leurs forces, n'empêchent point que nous ne les prenions et que nous ne les soumettions à notre puissance. Quelqu'un, voyant les bœufs attachés avec leurs vastes corps à notre service, peut-il se plaindre de ce que Dieu ne lui a

donné qu'un petit corps ? Il ne connaît pas sans doute le prix des faveurs qu'il a reçues de Dieu; ce qui est une ingratitude, ou plutôt une folie. Platon agissait beaucoup plus sagement quand, pour confondre, comme je me le persuade, ces esprits méconnaissans, il rendait grâces à la nature de ce qu'elle l'avait fait naître homme. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner sa pensée ni de décider quel jugement on en doit porter. Quiconque tient sa condition plus heureuse que celle des bêtes est dans un sentiment plus juste et plus raisonnable que ceux qui semblent avoir regret de n'avoir pas été créés de quelqu'une de leurs espèces. Que si Dieu les changeait en ces animaux dont ils envient la condition, ils se plaindraient aussitôt de ce changement, et demanderaient avec de grands cris de retourner à leur premier état, parce qu'en effet toute la force des animaux ne vaut pas l'usage de la parole. La liberté que les oiseaux ont de fendre l'air ne vaut pas l'adresse de la main. La langue et la main sont des choses plus admirables que celles que peuvent faire ou les forces des bêtes ou les ailes des oiseaux. C'est donc une folie inconcevable de souhaiter ce que l'on n'a pas et de le refuser quand il est offert.

IV. Ces mêmes philosophes se plaignent de ce que l'homme est sujet aux maladies et à une mort avancée. Est-ce qu'ils sont fâchés de n'être pas d'une nature divine? Je sais bien qu'ils disent que ce n'est pas ce qu'ils prétendent, et qu'ils veulent seulement montrer que l'homme n'est point l'ouvrage d'une sage providence, et qu'il devrait être fait d'une manière différente de celle dont il l'a été. Je ferai voir au contraire qu'il y a eu de bonnes raisons pour l'assujettir aux maladies et à la mort, qui termine souvent sa vie au milieu de sa course. Dieu, voyant que l'ouvrage qu'il avait fait tendait à la mort, lui a donné en partage la faiblesse, pour le préparer à cette dissolution de son être. S'il avait été d'une constitution assez ferme pour être exempt de maladies, il aurait été aussi exempt de la mort, qui n'est qu'une suite de ces mêmes maladies. Mais comment aurait-il été exempt d'une mort qui arrive avant la saison, puisqu'il est sujet à une mort qui arrive dans la saison ? Ces philosophes voudraient-ils que personne ne mourût avant l'âge de cent ans ? Mais comment peuvent-ils accorder des contradictions si ma
que celles où ils tombent? Car, pou
qu'une personne ne pût mourir avant l
cent ans, il faudrait qu'avant ce temps
fût en quelque sorte immortelle ; et si
tait, elle ne serait plus sujette à la mort.
peut-on s'imaginer qui eût la force d'en
ter l'homme et de le mettre hors d'état d
dre ni les maladies, ni les accidens étra
Étant composé d'os et de nerfs, de
d'humeurs, que peut-il avoir d'assez soli
être inaccessible à la mort. De quelle mati
drait-il que le corps fût fait pour être ina
et indissoluble avant le terme de cent an
leur plaît de prescrire à la vie humaine
a rien de ce que l'on peut voir et touche
terre qui ne soit fragile. Il faudrait do
chercher une matière dans le ciel. Dieu f
l'homme de telle sorte qu'il pût mourir
il était à propos qu'il choisît pour cet ef
matière aussi fragile qu'est la terre. Il fa
puisse mourir de tout temps, puisqu'
corps, et que tout corps en tout temps
dissoudre. C'est donc une folie de se p
d'une mort arrivée avant la saison,
cette mort-là même est une condition à l
nous sommes assujettis par la loi de noti
sance. Nous sommes assujettis aux malad
la même loi, parce que l'ordre de la na
permet pas qu'un corps qui doit un jo
détruit ne puisse être ni altéré, ni affaibl
supposons que l'homme ait été fait de tel
qu'il ne pût être malade ni mourir q
avoir passé une longue vie et être parven
extrême vieillesse, et montrons les fauss
séquences qui se peuvent tirer de ce pri
car il s'ensuit qu'avant le terme prescrit
me ne pourrait mourir. Il est pourtant
qu'il mourrait s'il ne mangeait point.
pour l'exempter de la nécessité de mou
faut l'exempter de la nécessité de mang
était exempt de cette nécessité, et que, pou
server sa vie, il n'eût plus besoin d'alime
ne serait plus un homme, mais un dieu.
donc clair, comme je l'ai déjà dit, que
ces philosophes se plaignent de ce que les
mes ont un corps infirme et délicat,
plaignent, à proprement parler, de ce qu
sont pas immortels. Ils sont mortels, parce
ne sont pas des dieux. On ne peut être tou

mble et mortel et immortel. Si l'homme est
ortel dans la vieillesse, il n'est pas immortel
ans la jeunesse. Quiconque doit mourir un jour
t chaque jour sujet à la mort, et quiconque
oit un terme prescrit à la vie ne se peut attri-
uer l'immortalité. Un moment auquel on ne
oit point immortel, et un moment auquel on
oit mortel, rend mortel en tout temps. On est
onc nécessairement obligé de conclure que
homme ne pouvait ni ne devait être fait d'une
utre sorte. Mais les philosophes dont je parle
'ont garde de voir la suite de ce raisonnement,
arce qu'ils se sont trompés dans le principe.
ar après avoir une fois ôté la Providence, il fal-
it qu'ils avouassent que toutes choses étaient
ées d'elles-mêmes, et c'est ce qui les a portés
inventer ce concours fortuit d'atomes. Depuis
u'ils se sont engagés dans cet embarras, ils ont
é contraints de croire que les âmes naissent et
eurent avec les corps. Ils avaient reçu comme
ne maxime certaine que la sagesse divine ne
roduit rien, ce qu'ils ne pouvaient établir
u'en trouvant quelque chose à redire à l'ordre
e la Providence. Ils ont donc repris les choses
à cette Providence paraît avec le plus grand
lat, telles que sont les maladies et la mort
récipitée. Que s'ils les avaient considérées avec
oute l'attention qu'ils devaient, ils auraient
ieux prévu les suites de leur doctrine. Car, si
homme avait été exempt de maladies, il n'au-
ait eu besoin ni d'habits, ni de maisons, puis-
u'il n'aurait appréhendé ni le vent, ni la pluie,
i le froid, dont le plus dangereux effet est de
user les maladies. C'est pourquoi toute la
rudence de l'homme consiste à défendre sa
aiblesse contre les accidens qui la peuvent in-
ommoder. Que s'il est sujet aux maladies,
omme à des accidens qui servent à éprouver sa
agesse, il ne peut être moins sujet à la mort.
our n'être sujet à aucune maladie, il faudrait
voir une constitution tout à fait forte et iné-
ranlable, qui ne donnerait lieu ni à la vieil-
esse, ni à la mort, qui en est comme la suite.
e plus, si la mort avait été remis à un certain
emps, l'homme n'aurait eu aucune douceur et
e serait rendu tout à fait insupportable. Pres-
ue tous les liens de la société civile dépendent
e la connaissance que nous avons de notre
aiblesse et de l'appréhension que nous avons de
out ce qui nous peut nuire. C'est pour cela que
les plus faibles et les plus timides des animaux s'assemblent pour se conserver par leur union et par leur nombre, au lieu que ceux qui ont la force en partage demeurent dans les déserts. Si l'homme pouvait se fier de la même sorte en ses forces, il n'aurait aucune raison de rechercher la compagnie ni d'entretenir la société. Il n'aurait ni respect, ni estime pour les autres, enfin il n'y aurait rien de si farouche ni de si intraitable, ni de si cruel que lui. Mais parce qu'il est faible et qu'il ne peut subsister sans le secours d'autrui, il recherche la compagnie, où il trouve sa sûreté. On voit par là combien la faiblesse de l'homme et les accidens qui le rendent sujet aux maladies, et à une mort qui semble lui arriver avant la saison, contribuent à rendre sa manière de vivre plus polie, plus civile et plus honnête. Si on le délivrait des périls et des infirmités qui l'environnent, on le dépouillerait de la raison et de la sagesse. Mais je m'arrête trop longtemps à raisonner sur une question si claire, étant certain que rien n'a jamais été fait ni pu être fait que par un ordre particulier de la providence divine. Que si je voulais parcourir en détail tous ses ouvrages, ce serait une entreprise qui n'aurait aucunes bornes. C'est pourquoi je m'attacherai uniquement à examiner le corps de l'homme et à remarquer les traces de la Providence qui y sont visibles, sans parler de celles qui ne tombent point sous les sens.

V. Lorsque Dieu forma les corps des animaux, il ne voulut pas les faire en rond, de sorte qu'ils pussent se tourner et se rouler de tous côtés; mais il tira en quelque sorte la tête et la fit comme avancer au haut du reste du corps. Il étendit aussi les jambes et les pieds, afin que, se remuant tour à tour, ils portassent le corps au lieu où l'attirerait son désir et la nécessité de chercher des vivres. Outre ces deux membres qui s'étendent par derrière, il y en a deux autres qui s'avancent par devant et qui tiennent à la tête et au cou, et ont différens usages. Car dans les animaux, soit sauvages ou domestiques, ce sont des pieds qui leur servent à marcher de la même sorte que ceux de derrière, et dans l'homme ce sont des mains destinées non à marcher, mais à faire toutes sortes d'ouvrages. Outre ces deux sortes de parties, il y en a une troisième où, au lieu de pieds ou de mains, il y a des ailes garnies de plusieurs rangs de plumes

qui servent à fendre l'air et à voler. Ainsi les différentes espèces ont des parties différentes, qui ont aussi des usages différens. Dieu, pour rendre la structure du corps plus ferme et plus solide, a fait l'épine du dos de plusieurs os, dont les uns sont plus longs et les autres plus courts, et cette épine réssemble en quelque sorte à la quille d'un vaisseau. Il ne l'a pas faite toute d'une pièce, de peur qu'elle n'empêchât le mouvement. Il a étendu et aplati de chaque côté les côtes, qui, se courbant doucement, sont comme une grille qui couvre et qui défend les parties internes, qui sont tout ensemble et les plus délicates et les plus nobles. Au haut de l'épine, que nous avons comparée à la quille d'un vaisseau, il a placé la tête, qui préside et qui commande à tout le corps. Elle a été appelée de la sorte, selon le témoignage de Varron, dans une de ses lettres à Cicéron, à cause qu'elle est le principe des nerfs et du sentiment. Les membres que nous avons dit avoir été destinés à marcher ou à voler ont des os qui ne sont ni trop longs, de peur qu'ils ne pussent se mouvoir aussi promptement qu'il serait nécessaire, ni trop courts, de peur qu'ils ne fussent trop délicats, mais d'une juste grandeur et en petit nombre. Il n'y en a que deux dans les hommes et quatre dans les bêtes. Les os n'ont point été faits massifs, de peur qu'ils ne fussent trop pesans et qu'ils rendissent la démarche trop lente, mais creux, et remplis d'une moelle qui donne de la vigueur à tout le corps. Leur grosseur n'est pas égale dans toute leur étendue. Elle est plus forte aux extrémités qu'aux autres endroits, et ces extrémités sont comme renforcées par les vertèbres, qui se lient aux nerfs et qui rendent le mouvement plus aisé et plus libre. Elles sont couvertes de cartilages qui les empêchent d'être froissées et de sentir de la douleur lorsqu'elles se remuent. Dieu ne les a pas tous faits de la même sorte. Il en a fait quelques-uns tout simples et ronds comme une boule aux jointures où les membres se devaient tourner de tous côtés, par exemple aux épaules; et d'autres ronds d'un côté et plats de l'autre, aux jointures où les membres devaient seulement se courber, comme aux coudes, aux genoux et aux mains. Car, comme il est et bienséant et commode tout ensemble que les bras, en commençant leur mouvement aux épaules, par où ils sont attachés au corps, puissent se mouvoir de tous côtés, aussi il aurait été et inutile et peu séant qu'ils se fussent mus aussi de tous côtés depuis le coude. La main n'aurait plus eu la dignité et l'agrément qu'elle a maintenant, et aurait ressemblé à une trompe qui dans un éléphant a un usage particulier et tout à fait merveilleux. Dieu, qui a voulu faire éclater la grandeur de sa puissance dans la variété de ses ouvrages, n'ayant pas fait la tête de l'éléphant assez longue pour pouvoir s'abaisser jusques à terre, et l'ayant armée de deux défenses, qui, quand elle s'y serait abaissée, l'auraient empêchée d'y paître, a fait sortir du front, entre ces deux défenses, une partie d'une substance molle et flexible, par laquelle il peut prendre et retenir quoi que ce soit.

§ VI. Je ne saurais m'empêcher de faire voir encore en cet endroit l'extravagance d'Épicure, car c'est de lui que Lucrèce a tiré toutes les rêveries dont il a rempli ses poésies. Pour montrer que les animaux ne sont point l'ouvrage de la Providence, mais que ce ne sont pas des effets du hasard, il s'est avisé d'avancer qu'au commencement du monde un nombre innombrable d'animaux avaient paru sur la terre, mais qu'ils n'avaient pu s'y conserver faute d'aliмens, ni y perpétuer leur espèce faute d'organes destinés à cet effet. Pour donner lieu à ses atomes qui volent dans un espace infini, il a exclu la divine providence. Mais parce que, malgré lui-même, il en voyait des traces dans toutes les créatures qui respirent, il a eu recours à cette vaine et imaginaire fiction d'animaux monstrueux dont on ne pût rapporter l'origine à une cause sage et intelligente. Puisque toutes les créatures que nous voyons ont été produites par un principe agissant par raison, il en faut inférer qu'aucune n'a pu être produite par un principe qui agit au hasard. Aussi pour peu que l'on considère la structure des animaux, on y remarquera les soins que la Providence a pris pour faire en sorte que les parties qui les composent fussent propres à divers usages et pussent servir à leur conservation particulière et à la propagation de leur espèce. En effet, si un architecte ne commence point un édifice qu'il n'en ait fait auparavant le plan, qu'il n'en ait pris les dimensions, qu'il n'ait marqué les endroits qui doivent être pleins et ceux qui doivent être vides, qu'il n'ait

réglé quel doit être l'intervalle des colonnes, la chute des eaux et le reste, peut-on croire que Dieu se soit résolu de faire des animaux et de leur donner la vie sans leur avoir aussi donné des organes par lesquels ils la pussent conserver? Épicure n'a que trop reconnu lui-même les traces de la raison et de la sagesse divine dans la production des animaux; mais, pour parler conséquemment et pour soutenir le sentiment où il s'était engagé mal à propos, il en a ajouté un autre qui n'est ni moins faux, ni moins ridicule. Il a dit que les yeux n'avaient point été faits pour voir ni les oreilles pour entendre, ni les pieds pour marcher; que toutes ces parties-là avaient été formées sans qu'elles eussent la fonction qu'elles ont maintenant, et qu'elle ne leur a été attribuée que depuis. J'appréhende de ne pouvoir réfuter ces extravagances sans en commettre de semblables ; mais je veux bien paraître un peu imprudent en détruisant ces impertinences, de peur que celui qui les a inventées ne s'imagine être fort subtil. Que prétendez-vous donc, Épicure, quand vous dites que les yeux n'ont point été faits pour voir ? Pourquoi donc est-ce qu'ils voient? « Ils ont, dites-vous, été employés depuis à cet usage. » Ils y étaient donc propres, et étaient faits pour cela, puisqu'ils ne peuvent faire autre chose. On doit porter le même jugement de la fonction des autres membres, qui visiblement ont été destinés à cela même à quoi nous les employons. Direz-vous que les oiseaux n'ont point été faits pour voler, les poissons pour nager, les bêtes farouches pour vivre de proie, les hommes pour se conduire par la raison, et n'est-il pas évident que chaque espèce fait ce à quoi elle a été destinée? Mais il faut que ceux qui se sont une fois éloignés de la vérité s'égarent toujours de plus en plus. Car si la naissance de chaque chose, au lieu d'être attribuée à la Providence, le doit être au concours fortuit des atomes, pourquoi ce concours-là n'a-t-il jamais formé d'animaux qui entendissent par le nez, qui flairassent par les yeux et qui vissent par les oreilles? S'il est vrai qu'il n'y a aucune manière imaginable dont ces petits corps se rangent et se placent, il faut que, se plaçant contre l'ordre naturel, ils fussent des membres et des corps monstrueux. Que si ces corps ne manquent point de naître selon des lois réglées et constantes, c'est une preuve manifeste que c'est la raison et non le hasard qui préside à leur naissance. Nous réfuterons plus amplement Épicure dans un autre lieu. Maintenant continuons à parler de la Providence.

VII. Dieu a lié les os avec les nerfs afin que l'âme s'en pût servir sans peine et sans effort, comme d'une bride pour tourner le corps de tel côté qui lui plairait. Il a couvert ces nerfs et ces os de chairs au travers desquelles il a répandu des veines, qui sont comme autant de ruisseaux qui portent le sang et la nourriture. Il a couvert les chairs mêmes de peaux, dont les unes sont unies, les autres sont couvertes de poils, de plumes ou d'écailles. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ces ouvrages des mains de Dieu, c'est que bien qu'ils aient leurs membres disposés dans le même ordre, ils ne laissent pas d'avoir des figures toutes différentes. Tous les animaux ont la tête plus élevée que le reste du corps, ensuite le cou, au-dessous l'estomac, au bas le ventre, et après le ventre, les parties sexuelles, puis après celles-là les cuisses, les jambes et les pieds. Ce ne sont pas seulement les membres qui gardent le même ordre dans le corps, les parties des membres le gardent aussi, les oreilles étant toujours dans un certain endroit, les yeux dans un autre, la bouche, les dents et la langue dans un autre. Cependant, il y a une diversité incroyable et presque infinie dans leurs figures et dans leurs traits. La beauté particulière que chaque espèce conserve dans sa différence, n'est-elle pas encore une preuve très-évidente de la sagesse et de la puissance que Dieu a employées à les former. Car, pour peu que l'on voulût y apporter du changement, on verrait qu'il n'y aurait rien de si embarrassé, de si incommode ni de si difforme. Si on donnait une grosse tête à un éléphant, une petite à un chameau, des pieds et du poil à un serpent, on ruinerait leur nature. Dieu a eu encore soin de donner aux animaux à quatre pieds une queue, qui est comme une continuation de l'épine du dos, et qui leur sert ou à cacher les difformités ou à ménager la délicatesse de leurs parties naturelles, et à chasser les mouches et les autres insectes qui les incommodent. Sans cette partie, les animaux à quatre pieds seraient faibles et imparfaits. Mais dans l'homme, qui a de la raison et sa main, elle n'est pas plus né-

cessaire que ne le serait la laine et la toison. Ainsi chaque espèce a été formée d'une manière qui lui est propre, de sorte qu'elle n'aurait pu être faite autrement sans être aussi fort difforme. Il n'y aurait rien de si vilain qu'une bête à quatre pieds qui n'aurait point de poil ni de laine, ni qu'un homme qui en aurait. La nudité sert d'ornement à l'homme; et toutefois cet ornement-là ne convenait pas à la tête, car ce n'est point du tout une beauté ni une perfection que d'être chauve. C'est pourquoi Dieu y a mis des cheveux, qui sont l'ornement de la partie la plus élevée et la plus apparente de son ouvrage. Cette chevelure n'est point faite en rond ni en forme de bonnet, de peur qu'il n'y eût quelque partie de la tête qui n'en fût point couverte; mais elle est comme répandue en certains endroits et comme rétrécie en d'autres, selon que la bienséance le désirait. Elle entoure en quelque sorte le visage, et est éparse des deux côtés le long des oreilles, et couvre tout le derrière de la tête. La barbe sert à reconnaître la maturité de l'âge, la force du tempérament et la différence du sexe. Enfin il y a un ordre si merveilleux et si parfait dans la structure du corps de l'homme, que pour peu qu'il eût été fait autrement il y aurait eu du défaut.

VIII. Je crois devoir faire une description de l'homme entier, et expliquer en particulier quelle est la figure et quel est l'usage de ses parties, tant de celles qui paraissent au dehors que de celles qui sont cachés au dedans. Comme Dieu le destinait seul au ciel, au lieu qu'il destinait les autres à la terre, il ne lui a donné que deux pieds et l'a formé droit et élevé, afin qu'il regardât le lieu de son origine. Pour les autres animaux, qui n'ont rien que de terrestre et de mortel, il les a abaissés vers la terre, afin qu'ils ne fissent rien autre chose que d'y chercher de quoi vivre. La taille et la stature de l'homme, ce visage élevé, montrent bien quelle est son origine et son principe. Cet esprit qui a quelque chose de céleste et de divin, et qui exerce une espèce d'empire, non-seulement sur son corps, mais sur toute la nature, est dans la tête comme dans une forteresse, d'où il considère tout l'univers. Ce palais de l'âme est d'une figure ronde, qui est la plus parfaite. C'est là que ce feu divin est renfermé comme dans un globe et caché comme sous un ciel. La partie la plus élevée est couverte de cheveux, comme nous l'avons dit, et l'antérieure, qui est le visage, est découverte, et en même temps ornée de parties dont les fonctions sont tout ensemble et les plus excellentes et les plus nécessaires. Les yeux sont dans des enfoncemens, d'où Varron croit que vient le nom de front. Dieu a voulu qu'il n'y en eût ni plus ni moins que deux, qui est un nombre parfait. Il a voulu de la même sorte qu'il n'y eût ni plus ni moins que deux oreilles, en quoi la beauté s'accorde avec l'utilité. Car, si c'est un agréable symétrie, qu'il y en ait une de chaque côté, c'est aussi une notable commodité pour entendre tous les sons, de quelque côte qu'ils viennent. Leur figure est tout à fait admirable, car Dieu n'a pas voulu que leurs ouvertures fussent droites et dégarnies de défense, ce qui aurait été et moins beau et moins commode, parce que les sons ne seraient pas si facilement entendus si l'air n'était arrêté et retenu dans les cavités et dans les détours de l'oreille, de la même sorte que les liqueurs sont retenues et arrêtées dans les vases dont on se sert pour les verser dans d'autres dont l'entrée est étroite. Dieu n'a pas voulu que les oreilles, qu'il destinait à recevoir les sons et les voix, fussent revêtues ni de peaux lâches et pendantes, ce qui aurait fait une désagréable figure, ni d'os durs et solides, ce qui n'aurait été d'aucun usage; mais il a voulu qu'elles fussent comme d'une constitution moyenne entre ces deux-là, et qu'elles fussent suspendues par un cartilage tendu et délicat, qui leur donnât de la forme et n'empêchât point qu'on ne pût les tourner. Comme leur unique fonction est d'entendre les sons, aussi l'unique fonction des yeux est de voir les couleurs et la lumière. La subtilité de leur structure est si merveilleuse qu'il est difficile de trouver des paroles propres pour l'expliquer. Les prunelles, qui sont comme de riches perles, sont couvertes par dehors de membranes claires et luisantes, ce que la Providence a ordonné de la sorte afin que les images des objets, s'y réfléchissant comme dans un miroir, passassent jusques au sens interne. C'est à travers ces membranes que le sens ou l'esprit découvre tout ce qui est au dehors; car il ne faut pas se figurer que l'acte de la vision se fasse par un concours des images qui soient envoyées par les objets, ainsi que quelques phi-

sophes l'ont prétendu. Il est clair que l'acte de la vision est un acte qui doit être exercé par la personne qui voit, et non par la chose qui est vue. Il ne faut pas non plus se figurer que l'acte de la vision se fasse par un épanchement de l'air, ni par une effusion de rayons, parce que, si cela se faisait de la sorte, la vue des objets serait beaucoup plus lente qu'elle ne l'est, puisqu'elle ne se pourrait faire avant que les rayons qui sortiraient des yeux ne fussent arrivés jusqu'aux objets. Mais comme nous découvrons en un moment tout ce qui est exposé à nos yeux, et que nous le voyons souvent sans y faire même aucune attenion, il est clair que c'est l'âme qui regarde par les yeux comme par une fenêtre et par un verre. Lucrèce se sert d'un argument fort ridicule pour réfuter cette opinion.

Si l'âme, dit-il, voyait au travers des yeux, elle verrait plus clair quand ils seraient détachés qu'elle ne voit quand ils demeurent en leur place, de la même sorte qu'on voit plus clair par une porte quand elle est ouverte que quand elle est fermée.

Il fallait que Lucrèce, ou plutôt qu'Épicure, de qui il avait tiré toute sa doctrine, eût perdu les yeux et l'esprit pour ne pas s'apercevoir que des prunelles arrachées, des fibres rompues et dégouttantes de sang, des excroissances de chair horribles à voir, enfin des plaies et des cicatrices, ne seraient pas des organes fort propres à recevoir le jour. Il voulait peut-être rendre les yeux semblables aux oreilles et les creuser comme elles, afin qu'au travers de leurs cavités on vît la lumière de la même sorte que l'on entend les sons au travers des cavités des oreilles. Il ne se peut rien penser qui fût, ni si difforme à voir, ni si inutile pour l'usage. Combien peu verrions-nous d'objets, si l'âme regardait du haut de la tête par les yeux comme par de petites fentes! Si quelqu'un voulait regarder par le trou d'une aiguille, il ne verrait pas un objet plus étendu que le trou même. Ainsi pour voir il fallait deux prunelles qui fussent rondes, afin que la vue s'étendît de toutes parts. C'est donc par un effet merveilleux de la providence divine que nous avons deux yeux parfaitement semblables, qui, bien qu'ils ne puissent pas se tourner tout à fait en rond, ne laissent pas d'avoir un mouvement fort libre et fort aisé. Ces deux globes sont remplis d'une humeur claire et pure, au milieu de laquelle sont renfermées les prunelles, qui sont comme des étincelles de lumière. C'est par ces deux globes que l'âme voit, et ils conspirent admirablement ensemble pour n'exercer qu'une seule action.

IX. Je crois devoir confondre en cet endroit la vanité de ceux qui, pour faire accroire que les sens imposent, remarquent les rencontres particulières où les yeux se trompent. Ils observent entre autres choses que tout paraît double à ceux qui sont transportés de colère et à ceux qui sont pris de vin. Mais la cause de cette méprise n'est que trop connue, car elle ne procède que de ce que nous avons deux yeux. Voici comment cela arrive. L'action de la vue se fait, comme je l'ai déjà dit, par l'application de l'esprit, et l'âme voit par les deux yeux comme par deux fenêtres. De là vient que les objets sont quelquefois vus doubles non-seulement par ceux qui sont ou fous ou ivres, mais par ceux qui sont et sages et sobres. Il ne faut pour cela que les regarder de trop près et au deçà de l'intervalle où l'action des yeux se réunit en une. La même chose arrive quand l'âme se retire en elle et qu'elle demeure fortement appliquée à la méditation; car alors l'action des yeux se double et représente tels tous les objets. Dès que l'esprit se relâche de la méditation et qu'il s'applique à regarder, ce qui paraissait double devient unique. Il ne faut donc pas trouver étrange que, lorsque l'âme est affaiblie par la violence du vin, elle ne puisse voir par les yeux non plus qu'elle ne peut marcher par les pieds, qui ne font que chanceler. Il n'y a pas plus de sujet de s'étonner que la fureur qui agite le cerveau empêche l'union des yeux. Cela est si vrai que quand les louches tombent ou en démence ou en ivresse, ils ne voient rien de double. Ainsi la raison pour laquelle les yeux se trompent quelquefois étant manifeste, il ne s'ensuit pas pour cela que tous les sens nous imposent; car quand ils sont sains et entiers, ils ne se trompent point, ou, s'ils se trompent, l'âme reconnaît leur erreur et ne s'y laisse pas surprendre.

X. Continuons à considérer et à admirer les ouvrages de Dieu. Ce sage et souverain créateur a couvert les yeux de paupières, de peur qu'ils ne fussent incommodés par les accidens qui peuvent arriver du dehors. Et c'est de là que Varron croit que vient le nom que les Latins leur ont donné. Pour celui de paupières, il vient

de *palpitation,* parce qu'elles sont dans un mouvement presque perpétuel. Elles sont comme palissadées de petits poils, et forment un rempart très-agréable. Leur mouvement, dont la vitesse est incroyable, bien loin d'empêcher la vue, la récrée. La membrane luisante doit être arrosée par une humeur, autrement la vue s'affaiblirait notablement. Que dirons-nous des sourcils, auxquels les poils qui les revêtent servent d'un grand ornement. Ils couvrent les yeux comme deux remparts et empêchent qu'aucune ordure ne tombe dessus. Le nez, sortant comme du milieu qui les sépare, les distingue et réhausse leur beauté. Les deux joues, qui s'étendent doucement, comme deux collines, contribuent aussi à leur sûreté, en parant les coups qui peuvent venir de dehors. Le haut du nez est dur et solide, et le bas est formé par un cartilage tendre et qui obéit à la main. Cette partie du visage, toute simple qu'elle est, a trois usages différens. L'un est de respirer, l'autre est de sentir les odeurs, et le dernier de donner passage aux humeurs qui descendent du cerveau. Quelque bas que semble cet usage, les deux conduits qui y sont destinés ont été faits par la main toute-puissante de Dieu d'une structure si merveilleuse qu'ils n'ôtent rien de la beauté du visage. S'il n'y avait eu qu'un canal tout simple, il aurait eu sans doute quelque chose de difforme; mais le milieu, qui en fait deux, apporte beaucoup de beauté. Ce nombre de deux, réuni de la sorte, est un nombre parfait. Quoique le corps soit unique, il ne pouvait être composé de parties qui conservassent la même unité; il fallait qu'il en eût de pareilles au côté droit et au côté gauche. Les deux pieds ne sont pas seulement commodes pour agir, mais les uns et les autres de ces membres, outre ces fonctions d'utilité, ont une beauté toute singulière. La tête, qui est le principal ouvrage des mains de Dieu, semble être divisée de la même façon, puisqu'elle a deux oreilles, deux yeux et deux narines. Le cerveau, qui est le principe du sentiment, est divisé en deux parties par une membrane. Le cœur, où l'on croit que réside la sagesse, est unique, et a néanmoins deux ventricules, qui sont les sources du plus pur sang. Le monde de même comprend le ciel et la terre comme ses deux principales parties, ce qui n'empêche point son unité. Ainsi le corps, qui est comme un abrégé du monde, a plusieurs parties doubles, dont l'étroite union et la parfaite correspondance entretiennent l'unité du même corps. Il est difficile d'exprimer combien la bouche, dont l'ouverture et la fente est faite entravers, apporte de commodités et renferme d'agrémens. Ses deux fonctions principales sont de recevoir les alimens et d'articuler les paroles. La langue, qui est au dedans, et qui par son mouvement forme la voix, est l'interprète de l'âme. Elle ne la pourrait pourtant former si elle n'y était aidée par le palais, par les dents et par les lèvres. Les dents contribuent plus à former la voix que tout autre organe, comme il paraît dans les enfans, qui ne parlent point avant qu'elles leur soient venues, et dans les vieillards, qui ne font plus que bégayer depuis qu'elles leur sont tombées. La langue n'a cet usage que dans l'homme, et dans quelques oiseaux, dont le chant est fort agréable. Il y a une autre fonction à laquelle elle sert, comme je l'ai dit, non-seulement dans l'homme, mais aussi dans les animaux, qui est de ramasser la nourriture après qu'elle a été écrasée et brisée par les dents, et de la faire descendre dans l'estomac. C'est pour cela que Varron croit que le mot de langue vient de ce qu'elle lie les alimens. Elle sert aussi aux animaux à boire; car en l'étendant en forme de creux, ils reçoivent l'eau dedans et la poussent vers leur palais. La langue est couverte du palais comme d'une tortue, et entourée d'un rang de dents comme d'une muraille qui la couvre. Les dents, dont l'aspect, bien loin d'être agréable, n'aurait rien eu que d'affreux si elles avaient été toutes nues, sont garnies de gencives, qui ont été ainsi appelées parce qu'il semble qu'elles engendrent les dents. Elles sont encore couvertes des lèvres, qui font un des plus grands ornemens du visage. Elles sont aussi plus dures que les autres os, et il était nécessaire qu'elles le fussent, afin qu'elles pussent rompre et briser les alimens. Il n'y a rien de si beau que l'ouverture des lèvres, dont celle d'en haut est séparée au milieu par une petite fosse, et celle d'en bas s'avance doucement en dehors avec beaucoup de grâce. Pour ce qui est de la saveur, c'est une erreur de croire qu'elle se sent par le palais : c'est par la langue qu'elle se sent, et non pas pourtant par la langue tout entière, mais seulement par les parties les plus délicates, qui s'étendent aux deux côtés

Cette saveur qui se fait sentir ne diminue rien de la quantité de l'objet d'où elle sort, de ce que l'on boit et de ce que l'on mange, comme l'odeur ne diminue rien non plus de la quantité des corps d'où elle s'élève pour aller frapper l'odorat. Il y a dans le reste du visage des agrémens dont nul discours ne peut approcher. Le menton descend doucement du haut des joues, et se divise à la pointe par une fente. Le cou est droit et étroit; les épaules en descendent par une pente comme insensible, et étendent les bras, qui ont la force en partage. Les jointures des coudes ne sont pas moins belles que commodes. Que dirai-je des mains, de ces ministres de la raison et de la sagesse? L'ouvrier industrieux qui les a faites en a comme creusé le dedans, afin qu'elles fussent plus propres à retenir ce qu'elles auraient pris, et les a terminées par les doigts, dont on ne saurait dire si l'on doit plus admirer ou le service qu'ils rendent, ou l'ornement qu'ils apportent. Leur nombre, qui est un nombre entier et parfait, leur ordre, qui est bien séant et convenable, leurs jointures, qui sont justes et égales, leurs ongles, qui, en s'arrondissant, couvrent et fortifient leurs extrémités, ont une beauté toute singulière. Pour ce qui est de leur usage, il ne se fait que trop connaître en toutes sortes de manières. Le pouce est séparé des autres et se présente le premier comme leur maître et leur conducteur, et comme celui qui a la principale part dans tous les ouvrages. Le nom qu'on lui a donné en latin est un nom qui marque sa force. Il n'a que deux jointures apparentes, au lieu que les autres doigts en ont trois. Mais il en a une cachée qui, l'unissant aux chairs de la main, fait une beauté particulière. S'il en avait eu trois, il aurait eu quelque chose d'indécent et de difforme. Parlons maintenant de l'estomac, qui, étant large et droit, forme un des plus beaux spectacles qui puisse être vu. Il semble qu'il n'y a que l'homme que Dieu a renversé de la sorte, et que les animaux ne se peuvent coucher sur le dos, mais seulement sur l'un des côtés, de sorte qu'ils soient toujours tournés vers la terre. C'est pour cela qu'ils ont l'estomac étroit et caché sous leurs jambes, au lieu que celui de l'homme est large et exposé à la vue. Il était à propos qu'il le fût, puisqu'il est le siége de la raison. Le tetin, qui est un peu apparent, et qui est comme couronné d'un fond un peu obscur, apporte quelque sorte de beauté. Il sert aux femmes à nourrir les enfans, et ne sert aux hommes que pour parer l'estomac, et pour empêcher qu'il ne paraisse nu et difforme. Le ventre est au-dessous et a dans son milieu le nombril, par où les enfans tirent leur nourriture pendant qu'ils sont enfermés dans le sein de leur mère.

XI. L'ordre de mon sujet m'oblige maintenant à parler des parties qui, ayant dû être cachées, ne sont point du tout recommandables par leur beauté, mais le sont extrêmement par leur usage, puisqu'elles doivent recevoir le suc qui se forme de tout ce que l'on boit et de ce que l'on mange, et qui nourrit notre corps, de la même sorte que les pluies nourrissent la terre. La sage providence du créateur a placé l'estomac au milieu du corps, afin qu'il reçût les alimens, qu'il les digérât et les distribuât à tous les membres. L'homme étant composé de corps et d'âme, l'estomac ne fournit des alimens qu'au corps; car, pour ce qui est des besoins de l'âme, Dieu y a pourvu en faisant le poumon d'une substance molle et raréfiée, propre à recevoir l'air et à le renvoyer. Il ne l'a pas fait d'une consistance aussi solide que l'estomac, de peur qu'il ne se remplît tout d'un coup d'air, ou qu'il ne se vidât tout d'un coup; mais il l'a fait d'une nature spongieuse, afin qu'il s'en remplît et s'en vidât peu à peu, et que, par une respiration continuelle, il conservât la vie. Ainsi le poumon reçoit l'air pour en nourrir l'âme, comme l'estomac reçoit les viandes pour en nourrir le corps. Il y a deux canaux qui passent par le cou, dont l'un sort de l'estomac et monte à la bouche, et l'autre sort du poumon et monte au nez. Il y a entre eux cette différence que, au lieu que celui qui porte les viandes de la bouche à l'estomac est toujours fermé comme la bouche même, parce que les viandes l'étendent par leur poids et l'ouvrent quand il est besoin; l'autre est toujours ouvert, parce que l'air, qui y entre et qui en sort incessamment, est trop délié et trop subtil pour l'ouvrir. L'air entre et sort ainsi continuellement, parce que l'on ne saurait cesser un moment de respirer. Mais, de peur que l'air n'entrât avec une trop grande violence et qu'il ne portât la corruption, il est arrêté par une pellicule que l'on appelle le gavion. C'est pour la même raison que les ouvertures du nez sont

assez étroites. Quelques-uns croient que le nom de *nares* que les Latins leur ont donné vient de ce qu'elles sont destinées à aspirer (*nare*) sans cesse l'air et les odeurs. Il est vrai pourtant que ce canal ne se termine pas seulement au nez, mais qu'il a aussi communication à la bouche par le fond du palais, et à l'endroit où le gavion s'élève dans le gosier. La raison en est évidente, car si le canal qui conduit l'air au poumon ne montait qu'au nez, comme celui qui conduit les viandes à l'estomac ne monte qu'à la bouche, nous n'aurions pas l'usage de la parole. Il a fallu que la divine providence ouvrît par ce canal un passage à la voix, sans lequel la langue n'aurait pu la former ni l'articuler par la diversité de ses mouvemens. Quand ce passage est bouché, on est réduit au silence, et c'est une erreur de croire qu'on puisse devenir muet par une autre cause. Les muets n'ont point de fil qui leur tienne la langue attachée, comme le peuple se l'imagine, mais le passage par où l'air devrait se communiquer à la bouche, est fermé chez eux, ce qui est cause qu'ils ne poussent cet air-là en dehors que par le nez, et en faisant un bruit qui a du rapport avec le mugissement. Ce passage est quelquefois bouché par un défaut de nature, et quelquefois par un accident de maladie, et ceux auxquels ce malheur arrive perdent l'ouïe aussi bien que la parole. Ce canal a encore un autre usage dans le bain, qui est de recevoir par la bouche un air fort échauffé que l'on ne saurait recevoir que par le nez. De plus, quand les conduits du nez sont bouchés par une pituite épaissie qui est tombée du cerveau, on respire par la bouche, sans quoi on serait en danger d'étouffer. Lorsque les viandes ont été digérées par la chaleur, elles se changent en un suc qui se répand dans tous les membres, et en répare la force et la vigueur. Les intestins, qui se replient sur eux-mêmes par tant de tours et de détours, sont un ouvrage digne d'admiration. Car, lorsque les viandes ont été digérées par l'estomac, leur suc passe par les intestins pour se distribuer ensuite dans toutes les parties. Mais parce que la sinuosité des intestins aurait pu le retenir, ce qui aurait été très-dangereux, ils sont frottés au dedans d'une humeur épaisse qui facilite le passage à tout ce qu'ils contiennent. Je remarquerai encore ici une chose dans la structure de notre corps, à laquelle Dieu a pourvu avec une admirable sagesse. C'est que, encore que la vessie, qui n'est d'aucun usage dans les oiseaux, n'ait aucun canal par où elle communique avec les intestins, elle ne laisse pas de se remplir de l'eau qu'elle en tire. Il n'est pas malaisé de connaître comment cela se fait. Les intestins, qui reçoivent le suc des viandes quand il sort de l'estomac, sont plus larges et plus déliés que les autres. Ces mêmes intestins embrassent et enveloppent en quelque sorte la vessie, et lui envoient toute l'eau, dont elle se décharge par le conduit que la nature a destiné à cet effet, et cependant les matières plus grossières passent en bas et sortent du corps.

XII. Puisque nous avons commencé à parler des parties internes du corps humain et que nous n'en devons omettre aucune, disons quelque chose de celle où les enfans commencent à se former. Je sais bien que la nature a pris un soin particulier de la cacher ; si elle l'a détournée des yeux, elle ne l'a pas dérobée à l'esprit. Les hommes ont deux canaux qui servent à porter la semence, et qui sont un peu au-dessus des vases où ils la portent. Le canal qui est au côté droit contient la semence qui fait les mâles, et celui qui est au côté gauche contient celle qui fait les femelles. C'est pour cela que le côté droit du corps a plus de force et est appelé masculin, et que le gauche en a moins et est appelé féminin. Quelques-uns croient que la semence vient de la moelle, et d'autres croient qu'elle vient de tout le corps, et qu'elle s'épaissit dans la veine qui la porte ; mais cela est fort obscur et fort difficile à connaître. Le sein des femmes se divise de la même sorte en deux parties, qui se plient à peu près comme les cornes d'un bélier. La partie qui est au côté droit est la partie masculine, et l'autre est la féminine. Pour ce qui est de la conception, voici de quelle manière Varron et Aristote croient qu'elle se fait. Ils attribuent une semence aux femmes aussi bien qu'aux hommes, la prennent pour la cause de la rssemblance que les enfans ont quelquefois avec leurs mères, et tiennent que c'est par le mélange des deux que se fait la conception. Ils s'imaginent que le cœur est le premier formé, à cause qu'il est le principe de la vie et le siége de la sagesse, et que le reste du corps n'est achevé qu'en quarante jours. Cette conjecture est tirée des observations que l'on a faites aux mauvaises

couches. Il est certain néanmoins que dans les oiseaux, ce sont les yeux qui sont formés les premiers, comme on l'a remarqué en voyant leurs œufs ; ce qui me persuade que c'est aussi la tête qui est la première formée dans l'homme. Pour ce qui est de la ressemblance, voici comme ils l'expliquent. Ils disent que, lorsque les deux semences se mêlent et se joignent, si celle du père a le dessus, l'enfant, de quelque sexe qu'il soit, ressemble au père ; au contraire si la semence de la mère à le dessus, l'enfant lui ressemble. Or la semence qui a le dessus est la plus abondante, et est celle qui enveloppe l'autre en quelque sorte et l'enferme. De là vient souvent que l'enfant ne ressemble qu'à l'un des deux. Il arrive pourtant, quand les semences sont bien mêlées, ou qu'il ressemble à tous les deux, ou qu'il ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. Aussi voyons-nous quelquefois que les couleurs des animaux se mêlent de telle façon dans leurs petits qu'ils ressemblent en quelque chose à chacun d'eux, ou qu'ils ne leur ressemblent point du tout. Quant à ce qui est de la différence des sexes, je dirai ici ce que les philosophes enseignent. Ils tiennent que, quand la semence de l homme tombe du côté gauche, il se fait un enfant mâle, mais que cet enfant tient beaucoup de sa mère, en ce qu'il en a la blancheur, la beauté, la taille, la voie, le tempérament, l'esprit, la délicatesse et la faiblesse. Quand la semence de la femme tombe du côté droit, il en vient une fille, mais elle a quelque chose de viril plus que la bienséance ne semble le demander, comme la force, la grandeur démesurée, le teint brun, le visage revêtu de quelques poils, la voix mâle, la hardiesse et le courage. Mais si la semence de l'homme tombe au côté droit et celle de la femme au côté gauche, alors les enfans naissent selon l'intention de la nature, les filles ayant la beauté qui leur convient, et les fils la vigueur qui leur est propre. Au reste, on ne saurait assez admirer la prévoyance dont Dieu a usé en formant les deux sexes, afin que, étant unis ensemble par le plaisir, ils conservassent le genre humain, malgré les efforts que la mort fait incessamment pour le détruire. Il a donné aux hommes la force en partage, afin que les femmes leur fussent soumises. Et c'est pour cela qu'il a reçu le nom de *vir* qu'il a en latin, qui est un nom qui signifie la force, comme celui de la femme, *mulier*, venant de *mollities*, signifie la faiblesse et la mollesse. Lorsque la femme est près d'accoucher, son sein se remplit de lait pour la nourriture de son enfant. Il était juste que cette créature, qui doit avoir un jour la sagesse en partage, tirât son premier aliment d'auprès du cœur, qui est le siége de la sagesse. Cet aliment est une humeur blanche et épaisse qui soutient les enfans dans ce commencement de leur vie, jusqu'à ce qu'ils aient des dents et des forces qui les rendent capables d'une nourriture plus solide. Retournons cependant à notre sujet, et achevons d'expliquer ce qui en reste.

XIII. Je pourrais remarquer ce qu'il y a de merveilleux dans les parties qui servent à la production de l'homme, si la pudeur ne m'empêchait d'en parler, et si la même modestie qui a tant de soin de les tenir cachées ne m'obligeait de les couvrir encore maintenant sous le voile du silence. Je me contenterai donc de détester le crime horrible que commettent les impies qui, pour faire un gain honteux, ou pour prendre un brutal divertissement, abusent de cet ouvrage admirable que les mains de Dieu n'ont formé que pour être l'instrument de la propagation du genre humain, et qui ne tirent d'une chose si sainte qu'un léger et stérile plaisir.

Il n'y a rien dans les autres parties du corps qui n'ait été fait avec raison et qui ne renferme sa beauté. Les chairs sur lesquelles on s'assied sont plus fermes que les autres, parce qu'elles soutiennent toute la pesanteur du corps. Les cuisses, qui les portent, s'amincissent peu à peu et se terminent aux jambes, dont les jointures sont si commodes et pour s'asseoir et pour marcher. Les pieds ressemblent en quelque chose aux mains, et en quelque chose en sont différentes. Ils ne sont pas ronds comme ceux des animaux, mais longs et plats, afin que l'homme fût ferme dessus, et qu'il se tint aisement debout. Ils ont des doigts en nombre égal à ceux des mains, mais c'est plutôt pour l'ornement que pour l'usage, et c'est pour cela qu'ils sont courts et serrés. Le premier n'est pas si fort distingué des autres que le pouce l'est dans la main. Il ne laisse pas de les surpasser en grosseur et en force. Leur union sert à rendre la démarche plus ferme et plus assurée, car on ne saurait courir sans presser la terre avec les doigts

En effet on ne sait ni où elle est ni ce qu'elle est. Les philosophes sont fort partagés sur ces deux points, sur lesquels je ne dissimulerai pas mon sentiment. Ce n'est pas que je veuille assurer qu'il soit véritable, la prudence ne le permettant pas dans une matière aussi embarrassée et aussi obscure que celle-ci. Mais en mettant la difficulté dans son jour, je donnerai lieu d'admirer les ouvrages de Dieu. Quelques-uns prétendent que l'estomac est le siége de l'âme. Si cela était vrai, ce serait sans doute une étrange rencontre qu'une si brillante lumière fût renfermée dans un lieu si ténébreux. D'ailleurs tous les sens lui rapportent ce qu'ils ont senti, ce qui semble faire voir qu'elle est plutôt répandue dans toutes les parties du corps. D'autres l'ont placée dans le cerveau et ont apporté des raisons assez probables de leur sentiment. Ils ont dit que la souveraine à laquelle il appartient de commander au corps devait être dans la partie la plus élevée, comme dans une citadelle; que la raison devait gouverner l'homme du haut de sa tête, comme Dieu gouverne le monde du haut du ciel. De plus, les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, sont dans la tête et ont des nerfs qui se rapportent au cerveau et non à l'estomac. En effet les actions de ces sens là seraient beaucoup plus lentes qu'elles ne le sont si elles descendaient par le cou depuis le haut de la tête jusqu'au bas de l'estomac. Il me semble que ceux qui soutiennent ce sentiment ne s'éloignent pas fort de la vérité. En effet, qu'y a-t-il de si à propos que de placer l'âme, qui est la reine du corps, dans la tête, qui est la partie la plus élevée, comme Dieu, qui est le souverain de l'univers, est dans le ciel, qui en est la plus haute région ? Quand l'âme est fortement appliquée à quelque pensée, elle se retire dans l'estomac, s'y enfonce comme dans son cabinet, y délibère comme dans son conseil, et en tire ses résolutions comme de son trésor. C'est pour cela que, quand nous méditons profondément, nous n'entendons point le bruit que l'on fait autour de nous, ni ne voyons point les objets les plus exposés à nos yeux. Si cela est ainsi, c'est un secret merveilleux, car il ne paraît aucun chemin par où l'âme puisse aller de la tête à l'estomac. Que si elle n'y va point en effet, c'est toujours quelque chose de surprenant qu'elle semble y aller. Peut-on assez admirer la légèreté et la promptitude du mouvement qui agite cette substance vive et toute céleste, et qui ne lui laisse aucun repos dans le temps même que les sens sont assoupis? Elle s'élève en un moment jusqu'au ciel, passe les mers, parcourt les terres, visite les villes, et se rend présentes les choses les plus éloignées. S'étonnera-t-on que Dieu voie et gouverne l'univers, où il est présent par son immensité, puisque l'esprit, tout enfermé qu'il est dans un corps mortel, tout chargé qu'il est du poids de cette masse grossière qui l'environne, ne laisse pas de se dégager de ses liens et de se mettre en liberté d'aller où il lui plaît ? Mais enfin, soit que l'âme réside dans la tête ou dans l'estomac, y a-t-il quelqu'un qui puisse comprendre la manière dont elle est attachée ou à la substance du cerveau, ou au sang pur et subtil qui est renfermé dans le cœur? La grandeur de la puissance de Dieu n'éclate-t-elle pas en cela même que l'esprit de l'homme ne se connaît point, ne sait où il est ni ce qu'il est, et ne peut comprendre par quel lien il est attaché au corps ? Que si l'âme n'a point de lieu fixe et déterminé, et qu'elle soit répandue par tout le corps, comme elle le peut être et comme Xénocrate, disciple de Platon, s'est efforcé de le faire voir, par la subtilité du sentiment dont tous les membres sont pourvus, on ne saurait pénétrer la nature de l'âme, qui est ainsi mêlée dans toutes les parties du corps. Il faut surtout éviter comme un écueil la pensée d'Aristoxène, qui a nié qu'il y eût une âme et prétend que ce que l'on appelle ainsi n'est rien autre chose que la disposition des organes qui rendent le corps capable du mouvement et des autres fonctions, de la même sorte que l'accord des cordes d'un luth le rend propre à former une agréable harmonie. Selon ces philosophes, l'âme n'est que l'harmonie des parties du corps. Et comme un luth devient un instrument inutile dès que les cordes sont rompues ou relâchées, dès qu'un organe est corrompu, la machine se démonte, l'âme s'évanouit et se dissipe. Pour peu que ce philosophe eût de sens, il n'aurait jamais comparé l'âme à l'harmonie d'un luth. Car ces cordes d'un luth ont-elles quelque signe de vie, ont-elles comme l'âme le mouvement et la pensée? Si nos organes ressemblaient à cet instrument de musique, il les faudrait toucher pour les faire

le prouvent encore par la comparaison de la mort et du sommeil; car, au lieu que la première ôte la vie et sépare l'âme du corps, le second lie l'esprit et l'assoupit de telle sorte, qu'il ne sait ni ce qu'il fait, ni où il est, et ne laisse pas pourtant d'être exposé à diverses illusions. Il est plus aisé de dire pourquoi cela est fait que d'expliquer comment cela se fait. Il est certain que nous ne pourrions jouir du repos que le corps prend pendant le sommeil, si l'esprit n'était occupé par quantité d'images qui se présentent à lui. Il est assoupi comme le feu sous la cendre, mais, pour peu qu'on l'excite, il se réveille. Il est occupé de diverses images, jusqu'à ce que le corps soit assoupi par le sommeil, qui, en lui donnant du repos, lui donne aussi de nouvelles forces; car, quoique le corps puisse quelquefois demeurer immobile dans le temps même que les sens sont éveillés, il ne jouit pas alors d'un parfait repos, puisque ce feu des sens est allumé. Quand l'esprit se détourne des images que lui présentent les sens, ces sens tombent dans le sommeil. Alors l'âme, à la faveur de la nuit, commence à avoir des pensées obscures sur les mêmes sujets dont elle s'était entretenue durant le jour, et s'y engage encore plus avant pour ne point troubler le repos si utile et si nécessaire à la santé, comme l'âme s'occupe de vraies images pendant le jour, de peur que le corps ne tombe dans le sommeil; ainsi elle s'occupe de fausses pensées dans la nuit, de peur que le même corps ne s'éveille. Quand elle ne voit aucune image, elle est ou éveillée ou morte. Les songes servent donc à favoriser le sommeil, et sont comme un soulagement accordé en commun à tous les animaux. Mais il y a ceci de particulier dans ceux des hommes, que Dieu s'en sert souvent pour les avertir de l'avenir. Les histoires rapportent quantité de songes dont les événemens ont été prompts et surprenans, et les prophètes ont souvent été instruits par cette voie. Il faut pourtant avouer qu'ils ne sont ni toujours vrais ni toujours faux, parce qu'il y a, selon le témoignage de Virgile, deux portes par où ils entrent. Ceux qui sont faux n'ont point d'autre fin que d'assoupir le corps et de réparer ses forces. Ceux qui sont véritables sont envoyés de Dieu pour nous révéler le bien et le mal qui nous doivent arriver.

XIX. On peut encore proposer en cet endroit une question, qui est de savoir si l'âme vient ou du père, ou de la mère, ou de tous les deux. Mais j'entreprendrai hardiment de la décider, et d'assurer que l'âme ne vient ni de l'un ou de l'autre des parens, ni de tous les deux ensemble. Un corps peut produire un autre corps en communiquant une partie de sa substance, mais l'âme est d'une substance trop subtile et trop délicate pour pouvoir en communiquer une partie. Ainsi il faut tenir pour constant qu'il n'y a que Dieu qui puisse créer les âmes, et que c'est pour cela que, comme dit Lucrèce :

Nous avons tous la même origine céleste et le même père.

Il ne peut rien naître d'un homme mortel qui ne soit mortel comme lui. On ne doit point donner le nom de père à un homme qui n'a point senti qu'il ait communiqué l'âme à son fils, ni qui, quand il croirait l'avoir senti, ne pourrait expliquer de quelle manière cela aurait été fait. D'où il paraît clairement que les âmes ne viennent point de nos pères ni de nos mères, mais de Dieu, qui est notre père commun et qui garde seul dans le trésor de sa sagesse les secrets de notre naissance, comme il en a seul le pouvoir entre les mains. Tout ce qu'ont pu faire les pères et les mères que nous avons sur la terre, ç'a été de fournir un peu de matière qui a été employée à la formation de nos corps. Voilà jusqu'où s'étend leur fonction, et elle ne va point plus avant. Aussi font-ils des prières pour obtenir des enfans, ce qui fait voir clairement qu'il ne dépend point d'eux d'en avoir. La conception, la formation du corps, l'infusion de l'âme et la conservation de l'enfant, sont des effets de la divine providence. C'est par sa grâce que nous respirons et que nous vivons. C'est elle qui nous conserve la santé du corps, qui nous fournit les alimens, et qui nous inspire la raison et la sagesse que nos parens ne nous peuvent donner. C'est pour cela que des parens fort sages mettent quelquefois au monde des enfans qui n'ont point d'esprit, et que des parens qui n'ont point d'esprit mettent quelquefois au monde des enfans qui sont fort sages; ce que quelques-uns attribuent vainement à la destinée et aux astres. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de la destinée. Pour ce qui est des astres, je me contenterai de dire que, quelque force qu'ils aient sur les corps inférieurs, leurs effets doivent être at

tribués à Dieu, puisque c'est lui qui leur a donné la puissance de produire ces effets et qui a produit les astres eux-mêmes et les a attachés au firmament. C'est sans doute témérité et folie de vouloir ôter ce pouvoir à Dieu pour le donner à son ouvrage. Mais si nous avons reçu des mains de Dieu ce riche présent de la raison et de la sagesse, il dépend de notre liberté d'en faire un bon usage. En nous le donnant il nous a rendus capables de la vertu, par le moyen de laquelle nous pouvons obtenir une vie qui n'ait point de fin. Mais, en nous départant ces rares faveurs, il nous a obligés à soutenir un combat perpétuel contre un ennemi également rempli de malignité et de ruses, et qui ne nous laisse jamais en repos. Les raisons pour lesquelles Dieu a voulu nous engager à cette guerre, sont des raisons très-solides et très-importantes, que j'expliquerai en peu de paroles.

XX. Dieu n'a voulu révéler la vérité qu'à un petit nombre de personnes, afin d'établir par ce moyen une différence, qui fait un des plus rares secrets de la conduite qu'il tient dans le gouvernement de l'univers. Sans cette différence, la vertu ne pourrait ni subsister ni paraître. Il faut qu'elle ait un adversaire contre lequel elle puisse faire épreuve et montre de ses forces. Il n'y a point de vertu sans ennemi, non plus qu'il n'y a point de victoire sans combat. Dieu, en donnant la vertu à l'homme, lui a aussi donné un ennemi, de peur qu'elle ne se perdît dans l'oisiveté et faute d'exercice. Elle ne peut se conserver que dans l'agitation, ni s'affermir que par les secousses auxquelles elle résiste. C'est un ordre de Dieu, que l'homme ne puisse arriver à la béatitude éternelle par un chemin aisé et semé de fleurs. C'est pour cela qu'il lui a suscité un ennemi qui le tient dans un continuel exercice en lui inspirant des desirs pernicieux, des inclinations corrompues, en l'engageant dans l'erreur et lui persuadant le vice, et en tâchant de le jeter dans la mort, au lieu que Dieu l'appelle à la vie. Il use de toute sorte d'adresse pour surprendre ceux qui cherchent la vérité, et quand l'artifice lui est inutile, il emploie la force pour ébranler les plus fermes, et, ne s'abstenant d'aucune violence, il répand le sang et ôte la vie. Mais, s'il en abat plusieurs, il est vrai aussi qu'il est surmonté par quelques-uns. L'homme a une grande force. La raison et la foi, qu'il a reçues de Dieu, lui sont de puissans secours. S'il ne perd jamais cette foi, et s'il ne s'éloigne point de celui qui la lui a donnée, il sera heureux, et, pour tout dire en un mot, il sera semblable à Dieu. C'est se tromper que de juger de l'homme par l'extérieur. Le corps que nous voyons n'est point l'homme, ce n'est que le vase où il est enfermé. L'homme ne peut être vu ni touché; il est caché sous ce que l'on voit et sous ce que l'on touche. Que si cet homme veut vivre d'une manière plus sensuelle et plus délicate que son devoir ne le permet, et que, méprisant la vertu, il recherche les plaisirs, il deviendra l'esclave de son propre corps et de ses passions. Mais s'il conserve la grâce qu'il a reçue, et que, foulant la terre aux pieds, il s'élève vers le ciel, il méritera la vie éternelle.

XXI. Voilà, mon cher Démétrianus, ce que j'avais à vous dire en peu de paroles, selon que l'état du temps présent et de nos affaires me l'a pu permettre. Si vous trouvez quelque obscurité dans mon discours, je vous supplie de l'excuser et de croire que, Dieu aidant, je vous présenterai en un autre temps quelque ouvrage plus étendu et plus supportable. Je vous exhorterai alors, et plus au long et plus fortement, à embrasser la véritable philosophie. Car j'ai résolu d'écrire le plus qu'il me sera possible touchant la vie bienheureuse, contre les philosophes, qui sont les plus dangereux et les plus redoutables ennemis de la vérité[1]. En effet, on ne saurait croire combien est grande la force de leur éloquence, et combien il leur est aisé de surprendre les simples par la subtilité de leurs raisonnemens. C'est pourquoi je les combattrai et par les armes que présente notre religion, et par celles qu'ils fournissent eux-mêmes, et je ferai voir que, bien loin d'avoir banni les erreurs, ils les ont autorisées. Vous vous étonnerez peut-être que je fasse une entreprise si hardie que celle-là. Mais voudriez-vous que je laissasse opprimer et étouffer la vérité? Je me chargerai de ce travail, quand je devrais être accablé sous sa pesanteur. Que si des personnes qui n'avaient qu'une légère teinture des sciences et de l'art de parler n'ont pas laissé de gagner leurs causes

[1] On voit que la composition de ce traité a précédé celle des *Institutions divines* dans lesquelles Lactance traite en effet les sujets mentionnés ici

contre Cicéron, cet incomparable orateur, et s'ils n'ont remporté sur lui de l'avantage que par la seule raison qu'ils défendaient la vérité, pourrons-nous douter que cette vérité même n'ait la force de détruire les vaines subtilités d'une captieuse éloquence. Je sais bien que les philosophes font profession de la soutenir; mais comment la soutiendraient-ils sans la connaître? comment l'enseigneraient-ils sans l'avoir apprise? J'avoue que je m'engage dans un grand travail, mais j'espère que Dieu me donnera et du temps et des forces pour l'achever. Si un homme sage peut souhaiter de vivre longtemps sur la terre, je ne souhaite cette faveur qu'à dessein d'en faire un usage qui soit digne de ce prix et de travailler à des ouvrages qui puissent être utiles à ceux qui prendront la peine de les lire, et qui leur donnent des préceptes, non d'éloquence, dont je sais que je n'ai qu'une connaissance fort médiocre, mais des bonnes mœurs, qui est tout ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire. Que si je suis assez heureux pour retirer quelques personnes de leur égarement et pour les mettre dans le chemin du ciel, je croirai n'avoir pas été tout à fait inutile dans ce monde et n'avoir pas entièrement manqué à mon devoir.

J.-F. MATERNUS.

DE L'ERREUR DES RELIGIONS PROFANES.

A CONSTANTIUS ET A CONSTANS, AUGUSTES.

(ÉCRIT VERS 345.)

. . . . . [1].

I. Personne ne doute que les quatre élémens, savoir, le feu, l'eau, l'air et la terre, ne soient les principes de toutes choses. Mais ces quatre élémens ont des qualités contraires. C'est pourquoi les païens, qui les reconnaissent pour les principes des autres êtres, ont tort de prendre le feu pour une souveraine divinité, comme si tout ce qu'il y a dans le monde n'avait point d'autre cause que la chaleur. Leur erreur est venue de ce qu'ils n'ont point su que c'était Dieu qui avait créé ces élémens, qui leur avait donné ces qualités par lesquelles ils se combattent, et assigné la place qu'ils occupent. Cependant, cela se peut découvrir, ou par la seule lumière des sens, ou par l'attention de l'esprit, ou par la force du raisonnement.

Les Égyptiens, qui tirent de grands avantages du Nil, adorent ses eaux, leur adressent des prières, leur offrent des sacrifices et leur rendent toutes sortes d'honneurs et de respects. Mais ils mêlent parmi leurs mystères de tristes disgrâces, de cruels combats et de tragiques funérailles. Ils disent qu'un mari tira autrefois une horrible vengeance d'un adultère et d'un inceste que sa femme avait commis avec son frère. Isis était la sœur, Osiris était le frère, et Typhon était le mari. Quand Typhon eut découvert que sa femme s'était corrompue dans les infâmes embrassemens de son frère, il le tua, hacha son corps en pièces et le jeta sur les bords du Nil. Isis quitta Typhon pour aller rendre à Osiris, son frère et son mari, le devoir de la sépulture, et se servit pour cet effet de Nephté, sa sœur, et d'Anubis, chasseur renommé, auquel on a donné depuis une tête de chien, parce qu'il s'était servi de ses chiens pour trouver les membres épars d'Osiris. Quand ils eurent été ramassés, Isis leur donna la sépulture. Ce Typhon et cet Osiris étaient deux rois d'Égypte; mais ce dernier était un bon prince, et auquel on ne pouvait rien reprocher si ce n'est le crime qu'il avait commis avec sa sœur, au lieu que l'autre était un superbe, un emporté et un furieux. Aussi Typhon est-il en horreur et Osiris en vénération. Voilà le fondement de la solennité que les Égyptiens célèbrent en l'honneur d'Isis. Ils ont dans la partie la plus secrète de leur temple une représentation du tombeau d'Osiris; ils renouvellent tous les ans leurs lamentations sur sa perte, et, pour retracer eux-mêmes la douleur du genre funeste de sa mort, se coupent les cheveux, se frappent l'estomac et se déchirent les bras. Après avoir observé cette cérémonie pendant un certain nombre de jours, ils feignent qu'ils ont trouvé les membres épars d'Osiris, finissent leur deuil et se consolent. Déplorable aveuglement des hommes, qui, pour offrir chaque année de funestes sacrifices à un roi mort, renoncent au culte du souverain qui, par un sage tempérament de sa bonté, a tiré tout l'univers du néant, et perdent l'espérance, qu'ils ne peuvent mettre qu'en lui, de la vie éternelle, qu'ils ne peuvent recevoir que de sa grâce! Hommes aveugles, vous ne tâchez point de revenir de votre égarement à la faveur de la lumière que l'on vous présente. Vous ne faites aucun effort

[1] Ici se trouve dans l'ouvrage de Maternus une préface qui ne s'est pas retrouvée dans le manuscrit et dont il ne reste que deux phrases imparfaites.

par Cérès; que l'action par laquelle le laboureur fauche les blés quand ils sont mûrs, marque la vengeance que Cérès tira d'Atys; que la moisson est une image de sa mort, et la nouvelle semaille une figure de la vie qu'il reprend. Je voudrais bien que l'on me dît pourquoi on s'est avisé de choisir les grains que l'on confie à la terre, et les moissons que l'on en recueille, et qui sont les choses du monde les plus naturelles et les plus simples, pour les joindre aux amours et aux poursuites d'une femme, aux fuites et aux refus de son amant, à la fureur et à la cruauté de sa vengeance? N'y avait-il que cela à inventer sur ce sujet? N'y avait-il que ce moyen-là de rendre grâces à Dieu des biens dont il nourrit les hommes? Faut-il hurler pour remercier Dieu des fruits dont il pare la surface de la terre? Faut-il soupirer et gémir pour témoigner de sa joie? Depuis que vous avez reconnu la vérité, ne vous êtes-vous jamais repentis d'avoir observé ces extravagantes cérémonies? Ne vous êtes-vous jamais aperçus qu'en renouvelant chaque année cette coutume de pleurer, vous fuyez la vie et courez à la mort? Vos moissons en ont-elles été plus abondantes, depuis que vous avez semé vos grains avec tant de marques de douleur et de tristesse? Vous dites que ce sont vos grains que vous pleurez, et vous ne laissez pas pourtant de vous servir d'un autre voile pour couvrir votre douleur. Le laboureur sait quand il doit labourer la terre, quand il y doit semer les grains. Il sait quand les moissons sont mûres et quand il faut les couper; il sait quand il faut broyer les grains. C'est là la véritable science de la nature, et le pur sacrifice que les hommes de bon sens offrent à Dieu chaque année par la sainteté de leur travail. Il veut que les hommes se contentent d'obéir simplement à cet ordre qu'il a établi dans le monde pour la récolte des fruits. Il n'était point besoin d'y ajouter la fiction d'une mort tragique; il n'y fallait point cacher, sous la cérémonie d'un deuil public, un accident qu'il n'y avait point de sujet de cacher. Ainsi les païens sont obligés d'avouer que cette fête a été instituée, non pour honorer les fruits de la terre, mais pour honorer la mort d'Atys. Car, pour ce qui est de ce que ceux qui donnent le premier rang à la terre, et qui lui attribuent un absolu pouvoir sur les autres élémens, l'appellent la Mère de tous les dieux, nous n'y trouvons rien à redire, et nous voulons bien l'appeler la Mère de leurs dieux, puisque nous savons qu'ils les ont faits de bois et de pierre. Elle est entourée de la mer, couverte du ciel, battue des vents, arrosée des pluies, agitée par un mouvement continuel, qui est un effet et une marque de sa crainte. Jugez ce que vous devez attendre de la protection d'une divinité qui vous découvre si visiblement ses faiblesses.

III. Les Assyriens et une partie des habitans de l'Afrique ont donné à l'air une espèce de principauté sur les élémens, lui ont attribué une figure selon leur caprice, et l'ont consacré sous le nom de Junon, ou sous le nom de Vénus vierge, si toutefois la virginité a jamais pu plaire à Vénus. Ils ont voulu que Junon, pour n'être pas plus honnête ni plus innocente que les autres déesses, fût tout ensemble et la sœur et la femme de Jupiter. Je ne sais par quelle sorte de dévotion ils se sont avisés de faire de l'air une déesse, plutôt que d'en faire un Dieu. Leurs prêtres adoucissent leurs voix comme des femmes pour l'invoquer; ils se déguisent le visage, se rasent la barbe, cachent leur sexe sous des habits de femme. On les voit, mais on ne les voit point sans horreur, se prostituer comme des femmes dans les temples et faire gloire d'une si détestable infamie. Ils confessent leur crime et publient leur déshonneur avec joie. Ils laissent croître leurs cheveux et les ajustent à la façon des femmes, se parent comme elles et imitent leur air et leur posture. Après s'être ainsi dépouillés de leur sexe, ils invoquent leur déesse avec leurs flûtes, et étant comme remplis d'elle, ils promettent de prédire l'avenir à ceux qui sont assez simples et assez imprudens pour les écouter. Quelle est cette sorte de prodige et de monstre? Ils sont hommes et nient qu'ils le soient. Ils voudraient qu'on les prît pour des femmes, et il est aisé de voir qu'ils ne le sont point. Faisons cependant une réflexion en cet endroit pour considérer quelle peut être une divinité qui se plaît à demeurer dans un corps abandonné à la débauche, qui anime en quelque sorte des membres qui ne sont que des instrumens d'incontinence, et qui reçoit des sacrifices offerts non-seulement par des mains impures, mais par l'impureté même. Ayez honte de votre aveuglement, et reconnaissez que Dieu vous a fait autres que vous ne paraissez dans ces détestables céré-

monies. Lorsque vous serez conduits devant le tribunal du souverain juge, il ne verra rien en vous à quoi il vous puisse reconnaître pour son ouvrage. Renoncez donc à des erreurs si déplorables et si funestes; ne profanez plus par des abominations sorties de l'enfer un corps que Dieu a formé de ses propres mains, et mettez fin à vos disgrâces pendant que le temps vous le permet. Dieu est riche en miséricorde et ne souhaite rien tant que de faire grâce: il laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en aller chercher une qui est égarée; il donne un habit neuf et fait un festin à l'enfant prodigue qui retourne en sa maison. Que la multitude de vos crimes ne vous jette point dans le désespoir! Dieu délivre, par les mérites de son fils, de la servitude du péché ceux qui veulent bien en être délivrés, et pardonne à ceux qui témoignent un sincère repentir. Pour leur pardonner, il leur demande peu de chose, puisqu'il ne leur demande que la foi et la pénitence, par lesquelles il leur est aisé de recouvrer les avantages qu'ils ont perdus en prêtant l'oreille aux pernicieux discours du démon.

IV. Les Perses, et les mages qui habitent dans la Perse, préfèrent le feu aux autres élémens. Ils font en quelque sorte deux personnes de Jupiter, le représentent sous la figure d'un homme et sous celle d'une femme, et semblent attribuer les deux sexes au feu. Pour ce qui est de la femme, ils lui donnent trois formes et lui attachent des serpens; ce qu'ils font pour imiter le diable, qui est leur maître, et pour parer la déesse des mêmes livrées. Ils adorent un homme qui avait chassé les bœufs et le révèrent sous le nom de feu, comme le prophète l'a marqué par ces paroles :

Les génisses sacrées ont mugi : célébrez la fête solennelle du père très-auguste.

Ils l'appellent encore Mithra, et quand ils expliquent les cérémonies du culte qu'on lui rend, ils se cachent dans des cavernes, comme s'ils avaient peur d'être éclairés de la lumière. Religion aveugle et imposture criminelle! Vous croyez que celui dont vous avouez les crimes est un dieu! Vous qui dites que dans vos temples on célèbre les fêtes et les mystères de la manière qu'on les doit célébrer, et non à la façon des Perses, pourquoi louez-vous leur façon? Je sais ce que c'est : vous la tenez digne et des Perses et des Romains. [1]

[2] Le troisième membre de cette division semble contenir les canaux par où le plaisir coule dans les sens. C'est aussi pour cela qu'ils placent la colère dans la tête, les pensées et les desirs dans le cœur, les désirs et les passions dans le foie. Je vous prie de considérer où tend cette division et de remarquer avec combien de facilité la vérité détruit l'imposture. Si l'âme est divisible, la même division qui partage sa substance la ruine: car autre chose est l'esprit, autre chose est la colère, et autre chose est l'amour du plaisir. Quand l'âme est divisée de la sorte, elle cesse d'être ce qu'elle était et devient caduque et mortelle. En effet il n'y a que ce qui est corporel qui puisse être divisé, et tout ce qui est corporel est aussi sujet à la mort. Ainsi, si l'âme peut être divisée et qu'elle soit un corps, elle est mortelle. Voilà les suites et les conséquences de cette erreur; voilà l'extrémité funeste où elles conduisent.

C'est ainsi, très-saints empereurs, que les élémens ont été consacrés par des hommes perdus comme des divinités. Mais il y a encore d'autres superstitions dont il est important de vous expliquer le secret, afin que vous sachiez qu'elles n'ont été inventées que pour honorer la mémoire de quelques personnes célèbres qui avaient subi la loi générale qui assujettit les hommes à la mort.

V. Bacchus ou Liber fut fils de Jupiter, roi de Crète. Comme il était né hors du mariage, son père le faisait élever avec plus de soin et plus de précaution que la bienséance ne semblait le devoir permettre. Junon, femme de Jupiter, transportée de jalousie et de haine, cherchait l'occasion de se défaire de cet enfant. Jupiter, qui n'ignorait pas la mauvaise disposition où sa femme était à cet égard, ayant un voyage à faire, confia la garde de son fils à des hommes sur la fidélité desquels il se tenait fort assuré. Junon crut alors avoir trouvé un temps fort propre pour l'exécution de son dessein; et comme elle s'y sentait plus excitée que jamais par les ordres que Jupiter avait laissés en partant de reconnaître Bacchus, son fils, pour son successeur, elle corrompit les gardes par de grands présens, et ayant trouvé

[1] Lacune dans le texte.

[2] Autre lacune.

n d'introduire dans le palais des hommes
que l'on appelait *Titans,* elle attira le jeune
t dans le piége en lui montrant un miroir
illé avec beaucoup d'art et d'autres petits
ges propres aux enfans, et le fit tuer. Les
triers, pour ne laisser aucune marque par
pussent être convaincus de leur crime,
rent le corps et le partagèrent entre eux.
ronnèrent cette cruauté par une autre plus
; car, comme ils appréhendaient extrême-
les effets de la colère du roi, ils firent cuire
férentes façons les membres de Bacchus et
ent un repas, auquel jusqu'en ce temps-là
en avait point vu encore de semblable.
ve, sœur de Bacchus, qui avait découvert
eprise, se saisit du cœur, à dessein de s'en
pour convaincre les coupables et pour
er la colère de son père. Il ne fut pas si tôt
tour qu'elle lui fit un récit fidèle de cette
ire tragique. L'excès de son déplaisir et la
ice de sa fureur le portèrent à inventer de
eaux supplices, qui furent des marques et de
idresse qu'il avait eue pour son fils, et de
issance absolue qu'il avait sur ses états.
parce qu'une vengeance si extraordinaire
it pas encore apaisé entièrement sa dou-
pour achever de se consoler, il fit faire un
de plâtre qui représentait son fils, et fit
r en dehors sur l'estomac la figure du cœur,
equel Minerve avait découvert et prouvé
ssinat. Il fit ensuite élever un temple au
l'un tombeau, et en donna la prêtrise à
e, qui avait été précepteur de Bacchus. Les
ans de l'île de Crète, pour tâcher d'adoucir
turel violent et tyrannique de leur roi, fi-
une fête en l'honneur de son fils, et insti-
nt une cérémonie qu'ils observent tous les
t où ils imitent tout ce qui arriva à la mort
icchus. Ils déchirent avec les dents un tau-
tout vivant, courent dans les forêts les plus
tes en jetant de grands cris, et en faisant
lant d'avoir perdu l'esprit, comme s'ils
ient persuader par là que ce ne fut pas par
essein prémédité, mais par une folie déses-
, que les Titans tuèrent Bacchus. Ils portent
boîte qui représente celle où Minerve avait
mé le cœur de son frère, et jouent de la
et des cymbales pour représenter les petits
ens par lesquels Junon avait attiré Bacchus
le piége. Voilà comment ce jeune prince, qui, par un effet de la haine de sa belle-mère, avait été privé du devoir ordinaire de la sépulture, reçut les honneurs divins par les suffrages d'un peuple qui ne cherchait qu'à flatter avec la dernière bassesse les passions les plus injustes de son roi.

Il y a eu un autre Bacchus ou Liber, roi de Thèbes, fameux dans l'art magique. Il troubla l'esprit de quelques femmes par des enchantemens et par des breuvages, et se servit ensuite d'elles pour commettre les crimes les plus atroces et les plus infâmes. Les théâtres, qui retentissent tous les jours du récit funeste de ses cruautés, ne permettent pas d'oublier les inhumanités barbares et les violences inouïes que par son commandement une mère exerça contre son fils, et des sœurs contre leur frère. Lycurgue, ayant formé contre lui une conjuration où étaient entrés quantité d'hommes fort sages et éloignés de toute sorte de débauche, le chassa de ses états. Un prince dont la volupté avait amolli le courage n'avait garde d'attendre ces vaillants hommes ni de leur livrer combat. En effet sa corruption était si extrême « qu'on en parle encore aujourd'hui avec horreur dans les colléges, » et qu'on l'y décrit comme prostitué à l'incontinence d'autrui. Lycurgue ne se contenta pas de l'avoir chassé; il crut le devoir poursuivre à main armée, de peur qu'il ne fût reçu dans les pays étrangers et qu'il n'en corrompît les mœurs par l'exemple de ses monstrueux débordemens. Il publia donc un édit contre ce tyran, qui était le déshonneur de sa patrie, et il se mit en campagne. Alors Bacchus, pour n'être pas reconnu, jeta les marques de sa dignité, qui étaient ornées de couronnes de feuilles de vigne, et, suivi de sa lâche troupe des ministres de ses débauches, courut de côté et d'autre le long de la mer voisine avec le dernier désespoir. Il y fut trouvé au milieu d'une compagnie d'hommes et de femmes ivres de vin, et avec un reste de la pompe qui servait à ses plaisirs. Il y en avait un d'eux tout vêtu de noir; un autre qui, pour faire peur, montrait une tête de serpent; un autre qui mangeait du mouton tout cru et qui avait la bouche pleine de sang. Lycurgue commanda de précipiter Bacchus du haut d'un rocher escarpé et inaccessible, afin que son corps, en servant longtemps de jouet aux flots, servît aussi aux peuples comme de leçon et de remontrance pour les détourner du vice et pour

les porter à la vertu. Homère a marqué dans ses poésies la fuite, la crainte et la mort de Bacchus.

Dyonisius épouvanté est plongé dans les flots de la mer. Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein; car il avait été saisi d'une frayeur très-vive, en se voyant ainsi trait. »

Le consul romain Posthumius imita la sagesse de la conduite de Lycurgue et suivit la disposition de ses lois. Ce fut au temps qu'il était en charge, comme les annales en font foi, que le désordre des bacchanales fut découvert par un jeune homme nommé Ébutius. Les mœurs de Rome étaient encore alors toutes pures et n'avaient point été corrompues par les vices des étrangers. Aussi le sénat ne manqua-t-il pas de seconder le zèle du consul, comme le consul ne manqua pas de maintenir des lois, de l'observation desquelles il savait que dépendait uniquement le repos et le bonheur de la république. Ceux qui faisaient profession d'enseigner en secret les cérémonies de cette nouvelle superstition ayant été arrêtés et appliqués à la question, le sénat condamna au dernier supplice tous ceux qui en furent trouvés coupables, soit esclaves ou libres, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus aucun vestige. Ce fut là sans doute une sévérité digne du nom romain, digne de l'ancienne vigueur des premiers temps de la république. Ce consul, voulant délivrer sa patrie des vices des étrangers, n'épargna pas les personnes de ses propres citoyens.

V. L'impiété de cette fête fut suivie d'une autre toute pareille que Cérès institua pour honorer la mort de sa fille, car le regret de sa perte la porta à faire pour elle dans la ville d'Enna presque les mêmes choses que Jupiter avait faites pour Bacchus, son fils, dans l'île de Crète. J'en rapporterai en peu de paroles les principales circonstances. Cérès n'avait qu'une fille, que les Grecs ont appelée *Perséphone,* et que les Latins, en changeant quelques lettres, ont appelée *Proserpine.* Elle fut recherchée en mariage par plusieurs partis. Pendant que la mère s'informait d'eux avec grand soin, et avant qu'elle se fût déterminée ni déclarée en faveur d'aucun, un homme de la campagne, qui pour ses grands biens avait été surnommé *Pluton,* c'est-à-dire *riche,* se sentant transporté par la violence de sa passion, la trouva proche du lac de Percus et l'enleva. Ce lac est proche de la ville d'Enna. Les fleurs qui se succèdent dans tout le cours de l'année et qui parent ses bords l'une après l'autre le rendent extrêmement agréable. Là on voit s'élever la tige de l'hyacinthe, paraître la tête du narcisse et éclater les vives couleurs de la rose. Là le lierre blanc rampe doucement sur la terre; la violette s'y joint à la marjolaine, et les lis ne manquent pas de faire éclater leur blancheur. Enfin c'est un lieu qui a tous les attraits et tous les charmes qui peuvent attirer et retenir de jeunes gens. Pluton, y ayant rencontré un soir Proserpine, la mit sur un char et l'enleva. Ce fut en vain qu'elle déchira ses habits, qu'elle arracha ses cheveux et qu'elle se servit de ses ongles pour se défendre des caresses de son amant. Toute sa résistance ni tous les cris de ses compagnes ne la purent garantir. Comme personne ne sortait de la ville à leur secours, une d'entre elles, poussée par sa propre crainte, alla fort vite en porter la nouvelle à Cérès. A l'heure même elle mena des gens armés contre Pluton, qui, ayant reconnu leur nombre et ne consultant que son desespoir, tourna son char vers le lac, qui était alors fort profond, et s'abîma dans ses gouffres avec Proserpine en présence de sa mère. Les habitans d'Enna, pour donner quelque consolation à cette mère désolée, feignirent que le roi des enfers avait enlevé sa fille; et, pour faire recevoir cette fable, ils ajoutèrent que le char était sorti du lac par une embouchure qui paraissait proche de Syracuse. Ils contribuèrent de leurs biens pour élever un temple en l'honneur de Proserpine et de son amant, et pour y célébrer une fête chaque année. Mais la douleur dont Cérès était pénétrée ne put pas être adoucie par ces moyens extraordinaires que l'on employait pour honorer la mémoire de sa fille. Elle se laissa persuader qu'on l'avait vue aux environs de Syracuse, et elle s'y rendit avec Triptolème, son trésorier, et une pompe qui ne marquait que trop sa douleur. Elle ne manqua pas d'y trouver des gens qui entretinrent sa crédulité par leurs superstitions. Un certain Pandare lui jura qu'il l'avait vue monter sur un vaisseau avec son amant près du cap Pachynum. Elle crut que cela était vrai, parce qu'elle le souhaitait, et récompensa fort libéralement ceux qui lui avaient annoncé une si heureuse nouvelle. Les habitans de Syracuse, et pour lui témoigner leur reconnaissance, et pour la consoler de son affliction, consacrèrent

l'enlèvement de sa fille, et, non contens de lui rendre les devoirs ordinaires que l'on rend aux morts, lui bâtirent un temple comme à une divinité. Mais la mère, qui ne trouvait du soulagement que dans la vaine espérance de la vie de sa fille, dont elle flattait sa douleur, monta sur un vaisseau pour l'aller chercher dans les pays étrangers. Après qu'elle eut longtemps servi de jouet aux vagues, elle fut enfin jetée par leur violence au port d'Athènes. Les habitans l'accueillirent fort civilement, et reçurent d'elle du blé, qui était pour eux un présent nouveau, et dont jusque alors ils n'avaient point de connaissance. Le lieu où elle aborda fut appelé *Éleusis*, c'est-à-dire *arrivée*. Quand elle fut morte, le pays lui rendit, ainsi qu'à sa fille, des honneurs divins, pour le blé qu'elle leur avait distribué en arrivant, et pour l'avantage qu'ils tiraient du soin qu'elle avait pris de leur enseigner l'art de labourer la terre, de semer et de recueillir les grains.

C'est ainsi que les Grecs, qui sont des esprits vains et légers, ont eu la présomption d'attribuer des honneurs divins à ceux qui leur avaient procuré du bien et qui les avaient assistés soit de leurs conseils ou de leurs armes. C'est ainsi que la ville de Nysa a placé Bacchus dans le ciel ; c'est ainsi que celle de Sparte y a placé les fils de Léda changés en deux astres ; c'est ainsi que le mont OEta consacra autrefois Hercule, et que l'île de Crète fait encore aujourd'hui des vœux au tombeau de Jupiter. Mais, ô très-saints empereurs, l'insolence de l'erreur est montée à un plus haut point au sujet de Bacchus et de Proserpine, quand elle a prétendu que l'un était le soleil et que l'autre était la lune. Il n'y eut jamais de fiction si vaine ni si aisée à détruire ; car qui est-ce qui a jamais vu le soleil enfant ? Qui est-ce qui l'a jamais trompé quand il était en bas âge. Qui est-ce qui l'a tué, qui l'a mis en pièces, et qui a coupé ses membres pour les manger ? Qui est-ce qui a enlevé Proserpine, qui l'a cachée et qui l'a fait épouser à Pluton ? Il est vrai que, pour déguiser en quelque sorte cette erreur, ils la couvrent du voile d'une raison naturelle, en disant qu'ils adorent un esprit qui est divisé et un esprit qui ne l'est point. Mais je voudrais bien leur demander pourquoi ils mêlent des obsèques à la physique, et quel rapport ils trouvent entre les ouvrages de Dieu et l'horreur des meurtres dont ils les profanent. Pourquoi joindre les accidens les plus étrangers, le deuil le plus triste et les disgrâces les plus funestes aux cieux et aux astres auxquels Dieu a donné un cours si juste et un mouvement si réglé ? Quel fruit peut-on tirer de confondre ainsi le ciel et la terre, la lumière et les ténèbres, les choses profanes et les choses sacrées, les afflictions et les douleurs des hommes et les honneurs et la félicité des dieux ? Si le soleil assemblait tous les hommes et qu'il leur fit le discours qui suit, il les jetterait sans doute dans un étonnement qui approcherait du désespoir. « O hommes, qui, bien que vous ne soyez que faiblesse, ne cessez pas de vous soulever incessamment contre la divine puissance, par quelle erreur et par quelle passion avez-vous été si fort enchantés que vous prétendiez qu'il ne dépend que de votre caprice de me faire tantôt vivre et tantôt mourir ? L'extravagance de vos fictions devrait au moins se renfermer dans quelques bornes et ne me point faire le dernier outrage. Cependant le même aveuglement qui vous jette dans le précipice me couvre de confusion, et l'égarement qui vous conduit à la mort fait mon déshonneur. Quelques-uns d'entre vous soutiennent opiniâtrément que j'ai été abîmé dans les gouffres du Nil ; d'autres pleurent la perte qu'ils veulent que j'aie faite des parties sexuelles. D'autres veulent que j'aie fini ma vie par une mort cruelle, que l'on ait fait cuire dans une chaudière une partie de mon corps et que l'on ait mis l'autre à la broche. Ceux qui me font le traitement le plus doux, ou le moins injurieux, veulent que je sois un conducteur de chariots. Renoncez à ces erreurs extravagantes qui ne vous peuvent conduire qu'à une mort éternelle, et apprenez la vérité, de laquelle vous devez attendre votre salut. Ceux qui ont inventé ou reçu ces fables sont les ennemis de Dieu, et ceux qui ont déshonoré les choses saintes par le mélange de leurs imaginations profanes en seront punis d'un châtiment dont la rigueur égalera l'excès de leur impiété. Pleurez, si vous voulez, les morts, vous qui mourrez un jour de la même sorte. Cherchez quelque autre moyen que le sacrilége pour consoler vos peines dans leur affliction. Pleurez la perte de Bacchus, de Proserpine, d'Atis et d'Osiris ; mais pleurez la sans

me faire injure, sans me mener sur leurs tombeaux et sur leurs cendres, sans abuser de mon nom pour entretenir la superstition et l'erreur. Dieu m'a fait pour éclairer l'univers, ne m'ôtez point cet emploi qu'il m'a donné. Ne me partagez et ne me déchirez point selon la bizarrerie de vos passions et de vos caprices. Croyez-moi tel que vous me voyez, et n'en pensez rien autre chose, sinon que je suis inviolablement les ordres de mon créateur. Il n'y a qu'une chose que Dieu souhaite de vous et qui puisse vous sauver, qui est que vous écoutiez sa parole et que vous fermiez l'oreille au mensonge.» Voilà, très-saints empereurs, le discours que j'ai cru que l'on pouvait faire sous le nom du soleil pour l'instruction des païens. J'emploierai maintenant pour les convaincre le langage des livres sacrés et leur parlerai en ces termes : Si ceux que vous adorez sont des dieux, pourquoi les pleurez-vous? et, s'ils méritent d'être pleurés, pourquoi les adorez-vous comme des dieux? S'ils sont des dieux, cessez de les pleurer ; s'ils sont des hommes, cessez de les adorer. Vos regrets et vos pleurs ne peuvent que déshonorer la majesté divine. Mais comme les esprits qui ont eu le malheur d'être assujettis à l'empire des passions criminelles n'en peuvent être délivrés sans beaucoup de peines, je continuerai à découvrir les mystères profanes de l'impiété païenne, afin que Dieu ait la bonté de relever, par les mérites de son Fils, ceux qui sont tombés, de rappeler ceux qui le fuient, d'affermir ceux qui chancellent, de remettre dans le chemin ceux qui s'égarent et de rendre la vie aux morts.

VII. Dans quelques villes d'Orient on pleure Adonis en qualité de mari de Vénus, et on y montre sa blessure et celui qui la lui fit. Cette dangereuse superstition est passée jusqu'en notre pays. Mars, changé en sanglier, voulut se rendre maître de Vénus et blessa Adonis qui courait indiscrètement contre lui. Si Adonis était dieu, comment ne voyait-il pas le piége que lui tendait son rival? S'il n'était qu'un homme, comment était-il si imprudent que de s'engager dans un combat inégal? Mais j'apprends que Vénus avait un autre mari, et il me semble que les païens l'appelaient Vulcain. Que les opinions dont ils se sont laissés prévenir sont ridicules! L'amant de Vénus est pris par un de ses maris et surmonte l'autre. Mais considérez, je vous prie, de quoi s'est avisé cet amant, de prendre la forme d'un porc sauvage pour combattre Adonis. S'il avait le pouvoir de se venger de la sorte, il devait plutôt se changer en lion. Mais ceux qui ont étudié le naturel des animaux disent qu'avec toute sa férocité il garde quelque sorte de continence. C'est pourquoi Mars, qui attentait à l'honneur d'une femme mariée, devait moins prendre la forme d'un lion que celle d'un porc. Je révèlerai en cet endroit un secret de l'Évangile. Le Sauveur, ayant chassé les démons des corps qu'ils possédaient, leur permit d'entrer dans un troupeau de porcs, afin que, étant précipités du haut des rochers dans la mer, ils portassent avec ces vilains animaux la peine de leur impureté.

J'apprends que Cinyras éleva un temple dans l'île de Cypre, en l'honneur de sa maîtresse, nommée Vénus, et qu'il ordonna que ceux qui voudraient être initiés à ce mystère donneraient une pièce de monnaie à Vénus. On n'entend que trop ce mystère, quoique la pudeur empêche de l'expliquer. Cinyras observait exactement, comme un homme fort galant, les règlemens des lieux consacrés à l'incontinence, quand il ordonnait que les prêtres de Vénus lui mettraient dans la main une pièce comme à une courtisane.

VIII. Ceux qui adorent le Jupiter Sébasius font couler un serpent le long de leur sein. C'est ainsi que l'ancienne erreur qui, dès le commencement, a introduit le péché continue à se répandre. C'est ainsi que les hommes sont assez aveugles pour adorer l'auteur de leur perte, et consacrer la malignité artificieuse et cruelle du pernicieux serpent, dont le funeste poison a corrompu toute la nature. Les fêtes des corybantes semblent n'avoir été instituées que pour honorer le parricide; car deux frères ayant tué leur autre frère le consacrèrent au pied du mont Olympe, à dessein de cacher leur crime en cachant sa mort. Et celui que les Macédoniens se laissèrent follement persuader d'adorer, c'est Cabire tout sanglant que les habitans de Thessalonique priaient autrefois, ayant eux-mêmes les mains toutes sanglantes. Considérons un peu quelle peut être une divinité qui n'a été inventée que pour autoriser la fureur des parricides. C'est pourquoi ceux qui approuvent ces superstitions et qui observent ces fêtes

ne cherchent qu'à soutenir leurs déréglemens, et ne souhaitent rien avec une ardeur si excessive que d'avoir une licence égale à celle que leurs dieux ont prise et de jouir des mêmes plaisirs. Ceux qui se plaisent à attenter à la pudicité des femmes mariées se proposent Jupiter pour leur modèle, et trouvent dans ses actions de quoi justifier leurs débordemens. Ils le louent et l'admirent d'avoir trompé Léda sous la forme d'un cygne, d'avoir enlevé Europe sous la forme d'un taureau, d'avoir séduit Antiope sous celle d'un satyre, d'avoir corrompu Danaé par la quantité de l'or qu'il lui versa dans le sein. Ceux qui sont frappés de cette passion abominable, qui fait outrage et horreur à la nature, regardent avec une joie incroyable Jupiter tenant Ganymède entre ses bras, Hercule brûlant pour Hylas, et Apollon languissant pour Hyacinthe. D'autres étudient la vie de Chrysippe et de Pélops à dessein de procurer par leur moyen l'impunité à des crimes contre lesquels les lois romaines ont établi des supplices. Il est malaisé de faire le dénombrement de toutes les débauches des dieux. Qui a corrompu Amymone, Alope, Ménalippe, Chione, Hippothoé? On dit que ç'a été votre dieu. Ce dieu, qui oppose comme une forte digue la sainteté de ses oracles et la sévérité de ses préceptes au cours impétueux des crimes des hommes, est le même qui aime Stérope, qui enlève Éthuse, qui viole Zeuxippe, qui poursuit Prothée, et qui tend des piéges à la vertu d'Arsinoé. Mais, parmi tant de femmes qui servirent de victimes à son incontinence, il y eut une fille qui lui échappa. Ce fut Daphné, qui se cacha si bien que ce dieu, qui sait tout et qui prédit l'avenir, ne la put trouver.

Ceux qui sont assez infâmes pour se prostituer à l'incontinence d'autrui, et qui trouvent dans cette prostitution une honteuse consolation à la faiblesse où leurs débauches les ont réduits, n'ont qu'à regarder Bacchus qui, pour ne pas manquer à la promesse qu'il avait faite à son amant durant sa vie, lui donna après sa mort l'ombre d'une jouissance sur son tombeau[1]. S'il y a quelqu'un assez désespéré pour vouloir ôter la vie à celui de qui il l'a reçue, il n'a qu'à suivre l'exemple que Jupiter lui en donne. Ceux qui veulent répandre le sang de leurs frères n'ont qu'à imiter les corybantes. Ceux qui méditent des incestes en trouvent encore l'exemple dans Jupiter, puisqu'il connut sa mère, qu'il épousa sa sœur et qu'il tenta la pudicité de sa fille. Ceux qui ont dessein d'opprimer les faibles trouveront dans le traitement qu'Apollon fit à Marsyas l'image de leur injustice. Ceux qui brûlent d'envie de s'enrichir du bien d'autrui, et qui ôtent la vie aux riches pour prendre après cela leur bien, n'ont qu'à s'informer de quelle manière Hercule tua Géryon et emmena ses bœufs. Ceux qu'une fureur aveugle porte à répandre le sang n'ont qu'à voir les sanglans exploits du dieu de la guerre. Enfin il n'y a presque point de crime où l'exemple et l'autorité des dieux ne puissent engager les hommes. Si quelqu'un souhaite d'apprendre ce qu'il y a de plus fort pour vaincre la résistance d'une fille et pour l'engager à aimer, il n'a qu'à songer à l'or que Jupiter jeta dans le sein de Danaé. Les traîtres apprennent à livrer les places qu'on leur a confiées de ceux qui mirent Saturne entre les mains de son fils. L'histoire des aventures de Tantale est une leçon qui enseigne à violer les droits de l'hospitalité, et à rompre le nœud de l'amitié la plus sainte. Triste consolation des injustes passions! malheureuse étude des pernicieux exemples! déplorable passion des faibles esprits! Vous avez fait du ciel un théâtre où se jouent de cruelles tragédies, et où la représentation des exploits héroïques des dieux précipite les hommes dans les crimes les plus atroces. Mais cependant, dans un aveu si public des plus horribles débordemens, et dans une licence si absolue et si puissamment établie, nous sommes fort obligés à ceux qui nous ont raconté les amertumes et les disgrâces des dieux, et qui nous ont appris des vérités si désavantageuses au parti qu'ils soutenaient. On a trouvé parmi les anciens, et avant que le Sauveur eût éclairé le monde de sa lumière, quelques traces de vertu. On y a vu un Diomède qui, étant sage et modéré, a blessé Vénus et dompté Mars. Ce Mars, si redoutable par sa valeur, y a paru condamné au bannissement et chargé de chaînes, par l'ordre d'Otus et d'Éphialte. Jupiter y pleure la mort de Sarpédon, son fils, tué au siége de Troie. Neptune y est privé, par l'orgueil injuste d'un roi, de la

[1] Arnobe, liv. v, p. 408, de l'édition de Besançon, ne craint pas de présenter ces sales tableaux dans tous leurs détails

eux elle aurait été réduite en cendres. Mais, si elle a été garantie du feu, elle ne l'a été que pour un temps ; elle y est condamnée, c'est un supplice qu'elle ne saurait éviter. Ce feu de la colère de Dieu s'allume et menace les pécheurs d'une terrible vengeance. Ce feu n'épargnera pas l'image de Pallas, puisqu'il pénétrera tout ce qu'il y a de plus caché, et qu'il consumera toutes les idoles que les fausses opinions et les vaines erreurs auront élevées. « Le jour du Seigneur, dit un prophète, viendra comme un four ardent [1]. » Je viens de dire ce qui sera brûlé par la chaleur de ce jour. Il n'y a rien dans vous qui en puisse échapper ni qui puisse être gardé dans les greniers du Seigneur. Vous serez emportés comme une paille sèche et légère que la flamme réduit en flammèches. Voilà quelle sera la fin de votre vie et le châtiment que Dieu vous a préparé, pour avoir, contre ses intentions et contre ses ordres, abusé de la crédulité des peuples.

Je suis bien aise d'examiner avec soin de quelle Pallas était l'image qui avait été faite des ossemens de Pélops. Il est certain qu'il y a eu plusieurs Pallas ou plusieurs Minerves, et personne ne le révoque en doute. Parlons donc de la race, de la naissance, de l'éducation, de la condition de chacune en particulier, afin de pouvoir discerner celle au nom de laquelle fut consacrée l'image dont il est question. L'antiquité fait mention de cinq Minerves. La première fut fille de Vulcain, et ce fut celle qui fonda Athènes, et qui, ayant assemblé une troupe de paysans, les accoutuma à une manière de vivre plus polie et plus civile. La seconde fut d'Égypte, fille du roi Nilus, et ce fut elle qui inventa l'art de faire des étoffes. La troisième fut fille de Saturne ; mais ce fut une fille qui avait quelque chose de mâle, et qui, au lieu de se contenir dans les bornes que la pudeur a prescrites à son sexe, ne se plaisait qu'au milieu du bruit des armes et des périls des combats. La quatrième fut fille de Jupiter, roi de Crète, et ce fut elle qui lui découvrit de quelle sorte Bacchus avait été tué. La cinquième fut fille de Pallante et de Tritonis. On lui donna le nom de son père ; mais elle le tua par le transport d'une fureur parricide, et, non contente de l'avoir tué, elle se para de ses dépouilles, comme à dessein de jouir longtemps du fruit de son crime, et d'en faire un sujet de vanité et de triomphe ; c'est celle-là qui a donné son nom au Palladium ; c'est celle-là dont l'image est consacrée ; c'est elle qui, au lieu de recevoir par l'autorité du juge le châtiment dû à l'énormité de ses crimes, reçoit par les lois du souverain pontife un culte divin. Ayez soin d'apporter du bois pour entretenir le feu qui brûle sur son autel, et ne cessez jamais de lui offrir vos sacrifices ; mais que ce feu, au lieu de consacrer sa gloire, fasse son supplice, et qu'il précède celui auquel elle sera un jour condamnée par l'arrêt irrévocable de la justice divine.

XII. Ce que je viens de dire fait voir clairement : si je ne me trompe, très-saints empereurs, que les édifices que les peuples réduits sous la servitude de la superstition ont bâtis, ne sont point des temples consacrés à la gloire du vrai Dieu, mais que ce sont des tombeaux dressés pour honorer la mémoire de certains hommes noircis de crimes. C'est là où l'erreur et l'impiété conservent les misérables restes de leurs corps, où la cruauté de leur mort est renouvelée par l'immolation des victimes, où la douleur que le temps avait assoupie est réveillée par les cérémonies qui s'observent tous les ans, et où un culte qui a quelque apparence de religion est une leçon publique d'inceste et de parricide.

Je vous supplie très-humblement, très-saints empereurs, de me permettre de vous représenter l'obligation indispensable où vous êtes d'abolir entièrement ces abominations et d'employer pour cet effet toute la rigueur des lois. Ne permettez pas que ces erreurs si pernicieuses et si funestes se répandent plus longtemps dans l'étendue de l'empire, ni qu'elles soient cause de la perte d'un si grand nombre de vos sujets. Je sais bien qu'il y en a quelques-uns qui sont assez aveuglés et assez endurcis pour vouloir périr et pour ne vouloir souffrir que l'on les sauve. Mais ne laissez pas de les assister malgré qu'ils en aient, et soyez persuadés que le meilleur usage que vous puissiez faire de la puissance que Dieu vous a mise entre les mains est de tâcher de guérir ces désespérés qui refusent les remèdes qu'on leur présente. Comme nous savons combien leur opiniâtreté leur serait funeste et combien le châtiment qu'ils en souffriraient est sévère, il vaut mieux les en garantir

[1] Malachie, chap. IV.

contre leur propre inclination que de leur laisser la liberté de se perdre. Il y a des malades qui souhaitent tout ce qui est le plus contraire à la santé et qui font tout ce qui est le plus capable de les empêcher de la recouvrer. C'est pour eux qu'il n'est pas permis d'avoir de la douceur. Il faut les contraindre de prendre les remèdes les plus amers, et si leur mal s'aigrit contre ces remèdes, il faut employer le fer et le feu. Quand ils auront été guéris et qu'ils auront la liberté de leur jugement, ils reconnaîtront combien la rigueur dont on aura usé envers eux leur aura été salutaire.

XIII. Permettez-moi, très-saints empereurs, de vous expliquer les raisons des noms que les païens ont donnés à quelques-uns de leurs dieux. Ils ont appelé soleil l'astre qui, par l'ordre de Dieu, ramène le jour sur chaque hémisphère. Ce n'est pas parce qu'il est *seul* qu'ils l'ont ainsi appelé, car en effet il n'est pas seul dans le ciel. La lune y est aussi bien que lui, les étoiles fixes et les planètes. Mais c'est à cause que, quand il se lève, il efface la lumière des autres astres et éclaire seul la terre. Ils ont appelé la lune Lucine, à cause de la lumière qu'elle répand durant la nuit. D'autres l'ont aussi appelée Diane, à cause que cette lumière semble faire de la nuit un jour. Le nom de Neptune, qu'ils ont donné au dieu des eaux, est un nom qui marque qu'il nage. Ils ont cru que le mot de *Dis*, qui signifie les richesses, était un mot fort propre pour exprimer la nature de la terre, parce qu'elle reçoit dans son sein toutes sortes de biens et qu'elle les en fait ensuite sortir, ce qui montre, plus qu'aucune autre chose, ses richesses et son abondance. On a appelé la substance des biens et des fruits de la terre Proserpine, à cause qu'ils servent aux hommes aussitôt qu'ils ont été serrés. La terre même a été nommée Cérès, parce que l'on y sème les grains. Le dieu de la guerre a été appelé Mavors, à cause qu'il renverse les plus grandes choses. Le nom de Minerve, est un autre nom de guerre, et il signifie ou qu'elle diminue les forces, ou qu'elle menace. Le nom de Vénus marque l'agrément et la beauté des personnes. Le nom d'Apollon vient de ce qu'il perd tout ce qu'il a, car ἀπολλύω en grec signifie *perdre*. Quelques-uns ont donné le même nom au soleil à cause qu'il perd sa lumière quand il approche de son couchant.

Vous voyez par là que vos dieux ne sont que des ouvrages et des inventions du mensonge et de l'imposture, et que leurs noms et leurs figures ne leur viennent que de la superstition et de l'ignorance des peuples. La vérité commence à paraître et à dissiper l'erreur. Ces fictions mal digérées imprimèrent d'abord de la terreur dans les âmes faibles. Mais, quand elles eurent perdu la grâce qui accompagne presque toujours la nouveauté, elles n'imposèrent plus si fort qu'auparavant, et l'admiration qu'on avait eue pour elles se changea peu à peu en mépris. On eut la hardiesse d'examiner des mystères que l'on avait reçus sans les connaître, et en les examinant on en découvrit la fausseté. On s'aperçut d'abord de la vanité de la religion païenne, puis on la méprisa, et enfin on la rejeta absolument.

XIV. Je ne crois pas devoir omettre les signes et les marques extérieures qui sont reçues dans ces misérables sectes pour discerner ceux qui font profession d'une même superstition. Ils ont leurs mots et leurs réponses qui leur sont enseignées par le démon. Il y a un temple où ceux qui veulent être admis disent : « J'ai mangé sur un tambour, j'ai bu dans une cymbale, et j'ai appris le secret de la religion. » Misérables que vous êtes, quand vous parlez de la sorte, vous confessez que vous avez commis un grand crime, que vous avez pris un poison qui portera la mort dans vos entrailles. Il y a un autre nourriture qui répare les forces, qui guérit les langueurs, qui détourne de l'égarement, qui met dans le bon chemin, qui relève de la chute, qui donne le salut et la vie, et qui réconcilie avec Dieu. Cherchez le pain et le vin du Sauveur. Cette nourriture céleste vous communiquera l'immortalité et vous donnera du dégoût pour toutes les nourritures de la terre. C'est à prendre cette nourriture que la sagesse invite les hommes, quand elle leur crie par la bouche de Salomon : « Venez, mangez de mon pain et buvez du vin que je vous ai préparé [1]. » Ce fut la même que Melchisédech, roi de Salem et grand prêtre, présenta autrefois à Abraham. Ce fut la même qu'Isaac promit à Jacob lorsqu'il lui donna sa bénédiction. Comme Ésaü suppliait son père de lui faire la même grâce, il lui répondit en ces termes : « J'ai établi Jacob votre

[1] Proverbes, IX.

grâce se répandra sur nous, l'auteur de la lumière se communiquera à nous, et la lumière même éternelle et divine se laissera voir à notre esprit.

Maintenant, pour réprimer l'insolence de ces paroles sacriléges dont les cérémonies profanes ont consacré l'usage parmi les païens, je ferai voir, par l'autorité des livres sacrés, que le véritable époux est Jésus-Christ, que l'épouse est l'Église, et que c'est de leur union mystérieuse que naissent incessamment des enfans spirituels. Pour établir solidement cette vérité, nous n'avons qu'à révéler le secret des prophéties et à expliquer les termes des divins oracles. Voici les paroles que l'Esprit-Saint met dans la bouche de Joël : « Chantez de la trompette sur la montagne de Sion, sanctifiez le jeûne, annoncez la guérison aux malades, assemblez le peuple, purifiez l'Église, révérez honorablement les vieillards, rangez les enfans en bel ordre, et après cela que l'époux sorte de sa chambre et que l'épouse sorte de son lit [1]. » Jérémie exprime la même chose par cette menace : « J'ôterai aux villes de Juda et aux villes de Jérusalem les cris de joie, je leur ôterai la voix de l'époux et la voix de l'épouse [2]. » L'Esprit-Saint décrit encore la démarche de l'époux quand il dit dans les psaumes : « Il sort comme un époux de sa chambre nuptiale. Il va plein d'ardeur comme un géant commence sa course : il part d'un bout du ciel et continue son tour jusqu'à l'autre sans qu'il y ait rien qui se cache à sa chaleur [3]. » Que si nous voulons approfondir encore davantage ce mystère, nous trouverons dans l'Apocalypse quel est cet époux. « Je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui, venant de Dieu, descendait du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux [4]. » Si nous voulons encore voir ce que les évangélistes ont décrit sur ce sujet, nous apprendrons que saint Jean en a parlé en ces termes : « Vous m'êtes vous-mêmes témoins que je vous ai dit que je ne suis point le Christ, mais que j'ai été envoyé devant lui. L'époux est celui à qui est l'épouse ; mais l'ami de l'époux, qui se tient debout et qui l'écoute, est ravi de joie, à cause qu'il entend la voix de l'époux [5]. »

[1] Joël, chap. 1 — [2] Jérémie, chap. 16.
[3] Psaume 18. — [4] Apocalypse, chap. 21.
[5] S. Jean, chap. 3.

Une troupe de sages vierges attendent cet époux et tiennent leurs lampes allumées pour l'éclairer. Les serviteurs qui l'attendent recevront la récompense due à leur fidélité et à leur persévérance. Voici de quelle manière il en est parlé dans l'évangile de saint Luc : « Que vos reins soient ceints, et ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes ; et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces, afin que, lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux seront les serviteurs que leur maître à son arrivée trouvera veillant [1]. »

Voilà celui qui est appelé époux par la bouche de la vérité. Pourquoi donc, dans le dangereux état où vous êtes, avez-vous l'insolence d'usurper un si beau nom ? Si vous voulez suivre la lumière que l'on porte devant l'époux, renoncez à vos erreurs et expiez vos péchés par les exercices d'une solide piété. Si l'époux vous trouve veillants, il récompensera libéralement votre fidélité, en vous ouvrant son palais, en vous découvrant la gloire de son royaume, en vous communiquant l'immortalité.

XVI. Il y a une autre cérémonie où ceux d'entre les païens qui l'observent se distinguent en prononçant ces mots : « Le Dieu issu de la pierre [2]. » Pourquoi profanez-vous un nom si saint ? Il y a une autre pierre dont Dieu a promis d'affermir les fondemens de la céleste Jérusalem, et cette pierre, c'est Jésus-Christ. Votre pierre n'a rien de solide ; tout ce que l'on met dessus tombe en ruines. La nôtre au contraire est placée par la main de Dieu, affermie sur un fondement inébranlable, et elle soutient un édifice dont elle fait la force et la beauté. Isaïe, rempli de l'esprit de Dieu, en parle en cette sorte : « C'est pourquoi, dit le Seigneur Dieu : Je m'en vais mettre pour fondement de Sion une pierre éprouvée, une pierre angulaire, précieuse, qui sera un ferme fondement. Celui qui croira en elle ne sera point confondu [3]. Le roi auteur des psaumes, rempli du même esprit, dit aussi : « La pierre que les architectes avaient rejetée a été faite la tête de l'angle. C'est là l'ouvrage du Seigneur, et nos yeux le regardent comme un miracle [4]. »

Dieu a voulu que plusieurs autres prophètes

[1] S. Luc, chap. 12. — [2] Il s'agit ici de Mithra.
[3] Isaïe, chap. 28. — [4] Psaume 117.

des fidèles; c'est le dragon qui est pris à l'hameçon, qui est paré des écailles du serpent de Lerne, et qui voit renaître les têtes de l'hydre. C'est en vain que tu te reproduis de la sorte. Nous savons le moyen d'assurer ta mort et d'arrêter les progrès de ton venin. Nous avons bu le sang de notre Sauveur, et ce sang immortel s'est mêlé avec le nôtre. C'est le remède salutaire par lequel ton poison est chassé.

Mais qui a jamais vu avec des cornes ce dieu que les païens pleurent dans leurs fêtes? Quelles sont ces cornes qu'il se glorifie d'avoir? Il y en a d'autres dont le prophète rempli de l'Esprit-Saint fait mention, et le diable s'efforce de les attacher à son front. Ces cornes sont les parties de la croix; un des bouts soutient le ciel, et l'autre affermit la terre. Un des bras s'étend vers l'orient et l'autre vers l'occident, et tous ensemble servent comme de base et d'appui à l'univers. Un prophète nous a expliqué ce mystère, quand il a dit : « Sa puissance a couvert les cieux, et la terre a retenti du bruit de ses louanges. Son visage est éclatant comme un astre, et ses cornes sont dans ses mains; c'est là que réside sa force et son honneur. C'est le trône où il fait paraître son amour; c'est le chemin que le Verbe a voulu tenir [1]. »

Voilà la croix immortelle à laquelle le Seigneur étant attaché soutient tout l'univers, qu'il a fait le signe et l'instrument de notre salut, et qu'il porte comme l'étendard de la vie éternelle, ainsi que le prophète nous en a avertis, quand il a dit : « Il portera sur son épaule sa principauté, et il sera appelé le conseiller [2]. » Dans le combat qui fut donné à Amalec, Moïse étendit ses bras en forme de croix pour obtenir la victoire. Courez vers cette croix. Que la justice, la chasteté, la miséricorde, la patience et la foi vous y attachent, afin que le signe salutaire que vous avez reçu au baptême vous fasse participer au mérite de la mort du Sauveur.

XVIII. Proposons encore une autre marque par où les païens se distinguent, et tâchons de découvrir l'artifice dont le démon se sert pour corrompre, par une fausse imitation, la vérité de nos mystères. Ils couchent une image dans une chaise, et la pleurent avec mesure et avec nombre. Lorsqu'ils sont las de pleurer, ils allument des flambeaux. Alors le prêtre frotte d'un baume la gorge de ceux qui ont pleuré, et leur dit ces paroles : « Ayez bon courage, vous qui avez été instruits des mystères, et vous serez soulagés dans vos travaux. » Pourquoi excitez-vous ces misérables à prendre courage? Pourquoi les trompez-vous, en les exhortant à se réjouir? Quelle assurance leur donnez-vous, ou même quelle espérance de leur salut? Ne savez-vous pas que vos promesses sont vaines? Il est certain que votre dieu est mort. On ne remarque plus en lui aucun signe de vie. Il n'y a point d'oracle qui ait promis qu'il ressuscitera. Aussi n'est-il point ressuscité, et n'a point donné de preuve de sa résurrection en se faisant voir à ses disciples. Vous mettez une idole dans le tombeau, vous la pleurez; vous la retirez du tombeau, et vous vous réjouissez. Vous êtes vous-mêmes les défenseurs et les protecteurs de votre dieu. Ce n'est qu'une pierre insensible que vous placez et que vous ajustez de telle manière qu'il vous plaît, et dont vous corrigez les défauts. Ce dieu vous est sans doute fort obligé, et vous témoigne sa reconnaissance, en vous rendant des devoirs semblables à ceux qu'il a reçus de vous, et en vous faisant vivre et mourir de la même sorte qu'il vit et qu'il meurt. Pour ce qui est de la cérémonie de frotter d'un baume la gorge de ceux qui ont pleuré, qui est-ce qui ne voit pas que c'est une cérémonie vaine et inutile, et que l'on doit mépriser. Le diable a donc des personnes qu'il marque de ce baume, et qui sont en quelque sorte ses Christs, parce qu'il est l'Antechrist. Il communique l'infamie de son nom à ceux qu'il a rendus complices de ses crimes. Gardez ce parfum-là pour ceux qui sont morts, et pour ceux qui doivent mourir. Gardez ce poison pour ceux que vous avez pris dans vos filets, et que vous destinez à une mort éternelle. Il y a un autre parfum, que le père a donné au fils, et que le fils communique aux fidèles. C'est un parfum composé par un si merveilleux secret, qu'il se conserve sans se corrompre jamais et sans rien perdre de son odeur. Les effets sont encore plus surprenans, puisqu'il chasse toute la corruption que la mort avait jetée dans nos veines, et qu'il tire un homme nouveau du tombeau et des cendres du vieil homme. Ce grand mystère est expliqué d'une excellente manière par ces paroles de David : « Votre beauté surpasse celle de tous les enfans des hommes. La

[1] Habacuc, chap. 3. — [2] Isaïe, chap. 9.

grâce s'est répandue sur vos lèvres; c'est pourquoi Dieu vous comblera de bénédictions pour toute l'éternité. O très-puissant! ceignez-vous de votre épée, armez-en votre côté. Étant tout brillant de beauté et de gloire, comme vous êtes, entrez dans les grands succès où votre magnificence vous doit conduire, à cause de votre vérité, de votre douceur et ne votre justice; et la puissance de votre droit vous fera faire des actions miraculeuses. Vos flèches sont pénétrantes, elles transperceront, ô roi! le cœur de vos ennemis. Les peuples tomberont à vos pieds. Votre trône, ô Dieu! sera un trône éternel. Le sceptre de votre empire sera un sceptre de droiture et de justice. Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'iniquité. C'est pourquoi votre dieu vous a oint d'une huile de joie, en une manière plus excellente que tous ceux qui participeront à votre gloire. Vos habillemens, tirés de vos palais d'ivoire, seront parfumés de myrrhe, d'aloès et d'ambre, et vous donneront de la joie. Celles qui sont en honneur auprès des bons, sont des filles des rois [1]. »

Voilà quelle est la force de ce parfum immortel, auquel est attachée la puissance de commander à toute la terre. Il y a un autre oracle de l'Écriture, qui marque clairement le nom de celui qui a été honoré de cette puissance. « Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte, et pourquoi les peuples forment-ils de vains projets? Les rois de la terre se sont élevés; et les princes ont conspiré contre le Seigneur et contre son Christ. »

Prévention sacrilége, pourquoi t'empares-tu aussi des esprits des hommes? Le parfum du Sauveur donne un empire qui n'aura point de fin, et le parfum des idoles prépare un feu qui ne s'éteindra jamais. Ferai-je ici un examen plus particulier des paroles que ce prêtre des faux dieux prononce avec sa bouche impie? Après avoir tiré son dieu d'entre les bras de la mort, il exhorte ses compagnons à prendre courage et à concevoir de bonnes espérances. Ces espérances-là sont trompeuses; ce sont des promesses fausses et des piéges dangereux. Comment ce Dieu a-t-il été tiré d'entre les bras de la mort? Apprenez ce que vous ignorez. C'est Jésus-Christ, fils unique de Dieu, qui est mort pour le salut du genre humain; il a souffert les plus cruels supplices pour nous délivrer de la servitude dans laquelle nous gémissions, pour apaiser la colère de son père et le réconcilier avec nous, pour nous faire voir dans la résurrection une image de celle qu'il nous promet. Durant les trois jours qu'il fut aux enfers, il y assembla une troupe d'âmes saintes et les affranchit de la puissance de la mort, brisa leurs fers et ouvrit les portes qui les tenaient enfermées. Il a par ce miracle fait trembler la terre et ébranlé les fondemens de l'univers. Les globes du ciel précipitèrent leur mouvement, et le soleil se hâta de se cacher. La nuit obscurcit l'air, et le voile du temple se brisa. Tous les élémens sentirent les douleurs de Jésus-Christ et combattirent avec lui contre la tyrannie de la mort. Ce combat dura trois jours, et se termina heureusement par la défaite de cette cruelle ennemie des hommes. Ames saintes, ne perdez pas courage et ne vous abandonnez pas à l'impatience ni au désespoir. Attendez trois jours; c'est le terme que l'Esprit-Saint a prescrit, par la bouche de David, au triomphe du Sauveur. « On nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Levez-vous, Seigneur. Pourquoi dormez-vous? Réveillez-vous et ne vous éloignez pas de nous pour jamais. Pourquoi nous cachez-vous votre visage? pourquoi oubliez-vous nos maux et l'oppression que nous souffrons? Notre âme est abaissée jusqu'à la poussière de notre ventre et attachée à la terre. Levez-vous et venez nous secourir. Délivrez-nous par votre miséricorde [1]. »

Le troisième jour est plus éclatant qu'aucun autre, et le soleil y répand une lumière extraordinaire, comme à dessein d'honorer le triomphe du divin Sauveur. Une foule d'âmes saintes suivent son char et s'écrient, dans le transport de leur joie: « O mort! où est ton aiguillon [2]? » Il commande que le ciel s'ouvre pour y rétablir l'homme qu'il a racheté. Le prophète rapporte les propres termes auxquels il fait ce commandement: « Portes grandes et élevées, ouvrez vous; portes éternelles, ouvrez-vous, afin que le roi de gloire fasse son entrée. » Les anges qui reçoivent ce commandement, et qui ne savaient point encore que le Verbe de Dieu était descendu sur la terre, s'informent avec soin et

[1] Psaume 44.

[1] Psaume 43.

[2] II. Epître aux Corinthiens, chap. 15.

demandent : « Qui est le roi de gloire ? » C'est pourquoi Jésus-Christ leur répond clairement : « C'est le Dieu fort et puissant, c'est le Dieu invincible dans les combats. »

Ces gardes vigilans des fidèles reconnaissent à l'heure même le Fils de Dieu et apprennent ce qu'ils avaient ignoré. Ils voient les dépouilles de l'ennemi vaincu, et, se souvenant de l'ordre que Dieu avait établi au commencement dans le monde, ils joignent leurs voix à celles de la troupe bienheureuse qui entre dans le ciel, et disent avec elles : « Portes grandes et élevées, ouvrez-vous; portes éternelles, ouvrez-vous, afin que le roi de gloire fasse son entrée. » Le père met le sceptre dans la main de son fils et le fait asseoir sur son trône, afin qu'il y règne et qu'il y commande éternellement avec un pouvoir égal au sien. Je vous rapporterai, si vous l'avez pour agréable, les paroles que Dieu même dicta autrefois à Daniel sur ce sujet. « J'eus, dit-il, une vision pendant la nuit, et tout d'un coup le fils de l'homme parut marchant sur les nues. Il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et se tint debout en sa présence. Ceux qui l'avaient accompagné le lui présentèrent. La puissance royale lui fut donnée. Tous les princes de la terre, tout ce qu'il y a de plus relevé et de plus éminent lui obéira. Sa puissance est une puissance qui ne lui sera point ôtée, et son règne n'aura point de fin [1] »

La magnificence du même triomphe est décrite dans l'Apocalypse. « Je me tourne pour voir celui de qui j'entendais la voix, et, regardant derrière moi, je vis sept chandeliers d'or; et au milieu de ces sept chandeliers d'or j'aperçus un homme qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme la laine la plus blanche et comme la neige; ses yeux ressemblaient à une flamme de feu; ses pieds étaient semblables à l'airain le plus pur et le plus luisant, et étaient aussi ardens que s'ils eussent été dans une fournaise, et sa voix retentissait comme le bruit des plus grandes eaux. Il avait en sa main droite sept étoiles, et de sa bouche sortait une épée tranchante qui coupait des deux côtés, et son visage était aussi brillant que le soleil dans sa plus vive lumière. Au moment où je l'aperçus, je tombai à ses pieds comme mort; mais il mit sur moi sa main droite et me dit : Ne craignez point; je suis le premier et le dernier; je suis celui qui vis; j'ai été mort, et je vis maintenant dans les siècles des siècles, et je tiens dans mes mains les clefs de la mort et de l'enfer [1]. »

Lorsque après sa résurrection il déclara ses intentions à ses apôtres, et qu'il leur fit les commandemens qu'il voulait qu'ils observassent, il termina son discours par les paroles qui suivent : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées [2]. »

La communication que le Père lui a faite de son trône et de sa puissance est contenue précisement dans cette prophétie : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asséyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie reduit vos ennemis à être foulés sous vos pieds. Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre règne. Vous dominerez au milieu de vos ennemis. On reconnaîtra que vous êtes roi au jour de votre force, lorsque vous serez environné de l'éclat et de la splendeur des saints. Je vous ai engendré de mon sein devant l'étoile du matin. Le Seigneur a juré, et il ne rétractera point son serment [3]. »

Quelque ferme que soit le fondement sur lequel ces vérités sont établies, elles ne laissent pas d'être en quelque sorte ébranlées par les ennemis de Dieu, qui, étant agités par le mouvement déréglé de leurs passions, conçoivent des vœux impies, et qui, étant transportés par la fureur de la superstition, adorent continuellement le bois et les pierres.

XIX. Pour ruiner entièrement les fictions qui ont été inventées par les défenseurs de la superstition païenne, je crois devoir représenter fidèlement en cet endroit ce que la parole de Dieu nous a appris, par le ministère des prophètes, touchant l'ordre qu'il a tenu dans la réparation et dans la rédemption du genre humain. Et pour cet effet, je vous supplie, très-saints empereurs, de me permettre une petite digression, et de me prêter cependant une attention favo-

[1] Daniel, chap. 7.

[1] Apocal., chap. 1.
[2] S. Matth., chap. 28. — [3] Psaume 109.

rable. J'expliquerai d'abord les raisons pour lesquelles Dieu, c'est-à-dire le Fils de Dieu, a bien voulu se faire homme. Lorsque Dieu fit le premier homme à son image, il lui donna des préceptes et des lois. Mais ayant été trompé par sa femme et corrompu par les discours empoisonnés du démon, l'homme perdit l'espérance de la gloire qui lui avait été promise. Ce fut en mangeant les fruits d'un arbre qui était dans le paradis qu'il fit cette perte. Son corps avait été formé d'une terre vierge; car, selon le témoignage de l'Écriture, il n'avait point encore plu sur la terre. En violant le commandement de Dieu, il rendit ses descendans sujets à la mort. Pour réparer cette faute, il fallait remonter jusqu'à l'origine; et comme Adam, qui avait perdu la vie par son péché, avait un corps formé d'une terre vierge, il était à propos que Jésus-Christ, qui devait jouir de l'immortalité et de la gloire, naquît d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit. Ainsi l'un a regagné par son obéissance ce que l'autre avait perdu par son péché. Après une longue suite d'années, et dans les derniers temps, le Verbe de Dieu a pris un corps pour racheter les hommes et pour les rendre immortels. Sans cela qu'eussent pu faire les saints de l'Ancien Testament? Où aurait été l'espérance de leur salut et la récompense de leurs bonnes œuvres, puisqu'ils seraient toujours demeurés assujettis à la loi de la mort? Abel, Énoch, Noé, Sem, Abraham, Isaac, Jacob, n'auraient rien eu à attendre de la bonté ni de la miséricorde de Dieu. Avec tout le mérite de leur foi, ils auraient été enveloppés dans la condamnation générale, et leur piété ne les aurait point exemptés de la loi commune des autres. Mais parce que Dieu avait promis à Abraham du haut du ciel que sa postérité posséderait un empire absolu, Marie, vierge issue de la race d'Abraham, conçut un Dieu, afin que les descendans et les imitateurs de ce patriarche, étant réconciliés avec Dieu par l'accomplissement de ce grand mystère, pussent obtenir par le mérite de leur foi le royaume de la gloire.

XX. Après que je me suis acquitté de ma promesse, très-saints empereurs, et que j'ai satisfait, autant qu'il m'a été possible, au désir louable que vous aviez d'entendre ces vérités de notre religion, permettez-moi, s'il vous plaît, de rapporter le reste des mots qui servent comme de marque pour distinguer les sectes particulières des païens. Quand je n'aurais aucun autre fruit de mon travail, je tâcherais au moins de purifier les oreilles de la corruption dont ces superstitions profanes les remplissent.

Un des mots les plus dangereux que les païens aient enseignés à ceux qui sont assez aveugles et assez misérables pour les croire, est celui-ci: «Le taureau est père du serpent, et le serpent est père du taureau.» Vous nous avez enfin, ô démon! découvert votre nom, vous nous avez enfin confessé ce nom détestable. Je sais qui vous êtes, je sais jusqu'où va votre insolence et jusqu'où monte l'excès de vos crimes; c'est ce que vous promettiez à Ève, lorsque, pour la corrompre et pour le perdre, vous lui disiez: «Vous serez comme des dieux[1].» Vous posiez dès lors les fondemens des temples où vous souhaitiez d'être adoré avec vos compagnons. Vous rampez dans ces temples, et vous vous y repaissez du sang des victimes que l'on y immole. Vous n'y épargnez pas même celui des hommes, et vous en buvez souvent pour apaiser la soif cruelle qui vous dévore. L'autel de Carthage en est tout trempé et fournit de quoi rassasier votre rage et de quoi tempérer l'ardeur de votre venin. En cela même, et dans le temps que vous flattez les hommes par vos promesses, que vous les trompez par vos ruses, que vous les tuez par votre cruauté, vous avez l'insolence de vous vanter de vouloir leurs avantages. Est-ce ainsi, ô parricide, que vous leur faites du bien? Fuyez, ô hommes! dont on ne saurait assez déplorer l'aveuglement, fuyez le poison mortel de ces superstitions. C'est un serpent que vous adorez. Il ne peut plus se cacher depuis qu'il s'est trahi lui même. Il n'a pas plutôt été découvert et convaincu qu'il a été aussi condamné. Écoutez l'arrêt de condamnation qu'Isaïe a prononcé par l'ordre de Dieu. «En ce temps-là, le Seigneur viendra avec sa grande épée, son épée pénétrante et invincible pour punir ce serpent immense, et il fera mourir ce serpent[2].» La volonté de Dieu ne manque jamais d'avoir son effet; ce qu'il ordonne est exécuté, et toute la consolation qui peut rester au serpent après sa condamnation, c'est d'être suivi d'un grand nombre de personnes qui périssent avec lui. Que si quelqu'un désire savoir quel a été le jour de sa mort,

[1] Genèse, chap. 3. — [2] Isaïe, chap. 27.

qu'il apprenne qu'il a reçu le coup mortel au moment où Dieu s'est fait homme et où le Verbe a commencé à paraître parmi nous. Quiconque imitera le serpent mourra avec lui. C'est lui qui a inventé et qui a formé tous les dieux que vous adorez. Que si vous vous opiniâtrez à demeurer dans l'erreur qui vous tient attachés à leur culte, vous brûlerez du même feu qui fait leur supplice.

XXI. Le diable n'a rien oublié pour perdre l'homme. Il a pris pour cela toutes sortes de formes. Mais parce qu'il savait que les hommes devaient retrouver dans la croix l'immortalité qu'ils avaient perdue par leur péché, il a voulu les tromper par quelque sorte de ressemblance de la croix, en se servant du bois de plusieurs arbres dans la célébration de ses mystères impies. Dans les fêtes que l'on solennise tous les ans en Phrygie en l'honneur de la mère des dieux, on coupe un pin et on attache un jeune homme au tronc. Dans celles que l'on célèbre en l'honneur d'Isis, on coupe pareillement un pin, on en creuse le tronc, et on y enferme comme dans un tombeau l'image d'Osiris, qui est faite des branches du même pin. Dans les fêtes de Proserpine, on coupe un arbre et on en taille le tronc en forme d'une fille; on porte en suite cette image dans la ville, où, après l'avoir pleurée pendant quarante nuits, on la brûle. Tous les autres arbres dont j'ai parlé, ont le même sort et servent à la fin de l'année à faire un bûcher. Le feu que vous allumez pour célébrer ces sacrifices impies ne vous servira de rien. Mais celui que la justice de Dieu allumera pour vous punir, ne s'éteindra jamais. Apprenez quelle est la puissance de l'arbre qui a servi à la rédemption du genre humain, et sachez que les autres que vous employez dans vos mystères profanes ne vous apporteront aucun secours. L'arche a préservé une famille des eaux du déluge. Abraham a mis sur les épaules de son fils unique le bois dont il voulait entretenir le feu de son sacrifice. La verge de Moïse lui servit à tirer le peuple de Dieu de la servitude d'Égypte et à le conduire dans le désert. Le bois que Moïse jeta dans l'eau en changea l'amertume en douceur. Sa verge fit sortir d'une pierre une souce d'eau vive; elle lui servit à étendre ses mains pour demander et pour obtenir la victoire contre Amalec. Le patriarche Jacob vit les anges monter et descendre par une échelle mystérieuse. La loi de Dieu fut enfermée dans l'arche. Ces divers usages auxquels Dieu permit que tous ces bois dont je viens de parler aient été employés dans l'Ancien Testament, sont autant de figures qui représentent le mystère de la rédemption, qui devait être accompli sur l'arbre de la croix. Cet arbre de la croix soutient le ciel, affermit la terre et donne la vie à tous ceux qui sont attachés à lui. L'arbre du diable au contraire sert de pâture au feu, et entraîne jusqu'au fond de l'enfer avec ses flammèches et ses charbons ceux qui mettent en lui leur confiance.

Remarquez encore une cérémonie que le diable veut que les païens observent: c'est que, en lui consacrant un arbre, ils immolent vers minuit un bélier au pied de cet arbre. Esprit impur, où as-tu appris ce mystère, et jusques à quand contreferas-tu les œuvres de Dieu? C'est avec justice que ton châtiment n'aura point de fin, puisque tu n'en mets point à tes crimes et que tu inventes incessamment de nouveaux artifices pour perdre les hommes. Je dirai ce que cet ennemi dangereux de notre salut avait choisi pour servir de modèle à son imposture. Lorsque Dieu eut éprouvé la fidélité d'Abraham, il lui commanda d'immoler un bélier au lieu d'immoler son fils, et ce bélier fut lié au pied d'un arbre. Lorsque Dieu voulut délivrer son peuple de la servitude des Égyptiens; il lui commanda d'égorger un bélier pendant la nuit et de marquer de son sang la porte de chaque maison; il ordonna qu'il serait mangé pendant la nuit, et donna à ce sacrifice le nom de pâque. Cette cérémonie n'avait été instituée dans l'ancienne loi, par un ordre particulier de la Providence, que pour être une figure et un signe de la pâque que nous célébrons. C'est pour cela que le prophète qui, étant rempli de l'esprit de Dieu, a prédit la passion de Notre-Seigneur, s'est servi des paroles qui suivent. «Il sera mené à la mort comme une brebis que l'on va égorger; il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné des juges. Qui racontera sa génération? car il a été retranché de la terre des vivants[1]. »Un autre prophète a exprimé le même mystère en ces termes:

[1] Isaïe, chap. 53.

« Seigneur, découvrez-moi leurs intentions et j'en aurai connaissance. J'ai été mené à la boucherie comme un agneau qui est sans malice. Ils ont formé de mauvais desseins contre moi en disant: Venez, mettons de la sciure de bois dans son pain, exterminons-le de dessus la terre [1]. » C'est Notre-Seigneur qui est désigné par le nom d'agneau, comme il paraît très-clairemet par ces paroles de l'Apocalypse: « Je vis au milieu du trône et des quatre animaux, au milieu des vieillards, l'agneau qui était comme une victime égorgée, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Et il vint prendre le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône, et l'ayant pris, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints, et ils chantaient des cantiques nouveaux, en disant: Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en briser les sceaux, parce que vous avez été mis à mort et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang en nous tirant de toutes les tribus, de toutes les langues, de tous les peuples et de toutes les nations du monde. Vous nous avez rendus rois et prêtres pour la gloire de notre Dieu, et nous régnerons sur la terre [2]. »

Saint Jean s'accorde parfaitement avec les prophètes, en appelant le fils de Dieu agneau, car voici comme il en parle dans son évangile: « Le lendemain Jean était encore là, et deux de ses disciples avec lui; et, jetant la vue sur Jésus, qui marchait, il dit: Voilà l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde [3]. »

Le sang adorable de cet agneau de Dieu est répandu pour le salut des hommes, et il marque ceux qu'il doit racheter. Le sang qui est répandu devant les idoles ne sert de rien; et de peur que les païens ne continuent toujours à être trompés, je les avertis que ce sang des victimes souille ceux qui le répandent, bien loin de les purifier. Ce sang des taureaux et des béliers imprime des taches honteuses et criminelles. Il faut une eau claire et tirée d'une source pure, pour effacer ces taches de l'âme et pour la disposer à être sanctifiée par le sang de Jésus-Christ.

[1] Jérémie, chap. 11.
[2] Apocalypse, chap. 5. — [3] S. Jean, chap. 1.

Mais, pour achever de convaincre les esprits et pour ne leur pas laisser la moindre impression de leurs anciennes erreurs, il est à propos d'employer la plus forte de toutes les autorités et de faire voir par les réponses des prophètes, par les paroles de Dieu même, ce que sont les idoles. En suivant cette méthode, nous montrons encore, que ce que nous disons n'a point été avancé en l'air ni inventé à plaisir, mais qu'il est contenu dans les saintes Écritures et enseigné par la bouche de Dieu même. Voici donc ce que la Sagesse a écrit touchant les idoles dans les livres de Salomon: « Ils prennent pour des dieux toutes les idoles des nations, qui ne peuvent se servir ni de leurs yeux pour voir, ni de leurs narines pour respirer, ni de leurs oreilles pour entendre, ni des doigts de leurs mains pour toucher, ni de leurs pieds pour marcher, car c'est un homme qui les a faites, et celui qui a reçu de Dieu l'esprit de vice les a formées. Nul homme n'a le pouvoir de faire un dieu qui lui soit semblable, car étant mortel lui-même, il ne forme de ses mains criminelles qu'un ouvrage mort. Ainsi il vaut mieux que ceux qu'il adore, parce qu'il vit quelque temps et qu'il doit mourir après, au lieu que ces idoles n'ont jamais vécu [1]. »

Que pouvons nous désirer davantage? La Sagesse nous parle au nom de Dieu, nous révèle les secrets qu'elle a appris, et nous enseigne ce qui nous est le plus utile pour nous garantir de la mort. L'Esprit-Saint nous donne encore la même instruction dans les psaumes en disant: « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et l'ouvrage des mains des hommes; elles ont une bouche, et elles ne parlent point; elles ont des yeux, et elles ne voient point; elles ont des oreilles, et elles n'entendent rien, et leur bouche ne respire point. Que ceux qui les font deviennent semblables à elles [2]. »

Si un artisan qui, pour faire paraître son habileté dans son art, a taillé ou jeté en moule une image, est frappé de la malédiction de Dieu, je vous supplie de considérer attentivement ce que doit attendre celui qui donne le nom de Dieu à cette image que l'artisan a vendue.

Jérémie, enseignant le peuple de la part de Dieu, lui parle en cette sorte: « Dites dans votre cœur: Seigneur, nous devons vous adorer. Mon

[1] Sagesse, chap. 15. — [2] Psaume 134.

ange est avec vous, et je vous demanderai compte du soin que vous aurez pris d'accomplir ma loi. Les idoles ont des langues que l'ouvrier a polies; elles sont elles-mêmes couvertes de feuilles d'or et d'argent, mais elles ne peuvent parler. Ils ont fait des couronnes pour les mettre sur la tête de leurs dieux, de la même sorte qu'un ouvrier fait des ornemens, par le commandement d'un amant, pour en parer sa maîtresse. Il y aura un temps où les prêtres ôteront l'or et l'argent à leurs dieux et les prendront pour eux-mêmes. Ils en donneront aussi une partie à des courtisanes. Ils donneront à ces dieux, qui ne sont que d'or, d'argent ou de bois, des habillemens comme à des hommes. » Le même prophète, pour ne laisser aucun doute, ajoute dans la suite ces autres paroles : « Les chauves-souris, les hirondelles et les autres oiseaux volent sur leurs corps et sur leurs têtes, ce qui vous montre bien que ce ne sont pas des dieux. Ne les craignez point. On les a embellis d'or pour les rendre plus agréables, mais cet or n'a aucun éclat, à moins que l'on n'ait soin de le nettoyer. Quand on les fond et qu'on les jette en moule, ils n'en sentent rien. Ils ont été achetés à prix d'argent et n'ont point de vie. Ils n'ont point de pieds, et on les porte sur les épaules. « Ce saint prophète, pour fortifier de plus en plus notre foi, ajoute ce qui suit : « Sachant donc qu'ils ne sont point dieux, ne les craignez point. » Il déclare encore le malheur de la condition de leurs prêtres quand il dit : « Leurs prêtres sont assis dans leurs maisons ayant leurs tuniques déchirées, leur tête et leur barbe rases, et leur tête nue. Ils rugissent contre leurs dieux, comme ceux qui meurent par la violence des tourmens. » Enfin ce prophète prédit que les rois et les peuples porteront le même jugement sur ces dieux. « Tous les peuples et tous les rois sauront qu'ils ne sont que de faux dieux. Car il est manifeste qu'ils ne sont point dieux et qu'il n'y a en eux aucune œuvre de Dieu. Ils n'établissent point de rois pour gouverner les nations; ils ne versent point de pluie; ils ne rendent point la justice et ne garantissent point le pays de violence, parce qu'ils n'en ont aucun pouvoir. Lorsque le feu tombera sur la maison de ces dieux de bois, de ces dieux couverts de feuilles d'or et d'argent, leurs prêtres se sauveront, mais les dieux seront brûlés comme des pièces de bois. Ils ne résisteront ni à la guerre ni au roi. Comment donc pourrait-on croire qu'ils fussent des dieux ! Ces dieux de bois, couverts d'or et d'argent, ne se défendront point contre les violences de ceux qui seront les plus forts, et qui leur ôteront l'or et l'argent dont ils sont couverts. »

Dépouillez, très-saints empereurs, les temples de leurs ornemens. Commandez que les dieux soient fondus, ou dans vos monnaies, ou dans les boutiques des ouvriers. Confisquez tous les présens qu'on leur a offerts. Depuis que vous avez abattu les temples, Dieu a accru votre puissance, abaissé vos ennemis et étendu les bornes de votre empire. L'ordre des saisons semble avoir été changé pour donner un plus grand éclat à votre gloire. Les ondes irritées de l'Océan ont été brisées par vos rames durant la plus grande rigueur de l'hiver, ce qui n'avait jamais été fait et qui ne le sera jamais. Des mers qui nous étaient inconnues ont tremblé sous vos vaisseaux, et les habitans de la Grande-Bretagne ont été saisis de frayeur quand vous avez paru sur leurs côtes. Que pouvez-vous désirer davantage ? les élémens ont cédé à votre valeur.

XXII. L'Écriture sainte témoigne que Dieu a défendu de faire des idoles, car il est écrit dans l'Exode : « Vous ne vous ferez point de dieux d'or ni d'argent [1]. » Et dans un autre endroit : « Vous ne ferez point d'idole ni aucun portrait. » L'Esprit-Saint, qui désire sauver ceux qui s'égarent, et non les perdre, les rappelle à soi en leur imprimant le sentiment d'une honte salutaire. Voici comme il parle par la bouche d'Isaïe : « Ceux qui mettent leur confiance dans des images taillées retourneront en arrière; ils seront couverts de confusion, eux qui disent à des images de fonte : Vous êtes nos dieux [2]. » Il donne aussi au peuple une loi pour la garder en tout temps : « Vous adorerez votre Dieu et ne servirez que lui. » Dieu donne un précepte tout semblable dans le Deutéronome : « Vous n'aurez point d'autres dieux que moi [3]. » Et pour leur donner une haute idée de sa majesté, il ajoute : « Voyez, voyez que je suis; et il n'y a point d'autre Dieu que moi. Je ferai mourir et je ferai vivre; je frapperai et je guérirai, et nul ne vous arrachera d'entre mes mains. » Le même comman-

[1] Exode, chap. 20. — [2] Isaïe, chap. 42.
[3] Deutéronome, chap. 5.

dement est publié dans l'Apocalypse : « Je vis un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour l'annoncer à tous ceux qui sont sur la terre, à toutes les nations, à toutes les tribus, à toutes les langues et à tous les peuples; et il disait à haute voix : Craignez Dieu et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue; et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment [1]. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ, suivant l'intention de son père, publie la même loi dans son Évangile. « Écoutez, Israël ! le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est le premier et le grand commandement. Et voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandemens [2]. »

Ce commandement si saint et si inviolable est suivi d'une meilleure conclusion, que tire le Sauveur pour nous montrer encore plus clairement le chemin par où nous devons marcher. « La vie éternelle, dit-il, est de vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu, et de connaître Jésus-Christ, que vous avez envoyé. »

XXIII. Ces lois, prononcées par la bouche de Dieu même, vous font connaître manifestement ce que vous devez rechercher et ce que vous devez fuir. Il ne reste plus rien à vous dire, si ce n'est de vous avertir de la rigueur redoutable des châtimens qui sont préparés à ceux qui violeront cette loi, car voici les paroles qui se trouvent à la fin de ces préceptes. « Celui qui sacrifiera aux idoles sera exterminé, et son nom sera entièrement effacé de dessus la terre [3]. » Si la loi ne menaçait que les coupables et que la peine ne tombât que sur l'auteur du sacrilége, il pourrait y avoir des désespérés qui s'exposeraient aveuglément à en subir la rigueur. Mais elle s'étend jusques aux descendans et jusques à la postérité la plus éloignée, et retranche jusques à la dernière branche de la famille idolâtre. Elle dit que celui qui sacrifiera aux idoles sera arraché et comme déraciné de dessus la terre.

[1] Apocalypse, chap. 14. — [1] Matthieu, chap. 22.
[3] Exode, chap. 22.

Prévention pernicieuse et funeste, considère le mal que tu fais aux hommes ! Tu attires sur eux un châtiment dont la honte et la douleur se répandent sur tous les membres de la race sacrilége. La raison de cette rigueur est expliquée dans le Deutéronome en ces termes : « C'est que, au lieu de sacrifier à Dieu, ils ont sacrifié aux démons [1]. » N'ayez point recours à ces esprits impurs et abominables. N'attendez point de secours des créatures que Dieu a mises au-dessous de vous. Ne priez point ceux auxquels, par la grâce de Dieu, vous avez droit de commander. C'est le démon que vous honorez par ces sacrifices, le démon, qui ne saurait entendre le nom de Dieu ni le nom de Jésus-Christ sans trembler, sans montrer sa perplexité et son trouble par l'obscurité et par l'imperfection de ses réponses entrecoupées et ambiguës, sans avouer qu'il se sent déchiré et brûlé, et sans confesser ses crimes. La loi de Dieu, qui vous doit être inviolable, vous défend de rendre aucun honneur au démon, de lui faire des prières, de vous prosterner ni de fléchir le genou devant lui. L'énormité du crime de l'idolâtrie est le juste fondement sur lequel est établi la sévérité de la loi. Pourquoi vous imposez-vous un joug dont Dieu a la bonté de vous délivrer? Sa voix ne cesse jamais de vous avertir et de vous rappeler d'un si déplorable égarement. Écoutez ce qu'elle vous dit par la bouche d'Isaïe : « Il s'est fait un dieu et une idole devant laquelle il se prosterne, qu'il adore et qu'il prie, en lui disant : Vous êtes mon dieu [2]. » Il élève encore la voix en un autre endroit pour faire entendre ses menaces aux idolâtres [3]. « Vous avez répandu des liqueurs pour les honorer. Vous leur avez offert des sacrifices. Après cela mon indignation ne s'allumera-t-elle pas? » Il réprime pourtant son indignation et suspend les châtimens de sa justice pour vous laisser le temps de vous repentir. Il semble même oublier ses menaces pour vous exhorter avec tendresse, et pour vous dire par la bouche de Jérémie : « Ne suivez point les dieux étrangers pour les adorer. Ne m'obligez point par les ouvrages de vos mains à vous exterminer et à vous perdre. » Ne bouchez point vos oreilles et ne vous opiniâtrez point à courir à la mort. Dieu vous a faits

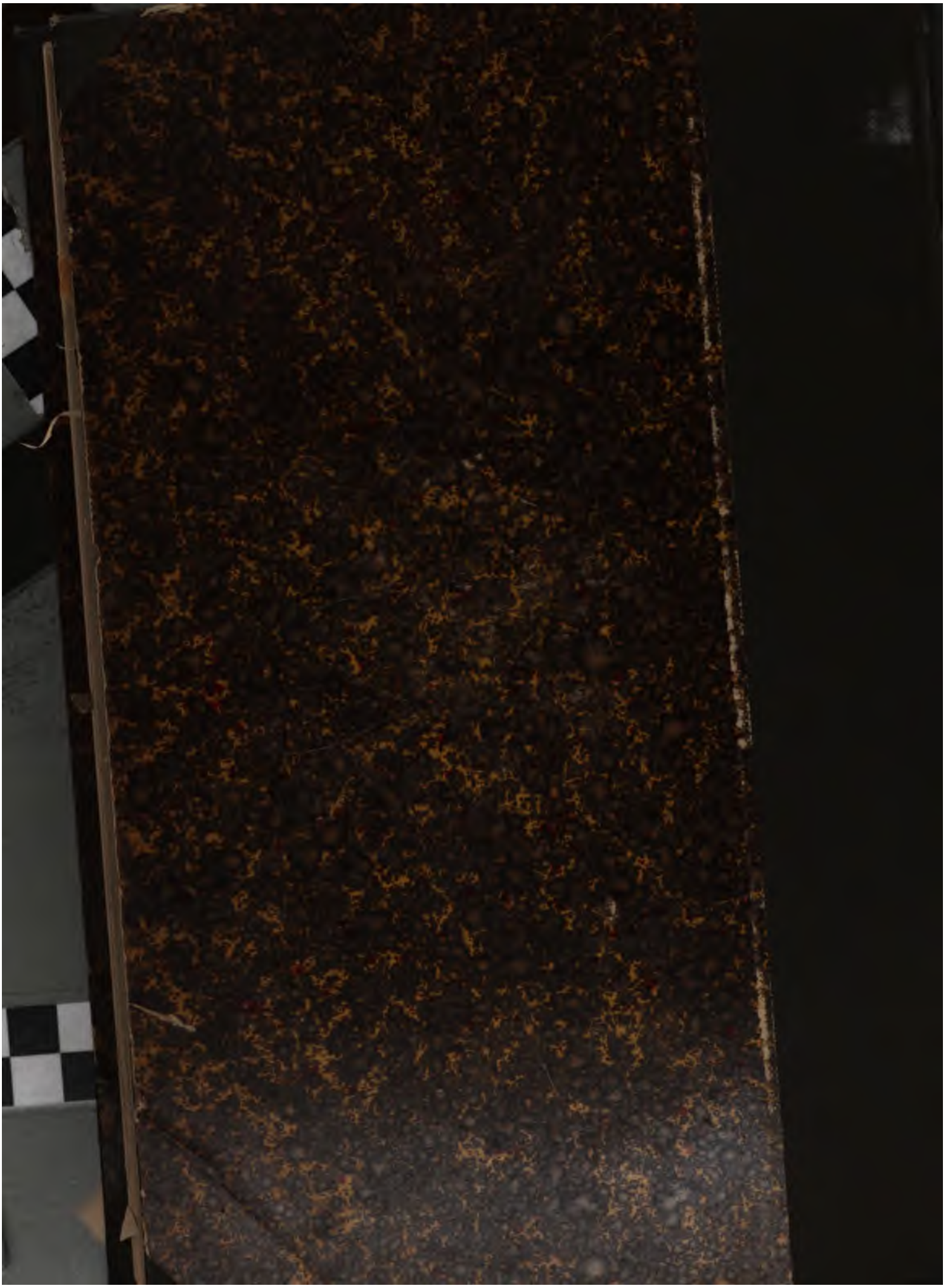
[1] Deutéronome, chap. 32. — [2] Isaïe, chap. 44.
[3] Isaïe, chap 57.

libres et a mis en votre choix, ou de mourir ou de vivre. Au lieu de vous jeter dans le précipice, retenez-vous sur le penchant. Il y a longtemps que Dieu dissimule votre insolence et qu'il modère sa colère. Mais maintenant votre obstination vous a mis à un point où les prières deviennent inutiles et où l'espérance du pardon commence à être terminée. L'arrêt est résolu et va être prononcé. Voici les termes dans lesquels il a été conçu dans l'Apocalypse : « Si quelqu'un adore la bête et son image, et s'il en reçoit le caractère sur son front ou dans sa main, il boira du vin de la fureur de Dieu, de ce vin tout pur préparé dans le calice de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges et devant l'agneau; et la fumée de leurs tourmens s'élèvera dans les siècles des siècles, sans qu'il reste aucun repos ni jour ni nuit à ceux qui auront adoré la bête et son image [1]. »

XXIV. La loi de Dieu, très-saints empereurs, vous impose une obligation étroite et indispensable de réprimer et de punir l'idolâtrie. Permettez-moi, s'il vous plaît, de vous rapporter les paroles qu'elle emploie dans le Deutéronome pour cet effet : « Si votre frère, si votre fils, si votre femme, qui est à côté de vous, si votre ami, qui est un autre vous-même, vous dit en secret : Allons adorer les dieux des nations étrangères! vous n'y consentirez point, vous ne prêterez point l'oreille à ses discours; vous ne l'épargnerez point et n'userez point de dissimulation ni d'indulgence envers lui; vous le dénoncerez et lèverez le premier la main pour le faire mourir, et tout le peuple la lèvera ensuite. Il sera lapidé et mourra pour avoir voulu vous détourner du culte de Dieu [2]. »

La loi défend de pardonner ni au fils ni au frère. Elle oblige à punir la femme que l'on aime tendrement et à lui enfoncer le fer dans le sein. Elle met les armes en main et commande de les tourner contre les amis les plus intimes, et elle anime tout le peuple à venger Dieu et à exterminer l'idolâtre. Elle menace même les communautés et les villes d'une ruine entière. Et afin que votre religion en soit instruite et que vous n'en puissiez plus douter, je rapporterai les paroles dans lesquelles cette terrible disposition est conçue : « Si vous apprenez que quelque habitant des villes que Dieu vous a données dise : Allons servir les autres dieux! vous les ferez mourir par l'épée; vous mettrez le feu à la ville et vous n'y laisserez aucun habitant. On ne retirera jamais cette ville-là de ses ruines. Alors le Seigneur apaisera sa colère et vous fera miséricorde. Il vous comblera de biens si vous obéissez à sa voix et que vous accomplissiez ses préceptes [1]. » Dieu vous promet, très-saints empereurs, de verser ses trésors sur vos personnes sacrées et de vous combler de biens. Suivez donc sa voix et exécutez ses ordres. Les heureux succès que vos entreprises ont eus dès le commencement de votre règne sont la récompense de votre piété. La main de Dieu ne vous a jamais abandonnés; elle ne vous a jamais refusé son secours. Vos ennemis ont été renversés, et les armes leur sont tombées des mains en votre présence. Les peuples les plus fiers ont subi le joug. L'orgueil des Perses a été dompté et leurs espérances dissipées. L'injustice ni la violence n'ont pu se maintenir contre vous. Vous avez tous deux reçu en différentes rencontres de sensibles effets de la protection de Dieu. Le ciel vous a départi la victoire, et la prospérité de vos armes nous relève de vos disgrâces. Ces rares avantages vous ont été accordés en considération de votre foi; et des récompenses aussi glorieuses que celle-là vous doivent exciter puissamment à une observation exacte de la loi de Dieu. Que votre clémence se tourne sans cesse vers le ciel avec un esprit religieux et une conscience pure. Mettez en Dieu votre confiance; implorez la grâce du Sauveur; offrez-lui un sacrifice spirituel pour votre salut et pour celui de tout l'Empire. Par ce moyen tout vous réussira selon vos souhaits. Vous jouirez de la santé, de la victoire, de la paix, de l'abondance, du triomphe, et vous gouvernerez heureusement vos États sous la protection toute-puissante de la majesté divine.

[1] Apocalypse, chap. 14. — [2] Deutéronome, chap. 15.

[1] Deutéronome, chap. 13.

FIN.